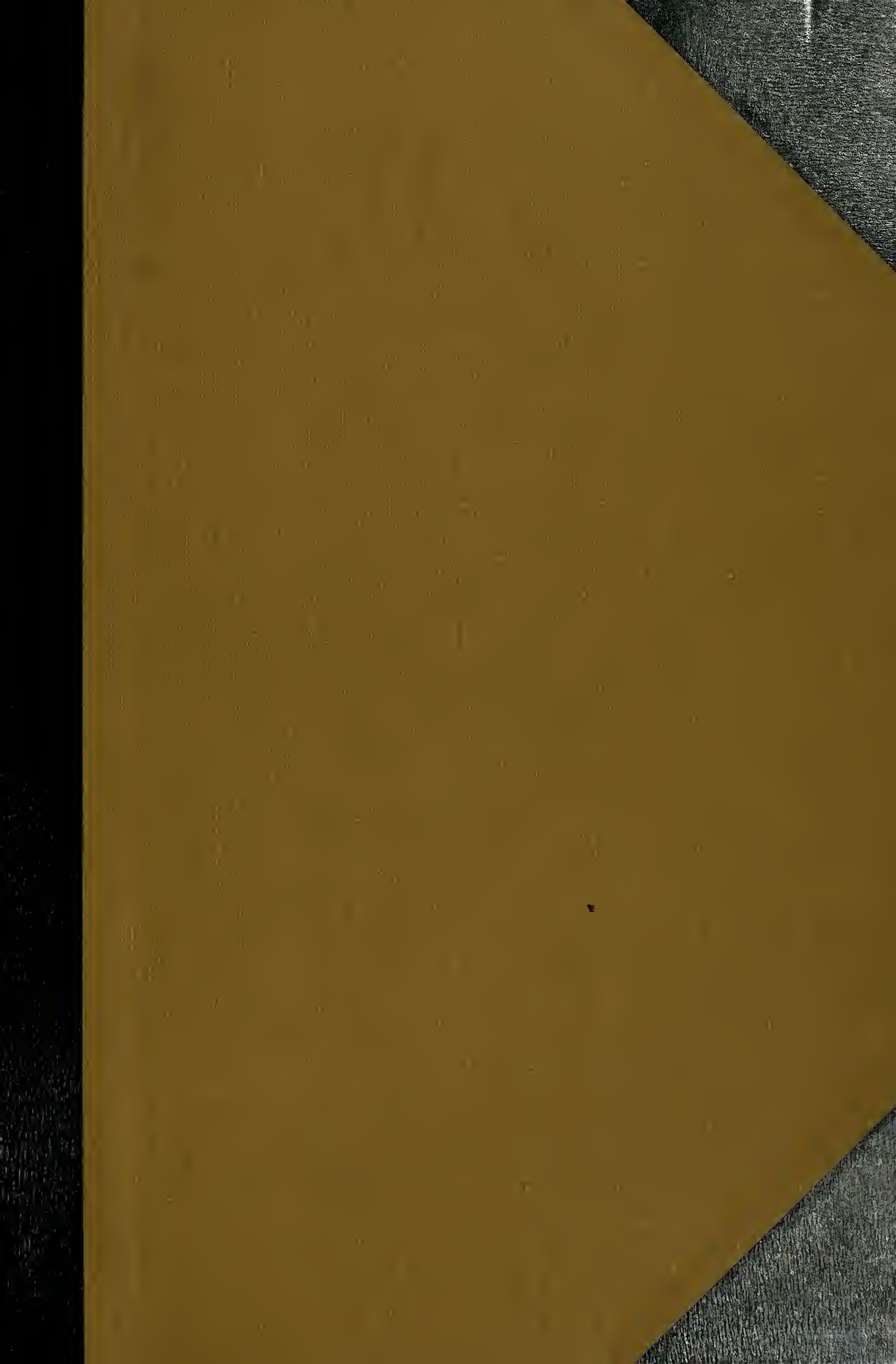



AB

LE

MÉNESTREL

JOURNAL

DU

MONDE MUSICAL

MUSIQUE ET THÉATRES

49e ANNÉE — 1882-1883

Du 1er décembre 1882 au 30 novembre 1883

BUREAUX DU *MÉNESTREL* : 2 *bis*, RUE VIVIENNE, PARIS

HEUGEL et FILS, Éditeurs

TABLE

DU

JOURNAL LE MÉNESTREL

49e ANNÉE — 1882-1883

TEXTE ET MUSIQUE

Cinquantième année de publication

PRIMES 1883-1884 DU MÉNESTREL

JOURNAL DU MONDE MUSICAL FONDÉ LE 1er DÉCEMBRE 1833

Paraissant tous les dimanches en huit pages de texte, donnant les comptes rendus et nouvelles des Théâtres et Concerts, des Notices biographiques et Études sur les grands compositeurs et leurs œuvres, des séries d'articles spéciaux sur l'enseignement du Chant et du Piano par nos premiers professeurs, publiant en dehors du texte, chaque dimanche, un morceau de choix (inédit) pour le **CHANT** ou pour le **PIANO**, de moyenne difficulté et offrant à ses abonnés, chaque année, de beaux recueils-primes **CHANT** et **PIANO**.

PIANO

Tout abonné à la musique de Piano a droit gratuitement à l'un des volumes in-8° suivants :

A. THOMAS
FRANÇOISE DE RIMINI
Opéra en 4 actes
PARTITION PIANO SOLO

LÉO DELIBES
LAKMÉ
Opéra en 3 actes
PARTITION PIANO SOLO

A. THOMAS
LE CAÏD
Op. comique en 2 actes
PARTITION PIANO SOLO

F. DAVID
LA PERLE DU BRÉSIL
Opéra en 3 actes
PARTITION PIANO SOLO

ou à l'un des volumes in-8° des **CLASSIQUES-MARMONTEL: MOZART, HAYDN, BEETHOVEN, HUMMEL, CLEMENTI, CHOPIN**; ou à l'un des recueils du **PIANISTE-LECTEUR**, reproduction des manuscrits autographes des principaux pianistes-compositeurs, ou à l'un des volumes du répertoire de **STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH, STROBL** et **KAULICH** de Vienne.

CHANT

Tout abonné à la musique de Chant a droit à l'une des primes suivantes:

J.-B. WEKERLIN
ALBUM DE LA GRAND'MAMAN
Anciennes romances
CHANSONS ET BRUNETTES

F. POISE
LES DEUX BILLETS
Opéra comique (avec livret)
PARTITION CHANT ET PIANO

R. PUGNO
NINETTA
Opéra comique en trois actes
PARTITION CHANT ET PIANO

HERVÉ
MAM'ZELLE NITOUCHE
Opérette en quatre actes
PARTITION CHANT ET PIANO

GRANDES PRIMES REPRÉSENTANT, CHACUNE, LES PRIMES DE PIANO ET DE CHANT RÉUNIES, POUR LES SEULS ABONNÉS A L'ABONNEMENT COMPLET :

LÉO DELIBES
LAKMÉ
OPÉRA EN TROIS ACTES
Livret de MM. Edmond GONDINET et Philippe GILLE
PARTITION CHANT ET PIANO

FÉLICIEN DAVID
LA PERLE DU BRÉSIL
OPÉRA EN TROIS ACTES
Livret de MM. Gabriel et Sylvain SAINT-ÉTIENNE
PARTITION CHANT ET PIANO

NOTA IMPORTANT. — Ces primes sont délivrées gratuitement dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne, à partir du 1er Décembre 1883, à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au MÉNESTREL pour l'année 1883-84. Joindre au prix d'abonnement un supplément d'UN ou de DEUX francs pour l'envoi franco de la prime simple ou double dans les départements. (Pour l'Etranger, l'envoi franco des primes se règle selon les frais de Poste.)

Les abonnés au Chant peuvent prendre la prime piano et vice versa. — Ceux au Piano et au Chant réunis ont seuls droit à la grande Prime. — Les abonnés au texte n'ont droit à aucune prime.

CONDITIONS D'ABONNEMENT AU MÉNESTREL

CHANT

1er *Mode d'abonnement* : **Journal-Texte**, tous les dimanches; **26 morceaux** : Scènes, Mélodies, Romances, paraissant de quinzaine en quinzaine; **1 Recueil-Prime**. Un an : 20 francs, Paris et Province; Etranger : Frais de poste en sus.

PIANO

2e *Mode d'abonnement* : **Journal-Texte**, tous les dimanches; **26 morceaux** : Fantaisies, Transcriptions, Danses, de quinzaine en quinzaine; **1 Recueil-Prime**. Un an : 20 francs, Paris et Province; Etranger : Frais de poste en sus.

CHANT ET PIANO RÉUNIS

3e *Mode d'abonnement* contenant le **Texte complet, 52 morceaux** de chant et de piano, les **2 Recueils-Primes** ou la **Grande Prime**. — Un an : 30 francs. Paris et Province; Étranger : Poste en sus. — On souscrit le 1er de chaque mois. — L'année commence le 1er décembre, et les 52 numéros de chaque année — texte et musique — forment collection. — Texte seul, sans droit aux primes, un an : 10 francs. Adresser *franco* un bon sur la poste à MM. **HEUGEL & Fils**, éditeurs du *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne.

AU MÉNESTREL
Magasin de Musique, 2 bis, rue Vivienne

HEUGEL & FILS
Éditeurs des ouvrages classiques du Conservatoire

ABONNEMENT DE MUSIQUE

CONDITIONS ADOPTÉES PAR LES ÉDITEURS RÉUNIS

DONNANT DROIT : aux **Partitions** françaises et italiennes; **Partitions** piano solo; **Recueils** de Mélodies; **Morceaux, Duos** et **Trios de Piano**; enfin à toute **Musique classique** et **moderne** des meilleurs auteurs, pour **Piano** à 2 et 4 mains, Piano et Violon, Piano, Violon et Basse.

SONT ENTIÈREMENT EXCLUS DE L'ABONNEMENT :

1° Les MORCEAUX DE CHANT détachés d'OPÉRAS italiens ou français, les ROMANCES, MÉLODIES, DUETTI et SCÈNES DÉTACHÉES
2° enfin les MÉTHODES, SOLFÈGES, ÉTUDES ET VOCALISES.

ABONNEMENT POUR PARIS : 30 fr. par an. — Six mois, 18 fr. — Trois mois, 12 fr. — Un mois, 5 fr.

L'Abonné reçoit trois morceaux, qu'il peut, chaque jour, changer une fois, partiellement ou en totalité. Une partition compte pour deux morceaux et elle ne pourra être gardée plus de quinze jours.

POUR LA BANLIEUE ANNEXÉE, l'Abonné reçoit six morceaux par semaine.

POUR LA PROVINCE, ce chiffre peut être élevé jusqu'au *maximum* de douze. Quant aux autres conditions, elles restent les mêmes que pour Paris

Les ports sont à la charge de l'abonné.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS — 24612 3.

2700 — 49e ANNÉE. — N° 1. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 3 Décembre 1882.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le premier numéro de notre 49me année de publication, le n° 1 des

SIX AIRS DE DANSE

écrits dans le style ancien, par LÉO DELIBES, pour la scène de bal du *Roi s'amuse*, de VICTOR HUGO. — Suivra immédiatement : *Vieux Noël*, premier numéro de *l'Arbre de Noël* de FRANZ LISZT.

CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront dimanche prochain : *L'Oiseleur*, nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de PIERRE BARBIER. — Suivra immédiatement : le *Noël*, de CH.-M. WEBER, traduction française de VICTOR WILDER.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagné d'un mandat-poste sur Paris, adressé franco à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne ; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes ; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

CHERUBINI

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ROLE ARTISTIQUE

DEUXIÈME PARTIE

XXIV

L'ARTISTE ET L'HOMME.

(Suite)

En tant que compositeur, la fécondité, la puissance et la variété du génie de Cherubini lui ont fait exercer, je l'ai dit, une influence considérable sur les artistes de son temps. M. Hiller nous a démontré que les plus grands, en Allemagne même, avaient subi les effets de cette influence, à commencer par Beethoven et Weber; il est certain que Meyerbeer, en écrivant pour la France, s'en est largement ressenti. Chez nous même, on peut bien dire qu'Halévy était un successeur direct de son maître, et l'on peut croire assurément que Catel, Boieldieu, Herold, Auber ont puisé les uns par ses propres conseils, les autres par l'étude de ses œuvres, une partie des qualités qui ont fait leur force et leur originalité. Chose étrange! l'Italie, qui l'avait vu naître, est restée seule insensible à l'ascendant exercé par ce génie tout ensemble si pur, si noble et si vigoureux. C'est que l'Italie, alors sous le charme des œuvres laissées par les derniers grands musiciens de sa grande école, les Cimarosa, les Guglielmi, les Piccinni, les Paisiello, grisée d'ailleurs par les productions si vivantes et si neuves de Rossini, s'enfermait volontiers chez elle au point de vue musical et, volontairement, se refusait à rien connaître de ce qui se passait au dehors. La situation est changée sous ce rapport, et nos voisins sentent qu'ils ne peuvent plus s'isoler, même pour les choses de l'art; mais aujourd'hui que la politique se mêle en tout, l'Italie va chercher au plus profond de l'Allemagne des théories et des procédés qui seront toujours absolument hostiles à sa nature et à ses tendances en matière musicale; le temps, heureusement, remettra toute chose en sa place, et les artistes italiens comprendront que c'est au seul contact de la France qu'ils pourront retremper leur génie émoussé depuis près d'un siècle, et lui rendre toute sa vigueur; ils retrouve-

ront chez nous, vivante encore et lumineuse, la trace laissée par leur compatriote, et qui ne sera pas inutile à leur relèvement artistique.

Au reste, si la puissance directrice et régulatrice du génie de Cherubini s'est manifestée avec une singulière et bien rare intensité, si elle a influé d'une façon considérable sur la marche générale de l'art en Europe, c'est que le génie de ce grand homme différait essentiellement de celui des merveilleux artistes qui l'avaient précédé dans son pays. Ceux-ci se livraient uniquement à leur inspiration, laissant à leurs seules facultés imaginatives, si riches d'ailleurs et si brillantes, le soin de plaider leur cause vis-à-vis du public et de les conduire à la gloire. Cherubini, esprit méthodique, méditatif et réfléchi, appela la raison au secours de l'imagination, tempéra et féconda l'une par l'autre, et vit dans leur étroite alliance le gage d'un art nouveau, plus élevé, plus émouvant, plus vrai, plus solide en toutes ses parties que celui qu'on avait admiré jusqu'alors. Plus heureux que bien d'autres, il eut le bonheur de pouvoir appliquer ses idées, de les faire prévaloir, de voir le monde musical s'en emparer, d'assister enfin non seulement à leur triomphe, mais, si l'on peut dire, à leur généralisation absolue.

On conçoit qu'avec un tel tempérament, Cherubini devait être particulièrement apte à enseigner aux autres les principes d'un art dont il avait sondé toutes les profondeurs, et qui pour lui n'avait plus de mystères. Aussi le maître n'est-il pas moins curieux à étudier en lui que le producteur. J'ai trouvé dans ses papiers une note curieuse, écrite en italien et datant évidemment de sa jeunesse, qui montre à quel point il se préoccupait de la vérité dramatique au point de vue de l'inflexion du discours musical; sous ce rapport il ne le cédait même pas à Grétry, si méticuleux en ces matières. Qu'on en juge par ces lignes relatives au récitatif:

1. — La cantilène du récitatif ne doit être ni trop grave, ni trop aiguë, mais elle doit imiter l'inflexion du discours, excepté pourtant dans les cas où le sentiment de ce discours exige une expression plus significative dans la mélodie.

2. — Les désinences, ou finales de périodes, doivent être différentes dans la cantilène, comme elles le sont respectivement dans lesdites périodes.

3. — Pour le point affirmatif, point et virgule, deux points, la mélodie doit se porter vers le grave.

4. — Pour le point interrogatif, point admiratif, la même mélodie doit s'élever, et rester dans la région aiguë.

5. — A la fin d'un vers décasyllabique qui rime avec le vers précédent, s'il est terminé par un point affirmatif on fera la cadence finale *authentique*; s'il se termine par un point interrogatif ou admiratif, on fera la cadence finale *plagale*.

Sans entrer dans la discussion de ces procédés, on conviendra que de telles recherches, causées par un rare souci de la vérité artistique, ne sont point le fait d'un esprit ordinaire. D'autre part, on trouve, dans l'introduction de son beau *Cours de contre-point et de fugue*, un énoncé de préceptes qui font vraiment honneur au maître qui les formulait avec tant de netteté et, quoi qu'en puisse dire Fétis, dans une langue si précise et si claire:

En commençant ce cours, dit-il, je suppose l'élève déjà instruit dans la théorie des accords et, par conséquent, de l'harmonie. Je lui fais donc entreprendre sur-le-champ le contre-point rigoureux, non celui qui suivait la tonalité du plain-chant et qu'ont pratiqué les anciens compositeurs, mais le contre-point rigoureux moderne, c'est-à-dire suivant la tonalité actuelle, ce qui amènera l'élève insensiblement à se rendre familier l'art de faire la fugue, qui est le fondement de la composition. Il est nécessaire que l'élève soit contraint de suivre des préceptes sévères, afin que par la suite, composant dans un système libre, il sache comment et pourquoi son génie, s'il en a, l'aura obligé à s'affranchir souvent de la rigueur des premières règles. C'est en s'asservissant d'abord à la sévérité de ces règles qu'il saura ensuite éviter prudemment l'abus des licences; c'est avec ce travail aussi qu'il pourra se former dans le style convenable au genre fugué, et ce style est le plus difficile à acquérir. J'engage l'élève qui se destine à la composition à lire et même à copier le plus qu'il pourra, avec attention et raisonnement, les ouvrages des compositeurs classiques surtout, et quelquefois aussi ceux des compositeurs modernes, pour apprendre des premiers comment il faut faire pour bien composer, et des autres comment il faut éviter de donner dans le travers. Par ces observations fréquemment répétées, l'élève, en s'habituant à exercer l'oreille par la vue, se formera progressivement le style, le sentiment et le goût. Le jeune compositeur qui suivra les instructions contenues dans ce cours d'étude, une fois parvenu à la fugue, n'aura plus besoin de leçons; il pourra écrire avec pureté dans tous les styles, et il lui sera facile, en étudiant les formes des différents genres de composition, d'exprimer convenablement ses pensées et de produire l'effet qu'il désire.

Si nous voulons maintenant connaître les idées de Cherubini relativement au chant, il nous faudra d'abord rappeler le souvenir d'une petite crise qui signala sa direction du Conservatoire. En 1826, le gouvernement, désireux d'attacher Rossini à la France, ne sachant trop comment s'y prendre, et voulant colorer au moins d'un prétexte l'octroi de la pension de 20,000 francs dont il se préparait à le gratifier, ne trouva rien de mieux que de créer pour lui un emploi à peu près chimérique, celui d' « inspecteur général du chant en France, » dont le titre ronflant ne répondait à rien. A cette nouvelle, Cherubini, ombrageux et susceptible comme il l'était, très jaloux de ses prérogatives, crut son autorité en danger et prit feu rapidement; je ne sais au juste ce qui se passa, mais la lettre suivante, trouvée dans ses papiers, indique assez que son émotion s'était fait jour dans les sphères officielles; cette lettre est du vicomte Sosthènes de La Rochefoucauld, duquel il dépendait hiérarchiquement au ministère:

MAISON
DU ROI
DÉPARTEMENT
des
BEAUX-ARTS

Paris, le 27 (?) 1826.

Mon cher Cherubini, j'apprends que la nomination de M. Rossini vient de donner lieu à un malentendu, que je veux rectifier à l'instant même.

Vous avez paru supposer qu'il vous était imposé par là un supérieur. J'ai trop d'estime, de confiance et d'attachement pour vous, comme pour votre talent, pour avoir jamais pu (illisible) qui puisse vous blesser en rien. Je serai toujours heureux de vous en donner des preuves; et sur votre proposition je nomme M. Rossini du conseil d'administration de l'École, afin qu'il puisse s'entendre avec vous sur ce que vous croiriez utile tous les deux. C'est à vous, comme de raison, que la proposition en est réservée pour tout ce qui a rapport à une école qui a acquis sous votre administration une réputation et une perfection auxquelles jamais elle n'était parvenue avant vous.

Je vous offre mes sincères compliments.

S. Ve La Rochefoucauld.

Ce petit événement n'offrirait qu'un intérêt secondaire, s'il n'avait offert à Cherubini l'occasion de formuler quelques réflexions intéressantes sur l'état de l'art du chant en France et en Italie et son enseignement chez nous à cette époque. Ces réflexions, qui avaient pris la forme d'une note adressée à M. de La Rochefoucauld et que j'ai retrouvées dans ses papiers, nous font voir que Cherubini avait eu au moins un instant l'intention de donner sa démission. La note fut-elle envoyée? Je ne le pense pas, car elle n'a nullement l'aspect d'un brouillon, et elle est signée en toutes lettres. En tous cas, la voici:

L'intérêt que je porte et que je porterai toujours à la prospérité de l'École, m'engage, avant d'en quitter la direction, à soumettre à Monsieur le vicomte de La Rochefoucauld les réflexions suivantes.

L'enseignement du chant dans une école de musique, s'il est la branche la plus importante, est aussi celle qui offre le plus d'obstacles à surmonter.

On peut, dans l'étude d'un instrument, à force de patience, de travail et de tems, vaincre les plus grandes difficultés; mais pour l'étude du chant, si l'élève ne réunit à une belle voix, condition indispensable et extrêmement rare, une excellente organisation musicale, le travail le plus opiniâtre et le mieux dirigé n'en fera jamais qu'un chanteur gauche et sans effet.

Voilà ce qui généralement rend les résultats d'une école de chant moins prompts et moins satisfaisants que ceux d'une école instrumentale, puisqu'il faut trouver réunies dans le même individu des qualités que la nature rassemble bien rarement.

Toutes les fois qu'un sujet ainsi favorisé se présentera, les maîtres ne lui manqueront pas. Mlle Cinti, Mme Rigaut, Mr Ponchard, etc., n'ont certainement pas passé infructueusement plusieurs années dans les classes de l'École.

Il est vrai que maintenant il s'opère un changement dans la manière de chanter; mais ce n'est pas la première fois qu'en composition, comme en chant, le goût se modifie. De pareilles révolutions sont fréquentes, et l'histoire de l'art en fournit de nombreux exemples.

Tout ce que peut faire une *école* dans ces époques de transition, c'est de suivre pas à pas le mouvement qui s'effectue dans le goût. Un changement complet ne s'improvise pas; il est le but des maîtres et l'ouvrage de tous.

En Italie même, les écoles se ressentent de cette indécision; elles sont frappées de stérilité, et depuis longtems elles n'ont produit qu'un petit nombre de chanteurs distingués, en comparaison de ce qu'elles fournissoient autrefois.

J'ai écrit un grand nombre d'ouvrages en Italie. J'ai occupé assez longtems au théâtre italien de Paris la place qu'ont remplie MMrs Paer et Rossini. C'était à une des époques les plus brillantes de ce théâtre, lorsque Mmes Morichelli, Baletti, lorsque Viganoni, Mandini, etc., se trouvaient réunis. Je puis donc apprécier les difficultés de l'enseignement du chant, et j'aurais pu en indiquer aussi les ressources, si la nature ne m'avait refusé le don de la voix.

Italien moi-même, pénétré dès mon enfance des inspirations des grands musiciens italiens, compositeurs et chanteurs, je suis loin de contester la supériorité des chanteurs mes compatriotes. L'Italie est vraiment la patrie du chant; mais dans une école *française* il faut aussi des professeurs *français*, capables de communiquer à leurs élèves l'accent, les inflexions, les habitudes particulières à la langue dans laquelle ils doivent chanter.

En appliquant ces réflexions à l'état actuel de l'École royale, j'oserai dire à Monsieur le vicomte que la nomination de Mr Rossini, au grand talent duquel personne plus que moi ne rend justice, ne rempliroit pas le but que Monsieur le vicomte se propose.

En admettant qu'il y ait à l'Ecole quelques professeurs moins habiles que d'autres, Mr Rossini pourra-t-il le leur dire? Ces professeurs sont hommes avant d'être artistes; si tous n'ont pas le même degré de talent, tous ont le même degré d'amour-propre, et, d'ailleurs, serait-il si facile de les remplacer?

D'un autre côté, une inspection ne peut amener de résultats; il faudrait une surveillance de tous les momens, des leçons aux élèves, un travail enfin indigne du nom et de la réputation de Mr Rossini.

Je ne vois qu'une manière d'employer noblement pour Mr Rossini, fructueusement pour l'art, son séjour à Paris. Je pense qu'on obtiendroit des résultats certains en le priant de vouloir bien se charger non de surveiller, mais de *former* des professeurs. On laisseroit à Mr Rossini le choix de plusieurs jeunes musiciens, auxquels il communiqueroit sa méthode, cette manière brillante et entraînante, et qui à leur tour viendroient rapporter à l'École les conseils qu'ils auroient reçus de lui.

Mr Rossini se trouveroit ainsi à la tête d'une pépinière de professeurs, d'une espèce d'*Ecole normale*, et je pense que cette mesure auroit le double avantage de procurer des résultats immanquables, en fournissant des professeurs habiles, et de ne froisser l'amour-propre d'aucun des maîtres de chant, qui seroient ainsi forcés de suivre l'impulsion générale.

Je soumets ces réflexions à la sagesse, aux lumières de Monsieur le vicomte. Il me connoît assez pour que je n'aie pas besoin de protester qu'elles ne me sont dictées que par l'intérêt que je porte à un établissement que j'ai vu naître, dont beaucoup de professeurs sont mes élèves, et que je voudrois voir se maintenir dans un état constant de prospérité.

L. CHERUBINI.

Ce n'est pas sans raison que j'ai groupé ici ces divers témoignages de l'intérêt que Cherubini portait aux diverses parties de l'art qui fit la joie et l'unique occupation de toute sa vie. Après avoir constaté son influence comme artiste, il me restait à montrer ce que fut cette influence au regard du théoricien et du chef d'enseignement. A la suite de ce qu'on vient de lire, la démonstration me semble faite, et complètement, par Cherubini lui-même.

Je voudrais maintenant, après avoir essayé de dégager la physionomie artistique et intellectuelle de Cherubini, dire quelques mots de l'homme considéré dans ses rapports avec son art.

(A suivre.) ARTHUR POUGIN.

SEMAINE THÉATRALE

L'Ecole de la rue Bergère vient de doter notre première scène lyrique d'un nouveau sujet accueilli avec une faveur marquée dès son début. Lundi dernier, en effet, Mlle Lureau, premier prix de cette année, se révélait prima donna de grand opéra dans toute l'acception du mot. On peut affirmer que le rôle de la reine des *Huguenots*, — où Mme Carvalho a pourtant laissé des souvenirs ineffaçables, — lui a été favorable de tous points. Mlle Lureau l'a chanté avec éclat et mesure à la fois, chose si rare chez une débutante. Sa voix d'un timbre solide convient on ne peut mieux aux vastes proportions du Palais Garnier, qu'elle a rempli de ses vocalises accentuées, aux applaudissements de toute la salle. Bref, succès de bon aloi qui est venu surprendre l'Opéra, au moment même où se signait l'engagement de Mlle Isaac.

Comme on le voit, le Conservatoire, parfois si discuté, continue de répondre par des faits victorieux aux diatribes oiseuses de ses détracteurs. Il en est ainsi depuis sa fondation.

Mlle Lureau, élève de M. Crosti pour le chant et de M. Obin pour la scène, s'était déjà affirmée « premier prix » il y a deux ans, dans la grande scène d'Ophélie d'*Hamlet*. C'est dire qu'elle ne s'en tiendra pas « aux Princesses de Meyerbeer, » comme on dit en Allemagne.

Le ténor Salomon se montrait le même soir dans le personnage de Raoul, pour second rôle de rentrée. Le 4e acte lui a été particulièrement favorable. Mme Krauss y a été splendide, comme toujours. Saint-Bris et Marcel ont trouvé en MM. Gailhard et Boudouresque des interprètes de grand opéra. Bonne note aussi à M. Melchissedec (Nevers) et à Mlle Janvier (Urbain).

L'orchestre de M. Altès et les chœurs de M. Jules Cohen ont bien marché. Mais pourquoi MM. les choristes de l'Opéra, qui sont pour la plupart de vrais artistes, prennent-ils si peu de part aux mouvements scéniques indiqués par le poëme? Ainsi, dans la dispute du 3e acte, quel calme du côté des hommes! seules, les femmes en viennent aux mains, mais avec des ongles... roses.

Il en est à peu près de même dans le grand finale du troisième acte de *Françoise de Rimini*. Lorsque Malatesta s'écrie : *Quelle fureur!* comme on aimerait à voir toutes ces belles phalanges chorales s'animer avec conviction. Le jour où MM. les choristes de l'Opéra joueront aussi bien qu'ils chantent, un progrès marqué se sera réalisé sur la scène de l'Opéra.

Ainsi que tous les journaux l'ont annoncé, l'engagement de Mlle Isaac au Grand-Opéra est aujourd'hui passé à l'état de fait accompli : deux années à raison de 7 et 8,000 francs, à partir seulement de l'automne 1883. Elle doit y débuter par Ophélie, mais, avant elle, Mlle Nordica se produira dans ce grand rôle qui lui va, dit-on, très bien. Puis Mlle Lureau s'y montrera aussi très vraisemblablement. Voilà donc l'Opéra à la tête de trois Ophélie. C'est le baryton Lassalle qui est chargé de leur tenir tête dans Hamlet, devenu l'un de ses grands rôles.

L'engagement de Mlle Isaac ne finira qu'à la fin de juin prochain à l'Opéra-Comique. Elle prendra ensuite deux mois de congé et de repos absolu — avant de se montrer sur notre première scène lyrique.

Comme on le sait, M. Carvalho s'est précautionné dès cet hiver contre le départ de Mlle Isaac, il a fixé deux étoiles à son théâtre : Mlle Rolandt qui fera, le mois prochain, sa première apparition dans la Reine de la nuit de *la Flûte enchantée* et Mlle Nevada qui la suivra de près dans *la Perle du Brésil* de Félicien David. C'est pendant les représentations de Mlle Van Zandt et du ténor Talazac, à Monte-Carlo, que se produira ce double événement, salle Favart.

En attendant, dès mardi prochain, *les Noces de Figaro*, de Mozart, reparaîtront sur l'affiche de l'Opéra-Comique avec Mme Carvalho pour la Comtesse, Mlle Isaac pour Suzanne et Mlle Van Zandt pour Cherubin. Le baryton Taskin reprendra le rôle du Comte.

Le vendredi suivant reprise de *Joseph*, de Méhul, par MM. Talazac, Cobalet, Mme Bilbaut-Vauchelet et toute la belle distribution que l'on sait. Il ne fallait pas moins pour succéder à *Mignon* et à

Roméo, dont les filons d'or sont loin d'être épuisés. Encore 6,168 fr. de recette, vendredi dernier, à *Mignon*.

En préparation : *Lackmé*, dont le deuxième acte vient d'être mis en scène, et *Zampa*, que l'on répète pour le ténor Stéphane, qui se produira ensuite dans Lorenz de *la Perle du Brésil*. A signaler aussi un petit acte lu et mis en répétition ces jours derniers : *Saute Marquis*, paroles de M. Truffier, musique de M. Cressonnois.

***

A la Renaissance on est tout à *Ninetta*, — la princesse d'un jour, — qui sera, paraît-il, le rôle le plus important créé jusqu'ici par Mlle Jeanne Granier — Elle est excellente musicienne, et la bonne musique ne l'effraye pas, — à la condition, pourtant, qu'elle soit scénique et spirituelle. Or ce serait le cas de la partition de M. Raoul Pugno qui resterait des plus amusantes sans cesser d'être intéressante. Voici du reste un fait qui prouve surabondamment le bien fondé de cette appréciation préventive :

La *Ninetta* de MM. Raoul Pugno, Alfred Hennequin et Alexandre Bisson n'a pas encore vu le feu de la rampe, que les directeurs de province et de l'étranger sont aux aguets et s'inscrivent déjà pour s'en assurer le droit de représentation. C'est ainsi que deux traités importants viennent d'être signés, cette semaine, l'un avec l'impresario franco-anglais, M. Wertheimber; l'autre avec M. Carion, le directeur des Galeries-Saint-Hubert à Bruxelles, — et cela après audition de la musique et lecture du libretto. — N'est-ce pas d'un heureux présage pour les destinées de la nouvelle grande pièce de la Renaissance ?

H. Moreno.

P. S. — Superbes recettes à la Comédie-Française de par *le Roi s'amuse* de Victor Hugo. — Souhaitons même bonne fortune aux représentations d'*Amhra*, la pièce gauloise de M. Grangeneuve si bien montée à l'Odéon et si excellemment interprétée par Mlle Tessandier et Paul Mouuet.

Il serait sérieusement question, cette fois, au Théâtre des Nations de la traduction toute littéraire et toute poétique du *Faust* de Goethe, par MM. Pierre Elzéar et Jean Aicard. Mme Sarah Bernhardt en serait la Marguerite. Voilà qui serait intéressant au premier chef.

LA MUSIQUE EN LORRAINE

par *Albert Jacquot* (1).

Dans notre bibliographie musicale de dimanche dernier, nous avons pris grand plaisir à faire part à nos lecteurs de la mise au jour du volume illustré de M. Albert Jacquot, sur *la Musique en Lorraine*. Aujourd'hui, nous venons mettre sous leurs yeux l'intéressante introduction écrite en l'honneur de cette belle publication, par M. J. Gallay, l'un de nos musicographes les plus distingués.

***

Le mouvement est aux études rétrospectives. Ce retour vers le passé tient à deux causes : les loisirs créés à nombre d'esprits délicats par les agitations de l'heure présente ; l'effacement de l'art contemporain, obligé de satisfaire à tous les besoins d'une production hâtive et mercantile. On se retourne vers l'archéologie, par comparaison, par curiosité, par désœuvrement, et — disons-le aussi à l'honneur de notre époque — par un besoin de vérité qui lui est propre.

Monographies, rééditions de livres rares, exhumations de documents inédits, catalogues critiques et raisonnés, on dirait d'une vaste enquête nationale où toutes les branches de l'activité artistique sont successivement passées en revue et soumises à une revision scrupuleuse des sources originelles; c'est à qui trouvera un filon nouveau dans ce champ déjà retourné par tant de mains savantes. Quelle joie, lorsqu'on peut découvrir au fond d'une bibliothèque, dans les registres de quelque mairie éloignée, dans les archives d'une ancienne famille, un document, une correspondance, un état civil oublié, un texte donnant la clef d'un passage jusqu'alors obscur et discuté !

Le hasard joue parfois ici son rôle : une rencontre inattendue, une excursion dans un pays inexploré, un nom retrouvé sur un instrument démodé suffisent à mettre un esprit curieux sur la voie d'une inspiration juste, et bientôt un travail original vient s'ajouter à cette savante encyclopédie qui semblait interdite au simple dilettante.

C'est un peu de cette façon imprévue que s'est déclarée la vocation du jeune historiographe que nous présentons au lecteur. Le séjour en Lorraine, une prédilection particulière pour la musique, le sentiment de fierté nationale qui pousse un enfant à honorer la patrie restreinte, l'ont inspiré et guidé dans son intéressant travail.

De toutes les provinces de France, en effet, nulle autre mieux que la vieille terre de Lorraine ne pouvait tenter un musicien. Par sa situation entre deux pays d'égale valeur musicale, elle devait participer à l'inspiration, aux inventions, aux progrès accomplis dans chaque nation, et, par l'éclat de sa cour souveraine, par le goût éclairé de ses princes pour les pompes, les fêtes et les cérémonies, elle devait non moins attirer les artistes nomades qui, de la France à l'Allemagne, promenaient leur destinée errante.

Il suffit d'interroger les monuments, l'architecture intérieure des palais, les tapisseries, les verrières, tous ces vestiges d'ornementation qui reproduisaient si fidèlement les habitudes, les costumes, les usages de la vie domestique aux siècles passés, pour se représenter le faste des maisons ducales et des grandes seigneuries ; pour comprendre en quoi il différait essentiellement du luxe déployé aujourd'hui par les détenteurs du pouvoir et de la fortune.

Ce qui frappe surtout, dans ces tableaux d'intérieur, c'est moins le contraste né de l'opposition des usages, du progrès et du bien-être moderne, que la variété et la profusion des éléments qui composaient, soit l'existence d'une grande famille, soit le personnel d'une maison princière; et c'est justement dans la coexistence de ces éléments aujourd'hui disséminés que l'on trouve l'origine du patronage et de l'influence exercés sur les artistes.

On a fait remonter au règne de nos premiers rois chrétiens la protection accordée aux chanteurs et aux instrumentistes, auxiliaires du clergé dans la célébration du service divin; ils occupent, dès cette époque, une position privilégiée dans la maison du prince. Bientôt, le développement de la musique sacrée amènera la formation des *corps de musique*, complément de l'organisation des grandes seigneuries.

A dater du XIIIe siècle, ces corps de musique sont régularisés et ordonnancés sur les comptes des princes : « Il peut y avoir licitement, — dit Jacques II, roi de Maïorque, dans une constitution de l'année 1337, où il réglemente le nombre des musiciens attachés à sa personne — il peut y avoir licitement, ainsi que nous l'apprend l'antiquité, des mimes ou jongleurs dans les maisons des princes, vu que leur office fait naître la joie que les princes doivent rechercher par-dessus tout et maintenir honnêtement autour d'eux, afin que, par ce moyen, ils échappent à toute tristesse et colère et se montrent plus gracieux pour leurs sujets (1) ».

Il était intéressant de rechercher dans quelle mesure les musiciens participaient à l'existence souvent si agitée des seigneurs ; un rôle des officiers de l'hôtel de Louis X le Hutin, en l'année 1315, donne, entre autres, un état complet du corps de musique de ce roi : on y voit figurer des joueurs de trompette, de timbales et de psaltérion, ayant chacun un salaire de trois sous par jour pendant le temps de leur service. Un autre règlement de l'hôtel, donné par le roi Philippe le Long en 1317, prouve que, dès lors, ces corps de musique, indépendamment du droit de prendre part aux distributions de vêtements, *avaient bouche à la cour*, c'est-à-dire recevaient pain et viande aux principales fêtes (2).

A lire ces curieux usages qui associaient le musicien d'une manière si intime aux fêtes de la famille, naissances, baptêmes, mariages et pompes funèbres, on comprend combien était étroit le lien qui unissait l'artiste à la personne du prince.

On sait le rôle que la musique a joué de tout temps dans les fêtes, les sacrifices, les jeux et les festins. De nombreuses fresques et des reliefs antiques nous montrent des joueurs d'instruments au premier rang dans les funérailles. Les flûtes et les trompettes étaient le plus souvent employées : la trompette, quand on les célébrait avec pompe, la flûte, quand la cérémonie funèbre était simple :

Cantabat sacris, cantabat tibi ludis :
Cantabat mœstis tibia funeribus.

(1) Superbe volume illustré par l'auteur, imprimé et publié par A. Quantin.

(1) Lois palatines de Jacques II, roi de Maïorque; Mabillon, *Acta sanctorum ord. S. Bened. mens Junii*, t. III, p. XXVII. Rubriq. 28, *de Mimis et Joculatoribus*.

(2) *Recherches sur l'histoire de la Corporation des Ménétriers ou joueurs d'instruments de la ville de Paris*, M. Bernard; 1841.

Comme toutes maisons seigneuriales, celle des ducs de Lorraine eut des musiciens à ses gages.

Dès le XIVe siècle, au sortir des guerres intestines suscitées pour la régence du Barrois, on voit le luxe des seigneurs briller d'un éclat singulier: ce ne sont que mystères, fêtes, festins, tournois, triomphes, précédés et suivis de corps de musiciens revêtus d'habillements de soie, aux armes du prince. Plus tard, aux obsèques du treizième duc de Lorraine, Jean Ier, ramené de Flandres où il était allé rejoindre l'armée française avec trois mille Lorrains, la cérémonie funèbre est l'occasion d'un déploiement de luxe inouï: « Le corps est enterré à Saint-Georges, et trois chevaux, précédés d'une escorte de chanteurs et de musiciens instrumentistes, sont conduits à l'église comme offrande, l'un en harnois de guerre, l'autre en harnois de joute, et le dernier en parement de tournois, *en signe que tout doit retourner à Dieu* (1) ».

La musique était aussi au premier rang dans ces *jeux dits de piété*, qui succédèrent aux fêtes militaires données vers la fin du règne de René Ier (1448); dans ces bals publics célébrés dans les églises, où les processions n'étaient que des spectacles; dans ces représentations instituées en l'honneur de la Fête-Dieu, où la déesse Cybèle trouvait place à côté du dieu Saturne, farces religieuses mêlées si singulièrement aux pratiques de la dévotion (2).

(A suivre.)

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'Étoile Belge n'a pas consacré moins de deux articles à *Jean de Nivelle*, qui a été donné pour la première fois mardi dernier au Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles. Le deuxième de ces articles est exclusivement consacré à la musique et à l'interprétation. « Par la tendance et par le caractère de son œuvre, dit l'auteur de cette intéressante étude, Delibes appartient franchement à la jeune école française et, dans cette phalange à laquelle Bizet fut enlevé trop tôt et dont font partie Massenet et Saint-Saëns, il n'est pas, tant s'en faut, le moins généreusement doué et le moins vaillant ». Après cette caractéristique si bienveillante et si sympathique, le critique de *l'Étoile* entre dans le détail de la partition et met en relief la valeur des morceaux qui ont fait le succès de l'ouvrage à Paris et qui le feront aussi à Bruxelles, surtout si les directeurs de la Monnaie se décident à faire dans l'interprétation les modifications qui s'imposent. Il faut bien le dire, en effet, Mlle Bégond, qui tenait le rôle difficile d'Arlette, bien que très heureusement douée, n'est pas encore de taille à tenir les premiers rôles sur un théâtre d'ordre comme celui de la Monnaie. En revanche, Mlle Deschamps est une Simonne remarquable; « elle a trouvé dans ce rôle, dit *l'Étoile*, une création en rapport avec son tempérament d'artiste ». M. Soulacroix (le comte de Charolais), s'est fait également applaudir, ainsi que M. Rodier (Jean de Nivelle). Parmi les petits rôles, *l'Étoile* donne une mention spéciale à MM. Guérin et Chapuis, Mlles Calvé et Lonati. Les chœurs ont été excellents.

— D'autre part *le Figaro* et *l'Événement* ont reçu sur *Jean de Nivelle* des correspondances particulières dont voici quelques extraits. Voici ce qu'on écrit de Bruxelles à M. Louis Besson:

« Première représentation de *Jean de Nivelle* au théâtre de la Monnaie. — L'heureux opéra de M. Léo Delibes a été trop souvent joué à Paris, et on en a parlé trop judicieusement dans *l'Événement*, pour que nous nous avisions de découvrir aujourd'hui ses qualités et ses défauts. En majorité, le brillant public de ce soir connaissait l'ouvrage, et l'attrait de curiosité n'existait pour lui que dans l'interprétation et quelque peu aussi dans les changements apportés au poème, auquel on a rendu sa forme toute première. — Vous vous souvenez qu'à l'Opéra-Comique, on avait été obligé de modifier certaines scènes à cause de Mme Engally qui ne pouvait dire le dialogue. Plusieurs belles pages de la partition ont retrouvé ici le même succès qu'à Paris. — Le joli chœur des *Vendangeurs*, la ballade de *la Mandragore*, le duo de Diane et d'Arlette au deuxième acte, le finale du premier acte et celui du second, l'air d'Arlette et la jolie romance de Charolais, le chant guerrier, tout cela a été chaudement applaudi. Quoiqu'on ait généralement l'habitude de ne citer l'orchestre qu'après les chanteurs, nous croyons devoir tout d'abord complimenter M. Joseph Dupont pour le nouveau service qu'il vient de rendre à l'art français en dirigeant admirablement l'œuvre de Delibes, dont pas une intention ne lui a échappé ».

— Voici la correspondance adressée au même sujet à M. Jules Prével, du *Figaro* :

« *Jean de Nivelle*, de MM. Philippe Gille, Gondinet et Léo Delibes, a été joué mardi sur le théâtre de la Monnaie devant une salle d'élite, un vrai public de première, comme on n'en avait plus vu depuis la première représentation d'*Hérodiade*. Le succès a été grand, malgré certaines défectuosités d'interprétation qu'on peut à bon droit attribuer à l'influence du détestable climat qui sévit ici à outrance et en permanence. On a beaucoup applaudi M. Rodier (Jean de Nivelle), Mlle Deschamps et M. Soulacroix. La pièce a été montée avec un soin particulier par la direction du théâtre de la Monnaie. On a surtout remarqué le décor du deuxième acte, représentant le salon d'honneur du palais des ducs de Bourgogne à Dijon. Les costumes aussi sont d'un grand luxe et d'une fidélité historique absolue. »

— Le théâtre des Galeries-Saint-Hubert de Bruxelles a eu aussi sa nouveauté cette semaine : on y a représenté avec grand succès *Fanfan la Tulipe*, de MM. Varney, Paul Ferrier et Jules Prével, les heureux auteurs des *Mousquetaires au Couvent*. Après *Fanfan la Tulipe*, quand les recettes le permettront, viendra la *Ninetta*, de MM. Raoul Pugno, Hennequin et Bisson. M. Carion a déjà traité avec les auteurs.

— Correspondance particulière de Madrid : « Mme Sembrich nous a quitté dimanche dernier, après avoir fait ses adieux au public madrilene par une représentation *hors abonnement* et, malgré cela, jamais l'immense salle du théâtre Royal n'avait contenu plus de monde. S. M. le Roi avec sa belle-mère, l'archiduchesse Elisabeth d'Autriche, et ses trois sœurs les infantes, occupait sa loge, le Président du Conseil des ministres avec le Ministère au grand complet remplissait la loge des ministres. Toute l'aristocratie s'était donné rendez-vous à notre grand théâtre et l'on voyait les dames les plus illustres de la noblesse espagnole à côté de tout ce que Madrid renferme de plus saillant dans les arts, les lettres et la finance. Le programme du spectacle portait à l'actif de Mme Sembrich le rondo de *la Sonnambula*, le quatrième acte d'*Hamlet*, l'air de la Reine de la nuit de *la Flûte enchantée* et une nouvelle sérénade napolitaine de Paladilhe. On a fait tout bisser à la diva, qui a encore chanté en *extra* la populaire chanson *les Malagueñas* avec une crânerie de style et des inflexions de voix charmantes à faire mourir d'envie la plus gaillarde *gitana* du quartier de la *Macarena* de Séville. Et dans tout ce double spectacle pas la moindre fatigue, pas une fausse intonation, pas une défaillance. C'était vraiment merveilleux; on aurait dit que Mme Sembrich avait dans son gosier *la Flûte enchantée* rêvée par Mozart. Aussi, impossible de décrire le triomphe inouï remporté par l'éminente artiste. C'étaient des acclamations, des cris, des trépignements à faire trembler toute la salle. Une pluie de fleurs, de bouquets, de couronnes et de... colombes est tombée à plusieurs reprises aux pieds de la célèbre diva ; on ne se lassait de l'applaudir, de l'acclamer, de la rappeler. En somme, une ovation vraiment méridionale mais comme on en voit peu à notre grand théâtre. Le lendemain la presse, à l'unanimité, chantait les louanges de Marcella Sembrich dont on annonce déjà le réengagement indispensable pour la saison prochaine. »

A. PENA Y GONY.

— Le journal *l'Italie* nous apporte le programme officiel du théâtre San Carlo, pour la saison d'hiver, qui vient d'être publié. On donnera cinquante-quatre représentations, à partir de la seconde quinzaine de décembre jusqu'au 15 avril 1883. Les opéras choisis sont les suivants : *Il Re di Lahore* (opéra d'ouverture), *la Traviata*, *l'Africana*, *la Favorita* et *Simon Boccanegra*. La troupe de chant est ainsi composée : Mmes Singer, Rubini-Scalisi, Heilbron (pour *la Traviata* seulement) soprani ; Mmes Mariani, De Angelis et Aimo contralti ; ténors : Gayarre, Cardinali et Nouvelli ; barytons : Kaschmann et Laban ; basses-chantantes : Silvestri et Jeromin. Chef d'orchestre : M. Scalisi. M. Gayarre, engagé pour seize représentations, chantera dans *l'Africana* et *la Favorita*. On donnera de plus deux ballets : *Le Due gemelle*, du chorégraphe Pallerini, musique de Ponchielli, et *Arduino d'Ivrea*, du chorégraphe Danesi, musique de Giaquinto.

— Le même journal nous apprend que le programme de la Scala de Milan n'est pas arrêté. L'impresa se trouve aux prises, d'un côté, avec les exigences de quelques artistes qui voudraient choisir eux-mêmes leur opéra de début, et de l'autre, avec les difficultés qu'on fait pour lui accorder l'opéra choisi. On sera passablement étonné quand on saura que cet opéra désiré et refusé est *la Forza del destino* !

— On a représenté avec succès au théâtre de Casale Monferrato le nouvel opéra du jeune maestro Palminteri : *Arrigo II*. Les passages qui ont plu davantage sont : le prélude, une romance pour ténor, le finale du premier acte, un duetto (soprano et baryton) du second acte, le finale du troisième, l'air du mezzo-soprano et le duetto entre les deux femmes, au dernier acte.

— Mme Brunet-Lafleur et le baryton Lauwers viennent d'être engagés à de très belles conditions pour une série de concerts à Genève. Il y aura encore de beaux jours pour *la Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz.

— On nous apprend de Strasbourg l'accueil brillant fait à la troupe Coquelin-Dieudonné, composée de M. Coquelin aîné, Mme Favart, Mlles Lody et Dezoder et de MM. Dieudonné, Lambert, Vialdy, Barral et Mangin. Le spectacle était formé *des Précieuses ridicules*, de Molière, et de *l'Aventurière*, d'Émile Augier. Quelques jours avant Sarasate, l'éminent violoniste franco-espagnol remportait un vrai triomphe avec la grande fantaisie sur des motifs écossais de Max Bruch, deux danses espagnoles et la fantaisie sur *Carmen* de sa propre composition. Pour le bouquet Sarasate « gratifia » l'auditoire du nocturne en *mi* bémol de Chopin. L'orchestre municipal prêtait son concours au célèbre virtuose et par trois

---

(1) H. Étienne, *Résumé de l'Histoire de Lorraine.*

(2) H. Étienne, *Résumé de l'Histoire de Lorraine.*

fois les bravos unanimes de la salle ont retenti après la brillante exécution de la cinquième symphonie de Beethoven que M. Louis Saar a dirigée par cœur en chef d'orchestre des plus distingués. Sous la conduite de M. Franz Stockhausen, directeur du Conservatoire, l'orchestre municipal a repris ses concerts d'abonnement. Au premier on a fêté le violoniste Isaye et au second Mlle Dina Beumer, la brillante vocaliste, a retrouvé toutes les sympathies du public strasbourgeois. Jeudi prochain le théâtre de Strasbourg donnera pour la première fois *Der wilde Jaeger (le Chasseur sauvage)*, grand opéra romantique en quatre actes du compositeur alsacien Victor Nessler, l'auteur du *Rattenfanger von Hameln*.

— L'Opéra de Vienne vient de donner le *Simon Boccanegra* de Verdi, tel que le maître l'a remanié pour Milan. L'ouvrage bien monté et vaillamment défendu par les artistes, le baryton Beck et Mme Materna en tête, ne paraît pas avoir réussi franchement. C'est tout au plus un « succès d'estime », disent les *Wiener Signale*.

— *Tristan et Yseult* commence à prendre rang au répertoire des scènes allemandes. On vient de donner l'ouvrage au théâtre de Hambourg et avec un plein succès, à ce qu'assurent les journaux de musique de l'Allemagne. C'est Mme Sucher et le ténor Winckelmann qui représentaient le héros et l'héroïne de la pièce.

— Le *Musikverein* de Munster a fêté la Sainte-Cécile par un beau festival, donné le 18 et le 19 novembre. *Le Messie*, de Hændel, *le Paradis et la Peri* de Schumann, voilà les deux grands ouvrages que l'on avait montés. Parmi les solistes, on cite Mme Joachim, la femme du célèbre virtuose violoniste, et Mlle Amélie Kufferath, une jeune cantatrice bruxelloise, qui promet de se faire une belle place parmi les virtuoses de concert.

— La place de directeur du Conservatoire de Francfort, restée vacante par suite de la mort de Raff, vient d'être confiée à M. Bernard Scholz de Breslau, un artiste de mérite qui a fait ses preuves. M. Scholz prendra possession de son nouveau poste au printemps.

— L'inauguration du monument de Spohr à Cassel, annoncée pour le 26 du mois dernier, après avoir été ajournée une première fois, vient d'être remisé encore au 25 avril prochain. Espérons que la fête annoncée pourra, cette fois, se célébrer et que rien ne viendra plus retarder l'inauguration du monument consacré à perpétuer la gloire de l'auteur de *Faust* et de *Jessonda*.

— Sait-on combien on compte actuellement de théâtres en Europe? 1457! Dans ce nombre le contingent le plus fort est fourni par l'Italie qui en possède 348; viennent ensuite la France qui compte 337 théâtres, l'Allemagne 194, l'Angleterre 150, l'Espagne 160, l'Autriche-Hongrie 132, la Russie 44, la Belgique 34, la Hollande 22, la Suisse 20, le Portugal 16, la Suède 10, le Danemark 10, la Norvège 8, la Grèce 4, la Turquie 4, la Roumanie 3 et la Serbie 1.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Le *Journal officiel* contient le rapport de M. Emile Perrin sur le concours musical de la Ville de Paris (1881-1882). Ce rapport nous apprend que, sur vingt-six partitions présentées au concours, huit ont été réservées après un premier examen, savoir : *Loreley*, *Myrrha*, *Prométhée*, par l'unanimité du jury, et *Elfa*, *Frithiof*, la *Forêt antique*, par une seule des deux sous-commissions. *Myrrha*, quoique présentée sous un autre titre à un précédent concours, fut maintenue à celui-ci.

Une seconde épreuve élimina encore deux partitions, et une troisième épreuve ne laissa plus en présence que *Frithiof*, réservé par huit voix contre six ; *Loreley*, neuf voix contre cinq ; *Prométhée*, dix voix contre quatre. Mme Holmès fut désignée pour l'exécution du *Prométhée*, MM. Litolff et Saint-Saëns, pour celle du *Frithiof*. *Loreley* fut attribuée à MM. Litolff et Duvernoy. Après exécution, le prix de la Ville de Paris fut décerné, dès le premier tour de scrutin, à *Loreley*, qui obtint 12 voix. *Prométhée* en eut 7. Il y avait un bulletin blanc. On sait que l'œuvre couronnée est de MM. Hillemacher frères, tous deux pensionnaires de l'Académie de France à Rome. Le poème est de M. E. Adenis. Le jury serait heureux qu'après *Loreley*, dont l'audition est proche, on pût exécuter le *Prométhée*, partition de M. Messager. Avant de se séparer, il a soumis à l'approbation de l'administration les modifications suivantes au programme du concours :

1° Toute partition envoyée à l'un des concours précédents et non primée pourra être présentée de nouveau ;

2° Les auteurs des partitions considérées comme susceptibles d'obtenir le prix pourront interpréter eux-mêmes, *au piano*, leurs œuvres devant le jury ou les faire interpréter par un pianiste de leur choix.

— Rappelons que c'est depuis vendredi dernier, que s'est ouvert à l'Académie des beaux-arts, le concours fondé par Rossini pour la production d'une œuvre poétique destinée à être mise en musique. Suivant le vœu du testateur, l'auteur des paroles devra observer les lois de la morale. Ce concours sera clos le 8 décembre et jugé huit jours après. La pièce couronnée sera remise à tous les compositeurs qui en feront la demande, à partir du 1er janvier 1888. Le prix de l'œuvre poétique est de la valeur de 3,000 francs.

— M. Ambroise Thomas, de retour à Paris, du congé de repos qu'il avait dû prendre à la suite des examens d'admission au Conservatoire, a repris, dès cette semaine, la direction de notre Ecole nationale de musique et de déclamation.

— Chaque année, il est de tradition que les prix de Rome offrent un dîner à leurs camarades de loges. Ce dîner a eu lieu hier. La table d'honneur, occupée par les premiers grands prix de l'année, étaient renforcée de leurs seconds, MM. Courtois-Suffit, Pinta et Pépin. Au dessert, la parodie obligatoire de la cantate du premier grand prix du Conservatoire de musique, écrite par M. Dézamy, musique instantanée de M. Pierné, a été chantée avec ensemble. Cette cérémonie faite, bientôt les prix de Rome vont s'envoler, pour trois ans, par delà les Alpes.

— La triomphante Ophélie du théâtre Royal de Madrid n'a fait que passer à Paris, se rendant à Pétersbourg pour y chanter également Ophélie et Mignon, deux rôles qu'elle n'a pas encore interprétés en Russie. On sait que la célèbre diva est venue en prendre les traditions près de l'auteur, ainsi qu'elle compte faire, au printemps prochain, pour le rôle de *Françoise de Rimini*. Pendant son séjour à Paris, Mme Sembrich, très soucieuse des moindres détails scéniques, a travaillé non seulement avec M. Ambroise Thomas, mais aussi avec M. Charles Ponchard de l'Opéra-Comique, pour Mignon, et Mlle Marquet de l'Opéra, pour le quatrième acte d'*Hamlet*. A son retour à Paris, elle compte bien demander les conseils de M. Obin pour le répertoire de grand opéra. Voilà ce que l'on peut appeler une consciencieuse grande artiste dans toute l'acception du mot, aspirant à la perfection au double point de vue scénique et vocal.

— Lundi dernier la commission de l'électricité a tenu séance et a admis le principe de l'éclairage de l'Opéra par l'électricité. Il a été décidé qu'aucun moteur ne se trouverait dans les bâtiments de l'Opéra, et que, dans tous les cas, on aurait recours aux moteurs à gaz. D'ailleurs, une sous-commission a été nommée, composée de MM. Mascard, Vaucorbeil, Garnier et le directeur des bâtiments civils. Elle examinera les questions relatives à l'éclairage électrique non seulement du théâtre de l'Opéra, mais aussi des autres théâtres nationaux. Ajoutons que l'Opéra-Comique est compris dès maintenant dans le nombre des théâtres qui seront éclairés par l'électricité.

— On assure que M. le Ministre des beaux-arts va demander un crédit à la Chambre pour acheter l'immeuble du boulevard des Italiens, qui est adossé à l'Opéra-Comique. Cette acquisition permettrait de doter le théâtre d'une façade sur le boulevard, comme il en a été souvent question, et d'augmenter les aménagements de l'administration et des artistes, qui laisseraient surtout à désirer en cas d'incendie.

— La société l'Alliance des arts, des sciences et des lettres inaugure, demain lundi 4 décembre, son salon, rue Richelieu, 104. A partir de cette date le salon sera ouvert tous les jours de 2 à 5 heures de l'après-midi aux membres de la société. Tous les jeudis une soirée réunira les membres de l'Alliance. Le premier et le troisième lundi de chaque mois, il y aura des auditions intimes de musique de littérature, etc., qui serviront de base à la formation des programmes pour les grands concerts.

— L'assemblée générale de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique aura probablement lieu le 11 décembre prochain. Comme les années précédentes, il y aura lieu de procéder au remplacement de trois syndics sortants. Parmi les candidats aux fonctions de syndic, on cite déjà MM. Armand Liorat et Alphonse Baralle, auteurs ; Olivier Métra, compositeur ; Colombier et Lebailly, éditeurs. Il sera également procédé à la nomination d'une commission de contrôle

— La Sainte-Cécile a été fêtée à Beauvais par la *Société philharmonique*. Le *Journal de l'Oise* nous apprend qu'on a exécuté à la messe la marche du *Tannhæuser* avec chœurs et orchestre, ce qui nous surprend un peu, nous l'avouons, car nous ne connaissions pas encore le caractère religieux de cette production de Wagner. Passe pour *Parsifal*, mais *Tannhæuser!* Le même journal constate que M. Papin, un des lauréats de notre Conservatoire, a exécuté, avec le meilleur goût, pendant cette solennité, deux morceaux de violoncelle.

CONCERTS ET SOIRÉES

Il y a dans les fragments du premier acte du *Roi de Lahore*, de M. Massenet, que nous avons entendus dimanche dernier, des effets d'une grande puissance scénique qui forcément ont passé inaperçus au concert du Châtelet. A côté de cela, certaines pages dont la valeur musicale intrinsèque n'exige ni l'action du drame, ni le secours de la mise en scène, ont produit une impression d'autant plus vive qu'elles étaient dégagées de tout ce qui partage l'attention de l'auditeur en occupant son esprit ou ses yeux. Nous citerons, comme ayant été particulièrement goûtés et très applaudis, la romance de Sita « O Timour, tu me crois coupable » fort bien dite par Mlle Fouquet, puis la ravissante phrase d'Alim, « Sita, je ne suis pas ton maître », chantée par M. Vergnet avec autant de charme qu'il a mis ensuite de puissance et d'accent dans le superbe ensemble du finale. MM. Couturier, Fournets et Mlle Haussmann se sont tirés à leur honneur des rôles qui leur avaient été confiés ; les chœurs ont été satisfaisants et l'orchestre parfait surtout dans l'ouverture dont l'exécution difficile exige une grande sûreté d'attaque et une vigueur toute juvénile. Avant les fragments du *Roi de Lahore*, Mlles Gurtler-Krauss et Jenny Godin ont redit le concerto pour deux pianos de Mozart avec lequel elles s'étaient déjà fait applaudir au concert précédent. Il nous paraît inutile de rien ajouter à l'éloge que nous avons fait dimanche dernier du talent de ces deux jeunes virtuoses, mais nous devons, cette fois encore, constater le nouveau et bien légitime succès qu'elles ont obtenu. Le concert commençait par la symphonie en *ut* mineur de Beethoven et se terminait par la marche avec

chœur du *Tannhœuser*. Ces deux œuvres ont, comme toujours, été très appréciées du public et fort bien rendues par l'excellent orchestre de M. Colonne. — V. D.

— Le concert de dimanche dernier au Cirque-d'Hiver avait complètement rempli la salle. A la vérité le programme était fait pour séduire : d'abord la symphonie en *la* de Beethoven, merveilleux chef-d'œuvre et qui mériterait une exécution encore meilleure, par exemple un peu plus de netteté dans l'attaque et de verve dans les passages à rythme accusé; néanmoins le public en a redemandé le deuxième morceau. Ensuite est venu le virtuose Henry Ketten interprétant le quatrième concerto de Litolff *(adagio et scherzo)*. Quel merveilleux artiste ! autant de finesse que d'énergie, autant de grâce que de fougue, toujours une régularité surprenante dans les mouvements et un charme ineffable dans le phrasé. Décidément, sous les doigts de pareils pianistes, le piano devient un véritable orchestre, parfois même il atteint des sonorités limpides et dont l'effet ne saurait être dépassé par aucune combinaison instrumentale. Le concerto de Litolff, qui du reste est une œuvre aussi riche d'imagination que d'habileté technique, a obtenu le plus grand succès. Acclamé du public, M. H. Ketten a dû revenir jouer un arrangement de la sérénade de *Don Juan* qui lui a valu une seconde ovation non moins enthousiaste. *Irlande*, légende-symphonie de Mme Holmès, est une œuvre du plus puissant effet et qui suit avec une rare intensité d'expression la légende explicative du programme. Mais le point culminant des applaudissements a été marqué par l'air de *la Flûte enchantée*, de Mozart. Mlle Rolandt de l'école Viardot, s'y est montrée l'interprète idéale de cette belle page du divin maître, page qui a été bissée à l'unanimité. Le concert finissait par les fragments symphoniques du *Songe d'une Nuit d'été* de Mendelsshon que l'orchestre Pasdeloup exécute particulièrement bien. — GASTON DUBREUILH.

— Au Concert Lamoureux, dimanche dernier, même programme que celui du dimanche précédent, à l'exception du concerto de Louis Diémer remplacé par celui de Beethoven, magistralement interprété par Mme Montigny-Rémaury, qui s'est montrée comme toujours la pianiste de belle école que nous connaissons. Beaucoup d'applaudissements et de rappels. Le jeune orchestre de M. Lamoureux, si verveux, si plein d'entrain et de vitalité, s'est signalé à nouveau dans la symphonie italienne de Mendelssohn, *le Manfred* de Schumann, et l'ouverture de *Rienzi*, de Wagner. Même succès pour Mme Brunet-Lafleur dans l'air *d'Alceste* et dans le charmant duo de *Béatrice et Benedict*, en compagnie de Mlle Rocher. — H. M.

— Mlle Rolandt, la nouvelle Reine de la nuit de *la Flûte enchantée*, est déjà demandée par le Cercle philharmonique de Marseille, en compagnie du baryton Bouhy. M. Carvalho a autorisé. Voilà deux artistes qui vont faire le tour de toutes nos grandes villes de France.

— Le pianiste-compositeur Henry Ketten, qui vient de remporter un si grand et si légitime succès au dernier concert populaire, compte prendre cette année ses quartiers d'hiver à Paris même. C'est une bonne fortune pour nos concerts parisiens, pour nos sociétés philharmoniques et aussi pour les élèves qui désireront profiter des excellents conseils du jeune maître. On peut s'adresser 13, rue du Mail, à la Maison Erard, où M. Ketten a élu domicile.

— Les séances de la *Société des Symphonistes*, dirigée par M. Léopold Délédicque, ont repris leur cours habituel à partir du 8 novembre, au local de la Société, 11, rue d'Argenteuil. Rappelons à nos lecteurs que la *Société des Symphonistes* est composée d'Amateurs, elle leur procure l'occasion d'exécuter à grand orchestre les Symphonies anciennes et modernes avec le concours d'artistes distingués aux premiers pupitres.

La Société prête son concours à l'exécution des œuvres symphoniques des jeunes compositeurs français, après examen préalable du chef d'orchestre. Les séances d'études ont lieu tous les mercredis soir, de 8 heures 1/2 très précises à 11 heures, pendant les mois de novembre, décembre, janvier, février, mars et avril, rue d'Argenteuil, nº 11 (près de l'avenue de l'Opéra). La cotisation est de 10 francs par mois; toutefois, les deux premiers mois sont payables ensemble et d'avance. Les élèves du Conservatoire sont admis sans cotisation. Les Sociétaires ont droit à quatre places au concert annuel; deux stalles numérotées y sont réservées également à chacun des Membres honoraires protecteurs de la Société, dont la cotisation est de 12 francs par an. On s'inscrit à l'heure des séances, ou chez M. Délédicque, 139, boulevard Péreire.

— Mme Ernst a brillamment inauguré lundi soir ses cours de diction. Après une intéressante exposition de sa méthode, elle a dit, avec le talent qu'on lui connaît, une scène de Molière, des vers de Victor Hugo, d'Alfred de Musset, d'Auguste Vacquerie, etc. Une nouveauté piquante, ç'a été de faire accompagner la récitation par de la musique. Ainsi, pendant que Mme Ernst disait la chanson d'*Eviradnus*, Mlle Laudon exécutait, sans être vue, une mélodie appropriée aux paroles. Les cours de Mme Ernst ont lieu dans les vastes salons du numéro 7 de la rue Royale, le jeudi à une heure et demie et le lundi à huit heures et demie du soir.

— Le pianiste Alphonse Thibaud, l'un des virtuoses de l'école Marmontel, fait en ce moment une grande tournée à travers l'Espagne et le Portugal. La presse madrilène est unanime à proclamer le grand succès de sa première séance au Conservatoire. Voici d'ailleurs ce que dit le *Libéral :* M. Thibaud, qui va donner deux ou trois concerts dans un de nos principaux théâtres de Madrid, a voulu d'abord se faire juger par les professeurs du Conservatoire et les représentants de la presse. Il peut être satisfait, car il est victorieusement sorti de l'épreuve. Grand a été son succès; on se trouvait en face d'un véritable artiste. Toutes les œuvres du programme Beethoven, Chopin, Schumann, Mendelssohn, Rubinstein, Ritter et Gottschalk, ont été interprétés avec leur caractère spécial, et ont valu au jeune et déjà célèbre pianiste, une ovation dont il gardera le souvenir.

— M. J.-Z. Amat, dont les récents succès d'Arcachon avaient éveillé la curiosité des dilettanti Bordelais, vient de donner une audition de ses œuvres à Bordeaux. La salle Franklin était comble d'un public choisi. Mlles Lasserre, Toumayrague, Lagarde, pianistes, M. Briglia, violoniste ont soutenu vaillamment la partie instrumentale; Mlle Florian et M Amat la partie vocale. Deux charmantes compositions de Mme de Sta Coloma-Sourget, la sérénade pour piano exécutée par Mlle Lasserre et un entraînant boléro *Nisida*, chanté par M. Amat, ont été très applaudis. Huit productions de ce dernier figuraient dans le programme : l'ouverture du *Lutin*, la *Marche héroïque*, pour piano à quatre mains : air et polka du *Berceau*, *Sur l'onde*, barcarolle à deux voix. *Je pense à toi*, *Mon credo* et le pot-pourri d'airs espagnols. La polka du *Berceau*, chantée par Mlle Florian, et *Mon credo*, dit par l'auteur, ont eu les honneurs du *bis*. M. J.-Z. Amat va poursuivre à Nice le cours de ses succès.

— On nous écrit de Pornic que le concert donné dernièrement au bénéfice de l'église paroissiale a eu le meilleur succès pécuniaire et artistique. Dans cette séance on a eu l'occasion d'applaudir Mme de Bienville, premier prix du Conservatoire et élève de Thalberg, dont elle a gardé les belles traditions. Succès aussi pour Mlle Gabrielle de Bienville, une charmante jeune fille qui possède une fort belle voix de contralto, dont elle se sert avec talent. Un baryton amateur, doué d'une jolie voix, M. Bernard de Maupas, et l'excellent violoniste Weingærtner, avaient également apporté leur concours à ce concert, dont M. Merotte du Barre s'était chargé de donner la note gaie, avec de spirituelles chansonnettes.

— Au concours de Saint-Quentin, le premier prix de quatuor a été remporté par la Société des Matinées musicales d'Amiens, composé de MM. Goudroy (1er violon), Jones (2e violon), Génin (violoncelle) et Grigny (alto).

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 3 décembre :

A la *Société des concerts* du Conservatoire : 1º pièces symphoniques de *Struensée*, tragédie de Michel Beer, musique de Meyerbeer; 2º pavane et Noël provençal du XVIe siècle; 3º ouverture de *Coriolan*, de Beethoven; 4º psaume de Marcello, chanté par les chœurs; 5º quarante-troisième symphonie de Haydn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au Château-d'Eau : Première audition de *Sardanapale*, opéra en 3 actes de M. Pierre Berton, musique de M. Alphonse Duvernoy, avec le concours de M. Faure, de Mme Brunet-Lafleur et de M. Escalaïs. L'orchestre et les chœurs comprennent 200 exécutants. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au Cirque d'hiver : 1º symphonie en *fa* de Beethoven; 2º concerto pour piano d'Antoine Rubinstein interprété par Mme Menter; 3º *Ossian*, poème symphonique d'A. Coquard (1re audition); 4º pièces de Scarlatti, de Chopin et de Liszt, pour piano seul, interprétées par Mme Menter; 5º symphonie en *sol* mineur de Mozart. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au Châtelet : 1º *Manfred*, poème dramatique de lord Byron, traduction française de Victor Wilder, musique de Robert Schumann; les soli seront chantés par Mlles Figuet et Haussmann, MM. Couturier, Quirot, Fournets, Dérivis et Montariol; 2º prélude du *Déluge*, de Saint-Saëns; 3º deux airs de ballet des *Troyens*, d'Hector Berlioz; 4º premier acte du *Roi de Lahore*, poème de Louis Gallet, musique de Massenet. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— C'est aujourd'hui dimanche, 3 décembre, à une heure, qu'a lieu à l'Eldorado, la matinée annoncée au bénéfice de Mme Lassimonne, âgée de 80 ans, avec le concours de MM. Caron, de l'Opéra; Plet, du Palais-Royal : Alexandre Guyon et Mlle Juliette Baumaine, des Variétés; la petite Daubray, de la Porte-Saint-Martin, et l'élite des artistes des concerts de Paris.

— L'Association des Comptables du département de la Seine donnera son bal annuel le 9 décembre prochain, au Grand Hôtel, 12, boulevard des Capucines. La réussite est assurée à cette sympathique Société, tant par l'attrait des salons spécialement décorés pour la circonstance, que par le programme, dont l'exécution est confiée à l'habile direction de M. Desgranges, chef d'orchestre des bals de la Présidence. On trouve des billets au prix de 10 francs pour un cavalier et une dame, au Grand Hôtel, à l'Hôtel du Louvre et au siège de la Société, rue de Turbigo, 6.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2701 — 49e ANNÉE. — N° 2. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 10 Décembre 1882.

(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le deuxième numéro de notre 49me année de publication :

L'OISELEUR

nouvelle mélodie de J. FAURE. — Suivront immédiatement: 1° le *Noël*, de CH.-M. WEBER, traduction française de VICTOR WILDER; 2° La Romance de Benjamin, chantée par Mme BILBAUT-VAUCHELET dans *Joseph* de MÉHUL.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Vieux Noël*, premier numéro de *l'Arbre de Noël* de FRANZ LISZT. — Suivra immédiatement : l'*Entr'acte-Ballet* du *Joseph* de MÉHUL, transcrit par A. BAZILLE.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé franco à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

CHERUBINI

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ROLE ARTISTIQUE

DEUXIÈME PARTIE

XXIV

L'ARTISTE ET L'HOMME.

(Suite)

Cherubini, comme la plupart des grands compositeurs, prenait un soin fort naturel de ses œuvres et de ses manuscrits. Dès son plus jeune âge, et année par année, il avait pris exactement note de toutes ses compositions, même les plus légères, et c'est grâce au registre ainsi tenu par lui de la façon la plus correcte que, peu de temps après sa mort, Bottée de Toulmon fut en état de publier le Catalogue chronologique de ses œuvres, document précieux qui nous montre une fois de plus que, pour certains génies, la fécondité est inséparable de la puissance. Mais j'ai déjà fait remarquer que l'*Agenda* de Cherubini, dans lequel Bottée de Toulmon a puisé ce document, contenait jusqu'à trois catalogues dressés dans trois formes différentes. L'un, restreint à la seule musique dramatique, renferme d'abord la liste de tous les morceaux détachés écrits par Cherubini pour les opéras italiens représentés au théâtre Feydeau, puis la liste de ses opéras représentés en Italie, en Angleterre et en France; un autre est le Catalogue chronologique de toutes ses compositions, même de celles, fort rares, dont il n'avait pas conservé les manuscrits (1); enfin, le troisième est dressé selon la place que chacun de ses ouvrages manuscrits occupait dans sa bibliothèque. L'ensemble de ses œuvres formait environ soixante-dix volumes ou portefeuilles, dont ce dernier catalogue nous fait connaître le contenu pour chacun; à côté d'eux se trouvaient, dans d'autres volumes, toutes les copies qu'il avait faites, dans un âge avancé déjà, des com-

(1) Celui-ci porte en tête ce petit *nota* : — « J'observe que je n'ai point les manuscrits des ouvrages marqués par +, ayant été perdus ou vendus par mon père, dans une vente qu'il fit de toute la musique qu'il possédait.

positions religieuses des vieux maîtres italiens. M. Ferdinand Hiller a évoqué à ce propos un souvenir : — « Onze ans après la mort de ce bon et grand homme, dit-il, j'eus la bonne fortune de jouir de ce qui me semblait presque une réunion personnelle avec lui. Sa veuve me permit de passer une demi-journée dans son cabinet d'étude, où ses manuscrits étaient conservés dans le même ordre que pendant sa vie. A cette époque, j'écrivis sur cette visite, pour un journal de Cologne, un article qui depuis fut publié de nouveau; mais je ne puis résister au désir de rappeler un ou deux faits. Entre autres choses, je trouvai d'épais volumes, contenant des copies exécutées par lui-même des psaumes de Clari, de Lotti et de Marcello. Il fit ces copies à l'âge de soixante ans, et lorsque sa femme lui demandait à quoi lui pouvait servir un tel travail, il répondait : *Que savez-vous de cela, vous autres femmes? Comme si l'on ne devait pas toujours continuer à apprendre!* Il y avait aussi un petit livre qui, sous le rapport de la beauté de l'écriture, ressemblait à un de ces vieux manuscrits les plus finis, et qui renfermait une collection de soixante canons de sa composition (1). »

Ce volume de canons, signalé par M. Hiller, est assurément l'un des plus précieux de la collection des manuscrits autographes de Cherubini, et il montre le vieux maître sous un jour tout particulier, en nous révélant un côté peu connu de son caractère (2). Il a donné lieu récemment à un petit travail assez mal fait, bien que son sujet le rendît intéressant, travail publié par M. Julius Stockhausen dans deux feuilletons de la *Frankfurter Zeitung* (3). Les canons en question, dont la composition représentait pour Cherubini une sorte de jeu d'esprit, de distraction amusante et qui pourtant offrait à son intelligence toujours en éveil l'attrait d'une difficulté à vaincre, d'un problème à résoudre, ont été, pour la plupart, écrits à l'intention de ses amis et pour leurs albums. Il en écrivait généralement les paroles ainsi que la musique, et à l'aide de ces paroles, qui ne revêtaient pas toujours un caractère très poétique, il se permettait des plaisanteries, on pourrait presque dire des gamineries, qui suffiraient à nous prouver que cet homme austère savait rire tout comme un autre et que la gaieté n'était pas pour lui chose inconnue.

Le volume qui se trouve aujourd'hui à la Bibliothèque de Berlin, et qui était pour son auteur l'objet d'un soin tout particulier, contient soixante-trois canons. Tous ne sont pas inédits. En effet, Cherubini a publié à Paris un recueil qui en comprenait douze; d'autre part, Halévy, qui en possédait trois écrits sur paroles italiennes et copiés de la main même de son maître expressément à son intention, en a donné un très beau *fac-simile* dans le numéro du 9 mars 1834 de *la Gazette musicale,* dont il était alors un des collaborateurs assidus (4); enfin, Charles Blanc, dans le beau livre qu'il a consacré à Ingres, a reproduit celui que Cherubini composa pour son vieil ami, en remerciement de la seconde édition de son portrait, quelques semaines à peine avant sa mort.

(1) Ferdinand Hiller : *Cherubini.*

(2) Le gouvernement français, n'ayant malheureusement pas compris toute l'importance qui s'attachait à la collection des manuscrits de Cherubini, a, bien souvent laissé échapper l'occasion d'acquérir cette collection d'un prix inestimable, qui était restée pendant trente-six ans dans les mains de la famille. Celle-ci s'est alors décidée, en 1878, à accepter les offres qui lui étaient faites pour la troisième fois, à ce sujet, par La Bibliothèque de Berlin qui se trouve aujourd'hui en possession de ces manuscrits précieux, qu'elle a acquis au prix de 30,000 francs. Mais hâtons-nous d'ajouter que de fidèles copies (revues par Cherubini), ainsi que le droit de publication en France et à l'Étranger de toutes les œuvres posthumes sont restées la propriété de la famille.

(3) Numéros des 6 et 7 janvier 1882.

(4) C'est, il n'est pas besoin de le dire, avec le consentement de Cherubini qu'Halévy publia ce *fac-simile* très intéressant de l'écriture musicale de son maître. La feuille porte cet entête : *Canoni a 3 voci composti da L. Cherubini e copiati di sua propria mano per il suo caro Halévy.* Le premier canon est en *ut,* et commence par ces mots : *Placido Zeffiretto ;* le second : *Se voi siete bona,* est en *sol* mineur, le troisième : *Amici, che ora è?* est en *la* majeur. Tous trois sont en mesure à deux-quatre. Le dernier surtout est charmant.

Ce dernier, qui est de 1842, n'est pas compris dans le recueil de Berlin, lequel, bien qu'embrassant une période de *soixante-deux ans,* s'arrête en 1841, après avoir eu pour point de départ l'année 1779. Il existe encore en France quelques autres canons de Cherubini, qui, s'ils ne sont pas publiés, sont du moins *publics,* puisqu'ils sont exposés au Musée de Montauban, ville natale d'Ingres, qui les tient de ce grand artiste (1). Je crois que parmi ceux-ci se trouve précisément l'autographe de celui reproduit par Charles Blanc.

En tête de ce recueil se trouve la note suivante : *I canoni raccolti in questo libro sono stati da me, Cherubini, comminciati a comporre in Firenze, nell'anno 1779.* Puis, un peu après, vient cette autre note, en français : — « Ces canons sont composés pour être chantés sans accompagnement; toutefois on a ajouté un accompagnement à la fin de chaque canon, pour soutenir les voix si on le juge nécessaire. » Sur les 63 canons contenus dans le volume, 14 seulement sont sur paroles françaises ; 47 sont à trois voix. Jusqu'à 1811, année où Cherubini commence seulement à les citer dans son Catalogue, on en compte 42, tous écrits sur paroles italiennes, parmi lesquels 12 sont à deux voix, 4 à quatre voix, et un à huit voix. Cherubini en a écrit 3 seulement pour voix diverses ; tous les autres sont à l'unisson. Enfin, 2 des canons français sont accompagnés d'une traduction italienne.

J'ai dit que ces petites compositions étaient une des originalités de Cherubini, qui se déridait en se livrant à cet exercice. On en va juger. Les paroles l'inquiétaient peu, pourvu qu'elles lui fournissent l'occasion d'une plaisanterie ; lorsqu'il les écrivait en français, il ne prenait même pas la peine de les rimer; c'était beaucoup déjà qu'il consentît à les rythmer. Voici celles du canon n° 50, qu'il a intitulé *la Leçon de chant :*

Fa, sol, la, si, ut, ré, mi,
Fa, mi, ré, ut, si, la.
Chantez plus juste, mon ami,
Filez les sons, portez la voix,
Allons, ce n'est pas mal!
Recommencez et chantez mieux.
Renforcez la voix en montant,
Adoucissez en descendant.

Ceci est anodin. Dans le n° 56, écrit pour le peintre Isabey, la plaisanterie se corse ; ici, le sévère directeur du Conservatoire, l'auteur de *Médée* et de la Messe du Sacre, se livre au jeu de mots, presque au calembour :

Te souvient-il, cher Isabey,
De ce dessin de ta façon
Non achevé, dans mon album ?
Si ta mémoire est assoupie,
Il faudra donc la réveiller.
Réveillons-la par un coup de canon!

Il n'est pas probable que Cherubini ait jamais donné la volée à celui-ci dans les classes du Conservatoire ; son prestige aux yeux des élèves en eût été certainement altéré. Un autre, intitulé *Mon nom,* « canon indéfini à deux voix, » est écrit sur une poésie absolument rudimentaire ; en voici les paroles :

Louis-Charles-Zénobi-Maria Cherubini.
Amen, amen, amen!

Mais le chef-d'œuvre du burlesque, c'est celui qu'il écrivit pour Sauvageot, qui était, on le sait, un collectionneur émérite, et par conséquent un enragé fureteur de bric à brac. Cherubini prend son ami par son côté faible, et, à l'occasion du nouvel an, il lui envoie un canon composé sur ces paroles macaroniques :

(1) Je tiens ce fait de Madame Rosellini, qui me l'apprenait dans une lettre qu'elle m'écrivait de Pise : — « Cherubini s'était lié avec Ingres, une grande sympathie existait entre eux. De là cet échange de dessins d'Ingres à Cherubini et d'autographes de musique de Cherubini à Ingres. Le musée de Montauban possède, au nombre des envois d'Ingres, un cadre renfermant des œuvres de Cherubini dédiées à son ami, autographes de musique, canons, etc. »

Mon cher Sauvageot,
Je vous souhaite la bonne année,
Bric à brac.
Vive le bric à brac!
Bric et bric et bric et brac,
Bric et bric à brac,
Brac et brac et brac,
Brac et bric à brac,
Vive le Brac!

C'est assurément là de la haute fantaisie. Si nous n'en avions pour témoignage l'écriture même de Cherubini, nous aurions peine à nous figurer ce vieillard à la physionomie toujours soucieuse et sévère, assis à sa table de travail, et se livrant sans sourciller à ce jeu innocent en se disant sans doute à part lui : *Je vais faire bien rire Sauvageot!*

(A suivre.) Arthur Pougin.

SEMAINE THÉATRALE

Les subventions théâtrales, maintenues intégralement, ont été votées par la Chambre des députés, jeudi dernier, avec un ensemble qui témoigne de l'intérêt que porte le pays tout entier à nos scènes nationales subventionnées. C'est qu'en effet nos théâtres producteurs d'œuvres lyriques et dramatiques, bien qu'essentiellement parisiens, font vivre les scènes départementales, — sans parler de l'éclat qu'ils projettent à l'étranger au grand honneur de la France artistique et littéraire. En fait, si les ressources du budget le permettaient, ce serait à augmenter et non à diminuer les subventions théâtrales qu'il faudrait s'appliquer. Les subsides consacrés au grand Opéra ne sont-ils pas insuffisants par le temps qui court? Un million de subvention, l'abaissement des dépenses d'éclairage et l'élévation du prix des fauteuils d'orchestre, des baignoires et des premières loges, voilà trois mesures indispensables, si l'on veut réellement faire de notre Académie de musique la première scène lyrique du monde.

Bien qu'encore indisposé, M. Vaucorbeil s'est rendu jeudi dernier à la répétition générale de *Coppélia*, ballet où la musique tient une si importante place. L'auteur, de retour de Bruxelles, assistait également à cette intéressante répétition. L'orchestre de M. Altès a repété avec soin et se distinguera dans *Coppélia* tout autant que dans *Sylvia*, — soyez-en certain. — La musique de Léo Delibes est de celles qui attachent et intéressent MM. les symphonistes de l'Opéra. Ils en ont témoigné par une ovation des plus amicales au jeune maître, qui les en a remerciés avec effusion.

Mlle Subra succédera dans *Coppélia* à Mlle Beaugrand qui avait succédé elle-même à la toute charmante Bozzachi. On espère beaucoup de la nouvelle Coppélia, malgré les périls attachés à ce double héritage.

C'est pour demain lundi qu'est annoncée la reprise de *Coppélia*, le soir même où Sarah Bernhardt doit faire sa rentrée dans sa bonne ville de Paris. L'artiste prodigue ne rentre pas dans la maison de Molière, ainsi qu'on l'avait espéré pendant quelque temps; elle prend possession de la scène du Vaudeville où Victorien Sardou lui a préparé un succès qu'elle compte aller porter ensuite sur les scènes dramatique des deux mondes. Quelle intrépide et prodigieuse voyageuse que cette Sarah Bernhardt! Elle projette tant de pérégrinations que la moitié de ses recettes passe à payer les dédits des engagements qu'elle ne peut arriver à réaliser. Et cependant on l'a vue jouer, à l'étranger, jusqu'à six jours par semaine, sans se reposer le septième. Voilà ce qui n'est pas à la portée des cantatrices de haute volée qui suivent ou précèdent Sarah Bernhardt à travers les deux mondes : elles ne peuvent guère chanter plus de deux ou trois fois par semaine. C'est aux yeux des impresarii malins ce qui constitue l'infériorité des divas les plus célèbres sur Sarah Bernhardt. Aussi tentent-ils tous de s'attacher au char de sa fortune.

Mais revenons à la musique et entrons salle Favart, où l'on vient de reprendre :

LES NOCES DE FIGARO

du divin Mozart. Même admiration et même foule que l'hiver dernier. Il est vrai qu'à ce chef-d'œuvre restent attachées les trois étoiles qui le firent briller d'un éclat si pur. Mme Carvalho est la comtesse de grand style que chacun connaît, Mlle Isaac la Suzanne par excellence, et Mlle Van Zandt la petite charmeuse qui s'incarne en Chérubin tout comme en Mignon ou Dinorah! Quel ensemble et combien, sous l'égide de Mme Carvalho, Mlles Isaac et Van Zandt voient grandir leur talent en se purifiant à pareille école. Le public lui-même s'élève à ce contact du grand art et redevient ce qu'il était à une autre époque : l'ami passionné du vrai beau.

Ajoutons que l'orchestre de M. Danhé interprète admirablement Mozart et que les barytons Taskin et Fugère tiennent en artistes d'élite les rôles du Comte et de Figaro. Il n'est pas jusqu'à la débutante, Mlle Pierron, qui n'ait brigué de tenir sa petite place en ce merveilleux ensemble.

Bref, la reprise *des Noces* a tenu tout ce qu'elle promettait et Paris et les départements vont élire de nouveau domicile, salle Favart, jusqu'au 15 janvier, époque à laquelle Mlle Van Zandt se rendra à Monte-Carlo, où elle passera tout un mois au grand regret des auteurs de *Lackmé*.

Ce regret est d'autant plus vif que Talazac aussi doit se rendre à Monte-Carlo à la même époque ou peut s'en faut. Pourtant, il nous donnera quelques représentations de plus que Mlle Van Zandt, à l'entrée de la nouvelle année. Avis aux admirateurs de l'interprète si touchant du

JOSEPH de Méhul

dont M. Carvalho vient aussi d'effectuer la très intéressante reprise. Ce chef-d'œuvre français ne craint aucune comparaison, parce qu'il est écrit d'un bout à l'autre d'une main émue qui témoigne du grand cœur de Méhul. Une partition aussi expressive enveloppe ses auditeurs et inspire ses interprètes. Talazac y aura conquis l'un des plus purs succès d'une carrière à peine commencée et déjà si glorieuse! C'est là un digne successeur de Ponchard père, qui, succédant lui-même à Elleviou, sut faire une création toute personnelle du rôle de Joseph. N'est-ce pas là ce que fit Duprez en recueillant des mains d'Adolphe Nourrit le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell?* Mais Talazac, lui-même, n'a-t-il pas transformé le rôle de Roméo en se l'appropriant. C'est à de pareils coups d'aile que l'on reconnaît les vrais artistes.

Dans une sphère toute de charme et d'expression contenue, quel adorable Benjamin que Mme Bilbaut-Vauchelet et quel grand succès dans un petit cadre! Toute la salle lui a redemandé la romance du deuxième acte.

A coté de Talazac et de Mme Bilhaut-Vauchelet, nous avons retrouvé le baryton Cobalet sous les traits du pathétique Jacob : Cobalet n'est entré que d'hier à l'Opéra-Comique et déjà il y tient une première place. Son nom brille en vedette sur l'affiche et il n'en serait pas ainsi que le public lui ferait cet honneur par ses bravos aussi sympathiques que mérités.

Parmi les fils de Jacob, nous retrouvons Mouliérat, Chennevières, Vernouillet, Lucks, Troy, Teste et nous remarquons parmi les nouveaux venus : le baryton Labis et le ténor Lescoutras qui complètent on ne peut mieux le parfait ensemble de ce fraternel bataillon Siméon, c'est toujours Carroul avec sa belle voix et Utobal, Collin, l'artiste soigneux que l'on sait. — Côté des dames, Mlle Jacob, actuellement au théâtre de Gand, a fait place à Mlle Dupuis, et Mlle Dúrié, indisposée, a dû céder son troisième solo du chœur des jeunes filles à Mlle Dupont qui n'a peut-être pas l'éclat de la voix de sa devancière, mais qui n'a rien gâté à ce bel ensemble, — au contraire.

Bref, tout le monde a fait son devoir en l'honneur de Méhul, comme en celui de Mozart, et nous ne connaissons guère de théâtre où l'on puisse monter aussi remarquablement deux chefs-d'œuvre, en la même semaine, et par deux troupes absolument distinctes.

Ce n'est pas tout : l'orchestre de M. Danbé et les chœurs de M. Carré ont, comme les chanteurs solistes, religieusement interprété Méhul. Aussi se disait-on en sortant : voilà une respectueuse exécution de grande musique ; chacun s'y est efforcé d'affirmer sa religion pour un immortel chef d'œuvre de l'école classique française.

H. Moreno.

P. S. — La cour de Ninetta Granier, la princesse d'un jour, se complète au théâtre de la Renaissance. On y veut rire tout en faisant de bonne musique. Donc M. Gravière a fait appel au désopilant Daubray que le Palais-Royal lui a cédé pour la seule pièce de MM. Hennequin et Bisson, musique de Raoul Pugno. Daubray, Joly et Desclauzas y représenteront l'élément particulièrement bouffe, la gentille Milly Meyer et le tenorino Sujol la partie sentimentale, le baryton Giraud, la mélodie proprement dite, et Jeanne Granier, enfin, l'héroïne en tous genres. — Voilà une nouveauté qui s'annonce bien.

Pour servir d'entr'acte aux représentations de Mme Judic, et comme une sorte de pont jeté entre *Lili* qui s'en va et *Nitouche* qui prépare son entrée dans le monde, le Théatre des Variétés a

voulu offrir à son public, en guise de bonbons d'étrennes, une revue, et il s'est adressé pour cela aux Boissier du genre : MM. Blum et Raoul Toché. Voilà qui va faire prendre patience, en attendant les plats de résistance. Cette revue possède la plus grande des qualités : elle est courte. Elle est pimpante aussi et toute bourrée de scènes plaisantes et de couplets spirituels; citons entre autres la discussion sur *Parsifal*, un agréable persiflage qui montrera au maître de Bayreuth comment doit se manier la plaisanterie: à la parisienne et non à l'allemande; avec des flèches et non avec une massue.

Très réussis aussi le rondo scolaire si comiquement chanté par Baron sur le dîner de l'Hôtel de Ville et l'idylle de l'abbé Constantin, qui a valu un succès à son interprète, M. Cooper ; puis encore un assaut d'escrime pour dames réglé par des gentlemen de l'épée, le tableau des unions libres, l'exhibition du prix de beauté de Pesth, et enfin les amusantes ombres chinoises qui mettent si drôlement en scène rôdeurs et policiers : cela, c'est de la vraie comédie. La revue est rondement menée par le joyeux compère Christian et les gentilles Mlles Réjane et Baumaine.

Depuis la 50e représentation de *Fanfan la Tulipe*, aux Folies-Dramatiques, le joli défilé militaire du dernier acte, fifres, tambours, etc., s'est augmenté d'une fanfare des plus entraînantes qui augmente encore l'éclat de la scène. M. Varney a, par suite, ajouté au finale une marche qui produit un très grand effet.

L'inauguration de l'Eden-Théâtre est annoncée pour le 28 décembre. Le ballet italien, *Excelsior*, formera la pièce de résistance du premier spectacle. L'orchestre, composé de quatre-vingts musiciens, sera dirigé par M. Pardon, ex-chef d'orchestre de l'Eden de Bruxelles. L'auteur de la musique du ballet *Excelsior*, le maestro Marenco, est à Paris où ses droits seront bien certainement plus respectés qu'à Milan.

LA MUSIQUE EN LORRAINE

par *Albert Jacquot* (1).

Avant-propos de M. J. Gallay

(Suite et fin.)

Dès le commencement du XVIIe siècle, lors de la pompe funèbre de Charles III (1608), la composition de l'orchestre avec ses basses de viole, ses cornets, ses gros hautbois, qui par la forme rappellent le saxophone moderne, ses violes d'Espagne ou grandes contrebasses, ses théorbes et ses luths, révèle un personnel complet, déjà exercé, de musique de chambre et de chapelle, et les funérailles de ce prince sont célébrées avec une telle magnificence qu'elles donnent lieu au proverbe lorrain: *Que les plus belles cérémonies du monde sont le couronnement d'un empereur romain, le sacre d'un roi de France et l'enterrement d'un duc de Lorraine.*

Cinquante années plus tard, l'entrée de Charles IV à Nancy est l'occasion de nouvelles fêtes. La musique y tient encore un grand rôle. M. Jacquot nous donne, d'après une gravure du temps, le dessin d'une tribune où sont groupés les instrumentistes qui figurent les neuf Muses. Les costumes, paraît-il, étaient portés par des artistes hommes; mais il n'était pas rare de voir des femmes remplir des parties d'orchestre. Dans un excellent Mémoire sur l'histoire de la corporation des ménétriers, M. Bernard rappelle que, parmi les signataires de l'acte d'association de 1321, on remarque un assez grand nombre de femmes; et qu'à côté des mots *jongleurs* et *menestriers* se trouvent toujours ceux de *iongleresses* et *menestrelles*: « Ces faits, dit-il, prouvent qu'à l'instar des anciens collèges d'instrumentistes romains, la corporation des ménétriers n'avait pas exclu les femmes de la profession, soit qu'elles l'exerçassent en leur propre nom, soit qu'elles ne fissent que continuer le métier de leurs pères ou de leurs maris. » Des miniatures du XVIe siècle représentent aussi des femmes jouant du rebec, du tympanon à cordes, du luth et de l'orgue portatif (2).

Ce coup d'œil rétrospectif nous permet de rappeler que c'est vers 1328 qu'un ménétrier lorrain nommé *Huet, guette du Roy*, et son compagnon *Grare de Pistoye*, sujet lombard, fondèrent, à Paris, l'hospice et l'église de *Saint-Julien-des-Ménétriers*. Le Bénédictin du Breul, dans un naïf récit de cette pieuse fondation, rend hommage au noble sentiment des deux musiciens, qui, émus de pitié pour une vieille mendiante paralytique, achetèrent d'abord l'emplacement où la pauvre infirme recevait les aumônes; puis, à force de zèle et grâce à une contribution consentie par la confrérie ménestrière, réussirent, quelques années plus tard, à ouvrir un véritable asile, spécialement affecté aux artistes malheureux ou nomades (1).

Il n'était pas hors de propos d'évoquer ce souvenir, qui honore la mémoire de l'humble ménétrier lorrain.

Revenons à des temps plus rapprochés de nous. Nous savons la place que la musique occupait, dans les fêtes et les solennités, au XVIIe siècle.

Au XVIIIe siècle, le voisinage immédiat des petites cours allemandes, les dépenses de leurs princes pour les chapelles-musique, et surtout la présence d'artistes distingués et encouragés, durent exercer une véritable influence en Lorraine.

Burney écrivait d'Allemagne, en l'année 1772 :

« La suite de S. A. Électorale à Schwatzingen, pendant l'été, monte à quinze cents personnes, qui sont toutes logées à ses frais dans ce petit village.

» Pour un étranger qui traverse les rues de Schwatzingen en été, le village ne doit lui paraître occupé que par une colonie de musiciens qui se livrent constamment aux exercices de leur profession: ici, l'on entend un violoniste; là, un flûtiste; plus loin, un habile hautboïste; puis, un basson, une clarinette, un violoncelle ou une réunion de tous ces instruments. La musique semble le principal et perpétuel amusement de S. A.; les opéras, les concerts auxquels tous ses sujets sont admis forment le jugement et éclairent le goût musical de l'Électorat (2). »

Plus loin, dans une lettre datée de Ludwigsburg, l'écrivain anglais continue ainsi:

« Le duc de Wurtemberg est accusé de sacrifier à son goût pour la musique les intérêts de ses États et de son peuple; il est vrai que ses dépenses d'opéras excèdent la fortune de ses sujets et ne peuvent qu'accroître la dette publique. »

De son côté, et vers la même époque, Voltaire célébrait ainsi le dilettantisme et la générosité de Léopold de Lorraine:

« Il prodiguait les présents avec cet art de donner qui est encore au-dessus des bienfaits; il mettait dans ces dons la magnificence d'un prince et la politesse d'un ami... A l'exemple de Louis XIV, il faisait fleurir les belles-lettres; les arts, dans les Deux-Duchés, produisaient une circulation nouvelle qui fait la richesse des États. Sa cour était formée sur le modèle de celle de France, et l'on ne croyait presque pas avoir changé de lieu quand on passait de Versailles à Lunéville (3). »

On connaît aussi la lettre à la comtesse d'Argental où Voltaire décrit les fêtes données par Stanislas dans ce petit château de Commercy que le roi s'amusait à embellir; la musique ducale était alors très complète: des chanteurs et chanteuses célèbres faisaient les délices de la cour de Lunéville, parmi lesquels le père et la mère de Mme Favart.

« ...En vérité, écrit Voltaire, ce séjour est délicieux; c'est un château enchanté, dont le maître fait les honneurs..., etc. »

Il est vrai, comme le remarque l'éminent historien de la réunion de la Lorraine à la France, qu'on y représentait tous les soirs et *Brutus* et *Mérope* et *Zaïre* (4).

Tel était le pays, telle était la cour des derniers ducs de Lorraine.

Aussi bien, le lecteur n'a pas besoin d'une plus ample information pour apprécier l'intérêt que présente le curieux travail de M. Jacquot. Une plume autorisée l'a déjà présenté en partie au public, lors de la réunion à la Sorbonne des Sociétés des beaux-arts des départements, et, comme l'a fort bien dit le savant rapporteur, M. Jouin: « M. Jacquot a tout interrogé, les verrières et les sculptures des églises, les tapisseries de la tente de Charles le Téméraire, les dessins de Claude la Ruelle, de Jean la Hière, les archives de sa région et l'œuvre gravé de cet homme étonnant, le Rabelais de l'eau-forte, Jacques Callot. C'est ainsi que l'historien de la musique en Lorraine n'a rien omis des instruments en usage dans sa province, depuis la seconde moitié du XIVe siècle jusqu'au règne de Stanislas. Des instruments, M. Jacquot a passé aux musiciens et aux luthiers. C'est une histoire complète qu'il permet d'entrevoir, et tandis que la pensée suit le narrateur en son récit, l'œil s'attarde à contempler les gravures, les eaux-fortes, les

(1) Superbe volume illustré par l'auteur, imprimé et publié par A. Quantin.

(2) Voy. Laborde, *Essai sur l'histoire de la Musique*, t. Ier, p. 256 et 287.

(1) Voyez Du Breul, *Théâtre des antiquités de Paris;* Paris, 1639 et 1737.

(2) Bruney, *Voyage musical en Allemagne;* traduction Le Roy.

(3) Voltaire, *Siècle de Louis XIV.*

(4) D'Haussonville, *Histoire de la réunion de la Lorraine à la France.*

chromolithographies dont M. Jacquot, en homme vraiment prodigue, a enrichi son travail. Que de gais souvenirs, que de fêtes et de tournois rappellent ces virtuoses de tout ordre, qui jouent de la viole, de la cornemuse, de la flûte ou du psaltérion! L'auteur a dédié son ouvrage à la Lorraine, sa province natale. Nous comprenons maintenant les attentions de l'historien pour son ouvrage, et le luxe et l'éclat des illustrations: il est d'un fils bien né de ne rien refuser à une mère en deuil (1). »

Nous n'ajouterons qu'un mot à cet éloge mérité: le goût des mêmes études devait nous faire apprécier tout particulièrement le chapitre consacré à la lutherie lorraine et à ses premiers travaux; nous avons retrouvé dans cette revue rétrospective beaucoup de noms peu connus ou oubliés, bien lorrains, nullement allemands, en dépit de certains musicographes d'outre-Rhin, en quête d'ancêtres, dont le patriotisme va jusqu'à germaniser les origines de la lutherie italienne. Il y a, dans cet intéressant appendice, des documents entièrement nouveaux et une grande sincérité d'information.

La partie consacrée à l'industrieuse ville de Mirecourt, — ce comptoir populaire de la lutherie française, berceau de nos luthiers parisiens, — complète heureusement cette consciencieuse étude; c'est en même temps un hommage rendu à ces ouvriers lorrains qui, dès le commencement de ce siècle, s'essayaient à l'imitation des modèles italiens, et qui, en 1873, dignes émules des grandes Écoles de Crémone et de Brescia, envoyaient seuls, ou presque seuls, à l'Exposition universelle de Vienne des instruments qui ont été jugés dignes des premières récompenses (2).

M. Jacquot ne pouvait mieux conclure.

J. Gallay.

Notre collaborateur Arthur Pougin devant publier dans le *Ménestrel* une étude complète sur Méhul et son œuvre, nous venons faire appel aux amis et admirateurs du grand musicien français qui pourraient nous communiquer des documents et correspondances concernant la personne de l'illustre auteur de *Joseph*.

SARDANAPALE

AU CONCERT LAMOUREUX

Commençons par constater en un mot le brillant accueil que le public du Château-d'Eau a fait dimanche dernier à *Sardanapale*, la nouvelle symphonie lyrique de M. Alphonse Duvernoy, qui n'est rien moins qu'un véritable opéra.

L'œuvre a eu les honneurs d'une interprétation hors ligne : Faure, dont le nom promettait à lui seul de faire salle comble, se partageait la partie vocale avec Mme Brunet-Lafleur et un jeune ténor d'avenir, M. Escalaïs; joignons à cela le meilleur orchestre de Paris sous la direction de M. Lamoureux, des chœurs admirablement exercés, et nous avons une réunion d'artistes absolument exceptionnelle.

C'est assurément trop de bonheur pour un jeune maître que d'entendre jouer son œuvre dans de telles conditions. Néanmoins la composition elle-même peut réclamer une belle part du succès: aussi M. Duvernoy a-t-il été rappelé, en personne, par toute la salle.

La musique qu'il a écrite sur le livret littéraire de M. Pierre Berton se distingue d'abord par beaucoup de clarté; on ne saurait lui reprocher cet abus de modulations accumulées qui ébranlent la tonalité et, selon l'expression de Fétis, sont « un indice de dépérissement de l'art. » La ligne mélodique est facile, relativement à celle des nouvelles œuvres, et plane toujours au-dessus d'une instrumentation soignée très habile et très ingénieuse.

Parmi les principaux morceaux, nous citerons au premier acte le chœur de début : *Dans la nuit*, chœur légèrement posé sur un rythme à la fois rapide et gracieux, la belle et large phrase de Myrrha *Hellas! Fille de Prométhée*, et la romance de Sardanapale que M. Faure a dite avec cette perfection de style qui n'appartient qu'au maître chanteur.

Dans toute la scène entre Bélézès et les conjurés, du plus puissant effet dramatique, M. Escalaïs, élève du Conservatoire, nous a fait apprécier une belle voix de ténor, remarquable surtout dans les notes élevées; la brillante phrase : *La clarté du soleil l'emplit et nous inonde*, qu'il a chantée avec beaucoup de verve et d'éclat, lui a particulièrement valu des applaudissements mérités.

La prière qui termine le premier acte est une des meilleures pages de la partition, empreinte de tout le caractère imposant et solennel qui convient à la situation.

Mais le morceau qui a obtenu le plus de succès est la première scène du second acte qui renferme une ravissante mélodie : *O doux Bacchus*, que Sardanapale (Faure) et le chœur reprennent alternativement, mélodie de style naturel, pleine de grâce et d'expression vraie, et que le public a unanimement redemandée en comblant de bravos le grand interprète de cette ravissante page.

Vers la fin de ce même acte, on remarque encore une belle phrase, où Mme Brunet-Lafleur nous a prouvé une fois de plus qu'il est impossible de faire briller mieux qu'elle les moindres beautés musicales confiées à une voix si charmeuse et à un talent de premier ordre.

Pendant tout le troisième acte, l'intérêt ne languit pas un seul instant, depuis le chant funèbre où les mots *soldat vaillant et fort* sont soulignés par un dessin des trombones qui accuse l'intensité du sentiment sombre et triste jusqu'au duo final où les mélodies les plus expressives apparaissent au milieu du splendide tumulte orchestral qui termine l'œuvre.

Enfin M. Duvernoy, bien connu déjà comme auteur de *la Tempête*, vient, avec *Sardanapale*, d'affirmer définitivement sa place au rang de nos bons compositeurs français.

Gaston Dubreuilh.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

Jusqu'à présent, le public garde une tenue assez froide pour le théâtre. Les temps sont durs et la direction a eu la mauvaise idée d'augmenter les prix des places dans tous les théâtres. Les artistes jouent et chantent parfois devant des banquettes vides. C'est fâcheux, d'autant plus que depuis longtemps nous n'avions pas eu à l'Opéra et au Théâtre-Français un meilleur ensemble d'artistes. Le répertoire varie peu et je n'ai qu'à vous signaler les brillantes représentations de *Carmen*. C'est une grande perte, que la mort prématurée de ce pauvre Bizet, appelé à faire si grand honneur à l'école française. Compositeur original et inspiré, Bizet a prouvé dans sa *Carmen* que la science et l'inspiration peuvent et doivent marcher d'accord dans un opéra. L'exécution : solistes, chœurs et orchestre, a été excellente; la mise en scène splendide. Rendons tout d'abord honneur à Bevignani, puis à Carmen, la Ferni Germano, qui a fait de ce rôle une création artistique, sous tous les rapports. C'est une heureuse acquisition pour notre théâtre que Mme Ferni, et il est bien regrettable qu'elle nous quitte juste au moment où l'on trouve l'occasion de l'apprécier à sa valeur. M. Engel a prouvé dans le rôle de José qu'un véritable artiste n'a pas besoin d'une voix exceptionnelle pour se faire applaudir. Faut-il ajouter que l'excellent Cotogni a brillamment complété ce trio d'artistes.

Rubinstein seul, en ce moment, a le privilège d'attirer la foule. Sous sa direction, les *Concerts symphoniques* réunissent tout Pétersbourg musical et non musical. Au premier concert il a donné son ouverture (la Russie), dont j'ai parlé déjà. Elle a valu au compositeur une véritable ovation. Mme Artôt, que l'on connaît et apprécie à Paris, a été accueillie en ancienne connaissance; toujours même interprétation artistique et toujours même succès. M. Barcevitsch, violoniste, également connu à Paris, a fait valoir des qualités de premier ordre dans le concerto du regretté Wieniawski. — Mme Etelka Gerster est de passage à Saint-Pétersbourg. Elle a donné un concert qui lui a valu de brillantes ovations. Ne profitera-t-on pas de l'occasion pour l'engager à prendre part à quelques représentations d'opéra italien?

Maurice Rapaport.

— Le célèbre compositeur russe Tschaïkowsky vient de terminer un nouveau drame lyrique sous le titre de *Massega*. Le sujet de la pièce est emprunté à un poème de Pouschkine.

— On nous écrit de Londres :

Ainsi que je vous l'avais prédit, *Dolanthe* a obtenu le succès le plus vif. Vous savez que la première de cette pièce devait être donnée le même jour (samedi dernier) à Londres et à New-York. A l'issue de la représentation, c'est-à-dire à minuit moins le quart, le directeur de Londres a expédié un télégramme à son confrère américain. Il est arrivé précisément au moment où l'on allait lever le rideau, car il y a une différence horaire entre New-York et Londres de quatre heures et demi. Aussitôt la bonne nouvelle arrivée, le directeur Yankee a fait afficher la dépêche ou le *cable*, comme nous disons ici. Il ne faudrait pas croire que tout ceci est affaire d'originalité; il y a sous cette apparente excentricité un but absolument pratique, car il ne s'agit de rien moins que de sauvegarder le droit des auteurs. C'est pour la même raison que l'éditeur Chappell de Londres, qui tient la partition toute prête, ne veut pas encore la mettre en vente. En dépit des nombreuses demandes qui lui sont faites, il ne la livrera au public que le 18 décembre, la loi internationale exigeant pour garantir la propriété littéraire que la publication comme la représentation de la pièce ait lieu le même jour en Angleterre et en Amérique.

Les concerts vont leur petit train-train. Une Société chorale dirigée par un jeune homme de talent et d'avenir, M. Geaussent, a montré beaucoup de bonnes voix et d'aptitudes. Une autre Société, celle-ci d'amateurs de la

(1) Séance du 12 avril 1882.

(2) Voy. *Rapports de l'Exposition de Vienne*. Imprimerie nationale 1874.

plus haute société, s'est formée sous le nom de *Handel Society* et a tenu sa première grande répétition jeudi avec un succès complet; les sociétaires lisant à merveille, chantent et jouent avec beaucoup d'ensemble.

La mort de Carl Engel dont je vous ai parlé la semaine dernière a eu lieu en des circonstances bien tristes. C'était un homme fort instruit et fort honorable à qui le musée de Kensington doit une curieuse collection d'instruments et les musiciens un volume fort intéressant sur la musique nationale. L. E.

— Deuxième correspondance de même provenance: A ma précédente lettre qui doit vous être parvenue, je n'ai point à ajouter d'événement musical, mais bien celui de la naissance d'un nouveau théâtre ainsi que la destruction de l'Alhambra dans Leicester Square. Le feu a pris à une heure du matin au balcon du théâtre et a été immédiatement découvert par le pompier de garde qui a couru réveiller l'officier des pompiers, qui couche dans la maison même. Ayant envoyé le signal d'alarme à la station centrale, on a tout de suite dirigé les eaux de la maison sur le feu, mais, quoique avec une rapidité incroyable vingt-quatre machines à vapeur aient été sur place jetant des masses d'eau immenses, tout le bâtiment de fond en comble était dévoré avant 3 heures du matin. Il n'y a pas moins de sept pompiers blessés, dont deux mortellement; le magasin de musique de Rivière situé à côté a souffert également; tout cela était assuré, l'Alhambra pour 800,000 francs. On avait encore dans la soirée joué: *Joyeuse guerre* comme d'habitude, et il est évident qu'une quantité d'artistes et d'employés, qui peuvent à peine suffire à l'entretien de leurs familles, auront à souffrir de la misère. Déjà M. Savoy, avec l'opéra de Sullivan, a annoncé une matinée au bénéfice des employés de l'Alhambra. Une souscription publique va être organisée, mais il sera bien difficile de sauver 460 familles, sans compter une quantité d'employés surnuméraires qui y trouvaient emploi tous les soirs. Le comité des directeurs a du reste déjà ordonné la reconstruction du théâtre et les plans sont commencés. Les costumes de *Joyeuse guerre* valant 250,000 francs sont détruits. Heureusement les costumes pour la pièce en préparation qui s'appelle: *l'Amour des flammes* (*Love of the flame*) n'étaient pas encore arrivés. Le nouveau théâtre qui s'ouvrira demain et qui a reçu hier soir la presse et certains privilégiés à la répétition générale s'appelle Novelty-Theatre dans Great Queen Street, près de la grande Franc-maçonnerie et non loin du théâtre de Covent-Garden. C'est un petit bijou tout en soie bleue, les loges en peluche rouge. Quinze cents personnes y trouvent place, moyennant des prix variant de 13 francs, fauteuil d'orchestre, jusqu'à 50 centimes à la dernière galerie. La pièce qu'on essayait s'appelle *Mélita*, musique de Pontet, les paroles de Juba Kennerley. J'avoue ne point connaître ni l'auteur, ni le compositeur, et je suis loin de le regretter d'après ce que j'ai entendu hier soir. L. E.

— Il y avait longtemps déjà que nous n'avions eu l'occasion de parler des prouesses du feu, mais voilà qu'on nous annonce deux sinistres à la fois, l'un à Barcelone où le théâtre Marini a brûlé sans faire de victimes, l'autre à Londres. Celui-ci est de beaucoup le plus important, car il s'agit du vaste théâtre de l'Alhambra. On trouvera des détails précis à ce sujet dans une de nos deux correspondances de Londres.

— M. Alexandre Guilmant, qui vient d'inaugurer avec un grand succès le nouvel orgue de Crystal-Palace à Londres, est attendu dans plusieurs grandes villes d'Angleterre où il doit diriger lui-même l'exécution de ses œuvres pour orchestre, chœurs et orgue.

— M[lle] Cécile Mézeray, obligeamment autorisée par M. Carvalho à se rendre au Théâtre-Royal de la Monnaie de Bruxelles, vient d'y faire connaître le rôle d'Arlette que la jeune et intéressante débutante, M[lle] Bégond, n'avait pu qu'esquisser dans *Jean de Nivelle*. Et telle est la solidarité de tous les rôles dans un opéra que les partenaires de M[lle] Mézeray en ont doublé de valeur dès le premier soir. Par suite, la partition de Léo Delibes a vu aussi son succès s'accentuer et le lendemain toute la presse belge en célébrait les mérites. M. Carvalho, en autorisant M[lle] Mézeray à se rendre à Bruxelles, a donc décidé de la victoire en Belgique d'un opéra essentiellement français, qui lui dut la vie et le succès, il y a deux ans à Paris, salle Favart. En ce qui concerne M[lle] Cécile Mézeray, empressons-nous de reproduire, entre bien des éloges à son adresse, celui de M. Th. Jouret dans *l'Écho du Parlement* : « Dès le premier acte, le succès de la chanteuse et de la comédienne était assuré. Le fabliau du *Vieux-Moulin*, détaillé avec esprit et vocalisé avec beaucoup de légèreté et de goût, a été un véritable triomphe pour la jeune virtuose. On a rétabli, pour elle, l'air du troisième acte. M[lle] Mézeray y a trouvé un succès de plus. Même succès au duo final. Deux rappels chaleureux, à la fin du deuxième et du troisième acte, ont associé à l'éclatante réussite de la chanteuse ses vaillants partenaires. »

— Le maestro Muzio a fait entendre son ténor Durot...i à la Scala de Milan, et aussi à Gênes. Réussite sur toute la ligne; aussi les engagements abondent-ils; mais le nouveau merle blanc est engagé à Nice et il faut attendre la solution des affaires théâtrales italiennes de Nice.

— A Gênes, on vient de placer sur la maison où est né Paganini, une plaque commémorative. Voici la teneur de l'inscription : « Un grand honneur était réservé à cette maison : Le 27 octobre 1782, Nicolo Paganini, qui brilla d'un éclat incomparable dans l'art divin des sons, y vint au monde pour la joie de l'univers et la gloire de Gênes ».

— Tristes nouvelles, paraît-il, du Théâtre Costanzi à Rome et de l'Opéra-Royal de Lisbonne: les chanteurs, avec leurs prétentions insensées, menaceraient de ruiner ces deux entreprises, si intéressantes pourtant au point de vue de l'art lyrique international.

— A la place de l'ancien théâtre Quirino de Rome, dit *l'Italie*, il est sorti de terre en peu de mois une magnifique construction qui comprend le nouveau théâtre et un vaste immeuble à cinq étages. Le théâtre est spacieux, bien aéré, présentant tout le confort désirable pour le public et les artistes et se prêtera à tous les genres de spectacles, mais principalement à l'opéra comique et à la comédie. Comme sécurité il ne laissera rien à désirer; il est entièrement construit en maçonnerie et en fer. Il y a plusieurs sorties convenablement aménagées et l'on y adoptera toutes les mesures aptes à prévenir un incendie ou à l'éteindre aussitôt s'il venait à se déclarer. Les propriétaires entendent conserver au nouveau théâtre sa physionomie caractéristique populaire; ce sera une salle élégante et l'on y sera bien mieux que dans l'ancien baraccone, mais l'on y jouira de la même liberté. Ce sera le seul théâtre où il sera permis de fumer.

— Le même journal nous fait connaître le programme du théâtre Apollo. Il y aura, dans le cours de la saison, cinquante-deux représentations des opéras suivants : *Profeta*, de Meyerbeer; *Vestale*, de Mercadante; *Guarany*, de Gomez; *Favorita*, de Donizetti, et *l'Assedio di Firenze*, nouvel opéra du maestro Terziani. On donnera un seul ballet, *l'Excelsior*, de Manzotti. La troupe de chant se compose de M[mes] Biancolini, Carbini, Tati-Giannelli, Cortini et Martinez; des ténors de Sanctis et Bertini; des barytons Vilmant et Zardo et des basses chantantes Abulcare et Buzzi. On aura, en outre, Gayarre pour quelques représentations de la *Favorita*. La saison sera inaugurée avec le *Profeta*.

— On organise à l'Opéra de Vienne une séance de musique historique qui sera donnée dans les premiers jours de janvier prochain. Il s'agit de montrer, au moyen de fragments bien choisis, le développement de l'opéra depuis ses premiers vagissements jusqu'à nos jours.

— Un nouvel opéra de Carl Gramman, *la Fête de Saint André*, a été donné pour la première fois, le 30 novembre, au Grand-Théâtre de Dresde. L'ouvrage bien monté et interprété avec talent par M[me] Malten et le ténor Gudehus, a reçu un accueil favorable. Il est question de le monter maintenant à l'Opéra de Vienne.

— A Dresde, dans l'église des Rois-Mages, on a exécuté, le 24 novembre, *le Judas Machabée* de Hændel. M. Baumfelder, qui dirigeait l'exécution, réunissait, sous son archet, trois grandes Sociétés chorales: *la Singakademie*, la Société Schumann et le Gesangverein de Neustadt.

— La Singakademie de Halle a donné la semaine dernière une grande séance de musique sacrée dans laquelle on a exécuté avec le 42[e] psaume de Mendelssohn, la grande messe de *Requiem* de Cherubini. Cette belle composition a produit le plus grand effet. Pourquoi n'entendons-nous jamais du Cherubini à Paris et pourquoi la Société des Concerts du Conservatoire ne maintient-elle pas à son répertoire quelques-unes des compositions de l'illustre maître. Ne serait-ce pas en quelque sorte un devoir pour elle d'appeler l'attention du public sur les œuvres injustement oubliées de l'ancien directeur de notre grande école de musique?

— Le samedi, 2 décembre, a été le meilleur jour pour les séances publiques qu'on a données à New-York. La Patti, la Nilsson, l'actrice Langtry ont joué devant la foule. La recette de la journée a été de 21,474 dollars, en monnaie française 107,370 francs. La Patti a chanté à l'Académie de musique des fragments de *la Traviata*, la recette a été de 10,500 dollars; (52,500 francs.) La Nilsson a donné un concert à la salle Kinway, la recette a monté à 6,623 dollars (33,115 francs.) Deux mille personnes n'ont pas pu trouver de place. Les deux concerts qu'elle a donnés à New-York ont produit 12,200 dollars : 61,000 francs. Les treize concerts qu'elle a donnés depuis son arrivée ont produit 58,736 dollars: 257,680 francs. Elle a quitté New-York pour Chicago et San-Francisco. L'actrice mistress Langtry a encaissé, en trente représentations à New-York, 61,803 dollars : 309,015 francs ! C'est une dépêche du *Times* de Londres qui donne ces chiffres vraiment fabuleux !...

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La Commission chargée des questions relatives à la reconstruction et à l'agrandissement du Conservatoire s'est réunie cette semaine. La plupart des membres ont été d'accord sur la nécessité des travaux proposés. Toutefois, avant de prendre une résolution, la commission a décidé qu'elle entendrait le ministre des Beaux-Arts, le directeur du Conservatoire, l'architecte du ministère et les directeurs des deux théâtres lyriques subventionnés.

— Il se prépare à l'Opéra-Comique une brillante représentation au profit de l'Association des artistes dramatiques. M. Carvalho, qui fait de si brillantes recettes, a voulu faire cette gracieuseté à la Société et tenez pour certain qu'il la fera royalement. Nous en reparlerons.

— Il n'y a pas que les éditeurs qui se mettent en grève contre l'exposition d'Amsterdam, les inventeurs industriels songent à suivre l'exemple de prudente réserve qui leur est donné par le commerce de musique. Le

comité de l'Association des inventeurs et artistes industriels vient aussi d'adresser à M. le ministre du commerce et à M. le ministre des affaires étrangères une lettre pressante pour les prier d'intervenir, par la voie diplomatique, à l'effet de sauvegarder les droits des exposants français. Cette lettre rappelle que la loi hollandaise du 25 janvier 1817, qui régissait les brevets d'invention, ayant été abrogée par une loi du 15 juillet 1869, il n'y a plus, en Hollande, aucune garantie pour les inventions industrielles. D'autre part, la France n'a plus en ce moment de traité de commerce avec les Pays-Bas, stipulant des garanties réciproques en matière de dessins ou de modèles industriels.

On voit que la situation inique qui nous est faite a fini par réveiller tous les intéressés et qu'il s'organise une véritable croisade contre les contrefacteurs qui nous convient à venir exposer chez eux des produits intellectuels, dont ils s'empareront ensuite à l'abri du domaine public.

— Demain lundi, 11 décembre, à 1 heure, salle du Grand-Orient, 16, rue Cadet, assemblée générale de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique. Ordre du jour : Lecture du rapport du secrétaire ; lecture du rapport financier ; compte rendu des opérations de la Commission des comptes ; élection de trois syndics en remplacement de MM. Dorfeuil, auteur ; Boissière, compositeur ; Tyret, éditeur ; nomination d'une commission des comptes ; propositions diverses.

— Le feuilleton dramatique du journal *la Presse* est aujourd'hui confié à M. Emile Blavet, et celui réservé à la musique, dans le même journal, à M. de Saint-Arroman, M. Serpette ayant passé au *Clairon*.

— Mme Pauline Thys fera entendre, le dimanche soir 17 décembre, dans les salons Pleyel, d'importants fragments de *Judith*, opéra en quatre actes, dont elle a écrit les paroles et la musique. Interprètes : Mlle Dufrane; MM. Dereims, Couturier, Dubulle, Sapin.

— Les travaux du Casino municipal de Nice, suspendus pendant quelque temps, reprennent ou vont reprendre une nouvelle activité, grâce à une nouvelle combinaison financière, dit *le Petit Niçois*. On sait que le théâtre Italien projeté faisait partie de l'édifice même de ce Casino. Sera-t-il possible de l'ouvrir à la date annoncée ? C'est là chose bien douteuse, mais, dans tous les cas, nous écrit-on de Nice, la caisse sera ouverte et les artistes engagés intégralement payés.

— La ville de Caen vient de réorganiser son Conservatoire de musique. Cette institution, placée aujourd'hui sous la direction de M. Jules Carlez, compte treize professeurs, dont trois pour le solfège, et dix pour les classes instrumentales. Les professeurs, sauf une ou deux exceptions, font obligatoirement partie de l'orchestre du théâtre. Le Conservatoire est fréquenté dès à présent par cent quinze élèves des deux sexes.

— La Société philharmonique d'Elbeuf a dignement fêté Sainte-Cécile, en exécutant d'importants fragments de la messe en *fa* de Cherubini. Plusieurs artistes parisiens avaient prêté leur concours à cette Société, une de nos meilleures de la province. On nous dit, en outre, qu'à l'occasion du mariage de Mlle Pelletier, la fille de l'opulent industriel dilettante, toute la ville était de nouveau sur pied samedi dernier. M. Eugène Gigout, à l'aide d'un excellent orgue Cavaillé-Coll, et M. Auguez, dans le *Pater noster* de Niedermeyer, y ont fait sensation. Nous le croyons sans peine.

— Autant pour s'opposer à des infractions nombreuses de copies, que pour répondre au désir des organistes et des maîtres de chapelle, les éditeurs du *Ménestrel* mettent en vente séparément les principaux fragments : messes, hymnes, proses, antiennes, etc., des *Chants du Graduel et du Vespéral* harmonisés par M. Eugène Gigout d'après les principes de Niedermeyer. Le catalogue de cette édition populaire pourra être adressé à toute personne qui en fera la demande.

CONCERTS ET SOIRÉES

La Société des Concerts du Conservatoire a offert, dimanche dernier, son second programme à ses abonnés qui ont fait le meilleur accueil à la musique de *Struensée*, de Meyerbeer. L'ouverture et la brillante polonaise avaient déjà été jouées et appréciées, mais les scènes de *la Révolte*, *le Rêve* et *la Bénédiction*, non encore exécutées, ont fait aussi grand plaisir. Un incident dont on n'avait pas eu d'exemple au Conservatoire s'est produit après *la Pavane* et *Noël Provençal* du XVIe siècle : un jeune homme n'aimant pas, à ce qu'il paraît, la musique historique, a chuté énergiquement ce morceau ; il tombait mal en présence d'un public qui penche plutôt pour la musique ancienne que pour la nouvelle. Des tonnerres d'applaudissements et des *bis* nombreux ont répondu à cette petite manifestation toute personnelle, et ces témoignages de satisfaction se sont reproduits après le psaume de Marcello qui a dû être recommencé. L'impressionnante ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, a produit son effet ordinaire, et la 43e symphonie en *ré* d'Haydn a terminé agréablement le programme qui se reproduit aujourd'hui. — L.

— Le concert du Châtelet de dimanche dernier a débuté par une mauvaise nouvelle : l'annonce au public d'une indisposition assez grave de M. Colonne, indisposition qui l'empêchait de conduire son orchestre. Immédiatement, le deuxième chef, M. Herpin est monté au pupitre pour diriger l'exécution du *Manfred* de Schumann et, bien que ce fût comme une improvisation, il s'est tiré des plus honorablement de cette tâche difficile. Du *Manfred* de Schumann, plusieurs pages sont déjà connues et appréciées du public : la fort belle ouverture, le charmant entr'acte, le ranz des vaches et surtout la délicieuse apparition de la fée des Alpes. Ce sont là comme les fleurs de cette partition sévère, dont l'inspiration n'est pas égale, mais qui reste toujours élevée et de grande allure. L'incantation pour voix de basses et toute la scène finale : mort de Manfred et Requiem, sont d'un bel accent et d'une puissance rare. C'est là, en résumé, une œuvre remarquable dont on sort avec le vif désir de l'approfondir davantage. — Pendant ce temps, on mandait à son de trompe M. Massenet à tous les coins de la Ville pour venir diriger le premier acte de son *Roi de Lahore*. Il eût suffi, pensons-nous, de le chercher un peu dans les couloirs de la salle. M. Massenet n'est pas de ceux qui abandonnent leurs œuvres à l'aventure, et il ne pouvait être très éloigné de son enfant chéri. Il est donc arrivé comme un Dieu sauveur et on l'a acclamé de la bonne façon. Nous ne reviendrons pas sur l'exécution du *Roi de Lahore*, ayant eu déjà l'occasion de l'apprécier il y a huit jours. Quand on représentait cet ouvrage à l'Opéra, on se plaignait qu'il ne fût pas suffisamment d'essence dramatique ; au concert, on se plaît à présent à regretter l'encadrement de la scène. Jamais contents ces Parisiens! C'est la belle Mme Montalba de l'Opéra qui chantait, cette fois, avec le ténor Vergnet, — Mlle Fouquet étant en route pour la Nouvelle-Orléans, où l'appelle un brillant engagement.

— *Ossian*, le poème symphonique de M. A. Coquard, exécuté dimanche dernier pour la première fois au Concert populaire, nous a donné de prime abord l'impression d'une belle épopée musicale inspirée à son auteur par ce vers d'Alfred de Musset :

Je rêvais en mon âme aux héros d'Ossian.

En dehors de cette excellente impression, ce qui nous a encore frappé dans cette œuvre, c'est la clarté des idées, la franchise d'allure et la vigueur de touche auxquelles s'ajoutent une grande habileté de facture et une parfaite entente de l'orchestration. M. Coquard s'est servi avec un rare bonheur de la harpe qui, dans son poème symphonique, joue un rôle prépondérant, et nous avons été surpris de la variété des effets qu'il en a tirés, grâce à d'ingénieux accompagnements avec différents timbres de l'orchestre. Le beau talent de M. Hasselmans a mis en relief, ainsi qu'il convenait, l'importante partie qui lui était confiée et le public, en l'associant pour une bonne part au succès de l'auteur d'*Ossian*, a fait acte de justice. Nous aurons certainement l'occasion de revenir sur cette œuvre remarquable digne pendant de la belle scène dramatique du même auteur, *Héro*, exécutée l'an dernier au Cirque d'Hiver. Mme Menter, que nous avons entendue à ce même concert, est, en même temps qu'une grande pianiste, une très bonne musicienne. Nous l'avons jugée à ce double point de vue dans le 3e concerto de Rubinstein qu'elle a interprété avec beaucoup d'autorité. Ce concerto a valu à Mme Menter un grand succès qui a été en augmentant avec les morceaux de piano seul qu'elle a joués ensuite. Le public a longuement applaudi les deux premières pièces, un allegro de Scarlatti et une mazurka de Chopin, et plus encore la fantaisie de Liszt sur *Don Juan*, morceau hérissé de difficultés et bien propre à faire ressortir la virtuosité transcendante de Mme Menter. L'orchestre de M. Pasdeloup s'est fort bien acquitté de sa tâche dans le poème symphonique de M. Coquard et s'est particulièrement distingué dans l'exécution de l'allegretto-scherzando de la symphonie en *la* de Beethoven, qui a été bissé avec enthousiasme. V. D.

— A l'issue de son succès de dimanche dernier, au concert Pasdeloup, l'auteur d'*Ossian* est parti pour Angers, où son œuvre va faire les honneurs du programme de l'Association artistique, aujourd'hui dimanche 10 décembre. M. Arthur Coquard se dirigera ensuite à Marseille, où va être également exécuté le poème symphonique d'*Ossian*. Lille, Strasbourg, Bruxelles réclament aussi l'œuvre et le compositeur.

— Le virtuose-harpiste Hasselmans se rend à Angers où il est engagé pour le prochain concert de l'Association artistique ; il doit également se faire entendre à Marseille, le 16, au cercle artistique, et le 17 au concert populaire.

— M. Lebouc a donné, lundi dernier, sa troisième matinée par laquelle il a été secondé par d'excellents artistes. Mme Roger-Miclos, la brillante pianiste, a interprété avec beaucoup d'autorité et de charme le quintette de Georges Pfeiffer et la quatrième sonate pour piano et violoncelle d'Ad. Blanc, avec le concours de MM. Nadaud, Chavy, Prioré, Lebouc et Bailly, et seule le rondo en *la mineur* de Mozart. M. Taffanel a fait, selon son habitude, un plaisir extrême en jouant d'abord un gracieux quatuor de Mozart pour flûte obligée, puis deux transcriptions d'un nocturne de Chopin et d'un scherzo de Mendelssohn ; il a été heureusement accompagné dans ces deux pièces par son jeune cousin M. Jamain, lauréat du Conservatoire (classe Marmontel). M. Nadaud, brillant violoniste en même temps qu'excellent musicien, a joué d'intéressantes pièces de F. Ries, enfin, Mlle Nyon de la Source a chanté avec beaucoup de goût des mélodies de Paladilhe : *Fabliau* et *Chanson russe*.

— La Société nationale de musique a tenu hier, samedi, sa première séance de la saison. Au programme, diverses pièces instrumentales et vocales de MM. Luigini, César Franck, Gabriel Fauré et Saint-Saëns.

— La première des huit matinées (2e année) instituées par M. Léonce Valdec, pour l'audition d'œuvres vocales et instrumentales d'auteurs mo-

dernes, a eu lieu le mercredi 6 décembre, dans les salons Mangeot, 21, avenue de l'Opéra, en présence d'une assistance nombreuse. Figuraient au programme les noms de Mmes Terrier-Vicini et Fanzi et de MM. Diémer, Diaz Albertini, Mariotti et Lowenthal qui, ainsi que l'organisateur des matinées, se sont fait chaleureusement applaudir. Deuxième matinée mercredi 20 décembre.

— On nous envoie de Saint-Pierre-de-Calais, le compte rendu d'un beau concert donné, lundi 27 novembre, dans les salons de l'hôtel-de-ville et organisé par la Société philharmonique. Mlle Fincken, aujourd'hui première chanteuse du théâtre de Lille, et le ténor Caroli se sont fait applaudir tour à tour dans divers morceaux de leur répertoire.

— Nous sommes en retard avec l'*Harmonie municipale* de Douai si habilement dirigée par M. Ceulenaere. Cette harmonie a tenu à offrir aux dilettantes de la ville le premier concert de la saison qui a été tout un succès. M. Ceulenaere a fait entendre les meilleures pages symphoniques classiques et modernes. Mlle Magdeleine Godard, la nouvelle Milanollo des concerts, avait été conviée au programme de cette fête musicale et elle y a excité l'enthousiasme général. Les journaux de la localité signalent aussi le saxophoniste Deligny, le hautboïste Détrain et le pianiste Fernand Rivière, venu expressément de Paris comme Mlle Godard.

— La Société de *Toekomst*, de la Haye, qui a l'honneur d'avoir été fondée par Jenny Lind, a donné, le mercredi 22 novembre, son cinquante-quatrième grand concert, sous la direction de M. Nicolaï et avec le concours de Mme Sophie Menter, la célèbre pianiste, et de M. Henri Bosmans, violoncelliste renommé d'Amsterdam. La deuxième partie de cette belle séance était consacrée à *la Symphonie fantastique* de Berlioz, que la Société faisait entendre pour la première fois. Dans les concerts précédents elle avait déjà fait entendre *Harold en Italie*, *Roméo et Juliette* du même maître. Disons à ce propos que les concerts de *Toekomst* jouissent en Hollande d'une réputation méritée. L'orchestre, composé de soixante-seize instrumentistes, tous membres de la Société, est excellent.

CONCERTS ANNONCÉS

Programmes des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche, 10 décembre :

Au Conservatoire : 1° Pièces symphoniques de *Struensée*, tragédie de Michel Beer, musique de Meyerbeer; 2° Pavane et Noël provençal du XVIe siècle, pour chœur et orchestre ; 3° Ouverture de *Coriolan*, de Beethoven ; 4° Psaume, de Marcello ; 5° Symphonie en *ré* de Haydn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au Château-d'Eau : deuxième audition de *Sardanapale*, symphonie lyrique en trois actes, paroles de M. Pierre Berton, d'après lord Byron, musique de M. Alphonse Duvernoy, chantée par Mme Brunet-Lafleur, Faure et M. Escalaïs. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au Châtelet : 1° *Manfred*, poème de Byron, traduction française de Victor Wilder, musique de Robert Schumann, chanté par Mlles Figuet et Haussmann, MM. Fournets, Montariol, Derivis, Quirot et Claverie; 2° première partie d'un concerto pour violon, de Max Bruch et *Non piu mesta*, de Paganini, interprétés par Thompson; 3° symphonie fantastique de Berlioz. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au Cirque d'hiver : 1° symphonie écossaise de Mendelssohn; 2° air de *Freischütz*, chanté par Mme Biro de Marion ; 3° *Kosatschak*, danse russe de Dargomisky; 4° concerto en *la majeur* pour piano, de Liszt, interprété par Mme Menter ; 5° hymne de Haydn ; 6° air de *Fidelio*, chanté par Mme Biro de Marion; 7° mélodie de Rubinstein, *la Fileuse*, de Mendelssohn, polonaise de Chopin, interprétées par M. Menter; 8° carnaval de Guiraud. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Jeudi prochain, 14 décembre, exécution solennelle au théâtre du Châtelet, de *Loreley*, légende symphonique en trois parties, de M. Eugène Adenis, musique de MM. P. et L. Hillemacher. Cette œuvre, couronnée au concours musical de 1881-82, sera interprétée par Mlle Caroline Salla, MM. Talazac, Taskin et Plançon. L'orchestre et les chœurs seront dirigés par M. Charles Lamoureux.

NÉCROLOGIE

On nous apprend de Vienne la mort de M. Édouard Schelle, le critique musical de *la Presse*. C'était un écrivain de grand mérite, très au courant de la matière qui faisait l'objet de ses études. Avant de prendre le feuilleton de *la Presse*, il avait longtemps travaillé dans les bibliothèques de Paris, de Rome et de Florence. Il y avait amassé des documents considérables sur l'histoire de la musique. Quelques-uns ont été mis à profit dans son *Histoire de la chapelle Sixtine*.

— On annonce de Wiesbaden la mort du compositeur Keler-Béla, autrefois capellmeister de la cour de Nassau. C'était un artiste d'un talent aimable, qui laisse des œuvres légères mais justement populaires.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2702 — 49e ANNÉE. — N° 3. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 17 Décembre 1882.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

VIEUX NOËL

premier numéro de *l'Arbre de Noël* de FRANZ LISZT. — Suivra immédiatement : l'*Entr'acte-Ballet* du *Joseph* de MÉHUL, transcrit par A. BAZILLE.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : la Romance de BENJAMIN, chantée par Mme BILBAUT-VAUCHELET dans *Joseph* de MÉHUL. — Suivra immédiatement la mélodie chantée par Mlle JEANNE GRANIER, au 3e acte de *Ninetta*, l'opéra comique actuellement en répétition au Théâtre de la Renaissance, paroles de MM. HENNEQUIN et BISSON, musique de RAOUL PUGNO.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé franco à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

CHERUBINI

SA VIE, SES ŒUVRES, SON ROLE ARTISTIQUE

DEUXIÈME PARTIE

XXIV

L'ARTISTE ET L'HOMME.

(Suite)

Le canon n° 35, dédié à Donizetti, ne présente aucune particularité attirant l'attention. Le n° 44, offert à Sigismond Neukomm, est écrit sur ces mots *Non impedias musicam;* c'est un canon énigmatique à huit voix, dont la solution sans doute n'est pas absolument facile à trouver, car son auteur l'a fait précéder de cette observation un peu narquoise : *Intendami chi puo; che io m'intendo* (M'entendra qui pourra; moi, je me comprends). Enfin, le n° 55 est un canon a deux voix qui porte en tête cette note : *Composto per il mio album, il 20 dicembre 1820*, et dont les paroles, que voici, indiquent bien que Cherubini réservait ce genre de composition pour ses seuls amis : *In queste carte stanno raccolte opre dell'arte, pegni del cor* (Dans ce livre sont réunies des œuvres d'art, qui sont des témoignages du cœur).

Ces extraits suffisent à justifier ce que je disais : que les canons de Cherubini nous révèlent un côté peu connu de son caractère; ils servent donc à compléter sa physionomie, et n'offrent pas moins d'intérêt au point de vue moral qu'au point de vue artistique.

C'est encore pour faire mieux connaître Cherubini que je voudrais donner quelques détails sur son *Agenda*, dont j'ai eu plus d'une fois l'occasion de parler au cours de cette étude, et qui nous donne la preuve la plus convaincante de la précision de son esprit et de l'ordre minutieux qu'il apportait en toutes choses. Cet *Agenda* se compose d'un registre vert très ordinaire, petit in-quarto, à dos et à coins de cuir, qui fut évidemment le compagnon de toute l'existence de Cherubini, et sur lequel il inscrivait presque tous les faits qui étaient de nature à intéresser lui ou les siens. Il semble, en parcourant ces feuillets couverts d'une écriture très nette,

très fine et très menue, que l'on voie s'écouler sous ses yeux tous les incidents, petits ou grands, qui ont marqué cette vie si laborieuse, si pure, si honnête et si glorieuse. La modification même de l'écriture, qui, à mesure que les années s'écoulent, que la vieillesse arrive, devient moins ferme et, sans rien perdre de sa netteté, accuse la faiblesse de la main et son tremblement toujours croissant, frappe d'une façon saisissante celui qui a ces pages sous les yeux.

L'*Agenda* se divise en onze parties, je pourrais dire en onze chapitres distincts, que je vais faire connaître en en reproduisant les titres.

1. — *Catalogue des airs et morceaux d'ensemble de ma composition que j'ai ajoutés dans différents opéras bouffons représentés au théâtre Feydeau depuis le mois de novembre 1789 jusqu'au mois d'octobre 1792, époque à laquelle les Bouffons ont quitté Paris.*

J'ai donné, dans le chapitre auquel il se rapporte, le contenu exact de ce catalogue.

2. — *Catalogue des opéras que j'ai composés, seul, ou en communauté avec d'autres compositeurs.*

3. — *Énumération de mes titres et qualités.*

Voici cette énumération : — « Chevalier de l'ordre royal de Saint-Michel; — Chevalier de l'ordre royal de la Légion d'honneur; — Chevalier de l'ordre du Mérite du Grand-Duc de Hesse-Darmstadt; — Membre de l'Institut de France; — Surintendant de la musique du Roi; — Directeur de l'École royale de musique et de déclamation de Paris; — Membre associé étranger de l'Institut d'Amsterdam; — Membre honoraire du Conservatoire de musique de Milan; — Membre associé de l'Académie royale des Sciences, Belles-Lettres et Arts de Besançon; — Membre honoraire de l'Institut philharmonique de Cracovie; — Membre honoraire de l'Académie royale de musique de Londres; — Membre honoraire de la Société philharmonique de Saint-Pétersbourg » (1).

4. — *Note de ce que j'ai gagné, et de ce que j'ai dépensé tous les ans, depuis le 1er octobre 1791, dont j'ai tenu compte.*

Ce compte est tenu, en effet, avec la plus grande exactitude, jusqu'à l'année 1838, où il s'arrête.

5. — *Catalogue des livres de ma bibliothèque.*

Ce catalogue se divise ainsi : — 1° *Œuvres diverses complètes*; 2° *Poèmes en vers et en prose, et poésies diverses*; 3° *Différents ouvrages*; 4° *Sciences et Arts*; 5° *Histoire, voyages et romans*; 6° *Dictionnaires*. La bibliothèque de Cherubini, peu nombreuse, comprenait à peine 7 à 800 volumes.

6. — *Bibliothèque de musique. Catalogue.*

Ce catalogue se décompose de cette manière : 1° *Musique de ma composition* (c'est bien ici le catalogue de celle de sa musique qui était contenue dans sa bibliothèque, et non point le catalogue de ses œuvres); 2° *Musique de divers auteurs* (comprenant : *Ouvrages élémentaires*, *Ouvrages de musique religieuse*, *Ouvrages de musique vocale et instrumentale*, *Opéras*). Ici, on trouve les ouvrages théoriques de J.-S. Bach, de Rameau, de Marpurg, de Fux, du P. Martini, de Langlé, de Catel, de Fétis, de Reicha, et même, en manuscrit, un ouvrage de Sarti, le maître de Cherubini, qui, si je ne me trompe, n'a jamais été publié; ce traité est intitulé *Compendio scientifico del canto fermo* (2).

7. — *Registre de ce que m'ont rapporté, année par année, les honoraires d'auteur des théâtres de Paris et des départemans* (sic); *la place de l'ancien Conservatoire et de l'École royale; la place de surintendance* (sic) *de la musique du Roi; et les pensions que je reçois de Sa Majesté.*

Ce « registre » est tenu avec un soin tout particulier. J'en ai reproduit en temps et lieu les détails les plus intéressants.

8. — *Catalogue général, par ordre chronologique, des ouvrages composés par moi, Marie-Louis-Charles-Zénobi-Salvador Cherubini, né à Florence le 14 septembre 1760.*

C'est là le véritable catalogue des œuvres de Cherubini, reproduit et publié intégralement, après sa mort, par Bottée de Toulmon, mais auquel manquent encore quelques morceaux qu'on retrouve dans la série : *Musique de ma composition*, du *Catalogue de la Bibliothèque* de musique (V. ci-dessus : 6).

9. — *Note de ce que m'ont coûté par an mes enfants depuis leur naissance, comprenant dans cette dépense leur entretien et leur éducation.*

Ce chapitre est l'un des plus curieux de l'*Agenda*. Il comprend, pour chaque enfant, trois colonnes, dont une pour l'entretien, depuis la layette, l'autre pour l'éducation, et la troisième pour le total de chaque année.

10. — *Époques à moi relatives.*

Ceci est une sorte de petit *memento* dans lequel, année par année, Cherubini inscrivait quelques-uns des faits les plus saillants de son existence. Dans le nombre, j'en relève deux ou trois assez curieux :

« 1822. — Le 4 février, pour la première fois que je suis à Paris, j'ai été appellé en qualité de juré à la cour d'assises du tribunal criminel. La session a commencée le 4, et a été terminée le 15. »

« 1826. — Le 29 septembre, jour de St Michel, par ordonnance du 16 du même mois, il a été tenu chapitre de l'ordre de St Michel, dans lequel j'ai prêté le serment et été reçu chevalier, quoique le cordon m'eût été donné par le roi depuis l'année 1819. Il n'avait pas été tenu de chapitre de l'ordre, qu'avant la Révolution. »

« 1830. — Le lundi 26 juillet il a paru dans le *Moniteur* plusieurs ordonnances du roi Charles X, qui ont amené une révolution. Le peuple s'est battu avec la force armée, et ces combats ont eu pour résultat la déchéance du roi, et son départ hors de France avec la famille royale. Le nouveau gouvernement a proclamé roi des Français le duc d'Orléans sous le nom de Louis-Philippe 1er, et la garde nationale a été de nouveau rétablie. Dans cet état de choses, on a chargé une commission *pour* liquider la liste civile de Charles X, et cette liquidation a amené la suppression du corps de la musique du roi à compter du 1er août suivant. Par ce fait j'ai perdu la place que j'avais de surintendant. Malgré cette suppression on a payé, à titre d'indemnité, les appointemens d'août et de septembre à chaque artiste titulaire de la musique. »

« 1842. — J'ai donné ma démission, irrévocable, de mes fonctions de directeur du Conservatoire de musique et de déclamation le 4 du mois de février de cette année. Le ministre m'a écrit le 8 courant qu'il acceptait ma démission avec regret; par une autre lettre, à la même date, le ministre m'a fait l'honneur de m'annoncer que, sur sa proposition, le roi, par ordonnance en date du 7 février, susdit, m'a nommé commandeur de l'ordre royal de la Légion d'honneur. »

Ces lignes sont les dernières qu'ait tracées Cherubini sur son *Agenda*. Celui-ci se termine par ce dernier chapitre :

11. — *Note des sommes envoyées à Nesti, mon neveu, à Florence, pour payer la pension annuelle de 500 francs que j'administre à ma sœur depuis l'année 1820* (1).

(1) Malgré son soin, Cherubini a oublié de mentionner, dans ce chapitre, quelques-unes de ses « qualités, » que je trouve inscrites plus loin, dans celui des *Époques à moi relatives*. Je complète donc, en constatant qu'il était membre encore de la Société pour les progrès de l'art musical de La Haye, de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, de la Société philharmonique de Rouen, de l'Académie et congrégation de Sainte-Cécile de Rome, enfin de l'Union musicale de Stuttgard.

(2) Je constate ici que l'étude et la composition des canons était véritablement un goût particulier chez Cherubini; sa bibliothèque musicale le prouve, car il avait réuni les ouvrages suivants en ce genre : *Canoni del Padre Martini* (manoscritti); *Canoni di vari autori* (manoscritti); *Canons d'Horsley* (gravés); *Canons énigmatiques de différents auteurs* (manuscrit); *Stabat Mater* à 3 voix en canons, par le marquis de Ligneville (manuscrit); *Triptice canone di B. Marcello* (manoscritto); *Agnus Dei* à 8 voix en canons, du Père P. Agostini (manuscrit).

(1) Ce neveu de Cherubini, Filippo Nesti, fils d'une de ses sœurs, était un homme fort distingué, savant remarquable, attaché comme professeur de minéralogie au Musée de Florence. Dans une des lettres qu'elle m'adressait, Mme Rosellini me donnait quelques détails concernant lui et divers membres de la famille Cherubini : « ... Une sœur de mon père, me disait-elle, entre les onze ou douze frères et sœurs qu'il n'a jamais

Les détails qu'on vient de lire montrent à quel point Cherubini était précis, rigide, ordonné en toutes choses. Cet amour de l'ordre, poussé jusqu'à la minutie, le poursuivit jusqu'à son lit de mort, et l'anecdote que voici en est la preuve; cette anecdote a été souvent racontée, je la reproduis d'après la première version qui en a été publiée, à peine quelques jours après la mort du maître :

Dans une de nos dernières chroniques nous citions une anecdote sur l'aversion que l'illustre compositeur avait vouée aux parfums. La bizarrerie de Cherubini ne s'arrêtait pas là. C'était un homme méthodique jusqu'à l'originalité la plus curieuse assujettissait les plus petites choses à une règle systématique dont rien ne pouvait le faire départir. Par exemple, chez lui chaque objet de toilette était numéroté, et il ne s'en servait que dans l'ordre établi par les chiffres. La veille de sa mort, il donna une nouvelle et singulière preuve de cette manie.

Ayant demandé un mouchoir, il le déplia, examina un des coins et dit :

— Vous vous trompez; vous me donnez le numéro huit et je n'ai pas eu le numéro sept.

— C'est vrai, répondit la personne qui le servait, mais une goutte d'eau de Cologne est tombée sur le numéro sept, et comme je sais que vous détestez les odeurs...

— N'importe, l'ordre avant tout.

Cherubini se fit donner le mouchoir numéro sept, se moucha dedans avec une grimace de dégoût et reprit :

— Maintenant que je me suis servi de celui-là, vous pouvez me donner le numéro huit (1).

Ce sont là de petits côtés certainement, mais caractéristiques de la nature d'un homme et d'un artiste, et qui servent à le faire mieux connaître, et plus intimement. On commence, fort heureusement, à revenir de ce préjugé trop répandu dans une certaine partie du public, d'après lequel un artiste, quel qu'il fût, était nécessairement un être à part, frivole, désordonné, excentrique, excessif en toutes choses, excepté en ce qui se rapporte à la dignité personnelle, à la rectitude de la conduite, au respect de soi-même, à la délicatesse et à la pureté des sentiments ; il n'en est pas moins utile de mettre en relief la physionomie de ceux qui, conquérants d'un grand nom, d'une gloire incontestée, sacrés au front par la Muse et couronnés par elle, ont cependant donné l'exemple de la probité la plus pure, de la plus noble conduite et des plus austères vertus. Cherubini était de ceux-là, nul ne doit l'oublier, et il a droit à l'hommage et au respect de tous.

J'arrive enfin au terme de ce travail, qui a pris sous ma plume beaucoup plus de développements et d'étendue que je ne voulais lui en donner d'abord. Mon excuse est dans la très grande abondance des documents qu'on avait bien voulu mettre à ma disposition, et qui, joints à ceux que je possédais par moi-même, m'ont du moins permis de restituer à la grande et mâle figure de Cherubini sa véritable physionomie, en même temps que de rectifier une foule d'erreurs précédemment commises à son sujet. J'aurais voulu être plus bref ; mais, même en sacrifiant à la clarté du récit beaucoup d'éléments secondaires qui, en le complétant sans doute encore, l'auraient néanmoins obscurci, cela m'a été impossible, et je ne puis que m'écrier, avec Pascal : *Je n'ay fait celle-cy si longue que parce que je n'ay pas eu le loysir de la faire plus courte.* Il est si difficile de faire court!

J'ai l'espérance, toutefois, que le lecteur qui aura bien voulu me suivre jusqu'au bout rendra justice à ma sincérité, sinon à mon habileté. Tous mes efforts ont tendu à faire connaître aussi complètement, en Cherubini, l'homme que l'artiste, à mettre en relief ses hautes qualités morales en même temps que ses nobles facultés artistiques. Pour moi, l'un ne va jamais sans l'autre, et je tiens que l'on ne connaît vraiment une grande intelligence que lorsque le cœur, lui aussi, est mis à nu. Néanmoins, si j'ai pu, selon mon désir, donner de l'homme un portrait aussi ressemblant que possible, en ce qui concerne l'artiste j'ai regretté plus d'une fois mon insuffisance, l'impossibilité dans laquelle je me trouvais, malgré l'étude consciencieuse que j'en avais faite, de rendre à son sujet ma pensée et de la traduire dans toute son exactitude, dans toute son étendue. Je ne suis pas le seul, du reste, à éprouver ce sentiment, et je le croirais volontiers partagé par la plupart de ceux qui se sont occupés de retracer la vie et la carrière de ces grands enchanteurs qu'on appelle les musiciens. Entre autres, il en est un, un grand artiste aussi, qui a connu personnellement Cherubini, qui l'a fait revivre dans des pages charmantes, et qui terminait ainsi son étude sur ce maître immortel : — « Tout en m'efforçant de donner le portrait d'un compositeur que tout musicien cultivé doit considérer avec respect, j'éprouve le sentiment de l'imperfection de ma tâche. L'individualité du grand maître me paraît claire dans mon for intérieur, je crois que je puis suivre les traces de son esprit actif, clair, vif et ingénieux, que je puis apprécier les diverses pulsations de ses sentiments les plus profonds, jusqu'aux replis mystérieux d'une imagination créatrice. Mais il est toujours difficile d'exprimer ce qui est le mieux et le plus profond. — En musique surtout, c'est de la dernière impossibilité. »

Je ne puis que me retrancher derrière ces paroles de M. Ferdinand Hiller, et regretter ainsi que lui, et bien plus que lui encore, l'impuissance dans laquelle je me suis trouvé (1).

FIN

Arthur POUGIN.

---

revus et sont morts presque tous jeunes ou obscurs, une sœur, dis-je, vécut quelque nombre d'années près de son neveu Nesti, mais mourut sans s'être jamais mariée, quelques années avant que je vinsse en Italie. (Elle mourut le 8 mars 1826, ainsi que le constate l'*Agenda*. Cherubini ne donne pas son prénom.) Je connus beaucoup Nesti; c'était un homme fort distingué, un puriste en fait de langue, membre influent de la fameuse Académie *della Crusca*, de Florence... Il y avait à Nice un Cherubini qui se disait fils d'un frère de mon père, appelé Giovanni; il était fort malheureux, et il paraît qu'ayant su je ne sais comment que mon neveu Turcas était le petit-fils de mon père, et le sachant à Cannes, il s'adressa à lui pour le prier de lui venir en aide. Mon neveu me fit prier alors de m'informer à Florence pour savoir si, d'après les registres d'extraits de baptême, il y avait un Giovanni parmi les frères disparus de mon père. Ce fut le fils de Nesti, mort depuis des années, que je chargeai de cela, et aussi, je crois, une autre personne. Mais, soit que tout fût fait mollement ou mal, quant aux recherches, on n'a rien su trouver dans les registres, m'a-t-on dit, sur ce Giovanni. Il y a en ce moment à Rome, où il semble établi, une basse de talent, paraît-il, du nom de Cherubini. On semble en faire beaucoup d'éloges, et je veux le faire interroger sur ses aïeux par quelqu'un qui peut-être le saura... »

(1) *Revue de Paris* du journal *le Siècle*, 25 mars 1842.

(1) J'ai fait connaître, à diverses reprises, tout ce que ce travail doit, en exactitude et en autorité historiques, à la piété filiale des descendants de Cherubini, qui ont bien voulu me confier et me communiquer tous les papiers du maître, sa correspondance, les documents particuliers concernant sa vie et ses œuvres, et me mettre ainsi à même de reconstituer son existence dans ses plus intimes détails. Mmes Rosellini, Salvador Cherubini et Clémentine Duret n'ont rien épargné pour me faciliter la tâche que je m'étais tracée, et je ne puis que leur en exprimer ici ma plus sincère gratitude. Mais je crois, en terminant, qu'il n'est pas inutile de faire connaître l'état actuel de la famille de Cherubini, laquelle se trouve aujourd'hui ainsi composée : Mme Rosellini, deuxième fille et dernière survivante des enfants de Cherubini, fixée depuis un demi-siècle à Pise où elle réside avec son fils, M. Giavanbattista Rosellini; Mme Cherubini, veuve de Salvador Cherubini, fils du maître, qui habite Paris avec ses deux fils, MM. Louis et Maxime Cherubini; enfin Mme Clémentine Duret, veuve de l'illustre statuaire et fille de Mme Turcas, la fille aînée de Cherubini. Mme Duret, ainsi que Mme Salvador Cherubini, n'a cessé d'habiter Paris.

SEMAINE THÉÂTRALE

REPRISE DE COPPÉLIA

Un triple intérêt s'attachait à la reprise du ballet de *Coppélia* : les habitués de l'Opéra se faisaient grande fête de réentendre la délicieuse musique de Léo Delibes, de revoir l'ingénieuse comédie chorégraphique de MM. Saint-Léon et Nuitter, enfin de juger Mlle Subra dans un tout premier rôle. Il n'y a eu déception d'aucun côté, bien au contraire. Jamais la musique de *Coppélia* n'avait

paru plus jeune, plus rythmée, plus vivante, et la comédie, qui l'a inspirée, plus alerte et plus spirituelle. D'autre part, Mlle Subra a dépassé toutes les espérances. Lundi dernier elle a été définitivement rangée parmi les étoiles de la danse, et l'école Mérante en est toute fière, toute glorieuse ! Cela se comprend: un jeune sujet français, qui porte si gracieusement le drapeau de la maison, témoigne hautement en faveur de l'enseignement chorégraphique de notre grand Opéra. Mlle Subra prouve victorieusement qu'on apprend à y jouer tout comme à danser. Elle a été charmante de tous points dans ce rôle de Coppélia, illustré par Bozzachi et Mlle Beaugrand.

Le chant, comme la danse, compte également une nouvelle étoile à l'Opéra. Le succès de Mlle Lureau s'affirme à chaque nouvelle représentation des *Huguenots*. Cette élève d'hier est déjà une reine accomplie. — Encore un sujet qui prouve combien le Conservatoire est une précieuse institution pour nos théâtres lyriques.

A bientôt, paraît-il, la première apparition de Mlle Nordica, dans *Ophélie*. Lassalle reprendra le grand rôle d'Hamlet qui lui valut nombre d'ovations l'hiver dernier. Soirée de *great attraction* à tous les titres.

L'Opéra va nous offrir aussi en cette seconde quinzaine de décembre les dernières représentations de Mlle Caroline Salla, qui profiterait du terme de la première période de son engagement pour en contracter un autre... devant M. le maire. On annonce en effet son prochain mariage avec un riche négociant dilettante, M. Uhring, qui n'interdirait pas absolument le théâtre à sa femme, mais en ferait, avant tout, une question d'art. D'où suit que Mlle Salla pourrait bien, un jour ou l'autre, rentrer à l'Opéra. En attendant elle chantera de nouveau *Françoise de Rimini* vendredi prochain.

A l'Opéra-Comique les répétitions de *Lakmé* se sont trouvées entravées par celle de *Zampa* et par une indisposition de Mlle Marie Van Zandt, qui pourtant pense pouvoir reprendre son rôle de Cherubin, dès mardi prochain. Mlle Cécile Mézeray, — de retour de Bruxelles où elle a obtenu un si vif succès dans l'Arlette de *Jean de Nivelle*, — se prépare à chanter Cherubin, au besoin, afin de ne point interrompre le cours des représentations des *Noces de Figaro* qui font affluer tout Paris salle Favart.

Cela n'empêchera pas Mlle Mézeray de conserver le rôle de Camille dans *Zampa*, qui va servir d'opéra de rentrée au ténor Stephane et cette semaine même, vendredi très probablement.

Avec *Joseph*, l'immortel chef-d'œuvre de Méhul, si admirablement interprété par Talazac, Mme Bilbaut-Vauchelet, Cobalet, Carroul et *tutti quanti*, on a repris *le Toréador*, d'Adolphe Adam, où se fait si vivement applaudir Mlle Merguillier. *Joseph* et *le Toréador*, voilà un programme varié s'il en fut : le bouffe mêlé au classique. On cultive si excellemment tous les genres à l'Opéra-Comique.

Cette semaine, reprise des répétitions scéniques de *Lakmé* que M. Carvalho entend mettre complètement sur pied avant le départ de Mlle Van Zandt et de Talazac pour Monte-Carlo. L'orchestre répéterait pendant leur absence et de la sorte cet important ouvrage pourrait passer dans le courant de mars. Décors et costumes sont en voie de confection et le ballet répète, — car il y en aura un et des plus intéressants dans *Lakmé*.

On vient de lire et de distribuer à MM. Nicot, Fugère, Grivot, Barnolt, Gourdon et Davoust, à Mlles Rémy, Vidal et Dupont, le *Joli Gilles* de MM. Poise et Monselet, dont les répétitions sont aussi commencées, à l'Opéra-Comique.

***

Un théâtre qui fait, en ce moment, de l'Opéra-Comique au petit pied, c'est celui de la Renaissance. M. Gravière a augmenté son orchestre tout comme M. Carvalho. Il n'aura pas pour *la Ninetta*, de M. Raoul Pugno, les 14 premiers violons de *Zampa*, mais il comptera deux bassons au lieu d'un, un trombone de plus et une troisième contre-basse que l'on ne sait où placer. Quant aux chœurs, ils envahiront toute la scène : 50 voix, je ne vous dis que cela. Pour les costumes, M. Gravière a fait appel à M. Th. Thomas, le dessinateur patenté de la Comédie-Française et de l'Opéra-Comique; il n'y en aura pas moins de 200! Excusez du peu! Les décors seront signés Lavastre, Rubé, Chaperon, les fournisseurs du Grand-Opéra. Enfin, comme il fallait un Tamberlick au 2e acte de *Ninetta*, on a engagé, à prix d'or, Daubray du Palais-Royal. Mais, voici qu'une fois en scène Daubray a demandé à chanter les Lablache. On a bien vite institué une Commission composée des professeurs du Conservatoire, lesquels, chargés de statuer sur la voix de chanteur de Daubray, ont déclaré à l'unanimité... qu'il n'en possédait aucune. Sur ce MM. Hennequin et Bisson ont remplacé la musique de la scène capitale du 2e acte par un dialogue vif et animé, où triomphera néanmoins Daubray; n'en doutez point. Plus heureux que lui, son copain Jolly a été trouvé possesseur d'une voix flûtée, qui sera utilisée dans plusieurs couplets... d'un comique absolument réussi.

Les vrais chanteurs de *Ninetta* seront Jeanne Granier, la princesse d'un jour, — piquante prima donna doublée d'une adorable comédienne, — la désopilante comtesse Desclauzas, la gentille petite baronne Milly Meyer, Sujol le secrétaire du ministre et le chansonnier Karl... Giraud.

Voici du reste toute la distribution de l'opéra comique en trois actes de MM. Raoul Pugno. Hennequin et Bisson, la grande nouveauté à l'ordre du jour au théâtre de la Renaissance :

Ninetta, bouquetière,	Mlles Jeanne Granier
Comtesse de Kouci-Kouça,	Desclauzas
Edwige, femme du baron Zifleboch,	Milly Meyer
Béatrix, princesse palatine,	Thibaut
Ulric, Grand-Électeur de Brandebourg,	MM. Daubray
Baron de Zifleboch, son ministre,	Jolly
Lutolf, secrétaire du baron,	André Sujol
Karl, chansonnier,	Giraud
Berckeim, ministre de la princesse Palatine,	Tony Riom
Rodolphe, margrave de Zeringen,	Alexandre
Bricoli, aubergiste,	Sujol
Ludwig, courrier,	Duchosal
1er huissier,	Louis Brunel
2e huissier,	Mercier.

L'action se passe en l'année de grâce que l'on voudra; le 1er acte : sur le territoire du margraviat de Zeringen, à la frontière du grand-électorat de Brandebourg; les 2e et 3e actes : au palais du grand-électeur... le tout sur la scène mignonne du théâtre de la Renaissance.

H. Moreno.

P. S. — Un détail qui prouve tout l'intérêt de MM. les abonnés de l'Opéra pour leur nouvelle Coppélia : bien qu'irrésistiblement attirés, lundi dernier, Chaussée-d'Antin, par *Fœdora* de Victorien Sardou, ces messieurs n'ont cessé de faire la navette entre le Vaudeville et l'Opéra, applaudissant tour à tour Sarah Bernhardt et Julia Subra, — tout comme s'il leur avait été donné de pouvoir assister le même jour à la même heure aux deux représentations. C'est que MM. les abonnés de l'Opéra ne badinent pas avec leurs devoirs chorégraphiques.

Pendant que Sarah Bernhardt triomphe au Vaudeville, le Théâtre-Français nomme de nouveaux sociétaires. Voici les noms des heureux élus des deux sexes : Mlle Tholer, Mlle Dudlay, Mme Pauline Granger, MM. Prudhon et Silvain.

Demain lundi, l'Opéra-Comique donnera, en matinée, une représentation extraordinaire, au bénéfice de l'Association des artistes dramatiques. Voici le programme complet de cette représentation :

1° Ouverture du *Pardon de Ploërmel*, par l'orchestre et les chœurs.

2° *La Charité*, chœur de Rossini, chanté par Mmes Miolan-Carvalho, Bilbaut-Vauchelet, Adèle Isaac, Marie Van Zandt, Cécile Mézeray, Merguillier, Thuillier-Leloir, Chevalier, Rose Delaunay, Dupuis, Pierron, Molé-Truffier, Vidal, Frandin, Laurent, Petit.

3° Air d'*Actéon*, chanté par Mme Miolan-Carvalho.

4° *Les Deux Avares*, chœur sans accompagnement, chanté par MM. Talazac, Nicot, Bertin, Herbert, Taskin, Belhomme, Mouliérat, Fugère, Barré, Chennevière, Collin, Vernouillet, Carroul, Maris, Luckx, Labis, Troy et Teste.

5° Fragments du deuxième acte des *Diamants de la Couronne*, par Mmes Bilbaut-Vauchelet et Chevalier, MM. Herbert, Chennevière, Maris, Gourdon et les chœurs.

6° Cinquième acte de *Roméo et Juliette*, chanté par Mlle Adèle Isaac et M. Talazac.

7° *Le Pardon de Ploërmel* (premier tableau du deuxième acte, valse de l'Ombre), par Mlle Van Zandt.

8° *Les Contes d'Hoffmann* (deuxième acte, la Poupée), par Mlles Isaac et Chevalier, MM. Talazac, Taskin, Grivot et Gourdon.

9° *Le Toréador* (fragments du premier acte), par Mlle Merguillier, MM. Taskin et Bertin.

Le bureau de location est ouvert, pour cette matinée, aux prix courants de l'Opéra-Comique. Est-il utile d'ajouter que la salle sera comble? M. Carvalho a trop bien fait les choses pour qu'il en soit autrement, et, notons-le en passant, avec les seules ressources de son riche personnel.

LORELEY

Légende symphonique en trois parties, de M. Eugène ADENIS, musique de MM. P. et L. HILLEMACHER

L'auteur du poème s'est inspiré de la célèbre ballade de *Loreley*, la fée du Rhin, chantée par Henri Heine, mais les développements qu'il a fallu donner au sujet fourni par le poète allemand, il les a pris dans son imagination qui ne l'a pas toujours bien servi.

Dans la version de M. Adenis, Lore est morte « en état de péché mortel et condamnée à revenir sur la terre jusqu'à ce qu'elle ait rencontré un chevalier qui, au prix de sa vie, lui ait fait perdre le souvenir de son premier amour... »

N'insistons pas sur ce que cette donnée peut avoir d'obscur et de confus et disons tout de suite que le chevalier, cherché par Lore, se trouve être un simple étudiant du nom de Heinrich.

Ce malheureux, égaré à la chasse, arrive en cherchant à retrouver sa route, près du rocher où Loreley attire par ses maléfices la barque des pêcheurs, pour la briser contre sa citadelle de pierre. La vision qu'il voit se dresser devant lui l'éblouit et le charme au point qu'il ne peut plus en perdre le souvenir. C'est en vain que ses amis cherchent à le retenir, Heinrich les fuit et retourne au rocher fatal, où il va mourir dans les bras de la magicienne.

La partition que les frères Hillemacher ont bâtie sur ce poème fantastique est certainement une œuvre remarquable, bien que le public lui ait fait un accueil assez froid. Mais on ne saurait disconvenir qu'elle est écrite dans un style qui en rend la compréhension fort difficile. La première partie surtout est pleine de hardiesses qui ne sont pas toujours couronnées de succès; les deux autres sont moins tourmentées et contiennent nombre de pages dignes d'être citées. Mentionnons en première ligne une mélodieuse cantilène :

> O vierge pure, ô chère image,
> Que j'entrevois...

M. Talazac l'a chantée avec cette expression pénétrante et cette ampleur de phraser qu'on lui connaît. Aussi l'a-t-on beaucoup applaudie.

Citons aussi de jolis couplets enlevés de verve par M. Taskin :

> Je n'ai mis mon bonheur sur terre
> Dans aucun des biens d'ici-bas...

Cette agréable chanson détonne un peu pourtant, par son style opéra comique, dans la composition ambitieuse des frères Hillemacher, mais le public n'en a pas paru moins satisfait de l'applaudir et a voulu la réentendre.

Le finale de la deuxième partie, morceau mouvementé et habilement développé, nous a paru l'une des meilleures pièces de la partition. Il révèle des qualités dramatiques et scéniques qui sont du meilleur augure pour l'avenir théâtral des deux jeunes compositeurs, s'ils consentent à sortir des nuages dans lesquels ils aiment à s'envelopper, comme les déesses de l'antiquité.

Le troisième partie n'est, à vrai dire, qu'un long duo d'amour encadré dans un chœur mystérieux des voix de la nature. Le chœur est d'une belle couleur et d'un joli effet; le duo renferme des phrases très expressives, qu'on appréciera mieux, croyons-nous, à une seconde audition.

En somme, l'œuvre des frères Hillemacher est digne de la distinction dont elle a été l'objet et de la belle interprétation qui lui a été donnée.

Il est superflu, pensons-nous, de vanter l'exécution symphonique, l'orchestre de M. Lamoureux n'en étant plus à compter ses victoires. Il est bon de remarquer, cependant, que la partition des frères Hillemacher est d'une complication peu ordinaire et que les chœurs notamment sont écrits de telle façon qu'ils ne peuvent être exécutés que par d'intrépides musiciens. A part un léger accident, — un coryphée que l'émotion a fait détonner dans un bout de solo, — les masses vocales, solidement disciplinées, ont été dignes de la troupe symphonique.

Mlle Caroline Salla, indisposée pourtant, a donné un cachet assez poétique à la figure de Loreley, M. Talazac a chanté le rôle d'Heinrich avec les mêmes soins qu'il apporte à ses créations de théâtre; M. Taskin a montré sa verve et sa sûreté coutumières et M. Plançon a tenu avec autorité le rôle court mais important de l'évêque de Lorch.

Après avoir fait la part des interprètes, réglons en deux mots celle du public. Nous aurons suffisamment caractérisé la réunion en disant qu'on y sentait à la fois la raideur du public officiel et la froideur des journalistes peu satisfaits du sans-gêne avec lequel on les avait traités, en les reléguant aux derniers rangs de l'orchestre et du balcon.

VICTOR WILDER.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres : L'incendie de l'Alhambra donne un nouvel intérêt aux progrès du Pandora-Theatre, bâti à Londres sur le même square. Malheureusement, les développements donnés à la nouvelle scène ne permettront pas au directeur d'ouvrir avant le mois de février. La grande féerie d'ouverture : *The Yellow Dwarf, le Nain jaune*, sera donc inaugurée pour Noël au Majesty's-Theatre. On dit merveille du spectacle dont les décors, les costumes, etc., ont été dessinés par M. Thompson, l'un des directeurs, et surtout d'un certain ballet où les danseuses sont habillées en éventails. L'idée est ingénieuse; que de choses ne peut-on dissimuler sous l'éventail! C'est M. Hansen, le célèbre maître de ballet de Covent-Garden, qui a été chargé de la partie chorégraphique. Puisque l'Alhambra est mort (provisoirement), vive la Pandora! et espérons qu'il ne sortira que du bien de sa boîte!

— *La Rédemption*, de Gounod, vient d'être exécutée à New-York par un chœur de trois cents chanteurs et un orchestre de quatre-vingts musiciens, sous la direction de M. Théodore Thomas. Le succès a été très grand.

— Le maestro Boito est attendu à Bruxelles, où il va diriger les dernières répétitions de son *Mefistofele*, que l'on monte au Théâtre de la Monnaie. On compte faire passer l'ouvrage dans la première quinzaine de janvier. La presse parisienne sera convoquée et plusieurs critiques se disposent à partir pour la capitale de la Belgique, désireux de juger *de auditu* une partition dont on a fait tant de bruit, mais qui a eu des fortunes très diverses sur les différentes scènes européennes où elle a été donnée.

— Le théâtre des Nouveautés à Bruxelles vient d'ouvrir ses portes avec *Madame le Diable*. C'est Mlle Marcus, dont les Parisiens ont gardé bon souvenir, qui s'était chargée du rôle si important créé par Jeanne Granier. L'œuvre et l'interprète ont parfaitement réussi.

— Les deux soirées dans lesquelles vient de se faire entendre, à Monte-Carlo, Mlle Anna de Belocca, n'ont rien moins été qu'une double série d'ovations pour la charmante diva russe. *Bis*, bouquets, rappels, billets de banque; tout lui a été prodigué comme à plaisir. C'est là un heureux prologue aux fêtes lyriques et dramatiques préparées par M. Dupressoir.

— Le grand théâtre Costanzi de Rome, dont nous avons annoncé la fermeture, va rouvrir ses portes à une troupe... d'opérette. Le théâtre Argentina passe également à la musique légère. C'est une véritable épidémie! s'écrie *l'Italie*, et il ne nous reste plus qu'à voir le théâtre Apollo lui-même passer avec armes et bagages à l'opérette. Trop de fleurs: disait Calchas.

— On vient de donner au théâtre communal de Bologne, le nouvel opéra du maestro John Urich : *Flora Mac-Donald*; il a été bien accueilli.

— *Le Diario de la Marina* annonce l'arrivée à La Havane de M. Victor Capoul, en compagnie des artistes qui composent la troupe française dirigée par l'impresario Grau. Voici en quels termes s'exprime cet organe havanien sur la première représentation donnée par nos compatriotes le 7 novembre au théâtre de Tacon : « La seule annonce de la reprise de l'opéra d'Ambroise Thomas, *Mignon*, avait attiré l'élite de la société de notre cité. Nous ne parlerons pas de cette œuvre déjà si populaire parmi nous; nous ajouterons pourtant que nous avons revu avec beaucoup de plaisir cette page dramatique de Gœthe, traitée si magistralement par le maître français. L'exécution n'a laissé rien à désirer. Les rôles étaient ainsi partagés : Mlles Privat (Mignon), Dérivis (Philine), Vallo (Frédéric) et M. Maugé (Lothario). Quant à Capoul, il a reçu du public l'accueil le plus flatteur. C'était justice. Il a déployé dans le rôle de Wilhelm Meister des qualités de chanteur tellement transcendantes, qu'elles le font l'égal de Tamberlick. Dès le premier acte, il a électrisé la salle dans l'air « Adieu Mignon ». En vérité, cet artiste s'impose parmi nous, vu qu'il a su avec nos sympathies gagner toute notre admiration. Nous avons donc la certitude que l'ovation enthousiaste faite hier soir à Capoul comptera parmi les plus belles de sa carrière artistique ». *Le Diario* fait remarquer, à propos de la reprise de *Mignon*, que cet opéra a été « une mine d'or pour l'impresario, M. Grau, qui l'a toujours exploitée avec le plus grand succès à la Havane. » Certes, les auteurs de *Mignon* se trouvent très heureux d'avoir pu contribuer à arrondir le chiffre de la fortune de M. Grau, qui, jusqu'ici, semble disposé à ne vouloir partager avec eux que la gloire. Nous demanderons cependant à cet impresario si la convention internationale littéraire et artistique conclue entre la France et l'Espagne, par laquelle les intérêts des compositeurs et éditeurs français se trouvent sauvegardés d'une façon moins platonique, n'est pas valable dans les Antilles espagnoles, lorsque par contre il produit tous ses effets dans la plus petite ville de la péninsule hispanique.

— Les journaux de cette semaine ont annoncé que M. de Flotow était devenu subitement aveugle. Si la chose est réelle, ce dont nous nous plaisons à douter encore, tous les Parisiens, qui ont connu l'aimable auteur de *Martha* et de *l'Ombre*, prendront une part bien vive au malheur qui le frappe. Mais empressons-nous d'ajouter que les journaux de musique d'outre-Rhin, qui arrivent au *Ménestrel*, sont muets sur ce douloureux événement.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

L'Académie des beaux-arts a définitivement statué hier samedi, sur les partitions envoyées au concours — Rossini. — Le prix ayant été réservé l'an dernier, on a pu en décerner DEUX cette année : l'un à la partition de M. Georges Mathias, l'autre à celle de M. Lambert, élève de M. Massenet. Quant aux poèmes envoyés à l'Académie en vue du concours Rossini de l'an prochain, pas de prix décerné mais, prolongation de deux mois accordée aux poètes et par suite aux musiciens.

— Jeudi soir, 21, au Conservatoire, audition des envois de Rome. (Fragments d'œuvres de MM. Hue et Rousseau).

— Les examens trimestriels vont prochainement commencer au Conservatoire. Voici l'ordre et la marche des séances :

28 décembre. — Solfège des chanteurs. (Dictée, principes.) — 29 décembre. — Solfège des instrumentistes. (Dictée, principes.) — 5 janvier.— Solfège des instrumentistes. (Lecture). — 6 janvier. — Solfège des chanteurs (Lecture.) — 8 janvier. — Harmonie. — 9 janvier. — Composition, contre-point, fugue. — 10 janvier. — Opéra. — 12-13 janvier. — Opéra-Comique. — 15 janvier. — Orgue. — 16 janvier. — Comédie, tragédie. — 17 janvier. — Violon. (Classes préparatoires.) — 19-20 janvier. — Chant. — 22 janvier. — Accompagnement de piano. — 23 janvier. — Clavier. — 24 janvier. — Violon, violoncelle. — 25 janvier. — Piano. — 26 janvier. — Piano. — 27 janvier. — Harpe. — 30 janvier. — Instruments à vent.

— Lundi dernier a eu lieu dans la salle du Grand-Orient, rue Cadet, l'Assemblée générale annuelle de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. La séance était présidée par M. Laurent de Rillé. Après approbation des comptes et du rapport du secrétaire général, M. Baillet, on a procédé au remplacement de trois syndics et au renouvellement de la commission de contrôle. Les trois nouveaux syndics sont MM. Olivier Métra, Armand Liorat et l'éditeur Colombier, président du Syndicat du commerce de musique. MM. Tac-Coen, Blondelet, Paul de Neha, Grenet-Dancourt et Boissière, ont été nommés membres de la Commission des comptes. Dans le courant de cette importante séance, M. Laurent de Rillé, président de la Société, a pris la parole aux applaudissements de toute l'Assemblée qui a voulu lui donner un éclatant témoignage de la grande satisfaction qu'elle ressent à le voir de nouveau à la tête du Syndicat de la Société. — C'est que M. Laurent de Rillé, président aussi éclairé que pratique, est, de plus, d'un rare dévouement.

— On annonce pour demain lundi 18 décembre une assemblée générale extraordinaire ayant pour but l'examen du projet de création d'une caisse de pensions de retraite.

— Concours ouverts en 1882 par la Société d'auditions et d'émulation musicale et dramatique.

1° Un morceau concertant à 2 pianos en une ou plusieurs parties, dont la durée totale n'excède pas huit minutes.

Prix unique : Médaille d'argent grand module.

2° Un quatuor pour violoncelle, clarinette, cor et piano en trois parties dont la durée totale n'excède pas 10 minutes.

Prix unique : Médaille d'argent grand module.

3° Une mélodie pour voix d'homme ou de femme avec accompagnement de piano.

Prix unique : Médaille d'argent.

4° Une comédie en 1 acte, en vers, à deux, trois ou quatre personnages, dont la durée n'excède pas quarante minutes.

Prix unique : Médaille de vermeil.

Les membres du jury ne peuvent prendre part au concours. Des mentions honorables pourront être accordées. Les œuvres couronnées seront exécutées dans une séance extraordinaire de la Société qui aura lieu fin avril 1883. Les œuvres inédites sont seules admises au concours. Pour le *quatuor* les concurrents auront à envoyer la partition et les parties séparées. Pour la mélodie ils devront aussi joindre une partie de chant. Les manuscrits devront être très lisibles, et porter le nom de l'auteur, ou une épigraphe, reproduite sur un pli cacheté renfermant les noms et adresse de l'auteur. On devra les faire parvenir du 15 au 20 mars 1883 inclusivement à M. Émile Pichoz, directeur fondateur, 35, avenue Trudaine, Paris, de 11 heures à 3 heures. Les manuscrits non couronnés devront être retirés avant le 15 mai 1883; passé cette date, la Société n'en sera plus responsable.

— *La Musique Populaire* ouvre aussi un double concours de composition musicale : 1° *Une romance sans paroles* pour le piano ; 2° une mélodie vocale avec accompagnement de piano. Les manuscrits devront être adressés avant le 31 décembre courant à la direction du journal, 78, boulevard Saint-Michel. Voici la liste des jurys des concours : MM. David (Samuel), Gastinel, Gouzien (Armand), Liouville, Magnus, Mansour, Nibelle et Poisot.

— M. Ch.-M. Widor nous est revenu de Vienne où il est allé s'entendre avec M. Jahn pour les représentations projetées de son ballet, *la Korrigane*, au théâtre de l'Opéra Impérial. M. Widor espérait pouvoir se rendre également à Pesth, où va être aussi représentée sa *Korrigane*, mais il a été rappelé à Paris pour la lecture de son opéra comique *Nella*, poésie de François Coppée. Pendant son séjour à Vienne, l'auteur de la symphonique partition de *la Korrigane* a fait entendre ses œuvres de musique de chambre, qui ont été vivement appréciées des dilettantes viennois.

— En huit jours passés à Vienne, M. Ch.-M. Widor a pu entendre *le Lohengrin, les Maîtres chanteurs* et le *Rheingold*, de Wagner, *Fidélio*, de Beethoven, que sais-je encore ? les deux ballets allemands *Rococo*, *Flic et Floc*, et enfin les deux opéras italiens *Lucia* et *Simon Boccanegra*. Il est du reste d'ordre et de principe, à l'Opéra Impérial de Vienne, de ne jamais jouer deux fois dans la semaine le même ouvrage. — Mais, ce n'est pas tout, les Viennois ne se contentent pas de sept opéras et de deux ballets en huit jours, M. Widor a entendu de plus : 1° Au Conservatoire, *les Saisons*, d'Haydn, avec Mme Lehmann, MM. Walter et Rokitansky pour chanteurs solistes ; 2° à la chapelle de la Cour, où se succédèrent, comme maîtres de chapelle Haydn, Mozart et Beethoven, la messe en *mi* bémol de Schubert, avec chœurs et orchestre, sous la direction du capellmeister Hellmesberger.

— Mme Montigny-Rémaury est partie pour la ville de Hanovre, où elle a dû se faire entendre hier 16 décembre, au festival Beethoven. L'éminente virtuose nous reviendra vers la Noël et prendra part à nos grands concerts symphoniques dans le courant de janvier.

— M. Marcel Didier, du *Voltaire*, nous apprend que M. Saint-Saëns est non seulement un compositeur éminent, mais qu'il ne dédaigne pas d'être également poète. Il vient donc d'écrire pour le charmant quatuor des *Dames autrichiennes* un morceau de chant, dont il a signé également la poésie.

— Nous lisons dans *l'Événement* sous la signature de M. Louis Besson : « L'audition que Mme Pauline Thys devait donner dimanche, chez Pleyel, de sa *Judith*, grand opéra en cinq actes, est ajournée à la fin du mois de janvier, M. Vaucorbeil ayant dû, par une mesure générale, refuser à ses artistes l'autorisation de prêter leur concours à des concerts, quels qu'ils soient. La belle œuvre de Mme Thys, qui se distingue par une facture brillante et par une vigueur peu commune, aura donc pour interprètes Mlle Jenny Howe, M. Couturier et d'autres artistes dont le choix n'est pas encore définitif. »

— Aujourd'hui, en l'église Saint-Ambroise, pour la fête patronale de cette église, audition de la messe en *mi*, de Niedermeyer. Cette messe porte le n° 2 dans la collection de *la Maîtrise*. M. Jules Stoltz, le jeune et habile maître de chapelle de Saint-Ambroise, ancien élève de l'École de musique religieuse, en a fait pour la circonstance un arrangement spécial pour instruments à cordes et orgue.

— A l'occasion du mariage de sa fille, M. Alfred Hennequin a donné une petite fête en son domicile de la rue Saint-Georges. Beaucoup d'amis s'étaient rendus à l'appel du sympathique auteur de *Bébé*. On a fait de la musique jusqu'à plus de trois heures du matin : les pupazzi de Lemercier de Neuville, le violoncelliste Fischer, M. et Mme Morlet, le harpiste Boussagol, le baryton Giraud, et enfin la triomphante Jeanne Granier défrayaient un programme attrayant, dont l'élément piquant consistait dans l'audition de plusieurs morceaux inédits de *Ninetta*, la prochaine opérette à sensation de la Renaissance. La romance si expressive du baryton, les couplets si piquants « J'aime le rire » et le charmant rondo de l'âne sont allés aux étoiles, et font bien présager de l'œuvre dans son ensemble. Tout le monde entourait le jeune compositeur de tant de talent, Raoul Pugno, et ses heureux librettistes Hennequin et Bisson. La soirée s'est terminée par une légende-comique improvisée sur *le Crime du Pecq*. On pense ce que peut être cette folie de la composition de M. Serpette, interprétée par M. et Mme Morlet et Alfred Hennequin lui-même ! On s'est séparé en regrettant que l'hôte aimable de la rue Saint-Georges n'ait pas beaucoup d'autres filles à marier.

— Un nom prédestiné, c'est celui de M. Merle, un ténor auquel M. Uzès donnait la becquée artistique et qui se trouve être un oiseau rare. Le virtuose pianiste Ritter, en écoutant son ramage, s'en est trouvé charmé à ce point qu'il s'est empressé d'aller prévenir M. Vaucorbeil de l'heureuse capture qu'il pouvait faire. M. Villaret, de son côté, qui n'a rien de mieux à faire aujourd'hui que de se chercher des successeurs, l'a chaudement recommandé à son ancien directeur, si bien que M. Vaucorbeil s'est empressé de lui ouvrir sa volière. Voilà un heureux merle ! (Nous parlons du ténor.) Espérons qu'il ne se fera jamais siffler.

— On nous écrit de Lyon : Nous possédons enfin une troupe d'opéra. Mardi, le Théâtre de Bellecour a fait exécuter par une compagnie italienne *le Ballo in Maschera* de Verdi. Les Lyonnais étaient tellement heureux d'entendre enfin un peu de vraie musique, que la salle s'est trouvée comble des fauteuils au paradis. De la troupe, je ne vous parlerai que quand nous l'aurons entendue dans d'autres ouvrages. Les soirées du Théâtre Bellecour ne rappelleront certainement que de très loin les belles représentations de Ventadour... mais, il faut se contenter de ce qu'on peut avoir. Nous sommes de plus en plus loin de la solution de ce qu'on appelle ici : *la Question des théâtres*. La municipalité a proposé au Conseil municipal le rétablissement de la subvention qu'on n'aurait jamais dû supprimer. Le Conseil a nommé une commission pour étudier la question. Mais les membres de cette commission sont fortement embarrassés. Ils ne peuvent pas ne pas reconnaître que la subvention est indispensable, mais ils ont peur que leurs électeurs ne leur reprochent de sacrifier l'argent du peuple pour les plaisirs des « classes dirigeantes ».

Ils n'ont trouvé jusqu'à présent qu'un moyen de sortir d'embarras : c'est de ne pas assister aux séances de la commission. Chaque fois que celle-ci est convoquée, le président et le secrétaire se trouvent seuls en présence. Si cette tactique de prudente abstention dure longtemps, nous risquons fort de n'avoir pas encore d'opéra l'année prochaine.

— C'est le 1er décembre qu'a été ouvert le bureau des bals de l'Opéra ; depuis ce jour la foule s'y presse. On se dispute les loges, ni plus ni moins que les années précédentes.

Ainsi que nous l'avons dit, quatre grands bals seront donnés cette saison à l'Académie Nationale de musique. En voici les dates officielles : 1er bal, 6 janvier 1883 ; 2e, 20 janvier 1883 ; 3e, 3 février, samedi gras ; 4e, 1er mars, Mi-Carême. Fahrbach, Arban, Métra, telle est la trilogie des chefs d'orchestre, placés à la tête de 200 musiciens d'élite, tant au foyer que dans la grande salle de danse. C'est dire que la musique sera bien représentée à ces grandes fêtes carnavalesques.

CONCERTS ET SOIRÉES

La seconde audition du *Sardanapale* de M. Edmond Duvernoy n'a fait que consacrer le succès de la première séance. C'est là une œuvre qui a surtout le mérite de prouver que son auteur est apte à tous les genres de composition et qu'il manie aussi bien les voix que les instruments. Faure et Mme Brunet-Lafleur en peuvent attester, ils ont été acclamés derechef, et le jeune ténor Escalaïs fort bien accueilli du public, qui n'a cessé d'encourager en lui un élève du Conservatoire, déjà artiste, — ou bien près de l'être. Quant à l'orchestre et aux chœurs de M. Lamoureux, c'est tout simplement magistral. Avec de pareils éléments d'exécution et une direction aussi habile, aussi consciencieuse que celle de M. Lamoureux, les concerts du Château-d'Eau ne peuvent manquer de devenir le rendez-vous de tous ceux qui professent l'amour de la musique. Dimanche dernier on a encore refusé du monde. En tête des auditeurs, MM. Ambroise Thomas et Charles Gounod. H. M.

— M. Colonne, fort heureusement remis de l'indisposition qui l'avait empêché de diriger le précédent concert du Châtelet, a repris dimanche dernier les délicates et importantes fonctions qu'il exerce avec un zèle si méritoire. Le concert commençait par le *Manfred*, de R. Schumann, qui, supérieurement rendu, a de nouveau produit une vive impression sur le public. On a bissé le Ranz des vaches, dont le solo de cor anglais a été joué d'une façon remarquable par M. Sautet, puis l'Apparition de la fée des Alpes, et enfin l'Hymne des génies. Nous éprouvons un vif plaisir à constater le réel succès de *Manfred*, car il nous semble probable qu'en présence des résultats obtenus, M. Colonne voudra puiser encore dans l'œuvre considérable et si incomplètement connue en France du chef de l'école romantique allemande.

Un pénible incident a marqué la suite du programme. M. Thompson, un violoniste qui n'est pas sans mérite et dont le succès avait été honorable dans les fragments d'un concerto de Max Bruch, qu'il avait joué d'abord, n'a pu finir qu'à grand'peine un morceau de Paganini qu'il interprétait ensuite et pendant lequel les auditeurs des hautes galeries du Châtelet ont, à différentes reprises, manifesté leur improbation d'une façon bruyante. La grande majorité du public a justement protesté contre l'inconvenance de pareils procédés à l'égard d'un artiste qui, nous le répétons, n'est pas sans valeur et n'a eu à nos yeux que le tort de trop présumer de ses moyens en jouant une composition abordable seulement par un virtuose hors ligne. *La Symphonie fantastique* de Berlioz, avec laquelle le concert se terminait, s'est ressentie de la place qu'elle occupait au programme. L'attention, surtout en matière musicale, a chez l'auditeur des limites au delà desquelles les sons n'existent qu'à l'état de bruit. Une œuvre d'une si puissante conception et d'un développement aussi considérable que *la Symphonie fantastique* demande, pour être écoutée sans fatigue et avec un intérêt toujours égal, une fraîcheur d'esprit qu'on ne saurait avoir après deux heures de musique. Il n'est donc pas étonnant que le public nous ait paru moins attentif et moins enthousiaste que d'habitude pour l'œuvre de Berlioz, quoique l'exécution en ait été aussi parfaite cette fois qu'elle l'est d'ordinaire aux concerts du Châtelet. V. D.

— Décidément Pasdeloup sait tenir en haleine la curiosité du public. Dimanche dernier deux noms avaient attiré au Cirque d'hiver une foule nombreuse, celui de Mme Biro de Marion, cantatrice de talent, et celui de Mme Menter, une pianiste justement renommée.

Mme Biro de Marion se faisait entendre dans les deux grands airs du *Freischütz* et de *Fidelio*, pages sublimes et qui sont peut-être, avec le premier morceau pour ténor du *Joseph* de Méhul, ce que la composition vocale a produit de plus expressif et de plus complet. Il est vrai que nous sommes encore sous le charme de l'interprétation la plus remarquable,— bien que l'accompagnement de ces morceaux ait laissé à désirer. Mme Biro de Marion, de l'école Viardot, possède une voix étendue et sonore, qu'elle conduit avec un art et un sentiment musical parfaits ; elle donne au récit et à l'andante cette ampleur qui convient aux phrases larges et elle enlève les mouvements rapides avec autant de précision que de verve et d'éclat. Le superbe concerto en *la majeur* de Liszt a été exécuté avec une grande virtuosité par Mme Menter, ainsi qu'une mélodie de Rubinstein et la *polonaise* en *la bémol* de Chopin ; mais le morceau qui a le plus enthousiasmé l'auditoire est *la Fileuse* de Mendelssohn qui a obtenu le *bis* unanime. — Gaston Dubreuilh.

— Comme nous l'avions fait pressentir, M. Arthur Coquard a reçu l'accueil le plus sympathique du public Angevin, à la dernière séance des concerts populaires. Succès autant pour *le Chant des épées* que pour *Ossian*, le poème symphonique applaudi chez Pasdeloup, il y a huit jours. M. Hasselmans, qui tenait en maître l'importante partie de harpe, a été littéralement acclamé. L'excellent public de nos concerts n'a pas été peu surpris en entendant M. Quirot dans *le Chant des épées* et l'air du *Siège de Corinthe*. Ce jeune baryton, hier inconnu, vient, on le sait, d'attirer très vivement l'attention des connaisseurs, lors de sa récente audition à l'Opéra, où sa voix pure autant que puissante a causé la plus agréable surprise. Voilà pour l'Opéra une recrue excellente.

— C'est M. Alexis Rostand, dont les lecteurs du *Ménestrel* connaissent les remarquables mélodies, qui a eu les honneurs du dernier concert populaire de Marseille. Deux de ses compositions : le premier tableau de *Gloria Victis* et la scène finale de *Ruth*, oratorio en trois parties, remplissaient toute la seconde partie du programme. Voici comment, après avoir rendu compte de la première partie du concert, *le Petit Marseillais* parle des compositions de M. Rostand :

« Puis est venu le premier tableau du *Gloria Victis* : une *introduction* simple, dramatique, dont il faut louer le coloris instrumental ; un *récit* d'une déclamation lyrique exacte et pathétique, dit avec sentiment par un jeune lauréat du Conservatoire, M. Samat ; un chœur fantastique dans la coulisse, et dont la couleur sombre a impressionné l'auditoire, un *arioso* d'une tendresse pénétrante, chanté par Mme Rabaud avec un style à la Carvalho, d'une pureté et d'un accent rares. La conclusion, soupirée en *duo* à fleur de lèvres, a soulevé plusieurs salves successives de bravos. La scène finale de l'oratorio de *Ruth* comprenait un récitatif ample, qui a été dit avec largeur et énergie vocale par M. Amphoux, un chœur sans accompagnement chanté avec nuance et justesse par les chœurs de la Société des concerts, enfin une fugue qui a abouti à une explosion de sonorité puissante sur un choral, accueillie avec un véritable enthousiame par toute la salle. »

— A la Rochelle, le 3 décembre, a eu lieu le concert populaire annuel de musique classique : exécution remarquable de la symphonie en *si bémol*, de Beethoven, et de l'ouverture *d'Euryanthe*, de Weber. Le final du divertissement des *Erinnyes*, de Massenet, terminait cette belle séance. Les deux solistes acclamés ont été Mme P. Caron, des concerts Pasdeloup, qui a dit avec un grand style un air de l'oratorio *d'Elie*, de Mendelssohn, ainsi qu'un air *d'Hérodiade*, de Massenet ; et Mlle I. Levallois, violoniste qui s'est fait vivement applaudir dans le cinquième concerto de Léonard, la romance en *fa*, de Beethoven, et *les Danses espagnoles de Sarasate*, etc. Tous les ans, la Société philharmonique de la Rochelle, qui compte 68 années d'existence, donne un concert populaire qui réunit un public considérable et répand le goût du grand art et des belles œuvres.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 17 décembre :

Au Château-d'Eau : troisième audition de *Sardanapale*, symphonie lyrique en trois parties, poème de M. Berton, d'après lord Byron, musique de M. Alphonse Duvernoy, interprétée par Faure, Mme Brunet-Lafleur et M. Escalaïs. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au Châtelet : *la Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz, interprétée par MM. Frantz Villaret, Lauwers, Fournets et Mme Caroline Brun. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au Cirque d'hiver : 1° *Jupiter*, symphonie de Mozart ; 2° concerto pour violon, de Max Bruch, interprété par M. Dangremont ; 3° suite d'orchestre, de Mlle Chaminade (1re audition) ; 4° thème varié, de Proch, chanté par Mlle Mario de Biron ; 5° ouverture du *Vaisseau fantôme*, de Richard Wagner. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup. 5 0 0 seront prélevés sur la recette brute au profit des inondés.

— Demain lundi 18 décembre, séance de la *Société d'auditions et d'émulation* musicale, dirigée par M. Émile Pichoz, salle Kriegelstein, 4, rue Charras.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2703 — 49e ANNÉE. — N° 4. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 24 Décembre 1882.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour: la Romance de BENJAMIN, chantée dans

JOSEPH

de MÉHUL, par Mme BILBAUT-VAUCHELET. — Suivra immédiatement la mélodie chantée par JEANNE GRANIER, au 3e acte de *Ninetta*, l'opéra comique actuellement en répétition au Théâtre de la Renaissance, paroles de MM. HENNEQUIN et ALEXANDRE BISSON, musique de RAOUL PUGNO.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : l'*Entr'acte-Ballet* du *Joseph* de MÉHUL, transcrit pour piano par A. BAZILLE. — Suivra immédiatement: l'*Entr'acte-Rêverie* de *Ninetta*, l'opéra comique de M. RAOUL PUGNO.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882–1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

ÉTUDES DE BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

CARL ENGEL

MUSICOLOGUE ANGLAIS

En attendant que *le Ménestrel* puisse offrir à ses lecteurs la nouvelle et importante étude de M. Arthur Pougin, sur le grand compositeur français MÉHUL, le célèbre auteur de *Joseph*, nous allons placer sous leurs yeux différents travaux de moindre dimension, mais qui ne peuvent manquer de les intéresser à divers titres.

Dès aujourd'hui, passons la parole à M. Gustave Chouquet, l'érudit conservateur du Musée des instruments de musique, au Conservatoire, qui a bien voulu nous transmettre de précieuses notes sur le musicologue anglais Carl Engel dont notre correspondant de Londres nous annonçait tout récemment la fin si triste et si regrettable.

***

Le 17 novembre dernier, la colonie musicale, lettrée et savante de Kensington, à Londres, était dans un état d'agitation singulière et se montrait consternée : elle s'attendait à voir Carl Engel se remarier ce jour-là même, après deux années de veuvage, et elle venait d'apprendre la fin brusque et tragique de cet éminent musicologue. Nous ne voulons pas raviver la douleur de la famille et des amis du maître regretté, en remontant aux causes qui ont pu déterminer un acte inconscient et fatal; mais nous nous reprocherions de ne pas rendre un dernier hommage à l'érudit qui a contribué si puissamment à faire progresser la science de l'histoire générale de la musique et de la facture instrumentale.

Carl Engel était originaire de la ville de Hanovre, où il naquit en 1818. Il ne parlait pas volontiers de la première partie de sa vie, même à ses meilleurs amis. Tout ce que nous savons de positif, — et nous l'avons appris par un article nécrologique et par les obligeants renseignements de M. Hipkins, — c'est qu'il étudia le piano sous la direction de Hummel, reçut une bonne éducation classique et résida

pendant longtemps dans une famille noble d'Allemagne. Vers 1850, il quitta son pays natal et vint se fixer à Londres, où il ne tarda point à épouser la fille d'un célèbre oculiste. Ennemi du monde, heureux dans son intérieur qui ne fut jamais peuplé d'enfants, il transforma sa maison d'Addison Road, à Kensington, en un véritable musée-biliothèque, qui attirait tous les musiciens instruits de la Grande-Bretagne et de l'étranger, tous les curieux de livres rares et d'instruments précieux. Pianiste distingué, Carl Engel se livrait à la composition : on a publié de lui une sonate (chez Wessel, 1852) et une méthode de piano (chez Augener, 1855). Sans négliger cet instrument, il voulut tirer parti de ceux qu'il se plaisait à rassembler dans sa jolie résidence, et, en peu de temps, il acquit une grande habileté non seulement sur le clavicorde et le clavecin, mais aussi sur le luth et le théorbe. Les études auxquelles il se livra pour arriver à bien jouer de ces instruments à cordes pincées l'entraînèrent dans des recherches archéologiques, et, peu à peu, le virtuose-compositeur se doubla d'un érudit. L'excellent accueil que le public anglais fit à son premier ouvrage « The Music of the most Ancient Nations » (Murray, 1864) décida sans doute Carl Engel à se consacrer désormais à une branche de la littérature musicale que nos voisins, d'Outre-Manche, n'avaient guère cultivée jusque-là. En tous cas, il compléta, pour ainsi dire, cet essai sur la musique des Assyriens, des Egyptiens et des Hébreux par un nouveau travail qu'il intitula modestement « An Introduction to the study of National Music » (Longmans, 1866). Nous engageons vivement à comparer ces deux livres avec l'Histoire générale de la musique et de la danse, d'Adrien de la Fage, parue en 1844. Quelques services que le savant musicien français ait rendus à Engel et à Fétis, nous n'en sommes pas moins reconnaissant envers l'auteur anglais, et il nous serait facile de citer les écrivains allemands qui, pendant ces dix dernières années, se sont inspirés un peu trop littéralement de lui.

En Angleterre, on apprécie fort les hommes de science et de conscience qui préfèrent l'étude au charlatanisme et qui dédaignent les succès faciles. Carl Engel goûta cette satisfaction de voir ses efforts d'érudit presque immédiatement récompensés. Lorsqu'on résolut d'enrichir le Musée de South Kensington d'une collection d'instruments de musique, ce fut à lui qu'on s'adressa pour en rassembler les éléments. Libre d'agir à sa guise, il acheta toutes les pièces qui lui parurent présenter de l'intérêt, au point de vue historique, ethnographique ou décoratif, et recourut aux riches amateurs pour compléter son œuvre à l'aide de prêts momentanés. Grâce à ce système d'emprunts temporaires et aux acquisitions qu'il eut l'occasion de faire à notre Exposition internationale de 1867, Carl Engel put bientôt exposer à Kensington un nombre assez considérable d'instruments de musique, dont il publia le catalogue raisonné (chez Chapman et Hall) en 1870. Ce livret in-8° de 82 pages est orné de figures assez nombreuses, et nous croyons que c'est le premier de ce genre qui ait paru en Europe. Il le remania et en donna en 1874 une seconde édition considérablement augmentée, sous ce même titre : « A descriptive Catalogue of the Musical Instruments in the South Kensington Museum ». Ce beau volume in-8°, de 402 pages, édité par les imprimeurs de S. M. la reine d'Angleterre et embelli de gravures et de photographies, figure aujourd'hui dans toutes les bibliothèques musicales. Il renferme beaucoup de faits puisés à des sources peu connues, contient des observations fort justes et parfois très piquantes et témoigne d'une érudition profonde. Est-ce à dire que cet ouvrage ne renferme aucune erreur ? Nous regrettons que Carl Engel ait confondu l'archiluth avec le théorbe (p. 246), et nous sommes surpris qu'il ait persisté à déclarer que la rareté des luths provient de ce que les luthiers ont dépecé ces instruments et s'en sont servis pour réparer des violons de Crémone, ce qui nous semble inadmissible. La vérité, c'est que Pierre et Jean Louvet ont changé les luths en vielles, à l'époque où ce dernier instrument a joui d'une vogue immense, et que l'exemple de ces facteurs français a trouvé des imitateurs en divers pays. Mais nous ne voulons pas chercher d'autres fautes, à peu près inévitables, dans un travail qui présentait des difficultés de plus d'un genre ; mieux que personne nous savons qu'il est aisé de se tromper, quand on a le courage d'ouvrir le premier sillon dans un champ encore inexploré.

Lors de la magnifique Exposition rétrospective d'instruments de musique qui eut lieu au Musée de Kensington en 1872, Carl Engel fut naturellement choisi pour dresser le catalogue de ces trésors d'art. Il parut en 1873 chez John Strangeways, format in-4°, et les photographies qui ornent ce beau volume en doublent l'attrait et le prix.

Quand un écrivain a donné des preuves répétées de l'étendue de ses connaissances, il est rare que journaux et éditeurs ne s'empressent pas de lui faire des avances. Le *Musical Times* eut la bonne fortune de s'assurer la collaboration régulière de Carl Engel, qui a recueilli une partie des articles qu'il a publiés dans cette revue mensuelle sous ce titre : « The literature of national music ». Ce volume parut chez Novello en 1879, trois ans après « Musical myths and facts », ouvrage des plus curieux et qui eût charmé notre ami regretté Georges Kastner. Outre les articles sur le clavicorde, sur la musique des gypsies, sur la musique éolienne qu'on a lus dans le *Musical Times* (juillet-sept. 1879; mai-août 1880; août et sep 1882) Carl Engel a trouvé encore le temps d'écrire plusieurs livres qui accusent des recherches immenses. Il a laissé en manuscrit « Les opinions musicales de Confucius », une collection d'airs nationaux qu'il voulait intituler « Vox Populi », et des « Notes sur les anciens instruments à archet ». Mais l'ouvrage auquel il attachait le plus d'importance, celui qui résume toute une vie d'études, c'est son histoire générale des instruments de musique. Nous sommes heureux d'apprendre qu'elle est terminée et que l'auteur en a confié le manuscrit aux administrateurs du South Kensington museum. Ce manuscrit forme quatre gros volumes in-quarto et contient plus de six cents figures d'instruments. Il avait d'abord été question de le publier aux frais du gouvernement de la Grande-Bretagne, mais on parle maintenant de le faire paraître simultanément en trois langues, en anglais, en allemand et en français. Si, comme on nous l'écrit, c'est M. Novello qui est chargé de cette publication considérable, nous pensons que cet éditeur agira sagement en se bornant à donner le texte anglais, sauf à réserver ses droits de traduction. Il importe que le livre paraisse le plus tôt possible, et une édition polyglotte entraînerait des retards et des dépenses inutiles. A quelque résolution définitive que l'on s'arrête, nous sommes certain que l'œuvre capitale de Carl Engel est appelée à produire une vive sensation et à jeter la lumière sur bien des points obscurs de l'histoire de la musique. Aussi nous tarde-t-il de la connaître, de l'étudier, et ce sera pour nous un agréable devoir que d'en rendre immédiatement compte aux lecteurs de ce journal.

GUSTAVE CHOUQUET.

SEMAINE THÉATRALE

Les grosses nouvelles de la semaine sont, sans contredit, d'une part, le réengagement de Mlle Richard, du ténor Sellier et du baryton Melchissédec à l'Opéra ; de l'autre, la prolongation d'engagement de Mlle Marie Van Zandt à l'Opéra-Comique, — le tout à de superbes conditions, paraît-il.

De nos jours, les questions de chiffres sortent du domaine privé. On en cause, on en disserte à plaisir, et le public se montre avide des moindres renseignements à ce sujet. Il base même assez volontiers ses opinions artistiques sur le tarif plus ou moins élevé de chaque chanteur ou cantatrice.

Si, d'aventure, de grands artistes tels que Nourrit, Levasseur,

Cinti-Damoreau, Falcon nous revenaient un beau jour, paraîtraient-ils assez petits au point de vue des appointements ! Et Rubini, Lablache, Tamburini, Mario, Grisi, Persiani, Frezzolini, Viardot, ne se contentaient-ils pas aussi de 30 à 40,000 francs par saison italienne à Paris?

La Sembrich et Masini reçoivent aujourd'hui 5,000 francs par soirée, comme Patti, Nilsson, Albani, et voici que le ténor Gayarre en refuserait 10,000 fr. pour aller chanter à Buenos-Ayres.

Telle est la contagion des gros appointements qu'un artiste de mérite se croirait atteint dans son honneur s'il lui était proposé des émoluments raisonnables. Quant à les accepter, jamais !

Aussi la situation devient-elle des plus critiques pour les directeurs et, par suite, pour le public lui-même. Encore quelques années de ce régime ruineux et il n'y aura plus de théâtres lyriques possibles. Car, en définitive, quelque voix et quelque talent que puisse avoir un artiste, il ne saurait lui être donné de chanter un opéra à lui tout seul.

Mais passons, et sans nous arrêter aux chiffres discutés et obtenus, cette semaine, par Mlle Richard et MM. Sellier et Melchissédec, enregistrons la très bonne nouvelle de leur réengagement. Il n'en saurait être autrement à l'égard du baryton Lassalle, un artiste de grand opéra s'il en fut ! Je sais bien qu'il lui est fait des propositions californiennes un peu partout, mais en somme, quoi qu'on puisse dire et penser, rien de comparable et de solide à un bon engagement sur l'une de nos deux premières scènes lyriques françaises. On y trouve honneur, profit et sécurité.

Mlle Marie Van Zandt, elle-même, oiseau voyageur par nature, l'a compris ainsi en prolongeant son contrat avec l'Opéra-Comique. La cage Favart a du bon, s'est-elle dit : j'y ai fait ma réputation et, si j'en peux sortir par instants, mon intérêt me commande d'y rentrer. Les auteurs, d'ailleurs, pourraient-ils confier des créations à des fauvettes constamment sur les grands chemins. Ceux de *Lakmé* s'étaient prononcés à ce sujet et M. Carvalho plus encore ; l'affaire s'est arrangée, — donc tout est pour le mieux.

La semaine dernière, un enrouement obstiné n'a pas permis à Mlle Van Zandt de chanter Cherubin. Bien vite on s'est adressé à Mlle Mézeray, qui s'est improvisée charmant page, en quelques heures. Elle n'avait jamais joué le rôle. On l'appelait « le sauveteur » sur la scène et dans la salle. Le fait est qu'elle sauvait la recette des *Noces de Figaro* : 8.000 francs et plus. Ajoutons qu'elle a été fort applaudie par le public et à bon droit.

C'est maintenant dans Camille de *Zampa* que va se produire Mlle Mézeray à côté du ténor Stéphane, dont la rentrée aura lieu très prochainement. Toujours sur la brèche, la vaillante Cécile Mézeray !

MATINÉE DES ARTISTES DRAMATIQUES, SALLE FAVART

Lundi, l'Opéra-Comique donnait en matinée le beau programme que nous avons publié, dimanche dernier, en l'honneur et au profit de l'Association des artistes dramatiques. J'ai eu le grand regret de ne pouvoir assister à cette fête de jour, mais l'un de nos jeunes collaborateurs, M. G. Dubreuilh, y représentait *le Ménestrel* et voici les notes qu'il nous transmet à ce sujet :

Impossible d'entendre interpréter *le Toréador* avec plus de verve et de talent. Mlle Merguillier chante et joue avec tant d'esprit et de grâce, de gaieté franche et enjouée ; sa voix mutine et pimpante convient si bien au rôle, que la charmante partition du *Toréador* semble avoir été écrite pour elle. Avec MM. Taskin et Bertin dans les deux autres rôles, qu'ils tiennent en maîtres, l'interprétation est absolument exceptionnelle.

Le cinquième acte de *Roméo et Juliette* a été chanté par Mlle Isaac et M. Talazac avec une merveilleuse puissance d'expression dramatique : la phrase de Roméo surtout : « Juliette est vivante », ne manque jamais d'électriser la salle.

Sous l'habile direction de M. Danbé, l'orchestre de l'Opéra-Comique paraît gagner chaque jour en ensemble, en précision et en respect des nuances et des mouvements. Aussi l'ouverture du *Pardon de Ploërmel* (avec chœurs dirigés par M. Carré) a-t-elle obtenu sa grande part de succès.

Arrivons aux deux parties du programme qui présentaient un aspect tout particulièrement attrayant : d'abord le chœur de *la Charité*, de Rossini, interprété par les étoiles de l'Opéra-Comique : Mmes Miolan-Carvalho, Bilbaut-Vauchelet, Isaac, Mézeray, Merguillier, etc., et qui a enthousiasmé la salle ; puis le chœur des *Deux Avares* de Grétry, chanté par l'élite masculine : MM. Talazac, Taskin, Nicot, Bertin, Belhomme, etc., etc.

Et pourtant c'est encore Mme Carvalho, seule, qui dans son air d'*Actéon* a obtenu et mérité la plus brillante ovation de la matinée. Il n'est pas possible de réunir un plus grand nombre de qualités de premier ordre : non seulement Mme Carvalho possède une virtuosité incomparable, mais elle a ce que la nature seule peut donner : le sentiment musical, la distinction et l'élégance du style.

De son côté M. Talazac a phrasé l'air de *la Flûte enchantée* avec autant de style que de goût et aussi la plus pénétrante voix de ténor que nous connaissions.

Enfin le spectacle se terminait par le deuxième acte des *Diamants de la Couronne* et le deuxième acte des *Contes d'Hoffmann*. *Les Diamants* sont avec *le Pré aux Clercs* les deux meilleurs rôles de Mme Bilbaut-Vauchelet et qu'elle interprète, à vrai dire, dans la perfection. Le duo « Dans les défilés » est chanté par elle et Mlle Chevalier avec un brio rythmique qui en fait ressortir tout le charme.

Quant aux *Contes d'Hoffmann*, Mlle Isaac s'y est montrée, derechef, aussi bonne comédienne que parfaite chanteuse. Quelle admirable artiste d'opéra-comique !

Avant-hier vendredi, début *en catimini* de Mlle Rémy dans Madeleine du *Postillon de Lonjumeau*. Nous y reviendrons. Mais constatons dès aujourd'hui le nouveau succès du baryton Labis dans le rôle de Biju ; c'est là un jeune artiste de grand avenir.

La rentrée de Mlle Marie Van Zandt était annoncée sur l'affiche des *Noces de Figaro*, hier samedi. C'est annoncer en même temps la reprise des études de *Lakmé*.

A L'Opéra, vendredi dernier, Mlle Salla, bien qu'indisposée, a tenu à chanter Francesca,—son engagement expirant cette semaine même. Le public l'a récompensée de ce courageux effort par de chaleureux applaudissements. Lassalle aussi était grippé, mais il n'en a pas moins des plus remarquablement chanté son grand rôle de Malatesta. Très remarquable aussi Gailhard dans Guido. Quant au ténor Sellier et à Mlle Richard, les rengagés de la semaine, ils ont amplement justifié, dans Paolo et Ascanio, leur nouvelle situation à l'Opéra. Comme de coutume, Mlle Subra a été, au 3e acte, l'objet de charmantes ovations qui lui feraient regretter l'interruption forcée des représentations de *Françoise de Rimini*, — si son succès de Coppélia n'était arrivé à point pour la dédommager.

A propos de danse une bien bonne nouvelle qui courait dans la salle de l'Opéra, ces derniers soirs : le pied de Rosita Mauri a enfin trouvé son sauveur : sur l'ordonnance du docteur Labbé, un simple rebouteur aurait succédé à la docte Faculté, et les pointes de la célèbre ballerine renaîtraient comme par enchantement. Tenons pour certain que Rosita Mauri ne tardera pas à reparaître dans *la Korrigane*, en attendant sa grande création de *la Farandole*.

Demain lundi, à l'Opéra, début de Mlle Nordica dans Ophélie. Lassalle reprendra Hamlet et Mlle Richard le rôle de la Reine.

Puisque la reprise d'*Hamlet* est à l'ordre du jour à l'Opéra de Paris, saisissons cette occasion d'enregistrer, dans notre semaine théâtrale, les ovations sans fin que vient de valoir à Mme Marcella Sembrich, la magistrale partition d'Ambroise Thomas au Théâtre Impérial Italien de Saint-Pétersbourg. La nouvelle Ophélie y a fait sensation tout comme à Madrid. Elle avait pour dignes partenaires à Petersbourg : le baryton Cotogni, Mme Stahl, la basse Uetam et le maestro Bevignani doublé de l'impresario Vizentini. Tous artistes convaincus.

H. Moreno.

P. S. — La première de *Ninetta*, annoncée pour hier soir samedi, a dû être remise à mardi prochain, quelques costumes ayant manqué à l'appel. On profitera de ce fâcheux contre-temps pour répéter de nouveau aujourd'hui et demain.

Au Palais-Royal, regain de succès pour *Monsieur Garat* eu la personne de Mme Céline Chaumont. Cent nouvelles représentations en perspective.

L'administration de l'Opéra rappelle que c'est demain lundi 25, qu'expire le délai accordé à MM. les abonnés pour faire savoir s'ils conservent pour l'un des bals, ou pour les quatre, la loge dont ils sont titulaires. Comme nous l'avons dit, l'administration fera droit aux demandes de location dans l'ordre où elles se produiront. Et si trois demandes pour la même loge étaient faites simultanément, la demande de l'abonné dont l'inscription est la première en date au registre des abonnements serait seule admise.

LES ENVOIS DE ROME

AU CONSERVATOIRE

Jeudi soir les envois annuels de Rome ont été exécutés au Conservatoire sous la direction de M. Altès, chef d'orchestre de l'Opéra. Le programme s'ouvrait par une *Symphonie* de M. Georges Hue, grand prix de 1879. La contexture de cette œuvre témoigne d'une véritable habileté et l'orchestration en est soignée ; mais naturellement les idées ne peuvent encore dénoter une grande originalité, M. Georges Hue est au début de la carrière et les plus grands génies ont commencé par être imitateurs.

Après la symphonie de M. Hue, on nous a fait entendre trois pièces instrumentales de M. Samuel Rousseau, grand prix de 1878 : un *minuetto* (bissé), morceau très heureusement tourné et dont les dessins mélodiques sont charmants; ensuite la *romance* mélodieusement chantée sur l'alto par M. Adam: puis un *scherzo*, où l'on remarque une rentrée ingénieuse qui ramène un premier motif assez original. Ici se terminait la partie purement symphonique.

Les banquettes réservées aux choristes se sont bientôt garnies de toute une troupe de jeunes et jolies élèves du Conservatoire et l'on commença l'exécution de *la Florentine*.

Tel est le titre du fabliau lyrique dont les paroles sont de M. Ed. Guinand. La musique est encore de M. Samuel Rousseau. Le sujet est celui du conte de Mussel, connu sous le nom de *Simone*, et la version musicale des divers sentiments délicats et poétiques qu'il renferme n'était vraiment pas facile.

M. Samuel Rousseau s'est tiré de la difficulté à son honneur et a trouvé le moyen d'écrire quelques pages très expressives. Les récits sont généralement d'une déclamation correcte et la mélodie dans les morceaux mesurés est presque toujours empreinte du caractère qui convient à la situation.

Le premier chœur : « L'oiseau caché dans le feuillage » est une page pleine d'élégance et de couleur et qui nous enveloppe aussitôt du charmant paysage où va se passer la scène.

Le duo d'amour qui suit, entre Simone et Pascal, renferme une jolie phrase : *O Brise silencieuse*, que les violons caressants accompagnent de la plus heureuse façon... La cloche du couvent annonçant alors la fin du jour interrompt les serments des amoureux et l'on entend dans le lointain l'orgue, et le chœur des moines qui appellent les fidèles à la prière.

Tout s'attriste bientôt pendant le récit de Simone dont l'âme est agitée par de noirs pressentiments; mais les paroles rassurantes de Pascal ramènent peu à peu la joie première avec la reprise de la phrase : *O Brise silencieuse*, dont le retour fait le plus vif plaisir.

La scène suivante où Pascal, après avoir respiré la fleur, tombe inanimé est assombrie par une orchestration lugubre, et, quand les jeunes gens qui reviennent en chantant reprennent le chœur du commencement : *l'Oiseau caché*, il en ressort un contraste des plus heureux.

Enfin le chœur et la scène qui suivent sont également très dramatiques et le dernier morceau (chœur funèbre) est une page pleine de promesses.

Le rôle de Simone a été chanté par Mlle Mirane avec correction et un timbre de voix sympathique ; les récits de la fin surtout : *Une froideur mortelle*, ont été dits par elle avec sentiment et expression. M. Muratet, dans Pascal, nous a fait apprécier une voix bien timbrée, qu'il dirige déjà avec talent.

GASTON DUBREUILH.

A l'issue de l'audition de ces intéressants envois de Rome, M. Logerotte, sous-secrétaire d'État des beaux-arts, assisté de MM. Kaempfen et Des Chapelles, s'est rendu dans les salons de M. et Mme Ambroise Thomas où se trouvaient réunis le Président et le Secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, MM. Lenepveu et Delaborde, ainsi qu'un certain nombre de membres de l'Institut : MM. Reyer et Saint-Saens entre autres. MM. Léo Delibes, Guiraud, Joncières, s'étaient joints à ces messieurs et là M. Rousseau a vu les félicitations officielles et amicales succéder aux bravos du public. Bref, la soirée de jeudi dernier a été bonne pour M. Samuel Rousseau. C'est en somme un sérieux encouragement donné à un jeune compositeur d'avenir.

CERCLE ARTISTIQUE DE MARSEILLE

CONCERT DÉDIÉ A LA MÉMOIRE D'AUGUSTE MOREL

Samedi 16, le Cercle artistique de Marseille a donné un intéressant concert, qui avait un double attrait : c'était le centième depuis la fondation du Cercle, et on l'avait dédié à la mémoire d'Auguste Morel, notre regretté collaborateur.

Le programme comprenait une sélection des œuvres du maître provençal, entre autres — pour représenter sa musique de chambre couronnée deux fois par l'Institut — des fragments de la symphonie en *ut* mineur, du quintette pour instruments à cordes, dignement rendus par l'orchestre des Concerts-Populaires, ainsi que l'*andante* et le *scherzo* du trio en *fa* dièse mineur, interprété par MM. Thurner, Millont, Casella.

Deux artistes parisiens avaient été engagés par le Cercle : Mlle Jenny Howe et le harpiste Hasselmans, dont le père habite Marseille, où il a dirigé le Conservatoire après Auguste Morel. Mlle Jenny Howe s'est fait applaudir dans les airs de *Freischütz* et de *Dimitri*. M. Hasselmans a tenu ses auditeurs sous le charme de son jeu poétique et de sa virtuosité dans la *Légende* d'Oberthur, des pièces de Félix Godefroid, et la *Chanson du Printemps*, de Mendelssohn ; il a retrouvé le lendemain un succès plus vif peut-être encore dans la séance dominicale des Concerts-Populaires, notamment avec *Ossian*, le remarquable poème symphonique de M. Arthur Coquard.

M. de Lombardon a chanté avec accent *le Fils du Corse*, de Morel, et déployé dans la mélodie colorée de M. A. Flégier, *le Cor*, la richesse d'un organe exceptionnellement étendu. Le violoncelliste Casella a joué avec son talent ordinaire deux bluettes de sa composition. M. Thurner, enfin, a obtenu un triomphe dans l'*andante* de la sonate op. 57 de Beethoven, dont il a mis en valeur le détail par des couleurs de sons étonnamment graduées, et enlevé le finale avec une passion communicative.

Entre les deux parties du concert a eu lieu la cérémonie du couronnement du buste d'Auguste Morel. Une belle jeune fille, Mlle Noémi Christy, a dit avec noblesse et simplicité des stances de M. Eugène Rostand, où revivait la sympathique figure d'Auguste Morel. Cet hommage a vivement ému la salle entière.

ALEXIS ROSTAND.

Nous donnons ci-après les stances dont parle notre collaborateur, stances dues à son frère, le jeune poète couronné par l'Académie française pour *le Catulle*, dont s'occupe en ce moment la haute critique :

C'est bien ta tête de vieux sage,
Un peu courbée, au front pensif,
Tes yeux doux qu'avait voilés l'âge,
Ton aspect modeste et craintif.

Mais le sculpteur n'a pu nous rendre
Ton âme en sa simple beauté,
Cette candeur intacte et tendre,
Cette inaltérable bonté,

Cet esprit doué que peuplèrent
Les rythmes purs, et d'où les chants
Tant et tant de fois s'envolèrent
Délicats, nobles ou touchants.

Que t'importait le vent qui ploie
La vie ? Insoucieux du sort,
L'Art divin toujours fut ta joie
Et te sourit jusqu'à la mort...

Que la cité qui t'a vu naître
Te garde au moins des lauriers verts,
Comme ceux qu'à ton buste, ô maître,
J'enlace, en y nouant ces vers !

EUGÈNE ROSTAND.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Mme Christine Nilsson vient de donner son premier concert à San-Francisco. Le marquis de Lorne et la princesse Louise étaient présents. Le succès a été très grand et jamais on n'avait vu dans la capitale de la Californie une plus nombreuse réunion. Les demandes pour les loges étaient si nombreuses qu'on en a dû construire sur la scène. Le marquis et la marquise de Lorne ont invité à dîner la diva le lendemain de son premier concert.

— Une nouvelle composition de Johannès Brahms, *le Chant des Parques*, vient d'être exécutée sous la direction du maître dans un grand concert symphonique et vocal donné à Basel. *Le Chant des Parques* est écrit pour orchestre et chœur à six voix. L'effet est, dit-on, réellement grandiose.

— A Temesvar on vient d'ouvrir le nouveau *Théâtre Joseph*, bâti sur les plans des architectes viennois Fellwer et Hellmer. Une des curiosités de la salle, est le rideau de fer qui remplace le rideau en toile de nos théâtres ordinaires. Il est tout entier composé de grosses plaques de tôle, qui glissent les unes sur les autres, à peu près comme les devantures de nos magasins. Il paraît toutefois que le mécanisme qui fait agir ce rideau d'un nouveau genre est si bien établi, que l'appareil fonctionne sans le moindre bruit et avec une rapidité extraordinaire. En cinq secondes, montre en main, la salle se trouve isolée de la scène par une épaisse cloison de fer qui ne laisse passer ni flamme ni fumée.

— Un oratorio profane, si l'on peut accoupler ces deux mots, vient d'être exécuté avec un grand effet à Darmstadt, sous la direction de l'auteur. Titre : *Alaric*, compositeur M. Georges Vierling.

— On nous écrit de Strasbourg : les trois premières représentations du *Wilde Jæger* (le chasseur maudit), opéra romantique en 4 actes du compositeur alsacien Victor Nessler, viennent d'obtenir sur notre scène un succès décidé. Le sujet du *Wilde Jæger* est tiré d'une légende de Julien Wolff qui nous montre le comte Hackelherend, un chevalier qui se livre passionnément à la chasse pour se distraire d'un cuisant remords, commettant un

acte sacrilège en jetant son poignard contre un crucifix, et mourant damné pour sortir bientôt de sa tombe et devenir le « Wilde Jæger », le chasseur maudit que l'imagination populaire a créé et qui hante l'Odengebirg, le Brocken et les Vosges. L'œuvre nouvelle de Victor Nessler a plus d'unité encore dans le style et plus de force dramatique, dans le sujet comme dans la musique, que le *Rattenfænger von Hameln*, opéra romantique qui, il y a deux ans, a mis le nom du compositeur en évidence. Le baryton Heine, chargé du rôle du chasseur maudit, rôle écrasant qui exige de grandes qualités vocales et un réel tempérament dramatique, s'acquitte de sa tâche avec un talent hors ligne. Mme Aman, femme du directeur du théâtre de Strasbourg, Mme Marion et Mlle Hech ont partagé chaque soir les ovations soulevées par les beautés de la partition et par une interprétation excellente, sous la direction M. Louis Saar.

— D'après *l'Allgemeine Deutsche Musik-Zeitung*, l'état d'esprit de M. Hans de Bulow inspirerait de sérieuses inquiétudes ; l'on aurait été dans la nécessité d'interner le grand artiste dans une maison de santé.

— Bien que jeune encore, le kapellmeister de la cour de Weimar, M. Édouard Lassen, pourra célébrer le 2 janvier prochain le vingt-cinquième anniversaire de son entrée en fonction dans le poste qu'il occupe avec tant de distinction. A cette occasion on doit organiser au théâtre de la Cour un grand concert, dans lequel on n'exécutera que des œuvres du Jubilaire et notamment une symphonie encore inédite.

— Le *Wiener Tagblatt* annonçait ces jours derniers que le tribunal civil de Vienne venait de prononcer le divorce entre Johann Strauss et sa femme. Le même journal annonçait que Johann Strauss était décidé à convoler avec une troisième conjointe. Incorrigible !

— Mme Wanda de Bogdani, comtesse Van der Meere, qui se fit entendre jadis à notre théâtre italien, est en ce moment à Stuttgardt où elle a chanté avec beaucoup de succès. Mme Van der Meere a été particulièrement l'objet des attentions de la Reine, qui l'a invitée à venir au Palais et lui a fait un don gracieux.

— Encore un succès pour le Conservatoire de Paris. Les journaux de Bucharest comblent d'éloges Mlle Mansour qui vient de faire ses débuts au Théâtre-Italien dans Rosine du *Barbier de Séville*. A la scène de la leçon de chant, cette jeune artiste a fait entendre les *Variations* de Rode qui lui ont valu applaudissements et *bis* chaleureux. Même succès à la seconde représentation avec le boléro des *Vêpres siciliennes*, auquel elle a dû faire succéder les *Variations* qu'on lui demandait de toutes parts. Mlle Mansour fera son second début dans Marguerite de *Faust*, puis elle se rendra à Monte-Carlo où elle est engagée.

— On nous écrit de Bruxelles : Le Conservatoire prépare pour son premier concert la cantate de Noël de J.-S. Bach et la symphonie pastorale. Il faut connaître l'admirable personnel de ces concerts, composé uniquement des professeurs de l'École et des jeunes sujets du chant qui forment les chœurs, pour se rendre compte de la perfection que peut atteindre l'exécution des grandes œuvres à Bruxelles. L'éminent directeur du Conservatoire, Gevaert, par son zèle infatigable et sa grande autorité, obtient de merveilleux résultats. Le jeune ténor Delaquerrière, très bien accueilli du public du Théâtre de la Monnaie, tiendra le rôle du Récitant dans la cantate de Bach. Une des filles de Mme Lemmens Sherrington, qui a une superbe voix de contralto, chante dans cette œuvre une Berceuse qui ne peut manquer de produire un grand effet.

— La nouvelle Société de musique de Bruxelles, président M. Elkan, et directeur M. Henri Warnots, va monter *Rédemption*, de Gounod. L'exécution aura lieu au palais des beaux-arts, qui est muni d'un grand orgue et se trouve par conséquent dans les conditions réclamées par l'oratorio du maître français. Gounod ira diriger son œuvre en personne.

— Suivant une dépêche de New-York, publiée par le *Daily News*, *la Rédemption*, de Gounod, a été exécutée pour la première fois, à New-York, par un chœur de 300 chanteurs et un orchestre de 80 musiciens, sous la direction de M. Théodore Thomas. Le succès a été très grand.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Tous les journaux de Rouen retentissent du nouveau grand succès que vient d'obtenir au Théâtre-des-Arts, le directeur Pezzani avec la reprise d'*Hamlet*. Le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas avait pour principaux interprètes le baryton Manoury et Mlle Marie Vachot, qui ont littéralement électrisé leur auditoire. Nombre d'ovations méritées ont accueilli les deux artistes à chaque acte d'*Hamlet*. On a aussi beaucoup applaudi M. Ponsard (le Roi), Mlle de Basta (la Reine), M. Paravey (le spectre) et M. Jouanne (Laerte). Le ballet du Printemps, bien réglé par M. Théophile, a eu sa part des bravos de la soirée. Bref, grand succès sur toute la ligne, ce qui fait on ne peut mieux augurer des prochaines représentations de *Françoise de Rimini*, actuellement en répétition au Théâtre-des-Arts de Rouen.

— Les tournées d'inspection des concerts populaires de province ont commencé, pour la saison de 1882-1883, par ceux de Lille où le programme se composait de la symphonie en *ut* mineur de Beethoven, de la suite sur *Sylvia* de Delibes, d'un concerto de M. Georges Pfeiffer, et d'autres morceaux de piano exécutés aussi par Mme Roger Miclos. M. Armand Gouzien, commissaire du gouvernement, a complimenté M. Paul Martin des progrès accomplis par son orchestre depuis sa dernière inspection, et a eu le lendemain une entrevue avec M. le Maire de Lille, au sujet d'une demande de subvention municipale au profit de ses concerts populaires; le succès en est dû pour la plus grande partie à l'appui qu'ils ont trouvé dans le gouvernement et qu'ils ne peuvent manquer de trouver aussi dans la municipalité de cette ville. C'est par Angers que M. Armand Gouzien continuera sa tournée, il s'y rend aujourd'hui même et assistera au festival organisé en l'honneur de Litolff par l'Association artistique.

— Lundi dernier a eu lieu en la salle du Grand-Orient, rue Cadet, l'Assemblée extraordinaire de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique présidée par M. Laurent de Rillé. Après la lecture du rapport fait par M. Ducret sur la création des pensions de retraite, l'Assemblée a voté plusieurs résolutions. Il a été décidé successivement que les sociétaires âgés de soixante ans, faisant partie de la Société depuis vingt-cinq ans, auraient droit à une pension, à la condition toutefois, pour les auteurs et compositeurs, d'avoir touché un minimum de 1,000 francs de droits, et pour les éditeurs un minimum de 5,000 francs. (Pourquoi cette différence?) La caisse des pensions serait formée par la caisse actuelle de secours et par une retenue de 3 0/0 sur les sommes à percevoir par les sociétaires. A ces sommes viendraient se joindre les droits abandonnés, le montant des dons et legs, enfin le produit des fêtes et représentations données au bénéfice de la Société.

— La fondation municipale d'un Opéra-Populaire se trouvant toujours projetée il est intéressant de relever, dans un article sur la question du Théâtre-Lyrique, publié par M. Arthur Pougin dans la *Revue libérale*, la liste suivante des compositeurs connus qui, à sa connaissance, ont en carton des opéras plus ou moins terminés : MM. Victor Massé, *Cléopâtre;* Ernest Reyer, *Sigurd;* Massenet, *Méduse* et *Manon Lescaut;* Ernest Guiraud, *Le Feu;* Vaucorbeil, *Mahomet;* Salvayre, *Richard III;* Joncières, *le Chevalier Jean*, *le Roi Lear;* Litolff, *les Templiers;* Ch. Lefebvre, *Lucrèce*, *le Voile Blanc;* Edouard Lalo, *Fiesque*, *le Roi d'Ys;* Paladilhe, *Patrie!* et 3 actes d'opéra-comique ; Gastinel, *le Roi barde*, *la Kermesse*, *les Dames des Prés;* Bruneau, *Vercingétorix;* Wekerlin, *les Fées*, et nombre d'actes ; Louis Lacombe, *Winkelried*, *la Reine des Eaux;* Hector Salomon, *Bianca Capello*, *les Contes d'Hoffmann;* Eugène Diaz, *Benvenuto Cellini;* Danhauser, *Maures et Castillans;* B. Godard, *les Guelfes;* Canoby, *la Coupe et les lèvres*, *le Seigneur Pandolphe;* Ant. Choudens, *la Jeunesse de Don Juan;* Deffès, *le Marchand de Venise*, *Riquet à la Houppe;* César Franck, *le Valet de France;* Paul Puget, *le Signal*, *le Marocain;* Duprato, *Gazouillette;* Boïeldieu, *Alain Blanchard;* Boulanger, *Monsieur de Bellegarde;* de Boisdeffre, *les Lutins;* Th. Dubois, *Aben-Amet*, *G. Wasa;* Ad. Nibelle, *l'Age d'Or;* Serpette, *Roby;* Hignard, *l'Archet magique;* d'Osmond, *le Partisan;* Legouix, *la Tartane;* Ch. M. Widor, 3 actes d'opéra comique.

— On va placer à l'Opéra le buste de G. Duprez, qui méritait cet honneur à tous égards. Le buste du célèbre ténor a été taillé dans un beau bloc de marbre blanc par le sculpteur Lormier. Il est, dit-on, très réussi et très ressemblant.

— Le président du Congrès d'Arezzo, M. Guerrino Amelli, de Milan, vient de passer quelques jours à Paris. Il y a eu à cette occasion réunion intime chez l'un de nos plus savants théoriciens plainchantistes, M. l'abbé Jules Bonhomme. A cette réunion, assistait le vénérable abbé Raillard, surnommé *le Champollion des neumes*, M. A. Dessus, un érudit dilettante, et M. Gigout, l'habile organiste de Saint-Augustin, gendre du regretté Niedermeyer; c'est dire que la cause du chant antique a trouvé ce soir-là des défenseurs non moins chauds que compétents.

— Il y a eu mardi dernier une fort belle audition musicale à Compiègne, à l'occasion de l'inauguration de l'orgue de l'église Saint-Antoine, reconstruit par le facteur belge Adrien van Bever. M. Eugène Gigout a fait valoir l'instrument, en compagnie de M. Lemmens, organiste de l'église royale de Laeken, et de quelques artistes de la ville. M. Lamarche, l'excellent ténor de nos concerts symphoniques, et M. Mariotti, violoncelliste, se sont également fait entendre à cette séance qui avait attiré un auditoire nombreux et l'élite de la société des environs de Compiègne.

— Demain lundi, jour de Noël, la messe de Mme de Grandval sera exécutée dans la cathédrale du Mans, avec soli, chœurs et grand orchestre.

— La fête patronale de Saint-Nicolas a été célébrée très luxueusement ces jours-ci, à Saint-Nicolas du Chardonnet, par la superbe messe solennelle de L. Niedermeyer, exécutée à Saint-Eustache pour la Sainte-Cécile. Les voix d'enfants ont particulièrement bien réussi. L'impression des auditeurs a été saisissante dans nombre de pages de cette œuvre admirable. Pour Noël, M. Ch. Magner fera entendre une messe en *sol* mineur de A. Planchet, maître de chapelle à Versailles, et le jour de l'Epiphanie une messe en *mi* bémol de Th. Dubois, organiste de La Madeleine.

— Le jeune et déjà célèbre virtuose-violoniste, Paul Viardot, vient de quitter Paris, pour une tournée artistique, qu'il entreprend à travers l'Allemagne et la Russie.

— Le Conseil municipal de Saint-Raphaël vient de donner à l'une des rues de la ville le nom de Charles Gounod. C'est à Saint-Raphaël, dans une simple chambre d'hôtel, que Gounod écrivit la partition de *Roméo et Juliette*. On y conserve encore le piano, sur lequel le maître préludait, avant de s'asseoir devant son papier réglé.

— L'Académie des Muses Santones vient de décerner ses prix de poésie pour 1882. Quatre cent quatre-vingt-neuf poètes ont pris part au concours. C'est M. Jules d'Auriac, sous-préfet dans les Côtes-du-Nord, qui a remporté le premier prix. Son manuscrit, *Poèmes d'autrefois*, va être imprimé aux frais de l'Académie, édition de luxe. « Cet ouvrage dit le rapport, constitue une épopée de la plus large envergure; c'est l'âme de la Gaule épanouissant son poème à travers les siècles, c'est le génie de la France chantant sa destinée, c'est la voix de l'immortelle Patrie. Le vers est bien construit, large et varié, juste de ton, accommodé aux effets voulus, et se soutient sans défaillance pendant tout le cours de l'œuvre ». Indépendamment de ce premier prix, l'Académie des Muses Santones a décerné vingt médailles grand module, dont deux de vermeil et dix-huit d'argent. Le programme du prochain concours vient d'être publié. Il suffit, pour le recevoir, d'en faire la demande à M. Victor Billaud, à Royan (Charente-Inférieure). Le concours est ouvert à tous les poètes.

— Un jeune musicien, qui suit encore les cours du Conservatoire, où il a remporté cette année le premier prix d'harmonie dans la classe de M. Th. Dubois, vient de s'essayer dans la carrière de compositeur par un ballet représenté aux Folies-Bergère : *Les Sources du Nil*. Il y a là des qualités de jeunesse et de verve qui méritaient d'être signalées, et des promesses sérieuses pour l'avenir. Ganne est le nom du maestro en herbe.

— Décentralisation. Lundi dernier M. Paul Burani a lu aux artistes du théâtre de Reims le livret de *la Mille et deuxième Nuit*, opéra bouffe de MM. Lesclide et Burani, musique de M. Poujade. La musique est entièrement sue. La pièce doit passer prochainement; la presse parisienne sera de cette fête départementale.

— Le premier Bal masqué par lequel le Palace-Théâtre a inauguré sa saison d'hiver a été très brillant. Ces fêtes de nuit continueront chaque samedi.

CONCERTS ET SOIRÉES

Dimanche dernier, au Châtelet, reprise de *la Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz, si remarquablement interprétée aux concerts Colonne. Cette œuvre a le don de passionner le public. Une foule nombreuse se pressait dans la salle. M. Lauwers a été, comme toujours, très applaudi dans le rôle de Méphistophélès, Mlle Caroline Brun s'est fait remarquer dans la chanson du *Roi de Thulé*, qu'elle a dite à ravir et dans le duo où elle a montré de grandes qualités vocales scéniques. Orchestre et chœurs ont été à la hauteur de l'œuvre. En écoutant cette partition si originale, l'une des meilleures de Berlioz, nous nous demandions si elle ne serait pas puissamment aidée par le prestige de la mise en scène. Parfois, en Allemagne, on donne certains oratorios avec une mise en scène appropriée qui aide grandement à l'effet. Il y aurait de grandes difficultés à surmonter pour *la Damnation de Faust*, mais ce serait une expérience à tenter. H. B.

— Au Cirque-d'Hiver, dimanche dernier, le concert commençait par la symphonie de Mozart, *Jupiter*, que l'orchestre de M. Pasdeloup a exécuté d'une façon très-satisfaisante. Venait ensuite un *concerto* pour violon de M. Max Bruch, dont les moindres beautés ont été mises en relief par le talent remarquable d'un tout jeune violoniste, M. Dangremont. Il est impossible d'accuser le rythme avec plus de verve et en même temps plus de légèreté ; sous un archet souple et nerveux, les traits piqués étincellent avec un brio surprenant et les passages liés sont caressés avec une grâce et une facilité charmantes ; aussi M. Dangremont a-t-il été rappelé trois fois par les applaudissements unanimes les plus enthousiastes. La *suite d'orchestre* de Mlle Chaminade témoigne d'une imagination originale et d'une très grande habileté technique : la Marche et le Choral sont de très belles pages d'instrumentation ; *l'intermezzo* se distingue surtout par l'extrême élégance des contours mélodiques, et le *scherzo*, pimpant et rythmé, séduit autant par le *trouvé* des motifs que par l'agencement et la variété des timbres. Ensuite nous avons pu apprécier de nouveau le talent de Mme Biro de Marion (dont nous avons parlé tout récemment), mais cette fois dans un arietta de Jomelli : *la Calandrina*, variée par Mme Pauline Viardot, et qui a valu à sa remarquable interprète une ovation bien méritée. L'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* terminait le concert.

GASTON DUBREUILH.

— Mardi soir a eu lieu à la salle Érard la première séance de piano donnée par Mme Sophie Menter qui, durant tout le concert, a su tenir en éveil l'admiration enthousiaste de l'auditoire. Non seulement Mme Sophie Menter possède au plus haut degré la qualité de donner du relief à la mélodie, mais sous son doigté féerique les traits les plus compliqués s'enchevêtrent avec une étonnante facilité et un brio tout orchestral. Mme Sophie Menter nous a donc fait apprécier un talent hors ligne dans l'interprétation, également remarquable, de nombreux morceaux choisis parmi les chefs-d'œuvre des maîtres du piano. D'abord le *Carnaval* de Schumann, une gigue de Bach, deux mélodies de Schubert (Liszt), puis *la Fileuse* de Mendelssohn, unanimement bissée et qui avait obtenu le même succès au concert Pasdeloup, plusieurs morceaux de Chopin et *l'Invitation à la valse* avec arabesques de Tausig, qui, jouée avec tant de perfection, devient peut-être aussi entraînante qu'avec l'orchestration de Berlioz. G. D.

— Lundi dernier brillante matinée chez M. Lebouc, qui avait le concours de Mlle Tayau, l'excellente violoniste, aussi bonne musicienne que virtuose, de Mme Terrier-Viccini qui a remporté un grand succès en chantant *le Jardin*, de Reber et *le Rêve*, de Rubinstein. Mlle Halmagrand, jeune pianiste, dont la réputation se consolide, après s'être fait entendre dans le quintette de Schumann et la sonate en *la*, de Beethoven, avec M. Lebouc, a joué seule un caprice de Mendelssohn dans la perfection.

— Lundi soir, la Société d'auditions et d'émulation musicale et dramatique, fondée par M. Pichoz, donnait un charmant concert à la salle Kriegelstein. Malheureusement l'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas de mentionner tous les artistes et amateurs de talent qui s'y sont fait applaudir. Parmi les principaux morceaux d'un programme extrêmement chargé, nous citerons le *trio* pour cor, violon et piano, de M. Malézieux; un *concerto* de Herz et un *ent'racte* de Massenet, fort bien exécutés par une toute jeune pianiste, Mlle Blum, à laquelle nous adressons tous nos compliments; puis, vers la fin du concert, une très jolie composition inédite de Mme Deveria: *Chanson Alsacienne*, et l'air d'*Actéon*, d'Auber, qui ont valu à leurs charmantes interprètes des applaudissements prolongés. M. Brémont, de la Société des concerts, qui possède sur le cor un talent remarquable, prêtait aussi son concours à cette ravissante séance.

Enfin une belle part du succès revient encore à Mme Vandoren, dans l'air de *la Reine de Saba*, à Mlle Gabrielle Giron, dans une aimable mélodie de M. Pichoz, et un air de *Robert*; ainsi qu'à Mme de Rosenfeld qu a dit avec beaucoup d'expression une poésie de Victor Hugo; à M. Nobels, violoniste de talent, et aux compositions originales pour piano de M. Pujol.

Le piano d'accompagnement était tenu avec habileté et une grande précision de rythme, par M. Adrien Rey. Enfin la soirée se terminait par un petit acte plein d'esprit: *la Date fatale*, de Quatrelle, qui a été rendu avec beaucoup de naturel et d'entrain par Mlle Amélie Durier, élève de Mme Fargueil, et M. Etienne. Le 15 janvier prochain, 11e audition. G. D.

— Vendredi dernier le pianiste-compositeur Pujol a donné, salle Erard, un concert des plus attrayants, avec le concours de MM. Lebouc, Brun et Pellicer pour la partie instrumentale, de Mlle Marthe Ruelle et M. Escalaïs pour la partie vocale. M. Pujol se faisait entendre dans plusieurs morceaux de sa composition, qui se distinguent autant par l'originalité de l'idée que par la correction de la forme; puis, dans *la Fantaisie polonaise*, de Raff, deux morceaux de Chopin, et enfin la deuxième *Rapsodie hongroise* de Listz. Le jeu de M. Pujol est net, ferme et vigoureux et la sûreté d'attaque qui subsiste même dans les pianissimo (comme cela devrait toujours être) satisfait pleinement le sentiment rythmique. M. Lebouc, violoncelliste de talent, a fait le plus grand plaisir dans deux airs irlandais de sa composition.

De même M. Brun, dans une cavatine de Raff et une mazurka de Wieniawski, pour violon, a mérité de nombreux applaudissements. Passons maintenant à la partie vocale :

D'abord *l'Hirondelle* et *la Plainte arabe*, mélodies de M. Pujol, ont été très joliment chantées par Mlle Marthe Ruelle, avec beaucoup de goût et de justesse, ainsi qu'une composition de M. Pujet, *l'Étranger*, dont l'allure expressive et passionnée nous a plu tout particulièrement. Enfin, nous avons eu dernièrement l'occasion de parler de M. Escalaïs au sujet de *Sardanapale* et nous n'avons qu'à constater de nouveau son talent remarquable et sa belle voix de ténor. Tous nos compliments à M. Pellicer qui tenait le piano d'accompagnement en virtuose et en musicien.

G. DUBREUILH.

— On lit dans *le Courrier de Lyon* :

« Les concerts de la Sainte-Cécile ont débuté dimanche par une très intéressante séance. Une nouvelle œuvre de Mme de Grandval dont les chœurs de la Sainte-Cécile ont déjà interprété *la Fille de Jaïre*, était inscrite au programme auprès de la grande ode symphonique, *la Mer*, de M. Victorin Joncières. Les deux auteurs étaient là, apportant à cette belle réunion l'attraction de leur présence. M. Joncières avait voulu conduire lui-même son œuvre et M. Reuschell lui avait cédé le pupitre du chef d'orchestre. Comme à Paris, dans les concerts Pasdeloup et au Conservatoire, *la Mer* a obtenu un réel succès; les deux premières parties, surtout *le Calme* et *la Contemplation*, ont produit une profonde impression. *La Tempête*, dans laquelle le compositeur développe de larges et puissantes sonorités, a une réelle valeur et prend un bon rang au milieu de la multitude de tempêtes qu'ont soulevées les musiciens tentés par ces grandes voix de l'Océan, dont la musique seule peut donner une idée affaiblie. Les chœurs, par leur ensemble et leur fermeté, prouvent que les amateurs bien conduits, habilement dirigés par la main d'un maître, savent se plier à la mesure rigoureuse et observer les nuances comme des artistes de profession. M. Joncières donnait aussi à la Sainte-Cécile un air de bravoure, composé pour ce premier concert, et M. Auguez, de l'Opéra, en a tiré fort bon parti. *La Sainte Agnès* de Mme de Grandval a valu à son auteur de vifs applaudissements; c'est double plaisir pour le compositeur de venir entendre à la fois son ouvrage et les bravos qui en étouffent les derniers échos. Mlle Pouget et M. Auguez doivent prendre leur large part dans ces marques de satisfaction; le duo de Fulvius et d'Agnès méritait d'être applaudi. La belle voix de basse de M. Auguez faisait beaucoup d'effet dans les récitatifs dits d'une façon large, pleine de l'autorité d'un chanteur sûr de lui. »

— Au sujet du centième concert du Cercle artistique Phocéen, nous lisons dans le journal de Marseille : « Mlle Jenny Howe, de l'Opéra, la créatrice de *Gallia*, a étonné et ravi son auditoire par l'éclat et la sûreté d'un organe du plus pur métal, merveilleusement approprié à l'imposante

beauté de la chanteuse. Les airs de *Freischütz*, de *Dimitri* et de *Françoise de Rimini*, — ces deux derniers des primeurs pour nous, — ont valu à la cantatrice applaudissements et bouquets. De nouveaux succès attendent Mlle Jenny Howe à Paris, où elle va créer, le mois prochain, le rôle de Judith — une belle Judith — dans l'opéra de Mme Thys. »

— Le Cercle philharmonique de Bordeaux vient aussi de donner son premier concert de la saison 1882-83. Il avait fait appel à notre grand pianiste Théodore Ritter et à Mlle Rolandt, la cantatrice styrienne, récemment engagée par M. Carvalho en vue, notamment, de la Reine de la nuit de *la Flûte enchantée* et de Catherine de *l'Étoile du Nord*. Ainsi qu'aux concerts Pasdeloup, Mlle Rolandt a été bissée par acclamation à Bordeaux dans l'air de la Reine de la nuit. Tous les journaux de la grande cité bordelaise proclament son succès. Ils signalent aussi à l'envi le triomphe de Ritter et comme virtuose et comme compositeur. Il a fait exécuter par l'orchestre une marche funèbre et sa *Zamacueca* si populaire dans le monde des pianistes. La fantaisie de Beethoven pour piano, orchestre et chœur, a été pour Ritter le sujet d'une ovation bien méritée. Autre ovation pour la Rapsodie de Liszt. On a aussi beaucoup goûté; dans les morceaux de la composition de Théodore Ritter, son menuet symphonique « des Présentations » : c'est de la bonne et charmante musique.

— Avignon a sa « Chambre musicale », où l'on entend de la musique de choix et des artistes d'élite. L'âme de ces séances est un pianiste fort distingué, M. Louis Bonnet. Dimanche, il a rendu, avec le soin des traditions et le brio voulus, le *Concerto en ut mineur* de Beethoven, une œuvre touffue et limpide à la fois du maître. M. Bonnet y a intercalé un point d'orgue très développé qui lui fait autant d'honneur pour l'invention que pour l'exécution. Avec une charmante pianiste, Mme Marie Pop, M. Bonnet a dit — à quatre mains — le ravissant scherzo de *l'Arlésienne* de Bizet. Plaisir de délicats. Nous avons retrouvé en M. Dumont l'éminent violoniste; le *Quatuor* de Reber et un *Air varié* de Bériot ont fait valoir sa belle sonorité, son mécanisme et son style. Enfin Mlle Fougère a chanté avec une incontestable virtuosité *l'Éclat de rire* d'Auber et les *Variations* de Rode. Je ferai une réserve sur le choix de ces deux morceaux trop pareils : la virtuosité est aujourd'hui moins un but qu'un moyen, et dans une exécution, c'est le compositeur qui doit briller au premier rang.

Ch. M. D.

— La Société philharmonique de Hyères-les-Palmiers vient d'inaugurer sa saison de 1882-83 avec une belle matinée musicale. Grand succès pour le violoncelliste César Casella et pour le jeune violoniste M. Georges Corbett, l'élève si remarquable de Hugo Heermann, qui a joué avec grand talent les *Danses espagnoles*, de Pablo de Sarasate. On a remarqué aussi le jeu net et vigoureux de Mlle Favre, professeur de piano au Conservatoire de Marseille, ainsi que la voix d'une jeune chanteuse, élève du baryton Stockhausen, à qui elle fait honneur. Le programme renfermait des œuvres classiques et modernes. Parmi les nouveautés, citons la *Chanson napolitaine* de M. Casella, morceau de violoncelle à grand effet. OLBIA.

— Depuis quelque temps on constate qu'en France de grands efforts sont faits dans le but de vulgariser les chefs-d'œuvre de musique ancienne et moderne. Déjà les villes de Lille, Angers, Nantes possèdent des Sociétés fondées dans cet esprit. A Boulogne-sur-Mer, on a inauguré, dimanche dernier, une œuvre du même genre. L'orchestre, composé d'artistes et d'amateurs prêtant tous leur concours d'une façon gracieuse, a exécuté divers morceaux classiques. Il a aussi très bien accompagné le violoncelliste Adolphe Fischer, qui a obtenu un grand et légitime succès. Le public a fait un accueil très chaleureux à la Société nouvelle. La Société des Concerts populaires de Boulogne-sur-Mer est soutenue par des membres honoraires. Une partie de la salle est mise gratuitement à la disposition du public et c'est donc dans toute l'acception du mot que l'on peut dire que c'est une œuvre populaire. L'Etat donne avec raison des encouragements, sous forme de subventions, aux associations de ce genre. Nous espérons que bientôt la Société de Boulogne aura sa part de ces encouragements et pourra ainsi promptement se développer.

— Samedi dernier, au Conservatoire de Lille, très beau concert de musique classique. Grand succès pour la jeune pianiste Louise Steiger, qui a trouvé moyen de se faire chaleureusement applaudir à côté d'artistes tels que MM. Schillio et Jacobs.

— Charmant concert à Lisieux, avec le concours de Mlles Fechter et Lointier, de MM. Montaudon, Grisy, Frémeaux, Galipeaux et Lointier. Succès tout particulier pour Mlle Fechter, très en voix et qu'on a fort applaudie.

— Mme Masson s'est fait entendre au concert donné par la Société philharmonique de Saint-Ouen, où elle s'est fait bisser l'air des *Saisons* et rappelée très chaudement après *le Sancta Maria* de Faure. Voilà une cantatrice d'un charmant talent, appelée à rendre de grands services à nos sociétés philharmoniques. — MM. Lefort et Franck complétaient le programme.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 24 décembre :

Au *Conservatoire* : 1° Symphonie en *la* majeur de Mendelssohn; 2° Chœur des Chasseurs et des Vendangeurs des *Saisons* de Haydn; 3° Concerto pour orchestre de Haydn; 4° Chœurs d'*Obéron* de Weber; 5° Ouverture de *Léonore* de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : quatrième et dernière audition de *Sardanapale*, symphonie lyrique en trois parties, poème de M. Pierre Berton d'après lord Byron, musique de M. Alphonse Duvernoy, interprétée par Faure, Mme Brunet-Lafleur et M. Escalaïs. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Cirque d'hiver* : 1° *Faust*, symphonie de Liszt (première audition); 2° Concerto pour piano de Schumann, interprété par Mme Sophie Menter; 3° La *Surprise*, symphonie de Haydn; 4° Les *Patineurs* de Meyerbeer, danse arrangée par Liszt, et interprétée par Mme Menter; 5° Septuor de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au *Châtelet* : Trente-quatrième audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, chantée par Mlle Caroline Brun, MM. Frantz Villaret, Lauwers et Fournets. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— On assure que la cantate de M. André Messager, *Prométhée*, qui n'a obtenu qu'une mention au dernier concours de la ville de Paris, sera exécutée dans le courant du mois prochain au concert Colonne. Faure chanterait Prométhée.

— Mercredi 27 décembre, salle Erard, deuxième séance donnée par la virtuose Sophie Menter, pianiste de la cour d'Autriche. Le programme comprend des œuvres de Beethoven, Rameau, Mendelssohn, Schubert, Chopin, Meyerbeer, Rubinstein et Liszt.

— Au nombre des séances de musique de chambre qui se préparent pour cet hiver, nous signalerons comme des plus intéressantes celles de MM. Nadaud et Papin, consacrées à l'audition d'œuvres de compositeurs français. Ces deux jeunes brillants prix de notre Conservatoire ont commencé modestement leurs séances l'année dernière dans le salon de M. Flaxland. Enhardis par le succès et la sympathie des compositeurs, MM. Nadaud et Papin annoncent quatre soirées qui auront lieu à la salle Pleyel. La première est fixée au jeudi 28 courant, avec le concours de Mme Berthe Marx et MM. Nægelin, Priori, Girod et Gérard Florus.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

— *Le Nouveau-Né*, fondé par M. Oscar Comettant, avec la collaboration de savants médecins et d'illustres écrivains, dans le but de combattre l'effroyable mortalité des enfants du premier âge et de fortifier dans tous les cœurs le saint amour de l'enfance, entrera le mois prochain dans la troisième année de son existence. Nous ne saurions trop vivement recommander aux familles cette utile et remarquable publication, indispensable à toutes les mères. Voici le sommaire du *Nouveau-Né* de ce mois qui termine la série de cette année :

Notre programme pour l'année 1883. — Les enfants et les vieux garçons : le parrain. François Coppée. — Mes souhaits de bonne année. Oscar Comettant. — Développement physique de l'enfant (11e article). Dr R. Blache. — Ce qu'on nous fait boire et manger. O. C. — Nouvelle année. Léon Duvanchel. — Hygiène physique et morale de l'enfance (10e article) : le Jour de l'an de Bébé. Dr Félix Brémond. — Apophtegmes de Jean-Jacques Rousseau. — Renseignements utiles.

Abonnement : Un an, Paris, 5 francs; départements, 5 francs 50. Administration, 13, rue du Faubourg-Montmartre, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2704 — 49e ANNÉE. — N° 5. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 31 Décembre 1882.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

L'ENTR'ACTE-BALLET DU JOSEPH

de MÉHUL, transcrit pour piano par A. BAZILLE. — Suivra immédiatement: l'*Entr'acte-Rêverie* de *Ninetta*, l'opéra comique de M. RAOUL PUGNO.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT la mélodie: *Adieu songe*, chantée par Mlle JEANNE GRANIER, au 3e acte de *Ninetta*, opéra comique représenté à la Renaissance, musique de RAOUL PUGNO, paroles de MM. HENNEQUIN et BISSON. — Suivra immédiatement la romance de Karl: *Fraîche comme l'aurore*, chantée par M. GIRAUD, au 2e acte du même opéra.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

ANNÉE 1883

Dans l'impossibilité de répondre à l'obligeant envoi de toutes les cartes de nouvelle année qui nous parviennent au MÉNESTREL, *de France et de l'Étranger, nous venons prier nos lecteurs, amis et correspondants, de vouloir bien considérer cet avis comme la carte du Directeur et des Collaborateurs semainiers du* MÉNESTREL.

ÉTUDES DE BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

CONSTANTIN HUYGENS

Deux des membres les plus érudits de la Société pour l'Histoire musicale des Pays-Bas, MM. les docteurs W.-J.-A. Jonckbloet et J.-P.-N. Land, ont eu l'heureuse idée de rassembler toutes les lettres de Constantin Huygens qui ont trait à la musique et de nous donner sur ce luthiste-compositeur des renseignements entièrement inédits. Le magnifique volume qu'ils ont écrit à la louange de leur illustre compatriote abonde en aperçus curieux, en documents nouveaux, en reproductions du plus vif intérêt; nous y renvoyons les musiciens qui désirent étudier à fond l'histoire de l'art musical au XVIIe siècle, et nous nous bornerons à résumer brièvement ici ce qui nous paraît le plus essentiel à connaître dans la vie, les compositions et la correspondance du fils du secrétaire de Guillaume le Taciturne.

Constantin Huygens, né à La Haye, le 4 septembre 1596, eut pour parrain le prince Justin de Nassau et reçut dès le plus jeune âge une éducation forte et variée. Tout enfant il apprit à chanter sur les genoux de sa mère, et il n'avait pas dix ans qu'il savait déjà jouer du violon et du luth. Outre ces instruments, il voulut se familiariser avec l'épinette et avec l'orgue, et, devenu habile luthiste, il arriva sans beaucoup de peine à manier dextrement le théorbe et la guitare. Doué d'une grande facilité de travail, il put mener de front l'étude des langues anciennes et la pratique des langues modernes, s'initier de bonne heure aux sciences exactes et surtout aux mathématiques, cultiver les arts du dessin et s'adonner à tous les exercices physiques qui font

partie de l'éducation d'un gentilhomme. Destiné à la carrière diplomatique, il sortit de l'université de Leyde avide de s'instruire et de voyager : nommé bientôt secrétaire d'ambassade, il eut l'occasion de visiter successivement l'Angleterre, la France, l'Allemagne et l'Italie. Dès 1625, le stathouder Frédéric Henri le choisit pour son secrétaire et ne tarda pas à le nommer membre de son conseil. Constantin Huygens occupa ce poste considérable jusqu'à la fin de sa carrière, c'est-à-dire pendant plus de soixante ans, étant mort dans sa ville natale le 28 mars 1687, âgé de quatre-vingt-dix ans et six mois.

Tout absorbé qu'il était par les affaires de l'Etat, cet homme extraordinaire trouva le temps de présider à l'éducation de sa nombreuse famille et de s'intéresser aux travaux de son second fils, le savant géomètre et astronome Chrétien Huygens, de cultiver avec beaucoup de succès la poésie hollandaise et la poésie latine, d'entretenir une correspondance active avec un certain nombre de musiciens distingués, enfin de se livrer à la composition musicale.

En 1625 il publia sous ce titre : *Otia*, un recueil de poésies latines, françaises et flamandes ; les pièces latines de ce volume se retrouvent dans *Momenta desultoria* qu'édita Barlaeus en 1644. Ce nouveau recueil obtint assez de succès pour qu'il en parût en 1655 une édition augmentée et comprenant quatorze livres. Pour nous ce sont là de simples jeux littéraires, et nous n'y attachons pas grande importance. Le poète hollandais, paraît-il, vaut infiniment mieux que le poète latin, et nous n'en sommes pas surpris. L'un, comme l'autre, a chanté son goût passionné et tout à fait précoce pour la musique, et c'est en cela particulièrement qu'il nous intéresse. Cet amour de l'art musical éclate dans maintes pages des *Korenbloemen* (les Bluets) et dans sa correspondance, si peu connue jusqu'à ce jour. Il le conduisit à publier, en 1641, un Traité sur l'usage à faire de l'orgue dans les églises protestantes. Il tenait en haute estime ce noble instrument, voulait qu'on ne s'en servît que d'une façon religieuse et s'opposait à ce qu'on exécutât des morceaux brillants et bruyants au moment où les fidèles sortent du temple.

En 1647 il fit paraître à Paris, chez Robert Ballard, sa *Pathodia sacra et profana*. Ce recueil de chants à une seule voix, avec basse non chiffrée, contient vingt psaumes sur des paroles latines, douze airs italiens et sept airs français. Ce livre est devenu d'une insigne rareté et Fétis ne l'a point connu. Il faut donc savoir un gré infini à MM. Jonckbloet et Land de l'avoir inséré à la suite de la correspondance de Constantin Huygens. Pour rendre la lecture de la *Pathodia* plus facile, M. Land a pris la peine de la transcrire en notation moderne et en clef de *sol* usuelle ; mais il a donné des indications qui permettront aux musiciens érudits de se rendre exactement compte de la publication originale.

Ce fut à Thomas Gobert, maître de musique de la Chambre du roi sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, que s'adressa Constantin Huygens pour l'impression de son recueil. En sa qualité de Français, il était d'un caractère obligeant, et, dans sa correspondance, le musicien hollandais l'appelle toujours « le bon Gobert ». Comme il arrive d'ordinaire, cet amateur passionné se montrait friand de nouveautés, et la plupart des lettres qu'il écrit ont pour but de demander les pièces de luth, de clavecin, de basse de viole et autres qui viennent de paraître ou qui restent encore inédites. Pendant son séjour en France, il s'était lié avec le P. Marin Mersenne, et, par ce savant minime, il avait connu plusieurs des meilleurs maîtres de l'école française, entre autres Gobert, Henri Dumont et La Barre. Ce La Barre qualifié par Fétis du titre d'abbé, nous ne savons trop pourquoi, est le musicien que Mersenne appelle « Epinette et Organiste du roi et de la reine ».

Il était père de famille et fit des musiciens de ses deux fils et de sa fille. Constantin Huygens cite avec éloges ces deux jeunes gens, dont l'un est sans doute le père du célèbre flûtiste Michel de La Barre ; il vante surtout le cadet qui excellait, nous dit-il, comme joueur de luth et de théorbe. Il nomme Anna de La Barre « une belle fille de Paris, une chanteuse fort agréable. » D'après une lettre qu'elle lui écrivit pour le remercier d'avoir bien voulu lui offrir l'hospitalité à La Haye, lorsqu'elle fut invitée par la reine de Suède à se rendre à Stockholm, nous sommes porté à croire que cette cantatrice de talent était l'élève de Lambert, car elle parle de ce maître comme d'un oracle. Il est certain que ce chanteur faisait autorité au temps de la jeunesse de Louis XIV, et l'on sait que Lully lui-même écoutait les avis de ce musicien en faveur, dont il épousa la fille.

En sa qualité de luthiste, Constantin Huygens ne pouvait manquer d'entretenir commerce de lettres avec Jean Gaultier, qui était originaire de Marseille, et qu'on avait surnommé le Vieux, pour le distinguer de son cousin germain Denis Gaultier, — si nous nous en rapportons à Titon du Tillet. Les lettres de J. Gaultier au seigneur de Zuilichem, au conseiller du Stathouder, renferment des renseignements curieux sur le prix des luths et sur les luthiers qu'on prisait le plus au milieu du XVIIe siècle. Il possédait un instrument de Laux (Lucas) Maler, acheté en Angleterre par Jean Ballard et payé soixante pistoles par ce musicien.

Après la mort de Ballard, les héritiers de ce virtuose vendirent son luth cent livres sterling, et le roi en fit présent à Gaultier qui s'écria douloureusement : « C'est la seule chose que j'aie de Sa Majesté après trente années de services. » — Les deux autres facteurs de luths de Bologne qu'on estimait le plus après Laux Maler étaient Hans Frey et Sigismond Maler, toujours au dire de Jean Gaultier. Cependant, d'après de La Barre, certains artistes du milieu du XVIIe siècle s'adressaient volontiers à des luthiers parisiens, et ce musicien distingué cite comme maîtres faiseurs de luths Desmoulins et Lesselier. Il a même soin de donner l'adresse de ce Lesselier, qui demeurait rue Saint-Martin, près de l'église Saint-Médéric. Il parle aussi d'un M. de la Noue, homme de qualité, amateur de curiosités, collectionneur passionné et qui possédait trente ou quarante luths de grande valeur. Et il ajoute : « C'est un homme qui troque, qui achète, qui revend pour son plaisir, et qui n'épargne rien en ce passe-temps-là. » D'où l'on peut conclure qu'il y a deux cents ans déjà, beaucoup de grands seigneurs qui se posaient en connaisseurs et en curieux d'objets d'art, n'étaient que des marchands déguisés.

Constantin Huygens n'hésitait donc jamais à recourir à la complaisance des musiciens qu'il connaissait pour acheter des instruments ou se procurer des compositions nouvelles ; mais il aimait à s'employer pour les artistes qu'il tenait en haute estime. Aussi mit-il beaucoup d'empressement à écrire au baron de Suerin, diplomate accrédité auprès de l'Électeur de Brandebourg, en faveur de Champion de Chambonnières, lorsque, sur la fin de sa carrière, ce célèbre claveciniste éprouva de tels déboires qu'il était prêt à quitter Paris pour passer à l'étranger. Nous allons transcrire ici une partie de cette lettre, parce que ni Le Gallois, ni Titon du Tillet, ni aucun biographe n'a mentionné le fait qu'elle renferme. Voici ce fragment dont nous respectons le texte, mais dont nous modernisons l'orthographe :

A Paris, ce dernier d'août 1662.

« ... Si vous avez la bonté de souffrir que par cette occasion je puisse vous entretenir d'un mot de la musique, notre commune maîtresse, je vous avertirai, monsieur, que le très illustre sieur de Chambonnières, qu'homme du monde n'égale sur le clavecin, soit que vous considériez la composition ou le beau toucher, se trouve ici si dégoûté de se voir privé, par le bas et mauvais ménage qui règne en cette cour, d'une pension d'environ mille écus par an, qu'il y aurait moyen d'en chevir (de disposer de lui), — s'il trouvait un prince digne amateur de sa science et capable de le faire vivre avec un peu d'honneur, comme il a toujours fait ici. Je sais, monsieur, comme cet instrument (le clavecin) est de votre inclination, et c'est ce qui m'a fait songer à part moi que vous seriez

porté peut-être à vous saisir en votre belle cour d'un homme si extraordinaire, et qui vous pourrait donner tant de satisfaction au sortir de vos grandes occupations. Je vous supplie de prendre en bonne part l'ouverture que je m'avance à vous en faire.... »

Par cette citation et par nos quelques remarques au sujet des lettres de J. Gaultier et de La Barre, on peut juger de la quantité de faits ignorés, de noms inconnus jusqu'à présent et de précieux renseignements que renferme le beau livre publié par MM. Jonckbloet et Land. Il est imprimé sur papier de Hollande, nécessairement, et sort des presses de E.-J. Brill, de Leyde. Les auteurs, qui sont des polyglottes fort experts, ont jugé inutile de traduire les textes latins, grecs, hollandais, anglais, italiens, etc., et ce luxe d'érudition gênera certainement plus d'un lecteur français. Nous espérons néanmoins que bientôt l'on trouvera ce travail, remarquable à tant d'égards, dans nos bibliothèques publiques tout au moins, et nous ne doutons pas qu'il n'intéresse vivement les musiciens instruits, les archéologues et les linguistes. Nous nous proposons de le relire souvent, pour y apprendre encore beaucoup de choses inédites, et pour répéter avec le fabuliste, en manière de conclusion : On ne peut que gagner en bonne Compagnie.

Gustave Chouquet.

SEMAINE THÉATRALE

REPRISE D'HAMLET

Tant qu'il existera de par le monde des barytons et des sopranos sachant chanter, disait un jour Faure, ils tiendront à honneur de se faire entendre dans *Hamlet*. Et c'est en effet ce qui arrive non-seulement en France, mais partout à l'étranger. Ainsi, pendant que Paris nous donne une nouvelle reprise d'*Hamlet*, les échos de Madrid et de Pétersbourg nous apportent le bruit des bravos enthousiastes qui viennent d'accueillir la nouvelle Ophélie : Marcella Sembrich. A Pétersbourg, deux barytons, Cotogni et Devoyod, se disputent le rôle du prince de Danemark; à Madrid c'est Lhérie, le victorieux Hamlet de Barcelone, qui l'enlève aux barytons du Théâtre-Royal. Partout à l'étranger, ce grand ouvrage français est acclamé. Dans nos départements, le même fait se produit sur toute la ligne. La semaine dernière encore, l'*Hamlet* d'Ambroise Thomas triomphait à Rouen sur la nouvelle scène du Théâtre des Arts. Le baryton Manoury et Mlle Marie Vachot y remportaient leur plus grand succès de la saison.

Et pourtant quel ouvrage fut plus discuté dans l'origine? L'admirable troisième acte, si applaudi à notre Grand-Opéra lundi dernier, ne prit la première place dans la partition, qu'après un certain nombre de représentations, et cela malgré des interprètes tels que Faure, Christine Nilsson et Mme Gueymard! C'est là le sort des grandes œuvres.

Aujourd'hui ce troisième acte est le point culminant de l'ouvrage, et lundi dernier Lassalle et Mlle Richard y ont été littéralement acclamés: jamais ils ne s'y étaient montrés aussi dramatiques, aussi convaincus. La nouvelle Ophélie que M. Vaucorbeil montrait au public de l'Opéra pour la première fois, Mlle Nordica, a partagé le succès de ses partenaires en quelques parties du beau trio du troisième acte. Au quatrième elle s'est affirmée véritable Ophélie, bien qu'elle ait encore des études à faire pour se tenir à la hauteur d'un aussi grand rôle. Mais Mlle Nordica a montré dans Ophélie une voix plus remarquable et plus étendue qu'on ne supposait. Nul doute qu'aux représentations suivantes, elle n'arrive à conquérir tout à fait son public; c'est surtout sur l'air du deuxième acte qu'elle doit diriger ses études.

Mlle Richard, en voyant doubler ses appointements, se fait vraiment un devoir de justifier ce haut traitement. Sa voix semble encore plus belle et son accent devient si pathétique qu'il émeut toute l'assistance. Dans son grand duo avec Hamlet, elle s'est montrée admirable.

Quant à Lassalle, il vient de nous donner un nouvel Hamlet, ne ressemblant même pas à celui qu'il interprétait l'hiver dernier. Cette fois, c'est par l'énergie, par le rythme, par l'accentuation que sa superbe voix a électrisé le public. La soirée de lundi comptera parmi ses meilleures à l'Opéra.

Comme d'habitude, Mlle Subra a eu son grand succès dans le ballet du Printemps, que l'orchestre de M. Altès a très finement interprété. Les chœurs de M. Jules Cohen ont aussi fort bien marché. Bref, très bonne interprétation à laquelle M. Giraudet, le roi, a porté sa part de talent et d'autorité.

Le mercredi suivant, notre grande cantatrice Gabrielle Kraus était annoncée dans Marguerite de *Faust*. Mais, bien qu'elle eût répété la veille, dans *Henri VIII*, elle a dû demander quelques jours de repos. Rien de grave; c'est à cette triste fin de décembre qu'il faut s'en prendre.

Avant-hier, vendredi, *Sylvia* est venue alterner avec *Coppélia*. Même adorable musique de Léo Delibes. La Sangalli plus belle que jamais. Demain lundi, 1er janvier 1883 : *le Prophète*; mardi, *Guillaume Tell*; mercredi, *la Juive*; vendredi *Hamlet* et samedi, premier bal de l'Opéra avec Arban et Fahrbach à la tête des deux orchestres de la grande salle et du foyer.

Une bonne nouvelle pour régler nos comptes de la semaine avec l'Opéra : M. Vaucorbeil vient de doubler les appointements de Mlle Lureau, — étrennes méritées.

***

A l'Opéra-Comique on ne sait plus où l'on en est du répertoire; les matinées le disputent aux soirées et il n'est pas rare de voir défiler douze actes et plus sur les affiches du jour. M. Carvalho profite de ces prodigalités de fin d'année pour produire ses nouvelles pensionnaires. C'est ainsi que le ténor Lescoutras s'est produit dans *Richard*, et Mlle Rémy dans *le Postillon*, en compagnie du jeune baryton Labis. Début aussi de Mme Delaunay dans Marie de *la Fille du Régiment*; chanteuse de goût et de style.

La rentrée de Mlle Marie Van Zandt dans Chérubin des *Noces*, a permis à M. Carvalho de reprendre les répétitions de *Lakmé* qu'il compte mettre entièrement sur pied avant le départ de Mlle Van Zandt et de Talazac pour Monte-Carlo. La répétition de vendredi dernier a supérieurement marché.

Mais transportons-nous à la Renaissance où nous retrouverons d'ailleurs l'Opéra-Comique à plus d'un égard — en applaudissant la musique de

NINETTA

opéra comique en trois actes de MM. Raoul Pugno, Hennequin et Bisson.

Quel que soit en effet le sort réservé à la *Ninetta* de la Renaissance, la partition de cet ouvrage aura prouvé trois points absolument incontestables: 1° que la place de M. Raoul Pugno est dès aujourd'hui marquée à l'Opéra-Comique; 2° qu'à M. Gravière revient l'honneur d'avoir mis en lumière un compositeur de cette valeur; 3° qu'enfin Jeanne Granier pourrait être sacrée « Etoile » à la salle Favart, tout aussi bien qu'à la Renaissance.

ref, en produisant la partition de *Ninetta* sur la scène de la Renaissance, M. Gravière ne saurait être accusé, selon nous, que du crime de Lèse-Opérette. Il a pensé, — la presse et le public ne cessant de le redire depuis bien des mois déjà, — que le temps des insanités était passé, et il se pourrait qu'on l'eût ainsi fourvoyé. Pourtant, en homme expérimenté, il avait eu le soin de ménager la transition en panachant la musique de M. Pugno de quelques couplets pimentés, et en faisant appel à des maîtres bouffes, tels que Daubray, Jolly et Mlle Desclauzas, — la perle de la fantaisie comique.

Rien n'a fait pourtant, le soir de la première représentation. On a déclaré presque d'une voix que la Renaissance venait de répudier l'opérette; et sur ce fait si louable, les foudres de la Presse ont pulvérisé les téméraires, auteurs et directeur. Toutefois, le lendemain, *Ninetta*, en face d'un autre public, moins absolu et moins blasé sur les choses du théâtre, reprenait une grande partie du terrain perdu la veille, et il se pourrait bien que l'insuccès se changeât en victoire. Les choses ont paru prendre cette tournure dès la troisième représentation.

Du reste la Presse et le public si frondeur des premières représentations ne se trompent pas seulement en présence d'œuvres de la valeur du *Faust* de Gounod, on a fait aussi erreur à l'endroit de plus d'une opérette. Ainsi de *la Mascotte*, des *Cloches de Corneville*, des *Mousquetaires au Couvent*, (pour ne citer que trois exemples,) condamnées par nos critiques à une prompte disparition et qui se sont pourtant rattachées à la vie si solidement qu'on a pu les voir se maintenir plus de 500 fois sur les affiches des Bouffes et des Folies-Dramatiques.

Souhaitons à *Ninetta* la même bonne fortune: et pourquoi pas?

La pièce de MM. Hennequin et Bisson en vaut bien d'autres qui ont réussi, et la musique de Raoul Pugno ne peut que gagner à être entendue et mieux comprise.

Mais disons quelques mots de la pièce :

Le Grand-Électeur de Brandebourg (Daubray) et la princesse Pala-

tine (Mlle Gillet) sont en guerre, et, pour s'assurer la victoire, chacune de ces altesses convoite l'alliance d'un puissant voisin, le prince Rodolphe de Zeringen (Alexandre). A cet effet, la princesse se met en route pour l'aller visiter et faire sa conquête. Malheureusement le premier ministre du Grand-Électeur (Jolly), diplomate avisé, la fait enlever sur le chemin et transporter prisonnière à Brandebourg, croyant ainsi en finir par un coup de maître. Mais à bon chat bon rat. Le baron de Zifleboch (c'est le nom de cet homme d'Etat remarquable) se trouve n'avoir enlevé qu'une bouquetière, Ninetta (Jeanne Granier), qui fort habilement s'est substituée à la princesse au dernier moment.

Voilà donc Ninetta transportée à la cour de l'Électeur de Brandebourg, où ne tarde pas à la suivre son amoureux Karl (M. Giraud), un chansonnier proscrit pour des satires plus que vives dirigées contre le Grand-Électeur. On fait signer à Ninetta le plus fantaisiste des traités de paix, et, à la suite d'un quiproquo ingénieux, on prend Karl pour le prince de Zeringen lui-même, jusqu'au moment où, sa véritable personnalité étant découverte, le baron de Zifleboch forme le projet de bafouer jusqu'au bout la pauvre princesse en lui faisant épouser ce pauvre chansonnier. Dans son idée une mésalliance aussi ridicule doit achever de ruiner à jamais le crédit et l'influence de la princesse Palatine. Il se trouve ainsi faire le bonheur de deux jeunes cœurs tendrement épris et, lorsqu'enfin la vérité se découvre par l'arrivée du vrai prince Rodolphe, ce diplomate d'occasion n'a plus qu'à rendre son portefeuille, raillé et vilipendé par tous et principalement par le Grand-Électeur qui l'accable de ses foudres d'autant plus méritées qu'il a été lui-même la dupe de la bouquetière à laquelle il a fait, en personne, une cour des plus compromettantes, en lui rendant le traité primitivement conclu et en lui en signant un absolument contraire.

La pièce, car il y en a une quoiqu'on dise, est traversée par deux gentils amoureux, Mlle Milly Meyer et le ténorino Sujol, et par une comtesse d'opérette sœur du Grand-Electeur, représentée par Mlle Deselauzas, qui égaye à plaisir les trois actes de *Ninetta*, en compagnie de Daubray, de Jolly et de Jeanne Granier, qui en reste l'âme au double point de vue scénique et vocal.

En somme, il y avait là, à part quelques hors-d'œuvre du crû, un véritable canevas d'opéra-comique. C'est ce qu'a bien compris M. Raoul Pugno et ce n'est pas aux musiciens de se plaindre que sa partition sorte parfois du genre si fort en honneur dans nos théâtres d'opérettes.

Voici les principaux morceaux que nous signalons à l'attention des connaisseurs en fine musique : au premier acte toute l'introduction avec le chœur des buveurs et la chanson à boire de Karl; le rondo de l'âne, si vif, si alerte, si curieusement orchestré; les jolis couplets de Ninetta : *J'aime le rire et les chansons ;* le duetto de la rencontre avec son joli dessin d'orchestre et son motif principal si heureusement développé ; un quintette plein de verve où se trouvent encadrés les piquants couplets de « la niaise », le charmant chœur des postillons et la marche enlevante qui termine l'acte.

Au deuxième acte, le chœur : *Elle a de jolis yeux ;* la mélodie expressive de Karl : *Fraiche comme l'aurore*, très bien interprétée par le baryton Giraud; le duo des aveux un peu long mais fort bien traité, et tout le final écrit en forme de valse et chanté d'une façon adorable par Jeanne Granier.

Au troisième acte le chœur nuptial, qui ne serait déplacé nulle part, la romance de Ninetta : *Adieu songe*, une vraie perle mélodique; le carillon si sonore, les couplets *des Égards*, finement dits par la toute gentille Milly Meyer et le tenorino Sujol; enfin les fameux couplets bouffes de Mlles Granier et Desclauzas, qui ont mis toute la salle en bonne humeur, et que l'on bisse chaque soir.

Comme on le voit, il y a là une véritable partition d'Opéra-Comique dans laquelle se sont glissés quelques couplets du terroir: ceux, par exemple, du « Parfait diplomate » (1er acte), et de la chanson satirique de Jolly, au 3e acte ; ceux aussi des doléances de la comtesse et des fatalités de la guerre au 2e acte. Que sais-je encore?

Je préfère dire quelques mots, avant de terminer, des morceaux qu'on a supprimés comme entachés de trop de distinction et de facture. Tels un charmant terzetto au 2e acte et le duo de rire au 3e. Tenons pour sûr que ces morceaux seront restitués à la partition sur nos scènes départementales, où l'on ne sacrifie pas aussi volontiers l'opéra comique à l'opérette.

Signalons, en finissant, la fastueuse mise en scène de M. Graière et le zèle déployé par le chef d'orchestre [illegible] nel.

H. Moreno.

P.-S. — L'Opéra-Populaire dont on ne doit pas désespérer encore, malgré l'attiédissement de certains conseillers municipaux et l'opposition occulte, dit-on, des comités électoraux, a motivé un rapport de M. de Bouteiller qu'un journal comme le nôtre ne saurait se dispenser d'enregistrer. D'ailleurs, à part les vœux platoniques qui le terminent, ce rapport contient d'excellentes choses, et l'on ne peut disconvenir qu'il s'efforce de rendre possible la restauration d'un troisième théâtre lyrique, en allégeant la tâche si difficile du directeur, — sous quelque forme que ce théâtre ait à s'élever. Nous allons donc reproduire ce rapport, y compris les vœux platoniques auxquels nous venons de faire allusion.

Le premier de ces vœux ne tend à rien moins qu'à mettre la main sur des ouvrages qui sont la propriété de leurs auteurs et celle des directeurs auxquels ils les ont cédés.

Quant au second vœu, non-seulement il enlèverait aux directeurs de l'Opéra et de l'Opéra-Comique un privilège qui leur a été concédé par leur cahier des charges, mais il donnerait à la Ville de Paris des droits de priorité sur une institution qu'elle ne subventionne pas et où l'État seul a le droit d'intervenir.

1° Le théâtre construit par M. Ritt devra renfermer 2,000 places au moins et ne présenter aucun danger d'incendie. Le gaz y sera livré au prix de la Ville.

2° Les 4/5 ou les 3/4 au moins des places devront être à bon marché, les moindres à 50 centimes et les plus élevées à 3 francs, sans augmentation en location. Pour les places de luxe, jusqu'à la limite d'un quart ou d'un cinquième, le directeur restera maître de son tarif.

3° Le théâtre devra jouer tous les jours. Une clôture annuelle d'environ deux mois, pendant l'été, pourra lui être accordée. Les relâches ne devront avoir lieu qu'exceptionnellement; au delà de trois relâches successives, le directeur devra demander l'autorisation de l'administration.

4° L'Opéra-Populaire pourra jouer tous les genres musicaux (opéra, opéra comique, œuvres françaises et étrangères à l'exclusion de l'opérette), en donnant la préférence aux œuvres françaises.

5° Le directeur devra donner chaque année un minimum de 10 actes nouveaux.

6° Il sera également tenu de mettre à la scène, chaque année, un certain nombre d'œuvres prises parmi les plus importantes et les plus élevées, déjà jouées sur les scènes lyriques.

7° Il lui sera recommandé, sans lui en faire une obligation, de tenter des restitutions totales ou partielles d'œuvres anciennes, ayant une valeur musicale historique.

8° Il sera invité à ne pas donner à la mise en scène un trop grand développement, à chercher simplement la convenance, l'exactitude historique, en un mot, à ne se proposer d'autre but que de faire valoir l'œuvre musicale.

9° Il devra s'assurer la présence à l'orchestre de 75 musiciens au moins, selon répartition déterminée, et avoir un chiffre de 60 choristes, dont 28 hommes (14 ténors, 14 basses), et 32 femmes (18 sopranos, 14 contraltos).

10° La formation d'un corps de ballet sera facultative.

11° Le personnel chantant comprendra au minimum : 2 premiers ténors, 2 seconds ténors, 3 barytons, 2 basses profondes, 2 chanteurs comiques, 2 forte soprani, 1 contralto, 2 chanteuses légères, 2 dugazons, 1 duègne, 8 utilités (coryphées, hommes et femmes).

12° La subvention, pouvant toujours être diminuée ou supprimée d'une année à l'autre par un vote du Conseil municipal, ne doit devenir le gage d'aucune créance.

Pour l'année courante, elle sera payée par douzièmes sur la présentation à l'Administration : 1° D'un double de l'état émargé du traitement du mois précédent des artistes, employés et agents du théâtre ; 2° De la quittance du droit des indigents ; 3° D'un état des recettes et dépenses de l'exploitation pendant le mois précédent; 4° D'un état de la composition des spectacles pendant le même temps.

Elle sera toujours révocable par le préfet, sur l'avis motivé que les conditions du cahier des charges ne sont pas observées.

13° L'entrepreneur devra mettre à la disposition de l'administration tous les renseignements, registres, livres de caisse et autres dont elle pourra avoir besoin pour examen et contrôle.

14° Une loge, au choix de l'Administration, sera réservée, pour toutes les représentations, à M. le préfet de la Seine.

15° L'entrepreneur est assujetti, pour la garantie de son exploitation, à un cautionnement de 50,000 francs, qui devra être déposé à la caisse municipale, en espèces, rentes françaises ou obligations du département de la Seine ou de la Ville de Paris. Ce cautionnement est incessible et insaisissable ; il ne devra jamais cesser d'être complet.

16° L'entrepreneur s'abstiendra de faire figurer dans le titre donné au théâtre, les mots *municipal de la Ville de Paris*, ou toute autre expression qui substituerait un caractère semi-officiel à celui d'entreprise libre que la Ville entend maintenir au théâtre subventionné par elle. Il s'abstiendra également d'invoquer, à l'appui d'aucun appel de fonds adressé au public, le patronage ou la subvention de la Ville de Paris, ce patronage et cette subvention, toujours révocables, ne pouvant, dans aucun cas, être liés à des combinaisons financières.

Enfin, le rapport propose au Conseil le vœu suivant :

1° Que l'Opéra et l'Opéra-Comique soient astreints à permettre que l'Opéra-Populaire subventionné donne, concurremment avec eux, les œuvres modernes déjà jouées qui figurent à leur répertoire et dont, en raison de leur haute valeur, il semble nécessaire, pour l'éducation musicale du public, de faciliter l'audition.

2° Que l'Opéra-Populaire subventionné soit autorisé à choisir un certain nombre de sujets parmi les élèves sortant du Conservatoire, et à exercer ce droit par préférence aux autres théâtres; ces élèves étant, d'ailleurs, astreints à un stage de deux ans dans ledit théâtre, et payés au taux actuellement fixé dans le cahier des charges de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

SOUSCRIPTION POUR L'ÉRECTION D'UNE STATUE
A

MÉHUL

Au moment même où M. Arthur Pougin prépare pour *le Ménestrel*, en l'honneur de Méhul, un travail analogue à celui qu'il vient de consacrer à Cherubini, il nous a paru doublement intéressant de placer sous les yeux de nos lecteurs la lettre officielle qui nous est adressée par la municipalité de Givet, la ville où naquit l'illustre auteur de *Joseph*. L'appel national fait aux nombreux admirateurs du grand musicien français ne saurait manquer d'être entendu et, des premiers, *le Ménestrel* s'empresse de s'inscrire pour cent francs qu'il fera tenir aux organisateurs de la souscription avec les sommes petites ou grandes, qui lui seront transmises pour la même destination aux bureaux du journal, 2 *bis*, rue Vivienne.

A Monsieur le directeur du *Ménestrel*.

Givet, le 27 décembre 1882.

Monsieur,

La ville de Givet a décidé d'ériger une statue digne de lui, à Méhul, son illustre enfant; mais, pour réaliser son projet, elle a besoin du concours, non seulement de ses habitants, mais surtout de l'appui de votre journal.

La Commission élue par le Conseil municipal pense qu'elle ne pourrait mieux faire qu'en réclamant votre bienveillant concours pour le grand Méhul, cette illustration nationale.

Elle compte qu'en l'honneur de cet illustre compositeur, vous voudrez bien faire un appel qui sera entendu de toutes les Sociétés musicales et chorales, et que vous voudrez bien ouvrir dans votre journal une souscription pour la statue de Méhul.

Elle compte que vous ferez un accueil favorable à sa demande.

Et elle a l'honneur de vous présenter, avec ses remerciements anticipés, l'expression de sa haute considération.

Le Secrétaire-Trésorier, Dertelle.

Le Président, Ch. Baux, Maire de Givet.

Nota. — Vous voudrez bien adresser à M. Dertelle, secrétaire-trésorier, le montant de la souscription, qui sera publié dans le journal *l'Écho de Givet*.

***

HECTOR BERLIOZ

Saisissons cette occasion de rappeler à nos lecteurs qu'une autre souscription nationale est et reste encore ouverte dans les bureaux du journal *la Renaissance musicale*, rue Notre-Dame-des-Victoires, n° 42, pour l'érection d'un monument à un autre grand musicien français Hector Berlioz. L'illustre auteur de tant de grandes œuvres symphoniques a droit à un monument digne de lui. Or, les souscriptions encaissées jusqu'ici ne peuvent suffire qu'aux dépenses d'un trop modeste projet de monument, si l'on considère qu'il s'agit d'un musicien tel que Berlioz. Qu'artistes et dilettantes répondent donc à l'appel de *la Renaissance*. Sachons prouver à nos voisins d'outre Rhin et d'au delà des Alpes que la France sait professer aussi le culte de ses gloires nationales artistiques.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

La situation des théâtres lyriques à Rome n'est pas brillante. Au Costanzi et à l'Argentina on joue l'opérette. L'Apollo est la seule grande scène qui reste ouverte à l'art sérieux. Voici pourtant ce qu'en dit *l'Italie*: « Notre grand théâtre d'opéra ne pouvait inaugurer d'une façon plus malheureuse le cours de ses représentations. *Le Prophète* a eu un insuccès que les applaudissements prodigués avec beaucoup de bienveillance au jeune ténor Bertini n'ont pas le moins du monde atténué. Le public était allé à cette première représentation avec les dispositions à l'indulgence, parce qu'il savait bien qu'il n'avait pas affaire à des artistes exceptionnels mais il a perdu patience quand il a vu que c'était précisément ce qu'il était en droit d'attendre qui faisait le plus défaut: une bonne exécution d'ensemble, une interprétation exacte, une mise en scène au moins au niveau de celle des théâtres de second ordre. »

— Comme de coutume, la Noël a été le signal en Italie de l'ouverture théâtrale de la saison de carnaval. A dimanche prochain les nouvelles qui abondent déjà, mais nous arrivent trop tard.

— Le Liceo de Barcelone, qui avait ouvert sans réussite avec l'opéra posthume de Donizetti, vient de se relever brillamment avec *Robert le Diable*; — à dimanche prochain les détails.

— Les journaux de Vicenza nous apportent l'écho du vif succès que Mlle Cécile Ritter vient d'obtenir au théâtre de cette ville dans le rôle de Carmen du bel opéra de Bizet. Rappels, fleurs à profusion, rien n'a manqué aux ovations prodiguées à la jeune virtuose. Mlle Bressolles s'est distinguée de son côté dans le rôle de Michaela. Voilà deux artistes françaises qui soutiennent d'une main vaillante le drapeau de l'art national.

— Intéressant programme au dernier Gurzenich — concert de Cologne. Mlle Dyna Beumer, la brillante cantatrice bruxelloise, s'y faisait entendre dans un air des *Puritani* et dans les variations de Proch.

— M. Hans de Bulow n'est pas aussi sérieusement atteint que les nouvelles allemandes l'avaient fait croire. La maladie dont il souffre est une affection nerveuse, d'un caractère très sérieux, il est vrai, mais qui, jusqu'à présent du moins, n'a pas troublé les fonctions du cerveau. Les médecins espèrent en avoir raison par l'hydrothérapie; et, pour suivre le traitement qui lui est ordonné, le célèbre virtuose s'est retiré dans un établissement spécial.

— La troupe de M. Neumann vient de terminer la série des représentations wagnériennes qu'elle devait donner à Berlin. Cette fois les résultats artistiques et financiers paraissent avoir répondu à l'attente du public et aux espérances de l'impresario. En quittant Berlin la troupe de M. Neumann s'est dirigée sur Dresde, d'où elle se rendra successivement à Halle, Cassel, Dortmund, Crefeld et Amsterdam.

— A Rotterdam, on vient de donner pour la première fois *Geneviève*, l'opéra romantique de Robert Schumann. Les Hollandais lui ont fait un accueil assez froid. Il est à remarquer du reste que cet opéra, le seul que Schumann ait composé, n'a pu s'acclimater sur aucune scène, malgré les beautés réelles de la partition.

— A dater du 1-13 janvier 1883, paraîtra à Saint-Pétersbourg, sous la direction de notre collaborateur M. Rappaport, un nouveau journal hebdomadaire: *Le Messager de la Musique et des Théâtres*. La direction du journal ouvre aussi une *agence* musicale et théâtrale: engagements d'artistes, organisation de concerts à Pétersbourg, à Moscou, etc. Comme prime le journal offre 50 pièces pour piano et chant par an.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Le Sénat, à une infime minorité d'ailleurs, vient de laisser échapper l'occasion de réparer le préjudice causé à l'art musical par la suppression du crédit des maîtrises. Quoique demandé et soutenu par des sénateurs non suspect de cléricalisme, mais ardents pour les beaux-arts et tout ce qui concerne l'éducation nationale, — nous avons nommé MM. Schœlcher et Jules Simon, — le rétablissement d'une partie de ce crédit, en faveur de quelques maîtrises de cathédrales et d'écoles de musique départementales, n'a pu être promis par le ministre des Finances, qui personnellement est favorable à cette proposition, que pour l'année prochaine. Nous faisons des vœux sincères pour que, d'ici au prochain budget, rien ne vienne s'opposer à ce que l'honorable ministre dilettante ne tienne sa parole, et nous espérons que le crédit en question se répartira équitablement entre les institutions musicales — conservatoires, écoles de musique religieuse, maîtrises modèles — le mieux en situation de répondre aux légitimes préoccupations de ceux qui s'intéressent au développement de l'art national et à la solide instruction de nos futurs compositeurs. E. G.

— A l'occasion du retrait budgétaire relatif aux Maîtrises de France, — suppression que nous avons été des premiers à déplorer, — l'auteur de *la Rédemption* a adressé la lettre suivante à M. Lambert Sainte-Croix qui en a fait lecture au Sénat. Voici la lettre de Charles Gounod qui oublie de mentionner qu'entre autres compositeurs français célèbres, Lesueur et Félicien David sont sortis de nos maîtrises.

« En me rappelant que le Sénat était saisi de la discussion relative au maintien ou à la suppression des maîtrises en France, vous m'avez demandé de vous faire connaître mon opinion à ce sujet. Je vous en donne la substance et je m'en remets à vous pour la défense d'une cause dont le triomphe ou la défaite sont, à mes yeux, d'un intérêt capital pour l'avenir même de la musique dans notre pays. La thèse se résume tout entière dans ces deux points très simples et incontestables :

1° Tout ce qu'il y a eu de grands musiciens a été formé par les maîtrises ou par l'esprit des maîtrises;

2° Les supprimer, c'est produire le plus sûr moyen de ruiner l'éducation musicale sérieuse et véritable. (Très bien ! à droite.)

Le moyen âge, d'abord, est là tout entier pour répondre : l'Orient et l'Occident sont unanimes ; les cathédrales sont l'œuvre de l'architecture et de la musique.

A la Renaissance, l'Angleterre, les Flandres, l'Allemagne, la France, l'Espagne, l'Italie, enfantent des légions innombrables de musiciens célèbres, tous consacrés à la glorification de l'art religieux, auquel ils ont donné des chefs-d'œuvre. Il suffit de rappeler, entre autres, les noms de Palestrina en Italie, de Vittoria en Espagne, d'Orlando de Lassus en France, de Tallis en Angleterré sous Elisabeth, de Jean Certon, de Claude Goudimel, de Clément Jannequin, de Josquin des Prés et tant d'autres.

Plus tard, Sébastien Bach, ce colosse sur lequel repose toute la musique des temps modernes ; Haëndel, le géant de l'oratorio en Angleterre.

Plus près de nous encore, en Italie, Marcello, Clari, Pergolèse, Porpora, le maître du grand Haydn. (Très bien ! Très bien ! à droite.)

De nos jours, enfin, l'abbé Vogler, le maître de Weber et de Meyerbeer.

J'en passe, et des meilleurs.

Et ce qui est vrai pour les musiciens compositeurs l'est également pour les chanteurs. L'art du chant est sorti des maîtrises : Lablache, Faure, ont été enfants de chœur. Il faut être complètement étranger à l'art du chant pour méconnaître la cause d'un tel résultat. Cette cause est la connaissance et la pratique du plain-chant.

Là est le secret de l'éducation musicale des grands chanteurs. Le plain-chant est la clef de la plus haute et de la plus féconde initiation à la science de l'harmonie et à l'ampleur de la mélopée.

Pour ce qui concerne les ressources et l'étendue de l'harmonie dans le domaine de la composition, j'en appelle aux œuvres impérissables de Palestrina et de Sébastien Bach, ces deux grands docteurs.

Il y a plus : je ne sache pas une œuvre sortie du cerveau d'un grand maître qui puisse affronter le parallèle avec la majesté redoutable de ces chants sublimes que nous entendons, chaque jour, dans nos temples pendant les cérémonies funèbres, *le Dies iræ* et *le De profundis*. Rien n'atteint à cette hauteur ni à cette puissance d'expression et d'impression.

Les maîtrises sont peut-être le seul lieu où l'étude du chant se poursuive et puisse se poursuivre à l'abri de la plus pernicieuse des préoccupations, celle de l'effet ; préocupation fille de la vanité, et qui ne peut pas créer des serviteurs à la vérité.

La cause des maîtrises est celle de la probité musicale.

Voilà, ce qu'il faut défendre et sauver, sous peine d'assister au déclin et à la ruine du grand art en musique. »

CH. GOUNOD.

— Demain 1er janvier, deux élèves de l'École de musique religieuse prendront possession du poste auquel ils viennent d'être appelés : M. Georges Blondel, comme maître de chapelle de l'église Saint-Pierre du Gros-Caillou, et M. Louis Gabry, comme organiste de l'église Saint-Léonard à Honfleur,

— Notre célèbre facteur d'orgues Cavaillé-Coll vient de terminer le *relevage* complet du grand orgue de la cathédrale de Nancy, dont il avait déjà fait en 1861, par une reconstruction totale, un des plus beaux instruments de France, un de ceux dont, à juste titre, il se montre le plus fier, quoiqu'il n'en soit plus à compter ses chefs-d'œuvre. Cet orgue qui nous intéresse personnellement, puisque c'est avec lui que nous fîmes nos premières armes, remonte au siècle précédent. Dupont et Vautrin, facteurs lorrains, en furent les auteurs. Le second de ces organiers a droit à une mention spéciale pour le talent de premier ordre et le désintéressement tout artistique qu'il apporta à la reconstruction de son instrument favori après les désastres de la Révolution. Mais il était donné à M. Cavaillé-Coll de porter au plus haut point le perfectionnement de cet orgue dont le buffet notamment est d'une incomparable beauté. Il est regrettable que l'on n'ait pas cru devoir organiser une séance solennelle d'inauguration qui eût permis d'applaudir une fois de plus au génie créateur et transformateur de notre illustre compatriote. Cette occasion, nous l'espérons, se retrouvera. — E. C.

— M. Louis Besson de *l'Evénement* nous apprend que, « contrairement à l'attente générale, il n'y aura pas d'Opéra italien, cet hiver, à Nice. M. Vianesi, qui avait déjà organisé sa troupe, a définitivement renoncé à ses projets et est partie pour le *Liceo* à Barcelone. Mlle Griswold, qui croyait, en quittant l'Opéra de Paris, débuter dans la carrière italienne à l'Opéra de Nice, s'est trouvée subitement sans engagement. Il est probable, cependant, que la cantatrice américaine acceptera les offres que vient de lui faire l'impresario du théâtre San-Carlo de Naples ». Ajoutons à ces renseignements que le Théâtre-Royal de Madrid et le *Liceo* de Barcelone font également des propositions à Mlle Griswold.

— On nous écrit d'autre part de Nice : « Je suis encore ici pour six semaines environ, fort privé de musique sinon de beau temps, de beaux sites et promenades intéressantes aux environs et à Monte-Carlo, où je suis allé applaudir Mlle de Bellocca qui y a chanté deux fois avec succès, comme vous l'avez dit. Elle est à Nice en ce moment et a dû résilier avec la Ville qui n'a pas de théâtre pour faire entendre les artistes remarquables qu'elle avait engagés plus que légèrement et qui devaient être accompagnés par l'orchestre du maestro Vianesi, parti maintenant pour Barcelone. L'impresario Sinico va tenter de donner des représentations de *Faust*, avec Mme d'Astro pour Marguerite, dans la petite salle de l'Athæneum qui ne peut passer pour scène théâtrale. M. Borelli, à qui la municipalité a retiré la garantie de 20,000 francs pour les concerts classiques (supprimés par conséquent cet hiver), doit diriger l'orchestre. La subvention a été également supprimée pour le Théâtre-Français où l'on joue l'opérette et la comédie. La municipalité niçoise a jugé que les étrangers n'avaient pas besoin d'autre distraction que la promenade au bord de la mer et l'audition de la musique d'harmonie au jardin public. Nous avons entendu, ces jours-ci, une jeune pianiste napolitaine, élève de Liszt, Mlle Cognietti, dont la vigueur, le mécanisme, sont étonnants chez une petite personne de vingt ans au plus. Elle a été engagée de suite à Monte-Carlo, et se rendra à Paris où la maison Pleyel lui organisera un concert. — J. D'A.

— Le succès éclatant qu'ont obtenu aux concerts Pasdeloup Mlle Roland et Mme Biro de Marion, deux élèves de Mme P. Viardot, nous remet en mémoire une petite statistique assez curieuse, que nous avait communiquée l'une des disciples de la grande cantatrice professeur. Dans le nombre considérable des élèves formées par Mme P. Viardot, on compte, outre Mme Pauline Lucca et Mme Désirée Artot, dont les noms seuls dispensent de tout éloge, les prime donne suivantes : Mlle Marianne Brandt, la grande tragédienne lyrique de l'Allemagne ; Mme Marie Schrœder, du théâtre Royal de Stuttgart, qu'on a tant applaudie aux concerts Pasdeloup il y a deux ans ; Mlles Elnn et Bianca Bianchi, premières cantatrices du théâtre Impérial de Vienne ; Mme Lavrofska, première cantatrice de l'Opéra Russe ; Mlle Gerl, première cantatrice du théâtre Grand Ducal de Gotha ; Mlle Weckerlin, première cantatrice du théâtre Royal de Munich ; Mlle Aglaïa Argeni, la poétique interprète de Gounod en Allemagne ; Mlles Torrigi et Cary, premières cantatrices des théâtres d'Italie et de Russie ; Mlle Mathilde Philipps, premier contralto des théâtres d'Amérique ; Mme Antoinette Sterling, premier contralto des concerts de Londres ; Mlles Mathilde Grabow et Mlle Louise Pyx, premières cantatrices du théâtre Royal de Stockholm ; Mme Marthe Duvivier, première cantatrice du théâtre de la Monnaie à Bruxelles ; Mmes Meysenheim et Rupp, premières cantatrices du théâtre de Carlsruhe. — Nous ne croyons pas avoir le droit de parler des filles de Mme Viardot, mais nous pouvons ajouter à la liste ci-dessus le nom... du ténor Niemann, le grand interprète des œuvres de Wagner.

— Savait-on que Kalakaua, roi des îles Hawaï, était un dilettante forcené ? Il vient de le prouver en envoyant à Mme Patti la croix de son ordre. On assure que depuis ce moment Nicolini est tombé dans une mélancolie profonde. Pour lui relever un peu le moral, on lui a promis le ruban violet d'officier de l'académie... de Taïti.

— Le Grand Théâtre de Marseille vient de reprendre *le Songe d'une Nuit d'été*, d'Ambroise Thomas, l'un des opéras les plus populaires de l'auteur de *Mignon* et d'*Hamlet*. La jeune basse chantante Herman Devriès (de notre Opéra-Comique), qui se produisait pour la première fois dans le rôle si important de Falstaff, s'y est distingué comme chanteur et comme comédien. C'est là un artiste qui nous reviendra certainement à Paris pour y tenir une première place.

— Les journaux de Reims apportent la confirmation du succès de *la Mille et deuxième Nuit*, l'opérette en trois actes de MM. Poujade, Lesclide et Burani. *Le Courrier de la Champagne* rend compte de la pièce dans des termes enthousiastes, et affirme que M. Brasseur veut monter la pièce.

— L'ouverture de l'Eden-Théâtre est annoncée pour le samedi 6 janvier. Le grand ballet *Excelsior* inaugurera la nouvelle salle de la rue Boudreau. Parions néanmoins que l'on n'ouvrira pas avant le 15 janvier !

— M. Jules Lefort, professeur de chant, a donné jeudi dernier une conférence sur la théorie de la formation des voyelles.

— M. Thielemans, qui vient d'être décoré de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, a fait publier, par la maison Schott, des compositions intéressantes pour piano, chant et orgue.

CONCERTS ET SOIRÉES

La quatrième exécution du *Sardanapale*, de M. Duvernoy, annoncée par M. Lamoureux, n'a pu avoir lieu par suite d'une indisposition de Faure. Au dernier moment M. Lamoureux a dû improviser un programme nouveau, ce que l'habileté peu commune de son orchestre et les études incessantes sur lesquelles il le tient en haleine lui ont rendu relativement facile. C'est *la Symphonie pastorale* de Beethoven, exécutée avec la perfection qu'on est habitué maintenant aux nouveaux concerts, qui a fourni la pièce de résistance du programme. Il se complétait par un *Concerto*, de Hændel pour hautbois et par d'importants fragments de *Sardanapale* chantés par les chœurs et par Mme Brunet-Lafleur. La charmante et vaillante cantatrice a fait entendre également le délicieux air d'*Orfeo*, de Haydn, tiré des *Gloires de l'Italie*. On le lui a redemandé comme de coutume. Mme Brunet a chanté ce joli morceau avec une grâce véritablement exquise ; sa voix veloutée et son style si pur font de cette délicieuse cantilène un vrai régal des oreilles. Il est douteux que M. Lamoureux puisse donner une quatrième audition de *Sardanapale*, ses programmes se trouvant réglés d'avance. Nous le regrettons pour M. Duvernoy, mais son œuvre a pris sa place aux concerts, et, sans aucun doute, nous la réentendrons l'année prochaine.

— Dimanche dernier *la Damnation de Faust* a été exécutée pour la trente-quatrième fois devant le public des concerts du Châtelet. Nous avons constaté que l'œuvre de Berlioz continuait à attirer de nombreux auditeurs et à produire toujours autant d'effet, grâce à une interprétation vraiment hors ligne. Les chœurs et l'orchestre ne laissent rien à désirer et les solistes contribuent pour une large part à la perfection de l'ensemble. Mlle Caroline Brun chante remarquablement le rôle de Marguerite, M. Lauwers s'acquitte à merveille de celui de Méphistophélès, et MM. Villaret et Fournets sont tous deux très satisfaisants. Parmi les pages les plus applaudies et que le public a bissées, citons la Marche hongroise et le délicieux ballet des Sylphes, puis la chanson du roi de Thulé dite par Mlle Brun dans un excellent sentiment, enfin la chanson de Méphistophélès que M. Lauwers a, comme toujours, chantée avec une verve et un entrain irrésistibles. V. D.

— Au Cirque d'Hiver : 11e concert populaire. Le programme commençait par la première partie du *Faust*, de Liszt ; mais c'est là une musique qui ne peut devenir intelligible qu'après un bon nombre d'auditions, même pour des musiciens ayant acquis déjà une certaine civilisation d'oreille ; aussi le public a-t-il témoigné quelqu'indifférence pour cette œuvre. Ensuite Mme Sophie Menter, l'admirable virtuose dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, interprétait *le concert-stück* de Weber, délicieux morceau qu'on ne se lasse jamais d'entendre. Il est vrai que Mme Sophie Menter, dont le talent se prête, du reste, à tous les genres de composition, interprète le Weber, ce *chevalier du piano* (comme l'appelait Lenz), avec une énergie et un brio incomparables. L'exécution de la symphonie de Haydn : *la Surprise* était assez correcte, mais un peu molle et languissante, aussi le public n'a-t-il pas montré une admiration précisément extatique. Mme Sophie Menter a joué ensuite *les Patineurs*, de Liszt (arrangement sur l'air de ballet du *Prophète*), où les traits s'enchevêtrent avec une excessive difficulté. Le public enthousiasmé a rappelé trois fois Mme Sophie Menter qui a dû revenir jouer et mériter encore une nouvelle ovation. Le fameux *septuor* de Beethoven terminait le concert ; MM. Grisez (clarinette), Jaccot (basson) et Reine (cor) se sont remarquablement acquittés de leur tâche ; le *schezo* a été bissé. GASTON DUBREUILH.

— Une audition des plus intéressantes a eu lieu le jeudi 21 à la salle Erard. La « Concordia » a exécuté d'une façon remarquable, sous la direction de M. Widor, les beaux chœurs d'*Athalie*, de Mendelssohn : deux élèves du Conservatoire, M. Colin et Mlle Barthélemi, obligeamment désignés par M. Ambroise Thomas, ont fort bien dit les vers de Racine qui se relient à l'œuvre musicale.

Les soli ont été interprétés par Mme Fuchs, qui a dit avec un bon style les belles phrases de son rôle. Elle a été très heureusement secondée par Mlle Huré et Mme Ott dans le duo et le ravissant trio « d'un cœur qui t'aime. » Mlle Huré s'est fait applaudir dans l'air de *la Reine de Saba*, ainsi que Mlles Gurtler-Krauss et Godin, qui ont retrouvé dans le concerto de Mozart à deux pianos le succès qu'elles avaient obtenu à deux reprises au Châtelet. *Les Norwégiennes*, de Delibes, ont été chantées par les dames de la Concordia avec une finesse exquise. Enfin la soirée s'est terminée par deux duos enlevés de verve par Mme H. Fuchs et Mlle Denroquet ; ce sont « les Fêtes d'Hébé », de Rameau, et les « Danses hongroises », de Brahms, arrangées à deux voix par Mme Pauline Viardot.

— Le samedi 23 décembre, la *Société nationale de musique* a donné, salle Pleyel, une séance des plus intéressantes. Comme premier morceau, citons un *Offertoire* de M. Franck, avec soli, tenu par Mlle Lépine, MM. Poirson et Dulin. Ce morceau écrit de bon style obtenait une interprétation fort satisfaisante. Mme Storm a chanté ensuite avec goût et une jolie voix deux mélodies de M. E. Chausson : *Noumy*, et une Sérénade italienne. Puis un jeune violoniste de talent, M. Friedrich, a interprété une *Romance* et une *Tarentelle* de M. Georges Hue, grand prix de 1879. La tarentelle surtout est une ravissante composition ingénieusement agencée, très mouvementée et très brillante. M. Camille Saint-Saëns, qui prêtait son concours à cette charmante séance, a bien voulu se charger de l'accompagnement du chœur des Naïades d'*Ulysse*, une délicieuse page de Gounod, empreinte de cette poésie pénétrante, qui est la caractéristique de l'auteur de *Faust*. Une *Suite pour instruments à cordes* de M. Ch. Lefebvre a été jouée avec beaucoup d'ensemble par MM. Lefort, Guidé, Vannereau et Lœb. L'andante et le finale surtout, qui dénotent autant d'imagination que d'habileté, ont été fort applaudis. Mme Storm est revenue chanter deux autres mélodies aimables de M. Chausson : *la Dernière Feuille* et *le Colibri*. Nous arrivons à la partie la plus intéressante du programme : Deux chœurs de Saint-Saëns, que le maître a accompagnés lui-même et qui ont été bissés : 1° *Chanson de Grand-père*, pour voix de femmes ; 2° *Chanson d'ancêtres*, pour voix d'hommes, avec un solo admirablement chanté par M. Heuschling, qui possède une voix vibrante et bien timbrée et un sentiment musical parfait.

GASTON DUBREUILH.

— La Société des quatuors français, fondée l'année dernière par MM. E. Nadaud et G. Papin, a donné sa première séance jeudi soir à la salle Pleyel, en présence d'un public nombreux et choisi qui n'a pas marchandé ses sympathiques encouragements à la jeune et vaillante phalange formée par MM. Nadaud, Naegelin, Prioré, Girod, et Gérard Florus. Un public nombreux y assistait. On a entendu et applaudi trois œuvres très habilement traitées, un quatuor de Lalo d'une grande richesse comme harmonie, un trio de Boisdeffre, qui se distingue par la suavité de ses mélodies, et enfin le quintette des quatre Saisons, de Félicien David. Le nom de l'auteur dispense de tout commentaire. Nous mentionnerons d'une manière toute spéciale Mme Berthe Max, une pianiste d'un talent des plus distingués, qui s'est fait chaleureusement applaudir dans un joli trio de R. de Boisdeffre.

— Mardi dernier, grande réception chez Mme Marchesi. A l'élite de la société parisienne, aristocratie, haute finance, lettres et arts, se mêlait la société cosmopolite distinguée qu'on est habitué à rencontrer dans les salons de Mme Marchesi. Un charmant petit programme musical avait été improvisé pour la circonstance. Deux élèves américaines de Mme Marchesi, les sœurs Stone, un soprano et un mezzo-soprano hors ligne, ont chanté un délicieux duo de Weber : *les Aveux*, traduction française de Victor Wilder ; ainsi que *la Mère grand*, de Meyerbeer, et le brillant duo de *Maria Padilla*, de Donizetti, avec une perfection de nuances et d'ensemble qui nous a fait désirer de les réentendre dans quelque concert public. Une autre élève de Mme Marchesi. Mme Paul Deléage, douée d'un magnifique mezzo-soprano, a dit d'une manière magistrale les stances de *Sapho* de Gounod, et, *Last but not least*. Mlle Blanche de Castrone-Marchesi, la fille de l'éminent professeur, a ravi tout l'auditoire en chantant une mélodie de Lassen, *le Prisonnier* de Rubinstein, et *le Banc de pierre* de Gounod, avec cette perfection de style et le sentiment délicat dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs du *Ménestrel*. Gounod devait accompagner lui-même Mlle Marchesi ainsi que Mme Deléage ; une indisposition regrettable l'en a empêché. La partie instrumentale ne pouvait pas être mieux représentée que par M. et Mme Breitner. Malheureusement l'éminent pianiste s'est borné à accompagner, en véritable artiste, un air de Bach et une Barcarolle de Spohr, interprétées avec un goût charmant par le magique archet de Mme Breitner. La première de *Ninetta* à la Renaissance retenait un grand nombre d'écrivains et d'artistes qui comptaient au nombre des invités de la soirée. Constatons pourtant la présence de MM. A. Thomas, Lebouc, Widor, J. Beer et Weckerlin.

— La deuxième séance musicale de Mme Sophie Menter à la salle Erard, le 27 décembre, n'a pas été moins brillante que la première. Cette admirable artiste, la digne émule de son maître F. Liszt, a commencé le concert avec *la Sonate appassionata* de Beethoven. Ont suivi des œuvres de Rameau, Mendelssohn, Chopin, Rubinstein et Liszt. La *Barcarolle* de Schubert-Liszt, ce morceau mélodieux, exécuté avec une finesse et une bravoure incomparables, a été bissé, ainsi que l'étude surnommée *les Fausses notes* de Rubinstein, que Mme Menter a remplacée par *la Fileuse* de Mendelssohn, qui lui a valu un si grand succès aux concerts populaires du Cirque d'hiver. La légende de F. Liszt, *Saint François de Paule marchant sur les flots*, a provoqué des acclamations unanimes, qui s'adressaient autant à l'œuvre du célèbre compositeur, qu'à l'exécution merveilleuse de son élève favori. La fantaisie de Liszt sur la scène des Patineurs, du *Prophète* de Meyerbeer, a terminé ce concert remarquable qui, en dehors d'un public d'élite nombreux, avait attiré les musiciens les plus éminents de Paris, compositeurs, professeurs du Conservatoire, pianistes, etc. Mme Menter partira les premiers jours de janvier pour Londres, mais elle reviendra vers la grande saison des concerts pour charmer encore une fois le public de Paris, dont elle a fait la conquête, lors de ses premiers débuts en 1881. — E. DE H.

— Lundi dernier, l'*Association artistique* d'Angers faisait fête à Litolff. On avait organisé en son honneur un vrai festival, dont le maître lui-même et une personne qui lui tient de près étaient les attractions principales. Litolff a dirigé quelques-unes de ses compositions, entre autres *le Chant des Guelfes* et l'ouverture des *Girondins*, qui ont produit une impression profonde. On a entendu ensuite une jeune chanteuse qui faisait là son premier début et qui se dissimulait modestement sous son nom de jeune fille. Voici ce qu'en dit M. Louis Romain, l'excellent et consciencieux critique d'*Angers-Revue* : « Mme Herria joint au charme de la femme aimable et dévouée un véritable talent de chanteuse et de musicienne. Élève de M. Maton à qui elle fait grand honneur, sous le rapport de l'école et de la vocalisation, Mme Herria n'a plus grand'chose à apprendre, et c'est avec un art exquis qu'elle a chanté la valse du *Pardon* et l'air de la vision tiré de *la Flûte enchantée*, de Mozart. Son succès a été très accentué et le public semblait heureux d'applaudir cette jeune et charmante cantatrice, dont la destinée est liée à celle du grand artiste aux cheveux blancs auquel elle a voulu consacrer son existence et son cœur ».

— On nous écrit de La Rochelle : Dimanche a eu lieu, au théâtre, le premier concert de la saison donné par la Société philharmonique, qui avait engagé à cet effet deux artistes de talent, Mme Caron, chanteuse des concerts Pasdeloup, et Mlle Isabelle Levallois, jeune et gracieuse violoniste. L'accueil fait à ces deux artistes a été des plus sympathiques.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, 31 décembre, à la Société des concerts du Conservatoire : 1° Symphonie en *la* majeur, de Mendelssohn ; 2° Chœurs des chasseurs et des vendangeurs des *Saisons*, de Haydn ; 3° *Concerto* pour orchestre de Hændel ; 4° Chœurs d'*Obéron*, de Weber ; 5° Ouverture de *Léonore*, de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

— Aujourd'hui dimanche, 31 décembre, les concerts symphoniques font relâche. La veille du terrible jour de l'an la musique devient tout à coup muette, sauf pourtant dans les théâtres et au Conservatoire. Dimanche prochain, réouverture des séances Lamoureux, Colonne et Pasdeloup.

— Mercredi, 3 janvier, salle Pleyel, concert donné par le quatuor vocal des dames autrichiennes : M[lles] Fanny, Marie et Amélie Tschampa et M[lle] Marianne Gallowitch, avec le concours de M[me] Berthe-Marx et de M. Brandoukoff.

— La Société des compositeurs de musique fera exécuter jeudi soir, 4 janvier, dans la salle Pleyel-Wolff, les œuvres couronnées aux derniers concours : deux chœurs pour voix d'hommes de M. Jeanmougin, un quatuor pour instruments à cordes de M. Charles Dancla, un morceau de hautbois de M. Colomer et une fantaisie pour piano de M. Adam Laussel. La presse sera invitée à cette intéressante séance.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Le Mariage de Racine, comédie en un acte et en vers, de MM. G. Livet et G. Vautrey, représentée à l'Odéon le 21 décembre, vient de paraître chez l'éditeur Paul Ollendorff.

— *Françoise de Sauvigny* et autres histoires, par M[me] Félix Clément. 1 volume in-18 jésus. Firmin-Didot. — Prix : 3 fr.

En lisant ces pages pleines de fraîcheur, de sentiments purs et doux, on ne se douterait pas qu'elles ont été écrites pendant les rares moments d'accalmie de cruelles souffrances auxquelles M[me] Félix Clément, femme du compositeur, a succombé au commencement de cette année. Dans les deux premières nouvelles, une forme simple et attrayante revêt de sérieuses leçons de morale et de vertu. Elles sont suivies d'histoires récréatives, originales et gaies, où l'auteur a su allier à la parfaite convenance l'esprit philosophique et railleur qui convient à ce genre de récits, auquel une touche légèrement attendrie fait parfois diversion. Le ton distingué et le naturel du style en rendent la lecture aimable et touchante.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER, — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2705 — 49e ANNÉE. — N° 6. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 7 Janvier 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, la mélodie :

ADIEU SONGE!

chantée par Mlle JEANNE GRANIER, au 3e acte de *Ninetta*, opéra comique représenté à la Renaissance, musique de RAOUL PUGNO, paroles de MM. HENNEQUIN et BISSON. — Suivra immédiatement la romance de Karl : *Fraîche comme l'aurore*, chantée par M. GIRAUD, au 2e acte du même opéra.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : l'*Entr'acte-Rêverie* de *Ninetta*, l'opéra comique de M. RAOUL PUGNO. Suivra immédiatement le quadrille composé par ARBAN, sur les motifs de cette partition, pour les bals 1883 de l'Opéra.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes : mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

LES REINES DU CHANT

MADAME CARVALHO

Un musicologue, connu par d'intéressants travaux, M. A. Thurner, directeur et fondateur d'une École normale de musique, vient de publier à la librairie Hennuyer (1), sous ce titre : *les Reines du chant*, un fort beau volume enrichi d'un élégant frontispice de M. Géry-Bichard et de charmants portraits à l'eau forte par M. Abot.

M. Thurner, qui est un fureteur de bibliothèques en même temps qu'un musicien, a rassemblé dans son livre une riche moisson d'anecdotes, éparpillées dans les livres spéciaux ou dans les chroniques galantes du siècle dernier, en les rattachant aux aimables physionomies qu'il se plait à esquisser. Il a composé de cette façon une galerie de soixante portraits de cantatrices célèbres de tous les temps et de toutes les écoles. C'est en quelque sorte un résumé de l'histoire du chant... à vol d'oiseau. Puisqu'il nous est permis de faire un emprunt à ce joli volume, nous avons pensé que nous ne pouvions mieux faire que de détacher de la collection de M. Thurner un portrait sympathique entre tous, celui de notre grande et illustre cantatrice française Miolan-Carvalho.

Hâtons-nous de dire que ce portrait n'est qu'une simple esquisse et qu'un jour ou l'autre il nous sera certainement donné de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs une étude plus complète de l'admirable cantatrice qui personnifie aujourd'hui l'École française. Cette étude dira qu'à partir du *Pré-aux-Clercs*, où Mme Carvalho se montra une si adorable Isabelle, son talent et sa voix ne firent que grandir, — si bien que, lors de sa seconde rentrée à l'Opéra, elle surprit ses plus fanatiques admirateurs par la façon magistrale dont elle interpréta le grand rôle d'Ophélie. C'était comme une seconde création de ce rôle, où Christine Nilsson, pourtant, avait laissé des souvenirs ineffaçables. Nous avons tenu à signaler, avant tout, cette apothéose de la carrière de Mme Carvalho en la rapprochant de son premier grand triomphe dans *le Pré-aux-Clercs*. Passons maintenant la parole à M. Thurner:

(1) Paris, A. Hennuyer, 51, rue Laffitte, ouvrage publié en plusieurs éditions de luxe: in-16, avec eaux-fortes, et in-8°, cavalier Hollande, avec double suite des eaux-fortes, 25 ex. Papier chine, 25 ex. Papier japon.

***

Il y a au théâtre de Bordeaux un groupe de bronze qui représente cette trilogie : la Tragédie, l'Opéra et la Comédie. Chacune de ces figures reproduit les traits d'un artiste qui a le plus éloquemment réalisé, par son interprétation, l'un de ces côtés de l'art dramatique. Ici c'est le profil tragique de Rachel, là c'est la silhouette gracieuse de Mlle Mars, l'adorable Célimène, et au milieu, entre ces deux muses éclatantes, l'incarnation de celui qui donna au drame lyrique son expression la plus élevée : Gilbert Duprez.

Lorsqu'en 1837 apparut, dans *Guillaume Tell*, cet Arnold au style large et magistral, lorsqu'on entendit cette diction savante et cette voix qui savait passer avec un art infini par les gradations les plus variées, lorsqu'on vit cette physionomie vivre pour ainsi dire de la vie idéale du personnage interprété, une immense acclamation retentit; l'art comptait une illustration de plus.

En l'année 1845, le grand artiste vit un jour arriver chez lui, alors qu'il était professeur au Conservatoire, une jeune fille, âgée d'environ seize ans, au maintien modeste, au regard timide et doux. Elle était accompagnée de sa mère, veuve d'un pensionnaire de la musique du roi, M. Félix-Miolan, hautboïste distingué. Cette jeune fille, née à Marseille, n'était autre que la cantatrice qui devait un jour jeter un lustre si éclatant sur l'enseignement du célèbre Arnold. Lorsque Duprez vit cette enfant solliciter ses conseils pour la guider dans la voie périlleuse du théâtre, lorsque, malgré une apparente exiguïté de moyens, il pénétra le foyer ardent de la jeune néophyte, le grand professeur l'adopta immédiatement comme élève. Or, au mois de novembre 1845, Duprez présenta Mlle Marie-Caroline Miolan au jury d'admission. A côté de M. Auber, le président, on voyait l'excellent Panseron, au nez microscopique, causer avec le secrétaire, toujours aimable, M. de Beauchesne.

Chacun s'étonna lorsqu'on constata la ténuité de l'organe de la postulante. On fut presque sur le point de la refuser. « Y pensez-vous, dit Auber à Duprez, cette enfant n'a pas de voix? — Messieurs, répondit ce dernier, je suis persuadé qu'on est artiste par l'intelligence, quel que soit l'instrument dont on doit se servir. » Sur la foi de l'autorité de cette parole, Mlle Félix fut admise. Pendant l'espace de deux années, lors des concours d'examens, le comité s'inquiétait de l'avenir de la jeune fille. « Attendez, » répondit invariablement Duprez.

Le maître, pénétré de la richesse d'organisation musicale de Mlle Miolan, pressentait déjà pour elle de prochains et éclatants triomphes. Enfin, en 1847, trente concurrentes se disputent les prix. A ce moment, Mlle Félix-Miolan essaye d'entrer dans la lice. « Je n'ambitionne qu'un accessit, » dit-elle à son professeur. Comme celui du héros de Corneille, son essai fut un coup de maître ; elle emporta le premier prix, partagé avec Mlle Rouaux. Au nombre des lauréats de cette année, on rencontre les noms de Mlle Poinsot, de MM. Bataille, depuis professeur au Conservatoire, Barbot et Carvalho, ce dernier qui devint, quelques années plus tard, le mari de Mlle Miolan.

Deux années se passèrent pendant lesquelles notre brillante élève continua à développer ses qualités sous la direction de Duprez. Lorsqu'en 1849 ce dernier fonda son École pratique du chant, Mlle Miolan fut initiée à ce moment à l'art dramatique proprement dit. A côté d'elle figuraient Mlle Caroline Duprez, la digne fille de son père, M. Balanqué, etc. Le professeur entreprit une tournée artistique en province avec sa jeune et vaillante troupe afin de l'aguerrir aux difficultés de la scène. On cite, à cette époque de premiers essais, les soirées de Nantes, où ces jeunes talents : Mlles Miolan, Poinsot, M. Balanqué, jouaient à côté du maître, *la Somnambule* et *Robert le Diable*. Au mois d'octobre 1849, on assiste à un concert donné par Duprez au bénéfice des incendiés de Valmondois à l'Isle-Adam. Là, aux élèves ci-dessus nommés s'ajoutent les noms de Mlles Caroline Duprez et Didiée. Bientôt tous ces noms, encore obscurs, brilleront diversement sur la scène musicale.

Quant au pur et fin joyau de l'écrin de Duprez, il lui sera offert une occasion pour se révéler et scintiller de tous ses feux.

Le vendredi 14 décembre 1849, l'Opéra donna la représentation de retraite due à Duprez ; celui-ci avait expressément stipulé à M. Roqueplan, alors directeur, que Mlle Miolan figurât dans le programme.

Ce spectacle est resté une date dans la vie de l'artiste éminente. La soirée était composée du deuxième acte de *la Juive* avec Duprez, Mlles Miolan et Castellan ; du quatrième acte de *Lucie* avec Duprez et Mlle Miolan ; du troisième acte d'*Othello* avec Duprez et Mme Viardot. Un ballet (*Gustave*), *Geneviève*, une comédie du Gymnase et un vaudeville du théâtre du Palais-Royal terminèrent cette longue séance.

Le lendemain, les journaux signalèrent Mlle Miolan comme une cantatrice d'un talent délicat, pur et fini, et MM. Perrin et Adam, émerveillés du charme et de la distinction de la débutante, l'engagèrent immédiatement pour l'Opéra-Comique. Là, elle débuta, au mois de mai 1850, par *l'Ambassadrice*, à laquelle succéda *le Caïd*.

Le 20 juillet de la même année parut *Giralda*, cette délicieuse partition d'Adolphe Adam, écrite spécialement pour la débutante. Rien ne saurait donner une idée des prodiges qu'accomplissait Mlle Miolan avec des éléments en apparence assez faibles. Sa voix ténue était conduite avec un art tellement merveilleux, qu'elle éblouissait littéralement ses auditeurs, notamment dans le final du deuxième acte.

Cette jeune personne mignonne, au profil doux, aux regards voilés, par son âme musicale, colorait si bien sa diction et savait donner à chacune de ses notes une valeur de timbre si exacte et si proportionnée, qu'il était impossible de se soustraire à ce charme, qui se résumait par justesse, vérité, délicatesse et expression. L'illustre Halévy jugeait alors ainsi le talent de Mlle Miolan : « La voix de Mlle Félix est un soprano élevé ; elle aime à planer au sommet de l'échelle musicale comme un aéronaute intrépide se plaît au plus haut du ciel ; les applaudissements l'y suivent. » Passons sur quelques difficultés qui surgirent entre l'Opéra-Comique et notre débutante et motivèrent son départ de cette scène ; arrivons au 1er mars 1856, où parut, au Théâtre-Lyrique (boulevard du Temple), cette *Fanchonnette* mélodieuse où Clapisson sema à profusion ses plus élégantes inspirations en faveur de Mlle Miolan, ou plutôt alors de Mme Carvalho. Cette scène lyrique, à cette époque en grande détresse, se releva grâce à la prestigieuse influence de la transfuge.

C'est par ce rôle que Mme Miolan-Carvalho est entrée en conquérante dans la région élevée et sereine des talents hors ligne ; c'est là le premier fleuron de sa couronne de « reine ». C'est dans ce rôle de marchande de chansons qu'elle s'est révélée avec une si inimitable façon de vocaliser, c'est là qu'elle a montré la souplesse de sa diction et la finesse de son jeu. « Fanchonnette, disait-on, qui redevient, au dénoûment, marchande de chansons, aurait pu se faire aussi bouquetière, » tel était le déluge de fleurs qui inondait la scène à la chute du rideau. Le 27 décembre de la même année, on donna *la Reine Topaze*, de M. Victor Massé. Ici encore nous gravissons un nouvel échelon de la période lumineuse de la cantatrice. Son organe semblait gagner en rondeur et en flexibilité et elle nuançait la demi-teinte avec une si suave morbidezza, comme dans *la Chanson de l'Abeille*, que cette interprétation devenait création elle-même. On ne savait ce qu'il fallait le plus admirer, ou de l'aisance avec laquelle elle se jouait de difficultés inaccessibles, comme dans *les Variations du Carnaval de Venise*, ou de cette sûreté d'intonation et de ce style magistral qui sont un don de la nature plutôt que de l'art.

Nous sommes arrivés à la période où Mme Miolan-Carva-

lho résume la vocaliste hors ligne, l'époque où elle a été Giralda, la reine Topaze, lançant ses vertigineuses spirales vocales; Fanchonnette, Jeanne des *Noces de Jeannette*, roucoulant *le Chant du Rossignol*, Zora de *la Perle du Brésil*, soupirant avec une richesse inouïe d'accentuations la chaude et mélodieuse cantilène du *Mysoli*. Nous allons maintenant citer les autres fleurons de cette couronne. Voilà Mozart qui reparaît, le 8 mai 1858, au Théâtre-Lyrique, interprété dans *les Noces de Figaro* par l'un des plus délicieux trios de femmes, à savoir: Mme Carvalho (Chérubin), Mme Duprez-Vandenheuvel (la comtesse) et Mme Ugalde (Suzanne).

Ce diamant si pur et si limpide, cette perle divine, connue sous le nom de *Voi che sapete* (mon cœur soupire), n'a peut-être jamais rencontré une interprète égale à Mme Carvalho. Cette phrase, chantée par l'âme du Raphaël de la musique, en passant par les lèvres de notre Chérubin, palpite des plus exquises inflexions. Cette musique adorable, demandant, pour être bien comprise, non des effets de sonorité, mais le sentiment le plus profond allié à la grâce la plus pure, attira alors au boulevard du Temple une foule enthousiaste.

Avec *Faust*, de Gounod, le 19 mars 1859, nous enregistrons la création capitale de Mme Carvalho. Elle restera la tendre, mystique et rêveuse Marguerite de Gœthe, comme la Malibran reste, dans l'histoire, la pathétique Desdemona. Quand on vit apparaître la belle « Gretchen », son missel gothique à la main, murmurant ces mots :

> Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme,
> Si c'est un grand seigneur et comment il se nomme,

mélopée si adorablement harmonisée par le compositeur, il sembla voir se détacher vivant et animé le type rêvé par Ary Scheffer. En 1867, Mme Carvalho est devenue la pathétique Juliette de *Roméo et Juliette*, de Gounod.

Inscrivons à l'actif de notre grande représentante de l'art français la belle représentation du 24 mai 1859. L'illustre Fidès du *Prophète*, Mme Viardot, la vaillante Léonore du *Trouvère*, Mme Gueymard, et Duprez interprétaient des fragments d'*Othello*. L'archet magique de Vieuxtemps chantait *l'Ave Maria* de Gounod avec Mme Miolan-Carvalho; l'orchestre était dirigé par Félicien David; le célèbre chevrier du *Val d'Andore*, Bataille, la poétique ballerine Mme Ferraris complétaient un ensemble en l'honneur de la nouvelle diva.

Ce talent souple, fin et varié, est l'expression la plus haute de notre art lyrique contemporain. Il est la note vive, légère, enjouée, d'Auber, de Clapisson, de Massé; il est aussi la grâce, l'émotion, la poésie de F. David et de Gounod.

S'il est la virtuosité vocale, il est aussi le phraser exquis et le style sans tache. Mme Carvalho a une manière magistrale de dire l'*andante* et de terminer la période musicale. Elle a un charme voilé et une vibration angélique dans les demi-teintes. Le chant ainsi murmuré a des ailes, et ce battement divin donne aux auditeurs l'extase de *la Chanson de l'Abeille* ou de la romance de Chérubin. Jeannette, Zora, Henriette, Giralda, Fanchonnette, ont disparu devant les poétiques figures nimbées de lumière, visions entrevues par Mozart, Shakspeare et Gœthe. Que dire pour compléter cette esquisse? Ajouterons-nous que Mme Miolan-Carvalho a passé sur la grande scène de l'Opéra et que, dans le rôle de Marguerite des *Huguenots*, elle a su prouver qu'il n'y a pas de rôles secondaires pour un grand talent? Aujourd'hui elle est l'attraction de l'Opéra-Comique et elle sera toujours une des gloires de la scène française.

Notre admirable cantatrice a reparu le 11 mai 1882, salle Favart, dans ces mélodieuses *Noces de Figaro*, qui ont laissé tant d'impérissables souvenirs.

Elle a délaissé le manteau bleu de Chérubin pour la robe de la comtesse; en entendant cette merveilleuse transformation, on se souvient du mot de Voltaire, parlant de Racine: « Admirable, admirable, admirable!... »

Dans le duo du troisième acte avec Chérubin, Mme Carvalho a eu des notes si limpides et une manière si exquise de phraser, que l'on se sentait comme magiquement transporté vingt ans en arrière, à l'aurore de sa carrière triomphale. La fraîcheur de l'organe de Mme Carvalho rappelle le long printemps de celui de Mlle Mars: il faut en attribuer la phénoménale conservation, à l'art parfait, à la méthode irréprochable de l'artiste; là, croyons-nous, est le véritable secret.

Mme Carvalho a partagé avec Mme Viardot l'honneur de faire partie du jury, pour les concours de chant du Conservatoire, en juillet 1882. Une acclamation enthousiaste accueillit les deux grandes artistes à leur apparition dans la tribune officielle.

C'était la première fois, depuis plus de cinquante ans, que des dames paraissaient comme *jurées*; la dernière à laquelle cet honneur fut réservé était Mlle Duchesnois, pour les concours dramatiques.

A. Thurner.

SEMAINE THÉATRALE

Les obsèques nationales de Gambetta, définitivement fixées par l'État au samedi 6 janvier, ont fait reporter, au lendemain dimanche, le premier bal masqué de l'Opéra et l'inauguration de l'Eden-Théâtre. Quant aux représentations théâtrales quotidiennes ordinaires, elles étaient affichées, comme d'habitude, sur les colonnes-Morris. Par suite, l'Opéra qui aurait pu donner aujourd'hui dimanche une représentation dominicale à la place de celle d'hier samedi, s'en tiendra pour cette fois à son bal masqué qui aura d'ailleurs un double cachet artistique.

D'abord Arban, toujours à la recherche d'effets nouveaux, a demandé à M. Vaucorbeil et obtenu de lui l'engagement de cent choristes pour concourir, avec son orchestre de la grande salle, à l'exécution des célèbres valses de Strauss et de Fahrbach, arrangées pour voix et instruments. Un homme expert en la matière, s'il en fut, M. Laurent de Rillé, s'est dévoué à cet intéressant travail, écrivant lui-même des paroles appropriées à ces valses chantées.

Ensuite, Fahrbach, arrivé cette semaine de Vienne, — à travers les inondations, — a apporté la musique de son nouveau programme qui a été répété par deux fois à l'Opéra aux acclamations des *artistes d'élite* que son ami et collègue Arban a groupés autour de lui. En veut-on une preuve? Parmi les violons de Fahrbach on ne compte pas moins de sept chefs d'orchestre, — M. Thibaud en tête. C'est toujours à l'avant-foyer du public que se tiendra l'orchestre Fahrbach animant de ses valses, polkas et mazurkas toute cette féerique partie du palais Garnier. Parmi les nouveautés du programme Fahrbach, signalons aux amateurs du genre les poétiques valses *le Pays natal* et *Aux Cœurs sensibles;* les pimpantes polkas *Fleurs de mai*, *Vélocipède* et *Faute de mieux;* les mazurkas originales *Préciosa*, *Constance* et *au Temps des Roses;* une marche hongroise des plus enlevantes et trois galops échevelés : *Mousse pétillante*, *à Travers la nuit et le brouillard* et *A quatre chevaux!*

Passons à un autre genre de musique : les répétitions *d'Henri VIII* ont été quelque peu entravées, cette semaine, par la double indisposition de Mme Krauss et du baryton Lassalle; fort heureusement Lassalle a pu reparaître dans *Hamlet*, avant-hier vendredi, et Mme Krauss assister à la répétition *d'Henri VIII*, jeudi dernier. Tout va donc reprendre vie et mouvement en ce qui concerne l'œuvre de M. Camille Saint-Saëns. Les trois premiers actes sont sur pied et on établit en ce moment le quatrième. D'autre part le divertissement-ballet de cet opéra, dont Mlle Subra doit faire les honneurs, est également entré en répétition. Bref, si *Henri VIII* ne passe pas à la fin de ce mois, il affrontera certainement les feux de la rampe dans la première quinzaine de février.

Le nouveau ballet de MM. Gille, Mortier et Mérante, *la Farandole*, est aussi entré en pleine voie d'exécution : décors et costumes s'établissent à l'envi et Rosita Mauri se prépare à cette nouvelle et importante création. Ce sera pour la fin de l'hiver. La charmante partition de M. Th. Dubois, complètement terminée, va être remise à la copie. Encore un grand succès de ballet en perspective à l'Opéra: les nombreux amateurs du genre s'en réjouissent à l'avance.

A l'Opéra-Comique aussi, on s'occupe de la question ballet, infiniment plus que de coutume. Pour le deuxième acte de *Lakmé*, M. Léo Delibes a écrit la musique d'un véritable divertissement

d'opéra, se composant de plusieurs pas pour lesquels M. Carvalho a engagé spécialement deux ballerines milanaises. Il vient même, sur la recommandation de Rosita Mauri, d'en engager une troisième, mais celle-ci, dit-on, en vue du divertissement, de *la Perle du Brésil*. Le ballet est donc appelé à prendre plus de place dans le répertoire de l'Opéra-Comique et cela se comprend avec l'importance plus grande que prend de jour en jour la scène de M. Carvalho.

La reprise de *Zampa* aura définitivement lieu cette semaine et avec une certaine magnificence de mise en scène. De plus, a l'occasion de la restitution qui nous est faite de ce chef-d'œuvre d'Hérold, l'orchestre de l'Opéra-Comique inaugurera sa nouvelle organisation. Ses quatorze premiers violons, le reste à l'avenant, donneront pour la première fois dans l'ouverture de *Zampa*. Un détail d'agencement: l'agrandissement de l'orchestre sera mobile et conséquemment facultatif. On ne s'en servira que pour les grands ouvrages du répertoire.

Aujourd'hui dimanche, en matinée, 632me représentation de *Mignon* par Mlle Van Zandt, avant son départ pour Monte-Carlo. Le soir, *Philémon* et les *Dragons de Villars*.

Demain lundi, *Joseph*, le chef-d'œuvre de Méhul, sera offert au public des représentations populaires. La salle Favart sera infiniment trop petite.

***

De l'Opéra-Populaire, rien à dire de sérieux. M. Ritt attendrait la fin de ce mois pour retirer sa candidature d'une manière définitive. La nouvelle phase municipale par laquelle vient de passer notre infortuné troisième théâtre lyrique a inspiré à notre collaborateur Oscar Comettant la spirituelle boutade.... chinoise que voici.

Nous l'empruntons au *Siècle* de mercredi dernier.

L'OPÉRA-POPULAIRE EN CHINE

C'était à Pékin, capitale de la Chine, au temple des *Yao* et des *Chun*, plus de vingt-deux siècles avant Jésus-Christ. Le conseil municipal, qui était alors composé des hommes les plus savants en toutes choses, car ils avaient tous été élus par le suffrage de leurs concitoyens, remit à l'ordre du jour une question qui, depuis plusieurs siècles déjà, était à l'étude à Pékin.

Les érudits orientalistes auront compris que je veux parler de l'Opéra-Populaire réclamé par le peuple chinois, pour qui la musique a été de temps immémorial non seulement un noble délassement, mais un enseignement, une sorte de culte. Aussi l'inimitable Kouéi a-t-il pu dire mille ans avant que la musique eut accompli en Grèce les miracles qu'on connaît: » Veux-tu savoir si un royaume est bien gouverné, si les mœurs de ceux qui l'habitent sont bonnes ou mauvaises? Qu'on examine la musique qui y a cours. » De leur côté, les compositeurs demandaient à cor et à cri ce théâtre lyrique populaire, par la raison que les deux autres théâtres musicaux existant à Pékin et qui s'appelaient le Grand Opéra et l'Opéra-Comique, étaient inabordables pour les quatre-vingt-dix-neuvièmes des musiciens, condamnés à un chômage forcé.

Un directeur du nom de Ritt-Song était prêt à accepter le cahier des charges rédigé par le rapporteur, membre du conseil municipal, Bouteillier-té-Schoung, qui concluait à une subvention de soixante-sept millions huit cent mille *tsien*, ce qui équivaut à 300,000 fr. de notre monnaie.

Le rapport de Bouteillier-té-Schoung était fort sage. Il voulait que l'Opéra-Populaire offrît, en un point de Pékin vers lequel rayonnaient plusieurs quartiers populeux, 3,600 places à des prix variant de cent treize *tsien* à six cent soixante-dix-huit *tsien*, en d'autres termes de 50 centimes à 3 fr. Le rapporteur concluait en ces termes :

« Le Conseil municipal n'hésitera pas à sanctionner une entreprise aussi moralisatrice et aussi propre à mériter l'approbation de tous les partis soucieux d'offrir au peuple des distractions qui, tout en le reposant de son dur labeur, policent ses mœurs, cultivent son esprit et élèvent son cœur vers ces régions de l'idéal où se puise l'élan des grandes actions. »

Ce langage était en tous points conforme au sentiment de tous les anciens auteurs chinois, notamment des fondateurs de la monarchie sur ce bel art des sons qui est aussi une science étroitement liée à la philosophie et à la morale.

La question paraissait donc devoir aboutir, lorsqu'un lettré à trois boutons d'os de rhinocéros, esprit vaste mais inquiet, le nommé Joffrin-Ché, prit la parole :

« Je suis, dit-il, contre l'établissement de l'Opéra-Populaire, dont on fatigue l'attention de la Chine depuis des siècles, parce que je ne crois pas que la musique adoucisse les mœurs, ainsi que n'a pas craint de l'affirmer notre honoré collègue rapporteur, Bouteillier-té-Schoung. L'histoire nous apprend que plusieurs empereurs et rois appartenant aux nations barbares de l'Occident, qui paraissaient aimer la musique, n'avaient pas les mœurs douces. Sans sortir de Pékin, notre général de cavalerie, Galliffet-Tsing, qui donnerait son plus beau cheval pour entendre le *thoung-ho-chao-yo*, autrement dit *la musique qui inspire la véritable concorde*, exécutée suivant l'habitude par quatre mandarins, Galliffet-Tsing, que vous connaissez tous, a-t-il des mœurs vraiment douces? Je ne le pense pas. Donc, par ces raisons, il m'est démontré que l'Opéra-Populaire ne rendrait aucun service. Qu'on attribue, » continua Joffrin-Ché avec une grande conviction, « qu'on attribue les 67,800,000 tsien à la création d'un théâtre de drame, si l'on veut adoucir les mœurs de la nation. En effet, il n'y a pas d'exemple d'un homme aimant le drame, d'un homme habitué de notre boulevard du crime, qui n'ait eu des mœurs douces. »

Ce discours, prononcé d'une voix ferme dans le plus pur chinois par Joffrin-Ché, produisit parmi les membres du conseil municipal une impression profonde.

Le conseil, qui avait passé plusieurs jours et plusieurs nuits en grand travail, troublé, accablé de sommeil, à bout de forces, prononça l'ajournement.

— Après tout, dirent en forme de moralité, mais gaiement, les conseillers Leven-Sfing-Sée et Hattat-tao-Ho, qu'importe que l'Opéra-Populaire soit remis à cent ans et même à deux cents ans, puisque le Céleste-Empire est éternel et que la patience et la résignation sont les vertus maîtresses du peuple chinois. Nos descendants reprendront notre œuvre inachevée; à eux appartiendra l'honneur de trancher la question de l'Opéra-Populaire.

Les Chinois me feront toujours rire. Ce n'est pas en France, à Paris, qu'on pourrait craindre d'être administré par un conseil municipal si indécis et si peu artiste. Avec notre esprit alerte, impatient et gouailleur, à nous autres Français, si un Joffrin-Ché (que nous appellerions tout simplement le citoyen Joffrin), était assez... Chinois pour prononcer un tel discours, vous verriez qu'il se trouverait un compositeur en disponibilité pour mettre ce discours en musique. Ce qui donnerait raison au citoyen Joffrin, car cette musique, loin de l'adoucir, le rendrait furieux, au contraire. Mais il s'agit de la Chine, vingt-deux siècles avant Jésus-Christ!

OSCAR COMETTANT.

Et dire que, le Conseil municipal de Paris ajournant de nouveau la question de l'Opéra-Populaire, la Presse a choisi ce moment pour étouffer les aspirations lyriques de M. Gravière, en confinant la Renaissance dans le genre de l'opérette! — C'est là une faute grave à bien des titres. *Ninetta*, la partition de M. Raoul Pugno, était une œuvre de transition qu'il fallait soutenir et maintenir au répertoire. Le grand public y est bien venu; il a comblé Jeanne Granier de fleurs et de bravos; mais cela ne suffit pas à couvrir des frais journaliers de 4,000 francs et plus. Or, tel est le très regrettable budget actuel de la Renaissance. Ce petit théâtre a les mêmes charges que l'Opéra-Comique, sans en avoir les privilèges et immunités. Que va faire M. Gravière? Reprendre le *Petit Duc* et la *Grande Duchesse*, en attendant une nouveauté bien pimentée qui puisse faire 6,000 francs de recette. Triste, triste!

H. MORENO.

P.-S. Ce soir même l'Eden-Théâtre ouvrirait ses portes pour une fête privée en quelque sorte, puisque seule, paraît-il, la Presse y sera conviée. Voici ce que dit à ce sujet M. Jules Prével du *Figaro* :

« Malgré le travail énorme que nécessitent les dernières installations d'un monument semblable, l'Eden-Théâtre aurait pu faire son ouverture samedi soir. Tout est prêt. Mais les directeurs ont pensé qu'il était plus convenable de retarder d'un jour la fête d'inauguration. Cette fête est donc irrévocablement fixée à dimanche soir, mais elle ne sera pas publique. Elle est offerte à la Presse. On ne sera donc admis que sur invitations personnelles. Nous aurons la primeur du célèbre ballet *Excelsior*. Mais là se bornera pour nous la soirée, et ce sera bien suffisant — la visite de la salle de l'Eden-Théâtre et de sa merveilleuse décoration formera l'autre moitié du spectacle. »

LE WEIHNACHTS ORATORIUM

(ORATORIO DE NOEL)

AU CONSERVATOIRE DE BRUXELLES

A l'occasion des fêtes de Noël, M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, a eu l'idée d'offrir au public d'élite qui se donne rendez-vous aux concerts de ce bel établissement, le bel oratorio de Bach, le *Weihnachts oratorium* (oratorio de Noël), digne pendant de *la Passion* de l'illustre contrepointiste allemand.

Voici le compte rendu de cette grande et belle séance, tel que nous l'apporte l'article de notre collaborateur Th. Jouret, dans *l'Écho du Parlement*.

Nous n'avons plus à parler longuement à nos lecteurs de l'oratorio de Bach qui a été la surprise et la profonde impression du concert du Conservatoire; nous avons dit, dans un premier article, la grandeur et la simplicité de l'œuvre, le caractère élevé du style et la variété d'accents qui lui donnent parfois le mouvement et le sentiment du drame, la puis-

sance des colorations orchestrales, si restreintes que soient les ressources instrumentales dont dispose le musicien. Les sonorités du groupe des hautbois ont donné à la petite symphonie rustique le coloris voulu : et les hautbois d'amour, habilement construits par M. Mahillon, d'après les types de notre Musée instrumental, ont fait résonner à souhait la musette des bergers.

L'exécution s'est tenue à la hauteur de l'œuvre, dont elle a fait valoir les moindres détails tout en gardant à l'ensemble cette largeur, ce cachet de simplicité naïve qui en est la marque caractéristique. C'est tout un monde, un monde nouveau ; et ce n'est pas chose facile que d'y faire pénétrer un public accoutumé à des sensations plus vives, mais sous lesquelles, avouons-le, se rencontre rarement un sentiment aussi profond, aussi puissant.

Des deux airs du contralto, chantés avec un style excellent par Mlle Mary Lemmens, un seul, *la Berceuse*, peut aller à l'étendue de sa voix de mezzo-soprano. Le public a fort applaudi et encouragé la jeune et intelligente chanteuse, qui est à bonne école. Mme Cornélis-Servais, une belle voix conduite avec une pleine sûreté, et M. Thys, moins heureux au concert qu'à la répétition générale, étaient chargés de petits rôles épisodiques. M. Delaquerrière a eu un très grand succès de diction dans les récits de l'Évangéliste, d'une coupe si originale. L'ensemble choral a été des plus remarquables : il atteint ici cette exécution, souvent rêvée, qui ajoute à la correction irréprochable, note et parole, le sentiment musical et la variété de l'accent.

La majestueuse ampleur des chorals ne pouvait être dépassée que par l'éclat et la couleur du *Gloria in excelsis*, avec ses contrastes saisissants de l'invocation à « la Paix », une de ces fresques grandioses où se déploient la science colossale de Bach et l'inépuisable abondance de son invention musicale. On sait la grande part de l'orgue dans l'exécution des ouvrages de Bach : M. Mailly a trouvé dans l'admirable instrument de Cavaillé-Coll les sonorités et les timbres voulus par chaque partie caractéristique de l'oratorio.

Beethoven, seul, pouvait faire entendre sa voix après cette évocation du génie de Bach. Rien à dire de l'exécution de la Symphonie Pastorale, rien qu'un mot : elle a été merveilleuse de tous points. La correction sans sécheresse, la netteté de dessin, la fidélité de coloration ; et avec cela le mouvement, la vie, la jeunesse et la force que « nulle part », disons-le en toute sincérité, nulle part nous n'avons rencontrés avec cet éclat et cette puissance. L'orage, surtout, et la dernière partie de la Symphonie ont atteint cette limite du beau, au delà de laquelle on n'entrevoit point d'autre perfection possible. TH. JOURET.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Saint-Pétersbourg : « En attendant la prochaine *désorganisation* de nos beaux théâtres impériaux, à laquelle travaillent assidûment deux commissions rivales, la commission *tant pis*, et la commission *tant mieux*, S. M. l'empereur a paru pour la première fois dernièrement à une représentation de *Carmen* qui est décidément le succès de l'année sur la scène italienne. En outre, hier dimanche 19-31 décembre, la troupe de passage Coquelin-Dieudonné a eu l'honneur de jouer à la résidence impériale de Gatchina devant la Cour et le corps diplomatique réunis. On donnait *Gabrielle* (5 actes), *les Rieuses* (1 acte) et des monologues : *la Mouche*, *la Chasse* et *le Corbeau*. D'ordre de S. M., l'excellent orchestre du Théâtre-Français, dont les auditions ordinaires au théâtre Michel ont souvent l'importance de véritables concerts, a été mandé par télégramme pour combler le vide des entr'actes et agrémenter par un peu de musique les réflexions morales, saines et fortifiantes, mais peut-être un peu mélancoliques, qui se dégagent pour l'auditeur des beaux vers d'Emile Augier. Inutile d'insister sur le succès obtenu par Coquelin, Dieudonné, Mmes Favart, Lody, etc., cela va de soi ; je préfère vous donner le programme des morceaux exécutés par l'orchestre pendant cette brillante soirée : 1° Sélection par M. Mangeant sur *la Carmen* de Bizet ; 2° *Bredouille*, polka de H. Strobl ; 3° Danses de l'Opéra, *le Démon* de Rubinstein ; 4° *Marche persane* de Farhbach ; 5° *Rêverie* de Louis Gregh ; 6° *Fête bohême* de J. Massenet. C'est pendant ce dernier numéro d'un compositeur français que la Cour a *rencontré* l'année nouvelle (l'expression est consacrée), car il était minuit lorsque les invités quittaient la salle de spectacle pour entrer dans les merveilleuses galeries du palais, réservées pour le bal qui devait suivre. Le capellmeister Franck, du régiment de Préobrajenskx, conduisait l'orchestre de danse, pendant que le personnel du spectacle français repreuait en *troïka*, à travers les sapins neigeux et par une nuit splendide, le chemin de la capitale. S. M.

— D'autre part on nous écrit de Pétersbourg :

On s'est trop pressé d'annoncer le retrait des subventions théâtrales à Pétersbourg. La question est toujours pendante, mais elle sera jugée dans un sens ou l'autre sous quinzaine, à l'occasion du vote du budget. Ce qu'il y a de positif, malheureusement, c'est que la saison théâtrale russe 1882-83 est désastreuse. Jusqu'ici *Carmen*, seule, a vu s'humaniser les roubles en son honneur. On espère maintenant en Mme Marcella Sembrich, dont les représentations ont commencé avec l'Ophélie d'*Hamlet*. Mais les deuils, la situation à l'intérieur comme à l'extérieur, ne sont pas faits pour rasséréner les esprits et remplir les théâtres.

— *Le Journal de Saint-Pétersbourg* consacre un large compte rendu à la reprise de *l'Hamlet*, d'Ambroise Thomas, au Théâtre Impérial Italien. En voici quelques extraits :

« C'est mardi dernier qu'a eu lieu la rentrée de Mme Marcella Sembrich dans le rôle d'Ophélie d'*Hamlet* de M. Ambroise Thomas. On sait que la cantatrice polonaise l'a étudié sous la direction même du compositeur et qu'elle l'a chanté cinq fois de suite au Théâtre-Royal de Madrid, avec un succès retentissant dont les échos sont venus jusqu'à nous. Tous les journaux étaient pleins de détails concernant les ovations faites à la diva par le public madrilène. La soirée de mardi dernier comptera également parmi les plus glorieuses de la carrière artistique de notre prima donna, tant l'enthousiasme provoqué par son chant a été spontané et unanime. La cantatrice avait laissé chez nous les meilleurs souvenirs : on l'a bien vu par les ovations qui lui ont été faites dès son entrée en scène et par les nombreux bouquets et couronnes offerts presqu'à chaque entr'acte. Les vrais connaisseurs ont dû s'apercevoir cependant des progrès étonnants accomplis par la jeune artiste. Déjà l'année passée il restait peu à faire à la vocaliste ; mais cette fois c'est la chanteuse d'expression qui s'est révélée sous un jour tout nouveau. Notamment, dans l'air du deuxième acte avec le livre et dans la grande scène finale, elle a touché tous les ressorts du sentiment, avec une finesse et une variété de nuances vraiment dignes d'admiration. Sa voix est restée la même : un peu terne dans le registre inférieur, étincelante de clarté dans le haut, d'une limpidité et d'une égalité extraordinaires. Et la douceur invariable du timbre et le charme du *mezza voce!* La vocalisation tient du prodige et elle s'est enrichie encore de traits nouveaux qui s'épanouissent comme des fusées à mille couleurs. D'autres fois elle vous lance une gamme ascendante de deux octaves qui, sans aucun changement de timbre, vient aboutir au *mi* au-dessus de la portée ! Ce sont des merveilles qui bouleversent la foule et qui charment les connaisseurs lorsque, comme c'est le cas cette fois, ces artifices servent à exprimer les élans du cœur et toutes les nuances de sentiment accessibles à la voix humaine. Le triomphe remporté par M. Cotogni dans le rôle de Hamlet a été complet. En présence d'un succès aussi sérieux, il serait banal de compter le nombre des rappels. L'éminent artiste a fait une étude profonde du personnage du prince de Danemark, et il est resté tout le temps fidèle à sa conception. Nous nous faisons un plaisir de signaler le succès de Mlle A. Stahl et de M. Uetam dans les rôles importants de la reine et du roi ; ces deux artistes ont parfaitement secondé leurs camarades, Mlle Stahl a été vivement applaudie. » Ajoutons que l'exécution était excellemment dirigée par le maëstro Bevignani, qui professe un véritable culte pour la magistrale partition d'*Hamlet*.

— Le *Faust* de Gounod, traduit à peu près dans toutes les langues européennes, vient de l'être en russe et a été représenté à l'Opéra national de Saint-Pétersbourg, avec un très grand succès.

— On avait prétendu qu'en raison de l'exposition de Munich, les artistes du théâtre impérial n'auraient pu être autorisés à prêter leur concours à Richard Wagner pour les représentations de *Parsifal* à Bayreuth. Les difficultés, si elles ont réellement existé, ont été écartées et les représentations de *Parsifal* auront lieu cette année entre le 8 juillet et le 11 août.

— Le plus ancien journal de musique allemand, *l'Allgemeine musikalische Zeitung*, fondé en 1798 par la maison Breitkopf et Hærtel, vient de suspendre sa publication. Depuis de longues années déjà *l'Allgemeine musikalische Zeitung*, rédigée par le docteur Chrysander, était devenue la propriété de la maison Rieter-Biedermann.

— La troupe de l'impresario Carl Rosa vient d'ouvrir sa saison d'hiver par la *Mignon* d'Ambroise Thomas, chantée en anglais par Mme Marie Roze, miss Burns (Philine), miss Yorke (Frédéric), MM. Turner (Wilhelm), Leslie Crotty (Lothario), Esmond (Laërtes) et Pope (Jarno). Le succès a été tel qu'un grand nombre de personnes n'ont pu trouver place au théâtre. L'opéra de *Mignon* est aujourd'hui aussi populaire en Angleterre qu'en France.

— Chaque année, dit M. Maurice Ordonneau du *Gaulois*, Londres a une saison lyrique, composée d'opéras traduits en langue anglaise. C'est M. Carl Rosa qui est le directeur de la troupe nomade qui donne ces opéras. Cette année, la saison s'ouvrira le lundi de Pâques à Drury-Lane, presque en même temps que la saison italienne à Covent-Garden et au Her Majesty's-Theatre. Les deux événements de cette saison anglaise seront la production de deux opéras inédits : *Colomba* et *Esmeralda*. Le premier de ces ouvrages est tiré du roman de Mérimée, par M. Hueffer, et a pour musicien M. Mackenzie ; le second est tiré de *Notre-Dame de Paris*, par M. Marsials, et a pour musicien M. Goring.

— On nous écrit de Barcelone : C'est avec un véritable plaisir que je viens vous parler du brillant succès de *Robert le Diable* au Liceo. Mme Delepeda et M. Stagno, aussi bien que M. David, ont obtenu un triomphe bien mérité. Stagno est et sera toujours un inimitable Roberto, grâce à l'élégance et à la bravoure de son chant, à sa vaillante et limpide vocalisation. Dans la Sicilienne, dans le finale du premier acte, dans le trio à voix seules, dans le duo des « chevaliers de ma patrie », dans le cloître, et surtout dans la prière, et le trio du cinquième acte, il a mérité une immense ovation.

Mme Decepeda, avec sa belle et puissante voix veloutée, par sa diction correcte et la vérité de son sentiment, a triomphé de partage avec Stagno et la basse David, un beau Bertram qui ne peut cependant nous faire oublier le Bertram par excellence, M. Uetam ; M. David donne au personnage un caractère différent, plus froid et plus sévère et par conséquent moins dramatique. Toutefois je ne veux point diminuer les grands mérites de M. David, mais simplement constater qu'il y a deux années nous avions entendu au Principal l'exécution la plus parfaite de *Robert le Diable*, dont on ait conservé le souvenir à Barcelone. La Decepeda, Stagno et Uetam avaient fait revivre pour nous la Spezzia, Armandi et Vialetti, inoubliables interprètes du chef-d'œuvre de Meyerbeer. N. G.

— Les choses ne vont pas comme sur des roulettes à l'Apollo de Rome. Le syndic a écrit à l'impresario pour protester contre l'interprétation du *Prophète*, indigne de la capitale de l'Italie, et lui a enjoint de fermer le théâtre. « Nous ne savons, dit l'*Italie*, si le syndic, après avoir fait acte d'autorité, sera disposé à une indulgence complaisante; quant au public... il se résignera *peut-être*, mais sans enthousiasme certainement. Il devait y avoir pour le premier de l'an une soirée de gala offerte à Leurs Majestés par la municipalité, mais il a été impossible d'inviter le roi et la reine à assister à un spectacle qui avait déjà été sifflé par le public, et le temps a manqué pour en monter un autre. »

— A la *Scala* de Milan, on vient de donner *l'Étoile du Nord*, de Meyerbeer, avec Maurel pour Pierre-le-Grand et Mlle Dalti pour Catherine. Chaleureux accueil fait aux deux interprètes. Au San Carlo de Naples, c'est *le Roi de Lahore*, de Massenet, qui a fait royalement les honneurs de la réouverture, tandis qu'au Théâtre de Parme *la Reine de Chypre*, d'Halévy, a triomphé de par le ténor Vicentelli dans le rôle de Gérard. Mlle Leavington (la dramatique Reine), un peu faible comme voix. A Venise, reprise de *Mignon* des mieux accueillies, malgré une Philine insuffisante.

— Très élogieux les journaux de Vicenza pour Mlle Ritter. « Élevée à une école de chant, parfaite sous tous les rapports, dit *l'Indipendente*, connaissant les secrets de l'art dramatique, Mlle Ritter réunit dans un harmonieux ensemble toutes les qualités qui font l'artiste de race. » Mlle Bressolles aussi est appréciée d'une manière très flatteuse, ainsi que le ténor Gnone. Bref, *Carmen* paraît avoir eu une excellente interprétation au théâtre Eretenio de Vicenza, où l'on répète actuellement *Mignon* qui fait augurer tout un nouveau succès pour Mlle Ritter, Bressolles et le ténor Gnone.

— La tétralogie de Wagner sera décidément jouée à Bruxelles dans le courant de janvier. Les représentations sont fixées au 23, au 24, au 26 et au 27. Elles seront données au Théâtre de la Monnaie. Le couple Vogl et Mme Reicher-Kindermann tiendront les principaux rôles. Le prix des fauteuils d'orchestre pour la série des quatre ouvrages est de 50 francs.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

M. Bourgault-Ducoudray vient d'interrompre son cours d'Histoire de la Musique et ne le reprendra que le premier février. Le succès de ces premières leçons a été complet, et jamais la petite salle du Conservatoire, où se font les cours, n'avaient comprimé un public plus nombreux et plus sympathique: c'est qu'à l'attrait déjà puissant d'écouter un maître dont la réputation est faite et bien faite, s'ajoutait le prestige de l'un des plus grands noms qui soient aux annales de notre art chéri. En effet, M. Bourgault-Ducoudray, avons-nous dit, devait étudier Gluck. Entreprise, non pas nouvelle sans doute, mais considérable entre toutes et toujours intéressante, toujours actuelle; la vraie beauté et la vraie grandeur étant toujours d'actualité.

Sept leçons, consacrées à ce maître des maîtres, ont marqué comme les étapes d'un splendide voyage; et il nous plaît de relever dans ces études une qualité éminente dont Gluck a toujours donné lui-même les plus sublimes exemples : l'ordre uni à la clarté, à une science profonde des justes proportions. Bref les leçons ont été aussi bien ordonnées qu'un opéra de Gluck; et quelquefois, ajouterons-nous, elles ont été aussi éloquentes. A la leçon prochaine qui aura lieu, nous le rappelons, le 1er février, M. Bourgault-Ducoudray commencera l'étude de l'opéra-comique en France. Il nous a dit avec Gluck les souveraines grandeurs de la tragédie musicale; il nous dira avec Monsigny, Duni, Grétry, les grâces, les élégances, les joies attendues et souvent charmantes de la comédie chantée. Nous descendrons des cimes les plus hautes: mais les collines, les vallons ont leur attrait; et, après les audacieuses escalades, il y a quelque douceur à s'y reposer. L. AUGÉ.

— M. le ministre de l'Instruction ayant donné l'ordre de suspendre tous les cours dans les établissements de l'État, en raison de la mort de M. Gambetta et des obsèques nationales décrétées en son honneur, les examens de solfège qui devaient avoir lieu samedi au Conservatoire ont été ajournés.

— On s'occupe très sérieusement en ce moment de la réorganisation des musiques militaires et nous avons reçu à ce propos une brochure très intéressante et très bien raisonnée. La Chambre des députés, d'ailleurs, est saisie de la question et un projet concernant la réorganisation des musiques militaires a été soumis à la législature. En voici les principales dispositions.

« La musique militaire formera à l'avenir, dans tous les régiments de toutes armes, une compagnie distincte chargée d'un double service : celui de la musique en temps de paix, et, en temps de guerre, celui du service auxiliaire du corps médical. A leur arrivée au corps, les jeunes soldats qui ont des connaissances musicales ou qui sont jugés aptes à les acquérir promptement, seront incorporés à la section hors rang au titre d'élèves musiciens et brancardiers ou aides-infirmiers. En vue de faciliter le recrutement des sous-chefs et des chefs, il est créé une école militaire de musique à Paris. Seront envoyés à cette école, sur leur demande, les sous-officiers musiciens présentés par les corps et qui réuniront les conditions suivantes :

1° Avoir au moins un an de grade de sous-officier ;

2° Être accepté par l'Inspecteur général ;

3° Satisfaire à un examen préliminaire subi au chef-lieu du corps d'armée devant une commission composée d'officiers, de chefs de musique et de membres du corps médical militaire. Le nombre des candidats à envoyer à l'école est, chaque année, fixé par le ministre. La durée des études est de deux ans. A l'expiration de la seconde année, les musiciens élèves-officiers sont appelés à concourir, et ceux qui sont jugés admissibles sont nommés dans l'ordre des numéros de classement. Les musiciens qui ne satisfont pas à cette première épreuve peuvent être autorisés à passer une troisième année à l'école. Mais si, ce temps écoulé, ils ne sont pas déclarés aptes à être sous-chefs, ils sont renvoyés à leurs corps et remis en possession du grade qu'ils avaient avant leur départ ou, à défaut de vacance, du grade immédiatement inférieur.

— Une des églises où, le jour de Noël, la musique a été tout à fait soignée, est Saint-Augustin. Outre le plain-chant qui, en tout temps, est en honneur dans cette paroisse, la maîtrise a fait entendre une messe de la composition de son maître de chapelle M. Hochstetter, dont les œuvres religieuses sont particulièrement appréciées des dilettantes sérieux. Cette messe, qu'avait en peu de jours orchestrée M. Lenoble, jeune élève de Massenet et déjà compositeur de mérite, a produit bon effet. Aussi, parle-t-on de la redonner prochainement.

Au nombre des solistes, M. Auguez qui s'est, comme toujours, distingué. M. Gigout a, de son côté, délicieusement paraphrasé des Noëls et exécuté sa brillante transcription du chœur final de *l'Oratorio de Noël* de Saint-Saëns. Il se produit en ce moment une certaine émulation dans les églises. Les paroisses heureusement dotées d'un personnel musical éclairé et qui, par leur situation, sont en mesure de donner aux offices tout l'éclat qu'ils comportent, n'hésitent pas à faire revivre des traditions qui avaient été jadis la gloire des principales églises de Paris. Il faut espérer que le mouvement, si longtemps interrompu, se propagera. — X.

— Le journal *l'Union de la Sarthe*, du Mans, rend compte de la messe de Mme de Grandval, chantée cette année à la cathédrale, à l'occasion des fêtes de Noël. Voici le bel éloge que fait de cette remarquable composition le journal que nous venons de citer : « Si de l'idée de cette œuvre magnifique nous passons à la phrase musicale, au vêtement qui pare l'idée, nous pouvons dire que tous les connaisseurs n'ont qu'une voix pour en célébrer la beauté. L'offertoire notamment, exclusivement instrumental, et le *Benedictus*, trio pour ténor, alto et soprano, sont dignes d'être signés des noms des plus grands maîtres, à côté de qui ils placent Mme de Grandval. Son style musical — comme la douce voix d'une femme — est tout harmonie; il donne la préférence aux premiers-dessus sur les basses; les instruments à anche ont le pas sur les cuivres, dont les éclats sont interdits. »

— M. Pezzani marche décidément de victoire en victoire. Après son double grand succès de *la Juive* et d'*Hamlet* au Théâtre des Arts de Rouen, le voici qui triomphe de nouveau avec *Mignon* interprétée par la toute sympathique Mlle Mendès, et Mlle Vachot aussi brillante Philine que remarquable Ophélie. Les rôles de Wilhem et de Lothario étaient tenus par MM. Furst et Paravey déjà applaudis, salle Favart, dans ces deux rôles. Bref, une interprétation toute parisienne. Heureux Rouennais.

— Nous avons constaté, avec toute la presse parisienne, le succès de *la Mille et deuxième nuit*, l'opéra bouffe dont la ville de Reims a eu la primeur. Les auteurs ont traité avec une dizaine de grandes villes, Bruxelles, le Havre, Gand, Angers, Caen, etc. Ce qui est plus important, on affirme que leur œuvre sera représentée à Paris avant la fin de la saison. Nous devons à M. Duriez, l'intelligent directeur, la révélation d'un jeune compositeur à qui nous croyons un sérieux ou plutôt un joyeux avenir. Si parfois M. Poujade semble écrire des morceaux de grand opéra, comme dans le remarquable chœur du *Simoun*, sa musique a surtout les qualités de *brio*, de mouvemement, d'esprit, indispensables dans l'opérette. L'exécution de *la Mille et deuxième nuit* mérite de grands éloges; elle est telle qu'on devait l'attendre d'une troupe habituée à tout notre grand répertoire d'opéra et d'opéra-comique, et qui, le mois dernier, donnait, avec grand succès une série de représentations de *Mignon*, une œuvre dont le public rémois ne se lasse pas. Citons Mme Justin Dec, Mme Barbary-Régadia, qui a appartenu aux Folies-Dramatiques, et le baryton Rougé aussi gai dans Ali-Baba qu'il était tragique, huit jours auparavant, dans le personnage d'Hamlet.

— Le Caveau vient de renouveler son bureau. Ont été nommés : *Président :* M. Charles Vincent. *Vice-présidents :* MM. Grangé et Bourdelin *Secrétaire général :* M. Louis Piesse.

CONCERTS ET SOIRÉES

L'audition des œuvres couronnées cette année aux concours ouverts par *la Société des compositeurs de musique* a eu lieu jeudi dernier salle Pleyel. Le président de la Société, M. Joncières, et la plupart des membres du Comité assistaient à la séance qui avait attiré un nombreux auditoire. Le concert a commencé par deux chœurs pour voix d'hommes, *Un Saule* et *le Pèlerinage du Vigneron*, de M. Grandmougin, que nous avons eu le regret de ne pas entendre, étant arrivé un peu tard, mais que notre voisin de stalle, M. Lavignac, nous a dit avoir produit un excellent effet. Ces chœurs ont été bien exécutés par l'orphéon Pleyel-Wolff. Venait ensuite le quatuor pour instruments à cordes de M. Ch. Dancla, qui a valu une ovation à l'auteur. Cette œuvre, fort bien écrite, se distingue par une véritable élégance de style. MM. Nadaud, Naegelin, Prioré et Piff se sont distingués dans l'exécution de ce quatuor. M. Nadaud surtout nous paraît être un violoniste d'avenir. L'*Andante* et *Rondo* de M. Colomer, exécutés par l'auteur et M. Gillet, sont deux pièces très soignées de facture, bien écrites pour cette combinaison un peu ingrate du piano et du hautbois, et que le public a chaudement accueillies. La séance se terminait par *la Fantaisie*, en trois parties, pour piano, de M. Adam Laussel, qu'en l'absence de l'auteur, fixé à Nice, M. Saint-Saëns a désiré faire entendre. Cette œuvre ne s'attarde pas dans les choses du passé ; elle regarde au contraire résolument en avant. La première partie, à notre avis la meilleure des trois, est aussi la plus remarquable comme conception. Les deux autres parties, dans lesquelles se rencontrent des idées mélodiques exquises sont moins développées.

L'auditoire a souligné justement cette œuvre de ses applaudissements prolongés. M. Laussel fait partie de cette pléiade de jeunes compositeurs que M. Saint-Saëns a trouvés à l'école de musique religieuse, lors de son passage comme professeur dans cet établissement, et qu'il n'a cessé depuis d'encourager de ses précieux conseils.

En somme, cette très intéressante séance prouve une fois de plus que les concours ne sont point à dédaigner. E. G.

— Le 3e programme de la *Société des Concerts*, exécuté ces deux derniers dimanches, commençait par la symphonie en *la* majeur de Mendelssohn, surnommée la *Symphonie Romaine*, dont l'exécution a littéralement enthousiasmé l'auditoire. Le concerto pour orchestre de Haendel a été aussi très apprécié. Les beaux chœurs des *Saisons* d'Haydn et ceux d'*Obéron* de Weber ont contribué au charme de ce concert, qui finissait par la brillante ouverture en *ut* d'*Éléonore* de Beethoven. En somme deux belles séances qui maintiennent haut et ferme le drapeau d'honneur de la *Société des Concerts* du Conservatoire.

— Les réunions d'élèves de Mme Viguier sont de vrais concerts où dames et jeunes filles du monde le disputent aux artistes sur le clavier d'Erard. Cela tient évidemment aux remarquables leçons du professeur qui sait donner la vie, le mouvement et le talent à toute cette pléiade de jeunes pianistes. 30 morceaux signés des maîtres classiques et modernes ont été interprétés, dimanche dernier, par les élèves de Mme Viguier et de façon à charmer le brillant auditoire qui se pressait dans son salon de la rue de Berlin. Mlles Klara Gurtler et Jenny Godin ont redit avec plus de supériorité encore qu'aux concerts-Colonne le concerto à deux pianos de Mozart qui a couronné la séance. Mlle Godin s'est fait vivement applaudir, seule, dans plusieurs grandes pages de Chopin. C'est aussi au poète du piano que la jeune et toute sympathique nièce de la grand cantatrice Gabrielle Krauss a demandé son premier succès de virtuose solo. Mlle Klara Gurtler-Krauss a interprété un nocturne de Chopin en artiste accomplie, sachant donner à ses doigts si flexibles le sentiment et le style le plus pur. Quelle adorable organisation et qu'une pareille élève fait honneur aux leçons de Mme Viguier!

— M. de Bériot va ouvrir, sous le nom de cours d'audition, d'intéressantes séances de musique les mardis, à quatre heures et demie, à partir du 16 janvier. Le but de ce cours, qui aura lieu rue des Mathurins, 40, est d'initier les élèves et les personnes du monde à la littérature musicale du piano. Généralement, on entend peu ou mal les classiques, les leçons étant trop courtes pour que le professeur puisse prêcher d'exemple. C'est par l'audition du magnifique répertoire d'Haydn, Bach, Mozart, Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Chopin, etc., que l'étude du piano deviendra plus attrayante, et les personnes mêmes qui ne peuvent y consacrer que peu ou point de temps y recueilleront ce bénéfice de s'être formé l'oreille et le goût. M. de Bériot exécutera autant que possible les maîtres classiques dans leur ordre chronologique et terminera chaque séance par des œuvres de compositeurs contemporains. On est prié de se faire inscrire à l'avance.

— La matinée de Mlle Henriette Thuillier a été fort intéressante. Les élèves ont fait grand honneur à leur professeur de l'école Marmontel. MM. L. Dancla et Loys ont été très applaudis. On a beaucoup apprécié la troisième Méditation de M. A. Deslandres. M. Lauwers est accouru du Châtelet pour chanter avec le talent qu'on lui connaît une délicieuse mélodie de M. A. Deslandres et l'air de *la Coupe du roi de Thulé*. Le harpiste Boussagol a ravi son auditoire.

— Intéressant concert, l'autre jour, au profit de la Caisse de Retraite de la Vieillesse du quartier des Arts et Métiers. On a entendu Mlle Caroline Guion, élève de M. Théodore Ritter, dans *la Zamacueca*, de son professeur, et le Menuet en *la* bémol, de Weber.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui, dimanche 7 janvier :

Au Conservatoire, 7e concert : 1° Symphonie héroïque, Beethoven ; — 2° La Mer, ode-symphonie, M. V. Joncières, poème de M. Guinand : Le calme. — II. Contemplation. — III. La Tempête. — IV. Épilogue. Solo : Mlle J. Huré. — 3° Allegro et andante (symphonie inachevée) F. Schubert. — 4° Air de *Jules César* (opéra) Haendel, Mlle J. Huré. — 5° Adieu aux jeunes mariés, Meyerbeer, chœur sans accompagnement. — 6° Ouverture de *Ruy-Blas*, Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. E. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : 1° Symphonie pastorale de Beethoven ; 2° Ouverture de *Tannhœuser* de Richard Wagner ; 3° Air de l'*Orfeo* de Haydn, chanté par Mme Brunet-Lafleur ; 4° Concerto pour piano, en *la mineur*, de R. Schumann, exécuté par Mlle Poitevin ; 5° Fragments de *Zaïde*, opéra inédit de Mozart, chantés par Mmes Brunet-Lafleur et Bosquin ; 6° Ouverture d'*Obéron* de Weber. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Châtelet* : 35e et dernière audition de la *Damnation de Faust*, légende dramatique de Berlioz, interprétée par Mlle Caroline Brun, MM. J. Villaret, Lauwers et Fournets. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'hiver* : 1° Symphonie n° 51 de Haydn ; 2° Air des *Puritains*, de Bellini, chanté par Mlle Mira ; 3° Romance en *fa*, pour violon, de Beethoven et mouvement perpétuel de Paganini, interprétés par Mlle Tayau ; 4° *Faust-Symphonie* de Liszt (2e audition) ; 5° Scène et prière de *Ruy-Blas*, de Marchetti, chantés par Mme Mira ; 6° Ouverture de *l'Étoile du Nord*, de Meyerbeer. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Viennent de paraître chez l'éditeur Henri Lemoine, 17, rue Pigalle : 1° Une curieuse et charmante illustration de la *Marche funèbre d'une marionnette*, de Charles Gounod, avec texte par Georges Price et Jean Ken Mary, et gravures en taille-douce de Paul Destez et Japhet ; 2° Un très intéressant petit recueil illustré des *Refrains de la Jeunesse*, petits chants à 1, 2 et 3 voix, paroles de J. Ruelle, accompagnement de piano par L. Lemoine.

— Paraissent à la librairie Ollendorff trois pièces nouvelles : *La Bonne Aventure*, opéra bouffe en trois actes, de MM. Émile de Najac et Henri Bocage (musique de M. Émile Jonas), tout récemment représenté au théâtre de la Renaissance. *La Femme*, saynète en un acte, de M. E. Grenet-Dancourt, jouée actuellement au théâtre du Palais-Royal. *Néron Tragédien*, drame en trois actes, en vers, de M. Auguste Robert.

BALS DE L'OPÉRA — SAISON 1883.

LES

SOIRÉES PARISIENNES

NOUVELLES COMPOSITIONS

POUR LA DANSE

5e Série

61. *Mes Adieux à la Hongrie* . . . MARCHE
62. *Les Belles Parisiennes* . . . . VALSE
63. *Salut à la Jeunesse!* . . . . . POLKA
64. *Téléphone* . . . . MAZURKA
65. *Coucou* . . . . POLKA
66. *Les Emblèmes (Sinnbilder)* . . VALSE
67. *Le Passe-temps des Dames* . . POLKA
68. *Fluide* . . . . GALOP
69. *Nichette* . . . . POLKA
70. *Chant nuptial* . . . . VALSE
71. *Valérie* . . . . POLKA
72. *Souvenirs du Pays* . . . . . . MARCHE
73. *Tyrolienne* . . . . MAZURKA
74. *Les Myrtes d'or* . . . . VALSE
75. *Riche d'amour* . . . . POLKA

6e Série

76. *La Printanière* . . . . MAZURKA
77. *L'amour des Femmes* . . . . . VALSE
78. *Réveille-Matin* . . . . POLKA
79. *Valse de l'Opéra* . . . . VALSE
80. *La Cigogne* . . . . GALOP
81. *Le Cœur sur la main* . . . . . POLKA
82. *L'Esprit viennois* . . . . . . VALSE
83. *Le Goût des Voyages* . . . . . POLKA
84. *Diablotin* . . . . GALOP
85. *Fanfreluche* . . . . POLKA
86. *Chants d'Allégresse* . . . . . VALSE
87. *Au Cirque* . . . . GALOP
88. *Dom Luis* . . . . MARCHE
89. *Mistigri* . . . . POLKA
90. *Le Lévrier* . . . . GALOP

7e Série

91. *La Perle asiatique* . . . . . . MAZURKA
92. *Tôt ou tard* . . . . POLKA
93. *Au revoir* . . . . MARCHE
94. *Toujours galant!* . . . . POLKA
95. *Les Sybarites* . . . . VALSE
96. *Stéphanie* . . . . POLKA
97. *Mousse pétillante* . . . . . . GALOP
98. *Styrienne* . . . . MAZURKA
99. *Polka des Dragons* . . . . . . POLKA
100. *Salut à toi!* . . . . VALSE
101. *Les Amours du Chanteur* . . . POLKA
102. *Par ci par là* . . . . QUADRILLE
103. *Un Bal en miniature* . . . . . SCHOTTISCH
104. *Bergeronnette* . . . . MAZURKA
105. *Les Chasseresses* . . . . VALSE

8e Série

106. *A petits pas* . . . . POLKA
107. *A bride abattue* . . . . GALOP
108. *Les Arquebusiers* . . . . MARCHE
109. *Le Pays natal* . . . . VALSE
110. *La Vie de garçon* . . . . POLKA
111. *Constance* . . . . MAZURKA
112. *Aux Cœurs sensibles* . . . . . VALSE
113. *Vélocipède* . . . . POLKA
114. *Au temps des roses* . . . . . . MAZURKA
115. *A quatre chevaux* . . . . GALOP
116. *Les Aérostats* . . . . VALSE
117. *Faute de mieux* . . . . POLKA
118. *Danse au village* . . . . MAZURKA
119. *Fleurs de Mai* . . . . POLKA
120. *Par la nuit et le brouillard* . . GALOP

PAR

PH. FAHRBACH

JUNIOR

Chaque valse pour piano à 2 mains : 6 fr.; Orchestre complet, net : 2 fr. — Chaque polka, galop, mazurka ou marche : 5 fr.;
Orchestre complet, net : 1 fr.

(Voir ci-contre les premières compositions du même auteur)

Paris, AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, HEUGEL et Fils

Éditeurs-propriétaires du répertoire de JOHANN, JOSEPH et ÉDOUARD STRAUSS, de Vienne, JOSEPH GUNG'L, PH. FAHRBACH (junior et senior)
H. STROBL, J. KAULICH, ZIEHRER, etc.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2706 — 49e ANNÉE. — N° 7. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 14 Janvier 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

L'ENTR'ACTE-RÊVERIE DE NINETTA

l'opéra comique de M. RAOUL PUGNO. — Suivra immédiatement le quadrille composé par ARBAN, sur les motifs de cette partition, pour les bals 1883 de l'Opéra.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT, la romance de Karl : *Fraîche comme l'aurore*, chantée par M. GIRAUD, au 2e acte du même opéra. — Suivra immédiatement : *Petite Mireille*, berceuse d'OCTAVE FOUQUE, poésie de CLOVIS HUGUES.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne ; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes ; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

HISTOIRE DE LA NOTATION MUSICALE

DE

MM. ERNEST DAVID ET MATHIS LUSSY

Nous avons annoncé dernièrement la publication du bel ouvrage de MM. Ernest David et Mathis Lussy, sur la notation musicale, ouvrage couronné par l'Institut. Ce superbe volume, établi avec des soins tout particuliers par l'imprimerie nationale qui en a fait un chef-d'œuvre de typographie, a justement attiré l'attention du monde savant, déjà mis en éveil par le *Traité de l'expression musicale*, un livre qui a fait époque dans la musicologie européenne. Nous empruntons au nouveau travail de M. Lussy un chapitre que nos lecteurs seront certainement heureux de trouver dans les colonnes du *Ménestrel* : celui où les auteurs de l'histoire de la notation résument, avec autant de clarté que d'intérêt, les différentes périodes que l'art d'exprimer la pensée musicale a traversées, avant d'en arriver à la notation presque parfaite dont la musique moderne peut s'enorgueillir à bon droit.

***

CONCLUSION

Tout être moule, en quelque sorte, sa forme sur le milieu où il doit se développer, et chaque forme animée répond ainsi aux conditions vitales qui lui sont imposées. Ces conditions venant à changer ou à cesser, les formes qui leur correspondent changent avec elles, s'atrophient, meurent et disparaissent, ne laissant après elles que la trace rudimentaire de leur existence. La notation musicale ne fait pas exception à cette règle : elle suit la marche naturelle et générale des choses.

L'histoire de la musique nous apprend que les premiers chants ne consistaient qu'en une mélopée d'un diapason fort restreint, n'ayant pour objet que de donner plus de force et plus d'accent à la poésie. Elle nous dit encore que les plus anciens signes représentatifs des sons furent les lettres de l'alphabet, et l'on sait que chez les Grecs, de même aussi chez les Hébreux, les lettres servaient encore de chiffres.

A ces signes succédèrent les *neumes*, figures spéciales, n'ayant en apparence que peu de rapports avec l'acuité ou la gravité des sons. Les neumes indiquent déjà un progrès considérable et impliquent une certaine indépendance individuelle du chant. Ce sont des signes vraiment musicaux.

Un peu avant Guido d'Arezzo apparait la *ligne*, qui va servir de jalon pour le plus ou le moins d'élévation ou d'abaissement des sons. De cette ligne date la première segmentation de l'œuf de la notation musicale, dont nous voyons de nos jours l'entier développement. Elle a été pour la musique ce qu'est la corde dorsale dans le règne animal; elle devait se conserver et former comme la colonne vertébrale de tout le système musical.

A cette ligne vinrent bientôt s'en adjoindre deux autres, auxquelles de nouvelles se surajoutèrent plus tard en nombre indéfini ; mais on n'en conserva que cinq, même que quatre pendant longtemps. Les autres disparaissent avec les besoins transitoires qui les avaient fait naître. Tous ces systèmes de notation répondaient aux tâtonnements d'un art dans l'enfance; ils ne furent que *rudimentaires*. Mais à la fin du XVI[e] siècle arrive l'éclosion du grand art, où toutes les voix vont entonner, dans les chœurs et dans l'orchestre, les hymnes de reconnaissance envers l'Éternel créateur et la glorification de l'homme. A cette polyphonie embrassant tous les sons, depuis la bombarde de 32 pieds de l'orgue jusqu'aux harmoniques du violon, il fallait un système qui pût peindre tous les sons, toutes les durées, toutes les modifications possibles. De là naquit le système de la portée *undécacordale*, qui représente l'organisme dans toute sa plénitude et qui répond à tous les besoins de la *panharmonie* vocale et instrumentale.

Destinée singulière! la ligne centrale de cette portée générale, qui est en réalité la clef de voûte de l'édifice, a été sacrifiée pour donner plus de clarté à la division fragmentaire, et cependant, c'est elle seule qui peut vivifier et illuminer tout le système.

De là naquit aussi le chef-d'œuvre de la séméiologie, auquel rien ne peut être comparé comme clarté, comme intuition concrète. A-t-il eu un père ? On serait tenté de le croire en voyant sa merveilleuse unité, car il semble être sorti d'un seul jet du même cerveau, comme Minerve tout armée de celui de Jupiter. Mais laissons là toute illusion : son seul, son unique créateur, c'est le besoin, et ce besoin opère par transformations successives. Ce que nous pouvons admirer sans réserve, c'est la puissance mystérieuse qui a poussé à l'unité les efforts inconscients, individuels et collectifs des musicologues.

N'est-il pas singulier que l'idée de représenter les sons sur une sorte d'échelle ne soit venue qu'en dernier lieu? Car ce qui a dû frapper de tous temps, c'est l'évolution ascendante et descendante du chant, et de la perception de ce phénomène à sa figuration il n'y avait qu'un pas à franchir. En cette circonstance, l'homme a agi en sens contraire de ce qu'il a fait pour l'écriture du langage, qui, à son origine, fut absolument concrète, figurative ; car pour représenter un cheval, une maison ou tout autre objet, on le dessinait. C'est une nouvelle preuve de la fatalité qui oblige l'humanité de procéder du composé au simple ; elle n'arrive au vrai qu'après les plus pénibles efforts.

Ce qui avait eu lieu pour le système linéaire se renouvela pour les signes de durée. Les Grecs ne donnaient pas à la *mesure* le sens que nous y attachons ; leurs mesures correspondaient le plus souvent aux valeurs syllabiques, à la longueur des vers, et cette manière de faire se prolongea jusqu'à l'époque des *mensuralistes*. Avec eux, pour la première fois, la musique écrite présenta une certaine régularité dans les durées, et il a suffi de mettre *une barre verticale* entre les groupes similaires pour constituer notre mesure actuelle. Par une inexplicable bizarrerie, durant plusieurs siècles, la mesure fut uniquement ternaire, et l'on dédaigna la binaire comme imparfaite. Vers le XVI[e] siècle s'introduisit l'usage de représenter les temps par une autre valeur que la *brève*; c'est de cette modification que sortirent toutes les formes métriques. C'est aussi vers cette époque que prédomina l'usage d'écrire en tête des morceaux la mesure que l'on indiquait devoir être à 2, 3 ou à 4 temps, et de désigner par un chiffre la note qui était prise pour unité de temps. Nous avons donné le système complet des formules ou signes des mesures simples et composées dans notre livre VII, chapitre II.

La même évolution se produisit pour les accidents, bémols et dièses. Longtemps le *si b* fut le seul signe accidentel reçu dans la musique; l'autre n'était que toléré et n'avait qu'une existence factice, d'où lui vient le nom de *feinte*, qu'il a porté.

Enfin, la transposition, ou répétition du même air sur les différents degrés de l'échelle, fit taire les répugnances invétérées qui régnaient contre les dièses et les bémols. Il fallut les admettre et leur accorder, pour ainsi dire, leurs lettres de grande naturalisation. On les écrivit d'abord devant ou au-dessous de la note qu'ils altéraient ; puis l'ingénieuse idée de les mettre à la clef une fois pour toutes, et d'en former ce qu'on appelle l'*armature*, prit le dessus, au grand avantage de l'artiste et pour la plus grande facilité de la lecture.

Nous avons assisté, en quelque sorte, à l'évolution des signes d'exécution. Pour Couperin et ses successeurs immédiats, le *point* et la *virgule*, au-dessus ou au-dessous des notes, n'étaient que des signes abréviatifs de silence. De nos jours seulement, ces signes ont reçu une interprétation systématique ayant rapport avec les procédés ou moyens d'exécution. En effet, nous avons vu que Wunderlich, Villoing, Meerts, etc.., disent que le point, la virgule, etc..., indiquent un mouvement, soit du poignet, soit du bras, etc...; ils ont attaché à ces signes l'interprétation systématique dont nous venons de parler. Et pourtant, combien de musiciens ignorent encore ce fait!

Tel qu'il nous apparaît aujourd'hui, le système actuel de notation musicale est certainement le produit le plus parfait que l'homme ait établi (1) dans quelque branche que ce soit de la science et de l'art. Aucune séméiographie ne l'égale en clarté et promptitude de perception. D'un coup d'œil, le musicien saisit les détails les plus fugitifs et les plus ténus, tellement la représentation qu'en offre le système est parfaite et lucide. Rameau repoussait le système de J.-J. Rousseau parce qu'il ne peignait pas l'acuité ni la gravité des sons; il était loin de penser que la peinture de tous les phénomènes musicaux : mesure, rythme, nuances, etc..., se produirait avec toute la perfection désirable devant l'œil de l'initié.

Notre système peint avec un incomparable relief:

1° *L'intonation*. — Nous n'insistons pas sur ce point, attendu que c'est la qualité qu'on lui a reconnue de tout temps. Ajoutons seulement qu'au moyen des clefs, tant calomniées, il indique sur-le-champ la nature des voix d'hommes ou de femmes qui doivent exécuter un morceau, et à quelle hauteur absolue du clavier appartiennent les sons.

2° *La mesure*. — Les fractions de temps, aussi bien que les grandes valeurs, sont indiquées avec une précision mathématique, pourvu que le compositeur se donne la peine de fractionner correctement les divisions du temps, quand elles contiennent une grande quantité de notes.

Ernest David et Mathis Lussy.

(A suivre).

(1) Nous ne connaissons que l'arithmétique qui possède des signes représentatifs aussi parfaits que ceux dont on se sert en musique, offrant dans leur configuration la réalité concrète qu'ils représentent. Malheureusement, de même qu'en musique on a perdu de vue le système undécacordal, de même on ignore généralement l'origine des chiffres, qui est *l'unité répétée autant de fois que le nombre le réclame*. On ne lui prête qu'une signification conventionnelle, tandis qu'elle est concrète. Il a suffi de substituer à la ligne droite la ligne courbe, à l'écriture gothique l'écriture moderne, pour que la connaissance de cette origine se soit perdue.

SEMAINE THÉATRALE

Les obsèques nationales du samedi 6 janvier n'auront pas coûté moins de 20,000 francs à M. Vaucorbeil: l'ajournement de son premier bal masqué, — reporté du samedi au dimanche, — a, en effet, déprécié de 18,000 francs la grande recette, — sans compter ce que l'on appelle au théâtre la petite recette. Mais l'Académie nationale de Musique pouvait-elle agir autrement qu'elle n'a fait en la circonstance? Évidemment non. Donc espérons que l'Opéra retrouvera aux bals suivants la légitime compensation à laquelle il a droit.

Le second bal est fixé au samedi 20 janvier et cette fois c'est Olivier Métra qui dirigera l'orchestre de la grande salle. Fahrbach restera à la tête de ses cinquante musiciens d'élite, à l'avant-foyer, où se pressent tous les amateurs de fine musique de danse. Le nouveau répertoire Fahrbach a été acclamé et à juste titre. De mélodieuses valses, polkas et mazurkas, habilement orchestrées, trouvent à Paris leurs fanatiques tout comme à Vienne. Le sympathique capellmeister Fahrbach a dû s'en convaincre, dimanche dernier, aux bravos et aux *bis* qui ont accueilli tous ses morceaux. Ce compositeur est d'ailleurs marqué au coin de l'originalité, qualité si rare à notre époque, et il y a souvent plus de musique dans une seule de ses petites marches ou polkas que dans bien des opéras fort longs.

De son côté, Arban l'infatigable s'est multiplié dans la grande salle avec ses 120 musiciens et ses 100 choristes qu'on réentendra au troisième bal. Arban, nous l'avons dit, c'est l'homme des innovations et le chef d'orchestre des grandes foules. Il ne serait pas à l'Opéra qu'il faudrait l'y appeler.

Le lendemain lundi, l'Opéra reprenait son aspect académique à l'occasion de la rentrée de sa grande tragédienne lyrique, Gabrielle Krauss, dans Marguerite de *Faust*. Le mercredi suivant c'était *Hamlet* par Lassalle et Mlle Richard, pour la troisième apparition de la nouvelle Ophélie, Mlle Nordica. Deux belles soirées de grande musique. Avant-hier vendredi, Coppélia reparaissait sous les traits de la charmante Julia Subra animée par la spirituelle musique de Léo Delibes. Encore une bonne soirée.

Bref l'Opéra lutte de son mieux contre les tristes impressions de nouvelle année et s'apprête à nous donner un *Henri VIII* digne de notre première scène lyrique. On en est aux études de scène du quatrième acte.

***

A l'Opéra-Comique, un temps d'arrêt vient de se produire, à la dernière heure, dans les études de *Zampa*. A la répétition générale de jeudi dernier, M. Carvalho ne les a pas jugées assez satisfaisantes, et en artiste qu'il est avant tout, il a cru devoir remettre encore la reprise du chef-d'œuvre d'Herold annoncée pour avant-hier vendredi. Art oblige, c'est la devise de M. Carvalho qui va maintenant procéder aux études de la *Carmen* de G. Bizet et à celles de *la Perle du Brésil*, de Félicien David, pour les prochains débuts de Mlle Nevada, la nouvelle étoile de l'École Marchesi.

On va aussi remettre en scène *la Flûte enchantée*, de Mozart, pour les débuts de Mlle Rolandt, l'étoile de l'École Viardot.

Ces deux importants débuts s'effectueront pendant le congé de Mlle Marie Vanzandt qui part aujourd'hui-même pour Monte-Carlo. Vendredi dernier, elle a répété avec Talazac et Cobalet les 2me et 3me actes de *Lackmé* dont les études vont se poursuivre en son absence et même en celle de Talazac, également appelé à Monte-Carlo, — ainsi qu'on en peut juger par le programme suivant de M. Jules Cohen qui a décroché les étoiles un peu partout en l'honneur des représentations lyriques françaises, offertes par M. Dupressoir à ses habitués, à partir de samedi prochain.

Samedi 20 janvier, 1re REPRÉSENTATION. — Les *Noces de Figaro* : Mmes Van Zandt, Heilbron (pour la première fois), Hammann (pour la première fois), Stuarda, MM. Maurel, Dufriche, Villaret, Plançon.

Mardi 23, 2me REPRÉSENTATION. — Les *Noces de Figaro* : Mmes Van Zandt, Hammann, Mansour, Stuarda, MM. Maurel, Dufriche, Villaret, Plançon.

Samedi 27, 3me REPRÉSENTATION. — Le *Pardon de Ploërmel* : Mmes Van Zandt, Engally, MM. Maurel, Villaret, Plançon.

Mardi 30, 4me REPRÉSENTATION. — *Faust* : Mmes Van Zandt (pour la première fois), Engally, Stuarda, MM. Talazac (pour la première fois), Maurel, Dufriche, Plançon.

Samedi 3 février, 5me REPRÉSENTATION. — *Violetta* : Mmes Heilbron, MM. Talazac (pour la première fois), Maurel (pour la première fois).

Mardi 6, 6me REPRÉSENTATION. — *Faust* : même nterprétation que celle du 30 janvier.

Samedi 10, 7me REPRÉSENTATION. — *Mignon* : Mmes Van Zandt, Heilbron, Engally, MM. Talazac (pour la première fois), Dufriche, Nerval.

Mardi 13, 8me REPRÉSENTATION. — *Mignon* : Mmes Van Zandt, Hammann, Engally, MM, Talazac, Dufriche, Nerval.

Samedi 17, 9me REPRÉSENTATION. — Le *Pardon de Ploërmel* : même interprétation que le 27 janvier.

Mardi 20, 10me REPRÉSENTATION. — *Violetta* : comme le 30 janvier.

Samedi 24, 11me REPRÉSENTATION. — *Faust* : Mmes Heilbron, Engally, Stuarda, MM. Talazac, Maurel, Dufriche, Plançon.

Mardi 27, 12me REPRÉSENTATION. — *Galathée* et le *Maître de chapelle* : Mmes Engally, Hammann (pour la première), MM. Villaret, Nerval; Mmes Heilbron (pour la première fois), M. Maurel (pour la première fois).

Samedi 3 mars, 13me REPRÉSENTATION. — Le *Domino noir* : Mmes Heilbron, Frandin, Stuarda, MM. Maurel (pour la première fois), Villaret, Nerval, Plançon.

Mardi 6, 14me REPRÉSENTATION. — *Rigoletto* : Mmes Hammann, Frandin, MM. Maurel, Villaret, Plançon.

Samedi 10, 15me REPRÉSENTATION. — Les *Dragons de Villars* : Mmes Frandin, Mansour, MM. Villaret, Dufriche, Nerval, Plançon.

Mardi 13, 16me et dernière REPRÉSENTATION. — Spectacle à déterminer, dans lequel paraîtront tous les artistes.

Il importe d'ajouter que l'orchestre sera dirigé par M. Roméo Acursi, le chef d'orchestre ordinaire et extraordinaire de Monte-Carlo et de Vichy.

***

Le Palais-Royal ayant réclamé à la Renaissance son protagoniste de *Divorçons*, M. Gravière va devoir restituer Daubray à MM. Briet et Delcroix, et n'ayant pas de Grand Électeur sous la main pour continuer les représentations de *Ninetta*, il a immédiatement fait appel au *Petit Duc* prêt à tout événement.

Ninetta va donc disparaître de l'affiche à sa majorité même. Elle ne doit entrer dans sa 21e représentation qu'aujourd'hui dimanche 14 janvier. Mais tenons pour sûr qu'elle survivra à l'affiche de la Renaissance. Seule la partition de M. Raoul Pugno y suffirait ; d'autre part le souvenir de Jeanne Granier, quoi qu'on dise, quoi qu'on fasse, restera attaché à *Ninetta* dont elle a fait une si piquante création.

En somme, la direction Gravière, en faisant apprécier les mérites du compositeur Raoul Pugno, a fait acte artistique et vous verrez que *Ninetta*, héroïne d'opérette, nous reviendra reine d'opéra-comique. Déjà plusieurs scènes départementales se proposent de monter cet ouvrage avec leur troupe d'opéra comique et pour cela il va suffire d'en faire disparaître les deux ou trois couplets de style d'opérette et de resserrer quelques scènes à dialogues trop fantaisistes. Par contre on restituera à la partition les morceaux supprimés à la Renaissance et tout marchera à souhait. La preuve en résulte des nombreux bravos qui ont accueilli, chaque soir, la musique de M. Pugno pour laquelle, du reste, la presse s'est généralement montrée des plus sympathiques.

Les Folies-Dramatiques vont aussi renouveler leur affiche par une reprise, la cinquième, croyons-nous, des *Cloches de Corneville*, revenues à Paris de par leur succès en province. Il fut un soir, paraît-il, où *les Cloches de Corneville* ont décroché avec peine 100 francs!... mais M. Cantin tint bon et du cuivre de ses cloches il fit bientôt de l'or. Quel habile alchimiste!

L'ÉDEN-THÉATRE

a ouvert ses portes, et avec grand tapage, dès dimanche dernier, ainsi que nous l'avions annoncé. Nous n'avons pas à décrire les splendeurs du nouvel établissement. Les cent bouches de la Renommée ont déjà chanté les louanges de cette magnifique salle, de son jardin d'hiver, de sa cour indienne, de son foyer et de ses dégagements immenses. N'étaient le rouge qui prédomine avec excès dans l'ensemble et certaines cariatides trop enluminées et non suffisamment dégrossies, on pourrait s'écrier, en parlant de cette merveilleuse salle, comme dans *le Philosophe sans le savoir* de Sedaine: Elle est charmante! elle est charmante!... — Et le mélomane endurci ne manque pas d'ajouter *in petto* : quel beau théâtre lyrique cela nous prépare pour l'avenir!

Mais laissons pour le moment ces rêves criminels, et soyons tout à *Excelsior*, un échantillon, disons même le modèle de ces grandioses ballets italiens, qui font le bonheur des Milanais et qui ne manqueront pas de faire celui des Parisiens. On n'a rien fait d'aussi complet, d'aussi mouvementé surtout, même à la Porte-Saint-Martin, à la Gaîté et au Châtelet, au temps des directions fastueuses des Fournier, des Hostein et des Harmant.

La fable du ballet de M. Manzotti est fort simple, mais elle prête à une succession de tableaux à grand effet. La voici en quel-

ques mots : l'Obscurantisme — (voilà un bien gros mot; pourquoi pas le classique Génie des ténèbres?) — l'Obscurantisme, c'est ainsi que l'appelle le programme, tient enchaînée la Lumière et l'empêche de se répandre dans le monde, jusqu'au jour où celle-ci trompe sa surveillance, s'échappe et, s'alliant à la Civilisation, fait surgir toutes les grandes découvertes et tous les grands travaux du siècle : la Vapeur, l'Électricité, le Télégraphe, l'Isthme de Suez, le mont Cenis, etc., etc. Après le drame scientifique de Jules Verne, nous avons le ballet scientifique de Manzotti. Quelle bonne aubaine pour les collégiens qui vont enfin entrevoir la science sous les aspects les plus séduisants, étudier les prodiges de la lumière à travers la forme peu transparente mais tout à fait resplendissante de Mlle Operti, la vapeur avec la vaporeuse Mlle Laus, l'électricité avec Mlle Cornalba, dont les pointes sont de véritables piles.

Jamais chaires, même à la Sorbonne, n'ont eu de pareils titulaires et nos jeunes potaches vont suivre ou plutôt faire leur cours désormais avec la plus grande assiduité.

Ce qui est absolument remarquable dans ce ballet, c'est la précision des mouvements et des groupes, la discipline extraordinaire de tout cet immense personnel qui manœuvre à la prussienne, sans broncher, sans un faux pas. Il faut louer aussi sans réserve l'ingéniosité du maître de ballet, qui a su trouver des effets nouveaux et donner à ces douze tableaux une animation extraordinaire, sans permettre à l'ennui de s'y glisser un seul instant. Nous comprenons maintenant la réputation de Manzotti dans son pays et nous y applaudissons.

La musique du maestro Marenco est sonore et bien rythmée, complètement dépourvue d'ambition d'ailleurs. Elle a, pour ce genre de ballet, la principale des qualités : celle de ne pas détourner l'attention de la scène, où se déroule un si merveilleux spectacle. Elle remplit les oreilles, mais elle ne les fixe pas.

C'est dire que les délicats, même après les splendeurs d'*Excelsior*, retrouveront toujours avec plaisir, à notre Grand-Opéra, la poésie rêveuse de *Sylvia* ou la finesse spirituelle de *Coppélia*. C'est là un genre plus relevé et plus artistique, il faut l'avouer, qui est parti de notre première scène lyrique et tend heureusement à se propager. Déjà, dans la musicale Allemagne, en bien des endroits, il a détrôné le ballet à grand fracas.

N'importe, *Excelsior* attirera tout Paris à l'Éden-Théâtre. Nul besoin d'être un Mathieu Laensberg pour le prophétiser.

H. Moreno.

P. S. — Ce n'est pas tout. Dès hier soir, samedi, l'Eden-Théâtre inaugurait ses bals masqués à la suite même de sa représentation du soir. Dans ce palais des mille et une nuits, tout se fait comme par enchantement. MM. Bertrand, Cantin et Plunkett agitent leur baguette et le bal succède aussitôt à la représentation. On n'a pas idée du va-et-vient de ce nouveau théâtre qui recevra le public le jour, le soir, la nuit, encore et toujours. C'est M. Félix Pardon, l'habile chef d'orchestre de l'Eden de Bruxelles, qui dirigera l'orchestre des bals de l'Eden à Paris. Une armée de 120 musiciens est placée sous ses ordres et tout le répertoire Franco-Viennois-Hongrois y passera.

***

L'inauguration de *l'Eden* nous ayant privé, à notre grand regret, de l'audition donnée, le même soir, de *la Judith*, de Mme Pauline Thys, empruntons à M. Léon Kerst, l'intéressant compte rendu, qu'il en a publié dans *le Voltaire* :

« C'était hier, dans une soirée artistique improvisée par notre confrère, Louis Besson, qui avait obligeamment mis son salon à la disposition de l'auteur de *Judith*, opéra en cinq actes, paroles et musique de Mme Pauline Thys.

» Une centaine de personnes, pas plus; mais une élite d'artistes, d'amateurs et de fins gourmets de la musique : Ch. Lamoureux, Henri Ketten, Raoul Pugno, Gravière, comte Le Pic, Salomon, le ténor de l'Opéra, Alfred Delilia, Magnus, Saint-Juirs, Victor Roger, Philbert Joslé, Varney, Morlet, Benjamin, etc., etc., Mmes Galli-Marié, Céline Chaumont, Vaillant-Couturier, Lacombe-Duprez, Blanche Monthy, Howe, Carystie Martel.

» Comme interprètes de *Judith* : MM. Dereims, Couturier, Dubulle, Piroia, Barbe, Lambert, Mechelaère et Mlle Dufrane, tous de l'Opéra. C'est le roi des accompagnateurs, Maton, qui tenait le piano.

» Malgré son titre biblique, *Judith* est une œuvre très humaine, où la passion déborde en des intensités dramatiques qui réclament le théâtre et ses grands déploiements. L'intrigue est bien menée, les effets habilement gradués et le dénouement tragique comme il convient.

» C'est l'histoire de Judith et d'Holopherne d'après la tradition, mais étendue, mais agrandie par l'épisode capital de l'israélite Nathaniel, de Béthulie, qui aime Judith et qui devient le chef des révoltés ammonites contre les Assyriens, commandés par Holopherne.

» Mme Thys, en tant que compositeur, participe de cette école de musiciens qui fait passer la mélodie avant toute autre chose. Ses airs, ses duos, ses ensembles sont écrits dans la forme arrêtée qui a servi si longtemps de type aux opéras, soit italiens, soit français. Mais, trop intelligente pour méconnaître les ressources si complètes et surtout si profondément vraies du drame lyrique moderne, elle a su, par d'habiles compromis, donner à son œuvre des allures suffisamment accentuées pour lui enlever jusqu'à l'apparence d'un contour rétrospectif.

» Avec des harmonies soignées, des accompagnements toujours soucieux du sentiment à traduire, des récits déclamés en grand style et des mélodies en situation, elle a fait œuvre homogène, réfléchie, compacte et vigoureusement scénique.

» Exprimée ainsi, cette école — que, généralement je ne me plais pas à défendre — a du bon dans sa sincérité; et quand, comme dans *Judith*, elle est défendue avec un réel talent, elle commande le respect par le talent, elle commande le respect par sa logique, laquelle consiste à doser exactement la science et l'inspiration, pour en faire un tout qui satisfasse à la fois les avancés et les retardataires. Contenter tout le monde paraît chose malaisée, c'est cependant à quoi arrive Mme Thys dans *Judith*. Très sérieusement, je crois que cet ouvrage, représenté sur une grande scène, serait appelé à produire beaucoup d'effet.

» Dans ce défilé de morceaux, chantés par les grandes voix des artistes de l'Académie de musique, j'ai noté deux duos, un air de ténor, un quatuor et surtout un sextuor pour six voix d'hommes qui sont des pages de valeur et respirant un souffle théâtral puissant. *Judith* est un opéra sur lequel j'appelle l'attention de M. Ritt, l'éventuel directeur de l'éventuel Opéra-Populaire. »

LE CONGRÈS D'AREZZO

ET

L'ACCOMPAGNEMENT DU PLAIN-CHANT

On sait que l'harmonisation du chant grégorien a fait l'objet des délibérations du dernier congrès liturgique, et que, contrairement à l'attente de ceux qui s'occupent d'accompagnement du plain-chant, aucun vœu ayant trait à cette question n'a été émis par l'Assemblée d'Arezzo.

Ce résultat n'a rien qui doive surprendre. On ne doit pas non plus le regretter, si nous en jugeons par le compte rendu des séances, qui montre qu'en une matière de cette importance, le Congrès était sur le point de céder au prestige d'un grand nom, et de se laisser entraîner vers l'école palestrinienne. Il a fallu que M. Aloys Kunc, le sympathique directeur de la *Musica sacra* de Toulouse, rappelât à ses collègues que l'apogée du plain-chant ne date pas du seizième siècle, mais remonte aux onzième et douzième, pour que ceux-ci se décidassent à ne point encourager une prétendue doctrine grégorienne en contradiction avec la constitution des modes antiques, qui ont inspiré non seulement les maîtres du passé, mais la plupart des compositeurs modernes.

Les musiciens sérieux pourraient-ils admettre une doctrine *grégorienne* se réclamant de la Renaissance? — Quel rapport des mélodies conçues dans le système des gammes naturelles grecques peuvent-elles avoir avec l'harmonie très colorée, parfois même déjà moderne, des maîtres du XVIe siècle? — Le Congrès a fait preuve de sagesse en laissant au temps le soin de décider sur le meilleur mode d'harmonisation du plain-chant. Ce parti était d'autant plus nécessaire à prendre qu'à cette heure encore, parmi les praticiens du plain-chant, l'entente n'est point faite sur les deux ou trois versions mélodiques qui revendiquent l'honneur d'interpréter la pensée de Saint-Grégoire. Il se trouve même que le seul texte musical, — celui de la généralité des manuscrits du moyen âge, — ayant quelque droit à l'authenticité absolue, est le seul aussi précisément qui reste ignoré de la presque totalité des musiciens d'église. N'est-il pas naturel, en cet état de choses, que l'accompagnement attende pour lui-même le grand jour de la discussion approfondie?

Mais, quelle que soit la version à laquelle on s'arrêtera définitivement, qu'il s'y rencontre ou non beaucoup de notes, il faudra toujours en arriver aux principes d'harmonisation établis par Niedermeyer, comme étant les plus rationnels qui aient été formulés jusqu'à ce jour. Ils sont en même temps les plus simples et les plus pratiques.

Nous ne croyons pas inutile d'insister sur le caractère *pratique* de l'enseignement de Niedermeyer, aujourd'hui surtout qu'on sem-

ble vouloir baser l'avenir du chant grégorien et de son accompagnement, non plus sur un principe tonal particulier, mais sur l'emploi des *notes de passage*. Sans doute, il ne serait pas bon de rejeter en bloc les notes de passage; mais en admettant qu'elles arrivent à conquérir droit de cité dans l'accompagnement, sans porter préjudice au caractère « ferme, grave et vigoureux » du plain-chant, elles ne représenteront jamais à elles seules, toute l'esthétique grégorienne. La tonalité les domine et leur impose sa propre originalité. Elle est, par essence, le principe supérieur du plain-chant.

C'est ainsi que Niedermeyer comprenait toute restauration sérieuse du chant ecclésiastique. Il n'était pas, de parti-pris, opposé à l'emploi des notes de passage dans l'accompagnement du plain-chant. S'il n'en a pas fait une loi, c'est qu'il jugeait leur présence gênante pour le rythme particulier, l'allure indépendante de la mélodie grégorienne. De là à transformer cette quasi prohibition en une question de principes, il y a loin. Les deux règles essentielles observées, c'est-à-dire celle qui garantit au chant sa tonalité, et celle non moins importante destinée à conserver aux modes leur physionomie, Niedermeyer déclare ne vouloir point « ôter tout essor à l'imagination, ni toute latitude au goût »; il ne s'oppose pas à ce qu'on introduise dans l'accompagnement « les modifications de détail que l'instinct individuel pourra suggérer ». N'est-ce pas laisser à l'artiste la faculté de résoudre toute question *qui ne menace pas directement la tonalité?*

Nous pensons toutefois qu'il est difficile d'admettre les notes de passage dans les plain-chants harmonisés à l'usage des chœurs des maîtrises. Lors même que toutes les pièces liturgiques se prêteraient à ce genre de polyphonie, ce qui n'est pas, la mélodie grégorienne protesterait contre un emprisonnement forcé entre des barres de mesure. Ainsi que nous le disions, il y a un instant, cette sorte de discipline rythmique gêne le mouvement naturel, l'allure spéciale du chant de l'église; de plus, elle engendre une exécution molle et languissante, contraire au caractère solennel de la plupart des pièces susceptibles d'être harmonisées en chœur. On nous objectera l'école de Palestrina qui mesurait le plain-chant! — En effet, mais en lui donnant, dans un but de libre composition, le sens parfois le plus invraisemblable. Cette école ne peut pas plus, sous ce rapport, que sous celui de la tonalité grégorienne, être prise comme modèle.

Pour l'harmonisation du plain-chant à plusieurs voix, le système de note contre note, qui, dans ce genre de musique, ne se traduit point par des notes égales, comme on pourrait le croire, est le seul recommandable. Ce système n'implique pas forcément l'obligation de changer d'accord sur chaque note du chant, plusieurs notes devant au contraire, dans certains cas, être rattachées au même accord. Il n'exige pas davantage, nous tenons à le répéter, que toutes les notes aient la même valeur; ceci était bon au temps déjà lointain où le plain-chant, relégué à la basse, semblait gémir de la faveur injustifiable que l'on accordait à de puérils *contrepoints*.

La conclusion de ces lignes est simple. Nous espérons que la commission constituée pour donner suite aux travaux du congrès d'Arezzo, veillera, avant tout, à l'intégrité de la tonalité grégorienne; qu'elle évitera aussi de laisser glisser la mélopée liturgique dans l'ornière de la mesure; enfin qu'elle préviendra l'exagération des notes de passage dans l'accompagnement du plain-chant. Il y a là un écueil contre lequel, si l'on n'y prend garde, pourraient bien venir se briser les très louables efforts des promoteurs du Congrès.

EUGÈNE GIGOUT.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Notre correspondant de Madrid nous écrit:

Depuis le départ de Mme Sembrich, la fortune ne semblait guère sourire au Théâtre Royal. En dehors des représentations dont M. Masini et Mlle Théodorini faisaient les frais, les abonnés et le public étaient au régime exclusif du *Trovatore*, du *Ballo in Maschera*, de *la Favorita* et de... *Fra Diavolo*, médiocrement chanté et peu fait pour desservir notre première scène lyrique. Bref, il y avait mauvaise humeur un peu partout, quand l'engagement subit et inattendu de Mlle Bianca Donadio, de passage à Madrid, après de brillantes et fructueuses représentations sur les plus importantes scènes de l'Espagne, est venu changer radicalement la situation. La charmante prima donna vient de débuter dans Rosina du *Barbier de Séville*, et sa voix a prononcé le *quos ego* qui a calmé tout à coup la tempête qui enveloppait notre grand théâtre. On a fait à la diva une ovation à la fin de sa cavatine, on l'a fort applaudie au duo avec Figaro et quant aux variations de Proch, exécutées avec une virtuosité hors ligne pendant la scène de la leçon, elles ont marqué pour Mlle Donadio un véritable triomphe: *bis* de vigueur et force applaudissements et rappels. On a trouvé que sa voix avait gagné en pureté et en accent, que son style était plus châtié et que la cantatrice se trouvait doublée d'une comédienne excellente. En somme, grand succès et très mérité, dont la presse à l'unanimité félicite, et je fais de même, le charmant rossignol de l'impresario Ferdinand Strakosch. De son côté, le ténor Masini a remporté dans le rôle d'Almaviva, un de ses plus bruyants succès; on lui a fait bisser la sérénade du premier acte. Les autres artistes ont tenu leurs rôles avec discrétion, sauf Fiorini-Bartholo qui a eu un succès de fou rire. On reprendra maintenant *Hamlet* qui était à l'écart, faute d'Ophélie. Mlle Donadio chante et joue à ravir, dit-on, ce magnifique rôle. Je vous en rendrai compte. *Mefistofele* de Boïto est à l'étude et on attend l'auteur pour diriger les premières représentations. P. Y G.

— Les théâtres d'Italie sont en pleine activité et nous aurons bientôt une avalanche d'opéras nouveaux. En voici deux déjà que l'on annonce pour une date très prochaine: *il Conte di Geraci*, du maestro sicilien Graffeo, au théâtre Bellini de Palerme et *Araby Pascià*, du maestro Sussone, au Carcano de Milan.

— Selon notre coutume invariable, nous donnons la liste des opéras nouveaux joués cette année sur les théâtres italiens, en y ajoutant les opéras français italianisés. Cette liste que nous empruntons à *la Gazzetta musicale*, comprend 34 ouvrages, ou 32 seulement, si l'on défalque *Erodiade* et *il Tributo di Zamora*.

Mitridate de Serrano (E.), au théâtre Reale de Madrid; *Iran* de Lucidi (A.), à la Società Felsinea de Bologne; *Bianca da Cervia* de Smareglia (A.), à la Scala de Milan: *Il Progettista* de Scontrino (A.), au théâtre Argentina de Rome: *Il Conte Chatillon* de Massa (N.), au théâtre Municipale de Reggio Emilia; *Erodiade* de Massenet (G.), à la Scala de Milan: *Il tributo di Zamora* de Gounod (C.), au théâtre Regio de Turin; *Margherita* de Pinsuti (C.), au théâtre Fenice de Venise; *Il Duca d'Alba* de Donizetti (G.), au théâtre Apollo de Rome; *Rabagas* de De Giosa (N.), au théâtre Argentina de Rome; *Il Dottor Cosmos* de De Champs (E.), au théâtre Pergola de Florence; *Alceste* de Gambaro (A.), au théâtre Avvalorati de Livourne; *Maria di Vasco* de Brizzi (C.), au théâtre Brunetti de Bologne; *Beatrice* de Guimaraes, au théâtre San Carlo de Lisbonne; *Il Violino di Cremona* de Litta (G.), à la Scala de Milan; *La corona d'oro* de Maglioni à Florence; *Cesira d'Aragona* de Bianchedi au théâtre Comunale de Cordinaldo; *Carlotta Clepier* de Floridia (P.), au Circo Nazionale de Naples; *Masina Spinola* de Jocteau (A.), au théâtre Vittorio Emmanuele de Turin; *Un bacio al diavolo* de Sauvage (A.), au théâtre Fenice de Trieste; *Amelia* de Graziani-Walter à l'Istituto Delle Piane de Florence; *Nella* de Disconzi (A.), à l'instituto di Musica de Parme; *La Modella* de Bimboni (O.), au Skating-Rink de Berlin; *Fayel* de Caronna (F.), au théâtre Costanzi de Rome; *Il Sortilegio* de Scontrino (A.), au théâtre Alfieri de Turin; *Regina e Contadina* de Sarria (E.), au théâtre Fiorentini de Naples; *La Stella d'Oriente* de Curci (F.), au théâtre Rossini de Naples; *Velleda* de Lenepveu, au Covent-Garden de Londres; *Ersilia* de Pascucci (C.), à l'Alhambra de Rome; *Manfredi di Svevia* de Giribaldi (T.) au théâtre Solis de Montevidéo; *Adina* de Bruti (V.), au théâtre Concordia de Cupramontana; *Partita a scacchi* de Delitala, au théâtre Civico de Cagliari; *Nella* de Ricci Ettore au théâtre Mariani de Ravennes; *Flora Mac-Donald* de Urich-John au théâtre Comunale de Bologne.

— Il paraît qu'en Allemagne comme en France les compositeurs sont plus à court de théâtres que d'inspiration, témoin le nombre d'ouvrages présentés à l'Intendance de l'Opéra de Berlin. Dans le cours de l'année qui vient de s'écouler on ne lui a pas offert moins de 23 grandes partitions.

— Pour le spectacle de gala, qui sera donné à l'occasion des noces d'argent du prince impérial à l'Opéra de Berlin, on donnera *l'Alceste*, de Gluck. Une vraie pièce de circonstance.

— L'Opéra de Vienne annonce pour la fin de janvier la première du *Tribut de Zamora* que Mme Lucca, séduite par le rôle d'Hermosa, où elle avait vu et entendu Gabrielle Krauss, a désiré faire connaître aux dilettantes du bord du Danube. Après *le Tribut*, on monterait à l'Opéra de Vienne, avec la belle Mme Materna, l'*Hérodiade* de Massenet.

— M. Max Bruch, qui va faire une tournée en Amérique pour y faire entendre ses grandes composition de concert, renonce à la direction de *la Philarmonic Society* de Liverpool et devient capellmeister à Breslau, en remplacement de Bernard Scholz.

— M. Arrigo Boïto est à Bruxelles depuis quelques jours, pour veiller aux dernières répétitions de son *Mefistofele*, dont la première représentation est irrévocablement fixée au 17 de ce mois. D'autre part la tétralogie de Wagner est annoncée pour le 23. Grand embarras des critiques parisiens qui préparent leurs malles pour le Théâtre-Royal de la Monnaie. Séjourneront-ils à Bruxelles ou opteront-ils entre Boïto et Wagner?

— On écrit du Nouveau Monde que l'impressario Abbey a été assez heureux pour obtenir un nouveau traité qui lui assurerait le concours de Mme Nilsson pour la saison 83-84. M. Abbey aurait loué à cet effet à New-York le Metropolitain-Theatre. Cette salle se trouverait encore en construction, mais l'entrepreneur en promettrait le complet achèvement pour

le 1er août. C'est là que M. Abbey veut installer sa troupe d'opéra italienne dont Christine Nilsson sera l'étoile. Mlle Valeria, le ténor Campanini et le baryton del Puente seraient également engagés. Le Metropolitain-Theatre, construit sur le modèle du Covent Garden de Londres, contiendra 3,200 places et fera son ouverture le 22 octobre.

— M. Ernest Gye vient d'être, dit-on, le héros d'une aventure des plus désagréables. En allant de Philadelphie à New-York, il aurait rencontré des gens sans scrupule, et trop imbus des idées modernes sur la propriété, qui auraient absolument tenu à le débarrasser de sa sacoche contenant environ pour 250,000 francs de valeurs. Ce que la victime regretterait le plus, ajoute-t-on, c'est une paire de boucles d'oreilles en brillants que le tsar Alexandre II avait offerte à Mlle Albani, aujourd'hui Mme Gye.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Ainsi que nous l'avions annoncé, l'insuffisance des pièces de poésie qui avaient été adressées au concours Rossini de 1882, n'ayant pas permis à l'Académie des beaux-arts de décerner le prix, un concours est ouvert de nouveau pour la production d'une œuvre poétique destinée à être mise en musique. Ce concours sera clos le 1er mars 1883. L'œuvre qui aura remporté le prix sera mise à la disposition des compositeurs de musique à partir du lundi 12 mars. Les œuvres destinées à être mises en musique devront donner lieu à une composition à deux, trois ou quatre voix, avec ou sans l'adjonction des chœurs, et d'une durée d'exécution d'une heure environ et d'une heure et demie au maximum. Le prix est de la valeur de *trois mille francs*. Les partitions, par exception, devront être déposées au secrétariat de l'Institut le 30 novembre 1883. L'auteur de la composition de musique lyrique ou religieuse devra, selon les vœux du testateur, s'attacher principalement à la mélodie.

— Dans sa dernière séance, l'Académie des Beaux-Arts a procédé au renouvellement de son bureau. Le fauteuil présidentiel est échu à M. Charles Gounod, déjà vice-président l'année dernière. Le bureau se complète par M. Guillaume vice-président et M. Delaborde, secrétaire perpétuel.

— Le cercle de la critique dramatique et musicale vient aussi de renouveler son bureau, ont été nommés. *président* : M. Auguste Vitu; *vice-présidents* : MM. François Coppée et Gaston Serpette; *archivistes* : MM. Noël et Stoullig; *secrétaire* : M. Vitu fils.

— L'Association artistique d'Angers vient de prendre une mesure que nous ne saurions trop approuver. Le théâtre de la ville se trouvant en déconfiture, l'Association s'est spontanément portée au secours du nombreux personnel, abandonné par la direction. Pour faire face aux nécessités que va créer cette situation, l'Association artistique fait un appel à ses membres honoraires, par l'organe de M. Jules Bordier, son président.

— Ce n'est certes pas une sinécure d'être directeur chef d'orchestre de nos grands concerts symphoniques. Outre les mille tracas de l'administration, les études incessantes et les nombreuses répétitions qu'il faut faire pour donner aux programmes l'attrait de la variété, on est obligé parfois de courir la province, pour donner satisfaction aux dilettantes des départements, désireux de s'initier aux grandes exécutions de musique classique. C'est ainsi que toute cette semaine M. Charles Lamoureux a été par voies et par chemins pour répondre aux sollicitations qui lui arrivent de tous les côtés de la France et même de l'étranger. Il s'est rendu à Lille, où il doit faire entendre son orchestre le 29 de ce mois, avec le concours de Mme Français, une des virtuoses pianistes de la province les plus justement renommées. Tout Lille musical est en émoi.

— *Le Phare du Littoral* annonce que « M. Gambetta père a reçu ces jours derniers du compositeur italien Giuseppe Verdi une lettre de condoléance. L'illustre auteur d'*Aïda*, qui connaissait Gambetta depuis son dernier voyage à Paris et qui l'avait revu l'an dernier à Gênes, exprimait le désir de venir à Nice assister aux obsèques du grand patriote français, si son état de santé le lui permettait ».

— M. Victor Roger, de *la France*, annonce que l'Opéra Italien de Nice, qui a brûlé, il y a deux ans, serait entièrement reconstruit. La réouverture de cette salle, qui prendrait le nom de Théâtre de Nice, aurait lieu à la fin de janvier. M. Taddei, qui dirige actuellement le théâtre de San Remo, serait impresario pendant cette saison. Il est bon d'ajouter qu'il ne s'agit point ici du théâtre du Casino municipal de Nice où le maestro Vianesi devait planter sa tente cet hiver. De ce côté tout projet a dû être ajourné et les artistes ont été licenciés et dédommagés. Toutefois, les indemnités ne sont pas encore toutes réglées : se trouvent dans le dernier cas, celles de Mlle Griswold de l'Opéra et du ténor Duroti, l'oiseau rare du maestro Muzio.

— Le Grand-Théâtre de Marseille vient de produire un opéra inédit, — chose qu'on ne saurait trop encourager sur nos scènes départementales. Aussi M. Armand Gouzien représentait-il le ministère des Beaux-Arts à cette solennité et a-t-il félicité auteurs, interprètes et directeur. Le libretto de l'opéra en question serait tiré des *Beaux Messieurs de Bois-Doré* par M. Guion, critique du *Petit Marseillais*. Quant à la musique, elle est de M. Oliveiro Machado, négociant-artiste de Lisbonne qui aurait déjà écrit plusieurs opéras comiques. Sa nouvelle partition a pour titre: *Lauriane* et ne comprend pas moins de 4 actes. A dimanche prochain les détails.

— C'est mardi 30 janvier que sera célébré le mariage de Mlle Salla, — devant M. le maire : Mlle Caroline de Septavaux, — avec M. Uhring. La bénédiction religieuse sera donnée aux nouveaux époux en l'église Saint-Louis d'Antin et, comme on le pense bien, la musique sera de la fête. Il y aura même, paraît-il, de la musique inédite. M. Guiraud et M. Massenet écriraient d'aimables épithalames qui seraient chantés, en trio ou en duo, par MM. Lassalle, Sellier et Gailhard. Saint-Louis sera pris d'assaut.

— M. Henri Maréchal vient d'être appelé par la Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer, pour y diriger l'exécution de sa gracieuse idylle antique *l'Etoile*, qu'on monte très artistiquement, avec le concours du ténor Bosquin et de Mme Faye. Cette petite œuvre de tous points charmante ne peut manquer de trouver là-bas le succès qui l'accompagne partout.

— M. Poisot s'est rendu la semaine dernière à Châlons-sur-Saône, pour y diriger sa messe à quatre voix, à l'ancienne cathédrale de Saint-Vincent. L'œuvre bien interprétée a produit grand effet.

CONCERTS ET SOIRÉES

C'est par la splendide Symphonie Héroïque de Beethoven que commençait le 7e concert de *la Société des Concerts* du Conservatoire, et l'exécution a été à la hauteur de l'œuvre. *La Mer*, ode-symphonie de Victorin Joncières, a bien soutenu le voisinage de l'œuvre colossale de Beethoven; cette ode-symphonie, d'un sentiment profond et élevé, a produit un excellent effet. M. Joncières doit être content, car non seulement il a eu l'honneur de voir son ouvrage exécuté une 2e fois par la Société des Concerts, mais le public du Conservatoire, si peu disposé pour les œuvres nouvelles, a bien voulu l'applaudir. L'allegro et l'andante d'une symphonie inachevée de Schubert, que la Société faisait entendre pour la première fois, sont de charmants morceaux, tous deux d'un style gracieux, mais par cela même se nuisant mutuellement; nous pensons que l'on pourra reproduire avantageusement l'andante seul. L'air de Cléopâtre dans *Jules César* de Haendel est un admirable morceau que Mlle Huré a fort bien rendu; elle a reçu du reste un accueil très sympathique. Quant à l'*Adieu aux jeunes mariés*, ce délicieux chœur sans accompagnement de Meyerbeer a provoqué un enthousiasme général, et nous pouvons en dire autant de l'ouverture de *Ruy Blas* de Mendelssohn qui terminait ce riche concert. X.

— *La Damnation de Faust*, d'Hector Berlioz, a été et reste le grand succès de l'association fondée par M. Colonne, — association qui lui doit une grande part de sa situation artistique, et plus de 200,000 francs entrés dans sa caisse. Aussi, à l'unanimité, tous les membres de cette association véritablement artistique viennent-ils de voter une somme de mille francs pour l'érection du monument destiné à perpétuer la mémoire du grand symphoniste français. Cette bonne nouvelle a été transmise par M. Colonne au comité du monument d'Hector Berlioz, réuni, jeudi dernier, au Conservatoire, sous la présidence de M. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts, assisté de MM. Ambroise Thomas et Ernest Reyer, de l'institut, vice-présidents du comité.

— Splendide concert à la salle du Château-d'Eau; le programme se composait exclusivement de chefs-d'œuvres des plus grands maîtres: d'abord *la Symphonie pastorale*, de Beethoven, ce que la musique pittoresque a produit de plus complet et des plus sublime: le déchaînement orchestral si grandiose de *l'Orage*, surtout, a obtenu sous la direction enthousiaste et passionnée de M. Charles Lamoureux une interprétation magistrale, et a paru produire sur le public la plus vive impression. L'ouverture de *Tannhœuser* a fait éclater aussi de nombreux applaudissements. Mme Brunet-Lafleur a chanté ensuite le délicieux air d'*Orfeo* de Haydn, dont elle a fait ressortir de nouveau tout le charme et toute la grâce mélodique. Le *bis* était évidemment la conséquence nécessaire et de la valeur de l'œuvre et de son interprétation. Mlle Marie Poitevin a interprété avec talent le concerto en *la* mineur de Schumann. Il est impossible de jouer avec une simplicité plus gracieuse: c'est à peine si les mains quittent le clavier, même pour attaquer les accords en *forte*; malgré cela le jeu est sûr et ferme, et les traits surtout sont exécutés avec une régularité remarquable. Ensuite Mme Brunet-Lafleur et M. Bosquin se sont fait entendre dans des fragments de *Zaïde*, de Mozart, un opéra inconnu de ce maître par excellence, dont le nom devrait figurer plus souvent sur les programmes des beaux concerts de M. Lamoureux. Ces fragments de *Zaïde* sont à tous les égards dignes du génie de Mozart et le petit duo notamment est absolument délicieux. Il est fâcheux que son effet ait été un peu compromis par l'exécution vocale. L'ouverture d'*Obéron* terminait cette brillante séance.

GASTON DUBREUILH.

— Nous avons assisté, samedi dernier, à la séance d'audition donnée à la salle Pleyel, par la Société nationale de musique. Rien de plus artistique que ces charmantes réunions, qui ont lieu sous l'intelligente direction de M. R. Bussine. Non seulement on s'y sent à l'aise, mais elles ont le rare mérite de n'être pas fatigantes par leur durée. On a de plus le plaisir d'y entendre des œuvres nouvelles qui, par leur valeur réelle, sont une preuve que l'art musical est loin de péricliter en France. Nous citerons notamment un fort beau quintette de M. A. de Castillon, faisant vivement regretter la mort prématurée de son auteur; puis des mélodies de M. G. Fauré, entre autres: *la Chanson du Pêcheur*, très bien interprétée

par Mlle P. Rocher, une fort jolie personne nous paraissant d'un grand avenir, en raison de sa belle voix de contralto pleine de puissance et de sonorité; et *le Secret*, chanté par M. Quirot, de l'Opéra-Comique. MM. G. Fauré, Colomer, Lefort, Guidé Vannereau et Lœb ont apporté leur précieux concours à l'exécution des morceaux qui composaient le programme : c'est donc dire qu'elle a été parfaite. M. Saint-Saëns a bien voulu prendre également part à la séance, on y faisait entendre une nouvelle transcription pour deux pianos d'un air de danse espagnol, qu'il a exécuté avec sa maestria habituelle et avec le concours de M. Messager. J. M.

— La symphonie de *Faust* de Liszt exécutée dimanche dernier au Concert Populaire est une œuvre complète sur laquelle il nous semble assez difficile de porter un jugement définitif après une première audition. Nos impressions ont été très diverses au cours de l'exécution des trois parties qui composent cette œuvre. La première, quoique inégale, renferme des beautés d'un ordre supérieur, et malgré quelques développements obscurs il nous a paru que c'était une page de grande facture, dictée par l'inspiration la plus élevée. L'andante qui suit est loin d'avoir autant de valeur. En cherchant l'effet dans la simplicité de la phrase initiale et dans sa fréquente répétition, l'auteur n'a obtenu qu'une monotonie fatiguante que l'orchestration habile et curieuse ne parvient pas à dissiper et que ne peut racheter une fin plus recherchée mais tout aussi peu émouvante. Sans offrir la jouissance d'individualité que l'on rencontre dans la première partie, le finale est franc d'allure et d'un intérêt constant. C'est à notre avis, au point de vue de la forme, le morceau le plus habilement traité et le mieux équilibré. L'orchestre a vaillamment surmonté les grandes et nombreuses difficultés que renferme le *Faust-symphonie* de Liszt et d'un bout à l'autre l'exécution a été remarquable de précision et de vigueur. La suite du programme a fait applaudir deux remarquables solistes Mme Mira et Mlle Marie Tayau. L'air des *Puritains* et une belle scène de *Ruy-Blas* de Marchetti ont été chantés avec beaucoup de charme et de goût par Mme Mira dont la voix est bien timbrée et qui possède une excellente diction. Mlle Tayau s'est fait entendre dans la romance en *fa* de Beethoven et dans le *Mouvement perpétuel* de Paganini. Ce dernier morceau est une des plus fastidieuses études que nous connaissions, mais il a le don d'étonner le public par la continuité du trait rapide. Mlle Marie Tayau l'a enlevé avec une intrépidité qui lui a valu un beau succès et plusieurs rappels. V. D.

— La soirée intime du 11 janvier donnée au Cercle artistique de la rue Volney a été particulièrement intéressante, en ce qu'elle a permis à deux jeunes compositeurs de talent de s'essayer à l'orchestre et de produire deux œuvres de valeur. On peut médire des cercles et de la fièvre du jeu qui y fait tant de ravages; il n'en est pas moins vrai qu'au Cercle de la rue Volney, c'est la cagnotte des joueurs (comme on l'appelle) qui fournit les fonds des exécutions musicales. *Hœc otia fecit Baccara.* MM. Francis Thomé et André Wormser n'ont pas abattu neuf du premier coup; mais nous leur accorderions volontiers un joli cinq et, pour peu qu'ils tirent une bonne carte dans l'avenir, ils pourront se compléter et atteindre au chiffre d'or des heureux ponteurs. — Il y a, en effet, bien des qualités dans *les Noces d'Arlequin* de M. Francis Thomé, sorte de fantaisie-ballet qui ne comprend pas moins de cinq numéros : la grâce et l'esprit y prédominent, avec une préoccupation trop visible de marcher dans les souliers de M. Léo Delibes. Certes, c'est là un bon modèle, mais nous ne saurions trop engager M. Thomé à dégager complètement sa personnalité. Nous aimons surtout dans sa petite suite *la Sérénade d'Arlequin*, hors d'œuvre piquant, un peu léger pour la voix grave de M. Auguez, et qui ne pourra que gagner dans la voix d'un baryton élevé. A signaler aussi le n° 3, duo d'amour, où le cor marié au violon solo produit un effet tout à fait charmant. Dans le n° 4, Entrée de Cassandre, encore une mélodie très originalement et très heureusement coupée. — M. André Wormser a des aspirations plus sévères et s'est inspiré de l'antique avec ses *Lupercales*, très brillamment traitées et qui nous promettent un compositeur symphonique de grande allure, de la race des Massenet et des Guiraud. Comme à M. Thomé, souhaitons lui d'acquérir une personnalité propre. Ces deux œuvres étaient intercalées dans un programme coupé, qui nous a permis d'applaudir au jeune talent et à la belle voix de Mlle Jane Huré, très applaudie dans l'air de *la Reine de Saba* et celui de *Carmen*. La charmante pianiste, Mme Roger-Miclos, avec la gracieuse barcarolle de M. Pfeiffer, était aussi de la fête qui s'est terminée par l'air de *la Lyre et la Harpe* de Saint-Saëns, bien interprété par M. Auguez, et la piquante marche du *Dernier jour de Pompéi* de Victorin Joncières.

— Le cercle de l'*Union artistique* (alias Mirlitons) a fait représenter samedi dernier sur son théâtre une opérette du marquis de Massa et de Mégrigny intitulée : *La belle Catherine*. Le compositeur, Jules Costé, l'avait agrémentée de trois morceaux qui ont été applaudis. Judic a joué et chanté son rôle avec ses plus fins sous-entendus : c'est tout dire. A côté d'elle, un membre du cercle, M. Pizarro, s'est révélé comme comédien accompli et comme excellent chanteur. Obtenir des bravos à côté de Judic était difficile. Nous ne donnerons pas à M. Pizarro l'épithète ridiculement célèbre d'*étoile en herbe*; disons seulement qu'au cours du jour son talent vaut 40,000 francs par an. En résumé, succès pour le cercle, pour les interprètes et pour les auteurs.

— Le nouveau concert d'Henri Ketten, salle Érard, n'a été qu'une longue suite d'ovations pour ce virtuose exceptionnel. Décidément, dans les passages vigoureux qui demandent de la force, Henri Ketten sait faire jaillir du clavier de véritables étincelles sonores ; il donne à son jeu ce merveilleux *brio* qui en est la caractéristique; on n'entend plus seulement un piano, mais un orchestre complet avec ses timbres différents et l'enchevêtrement des diverses parties. Pourtant, dans les passages de charme, dans le phrasé, le jeu devient aussi doux, aussi gracieux qu'il avait été calme et énergique ; mais toujours avec cette netteté, cette exactitude de mesure qui satisfait si pleinement le sentiment rythmique. Le programme de cette belle séance peut se diviser en trois parties : d'abord quelques morceaux de divers auteurs ; puis deux fort belles compositions de Th. Ritter (à deux pianos) : 1° *Marche funèbre* ; 2° *Danse Tcherkesse* (bissée) et qui a valu à l'auteur et aux interprètes (Ritter et Ketten) des acclamations enthousiastes. Enfin, onze morceaux choisis parmi les meilleures compositions de Ketten, vivement colorés et empreints chacun d'un caractère spécial accusé. Citons entre autres une *Gigue à l'Irlandaise*, le *Scherzo des Hirondelles* (bissé), une *Sérénade espagnole*, l'étincelante *Castagnette* et enfin la splendide transcription du *Faust* de Gounod qui a si royalement terminé le concert. GASTON DUBREUILH.

— La 3e matinée de M. Lebouc n'a pas été moins intéressante que les précédentes; il avait le concours de l'excellent pianiste-compositeur Diémer qui, entr'autres morceaux, a fait entendre sa sonate pour piano et violon et sa délicieuse barcarolle, et a montré toute sa virtuosité en enlevant à la fin de la séance la Rapsodie espagnole de Liszt. Un jeune violoniste, 1er prix de notre Conservatoire, M. Diaz Albertini, s'est fait remarquer par l'élégance de son jeu et sa jolie qualité de son dans un quatuor d'Haydn avec MM. Prioré et Chavy et dans la sonate de Diémer. M. Lebouc a joué avec un plein succès deux charmantes pièces pour violoncelle de M. Victor Roger, jeune compositeur qui a le don de mélodies gracieuses et distinguées. N'oublions pas de signaler le succès de M. Flajollet dans le bel air d'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, et dans une mélodie de M. Vassallo fort bien accompagnée par M. Jamain.

— Notre confrère, M. Louis Besson, a donné dimanche une brillante soirée musicale, dont le principal but était l'audition de la partition de *Judith*, opéra en cinq actes, paroles et musique de Mme Pauline Thys. Après cette intéressante audition, le concert a commencé. Mme Galli-Marié, y a fait applaudir trois remarquables productions de Paladilhe : *Chanson russe*, *le Purgatoire* et *J'ai dit aux étoiles*, Mlle Howe, M. Salomon et Mme Vaillant-Couturier y ont chanté divers morceaux avec leur succès habituel. Mme Céline Chaumont a dit d'une façon ravissante *la Lettre de Toto*, Mlle Caristie Martel a remarquablement déclamé plusieurs pièces de vers, MM. Ketten et Morlet se sont fait vivement applaudir, et enfin M. Raoul Pugno a dit avec un réel succès de charmants fragments de *Ninetta*. Il serait difficile de composer un programme plus intéressant que celui-là.

— Mme Laborde, de l'Opéra, l'excellent professeur, a donné sa mediderniér sa première réunion musicale, dont *le Monde artiste* rend compte en ces termes : « Programme des plus attrayants annonçant l'audition de quelques fragments du nouvel opéra de Godefroid, *la Fille de Saül*, dont on parle beaucoup en ce moment, fragments interprétés par les plus brillantes élèves de la maîtresse de la maison. Le succès a été complet. Les deux sémillants chœurs des « filles de Sion » et celui des « bergères de Josaphat » ont été enlevés avec un entrain superbe, Mlles Sax et de la Blanchetais se sont révélées véritablement artistes, la première dans les belles strophes de David devant Saül, la dernière dont le touchant et dramatique air de Mickol, puis toutes deux dans un duo, dont le point d'orgue sans accompagnement a fait sensation. Godefroid était au piano, sa fille à la harpe. Elle a joué deux fois avec un charme exquis. Cela n'est pas étonnant. N'oublions pas Mme Servilange toujours fort applaudie, M. Raoult, ténor bien connu, enfin nos félicitations à ces vaillantes élèves qui font honneur à l'école de Mme Laborde. »

— Le virtuose harpiste, Alphonse Hasselmans, est engagé pour la prochaine soirée du cercle philharmonique de Bordeaux. L'éminent artiste, à peine de retour de Marseille, se faisait réentendre à Angers le 27 décembre dans un concert dont il a été la *great attraction*, et cueillait de nouveaux lauriers le 3 janvier à la fête organisée par la société d'harmonie de Verviers.

— Samedi dernier, incident piquant au troisième concert d'abonnement du Conservatoire de Strasbourg : le concert décommandé à la dernière heure, par suite des inondations qui empêchaient le virtuose Wilhelmij d'arriver. Hasard ; trop rare hélas, une œuvre française figurait au programme l'*Ossian*, d'Arthur Coquard, dont nos lecteurs ont déjà entendu parler. Ce n'est, d'ailleurs, que partie remise.

— Mlle de Belocca se fera entendre au grand concert qui doit être donné à Lyon, au bénéfice de l'asile de nuit. C'est par l'entremise de M. Alliod que s'est contracté l'engagement de la charmante cantatrice.

— Un jeune ténor belge, lauréat du Conservatoire de Gand, M. Ernest Van Loo, vient d'être engagé par M. Pasdeloup, qui se propose de le présenter au public des concerts populaires. M. Van Loo se fera entendre également aux concerts de M. Guillot de Sainbris.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 14 janvier :

A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° Symphonie héroïque de Beethoven; 2° *La Mer*, ode, symphonie de Victorin Joncières; 3° Allegro et andante d'une symphonie inachevée de Schubert; 4° Air de *Jules César* de Hændel, chanté par Mlle Huré; 5° *Adieu aux jeunes mariées* de Meyerbeer; 6° Ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Châtelet : Le Désert*, ode-symphonie de Félicien David, avec Mlle Rousseil qui dira les strophes et le ténor Dailly, qui chantera les soli; 2° Concerto pour piano de Schumann, exécuté par Mme Marie Jaell; 3° Suite sur l'*Arlésienne* de Bizet. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Château d'Eau* : 1° Ouverture de la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn; 2° Première rapsodie sur *Namouna* d'Edouard Lalo, 3° Air de *la fête d'Alexandre* de Hændel, chanté par M. Bosquin; 4° Concerto en *la mineur* pour piano de Schumann, exécuté par Mlle Poitevin, 5° Fragments de *Rienzi* de Wagner: introduction instrumentale et prière, chantée par M. Bosquin, 6° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven; 7° Ouverture d'*Euryanthe*, de Weber. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° *Faust-symphonie* de Liszt; 2° Duo de Meyerbeer, chanté par MMlles Blanche et Agnès Stone; 3° Ouverture de *Coriolan* de Beethoven; 4° Dernier concerto pour piano de Chopin, exécuté par M. Pachmann; 5° La *Cerito*, air de ballet de Godard, 6° Air de *l'Enlèvement au sérail* de Mozart, chanté par Mlle Blanche Stone; 7° *Invitation à la valse* de Weber. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Demain lundi 15 janvier, salle Kriegelstein, rue Charras, séance musicale donnée par la *Société d'Auditions*, dirigée par M. Emile Pichoz.

— Le harpiste compositeur en renom, Ch. Oberthür, professeur à l'Académie de musique de Londres, donnera le lundi 22 janvier, à la salle Erard, un concert dont le programme est des plus attrayants.
Secondé par Mlle Nadaud. M. Levilly, pour la partie vocale, et MM. Hasselmans, Nadaud et Loëb, M. Oberthür, fera entendre, entre autres morceaux de sa composition, le duo des *Huguenots* pour deux harpes, qui fit sensation à son concert de l'année dernière et dont une deuxième audition lui a été demandée.

— Jeudi, 16 janvier, salle Pleyel, concert donné par Mlle Isabelle Levallois, violoniste, avec le concours, pour la partie vocale, de Mlle Nyon de la Source, pour la partie instrumentale, de Mme Roger-Miclos et de M. Mariotti, accompagnement : Mlle Léontine Levallois.

NÉCROLOGIE

Le monde des pianistes vient d'être bien cruellement frappé en la personne d'une charmante jeune femme de grand talent : Mme Félicie Polat-Krasinska, aimée et estimée de tous ceux qui l'ont connue et pu apprécier. Brillant premier prix de notre Conservatoire, classe d'Henri Herz, Mme Polat-Krasinska avait également reçu les précieux conseils de de Marmontel, qui la classait parmi les meilleures pianistes du jour. De race polonaise, son instinct et son talent la dirigeaient vers les œuvres de Chopin qu'elle affectionnait particulièrement et qu'elle traduisait non seulement en virtuose, mais aussi en interprète-née du poète du piano dont les moindres intentions n'échappaient ni à son esprit ni à ses doigts. Et l'on sait que chaque page de Chopin a son histoire ou sa couleur nationale. C'est à son piano, au milieu de ses élèves pour ainsi dire, que la mort est venue surprendre cette jeune femme si accomplie en l'arrachant à l'amour de sa famille et à la vive affection de tous ceux qui l'entouraient. La douloureuse cérémonie de ses obsèques a eu lieu mercredi dernier en l'église Saint-Ferdinand des Ternes.

— Enregistrons aussi la non moins douloureuse nouvelle de la mort subite d'une femme du monde, Mme Achille Bouchet, qui la première, à Paris, fit connaître les mélodies de Charles Gounod, qu'elle interprétait avec une véritable supériorité. Mme Bouchet, très recherchée dans nos salons parisiens, était de l'école de Mme Viardot, qui la première aussi, nous fit connaître Gounod au théâtre en interprétant sa *Sapho* à l'Opéra.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

— Signalons l'apparition d'une feuille hebdomadaire, appelée par son titre, *la Danse*, à attirer l'attention du public élégant de Paris. La direction et la rédaction en sont confiées à MM. de Saint-Ihal et Desrat.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2707 — 49e ANNÉE. — N° 8. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 21 Janvier 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, la romance :

FRAICHE COMME L'AURORE

chantée par M. GIRAUD, au 2e acte de *Ninetta*, opéra comique de MM. RAOUL PUGNO, HENNEQUIN et BISSON. — Suivra immédiatement : *Petite Mireille*, berceuse d'OCTAVE FOUQUE, poésie de CLOVIS HUGUES.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : le quadrille de *Ninetta* composé pour les bals de l'Opéra, par ARBAN, sur les motifs de la partition de RAOUL PUGNO. — Suivra immédiatement: *Preciosa*, mazurka de PH. FAHRBACH, bissée au premier bal de l'Opéra.

PRIMES DU MÉNESTREL 1882-1883

Voir à la huitième page de nos précédents numéros le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre dernier, date de la 49e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1882-1883.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1882 à fin novembre 1883 (49e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH et STROBL de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1882-1883.

HISTOIRE DE LA NOTATION MUSICALE

DE

MM. ERNEST DAVID ET MATHIS LUSSY

(Suite)

Notre système est tout aussi inattaquable au point de vue de l'*accentuation métrique*, car les notes accentuées sont toujours celles qui commencent un groupe ou une fraction de groupe.

3° *Le rythme*. — Par la similitude des dessins ou arabesques que présentent les rythmes successifs (1), par les silences ou grandes valeurs que l'on rencontre généralement de deux en deux, de trois en trois et de quatre en quatre mesures, l'exécutant a des indices infaillibles des groupes rythmiques, de la note initiale et finale de chacun.

4° *Le mode et la modulation*. — En dehors de l'armature de la clef, qui dit à tout musicien en quel ton se trouve un morceau, les signes accidentels le fixent immédiatement sur le mode majeur ou mineur du passage qu'il exécute. Il lui suffit de savoir que le dernier dièse de la filiation *fa, ut, sol, ré, la, mi, si* est *sensible*, et que, par conséquent, la note qui le suit est tonique; que le dernier bémol de la filiation *si, mi, la, ré, sol, ut, fa* est *sous-dominante*, et que, par conséquent, l'avant-dernier bémol de la filiation est *tonique*. Toutes les fois que l'on rencontrera dans un passage des dièses et des bémols, le mode sera mineur; le chant présentera alors des intervalles chromatiques (seconde et quinte augmentées, septième et quarte diminuées), et, conséquemment, entrera dans le domaine chromatique. Rien qui soit plus pictural.

5° Le *mouvement passionnel*, c'est-à-dire l'*accelerando* et le *rallentando*. Il résulte, dans la plupart des cas, des progressions ascendantes ou descendantes formant des groupes simi-

(1) A propos du *fractionnement correct des divisions de la ligne ou barre de temps*, dont nous parlons dans le paragraphe précédent, nous dirons qu'on rencontre fréquemment dans les œuvres de Chopin des traits écrits en notes grosses ou petites, sans l'ombre d'un fractionnement et sans indication des notes du trait qui doivent coïncider avec celles de la basse. Aussi, la musique d'aucun compositeur n'est-elle sujette à des interprétations aussi diverses que la sienne. Cette diversité se rencontre même chez ses élèves immédiats.

laires qui sautent aux yeux; car on sait que le lecteur habile s'occupe moins de la note isolée que du groupe dont elle fait partie, qu'il embrasse d'un seul coup d'œil.

6° Les *nuances*. Le *crescendo* ou le *diminuendo* sont peints d'une manière infaillible quand on trace deux lignes réelles ou imaginaires dans la direction ascendante ou descendante du chant et de l'accompagnement. Par leur écartement ou leur rapprochement, les parties dessinent elles-mêmes les nuances: < ou >.

7° Le *caractère esthétique*, c'est-à-dire le style dans lequel le morceau doit être rendu. Un passage écrit ainsi : indique le calme; ainsi : ou ainsi : la légèreté; ainsi : la lourdeur, la véhémence, etc.

8° Les *procédés d'exécution*. — Nous en avons parlé longuement dans le chapitre qui leur est consacré. Le signe qui accompagne chaque note dit clairement quel procédé doit être mis en œuvre pour exécuter cette note. D'un seul regard, l'exécutant voit le procédé de l'exécution dont il doit se servir; il voit combien de coups d'archet ou de mouvements de poignet il devra employer, non seulement pour une phrase, mais encore pour une page entière.

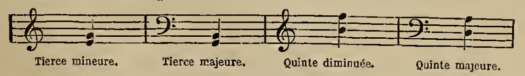
9° Notre système trace le sillon que font les différentes parties d'un ensemble harmonique.

10° Il peint avec une si étonnante précision les notes qui prennent l'*accent pathétique*, qu'un peintre ou un dessinateur exercé, après une heure d'initiation, sans rien connaître de plus à la musique, ne laisserait échapper aucun des accents. On sait, en effet, par le *Traité de l'expression musicale* de M. Mathis Lussy, que l'accent pathétique tombe sur les *notes exceptionnelles*, destructives du ton, du mode, de la mesure et du rythme. Or, ces notes exceptionnelles se distinguent clairement de celles qui les précèdent ou qui les suivent. Ainsi, on voit par les accidents (dièses et bémols) les notes qui sortent de la tonalité; on voit par l'arrivée exceptionnelle des grandes valeurs au milieu des petites, des petites à la suite des grandes, les notes qui détruisent l'uniformité du dessin métrique et rythmique. Bref, toutes les irrégularités ou exceptions métriques, rythmiques et tonales, sont indiquées avec une évidente précision pour celui qui connait la nature et la loi de l'accent pathétique.

11° Enfin les dessins et les arabesques formés par son écriture rendent d'incontestables services; car nous savons par les chefs d'orchestre les plus éminents que ce sont ces arabesques qui leur servent de jalons pour les guider, de points de repère pour les aider à trouver instantanément et à suivre les différentes parties vocales ou instrumentales dans les partitions les plus compliquées. Une notation qui rend avec une telle clarté les phénomènes les plus multiples, d'une complexité aussi grande, peut, à juste titre, être regardée comme le chef-d'œuvre séméiologique de l'esprit humain.

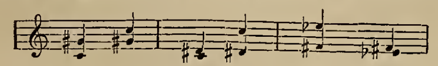
Mais, hélas ! toute médaille a son revers, et le soleil même a des taches. Notre système aussi a ses défauts.

Le premier, c'est qu'il ne peint pas la grandeur exacte de l'intervalle. Exemple :



Tierce mineure. Tierce majeure. Quinte diminuée. Quinte majeure.

En effet, rien ne montre à l'œil si ces intervalles sont majeurs ou mineurs, et alors on est obligé d'avoir recours, comme dans les autres séméiographies, à une opération mentale. Par bonheur, il n'en est pas ainsi pour les intervalles augmentés et diminués, qui, par les caractères hétérogènes (♯ — ♭) qui les caractérisent, sont marqués avec évidence, et entrainent un accent pathétique. Exemple :



Le *sol* ♯ impliquant l'*ut* ♯ (dans la filiation des dièses), la présence d'un *sol* ♯ sans l'*ut* ♯ indique un intervalle chromatique ; le *fa* ♯ et le *mi* ♭ s'excluant dans une même gamme majeure et se trouvant réunis dans un accord, accusent un intervalle chromatique, c'est-à-dire augmenté ou diminué ; disons plus : un intervalle *enharmonique*, au moins pour les voix et le violon. Tout dièse postérieur dans la filiation, faisant intervalle avec une note antérieure à l'état naturel, produit un intervalle chromatique. Il en est de même pour le bécarre annulant le bémol : un *mi* ♭ et un *si* ♮, un *la* ♭ et un *si* ♮, etc.., impliquent un intervalle chromatique.

Le second défaut de notre système, c'est qu'il conserve encore trop d'organes rudimentaires qui ont été nécessaires dans les différentes phases de son développement, et qui, aujourd'hui, sont des superfétations obscurcissant sa clarté. Telles sont les nombreuses formules de mesures, lesquelles, ainsi que nous l'avons vu, répondaient, à une certaine époque, au mouvement du morceau, mais que, grâce au métronome, on peut réduire à *sept au plus* (1) ; les signes d'ornement ou notes d'agrément, la profusion des dièses, bémols et bécarres, que l'on rencontre dans bien des pages et que l'on pourrait aisément supprimer si l'armature était exactement formulée à chaque période musicale, ainsi que le fractionnement rationnel des barres de temps et de leurs subdivisions ; les indications et les termes de mouvement n'ayant rien de précis, tels que *andante*, *allegro*, *presto*, etc. Mais ce qui serait à désirer avant tout, c'est qu'on soit plus réfléchi dans l'emploi des signes d'exécution. Une foule de compositeurs, et des plus éminents, se servent des virgules, des points, des barres, des liaisons, etc..., inconsciemment, et sans y attacher de signification absolue ; ils ne semblent même pas se douter de l'embarras dans lequel ils jettent l'exécutant sérieux, réfléchi, qui ne livre rien au hasard. Nous pourrions citer des éditions allemandes, anglaises, françaises, des œuvres de Beethoven, de Mozart, de Chopin et autres, qui, si l'on suivait strictement les signes y adaptés, ne feraient que produire des monstruosités. Nous l'avons dit plus haut : un point au lieu d'une virgule, une virgule au lieu d'un point, dénaturent complètement la pensée de l'auteur, dénaturent complètement les sentiments que le passage est apte à exprimer et doit rendre ; car chaque signe, chaque procédé d'exécution répond à une émotion, à un sentiment qui ne peuvent être rendus que par tel ou tel procédé.

Voilà les réformes à faire ! il n'est besoin que de rejeter ce qui est vague, équivoque, ce qui ne porte pas en soi un cachet d'interprétation facile, claire, partout et toujours ; en un mot, faire ce qu'a fait Rossini pour les notes d'agrément, c'est-à-dire les écrire en notes réelles, afin d'obliger le chanteur à se soumettre aux intentions du maître et à ne pas se livrer aux caprices de sa virtuosité. Aujourd'hui, les compositeurs peuvent écrire leurs pensées avec une précision presque mathématique. Toute composition bien écrite a les plus grandes chances d'être exactement rendue.

Peut-on considérer toutefois notre système comme définitif, immuable ? Sa diffusion chez tous les peuples civilisés pourrait faire croire à sa fixité et à sa durée. Mais rien n'est immobile sur cette terre ! tout change, tout se transforme, tout évolue, et chaque être poursuit la forme dans laquelle il pourra se développer dans la plénitude de sa virtualité. Or la musique change à vue d'œil; la transformation qu'elle subit sous nos yeux est un indice certain qu'elle en subira encore de plus grandes. Des œuvres qui, il y a vingt ans, passaient pour le dernier mot de l'art, n'ont plus aujour-

(1) Nous ferons remarquer qu'une coïncidence vraiment singulière a produit ce qu'on pourrait appeler *l'heptarchie* de la notation. Aussi, nous trouvons 7 notes, 7 dièses, 7 bémols, 7 bécarres, 7 figures de notes, 7 figures de silences, 7 clefs, 7 mesures, 7 procédés d'exécution, 7 genres de notes d'agrément, 7 octaves formant le diapason usité. Ne fût-ce qu'à titre de curiosité, nous devions faire mention de ce phénomène.

d'hui qu'une valeur archéologique. A de nouveaux besoins il faut de nouveaux éléments. Si la musique entre dans une voie nouvelle ; si elle abandonne les trois bases sur lesquelles elle repose actuellement : tonalité en double mode, mesure et rythme, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que le système de notation subît une transformation correspondant à cette évolution. Mais nous ne croyons pas à une révolution radicale qui équivaudrait à celle de la portée remplaçant les neumes. Que des besoins nouveaux entraînent des signes nouveaux en telle quantité que l'on voudra, leur accumulation pourra changer l'aspect de la notation actuelle ; jamais elle ne la détruira. Car cette notation est la personnification, l'incarnation même de la musique, dessinant merveilleusement la fluidité ascendante et descendante des sons. Nous croirions plutôt à l'écroulement entier du système actuel de musique qu'à la disparition de celui de la notation.

Pas plus que nos ancêtres n'ont prévu les formes actuelles de la notation, nous ne pouvons prédire celles qu'elle revêtira dans l'avenir. Ce qu'il nous est permis d'affirmer, c'est que ce qui viendra sortira de ce qui est, comme ce qui existe est sorti de ce qui a été.

Ernest David et Mathis Lussy.

SEMAINE THÉATRALE

Les répétitions d'orchestre sont commencées à l'Opéra pour l'*Henri VIII* de Camille Saint-Saëns. Les deux premiers actes affirment déjà une instrumentation traitée de main de maître, — ainsi qu'on s'y attendait du reste. Soli et chœurs sont au point et, n'étaient quelques remaniements non encore terminés, on pourrait à coup sûr annoncer la première de ce grand ouvrage pour la première quinzaine de février. Mais, dans un théâtre aussi important que celui de l'Opéra, il faut compter avec l'imprévu, — surtout quand il s'agit de la création d'un grand ouvrage. Décors et costumes sont prêts, le ballet aussi, mais les études scéniques imposent souvent des modifications auxquelles les maîtres les plus expérimentés ne sauraient échapper. Meyerbeer le sentait si bien, qu'en homme pratique il avait presque toujours en portefeuille deux versions de la même scène. Quand nos opéras partent pour l'étranger, ils y arrivent tout prêts, armés de pied en cape, — ce qui explique la célérité avec laquelle ils y sont montés et représentés. Mais, sur le théâtre d'origine, tout est à créer et un opéra ne sort pas de terre tout appareillé, tant s'en faut. Patientons donc et armons-nous de prudence et de sagesse pour juger la nouvelle œuvre que nous prépare notre première scène lyrique. Souvenons-nous, qu'en France surtout, les jugements prématurés et passionnés sur les chefs-d'œuvre aujourd'hui consacrés, n'ont tourné qu'à la confusion de ceux qui les ont trop hâtivement rendus et signés.

M. Vaucorbeil se dispose à nous présenter une nouvelle Rachel de *la Juive*, en la personne aussi expressive que sympathique de Mme Montalba. Le personnage lui convient d'autant mieux que la nouvelle Rachel rappelle à bien des points de vue la créatrice de ce rôle : Mlle Falcon qui habite aujourd'hui bourgeoisement la Chaussée-d'Antin et n'a qu'un pas à faire pour aller juger les Falcons du jour. Le ténor Salomon chantera Eléazar. C'est l'un de ses bons rôles.

Mercredi dernier, la Sangalli reparaissait dans *Sylvia*, plus académique et plus en verve que jamais. D'autre part, on annonce que, grâce au simple rebouteur (l'heureux homme !) attaché au pied de la Mauri, ce pied a pu reprendre sa merveilleuse élasticité et que bientôt *la Korrigane* nous réapparaîtra dans tout son éclat. Ce soir-là, ce sera grande fête à l'Opéra.

A l'Opéra-Comique, prise de possession du rôle de Cherubin par Mme Bilbaut-Vauchelet à laquelle il avait été destiné dans l'origine ; — malheureusement à la seconde représentation, — alors que toute la salle était louée, — une indisposition de Mme Carvalho, — l'admirable comtesse que l'on sait, — est venue empêcher le nouveau Cherubin d'affirmer son succès du premier soir. Le ravissant duo du 3e acte lui avait surtout mérité les bravos de toute la salle, — bravos suivis d'un *bis* unanime. Nous y reviendrons, car *les Noces de Figaro* vont reprendre leur marche triomphale à partir d'après-demain, mardi.

Pour l'heure, l'Opéra-Comique est tout entier à la reprise de *Giralda*, par Mlle Merguillier, reprise annoncée pour mercredi prochain. Quand je dis : « tout entier » je ne parle que de la scène, car les foyers et le petit théâtre sont envahis par les artistes de *la Perle*, de *Carmen* et de *la Flûte* qui, pour la plupart, ne sont pas les mêmes que ceux de *Giralda*. Quelle troupe que celle de M. Carvalho ! Ce n'est pas tout : le ténor Talazac, non encore sur la route de Monte-Carlo, continue de répéter avec Léo Delibes l'important rôle qu'il doit créer dans *Lakmé*. Hier soir, samedi, Talazac a dû faire ses adieux de congé dans *Joseph*.

Une bonne nouvelle : Taskin est réengagé par M. Carvalho. C'est lui qui chantera le toréador de *Carmen* et va chanter également le prince d'Aragon de *Giralda*. Mlle Merguillier passerait aussi de *Giralda* dans *Carmen*. Le rôle de Micaela lui serait destiné. Mlle Isaac héritera du rôle de Carmen créé par Mme Galli-Marié. Quant à Don José, c'est le ténor Stéphane qui en prendra possession.

Voici, d'autre part, la distribution de *la Perle du Brésil* que l'on répète avec activité au petit théâtre et qui descendra sur la grande scène, aussitôt la reprise de *Giralda* effectuée :

Zora (début)	Mlles Nevada.
La Comtesse	Dupuis.
Naouna, mime	Milani.
Don Salvador (l'amiral),	MM. Cobalet.
Lorentz, lieutenant des Gardes,	Mouliérat.
Rio, jeune marin,	Chenevière.

Les quatre chefs brésiliens seront représentés par MM. Belhomme, Carroul, Labis et Lescoutras. On sait qu'ils ont à chanter un quatuor important à la fin du troisième acte.

Lors de la reprise de *la Perle du Brésil* au Théâtre-Lyrique, Mme Carvalho interpréta cent fois et plus le rôle de Zora qui compte parmi ses plus grands succès. Le ténor Michot chantait Lorentz, et Balanqué, l'Amiral. Rio c'était le ténor Froment et la belle Comtesse, Mlle Moreau. Les quatre chefs brésiliens étaient tenus par MM. Wartel, Sérène, Potel et Legrand qui a aussi rempli le personnage de Rio et sait du reste tous les rôles de *la Perle*, ainsi qu'il le prouve chaque jour aux répétitions. Un détail intéressant : M. Danbé, — qui conduira la prochaine exécution de *la Perle du Brésil*, à l'Opéra-Comique, — était alors premier violon au Théâtre-Lyrique. C'est dire qu'il a les traditions de la belle et mélodieuse partition de Félicien David. De plus, M. Edouard Mangin qui a dirigé autrefois l'exécution de *la Perle du Brésil* et qui vient de faire répéter le rôle de Zora à Mlle Nevada, chez Mme Marchesi, s'est mis obligeamment à la disposition de M. Carvalho pour les études au piano. Bref, tout promet une interprétation fidèle de l'œuvre de Félicien David enfin rendue aux nombreux admirateurs de sa musique.

***

A la Renaissance, *le Petit Duc* a succédé à *Ninetta*, et au *Petit Duc* vont succéder *la Revue des Variétés* d'abord, puis *Barbe-Bleue*, dès que les recettes le permettront. Avec des artistes tels que Granier, Desclauzas, Milly-Meyer, Jolly et *tutti quanti*, on est peu embarrassé de varier le répertoire, d'autant moins que les Variétés et le Palais-Royal savent, au besoin, compléter le personnel de la Renaissance. Ainsi on annonce que Dupuis passera à ce théâtre pour reprendre son rôle de Barbe-Bleue, qui fut et restera l'une de ses meilleures créations. Boulotte, ce sera, cela va sans dire, Jeanne Granier qui en fera une seconde création et des plus piquantes. Jolly jouera le Roi Bobèche et Milher Popolani. Que sais-je encore ? La sémillante Milly-Meyer personnifiera Fleurette, et la pétulante Desclauzas prendra le rôle d'Aline Duval. Bref, une vraie première à *great attraction*, car il y a longtemps que la résurrection de *Barbe-Bleue* est attendue et désirée par les amateurs de grande opérette.

En attendant, *le Petit Duc*, — sous les traits de Jeanne Granier, — attire le grand monde au théâtre de la Renaissance, et la Revue des Variétés, transplantée boulevard Saint-Martin, ne manquera pas d'y continuer ses fructueuses recettes, car, aux éléments attractifs déjà connus, viendront se joindre les nouveaux tableaux que les auteurs préparent en vue des étoiles de M. Gravière. Malgré tout, les habitués de la Renaissance se plaignent du retrait prématuré de *Ninetta* et la Presse, elle-même, revient sur des appréciations imméritées, qui ont compromis les recettes de ce charmant ouvrage. En attendant qu'il reparaisse à Paris, M. Cariou, directeur des Galeries Saint-Hubert, va le monter à Bruxelles où meilleur sort lui sera d'autant plus sûrement réservé que les dilettantes belges ne dédaignent pas la bonne musique, même dans le genre de l'opérette.

H. Moreno.

P. S. — Toute la Presse a annoncé la réception par le comité du Théâtre-Français d'une charmante comédie en un acte, de M. Desvallières, petit-fils de M. Ernest Legouvé. Cette comédie a pour titre : *Une matinée de contrat.* Le comité a également reçu une comédie en un acte, de M. Charles de Courcy, intitulée : *Toujours!*

On annonce, d'autre part, qu'il y a quelques jours, M. Pierre Elzéar a lu à Mme Sarah Bernhardt un grand drame fantastique en douze tableaux, de MM. Rochard et Richard Lesclide, les *Contes d'Edgard Poë.* La pièce, fort originale, aurait été reçue avec enthousiasme, et l'on y compte beaucoup à l'Ambigu.

Les Variétés, en cédant leur fructueuse revue à la Renaissance, ont eu surtout en vue de passer immédiatement aux représentations de *Mademoiselle Nitouche,* la nouvelle pièce destinée à Mme Judic par MM. Henri Meilhac et Albert Millaud. Au premier jour, l'affiche de M. Bertrand convoquera la presse à cette grande première des Variétés.

LE MONUMENT D'HECTOR BERLIOZ

M. Charles Darcours du *Figaro* nous donne les nouvelles suivantes sur le monument destiné à perpétuer la mémoire d'Hector Berlioz. Hâtons-nous d'ajouter que *le Ménestrel* s'est empressé de s'inscrire en tête de la liste de souscription ouverte en ses bureaux et qu'il sollicite ses amis, ses lecteurs, de prendre part à cette souscription vraiment nationale au point de vue de l'art symphonique français.

***

On sait que les amis et les admirateurs de Berlioz, ayant résolu de recueillir des souscriptions en vue d'élever un monument à sa mémoire, ont formé un comité chargé de procéder aux opérations relatives à l'accomplissement de ce grand devoir artistique.

Ce comité est composé de MM. le vicomte A. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, président; Ambroise Thomas, Charles Gounod, Victor Massé, Ernest Reyer, J. Massenet, C. Saint-Saëns, membres de l'Institut; Edouard Alexandre, Bapst, Daniel Bernard, Brandus, Ed. Colonne, Ch. Grandmougin, Heugel, Hippeau, Litolff, G. de Massougues, Pasdeloup, Emile Réty, Richault, Vaucorbeil, Johannès Weber, Calmann-Lévy et A. Wolff.

Divers projets avaient été soumis au Comité : M. Edouard Alexandre proposait la fondation d'une salle de concerts; M. Pasdeloup demandait la création d'un prix donné au concours ; le Comité a définitivement arrêté qu'un monument serait érigé sur la tombe de Berlioz, et il ouvre une souscription à laquelle tous les admirateurs de l'illustre artiste sont appelés à participer.

On souscrit dès à présent:

Au Conservatoire national de Musique, 15, Faubourg-Poissonnière;

Chez MM. Brandus et Ce, éditeurs de musique, 103, rue Richelieu, et 1, boulevard des Italiens ;

Chez MM. Durand, Schœnewerk et Ce, éditeurs de musique, 4, place de la Madeleine;

Chez MM. Heugel et fils, éditeurs de musique, 2 bis, rue Vivienne ;

A la librairie Calmann-Lévy, 3, rue Auber;

A la Librairie Nouvelle, 15, boulevard des Italiens ;

Au bureau de la Renaissance Musicale, rue Notre-Dame-des-Victoires, 42;

Au bureau de location des Concerts du Châtelet;

Au bureau de location des Concerts du Cirque-d'Hiver.

***

Le ministère des beaux-arts qui, sur la demande de M. Hippeau, avait accordé au comité du monument Berlioz le moulage du buste de Carpeaux, fera mieux encore, n'en doutons pas. Il ne peut manquer de prendre une large part à l'érection de ce monument, en présence surtout de la générosité de simples dilettantes tels, par exemple, que M. Lombard, de la place Vendôme, qui offre de se charger de tous les frais de la fonte en métal du buste d'Hector Berlioz sur le moulage fourni par l'État.

LES CORDES MÉTALLIQUES
APPLIQUÉES
AUX INSTRUMENTS A ARCHET

Déjà en Allemagne, à Weimar notamment, on s'est préoccupé de remplacer dans les instruments à archet les cordes de boyaux par des cordes métalliques. Voici venir de Belgique une nouvelle tentative à ce sujet. *Le Journal de Liège* s'étend longuement sur cette question déjà controversée et qui le sera longtemps encore, croyons-nous, de la part des virtuoses surtout. Mais laissons parler le chroniqueur du *Journal de Liège,* qui nous paraît être d'ailleurs une spécialiste en la matière.

***

L'expérience, qui a été faite dimanche du système de cordes métalliques appliqué par M. Julien Hubar aux instruments à archet, a été très heureuse.

Ce système, fort simple en apparence, a coûté à son inventeur trois années de recherches patientes. Il est arrivé à un résultat considérable. Cette première expérience ne permet pas de mesurer la portée exacte de l'invention; elle n'est concluante que pour l'une des questions dont M. Hubar s'était proposé la solution.

Mais, avant d'examiner le résultat obtenu, voici en quoi consiste l'invention de M. Hubar. D'abord les cordes de boyau généralement usitées sont remplacées par des cordes métalliques, soit en acier, soit en acier recouvert d'un fil de cuivre ou d'argent. Le mode d'attache ordinaire ne pouvant convenir à ces cordes, M. Hubar a supprimé le cordier pour le remplacer par une pièce de bois fixée au bas de l'instrument. Cette pièce est armée de quatre vis. Chacune d'elles est commandée par un bouton. Le mouvement de la vis attire ou éloigne une seconde pièce métallique munie d'un chevalet dans lequel est passée l'extrémité de la corde, arrêtée en forme de boucle. La tension de la corde s'obtient ainsi sans torsion et elle peut être réglée facilement, avec une précision plus grande qu'à l'aide du mouvement des chevilles ordinaires.

La théorie explique aisément la différence de sonorité qui doit exister entre des cordes de boyau et des cordes métalliques. La torsion qui existe dans les premières et qui tend à écarter les vibrations de la direction imprimée par l'archet est un élément de cette différence. Un autre est dans l'inégale densité des deux corps et dans leur structure même. Enfin le développement des notes harmoniques qui accompagnent le son fondamental se fait dans les deux cordes de manières toutes différentes. Ce sont là des points que je ne puis qu'indiquer et dont la discussion serait aride et hors de propos.

L'expérience dont le Conservatoire et son directeur, M. Radoux, ont pris l'initiative, a été faite dans les conditions suivantes : M. Hubar a appliqué son système à deux violons et un alto, non pas seulement ordinaires, mais tout à fait mauvais. Ce sont de ces instruments que l'on trouve chez tous les luthiers pour quelques francs. Quant au violoncelle, il appartient au Conservatoire, où personne ne voulait s'en servir. Il n'a aucune valeur.

Ces instruments, joués par MM. Rodolphe Massart, Heynberg, Léon Massart et Dossin, ont lutté contre un Amati, un Steiner, un Stradivarius. La victoire est restée à ceux-ci, le fait n'est pas douteux; mais cette défaite est des plus honorables pour les premiers.

Le système de M. Hubar leur a prêté des qualités que, sans aucun doute, ils ne possédaient en aucune façon. Le son des violons est vigoureux, éclatant, avec une chanterelle un peu stridente. La sonorité des quatre cordes est remarquablement homogène. La supériorité des Amati persiste, mais seulement pour le moelleux et la distinction. Comme puissance et comme franchise, le sabot que tenait M. Rodolphe Massart valait bien des violons qui se paient vingt fois le prix de celui-là.

Le perfectionnement est plus sensible encore pour ce qui concerne le violoncelle. Ici nous avions affaire à un instrument dont les défauts étaient bien connus : une chanterelle nasillarde, une seconde très sourde, une quatrième sans rondeur, enfin une troisième qui se refusait à donner le *mi* et le *fa* autrement qu'avec ce grondement que les violoncellistes désignent en disant que la corde roule. Il ne reste aucun de ces défauts. La première a de l'éclat, la seconde est d'un timbre doux et fort agréable, la quatrième sonne franchement et la troisième ne refuse aucune note.

Ajoutons, ô merveille! que les quintes sont absolument justes du haut en bas de l'échelle.

Ce résultat est dû à ce que la corde de métal est parfaitement cylindrique et tout à fait homogène, ce qui naturellement s'obtient plus aisément du métal étiré que du boyau tordu.

Bref, les quatre instruments dont se sont servis MM. les professeurs du Conservatoire sont, grâce à M. Hubar et à son système, d'excellents instruments d'orchestre. C'était là ce que cette première expérience tendait à démontrer et la démonstration a été victorieuse.

Pour apprécier en connaissance de cause toute la valeur de l'invention de M. Hubar, il faudrait qu'il pût l'appliquer non plus à des instruments sans aucune valeur, mais à des violons d'auteur, afin que l'on pût voir quelles qualités nouvelles donneraient à un Steiner ou à un Amati les cordes métalliques.

Les cordes métalliques ont leurs défauts. Le plus grave est que l'archet les met en vibration moins aisément que les cordes à boyau. L'archet se déplace facilement dans le sens de la longueur et ne mord qu'à la condition d'être plus chargé de colophane. Il en résulte une fatigue plus grande du poignet droit. Mais cet inconvénient doit disparaître avec l'habitude.

PREMIÈRE REPRÉSENTATION DE LAURIANE

GRAND-THÉATRE DE MARSEILLE

Le Grand-Théâtre de Marseille vient de donner un drame lyrique en quatre actes, inédit, intitulé *Lauriane*. La musique est d'un jeune compositeur portugais. M. Augusto Machado, qui s'est acquis dans son pays une certaine notoriété par des productions de dimensions restreintes et a voulu essayer ses forces dans un ouvrage important. Le poème, écrit d'abord en italien, a été traduit en français et remanié par M. Guiou, qui appartient à la presse marseillaise.

Ce poème n'est, d'ailleurs, qu'une adaptation au genre lyrique du drame de Paul Meurice, *les Beaux Messieurs de Bois-Doré*, lequel n'était lui-même qu'une transformation du roman de George Sand. Drame et roman sont trop connus pour qu'il soit utile d'exposer le sujet de *Lauriane*. Ce sujet fournissait des situations et des caractères. Mais l'action devrait être rendue plus rapide, peut-être même resserrée en 3 actes. Dans un opéra, on ne saurait s'attarder que sur des tableaux et sur les scènes qui aboutissent aux points culminants du drame, jamais sur des développements accessoires.

La musique de M. Machado est bien écrite, souvent distinguée, toujours intéressante. On y sent la préoccupation des maîtres de l'école contemporaine française, surtout de Bizet et Delibes. Si la mélodie manque quelquefois d'ampleur, si elle se détourne trop vite en phrases incidentes, elle n'est jamais inexpressive ni mal venue; l'harmonie est délicate; l'instrumentation claire et colorée, à peine y pourrait-on relever quelques empâtements de bois ou de cuivres, dont il sera aisé de la dégager.

Au premier acte, que l'auteur n'a fait précéder, suivant la mode du jour, que d'un court prélude instrumental, les morceaux les plus saillants sont le premier chœur, dont la ritournelle de sortie est charmante, connue, d'ailleurs; tous les épisodes symphoniques; un air de basse, la prière de Mario dans la coulisse, et un finale vivant, mais trop bruyant pour la situation qu'il résume.

Au deuxième acte, le plus riche des quatre, il faut citer les ballets sur le roman de *l'Astrée* qui rappellent la manière d'un maître du genre, Delibes; la vilanelle de bravoure: « Sous les bosquets toujours verts »; l'incantation du petit nécromant Mario, — la meilleure page de la partition — d'une excellente déclamation lyrique, qui se déroule sur un mélodrame pittoresque mis en valeur par les violons en sourdines, les flûtes, le triangle et le tambourin; une cavatine, pour ténor, d'une fraîche inspiration; et la scène de la présentation des Messieurs de Bois-Doré, avec son pompeux motif à trois temps.

Les préférences du public ont été tout d'abord au troisième acte, surtout à une aubade élégante et à un duo d'amour entre Jovelin et Lauriane, un peu violent, où ressort une jolie phrase caressante, soutenue par les instruments de bois. C'est pourtant dans cet acte qu'on pratiquerait utilement quelques coupures. On pourrait en retrancher sans inconvénient les couplets de Mario bâtis sur une mélodie attribuée à Grétry et y raccourcir l'air de Lauriane et le long duo entre Lauriane et d'Alvimar.

Au dernier acte, il y a à louer une exquise cantilène en *mi* bémol pour Lauriane, et le quatuor du Duel, qui manque un peu d'unité, mais qui contient des parties d'un bon sentiment dramatique.

Dans ces quatre actes, très chargés de musique, on voudrait voir modifier çà et là quelques formes italiennes qui ne sont pas dans le style général de l'ouvrage, comme, par exemple, le dessin d'orchestre sur lequel s'engage le duo entre Lauriane et d'Alvimar.

Sous réserve de ces quelques observations, l'opéra de M. Machado a droit à l'attention du public et de la critique. On y trouve bien des qualités qui dénotent un vrai tempérament de compositeur et sont un sérieux gage d'avenir.

L'interprétation a été satisfaisante. Degenne (Jovelin), Hermann Devriès (d'Alvimar), Lemonier (le Marquis) et Henri se sont fait justement applaudir. Mlle Potel (Lauriane) fait avec grâce les honneurs de l'ouvrage et Mlle Peretti est charmante sous le travesti du jeune Mario.

ALEXIS ROSTAND.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Encore un opéra qui renaît définitivement de ses cendres: *le Mefistofele*, de Boito, tombé en 1868 à Milan, viendrait d'obtenir tout autant de succès à Bruxelles qu'à Londres. A dimanche prochain les détails.

— Les dépêches de Vicenza annoncent le très grand succès de Mlles Ritter et Bressolle, dans *Mignon*. Elles sont complétées par *il Corriere di Vicenza*, qui publie d'ailleurs un article enthousiaste sur l'œuvre d'Ambroise Thomas qu'il appelle « un joyau de grâce, d'élégance et de délicatesse ». M. Gasparella, c'est le nom du signataire de l'article, fait le plus vif éloge de Mlle Ritter, « une Mignon idéale » de Mlle Bressolle, dont la virtuosité vocale convient à merveille au rôle de Philine. M. Gasparella donne également de grandes louanges au ténor Gnone, au basso Coda, secondés par Mlle Gircry (Frédéric) et M. Pignalosa (Laerte). L'orchestre dirigé par le maestro Lovati a eu sa grande part de succès, nous n'en voulons d'autre preuve que le *bis* de l'ouverture. Enfin les chœurs stylés par le maestro Lesine ont complété de la manière la plus heureuse cette belle interprétation d'une grande œuvre française.

— Bien que *l'Étoile du Nord* n'ait pas produit à la Scala tout l'effet qu'on en pouvait attendre au point de vue de la recette, les journaux de Milan n'en sont pas moins pleins d'éloges sur les mérites de Mme Zina Dalti, cantatrice française italianisée, applaudie à l'Opéra-Comique de Paris. *Le Trovatore* va jusqu'à dire que c'est une Catherine inimitable.

— *Il Trovatore* n'a pas été plus heureux à la Scala de Milan que *l'Étoile du Nord*. Cependant Mme Turolla paraît avoir tiré son épingle du jeu. *La Favorite*, avec Mme Martin qui fait ses débuts sur la scène italienne, paraît avoir fait plaisir aux dilettantes milanais, qui jouissent d'ailleurs d'une réputation de sévérité, pareille à celle qu'on attribuait autrefois chez nous au parterre rouennais.

— Les journaux de Padoue sont unanimes à constater le grand succès obtenu par Mlle Oselio, une jeune Norwégienne, élève de Mme Marchesi, qui vient de faire ses premiers pas sur la scène italienne dans le rôle d'Azucena du *Trouvère*. Sa belle voix de mezzo-soprano, d'une grande étendue, son excellente méthode et ses traits pleins d'expression dramatique, assurent à la débutante une brillante carrière.

— Scène à l'Américaine au *Politeama* de Palerme. Le public était très irrité contre l'impresario, qui voulait à toute force imposer le spectacle au moyen d'une claque soldée par lui. Un tumulte indescriptible s'en est suivi. Des coups de canne ont été échangés. Il y eut même un individu qui alla jusqu'à tirer un coup de revolver. Heureusement personne ne fut atteint. A la suite de ces faits, le *Politeama* a été fermé par ordre de l'autorité.

— Mme Marion de Biron de l'école Viardot, si fêtée à Venise et que nous avons eu occasion d'applaudir aux Concerts-Pasdeloup, vient d'être engagée par M. Strologo pour le théâtre Royal de Madrid où elle débutera par *Norma*.

— Par suite de l'accueil fait au *Simon Boccanegra* de Verdi à l'opéra impérial de Vienne, les représentations projetées de *Don Carlos*, du même maître, seraient, dit-on, ajournées. Question d'interprétation, et l'on sait le grand rôle que jouent les chanteurs dans nos opéras; témoin l'immense succès du baryton Maurel à la Scala de Milan dans *Simon Boccanegra*, ouvrage qui dans l'origine n'avait pu se fixer au répertoire italien.

— Ainsi que nous l'avions annoncé, le Kapellmeister Edouard Lassen a célébré la semaine dernière ses noces d'argent avec l'orchestre du grand-duc de Weimar. A l'occasion de ce jubilé, M. Lassen a été l'objet des manifestations les plus flatteuses. Le grand-duc, notamment, lui a fait remettre un titre d'une rente viagère de 3,000 marks. Voilà des lauriers dont on peut assaisonner le pot-au-feu; ce qui n'est pas à dédaigner. L'artiste lui-même ne peut pas vivre d'idéal et d'eau claire.

— Ceci peut passer pour un comble. A l'une des dernières représentations de *la Flûte enchantée*, au théâtre de Cassel, la Reine de la nuit a parlé son rôle au lieu de le chanter. La célèbre représentation de *la Dame blanche*, dans laquelle on avait remplacé la musique par un dialogue vif et animé, a désormais un pendant.

— On nous écrit de Strasbourg: « Le troisième *Concert d'abonnement au Conservatoire* a pleinement réussi. Le virtuose hongrois Wilhelmy a été fort applaudi. On a fait le plus chaleureux accueil à l'œuvre nouvelle d'un des jeunes maîtres de la nouvelle école, *l'Ossian* de M. Arthur Coquard, déjà applaudi à Paris. Vous savez dès longtemps que les dilettantes de notre ville savent écouter et n'accordent leurs suffrages et leurs applaudissements qu'à bon escient. »

— Le Kapellmeister Hans Richter donnera cette année. à Londres, une série de grandes séances orchestrales. Les concerts Richter auront lieu dans le courant de mai et de juin.

— On a donné samedi dernier, au Théâtre-Royal de La Haye, la première représentation de *Don Sparento*, opéra comique en trois actes, de MM. Morand et Vattier, musique de M. Alfred Deléhelle. On sait que M. Deléhelle, grand prix de Rome, est un musicien des plus distingués, qu'une réserve et une discrétion excessives ont longtemps écarté des théâtres parisiens. Il a pourtant fait jouer il y a quelques années, au théâtre de l'Athénée, placé alors sous la direction de M. Jules Ruelle, un opéra comique pimpant et léger, *Monsieur Polichinelle*, qui fut très bien accueilli par le public et par la presse. La nouvelle œuvre de M. Deléhelle n'a pas été moins heureuse, paraît-il, et les Hollandais, malgré leur froideur apparente, ont fait fête aux artistes et aux auteurs. Il ne serait donc pas étonnant qu'un jour ou l'autre *Don Sparento* ne nous revînt à Paris; nous en serions ravi pour M. Deléhelle, qui mérite le succès mieux que bien d'autres qui le décrochent sans peine, et pour le répertoire de nos jeunes théâtres, qui n'est déjà plus si riche, qu'il puisse faire fi d'une œuvre proprement et finement écrite.

— Les galeries Saint-Hubert de Bruxelles viennent de représenter la *Gillette de Narbonne* de MM. Audran, Chivot et Duru, avec grand succès. M. Carion, directeur de ce théâtre, va maintenant s'occuper des représentations futures de *Ninetta*, l'opéra comique de MM. Raoul Pugno, Hennequin et Bisson, qu'il compte monter avec le plus grand soin.

— On vient de donner à Gand *les Contes d'Hoffmann*. Succès pour l'œuvre et la principale interprète, Mlle Jacob, l'enfant gâtée des dilettantes gantois, qui ne sont pas aimables tous les jours.

— Nous apprenons avec plaisir que M. le chevalier van Elewick, maître de chapelle de la collégiale de Saint-Pierre de Louvain, vient d'être nommé membre correspondant de l'Académie de Belgique. Pareil honneur est échu à M. Jules Busschop de Bruges.

— On nous envoie de Pétersbourg des nouvelles de l'intéressante soirée donnée par Mme Johnson-Missiewitsch, professeur de chant très estimée, formée à l'école Marchesi. A cette soirée, donnée en l'honneur de Mme Sembrich, toute l'aristocratie de Pétersbourg s'était donné rendez-vous. On y remarquait entre autres deux princes de la famille impériale. Mme Sembrich, comme on le pense, a été l'héroïne de la fête et s'est véritablement prodiguée. Elle a chanté quatre fois, soulevant à chaque morceau l'enthousiasme de l'auditoire.

— La dernière représentation de la Patti à Philadelphie n'aurait pas produit moins de 50,000 fr. et même mieux, disent nos correspondances. La recette se serait élevée à 55,000 fr. Il est vrai qu'à venir de loin les chiffres s'arrondissent assez facilement. Cependant, nos mêmes correspondances n'accusent que 599,910 fr. pour les 24 concerts déjà donnés par Christine Nilsson dans le nouveau monde : un simple appoint de 90 fr., et l'on touchait 600,000 fr. C'est maintenant à la Nouvelle-Orléans que l'impresario Abbey va produire la Nilsson.

— Jusqu'ici rien n'est venu confirmer le vol important dont M. Ernest Gye aurait été victime en Amérique, mais nous apprenons que Mme Albani Gye est arrivée à New-York après une terrible traversée. Bien qu'encore souffrante, elle se disposait à chanter le 15, dans un grand concert où elle se trouvait annoncée.

— Un cirque construit en planches et cloisonné de paille, ce qui est le dernier mot de l'imprudence, a pris feu à Berditcheff, province de Volhynie, dans la Russie méridionale. Comme on le pense, la flamme a tout dévoré en quelques instants et avec une telle rapidité que les spectateurs n'ont pu gagner les issues. Trois cents personnes, dit-on, ont péri dans la catastrophe. Les pauvres musiciens de l'orchestre ont été les premières victimes du sinistre.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les concours préparatoires pour le prix de Rome commenceront au Conservatoire le 5 mai prochain. Les jeunes gens, qui désirent y prendre part, pourront se faire inscrire au secrétariat jusqu'au 2 mai, en produisant leur extrait de naissance et un certificat d'études. Les concours préparatoires terminés, les élèves qui en seront sortis victorieusement entreront en loges le 19 mai. Ils pourront y rester jusqu'au 13 juin, pour écrire la cantate dont on leur aura dicté le texte le matin même de leur retraite artistique. Quant au texte poétique de ces cantates, les littérateurs concurrents sont invités à en faire le dépôt au secrétariat du Conservatoire avant le 15 mai.

— Nouvelle pluie de rubans violets : MM. Campocasso, ex-directeur des théâtres de Lyon et de Marseille ; Octave Fouque, sous-bibliothécaire au Conservatoire ; Peruzzi, professeur de chant ; Mme Ugalde, la célèbre artiste ; Mme Fonrobert, professeur au Conservatoire de Lille ; Monval, archiviste du Théâtre-Français ; Carré, chef des chœurs à l'Opéra-Comique ; Joanny Gandon, chef d'orchestre du Vaudeville, et Reynaud, sous-chef aux Concerts populaires, viennent de recevoir les palmes d'officier d'académie, en même temps que Faure, le célèbre baryton, déjà chevalier de la Légion d'honneur et de l'ordre de Léopold de Belgique.

— Les tournées d'inspection du Commissaire du gouvernement près les théâtres subventionnés continuent. M. Armand Gouzien était à Marseille, l'autre semaine, et assistait au concert populaire. Il n'assistait pas à la première représentation de l'opéra inédit joué au Grand-Théâtre, comme il a été dit, n'ayant pas mission d'y représenter le ministère des Beaux-arts. Mais il avait accompagné quelques membres du Cercle artistique à la répétition générale de *Lauriane*. C'est ce qui a dû motiver cette erreur. Au concert populaire, M. Armand Gouzien a pu constater les progrès accomplis et juger l'élément choral nouvellement introduit par les zélés organisateurs de ces intéressantes séances. Entre les deux parties du concert, il a prié de réunir au foyer les artistes de l'orchestre et des chœurs, auxquels s'étaient jointes plusieurs personnalités marquantes de Marseille, s'intéressant particulièrement aux arts, et il a prononcé un petit speech très applaudi, avant de remettre à M. Reynaud, chef d'orchestre, les palmes d'officier d'Académie, que le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts venait de lui accorder sur sa proposition. Avec un à-propos que les Marseillais ont apprécié, il a profité de cette occasion pour rendre hommage au doyen des artistes de cette ville, M. Millont, professeur au Conservatoire depuis de très longues années, tenant modestement l'emploi de premier violon au concert populaire, et à qui l'on doit les premières tentatives d'acclimatation de la musique classique à Marseille, qui devaient aboutir à un si beau résultat. Le lendemain, les membres fondateurs du Cercle artistique ont été réunis par leur président, M. Jules Roux, au château de Sausset où un splendide banquet avait été organisé en l'honneur de l'Inspecteur des beaux-arts qui ne rencontre, du reste, que des sympathies, partout où l'appellent ses artistiques fonctions.

— Jennius, de *la Liberté*, annonce que M. César Franck vient d'achever un poème symphonique pour orchestre, intitulé *la Chasse fantastique*, qui sera exécuté à l'un des prochains concerts de la Société nationale.

— M. Massenet a quitté Paris pour se rendre à Hambourg, où il est allé assister aux dernières répétitions de son *Hérodiade* qui a dû être représentée le 20. Le compositeur devait diriger les trois premières représentations de son œuvre. Plus tard il compte se diriger sur Vienne, où son *Hérodiade* est annoncée pour la seconde quinzaine de février.

— C'est par erreur, dit M. Victor Roger, de *la France*, que nous avons annoncé que le théâtre Italien de Nice avait été reconstruit. Il y a à Nice une troupe d'opéra italien qui va donner quelques représentations dans la salle de l'Athéneum, simple salle des conférences qu'on est en train de transformer en salle de spectacle.

— Le Théâtre-Français de Nice annonce la prochaine représentation d'une opérette en trois actes : *la Grande Comore*. L'auteur du livret est M. Schey-Lecourt, inspiré, dit-on, et guidé par Victorien Sardou ! La musique est du maestro Cortellazo, frère du sympathique directeur du Théâtre-Français.

— *Le Phare du littoral*, en annonçant l'arrivée à Menton de Mme Pauline Lucca, la célèbre cantatrice viennoise, nous a appris que son mari, M. le baron de Wallhoff, compte faire paraître sous peu une nouvelle série de compositions musicales. On assure encore, dit *le Phare*, que Mme Lucca songe à organiser un grand concert, à Nice, pour le courant de cet hiver. Il serait donné avec le concours d'artistes distingués de Paris.

— Les journaux de Pau annoncent la complète réussite de Mme Ambre dans *Mignon*, rôle qu'elle interprète en comédienne-virtuose de premier ordre, — d'après la version écrite pour Christine Nilsson. Le ténor de Keghel (Wilhem) a partagé le grand succès de Mme Ambre.

— M. Hasselmans, l'un de nos meilleurs chefs d'orchestre, ancien directeur-fondateur du conservatoire de Strasbourg, vient d'accepter les fonctions de chef d'orchestre au Grand-Théâtre de Marseille. Le public de cette ville attend avec raison les plus heureux résultats de cette décision si artistique.

— On annonce l'arrivée à Paris de M. Ivar Lindquist, un baryton polyglotte. Élève de Mme Bockholtz-Falconi et du renommé chanteur Wagnérien Carl Hill, M. Lindquist chante avec beaucoup de goût, dit-on, les lieder de Beethoven, Schubert, Schumann et Brahms. Il doit se faire entendre, au mois de février, dans quelques-uns de nos concerts.

— Devançant le printemps et sans attendre les tièdes haleines d'avril, une nouvelle feuille vient d'éclore. *Musique-Gazette*, voilà son titre. Elle a pour rédacteur en chef M. Ernest Dubreuil et pour directeur gérant M. Arthur Desmoulins. Longue vie à notre nouveau confrère !

CONCERTS ET SOIRÉES

Dimanche dernier, au Théâtre du Château-d'Eau, 12e concert de M. Charles Lamoureux. L'admirable ouverture de *la Grotte de Fingal*, de Mendelssohn, a été exécutée avec une rare perfection. Le trait fulgurant des violons dans la strette finale a électrisé le public qui a crié *bis* sur toute la ligne. Après cette ovation, le succès des airs de ballet de *Namouna* (E. Lalo) a été nécessairement un peu pâle, quoiqu'il y ait des parties bien intéressantes dans cette œuvre d'un compositeur éminemment distingué. M. Bosquin, fatigué au point de demander l'indulgence du public, a dit, néanmoins, avec un goût sûr et une méthode irréprochable, l'air de *la Fête d'Alexandre* de Hændel et la prière de *Rienzi* de Wagner, deux compositions d'époques bien différentes, mais qui se rapprochent par la noblesse du style et l'élévation du sentiment.

Mlle Marie Poitevin a dit avec simplicité et correction le beau concerto en *la* mineur de Schumann, si apprécié des artistes, c'est une composition profonde, mais d'un caractère triste et intime qui fera toujours que son exécution, même irréprochable, ne procurera jamais de succès bruyants, comme telle œuvre colorée de Beethoven ou de Weber. L'orchestre de M. Lamoureux a dit avec une verve merveilleuse la symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Le concert s'est terminé par la chaleureuse ouverture d'*Euryanthe*, de Weber. Beau concert, beau succès.

H. B.

— Au moment de la prochaine reprise de *la Perle du Brésil*, de Félicien David, son ode-symphonie du *Désert* ne pouvait que doubler d'intérêt et c'est ce qui est arrivé. M. Colonne a dû refuser du monde au Châtelet, dimanche dernier, et il en refusera de rechef aujourd'hui si on juge par l'empressement du public à retenir loges et stalles. L'interprétation symphonique et chorale a été parfaite. Le ténor Dailly, qui s'essayait dans les soli, s'est fait applaudir et son succès ne peut manquer de s'affermir à une seconde audition. Quant à Mlle Rousseil, elle s'est surpassée dans les strophes déclamées, aussi le public l'a-t-il fêtée comme une diva de *primo cartello*. Avant *le Désert*, Mme Marie-Jaell, qui se trouvait aux prises avec un concerto de Schumann, ne s'est tirée de ce combat singulier qu'à moitié satisfaite, malgré sa grande et incontestable virtuosité. Par contre, une suite d'orchestre, sur *l'Arlésienne*, de Bizet (dont on va reprendre *la Carmen*), a partagé le grand succès du *Désert*. Bref Félicien David et Georges Bizet l'ont emporté et de beaucoup sur Robert Schumann, dimanche dernier, au concert du Châtelet. H. M.

— Le beau temps avait un peu raréfié le public au Cirque d'Hiver, mais le programme offrait un vif intérêt. D'abord le *Faust* de Liszt qui, cette fois, a été mieux compris et plus applaudi qu'aux concerts précédents; puis un charmant *duo* de Meyerbeer (bissé), chanté par M[lles] Blanche Stone et Agnès Stone, de l'Ecole Marchesi, avec beaucoup de délicatesse, de style et la plus parfaite distinction. Venait ensuite la belle ouverture de *Coriolan* de Beethoven, que l'orchestre a relativement bien exécutée. Quant à M. Pachmann, son succès a été complet dans le 2e concerto pour piano de Chopin : en véritable musicien, il se préoccupe surtout de l'œuvre qu'il interprète, et cherche bien plutôt à en souligner les beautés qu'à faire briller son propre mécanisme et sa virtuosité. Grâce aux applaudissements prolongés, M. Pachmann a dû revenir au piano et se faire entendre dans un arrangement de sa composition sur une inspiration de Chopin. *La Cerrito*, de Godard, est un ravissant badinage, très original, orchestré avec clarté, et qui a obtenu un *bis* aussi enthousiaste que justifié. Enfin, nous avons rarement entendu chanter l'air si difficile de *l'Enlèvement au Sérail* avec autant de grâce et de facilité : la voix limpide de M[lle] Blanche Stone se prête admirablement aux vocalises du grand maître, et leur donne une élégance toute particulière. Le concert finissait par *l'Invitation à la valse* de Weber si admirablement orchestrée par Hector Berlioz.

GASTON DUBREUILH.

— M[me] Brunet-Lafleur, MM. Lauwers et G. Feitlinger ont chanté samedi dernier, à Genève, *la Damnation de Faust*. L'œuvre de Berlioz est montée pour la première fois en Suisse par les soins de la Société civile de l'Orchestre (Concerts classiques), sous la direction de M. Hugo de Senger, et avec le concours du ténor Léopold Ketten, professeur supérieur au Conservatoire de Genève. L'œuvre de Berlioz a produit grand effet, d'après tous les renseignements qui nous parviennent. « Depuis les représentations de Faure, nous écrit l'un de nos correspondants, nous n'avions pas vu à nos concerts un public aussi nombreux et aussi distingué ». Le grand succès d'interprétation est allé à M[me] Brunet-Lafleur, qui chantait pour la première fois, croyons-nous, le rôle de Marguerite. Les autres artistes l'ont vaillamment secondée et ont partagé ses lauriers.

— On nous écrit d'Angers : Les derniers concerts de l'Association artistique ont été très remarquables. Le 7 janvier M[me] Roger-Miclos a eu un véritable triomphe. Le 14, la jeune et charmante violoniste Arma Harkness a été rappelée quatre fois après *la Canzonetta*, de Jules Bordier, qu'elle a dû bisser aux acclamations de la salle entière. Les chœurs du théâtre prêtaient pour la première fois leur concours aux concerts populaires. L'exécution de l'ouverture du *Pardon de Ploërmel* a été merveilleuse. L'œuvre la plus importante du programme était *Jean le précurseur*, d'A. Cahen. M. Auguez chantait les soli. M. Cahen dirigeait son œuvre. Grand succès pour les interprètes et pour l'auteur. Depuis que l'Association artistique a pris en main la direction du théâtre, par suite du départ imprévu du directeur, on travaille sans retard au Grand-Théâtre. *La Jolie fille de Perth*, de Bizet, *les Diamants de la couronne* et *l'Étoile du Nord* sont à l'étude. Nous ne parlons pas de *Boccace* et d'autres opérettes également en répétition. L'appel fait à ses membres fondateurs par l'Association artistique a été entendu. De tous côtés les cotisations arrivent. Nous ne saurions trop remercier les artistes parisiens et étrangers de la preuve de sympathie qu'ils donnent à une œuvre si méritante. Les services rendus à l'art par l'Association artistique d'Angers sont considérables. Tous les véritables artistes ont intérêt à ce que son existence soit à jamais assurée.

— Lundi dernier, 11e réunion de la Société d'audition et d'émulation musicale et dramatique, ont été très applaudis à bon droit, M. Riff, jeune violoncelliste de grand talent ; M. Vergnais qui a brillamment enlevé la musette et une pièce pour violon (M[me] de Grandval), ainsi qu'un entr'acte finement écrit (Émile Pichoz). *L'Offertoire*, pour violon, violoncelle, orgue et piano (de Grandval) a produit un grand effet; seule, la partie d'orgue n'était pas à la hauteur des autres, c'est dommage. M[me] Vandoren a bien dit les couplets de *Psyché* et une mélodie de Douaz, il est regrettable que les notes hautes aient une tendance à monter. M[lles] Pirodou, très en progrès depuis l'an passé, ont eu beaucoup de succès dans la suite d'orchestre (Cécile Chaminade), et deux romances sans paroles (Émile Pichoz). N'oublions pas M[lle] Marthe Ruelle, qui a eu les honneurs de la soirée avec le joli air de *Mireille*, et M[me] Munier, femme du monde très élégante, dont la voix est pure et timbrée. Un bravo à M. Tual, ténor, et à M. Aubert, hautboïste de réel talent.

— Très jolie réunion artistique mardi dans la cité Malesherbes, à l'hôtel de M. Fernando d'Aranda. M. d'Aranda est non seulement un pianiste-organiste émérite, mais également un artiste aux sentiments élevés, et qui sait le prouver en mettant chaque année ses salons à la disposition des jeunes compositeurs, où ils ont le précieux et rare avantage de faire exécuter leurs œuvres devant un public d'élite. Les honneurs de la soirée ont été pour M. Chevillard, dont le quintette a remporté tous les suffrages. C'était justice. Cette œuvre renferme en effet des parties fort belles, bien traitées et faisant heureusement augurer du bel avenir réservé au jeune musicien. Puis M. d'Aubel nous a fait entendre une transcription pour orgue, piano et quatuor de la première partie de la symphonie pastorale de Beethoven, dont l'effet sur l'assistance a été très grand. MM. Gatelier, Ratez, de Beaujeu et Proust avaient apporté leur précieux concours à cette intéressante soirée. — J. M.

— Une soirée intéressante a suivi le dîner que donne chaque année. sous le nom de *Polenta*, la petite colonie artistique italienne résidant à Paris. L'étoile du programme était certainement M[lle] Marie Fechter, intelligente et charmante artiste toujours en progrès. Elle a chanté un air du *Mefistofele* de Boïto, le duo de *la Traviata* avec son professeur Delle-Sedie, et un trio avec Pagans. Mais c'est surtout dans un stornello ravissant de Randegger : *Amoureux d'une étoile*, que son succès a été le plus vif ; on l'a bissée d'acclamation. A la même soirée, le jeune Cesare Galeotti a improvisé au piano suivant son habitude, c'est-à-dire étonnamment.

— Une jeune violoniste du plus brillant avenir, M[lle] Isabelle Levallois. s'est fait entendre, mardi dernier, à la salle Pleyel. Il est rare de manier l'archet avec plus de naturel et de simplicité gracieuse. Les passages mélodiques sont phrasés avec individualité, et les traits compliqués, exécutés avec une étonnante facilité. Le doigté ferme et précis donne aux sons une justesse parfaite, notamment aux notes dites enharmoniques. M[lle] Isabelle Levallois a particulièrement bien interprété un *concerto* de son professeur, M. Léonard, puis un *rondo* de Saint-Saëns, une *mazurka* de Wienaswki et *la Danse espagnole* de Sarasate, accompagnée avec beaucoup de talent par M[lle] Léontine Levallois. M[me] Roger Miclos et M[me] Nyon de la Source, avec une jolie voix et une excellente méthode, ont obtenu une part du succès, ainsi que M. Mariotti, qui a fait grand plaisir, dans un *adagio* de Goltermann et dans *l'Arlequin* de Popper pour violoncelle. GASTON DUBREUILH.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 21 janvier :

Au *Château-d'Eau* : 1° Ouverture de *la Grotte de Fingal*, de Mendelssohn ; 2° Duo et air d'*Armide*, de Gluck, chantés par M[me] Brunet-Lafleur, MM. Auguez et Bosquin ; 3° Symphonie avec chœurs de Beethoven (version française de Victor Wilder), chantée par M[lles] Anna Soubre et Rocher, MM. Bosquin et Auguez ; 4° Air de Lotti, chanté par M[me] Brunet-Lafleur ; 5° Rapsodie sur *Namouna*, d'Edouard Lalo. Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

Au Châtelet : 1° Ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz ; 2° *Suite Algérienne*, de C. Saint-Saëns ; 3° Sérénade pour instruments à cordes de Beethoven ; 4° *Le Désert*, ode symphonie de Félicien David, paroles de A. Colin. Les strophes seront dites par M[lle] Rousseil, les soli seront chantés par M. Bailly. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° *Symphonie romaine*, de Mendelssohn ; 2° Ouverture dramatique (1re audition), de Benjamin Godard ; 3° Concerto pour piano en *ré* mineur, exécuté par M. Pachmann ; 4° Sérénade pour instruments à cordes de Beethoven ; 5° Air des *Saisons* de Massé chanté par M[me] Masson ; 6° Polonaise de *Struensée*, de Meyerbeer. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Demain lundi, 22 janvier, salle Pleyel, séance de musique, donnée par M[me] Wilbrod-Lautier, au profit de l'hospitalité de nuit.

— M[me] Marie Jaëll donnera deux concerts à la salle Erard, les mardi 23 et 30 janvier. Le premier aura lieu avec le concours de M. Marsick et de l'orchestre Colonne.

— On annonce, pour le mercredi 24 janvier, un grand concert donné par la Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer. Avec *l'Étoile*, de M. Maréchal, on y exécutera le premier acte de *la Flûte enchantée*.

— Mercredi 24 janvier, salle Érard, soirée musicale donnée par M[lles] Louise et Jeanne Douste.

— La *Société chorale d'amateurs*, fondée par M. Guillot de Sainbris, donnera jeudi prochain son premier concert. Le principal attrait de la séance consistera dans la première audition à Paris de *Loreley*, légende avec soli et chœurs de Ferdinand Hiller. C'est une œuvre de tous points remarquable, dont M. Paul Collin a fait la traduction spécialement en vue de cette audition.

— Jeudi 25 janvier, salons Pleyel-Wolff, deuxième séance de *la Société des Quatuors français*, fondée par MM. Nadaud et Papin, avec le concours de M[me] Roger-Miclos. Le programme comprend un trio d'Adolphe Blanc, un quintette de G. Pfeiffer et un quatuor de Th. Gouvy.

— Samedi, 27 janvier, salle Herz, concert au profit des inondés donné par M. Bourgault-Ducoudray, qui fera entendre quelques-unes de ses compositions, entre autres, des mélodies chantées par M[me] Terrier-Vicini, des pièces de violon exécutées par M. Dien, et *le Carnaval*, d'Athènes, suite de danses grecques pour orchestre. La seconde partie du programme sera remplie par *la Conjuration des fleurs*, œuvre en deux parties dont les principaux rôles seront remplis par M[me] Terrier-Vicini, M[lles] Terresri, Rocher, Fréland et M. Auguez.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

BALS DE L'OPÉRA — SAISON 1883.

LES



NOUVELLES COMPOSITIONS

POUR LA DANSE

5e SÉRIE

61.	*Mes Adieux à la Hongrie*	MARCHE
62.	*Les Belles Parisiennes*	VALSE
63.	*Salut à la Jeunesse!*	POLKA
64.	*Téléphone*	MAZURKA
65.	*Coucou*	POLKA
66.	*Les Emblèmes (Sinnbilder)*	VALSE
67.	*Le Passe-temps des Dames*	POLKA
68.	*Fluide*	GALOP
69.	*Nichette*	POLKA
70.	*Chant nuptial*	VALSE
71.	*Valérie*	POLKA
72.	*Souvenirs du Pays*	MARCHE
73.	*Tyrolienne*	MAZURKA
74.	*Les Myrtes d'or*	VALSE
75.	*Riche d'amour*	POLKA

6e SÉRIE

76.	*La Printanière*	MAZURKA
77.	*L'amour des Femmes*	VALSE
78.	*Réveille-Matin*	POLKA
79.	*Valse de l'Opéra*	VALSE
80.	*La Cigogne*	GALOP
81.	*Le Cœur sur la main*	POLKA
82.	*L'Esprit viennois*	VALSE
83.	*Le Goût des Voyages*	POLKA
84.	*Diablotin*	GALOP
85.	*Fanfreluche*	POLKA
86.	*Chants d'Allégresse*	VALSE
87.	*Au Cirque*	GALOP
88.	*Dom Luis*	MARCHE
89.	*Mistigri*	POLKA
90.	*Le Lévrier*	GALOP

7e SÉRIE

91.	*La Perle asiatique*	MAZURKA
92.	*Tôt ou tard*	POLKA
93.	*Au revoir*	MARCHE
94.	*Toujours galant!*	POLKA
95.	*Les Sybarites*	VALSE
96.	*Stéphanie*	POLKA
97.	*Mousse pétillante*	GALOP
98.	*Styrienne*	MAZURKA
99.	*Polka des Dragons*	POLKA
100.	*Salut à toi!*	VALSE
101.	*Les Amours du Chanteur*	POLKA
102.	*Par ci par là*	QUADRILLE
103.	*Un Bal en miniature*	SCHOTTISCH
104.	*Bergeronnette*	MAZURKA
105.	*Les Chasseresses*	VALSE

8e SÉRIE

106.	*A petits pas*	POLKA
107.	*A bride abattue*	GALOP
108.	*Les Arquebusiers*	MARCHE
109.	*Le Pays natal*	VALSE
110.	*La Vie de garçon*	POLKA
111.	*Constance*	MAZURKA
112.	*Aux Cœurs sensibles*	VALSE
113.	*Vélocipède*	POLKA
114.	*Au temps des roses*	MAZURKA
115.	*A quatre chevaux*	GALOP
116.	*Les Aérostats*	VALSE
117.	*Faute de mieux*	POLKA
118.	*Danse au village*	MAZURKA
119.	*Fleurs de Mai*	POLKA
120.	*Par la nuit et le brouillard*	GALOP

PAR

PH. FAHRBACH

JUNIOR

Chaque valse pour piano à 2 mains : 6 fr. ; Orchestre complet, net : 2 fr. — Chaque polka, galop, mazurka ou marche : 5 fr. ; Orchestre complet, net : 1 fr.

(Voir ci-contre les premières compositions du même auteur)

Paris, AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, HEUGEL et Fils

Éditeurs-propriétaires du répertoire de JOHANN, JOSEPH et ÉDOUARD STRAUSS, de Vienne, JOSEPH GUNG'L, PH. FAHRBACH (junior et senior) H. STROBL, J. KAULICH, ZIEHRER, etc.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2708 — 49e ANNÉE. — N° 9. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 28 Janvier 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de piano recevront, avec le numéro de ce jour, le quadrille de

NINETTA

composé pour les bals de l'Opéra, par Arban, sur les motifs de la partition de Raoul Pugno. — Suivra immédiatement: *Preciosa*, mazurka de Ph. Fahrbach, bissée au premier bal de l'Opéra.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de chant : *Petite Mireille*, berceuse d'Octave Fouque, poésie de Clovis Hugues. — Suivra immédiatement: *A la Fontaine*, n° 3 des chansons d'oiseaux de W. Taubert, traduction française de Victor Wilder.

Le MÉNESTREL à Bruxelles

L'ANNEAU DU NIBELUNG

C'est au mois d'août 1876 que cette vaste conception dramatique que Wagner portait depuis vingt ans dans son cerveau de poète et dans son cœur de musicien, naquit au monde de l'art, sur la colline de la petite cité de Bayreuth. Depuis ce temps, *l'Anneau du Nibelung* a fait son tour d'Allemagne, en attendant que M. Angelo Neumann, l'aventureux impresario, lui fasse faire le tour du monde. Le voyage est périlleux, je l'accorde, et les étapes en seront marquées par des défaites, succédant à des victoires, mais il se fera, tenez-le pour certain, et, malgré les légitimes rancunes patriotiques que l'on garde en France contre l'auteur de la tétralogie, nous verrons, un jour ou l'autre, son œuvre passionner le public musical de Paris et soulever cette tempête de discussions qu'elle fait éclater partout sur son passage.

Pour le moment, elle révolutionne tout le Bruxelles artistique. Dans les salons et dans les brasseries, dans les théâtres et les tavernes, dans les rues et sur les places publiques, on ne parle absolument que de Siegmund et de Sieglinde, de Wotan et de Fricka ; c'est une passion dont on ne se fait pas d'idée et qui montre une fois de plus l'action toute-puissante et l'empire souverain que la musique exerce sur l'esprit de la foule.

De cette variété d'impressions, qui se traduit par des propos bruyants et des discussions tapageuses, je voudrais dégager le sentiment dominant, car il est particulièrement intéressant de connaître l'opinion que se fait sur l'art de Wagner un public qui a tant de rapports avec celui de nos théâtres parisiens.

Tout d'abord il faut constater que l'interprétation de la tétralogie est loin d'être assez brillante pour faire illusion sur la valeur de l'œuvre. A part Mme Materna, une très grande artiste, mais que nous avons à peine entendue dans *la Valkyrie*, à part M. Scaria, qui a du talent et de l'autorité, la troupe de M. Neumann ne renferme aucun artiste de marque. La plupart sont des chanteurs assez médiocres et quelques-uns même sont franchement mauvais. L'orchestre, il est vrai, est conduit par un musicien de premier ordre, M. Antoine Seidc, mais l'ensemble de sa troupe instrumentale n'a rien de remarquable et l'absence d'instruments à cordes s'y fait terriblement sentir. Neuf premiers violons, six seconds, cinq altos, cinq violoncelles et quatre contrebasses. C'est certes bien insuffisant pour lutter contre l'armée d'instruments à vent que Wagner se plait à ranger en bataille sur les portées de ses vastes partitions.

Eh bien, malgré ces désavantages, il est incontestable que l'impression produite par la *Valkyrie* est une des plus fortes et des plus profondes qu'on puisse éprouver au théâtre. Je ne prétends point que, dans le concert d'éloges qui s'est élevé à la sortie du spectacle, il ne se soit mêlé quelques voix discordantes ; j'ai compté des dissidents nombreux, mais enfin l'immense majorité du public est d'accord pour confesser qu'il y a là une œuvre saisissante devant laquelle

l'esprit le plus rebelle ne saurait demeurer indifférent.

Cet enthousiasme est d'autant plus significatif que la représentation du *Rheingold*, le premier des quatre grands ouvrages qui composent *l'Anneau du Nibelung*, avait laissé une impression des plus froides.

On l'avait écouté avec attention, mais sans se laisser prendre ; — je parle, bien entendu, du public en général.— Le caractère fortement germanique de l'œuvre, l'intérêt faible de la conception dramatique, les ridicules d'une mise en scène, bonne tout au plus pour un théâtre de marionnettes, avaient mal disposé le public et l'on a pu croire que nous marchions vers un désastre.

Il y a pourtant dans ce *Rheingold* des pages absolument admirables, et Beethoven lui-même n'a pas trouvé de mélodie d'une allure plus superbe que la phrase pompeuse qui s'élève de l'orchestre, au moment où les tours du Walhall émergent des nuages, accumulés sur le théâtre, par la vapeur des odieuses machines que M. Neumann a eu la funeste idée d'emporter dans ses bagages.

Quoi de plus gracieux et de plus charmant encore que la mélodie qui s'envole des lèvres du dieu Loge, lorsqu'il conte à Wotan ses lointains voyages; quoi de plus curieusement pittoresque que la scène de la forge et le récit dolent de Mime, cadencé par le rythme des marteaux ; quoi de plus vaporeusement idéal, enfin, que les lamentations des filles du Rhin, réclamant le trésor qui leur a été dérobé par la rapacité d'Albéric.

Mais, en dépit de tant de pages originales et inspirées, l'œuvre, il faut le confesser, n'est pas faite pour s'emparer du public de nos théâtres. Elle est d'un caractère trop spécial pour qu'on puisse impunément la sortir de son milieu naturel; c'est à Bayreuth qu'il faut aller l'entendre et.... la voir.

Il n'en est pas de même de la *Valkyrie*. Ici nous avons affaire à une conception véritablement dramatique, bien qu'elle sorte des données ordinaires de la scène française. Quant à la partition que les amours de Siegmund et de Sieglinde ont inspirée au maître, elle est tout simplement merveilleuse et j'ose assurer qu'elle ferait tout autant d'effet en France qu'en Allemagne.

Le seul défaut que je lui reconnaisse, c'est de n'avoir pas la concision nerveuse que l'on est en droit de demander à une œuvre de théâtre ! La prolixité est d'ailleurs le péché mignon de Wagner, qui ne me paraît pas avoir un sentiment juste des proportions. Cela tient peut-être à ce qu'il écrit à la fois le texte poétique et musical de ses drames. Persuadé que les vers qu'il met en musique sont tous plus beaux les uns que les autres, il n'ose pas prendre avec son librettiste les libertés que les compositeurs ordinaires se reconnaissent sur leurs collaborateurs.

Il n'y a pas une note à rogner dans tout le premier acte, mais, au deuxième où l'on a d'ailleurs pratiqué une coupure sérieuse, l'action languit d'autant que Wotan raconte à Brunehilde tout ce que le spectateur a vu et entendu dans la soirée précédente.

L'amputation de ce récit serait peut-être un acte de vandalisme musical, car le morceau est vraiment admirable, mais ce serait certes une opération utile au point de vue de la scène.

Le troisième acte également renferme des longueurs, et les adieux de Wotan à Brunehilde gagneraient à être moins prolongés. Malgré ces défauts, que je vois clairement et que je me fais un devoir de signaler, il n'en est pas moins vrai que j'ai écouté l'œuvre, d'un bout à l'autre, avec une attention soutenue et un intérêt qui n'a pas faibli une seconde.

Cette attitude a été celle du public. Je sais bien qu'il y avait dans la salle un grand nombre d'Allemands résidant à Bruxelles et à Anvers, mais la majorité du public était belge et presque tous les abonnés du théâtre de la Monnaie avaient tenu à conserver leurs loges. On peut donc assurer en toute certitude que Wagner a remporté, avec la *Walkyrie*, une victoire qui lui assure désormais la sympathie du public bruxellois.

Il est inutile, me semble-t-il, de parler longuement de l'interprétation de la tétralogie, ou tout au moins ne convient-il de le faire qu'après avoir entendu l'œuvre complète.

Je ne puis me dispenser pourtant de dire un mot de Mme Materna. Son opulente beauté, sa voix puissante, son double talent de tragédienne et de cantatrice en font une des plus belles artistes qu'on puisse rêver.

M. Scazia aussi mérite d'être remarqué. C'est un Wotan de belle prestance, doué d'une grande voix de basse, qu'il manie avec un talent véritable. Il faut regretter seulement l'abus qu'il fait du *portamento*.

Ce n'est certes pas chose aisée de diriger les partitions compliquées de Wagner, mais M. Antoine Seidl le fait avec une telle autorité qu'on ne se doute pas des difficultés de sa tâche.

Ce jeune musicien, — je ne lui donne pas trente ans, — est un kapellmeister accompli et je ne m'étonne nullement de la haute réputation dont il jouit en Allemagne, il la mérite à tous les égards.

***

Après le *Rheingold* et la *Valkyrie* la troupe de M. Neumann a pris un jour pour se reposer. MM. Stoumon et Calabresi, qui, soit dit en passant, se sont montrés pour les critiques parisiens d'une courtoisie parfaite, en ont profité pour nous donner *le Méphistophélès*, de M. Arrigo Boïto.

L'œuvre du jeune maître italien a reçu des Bruxellois l'accueil le plus flatteur. *Méphistophélès* n'est certes pas une partition sans mérite et l'on s'explique d'autant mieux son succès qu'elle est excellemment interprétée par la troupe de la Monnaie. Je dois dire pourtant qu'elle m'a causé moins de plaisir que je m'en étais promis. M. Boïto passe dans sa patrie pour un musicien réformateur. Je ne sais trop pourquoi; car il tient à l'école italienne par ses défauts, comme par ses qualités. C'est la même clarté mélodique, mais aussi le même amour des formules banales. Après la musique si robuste et si substantielle de M. Richard Wagner, celle de M. Boïto m'a paru de la crême fouettée. Il se peut d'ailleurs que ce rapprochement forcé entre deux ouvrages de caractère si divers ne m'ait pas laissé la liberté d'esprit nécessaire pour juger la partition de M. Boïto avec une entière indépendance.

Victor Wilder.

SEMAINE THÉATRALE

REPRISE DE GIRALDA

L'Opéra-Comique, malgré ses tendances incontestables vers l'opéra de genre, n'entend point renier son passé : M. Carvalho veut être éclectique et il vient d'en faire preuve en reprenant *Giralda*, véritable comédie à ariettes, duetti et terzetti. Seul le premier acte de cet agréable opéra témoigne de quelque ambition musicale, — mais à l'italienne : on y sent le faire de Rossini, première manière, — avant que le cygne de Pesaro n'eût francisé son génie. Car, chose curieuse, pendant que les musiciens français emboîtaient le pas à Rossini, celui-ci cherchait et trouvait, dans notre art lyrique même, l'expression dramatique et scénique qui aujourd'hui prime avec raison la virtuosité vocale. Sous ce rapport, on peut affirmer que l'admirable partition de *Guillaume Tell* a fait faire un grand pas au drame lyrique, en le dégageant des formules vocales italiennes, dont le tour paraît maintenant si usé. Le premier acte de *Giralda* en a fourni une nouvelle preuve, mercredi dernier, salle Favart, où tant de virtuoses incomparables firent naguère courir tout Paris.

Ce n'est pas que la virtuosité déplaise absolument de nos jours au public Parisien. L'air à roulades et points d'orgues de Mlle Merguillier au troisième acte :

Viens, ô mon bon ange !

a fait *furore*. Le bon ange est venu, et, il a si largement et si bruyamment étalé ses ailes sur la nouvelle Giralda, que M. Carvalho peut, à bon droit, se féliciter de compter une étoile de plus au firmament déjà si étincelant de l'Opéra-Comique. Nous nous en congratulons pour lui, pour Mlle Merguillier, et pour le Conservatoire qui ne cesse de répondre, par des victoires, aux critiques traditionnelles dont il est l'objet. En somme, Mlle Merguillier, comme Mlle Lureau, possède déjà des qualités scéniques et vocales qui témoignent d'un enseignement remarquable à bien des titres. Sortir ainsi préparées des bancs de l'École de la rue Bergère, c'est faire grand honneur à cette École et rassurer les plus pessimistes sur l'avenir de nos scènes lyriques françaises.

Taskin aussi, l'élégant prince d'Aragon, a fait preuve d'une virtuosité de bon aloi dans un rôle quelque peu démodé, mais où le comédien sert si bien le chanteur. On l'a fort applaudi et même bissé après sa jolie romance du troisième acte que l'on désirait réentendre. Le ténor Bertin a fait aussi de son mieux dans le rôle difficile de Don Manoel, créé par le sympathique Audran, qui joue aujourd'hui les Grand'pères avec *la Mascotte*, de son fils.

C'est l'amusant Grivot qui succède à Sainte-Foy, le regretté trial si parfait musicien. Grivot n'a aucune prétention à la science musicale de son prédécesseur, mais il se sauve de toutes les difficultés par son naturel et un indiscutable talent scénique. C'est un comique de style et de goût.

Le rôle de la Reine d'Espagne, un des plus ingrats, est tenu par Mlle Chevalier, toujours sur la brèche et sachant donner aux moindres scènes, aux moindres phrases, le relief dont elles sont susceptibles. Quand nous aurons dit que Gourdon tient aujourd'hui le personnage de Don Japhet d'Atocha, autrefois représenté par Ricquier, il ne nous restera plus qu'à parler de Mlle Félix Miolan, devenue Mme Carvalho. C'est à son intention qu'Adolphe Adam et Scribe improvisèrent *Giralda*, et les anciens habitués de l'Opéra-Comique ont gardé le souvenir de cette première création de la grande artiste qui fut ensuite la Marguerite de Faust, la Juliette de Roméo et l'Ophélie d'Hamlet, dont elle sut faire comme une seconde création.

La toute jeune Giralda avait alors un simple filet de voix qui passait difficilement de la scène dans la salle, et non sans implorer la discrétion de MM. les symphonistes de l'orchestre. Seulement ce filet de voix était émis et conduit avec tant d'art et de goût, que tout le public se recueillait pour en saisir la moindre vibration. Depuis, ce frêle organe s'est fortifié naturellement, sans pourtant jamais chercher l'intensité du son. Si bien qu'à cette heure même, dans le duo des *Noces de Figaro*, on retrouve en la comtesse la fraîcheur de voix de la toute jeune fille qui fut la créatrice de Giralda en 1850. C'est là un modèle à donner aux cantatrices du temps présent comme à celles de l'avenir.

Constatons que cette fois encore l'orchestre de M. Danbé et les chœurs de M. Carré ont fait vaillamment leur devoir. Nous les attendons maintenant dans *Zampa*, dont les études ont été reprises, et qui doit faire, ce soir même, salle Favart, une apparition dominicale, sans tambours ni trompettes.

La Perle du Brésil vient de descendre du Petit Théâtre situé sous les combles de la salle Favart, sur la scène même où vont désormais avoir lieu les répétitions du premier chef-d'œuvre lyrique de Félicien David, dont la reprise s'effectuerait du 10 au 15 février prochain pour les débuts de Mlle Nevada, la nouvelle Zora de *la Perle* qui ne vient pas du Brésil, mais de la Californie, de Nevada même, dont elle a pris le nom, et où son père, le docteur Vixom, exerçait la médecine.

***

A l'Opéra, c'est *la Juive* qui a trouvé en Mme Montalba une nouvelle Rachel que j'ai eu le grand regret de ne pouvoir entendre. Quelle physionomie expressive et sympathique! Quant à la voix, elle est bien celle du rôle. Avec plus d'expansion, me dit-on, Mme Montalba se montrera la digne héritière de Falcon. Le ténor Salomon, qui avait à lutter contre le souvenir encore tout vivace de Villaret, aurait prouvé qu'Eléazar continuerait à figurer avec honneur sur la scène de l'Opéra.

Dimanche dernier, représentation extraordinaire de *Faust* pour remplacer celle de samedi, empêchée par le deuxième bal masqué de l'Opéra. Gabrielle Krauss, superbe; recette éloquente, 21,000 fr.

Celle du bal, bien que dépassant de 10,000 fr. cette belle recette d'opéra, n'a pas atteint les chiffres des années précédentes. En revanche, la fête nocturne de samedi avait un entrain, une gaieté, qui semblaient perdus. Le couloir des premières loges, fleuri et illuminé, a eu grand succès. Dans la salle de danse, Olivier Métra, et au foyer, Fahrbach, ont été fort entourés et applaudis. A propos de Fahrbach, dont le répertoire attire aux bals de l'Opéra nombre de gens du monde, pourquoi ne facilite-t-on pas aux dominos la possibilité de s'asseoir dans les sortes de loges-balcon qui couronnent l'escalier d'honneur du palais Garnier. Lors de la fête franco-viennoise donnée au foyer de l'Opéra avec le concours de Johann Strauss, on avait placé dans ces loges improvisées d'élégantes chaises et banquettes ; tout le grand public y fit élection de domicile. Il serait bon de renouveler cet arrangement en l'honneur de Fahrbach et de son répertoire si fort à la mode dans le monde parisien.

Parlons de choses plus sérieuses : les répétitions orchestrales d'*Henri VIII* marchent de mieux en mieux. Camille Saint-Saëns reçoit nombre d'ovations méritées, et tout annonce que cette grande première aura lieu vers le 15 février. Mais on s'inquiète à ce sujet, et non sans raison, de la tournée de concerts et de représentations annoncée par Lassalle, dès le mois de mai, terme de son engagement actuel à l'Opéra. Il quitterait donc sa création dans *Henri VIII* pour aller courir le monde. Ce voyage à travers l'impossible ne se réalisera pas ; espérons-le, autant pour l'artiste qui pense émigrer que pour le public parisien qui tient à le conserver. Que d'écueils attachés à de pareils voyages! La simple lecture du programme qui suit ne donne-t-elle pas le vertige ? En voici le résumé :

« Dès le 15 mai prochain, M. Lassalle entreprendra une grande tournée, à son compte personnel, avec le concours de Mme Theodorini, du théâtre royal de Madrid, du ténor Stagno, célèbre en Italie et en Espagne. M. Lassalle remplissant l'emploi de baryton, il ne reste plus qu'à engager une basse pour compléter le quatuor vocal. Le chef d'orchestre Vianesi sera l'administrateur général de la tournée, qui commencera par Christiana, puis Stockholm, Copenhague et Hambourg. Elle continuera par Amsterdam, La Haye, Rotterdam, Ems, Carlsbad, Wiesbad, Bâle, Berne, Zurich, Lausanne et Genève.

» Après un repos de deux mois, M. Lassalle et ses partenaires reprendront leurs pérégrinations en se faisant successivement entendre à Strasbourg, Vienne, Bucharest, Odessa, Kiew, Moscou, Saint-Pétersbourg, Varsovie, Berlin, Dresde, Munich, Francfort, Cologne et Bruxelles. La tournée sera terminée par l'Espagne, l'Italie et le Midi de la France. »

Tout cela peut être fort séduisant sur le papier, mais rien ne vaut la bonne et grande situation que s'est créée Lassalle à l'Opéra et que M. Vaucorbeil ne demande qu'à lui maintenir. Je crois même que la direction de l'Opéra composerait volontiers avec son baryton *di primo cartello* s'il ne s'agissait, par une nouvelle élévation d'appointements, de créer un précédent de nature à rendre désormais impossible toute gestion acceptable de notre première scène lyrique.

En ces dernières années, les exigences des artistes ont rendu bien difficile l'existence de toutes scènes lyriques. On les voit se fermer forcément à l'étranger. Ne faisons pas qu'il en soit ainsi, dans un prochain avenir, à Paris et dans nos départements.

H. Moreno.

P.-S. — Avant-hier vendredi, les Variétés ont représenté leur grande pièce d'hiver :

MAM'ZELLE NITOUCHE

écrite pour Mme Judic par MM. Meilhac et Halévy, avec musique nouvelle du maestro Hervé.

Cet heureux théâtre continue la série ininterrompue de ses succès. Avec *Mam'zelle Nitouche*, le voilà encore à la tête d'une pièce qui deviendra bi et tri-centenaire!

On doit féliciter les fournisseurs habituels du théâtre (la trinité Meilhac-Millaud-Blum) de l'ingéniosité toujours nouvelle qu'ils apportent à nous présenter Mme Judic sous les aspects les plus différents et les plus inattendus. Grande dame et cocotte dans *Niniche*, ingénue et victime dans *la Femme à papa*, servante et riche héritière dans *la Roussotte*, jeune fille, femme et grand'mère dans *Lili*, la voici dans *Nitouche* nonne, étoile d'opérette et dragon! C'est un vrai kaléidoscope. De plus dans *Lili* elle jouait du clairon en émule d'Arban, dans *Nitouche* elle pince de la harpe comme Godefroid lui-même et monte un cheval fougueux comme une amazone des anciens temps... avant la soustraction. Avec cela charmante et fine à son habitude.

A côté d'elle Baron a composé un rôle des plus plaisants et des mieux observés d'organiste de couvent, qui compose des opérettes sous le manteau, — le fait est plus fréquent qu'on ne le suppose. Le personnage est tracé de main de maître et il a valu à l'interprète le plus beau succès de sa carrière. On conçoit difficilement que

M. Dupuis, auquel le rôle était primitivement distribué, ait cru devoir le refuser! Cela fera la fortune de son camarade Baron.

Très bien placé aussi Christian dans un rôle de major-commandant, qu'il joue avec une sobriété à laquelle cet artiste exubérant ne nous avait pas habitués. Le jeune Cooper continue à soupirer les Capoul non sans bonheur.

Nous devons féliciter aussi le maestro Hervé dont la partition est vraiment fine et charmante, avec des aspirations non déguisées vers l'Opéra-Comique. Tout le premier acte, qui se passe dans un couvent, y prêtait d'ailleurs admirablement. Et le compositeur a trouvé là des teintes comico-mystiques absolument spirituelles. Et quel succès pour sa délicieuse chanson du second acte : *Cadet et Babet!* Les amateurs de bouffonnerie y trouveront aussi leur compte avec *le Soldat de plomb* et *la Légende de la grosse caisse;* au dernier acte nous nous en voudrions de passer sous silence la jolie *Prière à Sainte Nitouche* et le duo qui suit, très heureusement conduit au point de vue de la scène. En résumé, voilà de belles recettes en perpective pour tout le restant de l'année.

Les Nouveautés ont donné leur centième et dernière représentation du *Cœur et la Main.* L'affiche annonce maintenant *le Droit d'aînesse,* opéra bouffe en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Francisque Chassaigne.

A la Renaissance on répète activement *Barbe-Bleue,* l'un des plus grands succès d'Offenbach, Meilhac et Halévy, — succès qui remonte à l'année 1866. En voici l'ancienne et la nouvelle distribution :

	1866	1883
Barble-Bleue	MM. Dupuis	MM. Dupuis
Le roi Bobêche	Kopp	Jolly
Popolani	Couder	Milher
Le comte Oscar	Grenier	Tony Riom
Le prince Saphir	Hittemans	Jeannin
Boulotte	Mmes Schneider	Mmes Granier
Le reine	A. Duval	Desclauzas
Fleurette	Vernet	Mily Meyer

Voilà qui ne peut manquer de faire grand bruit dans le monde de l'opérette.

Les Menus-Plaisirs annoncent *les Pommes d'or*, opérette-féerie en quatorze tableaux et plus, — musique d'Audran. — Que sais-je encore?

Et, pendant que tous les théâtres de Paris s'efforcent d'appeler le public à ses nouveautés ou à ses reprises, l'Éden-Théâtre n'a qu'à ouvrir ses portes pour le voir accourir en foule. 223,800 francs en quinze jours et on ose parler du grand art !

Rappelons à nos lecteurs qu'une liste de souscription au monument d'Hector Berlioz a été déposée au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, et qu'on y reçoit les envois provenant de la France et de l'Étranger. Adresser les mandats-poste à M. J.-L. Heugel, directeur du *Ménestrel*.

L'ENSEIGNEMENT DE LA MUSIQUE

A NOTRE DERNIÈRE EXPOSITION UNIVERSELLE

(*Rapport de M.* Émile Chasles)

On sait que les ouvrages didactiques relatifs à la musique ont tenu leur très intéressante place, classe VII, à notre dernière Exposition universelle. Les éditeurs du *Ménestrel*, qui sont aussi les éditeurs des méthodes et solfèges classiques du Conservatoire, y ont mérité la médaille d'or. Cette haute récompense a été attribuée à leur belle bibliothèque d'ouvrages d'enseignement et à leurs grands tableaux de lecture musicale, dont la place est marquée dans toutes les écoles. Voici ce que dit à ce sujet le rapport de M. Émile Chasles, inspecteur général de l'Instruction publique et secrétaire du Comité de la classe VII. Ce rapport, qui vient d'être publié par l'Imprimerie nationale, n'est rien moins qu'un traité général d'enseignement, condensé en moins de deux cents pages : un vrai travail de Bénédictin. En voici l'extrait visant l'enseignement de la musique et plus particulièrement les publications didactiques des éditeurs Heugel et fils :

***

« La musique, à l'Exposition, n'a pas offert l'aspect militant du dessin, et, quoique l'époque actuelle soit engouée de théories boîteuses qui mettent aux prises la mélodie et l'harmonie, quoique l'on se fasse un jeu de confondre la science musicale (c'est-à-dire ce qui est la condition de la musique) avec l'art musical (c'est-à-dire avec le beau qui est le dernier but), néanmoins ce n'est pas de ce côté qu'est venue la difficulté. Le Jury n'a été embarrassé que du nombre toujours croissant des œuvres et des méthodes. Fidèle à son principe, il a renoncé, dès le premier jour, à exécuter un travail d'appréciation individuelle qu'il a confié à deux experts fort distingués, MM. Vervoitte et Oscar Comettant, mais il ne s'est pas engagé à rédiger ici un rapport esthétique et complet. Ces juges exercés, qui se sont trouvés d'accord dans leurs conclusions, ont suffisamment éclairé le Jury pour qu'il puisse, sans s'aventurer au delà de ses limites, récompenser des auteurs et des éditeurs s'appuyant sur des actes, c'est-à-dire sur des publications.

» Au premier rang des éditeurs qui ont excité notre attention se plaçait M. Heugel. Non-seulement ses publications forment un monde de musique, une bibliothèque de l'art, mais encore elles sont conçues dans un esprit qui révèle un souci véritable de l'éducation musicale. La plupart forment des groupes de volumes complets. La collection de *la Maîtrise*, la collection des *Classiques Marmontel*, sont des armées. L'histoire y a sa place à côté de la mode d'aujourd'hui; l'étude véritable est alimentée par des séries d'œuvres étagées comme tout exprès. *Les Clavecinistes* présentent à celui qui travaille un champ de travail et d'observations. En outre, l'enseignement proprement dit, depuis l'A B C jusqu'aux études d'élite qui préparent les prix de Rome, est comme desservi, d'âge en âge et de degré en degré, par un échafaudage continu de leçons et de méthodes dont la gradation s'expose aux regards les plus inexpérimentés. Les *Tableaux de lecture musicale* (d'Édouard Batiste), les *Solfèges élémentaires* et les *Solfèges classiques du Conservatoire*, les *Exercices* de M. Mathis Lussy, ouvrent la série. On passe ensuite aux études de méthode, de transcription, de chant, qui sont signées par Marmontel, Stamaty, Bizet, Thalberg, Godefroid, Amédée Méreaux, Duprez, Alary, Damoreau-Cinti, pour ne s'arrêter que devant la musique dramatique, monde nouveau s'ouvrant au delà de l'école. La maison Heugel méritait, on le voit, la haute distinction qui lui a été offerte. »

***

Ce même rapport s'étend, entre autres ouvrages, sur les livres d'enseignement musical de M. Mathis Lussy, — l'auteur qui a peut-être bien le mieux écrit sur les questions théoriques et pratiques de la musique. Et pourtant M. Mathis Lussy en est encore à attendre le simple ruban violet, dont on se montre si prodigue envers et contre tous. Il est vrai que nombre de médailles, obtenues par ses ouvrages en France et à l'étranger, sont venues le consoler de cet inexplicable oubli. Voici ce que dit M. Émile Chasles du *Traité de l'Expression musicale* de M. Mathis Lussy :

« Parmi les auteurs proprement dits, M. Mathis Lussy, que nous venons de citer, a particulièrement attiré l'attention du Jury, comme d'ailleurs celle de l'Institut qui a couronné son travail [*l'Histoire de la notation musicale* (1)] presque à la même époque. M. Lussy a entrepris de ramener *l'expression musicale* à une théorie scientifique. Cette fois on trouve réunis dans leur proportion et leur rôle l'art et la science. Il y a une diction musicale qui ne dépend ni du caprice de l'exécutant, ni des qualités particulières de son organe ou de son instrument : elle est en rapport direct avec les phénomènes que l'analyse peut saisir et déterminer, et avec la loi qui domine ces phénomènes. On peut sentir la phrase et la définir mathématiquement : c'est de l'esthétique positive, et surtout intelligible; condition importante du travail, car il faut, pour ramener au vrai l'exécutant et forcer, par exemple, le chanteur à respecter le sens ou à donner l'accent juste de cette langue spéciale, lui faire comprendre sans ambages la psychologie de cette étude. En un mot, il faut être didactique avec simplicité, parler au nom de l'expérience et de l'observation. Un jour viendra où la musique sera reliée à la philosophie, comme elle l'est depuis longtemps à la physique. M. Lussy, qui a écrit la première page de cette science nouvelle, méritait que son œuvre restât attachée par une récompense aux souvenirs de 1878. »

D'autre part, l'éminent professeur du Collège de France, l'auteur du magistral livre *la Science du beau*, M. Charles Lévêque, membre de l'Institut, poursuit dans la *Revue philosophique* son étude sur l'Esthétique musicale. Le numéro de janvier contient un article sur la « Psychologie de l'orchestre », appuyé sur de nombreuses citations empruntées à Berlioz, Blaze de Bury, Victor Wilder, etc.; le chapitre se termine par les réflexions suivantes :

« Il serait indispensable, au point où l'art musical est parvenu,
» d'approfondir psychologiquement la force expressive distincte de

(1) Publiée en collaboration de M. Ernest David.

» chaque ton, de chaque mode. Les compositions seraient mieux » raisonnées et plus riches en diversités significatives ; les études » critiques seraient plus intelligibles, plus instructives et l'on verrait » avec clarté les analogies intimes des instruments avec les voix.

» Malheureusement, les compositeurs ne savent pas toujours pour- » quoi ils emploient tel ton plutôt que tel autre, et leurs juges ne » le savent pas mieux. La grammaire esthétique de l'art musical, en » ce qui touche la modalité et la tonalité, sera écrite, j'en suis » convaincu. Pour le moment, elle est encore à rédiger.

» Celle de l'accentuation *rythmique*, *métrique*, *pathétique*, celle des » *nuances* par le mouvement, par l'intensité, existe depuis huit » années. Nous la devons au très habile auteur du *Traité de l'Ex-* » *pression musicale*, M. Mathis Lussy. Cet ingénieux et sagace » observateur des diversités expressives a étudié les maîtres ; il les » a épiés, pris sur le fait, en flagrant délit ; il leur a dérobé bon » nombre de leurs secrets ; il a mis ces secrets en vive lumière, » au moyen d'exemples sur lesquels chacun peut opérer ses vérifi- » cations.

» J'ai analysé son ouvrage dans un autre travail ; j'y renvoie le » lecteur (1). Mais c'est ici l'occasion de rappeler deux traits de ce » livre à la fois théorique et pratique : Premièrement, il est fondé » sur la relation directe de la musique avec la psychologie ; secon- » dement, à part quelques différences de détails, M. Mathis Lussy » reconnaît partout, tantôt implicitement, tantôt explicitement, que » la voix et les instruments sont soumis aux mêmes lois et qu'ils » arrivent à l'expression par les mêmes moyens. Il établit cette » analogie essentielle non seulement entre le chant musical et la » voix chantée, mais encore, ce qui est aussi juste que remarqua- » ble, entre le chant instrumental et le chant de la voix parlée. » Ainsi, au chapitre où il traite des nuances et de l'intensité du » son, il écrit la règle suivante :

» Lorsque, après une suite de notes aiguës, il se présente, par » un grand intervalle, un petit groupe de notes graves, on fait » subito pianissimo. »

» Puis vient un exemple emprunté à Verdi, et un autre à Mozart, » sonate en *la*, minuetto, sans paroles naturellement. Et, en note, » M. Mathis Lussy ajoute :

» Cet effet est des plus saisissants. Rachel et Ristori ne produi- » saient jamais autant d'impression que lorsque, après avoir employé » toute la puissance de leur organe, elles contenaient, dans les » murmures d'une voix éteinte, les véhémences d'une passion » impuissante (2). »

(1) *Journal des Savants*, cahier de juin 1880.
(2) *Traité de l'Expression musicale*, p. 142.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le Neue Berliner Musikzeitung de Berlin dit que les résultats désastreux des théâtres impériaux de Saint-Pétersbourg et de Moscou se traduiraient par l'énorme déficit de deux millions de roubles! Excusez du peu! Voilà ce qui expliquerait le retrait des subventions dont il a été tant parlé ces temps derniers.

— Si à Pesth les recettes faites par l'*Hérodiade* de Massenet ont été tempérées, en revanche le succès paraît avoir été des plus chauds à Hambourg. Voici la note qui nous est communiquée à ce sujet : « M. Pollini avait tenu à honneur de monter splendidement l'œuvre de M. Massenet, et il en a été remercié par un grand et légitime succès; les critiques de Berlin et de Hambourg louent dans *Hérodiade* l'élévation de l'idée, le grand style et la sincérité de l'accent, et sont heureux de s'associer aux ovations enthousiastes qui ont été faites au compositeur qui conduisait son œuvre, à la première représentation, par le public qui a offert à l'auteur nombre de couronnes aux *couleurs nationales françaises*. »

— Le *Samson et Dalila* de M. Camille Saint-Saëns, représenté l'année dernière avec un si brillant succès à Hambourg, va maintenant paraître à l'Opéra de Munich.

— Pour l'été prochain, de nouvelles fêtes wagnériennes sont définitivement annoncées à Bayreuth. On y réentendra *Parsifal*, accompagné cette fois de *Lohengrin*. On avait craint que l'exposition de Munich n'empêchât l'orchestre de l'Opéra de cette ville de se rendre à Bayreuth comme l'année dernière. Mais, par décision souveraine du roi de Bavière, cette difficulté a été écartée. Les chœurs et l'orchestre de Munich iront à Bayreuth durant les mois de juillet et d'août.

— Les journaux viennois annoncent que le directeur du Carltheater de Vienne, M. Strampfer, n'a pas été plus heureux que son prédécesseur, M. Téwélé. Après quatre mois à peine de direction, il vient de passer la main à ses artistes, qui espèrent empêcher la fermeture du théâtre en y donnant des représentations à leurs risques et périls.

— Le violoniste Paul Viardot et le pianiste Miranda obtiennent en ce moment beaucoup de succès dans une tournée de concerts en Allemagne. Au dernier concert donné à Leipzig, le grand-duc a remis à M. Paul Viardot l'ordre du Faucon de Saxe.

— Le *Journal de Riga* annonce que le théâtre Scrikenhofer a complètement brûlé la nuit dernière. Le feu a éclaté vers 10 heures et demie. La cause de l'incendie est encore inconnue. Heureusement, il n'y avait pas de représentation ce soir-là.

— Nous avons dit le triste état des théâtres de musique à Rome. Presque tous, sauf l'Apollo, ont dû, cette saison, tourner le dos au grand art et se sont transformés en établissements de danse! Nous lisons, en effet, dans les journaux italiens que tous les soirs, jusqu'au 6 février, il y aura grand bal masqué au théâtre Costanzi, à l'amphithéâtre Humbert et à l'Alhambra! Quels enragés danseurs que les Romains d'aujourd'hui! Seul l'Apollo essaye encore de lutter contre les clodoches, mais sans grand succès. Il joue le fameux ballet *Excelsior!* (encore de la danse!) escorté du *Guarany* de Gomès. Mais, dès le premier soir, sur les réclamations du public, il a fallu couper un acte de cet opéra, et le journal *l'Italie* demande à présent qu'on en coupe un second, pour arriver plus vite au ballet. Triste, triste! Pourtant le Costanzi préparerait tout doucement une saison de printemps, sous la direction de M. Sommaraga, qui promet monts et merveilles.

— Le Théâtre *San Carlo* de Naples, qui jusqu'ici ne faisait point de recettes, se relève en ce moment avec les représentations du ténor espagnol Gayarre dans *la Favorite*. A *la Scala* de Milan, c'est également un ténor, — français celui-là, — qui améliore les affaires de ce théâtre. Nous avons nommé Vergnet, le nouvel Eléazar de *la Juive*.

— Quel est le véritable auteur d'*Excelsior?* Voilà la grave question que va trancher prochainement le tribunal de Milan; car M. Manzotti intente un procès au caricaturiste Adolphe Matarelli, qu'il accuse de se faire passer pour l'inventeur du sujet d'*Excelsior*.

— Le théâtre Royal de Madrid vient de présenter à ses abonnés une nouvelle et triomphante Dinorah: Bianca Donadio. Le baryton Lhérie a partagé son succès dans le rôle de Hoël. La reprise d'*Hamlet*, par ces deux artistes, est à l'ordre du jour, à la grande satisfaction du public Madrilène.

— On annonce que le compositeur Boïto, à peine remis des fatigues des répétitions de son *Méphistophélès*, à Bruxelles, dirige déjà, à Madrid, les études de ce même opéra.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

A la suite des examens passés la semaine dernière au Conservatoire, le ministre a accordé des bourses de 600 francs aux élèves des *classes de chant* dont les noms suivent : MM. Jouhanet, Claverie, Fournets, Mlles Figuet, Vial et Terrestri. — MM. Escalaïs, Dulin, Balanqué; Mlles de Lafertrille, Rocher, Balanqué, Freland et Castagné ont reçu des demi-bourses. Encore quelques jours et l'heure des derniers examens aura sonné par celui des instruments à vent. L'éminent et consciencieux directeur du Conservatoire pourra prendre alors un repos bien mérité.

— Jennius de *la Liberté* annonce que la question de l'Opéra-Populaire sera de nouveau discutée au conseil municipal demain lundi 29 janvier. D'après nos renseignements personnels, dit-il, bon nombre de conseillers, peu favorables il y a quelque temps au projet présenté par le rapport de M. de Bouteiller, seraient aujourd'hui disposés à l'accepter et à en voter l'adoption. Ajoutons que si, le 2 février, la question n'est pas résolue, M. Ritt se retirera définitivement.

— En attendant la venue de ce fameux Opéra-Populaire qui se fait tant attendre, la décentralisation s'accentue en province, dit M. Charles Darcours du *Figaro*. Au Théâtre des Arts, à Rouen (où M. Pezzani fait accélérer les répétitions de *Françoise de Rimini*), on répète actuellement deux ouvrages de M. Théodore de Lajarte : d'abord un petit opéra comique sans prétention, intitulé *Pierrot ténor*, paroles de MM. F. Langlé et J. Ruelle; ensuite un ballet en collaboration avec Mme Laure Fonta : *les Jumeaux de Bergame*, d'après la comédie de Florian. La musique et les danses de ce dernier ouvrage ont été composées et réglées d'après les procédés en usage à la fin du dix-huitième siècle. Ce sera un vrai régal pour les amateurs de chorégraphie artistique.

— Le mariage de Mlle Salla reste toujours fixé à mardi prochain. Voici la lettre officielle d'invitation : « Monsieur et Madame Septavaux ont l'honneur de vous faire part du mariage de Mademoiselle Caroline Septavaux-Salla, avec Monsieur Edouard Uhring; et vous prient d'assister à la bénédiction nuptiale qui leur sera donnée le mardi 30 janvier 1883, à midi très précis, en l'église Saint-Louis d'Antin, rue Caumartin. » On sait que les principaux artistes de l'Opéra se feront entendre à la messe de mariage de Mlle Salla. Ses témoins seront MM. Ambroise Thomas et B. Saint-Hilaire.

— On a célébré la semaine dernière, le mariage de Mlle Nordica de l'Opéra avec M. Gower, l'inventeur d'un téléphone qui a produit des millions. M. Vaucorheil était le premier témoin de sa nouvelle Ophélie.

— Un autre mariage, tout artistique, celui de M. Worms et de Mlle Baretta, a eu lieu jeudi à la mairie du 9e arrondissement. Les deux époux étant de religion différente, le mariage a été purement civil. Les témoins du marié étaient MM. Émile Perrin et Alexandre Dumas; ceux de la mariée, MM. Legouvé et Régnier. Un grand nombre de notabilités du monde artiste et littéraire assistait à cette cérémonie.

— On annonce la mort, à Rieux, de l'ancienne basse de l'Opéra, Cazeaux, qui avait été simple choriste à l'Opéra et auquel Nestor Roqueplan refusa obstinément la situation de coryphée. Dans son dépit, Cazeaux boucla sa malle et partit un beau matin pour le Grand Théâtre de Lyon, où il fut bientôt appelé à l'emploi de première basse qu'il vint tenir deux ans plus tard à l'Opéra. Roqueplan n'était plus directeur de notre première scène lyrique, mais ne s'en promenait qu'avec plus d'acharnement dans le passage de l'Opéra. C'est là qu'un soir il rencontra son ancien pensionnaire Cazeaux et dut recevoir ses remerciements publics de l'avoir voulu condamner aux travaux forcés de choriste à perpétuité.

— Ville de Lille. Concours international de musique. — Toutes les sociétés musicales qui n'auraient pas reçu d'invitation au grand Concours international de musique, organisé par la ville de Lille, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, pour les 3 et 4 juin 1883, et qui désireraient y participer, sont priées de vouloir bien adresser leurs demandes à M. le maire de Lille. Le règlement leur sera envoyé sans retard.

— On vient d'inaugurer, à Montpellier, le théâtre provisoire, en attendant que la municipalité veuille bien se décider à faire reconstruire la salle définitive. M. Carlier, l'architecte chargé des travaux, qui construit actuellement le grand théâtre d'Alger, a dressé les plans de la petite salle provisoire de Montpellier, avec beaucoup de goût.

— Le journal *le Parnasse* ouvre un concours pour un livret d'opéra comique en trois actes au plus. Les manuscrits devront être envoyés en double expédition, non signés, avec devise et enveloppe cachetée contenant le nom de l'auteur, à M. R. Miles, 22, rue de Navarin, avant le 30 avril, terme de rigueur. Les livrets devront être inédits. Le Comité spécial des compositeurs qui ont bien voulu promettre leur concours est ainsi constitué : MM. Jules Gaudemar, administrateur général du théâtre de l'Opéra-Comique; Benjamin Godard, Guiraud, De Lajarte, Penavaire, Ferdinand Poise, Paul Rougnon, J.-B. de Coninck, secrétaire.

— Jeudi 1er février, 8, rue de Sèze, inauguration de la cinquième Exposition de la Société si intéressante des Aquarellistes français. La presse est convoquée.

— A propos d'aquarelles on lit dans le Carnet de l'amateur du journal *la France* : « Le sympathique et célèbre professeur du Conservatoire, M. Marmontel, était trop connu parmi les amateurs les mieux inspirés pour que nous ayons à assurer que sa collection d'aquarelles et de dessins se compose d'œuvres choisies. Son goût élevé, ses relations amicales avec les maîtres contemporains, lui permirent de former une véritable galerie, dont chaque sujet devint précieux par le nom de son auteur, et charmant ou attrayant par le caractère ou la grâce avec lesquels il a été traité. Il y a vingt ans environ que M. Marmontel acheta ses premières aquarelles; il fit même, dit-on, des folies pour s'assurer certaines œuvres remarquables des maîtres anciens. Le catalogue indique trois cents numéros signés Boucher, Fragonard, Prud'hon, Rembrandt, Claude Lorrain, Latour, Chardin, Clouet, Lagneau, Mallet, Th. Rousseau, Millet, Delacroix, Barye, Troyon, Corot, Decamps, Gustave Moreau, Meissonier, Ingres, Bellangé, Henri Regnault, etc. C'est assez coquet comme assemblée. »

— Samedi-gras prochain, 3 février, 3e bal masqué de l'Opéra, avec Arban à la tête de ses 120 instrumentistes et de ses 100 choristes. Fahrbach dirigera son fin orchestre du foyer qui attire grand nombre de gens du monde à l'Opéra. On veut entendre ses marches hongroises, ses entraînants galops, ses mélodieuses mazurkas, valses et polkas viennoises. Le public applaudit comme au concert.

CONCERTS ET SOIRÉES

La *Société chorale d'amateurs* a donné son concert annuel jeudi dernier à la salle Erard. Parmi les membres distingués de cette société réellement importante, nous avons remarqué avec un intérêt particulier tout un essaim gracieux de jeunes personnes appartenant au meilleur monde, dont l'aspect discipliné et l'émulation artistique semblaient vouloir protester contre cette assertion malheureusement trop répandue : que les ris et la grâce ne peuvent aller de pair avec l'art sérieux. Et le programme l'était en effet. D'abord un oratorio de J.-S. Bach, *Saül*, ouvrait magistralement le concert, puis venait une *Messe brève* de M. Ch. Gouvy; ensuite un chœur de M. C. Poisot, intitulé *l'Enfer du Dante*; enfin une première audition à Paris, de la *Loreley*, de M. Ferdinand Hiller. L'espace nous manquant pour analyser ici ces œuvres à leur valeur, nous dirons seulement que des qualités de premier ordre sont contenues dans *la Messe brève* de M. Gouvy, et que la *Loreley* de M. F. Hiller renferme des passages, non seulement d'un effet saisissant, mais qui ont encore le rare mérite, par leur originalité, de ne rappeler en rien l'œuvre similaire de Mendelssohn. Quant à l'exécution, elle a été de tous points parfaite. Les attaques, les cadences et les nuances ont été exécutées par le chœur avec une précision, une justesse et un ensemble dont nous déplorons parfois l'absence sur nos premières scènes lyriques. Les soli ont été chantés remarquablement par Mlle Marie Marimon, qui a su déployer, même dans les passages épisodiques toujours si difficiles à interpréter, toutes les qualités d'une vraie cantatrice. M. Flajollet a fait également preuve de talent et de goût. La partie instrumentale était représentée par M. A. Guilmant, qui tenait modestement l'harmonium, par Mlle Jeanne Gelliez et M. Maton, qui accompagnaient sur deux pianos concertants. Nous terminerons en mentionnant un chœur de M. Wekerlin, *le Soir*, qui a charmé tout l'auditoire. On ne peut en effet rêver rien de plus gracieux et de plus poétique que cette scène traitée de main de maître par le compositeur bibliothécaire du Conservatoire.

Puis enfin, M. T. Ritter, qui a émerveillé l'assistance très nombreuse avec une *Gavotte* de Bach, *la Fileuse* de Raff, et une valse de concert.

En somme, un fort beau concert, faisant le plus grand honneur au président-fondateur de cette société, M. Guillot de Sainbris, qui dirigeait le concert avec son autorité habituelle.

J. MAYET.

— La symphonie avec chœur de Beethoven a été exécutée dimanche dernier au concert du Château-d'Eau, avec une perfection plus grande encore que l'année dernière. La partie chorale notamment a été chantée avec un élan et une fougue qui ont mis en pleine lumière cette admirable inspiration du maître des maîtres. Le quatuor des solistes composé de Mlles Soubre et Rocher, de MM. Bosquin et Auguez, a rempli sa tâche si délicate avec un ensemble qui ne mérite que des éloges. Interprétée avec cet enthousiasme qui ne nuit en rien à la précision rythmique, il semble que la pensée de Beethoven n'ait plus de mystères pour le public. C'est du moins ce qu'il est permis d'augurer des acclamations qui ont salué la cadence finale de l'œuvre. M. Charles Lamoureux, qui n'avait pas épargné ses peines pour nous donner cette exécution merveilleuse, en a été récompensé par une ovation triomphale. Le programme de ce magnifique concert se complétait par l'ouverture de *Fingal* de Mendelssohn, par le duo d'*Armide* et par la scène du ruisseau du même opéra, que M. Bosquin a déclamée avec une excellente diction. De son côté, Mme Brunet-Lafleur nous a fait entendre l'ariette de Lotti, tirée des *Gloires de l'Italie*. Est-il besoin d'ajouter qu'on a redemandé à la charmante cantatrice ce délicieux morceau. La suite d'orchestre sur *Namouna* a terminé la séance d'une manière très brillante. V. W.

— Le quatorzième concert du Cirque-d'Hiver a été très intéressant. L'orchestre de M. Pasdeloup a dit avec une verve peu commune et un style irréprochable, l'admirable *Symphonie romaine*, de Mendelssohn, elle était suivie de *l'Ouverture dramatique*, de M. Benjamin Godard, conduite par l'auteur. L'ouverture se compose de trois parties bien distinctes : le début est une marche funèbre suffisamment développée, d'une mélodie large, soutenue d'une très belle facture et dont l'effet a été très grand. Cette marche est suivie d'un *agitato* fort long, qui a pour but de peindre la lutte d'un peuple opprimé, combattant pour conquérir son indépendance : roulement des timbales, fanfares des cuivres, traits prononcés des violons, rien n'y manque des effets usités en pareille matière. Cette partie a paru un peu longue, en revanche, la mélodie vraiment délicieuse, qui sert de conclusion, a paru trop courte. On eût aimé à voir un peuple vainqueur donner à la célébration de son triomphe plus d'ampleur et de développement. Somme toute, l'ouverture de M. Godard a été acclamée et elle méritait de l'être. C'est une œuvre qui fait le plus grand honneur à un jeune maître qui a tracé un sillon lumineux dans tous les genres de manifestation musicale.

On doit savoir gré aux pianistes de talent qui remettent en lumière les œuvres des maîtres trop négligés aujourd'hui. Le *Concerto* en *ré* mineur de Mozart a trouvé un interprète convaincu et passionné en la personne de M. Pachmann, qui a un fort bon style et un mécanisme remarquable. M. Pachmann a été fort applaudi dans le concerto de Mozart; il l'a été plus encore dans deux études de Chopin qu'il a exécutées avec une rare perfection. Le thème varié de *la Sérénade* de Beethoven, dit par tous les instruments à cordes (violons, altos, violoncelles), a enlevé tous les suffrages. Mme Masson a été très appréciée dans un air des *Saisons* de Victor Massé. La polonaise de *Struensée* de Meyerbeer terminait ce beau et intéressant concert. — H. BARBEDETTE.

— Les deux dernières auditions du *Désert*, de Félicien David, aux concerts donnés par M. Colonne, au Châtelet, ont dépassé 12,000 francs de recette. Comme on le voit cette belle ode-symphonie continue d'être une inépuisable mine d'or. C'est d'un bon augure pour la reprise de *la Perle du Brésil*, partition qui renferme tant de beautés orchestrales et vocales de premier ordre. Le seul troisième acte de *la Perle* avec sa symphonie du rêve et son poétique chant du Mysoli, le beau chant : « O Patrie », le quatuor des chefs Brésiliens et la ballade du Grand Esprit, suffirait à attirer tout Paris, salle Favart. Tous les amateurs de musique symphonique et de mélodieuse musique vocale voudront réentendre la partition de *la Perle du Brésil*, ne fût-ce qu'à l'état de délicieuse musique de concert. L'orchestre Danbé aura là à se distinguer, tout comme vient de faire l'orchestre Colonne dans l'exécution du *Désert*. H. M.

— Une intéressante soirée entre toutes a été celle offerte par Mme Viguier à sa florissante pépinière d'élèves dans ses nouveaux salons de la rue de Berlin. Le chant y tenait sa grande place auprès de l'envahisseur clavier d'ivoire. Mmes Krauss et Trélat, accompagnées par Charles Gounod, nous ont fait applaudir deux duos du maître et admirer son air de *Sapho*. Puis la toute sympathique nièce de notre grande cantatrice Gabrielle Krauss, Mlle Klara Gürther, s'est fait entendre dans un nocturne de Chopin et une valse de Schubert transcrite par Liszt. On l'a comblée de bravos qui n'ont fait que croître et multiplier à l'adresse de son éminent professeur, Mme Viguier : une virtuose qui prime dans l'enseignement ainsi que le prouvent ses nombreuses élèves artistes ou amateurs. Mme Viguier a interprété du Chopin et du Schumann avec le style qu'on lui connaît, puis elle a été royalement fêtée en compagnie de MM. Donjon, Gillet, Brémond, Mas, Rabaud et de Bailly, dans le septuor de Hummel, divisé en deux parties pour ouvrir et couronner le programme.

H. M.

— Avis à MM. les symphonistes qui désirent aller passer la prochaine saison d'été à Aix-les-Bains: M. Colonne forme en ce moment son orchestre des concerts-1883 du Casino d'Aix. S'inscrire à l'avance chez lui, 155, faubourg Poissonnière.

— Aux deux séances de la Société des concerts du Conservatoire des 11 et 18 février, Mme Montigny-Rémaury, — pianiste éclectique s'il en fut, passant de l'école moderne à l'école classique en virtuose accomplie, — fera entendre le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Les pianistes amateurs et artistes commencent déjà la chasse aux billets.

— Mme Marie Jaëll a exécuté le programme du concert qu'elle donnait mardi dernier, salle Erard, avec l'autorité d'une parfaite musicienne et la sûreté de mécanisme d'une virtuose accomplie. Ses auditeurs ont tour à tour chaleureusement applaudi le Concerto en *mi* bémol de Liszt et celui de Schumann, tous deux fort bien accompagnés par l'orchestre que dirigeait M. Colonne, puis encore les *Variations* de Brahms sur un thème de Paganini. Le succès qu'a valu ce dernier morceau à Mme Jaëll est d'autant plus méritoire qu'il était vraiment très difficile d'intéresser le public avec une composition de cette nature. Un *Prélude et Variations*, de Mme de Grandval, et une charmante *Romance* de Mme Jaëll, admirablement jouée par notre grand violoniste Marsick, complétaient d'une heureuse façon le programme du concert.

— Nous recevons la seconde note que voici au sujet du même concert : Grand succès, mardi dernier, salle Erard, pour Mme Marie Jaëll, qui donnait son premier concert avec le concours de l'orchestre Colonne et du violoniste Marsick. L'éminente pianiste nous a paru encore en progrès. Aux belles qualités qui lui sont particulières : une virtuosité à toute épreuve, du brio et de la fougue, d'autres, non moins importantes, se sont ajoutées : le style est maintenant plus pur, le jeu a un charme plus pénétrant et est plus homogène. Mme Jaëll a admirablement interprété le concerto en *mi* bémol de Liszt, ainsi que celui en *la* mineur de Schumann. M. Marsick a également obtenu un vrai triomphe. Mentionnons spécialement une romance pour violon avec accompagnement d'orchestre. Cette charmante composition de Mme Jaëll a été très chaleureusement accueillie. Quant à l'orchestre dirigé par M. Colonne, il a été, comme toujours, irréprochable.

B.

— La Société nationale de musique a donné le samedi 20 janvier à la salle Pleyel une séance d'audition fort intéressante. *Espoir*, chœur de M. Ch. Lefebvre, un *trio* pour piano et instruments à cordes de G. Sarreau, *Ronde des songes*, chœur (de Grandval), *Sonate dramatique* pour piano et violoncelle de B. M. Colomer, sont autant de compositions charmantes et que le public a fort applaudies. Mais c'est surtout un chœur de Mlle C. Chaminade : *La Sevillane*, qui nous a paru mériter les plus grands éloges tant par l'habileté de facture que par l'originalité d'inspiration. Dans le chœur bissé de la *Ronde des songes* de Mme de Grandval, le solo a été remarquablement chanté par Mme Castillon. — G. D.

— La Société des quatuors français, fondée par MM. E. Nadaud et G. Papin, a donné sa deuxième séance jeudi 25 janvier à la salle Pleyel. M. Papin, empêché cette année par son service militaire, a été remplacé par M. Girod. Le programme se composait d'un *trio* pour violon, alto et violoncelle de M. Ad. Blanc, d'un *quintette* de M. Pfeiffer et d'un *quatuor* de M. Th. Gouvy. Les parties d'alto et de second violon étaient tenues par MM. Naëgelin et Prioré. Mme Roger-Miclos, la charmante pianiste qui devait prêter son concours à cette séance n'ayant pu venir, M. Pfeiffer a dû tenir lui-même la partie de piano dans le *quintette* de sa composition. C'était un interprète indiqué et des plus habiles comme on sait.

— Une audition privée de *Rédemption*, l'oratorio de Charles Gounod, vient d'être donnée par les élèves du cours d'ensemble de M. Gabriel Fauré, sous la direction de l'auteur. L'exécution a été excellente. Signalons parmi les interprètes Mlle Thérèse Guyon, une des meilleures élèves de Mme Miquel-Chaudesaigues, MM. Mazalbert et Quirot, qui ont eu leur part d'applaudissements.

— La baronne de Vandeul-Escudier a repris, vendredi passé, la série de ses intéressantes matinées. Brillante et nombreuse assemblée pour applaudir le jeune et déjà célèbre violoniste Johannus Wolff, qui a merveilleusement enlevé la Polonaise de Vieuxtemps, la Valse-caprice de Wienawski et une prière pour violon de son excellence l'ambassadeur de Hollande. Mme de Vandeul a fait entendre une de ses élèves qui possède un véritable talent d'artiste, Mlle Lebaudy qui a exécuté avec son professeur la sonate à deux pianos, de Mozart, avec un sentiment exquis des nuances, et a joué ensuite seule la jolie Barcarolle de Diémer. Quant à Mme de Vandeul, son talent a encore grandi et gagné comme force et comme sûreté : elle a délicieusement joué une Gavotte de Resch et des Danses hongroises de Brahms. E. Nathan a obtenu son succès habituel avec son violoncelle et Mme Grossmann a clos la séance en disant d'une façon charmante *le Secret de Bébé* et un fragment inédit de Pailleron.

— Nous relevons sur le dernier programme des concerts classiques de Marseille, entre autres morceaux, la suite de *la Korrigane* de Ch.-M. Widor, la rapsodie tirée par M. Lalo de son ballet *Namouna* et les deux chœurs si fins et si charmants d'Ambroise Thomas : les Nymphes de *Psyché* et les Pages de *Françoise de Rimini*. Voici ce que dit de ce dernier morceau M. J. Pradelle dans son feuilleton du *Sémaphore* : « Le chœur des Pages de *Françoise de Rimini* a obtenu les honneurs du *bis*. M. Ambroise Thomas a le secret de ces spirituelles mélodies, dont le rythme net et léger scande en souriant la finesse ou l'élégance de la pensée. Son chœur des Pages a été fort bien chanté, et, si le maître s'était trouvé parmi nous, il eût été content du public autant que de ses interprètes. »

— Sur le programme de ce jour de la Société artistique d'Angers, nous voyons figurer également la valse lente de *la Korrigane* de Ch. M. Widor.

— Le succès de Marsick, au dernier concert des Beaux-arts de Nantes, a été considérable, comme partout où se présente ce violoniste hors ligne qui, comme le dit fort bien un journal du crû, peut prendre place sans faillir à côté des Wieniawski et des Vieuxtemps et remplir en quelque sorte le vide laissé par la perte de ces deux grands virtuoses. Et ledit journal s'en enorgueillit pour son pays : « Il n'est peut-être pas très exact de considérer M. Marsick comme français, car il est de nationalité belge, mais il habite Paris depuis si longtemps et il aime tellement notre pays, où il a complété ses études, que c'est bien de lui qu'on peut dire qu'il est naturalisé français ». La *Symphonie espagnole* de Lalo, *les Airs bohémiens*, *les Danses* de Sarasate, la *Mazurka* de Wieniawski, ont tour à tour défilé sous ses doigts magiques, au milieu d'un enthousiasme toujours croissant. Mme Vautier et M. Fontaine s'étaient chargés de la partie vocale du programme.

— Le concert de Mlle Marie Garnier à la salle Herz a été une longue suite d'ovations pour la jeune cantatrice. Au reste, la variété et l'heureux choix des divers morceaux du programme offraient un vif intérêt. M. Fournets avec sa voix sonore et nourrie a obtenu d'unanimes bravos dans l'air des *Nonnes* de *Robert le Diable*, et M. Georges Piter a dit avec beaucoup d'esprit et de finesse *la Belle Bourbonnaise* et *J'ai deux êtres en moi*. Enfin M. Galipaux avec sa verve endiablée et Mlle Mario du Gymnase ont enlevé le *Démocrite* de Regnard. Pourtant c'est encore à Mlle Marie Garnier, dans l'air du *Pré-aux-Clercs*, que revient la plus grande part du succès. — G. D.

— Salle comble à la soirée musicale des jeunes sœurs Louise et Jeanne Douste, qui ont littéralement enthousiasmé leur auditoire. Les deux charmantes fillettes jouent du piano en véritables artistes : la précision, la vigueur rythmique, le sentiment musical, rien ne manque à leur talent déjà si remarquable et qui nous promet deux pianistes célèbres. Impossible de citer tous les artistes qui se sont fait entendre dans cette séance. Mentionnons seulement Mlle Eissler, jeune violoniste très distinguée et qui a mérité de nombreux applaudissements, puis Mmes Blanche et Agnès Stone dont nous avons déjà parlé à propos des concerts Pasdeloup et qui ont si admirablement chanté le duo *Maria Padilla* de Donizetti. — G. D.

— La Société philharmonique de Clermont-Ferrand, dirigée par M. Claussmann, a donné son 2e concert le samedi 6 janvier avec le concours de Mme Terrier-Vicini. Le tout Clermont musical est encore sous le coup de l'enthousiasme qu'a provoqué cette cantatrice de l'école Viardot. Dans l'arioso du *Prophète* et surtout dans l'air d'*Orphée*, elle a ému son auditoire au suprême degré. A un contralto d'une étendue extrême et d'un timbre merveilleux, Mme Vicini joint un sentiment musical de premier ordre. Elle étonne aussi par sa vocalisation et le public Clermontois n'a pas été peu surpris de lui entendre chanter, après les morceaux de grand caractère cités plus haut, la cavatine du *Barbier*, et cela avec une aisance, une justesse et une pureté incroyables. M. Chijalet, un violoncelliste nouveau venu, s'est également taillé un fort beau succès avec *le Souvenir de Spa* et deux autres pièces. L'orchestre, sous la direction de M. Claussmann, s'est vaillamment comporté. L'ouverture de *Freischutz*, l'allegretto de la symphonie en *la*, le dernier *Sommeil de la Vierge*, la marche du *Tannhäuser*, etc., ont été couverts d'unanimes applaudissements. Nos compliments les plus sincères à la jeune société. — X. Y.

— On nous écrit de Perpignan que la dernière séance donnée par la Société de musique classique a été des plus brillantes. Excellent choix de morceaux et exécution irréprochable. Voilà une création qui fait le plus grand honneur à l'habile et zélé directeur du Conservatoire, M. Gabriel Baille. Un des succès de la soirée a été pour *la Gavotte* de M. Bourgault-Ducoudray (pour piano et instruments à cordes) qui a obtenu les honneurs du *bis*.

— Lundi dernier, à la salle Érard, M. Oberthur, l'éminent harpiste-compositeur anglais, donnait un brillant concert où se sont fait chaudement applaudir, à côté du bénéficiaire, MM. Hasselmans, Nadaud, Loëb et Mlle Nadaud qui a chanté avec autant de style que de talent l'air du *Pré aux Clercs*, celui de l'*Orphée* d'Haydn et une sérénade de M. Oberthur. Succès aussi pour un artiste que les salons et les concerts se disputent, M. Levilly, qui fit l'an dernier, avec la Patti, l'éclatante tournée d'Amérique, est un baryton à la voix souple, chaude et charmante, en même temps qu'un discur accompli. Il a fait remarquablement valoir *les Vieux billets doux*, une romance attendrie de Pierre Véron et Robert Planquette, et démêlé ensuite avec art l'air de *la Traviata*.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 28 janvier :

A *la Société des concerts* (Conservatoire) : 1° *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique d'Hector Berlioz (le père Laurence : M. Lorrain) ; 2° Concert-stück pour flûte de J. Andersen, exécuté par M. Taffanel ; 3° *Polyeucte*, scène du baptême, de Charles Gounod, chantée par MM. Sellier et Lorrain ; 4° Symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Châtelet* : 1° Scène du « Venusberg », 1er acte du *Tannhauser* (Wagner) ; 2° Introduction et rondo pour violon (C. Saint-Saëns) exécutés par miss Harkness ; 3° *Le Songe d'une nuit d'été* (Mendelssohn), première audition, soli par Mlles Jane Huré et Haussmann ; 4° Air de *Jules César* (Haendel), chanté par Mlle Jane Huré ; 5° Sérénade — redemandée — (Beethoven), exécutée par tous les premiers violons de l'orchestre, qui sera dirigé par M. Colonne.

Au *Château-d'Eau* : 1° *Michel Ange*, ouverture de concert (Niels Gade) ; 2° Fragments d'*Armide* (Gluck), chantés par Mme Brunet-Lafleur, MM. Bosquin et Auguez ; 3° Symphonie avec chœur (Beethoven), soli par Mlles Anna Soubre et Rocher, MM. Bosquin et Auguez ; 4° Air de *Lotti* (1700), chanté par Mme Brunet-Lafleur ; 5° Ouverture d'*Obéron*. L'orchestre sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° Symphonie héroïque (Beethoven) ; 2° Concerto pour violoncelle (Popper), exécuté par M. Brandoukoff ; 3° Ouverture dramatique (B. Godard), sous la direction de l'auteur ; 4° *Lohengrin* (R. Wagner), soli chantés par MM. Bolly, Claverie, Lauwers, Fournetz, Mme Caron et Mlle Barré. L'orchestre sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Mardi prochain 30 janvier, salle Érard, second concert donné par Mme Marie Jaëll, avec le concours de Mme Montigny-Rémaury et de MM. Marsick et Delsart.

— Mercredi 31, salle Pleyel, 1er concert avec orchestre, donné par Mlle Marie Deschamps, pour l'audition de ses nouvelles œuvres d'orgue. Mme Marie Sass fera les honneurs de la partie vocale du programme.

— Vendredi 2 février à la salle Erard, belle soirée musicale et dramatique au bénéfice du patronage d'apprentis et de jeunes ouvriers des Batignolles. Les noms de Mme Marie Sasse, de Mlle Jenny Godin et Clara Gurtler Krauss, de MM. Lefort, Loëb et Meujaud, de Mlles Reichemberg et Ecrain, garantissent un brillant succès.

— Vendredi, 2 février, salle Pleyel, concert donné par Mlle Dory Petersen et M. R. Burmeister. — Pianiste de grand talent, Mlle Petersen exécutera, entre autres morceaux, *la Légende de saint François de Paule marchant sur les flots* de Franz Liszt, et cette curieuse *Valse d'Adèle*, écrite pour la main gauche seule par le comte Zichy et dont Liszt a fait une superbe transcription, cette fois pour les deux mains.

— *La Société de chant classique*, fondée il y a 24 ans par le compositeur Beaulieu dans le but de tirer de l'oubli des morceaux saillants d'opéras et d'oratorios que l'on ne joue plus, donnera un concert avec orchestre et chœurs samedi prochain 3 février, à 8 h. 1/2 salle Herz, sous la direction de M. Guillot de Sainbris. Voici le programme de cet intéressant concert qui est donné au profit de la caisse de secours de l'Association des artistes musiciens :

1re partie : 1° *Gloria* de la Messe en *la*, J.-B. Bach ; 2° Air et chœur du sommeil d'*Athis*, Piccini ; 3° Trio de *l'Hôtellerie portugaise*, Cherubini ; 4° *Brunette*, chœur sans accompagnement, auteur inconnu ; 5° Air de *Proserpine*, Paisiello ; 6° Double chœur de *Colinette à la cour*, Grétry.

Intermède instrumental : quatuor pour hautbois, violon alto et violoncelle de Mozart, exécuté par MM. Gillet, Boulard, Ad. Blanc et Lebouc.

2e partie : 1° Fragments de *Saül*, oratorio, Hændel ; 2° Duo de soprani de *Michel-Ange*, Nicolo ; 3° Pastorale d'*Acante et Céphise* (soli et chœurs), Rameau ; 4° Air de *la Mélomanie*, Champin ; 5° Chœur des Bergers de *Rosemonde*, Schubert.

Les principaux interprètes de ce beau concert sont Mlle Caroline Brun, soprano ; Mme E. Masson, mezzo-soprano ; M. Auguez, baryton ; M. Audan, baryton ; M. Flajollet, ténor.

— Samedi 3 février, salle Erard, concert de M. Mario Calado, avec le concours de Mmes Storm-Mauve, Magdeleine Godard et de M. Philipp.

NÉCROLOGIE

Une mort aussi imprévue que douloureuse est venue consterner le monde des arts cette semaine. Gustave Doré, le dessinateur de génie, le peintre et le sculpteur d'un talent si original, a été soudainement frappé dans sa 52e année !... Gustave Doré aimait passionnément la musique ; le violon était son instrument favori, — tout comme celui de l'illustre Ingres. Il avait de plus une jolie voix de ténor qu'il exerça aux heures de loisir de sa première jeunesse. Qui ne se souvient des intéressantes soirées musicales et littéraires données par Gustave Doré en son hôtel de la rue Saint-Dominique. Son sympathique frère, Ernest Doré, un compositeur de mérite, l'assistait au piano ou à l'orgue. Tout Paris artistique se rendait là en pèlerinage de plaisir. Jeudi dernier il y est venu, le deuil dans l'âme, déplorant la mort si prématurée d'un artiste de rare mérite et par le cœur et par la personnalité. M. Cobalet, qui se trouvait dans l'assistance, a chanté *le Pie Jesu*, de Niedermeyer. Les belles voix de MM. Carroul et Lamarche ont également résonné sous la voûte de l'église Sainte-Clotilde. Le Maître de Chapelle de la paroisse, M. Rousseau, tenait l'orgue d'accompagnement.

— Nous avons le regret d'annoncer aussi la mort de M. Napoléon Coste, éminent guitariste-compositeur : il était âgé de 78 ans. Jusqu'à la fin de sa carrière, il avait gardé la passion de son art et, il y a peu de temps encore, il publiait *le Livre d'or des Guitaristes*, ouvrage important et digne de l'attention des musiciens. M. Coste avait imaginé quelques heureuses modifications dans la construction de son instrument favori, et il s'était plu à former une collection de guitares du plus grand prix. Nous apprenons qu'il a donné au musée du Conservatoire celle qui passait pour avoir appartenu à Louis XIV, et nous signalons aux amateurs les autres modèles que cet excellent professeur avait pris plaisir à rassembler : ce sont là des pièces vraiment remarquables à tous les points de vue.

— On annonce de Florence la mort de l'éditeur Guidi, bien connu par d'intéressantes publications et surtout par une collection de petites partitions populaires, qui était fort prisée chez nos voisins.

— A Bilbao, mort à l'âge de 92 ans, de Nicolas Ledesma, compositeur espagnol de talent, dont la réputation était très grande chez ses compatriotes. Il a écrit beaucoup dans le genre classique et religieux (voir Fétis).

— On nous apprend de Pau la mort de M. Henry Natif, pianiste-compositeur de mérite.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

— *Cours de musique vocale et instrumentale, de lecture et de diction*, dirigés par Mme Bonnard, 13, cité Malesherbes (rue de Laval), Paris. Avec le concours actif de MM. Ch. Dancla, Bax, Alph. Duvernoy, A. Populus, Lamoury ; Mmes Delaporte, O. Carrier-Belleuse, Hudde, Chabal. Les cours ouvriront le 15 février. On s'inscrit chez Mme Bonnard, 13, cité Malesherbes.

— La partition du *Saïs*, l'opéra de Mme Olagnier, donné l'hiver dernier au théâtre de la Renaissance, est actuellement en vente aux bureaux du journal *Le Jockey*.

— La partition de *la Nourrice de Montfermeil*, l'opérette de notre confrère Victor Roger, qui a obtenu grand succès à l'Eldorado, vient de paraître chez l'éditeur Bathlot. A paru également, chez le même éditeur, le quadrille sur les motifs de *la Nourrice*, qui sera exécuté au prochain bal de l'Opéra sous la direction d'Arban.

— Revue Britannique. — Livraison de janvier 1883 : I. Vauban. — II. L'empire d'Allemagne d'après les documents officiels. — III. Course en Italie. — IV. Une actrice polonaise. — V. Mistress Macferlane, nouvelle écossaise. — VI. Le gouvernement représentatif et le gouvernement parlementaire. — VII. L'enseignement civique, ses conditions populaires. — VIII. La substitution. — IX. Athénées et conférences littéraires en Espagne. — X. Poésie, maximes chinoises, chronique scientifique. — XI. Correspondances d'Italie, d'Allemagne, d'Amérique, de Londres. — XII. Chronique et bulletin biographique.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2709 — 49e ANNÉE. — N° 10. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 4 Février 1883.
(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

PETITE MIREILLE

berceuse d'OCTAVE FOUQUE, poésie de CLOVIS HUGUES. — Suivra immédiatement l'*Alleluia* chanté par Mme JUDIC dans *Mam'zelle Nitouche*, le grand succès actuel des VARIÉTÉS, musique d'HERVÉ, paroles de MM. HENRI MEILHAC et ALBERT MILLAUD.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Preciosa*, mazurka de PH. FAHRBACH, bissée au premier bal de l'Opéra. — Suivra immédiatement le quadrille de *Mam'zelle Nitouche*, composé par ARBAN sur les motifs d'HERVÉ, pour les bals de cet hiver 1883.

Le MÉNESTREL à Bruxelles

L'ANNEAU DU NIBELUNG

II

Dans mon article précédent j'ai constaté la grande impression produite par *la Valkyrie*. Ce mouvement des esprits me paraît avoir eu un effet décisif, en ce sens que les deux derniers ouvrages de la tétralogie ont profité de l'intérêt qu'avait fait naître cette composition saisissante. *Siegfried* et *le Crépuscule des dieux* renferment d'ailleurs des beautés de premier ordre, à côté de fatigantes longueurs. On a pleinement goûté les premières et on a patiemment subi les autres.

Le premier acte de *Siegfried* comprend trois grandes scènes. Dans la première nous retrouvons Mime et nous faisons connaissance avec le jeune Siegfried. Mime est l'une des figures les plus curieuses et les mieux dessinées de la tétralogie. Ce nain à la tête branlante, à l'esprit captieux, que la convoitise pousse aux tentatives les plus hardies et qui tremble comme une feuille à la moindre alerte, est une création vivante ; elle ne fait pas moins d'honneur au poète dramatique qu'au musicien, et c'est un trait de génie de l'avoir placée en face de Siegfried, le jeune colosse, toujours prêt aux actions héroïques. L'effet de contraste est d'ailleurs rendu par la musique avec les accents les plus expressifs et toute cette première scène en prend un relief admirable.

La deuxième scène entre Wotan et Mime semble assez inutile au point de vue de la pièce.

On ne s'explique pas trop d'abord ce que le dieu vient faire dans la caverne du nain et l'on comprend encore moins la raison pour laquelle il se perd avec lui dans une conversation interminable.

Heureusement l'intérêt, absent du théâtre, se retrouve dans la musique, et cette scène trop longuement filée se termine par un tableau de maître. Au moment où Wotan sort de la caverne, la forêt tout entière paraît s'enflammer, et, tandis que Mime claque des dents et va se cacher en tremblant derrière son enclume, le pétillement des étincelles et les langues de feu s'élancent de l'orchestre devenu soudain comme un immense brasier sonore.

Ce qui est plus attachant encore, c'est la scène dernière de cet acte, car ici l'effet du drame s'ajoute à celui de la musique : Mime, désespérant de fabriquer pour Siegfried une épée qui n'éclate pas comme verre entre les mains robustes du héros, lui a rendu les tronçons du « sabre de son père » et l'engage à se forger lui-même un glaive à sa taille. Siegfried s'empare de ces précieux fragments, les jette dans un creuset, les fond au feu de la fournaise, activé par un soufflet gigantesque, puis il coule l'acier étincelant dans la forme, le trempe dans l'eau, qui siffle comme la lanière d'un fouet, et enfin le martèle à tour de bras sur l'enclume.

Alors, tandis que Siegfried chante à pleins poumons, au rythme cadencé du marteau, Mime dans un coin brasse le poison qui doit le débarrasser de son dangereux compagnon, lorsqu'il aura conquis le trésor gardé dans l'antre du dragon.

Il serait impossible de donner, par la plume, une idée de ce morceau prodigieux, et je ne crois pas que la musique pittoresque puisse franchir les limites que Wagner vient de lui marquer. Au seul point de vue de la sonorité, cette page est une merveille sans seconde et l'on se demande par quels artifices d'instrumentation le maître parvient à obtenir ce *crescendo* colossal, qui dure près de vingt minutes.

Avec ce morceau vigoureux et cette scène si mouvementée, le deuxième acte présente une opposition des plus heureuses : armé de sa redoutable épée, Siegfried s'est enfoncé dans la forêt, à la recherche du dragon, mais, enivré par les parfums balsamiques des arbres, il se couche sur un banc de gazon, suivant des yeux l'oiseau qui vole dans les branches et regrettant de ne pouvoir comprendre son doux langage. Alors, du fond de l'orchestre, on entend s'élever une harmonie frémissante qui semble se répandre sur la scène et transforme le décor en un paysage naturel.

Il était douteux, qu'après la *symphonie pastorale*, il se trouvât un musicien assez audacieux pour essayer de traduire, par la symphonie, le mystérieux langage de la nature. Wagner l'a osé pourtant et sa hardiesse lui a réussi : *audaces fortuna juvat.*

Il est fâcheux que ce lumineux tableau ait une ombre et que les sensations délicieuses qu'il fait naître soient troublées par les mugissements du tuba contre-basse, annonçant l'arrivée du dragon.

Rien de plus ridicule que ce monstre de carton, qui cache, en ses flancs, un homme armé d'un porte-voix. Dans une épopée, où l'imagination du lecteur peut s'en donner à l'aise, les tarasques et les serpents ailés peuvent faire de l'effet, mais, au théâtre, ils deviennent trop facilement grotesques. J'ai peine à croire que Wagner ait espéré sérieusement produire un sentiment de terreur avec cette machine ridicule, bonne tout au plus à faire peur aux enfants.

Heureusement la vaillante épée de Siegfried ne tarde pas à nous débarrasser du monstre, et, comme une goutte de sang lui est tombée sur les lèvres, il se trouve tout à coup doué de la faculté surhumaine de comprendre le chant des oiseaux. Alors l'enchantement recommence, avec un effet plus intense encore, et le rideau tombe au milieu des acclamations.

La fatigue visible des auditeurs a fait tort au troisième acte, dont le début, du reste, est d'une couleur extrêmement sombre. L'intérêt s'est réveillé au duo de Siegfried et de Brunehilde. Je me sers à dessein du mot *duo*, car il y a dans ce morceau plusieurs passages où les deux interlocuteurs mêlent leurs voix et chantent ensemble.

C'est une dérogation évidente aux principes de Wagner, qui s'accentue encore dans *le Crépuscule des Dieux*, où nous trouvons des ensembles assez nombreux, sans compter un chœur d'hommes d'un grand caractère.

Le premier acte du *Crépuscule des Dieux*, malgré de grandes beautés, a paru un peu décousu, en raison sans doute des larges coupures qu'on y avait pratiquées.

La première moitié du deuxième est extrêmement intéressante, mais pour le reste le maître semble avoir subi une fatigue, bien naturelle dans une conception de cette envergure. En revanche, il reprend un nouvel élan au troisième acte, qui est admirable d'un bout à l'autre.

***

En vous donnant cette courte esquisse je n'ai eu la pensée ni le loisir de vous donner une analyse d'un ouvrage, dont les proportions dépassent toutes les œuvres qu'on a tenté jusqu'à présent de mettre au théâtre; j'ai voulu seulement noter au vol quelques-unes des impressions du public de Bruxelles. A dessein, j'ai laissé de côté mon opinion propre, qui serait certainement plus accentuée, car, depuis la révélation des symphonies de Beethoven, je ne me souviens pas d'avoir éprouvé une émotion musicale plus forte et plus profonde.

Je ne voudrais pourtant pas, en faisant cet aveu, que l'on pût croire que je répudie mes anciennes idoles et que j'abjure les croyances artistiques de toute ma vie.

Par un phénomène singulier, peut-être, mais très réel, l'admiration que j'éprouve pour l'œuvre de Wagner ne touche en rien à mes anciennes adorations. C'est que l'art du maître de Bayreuth est un art tout nouveau, qui n'a que des rapports très éloignés avec les principes qui forment la base de ma religion musicale.

La secousse que je confesse avoir reçue ne m'a pas ôté non plus la clairvoyance de ma raison, et, si j'en avais le temps, comme le loisir, je pourrais vous formuler une foule d'objections qui se sont présentées à mon esprit, à l'heure même où j'étais dominé par le génie d'un des musiciens les plus puissants que le monde ait vus naître.

En ce qui regarde le poète dramatique, ces objections seraient nombreuses et je n'accepte pas les créations de Wagner comme le dernier mot de l'art du théâtre, il s'en faut de beaucoup.

Non seulement on trouve dans ses pièces nombre de puérilités, mais il faut ajouter qu'elles s'écartent souvent des convenances de la scène, à quelque point de vue qu'on se représente l'art du théâtre.

Il n'est pas rare de voir les mêmes situations sous trois aspects différents. Ainsi, par exemple, dans le premier acte de *Siegfried*, nous apprenons que le héros élevé par Mime va tuer le dragon ; nous le voyons, en effet, faire cet exploit au deuxième acte du même ouvrage et nous apprenons dans le premier acte du *Crépuscule des Dieux*, par le récit de Hagen, que Siegfried, effectivement, a tué le dragon.

De la même manière Wotan nous fait un cours de cosmogonie, dans *la Valkyrie*.

Il nous raconte, avec force détails, que l'intérieur de la terre est habité par les nains, la surface par les géants et les régions supérieures par les dieux ; toutes choses que nous savons déjà et que nous avons vues de nos yeux, dans *le Rheingold*.

Le musicien ne prête pas autant de prise que le poète, mais il n'est pourtant pas à l'abri de la critique.

Le grief le plus sérieux qu'on puisse formuler contre lui, c'est que son art a un caractère trop exclusivement germanique. Aux yeux des Allemands, ce défaut peut être une qualité, mais il n'en est pas moins vrai qu'il vaut mieux s'adresser, comme Beethoven, à l'esprit universel, qu'au génie particulier d'un peuple, alors même que ce peuple serait une race d'élite.

VICTOR WILDER.

SEMAINE THÉATRALE

REPRISE DE ZAMPA

Ainsi que nous l'avons dit, c'est sans les tambours ni les trompettes de la Presse que M. Carvalho a repris *Zampa*, dimanche dernier. 8,000 francs de recette ont répondu au silence des journaux et l'on a pu voir maints critiques se glisser, à l'orchestre ou au balcon, sans y être officiellement convoqués. C'est, qu'en l'espèce, il s'agissait d'un chef-d'œuvre consacré, inspirant toute confiance au public et excitant l'intérêt de Messieurs les critiques.

En 1831, lors de la venue au monde lyrique de la belle partition d'Herold, il n'en fut pas ainsi. Ce chef-d'œuvre ne manqua pas d'être fort discuté, comme cela se produit du reste presque toujours à l'éclosion de quelque œuvre de valeur. C'est ce que se plaisait à constater notre éminent collaborateur, B. Jouvin, — lorsqu'en 1868 il faisait au *Ménestrel* l'honneur et le plaisir d'y écrire une intéressante notice sur la vie et les œuvres d'Herold. Le moment de reproduire quelques-uns des principaux chapitres consacrés à *Zampa* par M. Jouvin me paraît opportun et je m'empresse de lui céder la plume. Voici ce qu'il disait du chef-d'œuvre d'Herold il y a bientôt quinze ans :

« *Zampa*, représenté entre deux faillites, ne put, malgré tout l'éclat de son apparition, se classer d'abord au rang qu'une production de cet ordre devait prendre. L'ouvrage passionna l'Allemagne, popularisa le musicien français sur les scènes importantes de l'Italie, fit son tour de France, accueilli avec un égal transport sur les théâtres de la province grands et petits : mais, Paris, sollicité par d'autres hommes et d'autres œuvres, avait perdu le souvenir de l'avoir vivement applaudi. *Zampa* existait de nom pour lui seulement, lorsque Paris se porta avec enthousiasme aux représentations du *Pré-aux-Clercs*. C'était le dernier né de l'inspiration d'un musicien mourant; les regrets avivèrent l'admiration: on répéta à l'envi cette sottise proverbiale du *Chant du Cygne* (du cygne qui, au dire de M. de Buffon, ne chante ni peu, ni prou, ni bien, sous le coutelas du cuisinier). Mais la France, qui perdait, à quarante-deux ans, le grand artiste que grandissait encore chaque production nouvelle, « reconnut le prix de sa muse éclipsée, » et, dans la splendeur des funérailles, oublia les triomphes qui avaient précédé, pour ne voir que le chef-d'œuvre tout palpitant de l'inspiration du musicien, et dans lequel sa vie et son génie s'étaient étouffés dans un suprême embrassement !

» De fâcheuses circonstances et non une coupable indifférence du public avaient donc traversé la fortune de *Zampa*. Mais si cette belle partition apparut et décrivit, dans le répertoire du théâtre, une ligne de feu à la manière des comètes irrégulières, avant de tracer dans d'autres cieux une immense ellipse que l'œuvre mit dix ans à décrire, des suffrages, qui, en ce temps-là, faisaient grandement autorité, saluèrent l'astre et mesurèrent sa queue flamboyante.

» Castil-Blaze, dans *le Journal des Débats*, consacra deux feuilletons très remarquables et très étudiés à la partition de *Zampa*. Le compositeur s'y trouve si excellemment jugé, l'œuvre fouillée avec la main d'un anatomiste si habile, que, même après un intervalle de trente-six ans, le travail du critique reste intact et debout. J'en sais bien la raison : elle n'est ni dans la forme de l'écrivain, ni même absolument dans la sûreté de son oreille qui lui permit, — l'imagination frappée, la mémoire surchargée des incidents d'une première représentation, — de pénétrer dans les beautés compliquées de la mélodie, de l'harmonie et de l'instrumentation, et de faire sa part à chacune. En sa double qualité de musicien consommé et d'improvisateur spirituel et toujours heureux, Castil-Blaze voyait vite, jugeait de même; et il jugeait bien, toutes les fois que les passions de l'artiste et du méridional, excessives et irritables chez lui, ne faisaient point dévier sa plume et ne le jetaient point violemment dans les intolérances du parti pris. Mais, ce qui lui fit infiniment d'honneur en cette circonstance, ce fut d'avoir, du premier coup, estimé tout son prix une admirable partition, et surtout d'avoir rencontré, pour la louer, ce que j'appellerai le premier accent de la postérité.

» Il n'est pas difficile en effet, se dégageant du milieu des œuvres que l'on voit naître et des hommes que l'on coudoie, de se porter d'un regard ferme vers l'avenir pour les mieux envisager, et de se mettre au point de vue où le temps, qui doit les consacrer, se placera pour les juger. A ne voir que ce qui nous apparaît des hommes et des œuvres de notre époque, leurs véritables proportions nous échappent presque toujours : l'éloignement seul détachera les grandes lignes des unes, et le respect des générations qui nous doivent succéder donnera aux autres leur attitude sculpturale. Regardés de près, tout monument est une muraille, tout artiste de génie un passant, et souvent moins que cela, — un voisin incommode. Le temps, les élevant peu à peu au-dessus de ce qui les entoure, doit créer pour eux la perspective et le piédestal.

» Ce qui range *Zampa* parmi les productions rares et privilégiées dont l'autorité va s'affermissant de plus en plus, c'est que toutes les parties de l'art y sont supérieurement traitées et se font équilibre. Le cerveau, le cœur et la main de l'artiste se sont fraternellement associés pour produire un tout complet et parfait. La mélodie du compositeur, d'un jet abondant, est tour à tour passionnée et légère; la source en vient des sommets élevés ou des profondeurs mystérieuses, et si un gai rayon de soleil la fait parfois scintiller sur le caillou où elle jase, jamais une phrase banale ne se jette dans ce courant d'originalité pure et n'en altère la transparence diamantée. L'harmonie, d'une force et d'une élégance soutenues, prenant en quelque sorte, sous une main savante, tous les plis de la sonorité, atteste le don de créer, même dans l'art de combiner des groupes d'accords ; du choc des *modulations* en apparence les plus dures se dégagent des *résolutions harmoniques* d'une incomparable douceur: on est tout surpris que telle agrégation de notes, qui semblerait devoir violenter le son, soit une caresse pour l'oreille.

» ....Le public, qui jouit de toutes ces richesses d'un art souple et savant, n'analyse point ses impressions sans doute et n'est pas toujours en état de s'en rendre compte; mais, depuis l'attaque de l'introduction : *Dans ces présents quelle magnificence!* jusqu'à la phrase de l'allegro du duo final: *Que d'attraits ! que de charmes!* il sait et il sent bien que l'inspiration du musicien n'a point fléchi, et que, dans une partition comprenant treize morceaux, tous variés de sentiment, de coloris, de dimension (y compris deux finales très développés et pleins de contraste), non-seulement il ne se trouve pas une page où il y ait trace de lassitude, mais qu'on n'y saurait signaler quatre mesures de remplissage. Si son esprit manque de lumières suffisantes pour s'enfoncer dans les arrêts d'*accords* d'une beauté pleine de mystères, il s'est assuré du moins que ces forêts sont remplies d'oiseaux chanteurs; il n'a pas besoin de connaître le *pourquoi* de son plaisir; il sait qu'il assiste à une délicieuse sérénade, et il n'a pas besoin de savoir autre chose.

» Le procédé à l'aide duquel Herold promène, du *majeur* au *mineur*, la jolie phrase du finale du second acte, est assurément lettre close pour l'auditeur ; mais cet auditeur, point familiarisé avec les secrets de l'art, est pris d'un involontaire frémissement lorsque ce *mineur*, s'assombrissant de plus en plus, aboutit aux notes tenues de la partie de Zampa: *Qu'il me tarde de lui jurer une flamme constante.* La statue, qui pose en ce moment sa main de marbre sur l'épaule du corsaire, pourrait se dispenser de sortir de dessous terre, attendu que le spectateur, sans regarder sur la scène, la voit monter lentement du fond de l'harmonie qui s'exhale de l'orchestre. Et lorsque la fantasmagorie ayant disparu, Zampa s'écrie: « Erreur... folie... tout danse autour de nous! » est-il besoin que le machiniste baisse la rampe et la relève? Les ténèbres et le jour radieux, c'est le musicien qui a fait tout cela ; le voile qui pesait sur son orchestre se déchire, et la mélodie souriante éclate dans les instruments et dans les voix, comme ferait le soleil trouant avec un rayon d'or un nuage qui porterait un ouragan dans ses flancs noirs.

» Les accents mêlés de la terreur et du blasphème (celui-ci défiant celle-là) sont rendus avec un coloris tour à tour menaçant et goguenard dans la grande scène de l'ivresse, au premier acte, à partir de l'allegro sombre: *Quel objet s'offre à ma vue! — Quoi donc ? — Cette statue...* jusqu'à la reprise du motif de l'orgie: *Au plaisir! à la folie!* En vain Zampa, provocant et la lèvre avinée, bouffonne en se riant des terreurs de son contre-maître Daniel : il est pris à son insu du vertige de sa chute finale. La *basse*, qui chemine en grondant sous une série d'*harmonies* extrêmement travaillées, est comme la vengeance divine qui l'attend et le suit à distance; on dirait que son pied lourd creuse sous le pas du corsaire l'abîme où celui-ci doit disparaître au dénouement : la gaieté forcée de Zampa, ses éclats de rire ont un écho lugubre dans cette *basse* implacable.

» On parcourt dans *Zampa* la gamme entière des sentiments et des passions; tout est contraste dans cette production à la fois magistrale et charmante, et dans laquelle le style du musicien est pourtant d'une admirable unité. Quelle variété savante dans la succession des morceaux! Rien que dans le premier acte, voyez comme ils se suivent sans se ressembler, ni dans la coupe, ni dans le ton, ni dans le tour: le chœur des compagnes de Camille ; le chœur syllabique des compagnons d'Alphonse; le trio de la peur, où l'on respire je ne sais quel parfum de Mozart; l'entrée de Zampa, — ce quatuor célèbre, qui est tout une œuvre dans l'œuvre, — et, comme péroraison foudroyante, la bacchanale coupée par la barcarolle et par la page fantastique des fiançailles.

» L'homme, qui vient de trouver des accents de « l'autre monde » pour rendre en notes frémissantes le serment du corsaire à Alice et la scène de l'anneau, écrira en se jouant, à l'acte qui suit, le duetto à l'italienne finissant en terzetto, chanté par Ritta, Daniel et Dandolo. Dans ce duo coquet, étincelant, d'une légèreté toute française dans sa coupe italienne, Herold continue Rossini; dans la sérénade en *sol mineur* du gondolier, avec sa délicieuse ritournelle qui arpège un accord mélancolique de *septième diminuée*, déjà il tend la main aux rêveurs en musique de la famille de Mendelssohn et de Gounod. Le mélodiste plein d'esprit que nous voyons, dans la cavatine de son héros, jongler avec toutes sortes de mélodies gracieuses, légères et même un peu frivoles, demande à son âme le *Pourquoi trembler?* et à la voix des sens le cri emporté : *Sa douleur et ses larmes ont redoublé tous mes feux!* duo passionné, brutal, terrible, qui débute par un chant de ramier et s'achève dans un rugissement de lion.

» Un effet d'opposition dont on reste frappé, en écoutant certaines parties vives et spirituelles de *Zampa*, c'est que l'inspiration chez le musicien conserve le tour mélancolique, lors même que la phrase sautille et s'accentue en notes rapides. On connaît le mot de cet auditeur français aux *Horaces* de Cimarosa: « Les Italiens ont la douleur gaie. » Si je rappelle ici ce vieil *ana*, c'est pour en tirer la contre-partie et dire qu'Hérold avait la gaieté triste ou voilée par un nuage qui montait du cœur au sourire. Ecoutez, par exemple, le joli babillage de l'orchestre placé sous la voix des jeunes filles qui viennent servir à boire aux compagnons de Zampa: *Au signal qui s'est fait entendre...* Le chœur féminin exécute un *contre-sujet* à côté des notes joyeuses courant avec leurs petits pieds sur la *chanterelle* des violons. On rit, on chante, on danse en apprêtant le festin des écumeurs de mer: mais dites-moi pourquoi, en suivant ce joli dessin des premiers violons qui fait sauter l'archet sur la corde, on se sent moins l'oreille caressée que l'âme doucement remuée; pourquoi ce rayon de mélodie italienne semble dépaysé et égaré sous le ciel mélancolique de l'Allemagne? Rien d'allemand pourtant ni dans les voix, ni dans l'orchestre: c'est une *harmonie*, c'est une phrase rossinienne ; et toutefois il faut appliquer à l'auteur de *Zampa* ce que M. de Lamartine dit à Mme Tastu dans sa jolie pièce de *la Cloche:*

Mais avec la même *harmonie*,
Comme tout pleure sous ta main
. . . .
Toujours au *cœur* le chant s'accorde.
Tu veux sourire en vain, je vois
Une larme sur chaque corde
Et des frissons sous chaque doigt.

» La sérénade en *mi bémol* du troisième acte: *La nuit profonde couvre le monde*, a le même caractère de joie heureuse traversée par je ne sais quelle ineffable rêverie. Jeunes garçons et jeunes filles, sous les fenêtres de Camille, chantent l'épithalame des noces; la joie éclate dans les vers et dans la musique; mais ces voix harmonieusement entrelacées qui, tour à tour puissantes et douces, pénètrent dans la chambre à coucher de la comtesse de Monza, ont une sonorité délicieuse et vague: tandis que l'épithalame s'arrête au balcon des époux, ouvrant de larges ailes dans « la nuit profonde, » la sérénade monte jusqu'aux étoiles; et, pour la suivre et s'attarder avec elle, on oublie sur la scène la jalousie d'Alphonse, les terreurs de Camille et la passion conquérante et brutale de Zampa.

» Quand cette note mélancolique sonne dans l'âme d'un musicien, — toujours reconnaissable comme une cloche d'or dont le battant serait enveloppé d'un crêpe, — inclinez-vous et saluez deux hommes dans ce génie ou ce talent, frères de la souffrance: un musicien et un poète. Trois compositeurs, morts tous les trois à la terre, avaient reçu du ciel et de leur génie ce don rare et, jusqu'à un certain point, indépendant des grandes inspirations en musique, de savoir attendrir un chant et voiler une mélodie. Nés sous des cieux différents, inégaux en talent, en science musicale, en originalité, on peut dire néanmoins qu'ils avaient une patrie commune: la rêverie ! L'aîné et le plus grand de ces poètes musiciens, c'est Charles-Marie de Weber; le second, Ferdinand Hérold, le Weber de la France; et le troisième, Vincenzo Bellini, l'Herold sicilien. »

***

Au point de vue de l'œuvre, rien ou bien peu à ajouter à ce qui précède, mais, sous le rapport de l'interprétation ancienne et nouvelle de *Zampa*, que de choses seraient à dire! Contentons-nous, pour aujourd'hui, de constater que les deux rôles de Zampa et de Camille, écrits pour les voix exceptionnelles de Chollet et de Mme Casimir, n'ont pas retrouvé depuis la création de l'ouvrage d'aussi dignes protagonistes. Chollet possédait comme Garcia les registres superposés de baryton et de ténor. Au besoin les notes surélevées de haute-contre ne l'effrayaient pas. Mme Casimir, de son côté, bien que *soprano sfogato*, avait une splendide voix de *medium*, chose si rare par le temps qui court. Seule de tous les soprani du jour, Mlle Isaac possède ces précieuses notes de mezzo-soprano, au moyen desquelles elle sait doubler les effets de Suzanne dans *les Noces de Figaro*.

La voix exceptionnellement belle et homogène de Mme Casimir avait tenté Herold, et, bien que cette voix manquât d'accent, il écrivit à son intention le rôle de Camille, auquel vient de s'attaquer Mlle Mézeray, sans avoir souhaité une si périlleuse mission. La vérité est qu'il faudrait deux cantatrices, l'une d'expression, l'autre de virtuosité, pour bien interpréter ce rôle qui n'est cependant pas classé parmi ceux de *primo cartello*. Mlle Mézeray, artiste de talent, intelligente et consciencieuse, a fait de son mieux, et, si elle a eu quelques défaillances, plus d'un bon moment doit être porté à son actif.

Quant à Stéphane, déjà vu et entendu dans le chef-d'œuvre d'Herold, il a paru moins ténor de force qu'on ne pensait. A s'essayer dans le grand répertoire en province, sa voix ne semble pas avoir grandi, au contraire. L'émotion y est-elle pour quelque chose? Les représentations suivantes de *Zampa* nous le diront. Toujours est-il que dimanche dernier, le ténor Stéphane a surtout plu dans les phrases de demi-caractère. Ainsi il a chanté avec beaucoup de charme la délicieuse cavatine du 3e acte :

Pourquoi trembler, c'est moi qui vous implore !

Comme comédien, Stéphane a de la tenue, de la distinction, et sous ce rapport, il nous revient de la province tel qu'il était parti de Paris.

Le second et si difficile rôle de ténor de l'ouvrage, l'officier sicilien Alphonse de Monza, a été tenu par Mouliérat en artiste aussi zélé que consciencieux. M. Carvalho a décidément fait une excellente acquisition en ce jeune lauréat du Conservatoire. Quant à Mlle Chevalier, la sémillante Ritta de Daniel, elle a été de tous points charmante. Grivot, de son côté, a laissé fort peu à désirer et Barnolt n'a pas démérité de Dandolo. Bref, l'ensemble de l'interprétation actuelle de *Zampa* n'est pas à dédaigner, quoi qu'on en puisse dire, et l'orchestre de M. Danbé rehausse si brillamment le chef-d'œuvre d'Herold, qu'artistes et dilettantes se donnent à l'envi rendez-vous salle Favart. Les chœurs de M. Carré méritent aussi partage dans la mention d'honneur qui revient de droit à M. Carvalho pour sa luxueuse mise en scène.

***

Après le *Zampa* d'Herold, l'Opéra-Comique va nous rendre *la Perle du Brésil* de Félicien David, qui n'aura pas perdu pour attendre. Depuis plusieurs années déjà un traité avait été conclu, au sujet de ce bel ouvrage, par M. Carvalho. Mais jusqu'ici l'interprétation désirée ne s'était pas offerte à lui. La Californie s'est chargée de le tirer d'embarras en lui envoyant une Zora qui ne vient ni de Rio, ni de Baïa, mais de Nevada où est née la nouvelle étoile qui va se produire dans *la Perle du Brésil*. On sait qu'à l'exemple de l'Albani, Mlle Nevada, fille du docteur Wixom, a pris le nom de la ville qui lui donna le jour. Les autres interprètes du mélodieux et symphonique chef-d'œuvre de Félicien David donnent également les meilleures espérances. La belle voix de Cobalet promet un remarquable Amiral, et celle du ténor Mouliérat, un Lorentz des plus sympathiques. Quant à Rio, il a trouvé en Chenevière un interprète indiqué. Le caractéristique quatuor des chefs brésiliens, qui sera chanté au troisième acte, par MM. Belhomme, Carroul, Labis et Lescoutras, produit déjà grand effet aux répétitions, ainsi que le beau chant de guerre « O Patrie ! » qui le précède. Cette semaine, les chœurs de M. Carré descendront à la scène et la semaine prochaine on répétera à orchestre. Tous les instruments à cordes de M. Danbé seront appelés à exécuter la merveilleuse symphonie du « rêve » qui ouvre le troisième acte de *la Perle* et se trouve être suivie du mélodieux chant du Mysoli, où Mme Carvalho se montrait si admirable.

Ajoutons que l'opéra de *la Perle du Brésil* sera représenté dans sa forme primitive, avec dialogues parlés soigneusement remaniés pour la circonstance ; seule, Mlle Nevada chantera les nouveaux récits de Félicien David, ainsi qu'a fait Mlle Van Zandt pour les récits de *Mignon*. Bref, M. Carvalho espère pouvoir rendre très prochainement un éclatant hommage à la mémoire de Félicien David en reprenant *la Perle du Brésil*, de l'auteur de *Lalla Rouck* et d'*Herculanum*, du *Désert* et de *Christoph Colomb*.

A l'Opéra indisposition sur indisposition; aussi tout le répertoire de la semaine a-t-il dû être modifié. Ce n'est décidément pas une sinécure que l'administration de nos scènes lyriques. Malgré tous ces contre-temps, les répétitions d'*Henri VIII* n'en marchent pas moins activement et l'on espère toujours pouvoir arriver à représenter le grand ouvrage de MM. Saint-Saëns, Détroyat et Gallet, à la fin de ce mois au plus tard. — On annonce, pour vendredi, la rentrée si impatiemment attendue de Rosita Mauri dans la *Korrigane*, de Widor. Ce cera grande fête à l'Opéra.

Autre nouvelle à sensation : pour la solennité actuellement en préparation, à l'Opéra, au profit des inondés, M. Louis Besson, délégué de la Presse, aurait sollicité et obtenu le concours de Mme Adler-Devriès.

***

L'Opéra-Populaire aurait enfin de sérieuses chances de voir le jour, l'automne prochain. Il ne nous arriverait qu'au 1er janvier 1884, qu'il faudrait savoir grand gré au Conseil municipal de son

vote de lundi dernier à ce sujet. Par 45 voix contre 22, nos édiles ont décidé la fondation d'un opéra national populaire dont M. Ritt serait appelé à être le Messie.

Mais pourquoi gâter un aussi excellent vote en l'accompagnant de vœux insolites que M. le Préfet de la Seine aurait le droit d'infirmer. Pourquoi prétendre à dépouiller l'Opéra et l'Opéra-Comique de leur répertoire, c'est-à-dire des ouvrages qui constituent leur légitime propriété? Pourquoi vouloir exercer un droit de priorité sur les élèves du Conservatoire, qui dépendent de l'État et non de la commune ? Ce sont là de fausses visées qui plaident contre les lumières artistiques et administratives de Messieurs les membres du Conseil municipal de Paris.

En somme, nul besoin de s'approprier le bien d'autrui. Laissez l'Opéra et l'Opéra-Comique en légitime possession de leur répertoire actuel ; n'arrivez au Conservatoire qu'en 3e ligne, si l'État vous y autorise, et donnez pour mission à l'Opéra-Populaire: 1° de produire des œuvres nouvelles; 2° de nous en restituer d'autres parfaitement oubliées ou méconnues.

Voilà le but à atteindre pour justifier la subvention municipale de 300,000 fr. et arriver à mériter les encouragements de l'État.

H. Moreno.

P.-S. — *Le Droit d'Aînesse*, opérette en trois actes de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Francis Chassaigne.

C'est le premier pas sur la scène d'un nouveau compositeur, et on doit de l'indulgence aux jeunes. La presse, qui parfois se montre si dure pour des œuvres de réelle valeur, vient de le prouver en couvrant de fleurs *le Droit d'Aînesse*. M. Francis Chassaigne arrive en droite ligne de l'Eldorado, dont il est l'un des fournisseurs attitrés. On peut même y lire son nom au milieu d'un écusson, à côté de MM. Baumaine, Blondelet, Pourny et autres gloires du XIXe siècle. Rien d'étonnant donc qu'il n'ait pu du premier coup dépouiller complètement le goût du terroir. Il y a encore dans son talent plus de chope que de bordeaux généreux ou de champagne pétillant. Pour le juger complètement, attendons-le donc à de nouvelles tentatives, quand il aura aiguisé et policé entièrement sa verve. Pour être agréable, le livret de MM. Leterrier et Vanloo ne nous semble pas non plus avoir tout le fondu et l'ingéniosité auxquels ils nous avaient habitués. Par contre, la piquante Mlle Ugalde est toujours en progrès et elle porte le travesti d'une façon tout à fait charmante ; c'est l'enfant gâté du public. Le talent du jeune Albert Brasseur est rempli de promesses, bien que roulant un peu trop sur les mêmes effets ; quoi qu'il en soit, il y a là probablement pour l'avenir un nouveau Lassagne. Parfait Berthelier, et toujours plus grisante et fine musicienne, la jolie Darcourt; malheureusement plus elle dévoile sa gentille personne, et plus se voile une voix dont l'ampleur n'est pas la qualité dominante.

C'est, annonce-t-on, une reprise des *Mousquetaires au Couvent*, de MM. Ferrier, Prével et Varney, qui succédera à *Gillette de Narbonne*, aux Bouffes. Il serait même question de Mme Peschard pour le rôle de Simone, créé par Mlle Bennati. Comme lever de rideau, on donnerait *la Chercheuse d'esprit*, de Favart, musique d'Audran.

Au Châtelet, *la Queue du Chat*, la grande féerie de Clairville et Marot, vient de reparaître avec tableaux nouveaux et musique nouvelle de MM. Hervé et Hubans, qui ont écrit des couplets pour la charmante Mme Scalini. C'est M. H. d'Aubel qui s'est chargé de la musique de ballet et il y en a à profusion, parfois très réussie.

Mais la nouveauté vraiment importante de la semaine est celle du Gymnase. *Monsieur le Ministre*, comédie en cinq actes de M. J. Claretie, mise au point scénique par Alexandre Dumas fils, n'est rien moins qu'une œuvre littéraire dans laquelle l'excellente troupe de M. Victor Koning a trouvé plus d'une occasion de se distinguer. Nous y reviendrons.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Une dépêche de Madrid nous annonce le nouveau succès de *l'Hamlet* d'Ambroise Thomas au théâtre Royal. La nouvelle Ophélie était Bianca Donadio, si réputée en Italie dans ce poétique rôle. Au 4e acte, ovations sans fin. Le baryton-ténor Lhérie remplissait le rôle d'Hamlet en grand comédien-chanteur qu'il est. Superbe soirée!

— A l'Opéra impérial de Vienne, c'est la diva Pauline Lucca qui vient de triompher dans Hermosa du *Tribut de Zamora* de Charles Gounod.

— Le théâtre Apollo de Rome joue décidément de malheur cette année. « Après avoir représenté *le Prophète*, dit *l'Italie*, de façon à s'attirer les plus sévères remontrances de la commission municipale et de dures critiques de la part de toute la presse, M. Tati nous a donné du *Guarany* une représentation si pitoyable qu'elle n'a même pas pu aller jusqu'au bout! Quelques jours plus tard, les abonnés de l'Apollo et les amateurs de musique sérieuse n'ont pas été médiocrement surpris d'apprendre que, pour les dédommager, on allait, en fait de nouveauté, leur offrir... *Lucie de Lammermoor*. C'est à croire qu'il y a, de la part de l'*impresa*, un parti pris de se moquer de la municipalité qui accorde la subvention et du public qui en fait les frais. Encore si cette représentation d'un opéra trop connu avait réalisé l'idéal de l'interprétation; mais non, en dehors de Mme Harris Zagury, qui chante avec beaucoup d'art et de sentiment le rôle de Lucie, le reste n'est que passable. »

— A Milan et à Turin on n'est guère plus heureux qu'à Rome. « Trois théâtres de premier ordre, dit *il Trovatore*, sont bien malades cette année: la Scala de Milan, l'Apollo de Rome et le Regio de Turin. Dans ce dernier on a donné l'autre jour un concert de sifflets et de cris dont on ne se souvient pas d'avoir entendu le pareil, de mémoire d'abonné. Est-ce que les prétentions exorbitantes et toujours croissantes des chanteurs ne seraient pas la cause première de ces scènes scandaleuses ? Devant les exigences manifestées par les artistes, les directeurs ne savent réellement plus à quel saint se vouer. Chanteurs et cantatrices sont en train de tuer leur poule aux œufs d'or.

— Les journaux de Modène sont pleins d'éloges enthousiastes pour Mlle Nadina Boulicioff, de l'école Marchesi. Cette belle et jeune artiste, russe de naissance, vient d'obtenir un succès hors ligne dans les rôles de Marguerite du *Méfistophélès* de Boïto et d'Alice du *Robert le Diable* de Meyerbeer.

— Nous avons annoncé la mort de l'éditeur Guidi de Florence. C'est M. Guidi le premier, croyons-nous, qui avait eu l'idée des partitions-miniatures d'orchestre et des éditions de poche des quatuors de Haydn, Mozart et Beethoven, dont sa maison s'était faite une spécialité et que l'on recherchait en France comme en Italie. Nous apprenons que les deux filles du regretté Guidi continueront ses intéressantes publications.

— Etelka Gerster, la diva hongroise, après avoir passé les fêtes de Noël à son château près de Bologne, a recommencé sa tournée triomphale à travers la Russie et l'Allemagne. Elle fait *furore*, depuis le 16 janvier, au théâtre de Kieff, où elle chantera *Lucia, Rigoletto, Traviata, Trovatore, Aïda, Barbiere, Faust*, et *Gli Ugonotti* (le rôle de la reine), à raison de **1,400** roubles par soirée! C'est pour le mois de mars que Mme Gerster est engagée à la Scala de Milan.

— Une dépêche de Saint-Petersbourg nous annonce le grand succès de *la Gioconda* de Ponchielli, qui n'est cependant pas une partition marquante. Ovations enthousiastes à la prima donna Durand qui s'est montrée artiste de premier ordre, au baryton Cotogni, au maestro Bevignani et enfin à M. Albert Vizentini, lui-même, rappelé deux fois sur la scène.

— Après avoir passé quelques jours à Venise auprès de son gendre Richard Wagner, l'abbé Liszt vient d'arriver à Pesth où il compte rester jusqu'au printemps. De là, il ira, suivant son habitude, passer la belle saison à Weimar.

— La maladie nerveuse dont souffrait M. Hans de Bulow paraît s'être heureusement terminée, car nous voyons que le virtuose vient de se faire entendre dans un concert donné par la chapelle du duc de Meiningen. En revanche M. Lévi, le renommé capellmeister de Munich, est sérieusement souffrant et a dû renoncer provisoirement à ses fonctions. Il s'est retiré à Arco dans le Tyrol méridional.

— On vient de jouer à Cologne la belle ouverture de M. Théodore Dubois, intitulée *Frithiof*, une composition, soit dit en passant, qu'on est surpris de ne plus entendre dans nos grands concerts, depuis que M. Colonne nous l'a fait connaître, il y a deux ans. M. Dubois n'est pourtant pas de ces musiciens qu'on ait le droit de laisser dans l'ombre. Outre l'ouverture de *Frithiof*, on a exécuté à cette séance *Asléga*, une composition importante pour soli, chœurs et orchestre de M. Gouvy, un des maîtres de notre école française.

— *L'Étudiant mendiant* (*der Bettelstudent*), tel est le titre d'une opérette que l'on vient de donner au théâtre Frédéric-Wilhelmstadt de Berlin. La musique est de M. Millœcker qui, dans le genre de la musique légère, s'est fait, depuis quelque temps, une belle réputation à Vienne et à Berlin. *Der Bettelstudent*, dit M. Gumbert de *la Nouvelle Gazette musicale*, est pour le livret et la musique un des opéras-comiques-opérettes les mieux réussis qu'on ait donnés depuis longtemps.

— Un opéra nouveau, *le Moulin de Wisperthal*, texte de M. Ernest Pasqué, musique de M. Freudenberg, a été donné pour la première fois, le 21 janvier, au théâtre de Magdebourg.

— L'infatigable maestro Suppé a écrit une nouvelle opérette: *le Voyage en Afrique*, sur un livret de MM. West et Genée. La première représentation en sera donnée au théâtre *an der Wien* de Vienne, vers la fin de février ou dans les premiers jours de mars.

— Petit courrier de Londres, publié par M. Ordonneau, du *Gaulois* : « Un des théâtres de Londres a exclu les hommes de son personnel. Les musiciens sont des femmes, les acteurs sont des femmes, le directeur est une demoiselle, miss Lila Clay. Il a fallu, bien à contre-cœur, faire une exception en faveur des auteurs, qui ont le droit d'être masculins. La troupe de miss Clay vient de donner, avec succès, une pièce de circonstance (par deux femmes, hélas !) intitulée : *Un Eden sans Adam.* »

— On travaille activement à Londres pour faire renaître l'Alhambra de ses cendres. Les travaux seront dirigés de manière à ce que la réouverture puisse avoir lieu le 1er septembre prochain.

— *Le National belge* annonce le succès du baryton Marquet, aux Galeries-Saint-Hubert de Bruxelles, dans le rôle de Roger de *Gillette de Narbonne.* Encore un artiste sérieux qui donne dans le genre opérette.

— On annonce qu'il n'y aura pas moins de trois théâtres italiens, l'hiver prochain à New-York. MM. Gye, Mapleson et Abbey se mettraient en concurrence. On sait que ce dernier édifie un théâtre spécial à l'intention des représentations de Christine Nilsson.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Le conseil municipal de Paris a définitivement voté le projet d'Opéra-Populaire, présenté par M. de Bouteiller, par 45 voix contre 22. En conséquence, le préfet de la Seine est autorisé : 1° A établir, dans la forme du projet, le cahier des charges imposées à l'entrepreneur d'Opéra-Populaire, qui demande, pour son entreprise, une subvention de 300,000 francs dont la Ville de Paris dispose à cet effet; 2° à exiger de M. Eugène Ritt, actuellement candidat pour l'obtention de cette subvention, l'acceptation du cahier des charges sus-mentionnées. Voici l'article 3 modifié : A faire connaître à M. Ritt que l'administration municipale n'acceptera aucun autre candidat jusqu'au 15 octobre 1883, date marquée par lui pour l'ouverture du théâtre projeté, et qu'elle le choisira à cette époque, de préférence à tout autre, s'il se présente avec une organisation conforme aux prescriptions du cahier des charges.

La commission propose, en outre, l'adoption des vœux suivants : 1° Que l'Opéra et l'Opéra-Comique soient astreints à permettre que l'Opéra-Populaire subventionné donne, concurremment avec eux, les œuvres modernes déjà jouées qui figurent à leur répertoire et dont, en raison de leur haute valeur, il semble nécessaire, pour l'éducation musicale du public, de faciliter l'audition; 2° que l'Opéra-Populaire subventionné soit autorisé à choisir un certain nombre de sujets parmi les élèves sortant du Conservatoire, et à exercer ce droit de préférence aux autres théâtres, ces élèves étant, d'ailleurs, astreints à un stage de deux ans dans ledit théâtre et payés au taux actuellement fixé dans le cahier des charges de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. — (Au sujet de ces vœux, rien moins que platoniques, sinon illégaux, voir notre semaine théâtrale.)

— Dans sa dernière séance l'Académie des Beaux-Arts a nommé les trois jurés supplémentaires qui seront appelés à juger, concurremment avec les jurés de droit, le concours pour le grand prix de Rome. Les compositeurs désignés sont MM. Paladilhe, Guiraud et Benjamin Godard.

— Nous apprenons, non sans regret, que, sur le rapport du ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, on vient de retirer le projet de loi, déposé à la Chambre des députés et qui avait pour objet d'autoriser une dépense de cinq millions sept cent mille francs affectés à l'agrandissement si nécessaire du Conservatoire. Nous comprenons parfaitement que, dans la situation financière où se trouve notre pays, on cherche tous les moyens de réaliser des économies, mais faut-il en faire tout d'abord sur les fonds destinés à la diffusion de l'instruction? D'ailleurs, qu'il s'agisse de subventions ou de distinctions honorifiques, c'est toujours la musique et ce sont toujours les musiciens qui sont sacrifiés. A voir les choses du point de vue le plus étroit et le plus positif, n'est-il pas étonnant qu'un art qui tient une première place dans nos richesses nationales trouve si peu d'encouragement et de protection dans les régions gouvernementales?

— Les cours d'histoire dramatique et d'histoire de la musique, interrompus au Conservatoire pendant les examens de janvier, viennent de se réouvrir. MM. de La Pommeraye et Bourgault-Ducoudray ont retrouvé leur public semainier plus sympathique et plus empressé que jamais.

— La saison lyrique de Monte-Carlo est en pleine floraison : aux *Noces de Figaro*, remarquablement interprétées par Mmes Heilbron, Haman, Van Zandt et le baryton Maurel, vient de succéder le *Pardon de Ploërmel* avec Marie Van Zandt pour triomphante Dinorah. Son succès a été tel qu'il l'a suivie à la roulette où elle a failli faire sauter la banque. A dimanche prochain, des nouvelles du ténor Talazac dans *Faust*, après quoi il chantera Wilhem dans *Mignon*, en compagnie de Mlle Van Zandt qui doit être aussi la Marguerite de *Faust*, mais une Marguerite-miniature réduite à sa taille. Rien de la dramatique Gabrielle Krauss.

— M. Jules Cohen, qui avait obtenu un congé de M. Vaucorbeil pour aller présider à l'ouverture de la saison lyrique de Monte-Carlo, a repris son service à l'Opéra, rempli, pendant son absence, par son habile et zélé lieutenant, Antonin Marmontel.

— Notre grand chanteur Faure (qui devait chanter vendredi à Saint-Roch avec le ténor Dereims), étant grippé depuis plusieurs jours, a fait prévenir les dames patronnesses qu'il était, à son bien grand regret, dans l'impossibilité absolue de se rendre à cette cérémonie.

— Il y avait grande foule, mardi dernier, à l'église d'Antin. Tout Paris artistique s'y était réuni à l'occasion du mariage de Mlle Caroline Salla avec M. Edouard Uhring, négociant dilettante des plus distingués. MM. Ambroise Thomas et de Saint-Hilaire étaient les témoins de la sympathique mariée. Différents morceaux ont été chantés à cette belle messe de mariage. M. Gailhard a dit un *Salve regina* de M. Manuel Giro, compositeur espagnol. L'*Ave Maria* de Gounod a été chanté par M. Sellier, accompagné par la harpe de M. Hasselmans et le violon de M. Danbé que les succès de chef d'orchestre ne font pas renoncer aux lauriers de virtuose. M. Lassalle a remarquablement interprété un *O Salutaris* de Beethoven. Enfin un *Pater noster*, composé expressément par M. Giro, a été dit à trois voix par MM. Sellier, Lassalle et Gailhard, avec accompagnement de deux harpes tenues par MM. Boussagol et Hasselmans. Ce *Pater* a produit un très grand effet. L'orgue était tenu par M. Clément Loret et la maîtrise était dirigée par le maître de chapelle, M. Miquel.

— Trois grandes cantatrices auraient l'intention de se faire entendre à Paris à la fin de cet hiver : Mme Patti, au retour d'Amérique ; Mme Sembrich, au retour de Russie ; et Mme Gerster-Gardini, après ses représentations à la Scala de Milan.

— L'auteur de la *Statue*, M. Ernest Reyer, indisposé, est allé chercher le soleil à Cannes, Nice et Monte-Carlo.

— L'éditeur Sonzogno de Milan, venu à Paris pour diverses affaires théâtrales, se rend également à Nice et Monte-Carlo, à la recherche du soleil.

— Notre aimable et sympathique confrère, Georges Boyer, quitte le secrétariat de la Renaissance, où son successeur n'est pas encore désigné.

— Une solennité musicale couronnée d'un magnifique succès a eu lieu le 18 janvier à la cathédrale de Séez. M. Alexandre Guilmant, l'éminent organiste de la Trinité, que ses concerts du Trocadéro ont placé au premier rang parmi les maîtres, était chargé de faire entendre à un nombreux et fort bel auditoire le nouveau grand orgue, construit sur la commande du Gouvernement, par la célèbre maison Cavaillé-Coll. Mgr Trégaro, évêque de Séez, présidait, entouré des notabilités de la Ville. M. Guilmant a émerveillé son auditoire par les œuvres qu'il a jouées et par sa brillante exécution. Son succès, surtout dans les improvisations, a été d'autant plus complet qu'il avait à sa disposition un instrument d'une facture exceptionnelle, composé de trente-deux jeux avec trois claviers à main et des pédales séparées. Cet orgue, justement apprécié par les experts et par le public, sera une nouvelle gloire pour M. A. Cavaillé-Coll, qui inaugurait sa brillante carrière artistique, il y a précisément cinquante ans cette année, par ses incomparables orgues de la basilique de Saint-Denis, qui furent une révélation et un chef-d'œuvre suivi depuis de nombreux et de merveilleux travaux. Voilà une vie vraiment féconde et un nom gravé en caractères ineffaçables dans les annales de l'art.

— Nouveau succès de Mlle Baux au théâtre des Arts de Rouen, dans Alice de *Robert-le-Diable*. Véritable Alice de Grand Opéra.

— C'est M. Frédéric Schubert qui vient d'être nommé maître de chapelle à l'église Saint-Pierre-du-Gros-Caillou. Il a pris possession de son poste à partir du 1er janvier.

— Annonçons la naissance définitive de *Nancy-Artiste*, revue hebdomadaire de la musique et des beaux-arts et souhaitons-lui la bienvenue.

— L'exposition des œuvres du regretté Henri Lehmann, peintre d'histoire, membre de l'Institut, attire à l'École des Beaux-Arts un nombre de visiteurs croissant de jour en jour. Nous avons revu, non sans émotion, ces toiles qui nous rappellent la fin de l'époque romantique, ces portraits à l'huile qui comptent parmi les plus beaux du XIXe siècle, ces innombrables dessins où se reconnaît la science d'un maître. Nous engageons vivement tous les amateurs sérieux à se rendre à cette exposition qui fermera le 15 de ce mois. Elle offre aux musiciens une occasion d'études captivantes qu'ils auraient tort de négliger : on y trouve, en effet, un portrait à l'huile de Franz Liszt, daté de 1839, et les portraits des compositeurs Meyerbeer et Reber, des pianistes Chopin, Stephen Heller, Thalberg, Carl Filtsch, Wilhelmine Clauss (Mme Szarvady) et du chanteur Mario, tous dessinés à la mine de plomb. Quelques-uns de ces dessins sont de purs chefs-d'œuvre, et plusieurs de ces portraits nous font pénétrer jusqu'au fond de l'âme des maîtres éminents ou des virtuoses distingués qu'ils représentent. Meyerbeer, Chopin et Reber méritent surtout d'être longuement contemplés : on croit les revoir, et il serait vivement à désirer que leur image arrivât à la postérité telle que l'a fixée le magistral crayon d'Henri Lehmann.

— Mardi prochain 6 février, au cercle de l'Union artistique, place Vendôme, 18, ouverture de l'exposition annuelle de peinture et de sculpture qui se prolongera jusqu'au 12 mars, le dimanche 25 février excepté.

— L'Eden-Théâtre annonce, pour après-demain mardi-gras, un bal paré et masqué qui promet d'être un des événements du Carnaval de 1883. Cent cinquante musiciens exécuteront des airs absolument inédits. Le corps de ballet d'*Excelsior* prendra part à ce bal, qui comportera des éléments d'une fantaisie vraiment artistique. Ce sera un coup d'œil féerique auquel le tout-Paris qui s'amuse voudra assister.

— Au moment même où l'Opéra-Populaire sort du domaine des fictions, M. Merliez annonce l'intention de transformer les Fantaisies-Parisiennes en théâtre lyrique. Voici le petit manifeste adressé par M. Merliez à M. Besson de *l'Événement* :

« Paris est grand ; l'Opéra est trop cher. Dans la plus petite ville de province, il n'est pas un chiffonnier qui ne soit capable de vous chanter l'air le plus grand et le plus difficile d'un opéra quelconque. Le peuple de Paris est privé de ce bonheur. C'est en pensant à cela qu'il m'est venu à l'idée de former, avec les artistes non engagés et ceux qui sont disponibles, une troupe convenable et homogène, et de faire connaître à tous les habitants des boulevards extérieurs les opéras ou opéras comiques mis au rebut par les théâtres nationaux. Ce serait donc tout à la fois un coup double : je ferais plaisir au peuple parisien et je ferais travailler les artistes sans ouvrage. Mon but n'est pas de faire de l'éclat. mais simplement, de faire de l'ouvrage convenable. »

CONCERTS ET SOIRÉES

Dimanche dernier au Conservatoire un programme des plus riches. Le concert commençait par la belle symphonie dramatique de Berlioz *Roméo et Juliette* et se terminait par une exécution parfaite de la splendide symphonie en *ut* mineur de Beethoven. Notre célèbre flûtiste Taffanel a fait entendre un morceau de concert du compositeur suédois Andersen; c'est une pièce très bien écrite, d'une instrumentation riche ; le récitatif par lequel la flûte débute est d'un heureux effet, ainsi que le point d'orgue dont Taffanel a enlevé les difficultés avec une virtuosité et un charme exquis. Le public a témoigné au sympathique artiste par ses applaudissements unanimes et prolongés non seulement tout le plaisir qu'il venait de lui faire, mais aussi sa reconnaissance pour le soin qu'il apporte constamment dans les exécutions symphoniques. La Société faisait entendre pour la première fois à ce même concert, la scène du baptême de *Polyeucte* de Gounod ; ce beau fragment, d'une admirable sonorité et dont MM. Sellier et Lorrain ont remarquablement rendu les soli, a été très bien accueilli: il restera au répertoire de *la Société des concerts*. X.

— M. Colonne aura-t-il lieu d'être absolument satisfait des résultats qu'a donnés au dernier concert du Châtelet l'exécution intégrale du *Songe d'une Nuit d'été?* Le public a froidement accueilli les deux chœurs avec *soli* et l'intermezzo instrumental qui complétaient l'œuvre de Mendelssohn. Il faut avouer, du reste, que ces pages, quoique intéressantes en elles-mêmes, n'ajoutent en fait que peu de chose au merveilleux ensemble que composent l'ouverture, le *scherzo*, le nocturne et la marche; il ne nous paraît pas que leur suppression habituelle puisse causer de vifs regrets, même aux admirateurs les plus passionnés de Mendelssohn. Toutefois, cette restitution a son indéniable intérêt artistique. L'interprétation du *Songe d'une Nuit d'été* n'a rien laissé à désirer ; les chœurs et l'orchestre ont été excellents et Mlles Jane Huré et Haussmann se sont très heureusement tirées de leurs soli. L'air de Cléopâtre de l'opéra *Jules César* de Hændel, qui venait ensuite, a été fort bien dit par Mlle Jane Huré dont la voix ample a produit une vive impression sur ses auditeurs. Une autre toute jeune fille, qui nous semble appelée à un bel avenir, Mlle Harkness, s'est fait entendre dans une introduction et rondo pour violon de M. C. Saint-Saëns. Les qualités de grâce, d'expression et de délicatesse, dont elle a fait preuve, lui ont valu un succès marqué et justement mérité. Mentionnons encore la scène du *Venusberg*, une des pages les plus inspirées de Wagner, dont l'effet est irrésistible et que la salle entière a acclamée, puis la délicieuse Sérénade de Beethoven, pour instruments à cordes, qui a brillamment terminé le concert au milieu d'applaudissements prolongés.

VICTOR DOLMETSCH.

— Dans son 15e concert populaire de musique classique, M. Pasdeloup a fait entendre *la Symphonie héroïque*, de Beethoven. Nous ne pouvons que louer l'exécution du *scherzo* et du finale: celle des autres parties a un peu laissé à désirer; *l'Ouverture dramatique*, de B. Godard, a produit plus d'effet qu'à la première exécution, elle était mieux étudiée, mieux sue; l'œuvre était mieux au point et n'a plus frappé par les petits défauts de symétrie que nous avions cru devoir signaler d'après une première impression. Un jeune artiste russe, M. Brandoukoff, a dit avec talent un concerto pour violoncelle de Popper, dont le plan ne se révèle pas suffisamment, mais qui a le grand mérite d'être chantant, discrètement soutenu par un accompagnement d'orchestre qui ne vise pas à la symphonie et n'a d'autre but que de soutenir et mettre en relief l'instrument solo. La seconde partie du concert était tout entière occupée par des fragments de *Lohengrin* de Wagner, que le public a fort applaudis. Mme Caron s'est particulièrement fait remarquer dans le rôle d'Elsa. H. B.

— On nous écrit de Lille que le concert donné par M. Charles Lamoureux avec son orchestre y a produit une sensation extraordinaire. A plusieurs reprises les dilettantes qui se pressaient dans l'Hippodrome se sont levés comme un seul homme, pour acclamer les artistes des nouveaux concerts et leur vaillant chef. Une part des applaudissements est allée à bon droit, du reste, à Mme Brunet-Lafleur et à Mlle Rocher, qui ont chanté le duo de *Béatrice et de Benedict* avec cette poésie pénétrante que Berlioz a condensée dans cette œuvre exquise. Grand succès aussi pour la rapsodie de M. Lalo, que les Lillois ont l'honneur de compter parmi leurs compatriotes; mais les honneurs de la séance ont été, paraît-il, pour l'ouverture du *Tannhœuser*, à laquelle l'interprétation de M. Lamoureux donne un relief extraordinaire. Inutile d'ajouter que l'éminent chef d'orchestre a été l'objet d'ovations enthousiastes et qu'on a ébauché de grands projets pour l'année prochaine. Nous en reparlerons. V. W.

— Mardi dernier, dans les brillants salons de madame Buloz, nombreuse compagnie et réunion d'élite. On y applaudissait une jeune cantatrice de la plus réelle valeur; diction, virtuosité, ampleur du style, Mlle Blaze de Bury possède toutes ces qualités. Elle l'a prouvé dans le bel air d'*Hélène et Pâris* de Gluck (extrait des *Gloires de l'Italie*), qu'elle a interprété d'une manière magistrale. Nous regrettons que cette artiste de race n'ait pas dès longtemps fait entrer de préférence dans son répertoire les œuvres de grande allure. Il est bien de *charmer* comme elle le sait faire, mais on ne possède pas de telles qualités de style pour en négliger l'emploi. M. L.

— Mardi 30 janvier, Mme Marie Jaëll donnait un intéressant concert à la salle Erard : une *Sonate* pour piano et violoncelle, une *Fantaisie* pour piano et violon, plusieurs valses pour piano à quatre mains, sont autant de compositions écrites avec habileté et qui témoignent chez Mme Marie Jaëll d'une imagination musicale très distinguée. *Les Réminiscences de Don Juan* (Liszt), curieux enchevêtrement de difficultés, ont produit grand effet et paru presque simples sous les doigts de Mme Jaëll. Mme Montigny-Rémaury, dans ses morceaux à quatre mains avec Mme Jaëll, a obtenu une grande part du succès et des applaudissements enthousiastes. Gardons-nous d'oublier les virtuoses MM. Delsart et Marsick qui prêtaient leur talent à la bénéficiaire. — G. H.

— Au concert qu'il a donné salle Erard, M. Wladimir de Pachmann a retenu et charmé son public pendant deux heures consécutives avec un programme uniquement composé de morceaux de piano. C'est là le fait d'un virtuose vraiment digne d'être classé parmi les meilleurs pianistes de notre temps. M. de Pachmann a joué avec une égale supériorité des œuvres de Bach, Beethoven, Schubert, Mendelssohn et Liszt, mais nous l'avons surtout admiré dans une Ballade, deux études et une Mazurka de Chopin, dont il s'est montré l'interprète parfait et qui lui ont valu les bravos enthousiastes de l'auditoire. V. D.

— On nous écrit de Bordeaux que le 2e concert du Cercle Philharmonique comptera parmi les plus brillants qu'ait organisés cette société si justement renommée pour son bon goût artistique. Les deux virtuoses Hasselmans et Thomson se sont partagé les ovations que leur décernait un public enthousiaste, charmé par le style et la poésie qui distinguent le talent de l'éminent harpiste et par l'étonnante virtuosité du violoniste liégeois. Le dernier succès du jeune compositeur, A. Coquard, *Ossian*, figurait également au programme. Comme il y a huit jours à Strasbourg, comme partout du reste, l'œuvre et son auteur ont été acclamés.

— Les deux sœurs américaines Stone, cantatrices de l'école Marchesi, récemment applaudies aux concerts Pasdeloup, viennent de se faire entendre à Bordeaux où leur succès n'a pas été moins grand. C'est maintenant Nantes qui les appelle.

— Nous lisons dans *le Nouvelliste de Lyon* : « Le concert donné hier au théâtre Bellecour, au profit de l'Œuvre de l'Hospitalité de Nuit, aura été sans contredit l'un des plus brillants de la saison. C'était une rare bonne fortune pour le public lyonnais, privé cet hiver de grandes auditions musicales, d'entendre à la fois le célèbre pianiste Francis Planté, notre compatriote Aimé Gros et Mlle Anna de Belloca, l'ancienne pensionnaire du Théâtre-Italien et l'une des cantatrices en renom de la capitale. Il y a plusieurs années que nous n'avions entendu Planté à Lyon; le maître nous semble parvenu aujourd'hui à l'apogée de son talent. Un jeu souple et délié, correct et élégant, doublé des nuances et des délicatesses infinies du musicien, passionné dans son art, un doigté d'une égalité et d'une agilité surprenantes, la douceur la plus exquise succédant à la fougue la plus indomptée, tel est l'ensemble des qualités exceptionnelles qui placent Francis Planté au premier rang des virtuoses modernes. C'est le piano, le vulgaire piano *idéalisé* et la perfection bien près de l'absolue. Mlle de Belloca possède une voix assez étendue, et un timbre cristallin dans le médium et les notes élevées; elle a obtenu un vif succès dans un air de l'*Hérodiade* de Massenet, dans l'Habanera de *Carmen* et *la Sérénade* de Gounod. Les *Armoneggi*, dont les progrès sont de plus en plus sensibles, et l'Harmonie lyonnaise, sous l'habile direction de M. A. Laussel, ont contribué dans une large mesure à l'éclat de la fête.

— On nous signale de nouveau les succès obtenus par Mlle Luisa Cognetti, la jeune pianiste napolitaine, dans les différents concerts qu'elle vient de donner à Nice. Mlle Cognetti a fait applaudir les transcriptions de Liszt sur *le Roi des Aulnes* et le ballet du *Prophète*. Elle a joué encore la fantaisie hongroise du même maître avec un entrain et une vigueur remarquables.

— Les honneurs du dernier concert de la Société philharmonique de Boulogne-sur-Mer ont été pour M. Henri Maréchal, dont la jolie idylle *l'Étoile* a remporté un succès complet. Tous les journaux du crû chan-

tent à l'envi les louanges du jeune compositeur. Voici, entre autres feuilles, un extrait de ce que dit *la Colonne de Boulogne-sur-Mer* : « Cette composition est pleine de grâce, de poésie et d'une fraîcheur toute printanière. La source de la mélodie semble y couler d'abondance, l'auteur y a répandu à profusion ces motifs qui vous pénètrent, ces phrases originales et cette inspiration enchanteresse, fleurs du rêve et de l'imagination. *L'Étoile* est comme une idylle de Théocrite, légère, pimpante, aux teintes chaudes et lumineuses et comme empreintes des voluptés mystérieuses de l'Orient. L'interprétation a été de tous points excellente. Avec le talent de M. Bosquin, la voix et le style de madame Faye, la grâce de Mlle D..., la solidité et la précision des chœurs, il n'en pouvait être autrement ».

L'abondance des matières nous oblige à remettre à dimanche prochain le compte rendu de plusieurs concerts intéressants, celui de M. Bourgault Ducoudray, notamment, dont le programme offrait la première audition de *la Conjuration des fleurs*, — œuvre importante à laquelle *le Ménestrel* réserve un article spécial.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 4 février :

A *la Société des Concerts* du Conservatoire : 1° *Roméo et Juliette*, symphonie dramatique d'Hector Berlioz ; 2° Concert-Stück pour flûte d'Andersen, exécuté par M. Taffanel ; 3° Scène du baptême de *Polyeucte* de Gounod, les soli par MM. Sellier et Lorrain ; 4° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au Château-d'Eau : 1° *Michel Ange*, ouverture de concert de Niels Gade ; 2° *Symphonie avec chœur* de Beethoven (version française de Victor Wilder), les soli par MM^lles^ Soubre et Rocher, MM. Bosquin et Auguez ; 3° Concerto en *mi* mineur de Chopin, interprété par Mme Essipoff ; 4° Prélude de *Tristan et Yseult* de Wagner ; 5° Ouverture d'*Athalie* de Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Châtelet* : 1° Deuxième et dernière audition du *Songe d'une nuit d'été*, féerie de William Shakespeare, paroles françaises de Victor Wilder, musique de Mendelssohn ; les soli seront chantés par Mlles Vial et Jeanne Huré ; 2° *Plaisir d'amour*, romance de Martini, orchestrée par Berlioz et chantée par Mlle Huré ; 3° Symphonie fantastique de Berlioz ; 4° Sérénade pour instruments à cordes de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° Fragments de *Lohengrin*, de Wagner, chantés par MM. Bolly, Claverie, Lauwers, Fournets, Mmes Caron et Barré ; 2° Symphonie pastorale de Beethoven ; 3° Air de *la Lyre et la harpe*, de Saint-Saëns, chanté par M. Lauwers ; 4° Larghetto de Mozart. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Aujourd'hui dimanche au théâtre de l'Athénée, matinée musicale et dramatique, donnée par *l'Alliance des arts, des sciences et des lettres*, au profit de la caisse de secours, avec le concours de Mmes Schriwaneck, d'Alton, Angèle Bloch, Bouré, Braig, Deschamps, de Relbas, J. Lévy, la petite Jeanne, MM. Monteux, Cleétès, Vander-Gucht, Lollin et Soumis.

NÉCROLOGIE

Nous avons le vif regret d'enregistrer la mort d'un parfait gentilhomme, d'un compositeur distingué, qui tenait par des lieus étroits à l'histoire de nos théâtres lyriques : M. de Flotow, l'auteur de *Martha*, de *l'Ombre*, *l'Ame en peine*, *l'Esclave du Camoëns*, d'*Alma l'incantatrice* de *Zilda* et de *la Veuve Grapin*, pour ne citer que ses ouvrages représentés à Paris. M. de Flotow, issu d'une famille noble de Mecklembourg, avait longtemps séjourné à Paris, où il avait même achevé ses études musicales, sous la direction de Reicha. Il s'était lié avec la plupart des littérateurs qui s'occupaient du théâtre musical et notamment de feu Saint-Georges, qui devint son collaborateur assidu et commença sa carrière active en écrivant pour lui et Pilati le livret du *Naufrage de la Méduse*. Après les douloureux événements de 1870, il se fixa définitivement en Allemagne et ne revint plus en France qu'à de longs intervalles. Il est mort à Wiesbaden à l'âge de 71 ans. Outre les ouvrages que nous avons cités, M. de Flotow en a donné plusieurs autres en Allemagne et notamment *Stradella*, l'une de ses meilleures partitions. C'était un musicien de l'école mélodique, visant moins à étonner qu'à satisfaire l'oreille. Dans ce genre il tenait une place distinguée et ses ouvrages ne sont pas encore près de disparaître de la scène.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2710 — 49e ANNÉE. — No 11. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 11 Février 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

PRECIOSA

mazurka de PH. FAHRBACH, bissée au premier bal de l'Opéra. — Suivra immédiatement le quadrille de *Mam'zelle Nitouche*, composé par ARBAN sur les motifs d'HERVÉ, pour les bals de cet hiver 1883.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : l'*Alleluia* chanté par Mme JUDIC dans *Mam'zelle Nitouche*, le grand succès actuel des VARIÉTÉS, musique d'HERVÉ, paroles de MM. HENRI MEILHAC et ALBERT MILLAUD. — Suivra immédiatement : *A la Fontaine*, no 3 des chansons d'oiseaux de W. TAUBERT, paroles françaises de VICTOR WILDER.

LA BIBLIOTHÈQUE
DU
CONSERVATOIRE DE MUSIQUE (1)

Par sa spécialité et par les richesses qu'elle renferme, la bibliothèque du Conservatoire offre un intérêt particulier et puissant. Elle est la première en son genre qui ait été créée en Europe, et elle occupe incontestablement le premier rang parmi toutes celles qui existent aujourd'hui à Vienne, à Bruxelles, à Londres, à Milan et à Florence. Son origine remonte à la fondation même du Conservatoire, qui fut institué par une loi de la Convention nationale du 16 thermidor an III (4 août 1795). Cette loi s'exprimait ainsi à ce sujet : — « Une bibliothèque est fondée dans le Conservatoire. Elle se compose d'une collection complète des partitions et ouvrages relatifs à la musique et d'une collection d'instruments antiques ou étrangers et de ceux à nos usages qui peuvent, par leur perfection, servir de modèles. » On voit que, dans la pensée du législateur, la bibliothèque devait comprendre un musée instrumental ; ce n'est qu'au bout de trois quarts de siècle que l'existence de ce musée, décrétée dès le premier jour, devint une réalité (1). Quant à la bibliothèque proprement dite, elle tarda moins à naître, fort heureusement, et il était établi que les objets destinés à la former devaient être choisis dans le dépôt formé par la commission temporaire des arts et par une commission d'artistes musiciens nommés par le comité d'instruction publique.

L'excellent Sarrette, organisateur et premier directeur du Conservatoire, disait, dans le discours prononcé par lui le jour de l'inauguration de cet établissement : — « ..... Le règlement ne doit pas se borner à organiser les institutions indispensables à l'étude de la théorie générale de la musique, il faut aussi qu'il fournisse à la pratique les moyens de transmettre les leçons utiles de l'expérience ; il faut que les ouvrages des maitres de tous les temps et de toutes les nations, réunis dans la bibliothèque du Conservatoire, offrent aux recherches des jeunes artistes les conseils du savoir... »

Toutefois, si la bibliothèque commença de se former, dès l'abord, par les soins de Sarrette, elle n'eut point immédiatement d'installation spéciale ; on ne trouvait point de local pour elle dans les bâtiments des Menus-Plaisirs, aménagés selon les besoins de l'école nouvelle et que celle-ci occupe encore aujourd'hui, à l'angle des rues Bergère et du Faubourg-Poissonnière. Il fallut pourtant songer à la loger, et le 16 thermidor an IX (4 août 1801), sixième anniversaire de la fondation du Conservatoire, le ministre de l'intérieur vint solennellement poser la première pierre de la bibliothèque, sur laquelle il fit sceller une plaque de bronze qui portait l'inscription suivante : — « *Le 16 thermidor an IX de la République française, deuxième année du Consulat de Bonaparte, le citoyen*

(1) Ce travail est reproduit d'après la revue littéraire : *Le Livre*, publiée par la librairie A. QUANTIN.

(1) Il est d'ailleurs complètement indépendant de la bibliothèque.

Chaptal, ministre de l'intérieur, a posé la première pierre de la Bibliothèque nationale de musique, dont l'établissement a été ordonné par la loi du 16 thermidor an III. »

Les travaux traînèrent sans doute en longueur, car un décret impérial du 3 mars 1806 établissait une allocation de fonds pour l'achèvement de la bibliothèque, et, quelques années plus tard, un nouveau fonds de 600,000 francs était affecté « à l'achèvement des bâtiments et aux acquisitions nécessaires » de cette même bibliothèque. En réalité, le local n'était point terminé lorsque le gouvernement de la Restauration, qui aurait pu employer son temps d'une façon plus intelligente, s'avisa, en haine de la Convention et de ses œuvres, de supprimer le Conservatoire. Heureusement, cette suppression inepte fut de courte durée : le Conservatoire fut rétabli, et la bibliothèque enfin convenablement installée. A cette époque, elle était située au second étage des bâtiments qui donnent sur le faubourg Poissonnière. Ce n'est que depuis une quinzaine d'années qu'elle a été transférée dans ceux de la rue du Conservatoire, au-dessus du musée instrumental et à deux pas de la salle des concours et des concerts.

A l'origine (règlement de l'an VIII), la bibliothèque n'était ouverte que dix-huit jours par mois, de dix heures du matin à deux heures de l'après-midi, et visiteurs et élèves avaient leurs jours spéciaux : « La bibliothèque est ouverte au public les 2, 3 et 4 de chaque décade ; aux membres et élèves du Conservatoire les 6, 7 et 8 de chaque décade. Les 1, 5 et 9 sont destinés au classement des ouvrages. » Le règlement de 1808 réservait le lundi et le mardi de chaque semaine au public, le jeudi et le vendredi au personnel de l'École. Celui de 1841 la rendit publique tous les jours, de dix heures à trois heures. Il en est de même aujourd'hui, où, grâce au bibliothécaire actuel, M. Weckerlin, la fermeture est reculée jusqu'à quatre heures.

Dans son *Histoire du Conservatoire,* Lassabathie indique de quelle façon se forma le premier fonds de la bibliothèque : — « La bibliothèque du Conservatoire a été formée avec les ouvrages provenant du séquestre révolutionnaire : elle se composait d'abord en grande partie d'ouvrages du siècle dernier. La collection de la chapelle de Versailles y réunit plus tard un certain nombre d'ouvrages du temps de Louis XIV. On fit ensuite l'acquisition d'un fonds assez considérable du copiste de l'ancien Théâtre-Italien, qui contenait une belle collection de la moyenne école italienne, époque un peu postérieure à Cimarosa et à Paisiello, et qui renfermait des œuvres de Nicolini, Generali, Mayer, etc. L'adjonction d'une collection de chants patriotiques, l'achat d'un très grand nombre de partitions d'opéras sous l'empire et le dépôt légal avaient contribué à l'augmenter (1). A l'époque de la Restauration, on fit l'acquisition de la collection Eler, sept volumes manuscrits, composée des œuvres des maîtres célèbres des XVIe et XVIIe siècles mises en partition et d'environ soixante volumes provenant de la bibliothèque d'Andrien (dit Adrien, chanteur de l'Opéra), et renfermant des ouvrages manuscrits ou gravés d'Azopardi, Albrechtsberger, Bach, Clari, Carissimi, Durante, Handel, Jomelli, Marcello, Cimarosa, etc. »

Ce que Lassabathie n'indique pas, c'est le fonds extrêmement précieux provenant des anciens Menus-Plaisirs du roi, et qui est l'une des richesses de la bibliothèque, aussi bien au point de vue de la valeur des œuvres que de la splendeur des exemplaires. Il y a là toute une série de partitions d'orchestre, de motets, de messes, d'airs à une ou plusieurs parties, du XVIIe et du XVIIIe siècle, des opéras, des ballets, des cantates, etc., le tout recouvert de riches reliures armoriées, admirables de travail et de conservation. Cette série absolument belle est unique en son genre, et n'a sa pareille dans aucun autre dépôt public ; c'est un véritable trésor, qu'on a la chance, assez rare, de rencontrer très précisément où il doit être.

(1) Ceci est une erreur. Jusqu'à l'année 1834, le dépôt légal n'a pas fourni un seul ouvrage à la bibliothèque.

Une série très intéressante aussi est celle qui a été réunie par les soins de Bottée de Toulmon, à l'époque où ce savant, si expert en toutes choses se rapportant à la musique, était conservateur de la bibliothèque. Bottée de Toulmon s'attacha à doter celle-ci de toutes les grandes œuvres de musique religieuse de la grande époque ; grâce à lui, à ses recherches constantes, à ses démarches persévérantes, la bibliothèque put enfin posséder les compositions les plus remarquables en ce genre datant des XIVe, XVe et XVIe siècles. Il fit copier à la bibliothèque royale de Munich quatre-vingt-quinze manuscrits précieux contenant les œuvres de Senfel, de Brumel, d'Isaak et de beaucoup d'autres ; à Rome, la collection complète des œuvres de Palestrina, qui ne forme pas moins de trente volumes, et des messes de Vittoria, Cifra, Monteverde, qui en comprennent dix-huit ; à la bibliothèque impériale de Vienne toute une série de compositions de la même époque, contenue en seize volumes. Cette collection d'œuvres « qui, comme l'a dit Vincent dans sa notice sur Bottée de Toulmon, ont fait époque dans l'histoire de l'art, et qui sont d'un prix inestimable puisque la gravure ne les a pas reproduites, » a reçu le nom de l'homme intelligent et dévoué grâce au zèle duquel elle a été formée. Ce n'est pas le seul service qu'ait rendu Bottée de Toulmon, car c'est encore à lui qu'on doit l'acquisition d'un grand nombre d'ouvrages fort rares en divers genres, parmi lesquels ceux de Gerbert, de Jean de Muris, de Glaréan, de Mattheson, de Franchini, de Negri, de Lambranzi, du P. Menestrier, etc.

Par malheur, la mort de Bottée de Toulmon a fait à la bibliothèque du Conservatoire un vide cruel, qui n'a été comblé qu'au bout de plus de vingt ans, par la nomination de M. Weckerlin au poste de bibliothécaire. Berlioz et Félicien David, à qui l'on avait eu la singulière idée de confier successivement ces fonctions, les considéraient comme une simple sinécure, et ne prenaient évidemment au sérieux que le traitement qui y était attaché. Pendant tout le temps du *bibliothécariat* de Berlioz, le soin de ce dépôt précieux fut en réalité tout entier confié à un employé très estimable et fort laborieux, M. Leroy, homme assidu et obligeant, mais manquant absolument des connaissances spéciales nécessaires à la garde de ce dépôt, et dépourvu de l'autorité indispensable pour l'augmenter et l'enrichir.

Aujourd'hui, et depuis plusieurs années, grâce à l'activité et à l'intelligence de M. Weckerlin, à son attention toujours tenue en éveil, la bibliothèque, au contraire, s'enrichit chaque jour et de toutes les façons possibles. M. Weckerlin entretient une correspondance suivie dans toutes les parties de l'Europe ; malgré les ressources modestes dont il peut disposer, il ne se fait pas une vente un peu importante, à Paris ou à l'étranger, où il n'assiste ou se fasse représenter dans le but d'acquérir des ouvrages utiles ou rares, et il ne se publie pas, hors de France, une œuvre intéressante, un livre de quelque valeur qui n'entre par ses soins à la bibliothèque. Dans la vente qui a eu lieu récemment du matériel de l'ancien Théâtre-Italien, il a acquis un grand nombre de partitions — dont plusieurs autographes — de compositeurs italiens de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci, partitions d'autant plus précieuses qu'à cette époque on n'avait pas encore, en Italie, l'habitude de graver les opéras. Plus récemment encore, M. Weckerlin a eu l'excellente pensée de faire exécuter chez l'éditeur Ricordi, à Milan, des copies de plusieurs opéras de Cimarosa.

Il est à remarquer qu'avant 1834, aucune publication n'est entrée à la bibliothèque par le fait du dépôt légal. Ce n'est que le 29 mars de cette année qu'une ordonnance royale décida l'envoi, à cet établissement, d'un des exemplaires des œuvres de musique dont la loi exige le dépôt au ministère de l'intérieur. Encore, les effets de cette ordonnance furent-ils nuls pendant de longues années, par le fait de négligences

inexplicables ; il a fallu toute la persévérance du bibliothécaire actuel pour obtenir que ce service se fit enfin avec exactitude.

Neuf bibliothécaires se sont succédé au Conservatoire depuis l'organisation de la bibliothèque : Frédéric Eler, Langlé, l'abbé Roze, Perne, Fétis, Bottée de Toulmon, Berlioz, Félicien David et M. Weckerlin. Eler était un compositeur et surtout un professeur distingué. Il ne resta que fort peu de temps à la bibliothèque, et je ne sais même pas si son titre ne fut pas purement honorifique, car, nommé en l'an IV, il fut remplacé en l'an VI par Langlé. « Dans les dernières années de sa vie, dit Fétis, Eler fut presque constamment occupé à mettre en partition ou à extraire d'anciens recueils les compositions des maîtres les plus célèbres du XVIe siècle. Il en avait formé une collection d'environ sept volumes in-folio d'une écriture serrée. Ce précieux recueil a été acquis après sa mort par le gouvernement français, pour la bibliothèque du Conservatoire : il y est connu sous le nom de *Collection Eler*. »

Langlé, compositeur et théoricien médiocre, mais bon professeur de chant, auteur d'un opéra, *Corisandre*, qui fut représenté sans succès à l'Opéra, et de plusieurs cantates exécutées au Concert spirituel, était l'un des professeurs de chant de l'École royale de chant et de déclamation instituée à l'Opéra, en 1784, par le baron de Breteuil. A la fondation du Conservatoire, il y fut nommé titulaire d'une classe d'harmonie, puis, au bout de deux ans, bibliothécaire. A partir de 1802, il ne conserva que ces dernières fonctions, qu'il remplit jusqu'à sa mort (20 septembre 1807). Le séjour de Langlé à la bibliothèque n'a laissé d'autre trace qu'un portrait, peinture médiocre qui le représente assis à un clavecin, composant, et levant les yeux au ciel d'un air inspiré. Ce portrait est relégué dans un petit cabinet situé entre la salle de lecture et la bibliothèque proprement dite.

A Langlé succéda l'abbé Roze, qui avait fait de bonnes études musicales, qui s'était fait connaître par diverses compositions religieuses, et qui, après avoir été pendant quatre ans maître de la chapelle de l'église des Innocents, avait donné sa démission par suite d'un différend avec l'autorité ecclésiastique et s'était livré à l'enseignement de l'harmonie et de l'accompagnement. Je ne sache pas que l'abbé Roze, non plus que son prédécesseur, ait laissé de grands souvenirs à la bibliothèque ; travailleur estimable, il prit grand soin cependant du dépôt qui lui était confié, mais, je crois, sans trouver et sans chercher l'occasion de le rendre plus considérable.

Toutefois, c'est ici que se place le souvenir d'un fait intéressant, que Fétis a rapporté ainsi dans la *Revue musicale* (1829, t. IV, p. 177-179) :

« Au nombre des richesses scientifiques et littéraires de tout genre qui avaient été conquises par les armées françaises (pendant la campagne d'Italie), et réunies dans les divers établissements de Paris, se trouvait une collection de motets et messes des compositeurs les plus célèbres des XVe et XVIe siècles, collection très rare publiée en Italie vers 1516 sous le titre de *Messe et motetti della Corona*, l'*Euridice*, opéra de Jules Caccini, l'un des premiers essais du style dramatique, et quelques autres raretés non moins intéressantes. Ces divers ouvrages, provenant de la bibliothèque Saint-Marc de Venise, avaient été déposés à la bibliothèque du Conservatoire de musique. Toutefois, il s'en fallait de beaucoup que tout ce qu'on avait enlevé aux Vénitiens en ce genre fût venu à Paris. Un événement malheureux et inattendu en avait dispersé la plus grande partie. Voici le fait :

» Au nombre des commissaires qui avaient été envoyés par le Directoire, en Italie, à la suite de l'armée victorieuse de Bonaparte, pour recueillir les monuments des sciences et des arts, se trouvait l'illustre savant Monge, amateur passionné de musique. Ayant eu occasion de s'apercevoir que les bibliothécaires de Saint-Marc avaient caché une partie des richesses de leur bibliothèque, il avait inspiré assez de confiance à ces bibliothécaires pour les déterminer à lui communiquer tout ce qui était relatif à la musique, sous la condition d'en faire seulement des copies, et de leur laisser les originaux. Pendant plusieurs mois, il avait employé à ce travail un grand nombre de copistes, et avait dépensé des sommes assez considérables. Puis, ayant réuni le tout en plusieurs caisses, et y ayant joint quelques-uns des ouvrages les plus précieux qui avaient été enlevés à la bibliothèque de Saint-Marc, il confia le sort de ces caisses aux soins de M. Kreutzer [1], qui alors voyageait en Italie pour y donner des concerts, et le chargea de les faire parvenir en France, ayant été forcé lui-même de se rendre dans d'autres villes pour achever sa mission. Mais il arriva que M. Kreutzer, préoccupé du soin de produire son talent, ne put donner assez d'attention au dépôt qui lui avait été confié. Les événements ayant changé, les Anglais s'emparèrent de Venise, et les caisses dont il est question tombèrent en leur pouvoir.

» Ce fait m'ayant été attesté par Monge lui-même, j'ai fait à plusieurs reprises des recherches au Musée britannique, pour découvrir si les caisses y avaient été transportées, mais personne ne savait de quoi on voulait parler ; en sorte qu'il est probable que les monuments que ces caisses contenaient sont à jamais perdus pour l'art et pour son histoire. Un fait récent vient de confirmer cette conjecture douloureuse de la manière suivante.

» J'avais acquis la preuve qu'au mois de septembre 1815, le baron d'Ottenfels avait été chargé par le gouvernement autrichien de réclamer du bibliothécaire du Conservatoire de Paris les messes et motets de la couronne, l'*Euridice*, de Caccini, etc., et que ces ouvrages avaient été rendus sans qu'on en eût pris copie. Appelé depuis quelques années à remplir les fonctions de bibliothécaire du même établissement, j'avais désiré réparer cette perte. Le séjour à Venise de M. Guillon, pensionnaire du roi, m'ayant offert une occasion favorable, je le priai de se procurer des copies de ces mêmes ouvrages. Il s'occupa avec zèle de la commission dont je l'avais chargé, et ses recherches lui ont fait découvrir que le baron d'Ottenfels avait aussi réclamé, en 1815, de M. l'abbé Roze, *le Stravaganze d'amore*, de Flaminio Corradi, Venise, 1616; *le Lagrime di San Pietro del transillo*, d'Orlando Lasso (1598, sans nom de lieu), et *la Dafne*, de Marco di Gagliano, Florence, 1608, qui avaient été également enlevés de la bibliothèque de Saint-Marc ; mais l'abbé Roze avait assuré au baron d'Ottenfels que ces ouvrages n'avaient jamais été déposés dans la bibliothèque. Ce fait se trouve confirmé par une note de la main du savant bibliothécaire de Saint-Marc, l'abbé Morelli, en date du 23 mars 1816, laquelle était ainsi conçue : *Fu asserito al signor barone di Ottenfels dal signor abbato Roze, bibliotecario del Conservatorio di musica in Parigi, che non furono mai depositate in quello stabilimento queste tre opere.* Cette anecdote confirme d'une manière invincible l'assertion de Monge, et ne laisse point de doute sur la perte des trésors qu'il avait rassemblés à grands frais, et avec beaucoup de peine. »

(*A suivre.*) ARTHUR POUGIN.

SEMAINE THÉATRALE

RENTRÉE DE ROSITA MAURI DANS *la Korrigane*

Le corps de ballet de l'Opéra était en grande fête mercredi dernier. C'est que la rentrée de Rosita Mauri a su exciter non seulement les vives sympathies des abonnés, mais aussi celles des camarades de la célèbre ballerine, qui, toutes, professent une véritable affection pour elle. Aussi, à l'issue de la soirée de vendredi, Mlle Mauri a-t-elle réuni ses partenaires de *la Korrigane* en un souper au café de l'Opéra. Les auteurs de ce ballet breton et ceux du futur ballet provençal, *la Farandole*, en étaient ; on a donc toasté au succès

1. Rodolphe Kreutzer, l'un des plus admirables violonistes de l'École française.

présent et à celui de demain, c'est-à-dire à Rosita Mauri, personnifiant la Bretagne et la Provence.

Que d'abonnés auraient payé cher leur place à ce souper fin, renouvelé du siècle de Vestris; mais ils ont dû se contenter de *la Korrigane* qui a, du reste, suffi à leur bonheur. Quelle rentrée! que de bravos et d'acclamations! Quelle consolante compensation à tant de mois de privations! « C'est à se blesser au pied, exprès », disait la petite X..., qui n'entend que bien peu de chose à l'art de la danse. Cet art a été rarement mieux représenté que de nos jours à l'Opéra. Près de la Rita Sangalli, de la Rosita Mauri, est venue se placer, en ces derniers temps, une troisième étoile, la Julia Subra, qui grandit, grandit à chaque nouvelle soirée! Encore quelques études et elle brillera de tout l'éclat de ses illustres devancières. A côté de ces étoiles de première grandeur gravitent des sujets tels que: Righetti, Piron, Fatou, Mérante, Sanlaville, Bernay, Roumier, Adriana, Bussy, Mercédès, Ottolini, Hirsch et vingt autres qui se disputent la palme du bon goût en hauts faits chorégraphiques. Certainement ces dames n'ont pas la discipline militaire des danseuses de corps du ballet d'*Excelsior*, mais elles ont la grâce et le talent, ce qui est infiniment plus apprécié du public parisien.

Et notez que la précision italienne peut parfaitement s'allier à la grâce française. C'est ce que Rosita Mauri a bien vite compris en arrivant de Milan à Paris. Elle a su franciser son talent, sans pour cela atténuer sa verve. Le rythme de sa danse est resté aussi net, aussi précis, et le goût est venu doubler ses brillantes qualités. C'est là ce qui la rend si sympathique aux abonnés de l'Opéra. Quant aux musiciens, ils en raffolent, tant il leur est peu donné de voir une ballerine danser en mesure d'une façon aussi incomparable. En effet, les pieds de Rosita Mauri se concertent avec les instruments de l'orchestre, à ce point que le compositeur pourrait noter dans sa partition les pointes, battus et jetés de la musicale ballerine. L'auteur de *la Korrigane* y a pensé plus d'une fois.

Quelle musique originale et colorée que celle de la *Korrigane*. Sans cesser d'être personnel, M. Widor s'est improvisé Breton en quelque sorte. Il y a là dans ce ballet une série de tableaux qui sont absolument saisissants et dont la vie est due tout aussi bien aux librettistes, aux décorateurs, aux costumiers, qu'au musicien lui-même. Chacun s'est inspiré de la Bretagne ,... en la poétisant à souhait. Il va sans dire que des Yvonnettes comme Mauri ne courent pas les grands chemins en Finistère ou dans le Morbihan. Sans cela, quelle émigration du Paris mondain vers le pays des Korrigans!

Mais si les Parisiens ne vont pas, en Bretagne, à la recherche des Korriganes d'opéra, en revanche les gens du pays accourent au palais de M. Charles Garnier pour y admirer Rosita Mauri et ses gracieuses partenaires en costumes bretons de gala. On a pu constater, en effet, qu'à chaque représentation de la *Korrigane*, la colonie bretonne de séjour ou de passage à Paris se rend en foule à l'Académie nationale de musique et de danse. C'est un vrai pèlerinage chorégraphique: vendredi dernier, on remarquait dans l'avant-scène des Rothschild M. le général et madame la générale Charette.

***

Mais parlons d'*Henri VIII* dont, hier soir samedi, il a dû être fait répétition générale à orchestre, ce qui prouve combien est proche la venue au monde de ce grand ouvrage de MM. Saint-Saëns, Détroyat et Silvestre. De superbes pages y sont signalées, et plus d'un interprète de l'œuvre, d'abord rebelle à son rôle, se sent aujourd'hui pris de grandes sympathies pour l'œuvre en son entier et dans ses moindres parties. Donc il ne faut pas se presser de juger une partition sérieuse avant, pendant et même après son exécution. Assez d'exemples fameux l'ont prouvé pour qu'il soit utile de revenir sur cette éternelle thèse.

Ce même samedi, hier 10 février, à une heure de relevée, M. Carvalho faisait lire à l'orchestre Danbé la partition de *la Perle du Brésil*, de Félicien David, presque inconnue de la génération actuelle des instrumentistes. Mais ils la connaîtront bientôt. C'est là de la musique vraie, mélodieuse et pourtant intéressante au premier chef. Lorsque cette partition vint au monde, en 1851, on la trouva trop symphonique. Aujourd'hui les musiciens de goût, ceux qui ne courent pas aux aventures, en fait de musique théâtrale, — la trouveront classique. — C'est en effet dans cette catégorie d'œuvres lyriques que doit être placée désormais la partition de *la Perle du Brésil*, écrite avec une grande pureté de style, au double point de vue des voix et des instruments. Ce sera un régal de gourmets.

Ainsi que je l'ai déjà dit, les récits ajoutés par Félicien David en vue des scènes Françaises et Italiennes de grand opéra seront remplacés par les anciens dialogues resserrés et remaniés au goût du jour. Seule la nouvelle perle, Mlle Emma Nevada, n'y dira que très peu de mots, — tout comme Mlle Van Zandt dans *Mignon*, — en raison de son accent Américain encore un peu accusé. Sous la musique, cet accent manquera d'autant moins de saveur qu'il s'agira, en l'espèce, d'une Perle de Brésil. Puis, d'ailleurs, comme sa compatriote et amie, Mlle Nevada articule nettement ce qu'elle chante, qualité si rare chez les cantatrices.

La Perle du Brésil serait représentée le lundi 19 et quelques jours après recommenceraient les répétitions en scène de *Lackmé*, — Mlle Van Zandt et Talazac devant être de retour avant le 25. La partition orchestre de Léo Delibes peut être considérée comme terminée. Les deux premiers actes en sont déjà remis à la copie. Quant à la pièce de MM. Gondinet et Gille, elle est absolument sur pied. Donc cette importante nouveauté d'hiver passera à l'Opéra-Comique dans le mois de mars. Viendra ensuite la reprise de *Carmen* pour les regrettables adieux de Mlle Isaac.

Constatons, en passant, que *Zampa* fait de grosses recettes, ce qui prouve que l'interprétation actuelle de ce chef-d'œuvre n'est pas tant à dédaigner. Le ténor Stephane s'y place de mieux en mieux et Mlle Mézeray aussi. Quant à Mouliérat, la satisfaction de son directeur vient de se traduire par un engagement de quatre ans à de bonnes conditions. Il est vrai que les répétitions de *la Perle*, où promet de se distinguer Mouliérat, ont été pour beaucoup dans cette décision. Nul doute qu'il ne soit aussi tenu compte à Cobalet de ses récents succès et de celui qui l'attend dans l'amiral Salvador de *la Perle du Brésil*. Chènevière aussi promet un Rio remarquable. Encore un jeune artiste intelligent, zélé et doué d'une bien sympathique voix.

Entre *la Perle* et *Lackmé*, M. Carvalho compte nous offrir une reprise de *la Flûte enchantée*, afin de produire sa nouvelle Reine de la nuit, Mlle Rolandt: une étoile de grand avenir. Décidément l'Opéra-Comique sait les découvrir.

***

L'Opéra-Populaire, adjugé à M. Ritt, comme on sait, voudrait bien ouvrir, lui, sous les auspices d'étoiles consacrées, et, dans ce but, il fait déjà le siège de maintes renommées. M. Ritt tenterait, au besoin, d'escalader le ciel pour obtenir la meilleure interprétation possible de l'*Hérodiade* de Massenet, ouvrage par lequel il compte faire l'inauguration de l'Opéra-Populaire, dans les bâtiments mêmes du Panorama de Belfort, transformés en salle de théâtre. A ce sujet, M. Louis Besson, de *l'Événement*, nous apprend que le plan de la salle est complètement prêt, que l'ouverture de la scène aura treize mètres de largeur, — un mètre à peine de moins que celle de la scène de l'Opéra, mais que, pour obvier au défaut d'acoustique, le *proscenium* aura deux mètres cinquante d'étendue, en dehors du manteau d'Arlequin. Au total la salle comprendra près de quatre mille places, qui pourront fort heureusement être réduites à trois mille, grâce à un système de cloison mobile.

(C'est encore mille places de trop, dans l'intérêt de la musique et des musiciens.)

Pendant que notre troisième théâtre lyrique promet de renaître de ses cendres sous le titre d'Opéra-Populaire, le teatrino de la Renaissance renonce décidément à ses velléités d'opéra comique. Voici ce qu'en dit M. Maurice Ordonneau du *Gaulois*:

« Nous annoncions dans le *Gaulois* du 27 décembre la vente prochaine du théâtre de la Renaissance, et nous ajoutions, dans le numéro du lendemain 28, que le futur directeur serait M. Okolowicz. Nous avons alors reçu pas mal de démentis; mais il paraît que nous n'avons pas été trop mauvais prophète, car nous recevons une lettre de M. Gravière qui nous informe officiellement de la cession de son théâtre, qui, soit dit en passant, n'a eu lieu qu'hier. « Je » suis en désaccord avec mes associés pour le genre à exploiter, nous » dit l'ex-directeur de la Renaissance, je veux me rapprocher de » l'opéra comique, alors qu'ils désirent rester à l'opérette, voire au » vaudeville. Cet incident amène la cession du théâtre pour le » 1er juin. J'espère trouver *bientôt* à Paris un théâtre plus en rapport » avec mon goût musical... etc. » Nous en acceptons volontiers l'augure, car M. Gravière a fait preuve d'un goût parfait et d'une charmante courtoisie pendant son règne trop court à la Renaissance.

Nous nous associons aux regrets de M. Ordonneau comme à ceux de M. Victor Roger, ainsi consignés dans le journal la *France*:

« Le théâtre de la Renaissance change de direction. M. Gravière, ne pouvant arriver à amener cette scène au genre opéra comique qu'il comptait y faire représenter, est à la veille de passer la main à un nouveau directeur. Nous ne pouvons que regretter le départ de

ce directeur si sympathique à tous et si artiste. M. Gravière a eu une trop grande ambition, il a voulu faire de l'art là où les flonflons seuls doivent résonner. Nous lui devons d'avoir fait connaître un jeune musicien et, si le succès n'a pas couronné son entreprise, il a du moins prouvé ce qu'on pouvait attendre de lui. Nous retrouverons sûrement M. Gravière dans une autre entreprise théâtrale, où il pourra donner libre cours à ses idées et à ses goûts artistiques. »

... Et pendant ce temps, que fait *Mam'zelle Nitouche* au théâtre des Variétés? Le grand maximum de la recette. CENT MILLE FRANCS EN QUINZE JOURS. Qui donc oserait encore médire de l'opérette!

H. MORENO.

P. S. — Vendredi prochain, 200e représentation de *l'Hamlet*, de MM. Ambroise Thomas, Jules Barbier et Michel Carré. Ce sera fête à l'Opéra, en l'honneur de la musique dramatique française.

LA CONJURATION DES FLEURS
DE
M. BOURGAULT-DUCOUDRAY

Samedi 27 janvier, M. Bourgault-Ducoudray donnait un concert à la salle Herz, et le programme ne comprenait que des œuvres de sa composition. Programme très varié du reste, intéressant et qui nous a permis d'apprécier, dans ses manifestations diverses, le talent d'un musicien que nos lecteurs depuis longtemps ont appris à connaître et à estimer.

Il y a deux hommes dans M. Bourgault-Ducoudray, différents sans doute, mais qui se complètent plutôt qu'ils ne se font contraste, un compositeur dont nous parlerons tout à l'heure, mais d'abord un critique, un historien dont la réputation a bien vite dépassé l'enceinte du Conservatoire où il professe, un chercheur infatigable, un curieux aux trouvailles heureuses, qui de temps à autre va glanant par le monde mélodies et chants populaires et nous rapporte tantôt ces chants Bretons qu'il faisait applaudir l'an dernier au Conservatoire, tantôt ces mélodies Grecques, ces airs de danse, fleurs écloses sous le beau ciel d'Orient, échos des fêtes païennes qui semblent encore rythmer les folles danses des Satyres et des Ménades.

Samedi dernier, quelques-uns de ces airs exécutés à l'orchestre faisaient éclater la salle en longs applaudissements. M. Bourgault-Ducoudray, en nous révélant ces créations d'une si vivace originalité, d'une verve si brillante, nous a rendu le même service que les voyageurs à qui nous devons les marbres antiques, gloire et splendeur de nos musées; il n'a pas fait moins, et pour l'art et pour nous, car ce qu'il rapporte est aussi vivant que jamais.

Il est un second homme en M. Bourgault-Ducoudray, disions-nous, le compositeur, connu sans doute et favorablement, moins cependant il nous semble, et cette injustice, le dernier concert contribuera, nous l'espérons, à la réparer.

Nous mentionnerons, sans nous y attarder, un chœur pour femmes : *Hymne à la Mer*, ample, large, que la salle entière a redemandé, deux mélodies chantées avec un goût exquis par Mme Terrier-Vicini, deux ravissantes mélodies pour violon, exécutées en toute perfection par un artiste dont nous avons déjà signalé plusieurs fois le remarquable talent, M. Dien. Nous arriverons enfin à *la Conjuration des Fleurs*, œuvre en deux parties pour chœur de voix de femmes, solos et orchestre, l'attrait principal de la soirée.

Pendant le sommeil du Génie qui préside à leur destinée, les fleurs complotent un coup d'état. Le Souci est l'âme de la conjuration. Les fleurs ne se mettent pas en république, mais elle veulent un nouveau roi, ou plutôt une nouvelle reine; et c'est l'une d'elles qui régnera.

Brigues aussitôt de naître; les candidatures ne manquent pas. Le Laurier sonne la fanfare de sa gloire, la Marguerite se met sur les rangs avec les timidités d'une modestie prête à se démentir.

La Pensée intervient; puis le Bluet et le Coquelicot badinent et gazouillent de compagnie. La fleur de la lande fait entendre un langage plus âpre et plus sévère. Un chœur très court, mais charmant, annonce la Violette, et, toute surprise, la mignonne fleurette parle enfin de la Rose, celle à qui revient de plein droit la souveraineté. La Rose est aussitôt proclamée et acclamée. Mais voilà que le Génie se réveille; pauvre Rose! Son règne n'aura pas duré l'espace d'un matin. Tout rentre dans l'obéissance; le Souci sera puni et désormais exhalera une odeur repoussante. Les fleurs apaisent leurs naïves colères, le sommeil les ressaisit, leurs voix s'éteignent dans la nuit; ce n'est plus qu'un soupir doux et mystérieux comme un bruissement d'abeille.

Telle est, dans sa conception d'ensemble, cette œuvre curieuse. M. Bourgault-Ducoudray en est le seul auteur; il en a écrit les vers et il y en a beaucoup trop qui ne sont des vers qu'approximativement; mais n'insistons pas; la pensée du moins est toujours poétique et par bonheur la musique l'exprime avec plus d'éloquence que les paroles. Nous ne saurions analyser tous les morceaux; mais nous louerons sans réserve le chœur, tout à la fois prologue et épilogue, qui forme comme l'encadrement de l'œuvre entière. Il est aisé de voir, et là comme partout, que le compositeur ne s'est pas enfermé dans une conception purement pittoresque et naturaliste. Toutes ces fleurs, par lui évoquées, ont leur caractère, leur physionomie, leurs passions; ce sont des allégories transparentes, des miroirs, pourrait-on dire, où quelque chose de l'homme se reflète. Il y a parfois recherche de l'élément pittoresque et de ce qu'on peut appeler d'un mot : le paysage ; mais cela reste secondaire ; l'âme vivante et pensante garde le premier rôle. Aucun morceau ne nous a plus charmé que celui de la Violette ; cela est aimable, gracieux, discret, parfumé, oserions-nous dire, comme la fleur elle-même ainsi personnifiée. Ce morceau a été dit avec un sentiment et un goût parfaits.

Au reste, l'exécution, dans son ensemble, nous a paru réunir ces qualités que rien ne remplace : la conviction, le mouvement, la vie. Nous savons que M. Bourgault-Ducoudray enflamme tout, comme aisément lui-même il s'enflamme; les croyants font les croyants. Toutefois, il n'est que juste de ne pas oublier ses très dignes interprètes: d'abord Mme Terrier-Vicini qui prêtait sa voix puissante et sympathique aux tristesses envieuses du Souci comme aux aspirations sublimes de la Pensée, puis Mlle Terrestri, tour à tour Laurier, Marguerite, Coquelicot, elle-même une fleur de jeunesse qui nous paraît déjà dans la première fleur d'un vrai talent ; enfin M. Auguez, le seul homme de cet empire tout féminin, le maître, et sa voix puissante imposait à merveille l'ordre et la paix à l'essaim de toutes ces révoltées. Les chœurs, composés de dames artistes et amateurs (leur tâche était considérable et non sans difficultés), ont eu leur part bien méritée dans les applaudissements.

Bref, bonne soirée pour un jeune maître que nous tenons en profonde estime. Les aspirations sont toujours élevées ; elles sont plus d'une fois, dans *la Conjuration des fleurs*, atteintes et réalisées. Si M. Bourgault-Ducoudray, dans ce qu'il entreprend, peut s'égarer quelquefois, c'est toujours sur les hauteurs. Il vaut mieux là que partout ailleurs.

LUCIEN AUGÉ.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

M. Paloschi, attaché à la maison Ricordi de Milan et chargé spécialement de la rédaction du catalogue, vient de terminer un intéressant travail de statistique. Il a relevé le nombre des opéras italiens nouveaux représentés de 1868 à 1881, c'est-à-dire dans une période de 14 années. Il en a trouvé 534! La même opération faite sur la période de dix années allant de 1851 à 1860 a donné un total de 499 opéras. D'où il appert que la production italienne va en diminuant. C'est égal, quand nos théâtres lyriques parisiens nous donneront 1,033 opéras en 24 ans, nos jeunes compositeurs n'auront plus le droit de se plaindre.

— On nous écrit de Madrid que les succès de la Bianca Donadio au théâtre Royal de Madrid deviennent des triomphes! Elle a été appelée chez la Reine, qui lui a fait un don vraiment royal : un riche bracelet orné de douze grands brillants. Après avoir chanté Rosine, Dinorah et Ophélie, Mlle Donadio répète Mignon. On sait qu'elle chante également bien les deux rôles de Mignon et de Philine. Au besoin Mlle Donadio pourrait alterner.

— Le ténor-baryton Lhérie, qui chante en ce moment Hamlet à Madrid en compagnie de Mlle Donadio, est demandé à Buenos-Ayres pour la saison d'été à de riches conditions. Encore un artiste français qui fait décidément fortune en prenant la carrière italienne.

— Nous lisons dans *la Vedetta*, de Florence, du 30 janvier: « Samedi dernier, Mlle Clémentine de Vère a donné à la Société Philharmonique un concert qui a obtenu le plus grand et le plus légitime succès. Nous n'avions pas entendu Mlle de Vère depuis ses débuts à Florence, en 1878, dans *les Huguenots* et *la Somnambule*. Ses progrès dans l'art du chant ont été considérables et elle a remporté un véritable triomphe. »

— Un télégramme de Pétersbourg nous annonce la brillante inauguration de la saison d'*opéra buffa* italienne au théâtre des *Fantaisies*. Mlle Novack, une des cinq élèves de Mme Marchesi qui ont débuté en Italie l'automne dernier, a remporté un véritable triomphe dans le rôle de Norina, de *Don Pasquale*.

— Mlle Risley, une amie et compatriote de Mlle Nevada, qui possède un mezzo-soprano d'une étendue exceptionnelle, vient d'obtenir deux mois de congé de l'intendance du théâtre national de Pesth, où elle est engagée pour six années. Mlle Risley va utiliser ce congé à Paris, en complétant son répertoire avec son éminent professeur, Mme Marchesi.

— Les soirées de la Cour recommencent à Berlin. M. et Mme Artot de Padilla vont y prendre part. Le chœur des pages de *Françoise de Rimini* sera des programmes projetés. De plus, le baryton Padilla doit y faire entendre, en italien, les deux mélodieux morceaux des deuxième et troisième actes du même ouvrage, chantés par Lassalle à l'Opéra de Paris.

— M. Helmholtz, renommé parmi les musiciens pour ses beaux travaux d'acoustique que M. Georges Guéroult a fait connaître au public français, vient de recevoir de l'empereur d'Allemagne des lettres de noblesse.

— A Pesth, la représentation de la nouvelle opérette, le *Vaisseau noir*, aurait donné lieu à un scandale inouï. De mémoire de Pesthois, dit *l'Entr'acte*, jamais pareil tapage ne s'était produit au théâtre. Le premier acte

a assez bien marché, mais, dès le commencement du second, le public a protesté d'une façon énergique contre les grivoiseries dont la pièce est émaillée; on a été obligé de suspendre la représentation. Les paroles de l'opérette, qui est la parodie d'une pièce de Shakespeare, sont de M. Rakosi, la musique est l'œuvre du baron de Baussy.

— La *Maatschappij tot bevordering der Toonkunst* de Rotterdam vient de donner *la Rédemption* de Gounod. L'œuvre interprétée par Mlle Kufferath de Bruxelles, la basse belge Henri Fontaine et le ténor suedois Henrik Westberg, a produit le meilleur effet. M. Westberg, qui paraît décidément se vouer à la musique de concert, vient de se faire entendre également à Cologne dans le *Saül* de Ferdinand Hiller. Sa belle voix de ténor notablement développée et son talent sérieux le prédestinaient au genre sérieux.

— On nous écrit de Bruxelles pour nous annoncer la grande réussite des concerts de M. Joseph Wieniawski. Le célèbre virtuose a été, à Bruxelles, comme il est partout, grandement fêté.

— Nouvelles d'Amérique : La Patti et l'Albani sont à Chicago et villes environnantes, qui se plaignent de ne pas entendre assez souvent les deux célèbres divas. Cela tiendrait, paraît-il, aux inondations qui bloquent le personnel de MM. Gye et Mapleson. — La Nilsson, au 1er février, en était à son trente-troisième concert des cinquante qu'elle s'est engagée à donner sous la direction de l'impresario Abbey. La recette des trente-trois premiers concerts se totalisait par 147,837 dollars, soit 619,285 francs. Et l'on ose parler d'une crise financière en Amérique !

— La maison Novello de Londres vient d'obtenir en Amérique une décision judiciaire importante, qui pourrait bien former la base d'une jurisprudence nouvelle, en matière de propriété musicale. Un impresario entreprenant, comme le sont généralement les Yankees, avait eu l'idée de faire exécuter à Boston *la Rédemption* de Gounod; mais, n'ayant pas jugé qu'il fût utile de traiter avec la maison Novello, il avait tout simplement fait orchestrer l'œuvre du maître français, d'après une partition de piano. Sur la demande de la partie lésée, la Cour de Boston a rendu un arrêt motivé, qui défend temporairement l'exécution annoncée. La Cour s'est fondée sur ce principe que la publication d'une partition de chant et de piano ne donnait pas le droit à un compositeur, autre que l'auteur original, d'en faire une partition d'orchestre. Que vont dire les corsaires américains, qui ont fait orchestrer *Faust*, *Roméo*, *Mignon*, *Carmen* et bien d'autres ouvrages?

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Au moment même où les journaux annonçaient l'indisposition de M. Ambroise Thomas, l'éminent Directeur du Conservatoire était remis des fatigues des derniers examens. Mercredi, il assistait dans la loge de M. Vaucorbeil à la 199me représentation d'*Hamlet*, l'une des plus belles de la saison, et, le vendredi suivant, il est venu à l'Opéra pour féliciter Mlle Mauri de sa brillante rentrée au théâtre.

— L'éclairage électrique va être décidément appliqué à trois théâtres subventionnés par l'État : Opéra, Opéra-Comique et Odéon. L'éclairage, dans ces trois théâtres, se fera avec les lampes incandescentes, dont la lumière brillante, mais jaune, n'a pas les inconvénients de la lumière blanche, obtenue par les charbons.

— La créatrice du rôle d'Auna de *la Dame blanche*, en 1825, Mme Rigaut, vient de mourir à Fontainebleau, à l'âge de quatre-vingt-six ans, en pleine possession de ses facultés. Depuis quarante ans qu'elle avait quitté le théâtre, elle s'était retirée à Fontainebleau, où elle vivait absolument ignorée. Elle a succombé à une fluxion de poitrine.

— A propos de la mort de Mme Rigaut, M. Achille Denis de l'*Entr'acte* fait remarquer que cette artiste était la dernière survivante des créateurs de la *Dame blanche*. Il y a longtemps déjà que Ponchard, Henri, Féréol et Mme Boulanger sont morts. Mais il y a quelques années seulement que mourut la vieille choriste, Mme Lestage, qui jusqu'à la fin de sa vie parut et chanta dans toutes les représentations du chef-d'œuvre de Boïeldieu.

— On nous écrit de Monte-Carlo que la première représentation de *Faust* n'a rien moins été qu'un triomphe éclatant pour Talazac. C'est décidément le ténor du jour: la France tient son oiseau rare; qu'elle ne le laisse pas s'envoler vers les scènes italiennes! Marguerite, c'était la toute piquante et originale Marie Van Zandt qu'on a comblée de fleurs. Elle a adorablement détaillé les parties suaves et expressives du rôle, telles que sa première rencontre avec Faust, la ballade du roi de Thulé et l'air des Bijoux. On lui avait épargné la scène de l'Église et, dans le trio final de la Prison, elle a laissé à ses deux partenaires Maurel et Talazac le soin de faire vibrer toute la salle, — se contentant d'esquisser en artiste les lignes dramatiques de son rôle. — Maurel a été, à Monte-Carlo, un tout autre Méphistophélès qu'à Paris. Il a éclairé le personnage et fait grand effet dans la Sérénade et dans la Ronde du Veau-d'Or. Dufriche tenait dramatiquement le personnage de Valentin et Mme Engally représentait Siebel d'une façon toute sculpturale. L'orchestre de M. Acursi a donné tout entier dans *Faust*. Maintenant la parole est à *la Traviata*, puis viendra le tour de *Mignon*.

— L'administration du Casino municipal de Nice ayant doublé l'indemnité qu'elle offrait au ténor Durot...i, le maestro-professeur Muzio a accepté pour son élève, qui s'est aussitôt fait entendre avec succès au Grand Cercle dans *le Vallon* de Gounod et le duo d'*Aïda* avec Mme Violetti. M. Muzio doit conduire son élève à Milan où il le produira dans les concerts du Conservatoire.

— Espérons, si cela n'est déjà fait, que la même administration du Casino municipal de Nice se décidera enfin à indemniser également Mlle Griswold d'une manière convenable. On ne peut avoir la prétention de faire manquer, pendant plusieurs mois, des engagements aux artistes sans leur offrir de légitimes et honorables compensations.

— Victoire! dit M. Jules Prével du *Figaro*: Le conseil municipal de Lyon vient de rétablir la subvention du Grand-Théâtre et des Célestins. Cette subvention est fixée à 250,000 francs, et, si le directeur monte une œuvre nouvelle, la moitié des frais sera supportée par la Ville jusqu'à concurrence de 30,000 francs. Le Grand-Théâtre devra être ouvert pendant sept mois. Les Célestins devront être ouverts toute l'année; pendant la saison d'été, le directeur pourra faire deux jours de relâche par semaine. Au Grand-Théâtre, le prix des places aux fauteuils et aux premières sera augmenté d'un franc.

— Un nouvel essai de décentralisation, auquel nous souhaitons pleine réussite : le théâtre d'Angers va prochainement donner un opéra-comique inédit de M. François Coppée, musique de M. Charles Lefebvre, l'auteur applaudi de l'oratorio *Judith*, exécuté il y a quelques années aux Concerts-Populaires. Cet ouvrage, en un acte, a pour titre : *le Trésor*.

— M. L. Mayeur, dit *le Nouvelliste*, vient de donner, au théâtre des Folies-Bergère, un ballet tout à fait charmant. Le scénario est de M. Mengal, le collaborateur ordinaire du sympathique chef d'orchestre ; c'est d'une gaieté folle (un vaudeville de Labiche en ballet) : musique fraîche, spirituelle et pimpante, le tout très bien réglé par M. Gredelue; il y a, certes, des motifs, et ils sont nombreux, qui deviendront populaires, entre autres un pizzicato très remarquable.

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons le malheur cruel qui vient de frapper Mme Krauss. L'éminente artiste vient de perdre son père. Nous lui envoyons, avec toute la presse, l'expression de notre profonde sympathie.

CONCERTS ET SOIRÉES

Le public s'est de nouveau rendu avec empressement dimanche dernier au concert du Château-d'Eau pour réentendre la neuvième symphonie de Beethoven dont la superbe interprétation ajoute tant d'attraits à la majesté de l'œuvre. Il est à peine nécessaire de dire que l'orchestre et les chœurs ont été cette fois encore irréprochables et dignes des plus grands éloges ; constatons seulement que Mlles Anna Soubre et Rocher, MM. Bosquin et Auguez ont contribué pour une bonne part à la perfection de l'ensemble en chantant avec une grande sûreté d'intonation, un sentiment juste et une précision remarquable, les périlleux soli du finale. La salle entière a rendu justice à ces excellents chanteurs en les associant à l'ovation enthousiaste faite à M. Lamoureux après l'exécution de la symphonie. Le concerto en *mi mineur* de Chopin, qui venait ensuite, a été supérieurement joué par Mme Essipoff et lui a valu un éclatant succès qui s'est traduit par trois rappels successifs. Le prélude de *Tristan et Iseult* de R. Wagner, l'ouverture de *Michel-Ange* de Niels Gade et celle d'*Athalie* de Mendelssohn complétaient l'intéressant programme du concert. Ces œuvres ont été exécutées avec le soin et l'autorité qu'on se plait toujours à reconnaître à l'orchestre de M. Lamoureux. V. D.

— M. Colonne n'a décidément pas eu tort de faire entendre *le Songe d'une nuit d'été* dans son intégrité. Si *la Chanson des fées* avec chœur a été, cette fois encore, un peu froidement accueillie, le chœur et le final ont, en revanche, produit beaucoup d'effet. Cette terminaison poétique est un complément indispensable. C'est dans cette vaporeuse harmonie que l'œuvre doit finir et non pas dans les fanfares bruyantes de la marche nuptiale. L'exécution a été très bonne. Après *le Songe*, Mlle Jane Huré a dit avec un charme pénétrant la romance de Martini, *Plaisir d'amour*, avec l'accompagnement d'orchestre de H. Berlioz. Le concert se terminait par *la Sérénade* de Beethoven, dite par tous les instruments à cordes, qui a, comme toujours, provoqué une véritable tempête d'applaudissements. Dans l'intervalle, M. Colonne a fait entendre *la Symphonie Fantastique* de Berlioz dont l'exécution a été remarquable, mais qui a paru tourmentée et bien sombre entre les deux lumineuses apparitions: *le Songe* de Mendelsshon et *la Sérénade* de Beethoven. H.-B.

— La Société de chant classique, fondée il y a vingt-quatre ans par le compositeur Beaulieu pour faire entendre, dans des concerts donnés au profit de la caisse de secours de l'Association des artistes musiciens, des fragments d'opéras ou d'oratorios anciens méritant d'être tirés de l'oubli, a donné samedi dernier, sous l'habile direction de M. Guillot de Sainbris, un concert très réussi tant pour le choix des morceaux que par leur bonne exécution. Les deux ouvrages principaux du concert étaient un *Gloria* de la Messe en *la* de F.-S. Bach et d'importants fragments de *Saül*, oratorio de Hændel (traduction de M. E. Guinand). Ces deux ouvrages, exécutés pour la première fois à Paris, étaient interprétés par d'excellents artistes, Mme Masson, Mlle Caroline Brun, MM. Auguez, Flajollet et Audan. Après

un délicieux trio de *l'Hôtellerie portugaise* de Cherubini, Mlle C. Brun s'est fait vivement applaudir dans un air de *Proserpine* de Paisiello et M. Auguez dans un air de la *Mélomanie* de Champein. La Société faisait entendre pour la seconde fois le double chœur de *Colinette à la Cour* de Grétry et le chœur des bergers de *Rosemonde* de Schubert, qui avaient été redemandés par beaucoup de sociétaires. L'intermède instrumental qu'il est d'usage de jouer entre les deux parties du concert vocal se composait du quatuor de Mozart (op. 101) pour hautbois principal, violon, alto et violoncelle; très bien secondé par MM. Boulard, Ad. Blanc et Lebouc, notre jeune et célèbre hautboïste Gillet s'est surpassé dans l'exécution de ce quatuor qui a été couvert d'applaudissements. — H. M.

— Jeudi dernier, au cercle artistique de la rue Volney, intéressante audition de *l'Étoile*, idylle antique de M. Henri Maréchal et certainement la plus gracieuse de ses inspirations jusqu'à ce jour. Le petit chœur d'entrée des nymphes, très bien rendu par les élèves du Conservatoire, et l'air de Daphnis, chanté par Bosquin, sont les deux pages saillantes de cette partitionnette, dont la poésie se tient bien jusqu'au bout. Il faut regretter qu'on n'ait pas jugé à propos de substituer l'orchestre au piano dans cette circonstance; les accompagnements de cette petite idylle semblent l'appeler impérieusement. Espérons qu'après la réussite complète de cette première tentative, on nous donnera bientôt au même cercle une seconde audition de *l'Étoile*, mais cette fois avec orchestre, et même décors et costumes. L'effet serait certainement doublé. Une jeune élève du Conservatoire, Mlle Simonnet, a remplacé dans *l'Étoile* (rôle de Myrto), Mlle Claire Cordier indisposée et s'est tirée très vaillamment de cette tâche improvisée. De l'intelligence, du goût et de la chaleur lui ont valu des applaudissements mérités. Il y a là bien des espérances pour l'avenir. Au même concert on a entendu le violoniste Planel, et beaucoup apprécié deux chœurs bien conçus et bien écrits de Francis Thomé: une Berceuse et une ronde d'enfants coupées par des soli. C'est là de la bonne musique qui fait honneur au jeune compositeur. M. Édouard Mangin, qui avait organisé la partie chorale de la soirée, tenait le piano d'accompagnement en partage avec M. Bernardel. Deux maîtres accompagnateurs. — H. M.

— *L'Institut musical*, fondé et dirigé par M. et Mme Oscar Comettant, faisait entendre, il y a quelques jours, salle Érard, une trentaine de jeunes filles du monde, élèves du cours que notre éminent maître, Marmontel, fait à *l'Institut musical*. Le maître était auprès d'elles, leur donnant confiance, car l'épreuve était imposante. En effet, la salle était littéralement remplie d'invités. En vérité, toutes ces jeunes filles du cours supérieur de Marmontel ont du talent, et nous pourrions en citer un certain nombre qui feraient bonne figure dans les concerts publics, mêlées à nos meilleures artistes. Dans cette séance des plus intéressantes, on a beaucoup applaudi le virtuose violoniste, M. Diaz Albertini, un chanteur d'avenir, M. Louis Poirier, une jeune pianiste professeur qui a pris rang, Mme Lucien Comettant et Mme Louise A. Comettant — jolie voix et gracieux talent — qui a dit avec beaucoup de charme une *Orientale*, de la composition de son frère, et deux mélodies charmantes, d'Antonin Marmontel, *Chanson d'automne* et *Aubade*. La séance s'est terminée à près de minuit et... la salle était encore pleine.

— Très intéressante audition le 3 février à *la Société Nationale*: Le deuxième quatuor en *ré mineur* de M. C. de *Bériot* est une œuvre sévère, magistrale, qui a été très écoutée, très bien exécutée et très applaudie. Pourtant quelques parties sentent l'effort; *l'Adagio* manque de précision et se perd un peu dans des modulations Wagnériennes. Mais le premier morceau est des plus remarquables et fait grand honneur au jeune musicien. — Mlle *Marie Poitevin* a dit avec une rare perfection des variations de piano de M. Pfeiffer. Ces variations sont fort bien faites, mais pourquoi M. Pfeiffer a-t-il choisi un thème aussi aride, quand il lui était si facile de trouver une mélodie plus chantante? — Mlle Poitevin s'est montrée artiste de premier ordre dans l'exécution d'une figure de M. Saint-Saëns. Ce dernier a fait valoir, par son exécution magistrale, *une Fantaisie* de M. Adam Laussel qui semble vouloir s'inspirer des traditions de Schumann et dont l'œuvre est remarquable à plus d'un titre.

H.-B.

— M. Vladimir de Pachmann a donné jeudi son deuxième concert, et il a captivé et charmé son auditoire par son remarquable talent.

Des doigts d'une agilité merveilleuse, une façon toute particulière de faire ressortir les parties chantantes, même dans les passages les plus doux, un toucher d'une délicatesse et d'une souplesse exquises en font un pianiste de premier ordre. Citons dans un programme qui a paru trop court les variations en *ut* mineur de Beethoven, un impromptu de Schubert, *l'Oiseau Prophète* de Schumann, et surtout les œuvres de Chopin, sonate en *si* mineur, mazurka, op. 41, no 1 (bissée) et deux études (op. 10, no 11 et op. 25, no 2), qui ont été dites avec une rare perfection. — M. C.

— A son concert annuel du Mardi-gras, M. Lebouc a joué pour la première fois deux pièces nouvelles de Mme de Grandval pour violoncelle : *Chanson suisse* et *Chant serbe* qui ont produit beaucoup d'effet. Brillant succès aussi pour Mme Roger-Miclos, qui a interprété avec MM. Nadaud, Chavy, Prioré et Lebouc, le brillant quintette de Spohr, et seule un scherzo de Chopin. Mlle Nadaud, accompagnée par son frère, a chanté l'air du *Pré aux Clercs* avec grand succès, et Mlle Nyon de la Source a fort bien rendu la célèbre romance *Portrait charmant*, de Paccini, en s'accompagnant elle-même sur la harpe. Deux de nos meilleurs artistes, MM. Charles Turban et Grisez, ont joué dans la perfection un charmant morceau de concert de Mendelssohn pour clarinette et clarinette-alto. La brillante fantaisie pour quatre violons sur *le Carnaval de Venise* de Ch. Dancla, exécutée par l'auteur et ses trois anciens élèves, MM. Houfflack, Rivarde et Nadaud, a été un des succès du concert, qui s'est terminé de la manière la plus gaie par la première audition d'une symphonie burlesque d'Ad. Blanc, intitulée *le Calme des Champs* ou *le Compositeur agacé*, pour piano, violon et violoncelle et instruments de jouets d'enfants, exécutée par MM. Jemain, Nadaud, Lebouc et les élèves de la classe de solfège de Lavignac avec un ensemble parfait.

— M. Lebouc a fait entendre des morceaux intéressants à ses deux dernières matinées : un quintette de Mozart, peu connu, pour cor, violon, deux altos et violoncelle, a produit le meilleur effet et a fait valoir le beau talent de corniste de M. Brémond; un quatuor d'Ad. Blanc a été excellemment rendu par Mme Béguin-Salomon, MM. Mendels, Trombetta et Lebouc. Signalons aussi un andante *religioso* pour violon de F. Thomé, joué avec beaucoup de largeur par M. Mendels qui, à la séance suivante, a exécuté avec succès un concertino pour alto, de Garcin. Après plusieurs morceaux d'ensemble, Mme Cœdès-Mongin a délicieusement joué une valse posthume peu connue de Chopin. M. Diaz Albertini, dont nous avons déjà parlé avec éloges, a fait le plus grand plaisir dans la légende pour violon de Wieniawski, morceau des plus remarquables ; enfin, Mme Masson a fait valoir sa belle voix dans l'air des *Saisons* de Massé, et un sonnet de F. Thomé.

— On lit dans la *Strasburger Post* : « Nous avons entendu ici pour la première fois *Ossian*, poème symphonique pour orchestre d'Arthur Coquard. Nous devons reconnaître à cette œuvre une réelle originalité, bien que l'influence des grands maîtres s'y fasse sentir, surtout dans les mouvements lents. Dans cette symphonie, comme dans *l'Ossian* de Niels Gade, retentit une plainte douloureuse sur la mort du poète. Mais l'accent en est bien différent. Ce n'est point la douceur ni la mélancolie qui la caractérise, mais plutôt l'éclat et la force dramatique, quoique ce soit, comme dans l'œuvre de Gade, la harpe qui expose les principaux motifs. Quoi qu'il en soit, cette composition dénote une main sûre, dans son ensemble comme dans ses détails : les idées mélodiques sont pleines de charme, les proportions belles, l'expression excellente. La péroraison, bien qu'elle fasse songer à Wagner et à Meyerbeer, impressionne par son ampleur et la puissance de la sonorité. En un mot, l'œuvre entière est faite de façon à prendre une place durable au répertoire des concerts. L'orchestre de la ville s'est brillamment comporté, sous la direction de l'auteur, et de nombreux applaudissements ont témoigné de la satisfaction générale. Le compositeur a eu l'honneur d'être rappelé. »

— Le virtuose Adolphe Fischer est de retour à Paris de la tournée de concerts qu'il vient de faire en Hollande. Les journaux hollandais font les plus grands éloges du remarquable violoncelliste qui, entre autres morceaux, a fait entendre la valse lente de *Sylvia*, de Delibes, arrangée par lui pour violoncelle avec accompagnement d'orchestre.

— Samedi dernier, salle Érard, concert intéressant donné par le pianiste Mario Calado. Le jeu net et consciencieux de M. Mario Calado se distingue surtout par la régularité des traits rapides et le perlé des gammes ; un *allegro de concert* de Chopin, *les Courriers* de Ritter et une étude de vélocité de Mathias lui ont particulièrement valu les applaudissements. La *Jota Aragonesa* de Noguès a brillamment terminé le concert. Mme Storm-Mauve a fait grand plaisir aussi dans *la Prière* de Gounod et un air d'*Hérodiade*. Mlle Godard a réellement charmé l'auditoire dans un *pizzicato* de Thomé pour violon et le finale du *Concerto romantique* de Benjamin Godard enlevé avec autant de brio que d'originalité. Une bonne part du succès revient encore à MM. les pianistes Philipp, Rivière et Kaiser.

— *Le Mémorial des Deux-Sèvres* nous donne de bonnes nouvelles du concert offert mardi dernier à ses habitués par la Société philharmonique de Niort. Grands applaudissements à Mlle Vaillant, la gracieuse cantatrice, et à M. Rittberger, un violoniste de beaucoup d'avenir et de talent.

— Intéressant concert, mardi dernier, donné au théâtre d'Amiens par la Société des Orphéonistes, avec le concours de Mlle Mirane de l'Opéra, de MM. Dulin, Galipaux, Goudroy et Bulot. On a remarqué la belle voix de basse de M. Dulin, un élève de notre Conservatoire, mais originaire d'Amiens, et l'on a fait fête à Mlle Mirane de l'Opéra, surtout dans le *Sancta Maria* de Faure, qu'elle a remarquablement interprété. L'excellent violoniste Goudroy a eu aussi sa bonne part dans les applaudissements.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 11 février :

A la *Société des concerts* du Conservatoire : 1° *Manfred*, poème dramatique en trois parties, de lord Byron (Traduction Victor Wilder), musique de Robert Schumann ; 2° Concerto en *ut mineur*, pour piano, de Beethoven, interprété par Mme Montigny-Rémaury ; 3° Scène d'*Orphée*, de Gluck, chantée par Mme Terrier-Vicini ; 4° Ouverture d'*Obéron*. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : 1° Symphonie avec chœur de Beethoven (version de Victor Wilder), les soli par M[lles] Soubre et Rocher, MM. Bosquin et Auguez ; 2° Concerto en *mi mineur* de Chopin, exécuté par M[me] Essipoff ; 3° Prélude de *Tristan et Iseult*, de Richard Wagner ; 4° Ouverture d'*Athalie*, de Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

Au Châtelet : *Les Ruines d'Athènes* de Beethoven (paroles françaises de Crevel de Charlemagne), soli par M[lle] Ph. Lévy, MM. Claverie et Fournets ; 2° *Concert-Stück* de Weber exécuté par M[me] Roger-Miclos ; 3° *Scènes de féerie* de Massenet (première audition) ; 4° Chœur des génies d'Arimane, extrait du *Manfred* de Schumann. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° *Dans la forêt*, symphonie de Raff ; 2° Concerto pour violon, de Ernst, exécuté par Tivador Nachez ; 3° Adagio du septuor, de Beethoven ; 4° Fragment symphonique du troisième acte du *Parsifal*, de Wagner ; 5° Arioso d'*Elie*, chanté par M[me] Caron ; 6° Rapsodie de Liszt. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— La Société de musique de chambre pour instruments à vent dont nous avons suivi les travaux avec l'intérêt qu'ils méritent, vient d'entrer dans la cinquième année de son existence. C'est dire que cette utile institution à laquelle nous avons applaudi les premiers ne risque plus aujourd'hui de péricliter et se trouve constituée d'une manière à la fois durable et solide. La Société, composée de MM. Taffanel, Gillet, Charles Turban, Brémond, Espaignet, A. Bourdeau, Grisez, Garigue et Boullard, donnera sa première séance jeudi prochain 15 février, à 4 heures précises, dans son local ordinaire de la maison Pleyel, rue Rochechouart. Bonne chance et ... bon vent aux vaillants sociétaires.

— Aujourd'hui dimanche 11 février, salle Érard, matinée donnée par M[lle] Blum, pianiste.

— Lundi 12 février, salle Erard, concert de M[lle] Gutzwiller.

— Mardi, 13 février, salle Érard, concert avec orchestre donné par M. Charles de Bériot, qui fera entendre plusieurs de ses compositions, ainsi que des morceaux de piano de Schumann, Chopin et Liszt. L'orchestre sous la direction de M. Lamoureux.

— Mardi 13 février, salle Pleyel, concert vocal et instrumental donné par le petit virtuose américain, Ernest Schelling, âgé de sept ans, une vraie merveille, paraît-il.

— Mercredi 14 février, salle Erard, soirée musicale donnée par M. Lautier, violoniste.

— Jeudi 15 février, grand concert donné par M[me] Essipoff, la célèbre pianiste. M[me] Essipoff donnera un second concert le lundi suivant, 19 février.

— Jeudi, 15 courant, salle Pleyel Wolff, à huit heures et demie, concert donné par M. Paul Wachs, pour l'audition de ses œuvres de piano. Entre autres morceaux éprouvés, M. Paul Wachs fera entendre sa populaire *Polka électrique*, la gracieuse *Mazurka des Sauterelles*, *Les Échos de Bethléem* et *Les Fugitives*, toutes pièces déjà appréciées dans différents concerts.

— Dimanche prochaine, 18 février, salle Pleyel, matinée concert de M[lle] Dory Petersen et de M. Richard Burmeister, pianistes.

— Dimanche prochain 18 février, salle Érard, concert donné par M[lle] Nyon de la Source, cantatrice, professeur de chant.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2711 — 49e ANNÉE. — N° 12. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 18 Février 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

MM. H. BARBEDETTE, L. BOURGAULT-DUCOUDRAY, FÉLIX CLÉMENT, OSCAR COMETTANT
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

L'ALLELUIA

chanté par Mme JUDIC dans *Mam'zelle Nitouche*, le grand succès actuel des VARIÉTÉS, musique d'HERVÉ, paroles de MM. HENRI MEILHAC et ALBERT MILLAUD. — Suivra immédiatement : *A la Fontaine*, n° 3 des chansons d'oiseaux de W. TAUBERT, paroles françaises de VICTOR WILDER.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO, le quadrille de *Mam'zelle Nitouche*, composé par ARBAN sur les motifs d'HERVÉ, pour les bals de cet hiver 1883. — Suivra immédiatement la *Mélodie-Valse*, air de ballet de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID.

LA BIBLIOTHÈQUE DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE (1)

(Suite)

II

Supprimé en 1815, sous la seconde Restauration, le Conservatoire avait été rétabli l'année suivante, mais dans des conditions de médiocrité déplorable, avec un budget réduit d'une façon misérable, et sous le titre d'École de musique. Le vénérable Sarrette, son fondateur, avait été mis à la porte comme un valet par l'abbé de Montesquieu, alors ministre de l'Intérieur, et, sans doute pour punir l'établissement de son origine, on avait supprimé le titre de directeur. Mais comme les fonctions attachées à ce titre ne pouvaient pas être supprimées du moment qu'on rétablissait l'institution, on les confia à un homme fort distingué, Perne, à qui l'on donna, par un ingénieux euphémisme, la qualification d'inspecteur général. L'abbé Roze étant mort le 30 septembre 1819, Perne, à qui l'on refusait jusqu'aux ressources nécessaires pour chauffer l'école (c'est alors que, pour cette raison, on fut réduit à brûler jusqu'à de superbes clavecins, dont la valeur aujourd'hui serait inestimable), jugea à propos de se charger lui-même du soin de la bibliothèque. Quelques années après, le Conservatoire ayant été enfin sérieusement réorganisé et placé sous la direction supérieure de Cherubini (1822), Perne prit sa retraite, et la bibliothèque fut placée sous la surveillance effective de M. Réty, qui fut depuis agent comptable supérieur du Conservatoire, et qui était à cette époque commis d'ordre sous la dépendance de Perne. Sans avoir jamais le titre de bibliothécaire, M. Réty en remplit réellement les fonctions pendant plusieurs années, au bout desquelles Fétis, déjà professeur de contrepoint dans l'établissement, fut appelé officiellement à ce poste. Compositeur distingué, praticien consommé, théoricien expérimenté, bibliographe habile, s'étant occupé toute sa vie des questions littéraires qui se rattachent à la musique considérée sous tous ses aspects, nul homme plus que Fétis n'était capable, par ses connaissances aussi vastes que variées, de rendre d'immenses services à la bibliothèque, et le choix qui s'était fixé sur lui pouvait être considéré comme excellent. Cependant, très préoccupé de ses travaux personnels, lorsqu'il quitta la France pour prendre la direction du Conservatoire de Bruxelles, il laissa la bibliothèque dans un état désastreux.

C'est alors que la bibliothèque trouva enfin dans la personne de Bottée de Toulmon un conservateur digne d'elle, de son importance et des services qu'elle est appelée à rendre. Ancien élève de l'École polytechnique, reçu ensuite avocat, amateur passionné de musique et l'ayant étudiée d'une façon très sérieuse, avec cela possesseur d'une fortune qui lui assurait une complète indépendance, Bottée de Toulmon offrit au gouvernement de remplir gratuitement les

(1) Ce travail est reproduit d'après la revue littéraire : *Le Livre*, publiée par la librairie A. QUANTIN.

fonctions de bibliothécaire; son offre fut agréée, et sa nomination fut signée au mois d'août 1831. Il s'efforça tout d'abord de corriger le désordre laissé par son prédécesseur, et prit des mesures pour que les déprédations qui avaient signalé le passage de celui-ci ne pussent plus se reproduire; puis il songea à combler, autant qu'il était en son pouvoir, les vides et les lacunes qui existaient dans la bibliothèque. C'est à cet effet qu'il fit exécuter, dans les grands dépôts publics étrangers, les copies importantes et considérables dont il a été parlé plus haut. Pendant dix-sept ans, la sollicitude, l'énergie, l'activité de Bottée de Toulmon ne se démentirent pas un instant, et son administration se signala par d'inappréciables services. Par malheur, sa santé s'altéra gravement en 1848, au point de le mettre dans l'impossibilité de sortir de chez lui, et il mourut le 22 mars 1850, après deux années de terribles souffrances.

Ce fut alors que Berlioz fut placé à la tête de la bibliothèque, et je n'étonnerai personne en affirmant que cet artiste admirable, qui était en même temps un écrivain de race, ne présentait pourtant aucune des qualités requises pour remplir l'emploi qu'il avait sollicité. Cet emploi était pour lui une simple bague au doigt, et, il faut l'avouer, ne chargeait pas beaucoup son existence. Élève du Conservatoire à cette époque, je passais une bonne partie de mon temps à la bibliothèque; or, je vois encore Berlioz, entrant là une fois ou deux par semaine ou par quinzaine, prenant la clef de son cabinet qui était accrochée au chambranle même de la porte, pénétrant chez lui, et en repartant généralement au bout d'un quart d'heure ou d'une demi-heure. Le seul souvenir qu'il ait laissé est l'édition complète de ses *Mémoires*, qu'il avait fait imprimer de son vivant, mais comme il ne voulait les laisser mettre en vente qu'après sa mort, il avait enfoui tous les exemplaires au fond d'un vaste placard de ce cabinet.

Berlioz étant mort le 8 mars 1869, on ne trouva rien de mieux que de lui donner pour successeur Félicien David, que déjà l'Académie des Beaux-Arts avait élu à sa place, et qui n'avait pas plus de titres ni d'aptitudes que lui à obtenir et à remplir les fonctions de bibliothécaire. Il est vrai qu'en même temps on adjoignait à Félicien David une sorte d'*alter ego* qui n'était autre que M. Weckerlin, auquel on donnait le titre de « préposé à la bibliothèque », et à qui, en réalité, incombait tout le travail, car j'ignore si l'auteur du *Désert* a jamais franchi la porte du dépôt dont il était censé avoir la garde. Aussi, dès 1872, M. Weckerlin recevait-il le titre de bibliothécaire, pour se voir nommer quatre ans après (9 septembre 1876), après la mort de Félicien David, bibliothécaire en chef. Depuis lors on lui a adjoint, comme « préposé », un jeune compositeur et écrivain musical distingué, M. Octave Fouque.

Quelques-uns des services rendus par M. Weckerlin, depuis qu'il est chargé de l'administration de la bibliothèque du Conservatoire, ont été énumérés plus haut. Cette énumération resterait fort incomplète cependant, si l'on ne faisait remarquer ici que depuis dix ans la série des partitions d'orchestre, comme celle des ouvrages de littérature musicale, s'est vue, par ses soins, augmentée de plus de moitié.

De plus, M. Weckerlin a créé une collection, à laquelle aucun de ses prédécesseurs n'avait songé, de portraits spéciaux : compositeurs, théoriciens, virtuoses, chanteurs ou instrumentistes, luthiers, etc., dont l'ensemble forme aujourd'hui un total de plus de 1,500 pièces. Il a aussi formé une collection d'autographes précieux, parmi lesquels on rencontre des œuvres très importantes, entre autres de J.-J. Rousseau, Haydn, Sacchini, Méhul, Beethoven, Grétry, Gossec, Paër, Catel, Herold, Auber, Adam, Halévy, Berlioz, etc., sans compter les artistes vivants. Toutes ces richesses sont enfermées dans une vitrine spacieuse de la réserve. Enfin, c'est à M. Weckerlin que la bibliothèque doit de posséder aujourd'hui un catalogue complet sur cartes, succédant à l'informe catalogue en feuilles qui, seul, existait jusqu'alors. Bref, l'administration de M. Weckerlin est un bienfait pour la bibliothèque, qui depuis longtemps ne s'était vue à pareille fête.

Par malheur, l'activité même du bibliothécaire actuel devient la cause de ses embarras. La grande salle de la bibliothèque, salle éclairée par le haut, d'une architecture pleine d'élégance et d'une décoration exquise, présente une étendue de rayons de 300 mètres seulement, occupés par la musique et les livres. Elle est entourée, sur trois côtés, d'un large couloir sombre, comprenant 200 mètres. Depuis longtemps déjà cette salle est devenue trop petite, et il a fallu en extraire tous les doubles pour les reléguer dans le couloir, où, dans la saison d'hiver, les recherches ne peuvent se faire qu'à l'aide d'une lanterne; ces recherches sont cependant fréquentes, car il arrive souvent que plusieurs lecteurs demandent soit le même livre, soit la même partition. Mais le couloir lui-même est encombré aujourd'hui plus que de raison, et l'on voit approcher avec terreur le moment où il faudra laisser à terre, sans les pouvoir placer ni classer, les ouvrages nouveaux qui entreront dans la bibliothèque. Or, cette situation sera lamentable si l'on songe que le dépôt légal seul, qui de 1860 à 1870, fournissait annuellement 3,000 à 3,500 numéros, en a produit 4,500 en 1872, et que les chiffres des trois dernières années se montent à 5,613, 5,027 et 6,025, qui seront certainement dépassés pour l'année présente. Et il ne s'agit ici que du dépôt légal! Si l'on y ajoute les acquisitions, dont le total, tant en livres qu'en partitions, comprend annuellement 2,000 ou 2,500 articles, on voit dans quel état d'encombrement et de désarroi peut se trouver prochainement la bibliothèque! En ce qui la concerne, il n'est que temps de voir commencer enfin les travaux projetés pour l'agrandissement du Conservatoire.

En 1878, la bibliothèque du Conservatoire renfermait 15,000 partitions, avec 5 ou 6,000 doubles; environ 500 traités d'harmonie, de contrepoint et de fugue; 840 méthodes pour divers instruments; une immense quantité de traités de solfège, de chant et de plain-chant; enfin 86,000 morceaux détachés, tant pour le chant que pour le piano ou divers autres instruments. Voilà pour la musique proprement dite. D'autre part, la bibliothèque contient 3,000 volumes de littérature musicale, avec de nombreux doubles; une collection de 4,000 brochures et opuscules sur l'acoustique, la musique d'église, la biographie, le théâtre, la danse, etc., reliés en volumes; 4,535 livrets ou pièces de l'Opéra, du Théâtre-Français, des théâtres de la Foire, de l'ancienne Comédie-Italienne et de l'ancien Opéra-Comique; enfin, une collection très précieuse et peut-être unique en son genre de journaux de musique français et étrangers. On peut admirer, dans les élégantes vitrines placées au milieu et tout le long de la grande salle, une réunion incomparable de partitions de provenances diverses, en exemplaires magnifiques splendidement reliés aux armes de Louis XIV, Louis XV, Louis XVI, des princes et princesses du sang, de M[me] de Maintenon, du grand Condé, du duc d'Orléans, de la comtesse du Barry et de la plupart des grandes maisons de France; la série, provenant de Marie-Antoinette et marquée à ses armes, est particulièrement admirable.

Il va sans dire que les productions françaises ne sont pas seules admises au Conservatoire. On y trouve, en nombre considérable, des partitions italiennes, allemandes, et même anglaises. Il y faut même signaler la présence d'un fonds connu sous le nom de *fonds Schœlcher*, et qui n'a pas son pareil même en Angleterre, où le nom de Hændel est l'objet d'une véritable vénération. Pendant son exil, l'honorable M. Schœlcher, aujourd'hui sénateur, réfugié à Londres à la suite du coup d'État, se prit de passion pour le génie et la gloire de Hændel, et consacra un livre à la mémoire

de ce grand homme; puis il se mit à réunir des exemplaires de toutes les éditions de ses œuvres, séparées ou complètes, les différents portraits du maître qui avaient été publiés, tous les travaux littéraires qui se rapportaient à lui, et même les compositions de tous les musiciens, anglais ou étrangers, qui étaient fixés en Angleterre à cette époque. M. Schœlcher a généreusement fait don à la bibliothèque du Conservatoire de cette admirable collection.

En dehors de la musique, M. Weckerlin s'attache aussi à faire entrer à la bibliothèque tous les ouvrages de littérature musicale ou théâtrale de quelque importance qui se publient à l'étranger, soit en Allemagne, soit en Italie, soit en Angleterre. L'établissement est riche aussi en traités théoriques ou didactiques publiés hors de France, et il possède une série importante de journaux de musique de divers pays.

Bref, la bibliothèque du Conservatoire est à même aujourd'hui de rendre tous les services qu'on peut attendre d'elle, et elle est, en son genre, le dépôt le plus considérable et le plus précieux qui existe en Europe, et par conséquent dans le monde entier.

Arthur Pougin.

FIN

SEMAINE THÉATRALE

La 200e représentation d'*Hamlet*, annoncée pour avant-hier vendredi, a été ajournée à mercredi prochain par suite d'une bonne fortune inattendue; Mme Fidès Devriès, à qui l'on rappelait son succès de 100e dans le grand rôle d'Ophélie, entendit ses amis exprimer le vif regret de ne pouvoir la réentendre à la 200e. Ces paroles, saisies au vol, furent le point de départ de sollicitations bien naturelles en vue de donner un grand éclat à cette 200e d'une grande œuvre française, à laquelle déjà Mme Fidès Devriès avait glorieusement attaché son nom. Bref, on plaida, on insista si bien, que l'Ophélie de la 100e représentation fit promesse de reparaître à la 200e, exceptionnellement et à titre tout gracieux, — cela va sans dire.

Cette nouvelle était à peine reproduite dans les journaux du matin, jeudi dernier, que la foule accourait au bureau de location de l'Opéra : c'était à qui voulait s'assurer de pouvoir réentendre Mme Fidès Devriès dans le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas, en compagnie de Lassalle et de Mlle Richard, acclamés, chaque soir, dans les deux grands rôles d'Hamlet et de la Reine. M. Giraudet (le Roi), M. Bontens (le Spectre), M. Laurent (Laërte) et la charmante Julia Subra dans le ballet du *Printemps* compléteront l'ensemble exceptionnel de cette soirée qui marquera dans les annales de l'Opéra.

Mme Fidès Devriès nous réapparaîtra artiste dramatique dans toute l'acception du mot. C'est, du reste, comme cantatrice de théâtre et non de concert qu'elle recueillit ses premiers lauriers sur la scène de l'Opéra et dès ses débuts. Nature essentiellement théâtrale, Fidès Devriès, encore débutante, ne pouvait admettre l'idée d'une audition. C'est à ce point qu'elle s'y refusa obstinément lors de son entrée à l'Opéra. « Il me faut la scène et le public, disait-elle, pour être ce que je suis; au cas de non-réussite, je me retirerai et tout sera dit. » Ainsi fut fait, car M. Halanzier prit confiance dans cette obstination même, au lieu de s'en montrer blessé, et bien lui en prit. On sait quelle Marguerite de *Faust* et quelle Ophélie d'*Hamlet* fut la jeune Fidès Devriès!

La première d'*Henri VIII* suivra de près la 200e d'*Hamlet*. Les répétitions générales de l'œuvre considérable de MM. C. Saint-Saëns, Détroyat et Silvestre se poursuivent sans encombre et accusent chaque jour une partition de premier ordre. Mmes Krauss, Richard et Lassalle y seront, paraît-il, des plus remarquables. On cite déjà plusieurs scènes émouvantes qui honoreraient autant les librettistes que le musicien. Cette importante première aurait lieu, dernier délai, le 2 mars, si ce n'est le 28 février. M. Vaucorbeil déclare l'ouvrage prêt à tous les égards, et il ne prend son temps que pour arriver à mieux encore. C'est M. Altès qui conduira l'exécution, M. Camille Saint-Saëns, ayant trouvé en lui un parfait musicien et se déclarant complètement satisfait de la façon dont il a dirigé les études. A la dernière répétition générale d'*Henri VIII*, la presse musicale sera convoquée, mais la presse exclusivement, cette répétition devant garder un caractère purement artistique.

Quant à *la Perle du Brésil*, de Félicien David, c'est bien décidément demain lundi qu'elle reverra le jour. En voici les trois distributions comparées, la première sous la direction Séveste et les deux autres sous la direction Carvalho :

PERSONNAGES ET INTERPRÉTATION	OPÉRA NATIONAL, 1851	THÉATRE-LYRIQUE, 1858	OPÉRA-COMIQUE, 1883
ZORA, jeune Brésilienne	Mlles Duez.	Mmes Carvalho.	Mlles Nevada.
COMTESSE DE VILLAREAL	Guichard.	Moreau.	Dupuis.
DON SALVADOR, amiral Portugais	MM. Bouché.	MM. Balanqué.	MM. Cobalet.
LORENTZ, lieutenant des gardes du palais	Philippe.	Michot.	Mouliérat.
RIO, jeune marin	Soyez.	Fromant.	Chenevière.
QUATRE CHEFS BRÉSILIENS	Junca.	Wartel.	Belhomme.
	Lourdel.	Legrand.	Lescoutras.
	Prouvier.	Potel.	Labis.
	Wilhems.	Sérène.	Carroul.

Rôles supplémentaires : Interprétation de l'Opéra-Comique :

DON JOSÉ, seigneur Portugais	MM. Collin.	DIEGO, matelot	MM. Davoust.
DON INIGO. — —	Gourdon.	NUMEZ, —	Teste.

Divertissement de Mlle Marquet. — Premier Sujet : Mlle Milani.

Hier samedi, répétition générale de *la Perle*; très grand succès pour l'œuvre et pour les excellents interprètes, déjà signalés par *le Ménestrel*. Mlle Nevada, la débutante de demain, nous a paru fort émue à son entrée en scène, bien qu'ayant déjà conquis nombre de lauriers sur les principales scènes d'Italie et notamment à la Scala de Milan. C'est une toute mignonne et frêle Zora, dont la voix suave et pure prend parfois une intensité d'accent des plus remarquable, surtout au troisième acte, qui apparaît en 1883 comme en 1851 et en 1858 à l'état de page maîtresse du chef-d'œuvre de Félicien David. En somme, partition de maître excellement interprétée et dont le troisième acte seul suffirait à assurer la fortune, aujourd'hui comme autrefois. Mlle Nevada y est simplement adorable.

La première de *la Perle du Brésil* effectuée, M. Carvalho ira prendre trois jours de congé à Saint-Raphaël ou plutôt à Valescure où il a planté sa tente. Il y présidera le concert organisé par ses soins pour la fondation d'un hôpital dans ce pays enchanté, où il n'y a pas de malades. Est-ce assez opéra comique! Ses deux pensionnaires de *primo cartello*, Talazac et Marie Van Zandt, se feront entendre à ce concert, puis ils s'en reviendront tous les trois, et *subito*, reprendre les répétitions de *Lakmé* de MM. Delibes, Gondinet et Gille, dont la première est annoncée pour le 17 mars. Le théâtre tout entier va se dévouer à cette grande nouveauté de l'hiver 1883, après quoi viendront les études d'ensemble de la *Carmen* de Bizet.

Entre temps, ainsi que nous l'avons dit, *la Flûte enchantée* reparaîtra avec sa nouvelle Reine de la nuit, Mlle Rolandt. Aujourd'hui dimanche, *Zampa* en matinée, ce qui indique le rétablissement du ténor Stéphane. Le rôle d'Alphonse sera tenu par M. Nicot.

Un mot encore de l'Opéra-Comique: malgré *la Perle*, *Lackmé* et *Carmen*, M. Carvalho se prépare aussi à représenter *le Joli Gille* de MM. Poise et Monselet: 3 petits actes bouffes destinés à faire pendant à *l'Amour Médecin* des mêmes auteurs. Comme on le voit, on ne cesse de travailler, salle Favart.

A l'Opéra-Populaire, même activité avant l'édification de la salle. Les partitions sortent des cartons en même temps que les fondations de terre. M. Ritt, qui retrouve ses vingt ans, ne sait auquel entendre. Aussi annonce-t-il son départ pour la Province et l'Étranger dans le but d'y découvrir des étoiles vocales. Et notez

que ce sont les étoiles visées qui s'empressent de venir à lui. Son observatoire ne désemplit pas.

***

Comment terminer cette semaine théâtrale sans dire quelques mots sur l'événement imprévu qui vient de frapper l'Allemagne musicale en la personne de Richard Wagner. Une plume plus autorisée que la nôtre va esquisser à grands traits, pour les lecteurs du *Ménestrel*, la silhouette du musicien révolutionnaire du XIXe siècle. M. Victor Wilder vous dira ses admirations pour l'œuvre de Richard Wagner dont il a fouillé les moindres secrets.

Nous qui n'avons pas encore la même foi dans la musique dramatique de l'avenir, nous nous permettrons de faire des réserves, — *le Ménestrel* ayant toujours accueilli d'ailleurs et voulant continuer d'accueillir les diverses opinions émises ou à émettre sur ce sujet. Nous dirons donc et ne cesserons de redire à nos jeunes compositeurs : gardez-vous de la nouvelle musique allemande que personnifiait Richard Wagner. Ce qui peut être et ce qui est déjà considéré au delà du Rhin comme une émanation supérieure du génie germanique ne saurait venir annihiler le génie dramatique français. Vous écrivez ou vous êtes appelés à écrire de véritables opéras, tandis que Richard Wagner a intronisé en Allemagne la légende lyrique, qui compte chez nos voisins d'outre-Rhin de nombreux et fidèles adeptes, mais qui n'a rien à voir avec notre art dramatique.

Restons Français et contentons-nous de continuer, — si pareille gloire nous est donnée, — la série des chefs-d'œuvre qui ont illustré, depuis un siècle, nos scènes lyriques françaises. C'est là le tempérament de notre génie national et il ne faut pas que les musiciens français s'évertuent à produire des partitions allemandes ou italiennes. Chaque peuple doit conserver son caractère et sa physionomie particulière, tout en faisant dans une sage mesure la part des progrès acquis. On ne saurait exister qu'à cette condition, dans le monde des arts surtout.

Richard Wagner, qui fut l'ennemi de la France et de l'art lyrique français, était dans son rôle. Sachons rester dans le nôtre.

H. Moreno.

P. S. — Aujourd'hui dimanche, au théâtre du Château-d'Eau, première audition de concert du prologue de l'Enfer de *Françoise de Rimini*. Ainsi que nous l'avons annoncé, dimanche dernier, les éditeurs de ce magistral ouvrage ont extrait, à l'intention des Sociétés symphoniques de France et de l'Étranger, le prologue de l'Enfer de la grande partition d'Ambroise Thomas. C'est M. Charles Lamoureux et son vaillant orchestre du Château-d'Eau qui vont nous donner les deux premières auditions de concert de ce superbe prologue, suivi de l'apothéose final. Les soli seront chantés par Mme Brunet-Lafleur, Mlle Huré, MM. Bosquin et Auguez. M. Lamoureux dirigera les deux cents exécutants qui vont interpréter à ses concerts, des dimanches 18 et 25 février, le prologue de *Françoise de Rimini*. Artistes et dilettantes s'y donneront rendez-vous.

RICHARD WAGNER

ESQUISSE NÉCROLOGIQUE

Ce n'est pas au lendemain d'un événement aussi grave que celui qui nous a été annoncé par la dépêche imprévue de Venise, que l'on peut avoir la prétention de juger définitivement un homme de la taille de Richard Wagner. Les passions qu'il a soulevées autour de son œuvre et de sa personnalité ne sauraient se calmer subitement, sous la main glacée de la mort, et ce n'est pas à l'heure même où le maître allemand vient d'entrer dans l'immortalité qu'on peut espérer de le voir triompher de ses contradicteurs acharnés et de ses maladroits amis. Cependant le jour de la justice est proche et le revirement fatal qui se produit toujours dans l'esprit public, en semblables circonstances, ne tardera pas à s'accuser et à se marquer par des signes manifestes. La postérité commence pour Wagner et nul bientôt n'osera contester la gloire d'un des plus grands musiciens dont l'histoire de l'art ait gardé le souvenir.

Richard Wagner est né à Leipzig, le 22 mai 1813. Il a lui-même raconté, dans une courte notice biographique, les premières années de sa vie et les premières luttes de son génie adolescent.

Après quelques essais dans le domaine de la composition symphonique et dramatique, il vint à Paris, avec l'espoir de s'y faire une position digne de son talent. On sait qu'il y vécut pauvrement de quelques travaux subalternes qu'on voulut bien lui confier et qu'il y vit s'envoler les uns après les autres les rêves caressés par sa jeune imagination. C'est à Paris cependant qu'il composa son premier ouvrage marquant : *Rienzi ou le dernier des Tribuns*, dont il avait lui-même écrit le livret, emprunté au célèbre roman de Bulwer. Cet ouvrage, conçu sous l'impression des opéras français de Spontini, ne révèle encore aucune des idées novatrices de Wagner, mais l'originalité musicale du maître débutant se trahit déjà dans cet essai plein de fougue et d'audace.

C'est avec *le Vaisseau fantôme* que Wagner fit le premier pas dans la voie des réformes, qu'il méditait dès lors et qu'il a, par la suite, consignées dans ses écrits didactiques : *l'Art et la Révolution*, *l'Œuvre d'art de l'avenir*, *Opéra et Drame*, et dans une foule de brochures et d'écrits polémiques, qui lui ont créé de nombreux ennemis. Les idées novatrices dont on trouve le germe dans *le Vaisseau fantôme*, Wagner a cherché à les développer dans *le Tannhœuser* et dans *Lohengrin* surtout, qui restera le chef-d'œuvre de sa première manière.

Il faut le dire, toutefois, ces premiers ouvrages, malgré la portée révolutionnaire qu'on leur a prêtée, ne s'écartent pas sensiblement de l'opéra tel que nous étions habitués à le concevoir et l'on peut dire que Wagner y tend la main, d'un côté, à l'auteur du *Freischütz* et, de l'autre, au compositeur du *Fidelio*.

Le véritable Wagner, le Wagner entier et intransigeant, concevant l'art dramatique sous une forme différente de ses prédécesseurs et le renouvelant de fond en comble, avec une audace qui donne la mesure de son génie, ne commence qu'avec *Tristan et Yseult* où, du premier coup d'aile, le maître atteint aux sommets de son idéal.

C'est dans cette œuvre étonnante, c'est dans *l'Anneau du Nibelung*, dans *Parsifal* et dans *les Maîtres chanteurs* même qu'il faut apprendre à connaître Wagner, sous peine de n'avoir qu'une idée superficielle de son art ; non que le grand musicien ne se révèle, avec l'éclat de la foudre, dès les premiers éclairs de son génie, mais parce que la pensée du réformateur, longtemps indécise et flottante, ne se dégage pleinement qu'avec *Tristan*, qui est l'évangile même de la religion nouvelle.

Il est donc permis de dire que la musique de Wagner, celle du moins qui fait son incontestable originalité et qui sera la base même de sa gloire, n'a pas encore passé les frontières françaises. Ni la chute du *Tannhœuser* tombé si lourdement à l'Opéra, ni le succès des fragments de *Lohengrin* ne peuvent donner l'indice de l'accueil qui attend l'œuvre de Wagner parmi nous, le jour (qui n'est peut-être pas éloigné) où l'on voudra la connaître et la juger.

C'est la tâche que nous aurons à remplir maintenant, non seulement avec l'impartialité que l'on doit à tout compositeur de talent, mais encore (j'oserai le dire) avec la respectueuse sympathie que l'on doit au génie.

Jusqu'à présent la personnalité de Wagner s'est dressée devant son œuvre et l'a en quelque sorte obscurcie. Les rancunes qu'on gardait à l'homme étouffaient l'admiration pour l'artiste. Jusqu'à quel point ces griefs étaient-ils fondés ? Les ennemis du maître ne les ont-ils pas exploités contre lui avec plus d'adresse que de loyauté ? Wagner lui-même n'avait-il pas à se plaindre des Français ou tout au moins des Parisiens, et les colères qu'on lui prête contre nous étaient-elles sans fondement ? Ce sont là des questions que je ne veux pas examiner ici et que j'écarte de la discussion.

Tout ce que je veux constater, c'est qu'il est temps de faire trêve à ces inutiles et regrettables querelles. Ne mêlons plus désormais des questions hétérogènes d'art et de politique et rentrons dans les sphères sereines de la musique. Apprécions d'un esprit libre l'œuvre titanesque du grand homme qui vient de mourir, pour vivre éternellement dans l'histoire. Que les colères soulevées dans le tourbillon de la lutte restent à jamais scellées sous la pierre du tombeau !

Victor Wilder.

LE MONUMENT D'HECTOR BERLIOZ

En nous empressant d'enregistrer la souscription princière de Madame Érard, qui vient de nous faire tenir 500 francs, rappelons à nos lecteurs (de France et de l'Étranger), que l'on continue de souscrire au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, pour le monument que le comité des membres de l'Institut et des amis d'Hector Berlioz se propose d'élever à la mémoire du grand symphoniste français. Ajoutons que les plus modestes souscriptions seront reçues avec reconnaissance, car il s'agit de rendre un hommage public à un grand artiste dont le nom est désormais acquis à la postérité.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Richard Wagner, auquel nous consacrons plus haut un article spécial, est mort à Venise, le mardi 13 mars. Il était allé s'installer dans la ville des doges, depuis la fin de l'automne dernier, pour se reposer des grandes fatigues de la composition et de la mise en scène de son *Parsifal*. Déjà l'hiver dernier il s'était réfugié en Sicile, comprenant que le climat de Bayreuth était funeste à sa santé et risquait d'abréger ses jours. Un érysipèle dont il souffrit longtemps, et qui n'est peut-être pas étranger à sa mort, lui avait donné un premier et grave avertissement. Richard Wagner avait loué le deuxième étage du palais Vendramin, situé sur le *Canale grande*. C'est là qu'il est mort, entre les bras de sa femme et de son fils unique, le petit *Siegfried*.

Le jour même de sa mort, il avait voulu faire sa promenade habituelle sur les lagunes et sa gondole était venue le prendre à trois heures. Mais, au moment de sortir, il fut pris d'un étouffement. Il n'eut que le temps de prononcer quelques mots pour indiquer où il souffrait et s'évanouit. On le porta sur son lit. Quelques instants après, l'illustre maître allemand avait cessé de vivre.

— La mort de Richard Wagner a causé par toute l'Allemagne une émotion bien naturelle. *Le Musikalischer Wochenblatt*, l'un des plus vaillants défenseurs de l'art Wagnérien, nous arrive encadré de noir. Nul doute que les autres journaux de musique ne suivent cet exemple. *Le Guide musical* nous arrive également en toilette de deuil.

— Le ténor Ronconi, fils du célèbre baryton qui fut des beaux jours du Théâtre Italien, vient de mourir au champ d'honneur, on peut le dire, puisqu'il a été frappé au moment même où le rideau s'était levé sur le premier acte de *Faust*, alors que l'artiste déjà en scène était assis dans le fauteuil du vieux docteur. C'est à Ancône que s'est produit cet événement tragique qui a profondément impressionné l'assistance.

— Après son immense succès d'Ophélie au Théâtre Royal de Madrid, Mlle Bianca Donadio a voulu triompher dans *Mignon*, et c'est ce qui a eu lieu aux enthousiastes applaudissements du public madrilène, ainsi que nous l'apprend une dépêche du ténor-baryton Lhérie qui assistait dans la salle, en simple spectateur, au grand succès de ses camarades. Lestellier, Borghi, Leria, Rapp, très bien aussi. Belle représentation.

— On nous écrit de Saint-Pétersbourg :

Mon long silence n'est pas de l'oubli ; mais l'apathie qui régnait jusqu'aujourd'hui dans notre monde artistique n'offrait vraiment rien de saillant à signaler. Mais voici la cour à Saint-Pétersbourg ; après un silence prolongé, grand mouvement dans notre haute société, animation générale, qui s'est spontanément communiquée aux théâtres et concerts.

A l'Opéra italien — grande sensation produite par *Gioconda*, opéra de Ponchielli. Depuis longtemps je ne me souviens avoir vu succès pareil!— Pourquoi? Est-ce une nouvelle révélation dans les domaines de la musique dramatique? Nullement. Ponchielli est certainement un maestro habile qui relève directement de Verdi. mais, comme créateur, il est sans importance ; son œuvre vise exclusivement aux gros effets, et pour cela le libretto de Boïto a singulièrement aidé le compositeur. Cette partition n'est pas pourtant dépourvue de belles pages : entre autres le finale du 3e acte, et surtout le 4e acte, très dramatique. Mais *Gioconda* doit son grand succès à une interprétation hors ligne et à une mise en scène, digne de notre théâtre Impérial. Ballet, décors, costumes splendides ; orchestre sous la direction de l'habile Bevignani ; enfin Albert Vizentini comme d'habitude s'est montré un régisseur en chef tout à fait hors ligne. Mais la palme reste encore incontestablement à Mme Durand (Gioconda) ; positivement c'est une grande chanteuse dramatique — qui nous a rappelé les beaux temps de Giulia Grisi. Son accent est pénétré de vérité, sa voix grande et belle domine tout : c'est une tragédienne lyrique. Le public l'a acclamée. Elle est parfaitement secondée par Cotogni, Marconi (voix splendide, mais hélas peu d'étude) et Mlle Hermann, chanteuse de Varsovie, un beau mezzo soprano, bonne école, extérieur attrayant, bref une artiste qui, de prime abord, a été beaucoup applaudie et sera probablement rengagée pour la prochaine saison. On répète à présent *l'Étoile du Nord* avec Mme Sembrich...

Les concerts symphoniques sous la direction de Rubinstein attirent toujours la foule. Au dernier nous avons entendu la chanteuse allemande Mme Joachim (la femme du grand violoniste), le violoncelliste Haussmann et votre Henri Ketten. Mme Joachim, avec une voix déjà un peu fatiguée, dit admirablement les *lieder*; M. Haussmann — avec une belle technique — est froid et laisse à désirer. Ketten nous a ravis par son élégance et un mécanisme digne des plus grands pianistes. C'est surtout dans le concerto en *mi bémol* majeur de Beethoven, qu'il s'est signalé. Un magnifique Théâtre-Fantaisie vient d'ouvrir ses portes — avec une troupe italienne d'opéra bouffe — sous la direction habile de Franchini. Bonne compagnie — succès — répertoire choisi — prochainement les détails.

MAURICE RAPPAPORT.

— *Le Gesangverein* de Posen vient de donner, avec beaucoup d'effet, la première audition d'un oratorio de M. Blumner, *la Chute de Jérusalem*.

— La reprise du *Cheval de Bronze* au théâtre de la Monnaie n'aurait pas été des plus heureuses, par suite surtout d'une interprétation insuffisante. Pourtant, dans le rôle de Stella, Mlle Angèle Legault semble avoir tiré son épingle du jeu. Voici ce qu'en dit *l'Indépendance belge* : « A Stella appartiennent les grandes prouesses de virtuosité. Elle ne paraît qu'au troisième acte, mais c'est pour briller d'un vif éclat dans des airs brodés des plus riches fioritures. Cette tâche est échue à Mlle Legault dont l'inquiétude, causée par une si grande responsabilité, s'est trahie d'abord par quelques hésitations, mais qui a bravement pris son parti ensuite et s'est tirée fort à son honneur de difficultés dont les ouvrages du nouveau répertoire n'offrent pas souvent l'équivalent. »

— M. Alexandre Guilmant est en ce moment en Angleterre où ses succès le retiendront jusque dans les premiers jours de mars.

— C'est à un architecte français que la ville d'Athènes a confié le soin de reconstruire le théâtre de l'Opéra. M. Xavier Girard, architecte de Paris, est arrivé en Grèce. Après avoir terminé l'Opéra, il sera chargé de doter Athènes de plusieurs monuments. M. Gustave Nadaud, le sympathique chansonnier, est également arrivé en Grèce où il lui a été fait le meilleur accueil. Il a accompli son voyage en Orient et rentrera bientôt en France.

— On vient d'exhumer à Tunis et de transporter à Marseille le corps du compositeur américain John Howard Payne, auteur de l'air bien connu *Home, sweet home!* De Marseille, le corps sera transporté sur un navire de guerre américain aux États-Unis où de superbes funérailles lui seront faites. Howard Paye est mort en Tunisie il y a nombre d'années.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Par suite de la mort de M. de Flotow, une place de membre correspondant étranger était devenue vacante à l'Institut. La section de musique a dressé hier samedi la liste de noms qu'elle est tenue de présenter aux termes du règlement. La voici dans l'ordre adopté :

1° M. Grieg . . . . (Norwège).
2° M. Brahms . . . . (Vienne-Autriche).
3° M. Tchaïkowski . . . . (Moscou).
4° M. Limnander . . . . (Malines-Belgique).
5° M. Peter Benoît. . . . . (Anvers-Belgique).

— Nous recevons de notre éminent et spirituel collaborateur A. de Pontmartin l'intéressante lettre que voici : « Vous ne me refuserez pas, dans *le Ménestrel*, une petite place pour adresser un adieu à une cantatrice qui eut ses jours de célébrité, et qui, après avoir été, à la ville et au théâtre, une bonne et aimable femme, était bien la plus charmante octogénaire qui se pût voir. Vous devinez que je veux parler de Mme Rigaut-Palar. Elle créa, comme chacun sait, le rôle d'Anna dans *la Dame blanche*; ce souvenir suffirait à préserver son nom de l'oubli; car le chef-d'œuvre de Boieldieu est une date ineffaçable dans notre répertoire; des milliers de cantatrices, à Paris et en province, se sont essayées dans ce rôle délicieux, et nulle peut-être n'y a égalé Mme Rigaut, qui l'avait étudié sous les yeux du maître, avec Ponchard pour partner; — Ponchard, dont elle possédait la méthode exquise et la grande tradition classique. Avant *la Dame blanche*, qui fut le couronnement de sa carrière, elle avait chanté avec un vif succès *Joconde, la Bergère châtelaine, le Calife de Bagdad*, etc., et surtout *les Voitures versées*, où elle rivalisait de virtuosité avec Martin, dans les célèbres variations sur l'air : *Au clair de la lune*. Pour les cantatrices qui, retirées de bonne heure du théâtre, arrivent à l'extrême vieillesse, il y a quelque chose de mélancolique à se survivre si longtemps, et à dire pendant un demi-siècle : « Nous autres artistes, nous mourons deux fois. » Heureuses du moins celles qui, comme Mme Rigaut, achèvent de vieillir et de mourir, entourées d'estime et de sympathie! Pour moi, qu'elle avait la bonté de lire (sans lunettes) et qui ai reçu d'elle des lettres charmantes, je n'ai jamais oublié que *la Dame blanche* fut le premier spectacle accordé à mon dilettantisme d'écolier, et qu'en entendant Mme Rigaut chanter *Au rendez-vous il est fidèle* ! je compris que je serais peut-être un jour, non pas hélas! un musicien, mais un ardent mélomane. A. DE PONTMARTIN.

— Le prince Troubetzkoï va partir prochainement pour Saint-Pétersbourg, où il va faire répéter son ballet *Galatée*, qui fut donné l'année dernière à l'Opéra de Vienne. *Galatée* sera représentée à Saint-Pétersbourg à l'occasion des fêtes du couronnement du Czar.

— L'Association artistique des concerts populaires d'Angers prépare à ses habitués un joli régal artistique : une symphonie inédite de Mendelssohn, œuvre de grande jeunesse, il est vrai, puisque Mendelssohn n'avait que 13 ans lorsqu'il en écrivit la partition. C'est M. Albert Cahen qui est le propriétaire de ce précieux manuscrit et qui a eu la gracieuse pensée d'en donner la primeur à l'Association artistique d'Angers.

— Mlle Griswold nous fait savoir que l'administration du Casino municipal de Nice, qui n'a pu tenir ses engagements envers elle, n'a pas encore

réglé la légitime indemnité à laquelle elle a droit et qu'il va lui falloir plaider pour obtenir des tribunaux réparation du préjudice qui lui a été causé. Comme on le voit, les artistes qui exigent des garanties en signant un engagement ne font que le strict nécessaire, alors même qu'il s'agit d'administrations aussi bien posées que celle de Nice.

— Le roi de Portugal vient de nommer M. Th. Ritter commandeur de son ordre de Saint-Jacques. Cet ordre, réservé au mérite scientifique, artistique et littéraire, est le plus ancien du Portugal.

— Le virtuose Théodore Ritter vient de partir pour Nancy où il va inaugurer une nouvelle salle de concert. De Nancy, il doit se rendre à Lyon pour s'y faire entendre à un grand concert avec orchestre, organisé par MM. Aimé Gros et Luigini. Cette séance qui aura lieu au Grand-Théâtre est fixée au dimanche 4 mars.

— Une société artistique vient de se fonder en Normandie sous le nom d'*Académie normande*. Son but, le voici : donner, par tous les moyens qui seront en son pouvoir, une féconde et virile impulsion au goût des Lettres et des Arts, non seulement en Normandie, mais partout où ses ramifications pourront s'étendre; aider le poète, l'artiste et le musicien à se produire, faire connaître ses œuvres, le soutenir dans sa carrière; organiser des concours et des fêtes. Nous croyons savoir, dès maintenant, que l'*Académie Normande*, qui compte déjà de grands noms parmi ses membres, se propose d'organiser, cette année même, un important concours littéraire et artistique dans une des villes d'Eau de Normandie. Ce concours comprendra cinq sections : Musique, Poésie, Prose, Peinture et Sculpture. L'académie se compose de membres titulaires et de membres d'honneur. Elle aura un organe édité d'une façon tout artistique, auquel tous ses membres auront droit de collaborer. Elle ouvre toutes grandes ses portes aux travailleurs. Nous engageons vivement tous les artistes, tous les littérateurs, tous ceux en un mot qui, de près ou de loin, s'intéressent aux Lettres et aux Arts, à adhérer aux statuts de la jeune société. Pour obtenir statuts et renseignements, écrire à M. Albert Hue, président de l'*Académie Normande*, à Carentan (Manche), ou à M. G. Guillaumot, vice-président à Saint-Lô.

— La Société Dunkerquoise pour l'encouragement des sciences, des lettres et des arts, ouvre une série de concours scientifiques, littéraires et artistiques. Pour ce qui concerne la musique, elle décernera une médaille d'or, de la valeur de 300 francs, au meilleur quintette pour violon, clarinette, alto, basson et contrebasse. Les envois devront être adressés *franco* au secrétaire général de la Société Dunkerquoise avant le premier octobre prochain.

— Le 10 janvier dernier, nous avons perdu le doyen des luthiers français, M. Georges Chanot. Il a été frappé de mort subite à Courcelles, joli village de la vallée de Chevreuse où il s'était retiré. Bien qu'âgé de 81 ans, il avait conservé une activité prodigieuse, et, il y a peu de mois encore, nous l'avons surpris travaillant avec la sûreté de main d'un homme jeune et habile. Il passait à bon droit pour le plus expert des juges en matière de lutherie italienne, et on lui doit beaucoup d'instruments à archet d'une coupe irréprochable. Il excellait dans la réparation des instruments italiens, et tout récemment nous lui avons vu accomplir de véritables merveilles en ce genre. Grand, droit, infatigable, M. Georges Chanot avait des traits accusés et fort expressifs : il ressemblait d'une façon frappante à Stradivarius.

— M. Théodore Dubois vient d'avoir la douleur de perdre son grand-père, M. Jean-François Charbonnier. Cet homme de bien, aimé et estimé de tous ceux qui l'ont approché, avait été instituteur pendant quarante ans dans la même commune. M. Charbonnier, qui est mort dans sa 93e année, était officier d'académie.

— Nous apprenons le mariage de Mlle Marie Fechter. La sympathique artiste épouse son cousin, M. Henri Porée, négociant. Les témoins de la future sont M. Chappat, son oncle, et M. Faure, le célèbre baryton, ami de la famille. Le mariage sera célébré le lundi 26 courant, en l'église Saint-Louis-d'Antin.

— Le dernier bal de l'Opéra a été le plus brillant de cette année. Beaucoup de monde et beaucoup de gaieté. La recette a dépassé 41,000 francs! Dans la salle, Arban donnait avec son ardeur habituelle et menait vigoureusement ses 200 instrumentistes et choristes. On a beaucoup remarqué les nouveaux arrangements avec chœurs des valses viennoises de Johann Strauss et de Farhbach. C'est très ingénieux, de beaucoup d'effet et de grande originalité comme paroles. C'est M. Laurent de Rillé, si habile et si expert en la matière, qui avait bien voulu se charger de cette délicate adaptation. Il y a réussi à souhait et voilà tout un nouveau répertoire créé pour nos sociétés orphéoniques. — Au foyer, Fahrbach et ses charmantes compositions sont plus goûtés à chaque nouvelle audition. On lui a fait de véritables ovations après ses marches hongroises d'un ragoût si piquant, ses belles valses : *le Pays natal* et *Aux cœurs sensibles*, et sa mazurka si pittoresque *Preciosa*, qu'on ne se lasse pas de lui bisser. Un vrai succès sur toute la ligne. — Jeudi de la mi-carême, 1er mars, quatrième et dernier bal masqué de l'Opéra. Chefs d'orchestre : Fahrbach et Métra.

— A signaler au Palace-Théâtre un nouveau ballet, *la Troupe hongroise*, illustré de fort jolis costumes de Grévin et agrémenté d'une musique assez pittoresque de M. Grillet.

CONCERTS ET SOIRÉES

La Société des Concerts du Conservatoire a donné dimanche dernier un programme bien réussi et bien varié qui fait honneur à son excellent chef d'orchestre, M. Deldevez. La musique de *Manfred* de Schumann (traduction de M. Victor Wilder) renferme des morceaux d'un ordre supérieur à commencer par l'ouverture si impressionnante; le Ranz des Vaches pour cor anglais seul a été joué par M. Gillet dans la perfection. Le concerto en *ut* mineur de Beethoven pour piano a eu pour interprète Mme Montigny-Rémaury, la célèbre pianiste française dont le talent à la fois classique et chaleureux fait le plus grand honneur à notre Conservatoire. Mme Montigny a rendu avec la même perfection les trois morceaux de genres si différents, qui forment le beau concerto en *ut* mineur et le public lui a témoigné son admiration par des rappels chaleureux. La scène des Enfers d'*Orphée*, de Gluck, a été rendue par Mme Terrier-Vicini avec une belle ampleur de voix et beaucoup d'autorité, enfin la resplendissante ouverture d'*Obéron* de Weber, admirablement jouée, a terminé ce brillant concert qui sera reproduit aujourd'hui. — x.

— Au sujet de ce même concert nous recevons la seconde note que voici et qui a son intérêt : « *La Société des Concerts* elle-même ne peut échapper au mouvement qui entraîne les esprits vers ce qu'on pourrait appeler le « romantisme » en musique. Berlioz et Schumann tiennent chaque jour une place de plus en plus grande dans le répertoire de l'illustre société. Sur le programme de dimanche dernier, le *Manfred* de Schumann figurait dans son entier; si tous les numéros de l'ouvrage n'ont pas été reçus avec enthousiasme, aucun n'a soulevé la plus petite protestation : même le *Ranz des Vaches* a été applaudi presque énergiquement, et *l'Apparition de la Fée des Alpes* a été bissée. Une ovation bien méritée a été faite à l'éminente pianiste Mme Montigny-Rémaury avant et après l'exécution du concerto en *ut* mineur, de Beethoven. Impossible de mieux rendre cette belle œuvre qui paraissait encore plus limpide et plus claire à côté du style intéressant sans doute, mais parfois un peu opaque, de Robert Schumann. Venait ensuite la scène de l'Enfer de l'*Orphée* de Gluck, dont Mme Terrier-Vicini remplissait le solo. Cette page incomparable qu'on n'a pas souvent l'occasion d'entendre, a été accueillie par l'auditoire avec une surprenante froideur. Ni la belle voix et le talent de Mme Terrier-Vicini, ni l'exécution superbe et convaincue de l'orchestre et des chœurs n'ont pu l'émouvoir. Le public du Conservatoire serait-il plus farouche que Cerbère et se piquerait-il de garder son sang-froid, même quand les démons sont attendris? »

— Au concert du Châtelet du 11 février, M. Colonne a fait entendre la partition des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven; trois morceaux ont été bissés : le *duetto* pour soprano et baryton très bien dit par Mlle Lévy et M. Claverie, *le Chœur des Derviches*, et *la Marche Turque*. Dans la marche avec chœur, la mélodie est dans l'orchestre, les voix ne font guère que renforcer l'harmonie, placée comme d'habitude au premier plan, elles étouffaient par moment l'orchestre. Nous appelons l'attention de l'excellent chef d'orchestre sur ce défaut qui a nui un peu à l'effet de cette page magnifique. Mme Roger-Miclos a exécuté *le Concert-Stück*, de Weber. On a pu critiquer l'ordonnance de cette page merveilleuse, il est certain qu'elle n'a aucun rapport avec les concertos fantastiques et apocalyptiques qu'on nous fait trop souvent entendre. Mme Roger-Miclos manque un peu de vigueur dans les effets de force, mais elle excelle à rendre gracieusement les choses gracieuses et clairement les choses claires, ce qui n'est pas un mince mérite. Nous avons entendu avec un réel plaisir les nouvelles scènes pittoresques de M. Massenet, qu'il a intitulées *Scènes de féerie*; il y a dans cette œuvre une marche d'un très beau caractère, et, sous le titre d'*Apparition*, une mélodie pour cor qui est pleine de poésie et que le public a fait bisser. L'orchestration de M. Massenet a paru bruyante. Nos jeunes compositeurs ont une tendance à substituer les sonorités violentes des cuivres et des instruments à vent à celles des instruments à cordes, dont les compositeurs anciens faisaient la trame principale de leur tissu orchestral, ils n'employaient les autres instruments que discrètement pour donner le coloris à leur œuvre; il en résulte une variété d'effets qu'on ne trouve plus dès lors qu'on emploie presque constamment toutes les forces dont un orchestre peut disposer. C'est absolument comme si, en peinture, on empâtait la toile avec les tons les plus crus et les plus éclatants, sans se ménager les effets de clair-obscur et les oppositions de teinte graduellement et savamment ménagées. Le concert de M. Colonne se terminait par *l'Hymne des Génies d'Arimane*, composition de Schumann, un peu terne, à mon avis, et qui n'a produit que peu d'effet.

H. BARBEDETTE.

— Le concert donné par M. Charles de Bériot, salle Érard, le 13 février, avait attiré une nombreuse assistance. Le jeune maître a fait entendre des œuvres importantes de sa composition, notamment deux concertos pour piano et orchestre, l'un en *ré* mineur, le second en *ut* mineur. Ce sont deux œuvres d'un caractère noble, élevé, sévère. Les proportions sont justes : la pensée n'est jamais obscure; elle se poursuit avec beaucoup de netteté et de logique, ce qui n'est pas généralement le cachet des compositions modernes. Quoique nous préférions le concerto en *ut* mineur, nous n'hésitons pas à déclarer que les deux sont remarquables et dignes du nom que porte M. de Bériot. *La Danse bretonne*, pour orchestre, nous a moins plu, quoiqu'elle ait eu un fort grand succès; mais nous applaudissons sans réserve *la Barcarolle*, également pour orchestre, tirée de la

symphonie de *Fernand Cortez*. Voilà une œuvre magistrale, pleine d'effets puissants, de développements du plus haut intérêt et qui place l'auteur au rang des meilleurs symphonistes. M. Charles de Bériot a été fort apprécié comme exécutant. Il a dit avec un goût parfait un nocturne de Chopin, une pièce romantique de Schumann; à notre avis il a interprété un peu trop vite la huitième polonaise de Chopin qui perd en ampleur ce qu'on lui donne en trop de vitesse. Il a déployé, dans une rapsodie hongroise de Liszt, une virtuosité bien remarquable et bien nécessaire pour faire applaudir une composition aussi faible. Le jeu de M. de Bériot est plein de clarté, dépourvu de toute exagération, très sobre et très puissant à la fois — on ne peut rien désirer de plus. — H. BARBEDETTE.

— Jeudi soir, à la salle Herz, concert donné par *la Concordia*. Les chœurs d'*Athalie*, de Mendelssohn, ont été exécutés par cette Société avec une perfection qui fait le plus grand honneur à son habile directeur musical, M. Ch.-M. Widor. *La Concordia* se classe décidément parmi nos meilleures sociétés chorales. Les soli d'*Athalie* étaient confiés à Mme Fuchs, Mme Sabatier et Mlle Eustis, cette dernière douée d'une jolie voix de contralto. M. Sylvain de la Comédie-Française, s'est fait applaudir dans la partie déclamée. Citons encore Mlle Steiger et surtout l'éminent violoniste Marsick. A signaler encore dans le programme, une mélodie nouvelle de Ch. Gounod, dite avec beaucoup de charme par Mme Fuchs. Les beaux chœurs d'*Idoménée*, de Mozart, ont terminé cette intéressante soirée.

— Les Concerts Populaires de Marseille ont donné dimanche dernier le *Chatterton* de M. Jules Bordier. L'œuvre a été rendue avec beaucoup de soin par l'orchestre et fort bien accueillie par le public. M. Bordier, qui était venu à Marseille pour la circonstance, a été chaleureusement fêté par les artistes et les amateurs éclairés qui forment dans cette ville un groupe actif et uni. Tous ont eu à cœur de témoigner de leur sympathie pour le compositeur et aussi pour le fondateur de ces vaillants concerts d'Angers qui, en aidant à la vulgarisation des œuvres de la jeune Ecole française contemporaine, ont rendu d'éminents services à l'art musical en province. — A. R.

— On nous communique l'intéressante note que voici, sur la fondation des Concerts populaires de Nantes:

« La constitution de la Société des concerts remonte à 4 ans, ou plutôt à 15 ans, car c'est l'ancienne Société Philharmonique, reconstituée sur des bases sérieuses, avec l'élimination de tous les amateurs, ne présentant pas les garanties d'exécution qu'on est en droit d'exiger d'une réunion d'artistes. La troupe instrumentale se compose de 75 musiciens, sous la conduite de M. Alph. Weingærtner, destiné, croyons-nous, à faire un parfait chef d'orchestre. La Société se constitue financièrement, sous la garantie de 30 membres fondateurs, qui s'engagent à parfaire les pertes qui chaque année pourraient exister à la fin de l'exercice. L'avoir de la Société comprend: 1° une subvention de la ville; 2° une du Conseil général; 3° 500 francs des beaux-arts; 4° de la cotisation de 200 souscripteurs à 25 fr.; 5° les recettes faites au bureau. »

— Un cercle artistique vient d'être fondé à Saint-Flour (Cantal). L'inauguration en a eu lieu le dimanche, 4 février, par une première audition musicale qui réunissait les membres fondateurs au nombre de quatre-vingt-douze. Il ne nous appartient pas, étant donné le caractère intime de la réunion, de faire de ce concert un compte rendu détaillé, et encore moins de citer les noms des principaux artistes dont il nous a été donné d'apprécier et d'applaudir le talent. Nous devons toutefois les féliciter au sujet non seulement de la parfaite exécution des morceaux, mais encore de la composition du programme où nous avons vu, à côté des noms des plus beaux opéras, figurer les chefs-d'œuvre de la musique classique. Les pauvres n'ont pas été oubliés: une quête a été faite à leur profit au milieu du concert et son produit a été versé, dès le lendemain, dans la caisse du bureau de bienfaisance.

— Mentionnons également la création dans la même ville de *la Lyre Sanfloraine*, société musicale instrumentale, composée de plusieurs amateurs de la ville, et qui s'est fait entendre pour la première fois le mardi-gras.

— Jennius, de *la Liberté*, nous apporte des détails sur la brillante soirée donnée dimanche chez M. Ritt, le nouveau directeur du futur Opéra-Populaire. On remarquait parmi les invités MM. de Bouteiller et Hattat, du conseil municipal; Des Chapelles, chef du bureau des théâtres; MM. Jules Massenet, Victorin Joncières, Serpette, Paul Puget, Gatineau, Besson, Jules Barbier, Halanzier, Lamoureux, Quidant, etc., etc. Différents artistes se sont fait entendre : M. Massenet a accompagné lui-même Mme Vauthier, qui a chanté le bel arioso d'*Hérodiade* à la satisfaction générale. Mme Brunet-Lafleur a délicieusement chanté *la Prière* de Gounod et *Pur dicesti*, de Lotti, aria tirée des *gloires d'Italie* de MM. Gevaert et Wilder. Citons encore Mme Dereims, d'une étonnante virtuosité dans l'air du *Barbier*. Mlle Nadaud, pleine de goût et de grâce dans l'air de *Philémon et Baucis*; Mme Vaillant-Couturier, très applaudie après le duo de *Mireille*, dont elle a partagé le succès avec M. Bosquin, qui a chanté avec non moins de talent l'invocation du *Dimitri*, de Joncières, et enfin M. Couturier, un baryton énergique qui a enlevé avec chaleur la chanson bachique d'*Hamlet*. Nous allions oublier la charmante Mme Morlet, qui a fort bien dit l'air du *Songe*, et qui a su trouver un succès d'un tout autre genre en chantant avec son mari la complainte du *Crime du Pecq*, une fantaisie extra-bouffonne de M. Serpette. Le quatuor de *Rigoletto*, interprété par MM. Bosquin, Couturier, Mmes Vertheimber et Brunet-Lafleur, a soulevé l'enthousiasme général. M. Saint-Germain, du Gymnase, a terminé la soirée par les plus jolis monologues de son répertoire. La très aimable Mme Ritt faisait les honneurs de ses salons avec une grâce charmante.

— La dernière séance donnée par la Société d'auditions et d'émulation musicale et dramatique, fondée par M. Émile Pichoz, a été très brillante; on y a exécuté un opéra comique en un acte de M. Montaubry fils: cette gentille partition renferme des motifs heureux et pleins d'une franche gaieté. M. Montaubry, dans le rôle du peintre Vermillon, a chanté avec goût plusieurs jolis couplets. Mlle Scmhildt, MM. Acgouau et Didier qui lui donnaient la réplique, méritent de sincères félicitations. Un concert précédait cette exécution; parmi les artistes les plus applaudis citons M. Nobels qui a brillamment exécuté des airs de ballet pour violon (Émile Pichoz) et Mlle Ruelle qui a fort bien chanté une mélodie de Joncières et le duo d'*Hamlet*. Mlle Garnier, dans l'air des Bijoux de *Faust* et dans de jolis couplets de M. Pichoz, a fait preuve d'une virtuosité remarquable. *Le chant des Jacques*, grand solo de baryton avec chœur de M. Pichoz, est une belle page. M. Claverie l'a chanté d'une façon remarquable. Mlles Piradou ont joué, avec netteté et un fini d'artistes les danses grecques de M. Bourgault-Ducoudray.

— A la dernière soirée donnée le vendredi 9 janvier par l'excellent violoniste M. Achille Dien, on a beaucoup applaudi une jeune cantatrice hollandaise Mlle Esser. Cette artiste, douée d'une belle voix de contralto, a chanté avec beaucoup de style un air de *Thésée* de Hændel, une mélodie de Saint-Saens et deux mélodies de Bourgault-Ducoudray: *Harmonie!* et le *Chant de ceux qui s'en vont sur mer*. Soirée fort brillante du reste, car M. Achille Dien s'est véritablement surpassé dans l'exécution du 2e quatuor de Beethoven pour instruments à cordes, dans *la Chacone* de Reber, et dans la jolie sérénade de Gabriel Pierné.

— Au concert du petit pianiste prodige américain Ernest Schelling, âgé de 7 ans, que le public a chaleureusement encouragé de ses applaudissements, on a entendu avec plaisir Mlle Marguerite Maurel, la fille du sympathique imprimeur de musique. Elle a chanté, dit l'*Art musical*, avec une méthode excellente et une diction parfaite, l'air des *Saisons* et surtout celui de *Mireille*, dans lequel elle a fait le plus grand plaisir; le public le lui a prouvé par un accueil des plus satisfaisants.

— Le premier concert de Mlle Marie Deschamps a eu lieu mercredi soir à la salle Pleyel, avec le concours de Mme Marie Sasse (de l'Opéra), Mlle Letourneux violoniste, M. Boussagol et Mlle Duranton. Le succès a été complet pour tout le monde et particulièrement pour Mlle Marie Deschamps à qui l'on a décerné une couronne et dont les compositions ont fait grand plaisir.

— Mlle Louisa Cognetti, la jeune pianiste italienne qui vient de jouer avec succès à Nice et à Monte-Carlo, donnera prochainement un concert dans la salle Pleyel-Wolff. En Italie, Mlle Cognetti jouit d'une grande réputation et, à en juger d'après la presse italienne, elle sera bientôt une des étoiles du piano. En quittant Paris, Mlle Cognetti entreprendra une tournée en Europe, sous la direction de M. Robert Strakosch, le fils du célèbre impresario Maurice Strakosch.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 18 février :

A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° *Manfred*, poème dramatique de lord Byron, traduction française de Victor Wilder, musique de Robert Schumann; 2° Concerto en *ut mineur* pour piano, de Beethoven, exécuté par Mme Montigny-Rémaury; 3° Scène d'*Orphée*, de Gluck, chantée par Mme Terrier-Vicini; 4° Ouverture d'*Obéron*, de Weber. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : 1° ouverture de *Sakountala* de Goldmarck; 2° prologue et apothéose de *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas, chanté par Mme Brunet-Lafleur, Mlle Huré, MM. Bosquin, Auguez et les chœurs; 3° concerto, en *mi mineur* pour violon, de Mendelssohn, exécuté par M. Marsick; 4° air de *Fidelio* de Beethoven, chanté par Mme Brunet-Lafleur; 5° ouverture du *Freischütz* de Weber. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Châtelet* : 1° *Les Ruines d'Athènes*, de Beethoven, traduction de Crevel de Charlemagne, les soli par Mlle Ph. Lévy, MM. Claverie et Fournets; 2° *Héro*, scène dramatique de M. A. Coquard, chantée par Mme Montalba de l'Opéra; 3° *Scènes de Féerie*, de Massenet; 4° *Sérénade*, de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'hiver* : 1° symphonie en *si bémol*, de Haydn; 2° cavatine d'*Ernani* de Verdi, chantée par Mlle Friedmann; 3° fragments des *Erinnyes* de Massenet; 4° introduction et allegro pour piano de Benjamin Godard, exécuté par Mme Berthe Marx; 5° fragment symphonique du *Parsifal* de Wagner; 6° air du *Freischütz* de Weber, chanté par Mme Friedmann; 7° ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Aujourd'hui dimanche, salle Pleyel, matinée concert donnée par Mlle Dory Petersen et M. Richard Burmeister.

— Aujourd'hui dimanche, salle Erard, matinée de Mlle Nyon de la Source.

— Lundi 19 février, salle Erard, second concert de la célèbre virtuose Mme Essipoff.

— Demain lundi salle Pleyel-Wolff, concert de la charmante virtuose violoniste viennoise, Marianne Eissler, avec le concours de sa sœur, Mlle Emma Eissler, pianiste de talent, et celui, pour la partie vocale, de M. et Mme Georges Clément.

— Mardi 20 février, salle Erard, soirée musicale donnée par M. et Mme Georges Clément.

— Mercredi 21 février, salle Erard, grand concert de l'éminent violoniste Marsick.

— Jeudi, 22 février, salle Pleyel, troisième séance de la *Société des quatuors français*, de MM. Nadaud et Papin, avec le concours de M. L. Diémer. Le programme comprend : un quatuor d'Alary, une sonate pour piano et violon de L. Diémer et un quatuor (1re audition) de Ch. Dancla.

— Vendredi 23 février, salle Erard, concert de M. Lamoury, l'excellent violoncelliste.

— Vendredi 23 février, salle Pleyel-Wolff, concert avec orchestre de Mme Roger-Miclos. L'orchestre sera dirigé par M. Colonne.

— Samedi 24 février, salle Érard, concert donné par l'éminente virtuose française Mme Montigny-Rémaury.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2712 — 49me ANNÉE — N° 13. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 25 Février 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, le quadrille de :

MAM'ZELLE NITOUCHE

composé par ARBAN sur les motifs d'HERVÉ, pour les bals de cet hiver 1883. — Suivra immédiatement la *Mélodie-Valse*, air de ballet de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *A la Fontaine*, n° 3 des chansons d'oiseaux de W. TAUBERT, paroles françaises de VICTOR WILDER.

FERDINAND DE MÉDICIS

ET LA MUSIQUE A FLORENCE VERS 1700

I

S'il est au monde une ville bien nommée, c'est sans contredit Florence : la beauté de sa situation, la douceur de son climat, les agréments de la vie qu'on y mène, la richesse de ses édifices, le nombre et l'importance des œuvres d'art qu'ils renferment, toutes ces choses semblent trouver leur expression la plus concise dans la résonnance euphonique et musicale de ce nom, tel qu'il s'est transformé en passant dans la langue française. Mais quelle relation étroite il parait surtout offrir avec le passé merveilleux de cette ville, avec ses habitudes d'élégance et de goût délicat! Il suffit de l'entendre prononcer pour se reporter aussitôt, par la pensée, vers les siècles où la cité toscane vivait sous l'autorité de princes fastueux, amis des plaisirs, et non moins amis des arts, que plusieurs d'entre eux ont protégés et encouragés de la façon la plus intelligente. Puis, par l'enchaînement naturel des idées, on voit surgir devant soi quelques figures bien caractéristiques : Dante Alighieri, Boccaccio, Léonard de Vinci, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Lorenzo Ghiberti, et autres maîtres en l'art de penser ou d'écrire, de manier le pinceau ou l'ébauchoir, et l'on se rappelle alors l'active participation de Florence au mouvement littéraire et artistique qui, durant trois siècles, maintint l'Italie à la tête des nations civilisées.

Intimement lié à l'histoire des arts plastiques et de la littérature de ce beau pays, le nom de Florence se retrouvera plus d'une fois aussi sous la plume du musicographe. Comme la plupart des villes italiennes, la capitale de la Toscane eut de bonne heure le goût de la musique; elle le cultiva avec assez de soin et de persévérance pour mériter de voir éclore sur son territoire cette plante vivace et féconde, aujourd'hui arbre majestueux et touffu, qui se nomme la musique dramatique.

Florence donna une cordiale hospitalité aux musiciens venus de Flandre ou d'Allemagne pour révéler à leurs confrères d'Italie les secrets de l'art du contrepoint. Josquin Deprès se rencontra dans ses murs avec Hobrecht, avec Alexandre Agricola et avec Henri Isaac, qui y exerça pendant plusieurs années les fonctions de maître de chapelle de l'église Saint-Jean. Ceci se passait vers la fin du XVe siècle ; peu de temps auparavant, Florence avait vu naître le futur auteur de l'*Institution harmonique*, Pierre Aaron, qui devait un jour soutenir contre Gafori, son émule, une de ces polémiques savantes et acerbes dont on était si friand en ce temps-là.

Cent ans plus tard, le rôle de Florence, dans l'histoire de la musique, s'accentue et devient en quelque sorte prépondérant. Las de la musique polyphonique, ayant épuisé, ou peu s'en faut, les combinaisons autorisées par la tonalité existante, les compositeurs se lançaient à la recherche du nouveau, et leurs efforts trahissaient une aspiration commune vers un art plus expressif, moins enchaîné par des règles surannées, moins voué à la répétition des mêmes procédés, et répondant mieux aux besoins de l'âme. D'autre part, les esprits lettrés souhaitaient de voir revivre dans la musique

moderne les merveilles de l'art grec, dont la puissance expressive leur était révélée, à défaut de monuments authentiques, par les historiens ou les théoriciens.

D'inutiles discussions s'étaient ouvertes, de vains essais avaient été tentés pour la restauration des trois genres de la musique antique, par l'emploi desquels on prétendait rajeunir la musique d'alors. Mieux avisés furent ceux qui jugèrent que la réforme attendue devait satisfaire plutôt à ce point essentiel : l'unité de caractère et l'analogie d'inflexions entre la phrase musicale et le vers déclamé auquel elle s'adapte. Ceci impliquait la substitution de la composition pour voix seule, ou monodie, à l'ensemble harmonique comme élément premier de l'art nouveau. A proprement parler, c'était faire passer dans le domaine de l'art, et sous une forme plus raffinée, ce qui existait déjà à l'état de musique populaire.

L'honneur d'avoir élucidé et résolu cette importante question de la rénovation de l'art musical revient à une de ces nombreuses académies privées, ou *camerate*, qui se tenaient alors à Florence. Elle avait pour chef Giovanni de Bardi, comte de Vernio, gentilhomme érudit, littérateur et artiste; chez lui se réunissaient les théoriciens Vincenzo Galilei, père de l'illustre mathématicien, et Girolamo Mei ; le poète Rinuccini; Jacopo Corsi, amateur distingué et compositeur; enfin, trois musiciens devenus célèbres : Emilio dei Cavalieri, Jacopo Peri et Giulio Caccini.

Celui-ci descendit le premier dans l'arène avec ses *Nuove musiche*, recueil de madrigaux à voix seule, avec accompagnement d'instruments. Emilio dei Cavalieri, de son côté, écrivit quelques mélodies pour une comédie représentée aux fêtes du mariage de Ferdinand Ier de Médicis. Mais le premier essai complet de l'application du chant monodique à l'action théâtrale, en d'autres termes, la création du récitatif musical appartient à Jacques Peri. La *Dafne*, qu'il fit jouer à Florence en 1597, avec la collaboration de Rinuccini et Corsi, doit être considérée comme le vrai point de départ de l'opéra. Suivirent deux ouvrages du même genre : *Euridice* et *Il Ratto di Cefalo* (*l'Enlèvement de Cephale*), qui produisirent l'un et l'autre une sensation non moins grande. Une voie nouvelle était désormais ouverte aux compositeurs, et la gloire de ce fait mémorable restait acquise aux Florentins.

Il m'a suffi d'indiquer en quelques lignes les événements principaux qui caractérisent cette brillante période de l'histoire musicale de Florence. L'époque dont je dois m'occuper maintenant est moins connue ; l'art musical continuait d'être en honneur dans la capitale de la Toscane; mais son foyer principal se trouvait transporté ailleurs, conformément à cette loi que l'histoire nous révèle, et qui veut que chaque école d'art ait tour à tour la prédominance. Ce fut alors qu'un prince de Médicis, un des derniers représentants de cette maison souveraine, obéissant à ses goûts personnels, et reprenant des traditions de famille un instant délaissées, se fit le Mécène de la musique et des musiciens de son temps.

Mais, avant d'aborder ce sujet, je dois dire quels éléments me l'ont fourni. Il y a huit ans environ, une contestation s'éleva entre deux membres de l'Institut royal de musique de Florence sur un point relatif à l'histoire de l'art; il s'agissait de fixer le droit de priorité en faveur de l'un des trois personnages auxquels on attribue l'invention du piano, c'est-à-dire le remplacement des sautereaux du clavecin par un mécanisme à marteaux. La question, remarquons-le bien, est plus importante qu'elle n'en a l'air, car il s'agit de l'origine d'un instrument auquel l'art doit une notable partie de ses progrès, instrument vulgarisateur par excellence, et celui de tous pour lequel on a le plus écrit et le plus savamment écrit.

Or, les uns attribuent l'idée première du mécanisme susdit à Bartolomeo Cristofori, de Padoue; les autres soutiennent qu'elle est due à un facteur parisien, du nom de Marius; un troisième parti, enfin, se prononce en faveur de Gottlieb Schröter, organiste à Nordhausen. Comme on le voit, l'Italie, la France et l'Allemagne, c'est-à-dire les trois grandes nations musicales, revendiquent chacune l'honneur de cette invention. A Florence, le débat se trouvait circonscrit entre Cristofori et Schröter. M. Leto Puliti s'était fait le champion du premier, et M. Alexandre Kraus, dont le nom trahit l'origine germanique, tenait naturellement pour le second. Dans l'intérêt de la cause qu'il soutenait, et pour amener la solution de cette question purement chronologique, M. Puliti se mit à la recherche de nouveaux documents; il les trouva à Florence même, où Cristofori avait conçu et réalisé son invention. Ces documents, ainsi que le commentaire dont ils pouvaient être accompagnés, formaient déjà la matière d'un mémoire instructif; l'auteur trouva le moyen de le rendre plus intéressant encore. Il n'ignorait pas que la venue de Cristofori à Florence était due au prince Ferdinand de Médicis, que celui-ci avait encouragé l'artiste dans ses travaux, que l'invention dont nous venons de parler s'était accomplie en quelque sorte sous ses auspices. Voyant, comme il le dit lui-même, une relation étroite entre l'histoire de la vie musicale du prince et celle du piano-forte à ses origines, il réunit l'une et l'autre dans un exposé substantiel, qui précède la publication de documents importants et curieux empruntés, soit à la correspondance du prince, soit aux divers dépôts d'archives de Florence, soit, enfin, aux journaux de l'époque. Le tout forme un mémoire qui a été publié dans les *Actes de l'Académie de l'Institut royal de musique de Florence*, en 1874, et tiré à part sous ce titre : *Cenni storici della vita del serenissimo Ferdinando dei Medici, granprincipe di Toscana, e della origine del piano-forte* (1). C'est en grande partie dans cet ouvrage, très peu connu en France, que j'ai puisé la matière du présent travail.

Le grand-duc Cosme III, père du prince Ferdinand, fut un souverain fort maussade, et qui ne négligea rien pour se faire haïr de ses sujets. Malheureux en ménage, abandonné de sa femme, Marguerite-Louise de France, qui ne l'avait épousé que par contrainte, il se livra sans réserve aux conseils de son humeur ombrageuse et jalouse. Dévot à l'excès, et malgré cela poussant au plus haut degré l'amour du luxe, ses propres revenus étaient insuffisants pour couvrir les dépenses qu'entraînaient, d'une part, ses œuvres pies, ses dons aux communautés et confréries religieuses, et, d'autre part, la satisfaction de ses goûts fastueux; aussi, ne se faisait-il pas faute de pressurer son peuple, de le surcharger d'impôts; c'est ainsi qu'il lui faisait payer les cinquante années de paix que son règne procura à la Toscane.

Avec cela, nul encouragement aux sciences, ni aux lettres, ni aux arts. Si d'aventure quelque poète obtenait du grand-duc une faveur, c'est, comme le dit M. Puliti, qu'il avait humilié aux pieds de celui-ci sa muse servile. Quant à la musique, Cosme la détestait cordialement, et son aversion pour les musiciens eux-mêmes n'était pas moins grande.

En dépit de certain proverbe, les fils de ce prince revêche ne ressemblèrent à leur père ni pour l'humeur, ni pour les goûts. Nous parlerons tout à l'heure de l'aîné ; quant au second, Jean-Gaston, il eut de bonne heure l'esprit ouvert aux choses de l'intelligence. Aucune science, aucune branche de la littérature ne lui demeura étrangère; il parlait aisément plusieurs langues, il dessinait à merveille, il montrait un goût prononcé pour les tableaux, les statues et toutes les œuvres d'art; enfin, il aimait la musique, et jouait de la flûte, dit un historien, avec beaucoup de grâce (2).

---

(1) *Renseignements historiques sur la vie*, etc.; Florence, imp. Civelli, in-8°. L'auteur de cet ouvrage est mort dans ces dernières années.

(2) Carlo Botta, *Storia d'Italia*, lib. XXXVIII, p. 85.

II

Le prince Ferdinand, dont je vais m'occuper plus particulièrement ici, et qui naquit le 9 août 1663, ne le cédait en rien à son frère sous le rapport des dons de l'esprit et de l'inclination naturelle vers les productions du goût. Digne élève des maîtres qui avaient présidé à son instruction, il se déclara, dès qu'il le put, le protecteur et l'ami des savants, des écrivains et des artistes, avec lesquels il ne cessa d'entretenir une correspondance suivie. Il fut pour ceux de la Toscane le véritable souverain, et il suppléa ainsi à l'insuffisance ou, pour mieux dire, à la nullité dont faisait preuve Cosme III dans l'accomplissement de cette partie de ses devoirs.

Il fit, cela n'est pas douteux, de sérieuses études musicales; sous quels maîtres? Voilà ce qu'il est moins facile de préciser. Remarquons toutefois, avec l'écrivain qui nous sert de guide, que le grand-duc, tout musicophobe qu'il se montrât, ne laissait pourtant pas d'entretenir à ses gages un certain nombre de musiciens, parmi lesquels Ferdinand trouva assurément d'excellents professeurs. Il suffit de citer quelques noms : Hippolyte Fusai, maître de chant renommé, qui touchait 14 écus d'honoraires par mois; Frédéric Meccolli, joueur d'instruments à touches, payé 12 écus ; les violonistes ou violistes Asolani, Salvietti et Martino Bitti, dont les appointements mensuels variaient de 8 à 13 écus; les compositeurs et contrapuntistes Jean-Marie Pagliardi et Hippolyte Melani, et d'autres encore, desquels le jeune prince put apprendre la théorie de la musique, les règles de la composition, enfin la pratique du chant et des instruments en vogue, soit à archet, soit à clavier, soit à vent.

Ferdinand prit de bonne heure des musiciens à son service particulier; nous voyons figurer dès 1684, sur les listes données par M. Puliti, le chanteur Graziani. Viennent ensuite: le castrat Francesco de Castris, plus connu sous le nom de *Cecchino*, puis deux autres chanteurs, Canavese et Zanardi. De Castris ne tarda pas à devenir le favori du prince, sur l'esprit duquel il acquit assez d'influence pour apaiser les dissentiments qui s'élevaient bien souvent entre lui et son père. Son intervention, en pareil cas, n'était pas si désintéressée qu'on pourrait le croire; elle coûtait au grand-duc une somme de mille doublons par mois, que le chanteur recevait à titre de pension.

Au nombre des compositeurs qui, de leur côté, reçurent les premiers encouragements du jeune prince, il faut citer Marc-Antonio de Palerme, qui écrivit pour lui, en 1683, des *Componimenti musicali*. La villa de Pratolino, située à deux lieues environ de Florence, et qui devint la résidence favorite de Ferdinand, possédait un théâtre sur lequel, de 1684 à 1710, il fit représenter un assez grand nombre d'opéras nouveaux. Jean Legrenzi y produisit, en 1685, son *Ifianassa e Melampo;* deux ans après, Pagliardi, le maître de chapelle du grand-duc, y faisait jouer *Il Tiranno di Colco*. Les livrets de ces deux opéras avaient pour auteur Jean-André Moniglia, littérateur médiocre, qui cumulait les fonctions de premier médecin de Cosme III et de professeur à l'Université de Pise.

(A suivre.) J. Carlez.

SEMAINE THÉATRALE

LA DEUX-CENTIÈME D'HAMLET

Cette 200e d'*Hamlet* a été tout un événement : le concours inattendu, improvisé, de l'Ophélie de la 100e ne pouvait, du reste, manquer de jeter un vif éclat sur cette représentation, et c'est là ce qui s'est réalisé, au delà même de toutes les espérances. On se souvenait bien que Mme Fidès Devriès était une adorable Ophélie, mais chacun se demandait si son éloignement obstiné de la scène n'avait pas refroidi sa verve théâtrale. En y reparaissant tout à coup, sans préparation, allait-elle retrouver cette audace native qui doublait la valeur de son talent vocal? Serait-elle toujours la comédienne si parfaite, si inspirée, qui arrivait d'autant plus sûrement à l'effet qu'elle le cherchait moins? Sa voix aurait-elle toujours cet accent, ce charme souverain qui s'emparent des grands auditoires? Et vingt autres questions se posaient à l'esprit des amis et des admirateurs de l'Ophélie acclamée de la 100e d'*Hamlet*, salle Ventadour, pendant la période de construction du Palais Garnier.

Eh! bien, la soirée de mercredi dernier nous a montré Fidès Devriès plus vivante, plus théâtrale que jamais. Sa voix a doublé de force et d'accent, sans perdre de son charme. Sa diction est devenue si nette, si claire, si intéressante qu'elle a trouvé le secret de faire applaudir, dans la vaste salle de l'Opéra, les moindres récits et sans les souligner au delà de la juste mesure. Bref, c'est là une artiste de théâtre dans toute l'acception du mot, sachant de plus écouter ses partenaires avec un art exquis. Dans le dramatique trio de l'oratoire, elle avait affirmé son succès avant même d'avoir chanté, rien que par la façon dont elle a su écouter et saisir les premières paroles d'Hamlet :

> Allez dans un cloître, allez, Ophélie.
> Et que votre cœur à jamais oublie
> Ce rêve d'un jour!

Une pareille artiste appartient au théâtre, ne dût-elle y apparaître qu'exceptionnellement, à l'état de météore. Espérons que la 200e d'*Hamlet* ne sera pas sans lendemain. Les abonnés, la presse, réclament la grande artiste non seulement dans Ophélie, dans Marguerite, mais aussi dans Francesca qu'elle dut créer et dont elle aime et chante déjà adorablement les moindres pages.

Madame Fidès Devriès, en reparaissant dans Ophélie, à l'occasion de la 200e d'*Hamlet*, a voulu donner à Ambroise Thomas un éclatant témoignage d'admiration et de sympathie; qu'elle complète cette manifestation toute spontanée en nous rendant *Françoise de Rimini*, lors de la reprise de ce grand ouvrage, l'automne prochain : auteurs et public lui en auront une profonde reconnaissance.

La 200e d'*Hamlet* n'a pas été seulement un triomphe pour Mme Fidès Devriès, acclamée par tous, du parterre au paradis; ce triomphe a été largement partagé par Lassalle, plus beau que jamais dans le Prince de Danemark et par Mlle Richard, la pathétique Reine Gertrude. Le trio de l'Oratoire a surtout donné la mesure de l'effet considérable que peuvent produire trois artistes de cet ordre dans une page aussi émouvante. N'était le magnifique duo qui suit et pour lequel Lassalle et Mlle Richard ont dû se réserver, le trio de l'Oratoire aurait été infailliblement redit à la demande du public. Et pourtant combien il faut se défier de rompre par des *bis* le fil dramatique d'une œuvre. Le théâtre n'est pas une salle de concert et le *bis* devrait être sévèrement proscrit dans nos grands opéras.

L'auteur d'*Hamlet*, qui assistait dans la loge de M. Vaucorbeil au triomphe de la 200e d'*Hamlet*, a vivement remercié ses trois principaux interprètes, sans oublier la basse Giraudet, un artiste de style, et la toute charmante Mlle Subra, mise au monde, entre toutes, pour célébrer la fête du Printemps.

L'orchestre de M. Altès et les chœurs de M. Cohen se sont montrés dignes de notre première scène lyrique. En somme, soirée qui fait le plus grand honneur à l'Opéra et à l'École française.

***

A cette heure, M. Vaucorbeil se voue plus que jamais à *Henri VIII*, qui s'annonce comme une œuvre de grand souffle et de la plus haute valeur. Chaque nouvelle répétition accuse l'effet saisissant que doivent produire plus particulièrement Mme Krauss, Mlle Richard et Lassalle dans la belle partition de M. Camille Saint-Saëns. Cette partition paraîtra le jour même de la première représentation, réduite au piano par M. Delahaye qui en a dirigé les études de chant. Le divertissement-ballet d'*Henri VIII* sera dansé par Mlle Subra, qui est aujourd'hui de toutes les fêtes de l'Opéra. Ainsi que nous l'avons dit, la première d'*Henri VIII* reste fixée au 2 mars. Mais peut-on jamais répondre de la date d'une première de cette importance. Le moindre rhume vient déjouer les calculs les plus précis. Voyez ce qui se passe en ce moment à l'Opéra-Comique : M. Carvalho tente des efforts suprêmes pour faire passer la *Perle du Brésil* à la date fixée, du lundi 19 février. Artistes de chant, orchestre et chœurs, décorateurs et costumiers, se multiplient à cette intention. On répète une dernière fois généralement, le samedi 17, et tout marche à souhait. Alors seulement, l'affiche donne la date irrévocable, — on le croyait ainsi, — du lundi 19, — mais on avait compté sans le froid

pris à la répétition générale par Mlle Nevada. Le dimanche se produit une vive inquiétude, mais on espérait encore; le lundi, impossibilité absolue de chanter et les dépêches courent les journaux pour un tardif contre-ordre qui a dû se renouveler hier samedi, car Mlle Nevada, qui espérait débuter jeudi, est toujours souffrante! — Faites donc des projets.

Par suite, M. Carvalho a dû rester à Paris pour procéder à des changements de spectacle d'autant plus obligatoires que Mme Carvalho aussi a pris froid cette semaine. Les premiers rayons de soleil n'en font jamais d'autres.

Pour parer à toutes ces mésaventures, M. Carvalho a sollicité Mlle Isaac de reparaître dans Angèle du *Domino noir*, ce qu'elle a fait de la meilleure grâce et avec grand succès; puis M. Danbé a dû mettre immédiatement en lecture d'orchestre la partition de *Lackmé*, dont Léo Delibes venait à peine de terminer les derniers feuillets. En la situation des choses, on peut se faire idée de l'impatience avec laquelle Mlle Marie Van Zandt et le ténor Talazac sont attendus de Monte-Carlo. La rentrée de Mlle Van Zandt se fera, cette semaine, dans *Mignon*, et celle de Talazac dans *Roméo*, — ce qui ne les empêchera pas de se dévouer aux répétitions de *Lackmé*, qui vont être menées avec la plus grande activité.

Quant à la *Perle du Brésil*, on ne saurait encore en fixer la première représentation, — le docteur Lowe, lui-même, ne se prononçant pas absolument à ce sujet. Il faudra consulter les affiches qui, cette fois, n'engageront le théâtre et le public qu'à bon escient et à la toute dernière heure.

H. Moreno.

P.-S. — A l'issue de l'admirable 200e d'*Hamlet*, l'auteur des *Carillons*, qui fut aussi le poète couronné du premier concours Rossini, M. Paul Collin, a improvisé, en l'honneur de l'auteur de cette magistrale partition, le sonnet suivant que nous empruntons à M. Jules Prével, du *Figaro*:

A AMBROISE THOMAS

(après la 200e représentation d'*Hamlet*).

Oui, maître, deux cents fois le public a fêté
Ton œuvre par le temps chaque jour ennoblie
Et qui brille à présent de sa pleine clarté.
Tout Paris pour Hamlet a les yeux d'Ophélie.

C'est que, dans la douceur de sa mélancolie,
Mêlant la grâce exquise à la forte beauté,
Ton rêve, d'un seul bond audacieux, s'allie
Au rêve de Shakspeare en sa sublimité.

De l'oubli — qui de tant de choses fait sa proie —
Ta muse n'a plus rien à craindre désormais;
Vers l'immortalité son aile se déploie;

Ton nom est assuré de vivre. — Et ton succès
Nous donne autant d'orgueil, peut-être, que de joie:
Car ta gloire est à nous, ô fils de Metz — Français!..

21 février 1883. PAUL COLLIN.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'Allemagne a fait à Richard Wagner de magnifiques funérailles. Les restes de l'illustre maître sont arrivés de Venise dans un cercueil de bronze qui avait été placé dans un wagon tendu de satin noir, lamé d'argent. Ce convoi funèbre est arrivé à la gare de Bayreuth, samedi soir un peu avant minuit. Une garde d'honneur a veillé près du corps jusqu'à l'heure des obsèques, qui ont été célébrées dimanche à quatre heures de l'après-midi. La ville entière était pavoisée de deuil. Le cercueil, placé sur un char traîné par quatre chevaux, a été conduit alors devant une tribune élevée sur la grandplace, aux sons de la marche funèbre de Siegfried. Deux discours seulement ont été prononcés : l'un par M. Muncker, bourgmestre de Bayreuth et l'autre par M. Feustel représentant les associations wagnériennes. De là le cortège s'est acheminé vers Wahnfried, la villa de Wagner, où se trouve le caveau que le maître avait fait construire lui-même. Au pied de ce caveau dort déjà de l'éternel sommeil son chien favori Russ. Ici la cérémonie a pris un caractère intime, la foule s'étant respectueusement arrêtée aux portes de la villa. Le cercueil a été descendu en présence de quelques amis. Pour toute oraison funèbre les prières du pasteur et les larmes des assistants.

— On s'est demandé si Richard Wagner laissait en portefeuille quelque nouvel opéra. A cette question il faut répondre négativement. Le maître avait fait des projets et continuait à travailler tous les jours dans son cabinet, mais il en était encore à la période d'incubation et n'écrivait guère. Tout ce qu'il laissera, selon toute apparence, ce sont quelques feuillets de prose, formant la suite de son autobiographie qu'il avait esquissée à différentes époques de sa vie.

— Dans les derniers jours de sa vie, Wagner s'était beaucoup préoccupé d'assurer le sort de son fils, le petit Siegfried, âgé de douze ans. Ce vœu, les théâtres allemands veulent le réaliser, et déjà l'on s'occupe d'organiser dans tous les théâtres de l'empire des représentations, dont le produit net servira à constituer un capital à l'orphelin. Voilà une noble et glorieuse façon d'honorer les morts illustres.

— C'est sur le désir exprès de sa fille, Mme Cosima Wagner, que Liszt n'a pas assisté aux obsèques de son illustre gendre. Mme Wagner, avec raison, a voulu éviter à son vieux père une émotion qui pouvait être préjudiciable à sa santé. Liszt restera donc à Budapest jusqu'à Pâques, puis il ira rejoindre sa fille et ses petits-enfants à la villa Wahnfried.

— La municipalité de Berlin vient de donner à l'une de ses rues le nom de Richard Wagner. La voie nouvellement baptisée part de la rue Beethoven. L'Opéra de Berlin qui prend des vacances annuelles, comme on le sait, fermera cette année du 14 juin au 13 août.

— La commission vénitienne des monuments a proposé à la municipalité de faire poser une plaque commémorative sur la façade de la maison où est mort Wagner.

— C'est définitivement le 5 avril prochain que doit être inauguré, à Cassel, le monument de Spohr.

— *L'Hérodiade* de Massenet ne serait décidément pas jouée à l'Opéra de Vienne, dans le cours de cette saison. A la place de l'œuvre du jeune maître, on monterait *la Jolie Fille de Perth*, de Bizet.

— *La Gazette musicale* de Berlin annonce que Johann Strauss va définitivement et à partir de l'automne prochain s'installer à Budapest.

— Le virtuose violoniste Paul Viardot poursuit la brillante tournée qu'il vient d'entreprendre à travers l'Allemagne et va prochainement commencer à parcourir la Russie. Aux dernières nouvelles, il venait de quitter Memel et se dirigeait sur Posen. Il ne compte être de retour à Paris dans les premiers jours du mois de mai.

— Le premier concert de la Société Philharmonique de Londres a eu lieu le 15 février dans Saint-James Hall. La veille, on venait d'apprendre la mort de Richard Wagner. La direction de la Société a ajouté au programme la marche funèbre de l'oratorio *Saül*, de Hændel. En attaquant cette composition magistrale, l'orchestre entier se leva et son exemple fut suivi par tout l'auditoire, en signe de respect pour le grand compositeur décédé, qui, dans la saison de 1855, dirigeait comme chef d'orchestre les concerts de la Philharmonie Society, de Londres. Il y a encore quelques membres exécutants, qui jouaient jadis sous la direction de l'auteur de *Lohengrin*. Le reste du programme était composé des œuvres orchestrales de Sterndale-Bennet, Beethoven, Wagner, Mendelssohn et Weber. Une autre grande attraction de la soirée a été Mme Sophie Menter, le célèbre pianiste qui a joué avec la supériorité que l'on sait *la Fantaisie chorale*, de Beethoven, *la Polonaise* en *mi* bémol de Chopin, et *l'Étude*, en *ré* bemol de Liszt. M. Frédéric King a chanté *le Vallon*, de Gounod, avec plus de bon vouloir que de succès. Ce concert intéressant se terminait par *l'Invitation à la Valse*, de Weber, arrangée par Berlioz. L'instrumentation admirable du grand compositeur français a obtenu les plus vifs applaudissements.

E. DE H.

— Ce n'est pas précisément un voyage de plaisir que celui que le maestro Arditi fait en ce moment à travers l'Amérique avec la troupe d'*Her Majesty's*. La besogne est rude et il faut vraiment une tête bien organisée pour dresser des menus musicaux comme ceux que nous voyons figurer sur le programme du *festival d'opéras*, qui nous arrive de Cincinnati. Qu'on en juge! Le lundi 29 janvier on donnait *la Traviata*, le mardi suivant *l'Africaine*, le mercredi *la Somnambula* comme matinée, et *Guillaume Tell* comme spectacle du soir, le jeudi *Sémiramide*, le vendredi *le Vaisseau fantôme*, le samedi en matinée *don Giovanni*, et *Lohengrin* comme représentation du soir. Total: huit opéras en cinq jours, et le tout conduit avec autant de talent que d'infatigable verve. Et veut-on savoir ce que la Patti a récolté de dollars en une seule soirée : 18,000!... Aussi la saison américaine de MM. Gye et Mapleson va-t-elle se prolonger de telle façon que la Patti ajourne à l'automme 1883 le plaisir de se faire réentendre à Paris.

— On mande de Hongrie que le théâtre d'Arad a été complètement détruit par le feu. On ignore les causes de ce sinistre qui n'a pas, heureusement, fait de victimes.

— Le roi d'Italie vient de nommer officier de son ordre de la Couronne M. Albert Vizentini, l'administrateur artistique de l'Opéra-Italien de Saint-Pétersbourg.

— On nous écrit de Milan que la définitive paternité du ballet *Excelsior* est aujourd'hui reconnue au célèbre maître de ballet Manzotti, qui n'avait fait que causer de son projet de ballet avec M. Matarelli. Ces deux messieurs se sont mis d'accord sur tous les points et se seraient donné une cordiale poignée de main. Tout est bien qui finit bien.

— Le maestro Muzio, aussitôt son arrivée à Milan, a fait entendre son ténor Durot...i qui a été tout aussitôt engagé pour les concerts du Conservatoire des 5 et 18 mars.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Le monument élevé à la mémoire du compositeur Henri Reber, sera, dit-on, achevé dans quelques jours. En sa qualité de président actuel de l'Académie des Beaux-Arts, c'est Charles Gounod qui prononcera le discours d'inauguration.

— Mercredi dernier a eu lieu, au Ministère des beaux-arts, dans le cabinet de M. Des Chapelles, une réunion des jurés du concours Cressent. M. de Bornier présidait. M. Weckerlin, secrétaire, a lu les différentes appréciations des jurés sur les libretti déposés au Ministère. Ces libretti, au nombre de quatre-vingts, ont tous passé sous les yeux des jurés et voilà quatre mois déjà qu'on s'occupe à les examiner consciencieusement. Dans cette séance, les manuscrits ont été classés en deux catégories : les réservés et les non réservés. Les pièces réservées seront examinées de nouveau, et le résultat du concours préparatoire du poème ne tardera pas, sans doute, à être connu des intéressés.

— Rappelons aux intéressés que c'est le 1er mars qu'aura lieu la clôture du concert Rossini, à l'Académie des beaux-arts, pour la production d'une œuvre poétique, destinée à être mise en musique. Ce prix est de la valeur de 3,000 francs. L'œuvre qui aura remporté le prix sera mise à disposition des compositeurs de musique à partir du lundi 12 mars.

— Jeudi a eu lieu l'assemblée générale annuelle des compositeurs de musique, sous la présidence de M. Victorin Joncières. M. Pfeiffer, secrétaire-rapporteur, a ouvert la séance par la lecture de son rapport sur l'exercice 1882. La création définitive de l'Opéra-Populaire a été accueillie par des applaudissements unanimes de l'Assemblée. Après une courte allocution du président, il a été procédé à l'élection des membres du comité. Ont été élus ou réélus: MM. Delibes, Deffès, Pfeiffer, Guilmant, Guillot de Sainbris, Poisot, Charles Lefebvre, Cressonnois, Lavignac, Chaumet, d'Ingrande et Canoby.

— La Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique désire créer, comme sa sœur aînée, des pensions de retraite pour ses sexagénaires. En conséquence, le syndicat vient d'envoyer à chaque sociétaire un règlement élaboré par la commission des pensions de retraite et le syndicat, avec une feuille contenant, en outre, un oui et un non relatifs à une modification, à cet égard, des statuts. Si le projet est adopté, tout sociétaire âgé de soixante ans révolus, ayant vingt-cinq années de sociétariat et un minimum de 1,000 francs de droits touchés comme auteur ou comme compositeur, ou 5,000 francs comme éditeur durant ces vingt-cinq années, sera de droit et obligatoirement pensionnaire de la Société. Les années de stage seront comptées comme années de sociétariat aux signataires de pouvoirs devenus sociétaires.

— L'Assemblée générale de l'Association des Membres de l'Enseignement aura lieu dimanche 25 février, dans l'ancien amphithéâtre du Conservatoire des Arts-et-Métiers, rue Saint-Martin, 292, sous la présidence de M. Henri Martin, sénateur, membre de l'Institut. Compte rendu des années 1881 et 1882, par M. Evelart, vice-président. Élection de membres du Comité. La séance commencera à 2 heures très précises. Tous les membres de l'Enseignement, officiel ou libre, présents à Paris, sont invités à assister à cette réunion.

— La représentation de *Mignon* à Monte Carlo a été la plus parfaite de la saison, nous écrit notre correspondant de Nice qui s'était bien gardé de manquer à cette soirée. Marie Van Zandt y a été couverte de fleurs bien méritées et le ténor Talazac littéralement acclamé. Voilà un Wilhem de tout *primo cartello* qui a donné plus encore qu'on n'espérait de lui. Quant à Mme Heilbron, Philine, c'est tout simplement le charme et la coquetterie en personne. Bref, trio superbe auquel il faut joindre Dufriche dans Lotario et Mme Engally, en travesti, pour représenter Frédéric. M. Romeo Accursi dirigeait l'exécution préparée par M. Jules Cohen à Paris.

— Notre collaborateur Octave Fouque, le sympathique sous-bibliothécaire du Conservatoire, est toujours à Pau pour raison de santé. Son retour à Paris n'est pas encore fixé, bien que ses nouvelles soient meilleures.

— Nous apprenons la nomination d'Officier d'Académie de M. A. Lefort, le violoniste bien connu, dont le talent compte de nombreux admirateurs parmi les artistes et le public.

— Encore quelques jours et les bals de l'Opéra auront vécu cette année ! le chiffre de la recette du dernier bal (Samedi-Gras), 42.000 francs, dit assez quel succès obtiennent toujours les belles fêtes masquées de l'Opéra. L'Opéra annonce son dernier bal costumé; il aura lieu jeudi, 1er mars, Mi-Carême. Cette fois Arban cède le bâton de chef d'orchestre à Olivier Métra. Quant à Fahrbach, fidèle au poste, nous le retrouverons à son attrayant concert-promenade de l'avant-foyer.

— A l'occasion de la Mi-Carême, l'Eden-Théâtre a donné dès hier samedi, un grand bal masqué. Le succès du ballet d'*Excelsior* s'affirme de plus en plus. Les recettes de la première quinzaine du mois de février se sont élevées à la somme totale de 190,251 fr. 30 c.

— Hier samedi a paru le nouveau journal *la Danse*. Nous lui souhaitons la bienvenue ainsi qu'à ses rédacteurs. L'un d'eux, M. Desrat, est connu par ses travaux historiques et théoriques sur la Danse.

CONCERTS ET SOIRÉES

L'événement de concert pendant la semaine qui vient de s'écouler a été, sans contredit, l'audition donnée par M. Charles Lamoureux, au Château-d'Eau, du superbe prologue de l'Enfer de *Françoise de Rimini*. Impossible d'aller plus loin comme perfection symphonique. M. Lamoureux en est arrivé à faire de son orchestre un gigantesque instrument dont il obtient tous les effets désirables au moindre signe. C'est le cas de redire qu'il joue de l'orchestre en grand virtuose. Aussi, quel empressement, quel recueillement aux concerts du Château-d'Eau! C'est là un nouveau sanctuaire consacré à la grande musique qui témoigne hautement des progrès réalisés par les musiciens français. On peut affirmer que les symphonistes de M. Lamoureux rivalisent aujourd'hui avec ceux du Conservatoire. Ceci n'est pas douteux. Dans les deux tableaux du prologue de l'Enfer, toute cette armée instrumentale a marché de victoire en victoire au bruit des acclamations de toute la salle. Les chœurs, plus en évidence qu'à l'Opéra, — où les décors les cachent au public non sans intercepter les vibrations des voix, — ont merveilleusement secondé les effets d'orchestre. En tête des soli, portons à l'ordre du jour Mme Brunet-Lafleur et le ténor Bosquin qui interprétaient Francesca et Paolo. Dante, c'était le baryton Auguez, et Mlle Huré avait été chargée de la périlleuse mission de représenter Virgile, personnage qui ne demanderait rien moins qu'une Pauline Viardot pour interprète. Après le prologue de l'Enfer, sur lequel M. Charles Lamoureux a greffé l'apothéose de *Françoise de Rimini*, en guise d'éclatante péroraison, Mme Brunet-Lafleur nous a fait applaudir l'air sublime de *Fidélio* et le virtuose Marsick un concerto de Mendelssohn dont son grand talent a doublé la discutable valeur. La scène, qui avait commencé par une longue mais remarquable ouverture de Goldmark, s'est terminée par celle de *Freischütz*, l'ouverture incomparable, entre toutes. — H. M.

— M. Pasdeloup avait encadré son concert du dimanche 18 février entre la symphonie en *si bémol* d'Haydn et l'ouverture de *Guillaume Tell* de Rossini, ce compositeur si bien nourri de la moelle des maîtres et qui, ne seraient les formules dites italiennes, pourrait être appelé sans conteste l'héritier direct de Mozart et d'Haydn. Comme cette langue est claire sans banalité, sonore sans rudesse, spirituelle sans afféterie, grandiose et solennelle quand il le faut. C'est l'école du dessin et de la couleur en musique. D'autres écoles ont retenu la couleur et laissé de côté le dessin. Il y a des gens qui se plaisent à observer dans les nuages des formes vagues que leur imagination précise. Ils en trouveraient dans une toile sur laquelle le maître aurait au hasard lancé toutes les couleurs de sa palette, sans se préoccuper de dessiner quoi que ce fût. L'épisode pour orchestre, tiré du *Parsifal* de Wagner, entend représenter les chants du Vendredi-Saint. Il faut une fière confiance pour reconnaître de telles choses. La lanterne n'est pas suffisamment éclairée. L'épisode du *Parsifal* dure vingt minutes, il pourrait durer indéfiniment; il a un mérite, cependant, il n'est pas bruyant. Les *Erinnyes* sont une des bonnes inspirations de M. Massenet, il y a là une couleur réelle, une pensée noble, une orchestration relativement sobre et discrète. Dussions-nous passer pour un profane, nous trouvons que cela vaut mieux que *Parsifal;* meilleure encore que l'inspiration de *Parsifal*, celle de M. Godard, un jeune maître français qui, lui aussi, tient à donner à ce qu'il fait une forme définie, qui pense, sans doute, avec quelques bons esprits, qu'une règle conforme régit tous les arts, que la musique, comme l'architecture et la peinture, ne saurait se passer de précision et de symétrie. Son *introduction et allegro* pour piano et orchestre ont été très bien interprétés par Mlle Berthe Marx et très applaudis. Mme Laura Friedmann, de l'école Viardot, s'est bien fait accueillir du public dans l'interprétation de la *Cavatine d'Ernani*, de Verdi, et de l'air d'*Annette* tiré du *Freischütz*, de Weber.

H. Barbedette.

— Dimanche dernier, au Conservatoire, même programme qu'au concert précédent, mais succès infiniment plus accentué pour Mme Terrier-Vicini, qui a été rappelée après la belle scène d'*Orphée*. Quant à Mme Montigny-Rémaury, nouveau triomphe avec le concerto en *ut* mineur de Beethoven, qu'elle interprète en grande pianiste-musicienne. Aujourd'hui, dimanche, 25 février, relâche pour la préparation des concerts des 4 et 11 mars.

— *Les Ruines d'Athènes* de Beethoven et *les Scènes de féerie* de M. Massenet figuraient pour la deuxième fois dimanche dernier sur les programmes du concert du Châtelet. Le public a de nouveau fort bien accueilli ces œuvres; de nombreux *bis* ont marqué le cours de l'exécution des *Ruines d'Athènes* et *les Scènes de féerie* ont produit encore une charmante impression, notamment le numéro de l'apparition qui a été acclamée par la salle entière. Mme Montalba s'est beaucoup fait applaudir dans la belle scène dramatique de M. A. Coquard, *Héro*, qu'elle a chantée avec ampleur et des accents très pathétiques. La sérénade pour instruments à cordes de Beethoven, jouée d'une façon irréprochable par l'orchestre de M. Colonne, a brillamment terminé le concert. V. D.

— M. Pasdeloup va se rendre à Tours avec l'élite de son orchestre et y donner le 26 février un grand concert, dont nous avons le beau programme sous les yeux. A côté des pièces symphoniques les plus goûtées de ses concerts parisiens, nous y voyons une partie vocale importante : l'air de *la Coupe du Roi de Thulé*, par M. Lauwers, l'air du *Freyschütz*, par Mme Caron l'*Ave Maria*, de Gounod, par la même, enfin le duo d'*Hamlet* par ces deux artistes réunis. Le violoncelliste Zimerez exécutera aussi le concerto de Goldtermann.

— Samedi 17 février, à la salle Pleyel, 130e audition donnée par la Société nationale de musique. Le grand attrait de ce concert était l'oratorio de Noël, de Saint-Saëns. Les dix morceaux de cet oratorio sont des pages de maître. Mmes Castillon, Storm, et Mlle P. Rocher s'y sont fait vivement applaudir, ainsi que MM. Mazalbert et Quirot. Parmi les autres morceaux du programme, citons deux premières auditions : *Andante* et *Scherzo* pour cor et piano de M. Colomer, puis *Epithalame* « les Noces corinthiennes », de Benoit, qui ont obtenu le plus grand succès.

— Lundi dernier, 19 courant, Mme Annette Essipoff a donné son deuxième concert à la salle Erard, avec le concours d'un violoncelliste de grand talent, M. Brandoukoff. L'admirable pianiste russe a positivement ravi son auditoire avec divers morceaux choisis parmi les meilleures pages des maîtres du piano : Chopin, Schubert, Liszt, Rubinstein, etc. Les dilettantes garderont donc le meilleur souvenir de ce beau concert, l'un des plus brillants de la saison et auquel assistaient le grand-duc Constantin et M. Ambroise Thomas.

— Le célèbre violoniste Marsick a obtenu un vif succès à l'une des dernières soirées de Mme Ed. Adam, en exécutant un délicieux scherzando de sa composition, une mazurka de Wieniawski et l'andante du concerto de M. V. Dolmetsch. Ce dernier morceau, dont nos lecteurs n'ont pas oublié la brillante réussite au Concert Populaire, était accompagné par l'auteur qui a partagé avec son interprète les applaudissements d'un auditoire d'élite.

— Jeudi 15 février, à la salle Pleyel, première séance de musique de chambre donnée par les célèbres instrumentistes Taffanel, G. Gillet, Ch. Turban, Brémond, Bourdeau, Espaignet, Grisez, Garigue et Boullard, de la Société des Concerts du Conservatoire et des Concerts populaires, avec le concours de M. Louis Diémer. Des quatre morceaux du programme, c'est assurément le quintette pour instruments à vent et piano de Mozart qui nous a paru le plus intéressant au point de vue de l'œuvre elle-même et aussi à cause de son interprétation irréprochable. Venaient ensuite des pièces de Ch. Lefebvre pour instruments à vent, une sonate de Carl Reinecke, *Ondine*, pour piano et flûte et le fameux *otetto* de Beethoven pour 2 hautbois, 2 clarinettes, 2 cors et 2 bassons, qui a brillamment terminé le concert.

— La huitième matinée de M. Lebouc, qui a eu lieu samedi, commençait par le trio de Mozart, pour piano, clarinette et alto, supérieurement exécuté par la gracieuse Mlle Jenny Godin, MM. Ch. Turban et Prioré; ce bel ouvrage a été suivi de l'exécution du 13e quatuor de Ch. Dancla, couronné au dernier concours de la Société des compositeurs, par l'auteur et MM. Nægelin, Prioré et Lebouc. Il y a des idées charmantes dans ce quatuor qui a été très applaudi, et dont le menuet a été particulièrement apprécié. Mlle Jenny Godin, en notable progrès à chaque saison musicale, a joué seule, avec un très joli son et un bon style, un intéressant morceau peu connu, d'Haydn, *Caprice ou Variations* (op. 94). Trois gracieuses pièces pour clarinette, de M. de Boisdeffre, ont été pour l'auteur et son excellent interprète, M. Ch. Turban, l'occasion d'un vif succès. Mme Storm dont la voix si sympathique est toujours si appréciée a chanté un air d'*Hérodiade*, de Massenet, et deux mélodies, de M. E. Chausson, pleines de distinction.

— A la charmante soirée de M. et Mme Campbell-Clarke, avec le concours de Mmes Griswold, Carlotta Patti, de MM. Delle Sedie, Masson, de Munck et Pachmann, on a beaucoup applaudi Mlle Harkness, premier prix de violon du Conservatoire, qui a littéralement transporté l'auditoire avec les *Habaneras*, de Sarasate. Nous apprenons que la charmante virtuose part pour Lyon où elle doit donner plusieurs concerts.

— Monsieur le Maire de Saint-Raphaël a télégraphié à M. Carvalho le grand succès de ses deux pensionnaires, Marie Van Zandt et le ténor Talazac, au concert de bienfaisance organisé au profit des inondés du pays. Diaz de Soria, qui se trouvait aux environs de Saint-Raphaël, est venu se joindre à Talazac et à Mlle Van Zandt, de sorte que la fête a été complète, d'autant plus qu'un amateur de talent, M. Charles Anglet, a pris aussi sa bonne place au programme. On était accouru de cent lieues à la ronde pour entendre ce beau concert qui s'est terminé par un souper fin chez M. Félix Martin, l'ingénieur-dilettante de Saint-Raphaël et de Valescure. M. Carvalho était attendu à Saint-Raphaël avec M. Jules Barbier. Mais l'indisposition de Mlle Nevada et, par suite, l'ajournement forcé de *la Perle du Brésil*, ne lui ont permis de quitter Paris que samedi.

— *La Société Artistique d'Angers* vient d'ajouter au répertoire de ses concerts les belles czardas de Gung'l, qui devraient figurer également sur les programmes de tous nos concerts parisiens. Car ce sont là des œuvres singulièrement originales, souvent puissantes et inspirées, qui peuvent supporter sans faiblir le voisinage des maîtres. Mais Gung'l a eu le malheur de composer aussi des valses, d'ailleurs superbes et qui courent le monde. C'est là, paraît-il, une cause d'ostracisme. *La Société Artistique d'Angers* aura eu le courage de passer sur ce préjugé. Déjà son excellent orchestre a répété *le Dernier Amour* (1re czardas) avec un immense succès, qui ne pourra qu'être ratifié à l'audition publique. *Élisabeth*, *la Danse des bergers hongrois* et *les Chants de victoire* suivront de près.

— *Angers-Revue* fait un grand éloge du virtuose A. Thibaud de l'école Marmontel, qui s'est fait entendre au quinzième Concert Populaire. M. Thibaud va se rendre prochainement à Nantes et à Bordeaux avant d'entreprendre une tournée à travers la Suède et la Norwège.

— Nous avons annoncé dernièrement le grandissime succès de l'orchestre Lamoureux à Lille. Ce que nous avions oublié de dire, c'est que cette belle séance, qui ne sera pas sans lendemain, avait été organisée par M. Delaroqua et Mme Français, l'éminente pianiste dont le nom est connu à Paris tout aussi favorablement qu'à Lille.

— On nous écrit de Rouen : Une artiste vaillante, excellent professeur, Mme veuve A. Méreaux, qui continue avec grand succès les traditions de haut enseignement de votre regretté collaborateur, a réuni la semaine dernière dans une fête musicale intime ses nombreuses élèves et leurs parents. Le programme de ce concert d'élèves contenait plus de vingt numéros de styles très variés : Weber, Ries, Chopin, Gounod, A. Thomas ont eu de charmantes interprètes. Une transcription de l'andante de la 51e symphonie de Haydn : piano, orgue et violon a ravi l'auditoire qui a aussi très vivement applaudi un concerto à deux pianos de Mozart, avec points d'orgues de Méreaux. Nos compliments à la jeune cohorte de pianistes rouennaises et nos félicitations sincères à leur habile professeur.

— On nous écrit de Bar-le-Duc que Mlle Virginie Haussmann s'est fait entendre dans les deux concerts de la Société de musique avec un succès des plus flatteurs. Outre un morceau de Victor Massé et une romance de Weckerlin : *C'est mon ami*, Mlle Haussmann s'est fait acclamer dans l'air de *Freischütz* et dans *la Habanera* de *Carmen*, qu'elle a enlevée avec une grande vaillance. Voilà un excellent début pour la jeune et intéressante cantatrice.

— On nous écrit de Douai : M. et Mme Georges Clément viennent de recevoir le plus aimable accueil au concert donné le 10 février par la Société philharmonique de cette ville qui est peut-être la Société la plus ancienne de France, puisque sa date de fondation remonte à 1790.

— Le deuxième concert de la Société Philharmonique d'Abbeville a eu lieu avec le concours de Mmes Marie de Vroye et Marie Dumas, MM. Heuschling, le flûtiste de Vroye et le pianiste Leitert. Programme très attrayant.

— Concerts partout, concerts matin et soir ; la saison en est venue et ce serait entreprendre une tâche impossible que vouloir seulement les énumérer. Combien de ces fêtes sans lendemain mériteraient mieux cependant! Mais dans notre Paris immense et dévorant, le talent s'appelle légion ; il est malaisé de forcer l'attention publique ; notre opulence nous gâte, à peine trop souvent nous daignons vaguement nous souvenir. Pour une fois par hasard, soyons juste et signalons le concert que donnait, le dimanche, 18 février, à la salle Érard, Mlle Nyon de la Source. Mlle Nyon de la Source est une cantatrice habile et fort agréable ; elle s'est fait applaudir dans les brillantes et célèbres variations qu'Adolphe Adam a brodées sur le vieux thème : *Ah! vous dirai-je maman*, puis dans le duo des *Dragons de Villars*, puis dans la romance de Paccini : *Portrait charmant*. Bien vieille mélodie, mais non pas surannée ; nos grand'mères la soupiraient aux environs de 1820 pour les délices de nos grands-pères ; et nous, leurs petits-enfants nous nous plaisons encore à cette musique aimable et souriante comme un vieux portrait de famille. Un souvenir aussi bien mérité aux artistes qui prêtaient leur concours à Mlle Nyon de la Source : M. Planel d'abord, un violoniste plein de verve, de chaleur, de sûreté ; son succès a été complet ; M. Rodolphe Lavello, un pianiste que déjà nous avons rencontré plus d'une fois et cordialement applaudi. Il a dit à merveille la fantaisie sur *Moïse*, morceau de virtuose que Thalberg, comme à plaisir, a hérissé de difficultés, une valse de Raff, enfin un menuet délicat et fin signé de l'exécutant lui-même. M. Rodolphe Lavello, en effet, réunit le double talent de virtuose et de compositeur. Enfin, puisque nous sommes dans un jour de justice, nous n'aurons garde d'oublier les élèves de l'école de musique religieuse fondée par Niedermeyer. Ils ont chanté, entre autres morceaux, une chanson d'amour, ce qui n'est pas précisément religieux, mais ce qui était tout à fait charmant. Encore une épave du passé ; car cette chanson remonte au seizième siècle ; et les amoureux qui l'ont murmurée les premiers sont bien loin. Il n'importe ! leur chanson est restée tout aimable. Il y a ainsi, dans les vieux herbiers, des fleurs qui gardent à jamais quelque reflet de leur splendeur première, quelque chose aussi de leur premier parfum, et comme un souvenir du printemps qui les a vues naître.

L. AUGÉ.

— Lundi 19 février, a eu lieu, salle Pleyel, le concert donné par Mlle Marianne Eissler, la jeune et charmante violoniste Viennoise, avec le concours de sa sœur Emmy Eissler pour le piano, et de M. et Mme George Clément pour le chant. On a applaudi Mlle Marianne Eissler dans la 3e suite de Ries (1re audition) dont *l'Adagio* est surtout fort remarquable ; dans *l'Othello-Fantaisie*, de Ernst, et *l'Adagio* de Marsick. Une jolie *Berceuse*, de G. Eberhardt, jouée en sourdine avec infiniment de charme, et la belle *Rhapsodie hongroise*, de Miska Hauser, ont eu aussi beaucoup d'applaudissements. Tout en s'effaçant modestement derrière sa sœur, Mlle Emmy Eissler a recueilli aussi les applaudissements le mieux mérités par son excellente et sincère exécution de *la Toccata*, de Bach, de *la Phantasie stück*, de Schumann, et de *la Rapsodie*, de Liszt. Le lendemain mardi, salle Erard, au concert George Clément, Marianne Eissler s'est encore fait applaudir en jouant délicieusement *l'Air varié* de Vieuxtemps et *le Nocturne* de Chopin, transcrit par Sarasate.

— Très intéressante la troisième séance des quatuors français, de MM. Nadaud et Papin, donnée jeudi dernier. On y a entendu un quatuor d'Alary très bien écrit. M. Diémer prêtait l'appui de son grand talent, il a admirablement joué sa sonate pour piano et violon. M. Nadaud s'est montré aussi bon virtuose que musicien correct dans cette même sonate. Le treizième quatuor de Ch. Dancla, qui terminait la séance, est l'œuvre d'un maître; il a produit grand effet. Félicitons MM. Nadaud, Nægelin, Prioré et Girod de la parfaite exécution qu'ils y ont apportée.

— Une matinée-concert, extrêmement intéressante, a été donnée dimanche, salle Pleyel, par Mlle Dory Petersen et M. Richard Burmeister. Applaudissons d'abord à l'heureux choix des morceaux: les seuls grands noms de Beethoven, Schubert, Liszt et Chopin figuraient sur le programme, et l'interprétation la plus brillante a mis en relief les moindres beautés que renferment les chefs-d'œuvre de ces grands maîtres. Le public a donc fait à Mlle Petersen et à M. Burmeister la plus chaleureuse ovation.

— Jeudi dernier, M. Paul Wachs a fait entendre dans les salons Pleyel-Wolff ses nouvelles compositions pour piano. Ainsi que nous l'avions prévu, le jeune artiste a remporté un succès complet comme exécutant et surtout comme compositeur. *Berthe la fileuse*, *la Polka électrique*, *la Mazurka des Sauterelles*, *la Danse aérienne*, *Bien loin bien vite*, *les Fugitives*, sont autant de gracieuses pages que l'auteur a traduites sur le clavier avec beaucoup de goût. Mme Jeanne Morlet et M. Auguez, de l'Opéra, ont fait entendre et applaudir *le Vallon*, l'air d'*Hérodiade*, la chanson des *Filles de Cadix*, le joli sonnet de Duprato et un ravissant duo de Saint-Saëns, que l'auteur d'*Henri VIII* composa dans sa première jeunesse.

— Vendredi dernier, a eu lieu à la salle Érard un concert au bénéfice des écoles libres de Billancourt. Un opéra comique y a été interprété par Mlle Fanzi et M. Fual, musique de M. O'Kelly. Parmi les artistes qui ont pris part au concert, citons Mme Roger-Miclos, Mme Castillon, MM. Widor, A. de Vroye et Mouskoff, ainsi que l'excellent pianiste accompagnateur E. Bourgeois.

— C'est décidément l'excellent comique Léon Plet (du Palais-Royal) qui paraît avoir recueilli dans nos sociétés philharmoniques de province la succession du regretté Des Roseaux. Partout on le demande et l'applaudit. Il a même hérité des dernières et joyeuses chansons de son célèbre devancier: *Bredouille* et *le Physionomiste* particulièrement excitent un rire universel de l'un à l'autre bout de la France.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche :

Au *Château-d'Eau* : 1° Ouverture de *Sakountala*, de Carl Goldmark; 2° Prologue et Apothéose de *Françoise de Rimini*, d'Ambroise Thomas, chanté par Mme Brunet-Lafleur, Mlle Jeanne Huré, MM. Bosquin, Auguez et les chœurs; 3° Concerto en *ré mineur* de Mendelssohn, exécuté par M. Marsick; 4° Air de *Fidelio*, de Beethoven, chanté par Mme Brunet-Lafleur; 5° Ouverture du *Freischütz*, de Weber. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Châtelet* : 1° Ouverture des *Noces de Figaro*, de Mozart; 2° Fragments de *Melka*, de Ch. Lefebvre (poème de M. Paul Collin), chanté par Mmes Caron, Storms et M. Lauwers; 3° Ouverture, chœur des Pèlerins, prière, romance et marche du *Tannhäuser*, de Richard Wagner; 4° Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme*, de Wagner; 5° Prélude de *Parsifal*, de Wagner; 6° *La Chevauchée des Walkyries*, de Wagner ; 7° Prélude, marche et chœur des Fiançailles, de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— Au *Cirque d'Hiver*: 1° Symphonie en *si* bémol de Robert Schumann; 2° Fragments de *Dardanus*, de Rameau ; 3° Concerto pour piano de Henselt, exécuté par M. Barth; 4° Scène de la conjuration de *Velléda*, opéra en quatre actes de MM. Challamel et Chantepie, musique de M. Lepueveu, chanté par Mlles Figuet et Simonet, MM. Claverie et Fournets ; 5° Marche religieuse du *Lohengrin*, de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Demain lundi, salon Pleyel-Wolff, concert de la pianiste italienne Luisa Cognetti qui interprétera successivement les œuvres de Couperin Scarlatti, Gluck, Chopin, Mendelssohn, Schumann, Rubinstein et Liszt.

— Lundi, 26 février, à la salle Érard, concert du pianiste-compositeur Ghys.

— Mardi, 27 février, à la salle Érard, concert donné par Mlle Mürer, pianiste.

— Mercredi, 28 février, salle Érard, concert donné par Mlle Juliette Lévy, avec le concours de Mlles Dudlay et Chartier, de M. Paul Braud, pianiste.

— Jeudi 1er mars, dans les grands salons de l'Hôtel Continental, bal d'enfants paré et costumé, sous le Patronage de la Société protectrice de l'Enfance. Le bal sera dirigé par M. Desrat et l'orchestre par M. Desgranges.

— Jeudi, 1er mars, à la salle Érard, concert-audition de Mme Suffit.

— Samedi 3 mars, à la salle Erard, concert de l'éminent harpiste Hasselmans.

NÉCROLOGIE

Mme Charles Réty-Faivre vient d'être cruellement éprouvée par la mort de sa mère, Mme veuve Faivre, décédée en sa 69e année et dont les obsèques ont eu lieu avant-hier vendredi, en l'église Saint-Vincent-de-Paul, au milieu d'une assistance des plus sympathiques. Nous envoyons tous nos compliments de condoléance à M. et à Mme Charles Réty.

— M. Wilhelm Enoch, l'un des chefs de la maison Litolff, de Paris, vient d'avoir la douleur de perdre son père M. Charles Enoch, décédé dans sa soixante-dix-neuvième année. Les obsèques ont eu lieu au milieu d'un grand concours d'artistes, désireux de rendre un dernier hommage à sa mémoire et de donner une marque de sympathie à ses deux fils.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Au moment où M. Bourgault-Ducoudray vient de mettre en scène et en musique *la Conjuration des fleurs*, il n'est pas sans intérêt de constater que les fleurs ne jouent pas seulement à Paris un rôle important. On s'en préoccupe aussi beaucoup à l'étranger. Voici la note qui nous est communiquée sur ce poétique sujet :

« C'est pour la première fois, à notre connaissance, que l'on a donné au public roumain un ouvrage traitant, en sa propre langue, un sujet aussi intéressant que la culture des fleurs. L'auteur, M. C.-C. Datculescu, a travaillé son livre intitulé *Florile* (1) de main de maître ; il commence par des considérations générales sur les terrains, les engrais ; il donne des indications très intéressantes sur les différents modes de culture et de propagation des plantes, leur emploi, etc., et il termine par la description des fleurs les plus utiles pour l'ornementation des jardins, ajoutant à chaque espèce sa culture particulière. Nous disons plus haut que c'est la première fois que l'on a donné aux Roumains, dans leur propre langue, un ouvrage sur la culture des fleurs; nous pouvons ajouter que c'est probablement la première fois que l'on a essayé, par un livre bien fait, d'attirer sur ce sujet l'attention d'une des nations de l'Est de l'Europe. Rien de semblable n'existe, ni en russe, ni en polonais, ni en magyare, ni en tchèque; les Allemands eux-mêmes, qui ne craignent pas de noircir du papier, ont été obligés, pour avoir quelque chose de bien fait dans leur propre langue, de traduire un ouvrage français. — Les illustrations dont le livre de M. Datculescu est orné sont dues à des artistes français ; l'auteur nous dit aussi qu'il a puisé quelques-uns des renseignements qu'il donne dans un ouvrage devenu classique chez nous, nous l'en félicitons. »

— Vient de paraître chez Ollendorff, *la Halle aux Baisers*, jolie bluette, genre Watteau, signée Mélandri, illustrée par Willette, dite par Mlle Reichemberg de la Comédie-Française. A la même librairie, *Une Demande en mariage*, monologue en vers de P. Manivet, dédié à Mme Baretta de la Comédie-Française.

— La librairie Ollendorff vient de faire paraître : *Le Cheval*, monologue de Coquelin cadet, de la Comédie-Française, avec illustrations fantaisistes de Sapeck. *Une Souris!* monologue en vers d'Hippolyte Matabon, dit par Coquelin aîné, de la Comédie-Française.

— Paraissent chez l'éditeur Paul Ollendorff, deux petites pièces désopilantes : *Un Scenario*, monologue de Mlle J. Thénard (de la Comédie-Française), dit par M. Coquelin cadet. *La Confession*, duo mimique par un seul personnage, de MM. Paul Du Crotoy et Félix Galipaux, dit par M. Félix Galipaux.

— Revue britannique. Sommaire des matières de la livraison de février : I. Les Napoléon; la famille d'Orléans. — II. Le Marché aux poissons de Londres. — III. La littérature française par un Prussien. — IV. Les prisons russes, par le prince Krapotkine. — V. La Substitution, roman de miss Betham Edwards. — VI. Procès d'État. — VII. Le réseau de l'État et le budget. — VIII. Poésies. — IX. Correspondances d'Italie, d'Amérique et de Londres. — X. Chronique et bulletin bibliographique.

— Avis aux familles: Mme veuve Thomas donne aux jeunes élèves des leçons de solfège, de piano et de peinture, au prix de cinq francs l'heure. Ecrire rue Milton, 26.

— Vient aussi de paraître chez Alphonse Leduc, 3, rue de Grammont : SILAS (E.), Op. 103. *Suite* pour le piano : No 1 *Gavotte*, No 2 *Menuet*, No 3 *Gigue*. Cette œuvre est dédiée et exécutée par la remarquable Mme Essipoff.

(1) En vente chez MM. Vilmorin-Andrieux et Cie, 4, quai de la Mégisserie, Paris.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2713 — 49me ANNÉE — N° 14. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 4 Mars 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

A LA FONTAINE

N° 3 des chansons d'oiseaux de W. TAUBERT, paroles françaises de VICTOR WILDER. — Suivra immédiatement les couplets du *Mysoli* de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : le *Fandango-Valse* du divertissement-ballet de *la Perle du Brésil*, de FÉLICIEN DAVID. — Suivra immédiatement le chant du *Mysoli* du même opéra, transcrit pour piano-solo.

FERDINAND DE MÉDICIS

ET LA MUSIQUE A FLORENCE VERS 1700

II

(Suite)

Vers la fin de 1687, Ferdinand mit à exécution un projet qu'il nourrissait depuis quelque temps déjà : il s'agissait d'un voyage dans les principales villes du nord de l'Italie. Mantoue, Modène, où les ducs Ferdinand-Charles de Gonzague et François II, de la maison d'Este, accordaient à la musique et aux musiciens une protection signalée; Venise, qui, pour la somptuosité de ses représentations théâtrales et l'habileté des chanteurs qui s'y faisaient entendre, primait alors toutes les villes de la péninsule; ces heureuses cités et d'autres encore exerçaient sur l'imagination du jeune dilettante une puissante attraction. Il avait besoin d'ailleurs de voir du pays, de se soustraire, au moins pour un temps, à l'entourage morne et guindé que s'était créé le grand-duc. Mais il lui fallait pour cela l'autorisation paternelle, et Cosme, qui voyait d'un mauvais œil les bonnes relations que le prince avait continué d'entretenir avec sa mère, la grande-duchesse Marguerite, prenait un malin plaisir à lui refuser cette autorisation. Les choses s'arrangèrent pourtant, et voici à quel propos : désireux d'assurer l'avenir de sa dynastie, le grand-duc avait résolu de marier Ferdinand, et il lui avait choisi pour épouse Violante de Bavière; le prince ayant consenti à l'union qui lui était proposée, Cosme, satisfait de cet acte de soumission à ses volontés, lui permit enfin d'accomplir son voyage.

Il se mit en route le 18 décembre, menant avec lui une suite de trente personnes environ. Bologne fut la première ville qu'il visita, ville peuplée d'artistes autant que de savants, car elle offrait comme pendant à son université fameuse une école de musique, illustrée naguère par les André Rota, les Giaccobi et autres grands contrapuntistes, et dont le chef d'alors, Jean-Paul Colonna, se montrait lui-même le digne précurseur des Sarti, des Martini et des Mattei, ces doctes figures de la science musicale. Il dut présenter au prince son disciple favori, Jean Buononcini, qui, tout élève qu'il fût encore, avait déjà publié quatre livres de symphonies instrumentales. Ferdinand vit aussi à Bologne le comte Pirro, de la famille Capacelli Albergati, compositeur instruit et fécond; il mettait alors la dernière main à l'oratorio *Giobbe*, qu'il fit exécuter quelques mois plus tard.

Les cours de Ferrare, Modène, Mantoue et nombre de villes de l'État vénitien et de la Lombardie reçurent à leur tour la visite du prince dilettante, et lui firent l'accueil dû à son rang et à sa réputation de savant et d'homme de goût. Mais ce fut à Venise qu'il trouva la réception la plus brillante; son séjour dans la cité des lagunes ne fut pour lui qu'un enchainement de fêtes. Le moment était admirablement choisi; on était en plein carnaval, et Venise se donnait tout entière au plaisir. L'animation y accrut, cette année-là, en raison des divertissements, plus nombreux encore et plus variés que de coutume. On cite, entre autres, une fête nautique, ayant pour sujet : *Les Dieux en réjouissance sur la mer*

Adriatique, et dont la magnificence surpassa tout ce que l'on avait pu concevoir jusque-là en ce genre.

Six théâtres, dont « deux de prose et quatre de musique », ouvrirent leurs portes avant le jour marqué par l'usage, et cela pour faire honneur au prince de Toscane. Au théâtre Grimani de Saint-Jean-Chrysostome, le plus important de tous, on représenta l'opéra *Carlo il Grande*, dont Francesco Nicolini avait écrit les paroles, et dont la musique avait été composée par Domenico Gabrieli. L'œuvre fut dédiée au prince Ferdinand, qui put entendre du même Gabrieli un autre opéra, *Gordiano*, donné au théâtre San-Salvatore. *L'Inganno regnante* de Marc-Antoine Ziani, et nombre d'opéras, drames ou comédies, vinrent encore alimenter les plaisirs dramatiques du prince.

Un grand concert, pour lequel se réunit tout ce que Venise comptait alors de virtuoses, eut lieu à son intention dans l'Arsenal. De nombreuses réunions privées, dont la musique constituait le principal attrait, réclamèrent sa présence, et Ferdinand y donna lui-même des preuves de son habileté et de son savoir musical. M. Puliti rapporte à ce sujet le fait suivant : « Le prince possédait le contrepoint à un tel degré que, trouvant devant lui, à Venise, une sonate de clavecin très difficile, non seulement il la joua résolument à l'improviste, mais ensuite il la recommença de mémoire, au grand étonnement de ses auditeurs. »

La musique religieuse, non moins honorée à Venise que la musique profane, apportait une salutaire diversion aux plaisirs mondains de Ferdinand, et lui offrait en même temps d'intéressants sujets d'étude. La célèbre chapelle ducale de Saint-Marc, alors sous les ordres de Legrenzi, se maintenait à la hauteur de sa réputation. Elle n'admettait que d'habiles musiciens parmi ses chantres, dont plus d'un, à l'instar des chantres de la chapelle Sixtine, possédait la science du compositeur ; ainsi, Ferdinand put voir au milieu d'eux l'abbé Pacelli, auteur de compositions très estimées ; François Pollarolo, qui fit jouer à Venise et ailleurs soixante-dix opéras ; mais surtout Antoine Lotti, le meilleur élève de Legrenzi, dont il devait un jour occuper la place. Lotti, qui n'avait alors que vingt-deux ans, s'était déjà révélé par son opéra *Giustino*, donné à Venise en 1683, et son maître le considérait avec raison comme une des gloires futures de l'Italie.

Ferdinand entendit avec non moins d'admiration l'orchestre de la chapelle Saint-Marc, nouvellement reconstitué par Legrenzi (1). Il put assister également aux leçons que donnait ce maître au Conservatoire *dei Mendicanti*, dont il était le directeur, et qui fournissait de compositeurs, de chanteurs et d'instrumentistes la plupart des chapelles, des cours, ou des théâtres de l'Europe.

Le prince s'arracha à regret aux séductions de cette aimable ville de Venise, qui s'était montrée pour lui si hospitalière, et qui l'avait inscrit sur la liste de ses citoyens. Il reprit sa route vers la Toscane, ramenant avec lui un assez grand nombre de chanteurs et de musiciens, qu'il avait engagés pour le service de la cour. Mû à la fois par une louable ambition et par le désir de satisfaire à ses propres goûts, Ferdinand voulait rendre à Florence son lustre passé, raviver chez elle l'amour des arts, et lui permettre de soutenir, notamment au point de vue musical, la comparaison avec les lieux qu'il venait de visiter.

Son premier soin, en rentrant dans la cité grand-ducale, fut de veiller aux préparatifs des fêtes qui devaient accompagner la célébration de son mariage, dont le temps approchait. Il voulut, à cette occasion, faire rouvrir le théâtre de la Pergola, lequel était demeuré fermé depuis 1662, époque de la mort du cardinal Jean-Charles de Médicis. Bien que la construction n'en fût pas très ancienne, puisqu'elle ne remontait qu'à 1652, Ferdinand jugea bon d'y introduire quelques modifications, particulièrement dans la disposition de la scène, et il fit venir à cet effet des architectes vénitiens, sous la direction desquels s'accomplirent les travaux. Mais, soit maladresse, soit, comme le prétend un chroniqueur, jalousie de métier, ceux-ci travaillèrent si adroitement qu'ils détruisirent l'excellente sonorité de la salle, que l'architecte primitif, Ferdinando Tacca, avait mis tous ses soins à assurer. Ils ne se montrèrent pas plus habiles à faire mouvoir les machines qu'ils avaient eux-mêmes construites, et notamment un certain cheval de Troie, lequel serait resté éternellement en place, si un mécanicien plus adroit, le chevalier Philippe Acciaioli, n'était venu tout exprès de Rome pour lui donner des jambes.

Cet engin théâtral était destiné au grand drame en musique *Il Greco in Troja*, par lequel les *Academici immobili*, propriétaires du théâtre de la Pergola, fêtèrent le mariage du prince Ferdinand. Ce drame, dit un chroniqueur florentin, fut représenté avec une telle magnificence de costumes et de machines, et avec une musique si exquise, chantée par les plus célèbres musiciens d'Italie, qu'il fut regardé comme grande merveille par tous ceux qui le virent (1). La pièce avait pour auteur Matteo Noris, écrivain plus fécond et plus hardi que correct, et qui fut longtemps le poète en titre de la cour de Toscane. Quant au compositeur, son nom ne nous a pas été conservé ; ce fut probablement Pagliardi, le maître de chapelle du grand-duc, à qui revenait de droit l'honneur d'écrire pour le principal théâtre de Florence la musique destinée à fêter le fils du souverain.

Cette circonstance provoqua, du reste, entre les divers théâtres de la capitale, un véritable assaut d'activité dramatique. Drames et comédies, les uns et les autres enrichis de musique, se disputèrent les applaudissements des Florentins. Ces théâtres appartenaient alors aux différentes académies, ou *conversazioni*, qui les avaient édifiés, et entre lesquelles se partageait la partie éclairée des citoyens. Florence comptait six académies : les *Immobili*, lesquels possédaient, comme je l'ai dit, le théâtre *della via Pergola*, demeuré jusqu'à nos jours une des principales scènes de l'Italie ; puis les *Infuocati*, les *Sorgenti*, les *Cadenti*, la conversation des *Casine nuove*, et enfin, celle du Centaure.

Au-dessus de ces différents théâtres prenait rang le théâtre de la Cour ; mais sous le règne de Come III, et à dater de la majorité du prince Ferdinand, ce fut plus particulièrement le théâtre de la villa de Pratolino qui posséda cette suprématie.

Dans quel oubli sont plongées aujourd'hui les antiques partitions qui furent chantées pour la première fois dans la villa princière ! Et parmi les noms de compositeurs qu'a pu nous transmettre M. Puliti, combien sont ignorés à présent, et que l'on fêtait jadis ! Qui nous dira ce que c'était que Buini, l'auteur de *la Serva favorita* (1689) et de l'*Ipocondriaco* (1695) (2), pour la représentation duquel on fit une dépense extraordinaire de machines et de mise en scène ? Et Ricciardi, dont on donna, en 1692, le *Trespolo oste ?* Et Polarolo luimême, le fécond Polarolo, rencontré par Ferdinand à Venise, et dont il fit représenter, en 1699, l'opéra *Faramondo*, se souvient-on davantage de sa personne que de ses soixante-dix partitions ?

A côté de ces noms devenus obscurs, il en est d'autres dont l'éclat est ineffaçable, et qui caractérisent une phase importante dans l'histoire de l'art ; plusieurs d'entre eux se rattachent aussi à l'existence de ce théâtre de Pratolino, sur lequel nous jetons en ce moment un regard. En première ligne, nous inscrirons celui d'Alexandre Scarlatti.

(A suivre.) J. CARLEZ.

(1) Il comptait 8 violons, 11 petites violes, 2 violes *da braccio*, 3 grandes violes *da gamba* ou *violone*, 4 théorbes, 2 cornets, 1 basson et 3 trombones, soit en tout : 34 instrumentistes.

(1) Settimani, *Memorie Fiorentine*, mss. des archives des Médicis.

(2) Et non 1718, comme l'indique Fétis.

SEMAINE THÉATRALE

A l'occasion de la 200e d'*Hamlet*, dont toute la presse a célébré les splendeurs, M. Victorin Joncières, dans son dernier feuilleton de *la Liberté*, ne paie pas seulement un large tribut d'admiration à Mme Fidès Devriès, à Lassalle et à Mlle Richard, il revient de plus, en termes excellents, sur les beautés de la partition d'Ambroise Thomas, d'abord discutée, condamnée par plus d'un, et qui triomphe aujourd'hui même des détracteurs déclarés de la première heure.

C'est là un enseignement que l'on ne saurait trop remettre sous les yeux de ceux qui écrivent sur la musique et de la plupart de leurs lecteurs trop enclins à prendre pour article de foi tout ce qui est imprimé.

Les réflexions d'un maître expert, tel que M. Joncières, au sujet du sans-façon avec lequel la presse et bien des musiciens eux-mêmes traitent les œuvres lyriques sérieuses, mériteraient d'être placées, sous forme de préface, en tête de toutes nos grandes partitions. On éviterait ainsi bien des jugements précipités aussi fâcheux pour qui les lit que pour qui les écrit.

« Nos lecteurs, dit M. Victorin Joncières, n'attendent pas de nous une analyse détaillée d'une partition devenue populaire dans le monde entier. Aussi bien les beautés qu'elle renferme sont connues de tous, et il serait superflu aujourd'hui de les signaler. Il n'en fut cependant pas de même à l'apparition d'*Hamlet*. Peu d'opéras ont été plus discutés et ont eu plus de peine à triompher de l'indifférence du public.

» On voulait bien reconnaître, dans le nouvel ouvrage, une grande conscience artistique, un sentiment très élevé, un savoir incontestable; mais on le déclarait « ennuyeux » et partant incapable de se maintenir au répertoire. « Ennuyeux » est bientôt dit. C'est avec cette épithète, qui n'explique rien, qui dispense de toute appréciation raisonnée, qu'on porte le coup le plus terrible aux œuvres les plus remarquables et les plus dignes d'intérêt. S'il fallait dresser la liste des opéras réputés « ennuyeux » à leur première représentation, il nous faudrait citer la plupart des chefs-d'œuvre qui sont restés au répertoire.

» Le temps fait heureusement justice de ces arrêts irréfléchis et hâtifs de la première heure. Le succès d'*Hamlet*, pour avoir été long à s'affirmer, n'en est que plus solidement établi, et les bravos unanimes, qui saluaient mercredi chaque page de cette belle partition, ont vengé avec éclat son illustre auteur des stupides et malveillantes critiques dont elle fut l'objet il y a quinze ans.

» A cette époque, on n'accordait quelque attention qu'à la scène de la folie du quatrième acte. Certes, nous ne voulons pas diminuer le mérite de cette scène, qui jette une clarté si poétique sur la donnée sombre de ce drame terrible; mais, pour nous, le point culminant de l'œuvre, celui qui nous émeut le plus profondément, c'est sans conteste le troisième acte, d'un accent si sincère, d'une impression si saisissante, d'une vérité de déclamation si pénétrante. Dans le trio entre Hamlet, Ophélie et la reine, dans le duo d'Hamlet avec sa mère, M. Ambroise Thomas s'est élevé à la plus haute expression du drame lyrique.

» Le trio, cette page éloquente entre toutes, a été enfin compris du public de l'Opéra. Il a été acclamé par d'enthousiastes bravos; plusieurs auditeurs, transportés d'admiration, ont même crié : « *bis* », comme si un morceau de cette envergure pouvait être recommencé. Un peintre de nos amis, après ce trio, nous disait dans l'argot spécial des ateliers : « Ça y est. » Cette pittoresque et laconique expression rend parfaitement l'effet produit par Mmes Devriès, Richard et M. Lassalle dans ce trio. »

C'est surtout au moment où va se produire une nouvelle grande œuvre lyrique à l'Opéra qu'il importe de mettre critiques et public en garde contre des impressions hâtives, irréfléchies. Donnons-nous le temps de comprendre une œuvre sérieuse avant d'en parler, et surtout n'allons pas à *Henry VIII* dans l'état d'esprit qui dirige la foule vers *M'amzelle Nitouche*. Mieux vaudrait alors tourner le dos au palais Garnier et entrer gaiement aux Variétés. C'est là que le fou rire règne sans conteste : 220,000 francs de recette et plus en un seul mois...

A l'Opéra-Comique, où l'on représente quotidiennement des chefs-d'œuvre remarquablement interprétés, on n'a pu atteindre ce chiffre fabuleux pendant le mois de février et pourtant, grâce à la subvention et à la dotation de la salle, notre seconde scène lyrique se porte assez bien. Mais enlevez-lui salle et subvention, faites de même pour l'Opéra, et l'opérette envahira Paris, à l'exclusion de toute autre musique. Voilà ce qu'il faut se garder de laisser faire.

Henry VIII verra-t-il le jour demain lundi ou seulement vendredi? Cela tient au ténor Dereims, appelé à prendre le rôle de Sellier, indisposé, dans l'ouvrage de M. Saint-Saëns. Les dernières nouvelles, celles d'hier, samedi, donnaient comme jour définitif de la première représentation d'*Henry VIII*, demain lundi. (Voir les affiches.)

Mlle Lureau, la brillante reine des *Huguenots*, a fait sa seconde apparition sur la scène de l'Opéra dans le rôle de Mathilde, de *Guillaume Tell*. On l'attend et on la désire dans des rôles plus en rapport avec sa grande voix. Par suite de l'indisposition du ténor Sellier, changement de spectacle, mercredi à l'Opéra : Rosita Mauri a reparu aux acclamations de toute la salle dans la *Korrigane*.

A l'Opéra-Comique, Marie Van Zandt, de retour de Monte-Carlo, était promise hier samedi, dans *Mignon*, et le ténor Talazac, qui l'a suivie de près, est annoncé pour demain dans *Roméo*. Deux soirées de gala.

Le baryton Fugère, indisposé, a fait modifier le spectacle d'avant-hier vendredi. Au lieu des *Noces de Figaro*, on a donné *le Domino Noir*, avec Mlle Isaac pour Angèle.

Comme on le voit, l'Opéra et l'Opéra-Comique sont gravement éprouvés en ce moment. Grâce au docteur Lowe, Mme Carvalho a pu reprendre son service, mais voici Fugère qui arrête à son tour les fructueuses représentations des *Noces*. Quant à Mlle Nevada, on espère qu'elle pourra chanter *la Perle* jeudi ou samedi prochain; mais jusqu'ici il y a, en ce qui la concerne, défense absolue de chanter. Donc consulter les affiches de la semaine.

Trois premières lectures à orchestre de *Lakmé* ont eu lieu cette semaine, sans le concours des artistes du chant, — M. Léo Delibes donnant les répliques et esquissant les dessins du chant. De pareilles répétitions sont laborieuses pour l'auteur et pour le chef d'orchestre, mais ne peuvent manquer de donner d'excellents résultats. On ne passe légèrement de la sorte sur aucun détail et, lorsque sont appelés les chanteurs, tout se trouve préparé à souhait pour les répétitions générales. Il en devrait être toujours ainsi au sujet de la mise au point orchestral des œuvres nouvelles. C'est d'ailleurs la seule manière de ménager les artistes du chant qui arrivent trop souvent surmenés et fatigués aux premières représentations de nos nouveaux ouvrages.

M. Carvalho, de retour à peine parti, reprend en main les répétitions d'ensemble de *Lakmé*, qui vont être poussées avec la plus grande activité. Décors et costumes seront prêts le 12; orchestre et chœurs le seront aussi. Bref, la date du 20 mars est maintenue, si même elle n'est devancée : on parle du samedi 17.

Avec *Carmen*, voilà donc l'Opéra-Comique à la tête de trois grandes premières, car les reprises de *la Perle* et de *Carmen* auront tout l'attrait de vraies premières représentations.

Beaucoup de nouvelles de l'Opéra-Populaire, mais peu d'officielles, si ce n'est, paraît-il, le cautionnement de 50,000 francs versé par M. Ritt dans les caisses de la ville de Paris, ce qui indiquerait qu'il n'abandonne pas la partie, malgré des difficultés de plus d'un ordre et dont il serait au moins prématuré de parler en ce moment. Laissons faire M. Ritt et attendons avec confiance. Seulement qu'il abandonne la malencontreuse idée municipale de viser le répertoire actuel de l'Opéra et de l'Opéra-Comique. D'abord ce serait du temps perdu, ces deux théâtres étant bien décidés à défendre leur légitime propriété; ensuite on ne saurait admettre que l'Opéra-Populaire soit fondé dans le but de monter les ouvrages qui se jouent déjà sur nos deux premières scènes. Assez d'œuvres remarquables dorment dans l'oubli, faute d'une troisième scène lyrique; puis que de partitions nouvelles attendent impatiemment l'heure de naître. Que M. Ritt leur ouvre à deux battants les portes promises de l'Opéra-Populaire.

Les inondés de l'Alsace-Lorraine.

Une fête nocturne à sensation est celle que prépare le comité de la presse parisienne au profit des inondés de l'Alsace-Lorraine, et qui aurait lieu fin mars ou dans les premiers jours d'avril, dans la vaste salle de l'Opéra, obligeamment prêtée par M. Vaucorbeil. Tous les éléments de *great attraction* lyrique, dramatique et chorégraphique s'y trouveraient réunis. Pour ne parler que de la musique, le quatrième acte d'Ophélie serait redit par Mme Fidès Devriès; ce sera comme une sorte d'écho de son triomphe à la 200e d'*Hamlet*. Ce seul élément du programme suffirait à remplir la salle, d'autant plus que Mme Fidès Devriès se ferait aussi entendre dans la *Gallia* de Charles Gounod. Les organisateurs de la fête projetaient en outre de produire un acte du *Mefistofele*, de Boïto, sur la scène même

où règne si légitimement l'admirable *Faust*, de Gounod. Ceci était délicat à plus d'un titre, et voici comment les promoteurs de la chose s'en sont tirés. Laissons parler M. Louis Besson, de *l'Événement :*

***

La fête de l'Opéra, le 31 mars, se divisera en trois parties: la fête purement musicale, qui commencera à neuf heures et demie pour se terminer à minuit; la fête fantaisiste, qui commencera à minuit pour finir à une heure et demie, et le bal qui commencera à minuit pour se prolonger jusqu'au jour. De la fête fantaisiste et du bal, ne parlons pas aujourd'hui; disons seulement que nous aurons des éléments de curiosité assez considérables.

Pour la fête purement musicale, celle qui s'adressera surtout au public dilettante, nous avons songé à organiser un ensemble de pièces musicales d'un attrait d'autant plus grand que leur exécution en sera absolument unique. Nous devions donc nous adresser tout d'abord aux trois chefs avérés de l'école française : MM. Ambroise Thomas, Gounod et Massenet, pour leur demander non seulement leur appui, mais encore leur concours effectif.

M. Ambroise Thomas, quoique retenu hors de Paris par un deuil de famille, s'est joint à nous avec élan, en sa triple qualité d'enfant de Metz, — de directeur du Conservatoire — et d'auteur illustre d'*Hamlet*. Nous aurons donc, grâce à lui, une partie de concert et de représentation lyrique d'un irrésistible effet.

M. Massenet est de même avec nous, cela va sans dire. Quant à M. Gounod, nous allons vous en parler un peu plus longuement, si vous le permettez.

L'éminent auteur de *Faust* a, comme vous le savez, le cœur le plus grand, le plus loyal et le plus généreux. En allant chez lui pourtant, hier matin, mon camarade Émile Blavet, du *Gaulois*, représentant M. Arthur Meyer, président du comité, et moi, nous étions un peu honteux, s'il faut l'avouer, à cause d'une petite conspiration que nous avions ourdie et que nous allons vous dévoiler.

Lorsque nous avons songé aux œuvres qui pourraient attirer le public, un titre de pièce nous était venu immédiatement à l'esprit :

Le *Méphistophélès* de Boïto!...

Cet opéra, qui a fait et qui fait tant de bruit en Italie, en Russie, en Angleterre, même en Belgique, où on vient de le jouer récemment, n'est pas encore connu en France. — Combien de gens seraient désireux de se rendre compte du mérite de cette partition!...

Et comme nous avions sous la main, se prêtant à notre combinaison de la meilleure grâce du monde, Mme Caroline Salla-Uhring, qui a créé la pièce à Pétersbourg, et à qui son mari, Lorrain d'origine, a donné son consentement, et M. Gailhard, qui a créé l'ouvrage à Londres, nous avons demandé à M. Boïto, actuellement à Madrid, l'autorisation d'offrir aux Parisiens un important fragment de son œuvre : un acte entier, avec costumes, décor et mise en scène. Voici la réponse de M. Boïto :

« Messieurs,

» J'offre de tout mon cœur ma partition de *Méphistophélès*, que vous désirez. — Je l'offre avec un sentiment de profonde sympathie au comité de la presse, pour les inondés d'Alsace-Lorraine.

» Je regrette de ne pas pouvoir assister personnellement à cette noble fête de charité et de fraternité. — Je suis absent de mon pays depuis trop longtemps pour me permettre une *course* à Paris. — Je dois rentrer en Italie sous peu de jours. D'ailleurs, M. Gailhard, Mme Salla sont là, avec d'autres éminents artistes, pour me garantir une admirable exécution.

» Agréez, Messieurs, l'expression de ma considération et de ma cordialité.

» A. Boïto. »

Cette autorisation, donnée d'une si aimable façon, ne nous suffisait pourtant pas. A tort ou à raison, à tort selon nous, quand on parle du *Méphistophélès* de Boïto, on pense involontairement au *Faust* de Gounod. Les deux partitions n'ont aucun rapport, si ce n'est qu'elles ont été inspirées toutes deux par l'illustre Gœthe. Nous tenions donc à demander à M. Gounod non pas de nous autoriser ni de consentir à ce que le *Méphistophélès* de Boïto fût représenté sur la scène de l'Opéra, théâtre des triomphes de *Faust*, ce qui eût été banal. Nous tenions à ce que M. Gounod, acceptant d'être notre collaborateur dans notre œuvre, exigeât pour ainsi dire que nous donnassions suite à notre projet.

Notre espérance n'a pas été déçue.

Nous avons vu le maître charmant, hier, dans son coquet et somptueux hôtel de la place Malesherbes, que tous les *dilettanti* connaissent bien : un vrai paradis parisien, avec ses sévérités de cloître; — un monastère sévère à l'usage du plus doux et du plus séduisant des musiciens; — une église bien close aménagée par un moine coquet et boulevardier par excellence. Ici, des serrures fidèles et des grilles en fer forgé, mais sur les grilles et sur les serrures des corps de femmes et des têtes riantes — Là, un grand escalier mystérieux, mais dont le bois, luisant et clair, est recouvert de tapis de Smyrne et de Caramanie... Des portes lourdes, mais masquées par de grandes glaces. — Des couloirs sombres, garnis de tableaux mondains et de groupes familiers. — Puis, au fond de tout cela, le cabinet — la cellule — l'atelier du maître, vaste, aéré, imposant, avec ses grands meubles aux formes contournées, son grand orgue qui occupe tout un panneau, sa bibliothèque immense, ses sofas moelleux et son bureau-piano, qui permet au maître d'écrire et de composer à la fois.

M. Gounod nous attendait, en fumant, vêtu de son veston gris, de sa toque enfoncée sur l'oreille et avec sa cravate de soie rouge... un rêve !

« Pour l'Alsace! nous dit-il... Mais je le crois bien que je suis avec vous! J'ai de grosses occupations, c'est vrai, mais qu'importe?... Il faut que j'aille à Bruxelles monter *Rédemption*, il faut que je termine des travaux divers... Et mes courriers auxquels il faut répondre... Tenez... Voilà cinquante lettres reçues ce matin et non encore ouvertes... Mais tout cela n'est rien... Plus les épaules se rétrécissent, plus les fardeaux augmentent. C'est la nature qui est inconséquente... Je ne récrimine pas... J'ai soixante-quatre ans... J'ai une santé de fer... Je mourrai peut-être avant d'avoir achevé tout ce que j'ai entrepris... Mais votre œuvre est de celles auxquelles je m'associe de tout cœur... Que voulez-vous faire ? »

Et comme nous lui expliquions nos projets, — ces projets que nous ne pouvons vous dire encore :

« C'est parfait, répond le maître; disposez de moi. Voulez-vous notamment que je vous dirige l'exécution de *Gallia* ou d'un acte de *Roméo ?* »

Et comme nous allions remercier :

« Ne remerciez pas... Je ne m'impose en aucune façon... Si vous croyez que c'est utile, je ferai ce que vous voudrez... Vous avez réservé une bonne place à Ambroise Thomas... Tant mieux... C'est notre maître... Ah ! que de merveilles dans *Hamlet !* »

Et, abaissant ses doigts sur son piano, il nous chante la valse qui précède la scène d'Ophélie au quatrième acte. — Et Mozart ?... Vous ne l'avez pas oublié.... Bravo !... Ah ! ce Mozart !.., Quel maître divin !... Comme ses passions sont saines !... On ne le discute plus, on reste empoigné jusqu'aux entrailles et on lui crie : Je t'aime !... Tenez... Ecoutez !... »

Et de sa voix pénétrante, il chante le superbe quintette de *Cosi fan tutte*... « Et Rossini ?... Ah ! vous y avez pensé... Et Massenet... C'est parfait... »

« Maintenant, maître, nous abordons un point délicat... Il y a de par le monde un *Méphisto* qui voyage un peu partout au dehors... »

« *Méphisto* !... de Boïto !... Ah ! je crois bien... Mais vous savez que voilà l'occasion de le produire... »

Nous venions vous demander un avis.

« Mon avis est qu'il faut le donner... N'hésitez pas, j'y tiens... Boïto est un esprit curieux, doublé d'un vrai poète. Il m'a envoyé sa partition... Je l'ai lue... Elle m'a beaucoup intéressé. C'est un Italien qui a étudié la musique allemande et qui a su s'approprier les tendances de la nouvelle école tout en demeurant Italien. Je l'applaudis de tout cœur... Et d'ailleurs je le connais, Boïto... Il y a vingt-deux ans, quand j'ai monté mon *Faust* à Milan, il était à la tête de la jeunesse et il m'a offert une fête superbe. Il a été des plus enthousiastes apôtres de la musique française en Italie. C'est bien le moins que je fasse en France ce qu'il a fait en Italie. Mon *Faust* n'a aucun rapport avec son *Méphisto*. Je n'ai pas craint de faire ma partition après la *Damnation* de Berlioz. Pourquoi ne traiterait-il pas le sujet de Gœthe après moi ? Et pourquoi un troisième ne ferait-il pas à son tour une *Marguerite* ? Montez *Méphisto*... Encore une fois j'y tiens... Et, encore une fois, je dirigerai l'orchestre pour une de mes œuvres... »

C'est sur ces bonnes paroles d'un grand artiste français que MM. Besson et Blavet ont pris congé de Charles Gounod en le comblant de remerciements au nom de l'Alsace-Lorraine et en celui de... Boïto qui ne se doutait guère, en l'année 1868, lorsque tomba si lourdement son *Mefistofele*, à la Scala de Milan, qu'un jour viendrait où son œuvre serait appelée à une place d'honneur sur une scène où règne si légitimement, nous le répétons, l'admirable *Faust* de Gounod.

H. Moreno.

P. S. — A la Renaissance très heureuse reprise de *la Cigale*. La fine comédie de Meilhac et Halévy rencontre cette fois un meilleur accueil qu'à sa première apparition. C'est à l'honneur du public, qui a décidément bien du mal à priser de prime abord à leur juste valeur les œuvres de mérite réel, tandis qu'on le voit souvent s'emballer sur de bien pauvres conceptions théâtrales. Education longue et difficile à faire que celle du Parisien, esprit léger par excellence. *La Cigale* a retrouvé ses deux remarquables interprètes de la création : Mme Chaumont et Dupuis. Milher, sous les traits du maître saltimbanque, complète un trio fort plaisant. — Voilà donc *la Cigale* repartie pour une série fructueuse de belles représentations. On reprendrait *la Petite marquise* des mêmes auteurs qu'on y trouverait un même regain de succès. C'est une vraie perle et pourtant elle eut le sort des roses et ne vécut que l'espace de quelques soirées. *Et nunc erudimini, Gallici.*

Aux Bouffes-Parisiens, hier samedi, nouvelle reprise des *Mousquetaires au Couvent*.

SAISON D'HIVER DE LONDRES

On nous écrit de Londres : « La saison — ou ce qu'on est convenu d'appeler la saison d'hiver de Londres — commence à nous inonder de musique. Non seulement deux ou trois concerts par soirée, mais, pour le lundi de Pâques 26 mars, cinq premières représentations sont annoncées et tout cela dans le genre opérette. Carl Rosa ouvre la saison d'Opéra anglais avec un ouvrage de Gorin Homes. un jeune Anglais plein d'avenir formé à l'école d'Ambroise Thomas, au Conservatoire de Paris. Le sujet de l'opéra est pris du ballet *Esmeralda*. Je vous en dirai le succès quand le moment sera venu. Le théâtre de l'Avenue donne la première de la *Belle Lurette* d'Offenbach ; le Royalty, *La Joyeuse Duchesse*, ouvrage nouveau de Frédéric Clay ; la Gaîté annonce enfin une première ; et le Strand, qui a donné pendant si longtemps *Les Noces d'Olivette*, produit une opérette, *Simia*, de Florian Pascal, pseudonyme qui cache le nom du fils d'un éditeur anglais très connu qui se trouve ainsi dans la position d'un confiseur, dont le fils serait très gourmand.

Nous aurons plusieurs réorganisations de sociétés musicales qu'on croyait définitivement disparues. Ainsi les chœurs de *Leslie* ont recommencé sous le bâton de Randegger et la *Sacred harmonic Society* veut essayer de nouveau une série de quatre concerts sous la direction de M. Charles Hallé. On craint que la saison ne soit encore très mauvaise. Avis à ceux qui voudraient venir perdre leur temps de ce côté de la Manche.

Le Collège royal de Musique dont on a tant parlé ouvrira ses portes vers le 15 mai. Le jour n'est pas tout à fait fixé, le prince de Galles président n'ayant pas encore pu décider quel jour il sera libre. La grande affaire dans ces conservatoires est toujours le chant avant tout et le piano. Mme Jenny Lind est nommée comme professeur de chant en chef pour les dames, M. Visetti, chef de chant pour les hommes, M. Pauer, pour le piano. Je vous ai dit dans le temps qu'on ne nommerait pas de directeur, M. Grove, chef de l'administration étant chargé de consulter un comité nommé par le prince pour les arrangements préliminaires ; après quoi le corps des professeurs (board of professors) fixera tout ce qui doit être décidé musicalement.

MONUMENT DE BERLIOZ

Sur la demande du vicomte de Laborde, de Paris, adressée à M. Chappell, un comité s'est formé pour le monument de Berlioz qui tiendra un premier « meeting » la semaine prochaine. Le comité est formé de M. T. Chappell, chef de la grande maison de Bond-Street, Arthur Chappell, chef de la maison Metzler et Cie, sir Julius Benedict, M. Arthur Sullivan, M. Manns, MM. Cusins, Ch. Hallé, G. Osborne, pour la presse M. Hueffer du *Times*, Bennett du *Daily Telegraph* et L. Engel du *World*, M. Marshall, secrétaire honoraire.

Berlioz, du reste, vient d'obtenir un grand triomphe à Glascow, en Écosse, où on a l'habitude, au dernier concert populaire de chaque saison, de laisser le public choisir « au suffrage universel » les morceaux du programme, — le plus grand nombre de votes décidant du choix. Sont sortis avec 432 votes la *Symphonie fantastique* de Berlioz, 423 l'ouverture du *Tannhœuser*, et avec 334 votes les chœurs avec orchestre de Sullivan pour la *Tempest* de Shakespeare.

L. E.

LE REQUIEM DE BERLIOZ A BORDEAUX

A propos d'Hector Berlioz, empressons-nous de dire que son *Requiem* vient d'être exécuté à Bordeaux, dans des conditions exceptionnelles. Voici la correspondance qui nous parvient à ce sujet : « Jeudi dernier, la vaste basilique de Saint-André, qui peut contenir plus de trois mille personnes, était absolument comble, et l'œuvre admirable et si peu connue de notre grand symphoniste français, — sa grand'messe des morts, — a produit la plus profonde impression. L'orchestre et les chœurs, formant un ensemble de cinq cents musiciens, étaient dirigés de main de maître par M. Etienne Portéhaut, chef d'orchestre de la Société de Sainte-Cécile et du cercle Philharmonique. Les chœurs étaient conduits par MM. Sarreau père et fils. Les orchestres d'harmonie avaient à leur tête MM. Lévy et Gésus, chefs de musique du 154e et du 57e, et leurs sous-chefs. L'exécution de cette partition monumentale a été, de l'avis de tous, hors ligne. Les chœurs surtout étaient excellents. Le terrifiant *Dies iræ*, le *Rex tremendæ*, si pathétique, le *Lacrymosa*, avec son sublime *crescendo*, le divin *Sanctus*, sont les morceaux qui ont paru produire le plus d'effet. Cette solennité, due à l'initiative privée et organisée à la mémoire du cardinal Donnet, laissera dans le souvenir de tous les dilettantes qui ont pu y assister une trace ineffaçable. On remarquait dans l'auditoire plusieurs notabilités artistiques, à la tête desquelles nous citerons l'illustre pianiste Francis Planté, de retour de Hollande. E. R.

Ajoutons que l'éditeur de ce *Requiem*, L. Brandus, a fourni pour cette solennité toute la musique nécessaire, à la seule condition que le comité bordelais en fixerait le prix destiné à être intégralement versé à la souscription du monument de Berlioz Or ledit prix a été fixé à la somme de 600 francs par le comité heureux de s'associer à l'artistique et généreuse pensée de M. Brandus.

Constatons du reste, qu'en France comme à l'étranger, se produisent partout les plus vives sympathies au sujet du monument d'Hector Berlioz : à Paris, seul, les souscriptions dépassent déjà 6,000 francs.

NOUVELLES DIVERSES

ETRANGER

Le grand festival du Bas-Rhin sera donné cette année à Cologne pendant les fêtes de la Pentecôte. C'est le 60e depuis la fondation. Au programme figurent pour le premier jour *la Création* de Haydn, et *la Symphonie héroïque* de Beethoven. Le deuxième jour est consacré à un concert historique qui passera en revue les œuvres de l'école allemande depuis Bach jusqu'à Brahms. Comme de coutume, le troisième jour est réservé aux virtuoses, parmi lesquels nous citerons : Sarasate et Mlle Lilli Lehmann, de Berlin. L'orchestre du concert Gurzenich, placé sous la direction de Ferdinand Hiller, sera renforcé de 120 instrumentistes.

— L'opéra de Vienne a donné, le 21 février, la première représentation d'un opéra-comique en deux actes du compositeur Bachrich. Titre *Muzzedin*. La nouvelle partition, bien interprétée par Mmes Lehmann et Papier, MM. Horwitz et Meyerhoffer, a reçu un accueil assez favorable.

— Après les fêtes de Pâques, le théâtre royal de Munich passera en revue toutes les compositions dramatiques de Richard Wagner, depuis Rienzi jusqu'à *Parsifal* exclusivement.

— Les scènes royales qui dépendent de l'intendance générale des théâtres prussiens ont été avisées qu'elles avaient à préparer chacune une représentation extraordinaire, dont les fonds serviront à élever un monument à Richard Wagner.

— On connaît les liens de famille qui attachaient Liszt à Wagner, mais ce que l'on sait peut-être moins c'est que depuis de longues années déjà une amitié vraiment fraternelle unissait ces deux grands artistes. Cette amitié de la part de Liszt allait jusqu'au plus absolu désintéressement. On nous en cite un trait digne d'être recueilli. A une période de sa vie où il se trouva fort gêné, Wagner avait souscrit une série d'effets, payables chez Belloni, le secrétaire de Liszt. Ces billets n'ayant pas été soldés, Belloni en avertit Liszt, qui lui donna immédiatement l'ordre de les payer sur ses propres fonds. « Wagner, disait-il, est un ami et un homme de génie. Chacun de ces titres suffit pour que je lui vienne en aide, dans la mesure de mes moyens. »

— La mort de Richard Wagner ne change en rien les dispositions qui avaient été prises pour les représentations de *Parsifal* au théâtre de Bayreuth. Ces représentations seront données, comme Wagner lui-même l'avait arrêté, du 8 au 30 juillet. Il y en aura douze.

— On nous écrit de Strasbourg que les représentations de la tétralogie: *Ring des Nibelungen* de Richard Wagner, par la troupe de M. Angelo Neumann, auront lieu sur notre scène municipale les 18, 19, 21 et 22 mars.

— Un théâtre construit entièrement en fer, voilà qui répondrait victorieusement aux commissions contre l'incendie. C'est le cas de la salle que l'ex-directeur du théâtre Frédéric-Charles fait construire en ce moment à Berlin, et qui ne coûtera net que 150,000 francs. Elle sera consacrée uniquement à l'opérette française.

— Pour la prochaine saison de printemps on va monter, au théâtre Manzoni de Milan, l'une des plus fraîches et des plus mélodieuses partitions d'Auber, nous voulons parler de *Fra Diavolo*. *La Perseveranza* nous apprend que les artistes engagés à cet effet n'ont pas moins de mérite comme comédiens que comme chanteurs, ce qui est indispensable, comme le fait justement observer notre confrère d'au delà des Alpes, pour briller dans le répertoire de l'opéra comique français. Parmi les noms cités par *la Perseveranza* nous remarquons celui de Mlle Cécile Ritter, qui sera une Zerlin de *primo cartello*, tout comme elle vient d'être une Mignon et une Carmen hors ligne au théâtre de Vicence.

— Les journaux italiens parlent avec de grands éloges de la jeune et charmante cantatrice Marie Adler. Le théâtre Apollo avait espéré un instant se l'attacher, mais les négociations ont été rompues. Pour la saison prochaine elle a contracté un brillant engagement avec l'Amérique. Elle ne reviendra en Europe qu'à la fin de cette année.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Dans sa séance d'hier samedi, l'Académie des Beaux-Arts, se trouvant en nombre suffisant et obligatoire, a pu procéder à la nomination du successeur de Flotow, en qualité de correspondant de l'Institut, dans la section de musique. C'est M. Limnander, l'auteur des *Monténégrins*, qui a été nommé par 24 voix sur 31 votants.

— La *Liberté* annonce que l'Académie des beaux-arts, au cours de sa dernière séance et sur la proposition de M. Gounod, a adopté le programme suivant pour le concours Bordin de 1885: des mélodies populaires et de la chanson en France, depuis le commencement du seizième siècle jusqu'à la fin du dix-huitième. En résumer l'histoire, en définir les caractères et les différentes formes au point de vue musical, et déterminer le rôle qu'elles ont joué dans la musique religieuse et profane. Dernier terme pour le dépôt des manuscrits, au secrétariat de l'Académie des beaux-arts, palais de l'Industrie, 31 décembre 1884.

— Cette semaine a eu lieu, au Ministère des beaux-arts, dans le cabinet de M. des Chapelles, chef du bureau des théâtres, la dernière réunion des jurés du concours Cressent, pour le choix définitif du poème qui doit être mis en musique par les compositeurs n'ayant pas de livret. Après la lecture des pièces réservées, il a été procédé au vote du jury. Le n° 66 ayant obtenu l'unanimité des suffrages, M. des Chapelles a immédiatement ouvert l'enveloppe correspondant au numéro du manuscrit désigné. Sur la feuille qu'elle contenait, se trouvait l'indication suivante: *Dans les nuages*, opéra comique en un acte de MM. Jules Rostaing et Prosper Mignard.

MM. les musiciens qui désirent concourir n'ont plus qu'à demander le manuscrit à l'administration des théâtres, 3, rue de Valois. On le leur remettra dès qu'il sera imprimé.

— La commission des bâtiments civils vient d'approuver les plans de M. Charles Garnier, en vue de l'agrandissement projeté du Conservatoire national de musique et de déclamation. Mais on sait que la commission du budget a cru devoir ajourner cette dépense de plusieurs millions. Reviendra-t-elle sur cette regrettable décision?

— M. le commissaire du Gouvernement près les théâtres subventionnés continue ses tournées d'inspections départementales: il était l'un de ces derniers dimanches à Bordeaux, où il a assisté à l'un des concerts populaires qu'organise la société Sainte-Cécile. On y exécutait, avec une symphonie de Mendelssohn et des airs de ballet du *Démon*, de Rubinstein, d'importants fragments de *l'Orphée* de Gluck avec chœurs. M. Armand Gouzien a, nous écrit-on, félicité Mme Laville, chanteuse très appréciée des Bordelais comme falcon du Grand-Théâtre, et qui s'était chargée du rôle d'Orphée, et il a témoigné sa satisfaction au chef d'orchestre des Concerts populaires, M. Portehaut, ancien premier violon solo de notre Théâtre-Italien et membre de la Société des concerts. M. Sourget, président de la société, ayant exprimé le désir de voir M. l'inspecteur des beaux-arts visiter son école, M. Armand Gouzien s'y est rendu le lendemain et a assisté à un exercice d'élèves, improvisé à son intention; il paraît que cette école, déjà ancienne et très utile, d'où est sorti — entre autres artistes — M. Talazac, possède en ce moment quelques sujets intéressants et notamment une enfant de sept ans, Mlle Barrière, qui promet une pianiste exceptionnelle.

— Le Théâtre des Arts de Rouen a devancé la salle Favart. M. Pezzani vient d'y faire représenter la *Carmen*, de Bizet, et d'une façon remarquable, paraît-il, par Mlle Mendès, MM. Furst et Paravey, trois artistes parisiens.

— Qui n'a souvenance dans le monde des arts de la sympathique Marguerite Chapuy, devenue Mme la commandante André? Eh bien! cette étoile fugitive vient de reparaître et briller du plus vif éclat, quelques heures seulement, à Notre-Dame de Bourges. Il s'agissait de musique spirituelle au profit d'une bonne œuvre et la voix de Baucis a triomphé à l'église comme au théâtre. *La Gallia* de Gounod et son *Ave Maria, la Charité*, de Rossini, sont allées aux nues. Encore un peu et toutes les mains applaudissaient dans le sanctuaire.

— Le mariage religieux de Mlle Maria Fechter avec son cousin, M. Henri Porée, négociant, a été célébré cette semaine, à l'église Saint-Louis-d'Antin. Les témoins de la mariée étaient M. Chappat, son oncle, et notre grand chanteur Faure. La bénédiction nuptiale a été donnée par l'abbé Petit, premier vicaire. M. Hettich, lauréat du Conservatoire, a chanté l'*O fons pietatis*, de Haydn, et la maîtrise, dirigée par M. Miquel, a exécuté l'*O salutaris*, de Gounod. L'orgue était tenu par M. Clément Loret.

— Ainsi que nous l'avons dit, la Patti ne se fera point entendre à Paris au mois d'avril prochain. On nous confirme de New-York la nouvelle que, cédant aux pressantes sollicitations de M. Gye, elle a consenti à donner dix représentations en sus des quarante stipulées dans son contrat. Cela totalisera pour la Patti un bénéfice net d'UN MILLION de francs, en raison du chiffre fabuleux de vingt mille francs convenus et payés par soirée.

— La propriété musicale a bien de la peine à se faire respecter même dans les pays avec lesquels nous avons des conventions internationales. Ainsi, au delà du Rhin, des contrefaçons fleurissent, malgré tout, en ce moment. C'est la partition de *Sylvia*, de Léo Delibes, très populaire en Allemagne, qui donne lieu à des saisies et poursuites, tout comme en Danemark. Quant à la Russie et à la Pologne c'est pis encore: la contrefaçon y règne comme en Amérique, où l'on sait que la propriété littéraire et musicale française est absolument méconnue. Mais ce qui est plus grave en Russie, c'est que notre représentant, l'honorable avocat Michelet, chargé de faire respecter nos droits, est calomnié dans les journaux et par les directeurs des théâtres, contrevenants eux-mêmes. C'est le fait qui vient de se produire à Odessa et qui va être porté devant les tribunaux russes. Quand donc tous les pays, en s'inspirant de notre mémorable et loyal décret de 1852, déclareront-ils, à l'exemple de la France, que les auteurs étrangers ont les mêmes droits que les auteurs nationaux? Il faudrait vraiment en finir avec cette piraterie musicale et littéraire.

— A l'occasion du 81e anniversaire de notre grand poète Victor Hugo, il y a eu la petite fête, — celle des enfants, — à côté de la grande fête célébrée à l'hôtel Continental. Ici nos illustrations littéraires de toutes nuances venant prendre part au banquet de « la trêve », a dit fort spirituellement M. Edmond About; là, à Passy, les jeunes amis des petits-enfants de Victor Hugo. Toute la presse a retenti des hauts faits du banquet de l'hôtel Continental; parlons, nous, du bal d'enfants de l'hôtel Victor Hugo, admirablement aménagé pour la circonstance: la lumière électrique remplaçait celle du jour, interceptée à l'aide de fort belles tapisseries anciennes tendues dans la serre. Dire que les salons étaient archi-pleins, nous semble bien inutile: chacun tenant à venir rendre hommage au grand maître et à lui prouver ses sentiments d'amitié, de respect et d'admiration. Les bébés roses et frais, les jeunes filles, les jeunes gens, les parents se pressaient autour de l'illustre vieillard, qui pour l'embrasser, qui pour lui serrer la main. Beaucoup d'entrain et de gaieté: l'on eût dit que tout ce petit monde, qui dansait des rondes, comprenait que leur hôte était un des plus grands adorateurs de l'enfance. Nous avons aperçu au passage, parmi les nombreux amis de la maison: Mme Edmond Adam, Mme et Mlle H. de Bornier, Mme et Mlle About, Mme Charpentier et ses ravissants enfants, Mme Lévy-Alvarès; MM. Lockroy, Pailleron, About, Leon Glayze, Rochefort, Clémenceau, Ollendorf, Lucien Henry, etc.

Les honneurs de cette matinée d'enfants étaient faits par Jeanne et Georges Hugo assistés de Mme Lockroy. — A 7 heures on s'est séparé, — après un cotillon très réussi, chacun emportant le souvenir d'une réception de famille des plus charmantes. A l'année prochaine, se redisait-on, le 82e anniversaire de ce Grand-Père aussi rayonnant de bonté que de gloire!

PAUL CHEVALIER.

— Duprez va donner, dans son hôtel de la rue Condorcet, une soirée au bénéfice de Maton, l'accompagnateur et chef d'orchestre de son école. La *great attraction* de la soirée sera le deuxième acte de *Carmen*, avec Galli-Marié et Vauthier dans Escamille.

— Le maire de Marseille vient de faire mettre à l'étude un projet d'arrêté qui, après avoir abrogé tous les anciens arrêtés régissant la question des débuts dans les théâtres de la ville, établirait, au lieu de débuts, le principe d'un vote, auquel les spectateurs prendraient part. Cela se pratique ainsi dans plus d'une ville départementale depuis quelques années, et Nantes, entre autres, s'en trouve fort bien; — c'est là une mesure, qui, en se généralisant, fera disparaître de France l'antique et barbare usage du sifflet.

— La Société libre des Beaux-Arts tiendra sa 44e séance annuelle et publique, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans la salle des fêtes de la mairie du 11e arrondissement, sous la présidence de M. Félix Clément. La distribution des récompenses aux lauréats du concours d'architecture sera suivie d'un très brillant concert.

— M. Péloga, un des meilleures élèves du professeur-chanteur Giraudet, est engagé pour la saison d'été à Dieppe. Ajoutons que c'est au Casino de cette ville que M. Péloga doit créer *Florian amoureux*, le nouveau monologue musical d'Eug. Leclerc et Jules Bénard.

— Le dernier bal de l'Opéra avait attiré une foule nombreuse. On a dépassé 47,000 francs de recette! Métra conduisait l'orchestre de la salle, tandis que Fahrbach retrouvait à l'avant-foyer ses fidèles admirateurs plus enthousiastes que jamais. C'est que plus on écoute ce charmant répertoire de danse, plus on l'apprécie, plus on y découvre de finesses et d'ingéniosités. Et quelle orchestration de maître! Comme tous les instruments concertent d'une façon intéressante, sans nuire jamais à la clarté générale; chacun d'eux joue son rôle et reste à sa place, sans empiéter sur le domaine du voisin. Aussi les ovations pour le jeune maître viennois ont tourné au triomphe et les *bis* pleuvaient dru comme grêle. Fahrbach, qui a déjà repris la route du beau Danube, emportera du moins un bon souvenir des Parisiens. En voilà maintenant de ces belles fêtes de joie jusqu'à l'année prochaine.

— Le bal annuel des artistes dramatiques aura lieu comme de coutume à l'Opéra. Il est fixé au samedi 17 mars. Pour les billets s'adresser au bureau de location de l'Opéra, à l'Office des théâtres, 15, boulevard des Italiens, et aux dames patronnesses. Arban, le vaillant, conduira l'orchestre.

CONCERTS ET SOIRÉES

Faisons place, avant tout, à l'éloquent éloge du prologue de *Francoise de Rimini*, fait par M. Oscar Comettant dans son dernier feuilleton du *Siècle*. « Avant d'assister, à l'Opéra, au triomphe d'*Hamlet* et de ses dignes interprètes, nous avions, au concert Lamoureux, entendu le prologue de *Françoise de Rimini*, que nous considérons comme une des plus belles pages dramatiques et symphoniques de la musique moderne, comme un

pur chef-d'œuvre. En son temps, au lendemain de la première représentation de ce grand opéra, nous avons, à cette même place, analysé les beautés de premier ordre de ce superbe, terrible et sombre prologue, que vient éclairer d'une poétique et douce lumière l'entrée de Virgile et le duo résigné des deux âmes unies par l'amour, jusque dans l'éternelle souffrance. Comme tous ceux qui ont des oreilles pour entendre et un cœur pour sentir, j'avais admiré à l'Opéra ce magistral tableau du peintre musical; mais il m'a fallu assister au concert Lamoureux pour juger à son point de certains détails chromatiques, de certaines bouffées de sonorité, de certains traits en demi-teinte qui pleurent et ouvrent à l'imagination, dans les derniers plans, des scènes accessoires et saisissantes qui complètent la peinture de cette toile : l'*Enfer*. C'est la perfection même que cette exécution, et en faisant au prologue de *Françoise de Rimini*, — auquel succède l'apothéose finale, — la place d'honneur dans son programme, M. Lamoureux s'est donné un nouveau titre à la reconnaissance des amis de la belle musique en général et de l'art français en particulier. Mme Brunet-Lafleur et M. Bosquin on dit le duo des deux âmes avec un charme voilé tout à fait exquis. M. Auguez et Mlle Huré méritent aussi des compliments, et les chœurs ont donné leurs accents déchirants avec ce sentiment et cette précision que M. Lamoureux sait inculquer à tous les musiciens sous sa maîtresse direction. »

— M. Lamoureux a vu renouveler, dimanche dernier, son succès de la semaine précédente. L'ouverture de *Sakountala* du compositeur hongrois Goldmark conquiert de plus en plus les bonnes grâces du public. C'est une composition poétique, intéressante que fait, du reste, admirablement valoir l'exécution irréprochable du superbe orchestre des concerts du Château-d'Eau. Le prologue et l'apothéose de *Françoise de Rimini* ont produit une profonde sensation. Cette page sévère et grandiose restera un des titres de gloire les plus sérieux de notre grand compositeur français. Exécution irréprochable du *Concerto de violon* de Mendelsshon par Marsick, qui a été l'objet d'une véritable ovation. Nos compliments bien sincères à Mme Brunet-Lafleur, qui a dit d'une façon magistrale et en grande cantatrice l'air admirable de *Fidelio* de Beethoven. Le concert était clos par l'ouverture du *Freischütz*, qui a produit son effet accoutumé. — H. B.

— M. Charles Darcours vient de reprendre ses intéressantes « notes de musique » dans le *Figaro*. Après avoir rendu hommage à l'école française dont les concerts Lamoureux, Colonne et Pasdeloup viennent de produire plusieurs grandes pages : le prologue de *Françoise de Rimini* d'Ambroise Thomas, les scènes de féerie de Massenet, et les beaux fragments de la *Velléda* de Lenepveu, M. Darcours constate le grand effet des fragments Wagnériens réunis, dimanche dernier, par M. Colonne, en une formidable sélection d'actualité. Voici ce qu'il en dit et ce qui nous paraît mériter d'être recueilli : le programme, à vrai dire, ne comprenait point de morceaux nouveaux ou d'un effet douteux, à l'exception du Prélude de *Parsifal*, déjà entendu deux fois aux concerts Pasdeloup, et qui n'a pas paru charmer beaucoup plus les auditeurs du Châtelet que ceux du Cirque d'hiver. Mais on s'y fera : les oreilles parisiennes se sont habituées à bien d'autres préludes ! Il est inutile de dire que l'ouverture du *Tannhæuser*, que la marche du *Tannhæuser*, que la romance de l'Etoile du *Tannhæuser*, chantée par M. Lauwers, que la « Chevauchée des Walkyries », que le Prélude de *Lohengrin* ont été accueillis avec des acclamations sans fin ; ce n'étaient que *bis* sur *bis* ; les deux tiers des morceaux ont été recommencés, et c'est à peine si quelques siffleurs — rares mais persistants — ont troublé l'enthousiasme général. L'exécution de tous ces morceaux a d'ailleurs été remarquable. Une circonstance aurait cependant vivement contrarié un certain nombre des admirateurs du grand musicien allemand : le fragment qui a incontestablement obtenu le plus vif succès à ce concert, est le chœur des Fileuses, du *Vaisseau fantôme*. Or, ce morceau est considéré par les fervents comme très inférieur, et pas plus tard qu'hier un de nos confrères écrivait que « le chœur des Fileuses n'est qu'une page de musique d'opérette, assez agréable, mais assurément indigne du maître. » Et c'est précisément ce morceau que le public a le plus applaudi. Quant à nous, cette petite émotion nous paraît une grosse inconséquence, car dès l'instant qu'il est érigé en loi que Wagner doit être admiré sans restriction ni réflexion, a-t-on le droit de ne pas l'applaudir lorsqu'il est chantant, facile, agréable, aussi bien que lorsqu'il est incompréhensible ? »

— Voici le compte rendu spécial qui nous arrive sur le festival donné dimanche dernier au Châtelet par M. Colonne, véritable festival mortuaire consacré à Richard Wagner. Après un « lever de rideau » composé de l'ouverture des *Noces de Figaro* et de fragments de *Melka*, de Ch. Lefebvre (1re audition), on a entendu : 1° L'ouverture, le Chœur des Pèlerins, la Prière, du *Tannhæuser*, qui ont produit un grand effet. Les harmonies puissantes de l'orchestration ont été rendues avec une exquise finesse. Mme Caron a dit de façon remarquable *la Prière d'Élisabeth* et des bravos chaleureux l'en ont récompensée. M. Lauwers a eu sa bonne part de bravos dans *la Romance de l'Étoile*; 2° Le joli Chœur des Fileuses, du *Vaisseau fantôme*, qui a fait le plus grand plaisir et a été bissé; 3° Le prélude du premier acte de *Parsifal*, qui n'a guère été mieux compris qu'à la première audition, il y a trois mois. C'est peut-être fort beau, mais c'est du wagner, dernière manière, et notre public a encore pas mal de travail à accomplir sur l'œuvre avant de s'y reconnaître. La belle phrase de la Cène, celle du Calice, le thème de la Foi, ne ressortent pas assez pour les oreilles françaises, et, lors de la reprise finale des deux motifs ensemble, la fugue qui vient les *fusionner* n'ajoute pas à la clarté, au contraire. Bref, travaillons, prenons de la peine, et nous parviendrons sans doute un jour à comprendre; 4° *La Chevauchée des Walkyries*, cette page véritablement grandiose et magnifique, qui, elle du moins, est claire et lumineuse, bien que les Walkyries chevauchent dans les nuages. Seulement il faut que les cuivres ne retardent pas cette étonnante chevauchée. On a bissé, et c'était justice; 5° Le prélude et la marche avec le chœur des Fançailles de Lohengrin, ont obtenu leur succès habituel de charme et de grâce harmoniques. M. Colonne a conduit avec une grande vaillance sa troupe au combat, et celle-ci s'est surpassée. Cette matinée fait grand honneur à la France, dédaigneuse des injures d'un ennemi trépassé et toujours prête à rendre au talent ou au génie étranger la justice la plus désintéressée. CH. R.

— Deux mots, en passant, de l'œuvre mutilée de MM. Ch. Lefebvre et Paul Collin, jetée en victime, on ne sait trop à quel titre, aux pieds de Richard Wagner, dimanche dernier au concert du Châtelet. En relisant la petite partition de *Melka* nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'on en ait supprimé les chœurs et spécialement celui des Ondines n° 3. C'est d'abord un morceau charmant, très poétique, qui eût produit beaucoup d'effet, et puis il est nécessaire à l'équilibre de l'ouvrage qui, sans les chœurs, reste assurément très digne d'estime, mais prend sans raison un aspect de cantate de concours qui le dénature. Or, pendant l'exécution des fragments, toute l'armée chorale du Châtelet était là les bras croisés et bouche close. Pourquoi ? Il eût bien mieux valu ajourner l'audition de l'œuvre intéressante de MM. Lefebvre et Collin, exécutée *en entier* et avec succès, il y a deux ans, par la société chorale de M. Guillot de Saimbris.

— Empruntons à M. Charles Darcours les lignes suivantes sur le dernier Concert populaire :

« M. Pasdeloup vient de faire entendre aux Parisiens un fragment de *la Velléda* de M. Charles Lenepveu, représentée l'an dernier à Londres. En ouvrant le premier cette partition au public, le directeur des Concerts populaires a eu la main heureuse et le morceau exécuté dimanche a obtenu un éclatant succès. Certes, si la partition de M. Lenepveu se tient entière à cette hauteur, le répertoire de l'opéra français compte une belle œuvre de plus. Le fragment choisi est une scène de Conjuration, placée au deuxième acte : Les Gaulois, opprimés par la domination romaine, sont réunis dans une forêt à l'appel de Velléda; la Druidesse paraît, et, au nom des Dieux, les excite à secouer le joug de l'étranger : ils jurent d'armer leurs bras et de rendre à la Gaule sa grandeur et sa liberté. La scène n'est pas neuve, mais elle est puissante et musicale, et le compositeur l'a traitée avec une largeur « héroïque ». Il faut savoir d'ailleurs que, parmi les musiciens de la jeune génération actuelle, M. Lenepveu est celui chez lequel l'instinct de la scène et le sentiment dramatique sont le plus développés. Il ne recherche point les épisodes et ne s'égare pas à travers les hors-d'œuvre pittoresques, mais, lorsqu'il tient une situation, il la traite « loyalement » et va droit au but : son plan est clair, ses développements sont logiques, sa conclusion est nette et l'effet est au bout de cela. C'est ainsi que dimanche, le public enchanté d'ouïr un morceau équilibré, saisissant par le caractère expressif et la franchise des idées, lui a fait un succès énorme. Les accents véhéments de Velléda, l'action croissante des masses, enfin l'explosion et le superbe ensemble final ont porté coup : la scène de la Conjuration a été bissée, et, redite en entier, elle n'a pas produit une moins vive impression à la deuxième audition qu'à la première. »

— Pendant que l'on s'apprête à chanter et à danser, à l'Opéra de Paris, pour les inondés de l'Alsace-Lorraine, le même courant sympathique se produit un peu partout en France. A Nancy, le concert projeté est devenu un véritable événement : Mme Pauline Viardot, vivement sollicitée, a consenti de prendre place au programme en compagnie de Mme Rémaury, de Mlle Marimon et de... Jeanne Granier, qui a fanatisé les Nancéens. La recette a dépassé toutes les espérances, et notez qu'hôteliers, voituriers, fleuristes, coiffeurs, ont tous voulu concourir gracieusement à cette fête de bienfaisance qui a prouvé combien l'Alsace et la Lorraine sont toujours chères à la France. Mais ce n'est pas tout : au foyer du public se trouvaient exposés les présents destinés aux artistes parisiens par les notabilités industrielles du pays :

1° A Mme Pauline Viardot, deux admirables vases de décor hindou, un chef-d'œuvre de céramique, offert par la faïencerie de Lunéville; 2° à Mme Montigny, un magnifique buffet-étagère en incrustations Louis XVI, de la maison Majorelle; 3° à Mlle Marimon, deux superbes lions torchères — décors vieux delft, portant des garnitures en fer forgé, d'un mètre environ de hauteur, des fabriques de M. Gallé; 5° à M. Bosquin, un buste de l'*Alsace* en bronze, de 60 centimètres de hauteur; 6° à M. Bouhy, le charmant groupe en bronze de *Paul et Virginie*, de 80 centimètres de hauteur; 7° à Mlle Jeanne Granier, une garniture complète de cheminée Louis XVI, avec médaillons à figures en faïence bleue et rose; la pendule, les vases et les flambeaux de la maison Majorelle.

Voilà un concert dont Paris conservera un aussi bon souvenir que Nancy.

— La place restreinte dont nous disposions dimanche dernier ne nous a pas permis de parler longuement des deux beaux concerts que Mme Annette Essipoff a donnés à la salle Érard. Nous n'y revenons aujourd'hui que pour constater l'éclatant succès obtenu par la célèbre pianiste russe. Nous aurons, d'ailleurs, le plaisir de la réentendre dans un troisième concert qu'elle donnera le 18 mars avec le concours de M. Lamoureux et

de son orchestre. Cette solennité musicale, sur laquelle nous nous proposons de nous étendre davantage, ne manquera pas d'attirer à la salle Érard un public d'élite. — J. B.

— Nous avons assisté le 23 février, salle Pleyel, à un intéressant concert avec orchestre donné par Mme Roger-Miclos. L'habile pianiste a exécuté avec autant de correction que de brio les concertos en *la* mineur de Schumann, et en *sol* de Mendelssohn ; en outre, elle a délicieusement joué le chœur des Fileuses de R. Wagner, transcrit par Liszt, l'ouverture de la *Symphonie-Ballet*, de M. B. Godard et une tarentelle de M. Thomé. Ces morceaux lui ont valu les vifs applaudissements d'un nombreux et brillant auditoire. Mentionnons aussi l'excellente exécution par l'orchestre de M. Colonne, d'un fragment symphonique de M. Massenet et du célèbre entr'acte de *Mignon*, d'Amb. Thomas. V. D.

— Au dernier vendredi (23 février) de Mme Juliette Adam, on a entendu avec un plaisir extrême la jeune violoniste Viennoise, Marianne Eissler, qui a joué délicieusement l'air varié de Vieuxtemps. Ch. Gounod l'a complimentée sur l'élégance et le charme de son exécution. La baronne de Vandeul-Escudier et Mlle Gastelier ont fait briller leurs doigts sur les touches d'ivoire. Mlle Massanet (de Madrid) et Mme Fuschs ont chanté l'air des Bijoux et les *Deux Pigeons*, de Gounod. Mlle Durand, de la Comédie-Française, a dit délicieusement des vers d'Alexandre Dumas fils, et Truffier et Baillet ont aussi agrémenté la soirée. Ch. Gounod a enchanté l'auditoire en disant, lui-même, au piano, son admirable ballade *la Glu*.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer au prochain numéro le compte rendu d'un grand nombre de concerts de la semaine.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 4 mars.

A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° Symphonie pastorale de Beethoven ; 2° *Super flumina*, de Salvayre ; 3° Fragments de la Suite en *si mineur*, de Bach ; 4° *O filii*, chœur sans accompagnement de Leisring ; 5° Fragments symphoniques du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : 1° Ouverture et chœur des Fileuses du *Vaisseau fantôme* de Wagner ; 2° Prélude de *Parsifal* de Wagner ; 3° Fragments symphoniques des *Maîtres chanteurs* de Wagner ; 4° *Fantaisie hongroise* de Liszt, exécutée par Mme Essipoff ; 5° Premier acte du *Lohengrin* de Wagner, chanté par Mme Brunet-Lafleur, MM. Bosquin, Couturier, Auguez, Mechelaere et Mlle Goyet ; 6° Marche du *Tannhæuser* de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

Au *Châtelet* : 1° Ouverture des *Noces de Figaro*, de Mozart ; 2° Fragments de *Melka*, de Ch. Lefebvre, chantés par Mmes Caron et Storm, et M. Lauwers ; 3° Fragments de *Tannhæuser* ; chœur des Fileuses du *Vaisseau fantôme*, prélude de *Parsifal*, *Chevauchée des Valkyries*, et fragments de *Lohengrin*, de Richard Wagner. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° Symphonie en *la* de Beethoven ; 2° Fragments de *Castor et Pollux* de Rameau ; 3° Ballade et polonaise de Vieuxtemps, exécutées par M. Diaz Albertini ; 4° Ouverture de *Dimitri* de Joncières ; 5° Finale de *Velléda* de Lenepveu, chanté par Mlles Figuet et Raimbaud, MM. Claverie, Fournets et les chœurs ; 6° Marche du *Tannhæuser*. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Demain lundi 5 mars, salle Erard, troisième concert du virtuose-pianiste Wladimir de Pachmann avec le concours de MM. Marsick et Brandoukoff.

— Après-demain mardi, salle Erard, concert de Mlle Marie de Verginy, pianiste-compositeur, avec le concours de Mmes Mira et Grinaldi, de MM. Hettich, Penavaire, Van der Schæghe et A. Menjaud.

— Mercredi 7 mars, salle Érard, première séance de concertos donnée par Alphonse Duvernoy avec le concours de l'orchestre Lamoureux.

— Jeudi 8 mars, salle Erard, deuxième concert par invitation, de la société chorale d'amateurs (19e année), fondée et dirigée par M. Guillot de Sainbris. Programme des plus intéressants.

— Vendredi 9 mars, salle Pleyel, concert avec orchestre donné par Mlle Louise Riquier, avec le concours de Mme Storm-Mauve.

— Samedi 10 mars, salle Pleyel-Wolff, première séance de la société des grands quatuors de Beethoven, donnée par MM. Maurin, Mas, Richard Loys et H. Tissot.

— Salle Erard, dimanche 11 mars à 11 heures 1/2, matinée donnée par Mlle Angèle Blot, harpiste-compositeur, avec le gracieux concours de Mme Marie Sasse, Mlle Jenny Howe, Mme Scriwanek et de MM. A. Giraud, A. de Kontski, Ernest Nathan, Paul Lemaitre et Guillot.

— Mardi 13 mars, salle Érard, concert, avec l'orchestre Lamoureux, donné par Mlle Marie Poitevin.

NÉCROLOGIE

M. Charles Thomas, frère aîné de l'éminent directeur du Conservatoire, vient d'avoir la douleur de perdre sa femme décédée aux Sablons près de Fontainebleau, où M. et Mme Charles Thomas s'étaient retirés depuis quelques années. Nos sincères compliments de condoléance à toute la famille.

— Mlle Alice Ducasse, la sympathique artiste de l'Opéra-Comique, aujourd'hui retirée dans le professorat, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Mme veuve Ducasse, dont les obsèques ont eu lieu mercredi dernier en l'église Notre-Dame-de-Lorette.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2714 — 49me ANNÉE — N° 15. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 11 Mars 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

LE FANDANGO-VALSE

du divertissement-ballet de *la Perle du Brésil*, de FÉLICIEN DAVID. — Suivra immédiatement le chant du *Mysoli* du même opéra, transcrit pour piano-solo.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Mystère!* sonnet d'ÉDOUARD PAILLERON, musique de J. DUPRATO. — Suivra immédiatement les couplets du *Mysoli* de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID.

MÉHUL

Notice par M. ARTHUR POUGIN

Notre collaborateur Arthur Pougin, qui, on le sait, a déjà publié à la librairie Firmin-Didot les deux volumes supplémentaires à la *Biographie universelle des Musiciens* de Fétis, prépare en ce moment pour les mêmes éditeurs un ouvrage d'une extrême importance et que son titre caractérise suffisamment : *Dictionnaire du théâtre et des arts qui s'y rattachent.* Cet ouvrage, qui formera un volume grand in-octavo de 700 à 800 pages, illustré de 600 gravures, est en cours d'impression et paraîtra avant la fin de la présente année. Mais, obligé de consacrer tous ses soins à un travail aussi considérable, M. Arthur Pougin s'est trouvé dans la nécessité de nous demander un délai pour la publication de la grande étude sur Méhul qu'il prépare en même temps pour *le Ménestrel*, délai que nous ne pouvions lui refuser.

L'apparition de la notice que nous avions annoncée se trouve donc, par ce fait, retardée de quelques mois. Mais nos lecteurs ne perdront rien pour attendre, car ils connaissent de longue date les soins que l'écrivain apporte à tous ses travaux, et ils peuvent être persuadés que ce retard ne lui sera que profitable pour la recherche des documents qu'il ne cesse de rassembler sur l'illustre auteur de *Joseph* et d'*Ariodant*, de *Stratonice* et de *Phrosine et Mélidore*.

Par cette occasion, rappelons à nos lecteurs que les souscriptions au MONUMENT DE MÉHUL doivent être adressées à M. Dertelle, secrétaire-trésorier de la Commission municipale de Givet (Ardennes).

HENRY VIII

OPÉRA EN QUATRE ACTES ET SIX TABLEAUX

DE MM. LÉONCE DÉTROYAT ET ARMAND SILVESTRE, MUSIQUE DE M. CAMILLE SAINT-SAËNS

Le musicien de nos jours, — j'entends le musicien de grandes aspirations, — doit avoir le cœur doublé d'un triple airain de philosophie, d'abnégation et d'énergie, pour surmonter toutes les difficultés et les déboires qui l'attendent. Il faut qu'il trouve les forces nécessaires dans sa foi et dans ses convictions.

Une des épreuves les plus cruelles qui lui soient réservées, est celle précisément qui devrait l'inonder de joie et d'enchantement : le jour où, après vingt ans de luttes non sans gloire, il a la chance rare et inespérée de voir un de ses ouvrages représenté à l'Académie de musique (royale, impériale, ou même nationale, suivant la dureté des temps); le jour enfin où il lui est donné de livrer une œuvre à l'appréciation d'un jury aussi distingué qu'incompétent.

Ce n'est pas de nos confrères que nous voulons parler, — il est bien entendu que nous sommes tous des gens fort éclairés, — nous visons en général le public élégant des premières représentations à l'Opéra et plus spécialement l'abonné, ce sybarite de la musique, qui veut bien badiner avec elle, mais n'entend pas qu'elle ait des prétentions à l'attacher sérieusement. Demandant à cor et à cris des nouveautés et leur faisant toujours le plus maussade accueil, il a des propensions à considérer la musique comme un simple digestif.

Bercé obstinément dès son adolescence avec les belles pages des cinq ou six chefs-d'œuvre qu'on lui sert quotidiennement, l'abonné est resté étranger au mouvement musical considérable qui se produit depuis vingt ans :

Ah! qu'il est doux de ne rien faire
Quand tout s'agite autour de vous.

Il s'est réveillé un jour pour siffler cet intrus de Wagner, connaît Schumann de nom et souscrit volontiers au monument de Berlioz, mais à la condition qu'il ne revienne pas;

a mis une fois les pieds au Conservatoire, pour savoir ce que c'était et considère les concerts Lamoureux, Pasdeloup ou Colonne comme les citadelles de l'ennui.

Il en résulte que grand nombre de ces aimables gentlemen, fort corrects d'autre part, tout à fait policés et irréprochables, d'une intelligence souvent supérieure et cultivée, qui sont une élite assurément dans la vie sociale, n'offrent que bien peu de garanties pour le jugement d'un opéra tant soit peu dans le courant moderne, et que la foule, le *vulgum pecus*, qui se presse à nos concerts symphoniques et y fait chaque dimanche son éducation, paraîtra sans aucun doute mieux préparée pour écouter une œuvre élevée, saine et forte.

Que si le compositeur se retourne du côté de la critique proprement dite, il ne doit pas non plus s'attendre à n'y récolter que des fleurs. Il trouvera là deux camps bien opposés: les avancés et les rétrogrades. L'un tire à hue et l'autre à dia; c'est l'écartèlement pour le compositeur qui désirerait garder un juste milieu.

Il est clair que le devoir de la critique sérieuse et intelligente est de marcher résolument en avant, avec les progrès conquis, mais non pas tellement vite que le public essoufflé ne puisse la suivre et qu'elle en paraisse abandonnée. Tirer ferme à la remorque, soit! mais non pas au point de rompre le câble.

M. Camille Saint-Saëns est le lutteur qui vient d'affronter le jury composite dont nous venons de parler; lutteur est bien le mot pour ce vaillant, dont l'heure semble enfin être arrivée.

***

C'est une terrible histoire que celle de cet *Henry VIII* et de ses six femmes, une de moins que Barbe-bleue. Les librettistes n'ont pas entrepris de nous conter les tribulations des six malheureuses. Une tétralogie n'y aurait pas suffi, — tremblez, abonnés de l'Opéra. MM. Détroyat et Silvestre s'en sont tenus aux malheurs des deux premières épousées du farouche monarque d'Angleterre: Catherine d'Aragon et Anne de Boleyn.

L'action commence au moment où le roi, fort épris de cette dernière, songe aux moyens de l'asseoir sur le trône en répudiant sa première femme, la pauvre Catherine. Après tout, ce tyran avait des principes. Quand une reine cessait de lui plaire, il la faisait disparaître par des moyens dont nous n'avons pas à apprécier la délicatesse, mais de cette ingénieuse façon ses nœuds furent toujours légitimes.

Donc, pour introduire Anne à la cour, le roi ne trouve rien de mieux, — moyen employé souvent déjà par ses collègues,— que de la nommer dame d'honneur de Catherine, et de la créer du même coup marquise de Pembroke.

Cet avancement inattendu donne bien de l'inquiétude à Catherine et aussi au jeune ambassadeur d'Espagne, don Gomez, également féru d'amour pour la belle Anne et qui a des raisons de s'en croire aimé. Henry VIII n'en poursuit pas moins sa criminelle entreprise et choisit, pour faire sa déclaration à la nouvelle marquise, le moment même de la marche au supplice de son favori Buckingham condamné, par son ordre, à la hache du bourreau. Les accents passionnés du roi se mêlent aux accords funèbres. Anne, quelles que soient les visées ambitieuses qu'elle nourrisse, reste un peu effarée devant cet échantillon des mœurs féroces de son royal amant, et de sombres pressentiments commencent à l'assaillir.

Au 2e acte, la tête blonde d'Anne de Boleyn a rejeté bien loin les tristes pensers; elle vit dans un enivrement continuel de fêtes et d'adulations, d'où ne peuvent la tirer les reproches sévères de don Gomez, ni les menaces de Catherine. Elle sera reine! Elle a la parole d'Henry.

En effet, malgré les protestations de l'ambassadeur d'Espagne qui prend fait et cause pour Catherine d'Aragon, fille de l'Ibérie, et menace l'Angleterre de la guerre, malgré le Pape lui-même et son excommunication, Henry VIII passe outre, et le parlement docile, compliqué d'un synode réuni par ses ordres, prononce la répudiation de la reine, sous des prétextes plus ou moins subtils. Pour faire pièce au légat du pape, Henry VIII profite même de l'incident pour déclarer le schisme et se proclamer chef de l'église d'Angleterre. C'en est fait, l'infortunée Catherine n'a plus qu'à aller cacher sa honte et son désespoir dans la retraite, au château de Kimbolth.

Anne triomphe. Mais la jalousie ne tarde pas à entrer dans le cœur du roi, et la terreur dans celui de la nouvelle reine. Henry a eu vent de son ancienne intrigue avec don Gomez et il en cherche les preuves. Il s'en trouve une entre les mains de Catherine, une lettre d'amour signée Anne. Le roi soupçonne l'existence de cette lettre et ceci nous mène à un très beau 4e acte, mouvementé et dramatique.

Catherine, retirée au manoir de Kimbolth, minée par le chagrin et sentant la mort venir, pleure dans les brumes d'Albion la patrie absente, la terre du soleil, son « Espagne chérie. »

Une femme demande à lui parler. C'est Anne qui vient implorer sa victime et lui demander d'anéantir la lettre qui peut la perdre. Catherine la repousse avec indignation:

Regarde, le voilà,
Cet écrit qui te perd et me fait redoutable,

ANNE

Ah! grâce!

CATHERINE

Et si le roi, ton époux, était là,
C'est à lui...

Le roi entre, exprime ironiquement sa surprise de trouver Anne en ce lieu, et se tournant vers Catherine:

Pour vous, mon cœur fut sans merci,
Madame; je vous fis, avant le temps, ma veuve,
Mais je viens aujourd'hui vous demander la preuve
Que je fus lâche et fou de vous traiter ainsi,
En vous délaissant, noble femme,
Honneur d'une antique maison.
Pour une créature infâme
Dont le cœur n'est que trahison.
Cette preuve en vos mains est-elle?

Catherine se tait, se contentant de murmurer: « Pourquoi me tentez-vous, seigneur? »

HENRY

Vous vous taisez?
(A part) En torturant son cœur,
La jalousie et la douleur
La feront parler, j'imagine.
(Haut) Reine, votre silence
Est doux à mon amour.
Il témoigne de l'innocence
De celle que j'osais soupçonner en ce jour.

Alors, commence cette superbe scène dramatique où le roi manifeste hautement et avec cruauté son amour à la reine Anne, tandis que la reine Catherine se tord dans les tourments de la jalousie, tenant entre les mains le papier qui doit perdre sa rivale; puis la chrétienne l'emporte, elle ne parlera pas; elle jette au feu l'écrit dénonciateur et, tuée par la douleur, affolée, elle pousse un grand cri et tombe morte.

HENRY

Morte avec son secret! *(A Anne)* Mais si j'apprends jamais
Qu'on s'est raillé de moi, la hache désormais!

Là s'arrête le drame sur un couronnement vraiment magnifique et très émouvant.

***

Que si l'on ouvre la partition de M. Camille Saint-Saëns, on y trouve tout d'abord une nouveauté menaçante, un index, qui, comme la partition elle-même, ne comporte aucune

division par morceaux, mais simplement la série des scènes qui vont se succéder avec le nom des personnages y prenant part. Cela est d'apparence tout à fait wagnérienne et n'est pas sans vous occasionner un léger frisson. Cet index révolutionnaire crie par tous les pores: « Mort aux cavatines! Mort aux duos!» Heureusement on est bien vite rassuré à la lecture comme à l'audition. M. Saint-Saëns n'a pas abandonné les errements qui ont fait la fortune des grands maîtres, ses prédécesseurs. Sa plus grande innovation consiste à avoir enveloppé sa partition d'un bout à l'autre d'une symphonie continue à l'orchestre. Encore que cette symphonie n'ait pas de grandes ambitions et qu'elle coule presque toujours douce et claire, comme un ruisseau aimable, ne fatigue-t-elle pas un peu à la longue l'auditeur qui aimerait bien à souffler de temps à autre? Sur cette symphonie, qui sert de fond de tableau, les airs et les ensembles se détachent en lumière très distincts et parfaitement coupés.

Après un court prélude traité à la Hændel, composé d'un *crescendo* et d'un *diminuendo*, nous trouvons au 1er acte, le plus complet assurément avec le quatrième: une jolie mélodie de ténor: « *La beauté que je sers est blonde,* » qui n'aura que le tort de venir trop vite dans l'ouvrage et d'être souvent chanté devant les banquettes; des strophes remarquables et d'un beau souffle pour le baryton: « *Qui donc commande quand il aime!* »; une très belle scène de déclamation lyrique entre le roi et la reine, où les caractères de ces deux personnages sont tracés musicalement de main de maître: l'un de cruauté féline, l'autre tout de noblesse, de bonté et aussi d'inquiétude vis-à-vis de son féroce époux. Le finale est un morceau superbe de tous points: tandis que Buckingham marche au supplice dans la coulisse, que la reine prie et que les seigneurs de la cour expriment leur pitié et leur terreur, le roi murmure des mots d'amour à l'oreille d'Anne de Boleyn bouleversée: « *Si tu savais comme je t'aime!* » Cette phrase passionnée, que nous verrons courir tout le long de l'ouvrage, peut-être même avec abus, fait le contraste le plus saisissant avec les accords de la marche funèbre, dont les contours restent indécis, comme il convient à un bruit de la rue. C'est un tableau complet, une page de maître.

Du 2e acte, nous ne voulons retenir qu'un duo d'amour assez développé entre le roi et Anne de Boleyn, duo qui a soulevé la salle entière surtout dans son dernier mouvement: « *Je cède au penser qui m'enivre,* » une véritable inspiration à la Mozart, qui nous rappelle comme fraîcheur de sentiment le célèbre *La ci darem la mano*. Ce charmant duo est suivi de quelques scènes vigoureuses de déclamation, puis d'un ballet écossais, composé exclusivement sur des thèmes du pays, présentés et variés par un symphoniste habile assurément, mais qui engendrent bientôt une certaine monotonie. Le gracieux, qui convient au ballet, ne semble pas du reste la note dominante du talent de M. Saint-Saëns. Quand nous aurons cité dans ce divertissement l'entrée des violons, un scherzetto élégant et une petite gigue alerte, nous penserons n'avoir rien omis d'important. La mise en scène de ce ballet n'est pas irréprochable non plus; les pas n'en sont pas d'une entière nouveauté, ni les costumes d'une fantaisie bien piquante. Il a fallu toute la grâce et toute la mutinerie de la gentille Julia Subra, pour jeter dans ce tableau quelque gaieté et quelque charme. Puis enfin on attendait un finale qui n'est pas venu.

Le premier tableau du 3e acte pourrait être supprimé intégralement. Il n'est pas utile à l'action et ne contient pas de morceau transcendant, par cette bonne raison qu'il se passe en conversations et n'offre pas au musicien l'occasion de se signaler. Depuis la première représentation on a coupé l'air du légat, et on a bien fait, encore que le début: « Fatal orgueil des rois » ne fût pas dépourvu de grandeur; mais, de nos jours, on ne supporte plus les airs de basse, trop lourds à nos estomacs parisiens. M. Boudouresque et ses congénères, sans prétendre en rien médire de leur réel talent, devront se contenter de servir de base solide aux ensembles. Nous ne nous permettrons pas de juger encore le deuxième tableau de ce même acte, la longue scène du synode, conception trop complexe pour une appréciation précipitée. Nous y avons constaté une grande somme de science musicale, mais, jusqu'à plus complet entendement, il nous paraît que ces procédures instruites en musique ne prêtent guère à l'inspiration. La marche a du caractère, bien que se terminant un peu trop dans une confusion savante; la plainte de la reine a de beaux accents, mais en revanche la phrase: « Les fils de la noble Angleterre » n'a-t-elle pas un peu de vulgarité? Il est vrai qu'on la présente comme une sorte de Marseillaise. L'ensemble final, magistralement traité, a de la grandeur; c'est le triomphe de la fugue et du contrepoint.

Nous passerons rapidement sur le tableau suivant, qui contient d'abord une jolie esquisse de menuet, sur lequel Norfolk et Surrey, deux seigneurs bien bavards, ont le tort d'engager une conversation interminable, puis une romance agréable de don Gomez, pour arriver de suite au tableau final, qui a décidé justement du succès de la soirée. La plainte de la reine Catherine est touchante: les mesures à 5/4, à 3/4, à 4/4, à 2/4, à 3/2 s'y succèdent et s'y heurtent curieusement, sans doute pour mieux peindre le désordre de cette âme désolée, mais déroutent singulièrement l'oreille de l'auditeur. Nous connaissons des mélodies qui, pour être écrites plus simplement et sans tant de recherches rythmiques, n'en sont pas moins expressives et touchantes. Le quatuor dont nous avons tracé plus haut l'admirable situation a merveilleusement inspiré le musicien et l'a emporté comme d'un coup d'aile. Il a écrit là une sorte de pendant au célèbre quatuor de *Rigoletto*, tout à fait, du reste, dans la manière violente de Verdi. Cette dramatique situation finale a soulevé tout l'auditoire qui, par deux fois, a interrompu de ses applaudissements cette belle conclusion de l'œuvre de MM. Camille Saint-Saëns, Détroyat et Silvestre.

Voilà donc un opéra dont l'école française peut se montrer fière à juste titre: la science et l'inspiration s'y marient à dose égale, sinon d'une façon continue. Et nous pouvons nous demander avec un légitime orgueil où on trouverait, à l'étranger, à l'heure actuelle, un musicien de taille à écrire une composition dramatique de cette venue, si ce n'est peut-être Verdi. Pour trouver des rivaux, M. Saint-Saëns ne peut les chercher que dans son propre pays. Et vraiment on comprend peu l'acharnement de certains de nos porte-plumes contre une école nationale qui, avec deux chefs illustres comme Ambroise Thomas et Charles Gounod, possède encore une jeune poussée comme celle des Saint-Saëns, des Massenet et des Delibes, — sans oublier leurs aînés: Massé, Reyer, et leurs émules: Joncières, Guiraud, Paladilhe, Widor, Salvayre, Dubois, Godard et vingt autres. Où voit-on autre part un pareil faisceau de talents réunis?

Et pourtant c'est à l'étranger que nos compositeurs doivent trop souvent chercher appui, encouragement et admiration.

* * *

L'interprétation d'*Henry VIII* est remarquable. Sans parler de l'orchestre et des chœurs qui s'y sont distingués, sous la conduite de MM. Altès et Cohen, il y a là un trio d'artistes puissants et de grandes lignes, comme il convient à ce trop vaste édifice musical. Les accents passionnés de la Krauss et les voix vraiment exceptionnelles de Lassalle et de Mlle Richard y résonnent superbement. La première, dont le rôle reste un peu ingrat jusqu'au 4e acte, a trouvé là de ces situations poignantes où elle excelle et, à son habitude, elle a su émouvoir et emporter un auditoire, que les sévérités du 3e acte avaient rendu froid et rétif; c'est d'autant plus à l'honneur de la grande artiste. Quel magnifique organe que celui de Lassalle, et comme il sait en jouer aussi bien dans le charme que dans la force! Celui de

Mlle Richard, toujours en beauté et en progrès, ne lui cède en rien. Ce sont là deux artistes français dont le talent vocal et scénique honore notre première scène lyrique.

Il serait injuste de ne pas donner une part d'éloges au ténor Dereims, qui a su donner un vrai caractère de distinction au personnage de don Gomez. Il a de plus chanté en musicien.

Nous avons dit les grâces et les charmes de la gentille Subra. C'est la ballerine parisienne par excellence ; on la croirait sortie du fin crayon de Grévin lui-même.

Mise en scène fort artistique, personnages bien groupés et se mouvant avec aisance et naturel. On sent que la main du maître Régnier a passé par là. Les décors sont signés de Rubé, de Chaperon, des deux Lavastre et de Carpezat; inutile d'insister sur leur valeur. Celui du parlement, d'un si bel aspect, mérite pourtant une mention spéciale. Eugène Lacoste a dessiné les costumes et la plupart sont des merveilles de richesse, de goût et de vérité historique. Nous avons dit que ceux du ballet laissaient quelque peu à désirer au point de vue de la fantaisie et du piquant qui conviennent aux divertissements.

En résumé, une bien intéressante soirée, qui doit compter grandement à l'actif de M. Vaucorbeil, qui n'a pas hésité à ouvrir largement les portes de l'Opéra à un musicien tel que Camille Saint-Saëns et à le mettre si complètement en lumière.

H. Moreno.

Bulletin théâtral. — Par suite d'un regrettable enrouement survenu dès la deuxième soirée d'*Henry VIII*, mercredi dernier, le baryton Lassalle n'a pu chanter avant-hier vendredi. La troisième de l'œuvre de MM. Saint-Saëns, Détroyat et Silvestre, se trouve donc remise à demain lundi (voir les affiches). Il n'y a du reste que grippes et rhumes dans nos théâtres par les giboulées de mars. Ainsi le soir même de sa rentrée, salle Favart, mercredi, le ténor Talazac a dû faire appel à toute son énergie pour chanter Roméo. Il a triomphé de ce rôle écrasant et enthousiasmé le public de partage avec Juliette. c'est-à-dire avec Mlle Isaac. Le baryton Fugère indisposé a dû être remplacé par la basse chantante Cobalet qui est maintenant de tous les opéras. Mouliérat, bien portant, a pu répéter Tamino de *la Flûte enchantée* l'après-midi, et chanter Tybalt, le soir. Talazac et Cobalet, qui répétaient *Lackmé* l'après-midi, lui ont donné l'exemple du zèle de la maison, en jouant le soir *Roméo;* de son côté Mlle Marie Van Zandt, qui a fait une éclatante et fructueuse rentrée dans *Mignon*, n'en a pas moins répété *Lackmé*, au théâtre et chez elle.

Mais une preuve du dévouement général des pensionnaires de M. Carvalho, — et des plus concluantes, — lui en a été donnée dimanche dernier. Tous les interprètes de *Giralda*, applaudis dans la matinée dominicale, se sont rendus le soir au théâtre, prêts à recommencer, si l'enrouement subit du ténor Stéphane persistait et empêchait de représenter *Zampa*. Mais Stéphane, comme Talazac, a fait un effort suprême et il n'y a pas eu de changement de spectacle.

N'importe, on voit aussi par quelles tourmentes passe parfois l'Opéra-Comique, malgré son riche personnel. Sans compter que le retard inattendu apporté à la reprise de *la Perle du Brésil* a bouleversé tous les projets, toutes les études de ces dernières semaines. On devait d'abord représenter *la Perle* avec Mlle Nevada, puis reprendre *la Flûte* pour les débuts de Mlle Rolandt, pour arriver enfin à la première de *Lackmé*, si impatiemment attendue. Et voici que tout est remis en question : l'indisposition persistante de Mlle Nevada a dépassé toutes les prévisions: Zora va bien mieux, mais pourra-t-elle chanter *la Perle*, cette semaine? On l'espère sans pouvoir l'affirmer, aussi répète-t-on à force *Lackmé*. De plus *la Flûte enchantée* a été remise sur pied, et elle est prête à passer au premier jour avec une nouvelle Reine de la nuit dont on attend merveille. Par suite, c'est Mme Bilbaut-Vauchelet qui succédera à Mme Carvalho dans le rôle de Pamina. Bref, constellation d'étoiles, mais trouble profond dans le firmament de l'Opéra-Comique.

Parlez-nous de Mme Judic : une diva qui a déjà chanté cinquante fois *Mam'zelle Nitouche* et y reparaîtra l'année entière, voire la suivante, — tout comme elle a fait pour *Lili*. Voilà une infatigable prima donna.

Aux Bouffes-Parisiens, nous l'avons dit, on a repris *les Mousquetaires au couvent*, de MM. Paul Ferrier, Jules Prével et Louis Varney, contre le désir des auteurs, ce qui est assez rare pour être signalé. Y avait-il autre destination? Nous ne saurions le dire, mais ce que nous pouvons affirmer, c'est que cet inépuisable succès a retrouvé son chaleureux public des premiers jours, salle Choiseul.

Au Palais-Royal, l'affiche a fait *Peau neuve* mardi dernier, mais sans réussite absolue. Il faudra recommencer et à bref délai.

Une soirée mémorable, cette semaine, a été celle de la reprise des *Effrontés* à la Comédie-Française. L'œuvre, — car c'en est une dans toute l'acception du mot, — a été accueillie avec infiniment plus de chaleur qu'en 1861, et cependant elle a paru quelque peu en retard sur les hommes et les choses de 1883. *Les Effrontés* ont fait tant de chemin depuis vingt ans! M. Emile Augier l'a bien senti; aussi a-t-il tenté de reviser sa pièce, — mais la tâche était trop ardue. Il s'en est tiré par un mot final des plus hardis et qui a dépeint la situation actuelle d'un seul trait de plume. On applaudit encore.

H. M.

P.-S. — Rien de bon, malheureusement, à dire de l'Opéra-Populaire qui vient de se compromettre par la regrettable publicité donnée à un malencontreux programme financier que M. Ritt s'est trouvé dans l'obligation de désavouer. Que va devenir la 3e scène lyrique si attendue?

LES COMMANDEMENTS DES MUSICIENS DE L'AVENIR

En province comme à Paris, le système de Richard Wagner est l'objet de controverses passionnées, tant parmi les musiciens de profession que dans le monde des dilettantes. Les uns admirent, les autres protestent. Un disciple de Baillot, violoniste de talent, fondateur des séances de quatuors à Marseille, M. B. Millont, s'est même improvisé poète au dessert d'un dîner d'artistes, en vue de prouver en vers comme en prose, l'intolérance des musiciens de l'avenir.

Voici sa plaisante et humoristique satire :

1. Le Dieu Wagner adoreras
   Et aimeras parfaitement.
2. Sa musique seule joueras
   En t'inclinant profondément.
3. Ses détracteurs tu châtieras
   Et sans aucun ménagement.
4. Le voyage à Bayreuth feras
   A tout le moins une fois l'an.
5. Le vieil Haydn tu railleras,
   L'*emperruqué* Mozart également.
6. De Beethoven n'accepteras
   Que peu de chose..... en bien cherchan
7. Mendelssohn, tu l'affirmeras,
   N'est qu'un élève de talent.
8. Schumann et Brahms admireras
   .....Les dissonances seulement.
9. Thomas, Gounod, tu blagueras
   Avec dédain, très fortement.
10. Dans les journaux éreinteras
    Tous les Français pareillement.
11. Avec amour tu reviendras
    A nos amis les Allemands.
12. Et cela fait, tu passeras
    Dans le monde pour un savant.

B. Millont.

Sachant mêler le sérieux au plaisant, les dilettantes et les artistes de Marseille, sur l'invitation du comité de Paris, ont formé un sous-comité local pour l'érection d'un monument à la mémoire d'Hector Berlioz, le grand symphoniste français. En voici la composition :

MM. Alexis Rostaud, compositeur de musique, vice-président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Marseille, vice-président du Cercle artistique et de la Société des Amis des arts, *Président;* Jules-Ch. Roux, président du Cercle artistique et de la Société des Amis des arts; J. de Rémusat, compositeur de musique, ami personnel d'Hector Berlioz; Fritz Knoderer, ancien membre des concerts Thubaneau qui ont propagé autrefois, à Marseille, la musique de Berlioz; Bernard Millont, fondateur de la Société des

quatuors de musique classique, professeur au Conservatoire; A. Elbert, directeur et fondateur de la Société des Concerts Populaires de Marseille; Auguste Canne, compositeur de musique; H. Messerer, compositeur de musique, professeur d'harmonie au Conservatoire; Hasselmans, chef d'orchestre au Grand-Théâtre de Marseille; S. Reynaud, chef d'orchestre des Concerts Populaires de Marseille; L. Ménard, président de la Commission de musique de la Société des Amis des arts, critique d'art (musique), au *Journal de Marseille;* J. Pradelle, critique d'art (musique), au *Sémaphore;* Ch. Vincens, critique d'art (musique), à *la Gazette du Midi;* Denis Bourrageas, administrateur du *Petit Marseillais;* Louis-Léon Gozlan, critique d'art (musique), au *Citoyen;* Charles Laforet, critique d'art (musique), au *Petit Provençal;* Edouard Michel, critique d'art (musique), à *la Démocratie;* Carbonel et Pépin, éditeurs de musique.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Au dernier concert du Conservatoire de Bruxelles, M. Gevaert a fait entendre les belles pages de l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck. « Comme il l'avait fait, l'an dernier, pour l'*Armide*, dit notre collaborateur Théodore Jouret dans *l'Écho du Parlement*, M. Gevaert a voulu, tout en se privant forcément du secours du mouvement scénique, du geste, du costume, du décor, et par une simple audition de concert, nous faire connaître au moins dans ses grandes lignes et dans ses plus puissantes colorations une des plus belles partitions du maître tragique. Les trois heures de » théâtre « ont été nécessairement ramenées à deux heures de « concert »; mais le choix a été fait avec tact, inutile de le dire, et, comme pour l'*Armide*, avec la préoccupation de laisser à la pièce l'ensemble de son action scénique, depuis la tempête qui jette sur les côtes de la Tauride Oreste et Pylade, jusqu'au chœur charmant qui salue le départ d'Iphigénie et qui chante l'apaisement des Dieux et la fin de cette sinistre et sanglante tragédie des Atrides. Ajoutons que c'est M[lle] Battu qui chantait Iphigénie avec toute l'autorité qu'elle a su conquérir et que les autres rôles étaient en bonnes mains. « L'ensemble orchestral et choral, ajoute M. Jouret, sous la direction de M. Gevaert, a eu sa sûreté et sa souplesse accoutumées. L'orage de l'introduction, les chœurs et les danses sauvages des Scythes, l'imprécation des Euménides, la page-maîtresse de la partition, une inspiration, une trouvaille que rien n'a dépassée au théâtre, l'hymne des prêtresses de Diane, une évocation prestigieuse de la sereine beauté de l'art-musique des Grecs, tout a reçu sa fidélité de ligne et sa couleur voulue. Belle et bonne matinée de grande musique, complétée par l'exécution spirituelle et fine d'une des plus souriantes symphonies de Haydn. »

— On monte au théâtre de la Monnaie de Bruxelles un opéra comique inédit en un acte, intitulé: *le Serment*, texte de M. Gaudrey, musique de M. Ulrich.

— On nous écrit de Londres: « Vous me demandez si j'ai des nouvelles du séjour de Christine Nilsson dans le nouveau monde? Parbleu, tous les journaux d'Amérique sont pleins de ses triomphes — sérénades, ovations, processions aux flambeaux, nous n'avons lu que cela. M[me] Nilsson part de New-York le 18 avril, elle sera donc ici le 30. Elle chantera dans les concerts pour lesquels elle est depuis longtemps engagée, mais elle soutient qu'elle ne chantera pas à Covent-Garden, malgré le désir de M. Gye de l'y faire entendre. Elle retournera en Amérique à la fin de l'été pour ouvrir le nouveau théâtre, comme je vous l'ai déjà annoncé avec *Mignon*. Ce qui est fort amusant, c'est l'ovation qu'on vient de lui faire à une représentation de la Patti: M[me] Nilsson était allée entendre *Sémiramide*, et, quand le public l'a aperçue, on l'a tellement applaudie qu'elle a été obligée de venir sur le bord de la loge saluer comme une souveraine. A son tour, cela va sans dire, elle a applaudi la Patti de toutes ses forces.

» Le comité Berlioz a tenu son premier meeting et il y a quantité de musiciens qui veulent prendre part à l'honneur d'immortaliser votre grand Berlioz. On ne manquera pas de vous faire connaître le résultat quand il y aura lieu. Rien de bien important en fait de concerts. Sarasate joue ce soir l'éternel concerto de Mendelssohn. A peine carême passé, les opérettes, les concerts, les soirées vont nous inonder. » L. E.

— Les artistes dramatiques de Londres viennent de se constituer en association, à l'instar de ceux de Paris. M. Irving, le tragédien réputé du Lyceum Théâtre, a été nommé président de la nouvelle Société.

— Sur le désir exprimé par la reine d'Angleterre, *la Rédemption* de Gounod doit être exécutée à Windsor le 19 de ce mois.

— Une nouvelle salle de concert, *Princess-Hall*, sera inaugurée à Londres vers la fin d'avril. Elle est située dans Piccadilly en face Saint-James's Hall. On espère obtenir le concours de Christine Nilsson, pour la soirée d'inauguration.

— M[me] Héritte-Viardot, fille de notre grande cantatrice-professeur, Pauline Viardot, vient de donner à Stockholm deux beaux concerts dont le programme était défrayé par ses compositions. M[me] Héritte a eu une idée fort originale en composant une série de pièces de musique de chambre qu'on pourrait appeler ethnographiques, car l'auteur a donné à chacune d'elles le nom d'un pays, qu'elle a cherché à caractériser musicalement. L'*Espagne*, le *Japon* et l'*Inde*, tels sont les titres que M[me] Héritte a donnés aux trois quatuors qu'elle a fait entendre au public de Stockholm, avec un succès dont le *Dagbladet* parle en termes vraiment lyriques, ainsi qu'on en pourra juger par l'extrait suivant: « Le quatuor intitulé *Espagne* est un tableau riant et parfumé de ce midi ardent et vivace. Le second, nommé *Japon*, est plus sérieusement conduit et par conséquent moins au niveau ordinaire; mais tous deux font preuve de richesse mélodique, de rythmes piquants et d'une perfection de forme remarquable au plus haut degré... Aucun de ces morceaux ne laisse faiblir l'intérêt, aucun ne contient la moindre trace de banalité ou de lieu commun. Il serait donc peut-être injuste de faire ressortir un morceau plus qu'un autre. Cependant nous ne pouvons nous empêcher de faire remarquer le rythme piquant de l'*allegretto* du premier quatuor, ainsi que son *andantino* mélancolique et charmant; puis l'*allegro* du second quatuor, supérieurement conduit, et son admirable *adagio* avec sourdines, qu'on peut appeler une inspiration venue d'en haut, une révélation des harmonies célestes. Le compositeur a trouvé là une puissance de conception, rare en général, mais certes peu commune parmi les compositeurs féminins. Remarquable aussi était la manière dont l'auteur a rendu la partie de piano; elle possède au plus haut point la clarté, la sûreté d'exécution et le fini des nuances qui caractérise l'école française. » Dans ce concert, M[me] Héritte a fait entendre aussi quelques-unes de ses compositions vocales, fort bien interprétées par M[me] Eck, une cantatrice en réputation à Stockholm.

— Le violoncelliste Jules Delsart et M[me] Marie Jaëll sont à Vienne, où ils viennent de se faire entendre de conserve dans un concert avec orchestre, donné sous la direction de M. Joseph Hellmesberger. Grand succès pour les deux virtuoses français.

— On monte au Résidenz theater de Hanovre un nouvel opéra comique: le *Marquis de Rivoli*, musique du compositeur Louis Roth.

— L'un des théâtres les plus productifs et les plus populaires de Vienne, le Carltheater, va se transformer en tabagie lyrique.

— Le théâtre de Strasbourg annonce pour aujourd'hui dimanche la première représentation d'un opéra inédit en 4 actes, *Andolina*, paroles de M. L. Erbach, musique de M. Müller-Reuter, professeur de piano et d'harmonie au Conservatoire de Strasbourg.

— L'Apollo de Rome, cette année, joue décidément de malheur. Après les infortunes diverses que nous avons relatées, l'impresario Tati avait compté sur le ténor Gayarre qui devait relever la fortune de son théâtre. Or voilà qu'au moment de son départ de Naples, Gayarre prend la fièvre. L'impresario ne veut pas y croire et court à Naples. « Hélas, dit *l'Italie*, non seulement Gayarre avait la fièvre; mais, qui pis est, cette fièvre n'était rien moins que typhoïde. En admettant que le cas soit bénin et qu'il ne survienne aucune complication, il va falloir compter sur une convalescence assez longue. »

— La mort de l'éditeur Guidi de Florence entraîne celle du journal le *Boccherini*. Cette intéressante publication a cessé de paraître, bien que la maison d'édition ait passé entre les mains des deux gendres de feu Guidi.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Mercredi dernier a été jugé le nouveau concours des poèmes pour le prix Rossini. Le jury, présidé par M. Charles Gounod, actuellement président de l'Académie des Beaux-Arts, était formé des membres de la section de musique de l'Institut et de deux membres libres, MM. Emile Perrin et Gruyer. 169 manuscrits avaient été envoyés au concours. Le prix a été décerné, dit M. Jules Prével du *Figaro*, à la scène lyrique intitulée *Hérode*, dont l'auteur est M. Georges Boyer, notre confrère et collaborateur. Ce prix est d'une valeur de 3,000 francs. Le poème de M. Georges Boyer va être immédiatement imprimé afin d'être mis à la disposition des compositeurs de musique qui désireraient prendre part au concours, et dont les partitions devront être déposées à l'Institut avant le 1[er] novembre 1883. Le jugement du concours musical sera rendu avant la fin de cette année, et l'exécution publique de la partition ayant remporté le prix aura lieu dans le courant de l'année prochaine. Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat de l'Académie des Beaux-Arts, palais de l'Institut.

— Dès la première réunion, le comité renouvelé de la Société des compositeurs de musique a procédé à la constitution de son bureau. Ont été élus: *Président:* M. Victorin Joncières; *Vice-président:* MM. Delibes, Guiraud, Guilmant et Guillot de Sainbris; *Secrétaire rapporteur:* M. Pfeiffer; *Secrétaire général:* M. d'Ingrande; *Secrétaires:* MM. Lavignac, Lefèvre, Poisot et Wormser; *Archiviste bibliothécaire:* M. Weckerlin; *Archiviste adjoint:* M. Delfès; *Trésorier:* M. Adolphe Blanc.

— M. le ministre de la guerre vient de faire connaître à M. le maire de Lille qu'il accorde à la musique de la garde républicaine de Paris l'autorisation de donner deux concerts, les mardi et mercredi 5 et 6 juin, à l'occasion du grand concours international de musique. Cette fête promet donc d'être des plus brillantes et les nombreuses adhésions assurent dès maintenant le succès de cette grande solennité musicale.

— On nous écrit de Lyon : Le dimanche 25 février, au Palais de la Bourse, notre Société Sainte-Cécile a fait entendre *la Vierge*, de Massenet, avec un ensemble des plus satisfaisants, surtout dans la première partie de cette œuvre qui est admirable. Dans la seconde, exécutée un peu bruyamment, il y a eu des effets perdus dans le bruit malheureusement.

— Mlle Griswold, la charmante cantatrice américaine, a enfin terminé son différend avec l'Opéra du Casino de Nice. Un arrangement a été conclu, à la satisfaction des deux parties. Mlle Griswold est en négociations en ce moment avec M. Gye et sera probablement engagée pour la prochaine saison au Covent-Garden de Londres.

— Une volée de canards lugubres s'est abattue cette semaine sur la presse parisienne. On a successivement annoncé la mort du professeur Novelli et celle de Mme Engally. Fort heureusement, il n'en est rien. Mme Engally se porte comme le Pont-Neuf et M. Novelli a pu recevoir lui-même les amis qui venaient pleurer dans le sein de sa famille.

— Décentralisation lyrique : le théâtre de Caen vient d'avoir la primeur d'un opéra comique en un acte, *le Puits qui parle*. Le livret, d'un auteur anonyme, est amusant et sans prétention. La musique, due à M. Arthur Mancini, professeur au Conservatoire de Caen, se recommande par l'entente scénique, quelques bonnes pensées mélodiques et une orchestration très soignée. L'ouvrage a été des mieux accueillis.

— La maison A. Cavaillé-Coll vient de placer à l'Institution nationale des Jeunes Aveugles un grand orgue dont la réception a eu lieu mardi soir 6 mars, par une commission d'organistes : MM. Franck, professeur au Conservatoire ; Guilmant, organiste de la Trinité ; Fissot, organiste de Saint-Vincent-de-Paul, et Lebel, organiste de Saint-Étienne-du-Mont, professeur à l'Institution des Jeunes Aveugles. L'instrument a été joué à tour de rôle par les membres de la commission qui ont visité ensuite le mécanisme intérieur; et, après cet examen, les élèves de l'institution ont exécuté un psaume de la composition de M. Franck avec chœur, orchestre et orgue qui a produit le plus bel effet. A la demande des professeurs et des élèves de l'institution, M. Guilmant a clos la séance par l'exécution d'une grande toccata de J. S. Bach, qui a émerveillé l'assistance. Cet orgue, destiné aux exercices des élèves et au service de la chapelle de l'institution, malgré son apparence modeste, contient tous les jeux nécessaires, et réunit toutes les ressources d'exécution et de sonorité désirables pour le double service auquel il est destiné. Il se compose de 34 jeux distribués sur trois claviers et un pédalier complets ; 15 pédales de combinaison et 2,048 tuyaux. Les claviers sont placés en console sur un meuble isolé au centre de l'orchestre; ce qui permet à l'organiste de juger à la fois des effets de sonorité de l'orchestre et des voix qu'il doit accompagner à l'orgue. La fête officielle d'inauguration de ce bel instrument doit avoir lieu samedi prochain 17 mars.

— La partition chant et piano de *Henry VIII*, de Saint-Saëns, a été mise en vente dès le lendemain de la première représentation, chez les éditeurs Durand Schœnewerk et Cie.

— La partition de *Velléda* de Ch. Lenepveu, qui fut jouée à Londres l'été dernier et dont M. Pasdeloup vient de nous faire entendre de beaux fragments, est en vente chez l'éditeur Lemoine.

— M. Edouard Philippe, l'ex-administrateur de la *Revue et Gazette musicale*, l'auteur applaudi de *Casse-Museau*, devient secrétaire de la Renaissance, sous la nouvelle direction Okolowitz. Tous nos compliments.

— Le bal de l'Association des Artistes dramatiques reste fixé, cette année, au *samedi 17 Mars prochain*, dans la salle nationale de l'Opéra. Cette fête de bienfaisance, une des plus belles et des plus brillantes de la saison, s'annonce déjà de la plus merveilleuse façon. Un nombre considérable de demandes est arrivé depuis deux jours pour les loges dont pourra disposer le Comité d'organisation. C'est Arbau qui conduira l'orchestre.

— A l'occasion du concours agricole, la ville d'Agen ouvrira, le dimanche 26 et le lundi 27 août 1883, un concours d'Orphéons, de musique d'harmonie et de fanfares. Les prix consisteront en couronnes et palmes, médailles d'or et médailles de vermeil. En outre, une médaille commémorative sera donnée à chaque société ayant pris part au concours et au festival.

CONCERTS ET SOIRÉES

La Société des Concerts du Conservatoire a donné dimanche dernier à ses abonnés une exécution des plus heureuses de la *Symphonie Pastorale* de Beethoven, ce chef-d'œuvre dont le public ne se lasse jamais. Est-ce à cause de ce redoutable voisinage que le beau psaume *Super flumina* de M. Salvayre n'a pas reçu tout l'accueil attendu? Mais ce qui doit être pour M. Salvayre une agréable compensation, c'est le succès qu'il a obtenu la veille, à la répétition générale, de la Société des Concerts tout entière, qui a justement apprécié le mérite de ce psaume. Notre délicieux flûtiste Taffanel a obtenu une éclatante ovation après la Polonaise et la badinerie d'une suite de Bach pour flûte et orchestre; ces délicieux fragments ont dû être recommencés. L'*O filii*, double chœur de Leisring, a produit son effet habituel et nous en dirons autant du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, cet autre chef-d'œuvre qui fait si bien valoir les remarquables solistes de la Société. X.

— *Concert du Château-d'Eau, 4 mars.* — On prête à Auber ce mot cruel: Wagner, c'est Berlioz moins la mélodie. Auber se trompait. Il y avait dans Wagner l'étoffe d'un grand mélodiste, avant que le maître allemand ne fût hanté par une idée fixe qui, l'infatuation aidant, devait inévitablement le conduire à la folie, ou tout au moins, à un système qui n'était rien moins, selon nous, que la destruction de la musique. Wagner, dis-je, trouva des accents que n'auraient pas désavoués les grands maîtres. Il en est un qu'il imita beaucoup et dont il avoue, du reste, l'influence maîtresse sur ses inspirations de la première manière : Weber. — En écoutant le festival donné en l'honneur de Wagner par M. Lamoureux, nous trouvions partout les traces de ce beau génie dans les œuvres de son ancien disciple. L'ouverture du *Vaisseau Fantôme*, le chœur des *Fileuses*, le finale du premier acte de *Lohengrin*, la marche du *Tannhœuser*, voici bien des pages tout à fait Wehériennes; aussi ce sont de belles pages, de très belles pages auxquelles nous ne marchandons pas notre admiration. Ce pourfendeur de la musique italienne a fait aussi de la musique italienne à ses heures. L'ouverture de *Rienzi* le prouve et tel ensemble du *Tannhœuser* rappelle les procédés italiens. Ce révélateur d'un monde nouveau est-il donc si original, et que serait son fameux système sans les théories de Gluck qu'il a exagérées et les procédés de Berlioz qu'il s'est bien gardé de dédaigner. Dans le 1er acte de *Lohengrin* tant vanté, il y a de belles choses : le prélude, un chœur, qui en est, en quelque sorte, le développement vocal et orchestral, le chœur final; et ce finale, tout beau qu'il soit, que pèserait-il si l'on jouait après lui le finale du premier acte de *l'Africaine!* Les jolis fragments des *Maîtres Chanteurs* ont-ils la moitié du charme pénétrant de la kermesse de *Faust*, de Gounod? Nous ne voulons comme preuve de l'inanité du système de Wagner que ce prélude de *Parsifal* à peine écoutable, et d'où se dégage un incommensurable ennui. C'est le dernier mot du système, c'en est la conclusion : le vide, l'aridité du sable. Il restera de Wagner dix ou douze grandes pages éblouissantes, fulgurantes, celles où il s'est donné un démenti à lui-même. Le jour où le sectaire a tué le mélodiste, Wagner s'était réduit à l'impuissance, et je me permets de le penser et de le dire, puisque *le Ménestrel* est une tribune neutre, où chacun peut émettre ses opinions sur la musique du présent et sur celle de l'avenir.

H. BARBEDETTE

P.-S. — Que dire du merveilleux talent de Mme Essipoff. Tout est réuni chez elle: la grâce féminine, la force, l'ampleur et la netteté. Sous ses doigts une fantaisie de Liszt paraît délicieuse à écouter. C'est le plus grand éloge qu'on puisse faire d'un artiste.

— Au Châtelet, même programme qu'au concert précédent : d'abord l'ouverture des *Noces de Figaro*; cette page symphonique est de celles qui doivent être exécutées dans une petite salle et l'orchestre nombreux de M. Colonne, si habile qu'il soit, ne saurait faire oublier les dimensions exagérées du Châtelet. Les fragments de *Melka*, de M. Lefebvre, poème de M. Paul Collin, ont eu plus de succès qu'à la première audition; nous avons écouté avec le plus vif intérêt cette partition où la mélodie se développe sur des modulations particulièrement expressives. Ensuite les œuvres de Richard Wagner ont donné le signal des feux croisés de *chuts* et de *bravos*; pourtant la lutte a été plus calme cette fois et l'étonnante *Chevauchée des Walkyries* a dû être bissée ainsi que le chœur des Fileuses, du *Vaisseau fantôme* et la marche du *Tannhœuser*. Disons enfin que ces œuvres de Wagner ont trouvé chez M. Colonne la plus brillante interprétation. Mme Caron non seulement possède une voix puissante et incisive, mais elle souligne avec un art parfait et une rare intelligence musicale toutes les belles phrases poétiques et passionnées du maître de Bayreuth.

GASTON DUBREUILH.

— Pour la seconde fois, dimanche dernier, au Concert Populaire, M. Pasdeloup a fait exécuter avec un éclatant succès la scène de la Conjuration de *Velléda*, l'opéra de Ch. Lenepveu, représenté pour la première fois, l'an dernier, au théâtre de Covent-Garden.

L'orchestre et les chœurs ont vaillamment accompli leur tâche, et les solistes, Mlle Figuet, Mme Raimbaud, MM. Claverie et Fournets se sont montrés dignes en tout point de l'importante mission qui leur était confiée. Au cours du programme, le public a successivement applaudi la symphonie en *la*, de Beethoven, un délicieux chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau, la Ballade et Polonaise, de Vieuxtemps, jouées avec élégance, charme et brio par un violoniste de bonne école, M. Diaz Albertini, puis la belle ouverture de *Dimitri*, de M. V. Joncières, enfin la marche avec chœur du *Tannhœuser*, par laquelle se terminait le concert, et dont l'exécution a fait grand honneur à la direction de M. Pasdeloup. V. D.

— M. Alphonse Duvernoy vient de commencer à la salle Erard, avec le précieux concours de M. Charles Lamoureux et de son remarquable orchestre, une série de séances musicales des plus intéressantes, ayant pour objet l'audition de concertos composés par les grands maîtres pour le piano. On ne saurait féliciter trop vivement M. Duvernoy de son initiative tout artistique et dont l'avenir nous paraît assuré, à en augurer par le chaleureux accueil fait, à la séance qui a eu lieu mercredi dernier, au jeune et sympathique auteur de *Sardanapale*. Disons, tout de suite, que cette première audition place M. Duvernoy parmi ces virtuoses si estimés du monde musical et dont l'Ecole Marmontel s'enorgueillit à juste titre. En effet, M. Duvernoy a mis un incontestable talent au service d'un style large et sévère, dans l'exécution d'œuvres immortelles conçues par des maîtres d'un génie si différent : Mozart, Beethoven et Weber, ces Raphaël, Michel-Ange et Salvator Rosa de la musique.

Citons, en passant, cette boutade charmante d'un pianiste-compositeur, déjà célèbre, M. Charles de Bériot, le fils de la Malibran : « Que voulez-vous, nous sommes tous artistes dans la famille et noblesse oblige! » a-t-il répondu aux personnes qui le félicitaient du légitime succès que venait de remporter son cousin M. Duvernoy. Belle lignée, en effet, que celle des Garcia, comptant déjà dans son sein des générations d'artistes qui ont laissé une trace si lumineuse dans l'art musical, et dont les traditions célèbres sont encore confiées aujourd'hui aux soins jaloux d'un de ses membres les plus illustres : Mme Pauline Viardot-Garcia ! J. MAYET.

— Au concert donné samedi dernier à la salle Erard par l'excellent harpiste Hasselmans, *Ossian*, poème symphonique avec harpe principale, de M. A Coquard, a obtenu un nouveau et très vif succès. Citons aussi l'*Andante du concerto* pour flûte et harpe de Mozart, admirablement rendu par MM. Hasselmans et Taffanel, ainsi que trois morceaux pour harpe seule, de Godefroid, du plus ravissant effet. Pour la partie vocale, M. Auguez, et Mme Vicini-Terrier ont été rappelés. M. Danbé, qui dirigeait l'orchestre, avec l'autorité et l'habileté qu'on lui connaît, a eu aussi sa bonne part d'applaudissements.

— Les concerts se suivent et... trop souvent se ressemblent. Il n'en a pas été ainsi des deux concerts remarquables entre tous, et vraiment exceptionnels que ceux auquels nous venons d'assister. Ils étaient donnés salle Pleyel-Wolff, par une jeune Napolitaine, qui n'a pas vingt ans, élève de Liszt, et nous écrivions ces lignes sous la profonde impression que nous en avons reçue avec tout l'auditoire. Qui connaissait Mlle Luisa Cognetti ? Cette charmante jeune fille n'a eu qu'à paraître et à s'emparer du piano pour se révéler, à tous et à chacun, la grande artiste qu'elle est. C'est un petit cheval pur sang qui a d'emblée pris la corde et fourni la carrière avec une décision, une vigueur, un éclat extraordinaires. On eût dit qu'à chaque morceau elle prenait une force nouvelle, tant elle était infatigable et elle remplissait à elle seule son programme, qui faisait l'effet d'être plus varié et plus intéressant que lorsque divers artistes se succèdent en alternant. Bref, ç'a été une suite de surprises et d'enchantements. On était subjugué, et les maîtres présents, aussi bien que les amateurs, ne cachaient pas leur étonnement et leur admiration. Liszt peut se vanter d'avoir fait là une élève hors pair ! CH. DE R.

— Jeudi dernier, salle Erard, deuxième concert annuel de la Société Chorale d'amateurs dirigée par M. Guillot de Sainbris. C'est pour cette société, ne l'oublions pas, que furent écrites des œuvres qui ont depuis fait un brillant chemin par le monde musical ; entre autres : *la Mort d'Orphée* de L. Delibes, *Narcisse* de Massenet, *Proserpine* de Th. Dubois, *Rebecca* de C. Franck, *Lit-sin* de Joncières, *Melka* de Ch. Lefebvre. Cette fois l'œuvre nouvelle la plus importante était *la Naissance de Vénus* de M. Gabriel Fauré (poème de Paul Colliu). Ce tableau musical d'une couleur extrêmement poétique peut aspirer au même succès que les ouvrages ci-dessus rappelés. A signaler le prélude, le premier chœur et surtout la belle et chaude péroraison. Evidemment l'orchestre doublerait l'effet en mêlant aux chants des humains les grandes voix de la nature; mais, en attendant, l'auteur avec MM. César Franck et Maton a réalisé un accompagnement qu'on a fort apprécié. M. Quirot a bien chanté l'air de Jupiter. La place nous manque pour rendre justice aux qualités de grâce peu communes qui nous ont séduit dans le joli chœur de M. Alfred Bruneau, *l'Été*. C'est un excellent morceau. Une aimable ronde pour voix de femmes de M. Pierné, *Dans les Blés*, a été bissée. Enfin, on a fort applaudi des fragments intéressants du *Saint-Christophe* de Rheinberger, très habilement traduit par M. Guinand. Comme page classique un *Gloria* de Bach. Est-il besoin de dire que toutes ces œuvres difficiles ont été exécutées en perfection? Voilà vingt ans bientôt que la Société d'amateurs fondée et dirigée par M. G. de Sainbris a pris l'habitude de mériter cet éloge. Un mot encore : Mme Roger Miclos, dans un intermède instrumental, a joué trois morceaux avec son talent et son succès ordinaires. X.

— La soirée du 2 mars, au concert de *la Trompette*, a été de tout point excellente. C'est que M. E. Lemoine, depuis 22 ans qu'il la dirige, ne s'y épargne pas. On y a entendu un quintette de Sgambatti et une sonate de Grieg, très mélodiques, et cependant très modernes, exécutés par M. Marsick, Rémy, Van Waefelghem : c'est tout dire. M. Breitner a dit, au piano, avec une rare perfection, deux pièces de Rubinstein et une de Chopin. Enfin une jeune cantatrice, Mlle Fernande Blaze de Bury, a chanté une cantate du vieux Porpora, *le Congé* (1730), tout à fait magistralement; puis l'air de Guédron (1614), *Aux plaisirs*... et une bien originale *Chanson arabe*, de Godard. L'auditoire a été singulièrement impressionné par la belle et étrange voix, par l'art éminemment remarquable de cette nouvelle virtuose. Elle rappelait aux vieux amateurs certains célèbres contraltos du théâtre Italien — du temps heureux où il y avait un théâtre Italien à Paris! — Nous avions été du petit nombre des privilégiés qui, quelques jours auparavant, avaient entendu Mlle F. Blaze de Bury, dans le salon où s'étaient produites, à côté d'elle et sous ses auspices, deux jeunes étrangères, remarquables chacune en son genre : Marianno Eissler, la violoniste viennoise, si digne de ses maîtres et de Joachim, et Luisa Cognetti, la pianiste napolitaine, qui rivalise avec son heureux professeur le grand Liszt. C. DE R.

— Nous avons dit qu'une intéressante soirée avait été donnée la semaine dernière dans les salons de M. Campbell Clarke, le sympathique directeur du *Daily Telegraph*. On y remarquait M. Cochery, le ministre des postes ; le préfet de police et Mme Camescasse ; Mme et Mlle Magnin ; Mme Adam (Juliette Lamber) ; le général Nazar Aza ; M. Torrès Caïcedo ; M. Blest Gand ; M. Pailleron ; M. Carolus Duran ; M. L'Epine ; M. Gavard ; M. Delle Sedie ; le duc de Perdifumo ; M. Auguste Vitu, et une foule d'autres célébrités parisiennes, reçues avec une grâce charmante par Mme Campbell Clarke. Parmi les artistes qui ont concouru au concert, mentionnons Mme Carlotta Patti, qui a enlevé avec une verve étonnante un *stornello* de Randegger, et qui a pris part avec M. Parisotti à un duo de Rossini; Mme Hamburger, une chanteuse bien douée, qui a choisi entre autres morceaux une romance de Mendelssohn ; Mlle van Hoorich : M. Parisotti qui a fait preuve d'une ravissante voix de ténor, et d'infiniment de goût dans la romance *Dormi pure* de Scuderi et dans plusieurs morceaux de Tosti ; Mlle Harkness, une violoniste américaine, qui a émerveillé son auditoire dans les « airs espagnols » de Sarasate ; le violoncelliste de Munck ; M. Wladimir de Pachmann, l'interprète de Chopin, et Mlle Cognetti, une jeune Italienne qui brave avec autant de bonheur que de vaillance toutes les difficultés accumulés par Liszt. Au commencement de la soirée les petits « Midgets » c'est-à-dire le couple de jolis nains américains : le général Mite et Millie Edwards, ont été présentés aux dames. Le général, qui a 18 ans, ne pèse que sept livres. Il a dit le monologue d'*Hamlet* avec un sérieux qui ferait honneur à M. Maubant. Les deux nains ont paru s'amuser autant qu'ils ont amusé eux-mêmes. — X.

— Nous avons dit quel intéressant concert a été celui donné la semaine dernière, à Nancy, au profit des inondés d'Alsace-Lorraine ! Ajoutons avec les journaux de la localité que Mme Pauline Viardot, « qui a été l'âme et la marraine auguste de ce concert de bienfaisance nationale », a non seulement enthousiasmé ses auditeurs dans l'air d'*Orphée* et *le Roi des Aulnes*, mais que de plus l'éminente cantatrice-professeur les a charmés autant qu'étonnés en se plaçant près de Mme Montigny-Rémaury, pour interpréter, sur deux pianos Erard, les variations de Schumann et le concerto en *mi* bémol de Mozart, avec la cadence de Moschelès. « Ce fut le rêve de Pasdeloup, dit *le Journal de la Meurthe et des Vosges*, il s'est réalisé à Nancy. »

— On nous écrit de Lille que Louis Diémer s'est fait entendre dimanche dernier au concert populaire avec un succès dont le compositeur et le virtuose peuvent prendre une part égale. Le journal de la localité dit aussi que Mlle Soubre a retrouvé l'accueil flatteur qui lui a été fait lors de sa première venue à Lille. Le grand air des *Noces de Figaro* a été chanté avec une méthode parfaite que faisait valoir davantage encore la voix pure et sympathique de la cantatrice. *L'Inquiétude* et *la Fauvette*, deux romances de M. Diémer, accompagnées par l'auteur, ont obtenu le plus vif succès ; *la Fauvette* a été unanimement bissée. E.

— M. Lebouc a donné à son dernier lundi un programme renfermant plusieurs morceaux inédits et d'autres peu connus. Nous citerons le quatuor de Mozart (op. 101) pour hautbois, violon, alto et violoncelle exécuté par MM. Gillet, Mendels, Prioré et Lebouc dans une grande perfection. Une *Prière* d'Oberthur, pour violoncelle et harpe, exécutée par M. Lebouc et M. Boussagol, l'excellent harpiste, a été très applaudie.

Mme Henriette Fuchs, l'éminente cantatrice-amateur, a fait entendre *les Deux pigeons*, nouvelle mélodie de Gounod sur les paroles de la moralité de la fable de La Fontaine, puis *Printemps nouveau* de M. P. Vidal; ces deux nouvelles compositions délicieusement interprétées. Des ouvrages de Mozart, Chopin et Saint-Saëns ont donné à Mlle Halmagrand l'occasion de faire apprécier son talent si distingué de pianiste que nous avons déjà signalé plusieurs fois. Nous en dirons autant du violoniste Mendels qui a fort bien joué la romance en *fa* de Beethoven.

— Le 3e concert de M. Wladimir de Pachmann a eu lieu lundi, salle Erard. L'éminent pianiste se produisait cette fois avec MM. Marsick et Brandoukoff. Après le merveilleux trio en *si* bémol pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, admirablement interprété par ces trois virtuoses, nous mentionnerons la *sonate* de Brahms pour piano et violon (op. 78), ainsi que plusieurs morceaux de choix dans lesquels M. de Pachmann a déployé toutes les ressources de son magnifique talent.

— Mardi 20 février, M. et Mme Clément ont donné à la salle Erard un charmant concert qui leur a valu un très franc succès. Nous mentionnerons spécialement pour la partie vocale dont tous deux se sont acquittés à merveille, le duo de *la Chanteuse voilée*, de Victor Massé ; la cavatine du *Bal masqué*, de Verdi ; une chanson espagnole et le grand air de *la Reine de Saba*, de Gounod. La partie instrumentale avait pour interprètes des artistes distingués qu'on a chaleureusement applaudis : Mlle Marianne Essler, violoniste, pour son exécution parfaite de l'*Air varié*, de Vieuxtemps, et M. Kowalski pour la façon brillante avec laquelle il a notamment interprété la ballade en *mi* mineur de Chopin. — J. B.

— Leclair est sans contredit un des compositeurs les plus originaux que l'école française ait produits. Ses œuvres, gravées en Allemagne avec des accompagnements de piano, ne sont pas connues en France autant qu'elles méritent de l'être ; aussi doit-on des éloges aux rares violonistes qui tiennent à honneur de les propager. A sa troisième séance donnée le 23 février, M. Achille Dien a fait applaudir la belle sonate pour violon et alto qui est une des œuvres les plus importantes de ce maître. Très belle soirée du reste et programme des plus variés. Après le premier quatuor de Mendelssohn pour instruments à cordes, M. Dien a fait entendre deux pièces de Reber et les mélodies pour violon de Bourgault-Ducoudray

(nos 4 et 5) qui avaient déjà été applaudies au concert de la salle Herz. Enfin Mme Fuchs a dit avec le talent qu'on lui connaît une œuvre inédite de Gounod : la moralité de la fable des *Deux Pigeons* de La Fontaine, et une gracieuse mélodie de P. Vidal, qui a été bissée.

— Comme de coutume, M. Ph. Lamoury a donné son concert annuel à la salle Érard, où un public aussi nombreux que choisi s'était donné rendez-vous, pour y entendre le sympathique artiste exécuter ses nouvelles compositions concertantes pour violoncelle. L'auditoire, transporté par le talent hors ligne déployé par cet artiste dans l'art de phraser et de faire chanter son noble instrument, lui a fait une ovation des plus enthousiastes, principalement, lorsqu'il a exécuté *le Menuet enfantin*, son *Grand duo concertant*, et une *Marche hongroise*. Les sympathiques frères Lionnet avaient apporté leur précieux concours au bénéficiaire avec les imitations les plus variées de leur répertoire; puis Mme Léon Duval, du théâtre Lyrique, a ravi l'assistance avec *la Polonaise* de *Mignon* et la *Chanson des Fraises*. Nous mentionnerons également un pianiste très distingué, M. Suiste, professeur au Conservatoire de Moscou, et M. Haguenauer, violoniste, qui ont contribué au succès du concert et remporté leur part de bravos. — J. M.

— Très grand succès, l'autre soir, à l'inauguration de cercle artistique, pour Mlle Marie Tayau. Cette excellente artiste, dont le talent est aussi apprécié en province qu'à Paris, a dès aujourd'hui de nombreux engagements avec des sociétés philharmoniques, pour la saison prochaine.

— Dimanche dernier, à la salle Pleyel, grande affluence de monde pour la deuxième audition annuelle des élèves de Mme Anna Fabre. MM. Lœb, Herrmann Léon, Lamy et Vidal prêtaient l'appui de leur talent à cette fête musicale. L'ensemble de l'exécution des morceaux par des élèves de différents degrés a été fort remarqué et fait l'éloge de l'enseignement spécial de Mme Anna Fabre d'après la méthode de l'éminent maître Marmontel. M. Lœb, après avoir accompagné quelques-unes des élèves du cours qu'il dirige chez M. Fabre, a merveilleusement interprété un nocturne et une polonaise de Chopin, avec Mlle Fabre fille de la directrice et musicienne de talent. M. Hermann Léon a dit avec avec autorité la cantilène de *Polyeucte* et *le Rêve du Prisonnier* de Rubinstein, qui a été bissé. Enfin M. Lamy a détaillé avec esprit, *Une drôle de soirée* de Gœdès. M. Vidal, prix de Rome, a bien voulu accompagner différents morceaux du programme et en musicien exquis.

— Un public élégant s'était donné rendez-vous, jeudi à la salle Erard, où Mme Suffit donnait un concert des plus brillants. Succès de très bon aloi pour cette pianiste de talent, qui possède, outre un bon mécanisme, un son de qualité exquise, et succès semblable pour les artistes de valeur qui lui prêtaient leur concours : M. Desjardins, l'éminent violoniste bien connu, M. Van der Gucht, l'excellent violoncelliste, Mlle Maistre l'une des meilleures élèves de Mme Suffit; pour la partie vocale Mme Brunet-Lafleur, qui a chanté avec beaucoup de charme et de style la mélodie *Pur dicesti* du recueil : *les gloires de l'Italie*, de MM. Gevaert et Wilder.

— Le mardi, 27 février, concert à la salle Henri Herz pour l'Œuvre des apprentis orphelins et orphelines. On y a entendu Mlle d'Alvar, Mme Thénard, Mlle Mesnage, MM. A. de Vroye, Deteneuille, Menjaud, etc. Citons particulièrement le grand succès de Mlle Thénard et du flûtiste A. de Vroye qui ont été rappelés plusieurs fois.

— Les concerts symphoniques du jeudi, dirigés par M. Roméo Accursi au Casino de Monte Carlo, obtiennent un véritable succès. Jeudi dernier, à côté d'œuvres classiques, on a fort applaudi une originale fantaisie vocale *Mon ami Pierrot* (paroles connues sur un air nouveau). Mlle Volsey, contralto à la voix chaude et souple, a été par trois fois rappelée et couverte de fleurs.

— *Le Journal des Théâtres* de Perpignan rend compte de la dernière séance donnée par la Société de musique classique de Perpignan dans les salons de M. Tixador. Un des attraits de cette séance a été le menuet de M. Bourgault-Ducoudray. L'effet des violons en sourdine avec accompagnement de piano a surtout produit un charmant effet.

— On nous écrit de Nantes : « Le dernier concert populaire a été un des plus brillants de la saison. Le pianiste, Alphonse Thibaud, a obtenu un succès très vif dans le concerto en *ré* de Rubinstein, et dans une série de petites pièces qu'il a exécutées avec un brio extraordinaire. Mme Caron, que le public de nos concerts parisiens applaudit depuis deux ans, a chanté avec goût, d'une voix charmante, l'air des bijoux de *Faust*, ainsi que l'air de la *Reine de Saba*. Elle a été rappelée et bissée. Nouveau succès enfin pour l'*Ossian* d'A. Coquard, que le public a fort goûté et qui, du reste, a été remarquablement interprété sous la direction de l'auteur. Notre harpiste, M. Navone, s'est particulièrement distingué dans les poétiques épisodes que l'auteur d'*Ossian* a confiés à la harpe. »

— Au concert donné par la Société Philharmonique d'Abbeville, on a beaucoup applaudi une jeune violoniste, Mlle Levallois, qui s'est fait entendre dans *la Chanson polonaise* de Wieniawski, dans *la Danse espagnole* de Sarasate et dans *la Rapsodie* de Hauser.

— Le *Journal de l'Oise* rend compte d'un intéressant concert donné par la maîtrise de Senlis, sous la direction de M. Octave Poix, qui avait eu l'habileté de réunir tout un groupe de pianistes et d'organistes de talent.

— *La Société artistique* d'Angers prépare une exécution de *la Damnation de Faust* de Berlioz, avec Mlle Huré pour Marguerite et M. Geleyns pour Méphistophélès.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des grands concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 11 mars :

A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° *Symphonie pastorale*, de Beethoven; 2° *Super flumina Babylonis*, de Salvayre; 3° Fragments de la suite en *si mineur*, de J. S. Bach; 4° *O filii*, double chœur sans accompagnement, de Leisring; 5° Fragments du *Songe d'une Nuit d'été*, de Mendelssohn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

Au *Château-d'Eau* : 1° Ouverture et chœur des fileuses du *Vaisseau fantôme*, de Wagner; 2° Prélude de *Parsifal*, de Wagner; 3° Fragments symphoniques des *Maîtres chanteurs*, de Wagner; 4° *Fantaisie Hongroise*, pour piano, de Liszt, exécutée par Mme Essipoff; 5° Premier acte de *Lohengrin*, de Wagner, chanté par Mme Brunet-Lafleur, MM. Bosquin, Heuschling, Auguez, Mechelaere et Mlle Gayet; 6° Marche du *Tannhæuser*, de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

Au *Châtelet* : 1° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven; 2° La chanson de grand'père et la chanson d'ancêtre, deux chœurs de M. Saint-Saëns; 3° La *Bénédiction des Poignards*, de Meyerbeer, chantée par Mlle Brun, M. Claverie, M. Fournets et les chœurs; 4° Ouverture des *Maîtres Chanteurs*, de Wagner; 5° Marche et chœur des fiançailles du *Lohengrin*, de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° Sérénade, de Brahms; 2° Air de *la Clemenza di Tito*, de Mozart, chanté par Mlle Risley; 3° Fantaisie pour piano de Schubert, orchestrée par Liszt et exécutée par M. Breitner; 4° Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*; 5° Barcarolle, de Rubinstein, étude de Chopin, et marche Turque de Beethoven, exécutées par M. Breitner; 6° Rondo de *la Cenerentola*, de Rossini, par Mlle Risley; 7° Septuor de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Aujourd'hui dimanche 11 mars, à la salle Erard, matinée musicale donnée par Mlle Blot, harpiste.

— Demain lundi 12 mars, salle Erard, soirée de Mlle et M. Buonsollazzi.

— Demain lundi 11 mars, salle Pleyel, séance de musique de chambre par MM. Wilbrod, Lantier, Vergnais, Priori et Binou.

— Mardi 13 mars, salon Pleyel-Wolff, concert de M. Gustave Lewita, avec le concours de Mme Lewita-Rodolpho.

— Jeudi 15 mars, salle Pleyel, concert de Mlle Cécile Welsch avec le concours de M. E. M. Delaborde.

— Jeudi 15 mars, salle Pleyel-Wolff, concert donné par Mlle Welsch.

— Jeudi 15 mars, à la salle Erard, concert de Mme de Vandeul, pianiste.

— Jeudi prochain 15 mars, salle Herz, grand concert avec orchestre de l'excellente pianiste Mlle Louise Murer.

— Vendredi 16 mars, salle des fêtes de l'hôtel Continental, grand concert au profit de l'Orphelinat des Saints-Anges, avec le concours de Mmes Roger Miclos, Marie Tayau, Caroline Brun, celui du baryton Auguez et de la société chorale d'amateurs fondée et dirigée par M. Guillot de Sainbris.

— Vendredi 16 mars, à la salle Erard, concert donné par Mme Tardieu.

— Samedi 17 mars, à la salle Erard, second concert de M. Duvernoy.

— Dimanche prochain, 18 mars, à la salle Erard, troisième grand concert donné par Mme Essipoff, célèbre pianiste russe, avec le concours de M. Ch. Lamoureux et son orchestre.

NÉCROLOGIE

On annonce de Saint-Pétersbourg la mort de M. Lenz, bien connu dans le monde musical par son livre singulier mais souvent intéressant, intitulé : *Beethoven et ses trois styles*. M. de Lenz qui avait publié quelques autres écrits encore, tels que *les Virtuoses modernes du piano*, mais beaucoup moins réputés que son travail sur Beethoven, est décédé à l'âge de 74 ans.

— De Berlin, on nous apprend la mort de Julius Stern, un musicien de valeur, fondateur de la célèbre société qui porte son nom. Julius Stern était né à Breslau le 8 août 1820.

— Un jeune compositeur qui ne s'était encore fait connaître que par des ouvrages de café-concert, mais qui aspirait au vrai théâtre, M. Firmin Bernicat vient d'être enlevé à ses amis, à la suite d'une opération chirurgicale. M. Bernicat n'avait que 42 ans, il laisse une partition inédite, *François les Bas bleus*. De nombreux et désolés amis l'ont accompagné à sa dernière demeure.

J.-L. Heugel, *directeur-gerant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2715 — 49me ANNÉE — No 16. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 18 Mars 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

MYSTÈRE

sonnet d'ÉDOUARD PAILLERON, musique de J. DUPRATO.—Suivront immédiatement les couplets du *Mysoli* de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: le chant du *Mysoli*, de *la Perle du Brésil*, de FÉLICIEN DAVID, transcrit pour piano. — Suivra immédiatement un air de ballet extrait du divertissement de *Lakmé*, le nouvel opéra de LÉO DELIBES.

FERDINAND DE MÉDICIS

ET LA MUSIQUE A FLORENCE VERS 1700

III

(Suite)

Dès 1688 et 1690, Scarlatti, le célèbre fondateur de l'école napolitaine, avait eu deux de ses opéras représentés à Pratolino; ses rapports avec le prince Ferdinand devinrent plus fréquents à partir des premières années du XVIIIe siècle. Dans l'intervalle (1), celui-ci avait fait rebâtir son théâtre favori; l'architecte Antoine Ferri avait dressé les plans et dirigé les travaux de la nouvelle salle; les peintres les plus habiles de l'époque, et à leur tête Jean-Marie Galli, plus connu sous le nom de *Bibiena*, en avaient exécuté les décors; lieu d'attraction puissante et de plaisirs recherchés, la villa de Pratolino devenait, surtout à l'automne, le rendez-vous de la haute société, non seulement de la Toscane, mais encore de toute l'Italie. Quatre années de suite, de 1703 à 1706, Scarlatti fournit un opéra nouveau à l'aristocratique théâtre : *Arminio* ouvrit la série, et fut suivi de *Tulno Aricio* (1).

Le compositeur témoigne lui-même des rapports qui l'unissaient au prince dans la lettre qu'il lui adressait de Rome l'année suivante, c'est-à-dire le 30 mai 1705; il y parle surtout de son fils, l'éminent claveciniste, chef d'école lui aussi, mais à un titre différent : « Dominique mon fils, écrit-il, se jette humblement, et mon cœur fait de même, aux pieds de V. A. R., ainsi que l'ordonnent notre profonde obéissance et nos humbles services. Je l'ai enlevé de force de Naples, où son talent, bien qu'il eût lieu de s'y produire, n'était pas un talent fait pour ce lieu. Je l'éloigne aussi de Rome, parce que Rome n'a pas de toit pour y accueillir la musique; qui y vit mendie. Ce fils, qui est un aigle, duquel les ailes sont poussées, ne doit pas demeurer oisif dans le nid, et je ne dois pas empêcher son vol. Quand le virtuose Nicolini passera par ici, en allant de Naples à Venise, je le placerai en sa compagnie, et escorté de sa seule habileté (de beaucoup augmentée depuis qu'il put avoir avec moi l'honneur de servir personnellement V. A. R., il y a maintenant trois ans), il ira, pour ainsi dire, errant, à la rencontre des occasions qui voudront bien se présenter pour lui de se faire connaître, et qu'aujourd'hui on attend en vain à Rome..... »

Que pensez-vous de ces petits traits de malice à l'adresse des Romains et des Napolitains? Rome n'avait-elle donc pas été pour Scarlatti la terre nourricière? N'est-ce pas dans ses murs qu'il avait reçu de Carissimi les leçons qui devaient faire de lui le premier musicien de l'époque? Ajoutons à cela qu'il l'habitait encore cette Rome inhospitalière à la musique, si l'on veut l'en croire, et qu'il lui donnait la primeur de presque tous ses opéras. Quant à Naples, la ville indigne du talent de Dominique Scarlatti, c'est là même qu'ira bientôt s'implanter Scarlatti le père, pour y faire souche d'artistes excellents; grâce à lui surtout, et cela pour longtemps, Naples deviendra le véritable foyer de l'art musical dramatique,

(1) En 1697; l'inauguration eut lieu l'année suivante, par l'opéra *Anacreonte*.

(1) Fétis se trompe, par conséquent, lorsqu'il fixe la première représentation d'*Arminio* en 1714, au théâtre San-Bartolomeo, de Naples, et celle de *Tulno Aricio* à Rome, 1720.

la mine précieuse d'où sortiront compositeurs et chanteurs.

Voici maintenant les principaux passages d'une autre lettre de Scarlatti, lettre non moins curieuse, et qui porte la date du 18 juillet 1705 : « Je dépose humblement aux pieds de V. A. R. le 3e acte mis en musique de *Lucio Manlio*, terme de l'ouvrage, mais non point de mes faibles labeurs..... J'ai changé les habitudes de ma plume débile, mais je ne l'ai pu faire de telle manière qu'elle abandonne son être naturel. Animée cependant d'un nouvel esprit, elle a pu, avec un rare bonheur, me valoir pour vêtir ce troisième acte, une fécondité de formes telle qu'alors que je croyais dépenser beaucoup de temps à son achèvement, je l'ai vu mis en lumière avec rapidité et sans opposition du jugement que j'ai l'habitude de porter sur mes propres idées; je l'ai néanmoins examiné sans passion et avec diligence, afin de voir si le style répondait au désir de l'auteur des paroles, et d'après ce que celui-ci m'a souvent répété, à l'aimable vouloir de V. A. R.; il me semble avoir trouvé, sinon dans tout l'opéra, au moins dans ce 3e acte tout entier, l'accomplissement de la loi adorée qui m'était imposée..... » Le compositeur rappelle un peu plus loin qu'il a donné au poète, son collaborateur, les indications nécessaires pour l'exécution de son œuvre : « ..... Là où j'ai marqué : *grave*, je n'entends point dire : mélancolique; où j'ai mis : *andante*, il ne faut point lire : *presto*, mais *arioso* (gracieux, chantant); où il y a *allegro*, il ne faut pas voir : précipité; pour l'*allegrissimo*, faire en sorte qu'il ne fatigue point le chanteur et n'étouffe point les paroles; lorsqu'il y a : *andante lento*, chanter d'une manière qui, sans exclure le pathétique, demeure néanmoins un *amoroso* gracieux et élégant; enfin ne donner à aucun des airs le ton mélancolique. J'ai toujours eu pour but, en composant un ouvrage pour le théâtre, de faire le premier acte comme un enfant qui essaye timidement ses pas, le second comme un adolescent qui chemine, et le troisième, puissant et vif, comme un jeune homme hardi qui vient à bout de toute entreprise. Il en est ainsi dans *Lucio Manlio*, œuvre qui complète pour moi le nombre de quatre-vingt-huit œuvres scéniques composées en moins de vingt-trois ans, et à laquelle j'aurais voulu donner une couronne comme reine de toutes les autres. Si je n'ai pas eu la force de la faire telle, j'ai eu du moins le courage de le tenter..... »

Les serviles protestations de dévouement par lesquelles Scarlatti termine sa lettre, conformément à l'usage d'alors, sont d'un bien mince intérêt auprès des parties que je viens de transcrire. Ici, du moins, ce n'est plus le vassal qui s'humilie et baise ses chaînes, c'est l'artiste qui reparaît et qui expose au grand jour le jeu de ses facultés créatrices; c'est le compositeur qui dicte ses volontés aux interprètes de son œuvre, à ces *virtuosi* impatients de briser un joug qui pèse à leur orgueil, et d'en agir avec la musique des *maestri*, comme si elle leur appartenait en propre; c'est enfin le chef d'une école brillante, mais trop portée à sacrifier la puissance d'expression à la pure satisfaction de l'ouïe, qui se révèle dans cette prescription de nuances adoucies et tempérées.

Lucio Manlio, dont le livret avait été écrit par Silvio Stampiglia, fut représenté au théâtre de Pratolino dans le courant de l'automne de 1705. L'année suivante, Scarlatti donna au même théâtre, en collaboration avec le poète Antonio Salvi, son quatre-vingt-dixième opéra, *Il Gran Tamerlano*. Il en avait, par conséquent, produit un autre dans l'intervalle, qu'il avait très probablement fait jouer à Rome; c'est en travaillant ainsi sans relâche qu'il finit par atteindre, ou peu s'en faut, le chiffre de cent vingt, rien que pour ses œuvres théâtrales; et c'est un chiffre qu'il faudrait décupler peut-être, si l'on avait à énumérer les compositions de tout genre dues à ce grand et fécond musicien (1).

(1) Scarlatti fournit encore au prince Ferdinand un oratorio (1703) et quelques œuvres de musique de chambre, parmi lesquelles des *Madrigaux de table*, dont il lui annonçait l'envoi par une lettre datée du 28 août 1706; il y signale, entre autres choses, le goût tout particulier que professait la feue reine Christine de Suède, son ancienne protectrice, pour ce genre de compositions.

Jacques-Antoine Perti fut, lui aussi, un artiste célèbre, et sa renommée, pour s'être moins étendue que celle de Scarlatti, et n'avoir pas résisté comme elle au poids des années, n'en reposait pas moins sur des bases solides. D'abord au service de la cour de Florence, puis de celle de Vienne, Perti revint exercer à Bologne, sa patrie, les fonctions de maître de chapelle de la cathédrale. Il vécut entouré de cette considération qui s'attache au talent, lorsqu'il est rehaussé par la simplicité des mœurs et la dignité du caractère. Ses nombreux ouvrages et les élèves remarquables qui se formèrent à ses leçons firent la réputation du musicien; l'homme privé sut à son tour se concilier de précieuses amitiés, entre autres celle du pape Benoît XIV. Le prince Ferdinand lui accorda également la sienne, et l'on peut juger des bons rapports qui s'établirent entre le noble dilettante et le compositeur par ces envois fréquents de musique sacrée ou profane, de Bologne à Florence, et par la facilité avec laquelle le théâtre de Pratolino semble s'être ouvert aux opéras de Perti, dont plusieurs y firent leur première apparition.

Dans l'été de 1708, on vit arriver à Florence un jeune artiste allemand, dont le nom peu répandu encore était cependant parvenu aux oreilles de Ferdinand de Médicis, car c'était sur sa demande que le musicien étranger avait entrepris son voyage. La situation enviée que, malgré ses vingt-trois ans, il occupait au théâtre de Hambourg les opéras qu'il y avait déjà fait représenter, sa fécondité naissante dans les différents genres de composition, enfin son talent d'organiste et de claveciniste, dont il avait donné d'éclatantes preuves, tout cela devait attirer sur lui l'attention d'un prince toujours disposé à favoriser de son crédit les hommes de valeur, et ceux-là surtout qui débutaient dans la carrière.

Hændel, car c'est de lui qu'il est question en ce moment, trouva à Florence l'accueil le plus honorable; admis dans l'intimité du prince et, par suite, recherché des courtisans, il sut se montrer digne des égards dont il était l'objet. Ce fut là qu'il écrivit son premier opéra italien, *Rodrigo*, dont la première représentation eut lieu au mois d'octobre, sur le théâtre de la cour. Il reçut, à cette occasion, de son noble protecteur, une somme de cent sequins et un service de porcelaine. Il se rendit ensuite à Venise, où il donna avec le plus grand succès son *Agrippina;* puis, après avoir visité Rome, Naples et quelques autres villes d'Italie, il revint à Florence, d'où il regagna sa patrie, muni de lettres de créance du prince Ferdinand pour les électeurs de Dusseldorf et de Brandebourg.

Bien d'autres musiciens, dont les noms sont demeurés célèbres, reçurent comme Hændel des marques de la générosité du prince et de sa courtoisie; je puis citer encore l'abbé Clari, maître de chapelle à Pistoie, l'auteur des duos charmants que tout le monde chantait alors; Bernardo Pasquini, le grand organiste, qui compta parmi ses élèves François Gasparini et Durante; enfin Pagliardi, Melani, Fusai, les anciens maîtres du prince Ferdinand, qui ne les payait point d'ingratitude.

(A suivre.) J. Carlez.

SEMAINE THÉATRALE

La grippe n'a cessé de sévir, la semaine dernière : barytons et ténors, contraltos et sopranos, ont dû compter avec elle. Encore un peu et la troisième d'*Henry VIII* se trouvait de nouveau ajournée : Lassalle remis, Mme Krauss a été prise, puis est venu le tour de la vaillante Mlle Richard qui a chanté quand même. C'est du reste par un effort héroïque de Mme Krauss, qu'il a été donné à Catherine d'Aragon de pouvoir reparaître mercredi dernier sur la scène

de l'Opéra. Deux heures avant d'entrer en scène, la Rachel de notre première scène lyrique se demandait encore si elle pourrait aller jusqu'à la fin de la représentation. Cette appréhension ne s'est heureusement pas justifiée et Catherine a été tout aussi saisissante au quatrième acte que les deux premiers soirs. Mlle Richard a dû passer l'air d'Anne de Boleyn et il se pourrait bien que cette coupure accidentelle devînt définitive. Ajoutée à celle du tableau, dit du Légat, elle allège singulièrement la partition de M. Camille Saint-Saëns, dans laquelle il se trouve encore du trop-plein, notamment dans la scène d'ailleurs magistrale du « Synode, » qui forme aujourd'hui à elle seule tout le troisième acte de l'ouvrage.

Bref, il appert des trois premières représentations d'*Henry VIII*, qu'à part quelques pages qui font longueur et dont le sacrifice est du reste déjà fait par les librettistes comme par le musicien, notre Académie nationale de musique vient d'enrichir son répertoire d'une belle œuvre, et ajoutons que l'interprétation en est de tout premier ordre. Mmes Krauss, Richard, le baryton Lassalle s'y affirment de nouveau « grands artistes » dans toute l'acception du mot, et M. Dereims ne dépare pas ce superbe ensemble. Voilà un ténor avec lequel il va falloir compter. Tous les rôles secondaires sont généralement bien tenus, et le divertissement du deuxième acte possède en Mlle Subra une ballerine qui suffirait à son succès.

Quant à l'orchestre de M. Altès, il a été l'objet de si chaudes félicitations, qu'on les dirait vraiment inspirées à M. Saint-Saëns par le ciel coloré de l'Algérie, où il est allé chercher le... soleil. Ingrat !... Les rayons n'en sont-ils pas assez éclatants sous le dôme du Palais Garnier ?

Voici l'ordre du jour adressé par l'auteur de la belle partition d'*Henry VIII* aux symphonistes de l'Opéra, tout autant qu'à leur modeste et consciencieux chef.

« Paris, 12 mars 1883.

» Mon cher Altès,

» Comment l'exécution molle et indécise de la répétition est-elle devenue l'exécution admirable de la première fois, l'exécution merveilleuse de la seconde fois ?

» Comment la nymphe devient-elle un éclatant papillon ? Je l'ignore.

» Mais, ce que je sais, c'est que l'orchestre de l'Opéra a prouvé une fois de plus qu'il était le premier du monde, ce qui est plus qu'agréable pour le compositeur dont l'ouvrage est, en pareil cas, le champ d'expérience.

» La Société des concerts ne se formalisera pas des louanges que j'adresse ici à qui les mérite. La Société des concerts et l'Opéra, c'est le dieu de la musique en deux personnes.

» Quant à vous, mon cher ami, comment reconnaître le prix inestimable de votre collaboration de tous les jours, et continuée pendant de longs mois. Votre sollicitude a su aplanir les moindres difficultés, je ne l'oublierai pas. Vous savez ce que je pense mieux que je ne pourrais vous le dire.

» Remerciez de ma part mes camarades de l'orchestre, je vous prie, de la sympathie qu'ils ont bien voulu me témoigner, et croyez à ma sincère affection.

» CAMILLE SAINT-SAENS. »

***

A L'OPÉRA-COMIQUE, même alternative de chaud et de froid, et, par suite, grippe sur toute la ligne. Pour la toute sympathique Mlle Névada, — si remarquée à la répétition générale de la *Perle du Brésil*, — la grippe a même pris les proportions d'une véritable maladie. Voilà près d'un mois qu'elle ne peut plus chanter un rôle qui devait être tout un grand succès pour elle, au troisième acte notamment. M. Carvalho avait espéré, cette semaine encore, pourvoir reprendre les répétitions de la *Perle du Brésil*, et en donner la première demain lundi. Mais un nouvel ajournement étant reconnu obligatoire, c'est *Lakmé* qui va d'abord être présentée sous les traits de Marie Van Zandt, et on continuera de répéter toute cette semaine sainte. Donc, aussitôt les fêtes de Pâques terminées, *Lakmé* tiendra l'affiche de l'Opéra-Comique.

Comme on le sait, indépendamment de Mlle Van Zandt, les interprètes du nouvel ouvrage de MM. Léo Delibes, Edmond Gondinet et Philippe Gille, sont d'abord le ténor Talazac, Cobalet, Barré, Mlles Rémy, Molé, Pierron et Frandin, de retour de Monte-Carlo. Les chœurs de M. Carré ont répété en scène, et le ballet de Mlle Marquet aussi ; car il y a un vrai divertissement chorégraphique dans *Lakmé*. Trois nouvelles ballerines milanaises en seront les premiers sujets. La musique, est-il besoin de le dire ? en est délicieuse, et l'orchestre de M. Danbé ne manquera pas de s'y distinguer comme, du reste, dans toute la partition de M. Delibes, écrite avec un art orchestral exquis, à en juger par les répétitions.

Mais arrivons à l'événement de la semaine, qui a été la reprise de :

LA FLUTE ENCHANTÉE.

pour les débuts de Mlle Rolandt dans le rôle de la Reine de la Nuit, l'un de ses triomphes en Allemagne. Douée d'une incomparable voix suraiguë, et d'une physionomie des plus expressives, la nouvelle Reine de la Nuit a d'abord plus surpris que charmé son public. Depuis Christine Nilsson, on a perdu, en France, la tradition des Reines de la nuit d'une nature aussi dramatique. Puis l'émotion nerveuse s'en mêlant, Mlle Rolandt a, parfois, dépassé le but. La vérité est que cette artiste de flamme et de conviction n'est peut-être pas dans son véritable cadre à l'Opéra-Comique ; si, surtout, l'on tient compte de sa vive préoccupation à chanter le français. Sa voix y perd, évidemment, de son éclat et de son accent naturel. On a pu en juger par le souvenir encore vivace de son immense succès au Cercle de la presse dans l'air du deuxième acte de la Reine de la Nuit, alors qu'elle le chanta en allemand. Les nouvelles représentations de Mlle Rolandt nous fixeront définitivement sur ce que la scène française peut attendre de cette artiste d'élite, formée à l'école cosmopolite de Mme Pauline Viardot. Les *staccati* du troisième acte ont été pour la nouvelle Reine de la Nuit l'occasion de plusieurs chaleureuses salves d'applaudissements ; mais, Mlle Rolandt ambitionne mieux que des bravos à l'adresse de la virtuose.

De son côté, Mme Bilbaut-Vauchelet, qui s'essayait pour la première fois dans le rôle de Pamina, ne réalisera qu'aux représentations suivantes tout ce qu'on est en droit d'attendre de sa voix et de son talent. Mardi dernier, elle était grippée au point de se déclarer dans l'impossibilité de chanter, ce qui ne l'a pas empêchée de céder au désir du public en redisant le ravissant duo du premier acte et de se faire applaudir à plusieurs autres reprises dans le cours de la soirée. Puis enfin on ne succède pas à une artiste telle que Mme Carvalho, sans une profonde émotion.

Tenons pour sûr que Mme Bilbaut-Vauchelet sera bientôt une toute charmante Pamina, — si elle ne l'est déjà et du premier soir. Papageno, Fugère, grippé comme Pamina, a fait réclamer l'indulgence du public, qui l'en a absolument dispensé par ses bravos. La nouvelle Papagena, Mlle Rémy, a été trouvée fort accorte et l'on voit poindre en cette gracieuse débutante une comédienne qui ne peut manquer de rendre des services au répertoire de l'Opéra-Comique.

Tous les autres rôles ont été bien tenus d'abord par les trois fées : Chevalier, Dupuis, Durié, et par les trois génies : Molé, Dupont et Lardinois, puis par MM. Vernouillet, Carroul, Chènevière, Collin, Grivot, Barnolt, — que sais-je encore ? Il y a tant de personnages dans les tableaux de *la Flûte enchantée*. Mais l'un de ces personnages, celui que l'on doit retenir entre tous pour le placer en tête des autres, c'est évidemment Tamino, qui vient de valoir un nouveau grand succès à Talazac ; c'est là un chanteur qui a du style, de l'expression et de la voix, trois qualités si rares à trouver accouplées chez le même artiste ! Puis Talazac possède l'amour de son art : bien que chantant Tamino le soir, il répétait dans l'après-midi le rôle important de Gérald, qu'il va créer dans *Lakmé*, et cependant lui aussi n'a pas été épargné par la grippe.

Les chœurs de M. Carré se sont signalés et sans la moindre voix supplémentaire. Quant à l'orchestre de M. Danbé, il a reçu le soir même les plus vives félicitations du divin Mozart, au moyen d'un médium mis en communication avec le Dieu de la musique.

H. MORENO.

P.-S. — La représentation organisée par la presse parisienne au profit des inondés d'Alsace-Lorraine est remise au 5 avril. Le public ne perdra rien pour attendre. On sait que cette représentation se composera d'un concert et de scènes lyriques et dramatiques, le tout suivi d'un grand bal paré. Or, le plancher du bal a obligé le comité de la Presse à disposer un théâtre moyen qui s'encadrera dans le grand, et c'est sur cette scène improvisée que s'exécuteront les fragments lyriques et dramatiques projetés et dont le programme définitif n'est pas encore arrêté.

UN OPÉRA INÉDIT

L'autre soir, M. Paul Sédille a donné la somptueuse hospitalité de ses salons à un ouvrage qui en était fort digne et qui, avec bien d'autres, attend non sans une juste impatience que le théâtre lyrique devienne autre chose qu'un séduisant mirage. C'est la

Bianca Capello, grand opéra de M. Hector Salomon (poème de M. Jules Barbier). On en a exécuté tout le 1er acte et ce fragment suffit pour bien faire augurer de l'œuvre, le jour où elle verra se lever le *soleil* de la rampe. Un chœur très mouvementé avec une fort. belle phrase de ténor, un duo d'amour d'une douceur exquise, un trio très scénique, un quatuor et un pathétique duo final, voilà les parties où les qualités dramatiques de l'auteur ont été unanimement appréciées. Puis, formant un heureux contraste, deux morceaux épisodiques de demi-caractère absolument ravissants : une barcarolle qui, sans aucune réminiscence mais par son charme berceur et sa mélancolie caressante, fait songer à celle de *Zampa* et des couplets du duc de Médicis : « Le Diable veut cela », d'une spirituelle allure, qu'on a bissés d'acclamation. M. Quirot les a dits à ravir. Mme Vautier, MM. Giraudet, Escalaïs, etc., ont aussi excellemment contribué à la complète réussite de cette audition. Avant l'opéra on avait fêté la ravissante musique que font sur les lèvres de Mlle Bartet et de M. Mounet-Sully les poésies harmonieuses de Sully-Prudhomme et d'Alfred de Musset.

Paul Collin.

HISTOIRES DE BONNE HUMEUR

Sous ce titre et avec cette épigraphe empruntée à Montaigne : « Il faut avoir un peu de folie qui ne veut avoir plus de sottise », notre ami et collaborateur Oscar Comettant vient de publier, à la librairie Jules Rouff, un volume pétillant d'esprit, de gaieté, d'humour et tout empreint d'une aimable philosophie.

Il faut rire, rire encore et toujours rire en lisant le rendez-vous d'amour (donné par une dompteuse à un boudiné dans la cage de ses bêtes); l'Histoire des pains à cacheter, de Jules Bénédict; un Miracle à la Bolivar ; Être aimé pour soi-même; un profond Scélérat; le Caïman vert; la Muse et le Sous-Préfet; l'Amour assassin ; les Lettres de ma tante Perpétue à propos du centenaire de Voltaire; le Mal de mer ; un Dîner au sixième étage ; la Salle de gargarisme à Cauterets; les Propos d'antropophages ; Comment on lit les journaux politiques; les Thèmes sans variations; etc.

Avec un écrivain tel que M. Oscar Comettant, si compétent en matière de musique, compositeur lui-même et passionné pour l'art, on est certain que la musique n'est jamais oubliée. Aussi voyons-nous dans *les Histoires de bonne Humeur,* deux chapitres — et ce ne sont ni les moins intéressants ni les moins amusants, — dans lesquels la musique joue un rôle. Ces chapitres sont: un Prix de Rome en Amérique et le Monde des esprits à propos d'un fragment de sonate dicté par l'esprit de Mozart.

Elle est en vérité bien curieuse et bien réjouissante l'histoire de ce grand prix de Rome qui, après avoir écrit cinquante partitions restées inédites, désespérant de jamais voir un théâtre lyrique s'ouvrir à sa noble ambition, en est réduit, pour ne pas mourir de faim en Europe, à s'enrôler chez les Peaux-Rouges d'Amérique, après s'être tatoué le visage, comme première pochette du grand chef des Comanches, le terrible Torrent dévastateur. Il y a là sous une forme des plus fantaisistes, une excellente critique de la position faite en France aux prix de Rome à leur retour de la villa Médicis.

Le Monde des esprits nous transporte dans les planètes habitées par Mozart et Chopin depuis qu'ils ne vivent plus sur la nôtre. Ils tiennent aux médiums du spiritisme sur la terre les conversations les plus curieuses auxquelles se trouve mêlé l'auteur de *Fedora.*

En effet, il fut un temps où M. Sardou était animé de la foi des esprits frappeurs. Alors il parlait avec les morts dans les mondes inconnus, comme il parle aujourd'hui à l'Académie, avec les immortels, ses illustres et vénérables confrères. Et dans confrère, il y a le mot frère, a fait observer Victor Hugo au dernier banquet qui lui a été offert par ses admirateurs à l'Hôtel Continental.

Les Heures de bonne humeur ne seront pas des heures perdues pour ceux qui liront le livre de M. Oscar Comettant, d'une gaieté saine et communicative.

H. M.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Milan : Mlle Griswold de l'Opéra de Paris vient de s'essayer dans le genre italien sur la trop vaste scène de la Scala, et par un rôle écrit trop bas pour sa voix de *soprano-acuto,* Marguerite de Faust. Il est regrettable qu'elle n'est point débuté en Italie par le rôle d'Ophélie qui lui va si bien, et sur une scène moins importante. Le public de la Scala est d'autant plus difficile à contenter qu'on le satisfait fort peu depuis quelque temps. Aussi s'impatiente-t-il facilement et la direction n'a qu'un moyen d'arriver à le calmer ; celui de lui servir une forte dose d'*Excelsior,* c'est ce qui vient d'arriver : la partition de Gounod a été sans plus de façon coupée en deux au profit de celle de Marenco. *Déjanire,* le nouvel opéra du maestro Catalani, était annoncé pour le 15, mais le ténor Vergnet n'a pu chanter par suite d'une extinction de voix. En ce moment on est tout à la *Rédemption* de Gounod, en vue de la semaine-sainte. Le ténor Durot a été engagé pour y chanter la partie de ténor. Au Dal Verme, on vient de donner *Patria* de Bernardi, opéra inconnu à Milan, mais où nous avons trouvé bien des connaissances. Le quatrième acte est intéressant.

M.

— *L'Italie* nous apprend, d'accord avec les journaux de Milan, que Verdi travaille activement à son nouvel opéra, *Iago,* dont le livret lui a été fourni par Arrigo Boïto, l'auteur applaudi de *Mefistofele.* La première représentation d'*Iago* aurait lieu l'hiver prochain, sur la scène de la Scala.

— Le *Pungolo* de Milan annonce que le ténor Tamagno serait engagé pour la prochaine saison de Pétersbourg, à raison de 280,000 francs, soit 7,000 francs par soirée !... Gayarré en demande 8,000 francs à Madrid, et la Patti hésite à en accepter 22,000 en Amérique. Où allons-nous?

— Notre grand pianiste français, F. Planté, est attendu à Milan cette semaine. Il se rendra ensuite à Saint-Pétersbourg, où Rubinstein lui prépare le plus cordial accueil.

— La saison italienne du théâtre Royal de Madrid vient de se terminer à la satisfaction du public et de l'impresario Rovira qui dirige sur Barcelone la plus grande partie de son personnel chantant. Mlle Donadio, l'étoile de la fin de saison de Madrid, et le baryton-ténor Lhérie, si remarqué dans Hamlet, s'en retournent à Paris.

— Aux dernières nouvelles venues d'Amérique, il y avait conflit entre le Président des États-Unis et la Patti, qui se serait tout simplement refusée à se faire entendre dans une soirée officielle, à la Maison-Blanche, c'est-à-dire au palais de la présidence. (Sous toutes réserves.)

— On nous écrit de Londres : La musique ne chôme pas de ce côté de la Manche. Nous n'avons pas seulement abondance de concerts, mais encore abondance d'ouvrages nouveaux. Aux Concerts populaires on vient de nous offrir un quintette inédit de Brahms, fort intéressant au point de vue de la science musicale. C'est par là, nous le savons, que la nouvelle école allemande se distingue avant tout. La *Société musicale de Londres,* composée d'amateurs appartenant à la plus fine aristocratie, nous a donné également une nouveauté curieuse, un *Stabat Mater* du compositeur bohême Antoine Dvorak. C'est une composition supérieurement harmonisée et orchestrée et vraiment originale dans sa couleur tant soit peu sauvage. Il n'y faut chercher ni le style sévère de Pergolèse, bien que le contrepoint y joue un rôle important, ni la grâce sympathique de Rossini, mais une expression individuelle et personnelle. Ce qui est quelque chose. Le *Bach-Choir* nous a fait entendre dans son second concert une nouvelle cantate de M. Max Bruch, intitulée *Odysseus.* C'est l'œuvre d'un excellent musicien, mais l'abondance des récits donne à cette composition un caractère monotone vraiment fatigant. C'est payer trop cher une demi-douzaine de morceaux bien venus et qu'on a justement applaudis. Le concert du *Bach-Choir* a présenté ce phénomène assez singulier que les chœurs formés d'amateurs se sont acquittés de leur tâche avec un talent bien supérieur à celui de l'orchestre, uniquement composé d'artistes. Ainsi donc, dans un pays réputé peu musical, de simples volontaires ont distancé des troupiers de profession. Un journal de musique anglais et des meilleurs, celui que rédige M. Hueffer du *Times, blague* courtoisement *le Ménestrel* qui a eu la malchance d'estropier dans son dernier numéro le nom de M. Goring Thomas. Je me hâte d'en revendiquer la responsabilité et c'est mon écriture seule qui est coupable. Je vous écrirai de nouveau le 1er avril, non pour vous envoyer le poisson légendaire, mais parce qu'il y aura à ce moment une foule de nouveautés et que nous serons entrés dans la grande saison. On m'annonce que la Patti vient de quitter New-York. Elle sera ici le 18 avril. — L. K.

— La troupe d'opéra de M. Carl Rosa va ouvrir une saison anglaise au théâtre de Drury Lane, dirigée par M. Auguste Harris. Elle commencera le 26 de ce mois et durera quatre semaines pendant lesquelles on donnera vingt-quatre représentations de soir et quatre matinées. Les ouvrages qui figurent sur le programme de la première semaine sont : *Esmeralda* de M. Goring Thomas, *la Bohémienne* de Balfe et *Fidelio* de Beethoven. L'affiche annonce aussi la prochaine représentation de *Colomba,* drame lyrique en quatre actes, tiré du roman de Prosper Mérimée, par M. Francis Hueffer, et mis en musique par M. Mackenzie. On voit que les Anglais font de sérieux efforts pour se créer une école de compositeurs dramatiques. Si cet espoir se réalise, M. Carl Rosa n'y aura pas médiocrement contribué.

— Nous lisons dans le petit courrier de Bruxelles adressé à M. Louis Besson de *l'Événement* : « Le prince de Galles, qui est décidément un mélomane très convaincu, est allé vendredi — jour de son départ — avec le roi, la reine et la comtesse de Flandre, visiter le Conservatoire. Dans un petit concert improvisé pour la circonstance, et auquel assistaient les abonnés, M. Gevaert a eu l'occasion de placer un *God save the queen* arrangé par lui pour chœur, orgue et orchestre. Ainsi exécuté, le morceau est véritablement empoignant; le savant directeur du Conser-

vatoire l'a du reste magistralement traité. Le prince de Galles et toute la cour de Belgique ont écouté l'air national anglais debout avec tout le respect d'usage en Angleterre. Le roi Léopold II faisait sa première apparition en cérémonie depuis sa maladie. Aussi a-t-il été très vigoureusement acclamé; cet accueil, joint à l'exiguïté du programme du concert, avait amené sur le visage du roi l'air le plus souriant. L'ouverture de *Léonore*, le finale de la 13e symphonie de Haydn, un andante de Mozart et un chœur de Bach, faisaient, avec le *God save the queen* déjà nommé, les frais de la petite fête musicale... véritable régal de gourmets. — L. L. »

— Le théâtre de Munich vient de rappeler à la vie un opéra oublié de Marschner : *Hiarne, le roi du chant*. Bien monté sous la direction du Capellmeister Levi, et interprété par le couple Vogl, cet ouvrage a produit un grand effet et l'on s'explique difficilement à Munich qu'une composition de cette valeur ait pu disparaître du répertoire sans laisser de trace.

— Le *Badeblatt* nous transmet d'intéressants détails sur le huitième concert d'abonnement, donné à Bade, et qui s'est ouvert par une exécution très réussie de la seconde *symphonie* (en *la* mineur) encore manuscrite de Jacques Rosenhain. C'est pour la seconde fois déjà que cette œuvre remarquable a été exécutée ici avec un succès, cette fois encore plus grand que la première (et que, par parenthèse, la seconde symphonie en *ré* majeur de Brahms n'a pas obtenu). J. Rosenhain est un compositeur d'un sentiment fin, possédant souverainement la forme. Imbu des modèles classiques de Beethoven et Mendelssohn, il suit cependant sa route à lui, et il nous a donné là une œuvre qui peut se placer à côté des meilleurs de ce genre. C'est l'*allegro risoluto*, le premier morceau, qui nous a le plus intéressé, la seconde partie, sortant tout à fait de l'ordonnance habituelle, est d'un très grand effet. L'*andantino*, moins original, aurait gagné à un mouvement plus accéléré. Le *scherzo*, avec son second thème fugué est ravissant. Le *finale* conçu dans une forme libre, chaleureux et plein de verve, avec une gradation jusqu'à la fin, d'un grand effet, se termine par un choral puissamment traité, qui forme la brillante conclusion de l'œuvre. Cette symphonie n'a qu'à se produire dans le monde; elle trouvera partout bon accueil.

— A lire dans l'*Allgemeine Deutsche Musik-Zeitung*, publiée sous la direction de M. Otto Lessmann, une intéressante étude de M. Wilhelm Tappert sur la symphonie en *ut majeur*, de Richard Wagner. Cette composition de la jeunesse du maître, la dernière qu'il fit exécuter sous sa direction, à Venise, par les élèves du *Liceo musicale* pour fêter l'anniversaire de la naissance de sa femme, mériterait d'être publiée, ne fût-ce qu'à titre de curiosité artistique.

— Johann Strauss, l'auteur du *Beau Danube*, se serait fait naturaliser hongrois, afin de pouvoir convoler en troisièmes noces avec une dame juive (du nom d'Adèle Strauss), qui de son côté embrasserait à cette occasion la religion catholique. Par suite, Johann Strauss élirait domicile à Budapest, au désespoir des Viennois.

— On annonce l'incendie du théâtre de Zeugg (littoral croate). Pas de victimes, hort heureusement.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les jeunes compositeurs désireux de prendre part au concours Cressent pourront se procurer le livret d'opéra comique intitulé *Dans les Nuages*, couronné au concours préalable des poèmes, à partir du 20 de ce mois, au bureau des théâtres, 3, rue de Valois. Rappelons toutefois aux concurrents que rien ne les oblige à choisir ce livret et qu'ils peuvent se présenter au concours avec une pièce de leur choix.

— *La Liberté* annonce que, pendant la semaine sainte, *Athalie* va reparaître sur la scène du Théâtre-Français, avec chœurs chantés par les élèves du Conservatoire.

— Les élèves de la classe d'ensemble de M. Jules Cohen, au Conservatoire, sont autorisés à prendre part à la grande fête que la presse parisienne organise à l'Opéra au profit des inondés d'Alsace-Lorraine.

— Tous les nouvellistes parisiens ont annoncé à la file, avec une indignation qui serait légitime si elle était fondée sur des faits véridiques, qu'on allait débaptiser la rue Beethoven, à Berlin, au profit de Richard Wagner. Le Wagnerophobe qui a lancé ce canard n'aurait-il pas lu de travers la nouvelle donnée il y a quinze jours dans nos colonnes? Nous avons dit, en effet, que la municipalité berlinoise allait donner le nom de Wagner à l'une des voies qui partent de la rue Beethoven, mais il n'a nullement été question de déposséder l'auteur de la neuvième symphonie au profit du compositeur de la tétralogie. Voilà pourtant comme on écrit l'histoire.

— C'est par erreur qu'a été annoncé l'engagement de Mme Montalba au Grand-Théâtre de Lyon. Jusqu'ici l'expressive falcon appartient toujours à l'Opéra et, si elle le quittait, ce ne serait que pour reprendre la carrière italienne.

— L'engagement de la basse chantante Lorrain au Théâtre-Royal de la Monnaie de Bruxelles paraît être plus officiel. MM. Stoumon et Calabresi viennent aussi de renouveler avec le baryton Maurice Devriès, dont la place est pourtant indiquée à Paris. Ce n'est que partie remise.

— M. Victor Roger, de *la France*, annonce que Mme Dereims-Devriès qui s'était tenue éloignée du théâtre depuis quelque temps, vient de reparaître sur les scènes des grands théâtres de La Haye et d'Amsterdam, où elle a donné une série de représentations. « L'éminente cantatrice a obtenu un très grand succès dans *Faust* et *la Traviata*. »

— Les dépêches de Monte-Carlo annoncent que la clôture de la saison lyrique, organisée par M. Jules Cohen, s'est effectuée au milieu des acclamations. On donnait un spectacle coupé, dont le troisième acte de *Rigoletto*, le premier de *la Traviata* et *le Maître de Chapelle*, formaient les morceaux de résistance. Les honneurs de la soirée ont été pour le baryton Maurel, dans *Rigoletto* et dans *le Maître de Chapelle*, qu'il joue, indépendamment du chant, en comédien de premier ordre. Excellent accueil aussi à la basse Plançon, qu'on avait remarquée aux concerts Lamoureux et qui doit débuter prochainement à l'Opéra. La veille on avait fêté Mme Heilbron et Mlle Mansour, MM. Dufriche et Villaret, dans *les Dragons de Villars*. Bref, saison très variée et sur laquelle le ténor Talazac et Mlle Van Zandt, de l'Opéra-Comique, ont projeté un vif éclat.

— Fracasse, du *National*, nous apprend que l'Eldorado a donné, l'autre soir, la première représentation de l'*Amour en livrée*, opérette en un acte, de MM. Albert Carré et Paul Meyan, musique de M. Georges Street. Réussite complète pour les auteurs, le compositeur et les interprètes. Mlle Bonnaire a été très applaudie dans une amusante scène : l'*Institutrice fantaisiste*, ainsi que Mlle Juana dans une ravissante mazurka de Gung'l : *la Violette bleue*, arrangée pour la voix par l'habile chef d'orchestre de l'Eldorado, M. Charles Malo.

— Une cérémonie religieuse et musicale suivie d'un salut solennel, sous la présidence de Mgr l'évêque de Versailles, aura lieu mardi prochain, 20 mars, à deux heures, dans la chapelle du palais de Versailles, en faveur de l'œuvre du patronage des enfants délaissés et des libérés de Seine-et-Oise. On exécutera l'oratorio de M. Adolphe Deslandres, *les sept Paroles du Christ*, ainsi que plusieurs motets de sa composition et sous sa direction. Les solos seront chantés par MM. Bosquin, Auguez et Mlle Cour. La partie instrumentale sera interprétée par MM. E. Renaud, organiste du palais, Mendels, Chavy, Privé, Frémaux, Turban et Mlle Riwinach, harpiste.

— Le comité de l'Association des artistes-musiciens résidant à Toulouse, prépare au bénéfice de sa caisse de retraite une audition solennelle du *Stabat Mater* de notre organiste de Paris, ancien élève de L. Niedermeyer, Charles Magner. Le mardi saint une phalange de plus de 250 exécutants sera groupée à l'église de la Daurade, au profit de cette œuvre dont les répétitions font bien augurer.

— Le *Palace-Théâtre* vient de représenter un nouveau ballet, intitulé les *Poupées électriques*, dont la musique a été composée par M. Frédéric Barbier, l'auteur applaudi de tant d'opérettes représentées à l'Eldorado. Cette nouvelle partition de M. F. Barbier se recommande par la clarté et l'élégance des motifs. Une valse lente, une polka, et un galop final très brillant ont été particulièrement remarqués. Ce ballet est monté du reste, avec beaucoup de soin, et dansé avec entrain par les Taglioni de l'endroit.

CONCERTS ET SOIRÉES

Il y avait foule dimanche dernier au Château-d'Eau, pour la deuxième audition du programme wagnérien, que M. Lamoureux avait composé avec beaucoup de goût et d'adresse. C'étaient les œuvres de la première manière, que l'éminent chef d'orchestre s'était proposé de passer en revue. L'ouverture du *Vaisseau fantôme*, l'une des plus belles pages symphoniques du maître Saxon, le pittoresque et poétique chœur des fileuses du même ouvrage, la marche pompeuse et sonore du *Tannhœuser* et surtout le premier acte de *Lohengrin*, si dramatique et si mélodieux à la fois, formaient un ensemble de compositions, bien faites pour révéler la grandeur de ce prodigieux artiste, que l'on a si longtemps méconnu, mais devant lequel on ne tardera pas à s'incliner, avec la respectueuse admiration, à laquelle son génie lui donne des droits imprescriptibles. Les fragments symphoniques des *Maîtres chanteurs* et le prélude mystique de *Parsifal* complétaient le programme, en ouvrant une légère échappée sur la dernière manière de Wagner. Comme intermède, la fantaisie hongroise de Liszt, exécutée avec un charme poétique, vraiment exquis, par Mme Essipoff, une des virtuoses des plus séduisantes que nous connaissions. Toutes ces compositions ont été interprétées avec la supériorité que l'on reconnaît universellement aux concerts de M. Lamoureux. Mme Brunet-Lafleur a trouvé des accents charmants dans le rôle d'Elsa, MM. Auguez et Heuschling ont tenu leur partie avec l'aplomb d'excellents musiciens; je ne parle pas de M. Bosquin, qu'un enrouement avait privé du meilleur de ses moyens; il n'en a pas moins fait preuve de complaisance et de courage. Quant aux chœurs et à l'orchestre, c'est la perfection : on ne peut rien dire de plus. Cette belle séance terminait la série des grandes séances que M. Lamoureux doit nous donner cet hiver. La salle du Château-d'Eau se rouvrira encore une fois pour le concert exceptionnel du vendredi saint, après quoi elle restera fermée jusqu'à l'automne prochain. Mais le vaillant organisateur des *Nouveaux Concerts* ne prendra sans doute pas un long repos et va s'occuper dès à présent d'organiser sa nouvelle saison. On peut s'attendre à des merveilles, car noblesse oblige. V. W.

— M. Colonne a fait entendre, dimanche 11 mars, la symphonie en *ut* mineur, de Beethoven, qui, cette année, a décidément les sympathies du public. On attendait avec une certaine curiosité les deux chœurs annoncés de M. Saint-Saëns, *l'Art d'être grand-père*, paroles de Victor Hugo. Le premier chœur est tout simplement une ronde d'enfants à l'unisson de quelques mesures que M. Colonne a eu le tort de bisser, donnant ainsi de l'importance à une œuvre évidemment sans prétentions; *la Chanson d'ancêtre* est, au contraire, une composition d'un beau caractère qui a été fort bien accueillie. Passons légèrement sur l'exécution de *la Conjuration* et de *la Bénédiction des Poignards*, de Meyerbeer, infiniment mieux à leur place sur la scène de l'Opéra, et arrivons tout de suite aux deux œuvres de Wagner qui terminaient la séance. L'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, composée en 1867, est une œuvre bruyante, travaillée à l'excès, sans aucun charme mélodique. Si la marche présente une certaine ampleur, la partie traitée en style fugué est très aride, sent l'effort et n'a rien de commun avec les belles strettes fuguées si claires et si limpides que l'on trouve dans certaines compositions symphoniques d'Haydn. En revanche la marche et le chœur des fiançailles de *Lohengrin* forment un ensemble très agréable à écouter, il serait à désirer que Wagner eût toujours composé de la musique analogue à celle de ces deux pièces remarquables. H. B.

— Au Cirque d'Hiver, dimanche dernier, l'un des plus intéressants concerts de la saison. M. Breitner s'est particulièrement distingué dans plusieurs morceaux de Beethoven, Schubert, Rubinstein et Chopin. La marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, sous la direction de M. Pasdeloup, a été interprétée d'une façon des plus satisfaisantes; mais il ne faudrait pas croire que cette page soit la seule intéressante du *Götterdemerung*, car l'inspiration la plus géniale se maintient sans une seule défaillance, d'un bout à l'autre de cette superbe partition de Wagner. A ce même concert, Mlle Risley, l'étoile du théâtre de Pesth et l'une des plus brillantes élèves de l'école Marchesi, a littéralement enthousiasmé l'auditoire dans un air de la *Clemenza de Tito*, de Mozart, et le rondo de la *Cenerentola*, de Rossini. Le *septuor* de Beethoven a magistralement terminé ce beau concert. G. D.

— M. Maurin continue, avec ses partenaires MM. Colblain, Mas et Loys, sa mission de propagateur des derniers quatuors de l'illustre symphoniste Beethoven; il a fait entendre, le 10 mars, salle Pleyel, le treizième en *si* bémol; tout n'est pas également beau dans cette œuvre magistrale, mais le *Scherzando*, l'air *Alla tedesca*, la cavatine et le finale sont des inspirations incomparables. La cavatine est une des conceptions les plus profondément tragiques de Beethoven. M. Maurin, avec le concours de M. Fissot, a fait entendre une œuvre toujours jeune et toujours délicieuse : la sonate de Mozart en *la* majeur pour piano et violon, l'exécution a été irréprochable. Le quintette en *fa* mineur de Brahms pour piano et instruments à cordes passe pour un des chefs-d'œuvre de ce compositeur. C'est en effet une composition d'un style sévère, d'une facture remarquable et d'une forte conception; nous rendons sincèrement hommage au talent des interprètes. H. B.

— La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent avait attiré jeudi un nombreux public dans la salle Pleyel. Le programme, aussi varié que bien choisi, a été exécuté d'une façon des plus remarquables par les artistes hors ligne qui ont concouru à cette séance. Après le brillant quintette pour piano, flûte, clarinette, cor et basson, de Rubinstein, supérieurement interprété, on a entendu le trio, de Beethoven, pour deux hautbois et cor anglais. Ce trio a obtenu d'unanimes applaudissements, tant pour le talent plein de délicatesse des trois instrumentistes, que pour l'intérêt qui s'attache à toutes les productions, restées sans rivales, du grand compositeur. Les *Fantasiestücke* pour clarinette nous ont dévoilé les belles qualités de son, et d'expression, enfin toute l'habileté de l'interprète. Mentionnons, pour terminer, les variations pour deux pianos de C. Saint-Saëns, interrompues plusieurs fois par les applaudissements du public et qui ont été interprétées avec un ensemble, une légèreté et un brio admirables par Mme Montigny-Rémaury et M. Louis Diémer. Le succès a donc couronné les efforts que font les artistes remarquables qui ont entrepris de vulgariser les œuvres si peu connues de musique de chambre pour instruments à vent. Ils sont parvenus, malgré les difficultés d'exécution, à rendre ces séances aussi agréables qu'intéressantes, et le public, pleinement satisfait, ne leur ménage pas les applaudissements mérités. JOSEPH A.

— En attendant la grande exécution que projette l'éditeur anglais Novello de *la Rédemption* de Gounod, au Palais du Trocadéro, M. et Mme Edmond Fuchs en promettent à leurs amis une intéressante audition par invitation, dans les salons de Mme Érard, 13, rue de Mail, mardi prochain.

— Artiste vaillante et convaincue, Mme Montigny-Rémaury s'était réservé exclusivement la lourde tâche de remplir le programme de son concert de samedi dernier chez Érard. Quelques instrumentistes, du reste parfaitement dignes de ce voisinage, lui prêtaient bien leur concours, mais sans jamais prendre un rôle unique et indépendant. En effet la partie de piano est d'une importance capitale dans le quintette (op. 55) de Rubinstein, premier morceau inscrit sur le programme; de même l'accompagnement de piano qui dialogue avec la flûte dans la romance exécutée à ravir par M. Taffanel, est délicat et précieusement ciselé, ainsi qu'on devait l'attendre dans un morceau signé de l'auteur d'*Henry VIII*. M. Saint-Saëns écrit toujours avec une science profonde et une habileté maîtresse; la moindre de ses œuvres exige des artistes d'un mérite éprouvé. Mme Montigny-Rémaury, en interprétant successivement des maîtres bien divers : Rubinstein, Beethoven, Mendelssohn, Schumann, Chopin, a fait preuve tantôt d'une souplesse merveilleuse, tantôt d'une puissance toute virile (ces mains de femme ont une vigueur que bien des artistes hommes envieraient), enfin d'un talent qui se diversifie sans fin, toujours égal à lui-même, c'est-à-dire toujours digne des applaudissements qui ne lui manquent jamais. L. AUGÉ.

Un détail qui a son importance : Mme Montigny-Rémaury, avant de se faire l'interprète des œuvres de Chopin devant un grand public, en a sollicité les traditions du célèbre doyen des violoncellistes, Auguste Franchomme, qui fut l'ami inséparable du poète du piano.

— A la Société des Enfants d'Apollon, dans ce sanctuaire d'artistes, où, en présence des portraits des illustres fondateurs, tant de grands talents se sont fait entendre depuis le commencement de ce siècle, la matinée du 11 mars a été des plus intéressantes. Citons particulièrement cinq morceaux de la composition de M. de Boisdeffre, exécutés de la façon la plus charmante par Mme Meyer, élève de Mme la générale Parmentier (Thérésa Millanolo); du Beethoven et du Rubinstein dits au piano, avec l'habileté qui la caractérise, par Mme Gœdès-Mongin. Le classique *allegretto* et le finale de *Hélène et Paris*, de Gluck, a été chanté avec un grand style et un charme infini par Mlle Fernande Blaze de Bury, qui a dit aussi le délicieux morceau de Bizet, les *Adieux de l'Hôtesse arabe* (poésie de Victor Hugo), qu'on ne peut entendre sans désirer le réentendre, tant la jeune artiste en fait valoir la morbidesse mentale et l'accent pénétrant. CH. R.

— Grande fête, mercredi dernier, chez Mme Marchesi à l'occasion de la Sainte-Mathilde. Toute l'école, chargée de gerbes parfumées, était venue se grouper autour de l'éminent professeur. Immédiatement on a improvisé un concert, dont la voix et l'archet de Mlle Blanche Marchesi ont fait les prèmiers honneurs. Après avoir dit, avec ce goût et cet art que nous avons plus d'une fois vanté, des mélodies de Garat, de Bizet et de Lassen, elle a enlevé, aux acclamations des assistants, deux pièces de violon, interprétées en véritable virtuose. Parmi les élèves qui se sont le plus distinguées, nous avons remarqué Mlle Risley, qui vient de triompher au Concert Populaire; les sœurs Stone, dont les voix se marient si harmonieusement, et Mlle Deléage, douée d'un beau mezzo-soprano qu'elle a fait valoir dans l'air de la *Reine de Saba*. Citons encore la blonde pianiste, Mlle Gürtler-Krauss, qui était venue porter à Mme Marchesi un souvenir affectueux de son illustre tante, et qui a interprété dans un style charmant deux pièces de Mendelssohn et de Weber. Dans le cours de la soirée des télégrammes nombreux partis des quatre coins du monde sont arrivés rue de Phalsbourg. Cela n'a rien d'étonnant, car l'on sait que l'école de Mme Marchesi est essentellement cosmopolite et que l'on trouve de ses élèves dans tous les pays où fleurit l'art du chant.

— Nous avons assisté, samedi 10 mars, à la très intéressante matinée de M. Peruzzi, salle Érard. Plusieurs morceaux de la *Taverne des Trabans* y ont été chantés avec beaucoup d'ensemble. Les quelques phrases de *Fridoline* nous ont paru absolument délicieuses, grâce à la voix séduisante et à l'excellente méthode de Mlle Simonnet. *Haï Lali*, mélodie de A. Coquard, a été chantée avec beaucoup de grâce par Mlle J. Huré, et lui a mérité de chaleureux applaudissements. Mlle Mirane, dans le *Roman d'une Fleur*, de H. Salomon, et le *Trio des Martyrs*, de Boisdeffre, nous a fait apprécier une fort belle voix qu'elle dirige avec talent. Toutefois, c'est encore à Mme Watto, qui a dit avec autant de goût que de style deux mélodies de Mme de Grandval, que revient la plus grande part du succès de la soirée. La *Ronde des Songes* (du même auteur), interprétée par Mlle Castillon, terminait cette brillante séance. GASTON DUBREUILH.

— Le concert donné par M. Achille Dien, à la salle Erard, vendredi dernier, a très bien réussi, comme le faisait pressentir le succès des séances dont nous avons rendu compte. Nombreux auditoire, excellente exécution, et programme des plus intéressants : — des pièces de Leclair, véritablement exquises, le trio-sérénade de Reber, un quatuor de Mendelssohn, des mélodies de Bourgault-Ducoudray, voilà pour la partie instrumentale. Le grand air de la *Reine de Saba*, chanté par Mlle Huré, et deux jolies mélodies de Gabriel Pierné, dont une a été bissée, voilà pour la partie vocale. Nos compliments à M. de la Nux pour son interprétation du *Chœur des Fileuses*, du *Vaisseau Fantôme*, transcrit par Liszt.

— Le pianiste polonais Gustave Lewita, qui s'est déjà fait entendre à diverses reprises et avec le plus vif succès aux Concerts Populaires, a donné mardi un concert devant une salle littéralement comble. M. Lewita a porté à lui seul tout le poids et toute la responsabilité de la soirée, aidé seulement par sa sœur, Mme Lewita-Rudolphi, une charmante jeune femme doublée d'une cantatrice remarquable. M. Lewita est polonais et professeur au Conservatoire de Varsovie. Chopin, son illustre compatriote est un de ses auteurs de prédilection, et il l'interprète avec une sensibilité, une personnalité rares. Le programme réunissait d'ailleurs des morceaux de style et de genre tous différents qui ont permis au bénéficiaire de faire valoir les faces multiples de son grand talent, et son succès a été vraiment triomphal. Mme Rudolphi-Lewita a charmé le public non seulement par sa voix et sa méthode, mais encore par sa rare beauté. L.

— M. et Mme Louis Diémer ont repris les belles soirées musicales qu'ils donnent chaque hiver dans leur hôtel de la rue d'Amsterdam. A la première M. Ch. Gounod a littéralement transporté l'auditoire en chantant quelques-unes de ses dernières mélodies. On a applaudi aussi Mme Lalo et Mme Henriette Fuchs qui a dit avec son art habituel la charmante mélodie de Diémer : *les Ailes*, accompagnée par l'excellent harpiste Hasselmans, et l'originale exécution de Mlle Marie Tayau, dans le Concert-Stück, pour violon, du maître de la maison. A la seconde soirée, c'étaient Mme Carlotta Patti et ses vocalises étincelantes, le ténor Mazalbert qui a chanté *les Adieux à Suzon*, l'éminent flûtiste Taffanel, le violoncelliste de Munck, MM. Turban, Garrigue et Espaignet.

— Dimanche dernier a eu lieu chez M. Antonin Marmontel, l'excellent professeur qui continue si dignement les traditions paternelles, une intéressante audition des œuvres de Stephen Heller. On a particulièrement remarqué Mlles Guyot, Guilbaut, Proult, Boisteau, etc., etc. Mmes Lacave-Laplagne et Rambaud-Delaroque, amateurs très distinguées, se sont fait applaudir l'une dans l'air du *Songe d'une nuit d'été*, d'Ambroise Thomas, et *l'Aubade*, d'Antonin Marmontel, l'autre dans des mélodies de Massenet.

— Le concert que M. Ghys a donné lundi dernier, salle Érard, a été pour ce brillant pianiste l'occasion d'un vrai succès. Dès le début de cette soirée intéressante, M. Ghys a affirmé son talent en interprétant avec un excellent style la sonate op. 23, en *fa* mineur, de Beethoven. Plusieurs compositions de M. Ghys, une sonate pour deux pianos, et deux polonaises, exécutées avec M. Torrent, ont été ensuite fort applaudies, ainsi que l'ouverture du *Tannhœuser* arrangée pour deux pianos. Mlles Martel et Rousseau, et M. Martel, de la Comédie-Française, prêtaient leur concours au bénéficiaire et ont eu leur bonne part de succès.

— Les nombreux admirateurs du talent de Mlle Marie Poitevin s'étaient donné rendez-vous mardi, 13, à la salle Erard. La bénéficiaire avait choisi, pour le début et la terminaison de sa soirée, deux concertos : le concerto en *ut mineur* de M. Saint-Saëns, et le concerto en *mi bémol*, de Beethoven. Nous sommes loin de nier le talent de M. Saint-Saëns, auquel nous avons rendu plus d'une fois hommage, non plus que les belles inspirations que l'on trouve dans son œuvre ; mais nous croyons que c'est un tort de ne pas respecter l'ordonnance consacrée par l'expérience et le génie. Son concerto, composé de quatre ou cinq parties plus ou moins développées, plus ou moins en rapport entre elles, plus ou moins reliées dans leur ensemble par un caractère général, pourrait s'intituler *fantaisie* pour piano et orchestre bien mieux que *concerto*. — Quel contraste avec l'œuvre de Beethoven qui frappe au contraire par son caractère d'unité, par l'enchaînement logique de ses admirables développements ! Mlle Poitevin s'est montrée remarquable interprète de l'œuvre du grand maître ; elle a surtout rendu l'adagio avec le caractère poétique qu'il demande. C'est une des plus sublimes inspirations de Beethoven. L'orchestre Lamoureux ne pouvait manquer de s'y distinguer. H. B.

— La matinée de dimanche dernier, donnée à la salle Erard par Mlle Angèle Blot, a été une longue suite d'ovations pour l'instrumentiste et pour le compositeur. C'est ainsi que la fantaisie pour harpe : *Dans les bois*, a paru faire le plus grand plaisir, ainsi qu'une autre composition charmante de Mlle Blot : valse *des Papillons*, très bien chantée par Mlle Jenny Howe. Les autres parties du programme ont aussi obtenu leur part de succès : les morceaux de piano d'Antoine de Kontski, et la *Berceuse* de l'*Africaine*, chantée par Mme Marie Sasse, de l'Opéra, avec toute sa puissance vocale d'autrefois.

— Vendredi 9 mars, à la salle Pleyel, Mlle Louise Riquier donnait un concert très intéressant, avec le concours de Mme Storm Mauve ; l'orchestre était dirigé par M. Pasdeloup. Le *concerto* en *sol mineur*, de Saint-Saëns, le *Rossignol*, de Liszt, une ballade de Chopin, et une *tarentelle* de Gottschalk, sont autant de morceaux qui ont valu à Mlle Louise Riquier de chaleureux applaudissements. Mme Storm nous a fait apprécier une fois de plus son remarquable talent dans un air d'*Athalie*, de Haendel, des strophes de *Roméo*, de Berlioz, et deux mélodies de E. Chausson et de Schumann.

— Mlle Henriette Thuillier a donné dimanche salle Herz sa deuxième audition d'élèves qui a été fort brillante ; citons entre autres une jeune fillette de 11 ans qui a joué le finale du 5e concerto de Herz et fait grand honneur à son excellent professeur. MM. Lauwers, Loys, Boussagol, Dancla et Toby prêtaient leur précieux concours à cette matinée.

— La quatorzième séance de la Société d'auditions et d'émulation a eu lieu lundi devant un public toujours plus nombreux ; le programme annonçait une comédie de M. Dubreuil, *le Joueur d'orgue*. Cette petite pièce a été fort bien jouée par Mmes Benneval et Desportes et MM. Ramy et Vanden. Dans le concert qui précédait on a applaudi Mlle Riquier, pianiste d'un réel talent, M. Dorel qui a joué d'une façon remarquable les jolies pièces pour hautbois de Mme de Grandval, et Mlle Giron qui a dit avec finesse une mélodie gracieuse (Hortense de Mertens). Dans la deuxième partie M. Moreau-Sainti a présenté plusieurs de ses élèves doués de jolies voix. La quinzième audition a eu lieu le 11 mars.

— Au concert donné par Mme Jacquet dans la salle Pleyel, on a vivement applaudi Mlle Lemaître, cantatrice de mérite qui a reçu les conseils de deux illustres chanteurs... Mme Carvalho et Faure.

— Dans la dernière de ses réunions d'élèves, Mme Motte-Lacroix a fait entendre dans son entier la fête du Printemps, ce ballet si charmant de la belle partition d'*Hamlet*, transcrit pour piano, chaque numéro exécuté tour à tour par de toutes jeunes filles avec goût et intelligence. La Marche Danoise, du même opéra, que Mme Motte-Lacroix a arrangée elle-même pour deux pianos, huit mains, a produit un effet vraiment magistral. Enfin, le professeur s'est mis lui-même au piano pour interpréter la belle ouverture de *Mignon*, dont elle a su rendre avec bonheur tous les effets brillants comme toutes les finesses.

— La dernière soirée du Cercle artistique et littéraire de la rue Volney a été tout un succès pour Mlle Jenny Godin. Cette brillante pianiste, de l'école de Mme Viguier, s'y est fait vivement applaudir.

— Avant de quitter Pau, où il avait pris ses quartiers d'hiver, l'organiste Georges Lamothe vient d'y donner un concert, qui avait attiré toute la belle société de l'endroit, avec le concours de Mme de Kéghel-Mézeray et Mathilde Compagnyo, de MM. De Kéghel, Kinnel, Fournier et Palatin, sans oublier l'orchestre et les chœurs du théâtre sous la direction de M. Duysens. Au nombre des morceaux les plus applaudis, citons surtout *le Sancta Maria* de Faure, très bien chanté par M. de Kéghel, avec accompagnement de violon (Palatin), orgue (Lamothe) et piano (Mathilde Compagnyo).

— On nous écrit de Biarritz : « La série des concerts spirituels a commencé dans notre région ; le premier s'est donné ici pour continuer ensuite à Bayonne, Saint-Sébastien, etc. Le fond du programme est l'exécution du *Stabat Mater*, de Rossini. C'est M. Grégori, en ce moment à Biarritz, qui a entrepris cette petite tournée avec d'excellents artistes. On s'en souvient peut-être, M. Grégori a fondé avec M. Guilmant les concerts du Trocadéro et y a, en outre, organisé pendant deux ans quantité de fêtes musicales, toujours avec succès. On peut dire que c'est lui qui a habitué le public à prendre le chemin du Trocadéro. Le concert religieux donné hier a eu un succès complet avec Mlle Reggiani, Mme Martini, MM. Delongprez et Lonati pour interprètes. Mlle Reggiani est une artiste de grand mérite et il serait à souhaiter qu'on utilisât ses précieuses qualités sur une des scènes lyriques parisiennes. Mme Martini a chanté avec l'énergie voulue *l'Inflammatus*. M. Delongprez de son côté s'est signalé dans l'air de ténor, *Cujus animam*. Quant à M. Lonati, on l'a fort applaudi dans *le Credo* de Faure qu'il a dit avec une superbe voix. En somme, bonne journée pour la petite colonie de Biarritz. »

— Nous lisons dans le *Journal de Monaco* : « Nous avons eu la primeur de la composition inédite de M. Laurent de Rillé, dont nous avions annoncé la présence à Monaco. *Mon ami Pierrot* est une fantaisie vocale, un air nouveau sur des paroles connues, suivi de variations fort difficiles qui, pour être bien rendues, exigent une virtuosité peu commune. Mlle Volsey, contralto, à la voix souple et chaude, s'est brillamment acquittée de sa tâche périlleuse, et, surmontant l'émotion qui la dominait au début, elle a couronné ses fusées vocales par trois trilles vainqueurs, ce qui lui a valu les bravos, les bouquets et les rappels d'un public sympathique. »

— M. José Amat vient de clôturer la saison musicale de Nice par une intéressante matinée, pour laquelle M. et Mme Perny prêtaient non seulement leurs salons mais, encore leur talent. Aux aimables amphitryons s'étaient joints MM. Denza, Magri, Farandy, pour la partie instrumentale et Mlle Mellie pour la partie vocale, qui n'a pas été moins intéressante que la partie instrumentale. Les mélodies de M. Denza, celles de M. J.-Z. Amat, chantées par Mlle Mellie, à la voix chaude et puissante, ont eu un véritable succès. *Mon Credo*, du même auteur, et les chansons espagnoles ont eu, comme toujours, les applaudissements de l'auditoire.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche, 18 mars :

Au Châtelet : 1° Ouverture des *Francs Juges* de Berlioz ; 2° Symphonie en *si bémol* de Robert Schumann ; 3° La *Chanson du Grand-Père* et la *Chanson d'ancêtre*, deux chœurs de Saint-Saëns ; 4° Variations pour deux pianos de Saint-Saëns, exécutées par MM. Ritter et Diémer ; 5° Prélude du deuxième acte, et marche du synode de *Henry VIII* de Saint-Saëns ; 6° Septuor de Beethoven ; 7° Bénédiction des poignards des *Huguenots* de Meyerbeer. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : la première audition *d'Endymion*, poëme mythologique en trois tableaux de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen, est renvoyée au 1er avril, par indisposition de M. Bosquin. Les rôles seront tenus par Mmes Richard et Caron, MM. Bosquin et Auguez.
Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Aujourd'hui relâche à la Société des Concerts du Conservatoire. Vendredi et samedi saints concerts spirituels dirigés par M. Deldevez : 1° Symphonie en *la* de Beethoven ; 2° Fragments de l'oratorio : *Saül* de Hændel ; 3° Air d'*Élie* de Mendelssohn ; 4° La fuite en Égypte, 2e partie de *l'Enfance du Christ* de Berlioz ; 5° Symphonie en *sol* mineur de Mozart.

— Lundi 19 mars, salle Erard, concert donné par Mlle Vidal, pianiste.

— Mercredi 21 mars, salle Pleyel, concert du violoniste Julien Piot, avec le concours de plusieurs artistes distingués.

— Mercredi 21 mars, dernier concert donné par Mme Annette Essipoff, la célèbre pianiste russe. Ce concert, primitivement annoncé pour aujourd'hui dimanche, aura lieu avec le concours de M. Ch. Lamoureux et de son orchestre.

NÉCROLOGIE

On annonce la mort du pianiste Léopold de Meyer, décédé à Dresde le 6 de ce mois. Elève de Fischhof et de Czerny, il a longtemps parcouru l'ancien et le nouveau monde. Depuis 1847 il s'était définitivement fixé en Allemagne.

— On annonce également la mort de Frédéric Reissiger, frère de Gottfried Reissiger, et comme lui compositeur distingué.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2716 — 49me ANNÉE — N° 17. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 25 Mars 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

LE CHANT DU MYSOLI

de *la Perle du Brésil*, de FÉLICIEN DAVID, transcrit pour piano. — Suivra immédiatement un air de ballet extrait du divertissement de *Lakmé*, le nouvel opéra de LÉO DELIBES.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : les couplets du *Mysoli* de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID. — Suivra immédiatement un morceau de chant de *Lakmé*, le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE, en répétition à l'Opéra-Comique.

FERDINAND DE MÉDICIS
ET LA MUSIQUE A FLORENCE VERS 1700

(Suite)

IV

Les connaissances musicales du prince, sa bienveillance envers les artistes, et le jugement éclairé qu'il lui était permis de porter sur les ouvrages qui lui étaient soumis, lui attiraient fréquemment, de la part des compositeurs, l'hommage de leurs œuvres nouvelles. Le tableau synoptique qu'en a dressé M. Puliti, d'après les Archives des Médicis, est intéressant à consulter; nous y voyons notamment que la presque totalité des ouvrages classés sous la rubrique: *Musique de chambre*, étaient écrits pour les voix; ce sont, pour la plupart, des cantates, des madrigaux, des *duetti*, etc. Voici quelques titres particuliers, désignant très probablement des compositions instrumentales: *Una Zinghera* (danse bohémienne), à l'occasion des noces du prince, par Pierre-Antoine Costa, de Gênes (1689); *Les Victoires de David et les Jalousies de Saül*, divertissement musical, par J.-B. Lucatelli, de Venise (1701); *Bizarria musicale*, par Evilmerodach, de Cento (1705).

Le plus zélé parmi les fournisseurs des concerts privés de la villa Pratolino, ce fut sans contredit Marc-Antonio de Palerme. Un commun oubli a enseveli depuis ce temps-là les duos, les cantates du musicien et son nom même; c'était pourtant un homme de progrès et désireux de marcher avec son siècle, à en juger par les termes d'une lettre dans laquelle il annonce à Ferdinand l'envoi de quelques compositions, dont il vante le caractère de nouveauté. Il écrivit aussi pour le prince des ouvrages de musique sacrée, et surtout des oratorios, entre autres : *Il Convito d'Assalone*, lequel fait l'objet d'une autre lettre non moins intéressante: « J'envoie à V. A. R., dit-il, l'oratorio dit *Il Convito d'Assalone*, paroles du P. Abbé, procureur général de ce couvent; je l'envoie dans l'original, et je ne l'ai pas fait relier, afin qu'il n'ait encore été vu de personne. Il est à cinq voix, plus une sixième, que fait un chanteur dans la seconde partie de l'oratorio, et je me sers de ladite voix dans le madrigal et dans le dernier air à la fin. V. A. R., comme un grand prince rempli de clémence, et tout spécialement docte en musique, agréera mon ouvrage comme elle l'a fait bien d'autres fois. Le style est du dernier temps, mais sans perdre la noblesse. Le madrigal est la chose la plus précieuse qu'il y ait; les airs demanderaient à être chantés comme cela est indiqué à chaque endroit, car c'est le mouvement plus ou moins large ou serré qui donne aux airs le sentiment et la vie. Les récitatifs devront être soutenus et larges, excepté en quelques cas particuliers, selon le caractère des paroles, et ainsi que pourra le reconnaître le chanteur. Le sérénissime Père voudrait que cet ouvrage fût beaucoup répété, afin qu'on pût bien le comprendre, dans le cas où V. A. R. voudrait l'entendre en forme. Ce serait pour moi un honneur singulier, et le plus grand que puisse jamais entendre mon faible ouvrage; et si ledit oratorio se trouvait ainsi favorisé, je commencerais à espérer d'avoir un jour la bonne fortune de mettre en musique quelque opéra... »

Notez que cette lettre est datée du monastère de St-Calixte

de Rome (1) et qu'elle est signée : *Don* Marc-Antonio da Palermo. Il n'est donné qu'à un moine italien du XVII[e] siècle de soupirer ainsi après l'occasion qui lui permettra de mettre en airs et en récitatifs les amours des dieux et des nymphes, des héros et des princesses.

Pour le moment notre compositeur en froc devait s'en tenir à l'oratorio, genre alors fort en vogue. A Florence cinq congrégations religieuses faisaient exécuter des oratorios dans leurs églises ou chapelles ; Ferdinand goûtait, lui aussi, ce genre de compositions, et il reçut l'hommage de plus d'une. C'est ainsi qu'en 1688 Joseph Corso Celani lui envoyait de Parme son oratorio *Ismaël et Agar*, qu'il avait composé sur des paroles de Joseph de Totis, et fait exécuter à Rome quelques années auparavant. Le musicien annonçait cet envoi par une lettre bien humble, dans laquelle il priait le prince d'excuser la rudesse de son style, comme aussi la simplicité du papier et de la couverture, « car, disait-il, cette ville ne possède pas d'artisans assez habiles pour faire des couvertures de livres dignes de paraître en la présence d'un si grand prince. » Celani a joint à son oratorio un recueil de *ligature* (2), et trouve ici l'occasion de risquer un jeu de mots qui donnera quelque piquant à ses flatteries : « Sachant, dit-il, que V. A. R. possède tous les talents, particulièrement celui de la musique, et qu'elle aime les *ligature* que celle-ci renferme ; de même que c'est le propre de V. A. R. *de savoir bien lier les cœurs*, j'ai cru devoir lui envoyer avec les susdits oratorio un grand nombre de *ligature*, disposées de plusieurs sortes, que je composai autrefois à Rome pour un oratorio latin à neuf voix (3), de ma composition également ; et je suis certain que si elles reçoivent bon accueil de V. A. R., à plus forte raison seront-elles agréées du signor Pagliardi, comme professeur et virtuose insigne. »

La musique de Corso Celani dut plaire au prince Ferdinand, car celui-ci, deux ans plus tard, c'est-à-dire vers la fin de l'année 1690, fit au compositeur, qui habitait alors Ancône, une commande très importante de musique religieuse ; il s'agissait de composer tous les morceaux nécessaires aux offices de la semaine sainte : « Je recevrai donc volontiers, écrit Ferdinand, les neuf répons pour chacun des trois soirs des mercredi, jeudi et vendredi saints, lesquels seront par conséquent au nombre de vingt-sept, tous composés à cinq voix, dont deux *soprani* ; le *Miserere* tout *à cappella*, sans instruments concertants. Et je désire que le psaume, aussi bien que les répons susdits, soient composés dans le style ferme (4) *alla Palestrina* ; mais, pour les susdits répons, il me semblerait bon que les versets pussent être accompagnés à trois ou quatre parties, en laissant tout le reste du répons, selon l'usage de Palestrina, fugué et avec ligatures... » Celani se mit au travail en se conformant aux indications du prince, et, dès le 10 mars 1691, il lui annonçait l'achèvement de cette énorme besogne ; il n'y avait donc consacré guère plus de deux mois. Restait à faire le travail du copiste, dont il se chargera lui-même, et qui lui prendra environ trois semaines, même en enlevant quelques heures au sommeil. Notons, en passant, la singulière confiance qu'inspirait alors le service de la poste en Italie : Celani craint tellement de ne pas voir arriver à leur adresse ses vingt-sept répons et son *Miserere*, qu'il recommande au prince de lui faire envoyer par un exprès l'ordre écrit, en échange duquel il livrera sa musique.

V

Par tout ce qui précède, on voit que ce n'était ni un simple délassement, ni un plaisir frivole, que cherchait le prince Ferdinand dans la culture de l'art musical, et qu'il lui réservait, au contraire, une part importante de ses journées et de ses préoccupations. Nous trouvons dans le livre de M. Puliti une note qui résume très bien ce que l'on pourrait appeler les devoirs musicaux du prince dans le courant de l'année : « Se transportant, au printemps, au *Poggio Imperiale* (1), il faisait entremêler les comédies jouées par ses acteurs d'agréables opérettes chantées par ses pages d'honneur. Dans les villégiatures d'automne, à Pratolino, il substituait aux cantates madrigalesques ou pastorales, et aux opérettes bouffes en usage à la cour, les grands ouvrages dramatiques du genre sérieux, qu'il préférait au burlesque. Durant le carnaval, il assistait aux représentations d'opéra, à la Pergola, et ensuite il se rendait à Livourne, pour entendre l'exécution de deux drames en musique. Dans la semaine sainte, il faisait exécuter à Ste-Félicité les répons et les lamentations par les professeurs de musique les plus renommés. Enfin, pour les jours de saint Laurent et de la vigile de l'Annonciation, il faisait écrire chaque année de nouveaux motets (2), et pour le jour de saint François de Paule (saint pour lequel il professait une vénération particulière), un oratorio ou une grande cantate (3), qui étaient exécutés dans son appartement privé avec un appareil extraordinaire de cérémonie. »

Pour mettre la valeur de l'interprétation en rapport avec la dépense d'activité et de travail que nécessitaient ces diverses exécutions musicales, le concours d'artistes de premier ordre était indispensable. Ferdinand en possédait un certain nombre à son service particulier ; il demandait les autres aux diverses cours d'Italie ou d'Allemagne auxquelles ils étaient attachés, ou encore aux grands seigneurs, parmi ceux qui pouvaient se donner le luxe d'entretenir des musiciens à leurs gages.

La haute société florentine put entendre ainsi la fleur des virtuoses éclos dans les conservatoires de la péninsule. Elle applaudit tour à tour Grossi, dit *Siface*, Ballerini et Buzzoleni, trois chanteurs bien connus en France, et ceux-là même que Saint-Évremond a choisis comme types caractéristiques de l'art vocal italien, pour certaine comparaison qu'il lui est arrivé de faire entre le goût musical des deux nations (4). Vinrent ensuite réjouir les oreilles des nobles Toscans : Luigi Albarelli, Borosini, la Vienna, la Landina, Maddalena Stefani, Domenico Cecchi, surnommé *il Cortone*, Tamburini de Sienne, Giovanni Paita, le célèbre ténor vénitien, la Beccarina de Bologne, et une foule d'autres qui durent rivaliser de talent avec les chanteurs favoris du prince : Cecchino (de Castris), la Bombace, il Canavese, Matteucio, la Lisi, la Reggiana, etc.

En regard des nombreux virtuoses de l'art du chant, cités par M. Puliti, et parmi lesquels j'ai dû faire un choix, figurent seulement deux ou trois noms d'instrumentistes. Pasqualino Tiepoli, théorbiste du cardinal Ottoboni, se fit entendre chez le prince Ferdinand en 1690, et dix ans plus tard, le même prélat adressait au prince son violoncelliste de chambre, Filippo Amadei, un instrumentiste habile doublé d'un bon compositeur dramatique. Ajoutons à ces deux-là le nom d'Antonio Alamanni, musicien au service du duc de Mantoue, qui vint en 1688 à la cour de Florence, accompagné de sa femme, la cantatrice Ottavia Alamanni, et nous aurons épuisé la liste de ceux des virtuoses instrumentistes qui furent appelés du dehors et dont les noms sont demeurés connus. Il ne faudrait pas inférer de là que la musique instrumentale se trouvât délaissée aux concerts de Ferdinand

(1) 6 octobre 1703.

(2) Ou plus correctement : *legature*.

(3) *Santa Teodora*.

(4) *Sodo*. C'est-à-dire traité sur un sujet de plain-chant, *canto fermo*, et sans accompagnement.

(1) Château appartenant au grand-duc de Toscane et situé aux portes de Florence.

(2) François Mancini, de Naples, fournit au prince, pendant les quatre années 1708, 1709, 1710 et 1711, le motet en l'honneur de saint Laurent. Perti lui envoya, en 1705, un motet pour l'Annonciation.

(3) En 1698, ce fut Marc-Antonio da Palermo qui écrivit l'oratorio de *San Francesco di Paola*.

(4) *Éclaircissement sur ce qu'on a dit de la musique des Italiens*, dans les Œuvres complètes de l'auteur.

de Médicis; on peut affirmer, au contraire, qu'elle figurait toujours au programme; seulement, les concerts de violes, de théorbe ou de clavecin, les morceaux d'ensemble, pour mieux dire, tenaient ici, selon l'usage de l'époque, la place que finirent par occuper presque exclusivement les morceaux de pure virtuosité, confiés à d'habiles solistes, tels qu'en produisit l'école italienne du violon, sous l'action de Corelli et de ses successeurs, Tartini, Locatelli, Geminiani et autres.

(A suivre.) J. Carlez.

SEMAINE THÉATRALE

Nos quatre grands théâtres subventionnés ont fait relâche ces trois derniers jours de la Semaine sainte. Indépendamment des sentiments de haute convenance qui motivent ces relâches, il en ressort pour les artistes un repos bien mérité, à la fin de la laborieuse saison d'hiver. MM. Vaucorbeil et Carvalho en ont profité pour leur propre compte: le premier s'est dirigé sur Bordighiera où l'architecte Garnier a planté sa tente ensoleillée, et le second vers Saint-Raphaël, à Valescure, qui compte au nombre de ses premières habitations celle de M. et Mme Carvalho, dominant un paysage superbe, avec la Méditerranée pour fond de toile. Puisse l'ami soleil fondre à leur arrivée les neiges qui se sont abattues sous forme d'avalanches sur tout le littoral méridional de la France. Depuis près d'un demi-siècle, on n'avait vu chose pareille : fleurs et plantes ont été littéralement brûlées par les neiges, transformées en bancs de glace sous le souffle implacable du mistral.

Et pendant ce temps, à Paris, on se croyait à Nice. Allez donc courir les grands chemins à la recherche du soleil. Pour voyager en toute sécurité, il n'y a décidément que les albums — au coin d'un bon feu Parisien.

Pour en revenir aux relâches de nos théâtres à l'occasion de la Semaine sainte, notons que le Châtelet, lui-même, auquel le bail municipal prescrivait une représentation obligatoire le Vendredi-Saint, a dû fermer ses portes, — les artistes refusant de subir cette obligation quelque peu inconvenante. — La représentation théâtrale du Châtelet a été remplacée par un concert spirituel de M. Colonne, — sans musique religieuse, — a-t-on osé dire à nos édiles. Est-ce assez ridicule ! — Mais passons.

L'Opéra ne rouvrira ses portes que demain lundi et par *Henri VIII*.

L'Opéra-Comique rouvre les siennes dès aujourd'hui dimanche de Pâques par une matinée suivie d'une soirée, — double programme qui se répétera demain lundi de Pâques. On sait que, pendant les jours de fête, la salle Favart est prise d'assaut par les familles. Mercredi, reprise d'*Haydée* par Mlle Isaac, MM. Stéphane et Taskin, en attendant *Lakmé*, *la Perle* et *Carmen*, les trois événements de la fin de la saison 1883. *Le Joli Gille* de MM. Poise et Monselet est ajourné à l'automne prochain.

Bien meilleures nouvelles de Mlle Nevada qui a repris ses études et chantera *la Perle* après *Lakmé*, le nouvel opéra de MM. Delibes, Gondinet et Gille, — ouvrage dont voici la distribution complète et définitive :

Lakmé	Mlles Van Zandt	Gérald	MM. Talazac
Mallika	Frandin	Nilakantha	Cobalet
Ellen	Rémy	Frédéric	Barré
Rose	Molé	Hadji	Chennevière

Mistress Bentson, Mlle Pierron

Un Domben (diseur de bonne aventure), M. Teste. — Un marchand chinois, M. Davoust. — Un Kouravar (Bohémien), M. Bernard.

On sait que la scène se passe dans l'Inde, à Bombay ou dans ses environs, et de nos jours. Le premier acte (décor de MM. Rubé et Chaperon) représente la demeure du brahmane Nilakantha; le deuxième acte (décor de MM. Lavastre aîné et Carpezat), une place publique de ville hindoue, un jour de marché et de fête ; le troisième acte (décor de Lavastre jeune), une cabane perdue sous les arbres et les fleurs. — Costumes indiens et anglais de M. Th. Thomas.

Dans le divertissement de *Lakmé*, réglé par Mlle Marquet, trois nouvelles danseuses milanaises se produiront: Mlles Antonelli, Maggi et Milani; cette dernière présentée à M. Carvalho par Rosita Mauri, — aussi l'appelle-t-on, salle Favart, la Mauri de l'Opéra-Comique.

Les répétitions générales de *Lakmé* seront reprises mercredi prochain. La première représentation en aura vraisemblablement lieu le mercredi 4 ou le vendredi 6 avril, un jour avant ou après la fameuse fête donnée au Grand-Opéra par la presse parisienne au profit des inondés d'*Alsace-Lorraine*.

Voici le superbe programme de cette fête, programme qui pourra encore subir des modifications, mais toujours avec le même concours de célébrités :

1. Marche de *Sylvia* (Léo Delibes), par l'orchestre de l'Opéra, dirigé par M. Altès.

2. *a.* Quintette de *Cosi fan tutte* (Mozart).
b. Foli-Fo, chœur inédit (Auber), par les élèves du Conservatoire.

3. Le *Songe d'une nuit d'été*, 2e acte (A. Thomas), chanté et joué par Mme Fidès-Devriès (Elisabeth) et M. Dereims (Shakespeare).

4. *Rigoletto* 3e acte (Verdi). Chanté et joué par M. Lassalle et Mlle Isaac.

5. *Scènes alsaciennes*, suite d'orchestre (Massenet). Dirigées par l'auteur.

6. La *Charité*, chœur pour voix de femmes (Rossini). Exécuté par tous les premiers sujets de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

7. *Méphistophélès*, 2e acte (Boïto). Chanté et joué par Mlle A. Isaac (Marguerite), Mme Barbot (dame Marthe), M. Dereims (Faust) et M. Gailhard (Méphisto).

8. *Gallia*, lamentation, paroles et musique de Gounod. dirigée par l'auteur, et exécutée par Mme Fidès-Devriès, les chœurs de l'Opéra, les élèves du Conservatoire et l'orchestre de l'Opéra (300 exécutants).

9. *Fête andalouse* (divertissement espagnol inédit), en deux parties, par Louis Mérante, musique de Manuel Giro:

1re partie. — Les *Chants populaires* (la *Séguidille*, le *Zapateado*, l'*Aragonaise* et *Elvito*), chantés par M. Gailhard, Mlle Jeanne Granier et les chœurs et dansé par Mlle Carmen, danseuse espagnole.

2e partie. — Les danses populaires, réglées par M. Louis Mérante: 1° la *Promenade*, par les coryphées et les quadrilles de l'Opéra ; 2° la *Graziosa*, par Mlle Subra et les sujets de la danse de l'Opéra ; 3° la *Madrilena*, par Mlle Subra; 4° la *Galicienne*, par Mlles Sangalli, Mauri, et M. Louis Mérante; 5° Finale, par Mlles Sangalli, Mauri, Subra, M. Louis Mérante et tout le personnel de l'Opéra.

10. — Le second acte d'*Adrienne Lecouvreur* par Mme Sarah Bernhardt, au lieu et place de la *Douairière de Brionne*, primitivement annoncée.

11. — Chœur des soldats de *Faust* (Gounod), par les premiers sujets de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, et par les chœurs de l'Opéra. A ce programme, il faudra ajouter probablement des intermèdes pour Mme Carvalho, pour Mlles Krauss, Bloch, pour MM. Talazac, Bertin, etc., etc., dont le concours est déjà assuré à la fête.

A minuit et demi, au foyer, tirage d'une tombola artistique et gratuite (objets d'art, bijoux, meubles, bibelots, etc. — Lot final : Un zèbre vivant).

Le prix des places pour cette représentation sans précédent varie de 5 à 80 fr. par place, et tout s'enlève comme par enchantement. Le bureau de location a été ouvert, hier samedi, dès dix heures du matin, à l'Opéra (bureau de location des bals, rue Auber).

N.-B. — Il ne sera fait aucune quête ni aucune vente au cours de la soirée. — Les programmes et les notices seront distribués gratuitement.

***

Faute de sérieuses nouveautés, entrons dans le profane sanctuaire de M. Brasseur, où l'on vient de représenter :

LE PREMIER BAISER

Opéra-Comique de MM. E. de Najac et Raoul Toché
Musique de M. Emile Jonas

Wagner est mort ! Vive Jonas ! La musique vit de ces contrastes. Déjà le maestrino français, battant l'ennemi par ses propres armes, avait su opposer avec bonheur au cygne du *Lohengrin* un *Canard à trois becs* infiniment plus jovial ; et aux tristes aventures du Sire de *Parsifal*, il avait répondu par *La bonne aventure* d'une poignée d'Espagnols excessivement réjouissants.

Cette fois il a voulu entamer une lutte plus sévère encore et, prenant corps à corps les doctrines du prétendu Messie musical, les terrasser et les anéantir d'un seul coup et démontrer que Wagner n'était qu'un faux prophète. Peut-être, emporté au delà des limites par son système, a-t-il parfois dépassé le but et pourra-t-on lui reprocher d'avoir poussé trop souvent l'indignation jusqu'au pont-neuf. N'importe, l'intention est louable et l'enthousiasme exubérant du public a dû lui montrer qu'il était suivi dans sa tentative hardie. Il peut attendre de pied ferme les propositions du roi de Bavière.

Dédaignant les filles du Rhin, les héros ténébreux des fables

germaniques et les dragons bavards, en compagnie desquels son rival aimait à caresser la muse, c'est d'une simple légende helvétique, toute de lumière et de clarté, qu'il s'est cette fois inspiré.

Deux vieux conteurs infiniment spirituels, de leur nom Emile de Najac et Raoul Toché, nous ont transmis les opinions d'un certain comte de Zug sur *le Premier Baiser,* et sur les révolutions étranges qu'il amenait chez cet être essentiellement impressionnable qu'on appelle la femme. Et ledit comte appuyait son raisonnement sur des faits personnels. Ainsi il avait épousé une certaine Helena, qui, jeune fille, possédait toutes les qualités désirables de candeur, de modestie, de douceur. Le lendemain des justes noces, elle était fantasque, colère, vaniteuse, coquette et menteuse. Heureusement il l'avait perdue le même jour : dans une course imprudente, elle avait disparu fort inopinément au fond d'un glacier tutélaire, ne lui laissant pour la pleurer que son voile vert resté accroché aux branches d'un sapin. C'est pourquoi, en tant que fonctionnaire, obligé de convoler en nouvelles noces, — la pudique Helvétie n'entendant pas être représentée par un célibataire folichon, — il désire cette fois s'entourer de toutes les garanties. Ayant jeté son dévolu sur la jeune Suzel, un vrai Greuze avant l'accident, il ne l'a prise toutefois qu'à l'essai, entendons-nous : un essai loyal et limité. D'accord avec les parents, il étudiera pendant huit jours le caractère de sa fiancée, durant le cours d'un voyage à travers les montagnes, espérant découvrir ainsi et en même temps les aspérités de la nature comme celles du moral de Suzel. Et chaque soir, avec le coucher du soleil, il la remet aux mains de ses père et mère, gardiens sévères de la vertu de leur fille. Dans les premiers jours le comte Zug n'a qu'à se louer de l'expérience. Suzel est un ange d'innocence, pourvu de toutes les qualités qui font le bonheur d'un époux.

Mais au troisième jour, transformation complète. La voici quinteuse, coquette, insupportable. Et avec ses théories sur le premier baiser, le comte Zug soupçonne un accident. Ce n'est plus qu'un Greuze ébréché. Il est bien vrai que chaque soir les parents veillent à la porte ; mais il y a les fenêtres. Et en effet...

Mais nous n'entendons pas entrer dans tous les détails et complications d'un livret fort gaulois et monté en couleur. Il nous faudrait pour en sortir toute la dextérité et la délicatesse de main des auteurs. Pour la suite nous renvoyons donc le lecteur au théâtre des Nouveautés.

Qu'il suffise de savoir que le comte Zug retrouve fort à propos sa première femme Helena, qui n'est pas restée au fond du précipice, et qu'il la retrouve, ô prodige, avec toutes ses qualités premières, ce qu'il attribue au second baiser que, dans le cours de la pièce, il a eu l'occasion de lui appliquer dans la nuit et la prenant pour une autre. Donc, le second baiser détruit tous les troubles causés par le premier, précieuse découverte. Pendant ce temps la jeune Suzel épouse son galant, le Roméo du balcon.

Le propre du talent de M. Emile Jonas, c'est la facilité, et toute cette petite partition paraît enlevée de chic et sur le pouce. On ne doit donc pas se montrer sévère pour une pochade sans prétention, improvisée d'ailleurs par un excellent musicien. Elle a toujours de l'entrain et quelquefois de la grâce ; que peut-on lui demander de plus ?

Citons rapidement parmi les pages les mieux réussies : le chœur et la scène d'introduction, le rondo syllabique du contrat, le finale du premier acte, le petit intermède militaire du deuxième acte, les couplets de la coquetterie avec les vocalises à la Weber qui les terminent, un quintette bien mené et un autre finale très heureux, les couplets du « Vieux paletot » et le joli duetto des mulets. Voilà ce qui pour nous garde vraiment un parfum de musicalité et d'originalité, au milieu des vingt-sept numéros de la partition.

Mlle Marguerite Ugalde, qui n'est pas la mieux partagée dans les inspirations du compositeur, n'en a pas moins bien composé son rôle de Suzel. Elle est d'une ingénuité ravissante au premier acte et ravissante sous le joli costume que lui a dessiné Draner, fort bien encore au deuxième acte, dans une tout autre gamme, contraste saisi et rendu avec intelligence. Nous regrettons qu'au troisième acte les auteurs, pour amener un quiproquo, aient cru devoir l'affubler du costume excentrique, que porte un peu avant Scipion, le délégué cantonal. Oui, on a eu l'audace de couronner ce front charmant d'une perruque à la clown, de mettre des lunettes sur ce petit nez correct et de dissimuler les grâces de cette taille, qui eût tenté Praxitèle, sous des oripeaux grotesques ! C'est un crime de lèse-beauté. Heureusement, on n'a pu lui donner les jambes en échalas du susdit Scipion et c'est par là qu'elle reste triomphante : sirène par le bas, à l'encontre de la tradition. Ce sont là d'ailleurs des jambes de famille et qu'elle a dû emprunter à Mme Ugalde, sa mère, qui les avait aussi fort belles.

Mlle Darcourt (Helena) ne chante pas toujours juste, mais c'est à la façon des valses de Johann Strauss. Donnez l'absolue justesse à Mlle Darcourt et vous lui retirez la moitié de son charme. On ne saura jamais la poésie contenue dans une note douteuse placée à propos.

Quel artiste que ce Berthelier, avec sa verve et sa gaieté communicative ! Le succès du *Premier Baiser* lui devra beaucoup.

M. Vauthier, qui avait su si bien se modérer dans *le Cœur et la Main* et dont on pouvait tout espérer désormais, est retombé dans les excès de sa première manière. En la poussant ainsi, il croit grandir sa voix et il ne fait que la grossir. C'est dommage, car l'organe est superbe. Pendant que nous y sommes, conseillons-lui aussi dans son jeu plus de simplicité et de calme. Voilà un comédien pourvu de toutes les qualités et il les gâte à plaisir.

Comprenons dans un même bloc de compliments Mmes Clary et Felcourt, MM. Bonnet, Scipion et Charvet, qui sont aussi parfaits qu'on peut l'être dans des rôles tout d'abnégation et d'effacement.

La mise en scène du *Premier Baiser* ne mérite que des éloges. Les décors de M. Robecchi sont fort plaisants et les costumes de Draner tout à fait réussis, piquants et gracieux à la fois. Grévin n'a qu'à se bien tenir. Voilà un rival sérieux.

Tout fait donc présager que la petite Suzel ne s'en tiendra pas au baiser du premier soir et qu'on l'embrassera cent fois et plus.

H. Moreno.

P. S. — Une œuvre sérieuse, de haute valeur, littéraire celle-ci, — sans musique malheureusement, — c'est *la Formosa* de M. Vacquerie, drame en vers que vient de représenter l'Odéon avec une remarquable interprétation : Mmes Tessandier et Elise Petit, MM. Paul Mounet, Chelles et Porel. — Voilà une œuvre qui honore la scène de l'Odéon et son directeur, M. de La Rounat.

Au Châtelet, pour faire suite à la mémorable *Queue du Chat,* on parle d'une reprise de *Peau-d'Ane* qui serait suivie d'un grand opéra bouffe de J. Offenbach, resté inédit, et dont les paroles auraient été écrites, il y a quelques années, par MM. Nuitter et Tréfeu à l'intention de l'Amérique ! *Wittington et son chat.*

On annonce, qu'en attendant l'Opéra-Populaire — qui s'enfuit quand on l'appelle, — des représentations lyriques seront données cette année encore au théâtre du Château-d'Eau pendant la fermeture. Le nouvel impresario, M. Lagrenay, se serait déjà assuré le concours de plusieurs artistes, entre autres celui du ténor Duchesne. Les représentations d'opéra commenceraient au mois de mai, pour se prolonger jusqu'au 1er septembre.

LA RÉDEMPTION DE CHARLES GOUNOD

Le Ménestrel a fait part en son temps à ses lecteurs de l'exécution de la dernière œuvre de Charles Gounod, *la Rédemption,* qui a eu lieu pour la première fois, en 1882 et en Angleterre, à un grand festival donné à cet effet au Music-Hall de Birmingham.

Mardi dernier, Mme Henriette Fuchs avait convié nos sommités musicales et littéraires à une *soirée* musicale donnée dans les salons de Mme Érard, à l'intention de leur faire entendre cette œuvre de l'auteur de *Faust,* œuvre encore inconnue de la majeure partie du public français. Par son caractère tout intime, cette audition n'était qu'une simple répétition de la prochaine exécution solennelle de *la Rédemption* de Gounod au Palais du Trocadéro.

Nous ne donnerons donc pas aujourd'hui une analyse complète de la page magistrale dont M. Gounod a doté l'art musical, *le Ménestrel* se réservant d'y revenir au moment opportun. Nous pouvons toutefois rappeler que l'éminent compositeur a donné à son oratorio une tout autre forme que celle dont se sont servis les maîtres en ce genre de musique : Bach, Haydn, Haendel et Mendelssohn. Moins puritains que les Anglais, qui ont qualifié sa *Rédemption* du titre d'*operatic work,* nous dirons succinctement que M. Gounod a fait du Gounod ; c'est-à-dire, qu'il a dramatisé sa *Trilogie sacrée,* tout en l'animant de ce souffle mystique, suavement pénétrant, qui est si bien la caractéristique de son style. Et chose très remarquable, de la part d'un compositeur aussi fécond que Charles Gounod, c'est à peine si nous avons relevé, dans son importante composition, trois réminiscences bien saillantes d'entre ses nombreuses œuvres antérieures.

C'est donc dire, et cela à son plus grand éloge, que, tout en restant lui-même, le célèbre musicien a produit une nouvelle partition, non seulement fort belle, mais d'une facture fort originale.

Aussi avons-nous constaté avec plaisir l'effet irrésistible que cette puissante et vaste conception musicale a produit sur un auditoire d'élite, trop compétent, celui-là pour être partial. Et, bien que cette audition ait eu lieu sans orchestre, presque tous les morceaux ont successivement soulevé de chaleureux applaudissements dont l'éminent auteur d'*Hamlet*, M. Ambroise Thomas, et le chantre poétique de *Sylvia*, M. Léo Delibes, ont tour à tour donné le signal.

L'orchestre était représenté : par le jeune et sympathique auteur de la *Korrigane*, M. Charles Widor, qui tenait l'orgue avec son talent habituel ; puis par le pianiste-compositeur M. Louis Diémer assisté de M. P. Vidal; tous les trois, ils se sont efforcés de faire ressortir sur le simple clavier d'ivoire les beautés orchestrales de l'œuvre.

Les soli ont été dignement interprétés par Mmes Henriette Fuchs, Storm sœurs, Ducroquet et Sabatier; MM. Mazalbert, parfait de déclamation et de goût, Quirot, Hermann-Léon et Gandubert. Quant à la partie chorale, dirigée par l'auteur en personne, elle a fait le plus grand honneur à la *Concordia*.

Cette remarquable société d'amateurs est de force à rivaliser avec les meilleures Sociétés d'artistes.

J. MAYET.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous donne de Milan des nouvelles de *Dejanice*, et non *Déjanire* comme on s'obstine à l'écrire partout, le nouvel opéra qu'on vient de jouer à la Scala. Le maestro Catalani, qui en est l'auteur, a fréquenté pendant deux ans les classes de Bazin et de Marmontel au Conservatoire de Paris, puis il est allé demander la perfection de son talent au maestro Bazzini, un des musiciens les plus instruits de l'Italie. La musique de *Dejanice* appartient à la nouvelle école; la mélodie en est nébuleuse, quand elle consent à se montrer, et l'instrumentation par trop bruyante. Les violons bavardent continuellement, les trompettes, les cymbales, les tambours donnent sans cesse. En somme, plus d'instrumentation que de chant, plus d'harmonie que de mélodie. Il faut bien le dire, du reste, le maestro Catalani n'est pas le seul qui ait échoué dans la tâche qu'il s'est proposée, et jusqu'à présent, du moins, il n'est pas de jeune compositeur, dans la péninsule, qui ait réussi à marier l'harmonie allemande avec la mélodie italienne. Le jeune maestro Catalani pourra-t-il y arriver?... On dit qu'il y a un grand progrès entre sa première partition *Elda* et celle de *Dejanice*. Espérons qu'il finira par devenir une individualité. M.

— *Dépêche de Milan.* — Je reviens du concert Planté : succès énorme, enthousiasme, on aurait voulu bisser tous les morceaux, acclamations, rappels après chaque partie du concert *Muzio*. C'est au Conservatoire de Milan que s'est fait entendre Planté, sur la demande de la *Societa del quartetto*.

— Voici l'opinion de M. Palli, le critique du *Secolo*, sur le ténor Eugène Durot, un Parisien qui vient de chanter aux concerts du Conservatoire de Milan : « M. Durot possède une voix vigoureuse, d'un timbre sympathique. Bien qu'il soit étranger, comme il a été à l'école du maestro Muzio, le disciple si distingué et le seul élève de Verdi, M. Durot chante dans le style italien comme peu d'artistes sont capables de le faire. Quand le jeune chanteur aura acquis plus de perfection dans la prononciation de notre langue, il tiendra sa belle place entre nos bons ténors du jour.

— Pour consoler le public de l'absence du ténor Gayarre, M. Tati, directeur de l'Apollo de Rome, vient de traiter pour quatre représentations avec le baryton Maurel. La compensation n'est certes pas à dédaigner, et, par le temps qui court, où les barytons ne sont pas moins en faveur que les ténors, le talent de premier ordre de M. Maurel ne fera pas moins d'impression à Rome qu'il n'en fit, l'année dernière, à Milan.

— On annonce la publication prochaine d'un volume de M. Francesco Florimo, le célèbre archiviste du Conservatoire de Naples, sur Richard Wagner. Il sera curieux de voir un musicien, italien par excellence, exposer son opinion sur le réformateur allemand.

— Une dépêche de Madrid nous apprend que le théâtre Payret, de la Havane, s'est effondré. Le propriétaire du théâtre et deux de ses employés auraient été écrasés sous les ruines.

— *Gudrun*, grand opéra en trois actes de M. Carl Niemann, musique de M. Auguste Klughard, vient d'être donné pour la première fois, le 17 mars, à l'Opéra de Berlin, avec un succès très marqué. Les trois grands rôles étaient entre les mains du baryton Betz, de Mmes Sachse-Hofmeister et von Voggenhuber, qui ont partagé les ovations faites aux auteurs.

— *Les Aubergistes de qualité*, tel est le titre d'un nouvel opéra comique en trois actes, représenté pour la première fois, le 10 de ce mois, au théâtre de la ville de Leipzig. Le livret est tiré par M. Paul Schumacher d'une pièce française de Jouy, déjà mise en musique par Catel; la nouvelle partition, qui a fait grand plaisir, est de M. Bernard Scholz.

— Nous annoncions récemment la présence à Stockholm de Mme Héritte-Viardot, et le grand succès qu'elle avait obtenu dans cette ville avec l'audition de ses compositions. Nous apprenons que Mme Héritte-Viardot vient d'être mandée à Francfort-sur-le-Mein, pour y prendre la direction de la classe d'opéra de l'Institut musical de cette ville.

— Nous lisons dans l'*Intelligenz-Blatt* de Francfort-sur-le-Mein :

« Mlle Gabrielle Roy, artiste violoniste, nous a fait entendre au 4e concert philharmonique la romance en *fa* de Beethoven et deux soli de Marsick et Wieniawski. Nous ne pouvons que la féliciter de la manière dont elle a interprété la romance : simplement, sans affectation et sans cette mièvrerie de son à laquelle se complaisent certains violonistes. Les deux autres soli : *Rêverie* de Marsick et *Polonaise* en *ré* de Wieniawski, nous ont donné occasion d'admirer le mécanisme très développé, ainsi que l'élégance du jeu de la jeune artiste. Le public fort nombreux qui assistait au concert lui a fait un chaleureux accueil. Deux jours après, Mlle Roy ayant pris part à un concert à Darmstadt, le public de cette ville lui a fait ovation après la Ballade et Polonaise de Vieuxtemps et un trio de Schumann qu'elle a joué en excellente musicienne. »

— *Le Courrier de Bruxelles* nous donne les détails qui suivent sur la matinée du Palais des Beaux-Arts où M. Charles Widor vient de faire entendre ses compositions accueillies avec une faveur des plus marquées par un auditoire d'élite : « Nous citerons avant tout une *Sérénade* pour orgue, harpe, violon, violoncelle et flûte, morceau tout à fait charmant comme inspiration et comme facture ; nous mentionnerons encore le *Prélude* en *mi* mineur d'un style très large, remarquablement exécuté par l'auteur; un *Ave Maria*, supérieurement chanté par Mlle Mary Lemmens; l'andante de la symphonie en *fa*, qui repose sur un joli thème agréablement développé. L'assistance a chaleureusement applaudi M. Widor comme compositeur et comme exécutant. Elle a beaucoup applaudi aussi, et à juste titre, Mlle Lemmens, ainsi que Mlle Lemaire, à laquelle il faut assurément beaucoup de talent pour obtenir de la harpe, dans une salle immense comme celle du Palais des Beaux-Arts, tout l'effet qu'elle en a tiré. L'*Ave Maria*, chanté par Mlle Marie Lemmens, accompagnée sur l'orgue par l'auteur, M. Widor, a produit un grand effet. »

— *La Meuse* nous apporte le compte rendu du deuxième concert, donné par le Conservatoire de Liège, au Grand-Théâtre de cette ville. Le programme très intéressant et très éclectique composé par M. Théodore Radoux, directeur du Conservatoire, comprenait le deuxième acte de *la Vestale* de Spontini, le concerto pour violon de Mendelssohn, la fugue en *sol* mineur de Bach et des fragments des compositions de Wagner. « M. Radoux, dit *la Meuse*, a sur l'art des idées très larges et nullement exclusives et n'a jamais pris le mot Conservatoire dans le sens littéral conservatif. Il veut que la lumière se fasse sur le vaste champ de l'art. Il veut que les jeunes artistes qui consacrent leurs facultés intellectuelles et leur âme à sa culture ne se trompent point de route et soient munis en quelque sorte d'une carte topographique qui leur indique les sentiers secrets comme les grandes routes artistiques, et que le public, de son côté, soit mis à même de s'orienter au milieu des manifestations les plus diverses de l'art et de porter un jugement sain sur la nature des œuvres qui lui sont soumises. C'est dans ce but d'éducation musicale universelle que M. Radoux accorde dans ses programmes, avec un grand discernement artistique, une place légitime aux maîtres anciens et modernes. »

— Nous avons parlé dimanche dernier du succès de *Hiarne*, l'opéra de Marschner. Cet ouvrage n'avait pas disparu du répertoire, ainsi que l'annoncèrent plusieurs journaux allemands, il était inédit et, chose incroyable, personne n'en avait connaissance. C'est un heureux hasard qui l'a fait découvrir dans la bibliothèque de Munich.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Nous croyons utile de compléter avec Jennius de la *Liberté* les renseignements que nous avons donnés sur le concours Cressent, à propos du livret qui a été choisi par le jury. Le livret d'opéra-comique intitulé : *Dans les nuages*, qui a obtenu le prix au concours préalable des poèmes, vient d'être imprimé par les soins du ministère de l'instruction publique et des beaux-arts ; pour faciliter aux compositeurs les moyens de prendre part au concours, un exemplaire de ce poème est remis directement ou envoyé par la poste à tous ceux qui en font la demande au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, bureau des théâtres, 3, rue de Valois, depuis le 20 mars 1883. Mais faculté est laissée de concourir avec tout autre livret, pourvu que ce livret, très lisiblement écrit, soit d'un auteur français ou naturalisé tel, eût-il été d'ailleurs déjà lauréat, comme librettiste, de la fondation Cressent. On doit

faire remarquer aux compositeurs qui, pour poème, adopteraient *Dans les nuages*, que leur collaboration avec l'auteur de ce livret ne saurait devenir effective que pour celui d'entre eux dont la partition obtiendrait le prix. Par suite, tout concurrent dont la partition sera écrite sur le poème couronné renonce éventuellement, et par le seul fait de sa participation au concours, à revendiquer un droit quelconque de propriété, totale ou partielle, sur ledit livret. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés ou envoyés sous enveloppe — par la poste et franco — au ministère de l'instruction publique et des beaux-arts, bureau des théâtres, 3, rue de Valois, du 1er au 30 novembre 1883 inclusivement. Aucun ne pourra être retiré avant la clôture définitive des opérations du jury.

— Les élèves du Conservatoire sont en vacances de Pâques, depuis jeudi soir. Rentrée générale des classes mercredi prochain et reprise, sur toute la ligne, des études en vue du prochain exercice public projeté pour la dernière semaine du mois d'avril.

— Les examens trimestriels de l'École de musique religieuse fondée par Niedermeyer ont eu lieu cette semaine. Les élèves entrent en vacances pour quinze jours.

— Avant-hier Vendredi-Saint, on a exécuté à la Madeleine *les Sept paroles du Christ*, de Théodore Dubois. L'œuvre est maintenant connue et classée. Nous n'avons pas la prétention de rien apprendre aux musiciens en la déclarant de premier ordre. Mais toutes les vérités sont bonnes à dire et à redire, chaque fois que l'occasion s'en présente. Parfaitement exécutée par les solistes, les chœurs et l'orchestre sous la direction de M. G. Fauré, cette musique d'une inspiration si pure et si élevée a vivement impressionné la foule qui se pressait sous les voûtes de l'église. Les nos 4, 5 et 6, au cœur même du drame de la croix, nous ont surtout frappé, ainsi que la prière finale. C'est sur un terrain bien différent que nous allons bientôt retrouver M. Th. Dubois, à l'Opéra, avec son ballet *la Farandole*. Mais qui mieux que nous peut savoir ce qu'on doit attendre aussi dans le genre gracieux de l'aimable auteur de *Proserpine!* P. C.

— Semaine Sainte, musique sacrée, musique inspirée, pourrait-on dire, en songeant que chaque auteur s'est toujours surpassé en écrivant pour l'Église ou sur des paroles religieuses. Le 19 mars c'était fête à Saint-Sulpice, dans une petite chapelle bien difficile d'accès. Si les nombreux degrés qu'il faut franchir pour y arriver font penser au chemin du Paradis, la musique que l'on y a entendue était faite pour aider à l'illusion et pour faire supposer que réellement on avait quitté la terre. Les harpes, avec leurs accords séraphiques, ont accompagné les voix charmantes que Mlle Thérèse G. et Mme St. mettent toujours au service des bonnes œuvres. Tous nos éloges aux artistes, au charme exquis avec lequel l' « *Ave Maria* de Widor » a été chanté et au beau talent qui a rendu avec tant d'expression la musique de Gounod. X.

— Aujourd'hui dimanche de Pâques, S. E. le cardinal Guibert officiera pontificalement à tous les offices de Pâques, dans la cathédrale de Paris. La messe en plain-chant harmonisé, avec motet en musique à l'Élévation, sera chantée à dix heures. A trois heures, Salut solennel en musique : *Panis angelicus* et *Tantum ergo*, de la composition de M. Charles Vervoitte, exécutés sous la direction de l'auteur. A Sainte-Clotilde, à 9 heures précises, première audition d'une Messe solennelle, de M. Samuel Rousseau. Solistes; MM. Lamarche, Muratet et Boutens, de l'Opéra. Chœurs et orchestre sous la direction de l'auteur.

— Le comité de l'Association des artistes musiciens vient de décider qu'une nouvelle exécution de la *Messe Solennelle* de Niedermeyer aurait lieu le 4 avril prochain à Notre-Dame. Comme récemment à Saint-Eustache, où l'effet de cette belle messe a été si imposant, l'orchestre de M. Altès et les chœurs de l'Opéra prendront part à cette solennité. On annonce en outre que notre grand violoniste Marsick se fera entendre à l'Offertoire. Il sera prudent de se procurer à l'avance des entrées dans la nef principale, soit chez les éditeurs de musique, ou rue Bergère, 11, au siège de l'Association.

— On nous écrit de Toulouse : Mardi dernier j'ai assisté dans l'église de la Daurade, à l'exécution du *Stabat mater* de M. Charles Magnier, maître de chapelle à Paris et ancien lauréat de l'école Niedermeyer. Cette œuvre fait le plus grand honneur à l'auteur. Le quatuor et le grand chœur final *Quando corpus* sont admirablement travaillés et mouvementés. Les *Tutti* des masses chorales et de l'orchestre sont traités d'une façon fort remarquable. Ces morceaux ont produit une très grande impression. J. L.

— La saison italienne de Saint-Pétersbourg terminée, M. Albert Vizentini s'est aussitôt rendu à Moscou avec le maestro Bevignani, Mmes Sembrich et Durand, le ténor Marconi, le baryton Cotogni et autres artistes de la même troupe. La basse Uetam s'est dirigée sur Séville, Mme Repetto sur Milan, Mme Stahl sur Vienne, et enfin Mme Duvernoy et le ténor Engel sur Paris, où ils sont arrivés cette semaine, très satisfaits, au point de vue artistique, de leur campagne de Russie.

Malheureusement, sous le rapport financier, la saison 1882-83 marquera parmi les moins heureuses. Déficit considérable, et dire qu'il en est de même de toutes les scènes lyriques étrangères, écrasées par les exigences sans bornes des chanteurs. Il faudra cependant bien un jour ou l'autre s'arrêter ou fermer les théâtres, ce qui arrive déjà sur une large échelle en Italie.

— Rectifions une... rectification : Les Strauss de Vienne sont catholiques et non iraélites, de père en fils. Voilà pourquoi la troisième fiancée de Johann Strauss se disposerait à se catholiciser. Quant au projet de naturalisation hongroise prêté à l'auteur du *Beau Danube*, il nous est confirmé à nouveau de Vienne même.

— Samedi prochain, 31 mars, en l'église Notre-Dame de Lorette, à onze heures et demie, sera célébré le mariage de la charmante Mlle Marie Vachot avec M. Alfred Jouanne, artiste du théâtre des Arts de Rouen.

— M. Jules Prével du *Figaro* annonce que Mme Engally vient d'être engagée à de fort belles conditions par M. Pottier, directeur du Grand-Théâtre de Bordeaux, pour aller chanter, au mois de mai, le rôle de Marpha de *Dimitri*, qu'elle a créé avec tant de succès au Théâtre-Lyrique, sous la direction Vizentini.

— Du 28 mars au 1er avril sous le patronage du ministère de l'Agriculture, Exposition Printanière d'horticulture par la Société Centrale d'horticulture de France, au Pavillon de la ville de Paris, Champs-Élysées.

CONCERTS ET SOIRÉES

Le Concert spirituel du Vendredi-Saint au Conservatoire commençait par la symphonie en *la* de Beethoven et finissait par celle en *sol* de Mozart ; l'exécution de ces deux œuvres favorites du public a été digne de la Société des concerts. La partie vocale a été aussi très appréciée. Des fragments de l'oratorio de *Saül* de Hændel qui n'avaient pas encore été donnés ont eu un grand succès ; la symphonie avec orgue dans laquelle M. Guilmant s'est distingué et une belle marche avec chœur ont fait surtout grand plaisir. La *Fuite en Egypte*, deuxième partie de l'*Enfance du Christ* de Berlioz, a causé un enthousiasme bien mérité : cet ouvrage respire un parfum religieux et mystique des plus réussis. M. Escalaïs, jeune ténor de talent et encore élève au Conservatoire, a dû recommencer l'air le *Repos de la Sainte Famille*. M. Escalaïs s'est fait applaudir aussi dans un air d'*Elie* de Mendelssohn. Ce beau concert était réannoncé pour hier Samedi-Saint. X.

— Les habitués du concert Lamoureux n'ont pas fait maigre le Vendredi-Saint; on leur a servi un menu tellement copieux qu'il eût suffi à défrayer deux séances ordinaires. Il serait trop long de passer en revue tous les numéros du programme. Nous nous contenterons de signaler les œuvres qui ont produit le plus d'effet. Signalons tout d'abord une superbe exécution de la Symphonie héroïque. M. Lamoureux possède Beethoven mieux que personne, et son interprétation, grâce à une étude attentive des détails, a souvent des surprises pour ceux-là mêmes qui sont le mieux familiarisés avec les œuvres du maître. Au rang des compositions les plus applaudies, il faut citer encore l'admirable prélude de *Parsifal* qu'une partie du public voulait absolument faire recommencer, *la Mer* de Victorin Joncières, qui est décidément une composition des plus remarquables, et l'*Inflammatus* du *Stabat* de Rossini. Mme Brunet, qui avait déjà fait entendre sa belle voix dans *la Mer*, a chanté l'œuvre plus théâtrale que religieuse de Rossini, avec un élan superbe qui lui a valu des ovations sans fin. Notons encore le succès de M. Delsart dans l'*Aria* pour violoncelle de Bach et mentionnons un chœur inédit de Bizet : *la Mort s'avance*, d'une belle facture et d'un beau sentiment.

Voilà décidément la porte du Château-d'Eau fermée à la musique de concert jusqu'à l'hiver prochain. En couronnant cette dernière séance par une manifestation des plus flatteuses à l'adresse de M. Lamoureux, les habitués des *Nouveaux Concerts* ont montré tout le plaisir qu'ils auront à revoir l'éminent et vaillant chef d'orchestre. V. W.

— Le concert du Vendredi-Saint donné par M. Colonne avait donné lieu à certaines appréhensions. On craignait que la laïcisation du programme ne donnât pas une satisfaction suffisante à une partie du public, et on redoutait une manifestation en faveur de *la Queue du Chat* que les artistes du Châtelet avaient refusé de jouer. Aucune précaution n'avait été prise, néanmoins, et M. Colonne paraissait calme. L'ouverture du *Tannhæuser* fut bien accueillie. Les grincements des chanterelles, les plaintes de la clarinette firent croire aux illettrés du paradis que c'était l'ouverture de *la Queue du Chat*. Des marques d'émotion se manifestèrent pendant *le Songe d'une Nuit d'été;* M. Colonne paraissait toujours calme. C'est au troisième morceau qu'on eut le secret de cette quiétude. On sait que, dans les marches d'*Hamlet*, Berlioz a employé le canon comme maximum d'un *Crescendo*. Le truc du canon a parfaitement réussi, il a tellement enthousiasmé le paradis que *la Queue du Chat* a été oubliée. Un *bis* formidable a éclaté : quelques-uns demandaient une audition séparée du coup de canon. Une partie du public protestait et voulait entendre *les Variations* de Saint-Saëns pour deux pianos; *pas de piano, pas de piano,* ont chanté en chœur les manifestants sur l'air des « Lampions ». Nouvelle audition du coup de canon, *la Queue du Chat* est oubliée. Le programme laïque peut continuer sans encombre. Grand succès pour Mme Rémaury et Diémer, grand succès pour *la Sérénade* de Beethoven et pour *les Ruines d'Athènes*. Le public s'est retiré enchanté et aucun désordre n'est venu justifier les craintes de quelques esprits timorés. Le bon sens de la population a été admirable. H. B.

— Nous devons remettre à dimanche prochain le compte rendu de l'intéressant concert spirituel donné par M. Pasdeloup au Cirque d'hiver, la note attendue à ce sujet nous arrivant trop tard.

— *Le Concert du Châtelet* du dimanche 18 mars offrait un programme des plus variés, l'ouverture des *Francs-Juges* de Berlioz, le *septuor* de Beethoven, *la Bénédiction des poignards* des Huguenots, la Symphonie en *si bémol* de Schumann. Cette dernière œuvre a vivement intéressé le public. C'est une composition de premier ordre, bien conduite, bien ordonnée, d'une grande distinction dans la pensée et dans la forme, mais d'une sonorité un peu sourde. Nous avons fait plus d'une fois cette remarque que la musique de Schumann très profonde, très concentrée, ne se traduit jamais par ces sonorités éclatantes qui sont une des qualités distinctives des grands maîtres. Trois œuvres de M. Saint-Saëns ont été exécutées : *l'Art d'être grand-père*, deux chœurs précédemment entendus, *la Danse Macabre*, qui est une des créations les plus remarquables du compositeur, et les *variations* à deux pianos sur un thème de Beethoven, admirablement interprétées par MM. Ritter et Diémer. *La Danse Macabre* remplaçait les fragments d'*Henri VIII*, dont M. Colonne a dû ajourner l'audition. H. B.

— Ainsi que sa devancière, la deuxième séance de concerts donnée par M. Alphonse Duvernoy marquera dans les annales de la salle Erard, en raison de l'attrait du programme et de la composition du public. Nous avons rarement vu dans cette salle une aussi belle assistance ; pour ne citer qu'un nom, et le plus illustre, disons que M. Ambroise Thomas, arrivé au début de la séance, n'a quitté sa place que pour aller à la fin féliciter M. Duvernoy et l'exquise chanteuse qui se cachait sous les transparentes initiales D... V... C'est avec une admirable méthode mise au service d'une adorable voix que Mme D... V... a chanté la *Canzonetta* du 17e quatuor de Haydn, transcrite par Mme P. Viardot, et la *Calandrina*, arietta tirée du *Parataglio* de Jomelli. Ce dernier morceau, hérissé de difficultés dont la vaillante artiste a triomphé grâce à une pureté d'intonation et une souplesse de voix extraordinaires, lui a valu les acclamations et les *bis* enthousiastes de ses auditeurs. Dans deux concertos, l'un de Beethoven, l'autre de Mozart, M. Duvernoy s'est montré le digne interprète des grands maîtres, autant par la correction de son jeu que par la pureté de son style. Très applaudi dans ces concertos, M. Duvernoy a encore obtenu un double succès de compositeur et de virtuose dans un morceau de concert pour piano et orchestre. Ce morceau comprend trois parties renfermant chacune de sérieuses qualités d'inspiration et de facture, et faisant également honneur au musicien qui les a conçues. Ne terminons pas sans féliciter M. Lamoureux du soin qu'il a apporté à ses délicates fonctions de chef d'orchestre dans les accompagnements. V. D.

— La dernière séance de la *Société nationale de musique* a été presque exclusivement consacrée à des œuvres nouvelles. Un quatuor à cordes de M. G. Alary, très bien exécuté par MM. Lefort, Guidé, Vannereau et Loeb, figurait en tête du programme. Cette œuvre se distingue par une véritable habileté de facture, de la clarté dans l'exposition des idées et un heureux choix de modulations. Mme Jeanne Meyer, très applaudie cet hiver à Paris, a reçu un chaleureux accueil dans une charmante *Suite* pour violon de M. René de Boisdeffre. Elle a joué en parfaite musicienne et avec une exquise pureté de son cette nouvelle œuvre d'un de nos meilleurs compositeurs de musique de chambre. Le *trio* en *la* mineur de M. Lalo et les *Pièces romantiques* pour piano de M. Diémer, déjà entendus aux séances de la Société nationale, complétaient la partie instrumentale du concert. Pour la partie vocale, Mme Fuchs a dit avec succès comme toujours la *Salutation angélique* et *les Deux Pigeons* de Gounod, deux pages d'une grande simplicité, et Mmes Castillon et Achs ont récolté de nombreux bravos dans un *Monstra te* de M. Bœllmann. Ce motet, d'un style excellent et bien écrit pour les voix, a eu récemment les honneurs du grand prix aux concours mensuels de la Société internationale des organistes et maîtres de chapelle. Cela nous dispense d'en faire un plus grand éloge, qui serait d'ailleurs très mérité. E. G.

— Le troisième concert donné mercredi dernier par Mme Annette Essipoff, à la salle Erard, était encore plus brillant, s'il est possible, que les deux premiers. Cette intéressante soirée a été l'occasion d'un grand et légitime triomphe pour l'éminente pianiste russe. Il faut dire que les qualités qui caractérisent son talent sont fort rares et ne peuvent se trouver réunies que chez une virtuose de premier ordre. Elles consistent principalement dans un style sobre, un jeu plein de distinction et d'originalité, amenant parfois des effets imprévus ; une interprétation qui devient souvent inspirée et s'identifiant toujours avec la pensée du compositeur ; enfin, un mécanisme transcendant s'alliant à une sonorité exquise. Il serait superflu, après de pareils éloges, d'insister sur l'immense effet produit par le concerto en *mi* bémol de Beethoven, œuvre magnifique et puissante entre toutes. Les autres morceaux qui composaient le programme ont, d'ailleurs, tous fait sensation. Nous citerons le thème avec variations de Rameau, page scintillante, d'un cachet archaïque curieux, et très savamment traitée ; une *Barcarolle*, un *prélude* et une *valse* de Chopin, le compositeur que Mme Essipoff interprète peut-être avec le plus de charme. Nous devons aussi une mention spéciale à la *fantaisie Hongroise* de Liszt, que l'originale pianiste moscovite a admirablement jouée. M. Lamoureux et son merveilleux orchestre, le violoniste Marsick, qui exécutait avec son prestigieux talent la *chanson Florentine* de Ten Brinck, accompagnée par l'auteur lui-même, ainsi que les *Zigeunerweisen* de Sarasate, et M. E. Bourgeois, l'excellent pianiste-accompagnateur, méritent tous d'être associés au triomphe de Mme Essipoff. X.

— Belle réunion musicale, le samedi 17 mars, chez Mme Marchesi. Le célèbre professeur n'a guère besoin de sortir du cercle de ses remarquables élèves, pour improviser des programmes de choix. Samedi, sa charmante fille Mlle Blanche, plus en beauté et en voix que jamais, a commencé par chanter avec son intelligence et son grand sens artistique trois mélodies de caractères différents : une romance de Garat, une pastorale de Bizet, et une mélodie dramatique de Mme de Grandval. Nous avons eu ensuite les sœurs Stone et leurs gracieux duos ; puis Mlle Risley, dont le beau mezzo-soprano si magnifique d'intensité et d'étendue a fait réellement sensation dans les deux airs de la *Cenerentola* et du *Barbier de Séville*, autant qu'elle a tenu sous le charme avec les lieders expressifs de Schumann. Enfin Bouhy, avec sa voix si pleine des meilleurs jours, a dit en maître chanteur la belle romance de *Jean de Nivelle* : *Il est jeune, il est amoureux* et une mélodie de Tosti. Son succès a été très vif et très mérité. M. de Bériot, le pianiste compositeur si distingué, s'était chargé à lui seul de la partie instrumentale et il y a réussi à souhait. La grande affabilité des maîtres de la maison n'a pas peu contribué de son côté au charme de cette réunion, où nous avons remarqué M. et Mme Ambroise Thomas, le baron Haussmann, Mme de Grandval, le baron de Saint-Amand, la vicomtesse Pernetty, Henri Kaufmann, Edouard Mangin et bien d'autres artistes. H. M.

— Malgré les inquiétudes de la rue, un public d'élite se pressait dans les salons de Mme Viguier dimanche dernier, 18 mars. C'était matinée d'élèves et la sympathie qu'inspire l'éminente artiste-professeur avait fait oublier les préoccupations du jour. Trente morceaux de piano ont été entendus avec un intérêt toujours croissant, et ce n'était vraiment qu'ovations pour cette brillante phalange d'amateurs et d'artistes. C'est que les élèves de Mme Viguier possèdent au plus haut point la science des sonorités et l'art de bien dire sur le clavier d'ivoire ; le piano sous leurs mains n'est plus un instrument sec, mais un orchestre où toutes les variétés de timbre charment l'oreille, et duquel s'exhale l'âme du compositeur. Citons parmi les amateurs les plus remarquables : Mmes De Cazes, de Bonnechose, de Saint Lioux, Ferry, Gillerin, Wenger, etc. ; parmi les artistes : Mlles Klara Gürtler-Krauss, Jenny Godin (les deux charmantes virtuoses qui ont fait sensation cet hiver, aux concerts Colonne, et dont le talent va toujours grandissant). Puis, n'oublions pas Mlle Marie Château, nouvelle néophyte, dont le jeu a de la grâce et du charme et dont le style se complétera bien vite sous l'artistique direction de Mme Viguier.

— La dernière matinée de M. Lebouc commençait par le 1er quatuor en *mi* bémol de Mozart pour piano, violon, alto et violoncelle, ouvrage que l'on a le tort de jouer trop rarement ; venait ensuite le gracieux quintette en *ré* d'Adolphe Blanc très bien joué par Mlle Harkness. MM. Chavy, Prioré, Lebouc et Florus ; au milieu de la séance, Mlle Cécile de Monvel, nièce de M. Lebouc, a joué avec un excellent style *les Variations sérieuses* de Mendelssohn, cette jeune pianiste fait déjà honneur à la classe de Mme Massart. Mlle Harkness, l'élégante violoniste, a fait entendre avec beaucoup de succès *la Polonaise* de Wieniawski. M. Dérivis, fils et petit-fils des chanteurs célèbres de ce nom, a chanté *l'Elégie* de Massenet avec une bonne voix et un excellent sentiment. Grand succès aussi pour Mme Watto dont la belle voix de contralto a fait valoir les mélodies *en Automne* et *les Trois oiseaux* de Mme de Grandval. Elle a accompagné en personne à M. Lebouc deux nouvelles pièces pour violoncelle de sa composition qui ont eu un franc succès.

— Salle des fêtes de l'hôtel Continental, a eu lieu, le vendredi 16 mars, un fort intéressant concert au profit de l'orphelinat des Anges. M. Antonin Guillot de Sainbris a fait entendre plusieurs chœurs qui ont produit le plus harmonieux effet. Citons, entre autres, celui de J.-B. Wekerlin, intitulé *le Soir*, morceau inédit à quatre parties avec soli. C'est tout un petit poème que ce morceau dont toutes les Sociétés philharmoniques vont s'emparer. Les paroles en sont de M. Eugène Guinand, le poète de l'ode-symphonie *la Mer* de Victorin Joncières.

— A la représentation-concert donnée au théâtre de la Gaîté au profit de l'Orphelinat du XIe arrondissement, sous les auspices de Mmes Adam et Dorian assistées de M. Armand Gouzien, on a exceptionnellement fêté, indépendamment de Sarah Bernhardt, Mlle Lureau de l'Opéra dans la grande scène d'Ophélie du 4e acte d'*Hamlet*. Trois chaleureux appels ont prouvé de nouveau combien le public parisien professe de sympathie pour cette remarquable élève de M. Crosti. De pareilles élèves maintiennent haut et ferme le drapeau du Conservatoire.

— Le programme du dernier Vendredi de Mme Ed. Adam a été particulièrement brillant au point de vue musical. Le célèbre violoniste Marsick et la si remarquable pianiste italienne Luisa Cognetti se sont fait applaudir, le premier dans une Rhapsodie hongroise de Sarasate, la seconde dans des pièces de Liszt et Chopin. A signaler aussi, le vif succès obtenu par Mme Rosa Delaunay, qui a détaillé avec autant de talent que de charme deux nouvelles mélodies de M. Victor Dolmetsch sur des paroles de MM. Armand Silvestre et C. Le Senne, et le très grand plaisir qu'a fait Mme Isaac dans une nouvelle composition de M. Salvayre, *le Message d'amour*, poésie de M. Edouard Noël.

— Charmante soirée musicale mardi dernier chez notre collaborateur H. Barbedette. Mlle Joséphine Martin et Mlle Godard ont fait entendre la sonate pour piano et violon, op. 65 de H. Barbedette, et Mlle Godard a interprété avec un talent vraiment original *la Rêverie et appassionato* du même (op. 101), ainsi que les *pizzicati* de Delibes et le Nocturne en *mi* bémol de Chopin. Mlle Léonie B... a dit avec son style excellent quelques admirables mélodies de Meyerbeer; enfin la jeune virtuose de 9 ans, Marguerite Barbedette, s'est signalée dans l'exécution de variations de Schubert et d'études de S. Heller.

— Oh ! les coquilles typographiques ! — Notre collaborateur C. R. a la bonne habitude de mettre toujours les points sur les *i*. Nonobstant, on lui a fait dire, dans notre dernier numéro, en parlant de *l'Hôtesse Arabe*, de Bizet, la morbidesse *mentale*, pour *orientale*. Il laisse ce mot *mentale* pour compte à qui de droit.

— Mlle Louise Murer a exécuté de la façon la plus brillante le programme du concert qu'elle donnait le 15 mars à la salle H. Herz. Ses nombreux auditeurs l'ont tour à tour chaleureusement applaudie dans le concerto en *ut* mineur de Beethoven *les Bois* de Prudent et *le Caprice* op. 22 de Mendelssohn, tous trois accompagnés par l'orchestre de M. Pasdeloup, puis dans des pièces pour piano seul de Schumann et Rubinstein qu'elles a jouées avec un goût parfait. M. Hasselmans, le harpiste bien connu, prêtait à Mlle Murer le concours de son beau talent. Il a fait entendre une barcarolle et une marche triomphale de Godefroid qui lui ont valu le plus vif succès. La partie symphonique du programme, remarquablement rendue par l'orchestre, a été très goûtée du public, notamment *le Dernier sommeil de la Vierge* de M. Massenet et la *Cerrito* de la symphonie-ballet de M. B. Godard.

V. D.

— Signalons le très brillant début de Mlle Cécile Welsch, premier prix de piano du dernier concours : La jeune et charmante artiste a ravi le public qui remplissait la salle Pleyel par la sûreté de son jeu, la délicatesse de son toucher et ces rares qualités de style auxquelles nous avons reconnu l'enseignement d'un maître. Nous avons nommé M. Delaborde, auquel le public a fait une chaleureuse ovation, quand on l'a vu paraître, à la fin du concert, accompagnant Mlle Cécile Welsch, sa brillante élève, avec laquelle il avait tenu à jouer la marche héroïque de Saint-Saëns.

A. C.

— Le concert de Mme Vandeul-Escudier avait attiré beaucoup de monde à la salle Érard. — C'est là une virtuose toujours en progrès et c'est à juste titre qu'on l'a applaudie dans les différents morceaux qu'elle a exécutés. Le violoniste Wolff et le violoncelliste de Munk lui prêtaient leur concours, ainsi que Mlles Litvonoff, Thuringer et M. Trabadeli pour la partie vocale; Coquelin cadet et Baillet, de la Comédie-Française, Mlle Léonide Leblanc et une élève de Mme Fargueil, Mlle Écarlat-Medevis, représentaient la partie dramatique. Maton enfin tenait le piano d'accompagnement. En résumé programme très varié et fort attrayant.

— La matinée d'élèves donnée par Mlle Elisa Bertucat a été des plus intéressantes, et nous devons constater que plusieurs des morceaux du programme ont été interprétés avec un véritable talent, notamment le duo des *Noces de Figaro* et l'air de *Fior d'Aliza*, de Victor Massé. Le délicieux chœur de *Psyché*, d'A. Thomas, celui de *la Tempête*, de Duvernoy, et l'air de *Robert*, avec chœur, ont été chantés avec un ensemble qui fait le plus grand honneur au professeur dont on a pu apprécier l'excellente méthode. Un violoniste de beaucoup de mérite, M. Ismaël, qui prêtait son concours à cette petite fête, s'est fait applaudir en exécutant avec infiniment de charme un *Nocturne* de Chopin et *la Sérénade Espagnole* de Sarasate.

— Ce sont MM. Lauwers et Holmann qui ont été appelés de Paris pour défrayer le dernier concert de l'Institut musical à Orléans. Les journaux de cette ville ne tarissent pas d'éloges en l'honneur de nos deux artistes parisiens.

— Le Concert annuel de la Société philharmonique de Dieppe a été fort brillant cette année, grâce au concours que lui prêtaient Mlle Simonnet (élève de M. Saint-Yves-Bax), M. Escalaïs (élève de M. Crosti) et Mlle Juliette Dantin, jeune violoniste, âgée de huit ans (élève de M. Ch. Dancla), qui font le plus grand honneur à notre école nationale de musique. Mlle Simonnet a chanté avec goût et grâce l'air de *la Fée aux Roses* et celui de l'ombre du *Pardon de Ploërmel*. M. Escalaïs a dit avec beaucoup d'ampleur l'air de *l'Africaine* et *le Vallon* de Gounod. Ces deux artistes se sont ensuite réunis pour les duos de *Faust* et de *Mireille*, le public leur a témoigné sa satisfaction par des applaudissements et des rappels. Mlle J. Dantin, par sa gentillesse et la sûreté de son exécution, a de suite conquis les faveurs de l'auditoire. Elle est heureusement douée, et avec du travail elle ne manquera pas de devenir une artiste distinguée. M. Anschütz, l'organisateur de ce beau programme, s'est fait applaudir dans la « Célèbre ballade » de S. Thalberg, et « le Ruisseau », étude tirée des *Journées de Printemps* de sa composition.

L'orchestre et les chœurs, qui chantent avec un ensemble vraiment merveilleux, font le plus grand honneur à leur sympathique chef, M. Amédée Godard. M. Gaillon et ses chansonnettes, parmi lesquelles l'amusante pochade de Costé, *l'Arche de Noë*, complétaient cette intéressante fête artistique.

XXX.

— La Société philharmonique de Niort, sous l'habile direction de M. Tolbecque, a donné un concert intéressant ces jours derniers, au bénéfice des indigents; M. Taffanel, appelé de Paris pour la circonstance, y a été accueilli avec beaucoup de succès. Après s'être fait applaudir comme virtuose, il a joué sa partie de flûte à l'orchestre dans l'*andante* de *la Symphonie de la Forêt* de J.-B. Weckerlin, et cette œuvre importante, fort goûtée, a gagné beaucoup à ce précieux concours.

— A la Société philharmonique de Bordeaux on vient d'applaudir Mme Brunet-Lafleur, dont la voix si généreusement timbrée, si pleine de charme et d'accent, a exercé une irrésistible séduction sur les dilettantes de Bordeaux. D'autre part, M. Alexandre Guilmant a fait entendre à ce même concert sa première symphonie pour grand orgue et orchestre, dont la Pastorale est toujours bissée, puis une improvisation qui lui a valu un véritable triomphe. Citons encore M. Johannès Wolff, jeune violoniste hollandais auquel on a fait un chaleureux accueil. Une bonne part d'éloges est due à MM. Portehaut, chef d'orchestre, et Sarreau, chef des chœurs.

— C'est aujourd'hui dimanche, Jour de Pâques, que recommencent les concerts du Jardin zoologique d'acclimatation, sous l'habile direction de M. Mayeur, l'excellent saxophoniste de l'Opéra.

L'orchestre réunit, comme par le passé, des artistes d'un haut mérite qui, pour la plupart, sont attachés à l'Académie nationale de musique. L'empressement du public à suivre ces concerts depuis douze années déjà est un sûr garant du succès qui attend l'orchestre de M. Mayeur, dans la saison qui va commencer.

CONCERTS ANNONCÉS

Mercredi 28 mars, à la salle Erard, soirée musicale donnée par Mlles Waldteufel.

— Jeudi 29 mars, salons Pleyel, quatrième et dernière séance de la Société des Quatuors français, de MM. Nadaud et Papin, avec le concours de Mlle Poitevin et de MM. Bertram, Bour, Bourdin, Lalande et Wilmotte. Solistes de l'orchestre Lamoureux. Le programme comprend: un quatuor, Litolff, deux pièces pour instruments à vent, Lefebvre, un trio, Reber et un quintette (redemandé) F. David.

— Le flûtiste de Vroye donnera un grand concert salle Erard, le 29 mars, avec le concours de Mmes Caron et Thesnard, de MM. Th. Ritter, Lauwers, Alexandre Guilmant et autres artistes distingués.

NÉCROLOGIE

Le monde artistique vient de faire une grande perte dans la personne de Mme Lucy Keleni, femme de l'éminent ingénieur. Sous le pseudonyme de Lucy Kleine, elle avait, il y a deux ans, donné à la salle Herz une série de concerts où son talent de pianiste avait été fort apprécié. Elle aimait l'art au point d'en être obsédée. Cette noble passion la dominait et a brisé sa nature impressionnable et charmante. Mme Kleine, morte à trente ans, laisse dans sa famille et au milieu de ses amis un vide qui ne sera jamais comblé.

H. B.

— C'est avec un vif regret que nous enregistrons la mort de M. Jules Cressonnois, décédé mardi dernier, à la suite d'une congestion cérébrale. M. Cressonnois, qui avait été successivement chef de musique des guides et de la gendarmerie de la garde, avait pendant longtemps dirigé l'orchestre du concert Besselièvre. Mais ses succès de kappellmeister ne suffisaient pas à son ambition de musicien et à plusieurs reprises il avait tenté d'aborder le théâtre. C'est ainsi qu'il écrivit *Chapelle et Bachaumont*, représenté à l'Opéra-Comique, *Hymnis*, donné au Lyrique, sans compter la musique de *Deïdamia*, composée pour le drame antique de son ami Théodore de Banville. Il laisse une partition inédite en répétition à l'Opéra-Comique : *Saute Marquis*. M. Cressonnois était un musicien de talent et un excellent homme. Il laissera dans le cercle de ses amis un vide cruel.

— Le sympathique compositeur Théodore Dubois vient d'être bien cruellement éprouvé par la mort de son fils, âgé de neuf ans. M. et Mme Dubois sont inconsolables et tous leurs amis profondément affligés. Nous leur envoyons l'expression de nos vives condoléances.

— Cette semaine ont eu lieu, en l'église de Clignancourt, les obsèques d'un choriste de l'Opéra, M. Maus. Tous ses camarades ont voulu lui faire la dernière conduite et chanter sur sa tombe le *Dies iræ* sous la direction de leur chef M. J. Cohen. L'administration de l'Opéra était représentée par M. Darcel.

— Un jeune artiste des Bouffes, M. Pescheux, vient d'être emporté par une maladie de poitrine. Ses obsèques ont été célébrées à Saint-Germain-l'Auxerrois, au milieu du concours de ses amis et camarades.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2717 — 49me ANNÉE — N° 18. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 1er Avril 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.

Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.

Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour les

COUPLETS DU MYSOLI

de *la Perle du Brésil* de FÉLICIEN DAVID. — Suivra immédiatement un morceau de chant de *Lakmé*, le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE, en répétition à l'Opéra-Comique.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *La 2me Gavotte* de L. BOURGAULT-DUCOUDRAY. — Suivra immédiatement un air de ballet extrait du divertissement de *Lakmé*, le nouvel opéra de M. LÉO DELIBES.

FERDINAND DE MÉDICIS

ET LA MUSIQUE A FLORENCE VERS 1700

(Suite)

VI

Les artistes en possession du talent n'étaient pas seuls à recevoir les encouragements du prince; plus d'un jeune garçon, plus d'une jeune fille lui durent les bienfaits de l'éducation musicale; la protection qu'il accorda à ceux dont les dispositions toutes particulières l'avaient frappé valut à l'Italie quelques bons musiciens ou chanteurs de plus. Les maîtres les plus renommés étaient chargés par lui d'assurer l'avenir de ses protégés; c'est ainsi qu'en 1692 il adressa à Giuseppe Vecchi, de Rome, Raffaello Baldi, qui se fit ensuite un nom au théâtre, où on l'appelait *il Raffaellino;* en 1695, il chargeait Isidore Cerruti, de Novellara, d'enseigner le chant au P. Paolucci Servita; en 1696, c'était aux soins d'Aldovrandini, l'éminent professeur bolonais, qu'il confiait Maria Orsati; en 1706, il faisait donner, à Florence même, par Jean-François Cassioni, des leçons de théorbe au jeune Niccoló Susier, et un peu plus tard, satisfait des progrés de l'élève, il appelait de Modène un artiste expérimenté, Fra Gherardo Ingoni, pour le perfectionner tant sur cet instrument que sur l'archiluth et la mandoline, après quoi il incorporait Niccoló Susier parmi les musiciens de sa chambre. C'est encore le compositeur Perti dont il réclame les leçons pour son protégé Mannucci; c'est Andrea Guerri, un jeune garçon destiné, hélas ! à figurer parmi les sopranistes de sa chapelle, qu'il envoie à l'école célèbre de Pistocchi, de Bologne, où il puisera, à leur source même, les principes féconds qui ont assuré à l'art vocal italien son éclat et sa supériorité.

Le nom de Pistocchi, que je viens d'évoquer, m'amène à dire qu'à l'époque où cet éminent professeur exerçait pour la seconde fois les fonctions de prince de l'Académie des Philharmoniques de Bologne, cette compagnie, dont il serait inutile de vanter ici la notoriété, voulut décerner à Ferdinand de Médicis un témoignage éclatant de sa reconnaissance pour les services qu'il ne cessait de rendre à la musique et aux musiciens, et lui offrit le titre honorifique de *protecteur*. Le prince fut vivement touché de cet hommage, mais obéissant, paraît-il, à des considérations politiques, il déclina le titre qui lui était offert.

Il se rendit avec plus de facilité à la demande que lui adressèrent, en 1709, Scipione Maffei, l'auteur de *Mérope*, Antoine Villisneri et Apostolo Zeno, à l'effet d'accorder son patronage à l'écrit périodique qu'ils se proposaient de publier, sous le titre de *Journal des savants d'Italie*. C'est dans cette feuille, destinée à signaler à l'attention publique les œuvres de l'imagination ou de l'intelligence nouvellement écloses sur le sol italien, que fut annoncée pour la première fois, et décrite par Maffei lui-même, l'invention due à Bartolomeo Cristofori, l'habile clavecinier de Padoue.

Le nom de Ferdinand de Médicis se trouve lié, comme nous l'avons déjà dit, à ce fait mémorable. Le prince avait acquis une certaine habileté dans le jeu de la plupart des instruments; mais, ainsi que l'écrit M. Puliti, « le vrai compagnon de ses joies, le consolateur de ses peines, l'intime confident des aspirations de son âme, ce fut encore le clavecin. »

Il possédait un grand nombre de ces instruments, signés des plus habiles facteurs de l'époque; disons plus, il s'était créé chez lui un véritable musée instrumental, aussi riche que complet, ainsi qu'en fait foi l'inventaire qui en fut dressé en 1716, après sa mort. Les clavecins et les épinettes de Domenico de Pesare, de Girolamo Zenti, de Mondini, de Cristofori, de Cortona de Rome, et autres, y figuraient à côté des violons et des violes d'Antoine Stradivario, de Nicolas et Antoine Amati et de Jacques Steiner. Les luths, les théorbes, les lyres, les cythares, les mandolines, les diverses branches enfin de la grande famille des instruments à cordes s'y trouvaient représentées; on y voyait de même tous les instruments à vent alors en usage, desquels certains, comme les flûtes, y étaient groupés en concerts ou familles complètes.

Enfin, le prince possédait plusieurs orgues de force différente, parmi lesquelles il s'en trouvait deux renfermant un clavecin ou une épinette.

Cette énumération d'ensemble fait suffisamment voir quel intérêt Ferdinand portait à la facture instrumentale, et ce qui prouve combien il en suivait activement les progrès, c'est la présence, parmi ces produits divers de l'art du luthier ou du facteur d'instruments, de certains types résultant d'inventions nouvelles, dont le plus grand nombre, il est vrai, n'a eu qu'une durée éphémère. Les essais tendant à perfectionner le clavecin, et à lui donner l'intensité et la variété de sonorité qui lui faisaient défaut, semblent avoir intéressé tout particulièrement le prince; et si l'on songe au soin qu'il prit de faire venir de Padoue Cristofori, qu'il avait connu dans un de ses voyages, et dont il avait pu apprécier l'esprit inventif et l'habileté de main, puis de l'installer à Florence, où l'industrie du facteur de clavecins n'était alors exercée que par des artisans d'une valeur secondaire, on se trouve amené à regarder comme bien fondée l'opinion qui nous montre Ferdinand de Médicis communiquant à Cristofori ses propres idées touchant le perfectionnement de son instrument favori, et celui-ci réalisant, sous les yeux mêmes de son noble protecteur, l'appareil ingénieux qui devait faire du clavecin un instrument absolument nouveau.

Les documents publiés par M. Puliti ne permettent plus de contester à Cristofori la priorité d'invention que d'autres avaient réclamée, soit pour le Français Marius, soit pour l'Allemand Schrœter. Il n'eut d'ailleurs, pas plus que Ferdinand, la satisfaction de voir son innovation universellement accueillie et mise en pratique. Les quelques clavecins à marteaux qu'il construisit n'empêchèrent pas ses confrères de rester fidèles à l'ancien système; le clavecin à sautereaux n'avait pas encore dit son dernier mot. Il reste acquis néanmoins que ceux qui, plus tard, lui portèrent les coups définitifs, c'est-à-dire Godefroi Silbermann en Allemagne, et ensuite Érard en France, ne firent que reprendre l'idée de Cristofori, et appliquer, en le perfectionnant, l'appareil inventé par lui à Florence, vers 1710.

On pourrait donner de nouveaux développements à cet exposé des actes principaux du prince Ferdinand de Médicis comme protecteur des arts, en examinant ce qu'il fit aussi pour les peintres, sculpteurs ou architectes, et quels encouragements ils reçurent de lui. C'est là une tâche qui ne saurait m'appartenir; mais, afin de ne point laisser complètement dans l'ombre cette nouvelle face sous laquelle peut être considéré le Mécène florentin, je ne puis mieux faire que de transcrire la note suivante, empruntée au livre dont je me suis inspiré pour ce travail : « Les appartements du prince dans le palais Pitti et dans ses villas de prédilection, Pratolino, Artimino, Castello, la Petraia, Poggio a Caiano et Poggio Imperiale, étaient remplis de tableaux de prix achetés par lui. Son cabinet dans la villa *del Poggio a Caiano* était particulièrement renommé par la précieuse collection de petits tableaux de tout genre qu'il renfermait. Le prince fit dessiner les toiles composant ses galeries particulières, et ensuite il les fit graver à l'eau-forte par le P. Jean-Antoine Lorenzini de Bologne, célèbre graveur, par Cosimo Magalli, Jean-Dominique Picchianti et Théodore Vekruys. »

Ce fidèle ami des arts, ce prince qui mettait à leur service, avec tant d'intelligence et de courtoisie, sa fortune et son crédit, montrait malheureusement un goût non moins prononcé pour les plaisirs, et ne recherchait pas toujours les plus délicats. Venise, qu'il aimait à visiter parce qu'il savait y rencontrer de vives jouissances musicales, Venise, qui l'avait assimilé à ses propres enfants, lui fit un présent funeste! Elle lui donna la maladie dont il devait mourir.

Quatre années s'écoulèrent, pendant lesquelles le royal dilettante trouvait encore, malgré ses souffrances et les crises fréquentes auxquelles il était sujet, quelques instants à donner à la musique. Il dut y avoir, comme cela arrive souvent en pareil cas, des temps d'arrêt dans la marche du mal, d'apparents retours de santé; ce fut dans un de ces moments-là que le frère Lorandi, de Brescia, composa un *Te Deum* pour fêter la guérison du prince: vaine flatterie! zèle trop hâtif! bientôt après, le mal redoubla. *Rodelinda,* de Perti, clôt, en 1710, la liste des opéras donnés par les soins de Ferdinand, et en sa présence, sur son cher théâtre de Pratolino. « Le petit nombre d'années qui lui restaient encore à vivre, dit M. Puliti, ne furent qu'une longue suite de spasmes atroces. Il ne trouva la paix que le 30 octobre 1713, jour où, dans la pleine maturité de ses cinquante ans, il descendit dans le tombeau, accompagné des pleurs universels et de la profonde douleur du peuple toscan, qui avait placé sur lui toutes ses espérances de bien-être. »

Dix ans après, le grand-duc Cosme III mourait à son tour, laissant le trône à son second fils Jean-Gaston, lequel fut le dernier des Médicis.

Jules Carlez.

FIN

SEMAINE THÉATRALE

Les jours de relâche théâtrale pendant la Semaine sainte sont heureusement suivis des jours de la semaine de Pâques, — source de fortune pour nos théâtres qui, jamais, n'ont été plus courus. L'Opéra-Comique, notamment, a trouvé en cette dernière semaine, de quoi compenser les recettes attendues mais forcément ajournées de la *Perle du Brésil.* — Afin de vivifier son répertoire courant pendant les répétitions générales de *Lakmé*, M. Carvalho, aussitôt son retour de Provence, nous a offert une nouvelle reprise d'*Haydée*, avec Mlle Isaac, MM. Stéphane et Taskin pour principaux interprètes, — trio remarquable, malgré les quelques défaillances du deuxième acte : le ténor Stéphane n'y a pas été le Lorédan du troisième acte, où il s'est tout à fait distingué et comme acteur et comme chanteur. Quant à Mlle Isaac (Haydée) et à la basse chantante Taskin (Malipieri), succès sur toute la ligne. Somme toute, excellente reprise de l'une des meilleures partitions d'Auber, réserve faite de certaines inégalités qu'il nous faut bien constater. Le ténor Mouliérat, Mlle Dupuis et M. Maris remplissaient les rôles d'Andréa, de Raphaela et de Domenico. Les chœurs de M. Carré ont bien marché, notamment au second acte, dans le décor du vaisseau de la *Perle du Brésil*, car celui d'*Haydée* se trouve démonté.

M. Vaillart, le digne lieutenant de Danbé, a très bien dirigé l'exécution. La recette s'est élevée à 7,000 fr.

Pendant la semaine qui s'ouvre demain lundi, le théâtre sera absolument livré, le jour tout au moins, aux seules répétitions générales de *Lakmé* que l'on a répétée de nouveau à orchestre, hier samedi. Les décors seront successivement montés et les costumes essayés, de manière à pouvoir passer sinon à la fin de cette semaine, au plus tard le lundi ou le mardi qui suivront. Tout dépendra de la mise au point de la répétition de jeudi prochain.

La partition et le livret de *Lakmé* seront prêts le soir même de la première représentation. Les documents ne manqueront donc pas aux représentants de la Presse française et étrangère qui prennent déjà leurs notes sur cette importante première.

A l'Opéra, *Henry VIII* a encaissé de superbes recettes pendant la semaine de Pâques et tout annonce qu'il en sera ainsi aux représentations suivantes. Il n'en a pas été de même pour *Robert le Diable* deux fois empêché par une indisposition de M. Salomon. Ce ténor, qui passait à Lyon et à Marseille, pour l'Hercule — chanteur des temps modernes, paie son tribut à la grippe parisienne tout comme la plus fragile prima donna. Et notez que le ténor Sellier n'étant pas encore absolument remis, l'Opéra s'est trouvé dans un grand embarras la semaine dernière. Toutefois Sellier s'est dévoué et il a chanté Radamez de *l'Aïda*, de Verdi.

A propos de Verdi, savez-vous la nouvelle qui nous vient de Milan ? La partition de *Iago*, que l'on devait représenter la saison prochaine à la Scala de Milan — *le Ménestrel* l'avait dit avec les journaux italiens et français — n'existerait pas, du moins jusqu'ici. De plus, ce serait également à tort que l'on prétendait que Verdi avait écrit une partition de combat à l'adresse des musiciens de l'avenir. Les deux nouvelles se trouveraient absolument infirmées.

Voici ce qu'on lit à ce double sujet dans *Il Pungolo*:

« Les journaux français se sont occupés beaucoup de *l'Iago* de Verdi, en assurant que la nouvelle partition était toute prête. Nous avons appris cette nouvelle avec une vive satisfaction et nous nous en sommes réjouis pour la plus grande gloire de l'art musical italien. Malheureusement il paraît que la nouvelle est prématurée, pour ne pas dire inexacte, ainsi qu'il résulte des déclarations de Verdi lui-même. Le grand maître nous pardonnera si nous sommes indiscrets, mais nous avons eu l'occasion de lire une lettre adressée par lui à l'un de ses amis de Milan et nous avons pris la liberté d'en transcrire un passage avec le dessein de le publier. Ce fragment que voici est d'un trop grand intérêt pour le laisser inédit:

« . . . . . *Leggo stamattina nel* Fanfulla *: Maurel vi ha detto ancora che Verdi prepara al mondo musicale le piu grandi sorprese, ed ai giovani avveniristi i piu grandi ammaestramenti nel suo Iago, ecc.* » *Dio me ne guardi !...* » *Non è mai stato, ne sara mai nelle mie intenzioni di dare ammaestramenti a nessuno. Io ammiro, senza pregiudizi di scuola, tutto quello che mi piace : faccio come sento ; e lascio fare a tutti quelli che vogliono.* » *Del resto, finora nulla ho scritto di questo Iago, o meglio Otello, e non so che cosa faro in seguito.* »	« . . . . Je lis ce matin dans la *Fanfulla* que Maurel vous a dit que Verdi préparait au monde musical les plus grandes surprises et aux jeunes *aveniristes* les plus grands enseignements, avec son *Iago*, etc. Dieu m'en garde! Il n'a jamais été et il ne sera jamais dans mes intentions de donner des leçons à qui que ce soit. J'admire, sans préjugés d'école, tout ce qui me plaît, j'écris comme je sens et je laisse écrire aux autres tout ce qu'ils veulent. Au surplus, jusqu'à présent je n'ai pas écrit une note de cet *Iago*, ou pour mieux dire *Otello*, et je ne sais pas ce que je ferai par la suite... »

Voilà en peu de lignes bien des espérances déçues... Mais rassurons les nombreux admirateurs de l'auteur d'*Aïda*, en ce qui concerne le deuxième point visé par sa lettre : la partition de *Iago* ou d'*Otello*, — c'est tout un, — existe, sinon sur le papier, du moins en germe dans le cerveau de l'illustre maestro. La nouvelle nous en est transmise par l'un des nombreux affidés secrets du *Ménestrel* à l'étranger, et duquel nous recevons à l'instant la dépêche chiffrée qui suit :

Palais Doria. Milan, 31 mars.

Vu et entendu Verdi, sur la terrasse, se promenant en s'inspirant de Shakespeare. Toute sa partition de *Iago* est dans sa tête; c'est sa manière de composer. Il n'écrit qu'après. Dois aussi vous prévenir de l'arrivée inopinée au palais, du directeur de l'Opéra de Paris, que vous pensiez être encore à Bordighiera. C'était une feinte pour masquer le vrai but de son voyage tout artistique: il est à Gênes, sollicitant un nouvel ouvrage de Verdi. Ne le dites à personne. X.

Mais rentrons en France et causons un peu de

DÉCENTRALISATION LYRIQUE

C'est avec un véritable plaisir que le monde des théâtres voit grandir le goût de la décentralisation lyrique en France. Combien il serait désirable qu'il en fût chez nous, comme en Italie, comme en Allemagne, où les compositeurs n'ont que l'embarras du choix pour faire représenter leurs œuvres. Vingt scènes et plus se disputent l'honneur de produire chaque partition nouvelle de plus ou moins grande valeur. C'est évidemment vers ce but que les munificences officielles, en France, devraient se diriger. Souhaitons-le, sans trop l'espérer, hélas! On fait si rarement ce qu'il faudrait faire, au point de vue de l'art, dans notre pays réputé si artistique.

En attendant que l'administration supérieure se décide à aider la décentralisation lyrique en France, enregistrons avec le plus grand empressement le baptême à Rouen d'un opéra comique en trois actes, au sujet duquel nous parvient la note suivante :

⁂

La première représentation de *Rabelais*, opéra comique inédit en trois actes, musique de M. Prestreau, marquera dans les fastes de notre Théâtre-Français. Nous sommes heureux d'avoir été les premiers à entendre l'œuvre du sympathique chef d'orchestre et sommes plus heureux encore de pouvoir lui décerner à nos éloges.

Le sujet du libretto de MM. Georges Noyer et Gribouval n'est pas, comme on pourrait le croire, la vie de Rabelais mise à la scène; l'auteur de *Pantagruel* est simplement mêlé à une intrigue amusante, qu'il noue, embrouille et dénoue tour à tour.

La musique de M. Prestreau est charmante et souvent très heureuse; la phrase manque quelquefois d'originalité, mais l'orchestration est toujours soignée. La partition renferme de très jolies pages: la chanson de Rabelais, l'air de Marguerite, la chanson des vins, sont au nombre des meilleures, ainsi que le septuor qui termine le premier acte. Au deuxième acte le chœur chanté par les pages prenant une leçon d'armes mérite d'être cité, ainsi que le duo de Marguerite et de Babolin, la romance d'Henri, le chœur de *chut! chut!* que le public a bissé, ainsi du reste que la chanson des vins. Citons enfin, au dernier acte, la romance de Claudine, les couplets de Rabelais et ceux de Babolin.

A la chute du rideau, les auteurs ont dû venir saluer le public et ils ont été l'objet d'une manifestation des plus flatteuses.

A. K.

Voilà donc le Théâtre-Français de Rouen transformé en théâtre d'opéra et tout prêt à réaliser dans la grande cité normande, — proportions gardées, — la troisième scène lyrique attendue depuis si longtemps à Paris.

Mais ce n'est pas tout : au théâtre d'Angers, autre symptôme de décentralisation lyrique : on vient d'y représenter *le Trésor*, de F. Coppée, transformé en opéra à l'intention de M. Charles Lefebvre, grand prix de Rome, qui attend toujours son heure à Paris. Voici ce que nous lisons à ce sujet dans *Angers-Revue :*

Nous avons assisté hier soir à un véritable événement artistique. Le temps nous manque pour faire un compte rendu détaillé de l'œuvre que MM. Fr. Coppée et Ch. Lefebvre ont bien voulu faire représenter sur notre scène. On connaît la charmante comédie en vers *le Trésor* qui fait aujourd'hui partie du répertoire de l'Odéon. Nul ne s'étonnera qu'imitant l'exemple de M. Paladilhe, séduit par *le Passant*, M. Charles Lefebvre n'ait pu résister au désir d'exprimer dans sa langue les situations si intéressantes du *Trésor*. Se prêtant de la meilleure grâce du monde au désir du compositeur, M. Fr. Coppée a consenti au sacrifice toujours pénible pour un poète de laisser dénaturer quelques-uns de ses beaux vers de façon à rendre la besogne du musicien possible. Nous pouvons assurer aujourd'hui que le poète ne regrette pas son sacrifice.

L'interprétation de cette œuvre délicate a été vraiment étonnante, si on songe que les études en ont duré à peine huit jours et qu'il n'a été fait que deux répétitions à orchestre. Il est vrai de dire que la présence des deux auteurs n'a pas peu contribué à cet excellent résultat et que leurs judicieuses observations ont été d'un grand secours pour les interprètes.

Nous adressons donc tous nos compliments à Mlle Seveste (Véronique), MM. Gheleyns (Jean) et Constance (l'abbé), ainsi qu'à M. Gustave Lelong et à son remarquable orchestre. Le succès a été considérable. Le poète et le musicien qui assistaient à la représentation, dans une loge de baignoire, se sont dérobés aux ovations du public qui a demandé les auteurs avec insistance.

J. B.

Au théâtre de Nantes, manifestation d'un autre genre mais qui n'en touche pas moins à la décentralisation lyrique. *Hérodiade*, l'opéra de Massenet, représenté pour la première fois l'hiver dernier au théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles, vient de voir le jour en France, non pas à Paris, ainsi que le faisait espérer la fondation encore ajournée d'un Opéra Populaire, mais bien à Nantes, où l'auteur s'est rendu en personne, pour y faire répéter et exécuter son œuvre. Là le succès a pris les proportions d'un triomphe, et M. Massenet a déclaré que les théâtres de province avaient décidément du bon et que les compositeurs devaient se bien garder de les dédaigner.

Bref la décentralisation lyrique est plus que jamais à l'ordre du jour en France.

H. Moreno.

P. S. — La représentation-concert de l'Opéra au profit des inondés de l'Alsace-Lorraine prend les proportions d'un véritable festival. Nos plus grands artistes, Mme Carvalho en tête, s'enrégimentent dans les chœurs. De même pour l'orchestre. C'est à qui prendra part à cette fête nationale. Quant à la recette, elle dépassera toutes les prévisions et elle aurait pu tripler d'importance si le Comité de la Presse avait eu l'idée de faire admettre les coupons de loges et fauteuils à la cote de la Bourse.

Le bal qui suivra la représentation-concert promet aussi d'être absolument exceptionnel. On sait que Judic, transformée en kapellmeister viennois, partagera avec Arban la direction de l'orchestre.

Les 13 jours et les 28 jours de l'armée territoriale sont de vrais fléaux pour les théâtres. Voici une lettre qui le prouve derechef. Elle a trait à la grande fête de l'Alsace-Lorraine :

« Mon cher Besson.

» J'aurais consenti de bien grand cœur à faire ma partie dans *celui* des soldats de *Faust*, à la représentation du jeudi 5 avril. Mais un engagement antérieur contracté avec le gouvernement m'oblige, à compter de demain dimanche, à rejoindre mon régiment comme fusilier de la *territoriale.*

» Agréez, cher ami, avec tous mes regrets l'assurance de mes meilleurs sentiments.

» HENRI SELLIER. »

Que va devenir l'Opéra avec un fort ténor de moins, — si M. Salomon ne se remet bien vite.

Parlez-moi du Palais-Royal : ses premiers sujets, grippés, n'en sont que plus amusants, Grassot et Ravel l'ont surabondamment prouvé. A propos de ce théâtre, enregistrons à son actif la réussite du *Fond du sac*, de M. Pierre Decourcelle, que voilà à la tête de deux jolis succès simultanés : *l'As de trèfle* et *le Fond du sac*. Les jeunes font leur place. La pièce est bien interprétée aussi par la jeune troupe du Palais-Royal : MM. Daubray, Calvin, Raymond, Numès, Mlles Antonine, Lavigne et Berthou.

SAISON DE LONDRES

30 mars 1883.

Nous voilà tout à coup en pleine musique et en plein Parlement. *La Belle Lurette* à l'Avenue, l'ouverture de la saison d'opéra anglais avec un opéra nouveau : *Esmeralda, le Voyage dans la lune*, au théâtre de Sa Majesté; *Cymbia*, de Florian Pascal au Strand! Heureusement deux autres opérettes, qui étaient également annoncées, sont remises à la semaine prochaine. Les deux opérettes d'Offenbach n'ont pas excité grand enthousiasme. D'abord, le temps de ces offenbacchanales semble un peu passé, et la grande ressource que vous avez à Paris de trouver toujours de nouvelles offenbacchantes, depuis Schneider jusqu'à Granier, nous manque totalement ici. Le Français « né malin » fournit largement de quoi former ces chanteuses à la voix vive, flexible, actrices nées et ayant jusqu'au bout des doigts la gaieté gauloise qu'exigent ces rôles. Ici il arrive souvent que, ne pouvant trouver des chanteurs-acteurs, on prend des acteurs qui ne sont aucunement chanteurs et qui vous racontent, au lieu de les chanter, leurs airs et duos. Le résultat pour le compositeur se devine facilement. *Le Voyage dans la lune* n'a d'ailleurs été monté au théâtre de Sa Majesté que pour donner de l'occupation à la Compagnie de l'Alhambra, où cette pièce avait été représentée avant que le feu détruise la maison.

Le théâtre des Nouveautés, qui avait sombré avec une pièce indienne après une existence d'une semaine à peine, a repris courage, et, sous le nom de Folies-Dramatiques, vient de rouvrir ses portes jeudi soir avec un succès consacré : *les Cloches de Corneville.*

Peu de chose à dire sur *Cymbia*. Ce n'est pas mal fait, mais la mélodie originale, l'idée neuve, ne s'y trouvent que fort rarement, et il est fort douteux que la pièce, pourtant fort drôle, puisse sauver la musique.

Le grand événement de la semaine, et pour deux raisons, était l'ouverture de la saison d'opéra anglais par M. Carl Rosa avec la troupe, qu'avec une persévérance incroyable il a formée, développée, créée enfin. Ceci est un événement national, mais, ce qui lui a prêté encore plus d'importance cette fois, c'est que l'opéra *Esmeralda* est l'œuvre de M. G. Thomas, un jeune Anglais entré, sous les auspices de son illustre homonyme, au Conservatoire de Paris (classe de M. Emile Durand). C'est là un élève appelé à faire honneur à votre Ecole nationale. *Esmeralda* est arrangé en libretto, d'après les données de Victor Hugo : les auteurs sont le compositeur bien connu Randegger, et pour la diction, Marzials, un compositeur de romances et de paroles fort distingué. La musique d'*Esmeralda* porte tellement l'empreinte de la grâce et de la mélodie française, qu'on a peine à croire qu'elle est l'œuvre d'un Anglais. Ce que l'on pourrait seulement désirer dans la partition serait un peu plus de vigueur ou plutôt une plus grande quantité de passages vigoureux, car le compositeur a fort bien prouvé qu'il ne manque ni de puissance ni de vigueur, là où il croit devoir en employer. Il y a notamment un quintette au second acte, le finale et le duo du troisième acte qui sont enlevés avec un feu, avec une adresse, avec une véritable passion dramatique. Il y a par-ci par-là des réminiscences; le compositeur n'est pas encore tout à fait individuel : c'est son premier ouvrage à la scène, et il a nécessairement besoin de se recueillir, de profiter de sa propre expérience, et il deviendra, selon toute apparence, un compositeur de talent.

Parmi les chanteurs qui, sous l'habile direction du chef d'orchestre A. Randegger, ont eu à créer les rôles de cet ouvrage, la première place est due à miss Burns, depuis des années la prima donna assoluta de cette compagnie, et dont la voix pleine et vigoureuse, flexible et sympathique, se prête fort bien au rôle d'Esmeralda. Un peu plus de délicatesse alla francese dans la romance aurait peut-être rendu encore plus éclatant son succès.

A côté d'elle, Mac Guckin le ténor, Ludwig le baryton, Crotty la basse, ont su faire valoir des qualités fort appréciées, et la précision des chœurs et de l'orchestre aidant, tout le monde était enchanté et l'on a rappelé directeur, compositeur, chef d'orchestre, enfin tous ceux qui avaient contribué au succès.

Maintenant un mot d'explication. J'ai bien voulu prendre sur moi un nom estropié, (1) mais je ne saurais être responsable d'un fait estropié. Mme Patti ne sera PAS ici le « 18 avril ». Ce que j'ai écrit à ce sujet, c'est qu'elle quitte New-York le même jour que Mme Nilsson, mais pas dans le même paquebot, le 18 avril, de sorte que les deux grandes étoiles arriveront vers la fin d'avril à Liverpool — Mme Patti se rendant à son château du pays de Galles pour paraître sur la scène de Covent-Garden le 1er juin ; Mme Nilsson se rendant à sa maison de Londres : elle chantera pour la première fois le 9 mai à l'Albert-Hall. Mme Albani part plus tôt que ces dames, c'est-à-dire le 16 avril, et c'est elle qui entend ouvrir la saison de Covent-Garden le 1er mai.

L. E.

FEUILLES VOLANTES

I

LE CONCOURS DE ROME EN 1848

L'Art musical vient de commencer la publication d'une série de « Feuilles volantes » signées : André Méris, et qui promettent d'amusantes anecdotes musicales, si on en juge par le n° 1, ayant pour titre : *Le Concours de Rome en 1848*. C'est Jules Duprato, — l'auteur de tant de sonnets remarquables et des charmantes partitions non oubliées : *Les Trovatelles, le Chanteur Florentin, la Fiancée de Corinthe, la Déesse et le Berger,* — qui se trouve être le héros de la première anecdote racontée par M. André Méris, auquel nous passons la parole.

***

C'était aux premiers soirs de juillet. La coupole de l'Institut se détachait superbe sur le ciel, un clair de lune étincelant accrochait ses rayons à toutes les sculptures du Louvre, aux façades des quais. Devant le pont des Arts, à la porte des immortels, la garde nationale veillait ; on était si près encore des tumultueuses journées de juin.

Dans le poste, les soldats citoyens s'éveillent en sursaut, tirés de leur sommeil par l'entrée d'un factionnaire pâle, incapable de maîtriser son émotion. Il les entraîne au dehors, d'un geste tragique leur montre le dôme — et sa terreur les gagne tous. Sur la coupole quatre silhouettes se détachent, quatre hommes allant et venant dans la lueur du ciel; ils semblent causer entre eux, se pencher intrépides au-dessus du gouffre, désignant divers points de Paris. — L'Institut est tombé aux mains de l'émeute!

Calme devant le danger, le chef du détachement pousse un

(1) *Le Ménestrel* saisit cette occasion de rappeler à ses correspondants de France et de l'Étranger qu'il ne saurait être responsable de l'orthographe incorrecte des noms propres qui lui sont transmis parfois d'une façon trop illisible.

formidable « Qui vive » et soudain les bandits disparaissent au moment même où, regagnant paisiblement son appartement, M. Pingard s'arrêtait, frappé d'une surprise mêlée d'épouvante à la vue de quatre ombres gigantesques s'enlevant sur le mur de la bibliothèque.

Courir au poste, s'expliquer, organiser une battue, fouiller les recoins de l'Institut, tout cela n'eut d'autre résultat que de prouver que les verroux étaient à leur place, les grilles solidement fermées, le palais aussi calme qu'aux jours de séance de nos immortels !

Comment cela se fit, je n'en sais rien, mais on apprenait dès le lendemain que les auteurs de la terrifiante escalade étaient les jeunes musiciens alors en loge pour le concours de Rome : MM. Duprato, Hignard, Bazille, Mathias, Charlot et Denaud. — Mais alors ils avaient communiqué : le règlement était violé, le concours devenait impossible.

A cette désolante nouvelle, l'un d'eux protesta : il s'était abstenu de cette excursion haut perchée, donc la décision de l'Institut frapperait un innocent. Et le docte corps, ému par la justesse de ce raisonnement, allait déclarer que seul M. G. Mathias serait admis à concourir, quand Adolphe Adam, dans un petit discours plein d'esprit et de sourires, démontra l'excentricité de cet arrêt et obtint la grâce des coupables.

Quelques jours plus tard, Jules Duprato remportait le premier grand prix, décision prévue de longue date par ceux qui avaient suivi le jeune homme dans ses études à travers les classes d'harmonie de MM. Savard et Le Couppey, aussi bien que dans la classe de composition de M. Leborne. Le premier second grand prix était échu à M. Bazille et M. Mathias recevait le second grand prix.

Dans la section d'architecture, Ch. Garnier triomphait ; à la sculpture on proclamait Jules Thomas ; Deveaux à la gravure. Si les peintres n'obtenaient pas de premier prix, en revanche, la seconde nomination réunissait les noms de MM. Boulanger et Bouguereau.

Les lauréats prirent la route de Rome. Peut-être la vue du dôme de Saint-Pierre et l'ascension de la gigantesque coupole évoquèrent-elles parfois le souvenir de leur soirée d'école buissonnière sous le ciel de l'Institut, mais l'escapade était bien oubliée lorsqu'en 1852 ils rentrèrent à Paris, avides de gloire autant qu'inconnus. — Seul M. Bazille, cet artiste d'un bien réel talent, dont la modestie est restée le seul défaut, rêvait déjà une existence sans déceptions et sans orages : ses ambitions se bornèrent aux trois postes qu'il remplit actuellement et avec une supériorité si marquée : chef de chant à l'Opéra-Comique, organiste à Sainte-Élisabeth et professeur au Conservatoire.

Un an s'est écoulé : l'Opéra-Comique donne cette adorable partition où tout est grâce séduisante, où l'inspiration n'est que charme et caresse et qui a nom *les Trovatelles*. Plus de cent soirs de suite le théâtre est envahi, et dans la foule il se trouva, notamment le jour de la première représentation, toute une escouade des guerriers de 48 acclamant en Jules Duprato l'un des fantastiques promeneurs qui les avaient tant effrayés sur la coupole de l'Institut.

André Méris.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Rédemption, de Gounod, ainsi que nous l'avions annoncé, vient d'être exécutée à la Scala de Milan, devant un public attentif et recueilli tout comme à l'église. Les applaudissements, pourtant, ont éclaté à diverses reprises et notamment pendant la seconde partie. Cette belle composition que Gounod a intitulée, *trilogie sacrée*, dit M. Filippi, de *la Perseveranza*, n'est à proprement parler ni de la musique religieuse, ni de la musique de théâtre ; elle tient le milieu entre les deux. L'élément descriptif et dramatique y prend une large place, mais il se trouve tempéré par la sévérité du style. Dans son feuilleton, M. Filippi se montre très élogieux pour l'œuvre nouvelle de l'illustre maître français. Il rend également justice à l'interprétation qui a été remarquable sous la direction du maestro Faccio. Mme Bruschi-Chiatti et le ténor Durot se sont particulièrement distingués. M. Durot, dit M. Filippi, possède une belle voix, bien égale dans tous les registres et il phrase avec beaucoup de goût.

— *La Perseveranza*, par la plume du même critique, tire un véritable feu d'artifice en l'honneur de Francis Planté, dont le succès, à Milan, a pris des proportions véritablement extraordinaires. Le concert de Planté, dit M. Filippi, a été écouté d'un bout à l'autre avec une attention soutenue, et à chaque instant les applaudissements et les exclamations d'admiration partaient spontanément. A la fin de chaque morceau ce n'était qu'un cri d'enthousiasme.

— En quittant Milan, Francis Planté s'est dirigé sur Saint-Pétersbourg, appelé par Rubinstein pour prendre part aux trois derniers concerts de la Société musicale impériale.—Un autre célèbre pianiste français, M. Delaborde, vient également de se faire entendre en Russie, à l'heure même où Mme Essipoff récoltait de nouveaux lauriers à Paris, simple échange de bons procédés internationaux.

— Le baryton Maurel a dû chanter hier samedi à l'Apollo de Rome le *Rigoletto* de Verdi. La malchance qui s'attache à ce théâtre a retardé jusqu'à ce jour les débuts de l'éminent artiste français.

— La Scala comme l'Apollo joue décidément de malheur. La *Déjanice* n'aura eu que trois représentations par suite du départ du ténor Vergnet, dont le contrat expirait le 25 et qui n'a pu rester plus longtemps, malgré son bon vouloir, en raison du mauvais état de sa santé.

— Les journaux italiens font un grand éloge de Mlle Ritter, qui vient de se distinguer de nouveau cette fois dans le rôle de Zerline de *Fra-Diavolo*, au théâtre Manzoni de Milan : l'air du deuxième acte surtout, dit le *Pungolo*, a été pour la jeune artiste l'occasion d'un vrai triomphe. Mlle Ritter, dit de son côté le *Secolo*, connaît à fond tous les secrets de son art.

— Nous apprenons que les concerts de printemps donnés chaque année par le maestro Faccio à la Scala auront lieu, cette saison, au théâtre Carcano, qui se prête mieux, paraît-il, à la musique instrumentale.

— L'Opéra de Vienne a commencé vendredi dernier la revue des opéras de Mozart, qui seront donnés dans leur ordre chronologique. A ce propos on a eu l'idée de dresser un tableau statistique intéressant. Depuis le 16 juillet 1782, date de la première représentation de *l'Enlèvement au Sérail* jusqu'à la fin de 1882, ont eu à Vienne : *Don Juan* 430 représentations, *la Flûte enchantée* 366, *les Noces de Figaro* 342, *l'Enlèvement* 154, *la Clémence de Titus* 82, *Cosi fan tutti* 75, *l'Impresario* 38 et *Idoménée* 18.

— Après sa triple moisson d'ovations, de fleurs et de roubles, récoltée pendant sa tournée en Russie, Mme Gerster va commencer une série de représentations au Carlthéâtre de Vienne, où l'impresario Merelli a dû ouvrir une saison italienne le 31 mars. C'est Mme Gerster qui inaugurera la saison par *Lucia*. Edgardo sera signor Bertini et Aston signor Sparapani. On peut assurer d'avance que la célèbre cantatrice hongroise recevra un accueil enthousiaste des dilettantes viennois, dont elle était déjà l'enfant gâtée à l'époque où elle préparait sa brillante carrière sous la direction de son éminent professeur Mme Marchesi.

— L'affection que portait le roi de Bavière à Richard Wagner, dit l'*Italie*, ne s'est pas amoindrie après la mort du célèbre musicien. Le roi Louis a acheté la villa Wahnfried, où repose l'auteur de *Parsifal*. La villa sera réunie au parc dépendant du domaine royal et le tombeau de Wagner deviendra un but de pèlerinage pour les amoureux de la musique de l'avenir ! Nous croyons que cette nouvelle n'est pas entièrement exacte. Il serait question seulement de l'acquisition d'une partie du jardin de la villa Wahnfried, celle où se trouve le tombeau de Wagner. D'ailleurs le roi Louis est allé la semaine dernière à Bayreuth et a conféré à ce sujet avec Mme Wagner. Disons à ce propos que tous les jours, par ordre du monarque, on dépose sur le mausolée de magnifiques gerbes de fleurs.

— *La Neue Zeitschrift für Musik*, célèbre revue musicale de Leipzig, fondée en 1834 par R. Schumann et continuée par les partisans de Wagner et de Liszt, contient dans le numéro du 9 mars un article sur le *Traité de l'Expression musicale*, publié en France par les éditeurs du *Ménestrel*. Le livre de Mathis Lussy y est salué comme venant combler un vide dans l'enseignement de la musique, vide signalé il y a 30 ans par l'auteur du *Tannhœuser*. Wagner persiflait déjà les jeunes artistes, qui, malgré leur virtuosité, laissent le public froid, insensible, et sont incapables de lui communiquer les impressions qu'ils ressentent, faute d'avoir étudié les moyens et procédés par lesquels on atteint ce but suprême. L'étude du *Traité de l'Expression*, traité qui contient les bases essentielles de cet enseignement de première importance, et si négligé pourtant, éviterait aux artistes les déboires qu'ils ne récoltent que trop souvent, à la suite d'une exécution dépourvue de charme et d'expression. En terminant, l'auteur de l'article forme le vœu que ce livre soit traduit en allemand le plus tôt possible. Ainsi donc, le moniteur officiel de la musique de l'avenir reconnaît lui-même le mérite du livre de M. Lussy, et formule le désir de le voir entre les mains des musiciens allemands.

— Nous lisons dans les *Leipziger-Nachrichten* :

« M. Paul Viardot, le fils de Pauline Viardot, s'est présenté devant notre public avec des variations de Tartini sur une gavotte de Corelli, introduction, andante et canzonetta du Concerto romantique de Godard, la fantaisie militaire de Léonard, et le Souvenir de Haydn du même auteur, puis enfin avec une piquante *Bohémienne* à grand effet de sa mère ; il s'est de nouveau montré violoniste des plus remarquables, cultivant et préférant le genre délicat de la musique de salon, et y est parvenu à une maestria qu'on ne saurait assez louer. Le fini, l'élégance de son jeu témoignent de l'école parisienne si admirable sous ce rapport, et la justesse irréprochable, le son moelleux, intensif et libre de toute affectation sont des qualités qu'on ne saurait assez louer. »

— Les journaux anglais annoncent la réception à Drury-Lane d'un opéra tiré de la nouvelle de Mérimée, *Colomba*, par le critique musical du

Times, M. Hueffer. M. Paul Millet vient de terminer, d'après cette même nouvelle, un opéra dont le livret est entre les mains d'un compositeur russe, M. N. de Séménow, depuis la semaine dernière.

— On vient de donner à Anvers la première audition d'un oratorio profane, — si l'on peut accoupler ces deux paroles de sens si divers, — intitulé *Een droom van't Paradys (Un rêve du Paradis)*. La partition est l'œuvre d'un jeune compositeur Anversois, M. Jean Blockx. D'après le *Guide musical*, elle est pleine de talent, mais un peu confuse et mal pondérée.

— Les journaux d'Anvers nous ont apporté une triste nouvelle, celle de la mort de Mme Dejean, une des bonnes dugazons de province. Accusée faussement d'avoir dérobé des bijoux dans une loge qu'elle partageait avec une de ses camarades, Mme Dejean n'a pas eu le courage d'attendre que les événements eussent démontré son innocence, et a cherché dans une mort volontaire un refuge contre la calomnie. Deux ou trois jours plus tard, le véritable coupable était arrêté, et les artistes du théâtre d'Anvers, douloureusement émus, conduisaient la pauvre victime à sa dernière demeure.

— Les droits d'auteurs en Suisse. La *Gazette de Voss* annonce que: « Il résulte des délibérations des commissions du conseil fédéral chargées de l'examen du projet de convention à conclure avec la France, relativement à la protection de la propriété littéraire, que ce projet devra être remanié sur de toutes nouvelles bases. Les experts, appelés au sein des commissions, se sont placés, quant aux droits des traducteurs, au point de vue français, et demandent pour ceux-ci les mêmes conditions et délais que ceux accordés aux auteurs. Le rapport au conseil fédéral conclura donc probablement à un remaniement du projet dans le sens indiqué.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Cette semaine, MM. du Sommerard, Halanzier, Colmet d'Aage, Huar, Henri Martin, présidents des cinq associations fondées par le baron Taylor, c'est-à-dire des Sociétés des artistes peintres, dramatiques, musiciens, inventeurs et membres de l'enseignement, se sont réunis, avec MM. Frédéric Thomas et Auguste Maquet, délégués de la Société des gens de lettres et des artistes dramatiques, dans l'atelier de M. Jules Thomas, sculpteur, membre de l'Institut, rue Notre-Dame-des-Champs, 75, pour y examiner la statue du baron Taylor — statue qui sera en marbre et qui surmontera le monument qu'on lui élève en ce moment au Père-Lachaise, en vertu d'une souscription ouverte parmi les membres de ces diverses associations. M. du Sommerard a reçu tout récemment l'avis que la direction des beaux-arts, voulant s'associer à cette œuvre de sympathique admiration et de reconnaissance envers le baron Taylor, met à la disposition de la commission une somme de 3,000 francs; le chiffre atteint déjà par la souscription est de 37,000 francs. Le terrain où sera élevé le monument a coûté 5,500 francs. Il se trouve sur une hauteur près de la chapelle. L'inauguration solennelle aura lieu au printemps.

— Le préfet de la Seine vient de publier les conditions générales relatives à l'occupation gratuite des théâtres municipaux. On sait qu'en vertu des cahiers des charges, la Ville se réserve quatre fois par an, le dimanche dans la journée, de faire occuper gratuitement lesdits théâtres. Les autorisations d'occuper gratuitement les théâtres municipaux seront subordonnées aux conditions ci-après: 1° Il sera pris des mesures pour assurer le contrôle de la recette et prévenir l'introduction d'un nombre de spectateurs excédant le nombre des places; 2° La gratuité de l'occupation n'entraînera pas d'autres avantages; tous les frais resteront en dehors de cette concession, ainsi que les dépenses de police; 3° Le droit des pauvres et celui des auteurs sont réservés; 4° Il sera retenu provisoirement, sur le montant des recettes, une somme de 200 francs pour garantir la réparation éventuelle des dégâts; 5° La représentation devra être terminée à cinq heures et demie au plus tard.

— Parmi les églises qui ont célébré avec éclat le vendredi saint, il convient de citer Saint-Louis d'Autin, où des fragments importants des *Sept paroles du Christ*, de Th. Dubois, et du *Stabat*, de Ch. Magner, ont été exécutés. Les chœurs de la maîtrise, sous l'habile direction de M. Miquel, maître de chapelle, ont interprété ces deux œuvres avec un ensemble très remarqué.

— A l'église Saint-Nicolas-des-Champs, on a beaucoup remarqué l'exécution des *Sept Paroles*, de M. Chapuis, avec orchestre, chœurs et soli. Un soprano dramatique du Conservatoire, Mlle Jacquemont, dont la voix est étendue et bien timbrée, a chanté les soli de cette œuvre importante avec un talent déjà incontestable. La troisième partie du *Stabat* de M. Chapuis a fait surtout apprécier les qualités de cette jeune artiste.

— Ainsi que nous l'avions annoncé, l'audition de l'Oratorio de M. Adolphe Deslandres: *Les sept paroles du Christ*, a eu lieu le mardi 20 mars, dans la chapelle du palais de Versailles. Cette œuvre, qui vient aussi d'être très remarquée en l'église Saint-Michel de Limoges, a produit une vive impression parmi les auditeurs nombreux et choisis qui remplissaient la chapelle du palais, infiniment trop petite pour la circonstance. L'exécution, dirigée par l'auteur, a été parfaite. M. Auguez, assisté par d'excellents chœurs, s'est particulièrement distingué. Le Salut solennel qui a suivi, et qui a été donné par Mgr l'évêque de Versailles, se composait de plusieurs motets également de M. Deslandres. On a surtout fort apprécié l'*Ave Maris stella*, quatuor sans accompagnement, et le *Tantum ergo*, duo qui a été fort bien interprété par Mlle Cour et le ténor Lamarche. La cérémonie s'est terminée par l'exécution d'une œuvre musicale de M. E. Renaud, organiste du palais: *la Terre promise*, dans laquelle M. Lamarche s'est surpassé. Nous devons dire aussi que les auditeurs ont grandement manifesté leur satisfaction en versant de larges aumônes au profit de l'œuvre des Enfants délaissés et des Libérés de Seine-et-Oise pour laquelle cette fête religieuse et musicale avait été organisée.

— Le Jeudi saint on a exécuté à Poitiers le *Stabat* de M. Poisot. Une messe à quatre voix avec chœur et orchestre du même compositeur a été chantée à Dijon le jour de Pâques. Annonçons à ce propos que la petite messe à deux voix de M. Poisot sera exécutée pour la première fois à Paris, le 28 avril, à la chapelle catholique anglaise.

— Mercredi 4 avril, Salle Erard, concert donné par Mme Marchesi au profit de l'Association des artistes musiciens, avec le concours de MM. Bouhy, de Bériot, Sighicelli, des sœurs Stone, de Mlles Lewita-Rodolfi, Romelli, Dons, Adams, Belloni et Risley, toutes élèves de Mme Marchesi.

— On annonce une grande fête musicale au Trocadéro pour les premiers jour de mai. Il s'agit d'une audition de *Lucifer*, oratorio en trois parties de M. Peter Benoit, chef de l'école musicale flamande et directeur du Conservatoire d'Anvers. L'idée de cette audition revient à l'un des amis de M. Benoit, M. le duc de Camposelice, protecteur éclairé des arts et musicien des plus distingués. C'est le duc de Camposelice qui a présidé à l'organisation de cette audition, qui sera donnée dans les conditions artistiques les plus brillantes et au profit d'une œuvre philanthropique des plus dignes d'intérêt: la Société de secours mutuels des militaires blessés français.

— Tous les biographes allemands sont à l'œuvre et s'occupent d'écrire des brochures et des volumes sur Richard Wagner. Parmi les ouvrages annoncés, signalons celui du docteur Wilhelm Langhans, qui vient de passer quelques jours à Paris pour y chercher des documents sur les trois fameuses représentations du *Tannhœuser* à l'Opéra.

— Au théâtre des Arts de Rouen, le *Charles VI* d'Halévy vient de valoir de nouveaux éloges bien mérités à l'impresario Pezzani. Manoury s'y est montré des plus remarquables, ainsi que Mlle Debasta (Odette). Furst et Ponsard s'y sont également distingués. La veille, on avait donné *Hamlet* au même théâtre: Mlle Marie Vachot y chantait pour la dernière fois avant son mariage, le rôle d'Ophélie, au bruit des applaudissements de toute la salle. Au quatrième acte, les abonnés lui ont offert un superbe bouquet de lilas blanc. Hier samedi, à Paris, en l'église Notre-Dame-de-Lorette, messe de mariage de Mlle Vachot avec M. Alfred Jouanne, du théâtre de Rouen. Nombreuse et sympathique assistance. Témoins: M. Halanzier et M. Laurent, parent de la mariée; M. Ambroselli et M. A. Klein de Rouen.

— Mme Engally, qui vient de résilier son engagement à l'Opéra, va se faire entendre dans des concerts à Lausanne, Neuchâtel, Mulhouse, etc. A la fin du mois d'avril elle ira chanter *Dimitri* à Bordeaux, puis elle retournera en Russie, où elle doit passer la saison d'été. Espérons qu'elle nous reviendra l'automne prochain, soit à l'Opéra-Comique, soit au Théâtre-Lyrique, s'il renaît de ses cendres.

— La Société des Beaux-Arts de Caen met au concours la composition d'une sérénade pour violon, violoncelle, flûte et piano, avec orgue-harmonium (*ad libitum*). Tous les compositeurs français sont appelés à concourir. Une médaille d'or de 300 fr. sera décernée à l'auteur du manuscrit placé en première ligne par le jury. S'adresser pour les renseignements complémentaires à M. Emile Travers, 18, rue des Chanoines à Caen.

— Un concours pour une place de second ténor et une place de seconde basse, vacantes dans les chœurs de l'Opéra, aura lieu très prochainement. S'adresser pour l'inscription à M. Coleuille.

— Vient de paraître chez l'éditeur Girod la partition chant et piano d'un opéra comique inédit en 3 actes, intitulé *Simone*, paroles de Pierre Barbier, musique de R. Cottier. On annonce une audition prochaine de cet ouvrage. — Vient de paraître chez l'éditeur Hartman, la partition d'*Endymion*, paroles de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen, ouvrage dont la première audition est annoncée aujourd'hui dimanche, aux concerts Pasdeloup.

— Nous recevons le numéro spécimen du journal *La Danse* dont nous avions annoncé l'apparition. En voici le sommaire: Notre but; — Quadrille des lanciers; — De la valse à trois temps; — Chics et modes des bals, par Violette; — Nouvelles et contes divers; — Notre tribune; — Faits divers; — Avis à nos lecteurs; Le cotillon; Un bal d'enfants; — Histoire de la valse, par M. Desrat; — Petite gazette; — Les assurances sur la vie; — Nos petites économies; — Livres de danse. (L'administration du journal est, 12, rue Vivienne.)

CONCERTS ET SOIRÉES

L'intéressant programme du concert spirituel de M. Pasdeloup avait attiré le vendredi saint au Cirque d'Hiver une grande affluence d'auditeurs. L'exécution a été en général très satisfaisante; nous citerons notamment, dans la première partie du concert, l'andante de la symphonie pastorale que l'orchestre a admirablement rendu et *la Charité*, de Rossini, dont le solo a été fort bien dit par Mme Caron, et que les chœurs ont chanté avec beaucoup d'ensemble et un soin parfait des nuances. Au début de la seconde partie figurait une marche triomphale de M. Ten Brinck, à laquelle le public a fait un excellent accueil. Le beau caractère de cette œuvre, ses développements intéressants et l'habileté de sa facture dénotent un musicien de tempérament. M. Théodore Ritter jouait ensuite la fantaisie pour piano et chœurs de Beethoven. Son succès a pris les proportions d'un véritable triomphe. Rappelé et acclamé par la salle entière, M. Ritter a dû se remettre au piano; il a joué le Chœur des Fileuses, du *Vaisseau Fantôme*, transcrit par Liszt, qui lui a valu encore des applaudissements enthousiastes. Passons rapidement sur un chœur de *Castor et Pollux*, de Rameau, pour arriver au dernier numéro du programme, *Gallia*, de Gounod, chanté par Mme Marie Sasse. Le public s'est montré plein de sympathique déférence pour le glorieux nom de la grande cantatrice d'autrefois. L'excution de *Gallia*, orchestre et chœurs, a fait le plus grand honneur à la direction de M. Pasdeloup. V. D.

— Depuis que le sentiment du grand art s'est développé chez les pianistes, que de fois les amateurs d'élite ont pensé et se sont dit : Ah! si nous avions Chopin aujourd'hui!... Ah! s'il nous était donné de l'entendre, de le savourer lui-même, ce divin poète du piano!.. — Eh bien, il nous semble que nous venons de rêver ce beau rêve pendant une heure. Mme Hedwige Bojowska (aujourd'hui Mme de Méjan) est la fille du sous-directeur du Conservatoire impérial de Varsovie, lequel avait fait toutes ses études musicales avec Fréderik Chopin, avait vécu de la même vie artistique et idéale : *Ambo pares ætatibus, Arcades ambo.* Et il est arrivé que le frère artistique de Chopin a fait passer dans l'âme et dans les doigts de sa fille, admirablement douée d'ailleurs, l'âme et la tradition vivante de son illustre condisciple et ami. On nous avait dit que Mme Hedwige Bojowska était une des rares virtuoses qui puissent nous rendre et nous reproduire identiquement l'incomparable maestro du piano; nous comprenons cela, après avoir eu le privilège de l'entendre, durant une heure, jouer successivement l'Andante du concerto en *si*, l'adorable Nocturne en *si mineur*, une mazurka, etc. Nous entendions Chopin lui-même avec son rythme imperturbable, avec cette profondeur et cette suavité de touché qui pénètrent et enivrent l'âme de l'auditeur. Nous avons vivement sollicité Mme Bojowska de Méjan de donner une audition privée (où même les invitations ne soient pas trop restreintes), et de réaliser bientôt sa bonne intention de faire profiter un certain nombre de jeunes artistes de ses précieux conseils pour l'exécution de l'œuvre du maître des maîtres modernes. C. DE R.

— Le Cercle artistique de la rue Volney a donné jeudi sa dernière soirée intime de la saison. Au programme des fragments de *la Taverne des Trabans*, de M. Henri Maréchal : on a fort goûté surtout un joli terzetto d'une allure très spirituelle qu'il a fallu bisser. Le prélude de M. Chaumet, d'un fort beau caractère, a fait aussi excellente impression, ainsi que la marche tartare, de M. Joncières, extraite de son opéra inédit *le Roi Jean*, morceau d'une grande sonorité. N'oublions pas la rapsodie hongroise pour violon, de Thomé, brillamment exécutée par Mlle Harkness, ni les gracieuses mélodies de M. Wormser, fort bien dites par Mlle Janvier. Le concert débutait par l'ouverture de *Fernand Cortez*, de M. Charles de Bériot.

— Jeudi dernier, salle Pleyel, dernière séance de la Société Nadaud et Papin. Fort intéressant programme : un quatuor de Litolff, 2 pièces pour instruments à vent de Charles Lefebvre, un trio de Reber et un quintette de Félicien David. En voilà jusqu'à la saison prochaine.

— M. Louis Diémer vient de terminer un Concert-Stuk pour violon, dédié à Mlle Marie Tayau, qui doit en donner la primeur à l'un des concerts à orchestre de la Société nationale fondée par Saint-Saëns. Mlle Tayau se proposait de l'interpréter aussi au concert donné par M. Diémer le 13 avril, mais une grande solennité musicale appelle la remarquable virtuose à Lyon.

— On nous écrit de Lille :

M. Paul Martin, directeur du Conservatoire de Lille et fondateur de la Société des Concerts Populaires de cette ville, avait organisé, pour le jeudi saint, un magnifique concert spirituel. M. Massenet était venu diriger plusieurs morceaux de sa composition, et M. Paul Martin avait également obtenu le précieux concours de MM. Lassalle et Salomon de l'Opéra, de Mme Duvivier du théâtre Royal de la Monnaie à Bruxelles. Le succès a été considérable : M. Massenet et les artistes qui avaient prêté leur concours à M. Paul Martin, — Lassalle en tête, — ont été fêtés comme on peut le penser. Une bonne part des ovations revient à juste titre à l'habile organisateur de cette belle séance, qui laissera chez le public lillois un souvenir ineffaçable.

— On nous envoie de Perpignan des détails intéressants sur la dernière soirée donnée par *la Société de musique classique*. Cette séance, dans laquelle M. Gabriel Baille s'est surpassé comme violoniste, a clôturé brillamment les concerts de la saison. Un auditoire nombreux y a fait le plus chaleureux accueil à des œuvres de Beethoven, Weber, Paganini, Dancla et Bourgault-Ducoudray. La Société de musique classique fondée par M. Baille, a conquis à l'art élevé de zélés partisans, et déjà l'on parle de fonder à Perpignan un Cercle Philharmonique.

— L'Hippodrome a réouvert ses portes : Parisiennes et Parisiens s'y sont précipités en foule le samedi 24 mars, jour d'ouverture. La salle était comble, malgré les agrandissements jugés indispensables par M. Zidler. Le spectacle très varié a été fort goûté : écuyères, clowns, coureurs et dompteur ont été joyeusement acclamés. L'excellent orchestre de M. Wittmann a joué avec un entrain endiablé les morceaux *pschutt* de la saison : grand succès pour le quadrille composé par Arban sur les chansons de *Mamz'elle Nitouche.* P. CH.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 1er avril :

Au *Châtelet* : 1° *Manfred*, poème dramatique en trois parties de lord Byron (paroles françaises de Victor Wilder) musique de Robert Schumann, les soli par Mmes Rocher, Lévy, MM. Fournets, Montariol, Derivis, Quirot et Claverie; 2° Suite sur l'*Arlésienne*, de Bizet; 3° Marche funèbre d'*Hamlet*, duo de *Beatrice et Benedict* et scène de *Roméo et Juliette* d'Hector Berlioz. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Cirque d'Hiver* : Première audition d'*Endymion*, poème en trois parties de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen. L'ouvrage sera chanté par Mlle Richard (Diane), Mme Caron (Nicea), M. Bosquin (Endymion), M. Auguez (Pan). Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Aujourd'hui dimanche, à l'hôtel Continental, grande matinée lyrique et dramatique au profit de la crèche de Clignancourt, avec le concours bienveillant de MM. Saint-Germain, du Gymnase; Théodore Ritter, Pierre Berton, du Vaudeville; Davrigny, Montaubry fils, des Nouveautés; Emile Bourgeois, Menjaud, Michel et Louis Gouget, et de Mmes Rousseil de la Comédie française; Jeanne Granier, de la Renaissance; Charlotte Dreyfus, Caroline Brun, des concerts Colonne; Mmes Saint-Germain, Rose Lion, du Gymnase; Marguerite Baretti, Adèle Lemaître, Vial, prix du Conservatoire; Caroline Courbois et Jeanne Pastelot.

— Mardi 3 avril, salle Pleyel, concert de Mme Storm-Mauve, cantatrice, avec le concours du pianiste Adolphi, du violoniste Wolff et du violoncelliste Fischer.

— Même jour, mardi 3 avril, salle Herz, concert annuel du violoniste L. Planel, avec le concours de Mmes Reichemberg, Sallard et Louise Gentil, MM. Auguez, Thierry, Truffier, Fusier, Guillot, Damaré et Émile Bourgeois.

— Mercredi prochain 4 avril, à 11 heures, l'*Association des Artistes musiciens*, fondée par le baron Taylor, fera exécuter dans l'église métropolitaine de Notre-Dame, à l'occasion de la fête de l'Annonciation, une messe solennelle de Niedermeyer, sous la direction de M. Ernest Altès, chef d'orchestre de l'Opéra. Les soli seront chantés par MM. Auguez et Flajollet. A l'Offertoire, M. Marsick exécutera un *adagio religioso* de Vieuxtemps. La messe sera précédée de la *Marche religieuse* d'Adolphe Adam et suivie du *Laudate* de M. Ambroise Thomas. Trois cents exécutants prendront part à cette solennité musicale, qui a pour but d'apporter des ressources nouvelles à la caisse de l'Association. On peut se procurer des entrées dans les nefs, au siège de l'Association, 11, rue Bergère, et à la chaisière de l'église.

— Jeudi 5 avril, salle Herz, soirée musicale et littéraire donnée par l'organiste-compositeur Hocmelle, avec le concours de plusieurs artistes.

— Vendredi 6 avril, concert de Mlle Haincelaiu, pianiste, avec le concours de MM. Delaborde, Léon Reynier, Mache et Dressen.

— Vendredi 6 avril, à la salle Erard, concert de Mme Tardieu, pianiste.

— Samedi 7 avril, salle Erard, concert de Mme Beguin-Salomon, l'excellente pianiste.

— Dimanche prochain, salle des fêtes du Trocadéro, concert gratuit donné par les sociétés de l'école Galin-Paris-Chevé, à la mémoire de ses fondateurs, avec le concours de plusieurs artistes distingués.

— Lundi 9 avril, salle Pleyel, Mlle Luisa Cognetti donnera son troisième et dernier concert. Mlle Howe de l'Opéra et M. Delsart prêteront à la charmante artiste napolitaine le concours de leur talent.

— Mardi 10 avril, salle Herz, concert de Mlle Lehuedé, organiste de Saint-Louis-d'Antin et de Saint-Philippe-du-Roule, avec le concours de plusieurs artistes distingués.

— Mercredi 11 avril, à la salle Erard, concert donné par le pianiste Breitner.

— Jeudi 12 avril, au théâtre du Châtelet, matinée musicale et dramatique donnée par l'école française populaire de musique et de déclamation fondée par M. Rémi Montardon.

— La réunion des élèves des cours de Mlle Louise Aubry, dirigés par M. Théodore Ritter, aura lieu le vendredi 13 avril, à 8 heures précises du soir, dans les salons Pleyel, 22, rue Rochechouart. La séance sera présidée par M. Théodore Ritter.

— M. Alexandre Guilmant annonce la reprise des belles et instructives séances d'orgue au Palais du Trocadéro, pour la deuxième quinzaine d'avril. Nous rappelons que tout membre honoraire de l'Association artistique, fondée par M. Guilmant, a droit d'assister à ces séances, moyennant dix francs, à une entrée numérotée permanente; que la carte est transmissible, et que les noms des souscripteurs sont inscrits sur les programmes des concerts comme membres-fondateurs. Siège social, 62, rue de Clichy.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Revue britannique. — Sommaire de la livraison de mars : I. La Corée. — II. La vie privée du cardinal Mazarin. — III. La gaspilleuse, nouvelle espagnole. — IV. La question maritime comme on l'entend en Angleterre. — V. Robert de Bavière et le duc de Milan. — VI. De la revision de la Constitution. — VII. Daisy Miller, nouvelle. — VIII. Chronique scientifique. — IX. Poésies. — X. Correspondances de Belgique, d'Allemagne, d'Amérique et de Londres. — Chronique et bulletin bibliographique.

— *La Comtesse Sarah*, le nouveau roman de Georges Ohnet, vient de paraître chez l'éditeur Paul Ollendorff, 28 *bis*, rue de Richelieu. C'est avant tout une étude psychologique d'une extrême puissance. Une intrigue émouvante, des situations dramatiques assurent le succès à cette nouvelle œuvre, où l'on retrouvera toutes les qualités de style et de composition de l'auteur de *Serge Panine* et du *Maître de Forges*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2718 — 49me ANNÉE — N° 19. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 8 Avril 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :
LA 2ME GAVOTTE
de L. BOURGAULT-DUCOUDRAY. — Suivra immédiatement un air de ballet extrait du divertissement de *Lakmé*, le nouvel opéra de M. LÉO DELIBES.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : un morceau de *Lakmé*, le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE, en répétition à l'Opéra-Comique.

TARTINI

LETTRE SUR LES PRINCIPES DE L'ART DU VIOLON

Baillot, l'auteur de l'admirable ouvrage, *l'Art du Violon*, a écrit, sur la musique en général et le violon en particulier, de superbes pages qui devraient être entre les mains de tous les musiciens instrumentistes ou chanteurs. Ils trouveraient là les préceptes du grand art, dont Baillot fut l'une des plus pures personnifications.

Le compositeur violoniste Tartini, qui fut le Baillot de l'école italienne, a, lui aussi, laissé sur la musique et le violon des écrits de premier ordre, où tient une précieuse place la théorie à côté de la pratique. Le docte Fétis s'étend longuement sur ce point dans sa *Biographie universelle des Musiciens*. Son éminent successeur, non moins érudit, M. F.-A. Gevaert, qui collectionne les documents de tous genres relatifs à la musique, a recueilli une lettre de Tartini, qui, sans sortir des principes spéciaux de l'art du violon, comporte pourtant plus d'un enseignement à saisir au passage. Nous croyons donc intéressant de mettre sous les yeux de nos lecteurs cette lettre de Tartini, en la faisant précéder de la petite préface que lui a consacrée M. F.-A. Gevaert dans l'*Annuaire du Conservatoire royal de Bruxelles* :

***

Le document dont je donne ci-après le texte et la traduction fut publié peu de temps après la mort de Tartini, ainsi qu'il résulte du Titre : LETTERA/ DEL DEFONTO/ SIGNOR/ GIUSEPPE TARTINI/ ALLA SIGNORA/ MADDALENA LOMBARDINI/ INSERVIENTE/ Ad una importante Lezione per i/ Suonatori/ DI VIOLINO./ IN VENEZIA,/ MDCCLXX./ DAL LIBRAJO COLOMBANI/ All' Insegna della Pace (1).

Pour donner une idée de l'intérêt qu'offre la lettre de Tartini pour l'histoire de la technique du violon, je me contenterai de citer un mot que Vieuxtemps m'a répété maintes fois : « une traduction de cet écrit précieux, disait-il, devrait être affichée dans toutes les écoles de violon. » Impossible, en effet, d'énoncer avec plus de clarté et plus de profondeur les principes fondamentaux du mécanisme de l'archet et du doigter. Il est à regretter pour nous que le grand violoniste n'ait pas été amené à continuer son enseignement par correspondance.

La destinataire de cette lettre n'est pas une inconnue dans le monde musical du XVIIIe siècle. Madeleine Lombardini brilla en Italie comme rivale de Nardini, et se fit admirer vers 1768 aux Concerts spirituels de Paris comme virtuose et comme auteur de morceaux de violon. Devenue la femme de Luigi di Sirmen, violoniste et maître de chapelle de Bergame, elle quitta plus tard la carrière de virtuose instrumentiste pour celle de cantatrice dramatique.

F. A. GEVAERT.

« *A ma très estimée dame Madeleine.*

Padoue, le 5 mars 1760.

« Enfin, je me suis débarrassé, Dieu merci, du rude travail qui, jusqu'à présent, m'a empêché de tenir envers vous ma promesse, bien que je l'eusse trop à cœur pour que le manque de temps ne me contrariât pas beaucoup. Je commencerai donc (avec l'aide de Dieu) l'instruction promise par correspondance, et si tout ce que je vais exposer ici ne

(1) Burney en publia le texte avec une version anglaise en 1779 (Londres, Georges Bigg). Il existe aussi plusieurs traductions allemandes de cet écrit. Je puis citer celles de Rohrmann (Hanovre, 1786) et de J.-A. Hiller : la dernière a été reproduite par Wasielewski. *Die Violine u. ihre Meister*, Leipzig, Breitkopf et Härtel, 1869, p. 88 et suiv.

vous était pas suffisamment clair, écrivez-moi et demandez l'explication de tout ce que vous ne comprendrez pas.

» L'objet de votre exercice journalier et votre principale étude doivent être l'archet, de manière à vous en rendre maîtresse absolue, tout aussi bien dans les traits que dans les passages chantants.

» Le premier travail doit avoir pour but l'appui de l'archet sur la corde, appui qui doit être si léger que le commencement du son émis soit comme un souffle et non comme une percussion sur la corde. Tout consiste à obtenir une grande légèreté du poignet et à continuer le mouvement de l'archet immédiatement après l'appui, en augmentant la force de l'impulsion lorsqu'on le désire; car, après avoir appuyé l'archet légèrement, il n'y a plus aucun danger d'arriver à un son âpre et cru. Cette attaque légère doit vous devenir facile dans toute l'étendue de l'archet, soit au milieu, soit à la pointe, soit au talon, et en poussant aussi bien qu'en tirant. Pour vaincre toute la difficulté en une seule fois, commencez par le son filé sur une corde à vide, par exemple sur la deuxième, qui est *la*. Partez du *pianissimo* et augmentez graduellement, peu à la fois, jusqu'à ce que vous arriviez au *fortissimo*; et cet exercice doit se faire également avec le *poussé* et avec le *tiré*. Entreprenez tout de suite le travail que je viens de vous prescrire, et employez-y au moins une heure par jour, mais interrompue : un peu le matin et un peu le soir, et souvenez-vous bien que ceci est l'exercice le plus important et le plus difficile de tous. Quand vous le posséderez complètement, vous n'aurez plus aucune difficulté à faire un son filé, j'entends un son qui commence par le *pianissimo*, va jusqu'au *fortissimo*, et revient au *pianissimo*, tout dans un seul coup d'archet. En suivant la voie indiquée vous acquerrez facilement et sûrement une excellente pose de l'archet sur la corde, et vous ferez de votre archet tout ce que vous voudrez.

» Pour obtenir ensuite la légèreté du poignet, d'où procède la vélocité de l'archet, il sera bon que vous jouiez tous les jours quelque Allegro de Corelli, tout en doubles croches; il y a trois morceaux de cette espèce dans l'Œuvre 5 pour violon seul; le premier se trouve dans la première sonate en *ré*. Vous devrez le jouer un peu plus vite chaque fois, jusqu'à ce que vous soyez parvenue à l'exécuter avec la plus grande rapidité possible. Mais il est nécessaire d'observer deux choses : premièrement de jouer toutes les notes fort, avec l'archet détaché et avec un petit silence après chacune des notes. Celles-ci sont écrites ainsi :

mais on doit les exécuter comme s'il y avait

» Secondement, de jouer de la pointe de l'archet au début de ce genre d'exercices : puis, quand vous serez parvenue à bien exécuter votre morceau ainsi, vous commencerez à l'étudier en vous servant non plus de la pointe, mais de la partie de l'archet comprise entre la pointe et le milieu de l'archet; enfin, quand vous serez également maîtresse de cet endroit de l'archet, exercez-vous de la même manière en employant le milieu de l'archet. Surtout, ayez soin, dans les études, de commencer le morceau tantôt par le *tiré*, tantôt par le *poussé* : gardez-vous de commencer invariablement par le *tiré*. Pour acquérir la légèreté de l'archet, il sera de grand secours de s'exercer à sauter une corde, et d'étudier des morceaux en doubles croches, conçus dans la forme suivante :



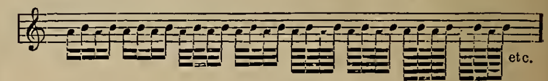
» Vous pourrez composer des traits de ce genre à votre fantaisie, tant que vous voudrez, et dans un ton quelconque; ils sont vraiment utiles et nécessaires.

» Maintenant, en ce qui concerne la main gauche, je vous recommande un seul procédé d'étude, lequel suffit pour tous. Le voici. Prenez une partie quelconque de premier ou de second violon, soit d'un concerto, soit d'une messe ou d'un motet : tout peut servir. Posez la main non pas dans la position ordinaire, mais dans celle que l'on appelle *mezza smanicatura* (aujourd'hui *deuxième position*), c'est-à-dire avec le premier doigt sur le *sol* de la chanterelle.

» En gardant alors la main dans cette position, jouez toute la susdite partie du violon; vous ne changerez la main de place qu'au cas où vous auriez à jouer le *la* grave sur la quatrième corde ou le *ré* aigu sur la chanterelle : mais, aussitôt après, vous retournerez, comme auparavant, à la seconde position, et non pas à la position ordinaire. Continuez ce genre d'exercice jusqu'à ce que vous soyez entièrement sûre de jouer à première vue une partie quelconque de violon (non concertante ou obligée). Ensuite, montez la main un degré de plus (à la *troisième position*), de manière à prendre avec le premier doigt le *la* de la chanterelle; et faites sur cette troisième position la même étude (absolument la même) que vous aurez faite sur la seconde. Lorsque vous serez également sûre de celle-là, passez à la *quatrième position*, avec le premier doigt sur le *si* de la chanterelle; et rendez-vous-en maîtresse par les mêmes moyens. Quand vous posséderez également bien ceci, montez à la *cinquième position*, avec le premier doigt sur l'*ut* de la chanterelle.

» En somme, *ceci est une échelle de démanchés*, laquelle, une fois bien acquise, fait que l'on peut se dire maître absolu du manche. L'étude que je viens de vous exposer est nécessaire, et je vous la recommande.

» Passons au troisième objet qui est le *trille*. Je le désire grave, moyen et vif, je veux dire à battements tantôt lents, tantôt modérés et tantôt rapides; car, dans la pratique, on a un réel besoin de ces trilles différents. En effet, il n'est pas vrai qu'un trille convenable pour le *grave* puisse être le même que le trille employé dans un *allegro*. Pour faire deux études à la fois avec une seule fatigue, commencez sur une corde à vide (soit la deuxième, soit la chanterelle, peu importe) un coup d'archet soutenu (comme un son filé); au début, le trille devra être très lent, et peu à la fois, par degrés insensibles, vous aurez à l'accélérer jusqu'au *presto*, comme vous le voyez dans l'exemple ci-dessous :



» Mais ne vous attachez pas à reproduire avec exactitude les durées notées dans l'exemple, et à passer directement des doubles croches aux triples croches, et de celles-ci aux quadruples, etc. Non, ceci serait un saut et non une marche graduelle. Imaginez-vous plutôt qu'entre les doubles croches et les triples croches il y a d'autres notes de durée moindre que les doubles croches et de plus grande durée que les triples croches, de manière qu'en partant des doubles croches, leur valeur diffère fort peu de celles-ci; mais, à mesure qu'elles continuent, leur durée se rapproche davantage de celle des triples croches, jusqu'à ce qu'elles arrivent à être de véritables triples croches. Agissez-en de même pour passer des triples croches aux quadruples croches. Faites cette étude avec assiduité et attention, et ne manquez pas de commencer sur une corde à vide, parce que si vous arrivez à bien le faire ainsi, vous le ferez bien mieux avec le second, avec le troisième et même avec le quatrième doigt; celui-ci, toutefois, devra être exercé à part, parce qu'il est le plus petit de ses compagnons.

» Je ne vous propose pas d'autre étude pour le moment, celle-ci suffira et au delà, pourvu que vous ayez la volonté

de faire les choses attentivement pour votre part comme je les dis pour la mienne. Répondez-moi si vous avez bien compris tout ce que j'ai exposé ici, et en attendant, vous présentant mes respects, comme je vous prie de le faire en mon nom à Mme la Prieure et à Mmes Thérèse et Claire, mes patronnes, je reste toujours davantage

» *Votre très dévoué et très affectueux serviteur,*

» GIUSEPPE TARTINI. »

SEMAINE THÉATRALE

REPRÉSENTATION ET BAL A L'OPÉRA AU PROFIT DES INONDÉS D'ALSACE-LORRAINE

Tudieu ! quel programme et quelle abondance de biens !

Il n'y a que la charité et le patriotisme pour réunir ainsi sur une même affiche tant d'attractions et les noms de tant d'artistes éminents ! Suivons pas à pas ce programme, il en vaut la peine, et annotons-le brièvement, chemin faisant :

1° Marche de *Sylvia*. — LÉO DELIBES.

L'orchestre de l'Opéra s'y est tout à fait distingué, sous la conduite de son chef Altès. Superbe morceau d'ailleurs avec une abondance d'idées extraordinaire et des sonorités exquises ; on ne l'avait jamais si bien écouté, et par suite si bien apprécié. C'est l'œuvre d'un maître.

2° Quintette de *Cosi fan tutte* et *Folifo*, chœur inédit
MOZART, AUBER.

Par les élèves du Conservatoire.

C'est là une compagnie chorale qui n'a pas sa pareille au monde : jeunesse et fraîcheur des voix, excellent sentiment musical, feu sacré, tout s'y trouve réuni sous la baguette expérimentée de M. Jules Cohen, qui cumule les fonctions de chef de chœurs de l'Opéra avec celles de professeur de la classe d'ensemble vocale au Conservatoire.

3° Air du *Prophète*, par Mlle ROSINE BLOCH. — MEYERBEER.

Une belle revenante, disparue trop tôt. On le lui a bien fait voir. Il est vrai que Mlle Richard lui a dignement succédé à l'Opéra et au grand honneur du Conservatoire, dont elle est aujourd'hui l'une des étoiles les plus renommées.

4° Air de ballet d'*Hérodiade* et air d'Hérode du même opéra, par M. LASSALLE, sous la direction de l'auteur M. MASSENET.

Applaudissements prolongés pour le jeune maître à son arrivée au pupitre. L'air de ballet, qui est gracieux, décroche le premier *bis* de la soirée. La mélodieuse romance d'Hérode ne manquerait-elle pas un peu de caractère ? N'importe ! Elle produit encore son effet dans la magnifique voix de Lassalle.

5° 2e acte de *Méphistophélès*. — ARRIGO BOÏTO

Chanté et joué par Mlle ISAAC, Mme BARBOT, MM. GAILHARD et DEREIMS.

C'était là une des principales attractions de la soirée. L'œuvre de M. Boïto nous arrivait de l'étranger avec une telle réputation qu'on n'était pas fâché à Paris d'en prendre comme un avant-goût. Elle ne s'est pas produite à l'Opéra dans de bonnes conditions. Présenter au public un seul fragment d'un opéra conçu sur un plan nouveau, dit-on, d'après des idées neuves, ajoute-t-on, n'est-ce pas s'exposer à un échec presque certain, surtout sur une scène française où rayonne avec tant d'éclat et à si juste titre le *Faust* de Gounod? — Nous ne voulons donc pas porter encore de jugement téméraire sur l'œuvre du maître italien. Nous attendrons d'avoir entendu *Méphistophélès* dans son intégrité, pour en apprécier la portée et l'originalité, s'il y a lieu. Dès à présent, cependant, on ne peut se dissimuler que l'orchestration de ce 2e acte laisse à désirer comme sa poétique elle-même.

6° *La Charité*. — Chœur de ROSSINI,

Chanté par Mmes CARVALHO, MONTALBA, DUFRANE, LACOMBE-DUPREZ ROSINE BLOCH, LUREAU, JANVIER, ÉDITH, PLOUX, JENNY HOWE, de l'Opéra ;
Mmes BILBAUT-VAUCHELET, MERGUILLIER, MÉZERAY, ROSE DELAUNAY, CHEVALIER, RÉMY, FRANDIN, DUPUIS, MOLÉ-TRUFFIER, VIDAL, LARDINOIS, LUCY DURIÉ, PIERRON, de l'Opéra-Comique ;
Mlles H. BARETTI, STELLA DES CHAMPS, etc.

Voilà une pléiade de choristes, comme Crésus seul pourrait s'en offrir, s'il fallait la payer à sa valeur. Saluons, entre toutes, la grande cantatrice française Mme Carvalho. De tous les dévouements qui ont concouru à la splendeur de cette fête, voilà assurément le plus digne d'éloges : Mme Carvalho s'effaçant humblement au milieu d'un chœur, sans briguer d'autres faveurs ni d'autre honneur! Touchant et bien rare exemple d'abnégation devant la charité.

7° *Faust* (5e acte). — CH. GOUNOD,

Chanté et joué par Mme FIDÈS DEVRIÈS, MM. DEREIMS et GAILHARD,

Au lieu et place du 2e acte du *Songe d'une nuit d'été*, dont le décor n'a pu être retrouvé salle Favart. Par suite l'acte de la prison de *Faust* est devenu le point culminant de la soirée! Enthousiasme indescriptible pour Mme Devriès. C'était comme un ressouvenir de la belle et toute récente 200e représentation d'*Hamlet*. La puissance et l'accent dramatique de cette voix d'acier vous pénètrent véritablement jusqu'au cœur. Il a fallu bisser d'acclamation le magnifique trio, si haut perché et si ardu. La cantatrice l'a fait comme en se jouant, avec plus d'ampleur encore, s'il est possible, que la première fois, ce qui ne l'a pas empêchée d'aborder immédiatement le n° 8 du programme.

8° *Gallia*, lamentation. — CH. GOUNOD.

Chantée par Mme FIDÈS DEVRIÈS, et les CHOEURS DU CONSERVATOIRE et de l'OPÉRA, sous la direction de l'auteur.

Même succès pour Mme Devriès, dans une tout autre gamme : celle du style et de la tenue. Encore un *bis* de toute la salle après la belle progression : *Jérusalem! Jérusalem!* — Ovation à l'illustre maître Gounod qui dirigeait en personne sa *Gallia*, une belle préface, ma foi, à son oratorio de la *Rédemption* dont nous allons avoir prochainement au palais du Trocadéro trois solennelles auditions.

9° *Rigoletto* (3e acte). — G. VERDI.

Chanté et joué par Mlle ISAAC, de l'Opéra-Comique, MM. LASSALLE et MECHELAERE.

Le puissant organe de Lassalle y a chaleureusement vibré et la sympathique voix de Mlle Isaac a paru porter plus qu'on ne l'espérait sur la vaste scène de l'Opéra, qu'elle se dispose à aborder d'une façon définitive l'automne prochain. Toutefois cet acte de *Rigoletto* n'est-il pas trop dramatique pour la manière actuelle de Mlle Isaac? En quittant l'Opéra-Comique où elle laissera d'universels regrets, la Juliette de la salle Favart devra évidemment transformer son style et sa voix si elle veut aborder les rôles dramatiques de l'Opéra.

10° *Fête andalouse*, ballet espagnol inédit. — MANUEL GIRO.

Encore un des clous de la soirée. M. Manuel Giro est un jeune compositeur espagnol merveilleusement doué, qui n'est encore connu à Paris que des fureteurs et des délicats. Il a fait entendre déjà aux concerts Pasdeloup et Colonne une symphonie arabe qui n'est pas passée inaperçue, et un superbe *Salve Regina*, qui provoqua un véritable enthousiasme, il y a quelques années. Nous connaissons aussi de lui une série de mélodies espagnoles où se trouvent de véritables perles; citons notamment *Nina mia*, *Chanson catalane*, *les Filles de Cadix*, *l'Andalouse*, *Madame la Marquise*, etc. C'est d'une saveur et d'une finesse bien remarquables.

Le ballet de l'Opéra ne pourra que grandir encore la réputation naissante de Manuel Giro. Il y a là une vie extraordinaire et un fourmillement d'idées bien plaisantes. Une danseuse de vrai cru espagnol, Mlle Carmen, y a obtenu un grand succès, ainsi qu'un chanteur andalou, M. Trabadelo. Gailhard dirigeait la fête et la toute sémillante Jeanne Granier s'y est révélée andalouse di primo cartello.

Le piquant de ce ballet était d'y avoir réuni un brelan d'étoiles chorégraphiques parisiennes, comme on n'en voit nulle part : Sangalli, Mauri, Subra! La danse académique française aux prises avec la fantaisie espagnole.

11° *Adrienne Lecouvreur*. — SCRIBE et LEGOUVÉ,

par Mme SARAH BERNHARDT.

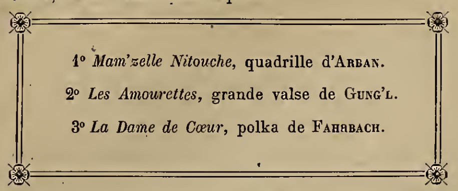
sortant de la représentation de *Fedora* et se multipliant, ainsi que Berton et de Saint-Germain, avec un dévouement qu'on ne trouve que chez les vrais artistes. Bravo, mille fois bravo en l'honneur de ces dignes cœurs.

12° *Grand finale militaire*. — SELLENICK

exécuté par l'incomparable musique de la Garde républicaine. C'est assez dire !

Ce finale n'en était pas un, car une demi-heure plus tard les cent-vingt musiciens d'Arban faisaient tapage comme cinq cents sous la

direction d'Anna Judic qui accourait à l'Opéra, des Variétés, pour diriger trois morceaux de danse acclamés par toute la salle. Qu'on les encadre, ils en valent bien la peine :



1° *Mam'zelle Nitouche*, quadrille d'Arban.

2° *Les Amourettes*, grande valse de Gung'l.

3° *La Dame de Cœur*, polka de Fahrbach.

Après ce triple triomphe, Judic passe le bâton de commandement à Arban qui félicite vivement Mamz'elle Nitouche sur son autorité à conduire un orchestre. « C'est, répond-elle, l'habitude de porter l'habit militaire tous les soirs au théâtre des Variétés, devant 6,000 francs et plus de recette. Cela vous donne du ton, voyez-vous. »

« Qui parle de 6,000 fr. de recette, s'écrient à l'unisson MM. Arthur Meyer et Louis Besson, les grands organisateurs de la fête! Mais nous dépassons 100,000 fr.! Nous ne nous dérangeons pas à moins. »

C'est le mot de la fin: tout se traduit aujourd'hui par des chiffres! C'est à peine si on s'est demandé dans la salle quel était l'effet d'acoustique produit par la réduction et l'élévation de la scène de l'Opéra? Eh bien, ceux qui y ont pensé expriment l'opinion que si le son est plus gros, condensé en un plus petit espace, les grandes voix y perdent en qualité. Bref, on préfère de beaucoup la voix de Lassalle telle qu'elle se produit sur la scène habituelle de l'Opéra, et on a raison.

A propos de Lassalle, annonçons la très bonne nouvelle de son réengagement à l'Opéra. Dès le retour de M. Vaucorbeil, directeur et artiste se seraient mis d'accord au moyen de mutuelles concessions. Nous n'avions jamais douté de ce résultat final.

***

A en juger par l'excellente répétition générale de jeudi dernier, l'Opéra-Comique est en mesure de donner la première représentation de *Lakmé* à la fin de cette semaine au plus tard. Malheureusement, Mlle Van Zandt n'a pu répéter le lendemain vendredi et, hier samedi, elle a dû chanter *Mignon* pour remplacer la représentation manquée de mardi dernier. Espérons qu'elle se dévouera entièrement cette semaine à la partition de Léo Delibes, qui ne demande plus qu'une ou deux répétitions au piano, suivies d'une dernière répétition générale à orchestre. Disons en passant que les symphonistes de M. Danbé ont fait une chaleureuse ovation à l'auteur de *Lakmé*.

Ainsi que nous l'avons dit, on répète concurremment avec *Lakmé*, salle Favart, et la *Carmen* de Georges Bizet et *la Perle du Brésil* de Félicien David que Mlle Nevada, complètement rétablie, se déclare prête à chanter. Embarras de richesses, né des indispositions successives des prime donne de M. Carvalho, qui tient absolument à faire passer les trois ouvrages pendant ce mois d'avril 1883, ne fût-ce qu'en l'honneur du centenaire de la fondation de l'Opéra-Comique. Ce centenaire sera prochainement célébré salle Favart, et il va sans dire que Grétry tiendra une place exceptionnelle dans le programme de cette solennité.

H. Moreno.

P. S. — Très intéressante matinée musicale donnée mardi à la salle Duprez par M. Ad. Maton, qui avait su réunir les talents les plus sympathiques. Salle comble, où les dames formaient la majeure partie d'un auditoire d'élite. Programme varié et riche; trop riche peut-être: concert, opéra, vaudeville.

Au concert la partie instrumentale avait pour interprètes MM. Diémer, Marsick et Delsart; la partie vocale, Mlles Marimon et Dervilly, MM. L. Duprez et M. et Mme Morlet. C'est dire qu'à lui seul le concert était une attraction suffisante. Le premier acte de *la Folie à Rome* de Ricci a été chanté dans son entier par la charmante créatrice de l'ouvrage à Paris, Mlle Marimon, MM. Sotto, L. Duprez et Duwast. Cette musique si pimpante, si italienne a été rendue avec le *brio* qui en est le principal caractère. On y a surtout vigoureusement applaudi le trio pour voix de femmes et le duo final enlevé par Mlle Marimon et M. Sotto.

Mme Galli-Marié a donné au type si difficile de *Carmen* un cachet de personnalité qui fait en quelque sorte sa chose de cette création. Aussi l'exécution du deuxième acte de l'œuvre capitale du regretté Bizet n'a-t-elle rien laissé à désirer. Mme Galli-Marié a été fort bien secondée par M. Duwast dans le duo de la *Retraite*. M. Duprez chantait Escamillo. Tous les rôles accessoires ont été tenus de manière à former un ensemble irréprochable. Brillant, légitime succès.

La troisième partie n'a été qu'un long éclat de rire. Il ne pouvait en être autrement avec les joyeux interprètes de l'amusante pochade d'Henry Monnier: *Un Roman chez la portière*. Qu'on juge: Saint Germain portière! MM. Lionnet habilleuse de théâtre et bonne d'un homme seul. Mlle Marimon et M. Berton pour la partie risiblement sentimentale. Mme Céline Chaumont, MM. Daubray, Baron, Léonce Dailly pour les types burlesques qui se succèdent dans la loge de Mme Desjardins. Pas de commentaire. M.

Mlle Duparc a débuté hier soir au Palace-Théâtre avec un très grand succès. Cet établissement annonce pour lundi prochain 9 avril la première représentation du ballet de *la Vague*. Ce nouveau divertissement de MM. Justament et Victor Roger, dans lequel est intercalée la célèbre valse d'Olivier Métra, est monté avec beaucoup de soins par l'administration du Palace-Théâtre. Les décors sont de M. Fromont; les costumes, dessinés par M. Thomas, sont exécutés par Mme Gervais.

CAMILLE SAINT-SAENS

A PROPOS D'*HENRY VIII*

Toute la presse a parlé du compte rendu fait par l'illustre auteur de *Faust*, dans *la Nouvelle Revue*, de l'*Henry VIII* de C. Saint-Saëns. Nos lecteurs nous sauront gré de placer sous leurs yeux la remarquable introduction de ce travail. Les jeunes y puiseront le courage nécessaire à tout musicien qui a réellement le culte de son art et qui est déterminé à ne se laisser détourner de sa route ni par des impatiences stériles, ni par de périlleuses théories.

***

Lorsque, après des années de persévérance et de lutte, un artiste de haute valeur est parvenu à conquérir, dans l'opinion publique, la grande situation à laquelle il a droit, chacun s'écrie, — même ceux qui ont fait l'opposition la plus rétive : — « Que vous avais-je toujours dit? qu'on finirait par se rendre. » Voilà vingt-cinq ans et plus (car c'était un prodigieux enfant), que M. Saint-Saëns a fait son apparition dans le monde musical. Combien de fois, depuis lors, ne m'a-t-on pas dit : « Saint-Saëns? Ah! Bah? Vraiment? Vous croyez?... Comme pianiste, comme organiste, oh! certainement; je ne dis pas; mais comme compositeur? Est-ce que... réellement... vous trouvez?... » Et tous les vieux clichés de ce genre. Hé bien, oui; je *trouvais*, et je n'étais pas le seul; et aujourd'hui, c'est tout le monde qui *trouve*. Les défiances sont tombées; les préjugés sont vaincus; M. Saint-Saëns est dans la place; il n'a plus qu'à dire : « J'y suis, j'y reste. » Il demeurera une des illustrations de son art et de son temps; et attendez-vous à ceci : il est fort possible qu'après M. Ambroise Thomas, l'illustre directeur actuel du Conservatoire de musique, on confie à M. Saint-Saëns ces hautes et importantes fonctions, s'il lui plaît de les accepter.

D'après une opinion admise, paraît-il, chez certains artistes, il serait convenu que si l'on dit du bien de l'œuvre d'un confrère, cela signifie naturellement qu'on en pense du mal, — et réciproquement. Eh! pourquoi donc cela? Pour avoir du talent ou du génie, est-il nécessaire de le refuser à d'autres? Est-ce que Beethoven a tué Mozart? Est-ce que Rossini empêchera Mendelssohn de vivre? Croyez-vous, comme le dit Célimène :

Que c'est être savant que trouver à redire?

Craignez-vous qu'il n'y ait plus de place pour vous? Oh! quant à cela, rassurez-vous; dans le temple de la Gloire, il restera toujours plus de places libres qu'il n'y en aura jamais d'occupées. S'il y en a une pour vous, elle vous attend: le tout est de la prendre.

Mais non. Ce qu'on craint, c'est de n'être pas *le premier*. Hé, mon Dieu! cette préoccupation chagrine et inquiète du mérite relatif est ce qu'il y a, au monde, de plus contraire au mérite réel et véritable : c'est toujours la vilaine histoire de l'amour-propre usurpant la place et les devoirs de l'amour. Aimons notre art; défendons honnêtement et vaillamment quiconque le sert avec noblesse et courage; ne retenons pas la vérité « captive dans l'injustice »; la conscience publique saura, demain, ce que l'on s'efforce de lui cacher aujourd'hui; le seul parti honorable à prendre, c'est de préparer le jugement de la postérité, ce *vox populi, vox Dei*, qui ne

fixe pas les rangs par faveur ou, chose pire encore, par intérêt, mais qui prononce dans l'infaillible et immortelle justice. Taire la vérité, c'est prouver qu'on ne l'aime pas; souffrir parce qu'un autre l'a mieux servie qu'on n'a pu le faire soi-même, c'est montrer qu'on voulait pour soi l'hommage qui n'est dû qu'à elle seule.

Faisons la lumière autant que nous le pouvons; il n'y en a jamais trop.

M. Saint-Saëns est une des plus étonnantes organisations musicales que je connaisse. C'est un musicien armé de toutes pièces. Il possède son métier comme personne; il sait les maîtres par cœur; il joue et se joue de l'orchestre comme il joue et se joue du piano, — c'est tout dire. Il est doué du sens descriptif à un degré tout à fait rare; il a une prodigieuse faculté d'assimilation; il écrirait, à volonté, une œuvre à la Rossini, à la Verdi, à la Schumann, à la Wagner; il les connaît tous à fond, ce qui est peut-être le plus sûr moyen de n'en imiter aucun. Il n'est pas agité par la crainte de ne pas produire d'effet (terrible angoisse des pusillanimes); jamais il n'exagère; aussi n'est-il ni mièvre, ni violent, ni emphatique. Il use de toutes les combinaisons et de toutes les ressources sans abuser ni être l'esclave d'aucune.

Ce n'est point un pédant, un solennel, un *transcendanteux;* il est resté bien trop enfant et devenu bien trop savant pour cela. Il n'a pas de système; il n'est d'aucun parti, d'aucune clique : il ne se pose en réformateur de quoi que ce soit; il écrit avec ce qu'il *sent* et ce qu'il *sait*. Mozart non plus n'a rien réformé; je ne sache pas qu'il en soit moins au sommet de l'art. Autre mérite (sur lequel j'insiste, par le temps qui court), M. Saint-Saëns fait de la musique qui *va en mesure* et qui ne s'étale pas à chaque instant sur ces ineptes et odieux *temps d'arrêt* avec lesquels il n'y a plus d'ossature musicale possible, et qui ne sont que de l'affectation et de la sensiblerie. Il est simplement un musicien de la grande race : il dessine et il peint avec la liberté de main d'un maître, et, si c'est être soi que n'imiter personne, il est assurément lui.

CHARLES GOUNOD.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Gênes, la nouvelle inédite que voici : « Il n'y a point que l'Opéra de Paris et la Scala de Milan qui sollicitent Verdi. La grande Société des festivals de Birmingham voudrait bien avoir de l'auteur d'*Aïda* un oratorio pouvant faire pendant à son *Requiem*. Or Verdi serait assez disposé à écrire une nouvelle œuvre de musique religieuse, mais il demanderait un délai de trois années. Birmingham se montrerait patient: en Angleterre, on préfère attendre et arriver à de ces fortes conceptions musicales qui défient le temps. Témoin les chefs-d'œuvre de Haendel.

— M. Tati, l'impresario de l'Apollo, est décidément la victime d'un sort qu'on a dû lui jeter à son dernier voyage à Naples. Les débuts du baryton Maurel ayant été retardés pour suite d'une indisposition du ténor Anton, M. Tati s'était immédiatement mis en campagne pour remplacer l'artiste qui lui faisait défaut. A peine l'eut-il trouvé que l'indisposition du signor Anton se trouva dissipée comme par enchantement. Bon! se dit l'impresario, j'aurai deux ténors au lieu d'un et désormais, ne redoutant plus rien, il fait immédiatement afficher *Rigoletto*, qui devait consoler les abonnés de l'Apollo de toutes les déconvenues par lesquelles ils ont passé dans le cours de la saison. Hélas, l'infortuné directeur avait compté sans la *jettatura*. S'il avait deux ténors, il n'avait plus de baryton de *primo cartello*. C'est ce que vint lui apprendre un billet de M. Maurel, au moment même où l'on attaquait l'ouverture pour la répétition générale de *Rigoletto*. Pauvre impresario. Que lui restait-il à faire ? Reprendre *la Favorite* avec son baryton ordinaire. C'est ce qu'il a fait incontinent. Mais ce sont les Romains qui ne sont pas contents!

— Tandis que l'Apollo termine tristement une campagne néfaste, le Costanzi annonce sa réouverture avec le *Poliuto*. L'ouvrage de Donizetti n'est pas précisément une nouveauté, mais c'est un des moins usés de son répertoire. Puis il sera chanté par Mme Brambilla, devenue Mme Ponchielli, et par Tamagno, qui a, dit-on, retrouvé le fameux *ut dièze* de Tamberlick. Autre garantie de succès : l'orchestre sera dirigé par M. Marino Mancinelli.

— Le chanteur français Lhérie en quittant Madrid, où il venait de chanter brillamment *Hamlet*, se serait dirigé sur Grenade où il aurait chanté toute une série de rôles de son nouvel emploi : Nevers des *Huguenots*, Valentin de *Faust*, Alphonse de la *Favorite*, Nélusko de *l'Africaine* et Rigoletto dans l'ouvrage de ce nom. Comme on le voit, le ténor Lhérie vogue à pleines voiles dans le répertoire des barytons.

— *L'Italia* annonce l'arrivée à Milan de la signora Savini, une prima donna originaire de la Californie et l'une des bonnes élèves du maestro Muzzio. Mlle Savini qui vient de chanter avec succès à Paris et à Nice se fera entendre sans nul doute dans la capitale Lombarde.

— L'autre jour a eu lieu, dans la chapelle du château royal de Windsor, une intéressante cérémonie : le baptême de la petite fille du duc et de la duchesse d'Albany. Les musiciens de la chapelle ont fait entendre à cet occasion plusieurs compositions parmi lesquelles on cite un hymne composé jadis par le prince consort, qui a produit une vive impression sur l'assistance et notamment sur la reine. A son arrivée à Windsor, le cortège royal avait été salué par les accents d'une valse nouvelle, *Albany valse*, composée en l'honneur de la petite princesse Alice par M. Clarke, chef de musique de la garde écossaise.

— Mme Marie Roze vient de reprendre à Londres, avec la troupe anglaise de Carl Rosa, le superbe rôle de Fidelio, qui lui avait valu déjà, l'an dernier, un fort beau succès à Liverpool. Elle n'y a pas moins réussi à Londres; la presse le constate à l'unanimité. Elle se dispose maintenant à aborder le rôle de Mignon, qu'elle va chanter pour la première fois en anglais à Londres.

— A Melbourne les compositeurs anglais ne laissent pas jouer leurs œuvres sans revendiquer leurs droits de représentation, tout comme ils font à Londres. Le maestro Sullivan vient d'intenter à ce sujet un procès contre la troupe Pollard. On sait qu'à Melbourne, possession anglaise, les auteurs français peuvent revendiquer des droits analogues sur leurs ouvrages qui y sont exécutés chaque année. Il suffirait pour assurer ces droits de se faire représenter par un agent autorisé.

— Sur invitation spéciale, le *Mænner Gesangverein* de Cologne se rendra dans le courant de l'été à Londres pour y donner une série de dix concerts.

— L'assemblée annuelle des musiciens allemands se tiendra cette année à Leipzig, dans les premiers jours de mai. A cette occasion, on donnera, comme de coutume, des fêtes musicales qui dureront quatre jours. Un oratorio de Bach sera exécuté dans l'église Saint-Thomas.

— Voici le programme du grand festival Rhenan, qui sera donné pour les fêtes de la Pentecôte : Premier jour : *La Création* de Haydn et la *Symphonie héroïque* de Beethoven; Deuxième jour : une cantate de Bach (*Gottes Zeit*), un *Concerto grosso* de Hændel, le deuxième concerto de piano de Brahms, interprété par l'auteur, l'ouverture de *Leonore* de Beethoven et le 114e psaume de Mendelssohn; Troisième jour : *Richard Cœur de Lion*, ballade de Ferdinand Hiller, l'ouverture de *Manfred* de Schumann, la symphonie en *ré* de Brahms, un morceau d'orchestre inédit de Hiller (*Auf der Wacht*), *la Faust-Ouverture* de Wagner, plus différents morceaux interprétés par Mlle Lili Lehrmann, de Berlin, Mlle Herminie Spies de Wiesbaden, le ténor Gœtze et le baryton Mayer, de Cologne. A la place de Sarasate qui devait se faire entendre, on aura le virtuose Wilhelmj.

— Comme nous l'avions prévu, les Viennois ont fait à la diva Gerster un accueil triomphal, qui a commencé au débarcadère même du chemin de fer. Toute une escorte d'étudiants hongrois et italiens a conduit la célèbre cantatrice jusqu'aux portes de l'hôtel Lamm au milieu des *Eljen*! et des *Evviva* ! qui partaient comme des fusées. Quant à la représentation de *Lucia*, elle n'a été pour Mme Gerster qu'une longue ovation, les journaux viennois sont unanimes à le constater. Voilà un brillant début pour la troupe Merelli et la saison italienne de Vienne s'annonce sous les plus heureux auspices.

— On monte à l'Opéra de Munich un nouvel opéra comique de M. Brüll, l'heureux compositeur de *la Croix d'or*, dont la partition a fait le tour d'Allemagne. Le livret du nouvel ouvrage, intitulé *la Reine Mariette*, est de MM. Zell et Genée, qui l'ont emprunté, comme de coutume, au répertoire français.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

L'exercice annuel des élèves du Conservatoire est définitivement fixé au dimanche 22 avril, de 2 à 5 heures. Une grande place y sera faite à Gluck. On répète tous les jours rue Bergère : chœurs, orchestre et soli seront exécutés par les seuls élèves actuels du Conservatoire.

— L'assemblée générale des auteurs et compositeurs dramatiques est fixée au 21 avril. M. Beaumont, secrétaire, a été chargé du rapport sur l'exercice 1882-83. Après la lecture du rapport, il sera procédé au remplacement de cinq membres sortant de la commission et non rééligibles. Ce sont MM. de Bornier, Becque, Coppée, Delpit et Joncières. Les membres de la Société, qui désirent se porter candidats devront le faire savoir au comité dans le plus bref délai.

— Le comité de la Société des compositeurs de musique, dans sa dernière séance, a arrêté le programme des concours pour l'année prochaine. Il comprend : un chœur à quatre voix mixtes, avec accompagnement de piano et soli *ad libitum* ; un chœur à quatre voix d'hommes avec accompagnement de musique d'harmonie, sur un hymne de Béranger ; un solo de cor simple, avec accompagnement de piano; une ouverture symphonique à grand orchestre.

— Le siège social de la Société des compositeurs de musique vient d'être transféré de la rue de la Chaussée-d'Antin, 52, dans le nouveau local de la maison Pleyel-Wolff.

— Le Théâtre des Arts de Rouen, auquel les auteurs de *Françoise de Rimini* avaient réservé la primeur de cet ouvrage pour la province, vient d'être devancé par le théâtre de Nîmes, dont le directeur, M. L. Brunet, ancien chef d'orchestre, avait tenu à honneur de représenter, l'un des premiers en France, le récent chef-d'œuvre de l'auteur d'*Hamlet* et de *Mignon*, du *Songe* et du *Caïd*, de *Psyché* et de *Raymond*. Il y avait délai fixé et voilà comme Nîmes a devancé Rouen de quelques jours. Malgré les ressources relativement modestes du théâtre de Nîmes, M. Brunet est arrivé à offrir aux dilettantes du Gard une exécution des plus satisfaisantes de la grande œuvre d'Ambroise Thomas, — si satisfaisante même que le Prologue de l'Enfer en a paru tout comme à Paris l'une des pages les plus saisissantes, à en juger par ces extraits du premier compte rendu théâtral de M. Walter d'Huningue, autrefois rédacteur de l'ancienne *France musicale* :

« ... Ambroise Thomas a fait grand en écrivant *Françoise de Rimini*, et ses collaborateurs, MM. Jules Barbier, Carré l'ont admirablement secondé. Faut-il rappeler que les librettistes, d'accord avec le maëstro, intervertissent dans cet ouvrage l'ordre usuel de la marche des tableaux ? Aussi, grâce à cette combinaison qui consiste à montrer dès le début les scènes placées d'ordinaire à la fin d'une pièce tragique, le Prologue — reproduction exacte du récit dantesque (chant 5 de l'Enfer) — ouvre magnifiquement le nouvel opéra du doyen de l'École française. Il va imprégner à tous les actes une couleur étrange, une tendresse mystique qui, surexcitant au plus haut point la sensibilité, tient sans cesse l'auditeur sous l'étreinte terrible mais attachante d'une indicible mélancolie.

» N'y eût-il, sans parler de patriotisme, du respect dû aux gloires artistiques de la France, à nos chefs-d'œuvre qu'on s'efforce généralement d'amoindrir en croyant se rehausser, n'y eût-il dans *Françoise de Rimini* que le Prologue, nous engagerions encore nos lecteurs à venir entendre ces pages magistrales. Ne prendraient-ils pas un plaisir extrême à suivre les péripéties de cette musique tour à tour austère et tendre, naïve ou passionnément sombre, riche, très riche de modulations non explorées, de sonorités inconnues et qui, parfois avec des phrases circonscrites dans un moule relativement restreint, offre pourtant les caractères d'une œuvre puissamment conçue, supérieurement ordonnée, exécutée de main de maître ! »

— L'auteur de *Faust* doit quitter Paris le 15 de ce mois, pour aller diriger, à Bruxelles, les dernières répétitions de *Rédemption*, dont l'exécution est fixée au 25.

— L'exécution de la messe solennelle, de Louis Niedermeyer, par l'Association des artistes musiciens avait attiré, mercredi dernier à Notre-Dame, une assistance très nombreuse et choisie. L'effet de cette messe a été encore plus grand qu'à Saint-Eustache. C'était à prévoir. Cette belle œuvre repose sur une charpente assez solide, elle est d'une inspiration assez élevée et assez puissante pour n'avoir point à redouter les vastes proportions d'un édifice comme la cathédrale de Paris. Très habilement conduit par M. Altès, l'orchestre a fait merveille. Les choristes ont bien dit la magistrale fugue qui sert d'apothéose au *Gloria* ; malheureusement ils se sont laissé mettre en déroute par le *double canon* de l'*Incarnatus*. Il est vrai que ce morceau, très réussi, et qui faisait si fort l'admiration de Berlioz, est écrit sans accompagnement et dans la manière de Palestrina. Ajoutons que la veille, à la répétition, ce fragment avait suffisamment bien marché. M. Marsick a produit une vive impression sur l'auditoire en exécutant à l'Offertoire un *Adagio* de Vieuxtemps. M. Auguez a fait remarquer sa belle voix dans le *Pater noster*, de l'auteur de la messe, et la cérémonie a été clôturée par le *Laudate*, à grand effet, d'Ambroise Thomas. — E. G.

— *L'Art musical* annonce qu'on vient de mettre à l'étude, au Grand-Théâtre de Marseille, *le Florentin*, de Ch. Lenepveu, qui obtint il y a quelques années, un légitime succès, à l'Opéra-Comique de Paris ainsi qu'à Bordeaux, Anvers et Bruxelles ; les principaux rôles de cet ouvrage seront tenus par MM. Degenne, Monnier, Hermann-Devriès, Guernoy et Mlles Julia Potel et Peretti ; l'orchestre sera conduit par M. Lenepveu lui-même. Il est aussi question de *Velleda* au même théâtre.

— Le cercle des Arts libéraux donne, après-demain mardi, une soirée musicale consacrée à l'audition des œuvres de M. Hector Salomon. Citons notamment le premier acte de son opéra inédit : *Bianca Capello*.

— On nous écrit de Nantes : Les municipalités devraient comprendre le rôle important que sont appelés à jouer dans les destinées de leurs théâtres un orchestre complet, bien discipliné, et d'excellents chœurs. Nantes, qui vient d'avoir l'honneur d'introduire en France la partition d'*Hérodiade*, n'a dû la réussite de cet ouvrage qu'aux efforts faits depuis deux ans pour compléter son orchestre. Disons que cet heureux résultat est dû à la persévérante initiative de la commission de la Société des concerts ; et, puisque nous parlons de cette Société, annonçons qu'elle va terminer cette année la série de ses séances par la *Damnation de Faust*, montée avec le plus grand soin, et avec le concours des solistes habituels des concerts Colonne, Mlle Caroline Brun, MM. Mazalbert, Quirot et Fournets.

— Le violoncelliste Adolphe Fischer vient d'être nommé officier de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

CONCERTS ET SOIRÉES

Dimanche dernier a eu lieu au concert populaire la première audition d'*Endymion*, poème mythologique de M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen. Il serait inutile d'entretenir nos lecteurs d'un poème dont le sujet a déjà inspiré bien des librettistes si M. Gallet, en le compliquant ingénieusement d'une rivalité d'amour entre Diane et la nymphe Nicéa, n'en avait considérablement élargi le cadre. Outre les beaux effets scéniques qu'il renferme, ce poème est remarquable par le caractère tranché de ses trois tableaux. Le premier est lumineux : par une claire matinée d'automne, des nymphes et des bergers dansent au bord d'une fontaine. La chasse de Diane passe au loin et bientôt paraît la déesse sous les traits d'une nymphe. La vue de Nicéa excite sa jalousie et, pour la séparer de celui qu'elle aime, Diane offre à Endymion de la suivre dans un pays inaccessible aux humains, mais le berger s'y refuse et s'éloigne avec Nicéa. Diane se venge en frappant Endymion d'un sommeil magique. Le deuxième tableau est sombre : c'est la forêt sacrée où les Devins et les Pythonisses évoquent Hécate que Nicéa vient implorer. A la vue de la déesse, la nymphe reconnaît sa puissante rivale. Elle ose cependant lui disputer l'amour d'Endymion, mais Diane fait paraître l'image du berger qui reste inaccessible aux supplications que lui adresse Nicéa. Le mysticisme amoureux est la caractéristique du troisième tableau : Endymion est endormi dans une grotte du mont Latmos, les voix de la nuit chantent autour de lui, et dans son extase il appelle Diane. La déesse se révèle et leur amour s'exhale tandis que l'Olympe salue la venue des amants. La partition que M. Cahen a écrite sur ce poème n'est pas sans mérite, tant s'en faut ; elle renferme des pages d'une heureuse inspiration. Nous citerons notamment au début de l'œuvre la jolie phrase du duo entre Nicéa et Pan « Je l'aime, je l'adore », et plus loin l'ensemble gracieux du trio que chantent Diane, Nicéa et Endymion. L'incantation ne manque pas de caractère, et l'air d'Endymion « O mon rêve, blanche forme étoilée » est d'un beau sentiment. A notre avis, le meilleur morceau de la partition est le duo d'amour du troisième tableau. Son charme est pénétrant et l'inspiration s'y maintient d'un bout à l'autre. Signalons encore l'introduction symphonique du deuxième tableau, *Offrande à Diane*, que le public a chaleureusement applaudie et fait bisser. Au résumé, la tentative de M. Cahen est intéressante à plus d'un titre et nous ne doutons pas qu'une étude plus approfondie de son art ne développe en lui les sérieuses qualités dont il est incontestablement doué. La belle interprétation d'*Endymion* a largement contribué au succès de l'œuvre : Mlle Richard, avec sa superbe voix et sa diction parfaite, a donné un étonnant relief au personnage de Diane, Mme Caron s'est distinguée dans celui de Nicéa et MM. Bosquin et Auguez se sont tirés à leur honneur des rôles d'Endymion et de Pan. Les chœurs et l'orchestre, dirigés par l'auteur, ont accompli leur tâche avec un zèle des plus louables.

VICTOR DOLMETSCH.

— La saison des concerts au Trocadéro commence aujourd'hui dimanche par le concert gratuit donné par les Sociétés de l'École Galin-Paris-Chevé, à la mémoire de ses fondateurs. Outre les quatre concerts d'orgue de M. Guilmant et l'oratorio de *Lucifer*, du compositeur Peter Benoît, il y aura : Le 28 avril, une matinée au bénéfice des ateliers d'aveugles ; les 24, 31 mars et 10 juin, trois auditions de *Rédemption*, de Gounod. Sans compter une demi-douzaine de festivals artistiques au profit des sauveteurs bretons, des ex-militaires, des inondés de la Savoie. En prévision de toutes ces fêtes, on s'est préoccupé, paraît-il, de faire quelques réparations qui donneront à la belle salle de MM. Daviond et Bourdais un air plus frais et une physionomie plus coquette. Voilà qui est bien ; nous dirions même voilà qui est parfait, si le ministère des beaux-arts avait la bonne pensée d'installer dans la salle du Trocadéro un système de chauffage qui permît de l'utiliser l'hiver comme l'été. On ferait bien également de remédier aux échos acoustiques, au moyen d'un *velum*, comme on en avait eu le projet. Lorsqu'on possède une si belle salle de concert, c'est bien le moins qu'on la fasse servir et qu'on en tire profit au plus grand avantage de l'art et des artistes.

— Le concert annuel donné par Mme Marchesi au profit de l'Association des artistes musiciens a attiré mercredi dernier un public aussi nombreux que distingué à la salle Erard.

L'intéressant programme a dû subir quelques modifications au dernier moment à cause de l'indisposition de M. Bouhy. C'est le dévoué baryton Pandolfini, qui, en remettant d'un jour son départ pour Vienne, est venu au pied levé contribuer gracieusement à cette intéressante œuvre de bienfaisance. Le public l'en a remercié en le comblant d'applaudissements bien mérités. Plusieurs élèves de Mme Marchesi ont fourni un contingent d'élite pour la partie vocale du programme. Mmes Dons, Lévita-Rodolfi Rammelsberg et Billoni, — toutes de nouvelles connaissances, — ont tour à tour mérité les applaudissements les plus chaleureux et les rappels de la salle entière pour leurs belles voix de soprano, ainsi que pour leur méthode parfaite. La Billoni surtout a électrisé le public par la manière franche et brillante avec laquelle elle a enlevé le boléro des *Vêpres Siciliennes*. Les sœurs Blanche et Agnès Stone, déjà très applaudies dans plusieurs concerts à Paris et en province, ont dit à ravir des duos de Gounod et Meyerbeer, et la première d'entre elles a obtenu un très grand succès en chantant admirablement l'air de dona Anna du *Don Juan*. Naturellement la lionne de la soirée était la prima donna du théâtre de

Pesth, Mlle Risley, qui sous beaucoup de rapports rappelle l'Albani : dans les variations de la *Cenerentola* et l'air du *Barbier*, qu'elle chante d'une façon éblouissante, Mlle Risley a produit une véritable sensation. Nommer MM. de Bériot et Sighicelli, c'est dire que la partie instrumentale du concert était confiée à des mains de maîtres. Terminons par un détail qui a bien son importance. La recette du concert semble avoir été très satisfaisante. Nous savons que Mme Marchesi pour sa part avait placé pour près de deux mille francs de billets.

— M. Lebouc donnait, lundi dernier, une matinée qui mérite d'être signalée. L'éminent violoniste Sivori s'est fait entendre dans trois importants ouvrages classiques, le 5e trio d'Haydn, le 7e quatuor en *ré* de Mozart avec MM. Chavy, Prioré et Lebouc, et la fameuse sonate en *la* mineur de Beethoven, pour piano et violon; l'exécution de Sivori a été à la hauteur de ces chefs-d'œuvre. M. Alphonse Duvernoy a joué aussi admirablement la partie de piano des susdits trio et sonate et seul une romance sans paroles de Mendelssohn et des variations de Haendel. Mme Duvernoy-Viardot a coupé agréablement ces morceaux de musique instrumentale par la remarquable romance de *la Tempête*, acompagnée par l'auteur Alp. Duvernoy, la canzonetta du 17e quatuor d'Haydn, heureusement transcrite pour chant, par Mme Pauline Viardot, et pour terminer la séance, deux piquantes chansons espagnoles, de Garcia. Dans ces trois morceaux, la gracieuse cantatrice a tenu l'auditoire sous le charme de sa voix et de sa méthode.

H. M.

— Jeudi a eu lieu à la salle Erard le beau concert donné par le virtuose flûtiste De Vroye, avec le concours de Mme Caron et M. Bouhy, pour la partie vocale, et de M. Th. Ritter, Guilmant, Delsart, E. Bourgeois et Piot pour la partie instrumentale. Le programme avait des interprètes de choix. M. De Vroye a fait applaudir son remarquable talent dans deux fantaisies, l'une sur des *Airs valaques*, de Doppler, l'autre, sur un *Thème original* de Rischert. Grand succès aussi pour la *sonate* en 4 parties, pour flûte et piano de Reinecke, qu'il a exécuté dans la perfection avec son excellent partenaire Th. Ritter. Ce dernier a ensuite supérieurement joué une *chacone* de Scarlatti, le menuet de *l'Arlésienne* de Bizet, et le chœur du *Vaisseau Fantôme* de Wagner-Liszt. Ont fait également sensation, l'air du *Freischütz*, par Mme Caron, *l'Hymne au matin*, par M. Bouhy, *l'Aspiration religieuse* et *la Villageoise* de Guilmant, exécutées par l'habile organiste avec beaucoup de maestria, et l'*allegretto* de *la Korrigane*, transcrit et interprété par M. Delsart. N'oublions pas l'effet produit par *l'Ave Maria* de Gounod sur le prélude de Bach, arrangé par Vieutemps, pour deux voix, avec flûte, violoncelle, orgue et piano, non plus que le plaisir causé à l'assistance, par la partie littéraire et dramatique, confiée à Mlle Persoons, à Mlle Thénard et M. Prud'hon, de la Comédie-Française.

— Grande soirée artistique et musicale, lundi dernier, chez M. Bemberg, dont le fils, élève de Massenet et jeune compositeur d'avenir, a fait exécuter une scène lyrique avec chœurs intitulée *les Djinns*. Cette composition témoigne déjà d'une habileté technique incontestable et aussi d'un véritable instinct artistique. Le premier chœur de l'*Etoile*, de M. Henri Maréchal, avait brillamment ouvert la soirée. L'exécution a été irréprochable, sous la direction de M. Edouard Mangin, qui avait su réunir pour les chœurs une collection de voix charmantes et remarquablement stylées. N'oublions pas de mentionner la voix chaude et vibrante de Mme Rosita Stern, qui a interprété avec succès plusieurs mélodies. Mme Judic a terminé la soirée par ses plus charmantes chansons.

— Mercredi, chez Mme Stern, autre soirée des plus intéressantes. M. Diaz de Soria, le célèbre baryton, y récoltait des applaudissements unanimes, ainsi que Mme R. Stern, dans plusieurs morceaux de divers auteurs. M. Mangin prêtait aussi son concours à cette belle soirée en tenant le piano d'accompagnement avec maestria.

— Toujours très réussies les séances d'élèves des excellents professeurs Mmes Batiste, autant par le nombre de leurs intéressants élèves que par la variété des programmes, toujours au courant des nouveautés. Le succès de la dernière matinée a été pour un jeune baryton de grand avenir, M. Maurice P., qui a chanté remarquablement *le Crucifix* de Faure, en compagnie de Mlle Marguerite P. Grand succès aussi pour le chœur des pages de *Françoise de Rimini* et les transcriptions à six mains de Renaud de Vilbac. Mais nous renonçons à analyser par le menu les quarante-cinq morceaux qui figuraient au programme, il nous suffira de constater que toute cette jeune troupe a donné avec entrain et prouvé l'excellence de l'enseignement de Mmes Batiste.

— Salle Kriegelstein, mercredi dernier, charmant concert au bénéfice de Mme Barbati. Le trio du septuor de Beethoven a été remarquablement interprété par Mlle Godard, Mme Claire Lebrun, professeur de l'Orphelinat des Arts, et M. F. Thomé. La pastorale des *Moissonneurs*, exécutée par Mme C. Lebrun, a été fréquemment interrompue par les plus vifs applaudissements, M. Cristofaro a eu son succès habituel avec sa mandoline.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche 8 avril.

— A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° Symphonie en *si* bémol de Beethoven; 2° Deux chœurs de *la Nuit du Sabbat*, de Mendelssohn; 3° Passacaille de l'*Armide*, de Lully; 4° Fragments du premier acte de *Sapho*, de Gounod, chantés par Mme Krauss et M. Escalaïs; 5° Symphonie militaire de Haydn. Le concert sera dirigé par M. Deldevez.

— Au *Châtelet* : La *Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties d'Hector Berlioz, chantée par Mlle Caroline Brun (Marguerite), MM. Engel (Faust), Lauwers (Méphistophélès), Fournets (Brander) et les chœurs. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— Au *Cirque d'Hiver* : 1° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven, 2° fragments du *Tannhœuser* de Richard Wagner, chantés par MM. Faure, Bolly, Thual, Montariol, Claverie, Quirot, Dulin et Mlle Huré; 3° Sérénade de Beethoven; 4° premier acte de *Lohengrin*, chanté par MM. Faure, Claverie, Bolly, Quirot, Mlles Huré et Barré. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup, et comme on le voit, notre grand chanteur Faure, remis d'une grippe trop prolongée, tient parole au fondateur des Concerts Populairas, en lui apportant son précieux concours.

— Aujourd'hui dimanche, salle Érard, matinée bouffe et musicale de M. Edmond Lhuillier. Audition de ses nouvelles productions interprétées par les meilleurs artistes de genre.

— Demain lundi 9 avril, à la salle Erard, concert avec orchestre, sous la direction de M. Geng, donné par l'Association départementale des compositeurs de musique. On y entendra différentes compositions faisant partie des grands concerts de province.

— Demain lundi, salle Pleyel, troisième concert de Mlle Luisa Cognetti, avec le concours de Mlle Jenny Howe et le violoniste Delsart.

— Demain lundi, salle Henri Herz, concert vocal et instrumental de Mme Pauline Boutin.

— Mardi 10 avril salle Pleyel, concert de Mlle Léontine Visinet, élève de Mme Massart.

— Mercredi 11, salle Pleyel concert de Mlle Clara Janiszewska, jeune pianiste applaudie dans nos réunions musicales, avec le concours de MM. Auguez, Paul Viardot et Loys.

— Mercredi 11 avril, salle Erard, concert avec orchestre donné par le virtuose-pianiste Breitner, qui fera entendre un nouveau concerto de Sgambatti, un concerto de Schumann, et diverses œuvres de Bach, Beethoven, Schubert, Chopin et Rubinstein.

— Jeudi 12 avril, à 2 heures précises, théâtre du Châtelet, matinée musicale et dramatique donnée par l'École française populaire de musique et de déclamation.

— Jeudi 12 avril, salle Pleyel, concert de M. Mario Calado, avec le concours de Mme Montigny-Rémaury et de Mlle Godard.

— Jeudi 12 avril, à la salle Erard, concert de Mme Roger.

— Vendredi 13 avril, à la salle Erard, concert du pianiste Diémer.

— Samedi 14 avril, à la salle Erard, séance musicale donnée par M. Gresse.

— Samedi prochain, 14 avril, dans les salons de l'hôtel Continental, grand bal au profit de la caisse de la Société de secours des Amis des Sciences.

— Dimanche 15 avril, à la salle Erard, concert de Mlle Maiguon.

— Lundi 16 avril, concert de Mlle Louise Steiger, avec le concours de Mlle Jeanne Nadaud, de MM. Nadaud, Nœgelin, Waefelghem et Mariotti.

NÉCROLOGIE

Un artiste du plus grand mérite vient de disparaître prématurément à l'âge de 35 ans. Henry Ketten était non seulement un virtuose de tout premier ordre, qu'on pouvait mettre sur le même rang que les plus grands pianistes de son temps, mais encore un compositeur dont on pouvait beaucoup attendre; car il avait, avec la distinction de la forme, l'abondance de l'idée. Tout cela est disparu en quelques instants, au retour d'un voyage à Saint-Pétersbourg, où son succès de pianiste-compositeur avait tourné au triomphe. L'année lui avait d'ailleurs été favorable. Nos lecteurs se souviennent sans doute de la véritable sensation qu'il produisit dernièrement aux Concerts du Cirque d'Hiver et dans les « récitals » qu'il avait organisés à la salle Erard pour l'audition de ses œuvres si pimpantes et si originales. Une foule nombreuse et tout attristée d'artistes et d'amis a suivi le cercueil du jeune artiste, se remémorant avec regret cette carrière si courte et par instants si brillante. Avec un peu d'esprit de conduite, Henry Ketten allait pouvoir prétendre à tout. N'importe! Il laisse encore après lui un bagage suffisant pour que son nom ne périsse pas, et les délicats auront toujours plaisir à feuilleter ses compositions pour le piano, et à chanter ses mélodies, qui pour la plupart sont ravissantes. On trouvera dans ses papiers des œuvres plus importantes encore pour grand orchestre et même des opéras entièrement parachevés. Nous y reviendrons.

— Lundi dernier, quelques amis ont conduit à sa dernière demeure le sympathique et excellent Alfred Delacour (son véritable nom était Lartigues Delacour), dont les productions nombreuses ont brillé surtout sur les scènes de genre, était connu des musiciens par des livrets d'opéras-comiques et d'opérettes : *le Voyage en Chine*, *la Tzigane*, *Jeanne, Jeannette et Jeanneton*. C'était un écrivain de beaucoup de talent et, comme l'a dit fort justement M. de Najac, chargé de prononcer un discours sur sa tombe, au nom de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques, ses œuvres sont de celles avec lesquelles il faudra compter, lorsqu'on écrira l'histoire de notre théâtre contemporain. Delacour gardait la chambre depuis trois mois, et ses amis n'avaient que trop prévu l'issue funeste de sa maladie. On peut dire pourtant que cet infatigable travailleur est mort à la tâche. Nous lui envoyons ici, du fond du cœur, un dernier et suprême adieu. V. W.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2719 — 49me ANNÉE — N° 20. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 15 Avril 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, les strophes :

« POURQUOI DANS LES GRANDS BOIS »

chantées par Mlle Marie Van Zandt au 1er acte de *Lakmé*, le nouvel opéra de MM. Léo Delibes, Edmond Gondinet et Philippe Gille. — Suivra immédiatement un autre morceau de chant du même opéra.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: deux airs de ballet du divertissement de *Lakmé*, le nouvel opéra de M. Léo Delibes. — Suivra immédiatement : l'*Entr'acte* « les Fifres », du même ouvrage.

LE

RYTHME MUSICAL

SON ORIGINE, SA FONCTION ET SON ACCENTUATION

Nous sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une véritable primeur : l'introduction d'un nouveau livre, encore inédit, de M. Mathis Lussy.

Depuis son fameux *Traité de l'expression musicale* et sa curieuse *Histoire de la notation musicale* (en collaboration avec M. Ernest David), M. Mathis Lussy occupe une telle place parmi les musicologues qu'on peut dire que tous ses ouvrages sont attendus avec la plus vive curiosité du monde spécial des esthéticiens de tous pays, tant on est sûr d'y trouver de précieuses découvertes et des enseignements nouveaux basés sur une observation de tous les instants. L'introduction que nous allons reproduire donnera le plan du prochain travail de M. Mathis Lussy et on verra par là que *Le Rythme* ne le cédera en rien comme intérêt aux précédents ouvrages du même auteur.

***

Le but de ce livre n'est pas d'apprendre aux compositeurs à *créer* des formes rythmiques nouvelles : pour cette création, la nature en a déposé le secret dans leur âme, dans leur inspiration! Notre dessein est beaucoup plus modeste; il se borne à fournir aux musiciens les moyens de limiter, de distinguer les différentes formes rythmiques des œuvres qu'ils exécutent; de les analyser, de connaître leur genre, la nature de leur composition, de leur accentuation et de leurs fonctions.

De même que le naturaliste classe les plantes selon le nombre et la forme de leurs diverses parties constitutives, de même il est aisé de distribuer les rythmes (1), d'après les particularités qui les rapprochent ou les séparent, d'après leurs caractères communs ou différents, en un certain nombre de classes, de genres et d'espèces.

Les anciens Grecs possédaient une nomenclature si admirable pour distinguer les différents rythmes les uns des autres, selon leur constitution propre, qu'un musicien grec, en entendant prononcer le nom technique d'un rythme, en avait instantanément une idée nette et le percevait dans sa forme concrète, comme un naturaliste conçoit la structure d'un être organisé au seul énoncé de sa désignation scientifique. Bien plus, le nom seul d'un rythme apprenait aux musiciens grecs à quel genre de composition esthétique, calme ou passionnée, mélancolique ou joyeuse, il appartenait, quelles émotions cette musique devait produire, et quels sentiments éveiller dans le cœur de l'auditeur.

Les Grecs regardaient donc le rythme comme l'élément principal, masculin, actif de la musique, comme le générateur des passions. Le *mélos*, sans rythme, était pour eux sans énergie, sans force. Le mélos sans rythme ne diffère pas de ce qu'est la matière informe vis-à-vis de l'esprit créateur, dit Aristide Quintilien, inspiré probablement par Aristoxène. Le rythme seul imprime à la matière sonore une forme fixe, concrète, une vie et une énergie spirituelles; lui seul donne à la musique un sens et la rend intelligible; en un mot,

(1) L'Académie ayant changé l'orthographe du mot *rhythme* depuis la publication du *Traité de l'expression musicale*, le lecteur ne s'étonnera pas de voir figurer ce terme avec un *h* de moins dans cette nouvelle partie.

c'est le véhicule au moyen duquel la musique pénètre dans l'intelligence (1).

En raison de sa haute importance, la science du rythme était la branche la plus cultivée par les Grecs et ils considéraient la musique comme la première des sciences, la seule complète, autant objective que subjective, la seule ne s'occupant pas seulement des phénomènes extérieurs, mais encore des effets, des émotions, des mouvements qu'ils provoquent dans notre âme. Les Grecs avaient grandement raison.

Sans connaissances rythmiques, natives ou acquises, la musique ne pénètre pas dans le concept: l'accentuation rationnelle, intelligente d'une œuvre musicale est impossible (2) ! Sans connaissances rythmiques, on accentue, on exécute comme certaines personnes lisent le latin ou une langue quelconque, sans comprendre le sens ni la portée des mots. Comment serait-il possible, alors, que la diction et l'accentuation en soient bonnes, intelligibles? Sans doute, comme le dit Westphal, les sons et le rythme exercent une telle puissance, un tel attrait, un tel charme sur l'homme et sur certains animaux, que, même sans en comprendre le sens, il en éprouve du plaisir, du bonheur. Mais, aux yeux des Grecs, ce plaisir est purement sensuel : la connaissance du rythme seule peut le purifier, le spiritualiser.

Chez nous, la science du rythme est aujourd'hui non seulement négligée, mais encore entièrement délaissée, sans qu'elle ait pourtant rien perdu de cette importance; bien au contraire! La musique moderne, avec sa riche instrumentation, a plus besoin que jamais d'une trame puissante qui donne unité et cohésion à ses différents facteurs, et c'est le rythme seul qui possède cette puissance, cette énergie de pouvoir les rallier. De plus, la musique moderne, surtout celle dite de *programme*, a des visées plus psychiques, plus picturales que n'a jamais pu en avoir celle des Grecs. Or, le *rythme*, plus que le *mélos*, est apte à peindre, à exprimer les différents mouvements de notre âme et les phénomènes de la nature. La connaissance de la science du rythme est donc d'une nécessité indispensable, absolue, surtout à notre époque. Et néanmoins, il n'existe aucun Conservatoire de musique où une classe spéciale soit consacrée au rythme, où sa théorie soit exposée, où ses lois soient formulées (3) !

(1) En réalité, le rythme joue dans la musique un rôle tout autre que dans la poésie. La poésie exprimant des pensées concrètes, intelligibles par elles-mêmes, n'a pas absolument besoin du secours du rythme. La musique exprimant des sentiments, des émotions, des *mouvements* de l'âme, le rythme, véritable *mouvement réglé, discipliné*, est seul apte à révéler, à exprimer ces mouvements, dont chacun se trouve symbolisé d'une façon spéciale par tel ou tel dessin, par telle ou telle forme rythmique, et non par tel autre. En musique, il rend le *mouvement intelligible;* en poésie, il *mouvemente la pensée*. Mettez un poème en prose, et le plus souvent vous n'y perdrez presque rien. Aussi avons-nous d'admirables poèmes en prose. Il n'en est pas de même pour la musique. La composition la plus sublime serait perdue si on la privait du rythme. Sans rythme, elle devient inintelligible, et le moindre changement rythmique la rend méconnaissable. Ajoutons que le rythme prête un secours immense mystérieux, à la mémoire. Un poème se grave plus aisément dans le cerveau; aussi à l'origine de tous les peuples, voyons-nous dominer la poésie lyrique. Grâce au rythme, ces poèmes ont traversé intacts le temps et les âges. Ni écriture, ni imprimerie n'étaient nécessaires à leur conservation; ces œuvres se sont gravées, clichées pour ainsi dire, dans la mémoire des générations successives.

(2) Pour preuve à l'appui, voyez l'analyse de l'air de Verdi, et celle de la Sérénade de Mendelssohn.

(3) Il paraît qu'à Berlin et à Leipzig on s'occupe de l'organisation de l'enseignement du rythme. C'est en France, probablement, qu'on l'introduira en dernier lieu! Et, pourtant, l'impulsion de la science et de l'accentuation rythmique a été donnée à Paris! Le savant Ph. Spitta, professeur de l'histoire de la musique à l'université de Berlin, l'affirme aussi bien que M. Gevaert, que le Dr Hugo Riemann; et le docte rythmologue, R. Westphal, le constate en ces termes : « En réalité, Lussy *est le premier* qui ait reconnu et exprimé la nécessité de marquer, d'indiquer par » des signes spéciaux les différents rythmes d'une composition. » *(Allgemeine Theorie der musikalischen Rhythmik*, par R. Westphal, page XXVIII.) Plus que jamais, nous avons la conviction que les signes de la ponctuation grammaticale sont les meilleurs qu'on puisse employer pour distinguer les différentes parties rythmiques, selon le rôle qu'elles jouent, selon le sens musical plus ou moins complet qu'elles expriment.

Comment s'étonner, après cela, que les plus grands compositeurs commettent journellement des fautes de rythme et de prosodie? Comment s'étonner que presque tous ne fassent usage que d'un petit nombre de formules ou de dessins rythmiques usés, rebattus, quand ils ont à leur disposition une richesse infinie de formes, une variété kaléïdoscopique de moules rythmiques exprimant chacun une émotion, symbolisant chacun d'une manière merveilleuse tel ou tel sentiment, tel ou tel mouvement de la nature?

Aussi qu'arrive-t-il? C'est que, faute d'avoir étudié le rythme, les compositeurs, afin de jeter de la variété, de l'originalité dans leurs œuvres, poussent l'élément mélodique (ou *mélique)* et harmonique jusqu'à une exagération qui frise la démence, jusqu'à la destruction même de la tonalité et de la modalité! Et tout cela, pour produire des monstres, des conceptions tératologiques mal équilibrées! Car notre musique, comme celle des anciens Grecs, a deux bases : le *mélos* (intonation, phonation) et le *rythmos*. Quand l'un de ces éléments est négligé ou sacrifié, l'œuvre est mal venue, estropiée.

Et pourquoi néglige-t-on la science du rythme? On la néglige sous le fallacieux prétexte que les lois du rythme sont innées chez le musicien et qu'il les pratique à merveille d'instinct et sans culture; sous le prétexte qu'il importe peu que le compositeur ait conscience des procédés qu'il emploie, pourvu qu'il sache *empoigner* son public (1) ! Oui, les lois rythmiques sont innées; elles le sont comme les lois de tous les arts, comme, par exemple, les lois de l'harmonie, de l'instrumentation, etc., mais elles sont innées seulement chez quelques natures privilégiées, et seulement à l'état inconscient : la masse ne les acquiert que par l'étude et la culture. Même chez les natures d'élite, l'instinct, cette admirable faculté dont nous sommes loin de nier la haute importance, ne suffit pas! Nous connaissons des artistes d'une organisation exceptionnelle, géniale, et qui cependant en annotant, en arrangeant des œuvres de Beethoven, de Mozart, de Chopin, etc., en appliquant des paroles à quelques-unes de ces œuvres, ont commis des fautes qui sont la négation, la destruction même de toutes les lois du rythme et de la prosodie. C'est pour que l'on puisse éviter ces erreurs que nous publions ce travail. D'ailleurs, la science du rythme étant la branche la plus importante de la musique, pourquoi en négliger l'enseignement?

L'harmonie est enseignée partout, et partout cet enseignement a pour but et pour résultat un développement infiniment plus grand, infiniment plus éclairé des facultés natives. Cependant il n'est point de compositeur qui n'ait produit des œuvres correctes avant de connaître un seul mot d'harmonie : c'est un indice, une preuve évidente de vocation. Ambroise Paré disait : « Je panse, Dieu guérit. » En musique, et dans les arts en général, on doit dire : « La nature doue, l'école développe. » Mais jamais une organisation d'élite n'atteint le sommet de l'art sans culture, et jamais d'un être privé de dons naturels, on ne fera autre chose qu'un praticien plus ou moins habile.

(1) Le dernier des musiciens grecs aurait rougi de tenir un pareil langage, qui n'est pas seulement la négation de toute science, mais encore la glorification de l'ignorance! Ce sont précisément les œuvres conçues dans la vérité rythmique qui, seules, s'emparent du public; par conséquent, lorsque les compositeurs connaîtront mieux les lois et le rôle du rythme, ils en feront un emploi plus judicieux et *empoigneront* plus sûrement le public. Quand nous serons plus familiers avec les travaux rythmiques des anciens Grecs, notre infatuation disparaîtra; nous reconnaîtrons que ce peuple artiste par excellence nous était aussi supérieur en musique qu'en plastique, en philosophie, en poésie, en esthétique, etc. Pour avoir une idée de ce qu'a dû être la richesse, l'originalité, la variété des formes rythmiques des anciens Grecs, que le lecteur jette un regard sur les *Mélodies populaires de Grèce et d'Orient*, que notre savant confrère, M. L. A. Bourgault-Ducoudray, a rapportées de son voyage. Evidemment ces chants sont relativement modernes et appartiennent à une époque de décadence. Néanmoins on y sent quelque chose de climatérique, d'ethnographique, qui diffère par sa polimorphie des chansons monorythmiques de l'Europe occidentale. — MATHIS LUSSY.

Ajoutez à cela qu'il existe des méthodes d'harmonie par centaines, au moyen desquelles le jeune musicien vraiment studieux peut, au besoin, apprendre seul l'harmonie, tandis qu'il n'existe *aucun* traité du rythme. Certes cette lacune n'empêche pas le génie de produire des œuvres merveilleuses au point de vue rythmique, pas plus que le manque de traités d'orchestration, d'instrumentation, n'a empêché Bach, Hændel, Gluck, Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, de créer des œuvres d'une orchestration sublime. Bien au contraire; ce sont précisément leurs œuvres spontanées qui ont fourni aux didacticiens les modèles et exemples et servi de base à leurs inductions pédagogiques. Est-ce que l'absence du *Traité de l'exécution musicale*, que nous publierons prochainement, empêche les véritables artistes d'interpréter d'une manière merveilleuse les œuvres des maîtres?

(A suivre.) MATHIS LUSSY.

SEMAINE THÉATRALE

LA RÉPÉTITION GÉNÉRALE DE LAKMÉ

Le Ménestrel, — mis sous presse le samedi à sept heures, — ne peut avoir la prétention de rendre compte de la première représentation de *Lakmé*, qui n'a pu s'effectuer qu'hier soir; mais nous ne voyons aucune indiscrétion à faire part à nos lecteurs, dès aujourd'hui, des impressions de la répétition générale.

Bien que cette répétition ait eu lieu à huis clos et que la presse n'y ait point été convoquée, M. Carvalho n'a pourtant pas voulu fermer systématiquement les portes de son théâtre aux quelques critiques de musique qui s'y sont présentés et nous étions de ce nombre. D'autre part, tout le personnel du théâtre était là, avide de faire connaissance avec la nouvelle œuvre des auteurs de *Jean de Nivelle*. Il y avait donc un public, celui de la maison, auquel sont venus s'ajouter : 1° MM. les membres du bureau des théâtres au ministère des Beaux-Arts et M. le commissaire du gouvernement près des théâtres subventionnés; 2° quelques compositeurs, amis de Léo Delibes; MM. Guiraud, Joncières, Lenepveu, entre autres, et quelques auteurs, notamment Henri Meilhac, près de MM. Gondinet, Gille et Mortier. Bref, tout un petit aréopage intime, mais qui n'en avait que plus de valeur au point de vue des vraies impressions de chacun. En somme, on ne faisait que répéter et avec l'intention de recueillir les avis et d'en tenir compte au besoin. C'est l'avantage des répétitions à huis clos et ces juges de la dernière heure y sont appelés à rendre de réels services. N'est-ce point ce qui est arrivé pour la partition d'*Henry VIII*? N'a-t-on pas dû aux impressions de la répétition générale de salutaires coupures?

Tel n'a pas été le cas de la partition de *Lakmé*: on peut dire que l'ouvrage de MM. Léo Delibes, Edmond Gondinet et Philippe Gille, se présentera au public ainsi qu'il a été répété généralement, à bien peu de chose près. Il est vrai que les proportions en sont plus modestes : 45 minutes pour le 1er acte, 55 minutes pour le 2me et de 30 à 35 minutes pour le 3me, c'est-à-dire moins de trois heures de « musique » entremêlée de quelques dialogues, ce qui n'a pas empêché le compositeur d'écrire une partition de premier ordre et des plus intéressantes. Cela a été, du moins, l'avis unanime de ceux qui assistaient à la répétition générale de *Lakmé*.

Signalons un autre mérite caractéristique de la nouvelle partition de Léo Delibes : elle est d'essence toute française, ce qui ne l'empêchera pas de conquérir bien vite droit de cité sur toutes les scènes lyriques de l'étranger. *Lakmé* nous paraît appelée, en effet, à faire triomphalement son tour du monde, au même titre que *Mignon* et *Carmen*. C'est un opéra de demi-caractère, pouvant se produire partout dans des conditions exceptionnelles de succès.

Le poème en est clair, simple et pourtant si attachant qu'il est immédiatement compris, malgré même l'articulation parfois insuffisante des paroles chantées. Ceci prouve combien la musique de *Lakmé* est le reflet, l'image même du sujet. N'est-ce pas là le plus grand mérite d'un compositeur dramatique? Sa musique ne saurait vivre et défier le temps qu'à la condition essentielle de s'être absolument identifiée avec la pièce même. C'est le cas de la partition de *Lakmé*, elle traduit si fidèlement les moindres scènes des librettistes qu'elle éclaire le sujet au lieu de le voiler. Le spectateur comprendrait au besoin l'action sans le secours des paroles.

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans l'analyse du poème et de la partition de *Lakmé*. Ce sera pour dimanche prochain. Nous dirons seulement que le sujet hindou de cet opéra a été traité par les librettistes d'une manière toute poétique, sans le moindre préjudice causé aux exigences de la scène. *Lakmé* est un vrai poème de théâtre dans lequel l'élément européen apporte de précieux contrastes, et si Lakmé, la petite déesse si adorablement représentée par Mlle Marie Van Zandt, nous transporte dans le pays des rêves hindous, les officiers anglais, non moins bien représentés par Talazac d'abord, puis par Barré, assistés l'un et l'autre des charmantes misses Ellen, Rose et de mistress Bentson, apportent le piquant de maintes scènes de la vie réelle à travers ce tableau indien, poétique et étrange tout à la fois. La caractéristique figure du brahmane Nilakantha (M. Cobalet) s'y profile aussi à grands traits, et de tout cela ressort un ensemble aussi varié qu'attachant au double point de vue scénique et vocal.

Voilà du moins l'effet résultant de la répétition générale et tout porte à croire qu'il ne pourra que se confirmer à la première représentation et aux suivantes. Ajoutons que la mise en scène de M. Carvalho est aussi splendide qu'artistique et que l'orchestre de M. Danbé, les chœurs de M. Carré et le divertissement-ballet de Mlle Marquet ne laissent pas plus à désirer que les tableaux et décors de MM. Rubé et Chaperon, Lavastre aîné et Carpezat, Lavastre jeune et les costumes de M. Thomas.

En somme, poème et musique, chanteurs et symphonistes, décors et costumes forment un tout qui se complaît dans les régions élevées. C'est de l'art fin et... compréhensible, malgré une originalité indéniable.

***

Nous avons dit que pour réparer, autant que possible, le temps perdu par la longue et si imprévue indisposition de Mlle Nevada, et par le séjour de Mlle Van Zandt et du ténor Talazac à Monte-Carlo, M. Carvalho faisait répéter *Carmen*, même le matin, par l'orchestre Danbé et les chœurs de M. Carré. Le fait est qu'au moyen de ces répétitions matinales, on est arrivé à tenir *Carmen* tout aussi prête que *Lakmé*. Par suite il n'y aura guère plus de huit jours d'intervalle entre la production du nouvel opéra de Léo Delibes et l'importante reprise de la *Carmen* du si regretté Bizet.

Puis viendra, à la fin du mois, *la Perle du Brésil* de Félicien David, — ouvrage absolument nouveau pour la salle Favart. Voilà un mois d'avril qui comptera dans les annales 1883 de l'Opéra-Comique.

***

A l'OPÉRA, on se repose sur les trophées de l'*Henry VIII* de Saint-Saëns, et dans l'attente du nouvel ouvrage de Massenet qu'on espère encore pour l'hiver 1884. L'automne 1883 y sera défrayé par *la Farandole*, ballet de MM. Théodore Dubois, Gille, Mortier et Mérante, et par *Tabarin*, l'opéra en deux actes de MM. Emile Pessard et Paul Ferrier.

On annonce le très regrettable départ de Mme Montalba et l'engagement de Mme Duvivier du Théâtre Royal de la Monnaie, premier prix du Conservatoire de Paris (classe de Mme Pauline Viardot), qui a fait ses victorieuses premières armes à Bruxelles.

C'est aussi, — qui ne le sait, — à ce Conservatoire si productif et pourtant si discuté, que l'Opéra doit Mlle Lureau (classe de M. Crosti) qui, du rôle de la Reine de Navarre des *Huguenots*, vient de passer avec non moins d'éclat, paraît-il, à celui de la Princesse Isabelle, de *Robert*. La Presse n'avait pas été conviée à cet important début, mais, demain lundi, Mlle Lureau reparaîtra dans Isabelle, et nous y serons. C'est là une artiste de trop grand avenir pour que l'on se désintéresse ainsi de ses débuts.

***

De l'OPÉRA-POPULAIRE, auquel on ne croyait plus, nous arrivent quelques bruits plus ou moins fondés. M. Ritt aurait cherché et trouvé deux nouveaux emplacements, entre lesquels il hésiterait encore pour construire. Hélas! le troisième emplacement, tout construit celui-là, et qu'il eût fallu prendre au vol, n'est plus disponible. C'est le théâtre de la Porte-Saint-Martin que M. Clèves ne demandait qu'à rétrocéder à M. Ritt, et que le drame vient d'enlever à la musique. Nous apprenons en effet que M. Gravière était en pourparlers avec M. Clèves, dans le but de fonder un théâtre lyrique à la Porte-Saint-Martin. Voilà qui était pratique et artistique tout à la fois.

H. MORENO.

P.S. — Il faut prendre les choses comme elles sont. Le petit ballet *la Vague*, que vient de représenter le Palace-Théâtre, n'a pas de prétentions aux grandes manœuvres chorégraphiques comme *Excelsior*, ni à aucune quintessence musicale comme *Sylvia* ou *la Korrigane*; mais dans son cadre modeste il est certainement réussi, et c'est l'un des plus jolis que nous ayons pu applaudir jusqu'ici rue Blanche. Naturellement, c'est la valse populaire de Métra qui sert de base à tout ce petit édifice musical: on la présente et la représente sous toutes ses faces, en la symphonisant de toutes les manières et souvent très heureusement. Un jeune compositeur, M. Victor Roger, s'y est signalé en outre par quelques pages originales, qui ne sont pas sans saveur: entre autres une polka très piquante, un andante expressif, puis un galop entraînant. M. Roger doit être content de sa soirée, car on l'a fort applaudi. Le chorégraphe de ce petit tableau pittoresque n'était ni plus ni moins que M. Justamant, bien connu par ses fameux ballets de la Porte-Saint-Martin. Il a trouvé pour *la Vague* quelques groupements nouveaux et tout à fait charmants, tels que celui des Océanides, bercées sur la crête des flots, et celui de la barque animée avec son ruissellement d'argent. C'est donc en résumé une réussite sur toute la ligne.

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

Du MÉNESTREL

SAISON DE LONDRES

Il faut avouer qu'un directeur doit être homme de parole pour donner deux nouveaux opéras en quinze jours. Sans compter ce qu'il faut de patience, de répétitions, de dépenses de toutes sortes, il est encore évident que l'une des deux partitions doit éteindre l'autre, si bien que le directeur se crée une concurrence à lui-même. Tout cela n'a pas empêché M. Carl Rosa de donner dans une saison de quatre semaines seulement d'abord *Esmeralda*, dont je vous ai parlé, et dont le succès s'est consolidé par huit représentations, et ensuite à quinze jours d'intervalle *Colomba*, sujet emprunté à Mérimée, arrangé par Hueffer, musique de Mackenzie.

Avant de vous parler de ce nouvel opéra, permettez-moi d'établir que M. Carl Rosa, dont la saison à Londres est d'ordinaire assez longue, aurait à plus forte raison avec deux ouvrages nouveaux pris le théâtre pour trois mois au moins, mais il avait eu d'abord l'idée de continuer l'opéra allemand sous la direction du fameux chef d'orchestre Richter, qui a donné des représentations modèles l'année dernière et qui ont fini si désastreusement, non certes par des raisons artistiques, mais bien par faute d'une bonne organisation financière. Or, M. Gye qui a fait les plus grands sacrifices pour rester seul avec l'Opéra italien, qui a même signé un contrat de société avec M. Mapleson pour n'avoir plus d'entreprise rivale, a proposé un arrangement qui a été accepté, pour n'avoir même plus la rivalité de l'Opéra allemand. Et M. Carl Rosa ayant fixé déjà l'époque de ses engagements en province, il ne pouvait plus prolonger sa saison d'opéra anglais et se trouvait ainsi sans la saison allemande.

Arrivons à *Colomba*. La nouvelle pleine d'intérêt de Mérimée a servi de prétexte d'opéra à M. Hueffer, le critique musical du *Times*. M. Hueffer est allemand et son talent est plus positif, plus logique que poétique ou romantique. Il a supprimé et ajouté de la façon la plus pratique, il a travaillé surtout à fournir des « situations » au compositeur, et comme on dit chez vous, à placer des clous pour y suspendre le travail mélodique. Les puristes anglais lui reprochent de ne point assez posséder leur langue, d'avoir fait des rimes dures et des vers peu flexibles, et tout ceci arrivant après la publication d'un volume du même auteur dans lequel il tance les Anglais vertement du peu de soin qu'ils apportent au polissage de leurs libretti; plus d'un polémiste a relevé la balle et la relance maintenant à M. Hueffer, en lui demandant si c'est là la grande révolution promise? Il y en a qui y mettent des formes, il y en a d'autres qui lui disent carrément son fait, si bien que le pauvre librettiste qui, sous la puissante protection du *Times*, s'était cru inattaquable, doit faire de tristes réflexions sur la franchise de ses collègues.

La musique de M. Mackenzie, un Écossais qui vit à Florence, a de grandes qualités et un suprême défaut. Sans être aucunement géniale, elle prouve beaucoup de talent, surtout dans la manière de traiter l'orchestre : on y trouve de la mélodie, de la décision, c'est tout le contraire de la musique vaporeuse et gracieuse de M. Goring Thomas. Ce qui fait un tort énorme à cette musique, c'est l'élément wagnérien que le compositeur y a introduit par force et qui n'est nullement dans sa nature, ce qui produit une œuvre hybride avec deux styles différents, qui hurlent de se trouver accolés : le style naturel du compositeur et à côté un style artificiel et affecté. Y a-t-il là calcul du compositeur lui-même ou le conseil d'un ami peu adroit qui lui aura fait accroire que c'était là une obligation pour la grande musique du jour? Je ne serais point étonné d'apprendre que ce conseil lui ait été donné par l'auteur des paroles, wagnérien enragé s'il en fut. Par suite de cette méprise il y a dans la partition de *Colomba* abondance excessive du *Leitmotif*, des intervalles étranges aussi difficiles à chanter que peu agréables à entendre, et des harmonies qui, pour être inusitées, n'en sont pas moins dures.

A côté de cela il y a une quantité de motifs sains et vigoureux et là où le compositeur se laisse aller d'assez bonne musique; pas d'inspiration de génie, pas de grandeur frappante, ni d'invention ni de combinaison, mais de la musique qui aurait tout à gagner à vivre de sa propre vie naturelle, car le travail en est soigné, plein d'effet et d'une énergie peu commune. Une claque déterminée a fait bisser l'introduction qui sert d'ouverture et après le premier acte a rappelé tous les artistes, y compris le compositeur qui dirigeait en personne. Cette ardeur s'est considérablement calmée après le second acte, le troisième a été mieux reçu ; après le quatrième, le vacarme d'usage aux premières représentations.

L'exécution a été splendide. L'orchestre, sous le bâton tant soit peu démonstratif mais fort décidé du compositeur, a enlevé comme un seul homme la partie symphonique. Même éloge est dû aux chœurs. Mme Valleria est une Colomba superbe, autant comme actrice que comme chanteuse. Une nouvelle prima donna, Mlle Baldi, à la voix sympathique et pure, a gagné bien des suffrages. Les autres chanteurs, les mêmes que dans *Esmeralda*, ont parfaitement tenu leurs rôles.

Je ne vous parle pas du début d'une Américaine, miss Sherwin, qui a duré ce que durent les roses et encore par un temps froid et brumeux comme celui d'avril à Londres.

La semaine prochaine dernière représentation de l'Opéra anglais. Au mois de mai Covent Garden ouvre pour douze semaines. M. Gye annonce Mmes Patti, Albani, Durand, (celle-ci expressément engagée pour chanter *Gioconda* de Ponchielli) et Mme Nilsson. Mais, ajoute M. Gye, quoique Mme Nilsson soit engagée, il ne répond pas qu'elle chantera. Le fait est qu'une lettre officielle avait été échangée entre Mme Nilsson et M. Gye, donnant une base à un projet d'engagement, mais Mme Nilsson dit qu'elle a demandé certaines conditions, surtout certaines garanties que M. Gye n'a point voulu concéder, donc pas d'engagement. « J'étais prêt, dit M. Gye, après avoir annoncé Mme Nilsson avec son consentement, à souscrire à toutes les conditions que raisonnablement elle pouvait me demander, 5,000 francs par soirée en Angleterre, 7,500 francs par soirée en Amérique. Que Mme Nilsson, pour rompre son engagement, me demande des conditions auxquelles je ne puis consentir, il n'y a point de ma faute. Je la considère comme engagée. » Mme Nilsson ayant signé avec M. Abbey pour la saison prochaine en Amérique, il pourrait bien y avoir procès ici et là-bas. Les neuf concerts Richter sont annoncés pour tous les lundis, du 9 mai au 2 juillet. Le premier concert, sorte d'hommage à la mémoire de Wagner, ne contiendra dans toute sa première partie que des compositions du cygne de Bayreuth.

L. E.

SAISON DE MADRID

Les artistes français ne se plaindront, certes pas, de l'accueil chaleureux et cordial qu'ils reçoivent toujours chez nous. Les morts et les vivants, les anciens aussi bien que la jeune école, Berlioz, Gounod, Thomas, Saint-Saëns, Massenet, Delibes, Guiraud, Joncières, Godard, il faudrait les nommer tous, ont une large part dans nos concerts populaires. *Faust* et *Mignon*, *Roméo* et *Hamlet* sont de vieilles connaissances pour MM. les abonnés du Théâtre Royal qui ont aussi applaudi le *Roi de Lahore*.

Soit affinité de race ou d'esthétique, il faut convenir que les Espagnols affectionnent singulièrement la musique des maîtres français, et à ce sujet il serait bien difficile de citer une seule pièce instrumentale signée Gounod ou Thomas qui n'ait été bissée à nos concerts.

Francis Planté, Mme Montigny-Rémaury, Paul Viardot, Sauret et bien d'autres encore pourraient, je crois, témoigner de la réception enthousiaste que les artistes et les amateurs de Madrid ont toujours faite aux virtuoses français qui font honneur à l'art national.

Je constate le fait avec grand plaisir, d'autant plus que j'éprouve moi-même aujourd'hui comme toujours une réelle sympathie, une profonde admiration pour l'art français auquel nous avons emprunté les deux nouveautés saillantes qui ont clôturé, pour ainsi dire, notre saison artistique.

D'abord *Philémon et Baucis* a été exécuté pour la première fois en Espagne sur notre Théâtre de la Zarzuela (opéra-comique) le 24 mars, comme ouvrage en trois actes. MM. Barbier et Carré avaient été traduits (lisez *trahis*) d'une manière inénarrable qui eût provoqué un succès de fou rire, n'était la musique de Gounod. Elle a tenu heureusement sous le charme pendant dix représentations toute l'élite de l'art et du dilettantisme madrilène. La presse a chanté un hymne de louange en l'honneur du grand maître français et proclame la musique de *Philémon et Baucis* digne sous tous les rapports de l'adorable génie de Charles Gounod.

Il ne faut que louer l'exécution ; Mme Cortès de Pedral, premier soprano dramatique du théâtre de Zarzuela, s'est fait applaudir plusieurs fois et a remporté un triomphe éclatant avec le grand air du troisième acte. Mme Franco de Salas, un autre premier sujet, a voulu honorer le grand nom de Gounod en se chargeant du rôle de la bacchante qu'elle a joué et chanté au milieu des applaudissements du public. MM. Berges, Ferrer et Arcos ont partagé les bravos adressés fréquemment à Philémon, Jupiter et Vulcain, et quant à l'orchestre sous la direction de l'éminent maître Vasquez, chef de nos concerts populaires, il a été renforcé pour l'occasion, et a rempli admirablement son devoir. L'entr'acte et danse

des bacchantes est toujours bissé par acclamation. L'ouvrage a été très soigneusement monté, et M. Arderius, le directeur du théâtre, ne mérite que des éloges sous ce rapport.

Après Gounod, nous avons eu Georges Pfeiffer qui a été reçu avec toute la distinction que ce fin et spirituel artiste mérite. Il a été invité à l'ambassade française, chez le comte de Morphy, secrétaire particulier du roi et compositeur éminent, et finalement à la cour qu'il a littéralement charmée.

M. Pfeiffer est parti aujourd'hui même pour Paris après s'être fait entendre et admirer à une petite matinée qui a eu lieu au Conservatoire. LL. AA. RR. les infantes Isabelle et Eulalie donnaient le signal des applaudissements qui n'ont pas cessé pendant l'exécution du *quintette*, de *la Gigue*, *Elégie-étude*, *la Ruche*, *Chanson russe*, *Inquiétude* et *4e mazurka*. On a fêté en même temps le virtuose et le compositeur ; il a eu pour partenaires dans l'exécution du quintette notre célèbre violoniste Monasterio, le violoncelliste polonais de Mirecki, dont la réputation n'est plus à faire, et deux autres virtuoses fort distingués. Je crois tenir de bonne source que M. Pfeiffer sera décoré. Mes compliments d'avance.

A. Peña y Goñi.

SAISON DE SAINT-PÉTERSBOURG

Je ne vous ai rien dit de la clôture de l'Opéra italien ; que pouvais-je vous apprendre que vous ne sachiez depuis longtemps ? Il suffit de nommer Mmes Sembrich et Durand, au bénéfice desquelles on a donné les deux dernières représentations : *Gioconda* (Durand), l'*Etoile du Nord* (Sembrich). On peut dire que nous sommes pauvres, que la valeur de notre rouble est fictive ! Mais des cadeaux en argenterie, or et bijoux, offerts aux deux dive on pourrait former l'étalage d'un beau magasin d'objets d'art et de luxe. Et quelle quantité de fleurs, de bouquets et de couronnes ! La scène en était couverte.

L'exécution de l'*Etoile du Nord* a été digne de notre grande scène d'opéra italien et M. Vizentini a monté cette œuvre en artiste. M. Bevignani l'a dirigée en maître. Quant aux deux prime donne, parfaitement secondées, elles se sont surpassées. L'*Etoile*, c'est plutôt un grand spectacle qu'un opéra, dans le sens sévère du mot, mais quel beau champ de lutte vocale pour la prima donna et pour le baryton.

Mme Sembrich nous a parfaitement rappelé l'incomparable Bosio et Cotogni a surpassé Debassini, qui ont chanté l'ouvrage lorsqu'il fut donné pour la première fois à Saint-Pétersbourg, en 1856.

Je vous ai déjà annoncé le succès chez nous de *Gioconda* et je vous ai donné les motifs de ce grand effet, produit par une œuvre médiocre au fond...

Nous sommes en plein Carême et les concerts sans fin remplacent les représentations d'opéra. C'est encore et toujours la France qui nous envoie ses artistes, et qui l'emportent sur tous. Du reste l'école française, surtout depuis l'arrivée de Vizentini, domine chez nous. Nous avons admiré : Ambroise Thomas, Massenet, Saint-Saëns, Delibes, sans parler de Berlioz, Gounod (depuis longtemps populaires), sans parler, enfin, de vos grands maîtres anciens. Aujourd'hui c'est le tour de vos sommités artistiques.

Dans ces derniers temps, nous avons fait connaissance de MM. Delaborde et Planté. M. Delaborde est un pianiste très sérieux, remarquable interprète des œuvres classiques, très concentré dans son exécution. S'il n'enlève pas les auditeurs, on l'écoute avec respect et une grande attention. Sa manière est toute une école très instructive, surtout pour les jeunes pianistes, qui abondent à Saint-Pétersbourg. En somme, succès complet.

Mais votre Planté, c'est un véritable enchanteur. Dès son apparition avant-hier au concert symphonique sous la direction de Rubinstein, il a littéralement électrisé le public. Quelle grâce et quelle netteté ! Quel fini et quelle élégance !.. Que vous dirai-je ? Le piano chante avec un pareil virtuose, tandis que de ses doigts magiques, il laisse tomber une vraie pluie de perles.

Il a joué le concerto de Mendelssohn en *sol mineur*, son *cappricio*, la gavotte de Gluck, le menuet de Boccherini (transcrits par lui), une étude de Chopin et une Rapsodie de Liszt, tout cela avec un style individuel et toujours plein de charme. Quant au côté technique de l'œuvre, rien ne laisse à désirer.

Applaudissements enthousiastes, rappels sans fin. Le piano de Becker a résonné admirablement. Reineke, le célèbre musicien, pianiste allemand et Planté en ont fait les plus grands éloges.

La 9e symphonie de Beethoven, sous la magistrale direction de Rubinstein, a produit grande sensation. Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies assistait à ce concert et l'a écouté jusqu'à la dernière note. Après la séance, elle a bien voulu exprimer à Rubinstein sa haute satisfaction. La troupe de notre opéra italien : Mmes Sembrich, Durand, Hermann, Fremelli ; MM. Cotogni, Vaselli, Marconi, Wovelli, etc., continuent leurs représentations à Moscou. Grand succès. Salle comble.

Maurice Rappaport.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le programme du grand festival de Gœrlitz est arrêté. On y exécutera le *Paulus*, de Mendelssohn, l'*Ode à Sainte Cécile*, de Hændel, *les Ruines d'Athènes*, de Beethoven et *les Heures*, de Raff.

— Le monument de Spohr vient d'être inauguré à Cassel. Il a paru généralement très réussi.

— A propos des débuts à Vienne de la troupe italienne du jeune impresario Merelli, voici ce que nous lisons dans *le Danube* :

« Le succès de la troupe a été étourdissant. Mme la princesse de Metternich déchira ses gants à force d'applaudir Etelka Gerster, une primadonna qui par la voix rappelle la Patti et par son jeu endiablé Sarah Bernhardt. Le ténor Bertini, qui a en lui l'étoffe d'un Moriani ou d'un Fraschini, fit merveille et le baryton Caltagirone fut très goûté. A l'heure qu'il est, Etelka Gerster est l'idole des Viennois. Son nom est dans toutes les bouches et le public se porte en foule au Carl pour l'entendre. Encore une fois, le succès de l'impresario Merelli est complet et les louanges que la presse viennoise est unanime à lui prodiguer sont des plus méritées. »

— On nous écrit de Varsovie : Le dimanche 15 avril sera célébrée ici une messe pour le repos de l'âme de la regrettée Félicie Polat-Krasinska, l'interprète si remarquable des œuvres de notre Chopin. La mort foudroyante de cette si sympathique jeune femme a consterné ses amis en Pologne comme en France. C'est à qui prodiguera les consolations à la famille désolée. M. Adrien Wagnon de Genève, son beau-frère, à l'occasion de la messe commémorative de la naissance de Mme Polat-Krasinska, lui a consacré une touchante poésie de vers dont nous détachons les deux premières strophes à l'intention de vos lecteurs :

O toi qui parmi nous as vécu d'harmonie,
Inspirant sous tes doigts divins
A l'ivoire glacé l'ardente symphonie,
Que font au ciel les Séraphins ?
Dis-nous, dans ce beau ciel où ta gloire s'achève,
Où rayonne encore ta pâleur,
As-tu trouvé des chants que nul Chopin ne rêve,
Des chants d'amour et de douleur !

— Il y a longtemps que nous n'avons donné des nouvelles de la tournée entreprise par la jeune violoniste Teresina Tua et le pianiste Robert Fischhof, sous la direction du jeune et intelligent impresario Alfred Fischof. Les deux virtuoses ont donné une série de vingt concerts à Berlin dans la salle Kroll, c'est assez dire quel a été leur succès. En ce moment ils sont à Riga où les ovations les ont suivis. Chaque soir la voiture de la petite violoniste est escortée par les étudiants. Dans quelques jours, M. Fischhof compte se rendre à Londres pour donner une série de concerts.

— Nous avons annoncé dans le temps que les directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles avaient ouvert un concours de libretti d'opéra comique en un acte. Les auteurs belges étaient seuls admis à ce concours, ils ont répondu au nombre de trente-deux à l'appel qui leur était adressé. Trente-deux pièces en un acte ont été examinées par un jury, qui se composait de M. Gevaert, président, de M. Joseph Dupont et de M. Gustave Frédérix. Le choix du jury s'est porté sur la pièce intitulée : *la Revanche de Sganarelle*. L'ouverture du billet cacheté, qui accompagnait cette pièce, a fait connaître le nom de son auteur : M. Louis Docquier. Les directeurs du théâtre de la Monnaie ont ouvert aussi un concours de ballet en un acte. Onze libretti de ballet ont été présentés à ce concours. Le même jury les examinera prochainement.

— Une correspondance particulière de Londres nous apprend que, le 4 avril, ont eu lieu à la Royal Academy de musique, la grande séance annuelle et la distribution de médailles de la London Orjan School et Collège international de musique, dont M. Scotson Clark, le célèbre organiste et compositeur, est le directeur-fondateur.

Outre les jeunes élèves qui sont toutes de première force tant sur le grand orgue que sur le piano, on a entendu Miss Anna Vogt, l'une des meilleures élèves de Clark et professeur distinguée de l'école. Elle a exécuté sur l'orgue la grande fantaisie et fugue en *sol* mineur de Bach, elle traite le pédalier d'une façon tout à fait surprenante. M. Clark, qui donnera une série de concerts d'orgue au Trocadéro vers la fin de mai, se propose de présenter au public parisien Miss A. Vogt, qui certainement obtiendra en France l'accueil qui lui est fait dans les concerts d'orgues en Angleterre. M. Anschütz, que nos lecteurs connaissent bien, s'est rendu à Londres pour prêter son concours à cette solennité dans laquelle il a exécuté différents morceaux de sa composition, entre autres *Livarda* (rêverie) et *Galop de concert*, arrangés expressément pour deux pianos, pour cette circonstance, son succès a été très grand, tant comme pianiste que comme compositeur. M. Clark a terminé cette intéressante soirée par plusieurs morceaux d'orgue de sa composition. Le même correspondant nous apprend que le succès de l'opérette *Cymbia* de M. Florian Pascal s'accentue chaque jour davantage ; la musique est charmante et souvent originale, l'orchestration très soignée, la mise en scène et les costumes d'une richesse et d'un bon goût dignes des plus grands éloges ; c'est plus qu'il n'en faut pour attirer chaque soir un nombreux public.

xxx.

— On nous écrit de Londres que l'éminent violoniste, Prosper Sainton, a l'intention de ne plus paraître en public en raison de son grand âge. Dans quelques jours, en effet, il va atteindre sa soixante-dixième année. Il est probable qu'il donnera un concert d'adieu à Saint-James Hall, vers la fin de mai; à cette occasion Mme Sainton-Dolby, le célèbre contre-alto, sortirait de sa retraite pour prêter une dernière fois à son mari l'appui de son talent et de sa popularité. Dans tous les cas M. Sainton est assuré que son concert d'adieu lui vaudra une manifestation magnifique, car cet artiste français a vécu quarante ans en Angleterre et pendant cette période il s'est comporté comme un vrai artiste et un vrai gentilhomme. W.

— Parmi les artistes nouveaux qui se feront entendre à Covent-Garden de Londres dans le cours de la saison, on cite un contralto de mérite, Mlle Carlotta Desvignes, dont M. Davison, le renommé critique du *Musical World*, annonce l'engagement dans les termes les plus flatteurs.

— Tandis que Mlle Ritter se fait applaudir au théâtre Manzoni de Milan, dans le *Fra Diavolo* d'Auber, une autre cantatrice parisienne, Mlle de Vère, triomphe au même théâtre et dans un autre ouvrage français: *Lalla Roukh*, la pittoresque idylle persane de Félicien David. La *Secolo* et la *Perseveranza* nous apportent en effet les meilleures nouvelles de Mlle de Vère qui n'a quitté notre grand Opéra que pour reprendre la carrière italienne.

— Le théâtre Andreani, de Mantoue, vient d'être détruit de fond en comble par un incendie. On n'a pas eu, fort heureusement, d'accident de personne à déplorer. Que n'en a-t-il été de même au théâtre de Revel (Finlande), où tant de spectateurs auraient été victimes, hélas! d'une explosion de gaz? Voilà qui ne peut manquer d'activer l'application de la lumière électrique à nos salles de théâtre.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

A l'occasion de la répétition générale de *Lackmé*, le président de la République a fait rétablir la communication téléphonique qui reliait l'Elysée à l'Opéra-Comique pendant la durée de l'exposition d'électricité: il aurait eu ainsi la primeur de la partition de M. Léo Delibes.

— Mercredi dernier, le comité du monument d'Hector Berlioz s'est réuni de nouveau sous la présidence de M. Ambroise Thomas, — au Conservatoire. — Les correspondances des départements et de l'étranger annoncent les résultats les plus satisfaisants. Le chiffre des souscriptions atteint 15,000 francs et s'élèvera certainement à 20,000 francs. Rappelons à nos lecteurs que les plus modestes souscriptions sont reçues au *Ménestrel*. Il faut que tous les artistes, petits et grands, contribuent à l'érection du monument consacré à notre grand symphoniste français.

— L'exercice annuel des élèves de Conservatoire tient toujours pour dimanche prochain 22 avril à 2 heures.

— A propos de Louis Veuillot qui vient de mourir, on recherche tout ce qui a touché de près ou de loin à la vie du grand écrivain. Or, Veuillot qui ne craignait pas plus la musique que Charles X, et qui ne la comprenait guère mieux, ne s'était pas privé, à une certaine période de sa carrière, de mal parler, comme tant d'autres, de nos chefs-d'œuvre. Voici quelques extraits de la critique de Veuillot cités par *l'Écho de la Seine-Inférieure* : « Morazin a tout le temps chanté faux avec une imperturbable ardeur. Rey avait commencé par chanter faux, il a fini par ne plus chanter du tout: *c'est un progrès!* » Quelques jours plus tard, le théâtre des Arts donne la première représentation de *Zampa*. Voici le jugement de Veuillot. Après avoir mordu le parolier à belles dents, il ne fait qu'une bouchée du compositeur: « Mais le reproche de plagiat, nous ne pouvons nous dispenser de le faire au compositeur. M. Hérold, en travaillant sur un sujet traité de deux manières par deux musiciens célèbres, Mozart dans *Don Juan*, et Boyeldieu (sic) dans *la Dame Blanche*, s'imposait de rudes obligations : il ne les a pas observées. Sa partition est remplie de réminiscences. La première fois que nous l'avons entendue, il nous sembla que nous la connaissions depuis longtemps. Outre ce défaut qui est grand, il y en a encore un autre, dont nous nous étions aperçu, et qu'une seconde audition nous a confirmé. La musique de *Zampa* court après l'originalité. M. Hérold a cherché le neuf et le beau, c'est bien, mais il est tombé dans une confusion bizarre. »

— La commission d'organisation du grand concours international de musique de Lille, sur la demande de nombreuses sociétés musicales françaises et étrangères, vient de reporter au 22 avril prochain la date d'inscription. Le tirage au sort aura lieu à la date primitivement indiquée, le dimanche 29 avril à midi à l'Hôtel de Ville.

— Nous lisons dans *Angers-Revue*, sous la signature de M. Louis de Romain: « Voici la saison théâtrale terminée. C'est avec *le Trésor*, de MM. Lefebvre et Coppée, et *Mignon* que la direction a jugé bon de clore la campagne. L'idée était heureuse et le public a prouvé par son empressement à venir entendre une dernière fois nos artistes, que ceux-ci ne laissaient à Angers que de bons souvenirs. Bravos, cadeaux, rappels, fleurs, rien n'a manqué à cette représentation d'adieux, rien, si ce n'est l'assurance de voir revenir l'hiver prochain ceux qui pendant six mois viennent de nous faire passer tant de belles et brillantes soirées. Soyons justes: rarement Angers posséda pareil ensemble et jamais troupe plus complète n'habita notre théâtre. Je ne nommerai personne parce qu'il faudrait nommer tout le monde. En constituant l'ensemble actuel, MM. Pellin et Serin n'avaient eu que le tort de laisser totalement un point important dans l'ombre, l'équilibre du budget. Ils se sont bercés de l'espoir que l'augmentation des recettes couvrirait au moins celle des dépenses et qu'en faisant mieux que les autres, ils recueilleraient davantage. C'était avec le maximum possible des ressources de la ville qu'il fallait compter. J'ai étudié la question d'assez près pour en pouvoir parler avec certitude et suis arrivé à cette conviction que pour avoir une troupe dans le genre de celle qui vient de nous faire de si brillants adieux, une subvention de soixante mille francs est indispensable. »

— On nous écrit de Perpignan : « On vient de donner ici un opéra en un acte, *le Révérend*. Le libretto est de M. Ohnet, l'heureux père de *Serge Panine*, et la musique de notre compatriote, M. Taudou, grand-prix de Rome et professeur d'harmonie au Conservatoire de Paris. C'est du reste une œuvre de jeunesse, bien que M. Taudou ait à peine quarante ans. Le libretto est gentil, mais le sujet tient sur la tête d'une épingle. La musique de M. Taudou est vraiment charmante, souvent originale, et l'orchestration traitée de main de maître. On peut lui reprocher quelques longueurs et un peu trop de recherche pour un sujet fort simple. L'exécution de cet ouvrage aussi satisfaisante que possible a été pour les amateurs de notre ville un véritable régal. » J. B.

— Voici le résultat des concours ouverts par la Société d'émulation musicale et dramatique : 1° Pour la composition d'une mélodie, le premier prix à l'unanimité a été décerné à M. Wiensberger de Reims. Une première mention a été accordée à MM. Etesse de Boulogne et Vernet de Toulouse : une seconde à MM. Magnier et Sourclus de Paris. 2° Pour la composition d'un morceau à deux pianos, le 1er prix à l'unanimité a été décerné à M. Diltrich de Dijon ; mention à M. Sourclus. L'audition des œuvres couronnées aura lieu le 14 mai, salle Kriegelstein.

— L'orphelinat des Arts, créé par Mme *Marie Laurent*, cette grande artiste d'un si grand cœur, vient de s'enrichir d'une rente annuelle, dont l'importance dépendra exclusivement du bon vouloir des artistes qui, en somme, ne se marchandent pas lorsqu'il s'agit d'une fête de charité. A quelque titre, à quelques nations qu'appartiennent les malheureux à secourir, ils n'hésitent point : le titre de malheureux leur suffit. Comme tous les braves cœurs, c'est à eux qu'ils pensent le moins. Cet état de choses a inspiré à Pierre Petit une idée généreuse à laquelle nous nous associons. A dater de ce jour, l'orphelinat des Arts bénéficiera annuellement d'une part de 20 0/0 sur la vente de la riche collection des portraits des artistes soit en photographies, soit en linographies-peintures, comme celles qu'on voit à la magnifique exposition de l'avenue de l'Opéra. C'est donc à nos célébrités, à nos artistes les plus aimés que nous faisons appel pour leurs orphelins. Nul doute qu'ils ne répondent à l'invitation de l'artiste qui ne demande d'eux qu'une apparition devant l'objectif.

CONCERTS ET SOIRÉES

La Société des concerts du Conservatoire a donné dimanche dernier son dernier programme qui commençait par la symphonie en *si bémol* de Beethoven et dont l'exécution qui ne laissait rien à désirer a fait honneur à son digne chef M. Deldevez. On a réentendu avec plaisir des chœurs de la *Nuit du Sabbat* de Mendelssohn qui n'avaient pas été chantés depuis bon nombre d'années et que M. Heyberger a remontés avec soin. Une élégante passacaille de l'*Armide* de Lully fort bien rendue par l'orchestre a été aussi très goûtée. Le bel effet obtenu il y a quelque temps par le finale de *Sapho* de Charles Gounod a engagé le Comité à puiser de nouveau dans cette œuvre inspirée, et l'on a entendu cette fois d'importants fragments du premier acte : chœur des prêtres de Jupiter. — Scène et ode. — Finale. Mlle Gabrielle Krauss, assistée du ténor Escalaïs, a rendu les solos avec le grand style et la verve chaleureuse qui caractérisent cette éminente artiste; elle a été rappelée deux fois par le public enthousiasmé. La symphonie militaire d'Haydn n'a pas produit son effet habituel. La grande sonorité des fragments de *Sapho* qui précédaient cette jolie symphonie en est peut-être bien la cause ! Ce beau programme sera reproduit aujourd'hui pour les abonnés de la deuxième série, puis la Société s'ajournera au mois de novembre. X.

— Dimanche dernier M. Colonne donnait pour la clôture annuelle de ses concerts la 36e audition de la *Damnation de Faust*. L'œuvre de Berlioz a été rendue avec toute la perfection que l'on peut attendre de l'orchestre et des chœurs du Châtelet et de nombreux *bis* ont marqué le cours de son exécution. Les solistes, Mlle Caroline Brun, le ténor Engel, non moins apprécié que le baryton Lauwers, et M. Fournets ont largement contribué au succès en s'acquittant de leurs rôles avec autant de zèle que de talent. A la fin du concert une couronne a été offerte à M. Colonne par ses musiciens, une statuette en bronze par ses abonnés. Le public s'est spontanément associé à ce double hommage en faisant une ovation enthousiaste à l'habile et vaillant fondateur des concerts de l'Association artistique. V. D.

— C'était dimanche le 23e et avant-dernier *Concert Populaire* de la saison. Le public qui suit avec tant d'intérêt ces réunions artistiques ne pouvait pas rêver pour couronner l'œuvre de cette année un plus attrayant programme, et M. Pasdeloup, le vaillant directeur, ne pouvait pas souhaiter un succès plus complet. La salle était archi-comble, l'assistance attentive et charmée. Sur l'affiche trois noms seulement en vedette, mais trois noms dont l'action sur le public est irrésistible : Beethoven, R. Wagner, et pour l'exécution, Faure que l'on a eu trop peu l'occasion d'entendre cet

hiver. Aussi la joie était-elle grande de saisir celle qui s'offrait. Le maître chanteur a prêté son concours à l'exécution du troisième acte du *Tannhäuser* et du premier acte de *Lohengrin*. Est-il besoin de dire l'enthousiasme qu'il a excité dans la romance de l'étoile? On peut aisément l'imaginer et, franchement, c'est trop difficile de trouver des formules d'éloge qui ne soient pas épuisées. Cette page n'aura jamais plus digne interprète. Dans les autres morceaux auxquels il a pris part, le triomphe de Faure a été aussi grand que mérité. Mentionnons aussi le succès relatif de Mlle J. Huré, qui a bien tenu les rôles d'Elisabeth et d'Elsa. Ces fragments de Wagner sont maintenant très connus et adoptés sans contestation. Quant à Beethoven, dont le génie n'aura jamais à redouter aucun voisinage, il a été acclamé dans sa symphonie en *ut* mineur, une merveille de puissance, et dans sa sérénade, une merveille de grâce. Excellente exécution. Aujourd'hui, notre grand chanteur Faure chantera de nouveau au Cirque d'Hiver. Le même succès l'attend. PAUL COLLIN.

— Le concert à orchestre donné lundi dernier, à la salle Erard, par l'Association départementale, a produit une série d'œuvres d'un réel mérite, dont quelques-unes avaient été déjà jouées dans les grands centres artistiques de la France et de l'étranger, où elles avaient été fort avantageusement jugées. L'orchestre, dirigé par son habile chef M. Geng, a parfaitement interprété ces morceaux, signés Bordier, Wormser, Donnaz, Gilbert Desroches, et qui figuraient à côté d'autres, signés Saint-Saëns et Widor. Les premiers, toutefois, n'ont pas souffert de ce voisinage redoutable. C'est, croyons-nous, le meilleur éloge qu'on puisse faire de cet intéressant concert. Constatons malheureusement de nombreux vides dans la salle. Cette abstention est d'autant plus regrettable, qu'elle se produit à un moment où artistes, amateurs et critiques ne craignent pas de franchir nos frontières pour aller entendre au loin des œuvres parfois aussi étranges qu'étrangères.

— Mardi dernier, fort belle soirée au *Cercle des Arts libéraux* pour l'exécution de diverses œuvres de M. Hector Salomon, l'un de ses membres les plus distingués. On a beaucoup applaudi en toute justice des morceaux pour violon et pour cor merveilleusement rendus par MM. Sivori et Garigue, puis des mélodies charmantes qu'ont fait valoir les voix de Mme Vautier, de MM. Quirot et Piroïa. Enfin, le premier acte de *Bianca Capello*, grand opéra encore inédit, malheureusement. Nous avons dit, ici même, le bien que nous pensons de cet ouvrage à l'occasion de l'audition qui en a été donnée récemment dans les salons de M. P. Sédille. Sur un public plus nombreux, l'effet n'en a pas été moindre. Deux beaux fragments du deuxième acte qu'on y avait ajoutés ont fait une grande impression. Nous attendons de plus en plus impatiemment un théâtre lyrique. P. C.

— Le *Cercle artistique et littéraire* a donné jeudi dernier une soirée intime très intéressante: vaudeville, piano, chant. Nous avons remarqué parmi les artistes Mlle Mattabon (élève de Mme Massart au Conservatoire), dont le talent brillant et gracieux a obtenu le plus sympathique accueil. Les frères Lionnet ont égayé cette agréable soirée par leurs intermèdes comiques toujours très appréciés.

— L'excellent pianiste L. Breitner, qu'on regrette de ne pas entendre plus souvent, est rentré en lice mercredi à la salle Érard et a fait applaudir son beau talent en exécutant deux œuvres importantes avec orchestre. L'une, le *concerto* en *la mineur* de Schumann, est bien connue, et l'éminent virtuose s'en est fait plusieurs fois l'interprète. Quant à l'autre, elle avait l'attrait d'une véritable primeur. Le *concerto* que M. Breitner vient, le premier, de faire entendre à Paris, est d'un jeune compositeur, élève de Liszt, M. Sgambati, tempérament vigoureux et remarquablement doué. De son œuvre, qui renferme des beautés de premier ordre, l'*andante* est peut-être le morceau qui a le plus séduit et charmé. Le second, et surtout le finale, ont également fait la meilleure impression. M. Breitner jouait en outre quelques pièces de Bach, Chopin Wehlé et Rubinstein, qui lui ont valu de chaleureuses ovations. Mlle Huré a chanté avec une excellente méthode l'air de *la Reine de Saba* de Gounod et deux mélodies de Faure. L'orchestre était dirigé par M. Pasdeloup.

— Indépendamment de ses intéressantes matinées du lundi, M. Lebouc donne de temps à autre des soirées exceptionnelles pour l'audition de musique nouvelle ou d'artistes étrangers; ainsi jeudi dernier, devant un auditoire composé exclusivement d'artistes, il a fait entendre un *trio* pour piano, violon et violoncelle d'un jeune compositeur anglais M. Brickdale-Corbett, cet ouvrage d'un style élevé et renfermant des harmonies hardies a produit un excellent effet sur l'auditoire ; il a été supérieurement exécuté par Mme Montigny-Rémaury, l'éminente pianiste française, par le célèbre violoniste et professeur Léonard et par M. Lebouc. Ces artistes ont émis sur cet ouvrage des opinions bien encourageantes pour M. Brickdale-Corbett, dont il a été chanté ensuite une gracieuse mélodie.

— Dans le concert qu'elle a donné vendredi à la salle Erard avec le concours d'artistes d'élite, Mme Beguin-Salomon a, une fois de plus, fait apprécier son beau talent. Les qualités qui distinguent cette remarquable pianiste se sont fait jour dans plusieurs morceaux qu'elle a joués seule, tels que *la Fileuse* de Raff, la transcription de *la Romance du Tannhœuser* de Liszt, ainsi que dans des œuvres choisies de musique d'ensemble. Le *quatuor* op. 3 de Mendelssohn, en *si* mineur, le premier morceau de la *sonate* op. 47 de Beethoven, avec violon, *la Sérénade* de Reber (trio), qu'elle a brillamment interprétés en compagnie de MM. Camille Lelong, Trombetta et Van der Gucht, ont été particulièrement goûtés et fort applaudis. Même succès, également bien mérité, pour Mlle Jeanne Nadaud de l'Opéra-Comique.

— Le troisième concert de Mlle Luisa Cognetti avait attiré lundi dernier, salle Pleyel, de nombreux auditeurs. La jeune et charmante pianiste a exécuté diverses pièces de Chopin, Schumann, Liszt et Rubinstein, qui ont fait apprécier toutes les brillantes qualités de son jeu. Mlle Jenny Howe et M. Delsart prêtaient à Mlle Luisa Cognetti leur précieux talent. Mlle Howe a chanté avec ampleur et style un air d'*Orphée* de Gluck et l'excellent violoncelliste Delsart s'est fait applaudir dans sa transcription de la *Korrigane* de Widor, un Aria de Bach et la Tarentelle de Popper.

— Le violoniste Planel a donné la semaine dernière à la salle Herz une intéressante soirée musicale, qui lui a permis de mettre en relief les qualités de style et de mécanisme dont il est doué. L'opposition des sonorités, la délicatesse du *staccato* sont les traits caractéristiques du talent de M. Planel, qui s'est fait vivement applaudir. Citons, parmi les morceaux les mieux accueillis, une mélodie d'un sentiment délicieux due à la plume de M. Bourgault-Ducoudray.

— Au cours de l'hiver qui finit, nous avons plus d'une fois signalé les succès que mérite à M. Rodolphe Lavello son double talent de pianiste et de compositeur. Dimanche dernier 8 avril, un concert avait lieu à la salle Pleyel-Wolff, et cette fois M. Lavello en était le seul organisateur. M. Lavello a successivement exécuté, et avec une sûreté de main, une fermeté, une élégance et une ampleur magistrales, un menuet, une romance sans paroles de sa composition, une valse-caprice de Raff, une ballade de Chopin, enfin les variations et finale de la sonate op. 47 de Beethoven et les variations pour deux pianos que M. Saint-Saëns a brodées sur un thème de Beethoven. Dans ce dernier morceau, Mme Hégel-Lavello tenait l'un des deux pianos et se montrait digne en tous points de cette alliance fraternelle. Dans les variations et finale de Beethoven, M. Hammer interprétait la partie de violon. M. Hammer est un virtuose d'un talent éprouvé; sans peine il se joue au milieu des difficultés les plus ardues, et sans peine il conquiert l'unanime et chaude sympathie de son public. Il a dit, en toute perfection, une ballade et Polonaise signées Vieuxtemps; et cette fois les applaudissements ne s'adressaient qu'à lui. Mmes Blanche et Agnès Stone ont chanté quelques mélodies, de brillantes variations sur *le Carnaval de Venise*. Enfin le duo de *Linda de Chamounix* a permis à ces voix jeunes et fraîches de s'unir et de se confondre dans un aimable gazouillement. L. AUGÉ.

— Mlle Clara Janiszewska a donné son premier concert de piano mercredi dernier salle Pleyel. Cette jeune artiste réussira certainement dans la carrière de virtuose; elle en possède déjà la plupart des brillantes qualités. Dans l'interprétation des œuvres dont se composait son programme : *trio* de Beethoven, *Variations* à deux pianos de Schumann, pièces de J. S. Bach, Scarlatti, Mendelssohn, Chopin, etc., Mlle Clara Janiszewska a montré non seulement des doigts rompus aux difficultés du piano, mais la préoccupation de conserver à chaque maître le style qui lui est propre. Ce sont là des qualités qu'il convient de louer comme elles le méritent. Outre MM. Auguez, Johannès Wolff et Loys qui se sont fait applaudir à plusieurs reprises, mentionnons le succès de Mlle Marie Janiszewska qui prêtait à sa jeune sœur le concours de son talent distingué. — E. C.

CONCERTS ANNONCÉS

Voici le programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche :

A la *Société des Concerts* du Conservatoire : 1° Symphonie en *si bémol* de Beethoven; 2° Deux chœurs de *la Nuit du Sabbat* de Mendelssohn ; Passacaille de *l'Armide* de Lully; 3° Fragments du premier acte de *Sapho* de Gounod, chantés par Mme Krauss et M. Escalaïs; 4° Symphonie militaire de Haydn. Ce concert, dernier de la saison, sera dirigé par M. Deldevez.

Au Cirque-d'Hiver : 1° *la Réforme*, symphonie de Mendelssohn; 2° *le Soir*, de Gounod, chanté par Faure; 3° *le Largo*, pour hautbois, de Hændel, joué par M. Boullard ; 4° fragments du troisième acte de *Tannhäuser*, chantés par MM. Faure, Bolly, Thual, Montariol, Claverie, Quirot, Dulin, et Mlle Jeanne Huré; 5° *Souvenir de Lisbonne*, barcarolle de Saint-Saëns; 6° Fragment de *la Walkyrie*, chanté par M. Faure. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

— Mardi 18 avril, concert donné par Duvernoy, l'éminent pianiste compositeur.

— Mercredi 18 avril, salle Pleyel, séance de piano donnée par M. E. M. Delaborde, de retour de Saint-Petersbourg, et qui fera entendre comme intermède douze petits préludes de sa composition.

— M. Thibaut, l'ancien chef d'orchestre des Bouffes, donne jeudi à la Porte-Saint-Martin une matinée à son bénéfice, avec le concours de Mmes Engally, Marimon, A. Lody, Réjane, MM. Bouhy, Engel, Dieudonné, Delannoy, Christian, etc., etc. Le trio de *Guillaume Tell* sera chanté par tous les comiques de Paris!...

— Jeudi prochain, 19 avril, à 2 heures 1/2 *très-précises*, 1er concert d'orgue avec orchestre du Trocadéro, donné par M. Alexandre Guilmant avec le concours de Mme Caron, MM. Luckx, de l'Opéra, A. de Vroye, Brandoukoff et de la Tombelle. M. Colonne conduira l'orchestre.

— Jeudi 21 avril, concert donné par M. Chaissaigne, pianiste.

— Lundi 24 avril, concert de Mlle Clotilde Kleeberg.

— Mardi 24 avril, salons Pleyel-Wolff, grand concert, avec orchestre, donné par Mme C. Montigny-Rémaury. En voici le beau programme : 1° Concerto en *ut* mineur, de Gernsheim. (Ce concerto a été joué pour la première fois à Paris, par l'auteur, à la Société des concerts, en 1869.) — 2° Andante et menuet, de Beethoven. — 3° Ballade, de Chopin. — 4° Romance, de Rubinstein. — 5° *All'antico*, de F. Hiller. — *Le Cavalier fantasque*, étude, de B. Godard. — 7° Fantaisie Hongroise (demandée), de Liszt. L'orchestre sera dirigé par M. E. Colonne.

— Mme Hedwige Brzowska, comtesse de Méjan, donnera le lundi 30 avril, dans les salons de Flaxland, 40, rue des Mathurins, une audition musicale exceptionnelle, avec le concours de MM. Marsick, Auguez et Fischer. On dit qu'en l'entendant on croit entendre Chopin lui-même. Elle jouera la *Ballade* n° 3, la *Marche funèbre*, le *Nocturne* en *si* bémol mineur, deux *Mazurkas*, la *Polonaise* en *la* bémol. Billets chez Durand, Tellier, Flaxland.

— Voici le programme du concert donné aujourd'hui dimanche au jardin zoologique d'Acclimatation, sous la direction de M. Mayeur :

1° Marche du *Prophète*	Meyerbeer.
2° Ouverture de *la Fête du village voisin*	Boieldieu.
3° *Les Dragons de Villars*, fantaisie	Maillart.
4° *Le Beau Danube bleu*, valse	Strauss.
5° Pot-pourri	L. Mayeur.
6° *Ispahan*, solo de piston	Oudin.
7° *Freischütz*, fantaisie	Weber.
8° *Le Verre en main*, polka	Fahrbach.

NÉCROLOGIE

Le sympathique compositeur Ch. M. Widor vient d'être cruellement frappé : appelé à Lyon, il y est allé recueillir le dernier soupir de sa vénérable mère. Tous ses amis lui envoient leurs plus sincères témoignages de condoléance.

— C'est avec un vif regret que nous apprenons la nouvelle de la mort d'une charmante artiste, Mlle Valérie Tual, qui avait quitté la scène depuis quelques années malgré les succès qu'elle y obtenait. Elle avait chanté à l'Opéra-Comique et surtout à l'ancien Théâtre-Lyrique, où elle créa, entre autres rôles, celui de l'abbesse dans les *Bluets*, un opéra-comique en quatre actes de M. Jules Cohen.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2720 — 49me ANNÉE — N° 21. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 22 Avril 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, deux airs de ballet du divertissement de

LAKMÉ

le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE. — Suivra immédiatement : l'*Entr'acte* « les Fifres », du même ouvrage.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT, la cantilène interprétée par M. TALAZAC au 3e acte de *Lakmé*. — Suivront immédiatement les stances chantées par M. COBALET au 2e acte du même ouvrage.

TEXTE. — Nous publierons, dimanche prochain, la suite de l'introduction du nouveau livre de M. MATHIS LUSSY : *Le Rythme musical*.

LAKMÉ

Opéra en 3 actes de MM. ED. GONDINET et PHILIPPE GILLE

Musique de LÉO DELIBES

Dans un coin de l'Inde moderne, aux environs de Bombay, un brahmane et sa fille Lakmé se sont réfugiés, fuyant les Anglais conquérants et oppresseurs. Là, au milieu d'une riche végétation exotique, et cachée à tous les regards, une pagode sainte s'est élevée par leurs soins. Chaque matin les Indiens restés fidèles y viennent invoquer Brahma et exhaler leurs haines contre les vainqueurs. Tous s'y croient oubliés et à l'abri des indiscrétions profanes.

Les hasards d'une promenade amènent précisément en cet endroit miss Ellen, la fille du gouverneur, et son fiancé Gérald, officier de Sa Majesté la reine d'Angleterre, accompagnés de miss Rose, nièce du même gouverneur, et de Frédéric, autre officier, ami de Gérald, tous quatre sous la conduite de mistress Bentson, gouvernante rigide autant que schockinisée à chaque pas dans cette étrange contrée. Ces cinq personnages bruyants et curieux font irruption dans ce tranquille domaine vide de ses maîtres pour l'instant, et en font envoler de suite l'intime poésie et bientôt le bonheur calme qui s'y cachait.

Sur les conseils de Frédéric, homme sage et prudent, qui menace ses compagnons des foudres du brahmane au cas où il viendrait à les surprendre, il est décidé qu'on battra en retraite, en laissant toutefois le brave Gérald dans la place pour y prendre le dessin de jolis bijoux indiens qui ont séduit miss Ellen.

Et, tout en croquant les colliers, voilà l'imagination de notre officier qui travaille et évoque l'image de la belle inconnue qui les portait :

Fille de mon caprice,
L'Inconnue est devant mes yeux.
Sa voix à mon oreille glisse
Des mots mystérieux.
Fantaisie aux divins mensonges.
Tu reviens m'égarer encor.
Va, retourne aux pays des songes.
O fantaisie aux ailes d'or !

Mais plus de doute, c'est elle-même, c'est Lakmé qui s'avance, les mains pleines de fleurs, et grande est sa colère en apercevant l'étranger.

D'où viens-tu ? Que veux-tu ?
...Va-t'en ; je suis fille des dieux !
...Va ! c'est la mort dont rien ne saurait te garder.

Mais Gérald, subjugué par tant de grâces et de charmes étranges, ne peut s'arracher de cette douce vision :

Laisse-moi te regarder ?

LAKMÉ

D'où te vient
Cette audace surhumaine ?
Quel est le Dieu qui te soutient ?

GÉRALD

C'est le dieu de la jeunesse,
C'est le dieu du printemps,

C'est le dieu qui te caresse
De ses baisers ardents.
Pour qui s'ouvrent les calices
Des roses chaque jour,
C'est le dieu de tes caprices,
C'est l'amour.

LAKMÉ

Il m'a semblé qu'une flamme
Avait passé sur mon âme,
L'emplissant toute d'émoi.
Quels sont ces mots nouveaux pour moi?
...Grands dieux! mon père! Fuis! par pitié!

En voyant la brèche par où s'est enfui l'ennemi, le brahmane pousse un rugissement de douleur et de colère :

Un profane est entré chez moi!
Vengeance! Il faut qu'il meure!

La pauvre Lakmé demeure accablée.

***

L'acte deuxième nous transporte sur une place publique de Bombay même, un jour de marché et de fête. Poursuivant sa vengeance, Nilakantha, c'est le nom du brahmane, s'y promène sous les habits d'un mendiant avec sa fille Lakmé :

Si ce maudit s'est introduit chez moi,
S'il a bravé la mort pour arriver à toi,
Pardonne-moi ce blasphème,
C'est qu'il t'aime!
...Il va triomphant par la ville.
...S'il te voit, Lakmé, je lirai dans ses yeux.
Affermis bien ta voix, sois souriante,
Chante, Lakmé, chante,
La vengeance est là!

Et Lakmé chante, contrainte et terrifiée ; la foule s'assemble autour d'elle pour écouter *La légende de la fille des parias:*

Où va la jeune Hindoue,
Fille des parias,
Quand la lune se joue
Dans les grands mimosas?
Le long des lauriers roses
Elle passe sans bruit,
Rêvant de douces choses,
Et riant à la nuit!

Gérald s'approche comme les autres; en reconnaissant la jeune Hindoue, il pousse un cri de joie et de surprise, il s'est trahi, il est perdu!... Avec quelques fanatiques, Nilakantha a comploté sa perte. Ce soir même il sera frappé au milieu de la fête, pendant la procession et les danses sacrées.

Lakmé, qui a pu rejoindre Gérald, s'efforce en vain de vouloir le soustraire au danger: « Je ne veux pas que tu meures! »

Dans la forêt près de nous
Se cache toute petite
Une cabane en bambous
Qu'un grand arbre vert abrite.
Comme un nid d'oiseaux peureux
Dans les lianes posée
Et sous les fleurs écrasée
Elle attend des gens heureux.

Elle échappe à tous les yeux,
Dehors, rien ne la révèle,
Le grand bois silencieux
Qui l'enferme est jaloux d'elle.
C'est là que tu me suivras.
Toujours à l'aube naissante
Je reviendrai souriante
Et c'est là que tu vivras.

Gérald rit de ses craintes et lui dit qu'il est soldat et ne peut fuir ainsi son régiment, surtout à la veille d'une bataille, d'une expédition contre des rebelles.

Et quelques instants après, il tombe sous le poignard de Nilakantha. Mais Lakmé veillait; assistée de son fidèle serviteur Hadji, elle se précipite vers Gérald et reconnaît avec joie que la blessure n'est pas mortelle.

Et voilà comme quoi, au troisième acte, nous nous trouvons au milieu d'une forêt, dans un coin perdu, près de la merveilleuse petite cabane. C'est là que Lakmé et Hadji ont transporté Gérald et l'ont rappelé à la vie; retraite ignorée, d'où à peine l'on entend parfois le chant des amoureux qui vont deux à deux boire l'eau sacrée à la source sainte :

LAKMÉ

Quand ils ont effleuré de leurs lèvres brûlantes
La même coupe, ils sont réunis pour toujours,
Et les déesses bienfaisantes
Veillent sur leurs amours.

J'irai aussi, ajoute Lakmé, vers la source sainte, et j'en rapporterai l'onde pure qui doit nous unir. Attends-moi!

Mais Frédéric a retrouvé les traces de son ami Gérald et veut l'entraîner où l'appelle le devoir: « Il est une chose qui doit rester au-dessus de toutes les passions, de tous les entraînements, de toutes les douleurs, c'est l'honneur du soldat! On va marcher à l'ennemi! Gérald sera-t-il déserteur? »

Et voilà notre amoureux précipité des hauteurs de son rêve. Il suivra Frédéric, il ne demande qu'un instant pour préparer la douce Lakmé à cette horrible séparation et lui faire de cruels adieux.

Dès son retour, Lakmé s'aperçoit du changement survenu chez son amant, elle pressent son malheur:

Ce n'est plus toi! Quand tu parlais, ton âme
Sur tes lèvres se posait;
Ton regard n'a plus la flamme
Qui m'embrasait.
Sur ton visage
Un nuage
A passé
Et l'a glacé.

Et, comme on entend au lointain la petite marche guerrière de l'armée anglaise qui passe sur la lisière de la forêt, elle ajoute, en voyant Gérald écarter les branches et tout émotionné à la vue de son régiment :

C'est là-bas que va sa pensée...
Son cœur a tressailli
Et sa patrie à ses yeux s'est dressée.
Tout est fini!

Elle arrache une feuille de datura, terrible poison des Indes, la porte à ses lèvres, et toute pâlissante se tournant vers Gérald :

Tu m'as donné le plus doux rêve
Qu'on puisse avoir sous notre ciel!

GÉRALD

Ce que je lis sur ton visage,
Ma Lakmé, me glace d'effroi
De tout mon âme se dégage
Et je ne serai plus qu'à toi.
A toi, Lakmé, pour toujours.

LAKMÉ

C'est un serment que tu pourras tenir!
Je vais mourir!

A ce moment survient le brahmane en courroux! Lakmé arrête son bras prêt à frapper de nouveau Gérald:

Nous avons bu tous deux à la coupe d'ivoire,
Il est sacré pour vous.
...S'il faut à nos dieux
Une victime expiatoire,
Qu'ils m'appellent vers eux.

Et, comme un pauvre oiseau blessé qui ferme son aile, elle meurt de l'amour qui l'a à peine effleurée.

GÉRALD

Morte pour moi!

NILAKANTHA.

Elle a l'éternelle vie :
Elle est dans la splendeur des cieux !

***

Telle est la poétique légende qui a tenté cette fois M. Léo Delibes, fable touchante et pittoresque, bien faite assurément pour inspirer un musicien. La versification en est presque partout très pure et point banale ; c'est pourquoi nous nous sommes plu à citer le plus possible les jolis vers de MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille. Un des effets cherchés par les habiles librettistes est le contraste brutal que devait produire cette civilisation européenne faisant irruption tout à coup au milieu de ces douces poésies indiennes : le matérialisme contemporain aux prises avec le mysticime et les croyances hindoues. Il y a là des crudités de tons qui ont pu surprendre tout d'abord le public non prévenu, mais qui en résumé sont d'un effet nouveau, original, et par conséquent artistique. Peu de dialogues dans cet opéra et nous y applaudissons, car la partition est d'une tenue qui ne les supporterait guère : toute la partie indienne de l'ouvrage en est complètement dépourvue et garde ainsi toute sa saveur, sans que le charme soit rompu un moment par des mots humains. Seuls les Européens bavardent ici et là à de rares intervalles et ils sont dans leurs rôles.

Léo Delibes est un « bien portant » en musique ; il n'a pas les névroses spéciales à notre époque, qui affadissent et alanguissent tous les arts, surtout la musique. Il est un des rares que n'ait pas atteint le mal wagnérien. Lorsque tant d'autres s'efforçaient de suivre le grand oiseau dans son vol, course folle d'où il ne résultait en somme qu'une musique d'époumonné, lui suivait sa route naturelle, détournant les yeux et sachant garder sa personnalité. C'est là sans doute le secret de sa force et de sa réussite.

Certes nous ne combattons pas systématiquement le grand révolutionnaire du drame musical, qui eut par instants des envolées sublimes ; mais il ne nous est pas prouvé encore que son influence ait été uniquement bienfaisante. Il a voulu tout détruire et qu'a-t-il fondé ? On nous dit que ce nihiliste de génie a ouvert de nouveaux jours sur l'horizon musical ; à regarder de près ce ne sont bien souvent que des jours de souffrance ! Et quand nous voyons certains de nos confrères pousser avec acharnement toute notre jeune école de ce côté, nous frémissons à l'idée d'une planète musicale qui ne serait plus hantée que par de petits Wagners, tous à l'image dégénérée du maître. O dieux, détournez de nous ce fléau. Un seul, et c'est bien assez.

Car pour quelques échappées vraiment géniales, que de moments pénibles et soporifiques ! Peut-on mieux comparer le génie de Wagner qu'à celui du bon Homère, qui sommeillait si souvent, avec cette différence toutefois : le sommeil du vieux poète restait inoffensif et vous offrait volontiers une douce réciprocité, tandis que le sommeil farouche de Wagner est d'un égoïste, avec des sonorités et ronronnements cruels qui tiennent l'auditeur, tout accablé qu'il soit, dans une insomnie et un éveil perpétuels. Wagner n'a donc pas même inventé l'ennui, qui existait déjà du temps d'Homère ; tout au plus l'a-t-il perfectionné.

Donc, au lieu de pousser ainsi nos jeunes musiciens dans ces limbes et dans ces brouillards, ne vaudrait-il pas mieux laisser à chacun sa personnalité, sa palette et sa lumière ? Heureusement, depuis quelques années, une salutaire réaction semble s'opérer, et bien des compositeurs cherchent visiblement à sortir de l'ornière musicale où ils s'étaient embourbés. Espérons qu'il n'y auront pas tout laissé et que nous les reverrons avant peu renaître forts et vigoureux.

***

La musique de Delibes n'a pas ces contours vagues et indécis qui énervent la plupart des partitions modernes. Avec toute la distinction et les raffinements désirables, elle conserve une ossature et des muscles qui la maintiennent et l'empêchent de s'effondrer de tous les côtés, flasque et sans consistance.

Comme toute la presse a déjà parlé et avec force éloges des mérites de la nouvelle partition de *Lakmé*, et comme le *Ménestrel* se propose de mettre sous les yeux de ses lecteurs l'opinion même des principaux critiques, nous n'aurons pas à y insister longuement. Une revue rapide suffira.

Le premier acte débute par un chant de fidèles hindous qui viennent, dès le lever du jour, à la pagode sainte invoquer Brahma ; au milieu du chœur s'intercale la prière de Lakmé à la déesse Dourga : tableau d'une couleur ravissante, auquel les appels à contretemps de la flûte et du hautbois donnent une fraîcheur matinale et un grain de nouveauté inestimable.

Puis c'est le joli duettino de Lakmé et de sa suivante Mallika, se disposant à prendre leurs ébats dans le courant d'une onde pure. La mélodie en est originale et les tierces et sixtes s'y succèdent amoureusement comme les clapotements d'un clair ruisseau.

Mais c'en est fait pour un moment de toute poésie. Voici nos cinq Anglais qui font irruption bruyante dans la tranquille demeure, curieux et indiscrets, barbares civilisés qui mettent en fuite les beaux rêves et les douces sonorités. C'est un quintette qui est chargé de rendre tout ce papillotage et ce bavardage à l'européenne.

Au joyeux quintette succède un air de ténor de tous points exquis, avec sa phrase initiale d'une coupe si heureuse et son milieu si mouvementé et d'une chaleur si communicative.

Les strophes de Lakmé qui suivent : *Pourquoi?* sont d'un sentiment juste et l'accompagnement des violons en sourdine ajoute encore à leur charme rêveur : c'est bien là d'une jeune vierge qui s'ignore encore et pressent déjà.

L'acte se termine par un duo dont les deux phrases principales : *Oublier que je t'ai vue !* et surtout : *C'est le Dieu de la jeunesse* ont transporté la salle entière. Il a fallu la recommencer.

C'est une idylle charmante qui vient de se dérouler sous nos yeux. Avec le deuxième acte le drame va s'accentuer. Après le chœur du marché, après les bayadères et leurs airs de danses si curieux, voici Nilakantha qui rêve à sa vengeance ; les stances : *Lakmé, ton doux regard se voile*, sont bissées, puis c'est l'étincelante légende chantée par Lakmé pour attirer Gérald, air d'originale virtuosité dont les vocalises ont le rare mérite d'être en situation et même d'amener une scène dramatique d'un bel effet. Rien d'émouvant en effet comme ces notes perlées qui s'assombrissent et se dramatisent peu à peu à la vue de Gérald, qui court à sa perte. La petite marche des fifres vient jeter tout à coup à travers le drame sa note piquante et crue, — encore la civilisation qui passe, — pendant que Nilakantha complote avec les conjurés la mort du coupable, belle scène vigoureusement rendue et suivie d'un second duo entre Lakmé et Gérald, où la passion va toujours croissant. Le mouvement très enlevé *C'est l'amour endormi*, auquel répond la délicieuse mélodie de la cabane : *Dans la forêt près de nous*, une sorte de susurrement amoureux, font de ce duo une page maîtresse et capitale. Au finale, la prière à la déesse Dourga et les danses sacrées qui s'entremêlent sont d'un très beau caractère et arrivent à une explosion de sonorités puissantes. Gérald est frappé au milieu de la fête, et, par un effet inattendu et très heureux, l'acte se termine dans la douceur et la poésie, par la reprise à l'orchestre du motif de « la Cabane », sur lequel Lakmé exprime son désespoir et aussi ses espérances.

L'entr'acte du troisième acte nous dispose merveilleusement à la forêt radieuse que va mettre sous nos yeux le

peintre-décorateur Lavastre jeune, décor étonnant qui a provoqué un murmure d'admiration dans toute la salle. C'est au milieu de ces lianes entrelacées, de ces fleurs aux couleurs éclatantes et de toute cette luxuriante végétation que Lakmé veille sur Gérald, en le berçant d'une mélodie inspirée au compositeur par un motif du pays indien lui-même. Gérald enivré soupire à son tour la mélodieuse cantilène

L'aile de l'amour a passé,

et le public, comme lui sous le charme, demande à entendre deux fois cette poétique inspiration. L'acte n'est plus qu'un long et fort beau duo, le troisième de l'ouvrage et aussi le plus élevé, coupé par le chœur si plein de sérénité des amoureux qui vont à la source sainte, puis bientôt par la petite marche des soldats anglais. Nous voici arrivés à la mort si touchante de Lakmé sur ces paroles :

Tu m'as donné le plus doux rêve,

auxquelles répond le cri de désespoir de Gérald :

Qu'autour de moi tout sombre.

C'est une scène déchirante et de toute beauté, qui porte l'émotion à son comble.

Voilà cette œuvre de tous points remarquable; ciselée dans ses moindres détails, de formes et d'idées essentiellement nouvelles, elle marquera une nouvelle étape glorieuse dans la carrière de M. Léo Delibes. On ne peut qu'admirer la souplesse de ce jeune talent qui s'identifie si bien avec les sujets qu'il traite : fantastique avec Hoffmann et *Coppélia*, fin et spirituel dans la charmante comédie de Gondinet, *le Roi l'a dit*, d'une grâce toute mythologique avec *Sylvia*, presque héroïque avec *Jean de Nivelle*, le voici dans l'orientalisme avec *Lakmé*. On peut dire de cette musique, tant elle est au point, qu'on se sent mal à l'aise dans un fauteuil pour l'écouter et qu'on s'étendrait volontiers sur un riche tapis de Smyrne, à la façon des femmes que M. Carvalho a si curieusement groupées autour de la jeune Indienne, quand elle chante *la Légende de la fille des Parias*.

C'est donc un beau succès dont l'École française peut se montrer fière à tous les titres et qui, comme *Mignon* et *Carmen*, *Faust* et *Hamlet*, va porter haut le drapeau de l'art national aux quatre coins du monde.

***

Cette œuvre supérieure a trouvé une interprétation supérieure.

Le type de *Lakmé*, composé par Mlle Van Zandt, la place sans conteste au premier rang. C'est une création qui la grandit comme celle de *Faust* fit pour Mme Carvalho, celle de *Mignon* pour Galli-Marié, celle d'*Ophélie* pour Nilsson. Cette petite créature, toute de poésie, de passion ingénue, de charme étrange, restera inoubliable. Cela n'a plus rien de terrestre, c'est une sorte d'apparition mystérieuse, une idole hindoue toute mignonne et éthérée, qui semble échappée du rêve d'un poète. Et sa voix de cristal, si pure, s'adapte merveilleusement aux mélodies expressives et colorées, comme aux notes perlées qui imitent, dans la *Légende de la fille des parias*, la clochette du charmeur. Elle est sortie ainsi tout armée du cerveau du compositeur, et il n'a rien pu songer de plus délicat, de plus vaporeux.

Talazac a fait de Gérald une création superbe, qu'on peut mettre à côté de celle de Roméo; elle est de la même famille. Elan et chaleur incomparables, c'est le premier ténor du moment. Il faut entendre comme les passages de force et de passion tonnent dans cet organe généreux, et comme aussi les demi-teintes y prennent de douceur et de charme. Toute la salle était suspendue à ses lèvres.

Cobalet, ainsi que Talazac, nous vient du Midi, et il reste du soleil dans cette voix onctueuse et souple. Le second acte a été pour lui tout un succès; il n'est guère possible de mieux chanter la mélodie *Lakmé, ton doux regard se voile*, bissée tous les soirs. Il a de beaux accents dans la scène des conjurés et tient très bien son personnage.

Barré se tire à merveille d'un rôle de comédien comme on en écrivait pour Couderc, dans les derniers temps. Il en est le successeur direct. Il a la verve et la bonhomie voulues pour ce genre d'emploi, qui ne trouve plus que bien rarement des représentants de valeur. Précieux artiste.

Mlle Pierron — mistress Bentson — a composé, avec beaucoup de tact et de discrétion, sans jamais tomber dans la charge excessive, un type de gouvernante anglaise qui n'est pas passé inaperçu des connaisseurs. Un vrai type aussi, c'est Mlle Frandin, dans la suivante indienne Mallika.

Mlles Rémy et Molé sont d'un joli plumage, et M. Chennevière d'abord, puis MM. Davoust, Teste et Bernard tiennent avec intelligence de petits rôles épisodiques.

Un triolet de danseuses italiennes, engagé spécialement pour le ballet, vient se détacher en relief sur la troupe chorégraphique habituelle de Mlle Marquet à l'Opéra-Comique. La grâce de Mlles Antonelli, Magi et Milani, sans ajouter absolument à l'éclat de la soirée, y sert cependant d'intermède agréable.

Un grand premier rôle à l'Opéra-Comique, le tout premier peut-être, c'est le merveilleux orchestre de M. Danbé. Quel fondu, quelle finesse, et quelle sûreté irréprochable! Véritable délice que de l'entendre se jouer avec tant d'aisance au milieu de l'orchestration si raffinée et si recherchée de M. Delibes. Il a été, lui aussi, un des grands vainqueurs de cette belle soirée. Les chœurs de M. Carré ne méritent, de leur côté, que des éloges.

La mise en scène fourmille de ces jolis détails, de ces trouvailles habituelles à M. Carvalho, un maître dans l'art difficile de bien présenter une œuvre en sa pleine lumière et parée de tous ses atours. Il a été secondé admirablement par les peintres décorateurs Rubé et Chaperon, Lavastre aîné et Carpezat, et, enfin, Lavastre jeune, lesquels ont brossé trois décors merveilleux, et, en particulier, le dernier, salué d'un cri d'admiration par tous les spectateurs. — Pour les costumes, M. Th. Thomas s'est signalé par des fantaisies d'un goût charmant. Les deux costumes de Mlle Van Zandt sont de purs chefs-d'œuvre.

Tous n'ont donc qu'à se féliciter de cette belle soirée, et encore davantage le public, le pacha-public, qui va jouir en paix et sans fatigue de cette œuvre d'art, sans se douter de ce que coûte de tourments et de peines la mise au point d'un ouvrage aussi fin et aussi poétique.

H. MORENO.

***

Bulletin Théâtral. — A l'exemple de l'auteur d'*Henry VIII*, l'auteur de *Lakmé* ne pouvait se dispenser de lancer un chaleureux ordre du jour à la phalange orchestrale de M. Danbé. Il l'a fait en termes brûlants justifiés amplement par le ciel hindou dont il s'est inspiré, pour son œuvre. Voici le manifeste en question, publié par M. Jules Prével du *Figaro* :

Mon cher Danbé,

Je vous adresse pour vous et pour messieurs les artistes de l'Opéra-Comique la lettre de remerciements *traditionnelle*.

Je voudrais, s'il était possible, donner à sa forme plus de relief et aux mots plus de force, afin de mieux vous exprimer la vivacité et la sincérité de mes sentiments.

Dans ma carrière de compositeur, je n'ai jamais trouvé plus de bon vouloir, de patience et de talent, que pendant les longues répétitions de *Lakmé*.

Je ne puis assez vous dire combien je me sentais heureux lorsque j'étais assis près de vous et de votre incomparable orchestre: je croyais jouer sur le clavier docile d'un instrument merveilleux qui répondait à mes plus intimes intentions et qui complétait toute ma pensée.

Veuillez donc, cher ami, être mon interprète auprès de ces messieurs, et leur exprimer, mieux que je ne le fais ici, tous mes sentiments de sympathie et d'affectueuse gratitude.

Qu'ajouterais-je pour vous, mon cher Danbé? Vous savez depuis longtemps toute l'amitié que j'ai pour l'homme et l'estime que j'ai pour l'artiste; à mon avis, il faut à un chef d'orchestre deux qualités maîtresses: d'abord, la science musicale, qui, seule, donne l'autorité, et aussi cette présence d'esprit, ce magnétisme pénétrant qui entraîne les exécutants et leur communique le feu sacré!

Vous avez tout cela, mon cher Danbé.

LÉO DELIBES.

M. Léo Delibes ne s'en est pas tenu à féliciter l'orchestre de M. Danbé, les chœurs de M. Carré ont mérité aussi ses vifs compliments. Quant aux principaux interprètes de *Lakmé*, ils ont reçu, dans leurs loges, après chaque acte, la visite des auteurs, leur exprimant à l'unisson et leur gratitude et leur admiration. Bref, tout le monde est rayonnant dans la maison Favart, jusqu'à la buraliste de l'endroit, qui, malgré son habileté, est obligée d'appeler à son aide. Impossible de débiter tous les coupons demandés de la 1re à la 20me représentation de *Lakmé*, — car, hélas, il n'y aura que vingt représentations de ce grand succès, d'ici à la fin de juin, — les forces de Mlle Van Zandt ne lui permettant pas de chanter plus de deux fois par semaine l'importante création qui lui a été confiée. C'est le seul point noir à signaler au ciel bleu de *Lakmé*.

Hier soir, samedi, *Carmen* a dû reparaître, après dix ans d'absence, sur la scène de l'Opéra-Comique, où la fortune lui fut contraire dès ses premiers pas; mais, n'est-ce point le sort de plus d'un chef-d'œuvre lyrique! A dimanche prochain le compte rendu de cette très intéressante reprise. A la fin de cette semaine, reprise ou plutôt transplantation à la salle Favart de *la Perle du Brésil* de Félicien David qui ne sera rien moins qu'une nouveauté pour les habitués de l'Opéra-Comique. Bref, en quinze jours, M. Carvalho, nous aura donné : *Lakmé*, *Carmen*, *la Perle*, trois partitions essentiellement françaises; voilà ce qui s'appelle rattraper le temps perdu et servir l'art français.

A l'Opéra, le réengagement de Lassalle est la grande nouvelle de la semaine. C'était pourtant un événement prévu ou tout au moins à prévoir. Félicitations au directeur et à l'artiste. Voilà l'Opéra assuré désormais de son Henry VIII, de son Malatesta et de son nouvel Hamlet.

L'intéressant début de Mlle Lureau dans Isabelle de *Robert* a témoigné de nouveau de sa généreuse voix. Mais qu'elle n'en abuse pas, qu'elle se souvienne de la maxime vocale du grand Rossini : « Du charme, toujours du charme, même dans la force. » Cette maxime, il savait la professer comme compositeur, et c'est ce qui a fait dire à Gustave Nadaud de l'illustre auteur de *Guillaume Tell* : Rossini a su prouver, dans son immortel chef-d'œuvre, combien la grâce du cygne pouvait s'allier à la force du lion.

Le ballet a repris place et par deux fois sur l'affiche de l'Opéra : d'abord en l'honneur de la cinquantième de *Sylvia* avec la Sangalli, ensuite à l'occasion de la rentrée de Rosita Mauri dans *la Korrigane*. De plus, on répète *la Farandole*, mais en prévision seulement de l'automne prochain, bien que tout soit prêt ou peu s'en faut. Le décor des arènes, paraît-il, est appelé à faire sensation.

Des hautes sphères de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, il nous faut descendre à l'opérette, faute de Théâtre-Lyrique, l'Opéra-Populaire n'étant plus à l'ordre du jour. Pourtant on annonce, sous la direction de M. Lagrénée, des représentations lyriques d'été au théâtre du Château-d'Eau; c'est toujours ça en attendant mieux.

* * *

Aux Bouffes-Parisiens, nouvelle reprise de l'inépuisable *Mascotte*, aux Variétés, continuation des recettes dorées de *Mamzell'Nitouche*, enfin à la Renaissance, reprise de

BELLE LURETTE

Opérette en 3 actes de Ernest Blum, E. Blau et Raoul Toché, Musique de J. Offenbach.

Avant de quitter la « Renaissance », M. Gravière a voulu nous faire assister à une reprise de *Belle Lurette*, avec maints changements — surtout quant à l'interprétation : Jeanne Granier a pris le rôle de J. Hading, Mlle Desclauzas, celui de Milly Meyer, et Alexandre a remplacé Cooper : c'est assez dire que la pièce a pris un caractère tout nouveau. De l'ancienne distribution, Jolly seul est resté.

La partition elle-même a été retouchée : au troisième acte nous avons entendu un fort joli menuet, emprunté aux *Dames de la Halle*, et nous avons aussi à signaler un rigodon qui tient à la partition des *Bergers*.

Le public, mis en train par la gaieté si communicative des acteurs, a « trissé » de bon cœur la fantaisie inspirée à Jacques Offenbach par le *Beau Danube bleu*, de Johann Strauss, et détaillée d'une façon désopilante par Jolly. Des *bis* chaleureux ont salué Granier, la charmeuse, dans la romance de « Colette » et dans le finale « Attaquer le Gouvernement », qu'elle chante en artiste *di primo cartello*, et dont elle tire un très grand effet.

Même accueil enthousiaste pour l'exubérante Desclauzas qui a dû recommencer presque tous ses morceaux; elle est vraiment inimitable dans « Dis-moi Lauzun ».

Bref, on a entendu avec grand plaisir cette partition, du regretté Offenbach, qui n'avait pas trouvé, lors de sa première apparition au théâtre, le succès si mérité qui l'a accueillie mardi dernier. L'opérette, tout comme l'opéra, peut donc parfois en appeler d'un premier jugement trop précipité ou d'une interprétation insuffisante.

PAUL CHEVALIER.

P. S. Double rectification : c'est Mlle Rolandt, redemandée en Allemagne, qui a sollicité et obtenu de M. Carvalho la résiliation de son contrat, et c'est Mlle Mézeray qui chante le rôle de la Reine de la nuit dans la *Flûte enchantée*, aujourd'hui dimanche, à 1 heure, à la matinée de l'Opéra-Comique. Plus tard, Mlle Merguillier et le ténor Mouliérat se produiront dans le chef-d'œuvre de Mozart. Mais, à partir de cette semaine, la salle Favart sera entièrement vouée à *Lakmé*, à *Carmen* et à la *Perle du Brésil* qui pourrait bien être représentée jeudi au lieu de samedi. Mlle Nevada répète depuis lundi dernier au petit théâtre; demain la *Perle* reprend possession de la scène.

LA PARTITION DE « LAKMÉ »

DEVANT LA PRESSE PARISIENNE

Les répétitions de *Lakmé* avaient fait concevoir bien des espérances qui ont été dépassées encore et de beaucoup. Le feu d'artifice tiré par la presse parisienne au sujet de cette partition *nouvelle*, — on le peut proclamer, — nous est un témoignage que l'art lyrique français est bien vivant et que les novateurs germaniques n'ont pas encore conquis la France :

Suivons avec le plus grand intérêt, admirons même le génie musical de l'Allemagne dans ses évolutions successives, mais sachons conserver aussi notre individualité artistique, sous peine de perdre bientôt la grande place que nous occupons dans l'art lyrique cosmopolite.

C'est ce qu'a compris Léo Delibes, en écrivant sa partition de *Lakmé* : il nous a dotés d'une œuvre fortement nationale, bien que descendant, pour ainsi dire, du ciel hindou lui-même. L'esprit et le sang français courent à travers chacune des pages de cette mélodieuse partition. C'est là ce que se plaisent à proclamer tous les critiques de musique et autres, ainsi qu'on va le voir.

Passons d'abord la parole à M. Auguste Vitu qui a pris la plume au *Figaro*, au lieu et place de M. B. Jouvin indisposé.

M. Léo Delibes, en concevant la partition de *Lakmé*, semble s'être pénétré de cette pensée de Weber : « Un compositeur est responsable du sujet qu'il traite. » On ne saurait imaginer une identification plus complète ni plus intime entre la pensée poétique et son expression musicale.

Pour moi, l'auteur de *Sylvia* et de *Coppelia* m'apparaît depuis longtemps comme celui de nos jeunes maîtres qui est le mieux préparé à continuer, en les agrandissant et en les renouvelant, les traditions exquises de l'école française. S'il s'en était écarté, c'est l'avis de quelques juges, dans certaines parties contournées de *Jean de Nivelle*, il vient d'y rentrer à pleines voiles en s'abandonnant au courant mélodique qui pénètre, en ses moindres détails, la partition de *Lakmé*. C'est un opéra comique par l'alternance du chant et du dialogue parlé, et, en réalité, un opéra de genre, si l'on veut, mais enfin un opéra par l'élévation comme par l'unité du style. Du reste, la distinction entre les deux genres est bien moderne, car, à les qualifier d'après nos catégories un peu étroites, *Don Juan*, *les Noces*, et *le Freyschütz*, lui-même, appartiendraient à l'opéra-comique.

La note dominante de *Lakmé*, c'est la tendresse, comprise entre ses deux points extrêmes : la douceur sereine et l'éclat enflammé de la passion. Voilà ce qu'il était essentiel de marquer tout d'abord avant d'aborder une analyse toujours desséchante.

Le succès de *Lakmé* a été éclatant et sera durable, car poème et musique sont trop délicats et trop fins pour ne pas mériter d'être entendus plusieurs fois par les connaisseurs.

Le poème et la partition ont eu leur part libéralement faite dans les applaudissements du public, et les acclamations ont pu se prolonger sur le nom de Léo Delibes sans diminuer la part légitime de MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille.

Voici maintenant de remarquables considérations sur l'art en général et la partition de *Lakmé* en particulier, — considérations signées dans *le Voltaire* par Léon Kerst, un musicien doublé d'un écrivain :

L'auteur de *la Source*, de *Coppélia*, de *Sylvia*, et aussi de *le Roi l'a dit*, est un des musiciens les mieux doués que je sache. Chez lui, le très grand talent se double de cette particularité assez peu commune que,

tout en usant, avec la plus parfaite entente des ressources progressistes de la musique moderne, il a su rester Français, et exclusivement Français. En vain vous chercheriez chez lui le fatras harmonique, les quintessences scolastiques et les combinaisons d'algèbre dont à l'occasion il pourrait se montrer capable ou coupable — les deux se disent — tout aussi bien qu'un autre. Tel n'est pas son système. Il estime que parler clair c'est parler d'or, que l'idée est chose précieuse à montrer et qu'il ne faut mettre un masque de pédant que quand la folle du logis a décampé. Savant il est, et précisément assez pour savoir que la science est ennuyeuse toutes les fois qu'en art elle prétend se substituer à l'invention.

En musique — à l'Opéra-Comique surtout — l'influence du soleil, c'est-à-dire de la lumière, l'emportera toujours sur celle du bleu... de Prusse. D'ailleurs, il n'y a tel que ces grands savants pour rester simples: Vous avez vu Saint-Saëns, à l'Opéra; vous irez voir Delibes, à l'Opéra-Comique — et vous serez séduits, charmés, subjugués par cette force douce de l'inspiration, cent fois plus persuasive que les creuses violences du néant pédagogique.

Autant que quiconque, je suis profond admirateur de la science, mais je la veux esclave de l'esprit et non dominatrice de l'idée; je la veux servante de l'imagination et compagne du génie: c'est pourquoi je l'aime chez Wagner et aussi pourquoi je ne l'aime pas chez... d'autres.

. . . .

Mais ce que je n'ai pas dit encore, c'est la caresse inoubliable répandue sur toute cette partition qui, pour le moment, devient l'œuvre maîtresse de Delibes, sa perle à lui, *la Perle de l'Hindoustan.*

Le succès est immense, mais non point supérieur à la cause qui le motive. Je suis ravi de cette réussite et il m'est doux de penser que cet opéra si français va faire son tour d'Europe, acclamé et radieux.

Allons, notre école nationale a du bon qui produit de pareilles œuvres! Et il convient de saluer avec un légitime orgueil l'heureux triomphateur d'hier.

Encore l'opinion d'un musicien-écrivain émérite, aussi connu qu'apprécié des lecteurs du *Ménestrel*, M. Victor Wilder du *Parlement:*

En résumant mes impressions que j'ai analysées trop longuement peut-être, je constate que la partition de M. Delibes est une œuvre distinguée de tout point. Elle fait le plus grand honneur à l'école française, et tout particulièrement au jeune maître qui l'a signée d'un nom déjà glorieux, sur lequel elle jettera certainement un nouveau lustre.

Malgré sa couleur exotique et en dépit de quelques pages qui visent directement le grand opéra, la musique de *Lakmé* marque un retour de l'auteur vers sa manière naturelle. Elle ouvre une veine mélodique abondante et ne se lasse pas de chanter, ce qui ne l'empêche pas de rechercher les harmonies fines et piquantes et de se parer de tout le luxe d'une instrumentation colorée.

. . . .

Il me reste à parler de l'interprétation, digne en tous points de l'œuvre. On a pu le comprendre par le résumé de la pièce et par l'analyse de la partition, tout le poids en repose sur deux rôles, celui de Lakmé et celui de Gérald. C'est Mlle Van Zandt qui a créé celui de Lakmé, ou, pour m'exprimer plus justement, ce sont les auteurs de la pièce et le compositeur qui ont créé Lakmé pour Mlle Van Zandt. La jeune cantatrice est absolument ravissante dans ce personnage étrange. Les lecteurs du *Parlement* savent que je ne suis pas un admirateur aveugle de la jeune diva américaine. Si j'ai applaudi à ses débuts dans *Mignon*, je n'ai pas laissé de la critiquer lorsqu'elle a joué le *Pardon de Ploërmel* et les *Noces de Figaro*, mais cette fois, je l'avoue, elle m'a complètement subjugué. Elle a composé son rôle avec une intelligence qui éclate jusque dans les moindres détails et non seulement elle le chante à ravir, mais elle le joue avec un art consommé. Il y a vraiment, dans cette enfant, un instinct dramatique supérieur qui lui fait trouver le geste et le mouvement justes, et lui donne sur le public un empire dont on ne saurait se défendre.

Il n'y a pas, dans tout Paris, un ténor capable de chanter le rôle de Gérald, comme le fait M. Talazac.

Sa voix a des sonorités chaudes et vibrantes qui vont droit au cœur et sa verve emporte d'assaut les notes les plus élevées de l'échelle vocale. Les grandes phrases passionnées, dont son rôle est rempli, lui donnent l'occasion de déployer tout l'éclat de son bel organe, qu'il maîtrise avec l'art d'un chanteur d'école et qu'il ramène, lorsqu'il le veut, aux teintes les plus suaves de la *mezza voce*. Il faut ajouter qu'il mène la phrase avec une ampleur dont peu de chanteurs possèdent aujourd'hui le secret et qu'il porte jusque dans les moindres détails le goût délicat d'un artiste de race. A côte de Mlle Van Zandt et de M. Talazac, il faut citer M. Cobalet, qui me paraît en voie de conquérir une place tout à fait exceptionnelle à l'Opéra-Comique. Une voix puissante et d'un timbre vibrant, une diction excellente et un sentiment dramatique intense, telles soot les qualités de ce chanteur qui s'était imposé, dès son début, dans le rôle de Jacob, de *Joseph*.

M. Barré joue un personnage épisodique avec sa finesse et son élégance coutumières; M. Chennevière tient avec adresse un bout de rôle difficile, et Mmes Frandin, Rémy, Pierron et Molé complètent l'un des plus brillants ensembles que l'on puisse rêver.

J'ajouterai que les chœurs ont été excellents et que l'orchestre, sous la conduite habile de M. Danbé, a pris une part considérable dans le succès de la soirée. L'Opéra-Comique possède aujourd'hui le meilleur et le plus discipliné de nos orchestres de théâtre, et c'est à M. Danbé qu'il faut en reporter tout l'honneur.

Tous nos compliments à M. Carvalho pour les soins avec lesquels il a monté l'œuvre de MM. Gondinet, Gille et Delibes. Les costumes sont charmants et les décors sont brossés par des maîtres. Celui du troisième acte a fait sensation. La mise en scène proprement dite révèle une main des plus habiles et le goût d'un artiste.

Mais revenons à l'œuvre elle-même, voici ce qu'en dit M. Philibert Joslé, de *l'Événement :*

Ce mélange de vie réelle et moderne avec la poésie des peuples hindous, qui vivent dans l'Orient comme aux temps de la Bible, était bien de nature à tenter un esprit délicat et habile comme M. Léo Delibes.

Cette couleur orientale que Félicien David et Massenet ont répandue sur leurs œuvres, qu'Adolphe Adam a voulu manier aussi dans *Si j'étais roi*, n'était pas, malgré son peu d'originalité actuelle, faite pour effrayer un artiste de la valeur de l'auteur de *Sylvia.* Il a abordé la difficulté bien en face; il a voulu peindre le milieu où se passe l'action, lui donner la couleur locale en y jetant les tons modernes et criards que la civilisation anglaise, intervenant tout à coup dans ces existences immuables, a jetés sur ces tableaux indiens.

Il a traduit l'amour tendre de la jeunesse, amour impétueux et fougueux, qui se décide vite et s'éteint de même chez nos Européens, et l'amour profond qui ne change pas, qui saisit à toujours le cœur de ces filles de l'Orient, comme la Rachel de la Bible, amour dont elles vivent, mais dont elles meurent aussi; puis au milieu de ces hymmes sacrés, de ces danses religieuses aux rythmes étranges, aux accords inconnus à nos oreilles, la note gaie, un peu bouffonne de notre vie quotidienne vient jeter des oppositions qu'on serait tenté de trouver dures, et pourtant elles animent, elles réalisent l'œuvre, elles lui donnent un caractère tout particulier et en constituent la véritable originalité.

. . . .

Mais, je le répète, ce n'est pas une analyse qui donnera l'idée de cette œuvre poétique, de ces phrases amoureuses et profondes, délicates et puissantes, qui font de cette partition un poème musical charmant.

Le succès a été triomphal.

Saint-Saëns, Delibes, Massenet, voilà les chefs incontestés de notre jeune école. *Lakmé* ouvre certainement à M. Delibes les portes de l'Institut.

(A suivre.)

AVIS AUX DIRECTEURS ET ÉDITEURS DE L'ÉTRANGER

Le grand succès de *Lakmé*, à peine établi, a été télégraphié aux quatre coins du monde par les représentants à Paris des théâtres et journaux étrangers.

Immédiatement les demandes des directeurs de tous les Pays sont arrivées au *Ménestrel* et l'on peut annoncer dès aujourd'hui que la partition de *Lakmé*, tout comme celle de *Mignon*, va être traduite en Italien, en Allemand, en Hongrois, en Tchèque, en Suédois, en Danois, en Russe, et en Anglais. Seulement il faut le temps matériellement nécessaire à la préparation de ces traductions et aussi celui indispensable pour la gravure et l'impression de la partition et des parties d'orchestre. Que les théâtres prennent donc patience: ils seront servis dans l'ordre de leur inscription; mais seulement à dater de la saison prochaine: 1883-84. Quant aux droits d'édition à l'Étranger, ils sont expressément réservés, ainsi que les droits de traduction et de représentation, par les éditeurs de l'Opéra de *Lakmé* qui conservent la propriété exclusive de cet ouvrage en tous Pays — tant en leur nom qu'en celui des auteurs.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Milan que Verdi ne veut décidément prendre aucun engagement d'aucun genre, soit pour un opéra, soit pour un oratorio petit ou grand, quelques offres qui puissent lui être faites, d'Italie, de France, d'Allemagne et d'Angleterre. Le directeur du *Ménestrel* a reçu en effet de l'illustre maître une lettre privée où il est dit, en ce qui touche le festival de Birmingham, qui sollicitait, même à longue échéance, un oratorio de Verdi, que « bien que fort sensible à cette honorable invitation, après avoir bien réfléchi, il ne pouvait s'engager à écrire aucun ouvrage et qu'on ne pouvait nullement compter sur lui. » Communication de cette lettre a été donnée à qui de droit, sur l'invitation pressante de l'illustre maître, afin que les organisateurs des festivals de Birmingham eussent à s'adresser à d'autres compositeurs et à prendre leurs mesures en conséquence.

— On nous écrit aussi de Milan que la musique ne chôme pas dans la capitale lombarde : Au Manzoni, *Fra Diavolo* et *Lalla-Roukh*, puis jeudi dernier, *Rigoletto* avec le baryton Maurel et Mlle de Vère. L'intérêt du public est à la hauteur du prix des places : 25 francs pour un fauteuil, 60 francs pour une première loge, 40 francs pour une deuxième et 12 fr. 50 pour un parquet. Comme Maurel touche la moitié de la recette, il reçoit 4,000 francs par représentation; c'est le maximum possible vu l'exiguité du théâtre. Le premier des quatre concerts donnés par *la Société orchestrale* de la Scala, — un bataillon de 130 musiciens exercés dirigés par le maestro Faccio, — a pleinement réussi. Au programme la Symphonie en *la* de Beethoven admirablement exécutée. Pour l'inauguration de la statue de Manzoni, qui est annoncée pour le 22 mai, on prépare une belle exécution du *Requiem* que Verdi écrivit il y a neuf ans en l'honneur de son illustre compatriote. Cette solennité aura lieu à la Scala. M.

— La grande fête musicale préparée à Londres en l'honneur de Hændel commencera cette année, au Crystall-Palace, le 15 juin, par une répétition générale, qui sera publique comme d'habitude.

— Voici, paraît-il, le tableau complet de la troupe italienne pour la saison 1883 à Covent-Garden. *Soprani* : Mmes Adelina Patti, Albani, Pauline Lucca, Sembrich, Marie Durand, Fursch-Madier, Repetto, Gini, Velmi, Sonnino et Corsi. *Contralti* : Mmes Scalchi, Tremelli, Stahl, Ghiotti et Desvignes. *Ténors* : MM. Nicolini, Mierzwinski, Marconi, Frappoli, Ravelli, Maas, Corsi et Manfredi. *Barytons* : MM. Devoyod, Cotogni, Soulacroix, Del Puente, Battistini et Ughlti. *Basses* : MM. Gailhard, de Reské, Gresse, Monti, Caracciolo, Scolara et Raguer. *Chefs d'orchestre* : MM. Joseph Dupont et Bevignani. On annonce de plus que le répertoire de la saison se composera de huit opéras de Verdi, sept de Donizetti, six de Meyerbeer, cinq de Rossini, quatre de Mozart, quatre d'Auber, trois de Bellini, trois de Wagner, deux d'Ambroise Thomas, deux de Flottow et un de chacun des compositeurs suivants : Beethoven, Glück, Gounod, Ricci, Weber, Campana, Cimarosa, prince Poniatowski, Nicolaï, Victor Massé, duc de Saxe-Cobourg, marquis d'Ivry, Massenet, Herold, Cohen, Rubinstein, Bizet, Lenepveu et Boïto. En tout 68 opéras pour une saison de trois mois !

— La ville de Vienne va payer à la mémoire de Mozart une dette d'honneur bien arriérée. Un comité vient de se former, à l'effet de provoquer l'érection d'un monument à l'illustre auteur de *Don Giovanni*.

— Les journaux allemands annoncent que le virtuose violoniste Wilhelmj va transformer la belle villa qu'il possède sur le Rhin, à proximité de Biberich, et y installer une vaste école de musique. Il ferait bâtir à cet effet, une grande salle de concert, destinée aux exercices des élèves.

— Le compositeur norwégien, J. Svendsen, qui séjourna longtemps à Paris, et dont les intéressantes compositions sont bien connues des musiciens français, quitte Christiana pour aller s'installer à Copenhague.

— Un compositeur justement estimé, M. Rheinberger de Munich, vient de recevoir le titre et le diplôme de membre d'honneur de la Société des compositeurs de musique de Paris.

— Charles Gounod est arrivé mercredi dernier à Bruxelles, pour présider aux dernières répétitions de *Rédemption*. Il est descendu dans la maison hospitalière de M. Bérardi, le sympathique directeur de *l'Indépendance belge*. La répétition générale de l'œuvre, que M. Warnots, l'excellent directeur de *la Société de musique*, avait fait travailler avec ses soins coutumiers, a eu lieu hier samedi, au palais des Beaux Arts. Aujourd'hui dimanche exécution solennelle de *Rédemption* sous la conduite du maître.

— *Le Guide Musical* nous apprend qu'à l'occasion de son jubilé de 25 ans, comme maître de chapelle de la collégiale de Saint-Pierre de Louvain, M. le chevalier Xavier van Elewyck a été, dimanche dernier, l'objet d'une manifestation des plus touchantes. Des amis s'étaient réunis pour le complimenter et lui offrir son portrait. Un discours prononcé par l'un d'eux a énuméré tous les titres que l'art devait à celui qu'ils fêtaient. *Le Cercle des XXV*, dont M. van Elewyck est membre d'honneur, assistait au complet à cette réunion et a fait entendre les plus beaux morceaux de son répertoire.

— On avait annoncé que l'explosion, qui s'est produite à Revel par suite de l'explosion d'un sac renfermant du gaz, avait fait de nombreuses victimes. Fort heureusement les nouvelles alarmantes envoyées à ce sujet ont été rectifiées par des renseignements plus rassurants. L'explosion en question n'a causé que des dégâts matériels.

— Jennius de *la Liberté* reçoit d'Amérique une nouvelle qui demande à être confirmée : M. Capoul serait nommé directeur du Conservatoire de New-York, et chargé de l'organisation de cet établissement. M. Capoul renoncerait donc au théâtre et se fixerait définitivement aux Etats-Unis.

— On nous écrit de Bordeaux, que le dernier concert de la Société Philharmonique a été des plus brillants. Les honneurs de la séance ont été pour la charmante Mlle Lureau, qui s'est fait entendre dans l'air des *Huguenots*, dans l'air de la Folie d'*Hamlet* et dans celui du *Pardon*, c'est assez dire qu'à trois reprises différentes elle s'est vu décerner trois ovations. A côté du succès de Mlle Lureau, mentionnons celui de M. Coussirat, jeune chanteur de beaucoup de talent, élevé à la brochette par M. Sarreau, et qui vient d'être engagé par M. Carvalho. N'oublions pas de mentionner l'effet produit par Mme Roger-Miclos, la pianiste de grand talent, bien connue du public des concerts parisiens.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Faure et Mme Fidès-Devriés viennent d'être engagés pour chanter dans un grand concert qui sera donné à Amsterdam le 1er mai, le jour de la fête que cette ville offrira au roi et à la reine de Hollande dans la salle du théâtre du Parc. On assure que le cachet affecté à cette représentation est de 7,500 francs pour chacun de ces deux grands artistes et nous pouvons ajouter que Mme Fidès-Devriès, qui n'est pas rentrée dans la carrière militante, compte appliquer intégralement sa part à de bonnes œuvres. Nos associations artistiques ne seront pas oubliées.

— F. Planté, de retour de Russie, n'a fait que passer cette semaine à Paris. Il a pourtant trouvé l'instant de se rendre chez la princesse de Brancovan et de se faire entendre de la célèbre pianiste amateur qui, de son côté, s'est rendue à son invitation et a su se faire admirer par lui. Deux heures d'admirable musique, en présence de deux ou trois auditeurs. Quel luxe ! Mais, le 8 du mois de mai, il n'en sera pas de même. Planté se fera entendre, à Paris, en compagnie de Faure, au profit d'une bonne œuvre (l'orphelinat agricole) et par des milliers d'admirateurs, sous la vaste coupole du cirque d'été. Qu'on se le dise !

— Nous recevons de Menton de meilleures nouvelles du célèbre pianiste, Jules Schuloff, profondément affecté en ces derniers temps de la mort de sa vénérable mère (88 ans!).

— L'un de nos confrères de la presse a eu la bonne idée de dresser la liste des ouvrages qui ont été joués en province, dans le cours de l'année 1882. Nous y relevons les pièces touchant à la musique.

A Bordeaux, aux Folies-Bergère, *Fleurs animées*, ballet en un acte, de MM. Bertoso et Massip (1er mai).

A Lisieux, *Mariée d'hier*, opéra comique en un acte, de M. Merguery (1er mai), et *Quand on aime*, opéra comique en un acte, du même auteur (9 juin).

A Nîmes, *Deux Hidalgo d'Andalousie*, opérette en un acte, de MM. Wingart et Adger (8 septembre).

A Reims, *la Mille et deuxième Nuit*, opéra comique en trois actes, paroles de MM. Burani et Lesclide, musique de Poujade (26 décembre).

A Saint-Cloud, *En route pour Chicago*, opéra bouffe en un acte, de MM. Champisiano et Gothi (mai).

A Saint-Germain-en-Laye, *les Roses d'amour*, opéra comique en un acte, de M. Campisiano, pour la musique, et Gothi pour les paroles (mai); *Bouton d'or*, opéra comique en un acte, de MM. Champisiano, Dharmenon et Launay (mai); *Un Carnaval*, opéra bouffe en un acte, de MM. Champisiano, Burani et Pouillon (mai).

A Toulon, *le Sculpteur*, opérette en un acte, de M. G. Michel (30 septembre).

— M. Gaston Salvayre, l'auteur du *Bravo* et de *Richard III*, partition encore inédite, vient de se marier avec Mlle Houssard. Le mariage civil a été fait à Paris il y a quelques jours, le mariage religieux a été célébré mardi dernier aux environs de Mâcon, dans une propriété de la famille Houssard. Un détail piquant : M. Vaucorbeil aurait mis dans la corbeille de noces le bulletin de réception d'un opéra dont M. Meilhac serait probablement chargé d'écrire le livret et qui emprunterait son sujet a l'histoire des Médicis à Florence.

— Lundi dernier, dit *le Clairon*, a été célébré en l'église de Saint-Augustin, le mariage de M. Jacques Normand avec Mlle Valentine Autran, fille de l'auteur des *Poèmes de la mer*. Talazac, le grand vainqueur de *Lakmé*, était venu apporter le concours de sa belle voix à cette imposante cérémonie; il a chanté *le Pater Noster*, de Niedermeyer, accompagné de la maîtrise sous l'habile direction de M. Hochstetter. et *l'Ave Maria*, de Gounod, avec le solo de violon par M. Guidel. Puis, M. Villars, ex-artiste de l'Opéra-Comique, a chanté un *O salutaris*, de Dubois, et enfin M. Eugène Gigout, l'éminent organiste de Saint-Augustin, a joué comme sortie un grand chœur dialogue de sa composition. Nombreuse assistance composée de notabilités littéraires et artistiques.

— Voici le programme rectifié des prochains concours ouverts par la Société des compositeurs de musique, tel qu'il nous est adressé par M. Edouard d'Ingrande, secrétaire général de la Société. 1° Un chœur à 4 voix inégales, avec solos *ad libitum* et accompagnement de piano. Prix unique de 300 fr., offert par M. Ernest Lamy.

2° Un solo pour cor simple, avec accompagnement de piano. Prix unique de 150 fr., offert par M. Albert Glandaz.

3° Une Ouverture symphonique. Prix unique de 500 fr., offert par M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

4° Une Sonate pour piano, à 4 mains. Prix unique de 500 fr. (fondation Pleyel-Wolff).

5° Un chœur à 4 voix d'hommes, sur des paroles données, avec accompagnement de musique d'harmonie. Prix unique de 350 fr., offert par M. Albert Glandaz. S'adresser pour les renseignements à M. Edmond d'Ingrande, secrétaire général, rue Saint-Louis-en-l'Ile, 70.

— M. Albert Jacquot, l'auteur du beau volume intitulé *la Musique en Lorraine*, dont les lecteurs du *Ménestrel* ont eu la primeur, poursuit ses études et vient d'achever un travail archéologique des plus intéressants, dont il a donné lecture à la réunion des délégués des sociétés savantes qui s'est tenue vendredi dernier à la Sorbonne.

— Nous lisons dans *Pau-Gazette* : « Jeudi l'on donnait *Carmen* avec Mlle Alma Reggiani, la fée aux recettes, car la faveur du public envers la sympathique artiste ne se ralentit pas, et, comme les années précédentes, son nom seul a suffi pour remplir la salle jusqu'au dernier coin. Les applaudissements qui l'ont accueillie lui montrent qu'elle est toujours l'enfant gâtée du public. Inutile de constater son succès. Sa voix si homogène, si juste, au timbre si doux, nous semble plus affermie, plus puissante que l'année dernière. »

— On annonce que M. Morère, ancien ténor de l'Opéra où il créa notamment *Don Carlos* de Verdi, vient d'être interné dans une maison de santé. Espérons que le trouble de sa raison ne sera que passager et que M. Morère pourra bientôt rentrer dans sa maison de Boulogne-sur-Seine où il s'était retiré depuis quelques années.

— Le *Ménestrel* a envoyé à ses abonnés de Paris, dimanche dernier, le programme même de la mise en actions des Concerts-Populaires, fondés par M. Pasdeloup, voici le résumé de ce programme à l'adresse de nos lecteurs de la province et de l'étranger :

« Depuis trente-trois ans je suis sur la brèche (onze ans, Société des jeunes artistes du Conservatoire ; — vingt-deux ans, Concerts-Populaires). Bien que je sois encore plein d'énergie et d'amour pour mon art, je crois le moment venu de faire appel aux amis de la musique afin de former une Société qui devra assurer l'avenir de mon institution. Le Concert-Populaire est un type qui a servi de modèle à tous les concerts symphoniques qui se sont créés en France et à l'étranger, depuis quelques années. Il ne doit jamais disparaître de Paris ; pour cela il ne faut pas qu'il soit exclusivement attaché à ma vie. Pour atteindre ce but, la propriété des Concerts-Populaires va être divisée en quatre cents parts de 500 francs. La souscription entièrement couverte, une somme de 50,000 francs sera versée, par moi, à la banque comme fonds de roulement. Le complément des 200,000 francs me sera acquis pour la cession du titre de Concert-Populaire, le droit au bail, ma bibliothèque, mes instruments de musique et comme mémoire la subvention de 20,000 francs. Une assemblée générale des souscripteurs aura lieu dans la première semaine qui suivra la clôture de la souscription; elle nommera un comité et elle devra décider si je dois conserver la direction des Concerts-Populaires et à quelles conditions. Les recettes de l'exercice 1881-82 se sont élevées à la somme de 124,356 fr. 25, soit une moyenne de 5,181 fr. 50 par concert. Les frais d'un concert purement symphonique s'élèvent à 4,000 francs. J'ose espérer que le public qui depuis vingt-deux ans soutient par sa fidélité les Concerts-Populaires ne les abandonnera pas, et si, d'après la décision des souscripteurs, je dois abandonner la direction de mon œuvre, j'aurai au moins la consolation d'en avoir assuré l'avenir.

» *Le fondateur*, PASDELOUP. »

On souscrit au siège des Concerts-Populaires, rue Basse-du-Rempart, 72, et nous pouvons constater, détail piquant, que les dames dilettantes brillent en grande majorité parmi les actionnaires de M. Pasdeloup.

CONCERTS ET SOIRÉES

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro les comptes rendus des concerts de la semaine.

— Dimanche dernier, brillante clôture des concerts du Conservatoire : Mme Krauss acclamée comme le dimanche précédent. Cette fois, par suite de la regrettable indisposition de M. Deldevez, c'est le second chef d'orchestre, M. Garcin, qui a dirigé l'exécution du programme et avec autant de soin que de talent. C'est également M. Garcin qui dirigera aujourd'hui l'exécution de l'exercice annuel du Conservatoire, avec orchestre, chœurs et soli. Voici l'intéressant programme de cet exercice :

1° Fragments d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck; 2° Fragments du quatuor en *si* mineur (op. 3), de Mendelssohn ; 3° Ouverture d'*Euryanthe*, de Weber; 4° Romance de *Joconde*, de Nicolo; 5° Duo de *Fernand Cortez*, de Spontini; 6° Air du *Concert à la Cour*, d'Auber; 7° Chœur du 1er acte de *Guillaume Tell*, de Rossini.

— Au 24me et dernier concert populaire, nouveau triomphe de notre grand chanteur Faure. M. Pasdeloup s'occupe maintenant du programme de son grand concert annuel en dehors de l'abonnement.

— Dimanche 22 avril, salle Henri Herz, matinée littéraire et musicale donnée par Mlle Amélie Désormeaux, avec le concours d'un grand nombre d'artistes distingués.

— La matinée d'élèves de Mme Gaveaux-Sabatier, qui devait avoir lieu aujourd'hui dimanche, est ajournée pour cause de maladie.

— Lundi 23 avril, salle Erard, concert de Mlle Talfumière, la charmante élève de Mme Massart, avec le concours de Mlle Riwinach, harpiste, et du violoniste Hayot.

— Rappelons à nos lecteurs le beau concert avec orchestre de Mme Montigny-Rémaury, qui sera donné après-demain mardi, salle Pleyel-Wolff.

— Mardi 24 avril, salle Erard, concert de Mlle Clotilde Kleeberg, la si remarquable pianiste, lauréate du Conservatoire.

— Même jour, salle Herz, concert donné par Mlle Elise Lanrezac avec le concours de Mlle Caroline Brun et de MM. Mazalbert, Quirot, Delsart, Dumény et Dusautoy.

— Jeudi prochain 26 avril, à deux heures et demie très précises, deuxième concert d'orgue avec orchestre, donné au Trocadéro par M. Alexandre Guilmant avec le concours de Mme Castillon, Mlle Marie Tayau, M. Auguez, de l'Opéra, M. de la Tombelle. M. Colonne conduira l'orchestre. M. Guilmant fera entendre pour la première fois à Paris une grande fantaisie de Liszt.

— Jeudi 26 avril, salle Pleyel, concert de Mlle J. Nadaud de l'Opéra-Comique, professeur de chant, avec le concours de Mlle Poitevin, MM. Valdec, Hasselmans, Mariotti, Naegelin, Prioré, Ed. Nadaud. Billets chez Pleyel, 22, rue Rochechouart.

— Vendredi 27 avril, salle Saint-André, 29, cité d'Antin, séance-étude de la Société chorale d'amateurs, pour la préparation de plusieurs œuvres de Hændel, de Wüllner, de Gilbert, de Roches, de Mendelssohn, de Mme de Grandval et de Benjamin Godard.

— Dimanche prochain 29 avril, à 8 h. 1/2, concert de Mme et Mlle Cartelier, salle Kriegelstein, 4, rue Charras.

— Mardi 1er mai, salle Kriegelstein, 4, rue Charras, concert donné par Mlle Marthe Ruelle, avec le concours de Mme Boidin-Puisais, de Mlle Arma Harkness, de Mme G. Ferrari, et de MM. Engel, Claverie, Mario Calado et Guillot.

— Mardi, le 9 mai, soirée musicale donnée par M. Jacques Franco-Mendès, dans les salons Pleyel, Wolff et Cie, avec le concours de Mlle M. Poitevin et de M. Léon Reynier, Ernest de Munck, Mâche, Balbreck et Joseph Salmon. M. Franco-Mendès fera entendre de ses compositions : le 11me quatuor et son 2me quintette pour instruments à cordes.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2721 — 49me ANNÉE — Nº 22. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 29 Avril 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, la cantilène chantée par M. TALAZAC au 3e acte de

LAKMÉ

le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE. — Suivront immédiatement les stances chantées par M. COBALET au 2e acte du même ouvrage.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : le premier *Entr'acte* « les Fifres », du nouvel opéra de M. LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement le second *Entr'acte* du même ouvrage.

LE RYTHME MUSICAL

SON ORIGINE, SA FONCTION ET SON ACCENTUATION

II

Dans un autre ordre d'idées, les poèmes les plus admirables, les pages de littérature les plus sublimes, sont antérieurs aux traités de versification, aux grammaires ; c'est évident. En tout il en est ainsi. Les génies créent spontanément des œuvres qui deviennent les types, les modèles de créations analogues. Les gens de goût, les êtres bien doués les imitent d'instinct. Plus tard en formulant les lois, en fournissant l'explication, les grammairiens de toutes sortes vulgarisent ces œuvres et les mettent à la portée de tous. D'abord création par *l'inspiration*, réalisatrice des merveilles que perçoit l'intuition, cette visionnaire du divin, ce sens intime, comme l'appelle Linné; ensuite, l'explication, la réglementation et enfin la vulgarisation.

De tous les génies artistiques, ce sont certainement les musiciens, les Bach, les Hændel, les Haydn, les Mozart, les Beethoven, etc., etc., qui possèdent au plus haut degré cette faculté: l'intuition, ce sens surhumain. Les musiciens sont créateurs dans toute la force du terme et non compositeurs. Quand on étudie, quand on creuse leurs œuvres, surtout au point de vue rythmique, on est saisi d'étonnement, d'admiration! Aussi pourrait-on croire que les dieux jaloux n'accordent, en quelque sorte, qu'une existence éphémère à leurs œuvres et ne tolèrent pas leurs créations à côté des leurs. De toutes les créations musicales des Grecs, pas une seule note authentique ne nous est parvenue. Nous ne connaissons pas les noms des auteurs des plus belles mélopées du plain-chant ! et chose singulière, significative : les arts plastiques des Grecs nous ont légué des *modèles* dans tous les genres, mais peu de théorie. La musique, au contraire, nous a laissé parvenir quelques bribes de théorie et *pas un modèle* !!

Constatons, toutefois, que cette indifférence, cette insouciance des musiciens à l'égard de la science du rythme, est plus apparente que réelle. Car de tous les chapitres composant notre *Traité de l'expression musicale*, c'est celui sur le *Rythme* qui été le plus remarqué, non seulement en France, mais encore en Angleterre, en Allemagne, en Russie, en Italie, où des études, des livres lui ont été consacrés.

En France et en Belgique, les artistes et critiques les plus éminents ont, dès le premier jour, saisi la portée philosophique et esthétique du Traité et reconnu plus particulièrement une certaine valeur objective au chapitre sur le rythme (1).

(1) A dire vrai, dans certaines sphères du moins, on paraît avoir été étonné de la hardiesse de notre titre. *L'Expression !* mais c'est l'insaisissable, l'éthéré, le céleste de la musique ; c'est le sourire de l'ange, le frisson de la fleur, etc., etc.! Dieu nous garde d'avoir eu la prétention de vouloir réglementer de si belles choses. Nos visées sont infiniment plus modestes. Ce que nous voulons, le sous-titre de notre livre le dit à merveille, mais il semble qu'on ne l'ait pas aperçu ! Donner une explication simple, plausible, rationnelle, des phénomènes de l'exécution musicale, c'est-à-dire des *accents*, *nuances* et *mouvements* qu'on perçoit durant l'exécution d'une œuvre musicale, ainsi que de l'*impression* qu'éprouve l'artiste exécutant et qu'il cherche à *exprimer*, à communiquer à l'auditoire ; tel est notre seul but ! Aujourd'hui encore, nous ne croyons pas que dans l'œuvre la plus gigantesque de Bach, de Beethoven, etc., comme dans la

Mais c'est surtout la remarquable *étude* que l'éminent professeur de philosophie au Collège de France, M. Ch. Lévêque, membre de l'Institut, a consacrée à notre livre dans le *Journal des savants*, de juin 1880, et dans le *Bulletin des comptes rendus de l'Académie*, du mois de décembre, qui lui a attiré l'attention du monde lettré. En Russie et en Allemagne, ce sont les travaux de R. Westphal, de Ph. Spitta, du Dr Hugo Riemann, du Dr W. Langhans, etc., qui y ont vu les bases de toute une science nouvelle.

Aussi, de tous côtés, on nous a demandé de publier le chapitre du rythme à part, afin de le vulgariser et de mettre les notions rythmiques à la portée de tous les musiciens. C'est à ce désir que nous accédons de grand cœur en publiant le présent ouvrage. Afin de rendre notre travail aussi utile que possible, nous le complétons par les observations que nous avons faites depuis la publication de notre *Traité de l'expression* et par les emprunts que nous faisons aux travaux de haute importance parus récemment sur ce sujet et qui sont dus à MM. Gevaert (1), l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles; à R. Westphal (2), le savant philologue et rythmologue de l'Université de Moscou, et au Dr Hugo Riemann (3), professeur au Conservatoire de Hambourg.

Les deux premiers de ces musicologues se sont proposé de nous faire connaître la théorie de la métrique des anciens Grecs, particulièrement la théorie rythmique d'Aristoxène (4).

Démontrer, d'après Aristoxène, en appliquant sa théorie à la musique de J.-S. Bach, de Mozart, de Beethoven, etc., la parfaite conformité du rythme de la poésie des Grecs avec celui de la poésie et de la musique modernes; tirer de cette conformité une *discipline* pour l'exécution de nos œuvres musicales, tel est le but du savant ouvrage de Westphal.

Donner à tout musicien le *moyen pratique* de rythmer, de phraser, d'accentuer, d'interpréter correctement une œuvre musicale quelconque, tel est le nôtre. C'est afin de les mettre à la portée de tous que nous avons choisi nos exemples dans la musique facile la plus répandue, nous souvenant d'un mot profond de Jacotot : « le tout est en tout (5) ».

La méthode de Westphal exige de la part des musiciens un ensemble de connaissances qu'il leur serait difficile de posséder. La nôtre, basée sur l'observation et l'analyse de la musique moderne, n'exige de leur part que de l'attention et la connaissance des notions qui doivent leur être familières. Petit, nous écrivons pour plus petit encore, et grand est le nombre de professeurs, d'élèves, d'amateurs, qui aiment à s'éclairer, à se rendre compte de ce qu'ils font.

Cependant, tout en nous plaçant à un point de vue essentiellement *pratique* et *utilitaire*, nous n'avons pas négligé, *nous praticien*, de chercher à répondre aux « pourquoi » qui se présentaient chemin faisant, et d'aller jusqu'au fond des choses. Partout nous avons tenté de donner une explication rationnelle, psychique ou physiologique des faits, des lois et des règles qu'une incessante observation nous a révélés. Car, dire que les Grecs ont procédé de telle ou telle manière, ce n'est finalement que de l'empirisme. Nous essayerons de démontrer *pourquoi* ils ont procédé ainsi, *pourquoi* ils ne pouvaient faire autrement qu'ils n'ont fait. Si nous opérons comme eux, c'est que comme eux il nous faut obéir aux lois de la nature qui sont immuables, immanentes. Déposées de toute éternité au fond de notre être, les mêmes chez toutes les nations, aussi bien chez les anciens Grecs que chez les peuples modernes, ces lois sont, non seulement physiologiques, mais encore psychiques : elles sont des nécessités inéluctables, ne dépendant ni de la volonté, ni du caprice de l'homme. Le *mélos* change; chaque peuple a son système tonal et modal; mais le rythme reste et restera éternellement invariable. Aussi quelle conformité, quelle étonnante identité entre les résultats obtenus par les théoriciens grecs et les nôtres! Comme eux, nous avons trouvé des rythmes de une, deux, trois, quatre, cinq et six mesures; des rythmes masculins et féminins, réguliers et irréguliers, dilatés et contractés, complets et incomplets, thétiques et anacrousiques; des dessins rythmiques d'un caractère calme, énergique, passionné; des notes d'élan et de suspension, etc.

Il est vrai que certaines choses nous ont échappé, entre autres leur admirable classification, leur périodologie et leur nomenclature. Par contre, on chercherait vainement dans les débris de leurs livres les lois de haute importance exposées dans la note de la page 51; celle des points d'arrêt de terminaison ou de l'*ictus*, les règles pratiques pour trouver le rythme, pages 54 et 70; celles de l'application des paroles à la musique, page 76...; celles concernant les incises, les notes de soudure, etc.

Rien de plus naturel que ces divergences! Assurément, il n'est venu jusqu'à nous qu'une partie bien minime de la théorie rythmique des Grecs; mais cette théorie date de l'apogée de l'art grec. Notre musique, au contraire, est dans son enfance; elle compte à peine trois siècles, Or, tout progresse, tout se transforme. Il serait donc miraculeux que notre musique ne renfermât pas des choses que les Grecs ignoraient, comme la leur a dû en avoir qui nous paraîtraient étranges.

Leur musique avait ses nécessités harmoniques, mélodiques, instrumentales; la nôtre a les siennes.

Maintenant, combien de musiciens, après avoir lu ce travail, pourraient dire qu'ils avaient une notion claire, précise, consciente du rythme et des différents phénomènes et particularités rythmiques des œuvres qu'ils exécutaient?

Certes, cela ne les a pas empêchés d'exécuter conformément aux lois rythmiques! Mais, enfin, ils n'ont joué ainsi que d'instinct, sans s'en rendre compte! Natures d'élite, essentiellement nerveuses et impressionnables, les artistes subissent des impressions et les expriment; véritables baromètres psychiques, ils montent et descendent sans avoir conscience de leurs actes.

Cependant, c'est la conscience de ses actes, une conscience éclairée, rectifiée par la raison et l'observation, qui fait l'homme vraiment supérieur!

plus simple chanson, on rencontre un de ces phénomènes qui ne reçoive dans notre *Traité* une explication satisfaisante. Nous ne croyons pas non plus qu'il existe un autre livre au monde qui en fasse autant. Or l'explication des phénomènes qui caractérisent l'ensemble des faits d'une certaine nature, d'une certaine catégorie, constitue une science. Nous avons donc la conviction que, tôt ou tard, les chapitres de *l'accentuation pathétique et des mouvements* attireront au même degré l'attention des théoriciens. Déjà un éminent philosophe étranger s'est exprimé en ces termes :

« Le principe que donne M. Lussy à l'*accent pathétique* est d'une vérité » absolue. Il se peut que les bases, les fondements de la musique moderne » changent et soient remplacés par d'autres, comme ils ont remplacé ceux » du plain-chant; toujours est-il que les notes qui iront à *l'encontre* de » ces bases nouvelles et qui tendront à les détruire, heurteront, choque- » ront le sentiment et produiront l'accent pathétique; car l'émotion musi- » cale a pour base une lésion de la loi : *l'irrégularité dans la régularité*. » Quand il le faudra, nous serons en mesure de compléter tous les chapitres du *Traité de l'expression*, comme nous complétons aujourd'hui celui du *Rythme*.

(1) *Histoire et théorie de la musique de l'Antiquité*, Gand. 2 vol. in-8°.

(2) Westphal, *Allgemeine Theorie der musikalischen Rhythmick*. Leipzig, 1880. — *Elemente des musikalischen Rhythmus*. Iéna, 1872.

(3) *Musikalische syntaxis*. Leipzig, 1879. Breitkoff et Hartel.

(4) Aristoxène, contemporain d'Alexandre le Grand et disciple d'Aristote, est considéré comme le meilleur théoricien musical des anciens Grecs.

(5) Ce travail ayant été écrit loin de notre bibliothèque musicale, force nous fut de choisir nos exemples dans un nombre très restreint d'ouvrages, mais qui sont entre les mains de tous les musiciens. Quelques lecteurs seront étonnés de ne pas rencontrer un seul exemple de J.-S. Bach. C'est que nous nous proposons de publier un jour une Étude comparée sur les œuvres de cet immortel génie, que nous connaissons autrement, c'est-à-dire sous un autre aspect qu'on a l'habitude de le connaître. Nous montrerons, avec preuves à l'appui, que les plus sublimes inspirations de musique dramatique, depuis Mozart jusqu'à Meyerbeer, Gounod, Wagner, etc., trouvent leur modèle, leur germe psychique dans les créations de l'immortel Bach. Et ici nous ne parlons pas uniquement de la musique de théâtre. Il y a telle page de musique pour piano de Mozart, Beethoven, Chopin, qui renferme autant de beautés dramatiques que la plus belle partition d'opéra. Loin de nous la pensée que ces génies aient copié une seule note. Nullement! Seulement ils ont subi l'influence de Bach; ou bien, il faut reconnaître que ce colosse a pressenti, entrevu toutes les formules rythmiques, mélodiques, harmoniques qu'ils emploieraient pour exprimer les sentiments, les passions de leurs personnages! Par exemple, tel simple prélude de Bach a inspiré toute une scène de l'*Africaine*, etc. Wagner, notamment, a puisé à pleines mains dans le trésor de Bach!

Bien des fois, à notre grand regret, nous nous sommes trouvé en désaccord avec Westphal, sur l'interprétation de la musique moderne. Nous avons combattu hardiment tout ce qui nous semblait erroné, et défendu contre lui les plus grands artistes de l'Europe, avec la conviction que ses erreurs sont d'autant plus dangereuses que sa haute autorité et son incomparable compétence peuvent exercer l'influence la plus funeste sur l'interprétation de nos maîtres classiques.

Ce désaccord était inévitable. Le guide de Westphal, c'est la raison appliquant à notre musique la discipline *incomplète* contenue dans les rares débris de la théorie des Grecs. Le nôtre, c'est le sentiment subissant l'impression des phénomènes rythmiques de la musique moderne, — flambeau divin, dont les fulgurations illuminent les inspirations des artistes de race.

Actuellement la raison est insuffisante; elle ne connait pas toutes les mystérieuses incitations qui font agir les artistes; elle n'a pas une notion claire, complète de leurs agissements, et, certes, l'imagination la plus vive, la plus ingénieuse, ne pourra suppléer à son insuffisance! Aussi avons-nous la certitude que, de mieux en mieux éclairée, la raison comprendra et approuvera les formes et les procédés rythmiques que le goût inspire aux artistes.

Avec Pascal nous disons : « Dans le conflit entre la raison et le sentiment, c'est toujours ce dernier qui finit par avoir le dessus! »

FIN

MATHIS LUSSY.

SEMAINE THÉATRALE

REPRISE DE *Carmen*

Après huit ans de silence, — huit siècles pour une ville comme Paris où tout passe et s'oublie en quelques jours, — *Carmen* nous est pourtant rendue, ce qui prouve sa force de vitalité. Considérée comme morte au sol natal, l'œuvre avait poussé à l'étranger des rameaux vigoureux, qui ont fini par s'étendre jusqu'à nous.

En dehors de la valeur très réelle de la partition, le souvenir du regretté musicien, si tristement cueilli dans sa fleur, ajoutait encore à l'émotion et à l'effervescence de la soirée du 21 avril. C'était comme une sorte de pèlerinage artistique sur la tombe d'un jeune compositeur emporté trop tôt et destiné à honorer grandement l'art français.

Encore un qui ne s'était pas attardé longtemps dans les brumes de la nouvelle école allemande ; il avait secoué de bonne heure ces brouillards qui voulaient s'attacher à lui, obscurcir et estomper ses brillantes facultés. Chaque jour sa personnalité se dégageait et s'accusait davantage. Si l'on considère dans son ordre chronologique l'œuvre entier du jeune maître, on y verra comme une marche ascendante vers la lumière.

Des *Pêcheurs de Perles*, — une partition nébuleuse, sans grand caractère, — nous passerons à *La Jolie fille de Perth*, dont un acte superbe se signalait déjà par des contours bien plus accusés. Après *Djamileh*, qui fut une erreur, un essai de bizarrerie resté incompris, voici l'*Arlésienne*, un véritable coup de soleil, puis enfin *Carmen* qui sera le meilleur titre de Bizet devant la postérité.

Nous n'avons pas à entrer dans l'analyse d'une partition connue et admirée de tous depuis la gracieuse habanera empruntée à Yradier, jusqu'au pathétique duo final. Bien que cette partition ne représente pas encore le *summum* auquel eût pu prétendre par la suite Georges Bizet et que quelques inégalités ou vulgarités s'y montrent çà et là, elle n'en reste pas moins une des œuvres les plus vivaces et les plus colorées de ces derniers temps. Presque à chaque page elle accuse la main d'un maître destiné à signer bientôt des chefs-d'œuvre. C'est en cela surtout que la perte de son auteur fut cruelle. Elle devint un deuil public, tout comme celle d'Hérold, qui lui, du moins, eut le temps de nous léguer le *Pré aux clercs* après *Zampa*.

A sa première apparition, *Carmen*, fort remarquée et appréciée des artistes, n'attira pourtant pas la foule à la salle Favart et on en accusa les audaces du poème qui, disait-on, effarouchaient la tranquille clientèle du théâtre. Les entrevues matrimoniales, qui représentent 20 0/0 dans les recettes, en étaient fort incommodées; les jeunes fiancées ne trouvaient plus dans leurs corbeilles de noces assez d'éventails pour y cacher leur rougeur; l'amour légitime et pudibond réclamait un double bandeau.

A la reprise, ne voulant pas courir les mêmes dangers, on a expurgé le plus possible, adouci les situations et les caractères. Nous souhaitons vivement que ces petites transformations portent chance à la nouvelle fortune de l'ouvrage. Mais, au point de vue purement artistique, plus d'un regrettera l'ancienne Carmen, mauvaise fille en diable et créature abjecte tant qu'on voudra, mais bien plus en relief et haute en couleur. L'avez-vous améliorée en la rendant plus indécise? Avez-vous changé sa vie ou ses actes, en cherchant à les estomper? Non, vous n'avez qu'affadi un type que Mérimée avait conçu vigoureux et blondi une fille qu'il avait rêvée brune. Puissent les recettes y gagner ce que l'art y perdra!

N'y aurait-il pas un moyen terme d'arranger toutes choses? Si les aspérités et les franchises crues du dialogue présentent un péril, pourquoi ne pas adopter tout simplement les récits qui ont porté l'ouvrage à travers les deux mondes? Ce qu'on ne peut pas dire, on le chante; la musique a des suprêmes douceurs! Et le livret de MM. Meilhac et Halévy est assez fortement charpenté pour se passer de dialogues.

Mais arrivons à l'interprétation actuelle de *Carmen*. De celle de la création, sans oublier la touchante Micaela Chapuy, il est resté gravé dans notre esprit un trio d'artistes toujours vivant: Galli-Marié, Lhérie et Bouhy.

Galli-Marié, une nature vraiment géniale, non cantatrice de premier ordre, mais comédienne de race, s'implantant dans un rôle et lui imprimant une marque ineffaçable; Lhérie, que les aspérités mêmes de sa voix et de son talent servaient admirablement dans le rôle de Don José; enfin, Bouhy, alors à son début, comédien encore un peu hésitant, mais dont le bel organe, l'excellente méthode et l'élégance naturelle surent donner au toréador Escamillo un remarquable cachet de distinction et de gentilhommerie.

Aujourd'hui, nous avons Mlle Isaac, la cantatrice supérieure qu'on sait et dont le soprano brillant a su mettre en lumière certaines parties musicales du rôle que le mezzo-soprano de Mme Galli-Marié avait laissées dans la pénombre; mais, et ceci n'est pas de sa faute, il est clair que, pour ne pas effaroucher la recette, on l'a poussée un peu trop du côté du rose. Les amateurs n'ont pas retrouvé les allures osées des premières soirées et il en est résulté un peu de déception et de désarroi. Il est possible, il est même probable que les spectateurs plus calmes des représentations suivantes y trouvent leur compte et s'en félicitent.

Le ténor Stéphane a eu d'excellents instants dans le rôle fort difficile de Don José. Sa voix s'est surmenée dans les travaux surhumains des répertoires de province; mais le comédien est resté intelligent et il s'est surtout signalé dans les deux derniers actes.

Taskin, comédien remarquable aussi et chanteur de la bonne école, — il l'a victorieusement prouvé dans ses deux remarquables créations de *Jean de Nivelle* et des *Contes d'Hoffmann*, — n'apporte peut-être pas assez de franchise et de rondeur au rôle du Toréador. Mais on est encore bien heureux d'avoir à l'Opéra-Comique un Toréador de cet ordre-là.

Il nous reste à parler de la grande conspiration Carvalho (!). Quelques partisans trop zélés du pauvre Bizet et évidemment surexcités par les indécisions du premier soir colportaient le bruit dans les couloirs que le directeur avait comploté la perte d'un opéra qu'il ne pouvait souffrir!!! Et il se trouvait des personnes pour les écouter. Comme c'est vraisemblable! Un directeur remettant à la scène un ouvrage comme *Carmen*, l'un des plus ardus du répertoire, avec le secret espoir de le voir tomber! Et quel directeur? celui même qui, du vivant du regretté Bizet, a toujours été son ami le plus vrai, le plus fidèle, et le lui a prouvé non par des paroles, mais par des faits : d'abord en produisant au glorieux Théâtre-Lyrique ses premiers opéras, *Les Pêcheurs de perles* et *La Jolie fille de Perth*, puis en trouvant encore le moyen de lui faire un nid avec *L'Arlésienne* au Vaudeville même, un théâtre de comédie et de drame! Voilà l'homme dont on veut faire un ennemi déclaré de Bizet et de son œuvre!... Inutile de s'y arrêter plus longtemps.

En tous cas, M. Carvalho se sera bien trompé dans ces calculs machiavéliques, car les recettes de *Carmen* s'annoncent comme devant être fort belles et ont nécessité un second bureau de location, — afin d'éviter toute confusion avec celui réservé à *Lakmé*, littéralement assiégé depuis quinze jours.

Aussi les recettes du grand succès de MM. Léo Delibes, Edmond Gondinet et Philippe Gille, dépassent-elles chaque soir 9,000 fr. Or, pour atteindre un pareil chiffre, salle Favart, il faut que toutes les places soient prises à l'avance. On a même dû louer jusqu'à l'avant-scène

de la direction qui a été occupée vendredi dernier par la princesse de Sagan. Tout le Grand Paris, du reste, assistait à cette représentation, — la cinquième de *Lakmé*, — et Mlle Van Zandt, MM. Talazac et Cobalet n'ont cessé d'être acclamés et rappelés à chaque acte. Recette : 9,638 francs.

Exercice d'élèves au Conservatoire]

De l'Opéra-Comique au Conservatoire, il n'y a qu'un pas, entrons donc salle de la rue Bergère pour assister non pas à l'une des célèbres séances dominicales de la Société des concerts, mais au simple exercice annuel des élèves de toutes classes réunis par l'éminent directeur de notre École nationale de musique.

Ce qui est surtout à la louange de l'enseignement professé à notre Conservatoire, c'est qu'il permet de réunir, chaque année, un orchestre et des chœurs formés des seuls élèves des classes actuelles. Il en est de même des soli, chanteurs ou instrumentistes. Aucune assistance n'est demandée aux lauréats des années précédentes.

Et il faut convenir que le jeune orchestre et les jeunes phalanges chorales du Conservatoire ne laissent, pour ainsi dire, rien à désirer. Tous les élèves sont déjà des artistes. Ils l'ont su prouver dans les beaux fragments de l'*Iphigénie en Aulide* de Gluck, œuvre austère qui n'a pas effrayé ses jeunes interprètes.

Si les élèves solistes ne sont pas encore à la hauteur de l'œuvre, c'est que des chanteurs déjà classés y arriveraient à peine. Faisons donc crédit, même à MM. Claverie et Poirier, Fournets et Saint-Jean qui sont déjà des artistes et plus encore au dévoué mais tremblant ténor Devineau qui est venu remplacer à l'improviste son camarade Escalaïs malade. Côté des Dames : Mlle Castagné a prouvé un bon sentiment de la musique élevée; Mlle Terestri nous a paru plus terre à terre, au point de vue du style. Toutefois elle a été mieux appréciée dans le beau duo de *Fernand Cortez* avec M. Claverie. Quelle musique vibrante et vivante que celle de Spontini !

Très gentille, très sympathique, Mlle Vial, dans le charmant air du *Concert à la Cour* d'Auber, mais qu'elle se méfie de sa trop grande facilité à roucouler! Qu'elle ne néglige pas les bonnes vocalises ! Sympathique aussi le jeune baryton Jouhanet qui s'est évidemment inspiré de Faure dans la romance de *Joconde*.

Mais ce qu'il faut signaler entre tous les numéros du programme, c'est. 1° La belle exécution chorale de l'introduction de *Guillaume Tell*. Bravo, Monsieur Jules Cohen ! 2° La non moins remarquable exécution instrumentale de l'ouverture d'*Euryanthe*. Bravo, Messieurs Deldevez et Garcin ! A signaler aussi, l'interprétation *parfaite* du quatuor en *si* mineur de Mendelssohn (op. 3), par Mlle Adolphi, MM. Geloso, Brun et Salmon, pour l'andante; par Mlle Mesnage, MM. Caramba, Brun et Salmon, déjà nommés, pour l'allegro.

Somme toute, excellent exercice d'élèves qui témoigne d'autant plus en faveur de l'enseignement du Conservatoire, que les belles voix, notamment, n'abondent pas rue Bergère. Parlez-moi des instruments à cordes de la maison Gand-Bernardel. Ils font merveilles dans les jeunes mains de nos symphonistes en herbe.

***

A l'issue de son intéressant et laborieux exercice d'élèves au Conservatoire, M. Ambroise Thomas est allé prendre quelque repos dans sa propriété d'Hyères, en vue de la mer qu'il a en si grande admiration. Il sera de retour pour le concours au grand prix de Rome et les derniers examens des élèves du Conservatoire.

De son côté, M. Carvalho est allé se reposer quelques jours à Saint-Raphaël, dans sa propriété de Valescures, des répétitions générales de *Lakmé* et de *Carmen*, mais il reprend ses travaux dès aujourd'hui, prêt à donner les derniers soins à la transplantation, salle Favart, de *la Perle du Brésil*, de Félicien David, — transplantation retardée par la si regrettable indisposition de Mlle Nevada, aujourd'hui impatiente de se produire devant le public parisien. Mais *la Perle du Brésil*, vu les doubles recettes de *Lakmé* et de *Carmen*, ne sera représentée que dans la première quinzaine de mai, à l'Opéra-Comique où l'on vient de distribuer deux actes de MM. de Lajarte, Laurencin et Adenis. Titre : *le Portrait*. Interprètes : MM. Fugères, Grivot, Barnolt, Chenevières, Gourdon, Marie ; Mlles Chevalier et Lardinois.

M. Gravière tient décidément un grand succès avec *Belle Lurette*. Il va se faire regretter à la Renaissance. On annonce que son successeur, M. Okolowicz débutera définitivement par une opérette en trois actes de MM. Crisafulli et Bocage, musique d'Hervé.

Hier samedi, aux Variétés, 100e de *Mamzelle Nitouche*, suivie d'une tombola d'honneur ! Mme Judic ne peut manquer d'y avoir gagné le gros lot : un titre de 6,000 livres de rente dispensé de toute conversion. C'est bien le moins dans un théâtre où les recettes dépassent quotidiennement 6,000 francs ! Total des cent premières représentations : 617,000 francs.

Au Gymnase, qui compte un succès littéraire de plus avec le *Père de Martial*, pièce en quatre actes de M. Albert Delpit, on annonce la réception de deux actes de MM. Henri Meilhac et Jules Prével : *le Nouveau régime*. Rien de politique, paraît-il.

Au Palais-Royal, spectacle coupé annoncé :

1° *Antoine et Cléopâtre*, un acte du répertoire ; 2° *le Consolateur*, un acte de MM. Prével et Erny; 3° *la Laitière et le Pot au lait*, saynète en un acte de M. A. Liorat, musique nouvelle de M. Wachs ; 4° *Madame est jalouse*, un acte de Paul Ferrier; 5° *le Huis Clos*, un acte de MM. Leterrier et Vanloo. — Mme Chaumont fera sa rentrée dans *le Pot au lait* et *Madame est jalouse*.

Le départ de Sarah Bernhardt rendrait inconsolable le Vaudeville, s'il n'avait eu pour faire face à cette éventualité du reste prévue la spirituelle comédie posthume de Théodore Barrière, complétée par Edmond Gondinet. On pleurait à *Fedora*, on va rire à *Tête de Linotte*.

H. Moreno.

P. S. — Vendredi dernier, à l'Opéra, heureuse prise de possession du rôle d'Eléazar de *la Juive* par le ténor Sellier complètement rétabli. le deuxième et le quatrième acte lui ont été surtout favorables.

LA PARTITION DE « LAKMÉ »

DEVANT LA PRESSE PARISIENNE

Si nous continuons la revue des journaux sur la partition de *Lakmé*, c'est que de l'ensemble des appréciations de la presse parisienne, ressort un enseignement dont ne saurait trop se pénétrer la jeune école française. Notre art national lyrique doit rester fidèle à ses traditions et se garder de perdre son individualité. Laissons les compositeurs allemands produire de la musique allemande, les Italiens de la musique italienne. et nous Français, sachons écrire de la musique française.

Voici ce qu'en pense M. Oscar Comettant du *Siècle* :

Ce poème si simple, grâce au milieu poétique dans lequel il se déroule, est de ceux qui éveillent l'inspiration du musicien. Léo Delibes s'est admirablement identifié avec son sujet, et la partition de *Lakmé* est une œuvre exquise de sentiment, toute remplie de lumière, chantante à ravir, bonne à l'esprit et bonne au cœur. Delibes est Français. Il boit dans son verre, laissant aux Allemands le plaisir de boire dans leur bock. Certes, il est assez savant pour se montrer, s'il le voulait, tout aussi maussade qu'un autre, tout aussi prétentieux, aussi obscur et aussi peu chantant. Dieu merci, jamais il ne l'a voulu, et soit qu'il fasse des ballets tels que *Coppélia* et *Sylvia*, soit qu'il écrive des partitions comme *Jean de Nivelle*, il reste toujours aimable, expressif, ingénieux, coloré dans son instrumentation, riche dans son harmonie, mélodique, pour tout dire en un mot, sans cesser un instant d'être clair et distingué, et sans jamais offenser l'oreille. Dans *Lakmé* plus peut-être que dans tous les précédents ouvrages de Delibes ces qualités essentiellement musicales de l'école française sont mises en relief avec une pointe de sentiment poétique qui les rend d'autant plus savoureuses.

Et pour rester compositeur essentiellement français l'auteur de *Lakmé* n'en rallie pas moins les suffrages de la nouvelle école, tout comme ceux de l'ancienne école. Écoutez plutôt M. Victorin Joncières, l'auteur de *Sardanapale* et de *Dimitri*. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans sa revue musicale de la *Liberté* de dimanche dernier :

Nous avons pris l'engagement, vis-à-vis de nos lecteurs, de revenir sur la partition de *Lakmé*, de Léo Delibes. C'est avec grand plaisir que nous reparlons de cette œuvre poétique et distinguée, qui, après nous avoir séduit, dès la première audition, nous a paru encore plus charmante lorsque nous l'avons étudiée dans ses intéressants détails. Ce qui frappe tout d'abord dans *Lakmé*, c'est l'unité du style, plein de grâce et d'élégance ; c'est la pureté de la forme, alliée à la fantaisie ; c'est la clarté des idées mélodiques, qui n'exclut pas les hardiesses d'un esprit éminemment chercheur, mais nullement enclin aux divagations. M. Léo Delibes sait garder une juste mesure entre les anciens errements et les aspirations modernes; il met un trait d'union entre la musique du passé et celle de l'avenir. C'est là le secret du succès, qu'il obtient auprès de dilettantes d'opinions absolument divergentes. Les partisans de l'ancien genre, comme les adeptes de la nouvelle école, se mettent d'accord, lorsqu'il s'agit de M. Léo Delibes, dont le talent merveilleusement pondéré, se maintient, par un prodige d'équilibre, à égale distance des formules surannées de l'opéra comique et des audacieuses visées du drame lyrique.

M. Edmond Stoullig, du *National*, fait aussi de la nouvelle partition de Léo Delibes toute une question d'art français, ainsi qu'on va le voir par la conclusion de son article :

L'immense et brillant succès de *Lakmé* consacre la renommée du compositeur de *Coppélia*, et l'avance comme d'un nouveau grade dans le rang qu'il tenait déjà à la tête de la nouvelle école. La soirée d'hier a été pour lui une superbe promotion. Il n'y a eu qu'une voix sur cette musique d'une élégance si rare, d'un goût si pur et si raffiné. Avec la poésie des idées, l'originalité du style, l'inspiration soutenue, la virtuosité des détails, l'expression juste et pénétrante des plus doux sentiments du cœur, on y rencontre une énergie de couleur, une entente des effets scéniques que le compositeur de *Jean de Nivelle* et du *Roi l'a dit* n'avait pas encore révélées. Il y a, dans *Lakmé*, non point seulement développement, mais élévation de talent. Et quel art savant et exquis dans le maniement de l'orchestre! Ce que les voix de ses personnages dessinent et composent, les instruments le colorent par les mille nuances des sonorités et des timbres. Ils échangent entre eux les traits spirituels et gracieux, les idées poétiques ou gaies que les situations du drame leur suggèrent : c'est un commentaire perpétuel et charmant. Rien d'excessif pourtant et rien de confus, cette fois, dans ce luxe de l'accompagnement. Le chant brille toujours de toute sa clarté, à travers sa broderie transparente. La statue mélodique dont parlait Grétry reste sur la scène distincte et vivante ; mais l'harmonie lui fait à l'orchestre le plus riche et le plus brillant piédestal. Le glorieux élève d'Adolphe Adam est un vrai musicien français, de taille à nous venger des Allemands.

En ce qui concerne les merveilles d'instrumentation accumulées dans la nouvelle œuvre de l'auteur de la *Source*, de *Coppélia* et de *Sylvia*, laissons parler M. Ernest Reyer, de l'Institut, dans le *Journal des Débats* :

Et maintenant je dois vous prévenir que, tout exactement réduite et annotée que soit la partition au piano, elle ne vous donnera qu'une idée très imparfaite des finesses d'instrumentation, des jolis accouplements de timbres et des élégantes sonorités qui abondent dans l'œuvre de M. Léo Delibes, toutes choses que l'excellent orchestre de M. Danbé a parfaitement rendues.

M. Armand Gouzien, auteur de plus d'une jolie mélodie publiée par le *Ménestrel* et qui fait de la critique musicale aux heures de loisir que lui laissent ses fonctions de commissaire du gouvernement près des théâtres subventionnés, s'exprime ainsi qu'il suit, après avoir analysé le charmant poème de *Lakmé* :

Ce simple conte d'Orient, léger comme la plume des colibris, berceur comme un rêve d'opium, poétique comme un hymne védique, chaste comme une prière du Yadjour, a été brodé de main d'artiste sur une frêle trame ; il était bien fait pour que la musique d'un charmeur d'instruments pût s'y draper à l'aise. Il fallait aussi être à la fois le musicien ingénieux et spirituel de *Coppélia* ou du *Roi l'a dit* et le compositeur rêveur et poétique de *Sylvia* pour rendre tour à tour la frivolité spirituelle de certaines parties épisodiques du poème et la poésie pénétrante de cette histoire d'amour. Il fallait ce goût raffiné du pittoresque, qui est aussi une des qualités exquises de M. Léo Delibes, pour donner à ce tableau lumineux la vivacité de son coloris oriental.

. . . .

La mise en scène de *Lakmé* fait le plus grand honneur à l'imagination et au goût de M. Carvalho ; et, sous la direction de M. Danbé, l'orchestre a été le digne interprète de cette partition si ingénieusement et si délicatement fouillée dont il a fait ressortir toutes les finesses.

Un autre compte rendu de *Lakmé* qui nous vient, celui-là, de Paris par Bruxelles, émane aussi d'une plume qui sait écrire de jolies mélodies. Voici ce que dit, de l'œuvre nouvelle de Léo Delibes, M. Gaston Berardi, directeur à Paris de *l'Indépendance belge* :

J'adore les artistes, quels qu'ils soient, qui possèdent un tempérament et s'y livrent ingénument, sans le violenter; qui, ayant quelque chose à dire, le disent dans leur langue à eux, sans la torturer ou la disloquer, sans quintessencier leur idée, sans travestir leur forme. M. Delibes est certainement un de ces artistes qui possèdent des dons exquis et rares. Il a des idées et il ose les exprimer dans un langage aimable qui lui appartient. La préoccupation d'étonner l'oreille, préoccupation qui hante les jeunes musiciens d'aujourd'hui, ne trouble pas sa verve ; il lui suffit de l'amuser et de la charmer. Si la passion ne rencontre pas, dans ses œuvres, de cris qui nous bouleversent, si le sentiment descriptif est moins développé chez lui que chez M. Massenet, par exemple, où il s'épanouit en floraisons vives, M. Delibes touche à l'émotion par la sincérité de sa nature comme il rencontre le pittoresque par l'invention de ses motifs, par l'heureux choix de ses harmonies, par l'agencement ingénieux de son orchestre. Sa partition de *Lakmé*, pour ne parler que de celle-là, est pleine de ces pages d'une couleur chaude et d'une poésie émue.

Terminons cette deuxième série de reproductions de la Presse, en citant l'opinion d'un musicien érudit, M. Arthur Coquard, qui a pris place, depuis quelques années, dans le monde musical, et comme compositeur et comme critique du journal *le Monde* :

L'auteur de *la Source*, de *Sylvia*, de *Coppelia*, qui compte à l'Opéra-Comique deux brillants succès avec *le Roi l'a dit* et *Jean de Nivelle*, est un des maîtres incontestés de la jeune école. On a célébré sur tous les tons les rares qualités qui le distinguent : la richesse et l'abondance mélodique, la grande distinction des harmonies, l'éclat de l'instrumentation et tous ces mérites couronnés par une qualité qui se fait de plus en plus rare, un tempérament tout français, c'est-à-dire plein de franchise et de naturel. N'est-ce pas là un ensemble vraiment rare?

La poésie, la grâce, en même temps que la fantaisie, tel est le domaine propre de M. Léo Delibes : c'est là que ses facultés brillent dans tout leur éclat. N'est-ce pas dire qu'il a tout ce qu'il faut pour tenir la première place dans le genre tempéré? Certes la part n'est pas médiocre et nous pourrions citer plus d'un vieux maître qui, sans prétendre viser plus haut, a conquis, dans ce domaine, une gloire à jamais impérissable.

(A suivre.)

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'exécution de *Rédemption* de Gounod par la Société de musique de Bruxelles, dit *le Guide musical*, a pris les proportions d'une manifestation éclatante en l'honneur du maître. « A son arrivée au pupitre, comme à la fin de toutes les parties de la trilogie, Gounod a été acclamé par la salle entière.» L'exécution de *Rédemption* fait d'ailleurs le plus grand honneur à la Société de musique et notamment à M. Warnots qui avait dirigé les études et a cédé son bâton de commandement à l'illustre compositeur. Les solistes ont eu une large part au succès : M. Heuschling, qui a dit les récitatifs de Jésus avec un style excellent et une diction parfaite; Mlle Ella Lemmens qui s'est fort distinguée dans les soli de soprano ; MM. Fontaine, Warot et Goffœl qui, avec Mlle Pollender, méritent aussi d'être mis à l'ordre du jour. « L'orchestre, dit encore *le Guide musical*, très attentif à la direction de Gounod, l'orgue tenu par M. Mailly, enfin un chœur d'enfants ont complété à souhait un ensemble fort important. » Dans l'auditoire on remarquait MM. Massenet et Bourgault-Ducoudray. Dans la grande nef une tribune avait été élevée pour la reine qui suivait l'exécution sur la partition et a chaudement complimenté le maître.

— On nous écrit de Londres :

Ce n'est que par acquit de conscience, pour ne pas interrompre la périodicité de ma correspondance, que je vous écris, car je ne sais déjà plus où donner de la tête. Dans trois jours tout ce qu'il y a de grands chanteurs dispersés par l'Europe et l'Amérique sera à Londres. Ce qui est arrivé de pianistes et violonistes et *tutti quanti* dépasse toute idée. Enfin il faudra subir les concerts, les soirées, les opéras. Ce qu'il y a de nouveau cette semaine ? Une opérette de plus : libretto et musique anglais. Il y a quelque temps l'opérette était considérée comme une immoralité française, les oreilles pures du public anglais n'en devaient pas être souillées. Aujourd'hui il y a six théâtres, six, qui ne jouent pas autre chose. L'opérette dont je vous parle a été exécutée au *Royalty-Theatre* rebâti et redécoré, « qui est comme un bouquet de fleurs. » Miss Kate Santley, propriétaire de ce théâtre, a été obligée par la Commission *ad hoc* de faire reconstruire la salle selon les principes établis depuis l'incendie du *Ring-Theater* à Vienne, avec quantités de sorties, de murs mitoyens, etc. Tout cela est fort bien, mais on peut se demander si, au premier feu, les mêmes accidents n'arriveront pas, car c'est la panique qui le plus souvent cause tous ces malheurs. Miss Santley, femme de beaucoup de talent, peintre, actrice et chanteuse, a construit sa salle comme un élégant salon : tout le pourtour de la galerie est en nacre de perles enchâssées dans la soie rouge, les loges et les fauteuils sont en soie jaune et si commodes que l'on peut passer entre tous les rangs sans déranger le monde assis. Une quantité de portraits de compositeurs, peints sur des plats de Chine, par la main même de la Directrice, variés par des paysages dus à la même brosse, vous saluent de la galerie. La pièce, qui s'appelle *Merry Duchess*, est une satire fort amusante sur la manie de traiter les jockeys de héros et de l'intérêt exagéré que prennent non seulement les grands seigneurs, mais les grandes dames, aux plaisirs du turf. M. Sims, homme de lettres et éditeur d'un journal de sport, est l'auteur des paroles, et Frédéric Clay, compositeur plein de talent, a écrit là-dessus une musique étincelante de jolies mélodies et de « blagues » spirituelles. Ainsi, quand le cheval favori paraît sur la scène, tout le monde chante une sorte d'hymne qui s'appelle invocation. Il y a des chœurs de jeunes filles, de sergents de ville, il y a surtout un chœur de « tigres, » c'est-à-dire, de petits garçons palefreniers, qu'on a voulu réentendre trois fois. Le finale du premier acte tire un peu sur le grand opéra, mais tout le reste est gai, pimpant, et, quoique la duchesse épouse le jockey, on avale tout cela sans le trouver « shocking. » Mmes Santley et Munroe emportent la palme de la représentation. Le Handel-Festival fixé pour les 18, 20 et 22 juin, précédé d'une grande répétition générale, le 15 juin, ne sera peut-être pas dirigé par sir M. Costa, qui, depuis le commencement de ces grandes fêtes, était toujours le vaillant chef d'orchestre. Il est fort douteux que sa santé, ébranlée par une attaque de paralysie, soit assez rétablie pour lui permettre ce grand effort.

L. E.

— On nous écrit de Milan que le théâtre Manzoni a dû renoncer aux représentations de Maurel, vu le prix par trop élevé des loges et fauteuils. *Rigoletto* y a été chanté trois fois, mais aux prix habituels par Mlle de Vère, de l'Opéra de Paris, MM. Menotti et Valero et de manière à satisfaire les dilettantes milanais. Mlle de Vère, très applaudie, a été rappelée après son air. On répète *Éro et Léandre* sous la direction de Bottesini, auteur de cet opéra. L'illustre maître Verdi vient d'arriver à Milan, d'où il va repartir pour se rendre à Busetto, dans sa villa d'été Santa-Agata. — M.

— La troupe de M. Angelo Neumann est en ce moment à Bologne. Elle a fait entendre la tétralogie de l'*Anneau du Nibelung* à Venise, non sans effet, paraît-il, malgré l'étrangeté de cette musique pour des oreilles italiennes. Pour les interprètes, le meilleur du succès est allé à Mme Reicher-Kindermann, une Brunehilde d'un beau caractère tragique, à M. Lieban qui tient le rôle de Mime en grand comédien et à M. Antoine Seidl, le jeune et ardent chef d'orchestre.

— Les artistes de la troupe de M. Neumann ont profité de son séjour à Venise pour rendre un hommage solennel à la mémoire de Richard Wagner. La veille de son départ pour Bologne, l'orchestre de M. Antoine Seidl, installé dans une barque pavoisée, s'est rendu devant le palais Vendramin, pour y donner une sorte de sérénade funèbre composée de l'ouverture du *Tanhœuser* et de la marche héroïque du *Crépuscule des Dieux*. Tout Venise avait voulu assister à cette solennité et les environs du *Canale Grande* étaient couverts de milliers de gondoles.

— Mlle Marie de Adler dont nous avons bien des fois constaté les succès en Italie s'y fait décidément une réputation hors ligne. Elle doit chanter le 1er du mois prochain à la cour de Rome. Sur son programme, nous voyons figurer la ballade du « Grand-Esprit » de *la Perle du Brésil*, qu'elle chante avec un grand charme et que la reine elle-même lui a demandée.

— Mlle Ilda Frisi, jeune cantatrice américaine, élève de Mme Viardot, vient d'être engagée, sur le désir exprès du maestro Ponchielli, pour chanter le rôle de la *Cieca* de sa *Gioconda* pendant la grande saison de Brescia. La jeune artiste aura l'honneur de se faire entendre à côté d'artistes de marque, dans une troupe d'élite, dont le maestro Faccio est le chef d'orchestre. Ajoutons que Mlle Ilda Frisi a déjà reçu plusieurs propositions pour diverses grandes scènes de l'Europe.

— Nous avons dit le grand effet produit à Vienne par la cantatrice hongroise Etelka Gerster-Gardini. Son succès a été tel que l'éminente disciple de l'école Marchesi va passer du Carltheater au théâtre impérial de l'Opéra, qui lui demande une série de représentations à partir des premiers jours du mois de mai. Voilà qui en dit plus que tous les éloges.

— Le sympathique directeur Franz Jauner vient d'être rendu à la liberté, l'empereur d'Autriche lui ayant fait remise de la moitié de sa peine. Cette mesure sera certainement approuvée par tous ceux qui connaissent M. Jauner et qui savent que la fatalité seule l'avait mêlé à la cruelle catastrophe dont il a été l'une des premières victimes.

— Le chef d'orchestre Bilse, de Berlin, commence, à dater du 1er mai, une tournée artistique à travers l'Allemagne, avec toute sa phalange instrumentale. A partir du 1er juillet jusqu'à la fin d'août, il doit se fixer à Amsterdam où il donnera concert à l'exposition.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La commission des auteurs et compositeurs dramatiques a formé son bureau, pour l'exercice 1883-1884, de la manière suivante : *président*, M. Camille Doucet; *vice-présidents*, MM. Sardou, Halévy et Claretie; *secrétaires*, MM. Beaumont et Ohnet; *trésorier*, M. de Najac; *archiviste*, M. Guiraud.

— L'entrée en loges au Conservatoire pour le concours d'essai au grand prix de composition musicale de 1883 aura lieu le samedi 5 mai; la sortie s'effectuera le vendredi 11, et le jugement sera rendu le lendemain 12. Le concours définitif comprendra les périodes suivantes : Entrée en loge, le 19 mai; sortie, le 13 juin; audition (au Conservatoire), le 22 juin; jugement (à l'Institut), le 23 juin.

— Jeudi dernier, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, l'association scientifique de France a donné son avant-dernière conférence annuelle. M. Laurent de Rillé devait y parler de la musique de l'avenir et du rôle considérable joué par Richard Wagner. Tout en rendant une entière justice à la haute valeur du maître de Bayreuth, le conférencier a fort nettement démontré que les préoccupations antisémites et gallophobes de R. Wagner, imbu d'ailleurs des doctrines philosophiques de Schopenhauer, avaient exercé sur ses œuvres une influence regrettable. Mlle Volsey, chargée d'interpréter divers fragments de *Tannhœuser* et de *Lohengrin*, a obtenu le plus vif succès par la beauté de sa voix et la pureté de sa diction. Un grand nombre de notabilités scientifiques et de membres de l'Institut : MM. Milne Edwards, Léon Regnier, l'ancien ministre Duruy, etc., etc., assistaient à cette intéressante séance.

— La municipalité de Marseille vient de nommer M. Henri Messerer, censeur des études au Conservatoire, professeur d'harmonie de cet établissement, où il donne le plus solide enseignement; M. Messerer est aussi un des rares organistes de province qui sachent improviser avec ordre, avec pureté, en un mot, d'une façon *musicale*, et interpréter avec talent des fugues ou toccatas de J.-S. Bach et Hændel, des sonates d'orgue de Mendelssohn, ou des pièces contemporaines de Lemmens, Guilmant ou Widor. Très aimé dans le milieu musical où il vit, M. Messerer joint à ces qualités techniques la dignité de vie privée, la fermeté et, en même temps, l'aménité de caractère qui conviennent à une administration aussi difficile que celle du Conservatoire. C'est donc un excellent choix qu'a fait la municipalité, et on peut espérer que, sous cette gestion, le niveau des études s'élèvera et un ordre de choses régulier s'établira dans l'école. — Resterait à renouer le lien qui existait autrefois entre le Conservatoire de Marseille et le Conservatoire National de Paris. Sans cette sauvegarde, toutes les mesures que pourra prendre la municipalité auront la décourageante instabilité qui a amené la décadence du Conservatoire de Marseille depuis la retraite du regretté Auguste Morel. A. R.

— Un véritable événement musical. La grande cantatrice Marcella Sembrich, en se rendant des théâtres impériaux de Pétersbourg et de Moscou au Covent-Garden de Londres, passera quarante-huit heures à Paris et s'y fera entendre pour la première fois. Où? à la grande soirée annuelle de Pierre Véron, devant toute la presse assemblée.

A cette mémorable soirée, donnée en l'honneur du cinquanteuaire du *Charivari*, non seulement Mme Sembrich chantera, mais elle interprétera aussi Liszt au piano, car la grande cantatrice est non moins grande pianiste. Elle sait même tenir en virtuose l'archet des Joachim et des Sivori.

— On assure que le baryton Lassalle n'a pas absolument renoncé à la tournée artistique qu'il avait projetée pour le cas où il aurait quitté l'Opéra. Toutefois, au lieu de l'entreprendre l'hiver, il la ferait naturellement l'été, pendant son congé, c'est-à-dire à partir du 31 mai prochain. Lassalle ne jouera point d'opéras, ainsi qu'il a été dit; il chantera des fragments de ses principaux rôles et des airs détachés. Le ténor Vergnet, de retour d'Italie, et probablement Mlle Marie Hamann, l'assisteront dans son voyage. Après cette tournée artistique, Lassalle ira se reposer au Pornichet, où, comme on le sait, il a fait construire une importante villa. Au mois de septembre s'effectuera sa rentrée par les trois reprises d'*Henry VIII*, d'*Hamlet* et de *Françoise de Rimini*.

— Mme Engally se rend aujourd'hui-même à Bordeaux où elle va créer le rôle de Marpha du *Dimitri* de Victorin Joncières, qui dirigera, en personne, l'exécution de sa belle partition.

— De retour de Russie, Mlle Anna de Belocca se dispose à prendre part à plusieurs concerts de Paris et des départements qui sollicitent son concours.

— Ce ne serait point seulement le désir de retourner en Allemagne qui aurait déterminé Mlle Hedwige-Rolandt à solliciter de M. Carvalho la résiliation de son engagement à l'Opéra-Comique; nous apprenons, en effet, qu'elle est fiancée à M. Charles Schaaff : il s'agit donc d'un nouvel engagement, mais devant M. le maire. Toutes nos félicitations aux sympathiques fiancés.

— Gustave Nadaud est de retour de Nice où il a fermé la villa Pandore après un voyage en Orient qui a donné à notre poète-chansonnier de douces émotions sur terre, mais de bien vives anxiétés sur mer. Temps affreux, aller et retour!

— Ainsi que tous les ans, MM. Noël et Stoullig ont fait précéder leur volume des *Annales théâtrales et musicales 1882* d'une préface qu'ils ont demandée cette année à M. Emile Perrin, l'habile administrateur de la Comédie-Française. M. Perrin a choisi pour sujet une étude sur la mise en scène. Nul n'est plus compétent que lui dans cette matière. Il a parlé en termes éloquents d'un art qu'il connaît mieux que personne, qui est la loi indispensable du théâtre contemporain et dont il a réussi à fixer les règles, les traditions, les usages, dans cette étude à la fois humoristique et savante. Outre que tout le monde voudra lire cette préface curieuse à plus d'un titre, adressée à l'éminent critique Francisque Sarcey, il n'est personne qui, s'intéressant aux choses du théâtre, ne voudra rechercher dans la lecture de ce volume, les appréciations de MM. Noël et Stoullig sur les diverses productions de l'art dramatique en l'an de grâce 1882, — tout en faisant des réserves sur des opinions qui ne sont après tout que personnelles, — car il ne saurait appartenir aux contemporains de juger en dernier ressort les œuvres de leur temps, surtout quand il s'agit de musique : témoin les nombreuses erreurs publiées à toutes les époques sur les chefs-d'œuvre aujourd'hui consacrés.

— Un concours pour des places de soprano et contralto, vacantes dans les chœurs de l'Opéra, aura lieu très prochainement. S'adresser, pour l'inscription, à M. Colleuille.

CONCERTS ET SOIRÉES

Encore nombre de concerts forcément ajournés, cette semaine. Mais, dimanche prochain, *le Ménestrel* se mettra en règle avec les trop nombreux concerts de la fin de saison 1883, tant à Paris que dans les départements.

— Le cercle *L'Union Artistique* a une fois de plus justifié son titre en offrant, vendredi dernier, à un public d'élite, une matinée d'un intérêt vraiment exceptionnel. Nous avons remarqué au milieu des richesses d'un programme admirablement composé les fragments de la *Coupe du Roi de Thulé*, de M. le prince de Polignac. La cavatine en est charmante, l'al-

legro très dramatique. Très applaudis aussi, et en toute justice, le chœur et la chanson brésilienne des *Poupées de l'Infante*, de M. Ch. Grisart. Cet écho d'un charmant ouvrage qu'on n'a pas oublié a fait à tous le plus grand plaisir. Mlle Frandin l'a interprété avec beaucoup d'esprit. Dans un génie tout différent, la *Méditation*, de M. de Saint-Quentin, a mérité tous les suffrages. C'est une belle page de déclamation lyrique dont l'orchestration est fort remarquable et que M. Mouliérat a bien rendue. M. de Boisdeffre, le musicien aimé dont on avait, l'autre lundi, acclamé le beau quintette et qui, les années précédentes, avait fait exécuter deux grands ouvrages : *Moïse enfant*, et *Latone*, ne nous a donné, cette fois-ci, qu'un petit chœur, *l'Abeille*; c'est peu de chose, mais c'est charmant. Mentionnons encore une marche de M. Bonnadier, des fragments symphoniques de MM. Léon Husson, Ménière et Serpette, l'aimable auteur de tant de partitions heureuses, un chœur tout à fait original de M. Costé, la danse persane de Guiraud toujours sûre de plaire, et arrivons à la scène dramatique de M. L. de Maupeou, *Cassandre*, qui a reçu un chaleureux accueil. C'est sur nos vers que M. de Maupeou a écrit ce beau monologue lyrique, mais la justice nous oblige à en signaler sans réticences le complet succès. Plus d'une fois le compositeur avait révélé aux habitués du cercle ses qualités dramatiques, jamais, peut-être, il ne l'avait fait avec autant de bonheur. Les contrastes entre les chants de fête et les tristes prédictions de la prophétesse inspirée ont été exprimés par le musicien avec une vérité saisissante et rendus de même par Mme Caron qui y a été longuement applaudie. Enfin, nous voici au *clou* de la séance : les airs de danse composée par Léo Delibes, le triomphateur de *Lakmé*, pour le *Roi s'amuse*. Au Théâtre-Français, la musique se fait petite et lointaine pour s'effacer devant les vers d'Hugo. A tout seigneur tout honneur. C'était donc presque une première audition. Le succès a été immense, mais pas au-dessus du mérite. Tous ces morceaux font à l'envi briller les qualités maîtresses de L. Delibes : le charme, l'esprit, la clarté. On en a bissé deux. On eût désiré les bisser tous. Cette musique qui veut être du vieux temps sera de tous les temps. La scène du bouquet serait un morceau de violoncelle délicieux à détacher. Mais à quoi bon détacher? Les orchestres se disputeront l'hiver prochain cette suite si originale. N'oublions pas le grand succès de M. Hermann Léon, qui a merveilleusement enlevé la chanson de Triboulet avec accompagnement de mandoline. PAUL COLLIN.

— Vendredi dernier, à la même heure, avait lieu une matinée très intéressante : celle de la société chorale de M. Guillot de Sainbris qui a été aussi fort brillante et dont l'attrait principal était l'audition de la *Fille de Jaïre*, le bel oratorio de Paul Collin, musique de Mme de Grandval qui, le premier, obtint le prix Rossini. Cette séance méritant mieux qu'une mention, force nous est d'en ajourner le compte rendu. Dimanche prochain nous parlerons aussi de la soirée non moins intéressante donnée la veille par le Cercle Volney, où deux nouvelles œuvres de MM. Wormser et Thomé ont été particulièrement remarquées.

— A l'heure même où *Lakmé* faisait à l'Opéra-Comique son apparition triomphale, la Société nationale donnait à la salle Pleyel son 133e concert dont le principal attrait était la scène biblique de M. César Franck *Rébecca* (poëme de Paul Collin). Déjà exécutée à Paris par la Société chorale d'amateurs de M. Guillot de Sainbris, cette œuvre très remarquable du savant professeur du Conservatoire a retrouvé le grand succès qui l'avait accueillie, il y a deux ans. Le premier chœur de femmes a un charme exotique tout à fait pénétrant. Le solo de Rébecca est très poétique et a été fort bien rendu par Mme Castillon. Le chœur des Chameliers déjà presque célèbre (car on l'a entendu souvent détaché) a été bissé comme toujours. Le rôle d'Éliézer chanté par M. Claverie a aussi de belles phrases empreintes d'une originalité très séduisante. M. César Franck qui accompagnait son œuvre a reçu du public une chaleureuse ovation. Les chœurs assez difficiles ont été bien chantés sous la direction de M. Messager qui a droit aussi à notre éloge. Comment un ouvrage de cette valeur n'est-il pas encore au répertoire de nos grands concerts?

— Il y avait foule au Trocadéro pour le premier concert d'orgue; cet empressement du public s'explique facilement, puisque les concerts de M. Guilmant sont les seuls où on puisse jouir du magnifique instrument de M. Cavaillé-Coll, et faire connaissance avec des œuvres qu'on n'entend que là. M. Guilmant a été superbe dans l'exécution de la belle sonate de Rheinberger, ainsi que dans le largo et presto de Bach, œuvre sublime, et le 7e concerto de Hændel, dont la bourrée a été bissée tout d'une voix aux acclamations de toute la salle. L'orchestre de M. Colonne a été d'une finesse incroyable, laissant toujours la prépondérance à l'orgue. M. Guilmant nous a donné la première audition d'une *Elégie-Fugue* de sa composition; ce morceau est écrit dans un grand style; il s'en dégage un sentiment de grandeur et de suavité qui a conquis tous les suffrages. C'est aussi avec beaucoup de plaisir que nous avons entendu une *Marche Nuptiale*, d'un jeune organiste, M. Louis Ganne, morceau qui a été couronné par la Société internationale des organistes. N'oublions pas la belle Toccata e fuga de Bach, après l'exécution de laquelle M. Guilmant a été acclamé. Des artistes éminents avaient apporté le concours de leur talent à ce beau concert, on a applaudi et rappelé tour à tour : Mme Caron, dans la prière d'Elisabeth, du *Tannhæuser*, de Wagner, qu'elle a dit avec un charme exquis; M. A. de Vroye, flûtiste de grand talent, qui a ravi l'auditoire avec un andante de Mozart, M. Brandoukoff, violoncelliste ; nous avons rarement entendu jouer du violoncelle comme ce jeune artiste, dont la réputation est déjà très étendue; il sait tirer de son instrument des sons puissants qui emplissent sans difficulté la vaste salle du Trocadéro; il a dû revenir saluer le public trois fois. M. Luckx, qui a été à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, a une voix de basse profonde qui a surtout été appréciée dans l'air de *la Flûte enchantée*, de Mozart. A dimanche prochain le compte rendu de la seconde séance d'orgue de M. Guilmant, séance qui avait attiré la foule au Trocadéro.

— La dernière séance de musique de chambre pour instruments à vent a eu lieu jeudi et a clos la série de ces auditions par l'exécution brillante d'un programme des plus attrayants se composant d'un *ottetto* de F. Lachner, d'une introduction et variations de F. Schubert pour flûte et piano, et de la sérénade en *si bémol* de Mozart. Inutile de dire que ces différentes œuvres ont été interprétées avec tout le talent que chacun des artistes a coutume d'y mettre, c'est-à-dire en perfection. En effet, les différents instruments se fondent dans un ensemble homogène d'une belle et agréable sonorité, tout en laissant à chacun sa personnalité propre. Une grande justesse jointe à un excellent style, coloré par les nuances les plus fines contribuent puissamment à rendre ce genre de musique. La douceur et la délicatesse d'exécution aident surtout à rehausser le mérite des œuvres qu'on nous a fait entendre dans les six séances si intéressantes de cette cinquième année. Remercions donc chaleureusement les artistes de mérite qui se sont donné la mission de nous initier à un genre de musique, qu'on n'avait eu jusqu'à présent que de rares occasions d'étudier et pour lequel, cependant, Beethoven, Mozart, Spohr, Lachner, etc., ont écrit des pages ravissantes qui resteront des modèles de style et d'originalité. C'est pourquoi nous espérons que la société persévérera dans la voie qu'elle s'est tracée, et qu'elle tiendra à honneur de ne pas laisser péricliter une institution si utile et si intelligemment dirigée. Le désintéressement de ses membres et leur amour bien connu de l'art nous en sont les meilleurs garants. L'auteur de *Rédemption* qui assistait à cette dernière séance tout chargé de lauriers belges, a vivement félicité MM. Taffanel, Gillet, Grisez, Turban, Espaignet, Brémont, Garrigue et consorts assistés de M. Louis Diémer. — J. ANTOINE.

— Au concert de Mme Montigny-Rémaury, l'un des plus beaux de la saison, on a fait un accueil tout à fait distingué au concerto de Gernsheim, que l'éminente pianiste avait l'honneur de présenter au public français. Voici la lettre que lui a adressée à ce sujet M. le baron van Zuylen de Nyevelt, ministre plénipotentiaire de Hollande, un excellent musicien dans toute la force du terme. « Madame, — Permettez-moi de venir vous exprimer toute mon admiration pour la manière remarquable et magistrale dont vous avez interprété le concerto de Gernsheim. J'avais eu déjà plusieurs fois l'occasion d'admirer et d'applaudir votre magnifique talent, mais jamais il ne m'était apparu comme hier soir, sous le rapport de l'ampleur du style et de la conception musicale qui vous ont permis de faire connaître et admirer une des œuvres les plus remarquables qui aient été écrites dans les derniers temps pour le piano. Veuillez agréer, Madame, avec tous mes remerciements l'expression de ma haute et respectueuse considération. — Baron de ZUYLEN DE NYEVELT. »

— Une grande solennité musicale et dramatique serait en préparation au palais du Trocadéro pour le 12 mai. Il s'agirait d'honorer la mémoire d'Edmond Membrée par un superbe programme au bénéfice de son intéressante famille. La Comédie-Française, — Got en tête, — y prendrait part. Dans la partie musicale, on cite déjà Faure et Mme Fidès-Devriès, — deux noms qui suffiraient à remplir l'immense salle du Trocadéro.

— M. Pasdeloup, ayant remarqué très justement que les habitudes parisiennes s'étaient modifiées et que le mois de mai était maintenant le plus brillant de l'année, s'est arrangé avec les directeurs de l'Eden pour donner un concert de jour tous les samedis pendant cet heureux mois des roses. L'idée est bonne et donnera, nous l'espérons, de bons résultats pour le vaillant chef d'orchestre. Voici le programme du premier de ces concerts qui aura lieu le 5 mai, à trois heures, avec le concours de M. Théodore Ritter : 1. Symphonie pastorale de Beethoven; 2. Fantaisie hongroise pour piano de Liszt, par Théodore Ritter; 3. Musette et tambourin de Rameau; 4. *Le Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn; 5. Sonate à Kreutzer pour violon et piano de Beethoven, exécutée par M. Théodore Ritter et tous les premiers violons; 6. Ouverture de *Freyschütz* de Weber. A l'un des programmes suivants M. Pasdeloup fera entendre les Airs de danse et chanson composés pour *le Roi s'amuse* par Léo Delibes, petite suite d'orchestre qui vient d'obtenir un si vif succès au cercle de l'Union artistique : un vrai bijou de grâce et de finesse.

— Les Concerts Populaires de Marseille viennent de clôturer la saison. Malgré un temps radieux qui engageait les promeneurs à s'attarder sur les plages de Montredon ou de la Corniche, toutes parfumées des âcres senteurs de la mer, les dernières séances avaient attiré un public nombreux. Ce sont les grands romantiques qui ont eu les honneurs de ces matinées d'adieux : — Berlioz d'abord avec l'ouverture des *Francs-Juges* et des fragments de *Roméo*, Berlioz, en l'honneur de qui le groupe marseillais est en train de recueillir des adhésions significatives à la souscription ouverte à Paris par le comité du Conservatoire; — Rubinstein, dont l'*Océan* a été vivement acclamé ; — Wagner enfin, dont la mort récente a désarmé les siffleurs. On a pu faire entendre à Marseille, sans d'autres manifestations que de bruyants applaudissements, l'ouverture et

le chœur des *Fileuses* du *Vaisseau fantôme*, la marche avec chœurs de *Tannhœuser*, et la marche des *Fiançailles* de *Lohengrin*. A l'année prochaine échera la tâche de faire connaître des fragments de la troisième manière. Une autre attraction des programmes était l'audition d'une sonate inédite pour piano et violon de M. Thurner, dont la partie de violon a été rendue par tous les premiers violons de l'orchestre. C'est là une œuvre de haute valeur, où presque tout est à louer : — le premier temps bien présenté, bien conçu, avec sa rigoureuse logique de développements, d'où se dégagent deux belles phrases, amples, pathétiques dans le sentiment de celles qu'a rencontrées plus d'une fois Wagner, notamment du *Leitmotif* des *Maîtres chanteurs* ; — le scherzo en *fa dièze mineur*, avec son poétique trio s'étalant en larges accords d'une harmonie vaporeuse, caressante, qui aboutit à une piquante reprise du thème initial souligné par un élégant contrepoint ; — le final enfin, endiablé, sauvage, *à la Cosaque*. M. Thurner a obtenu aussi un succès complet de virtuose dans la ballade en *sol mineur* de Chopin, l'andante et finale de la sonate en *fa mineur*, op. 57 de Beethoven. Rappelé, à une seconde séance, M. Thurner s'est rendu de bonne grâce au désir des auditeurs qui le priaient de les charmer encore, et a joué avec infiniment de délicatesse sa transcription de *Bonsoir Mignonne* d'Alexis Rostand, et avec une grande bravoure d'exécution son alerte *Tarentelle*. Au dernier concert, donné par le chef d'orchestre, M. Reynaud, deux pièces nouvelles ont été produites : *Fête Slave* de M. Reynaud fils, un tout jeune homme assez adroit déjà dans l'art de conduire sa pensée, de la mettre en valeur par le coloris instrumental, et *Pastel* d'Alexis Rostand, qui vient de paraître au *Ménestrel* et que le public a bien voulu accueillir avec faveur. On a fait fête aussi à M. Millont, à l'occasion du *Menuet* de Lulli, et au vaillant chef, M. Reynaud, qui a mené avec tant de dévouement la laborieuse campagne de 1882-83.

A. R.

— Nous lisons dans *la Semaine musicale* de Lille :

« Un auditoire aussi élégant que nombreux remplissait, jeudi soir, les salons et les galeries de l'Hôtel de la Préfecture: une fête musicale et littéraire y était donnée, et la composition du programme était de nature à offrir à l'assistance un véritable régal artistique. Dire que la partie littéraire était confiée à Mlle Reichemberg et à M. Coquelin cadet, de la Comédie française, c'est constater de suite un éclatant succès certain d'avance. Sémillante et pleine de charme, Mlle Reichemberg a débité de gracieux monologues et de ravissantes saynètes avec M. Coquelin, le comique achevé et pétillant d'esprit.

La partie musicale n'était pas moins intéressante : Mmes Stone-Burton, cantatrices, ont fait vivement apprécier leurs voix délicieuses de soprano et de contralto, qui se marient admirablement dans les duos italiens. C'est un grand artiste que M. Fernandez Arbos, il chante sur son violon avec beaucoup de charme et exécute avec talent les plus grandes difficultés ; *les Airs espagnols* de Sarasate ont produit le meilleur effet. A côté de lui, le pianiste compositeur M Ch. Widor a su faire valoir ses brillantes qualités dans les principaux passages de son ballet *la Korrigane*, tant applaudi à l'Opéra. Les artistes lillois n'ont pas été oubliés dans cette splendide soirée: un quatuor pour piano et instruments à cordes, de la composition de M. Lavainne, l'excellent directeur du Conservatoire de Lille, et brillamment exécuté par l'auteur, MM. Schillio, de Try et Lecocq, a fait exprimer le regret de ne pas entendre plus souvent des œuvres du savant directeur de notre Conservatoire. Enfin, quatre élèves du Conservatoire, Mlles Leclercq et Duquenne, MM. Bernard et Liouville, ont interprété le quatuor de *l'Irato* de Méhul. »

— Lundi dernier a eu lieu la clôture des matinées de M. Lebouc avec le concours d'excellents artistes. Mme Béguin-Salomon, MM. Nadaud, Chavy, Prioré se sont fait applaudir dans des œuvres de Beethoven, Reber et Gouvy. Notre délicieux flûtiste Taffanel que l'on ne se lasse pas d'entendre a joué avec beaucoup d'effet un beau concerto d'Andersen, compositeur suédois. Un andante espressivo et une bohémienne pour violon de Mme de Grandval ont fait valoir la virtuosité de M. Nadaud. Mme Mariani, que l'on se rappelle avoir entendue au Théâtre-Italien dans les derniers jours de ce regretté théâtre, a chanté avec un excellent style plusieurs mélodies, notamment *les Regrets* de Léo Delibes et un boléro peu connu de Gounod. La séance a fini brillamment par le duo sur des motifs de Gluck pour piano et violoncelle de M. Lebouc parfaitement exécuté par Mme Béguin-Salomon et l'auteur.

— Le surlendemain de cette dernière matinée, M. Lebouc donnait à la salle Pleyel son second concert avec le concours de Mme Terrier-Vicini et de M. Auguez, pour la partie vocale ; de Mlles Halmagrand et de Monvel ; de MM. Taffanel, Marsick, Hasselmans et Prioré pour la partie instrumentale. A ce concert, dans lequel tous les exécutants se sont surpassés, on a remarqué spécialement le jeu plein de distinction de la gracieuse pianiste, Mlle Halmagrand.

— Une cantatrice danoise, Mlle Marie Hoest, a donné lundi dernier, salle Kriegelstein, un concert où les compatriotes de l'artiste se trouvaient naturellement en majorité. La bénéficiaire très applaudie a fait apprécier les qualités de sa voix fort étendue qui n'a pas moins de douceur que d'éclat. Si Mlle Hoest s'appliquait à bien étudier notre langue, elle trouverait aisément sa place sur une de nos principales scènes lyriques. Mlle Rosznieska, pianiste, et le violoniste Brun prêtaient à ce concert le concours de leur talent.

— Le pianiste André Gresse donnait samedi dernier, salle Erard, son concert annuel. — Programme des plus intéressants. Parmi les morceaux les plus applaudis citons une transcription d'une romance de Schumann, par Liszt, une polonaise, de Chopin, et « la castagnette, » une des plus heureuses inspirations du regretté Ketten. Applaudissements chaleureux pour la charmante violoncelliste, Mlle Galitzin. Succès encore pour un duo à 2 pianos, fort bien joué par M. Gresse et une de ses élèves, Mlle Vutbiers, une pianiste d'avenir. La partie vocale était représentée par Mme Caldéron, voix chaude et souple, et Mme Masson, l'artiste applaudie du concert Pasdeloup; MM. Morlet, Menjaud, et Buonsollazzi prêtaient aussi le concours de leur talent à cette soirée.

— Dimanche 15 avril un nombreux auditoire assistait dans les salons Flaxland à la matinée d'élèves donnée par Mlle Chauvot. Parmi les morceaux les plus applaudis à cette intéressante séance, citons l'*Hymne à la Mer*, chœur pour voix de femmes, de Bourgault-Ducoudray, qui, cette fois encore, a eu les honneurs du *bis*. Grand succès également pour la délicieuse *Ronde d'enfants* de Saint-Saëns et pour le *Rondel* de Vaucorbeil, fort bien chanté par Mlle Chauvot. N'oublions pas l'excellent violoniste, M. A. Dien, qui a interprété avec un grand charme la *Sérénade* de Pierné (*bissée*) et une mélodie de Bourgault-Ducoudray : *Sous les Saules*.

CONCERTS ANNONCÉS

Ce soir dimanche, à 8 heures 1/2, salle Kriegelstein (ancienne salle Ph. Herz), 4, rue Charras, concert de Mme et Mlle Cartelier avec le concours de Mlle Huard et de l'orchestre Pasdeloup.

— Lundi 30 avril, à la salle Érard, concert donné par Mlle Jeanne Teilliet, pianiste, avec le concours de Mme Nyon de la Source, MM. Delsart, César, Aubert et Bourgeois.

— Mardi 1er mai, salle Erard, concert de M. et Mme Léon Jacquard.

— Mardi prochain, 1er mai, salle Herz, soirée musicale de M. Menjaud, avec le concours de Mlle Jenny Howe, de Mlle Jeanne Menjaud, de MM. Auguez, Lamoury, Thual, André Gesse et Buonsolazzi.

— Un brillant concert sera donné mardi prochain, 1er mai, à huit heures et demie précises, salle Kriegelstein, 4, rue Charras, par Mlle Marthe Ruelle. Partie instrumentale : Mlle Arma Harkness et M. Mario Calado. Partie vocale : MM. Engel, Claverie, Guillot, Mme Boidin-Puisais et Mlle Ruelle.

— Dimanche 6 mai, à deux heures, salle Pleyel-Wolff, concert donné par M. Charles Dancla, avec le concours de Mlles Jeanne Nadaud, Louise Steiger, et plusieurs artistes distingués.

— L'audition de Mme Hedwige Brzowska (qui devait avoir lieu lundi 30 avril) se trouve remise au *lundi 7 mai*, à 8 heures 1/2 précises. Le programme reste, d'ailleurs, le même, avec le concours de MM. Auguez, Marsick et Fischer.

— Mardi 8 mai, Cirque des Champs-Elysées, grande matinée musicale au profit de la Société de patronage des Orphelinats agricoles, avec le concours de Faure et de Francis Planté, de Carlotta Patti et de Mlle Legault, du Vaudeville, et du violoncelliste Delsart. L'orchestre sera dirigée par M. Colonne.

NÉCROLOGIE

Nous avons le chagrin d'annoncer que *le Ménestrel* vient de perdre un de ses éminents collaborateurs. M. Octave Fouque, l'auteur de travaux de critique musicale très originaux, dont tous nos lecteurs se souviennent, a succombé à la maladie de langueur qui l'avait obligé de quitter Paris au mois de décembre dernier. Attristé par notre ciel pleureur, il avait voulu revoir sa mère et le soleil de son pays natal ; mais la douceur du climat de Pau et les plus tendres soins n'ont pu conjurer les progrès de l'impitoyable consomption, et notre ami s'est éteint sous les yeux de sa courageuse jeune femme dans la nuit du 21 au 22 avril. Sa fin prématurée met en deuil une honorable famille et cause la plus vive émotion dans le monde musical. Nous publierons dimanche prochain la notice qu'un autre de nos collaborateurs, collègue d'Octave Fouque, a écrite sur le musicien distingué, le remarquable écrivain et le parfait honnête homme que nous regrettons tous.

— La famille Stamaty, déjà si éprouvée par la cruelle perte de l'éminent et si honorable professeur Camille Stamaty, vient de passer par une nouvelle et bien douloureuse épreuve : M. Emmanuel Stamaty fils s'est éteint à la fleur de l'âge d'une affection de poitrine. Une messe a été dite, hier, samedi, pour le repos de son âme en l'église Saint-Augustin.

— Mlle Léona Fahre, l'excellente pianiste, vient d'avoir la douleur de perdre son père, M. Paul Fabre, artiste violoniste, un des premiers élèves de Robbrechts. Il avait commencé sa carrière artistique comme premier violon à l'Opéra-Comique, puis au théâtre Italien. Il donna ensuite des concerts à l'étranger. Après un long séjour en Italie, il fut reçu à l'Académie des Beaux-Arts de Florence et nommé professeur du lycée de cette Académie. A son retour en France, il embrassa la carrière du professorat et s'est éteint à Paris dans sa 82e année.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2722 — 49me ANNÉE — N° 23. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 6 Mai 1883.

(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, OCTAVE FOUQUE, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, le premier Entr'acte de *Lakmé* :

LES FIFRES

le nouvel opéra de MM. LÉO DELIBES, EDMOND GONDINET et PHILIPPE GILLE. — Suivra immédiatement le second *Entr'acte* du même ouvrage : La Cabane.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : les stances chantées par M. COBALET au 2e acte de *Lakmé*. — Suivra immédiatement la mélodie « La Cabane », chantée par Mlle MARIE VAN ZANDT, au 2e acte du même ouvrage.

OCTAVE FOUQUE

Une pièce de vers intitulée *la Mort des Roses* sans cesse nous revient à l'esprit. Cette élégie de M. Paul Collin, poète aimé des musiciens, débute ainsi :

Tu nous as donc abandonnées,
O soleil, clair flambeau des cieux,
Qui brillais splendide et joyeux
Quand nous sommes nées ?
Si tu ne viens les secourir,
Les pauvres roses à mourir
Sont condamnées !

Ce petit poème, d'une mélancolie pénétrante, devait séduire notre cher collègue et ami Octave Fouque, et il s'en est inspiré pour écrire un chœur à deux voix de femmes avec solo, qu'une de nos meilleures Sociétés de chant d'ensemble a récemment fait entendre dans un de ses concerts. Ces mots fatidiques résonnent encore à notre oreille :

Le frisson mortel qui nous glace
N'est pas une vaine menace :
C'est le présage trop certain
De notre malheureux destin.

Comme les fleurs qu'il a chantées en poète agité par les plus sombres pressentiments, Octave Fouque s'écria, au mois de décembre dernier : « Pourquoi ce ciel épais et ces brouillards humides ? » Et il s'enfuit loin de Paris. Il alla chercher le soleil, le doux climat de son pays natal et les joies du cercle de famille; mais hélas! les plus tendres soins ne purent arrêter les progrès d'une maladie impitoyable, et c'est à un demi-kilomètre de Pau, dans une maisonnette à laquelle attient un grand et beau jardin situé en face des montagnes, qu'il s'est éteint, pendant la nuit du 21 au 22 avril, en donnant son dernier regard à sa courageuse jeune femme.

Octave Fouque avait 38 ans seulement. Né à Pau le 12 novembre 1844, il fit les plus brillantes études classiques au lycée de sa ville natale; il montra, tout enfant, un goût prononcé pour la musique, mais il ne put se livrer entièrement à sa passion pour cet art qu'après avoir obtenu son diplôme de licencié en droit. Il suivit même les cours de l'Ecole des Chartes avant d'entrer au Conservatoire dans la classe de composition dirigée par M. Ambroise Thomas. Il s'était initié aux lois de la science musicale sous un maître excellent, disciple lui-même, et disciple favori, de l'auteur du *Songe*, de *Psyché*, de *Mignon* et d'*Hamlet*. Un élève patronné par le savant organiste et regretté Chauvet devait marcher vite; aussi Octave Fouque, dès la première année de ses études, fut-il admis à concourir pour le prix de Rome. Comme ses condisciples Flégier, Salvayre, Serpette et Pilo, il fut battu par M. Taudou, seul représentant de la classe de Reber. Après avoir subi cette épreuve en 1869, il résolut de ne plus courir les chances d'un concours où des sujets très poétiques, tels que celui de *Françoise de Rimini*, sur lequel il avait eu à s'exercer, sont traités parfois de la façon la plus banale. Il se mit alors à publier, ainsi que tant d'autres compositeurs à leurs débuts, de simples mélodies pour chant et piano; puis il fit paraître quelques motets, des chœurs orphéoniques et des chœurs pour voix de femmes; il écrivit ensuite des morceaux de piano et, dans sa soif d'acquérir promptement de la réputation, consentit à produire coup sur coup plusieurs opérettes. Le musicien avait des goûts trop raffinés pour plaire au public des cafés-concerts, et Octave Fouque comprit vite que là n'était point sa voie. En homme avisé, il voulut profiter de l'exemple que lui donnaient plusieurs de ses éminents confrères, et, reconnaissant que l'appui d'un journal influent ne nuit pas quand

on frappe à la porte de l'Opéra ou de l'Académie, il prit la plume de critique musical et s'enrôla dans la rédaction de l'*Avenir national*. Les articles qu'il y publia furent remarqués et le classèrent bientôt parmi nos meilleurs écrivains sur la musique. *La Revue et Gazette musicale de Paris*, *le Ménestrel* ne tardèrent pas à lui demander des travaux, et tous les lecteurs de ce journal ont encore présents à la mémoire ses essais si remarquables sur *Michel de Glinka*, sur *Lesueur* et *Berlioz*. On retrouvera ces pages de haute et saine critique dans un volume qui parut l'an dernier chez Calmann Lévy. Octave Fouque l'a intitulé *les Révolutionnaires de la Musique* et y a inséré une analyse de la Symphonie héroïque, de Beethoven, qui nous semble un morceau digne d'être proposé pour modèle en ce genre difficile. Dès 1881, il avait publié son *Histoire du Théâtre Ventadour*, épilogue sérieux et complément indispensable du livre de Castil Blaze : *l'Opéra italien*.

Ces deux volumes ont reçu du public le plus favorable accueil, et ils le méritent à tous égards. Ainsi qu'il l'avait espéré, Octave Fouque vit sa réputation de compositeur grandir à mesure que s'étendait son influence de critique musical. Son recueil de *Dix Mélodies* pour chant et piano, ses *Six Valses* concertantes pour le piano à 4 mains, ses mélodies *Petite Mireille* et *les Trois Fils d'or* excitaient la curiosité des musiciens et se répétaient dans les salons où règne un goût délicat et raffiné ; mais ce fut seulement après l'audition aux Concerts populaires des *Variations symphoniques sur un air Béarnais* que le nom de notre ami vola de Paris à Angers, puis d'un bout à l'autre de la France. Ces ingénieuses et libres *Variations symphoniques* font maintenant partie du répertoire de toutes nos belles Sociétés instrumentales; elles promettaient beaucoup. Malheureusement, Octave Fouque n'a pas eu le temps de réaliser ses rêves d'artiste, et il laisse inachevé son opéra *le Siège de Cordoue*. Si le musicien nous a quittés avant de s'être complètement révélé, le littérateur a eu du moins la satisfaction de voir son mérite apprécié et récompensé. Entré à la Bibliothèque du Conservatoire national de musique en 1876, il en fut nommé sous-bibliothécaire le 1er janvier 1882. Des rapports fréquents s'établirent naturellement entre le nouveau fonctionnaire et le conservateur du musée; d'année en année, ils prirent un caractère plus affectueux. Nous lisions avec un vif intérêt les essais historiques et critiques de notre collègue, ainsi que les excellents articles qu'il publiait dans la *République française*, et nous prenions un extrême plaisir à l'encourager, à le féliciter. Comme tous les hommes nerveux et souffrants, Octave Fouque était une sensitive. Fin lettré, poète délicat, il avait le pédantisme en horreur; ennemi des banalités et des compilations, il cherchait de préférence des sujets non déflorés, des thèses originales, et il s'étudiait à formuler sa pensée d'une façon claire, rapide et brillante. Il écrivait avec facilité, et son style élégant avait un tour piquant et fort agréable. Il était néanmoins si modeste qu'il craignait toujours de n'avoir pas assez bien fait. Et voilà pourquoi notre ami avait parfois besoin de nos encouragements. Quand il s'éloigna de Paris, il nous parla longuement du livre qu'il méditait : il voulait retracer la vie du chanteur-compositeur Pierre Jélyotte, et nous lui promîmes de joindre nos notes aux pièces inédites qu'il avait déjà rassemblées. Quelles broderies délicieuses comportait ce thème oublié ! Notre collègue se délectait à l'idée de nous laisser un portrait ressemblant d'un des artistes les plus curieux, les plus habiles et les plus fêtés du XVIIIe siècle; nous sommes certain que cette biographie aurait eu l'importance d'un chapitre d'histoire en même temps que l'attrait d'un roman captivant, et nos regrets douloureux s'accroissent encore en songeant que nous serons privés d'une œuvre capitale. Après cette page maîtresse, Octave Fouque se serait vu placé définitivement à la tête des écrivains qui honorent le plus la littérature musicale de notre temps.

Gustave Chouquet.

SEMAINE THÉATRALE

UNE GRANDE CANTATRICE

Mme Marcella Sembrich, inconnue hier à Paris, y est célèbre aujourd'hui. Pour cela il lui a suffi de chanter par trois fois le même soir, devant la presse assemblée, dans les salons du sympathique directeur du *Charivari*, M. Pierre Véron, qui, chaque année, offre à ses confrères un programme si exceptionnel que nos sommités politiques, militaires et financières briguent une grande place dans cet auditoire tout littéraire et artistique. On dirait vraiment qu'il s'agit d'une réception officielle.

Jeudi dernier, c'était un tel encombrement de notabilités de tous genres, que le grand perforateur de Lesseps a dû intervenir en personne pour frayer un passage aux artistes exécutants. On lui devait les isthmes de Suez et de Panama, on lui doit aujourd'hui celui plus impraticable encore des salons Véron. Grâce à M. de Lesseps, Mme Sembrich a pu parvenir au milieu de ses empressés auditeurs qui se sont bientôt transformés en passionnés admirateurs. On ne cessait de l'acclamer.

C'est en se rendant de Pétersbourg à Londres que Mme Sembrich a reçu en chemin l'invitation de Pierre Véron. Elle a télégraphié son acceptation après avoir obtenu toutefois l'acquiescement de M. Gye, car elle était annoncée à Covent-Garden. Sa rentrée y a été retardée de quelques jours. C'est mardi prochain qu'elle reparaîtra à Londres et pour la première fois dans le rôle d'Elvira d'*I Puritani* qui vient de lui valoir un si grand succès à Moscou.

Devant la presse parisienne, Mme Sembrich a tenu à se présenter dans des morceaux de caractères différents ; elle s'est d'abord placée sous l'égide du divin Mozart : l'air classique de l'*Enlèvement au sérail* a immédiatement donné la mesure de sa belle voix et de son beau style. C'est du grand art dans toute l'acception du mot.

Après Mozart, Mme Sembrich a fait appel à Donizetti, auquel elle doit son premier triomphe à Londres et à Pétersbourg. Sa grande scène de *Lucia*, avec l'assistance de l'incomparable flûtiste Taffanel, a produit une véritable sensation. On n'avait jamais envisagé cette scène de folie sous l'aspect des grandes lignes que lui imprime la nouvelle *Lucia*. Pas de petits effets à la quête de bravos plus ou moins légitimes. Là encore, le grand art, rien que le grand art, au service de Donizetti tout comme à celui de Mozart.

Après Mozart et Donizetti, Mme Marcella Sembrich, adorable pianiste à ses heures, a pris possession du clavier d'ivoire pour se mettre en communication plus directe avec son poétique compatriote, Chopin. Elle a chanté et joué de lui une délicieuse mazurka et une non moins délicieuse valse, si bien que le charme intime a succédé aux grandes lignes et que ses admirateurs ne voulaient plus la laisser quitter le piano. Son mari aussi a tenu le clavier en maître dans un lied de M. Forster vraiment saisissant, à en juger par la façon dont l'interprète Mme Sembrich. Quel accent pénétrant, quelle puissance d'expression !

Il ne fallait rien moins que le splendide mezzo-soprano de Mlle Richard pour succéder au magnifique soprano de Mme Sembrich. A côté de ces deux exceptionnels gosiers, les toutes charmantes sœurs Stone, qui ont cependant de belles voix et un grand talent, se seraient trouvées effacées si le maître de la maison n'avait eu la bonne pensée de leur faire faire les honneurs de la première partie du programme, en compagnie du ténor Nouvelli, de retour d'Italie et qui a largement partagé avec Mmes Stone les premiers bravos de la soirée. C'est là un ténor avec lequel il faut compter.

Quant au sympathique baryton Bouhy, son succès a été considérable. On lui a bissé à l'unanimité la vieille chanson écrite pour *Le Roi s'amuse* par Léo Delibes, qui tenait le piano, assisté de l'habile mandoliniste Albertini. On applaudit encore.

Arrivons à la partie instrumentale du programme défrayé par trois étoiles : le charmeur Taffanel déjà nommé, Fischer le violoncelliste, remarquable interprète de Léo Delibes, enfin Mlle Harkness, une jeune violoniste dont le talent égale la grâce. Le piano d'accompagnement, le format le plus réduit des pianos à queue Pleyel-Wolff, a été habilement tenu par M. Édouard Mangin assisté de M. Guion.

Mais place au théâtre, car il ne faut pas oublier que nous sommes en pleine saison théâtrale et que le cinquantenaire du *Charivari* a été l'événement dramatique et chorégraphique de la semaine.

Chorégraphique ?... certainement. La ravissante Julia Subra a trouvé le secret de danser sur place et elle s'est ainsi fait bisser la Gavotte du *Fandango* de Salvayre et la Gigue de l'*Henry* VIII

de Saint-Saëns. Mérante lui donnait la réplique du geste et de la voix, car il a parlé et bien parlé: un danseur qui parle, cela ne se voit que sur la scène de Véron, rue de Rivoli, 182.

A côté de l'Opéra, la Comédie-Française a donné sur toute la ligne. Les deux Coquelin, M[lles] Bartet et Reichemberg ont fait merveilles. Cette dernière a dit de la façon la plus piquante la spirituelle pièce de vers inspirée à de Banville par le cinquantenaire du *Charivari*.

C'est à Judic qu'est revenu l'honneur de couronner le programme. Mam'zelle Nitouche a fait fureur au salon comme au théâtre.

***

Le lendemain de la soirée Véron, M[me] Sembrich assistait en triomphatrice à la septième représentation de *Lakmé*. Les félicitations lui arrivaient de toutes parts. De son côté, elle en a comblé Marie Van Zandt qui sait, avec sa petite voix, se poser en grande artiste dans le rôle de *Lakmé* que la diva Marcella Sembrich met en tête de son répertoire pour la prochaine saison. Voilà un rôle qui fera le tour du monde à l'instar de Mignon et d'Ophélie, de Marguerite et de Juliette.

Cette septième soirée de *Lakmé* a produit 9,640 fr. de recette; la précédente avait donné 9,697 fr. Ces chiffres étaient inconnus salle Favart. Le ténor Talazac, — bien qu'ayant chanté, la veille, le rôle si important de Tamino, dans la *Flûte enchantée*, — s'est dévoué et a redit avec sa verve habituelle celui de Gerald, qui lui fait si grand honneur. Le Brahmane Cobalet, remis d'un léger enrouement, a retrouvé tous ses fidèles et unanimes applaudissements.

De *Carmen*, mêmes bonnes nouvelles à donner. Le trio Isaac, Stephane et Taskin voit son succès grandir chaque soir. Les recettes s'élèvent jusqu'à 8,500 francs, et l'œuvre du regretté Bizet s'implante grandement et définitivement salle Favart.

L'Opéra-Comique vogue donc à pleines voiles sur le Pactole et il tient en réserve, pour le premier orage, sa *Perle du Brésil*, où doit se produire une nouvelle étoile d'or : M[lle] Nevada, appelée elle aussi à faire de grosses recettes salle Favart.

Malgré ce beau fixe, place Boieldieu, M. Carvalho fait répéter journellement des actes, des deux actes, des trois actes, que sais-je? Évidemment il veut nous donner du nouveau avant de clôturer sa saison, mais à quel moment ? Comment interrompre le cours du Pactole ?

A l'Opéra, *Henry VIII* poursuit aussi sa brillante carrière : M[mes] Krauss et Richard, Lassalle et Dereims, plantent glorieusement le drapeau de Camille Saint-Saëns sur le dôme du palais Garnier. A quelques mille francs près les seize premières représentations d'*Henry VIII* ont produit le chiffre des seize premières soirées de *Françoise de Rimini*. Je sais bien que les frais inhérents aux nouveaux ouvrages sont considérables à l'Opéra, infiniment trop à mon humble avis, étant donné surtout que les nouveaux ouvrages produisent toujours moins que les anciens. Mais la subvention n'est-elle pas là ? Et si on l'élevait à un million, que de bonnes et belles choses *musicales* on pourrait faire sur notre première scène lyrique, en sacrifiant moins à la mise en scène.

H. Moreno.

P. S. — Hier soir, à la Comédie-Française, événement imprévu qui a fait la joie de la maison de Molière : M. Jules Ferry a mandé M. Delaunay dans le cabinet de M. Emile Perrin et lui a remis les insignes de la Légion d'honneur en lui annonçant que le décret présidentiel paraîtrait le lendemain à l'*Officiel*. Cette fois il n'y aurait plus d'équivoque : M. Delaunay serait expressément décoré « pour services rendus au théâtre. » Voilà donc enfin nos artistes dramatiques complètement réhabilités. La France, seule, croyons-nous, professait encore à leur égard d'anciens préjugés vraiment indignes de nos sociétés modernes.

Par suite de l'éclatante justice rendue au mérite de M. Delaunay, cet artiste classique reste acquis à la Comédie-Française. où il continuera quelques années encore les traditions de la maison de Molière.

Voici les nouvelles que nous donne M. Louis Besson de l'*Evénement*, des représentations lyriques du Château-d'Eau.

» Pour parfaire les études de *Norma*, M. de Lagrené, directeur des représentations d'opéra du théâtre du Château-d'Eau, nous apprend qu'il remet sa première à demain lundi 7 mai. Un jeune ingénieur de Bruxelles, M. Van Loo de Warzéo, débutera dans le rôle de Pollion de *Norma*. Ce nouvel artiste, qui donne avec la plus grande facilité, affirme le directeur, le fameux *ut* de poitrine cher aux ténors, est engagé pour toute la durée des représentations lyriques. »

— Changement d'affiche au Palais-Royal : Quatre petits actes nouveaux. La soirée avait bien débuté par *Le Consolateur*, de MM. Jules Prével et Erny, amusante fantaisie très vivement menée par M[lle] Alice Lavigne, MM. Milher, Raimond et Numès. Malheureusement, les deux monologues qui ont suivi, malgré le talent de l'interprète, M[me] Chaumont, n'ont pu dérider le public qui les a trouvés un peu bien développés et sans grand sel. La représentation s'est mieux terminée avec *Le Huis clos*, de MM. Leterrier et Vanloo, une étude spirituelle roulant sur le palais et les avocats : M. Pellerin s'y est montré vraiment très fin dans le rôle d'un prince de la parole ; Daubray constitue aussi un type de robin fort réjouissant.

LA PARTITION DE « LAKMÉ »

DEVANT LA PRESSE PARISIENNE

III

Il n'y a pas que les prosateurs qu'ait inspirés la partition de *Lakmé*, les poètes aussi ont été touchés de cette musique si poétique et si pénétrante et ils en ont attribué le magnétisme au sujet même de l'œuvre : la touchante légende si musicalement développée par MM. Edmond Gondinet et Philippe Gille. Voici ce qu'en pense M. Louis Gallet, un vrai poète, auquel notre Grand-Opéra doit les beaux vers du *Roi de Lahore*. Ceux qu'il a consacrés à *Lakmé* méritent d'être cités, si bien que nous commettons l'indiscrétion de les emprunter *in extenso* avec la prose qui les encadre à l'intéressante *Nouvelle Revue* du 1[er] mai (1).

***

On a imaginé Lakmé, et l'on a évoqué, pour l'y faire vivre, cette Inde mystérieuse où la civilisation anglaise se heurte à tout instant à la foi puissante ou, si l'on veut, au fanatisme de la race vaincue; où vivent ensemble, sans se confondre, le brahmane et le clergyman, les miss vaporeuses et les filles des pagodes à la peau de bronze clair, où il y a encore, par les nuits lumineuses, des rugissements de fauves et des appels sinistres d'êtres humains, où les fleurs les plus belles ont les poisons les plus subtils; où l'Européen se sent vaguement enveloppé d'une trame invisible, incessamment menacé d'un péril indéfini, dont la conscience lui rend la vie à la fois plus irritante et plus séduisante.

Le théâtre doit beaucoup à cette Inde si féconde, d'où nous vient aujourd'hui Lakmé, fille du brahmane Nilakantha, élevée dans la virginale retraite du temple paternel, aimée par le lieutenant Gerald, un beau cavalier de l'armée anglaise, amoureuse bientôt et bientôt aussi victime de son amour.

C'est un conte joli et touchant, en trois chapitres, qui se serait suffi à lui-même, se fait écouter avec plaisir, et, dépouillé de détails et d'épisodes destinés à dissimuler la simplicité du fond, pourrait, à la rigueur, être dit sans recourir aux multiples ressources de la prose.

II

Dans l'enclos plein de fleurs, d'arbres et de lianes,
D'un jour mystérieux vaguement éclairé,
Un temple familier interdit aux profanes
Monte sous les rameaux du banyan sacré.

Au seuil, veille, accroupi, levant sa tête énorme,
L'éléphant Ganésa, dieu bon, sage et prudent.
Un lotus bleu fleurit dans sa droite difforme;
Il rêve, extasié, loin du soleil ardent.

Dans le recueillement sacré de la nature,
Nulle voix ne s'entend au loin, sinon la voix
D'un ruisseau frais, perdu sous la sombre verdure
Et qui s'en va disant sa chanson par les bois.

Là, vit Nilakantha, le vieux brahmane austère,
Gardant jalousement dans le blanc sanctuaire
Lakmé, sa fille, — idole et prêtresse à la fois.

Le jour naît. Voici l'heure où, saluant l'aurore,
L'hymne des purs croyants plane dans l'air sonore...
Comme un écho du ciel dans le temple profond
Une prière calme et douce lui répond.

La porte lentement s'ouvre. — Sous ses longs voiles,
Lakmé paraît alors, solennelle, et pourtant
Laissant voir en ses yeux pleins de lueurs d'étoiles,
Sous sa fierté d'idole, une grâce d'enfant.

Ses cheveux d'ambre roux coiffés de la tiare
Roulent confusément dans l'or de ses colliers.
Muette, elle descend les larges escaliers,
Et la foule asservie à son charme bizarre
Se prosterne et l'adore avec ravissement.

(1) 23, boulevard Poissonnière, 1[re] livraison, tome XXII[e], 5[e] année.

Seule bientôt, Lakmé fait glisser doucement
Les lourds émaux chargeant son col et sa poitrine,
Les anneaux de métal serrant sa jambe fine
Et les cercles d'argent passés à ses bras nus.

Elle court dans les fleurs ; elle n'est plus déesse !
Sa liberté l'enivre et son âme sans cesse
Lui parle vaguement de bonheurs inconnus.

Et quand elle revient, les mains pleines de roses,
Un homme est devant elle, un barbare, un de ceux
Qui tiennent sous le joug ses parents et ses dieux !

Or, bien qu'en frémissant elle songe à ces choses,
Elle n'ose pourtant trahir l'audacieux !

Lui, demeure attendri, fasciné, devant elle.
A cette Ève apparue en sa grâce mortelle,
Il murmure des mots brûlants comme du feu !
Et quand la chaste nuit monte dans le ciel bleu,
Quand l'étranger a fui, cédant à ses prières,
Lakmé se ressouvient des paroles dernières
Qu'il a dites pour elle en son ardent adieu !

En son sein frissonnant une autre âme palpite.
Une part de son cœur s'envole aussi là-bas.
Elle devrait haïr cet homme qui la quitte,
Et ses lèvres déjà le rappellent tout bas.

Le brahmane a facilement deviné le secret de sa fille; pourtant il ne connaît pas l'homme qui a ainsi troublé son repos. Il vient à la ville, espérant le découvrir. Il le découvre en effet. Gerald, retrouvant Lakmé sur la place publique, où elle chante une de ces complaintes populaires aimées des Hindous, se trahit par un cri. Nilakantha aussitôt dispose tout pour une prompte vengeance.

Pour assurer cette vengeance, il abandonne Lakmé un instant. Gerald ne tarde pas à la rejoindre. Des aveux s'échangent; Gerald va suivre la jeune fille, quand tout à coup dans l'ombre une arme étincelle. Le brahmane a frappé Gerald d'un coup de poignard et s'éloigne aussitôt, laissant Lakmé en larmes agenouillée devant le corps de son amant. Mais, aveuglé par sa fureur, il n'a pas vu que son arme n'avait fait qu'une légère blessure et que le sang versé allait féconder ce germe d'amour enfermé dans le cœur de son enfant.

. . . .

Lakmé et Gerald ont fui ensemble. Ils sont allés se cacher au plus profond de la forêt. De grandes fleurs versent sur leurs fronts rapprochés le parfum enivrant de leurs calices, des milliers d'oiseaux chantent autour d'eux, des traînées de soleil mettent dans les clairières des lueurs joyeuses. L'amour s'épanouit comme les fleurs ; le monde est oublié, ou plutôt il n'y a plus au monde que deux cœurs qui battent l'un près de l'autre au milieu du grand murmure des feuilles.

Gerald ne pense plus ni à sa fiancée, ni à son pays. Voici pourtant que tout à coup, au delà des profondeurs bleuâtres de la forêt, troublant le gazouillement des oiseaux et les caresses de la brise, retentissent au loin les fifres et les tambours de son régiment.

C'est son devoir qui le rappelle, et son cœur est troublé profondément ! Lakmé devine qu'il y a en lui quelque chose de plus fort que l'amour. Elle ne veut pas le retenir, mais elle n'est point résignée à le perdre. Elle presse alors sur ses lèvres une fleur de datura, une fleur aux sucs mortels ; et, dans les bras de son bien-aimé, elle expire, le faisant libre par sa mort, lui souriant déjà dans l'immortalité.

* * *

Après avoir si bien parlé du poème de *Lakmé*, M. Louis Gallet consacre une non moins remarquable étude à la partition de M. Léo Delibes, et voici ce qu'il dit, entre autres choses, du compositeur et de sa musique :

Personnalité très sympathique, M. Léo Delibes n'est pas seulement un compositeur de talent: c'est un compositeur heureux; cet accord entre la fortune et la valeur d'un homme est chose assez peu courante pour qu'on la doive noter.

Il serait difficile de citer dans le répertoire de l'auteur de *Lakmé* une œuvre qui soit obscurément tombée, qui n'ait, par quelque point brillant, séduit le public et contribué pour sa part à édifier cette réputation de musicien aimable, élégant, gracieux et spirituel dont il jouit pleinement aujourd'hui.

A tous ses titres à la faveur d'un public sur lequel sa manière exerce une action très directe et très vive, il cherche à en ajouter d'autres chaque fois qu'il revient au théâtre avec une œuvre nouvelle.

Après une longue carrière consacrée à la musique de genre, après d'heureux débuts à l'Opéra où il a donné, entre autres ouvrages, un des plus délicieux ballets du répertoire, *Coppelia*, on l'a vu dans *le Roi l'a dit* prendre le ton de l'opéra comique classique, et dans *Jean de Nivelle* s'essayer à la grande musique dramatique, autant que le lui permettaient les développements d'un sujet dont le genre n'apparaissait pas très nettement défini. Aujourd'hui, le voilà aux prises avec un drame lyrique, d'un caractère poétique et tendre, d'un orientalisme tempéré, où le tragique du dénouement s'illumine d'un sourire d'amour.

C'est bien là, semble-t-il, d'après l'expérience que nous venons d'en faire, une œuvre telle qu'il la faut pour mettre en valeur les qualités dominantes de M. Delibes et ne pas l'entraîner trop vers le domaine de l'épopée et les noirceurs de la tragédie.

Il sait charmer et toucher; il n'aura point par surcroît, avec ces dons heureux, l'ambition d'être terrible, et préférera toujours les modulations de la flûte, les chansons mélancoliques du hautbois à l'éclat strident des cuivres. Il se préoccupe plus de séduire que d'étonner, et, débarrassé du souci de faire grand, il s'efforce de faire juste, ce dont il convient de le louer hautement.

Les éloges, d'ailleurs, ne lui ont pas manqué au sujet de *Lakmé;* en quelque estime que l'on tienne son mérite, il ne faut point chercher à renchérir sur ces éloges, qui vont parfois en leur banalité jusqu'à offenser, j'imagine, le sens délicat de celui qui les reçoit, et le mettre en garde contre la sincérité de celui qui les donne.

Je dirai donc simplement, en jugeant d'ensemble la partition de *Lakmé*, quelle impression elle me cause. J'y vois M. Léo Delibes très soucieux de se mettre en parfaite concordance d'inspiration avec son sujet, très soucieux aussi de faire valoir les qualités vocales de ses interprètes, ce qui est bien naturel quand ceux-là s'appellent Mlle Van Zandt, voix légère d'une ténuité et d'une agilité précieuses, et M. Talazac, organe généreux et pur, auquel conviennent ces effets d'expansion terminale des phrases dont il use si fréquemment avec un si véritable succès.

La musique de *Lakmé* n'apparaît pas comme ce que l'on appelle bourgeoisement de la musique « savante ». Elle l'est pourtant; mais sa science est discrète, afin de ne point faire tort à sa grâce. D'autre part, malgré l'occasion favorable sous le ciel enflammé de l'Inde, elle ne se berce point trop dans le hamac de Félicien David, déjà fatigué par beaucoup d'orientalistes musicaux, et sait relever d'un trait piquant ou lumineux les harmonies flottantes qui forment pour ainsi dire les dessous de l'œuvre.

Parfois la note légère de l'Opéra-Comique des anciens jours reparaît au courant de la partition, dont l'accent général est tout autre. Cette note n'est point déplaisante en elle-même, le musicien étant de ceux qui savent le mieux la donner, mais elle rompt parfois l'harmonie de l'ensemble, et j'estime, pour mon plaisir personnel, qu'elle y est trop voulue et plutôt nuisible qu'utile.

Je n'entrerai pas dans le détail de cet opéra sans mettre encore à l'actif du compositeur une qualité bien rare chez ceux qui écrivent pour le théâtre : la sobriété et la mesure dans l'ordonnance des morceaux.

LOUIS GALLET.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

La saison italienne de New-York s'est infiniment mieux terminée qu'elle n'avait commencé : la Patti et l'Albani ont fait récolter de fort belles recettes à M. Gye. Certaines représentations ont produit 12,000 dollars, soit 60,000 francs. A Cincinnati, M. Mapleson aurait encaissé jusqu'à 80,000 francs par représentation. C'est à faire rêver tous les impresarii d'Europe. Seulement voici le revers de la médaille: la Patti hésite encore à accepter les 25,000 francs que lui offre M. Abey par soirée. Quant à MM. Gye et Mapleson, ils cherchent à retenir leur illustre pensionnaire par tous les fils d'or imaginables et inimaginables. Mais M. Abey est un concurrent terrible; d'autant plus dangereux qu'il a déjà Christine Nilsson et espère bien avoir la Marcella Sembrich. C'est le duel aux dollars sur une grande échelle. Toute la Californie y passera.

— Au moment où la saison italienne se clôt à New-York, elle ouvre à Londres avec les mêmes impresarii, Gye et Mapleson, réunis et réconciliés en vue d'éviter toute concurrence désastreuse. A dimanche prochain, les détails de la réouverture de Covent-Garden.

— Mme Pauline Lucca est arrivée à Londres où elle a dû commencer, hier samedi, le service de ses représentations par l'*Africaine* de Meyerbeer.

— Mme Gerster-Gardini vient de signer, pour l'hiver prochain, avec le nouveau monde, en la personne de l'impresario Mapleson. Elle retournera donc en Amérique où son succès a déjà été si grand. A Vienne, à l'Opéra-Impérial, c'est par trois soirées triomphales qu'elle a couronné ses représentations ; toute la Cour y assistait : ovation sans fin et prix doublé. Mme Gerster-Gardini va maintenant prendre quelque repos dans son... château près de Bologne. Les grands artistes sont les véritables seigneurs de ce temps-ci.

— La maison Novello de Londres vient de publier la partition de *Colomba*, drame lyrique en 4 actes, poème de M. Francis Hueffer, d'après Mérimée, musique de A. C. Mackensie.

— On sait que par ordre les théâtres royaux de Berlin, Cassel, Hanovre et Wiesbaden ont donné des représentations en l'honneur de Wagner. On vient de notifier aux directeurs de ces différentes scènes que les fonds provenant de ces représentations devront être versés dans la caisse du théâtre de Bayreuth.

— Le 24 avril, on a donné au Théâtre de Dessau la première représentation de *Fénice*, du compositeur Pierson. La *Gazette Musicale* de Berlin, qui dit grand bien de la musique et la signale comme toute pleine de saisissantes mélodies, nous apprend que le texte de la pièce a été emprunté au théâtre de Victor Hugo.

— Voici, d'après les journaux, la liste des ouvrages posthumes laissés par le regretté compositeur Flotow : 1° *Sacountala*, grand opéra en cinq actes entièrement terminé ; 2° *les Musiciens*, opéra comique qui a pour sujet Mozart à Manheim ; 3° *la Vengeance des Fleurs* et *le Déserteur*, mélodrames ; 4° deux concertos pour le piano ; 5° une messe ; 6° seize *Lieder* ; enfin un boléro pour soprano qui se trouve être sa dernière composition. Nous croyons que cette liste est incomplète, car, à notre connaissance, un de nos collaborateurs a travaillé avec Flotow à un opéra comique en deux actes dont la partition était entièrement terminée depuis plus de dix ans.

— *Hermosa*, le nouvel opéra du maestro Branca, vient d'obtenir un très beau succès au théâtre Nuovo de Florence. Mlle Fride, le beau contralto, élève de Mme Marchesi, dont nous avons souvent parlé, y fait *furore* dans le rôle du jeune page Trusillo, et elle doit répéter tous les jours son duo du premier acte avec le soprano Mme Trebbi, ainsi que sa romance au troisième, aux applaudissements de la salle entière.

— Dans un fort intéressant concert donné à Bruxelles, M. Benjamin Godard a fait entendre plusieurs de ses compositions symphoniques avec un plein succès. *L'Indépendance belge* lui consacre un article fort élogieux qui conclut ainsi : « Les œuvres symphoniques de M. Benjamin Godard ont pleinement réussi, et l'auteur, qui en avait lui-même conduit l'exécution, a reçu directement les témoignages de la satisfaction de son auditoire. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

A son retour de Bruxelles, l'auteur de la *Rédemption* a adressé au président de la nouvelle Société de musique, M. Elkan, la lettre suivante :

« Mon cher président,

» Aussitôt arrivé à Paris, j'ai voulu que mon premier souvenir fût pour cette belle et noble « Société de musique » dont vous êtes le président, et qui vient de prêter à mon oratorio *Rédemption* le concours d'une si remarquable et si cordiale interprétation.

» Honneur en soit rendu aux solistes distingués, aux deux vaillantes phalanges (chorale et instrumentale) et au chef intelligent et dévoué, mon ami Warnots, qui a si admirablement préparé cette exécution dont je n'ai eu pour ainsi dire qu'à récolter les fruits ; à vous enfin, mon cher Elkan, à l'initiative de qui je dois l'accueil si sympathique qui vient de m'être fait de nouveau parmi vous, merci encore et croyez-moi votre bien dévoué.

« Ch. Gounod. »

— M. Vien, rédacteur du *Progrès artistique*, vient d'adresser au Conseil municipal une pétition signée par tous ses collaborateurs, pour demander que le nom de Georges Bizet soit donné à l'une des voies parisiennes. Le Conseil municipal, qui se plaît à jongler avec les plaques de nos rues, ne peut refuser une demande aussi juste et venant avec tant d'à-propos, au moment de la reprise de *Carmen*.

— A la soirée du cinquantenaire du *Charivari*, Coquelin l'aîné a fait un coup de maître : ayant fait connaissance de la Sembrich et professant une grande admiration pour la célèbre cantatrice, il a éloquemment déposé à ses pieds une requête en faveur de l'*Association des artistes dramatiques*. La conversion nous fait perdre 6,000 fr. de rente s'est-il dit demandons à Mme Sembrich de nous sauver de ce désastre imprévu. Or, le *Ménestrel*, souvent bien informé, peut annoncer à ses lecteurs qu'en septembre prochain, Mme Sembrich, qui vient travailler avec M. Léo Delibes le rôle de Lakmé, se fera entendre cette fois, au Palais du Trocadéro, et au bénéfice de l'*Association des artistes dramatiques*. Tout Paris y voudra venir applaudir Mme Marcella Sembrich qui n'est ni hongroise ni viennoise, mais bien polonaise, née dans une bourgade gallicienne, à Wisnewczyk, le 15 février 1858, ainsi que nous l'apprend une intéressante notice du Dr Justin Polujanski, notice qui nous vient de Pétersbourg et que *le Ménestrel* publiera prochainement.

— Mme Fidès-Devriès, que l'on croyait encore à Amsterdam, arrivée le matin à Paris, assistait le soir à la représentation de *Lakmé*. Elle nous revient chargée, non seulement de lauriers, mais aussi de billets de banque qui vont trouver un emploi tout artistique. Ainsi que nous l'avons dit, et M. Jules Prével du *Figaro* le confirme, les honoraires touchés par Mme Fidès-Devriès à Amsterdam et ceux, plus fastueux encore, qu'elle va recevoir de la baronne Adolphe de Rothschild à l'occasion de sa matinée du 1er juin, seront employés en bonnes œuvres artistiques. Ainsi nos associations des musiciens et des artistes dramatiques, la caisse de pension de l'Opéra, les monuments d'Hector Berlioz et de Félicien David, auront part aux royales largesses qui s'étendront encore de Paris jusqu'à Bruxelles, La Haye et Amsterdam. Bravo Madame Adler-Devriès. Voilà ce qui s'appelle faire un noble emploi de votre admirable talent.

— Notre grand chanteur Faure, qui avait, lui, traité avec Amsterdam pour deux concerts, n'était attendu qu'hier soir samedi. LL. MM. ont fait vivement féliciter Faure et Mme Devriès, appelés de Paris à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition d'Amsterdam, où la section française tient une si belle et si grande place.

— L'éditeur Sonzogno, de Milan, vient d'arriver à Paris afin d'y prendre toutes les mesures nécessaires pour la traduction et la transplantation de l'opéra de *Lakmé* en Italie. Les auteurs se sont réunis jeudi dernier, pour bien arrêter la question des recits, de sorte qu'ils soient aussi sommaires que possible. En Allemagne, *Lakmé* sera représentée comme à l'Opéra-Comique de Paris, avec dialogues parlés.

— De séjour également à Paris, l'impresario Albert Vizentini, de retour de Russie, assistait aussi à la septième représentation de *Lakmé*, non loin de Charles Gounod, qui a vivement félicité Léo Delibes et l'a honoré de l'accolade fraternelle.

— Une bonne nouvelle : le baryton Maurel est de retour à Paris et nous reste jusqu'à la fin de cette saison s'il n'a pas donné suite aux représentations projetées par lui du *Rigoletto* de Verdi au théâtre Mangoni, *l'insuffisance* des recettes n'y aurait été pour rien puisque toute la salle se trouvait louée dès la veille de la première représentation. Il n'y a eu là qu'une question d'interprétation que le baryton Maurel a jugée *insuffisante* au point de vue dramatique.

— La fin de saison s'est passée au théâtre des Arts de Rouen, tout comme à Saint-Pétersbourg, dans le bon temps. Les abonnés ont manifesté : il y a eu des ovations sans fin, des fleurs jonchant la scène et... des cadeaux aux artistes. Mlles Baux, Vachot, Mendès ont notamment reçu de fort beaux présents ; les chanteurs hommes, eux-mêmes, n'ont pas été oubliés : demandez plutôt à MM. Devilliers, Manoury et Furst. Bref les dilettantes rouennais ont été on ne peut plus satisfaits de leur grande troupe lyrique et ils ont voulu témoigner hautement de leur satisfaction. Ceci est à l'honneur des artistes et à celui de M. Pezzani qui a su les réunir et qui sait les retenir pour l'an prochain. Seulement il y avait un côté faible dans le personnel du théâtre des Arts : l'orchestre !... M. Momas, en l'improvisant pour ainsi dire, n'a pu, malgré tout son talent, arriver à le bien discipliner. Puis des vides s'y sont produits, si bien ou plutôt si mal que M. Ambroise Thomas a obtenu l'ajournement à l'automne prochain des représentations de sa *Françoise de Rimini*, à la double condition acceptée par M. Pezzani de réengager les principaux interprètes de l'œuvre et de compléter son orchestre, qui en était arrivé à ne plus compter que cinq premiers violons dans les rangs !... Il y a là une réforme qui s'impose et dont MM. Pezzani et Momas vont sérieusement s'occuper pendant les mois d'été.

— L'assemblée générale annuelle de l'Association des artistes musiciens aura lieu le jeudi 17 mai, à une heure, dans la grande salle du Conservatoire. Le compte rendu des travaux de l'année sera présenté par M. Eugène Lecointe, secrétaire rapporteur ; après quoi l'on passera à l'élection de treize membres du Comité, en remplacement de MM. Prumier, Madier de Montjau, Blanc, Tubeuf, Poulot, Bleuse, Migeon, Lecointe, Gallay, Pougin, Papin, Grisy et Labro.

— Ce serait bien prêt d'être décidé. L'Opéra verrait bientôt briller dans tout leur éclat 1,800 lampes Edison. Les travaux commenceraient dans le courant de l'été. La force motrice, dit l'*Entr'acte*, qui doit envoyer les courants électriques ne serait pas installée à l'Opéra, mais reléguée dans un terrain situé dans le neuvième arrondissement. Du reste, cette force alimenterait tout le quartier de l'Opéra, et l'Opéra-Comique y puisera également la force nécessaire à l'alimentation de 800 lampes Edison. La maison de Molière suivrait de près cette transformation d'éclairage, non sans quelque regret. Plus d'une difficulté matérielle ou administrative reste encore à résoudre au sujet de la lumière électrique appliquée aux théâtres subventionnés appartenant à l'Etat, à qui incomberaient les responsabilités pouvant advenir de cette transformation : *That is the question !*

— A propos de la préface du nouveau volume de M. Mathis Lussy sur *le Rythme musical*, actuellement sous presse, M. Gustave Lefèvre, directeur de l'école de musique religieuse, nous écrit que lui aussi s'occupe de travaux similaires :

« Je ne voudrais pas, lorsque moi-même j'imprimerai mes travaux sur ce même sujet, sembler n'être qu'un copiste ou un imitateur. Il y a plus de vingt ans que j'ai transmis à mes élèves mes idées sur le rythme musical : je suis heureux de dire que je les avais reçues de mon vénéré maître Malden. L'harmonie n'est que la mise en œuvre des lois tonales, des lois rythmiques. Je distingue deux sortes de rythmes : 1° Le *rythme mélodique* ou intérieur, soumis ; 2° le *rythme de la basse fondamentale* ou extérieur, absorbant qui gouverne toute la partition. Ces deux rythmes naissent d'un même principe : ce principe réside dans les *Intervalles musicaux*. Je ne parle pas du mot *rythme* employé dans la phraséologie musicale. »

— L'Académie normande, Société des lettres et beaux-arts de Normandie, organise cette année, à Trouville, pendant la saison des bains, une importante exposition de peinture, de sculpture et de gravure en même temps qu'un grand concours de musique et de littérature. Ecrire pour tous renseignements à M. Albert Hüe, président de l'Académie normande, à Carentan (Manche), ou à M. Georges Guillaumot, vice-président, à Saint-Lô. (Joindre un timbre-poste pour la réponse.)

— Sous les auspices du marquis de Foucault, un dilettante aussi ardent qu'éclairé, il vient de s'organiser à Angers une fanfare modèle, exclusivement composée de musiciens éprouvés, qui va faire cet été le bonheur des Angevins avec le joli répertoire de Strauss, de Gungl, de Fahrbach et de Strobl. Même pendant les chaleurs, Angers entend ne pas chômer de bonne musique.

CONCERTS ET SOIRÉES

Deuxième concert du Trocadéro: Toujours une énorme affluence aux concerts de M. Guilmant. Le programme ne comprenait pas moins de douze morceaux, entre autres deux concertos de Hændel, le concerto en *fa*, le plus connu de tous et dont l'andante est une merveille, celui en *si bémol* d'un tout autre style et non moins intéressant. M. Guilmant a, de plus, fait entendre un *moderato* de Niels Gade, une prière de Lemaître et son *scherzo symphonique* qui est une page très bien écrite; ajoutez à cela la *Sinfonia* de la 49e cantate de Bach, le chœur des *Sauvages* de Rameau et une *fugue* de Liszt, on aura une idée du large concours que notre éminent organiste a personnellement apporté à son festival. Un intérêt de curiosité s'attachait à l'œuvre de Liszt. Songez-y donc, une fugue de Liszt, et, qui plus est, sur le nom de Bach: (B (*si* ♭), A (*la*) C (*do*), H (*si*).

Il y a quelque distance de l'inspiration du maître hongrois à celle du patriarche de la musique, toujours si grand et si mélodique dans ses œuvres les plus compliquées. La nature du sujet, essentiellement chromatique, prêtait peu, du reste, à la mélodie, et l'œuvre de Liszt nous a donné plutôt l'impression d'un exercice chromatique que d'une véritable fugue. Mlle Marie Tayau a supérieurement interprété une sonate de Tartini, relevée par l'accompagnement d'orgue. C'est une belle œuvre, très élevée, très agréable à entendre. Les fragments du concerto de Ten Brink étaient d'un tout autre caractère, et cette œuvre, que l'on aurait pu aussi bien intituler *danse mauresque* ou *ballet arabe*, a perdu la plus grande partie de ses effets à être accompagnée au piano. Elle fourmille d'effets saisissants et imprévus. M. Auguez et Mme Castillon ont très bien dit, l'un un admirable morceau de Jomelli et la romance de *l'Etoile* de *Tannhæuser;* la seconde, un air très connu de la *Création* de Haydn et l'air no 18 du *Messie* de Hændel. M. Guilmant doit se féliciter du succès de l'œuvre qu'il a entreprise. — H. BARBEDETTE.

— Les fêtes du Cercle artistique et littéraire de la rue Volney comptent parmi les plus belles et les plus recherchées. Le concert de jeudi a été extrêmement brillant, autant par l'assistance nombreuse et choisie que par le programme qui, selon l'usage du Cercle, renfermait un certain nombre de numéros inédits. Parmi les morceaux déjà connus, il faut citer une valse de M. Auguste Durand; les gracieux couplets du *Florentin*, de M. Ch. Lenepveu, l'auteur de *Velléda*, un fragment de la *Nativité* d'Henri Maréchal, d'un très bel effet et remarquablement bien chanté par M. Bosquin, et le duo d'*Henry VIII*, de Saint-Saëns, par Mlle Richard, l'éminente créatrice du rôle, et M. Morlet. L'orchestre seul a fait entendre la barcarolle de *Fernand Cortez*, de M. de Bériot; une gigue dans le style ancien de G. Pfeiffer, et *Feu Follet*, un élégant scherzo de M. Eugène Mestres. Deux œuvres nouvelles assez importantes et dont c'était, je crois, la première audition ont reçu toutes deux un excellent accueil: *Vénus et Adonis*, de M. Thomé, ode symphonie pour soli, chœurs et orchestre, exécutée par Mlle Richard et M. Morlet, et *Acis*, de M. André Wormser, pastorale antique pour ténor, chœurs et orchestre, chantée par M. Bosquin. La scène de M. Thomé est un grand duo d'amour au milieu duquel viennent se placer des répliques de chœurs de chasseurs et de nymphes. On y remarque plusieurs phrases passionnées d'une belle venue, admirablement rendues par les interprètes. L'œuvre de M. André Wormser est divisée, au contraire, en quatre petits morceaux très courts et très distincts: chœur de bergers, chanson d'Acis, arioso, finale. Elle est d'un caractère beaucoup plus léger, c'est une idylle gracieuse et d'un joli sentiment qui semble nous promettre un véritable compositeur d'opéra-comique et de ballet. Les chœurs, composés d'élèves du Conservatoire, sous l'habile direction de M. Edouard Mangin, ont ravi l'assistance par l'éclat et la fraîcheur de leurs jeunes voix, et les interprètes, Mlles Richard, Salambiani, MM. Bosquin et Morlet, se sont montrés à la hauteur de leur réputation; c'est tout dire. X.

— Vendredi, très intéressante matinée donnée par la Société Guillot de Sainbris sous le titre modeste de *Séance-Étude*. Suivant le louable usage de l'excellent directeur de cette Société, le programme était un heureux mélange d'œuvres classiques et d'œuvres contemporaines.

On a fort apprécié un *Te Deum* en *ré* de Hændel, un chant d'allégresse de Mendelssohn parfaitement interprété par Mme Terrier-Vicini et les chœurs, deux chœurs de femmes de Wüllner (de Dresde) qu'une traduction spécialement faite par notre collaborateur Paul Collin permettait d'exécuter à Paris pour la première fois; et les beaux fragments du Tasse, de B. Godard, déjà si souvent applaudis. Un chœur de Gilbert des Roches (Mme la baronne Legoux), *le Sommeil des Fées*, a fait aussi grand plaisir; la phrase principale en est d'une grâce poétique que les contrastes des parties intermédiaires ne font que mieux ressortir. Nous avons gardé pour la fin les importants fragments de *la Fille de Jaïre*, poème de Paul Collin, musique de Mme de Grandval. C'est cet ouvrage, on le sait, qui, le premier, obtint le prix Rossini et qui, à ce titre, fut exécuté au Conservatoire en 1881. Le suffrage de l'Institut a été amplement ratifié par les justes bravos du public. Il y a, en effet, dans toute cette scène, une heureuse et rare alliance de grâce et de grandeur, de puissance et de charme. Le rôle de Jésus qui a valu déjà de si grands succès tant à Paris qu'à Lyon et à Lille à MM. Talazac et Bosquin, a été rendu par le ténor Mazalbert avec une justesse de sentiment à laquelle nous ne saurions trop applaudir. M. de G. et Mme Ch. ont très bien tenu aussi les parties de Jaïre et de Martha. Les chœurs ont été irréprochables comme il arrive toujours à ces amateurs qui sont de vrais artistes. Sur toute la ligne, succès aussi grand que mérité qui, sans doute, ne devra pas être sans lendemain. H. M.

— Le second concert de M. Pasdeloup à l'Eden-Théâtre (samedi 12 mai), sera consacré dans sa première partie exclusivement à la jeune école française représentée par MM. Saint-Saëns, Léo Delibes, Massenet et Guiraud, et dans sa seconde partie à l'école russe représentée par MM. Glinka, Rubinstein, Tchaikowsky et Sérof. Mlle de Belocca s'y fera entendre.

— La dernière soirée donnée par Mme R. Laborde, dans son bel hôtel de la rue de Ponthieu, a été fort brillante et intéressante. Parmi les élèves de l'éminent professeur, nous citerons particulièrement Mlles Ruelle et de la Blanchetais, dont les voix acquièrent de jour en jour plus d'ampleur et de souplesse. L'air de *Semiramide* a été très bien rendu par Mlle Ruelle, et le beau duo d'*Hamlet* par Mlle Ruelle et M. Dérivis, a été l'occasion d'un succès pour ces jeunes artistes. Mlle de la Blanchetais a dit avec d'excellentes intentions et en véritable artiste, un air de l'opéra de *Saül* de Godefroid et l'air de *Sardanapale* de Joncières.

La partie instrumentale était confiée à M. Charles Dancla. Le célèbre professeur du Conservatoire a été acclamé dans l'exécution d'un concerto, d'une délicieuse gavotte et d'un beau duo pour piano et violon sur l'opéra de *Jean de Nivelle* qu'il a joué avec une jeune pianiste, Mlle Suzanne Bouveret. On a fort goûté aussi deux jolis chœurs de Godefroid chantés par les gracieuses élèves de Mme Laborde.

— M. Louis Diémer vient de terminer ses belles soirées musicales par une réunion des plus réussies. Mlle de Belocca, que l'on retrouve si rarement à Paris, s'y est fait applaudir dans la jolie mélodie de Diémer « *La Fauvette* ». Mmes Duvernoy-Viardot et Chamerot-Viardot ont dit avec leur charme et leur virtuosité habituels des duos espagnols et hongrois. Et Sivori a fait applaudir sa virtuosité toujours jeune dans différents morceaux. Citons encore le violoncelliste Loys, Trombetta et une admirable exécution de la sonate de Mozart pour deux pianos par M. Alp. Duvernoy et le maître de la maison.

— Au concert donné l'autre jour dans les salons du Grand-Hôtel, au profit des enfants abandonnés, où se faisaient entendre Mme Carlotta Patti et l'excellent violoncelliste Demunck et le baryton Lauwers, une belle part du succès est revenu à Mlle Léontine Pêne, qui a joué en véritable virtuose le concerto en *sol mineur* de Mendelssohn, accompagnée par l'orchestre Colonne.

— Il est bien tard pour parler du beau concert donné par Diémer au bénéfice des jeunes aveugles. Nous tenons cependant à constater le succès de l'éminent violoniste Marsick dans le *Concert Stuck* de Diémer. Sa belle sonorité mise au service d'un sentiment si élevé et sa virtuosité colorée et hardie y ont fait merveille.

— Mlle Marthe Ruelle a donné mardi dernier un très brillant concert dans la salle Kriegelstein avec le concours: pour la partie instrumentale, de Mlle Arma Harkness et M. Calado; pour la partie vocale de MM. Engel, Claverie, Guillot et Mme Boidin-Puisais. Comme le programme était assez chargé, nous mentionnerons seulement: *l'Eternité*, chanté par l'ancien ténor de l'Opéra Comique, M. Engel, accompagné par l'auteur, Mme la comtesse de Grandval; une Sonate pour piano et violon, de Rubinstein, fort bien exécutée par Mlle Harkness et M. Calado; le grand air de *Sémiramis*, de Rossini, dans lequel Mlle Ruelle a déployé toutes les qualités d'une chanteuse d'un grand avenir; enfin le célèbre trio d'*Hamlet*, dont les beautés ont transporté l'auditoire, et qui ont été très bien mises en relief par Mme Boidin-Puisais, Mlle Ruelle et M. Claverie. En somme, une belle soirée qui fait le plus grand honneur à Mlle Marthe Ruelle. J. MAYET.

— Aux deux dernières séances de la Société d'auditions de M. Émile Pichoz se sont distingués: le violoniste Nobels, le baryton Armandi, Mlles Ruelle et de Grouville, toute jeune fille dont la voix est superbe et qui vocalise déjà bien. La partie dramatique du concert était représentée par Mlle Dufrêne, de l'Odéon, très amusante dans son rôle de duchesse Louis XV; Mlle Vallette, élève du Conservatoire, qui lui donnait la réplique dans un petit acte de M. Perronnet, dit très finement. M. Heisnendenger, élève de Got, a été plein d'entrain dans le monologue: *Un million* (E. Michel). Lundi 14 mai, audition des œuvres couronnées aux concours de 1883, chant, piano et comédie; on jouera en outre un opéra comique, du directeur M. Émile Pichoz: *Dans les gardes françaises*.

— Au dernier concert de la Société des Enfants d'Apollon, salle Erard, on a fort remarqué une scène orientale du jeune compositeur Spiro Sammara, morceau très original et des mieux orchestrés. M. Sammara écrit en ce moment une partition pour l'Italie, poème de M. Pierre Elzéar, si nous ne nous trompons.

— Mardi dernier a eu lieu, à la salle Erard, le concert de Mlle Clotilde Kleeberg, la jeune et excellente pianiste qui ne s'était pas fait entendre en public depuis l'année dernière. Cette audition confirme et augmente la haute opinion qu'on avait pu se former de son talent si remarquable et si précoce. Son mécanisme s'est encore développé, son exécution a gagné en sûreté et en force, et son style est à la fois plus large et plus sobre. Elle a remarquablement interprété *la Fantaisie chromatique et Fugue* de S. Bach, *les Moments musicaux* de Schubert, la sonate en *ut dièse*,

op. 27, de Beethoven, et différents morceaux de Rubinstein, Henselt et Chopin. Un des numéros les plus importants du programme était *le Carnaval* de Schumann. On peut louer également, sans réserves, la façon charmante avec laquelle elle a rendu le nocturne en *mi bémol* de Field, *la Romance en la mineur* de Mendelssohn et le prélude en *la bémol* de Chopin. En somme, soirée des plus intéressantes, et qui a valu à la jeune virtuose des ovations bien méritées.

— La semaine dernière, salle Erard, début de Mlle Steiger. Programme des plus attrayants : après une belle exécution du quintette de Schumann, avec MM. Nadaud, Nœgelin, Waefelghem et Mariotti, la jeune artiste a su, dans des morceaux de caractères divers, faire valoir un remarquable mécanisme et une grande distinction de style qui donnent déjà à son talent une note personnelle pleine de promesses. Chaleureux applaudissements pour Mlle Nadaud et Mme de Grandval, qui accompagnait elle-même deux de ses œuvres.

— Mardi dernier, salle Herz, concert du chanteur comique Auguste Menjaud devant un nombreux auditoire. Parmi les morceaux les plus applaudis nous citerons : *le Rêve* et *la Marche hongroise* de Philippe Lamoury, exécutés par l'excellent violoncelliste; le grand air d'*Orphée*, de Gluck, chanté par Mlle Jenny Howe; une charmante comédie en un acte, de Laluyé, *le Printemps*, fort bien interprétée par Mlles Thénard et Frémaux, de la Comédie-Française, et MM. Davrigny et Samson, du Conservatoire; le grand air de *Lucie*, dans lequel Mlle Menjaud a su déployer toutes les qualités de sa voix et de son talent; puis enfin quatre chansons comiques de Lhuillier, qui ont été dites par M. Menjaud avec son esprit et sa verve habituels.

— Jeudi dernier, salle Pleyel-Wolff, de nombreux amateurs et dilettanti se pressaient au concert de Mlle Jeanne Nadaud qui, depuis sa sortie de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique, a brillé dans les concerts et obtenu de non moins vrais succès comme professeur. La sympathique bénéficiaire s'était entourée d'artistes de valeur, tels que : Mlle Poitevin, dont le jeu correct et délicieux charme toujours ; M. Hasselmans, qui sait donner à sa harpe une expression magique ; M. E. Nadaud, très remarquable dans une composition de Mme de Grandval, et le 8e quatuor de Ch. Dancla, dont le menuet a été bissé. N'oublions pas MM. Naëgelin, Prioré et Mariotti, qui doivent être associés à ce succès. Plusieurs mélodies de M. Diémer : *La Fauvette, Esmeralda, les Ailes, la Sérénade Espagnole*, accompagnées par l'auteur, et spirituellement dites par Mlle Nadaud et M. Valdec, ont eu les honneurs qu'elles méritaient. En somme, soirée des plus attrayantes et qui laissera le meilleur souvenir.

— Nous apprenons par *le Normand* que Mlle Lefort, pianiste d'une grande distinction, vient de se faire entendre à Lisieux avec un succès très vif. « Les amateurs de bonne musique, dit *le Normand*, voient en Mlle Lefort, non une pianiste mais une artiste. Elle sait rendre le piano bien agréable ; sous ses doigts, il fait l'effet d'un orchestre. »

— On nous écrit de Lyon que le concert donné le 14 avril à la salle Bellecour par la Société symphonique des *Armoneggi* a été très brillant. Mlle Tayau, l'excellente violoniste qui se faisait entendre pour la première fois à Lyon, a conquis tout de suite les suffrages du public et a été l'objet de véritables ovations. Dans une ode symphonique avec chœurs d'un compositeur lyonnais, M. Léon Palliard, les *Armoneggi* ont montré que de simples amateurs peuvent avoir parfois toute la valeur d'artistes véritables.

Cette ode bien qu'un peu longue revèle de sérieuses qualités musicales; la page la plus belle est certainement *la Danse des Bacchantes*, qui est un morceau réussi de tous points. On a justement applaudi dans cette œuvre excellente la diction de M. Léon Cerf, un jeune artiste qui fait honneur à l'enseignement du Conservatoire de Lyon. M. P.

— Samedi dernier, au concert donné salle Erard, par Mme Chassaigue, une pianiste de l'école Le Couppey, que l'on regrette d'entendre aussi rarement, Mme Wable, après avoir interprété du Chopin, du Weber et du Schumann, a obtenu un brillant succès avec la deuxième Gavotte de Bourgault-Ducoudray.

— Vendredi de l'autre semaine, salle Herz, Mme Miquel Chaudesaigues donnait une nouvelle audition de ses élèves. La méthode de cette intelligent professeur donne d'excellents résultats. A citer particulièrement l'interprétation de la charmante mélodie d'Octave Fouque : *les Trois Fils d'or*, les airs de *Jean de Nivelle* et des *Noces de Figaro*, ainsi que *le Crucifix* de Faure. Mlles Jane D..., N. M..., deux artistes d'avenir, Mlles Thérèse G.. et Jane de F. la R..., dont le talent d'amateur est aussi fort apprécié, ont eu les honneurs de la matinée. Le joli chœur d'Octave Fouque, *le Réveil des Fleurs*, terminait cette séance musicale.

— Dimanche dernier, salle Kriegelstein, brillant concert donné par Mme et Mlle Cartelier avec le concours de M. Hammer, qui a vaillamment enlevé la polonaise de Vieuxtemps, du pianiste Falkenberg dont on a apprécié le jeu si fin, si distingué dans plusieurs morceaux, et de M. Boussagol, qui a conquis le public par les sons harmonieux de sa harpe. L'un des grands succès de la séance a été la ravissante *Sérénade à Ninon*, de Léo Delibes, interprétée avec infiniment de charme et de sentiment par Mlle Gabrielle Cartelier, accompagnée par la harpe de M. Boussagol et la mandoline de M. Cerclier. Interprétation du plus heureux effet, après laquelle *bis*, rappels, bouquets. N'oublions pas le petit nocturne *Ni jamais, ni toujours*, avec lequel les bénéficiaires ont ouvert le concert, et qu'elles ont dit avec une méthode et un ensemble parfaits. Une spirituelle comédie de Verconsin (*C'était Gertrude*) a terminé la soirée et a été interprétée avec beaucoup de verve et d'entrain par M. Croué, beaucoup de finesse et de distinction par Mlle Cartelier.

— Même jour, matinée intéressante chez M. Herwyn, à Passy, dans laquelle se sont distingués plusieurs élèves de l'excellent professeur. Nadaud était là et comme toujours il a charmé son nombreux auditoire, en disant avec son esprit coutumier quelques-unes de ses fines chansons. On a également applaudi Mme Storm-Mauve, la sympathique cantatrice, et M. Ivar Lindquist, un ténor-baryton polyglotte qui possède une bien jolie voix dont il se sert avec beaucoup de goût. Il a chanté en français avec Mme Storm la *Chanson d'autrefois*, de Schumann, en suédois *Hymne national* de Finlande et en italien la belle cantate de Giacomo Carissimi, qu'on trouvera dans la collection des *Gloires de l'Italie*. N'oublions pas de mentionner que Mme Herwyn tenait le piano d'accompagnement.

— La matinée donnée par M. Edmond Lhuillier, il y a quelques semaines salle Érard, n'a été qu'un long éclat de rire. A part un joli duo pour violon et piano et deux ou trois romances, rien que des chansonnettes bouffes et des scènes comiques. Grands et petits enfants s'en sont donné à cœur-joie : c'est qu'Edmond Lhuillier trouve toujours la note amusante dans ses productions, et c'est aussi qu'il découvre de remarquables interprètes. Voici d'abord Fusier, dans ses deux scènes si étourdissantes, *La Revue du Régiment* et *Mon Bénéfice;* puis Mlle Massonier qui dit fort aimablement et chansonnettes et monologues; Mme Gilberte, une « poule » ravissante qui répond merveilleusement à son « coq » si sympathique, M. Plet; Mme Lavigne, la sosie de Judic et de Théo; Mlles Lucie Bloch et Hermann, enlevant à la pointe des castagnettes et aux ronflements du tambour de basque une jolie chanson espagnole; et bien d'autres encore, après lesquels Saint-Germain s'est fait chaleureusement applaudir. La matinée s'est terminée par une comédie en un acte pleine de brio et d'entrain : *Un chardon dans les Roses*, joué gaillardement par Fusier et ses toutes gracieuses partenaires. — PAUL CHEVALIER.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui dimanche, salle Pleyel, séance musicale donnée par M. Charles Dancla, avec le concours de Mlle Jeanne Nadaud, de Mlle Louise Steiger et de plusieurs autres artistes. M. Dancla fera entendre plusieurs de ses remarquables compositions.

— Aujourd'hui dimanche, salle Erard, audition des élèves de Mlle Hortense Parent, avec le concours de Mlle Godard et Mme Fuchs.

— C'est demain lundi que se donne, dans la salle des Fêtes du Trocadéro, le grand festival, organisé par M. le duc de Camposelice, au bénéfice de la Société de secours mutuels des anciens militaires. L'intérêt artistique de cette fête est la première audition à Paris du *Lucifer* de M. Peter Benoît, directeur de l'école de musique d'Anvers. Cette grande œuvre, dont les initiés parlent avec enthousiasme, sera interprétée par une troupe chorale et orchestrale vraiment formidable et ne comprenant pas moins de 500 exécutants. Les soli sont entre les mains de Mme Montalba et de Mme Terrier-Vicini, de MM. Blauwaert, Vergnet et Henri Fontaine. C'est M. Peter Benoît en personne qui conduira son œuvre. Tout Paris demain gravira les hauteurs du Trocadéro, comme pour se rendre au paradis, bien qu'il ne s'agisse en la circonstance que de l'enfer.

— Lundi 7 mai, salle Pleyel, concert avec orchestre, donné par la Société nationale de musique, pour l'audition d'œuvres nouvelles de MM. Lambert, Dunezat, Colomer, Camille Benoit, Ratez, Messager, Strect, Luigini et Mme de Grandval.

— Rappelons à nos lecteurs qu'après-demain mardi il leur sera donné de pouvoir entendre à la matinée de bienfaisance du Cirque des Champs-Elysées, Faure et Planté, assistés de Mme Carlotta Patti, du violoncelliste Delsart et de l'orchestre Colonne. Intermèdes par Mlle Legault.

— Mercredi 9 mai, salle Pleyel, soirée musicale donnée par M. Jacques Franco-Mendès, violoniste du roi des Pays-Bas.

— Jeudi prochain, 10 mai, à 2 heures et demie très précises, aura lieu au Trocadéro le troisième concert d'orgue avec orchestre donné par M. Alexandre Guilmant, avec le concours de Miss Agnès B. Huntington, cantatrice américaine; M. Maurin, professeur au Conservatoire; M. Quirot et M. Dusautoy. M. Guilmant donnera la première audition d'un *Largo* de Hændel pour orgue, orchestre, pianos et harpes, tenus par Mlles Celmer, Cossas, Gutzwiller, Riwinach, MM. Boussagol, Franck et Lefebvre. M. Colonne conduira l'orchestre.

— Jeudi 10 mai, salon Pleyel-Wolff, soirée vocale et instrumentale, donnée par Mlle Caroline Guion.

— Vendredi 11 mai, salle Pleyel, soirée musicale de Mlles Montal, avec le concours de plusieurs artistes de talent.

— Samedi, 12 mai, salle Érard, concert donné par le violoncelliste Anatole Brandoukoff.

— Le Concert-Membrée tient toujours au Trocadéro pour le 12 mai. Aux noms de Faure et de Mme Fidès-Devriès, on espère pouvoir ajouter ceux de Talazac et de Sarasate. Quatre étoiles de première grandeur au programme sans compter le concours de la Comédie-Française, Got en tête. On s'inscrit déjà au *Ménestrel.*

— La colonie suisse de Paris, sous le patronage de M. Lardy, ministre plénipotentiaire, le dévoué et sympathique successeur du Dr Kern, organise pour le jour de la Pentecôte un concert de bienfaisance au Trocadéro. Les artistes qui prêteront leur concours à cette solennité sont, pour la partie vocale : Mme Montalba (de l'Opéra), Mme Kerst; MM. Giraudet et Auguez (de l'Opéra); pour la partie dramatique : MM. Worms et Vaubant (des Français), et pour la partie instrumentale : MM. Th. Ritter, Marsick, Donjon, Triebert, et Mlle Gutzwiller (harpiste). Le grand orgue sera tenu par M. Locher, organiste de Berne; le piano par M. Maton. Les sociétés chorales suisses de Paris chanteront différents chœurs et l'hymne à la Suisse, sous la direction de l'auteur, M. A. Brody.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Monologues comiques et dramatiques, tel est le titre d'une nouvelle publication qui vient de paraître à la librairie Ollendorff. Dire que Grenet-Dancourt en est l'auteur, c'est se dispenser d'en faire autrement l'éloge. Tous les diseurs voudront apprendre les nombreux et charmants monologues que contient ce volume, et qu'ont rendus célèbres des interprètes tels que MM. *Coquelin aîné et cadet, Mounet-Sully, Worms, Porel, Amaury-Ricquier, Dieudonné, Galipaux, Fervil*, etc., etc.

— Revue britannique. — Sommaire des matières contenues dans la livraison d'avril : I. Simon de Montfort, un des fondateurs de la constitution anglaise. — II. Progrès et misère. — III. La gaspilleuse, nouvelle espagnole. — IV. Les grands services maritimes de France. — V. Le budget de la France, 1869-1884. — VI. M. Gladstone au collège. — VII. Daisy-Miller, nouvelle. — VIII. Conséquences financières et économiques des conventions de 1859. — IX. Poésies. — X. Correspondances d'Allemagne, de Russie, d'Amérique, de Londres. — XI. Chronique et bulletin bibliographique.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2723 — 49me ANNÉE — N° 24. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 13 Mai 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, les stances :

« LAKMÉ, TON DOUX REGARD SE VOILE »

chantées par M. COBALET au 2e acte de *Lakmé*. — Suivra immédiatement *le Sonnet du XVIIe siècle*, poésie de GILLES DU COULDRIER, musique de HENRI MARÉCHAL.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : le second *Entr'acte* de *Lakmé* : « La Cabane ». — Suivra immédiatement : *Fleurs de Mai*, polka de PHILIPPE FAHRBACH.

MARCELLA SEMBRICH

NOTES BIOGRAPHIQUES

Quel que soit l'étalage que nous fassions de notre positivisme, il n'en est pas moins certain, que même les plus avancés d'entre nous sont portés à croire, en secret bien entendu, qu'il ne sied pas à une célébrité future de faire son apparition ici-bas, comme tout le monde; aussi est-on fondé à se demander s'il ne serait pas arrivé quelque chose d'extraordinaire le 15 février 1858, jour de la naissance d'une des filles de Casimir Kochanski (Kokhansky)? Pourtant à Wisnewczyk, bourgade gallicienne, où cet événement eut lieu, personne ne s'en souvient. On affirmerait, au contraire, que tout se serait passé de la façon la plus usuelle : les premiers cris de l'enfant n'auraient eu même rien de particulièrement mélodique.

Avant le baptême on tint, comme à l'ordinaire, un conseil de famille; on y évalua les vertus respectives des saints les plus estimés et l'importance relative des différentes marraines du voisinage. Le conseil, après mûre délibération, s'arrêta sur deux noms : Praxède et Marcelline, après quoi l'enfant fut portée à l'église et baptisée.

* * *

Dans une famille pauvre la venue d'un enfant de plus est synonyme d'un souci nouveau. Or le père Kochanski n'hérita rien de ses parents et quoiqu'il repose en ce moment sous un splendide sarcophage dans la ville de Bolekhow, il n'en fut pas moins obligé de travailler péniblement toute sa vie pour gagner son pain.

Dans l'origine Casimir Kochanski ne jouait que du violon; plus tard il se familiarisa, tout seul et sans maître, avec plusieurs autres instruments. Mais que de peine cela lui avait coûté! Voici, par exemple, l'histoire de son piano : acheter un instrument, même le plus médiocre, n'était guère dans ses moyens. Que faire alors? Il se mit à découper à la main des planchettes de bois qu'il ajusta et fixa en manière de clavecin et c'est sur ce piano improvisé qu'il apprit la partie technique du jeu. L'enseignement de la musique devint son gagne-pain; Kochanski, grâce à la variété de ses connaissances musicales, ne manqua jamais de besogne. Toutefois, ne pouvant pas rivaliser avec les meilleurs professeurs des principales villes de Gallicie, il se vit obligé de passer, avec sa famille, d'une ville polonaise à une autre, en s'arrêtant où il trouvait des leçons. De cette façon la petite Marcelline fit maintes pérégrinations à un âge où elle ne marchait pas encore.

Aimant la musique et travaillant sans relâche, Kochanski était sévère et exigeant. Il commença à enseigner le piano à sa fille dès qu'elle eut quatre ans et à six ans il lui fit étudier le violon. Il arrivait souvent, surtout pendant les longues nuits d'hiver, que le vieillard, éveillé par le souvenir d'un morceau de musique quelconque, faisait lever l'enfant qui, tout en tombant de fatigue et grelottant de froid, était obligée tantôt de l'accompagner au piano des heures entières, tantôt de jouer du violon, tandis que lui-même, perdu dans ses pensées, écoutait, oubliant le sommeil et le repos...

Dès sa douzième année la jeune Kochanska était obligée de gagner sa vie au moyen de la musique, et quel bonheur lorsqu'elle réussissait à réunir deux ou trois florins par jour! Aurait-elle pu prévoir, la pauvre petite, même lorsqu'elle se laissait emporter sur les ailes de l'enjouée fantaisie, qu'avant

dix ans les premières scènes du monde se disputeraient l'honneur de la posséder?...

Combien de talents s'émoussent ou périssent faute de ressources ou d'heureuses circonstances. La destinée semble souvent se jouer de la vie des hommes : tandis que le talent, l'argent, voire de puissantes protections, n'amènent aucun résultat; parfois la fortune, en espiègle qu'elle est, choisit ses protégés parmi les premiers venus. C'est ce qui advint pour la petite Marcella.

* * *

Il y a dix ans toute la Gallicie, la ville de Léopol en tête, connaissait le vieil original Jean Badwan de Ianowicz (Ianowitch), appelé grand-père Ianowicz, Arménien d'origine. Polonais de cœur, il aimait ardemment la contrée dans laquelle ses ancêtres étaient venus s'établir presque aux temps de Casimir le Grand. Ianowicz avait été employé dans une administration, où il obtint avec le temps une petite pension de retraite. N'étant pas marié, il allait sans cesse de chez un de ses innombrables amis chez un autre. Le vieil original était partout bien venu; partout il se sentait comme chez lui. Faisant du bien dans la mesure de ses forces, il prenait à toute chose, à l'égal des parents, sa part de joie ou de tristesse. Ianowicz excellait dans l'art de raconter, chantait du nez, à la manière des Arméniens, ou bien encore jouait au piano des chansons de sa composition. La forme de ces morceaux se ramenait toujours aux plus simples cracoviennes ou mazurkas; mais l'auteur vivant dans le peuple avait su lui emprunter un grand fond de sentiment, de façon qu'il est bien regrettable que toutes ses productions l'aient suivi dans la tombe. Marcella Sembrich a conservé parmi ses souvenirs d'enfance deux strophes d'une Doumka (rêverie) du grand-père Ianowicz. Est-ce le talent de l'artiste ou le mérite de la composition? Je ne sais; mais le fait est qu'il est impossible de les entendre sans en être ému, tant elles sont pleines de profond sentiment. A défaut de médecin, Ianowicz traitait les malades et faisait parfois des cures merveilleuses. Comme il savait être utile à tous ses amis, chacun le quittait à regret.

Grand-père Ianowicz se mettait, autant qu'il m'en souvient, avec une certaine recherche, quoique ses habits fussent toujours d'une coupe surannée, vieillie. Son manteau surtout, doublé d'une étoffe rouge, avait acquis une immense célébrité. Parcourir à pied la Gallicie d'un bout à l'autre n'était qu'un jeu pour lui. Il menait une vie si frugale qu'il aurait pu se passer complètement de nourriture, de sorte que la maigre pension qu'il touchait et dont il ne dépensait presque rien pour son usage personnel s'en allait en bonnes œuvres et en services rendus à ses amis.

Il aimait la jeunesse et la jeunesse le payait de retour. Ce bon vieillard avait une passion, celle de découvrir des talents inconnus, et, lorsqu'il croyait en avoir trouvé un, rien ne lui coûtait pour le mettre en lumière.

Ce fut le cas de la petite Marcelline, qui obtint bientôt la première place parmi ses favoris. Il avait compris, instinctivement peut-être, les aptitudes musicales hors ligne de cette nature d'élite, aussi ne ménagea-t-il rien pour développer ce jeune talent, et il le faisait avec une tendresse toute paternelle. Chose étrange cependant, tout en admirant le talent précoce de la jeune Kochanska pour le violon et surtout pour le piano, il ne lui reconnaissait aucune disposition pour le chant. Dès qu'elle se mettait à chanter, il lui demandait d'un ton maussade de ne pas piailler. Etait-ce une sorte de jalousie de métier? Il est certain que Ianowicz se croyait grand chanteur.

La ville de Léopol, ou Lemberg comme l'appellent les Allemands, possède un Conservatoire de musique. Je ne sais quel est le niveau de l'enseignement musical qui s'y donne, mais le directeur en est un homme distingué, un élève de Chopin, ce qui suffit pour en faire un oracle à Léopol.

C'est devant cette autorité que se présenta un beau matin une fillette de douze ans, petite, maigre, noire et portant un rouleau de musique dans un petit mouchoir rouge; derrière elle venait le grand-père Ianowicz, saluant respectueusement le disciple de Chopin.

Cédant à ses instances, le directeur condescendit à entendre jouer la jeune Kochanska. Celle-ci, qui n'avait eu jusqu'alors d'autres leçons que celles de son père, n'en exécuta pas moins très bravement des morceaux de Liszt et de Thalberg. Le disciple de Chopin se montra plus que sceptique à l'égard des dispositions musicales de l'enfant. Fort heureusement, Ianowicz avait une foi plus robuste dans le talent de sa favorite que dans l'infaillibilité de l'oracle de Léopol, et, comme il y avait à cette époque, au Conservatoire de musique de cette ville, un jeune professeur de piano nommé Guillaume Stengel, qui y jouissait d'une grande réputation, il résolut d'aller le consulter. C'est justement le même Stengel que la jeune Kochanska épousa sept ans plus tard.

* * *

Le professeur Stengel fut frappé de la richesse exceptionnelle des aptitudes musicales de l'enfant. Après lui avoir enseigné pendant quatre ans les œuvres de Bach, Beethoven, Mozart, Chopin et Mendelssohn, le professeur, persuadé qu'elle n'avait plus rien à apprendre à Léopol, insista pour qu'elle allât se perfectionner à Vienne auprès d'un professeur célèbre, M. Epstein, après quoi elle irait prendre les conseils de Liszt. C'est aux frais de M. Stengel que se fit cette nouvelle éducation.

Il est à remarquer que, jusqu'à l'arrivée de la jeune Kochanska dans la capitale de l'Autriche, tout le monde lui prédisait le plus brillant avenir comme pianiste; ce n'est qu'à Vienne que l'on comprit enfin tout le charme de sa voix. Epstein trouva qu'elle n'avait besoin d'aucun professeur de piano et lui conseilla d'abandonner pour quelque temps cet instrument et d'étudier le chant. L'énergie et la force de volonté du vieux Kochanski avaient passé intégralement dans l'âme de sa fille, et elle ne recula pas devant ce nouveau travail. Possédée du feu sacré, elle se mit à l'œuvre et se rendit à Milan, où elle travailla sous la direction du professeur Lamperti fils, et avec une persévérance si grande qu'au bout de deux ans, c'est-à-dire en 1877, elle débutait dans *I Puritani* sur la scène italienne d'Athènes, et y remportait d'emblée un immense succès. Trois mois durant, elle y remplit les rôles dits d'agilité.

* * *

Au nombre des opéras qu'elle y chanta se trouvait le *Pardon de Ploërmel*. Chacun sait qu'il y a deux héroïnes dans la pièce : la première, une chèvre, la seconde, Dinorah, une sorte de folle qui, tout en errant par les montagnes et les rochers, improvise des auditions musicales et chorégraphiques dans la hutte de Corentin, ce que les vieilles commères de l'endroit ne devaient guère trouver bienséant. Le rôle de la seconde héroïne fut confié à Marcelline, parée du nom de la regrettée Bosio, comme l'appelait l'affiche, l'impresario trouvant que le nom polonais de Kochanska était peu approprié aux besoins d'une scène italienne. Huit jours avant la première représentation de cet opéra la cantatrice vit avec surprise entrer chez elle son impresario qui menait par les cornes une ravissante petite chevrette. C'est justement celle qui devait être chargée du rôle de l'héroïne à quatre pattes, et, afin de l'habituer à suivre Dinorah, l'impresario avait imaginé de l'installer chez la prima donna, à laquelle on recommanda de la caresser le plus possible et de la nourrir de ses propres mains. La ration livrée quotidiennement par la direction se composait d'herbes fines, de feuilles fraîches et autres gourmandises assaisonnées de sel a discrétion. Faute de local mieux approprié, le balcon de

la cantatrice fut transformé en chambre à coucher pour l'artiste quadrupède, et les descendants de Thémistocle et d'Alcibiade, passant devant ce balcon, s'arrêtaient tout stupéfaits d'entendre des bêlements au milieu de trilles et de roulades qui retentissaient dans le silence de la nuit. Cependant, l'idée de l'impresario, si ingénieuse en théorie, se trouva ne rien valoir en pratique : tandis que Dinorah enlevait le plus éclatant triomphe, la chèvre, effrayée par le bruit de l'orchestre, faisait un fiasco complet.

***

En 1879, l'artiste qui, dans l'intervalle, avait appris la langue allemande, accepta un engagement à l'opéra royal de Dresde, où elle débuta dans la *Lucia* sous le nom de Sembrich, celui de sa mère. L'enthousiasme du public ne connut pas de bornes. Malgré ce nouveau triomphe, Mme Sembrich, sachant qu'à une cantatrice de premier ordre il faut une scène italienne, se rendit à Milan pour essayer ses forces. Elle y chanta en italien, au théâtre *dal Verme*, dans la *Lucia*, le rôle qui devint la pierre angulaire de sa future réputation européenne.

***

Mais ni la ville de Périclès, ni la capitale du petit royaume de Saxe ne font de réputations, aussi est-il aisé de comprendre l'étonnement du directeur de *Covent-Garden* de Londres, M. Gye, lorsque, au mois de juin 1880, la saison tirant déjà sur sa fin, une jeune personne inconnue, portant un nom qui n'avait rien d'italien et ne s'accordait nullement avec l'idée d'une carrière d'artiste italienne, se présenta chez lui avec l'audacieux désir de chanter à son théâtre les rôles légers, au même moment où ceux-ci étaient tenus par Adelina Patti et Mme Albani. M. Gye consentit cependant à l'entendre après une répétition du *Pardon de Ploërmel*, faite pour Mme Patti. Il suffit à Mme Sembrich de chanter l'air : *Regnava nell' silenzia* de la *Lucia* pour que M. Gye l'engageât séance tenante pour cinq saisons.

***

Est-il nécessaire de parler du succès qui a suivi l'artiste à Londres, à Varsovie, à Saint-Pétersbourg et à Moscou ? Est-il besoin de dire l'enthousiasme, touchant à la frénésie, qu'elle a excité à Madrid, il y a quelques mois ? Cela nous entraînerait hors du modeste cadre que nous nous sommes tracé. Il nous est impossible cependant de passer sous silence le mémorable concert qu'elle donna à Saint-Pétersbourg le 21 janvier 1881. Désireuse de venir en aide aux étudiants nécessiteux, Mme Sembrich résolut de se faire entendre à leur profit sous trois aspects différents, dans l'immense salle de l'assemblée de la noblesse. En quelques heures, tous les billets furent pris et pour ainsi dire d'assaut. L'intérêt du public avait été excité au plus haut degré, attendu que l'artiste devait paraître dans les trois incarnations de cantatrice, de pianiste et de violoniste.

Déjà à Dresde elle fit ce même tour de force à un concert dont le programme fut répété deux jours de suite. M. Hartmann, un critique renommé de cette ville, envoya à ce sujet un article très intéressant au *Signale* de Leipzig.

La réalité dépassa l'attente. L'enthousiasme fut indescriptible. On se demandait sur quel instrument Mme Sembrich excellait : était-ce le piano, le violon ou bien la voix humaine? Assurément l'individualité artistique de la cantatrice polonaise appose son cachet à la violoniste comme à la pianiste, mais quiconque a entendu sa merveilleuse voix, sympathique, fraîche, égale dans tous les registres, et qui s'élève jusqu'au *mi* et au *fa* suraigus sans rien perdre de sa souplesse et de sa douceur, celui-là donnera sans contredit la palme à la cantatrice.

Ceux qui l'ont vue sur l'estrade de concert, où elle n'a guère de rivale dans le répertoire classique, l'admirent encore pour la façon dont elle s'accompagne les mazurkas et les polonaises de Chopin qu'elle chante dans la langue du plus grand génie musical de la Pologne. Son amour pour Chopin va jusqu'au culte : elle n'a jamais traversé Paris sans faire un pèlerinage au Père-Lachaise, sans aller s'incliner devant les cendres de son compatriote et déposer une couronne sur sa tombe.

La même variété de formes qui revêt le talent musical de Mme Sembrich se retrouve en elle sous le rapport linguistique : il y a quatre ans elle ne savait que le polonais, sa langue maternelle ; à l'heure qu'il est, elle chante avec une égale facilité en italien, en allemand et en russe. Elle apprend les rôles d'Ophélie, de Mignon et de Marguerite en français. Les lauriers de Mezzofanti troubleraient-ils le sommeil de la diva polonaise?

Si l'année passée il existait encore quelques doutes sur le talent scénique de Mme Sembrich, il n'y en a plus guère à l'heure qu'il est, surtout depuis sa création d'Ophélie à Madrid et à Pétersbourg.

L'Ophélie de Mme Sembrich est un type éminemment Shakespearien : la grâce, l'innocence, la jeunesse, la modestie virginale ne l'abandonnent pas un instant, soit qu'elle écoute les sons enchanteurs des serments d'amour d'Hamlet, soit qu'elle ait recours à la coquetterie en feignant de lire, ou bien qu'elle se désespère à la vue de son bonheur perdu sans retour. Ajoutez à cette conception dramatique la perfection de la vocalisation, la simplicité de l'expression, la pureté immaculée du son qui est à la fois cristallin et velouté.

Quel dommage que la mort n'ait pas permis au grand-père Ianovicz d'être témoin de toutes ces splendeurs! Son amour-propre de chanteur en aurait souffert peut-être; mais quel saint orgueil ce bon vieillard n'aurait-il pas ressenti à la pensée que sans lui ce merveilleux talent se serait égaré dans quelque coin perdu de la Pologne!

Dr Justin Polujanski.

Saint-Pétersbourg, 27 février 1883.

SEMAINE THÉATRALE

Chaque printemps, l'ouverture du Salon amène dans Paris nombre de provinciaux et d'étrangers, ce qui fait la fortune de nos théâtres en général, et de l'Opéra en particulier.

On sait, du reste, qu'à notre Académie nationale de musique les recettes d'été atteignent et dépassent même celles d'hiver. Sans cela notre première scène lyrique, avec son organisation actuelle, ne pourrait faire face à tous les frais qui lui incombent et dont le chiffre tend à s'élever chaque jour davantage.

A l'Opéra-Comique, les étrangers sont d'un bien moindre apport dans les recettes quotidiennes. Paris suffit presque à remplir la salle Favart tous les soirs. Et lorsqu'on y donne soit de nouveaux ouvrages de valeur, soit d'intéressantes reprises, les étrangers sont même fort embarrassés d'y trouver place. C'est ce qui se produit, en ce moment, pour *Lakmé*, pour *Carmen*, et c'est ce qui se produira probablement pour *la Perle du Brésil*, de Félicien David, dont la transplantation à l'Opéra-Comique est fixée à jeudi prochain et non à demain lundi, ainsi que bien des journaux l'ont annoncé par erreur.

Le lundi de la Pentecôte est jour de grosse recette salle Favart, et M. Carvalho ne saurait songer, en temps de fête, à donner une première quelconque. C'est le répertoire qui fait les honneurs de la matinée et de la soirée de la Pentecôte.

Donc à jeudi le vif plaisir de réentendre *la Perle du Brésil* du si regretté Félicien David, le « poète de la musique », disent avec raison les dilettantes provençaux.

Au vif intérêt attaché à la restitution de la belle partition de l'auteur du *Désert* se joindra la curiosité d'entendre une nouvelle *prima donna* sur la scène Favart qui compte déjà nombre d'exceptionnelles fauvettes. Celle-ci, on le sait, nous vient, comme Marie Van Zandt, du Nouveau-Monde, auquel nous devons déjà la Patti et maintes autres célébrités.

Mlle Nevada, la nouvelle étoile de la salle Favart, sort de l'école Marchesi et a reçu le baptême du succès en Italie. C'est le désir de chanter le rôle de Zora de *la Perle du Brésil* qui l'a attirée vers nous. On lui devra d'avoir restitué à la scène française l'un des plus purs chefs-d'œuvre de l'école moderne.

La distribution précédemment annoncée reste la même :

Zora, jeune Brésilienne,	Mlles Nevada.
La comtesse de Villareal,	Dupuis.
L'amiral don Salvator,	MM. Cobalet.
Lorentz, lieutenant des gardes,	Mouliérat.
Rio, jeune marin,	Chennevière.

Quatre chefs brésiliens :
MM. Belhomme, Lescoutras, Labis et Carroul.
Rôles supplémentaires : Interprétation de l'opéra comique :
Don José, M. Collin; *Don Inigo*, M. Gourdon; *Diego*, M. Davoust; *Numez*, M. Teste.

Nous apprenons qu'un nouveau service de « première » sera fait pour *la Perle du Brésil*, et que les billets portant la mention : *Duplicata*, seront seuls reçus au contrôle. Avis aux intéressés.

A notre Académie nationale de musique et de danse, on a fêté cette semaine la 50me de *Sylvia* et la 550me de la *Favorite*. Mlles Sangalli et Richard ont été les deux héroïnes de cette belle soirée, qui n'a été qu'une longue suite d'ovations pour l'une et pour l'autre.

Les dernières représentations de Mme Krauss, dans *Henry VIII*, sont annoncées pour la fin de ce mois, le congé de notre Rachel lyrique commençant le 1er juin. Mlle Dufrane serait appelée à la lourde tâche de lui succéder. Le congé de Lassalle aurait été racheté en partie par M. Vaucorbeil, — un mois le dit-on. On parle d'une reprise de l'*Africaine* par Mlles Dufrane, Lureau, MM. Salomon et Melchissédec.

Mlle Mauri ne tardera pas non plus à prendre son congé, c'est ce qui fait ajourner à l'automne prochain le curieux ballet de la *Farandole*, de MM. Th. Dubois, Gille, Mortier et Mérante. On vient de produire les maquettes des décors devant les auteurs. C'est tout simplement merveilleux. Le tableau des arènes, notamment, est appelé à faire sensation.

A propos de ballet, une bonne nouvelle : La *Korrigane*, de MM. Widor, Coppée et Mérante, va être représentée sur la scène de l'Opéra-Impérial de Vienne. Rosita Mauri danserait la *Korrigane* cette semaine à l'intention du maître de ballet de Vienne, M. Telle, qui vient prendre sur place tous les renseignements de mise en scène.

***

Il est toujours un peu question d'Opéra-Populaire. Chaque jour il est découvert un nouvel emplacement, mais rien ne se conclut, si bien que M. Lisbonne, dit-on, se déciderait à faire de l'opéra aux Bouffes-du-Nord. Il commencerait par le *Trouvère*.

En attendant, M. Lagrénée poursuit ses représentations lyriques du théâtre du Château-d'Eau. Le *Voyage en Chine* a succédé à *Norma* et doit alterner avec l'œuvre de Bellini.

Norma est de trop haute envergure pour un théâtre qui naît à peine et dont l'orchestre demande à être discipliné. M. Lévy a fait ce qu'il a pu, sa troupe instrumentale n'est pas sans valeur et les chœurs sont déjà presque satisfaisants. Mais le ténor, l'ingénieur chargé du rôle de Pollion, pourquoi lui avoir fait risquer cette grosse partie ? Norma, Mme Calderazzi, possède une belle voix et des qualités, à côté de quelques défauts. Elle nous rapporte le tout d'Italie où l'on ne fait guère plus de grands chanteurs. Restent Mlle Gilbert (Adlagise) qui ne manque pas d'un certain mérite, chante avec méthode et joue avec intelligence, et la basse Luckx (Orovese), que nous connaissons de l'Opéra et de l'Opéra-Comique.

Passons au *Voyage en Chine* de MM. Labiche et Delacour, musique de François Bazin, ouvrage amusant, d'une exécution facile et qui a fait grand plaisir malgré une interprétation ordinaire. Toutefois on y a remarqué Mlle Stella de la Mar, entrevue à l'Opéra-Comique, et une jeune basse de province sans doute, M. Gruyer. Une bonne note aussi à Mme Rose Desnoyers qui se résigne à jouer les duègnes. Le reste est faible, mais, nous le répétons, l'ouvrage a plu et beaucoup. Que M. de Lagrénée abandonne donc le grand opéra... italien surtout !

***

Mais recueillons-nous, lecteurs, pour faire place à un oratorio au milieu de cette semaine théâtrale.

LUCIFER

ORATORIO DE M. PETER BENOIT

Vient de faire son entrée à Paris, avec un cortège imposant de cinq cents exécutants.

Grâce aux largesses royales d'un Mécène, épris de ses splendeurs infernales, on lui a livré sur un plat d'argent les clefs du Palais dont les tours se dressent sur les hauteurs du Trocadéro.

Très chaleureusement acclamée par une notable partie du public, l'œuvre du maître belge a été reçue avec une visible froideur par une non moins notable partie de la presse parisienne.

M. Peter Benoit ne doit pas se laisser surprendre ou déconcerter par ces dissonances, car il est peu d'exemples d'un artiste nouveau venu, s'imposant du premier coup, par l'autorité de son œuvre et l'éclat d'une réputation conquise à l'étranger.

Au surplus, il faut le dire à notre décharge, la critique parisienne n'a pas le monopole de ces jugements improvisés.

Les Allemands eux-mêmes, les graves Allemands, ne mettent pas toujours dans leur appréciation la prudence et la circonspection qu'on leur suppose. N'ont-ils pas commencé par repousser dédaigneusement les œuvres de Wagner, dont ils se montrent aujourd'hui si fiers et si respectueux ? Bien avant d'essuyer les quolibets de la presse parisienne, l'auteur du *Tannhæuser* avait plié sous les lourdes plaisanteries de ses compatriotes. A cet illustre qu'ils vénèrent aujourd'hui comme un demi-dieu et peut-être bien comme un dieu tout entier, on a si bien prodigué les injures et les outrages, qu'un de ses admirateurs, M. de Wolzogen, en a récolté tout un recueil, publié sous forme de dictionnaire !

Arrivons à l'oratorio de M. Peter Benoit.

On avait dit, — et cette appréciation a pu lui faire du tort dans quelques esprits prévenus, — que M. Benoit était une sorte de Wagner flamand, dévoré d'ambitions réformatrices. Rien de moins exact. La forme de l'auteur de *Lucifer* est celle de tout le monde ; elle lui suffit amplement pour y couler une inspiration très personnelle. Son style est essentiellement mélodique, son harmonie, très hardie parfois, se tient à distance égale du trivial et du baroque, et son instrumentation puissante, mais sobre, n'est pas encombrée de ces détails parasites qui embarrassent la pensée des compositeurs modernes, lorsqu'ils ne servent pas à en masquer la pauvreté.

L'oratorio de M. Benoit se divise en trois parties. La première s'ouvre par une peinture musicale du chaos. C'est un chœur d'un beau caractère, mais qui gagnerait à être écourté. Vient ensuite une tempête infernale d'une grande puissance, attestant un sentiment dramatique, qui prendrait au théâtre un relief plus considérable encore. A cette pièce, très développée, succède l'évocation des forces de la matière : la terre, l'eau, le feu.

Le morceau est de grande allure et d'un style très fier et le baryton Blauwaert l'a dit avec une grande autorité, comme d'ailleurs tout le rôle de Lucifer, qui exige à la fois une grande voix et une grande énergie de déclamation. De cette évocation se détache un quatuor charmant, ingénieusement orchestré, mais dont les délicatesses se perdent dans les profondeurs du Trocadéro.

La deuxième partie, très courte, ne comprend qu'un air de basse, un air de ténor et un duo pour deux voix de femmes.

L'air de basse est d'un style mâle et vigoureux, il a été dit excellemment par une jeune basse belge, M. Fontaine, — mais la forme en est trop classique et ne s'accorde pas absolument avec les allures romantiques de l'œuvre.

Celui du ténor, au contraire, est d'un tour absolument moderne. Il est exquis, du reste, et la voix de M. Vergnet lui prête des demi-teintes d'un effet délicieux.

Très beau également le duo du feu, enlevé de verve par les belles voix de Mmes Montalba et Vicini.

A notre avis, la troisième partie est la plus remarquable. L'inspiration n'y faiblit pas un seul moment et s'y élève parfois à de grandes hauteurs. Cette troisième partie nous montre la lutte de l'esprit rebelle contre le ciel. Abandonné peu à peu par les forces conjurées qu'il avait appelées à son secours, Lucifer recule devant les armées célestes et s'abîme dans les ténèbres, tandis que l'homme, qu'il voulait entraîner dans sa chute, s'affranchit de la matière et s'élève jusqu'à Dieu. Cette lutte émouvante a été peinte par le compositeur avec une grande force dramatique et une rare puissance de couleur dans la manière vigoureuse des grands artistes flamands. En somme *Lucifer* est une œuvre de maître et nous croyons qu'une deuxième audition ne pourrait que lui être favorable.

H. Moreno.

LA PARTITION DE « LAKMÉ »

DEVANT LA PRESSE PARISIENNE

IV

Nous n'en finirions de sitôt, s'il nous fallait reproduire tous les journaux parisiens qui ont parlé de la partition de *Lakmé* et tous, à deux ou trois notes discordantes près, en complète harmonie d'appréciations élogieuses sur la nouvelle œuvre de M. Léo Delibes. Dans les journaux de la province et de l'étranger même unanimité. Bref, c'est là un succès qui s'est imposé à tous et du premier jour, chose assez rare pour être signalée. Notons, de plus, que le public a ratifié le jugement de la presse en se portant en foule au bureau de location. Ce sont là des faits trop à l'honneur de la jeune école française pour n'être point constatés.

Dans l'impossibilité matérielle de reproduire tout ce qui a été écrit sur *Lakmé*, dans plus de deux cents journaux, à Paris seulement, nous allons terminer la série de nos reproductions par quelques courts extraits signés, pour la plupart, de noms autorisés à parler musique.

M. André Wormser, grand prix de Rome, qui tient la plume de critique dans le nouveau journal, *le Jour*, écrit ce qui suit sur l'auteur de *Lakmé* ;

Toute cette partition est écrite avec l'habileté, avec l'autorité d'un artiste parvenu à la pleine maturité de son talent.

Elle est admirablement *composée*. Chaque situation est traitée avec le développement qu'elle comporte, dans la couleur qui lui convient; la phrase mélodique arrive sans effort et sans surprise au moment où on l'attend. D'un mot mis en sa place l'auteur connaît toute la puissance, et ce mot il sait le trouver, il sait le dire, il sait ne pas s'y arrêter plus qu'il ne convient.

Cette parfaite pondération, en dehors de la valeur de l'inspiration, révèle un maître du théâtre, et c'est en maître que M. Delibes vient de s'affirmer dans *Lakmé*.

Un autre grand prix de Rome, M. Gaston Serpette, professe la même opinion dans le *Clairon*.

Ce livret, coloré et poétique, convenait admirablement au talent de M. Léo Delibes : aussi le jeune maître a-t-il semé dans *Lakmé* les trésors de son inspiration et de sa fantaisie.

Le talent de M. Delibes est, à mon avis, le plus personnel et le plus séduisant qui soit dans notre jeune école française, et des trois ouvrages que le jeune maître a donnés à l'Opéra-Comique, *Lakmé* restera, je crois, comme le plus attrayant et le plus complet.

Le journal *la Paix*, où un musicien de profession, M. A. Méliot, tient aussi la plume de critique, rend la même justice à la nouvelle partition de M. Léo Delibes :

...On le voit, les morceaux réussis, les scènes intéressantes, les mélodies inspirées abondent dans cette partition. C'est que M. Delibes a tout bonnement cédé à son tempérament. Il ne s'est pas préoccupé de savoir s'il ne se compromettait pas en intitulant ses morceaux : *duos*, *trios*, *quatuors* ; il n'a pas cherché de grands mots philosophiques pour régenter son inspiration. Il a dit en langage excellent ce qu'il voulait dire et ce qu'il éprouvait, aussi l'a-t-il fait éprouver à ses auditeurs. Il a répandu dans son orchestration des trésors d'élégance et de science sans jamais permettre à l'orchestre d'étouffer le chant. Il n'a pas cru devoir couper les ailes aux motifs qui lui venaient sous la plume, et s'est contenté de les traiter avec art et naturel. Enfin, il ne nous a pas forcé, pour être compris, à chercher péniblement dans l'orchestre le fameux et indispensable *leitmotive* destiné à nous expliquer ce que nous voyons et ce que nous entendons. Grâces lui soient rendues! Qu'il persiste dans cette voie, et les grands succès comme celui de *Lakmé* se renouvelleront.

Dans le même ordre d'idées, l'*Étoile belge* brise les vitres, et c'est encore un écrivain, fort bon musicien, M. Ernest Dubreuil, qui parle en ces termes :

A la bonne heure !... voilà un beau et grand succès !... sans opposition, sans conteste, et qui a singulièrement réjoui les critiques qui, comme moi, luttent depuis si longtemps contre ceux que j'appellerai, qu'on me passe l'expression, les *raseurs* de la musique. Delibes a su rester *Français*, au milieu de l'invasion des algébristes d'outre-Rhin. Tout en suivant le progrès de la langue musicale, tout en modernisant son orchestre à l'aide des procédés les plus neufs et les plus séduisants, il a gardé cette forme mélodique exquise, cette santé de l'inspiration, qui sont, quoi qu'en disent les aboyeurs et les vacarmistes de l'heure présente, le salut de la musique et la gloire des maîtres de toutes les époques.

Les journaux spéciaux ont aussi célébré la victoire de la musique française. Voici ce que dit à ce sujet M. Alphonse Baralle du journal *la Musique Populaire* :

Cette fois, nous voici en présence d'un compositeur vraiment français. Il y a chez M. Léo Delibes une telle exubérance de jeunesse et de franche gaieté, qu'on pouvait craindre tout d'abord que son imagination toute parisienne se pliât difficilement à exprimer cette poésie toute nébuleuse des contes indiens ; il n'en a rien été, Dieu merci ! Et *Lakmé* nous a fait assister à l'un des succès les plus complets qui se soient produits depuis bien des années sur la scène de l'Opéra-Comique. Ah ! c'est que M. Léo Delibes est un grand charmeur. Il a la science, il a le talent, mais, et c'est ce qui le distingue de ses rivaux en composition. il a l'imagination luxuriante et large qui procrée les chefs-d'œuvre, et surtout cette clarté qui séduit et captive à première audition. Rien dans ses œuvres ne sent la leçon d'harmonie, et, cependant, il est impossible de pousser plus loin que M. Léo Delibes les effets d'orchestre et les accompagnements les plus savants, mais tout cela est tellement à sa place, tout cela est tellement complet que l'on reste sous le charme sans se rendre tout d'abord compte des difficultés vaincues. C'est la simplicité dans l'art arrivée à sa plus haute expression.

M. André Méris, disciple de Massenet et de Duprato, s'exprime ainsi dans *l'Art musical* :

Les trois *clous de Lakmé*, car cette partition fortunée en compte un à chaque acte, sont les duos entre Mlle Van Zandt et Talazac. M. Delibes a su éviter ce danger, qui s'imposait presque, de donner une même couleur à chacun, de tomber dans les mêmes effets. Au premier acte, la radieuse phrase : *C'est le dieu de la jeunesse*, chantée par M. Talazac avec un tel élan, une telle flamme que le *bis* seul a pu apaiser la tempête de bravos qui soulevait la salle ; au second acte, la scène passionnée entre la fille des dieux et l'officier anglais, coupée par la mélodie de la cabane ; enfin, le magnifique duo du dernier acte où, s'abandonnant à l'amour de Lakmé, Gérald murmure le délicieux : *L'aile de l'amour a passé.* En dehors de ces duos, que de superbes pages dans la partition de *Lakmé !* L'air : *Fantaisie aux divins mensonges*, chanté par Gérald, que domine la poésie profonde de tout ce qui l'entoure, doit prendre place au nombre des pages maîtresses de la partition. Ecrit de main de maître, il a valu au grand ténor une des plus splendides ovations dont on ait mémoire.

Voici ce que dit de la pièce et de la musique M. Jules Ruelle, du *Monde Artiste* :

Telle est la pièce rapide, intéressante, pleine de couleur, de poésie et de sentiment, de MM. Gondinet et Gille. Quand nous aurons dit que ce poème est parfaitement littéraire, que les vers en sont presque tous charmants, nous aurons fait la part des librettistes dans le succès, une belle part, croyez-le. La partition de M. Delibes est l'œuvre la plus soutenue, la plus homogène et la plus intéressante du jeune maître. Tout séduit, captive ou émeut dans *Lakmé*. La mélodie est abondante, originale, toujours dans le sentiment juste de la situation. Le rôle de Lakmé est merveilleusement écrit, au point de vue du caractère de l'héroïne. Les chants, les récits, les moindres tournures de phrase, ont une originalité, un peu cherchée parfois si l'on veut, mais trouvée, à coup sûr, et qui fait de Lakmé un type musical tout nouveau. Pour citer les belles pages de la partition, il faudrait citer en détail tous les morceaux. D'après ce que nous disons plus haut, nos lecteurs ont dû comprendre le cas que nous faisons de l'œuvre entière. Il n'y a pas une seule faiblesse, en effet, dans les 272 pages qui forment la partition piano et chant de *Lakmé*.

Empruntons à *la Revue du Monde musical et dramatique* les deux extraits suivants de l'article de M. Léon Kerst, déjà cité par *le Ménestrel*.

... J'ai raconté la pièce presque scène par scène, moins pour en faire voir la simplicité que pour en faire toucher du doigt les habiletés scéniques.

Il est parfaitement certain qu'elle est taillée à souhait pour favoriser l'imagination d'un musicien et, dans l'immense succès qui a accueilli *Lakmé*, une part légitime revient aux librettistes qui ont su esquisser les gracieux contours de la figure de leur héroïne, de façon à laisser au compositeur tout loisir d'en accentuer les reliefs. Par exemple, ce qui est non moins certain, c'est que la soirée est un triomphe pour Delibes. Personne, plus que moi, ne s'en réjouit.

La légende de la fille du Paria est un morceau écrit spécialement pour mettre en valeur les brillantes qualités de Mlle Van Zandt ; mais, du moins, ici, la concession faite à la virtuose a-t-elle sa raison d'être, puisqu'elle sert à la scène en la motivant. *Lakmé* chante en effet par ordre de son père, et pour permettre à celui-ci de reconnaître Gérald au milieu de la foule.

La chanteuse trouve une occasion toute naturelle de conquérir le public par les prodiges d'un mécanisme absolument merveilleux. C'est de la magie. Malgré les succès dont elle est coutumière, jamais la jeune artiste n'avait encore atteint à ce degré de perfection. Et ce que je dis d'elle vise non seulement cet air fulgurant, mais tout le rôle, dont la composition est supérieure, à ce point qu'elle marquera un sommet dans la carrière française de Mlle Van Zandt.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres : « En dehors de l'entrée de saison de Covent-Garden, par *Aïda*, la grande affaire de la semaine a été l'ouverture par le Prince de Galles du *College de music*, destiné à être le Conservatoire de musique de l'Angleterre. La cérémonie n'a pas été publique, c'était plutôt une fête de famille. Plusieurs membres de la famille royale, les fondateurs de l'institution, les membres du Conseil, les professeurs, quelques invités, voilà tout. M. Grove, directeur du Collège, a lu une adresse au Prince dans laquelle il a brièvement rappelé ce qu'il y a quatorze mois le Prince a déclaré vouloir faire et les sommes que le public a souscrites (3 millions de francs), pour fonder le Collège, le résultat (50 élèves qui seront élevés gratuitement), les professeurs nommés, etc. Le Prince a répondu qu'il avait grand espoir de voir cette institution se développer et prendre de plus amples proportions et a fini par déclarer que la Reine avait décidé de faire chevaliers: Arthur Sullivan, le compositeur bien connu, M. Macfarren, directeur de l'Académie royale de musique, et M. Grove, directeur du Collège. Ce qu'il y a d'embarrassant dans le cas présent, c'est que Sullivan, pour des raisons à lui connues, a hésité d'accepter et que Macfarren a positivement refusé. Je ne désire pas entrer dans des suppositions particulières et privées, mais il est certain que M. Gladstone, premier ministre, a lui aussi de tout temps refusé un titre de noblesse, et il n'est pas impossible que ces Messieurs pensent que le nom qu'ils se sont fait par leur mérite pourrait bien valoir un titre accordé par faveur.

Mme Nilsson a fait son début, depuis son retour d'Amérique, dans un concert de l'Albert Hall, devant un public de 10 à 12,000 personnes qui lui a fait trisser tout ce qu'elle chantait. A Saint-Jame's Hall, Hans Richter, le fameux chef d'orchestre de Vienne, a donné le premier concert (d'une série de neuf), qui, en souvenir de Richard Wagner, ne comprenait que des compositions du maëstro défunt, à l'exception pourtant d'une symphonie de Beethoven. Richter, qui conduit toutes ces partitions par cœur, avec une mémoire stupéfiante qui ne se dément pas en une seule mesure, a reçu une ovation à son entrée, et l'on a fait recommencer une grande partie du programme. Au palais de Cristal on a donné une symphonie de Schubert, n° 6 en *mi*, que le grand maître avait laissée incomplète, avec des indications de ce qu'il pensait faire, mais sans remplir la partition qui est écrite sur 167 pages et commencée au mois d'août 1821. Comme Schubert, ne l'a pas finie, quoiqu'il ait écrit d'autres ouvrages après, il faut croire qu'il n'en avait pas une fort grande opinion lui-même et franchement, après l'avoir entendue, je crois qu'il s'est assez bien jugé. M. Barnett, compositeur d'un certain mérite, a imaginé de compléter l'esquisse de Schubert, et ce travail, de toute manière fort risqué, témoigne bien de la patience et de la bonne intention de M. Barnett, mais voilà tout. Dans le même concert, on a entendu Mlle Teresina Tua qui a montré bien des qualités qui font honneur à son maître, votre illustre Massart, mais les compositions qu'elle a choisies ne sont pas du goût de ce public habitué à des œuvres de l'école allemande et plus profondes. Les deux opéras anglais représentés dans la saison Carl Rosa ont été reçus à Hambourg et à Cologne. Je voudrais bien voir *Emeralda*, qui est tout à fait d'un style français, représentée à Paris. L. E.

— On nous écrit de Milan : « Verdi qui a passé par ici s'est trouvé surpris par une insdiposition; des soins intelligents en ont eu promptement raison et le maître a pu partir pour sa villa de Santa Agata où il est arrivé en bonne santé et en excellente humeur. La partition d'*Ero et Leandro* de Bottesini n'a pas eu grande fortune au Manzoni; la musique ne semble pas d'accord avec la poésie, laquelle, soit dit en passant, est du maëstro Boïto. Il a fallu en revenir à *Rigoletto*, qui ne perd rien de sa popularité et où continue de se distinguer le baryton Menotti.

Les concerts de la Scala se sont terminés de la manière la plus brillante et au grand honneur du maëstro Faccio, qui comprend et interprète avec une égale supériorité tous les styles. A présent l'on va commencer les études pour l'exécution, au théâtre de la Scala, du *Requiem* de Verdi. C'est le ténor Durot qui a été choisi pour interpréter la partie chantée à Paris par Capponi et Masini. Nous avons failli un instant avoir la troupe Neumann avec les Nibelungen de Wagner. Dieu nous en a préservés; l'impresario allemand va se porter directement sur la *terra irredenta* de Trieste pour rentrer par Vienne et Pesth en Allemagne. Je ne pense pas qu'il se trouve de sitôt un impresario pour tenter en Italie l'aventure que M. Neumann vient de courir si imprudemment. E. M.

— On écrit de Barcelone : Notre arrière-saison théâtrale, — saison dite « de primavera » — a été bien remplie et assez intéressante : 1° une bonne compagnie d'opéra comique avec Masini, la Teodorini, MM. Dufriche, Verger et Nanetti comme chefs de file, et le maestro Goula comme directeur artistique ; 2° une très satisfaisante troupe dramatique castillane sous l'intelligent directeur ou sympathique acteur Mario; 3° une compagnie d'opéra bouffe, suffisamment... bouffe dans ses personnalités et assez lyrique dans son ensemble; 4° un cirque lyrico-dramatico-tragico, et un idem équestre ; 5° enfin, plusieurs autres scènes de genres vagues et indéfinis, qui s'étaient donné la tâche de nous charmer, de nous passionner, de nous faire rire et passer le temps ! Elles y sont, en général, parvenues, et vraiment, ceux qui, pendant cette période de temps, n'ont pas trouvé moyen de se distraire, y ont mis bien de la mauvaise volonté.

Ajoutons qu'à ces éléments déjà si divers, il en est venu s'adjoindre un autre absolument inusité et inespéré : celui du passage d'une vraie compagnie de vrais artistes de véritable comédie française, et vous comprendrez que nous n'ayons pas été par trop à plaindre dans cette bonne capitale de la Catalogne. Cette compagnie française était celle — je dis était, car elle nous a déjà quittés, hélas ! — était celle, dis-je, conduite par l'impresario Schumaun, à la tête de laquelle se trouvait Mlle Favart, l'ex-pensionnaire de la Comédie-Française. Il y a quelques mois, nous avions eu Sarah Bernhardt ; mais l'entourage de l'étoile était d'uue si navrante médiocrité que tout le charme de son rayonnement s'était perdu, comme dans une désillusion. Avec Mlle Favart, nous avons eu une réalité Et, pendant huit belles et triomphantes soirées, nous avons pu entendre parler et déclamer notre belle langue avec cette pureté de diction que possède l'éminente comédienne et qu'en artiste soucieuse de son art, elle avait su imposer à ses satellites. Aussi le succès artistique a-t-il été des plus complets, et c'est par de triples rappels que les plus simples actes se terminaient. Aurons-nous bientôt égale bonne fortune ? — Hélas! c'est si loin, Barcelone, quoique si près !

Faut-il vous parler des autres scènes précédemment nommées ? A l'Opéra (*Teatro del Liceo*) le grand Masini. Toujours le même : même répertoire, mêmes qualités, mêmes défauts. Très étudié !... mais sans étude ! C'est dommage ! — La Teodorini, belle, mais il lui manque un je ne sais quoi qui, que... enfin, l'âme ne se remplace pas par des cris ! — Dufriche, bien, correct ! — Verger, comme chanteur de concert, parfait, mais à la scène, insensé ! — Nanetti, fort convenable, mais c'est tout. Orchestre et chœurs superbes. Les autres théâtres... au fait, ça vous intéresse-t-il ? Non ! alors à une autre fois. — BERTAL.

— Les dépêches annoncent un nouveau succès pour le regretté Georges Bizet, à l'Opéra Impérial de Vienne. Sa *Jolie Fille de Perth* y aurait été représentée avec éclat. A dimanche les détails.

— Bien que tardivement, empruntons à la *Gazette de Liège* quelques lignes sur le dernier concert du Conservatoire de cette ville : « Le troisième concert annuel, donné samedi dernier dans la salle du Théâtre Royal en présence d'un public nombreux, avait réuni, dans son programme, la variété à la haute qualité des œuvres choisies. L'exécution n'est pas restée au-dessous de ces belles promesses; et chaque maître nous a été montré avec cette fidélité de l'interprétation qui fait des Concerts du Conservatoire un véritable enseignement, en même temps qu'une fête pour nos artistes et nos amateurs éclairés. Mme Verken, qui faisait les honneurs de la partie vocale, a fait apprécier toute sa valeur dans la scène : *Ah! perfide*, de Beethoven. Elle phrase avec un goût remarquable et nous ne savons quoi d'individuel qu'on sent plus aisément qu'on ne l'explique. Avec cela une émission nette et sûre et une excellente diction qui se sont affirmées surtout dans les mélodies ravissantes et populaires : *Paroles du cœur*, et *Vieille guitare*, de M. Radoux, accompagnées par l'auteur, qu'elle a interprétées avec un succès des plus chaleureux. Après les succès remportés par les solistes et les morceaux d'ensemble, il ne fallait rien moins qu'une des plus belles pages instrumentales de Berlioz, *la Marche hongroise*, de la *Damnation de Faust*, pour couronner la séance dont les dernières notes ont été dites un peu avant minuit. » J. G.

— Le *Guide musical* nous apprend que le concours de ballets, ouvert par les directeurs du théâtre de la Monnaie, n'a pas été moins intéressant que le concours d'opéras comiques. Les auteurs belges ont envoyé à MM. Stoumon et Calabrési onze ballets, qui ont été examinés par le jury, composé de MM. Gevaert, Joseph Dupont et Gustave Frédérix. Le choix du jury s'est porté sur le ballet intitulé : *Bulbul ou le Poète et l'Etoile*. L'ouverture du billet cacheté accompagnant le manuscrit de *Bulbul* a fait connaître le nom de l'auteur, M. Paul Bertier.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les élèves aspirant au grand prix de composition musicale, entrés en loges au Conservatoire samedi dernier pour prendre part à l'épreuve d'essai (se composant d'une fugue vocale et d'un chant avec orchestre), sont sortis de loges hier samedi pour y rentrer le 19 mai. Voici par ordre de mérite (cette fois, c'est officiel) les noms des cinq élèves admis au concours définitif :

MM. Vidal, élève de M. Massenet;
René, élève de M. Léo Delibes ;
Leroux, élève de M Massenet;
Debussy, élève de M. Guiraud;
Missa, élève de M. Massenet.

Vendredi prochain, le jury choisira la cantate qui devra être remise aux concurrents le lendemain matin. M. Ambroise Thomas, de retour à Paris, assistait à la séance d'épreuves d'hier, et il installera, samedi, au Conservatoire, les cinq jeunes candidats du Graud Prix de Rome de l'année 1883.

— Une grave nouvelle touchant la Société des concerts du Conservatoire : M. Deldevez serait décidé à prendre sa retraite et l'avis officiel en aurait été transmis aux sociétaires dans les termes suivants :

« Nous avons le regret de vous annoncer que M. Deldevez, notre éminent et vénéré chef d'orchestre, désire prendre définitivement sa retraite. Malgré nos pressantes instances il maintient irrévocablement sa détermination. Nous croyons de notre devoir de vous en faire part et nous vous prions d'agréer l'expression de nos meilleurs sentiments.

Pour le Comité : A. VIGUIER, secrétaire. »

Par suite, une convocation, en Assemblée générale, a été décidée et fixée au mardi, 22 mai, afin d'élire un nouveau chef.

— Rappelons aux intéressés que, jeudi prochain 17 mai, à une heure, aura lieu, dans la grande salle du Conservatoire national de musique et de déclamation (entrée par la rue du Conservatoire), l'assemblée générale annuelle de l'*Association des Artistes musiciens*, fondée par le baron Taylor. L'ordre du jour comprendra : 1° le compte rendu des travaux du Comité pendant l'année 1882, par Eugène Lecointe ; 2° l'élection de treize membres du Comité.

— Lundi dernier les cours d'histoire de la musique à la Sorbonne ont été brillamment clôturés, devant plus de huit cents auditeurs, par l'analyse des œuvres de Victor Massé, le sympathique auteur de tant d'ouvrages applaudis. Mlle Volsey a fait apprécier encore une fois sa magnifique voix et son grand style en interprétant la chanson de Méala et le brindisi pourtant si connu de *Galathée*.

— La colonie belge de Paris s'est réunie mercredi dernier dans les salons de l'hôtel Continental, autour d'un banquet offert à M. Peter Benoit et à son collaborateur M. Emmanuel Hiel. La fête était présidée par M. le baron Limnander, qui en avait eu la première idée et qui l'avait organisée avec l'assistance de M. Arthur Renier, consul général de Belgique : elle réunissait, d'ailleurs, l'élite des artistes belges, M. Renier aporté tout d'abord le toast traditionnel au roi. Puis M. Limnander s'est levé à son tour, et, dans une allocution pleine d'une éloquence émue, il a exprimé toute l'admiration qu'il ressentait pour le talent de son compatriote. Depuis vingt-cinq ans, a-t-il dit, la musique ne m'avait pas fait éprouver d'émotion pareille à celle que j'ai ressentie en écoutant l'œuvre de M. Peter Benoit. Cet hommage loyal et spontané rendu par l'auteur des *Monténégrins* à celui qui, tout récemment encore, était son concurrent à l'Institut, était bien fait pour toucher M. Benoit, qui a clos la série des toasts en buvant à la France, à Paris et à tous ceux qui lui avaient prêté le concours de leur talent ou de leur zèle.

— M. Carl Rosa, le maestro-directeur de l'Opéra-Anglais, est de séjour à Paris. Il vient de couronner sa saison de Londres par une représentation-gala de *Mignon*, en anglais, à laquelle assistaient le Prince de Galles et le Lord-Maire. M. Carl Rosa est venu parmi nous prendre des notes sur *Lakmé* et la *Perle du Brésil*, qu'il compte mettre au répertoire anglais, ainsi qu'il a fait déjà pour *Mignon* et *Carmen*.

— M. Telle, maître de ballet de l'Opéra-Impérial de Vienne, venu à Paris pour prendre la mise en scène de la *Korrigane*, assistait avec M. Carl Rosa à la neuvième représentation de *Lakmé*, que l'on se propose aussi de monter à Vienne pour Mlle Bianchi.

— On écrit de Bordeaux à l'*Entr'acte* :

« Le *Dimitri*, de M. Victorin Joncières, vient d'obtenir au Grand-Théâtre un immense succès. Le beau poème de MM. de Bornier et Armand Silvestre a vivement intéressé. Quant au compositeur, la soirée n'a été pour lui qu'un triomphe en cinq actes. Palmes d'or, rappels, ovations. M. Joncières gardera de notre ville un glorieux souvenir. L'ouvrage avait d'ailleurs été monté superbement. Mme Engally, spécialement engagée, a retrouvé son grand succès du Théâtre-Lyrique dans le rôle qu'elle y avait créé avec tant d'éclat. Mme Laville-Ferminet, notre grande tragédienne lyrique, a réellement créé un rôle qui, avant elle, n'avait pas encore trouvé son relief. Elle s'y montre, comme dans tous ses personnages, aussi dramatique comédienne que chanteuse irréprochable. Son talent si complet est l'honneur de notre Grand-Théâtre. Mlle Delcroix a complété un ensemble féminin vraiment hors ligne. Du côté masculin, un jeune ténor, M. Lubert, a montré des qualités de premier ordre et qui nous révèlent un artiste du plus grand avenir. M. Guillemot, qui avait été applaudi déjà à Paris dans le même rôle ; M. Queulain, qui dit avec une autorité très grande ; M. Flain, qui est une excellente basse, ont eu leur part du succès. C'est une soirée qui comptera dans l'histoire du théâtre de Bordeaux et qui annonce à *Dimitri* une série de superbes représentations. »

— C'était jeudi dernier la première communion au lycée Saint-Louis. La partie musicale de cette cérémonie a été fort goûtée. Sous l'habile direction de Th. Salomé, avec le concours de MM. Lefort et Gilette ; plusieurs morceaux ont vivement impressionné l'assistance ; entre autres : un *Sub tuum* de M. Ambroise Thomas, une méditation religieuse de M. J. Massenet, le prélude du *Déluge* de M. Camille Saint-Saëns et un *O Salutaris* de M. Th. Salomé.

— Nous nous faisons un plaisir d'annoncer, en la recommandant, la belle séance de musique sacrée organisée pour le samedi 19 mai à la Chapelle du Palais de Versailles par les soins de M. G. de Sainbris au profit de l'Association des artistes musiciens. Sans entrer dans le détail du programme, mentionnons qu'entre autres séductions il offrira l'occasion devenue si rare d'entendre Alexandre Batta, et signalons avec quelques grandes pages de Chérubini, Haendel, Mendelssohn, Ambroise Thomas, C. Franck, etc., les fragments dont nous parlions dimanche dernier de la *Fille de Jaïre* de Mme de Grandval. Cela vaut bien le voyage de Versailles, qui d'ailleurs ne doit pas être sans charme en cette saison.

— M. A. Poiset a dirigé le jour de l'Ascension sa nouvelle petite messe à la chapelle anglaise. Elle a été très bien interprétée par les élèves de M. Schneider et sera exécutée de nouveau aujourd'hui dimanche.

— Voici le sommaire du dernier numéro de *l'Archivio musicale*, l'excellente revue musicale italienne, dont nous avons parlé déjà à différentes reprises : *Gluck*, par le professeur Nohl ; correspondance de Rome, de Genève et de Venise ; chroniques et notices ; télégrammes, canons énigmatiques.

— La ville de Dieppe organise un grand festival de musiques d'harmonie et de fanfares pour le dimanche 1er juillet. Pour tous renseignements s'adresser à M. Duhamel, quai Duquesne, à Dieppe.

CONCERTS ET SOIRÉES

Nous sommes en retard pour rendre compte de l'intéressante séance de piano donnée par le virtuose-compositeur Delaborde, salle Pleyel. Mais la réputation de cet habile maître n'étant plus à faire, nos éloges, quoique tardifs, sauront lui prouver en quelle estime nous tenons son talent et sa personnalité. L'impression que nous a laissée sa triomphante soirée musicale nous est restée assez vivace pour la résumer en quelques lignes : et d'abord affirmons hautement que nous avons, malgré la perfection déjà atteinte, constaté un progrès notable, des modifications sensibles dans les procédés d'exécution de l'admirable virtuose. C'est bien toujours la même fermeté de style, la même bravoure, la même clarté dans les traits les plus ardus et les plus rapides, mais les nuances expressives et délicates, le charme et l'élégance de diction sont venus s'ajouter à l'autorité magistrale qui a, dès le principe, caractérisé l'école de Delaborde. C'est tout particulièrement dans la sonate en *si* mineur de Chopin, dans le boléro et la ballade en *sol* mineur que nous avons pu constater cette modification très appréciable pour des oreilles exercées, pour les artistes qui suivent avec intérêt toutes les évolutions de l'art moderne du piano. Les douze petits préludes de la composition de Delaborde sont des bijoux mélodiques d'un travail exquis. Les études de Henselt et *le Caprice* de H. Heller, sur un thème de Mendelssohn, ont été exécutés avec un brio et une verve endiablés. Enfin, la fugue pour orchestre de Théodore Radoux, transcrite pour piano, a montré, sous un jour tout particulier de puissante sonorité et de variété de timbres et d'effets, le virtuose Delaborde, l'un des maîtres dont s'honore, à juste titre l'école française. A. M.

— Une brillante audition des élèves de l'Institut musical fondé et dirigé par M. et Mme Oscar Comettant a eu lieu la semaine dernière salle Erard. On a entendu une vingtaine de jeunes personnes du monde, élèves du cours supérieur de piano que fait à l'Institut musical notre éminent professeur Marmontel. Il y a dans l'exécution de toutes ces jeunes filles ce cachet de sévère et suprême élégance qui caractérise la belle et classique école de Marmontel. Plusieurs d'entre elles sont arrivées à un talent de véritable artiste. Les autres sont en grand chemin d'y parvenir à leur tour. Toutes ont fait preuve d'un bon mécanisme et d'une intelligence parfaite du style des maîtres classiques et modernes dont elles étaient les interprètes. Les auditeurs, en si grand nombre qu'ils remplissaient entièrement toute la grande salle Erard, ont acclamé ce joli bataillon de jeunes pianistes qui est comme le bataillon sacré de l'Institut musical. A côté des élèves de M. Marmontel, sont venus se faire applaudir à leur tour, Mme Louise et M. Lucien Comettant, le virtuose violoncelliste M. Paul Hémant, et un jeune violoniste, lauréat de la classe de M. Massart au Conservatoire, M. Ernest Moret, que nous croyons destiné à prendre un jour place au premier rang parmi les virtuoses de notre belle école française de violon. De pareilles auditions disent éloquemment l'excellence de l'enseignement que reçoivent les élèves de l'Institut musical, cette école qui en est à sa 12e année d'existence et qu'on a justement appelée le Conservatoire des jeunes filles et des femmes du monde.

— Au concert des Orphelinats agricoles de France, double triomphe pour Faure et Planté, partagé par Mme Carlotta Patti dans *le Crucifix*, de Faure, que toute l'assistance a voulu réentendre. On a bissé aussi *les Myrtes*, de Faure, et le grand chanteur-compositeur a interprété alors *le Printemps*, de Gounod, accompagné par Planté. Nouvelles acclamations. La belle mélodie de Faure : *Je crois*, a également produit grand effet. De son côté, Planté, seul et avec l'orchestre Colonne, a électrisé tout son auditoire. Succès aussi pour le violoncelliste Delsart qui a joué de charmantes pièces, entre autres une transcription de *la Korrigane*, de Ch. M. Widor. La charmante Mlle Angèle Legault du Théâtre-Royal de la Monnaie, de Bruxelles, de retour à Paris, est venue remplacer sa non moins charmante sœur, Mlle Maria Legault empêchée.

— Très belle soirée mercredi dernier chez Mme la comtesse de Béhague. Les honneurs du programme musical ont été pour le beau duo de *Lakmé* : *C'est le dieu de la jeunesse*, admirablement chanté par Mlle Van Zandt et le ténor Léon Achard. Mlle Van Zandt a chanté, en outre, l'adorable mélodie

Pourquoi, du même opéra, et l'air du *Pardon de Ploërmel*. M. Léon Achard, de son côté, a interprété, au milieu de cet aristocratique auditoire, où il comptait beaucoup de ses élèves, deux productions de Godard et de Schumann, et la belle cavatine de *Françoise de Rimini : O paradis perdu !* qui lui a valu un très grand succès. Bref, Léon Achard, réentendu avec le plus vif plaisir, a partagé le succès de la charmante Marie Van Zandt.

— On a maintes fois cité l'hôtel de M. le comte et de Mme la comtesse de Chambrun, pour leurs belles soirées musicales, dans lesquelles se sont fait entendre toutes les cantatrices et tous les chanteurs célèbres contemporains. Maintenant ces grandes réceptions sont devenues des réunions intimes où l'on joue des quatuors de nos grands maîtres, sous la direction de M. Colonne. Cette année on a joint au quatuor un chœur de jeunes filles et de jeunes gens du Conservatoire ; comme ce sont là tous et toutes de futurs virtuoses, on n'est pas embarrassé pour les solistes. C'est M. Weckerlin qui s'est chargé de cette partie historique des programmes. A la première séance nous avons entendu un air d'*Amadis* de Lully, chanté avec infiniment de goût par Mlle Castagnié, un fragment de *la Mascarade de Versailles*, également de Lully, le solo très gentiment dit par Mlle Herman ; un chœur des *Saisons* de Haydn, et enfin le bel *Inflammatus* de Rossini, heureusement choisi pour mettre en relief le riche organe de Mlle Terestri. Un quatuor inédit de F. David a complété ce curieux programme.

— Dimanche dernier a eu lieu une très intéressante audition des élèves de M. Antonin Marmontel et d'un certain nombre d'œuvres de M. Léon Delahaye. Double succès pour le compositeur et l'excellent professeur qui a eu l'excellente idée de nous faire entendre ces mélodieuses pages si bien écrites pour le piano. Parmi les élèves les plus remarquées, citons une jeune fille de huit ans, Mlle Rachel Muhlrad, nièce de Mlle Silberberg, Mlles Jeager, Guilbot, Puech, Welter, Prouet, Lévy, etc. Mme Lacave-Laplagne et Mlle Lefour, 1er prix du Conservatoire, avaient bien voulu prêter le concours de leur beau talent à cette séance.

— M. Ch. Dancla, professeur de violon au Conservatoire, a donné dimanche dernier, à la salle Pleyel, sa séance musicale annuelle, avec le concours de MM. Naëgelin, Riff et Prioré et de quelques-uns de ses élèves. Plusieurs des œuvres de M. Dancla ont été très bien interprétées surtout le *trio* en *mi* bémol exécuté par MM. Dancla, Naëgelin et Riff. Mlle Nettie Carpenter, une jeune violoniste américaine, élève de M. Dancla, a joué en vraie artiste la *romance et rondo russe* de Bériot, et a été vivement félicitée par son professeur.

— La dernière matinée (matinée d'adieu) des cours de M. Perruzzi a été des plus intéressantes par l'audition de nouvelles œuvres dont l'excellente exécution ne pouvait qu'assurer le succès. Citons parmi les plus applaudies: un touchant *Sonnet du XVIIe siècle* et *les Amoureux de Catherine* d'Henry Maréchal, chantées par Madame Watto, et par Madame S...; des fragments d'*Ariane*, poème lyrique par L. de Maupeou, chantés par M. Derivis et Mlle Mirane de l'Opéra; *Une Chanson Espagnole* de L. Delibes par Mlle D..., enfin (*the last but not the least*), *les Lavandières* d'E. Mestres, chœur pour voix de femmes avec solo par Mme Watto, dont l'élégance et l'originalité ont excité au plus haut point l'enthousiasme de l'aristocratique auditoire.

— On nous écrit de Rouen : « L'une des meilleures élèves de MM. de Bériot et Masset, Mme Schwindt-Martin, nous a fait entendre la semaine dernière, les nombreuses adeptes de ses classes de piano et de chant, dans deux séances musicales qui ont eu un égal succès. Le talent de l'excellent professeur, si apprécié de l'élite de notre société rouennaise, a cette fois encore fourni l'incontestable preuve des progrès que son enseignement fait faire à l'art musical en notre ville. Elèves de chant et élèves de piano ont interprété les œuvres des classiques et des maîtres modernes avec une irréprochable méthode et cet art des nuances qui caractérise la manière du professeur. Nous applaudissons de tout cœur aux légitimes succès remportés à Rouen par Mme Schwindt-Martin que nous avons eu la bonne fortune d'entendre, il y a quelques années, en compagnie de nos grands artistes parisiens et notamment de MM. Sivori et Fischer. »

CONCERTS ANNONCÉS

Les Concerts-Pasdeloup promettent. à l'Éden-Théâtre. Le public s'y est porté en nombre, samedi de l'autre semaine, et, hier la location s'annonçait mieux encore. De plus, le succès a été des plus chaleureux le premier jour et il a dû doubler au second samedi, si on en juge par le très intéressant programme de M. Pasdeloup. Nous en parlerons dimanche prochain. Pour aujourd'hui, contentons-nous d'enregistrer que le 3e concert de M. Pasdeloup à l'Éden sera consacré à la jeune Ecole italienne : Ponchielli, Boïto, Diabelli, etc. — C'est donc une sorte d'Exposition universelle de la musique que M. Pasdeloup compte présenter pendant sa nouvelle saison musicale du mois de mai.

— Aujourd'hui dimanche au Palais du Trocadéro, grand Concert au profit de la Caisse de pensions de la *Société Suisse* de secours mutuels, sous le patronage de la légation Suisse, avec le concours d'artistes de l'Opéra, de la Comédie Française et des Sociétés chorales et instrumentales Suisses de Paris.

— Demain lundi, salle Kriegelstein, audition des œuvres couronnées au concours de 1883 par la Société d'émulation musicale et dramatique fondée et dirigée par M. Émile Pichoz.

— Mercredi 16 mai, salle Pleyel, concert du violoncelliste viennois Burger, avec le concours de Mlle Litvinoff et de Mlle Lewita.

— Jeudi prochain 17 mai, à deux heures et demie très précises, quatrième et dernier concert d'orgue donné au Trocadéro par M. Alexandre Guilmant avec le concours de Mme Vicini-Terrier, MM. Marsick, Dérivis et Lyonel. M. Dusautoy, chef d'orchestre. M. Colonne, chef d'orchestre. 1re audition d'une Marche nuptiale, de Gounod pour orgue et trombone ; d'un grand concerto de Haendel, d'un concerto de Bach en *la* mineur, par Marsick. Nouvelle audition de la 1re symphonie pour orgue et orchestre, de M. Guilmant.

— Jeudi 17 mai, salle Pleyel, concert de Mlle Lefort, avec le concours de Mlle Marthe Ruelle, de MM. Julien Sauzay et Vannes.

— Samedi prochain, 19 mai, 3e concert de M. Pasdeloup à l'Eden-Théâtre.

— Dimanche prochain, 20 mai, salle Henri Herz, audition de fragments symphoniques composés par M. G. de Salelles, avec le concours de Mme Caroline Salla. L'orchestre sera dirigé par M. Danbé.

NÉCROLOGIE

La semaine qui vient de s'écouler a été particulièrement fatale à la grande famille artistique et littéraire. C'est d'abord une noble figure, celle de Louis Viardot, qui a disparu du monde des lettres, et l'on sait quelles attaches liaient au monde des arts cet écrivain d'un talent si fin, si distingué. La seconde fille de Garcia était devenue Mme Pauline Viardot. Cette union remontait au temps où Louis Viardot, grand ami de Rossini, dirigeait les destinées de notre regretté Théâtre-Italien. C'est dire combien il a vécu avec les artistes, leur inspirant à tous autant de sympathie que de déférence par la nature élevée de son caractère. Aussi les regrets du monde artiste sont-ils aussi vifs que ceux du monde littéraire, d'autant plus vifs que le deuil de Mme Viardot est partagé par tous les musiciens. Nous lui envoyons, ainsi qu'à ses chers enfants, l'expression de notre profonde sympathie.

Une autre famille, tenant aussi au grand art du théâtre, a été également cruellement éprouvée cette semaine. Une foule nombreuse et profondément attristée remplissait, il y a quelques jours, l'église Saint-Gervais, aux obsèques d'une femme de mérite, Mme Boutet de Monvel, fille d'Adolphe Nourrit. Mariée à un savant professeur de l'Université, Mme de Monvel n'eut pas moins de quatorze enfants et pour donner une éducation libérale à une aussi nombreuse famille, elle fonda, il y a vingt ans, avec le concours de professeurs de l'Université, collègues de son mari, des cours d'éducation pour les jeunes personnes qui obtinrent un rapide succès. L'élévation et l'aménité de son caractère, le charme de son esprit cultivé et la sûreté de son jugement la faisaient aimer et honorer de ses élèves. Au point de vue musical, Mme de Monvel, qui avait une voix rappelant par la suavité celle de son père, fut une des bonnes élèves de Banderali, dont elle transmit la méthode à beaucoup de jeunes filles, car, douée d'une grande activité, elle trouvait encore, malgré ses occupations de famille et ses cours, le temps de donner des leçons de chant. Mme de Monvel laisse à ses enfants l'exemple de grandes vertus basées sur un profond sentiment religieux.

Il nous faut encore citer le décès d'un homme bien sympathique, M. Charles Lourdel, et qui tint personnellement une place modeste, mais agréable dans l'art de bien chanter, sous le nom de Biéval. Devenu grand industriel artistique par son mariage avec Mlle Rouvenat, M. Lourdel ne tarda pas à être le digne successeur de son beau-père, joaillier renommé. Mais la musique tint toujours une grande place dans son existence. Il aimait les musiciens, auxquels il n'a cessé de donner des preuves de dévouement. Les marins — ceux d'Etretat en particulier — lui doivent aussi beaucoup. Lourdel partageait ses loisirs entre la pêche, la musique et la charité. Il meurt bien jeune : cinquante-quatre ans ! Sa famille ne sera pas seule à le regretter.

Enregistrons encore un deuil dans le monde des chanteurs. Le ténor Du Wast vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, décédée à Château-Thierry, dans sa soixante-seizième année.

Un dernier mot, enfin, sur les douleurs de la semaine : pendant que disparaissait, à peine de ce monde, le jeune enfant de M. Bertrand, le sympathique directeur des Variétés, notre excellent ami Philippe Gille, le gendre de Victor Massé, perdait sa vénérable mère. Les consolations ne pouvaient manquer ni à l'un ni à l'autre. C'est dans les heures d'angoisses qu'il nous est donné d'apprécier le dévouement de nos amis.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

MM. Heugel du MÉNESTREL croient devoir mettre de nouveau en garde les tiers intéressés contre toutes acquisitions à crédit ou demandes quelconques d'argent faites en leur nom ou sous le couvert de leur maison, déclinant, à ce sujet, toute responsabilité.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2724 — 49me ANNÉE — N° 25. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 20 Mai 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, le second Entr'acte de *Lakmé* :

« LA CABANE »

musique de LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement : *Fleurs de Mai*, polka de PHILIPPE FAHRBACH.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *le Sonnet du XVIIe siècle*, poésie de GILLES DU COULDRIER, musique de HENRI MARÉCHAL. — Suivra immédiatement la dernière mélodie de notre regretté collaborateur OCTAVE FOUQUE : *Les Trois Fils d'or*, poésie de LECONTE DE LISLE.

FRANZ LISZT

Liszt est, sans contredit, une des plus grandes figures d'artiste de notre temps. Tour à tour exécutant, compositeur, critique, écrivain, il a étudié l'art musical dans ses formes les plus diverses. Pas un secret ne lui a échappé, pas une difficulté ne l'a rebuté, et, dans tout ce qu'il a entrepris, il s'est élevé à la maîtrise. Imprimant à ce qu'il interprète comme à ce qu'il écrit un caractère de puissante originalité, il a réussi à découvrir dans les compositions des vieux maîtres tels effets inattendus, telles intentions dissimulées qui peuvent déranger la tradition, mais qui indiquent, chez l'artiste, avec un esprit merveilleusement porté à l'analyse, le souci constant de faire autrement qu'on n'a fait jusqu'à lui.

Doué d'une activité qui n'a d'égale que sa vaste intelligence, il a parcouru l'Europe, excitant partout les transports de l'enthousiasme, récoltant à chaque étape des moissons de couronnes, entraînant les publics les plus rebelles à l'admiration des chefs-d'œuvre classiques, les initiant ensuite aux productions d'un genre opposé, s'attachant de préférence aux causes condamnées, tendant la main aux talents méconnus et se jetant bravement dans toutes les mêlées, sans songer que sa haute taille le désignait aux coups les plus terribles.

Nous le voyons recueillir Joachim Raff, succombant au découragement et près d'abandonner une carrière où il devait rencontrer un jour de si beaux succès. C'est lui qui signale à l'attention de l'Allemagne et de la France les premières compositions de Schumann.

Plus tard il fournit à Richard Wagner le moyen de faire représenter *Lohengrin* sur le théâtre de Weimar ; il l'aide de sa bourse et de son expérience, et se voue corps et âme à la défense de ses théories dont il a la satisfaction de voir le triomphe. Puis il vient en aide à notre grand Berlioz, fait connaître de l'autre côté du Rhin *Roméo*, la *Damnation*, l'ouverture des *Francs-Juges ;* s'escrimant de la plume, organisant des représentations, recrutant des symphonistes et des chanteurs, relevant sans cesse l'éclat de son génie par un fonds inépuisable de charité et de dévouement.

Quel homme a, plus que Liszt, provoqué l'attention et la curiosité de ses contemporains ! Ses aventures à travers le monde ont défrayé la chronique de tous les pays. L'éloge hyperbolique lui a été prodigué à côté de l'injure et des plus basses calomnies. Il a inspiré coup sur coup des dithyrambes et des pamphlets, ne prenant pas plus garde à ceux-ci qu'à ceux-là, se souciant aussi peu des roses dont on chargeait sa tête que de la boue qu'on jetait après lui.

Pour honorer son talent, il n'est pas de dignités que les souverains ne lui aient conférées. Le duc de Weimar l'a nommé chambellan, le Pape l'a fait chanoine, le roi de Hollande a ordonné qu'on frappât des médailles à son effigie. Enfin, lorsqu'il ne s'est plus trouvé sur sa poitrine une place où pût s'accrocher une décoration, on lui a offert des titres de noblesse, des droits de citoyen, des bijoux, des châteaux, et jusqu'à un sabre d'honneur !

A-t-on assez parlé de cet étrange présent, et la verve française s'est-elle assez égayée aux dépens de ces dilettantes forcenés qui ne trouvaient rien de mieux à offrir à l'artiste qu'un instrument de combat.

M. Blaze de Bury écrivait dans la *Revue des Deux-Mondes* : « Il nous faut des danseuses, des cantatrices et des pianistes. Nous n'avons d'enthousiasme et d'or que pour leurs tours de force. Nous laisserions Pétrarque dans la rue pour mener la Essler au Capitole ; nous laisserions Beethoven et Weber mourir de faim, pour donner un sabre d'honneur à M. Liszt. »

L'attaque était vive. Liszt, en ce moment à Hambourg, riposta par une longue lettre dont nous reproduisons le passage essentiel:

« Le sabre qui m'a été donné à Pesth est une récompense décernée par une nation sous une forme nationale. En Hongrie, dans ce pays de mœurs antiques et chevaleresques, le sabre a une signification patriotique. C'est le signe de la virilité par excellence ; c'est l'arme de tout homme ayant le droit de porter une arme. Lorsque six d'entre les hommes les plus marquants de mon pays me l'ont remis, aux acclamations unanimes de mes compatriotes, c'était me reconnaître de nouveau comme Hongrois après une absence de quinze années. »

Quelque temps après le grand pianiste se retirait dans la Ville Eternelle, où il recevait du Pape les premiers ordres ecclésiastiques. Le bréviaire allait remplacer le sabre à poignée recourbée, le petit manteau cachait l'habit noir criblé de croix, de plaques, et de rubans aux couleurs éclatantes; et Berlioz, en apprenant la nouvelle, mandait à son ami Humbert Ferrand : « Liszt est à Rome. Il joue de la musique de l'avenir devant le Pape qui ne sait pas ce que cela veut dire. »

Liszt répondait à la plaisanterie par l'envoi d'un exemplaire richement relié de sa symphonie *Faust*, sur la couverture duquel il avait fait graver ces mots : A Hector Berlioz.

C'est cet ouvrage *(Eine Faust-symphonie in drei characterbildern, nach Gœthe)* qui a révélé Liszt au public parisien, lequel l'ignorait presque absolument. Non pas que la renommée de l'illustre pianiste n'eût déjà et dès longtemps franchi ces portes de Paris si redoutées des célébrités étrangères, qu'elles préfèrent, le plus souvent, sauter par-dessus le mur; mais on ne connaissait guère dans Liszt que le virtuose. Or, de celui-ci que restera-t-il un jour? — Ce qui reste des grands comédiens, des grands improvisateurs, des grandes cantatrices; des rapsodes grecs et des trouvères du moyen âge; de Roscius et de Talma, d'Elleviou et de la Grisi : un souvenir qui va s'effaçant chaque jour davantage, de vagues traditions qui ne tardent pas à disparaître, avec ce besoin qu'ont les foules de changer fréquemment d'idéal.

C'est dans l'œuvre écrite que le génie apparaît et se recommande à la postérité. L'artiste qui se borne à interpréter ou à traduire connaît, à la vérité, la joie des triomphes et des longues acclamations; mais les bravos s'éteignent, les couronnes se fanent, l'oubli vient, et l'artiste créateur, seul, a la satisfaction d'attacher la gloire à son nom. Liszt pardonnerait peut-être à celui qui ne le regarderait pas comme le premier pianiste du monde, mais il ne souffrirait pas qu'on tînt en médiocre estime son talent de compositeur. N'a-t-il pas exigé, une fois, que M. de P... fût exclu d'un concert qu'il donnait chez la marquise de B..., uniquement parce que le plus aimable et le plus courtois de nos critiques avait, dans un de ses feuilletons, légèrement déprécié la musique de *Don Sanche!* Il avait suffi d'une feuille de rose froissée pour endolorir l'épiderme de l'artiste, et, au bout de *onze années*, la blessure n'était pas encore cicatrisée.

L'histoire est authentique. Je la tiens de celui même qui en fut le héros. Elle nous peint l'homme, avec son indomptable fierté et sa préoccupation constante de faire briller l'inspiration géniale au premier rang des facultés que Dieu lui a départies.

Qui sait si, dans un demi-siècle, on parlera encore de l'exécutant incomparable sous les doigts de qui le plus froid des instruments se transformait en un orchestre puissant et sonore? — Qu'importe! L'heure de la justice aura peut-être sonné pour les maîtresses pages qui s'intitulent: *Mazzeppa, la Grand'messe de Gran, Faust*, etc., etc., sans oublier ces variations étincelantes brodées par une main de fée sur les thèmes originaux des vieilles chansons magyares. Et c'en sera assez pour que le nom de Liszt ne meure pas.

En attendant, tout cela est lettre morte pour la majeure partie des dilettanti français. La symphonie en trois parties sur *Faust*, la seule qui ait été encore exécutée dans nos concerts populaires, a trouvé le public indifférent, pour ne pas dire hostile.

Cela ne nous surprend pas. Voici ce qu'on pouvait lire dans un numéro de *la Gazette musicale* de 1837, sous la signature du maître :

« Il est pour les œuvres d'art trois voies diverses, trois » destinées en quelque sorte opposées, qui correspondent » aux trois notions d'éclat, d'étendue et de durée dont la » réunion forme les célébrités complètes. Il en est que le » souffle de la popularité accueille, dont elle protège l'épanouissement, qu'elle colore des teintes les plus vives; mais » pareilles à ces fleurs d'avril écloses au matin, dont un vent » du Nord brise, au soir, les frêles pétales, ces œuvres, trop » longtemps caressées, tombent et meurent au premier retour » de justice d'une postérité contemporaine.

» Il en est d'autres que l'ombre enveloppe longtemps, dont » les beautés voilées ne se découvrent qu'à l'œil attentif de » celui qui cherche avec amour et persévérance, mais auprès » desquelles la foule passe, indifférente et distraite. . . .

» . . . .

» Les compositions de Robert Schumann appartiennent à » cette deuxième catégorie. Elles ne nous paraissent point » destinées à des succès de vogue, mais, en revanche, il » n'est pas d'intelligence élevée qui n'y aperçoive au premier » coup d'œil un mérite supérieur et d'étranges beautés. »

Ce jugement, par une coïncidence curieuse, devait s'appliquer exactement à l'œuvre musicale du critique qui le formulait avec une si étonnante sûreté. On peut, du reste, le résumer dans cette définition de la musique : un art dont le fonds et la forme sont étroitement subordonnés au tempérament du musicien, et qui n'agit sur les auditeurs qu'autant que ceux-ci y sont préparés par une culture d'esprit spéciale. En conséquence, ce ne sera pas à l'artiste à flatter le goût du public, mais au public à s'élever à la hauteur des conceptions de l'artiste, établi prêtre et prophète du Beau, *par droit de conquête aussi bien que par droit de naissance* (1).

Mozart n'a donc pas eu tort, quoi qu'en ait dit son père, de ne rien mettre dans *Idoménée* « pour les longues oreilles ».

(A suivre) EUGÈNE DE BRICQUEVILLE.

SEMAINE THÉATRALE

LA PERLE DU BRÉSIL

La Perle du Brésil fut la première œuvre théâtrale de l'auteur du *Désert* et de *Christophe Colomb*, et, lors de la production de cet opéra, en 1851, on lui reprochait son allure symphonique et son ambitieuse orchestration! En France, on cantonne volontiers un musicien dans le premier genre où il s'est signalé, et il lui suffit d'avoir réussi dans une forme de son art pour y être condamné à perpétuité. On ne voulait pas reconnaître au symphoniste du *Désert* les qualités scéniques dont il était doué pourtant, pas plus, du reste, qu'on ne s'attendait, il y a un mois, à peine, à rencontrer dans l'auteur de la partition de *Lakmé* un musicien d'autant d'âme et d'expression. Bien plus, beaucoup n'ont point pardonné à Léo Delibes, quand il écrivit sa merveilleuse musique de *Sylvia*, de s'être éloigné de celle de *Coppélia*. Dans l'esprit de bien des gens, à Paris surtout, un musicien est destiné à tourner toujours dans le même cercle et à refaire incessamment le même ouvrage, comme la

(1) CHOPIN, page 141.

vertueuse Pénélope. C'est là ce qu'on appelle sa manière, son style, et l'on tient à ne pas l'en voir sortir. N'est-ce pas un système de critique bien étroit et bien mesquin?

Rossini n'a-t-il pas signé de la même plume le *Barbier* et *Guillaume Tell?* Après *le Caïd*, Ambroise Thomas n'a-t-il pu concevoir *Hamlet*, et Charles Gounod *Faust* et *Roméo* après *le Médecin malgré lui?* Refuse-t-on au peintre de suivre l'inspiration de ses pinceaux? Il me souvient sur cette thèse d'excellentes paroles de M. Victorin Joncières, ayant pour but de dégager le public et les musiciens des entraves de tous genres qui leur sont créées comme à plaisir par certains esprits inflexiblement systématiques.

Pour en revenir à Félicien David, nous disions qu'on lui reprocha dans l'origine de s'être montré trop symphonique dans sa partition de *la Perle*, de s'y être éloigné des formes scéniques consacrées, tout en reconnaissant d'ailleurs à son œuvre les plus remarquables qualités. Aujourd'hui, à vingt-cinq ans d'intervalle il est vrai, la jeune école, à la recherche incessante du nouveau et du progrès quand même, avancera dédaigneusement que la trame symphonique de cette partition est au contraire bien claire, bien limpide pour le temps qui court, que la coupe des morceaux en est trop nette, trop précise, qu'enfin l'unité de facture de cette œuvre d'ailleurs si distinguée n'est plus dans le mouvement des idées révolutionnaires du jour. Et puis l'abondance des mélodies, qualité native chez Félicien David, déconcerte les adeptes de la nouvelle école, qui le plus souvent courent après l'idée mélodique sans la rencontrer. Riches de leur science, mais assez pauvres d'imagination. « Les jeunes » n'aiment pas « les vieux » qui leur arrivent les mains pleines de mélodies : et elles sont en grand nombre dans cette *Perle*, où chaque page contient *une idée musicale*, fruit défendu aux musiciens des nouvelles couches. Bornons-nous à citer, au premier acte, la romance de Lorentz, la ballade du Grand Esprit des Bois et le cantabile de l'air de l'amiral. — Est-ce d'un boléro qu'il s'agit? Félicien David vous en improvise un de sa façon, que ne désavoueraient certes pas les filles d'Andalousie et où cependant se reflète toute la distinction de l'école Française.

Au deuxième acte, nous rencontrons d'abord la valse dansée, que nous eussions préféré entendre chanter, puis le ravissant duo entre Zora et Lorentz où la mélodie ne cesse de planer sur les plus charmantes harmonies. Il faut passer sur le duo cependant scénique des deux hommes, entre l'amiral et Rio, pour arriver à la belle phrase initiale du quatuor avec chœur qui sert de finale au deuxième acte. Cette phrase, Mozart eût pu la signer des deux mains.

Pour le troisième acte le rideau n'est pas encore levé que l'orchestre a déjà répandu des flots de mélodie avec l'entr'acte-symphonie « le Rêve ». C'est ainsi que Félicien David savait préparer ses mélodies les plus inspirées telles que celle du *Mysoli* et leur donner comme une sorte de préface lumineuse: nul besoin de contrastes bruyants, de nuages ou de brouillards épais pour arriver à un effet de lumière péniblement calculé. David chante en musique à la façon des poètes ; il ne mêle pas le poison à l'ambroisie.

Après ses poétiques couplets du *Mysoli*, voici venir l'hymne guerrier : *ô Patrie!* l'une des plus grandes inspirations du genre. Puis revient, pour la conclusion de cette mélodieuse partition, la ballade du « Grand Esprit des bois » avec accompagnement des chœurs à bouches fermées. Cet effet était nouveau quand Félicien David le créa. Que d'imitations depuis!

Eh! mon Dieu, pourquoi s'en cacher? On a beaucoup emprunté à Félicien David depuis vingt-cinq ans, même inconsciemment. Tous les musiciens n'ont pas l'indomptable philosophie ou l'orgueil si l'on veut de l'auteur du *Désert*, qui se résignait à ne point entendre la musique de ses contemporains de crainte de les imiter même involontairement.

Parlerons-nous maintenant de la partie chorale de la partition du *Désert?* Est-ce assez bien écrit pour les voix et quelle variété de facture! Le petit chœur de la Chapelle et le finale du Saint-Raphaël au premier acte, le chœur des matelots, la Rondena et le beau final du second; enfin le chant de guerre du 3e traversé par le caractéristique quatuor des chefs Brésiliens, ne sont-ce pas là des pages à donner comme modèles aux symphonistes du jour qui tentent d'écrire pour les voix, sans y réussir le plus souvent. Ce qui reste de qualité incontestablement inférieure dans la partition de Félicien David, c'est le soi-disant poëme sur lequel il a écrit sa musique. M. Émile Perrin l'avait refusé ou voulait le faire retoucher par Scribe. L'affaire ne put se conclure. Cette fois, M. Carvalho a fait appel à l'amitié de M. Jules Barbier, dont la plume expérimentée a rendu compréhensible ce qui ne l'était guère. Il a même trouvé au 3e acte, une remarquable scène entre l'Amiral, Lorentz et Zora qui conduit à un dénouement acceptable. Il ne pouvait davantage et on doit lui savoir grand gré d'avoir aidé à nous rendre la partition de *la Per. du Brésil* qu'il faut écouter au théâtre tout comme si on l'entendai au concert. On en saisira alors toutes les beautés sans préoccupation du poème. L'interprétation est d'ailleurs digne du plus grand intérêt.

EMMA NEVADA

Parlons d'abord de la nouvelle Zora que nous a présentée M. Carvalho, jeudi dernier, et qui nous vient de la Californie par l'Italie où sa sa voix d'or lui avait fait une situation d'étoile. C'est à Florence que le baryton Maurel l'entendit, l'an dernier, dans *la Sonnambula*, et il déclara tout aussitôt qu'Emma Nevada était destinée à briller d'un aussi vif éclat sur nos scènes lyriques parisiennes que sur les scènes italiennes. M. Carvalho cherchait « une Perle » et l'engagement de Mlle Nevada se signa après un dédit payé par lui au Théâtre-Royal de Berlin.

La voix de Mlle Nevada est tout simplement séraphique et sa manière de phraser aussi. On ne saurait imaginer rien de plus poétique; elle sait modeler la phrase mélodique avec un art exquis, — vocalisant avec une méthode qui fait le plus grand honneur à Mme Marchesi. Les points d'orgue adaptés par son célèbre professeur aux couplets du « Mysoli » sont écrits dans la région la plus élevée du soprano, et c'est sur l'*ut* et le *ré* suraigus, suivis d'un contre *mi*, que Mlle Nevada trille avec une sûreté et un charme vraiment inouïs.

On a eu la cruauté de redemander cette audacieuse cadence finale à Mlle Nevada. Qu'elle se refuse désormais à un *bis* qui peut compromettre sa voix et ne saurait servir son effet. Ce point d'orgue est prestigieux, mais qu'elle n'abuse pas de pareils tours de force, si artistiques qu'ils soient! Que Mlle Nevada renvoie ses indiscrets admirateurs à la représentation suivante. Tout Paris voudra l'entendre et la réentendre, car ce n'est pas seulement une virtuose, c'est une âme qui chante dans une petite voix dont la sonorité se développe tout à coup au-dessus de toutes les prévisions et sans rien perdre de son charme natif.

L'Amérique est vraiment un pays privilégié! Après la Patti, elle donné le jour à Marie Van Zandt, l'artiste la plus originale de son temps, une Lakmé à faire rêver toutes les Indes anglaises, et voici que nous lui devons maintenant Emma Nevada, une Perle comme on n'en saurait trouver même au Brésil.

Si les deux jeunes divas américaines n'étaient les meilleures amies des deux mondes, on pourrait se demander avec quelque inquiétude ce qui adviendra de cette haute lutte de charme, de jeunesse et de virtuosité? Mais les applaudissements enthousiastes de Mlle Nevada à Marie Van Zandt, le soir de la première de *Lakmé*, et ceux non moins convaincus de Mlle Van Zandt à Emma Nevada, le soir de la première de *la Perle*, rassurent les amis de l'une et de l'autre. Aucun nuage à prévoir entre les deux jeunes étoiles américaines qui rayonnent sur la scène Favart, toutes fières de porter si haut, en ce vieux Paris, le drapeau du nouveau monde.

Un avis au lecteur: ce n'est pas seulement « le Mysoli » qu'il faut entendre chanter à Mlle Nevada de concert avec la flûte de M. Lefebvre, c'est aussi la ballade du « Grand-Esprit des bois » qu'elle interprète à ravir, sans oublier le boléro qui suit et ses deux duos avec Lorentz. Dans son mélodieux petit cadre, Mlle Nevada se révèle partout en grande artiste par le style. Il n'en faut pas perdre une note.

Le jeune ténor Mouliérat s'est inspiré de la charmante Zora et il a prouvé, dans sa romance comme dans les duos avec Mlle Nevada, un progrès marqué dans l'art de bien chanter. On lui a redemandé par acclamation sa romance du premier acte :

Zora, je cède à ta puissance.

malgré ou à cause d'un coup de sifflet prémédité, parti d'en haut et annoncé, paraît-il, dès le matin au théâtre en raison d'une rancune toute personnelle : la police avait été prévenue, aussi a-t-elle cueilli le siffleur. Quand serons-nous donc délivrés du sifflet au théâtre? Comment peut-il suffire de payer son billet pour avoir le droit de venir troubler toute une salle? Mais passons.

Arrivons à la basse chantante Cobalet qui s'est affirmé artiste du premier rang dans le rôle de l'Amiral. Déjà, dans *Joseph* et dans *Lakmé*, il avait pris situation à l'Opéra-Comique. Le voici désormais classé sur les vedettes de l'affiche et, ce qui est préférable, dans les sympathies du public; non seulement, il a bien chanté le rôle si important de l'amiral, mais il l'a bien joué et ne mérite que des

éloges. Le chant de guerre, entre autres, avec les excellents chœurs de M. Carré, a fait merveille. Une bonne note est également due au ténor Chenevières qui a très bien tenu et chanté le rôle de Rio. Le public a particulièrement *souligné* ses applaudissements à l'adresse de Belhomme, dont la belle voix a fait sensation dans le quatuor des chefs brésiliens, où MM. Carroul et Labis se sont également distingués. Heureux le théâtre qui peut mettre en ligne de si bons artistes, même dans les petits rôles! De son côté, Mlle Dupuis a eu la bonne grâce de tenir celui de la comtesse de Villaréal réduit à sa plus simple expression dans la nouvelle version de *la Perle du Brésil.*

Sans nous attarder au divertissement de Mlle Marquet où Mlle Milani a dansé comme on ne saurait danser même à bord d'un vaisseau amiral, terminons par quelques mots sur l'exécution orchestrale de l'œuvre. Les symphonistes de M. Danbé s'y sont de nouveau signalés, et dès l'ouverture qui a été acclamée. Quel regret de voir l'ouverture proprement dite disparaître peu à peu de nos opéras! Combien cette importante préface symphonique était préférable à ce que le compositeur appelle aujourd'hui : Prélude ou introduction.

H. Moreno.

P. S. — La partition de *la Perle du Brésil* a été restituée à l'Opéra-Comique telle qu'elle fut représentée à l'Opéra national, en 1851, et au Théâtre-Lyrique, en 1858, où Mme Carvalho chanta cent cinquante fois le rôle de Zora, aux applaudissements de tout Paris.

M. Ed. Mangin était alors chef d'orchestre au Théâtre-Lyrique et c'est lui qui a été appelé, par M. Calvalho, à diriger les études du chant, au piano, salle Favart.

Constatons que les récits ajoutés par Félicien David, pour l'édition italienne de *la Perle du Brésil,* ont été remplacés par les nouveaux dialogues parlés de M. Jules Barbier, écrits expressément en vue de l'Opéra-Comique. Pourtant deux ou trois de ces récits ont été conservés; notamment celui qui précède les couplets du *Mysoli,* au troisième acte, après la symphonie-entr'acte du *Rêve.*

Modifications faites dans l'ancienne partition de *la Perle* en raison de l'arrangement du poème de Gabriel et Saint-Etienne par M. Jules Barbier : après l'ouverture on arrive immédiatement à la prière dans la coulisse. L'allegro du premier air de l'amiral se trouve supprimé selon la coupure indiquée par Félicien David. Par suite de la suppression des couplets de fête du deuxième acte, transposition du ballet placé après et non avant la fanfare et la marche. La mélodie-valse, chantée par Zora au deuxième acte dans la version italienne, reste sous forme d'*air de ballet* comme dans l'édition primitive de la partition.

Le duo de Zora et Lorentz au troisième acte, autrefois supprimé, a été rétabli, sauf les coupures imposées par la scène.

Si nous ne parlons pas cette semaine du petit acte : *Saute Marquis,* dont la première représentation a précédé, le même soir, la reprise de *la Perle du Brésil,* — c'est que soucieux d'entendre intégralement les trois actes de Félicien David et notamment le dernier, si remarquable, nous avons remis à un autre soir l'audition de la petite partition de feu Cressonnois, dont nous parlerons dimanche prochain.

La Perle du Brésil étant offerte aujourd'hui dimanche en matinée, comme représentation extrordinaire, aux habitués de la Salle Favart, le service de seconde représentation ne sera fait à la presse que jeudi prochain.

LA MUSIQUE A MARSEILLE

La saison théâtrale finit brillamment à Marseille et ses derniers jours auront été marqués par des attractions de l'ordre le plus élevé.

Ce sont d'abord les *Noces de Figaro,* qui occupent fréquemment l'affiche pour le grand honneur de l'administration du théâtre et du public. L'interprétation est satisfaisante, avec Mlle Hamann dans le rôle de la *Comtesse,* Mlle Potel-*Cherubin,* Mlle Peretti-*Suzanne,* Lemonnier-*Figaro,* Devriès, le *Comte,* et Baron, l'excellent trial, dans *Basile.* Mozart devient populaire à Marseille; à chaque représentation, les deux airs de Chérubin, l'adorable *duetto* entre la Comtesse et Chérubin, chanté avec l'art vocal le plus délicat par Mlles Hamann et Potel, sont bissés.

Puis est venu le *Florentin* de Lenepveu, qui n'avait pas encore été entendu et qui a été bien accueilli.

Enfin la direction a eu l'heureuse pensée de monter la *Damnation de Faust,* de Berlioz. L'orchestre et les chœurs ont été renforcés pour la circonstance, et rien n'a été ménagé pour assurer à l'œuvre maîtresse du grand romantique français une exécution digne d'elle. Cet effort n'est pas demeuré stérile. Le public, préparé par l'initiation progressive des concerts populaires, dont l'action s'exerce si utilement depuis déjà trois années, a compris cette partition puissante, complexe et si personnelle. On peut le dire, il a été pris tout entier par les fulgurantes beautés qui y éclatent, en rejetant déjà dans l'ombre quelques friperies démodées du romantisme de 1830, et font oublier certaines recherches d'un réalisme un peu puéril, la tension parfois apparente d'une verve un peu voulue ou un peu surchauffée. La *Damnation de Faust* fait salle comble, elle attire chaque soir des auditeurs enthousiastes qui redemandent la *Marche Hongroise,* le *Ballet des Sylphes,* la *Chanson du roi de Thulé,* la *Sérénade* de Méphisto, et se montrent profondément impressionnés par le noble *Chœur de la Fête de Pâques,* l'incantation toute *Wcbérienne* de Méphisto auprès de Faust endormi, la *Romance de Marguerite* trempée de larmes, enfin cette terrible *Course à l'abime,* qui fait songer à la triste ballade de Bürger. Il y a dans ce succès, succès d'art et succès d'argent, un enseignement dont la direction devra faire son profit pour la saison prochaine. Elle trouvera une mine nouvelle à exploiter dans les chefs-d'œuvre pris en dehors d'un répertoire usé et devenu banal aujourd'hui. Ces chefs-d'œuvre, oubliés ou encore mal connus, la foule accourra toujours pour les acclamer, quand on les lui présentera avec le souci de leur intelligente interprétation.

La meilleure part des bravos a été pour M. Hasselmans, qui a préparé et conduit cette belle audition avec le savoir et l'expérience techniques, l'entraînement et en même temps la possession de soi-même, sans lesquels il n'y a pas de chef d'orchestre accompli. Il faut louer aussi Mlle Hamann qui a été simplement touchante dans Marguerite ; M. Hermann-Devriès, un solide et farouche Méphisto; M. Villaret fils, que les défaillances d'un organe visiblement fatigué n'ont point empêché de faire apprécier ses qualités de musicien éprouvé; et aussi, et surtout peut-être, l'orchestre bien discipliné, qui comprenait enfin deux harpes, les chœurs du théâtre où des voix de basses, exceptionnellement graves, fournissaient des pédales sonores jusque sur le *ré* au-dessous des lignes, les chœurs de jeunes filles, dirigés par Mlle Revello, les chœurs d'enfants, recrutés dans les classes du Conservatoire, qui interviennent dans la coulisse à la péroraison.

On espère que la direction donnera une audition supplémentaire, dont le produit serait en partie réservé au monument à ériger à la mémoire de Berlioz. En attendant, le sous-comité marseillais a poursuivi sa tâche avec une persévérance passionnée; à l'heure où sont écrites ces lignes, le montant des souscriptions qu'il a recueillies dépasse, tous frais déduits, 3,000 fr. Le sous-comité n'avait qu'à réveiller le souvenir des sympathies ardentes, des amitiés fidèles, des dévouements sûrs que Berlioz avait rencontrés à Marseille et qui lui firent écrire un jour : .... « Il y a tous les quatre ou cinq ans des saisons à Lyon, à Bordeaux; tous les huit ans il y en a une magnifique à Lille; *il y en a d'excellentes à Marseille, où les fruits de l'art mûrissent plus vite qu'ailleurs.* »

Alexis Rostand.

Le Sémaphore nous apporte des nouvelles de la seconde audition de *la Damnation de Faust.* Voici ce qu'en dit M. Pradelle :

« Hier, à la salle Beauvau, on a fait bisser à nouveau la marche de Rackocsy, le ballet des Sylphes, la sérénade de Méphisto ; on a couvert d'applaudissements chaque morceau de la partition, et les musiciens de l'orchestre, et les choristes, et M. Devriès, et Mlle Hamann, MM. Villaret et Henri, et par-dessus tout M. Hasselmans, leur infatigable et victorieux capitaine. La soirée a été splendide au point de vue de l'argent. Berlioz doit en tressaillir dans sa tombe ! Il fait recette, il fait salle comble ; on acclame sa musique. Cela paraît incroyable et cela est littéralement vrai »

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres :

Le ciel s'est rasséréné et les trois « chevaliers de par le bon plaisir de Sa Majesté la Reine » ont changé d'avis : ils acceptent tous. Peu de concerts cette semaine, tout le monde a la tête au Derby et les courses de chevaux domineront encore pour quelque temps les idées de presque tous ceux qui désirent tenter la chance des paris. Tito Mattei, le pianiste-compositeur, a donné un grand concert où son double talent a été applaudi avec sa faveur habituelle. Il a eu la bonne idée de s'entourer d'une quantité de noms fort brillants tels que Trebelli, Marimon, Santley, Foli, etc. — Un ami m'a apporté *Lakmé.* Quelle quantité de choses ravissantes contient ce petit volume d'ailleurs imprimé avec tant de goût ! Dans une importante soirée mardi, deux dames du grand monde ont chanté le duo « Sous le dôme épais » avec un succès incroyable. — Je ne vous ai pas parlé de l'Opéra-Italien, parce que jusqu'à présent il n'y a eu que l'ancien répertoire et à peu d'exceptions près des artistes, quel que soit leur mérite, fort connus. L'Opéra-Italien des anciens temps réunissant tout ce qu'il y avait de grandes compositions et d'éminents chanteurs italiens, était ici comme il l'était à Paris, le rendez-vous du grand monde. Quelle qu'en soit la raison, le fait est que ni compositeurs, ni chanteurs n'ont maintenu la position exceptionnelle que pendant plus d'un quart de siècle

ils avaient tenue : la mode, cet infidèle soutien, a changé et, quoique très aimé et recherché encore d'une coterie nombreuse, ce n'est plus l'événement de la saison. Il y a une quantité de bons chanteurs, on est enchanté de les entendre, mais ce n'est plus le seul endroit où l'on puisse entendre bien chanter; en un mot l'Opéra-Italien n'est ni si italien, ni aussi supérieur qu'il l'a été. Deux étoiles de Covent-Garden, Mme Sembrich et Mme Lucca ont débuté : Mme Sembrich dans *Lucia*, avec son élan et son brio ordinaires, Mme Lucca dans *Faust*, où son talent d'actrice incomparable lui est fort utile, et dans l'*Africaine* qui n'a jamais voulu bien prendre avec le public anglais. Deux nouveaux chanteurs, Battistini (baryton) et Marconi (ténor), surtout, ce dernier, ont fait des débuts satisfaisants.—Vous savez l'histoire de l'engagement de Mme Nilsson; elle a adressé une lettre à M. Gye il y a deux ans, dans laquelle elle s'est engagée à chanter à Covent-Garden si les conditions peuvent être arrangées et mutuellement agréables. Que ce soit la faute du directeur ou de l'artiste, on n'a pu tomber d'accord, et M. Gye ayant annoncé Mme Nilsson parmi ses artistes engagés, mais dont il ne garantissait point le début, Mme Nilsson l'a attaqué devant la Cour pour qu'il ait à démentir cette annonce, que son avocat prétend non fondée. La cause n'a pas encore été entendue et jusqu'à ce qu'elle le soit M. Gye s'est engagé à ne pas réimprimer l'annonce. Je vous tiendrai au courant, le moment venu, de la décision judiciaire. —Mme Patti est arrivée, mais elle s'est rendue de suite à son château du pays de Galles, dont elle ne reviendra que le 15 juin pour cinq semaines (deux représentations par semaine). Elle est réengagée par Mapleson pour la saison d'Amérique à raison de 26,000 francs par soirée, quarante soirées ; deux cent cinquante mille francs de garantie ont déjà été déposés par M. Belmont, banquier correspondant du baron de Rothschild. Mme Nilsson est engagée pour le nouvel Opéra, sous la direction Abbey, mais il faut qu'elle attende la décision de son juge dans l'affaire Gye. Le mot de l'énigme de ces immenses sommes payées aux artistes est simplement ceci : MM. Belmont et Asta soutiennent l'Académie de musique, direction Mapleson. Un autre groupe de banquiers avec M. Vanderbilt, deux cent fois millionnaire, soutient le nouveau théâtre, direction Abbey, et les directeurs ne sont que les victimes de cette guerre de la haute finance. M. Abbey a engagé Mme Valleria à raison de 20,000 francs par mois. L. E.

— Mlle Marimon, dont le talent est des plus appréciés en Angleterre, s'est fait entendre l'autre jour à Saint-James's Hall, dans un concert organisé par M. Tito Mattei. L'étonnante virtuose a fait des prodiges dans l'air d'*il flauto magico* et dans une valse de Tito Mattei. Aussi son succès a-t-il été considérable; *bis* et rappels sans fin. Grand succès aussi pour le baryton Bouhy qui s'est fait entendre avec Mlle Marimon dans l'adorable duo des *Nozze* de Mozart: *Crudel perche finora*, qui a valu aux deux artistes français une longue ovation.

— Les *Wiener signale* constatent la bonne impression produite par *la Jolie fille de Perth* sur le public de l'Opéra impérial de Vienne. L'ouvrage, très bien interprété par Mlles Bianchi et Braga, MM. Muller et Sommer sous la direction du capellmeister Gericke, a fait le meilleur effet. « Le public de la première, disent les *Wiener signale*, s'est laissé charmer par la grâce de la musique, se souvenant peut-être des heures ravissantes qu'il avait passées en compagnie de la partition de *Carmen*. »

— La municipalité de Vienne s'est piquée d'honneur. Elle a voté une somme de 10,000 florins en faveur du monument de Mozart, que l'on projette d'élever sur une des places de la ville. Rappelons à ce propos que la municipalité viennoise n'avait voté que 5,000 florins pour la statue monumentale de Beethoven, du sculpteur Zumbüg, que nous avons vue figurer à l'exposition de Paris.

— L'Opéra de Berlin fermera cette année ses portes à la date du 13 juin, pour les rouvrir le 13 août.

— Voici des renseignements positifs sur les représentations de *Parsifal* au théâtre de Bayreuth. Elles commenceront le 8 juillet et se suivront de deux jours en deux jours, jusqu'au nombre de douze. Le rideau se lèvera à 4 heures de l'après-midi et la représentation se terminera avant 10 heures, de manière que les spectateurs qui ne résident pas à Bayreuth puissent prendre les trains qui partiront à 11 heures, dans toutes les directions.

— On sait que Milan était menacé de l'invasion des *Niebelungen*, de Wagner, sous la direction de l'impresario Neumann. Mais la ville a été préservée, grâce à l'énergie de Mme Lucca, l'éditeur pour l'Italie des œuvres wagneriennes. C'est à son insu que M. Neumann avait traité des représentations des farouches *Niebelungen* avec le théâtre Dal Verme, et auparavant il essayait sa troupe à Turin. Mme Lucca tomba tout à coup à l'improviste au milieu d'une des représentations de Turin et fut témoin d'un véritable charivari, provoqué tant par la médiocrité de l'exécution que par les protestations et les sifflets du public. Immédiatement Mme Lucca signifia à M. Neumann qu'elle refusait toute autorisation pour les représentations de Milan. Devant cette interdiction l'impresario allemand télégraphia à M. Stefferoni, directeur du Dal Verme, qu'il devait donc renoncer à son traité et qu'il allait se diriger sur Trieste. Mais, M. Stefferoni, fort de son contrat avec M. Neumann, fit mettre saisie-arrêt sur les bagages, instruments et costumes au passage du train à Milan. Ce fut pendant quelques minutes, à la gare, une confusion incontestable ; imaginez-vous la tour de Babel : des huissiers italiens cherchant à se faire comprendre d'artistes allemands ! Enfin tout le personnel dut mettre pied à terre et se répandit tristement par la ville; on eût dit les âmes errantes du Dante. M. Neumann finit par faire un accord avec M. Stefferoni et remplaça les représentations des *Niebelungen* par d'autres du *Fidelio*, de Beethoven. Après quoi, l'oreille un peu basse, il quitta cette terre ingrate et inhospitalière, qu'il avait voulu initier aux beautés de la musique de Wagner. M.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

MM. les membres de la section musicale de l'Institut, réunis au Conservatoire, se sont prononcés, hier matin samedi, sur la cantate à offrir cette année aux jeunes candidats au prix de Rome. C'est *le Gladiateur* de M. Emile Moreau qui l'a définitivement emporté sur un autre poème également intéressant et musical. Embarras de richesses. Copie du manuscrit a été immédiatement remise aux cinq concurrents entrés en loge au Conservatoire et pour trois semaines.

— Dimanche dernier, le *Ménestrel*, le premier de tous les journaux, annonçait la grave nouvelle de la retraite définitive de M. Deldevez, chef d'orchestre de la *Société des Concerts* du Conservatoire. Depuis, cette nouvelle n'a fait que s'aggraver, si nous en jugeons par les bruits qui arrivent jusqu'à nous. MM. les sociétaires seraient loin de se trouver d'accord sur le choix d'un nouveau chef, et certains d'entre eux et des plus influents, dit-on, porteraient leurs suffrages sur un compositeur, au lieu de s'en remettre à l'expérience acquise d'un chef d'orchestre de profession. Ainsi MM. les chefs d'orchestre de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, s'ils se présentaient, se trouveraient en présence, mardi prochain, de MM. Ernest Guiraud et Benjamin Godard. Cet ordre d'idées accepté, d'autres candidatures peuvent se produire dans les 24 heures, et le répertoire de la *Société des Concerts* se trouver exposé à passer aux mains de compositeurs d'une valeur musicale indiscutable, sans doute, mais qui n'ont jamais dirigé que leurs œuvres. Nous le répétons, ceci double la gravité de la retraite de M. Deldevez, et si nous avions l'honneur de faire partie de la *Société des Concerts*, nous proposerions l'ajournement de toute élection, afin de ne point prendre à la hâte un parti définitif qui pourrait bien être vivement regretté à courte échéance. La *Société des Concerts* du Conservatoire compte aujourd'hui de redoutables concurrences; qu'elle veille bien à l'honneur du drapeau !

— Au sujet de la prochaine élection d'un nouveau chef d'orchestre à *la Société des Concerts*, nous recevons la lettre suivante :

« Permettez-moi de recourir au *Ménestrel* pour déclarer que, malgré les instances des amis que j'ai laissés à *la Société des Concerts du Conservatoire*, je décline toute candidature au poste si honorable de premier chef d'orchestre de cette célèbre corporation. Je tiens essentiellement à garder mon indépendance, afin de poursuivre avec plus d'énergie que jamais le but que je me suis proposé en fondant, il y a deux ans, *la Société des Nouveaux-Concerts*. Je tiens aussi à dire aux artistes de talent, qui se sont groupés autour de moi, que je n'ai pas songé un seul instant à les abandonner. »

CHARLES LAMOUREUX.

— Nous apprenons également, que M. Danbé, l'habile chef d'orchestre de l'Opéra-Comique et membre de la *Société des Concerts*, décline, de son côté, toute candidature, du moment où le comité se propose de présenter un candidat pris en dehors de la Société et des chefs d'orchestre de profession.

— L'assemblée générale annuelle de la Société des artistes musiciens, présidée par M. Colmet d'Aage, a été tenue cette année, comme de coutume, dans la grande salle du Conservatoire. Le rapport sur les travaux du comité, pendant l'année 1882, rédigé par M. Eugène Lecointe, a été écouté avec un vif intérêt; on le lira avec plaisir lorsqu'il paraîtra prochainement dans l'annuaire. M. Lecointe constate la prospérité de l'Association qui a toujours suivi une marche croissante, depuis sa fondation en 1883, par le baron Tayler. Il faut dire toutefois que le progrès n'est pas aussi accusé que dans les sociétés similaires, sorties de la même pensée philanthropique. Pour que l'Association des artistes musiciens pût se mettre au niveau de l'Association des artistes dramatiques, il lui faudrait un coup de fortune, comme la loterie qui a versé une pluie d'or dans la caisse de la Société présidée par M. Halanzier. Cette loterie avait été accordée en principe, mais pour des circonstances qu'il est inutile d'exposer, le ministre en a retardé l'émission. Constatons toutefois, que grâce au zèle d'un grand nombre de ses membres, l'Association a encaissé cette année encore des sommes très respectables. C'est ainsi que 21 sociétaires ont pu être admis à jouir de leur pension de droit et qu'une nouvelle pension de secours de 300 francs a été fondée à partir du 1er juillet. « Le comité a décidé, dit le rapport de M. Lecointe, que cette pension porterait le nom de *Pension Francis Planté*, en témoignage de profonde reconnaissance et de vive sympathie pour le grand artiste qui a donné à l'Association tant de preuves de dévouement et de complet désintéressement. »

Après la lecture du rapport on a procédé à l'élection de treize membres du Comité: MM. Prumier, Madier de Montjau, Blanc (Adolphe), Tubœuf, Poulat, Bleuse, Migeon, Le Cointe, Gallay ✻, Pougin, Papin, Grizy, membres sortants, ont été réélus.

M. Carré, chef des Chœurs de l'Opéra-Comique, élu en remplacement de M. Labre aîné décédé.

— On sait que les membres des cinq associations créées par le baron Taylor ont voulu resserrer le lien de fraternité créé par leur vénéré fondateur. A cet effet, elles ont institué un banquet annuel qui aura lieu demain lundi 21 mai. au restaurant Douix, au Palais-Royal. Les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et dessinateurs, les inventeurs et artistes industriels, les membres de l'enseignement, les artistes dramatiques et les artistes musiciens qui font partie des associations fondées par le baron Taylor, sont invités à adresser leur souscription au trésorier de leur Société.

— Il était question d'organiser au Trocadéro, pour la fin de ce mois, une magnifique audition de *Rédemption*. Charles Gounod devait conduire l'orchestre. Les directeurs des théâtres de l'Opéra et de l'Opéra-Comique s'étaient entendus pour faire tous les frais de cette fête musicale, à laquelle participerait tout le personnel des deux théâtres de musique subventionnés et du Conservatoire. Les bénéfices attendus de ce concert exceptionnel devaient être versés dans la caisse de nos associations artistiques, d'accord avec la maison Novello de Londres qui s'engageait à fournir gratuitement la musique nécessaire et à abandonner tous droits d'audition. Mais *le Ménestrel* apprend de source certaine que la saison déjà trop avancée ne permettant pas de faire le nombre de répétitions indispensables à la parfaite exécution de la grande œuvre de Charles Gounod, le projet en question a dû être ajourné à l'an prochain.

— Qui ne se souvient de la 200e d'*Hamlet* dans laquelle Mme Fidès-Devriès chanta si triomphalement le rôle d'Ophélie. Nous apprenons qu'elle a prié M. Vaucorbeil de faire verser à la caisse des retraites de l'Opéra la somme de quinze cents francs qui lui avait été attribuée par l'administration de ce théâtre pour cette représentation-gala d'*Hamlet*.

— On annonce la nomination de M. Julien Tiersot au poste de sous-bibliothécaire du Conservatoire, en remplacement de notre regretté collaborateur Octave Fouque.

— Dans sa dernière séance de jeudi, l'Académie française a décerné le prix Monbinne, de 3,000 francs, à MM. Noël et Stoullig, pour leurs intéressantes *Annales du théâtre et de la musique*, et à M. Henri Dupin, le doyen des auteurs dramatiques, pour son ouvrage sur la *Vieillesse de Mazarin*. la Renaissance. Ce prix a donc été partagé par moitié entre ces messieurs.

— Voici la nomenclature des théâtres qui fermeront leurs portes à la fin du mois : l'Odéon, les Variétés, les Nouveautés, les Bouffes-Parisiens, et l'Athénée-Comique qui, comme on sait, va disparaître.

— M. Emile Lévêque vient de publier une brochure sur *les Allemands et la musique française*. C'est une étude présentée à la commission spéciale des Beaux-Arts, à l'occasion de la réunion des délégués des départements, à la Sorbonne, dans la semaine de Pâques.

— Le quatrième concours de chant, organisé par le comité de l'Association des cercles lyriques et dramatiques de Paris et du département de la Seine, a lieu aujourd'hui dimanche à trois heures, dans la grande salle de la mairie du quatrième arrondissement de Paris, rue de Rivoli.

— Les villes d'eaux sont en pleine activité et s'occupent à préparer leur saison. C'est ainsi que *l'Avenir d'Aix-les-Bains* nous apporte déjà le tableau de la troupe d'opéra comique qui doit faire les beaux soirs du Casino des Fleurs. Nous y remarquons les noms de Mlles Julia Potel et Peretti, du ténor Marris, de Bordeaux, et de la basse chantante Hermann Devriès, de Marseille. Comme surprise l'administration du Casino réserve à ses abonnés Talazac, qui ira chanter *le Faust*, de Gounod, dans lequel l'année dernière il récolta tant de lauriers sur le théâtre de Monaco. Ajoutons aux renseignements de *l'Avenir d'Aix-les-Bains* que Talazac est également sollicité de se faire entendre dans sa récente création de Gérald avec Mme Potel pour Lakmé.

— Talazac est père pour la seconde fois. Sa femme lui a fait cadeau d'une seconde fille qui portera le nom d'Odette et sera belle comme sa mère, paraît-il. Nos félicitations au sympathique ménage.

— Le mariage de Mlle Marie Wartel, fille de M. Emile Wartel, le professeur de chant bien connu, avec M. Jules Domère, sera célébré mardi prochain, à onze heures et demie, en l'église Saint-Augustin.

— Le 3 juin prochain s'ouvrira, à Lille, un grand concours international de musique, sous la présidence de M. Ambroise Thomas, membre de l'Institut et directeur du Conservatoire. A cette occasion, la musique de la garde républicaine, sous la conduite de son excellent chef M. Sellenick, quittera Paris le samedi 2 juin, pour se rendre à Lille, où elle donnera deux concerts, les 5 et 6 juin. Citons parmi les membres du jury : MM. Ambroise Thomas, président; E. Jonas, Arban, Mayeur, de l'Opéra; Sellenick, Leroux, Mansour, etc.

— Pendant que *les Bouffes du Nord* représentent *le Trouvère*, M. Maurice Ordonneau annonce que « les Fantaisies-Parisiennes varient les plaisirs de leur public et s'adonnent maintenant à l'opéra. *Le Barbier de Séville* et *le Maître de chapelle* remplaceront *Etienne Marcel*, le drame de M. Champagne. Puis ce sera le tour de *la Traviata* et lundi celui de *Si j'étais roi!* Et les musiciens se plaignent de n'avoir pas de débouchés! Insatiables et ingrats! »

— Nous lisons dans l'*Art musical* : « Notre confrère Henri-Abel Simon, rédacteur en chef du journal l'*Orphéon*, vient de publier un ouvrage appelé à rendre les plus grands services au monde musical. *L'Annuaire général de la musique et des sociétés chorales et instrumentales de France*, pour satisfaire à la seconde partie de son titre, indique au public toutes les villes, tous les villages qui possèdent une société chorale ou instrumentale avec le nom de la société et de son président, puis des renseignements sur les concours dans lesquels la société a remporté des récompenses. Pour justifier son premier titre, l'*Annuaire* nous donne l'adresse de tous les artistes musiciens de Paris et de province avec le nom de l'instrument qu'ils jouent et qu'ils enseignent ; nous voyons encore beaucoup de choses intéressantes dans l'*Annuaire* de M. Simon et nous croyons que le public trouvera dans cette publication toutes les indications dont il peut avoir besoin.

CONCERTS ET SOIRÉES

Les concerts d'orgue du Trocadéro et les magnifiques œuvres d'Haendel ont, décidément la faveur du public; le grand succès de celui de jeudi dernier a été pour *le Largo*, de Haendel, partagé par *la Marche-Fantaisie*, de M. Guilmant, morceaux pour orgue, orchestre et harpes. — *Le Largo* est une pièce sublime : sur un motif très simple, commencé d'abord par l'orgue et les harpes, repris par les premiers violons à l'unisson, ensuite par les seconds et les violoncelles pour finir sur un ensemble merveilleux de tous ces instruments réunis. M. Colonne a dirigé l'exécution avec un soin tel qu'elle a été irréprochable ; les violons ne formaient qu'une voix ; ce *Largo* a été bissé à l'unanimité. — *La Marche-Fantaisie* sur deux chants d'église est une pièce dans le genre moderne où M. Guilmant a mis en œuvre toutes les ressources de la science et de l'imagination. Cette belle fantaisie a conquis tous les suffrages. Des artistes de grande valeur avaient apporté à M. Guilmant le concours de leur talent. C'était d'abord M. Maurin, le professeur si justement apprécié du Conservatoire, qui a joué délicieusement un andante de Mozart et une romance de Beethoven ; il serait difficile d'avoir un jeu plus pur, plus correct et plus expressif; puis, Mlle Huntington, cantatrice américaine qui se faisait entendre pour la première fois à Paris, et qui a chanté avec un grand succès l'air de *Déborah*, de Haendel, et celui de *la Clemenza di Tito*, de Mozart ; Mlle Huntington possède une très belle voix de contralto et vocalise dans la perfection ; nous l'entendrons certainement dans d'autres grands concerts, car elle a produit beaucoup d'effet. M. Quirot s'est fait applaudir principalement dans l'hymme de Beethoven. N'oublions pas un carillon, d'un effet original pour l'orgue, de M. Rouher, jeune compositeur d'avenir.

X.

— Le concert donné au Palais du Trocadéro par sympathie pour la famille Membrée a mis en lumière deux productions peu connues de l'auteur de *Page, Écuyer, Capitaine*, et de tant d'autres mélodies classées parmi les meilleures en France. Nous voulons parler des *Visions* et du *Bon gîte*. La première a été interprétée par Mme Fidès-Devriès et la seconde par notre grand chanteur Faure. Bien que la salle du Trocadéro soit infiniment trop grande pour des tableaux de genre aussi délicats de touche et d'expression, les fins connaisseurs n'en ont pas moins été sous le charme. Mais, pour de pareilles salles, il faut des mélodies à grandes lignes, du style de *l'Ave Maria* de Gounod, et du *Crucifix* de Faure, que l'on a redemandées par acclamation à Mme Devriès et Faure assistés du ténor Bosquin. Le trio de *Faust* devait aussi y produire un immense effet et c'est ce qui a eu lieu. Le merveilleux archet de Sarasate aurait doublé ses enchantements, salles Érard, Pleyel ou Herz. Si l'on veut réellement faire du Palais du Trocadéro un sanctuaire musical, il faut absolument établir un velum qui nous délivre des insupportables échos dont les artistes chanteurs ou comédiens ont tant à se plaindre et avec tant de raison. Il faut aussi arriver aux moyens de chauffer cette immense salle, froide en mai comme en septembre. Le plein été seul y est possible au point de vue musical. La recette du concert Membrée a dépassé 30,000 francs récoltés en quelques jours; il est vrai qu'indépendamment du concours de Mmes Fidès-Devriès et de Faure, de celui de Sarasate, de Sellier et Bosquin, toute la Comédie-Française donnait et qu'au piano d'accompagnement ont successivement défilé, Gounod, Massenet, Delibes, Guiraud, assistés de MM. Mangin et Maton. Une vraie fête de famille devant plusieurs milliers de spectateurs.

H. M.

— Dimanche dernier, 13 mai, a eu lieu le concert suisse que nous avions annoncé. Malgré un temps superbe, qui semblait devoir pousser les Parisiens vers la campagne, la salle du Trocadéro était comble. Mme Kerst, dans le trio de *Faust*, a obtenu nombre de bravos partagés par MM. Auguez et Bucognani ; dans *l'Ave Maria*, de Gounod, nouveau succès pour Mme Kerst, accompagnée par la gracieuse harpiste, Mlle Gützwiller, et par MM. Marsick, Maton et Locher ; l'auditoire a fait à ces excellents artistes un véritable triomphe. MM. Giraudet, Warmbrodt et Bürger ont été applaudis à outrance, ainsi que MM. Maubant et Worms. M. Ritter, au jeu si merveilleusement net et brillant, Marsick, dont l'archet magique produit des sons si expressifs, ont enthousiasmé le public qui les a rappelés plusieurs fois. M. Locher, organiste de Berne, a largement contribué au succès de cette fête ; le choix de ses morceaux n'aurait peut-être pas satisfait les habitués de Guilmant. Mais M. Locher a joué avec une netteté et un brio qui indiquent un artiste véritable en même temps qu'un grand

musicien, le morceau, spécialement demandé, et intitulé : *Souvenirs des Alpes*, qui a soulevé des tonnerres d'applaudissements.

C'est que ce morceau, tout en permettant à l'organiste de déployer une incontestable virtuosité, renferme les chants les plus chers aux Suisses. Véritable mosaïque composée du *Ranz des Vaches*, du *Chant du Pâtre*, des *Adieux aux Montagnes*, de *l'Hymme national*; le tout assaisonné par un formidable orage dont les coups de tonnerre arrachaient des cris de terreur aux enfants grands et petits, et montraient les ressources qu'offre le magnifique instrument de Cavaillé-Coll.

Notons également le choral suisse magnifiquement dirigé par M. Brody, son chef. Somme toute, belle recette pour les pauvres, immense succès pour les artistes chaleureusement applaudis qui, de tous les échos emplissant le Trocadéro, en ont certainement fort goûté celui que leurs accents ont trouvé dans le cœur de tous les auditeurs charmés et des bons Suisses reconnaissants. E. L.

— Le 2e samedi des concerts Pasdeloup à l'Eden Théâtre a fort bien réussi. La coïncidence fâcheuse de la matinée du Trocadéro a pu lui enlever quelques auditeurs, mais non diminuer son succès. La partie consacrée à la jeune école française commençait par l'ouverture de *Patrie*, de Bizet. L'inspiration et la main-d'œuvre y sont d'ordre supérieur. Quel artiste nous avons perdu le jour où est mort celui-là ! L'air d'*Hérodiade*, privé au concert de sa valeur dramatique, y garde intacte la beauté de sa poésie passionnée. Mlle de Beloca l'a fort bien interprété. Venaient ensuite les scènes du *Bal* du *Roi s'amuse* de Léo Delibes, tant applaudies l'autre jour au Cercle des *Mirlitons*. Ecrites en vue d'une exécution toute différente de celle des grands concerts, on pouvait se demander si elles ne seraient pas, dans cette vaste salle, desservies par la finesse qui en était, rue de Richelieu, une des qualités essentielles et premières ? L'épreuve est faite et de façon concluante. On sait que ce tableau musical, de couleur si originale et de si galante allure, plaira toujours, dans quelque cadre qu'il soit mis. Je constate le fait et l'expliquerai aisément d'un mot : le charme, qui ne perd jamais ses droits. La scène du *Bouquet* a été phrasée à ravir par les violoncelles. On a bissé le *Passepied* et la chanson avec accompagnement de mandoline, chantée par M. Claverie. Toujours fêtée et à bon droit la *Danse persane* de Guiraud. Il ne nous reste plus de place pour parler de la deuxième partie réservée à la musique russe. Mais nous n'aurions guère à signaler qu'un fragment de *quatuor* de Tschaïkowski d'un joli sentiment, et le délicieux ballet de *Féramors* de Rubinstein ; car *Sadko* et la *Ballade* de Rognéda ont produit peu d'effet. PAUL COLLIN.

— La Société des symphonistes a donné son concert annuel, salle Erard, lundi dernier, sous la direction de son fondateur, M. Deledicque. M. Louis Diémer a obtenu un très grand succès ; son concerto *Stuch* a été fort bien accompagné par l'orchestre. L'entr'acte de *Don César de Bazan*, de Massenet, a eu les honneurs du *bis*. M. Auguez et Mlle Dihau ont été très applaudis dans le duo de l'*Oratorio de Noël*, de Saint-Saëns. Toutes nos félicitations au zèle reconnu de M. Deledicque. V. R.

— Mardi dernier, la *Trompette* nous a fait ses adieux. Nous avons aperçu, parmi les notabilités artistiques, notre illustre maître M. Ambroise Thomas. Le concert a été splendide : après le 17e et dernier quatuor de Beethoven, magistralement rendu par MM. Marsick, Rémy, Van Waefelghem et Delsart, qui forment, comme on sait, le quatuor de la *Trompette*, nous avons entendu deux virtuoses étrangers de très grand talent : M. Sig. Bürger de Vienne, un violoncelliste de premier ordre, qui jouera samedi chez Pasdeloup, et M. Blumer, jeune pianiste de Zurich, qui a obtenu, auprès de ce public délicat et difficile, un succès tout à fait hors ligne. Le plus brillant avenir est réservé à ce jeune virtuose. Ajoutons que Mme Fuchs a chanté plusieurs mélodies avec un talent sur lequel il est inutile d'insister.

— Les morceaux détachés de la partition de *Lakmé* commencent à entrer dans le répertoire des concerts. Cest ainsi que des journaux de Limoges nous apprennent que Mme Lutscher a fait applaudir, à la société philharmonique, la Berceuse indienne de Lakmé. « Mme Lutscher a chanté ce poétique morceau, dit l'un de nos confrères limousins, avec une langueur et une grâce qui ont été très goûtées et très applaudies. »

— Salle comble au concert de Mlle Malhide Galitzin, qui s'est fait entendre plusieurs fois, notamment dans un duo sur *Anna Bolena*, différents morceaux de Popper et *le Crépuscule* de Massenet; elle a, comme toujours, fait le plus grand plaisir, grâce à son jeu élégant, léger et brillant. Mme Risarelli a chanté avec son excellente méthode jointe à une voix chaude, étendue et sympathique, la cavatine du *Barbier* et une *Habanera* d'Yradier. Citons encore la curieuse mélodie de Saint-Saëns, *le Pas d'armes du Roi Jean*, parfaitement rendue par M. Auguez, deux poésies dites par Mlle Reichemberg. N'oublions pas la pianiste, Mme Boissy, dont le jeu a de la délicatesse, et Mme Ram-Baud qui s'est prodiguée avec infiniment de complaisance pour remplacer des artistes absents. M. CH.

— La semaine dernière très intéressant concert donné par Mlle Joséphine Martin avec le concours de M. Munck, violoncelliste et de Mlle Godard, violoniste. Outre l'intéressant *trio* en *ut mineur* de Félicien David, la bénéficiaire a fait entendre un grand nombre de pièces de caractère varié, qui ont été très applaudies. M. de Munck, qui est un artiste de grand talent, a délicieusement interprété un lied de Schumann, *l'Adieu*, et *le Papillon* de Popper. Mlle Godard a charmé son public en disant avec une verve peu commune le finale du *Concerto Romantique* de son frère et *l'Appassionato* de H. Barbedette, elle a produit plus d'effet encore dans le nocturne en *mi bémol* de Chopin et *la Rêverie* de Schumann (scène d'enfant), morceaux dans lesquels elle a montré un sentiment des plus vrais et des plus délicats. Une pianiste de mérite, Mlle Ameline, a été fort goûtée dans l'exécution de la fantaisie à deux pianos de Mlle Martin. La partie vocale était tenue par Mlles Fanzy, Court et M. Deslouis.

— L'excellent programme de l'audition musicale donnée le 7 mai, dans les salons Flaxland, par Mme Hedwige Brzowska (comtesse de Méjan) était très bien composé. L'admirable trio en *sol* mineur de Rubinstein ouvrait brillamment la séance, et, à côté de l'excellente pianiste, MM. Marsick et Fischer ont enchanté les assistants, presque tous artistes ou amateurs distingués. Mme Brzowska a dit, avec la maëstria qui lui vient du maître lui-même, sa *Ballade*, *le Nocturne* en *si mineur*, la *Marche funèbre*, deux *Mazurkas*, et enfin *la Polonaise* de Chopin. M. Marsick a enlevé sa *Rêverie* délicieuse et son charmant *Scherzando*, et M. Fischer ses Czardas et un *Adagio* de Mozart.

— Le succès des matinées d'élèves de Mme Steiger s'accentue chaque année. L'autre jour nous avons pu constater l'excellence de cet enseignement. Depuis les plus jeunes enfants jusqu'aux plus avancées, dont un certain nombre feraient bonne figure dans les classes du Conservatoire, toutes ont fait le plus grand honneur à leur digne professeur. Beaucoup d'artistes dans l'assistance : MM. Diémer, Wormser, Neustedt, etc. Le virtuose Th. Ritter a terminé la séance par sa caractéristique danse Tcherkesse à deux pianos, avec Mlle L. Steiger. N'oublions pas l'excellent accueil fait au baryton Deslouis et au violoniste Houfflack qui a supérieurement joué la Polonaise de Vieuxtemps.

— Brillante soirée musicale jeudi dernier à la salle Pleyel. Mlle Caroline Guion, élève de Théodore Ritter, donnait son concert annuel avec le concours de Mlle Reine Mézeray, sœur de la charmante pensionnaire de l'Opéra-Comique; Mlle Reine Mézeray s'est fait entendre dans un air de la *Reine de Saba*, la habanera de *Carmen* et le boléro des *Vêpres Siciliennes*. Le public, charmé par cette belle voix, a bissé les deux derniers morceaux. MM. Vannereau et Loëb se sont fait applaudir tour à tour. Quant à Mlle Guion, elle a exécuté divers morceaux où l'on a pu apprécier son talent de virtuose et son excellente méthode.

— Deux jours après, salle Pleyel, matinée musicale donnée sous le patronage de M. Ambroise Thomas avec le concours de Mlle Reine Mézeray, de MM. Jules Lefort, de Vroye et Dangremont. Le public a fêté tous ces excellents artistes. Entre autres morceaux, on a applaudi le duo d'*Hamlet* (Doute de la lumière), remarquablement interprété par Mlle Reine Mézeray et M. Jules Lefort.

— L'exécution des œuvres couronnées au concours de la Société d'auditions a eu lieu le 14 mai. La mélodie *Hiver*, premier prix (Wurusberger), est fine et délicate, les deux premières mentions *Pourquoi douter* (Etesse) et *Trahison* (Vernet), sont deux œuvres bien faites; ces trois morceaux ont été chantés avec goût par Mlle Ruelle ; la deuxième mention : les *Bois* (Sourilas) est une composition originale et qui, à l'exception de deux ou trois passages assez durs, est appelée à avoir du succès; Mme Munier, très en voix, l'a chantée avec beaucoup de charme. Les morceaux de piano *allegro* de Dietrich, premier prix, et *divertissement* de Sourilas (mention) sont bien écrits; nous n'aimons cependant pas beaucoup le début du premier et le milieu du second laisse à désirer; M. Colomer et Mlle Duprez, son élève, ainsi que Mlle Pirodon, ont fait preuve d'un vrai talent dans ces deux auditions. La comédie mentionnée *On lit dans la Vie Parisienne* (Simon Falgueirettes) contient de jolis vers et un rôle charmant, celui du docteur, tenu d'une façon originale par M. Heimenderger; Mlle Rennevall, dans celui de Lucile, n'a pas eu assez de jeu; M. Ramy était un Gaston tout à fait séduisant.

L'opéra-comique de M. Pichoz, qui terminait la soirée et qui fut joué près de cent fois au grand théâtre de Lyon, contient des motifs pleins de fraîcheur et très mélodiques. Un bravo au ténor, M. Dreux, absolument charmant, et à la dugazon Mme Alféri, dont la jolie voix manque un peu de légèreté. Le baryton M. Armandi, très enroué, n'a pu donner la valeur de ses moyens, c'est très regrettable, son rôle étant important. X.

— Nous lisons dans le *Soleil* : « Peu de concerts ont été aussi brillants cette année que celui donné par M. Ch. Dancla à la salle Pleyel et Wolff. Dans l'*Andante maestoso* du 13e quatuor, dans le *Souvenir* de Mozart, A. les *Noces de Figaro*, B. la *Flûte enchantée*, et dans sa *Fantaisie originale*, M. Ch. Dancla s'est élevé à la perfection. Mlle Jeanne Nadaud a été très applaudie dans l'air d'*Actéon* et dans la romance de *Dimitri*. Mme Steiger a interprété, avec beaucoup de talent, le *Trio en mi bémol* de M. Dancla et le *Scherzo* de Chopin. Un véritable succès a été aussi pour la délicieuse *Rêverie*, de Dancla, exécutée à l'unisson, avec un ensemble et une élégance remarquable, par Mlles Carpenter, Letourneux, Magnien, Alderson et Dantin. Une mention particulière aussi à Mlle Suzanne Bouveret, à MM. Riff, Naëgelin et Prioré qui prêtaient le concours de leur talent à ce beau concert. »

— Très intéressant concert de Mlle Fanny Lefort, à la salle Pleyel. Mlle Lefort est une pianiste de l'école classique au jeu sobre et châtié. Elle avait mis en tête de son programme une très belle sonate de Beethoven pour piano et violon qu'elle a dite avec le concours de l'excellent violoniste M. Sauzay. Le reste du programme était éclectique : *l'Andante-fantaisie* de Beethoven, les deux *Études* d'Heller sur le *Freychütz*, un nocturne de Chopin, une valse de Liszt, une barcarolle de Rubinstein, et enfin la marche de *Rakosky*, pour laquelle, il faut bien l'avouer, le piano ne supplée que très insuffisamment à l'orchestration de Berlioz. Mlle Ruelle et M. Vanus représentent la partie vocale de cette soirée musicale qui a réuni tous les suffrages. H. B.

— Nous sommes en retard avec Mlle Jeanne Teilliet, une des bonnes élèves de l'école Marmontel, qui a donné un intéressant concert à la salle Erard, avec le concours de Mlle Nyon de la Source, du violoncelliste Delsart et du hautboïste César Aubert. Mlle Jeanne Teilliet s'est fait entendre dans différentes pièces de l'école classique et romantique, montrant ainsi la souplesse de son talent et la variété de son style.

— On nous écrit de Boulogne-sur-Mer :

La Société philharmonique vient de clore la série des concerts extrêmement intéressants qu'elle a donnés pendant la saison d'hiver. Parmi les œuvres qu'elle nous a fait entendre signalons comme ayant plus particulièrement charmé les auditeurs des fragments de l'opéra de *Joseph*; le premier acte de *la Flûte enchantée; la Nuit de Sabbat*, de Mendelssohn; *les Bohémiens*, de Robert Schumann; *les Nymphes des bois*, de Léo Delibes; *l'Étoile*, idylle antique, de Maréchal; *le Pie Jesu, le Benedictus, l'Ave Maria, l'Ave Verum*, de Ch. Vervoitte; ainsi que *la Madeleine*, ballade artésienne et une scène champêtre avec orchestre : *Appel et départ des bergers*, du même compositeur. Après l'exécution de cette dernière œuvre, acclamée par tout l'auditoire, le président, M. Reichardt, au nom des membres de la Société, a offert à M. Vervoitte une magnifique couronne d'or.

— On nous écrit de Brest : « La Société musicale a donné vendredi, 11 mai, son grand concert annuel au bénéfice des pauvres. Un orchestre de 50 musiciens, bien dirigé par M. Ludovic Pénau, a exécuté, entre autres morceaux, la *Danse macabre* de Saint-Saëns, la *Marche du Tannhœuser*, et un *Prélude symphonique* d'un Brestois : M. A. Hélain. La musique de notre compatriote est personnelle et ne manque pas d'originalité. La richesse de son harmonie et de son instrumentation montre qu'il s'est livré à de sérieuses études. »

— La *Gazette du Loiret* nous apporte le compte rendu d'un grand concert donné à Orléans par la Société chorale. Ce sont les compositions de M. Adolphe Nibelle qui en ont fait les frais principaux. Citons, entre autres, *le Rêve d'enfant, Isclette au tournoi*: « La musique de M. Nibelle, dit la *Gazette du Loiret*, possède, à notre avis, un grand mérite. Elle est toujours écrite avec soin, et d'après les données du sujet. La mélodie coule de source; elle n'est jamais triviale. »

CONCERTS ANNONCÉS

Il avait été également question d'une deuxième audition du *Lucifer* de M. Peter Benoit, dont le bénéfice aurait été versé dans la caisse de l'association des artistes musiciens et même d'une troisième audition au bénéfice de la Société des sauveteurs dont M. Nadault de Buffon est le président; mais la salle du Trocadéro se trouvant retenue aux jours convenables il a fallu renoncer à ces projets. Cependant *Lucifer* n'a pas dit son dernier mot et nous pourrons faire plus ample connaissance avec lui l'automne prochain.

— Aujourd'hui dimanche, 20 mai, salle Henri Herz, audition de fragments symphoniques, composés par M. de Salelles, avec le précieux concours de Mme Caroline Salla et de M. J. Danbé, qui dirigera l'orchestre.

— Une grande Exposition horticole se tiendra du 22 au 28 mai, *inclusivement*, dans et près le pavillon de la Ville de Paris, aux Champs-Élysées, derrière le Palais de l'Industrie. Elle comprendra tous les produits de l'Horticulture et des Industries qui s'y rattachent. La Société nationale a fait de grands efforts pour lui donner cette année un éclat exceptionnel.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

— En vente chez l'éditeur Provost, 10, Faubourg-Saint-Denis, deux mélodies d'Ernest Garnier : *Aubade* et *les Hirondelles*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2725 — 49me ANNÉE — N° 26. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 27 Mai 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, un

SONNET DU XVIIe SIÈCLE

poésie de GILLES DU COULDRIER, musique de HENRI MARÉCHAL. — Suivra immédiatement la dernière mélodie de notre regretté collaborateur OCTAVE FOUQUE : *Les Trois Fils d'or*, poésie de LECONTE DE LISLE.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Fleurs de Mai*, polka de PHILIPPE FAHRBACH. — Suivra immédiatement : le *Passepied*, extrait de la suite du *Roi s'amuse*, de LÉO DELIBES.

FRANZ LISZT

II

Le mouvement romantique, en dernière analyse, se réduit à la condamnation des formes conventionnelles, et à l'agrandissement illimité de l'individualité de l'artiste dans l'œuvre littéraire ou musicale. La fameuse réforme, si on se place à ce point de vue, ne date pas de 1830. Elle a pour auteur Buffon qui a défini le style « l'homme même ». Après bien des luttes, des déchirements et des révolutions, on n'a donc fait qu'élargir l'idée du grand philosophe, en exigeant que ce ne soit plus simplement « l'homme » qui s'identifie dans ses écrits, mais encore « tout l'homme », avec son sentiment, son caractère, ses exagérations, ses intuitions, ses rêves, son idéal particulier.

La nature est bien érigée en éternel modèle, mais l'artiste demeure libre de la considérer sous tel aspect qu'il jugera bon, et d'en interpréter les beautés à sa convenance.

Non seulement il n'essayera pas de se soustraire à l'influence des milieux, mais il devra au contraire en faire le point d'appui de son inspiration. Nulle borne ne sera imposée à la pensée créatrice, en un mot, la forme et le sentiment s'uniront pour produire ce qu'on a appelé depuis la « manière » de l'écrivain, du musicien, du peintre.

Beethoven et C.-M. de Weber, les premiers, adoptèrent cette théorie, qui sacrifiait de bonne grâce les vieilles règles de la symphonie et de la sonate aux exigences dramatiques et aux idées personnelles du musicien touchant l'objet même de la musique.

Ils eurent pour disciples et pour successeurs immédiats trois hommes dont les noms ne sauraient être désunis : HECTOR BERLIOZ, RICHARD WAGNER, FRANZ LISZT.

Dans ce trio, le chantre de Juliette Capulet, de Béatrice et de Didon, l'admirateur du doux Virgile, le confident sentimental des choses en tristesse, *lacrymæ rerum*, Berlioz représentait assez exactement le *pater seraficus* de Gœthe. Le grand Trismégiste des *Niebelungen*, le colossal architecte du Colisée de Bayreuth, jouait le rôle du *pater profundus*. Quant à Liszt, nourri dès l'enfance de la lecture de *René* et de *Werther*, l'esprit prédisposé à toutes les visions mystiques, l'âme ouverte à toutes les idées supérieures et extra-intelligibles, c'était bien le *pater extaticus* tel qu'il apparait dans le drame. Chez lui, la vivacité de la croyance touche de bien près à l'illuminisme. Il affectionne tous les symboles, toutes les légendes, toutes les paraboles, tout ce qui arrache l'homme à la réalité pour le rapprocher des sources de la pure beauté et de la vraie grandeur.

Il a vu François de Paule marcher sur les eaux ; il a surpris la conversation de François d'Assise avec les petits oiseaux ; il a assisté au triomphe de Marguerite sur l'ange du mal Méphistophélès. On annoncerait qu'il a paraphrasé en musique le Sermon sur la montagne et mis l'Apocalypse en symphonie que je n'en serais nullement surpris. Au fond je l'ai toujours cru un peu païen, ce poëte si passionnément épris de la forme qu'il écrivait un jour à son ami d'Ortigue : « Adieu, priez pour moi la sainte Cécile de Raphaël ! »

On conçoit, si on veut bien se reporter au principe que nous énoncions tout à l'heure, ce que sera l'œuvre produite par un pareil tempérament.

Et d'abord, nous n'aurons pas à nous occuper d'opéras. Non plus que le grand Bach, que Haydn, que Schumann, Liszt n'a su réussir dans le drame lyrique. Ce qui le séduit, c'est la musique pure, la symphonie où les mille voix des instruments s'expriment tour à tour, s'unissent, quand il est besoin, dans des éclats terribles, laissent percer les sous-entendus et résolvent, sans le secours de la parole, les problèmes les plus compliqués de l'expression. Ce qu'il lui faut, c'est le texte liturgique qu'il adaptera, comme tout le reste, à sa manière. Bien avant Verdi, il ose dramatiser les prières de la Messe, à la grande indignation d'une certaine critique qui déclare cette partition hérétique et tendant à substituer le raisonnement à la foi (1).

Nous n'entreprendrons pas de réfuter cette thèse. Il y a là une question importante et qui touche moins à l'art qui nous occupe qu'aux notions d'ordre purement religieux. Nous avons voulu simplement montrer, dans l'auteur de la *Messe de Gran*, l'homme de tous les progrès, de toutes les audaces, de toutes les innovations.

***

A l'originalité native du tempérament de Liszt vient s'ajouter le caractère particulier à la race d'où l'artiste tire son origine, et à la nature qui fut le cadre de ses premières années.

La loi des Bohémiens, c'est de n'en accepter aucune; leur règle, c'est l'impétuosité de l'instinct et l'extravagance du caprice. Les orchestres nomades de Tsiganes nous ont initiés au charme étrange de cette musique, où, sans transition, à la mélancolie des *Lassan* succède le rythme endiablé des *Frischka*, où, sous l'archet de l'exécutant, les cordes du violon gémissent, sanglotent, éclatent tour à tour, où les mouvements les plus variés, les syncopes les plus audacieuses, les complications de notes, les contre-chants, l'échevellement des fioritures reproduisent des scènes saisissantes, des tableaux d'une intensité d'expression inimaginable.

Dans l'art bohémien, celui-là passe maître qui sait se distinguer par les fantaisies les plus étonnantes, qui imagine les surcharges et les broderies les plus bizarres. Les traits chromatiques s'échappent en fusées, les arpèges s'égrènent, les *staccati* rapides font jaillir des gerbes d'étincelles, les trilles se superposent au gré de l'exécutant dont l'œil fixe semble suivre je ne sais quelle vision amoureuse ou guerrière, tandis que les cordes vibrent sous ses longs doigts crochus.

Cette musique capiteuse, enivrante, ensorcelée, personne ne l'a comprise et ne l'a rendue comme Liszt. Il a voulu même s'en faire l'historiographe, et les lettrés connaissent le livre intitulé *les Bohémiens et leur Musique en Hongrie*, qui parut trois ou quatre ans après la célèbre étude sur Chopin.

***

Ah ! que nous voici loin du temps où les musiciens vivaient confinés dans la pratique de leur art! gent peu remuante et nullement ambitieuse, étrangère à toute question qui n'eût pas le contre-point pour objet, soucieuse, par-dessus tout, d'accommoder l'inspiration aux exigences des règles, et abandonnant aux peintres comme Rubens, aux architectes comme Bramante, aux sculpteurs comme Buonarotti les dignités de cour, le mérite poétique et les couronnes civiques.

« Êtes-vous calviniste ou papiste »? demandait à John Field la personne qui l'assistait à ses derniers moments. « Je suis forte-pianiste ! » répondait le vieux maître, et, sur cette affirmation de sa croyance, il rendait l'âme au Dieu de Bach, de Mozart et de Beethoven, que, seul, le culte de Bacchus lui avait fait parfois négliger. Aujourd'hui les musiciens sont rares qui se contenteraient d'un titre aussi modeste. Leur art les occupe beaucoup moins que l'art du voisin, et volontiers ils délaissent le papier réglé, le clavier ou l'archet pour critiquer, philosopher, voire politiquer!

N'avons-nous pas entendu affirmer par V. Cousin que la place d'Halévy, ce grand musicien doublé d'un littérateur charmant, était à l'Académie française?

Schumann n'a-t-il pas rejeté du sein de son église tout pauvre diable « incapable de comprendre Jean Paul »? Enfin, souvenons-nous que R. Wagner, pour se consoler sans doute de n'avoir pu construire les remparts de Thèbes, dressa des barricades dans les rues de Dresde, et que le nom de l'illustre patriote Verdi servit de cri de guerre aux Italiens irredentistes.

Liszt a donc prétendu, à la fois, à la gloire artistique et au renom littéraire, et nous avouerons qu'il n'est pas moins intéressant de lire ses notices que de déchiffrer ses partitions.

On y trouve les mêmes images, les mêmes outrances, les mêmes audaces, la même nervosité, ce goût prononcé pour le sublime et l'excessif dont on ne se fait une idée qu'après avoir causé avec un Slave, Hongrois, Bohémien ou Polonais. Tout cela semble sorti, comme disait Gœthe de Lavater, « d'un encrier phosphorescent et d'une plume taillée pour le superlatif » (1). Sitôt que les moyens d'expression paraissent insuffisants à l'écrivain, il a recours à des néologismes qui donnent à sa pensée une forme plus saisissante. Dans l'ouvrage qu'il a consacré à la vie et à l'œuvre de son fidèle ami Chopin, il parle de « radiances célestes », d' « expressivités décoratives », de « manifestations immarcescibles ». Il dépeint les « navrements » de la *Marche funèbre* et les regards « angoissés » de celle qu'il appelle la « brune et olivâtre Lelia ».

On rencontre des phrases telles que celles-ci : « Les formes multiples de l'art n'étant qu'une sorte d'incantation » dont les formules très diverses sont destinées à évoquer » dans son cercle magique les sentiments et les passions que » l'artiste veut rendre sensibles, visibles, audibles, tangibles, en quelque sorte pour en communiquer les frémissements, le génie se manifeste par l'invention de formes » nouvelles, adaptées parfois à des sentiments qui n'avaient » point encore surgi dans le cercle enchanté, etc., etc. »

Ce style ressemble, par moment, à celui qu'adopta saint Jean après les visions de l'île de Pathmos. Mais ce qu'on y chercherait vainement, c'est un mot banal, une tournure vulgaire, une idée terre-à-terre. S'imagine-t-on l'auteur de *Faust* écrivant avec les manchettes de M. de Buffon ou trempant sa plume dans l'écritoire de l'abbé de Voisenon !

L'homme qui porte en soi le sentiment et le culte des choses grandes et belles a un penchant naturel à l'excentricité. Il lui répugne de marcher dans les sentiers tracés ; son idéal grandi démesurément lui fait perdre de vue les réalités mesquines, et les mots viennent mal au secours d'une pensée occupée d'éternels désirs.

On a pu dire de Chopin qu'il fut le Lamartine de la musique; Liszt en est le Victor Hugo; ou mieux, pour prendre la comparaison dans l'art qui se rapproche le plus de l'art des sons, l'un ressemble au divin Raphaël, tandis que le second, par l'étendue de ses connaissances, aussi bien que par l'ampleur de son inspiration, rappelle le sublime Michel-Ange. Chopin recevra éternellement l'hommage des âmes tendres et délicates qui veulent avant tout se sentir charmées ; mais lorsqu'on voudra parler du virtuose par excellence, c'est encore le nom de Liszt qu'il faudra prononcer.

Celui-là, en effet, est plus qu'un grand artiste : c'est l'Artiste.

Eugène de Bricqueville.

(1) *Ostdeutsche-Post.* Février 1858.

(1) Lettre à Schiller.

SEMAINE THÉATRALE

SAPHO ET SIGURD

La grosse nouvelle de la semaine a été l'exhumation annoncée par l'Opéra, pour l'hiver prochain, de la *Sapho*, de Charles Gounod. Ce fut son premier ouvrage dramatique. Il eut pour marraine et pour interprète : Mme Pauline Viardot. C'était en avril 1851. La célèbre cantatrice avait pressenti le génie de l'auteur de *Faust* et elle présenta résolument à Nestor Roqueplan, alors directeur de l'Opéra, la partition de *Sapho* qu'elle fit recevoir, répéter et représenter en moins de quelques mois.

Voici ce qu'en dit Fétis dans sa biographie universelle des musiciens. Comme on le verra, la première impression ne fut pas absolument bonne, mais cela est arrivé à l'égard de tant de chefs-d'œuvre qu'il ne sera que plus intéressant de décider s'il y a lieu d'infirmer en 1883 le jugement prononcé en 1851 sur une œuvre qui avait évidemment devancé son temps en sortant quelque peu des formes traditionnelles. Mais laissons parler le docte Fétis : « .... Cet article, en forme de prophétie, qui fut répété dans *la Gazette musicale de Paris* (26 janvier 1851), produisit une sensation d'autant plus vive que la *Sapho*, de M. Gounod, première œuvre dramatique de ce compositeur, était à l'étude à l'Opéra, et devait être bientôt représentée. L'attention publique était éveillée autant que l'auteur pouvait le désirer, lorsque cet ouvrage fut joué pour la première fois, le 16 avril de la même année.

» Le succès ne répondit pas aux espérances des amis du compositeur. Il y eut à cela plusieurs causes, dont les plus importantes étaient un livret mal fait, et l'absence d'unité, de logique des idées et de périodicité des phrases dans la partition. Cependant, en dépit des longueurs excessives du récitatif, de la prétention trop persistante d'éviter les formes consacrées par le génie des maîtres, et de l'inexpérience de l'effet scénique, il y avait dans cette musique un sentiment de poésie qui ne pouvait être méconnu, et qui jetait à chaque instant des éclairs d'inspiration. *Sapho* ne réussit pas et n'eut qu'un très petit nombre de représentations ; mais, de ce que les connaisseurs avaient entendu, ils conclurent que M. Gounod était un artiste d'avenir.»

La reprise ou plutôt la résurrection prochaine de *Sapho* a causé une double émotion dans le monde des arts : d'abord le plaisir très grand de voir renaître de ses cendres le premier ouvrage de Gounod, ensuite l'appréhension non moins grande de voir cette intéressante résurrection nous priver d'un grand ouvrage nouveau pour l'hiver 1884. Selon les dernières nouvelles, cette crainte prématurée devrait être écartée. Il paraîtrait, en effet, que le *Sigurd* d'Ernest Reyer aurait enfin l'espoir de recevoir le baptême de la rampe l'hiver prochain, après *Sapho* qui serait prête dès l'automne, malgré les modifications et augmentations demandées aux auteurs.

D'après les informations particulières du *Ménestrel*, informations que nous commettons l'indiscrétion de publier, le poëme de *Sigurd* aurait été lu à l'Opéra par un académicien passé maître en l'art de lire et de bien dire, et non seulement les jolis vers abonderaient dans ce poëme, mais les situations musicales n'y feraient pas non plus défaut ; seulement elles tourneraient, parfois, plus à la féerie qu'au fantastique proprement dit. Or, bien que l'administration de l'Opéra se montre volontiers prodigue de décors et costumes, elle n'en demande pas moins aux auteurs de *Sigurd* des modifications ou suppressions, qui d'ailleurs paraissent indiquées, assure-t-on, en vue du succès pratique de l'ouvrage non seulement sur notre première scène lyrique, mais aussi sur le sprincipales scènes de l'Europe.

Quant à la partition de M. Ernest Reyer, elle ne serait en cause que subsidiairement. La situation de l'auteur de la *Statue* suffit, en effet, à couvrir toutes les responsabilités musicales, et d'ailleurs Mme Krauss et Lassalle nous ont fait connaître et apprécier d'importants fragments de cet ouvrage expressément écrit en vue de l'Opéra.

Il y aurait donc, nous le répétons, bon espoir de voir, l'hiver prochain, le *Sigurd* de MM. Ernest Reyer, Du Locle et Blau, succéder à la *Sapho* de MM. Charles Gounod et Emile Augier. Alors tout serait pour le mieux et il n'y aurait qu'à féliciter d'autant plus vivement M. Vaucorbeil que son cahier des charges pouvait, à la grande rigueur, lui permettre de s'en tenir à *Sapho*. On y lit en effet :

« *Dans le cas où le directeur remettrait à la scène un ouvrage ancien nécessitant des transformations et une mise en scène considérable, le ministre se réserve le droit d'apprécier s'il y a lieu de considérer cet ouvrage comme un ouvrage nouveau; cette faculté ne pourra s'exercer plus de deux fois pendant la durée du privilège.* »

Mais passons aux nouvelles courantes de la semaine.

Le double congé de Mme Krauss et de Lassalle aurait été racheté jusqu'au 15 juin, afin de permettre à ces deux grands artistes la continuation des représentations d'*Henry VIII* sans exposer la belle œuvre de M. Saint-Saëns à des modifications de distribution souvent si regrettables en ce qui touche les ouvrages nouveaux.

La première apparition de Mlle Lureau dans Marguerite de *Faust* est enfin résolue et annoncée pour demain lundi.

A l'Opéra-Comique, embarras de richesses. La semaine qui s'ouvre à nous va se partager entre les trois grands succès du jour : *Lakmé*, *Carmen* et *la Perle*; c'est-à-dire que le mardi et le vendredi resteront à Léo Delibes ; le mercredi et le samedi à Georges Bizet ; mais Félicien David prendra légitime possession du lundi et du jeudi. De plus pour satisfaire la foule des étrangers qui ne peuvent trouver place à *Lakmé*, il en sera donné aujourd'hui dimanche, ce soir même, une représentation supplémentaire en dehors des locations déjà faites et qui absorbent la presque totalité des loges, baignoires et fauteuils de balcon jusqu'à la vingtième de *Lakmé*, le plus grand succès qu'il ait été donné à l'Opéra-Comique de pouvoir enregistrer dans ses annales. La moyenne de 9,000 fr., et plus, chiffre inconnu jusqu'ici salle Favart, tient à ce que toutes les premières places sont louées à l'avance et que les fins dilettantes ne se lassent point de réentendre Mlle Van Zandt et Talazac, ainsi que Cobalet, dans l'originale et poétique partition de Léo Delibes. Tout le high-life parisien se porte à *Lakmé*. C'est la grande mode du jour ou plutôt du soir.

D'autre part, *Carmen* continue à encaisser de fort belles recettes, et voici *la Perle du Brésil* qui prend grande faveur près du public. Salle comble, dimanche et jeudi derniers ; nombre d'ovations à la nouvelle étoile de la salle Favart, Mlle Nevada, une vraie perle dont le succès tourne aux ovations nationales : non seulement l'ambassade américaine lui a fait présenter, dans sa loge, un steamer en fleurs avec une nichée de mysolis pour équipage, mais voici que dimanche dernier, au sortir du théâtre, s'est produite une manifestation publique avec force vivats. Encore un peu et l'on dételait le pacifique coursier de la voiture Nevada. Demain soir, lundi, toute la colonie américaine a pris de nouveau rendez-vous salle Favart, à l'occasion de la 4e de *la Perle du Brésil*.

Saute Marquis, le petit acte de feu Cressonnois, livret de M. Truffier, s'est trouvé arrêté, dès sa 3e représentation, par un accident survenu à M. Collin dans *Carmen*. L'artiste s'étant blessé à la jambe ne pouvait songer à danser. Cette agréble bluette reprendra l'affiche un de ces jours, et sera suivie, à courte échéance, d'un acte de M. de Bertha, *Mathias Corvin*, et de deux actes de M. de Lajarte, intitulés *Le Portrait*.

En raison des ardeurs inattendues du soleil de mai, M. Lagrenée vient d'inaugurer, au Château-d'Eau, des représentations à prix réduits, avec force ventilateurs. Ces représentations ont commencé vendredi dernier par *le Voyage en Chine* que tout Paris voudra refaire à raison de 50 cent. à 2 fr. la place: train de plaisir. Prochainement, *Si j'étais roi !* pour les débuts à Paris de Mlle Cécile Guérin, artiste appréciée par les habitués du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles.

Au Théâtre-Français, l'intéressante reprise des *Demoiselles de Saint-Cyr* a été suivie d'un acte fort agréable de M. de Courcy, *Toujours !* accompagné de la reprise de *l'Étincelle*, de M. Pailleron, pour la rentrée de l'étincelante Jeanne Samary. M. Emile Moreau, le lauréat de la cantate 1883 de l'Institut, vient de lire au comité de la Comédie-Française un à-propos en vers : *Corneille et Richelieu*, qui sera représenté le 6 juin à l'anniversaire de la naissance de Corneille. Les deux rôles de Corneille et de Richelieu seront joués par M. Sylvain et Laroche.

Au Vaudeville, *la Vie facile*, spirituelle comédie de MM. Albéric Second et Paul Ferrier, a succédé à l'amusante *Tête de Linotte*, de Barrière et Gondinet.

A la Gaîté, hier soir samedi, reprise d'*Henri III*. De son côté, la Porte-Saint-Martin annonce la reprise de *la Faridondaine*, et le Châtelet, celle de *Peau-d'Ane*. Aux Folies-Dramatiques, *le Monde artiste* annonce une prochaine première importante : *l'Amour qui passe*, opéra comique en 3 actes, paroles de MM. Langlé et Ruelle, musique de M. Amédée Godard.

Bref, tous les théâtres s'apprêtent à lutter de leur mieux contre le soleil de juin et les fraîches soirées de l'Hippodrome qui attirent tout Paris avenue Marceau. Demain lundi, fête du soir et dimanche 3 juin, fête de nuit organisées par M. Zidler, en l'honneur du Grand prix de Paris qui nous amène, chaque année, si grande affluence d'étrangers.

Puisque toute la Presse reparle de Félicien David et de son premier ouvrage dramatique : *la Perle du Brésil*, faisons part à nos lecteurs d'un rare document qui remonte à 1833, au moment même où l'auteur prédestiné du *Désert* prenait en quelque sorte les ordres du Saint-Simonisme et s'en faisait le chantre inspiré. Voici le *fac-simile* de la curieuse notice concernant les chants saint-simoniens composés par Félicien David, il y a un demi-siècle, pour les célèbres fêtes de Ménilmontant, représentées par un dessin dû au crayon de l'apôtre Marchereau, et où le futur auteur du *Désert* apparaît en véritable Orphée des temps modernes, entouré de ses frères et compagnons, le Père Enfantin en tête, tous chantant en plein air les hymnes du Saint-Simonisme.

Lyon, le 22 Février.

1833.

Je pars pour l'Orient. Sur les traces de BARRAULT, je vais au devant de la MÈRE, près de laquelle je puiserai une nouvelle vie.

Mais avant de quitter cette France qui retient le PÈRE captif, je dois un adieu à l'Occident, car lui aussi m'a fourni de grandes pensées religieuses, et je l'aime. Je lui laisse les chants que sous l'inspiration du PÈRE j'ai composés à Ménilmontant, et que mes frères et moi avons si souvent exécutés en face d'un public bienveillant et nombreux. Déjà ces productions, d'une époque que nous avons traversée, appartiennent à l'histoire, et DIEU m'a donné de pressentir une musique nouvelle.

Habitués que nous sommes à donner ce que nous possédons, nous ne faisons pas de spéculations : Cette musique sera donc donnée à un prix très peu élevé ; qu'on y songe pourtant, c'est le denier de l'artiste et de l'amateur au pèlerin que je demande en échange de mes œuvres; car le 22 mars nous mettrons à la voile.

L'ouvrage complet formera huit livraisons, comprenant ensemble vingt-deux morceaux.

PREMIÈRE LIVRAISON.

Appel.
Salut.
Danse des Astres.

IIe LIVRAISON.

Prière du Matin.
Tout est mort.
Au Peuple.

IIIe LIVRAISON.

Prière du Soir.
Soldats Ouvriers.
La Prison du PÈRE.

IVe LIVRAISON.

Avant et après le repas. (N° 1).
Le nouveau Temple.
Prise d'Habit.
Prière du PÈRE.

Ve LIVRAISON.

Peuple fier! Peuple fort!
Gloire à celui.
Je ne veux plus être exploité.

VIe LIVRAISON.

Avant et après le repas. (N° 2).
Femmes, levez-vous!
Paris est là!

VIIe LIVRAISON.

Valses pour le piano { Mes Amours (1re série.) / Ménilmontant (2e série.)

VIIIe LIVRAISON.

Pensées à Ménilmontant (pour le Piano).

Il se vendra 40 fr. Pour les souscripteurs dont les demandes arriveraient après la publication de la 4e livraison, le prix sera porté à 50 fr.

On souscrit :

A LYON, chez Mme Durval, libraire, place des Célestins;
MM. Nallez, rue Gentil, Fevrol, rue Clermont. Mazoyer, rue St-Pierre. } m. de m.
A MARSEILLE, chez M. Boisselot, marchand de musique.

A PARIS, chez M. Launer, boulevard Montmartre; Pleyel, rue Grange-Batel. Frère, pass. des Panoram. Frey, place des Victoires; Paccini, boulevard des Italiens; Lemoine, rue des Fossés-St-Germain-des-Prés; } march. de musiq.
Meissonnier, rue Dauphine; Janet et Cotelle, rue Neuve-des-Petits-Champs, } march. de musiq.
Troupenas, éditeur de musique, rue St-Marc-Feydeau.

LA PREMIÈRE LIVRAISON PARAITRA LE 3 MARS.

FÉLICIEN DAVID, **Compagnon de la FEMME.**

Lyon, imp. de Perret.

Nous avons sous les yeux un exemplaire de ce recueil historique des chants religieux du Saint-Simonisme, qui n'étaient rien moins que le code versifié de la religion nouvelle, mis en musique par Félicien David. A signaler, entre autres morceaux, celui avec solo et refrain en chœur, intitulé « APPEL » et qui a dû inspirer le crayon du dessinateur auquel nous devons le portrait de l'auteur du *Désert* en costume de Saint-Simonien, au moment de son départ pour l'Orient. Ce portrait, exposé au *Ménestrel*, a été fidèlement reproduit par la photographie.

L'année même de la publication de ce recueil de chants saint-simoniens, les apôtres de la religion nouvelle durent s'expatrier et prendre le chemin de l'Orient, d'où leur Orphée nous a rapporté, — en germe tout au moins, — *le Désert* et *Christophe Colomb*, *la Perle du Brésil*, *Herculanum*, et *Lalla-Roukh*, œuvres de maître, qui firent si grand honneur à l'École française et ouvrirent à leur auteur les portes de l'Institut.

H. MORENO.

LA PERLE DU BRÉSIL

Toute la presse parisienne, à bien peu d'exceptions près, a payé un large tribut d'admiration et de regret à Félicien David à l'occasion de l'heureuse résurrection de sa belle partition de la *Perle du Brésil*. Il n'est donc pas sans intérêt, en ce moment, de remonter aux premières études de composition faites à notre Conservatoire national de musique et de déclamation par le chantre inspiré du *Désert*. Laissons parler à ce sujet l'un de ses condisciples, M. Oscar Comettant du *Siècle*.

En ce temps-là, — il y a quelques paires d'années, comme dirait un Espagnol, — j'étais encore au Conservatoire. Je suivais les cours qu'on appelait de haute composition et qui étaient faits par l'auteur de *Masaniello*, du *Solitaire*, du *Valet de chambre*, de la *Grande Duchesse*, de la *Fiancée de Lammermoor*, écrite pour la Sontag, d'*Abufar*, du ballet l'*Orgie*, et de quarante autres ouvrages scéniques qui, presque tous, obtinrent beaucoup de succès et qui, tous, sont oubliés à cette heure. Dans cette classe, où Carafa ne parla jamais de ses batailles, quoiqu'il eût fait la campagne de Russie en qualité d'officier d'ordonnance de Joachim, j'avais pour camarades d'étude ce pauvre Edmond Membrée et Prumier, cette belle tête à longue barbe blanche, Prumier qui, la harpe aux mains à l'orchestre de l'Opéra, rappelle l'histoire des bardes *filea*, lesquels mettaient en vers les dogmes de la religion plus d'un siècle avant Jésus-Christ, et les chantaient en s'accompagnant des cordes pincées. J'avais aussi pour compagnons d'harmonie Emile Jonas et Hervé, — *le Canard à trois Becs* et *le Petit Faust*, — ces deux échappés du contre-point et de la fugue qui allèrent non point se brûler, mais se chauffer les ailes jusqu'à les roussir aux lampions dont maître Offenbach illumina sa gloire.

Valentino avait inauguré des concerts de musique classique qui ne réussirent qu'à demi... Les temps étaient proches, ils n'étaient pas encore venus. Après les concerts Valentino apparurent les concerts Musard, Musard père de son fils et père des contre-sujets dans le quadrille, toute une révolution dont naquit Chicard, armé pour le cancan comme jadis Minerve pour la guerre. Enfin les concerts Musard ayant disparu à leur tour comme toutes les choses de ce monde et probablement de tous les mondes, nous eûmes à Paris les concerts de la rue Vivienne. Ils étaient quotidiens et on les appelait *concerts promenade* parce qu'il était permis de s'y promener librement, d'y boire, d'y fumer, d'y parler, de n'y rien écouter et d'empêcher ses voisins d'entendre la musique. Ces concerts réussirent. On y jouait et on y chantait un peu de tout, des symphonies et des fantaisies avec solo de cornet à pistons, des airs d'opéra et des chansonnettes.

Un soir que j'étais allé au concert Vivienne pour entendre des fragments de *Masaniello*, en compagnie de mon maître Carafa, apparut entre deux pièces instrumentales un ténorino du nom de Léopold Amat. Il soupira une mélodie de quelques mesures qui se terminait non point sur la tonique, mais sur la dominante. C'est bien joli, dis-je à mon professeur, bien doux à l'oreille et singulièrement poétique. » Carafa ne me répondit rien et ce chant passa inaperçu du public. Amat était un Marseillais, assez menu de corps, mais vigoureux d'esprit et plus entêté qu'un Breton. Il avait découvert cette mélodie à Lyon, chez l'éditeur Benacci, qui en avait payé la propriété vingt-cinq francs à l'auteur; il la trouvait ravissante et il s'était mis en tête de la faire aimer des Parisiens. Vingt fois il chanta les *Hirondelles* au concert Vivienne sans que personne y portât la moindre attention. Enfin, quelques mois plus tard, cette même courte mélodie fut de nouveau chantée dans ce même Paris, la ville à surprises, et cette fois avec un succès qui tenait de l'enthousiasme ou plutôt du délire. C'est que l'auteur de cette délicieuse bluette, Félicien David, venait tout à coup de se révéler au public par l'exécution du *Désert*, qui fut un coup de foudre.

Ce jour-là, Félicien David passa de l'obscurité la plus profonde au plus vif rayonnement de la gloire artistique. Ce fut un succès sans précédent, un succès inouï.

J'assistai à cette mémorable séance. C'était au Conservatoire. La salle avait été obtenue par l'influence d'Émile Péreire, qui, en outre, avait fait au compositeur l'avance de l'argent nécessaire pour payer l'orchestre et les chœurs. Péreire et David étaient frères en saint-simonisme, et en bon frère le financier venait en aide à l'artiste. Quel délire ! J'ai consigné ailleurs ce souvenir qui ne s'effacera jamais de mon esprit (1). L'orchestre applaudissait avec fureur, en même temps que le public, transporté, haletant, hors de lui, ne sachant plus comment exprimer l'enivrement que lui causait cette musique adorablement descriptive, demandait à voir l'auteur, à l'applaudir à bout portant. David caché, perdu dans l'orchestre, apparut alors la tête en feu, profondément ému, voulant parler et ne le pouvant pas. A la fin, après l'exécution du *Désert*, de quelques mélodies détachées, *le Chibouc* et *les Hirondelles*, le public était ivre. On rencontrait des gens qui ne s'étaient jamais vus et qui, en se félicitant, se serraient triomphalement les mains. Moi-même, je fus embrassé par un dilettante que je connaissais à peine et qui m'appela son ami. Berlioz, titubant, courut au *Journal des Débats* écrire l'article le plus enthousiaste qui soit sorti de sa plume.

Le soir de ce grand jour, plus de mille personnes déposaient leur carte chez le concierge de l'illustre musicien dont, quelques heures auparavant, on ne soupçonnait pas l'existence dans le public. On faisait littéralement queue dans la rue jusqu'à la loge du concierge, qui dut se demander si tout le monde était fou ou si c'était lui qui avait perdu la tête. Pour un peu plus, Paris illuminait.

David avait été fier et résigné dans le malheur, il resta calme et réfléchi dans le succès.

Vingt-deux jours après la première apparition du *Désert* au Conservatoire (30 décembre 1844), David écrivit à l'un de ses amis une lettre dans laquelle se reflète l'âme aimante et bien trempée de ce cher regretté. En voici un passage :

« Enfin, je suis récompensé de mes travaux et de mes luttes! J'ai donné mon second concert au Théâtre-Italien. Le succès a été aussi beau et même encore plus beau que la première fois. Cette soirée a consacré mon premier succès. J'ai reçu ces ovations sans enivrement; je sais à quoi cela m'engage. Dieu aidant, j'espère n'être pas inférieur à moi-même dans mes nouvelles œuvres. J'ai souvent pensé à mon pays au milieu de ces triomphes, car il n'y a pas de bonheur pour moi sans celui de mes bons parents et de mes bons amis. »

C'est avec cette vigueur d'esprit et dans l'épanouissement de son cœur si aimant, que Félicien David, après avoir composé son *Christophe Colomb*, écrivit sa première œuvre scénique, *la Perle du Brésil*, drame lyrique en quatre actes, représenté au Théâtre-Lyrique, sous la direction Seveste, le 12 novembre 1851. Auber avait dit spirituellement, mais sans aigreur : « Nous attendons l'auteur du *Désert* quand il sera descendu de son chameau. » Il en descendit et l'on put se convaincre que la source vive d'où avait coulé à flots rafraîchissants et purs les enivrantes mélodies du poète musical de l'Orient n'était point tarie, qu'elle était au contraire plus abondante que jamais.

J'ai assisté à la première représentation de *la Perle du Brésil*, comme j'ai assisté à la première audition du *Désert*, de *Moïse*, de *Christophe Colomb* et de *l'Éden*. A mesure que se déroulaient à mes oreilles les pages de la partition de *la Perle du Brésil*, j'éprouvais une sensation analogue à celle d'un habitant des villes condamné à respirer l'air alourdi et corrompu par les agglomérations humaines qui, par une belle et poétique journée d'été, se trouverait transporté en pleine campagne, dans un jardin embaumé de mille fleurs diverses. Les fleurs ne sont pas toutes également odoriférantes, mais de leur ensemble se dégage ce composé d'odeurs indéfinissable qui enivre l'esprit et ouvre l'âme aux plus douces rêveries, aux plus séduisants tableaux de l'imagination. Félicien David, qui adorait les fleurs, a fait de la musique embaumée et colorée comme elles. *La Perle du Brésil* est un jardin musical dont chaque mélodie est une fleur. Toutes ont leur vertu, sinon leur mérite égal ; il en est d'exquises, d'incomparables même, et leur réunion forme le bouquet sonore le plus odoratif que l'on puisse désirer, quand on n'est pas blasé par le musc irritant et pernicieux de la « mélodie infinie », laquelle n'a de mélodie que le nom.

OSCAR COMETTANT.

(1) *Les compositeurs illustres de notre siècle*. Un volume, chez Ch. Delagrave.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres :

Les concerts Richter, qui ont une importance artistique et financière exceptionnelles en ce moment, suivent leur cours, et le public, qui tient en grande estime le chef d'orchestre viennois, y accourt en grand nombre. Au troisième concert, lundi dernier, on a exécuté une *Rapsodie écossaise*, de Mackenzie, fort bien orchestrée, et le *Schicksalslied* de Brahms, qui comme toutes les compositions de Brahms, « l'héritier de la gloire de Wagner », contient des parties ravissantes, une orchestration puissante, quoique souvent bizarre, et à côté de cela un style étrange, des harmonies originales, mais pas plus agréables pour cela et une sorte de nouveauté recherchée avec trop de zèle pour sembler franchement inspirée. La symphonie de Beethoven en *la* est venue là-dessus écraser tout ce qui l'avait précédée et suivie, et il faut dire que jamais, si je fais exception du Conservatoire, je n'ai entendu exécution d'une puissance et d'une délicatesse pareilles. Quel enthousiasme ! et comme c'était bien mérité ! La Reine a sacré par son auguste coup d'épée, mardi dernier, à Windsor, les trois preux chevaliers Sullivan, Grove, Macfarren. — *Carmen* a été donnée avec Mme Pauline Lucca et Mme Albani a fait une brillante rentrée dans *Rigoletto*. Devoyod a été fort apprécié : seulement ce qu'on appelle ici la manière française, quoiqu'elle ne le soit nullement, le *vibrato* trop prononcé des notes supérieures n'est pas du goût des Anglais. La belle voix de Ravelli a fait passer le public par-dessus l'objection que ce grand séducteur de Roi n'est pas joli, joli. L'orchestre, sous le maestro Bevignani, superbe. Il y a du bruit à Covent-Garden. Voici ce qui se passe : Vous savez que pour assurer à Covent-Garden le monopole de l'opéra italien et pour faire entrer dans ses coffres tout l'argent que l'Angleterre, voire l'Amérique, veut bien verser pour ce plaisir, on a formé une compagnie à Covent-Garden avec M. Gye comme directeur général et l'on a offert à Mapleson d'entrer dans la Société, à la condition expresse qu'il ne dirigera pas de compagnie d'opéra ailleurs. On lui a alloué pour cela un salaire de 3.000 livres sterling (75,000 francs) et une part dans les

bénéfices, si bénéfice il y a. Or la campagne d'Amérique qui a rapporté beaucoup d'argent ne s'est pourtant pas soldée par un excédent au profit des directeurs par suite d'énormes frais. Mme Patti seule ayant reçu plus d'un million d'appointements ! Or donc, l'Opéra Italien qui, à New-York, était seul établi à l'Académie de musique, a vu surgir un formidable rival dans M. Abbey, qui avait engagé Mme Nilsson et qui ouvrira avec elle un théâtre tout nouvellement construit et soutenu, comme je vous l'ai dit la semaine dernière, par des capitaux énormes. M. Mapleson, qui s'était assuré le concours de Mme Gerster, voulait être sûr aussi de Mme Patti, pour opposer ces deux étoiles à Mmes Nilsson et Vallerina de l'autre théâtre. Mais Mme Patti, à qui Abbey avait offert 30,000 francs par soirée précisément pour l'enlever à la compagnie rivale, n'a plus voulu signer à 20,000 francs ; vous le voyez, l'appétit vient en mangeant. M. Mapleson, qui, en ce moment, se trouvait seul des deux directeurs de la compagnie à New-York, a donc pris sur lui de lui donner 26,000 francs, en faisant valoir qu'elle resterait ainsi dans le milieu aristocratique de la société américaine. Mais voici que la compagnie trouve que M. Mapleson a excédé ses pouvoirs, qu'il valait mieux ne pas engager Mme Patti que de l'avoir à ce prix excessif et on ne sait aujourd'hui que décider : ou bien de faire renoncer M. Mapleson à la Patti qui lui rendrait sa parole, attendu qu'elle n'a qu'à accepter l'autre engagement ; ou de confirmer l'engagement et de le continuer à la charge de la compagnie ou de laisser M. Mapleson libre de prendre sur lui l'engagement de Mme Patti et de gérer l'Opéra en Amérique sans la compagnie, qui restreindrait ses opérations à l'Europe. Quant à confirmer cet engagement dans des conditions si coûteuses, on a refusé net. — Restait à savoir si on rendrait à M. Mapleson sa liberté ou s'il resterait avec la compagnie. Tout ceci présentant des difficultés fort grandes, on a demandé à M. Mapleson ses conditions, pour quitter la compagnie, et ne pas ouvrir d'Opéra à Londres. C'est là ce qui se traite en ce moment entre M. Mapleson et son avocat d'un côté et la Compagnie de l'autre. A quoi aboutira-t-on ? J'espère pouvoir vous le dire dans ma prochaine lettre. Mme Nilsson, fêtée comme toujours, annonce déjà maintenant qu'elle chantera pour la dernière fois, avant son départ pour l'Amérique, le 13 juin, à l'Albert-Hall. A peine y a-t-elle fait sa rentrée que déjà elle reprend congé, c'est ainsi que les hirondelles nous arrivent avec les premiers rayons du soleil d'été et nous quittent à peine le premier signe d'automne arrivé. Heureuse Amérique ! On a beau déclamer contre la puissance de l'argent. C'est pourtant avec l'argent qu'on s'assure non seulement les Suisses, mais les Suédoises, les Italiennes, les Hongroises, et *tutti quanti*. L. E.

— La toute gracieuse et renommée Mlle Clotilde Kleeberg est à Londres, où elle obtient beaucoup de succès. Elle se dispose à donner le 4 juin un *recital* dont nous avons l'intéressant programme sous les yeux et dont nous reparlerons après l'exécution. Le beau *Scherzo et Choral* de Théodore Dubois, popularisé à Paris par Camille Saint-Saëns, y figure au milieu des classiques et des romantiques de tous pays.

Mme Lucie Palicot est également en ce moment à Londres, où elle donne des concerts très suivis sur le piano à pédales, qui lui a valu de si légitimes succès à Paris.

— Le festival national belge de 1883 aura lieu cette année à Gand : l'organisation en a été confiée à la Société royale des Mélomanes et les dates fixées sont les 1er et 2 juillet prochain. La première journée est réservée aux compositeurs belges : Hanssens, Gevaert, Benoit, Samuel, Waelput et Huberti. La deuxième journée aux classiques : Beethoven, Mozart, Weber, Waelrant, Grétry, Chérubini. Les solistes sont : Mlle Dyna Beumer (soprano) Mlle Marie Flament (contralto), MM. Warot, de l'Opéra (ténor), Fontaine (basse) et Thomson (violoniste). Ce dernier exécutera pour la 1re fois en Belgique un brillant concerto de Damrosch. Les chœurs et l'orchestre, formant un contingent de 500 exécutants sous la direction de M. Henri Waelput, feront entendre la 9e symphonie de Beethoven, le *Super flumina Babylonis* de F. A. Gevaert, la cantate *De Pacificatie van Gent* de H. Waelput, *Amor lex æterna*, cycle lyrique en six épisodes, œuvre nouvelle de A. Samuel, écrite sur un poème de G. Lagye, et un Madrigal de Waelrant.

— C'est l'opéra russe qui a fait les honneurs des fêtes impériales russes à Moscou. Quant à la cantate destinée à être exécutée au couronnement du tsar, c'est Tschaïkowski qui en a été chargé, Antoine Rubinstein se trouvant forcément retenu à Pétersbourg par ses concerts.

— Nous avons donné dimanche dernier les dates des représentations de *Parsifal* à Bayreuth. Voici maintenant les noms des artistes engagés pour tenir les grands rôles de l'œuvre de Wagner. M. Reichmann chantera Amfortas ; M. Fuchs, Titurel. Le grand rôle de Gurnemanz est confié à M. Scaria qui l'a créé. Il sera doublé par M. Siehr. C'est toujours M. Winckelmann qui tiendra en partage avec M. Gudelhus le personnage de Parsifal. M. Degele, suppléé au besoin par M. Fuchs, chantera Klingsor. Quant au rôle de Kundry, il sera tenu, tour à tour, par Mme Materna et Mme Malten.

— La souscription pour le monument de Mozart à Vienne se remplit rapidement. On veut réunir 100,000 florins ; la moitié de cette somme est déjà souscrite.

— La *Rheinisch Sængerfest* sera célébrée cette année, à Dusseldorf, le 2 et le 3 juin, sous la direction de M. Julius Tausch.

— Tous les journaux de Gênes constatent le grand succès de *Mignon* au Politeama. Les deux protagonistes de l'ouvrage étaient Mme Lablanche, dont souvent nous avons eu l'occasion de constater le talent exceptionnel, et le ténor Engel, qui est l'enfant gâté du public génois.

Quatre artistes du sexe fort, dit M. de Marzi, ont réussi dans ces dernières années à enthousiasmer le public de notre théâtre : « Gayarre qui est Espagnol, Moriami qui est Belge, Lhérie et Engel qui sont Français. »

— On a donné au théâtre Quirino de Rome un nouvel opéra-bouffe : *Il carnevale di Piripicchio*. C'est la première œuvre d'un jeune compositeur âgé de dix-huit ans, M. Spinelli. En Italie les compositeurs ne sont pas obligés d'attendre la soixantaine pour arriver au théâtre.

— Autre nouveauté : *Jolanda* du maestro Villafiorita, reçue avec faveur au théâtre Vittorio Emanuele d'Ancône.

— Nous avions déjà la romance sans paroles. Voici qu'un compositeur scandinave, M. Asger Hamerik, fixé à Cincinnati, vient d'inventer l'opéra sans paroles. Quand nous disons inventer, nous faisons peut-être trop d'honneur à M. Hamerik, car il nous semble bien que M. Ferdinand Hiller avait déjà fait une tentative de ce genre. Dans tous les cas l'idée est singulière.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Hier samedi, a dû avoir lieu au Père-Lachaise, l'inauguration du monument élevé à la mémoire d'Henri Reber. M. Gounod, au nom de l'Académie des beaux-arts ; M. Ambroise Thomas, au nom du Conservatoire, et M. Achille Dien, au nom des amis du regretté compositeur, ont dû prendre successivement la parole.

— Dans sa séance de mardi dernier la *Société des concerts* a fait acte de sage prévoyance en ajournant tout changement de dynastie. Elle s'est tout simplement confiée de nouveau aux mains de M. Deldevez, lequel s'est rendu avec autant de bonne grâce que de dévouement aux instances des délégués en restant à la tête de la célèbre Compagnie symphonique du Conservatoire. Une forte majorité a décidé de cette solution inattendue, et lorsque la députation, chargée, séance tenante, d'aller présenter à M. Deldevez le vœu général des sociétaires, est revenue transmettre son acceptation, d'unanimes bravos ont éclaté dans la docte assemblée. C'est ici ou jamais le cas de redire : « Tout est bien qui finit bien. »

Voici du reste exactement comment les choses se sont passées : La *Société des concerts* du Conservatoire s'est réunie mardi dernier en assemblée générale sous la présidence de M. Ambroise Thomas. Après la lecture par M. Viguier, secrétaire, du compte rendu se terminant par l'annonce que M. Deldevez avait exprimé l'intention formelle de prendre sa retraite e que les démarches du comité n'avaient pu le faire revenir sur sa décision, M. Leboue a demandé la parole, et, après avoir exposé qu'il avait la conviction que cette décision de M. Deldevez, inspirée par sa discrétion et sa modestie bien connues, céderait devant un vote de la Société entière de qui dépendait sa réélection, il a proposé une motion par laquelle « la Société priait son digne chef de revenir sur sa décision et d'accepter sa réélection pour deux ans. » Votée par 78 voix sur 104 votants, cette motion a été, séance tenante, présentée à M. Deldevez par quatre délégués qui, une demi-heure après, ont rapporté son adhésion accueillie par des applaudissements unanimes. L'assemblée a voté ensuite une somme de 1,000 fr. pour le monument de Berlioz, puis on a procédé aux élections. M. Taffanel a été élu secrétaire, M. Jacquard agent-comptable, M. Heyberger réélu répétiteur du chant, M. Masson élu membre-adjoint et M. Flajollet inspecteur de la salle. Toutes ces nominations ont eu lieu à une très-forte majorité.

— Les examens de fin d'année commenceront au Conservatoire de musique le 1er juin et dureront jusqu'au 27 du même mois. C'est pendant la durée de ces examens que seront désignés les élèves qui prendront part aux concours publics et à huis clos. Les dates des divers concours ne sont point encore fixées, mais il est arrêté que les séances à huis clos commenceront dans les premiers jours de juillet.

— La ville de Caen prépare de belles fêtes pour l'inauguration de la statue d'Auber, qui aura lieu le dimanche 10 juin. Ces fêtes commenceront dès le samedi soir par une représentation de gala, donnée dans le cirque disposé en théâtre. On espère jouer le deuxième acte des *Diamants de la Couronne* avec Mme Bilbaut-Vauchelet, qui chanterait aussi le grand air d'*Actéon*. On compte encore sur le concours de Mlle Richard et de M. Caron, si M. Vaucorbeil accorde son autorisation. Enfin, M. Danbé qui est né à Caen, comme l'illustre maître qu'il s'agit de fêter, jouera le seul concerto pour violon qu'Auber ait écrit, et dirigera un petit orchestre d'élite, choisi par lui et amené expressément de Paris. Le lendemain grand concours pour lequel on sollicite la présidence d'Ambroise Thomas. Bref, on compte sur une solennité digne d'Auber et de la ville de Caen.

— M. Jules Prével du *Figaro* donne les intéressants détails qui suivent sur la Commission qui vient d'être instituée pour organiser l'enseignement et le développement de la musique, surtout dans les départements. Cette Commission se compose de : M. Kæmpfen, directeur des beaux-arts, président ; MM. Antonin Proust et Logerotte, députés ; Schœlcher, Casimir Fournier, sénateurs ; Ambroise Thomas, Gounod, Réty, Deschapelles et Régnier fils. Cette Commission a siégé mercredi dernier pour la première fois. Elle a décidé qu'il y avait lieu de conserver quelques-unes des maî-

trises des cathédrales pour l'étude du chant sacré. Jusqu'ici, on affectait 300,000 francs à ces maîtrises. Ce crédit sera réduit; l'autre partie sera affectée aux concerts populaires de province, sociétés de musique, orphéons, etc. Avant-hier vendredi la Commission a entendu M. Vervoitte, inspecteur des maîtrises, et MM. Reyer, compositeur, Armand Gouzien, commissaire près les théâtres subventionnés. M. Sellenick, chef de musique de la garde républicaine, s'est fait excuser.

— Dans sa séance du 19 mai l'Académie a décerné le prix Chartier, pour la musique de chambre, à M. René de Boisdeffre et le prix Trémont à M. Xavier Boisselot.

— Voici les résultats des concours ouverts en 1882 par la Société des compositeurs de musique :

1° Suite d'orchestre, dans le style symphonique, en trois parties. Prix unique de 1,000 francs: Mme de Granval;

2° Un morceau de concert pour piano et orchestre. Prix unique de 500 francs (fondation Pleyel-Wolf), pas décerné;

3° Une ode-symphonie pour solo ou soli, chœur et orchestre. Prix unique de 500 francs (offert par M. E. Lamy) : M. de Saint-Quentin; mention honorable au manuscrit portant l'épigraphe : *Patrie, amour, honneur*;

4° Fantaisie pour orgue et orchestre. Prix unique de 500 francs. Pas décerné

5° Sérénade pour piano, flûte, hautbois, clarinette, cor et basson. Prix unique de 300 francs : M. Vergnion.

— Au sujet des concours ouverts par la Société des compositeurs de musique, Jennius de *la Liberté* rectifie une erreur qui s'est glissée dans plusieurs journaux. Le prix obtenu par Mme de Grandval n'est pas, comme on l'a dit, le prix du ministère des beaux-arts. Une sorte de subside annuel de 500 francs est, en effet, accordé généreusement par le ministère des beaux-arts à la Société des compositeurs, mais sans affectation spéciale. Le comité de la Société verse cette somme dans la caisse destinée à récompenser les lauréats des concours. La meilleure preuve, c'est que le prix accordé à Mme de Grandval est de 1,000 francs, tandis que la Société des compositeurs n'a reçu que 500 francs.

— Ainsi que nous l'avons dit, dimanche dernier, depuis la mort du baron Taylor, les comités des cinq associations fondées par lui, qui du vivant du célèbre philanthrope lui offraient un banquet le jour de sa fête, ont continué à se réunir à cette date en mémoire de leur regretté fondateur. Ce banquet, auquel était invité M. Taylor fils, a eu lieu lundi dernier, et la plus grande cordialité n'a cessé de régner parmi les convives des différentes associations. L'organisation et la présidence du banquet revenaient, cette année, à l'association des artistes peintres, sculpteurs, etc., On a regretté l'absence de M. du Sommerard, son président, et M. David, qui le remplaçait, a le premier porté un toast qui a été très applaudi. M. Colmet-d'Aage, président des artistes musiciens, a parlé ensuite en insistant sur la force qui pourrait résulter, en certaines circonstances, de l'union des associations. M. Huard, président des inventeurs et artistes industriels, M. Évelard, président des membres de l'enseignement, et M. Derval, vice-président des artistes dramatiques, remplaçant M. Halauzier souffrant, ont parlé ensuite au nom de leurs associations. Avant de se séparer, les organisateurs du banquet, ont arrêté diverses mesures pour celui de 1884, qui coïncidera avec l'inauguration du monument du baron Taylor, au Père-Lachaise.

— Le banquet de la Société des compositeurs de musique aura lieu jeudi prochain, à 7 heures précises, au restaurant de la Tour-d'Argent, quai de la Tournelle, 15. Les adhésions sont reçues au siège de la Société, rue de la Chaussée-d'Antin, 52.

— M. Camille Saint-Saëns est de retour du voyage en Afrique qu'il avait entrepris à l'issue de la représentation d'*Henry VIII* ; après avoir été assez souffrant à Alger, M. Saint Saëns n'est pas encore entièrement remis; il assistait pourtant lundi à la 22e représentation de son bel ouvrage.

— M. Carvalho, de retour de Valescure, près Saint-Raphaël, reprend dès aujourd'hui de l'administration de son théâtre.

— M. J. Diaz de Soria, de passage à Paris, se rendant à Londres dans les premiers jours de juin, s'est fait entendre cette semaine chez la princesse Mathilde et dans les salons de Mme Stern.

— Le virtuose Franz Rummel n'a fait que passer par Paris, en se rendant de Londres à Berlin, mais il s'est arrêté quelques jours au château de la Neuwied, chez la princesse de Wied et son auguste fille, la reine de Roumanie, qui, émerveillée de son talent, lui a fait don de son portrait avec dédicace. Quelques semaines avant, M. Franz Rummel recevait de la grande-duchesse Catherine de Russie une fort belle bague en diamants. On le voit, sur les bords de la Néwa comme sur les bords du Rhin, les artistes sont toujours princièrement traités.

— Mlle Baux, appelée du Théâtre des Arts, de Rouen, au Havre, y a fait sensation dans la *Juive*. Les journaux havrais ne tarissent pas d'éloges à l'égard de cette Rachel dont la place reste marquée à l'Opéra de Paris.

— Voici les noms des artistes engagés par M. Danbé pour le casino de Néris : Mme E. Dupont (de l'Opéra-Comique) ; Mlle V. Haussmann ; MM. Giraud (baryton); Sujol fils (ténor) ; Chamberry (des Bouffes) ; Sujol père ; Lowenhal, pianiste-accompagnateur ; Malbernac, premier violon de l'Opéra-Comique et premier prix du Conservatoire ; Hursonnorel, violoncelliste des concerts Lamoureux.

CONCERTS ET SOIRÉES

Faire connaître les belles œuvres nouvelles, faire revivre celles qui sont mises en oubli, et le faire sans autre souci que celui de servir les intérêts de l'art, tel est le véritable rôle des sociétés chorales d'amateurs. Parmi les trop rares sociétés de ce genre qui existent à Paris, il n'en est pas qui comprenne mieux cette mission que la « Concordia », fondée par Mme H. Fuchs et dirigée par M. Widor. Dans le courant de l'hiver, cette société a fait entendre, pour la première fois à Paris, la dernière œuvre de Gounod, *Rédemption*. Le 16 mai dernier, elle chantait une des premières œuvres du même maître : les *chœurs* composés en 1852 pour la tragédie d'*Ulysse*, de Ponsard. Pour beaucoup, cette soirée a été une révélation. Dans cette œuvre relativement courte, quels trésors de jeunesse et de couleur, que d'invention mélodique et harmonieuse, quelle plénitude d'inspiration! Si les *Chœurs d'Ulysse* n'occupent pas la première place dans l'œuvre considérable de Gounod, ils sont dignes de briller à côté des ouvrages les plus admirés de ce maître fécond. Peut-être même trouve-t-on dans la partition d'*Ulysse*, comme dans celle de *Sapho*, un parfum juvénile qui leur est propre ; l'accent génial, la note personnelle s'y rencontrent à un degré encore plus frappant. En les entendant, on sent que de pareilles choses n'avaient pas encore été dites, qu'il y a eu là *découverte*, qu'un coin du voile soulevé par la main du génie nous a montré un territoire encore inexploré dans le domaine des sons. Disons que l'exécution, à laquelle l'auteur présidait, a été digne d'un si bel ouvrage. Une bonne part des applaudissements provoqués par l'admiration revenait de droit à cette pléiade d'amateurs ardents et dévoués. Quand donc Paris sera-t-il doté d'une salle de concert assez grande pour couvrir les frais qu'entraînent les exécutions avec orchestre, et pas assez vaste pour que la musique y soit perdue et noyée ? L. A. BOURGAULT-DUCOUDRAY.

— Les séances de musique historique de M. le comte de Chambrun deviennent de plus en plus intéressantes ; ce sont évidemment des programmes comme on n'en voit pas souvent à Paris. Où a-t-on jamais entendu des fragments de l'*Armide* de Lully, suivis des mêmes scènes de l'*Armide* de Gluck. La comparaison était d'autant plus saisissante que le même poème de Quinault a servi à l'*Armide* de 1686 aussi bien qu'à celle de 1777, avec un intervalle de près d'un siècle.

Mlle Hermann a été remarquée dans son solo de Gluck, qu'elle a phrasé avec élégance, dans la seconde partie une chanson en chœur à quatre parties d'Orlando de Lassus (1560) a fait sensation par son originalité et sa bonne exécution, grâce à M. Weckerlin et à sa jeune phalange du Conservatoire. Le dernier morceau, *chanson canadienne*, fort bien dit par Mlle Castagné, a été bissé. Parmi les morceaux du quatuor Colonne, la sonate de Senaillé a fait grand plaisir.

— Le 4e concert d'orgue de M. Guilmant a été aussi brillant que les précédents. C'est un assez bel éloge. Le concours de M. Marsick lui fournissait un précieux élément de succès. Ce maître violoniste s'est fait longuement applaudir dans un beau concerto en *la mineur*, de Bach, et dans le *Prélude avec variations*, de Mme de Grandval, morceau d'un souffle puissant et d'allure presque classique auquel on a rendu pleine justice. Dans la partie vocale, Mme Terrier-Vicini et MM. Lyonel et Dérivis se sont partagé les bravos de l'auditoire qui remplissait la salle du Trocadéro. La première audition, à Paris, de la marche nuptiale, pour orgue et trombones, composée pour le mariage du duc d'Albany par Gounod, était une des séductions principales du programme. Cette page, construite sur le thème de l'air national anglais, a vivement impressionné par l'inaltérable noblesse de son développement. Enfin la symphonie de M. Guilmant, l'autre attrait de cette matinée, a obtenu le grand succès dont elle est digne. Mentionnons comme particulièrement réussis la pastorale et le finale. M. Guilmant compositeur ne le cède en rien à M. Guilmant exécutant. Nous le savions de longue date, mais nous avons eu plaisir de le constater une fois de plus avec le public. P. C.

— En raison du grand succès des concerts d'orgue et pour satisfaire aux nombreuses demandes qui lui sont faites, M. Alexandre Guilmant donnera probablement un concert supplémentaire, mais à l'automne. Ce concert aurait lieu le soir, à la lumière électrique qui sera installée très prochainement au palais du Trocadéro.

— La 3e matinée des concerts Pasdeloup, à l'Eden, a tenu toutes les promesses de son séduisant programme. Après la poétique ouverture de *la Grotte de Fingal*, venait *la Canzonetta* du Concerto de B. Godard. Elle a été bissée. M. Hayet, jeune violoniste de l'orchestre, l'a jouée avec beaucoup de sûreté et de finesse. Mais pourquoi ce mouvement d'une intempestive rapidité? L'exécution du septuor de Beethoven a mérité tous les éloges. Délicieux chef-d'œuvre qu'on ne se lassera jamais d'admirer et qui rappelle à ceux qui seraient tentés d'en douter que la grâce de l'inspiration n'en diminue point la grandeur. *Cassandre*, de M. L. de Maupeou, est un morceau très remarquable ; nous l'avons déjà dit. D'un beau mouvement dramatique, avec ses oppositions habilement ménagées, très bien rendu par Mme Caron, ce monologue musical ne pouvait manquer de produire une excellente impression, mais deux lignes, expliquant le sujet et posant pour ainsi dire le décor de cette scène qui n'est pas un air quelconque de virtuosité, en auraient doublé l'effet. C'est une précaution qu'il ne faut jamais négliger, le public ne pouvant pas être forcé de repasser l'histoire avant de prendre son billet. Le succès du virtuose Diémer dans le *Concerto en ré mineur* de Mozart a été aussi complet que légitime. Il n'est

pas possible de mêler avec plus de bonheur le charme à la puissance. L'entr'acte de la *Traviata* a été phrasé avec une touchante mélancolie par les violons. Puis est venu le petit duo de *Méphistophélès* de Boïto : « *L'astre argenté des nuits.* » Les voix de Mmes Caron et Rocher, se détachant sur l'accompagnement voluptueux, où dominent les harpes et la flûte, ont admirablement fait valoir cette page qu'on a redemandée. L'ouverture des *Joyeuses Commères*, dont le début a beaucoup de charme, terminait brillamment cette séance, l'avant-dernière de la session. P. C.

— Vendredi prochain, au cirque des Champs-Élysées, aura lieu le Festival-Pasdeloup, qui ne pourra manquer encore d'exciter un vif empressement, car le fondateur des Concerts-populaires s'est assuré le concours de notre grand chanteur Faure, qu'on a si peu entendu cet hiver, et celui de Francis Planté, le pianiste charmeur qui nous revient triomphant des concerts Rubinstein à Pétersbourg et qui n'interprétera pas moins d'une dizaine de morceaux de Mozart, Weber, Mendelssohn, Chopin, Schumann, Brahms, Rubinstein, Liszt, etc. — De plus il se pourrait qu'une des plus brillantes cantatrices de l'École Marchesi, Mme Gerster-Gardini, dont les grands succès à l'étranger ont eu à Paris leur retentissement, se fit entendre pour la première fois des dilettantes parisiens dans ce concert festival de Pasdeloup. Des télégrammes sont échangés à ce sujet.

— C'est encore la *Damnation de Faust* qui a clôturé la saison théâtrale à Marseille. La dernière soirée, au bénéfice du chef d'orchestre, M. Hasselmans, a été des plus brillantes. M. Villaret, décidément fatigué, avait été remplacé dans le rôle de Faust par M. Berger, dont la voix bien timbrée a fait merveille dans l'*Invocation à la Nature*. La gratitude du public envers les artistes qui ont concouru à cette noble interprétation du chef-d'œuvre de Berlioz s'est manifestée d'une façon toute méridionale. Le bénéficiaire, M. Hasselmans, a reçu des abonnés et habitués du théâtre le *Chanteur Florentin* de Dubois, des palmes, des couronnes et des bouquets, pendant que de chaleureuses allocutions lui étaient adressées par M. Jullien, au nom de l'orchestre, M. Henri, au nom de la Direction, et par M. Herman Devriès, au nom de ses camarades et des *dilettanti* marseillais. Les trois protagonistes de la *Damnation* ont reçu, à leur tour, des marques non équivoques de la faveur du public, surtout Mlle Hamann à qui on a fait parvenir sur la scène d'immenses corbeilles de fleurs, des objets d'art et des bijoux. Il est regrettable que la direction n'ait pu profiter de cette vogue pour donner une audition supplémentaire au bénéfice de la souscription Berlioz. Cet hommage à la mémoire de l'auteur même de la *Damnation de Faust* eût été le complément de ces belles fêtes artistiques. A. R.

— Samedi dernier, à la salle Erard, concert donné au profit de l'*Ecole libre de Saint-Denis de la Chapelle*. C'est Mme Marchesi, *cette grande artiste d'un si noble cœur*, comme l'appelle *Etincelle* du *Figaro*, qui a organisé cette fête de charité, avec le concours de plusieurs de ses élèves, et celui de MM. Frabadello, Brandoukoff et Dallier. Un comité de dames patronnesses, parmi lesquelles nous avons trouvé Mmes Erard, la comtesse Dulong de Rosnay, Mmes Denormandie, Dufaure, comtesse de Gouvion St-Cyr, de Villeneuve, et d'autres noms illustres, présidait à cette fête de bienfaisance. La salle était comble d'un public choisi. Outre les sœurs Stone, déjà favorablement connues à Paris, on a entendu Mlles Adams, soprano léger, et Dons, soprano dramatique. Les applaudissements chaleureux qui ont accueilli ces jeunes artistes ont prouvé une fois de plus que l'école de Mme Marchesi est une pépinière inépuisable de jeunes talents, se renouvelant à chaque année scolaire. Le violoncelliste Brandoukoff, qui prêtait son concours à cette séance, a fait applaudir l'ampleur de son jeu et l'expression de son phraser. M. Dallier a plus excellé dans les morceaux de grâce que dans les difficultés techniques. Le public n'a pas manqué de lui témoigner son admiration. M. Frabadello et Mlle Novak (retour de Pétersbourg) ont été empêchés de prendre part au concert pour cause d'indisposition.

— Dimanche dernier a eu lieu, à la salle Herz, l'audition des fragments symphoniques de M. Georges de Salelles, jeune magistrat de province qui occupe ses loisirs dans le commerce des muses. C'était la première fois que M. de Salelles s'entendait exécuter à orchestre, et cependant son instrumentation est très heureuse et annonce un véritable instinct des timbres. Du reste, en compositeur-amateur modeste, il avait d'abord prié M. Danbé de lui faire entendre son œuvre à une première répétition, très distancée des autres, s'apprêtant à remanier sa partition si besoin était, de sorte qu'à la deuxième répétition tout allait déjà au gré des intentions de l'auteur. Il y a beaucoup d'idées chez ce nouveau compositeur et une grande recherche d'effets nouveaux, quelquefois très heureux — jamais de banalité — l'orchestration très soignée, trop même parfois ; mais l'expérience et l'acquit viendront en aide à M. de Salelles et sa prochaine œuvre sera certainement encore meilleure. Mme C. Salla prêtait au jeune musicien l'appui de sa belle voix et de son talent, — elle a dit avec un charme extrême toute la partie chantée, montrant des effets de *mezza voce* bien rares chez une forte chanteuse. Elle a dû bisser *la Prière*, une page exquise, et l'*Absence* qu'elle a terminée avec un élan, un brio et une chaleur qui ont soulevé la salle entière.

Entre autres morceaux remarquables dans la partie purement symphonique de *la Jeunesse du Tasse*, nous avons remarqué une *scène de chasse*, très brillante. L'orchestre a marché à ravir et a exécuté toute cette œuvre avec une délicatesse de nuances peu commune dans ces soirées improvisées.

— La soirée musicale par invitations qu'a donnée M. Edmond Magimel dans les salons Pleyel comptera certainement parmi les meilleures de la saison qui s'achève. Quoique simple amateur, M. Magimel possède une profonde connaissance des ressources de l'orchestre et personne ne s'est mieux assimilé que lui les procédés d'instrumentation de chacun des grands maîtres classiques. Aussi se plaît-il à transformer en pages symphoniques les œuvres écrites d'abord pour la chambre, qui lui paraissent se prêter à cette amplification sonore. Il apporte à ce genre de travail délicat et difficile un tact et une sûreté de main que lui pourraient envier bien des artistes de profession. Nous avons écouté avec le plus vif plaisir son arrangement pour orchestre de la jolie ouverture de *Jean de Finlande* (connue de tous les pianistes sous le nom de *Sérénade* à quatre mains, de J. N. Hummel) et son menuet d'un des quintettes favoris de Mozart ; mais c'est surtout dans la transformation en véritables symphonies du trio en *ré* majeur dédié à la comtesse d'Erdody et du trio en *si* bémol dédié à l'archiduc Rodolphe, c'est dans ces deux chefs-d'œuvre de Beethoven qu'il nous a été permis d'apprécier toute la souplesse du talent, toute la magistrale habileté de M. Edmond Magimel. Un orchestre d'élite, sous la direction de M. Eugène Sauzay, a interprété dans la perfection ces merveilleuses compositions. Nous croyons fermement que plusieurs des morceaux orchestrés par M. Edmond Magimel obtiendraient un éclatant succès dans les concerts publics, et nous recommandons ces arrangements excellents à nos sociétés philharmoniques des départements. G. C.

— M. le duc de la Rochefoucauld-Bisaccia donnera mercredi prochain en son hôtel de la rue de Varennes une grande fête japonaise au profit d'une œuvre de bienfaisance des plus intéressantes. Entre autres attractions, il y aura un théâtre sur lequel on jouera *la Belle Saïnara* de M. Ernest Dhervilly, et une opérette japonaise, *Tige de Lotus*, qui sera interprétée par Jeanne Granier et Daubray et dont la musique est de M. Serpette. Mlles Reichemberg et Baretta, MM. Coquelin, Léon Achard et bien d'autres prêteront leur concours à cette fête originale et curieuse. Enfin, régal exquis : Mlle Van Zandt, costumée en Japonaise, chantera la scène des clochettes de *Lakmé*.

— Soirée des plus brillantes, la semaine dernière, chez M. Coppeaux, conseiller référendaire à la cour des comptes. Grand succès pour MM. Armingaud, Loël et Mme Masson, qui a chanté d'une façon remarquable le grand air de la *Reine de Saba* et le *Sancta Maria* de J. Faure.

— Mardi 29 mai, salle Érard, séance d'auditions d'œuvres françaises à deux pianos et à quatre mains, donnée par Mme Montigny-Rémaury et Mlle Marie Poitevin.

— Un concert remarquable entre tous est celui que donne, ce soir, Mlle Marie Massonnier dans les salons de l'Hôtel Continental. Mmes Krauss et Faure s'y feront entendre, ainsi que le ténor Vergnet, Mme Bloch, Loys violoncelliste, Théodore Ritter. Intermède par M. Fusier. Prix du billet : 20 francs. Avis aux étrangers, amateurs de bonne musique.

— Nous avons assisté, samedi et dimanche, dans les salons du Grand-Hôtel, à deux grandes matinées des plus intéressantes. Mme Galliano faisait entendre, sous la présidence de M. Lecouppey, l'éminent professeur, assisté du compositeur Lock, les nombreuses jeunes filles qui suivent le cours de piano dirigé par elle, 17, rue de la Boëtie, et qui jouit d'une réputation si méritée. Ces deux séances ont été des mieux réussies, et nous avons eu l'occasion d'applaudir de véritables talents. La seconde journée présentait surtout un attrait tout particulier, grâce au concours de Mme Vincent Carol, de l'Opéra-Comique, chargée des cours du chant et des classes vocales d'ensembles. Après s'est fait chaleureusement applaudir dans *l'Extase*, d'Hector Salomon, et *le Bonjour Printemps* d'Henrion, la charmante artiste, qui est aussi un excellent professeur, a fait entendre, pour la première fois, quelques-unes de ses élèves. Élèves et professeur ont obtenu les plus grands succès, et nous leur adressons nos compliments les plus sincères. Enfin, cet intermède vocal a été clôturé par les chœurs des classes d'ensemble, inaugurés par Mme Vincent Carol, et qui ont exécuté, *sous sa direction*, avec une précision et avec un goût parfaits, le chœur des Magnanerelles de *Mireille* et celui des Vendangeuses de *Jean de Nivelle*.

— Le concert de Mlle Lehuédé a justifié du triple talent de la bénéficiaire comme professeur de chant, de piano et d'orgue ; elle était entourée d'excellents artistes : MM. Lebouc, Heymann, Thierry, Mlles Berthe Perret, Blerey et Mlle Hariel (qui a dit des poésies de Pailleron et Coppée).

— La réouverture des concerts Besselièvre aura lieu dimanche prochain. M. Giannini reste chef d'orchestre. La durée des concerts sera d'un mois ou de deux au plus, si le temps et les recettes le permettent. Après quoi l'emplacement du Jardin Besselièvre sera, comme on sait, transformé en jardin d'hiver.

— La partition pour piano seul de *Henry VIII* vient de paraître chez les éditeurs Durand Schœnewerk et Cie.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2726 — 49me ANNÉE — N° 27. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 3 Juin 1883.
(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

FLEURS DE MAI

polka de PHILIPPE FAHRBACH. — Suivra immédiatement : le *Passepied*, extrait de la suite du *Roi s'amuse*, de LÉO DELIBES.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Les Trois Fils d'or*, dernière mélodie de notre regretté collaborateur OCTAVE FOUQUE, poésie de LECONTE DE LISLE. — Suivra immédiatement la 19me styrienne de J.-B. WEKERLIN : *les Tourterelles*, paroles de FÉLIX MOUSSET.

GLUCKISTES ET WAGNÉRIENS

I.

On demandait un jour à Turgot ce qu'il pensait de la querelle des Gluckistes et des Piccinistes, alors dans sa période la plus bruyante; et le bon ministre, plus préoccupé sans doute de la *guerre des farines* que des disputes de l'Opéra, répondit « que si l'on était en droit d'aimer la musique de Gluck, il lui semblait, par contre, difficile de pouvoir supporter les Gluckistes. »

A la vérité, les excès de certains batailleurs du *Coin du roi* n'étaient guère de nature à gagner la sympathie du public à l'œuvre du musicien allemand, et l'on peut affirmer que rarement cause meilleure fut servie par d'aussi maladroits défenseurs. Il ne se passait pas de jour que le *Journal de Paris* ne publiât les appréciations les plus ridicules, les critiques ou les éloges les plus outrés, souvent même des insultes grossières à l'adresse de quiconque faisait mine de refuser l'encens au nouveau dieu de la musique.

Chaque production nouvelle de l'auteur d'*Orphée* ou du chantre d'*Orlando* servait de prétexte à une multitude d'écrits de tout genre et de tout format, qui, dès le lendemain, faisaient à grand fracas leur apparition aux devantures des libraires, que des émissaires zélés colportaient un peu partout : dans les salons et dans les boutiques, sur les quais et sur les boulevards, à la cour et au cabaret à la mode, jusque dans la ruelle où la beauté en vogue tenait ses audiences galantes.

C'est, pendant cinq années, un débordement d'épigrammes, de pamphlets, de comédies, de lettres, de réponses, de dialogues, de mémoires, de vaudevilles, de quatrains, de satires, de chansons. Quand les raisons bonnes ou mauvaises viennent à manquer, on a recours au langage des halles : « Vous n'êtes que le savetier de Quinault », crie l'abbé Arnaud à Marmontel, « et, vous, le galopin de Gluck! », riposte l'auteur des *Incas*. Que si la Harpe essaye de mettre les deux champions d'accord, il s'entend, à son tour, traiter de « bâtard, fantoccino, lâche rimeur tout couvert d'infamie. »

Quiconque soutient le mérite de l'auteur de *Didon* est « un âne », — tout admirateur de la musique nouvelle un « maraud ».

On voit, pour des chansons, les amis se refroidir, les sociétés se diviser, les haines s'allumer; les auteurs de la querelle y perdre la décence, la paix et le fruit qu'ils auraient pu retirer de leur union : c'est la prophétie de Suard qui se réalise (1).

En faisant ici le procès des Gluckistes, je n'ai pas l'intention d'amnistier leurs adversaires, dont les répliques virulentes, les traits acérés, les personnalités mordantes remplissaient les colonnes du *Mercure* et du *Journal de littérature*, leurs organes attitrés; mais il faut bien convenir que, dans ce tournoi mémorable de sottises et de violences, la palme resta au bataillon dont le célèbre abbé Arnaud, l'anonyme de Vaugirard, et Correncez s'étaient reconnus les chefs. Et

(1) Suard., *Petites lettres de l'Anonyme de Vaugirard.*

quand Suard déclarait « ne pas comprendre comment on pouvait avoir figure humaine en n'aimant pas Gluck » ; — quand l'acteur Larrivée refusait de saluer un homme qui n'appréciait par les beautés d'*Alceste;* — quand, enfin, le fougueux Arnaud soutenait qu'on pourrait fonder une religion rien qu'avec l'air de Calchas : *Au faîte des grandeurs*... les champions de la musique italienne étaient bien obligés de s'avouer vaincus. Il est difficile, en effet, d'aller plus loin dans la voie de l'exagération et des puérilités.

Or, un siècle plus tard, le *Tannhœuser* fait sa première apparition en France (1), et voilà la guerre qui se rallume, tout aussi ardente, tout aussi acharnée qu'à l'époque où le bâton de Francœur donnait le signal à d'interminables discussions. Seulement la musique italienne est à ce moment (1861) maîtresse de la place, et c'est le continuateur de l'œuvre de Gluck qui se trouve en butte aux attaques passionnées des descendants de la Harpe et de Marmontel. Comme alors, ce sont surtout des littérateurs, des journalistes, qui entendent protéger la routine contre l'envahissement des idées nouvelles; et R. Wagner serait peut-être bien en droit de rééditer à leur adresse la fameuse lettre que l'auteur d'*Armide* écrivait au pédant qui l'avait si furieusement malmené.

Au reste, il n'est rien de changé dans l'ordre et la marche du programme. Les arguments invoqués de part et d'autre sont les mêmes, les injures s'échangent avec non moins d'animosité qu'au bon temps du *Mercure* et du *Journal de Paris*; les calomnies s'entassent et servent de moyens d'attaque, à défaut de bonnes raisons; tout le monde, en un mot, se croit apte à aborder la discussion, à résoudre le problème ; et, avec un peu moins de talent que la Harpe, le premier venu peut se vanter « d'en avoir plus appris sur l'art musical, en quelques heures de réflexion, qu'un maître qui l'a cultivé pendant toute sa vie ».

Mêmes erreurs, mêmes exagérations, mêmes préjugés, mêmes dissertations creuses sur un sujet que bien peu, parmi ceux qui le traitent, se sont donné la peine d'approfondir. Le tout assaisonné de moins d'esprit et de plus de méchanceté ; car, en ce siècle de naturalisme, le vocabulaire de la polémique s'est enrichi d'une foule d'expressions blessantes, et un Allemand original, M. Wilhelm Tappert, a pu « dans ses heures d'oisiveté », dresser un *Dictionnaire d'incivilité, contenant les expressions grossières, méprisantes, haineuses et calomnieuses qui ont été employées envers Richard Wagner, ses œuvres et ses partisans, par ses ennemis et ses insulteurs* (2).

Eh bien, dans cette lutte des formules de convention contre l'art raisonné, dans cette discussion ardente où la critique la plus sérieuse s'autorise à invoquer, comme décisifs, les arguments les plus étrangers à la cause, le dernier mot de l'intolérance pourrait bien rester aux partisans de l'ancienne école musicale; et quand on a lu ces diatribes violentes qui visent l'homme au lieu de s'attaquer à l'œuvre, quand on a parcouru la liste des absurdités mises à l'actif du maître qui se pose en continuateur de la réforme tentée, il y a plus d'un siècle, par l'auteur d'*Iphigénie* et d'*Alceste*, on peut bien avouer, en reprenant le mot de Turgot, que s'il est possible d'admettre l'ancien système, il est difficile, en revanche, de se laisser séduire par ceux qui s'en sont faits les défenseurs et les protagonistes.

(1) C'est grâce à la protection dont l'honorait la dauphine Marie-Antoinette, que l'auteur d'*Iphigénie* put forcer les portes de l'Opéra. Quatre-vingt-sept ans après, l'empereur Napoléon III, cédant aux instantes recommandations de M[me] la princesse de Metternich, donnait à l'administrateur de l'Académie de musique l'ordre de monter *Tannhœuser*. Gluck et Wagner se sont ainsi présentés au public français sous le patronage de deux femmes de goût et d'esprit, dont l'éducation musicale s'était faite en Autriche. Ce n'est pas le fait le moins curieux à relever dans l'histoire de ces réformateurs qui ont, entre eux, tant de points de ressemblance.

(2) Édité à Leipzig, par E. W. Fritzsch, 1878.

II

La masse du public, qui ne se soucie guère des dissertations esthétiques et se garde bien d'approfondir toute question qui lui paraît tant soit peu complexe, s'est depuis longtemps rejetée, en ce qui concerne la musique de Wagner, sur trois ou quatre griefs principaux dont nous allons en quelques mots discuter la valeur.

On reproche donc, par-dessus tout, au compositeur de Munich, les excentricités et les erreurs de sa vie privée, l'injustice des critiques qu'il s'est permis de formuler sur le compte de certains rivaux, enfin sa haine pour la France.

La première de ces accusations n'est vraiment pas sérieuse. Quand je lis la *Nuit d'octobre*, je ne m'inquiète pas de savoir si Musset buvait de l'absinthe ou n'en buvait pas. J'aurais applaudi Paganini sans me soucier de son avarice, et peut-être même amnistié le communard Courbet en faveur du peintre de la *Remise des chevreuils*. Il serait aisé d'accoler à chacune de nos gloires les plus pures le nom d'un des péchés capitaux, et qu'est-ce que cela prouverait en somme?... Les défauts de l'homme m'importent peu ; c'est l'artiste seul qui appartient au public, et si les efforts de son génie parviennent à exciter mon admiration, je n'irai pas rechercher si sa vie a été plus ou moins exempte de reproches.

Lorsque j'entends le chœur des *Pèlerins*, le prélude de *Lohengrin*, la ballade du *Vaisseau fantôme*, la prière de *Rienzi* et la marche funèbre du *Crépuscule des dieux*, je ne pense qu'au talent qui a pu enfanter de semblables merveilles, sans me préoccuper autrement de l'excentrique qui achetait par an plusieurs centaines d'aunes de satin, pour s'en faire des robes de chambre. Quel est l'artiste dont la biographie ne révèle quelque folie de ce genre, depuis Hummel qui se coiffait d'un bonnet de nuit pour diriger l'exécution de son *septuor*, jusqu'à Félicien David, qui revêtit l'habit bleu barbeau des saint-simoniens, et alla chanter sur les hauteurs de Ménilmontant des cantiques à la louange du père Enfantin.

Quant à cette brutalité de caractère dont se sont formalisés à un si haut point les musiciens de l'Opéra, au cours des répétitions du *Tannhœuser*, je ne pense pas que le maître qui nous occupe ait quelque chose à envier à Lully, qui brisait son violon sur la tête d'un exécutant; à Hændel, qui jetait une cantatrice par la fenêtre ; à Cherubini, qui entrait dans les classes du Conservatoire à la façon du dompteur qui s'introduit dans la cage de ses animaux ; à Mendelssohn, qui, au dire de Berlioz, se transformait en « porc-épic sitôt qu'on lui parlait de musique, en sorte qu'on ne savait par où le prendre pour éviter de se blesser » ; à Gluck, enfin, qui injuriait à tel point les interprètes de ses œuvres que ceux-ci pouvaient à peine retenir leurs larmes.

R. Wagner ne s'est pas fait faute, il est encore vrai, de critiquer, dans quelques articles de gazettes, les opéras de Meyerbeer, de Rossini, d'Auber, dont la renommée semblait porter ombrage à son incommensurable vanité. Mais ne sait-on pas que l'intolérance a été de tout temps le péché mignon des artistes, et que ceux-là même n'en ont pas été exempts qui ont éprouvé constamment les faveurs de la fortune?

Rossini prétend que « la musique de Weber lui donne la colique ». Les succès de Meyerbeer et d'Halévy l'irritent profondément, et quand on lui demande pourquoi il n'a rien produit après *Guillaume Tell :* « J'attends, répond-il, que vos Juifs aient fini leur sabbat! » — Le sabbat, on le devine, c'est la *Juive* et *Robert le Diable*. Weber, de son côté, ne laisse échapper aucune occasion d'insulter l'auteur de *Tancredi*. Mendelssohn traite Berlioz de « caricature sans une étincelle de talent », trouve la musique de Meyerbeer « froide et dénuée de sentiment », et « abandonne *Guillaume Tell* au mauvais goût des Français ». Berlioz appelle Dalayrac un « imbécile » et Bellini un « polisson ». Berton estime que l'auteur de la *Vestale* ne mérite pas la *considération* des vrais

artistes. Boieldieu et Paër affectent de ne voir qu'un pathos inintelligible dans l'œuvre de Beethoven.

Peut-on imaginer un éreintement plus farouche que celui dont Schumann gratifie l'auteur des *Huguenots?* « Je ne saurais dire, écrit le musicien de Zwickau, l'aversion que m'inspira cette œuvre dans son ensemble. J'avais toutes les peines du monde à vaincre ma répugnance; j'étais fou de rage et de colère. Après plusieurs auditions, je trouvai çà et là quelques pages excusables qui méritaient d'être jugées moins sévèrement, mais mon opinion finale resta la même, et je ne cesserai de répéter à ceux qui osent comparer même de très loin les *Huguenots* à *Fidelio* ou à d'autres œuvres de cette trempe, qu'ils n'entendent rien à la musique. »

Les boutades de Wagner sont bien anodines, si on les compare aux traits venimeux que ce même Schumann décoche, dans la *Nouvelle Gazette musicale*, à tous les génies illustres que nous nous faisons un honneur de respecter.

Et dans des temps plus éloignés ne voit-on pas Hændel prétendre sérieusement que « son cuisinier sait mieux l'harmonie que l'auteur d'*Iphigénie* »; Haydn, se borner à voir dans Beethoven un « pianiste de quelque valeur »; et Jean-Jacques Rousseau mettre son *Devin du village* bien au-dessus des opéras de Rameau?

Wagner, par conséquent, n'est pas le premier qui soit convaincu d'avoir dénigré ses confrères, et s'il est vrai qu'il ait plus d'une fois forcé la note, on avouera aussi que peu de novateurs se sont vus comme lui en butte aux calomnies et à l'injustice. L'exagération dans l'attaque excuse bien un peu, ce me semble, la violence dans la riposte.

Si, d'autre part, l'auteur de *Tannhœuser* a refusé aux Français le sens musical, que ceux-ci ont la prétention de posséder dans toute sa plénitude, ne s'est-il pas rencontré dans cette opinion avec Rousseau, qui écrit : « Les Français n'ont pas de musique, et si jamais ils en ont une, c'est tant pis pour eux »; — avec Grétry, qui affirme que « le Français est celui de tous les peuples qui a reçu de la nature le moins de dispositions pour la musique »; — avec Berlioz, qui appelle les Parisiens « peuple de crapauds, public d'épiciers »! Et notez bien qu'au moment même où Rousseau, Grétry, Berlioz, les traitaient de la sorte, ces bons Français n'avaient pas assez d'applaudissements pour le *Devin*, pour *Richard Cœur de Lion*, pour l'ouverture des *Francs Juges*. En vérité, voilà de bonnes leçons de patriotisme à donner à un Allemand!

Je ne m'arrêterai pas plus qu'il ne convient à un troisième grief, en apparence beaucoup plus sérieux que tous les autres, puisqu'il a si longtemps fermé à Wagner les théâtres et salles de concerts de ce Paris intelligent qui proclama Offenbach une gloire nationale et prit *Roland à Roncevaux* pour de la musique. En voyant la grande capitale assiégée par les troupes du roi de Prusse, le musicien de Bayreuth s'est souvenu des sifflets du 13 mars 1861, et il s'est vengé en écrivant un pamphlet qu'il décore du titre pompeux de *Comédie à la manière antique*, et dans lequel défilent pêle-mêle le restaurateur Brébant, le directeur de l'Opéra M. Émile Perrin, le photographe Nadar, Gambetta, Ferry, Jules Favre, Flourens, Rochefort, etc., etc. Loin de moi l'idée de défendre cette inqualifiable plaisanterie, mais j'estime que c'était un adversaire mille fois plus dangereux, ce C.-M. de Weber, dont la muse farouche, redressant les aigles prussiennes abattues par Bonaparte sur les champs d'Iéna et de Friedland, soufflait au cœur de la jeune Allemagne la haine du nom français et conduisait les troupes alliées sous les murs de Paris aux accents belliqueux des *Chasseurs de Lützow* ou du *Chant de l'épée!* Ce qui n'empêcha pas le *Freischütz* d'avoir, peu de temps après, les honneurs de l'Académie *nationale* de musique.

(A suivre.) Eugène de Bricqueville.

SEMAINE THÉATRALE

Encore Sapho et Sigurd

Avant tout, commençons par déclarer que nos informations de dimanche dernier au sujet de la *Sapho* de Charles Gounod et du *Sigurd* d'Ernest Reyer étaient absolument exactes et que si, au moment même où nous les transmettions à nos lecteurs, M. Reyer, par une note publiée dans *les Débats*, croyait devoir brûler ses vaisseaux en vue même du port, il a bien plus étonné l'administration de l'Opéra que nous-mêmes, qui avons été mis au courant de ce brusque revirement par une lettre amicale de l'auteur de *Sigurd*.

De fait, en annonçant que, sauf entente sur divers points de mise en scène, il y avait bon espoir de voir *Sigurd* prendre rang après *Sapho* sur la scène de l'Opéra, dès l'hiver prochain, nous n'avons avancé que l'exacte vérité et les journaux, petits ou grands, qui nous ont fait l'honneur de nous reproduire étaient comme nous dans le vrai absolu. Et nous croyons pouvoir affirmer, avec ceux qui ont suivi de près cette affaire, que l'auteur de *Sigurd* s'est trop pressé de renoncer à la scène de notre Grand Opéra pour se jeter dans les bras des directeurs du Théâtre de la Monnaie de Bruxelles. Nous pourrions à ce sujet raconter bien des incidents que la discrétion nous commande de taire. C'est, en définitive, la légitime espérance, — admise en principe, — de voir exécuter sa partition telle qu'il l'a écrite, qui a poussé tout à coup M. Ernest Reyer à passer la frontière. Si nous n'en disons pas davantage aujourd'hui, — bien que toutes choses aient été convenues, jeudi dernier, entre MM. Reyer, Stoumon et Calabresi, — c'est que nos renseignements sont confidentiels et qu'il faut toujours compter avec l'imprévu.

Passons à *Sapho*, qui ne peut tarder à comparaître devant la Commission des auteurs avec tous les honneurs dus à Charles Gounod et à Emile Augier. Toutefois, — selon nos informations, et nous les croyons aussi exactes que celles relatives à *Sigurd*, — ladite commission serait peu disposée à admettre en principe — (la dispense ministérielle relatée dans le cahier des charges de l'Opéra fût-elle sollicitée et même obtenue) — que la reprise de *Sapho* puisse compter pour un grand ouvrage nouveau, malgré les modifications et augmentations projetées. *Sapho*, comme le *Comte Ory*, ne serait donc rendue au répertoire de l'Académie nationale de musique qu'à titre gracieux de la part de l'administration.

C'est, paraît-il, Mme Krauss, sur la demande expresse des auteurs, qui héritera du rôle créé par Mme Pauline Viardot. Mlle Richard comptait bien un peu sur cette quasi-création, le rôle de Sapho étant absolument écrit pour sa voix et lui ayant valu déjà de légitimes succès au concert. Les débuts de Mlle Isaac sont définitivement annoncés pour le mois de septembre dans Ophélie d'*Hamlet*.

En attendant les débuts de Mlle Isaac, Mlle Lureau continue les siens et des plus heureusement. Elle a paru cette semaine dans Marguerite de *Faust*, de façon à justifier les vives sympathies du public pour son jeune talent et sa belle voix. Cette brillante élève du Conservatoire prend décidément situation sur notre première scène lyrique, qui doit déjà à notre Ecole nationale de musique et Lassalle, et Mlle Richard, et Gailhard, et Sellier, et Melchissédec, et Dereims, sans compter bon nombre d'artistes de second plan qui ne sont pas à dédaigner. Bref, nos deux premières scènes lyriques doivent beaucoup au Conservatoire et M. Vaucorbeil, tout comme M. Carvalho, ne saurait manquer d'aimer à le reconnaître.

C'est par erreur que les actes en préparation salle Favart ont été annoncés pour demain lundi. On n'a encore répété à orchestre, ni *Les Portraits* de M. de Lajarte, ni *Mathias Corvin*, de M. de Bertha. Il est sérieusement question d'une reprise de l'*Etoile du Nord* pour les dernières représentations de Mlle Isaac à l'Opéra-Comique. Il se pourrait bien aussi qu'elle reparût dans *Roméo*. Dans tous les cas, Juliette et Catherine seront vivement regrettées, place Boieldieu; aussi M. Carvalho a-t-il tout fait pour atténuer ces regrets. C'est fort heureusement un habile homme et soyons sûrs qu'il nous ménage plus d'une surprise en vue de combler le vide laissé par le prochain départ de Mlle Isaac. Les remarquables débuts de Mlle Nevada dans la *Perle du Brésil* en font foi. Les cantatrices de talent ne manquent pas, il ne s'agit que de savoir les découvrir et de s'appliquer à les acclimater au genre français, ainsi que M. Carvalho l'a fait pour Mlles Van Zandt et Nevada, les deux étoiles américaines de la scène Favart.

M. Lagréné continue au théâtre du Château-d'Eau ses essais lyriques d'été qui pourraient bien devenir aussi des essais lyriques d'hiver. Voilà une solution d'Opéra Populaire à laquelle on ne pourrait qu'applaudir et qui mériterait, certes, de sérieux encouragements. En attendant, félicitons M. Lagréné de son heureuse reprise de *Si j'étais roi* et encourageons-le à poursuivre ardemment son but, celui de nous rendre une 3e scène lyrique.

***

Avec les derniers jours de mai, l'opérette s'enfuit de Paris à tire d'ailes et s'en va chercher fortune un peu partout, quitte à traverser la Manche, si nos eaux thermales et nos plages normandes ou bretonnes ne suffisent pas à ses ambitions.

Dès le 1er juin, clôture aux Variétés; Mamz'elle Judic-Nitouche est partie ! A la Renaissance, aussi clôture : Mlle Jeanne Granier a également pris son vol; aux Nouveautés-Brasseur, adieu, Marguerite Ugalde et Vaillant; aux Bouffes-Parisiens, plus de mousquetaires, à l'Athénée ; plus de pierrots, plus de *Cabinet Piperlin;* que sais-je encore? Seules, les *Cloches de Corneville* tiendront encore aux Folies-Dramatiques, et voici la *Faridondaine* qui reprend possession de la scène de la Porte Saint-Martin. On sait qu'il y a d'agréable musique dans cette *Faridondaine,* dont le talent de Mme Hébert-Massy ne dédaigna pas de faire les honneurs, autrefois. C'est aujourd'hui Mlle Cécile Lefort qui est chargée de ce soin.

H. Moreno.

P. S. — De tous les théâtres de genre, le Palais-Royal seul tient bon. Il vient même de représenter un fort amusant vaudeville en trois actes de M. Maurice Ordonneau du *Gaulois,* vaudeville intitulé *l'Heure du Berger,* qui n'a que le défaut d'arriver trop tard en saison. A enregister un autre succès d'été : *la Chanson des Écus,* opérette de M. Victor Roger de la *France,* pour la musique, paroles de M. de Jallais. De jolis motifs bien scéniquement écrits témoignent de l'avenir du jeune compositeur sur les petites scènes qu'ont successivement illustrées Offenbach, Hervé et Lecocq.

ÉLOGE DE CLÉMENCE ISAURE

PAR

GUSTAVE NADAUD

Le 3 mai dernier, le spirituel chansonnier Gustave Nadaud a été reçu maître ès-Jeux Floraux à Toulouse. Appelé en cette qualité à prononcer l'éloge de Clémence Isaure, il a écrit, au lieu d'un discours académique ordinaire, un petit poème dans lequel il a intercalé deux de ses plus jolies chansons, lesquelles jusqu'ici, nous semble-t-il, n'avaient pas été suffisamment mises en lumière : *L'Alcyon* et *Le livre favori.*

Nous croyons être agréables à nos lecteurs en reproduisant ici la première partie de ce petit poème, où ils retrouveront tout l'esprit et la grâce habituels à notre maître chansonnier, et nous regrettons que l'espace nous fasse défaut pour le citer in extenso.

***

J'ai fait un rêve, un rêve étrange :
Une fée, un lutin, un ange,
Une femme dans tous les cas,
Près de mon chevet est venue,
Et je l'ai soudain reconnue
Quoique ne la connaissant pas.

Son port était d'une déesse;
Son élégance et sa noblesse
Éclataient dans ces beaux habits
Qu'on dessinait au moyen âge
Pour les dames de haut lignage
Et les saintes du paradis.

Par un nimbe d'or maintenue,
Sa tête planait dans la nue
Et l'azur était sous ses pas

« Je suis bien vieille, me dit-elle;
— Mais non : vous êtes immortelle
Et l'immortel ne vieillit pas. »

Son visage sévère eut un léger sourire
Elle me dit... du moins je crus l'entendre dire :
Tu ne me déplais point. — On sait que tout auteur
Fait parler à son gré son interlocuteur. —
Puis, familièrement, elle ajouta : « Bonhomme!
(C'est ainsi, paraît-il, que là-haut on me nomme)
On veut en ta personne honorer la chanson.
Les aigles veulent bien recevoir le pinson.
Pour prendre le niveau de la docte assemblée,
Pourras-tu soutenir assez haut ta volée?
Quand il faudra chanter la gloire et la vertu.
Et la terre et le ciel, dis-moi, le pourras-tu?
Tu ne sembles pas fait pour les hauteurs sublimes
Qui donnent le vertige et cachent des abîmes.
Non, le souffle te manque, et ta petite voix
Est bonne pour l'écho des jardins et des bois.
Souvent ton air chevrote et ta chanson chevauche;
Tu veux aller à droite et tu tournes à gauche,
Côté du cœur, danger. » (Tous les jours on apprend
Que le propre d'un songe est d'être incohérent).
Tu ne finiras pas sans faire mon éloge;
« C'est un devoir auquel nul ici ne déroge.
Parmi tant de sujets, lequel vas-tu choisir?
— Mon sujet favori : la paix et le loisir.
J'ai rêvé (c'est encore un rêve dans le rêve)
La tempête domptée expirant sur la grève,
L'Océan conjuré, le nid des alcyons,
Le calme dans le trouble. » — Elle me dit : « Voyons. »

Ainsi qu'une onde tourmentée;
Notre existence est emportée
Par un invincible courant.
Trouverons-nous une retraite
Où notre navire s'arrête
Dans le remous de ce torrent?

Nous voulions garder une trace
De toute chose ayant sa place
Dans le cœur ou dans la raison;
Mais les souvenirs du voyage,
Comme les arbres du rivage,
Sont déjà loin à l'horizon.

Dans l'espace étroit de son orbe,
Le moment présent nous absorbe;
Nos jours s'écoulent confondus,
Semblables aux flots qui se brisent,
S'amoncellent et se détruisent
Pour se redresser éperdus.

Si, du moins, dans notre impuissance,
Dieu nous accordait la licence
D'imiter l'alcyon des mers,
Qui, sans effroi de la tourmente,
Établit sa maison flottante
Sur la cime des flots amers!

Alors, on dit que la tempête,
Qui des grands mâts courbe la tête,
Ne peut submerger le roseau
Où dort la paisible couvée,
Sur le sein des eaux soulevée,
Comme Moïse en son berceau.

Pourquoi ne peut-on pas de même
Trouver, au pays où l'on aime,
Cet esquif léger et mouvant
Qui vogue sans voile ni rame,
Qui se plie au choc de la lame
Et se couche au souffle du vent?

Ainsi, sur l'océan du monde,
Nous livrerions au gré de l'onde
Le nid de mousse et de velours
Où seraient mollement bercées
Nos plus attachantes pensées,
Nos amitiés et nos amours!

Gustave Nadaud.



NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Nous avons dit que l'Opéra russe avait été appelé à faire les honneurs du spectacle gala à Moscou. M. Louis Besson adresse à l'*Événement* une très intéressante correspondance au sujet de cette soirée dont nous allons résumer, d'après lui, les faits les plus saillants. Le grand Théâtre de Moscou est un monument remarquable dont les proportions approchent de celles de notre Opéra de Paris. Particularité curieuse, il est construit en bois, ce qui ne paraît pas nuire à son acoustique, bien au contraire. A huit heures et demie l'empereur et l'impératrice ayant pris place dans la vaste loge qui occupe le milieu de la première galerie, le rideau s'est levé sur le quatrième acte de *la Vie pour le Czar*. L'œuvre de Glinka dont on connaît la popularité en Russie a été fort bien interprétée par Mlle Salvina, MM. Orloff et Melnikoff. Elle se termine par un hymne national qui a été chanté par une troupe formidable de 700 choristes. On juge de l'effet musical grandi par l'enthousiasme patriotique. Après un entr'acte de 50 minutes, pendant lequel le tsar a offert le thé à son entourage, le rideau s'est relevé sur un ballet nouveau : *le Jour et la nuit*, scenario chorégraphique de M. Petipa, musique de M. Minkous, le collaborateur de Léo Delibes dans le ballet parisien : *la Source*. C'est une composition allégorique, qui sert de prétexte à des danses très pittoresques, enlevées par 380 chorégraphes, hommes et femmes, à la tête desquels brille tout un bataillon de premiers sujets : Mme Wasem, Mlle Sakalowa, puis encore Mlles Gartchenkowa, Nikina ,Yoganson, Marie Petipa, Joukowa, Ogolet et Guerdt.

Quant au sujet du ballet, nous avons dit que c'est une allégorie à l'adresse de l'empereur et des... nihilistes. Sans être un grand clerc en politique, il est aisé d'en deviner le sens. Ce que l'on ne saurait deviner, ce sont toutes les splendeurs auxquelles cette lutte du jour et de la nuit, du soleil et de l'ombre sert de prétexte. « Le soleil lumineux, dit M. Besson, se montre sortant des eaux de la mer. La reine du jour, avec ses divins sujets : les zéphirs, le faisan doré, la huppe, le merle rose, le gros-bec sizerin, le brélant-crocote, l'hirondelle, la bergeronnette, la colombe, l'aigle, le papillon, l'abeille, etc., etc., s'inclinent devant l'astre éternel. Toute la végétation s'éveille, se ranime. Après les plaisirs bruyants, de tous côtés accourent les peuplades russes, les Géorgiennes, les Finoises, les Petites-Russiennes, les Cosaques du Don, portant les Lesguines, les Cracoviennes, les Lithuaniennes, les femmes de Voroniège, de Suratoff, de Viatica, d'Irkoust, de Grèce, de Bulgarie, de Baskir, de Khiva, de Crimée, d'Arménie, etc., etc., qui apportent au tsar-soleil les produits de leur patrie. Ils se prosternent avec transport devant l'astre, qui brille d'un éclat éblouissant. Après les danses de caractère, paraît l'apothéose: c'est la Russie, représentée par une femme en costume russe, tenant un immense voile de gaze. Elle couvre de ce voile la Science, les Arts, le Commerce, la Navigation, la Justice, etc., etc., qui tous se prosternent devant la puissance de la Russie. »

— On nous écrit de Pétersbourg que Mlle Sionitzka, un soprano hors ligne, élève de Mme Marchesi, vient de débuter avec un succès sans précédent au théâtre impérial russe de cette ville, dans le rôle de *Aïda*.

— C'en est fait ! Johann Strauss vient bien de convoler en troisièmes noces et chose surprenante, on l'avouera, Johann Strauss qui était catholique de père en fils, ainsi que l'avait affirmé *le Ménestrel*, a dû se faire protestant pour contracter ce nouveau mariage. Voici à ce sujet de nouveaux détails dont l'authenticité nous est garantie par un avocat à la Cour d'appel de Vienne, de passage à Paris :

La législation autrichienne, basée sur le droit canonique, non seulement interdit le divorce aux catholiques, mais elle le leur interdit même en cas d'abjuration. C'est pourquoi, après une démarche infructueuse auprès du Pape, il n'a pas suffi à Johann Strauss d'embrasser la foi de Luther, il a fallu encore qu'il se fît naturaliser Hongrois, afin de pouvoir profiter de la législation spéciale à la Hongrie. Sa nouvelle femme, qui était israélite, s'est faite de son côté, protestante ; et la bénédiction nuptiale (le mariage civil n'existe ni en Autriche, ni en Hongrie) leur a été donnée par un pasteur protestant dans la petite ville d'Œldenbourg. Les deux nouveaux mariés se trouvent actuellement dans la villa que l'auteur du *Beau Danube* possède à Schœnau, petit village des environs de Vienne. Pour le moment Johann Strauss se trouve donc être Hongrois, protestant et beau-père d'un enfant israélite que sa femme avait eu d'un premier lit. Mais rien ne s'oppose maintenant à ce qu'il retourne à sa première foi, le catholicisme, et qu'il se fasse renaturaliser Autrichien. C'est ce que l'on fait d'ordinaire à Vienne en pareil cas. Quant à la deuxième femme de Strauss, la divorcée, on parle aussi de son très prochain remariage dans une ville de l'Allemagne du Nord, avec M. Steiner, le directeur du théâtre An der Wien, lequel ne fut pas étranger, on le sait, à la détermination prise par le prince de la valse. Ce qui est encore assez curieux, c'est que le répertoire d'opérettes de Johann Strauss continue à défrayer le théâtre An der Wien et par conséquent à enrichir son rival et que d'autre part le célèbre maestro ne trouve plus à Vienne de théâtre convenable pour y produire ses nouvelles œuvres.

— Mlle de Reszké, qui a quitté l'Opéra pour la carrière italienne, où elle récolte autant de billets de banque que de lauriers, ce qui n'est pas peu dire, est en ce moment à Varsovie, où elle est engagée pour une série de vingt représentations. On juge de l'accueil triomphal que les Polonais ont fait à leur compatriote. Toutefois, Mlle de Reszké n'a consenti à chanter dans sa ville natale qu'à une condition: c'est que son cachet de 2,500 francs par soirée tomberait dans les mains des pauvres. Vingt représentations au taux de 2,500 francs! Faites le calcul et vous trouverez une aumône vraiment royale.

— Le festival Hændel sera donné, cette année, au palais de Cristal de Londres les 18, 20 et 22 juin. Comme de coutume le *Messie* et *Israël en Egypte* seront les deux grands oratorios que l'on exécutera. C'est encore cette fois sir Michaël Costa qui dirigera cette grande solennité, si chère aux Anglais.

— On nous écrit d'Amsterdam, 26 mai : *Le Ménestrel* a constaté, plus d'une fois déjà, les succès obtenus dans nos concerts du palais de l'Industrie par les compositions orchestrales d'une de vos compatriotes, compositeur de talent, Mme Santa-Coloma Sourget, de Bordeaux. Elle se trouvait assister, cette semaine, au concert classique du jeudi, et a pu être témoin de l'accueil chaleureux fait à son *Andante* pour orgue et orchestre. Lorsqu'on connut sa présence, elle fut saluée avec enthousiame et les fanfares de l'orchestre se joignirent aux applaudissements du public. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Ainsi qu'il arrive tous les ans à pareille époque, M. Bourgault-Ducoudray vient d'interrompre son cours d'histoire de la musique. L'école française l'a seule occupé cette année. Berton, tel est le nom sympathique mais un peu oublié qui a été le dernier prononcé. Gluck avait seul rempli les sept premières leçons; puis, remontant vingt ans en arrière, M. Bourgault-Ducoudray nous avait dit le jour plein de joie et de radieuses promesses, où la muse de Pergolèse vint secouer ses grelots au temple solennel de l'Opéra. La *Servante Maîtresse* fut représentée à Paris pour la première fois en 1752; et cinquante ans après était close la période où M. Bourgault-Ducoudray cette fois a voulu s'enfermer. Quel court intervalle de temps, mais que d'événements, que de grands noms, que de gloires! Ainsi, le même homme, au cours de sa vie et sans sortir de Paris, a pu voir s'épanouir la fleur charmante de notre Opéra-Comique, applaudir Monsigny et Grétry, Duni et Philidor, puis saluer l'avènement de Gluck, puis batailler aux luttes fameuses des Gluckistes et des Piccinistes, pleurer avec Sacchini sur les malheurs d'Œdipe, puis, au milieu des tempêtes de la Révolution, entendre les hymnes de Méhul et de Gossec à l'heure même où la *Marseillaise* balaye la frontière comme une volée de mitraille ; puis, quand le calme s'est fait, ce même homme, un peu vieilli sans doute, a pu soupirer les romances de Dalayrac, retrouver Méhul s'inspirant des naïfs et grandioses récits de la Bible, et voir Cherubini revenir au culte naguère proscrit, nous rendre quelque chose des grandeurs sereines où planait le génie de Palestrina. Quel cortège immense d'auteurs éminents, d'œuvres variées et puissantes! Quelle splendide floraison! En quel temps l'art qui nous est cher s'est-il enorgueilli d'une plus merveilleuse lignée! Cela tient du prodige; et si les dates n'avaient pas jalonné la carrière parcourue, que de fois n'aurions-nous pas dit : c'est l'histoire de deux siècles qui nous est contée! La tâche était lourde et complexe; M. Bourgault-Ducoudray l'a dignement remplie. Il est de ceux que les difficultés encouragent, que les hauteurs attirent; il proclame l'immortalité de la vraie grandeur et de la vraie beauté; il est des croyants et des forts.

L. AUGÉ.

La bibliothèque du Conservatoire possède déjà un bel autographe de *Beethoven* (31 pages des *Chansons Irlandaises*), un opéra entier de J. *Haydn*, (la *Vera Costanza*); il ne manquait, pour compléter l'illustre trio allemand, qu'un autographe de *Mozart*, et M. Weckerlin vient d'acquérir un beau spécimen du grand maître, c'est le *Concerto* inachevé pour *piano et violon* avec orchestre, mentionné par Kœhel à la page 503 de son volumineux catalogue des œuvres de Mozart. Ce fragment de 15 pages est précédé d'une analyse par l'abbé Stadler, écrite par Aloyse Fuchs, le célèbre collectionneur autrichien, qui a possédé cet autographe. Le Conservatoire de Paris a encore fait d'autres acquisitions, parmi lesquelles nous mentionnerons la minute en cinq pages in-folio de l'achat du titre et de l'office de conseiller secrétaire du roi Louis XIV, par Lully, avec cinq signatures du musicien célèbre, on sait que ces signatures sont fort rares; quant à l'écriture musicale du maître, personne ne la connaît, malgré le grand nombre de manuscrits du temps, de divers opéras de Lully, qui malheureusement ne sont que de simples copies. A ces deux excellentes acquisitions il faut ajouter un lot d'environ 250 lettres de musiciens français; on y remarque des lettres de Pierre Erard, qui parle de ses inventions pour le piano, de Choron, sur son école de chant, enfin des pièces d'Adrien, d'Alvimare, d'Artot, de Boëly, de Bochsa, de Castil-Blaze, de Colet, de Delsarte, de Garcia, Gordigiani, Grisar, Habeneck, Jadin, Adrien de La Fage, du père Lambillotte, de Lafont, de Maelzel, Nadermann, Pleyel, Pradher, Réber, Rode, Rigel, Schneitzhœffer, Tulou, Vieuxtemps, Zimmermann, etc. Ces pièces donnent sur ces artistes des renseignements fort curieux et fort intéressants pour leur biographie.

— MM. Ambroise Thomas et Léo Delibes partent aujourd'hui pour Lille où les appelle le grand concours international d'orphéons, harmonies et fanfares annoncé par *le Ménestrel*. Ils seront de retour après-demain.

— M. le maire de Caen, au nom du Conseil municipal, nous fait l'honneur de nous inviter à la cérémonie d'inauguration de la statue d'Auber, toujours fixée, comme nous l'avons dit, au dimanche 10 juin, à midi, dans les salons de l'exposition des beaux-arts, à l'Hôtel-de-Ville. Remerciements empressés du *Ménestrel*, qui sera représenté à cette cérémonie par l'un de ses collaborateurs : M. Arthur Pougin.

— Samedi dernier, des expériences du *batteur électrique de mesure* de M. P. Samuel ont eu lieu à l'Opéra, au foyer du chant. Ces expériences, auxquelles la basse Boudouresque est venue prêter le concours de sa voix et de son talent, ont été faites devant une commission composée de MM. Vaucorbeil, Mayer, Altès, Madier de Montjau, Cohen, Delahaye, Antonin Marmontel, etc. Cet intéressant appareil, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs, aurait été jugé pratique, et il aurait été décidé qu'un essai complet aurait prochainement lieu sur la scène avec un orchestre, des chœurs et l'orgue.

— L'assemblée générale annuelle des artistes dramatiques est fixée au lundi 18 juin. Elle aura lieu comme d'habitude, à une heure, au Conservatoire. Ordre du jour de la séance : 1° lecture du rapport par M. Eugène Garraud ; 2° élection du président et de six membres du comité. Les sociétaires qui habitent Paris et qui ne font partie d'aucune administration théâtrale, ainsi que les sociétaires des théâtres de province, résidant momentanément à Paris, sont priés de réclamer leurs cartes au siège de l'administration, 11, rue Bergère.

— Jeudi dernier, réception princière chez M. le baron et Mme la baronne Alphonse de Rothschild, à l'occasion du prochain mariage de leur charmante fille Mlle Béatrice avec M. Maurice Ephrussi. Tout le grand Paris était là et se retrouvera, mercredi prochain, au Temple israélite de la rue de la Victoire, où sera célébré la bénédiction nuptiale. Le baryton Lassalle chantera un morceau inédit, composé expressément pour la circonstance par M. Samuel David.

— A la fête Japonaise organisée dans la splendide demeure du duc et de la duchesse de la Rochefoucauld-Bisaccia il a été fait force ovations à Marie Vanzandt, l'originale et charmeuse Lakmé que tout le grand Paris vient acclamer salle Favart, en plein mois de juin, en compagnie de Talazac et de Cobalet. Voilà un succès qui marquera dans les annales de l'Opéra-Comique.

— Le directeur du nouvel opéra de New-York, M. Abbey, parti de Londres le matin, assistait le soir à la 15e représentation de *Lakmé*, vendredi dernier. Voilà comment procèdent les impresarii américains. M. Abbey avait en portefeuille l'engagement de Mme Marcella Sembrich pour le Nouveau-Monde, 58 représentations pour la somme totale de 480,000 fr., nette de tous frais. On sait que M. Abbey est aussi l'impresario de la Nilsson dont les succès égalent ceux de la Patti en Amérique. Voilà un directeur bien partagé.

— Les vigies de Calais annoncent d'autre part l'arrivée à Paris, aujourd'hui même, de l'impresario Mapleson qui vient conférer avec sa célèbre pensionnaire, Mme Etelka Gerster, de son répertoire en Amérique pour la prochaine saison. Mme Gerster, comme Mme Sembrich, entend chanter *Lakmé* qui sera le grand succès de l'hiver prochain, dans le Nouveau-Monde. Et comme les deux *prime donne* doivent chanter à New-York sur deux scènes différentes, toutes choses s'arrangeront amiablement avec les auteurs et les éditeurs de *Lakmé* auxquels, pourtant, il est fait des propositions pressantes pour la cession de tous leurs droits en Amérique par un autre impresario, M. Maurice Strakosch, qui, en sa qualité de maestro, s'est enthousiasmé de la partition de *Lakmé* et veut la produire partout dans les états d'Amérique. Il se déclarerait prêt d'ailleurs à s'entendre avec ses confrères Abbey et Mapleson. Comme on le voit, *Lakmé* se dispose à faire autant de bruit dans le Nouveau-Monde qu'elle en fait à Paris.

— Le ténor Capoul, de retour d'Amérique, est arrivé cette semaine à Paris, devançant ses camarades d'une dizaine de jours. Il assistait, lui aussi, à la dernière représentation de *Lakmé* et s'est montré des plus enthousiastes, dit *le Gaulois*. C'est là un opéra qui sera bientôt de son répertoire.

— Veut-on se faire une idée de la popularité des concerts classiques dans le Nouveau-Monde ? Il a suffi au maestro Thomas d'annoncer cent concerts à travers la Californie et le pays des Mormons pour récolter DEUX MILLIONS de souscriptions ! N'y a-t-il pas là de quoi faire rêver l'infortuné Pasdeloup ?

— On annonce le prochain retour, à Paris, de Miss Thursby qui vient de donner cent quinze fructueux concerts (!) en Amérique sous la direction de l'impresario Maurice Strakosch. Si nous sommes bien informé, les succès de concerts de Miss Thursby la pousseraient définitivement vers le théâtre et elle ne nous reviendrait que pour se faire tout un répertoire lyrique.

— Mme Bianca Donadio et son impresario M. Ferdinand Strakosch sont de retour à Paris après avoir donné une centaine de très fructueuses représentations en Espagne, où la musique dramatique est plus goûtée que jamais.

— Ainsi que nous l'avions prévu, la séance organisée à la chapelle du Palais de Versailles par M. Guillot de Sainbris, avec le concours des deux sociétés chorales d'amateurs qu'il dirige à Paris et à Versailles, a obtenu un plein succès. Comme on aurait applaudi, n'était la sainteté du lieu, le violoncelliste Batta, compositeur et exécutant! Signalons avec les morceaux religieux de MM. César Franck et G. de Sainbris, et ceux de Chérubini, Hændel et Mendelssohn, les importants fragments de la *Fille de Zaïre*, de Mme de Grandval, et de la messe en *la mineur* de Th. Goury, qui formaient les numéros les plus développés du programme. Dans l'exécution, il faut sortir de pair Mme Terrier-Vicini et le jeune ténor Mazalbert, qui met une voix charmante au service d'un style de plus en plus remarquable. M. E. Renaud, organiste de la chapelle, a exécuté un *offertoire* d'Ambroise Thomas d'un beau caractère au début de la cérémonie. C'est l'éloquence des chiffres qui dira le mot de la fin. L'affluence du public et le nom des dames quêteuses promettaient à l'association des artistes musiciens une belle récolte pour sa caisse de secours. Nous savons qu'elle n'a pas été trompée dans son attente. P. C.

— A l'occasion du sacre de l'Empereur de Russie, M. Adolphe Bourdeau, maître de chapelle à l'église russe de Paris, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de Sainte-Anne, et M. Eugène Bourdeau, sous-chef (17 années de service), a reçu l'ordre de Saint-Stanislas.

— M. Henri Sellier vient de recevoir une médaille d'honneur qui lui a été décernée par la Société d'encouragement au bien, pour le souvenir reconnaissant qu'il a gardé de son premier professeur, un pauvre choriste de l'Opéra, qui l'avait initié aux principes élémentaires de son art.

CONCERTS ET SOIRÉES

Avant-hier vendredi, le festival annuel de l'infatigable Pasdeloup avait attiré nombre de dilettantes au cirque des Champs-Élysées, — malgré les ardeurs d'un soleil qui portaient les promeneurs vers les allées ombreuses du bois de Boulogne. M. Pasdeloup ne comptait que trois noms sur son affiche, mais deux de ces noms, — Faure et Planté, — attirent toujours et quand même les amateurs de bonne musique. Quant au 3e, inconnu à Paris hier, il est aujourd'hui sur toutes les lèvres. Nous voulons parler de Mme Etelka Gerster qui a surtout affirmé l'originalité et la virtuosité de son talent dans l'air de la *Reine de la nuit* et la chanson russe *Le Rossignol*, où elle réalise de vrais tours de force vocale sans cesser de chanter. Mme Gerster est évidemment une cantatrice de *Primo cartello* dont les triomphes à l'étranger se comprennent d'autant plus qu'elle chante avec une *maestria* qui s'impose. En fait de *maestria*, le roi du genre est bien certainement Faure dont le grand style s'impose dans les salles les plus vastes et les moins favorables à la musique, ce qui est le cas de celle du cirque des Champs-Élysées. Entre autres morceaux, Faure a fait entendre sa belle mélodie intitulée *Je crois*, poésie de Charles Vincent. C'est là un digne pendant à ses *Rameaux*, à son *Sancta Maria* et à sa *Charité*. Dans *le Printemps*, de Gounod, il a été accompagné par l'orchestre Pasdeloup et le piano de Planté, qui avait déjà fait merveille dans nombre de pièces classiques et modernes, avec ou sans orchestre. Il ne faut rien moins qu'un piano d'Erard, tenu par un virtuose de l'immense talent de Planté pour triompher d'une salle telle que celle du Cirque d'été, à laquelle nous préférerions de beaucoup le vaste hémicycle du palais du Trocadéro, si le ministère des beaux-arts se décidait à y placer un velum de nature à concentrer le son et à délivrer artistes et public des insupportables échos de l'endroit. H. M.

— Le public a pris goût de plus en plus aux matinées de M. Pasdeloup, à l'Éden. Nous sommes convaincus que ces séances, si elles se renouvellent l'an prochain, se classeront définitivement au nombre des plaisirs favoris du *high-life* parisien. Le concert de samedi était le dernier de la saison. Un vent d'émancipation soufflait au début sur l'orchestre comme il arrive au collège à l'approche des vacances. Les fragments de *Roméo et Juliette*, de Berlioz, en ont visiblement souffert. Notre place, il est vrai, n'était pas bonne, mais nous ne pouvons pas malheureusement attribuer à cette seule cause l'étrangeté des accords qui arrivaient jusqu'à nous, spécialement dans le *Scherzo de la Reine Mab*. La revanche, au reste, ne s'est pas fait attendre. M. Grisez et les instruments à cordes ont joué avec une complète perfection l'adorable quintette de Mozart (op. 108), et les auditeurs charmés ont témoigné leur satisfaction de façon peu équivoque à l'excellent soliste et à l'orchestre dans la personne de son chef. A son tour, M. Marsick a recueilli les bravos dont il a depuis longtemps l'habitude dans le quatrième concerto de Vieuxtemps, et les *Airs hongrois* d'Ernst, qu'il a joués dans un grand style et avec une remarquable pureté de son. Le prélude du deuxième acte d'*Endymion*, de M. Albert Cahen, qui avait obtenu un vrai succès lors de l'exécution intégrale de l'œuvre a été réentendue avec un vif plaisir. La phrase initiale empreinte de la majesté antique frappe par l'ampleur du dessin mélodique et l'heureuse couleur de l'orchestration. La *Rêverie* de Schumann, l'*Entr'acte* de Taubert (bissé) et l'ouverture de *Rienzi* complétaient le programme. Pas adieu, au revoir au vaillant fondateur des concerts populaires. P. C.

— Dorante de *la Patrie* rend compte du Concert donné à l'hôtel Continental, dimanche soir, par Mlle Massonnier, la jeune et gracieuse recrue des Bouffes-Parisiens. Ce concert, dit Dorante, a eu un éclat exceptionnel. Aussi, quel programme ! Mme Krauss et Rosine Bloch et le grand baryton Faure, voilà pour le chant ! Ritter et Loys pour la partie instrumentale.

On devait avoir aussi Talazac, mais il a été retenu par son service à l'Opéra-Comique. Mme Krauss a dit admirablement, avec toute son âme, son style, sa voix, le *Rêve du prisonnier*, de Rubinstein, un air des *Noces de Figaro*. Mlle Bloch s'est surpassée dans les stances de *Sapho*, le brindisi de *Lucrèce Borgia*, qui a été bissé, et le duo du *Crucifix*, avec Faure. Dans ce morceau, d'une belle inspiration, d'une large facture, dont Faure est l'auteur, celui-ci devait avoir pour partenaire le ténor qui, au dernier moment, a dû se faire excuser. Mlle Bloch l'a remplacé, et l'effet n'en a été peut-être que plus grand. Faure a eu les deux lauriers du chanteur et du compositeur, non seulement dans le *Crucifix*, mais aussi dans son *Je crois*, d'un si bel accent chrétien. Il a dit aussi, en maître, l'air d'*Hérodiade*. Fusier a fait beaucoup rire dans sa *Revue du régiment* et dans *Pasquinette*, saynète à deux personnages, de L'Huillier, où Mlle Massonnier à montré sa grâce et son esprit de fine diseuse dans le dialogue et dans le couplet. Emile Bourgeois tenait le piano d'accompagnement avec sa distinction accoutumée. »

— Très intéressante fête littéraire et artistique, hier soir à l'hospice de Bicêtre, organisée, pour le soulagement des épileptiques, par les frères Lionnet. Mmes Céline Montalant, Léonide Leblanc, Laurent, de l'Opéra-Comique; Masson, de la Société des concerts; Mlles Magdeleine Godard, Métivier, Marie-Louise Seveno du Minil, et MM. Saint-Germain, Sellier, Lorain, Georges Lamothe, Fusier, Lamy, des Bouffes; Paul Legrand, Holzer, Uzès et Rivière prêtaient le concours de leur talent à cette fête de famille, dont les honneurs étaient faits par MM. Oustry, préfet de la Seine, Charles Quentin, directeur général de l'Assistance publique, et Ventejoul, directeur de l'hospice de Bicêtre. Une surprise à signaler : M. J. Diaz de Soria, qui assistait en spectateur-auditeur à cette soirée, a été invité à prendre part au programme, ce qu'il s'est empressé de faire en interprétant avec autant de bonne grâce que de talent une mélodie de Charles Gounod.

— La Société des hospitaliers sauveteurs bretons a donné au Trocadéro une matinée musicale et dramatique fort intéressante. Cette séance, organisée avec beaucoup de dévouement par une artiste fort distinguée, Mlle Angèle Blot, a obtenu le succès le plus complet. Parmi les artistes qui s'y sont fait entendre, il faut citer surtout Mme Terrier-Vicini, M. Guilmant, Mlle Marie Garnier et Mlle Angèle Blot, dont le double talent de harpiste et de compositeur a été fort apprécié. Le choral Chevé, dirigé par M. Fauvelle, prêtait aussi son concours à cette œuvre de bienfaisance, qui a été couronnée par une quête très fructueuse au profit des blessés et des infirmes du sauvetage, des veuves et des orphelins.

— *La Perle du Brésil*, Mlle Emma Nevada, a fait son entrée dans le monde Parisien, la semaine dernière. Elle s'est d'abord fait acclamer dans les salons du docteur Trélat, rue de l'Arcade, en compagnie du baryton Maurel et du virtuose Taffanel, puis chez un riche Brésilien, M. Carmona, avenue Hoche, où se trouvaient, entre autres illustres auditeurs, M. de Lesseps, qui a déclaré n'avoir trouvé dans ses nombreux voyages à travers les deux mondes aucune perle de cette valeur.

Chez M. et Mme Trélat, on remarquait plusieurs ministres et... l'auteur de *Mignon* accompagnant en personne Mlle Nevada dans la célèbre romance : « *Connais-tu le pays où fleurit l'oranger.* » A citer une ballade et un duo inédit de Ch. M. Widor empruntés à son nouvel opéra. L'air de folie de *Lucie*, voix et flûte, a fait fanatisme.

— Dimanche dernier, Mme Viguier a clos sa brillante série de matinées d'élèves par une dernière séance qui a été tout un triomphe pour l'éminente virtuose-professeur. Les plus jeunes filles comme les jeunes femmes ont montré de rares qualités d'école, de son et de style.

C'est que la grande et belle école est seule en honneur dans le salon de Mme Viguier: chez elle on ne sacrifie pas aux faux dieux; la virtuosité est mise au service de la pensée, et le sentiment profond des maîtres qu'elle possède à un si haut point l'empêche de tomber dans les erreurs actuelles: elle ne met pas le moyen à la place du but. Le résultat aussi est-il exceptionnel : sur 30 morceaux pas une défaillance et pas une exécution qui n'ait son intérêt artistique.

Pour être juste il faudrait citer toutes les élèves, mais la liste en serait trop longue, bornons-nous à nommer Mlles Des Cars, Brincard, Madeleine et Jeanne Ferry, ainsi que leur mère (trio étonnant de talent et de perfection), Mmes de Saint-Giens, de Bonnechose, Wenger, Mlle Mary Château, jeune artiste en grands progrès, la toute charmante nièce de Mme Krauss, Klara Gurtler, dont le talent grandit étonnamment et qui nous promet des merveilles pour l'hiver prochain. Mlle Jenny Godin, indisposée, manquait à l'appel, mais on sait que cette artiste n'est plus une élève.

— La dernière matinée d'élèves, donnée par l'excellent professeur de chant, Mme Laborde, a parfaitement réussi. Les succès de ces intéressantes séances musicales ne surprennent nullement, quand on connaît le talent et la parfaite école du professeur. Nous signalerons, principalement, Mlle Ruelle, qui a parfaitement chanté l'air de *Linda* et une valse de Gilbert Desroches ; Mme Coimet, qui a interprété avec sentiment *l'Ange exilé* de Godefroid; Mlle Sax et Mme de Serilange, qui ont nuancé, à souhait, le poétique et vaporeux duo de *Lakmé*, transposé très heureusement en *si* bémol pour leurs voix de mezzo-soprano. Mlle de Beaufort a dit, avec esprit, la fable de *Perrette et le Pot au lait*, mise en musique par Benjamin Godard. N'oublions pas une jeune pianiste, Mlle Florand, élève de Mme Suffit, qui a dit, fort bien, le *Scherzo*, de Chopin ; et, surtout une mignonne violoniste de neuf ans, Mlle Dantin, qui a remporté tout un succès en exécutant une délicieuse *Rêverie* et un *Boléro*, de Ch. Dancla.

— On nous écrit de Lille: « Notre Conservatoire vient de donner son 3e exercice musical, qui a été remarquable. Nous y avons entendu des fragments des *Ruines d'Athènes*, de Beethoven, parfaitement exécutés par l'orchestre et les chœurs, qui se sont particulièrement distingués dans l'interprétation de cette œuvre, parfaitement dirigée par M. Victor Delannoy, chef d'orchestre, et professeur de la classe d'ensemble. Plusieurs instrumentistes sont venus compléter le programme de cette séance. C'est d'abord une jeune pianiste qui a joué d'une façon très correcte, un impromptu de Chopin, ensuite un violoniste a fait entendre un concerto de De Bériot, mentionnons aussi un jeune artiste de la classe de cornet à pistons, qui s'est fait applaudir.

Le duo du *Docteur Crispin* a mis en relief deux élèves des classes de chant, Mlle Stumblot et M. Carpentier, qui ont dit ce morceau avec beaucoup d'entrain.

Signalons en terminant le jeune baryton Bernard, qui donne les plus grandes espérances. Cet élève possède une excellente voix qu'il dirige déjà avec habileté, aussi le public lui a-t-il fait un accueil chaleureux. Nos félicitations à M. Ferdinand Lavainne: sous son habile direction notre Conservatoire de musique va progressant chaque année. »

— Nous lisons dans l'*Écho de la Somme* : *Les Matinées musicales* (société de musique de chambre d'Amiens) ont donné un très intéressant concert. Le public d'élite, qui suit avec tant d'assiduité les séances de cette remarquable société, s'est trouvé presque tout entier à la salle Saint-Denis et il a aussi retrouvé, tels qu'il les avait quittés, ses artistes de prédilection. Mlle Colonna est toujours l'excellente pianiste dont le talent est si apprécié à Amiens, de même que M. Goudroy reste notre premier violoniste. MM. Génin et Grigny n'ont pas démérité non plus. Quant à M. Douville, qui remplace le jeune et regretté Jones, il s'est mis tout de suite au diapason de ses collègues, de telle sorte que les *Matinées* ont encore cet ensemble merveilleux qui en fait, dans le genre d'œuvres qu'elles interprètent, la première société musicale du Nord de la France.

— On annonce pour aujourd'hui dimanche 3 juin, au Palais du Trocadéro, un festival avec chœurs, orchestre et grandes orgues; cette splendide matinée, donnée au profit de la mère d'une artiste bien connue, promet un éclat tout particulier. Nous pouvons déjà donner comme certain le concours de Mlle Thénard et M. Sylvain, de la Comédie-Française; Dumaine, le comédien universellement aimé et connu; Marie Dumas, l'inimitable Fusier, du Palais-Royal; Lamarche et Auguez, de l'Opéra; Marie Deschamps et Paul Viardot, deux célébrités instrumentales; les chœurs de Galin, Paris et Chevé, composés de 200 exécutants, et l'orchestre dirigé par M. Herpin, sous-chef des concerts Colonne; voilà certainement plus qu'il n'en faut pour faire salle comble.

— Le soir, ce même dimanche, grande fête de nuit à l'Hippodrome, en l'honneur du Grand-Prix. Kermesse, orchestre dirigé par M. Wittmann.

— C'est mardi prochain, 5 juin, qu'aura lieu au Grand-Hôtel le 800e concert-dîner de M. Emile Desgranges, chef d'orchestre des bals de la présidence. Voici quel sera le savoureux menu musical offert par M. Desgranges aux dîners du Grand-Hôtel.

1re partie : 1. *Marche Persane*, J. Strauss; — 2. *O merveilleux Paris*, valse, J. Gung'l; — 3. Ouverture de *Bonsoir M. Pantalon*, A. Grisar; — 4. Le *Dernier amour*, Czardas, J. Gung'l; — 5. Fantaisie sur *Mignon*, A. Thomas; (avec soli de hautbois et de piston exécutés par MM. Lavaque et Mallet).
2e partie: 1. Ouverture de la *Gazza ladra*, Rossini; — 2. *La Calesera*, valse espagnole, Desgranges; — 3. *Hamlet*, Valse-mazurke, A. Thomas; — 4. *Feu et flammes*, galop, Ziehrer.

— A l'occasion des fêtes du Grand-Prix, un grand concert a été donné jeudi dernier par M. L. Mayeur au Jardin d'acclimatation. Voici quel en était l'intéressant programme accueilli par de nombreux bravos :

1° *En avant*, marche de Doppler; 2° Ouverture du *Caïd* d'Ambroise Thomas; 3° *La Zamacueca*, souvenir de Valparaiso, de Th. Ritter; 4° Valse de *Dimitri* de V. Joncières; 5° Duo du *Barbier de Séville* de Rossini; 6° Solo de petite flûte, exécuté par M. Lafleurance, de Stenoss; 7° *Fanfan la Tulipe*, fantaisie de L. Varney; 8° Les *Folies*, galop de L. Mayeur.

— Jeudi 7 juin, salle Erard, concert du célèbre contrebassiste Bottesini de passage à Paris.

NÉCROLOGIE

De Dresde on annonce la mort du professeur Gustave-Guillaume Teschner, un musicien érudit qui s'était occupé spécialement de l'histoire de la musique d'église. Il avait rassemblé une collection remarquable de compositions religieuses de l'ancienne école italienne, qui fut acquise, il y a quelques années, par la bibliothèque royale de Berlin. M. Teschner est mort dans sa 83me année.

— On annonce de Londres la mort du pianiste-compositeur Mortier de Fontaine, un artiste de valeur qui eut son heure de célébrité.

— Il vient de mourir à Marseille un artiste d'une certaine notoriété, M. Gustave Rœdel, qui passait, à tort ou à raison, pour un très habile théoricien. M. Rœdel, qui était Allemand, s'était établi à Marseille depuis

plusieurs années. Il s'était voué à l'enseignement et avait fait aussi successivement partie des orchestres du Grand-Théâtre et des concerts populaires. Les fragments de musique symphonique qu'on a entendus de lui dans les concerts, marches et ballets, étaient purement écrits, mais ne témoignaient d'aucune personnalité, pas plus dans la pensée et dans l'ordonnance des morceaux, que dans le coloris harmonique et instrumental. M. Rœdel n'était âgé que de quarante-cinq ans. Il laisse divers ouvrages inédits, notamment un opéra qui avait été, dit-on, reçu dans un des plus grands théâtres d'Allemagne.

Quelques jours auparavant s'éteignait, après une longue et cruelle maladie, M. Georges Darboville, professeur de piano au Conservatoire de Marseille. M. Darboville jouissait aussi d'une certaine notoriété, tant à cause de son talent personnel que du souvenir de son père, lequel avait été un chanteur distingué. Darboville père avait débuté en 1811, à l'Opéra-Comique, à Paris, dans l'emploi de Martin, qu'il remplaça quelques années plus tard. Il fit partie des troupes d'opéra à Marseille, en 1829, 1830, 1832 et 1834, et finit par se fixer dans cette ville jusqu'au terme de sa carrière en 1842. Georges Darboville a passé à peu près toute sa vie à Marseille; il fut attaché au Conservatoire en 1874. S'il n'avait pas un style irréprochable, il avait acquis du moins une vigueur, une dextérité de mécanisme peu communes, et jouait volontiers avec une bravoure audacieuse et sûre les morceaux de pure virtuosité. Pendant sa jeunesse, il avait accompagné Chopin dans une tournée entreprise dans le midi de la France. Il laisse des regrets.

A. R.

— Deux cruels faits nécrologiques à enregistrer dans Paris. Le ténor Herbert a eu la douleur de perdre sa jeune femme morte dans sa trente-neuvième année et M. et Mme Pitron leur jeune enfant, Marie-Anne Pitron, à peine âgée d'un an. Nos vives condoléances.

— Mlle Blanche Nordet, une artiste qui a chanté pendant quinze ans avec succès à Bordeaux, à Lyon, à Bruxelles et à Saint-Pétersbourg, vient de mourir à Bordeaux, à l'âge de 36 ans. Elle était très aimée du public bordelais.

— Un emploi de professeur de cor d'harmonie simple est en ce moment vacant à l'Académie communale de musique de Boulogne-sur-Mer. L'emploi comprend les postes de cor-solo de la musique communale, de l'orchestre symphonique du casino et du théâtre. (Traitement minimum 2,500 francs.) Un concours aura lieu le 12 juin 1883 pour l'obtention de cet emploi. Les demandes devront être adressées au maire de Boulogne avant le 8 juin.

— Revue Britannique. — Sommaire des matières contenues dans la livraison de mai: I. La France en 1883. Dieu, Patrie, Liberté, par M. Jules Simon. — II. La Société américaine d'après le roman. — III. La gaspilleuse (3e extrait). — IV. Les reptiles comestibles. — V. Quelques types d'avares. — VI. Le décoré. — VII. Un roman ébauché. — VIII. Chronique scientifique. — IX. Poésies. — X. Correspondances d'Allemagne, d'Espagne, d'Italie, d'Amérique, de Tunisie, de Londres. — XI. Chronique et bulletin bibliographique.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2727 — 49me ANNÉE — N° 28. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 10 Juin 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

LES TROIS FILS D'OR

dernière mélodie de notre regretté collaborateur OCTAVE FOUQUE, poésie de LECONTE DE LISLE. — Suivra immédiatement la 19me styrienne de J.-B. WEKERLIN : *les Tourterelles*, paroles de FÉLIX MOUSSET.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Passepied*, morceau extrait de la suite d'airs de danse du *Roi s'amuse*, de LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement : *Océanide-Polka* de VICTOR ROGER.

GLUCKISTES ET WAGNÉRIENS

III

Je me suis laissé entraîner à m'occuper plus que je ne comptais le faire des accusations dont le maître de l'avenir a été l'objet de la part de certaines gens qui se soucient peu d'étudier sa réforme autre part que dans les *Nouvelles à la main* des petits journaux. Aussi bien, cette digression ne dépasse pas les bornes que je me suis imposées dans cette étude. Elle m'aidera à mieux établir ce fait : que dans le procès intenté au réformateur de Munich, il n'est pas une seule raison, bonne ou mauvaise, qui n'ait été déjà mise en avant dans les polémiques antérieures. La question en est encore au point où l'a laissée la célèbre querelle des gluckistes et des piccinistes; et en ce qui concerne même les plus petits détails de la cause, dans les moindres subtilités de l'argumentation, on peut dire que nul ne peut se vanter d'avoir rien découvert de nouveau.

De toutes les propositions contenues dans les quatre ou cinq brochures publiées par Wagner, il n'en est pas de plus faussement interprétée que cette fameuse théorie d'une *Musique de l'avenir*, généralement regardée, grâce à quelques plaisanteries peu ingénieuses, comme la plus ridicule des spéculations. Nous allons essayer de la réduire à sa véritable expression, et pour cela nous la considérerons au point de vue où s'est placé l'auteur même de l'*OEuvre d'art de l'avenir*.

Car, ne l'oublions pas, il y a dans Richard Wagner deux personnalités bien distinctes : le théoricien et le compositeur; elles demandent à ne pas être confondues. Si le premier entreprend de réformer radicalement, impitoyablement, la musique d'opéra, le second, par contre, ne met en pratique, dans la plupart de ses œuvres musicales, qu'un nombre très restreint des idées qu'il a préconisées dans ses écrits, et n'hésite pas à faire de fréquentes concessions aux préjugés que ses propres théories condamnent. C'est un peu le fait de la plupart des novateurs.

Ce n'est donc ni dans *Rienzi*, ni dans le *Vaisseau fantôme*, ni dans *Tannhœuser*, ni même dans le *Lohengrin*, qu'on peut étudier le système révolutionnaire. Ces œuvres-là, Wagner les condamne, les renie, et ne cesse de les signaler comme des péchés de jeunesse, des fautes échappées à un talent qui cherche encore sa voie.

Tel, Beethoven affectait un profond dédain pour ses premières productions, écrites sous l'influence de l'admiration passionnée qu'il avait vouée à Mozart; et quand on discutait, par hasard, en sa présence le mérite des derniers quatuors, (op. 127, 130, 131, 132, 135) de la *Symphonie avec chœurs*, de la *Messe en ré*, il s'écriait d'un air de triomphe : « Ah ! oui, vous vous étonnez, vous ne comprenez pas, parce que cela ne se trouve pas dans un traité de basse fondamentale ! » Qui sait si, en ce moment où il faisait si bon marché des doctrines de l'école, l'immortel auteur de *Fidelio* ne dédaignait pas la *sonate pathétique ?* N'avons-nous pas entendu Rossini se reprocher en termes amers sa carrière italienne et déclarer

n'avoir fait jouer *Tancredi* que pour aider de quelques paoli le pauvre ménage du corniste de Pesaro ? *Les Diamants de la couronne* ont-ils rien de commun avec *le Séjour militaire ?* Verdi n'a-t-il pas mis tout son soin à faire oublier dans *Aïda* et la messe de *Requiem*, les cavatines de *Nabuco* et les strettes d'*I Lombardi ?* Il n'est pas rare de voir la manière des maîtres présenter des traces de semblables évolutions, et cette particularité vient fortifier le raisonnement de ceux qui admettent la *perfectibilité indéfinie* de la musique, et en appellent à la postérité de l'indifférence ou de l'hostilité de leurs contemporains.

La musique, on le sait, se distingue de la peinture, de la sculpture, de la poésie, en ce qu'elle ne revêt aucune des formes précises de ces différents arts, et qu'elle se meut librement dans le domaine illimité de l'imagination. La sculpture et la peinture ne s'adressent qu'aux regards, et les sensations qu'elles font naître s'évanouissent rapidement. La poésie, pour exercer son charme, emploie des pensées délicates, des comparaisons hardies, d'adroites recherches de style. Mais, dans ses conceptions les plus audacieuses, le poète, comme le peintre, comme le sculpteur, est invinciblement astreint à des convenances relatives, et ne peut dépasser un certain nombre d'idées principales qui toutes ont un rapport plus ou moins direct avec les manifestations de la vie réelle. Mettez l'homme le plus ignorant, le paysan le moins dégrossi, en présence d'un paysage de Ruysdael, de Poussin ou de Diaz; il reconnaîtra tout de suite les arbres qui poussent dans son champ, les sites qu'il a admirés au cours de ses promenades; et même dans les groupes les plus mythologiques de Coustou ou de Pradier, il saisira aisément l'analogie existant entre les nymphes de marbre et la femme qui a servi de modèle à l'artiste. Conduisez-le ensuite au théâtre et faites-lui entendre *Andromaque* ou *Amphitryon*. Les intentions de Racine et de Molière lui échapperont peut-être, mais, à coup sûr, il se rendra compte — dans la mesure de son jugement — de l'action scénique développée devant lui; et, sans pouvoir apprécier le génie du poète, il versera pourtant des larmes en assistant aux douleurs de l'infortunée mère d'Astyanax, il rira de bon cœur à la discussion si amusante de Sosie avec Cléanthis, sa difficile épouse.

Il n'en est pas ainsi pour la musique. Autant de caractères divers, autant d'appréciations différentes, autant de « calculs secrets que l'âme, selon l'expression de Leibnitz, opère sans s'en apercevoir ». En écoutant une symphonie de Beethoven, celui-ci sera vivement impressionné, celui-là demeurera insensible. Telle œuvre conspuée au delà des Alpes sera considérée comme un chef-d'œuvre de l'autre côté du Rhin. Et cela, parce que l'art dont nous nous occupons s'exprime invariablement dans un langage de convention que chacun est libre d'interpréter en raison de son organisation particulière et du degré relatif de son éducation artistique. Voilà pourquoi Gluck sera obligé de remanier complètement l'*Alceste* italienne pour la faire jouer à Paris ; voilà pourquoi Rossini et, après lui, Verdi se livreront à un travail analogue, le premier, pour *Mosè*, le second, pour *I Lombardi*, devenus, grâce à ces changements, le *Moïse* et la *Jérusalem* que nous connaissons.

Etendons maintenant à la généralité ces phénomènes d'évolution que nous avons remarqués dans la manière de certains compositeurs. Le raisonnement par induction nous sert ici à merveille, et aboutit à cette conclusion que, plus qu'aucun art, la musique se ressent d'influences multiples dues aux milieux dans lesquels elle se développe. Elle se modifie, se perfectionne, se transforme en même temps que le goût s'épure, que les habitudes changent, que les préjugés disparaissent, que de nouveaux besoins, de nouvelles aspirations, suscitent des découvertes nouvelles.

Nous la voyons, au temps des luttes scolastiques, enserrée dans les formes arides et sévères du *déchant* et du *canon*, — ces dignes frères du syllogisme; — puis, elle devient solennelle, guindée, majestueuse, pour plaire au monarque qui a le talent d'imprimer à toutes choses le cachet du siècle dont il est l'immortel inspirateur. Sous Louis XV, elle se fait mignonne, doucereuse, se voue à la mièvrerie, s'enjolive d'une foule de traits légers et gracieux, et se glisse en badinant jusque dans les hymnes sacrées de l'Eglise. Vient ensuite la Révolution qui abat les perruques, déchire les saintes de Mignard, brise les angelots de Bernus, fait saluer son avènement par les roulements de tambour de Santerre et le crépitement des fusillades de Valmy. La musique suit le mouvement. Aux accords de musette, aux airs langoureux, aux tendres madrigaux, succèdent les éclats de trompette, les chants de victoire, les odes à la liberté, les hymnes à la Raison entonnés par des bandes de mille chanteurs, sous la direction de Gossec ou de Catel.

Avec le premier Empire tout devient froid, gris, roide, boursouflé, solennellement ennuyeux. C'est le temps des peintures de David, des tragédies de Ducis et des cantates de Lesueur. Après avoir successivement endossé la robe de docteur, l'habit à la française et la carmagnole, la musique se pavane dans l'habit vert à palmes d'or, se coiffe du chapeau à plumes, ceint l'épée à garde d'acier, et devient personnage officiel. Enfin, à une époque où le souffle révolutionnaire passe dans tous les cœurs, échauffe toutes les imaginations et renverse toutes les croyances, l'artiste s'affranchit volontiers des règles, des traditions et des convenances. Les tentatives les plus audacieuses, les théories les plus invraisemblables ne tardent pas à être adoptées, souvent même exagérées. Un pangermanisme mal entendu travaille à abattre les frontières, à confondre les genres, à amalgamer les styles : c'est un nouvel édifice de Babel qui se fonde, et peut-être, hélas ! une nouvelle confusion des langues qui se prépare.

On voit que la musique subit une foule d'influences, qui, sans porter atteinte à sa beauté absolue, ne laissent pas d'altérer sensiblement les formes sous lesquelles elle se manifeste à nous. C'est par conséquent, je le répète, un art d'émotions et de pensées, qui peut vieillir, disparaître, rajeunir, suivre, en un mot, les variations de l'esprit humain et se plier à tous les caprices de la mode.

Si, pourtant, nous parcourons son histoire, nous voyons que ceux-là qui ont eu la hardiesse de penser autrement qu'on ne pensait avant eux, ceux-là qui ont dénoncé les erreurs ou proclamé les grandes découvertes ont été honnis, méconnus, injuriés, depuis Philoxène, blâmé par les philosophes de son temps pour avoir essayé d'intervertir les *modes*, jusqu'à Richard Wagner, regardé comme un fou pour avoir osé porter la main sur le drame lyrique tel qu'on l'a compris jusqu'ici. Dans tous les temps, chez tous les peuples, la routine, « ce magasin de contre-sens » comme dit Rousseau, la routine s'est constamment mise en travers des idées neuves et généreuses. L'abbé Arnaud rapporte (1) qu'en 1571 quelques musiciens demandèrent l'autorisation d'établir une académie de leur art. La musique, telle qu'ils l'entendaient, était un mélange de diatonique, de chromatique et d'enharmonique, de sorte qu'elle parcourait plusieurs modes dans le même sujet. C'était là, comme on le voit, une violation manifeste des doctrines de Platon et d'Aristote ; aussi les membres du Parlement, délégués pour examiner la requête, la repoussèrent à l'unanimité et proscrivirent l'innovation comme tendant à jeter le désordre dans l'art.

EUGÈNE DE BRICQUEVILLE.

(A suivre)

(1) Lettre à M. le comte de Caylus.



SEMAINE THÉATRALE

D.-F.-E. AUBER

L'événement de la semaine s'est passé, hier soir samedi, au théâtre de Caen et doit se poursuivre aujourd'hui même devant la monumentale statue d'Auber, due au ciseau de M. Delaplanche et dont l'inauguration officielle a lieu ce dimanche 10 juin. A l'occasion de cette solennité, MM. Ambroise Thomas, Emile Perrin, Du Sommerard, Massenet, et d'autres membres de l'Institut se rendent à Caen. On annonce que MM. Vaucorbeil et Carvalho (si l'état de sa santé le lui permet) doivent aussi assister à cette fête quasi-nationale, à laquelle la municipalité a convoqué non seulement nos illustrations littéraires et artistiques, mais aussi nos orphéons et musiques d'harmonie.

En l'absence de M. Delaunay, empêché, c'est M. Davrigny de la Comédie-Française qui redira l'éloge d'Auber par Jules Barbier, éloge publié dans *le Ménestrel*, lors du centenaire de l'auteur du *Domino Noir* et de *Fra Diavolo*, de *la Muette* et de *Gustave* (Voir notre numéro du 5 février 1882.)

Pour procéder par ordre, mettons d'abord sous les yeux de nos lecteurs le programme de la soirée d'hier samedi, programme organisé par M. Danbé, enfant de la ville de Caen, compatriote de l'illustre compositeur Auber.

PREMIÈRE PARTIE.

1° Ouverture d'*Haydée* par l'orchestre du théâtre de Caen ;
2° 2e acte d'*Haydée* par la troupe du théâtre de Caen ;
3° Ouverture de *Zanetta* sous la direction de M. Danbé;
4° Arioso du *Prophète* de Meyerbeer par Mlle Richard ;
5° Concerto de violon d'Auber exécuté par M. Danbé ;
6° Air d'*Actéon* chanté par Mme Bilbaut-Vauchelet;
7° Tarentelle de *la Muette*, orchestre, sous la direction de M. Danbé ;
8° Air de *la Reine de Saba*, de Gounod, chanté par Mlle Richard ;
9° Duo de *la Muette de Portici*, par MM. Sailrack et Couturier du théâtre de Caen;

2e PARTIE

10° Ouverture des *Diamants de la Couronne*.
11° 2e acte des *Diamants*, par Mme Bilbaut-Vauchelet et les artistes du Théâtre de Caen.

INTERMÈDE

Éloge d'Auber, poésie de Jules Barbier, par M. Davrigny de la Comédie-Française.
12° Ouverture de *la Muette de Portici*, exécutée par la musique municipale de Caen.

A la lecture de cet intéressant programme, un regret ne peut manquer de se produire : chacun se demandera comment Mlle Richard, enfant de notre Conservatoire tout comme Mme Bilbaut-Vauchelet, n'a pu trouver pour sa belle voix quelques pages d'Auber à faire entendre en une pareille solennité?

Ce regret exprimé, remettons à dimanche prochain le compte rendu des fêtes à la mémoire d'Auber, fêtes à l'occasion desquelles plusieurs discours seront prononcés.

***

Revenons à Paris :

Par suite de ces dernières grandes chaleurs, deux indispositions à enregistrer: d'abord celle de Mme Krauss, qui n'a pu nous faire ses adieux d'été dans *Henry VIII*, lundi dernier; ensuite celle de Mlle Nevada, absolument empêchée de chanter *la Perle du Brésil*, le jeudi suivant. Encore un peu et le mardi précédent, Mlle Van Zandt se trouvait, elle aussi, dans l'impossibilité de chanter *Lakmé*, mais elle s'est contentée d'une annonce au public et tout s'est passé on ne peut mieux, tant il y a de courants sympathiques entre la jeune artiste et son fidèle public.

On peut dire, en effet, « son fidèle public », car, malgré les touffeurs de mardi dernier, la salle Favart était prise d'assaut par le grand monde parisien tout comme dans les fraîches soirées d'hiver. Et ce que l'on a applaudi, bissé Talazac et Cobalet, en compagnie de Mlle Van Zandt, dépasse toute prévision. Les soirées de *Lakmé* sont de vraies fêtes-gala. Veut-on savoir ce qu'ont produit les quatorze représentations qui ont suivi les deux premières de ce grand succès? 126,709 francs, soit 9,050 francs en moyenne, chiffre éloquent s'il en fut. Encore quelques représentations de *Lakmé* avant la clôture annuelle de la salle Favart, et il ne sera plus donné aux retardataires d'entendre le délicieux opéra de MM. Léo Delibes, Gondinet et Gille, avant l'automne prochain.

La Perle du Brésil aussi ne sera plus représentée qu'un petit nombre fois avant la clôture. Avis à ceux qui n'ont pas encore entendu Mlle Nevada, la nouvelle étoile de l'Opéra-Comique.

Au sujet de *la Perle du Brésil*, enregistrons avec M. Jules Prevel du *Figaro* que Mme Tastet, légataire universelle de Félicien David, vient de faire à M. J. Danbé un don qui a dû lui aller au cœur.

Voici la lettre d'envoi :

MONSIEUR,

En souvenir de la belle exécution de *la Perle du Brésil*, laissez-moi vous offrir le bâton de chef d'orchestre dont se servait l'auteur du *Désert*. Il ne saurait être en de meilleures mains. Et de son vivant, le maître si regretté n'eût pas manqué, j'en ai la ferme conviction, de rendre cet hommage au vaillant chef du remarquable orchestre de l'Opéra-Comique.

Agréez l'expression de mes meilleurs sentiments. C. TASTET.

Mlle Nevada, de son côté, a reçu l'autographe même des couplets du Mysoli qu'elle chante si admirablement. Aux autres interprètes de la belle partition de *la Perle du Brésil*, il a été remis le portrait et la biographie de Félicien David.

Carmen cédera prochainement sa place sur l'affiche aux *Noces de Figaro* et à *l'Etoile du Nord*, pour les dernières représentations de Mlle Isaac ; mais, n'en doutons pas, le chef-d'œuvre de Bizet nous reviendra l'automne prochain avec une nouvelle Carmen. Ce bel ouvrage ne disparaîtra plus du répertoire Favart.

M. Carvalho s'occupe en ce moment de la distribution définitive de *Manon*. L'héroïne de MM. Massenet, Meilhac et Gille, n'est pas encore absolument désignée. Voilà pourquoi nous nous taisons à ce sujet, mais avec un peu d'indiscrétion quel charmant feuilleton-préface à faire sur l'odysée de la nouvelle Manon Lescaut de la salle Favart.

Il se pourrait, sous toutes réserves, que les encombrants petits actes actuellement en répétition, à l'Opéra-Comique, ne vissent le jour qu'après le 15 juin. Pour le moment, M. Carvalho est tout entier, d'une part, aux répétitions des *Noces* et de *l'Etoile*, de l'autre, aux rengagements et engagements d'artistes pour la saison 1883-84. Dimanche prochain nous en dirons davantage à ce dernier égard.

Pour aujourd'hui, contentons-nous d'une station au théâtre de la Porte-Saint-Martin dont la nouvelle direction vient de reprendre le vieux drame de *la Faridondaine*, qui fit la joie de nos pères et qui fera peut-être bien encore celle de nos petits-enfants. Ce n'est pas que la pièce de MM. Dupeuty et Bourget n'ait pris, chemin faisant, quelques cheveux blancs, mais elle est de cette forte charpente qui lui permettra de résister encore longtemps. Elle a cette simplicité et cette naïve émotion qui plaisent aux foules. L'interprétation est bonne dans son ensemble, avec Laray, Vannoy, Angelo, Faille, l'amusant Gobin et la ronde Tassilly. C'est Mlle Cécile Lefort qui tient le rôle de la Faridondaine, et c'est là qu'était le piquant de la soirée. Mlle Lefort a débuté aux Bouffes sans grand éclat, il y a quelque dix ans; depuis elle est allée chanter le grand répertoire en province et même en Italie, où le rôle d'*Aïda* lui valut des succès. Et de fait la voix est belle et forte, et le talent de la chanteuse plus que suffisant. On lui a fait le meilleur accueil, surtout dans la fameuse chanson du premier acte qu'elle a enlevée avec beaucoup de brio. Le reste de la partition, qui cependant est signée Adolphe Adam, doublé de A. de Groot, a bien vieilli ; il y a surtout au troisième acte un grand diable d'air de facture italienne, qui vraiment n'est plus dans nos mœurs.

H. MORENO.

P. S. La grosse nouvelle d'un nouveau théâtre italien à Paris prend consistance. Si nous en croyons les informations qui pleuvent de tous côtés, une société de capitalistes dilettantes aurait décidé la reconstruction d'un théâtre italien. En attendant, le théâtre des Nations recevrait la troupe que les impresarii Corti, de la Scala de Milan, forment en ce moment et à la tête de laquelle se trouverait Maurel, qui nous ferait connaître entre autres ouvrages le *Simon Boccanegra* de Verdi et qui nous rendrait, de plus, son *don Carlos*. On parle aussi de la *Gioconda* de Ponchielli, du *Mefistofele* de Boïto. Quant au *Yago*, de Verdi, ce sera probablement pour l'inauguration de la nouvelle salle. On dit le maestro Faccio engagé et il est question de Mlle de Reszké et Borelli, des ténors Gayarre et Stagno, et finalement de la Bianca Donadio, notre compatriote si réputée sur les scènes italiennes de l'étranger

et qu'il nous serait enfin donné de pouvoir entendre à Paris. D'autres étoiles sont vivement sollicitées, car l'on veut arriver à former la plus grande troupe italienne connue et ce pour le 1er décembre prochain. Déjà, paraît-il, le grand monde parisien s'inscrit en foule en vue de la résurrection de notre théâtre italien. Alors, pourquoi avoir laissé la salle Ventadour passer aux mains des financiers anti-dilettantes qui ont élu domicile dans la maison des Alboni et des Viardot, des Rubini et des Lablache ?

L'ENTENTE DE LA SCÈNE

Indépendamment de l'imagination musicale et de l'habileté technique, indispensables aux compositeurs en général, le musicien qui écrit pour le théâtre doit posséder aussi deux autres qualités non moins importantes et qui caractérisent précisément le *compositeur dramatique :*

C'est d'abord le sens poétique sans lequel la musique ne saurait être appropriée aux situations, ne saurait exprimer et souligner les divers sentiments du drame; puis *l'entente de la scène* par laquelle l'auteur sait ménager à propos les contrastes, varier les effets, donner à l'orchestre, aux chœurs, aux chanteurs solistes, l'importance relative qui leur convient.

Grâce à cette qualité du compositeur, les scènes paraîtront naturelles et les chanteurs seront en situation, se répondront à temps, s'interpelleront à propos comme dans un drame parlé; la musique ajoutera donc à l'illusion, aidant le jeu des artistes au lieu de l'embarrasser et l'attention du public sera tenue en éveil.

Il est vrai que le mauvais effet de certaines scènes, le manque de vie, de naturel, la langueur monotone, proviennent parfois d'une pièce mal faite d'un livret mal agencé au point de vue du compositeur, c'est-à-dire ne se prêtant pas bien à la version musicale.

Mais souvent aussi c'est la faute du compositeur; ainsi telle scène qui sera gauche et terne, traitée par un musicien pourtant bien inspiré, sera au contraire pleine d'entrain et de couleur avec la musique d'un compositeur moins mélodiste et moins habile que le premier, mais ayant plus que lui l'entente de la scène.

Ce dernier, en effet, s'il s'agit par exemple d'un ensemble, saura faire commencer tour à tour et à point ses personnages, faire répéter tel vers à l'un, tel mot à l'autre, pour les animer, au moment voulu, des divers sentiments qu'ils doivent éprouver, et les rendre ainsi naturels et sincères.

Or le livret peut n'indiquer rien de tout cela, les ensembles étant souvent présentés comme si chaque phrase devait être chantée, prononcée en même temps par tout le monde.

C'est donc principalement sur cette habileté d'agencement que nous insistons, sur l'heureux enchevêtrement des diverses parties, considéré cette fois non plus au point de vue du métier, du contrepoint, mais au point de vue de la scène elle-même, du naturel et de la vérité.

Ce côté du talent chez le compositeur dramatique est assurément l'un des plus importants pour arriver à l'effet scénique ; du reste, il constitue presque à lui seul ce que nous appelons *l'entente de la scène* pour laquelle Mozart est encore le maître par excellence.

Cette faculté devient de plus en plus rare et semble manquer totalement à beaucoup de nos jeunes compositeurs ; cela tient peut-être aux tendances actuelles à écrire de la musique plus particulièrement symphonique destinée à être interprétée aux concerts populaires bien plutôt qu'à être chantée au théâtre avec jeu, décors et costumes.

Pourtant c'est précisément dans les œuvres qui sont la plus complète expression de la nouvelle école française, que nous trouvons encore, et même à un très haut degré, les qualités nécessaires à la musique de théâtre.

C'est ce qui montre que l'impuissance d'effet de quelques opéras nouveaux est due bien plutôt à la faiblesse de leurs auteurs qu'au style de la nouvelle école, celui-ci se prêtant au contraire fort bien aux effets scéniques entre les mains d'un musicien suffisamment doué.

Il est vrai que les compositeurs se divisent en deux grandes classes : les symphonistes et les musiciens de théâtre ; malheureusement le théâtre séduit aussi les symphonistes, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas l'entente de la scène; c'est ainsi qu'on écrit des œuvres d'un genre mixte, où les exigences de la scène et celles du développement symphonique se nuisent mutuellement.

Gaston Dubreuilh.

LA MUSIQUE ET LE THÉATRE

AU SALON DE 1883

I

On a déjà beaucoup disserté et beaucoup écrit sur le Salon de 1883, ce troisième essai de la Société des artistes libres. L'impression qui se dégage le plus nettement des appréciations du public, comme du jugement de la critique d'art, est l'hommage rendu au maintien d'une très bonne moyenne artistique. S'il y a peu d'efforts extraordinaires, en revanche cette exposition est excellente sans éclat et solide sans tapage. La virtuosité l'emporte, et ce mot qu'on peut entendre à chaque tournant du Salon donne le sens exact de l'opinion. Peu de clous. Le clou s'en va et c'est tant mieux, car, revus après quelques années, les clous des expositions célèbres apparaissent singulièrement rouillés. En revanche, des morceaux hors ligne dignes de tenir leur place dans un musée. En dépit des alarmistes — et des politiciens — la France reste la patrie du grand art savamment rendu et simplement conçu.

La musique et le théâtre occupent leur place habituelle dans les trente-deux salles consacrées cette année à la peinture et aux dessins. Comme d'ordinaire les portraits d'artistes sont en grand nombre. Voici d'abord Mme *Krauss* par Clairin, portrait un peu noir, d'une belle allure et qui vise au style, mais qui a soulevé d'assez vives controverses dans le camp des admirateurs de la diva. M. Healy, un peintre américain, nous montre *Mlle Nordica*, l'ex-pensionnaire de l'Opéra; M. Ferry-Bératon, autre peintre étranger, a représenté *Mlle Griswold ;* M. Weerts, l'auteur de la *Mort du jeune Barra*, a pris pour modèle *Mme Lacave-Laplagne*, l'excellente artiste-amateur; viennent ensuite *Jules Lefort*, par Walker; *Diémer*, le virtuose-compositeur, par Schlesinger; *Paul Deshayes*, — rôle de Lagardère dans le Bossu, — par *Mme* Marie Lavieille ; Mme *Agar*, par Grellet ; *Mlle Elisa*, de Vienne — haute école — par Grandjean. A signaler encore un très remarquable portrait de *M. Auguste Vitu*, le critique redouté du *Figaro*, par *Mlle* Abbéma — simple médaillon d'une expression très fine — et un *Henri de Lapommeraye*, par Maurice Blum, parlant, c'est-à-dire éloquent; *M. Lamoury*, par Laissement; *Mme Rousseil*, par Mme Houssay.

M. Erast a exposé un tableau de nature à faire réfléchir les amateurs de théâtre, l'incendie du *Ring-theater* de Vienne. Avec MM. Mottez et Martin, nous abordons des sujets moins effrayants : voici *Paolo et Francesca, Renaud et Armide*. M. Otto Wolff a envoyé une *Ophélie;* M. Boullet un *Roi de Thulé;* M. Fournier un *Charles VI*. M. Rixens représente *la Gloire* donnant le baiser suprême à un compositeur expirant. M. Rixens est un homme de talent, mais, pour échapper au reproche de redite et de poncif, des conceptions de cette nature demandent une ampleur de mise en scène et une distinction de facture qui font complètement défaut dans cette toile.

M. Feyen Perrin a sauvé ce qu'il y a d'un peu réaliste dans sa *Danse au crépuscule* par l'enveloppe poétique, le reflet du soleil couchant sur lequel se détache le groupe de nymphes. C'est l'interprétation puissante des beaux vers d'Armand Silvestre :

> Devant le flot chanteur dont l'azur clair recule,
> Vers les confins du ciel où se lève Vénus,
> Dans l'air où la tiédeur des amours circule,
> Sous les frissons d'argent tombés du crépuscule,
> Les nymphes, en dansant, tordent leurs membres nus.

La *Psyché* de M. Jules Lefebvre est une œuvre dont le succès fait honneur aux traditions académiques. Plus de distinction que de force, mais un sentiment mystique d'un très vif intérêt. Psyché est assise sur un rocher au bord de la mer. Elle tient entre ses mains une cassette d'ivoire ; sur son front plane l'étoile d'or. M. Jules Lefebvre a parfois mieux peint, il n'a jamais mieux composé, et cette peinture symbolique restera une de ses bonnes pages.

Une autre *Psyché*, de Mlle Luminais, hiératique et froide, est cependant une œuvre estimable. *Le petit Violoneux*, de M. Hébert, de l'Institut, vaut par son charme intime ; un parfum subtil de délicate poésie se dégage de cette figure enfantine. *La Cigale*, de M. Bridgman, est une allégorie assez lourde; M. Houry a spirituellement traité un groupe de danseuses vu *dans les coulisses*. Citons encore le *Concours de violon*, de Jimenez; *la Répétition*, de Ludovici; *la Musique*, de Meller; *le Bal champêtre en Bourgogne*, d'Aimé Perret; la *Marguerite pensant à Faust*, de Salle ; *le Joueur d'orgue*, de Uhde, et *les Pifferari*, de Woodcock.

A signaler comme peinture d'actrice — ce qui ne veut pas dire mauvaise peinture — un très spirituel tableau de Mme Blanche Pierson : *Chez la modiste :* patères et chapeaux pris sur le vif de la mondanité parisienne, comme on dit dans les courriers de mode.

II

L'œuvre capitale de la sculpture, à notre point de vue spécial, est le buste de *Lassalle*, par M. Eugène Le Quesne. Le remarquable artiste a été très habilement rendu avec un délicat mélange de puissance et de finesse par la main d'un maître statuaire. *M. Dereims* est aussi dans la nef du Palais de l'Industrie, M. Doublemard en a fait un intéressant portrait. M. Louis Schrœder a rendu avec un égal bonheur la jeunesse toujours épanouie de *M. Delaunay* et la bouderie philosophique de *M. Got*. Voici encore *Mme Worms*, par Alfred Lanson ; *Auber*, par Mme Lattry ; *Duprez*, par Lormier ; *Mme de Vère*, de l'Opéra, par Maniglier ; *M. Abel*, par Mombier ; *M. Albéric Second*, par Mlle Montégut ; *Beethoven*, par Mulotin de Mérat ; *Mlle Hedwig Rolandt*, de l'Opéra-Comique, dans la *Reine de la Nuit*, par Ramazzoti ; le *baron Taylor* — œuvre très remarquable de M. Thomas, de l'Institut ; — un autre *Taylor*, de Briden ; *Beethoven*, par Mlle Valérie, — et la série des médaillons portés par le marchand de masques de Zacharie Astruc : *Balzac, d'Aurévilly, de Banville, Berlioz, Carpeaux, Gounod, Corot, Delacroix, Dumas, Faure, Gambetta, Hugo.*

Les figures empruntées au théâtre sont nombreuses : *Marguerite*, d'Aizelin ; *Aïda*, de Calvi ; *la Mort de Britannicus*, de Choppin ; *Bianca Capello*, de Ferville ; *Méphistophélès*, de Hébert ; *Dona Maria de Neubourg*, de Mme Multedo ; *Virginie*, d'Ogé ; une autre *Psyché*, de Saint-Jean ; *Mireille*, de Truphème ; *Agrippine*, de Toppfer ; *Hamlet*, de Mlle Tourniol ; *Graziella*, de Mme Viants.

Quant à l'allégorie, elle est très convenablement représentée par *la Musique*, d'Urbain Basset, modèle d'une des statues du nouvel Hôtel de Ville ; *la Poésie lyrique*, de Dumilâtre (pour le théâtre de Bordeaux) ; *la Chanson*, de Kinsburger ; *la Musique*, d'Hector Lemaire ; *le Faune dansant*, de M. Thylstrup ; *le Chanteur florentin*, de M. Oldofredi ; *le Nègre guitariste*, de M. Fulconi, sont encore des œuvres agréables.

Aux dessins, il nous reste à signaler quelques portraits : *Mme Madeleine Brohan*, dans *le Monde où l'on s'ennuie*, par Mlle Contal ; *Mlle Sanlaville*, par M. Gilbert ; *Coquelin aîné*, par Mlle Heisser ; *Sarah Bernhardt*, pastel de Jules Joly ; *Madeleine Brohan*, pastel d'Albert Perrot, et encore *la Gitane jouant de la mandoline*, de M. Philippe de Bourbon ; *le Souvenir du bal de l'Opéra*, de M. Forain ; *la Leçon de musique*, de Serret.

A l'architecture, les châssis de M. Arthur Clément pour le théâtre de Vendôme ; ceux de M. Marcel Desléguières, pour le théâtre de la Comédie-Parisienne.

A la gravure, *la Danse du voile*, d'après Richter, de M. Allais ; *M. Taskin*, par M. Coutil ; *Parsifal*, par Fantin Latour ; *Frou-Frou*, par Kœpping ; *la Loggia du Grand Opéra*, par Lebel ; *la Chanson à la mode*, d'après Worms, par Massé ; quatre groupes de Renouard représentant *la Classe de l'Opéra ; la Classe de danse*, par Salmon, etc., etc... Et je demande grâce pour les omissions involontaires. Le Salon de 1883 ne contient pas moins de 4,943 numéros d'œuvres. Cette production surabondante est la meilleure excuse des oublis ou des erreurs de la critique d'art.

C. Le Senne.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres : Nous avons eu aux Italiens un opéra italien. Cela paraît tout simple. Cependant, depuis bien longtemps, ce n'étaient que des ouvrages français ou allemands, à peu d'exceptions près, qu'on y entendait. L'opéra dont je vous parle est, vous le savez du reste, la *Gioconda* de Ponchielli. Le libretto, arrangé et dérangé d'après Victor Hugo, offre au compositeur une combinaison de situations d'un intérêt puissant; il est donc par lui-même un grand élément de succès. Mais il y a toujours danger à retoucher les œuvres des grands maîtres. Quand un génie comme Victor Hugo a jeté sur la toile un tableau sombre, cruel, terrible, vouloir l'adoucir est « plus qu'un crime, c'est une faute ». Cela rappelle les pudibonds qui ont pris à tâche de corriger l'immoralité des grands maîtres italiens et d'habiller leurs nudités, comme cela se pratique encore à l'heure qu'il est à Rome, dans certains palais où l'on couvre d'un tablier de coton certaines statues de marbre. Il fallait ne point prendre Victor Hugo ou nous le laisser tel qu'il s'était montré. Quant à la musique, elle n'a eu ni dans le public ni dans la presse un grand succès, et pourtant je trouve qu'on l'a encore fort indulgemment jugée. A côté de certaines mélodies agréables, — il en est même, comme par exemple l'air de contralto : « *Voce di donna* », qui sont appelées à avoir beaucoup de succès, — à côté même d'un finale polyphone dramatique à grand effet, il y a une quantité de morceaux qui « parlent pour ne rien dire », et l'on y trouve des airs d'une monotonie désolante et des duos carrément « empruntés ». Il y a surtout un bruit de cuivre si prédominant qu'on serait bien audacieux de prédire plus qu'un succès modéré à cet opéra. Ajoutons toutefois que cette instrumentation, pour viser un peu trop à la sonorité, ne manque toujours pas d'une grande habileté. Toute l'œuvre, d'ailleurs, prouve un savoir-faire incontestable. Mlle Tremelli, de Vienne, a eu le premier et le plus grand succès de la soirée. Mme Durand, une Américaine, qui a chanté *Gioconda* sur plusieurs scènes d'Italie et en Russie, a su faire applaudir son talent éminemment dramatique, et Cotogni, toujours le grand artiste que vous connaissez, a conquis les suffrages de ses amis avec des effets qui ne semblent pas du domaine du baryton, par exemple son *la* bémol, véritable note de ténor; mais on ne peut qu'applaudir à la beauté de cette note. Marconi possède une belle voix : quand il sera assez bon acteur et chanteur, son *ut* de tête sinon de poitrine ne manquera pas son effet. Mlle Stahl, une Viennoise très belle et douée d'une non moins belle voix, n'a pas assez étudié encore l'émission italienne pour tirer de son magnifique organe tout le parti qu'elle pourrait en tirer. De Reszké a été fort apprécié, et le maëstro Bevignani a même obtenu l'hommage d'un double rappel. — Mme Nilsson chantera pour la dernière fois avant son départ pour l'Amérique mercredi prochain, et quoique la salle (Albert-Hall) contienne douze mille personnes, on m'a dit aujourd'hui que presque tout est vendu et que c'est à peine si quelques stalles sont disponibles par-ci par-là. Et nous avons encore six jours ! Quelle chaleur, mon Dieu ! il va faire là-bas.

Les concerts Richter se poursuivent. Lundi nous y entendrons une très belle Russe, Mme Stepanoff, élève, comme son illustre compatriote Mme Essipoff, de Leschetitzky. La *Messe des Morts* de Berlioz a été donnée au Palais-de-Cristal. Je n'ai pas la place nécessaire pour vous parler de cette œuvre colossale dont l'exécution demande des moyens si extraordinaires. L'orchestre du palais, sous la direction de son fameux chef, M. Manns, s'en est admirablement tiré. Les chœurs étaient tant soit peu faibles et cela simplement parce qu'ils sont composés d'amateurs qui n'ont pas le temps suffisant pour répéter. Sainton, le grand violoniste de Toulouse, qui est arrivé ici il y a quarante ans et n'en a plus bougé, s'étant fait une grande clientèle et ayant su se faire aimer de tous, donne son concert « de retraite » le 25 de ce mois et il a obtenu le concours puissant de Mme Adelina Patti. Si la salle est pleine, comme tout porte à l'espérer, il peut compter sur 30,000 francs. Je vous signale le début victorieux d'une de vos charmantes pianistes, Mlle Kleeberg, qui a si bien réussi dans son premier récital qu'elle annonce déjà son second concert. L. E.

— M. Rivière reprend pour la saison prochaine de l'Alhambra de Londres le bâton de chef d'orchestre qu'il avait tenu autrefois, avant qu'il ne passât entre les mains de M. Jacobi.

— Le Parlement allemand a adopté en troisième lecture le projet de loi tendant à ratifier la convention littéraire conclue avec la France. De cette nouvelle convention, infiniment plus libérale que la première, il ressort :

1° Que l'enregistrement des œuvres musicales ou littéraires n'est plus stipulé ; le simple dépôt dans le pays d'origine suffit ;

2° Que le droit de traduction est réservé pendant dix années aux auteurs comme aux éditeurs des deux pays ;

3° Qu'enfin, en ce qui touche les œuvres musicales, la faculté des arrangements sur les motifs d'opéras ou autres, se trouve enfin interdite en Allemagne, sous quelque forme qu'ils se produisent.

On sait qu'en France cette faculté de prendre le bien d'autrui par un détour plus ingénieux que moral, sorte de contrefaçon déguisée, n'a jamais existé. Quand donc tous les pays proclameront-ils, comme l'a fait la France en 1852, que les auteurs étrangers auront partout les mêmes droits que les auteurs nationaux, sans obligation aucune et de quelque nature que ce soit. Voilà qui serait libéral, digne, et prouverait la fraternité des arts et des lettres dans les deux mondes. Mais l'Amérique a encore bien du chemin à faire avant d'en arriver là.

— On nous fait savoir de Vienne que Johann Strauss fera décidément représenter sa nouvelle opérette *Une nuit Vénitienne (Eine Nacht in Venedig)* à Berlin. Il partira de son délicieux petit château de Schœnau près Vienne, qu'il habite avec sa jeune femme, le 7 septembre et fera commencer les répétitions sous sa direction personnelle le 10 du même mois. Ce sera la première fois que le maître Viennois laissera créer une de ses œuvres ailleurs que sur les bords du Danube.

— *Le Gaulois* a reçu un télégramme de Vienne, qui nous apprend que la scène de l'Opéra impérial a été, pour la première fois, éclairée par la lumière électrique samedi dernier. L'effet produit était splendide.

— L'*Idoménée* de Mozart, qui avait disparu du répertoire du théâtre de Munich depuis plus de vingt ans, vient d'y reprendre sa place. L'ouvrage a été remonté avec de grands soins ; il est interprété par le couple Vogel, par Mme Weckerlin et Mme Basta.

— Le seizième festival rhénan a été célébré dimanche dernier dans la *Tonhalle* de Dusseldorf. L'orchestre de la ville, considérablement renforcé, et la troupe chorale, composée des sociétés d'Aix-la-Chapelle, Bonn, Coblence, Crefeld, Cologne et Dusseldorf, étaient sous la direction de M. Julius Tausch.

— On parle beaucoup à Berlin d'un ténor, M. Gœtze, qui vient de se faire entendre à l'Opéra Royal dans *Martha* et dans *Lohengrin*. La voix, dit-on, est d'une fraîcheur et d'un éclat exceptionnels.

— Nous lisons dans *l'Entr'acte* : « Parmi les hautes distinctions accordées par l'empereur de Russie, à l'occasion du couronnement, nous pouvons annoncer celle dont M. Albert Vizentini vient d'être l'objet. Notre compatriote est nommé chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas en récompense de ses services artistiques. »

— D'autre part, M. Sylvain Mangeant, correspondant du *Ménestrel* à Saint-Pétersbourg et chef d'orchestre au Théâtre-Michel depuis vingt-deux ans, vient, à l'occasion du couronnement du tsar, de recevoir la croix de chevalier de l'ordre de Saint-Stanislas. Tous ses nombreux amis doivent d'autant plus s'en féliciter que l'art musical français n'a pas là-bas de plus ferme soutien et qu'en toutes occasions M. Sylvain Mangeant n'a jamais manqué de défendre les intérêts matériels et artistiques de nos nationaux. L'association des artistes musiciens en sait quelque chose ; car chaque année il fait entrer dans la caisse de secours de la société des sommes importantes.

— Nous avons annoncé l'autre jour le programme du festival national de Gand. Nous recevons aujourd'hui le programme complet de cette solennité, organisée par la *Société royale des Mélomanes*. Les deux morceaux de résistance de la première journée (1er juillet) sont : *la Pacification de Gand*, cantate de M. Waelput, écrite sur un texte flamand de M. Emmanuel Hiel et *Amor lex æterna*, cycle lyrique en six épisodes de M. Gustave Lagye, musique de M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de Gand. La première partie du programme de la deuxième journée (2 juillet) est remplie tout entière par la symphonie avec chœurs de Beethoven. La seconde partie forme un concert de virtuoses, dans lequel on entendra Mlle Dyna Beumer ; M. Fontaine, l'excellente basse que l'on applaudissait récemment au Trocadéro ; le ténor Warot et le violoniste Thomson. A côté des noms de compositeurs belges que nous avons cités, nous rencontrons ceux de M. Gevaert, dont on exécute un *Super flumina* écrit en 1847, de M. Peter Benoit, de M. Huberti, ex-directeur du Conservatoire de Mons, de Hanssens, de Stadtfeldt, du vieux madrigaliste Waelvant et de Grétry, qui sera représenté par une ariette de *Zémire et Azor*. Il nous semble qu'on a oublié bien des noms et qu'un maître de la valeur de M. Edouard Lassen, par exemple, ne devait pas être oublié sur un programme essentiellement national.

— Les adversaires de l'écriture musicale usuelle ne se lasseront jamais de proposer des réformes. En voici une dont l'auteur est un prêtre italien, M. Landi. C'est M. Meerens de Bruxelles, bien connu pour ses intéressants travaux de musicologie, qui la résume ainsi dans le *Guide musical Belge* :

« Il s'agit d'une réforme radicale dans la manière d'écrire la musique et de l'invention d'un clavier chromatique, qui peut être appliqué aux pianos, aux orgues et aux harmoniums actuels. Voici en quoi elle consiste : L'octave est divisée en douze sons. Avec le système actuel nous avons sept noms : *ut, ré, mi, fa, sol, la, si*, qui représentent la gamme naturelle. Ces notes peuvent être élevées par le *dièze* et par le *double dièze*, ou baissées par le *bémol* et par le *double bémol*. Cela fait trente-cinq noms qui, en réalité, ne représentent que *douze sons*. M. Grassi-Landi supprime les *dièzes*, les *bémols* et, par conséquent aussi, les *bécarres* ; il donne aux douze notes les noms suivants : *Ba, Be, Bi, Bo, Da, De, Di, Do, La, Le, Li, Lo*. Chaque nom représente donc un son qui est toujours le même. Pour l'écriture, M. Grassi-Landi conserve le système actuel, en y introduisant les modifications suivantes : la valeur des notes est indiquée exclusivement par les croches, les doubles croches. La *blanche* et la *noire* servent à indiquer le son. Toutes les blanches posées sur les lignes ou entre les lignes représentent les touches blanches ; toutes les noires, les touches noires. Ainsi, une blanche sur la troisième ligne serait un *ut* ; une noire sur la même ligne serait un *ut dièze*. Le clavier inventé par M. Grassi-Landi présente une suite non interrompue de touches blanches et de touches noires, de sorte que l'octave se trouve à la même distance que la septième actuelle. Les avantages d'une écriture ainsi simplifiée seraient considérables et, si cette écriture était adoptée, une révolution complète serait effectuée dans l'harmonie, qui aurait pour base le rapport des sons tels qu'ils sont réellement rendus sur le piano et non tels qu'ils figurent sur le papier. Le nouveau clavier présenterait les avantages suivants : toutes les gammes chromatiques seraient rendues plus faciles ; toutes les gammes majeures seraient réduites à deux positions seulement ; il en serait de même des gammes mineures ; le mécanisme pour les accords et les arpèges serait simplifié, puisque avec la même position on exécuterait un arpège ou un accord dans n'importe quel ton. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Deux grands mariages à 24 heures d'intervalle au Temple Israélite de la Victoire où tout le Grand Paris s'est réuni par deux fois, — sans distinction de culte. — Le premier de ces mariages, célébré mardi dernier, était celui de Mlle Louise Fould avec M. Émile Halphen. Les prières ont été dites par le grand rabbin, M. Zadoc Kahn, qui a prononcé l'allocution d'usage et donné la bénédiction nuptiale. Faure a magistralement chanté *la Prière de Moïse Rosché-Israël* de M. Samuel David, l'auteur du *Triomphe de la Paix*, exécuté au Théâtre-Italien en 1878, et *Aschrécha* de Naumbourg ; M. Mouliérat, de l'Opéra-Comique, s'est fait entendre dans le cantique *Aimons-la, cette loi* ; l'orgue était tenu par M. Ernest Cahen.

Au second de ces mariages, le lendemain mercredi, celui de la ravissante Mlle Béatrice de Rothschild avec le sportman renommé M. Maurice Ephrussi, la musique a tenu aussi sa large place dans le programme de la cérémonie : après l'allocution du grand rabin, le baryton Lassalle a fait entendre un beau chant nuptial expressément composé pour la circonstance par M. Samuel David. Les chants de la liturgie hébraïque ont produit grande impression sur l'assistance. 200 voix y prenaient part et celle de l'oficiant, M. Beer, fait sensation dans les sept bénédictions, la coupe du vin sacré en main ; bien remarqué aussi le ténor Lévy dans l'*Imlach*, d'Émile Jonas. En somme, superbe solennité, après laquelle les amis de la famille de Rothschild se sont retrouvés rue Saint-Florentin où les attendait un lunch somptueux.

— Au sujet du grand concours de Lille, on lit dans *la Liberté* le télégramme suivant : « Comme nous l'annoncions hier, un grand concours de musique avait lieu, dimanche, entre les différentes sociétés des régions françaises et étrangères. Le concours d'honneur était présidé par M. Ambroise Thomas, qui a été reçu à Lille avec les ovations les plus chaleureuses. L'auteur de *Mignon* était accompagné de M. Thomas, de Roubaix, son neveu, et de MM. Léo Delibes et Camille Devos. Lundi, à onze heures, a eu lieu, à l'hôtel d'Europe, le banquet offert aux membres des jurys par la municipalité. M. Ambroise Thomas présidait, ayant à sa droite le préfet, M. Cambon. Au dessert, M. Géry-Legrand, maire de Lille, porte un toast en termes très sympathiques aux sociétés belges et étrangères qui sont venues assister au concours de musique. Après lui, M. Ambroise Thomas se lève et boit à la municipalité de Lille qu'il remercie de l'accueil chaleureux qui lui a été fait. M. le préfet boit ensuite à la ville de Lille et à son maire, M. Géry-Legrand. Dans une improvisation très heureuse, M. Jules Cambon parle en termes très flatteurs de MM. Ambroise Thomas et Léo Delibes, qu'il remercie au nom des arts et de la ville de Lille. » Ajoutons à ce télégramme que la Belgique s'est particulièrement distinguée dans le concours, et que la société française de Tourcoing a remporté, à l'unanimité et avec éloge, le premier prix de lecture à vue.

— Le docteur Oscar Berggruen de Vienne, écrivain d'art bien connu en Autriche et en Allemagne, vient d'offrir, lors de son récent passage à Paris, un bien curieux document sur Richard Wagner à la bibliothèque du Conservatoire de Paris. C'est la circulaire que le maître allemand a adressée aux partisans de l'œuvre de Bayreuth, qu'il appelait ses « patrons », le 30 août 1873, pour les engager à lui fournir les moyens dont il avait encore besoin pour fonder le théâtre de Bayreuth. Cette circulaire a été tirée à 300 exemplaires seulement et chaque épreuve porte la signature autographe de Richard Wagner ; elle est devenue tellement rare que les collectionneurs allemands payent à prix d'or tout exemplaire qu'ils trouvent. M. Berggruen, ancien secrétaire et trésorier de la Société de Richard Wagner de Vienne (Richard Wagner-Verein in Wien), a offert son exemplaire personnel de cette circulaire à notre Conservatoire, qui l'a accepté et le conservera en l'honneur du grand maître que la musique allemande vient de perdre. La circulaire s'étend non seulement sur le côté matériel de l'œuvre de Bayreuth, mais aussi sur le côté artistique et chauvin de l'entreprise de Bayreuth, qui marquera à tout jamais dans l'histoire de la musique dramatique allemande.

— On sait que la municipalité de Givet (Ardennes), désirant perpétuer le souvenir de Méhul, son enfant le plus illustre, par un monument digne de lui, a décidé qu'une statue en bronze lui serait élevée sur une des places de la ville. Les Sociétés musicales qui seraient désireuses de coopérer à l'entreprise sont priées de s'adresser à M. Lartique, adjoint au maire, au château de Massembre, près Givet, ou à M. Dertelle, secrétaire du comité de la statue de Méhul, à Givet ; ces messieurs se sont chargés de recevoir les envois de fonds et de satisfaire aux demandes de listes de souscription.

— M. Maurice Ordonneau nous apprend que M. G. de Saint-Quentin vient de remporter le prix mis au concours par la Société des compositeurs de musique pour une ode-symphonie. L'auteur, dont l'ode intitulée : *Prière du matin* a été couronnée à l'unanimité, s'était fait remarquer déjà, sous le pseudonyme de Pierre Gaël, par une série de compositions très personnelles, dit-on. Une mention a été accordée à l'ode-symphonie ayant pour épigraphe : *Patrie, amour, honneur*.

— Le maestro Muzio est de retour à Paris, non sans avoir assuré l'avenir de son élève ténor, M. Durot, engagé par avance dans cinq théâtres : Forli, Alexandrie, Turin, Vérone et Venise. Voilà un jeune ténor qui n'aura pas été long à se créer une situation sur nos scènes italiennes.

— Les examens annuels de l'*Ecole normale de musique*, dirigée par M. Thurner, ont eu lieu, le mardi 5 juin, par MM. Dannhauser, professeur au Conservatoire, Charles Delioux et Mansour compositeurs de musique. — Théorie, histoire de la musique, dictées musicales, exécution d'œuvres classiques pour piano, ont démontré la valeur indéniable de l'enseignement professé à l'École ; un rapport en ce sens a été transmis par les membres du jury au comité de patronage. Dans la séance publique de clôture qui aura lieu prochainement, nul doute que ce verdict ne soit amplement ratifié.

— Le Secrétariat général du Concours international de musiques d'harmonie, fanfares et orphéons, qui doit avoir lieu à Marseille, les 18 et 19 août prochain, informe les Sociétés musicales qu'il a reçu une réponse favorable à la demande de diminution de tarifs, qu'il avait adressée aux Compagnies de chemins de fer, en faveur de celles de ces Sociétés qui comptent se rendre à Marseille pour le Concours. Les Compagnies suivantes : *Paris-Lyon-Méditerranée, Est, Ouest, Orléans, Midi, Nord, État, Picardie et Flandres, Dombes, Bouches-du-Rhône, Perpignan à Prades,* ont toutes gracieusement consenti une diminution de 50 0/0 sur le plein tarif, tant à l'aller qu'au retour, sous certaines conditions qui varient dans les détails et qui feront, de la part du Secrétariat général du Concours, l'objet d'une circulaire spéciale, que les Sociétés déjà adhérentes recevront incessamment, ainsi que celles dont les adhésions arrivent tous les jours en grand nombre.

— *Le Voltaire* annonce que Mme Alina Alhaiza, applaudie au Lyrique de Paris, lors de ses débuts dans *la Traviata*, revient du Chili où elle a tenu brillamment pendant deux saisons son emploi de chanteuse légère dans une grande compagnie italienne. Pendant son voyage de retour, à bord du *Chiloe*, Mme Alhaiza a donné une petite soirée musicale au profit des orphelins des marins morts en mer. Ce petit concert a rapporté 400 francs à la caisse de l'Orphelinat maritime. M. D.

— M. Jules Prével, du *Figaro*, nous apprend que la semaine dernière M. Okolowicz, le nouveau directeur de la Renaissance, avait convoqué tout le personnel des petits sujets de son théâtre pour les présenter à M. Wartel, qui est nommé professeur des études de chant et de diction. M. Wartel sera secondé par Mme Lhéritier. Quarante personnes étaient là, et M. Okolowicz, en présentant ses artistes aux deux professeurs, leur a fait comprendre que ce quasi-Conservatoire que l'on créait à côté du théâtre avait pour but de les perfectionner dans leurs études— et cela aux frais de la direction. Cette innovation ne peut donner que d'excellents résultats : les jeunes artistes trouveront là l'occasion de montrer si elles possèdent les qualités nécessaires pour devenir des premiers sujets, voire des étoiles de l'avenir.

— A part l'Opéra, le Français et l'Opéra-Comique, le mois de mai ne passe pas pour être très favorable aux théâtres, et, cette année moins que jamais, à cause des chaleurs excessives et prématurées. Une exception vient pourtant de se produire en faveur de l'Eden-Théâtre. Les recettes avec *Excelsior* se sont élevées pendant le mois de mai dernier à une somme de 222,934 fr. 25 c., soit une moyenne par jour de 7,191 fr. 43 c. Il y a des chiffres dont l'éloquence n'a pas besoin de commentaires.

— Félix Godefroid vient de publier son récent opéra: *la Fille de Saül* en un superbe volume de plus de quatre cents pages; très belle édition (prix net, 20 francs). Nous avons eu occasion déjà de parler plusieurs fois de fragments de cet ouvrage exécutés dans les concerts. Nous aurons certainement occasion d'y revenir d'une façon plus complète et plus approfondie.

— Sous ce titre *les Quatre Saisons*, G. Duprez vient de faire paraître chez l'éditeur Minier une petite plaquette musicale de quatre mélodies : *le Printemps* (ariette dans le style de Grétry 1780) dédié à Mlle Marimon ; *l'Été* (style rossinien 1820), dédié à Mlle Isaac ; *l'Automne* (cantilène et mode villageoise style 1845), dédié à Mme Lacombe-Duprez ; *l'Hiver* (mélodie style 1883), dédié à Mme Adler-Devriès. — L'édition est des plus élégantes, gravée et imprimée à Leipzig, avec quatre ravissants dessins d'Innocenti ; la correction des paroles laisse seule quelque peu à désirer, mais la fraîcheur des mélodies fait honneur à la verve éternelle du vieux professeur.

— Nous avons reçu de Leipzig un exemplaire de *l'Annuaire international* publié par MM. Oscar Laffert et Paul de Wit. C'est un document des plus utiles à consulter, qui contient les adresses de toutes les personnes qui touchent à la facture instrumentale.

— M. L. Melbourne vient de publier en brochure les articles qu'il avait donnés au *Journal illustré* sous ce titre : *Le Français mélophobe.*

— Ainsi que chaque année, M. le Mis Eugène de Lonlay vient d'être autorisé, par M. le Ministre de l'Instruction publique, à donner des médailles d'argent et de bronze, au lycée de Caen et au collège d'Argentan, pour encourager l'étude de la musique dans ces deux établissements.

— La partition piano solo et à quatre mains de *la Perle du Brésil* vient de paraître au *Ménestrel*, 2 bis, rue Vivienne, chez MM. Heugel et fils, éditeurs de la partition, chant et piano du bel ouvrage de Félicien David.

CONCERTS ET SOIRÉES

Mardi dernier, seconde soirée plus splendide encore que la première, chez M. et Mme Trélat. Mme Krauss, superbe dans *le Roi des Aulnes*, l'air de *Sapho* et le quatuor de *Rigoletto* en compagnie de MM. Vergnet, Taskin et la maîtresse de la maison : une grande cantatrice dans une petite voix ; à signaler, un duo inédit de Ch.-M. Widor, par Mmes Krauss et Trélat, et diverses mélodies par MM. Vergnet et Taskin. Ce dernier a fait preuve d'habileté musicale en accompagnant dans la perfection des duos de Mendelssohn, chantés par lui et sa gracieuse femme. Mais le grand succès du clavier de la soirée a été pour la nièce de Mme Krauss, la toute charmante Klara Gurtrer, qui a interprété avec Mlle Jenny Godin, du Chopin et du Mozart à deux pianos, de manière à ravir toute l'assistance. Voilà décidément des élèves qui font bien grand honneur aux leçons de leur virtuose professeur Mme Viguier.

— Remarquable soirée le 5 juin chez M. le président de la Concordia et Mme Fuchs ; toute la société était réunie pour offrir à M. Ch. Gounod un splendide bas-relief, œuvre de Franceschi, en souvenir de la première audition de *Rédemption*, qui avait eu lieu le 20 mai sous la direction de l'auteur. Le maître a exprimé en termes émus et chaleureux sa reconnaissance envers les membres de la Concordia et envers Franceschi, l'habile sculpteur. On a chanté différents chœurs, puis Mlle Magdeleine Godard, M. Louis Diémer se sont fait vivement applaudir, ainsi que Mme Fuchs, qui a dit avec un grand charme le *Nocturne d'Hernani*, accompagné par l'auteur, M. Charles Lenepveu. Enfin, Gounod s'est mis lui-même au piano et a enchanté l'auditoire par sa diction merveilleuse. On s'est séparé très tard, trouvant que c'était encore trop tôt.

— Le cercle de la place Vendôme, *vulgo* cercle des Mirlitons, vient de se donner encore le luxe d'une première. Et quelle première ! une féerie, s'il vous plaît, tout comme au Châtelet et à la Porte-Saint-Martin. Cela s'appelle *le Mirliton enchanté*, et les auteurs se nomment Georges Ohnet, Paul Ferrier, Arthur Delavigne et Meygrigny. La musique est de Gaston Serpette, un prix de Rome, tout simplement. On a frénétiquement applaudi un galop d'un entrain endiablé, un joli ballet, finement musiqué, et une complainte déjà célèbre dans les salons. L'interprétation a été de tous points excellente; des amateurs du côté du sexe fort et des artistes en renom telles que Marguerite Ugalde, Mily-Meyer, Desclauzas et d'Harcourt pour représenter le sexe gracieux, sans compter un petit bataillon de danseuses empruntées à l'Opéra et manœuvrant sous la direction de M. Mérante.

— Les *Scènes alsaciennes* de Jules Massenet viennent d'être exécutées pour la première fois en Alsace, et avec grand succès, par la société philharmonique de Haguenau que dirige M. Auguste Bopp, compositeur, professeur à l'école municipale de cette ville. Avec les *Scènes alsaciennes* les invités de la société philharmonique de Haguenau ont encore applaudi entre autres la *Marche héroïque* de Saint-Saëns, *Vieille chanson* de Bizet, Pizzicati de *Sylvia* par Delibes et un intermezzo pour hautbois et orchestre de la composition de M. Bopp.

— Le baryton Marquet vient de se faire entendre à Bruxelles, au cercle du Progrès, avec Mme Marie Howey. Très vif succès pour ces deux artistes. On a redemandé *la Charité* de Faure, *Pauvre navire* de Diaz, le duo de Saint Janvier, de Tagliafico, et celui des *Contes d'Hoffmann.*

— La société des *Nouveaux Concerts*, dirigée par M. Charles Lamoureux, ouvrira très prochainement un concours pour des places de premiers et de seconds violons, d'altos, de violoncelles et de contrebasses. Se faire inscrire au siège de la société, 62, rue Saint-Lazare.

NÉCROLOGIE

Notre confrère, M. Hippeau, directeur de la *Renaissance musicale*, vient d'avoir la douleur de perdre son père, octogénaire. Nous lui adressons nos condoléances les plus empressées.

— Nous avons aussi le regret d'enregistrer le décès de M. Eugène Durdilly, frère de l'éditeur et inspecteur général de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique. M. Durdilly n'avait que trente et un ans.

— L'une des plus brillantes artistes de la troupe de M. Angelo Neumann, Mme Hedwige Reicher-Kindermann, vient de mourir à Trieste, à peine âgée de trente ans. Mme Reicher était née à Munich le 15 juillet 1853, elle était la fille de Kindermann, l'un des vétérans de la scène allemande. Après être restée pendant assez longtemps dans la pénombre, Mme Reicher, depuis quelques années, s'était posée comme la rivale de Mme Brandt et de Mme Materna. Sa réputation ne pouvait plus que grandir avec son talent et sa mort est une perte sérieuse pour l'art allemand.

— Mardi dernier, en l'église de la Rédemption de la rue Chauchat, on a célébré les obsèques de M. Charles Wehlé, pianiste et compositeur de mérite, né à Prague le 17 mars 1825. Il avait étudié son art avec Moschelès et Kullak et profité des conseils de Thalberg. M. Charles Wehlé a écrit un certain nombre de compositions pour l'instrument dont il jouait en virtuose; ses travaux dans ce genre portent presque tous un caractère de véritable distinction.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

— M. Alexandre Bruneau, compositeur, officier d'académie, organiste de la métropole de Bourges (Cher), est dans l'intention de vendre la propriété des œuvres musicales qui lui appartiennent (ensemble ou séparément). S'adresser à l'auteur, qui enverra le catalogue desdites œuvres.

— *Toujours!* l'amusante comédie de Charles de Courcy, si bien accueillie par le public du Théâtre-Français, paraît aujourd'hui chez l'éditeur P. Ollendorff.

— Trois brochures paraissent en même temps à la librairie Paul Ollendorff: *La Prédiction*, poésie d'André Alexandre, dite par Mme Émilie Broisat, de la Comédie-Française; *Lettre d'amour*, saynète en prose de Jules Legoux, jouée par Mme Jeanne Marni, du Gymnase; et *L'Homme maigre*, de Robert de Lille, monologue en vers, dit par un homme gras.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2728 — 49me ANNÉE — N° 29. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 17 Juin 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

PASSEPIED

morceau extrait de la Suite d'airs de danse du *Roi s'amuse*, de LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement : *Océanide-Polka* de VICTOR ROGER.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT, la 19me styrienne de J.-B. WEKERLIN : *les Tourterelles*, paroles de FÉLIX MOUSSET. — Suivra immédiatement la rêverie : *Au golfe Juan*, paroles et musique de TAGLIAFICO.

GLUCKISTES ET WAGNÉRIENS

Nous publierons, dimanche prochain, la suite de l'intéressant travail consacré par M. EUGÈNE DE BRICQUEVILLE *aux Gluckistes et aux Wagnériens. Aujourd'hui nous devons la place d'honneur à* AUBER, *musicien français, populaire entre tous, que ne saurait nous faire négliger l'art nouveau qui met aux prises, pacifiquement cette fois, l'Allemagne et la France. On a remarqué que cet art nouveau, — encore si discuté, même au delà du Rhin, — trouve alternativement des défenseurs et des adversaires dans les colonnes du MÉNESTREL. C'est qu'en effet nous nous sommes toujours fait une loi de rester à l'état de terrain neutre en de pareils débats, — mais sans pour cela abdiquer nos opinions profondément conservatrices. Selon nous, l'art classique, — au point de vue théâtral comme au point de vue symphonique, — est de force à soutenir toutes les discussions; il importe seulement de ne point laisser dégénérer l'attaque ou la défense en violentes récriminations qui ne sauraient trouver accès dans ce journal. Nos lecteurs nous rendront cette justice que nous évitons scrupuleusement toutes polémiques irritantes, leur laissant le soin d'apprécier, pièces en mains, le pour et le contre de toute question artistique. Dès 1866, LE MÉNESTREL a pris cette ligne de conduite à l'égard de la musique dite de l'avenir et il n'a aucune raison pour s'en départir.* J. L. H.

INAUGURATION DE LA STATUE D'AUBER A CAEN

La France consentirait-elle donc enfin à considérer la musique autrement que comme un art frivole, léger, sans consistance, et se déciderait-elle à admettre au nombre de ses grands hommes ces artistes merveilleux qui, à l'égal de tant d'autres, participent à sa gloire et contribuent au grand renom qu'elle s'est acquis dans le domaine de la pensée et de l'intelligence parmi les peuples civilisés? On pourrait le croire après les faits qui se produisent chaque jour depuis quelques années, et c'est avec une joie véritable qu'on peut voir aujourd'hui nos grands musiciens honorés comme il convient par le noble pays qui les a vus naître. L'Allemagne et l'Italie n'auront plus désormais le monopole de ces hommages posthumes rendus à des artistes illustres qui furent de véritables enchanteurs, et notre indifférence passée en cette matière est remplacée par les légitimes manifestations de l'orgueil national, dont nos musiciens deviennent à la fois la cause et l'objet. Il y a quelques années, c'était le centenaire de la naissance de Boieldieu, que, sur l'initiative de l'auteur de ces lignes, on célébrait à Rouen avec un éclat incomparable; puis, ce fut l'érection de la statue de Rameau à Dijon, qui donna lieu à des fêtes splendides; il s'agit aujourd'hui de l'inauguration de la statue d'Auber à Caen; demain, Berlioz, Méhul auront la leur, et notre chère France, en présence de ces marbres, de ces bronzes puissants, sera bien obligée de comprendre qu'elle aussi peut s'enorgueillir d'avoir donné le jour à des musiciens de génie, dont les accents ont fait tressaillir le monde entier et porté au loin le bruit de sa gloire et de ses succès.

Il y a plusieurs années déjà que la ville de Caen songeait à célébrer dignement le centenaire de la naissance d'Auber et à consacrer ce fait intéressant par l'inauguration solennelle de la statue qu'elle destinait à l'auteur de *la Muette*, du *Domino noir*, des *Diamants de la Couronne*, d'*Haydée*, de *Gustave* et de *Fra Diavolo*. Si cette cérémonie n'a pas eu lieu à sa date indiquée, c'est-à-dire l'année dernière, cela tient à certaines circonstances locales, à certaines difficultés particulières contre lesquelles il était impossible de réagir. Cette fois, les fêtes d'Auber ont ouvert avec éclat toute une série

de réjouissances, d'expositions, de concours de toutes sortes qui ont amené de tous les points de la contrée et même de Paris, dans l'ancienne capitale de la Basse-Normandie, une foule immense et désireuse de s'associer à ces manifestations intelligentes de la vie provinciale. Aujourd'hui enfin, grâce à de généreuses initiatives, Caen possède la statue d'Auber, digne de prendre place auprès de celles qu'elle a précédemment élevées à Malherbe, à Laplace, à Elie de Beaumont. J'ai été pourtant étonné, et un peu chagrin, de voir que les discours officiels, en rendant justice en cette circonstance aux efforts intelligents de la Société des Beaux-Arts de Caen et de deux de ses membres les plus distingués, MM. Le Gentil et Buret, aient négligé de citer un troisième nom qui avait droit, plus que tout autre peut-être, à être mentionné à ce sujet de la façon la plus honorable. Je veux parler de M. Jules Carlez, membre important aussi de la Société, directeur du Conservatoire de Caen, et qui n'a cessé de poursuivre avec ardeur, avec ténacité, avec énergie, la réalisation du projet qui est passé aujourd'hui à l'état de fait accompli. Mieux que personne, je puis parler de la part très effective, très intelligente, que M. Carlez a prise en tout ceci, car j'ai entretenu avec lui une longue correspondance sur ce sujet, et il ne me semble que de stricte justice de lui rendre ici le témoignage auquel il a tous les droits.

Passons enfin au compte rendu des fêtes de Caen. Dès samedi soir, ces fêtes commençaient par une grande représentation de gala qui avait lieu au Cirque, la salle du théâtre ayant été avec raison jugée trop petite pour contenir la foule désireuse d'assister à cette soirée. Il va sans dire que tous les invités de la ville avaient été conviés à cette représentation, pour laquelle, à notre arrivée, chacun de nous avait reçu une carte d'entrée ainsi conçue :

VILLE DE CAEN

SALLE DU CIRQUE

REPRÉSENTATION DE GALA

EN L'HONNEUR D'AUBER

Le 9 juin 1883, à 8 heures 1/2 du soir.

Invitation.

Plusieurs de nos artistes parisiens avaient été sollicités de participer à cette soirée : Mme Bilbaut-Vauchelet, Mlle Richard, M. Couturier, et aussi notre excellent ami Danbé, l'habile chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, qui, comme Auber, est né à Caen... soixante ans plus tard. C'est en ses mains qu'a été remise la haute direction de la représentation de samedi, à l'occasion de laquelle plus de 4,000 personnes s'étaient entassées dans la vaste salle du Cirque, aménagée pour la circonstance : une scène avait été construite au fond, entourée d'un portique au haut duquel le nom d'Auber et de la ville de Caen s'entrelaçaient au milieu de trophées de drapeaux. La représentation, dont *le Ménestrel* a donné le programme dimanche dernier, a marché à souhait au milieu d'applaudissements ininterrompus. Il va sans dire que l'accueil fait à Mme Bilbaut-Vauchelet et à Mlle Richard est proche voisin de l'enthousiasme ; mais il serait injuste de ne pas mentionner avec éloges, parmi les artistes de Caen, le ténor Selrack et surtout deux jeunes femmes charmantes, Mmes Duquesne et Lecomte, qui se sont fait très vivement et très justement applaudir. Tous, d'ailleurs, ont fait de leur mieux. Quant à Danbé, il a été acclamé à son arrivée au pupitre, lorsqu'il est venu se mettre à la tête de l'orchestre, et fort applaudi en exécutant l'unique concerto de violon qu'Auber écrivit naguère pour son ami Mazas. Après le second acte des *Diamants*, le rideau s'est relevé, nous laissant voir le buste d'Auber, couronné de feuillages d'or et entouré de tous les artistes qui venaient ainsi de lui rendre hommage. M. Davrigny s'est avancé et a dit les vers pleins de verve française que M. Jules Barbier avait écrits l'an dernier pour la représentation de l'Opéra-Comique, où leur succès avait été si complet. Il n'a pas été moindre ici, où poète et interprète ont été reçus par des bravos nourris et vigoureux. Bref, cette soirée a été très brillante et a réussi de la façon la plus complète.

Le dimanche était, passez-moi l'expression, la journée du grand *tra la la :* grand concours orphéonique matin et soir, à midi inauguration solennelle de la statue à l'Hôtel de Ville, à l'issue des concours et de la distribution des récompenses, banquet officiel dans le manège de l'école de dressage, le tout accompagné de discours, d'allocutions, de toasts, etc. Dès neuf heures du matin, tous les membres des jurys de concours (dont MM. Ambroise Thomas et Massenet sont présidents d'honneur) se réunissent à l'Hôtel de Ville : MM. V. Joncières, Emile Jonas, Weckerlin, Danbé, Wormser, Vervoitte, Comettant, Nicot, Kerst, Hermann-Léon, Hasselmans, Guillot de Sainbris, Ed. Noël, E. Tréfeu, Gand, Et. Hémery, Lory, votre serviteur, et aussi bon nombre d'artistes de la ville et ceux de l'Opéra-Comique venus avec Danbé pour renforcer l'orchestre insuffisant du théâtre. Après la première partie des concours, on se réunit de nouveau à l'Hôtel de Ville où, en présence d'une assemblée nombreuse, a lieu la cérémonie d'inauguration. C'est là, en effet, qu'est placée la statue, en attendant peut-être qu'elle soit transportée au théâtre. M. Delaplanche, dont je n'ai pas ici à faire l'éloge, puisque son œuvre très remarquable est connue depuis une année par la gravure, a dû exécuter sa statue en marbre, l'administration de la guerre n'ayant pu accorder le bronze nécessaire, tandis qu'au contraire celle des Beaux-Arts fournissait gracieusement le marbre. Or, vous comprendrez sans peine qu'avec le climat de la Normandie, où la pluie fait rage trois cents jours par an, on n'ait pu se résigner à exposer le monument sur une place publique, où il eût été bientôt réduit à un piteux état. C'est pourquoi on a dû l'interner en quelque sorte dans l'Hôtel de Ville.

Ici, nous sommes au milieu d'une charmante exposition des Beaux-Arts, remarquable à plus d'un titre. Devant la statue, encore enveloppée de son voile, a été disposée une estrade sur laquelle ont pris place des représentants du monde officiel et les principaux invités : le préfet du Calvados, le premier président, le maire de la ville de Caen, les officiers supérieurs de la garnison, M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, MM. Ambroise Thomas, Massenet, Ch. Garnier, Du Sommerard, Emile Perrin, Boulanger, membres de l'Académie des Beaux-Arts, et le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de cette illustre compagnie, M. Jules Barbier, M. Delaplanche, les membres de la Société des Beaux-Arts de Caen, etc., etc. Lorsque tout le monde a pris place, la statue est découverte au milieu d'une acclamation unanime, et plusieurs discours sont prononcés par M. David Beaujon, président de la Société des Beaux-Arts ; par M. Mériel, maire de Caen ; par MM. Kaempfen, Delaborde, Ambroise Thomas, Perrin et Ch. Garnier. Nous ne saurions prétendre à reproduire ici tous ces discours, la place nous manquant forcément ; nous devons nous borner à en rapporter deux, ceux de MM. Ambroise Thomas et Emile Perrin, qui ont plus particulièrement visé l'École française, et prennent, en la circonstance, l'importance de deux éloquents manifestes en son honneur.

C'est après le discours des plus élevés prononcé par M. Delaborde, au nom de l'Académie des Beaux-Arts, que M. Ambroise Thomas a pris la parole, et ici s'est produit un incident qui a pu faire craindre un instant à l'assemblée qu'elle ne fût privée d'entendre les nobles paroles du directeur du

Conservatoire. A peine M. Thomas avait-il prononcé quelques mots que, — saisi par l'émotion que lui causait le souvenir de son vieil ami et des circonstances cruelles qui avaient accompagné sa mort, circonstances auxquelles lui-même s'était trouvé directement mêlé, — les larmes lui ont coupé la voix au point de l'obliger à s'interrompre tout à coup; heureusement, maîtrisant à force d'énergie cette émotion bien naturelle, M. Ambroise Thomas a pu bientôt reprendre sa lecture et faire entendre le discours que voici :

Mesdames et Messieurs,

Après les éloquents discours que vous venez d'entendre, j'hésiterais à prendre la parole, si je ne considérais comme un devoir sacré de rendre à mon tour hommage au maître aimé, au musicien illustre, que notre Conservatoire national s'honorera toujours d'avoir eu pour directeur, et dont la gloire reçoit aujourd'hui dans sa ville natale une éclatante consécration.

Deux fois déjà, j'ai salué cette grande mémoire, et je n'aurais rien à ajouter à mes paroles passées, si le temps, en adoucissant l'amertume de nos regrets, n'était venu dégager cette expressive et souriante figure des ombres de la mort pour l'entourer des lumières de l'apothéose.

Ce n'est plus le moment, en effet, de mener ce deuil cruel qu'assombrissait encore le deuil même de la France. Nous ne parlons plus devant une tombe où va s'enfouir tout un passé que l'on pleure, mais devant un piédestal d'où surgit, dans le marbre qui le symbolise, tout un impérissable avenir.

La postérité a commencé pour Auber, et nous avons eu la joie de voir les impressions réfléchies du lendemain sanctionner les applaudissements de la veille.

Quand, naguère, nous inaugurions à Paris le monument élevé à sa mémoire, n'avions-nous donc pas raison de dire que notre maître français se distinguait entre tous par l'abondance des idées, par la clarté, le mouvement et la vie, le style et le goût; qualités dont l'harmonieux assemblage constitue cette juste proportion qui semble être un des plus précieux apanages de notre génie national ?

Mieux que nos louanges, les œuvres mêmes d'Auber, rapprochées, réunies, à l'occasion de son centenaire sur les deux théâtres de ses succès, ont démontré avec quelle souplesse son imagination se pliait aux sujets les plus variés, et passait sans effort des plus délicates élégances aux plus hautes inspirations, des suaves et légères mélodies du *Domino noir* aux nobles accents de Masaniello, chantant l' « Amour de la Patrie ».

Ah ! ce jour-là, nous avons profondément senti que le vide laissé au milieu de nous par Auber n'était pas comblé !...

Ce jour-là, nous avons compris, plus encore qu'au lendemain de sa perte, combien, par sa seule présence, il avait maintenu l'école française dans sa voie naturelle !

L'éloge du musicien n'est plus à faire. On a dit, cent fois, tout ce que renferment de grâce, d'esprit et de charme, les opéras de ce créateur inépuisable, applaudis depuis plus d'un demi-siècle sur toutes les scènes du monde.

Mais à ces applaudissements se mêlèrent parfois des reproches de frivolité, d'indifférence; j'ai le droit d'y répondre, moi, Messieurs, qui, jeune encore, ai eu le bonheur d'approcher Auber, déjà célèbre. Moi, qui ai pu le bien connaître, grâce à la précieuse amitié qu'il me témoigna, à une longue intimité dont le souvenir me reste cher, j'ai à cœur de lui rendre de nouveau ce témoignage : cette prétendue frivolité n'était que l'horreur du pédantisme ; sous cette indifférence apparente, se cachait une admiration profonde, un culte véritable pour tous les grands classiques. Est-ce là une religion indigne du successeur de Cherubini ?...

Cherubini ! Auber !... Quel contraste entre ces deux hommes !... Et pourtant, ce fut l'austérité de l'un qui enfanta toute la grâce de l'autre !... Tant il est vrai que le talent ne se fortifie et ne prend son complet essor qu'après s'être soumis au joug de la discipline.

Aussi, serait-ce une erreur de croire qu'Auber déserta l'œuvre commencée par son illustre et vénéré maître.

Non, Messieurs, loin de la déserter, il en fut le fidèle continuateur. L'aménité de son caractère ne lui permettait pas d'avoir les sévérités, peut-être nécessaires, de son prédécesseur; mais il en respecta, il en continua les traditions.

Sous Auber comme sous Cherubini, l'amour des chefs-d'œuvre consacrés domina tout l'enseignement du Conservatoire. C'est à cet enseignement que vinrent se former ces nombreuses générations d'artistes qui ont porté si haut l'honneur de l'art français ! C'est à ces études frivoles, que nos scènes lyriques durent des chanteurs qui, comme Faure et Mme Carvalho, y ont brillé d'un incomparable éclat. C'est de cette école de décadence que sont sortis des comédiens comme Got et Delaunay, des virtuoses tels que Sarasate et Planté ! Enfin, c'est par ce maître sceptique qu'ont été envoyés à Rome des écoliers comme Victor Massé, Georges Bizet, Massenet... et bien d'autres que je pourrais citer, tant la moisson a été féconde !

Voilà cette indolence de trente ans, qui se résume en un mot qu'Auber a légué aux artistes à venir, comme un précepte dont il a lui-même donné l'exemple jusqu'à son dernier jour, un mot qui fut l'honneur de sa vie, comme il est resté la règle de notre Ecole : *Laboremus !*

C'est au nom de cette école tout entière que j'ai voulu rétablir ici quelques traits de la grande figure à laquelle la ville de Caen consacre aujourd'hui cette fête solennelle. La gloire d'Auber est telle que chacun peut en revendiquer sa part ; mais, s'il appartient à cette noble ville par la naissance, au Conservatoire par sa longue direction, la France entière a le droit de s'enorgueillir de cette gloire. Auber, une des plus brillantes illustrations de notre siècle, a été surtout un fils respectueux de la mère patrie. Chargé d'en porter le drapeau dans le domaine de l'art, il ne l'a ni abandonné ni trahi, et c'est en s'enveloppant dans ses plis qu'il s'est endormi pour jamais ! Honneur à ce grand artiste, Messieurs, qui fut aussi un grand Français !

Après ce remarquable et touchant discours, fréquemment interrompu par les applaudissements, M. Emile Perrin a pris la parole en ces termes et non sans obtenir, lui aussi, un très vif succès.

Messieurs,

La ville de Caen a voulu ériger ce monument en l'honneur d'un de ses plus illustres enfants, elle a choisi pour l'inaugurer un de ces jours de fête où elle réunit les richesses de son sol, les merveilles de son industrie, où elle expose les produits divers de son activité féconde, source de son importance et de sa croissante prospérité; elle a voulu ainsi entourer cette solennité de tout l'éclat qui était en son pouvoir. La ville de Caen s'honore elle-même par ce pieux et digne hommage rendu à la mémoire d'Auber, elle s'est créé des droits à la reconnaissance de tous ceux qui aiment la gloire de leur pays, la supériorité dans les arts, qui s'enorgueillissent de compter au nombre de leurs compatriotes les hommes qui ont laissé après eux une trace lumineuse, des œuvres durables, un ineffaçable souvenir.

Les illustrations ne manquent pas parmi les fils de votre antique cité : poëtes, écrivains, philosophes, artistes, savants, hommes d'Etat, hommes de guerre, vos concitoyens ont, de tout temps, payé largement leur tribut à la mère-patrie ; mais, parmi ces hommes d'élite, Auber peut réclamer une des premières places. Il n'a pas été seulement un grand compositeur, il a été compositeur français par excellence. C'est un peu de mode parmi nous, et il en a toujours été ainsi, d'exalter le mérite des compositeurs étrangers aux dépens de nos compositeurs nationaux. Si l'Italie et l'Allemagne ont produit dans l'art musical des génies supérieurs, la France a eu aussi les siens, et les nations rivales nous rendent à cet égard meilleure justice que nous-mêmes.

Si nous avons pris aux autres, nous leur avons aussi souvent donné : Auber n'a pas été populaire seulement en France, il l'a été en Italie, en Allemagne, partout où a pénétré le goût de l'inspiration sereine, de l'expression juste, des saines mélodies. Après Rameau, après Grétry, après Méhul, il est devenu le chef de cette école française dont la moindre gloire n'est pas d'avoir appelé à elle les plus grands des compositeurs étrangers, de les avoir complétés par l'adjonction des qualités spéciales du génie français, si bien que la France peut réclamer comme siens les chefs-d'œuvre qui furent écrits chez elle et pour elle par Gluck, par Spontini, par Rossini, par Cherubini, par Meyerbeer.

Le génie d'Auber lui est propre, il est fait de clarté, de justesse, de mesure. L'inspiration n'en jaillit pas moins abondante, la grâce n'en est pas moins pénétrante; mais ce qu'il recherche surtout, c'est la sincérité dans l'expression des sentiments et des caractères. Sur cette forte terre normande dont l'une des deux capitales a vu naître Corneille et Boieldieu, l'autre Malherbe et Auber, le génie est toujours frère du bon sens et de la vérité.

Il serait superflu de retracer ici les diverses étapes de la longue et glorieuse carrière que, pendant plus d'un demi-siècle, Auber a

parcourue sans faiblir un seul instant. Il entra tard dans la vie de l'art; mais du moment qu'il voulut mettre en lumière les dons précieux qu'il avait reçus de la nature, qu'il avait, en secret, mûris par de fortes études, tout lui fut facile, le succès vint, pour ainsi dire, au-devant de lui. A vrai dire, il vécut dans un long et incessant triomphe. Tout autre en eût ressenti de l'enivrement. Il restait modeste et simple, conciliant, grâce à une activité sans égale, les exigences de sa vie partagée entre tant de devoirs et d'honneurs avec l'amour du travail qui était son repos, et le culte de son art qui fut sa véritable passion. Les noms de tant d'œuvres exquises sorties de cet infatigable cerveau forment une longue liste inscrite au pied de sa statue.

Ces œuvres sont dans toutes les mémoires, elles ont charmé la génération présente, elles charmeront longtemps encore les générations à venir. Ceux qui n'ont connu Auber que par les productions de son génie salueront avec respect ce monument élevé à la gloire du compositeur, mais ceux qui ont eu le bonheur de l'approcher, de le voir, de ressentir l'attrait irrésistible qu'exerçait cet homme supérieur, ne peuvent se défendre d'une émotion profonde devant cette statue qui fait revivre les traits, l'attitude, l'aspect, l'être extérieur de celui qu'ils ont aimé.

C'est au nom de cette amitié, Messieurs, qu'il m'a été permis de prendre ici la parole. Successivement directeur de l'Opéra-Comique et de l'Opéra, j'ai eu l'honneur de faire représenter pour la première fois, ou de remettre à la scène plusieurs des ouvrages d'Auber. J'ai donc vécu souvent dans cette intimité respectueuse et douce que me créait, avec lui, un travail quotidien. J'ai pu apprécier, admirer, c'était tout un, la distinction souveraine de toute sa personne, les grâces et la vivacité toujours bienveillante de son esprit, son rare désintéressement, la noblesse de son cœur, la sûreté de ses relations. Je puis donc dire combien l'éminent sculpteur, à qui on a demandé la statue d'Auber, s'est acquitté avec bonheur et fidélité d'une tâche aussi délicate. Je retrouve bien ce fin sourire errant encore sur ces lèvres de marbre, l'expression affable et rêveuse à la fois de son visage, et quelque chose de l'éclair voilé de son inoubliable regard.

Français par le génie, Auber n'était pas moins Français par le cœur. Quatre-vingt-quatre ans avaient passé sur son front sans éteindre le feu de son regard, la vieillesse n'était pas venue. Elle semblait n'avoir pas de prise sur cette constitution frêle en apparence, mais d'une indomptable énergie. Elle le saisit tout d'un coup, quand vinrent les malheurs de la patrie. Il fut frappé en plein cœur, et le vieillard s'inclina sous ses revers imprévus. Il en avait eu, dès les premiers jours, la douloureuse prescience. C'était aux mâles accents d'une des plus belles pages d'un de ses chefs-d'œuvre qu'il avait vu commencer une guerre fatale. Je me le rappelle suivant d'un œil anxieux l'enthousiasme indescriptible que le duo de *la Muette* soulevait dans la salle de l'Opéra. Au bruit de ces clameurs enfiévrées, il entrevoyait nos prochains désastres. Lorsqu'ils éclatèrent, il sentit que son heure était venue : « J'ai trop vécu, » me disait-il. Ce n'est pas qu'il désespérât de son pays, mais il n'espérait plus en revoir les splendeurs.

Il voulut rester à Paris qu'il avait toujours eu peine à quitter, ne fût-ce que pour quelques heures. Il subit avec un véritable héroïsme les angoisses des deux sièges. Aux derniers jours de cette lutte terrible, il vit venir la mort comme une amie, il l'accueillit comme une délivrance. Dans cet amoncellement de ruines et de deuils, au milieu de cette tourmente où semblait sombrer la patrie, c'est à peine si l'on s'aperçut de la disparition du grand artiste. La patrie n'en était pas à compter ses grands morts. On lui fit même attendre ses funérailles.

Le jour de la revanche est venu pour lui. Sa ville natale s'empresse autour de son image et lui rend l'hommage triomphal qui lui est dû. Le marbre lui refait, comme de son vivant, une inaltérable jeunesse. Car c'est la jeunesse qui est le propre du génie d'Auber, comme le trait dominant de son caractère. Il aimait les jeunes; jamais je n'ai vu témoigner une plus cordiale sympathie pour les talents nouveaux; il les admirait dans leurs hardiesses, dans leurs témérités même; il avait foi dans l'avenir. Jamais je n'ai saisi chez lui le moindre ombrage du succès des autres, et c'est une partie de sa gloire d'avoir, dans le haut poste qu'il occupait, d'où il présidait à l'enseignement musical de toute la France, su se montrer ouvert, libéral, au-dessus de toute exclusion, ennemi de tout parti pris, convaincu de cette vérité: que l'art se renouvelle et qu'il faut prévoir et seconder le mouvement en avant qui est la loi imprescriptible de l'humanité.

Ce n'est pas seulement par lui-même, c'est aussi par l'enseignement, par l'exemple qu'il a donné aux autres, qu'Auber a bien mérité de son art et de son pays. Sous sa haute et libérale direction s'est préparée toute une génération de musiciens émérites et de compositeurs, dont quelques-uns sont ou seront à leur tour l'honneur de l'école française. Si Auber pouvait nous entendre, c'est assurément là l'éloge qui le flatterait le plus. On a parfois représenté Auber comme un sceptique et un indifférent. Ceux qui l'ont peint ainsi se méprenaient singulièrement sur son compte. Indifférent ! il l'était peut-être pour lui, mais jamais pour les autres. C'est là un témoignage que peuvent porter avec moi tous ceux qui l'ont bien connu, qui l'ont aimé et dont le cœur s'unira au mien pour payer une dette de pieuse reconnaissance et d'éternelle affection.

***

A l'issue de la cérémonie, la société musicale orphéonique de Bayeux a fait entendre le *Chant des Normands*, chœur écrit par Auber, en 1851, à l'occasion de l'inauguration de la statue de Guillaume le Conquérant à Falaise. Puis toutes les sociétés orphéoniques venues à Caen pour les concours ont défilé solennellement devant la statue.

Les fêtes du dimanche se sont terminées, je l'ai dit, par un grand banquet merveilleusement organisé dans le superbe manège de l'École de dressage. Ici encore, discours, allocutions, harangues dont je ne saurais vous rendre compte, j'ajouterai seulement que le lundi avait lieu, dans l'église Saint-Jean, une solennité musicale organisée au profit de l'Association des artistes musiciens par M. Guillot de Sainbris, avec le concours de Mme Bilbaut-Vauchelet et de M. Danbé, qui ont exécuté l'*Ave Maria* de Gounod, de M. Hermann-Léon, qui a chanté avec un goût parfait, et de plusieurs artistes de l'orchestre de l'Opéra-Comique, qui ont fait entendre un fragment du septuor de Beethoven. La recette, pour l'Association, s'est élevée à plus de onze cents francs. La ville est restée d'ailleurs en fête pendant toute la journée du lundi, et le soir les rues ont été sillonnées par une magnifique retraite aux flambeaux.

Pour nous résumer constatons que le centenaire d'Auber a été dignement célébré, et que la ville de Caen s'est montrée en cette circonstance l'heureuse interprète autant que la représentante naturelle de la France entière.

Arthur Pougin.

Le Moniteur du Calvados cite les sociétés les plus remarquées au concours de Caen : En premier lieu, la *Lyre Havraise*, admirable phalange chorale, toujours brillante et artistiquement disciplinée; l'Orphéon de Bayeux; l'intéressante école de la rue de Phalsbourg, au Havre; le superbe corps de musique des pompiers de Rennes, un des triomphateurs de la journée, parfaitement conduit par M. Tapponnier-Dubout, le directeur du Conservatoire de cette ville; la Fanfare Gravillaise et celle de Sillé-le-Guillaume. Le public a suivi avec empressement les exécutions, qui avaient lieu en dix locaux ou emplacements différents; il s'est surtout porté au théâtre et au Cirque, où concouraient les principales Sociétés.

La distribution des prix a eu lieu au Cirque; il était plus de six heures; les trois concours d'honneur venaient seulement de finir. M. le maire avait offert la présidence de cette solennité à l'illustre auteur d'*Hamlet*, près de qui se tenait son jeune émule Massenet, l'auteur inspiré de *Marie-Magdeleine*, *Hérodiade*, et de tant d'œuvres fraîches et vivaces.

M. le préfet du Calvados et M. le maire de Caen complétaient le bureau, et avaient autour d'eux MM. les membres du jury, M. Mauger, député du Calvados, les commissaires de la fête, et (il est peu galant, je l'avoue, de les nommer les dernières) les deux grandes artistes que nous avions applaudies la veille : Mlle Richard et Mme Bilbaut-Vauchelet. L'appel des lauréats a été fait par le directeur du Conservatoire de Caen, M. Jules Carlez, sur qui avait surtout porté le lourd fardeau de l'organisation du concours, et qui doit s'estimer heureux d'avoir pu mener à bonne fin cette laborieuse entreprise.



SEMAINE THÉATRALE

Nous avons fait connaître, dimanche dernier, les énormes recettes produites par les représentations de *Lakmé*. En présence de pareils résultats, il était vraiment impossible de songer à interrompre un aussi grand succès avant la clôture d'été de l'Opéra-Comique, fixée chaque année au 30 juin; donc, l'opéra de *Lakmé* continuera d'être représenté cette semaine et la semaine suivante, le mardi et le vendredi; il aura quatre nouvelles et dernières représentations, pour lesquelles les feuilles de location sont ouvertes. Ajoutons que la reprise de *Lakmé* est dès aujourd'hui fixée au 15 septembre prochain, avec Mlle Van Zandt, MM. Talazac, Cobalet et Barré.

Carmen (avec Mlle Isaac) et *la Perle du Brésil* (avec Mlle Nevada), produisant aussi de fort belles recettes, ces deux ouvrages continueront d'être représentés jusqu'à la fin du mois de juin. Par suite, on a dû renoncer aux représentations de *l'Étoile du Nord*, comme à celles des *Noces de Figaro*, qu'une regrettable indisposition de Mme Carvalho obligeait, d'ailleurs, à ajourner.

***

Puisque nous parlons recettes, il nous a paru intéressant de relever celles des 25 premières représentations d'*Henry VIII*, qui ont approché de bien près les recettes correspondantes de *Françoise de Rimini*.

En voici le tableau comparatif :

HENRY VIII — 1883

		MARS		
Lundi	5	1re	représ.	16.079 06
Mercredi	7	2e	—	17.574 06
Mercredi	14	3e	—	19.301 56
Vendredi	16	4e	—	19.272 97
Lundi	19	5e	—	17.823 06
Mercredi	21	6e	—	17.861 06
Lundi	26	7e	—	20 514 06
Mercredi	28	8e	—	18.711 56
Vendredi	30	9e	—	19.358 47
		AVRIL		
Lundi	2	10e	représ.	16.422 56
Mercredi	4	11e	—	16.735 06
Lundi	9	12e	—	17.435 56
Vendredi	13	13e	—	18.673 97
Mercredi	18	14e	—	17.976 06
Samedi	21	15e	—	12.828 50
Lundi	23	16e	—	16.670 56
		MAI		
Mercredi	2	17e	représ.	18.154 56
Vendredi	4	18e	—	17.621 47
Mercredi	9	19e	—	17.979 56
Samedi	12	20e	—	13.181 »
Vendredi	18	21e	—	17.973 47
Lundi	21	22e	—	16.829 56
Samedi	26	23e	—	9.738 50
Mercredi	30	24e	—	16.085 06
		JUIN		
Vendredi	1er	25e	représ.	14.872 47
			TOTAL....	425.673 78

FRANÇOISE DE RIMINI — 1882

		AVRIL		
Vendredi	14	1re	représ.	15.722 47
Lundi	17	2e	—	18.818 06
Mercredi	19	3e	—	19.506 56
Vendredi	21	4e	—	19.728 97
Samedi	29	5e	—	19.978 »
		MAI		
Mercredi	3	6e	représ.	20.151 06
Vendredi	5	7e	—	19.942 47
Lundi	8	8e	—	19.076 06
Mercredi	10	9e	—	18.844 06
Samedi	13	10e	—	15.734 »
Mercredi	17	11e	—	19.374 06
Vendredi	19	12e	—	18.683 97
Lundi	22	13e	—	17.593 56
Samedi	27	14e	—	13.443 »
		JUIN		
Vendredi	2	15e	représ.	19.255 97
Mercredi	7	16e	—	17.736 06
Vendredi	9	17e	—	18.117 97
Lundi	12	18e	—	16.487 56
Samedi	17	19e	—	7.702 »
Mercredi	21	20e	—	15.351 06
Lundi	26	21e	—	15.044 06
Vendredi	30	22e	—	16.527 97
		JUILLET		
Mercredi	5	23e	représ.	14.195 06
		SEPTEMBRE		
Lundi	25	24e	représ.	18.518 06
Mercredi	27	25e	—	18.895 56
			TOTAL.....	434.427 63

Ces résultats presque analogues des deux derniers ouvrages de l'Opéra sont à l'honneur de l'un et de l'autre. Ils témoignent, d'une part, de la vitalité de la partition de M. Saint-Saëns et ils prouvent de l'autre, les belles recettes dues à *Françoise de Rimini*, malgré l'arrière-saison qui a vu naître le grand ouvrage de M. Ambroise Thomas. Dans ce tableau comparatif, il n'est pas fait mention de la superbe représentation gratuite de *Françoise de Rimini* donnée à l'occasion du 14 juillet, l'an dernier, mais on y trouve relaté le 4e samedi, hors d'abonnement, échu à cet opéra en plein mois de juin et qui ne pouvait manquer de réduire la moyenne de ses recettes. N'importe, nous le répétons, les chiffres ci-dessus sont d'autant plus à l'honneur d'*Henry VIII* et de *Françoise de Rimini* que les ouvrages nouveaux s'implantent toujours difficilement sur notre première scène lyrique.

***

La résurrection prochaine d'un théâtre italien à Paris a fait beaucoup de bruit dans la presse et dans le grand monde, qui s'inscrit à l'envi au bureau de location établi dès maintenant au théâtre des Nations. C'est là que doit s'effectuer la saison italienne de six mois annoncée par MM. Corti frères, assistés du baryton Maurel, saison qui commencerait le 1er décembre pour prendre fin le 31 mai 1884.

Six mois de saison italienne, c'est beaucoup pour Paris, étant donnée surtout la difficulté de réunir en une campagne d'aussi longue durée les étoiles du genre. En effet, en décembre, janvier et février, tout au moins, elles sont fixées à Pétersbourg, à Milan, à Madrid, à Lisbonne, — sans compter celles qui s'envoleront l'hiver prochain vers le Nouveau Monde, où MM. Mapleson et Abbey vont se livrer à une redoutable concurrence, se disputant à coups de dollars la Patti et la Nilsson, la Sembrich et la Gerster avec ténors et barytons à l'avenant.

Ce n'est pas tout : Londres accaparera, en mai et juin, les étoiles de retour de Russie, d'Italie, d'Espagne et d'Amérique. Que nous restera-t-il ? Une saison intermittente de trois mois au plus, mars, avril et mai, qui serait et sera la vraie saison italienne à Paris.

Voilà pourquoi le logique *Monsieur de l'Orchestre* du *Figaro* a cent fois raison quand il dit qu'un théâtre italien à Paris ne renaîtra viable qu'en se greffant sur un théâtre lyrique international, destiné à représenter tous les chefs-d'œuvre aussi bien en français qu'en italien. C'est du reste l'opinion de M. Maurel, qui a été l'inspirateur du projet Corti.

On y pense aussi à Londres, où l'on finit par trouver singulièrement anormal que des ouvrages français soient chantés en italien devant un public anglais qui entend moins la langue italienne que la langue française. Puis on a beau faire et beau dire : les meilleures traductions ne donnent jamais la note absolument juste, l'accent vrai d'une partition, et maintenant que tant de chanteurs français se sont italianisés, pourquoi ne leur pas demander de chanter dans la langue d'origine les œuvres françaises ?

Résumons la question parisienne, en ce qui touche une saison lyrique de six mois au théâtre des Nations : Les trois premiers mois de cette saison ne sauraient-ils être consacrés à une interprétation française, non seulement des ouvrages français, mais aussi des chefs-d'œuvre étrangers, d'origine non italienne ? Ainsi le *Lohengrin* ne pourrait-il être chanté en français tout comme *Hérodiade ?* Pourquoi interpréter ces deux ouvrages et tant d'autres en italien ?

Il est encore temps de songer à cette idée, puisque les engagements en cours se peuvent modifier ou compléter. Ainsi Mlles Donadio, de Reszké, chanteraient tout aussi bien en français qu'en italien, et bien d'autres encore — sans oublier le baryton Maurel en personne. On a sollicité le précieux concours de Mme Devriès, qui n'aurait certes pas fait une condition de chanter en italien. Bref, il y a là une question vitale à étudier, si ce n'est pour cette saison, tout au moins pour la prochaine. — Avis à qui de droit.

Dernières nouvelles sur la prochaine saison italienne de Paris : il ne serait pas impossible que la Patti en fût et l'on dit le ténor Gayarré définitivement engagé. C'est lui qui chanterait *Lohengrin*.

H. Moreno.

P. S. — Ce soir dimanche, la *Perle du Brésil*, de Félicien David, interprétée par Mlle Nevada, la nouvelle étoile de l'Opéra-Comique, MM. Cobalet, Mouliérat, Chenevière, Belhomme, Carroul, Labis, Mlle Dupuis, MM. Collin, Gourdon.

Demain lundi, au même théâtre, première représentation du *Portrait de Cervantes* de M. de Lajarte et de *Mathias Corvin* de M. de Bertha. Mardi et vendredi 20e et 21e de *Lakmé*.

Demain lundi à l'Opéra, *le Freischutz* suivi de *Coppélia* pour la rentrée de Mlle Subra ; mercredi première apparition de Mlle Duvivier du Théâtre Royal de la Monnaie dans Valentine des *Huguenots*. Continuation des heureux débuts de Mlle Lureau dans Marguerite de *Faust* et très agréable reprise de possession du rôle de Mathilde de *Guillaume Tell* par la belle Mlle Hamann, MM. Melchissedec et Salomon succédant à MM. Lassalle et Sellier dans les rôles de Guillaume Tell et d'Arnold. Prochainement *l'Africaine* avec Mlle Dufranc, Selika; Mlles Hamann, Inès; MM. Salomon et Melchissedec, Vasco et Nelusko.

L'EXPOSITION D'AMSTERDAM

OUVERTURE DE LA SECTION FRANÇAISE

A l'exemple de ses devancières, l'Exposition d'Amsterdam a été ouverte trop tôt. La cérémonie d'inauguration a eu lieu au mois de mai, alors que les exposants avaient à peine commencé leur installation; de là, nécessairement, le mécontentement du public et des rumeurs fâcheuses que le délai d'un mois eût évités facilement.

Mais pourquoi donc cette habitude invétérée d'inaugurer quelque chose qui n'existe pas encore? Pourquoi cette date fatidique du mois de mai, puisque l'on ne doit être prêt forcément qu'en juin? La commission française l'a parfaitement compris; aussi a-t-elle attendu que tous ses exposants aient bien garni leurs vitrines et déballé tous leurs produits, pour ouvrir officiellement son exposition.

Cette cérémonie a eu lieu vendredi 8 juin, avec une solennité fort imposante, sous la présidence de M. Legrand, ministre de France à la Haye, et de M. le comte de Saint-Foix, consul général, avec le concours de la commission française présidée par M. Dietz-Monnin, le comité hollandais, les commissaires étrangers, les délégués français MM. Estor et Mortier et de nombreux invités appartenant à la presse française, au nombre desquels nous devons nommer MM. Francisque Sarcey, le docteur de Pietra Santa, le baron de Vaux, Meyer, Gautier, le spirituel dessinateur Mars, etc., etc.

On s'est réuni dans le salon de la commission française qu'entourait une escouade de nos braves fusiliers marins et, de là, le ministre de France en tête, la foule des invités a parcouru, avec un vif intérêt, les nombreuses salles où nos compatriotes ont très vaillamment soutenu la vieille gloire industrielle de la France.

Nous ne pouvons ici relater tous les noms des grandes maisons qui ont tenu à honneur de venir, au pays de Hollande, continuer les bonnes relations qui existent depuis si longtemps entre les deux pays et qui deviendraient à coup sûr plus excellentes encore si la propriété artistique était mieux respectée chez nos voisins. Qui sait si cette exposition internationale ne deviendra pas le point de départ de cette convention si désirée?

A Amsterdam, la musique française est très dignement représentée par les maisons Pleyel-Wolff, Heugel et fils, Gaveau, Grus, etc. Il nous sera permis de mentionner particulièrement la grande vitrine du *Ménestrel* qui attire tous les regards par ses superbes ouvrages didactiques, son spécimen géant des grands tableaux de lecture musicale du regretté Édouard Batiste, qui avait trouvé le secret de mettre tous les systèmes d'enseignement d'accord en leur consacrant une série de 50 tableaux d'intonation et de rythme applicables à toutes les méthodes.

L'art dramatique de notre pays s'est installé au Grand-Théâtre Royal avec l'Odéon dirigé par l'excellent Porel, et, si nous croyons les bruits qui couraient ces jours-ci, la musique populaire internationale aurait peut-être, dans un ou deux mois, l'occasion de se faire applaudir. Que nos Sociétés instrumentales travaillent avec confiance, le succès les récompensera!

L'exposition d'Amsterdam va prendre maintenant, nous en sommes certain, un essor magnifique; le mérite en reviendra à ses intelligents promoteurs: MM. Agostini, Tasson et Forse, à la commission et aux exposants de France.

C'est là une victoire pacifique qui ne donnera que des résultats prospères, et dont les deux pays profiteront largement. TH. L.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

A son retour de Moscou, M. Louis Besson s'est arrêté à Vienne d'où il a envoyé une très intéressante correspondance théâtrale à *l'Événement*. En voici quelques extraits :

« Le théâtre de l'Opéra, dont nous faisons un peu nos galeries, est un fort beau théâtre, remarquablement administré. L'extérieur est imposant, encore qu'il rappelle les gares de chemins de fer. — La salle est d'une élégance achevée, et presque aussi vaste que la salle de l'Opéra de Paris. La scène, éclairée à la lumière électrique, est merveilleusement aménagée et, comme le magasin des décors est à proximité du théâtre, on peut varier le répertoire à l'infini. Pour le moment, on a cinquante-trois ouvrages prêts, et vingt ballets. Cette semaine, de lundi à samedi, j'ai pu entendre : *le Vaisseau-Fantôme*, de Wagner; *les Maîtres chanteurs*, dudit; *le Prophète, Faust, Lucie, Orphée*, de Gluck; plus deux grands ballets : *Sur la Bérésina* et *Pygmalion*.

» Cet assemblage de chefs-d'œuvre m'a permis de me rendre un compte exact de la façon dont les Allemands interprètent les diverses écoles musicales. — Avec leur talent souple et leurs incontestables qualités d'assimilation, ils se montrent évidemment remarquables partout; mais c'est bien certainement le Wagner qu'ils possèdent le mieux, et qu'ils rendent avec plus de passion. Cette partition si claire, si lumineuse du *Vaisseau fantôme* m'a fait un plaisir infini. Certains des ouvrages de sa première manière sont des merveilles, cela est incontestable, et *le Vaisseau fantôme* est du nombre. — Plus tard, quand l'oubli se sera fait sur cette tombe encore entr'ouverte, on pourra sans doute apporter cet opéra en France. — Il est court, dure deux heures et demie à peine. — Avec les coupures indispensables, il formera, avec l'aide d'un grand ballet, un spectacle charmant pour l'Opéra. M. Théodore Reichmann, le premier baryton de l'Allemagne, chante et joue l'ouvrage avec un talent consommé. Une chanteuse dramatique, Mlle Kupfer, lui donne la réplique avec une autorité incomparable. Mlle Kupfer est assez discutée à Vienne. On trouve que sa voix est légèrement chevrotante dans le registre aigu. — Ce défaut, très peu apparent, ne m'a pas choqué, Mais les Allemands n'admettent pas une voix qui commence à faiblir — et je n'ose leur donner tort. N'empêche que Mlle Kupfer est une très grande artiste, la plus remarquable tragédienne lyrique que j'aie jamais entendue, et d'autant plus remarquable qu'elle tire tous ses effets de la simplicité.

» Les *Maîtres chanteurs* appartiennent à la seconde manière de Wagner. C'est le triomphe de l'assommant. — Le *Prophète*, assez mal exécuté dans son ensemble, nous a permis d'apprécier une jeune chanteuse, Mlle Lehmann, qui place le rôle de Bertha au premier plan et chante splendidement le duo du quatrième acte qu'on conserve à Vienne sans coupure. — Dans *Lucie*, une chanteuse italienne, Mlle Bianca Bianchi, montre une virtuosité remarquable. — Dans *Faust* enfin, qu'on chante avec des traditions qui nous étaient inconnues et des coupures choquantes pour nos oreilles de Parisien, un jeune ténor, M. Brelik, semble promettre un artiste de grand avenir, et la chanteuse, Mlle Braga, est vraiment supérieure en quelques parties. Le rôle de Méphisto, qu'on pousse ici tout à fait à la charge et dont on fait un simple comique, est joué proprettement par M. Robitansky. Il y a évidemment beaucoup à prendre et aussi beaucoup à laisser dans ces diverses traditions que les Allemands ont introduites dans le répertoire. — Il faudra, en tous cas, y revenir plus tard. »

— L'Opéra impérial de Vienne va de nouveau tenter de représenter *Tristan et Yseult*, de Richard Wagner. On ne peut pas dire précisément que cet ouvrage ait été écrit pour la scène viennoise, mais c'est là pourtant que Wagner s'était engagé à en donner la première représentation. Les répétitions commencèrent, il y a quelque dix ans, et se prolongèrent pendant plusieurs saisons consécutives. Chaque fois que l'ouvrage était prêt, il se produisait un accident qui obligeait la direction à en décider l'ajournement. On eût dit que la *Jettatura* s'était attachée à la partition et un impresario italien n'eût pas manqué d'en purger au plus vite ses cartons. Bref il fallut renoncer à l'entreprise et Wagner, qui était venu s'installer à Vienne pendant deux années de suite, se vit contraint de porter sa partition au théâtre de Munich.

— Mme Montigny-Rémaury vient d'être invitée, dans les termes les plus flatteurs, à prêter son concours au grand concert de Bade, en l'honneur de l'empereur et de l'impératrice d'Allemagne. Avant de se rendre à Bade, l'éminente virtuose française compte faire un petit pèlerinage artistique à Weimar, pour aller demander les conseils de Liszt sur différentes compositions du maître, qu'elle se propose de faire entendre l'hiver prochain à Paris.

— La tournée wagnérienne entreprise par M. Angelo Neumann est terminée et la troupe s'est dissoute. Il paraît pourtant que l'orchestre reste groupé autour de son jeune chef, M. Antoine Seide, qui aurait l'intention de poursuivre ses voyages et de faire entendre dans les principales villes de l'Allemagne les grandes compositions symphoniques de Mozart et de Beethoven.

— La Société *Concordia*, de Prague, avait ouvert un concours de littérature musicale pour un essai sur la musique de Richard Wagner et son caractère national. Une dizaine de manuscrits avaient été envoyés au concours. Le prix a été remporté par M. Louis Nohl, connu très favorablement par des travaux sur Beethoven et sur Mozart.

— Sarah Bernhardt vient d'être décorée par le roi de Suède. C'est la troisième artiste, avec Jenny Lind et Christine Nilsson, qui soit honorée de cette haute distinction.

— L'orchestre si réputé de la Scala, sous la direction du célèbre maëstro Faccio, vient de faire une tournée en Suisse. La semaine dernière, il était à Zurich où il a donné plusieurs concerts.

— On annonce de Varsovie l'incendie d'une partie du Grand Théâtre, celle qui formait le théâtre des Variétés. Heureusement le sinistre s'est passé sans accidents de personnes, mais les pertes matérielles sont assez sérieuses; on les évalue à la somme de 100,000 roubles.

— D'autre part on nous apprend d'Angleterre la perte du Gaiety-Theatre de Manchester, qui a été entièrement consumé par le feu. Jusqu'à présent on ne signale aucune victime de ce nouveau sinistre.

— Nous recevons de Londres de nouveaux détails sur le concert de Mlle Kleeberg, dont nous avons déjà parlé dans notre dernier numéro. Le succès a été très grand, devant une salle absolument comble, notamment pour le *Scherzo et Choral*, de Th. Dubois, qui a été bissé. Le second concert de Mlle Kleeberg est annoncé pour le 21.

— Enfin, l'explosion d'un récipient de gaz a déterminé au théâtre de Hanovre un commencement d'incendie, au milieu de la représentation de *Faust*. Heureusement le feu a été promptement éteint. L'attitude courageuse du public a puissamment contribué à éviter un désastre.

— M. Théodore Radoux, directeur du Conservatoire de Liége, vient de publier une intéressante notice sur Daussoigne Méhul, son prédécesseur dans les hautes fonctions qu'il tient avec tant de talent et d'habileté. On sait que Daussoigne Méhul, neveu de l'immortel auteur de *Joseph*, était lui-même un compositeur de mérite.

— La prochaine saison de l'Opéra Italien de Pétersbourg commencera le 1er octobre 1883 et finira le 2 mars 1884. Le personnel chantant restera le même que l'an dernier, sauf pourtant l'étoile Marcella Sembrich, qui passe au nouvel opéra de New-York. En revanche, on annonce les nouveautés suivantes : *Néron*, grand opéra en cinq actes, paroles de M. Jules Barbier, musique d'A. Rubinstein (1re exécution en italien); *Richard III*, grand opéra en quatre actes, paroles de M. E. Blavet, musique de G. Salvayre (1re audition); *I Lituani*, opéra en quatre actes, de Ponchielli; *Philémon et Baucis*, opéra en trois actes, de Ch. Gounod (1re exécution en italien); *la Moglie Rapita*, opéra bouffe en trois actes, de M. R. Drigo (1re audition).

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les jeunes concurrents admis à l'épreuve définitive du grand prix de Rome (composition musicale) sont sortis de loge mercredi dernier après vingt-cinq jours pleins de travail. L'ordre dans lequel leurs œuvres seront exécutées doit être tiré au sort. Le jugement préparatoire, auquel prennent part les membres de la section musicale de l'Institut et les jurés-adjoints, MM. Benjamin Godard, Guiraud et Paladilhe, aura lieu au Conservatoire de musique, le vendredi 22 juin. On sait que le sujet de cette année est *Gladiateur*, de M. Emile Moreau, dont les harmonieux vers, disent les jeunes concurrents, n'ont qu'un défaut : celui de pouvoir à la rigueur, se passer de musique. Le jugement définitif aura lieu à l'Institut, le 23 juin, à midi, au scrutin secret et à la majorité absolue des suffrages de l'Académie des Beaux-Arts.

— Les derniers examens de chant, d'opéra et d'opéra comique, de comédie et tragédie, ont eu lieu cette semaine au Conservatoire, et ils ont paru assez satisfaisants pour faire admettre un grand nombre d'élèves aux prochains concours de l'année scolaire 1883-84. Aux examens de solfège et de clavier déjà effectués, vont succéder ceux des classes instrumentales d'harmonie et de fugue. C'est le moment où toutes les classes du Conservatoire sont en émoi.

— La commission instituée par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts en vue d'étudier les améliorations à apporter dans l'enseignement de la musique en France, et dans le but de répartir le mieux possible une somme disponible de 300,000 fr. entre des maîtrises modèles et écoles de musique départementales, poursuit ses travaux, et nous croyons savoir que le Conservatoire de Paris et ses succursales de province ne seront pas absolument oubliés dans cette répartition. Il y a là, en effet, de sérieux besoins à satisfaire, si l'on veut élever le niveau de l'art musical et multiplier les ressources vocales et instrumentales du pays. La Belgique, infiniment mieux traitée que la France, nous donne la mesure de tout ce qu'il y a à faire à cet égard.

— Rappelons que c'est demain lundi, à une heure, dans la grande salle du Conservatoire national de musique et de déclamation, rue du Faubourg-Poissonnière, qu'aura lieu l'assemblée générale annuelle de l'Association de secours mutuels des artistes dramatiques. Ordre du jour de la séance : 1° Lecture du rapport de M. Eugène Garraud; 2° Election du président et de six membres du comité rééligibles. Les sociétaires de province sont priés de réclamer leurs cartes à M. E. Goujet, agent principal, au siège de l'administration, 11, rue Bergère.

— On sait que le Conseil général a chargé M. Ricquier, du Vaudeville, d'organiser des matinées littéraires pour les enfants des écoles communales des écoles suburbaines. Ces matinées, qui ont commencé depuis quinze jours, ont fort bien réussi. Déjà les communes de Saint-Maur, Nogent, Charenton, Arcueil, Ivry et Choisy ont eu leurs matinées. Dimanche prochain, ce sera le tour des communes de Clichy, Levallois et Boulogne.

— M. Ritt songerait toujours à nous édifier tôt ou tard un Opéra-Populaire, et il continuerait d'étudier divers emplacements qu'il serait infiniment plus pratique, selon nous, d'abandonner pour un théâtre tout construit, tel que le Châtelet, par exemple. C'est évidemment vers un résultat de ce genre qu'il devrait diriger ses efforts et appliquer son expérience des affaires théâtrales.

— Une des affaires les plus importantes de Marseille vient enfin de recevoir une solution. En effet, sur le rapport de M. le ministre de l'Intérieur, vu le rapport du conseil municipal et d'après l'avis de M. le préfet, M. le président de la République vient de déclarer d'utilité publique l'acquisition du Grand-Théâtre au prix de 1,200,000 francs, et après une expertise contradictoire, il sera fait face à cette dépense par un emprunt de même somme qui sera soumis à l'approbation du Parlement.

— Jeudi dernier grande fête artistique dans la cathédrale de Rouen, à l'occasion de l'inauguration solennelle de l'orgue monumental de tribune reconstruit par la maison Merklin; une foule immense remplissait les nefs de l'antique basilique. M. Guilmant, le célèbre organiste de la Trinité à Paris, assisté de M. Ledru, organiste titulaire, a tenu pendant près de deux heures cet immense auditoire sous le charme. Il a fait admirablement ressortir toutes les ressources de ce magnifique instrument de 60 jeux.

— Notre grand chanteur Faure part cette semaine pour Pougues, où il va faire une saison d'été, en attendant qu'il se décide à franchir le pont d'or que les Yankees lui proposent de jeter par-dessus l'Atlantique pour l'engager à faire le voyage d'Amérique.

— Mme Marcella Sembrich, se rendant de Londres à Dresde, passera par Paris demain lundi et séjournera quelques jours à l'hôtel Continental. Attendue également de Londres, au même hôtel, Mme Christine Nilsson.

— Mlle Claire Cordier, que nous avons applaudie à l'Opéra-Comique, vient d'être engagée dans une compagnie italienne qui parcourra successivement Milan, Florence, Rome et Naples. Elle y chantera *Mignon*, *Carmen*, les *Dragons de Villars*, l'*Eclair* et le *Val d'Andorre*.

— M. le marquis d'Ivry, l'auteur des *Amants de Vérone*, travaille en ce moment à un grand opéra tiré de *Désespérance d'amour*, de Balzac. Titre : *l'Orfèvre du roi*.

— Le théâtre du Casino de Trouville donnera cet été la première représentation de : le *Singe d'une nuit d'été*, bouffonnerie musicale en un acte, paroles de M. Edouard Noël, musique de M. Gaston Serpette, laquelle sera interprétée par Mlle Marguerite Ugalde, du théâtre des Nouveautés, et M. Grivot, de l'Opéra-Comique.

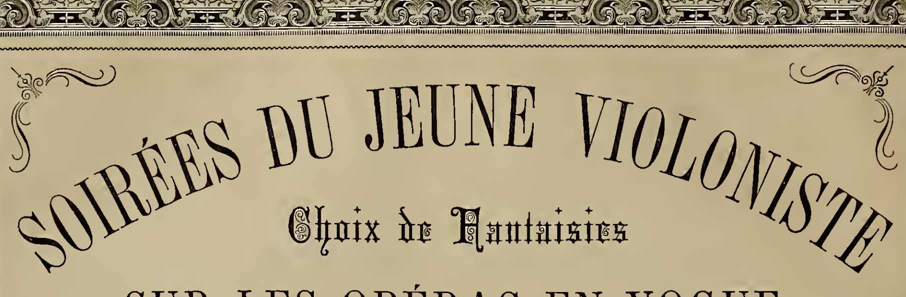
— A l'occasion de l'ouverture de la saison au Casino de Dieppe, l'aimable directeur de l'établissement, M. Bias, adresse à la presse une invitation des plus courtoises. Dieppe étant aux portes de Paris et le Casino réunissant les attractions les plus variées, M. Bias peut compter que sa politesse n'aura pas été dépensée en vain et que ses invitations ne seront pas perdues.

— Une nombreuse et brillante assemblée assistait mercredi dernier au mariage de Mlle Marie Déledicque avec M. Charles Raux, négociant. M. Taffanel était venu prêter son précieux concours à l'excellente maîtrise de Saint-François-de-Salles. Dans un andante de Saint-Saëns à l'offertoire et dans l'accompagnement obligé de *l'Agnus Dei* de Mozart, les sons si purs et si mélodieux de sa flûte ont ému et charmé tout l'auditoire. Parmi les assistants on remarquait M. Alard, M. L. Dancla et plusieurs autres célébrités du monde des sciences et des arts.

— La maison Calmann Lévy met en vente un nouveau roman de mœurs parisiennes : *le Testament de Lucy*, qui comptera parmi les conceptions les plus dramatiques et les œuvres les plus fortes de MM. Edmond Texier et Camille Le Senne.

— Aujourd'hui dimanche, au palais du Trocadéro, grande fête militaire : (concert, pantomime et kermesse) au profit de *la Société des ex-militaires*.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.



SUR LES OPÉRAS EN VOGUE

(MOYENNE FORCE)

POUR

VIOLON ET PIANO

Première Série

1. MIGNON, Fantaisie poétique . . . . A. THOMAS.
2. SYLVIA, Valse chantante . . . . L. DELIBES.
3. LE CAÏD, Fantaisie gracieuse . . . . A. THOMAS.
4. UN BALLO IN MASCHERA, Fantaisie-cantilène. G. VERDI.
5. SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, Fantaisie-stances. A. THOMAS.
6. LE DÉSERT, Fantaisie arabe . . . . F. DAVID.

Deuxième Série

7. HAMLET, Fantaisie dramatique . . . . A. THOMAS.
8. JEAN DE NIVELLE, Fantaisie-ballade . . . L. DELIBES.
9. LA PERLE DU BRÉSIL, Fantaisie orientale. F. DAVID.
10. FRANÇOISE DE RIMINI, Fantaisie-caprice. A. THOMAS.
11. LA KORRIGANE, Fantaisie-ballet . . . . . CH. M. WIDOR.
12. CHANSON DE FORTUNIO, Fantaisie-idylle. J. OFFENBACH.

(en préparation) **Troisième Série** *(en préparation)*

13. LAKMÉ Fantaisie indienne . . . . L. DELIBES.
14. PSYCHÉ, Fantaisie antique . . . . A. THOMAS.
15. LA SOURCE, Fantaisie-mazurka . . . . L. DELIBES.
16. LA FARANDOLE, Fantaisie provençale . . . . TH. DUBOIS.
17. LE ROI L'A DIT, Fantaisie-Sérénade . . . L. DELIBES.
18. LA TZIGANE, Fantaisie viennoise . . . . . J. STRAUSS.

PAR

Chaque numéro 9 fr. **AD. HERMAN** *Chaque Numéro* 9 fr.

ŒUVRES POUR VIOLON ET PIANO DU MÊME AUTEUR

STELLA, valse de J. FAURE, transcrite pour Violon et Piano ou Flûte et Piano

Op. 1. PREMIÈRE FANTAISIE ORIGINALE — Op. 2. 2e FANTAISIE BRILLANTE — Op. 15. LA CLOCHETTE

Op. 11. GRANDE FANTAISIE sur LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, d'Ambroise THOMAS

Op. 17. TARENTELLE de LA TONELLI, d'Ambroise THOMAS

Op. 24. DIVERTISSEMENT BRILLANT sur LA MOISSONNEUSE, de VOGEL

(Avec KETTERER). — DUO CONCERTANT sur UN BALLO IN MASCHERA, de VERDI

(Avec LACOMBE). — FANTAISIE sur LES PURITAINS

PARIS, AU MÉNESTREL, 2bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL & FILS

Éditeurs-propriétaires pour tous pays

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2729 — 49me ANNÉE — N° 30. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 24 Juin 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, la 19me styrienne de J.-B. WEKERLIN :

LES TOURTERELLES

paroles de FÉLIX MOUSSET. — Suivra immédiatement : *Noël*, lied de CH.-M. DE WEBER, traduction de VICTOR WILDER.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Océanide-Polka* de VICTOR ROGER. — Suivra immédiatement : *Gamerra*, célèbre marche de JOSEPH GUNG'L.

GLUCKISTES ET WAGNÉRIENS

IV

Lorsque Monteverde, au dix-septième siècle, établit les fondements d'une tonalité nouvelle, en employant des dissonances naturelles, ne fut-il pas l'objet d'attaques furieuses de la part des vieux maîtres qui n'admettaient que les harmonies consonantes? — Celui qui, pour la première fois, a tenté de moduler du ton de *fa* naturel en celui de *ré bémol* n'a-t-il pas été considéré comme un novateur dangereux? — Quand Rameau porta l'ordre et la lumière dans les principes jusqu'alors diffus et compliqués de la musique, au moyen de sa découverte magnifique de la basse fondamentale — la seule chose, d'après Beethoven, qui, après l'idée de la Divinité, ne saurait être discutée — de combien d'injures, de sarcasmes, de traits envenimés ne fut-il pas accablé. On l'appela « distillateur d'accords baroques », « faiseur d'opéras bourrus », Iroquois, Hottentot, que sais-je! Et Grétry, le bon et doux Grétry, l'auteur de *Colinette* et de *Zémire*, ne raconte-t-il pas, dans ses *Mémoires*, qu'il fut considéré comme un révolutionnaire, quand il osa transporter la comédie lyrique à l'Opéra. Ne s'est-il pas rencontré un critique — Denis Weber, directeur du Conservatoire de Prague — qui a traité la *symphonie héroïque* de « *contraire aux bonnes mœurs !* » Rappelez-vous l'indignation que souleva au sein de l'Institut la timide audace d'Auber, faisant éclater, au début de son ouverture de la *Muette*, un foudroyant accord de septième diminuée. En vérité, ces hardiesses ont été rapidement dépassées, et nous avons pu entendre, dans un mélodieux ouvrage de M. Léo Delibes, une phrase chorale développée un certain temps dans le ton de *fa dièze mineur*, tandis que l'orchestre joue obstinément en *la*.

Je ne parlerai que pour mémoire des humiliations, des déboires, des insultes de tout genre qu'eut à endurer Hector Berlioz. Voilà un musicien dont l'œuvre fut longtemps regardée comme atroce, barbare, inexécutable. Aujourd'hui le public acclame la *Damnation de Faust* et n'a pas assez d'applaudissements pour les moindres productions du chantre d'*Harold* et d'*Énée*.

Combien d'exemples de ce genre nous apprennent à nous défier des jugements du jour et à attendre ceux du temps!

Or, quelle est la pensée qui a pu soutenir le courage de ces illustres novateurs dédaignés de leurs contemporains, combattus au nom de la routine, sinon que leur génie serait, en dernière analyse, apprécié à sa valeur, grâce à cette marche lente, mais sûre, que suit l'esprit humain dans la voie du progrès. Lorsque Grétry traçait, dans son *Essai sur la musique*, un plan de réforme qui ne saurait être rejeté par les partisans les plus exclusifs des idées modernes, n'avouait-il pas humblement qu'il fondait ses espérances sur « Dieu et le temps »? Et à une époque où l'opéra n'était guère qu'un tissu d'invraisemblances, un ramassis d'airs empreints de la plus désespérante banalité, de détails hors de situation, de hors-d'œuvre ridicules inventés uniquement pour le triomphe du virtuose, ne se trouvait-il pas quelques esprits perspicaces qui rêvaient pour le drame lyrique des destinées plus nobles, et désespéraient en même temps de voir accueillir la réforme par un public ignorant et routinier? « Peut-être, écrit Framery dans l'*Encyclopédie*, qu'UN JOUR notre nation qui marche lentement dans la carrière des arts,

mais qui finit toujours par arriver au but plus sûrement que tout autre, sentira mieux le prix de cette unité, sur laquelle elle se montre aujourd'hui si indifférente. »

Wagner, à son tour, a pensé que la situation subordonnée du théâtre dans notre vie publique ne lui permettait pas de croire que son idéal pût arriver actuellement à une réalisation complète. Et il s'est dit ceci : dans dix ans, dans vingt ans, dans un demi-siècle peut-être, le public reviendra au culte de l'art sérieux ; peu à peu les anciens usages disparaîtront, les théories qu'on repousse aujourd'hui seront, grâce « à Dieu et au temps », reconnues justes et dignes de satisfaire les gens de goût. Le drame lyrique, tel que je le conçois, succédera à l'opéra italien, de même que le système de Morse a fait oublier les frères Chappe, de même que la lumière électrique doit forcément détrôner le gaz qui lui-même a remplacé la lugubre chandelle.

Croyez-vous que les merveilles du *Prophète* ou de l'*Étoile du Nord* eussent été appréciées à leur valeur par ce public qu'effarouchaient déjà les audaces de Gluck ? « Il y a gros à parier, écrivait Bachaumont, que le chef-d'œuvre prétendu (*Alceste*) de M. Gluck ne prendra pas dans ce pays-ci. » — « Tout beau, répliquait l'Orphée allemand, si ma musique ne prend pas aux premières représentations, elle prendra aux dernières ; si ce n'est cette année, ce sera l'année prochaine, ce sera dans dix ans, parce que c'est la musique la plus analogue à la nature, et je n'en connais pas de plus vraie. »

Et voilà réduite à son expression exacte cette théorie de la musique de l'avenir, qui, si elle froisse notre vanité, ne peut manquer de flatter singulièrement l'amour-propre de nos descendants.

V

Si maintenant j'examine ce que peut avoir de neuf le reproche fait communément à Wagner d'abuser des sonorités de l'orchestre et de torturer le gosier des chanteurs, soit en écrivant les parties au-dessus du registre normal, soit en forçant trop souvent les voix à dominer le fracas des instruments de cuivre, je remarque que, ici encore, les détracteurs de Wagner n'ont pas le mérite de l'invention. « Il semble, dit Grétry, que depuis la prise de la Bastille il soit impossible de faire de la musique autrement qu'à coups de canon. »

— Et il ajoute : « La musique de Gluck est belle, mais elle a le tort d'être souvent au delà des forces humaines, quant aux voix. Une voix seule ne luttera jamais sans risques contre quatre-vingts ou cent instruments qui jouent, qui frappent, qui sonnent de toutes leurs forces. » L'auteur de l'*Essai sur les révolutions de la musique*, Marmontel, prétend, lui aussi, « que personne n'a fait bruire les trompes, ronfler les cordes et mugir les voix comme l'Orphée allemand ». Ne croirait-on pas lire l'appréciation de Scudo sur *Tannhœuser ?* Et notez bien que l'écrivain des *Mémoires* avoue tout le premier que « la musique bruyante a toujours réussi en France ; » à telles enseignes que Traetta, assourdi par le bruit de l'orchestre de Gluck, déclare que les « Français possèdent des oreilles de corne ». (*I Francesi hanno le orecchie di corno*). — Caraccioli les croit simplement « doublées en maroquin ». N'oublions pas, enfin, que les Piccinistes logeaient plaisamment leurs adversaires à Paris, dans la « rue des Grands-Hurleurs ».

Marmontel signale le même abus dans un pamphlet, *Polymnie*, qui met une chanteuse (1) aux prises avec l'administrateur de l'Opéra.

Et mes poumons ? demande Rosalie.
— Soyez tranquille, ils vous seront payés ;
Sur mon état ils seront employés.
— Rien n'est plus juste, et la règle établie
Veut qu'en dépense on porte à l'Opéra
Tous les chanteurs que Monsieur crèvera.

Plus loin, le poète raconte que :

Il (Gluck) fit hurler la reine Clytemnestre,
Il fit ronfler l'infatigable orchestre.
Du *Coin du roi* les antiques dormeurs
Se sont émus à ces longues clameurs ;
Et le parterre, éveillé d'un long somme,
Dans un grand bruit crut voir l'art d'un grand homme.

Rapprochez de ce dernier trait l'épigramme inspirée probablement à quelque musicien de l'Opéra pendant une représentation de *Castor et Pollux* :

Si le difficile est le beau,
C'est un grand homme que Rameau.
Mais si le beau, par aventure,
N'était que la simple nature,
Le petit homme que Rameau !

Il est évident que la musique de Rameau parut très difficile aux violonistes qui conservaient leurs gants pour jouer les petits ballets de Lully ; et, sans aller si loin, je suppose que l'ouverture de *Guillaume Tell* a dû effrayer la plupart des virtuoses habitués aux accompagnements si peu recherchés de *Montano* et de *Lucile*. Mais il ne faut pas perdre de vue que les acteurs et les instrumentistes doivent être dressés uniquement dans le but de faire valoir la musique, et que celle-ci a un rôle plus relevé que de satisfaire les exigences et les caprices de tel ou tel virtuose en vogue. L'orchestre, d'autre part, est chargé, dans le nouveau drame lyrique, de peindre les situations, de dessiner les caractères, de souligner, pour ainsi dire, les moindres détails de l'action scénique, en sorte que le compositeur est excusable de multiplier les difficultés d'interprétation dans certains cas où la nécessité de l'expression musicale le commande. Nous n'avons donc plus affaire, on le comprend, à cet orchestre de l'Opéra, si plaisamment comparé par Mercier, dans son *Tableau de Paris*, à « *un vieux coche traîné par des chevaux étiques, et conduit par un sourd de naissance* ».

Mais ce n'est pas tout. On accuse Wagner de supprimer les duos, les ensembles, les chœurs, en haine de la *convention* qui, selon la nouvelle doctrine, doit être tout à jamais bannie de l'Opéra. Sans m'arrêter à discuter la valeur d'une telle assertion, je m'aperçois qu'une critique analogue fut adressée, il y a cent ans et plus, à l'auteur d'*Alceste*. « Il fut décidé, dit la Harpe en parlant des Gluckistes, qu'on pouvait se passer d'airs ; que c'était même le mieux, toujours à cause de la nature, qui ne veut pas qu'on chante si bien dans la passion. » Et dans un autre passage : « Il n'est point vrai que les airs dramatiques, les duos, les trios de situation refroidissent le drame et ralentissent l'action. »

Je me demande, dès lors, pourquoi, un peu plus loin, le docte littérateur prétend qu' « il n'est nullement convenable à la dignité des deux héros d'*Iphigénie* de chanter ensemble » : opinion déjà avancée, d'ailleurs, dans la *Lettre sur Omphale*. « Les duos sont hors de nature, — écrit Grimm, — car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois pendant un certain temps, soit pour dire la même chose, soit pour se contredire, sans jamais s'écouter ni se répondre. *Or le meilleur moyen de sauver cette absurdité, c'est de traiter le plus souvent le duo en récitatif.* »

On ne s'attendait guère à voir la facture particulière à *Tristan et Iseult* prévue, approuvée, conseillée par l'auteur du *Petit prophète !*

Wagner, dit-on encore, manque d'inspiration et croit à tort que l'on peut remplacer la mélodie par la recherche des accompagnements. L'auteur d'*Orphée* s'est également vu reprocher « de réparer le défaut de chant par sa profonde connaissance de l'harmonie et des effets qu'on peut en tirer ». Marmontel écrivait sur le même sujet : « Avec un orchestre bruyant et gémissant, avec des sons de voix déchirants ou

(1) Mlle Levasseur, dite Rosalie, cantatrice célèbre, qui créa le rôle d'Alceste. C'est dans sa maison que Gluck était logé.

terribles, croirons-nous posséder la musique théâtrale par excellence ? L'opéra sera-t-il privé des charmes de la mélodie? » Quelques années auparavant, un certain abbé Desfontaines avait accusé Rameau de « sacrifier les plaisirs de l'oreille à de vaines spéculations harmoniques. »

Ce n'est donc pas la première fois que l'on en veut à un musicien de transporter, comme l'a dit quelqu'un, la statue dans l'orchestre et le socle sur la scène; et, en cela comme en tout le reste, les détracteurs de *Lohengrin*, de *Tristan*, de *Tannhœuser*, ne font que rééditer les vieilles incriminations soulevées par l'épître dédicatoire d'*Alceste*. « La cadence, monsieur, que faites-vous de la cadence ? » s'écriait l'interlocuteur de l'abbé Arnaud (1). — La *cavatina !* rendez-nous *la dolce cavatina !* répètent les admirateurs de Bellini et de Donizetti. Les *dilettanti* de l'Académie de musique n'ont peut-être sifflé si vigoureusement *Tannhœuser* que parce que le compositeur n'avait pas cru devoir y intercaler un ballet dans les formes convenues. — N'avons-nous pas vu Vestris condamner *Iphigénie* pour ce motif que l'ouvrage ne contenait pas la moindre *gavotte ?*

VI

Il serait aisé de poursuivre ce curieux rapprochement et de signaler l'analogie constante qui existe entre les différentes critiques dirigées à cent ans d'intervalle contre les deux grands révolutionnaires de la musique. On a fait à Wagner un crime d'être sorti de la voie tracée par ses devanciers. Comme si Meyerbeer et Rossini s'étaient souciés de copier la manière de Rameau ou de Campra ! comme si les opéras comiques de Grétry avaient quelque chose de commun avec les *pastorales* d'Emilio Cavaliere? Autre temps, autres mœurs, autre musique. Pouvons-nous comprendre aujourd'hui que les soldats du grand Condé soient montés à l'assaut de Lérida excités par des airs de violon ?

Les formules musicales ne sont pas plus éternelles que les expressions littéraires.

Un soir qu'on jouait à l'Opéra le *Devin du village*, — c'était, je crois, dans les dernières années de la Restauration, — l'actrice chargée du rôle de Colette vit tout à coup tomber à ses pieds, en manière de bouquet, une de ces énormes perruques poudrées, frisées, martelées qui donnaient aux chefs de Géronte et de don Bartholo un aspect si vénérable. On comprit l'allusion; et Berlioz, qui raconte le fait dans ses *Mémoires*, ajoute que l'œuvre de J.-J. Rousseau parut ce soir-là sur l'affiche pour la dernière fois.

Le plus grand tort de Wagner est d'avoir eu, à sa suite, un certain nombre de partisans trop zélés qui ont abusé, on peut le dire, du *coup de la perruque*. Le public s'est fâché, — c'était son droit; — mais il a voulu faire remonter au maître la responsabilité des sottises de quelques disciples, et voilà la faute.

C'est ainsi que l'exagération compromet souvent les idées les plus justes, les innovations les plus heureuses.

Il est exact que le système du maître de Bayreuth présente des erreurs nombreuses, des réformes irréalisables, je dirai même des côtés ridicules. Mais, quel que soit l'avenir qui lui est destiné, on peut dire qu'il a étendu les lois de l'expression musicale et des convenances réciproques du poème et de la musique, sans lesquelles le drame lyrique ne saurait satisfaire les gens de goût. Admettons que toutes ces questions aient déjà appelé l'attention de Rousseau, de Gluck, de Beethoven. Il y a beau temps que Gœthe a excusé les imitateurs :

— Wer was dummes, wer was kluges denken
Dass nicht die Vorwelt schon gedacht (2), —

fait sentencieusement observer au jeune bachelier, Méphistophélès ratiocinant dans le fauteuil du docteur Faust.

Si étrange, en effet, que puisse paraître une découverte, si neuve qu'apparaisse une idée, soyez bien sûr que les germes en existaient dans quelque ouvrage du passé. Il est bien difficile de faire du nouveau, et c'est encore se créer des droits au respect de la postérité que de savoir mettre les vieilles théories en relief, de les analyser, de les développer ou rajeunir à propos, et de leur valoir ainsi un triomphe définitif.

Eugène de Bricqueville.

FIN.

(1) La *Soirée perdue*.

(2) Quelqu'un peut-il se vanter d'avoir une idée folle ou raisonnable qu'on n'ait déjà eue avant lui ? (Second Faust.)

SEMAINE THÉATRALE

La grosse nouvelle de la semaine, — de l'année même, — est certainement l'entente définitive qui vient de se faire entre Mme Fidès-Devriès et le baryton Maurel, représentant artistique de MM. Corti, au sujet de 20 à 25 représentations à donner au nouveau Théâtre-Italien de Paris. Le traité a été signé dimanche dernier, à 4 heures de relevée, et, le soir venu, Mme Devriès s'envolait vers la Haute-Savoie, à Saint-Gervais-les-Bains, où elle va faire une saison. Ainsi, nous aurons au théâtre des Nations, transformé en scène italienne, les soirées que Mme Devriès voulait consacrer à notre grand opéra en l'honneur de l'art français. Empressons-nous d'ajouter qu'elle était prête à tenir sa promesse de vingt à vingt-cinq représentations d'*Hamlet* et de *Françoise de Rimini* (auxquelles son vif désir était d'ajouter *Faust)* sur la scène de l'Opéra et que, si ce splendide programme ne s'est pas réalisé, ce n'est pas à elle qu'on peut s'en prendre. On ne saurait mettre en doute, en effet, son dévouement à l'art français. Cela est si vrai que Mme Devriès compte bien prêter l'éclat de son talent à plus d'une œuvre française, même sur la scène italienne, que le baryton Maurel fonde au théâtre des Nations, faute de ne pouvoir occuper, lui aussi, sa légitime place sur notre première scène lyrique. Ainsi, on peut avancer que la résurrection du Théâtre-Italien de Paris est due, en partie, à notre Académie nationale de musique. Et, chose curieuse, ce sont des chanteurs français qui en feront les principaux honneurs. On parle pourtant de l'engagement du ténor espagnol Gayarré pour *le Lohengrin* et *Rigoletto*, ainsi que de celui de la basse polonaise Reszké, sur lequel viendrait se greffer l'engagement de sa sœur, Mlle Joséphine de Reszké, si remarquée, il y a quelques années, à l'Opéra de Paris. Des Italiens, on n'en voit guère poindre jusqu'ici au théâtre des Nations. Mlle Donadio, avec qui les négociations ont dû être suspendues faute d'un répertoire à sa convenance, est française. Et vous verrez que si le ténor Vergnet s'y prête, ce sera à Paris qu'il fera, lui aussi, de l'art franco-italien. Il est, du reste, sérieusement question de chanter en français les ouvrages français au théâtre des Nations. C'est là une idée qui ne peut manquer de faire son chemin et à laquelle on ne saurait trop applaudir.

Pendant que le baryton Maurel, devenu impresario artistique pour la circonstance, organise son formidable plan de campagne en vue de l'hiver prochain, la direction de notre grand Opéra procède à ses pacifiques débuts d'été. C'est ainsi que, sans tambours ni trompettes, s'est produite mercredi dernier, sur notre première scène lyrique, Mlle Duvivier, la Falcon du théâtre Royal de la Monnaie. Le redoutable rôle de Valentine, des *Huguenots*, lui a servi de début et il serait d'autant plus prématuré de la juger sur cette première épreuve que le ténor Salomon, indisposé, n'a pu l'aider à se remettre d'une visible émotion. Ouvrons donc un large crédit à Mlle Duvivier et attendons le rétablissement de son Raoul. Ne retenons de cette représentation des *Huguenots* que le nouveau succès de Mlle Lureau, dont la belle voix tend de plus en plus à se *Falconiser*. Vous verrez que l'un de ces soirs, c'est elle qui nous chantera Valentine et qu'on n'aura pas lieu de s'en plaindre.

Lundi dernier, la reprise de *Coppélia* et la rentrée de la toute charmante Julia Subra ont dédommagé les abonnés de l'Opéra de l'*exécution* du *Freischütz*. Avant-hier vendredi, c'est la *Favorite* interprétée par Mlle Richard qui accompagnait *Coppélia*; à la bonne heure !

Demain lundi, début de la basse chantante Plançon dans le Méphistophélès du *Faust* de Gounod. Ne pas confondre avec le *Mefistofele* de Boïto qui sera, dit-on, représenté intégralement au

théâtre des Nations, l'hiver prochain, par les artistes du théâtre italien Corti-Maurel, si toutefois l'auteur cède aux sollicitations qui lui sont adressées à ce sujet.

On ne sait encore quelle sera la grande nouveauté de l'hiver 1884 sur notre première scène lyrique, mais on annonce que la *Sapho* de Gounod va se compléter par une plus grande importance donnée au rôle de Glycère, qui serait tenu par Mlle Richard, celui de Sapho restant acquis à Mme Krauss. De plus, le ballet de la *Farandole*, destiné à Rosita Mauri, et le *Tabarin* de M. Pessard, dont on s'occupe aussi, seraient offerts au public de l'Opéra l'automne prochain. L'habile dessinateur Lacoste s'est rendu en Provence pour étudier sur place les costumes de la *Farandole*.

A l'Opéra-Comique, M. Carvalho a voulu produire trois petits actes avant la clôture d'été. Bien encombrants ces petits actes dont les grands ouvrages recherchent d'autant moins le voisinage, qu'ils prennent une excessive part dans les droits d'auteurs. Il faut, en effet, être bien dédaigneux de ses intérêts pour laisser aujourd'hui comparaître un petit ouvrage sur l'affiche à côté d'un succès en trois actes. Seuls les morts ne peuvent réclamer; c'est le cas de Mozart et de Félicien David, qui laissent *Mathias Corvin* et *Saute marquis* précéder la *Flûte* et la *Perle*, partitions qui n'en peuvent être que diminuées.

Mais arrivons aux trois actes d'été que l'Opéra-Comique vient de nous offrir avant de fermer ses portes.

MATHIAS CORVIN

La pièce de MM. Paul Milliet et Jules Levallois est une bluette un peu sentimentale, empruntée sans doute à quelque légende de la Hongrie. C'est l'histoire des amours de Ridolfo, un enfant perdu, qui chante comme un rossignol, avec Ilona, la fille de maître Zacchi, un musicien de Venise qui est venu se réfugier dans les États de Mathias Corvin. Une conspiration, dont il veut saisir la trame, amène le roi chez l'innocent maître de chapelle, qui tremble un instant en se croyant compromis. Mais, tout en déjouant le complot dont il était menacé, le prince trouve le moyen d'unir les deux amants et de révéler à Ridolfo le nom de son père, qui se trouve être un des plus fidèles amis du roi. Voilà donc un mariage contracté sous les meilleurs auspices, et il ne tenait qu'à M. de Bertha de le célébrer plus gaiement; mais ce jeune compositeur hongrois a l'humeur assez rêveuse, et sa musique n'est pas faite pour réjouir les cœurs des dilettantes parisiens. Puis elle est écrite d'une manière bien tendue pour les voix, et l'orchestration n'en est pas absolument claire et limpide. Il serait pourtant injuste de refuser toutes qualités à M. de Bertha; seulement sa petite partition est d'essence germanique par trop prétentieuse pour un lever de rideau français.

LE PORTRAIT

de M. Théodore de Lajarte est, au contraire, une franche et joyeuse bouffonnerie. La pièce, qui est l'œuvre de MM. Laurencin et Jules Adenis, deux vieux routiers experts dans l'art de tourner une scène, semble calquée sur le modèle des *Rendez-vous bourgeois*, agrémentée de quelques réminiscences de Beaumarchais et de Molière.

Il s'agit, dans l'espèce, de la fille d'un brave peintre espagnol que se disputent deux rivaux: Ottavio, le fils de l'alcade, et le prince Ferdinand. Sachant que l'on doit transporter dans l'atelier de Girellos le corps de l'illustre Cervantès qui vient de mourir dans un couvent et dont on veut conserver les traits à la postérité, Ottavio et Ferdinand ont tous deux l'idée de faire servir cette circonstance aux intérêts de leur amour, en introduisant dans la place leurs domestiques respectifs, qui contrefont le mort. On voit d'ici les *quiproquos* et les *lazzi* de l'ancienne comédie italienne. Les deux cadavres de MM. Laurencin et Jules Adenis ont obtenu un vif succès d'hilarité et la musique de M. de Lajarte n'y a pas nui, loin de là. Ce n'est point une partition de bibliothécaire : légère comme une omelette soufflée, elle se digère sans difficulté et non sans agrément.

L'interprétation des deux pièces est soignée, comme il est d'usage au théâtre de M. Carvalho. Dans la première, on a remarqué la gracieuse Mlle Dupont et la plantureuse Mme Vidal, à côté du ténor Mouliérat et de M. Belhomme, dont la splendide voix ne passe jamais inaperçue.

Dans *le Portrait* on s'est beaucoup amusé de la rondeur du baryton Fugère, de l'importante bêtise de M. Gourdon et des terreurs niaises de Barnolt. La note gracieuse est donnée par le ténor Bertin et la jolie Mlle Lardinois, douée d'une toute petite voix belge qui ne demande qu'à grandir.

Bref, il y a eu force bravos pour tous les gais interprètes du *Portrait* : la scène de la clef, celle du paravent et bien d'autres encore, constituent un amusant pendant aux *Rendez-vous bourgeois*. Entre les deux camps circule l'accorte Mlle Chevalier, qui tient spirituellement le rôle d'une marton d'opéra comique.

Il y a là des romancettes, des duetti, un trio, un quartetto, spirituellement écrits et d'un effet allègre, sans prétention; bref, la muse de M. de Lajarte s'est joyeusement dépensée en motifs des plus agréables, sinon des plus originaux. On a fort applaudi sa partitionnette en deux actes ou tableaux, de la simple durée d'une heure, ce qui en doublera le succès.

* * *

Voici le riche programme de clôture de l'Opéra-Comique :

Aujourd'hui dimanche, *la Flûte enchantée*, précédée de *Mathias Corvin*; demain lundi, représentation populaire de *la Perle du Brésil*, précédée du *Portrait*; mardi et vendredi, les deux dernières représentations de *Lakmé*; mercredi et samedi, les deux dernières de *Carmen*, enfin jeudi prochain, la dernière de *la Perle*.

Ces représentations effectuées, les étoiles de la salle Favart se déplaceront en tous sens : Mme Carvalho se rendra à sa villa de Puys-sur-Dieppe, Mlle Isaac au lac de Lucerne, Mme Bilbaut-Vauchelet à Aix-les-Bains, Mlle Van Zandt au Mont-Dore où elle retrouvera Mmes Nilsson et Sembrich, enfin, Mlle Nevada en Bohême.

Quant à Talazac, il se dirigera mais plus tard sur Aix-les-Bains où son ami Cobalet doit aussi faire une saison. Taskin se rendra à Cabourg et la plupart de ses camarades le suivront de plus ou moins près sur les autres plages normandes, où l'opéra comique va faire élection de domicile cet été.

Et M. Danbé ? Néris le réclame comme tous les ans, et, s'il nous revient avant le 1er septembre, ce ne sera qu'à l'occasion de la représentation du 14 juillet.

H. Moreno.

AUBER CHEZ LUI

Il y était fort souvent, chez lui, et recevait de préférence le matin, de très grand matin.

Auber se couchait tard et se levait de bonne heure; il m'a dit plus d'une fois que son sommeil ne dépassait jamais trois heures; comme les insomnies l'ennuyaient, il se levait et se mettait à travailler. On a parfois relevé les somnolences d'Auber au théâtre et même dans les examens au Conservatoire, mais ce n'était jamais des absences complètes : on aurait dit que l'esprit veillait, tandis que le corps fatigué s'abandonnait au sommeil. Une élève finissait son air, le maître semblait n'en avoir rien entendu, mais au moment d'inscrire sa note, il disait: « elle a barboté ses vocalises », ou « jolie voix, un peu faible ». Il était rare qu'un mot ne prouvât son attention.

Chez lui, Auber avait toujours la plume à la main ou les doigts sur le piano, il lisait fort peu, sa bibliothèque était à peu près nulle. Dans les dernières années, l'âge ayant un peu ralenti son ardeur pour le travail, il n'était pas fâché qu'on vînt le déranger, et se plaisait tout particulièrement dans la société des femmes. A quatre heures, il allait au Bois, mais, depuis plusieurs années, il ne conduisait plus, s'en remettant à John, un cocher anglais qu'il a eu pendant plus de trente ans, qui levait le coude, mais qui conduisait fort bien, alors même qu'il ne pouvait pas se tenir sur ses jambes.

Au retour du Bois, Auber descendu, de voiture dans la cour, ne manquait jamais de caresser ses chevaux, leur passant la main sur l'échine ou le poitrail, prétendant que cela leur faisait plaisir et que, s'il négligeait de le faire, ils ne seraient pas contents.

Un soir de fête nationale, où l'on avait marseillaisé toute la nuit dans les rues de Paris, la vieille Sophie, femme de charge et l'*aînée* d'Auber, lui dit le lendemain qu'elle n'avait pu fermer l'œil et qu'elle préférait encore *le bruit* que *lui* faisait souvent..... (c'était lorsque le maître composait la nuit au piano); cette appréciation de sa femme de charge plaisait beaucoup à Auber; il la racontait volontiers et toujours en riant de tout son cœur.

Un jour il avait emporté un jeune platane, à l'état d'arbuste, du jardin de Mme Cinti-Damoreau; il le planta dans sa cour, rue Saint-Georges, 24. Contre toutes les prévisions, le platane grandit et devint un arbre, que j'avais devant mes fenêtres, et sur lequel les

pierrots venaient se raconter leurs espiègleries, dès qu'il y avait un rayon de soleil. Auber était très fier de son platane et m'a répété plus de dix fois son origine. Après la mort de l'illustre compositeur et durant une de mes vacances, un architecte, voulant faire du zèle, le fit abattre, au grand regret du nouveau propriétaire, M. le docteur Piogey, à qui je racontai l'histoire du platane.

Je viens de nommer M. Piogey, dont les collections de tableaux et d'éventails ont quelque réputation; dans sa salle à manger on voit un beau portrait en pied de Marie Roze, dans son costume du *Premier jour de bonheur;* il est assez curieux que ce portrait, après avoir sans doute passé par diverses mains, soit venu reprendre sa place à l'ancien hôtel Auber, qui d'ailleurs n'a pas subi d'autre changement depuis douze ans, si ce n'est qu'on le repeint avec plus de soin qu'auparavant et que des tableaux ont pris la place des gravures.

Auber avait huit personnes à son service, et malgré cela il était médiocrement servi: un soir, il recevait plusieurs cantatrices à dîner, et le repas fut trouvé fort bon. Une fois sorti de table, Auber se mit au piano et accompagna divers morceaux à ces dames; l'une d'elles eut soif. Le maître sonna pour demander un verre d'eau sucrée. Mais personne ne vint: la femme de charge s'était couchée, la cuisinière avait fait de même, le valet de chambre était sorti se promener..., bref, personne ne répondit à l'appel. Auber ne s'en fâcha en aucune façon, il nous dit tranquillement: « Allons prendre une glace chez Tortoni. »

De chez Tortoni, Auber se dirigea sur l'Opéra, — l'ancienne salle, — où se donnait ce soir-là le bal autrefois annuel des artistes de l'Académie nationale de musique. Il était parfaitement éveillé, bien qu'il fût près d'une heure du matin, — que l'un de ses amis le vit gravir deux par deux les marches du grand escalier. Cet ami, n'y pouvant croire, s'élança à la poursuite de l'illustre maître et, rendu au foyer, lui témoigna sa surprise doublée d'admiration: après minuit, répondit Auber, je retrouve toujours mes jambes de vingt ans.

J.-B. Wekerlin.

SAISON DE LONDRES

Londres, 21 juin.

Si vous voulez rendre service aux artistes français, usez donc de votre influence pour faire comprendre à tous vos pianistes, violonistes, chanteurs et *tutti quanti*, que venir à Londres pour donner des concerts, c'est du temps et de l'argent perdus. Soixante-huit concerts dans la semaine passée et jusqu'à treize dans un même jour! Comment voulez-vous que le public puisse suffire à tout? Et comment la Presse, lors même qu'elle le voudrait, pourrait-elle s'occuper de tout cela?

Nous sommes tellement harassés et obsédés par des demandes de protection de tout genre que nous ne savons réellement auquel entendre.

A l'Opéra, on a donné *Lohengrin* pour le début d'un ténor anglais, M. Maas, qui, à une voix de ténor tout à fait exceptionnelle, joint une belle prestance et une connaissance approfondie du rôle, grâce aux conseils de Hans Richter. Mme Albani, qui avait fait d'Elsa un personnage séduisant de simplicité et de douceur, chante ce rôle, depuis son retour d'Amérique, d'une manière trop passionnée, ce qui ne nous empêche pas de reconnaître et le charme de sa voix et son art du chant consommé.

Adelina Patti a fait sa rentrée dans *il Barbiere*. Mille francs pour une loge et jusqu'à deux cent cinquante francs par stalle d'orchestre. Contre l'ordre exprès du lord chambellan, on avait même ajouté des chaises à dix guinées la pièce. Mais comment suffire à une telle foule? Certes, je serais le dernier à nier le charme irrésistible de la voix et du talent de la diva, mais n'est-ce pas chose curieuse que cette attraction toujours croissante depuis vingt ans!

Mme Christine Nilsson a chanté pour la dernière fois avant son départ pour l'Amérique, où elle recevra 400.000 fr. pour son hiver, et déjà elle est engagée pour un premier concert, dès son retour ici au mois de juin prochain, à raison de L. 500, c'est-à-dire 12.500 fr. pour chanter deux airs! Mais aussi il fallait voir la foule se presser à l'Albert-Hall, mercredi dernier. On me dit que l'on a dû renvoyer de 4 à 5.000 personnes, 12.500 étant déjà entrées. On a fait 50.000 fr. de recette — dans un concert! C'est assez vous dire le succès de la belle Suédoise.

Après avoir ému jusqu'aux larmes le public, d'ordinaire si froid, elle a imaginé de chanter une chanson fort drôle, et elle l'a *jouée* et illustrée de telle façon qu'il lui a fallu bisser; la grande cantatrice est maintenant en route pour le Mont-Dore. Pour elle, du reste, tout pays ne se change-t-il pas en mont d'or! Le 1er septembre, elle partira pour l'Amérique.

Nous avons ici pour quinze jours une société chorale de Cologne qui chante admirablement, mais nous avons dans ce terrible mois de juin tant de bonnes choses que l'on ne fait plus attention à rien. Une bonne chose chasse l'autre. Le Hændel-Festival, au palais de Cristal, qui, dans d'autres circonstances, commanderait toute l'attention de la presse, est une manifestation puissante au sujet de laquelle je voudrais pouvoir parler plus amplement. Imaginez un orchestre de 600 musiciens et un chœur de 4.000 voix, composé d'employés, de docteurs, d'avocats, de demoiselles de magasin, de *très grandes* dames, enfin de tout ce qu'une population peut offrir de plus varié, et tous chantant comme de véritables artistes dans une salle qui contenait, avant-hier mercredi, 32.000 personnes.

Chœur et orchestre étaient superbes. Les solistes Albani, Trebelli, Valleria, Maas, Lloyd, Santley, etc., avaient à combattre les proportions surhumaines d'un pareil vaisseau, et il est presque inconcevable qu'ils puissent s'en tirer comme cela. J'ai à toucher un point fort pénible. Manns, le directeur du concert, homme habile et grand musicien s'il en fut, tenait le bâton à la place de sir Michael Costa qui, épuisé par un coup de sang auquel sa grande force physique a pu résister, n'a pourtant pas retrouvé encore l'usage de la parole et a dû renoncer à diriger les grandes réunions qu'il avait lui-même inaugurées, et que sept fois, en 21 ans, il avait dirigées. Vous connaissez ce pays conservateur où les sympathies sont immuables, où sir Michael a des amitiés aussi profondes que nombreuses, et vous comprendrez la douleur de ses amis en le voyant absent du poste d'honneur.

J'aurais encore une foule de choses à vous dire, mais ma lettre est déjà bien longue. Je ne puis cependant pas passer sous silence l'immense succès de Judic dans *Niniche*. Imaginez-vous que tous les journaux étaient tombés sur le sujet de *Niniche* que l'on a osé représenter ici, comme à Paris, les dames en costume de bain (shocking) et les messieurs perdant et retrouvant sans cesse leurs pantalons (on a réellement imprimé pantalons — trowsers.— en toutes lettres). L'indignation du public a été telle qu'il était impossible de se procurer une place à la seconde représentation! Et le public de se rouler, et les dames, car il y avait de vraies dames et en ravissantes toilettes, se tordaient! Vous voyez que nous faisons des progrès! Mais cette Judic est vraiment une grande artiste! Quel talent et quelle diction! Depuis Déjazet, on n'a pas vu son égale!

Sainton, votre compatriote, professeur au Conservatoire, violon solo de la Reine, homme aimé, artiste adoré, ayant atteint sa 70e année, donne son concert d'adieu. Adelina Patti lui prête son concours.

Dernières nouvelles au sujet de l'Amérique: M. Gye ne s'y rendra pas. Mapleson ouvrira donc seul la saison avec Mmes Patti et Gerster, tandis qu'Abbey lui fera concurrence avec Mmes Nilsson et Sembrich. Je vous donnerai bientôt des détails sur cette affaire, qui a nécessité une révolution administrative.

L. E.

D'autre part, les journaux de Londres célèbrent la victoire remportée par Mme Sembrich dans *l'Étoile du Nord*. La nouvelle Catherine a dépassé toutes les espérances, non seulement au point de vue de la virtuosité, mais sous le rapport scénique:

Voici ce qu'on écrit à M. Louis Besson, le correspondant de *l'Événement*: « *L'Étoile du Nord*, avec Mme Sembrich et M. Gailhard, a été un événement artistique. Ce dernier a été superbe dans le rôle de Peters. Il serait bien difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver aujourd'hui un artiste au talent assez souple pour jouer et chanter comme M. Gailhard un rôle aussi lourd, aussi hérissé de difficultés vocales et scéniques. — Quant à Mme Sembrich, qui jouait pour la première fois à Londres le rôle de Catherine, elle a obtenu un vrai triomphe, d'autant plus important qu'il était difficile, la mémoire de Mme Patti dans ce rôle demeurant toujours un brillant souvenir. Sans avoir à faire de comparaison entre ces deux grandes artistes, qu'il me suffise de vous dire que la presse anglaise a décerné à Mme Sembrich des éloges unanimes et chaleureux. M. Dupont dirigeait la représentation avec son talent bien connu.

« J'apprends à l'instant que Mme Sembrich vient, après le brillant succès de *l'Étoile du Nord*, de prendre congé de ses directeurs du Covent-Garden. Mais pourquoi donc? Mystère! Serait-ce par hasard pour aller préparer son prochain voyage aux États-Unis, car MM. Abbey et Graü, les directeurs du nouvel Opéra-Italien de New-York, ont engagé cette artiste aux plus brillantes conditions. — MM. Abbey et Graü ont fait aussi des propositions d'engagement à M. Gailhard; c'est du moins ce que nous lisons dans les journaux anglais. Je veux bien espérer pour les habitués de l'Opéra que le reflet fauve des dollars aura moins de puissance sur cet artiste que la sympathie que lui a toujours témoignée le public parisien.

Davison.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le Ménestrel a déjà fait part à ses lecteurs de l'édification d'un nouvel Opéra à New-York, plus grand, — excusez du peu, — que le nouvel Opéra de Paris. *The New metropolitan opera House*, de New-York, ouvrira dès l'automne prochain, sous la direction de M. H.-E. Abbey, avec M. Maurice Grau pour administrateur général. La direction musicale de l'entreprise est confiée au chevalier A. Vianesi, l'éminent chef d'orchestre.

Voici le tableau de la magnifique troupe de M. Abbey.

Prime donne: Mmes Christine Nilsson et Marcella Sembrich, Fursch-Madier, Valleria, Scalchi, Trebelli, Fortis, Lablache et sa fille.

Ténors : MM. Campanini, Stagno, Capoul, Grazzi.
Barytons : MM. Del Puente, Kashmann, Guadaguini.
Basses : MM. Mayni, Novara, Lombardelli, Corsini, Montini.
Directeur musical, chef d'orchestre, M. A. Vianesi.
Second chef d'orchestre : M. Campanini.
Maître de ballet : Chevalier Danesi.
80 artistes d'orchestre, 72 choristes, 36 danseuses.

Le répertoire ne comprendra pas moins de vingt-quatre opéras, notamment, *Faust, le Lohengrin, Mefistofele* et *Mignon*, interprétés par Mme Nilsson, *Hamlet, Lucia, Traviata* et *Lakmé*, par Mme Sembrich.

— L'Opéra de Berlin vient de faire sa clôture annuelle. De la statistique de ses travaux, il résulte qu'il a donné en cette saison (du 23 août 1882 au 13 juin 1883), cinquante-six ouvrages de vingt-neuf compositeurs différents. Deux nouveautés seulement ont enrichi le répertoire : *Raimondin* de Perfall et *Gudrun* de Klughardt.

— Par décision du baron Hofmann, intendant général des théâtres de la cour de Vienne, l'impresario Schurmann est nommé représentant général, à Paris, des théâtres impériaux de Vienne, en ce qui concerne toutes négociations internationales avec les auteurs et compositeurs dramatiques français.

— On a donné samedi dernier, au théâtre de Munich, un nouvel ouvrage du compositeur Ignace Brüll, qui s'est fait la réputation d'un compositeur aimable et mélodieux avec *la Croix d'or*, jouée sur toutes les scènes allemandes. Le livret du nouvel ouvrage, intitulé *la Reine Mariette*, est de MM. Zell, Génée, et... Scribe. Car il est aisé de voir, d'après le compte rendu qu'en donne *la Gazette musicale de Berlin*, que la pièce est textuellement empruntée à *la Reine d'un jour*.

— L'un des opéras posthumes de Flotow vient d'être exécuté dans un concert privé de Berlin et paraît avoir produit grand effet. C'est un grand opéra en trois actes écrit sur un libretto français (probablement de feu Saint-Georges) et intitulé le *Comte de St-Mégrin*. Un journal de Vienne, qui en donne l'analyse musicale, parle avec beaucoup de chaleur de cet ouvrage. Flotow s'y serait considérablement écarté de son style pour se rapprocher des grands effets dramatiques de Meyerbeer. Le morceau final de l'opéra, un duo pour soprano et ténor, serait d'un effet comparable à celui du quatrième acte des *Huguenots*. Excusez du peu ! comme auraient dit Rossini et son ami Meyerbeer.

— L'impresario de Rio-Janeiro et Buenos-Ayres, M. Ferrari, vient d'être nommé directeur de la Scala. Par suite, le maestro Faccio reste à Milan. La Scala ouvrira le 26 décembre par le *Don Carlos*, de Verdi, qui présidera en personne aux études de la nouvelle version de son œuvre.

— Le dernier numéro de l'*Archivio musicale* contient l'étude de M. Gevaert sur la musique vocale en Italie, qui parut autrefois dans *le Ménestrel*, un article sur Wagner, de M. Louis Nohl, une histoire de « la Trompette » (société musicale de Paris), par M. Salvatore de Castrone Marchesi, et diverses correspondances intéressantes.

— La célèbre Société chorale de Cologne *Cœlner Mœnneigesangverein* est, en ce moment, à Londres, où elle donne une série de concerts, sous la direction de son chef, M. Samuel de Lange. Les chanteurs colonais ont franchi le détroit, au nombre de 92; ils se sont adjoint, pour la circonstance, le ténor suédois Henrik Westberg, qui se fait entendre, tous les soirs, dans un air classique et dans des *lieder* de Schubert et de Schumann. Les concerts de la Société colonaise excitent un vif intérêt chez les Anglais, grands amateurs de chant choral. Cet intérêt est justifié, du reste, par les mérites exceptionnels du *Cœlner Mœnnergesangverein*. Puisque nous parlons des succès de M. Westberg, constatons que cet artiste polyglotte vient de se distinguer au festival silésien de Goerlitz, où il a chanté le *Paulus*, de Mendelssohn, et *l'Ode à sainte Cécile*, de Hændel.

— La célèbre pianiste Sophie Menter et le violoncelliste Fischer sont en ce moment à Londres, où les appelaient plusieurs engagements dans les Concerts. Fischer fait entendre partout sa remarquable transcription pour violoncelle de la valse lente de *Sylvia ;* c'est son grand succès chez nos voisins. — Mme Engally est également à Londres, où elle est très demandée dans les soirées musicales du high life.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Avant-hier vendredi a eu lieu, au Conservatoire, dans le huis clos le plus rigoureux, l'exécution préparatoire des cantates grand prix de Rome, en présence des membres de la section musicale de l'Institut, assistés des jurés-adjoints de cette année : MM. Guiraud, Paladilhe et Benjamin Godard. Hier samedi, au palais de l'Institut même, s'est effectuée l'audition officielle desdites cantates devant un public d'autant plus empressé que l'interprétation s'annonçait devoir être de premier ordre. Voici, en effet, les interprètes qui avaient accepté de patronner nos futurs Mozart. Nous les plaçons dans l'ordre désigné par le tirage au sort traditionnel : 1° M. René, élève de M. Léo Delibes : Mme Caron, MM. Talazac et Belhomme ; 2° M. Vidal, 2e grand prix de 1881, élève de M. Massenet : Mlle Lureau, MM. Van Dick (remplaçant M. Warot indisposé) et Giraudet ; 3° M. Leroux, mention honorable de 1882, élève de M. Massenet : Mlle Laville-Ferminet, MM. Furst et Auguez; 4° M. Debussy, élève de M. Guiraud : Mlle Gabrielle Krauss, M. Muratet élève du Conservatoire, et M. Taskin; 5° M. Missa, mention honorable de 1881, élève de M. Massenet : Mlle Figuet, MM. Escalaïs et Fournets, tous trois élèves du Conservatoire.

La lutte devait être chaude et elle l'a été surtout au sujet du second Grand Prix. Toutefois le jugement de la section de musique s'est trouvée en définitive confirmée par l'Académie : M. Vidal a été proclamé 1er Grand Prix par 25 voix contre 7 données au jeune René. Pour le premier second Grand Prix les voix se sont partagées 16 contre 16 (au 3e tour de scrutin) entre MM. Debussy et René, et ce n'est qu'au 4e que M. Debussy a été proclamé premier second Grand Prix par 20 voix. Puis finalement M. René a obtenu 31 voix sur 32 votants pour le 2e second Grand Prix. Voilà des débuts pleins de promesses.

— Les concours à huis clos du Conservatoire sont déjà fixés et les concours publics le seront bientôt. Tout le mois de juillet va être consacré à ce labeur annuel considérable. Ainsi que les années précédentes, *le Ménestrel* publiera, au moment même de la distribution des prix, la liste complète et officielle des récompenses décernées aux élèves du Conservatoire. Il ne donnera donc pas les résultats partiels des concours. Voici les dates de ceux à huis clos auxquels succéderont immédiatement les concours publics : lundi 2 et mardi 3 juillet, solfège des chanteurs ; mercredi 4 et jeudi 5, solfège des instrumentistes; vendredi 6, violon (classes préparatoires); samedi 7, contrebasse; lundi 9, fugue; mardi 10, harmonie (classe de femmes); mercredi 11, harpe, orgue; jeudi 12, piano (classes préparatoires); vendredi 13, accompagnement au piano; lundi 16, harmonie (classe des hommes).

— Le rapport de M. Garraud, lu à la dernière assemblée de la Société des artistes dramatiques, a constaté que la situation de la Société était de plus en plus prospère, malgré la brèche que la conversion de la rente a faite dans sa fortune ; après la lecture de ce rapport, accueilli par de nombreux applaudissements, on a procédé à l'élection du président et de six membres du comité. M. Halanzier a été renommé président pour un an, avec 297 voix sur 300 votants. Les six membres du comité renommés pour cinq ans sont : MM. Garraud, 299 voix ; Talazac, 297 ; Carré, 297 ; Delaunay, 296 ; Ponchard, 292 ; Ritt, 292. M. Talazac avait été nommé l'année dernière par le comité en remplacement de M. Goujet, appelé à des fonctions administratives. L'assemblée générale a donc ratifié le choix du comité. Enfin un membre a été nommé pour quatre ans, en remplacement de M. Surville, décédé. C'est Lassalle, de l'Opéra, qui a obtenu la presque unanimité des suffrages, 284 voix. Ajoutons que dans sa première réunion le Comité de l'association a procédé à la constitution de son bureau pour l'année 1883-84. Ont été nommés : *vice-présidents :* MM. Derval, Delaunay, Gabriel Marty et Ritt; *secrétaire-rapporteur :* M. Garraud, nommé par acclamation ; *secrétaires :* MM. Dumaine, Gerpré, Saint-Germain et Albert Carré ; *archiviste* . M. Manuel. Les commissions resteront composées comme elles étaient en 1882-83.

— La séance générale annuelle de l'Orphelinat des Arts a eu lieu samedi dernier, au foyer public du théâtre du Vaudeville, sous la présidence de Mme Marie Laurent, entourée de ses fidèles auxiliaires au nombre desquelles on remarquait Gabrielle Krauss de l'Opéra. A l'ouverture de la séance Mme Franceschi a donné lecture du rapport des travaux de l'année. Puis, en l'absence de Mme Ricquier, trésorière, Mme Marie Laurent a rendu compte de la situation financière, dont les progrès s'accentuent de plus en plus. On a finalement procédé à la nomination de six membres du comité. Ont été élues : Mmes Righetti, Broisat, Piron, Grivot, Franck-Duvernoy et Quéniaux.

— Nous avons entendu mardi dernier chez M. Tomasini, le très habile restaurateur de clavecins, un instrument des plus curieux, et peut-être unique, qui appartient au musée des Arts-et-Métiers : c'est un clavecin à deux claviers d'une étendue de cinq octaves et demi (du *mi* au *la*), à cinq registres (qu'on accouple à volonté au moyen de cinq pédales) et à pédalier de deux octaves (de *mi* à *mi*). Nous n'avions encore jamais vu de clavecin avec pédalier, et nous avons pu d'autant mieux apprécier les ressources que présente un tel instrument, qu'il a résonné devant nous sous les doigts experts de Mlle Cécile d'Orni. La caisse de ce bel instrument est en acajou, avec encadrements en bois de violette entourés de filets en bois de sycomore. La table d'harmonie est enrichie d'ornements peints autour des trois chevalets et des sommiers d'attache. La barre d'appui forme un élégant travail de marqueterie et la barre d'adresse porte cette inscription : Joachim Swanen, facteur à Paris, 1786, rue des Fossés-Monsieur-le-Prince au n° 106. — *L'Almanach musical* de 1783 nous apprend que J. Swanen demeura d'abord rue du Four. Il est probable qu'il ne fit pas un long séjour à Paris ou qu'il y mourut peu de temps après s'y être fixé, car nous avons inutilement cherché le nom de ce facteur distingué dans *l'Almanach de Paris* de 1789. G. C.

— Mme Christine Nilsson, arrivée à l'hôtel Continental jeudi soir, en est repartie dès hier soir pour le Mont-Dore. Son impresario américain, M. Abbey, l'attendait au passage, et il a été convenu qu'elle inaugurerait le nouvel opéra de New-York par la Marguerite de *Faust*. La seconde représentation est réservée à *Lucia*, en la personne de Mme Sembrich, qui se

rend également au Mont-Dore et part ce matin même dimanche à cette destination thermale. Les deux célèbres cantatrices assistaient, vendredi dernier, à la 21me représentation de *Lakmé*, envoyant leurs meilleurs bravos à Mlle Marie Van Zandt, à Talazac et à Cobalet. La représentation a, du reste, été superbe et l'orchestre Danbé a fait merveilles. Recette : 8,500 fr., un 22 juin !

— M. Jules Cohen, confirmé impresario des représentations de Monte-Carlo pour l'hiver 1884, a, tout comme le baryton Maurel, débuté par un coup de maître : il a traité avec Mme Fidès Devriès pour un nombre de soirées... italiennes, — car c'est le genre italien qui tiendra le répertoire, l'hiver prochain, à Monte-Carlo. Mais tenons pour sûr que plus d'un ouvrage français brillera dans le programme de M. Cohen. On ne saurait, d'ailleurs, citer une scène italienne où les opéras français ne trouvent place à côté de ceux de Verdi?

— Le buste de Cicéri, le célèbre peintre décorateur auquel nous devons les toiles magnifiques de *Robert* et de la *Sylphide*, vient de prendre, dans les couloirs de l'Opéra la place à laquelle il avait droit.

— Un abonné de l'Opéra a fait insérer dans les annonces d'un journal une offre de sous-location d'une loge de première. Ce fait constitue une infraction aux conditions de l'abonnement. Un titulaire peut donner sa loge à ses amis, quand il ne l'occupe pas, mais, en aucun cas, il ne peut la sous-louer. Le règlement est formel. Aussi l'administration de l'Opéra est-elle déterminée à user de son droit et à s'opposer à cette sous-location.

— M. Louis Deffès, grand prix de Rome de 1847, qui a obtenu au théâtre les succès les plus flatteurs, avec *le Café du Roi*, *les Bourguignonnes* et autres ouvrages aimables, quitte Paris pour rentrer à Toulouse, et va prendre la direction du Conservatoire de sa ville natale.

— Notre éminent professeur-musicographe Marmontel met en ce moment la dernière main à un ouvrage important traitant de la philosophie de l'art musical, sous ce titre : *Eléments d'esthétique*. Ce livre, qui parlera aussi des beaux-arts en général, paraîtra l'automne prochain.

— On annonce que Mme Augusta Holmès, que le succès des *Argonautes* a mise en relief, achève en ce moment un grand opéra intitulé *la Montagne noire*, dont, selon son habitude, elle a écrit le poëme et la musique.

— Nous annonçons avec plaisir la 3e édition de la nouvelle méthode de piano de M. E. Bischoff de Rouen. Cet ouvrage, précédé de conseils pratiques sur l'art d'étudier avec fruit, a été approuvé par un grand nombre de célébrités musicales et a obtenu plusieurs récompenses aux expositions artistiques internationales et régionales. M. Bischoff, professeur expérimenté, mais travailleur patient et modeste, a fait des emprunts judicieux aux ouvrages spéciaux de nos maîtres renommés, Marmontel et F. Le Couppey. Les fragments, extraits des *Conseils d'un professeur* et de *l'Enseignement du piano* ajoutent, aux exemples donnés et à la partie théorique de ce bel ouvrage l'autorité de la parole de maîtres écoutés de tous.

— A voir au *Ménestrel* un joli buste de Mlle Marie Van Zandt, par le statuaire Gravillon et l'exposition des photographies de *Lakmé* et de la *Perle du Brésil* par MM. Benque et Chalot.

— M. de Coninck, compositeur de mérite, vient d'être choisi par la direction comme chef d'orchestre de la Renaissance. Les artistes qui désireraient faire partie du nouvel orchestre sont priés de se faire inscrire au secrétariat du théâtre, tous les jours de deux à quatre heures. Les auditions auront lieu immédiatement.

CONCERTS ET SOIRÉES

Belle soirée de clôture, samedi dernier, chez M. le comte et Mme la comtesse de Chambrun. Les jeunes filles du Conservatoire étaient radieuses, elles venaient d'être admises toutes pour le prochain concours de chant. Fort heureusement l'énergique volonté de M. Wekerlin a maintenu cette jeunesse dans le calme et l'attention, sans cela on aurait pu craindre plus d'un petit accroc dans l'exécution des morceaux, dont plusieurs assez difficiles, qui leur étaient confiés. En définitive tout a bien marché, *Plaisir d'amour* de Martini, chanté par différentes voix seules et le refrain en chœur a produit le plus charmant effet ; ce morceau était accompagné par le quatuor de M. Colonne et c'est le véritable accompagnement du temps, tel que Martini l'a écrit. Mlle Terestri a redit avec sa belle voix l'*Inflammatus* de Rossini, qu'on avait déjà entendu à la première soirée. Le chœur sans accompagnement : *Las! il n'a nul mal*, est une composition gracieuse, mais qui n'est certainement pas antérieure au XVIIIe siècle. M. Fétis, probablement d'après Laborde, attribue ce morceau à un Jacques Lefebvre, qui aurait vécu sous Louis XIII; on n'a aucun renseignement sur ce musicien, et le savant qui portait ce nom et qui vivait au XVIe siècle, n'a pas fait de brunettes à quatre voix.

Dans la séance précédente, le célèbre trio des songes (avec chœur) de *Dardanus* a été redemandé, à la grande satisfaction de Mlle Pernin qui chantait le soprano solo. Ce même soir, le *finale d'Euryanthe* de Weber a été pour Mlle Vial l'occasion d'égrener, non sans talent, les jolies vocalises de Weber ; tout ce morceau a été enlevé avec chaleur par ces jeunes voix fraîches et timbrées. On a entendu aussi un beau motet de Palestrina chanté dans le lointain, et enfin une chanson populaire *les Trois capitaines*, dialoguée par le chœur et redemandée avec acclamation.

— Aujourd'hui dimanche, à une heure précise, grande matinée musicale et dramatique au Trocadéro, sous le patronage de Mme Adam et de M. de Lesseps, au profit de l'Observatoire et de l'Institut populaire, avec le concours gracieux de Mlles Rosine Bloch, Rousseil, Marcelle Jullien, Barthélemy, lauréat du Conservatoire, Gutzwiller, et de MM. Auguez, Georges Baillet, Marcel Herwegh, de Mouskoff. M. de Lesseps présidera et fera une conférence-causerie sur les *Œuvres internationales*.

— M. Nicou-Choron, un musicien compétent s'il en fut, rend compte dans la *Gazette de Dieppe*, de la réouverture des concerts et fait un chaleureux éloge de l'orchestre Geng, qui, comme les années précédentes, compte bon nombre d'artistes de marque. Le Casino de Dieppe a donc déjà ouvert sa saison 1883. M. Bias n'est jamais en retard sur le soleil. Puisse-t-il le décider à comparaître sur nos plages normandes qui l'appellent de tous leurs vœux !

— Le casino du Pornichet, une nouvelle création bretonne, est affiché dans tout Paris. On sait que nombre de nos artistes, — le baryton Lassalle en tête, — vont planter leur tente au Pornichet, la plus belle plage de Bretagne, adossée à un bois et à des vignes qui offrent aux baigneurs tout à la fois et la mer et la campagne.

— Dimanche dernier a eu lieu à Enghien l'ouverture du Casino, sous l'intelligente direction de M. F. Strauss. Le programme de la matinée était des plus attrayants et tout le monde s'est efforcé de bien faire. Le rideau s'est levé pour les intermèdes, et M. Liesse a dit avec brio un spirituel monologue de Clairville. Mlle Meconi a enlevé avec beaucoup de verve le *Mariage en omnibus*. Mlle Lescot, une chanteuse américaine, s'est vue applaudir comme le méritait la façon dont elle a chanté *As pretty as a picture*. Mlle Tanesi, une jeune soprano, a été aussi fort applaudie dans la *Fille du Régiment*. M. Meyronnet, le sympathique chef d'orchestre de l'Athénée, s'est montré digne de sa réputation dans les divers morceaux qu'il a fait exécuter. Enfin la représentation s'est terminée par une petite pièce en un acte de M. F. Carré-Lebrousse, *La nuit de noces de P.-L.-M.*, où M. Garon, du Palais-Royal, et Mme Lavaine, ont été des plus remarquables. En somme, la matinée, qui a été suivie d'un bal d'enfants, a été aussi satisfaisante que possible. Le soir Mlle Lescot a chanté une chanson espagnole, *la Paloma*, avec une verve endiablée, à la grande joie de la petite colonie brésilienne d'Enghien. Mlle Tanesi a dit l'air de *Robert*, avec son habileté accoutumée et le spectacle s'est terminé par la *Corde sensible*, gaillardement enlevée par MM. Mouseler, Liesse, Mmes Lavaine et Godard.

— Le Jardin Turc, situé au boulevard du Temple, dans l'établissement tenu jadis par Bonvalet, a repris depuis le 1er juin ses dîners-concerts. L'orchestre, sous l'habile direction de M. Alph. Herman, obtient chaque soir un grand succès avec le répertoire de Gung'l; Joh. Strauss, Fahrbach et Kaulich.

NÉCROLOGIE

On a célébré vendredi dernier les obsèques de M. Daniel Bernard, qui a tenu pendant longtemps et avec une véritable distinction la plume de critique musical au journal *l'Union*. Daniel Bernard, qui était attaché à l'Arsenal en qualité de sous-bibliothécaire, laisse quelques publications littéraires de valeur et s'est fait connaître des musiciens par un intéressant recueil des lettres d'Hector Berlioz, dont *le Ménestrel* a donné de curieux extraits; c'était d'ailleurs l'un des membres les plus actifs de la commission du monument de Berlioz, où il remplissait les fonctions de secrétaire. Daniel Bernard qui sera très regretté de ceux qui l'ont connu, pour son esprit loyal et la courtoisie de ses relations, n'était âgé que de quarante-un ans. A l'issue des obsèques, son corps a été transporté à Royan dans la Charente-Inférieure.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2730 — 49me ANNÉE — N° 31. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 1er Juillet 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

OCÉANIDE - POLKA

de VICTOR ROGER. — Suivra immédiatement : *Gamerra*, célèbre marche de JOSEPH GUNG'L.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Noël*, lied de CH.-M. DE WEBER, traduction de VICTOR WILDER. — Suivra immédiatement : *Monsieur Bertrand*, chanson de D. TAGLIAFICO.

UN MONUMENT A MOZART

Tandis qu'on s'occupe à Vienne de récolter des souscriptions pour élever à Mozart une statue, qu'on lui a fait bien longtemps attendre, une simple maison industrielle, — il est vrai que c'est l'une des premières du monde, — vient d'élever au divin maître le monument le plus utile et le plus glorieux, en nous donnant une édition complète de ses œuvres.

Il y a des années déjà que l'idée de cette vaste publication avait tenté ceux qui connaissent les trésors que l'insouciante prodigalité de Mozart avait enfouis dans ses cartons. Otto Jahn, le savant biographe que j'ai eu tant de fois l'occasion de citer, dans l'étude que j'ai publiée ici même (1), en avait le premier caressé la pensée. Mais ce fervent apôtre se trouva manquer de foi. Il n'osa pas croire qu'à notre époque il pût se rencontrer un public assez nombreux, pour s'intéresser à l'édition des œuvres complètes de l'auteur de *Don Juan* et pour la soutenir vaillamment de ses deniers.

(1) MOZART. l'homme et l'artiste ; histoire de sa vie, d'après les documents authentiques et les travaux les plus récents.

Après Otto Jahn, le chevalier de Kœchel caressa le même rêve. S'il ne lui fut pas donné de le voir se réaliser, on peut dire, toutefois, que ce sont ses remarquables travaux et ses laborieuses recherches qui en ont préparé l'accomplissement, car son *Catalogue thématique de l'œuvre de Mozart* est la base même de l'admirable publication dont nous avons à parler. Il est douteux qu'on eût pu la mener à bonne fin, sans le secours de cet indispensable répertoire, qui contient les renseignements les plus précis et les plus détaillés. Kœchel a donné à ce livre vingt-cinq ans de sa vie, plus de temps que Mozart n'en a mis à écrire son œuvre.

Muni de ce guide précieux, MM. Hase et Volkmann, les chefs actuels de la maison Breitkopf et Hærtel, ont pu jeter les bases de leur entreprise, sans redouter de voir surgir des obstacles inattendus, capables d'entraver l'achèvement du monument grandiose qu'ils avaient résolu d'élever à la gloire de leur illustre compatriote. Leur premier soin a été de s'entourer de collaborateurs expérimentés, dont la compétence spéciale leur promettait un concours précieux. J'y rencontre d'abord Kœchel lui-même, qui put du moins entrevoir la terre promise ; les premiers volumes de la publication avaient déjà paru, lorsqu'il mourut le 3 juin 1877. J'y trouve ensuite Julius Rietz, compositeur de mérite ; Franz Espagne, conservateur du département musical de la bibliothèque royale de Berlin ; Gustave Nottebohn, musicographe des plus distingués, tous morts à la peine. J'y relève enfin les noms de Johannes Brahms, d'Otto Goldschmidt, de Joachim, de Reinecke, d'Ernest Rudorff, de Philippe Spitta, du comte de Waldersee et du capellmeister Franz Wüllner.

De pareils coopérateurs suffisent amplement à garantir la correction scrupuleuse du texte ; quant aux soins matériels, la maison Breitkopf a fait ses preuves depuis longtemps et l'on sait que pour la beauté de la gravure, autant que pour la netteté de l'impression, elle n'a plus à craindre de rivales.

L'édition des œuvres complètes de Mozart a commencé en 1877. A l'heure qu'il est, après un travail assidu de sept années, la publication en est entièrement achevée ; du moins ne reste-t-il à graver que quelques partitions fragmentaires ou d'attribution douteuse.

La masse imposante des compositions de Mozart a été divisée en vingt-quatre séries, comprenant environ 70 volumes in-folio. On peut se faire une idée des surprises que ménage, à l'amateur, cette collection unique, lorsqu'on réfléchit que plus du tiers de ces ouvrages n'avait jamais été gravé. Et que l'on ne croie pas qu'ils sont restés si longtemps inédits parce qu'ils étaient peu dignes du maître immortel qui leur a donné le jour, car dans le nombre de ces pages inconnues il est de véritables chefs-d'œuvre. D'ailleurs les compositions de la jeunesse de Mozart sont elles-mêmes d'un intérêt extrême, et rien n'est plus curieux que de suivre le développement de ce gracieux génie, dans la série non interrompue de ses productions. Ce qui frappera particulièrement ceux qui se donneront le plaisir de parcourir cette longue suite de volumes, c'est la prodigieuse fécondité de cette inépuisable imagination. Tandis que la plupart des compositeurs recueillent leurs premières inspirations, pour leur donner une vie nouvelle et les encadrer dans les œuvres de leur maturité, Mozart ne reprend jamais ce qu'il a laissé tomber de sa plume. Les formules reviennent comme chez tous les maîtres, mais les idées sont constamment nouvelles. Mozart n'est pas de la race des « recommenceurs » dont parle quelque part Mme de Sévigné.

La série des opéras comprend à elle seule vingt partitions, sans compter celles qui font partie de la série supplémentaire, comme *lo Sposo deluso* et l'*Oca del Cairo*, que j'ai rentoilée jadis et dont la partition pour chant et piano a été publiée au *Ménestrel*, avec un texte français de ma façon.

De ces vingt opéras il en est neuf ou dix qui étaient restés inédits jusqu'à ce jour. Ce sont des compositions de jeunesse, il est vrai, et que l'on ne peut comparer aux chefs-d'œuvre du maître, mais combien elles sont curieuses et dignes d'être étudiées.

La série s'ouvre par un petit drame religieux, qui tient plus de l'oratorio que de l'opéra proprement dit, il a été composé au mois de mars 1766; Mozart n'avait que dix ans lorsqu'il en écrivit le premier acte; le deuxième fut composé par Michel Haydn. Cette collaboration d'un enfant avec un maître, dans toute la force du talent, est un fait significatif qui me dispense de tout commentaire.

Je passe sur une deuxième partitionnette : *Apollo et Hyacinthus*, écrite une année plus tard, pour les élèves de l'Université de Salzbourg et j'arrive à *Bastien et Bastienne*, dont le sujet n'est autre que celui du *Devin du village*. N'est-il pas singulier de surprendre le futur auteur de *la Flûte enchantée* en rivalité avec le philosophe de Genève et de mettre en parallèle la partition de Mozart avec celle de Rousseau?

A *Bastien et Bastienne* succède la *Finta semplice*, opéra bouffe en trois actes, écrit à Vienne sur l'ordre exprès de l'empereur François Ier, qui avait promis au maestrino de douze ans de faire monter son ouvrage sur le théâtre de la cour, mais la bonne volonté du souverain se trouva paralysée par la cabale des Italiens. La partition de la *Finta semplice* méritait un sort meilleur. Elle est assurément fort remarquable pour l'époque et l'on ne peut la lire sans émotion, lorsqu'on songe qu'elle est l'œuvre d'un enfant de douze ans. On assure qu'après l'avoir examinée avec un soin curieux, Joseph Haydn s'écria: Ce bambin est le plus grand homme de son temps! Si le propos est exact, il fait autant d'honneur à la clairvoyance du vieux maître qu'à son caractère.

En suivant la série des compositions dramatiques, je rencontre *Mitridate*, dont nous avons une copie à la bibliothèque du Conservatoire de Paris; puis *Ascanio in Alba*, ouvrage de circonstance, écrit sur l'ordre de l'impératrice Marie-Thérèse pour le mariage de l'archiduc Ferdinand avec la princesse Marie-Béatrix de Modène. C'est à propos de cette partition que Hasse, le divin Saxon, comme on l'appelait en Italie, prononça cette parole mémorable : *Questo ragazzo ci farà dimenticar tutti*. « Ce gamin nous fera tous oublier. »

Il Sogno de Scipione est encore une pièce de circonstance écrite en l'honneur de l'archevêque de Salzbourg, le comte Jérôme Colleredo, qui prit possession de son siège le 29 avril 1772.

Après *Il Sogno di Scipione*, je trouve un grand opéra en trois actes : *Lucio Silla*, donné pour la première fois au Théâtre-Ducal de Milan le 26 décembre 1772. C'est le dernier ouvrage que Mozart composa pour l'Italie, et, bien qu'il soit écrit dans le goût dominant de l'époque, il renferme nombre de pages remarquables, où l'art du maître s'affirme déjà avec une pleine autorité.

Mais son individualité se dessine bien plus nettement encore dans la *Finta Giardiniera*, opéra bouffe en trois actes, représenté pour la première fois au théâtre de Munich le 13 janvier 1775. Mozart touchait alors de bien près à sa dix-neuvième année, et l'enfant prodige était devenu un homme de talent.

Il semble que les premières ardeurs de la jeunesse éclatent dans cette partition charmante et qu'on y sente l'épanouissement de cette âme délicate et sensible. Il y flotte comme un arome subtil qui semble le parfum naissant de la fleur du génie.

Je passe sous silence *il Re Pastore*, dont Otto Jahn nous avait déjà donné une bonne édition, mais je signale à l'attention de mes lecteurs un opéra comique allemand, *Zaïde*, prototype curieux et tout à fait remarquable de l'*Enlèvement au sérail*.

Je n'ai rien à dire du reste de la série des opéras. Elle se termine par les chefs-d'œuvre immortels qui ont fait et feront longtemps encore l'admiration du monde musical.

Aux ouvrages dramatiques se rattachent, d'une part, les oratorios et les cantates, de l'autre les airs de concert.

Presque tous ces morceaux étaient restés inédits, malgré leur valeur exceptionnelle. On les a réunis en deux beaux volumes, qui forment une collection sans rivale, où les chanteurs et les cantatrices de concert, formés au style classique, trouveront une série d'œuvres de premier ordre. De ces airs écrits pour les voix et l'orchestre, il faut rapprocher les *lieder* avec accompagnement de piano, dont quelques-uns, tels que *la Violette*, sont universellement connus.

Une autre série comprend les compositions pour l'église. Ici encore la moisson des œuvres inédites a été considérable. Les messes seules comprennent trois gros volumes. Il y en a quinze, dont cinq seulement avaient été publiées en partition. Quant à la messe de *Requiem*, elle fait partie de la série supplémentaire, pour la raison que le maître a dû la laisser inachevée. Les éditeurs l'ont pourtant publiée intégralement, mais en ayant soin de distinguer par des initiales tout ce qui est de la main de Sussmayer, l'élève de Mozart, qui fut chargé de l'achever. On pourra, de la sorte, juger, avec les pièces sous les yeux, le procès si longtemps débattu de l'authenticité de la messe de *Requiem*.

La part de l'inédit est sensiblement moindre dans la musique de piano. Je signalerai cependant quatre concertos imprimés pour la première fois et quelques petites pièces inconnues, telles que les bluettes que le divin *bambino* écrivit à l'âge de six ans. C'est le premier bégayement d'un esprit naissant, dont l'étonnante précocité est un phénomène unique dans l'histoire de l'art.

Il faut noter encore quatre concertos inédits pour violon, ainsi que plusieurs symphonies qui n'avaient jamais été publiées et qu'il est indispensable de connaître pour suivre dans toutes ses phases le développement logique de l'incomparable génie de Mozart. Ce qui est nouveau aussi, ce sont les deux volumes de *sérénades*, *cassations* et *divertissements*, pièces instrumentales de forme libre, dans le genre des *suites*, écrites la plupart pour être exécutées en plein air, ou pour accompagner le service d'une table royale. On rencontre dans les symphonies, si lestement sacrifiées, une foule de pièces exquises, qui empruntent parfois un caractère très original à la couleur particulière de l'instrumentation.

Je n'ai pas encore touché à la série comprenant la musique de chambre proprement dite, à celle des concertos pour instruments divers, au recueil des danses et à la collection de pièces variées où l'on trouve de tout, même des morceaux pour boîtes à musique; mais il faut s'arrêter, sous peine de fatiguer le lecteur par une énumération fatalement aride. De nouveaux détails seraient inutiles, d'ailleurs, et ce que j'ai dit suffit amplement pour donner une idée de l'entreprise colossale de MM. Breitkopf et Hærtel. Encore une fois, leur édition des *OEuvres complètes* de Mozart est un véritable monument qu'ils ont le droit de contempler avec un orgueil légitime.

Il est à désirer maintenant que leur courageuse initiative trouve sa récompense. Une publication si intéressante et si curieuse, une édition faite avec les soins les plus intelligents et présentée sous les conditions les plus favorables (1), mérite assurément l'intérêt de tous les musiciens et ne peut manquer de trouver de nombreux amateurs.

Faut-il le dire, pourtant, dans la liste provisoire des souscripteurs, publiée avec l'un des derniers volumes, j'ai rencontré bien peu de noms français. Une dizaine, tout au plus, parmi lesquels je remarque ceux de M. Charles Lamoureux, de M. le marquis de Foucault et de M. Romain Bussine, professeur au Conservatoire. Il faut espérer, pour l'honneur de notre goût, que cette liste s'allongera considérablement. Le culte de Mozart n'a trouvé nulle part des adeptes plus fervents que chez nous; il n'est pas de pays où sa musique soit plus répandue, où son nom soit plus vénéré. Aussi la France ne voudra-t-elle pas rester en arrière lorsqu'elle trouve l'occasion de rendre un hommage solennel à celui que Rossini appelait le maître des maîtres; car si l'Allemagne peut revendiquer le nom de Mozart en s'appuyant sur son acte de naissance, son génie est universel et sa gloire est le patrimoine du monde entier.

Victor Wilder.

SEMAINE THÉATRALE

Aujourd'hui même l'Opéra-Comique ferme ses portes pour deux mois, quitte à les rouvrir pendant quelques heures, le soir du 14 juillet, sous les auspices de *la Dame Blanche* que l'on a répétée à cette intention la semaine passée.

On a répété aussi *la Part du Diable* pour la réouverture; Mlle Mézeray fera les honneurs de cette reprise. Ce n'est pas tout. Dans l'ombre et le silence, Mme Bilbaut-Vauchelet s'est essayée au rôle de Catherine de *l'Etoile du Nord*, dont elle hériterait par suite du passage de Mlle Isaac au Grand Opéra. Bref, on a répété, salle Favart, tout comme si le théâtre n'allait pas fermer ses portes, et cependant elles seront closes et bien closes à partir de ce soir. Il faut avouer que le retour du soleil donne raison à cette clôture, car le théâtre resterait ouvert que le public n'y entrerait pas. Il a fait ces jours derniers un effort suprême pour venir dire adieu aux interprètes de *Carmen*, de *la Perle du Brésil* et de *Lakmé*. La foule a voulu applaudir une dernière fois tous les vaillants artistes, qui demain seront disséminés à travers nos stations thermales. Elle a voulu fêter Mlle Isaac, et lui témoigner son vif regret de la voir quitter l'Opéra-Comique; elle a voulu accentuer par des bravos sans fin la bienvenue de Mlle Nevada; elle a voulu enfin consacrer par une salle absolument comble le grand succès de *Lakmé*, si originalement et si adorablement personnifiée par Mlle Van Zandt. Et comme cette foule a battu des mains aux généreux accents de son ténor favori Talazac et à la sympathique voix de Cobalet! On se serait cru à la première de *Lakmé*, tandis que l'affiche portait 23e et dernière représentation, laquelle était en réalité la 24e, car on sait que, pour satisfaire aux demandes pressantes qui lui étaient journellement adressées, M. Carvalho a dû donner de *Lakmé* une représentation exceptionnelle, hors rang, un dimanche, — cela à la grande joie du public dominical de la salle Favart.

(1) Le prix de la souscription à la collection complète est de 1,000 marcs, soit 1,200 francs.

Maintenant le silence va se faire sur *Lakmé* jusqu'au 15 septembre. A cette époque, Mlle Van Zandt, Talazac et Cobalet reprendront les rôles si admirablement créés par eux dans la nouvelle œuvre, déjà célèbre, de MM. Delibes, Gondinet et Gille: tenons pour sûr que la foule accourra de nouveau salle Favart.

La réouverture se fera par *la Perle du Brésil* avec ses principaux interprètes d'aujourd'hui: Mlle Nevada en tête, MM. Cobalet, Mouliérat, et Chenevières, avec son superbe quatuor de chefs indiens: MM. Belhomme, Carroul, Labis et Toni. A en juger par la belle soirée de jeudi dernier et par la représentation populaire du lundi précédent, où le public n'a cessé de rappeler et de bisser les artistes, la belle partition de Félicien David retrouvera tous ses admirateurs à la rentrée. Jamais on n'avait tant fêté Mlle Nevada. Voilà certes une vraie perle destinée à briller du plus vif éclat dans l'écrin de cantatrices de la salle Favart.

Nous avons dit que les auteurs de *Manon*, la grande nouveauté de l'hiver prochain, à l'Opéra-Comique, cherchaient une diva, au double point de vue de la comédie et du chant; car il y a un peu de tout dans la nouvelle *Manon* de MM. Massenet, Meilhac et Gille, jusqu'à un effet de mort, genre Sarah Bernhardt. On avait d'abord pensé à Jeanne Granier, une comédienne de ressources variées et chantant avec autant d'adresse que de talent, mais on a craint l'insuffisance de sa voix. Puis ce n'était pas suffisamment académique et M. Massenet est l'un des jeunes Immortels les plus en vue de l'Institut. On en est donc revenu à un projet plus sage, celui de décider Mme Heilbron à rentrer au bercail de la salle Favart pour créer Manon. Après bien des pourparlers, traversés par les offres dorées de Monte-Carlo, on s'est enfin mis d'accord et l'engagement a été signé mercredi dernier. Jusqu'ici il ne comporte que la seule création de Manon, mais du succès probable de cette pièce peuvent résulter bien des entreprises nouvelles et M. Carvalho est un homme trop habile pour ne pas y prêter la main.

Veut-on savoir combien il a donné d'auditions, cette semaine, à de jeunes artistes de toute provenance? Une centaine!... Aussi, la Faculté l'envoie-t-elle à Vichy, dès aujourd'hui. Avant de partir, M. Carvalho a signé le réengagement de Mme Engally, qui se ferait entendre dans le *Dimitri* de Victorin Joncières.

A l'Opéra, les débuts d'été se poursuivent: la basse Plançon, d'une voix un peu lourde mais sonore, s'est produite des plus honorablement dans *Méphistophélès*. C'est un artiste d'avenir; on l'avait du reste jugé ainsi aux concerts Lamoureux. Mlle Lureau a profité du début de M. Plançon pour affirmer son plein succès dans Marguerite. Le public a traité la brillante élève du Conservatoire en étoile de grand opéra.

On attend Mlle Duvivier dans Rachel de *la Juive*, second début. Ce rôle lui sera, croyons-nous, plus favorable que la redoutable Valentine des *Huguenots*. Mais ce qu'il faudra, avant tout, à Mlle Duvivier, comme à M. Plançon, c'est l'acclimatation théâtrale parisienne et cela ne s'improvise pas.

Cette semaine même, Mlle Isaac a demandé audience à l'auteur d'*Hamlet*, afin de pouvoir travailler, pendant son congé, le rôle d'Ophélie dans les traditions de notre grand opéra. Elle l'a déjà chanté, croyons-nous, au Théâtre de Lyon et, lors de son arrivée à Paris, il y a quelques années, avant sa rentrée à l'Opéra-Comique, c'est par ce grand rôle qu'elle souhaitait reparaître à Paris et sur notre première scène lyrique. Son vœu va donc se réaliser, à quelques années près, du reste brillamment employées.

* * *

C'est décidément le célèbre maestro Faccio, de la Scala de Milan, qui dirigera l'orchestre du nouveau Théâtre-Italien de Paris. Les impresarii Corti sont parvenus à le détacher de la Scala. Ceci est du meilleur augure pour la résurrection de notre Théâtre-Italien.

Pendant que MM. Corti faisaient ce coup de maître à Milan, le baryton Maurel en tentait un autre à Londres. Il négociait avec M. Gye pour des représentations de Mme Albani, que Paris serait on ne peut plus heureux de revoir et de réentendre.

Bref, les tentatives faites pour nous rendre une scène italienne digne de Paris n'avortent pas, tant s'en faut! A Mme Fidès-Devriès joindre Mme Albani ou la Donadio, s'assurer du ténor Gayarré, de la basse de Reszké, du contralto Tremelli, voilà certes les prémices d'une belle compagnie, dont la valeur doublera encore avec le précieux concours du baryton Maurel et sous la puissante baguette du maestro Faccio.

Quant au tarif des places, il est à l'avenant, mais il n'y a pas à s'en préoccuper, toutes les loges étant déjà retenues. Nous ne donnons donc ce tarif que pour mémoire ou peu s'en faut.

Avant-scènes.	35	francs par place.
Loges de face.	30	—
Loges de côté.	25	—
Loges de 1re galerie .	20	—
Loges de 2e galerie . .	15	—

Le prix des fauteuils n'est pas encore fixé. Il sera sans doute de 20 francs.

Il y a certes loin de ces prix de *high-life* aux modestes chiffres de l'Opéra-Populaire rêvé par nos édiles. Mais, à Paris, il y a place pour toutes choses. Et si M. Lagrénée, comme on l'assure, s'empare définitivement du théâtre du Château-d'Eau pour en faire un Opéra-Populaire, qu'il marche résolument vers les places à bon marché et présente de bons opéras. Des interprètes de second plan suffiront à en faire valoir les mérites, — si mérites il y a. Puis enfin, en abordant courageusement la réduction du prix des places, en rendant accessibles à tous les représentations lyriques, M. Lagrénée justifiera le titre d'Opéra-Populaire et méritera ainsi les encouragements de la Ville et de l'État.

H. Moreno.

P. S. Quelques artistes déjà connus du public parisien ont aidé M. Lagrénée à nous rendre *le Trouvère* de Verdi au Théâtre du Château-d'Eau. Citons tout d'abord le ténor Dulaurens (Manrique) dont la voix est restée d'une solidité à toute épreuve; fort bonne aussi la voix du baryton Quirot, chargé du rôle du comte de Luna; très applaudie enfin Mme Calderazzi, chargée de représenter Léonore. Mme Van Gelder chantait Acuzena et la basse Luckx, Fernand. En somme, exécution convenable qui prouve qu'on peut arriver avec le temps à former une troupe honorable pour l'Opéra-Populaire.

On croit encore, malgré le soleil, pouvoir donner cette semaine aux Folies-Dramatiques la première de *l'Amour qui passe*, l'opéra comique en trois actes de M. Amédée Godard. Après tout la Comédie-Française vient bien de nous offrir une nouveauté avec les derniers jours de juin. Et cette nouveauté, *Mlle de Vigean*, a complètement réussi. Elle est signée de la main des grâces : Mlle Simone Arnaud. Delaunay et Mlle Bartet y ont été acclamés tout comme en plein hiver.

UNE LETTRE D'AUBER

SUR LE CONSERVATOIRE

Empruntons à la revue musicale du journal *le Siècle* une lettre d'Auber sur notre grande école nationale de musique, et faisons-la précéder et suivre des judicieuses considérations qu'elle inspire à M. Oscar Comettant, qui fut l'un des zélés disciples de l'institution.

***

Il est grandement question d'Auber depuis l'érection de sa statue dans sa ville natale, et des discours qui ont été prononcés à cette occasion, à Caen, par le maire M. Miriel ; MM. Kaempfen, directeur des beaux-arts; Emile Perrin, administrateur du Théâtre-Français, et Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire.

Puisque tout le monde parle d'Auber aujourd'hui, faisons comme tout le monde : parlons d'Auber.

Nous avons, dans une correspondance datée de Caen, donné un fragment du discours prononcé par l'auteur d'*Hamlet* à la louange de l'auteur de *la Muette*. Le complément de ce discours, concernant l'enseignement du Conservatoire, trouve ici naturellement sa place.

Comme directeur de notre école nationale de musique, il appartenait à M. Ambroise Thomas de faire justice des détracteurs systématiques du Conservatoire qui, chaque année, et depuis sa fondation, pour ainsi dire, saisissent chaque occasion, exercices d'élèves, concours et distribution des prix, pour se lamenter sur les piètres résultats de l'enseignement officiel. En défendant sous ce rapport son prédécesseur à la direction de notre école de musique, M. Ambroise Thomas, on peut le dire, se défendait lui-même. Prenant la forme de l'ironie, que rendait plus piquante encore et plus expressive le ton de sa parole, le directeur actuel du Conservatoire s'est exprimé en ces termes :

« C'est aux études frivoles du Conservatoire que nos scènes lyriques durent des chanteurs qui, comme Faure et Mme Carvalho, y ont brillé d'un incomparable éclat ! C'est de cette école de décadence que sont sortis des comédiens comme Got et Delaunay, des virtuoses tels que Sarasate et Planté! Enfin, c'est par ce maître sceptique qu'ont été envoyés à Rome des écoliers comme Victor Massé et Georges Bizet, Massenet... et bien d'autres que je pourrais citer, tant la moisson a été féconde !

» Voilà cette indolence de trente ans qui se résume en un mot qu'Auber a légué aux artistes à venir comme un précepte dont il a lui-même donné l'exemple jusqu'à son dernier jour, un mot qui fut l'honneur de sa vie, comme il est resté la règle de notre école : *Laboremus !* »

Je possède un autographe d'Auber. C'est une lettre — il en écrivait peu — qu'il me fit l'honneur de m'écrire pour m'accuser réception d'un livre dont la musique était l'objet et que je lui avais envoyé. Il y est question de l'enseignement du Conservatoire et des méthodes qui servent à cet enseignement.

Je crois intéresser mes lecteurs en leur donnant copie de cette lettre, en ce moment surtout où, comme je l'ai dit plus haut, le nom d'Auber est dans toutes les bouches et vient sous toutes les plumes :

« Mon cher monsieur Comettant,

» Vous avez bien voulu m'offrir votre nouvel ouvrage intitulé... (Je demande la permission de retrancher de cette lettre le titre de mon livre, car il ne me conviendrait pas de m'exposer au reproche de me tailler des réclames à moi-même. Je continue.)

» Je l'ai lu avec un vif intérêt, et je viens vous en adresser mes remerciements, en même temps que mes sincères félicitations.

» La partie anecdotique, habilement ménagée dans un ouvrage d'une importance aussi sérieuse et aussi remarquable, lui ajoute encore un nouveau mérite. La science musicale y est traitée avec le talent d'un homme qui en connaît les secrets.

» Le chapitre sur le Conservatoire de musique a, comme vous devez le penser, attiré surtout mon attention. Les détails en sont vrais, sincères et fidèles. Là encore, on voit que vous n'affirmez rien que vous ne connaissiez. — Le mode d'enseignement suivi au Conservatoire est clairement indiqué. Tous peuvent se convaincre, en lisant votre livre, que cette école a toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

» Vous avez donc bien raison, mon cher monsieur Comettant, d'assurer que presque toutes nos notabilités musicales, ainsi que les musiciens qui forment un orchestre, sont sortis du Conservatoire.

» J'aimerais aussi à vous voir, dans une prochaine édition, vous étendre sur la partie dramatique de notre école nationale. Cette branche des études a été de tout temps l'objet de soins et d'intérêt constants. L'école citera toujours avec une sorte d'orgueil Talma, Samson, Beauvallet, Ligier, Frédérick-Lemaître, Provost, Gontier, Cartigny, Menjaud, Bocage, Perlet, Leroux, Delaunay, Got, Bertin, Coquelin, etc., etc., et Mlles Rachel, Desgarcins, Lange, Dupuis, Demerson, Mante, Dupont, Allan-Despréaux, Plessy, Allan-Dorval, Brocard, Suzanne Brohan, Augustine Brohan, Madeleine Brohan, Guyon, Favart, Fix, Déjazet, Delaporte, etc.

» Je ne puis que m'associer à l'opinion que vous exprimez avec tant de conviction sur l'incontestable mérite des méthodes adoptées dans notre enseignement.

» Ce sont là des ouvrages mûrement pensés par des hommes que leur profonde science et l'éclat de leur nom ont mis au rang de nos premiers maîtres, et c'est de leurs exemples que nous devons toujours nous inspirer.

» J'ai lu et je relirai votre consciencieux travail, qui me paraît comme un tableau complet et saisissant de l'état actuel de la musique chez les différents peuples qui cultivent cet art.

» Recevez, mon cher monsieur Comettant, l'assurance de mes bien sympathiques sentiments.

» Le directeur du Conservatoire de musique
et de déclamation,

» AUBER. »

On le voit par cette lettre, Auber, qui certes, sous plus d'un rapport, ne réalisa pas l'idéal du directeur d'une école où les deux sexes étaient admis, avait du moins le souci de l'enseignement qui était confié à sa direction, et tenait à honneur de le maintenir au niveau où l'avait porté son illustre prédécesseur Cherubini. Aussi M. Ambroise Thomas a-t-il raison quand il dit encore dans son discours de Caen :

« L'amour des chefs-d'œuvre consacrés, sous Auber comme sous Cherubini, domina tout l'enseignement du Conservatoire. C'est à cet enseignement que vinrent se former ces nombreuses générations d'artistes qui ont porté si haut l'honneur de l'art français ! »

Mais que peuvent les raisonnements, les affirmations et les faits contre le parti-pris, l'intérêt personnel, les amours-propres froissés? Empêchera-t-on un professeur qui n'est pas du Conservatoire et voudrait en être, de penser et même de croire un peu que tout va de travers dans cette école, qu'il y manque surtout les procédés d'enseignement qu'il y apporterait et qui lui sont propres?

Tout, sans doute, n'est pas parfait à notre Ecole nationale de musique; mais, bon Dieu! que deviendrait-elle si l'on écoutait tous les esprits de travers, — inventeurs de notations nouvelles, — de pratiques médicales pour donner de la voix à ceux qui n'en ont pas, — de théories au moyen desquelles on devient harmoniste en quinze jours, — qui sollicitent la réforme des études au Conservatoire dans le sens de leurs découvertes? Que M. Ambroise Thomas fasse le mieux possible et qu'il laisse dire! C'est de la sagesse.

Oscar Comettant.

***

Nous devons aussi à M. Oscar Comettant un document précieux concernant Auber, c'est son extrait de naissance. Voici comment il le transmet à ses lecteurs :

La naissance d'Auber fut pour sa mère une impression de voyage.

M. et Mme Auber voyagaient pour leur agrément. Le mari, qui avait des goûts artistiques, voulut s'arrêter à Caen pour visiter les monuments du XIe et du XIIe siècle qui sont le rare et précieux ornement de cette ville. Quand il eut satisfait sa curiosité et comme il se disposait à continuer sa route, ce fut au tour de Mme Auber de prier son mari de prolonger leur séjour à Caen. Le lendemain le futur auteur de *la Muette* chantait sa première mélodie et la mairie inscrivait l'acte de naissance que voici. J'en dois la communication à l'obligeance de M. Samson, secrétaire général. On verra que l'employé aux écritures qui a rédigé ce document apportait dans l'orthographe, qui est l'art de peindre la parole, sa note individuelle.

PAROISSE SAINT-JULIEN DE CAEN

Extrait du registre des baptêmes

L'an mil sept *cens* quatre-vingt-deux, le mercredy trente janvier, nous, curé soussigné, avons baptisé un fils né d'hier du légitime mariage de Jean-Baptiste-Daniel Auber, officier des chasses du Roy, et de Françoise-Adelaïde-Esprit-Vincet, demeurant à Paris, aux petites écuries du Roy, faubourg Saint-Denis à Paris, paroisse Saint-Laurent, lequel a été nommé Daniel-François-Esprit par Daniel Auber, peintre du Roy, assisté de Françoise-Sophie-Vincent; le dit parrain représenté par Jean-Baptiste Normand, et la *ditte marreine* par Marie Duclos, qui ont conjointement *signés* avec nous. Signé : Jean-Baptiste Normand, Duclos, Bunouf, Custos, Desbordeaux, curé de Saint-Julien.

Un siècle et un an se sont écoulés depuis le mémorable événement qui força la femme de l'officier des chasses du roy à prolonger son séjour dans le chef-lieu du Calvados, qui fut l'ancienne Catheim. Bien que l'illustre maître ait été, de tous les Français nés hors de Paris, le plus Parisien, et qu'il n'eût jamais la curiosité d'aller voir (je n'ose dire revoir) sa ville natale, l'ayant quittée quelques jours après sa naissance), Caen ne pouvait oublier l'honneur qu'il devait au hasard de compter Auber parmi ses plus illustres enfants. Auber lui appartenait par droit de naissance, sinon par droit de conquête, et sa statue avait sa place marquée dans le square de l'Hôtel-de-Ville, où elle vient d'être solennellement inaugurée. L'auteur du *Domino noir* est représenté assis sur un fauteuil, en habit à la française et en culotte courte. De la main droite il tient une plume. La main gauche s'appuie sur le genou. La pose est naturelle et la ressemblance frappante. Dans sa physionomie sérieuse, pensive, inspirée, se reflète l'esprit si plein de finesse et si ingénieux qu'il mit partout dans sa musique et qu'il apportait avec tant d'éclat dans ses causeries intimes. C'est une belle œuvre d'art qui a valu à son auteur, le sculpteur M. Delaplanche, de justes félicitations.

O. C.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Saison de Londres. — J'aime mieux vous écrire quelques lignes aujourd'hui afin de ne pas trop laisser s'accumuler les matières de correspondance. Le grand événement de la semaine devait être le concert d'adieu de Sainton que je vous avais annoncé, avec le concours de Mme Patti Hélas! la promesse donnée n'a pu être tenue. Une lettre annonçant que la grande artiste avait été prise d'un enrouement subit et ne pouvait chanter à ce concert, ni même au concert de la Cour, où elle a été remplacée par Mme Pauline Lucca, a porté le deuil au lieu de l'espérance dans le cœur de tous ses admirateurs, qui étaient arrivés de tous les points de la cité Londonienne pour l'entendre. Sainton a bravement soutenu le choc, d'autant plus pénible, que Sims Reeves, le ténor populaire ici, avait, lui aussi, fait savoir que, par suite d'une crise de fièvre, il ne pouvait chanter. Mais le public, qui était venu saluer son favori, n'a tenu aucun compte de tous ces désappointements et l'a reçu à son apparition par une triple salve d'applaudissements. Puis, une demoiselle, au nom de ses élèves à l'Académie Royale de musique, est venue lui présenter une couronne de lauriers, et le public de recommencer ses démonstrations. Enfin, c'était une vraie fête de famille, d'autant plus que Mme Sainton, depuis longtemps retirée de la carrière de chanteuse, a semblé retrouver comme un souvenir de sa belle voix de contralto et a chanté avec une grande maestria.

Les orchestres de femmes se multiplient. Edouard Hanslick, le fameux critique de la « Libre Presse » de Vienne, l'autre jour, dans un moment de désespoir d'avoir à parler de quinze concerts de pianistes, dont onze de femmes, s'est écrié : Mais pourquoi donc ces dames n'apprennent-elles pas le violon pour se faire accepter dans un orchestre ? Eh bien, M. Malcolm Lacoson, président de la Société de Sainte-Cécile, a formé un chœur et un orchestre de dames seules qui marchent très bien. De son côté, la vicomtesse de Folkestone, organisation musicale remarquable, quelque chose comme la comtesse de Grandval de l'Angleterre, a rassemblé une soixantaine de demoiselles, appartenant à la haute société, et elle a formé un orchestre à cordes et un chœur qu'il faut entendre pour leur rendre justice; treize premiers, douze seconds violons, six altos, neuf violoncelles, deux contrebasses, tout cela joué par des jeunes filles toutes de blanc habillées, dirigées vigoureusement et sévèrement par la vicomtesse. Il faut les voir courir au concert, leur caisse de violon à la main, et attendues par leurs équipages armoriés, c'est vraiment curieux et intéressant! On ne saurait trop louer l'ensemble, la précision et l'obéissance de cet orchestre aristocratique. — L. E.

— Mlle Alice Reggiani est à Londres où M. Gye pourrait bien la fixer. En attendant, elle chante dans les salons anglais ou américains. L'autre soir, en compagnie de Carlotta Patti et de Diaz de Soria, elle a obtenu un très vif succès dans une belle mélodie de son professeur Alary : *l'Ora d'Amor*, qu'elle interprète avec un charme tout particulier.

— On nous écrit de Londres que Mlle Clotilde Kleeberg a donné un second Recital à St-James's Hall, où elle a obtenu un grand succès. La salle était remplie d'artistes qui, à la fin du concert, ont acclamé la jeune et sympathique artiste. M. Hans Richter, le célèbre chef d'orchestre de Vienne, l'a engagée séance tenante pour les fameux concerts de la Société philharmonique de Vienne.

— Il y aura saison italienne d'automne au théâtre Victoria de Berlin. L'impresario Mérelli fils forme en ce moment sa troupe et son répertoire. Il voudrait bien pouvoir représenter l'*Amleto* d'Ambroise Thomas, ayant engagé l'excellent baryton Brogi à cette intention.

— Joachim Raff, mort dernièrement, a laissé deux opéras posthumes : *Benedetto Marcello* et un opéra comique en 4 actes intitulé *les Jaloux*.

— Au nombre des opéras posthumes de M. G. de Flotow, dont nous avons publié la liste dans l'un de nos précédents numéros, nous devons ajouter encore *le Meunier de Méran*, opéra comique en 3 actes, paroles de M. Gustave Oppelt, l'auteur du libretto français de *Stradella* de ce même et regretté compositeur. M. de Flotow avait écrit la partition du *Meunier de Méran*, dans l'intention de la présenter au théâtre de l'Opéra-Comique de Paris.

— Un facteur de Dresde vient d'inventer un nouvel instrument qui se rapproche de l'harmonium, tout en offrant, dit-on, une sonorité plus pleine et plus aisée à nuancer. L'inventeur a donné à cet instrument le nom singulier de *Cantus transcendentalis*.

— Toute la Presse Italienne a comblé d'éloges la partition de *Lakmé*. C'est là un opéra qui se jouera bientôt sur les principales scènes de la Péninsule. Voici ce qu'en dit le journal *l'Italie* :

« En attendant qu'un directeur intelligent ait l'idée de nous faire entendre *Lakmé* de M. Leo Delibes, le compositeur français, si apprécié à Rome, nous venons de parcourir avec un plaisir extrême la partition, chant et piano, de ce charmant ouvrage. Il est vrai que cette réduction au piano a été faite par un musicien expert en ces travaux, M. Bazille, chargé des importantes fonctions de chef du chant à l'Opéra-Comique. On ne pouvait confier une œuvre si délicate à des mains plus expérimentées, à

un artiste plus consciencieux. Comme impression d'ensemble, nous devons dire que la nouvelle partition de Léo Delibes nous a paru se distinguer par une rare élégance et une inspiration charmante. Les mélodies y abondent, avec des harmonies toujours heureusement choisies, des accompagnements aussi éloignés d'une excessive recherche que d'une monotone banalité. C'est bien là l'œuvre que nous étions en droit d'attendre d'un des plus sympathiques représentants de la jeune école française. Voilà, d'ailleurs, longtemps que M. Léo Delibes a conquis parmi nous ses lettres de grande naturalisation. Il est peu de concerts à orchestre, à Rome, dont le programme ne renferme au moins un spécimen de l'œuvre de l'auteur de *Lakmé*, et c'est généralement le morceau le plus applaudi. Tout récemment encore, aux dernières séances de musique orchestrale organisées par le maestro Pinelli, au palais de l'Exposition, des fragments de *Sylvia*, le délicieux ballet de M. Léo Delibes, ont été acclamés et redemandés.

« Après tant de preuves de vive sympathie, données par notre public et par l'élite de la colonie étrangère, — qui ont toujours traité M. Léo Delibes en enfant gâté, — il est évident que *Lakmé* obtiendrait, sur une de nos principales scènes lyriques, le même succès éclatant et incontesté qu'à l'Opéra-Comique de Paris. »

— Changement de front. Le maestro Faccio quitte décidément la Scala pour le Théâtre-Italien de Paris, et c'est son collègue de Buenos-Ayres et de Rio, le maestro Bassi, qui prend sa succession à Milan.

— Le ténor Eugel — encore un chanteur français italianisé — est de retour de Gênes où il était engagé pour chanter avec la Lablanche *Mignon*, *Faust* et *Rigoletto*, mais le succès du premier de ces ouvrages a été tel qu'on a dû s'y tenir. Théâtre comble chaque soir. L'automne prochain, c'est au *Lyceo* de Barcelone que chantera le ténor Engel, en compagnie de la Vitali, de Mme Singers et du baryton Pandolfini. Troupe de *primo cartello*, comme on voit.

— Mme Minnie-Hauk vient de revenir d'Amérique, après une brillante saison d'opéra et de concert. Elle a chanté *Carmen*, *Mignon*, *Lohengrin* et l'*Africaine* à l'Opéra-Italien de New-York, sous la direction Mapleson-Gye, avec des appointements de 3,000 francs par soirée.

Dans la seconde partie de la saison, elle a donné une série de quatre-vingts concerts suivis par un public des plus nombreux. Ces concerts portaient sur leur programme dix pièces vocales et instrumentales, parmi lesquelles les deux célèbres chansons de *Mignon* : « Connais-tu le pays » et la « Styrienne » tenaient toujours une place d'honneur ; — venait ensuite un acte de grand opéra en costume; c'était ordinairement un fragment de *Carmen* ou de la *Fille du Régiment*.

L'entreprise fut si heureuse que l'on prolongea la saison jusqu'au commencement du mois de juin. Mme Hauk a eu l'honneur de servir de marraine aux nouveaux théâtres de Minnicopolis et de Winnipeg, baptisés en souvenir d'elle : Theatre Minnie-Hauk.

Enfin, elle a chanté dans une série de festivals de musique donnés à Philadelphie, Boston, Cleveland et Pittsburg. Mme Hauk restera en Europe la saison prochaine et chantera très probablement *Lakmé* en Allemagne.

— Mlle Perrouze, qui obtint, l'année dernière, un premier prix au Conservatoire, a passé la saison à Pétersbourg, où elle a chanté l'opérette, avec une réussite qui est du meilleur augure pour son avenir artistique.

La voix de Mlle Perrouze, comme on l'avait remarqué à la distribution des prix du Conservatoire, est d'une ampleur et d'une puissance qui dépassent le genre auquel elle s'est vouée, provisoirement du moins; mais en Allemagne et en Russie on veut avoir même dans l'opérette des artistes qui possèdent un organe solide et ont fait de sérieuses études. Aussi Mlle Perrouze a-t-elle pu chanter avec succès dans plusieurs concerts, notamment au profit des littérateurs pauvres et du renommé baryton russe Allemiskoff. Les étudiants lui ont offert bouquets et couronnes.

— Le *Boston Herald* publie une très intéressante conversation que son correspondant parisien — M. le capitaine Haynie — aurait eue avec M. Charles Gounod. Le maître, après avoir rappelé au journaliste américain qu'il vient d'entrer dans sa soixante-cinquième année et qu'il lui sera difficile d'accepter les nombreuses invitations qui lui ont été faites de visiter les Etats-Unis, ajoute : « ... Je n'écrirai plus pour le théâtre. L'ouvrage que vous voyez sur mon « piano-bureau », auquel je travaille en ce moment, sera un des plus importants que j'aie composés. Je le prépare pour le prochain festival triennal de Birmingham. C'est un oratorio avec *Requiem*. Le sujet est « la Mort et la Vie ». La première partie se compose de motifs pris dans « la messe des morts », et dans la seconde partie, qui n'est autre que « la description de la Jérusalem céleste de l'Apocalypse de Saint-Jean », je répète les motifs que vous connaissez, mais avec des développements exprimant la joie des âmes des sauvés, dans la nouvelle Jérusalem des saints. C'est un sujet auquel j'ai longtemps réfléchi ; j'y travaille maintenant très sérieusement, et il m'intéresse chaque jour davantage. A mon avis, c'est dans les idées et dans les sentiments religieux que la musique trouve ses formes les plus nobles et les plus élevées. Vous trouverez un fil religieux parcourant tous mes opéras et ouvrages de quelque importance. Exemple : la scène de la cathédrale, dans *Faust*, et *Polyeucte*, qui est un opéra absolument religieux. C'est un peu en raison de ce sentiment que j'ai renoncé à écrire pour le théâtre... »

— Le même journal rend compte des succès obtenus par le virtuose Antoine de Kontski, qui s'est laissé entraîner au delà de l'Atlantique par les séductions d'un engagement des plus brillants. M. de Kontski ne fait pas seulement entendre aux Yankees ses propres compositions, il interprète aussi, avec le talent qu'on lui connaît celles, de Beethoven, Chopin, Weber et Mendelssohn. Aussi lui fait-on les ovations les plus flatteuses, et la récolte des lauriers, pour l'intrépide voyageur, ne sera pas moins abondante que celle des dollars.

— M. Van Hame, directeur du Théâtre-Royal de La Haye, sollicite en ce moment la création de *Lakmé* à ce théâtre par Mlle Van Zandt, qui a droit à un congé l'hiver prochain. La jeune et célèbre prima donna emploierait ce congé à chanter Lakmé sur les scènes de province et de l'étranger qui se disposent à représenter cet ouvrage.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Nous avons dit quels étaient les heureux vainqueurs du grand tournoi musical annuel de l'Institut. Les beaux vers de la cantate : *le Gladiateur*, due à M. E. Moreau, avaient réellement inspiré nos jeunes Mozart en herbe. Ils ont non seulement prouvé du savoir, mais aussi de l'imagination. M. Vidal, second grand prix de 1881, élève de M. Massenet, s'est affirmé musicien accompli et déjà plein d'expérience en son art, bien qu'à peine majeur. Il a remporté cette fois le premier grand prix avec un éclat incontestable, et cependant, à la dernière heure, son ténor, M. Warot, indisposé, a dû être remplacé par M. Van Dyck, un chanteur belge, excellent musicien et d'une obligeance à toute épreuve comme on le voit. De son côté le ténor Talazac, prévenu quelques jours avant de l'indisposition du ténor Devilliers, — qui devait chanter la cantate du jeune René, — s'est également dévoué, bien qu'ayant décliné dès l'origine toute demande relative aux cantates de l'année, en raison des représentations de *Lakmé*. Mme Caron a aussi remplacé Mme Salla, empêchée, et un peu plus M. Auguez se trouvait dans l'impossibilité de pouvoir chanter. Malgré tous ces incidents, les cantates de l'année 1883 ont primé celles des années précédentes, ce que nous nous plaisons à constater. Non seulement M. Vidal a glorieusement remporté son premier prix, mais « deux nouveaux », MM. Debussy et René, se sont vivement disputé le second grand prix, et ce dernier a même obtenu sept voix pour le premier, ce qui est tout un honneur à une première épreuve. Ainsi que nous l'avions dit dimanche dernier, la cantate de M. Debussy, élève de M. Guiraud, a mérité le second premier grand prix par 20 voix, et celle de M. René, élève de M. Léo Delibes, le deuxième second grand prix, par 31 voix sur 32 votants. Ces deux cantates témoignent déjà d'un véritable talent et d'une certaine dose d'imagination. Voilà deux jeunes champions de taille pour le grand prix de Rome de 1884. Un détail : les trois jeunes musiciens couronnés par l'Institut cette année ont été lauréats de la classe Marmontel, ce qui prouve que de sérieuses études de piano ne nuisent pas aux jeunes compositeurs, au contraire.

— Dimanche dernier, nous avons donné l'ordre des concours à huis clos du Conservatoire, voici celui des concours publics.

Samedi,	21	juillet :	piano.
Lundi,	23	—	chant (hommes).
Mardi,	24	—	chant (femmes).
Mercredi,	25	—	tragédie et comédie.
Jeudi,	26	—	opéra-comique.
Vendredi,	27	—	violoncelle et violon.
Samedi,	28	—	opéra.
Lundi,	30	—	instruments à vent.

— On a fait connaître les différents morceaux choisis pour les concours de piano, de violon et de violoncelle au Conservatoire : Clavier : (hommes) troisième concerto de Herz; (femmes) quatrième concerto de Kalkbrenner. Piano : (hommes) *Rondo capriccioso*, de Mendelssohn ; (femmes) concerto de Saint-Saëns. Violon : dix-huitième concerto de Kreutzer. Violoncelle : huitième concerto de Romberg. Le morceau de concours de contrebasse était inédit, mais l'auteur, M. Verrimst, l'a fait graver, afin de le pouvoir mettre entre les mains des jeunes concurrents.

— On sait que la souscription est toujours ouverte en ce moment pour l'érection d'un monument à Berlioz. Le Conseil municipal vient de décider qu'il verserait une somme de 200 francs entre les mains de M. Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

— On lit dans *le Parlement* : « M. Bardoux a déposé sur le bureau du Sénat une proposition de loi concernant la propriété artistique. Cette proposition reproduit un projet soumis à la Chambre des députés en 1879, et qui n'avait pas été discuté. Il était pourtant sorti des travaux longs et consciencieux d'une commission extra-parlementaire, composée d'artistes et de jurisconsultes. La commission de la Chambre avait elle-même fait sur la question une enquête très sérieuse et très complète. Néanmoins, comme tant d'autres propositions utiles, celle-ci fut abandonnée. Elle est reprise aujourd'hui ; espérons que cette fois du moins elle aboutira. »

— La musique ne serait pas oubliée, on l'espère du moins, dans les promotions de la Légion d'honneur du 14 Juillet. *La Liberté* cite, parmi les élus désignés, l'habile chef d'orchestre de l'Opéra-Comique, J. Danbé, qui a certainement droit à cette distinction.

— M. Jules Cohen vient de faire plusieurs engagements nouveaux pour Monte-Carlo. Citons entre autres celui de Mme Caroline Salla qui s'y trouverait attachée pour toute la saison et chanterait non seulement des ouvrages italiens, mais aussi des opéras comiques. On parle également de la basse Castelmary et du baryton Pandolfini. Il serait même question de représentations du ténor Talazac et du baryton Lassalle. Excusez du peu!

— La prochaine saison lyrique niçoise sera également des plus intéressantes, et cela en vue de l'Exposition de Nice. On espère pouvoir enfin inaugurer le théâtre du Casino et, dans tous les cas, l'impresario Taddei s'apprête à transformer la salle de la Renaissance en Théâtre Italien. Il composerait une compagnie de premier ordre et se proposerait d'ouvrir par *Lakmé*, le grand succès du jour. Il a adressé à ce sujet une longue et très flatteuse lettre à M. Léo Delibes, qui se rendrait à Nice pour la circonstance.

— Mlle Adler, la jeune prima donna Russe si fêtée à Rome, est en ce moment à Paris, où elle est venue travailler le rôle de *Lakmé*.

— Le Conseil municipal de la ville d'Arezzo vient d'envoyer à Mme Marchesi le diplôme et la médaille commémorative de la fête séculaire de Guido Monaco, *pour les grands services rendus par l'éminent professeur à l'art musical*.

— Jennius de *la Liberté* rend compte de la distribution des prix à l'Ecole normale de musique de M. Thurner, qui possède parmi les jurés de ses concours MM. Th. Dubois, Lacombe, Lavignac, Wekerlin, Bourgault-Ducoudray, Lenepveu, Delioux, Mansour, etc., etc., et parmi ses meilleurs sujets Mlles Isabelle Reguera, Jeanne et Marie Thesmar, Chaillon, Leith et Bonnet. Après un exercice public des élèves, depuis les classes élémentaires jusqu'aux classes supérieures, l'appel des lauréats a eu lieu, suivi d'un concert auquel ont concouru Mmes Jenny Howe et Harkness, MM. Mariotti et Rouvière. Deux intéressants morceaux de violon, du directeur de l'Ecole ont été joués avec talent par Mlle Harkness et M. Mariotti. C'est par le monologue consacré de M. Coquelin cadet que s'est terminée gaiement cette séance, qui avait attiré à la salle Herz un très nombreux public de parents et d'amis, fort encourageant pour toutes ces jeunes artistes du présent et de l'avenir.

— Au dernier concours supérieur des écoles de chant de la ville de Paris, dirigées par M. Dannhauser, 200 exécutants ont fait entendre le chœur de *la Taverne des Trabans* de M. Henri Maréchal. L'exécution de ce chœur a été excellente. et le Président du jury a décidé que désormais ce chœur figurerait sur le programme des fêtes de la ville de Paris.

— Aujourd'hui dimanche 1er juillet, sera célébrée, à Sèvres, la messe annuelle en faveur de l'hôpital. Mlle Dufrane, MM. Talazac, Garcin et Prumier ont promis leur concours; l'orgue sera tenu par M. Solla.

— M. Nicolas Bernardini, de Lecco (Italie), travaille à l'achèvement d'un *Dictionnaire de tous les journaux du monde*. En conséquence. les journaux qui désirent faire figurer leur titre dans ce Dictionnaire, sont priés de transmettre à l'adresse de M. Nicolas Bernardini, *via delle Bombarde*, 27, Lecco (Italie), un exemplaire de leur publication avec tous les renseignements qui la concernent, c'est-à-dire : les noms du directeur et des rédacteurs, leur parti politique, leur ordre de périodicité, leur tirage, l'année de leur naissance, etc.

CONCERTS ET SOIRÉES

Sous la direction de M. Georges Boyer, le Casino de Deauville prépare des fêtes musicales vraiment exceptionnelles. On cite parmi les artistes lui ayant déjà fait promesse : Francis Planté, Carlotta Patti et Jeanne Granier; il sollicite en ce moment Mme Fidès-Devriès qui passe habituellement sa saison de bains de mer à Deauville. On négocie de plus avec Mlles Van Zandt et Nevada, Nilsson et Sembrich. Toutes les étoiles seraient appelées à briller sur Deauville pendant le mois d'août, celui des courses, à l'occasion desquelles tout le Grand-Paris est là.

— Nous avons annoncé, dit M. Maurice Ordonneau du *Gaulois*, que Mme Judic créerait, cet été, au Casino de Trouville, en compagnie de M. et Mme Grivot, une pièce de M. Fabrice Carré. Restait à écrire la musique, et nombre de compositeurs, comme on pense, s'étaient présentés. Dans la journée d'hier, notre confrère Victor Roger, dont nous avons déjà apprécié ici même les réelles qualités de compositeur, a fait entendre sa partitionnette à Mme Judic, qui s'en est montrée tout à fait ravie, — si ravie qu'elle a promis aux auteurs de reprendre l'*Institutrice*, — tel est le titre provisoire de la pièce, — sur la scène des Variétés, au cours de l'hiver, avec Mme Maurel et M. Baron. »

— Le nom d'Amédée Méreaux est resté cher aux lecteurs du *Ménestrel* qui n'ont pas oublié ses importants travaux sur les clavecinistes. Aussi, croyons-nous les intéresser en mentionnant les succès très marqués de Mme Méreaux dans l'enseignement musical. A Rouen, le souvenir de Méreaux y est très vivace, et les traditions de sa méthode sont pieusement continuées par sa vaillante et digne compagne. Jeudi dernier 21 juin, Mme Méreaux avait réuni un groupe de vingt élèves, qui ont exécuté avec un style parfait et la grâce naturelle à leur âge des pièces classiques et modernes de caractères très variés. Les applaudissements d'un nombreux auditoire et les encouragements des artistes présents à cette fête du piano présidée par l'éminent professeur Marmontel, ont stimulé l'ardeur et la vaillance de cette charmante phalange de jeunes pianistes. Parmi les pièces les plus appréciées, citons : la Cascade, de Pauer; l'andante de Hummel, op. 18; la 3e sonate de Schumann; les duos à deux pianos de Chopin et de Saint-Saëns. Tous ces morceaux ont mis en relief le parfait enseignement du professeur et les brillantes qualités des élèves. La transcription de l'*Ave Maria*, de Schubert, a été remarquablement interprétée par trois jeunes filles tenant l'orgue, le piano et le violoncelle. M. Pagnen, professeur d'accompagnement, tenait le violon. Cette belle transcription concertante d'Amédée Méreaux a produit grand effet.

— On nous écrit de Lyon que la *Fanfare lyonnaise* vient de donner un brillant concert sous la direction de M. Monnet. Indépendamment de cette excellente fanfare, qui s'est surtout distinguée dans l'ouverture de Suppé, *Poète et Paysan*, et dans une grande fantaisie sur le *Bal masqué* de Verdi, plusieurs artistes se sont fait entendre avec succès, notamment le baryton Delrat et le violoniste Lapret. Mais le triomphe de la soirée a été pour la charmeuse Judic dans toute une série de brillantes fantaisies de son inépuisable répertoire.

— Dimanche prochain 8 juillet, au palais du Trocadéro, distribution solennelle des récompenses de la chambre syndicale et de l'école d'horlogerie de Paris, sous la présidence de M. le ministre du commerce. Un concert suivra la distribution des récompenses.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Wilhelm Krüger, pianiste du roi de Wurtemberg et professeur au Conservatoire de Stuttgard. Wilhelm Krüger avait séjourné pendant de longues années à Paris, lorsqu'éclata la funeste querelle entre l'Allemagne et la France. Après l'issue de la lutte, il pensa devoir nous quitter et retourna dans sa ville natale. Mais, en dépit des circonstances fatales qui amenaient sa résolution, il ne partit pas sans laisser ici de vives et nombreuses sympathies. Wilhelm Krüger n'était pas seulement un homme de relations charmantes et sûres, c'était aussi un artiste des plus distingués, qui méritait amplement la réputation qu'il s'était faite. C'était un virtuose brillant, un compositeur de mérite et un professeur hors ligne. De ce côté des Vosges comme de l'autre, il laissera un souvenir sympathique et durable.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

AU MÉNESTREL
2 bis, rue Vivienne
PARIS

MUSIQUE DE PIANO A 4 MAINS

A SIX MAINS ET POUR DEUX PIANOS

Transcriptions, Airs variés, Fantaisies, Sonates, etc.

SIGNES D'ABRÉVIATIONS : *f.* FACILE ; — *t. f.* TRÈS FACILE ; — *m. d.* MOYENNE DIFFICULTÉ ; — *d.* DIFFICILE.

HEUGEL & FILS
Éditeurs
PARIS

A. Bazille *(m. d.)*. Entr'acte de *Mignon* 6 »
Beethoven. Op. 6. Sonatine. . . 6 »
Op. 45. Trois marches. 7 50
Variat. sur un thème de Waldstein. 7 50
Paul Bernard. Œuvres choisies de F. CHOPIN, arrangées à 4 mains :
Nos 1. Marche funèb. (ext. de l'op. 35) 6 »
2. Valse en *ré* bémol, op. 64, n° 1 6 »
3. Nocturne en *mi* b., op. 9, n° 3 5 »
4. Deux mazurkas, op. 7, nos 1, 2. 6 »
5. Berceuse, op. 57. . . . . . 7 50
6. Premier impromptu, op. 29. 7 50
La Romanesca, caprice concertant. 7 50
Ouverture de *Sémiramis*. . . . . 9 »
Mignon, 2 suites concertantes. ch. 9 »
Don Juan, — — ch. 7 50
La Flûte enchantée, — ch. 7 50
L'Oie du Caire, suite concertante. 9 »
Georges Bizet *(m. d.)*. Transcriptions d'après S. THALBERG :
Sérénade du *Barbier de Séville* . . 6 »
Duo de *la Flûte enchantée* . . . . 5 »
Barcarolle de *Giani di Calais* . . 7 50
Trio des masques de *Don Juan*. . 6 »
Sérénade de *l'Amant jaloux* . . . 6 »
Romance du Saule d'*Otello* . . . 6 »
Casta diva, cavatine de *Norma* . 6 »
Mon cœur soupire *(Noces de Figaro)* 5 »
Quatuor d'*Euryanthe* . . . . . . 6 »
David sur le rocher blanc, AIR GALLOIS 6 »
Chanson et chœur des *Saisons*. . 6 »
Fenesta vascia, CHANSON NAPOLITAINE 6 »
Ouverture de *Don Juan* 7 50
Ouverture de *Mignon* 7 50
LA FÊTE DU PRINTEMPS. Six airs de ballet d'*Hamlet*, à 4 mains
Nos 1. Danse villageoise. . . . . . 6 »
2. Pas des chasseurs . . . . . 5 »
3. Pantomime . . . . 5 »
4. Valse-mazurke. . . . . . 6 »
5. Pas du bouquet 7 50
6. Bacchanale . . . . 6 »
HAMLET, trois transcriptions :
Nos 1. Prélude de l'Esplanade . . . 6 »
2. Marche danoise . . . . . . 5 »
3. Valse d'Ophélie. . . . . . 5 »
Méditation de Ch. Gounod sur le premier prélude de Bach . . . . . 6 »
F. Burgmuller *(m. d.)*. *Les Yeux bleus* 7 50
Benedetta, fantaisie brillante. . . 7 50
Ma brunette, fantaisie polka . . . 7 50
Le Déserteur, grande valse. . . . 7 50
Chanson de Fortunio, valse. . . . 7 50
Ta main, fantaisie-valse. 7 50
Le Ramier passager 7 50
Sirène de Sorrente, fantaisie-valse. 7 50
La Flûte enchantée, grande valse. 7 50
Néméa, valse hongroise 7 50
Ay chiquita, gde valse espagnole . 7 50
Mignon, grande valse de salon. . 7 50
Le Pont des soupirs, grande valse. 7 50
Collmann *(m. d.)*. *Souvenir du Bourg d'Iré*, polonaise. 4 50
F. Couperin. Musettes 7 50
Ch. Czerny *(m. d.)*. Transcriptions :
Nos 1. Quatuor de *I Puritani*. . . . 6 »
2. *Tre giorni*, air de Pergolèse. 6 »
3. *Adélaïde*, de Beethoven . . . 7 50
4. Air d'église de *Stradella*. . . 6 »
5. *Les Noces de Figaro* 7 50
6. Duetto de *Zelmira*, Rossini . 7 50
7. *Bella adorata*, de Mercadante. 6 »
8. *Le Meunier et le Torrent* (Schubert) . . . . 6 »
9. *Il mio tesoro (Don Juan)* . . 7 50
10. Chœur du *Crociato*. 7 50
11. Ballade de *Preciosa*. . . . . 6 »
12. Duo de *Freyschütz* 7 50
Op. 240. Waverley, 1re gr. fantaisie. 9 »
Op. 241. Guy-Mannering, 2e — 9 »
Op. 242. Ivanhoé, 3e — 9 »
Op. 243. Rob-Roy, 4e — 9 »
L.-L. Delahaye. Arlequin, scherzo. Hommage à Rossini, étude . . . 7 50
Les Révérences, 1er menuet . . . 7 50
Colombine, 2e menuet. 7 50
Le pas des Éperons, capr. hongrois 7 50
Les Océanides, grande valse . . . 9 »
Dussek *(m. d.)*. Op. 48. Sonate. . 12 »
E. Graff *(f.)*. *L'Avant-garde*, marche de la cavalerie légère autrichienne. 6 »
L. Guénée *(t. f.)*. Frais ombrages. 4 50
Gentil hussard *(t. f)*. . . . . . 3 »
Les Petits Pianistes, six morc. *(t. f.)* 9 »
H. Herz *(d.)*. Op. 156. Grand duo concertant sur *le Désert*, de F. David 9 »
Hummel *(d.)*. Op. 138. Tyrolienne. 7 50
Kozeluck *(d.)*. Op. 19. Sonate. . 5 »
L. Lacombe *(d.)*. March. d. *Racoleurs* 9 »

Heinrich Hofmann *(m. d.)*. Op. 29. Printemps d'amour, 5 pièces à 4 m. :
1. La Fête de la nature. . . . 5 »
2. Pluie de Printemps 7 50
3. La Chasse. 7 50
4. A ma belle Amie . . . . . 5 »
5. Passion . . . . 6 »
Le recueil net . . . . . 10 »
Chansons et danses norvégiennes en trois suites à 4 mains. ch. 10 »
Th. Lécureux. Le Point du jour. 9 »
Lefébure-Wély *(m. d.)*. Op. 53. Fantaisie sur *les Monténégrins* . . 9 »

ÉCOLE CONCERTANTE DU PIANO

PREMIÈRE SÉRIE

Op. 85. Nos 1. Scherzo pastoral. . 6 »
2. Berceuse. . . . . . 6 »
3. Marche 7 50
4. Thème varié. . . . 7 50
5. Andante. . . . . . 6 »
6 Scherzo-chasse. . 7 50

DEUXIÈME SÉRIE

Nos 7. Scherzo symphoniq. 6 »
8. Rêverie . . . . . . 5 »
9. Presto. 7 50
10. Andantino. . . . 7 50
11. Boléro. 7 50
12. Scherzo-poste . . . 5 »
Chaque série, net. . . . . 10 »
Op. 93. Concert à la pension . . 7 50
Op. 170. Les Caquets du couvent, esquisse symphonique. . . . . 9 »
Op. 184. *Hamlet*, fant. concertante. 9 »
C.-B. Lysberg *(m. d.)*. *Oberon*, *Preciosa*, *Freyschütz*, gde f. de concert. 10 »
La Silésienne, polka brillante . . 5 »
La Lithuanienne, polka brillante. 6 »
Marks *(m. d.)*. *Mignon*, pot-pourri. 7 50
Hamlet, pot-pourri 7 50
Georges Mathias *(m. d.)*. Op. 37. Trois marches caractéristiques :
Nos 1. Marche cosaque 7 50
2. Marche mauresque. . . . 5 »
3. Marche chinoise. . . . . 5 »
Op. 41. Les Parisiennes, gr. valse. 7 50
Op. 42. Trois esquisses concertant^s :
Nos 1. Marche de soldats (Egmont). 5 »
2. Rêverie de Marguerite *(Faust)* 6 »
3. Les Sorciers au Brocken *(Faust)* 7 50
Ouverture de *la Flûte enchantée*. . 9 »
La Flûte enchantée, 12 transcript.
Ed. Membrée. Les Tourelles, valse. 9 »
Mozart. Sonate en *ré* naturel majeur 7 50
Sonate en *si* bémol majeur . . . 7 50
1re Sonate en *fa* mineur. . . . . 6 »
Grande sonate en *ut* majeur. . . 10 »
2e Sonate en *fa*. . . . . 9 »
A. Neldy. Souvenir de Saintonge, bal 7 50
J. Offenbach. Symph. de l'avenir. 4 50
Ch. Poisot *(m. d.)*. *La Flûte enchantée*, fantaisie 7 50
Ponce de Léon. Marc. de *Sémiramis* 6 »
H. Rosellen. Op. 40. *Beatrice di Tenda* 9 »
Op. 62 1er Quadrille italien varié. 9 »
Op. 72. Marche du *Désert*. . . . 10 »
Op. 90. 2e Quadrille italien varié. 9 »
Op. 117. Rondo sur la *Gazza ladra*. 5 »
Op. 175. Esmeralda, grande valse. 7 50
J. Rummel *(f.)*. *Valse de Venzano*. 7 »
Barcarolle d'Oberon, de J.-A. Pacher. 6 »
Fleur des Alpes, de J. Schad. . . 6 »
Santa Lucia, de Paul Bernard . . 6 »
Carnaval de Venise, de J.-Ch. Hess. 6 »
Les Noces de Figaro, de Ch. Neustedt. 6 »
Où vas-tu, petit oiseau ? de Ch. Hess. 6 »
Résignation, romance (Godefroid) 7 50
Gouttes de rosée, rêverie, — 9 »
Prière des Bardes, choral, — 7 50
Les Nuits d'Espagne, boléro, — 9 »
Les Soupirs, andante, — 7 50
Le Réveil des fées, orientale, — 12 »
Mignon, 2 suites . . . . . . ch. 7 50
Six fantaisies mignonnes sur des opéras-bouffes célèbres :
1. *Orphée aux Enfers* (Offenbach). 7 50
2. *La Belle Hélène*, — 7 50
3. *Barbe-Bleue*, — 7 50
4. *Chanson de Fortunio*, — 7 50
5. *Le Petit Faust* (Hervé) 7 50
6. *La Reine Indigo* (Strauss). . . 7 50
Six valses célèb. de JOHANN STRAUSS arr. à 4 mains très facilement.
1. *Le Beau Danube bleu*. . . . . 6 »
2. *Les Mille et une Nuits* . . . . 6 »
3. *Les Feuilles du matin* . . . . 6 »
4. *La Vie d'artiste* . . . . 6 »
5. *Le Sang viennois*. . . . . . . 6 »
6. *Les Joies de la Vie* . . . . . 6 »

Ries. *Di tanti palpiti*. . . . . . 6 »
Op. 53. Le Retour des troupes. . 4 50
A. Trojelli *(t. f.)*. Répertoire concertant de Mlle Lili et de M. Toto :
1. Ciel azuré, valse . . . . . . 5 »
2. Dans la Savane, havanaise . . 5 »
3. Les Marionnettes, marche. . . 5 »
4. Brune et Blonde, sympathie . 4 »
5. Cimes des Alpes, tyrolienne . 4 »
6. Fifre et tambourin, rondoletto 4 »
7. Sur la plage, gondoline . . . 4 »
8. Espagne et castagnettes, boléro 4 »
9. Départ pour la forêt, fanfare . 5 »
10. Bouquet de fête, hom. enfantin 5 »
H. Valiquet *(t. f.)*. École concertante des petites mains :
1. *Bluette des Grains de sable* . . 3 75
2. *Polka* — — . . 3 75
3. *Musette* — — . . 3 75
4. *Paquerette*, polka. 3 75
5. *Perce-Neige*, marche 3 75
6. *Le Liseron*, valse 3 75
7. *L'Été*, polka-mazurka 3 75
8. *L'Automne*, valse 3 75
9. *La Belle au bois dormant*, berce. 4 50
10. *Le Chat botté*, rondo 4 50
11. *Le Nain jaune*, valse. 4 50
12. *Le Prince Charmant*, pol.-maz. 4 50
A. E. de Vaucorbeil. Tempo di minuetto. . . . . 6 »
Renaud de Vilbac *(m. d.)* École concertante du piano :

1re SÉRIE.

Transcriptions classiques.

1. *Largh.* du quint. en *la* de Mozart 6 »
2. *Thème varié* du sep., de Beethoven 7 50
3. *Célèbre Menuet* de Boccherini . 6 »
4. *Rigaudon* de *Dardanus*, Rameau. 6 »
5. *Gavotte* favorite, de S. Bach . 5 »
6. *Pavane* du XVIe siècle . . . . 6 »
7. *Le Bosquet de la Reine*, menuet 5 »
8. *Le Tambourin*, de Rameau . . 5 »
9. *Sérénade*, de Beethoven. . . . 9 »
10. *Andante varié*, sonate à Kreutzer 9 »
11. *Ballet de Prométhée*, de Beethoven 6 »
12. *Adagio* du septuor, de Beethoven 7 50

2e SÉRIE.

Opéras et oratorios.

13. *Mignon*, 1re suite, A. Thomas. 10 »
14. *Mignon*, 2e suite, — 10 »
15. *Hamlet*, 1re suite, — 10 »
16. *Hamlet*, 2e suite, — 10 »
17. *Perle du Brésil*, 1re suite, F. David 10 »
18. *Perle du Brésil*, 2e suite, — 10 »
19. *Ballet de Don Juan*, de Mozart. 10 »
20. *La Création*, de J. Haydn. . . 10 »
21. *Les Saisons*, — . . . 10 »
22. *Les Deux Journées*, Cherubini . 10 »
23. *Petits riens*, ballet inéd. de Mozart 10 »
24. *L'Oie du Caire*, suite — 10 »

3e SÉRIE.

F. Mendelssohn. Romances sans paroles transcrites à 4 mains :
25. Chant du Printemps (op. 62, n° 6) 5 »
26. Chant de la Fileuse (op. 67, n° 4) 6 »
27. 1re Barcarolle (op. 19, n° 6) . 5 »
28. Volkslied (op. 53, n° 5) . . . 6 »
29. Air de chasse (op. 19, n° 3) . 6 »
30. Marche funèbre (op. 62, n° 3) . 5 »
31. Duetto (op. 38, n° 6.) . . . . 5 »
32. Le Chant du Barde (op. 33, n° 3). 6 »
33. Berceuse (op. 67, n° 6). . . . 7 50
34. Presto agitato (op. 63, n° 3) . 7 50
35. Andante (op. 53, n° 1). . . . 6 »
36. Allegro (op. 63, n° 2) . . . . 6 »
La série complète, net. . . 18 »

4e SÉRIE

F. Mendelssohn. Fragments et morceaux divers :
37. Canzonetta du 1er quatuor . . 6 »
38. Caprice (op. 16, n° 2) . . . . 6 »
39. Allegro, Reformation's symph. 6 »
40. Allegretto, symphonie-cantate. 7 50
41. Final du 1er concerto (op. 25). 9 »
42. Andante du 2e gr. trio (op. 66). 7 50
43. Andante avec variations (op. 83). 7 50
44. Tempo di minuet., symp. *la* maj 7 50
45. Adagio de la 3e symphonie. . 9 »
46. Andante de la 4e symphonie . 7 50
47. Alleg. non troppo, symp. *la* min. 7 50
48. Allegretto, 4e sonate pour piano à 3 mains. . . . . 6 »

5e SÉRIE.

Miscellanées.

49. *L'Invitation à la Valse*, de Weber 7 50
50. Huitième Polonaise, de Chopin. 7 50
51. Gavotte d'*Iphigénie*, de Gluck . 6 »
52. *Sylvia*, ballet de Léo Delibes, suite concertante. . . . . . 10 »
53. Valse lente de *Sylvia*. . . . . 9 »

Renaud de Vilbac *(suite)*.
54. Pizzicati de *Sylvia* . . . . . . 6 »
55. *Jean de Nivelle*, 1re suite, Delibes. 10 »
56. *Jean de Nivelle*, 2e suite, — 10 »
57. March.-entr'acte *Jean de Nivelle*. 6 »
58. *La Zamaeueca*, de Ritter . . . 7 50
59. *La Korrigane*, ballet de Widor. 10 »
Valses célèbres de JOHANN STRAUSS. Transcriptions concertantes :
Le Beau Danube bleu . . . . . . 9 »
Les Feuilles du matin . . . . . . 9 »
La Vie d'artiste . . . . 9 »
Les Mille et une Nuits. . . . . . 9 »
Le Sang Viennois. . . . . 9 »
Aimer, boire, chanter . . . . . . 9 »
Les Bonbons de Vienne. . . . . . 9 »
Cagliostro, etc., etc. . . . . . . 9 »
C.-M. de Weber. Op. 3. Trois pièces faciles 7 50
Op. 3 *bis*. Trois pièces faciles . . 9 »
Jules Weiss *(f.)*. *Le Jeune Pianiste classique*. Transcriptions et réductions faciles et sans octaves des œuvres célèbres de HAYDN, BEETHOVEN, MOZART. . . . .
HAYDN. 1. Fin. de la symp. en *ut*. . 7 50
2. Finale de la 4e symphonie en *sol*. 7 50
3. Andante de la symphonie en *sol*. 7 50
4. Finale de la symp. *coup de timbale*. 7 50
BEETHOVEN. 5. Sonate en *sol* mineur, op. 49, n° 1. . . . . . . 7 50
6 Sonate en *sol*, op. 49, n° 2. . 7 50
7. Allegro, sonate en *la*, op. 12, n° 2. 7 50
8. Allegro, sonate en *fa*, op. 17. 7 50
MOZART. 9. Allegro de la sonate facile. 5 »
10. Andante de la sonate facile. . 5 »
11. Finale de la sonate — . . 5 »
12. Marche turque . . . . 5 »
13. Andante de la sonate en *fa*. . 6 »
14. Allegro de la sonate en *ut* . . 6 »
HAYDN. 15. Andante de la symphonie *Au coup de timbale* . . 6 »
16. Finale de la symp. en *sol* majeur. 6 »
17. Finale du trio en *fa* majeur . 6 »
18. Vivace du trio en *ut* majeur . 6 »
19. Vivace de la symphonie *au coup de timbale* 7 50
20. Allegro de la symp. en *ré* maj. 7 50
Chaque cahier complet net. . . 8 »
J.-B. Wekerlin. Scènes normandes 9 »
Éd. Wolff *(m. d.)*. *La Perle du Brésil*, de F. David, duo à 4 mains . . 9 »
Orphée aux Enfers, fant. concertante 9 »
Chanson de Fortunio, fant. concert. 7 50

A SIX MAINS

Claire Bertou. Les honneurs partagés, polka concertante. . . 7 50
Léonie, polka-mazurka 7 50
R. de Vilbac. ÉCOLE CONCERTANTE DU PIANO *à six mains* :
Nos 1. Andante de la 3e symp., Haydn 7 50
2. Menuet (symph. en *sol* min.), Mozart. 7 50
3. Final de la 16e symph., Haydn 7 50
4. Scherzo (symph. en *ré* maj.), Beethoven. 7 50
5. Romance symph. de la Reine, Haydn 7 50
6. *Marche turque*, de Mozart. . 7 50
7. Chœur de *la Création*, Haydn. 7 50
8. Menuet symph. *mi*, Mozart. 7 50
9. Hymne Impérial d'Autriche, Haydn 7 50
10. Marche des *Ruines d'Athènes*, Beethoven. 7 50
11. La chasse, *Saisons*, de Haydn 7 50
12. Alleluia du *Messie*, oratorio de Hændel. 7 50

CÉLÈBRES POLKAS VIENNOISES

13. *Pizzicato-Polka*, J. Strauss . 7 50
14. *Retour du printemps*, Schindler 7 50
15. *Lazzi-Polka*, Fahrbach . . . 7 50
16. *Polka des Masques*, Strauss . 7 50
17. *La Machine à coudre*, Strobl. 7 50
18. *Le Bal masqué*, Anton Seifert 7 50
19. Menuet de BOCCHERINI . . . 7 50
20. Gavotte de GLUCK 7 50

POUR DEUX PIANOS

M. Isambert. Ouvert. de *Mignon*. 15 »
Ch.-B. Lysberg. Op. 79. *Don Juan*, 1er duo de concert . . . . . 12 »
Op. 92. *Oberon, Preciosa, Freyschütz*, 2e duo. . . . . 15 »
Op. 121. *La Flûte enchantée*, 3e duo. 12 »
Bruits des Champs, idylle symphonique, 4e duo de concert . . . 12 »
G. Mathias. Op. 21. 1er concerto pour piano principal, avec piano d'accomp. 20 »
Mozart. Gr. sonate pour 2 pianos. 12 »

2731 — 49me ANNÉE — No 32. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 8 Juillet 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

NOEL

lied de CH.-M. DE WEBER, traduction de VICTOR WILDER. — Suivra immédiatement: *Monsieur Bertrand*, chanson de D. TAGLIAFICO.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Gamerra*, la célèbre marche de JOSEPH GUNG'L. — Suivra immédiatement: *le Berceau*, pièce pour piano de PHILIPPE SCHARWENKA.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR DANS LE PASSÉ

I

La mort de Richard Wagner a été tout à la fois, pour l'art musical, une perte et un bien. Une perte, en ce sens que les hommes de cette trempe ne se rencontrent pas souvent dans le cours d'un même siècle ; un bien, si l'on réfléchit que la personnalité de l'artiste créait — à tort ou à raison — un obstacle sérieux à la diffusion de l'œuvre, et que les droits de la critique se trouvaient affaiblis au profit des admirations irraisonnées et des oppositions de parti pris. Aujourd'hui que les haines et les rancunes sont ensevelies à jamais dans la tombe où le Maître dort son dernier sommeil, il n'y a plus de place que pour une analyse impartiale, uniquement dirigée par l'amour du vrai, et puisant ses déductions dans l'examen attentif des idées avancées par Wagner lui-même.

Et d'abord cette prétention d'ériger en corps de doctrine une série d'observations musicales a pu paraître outrecuidante à certains dilettanti — Gluck eût dit : *buongustai* — qui s'obstinent à ne voir dans la musique qu'une suite de sons destinés à flatter l'oreille ; comme si l'oreille pouvait avoir d'autres fonctions que de transmettre à l'âme de l'auditeur les intentions du musicien ! Une pareille définition n'a-t-elle pas pour effet de confondre l'instrument avec l'objet, la voie à suivre avec le but proposé? Bon nombre de compositeurs italiens n'ont eu, il est vrai, d'autre idéal que de plaire à l'oreille par l'agréable contexture du « motif (1). » Si la nature, pour répéter le mot d'un critique distingué, « leur avait placé une lyre dans le cœur, » elle avait négligé, par contre, de mettre sous leurs yeux un traité de l'harmonie et des convenances dramatiques. Le besoin de chanter leur paraissait tout aussi naturel que le besoin de respirer ou de se nourrir, et le caractère même du public pour lequel ils travaillaient ne pouvait qu'encourager cette facilité de l'inspiration prodiguée au détriment de la technique musicale. A condition qu'une mélodie fît valoir convenablement la méthode de la *prima donna* ou du *primo uomo*, on se déclarait satisfait. De l'action dramatique, il en était rarement question.

Rameau eut l'honneur de réagir le premier contre ce vague et faux sentimentalisme qui réduisait l'art des sons au rôle de passe-temps et d'amusette. Son système d'harmonie, fécondé par le génie des grands maîtres qui suivirent, a eu pour principal objet de multiplier les points de contact entre l'art musical et les sciences exactes. Et si, par l'effet de cette dérivation, le domaine de l'inspiration s'est trouvé singulièrement amoindri, on ne peut nier que le prestige de l'art se soit relevé d'autant. Ce n'est certes pas *Iphigénie en Tauride*, *Fidelio*, le *Freischütz*, *Lohengrin*, qui justifient les critiques de La Bruyère, les malices de Voltaire et les boutades de Saint-Evremond.

Il n'est donc pas étonnant qu'un art ainsi voué aux transformations les plus inattendues, et s'appuyant, en outre, sur une science indéfiniment perfectible, donne lieu à des observations susceptibles d'être présentées sous forme de théorie et de doctrine. Et, d'autre part, on conviendra que

(1) Aux beaux jours de la grande école florentine succéda, comme on sait, une période de décadence qui coïncide avec l'introduction des sopranistes dans l'opéra. C'est des musiciens de cette dernière période que nous voulons parler.

nous ne sommes plus au temps où un philosophe écrivait à l'auteur d'*Isabelle et Gertrude* : « Vous êtes musicien et vous avez de l'esprit; cela est trop rare, Monsieur, pour que je ne prenne pas à vous le plus vif intérêt; » où d'Alembert, dans son *Discours préliminaire*, constatait avec regret qu'un très petit nombre d'artistes sont en même temps gens de lettres. Les musiciens de notre temps s'entendent, pour la plupart, à rédiger un manifeste artistique aussi bien qu'à écrire une partition; et, parmi eux, Richard Wagner s'est fait remarquer par l'autorité avec laquelle il a conduit la polémique soulevée par ses propres innovations.

Car, — c'est là un point sur lequel on ne saurait trop insister, — il faut considérer à part, dans le maître de Bayreüth, le compositeur d'opéras et l'esthéticien, l'artiste doué d'un incontestable talent et l'écrivain révolutionnaire qui médite un bouleversement général dans les traditions du drame lyrique.

Notre tâche se bornera à étudier l'idéal qu'il poursuit, indépendamment des ressources personnelles dont il s'est servi pour l'atteindre.

* * *

En outre des lois générales qui les régissent, les arts sont assujettis à des règles particulières. Ils possèdent des effets spéciaux, un ordre de beautés propre à chacun d'eux, et se trouvent circonscrits dans des limites qu'ils ne peuvent dépasser sous peine de tomber dans l'incompréhensible et l'absurde. En d'autres termes la poésie, la musique, la peinture, tout en ayant un objet identique, qui est l'imitation ou pour mieux dire l'expression de la nature, diffèrent entre elles et par le caractère de leurs procédés, et par la délimitation inégale de leurs moyens d'action. De là la nécessité qui s'impose à chaque art de s'appuyer sur l'art voisin, si les ressources dont il dispose lui paraissent insuffisantes pour l'interprétation exacte de l'idée.

Ces rapports des arts entre eux avaient frappé l'attention des philosophes, bien avant que Lessing et Winckelmann n'en fissent, au siècle dernier, le sujet d'une dispute mémorable. D'après Cicéron, en ses *Académiques*, les arts forment comme une chaîne dont les différents anneaux seraient, pour ainsi parler, soudés bout à bout, en sorte que les limites de l'un servent nécessairement de point de départ au suivant : *omnes artes cognatione quâdam inter se continuuntur.*

Sur ce raisonnement R. Wagner établit la base de son système d'opéra, qu'il considère comme une synthèse des effets de tout ordre capables de fortifier l'expression du sentiment dramatique. Ce que la poésie sera impuissante à exprimer, la musique l'exprimera pour elle; et à cette union intime, soutenue, de l'idée parlée avec l'inspiration musicale, viendra s'ajouter le double prestige de l'art plastique qui définit l'attitude du personnage et de l'art décoratif qui détermine le milieu où se meut l'action. Cette union idéale, on le comprend, n'a pas seulement pour objet d'imprimer à l'opéra un caractère de splendeur qu'aucun art pris isolément ne saurait atteindre ; elle lui assure encore l'unité de composition, unité d'autant plus rigoureuse que, dans la pensée du novateur, un même agent combinera les différents moyens d'expression, fournira la donnée, réglera les détails de l'action, construira la phrase versifiée et y ajoutera les formules musicales correspondantes.

A l'époque où la pièce avec chant passa de l'Italie en France, le rôle du poète n'était guère plus important que celui du peintre chargé de brosser les décors. Au-dessus de ces deux manœuvres trônait le maître de ballet, puissance redoutable avec laquelle Gluck lui-même eut souvent à compter; et enfin, au plus haut degré de la hiérarchie artistique, on trouvait le musicien qui inspirait poète, décorateur et danseurs.

Il ne faudrait pas s'imaginer, néanmoins, que le compositeur exerçât un pouvoir absolu et sans contrôle. Il était dominé, à son tour, par le virtuose, personnage insupportable, véritable tyran du théâtre, qui ne voyait dans son rôle qu'un prétexte pour faire admirer la souplesse d'un organe particulièrement exercé.

On comprend ce que devenait l'unité de l'œuvre dans de pareilles conditions. « Nos drames lyriques, écrivait le savant abbé Arnaud en 1753, sont sans contredit, de tous les drames, les plus imparfaits, puisqu'ils ne sont qu'un tissu d'épisodes qui ne se trouvent liés les uns avec les autres ni nécessairement ni vraisemblablement (1). » Aussi La Bruyère qualifiait l'opéra de « spectacle ennuyeux », et Saint-Évremond ne comprenait pas que poète et musicien se donnassent tant de peine pour composer un aussi méchant ouvrage. L'expression, qui doit distinguer les moindres modifications du sentiment, résidait presque entièrement dans les inflexions variées de la voix; et malheur au musicien qui se fût permis, là-dessus, de donner quelques conseils à son interprète. Grétry rapporte, dans ses *Mémoires*, avoir entendu, pendant une répétition de *Céphale et Procris*, le dialogue suivant entre un chef d'orchestre et une *prima donna* : « Pardon, mademoiselle, hasardait timidement le premier, il me semble que vous prenez un mouvement différent de celui qu'a indiqué l'auteur... — Il vous semble mal, ripostait l'actrice en fureur. Apprenez, monsieur, que vous n'avez qu'à me suivre, et à faire de votre symphonie la très obéissante servante de ma déclamation. » Le chef d'orchestre se tint coi, l'artiste reprit *a piacere* sa cavatine, et Grétry dut encore s'estimer heureux qu'après une pareille algarade on ne lui rendit pas le rôle.

Ainsi donc, par un raisonnement aussi subtil, mais au fond plus exact que celui de Thémistocle faisant gouverner le monde entier par son jeune fils, on pourrait affirmer que le soprano, le ténor, la basse, étaient seuls et véritables dominateurs du drame musical.

De plus, ne l'oublions pas, les compositeurs italiens, au XVIIIe siècle, se formaient dans un milieu où leur idéal pouvait difficilement s'ennoblir et se perfectionner. La majeure partie du public, pour qui une émotion tant soit peu prolongée devient un tourment véritable, considère le théâtre comme un lieu de réunion mondaine, une sorte de *club* où l'on vient, au son de la musique, se distraire des préoccupations et des travaux de la journée. Même après que le spectacle est commencé on cause, on se promène, on discute, on organise des soupers dans les loges, les visites s'échangent de place en place, et le président de Brosses nous raconte qu'il fit, un soir, en plein théâtre *della Valle*, une partie d'échecs avec son ami Rochemond. « Cela nous servit, ajoute-t-il, à remplir le vuide des longs récitatifs. » Dès qu'apparaît le chanteur à la mode, le tapage est interrompu. On écoute avec assez d'attention la cavatine ou l'air à roulades, puis, aux dernières notes de la *cadenza*, les conversations reprennent, les promenades et le bruit recommencent jusqu'au moment où la ritournelle annonce un nouveau motif.

Le compositeur connaît donc à l'avance ceux des morceaux de la partition qui ont quelque chance d'être entendus, et on devine qu'il traitera le reste en remplissage. C'est le triomphe des chœurs à l'unisson, des duos à la tierce, des récitatifs *con cimbalo*, formules banales, usées, destinées à se perdre au milieu de l'inattention générale. D'autre part, le librettiste, sûr de passer inaperçu, se soucie peu de fournir au musicien autre chose que des données incohérentes et une versification insipide, et bien rarement un poète de premier rang condescend à traiter ce genre inférieur. Que de La Bruyère pour un Métastase! que de Cahuzac pour un Apostolo Zéno!

Lully refusa énergiquement de

. . . . . réchauffer du son de sa musique

une *Daphné* de La Fontaine, et lui préféra la *Proserpine* de

(1) Lettre au comte de Caylus.

Quinault; les vers de l'immortel fabuliste n'étaient sans doute pas assez « sots » pour être chantés. Voltaire écrivit plusieurs livrets, dont l'un, *le Temple de la Gloire*, contient des pensées telles que celle-ci :

J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

. . . .

Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur :
La gloire en m'élevant au premier rang du monde
Honore assez votre malheur.

Et voilà le moule dans lequel un des plus grands poètes français était obligé de jeter ses idées! On comprend que Racine et Boileau n'aient pas insisté pour garder ce livret de *Phaéton* qu'une fantaisie de Mme de Montespan avait arraché des mains de Quinault.

Mais là ne s'arrêtait pas la liste des vices et des ridicules de l'ancien *opera seria*. Il y avait encore le ballet, qui, à tout propos, prenait possession de la scène pour mêler aux situations les moins gaies quantité de pirouettes, sauts de carpe, entrechats, etc... Il y avait le chœur, lourde masse qui s'ébranlait au signal du chef d'orchestre avec l'ensemble d'un bataillon de soldats marchant à la parade, et n'avait d'autres fonctions que de rompre par intervalle la monotonie du concert. Il y avait l'orchestre, formé de quelques instrumentistes indisciplinés, rebutés par la moindre difficulté; l'orchestre que Wagner appelle quelque part « une énorme guitare accompagnant des airs ». Je ne parle pas des costumes, de la mise en scène, des décors. Oreste, Renaud, Agamemnon, coiffés de perruques gigantesques, se promenaient dans un salon du plus pur style Louis XIV; Iphigénie portait un vertugadin; Armide avait des mouches sur le front, etc., etc.

(A suivre.) EUGÈNE DE BRICQUEVILLE.

SEMAINE THÉATRALE

L'Opéra-Comique fermé, c'est le calme plat au point de vue des nouvelles lyriques. La vie et le mouvement ont disparu de la salle Favart. Les choristes seuls continuent de s'y réunir, sous la direction de M. Carré, pour y préparer le répertoire d'automne. Quant à M. Danbé et à la plupart de ses solistes, ils sont partis pour Néris et autres stations thermales. Les prime donne, ténors et barytons se sont envolés dans toutes les directions ainsi que nous l'avons dit. Il en restera ou reviendra pourtant un stock honorable pour la représentation du 14 juillet, composée de *la Dame Blanche* et de *la Fille du Régiment*.

A l'Opéra, ce sont *les Huguenots* qui feront les honneurs du 14 juillet ; au Château-d'Eau, *le Trouvère* probablement. A ce théâtre, on prépare une reprise du *Bal masqué* de Verdi,

Le Châtelet espère être prêt pour la reprise de *Peau d'Ane*, grande pièce à spectacle en 30 tableaux et deux grands ballets. Ce sera peut être bien le chant du cygne de la féerie, place du Châtelet. On dit, en effet, que M. Ritt, se ravisant, aurait compris que poursuivre l'idée d'une construction à destination de notre Opéra-Populaire, c'était courir après un château en Espagne, ni plus ni moins. Aussi serait-il entré en négociations pour la cession pure et simple du théâtre du Châtelet. Nous souhaitons d'autant plus que cette nouvelle aboutisse, qu'il nous est revenu qu'elle serait particulièrement agréable à nos édiles. C'est là, en effet, la vraie salle d'Opéra-Populaire, et nous espérons bien que, le cas échéant, les encouragements de l'Etat se joindront à la subvention municipale.

L'Opéra-Populaire et le Théâtre-Italien réunis sur la place du Châtelet, voilà qui transformerait le quartier et serait une double fête pour la musique et les musiciens. Souhaitons que les deux combinaisons réussissent. La cause du Théâtre-Italien semble être déjà gagnée, si l'on en juge par les feuilles de location et les engagements *di primo cartello* réalisés. Si nous en croyons les correspondances de l'étranger (voir aux nouvelles), il y aurait pourtant un gros nuage du côté Faccio. La Scala entendrait conserver son chef d'orchestre, cela se comprend, mais l'infatigable artiste impresario Maurel, de Londres, se serait aussitôt rendu à Milan pour lever ou atténuer tout au moins les difficultés. Vous verrez qu'en définitive, le maestro Faccio se partagera entre Paris et Milan.

En Italie, d'ailleurs. les affaires théâtrales sont loin d'être brillantes, même à la Scala dont la direction n'aurait été prise par l'habile impresario Ferrari qu'en société avec trois de ses artistes. Le Théâtre Communal de Bologne a demandé une augmentation indispensable de subvention et n'a pu l'obtenir. A Rome, le Conseil municipal se montre plus radical encore, il refuse toute subvention à l'Apollo. Voici du moins ce qu'écrit à ce sujet, M. H. Lefranc, correspondant de la *France :*

« Pendant que vous ressuscitez à Paris l'opéra italien, nous sommes à Rome occupés à l'enterrer. L'État, en Italie, ne subventionne aucun théâtre et il se désintéresse, du reste, assez volontiers, d'habitude, de toute préoccupation artistique. C'est aux municipalités à donner des subventions aux théâtres d'opéra quand elles veulent en avoir un. Or, la municipalité de Rome a décidé que, cette année, elle supprimerait la subvention de 140,000 francs qu'elle payait à l'*impresario* du théâtre Apollo pour les 60 représentations de l'hiver. Nous voilà donc, *ipso facto*, sans opéra.

» C'est une chose assez curieuse que cette répugnance qu'ont l'État et les municipalités à encourager les arts en général. On a totalement oublié que, pendant une longue période, l'Italie n'a existé que par ses artistes. S'il en était autrement, l'Etat et les particuliers ne professeraient pas pour la peinture, la sculpture, l'art dramatique et lyrique, le beau dédain qui fait la joie de quelques économistes.

» A l'heure qu'il est, en Italie, personne ou presque personne n'achète de tableaux, ne commande de statues, ou ne veut payer sa place au théâtre de façon à faire vivre l'*impresario*. Il en résulte que les quelques peintres ou sculpteurs que possède encore l'Italie émigrent à Paris ou à Londres, et que, quand on veut ouvrir un théâtre il faut recourir à l'étranger et pour la musique et pour les chanteurs.

» Aussi je me demande ce qu'on pourra offrir aux Parisiens en fait d'œuvres et d'exécutants italiens. Nous autres, de ce côté des Alpes, nous vous empruntons vos opéras et vos artistes, c'est dire assez que la réciproque n'est pas possible.

» En effet, le répertoire courant de nos théâtres lyriques est ainsi composé : *Les Huguenots, Faust, l'Africaine, Lohengrin, Hamlet, Carmen, Mignon*. Les *impresarii* glissent au milieu de cet ensemble des opéras dits de *ripiego*, comme la *Favorita, Rigoletto* ou le *Ballo in Maschera*, et c'est tout ce que l'on nous sert en fait de musique italienne.

» J'excepte cependant cinq opéras qui représentent la production de ces quinze dernières années. Ces opéras sont : *Aïda*, que Paris connaît déjà ; *Ruy-Blas*, opéra populaire de M. Marchetti; *Mefistofele*, de Boïto, l'œuvre la plus marquante en dehors d'*Aïda*, et deux opéras qui ont eu un succès relatif, *Gioconda* et *I Promessi Sposi*. Mais *Ruy-Blas* ni *Gioconda* ne pourront être représentés à Paris. Victor Hugo s'y opposera par la raison que les livrets sont tirés de ses œuvres. *Gioconda*, c'est *Angelo tyran de Padoue*, et, comme il a toujours fait opposition à la représentation de *Lucrezia Borgia*, de Donizetti, il n'est pas probable qu'il se montre plus accommodant pour M. Ponchielli.

» D'un autre côté, il faut noter que presque toutes les étoiles masculines et féminines qui font leur apparition sur les théâtres italiens sont ou Françaises, comme la Donadio (Mlle Dieudonné), ou Américaines, d'origine française, comme Mmes Durand et Urban, ou Autrichiennes, comme Mmes Singer et Gerster. Les chanteurs sont Nicolini, un Français; Gayarre, un Espagnol, Aramburo un autre Espagnol, etc. Je ne parle pas des barytons et des basses où l'on retrouve toutes les nationalités. De sorte qu'on peut dire qu'il n'y a peut-être pas actuellement six chanteurs d'un talent hors ligne, *di cartello*, comme on dit ici, qu'il vaille la peine de faire venir d'Italie à Paris.

» Et, maintenant, je me demande ce que sera le Théâtre-Italien à Paris. »

Eh! mon Dieu, MM. Corti, assistés de M. Maurel, continueront d'engager des artistes de toutes nations plus ou moins italianisés, ils puiseront à pleines mains dans l'inépuisable répertoire de Verdi et y ajouteront nos opéras français en disponibilité, et il y en a beaucoup d'intéressants, tant inédits que représentés. Ils nous offriront aussi de Richard Wagner les ouvrages accessibles à une scène franco-italienne : Le *Lohengrin*, par exemple, et tout marchera à souhait, espérons-le du moins.

H. MORENO.

P. S. — La reprise de *l'Œdipe-Roi* de Lacroix, à la Comédie-Française, a merveilleusement réussi. C'est tout un succès pour Mounet-Sully et la touchante Mlle Bartel. N'oublions pas la musique

que le regretté Edmond Membrée a adaptée à ce beau drame et qui mérite certainement un souvenir.

M. Albert Delpit a lu jeudi aux artistes de la Comédie-Française sa comédie nouvelle en trois actes et en prose, *Maucroix*. Les rôles ont été aussitôt distribués à MM. Worms, Coquelin cadet, Silvain, Garraud, Le Bargy, Mmes Reichemberg, Broisat et Adeline Dudlay. La pièce doit passer en septembre.

Vendredi l'on a donné aux Folies-Dramatiques la première représentation de *l'Amour qui passe*, opéra comique en trois actes, de M. Amédée Godard, déjà favorablement connu par une petite pièce donnée à la Renaissance. La direction des Folies-Dramatiques n'ayant pas jugé à propos de convoquer, à cette solennité, *le Ménestrel* qui, partout ailleurs, a ses grandes et petites entrées, nous nous abstiendrons de parler de *l'Amour qui passe*, tout en formant le vœu pour les auteurs que ce soit l'amour qui reste.

Indépendamment de l'Opéra-Populaire Ritt, M. Lagrénée paraît décidé à nous en offrir un autre au Château-d'Eau, l'hiver prochain. On annonce que les auditions d'artistes commenceront dès la semaine prochaine. Il serait aussi curieux qu'intéressant d'avoir deux nouvelles scènes lyriques au lieu d'une. Nous n'aurions pas perdu pour attendre.

DEUX LETTRES DE CH.-M. DE WEBER

A FRANCESCO MORLACCHI (1)

M. le comte Rossi-Scotti, de Pérouse, qui paraît avoir voué son existence à célébrer les hommes marquants de sa ville natale, après nous avoir donné un beau livre sur la vie et les œuvres de François Morlacchi, son compatriote, a publié dans une brochure à part deux lettres adressées par Ch.-M. de Weber au maestro Pérousin qui avaient échappé à ses premières recherches et qui intéressent certains points de la vie artistique non seulement de Morlacchi, mais d'autres compositeurs de son temps. Ces lettres déposées avec d'autres papiers de Morlacchi aux Archives de Pérouse, ont déjà paru en italien dans la *Gazzetta musicale*, de Milan, et ont été traduites en allemand dans la *Gazette musicale de Berlin* (1879). Mais nous ne croyons pas qu'elles aient jamais été publiées en France ou en français. Il est curieux de voir, dans l'original, comment Weber écrivait l'italien ; on peut constater que cette langue lui était familière, car, à part quelques expressions qui sentent un peu l'étranger, on pourrait les croire écrites par un enfant de la Péninsule.

M. Rossi-Scotti a ajouté à ces lettres des notes nécessaires pour élucider certains points qui pouvaient être fort clairs pour le destinataire, en 1824, mais qui le seraient beaucoup moins pour des lecteurs étrangers, au bout de soixante ans. Ces intéressantes notes suivront les deux lettres de Weber.

Nous aurions voulu, pour notre part, faire précéder cette publication d'une notice sur Morlacchi, dont la génération actuelle en France ne connaît peut-être même pas le nom. Mais, pour le moment, nous nous contenterons de renvoyer nos lecteurs à la *Biographie universelle des musiciens de Fétis* et au supplément de cet ouvrage par M. Arthur Pougin qui a dressé l'état exact des opéras de Francesco Morlacchi.

PREMIÈRE LETTRE

« Cher maître et très cher collègue,

» Il faut vraiment que je fasse appel à votre bonté et à votre amitié pour me faire pardonner de ne pas vous avoir écrit depuis si longtemps, lorsque je devais vous remercier de tout l'intérêt que vous m'avez témoigné, comme à un véritable ami. Croyez que je vous suis tout reconnaissant et heureux de votre amitié.

» Je vous parlerai tout d'abord de la chose qui vous intéresse le plus, c'est-à-dire la prolongation de votre congé. Il était tout naturel, et c'était même mon devoir, de dire à M. le Directeur (2) que je prendrais sur moi, avec grand plaisir, le soin de vous remplacer momentanément. Mais comme le pauvre Schubert (3) ne pourra faire aucun service pendant tout l'hiver, le Directeur disait qu'il ne pouvait se contenter de ma bonne volonté, car si je tombais malade, tout le service en souffrirait trop. Par malheur, peu de jours avant votre demande, Gænsbacher (4) avait écrit qu'ayant grand espoir d'obtenir une bonne position à Vienne, il ne pouvait décider avant un mois s'il accepterait notre proposition (5). Cela suffit pour faire reparaître certaines idées des Rastrelli (6). Heureusement j'ai reçu hier une lettre de Gænsbacher, dans laquelle il m'annonce que la place a été obtenue par Weigl (7) et que, par conséquent, il se hâtera de venir ici. Maintenant, commme il n'y a rien à craindre pour le service, il n'est pas douteux que vous aurez la prolongation de votre congé, et j'en suis vraiment heureux. Allez voir votre fils (8), écrivez un opéra et revenez chez nous content, triomphant et la bourse bien garnie. Je ne crains rien pour votre *Ilda* (9). Il est déjà heureux que le premier opéra n'ait pas plu (10).

» Je suis très content de Rolla: c'est un excellent homme ; il a donné un concert dans lequel il a joué vraiment en grand maître et a fait grande sensation. Chose très nécessaire pour le public (11).

» Dites mille bonnes choses à mon très cher ami Meyerbeer (12). L'air de *Marguerite* n'est pas encore arrivé, mais je l'attends chaque jour de Munich. Nous étudions en ce moment une *Didone abbandonata* d'un nommé Reissiger (13), qui passera samedi 31; immédiatement après viendra *la Margherita* (14).

» J'ai dirigé trois fois, avec le plus grand plaisir, votre *Enrico V* (15); tout le monde trouve que cela a très bien marché.

» Quant à Fink, je crains sincèrement; la peur est incroyable, mais d'autre part il me semble si content de lui-même! (16) Nous verrons. Je ferai tout mon possible pour l'aider.

» *Ticinio* sera son début (17). Chez moi tout le monde va bien. Ma femme vous salue amicalement et moi je me dis de tout mon cœur,

» Votre affectionné.

Dresde, ce 22 janvier 1824. » WEBER. »

Au dos (18) :

Au très orné (ornatissimo) seigneur

M. le chevalier Morlacchi, maître de la Chapelle royale de S. M. le roi de Saxe.

Venise.

SECONDE LETTRE

« Très cher collègue et maître,

» Je comprends tout à fait votre terrible situation : j'ai fait et je fais tout ce que m'inspirent l'amitié et le devoir d'aider mon cher collègue. Je partirai donc un mois plus tard pour Marienbad (c'est-à-dire à la fin de juin), pour y passer tout juillet et la moitié d'août. Suspendre tout à fait ce voyage était impossible, parce que je me sens très fatigué et parce que mon épouse est forcée de prendre des bains. Cependant, j'espère que vous serez content de cet arrangement. Pourquoi n'avez-vous pas demandé plus de temps? Moi, pour vous dire vrai, je ne vois pas la possibilité d'écrire un opéra pendant ce temps, de faire un grand voyage et de mettre en scène *Tebaldo e Isolina* (19). Mon très cher ami, ne vous fatiguez pas trop et pensez à votre santé. Que Dieu vous donne la force de pouvoir faire face à tant d'affaires. Pardonnez ces courtes et méchantes lignes, mais j'ai la tête vraiment malade. Je vous envoie les salutations de ma femme et de nos amis, et vous prie de me croire toujours de cœur, votre vrai et affectionné ami.

» CHARLES M. DE WEBER. »

Dresde, 22 avril 1824.

Au dos (20) :

A l'illustrissime seigneur

M. le chevalier Morlacchi, maître de Chapelle au service actuel de S. M. le roi de Saxe.

Milan.

NOTES SUR LES DEUX LETTRES DE CH.-M. DE WEBER

à FRANCESCO MORLACCHI

(1) Les autographes de ces deux lettres sont conservés aux *Archives communales* de Pérouse, avec d'autres papiers ayant appartenu à Morlacchi et qui ont été donnés, en février 1852, par la sœur même du maestro, Mlle Victoire Morlacchi, morte en 1856.

(2) Il est question ici du directeur général honoraire de la chapelle et des théâtres de cour, dont nous ignorons le nom pour cette année, mais qui devait être selon l'usage un gentilhomme de la cour. En octobre 1824 cette charge échut au baron Wolff, Adolphe-Auguste de Luttichau, grand ami de Morlacchi.

(3) François Schubert, qui était alors maître des concerts de la cour de Dresde.

(4) Gænsbacher, Jean-Baptiste, condisciple et grand ami de Weber et de Meyerbeer, qui fut nommé après la mort de Preindl au poste de maître de chapelle de l'église métropolitaine de Saint-Étienne, à Vienne, où il mourut en 1844.

(5) Cette proposition de Weber et de Morlacchi à Gænsbacher était sans doute l'offre de la place de directeur de la musique à Dresde, et ses deux

illustres amis s'employaient de tout leur pouvoir pour lui obtenir cette position. (Voir Fétis, *Biographie.*)

(6) Vincenzo Rastrelli, de Fano, et son fils Joseph, de Dresde, ont été au service musical de la cour de Saxe, le dernier en qualité de second directeur de la musique royale. Joseph Rastrelli fut nommé par Morlacchi son exécuteur testamentaire, avec ses deux autres amis. Auguste-Alexandre Klengel, premier organiste de la cour de Saxe, et Vogel de Vogelstein. Rastrelli étant mort à Dresde en 1842, ce fut l'auteur du *Tannhæuser* et de *Lohengrin* qui lui succéda (jusqu'en 1848) dans la direction de la musique de la cour.

(7) Joseph Weigl, qui obtint en 1825 la place de second maître de la chapelle impériale de Vienne, après la mort de Salieri.

(8) C'était le fils unique de Morlacchi; il s'appelait Pierino, et mourut à Pérouse en 1827, à l'âge de dix-neuf ans.

(9) *Ilda d'Avenello*, opéra séria de Morlacchi, représenté pour la première fois au théâtre de la *Fenice*, à Venise, pendant le carnaval de cette même année 1824; c'est pour ce motif que Morlacchi était à Venise, où Weber adresse sa lettre. *Ilda* fut chantée par Crivelli et Velluti (le dernier castrat), Mmes Lalande et Lorenzani.

(10) Il faut croire qu'il s'agit ici de l'*Egilda di Provenza* du maestro Pavesi, qui ouvrit la saison théâtrale, le 26 décembre 1823, à Venise.

(11) Antoine Rolla, de Parme, premier violon au théâtre de la cour à Dresde.

(12) Giacomo Meyerbeer était donc aussi à Venise pendant ce carnaval (1824). Il y avait été appelé en même temps que Morlacchi et Pavesi, mais nous ignorons quel opéra il y donna. Ni Fétis (*Biographie*) ni M. Félix Clément (*Musiciens célèbres*) ne parlent de ce séjour de Meyerbeer à Venise au commencement de 1824, et ils citent le *Crociato* comme ayant été exécuté en cette ville, en décembre 1825, selon Fétis, ou à la fin de 1824, selon M. Clément. L'un et l'autre se trompent ici. Le *Crociato in Egitto* de Meyerbeer a été représenté à Venise pendant le carême de 1824, et chanté par Mmes Henriette Meric-Lalande et Lorenzani, et MM. Crivelli, Velluti et Zuccoli. (Voir *Teatri di Venezia*, Milan 1869, in-8°.) (*Note du Traducteur.*)

(13) Charles-Théophile Reissiger qui, en 1826, après la mort de Weber survenue cette même année à Londres, et après le départ de Marschuer pour le Hanovre en qualité de maître de la chapelle royale, fut élu directeur de l'Opéra allemand de Dresde. Weber avait gardé cette charge depuis 1816. *Didone*, opéra italien de Reissiger, devait être représenté pour la première fois à Munich, en 1823, mais le théâtre de cette capitale ayant été détruit par les flammes, la *Didone* fut transportée en 1824 sur le théâtre royal de Dresde, et exécutée sous la direction de Weber en l'absence de Morlacchi. C'est ce même Reissiger qui est l'auteur de la mélodie célèbre qui a été éditée ensuite sous le nom de *Dernière pensée musicale de Weber*.

C'est en l'honneur de Morlacchi, à l'occasion de son retour d'Italie en Saxe en 1835 et de la 25e année de son service à cette cour, que le maestro Reissiger mit en musique une ode allemande, de Théodore Winkler (Hell), qui fut exécutée le 5 juillet en présence de Morlacchi même par tous les artistes des théâtres italien et allemand et de la chapelle royale. Cette composition musicale se trouve, avec les autres papiers de Morlacchi, aux Archives communales de Pérouse.

Morlacchi avait déjà été l'objet d'une manifestation semblable à Dresde (17 et 18 septembre 1828), lors de son retour de Gênes où il avait été faire représenter son *Colombo*, écrit pour l'inauguration du théâtre Carlo Felice et exécuté par David et Tamburini et Mmes Tosi et Lorenzani.

(14) C'est sans doute sa *Margherita d'Anjou*, poème de Romani, musique de Meyerbeer, qui fut donnée pour la première fois à Milan, en 1820, à la Scala, avec Tachinardi, Levasseur et Rosa Mariani.

(15) La *Gioventù d'Enrico V*, opéra bouffe de Morlacchi, représenté pour la première fois à Dresde en 1823.

(16) Nous ne savons rien de ce chanteur Fink. Nous ne trouvons sous ce nom et à cette époque que Godfroid-Guillaume Fink, compositeur, mort en 1846 et Charlotte, sa fille, pianiste, morte en 1843.

(17) Sans doute *Licinio*, personnage qui figure aussi dans *la Vestale* de Spontini et dans celle de Pacini, qui fut donnée pour la première fois à Milan, en 1823.

(18) Sur l'adresse de cette lettre il y a le timbre rouge de Venise, 2 février, et au dos l'empreinte du cachet en cire rouge portant le blason de Weber. O vanité! le grand maître avait bien besoin de ce hochet et d'une particule qui jure avec un nom plébéien! Weber signifie tisserand. Il est vrai qu'il y a en Allemagne de nombreux von Schueider (M. de tailleur), von Schuster (M. de bottier). Et ce qui est étrange, c'est que de pareilles petitesses se trouvent chez des hommes du plus grand mérite!

(19) L'opéra séria de Morlacchi, *Tebaldo e Isolina*, donné pour la première fois à Venise en 1822, a été repris à Milan en 1823 et en 1824. Pendant trois ans il a fait les délices d'une foule de théâtres, Reggio, Faenza, Vicence, Crémone, Mantoue, Padoue, Florence, Brescia, Livourne, Lodi, Naples, etc., et, chose remarquable, presque toujours interprété par les mêmes chanteurs Velluti et Crivelli. C'est dans *Tebaldo e Isolina* que se trouve la fameuse romance que tous les amateurs chantaient il y a quarante ans.

(20) Cette lettre, fermée par un pain à cacheter couleur lilas, toujours aux armes de Weber, n'ayant pas de timbre postal, a probablement été portée à Milan par quelque ami, ce qui expliquerait les lettres *p. b.* (*per bontà*) apposées par Weber au bas de l'adresse. R. S.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

La question Faccio passionne vivement la presse milanaise. Les uns veulent que le maestro reste fidèle à son orchestre de la Scala, les autres l'engagent à se rendre à Paris pour y fonder solidement le théâtre Italien. Ce qu'il y a de curieux, c'est que les uns et les autres font valoir des raisons de patriotisme. De ce petit débat il résulte d'ailleurs que l'engagement offert au maestro, pour le décider à franchir les Alpes, serait des plus brillants, et M. Faccio ne toucherait pas moins que la somme ronde de 100,000 francs. Voilà qui va faire rêver bien des chanteurs et des cantatrices.

— En dépit des progrès constants que font les œuvres de Wagner sur les scènes allemandes, il faut croire que les opéras de Mozart n'ont pas encore perdu la popularité. Car M. Gumbert nous apprend, dans le dernier numéro de *la Gazette musicale*, que *Don Juan*, donné le 26 du mois dernier au théâtre Kroll, de Berlin, avait attiré un public si nombreux que des centaines de spectateurs n'ont pu trouver place dans la salle.

— Rappelons que c'est aujourd'hui dimanche que commencent les représentations de *Parsifal*, à Bayreuth. Ainsi que nous l'avons dit, elles se continueront jusqu'au 30 du mois, de deux en deux jours.

— L'orchestre du théâtre Neumann, dirigé par M. Antoine Seidl, vient de se dissoudre, après avoir tenté de donner quelques concerts wagnériens, dont le résultat pécuniaire avait laissé beaucoup à désirer.

— La société allemande des auteurs et compositeurs de musique tiendra le 15 juillet son assemblée générale à Leipzig. Cette société qui est en pleine prospérité compte aujourd'hui 233 membres.

— Berlin va décidément avoir sa saison italienne, au mois de septembre et d'octobre. Une troupe de choix recrutée par l'impresario Merelli ira s'installer au Victoria théâtre. En dehors des opéras de Verdi, les ouvrages annoncés sont: *Hamlet*, *la Juive*, *Semiramis* et *Othello*. La direction artistique est confiée au maestro Bimboni.

— Le dernier festival silésien a laissé un déficit de 10,000 marks, comblé tout aussitôt par les libéralités d'un généreux Mécène, le comte de Hochberg.

— Le festival de Gand, dont nous avons donné le programme, a été très brillant. L'orchestre et les chœurs, placés sous la direction de M. Waelput, un jeune musicien dont la Belgique a le droit de se montrer fière, ont manœuvré avec beaucoup d'ensemble et de vigueur. Les morceaux à sensation de la première journée ont été le *Super flumina* de Gevaert, *l'Ombre d'Artevelde* de Peter Benoit, chantée avec un talent remarquable par M. Fontaine, et la grande composition nouvelle de M. Samuel, *Amor lex æterna*, écrite sur un poème de M. Gustave Lagye. *Le Bien Public* de Gand, fait un long compte rendu de cette œuvre qu'il analyse dans ces moindres détails, puis il ajoute, en forme de conclusion, ces paroles flatteuses : « Disons hardiment que c'est une maîtresse œuvre, destinée à perpétuer le nom du savant professeur et de l'habile artiste qui l'a signée. »

— Nous lisons dans *l'Écho musical* de Bruxelles : « Les concours qui ont eu lieu ces jours derniers au Conservatoire pour les cours d'instruments à cordes ont produit une très bonne impression. Ils fournissent une preuve de plus de la haute valeur de l'enseignement si habilement dirigé par M. Gevaert et des consciencieux efforts des artistes de mérite qui forment le corps professoral. Cette première série des concours a été clôturée par une audition de la classe d'ensemble vocal de MM. Warnots et Jouret, de la classe d'ensemble instrumental confiée à MM. Colyns et Jehin, et de la classe de quatuor, de M. Hubay. Les élèves instrumentistes ont interprété avec un succès très mérité de charmantes œuvres de Hændel, Haydn, Mozart, Mendelssohn et Beethoven. Les chœurs ont fait entendre, avec grande perfection de style et de sonorité, le ravissant chœur du *Rossignol* de Hændel, et un magnifique *Stabat Mater*, chef-d'œuvre de Palestrina. »

— Un grand concours international de musiques, de fanfares et d'harmonies sera ouvert à Amsterdam, le dimanche 2 et le lundi 3 septembre pour fanfares, et le dimanche 9 et lundi 10 septembre pour harmonies. Toutes les sociétés de fanfares et d'harmonies, les corps de musique militaire, les musiques de garde civique, de garde nationale, de pompiers etc., sont invitées à prendre part à ce concours, si elles ont au moins une année d'existence. Deux catégories distinctes de musiques seront établies :

1° Les sociétés civiles;

2° Les musiques militaires.

Tous les concours seront internationaux. Les prix seront proclamés séance tenante, ils consisteront en couronnes, palmes et médailles de vermeil et primes. A chaque récompense sera joint un diplôme mentionnant les distinctions méritées.

— Le grand festival Hændel a été aussi brillant que les années précédentes. *Le Messie* a été donné le premier jour, c'est de tradition, et *Israël en Egypte* le troisième. Le deuxième a été consacré à un concert coupé, une sélection comme on dit au delà de la Manche et comme on commence à le dire aussi à Paris. Le programme de cette séance était très riche et comprenait des fragments de *Jephté, Suzanne, Déborah, Théodora, Josué, Athalie, Salomon, Saül, Acis et Galatée*, etc. Voilà des menus copieux, s'il en fut, et auxquels notre estomac trop délicat n'est guère habitué.

— M. Jules Rivière, qui a conduit longtemps et non sans éclat l'orchestre de l'Alhambra de Londres, vient de reprendre possession du bâton dirigeant dans ce même établissement.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Un correspondant du *Figaro* adresse de Milan à M. Charles Darcours la curieuse lettre qui suit. Cette lettre mettrait de nouveau la question Faccio sur le tapis. Nous la reproduisons sous toutes réserves:

Milan, 1er juillet.

Avant-hier, Verdi a traversé notre ville, se rendant à Montecatini. Il a vu le maestro Faccio et l'a félicité de ce qu'il préférait le pays natal à l'or étranger. En effet, on assure que M. Faccio ne manifeste aucun enthousiasme pour aller, à Paris, diriger l'orchestre du Théâtre-Italien. Cela se comprend un peu, lorsqu'on sait que M. Faccio, en signant son contrat avec les frères Corti, avait oublié qu'un premier contrat le liait pour cet hiver au théâtre de la Scala. MM. Corti sont arrivés à la transaction suivante avec l'éditeur Ricordi: M. Faccio irait à Paris surveiller les répétitions de *Simon Boccanegra* et en diriger les quatre premières représentations; il reviendrait à Milan reprendre son bâton à la Scala, laissant la place, à Paris, au maestro Gialdino Gialdini. M. Borioli, l'impresario du théâtre Regio, de Turin, céderait Gialdini en mettant à sa place M. Pomé. Mais, comme compensation, il aurait obtenu de MM. Verdi et de Ricordi le nouveau *Don Carlos* qu'il donnerait durant le carnaval avec les sœurs Mariani, le ténor Sani et la basse Tamburlini. Tout cela ne s'est pas décidé sans tiraillements. Verdi, pour vaincre certaines oppositions de Ricordi, après l'avoir assuré qu'il s'était remis à l'*Othello*, aurait conclu: « Si les forces ne me manquent pas, je vous le donnerai pour la « Scala pendant le carnaval de l'année prochaine. »

— Le maestro Vianesi ne s'absentera de Paris que quelques jours cet été, voulant préparer parmi nous tout le répertoire du nouvel opéra de New-York. Il va se mettre prochainement en rapport avec M. Léo Delibes, pour tout ce qui concerne la partition de *Lakmé*, dont Mme Marcella Sembrich sera l'initiatrice en Amérique. Elle interprétera également au même théâtre l'ophélie d'*Hamlet*, où Mme Nilsson chantera *Faust* et *Mignon*, soit quatre ouvrages français placés en tête du répertoire.

— D'après M. Louis Besson de *l'Evénement*, il serait question de monter au Château-d'Eau, pour le courant de ce mois, un grand drame symphonique de M. Henri Kowalski, *Vercingétorix*. L'interprétation de l'ouvrage serait confiée à M. Dulaurens, qui chante *le Trouvère* devant une salle comble, avec M. Quirot et Mme Calderazzi.

— Des auditions d'artistes pour la formation de la troupe de la saison d'hiver, au théâtre du Château-d'Eau (Opéra-Populaire), auront lieu la semaine prochaine. Les artistes qui désirent être entendus sont priés de se faire inscrire d'avance sur un registre spécial, déposé au théâtre à cet effet, et de donner bien exactement leur adresse, afin que l'administration puisse les convoquer par rang d'inscription.

— On profite en ce moment de la fermeture de la Gaîté pour y faire quelques travaux. Les directeurs ont été autorisés par la Ville à transformer les stalles de parterre en baignoires. Comme la Gaîté manque de loges, cette transformation constituera une véritable amélioration. Conformément à l'ordonnance de police du 16 mai 1881, une partie des fauteuils d'orchestre fixes ont été remplacés par des fauteuils mobiles et deux baignoires de côté ont été supprimées, afin de donner des dégagements au public.

— Les abonnés de l'Opéra de Paris ont certainement gardé bon souvenir d'une gracieuse Mathilde de *Guillaume Tell* et d'un charmant page Urbain des *Huguenots*, répondant au nom de Mlle Jeanne Fouquet. Eh! bien, après nombre de pérégrinations en Amérique, c'est de Mexico que revient en ce moment à New-York la diva parisienne. Et veut-on savoir quels ont été ses plus grands succès près des dilettantes mexicains: Ophélie, Aïda et Valentine. Rappels, bis, trépignements, voire des sifflets! mais des sifflets d'admiration! C'est, paraît-il, le comble de l'enthousiasme au Mexique.

— Ce n'est plus en Bohême, c'est à Aix-les-Bains que se rend la diva Nevada, par suite de l'état de son père. Elle emporte à Aix la partition française de *Mignon* qui lui servira de second début à l'Opéra-Comique, où elle fera sa rentrée dès le 1er septembre par *la Perle du Brésil*.

— Le ténor Stéphane va décidément prendre la carrière italienne. Voilà un Gérald pour *Lakmé*, un Wilhem pour *Mignon*, un Jose pour *Carmen*, et un Faust tout indiqué pour nos scènes italiennes.

— Une plaque commémorative, en l'honneur de l'illustre musicien français Philippe Rameau, sera prochainement placée dans la chapelle Sainte-Cécile, à Saint-Eustache, par les soins de la Société des compositeurs de musique. Rameau, qui fut organiste de Saint-Eustache, a été inhumé dans cette église. A l'occasion de la pose de cette plaque, la Société des artistes musiciens prêtera sans doute son concours pour l'exécution, à la prochaine messe de Sainte-Cécile, d'œuvres religieuses de Rameau.

— Nous avons fait part aux lecteurs de ce journal de la mort prématurée, à Londres, de notre condisciple à l'école de musique religieuse, Édouard Marlois, et nous avions ouvert une souscription dans le but d'ériger un modeste monument, à Boulogne-sur-Mer, sur la tombe du sympathique musicien. Les nombreux amis qu'Édouard Marlois comptait en Angleterre ayant exprimé le désir, aujourd'hui accompli, d'être seuls chargés de ce soin pieux, le comité français a décidé de consacrer les sommes recueillies en France à la publication des œuvres du regretté compositeur. Par les soins de M. Saint-Saëns, dont Édouard Marlois fut un des meilleurs élèves, une première série comprenant des pièces pour piano, une pour violon et piano et deux mélodies vocales, paraîtra prochainement chez l'éditeur Hamelle. Ces pièces seront offertes et adressées aux souscripteurs français.

Eugène Gigout.

— Grâce au concours de Mlle Dufrane, de MM. Talazac, Garcin, Prumier et Solla, la messe annuelle que nous avons annoncée, et qui a été célébrée l'autre jour, à Sèvres, au profit de l'hôpital, a été des plus brillantes et des plus productives: le montant de la quête a atteint le chiffre de dix mille francs.

— Nous apprenons d'un autre côté que le concert organisé par M. Trussy, maire de Maisons-Laffitte, au profit des pauvres de sa paroisse, a obtenu dimanche un succès sans précédent dans les annales artistiques de la localité. MM. Berthelier et Vauthier, et la charmante Juliette Darcourt ont été applaudis de la belle façon, et la fanfare du cru s'est bien comportée, ainsi qu'un jeune violoniste de l'endroit. Quant à Mme Judic, la grande attraction de cette belle solennité suburbaine, elle a fanatisé, électrisé, transporté les populations de Seine-et-Oise. Son nom magique avait attiré d'ailleurs d'innombrables admirateurs parisiens. Une nouvelle chanson, *le Péché*, de Mme Amélie Perronnet, a eu les honneurs de la journée avec le fameux « Babet et Cadet » de *Mam'zelle Nitouche*. Recette digne des Variétés. Si la diva sans rivale revient encore à Maisons l'an prochain, ajoute M. Charles Darcours du *Figaro*, les pauvres de cet excellent M. Trussy pourront acheter du trois amortissable ou spéculer sur les terrains de la plaine Monceau.

— Le morceau choisi pour le concours de violoncelle au Conservatoire n'est pas le 8e concerto de Romberg, ainsi qu'on l'a généralement annoncé, mais celui en *ut* mineur de Franchomme.

— Les célèbres messes de Chérubini, publiées par ses soins en partition et parties d'orchestre et restées jusqu'ici la propriété de sa famille, viennent d'être acquises par les éditeurs du *Ménestrel*, déjà acquéreurs des non moins célèbres solfèges de l'illustre maître, de ses marches d'harmonie, ainsi que de son traité de fugue et de contrepoint. MM. Heugel et fils sont également propriétaires des trois opéras de Cherubini: *Elisa, Lodoïska* et *les Deux journées* dont ils préparent une nouvelle édition conforme à la reprise projetée de cet opéra, salle Favart.

— L'orchestre Colonne, installé à Aix-les-Bains, vient d'inaugurer sa saison d'été. Très grand succès. On sait que, de plus, il n'y a pas moins de deux troupes d'opéra à Aix.

— A Dieppe, M. Bias ne se contente pas d'une troupe d'opéra; le voici qui vient d'engager un ballet milanais dirigé par le chorégraphe Rossi. Voilà ou jamais le cas de placer le fameux pas des Naïades.

— Décidément M. Fernand Strauss, le nouveau directeur du joli casino d'Enghien, tient à lui donner une nouvelle vie. Voici maintenant qu'il vient de le doter d'un ballet avec Mlle Erminia Maggi, la première danseuse de l'Opéra-Comique, pour étoile. Aujourd'hui dimanche, toute la troupe se produira dans un programme nouveau; le spectacle commencera à 2 heures 1/2 pour ne se terminer qu'à 10 heures 1/2 du soir avec un grand feu d'artifice sur le lac.

— Les adhésions pour le concours musical de Montrouge (orphéons, fanfares, harmonies) seront reçues jusqu'au 10 juillet inclus. Les morceaux du concours d'honneur seront au choix des sociétés. Les prix consisteront en couronnes, palmes, médailles d'or, de vermeil et d'argent.

— Hier, à l'Hippodrome, première représentation d'une grande pantomime équestre: *Néron*. Nous aurons à en reparler.

— On annonce pour le dimanche 22 une grande matinée littéraire et musicale qui sera donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance dans la salle des Fêtes du palais du Trocadéro, avec le concours d'artistes de l'Opéra, de la Comédie-Française et des principaux théâtres de Paris, de MM. A. Guilmant et H. Kowalski, de Mlle Marie Tayau, etc.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

AUX ÉCOLES DE FRANCE

Et aux Sociétés Orphéoniques

CHANTS D'ÉDUCATION ET DE RÉCRÉATION

	Prix Net
1. **NOS PÈRES** (V. Wilder), chœur 4 voix femmes ou enfants, accomp. piano *ad lib.*	0.70
1 *bis.* — Le même pour 4 voix de femmes ou d'enfants, sans accompagnement.	0.50
1 *ter.* — Le même pour 4 voix d'hommes, sans accompagnement.	0.50
*1 *quater.* — Le même à toutes voix (voix d'hommes et de femmes ou d'enfants), sans acc.	0.70
*1 *quinter.* — Le même, avec accompagnement de fanfare.	
2. **CHANSON DE PRINTEMPS**, chœur 3 voix de femmes ou d'enfants, acc. piano *ad lib.*	0.80
2 *bis.* — Le même, à 3 voix de femmes ou d'enfants, sans accompagnement.	0.60
3. **RONDE BRETONNE**, chœur à 4 voix de femmes ou d'enfants, accomp. piano obligé.	1 »
*3 *bis.* — Le même à 2 voix égales, avec accompagnement.	
*3 *ter.* — Le même à toutes voix (hommes et femmes ou enfants).	
4. **EN AVANT!** (P. Déroulède), chœur 3 voix d'enfants ou de femmes, acc. piano *ad lib.*	0.80
4 *bis.* — Le même à 3 voix d'enfants ou de femmes, sans accompagnement	0.60
4 *ter.* — Le même pour 3 voix d'hommes sans accompagnement.	0.60
*4 *quater.* — Le même, avec accompagnement de fanfare.	
5. **HYMNE AU FEU SACRÉ**, chœur à l'unisson avec solo, accomp. piano obligé.	0.60
*5 *bis.* — Le même pour voix d'hommes, sans accompagnement.	
*5 *ter.* — Le même à toutes voix (hommes et femmes ou enfants), sans accompagnement	
6. **LE SOLDAT** (P. Déroulède), chœur à 2 voix d'enfants ou de femmes, acc. piano obligé.	0.50
6 *bis.* — Le même pour 4 voix d'enfants ou de femmes sans accompagnement.	0.30
6 *ter.* — Le même pour 4 voix d'hommes, sans accompagnement	0.30
*6 *quater.* — Le même à toutes voix (hommes et femmes ou enfants), accomp. obligé	
7. **HYMNE A LA PATRIE**, grand chœur à toutes voix (hom. et fem. ou enf.), avec ac.	1.50
7 *bis.* — Le même en parties séparées, chaque partie.	0.25
7 *ter.* — Le même, avec accompagnement de fanfare.	2 »
*7 *quater.* — Le même avec accompagnement d'harmonie ou d'orchestre symphonique.	2.50
8. **LES SABOTS D'ANNE DE BRETAGNE**, ronde de Ploërmel, solo et chœur à l'unisson, avec accompagnement de piano	0.30
8 *bis.* — Les parties séparées, sans accompagnement.	0.15

MUSIQUE DE

L. A. BOURGAULT-DUCOUDRAY

NOTA. — Les numéros précédés d'un * ne sont pas encore publiés. Ils sont en préparation ou simplement en projet

Les remises d'usage seront faites sur les prix marqués aux Professeurs ou Directeurs d'Écoles et d'Orphéons

CHŒURS POUR PARAITRE DANS LA SUITE :

CHARLEMAGNE DEVANT PAVIE, solo et chœur à l'unisson, avec accomp. de piano obligé.
HYMNE A VERCINGÉTORIX, chœur pour voix d'hommes, avec accomp. de piano obligé.
— Le même avec accomp. de fanfare.
LES GAULOIS A ALEXANDRE, chœur à toutes voix, avec accomp. de piano.
— Le même avec accomp. de musique d'harmonie.
L'ESCLAVE GAULOIS, scène pour ténor solo et chœur à toutes voix avec accomp. de piano.
— La même avec accomp. d'orchestre.
HYMNE A LA TOUR D'AUVERGNE, chœur à 4 voix d'hommes, avec accomp. de piano.
— Le même avec accomp. de musique d'harmonie ou fanfare.
HYMNE A LA LIBERTÉ, chœur à toutes voix, avec accomp. de fanfare ou musique d'harmonie.
— Le même sans accomp.
— Le même pour trois voix égales avec solo.
LÉGENDE BRETONNE, chœur pour 4 voix de femmes ou d'enfants, avec accomp.
VIVE LA CAMPAGNE! chœur à deux voix d'enfants, avec accomp. de piano.
LES BRETONS, chœur à 4 voix d'hommes sans accomp.

Paris, AU MÉNESTREL, 2[bis], rue Vivienne, HEUGEL & FILS, éditeurs

PROPRIÉTÉ POUR TOUS PAYS




AUX SOCIÉTÉS CHORALES DE FRANCE

CÉLÈBRES

VALSES VIENNOISES

Arrangées avec Chœurs

POUR 4 VOIX D'HOMMES

(Avec accompagnement de Piano)

1. LE BEAU DANUBE BLEU . . JOHANN STRAUSS
   En partition avec piano, net. . 1.50
   Chaque partie séparée, net. . . 0.40
2. AIMER, BOIRE, CHANTER . . JOHANN STRAUSS
   En partition avec piano, net . . 1.25
   Chaque partie séparée, net . . . 0.40
3. SUR LE LAC DE PLATTEN . PH. FAHRBACH
   En partition avec piano, net . . 1.50
   Chaque partie séparée, net . . . 0.40
4. Les MILLE ET UNE NUITS. . JOHANN STRAUSS
   En partition avec piano, net. . 1.25
   Chaque partie séparée, net. . . 0.40
5. LES FEUILLES DU MATIN. . JOHANN STRAUSS
   En partition avec piano, net . . 2 »
   Chaque partie séparée, net . . . 0.60
6. CHANTEURS DES BOIS . . . PH. FAHRBACH
   En partition avec piano, net . . 1.50
   Chaque partie séparée, net . . . 0.40

Transcriptions pour Chœurs

PAR

LAURENT DE RILLÉ

AVIS IMPORTANT. — L'arrangement pour chœurs de ces Valses Viennoises suivant fidèlement la version originale des auteurs, il s'ensuit qu'on peut les chanter avec leur orchestration, telle qu'elle est publiée, soit avec orchestre symphonique (net 2 fr.), soit avec musique d'harmonie (net 4 fr.) ou fanfare (net 3 fr.).

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Douze Chœurs d'Orphéons, par Laurent de Rillé

1. *Barcarolle.* 3.75	5. *Fête rustique* . . . 4.50	9. *Le capitaine Roland.* 4.50
2. *A la gloire! à l'amour!* 4.50	6. *La nuit* . . . . . 6 »	10. *O salutaris hostia* . 2.75
3. *L'orgue.* 3.75	7. *Hymne de l'enfant* . 2.50	11. *Aubade* 2.50
4. *Les pêcheurs.* . . . 5 »	8. *Chanson d'avril* . . 2.50	12. *Le matin.* . . . . 5 »

Le recueil complet, net : 7 fr. — Messe chorale à 4 voix : 9 fr.

PARIS, AU MÉNESTREL, 2 bis, RUE VIVIENNE, HEUGEL ET FILS

Éditeurs-propriétaires pour tous pays

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2732 — 49me ANNÉE — N° 33. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 15 Juillet 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour, la célèbre marche hongroise

GAMERRA

de JOSEPH GUNG'L. — Suivra immédiatement : *le Berceau*, pièce pour piano de PHILIPPE SCHARWENKA.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Monsieur Bertrand*, chanson de D. TAGLIAFICO. — Suivra immédiatement une Chanson provençale de J.-B. WEKERLIN.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR DANS LE PASSÉ

II

La réforme imposée par le goût portait donc à la fois sur la facture générale et sur les moindres détails de l'opéra. C'était une transformation radicale qui devait s'étendre jusqu'aux habitudes du public. Il s'agissait, en somme, de persuader au librettiste, qu'il n'était pas forcé de tourner éternellement dans le cercle

des lieux communs de morale lubrique;

au compositeur, qu'il pouvait écrire de la bonne musique même sur des vers convenablement tournés, et que sa mélodie comme sa symphonie devaient, avant tout, prendre l'empreinte du sentiment indiqué par le poète; au chanteur qu'il n'était qu'un instrument docile entre les mains des auteurs; au maitre de ballet que ses chaconnes et ses gavottes n'étaient que de ridicules hors-d'œuvre; aux musiciens de l'orchestre, qu'ils devaient au moins ôter leurs gants pour exécuter la partie qui leur était confiée; aux choristes, qu'ils remplissaient le rôle d'un personnage mêlé à toutes les péripéties du drame; au public, enfin, qu'il pouvait exiger un spectacle plus digne de lui.

Malheureusement, une pareille entreprise excédait les forces d'un seul homme; et, quelque puissant génie que possédât Gluck, quelle que fût l'énergie qu'il déployât, il vit ses efforts se briser contre l'indifférence du public et l'opposition des faiseurs de *pasticcii*, dont il dérangeait la petite industrie. Son découragement se fait jour dans ce passage de l'épître dédicatoire d'*Hélène et Pâris* : « Je ne me suis déterminé, dit-il, à publier la musique d'*Alceste* que dans l'espoir de trouver des imitateurs. J'osais me flatter que, suivant la route que j'ai ouverte, on s'efforcerait de détruire les abus qui se sont introduits dans le spectacle italien et qui le déshonorent. Je l'avoue avec douleur, je l'ai tenté vainement. »

Mais la théorie exposée dans la célèbre préface n'en subsistait pas moins. L'impulsion était donnée, l'ensemble des droits du bon goût se trouvait enfin définitivement affirmé, et dans la pratique on commençait à admettre la fusion de la tragédie dans la musique, idée fondamentale du système. L'accord était établi, désormais, entre deux arts qui avaient perdu depuis longtemps l'habitude de s'entendre, et, en présence des merveilleux effets qui en résultaient, Grimm pouvait s'écrier : « Quand j'entends *Iphigénie*, j'oublie que je suis à l'Opéra; il me semble entendre une tragédie grecque dont Le Kain et Mlle Clairon auraient fait la musique. »

Grimm ne se trompait pas. C'est bien dans l'antiquité que Gluck a trouvé l'idéal de la forme dramatico-lyrique. Il est établi que les tragédies grecques n'étaient pas seulement déclamées, mais encore chantées. D'après Plutarque, les anciens poètes, après avoir composé des vers, y ajoutaient des sons convenables au sentiment de la phrase. A chaque genre de poésie correspondaient un ton ou mode dont il n'était pas permis de changer l'affectation, et un instrument spécialement voué à l'accompagnement. « J'ai observé, dit Gluck, à ce propos, que les poètes qui ont composé des hymnes pour les temples se sont tous assujettis à faire dominer dans leurs odes un certain mètre. J'ai pensé que ce mètre avait apparemment en soi quelque chose de sacré et de religieux, et j'ai composé ma marche (d'*Alceste*), en observant la même succession de longues et de brèves, » Puis, poussant plus loin ses investigations archéologiques, l'auteur

d'*Armide* découvrit que le son de la flûte convenait à merveille au mètre en question. De là le superbe effet produit par deux flûtes qui soutiennent la marche des prêtres, et jouent dans les notes basses et voilées du registre.

Ainsi la langue grecque, si mélodieuse par elle-même, imposait ses lois à la musique, et lui empruntait en revanche les avantages du rythme et de la cadence. Celle-ci ne faisait donc qu'accentuer l'expression de celle-là ; la fusion était complète, et le drame chanté, déclamé, mimé, offrait le véritable type de l'opéra. Cette corrélation entre l'idée et la formule musicale était même si rigoureusement exigée, que Plutarque n'assigne aux compositeurs de son temps d'autre guide que la philosophie ; « seule capable, ajoute-t-il, de décider quelle sorte de musique convient à la poésie. »

Gluck n'a fait, par conséquent, que renouveler une doctrine vieille de trente siècles. Lorsque Wagner, à son tour, voudra relever le prestige du drame lyrique, il cherchera le modèle du genre dans les représentations théâtrales de la Grèce antique. « Là, dit-il, le théâtre n'ouvrait son enceinte qu'à certaines solennités où s'accomplissait une fête qu'accompagnaient les jouissances de l'art. Les hommes les plus distingués de l'État prenaient à ces solennités une part directe comme poètes ou directeurs ; ils paraissaient, comme les prêtres, aux yeux de la population assemblée de la cité et du pays, et cette population était remplie d'une si haute attente de la sublimité des œuvres qui allaient être représentées devant elle, que les poèmes les plus profonds, ceux d'un Eschyle ou d'un Sophocle, pouvaient être proposés au peuple et assurés d'être parfaitement entendus (1). »

Étrange destinée, on l'avouera, que celle de deux réformateurs accusés, chacun en son temps, d'avoir écrit pour l'intelligence des générations futures, et convaincus, en fin de compte, d'être allés puiser dans les ouvrages de Plutarque, au premier siècle de l'ère chrétienne, l'idée mère de leur théorie !

***

Le système soutenu par les Gluckistes se présente donc formé de toutes pièces. Après avoir indiqué à grands traits les conditions générales auxquelles doit satisfaire l'opéra, l'auteur de la préface d'*Alceste* prend séparément les éléments divers qui entrent dans le composé lyrique, et il assigne à chacun sa véritable fonction.

La musique sera écrite en vue d'exprimer un sentiment déterminé par la poésie, et non pour satisfaire la vanité mal entendue des chanteurs. L'unité d'action devant préoccuper avant tout le compositeur, celui-ci veillera à ce que toutes les parties de l'œuvre soient étroitement unies entre elles, sans que des ornements superflus, des hors-d'œuvre, d'interminables ritournelles viennent refroidir l'intérêt du dialogue ou détourner à tout instant l'attention du spectateur. Plus de reprises de phrases que le sentiment n'exige pas, plus de roulades et de vocalises inutiles, de cadences et de points d'orgue semés dans le morceau pour plaire au virtuose : tout cela est abandonné à ces *maestri* ignorants, « qui du plus pompeux des spectacles en ont fait le plus ridicule ». L'ouverture, loin d'être une sorte de « sonate » (*pezza da sonare*) placée en tête du premier acte uniquement en vue de donner au public le temps d'arriver pour le premier acte, devra résumer le caractère de la situation. Enfin, les règles de la musique, la coupe de l'opéra, les traditions et les conventions seront au besoin sacrifiées de bonne grâce en faveur de l'effet.

Mais ce n'est là, à tout prendre, que le développement d'une donnée principale, à savoir : la vérité dans l'expression ; et pour peu que l'on étudie sérieusement l'idée qui sert de point de départ à la doctrine, on verra qu'elle a moins pour objectif de nouveaux effets musicaux à produire que la facture même du *libretto* à corriger. Gluck saisit toutes les occasions qui se présentent de prodiguer à son collaborateur les éloges et les témoignages d'admiration. « Je me ferais un reproche bien sensible, dit-il dans une lettre au *Mercure de France*, si je consentais à me laisser attribuer l'invention du nouveau genre d'opéra italien dont le succès a justifié la tentative. C'est à M. de Calzabigi qu'en appartient le principal mérite, et si ma musique a eu quelque éclat, je dois reconnaître que c'est lui qui m'a mis à portée de développer les ressources de mon art ».

On eût, certes, bien étonné Lully et Rameau, en leur disant que la poésie de Quinault, de Labruère, de l'abbé Pellegrin, était pour quelque chose dans le succès d'*Armide*, de *Dardanus* et de *Castor et Pollux*.

***

Exposer le système de Gluck, c'est démontrer que R. Wagner n'a pu rien découvrir en matière de doctrine. Les lois qui président à la composition de la tragédie lyrique ont été fixées dans le prospectus de la partition d'*Alceste*, et tout ce que pouvait faire l'auteur de *Tannhœuser*, c'était d'y ajouter des corollaires, des combinaisons, tirés de son fonds particulier de science et d'inspiration.

Et même, si nous examinons les questions de détail, si nous jetons un rapide coup d'œil sur l'ensemble des procédés mis en œuvre, là encore nous avons peine à découvrir une innovation qui soit comme la note caractéristique du style wagnérien. L'auteur d'*Oper und Drama* ne pouvait s'en tenir, on le conçoit, à la forme mélodique adoptée par ses devanciers. Or, à force de poursuivre l'équation absolue du son et de la parole, c'est-à-dire — qu'on nous passe le mot, — le naturalisme dans l'expression musicale, il en est arrivé à employer systématiquement une sorte de déclamation lyrique, laquelle ne diffère de l'ancien *récitatif obligé* que par l'appellation bizarre qu'il lui donne : la *Mélodie continue*. Rien de difficile à fixer comme la valeur de ce mot : mélodie. Il est de ceux qui démentent le vers célèbre de Boileau et dont la compréhension n'implique pas nécessairement une définition claire. Richard Wagner, se jugeant incapable d'enfermer le sens qu'il y découvre dans une formule, a recours à une longue métaphore où l'impression personnelle domine trop pour qu'il s'en dégage une idée positive. Mais en étudiant l'opéra nouveau autre part que dans des écrits théoriques dont la clarté n'est pas précisément la vertu dominante, nous reconnaissons simplement dans ce chant libre, infini, continu, la forme mélodique inaugurée par les Grecs et restaurée par les fondateurs de l'Opéra : nous voulons parler de la mélopée expressive.

Certes, cette forme n'est pas d'invention récente. L'antiquité n'en connaissait pas d'autre, et, ainsi que nous venons de le dire, quand les Maîtres florentins du XVIe siècle conçurent l'idée première du drame lyrique, c'est à cette déclamation *notée*, *sans motif principal*, sans rythme périodique, qu'ils songèrent tout d'abord. Les essais dramatiques de Vincenzo Galilei, de Iacopo Péri, de Caccini, etc., ne sont autre chose que de la mélodie continue, selon la formule nouvelle ; et, en parcourant ces partitions primitives, on trouve constamment des phrases musicales de longueur inégale, qui correspondent exactement à la coupe du vers (1). Le Maître de chapelle Giulio Caccini, dès 1601, était préoccupé de la possibilité « de créer une espèce de chant par lequel il fût possible de *parler* pour ainsi dire en musique ». L'année qui précéda la préface des *Nuove musiche*, où nous trouvons cette curieuse exposition de principes, Iacopo Péri avait nettement défini le rôle de la musique d'opéra, tel qu'il l'entendait. « Ayant considéré, dit-il, qu'il s'agissait d'une œuvre dramatique et, qu'en conséquence, il fallait représenter la parole par le moyen du chant, il me vint à l'idée que les anciens, qui chantaient sur la scène des tragédies entières, devaient se servir, à cet effet, d'une mélo-

(1) Lettre sur la musique.

(1) Voyez F.-A. Gevaert, *Introduction aux Gloires musicales de l'Italie*.

die plus accentuée que celle contenue dans le parler ordinaire, et qui, cependant, n'était pas du chant proprement dit. Je considérai encore que cette émission vocale, assignée au chant par les anciens, et appelée par eux *soutenue*, pouvait prendre une allure assez vive, de manière à tenir le milieu entre les mouvements lents et mesurés de la mélodie et la rapidité du débit. Enfin, ayant observé les accents que nous employons, à notre insu, dans certaines affections très vives, telles que la joie, la douleur, etc., je tâchai de les utiliser. »

Après avoir lu cet extrait de la préface d'*Eurydice*, qu'on lui compare l'épître-dédicace d'*Alceste* et la *Lettre* pour servir d'introduction aux *Quatre poèmes d'opéras*. On trouvera dans les uns et les autres exactement la même idée formulée par le Maître florentin d'après Thamyris, Therpandre, Démodoque; reprise, à un siècle et demi de distance par l'auteur d'*Iphigénie*, et développée, cent ans plus tard par l'auteur de *Lohengrin*. Le drame lyrique, à son origine, n'était que l'adaptation au goût moderne de l'art de Sophocle, d'Eschyle et d'Euripide, et, à chaque nouvelle étape de la révolution musicale, nous constaterons ce retour à la poésie grecque qui réalisait si complètement le problème de la fusion de la phrase versifiée dans le chant. Si donc on pense que c'est remonter trop avant dans l'histoire que d'assigner à Wagner Aristote et Plutarque pour ancêtres, contentons-nous de chercher le fondement de sa doctrine dans les *Avvisi ai lettori* des vieux maestri de la Renaissance italienne.

(A suivre). EUGÈNE DE BRICQUEVILLE.

SEMAINE THÉATRALE

Nous ne vous parlerons pas, lecteurs, et par deux bonnes raisons, des spectacles gratis du 14 Juillet: la première, c'est que *le Ménestrel* a dû avancer sa publication hebdomadaire d'un jour, les ateliers de l'imprimerie Chaix se trouvant fermés samedi; la seconde, c'est qu'à l'encontre des provinciaux qui accourent à Paris pour les jours de fête, nous en profitons pour aller chercher un peu de fraîcheur aux bords de la mer.

Passons donc, et faute de nouvelles concernant nos premières scènes lyriques, faisons station au théâtre de la Renaissance, dont le nouveau directeur, M. Okolowicz, vient de réaliser une excellente idée que l'Opéra et l'Opéra-Comique auraient dû mettre depuis longtemps en pratique, sous une forme ou sous une autre. Cette idée bien simple est d'attacher à son théâtre une pépinière de jeunes artistes en herbe, de leur faire donner des leçons, de les employer dans les chœurs d'abord, puis dans les petits rôles, et enfin dans les grands, si de vrais sujets viennent un jour à se révéler. L'Opéra n'a-t-il pas des classes analogues pour la danse? Il est évident qu'au point de vue choral surtout, des classes de solfège et de chant d'ensemble fondées à l'Opéra et à l'Opéra-Comique produiraient les meilleurs résultats. Les jeunes élèves recevraient, le soir, des leçons gratuites dans un local spécial, et ceux qui se distingueraient passeraient dans les chœurs, comme surnuméraires, et seraient rémunérés. De la sorte, nous aurions sur la scène de jeunes visages et de fraîches voix, — ce qui ne serait point à dédaigner. — Et de ces modestes débuts dans la vie artistique, il ne faut pas médire! Rubini, Faure, Mme Stolz et bien d'autres débutèrent comme simples choristes. La basse Cazaux, qui revint à l'Opéra de Paris 1re basse, y avait débuté comme choriste, et c'est au refus de Nestor Roqueplan de le nommer coryphée, qu'il se rendit à Lyon pour s'essayer dans les secondes, puis dans les premières basses. Il y réussit si bien que l'Opéra de Paris ne tarda pas à le rapatrier. Et l'on sait avec quel élan, au retour, Cazaux se jeta dans les bras du sceptique Roqueplan: « En me refusant le titre de coryphée, lui dit-il, vous avez fait de moi une première basse. Je vous en serai éternellement reconnaissant. »

On crie sur tous les tons qu'il n'y a plus de voix en France! Fait-on bien tout ce qu'il faut pour en découvrir?

C'est aux directeurs des théâtres lyriques à aider le Conservatoire. Qu'ils préparent des sujets et les lui confient et qu'ils aident ces jeunes sujets à vivre puisqu'ils en doivent profiter ensuite.

Pour en revenir à M. Okolowicz, constatons que le peu d'importance de la petite scène de la Renaissance lui permettra de ne pas engager de choristes. Il se propose de faire chanter les ensembles par les seuls élèves de l'école de chant qu'il va fonder et dont il a confié la direction à M. Wartel. Cette école fonctionne déjà et donne d'excellents résultats, nous dit M. Charles Darcours, du *Figaro*, qui a assisté à l'une des séances. Comme compensation des services qu'il attend de ses pensionnaires, M. Okolowicz leur fait donner des leçons gratuites de théâtre; de plus, pour joindre à la théorie la pratique et afin de former cette jeune troupe, une opérette nouvelle en un acte, servant de lever de rideau, sera jouée tous les mois et la distribution en sera changée tous les huit jours, afin que chaque élève puisse se produire. Ce sont là de beaux et utiles projets qui nous paraissent devoir se réaliser plus facilement qu'on ne le croirait d'abord.

***

Vendredi dernier, a dû avoir lieu à l'OPÉRA la représentation en l'honneur de la députation hongroise, arrivée à Paris. Le spectacle demandé se composait des deux premiers actes de *Faust* et du ballet *la Korrigane*. Dans l'entr'acte de l'un à l'autre ouvrage, l'orchestre a joué la marche de *Rakoczy*, orchestrée par Hector Berlioz.

Le lendemain, à l'occasion de la fête du 14 juillet, entre le troisième et le quatrième acte des *Huguenots*, Mlle Richard, M. Boudouresque et les artistes des chœurs ont dû chanter l'hymne de Méhul et de Chénier : le *Chant du Départ*.

A l'OPÉRA-COMIQUE, entre *les Noces de Jeannette* et *la Dame blanche* était annoncée *la Marseillaise*, chantée par M. Belhomme.

En attendant *la Juive*, il nous revient que Mme Duvivier vient de faire une seconde apparition, plus heureuse que la première, dans Valentine des *Huguenots* et nous nous empressons de le constater.

Côté de la danse, on annonce que Mlle Rita Sangalli vient de partir pour la Suisse, où elle restera en villégiature jusqu'au 1er septembre, époque de sa rentrée à l'Opéra.

C'est à tort, dit M. Charles Darcours, du *Figaro*, que l'on a désigné plusieurs rôles d'opéras comme devant être chantés par Mme Heilbronn ; cette artiste a été engagée à l'Opéra-Comique pour y créer spécialement, ainsi que nous l'avions dit, le rôle de *Manon Lescaut*, de M. J. Massenet, et ne paraîtra dans aucun autre ouvrage.

La future créatrice de la nouvelle *Manon Lescaut* de l'Opéra-Comique quitterait Paris dans quelques jours pour les Pyrénées; elle irait ensuite faire une saison au Mont-Dore, puis au mois de septembre elle reviendrait s'installer à Saint-Germain, où l'auteur de la partition, M. J. Massenet, doit se rendre aussi. Les répétitions commenceraient salle Favart, le 15 octobre, ce qui permettrait d'espérer *Manon Lescaut* pour la fin de l'année, au moment même où Mlle Van Zandt prendrait son congé, après la seconde série épuisée des représentations de *Lakmé* qui seront reprises dès le 15 septembre.

L'ouvrage qui fera l'inauguration du nouveau Théâtre-Italien, au commencement de décembre prochain, est définitivement choisi : ce sera le *Simon Boccanegra*, de Verdi.

Simon Boccanegra, opéra en trois actes, précédé d'un prologue, aura pour interprètes : Mme Adler-Devriès : MM. Nouvelli ou Ravelli, tous deux premiers ténors ; MM. Maurel et Villani, barytons, et M. de Reszké, basse.

Deux prochaines premières annoncées au théâtre du Château-d'Eau :

Le Protocole, tel serait le titre d'un opéra comique inédit en un acte qui serait représenté le même soir que *Vercingétorix*, le drame lyrique de M. Kowalski, dont les répétitions vont commencer aussitôt après la reprise de *Lucie de Lamermoor*, en ce moment à l'étude.

Décidément le Château-d'Eau devient notre troisième théâtre lyrique, en attendant l'Opéra-Populaire.

H. MORENO.

P. S. — MM. Leterrier et Vanloo ont lu à M. Brasseur le livret de leur nouvelle opérette de l'hiver prochain. Titre : *le Roi de Cœur*.

Quant au musicien, le choix de la direction et des auteurs s'est fixé sur M. Théodore de Lajarte, que son récent succès à l'Opéra-Comique, avec *le Portrait*, devait tout naturellement désigner aux théâtres de genre.

DE LA PROPRIÉTÉ ARTISTIQUE

Dans aucun temps on ne s'est plus préoccupé de la Propriété artistique, littéraire et industrielle. Des Congrès ont eu lieu à ce sujet, non seulement à Paris, mais un peu partout sur la surface de l'Europe. Tous les peuples, — sauf ceux de l'Amérique, — arrivent à reconnaître la propriété des œuvres d'art, de lettres et d'industrie; ils admettent le grand principe de la réciprocité et se plaisent à signer des conventions internationales qui sont l'honneur de notre époque. Quand le Nouveau-Monde suivra-t-il l'ancien dans ce respect toujours croissant de la propriété littéraire et artistique? Jusqu'ici il ne paraît s'être ému que de la question industrielle qui touche de plus près ses nationaux. Espérons que la France ne reconnaîtra le droit industriel de l'Amérique qu'à la charge par elle de respecter nos propriétés artistiques.

En attendant, ainsi que nous l'avons dit dans l'un de nos précédents numéros, nos Chambres françaises vont être saisies d'une proposition de loi spéciale à la propriété artistique, longuement débattue par une Commission de spécialistes qui a tenu ses séances au Ministère des Beaux Arts et dont le directeur du *Ménestrel* avait l'honneur de faire partie. La propriété artistique intéresse trop vivement le monde musical pour que nous ne nous y arrêtions pas de nouveau. Reproduisons à ce sujet l'excellent article que vient de publier le journal *le Parlement*. Il fera comprendre à nos lecteurs toute l'importance de la question.

***

« La proposition de loi déposée par M. Bardoux, au Sénat, est relative à la « propriété » artistique. Ce titre seul résout une question devant laquelle n'avait point hésité la Convention, mais que le législateur de 1866 avait évité de résoudre, en faisant une loi « sur les droits des héritiers et des ayants cause des auteurs. » On a exposé sur le droit de l'auteur, artiste ou écrivain, deux opinions. Selon les uns, l'auteur n'a droit qu'à une sorte de salaire; la protection qui lui est accordée par la loi n'est que le payement de la dette sociale, la rémunération du service rendu. D'autres, reprenant les paroles de Lakanal, rapporteur de la loi de 1793, déclarent qu'il y a là pour l'auteur une véritable propriété, soumise, il est vrai, à certaines règles spéciales, mais possédant tous les caractères essentiels de la propriété. Le projet se rattache à la seconde de ces deux opinions; il ne laisse plus subsister l'incertitude que l'on s'était refusé à dissiper en 1866. Ce n'est point là, d'ailleurs, une simple querelle de théorie faite pour n'intéresser que les philosophes. Dans certaines questions de détail, le choix de l'un ou l'autre des deux systèmes imposera souvent des solutions pratiques tout à fait opposées.

» Des dispositions générales de la proposition, il y a peu de chose à dire. La définition par laquelle elle débute est nette et claire : « La propriété artistique, indépendamment du droit sur » l'objet matériel, consiste dans le droit exclusif de reproduction, » d'exécution ou de représentation. » Ce droit, l'auteur l'exercera en accordant ou en refusant son consentement à l'exploitation de son œuvre. Quant à l'article 3, qui fixe la durée du privilège, il nous semble inutile ou trop laconique. A quoi bon dire que cette durée est fixée à cinquante ans, à partir du décès de l'artiste, et que le droit passe aux héritiers légataires et autres ayants droit? La loi de 1866 n'est-elle pas suffisante? Il ne nous paraît pas qu'on ait entendu l'abroger. Si l'on n'a voulu qu'en rappeler ici les dispositions, pourquoi n'avoir pas parlé de l'usufruit du conjoint survivant? Le projet se termine, il est vrai, par la formule traditionnelle : « Il n'est pas dérogé aux dispositions des lois anté- » rieures qui n'ont rien de contraire aux présentes. » Mais, s'il en est ainsi, l'article 3 ne sert de rien. Or tout texte superflu peut devenir une source de contestations et d'embarras.

» Les chapitres suivants sont consacrés aux divers arts et fixent les limites de la protection que la loi accorde à chacun d'eux; ici le projet intervient utilement pour mettre fin aux hésitations de la jurisprudence et aux controverses de la doctrine.

» C'est une question vivement débattue que celle de savoir si l'aliénation d'une œuvre appartenant aux arts du dessin n'entraîne pas par elle-même aliénation du droit de reproduction. Les tribunaux ont rendu à ce sujet bien des décisions diverses; le plus souvent, cependant, ils ont admis que l'auteur s'est dépouillé de tous les droits qu'il ne s'est par expressément réservés dans l'acte de vente. C'est cette solution qui avait prévalu dans le projet de loi préparé, discuté, mais abandonné en 1841, et auquel est demeuré attaché le nom de Lamartine. Les auteurs de la proposition actuelle n'ont, au contraire, point voulu admettre, à moins de stipulation expresse, que la réserve du droit de reproduction fût sous-entendue dans toute aliénation.

» Cette garantie, précieuse pour l'artiste, est d'ailleurs très légitime. Le droit de reproduction est en réalité la propriété artistique elle-même. Comment donc a-t-elle pris naissance ? Est-ce la détention matérielle de l'objet qui a fondé la propriété de l'artiste? N'est-ce pas bien plutôt l'effort de son génie ? Née de l'invention, cette propriété demeurera à l'inventeur, quel que soit d'ailleurs le possesseur de l'œuvre d'art. Cette solution est rigoureusement logique. Elle protège l'auteur contre les bévues, les caprices ou les calculs mercantiles du premier venu qui se trouvera, par le hasard d'aliénations successives, propriétaire du dessin, du tableau ou de la statue. Les peintres ne seront pas exposés à voir malgré eux leurs œuvres se transformer en réclames commerciales ou servir à l'ornement de bouteilles de liqueurs, de flacons de parfumerie ou de sacs de bonbons.

» Cette règle sera applicable à toutes les ventes, même à celles qui sont faites à l'Etat ou aux communes. Le projet de loi écarte la théorie singulière, émise par certain jurisconsultes et consacrée par certains tribunaux, d'après laquelle l'aliénation d'une œuvre au profit de l'Etat serait un abandon au domaine public. L'Etat, comme la commune, n'est ici qu'un particulier. Rien ne justifierait la présomption contraire.

» A cette théorie générale on a cru cependant devoir apporter une exception : « Le droit de reproduction, dit l'article 4, est aliéné » avec l'œuvre d'art, lorsqu'il s'agit du portrait, de la statue, du » buste de l'acquéreur ou d'un membre de sa famille. » Les raisons qui ont dicté une pareille disposition sont trop claires et trop justes pour qu'il soit nécessaire d'insister.

» La proposition de loi, si elle est adoptée par les Chambres, mettra fin à une autre controverse célèbre. On se demande aujourd'hui si la loi de 1793 protège la propriété de l'architecte sur le plan de son œuvre. L'article 5 du projet est formel : il donne à l'architecture les mêmes garanties qu'aux autres arts.

» Quant aux œuvres musicales, la proposition de M. Bardoux ne contient que deux dispositions, l'une qui distingue avec beaucoup de raison le droit de publication du droit d'exécution ou de représentation, l'autre qui concerne les boîtes à musique et orgues de Barbarie. Ce dernier article est le complément de la loi du 16 mai 1866. La Suisse était, à cette époque, sur le point de signer avec la France un traité de commerce ; mais elle y mettait comme condition que la France délivrerait de toute entrave le commerce des boîtes à musique : les Suisses, comme on le sait, exportent dans toute l'Europe ces sortes d'instruments. La cour de cassation, par une application très rigoureuse des principes, avait toujours considéré cette fabrication comme une contrefaçon. Pour faire fléchir la jurisprudence, une loi était nécessaire ; elle fut donc proposée au Corps législatif. Mérimée, de concert avec le baron Brenier, la combattit très vivement au Sénat ; suivant lui, c'était une atteinte directe au principe de la propriété. Malgré Mérimée, la loi fut votée. Mais, si les fabricants d'orgues de Barbarie n'ont plus rien à craindre depuis 1866, il n'en est point de même pour les joueurs d'orgue. Les tribunaux les ont impitoyablement condamnés, comme coupables d'avoir méconnu la propriété artistisque des auteurs. « La fabrication et le commerce sont libres, ont-ils dit, mais » non l'exécution publique ; jouez, si vous voulez ; mais jouez à » huis-clos ; sinon passez à la caisse de la Société des auteurs et » compositeurs de musique. » Les auteurs du projet ont pensé que les revendications des artistes devenaient ici quelque peu puériles ; aussi, bien loin de revenir sur la loi de 1866, l'ont-ils complétée et étendue. L'article 9 permet aux joueurs d'orgue de jouer en toute liberté sans craindre les poursuites des compositeurs et éditeurs de musique.

» Telles sont les dispositions du projet nouveau qui sont particulières aux diverses formes de l'art ; nous aurons dans un prochain article, à terminer l'examen de la proposition et à exposer de quelles peines elle punit les délits commis contre la propriété artistique. »



NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

C'est dimanche dernier qu'ont commencé à Bayreuth les représentations de *Parsifal*. Cette première représentation était en quelque sorte un hommage à la mémoire du maître, et le silence le plus religieux a été observé jusqu'à la fin de la représentation. A ce moment le public s'est levé et a éclaté en applaudissements enthousiastes. Les interprètes de l'œuvre ont été très remarquables et l'on dit merveille, notamment, de Mme Materna et de M. Scaria. Le fils de Wagner, le jeune Siegfried, assistait à la solennité avec ses sœurs.

— La représentation du *Sigurd*, d'Ernest Reyer, au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, est définitivement arrêtée pour le courant de la saison. La partition est à la copie et, d'un autre côté, MM. Stoumon et Calabresi s'occupent dès maintenant des dessins des costumes et des maquettes des décors. Il est aussi question des *Templiers*, de Littolf, mais pour la saison 1884-85.

— *Le Guide musical* de Bruxelles nous apprend d'autre part que la semaine dernière a eu lieu, en tout petit comité, chez l'un des directeurs de la Monnaie, M. Stoumon, qui passe son été à Boitsfort, l'audition du *Fils d'Apollon*, grand opéra inédit de M. Franz Servais, dont la partition est aujourd'hui achevée. M. Franz Servais a joué sa partition au piano, tout en l'expliquant. Plusieurs morceaux, et particulièrement des airs de ballet, ont été fort goûtés. Le livret est une œuvre littéraire de haute valeur. On sait qu'il est de Leconte de Lisle, le grand poète.

— *Il Trovatore* annonce que le maestro Verdi vient de se rendre aux bains de Montecatini. Va-t-il y travailler à son *Iago* que, d'après la *Gazzetta Piemontese*, il aurait promis à la Scala de Milan pour la saison de carnaval? Chi lo sà! comme on dit au-delà des Alpes.

— La *Gazetta musicale* de Milan contredit les racontars qui ont circulé dans les journaux parisiens, relativement au Théâtre-Italien de Paris et proteste notamment contre certaines paroles attribuées au maestro Verdi. D'après la *Gazetta musicale*, M. Maurel, en se rendant à Milan, aurait aplani toutes les difficultés relatives au répertoire du futur Théâtre-Italien de Paris. Ce qui est plus important encore, l'engagement qui attache le maestro Faccio aux frères Corti serait aujourd'hui définitif. Comme garantie de ces nouvelles, nous ferons remarquer que la *Gazetta musicale* est l'organe de la maison Ricordi et qu'elle est, par conséquent, en mesure d'être bien informée.

— Les journaux italiens assurent que le ténor Tamagno aurait demandé la jolie somme de 540,000 francs pour un engagement de six mois au Théâtre-Italien de Paris. Ces prétentions nous semblent bien invraisemblables, mais avec les exigences croissantes des artistes, rien n'est impossible. Le ténor Masini n'a-t-il pas demandé 700,000 francs pour un engagement de six mois au Théâtre-Métropolitain de New-York? Il est vrai qu'il faut traverser l'Atlantique, ce qui n'est pas chose indifférente lorsqu'on n'a pas le tempérament d'un Anglais ou d'un Yankee.

— Monte-Carlo n'aura pas seulement une saison italienne panachée d'un peu d'opéra comique, il y aura aussi opérette dans le pays de la Roulette. Comment en serait-il autrement? On cite déjà comme étoiles de genre Jeanne Granier et Mlle Desclauzas, qui se proposent bien de faire sauter la banque. Le chef d'orchestre Lagoanère dirigera les opérettes, M. Accursi s'en tenant à l'opéra.

— Mme Caroline Salla, dont nous avons annoncé l'engagement à Monte-Carlo, pour la saison prochaine, n'y donnera que huit représentations, du 15 janvier au 15 février.

— Jeudi dernier, à Londres, première représentation, chez M. Ferdinand de Rothschild, de *Steeple-Chase*, comédie en un acte mêlée de chants, de notre confrère Pierre Decourcelle, musique de Gaston Serpette. Le prince et la princesse de Galles devaient assister à la représentation. Interprète: Mlle Jeanne Granier; honoraires: 10,000 fr.

— Mlle Alma Reggiani, la jeune cantatrice française dont nous parlions l'autre jour, vient d'être engagée à Covent-Garden. Elle y a débuté mercredi dernier à côté d'Adelina Patti, dans le rôle du caprajo de *Dinorah*, créé à l'origine par Mme Nantié-Didier.

— Le concert annuel du célèbre maestro Arditi à Londres a été, comme toujours, l'un des plus brillants et des plus courus de la saison. Tous les premiers artistes avaient prêté leur concours au sympathique chef d'orchestre. Les honneurs de la séance ont été pour Mlle Valleria, acclamée et bissée après l'exécution de *Fior di Margherita*, une brillante polka chantée du maître, déjà en grande vogue et devenue populaire chez nos voisins. Les éditeurs du *Ménestrel* viennent d'en publier une traduction française qui fera aussi parler d'elle.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les concours à huis-clos se poursuivent avec la plus grande activité au Conservatoire et donnent les résultats les plus satisfaisants. Pour avoir lieu sans éclat, ces concours n'en ont pas moins d'intérêt. Ils prouvent qu'avant de produire des virtuoses ou des chanteurs, le Conservatoire songe à faire des musiciens, et il y réussit. Les concours publics suivront bientôt ceux à huis-clos, puis viendra la distribution des prix. C'est alors seulement que *le Ménestrel* publiera la liste complète et officielle des récompenses décernées aux élèves avec les noms de leurs professeurs et ceux des membres de chaque jury.

— Une petite caravane hongroise s'est abattue cette semaine sur Paris. Elle est composée en majeure partie d'artistes distingués dans tous les genres, chanteurs et chanteuses du Théâtre-National de Pesth, peintres, journalistes; on y compte même des députés et des diplomates de choix. Un comité s'est aussitôt formé, sous la présidence de M. F. de Lesseps, pour faire un cordial accueil à ces visiteurs qui viennent d'un pays si sympathique au nôtre. Des pays réellement amis de la France, le compte ne serait pas long aujourd'hui. On ne peut donc qu'applaudir à cette amicale manifestation. Le comité a commencé par offrir à ses hôtes, jeudi dernier, un grand banquet à l'hôtel Continental. La fraternité la plus franche n'a cessé d'y régner. M. Henri Martin présidait et on a porté de nombreux toasts, d'où la fâcheuse politique malheureusement n'a pas été suffisamment exclue. Le festin a été suivi d'un petit concert composé uniquement de cette pittoresque musique hongroise et tziganesque, chants populaires et csardas, si étranges et si séduisants à la fois pour nos oreilles parisiennes. Mme Naday, première chanteuse du théâtre national de Pesth, a été la reine de ce programme de haut goût. Le peintre Clairin avait dessiné, comme souvenir à offrir aux hongrois, un croquis à la plume qui a eu le plus vif succès, ainsi qu'un médaillon du sculpteur Godebski, représentant l'union de la Hongrie et de la France. Nous renonçons à citer toutes les notabilités qui se pressaient dans les salons de réception.

— Jennius, de *la Liberté*, avait enregistré le bruit de la retraite de M. Pasdeloup. Il avait cédé, disait-on, son entreprise des Concerts-Populaires à une Société à la tête de laquelle serait M. Edmond Hippeau. Ce dernier devait quitter la direction du journal *la Renaissance musicale*, pour s'occuper exclusivement des Concerts-Populaires. M. Pasdeloup n'aurait plus été pour rien dans l'institution qu'il fonda il y a une vingtaine d'années et qui a rendu de si grands services à l'art musical. Le violoniste Régnier, devait le remplacer au pupitre de chef d'orchestre.

» Nous ne pouvons laisser partir M. Pasdeloup, disait Jennius, sans un mot de regret. C'est lui qui, par sa courageuse initiative, a tant contribué au développement du goût musical parmi les masses, et a puissamment aidé aux progrès de l'École française en produisant sans cesse les œuvres de nos jeunes compositeurs. Longtemps encore après sa retraite, le public désignera les Concerts-Populaires sous le vocable de Concerts-Pasdeloup. »

A cette nouvelle M. Pasdeloup a répondu par la lettre que voici:

« Cher Jennius, merci des bonnes paroles et de l'enterrement de première classe que vous m'octroyez dans la *Liberté* d'hier; mais je dois vous dire que je me sens encore assez valide pour ne pas abandonner la direction des Concerts Populaire. Je vous serre la main. »

Ajoutons pourtant que, d'après le *Gaulois*, le seul point exact de ce racontar, c'est que M. Edmond Hippeau, de la *Renaissance musicale*, prendrait, en effet, à sa charge la partie administrative des Concerts, toujours M. Pasdeloup *regnante*.

— Le Cercle de la critique musicale et dramatique a procédé, mercredi, dans sa réunion mensuelle, chez Brébant, au renouvellement de son bureau. Les membres sortants étaient: M. Auguste Vitu, président; MM. François Coppée et Serpette, vice-présidents. Ont été élus pour l'exercice de cette année: Président: M. Henry de Lapommeraye. Vice-présidents: M. Th. de Lajarte et M. Adolphe Racot.

— M. Louis Besson, de *l'Événement*, annonce que l'auteur de *Faust* vient d'arriver à Nieuport, où, comme tous les ans, il passe une bonne partie de l'été. C'est là que naguère il a terminé *le Tribut de Zamora*: c'est là que cette année il doit remanier *Sapho*.

— M. Emile Perrin vient de faire tirer à cent exemplaires de luxe, pour la presse théâtrale et le monde dramatique, son étude sur la mise en scène, qu'il a lue à l'Institut, et qui a paru en tête des *Annales de la musique et du théâtre*, de MM. Stoullig et Noël.

— On annonce l'arrivée à Paris du maestro Mancinelli de Rome, celui qui écrit lui-même les libretti de ses opéras, à l'instar de Boïto. M. Mancinelli est, en effet, un des musiciens poètes les plus distingués de l'Italie, et c'est, de plus, un chef-d'orchestre de premier ordre.

— On dit le ténor Stéphane déjà engagé à Florence pour y chanter entre autres ouvrages: *Faust*, Wilhem de *Mignon*, et Raoul des *Huguenots*. Nous pouvons ajouter qu'il sera bientôt appelé à chanter en Italie le rôle de Gérald dans la *Lakmé* de Delibes. En attendant le ténor Stéphane fait une saison au Mont-Dore où se trouvent en ce moment les trois étoiles: Christine Nilsson, Marcella Sembrich et Marie Van Zandt.

— L'examen de la classe d'opéra de l'école Marchesi a eu lieu à la salle Flaxland, mardi dernier, à 2 heures de l'après-midi. Le programme était défrayé par Mlles Coppi (de Florence), Dons (Copenhague), Zich (Stockholm), Fonta (Paris), Myers (Baltimore), Neymann (Chicago), Niko (Pest), Novak (Prague), Osoria (Varsovie), et Mme Rammelsberg (Cincinnati). Il y a là de superbes voix de soprano, mezzo-soprano et contralto, posées et développées déjà d'une manière remarquable et dans un style de la meilleure école. Cela a été une nouvelle victoire pour la méthode qui nous a donné la Krauss et la Nevada. Le concours de toutes ces élèves a donc été des plus intéressants; mais nous croyons pouvoir faire une mention spéciale pour Mlle Novak, qui, après avoir chanté à Florence et à Pétersbourg avec beaucoup de succès, est revenne chez Mme Marchesi, pour agrandir son répertoire. Cette jeune et charmante artiste se dispose à aller donner des représentations de *Lakmé* en Italie. M. Delibes lui a fait repasser plusieurs fois ce rôle, qu'elle avait étudié précédemment avec son éminent professeur, il lui en a témoigné toute sa satisfaction.

— A l'issue de ce bel examen, M. et Mme Marchesi et leur fille Blanche sont partis vendredi dernier, le 13, pour Carlsbad en Bohème. C'est le premier septembre que Mme Marchesi reprendra le cours de ses leçons, 15, rue de Phalsbourg à Paris.

— Brillante réunion, la semaine passée, chez Mme Marie Sasse, qui avait convié ses amis à venir entendre quelques-unes de ses élèves. La plus brillante et la mieux douée, à coup sûr, est Mme Caron, qui s'est fait déjà, cet hiver, une place distinguée dans nos concerts. La voix est chaude et le talent remarquable. Ce serait une excellente acquisition pour notre Grand-Opéra. Nous avons été heureux aussi de réentendre et d'applaudir Villaret, dont la voix reposée est encore superbe et rendrait toujours de signalés services sur notre première scène musicale, où on ne l'a pas remplacé. Mme Sasse s'est fait entendre, elle aussi, dans le grand air de *Galatée* et une belle mélodie de Campana. Et comme il est convenu en France que tout doit finir par des chansons, M. Guillot, un chanteur comique, s'est chargé de cette partie du programme.

— Notre infatigable professeur Marmontel, qui corrige en ce moment les dernières feuilles de ses *Eléments d'esthétique musicale*, nous promet un livre du plus vif intérêt: *l'Histoire du piano et de ses origines*. Cet ouvrage traitera tout spécialement la question des rapports immédiats des instruments avec les virtuoses, et de leur influence sur le goût et le style des compositeurs et des exécutants. A. Méreaux, dans *les Clavecinistes*, a déjà fort élucidé ces attrayantes questions. Nous félicitons par avance notre maître et ami de compléter ainsi le beau travail de A. Méreaux.

— Un jeune baryton, qui s'était distingué dans nos concerts parisiens, M. Georges Marquet, va partir pour les îles Bourbon et Maurice, où il est engagé en qualité de baryton d'opéra comique et d'opérette. Outre son répertoire de théâtre, le jeune artiste se propose d'y faire connaître aussi les dernières compositions de nos maîtres français : A. Thomas, Gounod, Massé, Saint-Saëns, Delibes, Guiraud, Massenet, B. Godard, Diaz, Poise, Faure, Tagliafico, etc., et cela probablement aussi en Australie dans des concerts et représentations.

— M. Charles Poisot nous écrit : « Comme c'est *sur ma proposition* que la Société des compositeurs de musique a voté une plaque commémorative en l'honneur de notre illustre compatriote Rameau, je tiens à relever une erreur que je trouve dans une note publiée par tous les journaux parisiens. Rameau n'a jamais été organiste à Saint-Eustache, mais il y a été inhumé avec pompe *le 13 septembre 1764*. Né à Dijon le 25 septembre 1683, il y aura *deux cents ans* en septembre prochain que Rameau vint au monde. Il m'a donc paru convenable de solenniser ce *bi-centenaire*, tant par l'apposition de la plaque commémorative que par l'exécution du superbe motet de Rameau : *Quam dilecta tabernacula*. Ce motet, que j'ai publié et que j'ai fait exécuter à Dijon et à Versailles, n'a jamais, à ce que je crois, été entendu à Paris ».

— L'impresario Taddei vient d'arriver à Nice pour y préparer sa saison italienne d'Exposition qui sera des plus brillantes. Il a déjà engagé Metellio, ténor de force, et Achille Corsi, ténor de grâce. En ce moment, il négocie pour des représentations de Mlle Van Zandt qui serait l'étoile de la saison. On sait que tout le grand Paris se rendra à l'Exposition de Nice, l'hiver prochain. Lakmé s'y trouvera tout naturellement chez elle.

— M. Grivot vient d'engager, pour une seule représentation qui aura lieu le 23 août au casino de Trouville, le ténor Talazac et Mme Lacombe-Duprez, de l'Opéra. Ces deux excellents artistes interprèteront l'acte du jardin de *Faust*. — C'est le samedi 18 août, veille des courses, qu'aura lieu la première représentation de *Mamzelle Irma*, l'opérette en un acte de MM. Fabrice Carré et Victor Roger, qui sera interprétée par la diva Judic, M. et Mme Grivot.

— Dimanche, à Vittel, dit M. Ordonneau, du *Gaulois*, a eu lieu un très brillant concert au profit des inondés de la commune. M. Bouloumié, le seul maire conservateur du département des Vosges, est, en même temps, directeur de la Compagnie des Eaux. Mettant à profit le séjour dans cette station du célèbre pianiste Diémer et son inépuisable charité, il a pris l'heureuse initiative de ce concert. La grande salle de la mairie était comble. Diémer a transporté l'auditoire en jouant avec cette maestria qui n'est plus à louer. Il a été secondé par des artistes du théâtre de Vittel, dont la petite troupe est cette année, fort bien composée : M. Guidon, le directeur, et M. et Mme Barbary. Ces deux derniers ont agréablement chanté le duo de *Mireille*. M. Guidon a fait entendre avec succès quelques mélodies de Louis Diémer.

— A l'Hippodrome, la nouvelle pantomime *Néron*, de M. Paul Milliet, a fort réussi. Les cavalcades, les chars, les défilés sont d'un luxe et d'un goût exquis. Les combats de gladiateurs surtout, parfaitement réglés et mis au point, ont mis le comble à la satisfaction des spectateurs. En voilà pour tout l'été.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'avoir à signaler la mort subite de M. Adrien Boieldieu, le fils du célèbre auteur de *La Dame blanche*. Il s'est éteint sans souffrances dans sa maison du Quincy.

M. Adrien Boieldieu eut à la fois le bonheur et le malheur d'être né d'un père très illustre. La gloire paternelle a pesé toute sa vie sur sa carrière de musicien. Il a écrit cependant plusieurs ouvrages estimables et estimés. Voici la liste exacte de ses productions théâtrales : 1° *Marguerite*, 3 actes, Opéra-Comique, 18 juin 1838 ; 2° *L'Opéra à la Cour*, sorte de pastiche en 4 actes (en collaboration avec Albert Grisar), Opéra-Comique, 16 juillet 1840; 3° *L'Aïeule*, 1 acte, Opéra-Comique, 27 août 1841; 4° *Le bouquet de l'Infante*, 3 actes, Opéra-Comique, 27 avril 1847; 5° *La Butte des Moulins*, 3 actes, Théâtre-Lyrique, 6 janvier 1852 ; 6° *La Fille invisible*, 3 actes, Théâtre-Lyrique, 6 février 1854; 7° *France et Algérie*, cantate, Opéra-Comique, 15 août 1865; 8° *Le chevalier Lubin*, 1 acte, Fantaisies-Parisiennes, 23 mai 1866; 9° *La fête des Nations*, 1 acte, Fantaisies-Parisiennes, 27 avril 1867; 10° *La Halte du roi*, 2 actes, Théâtre-des-Arts (à Rouen), 16 décembre 1875. M. Adrien Boieldieu laisse encore en portefeuille plusieurs ouvrages, entre autres un grand opéra en 3 actes : *Alain Blanchart*, écrit sur des paroles de M. Réfuveille. Plusieurs de ses mélodies sont devenues populaires, telles que *Jolis fantômes blancs*, *Charmantes hirondelles*, etc. Il avait commencé aussi au *Ménestrel* une publication modèle des œuvres de son glorieux père, d'après les partitions originales d'orchestre, avec autographes et portraits. Étaient déjà publiés *Jean de Paris*, *le Calife de Bagdad* et *Ma tante Aurore*.

— Une autre mort bien regrettable, bien prématurée, inattendue, est celle du pauvre tenorino Pagans, un artiste consommé sous des apparences trop modestes. Personne comme lui n'a su dire les adorables chansons espagnoles qui composaient son répertoire, ni toucher plus joyeusement du tambour de basque. Personne n'a été, en tant qu'ami, meilleur, ni plus serviable, c'était un véritable cœur d'or. N'oublions pas le professeur qui était des plus remarquables ; il possédait à fond toute la science, toutes les délicatesses de l'art du chant. Il est mort au moment où il prêtait aux éditeurs du *Ménestrel* son précieux concours pour la publication en volume de toutes les célèbres chansons espagnoles du maestro Yradier. Ses funérailles ont eu lieu lundi à l'église Saint-Louis-d'Antin; la maîtrise a chanté, l'orgue a rappelé le souvenir des airs que le pauvre artiste aimait tant, et tout le monde a pleuré aux obsèques de cet homme de cœur et de talent, enlevé avant l'âge.

— Nous apprenons avec un vif regret la mort d'Alphonsine, la joyeuse Alphonsine qui fit encore, il y a trois ou quatre ans, les beaux jours de la Renaissance. Le dernier rôle qu'elle joua, avant de prendre sa retraite, est celui de la *Reine Indigo* dans la mélodieuse partition de Strauss. On sait quelle verve elle déployait dans le personnage de cette reine fantaisiste. Alphonsine était une artiste excentrique, mais une excellente comédienne ; sans connaître une note, elle avait un remarquable instinct musical et une fois au courant de sa partie, elle la tenait avec une sûreté imperturbable.

— Le comédien Louis Monrose, qui continua longtemps et non sans succès les glorieuses traditions laissées par son célèbre père à la Comédie-Française, vient aussi de s'éteindre dans un âge assez avancé. La maladie l'avait obligé de laisser depuis plusieurs années sa classe du Conservatoire. Parmi les meilleurs élèves qu'il a formés, il faut citer Mlle Legault, MM. Marais et Guitry. On l'a enterré lundi. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. Emile Perrin, Régnier, Got et Talbot. L'assistance était nombreuse, on y pouvait constater la présence du directeur et du secrétaire du Conservatoire, de plusieurs membres du bureau des théâtres au ministère des beaux-arts, d'un grand nombre d'artistes, parmi lesquels presque tous les sociétaires et pensionnaires de la Comédie-Française, enfin de tous les élèves du regretté professeur. M. Worms a prononcé sur la tombe un discours qui a fort ému les assistants.

— Enregistrons encore la mort de M. J.-François Nolau, architecte-décorateur, gendre de Ciceri et associé de Rubé.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*



SIX FANTAISIES MIGNONNES SUR DES OPÉRAS BOUFFES CÉLÈBRES

1. *ORPHÉE AUX ENFERS* (J. Offenbach) 7 50
2. *LA BELLE HÉLÈNE* (J. Offenbach). 7 50
3. *BARBE-BLEUE* (J. Offenbach) 7 50
4. *LA CHANSON DE FORTUNIO* (J. Offenbach). 7 50
5. *LE PETIT FAUST* (Hervé). 7 50
6. *LA REINE INDIGO* (Johann Strauss) 7 50

ÉCOLE CHANTANTE DE FÉLIX GODEFROID ARRANGÉE A QUATRE MAINS

7. *RÉSIGNATION*, romance. 7 50
8. *GOUTTES DE ROSÉE*, rêverie . . . . 9 »
9. *PRIÈRE DES BARDES*, choral. 7 50
10. *LES NUITS D'ESPAGNE*, boléro . . . . 9 »
11. *LES SOUPIRS*, andante. 7 50
12. *LE RÉVEIL DES FÉES*, orientale. . . . . . . 12 »

SIX MORCEAUX POPULAIRES ARRANGÉS A QUATRE MAINS

13. *BARCAROLLE D'OBERON* (J.-A. Pacher) . . . 6 »
14. *FLEUR DES ALPES* (J. Schad) . . . . 6 »
15. *SANTA LUCIA* (Paul Bernard) . . . . 6 »
16. *LE CARNAVAL DE VENISE* (J.-Ch. Hess) . . 6 »
17. *LES NOCES DE FIGARO* (C. Neustedt) . . . . 6 »
18. *OÙ VAS-TU, PETIT OISEAU* (J.-Ch. Hess). . 6 »

HUIT MOSAÏQUES A QUATRE MAINS SUR DES OPÉRAS EN VOGUE

(MOYENNE FORCE)

19. *MIGNON* (A. Thomas) 1re suite. 7 50
20. *MIGNON* (A. Thomas) 2e suite 7 50
21. *CÉLÈBRE VALSE* de Venzano. 7 50
22. *LE ROI L'A DIT* (Léo Delibes) . . . . 9 »
23. *BALLO IN MASCHERA* (G. Verdi) 1re suite. . 7 50
24. *BALLO IN MASCHERA* (G. Verdi) 2e suite . . 7 50
25. *DON BUCEFALO* (Cagnoni) 1re suite 7 50
26. *DON BUCEFALO* (Cagnoni) 2e suite 7 50

PERLES ENFANTINES A QUATRE MAINS

TROIS RÉCRÉATIONS TRÈS FACILES

27. *UN BALLO IN MASCHERA* (Verdi) | 28. *LE ROI L'A DIT* (Delibes). | 29. *LE DOCTEUR ROSE* (Ricci).

Chaque numéro : 6 francs.

SIX CÉLÈBRES VALSES DE JOHANN STRAUSS

ARRANGÉES TRÈS FACILEMENT A QUATRE MAINS

30. *LE BEAU DANUBE BLEU.*
31. *LES MILLE ET UNE NUITS.*
32. *LES FEUILLES DU MATIN.*
33. *LA VIE D'ARTISTE.*
34. *LE SANG VIENNOIS.*
35. *LES JOIES DE LA VIE.*

Chaque numéro : 6 francs.

(Voir ci-contre les œuvres du même auteur pour piano à deux mains.)

PARIS, *AU MÉNESTREL*, 2bis, rue Vivienne, HEUGEL & FILS, Éditeurs.



PARIS. — IMPRIMERIE CHAIX, 20, RUE BERGÈRE, PRÈS DU BOULEVARD MONTMARTRE.

2733 — 49me ANNÉE — N° 34. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 22 Juillet 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

MONSIEUR BERTRAND

chanson de D. TAGLIAFICO. — Suivra immédiatement la Chanson provençale de J.-B. WEKERLIN.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *le Berceau*, pièce pour piano de PHILIPPE SCHARWENKA. — Suivra immédiatement : *l'Enfant en vacances*, pièce pour piano de A. THURNER.

LA MUSIQUE DE L'AVENIR DANS LE PASSÉ

III

Il est, toutefois, un côté de la question qui se trouve prodigieusement agrandi. Nous voulons parler de la part réservée à l'élément instrumental dans le nouveau genre d'opéra.

Gluck avait bien indiqué, dans sa préface, que « les instruments seraient employés en proportion du degré d'intérêt et de passion » ; mais la donnée était vague, et c'est à peine si l'on pouvait la trouver appliquée dans cinq ou six passages des deux *Iphigénie*, d'*Orphée* et d'*Alceste*. Ajoutons qu'à l'époque où ces ouvrages parurent, la science de l'orchestration, en France du moins, était au sortir de l'enfance. Et si nous nous donnons la peine de relire la *Lettre d'un symphoniste à ses camarades de l'Opéra*, — un des plus jolis morceaux qui soient sortis de la plume de Jean-Jacques, — nous verrons à quel degré les instrumentistes de l'Académie royale de musique avaient élevé l'inhabileté et le mauvais vouloir. Il fallait donc, à la fusion déjà opérée de la poésie avec le chant, joindre la fusion de la mélodie avec la forme symphonique, et par là le domaine de l'expression musicale s'étendait indéfiniment. En s'appuyant sur l'idée théorique proposée par Lessing, Wagner arrive à cette démonstration : la symphonie est au chant ce que le chant lui-même est à la parole. La chaine se continue, les effets s'amalgament, se fortifient mutuellement ; où s'arrête l'action de la parole, la puissance du chant commence, et le chant, à son tour, n'obtient toute sa force d'expression qu'à condition d'être aidé par les sonorités de l'orchestre. De cette façon, le spectateur peut, à un moment donné, découvrir jusqu'aux intentions les plus secrètes du compositeur. Je prends, au hasard, deux exemples qui me paraissent convaincants.

A ce passage d'*Iphigénie en Tauride*, où Oreste chante :

> Le calme est rentré dans mon cœur,

une succession rapide de notes frappées par les altos dans un *tempo agitato* se détache sur le fond uni du reste de l'orchestre et dément l'affirmation du personnage. Pourquoi donc cette anomalie en opposition formelle avec les lois de l'expression ? C'est que, en y réfléchissant, on s'aperçoit vite que le calme d'Oreste n'est qu'apparent. En vain l'infortuné cherche à se faire illusion sur l'étendue de son crime ; il vient de tuer sa mère, et, quoi qu'il veuille dire, le remords n'est pas près de sortir de son cœur.

Nous trouverons un effet analogue dans la sérénade du *Don Juan* de Mozart. La description en prose n'en étant plus permise depuis les admirables vers de Musset, nous laissons la parole au poète de *Namouna*.

> Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade
> Que don Juan déguisé chante sous un balcon ?
> Une mélancolique et piteuse chanson
> Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
> Mais l'accompagnement parle d'un autre ton.
> Comme il est vif, joyeux ! avec quelle prestesse
> Il sautille ! On dirait que la chanson caresse
> Et couvre de langueur le perfide instrument,
> Tandis que l'air moqueur de l'accompagnement
> Tourne en dérision la chanson elle-même
> Et semble la railler d'aller si tristement.

Supposez maintenant qu'un musicien indifférent aux préoccupations objectives soit chargé de mettre un accompa-

gnement sous chacune de ces mélodies, en tenant compte seulement de l'expression générale. Du coup, Oreste, le meurtrier de Clytemnestre, Oreste, voué aux Furies, n'est plus qu'un citoyen vertueux, dont la conscience jouit d'une tranquillité parfaite, et rien ne distingue le perfide amant de donna Anna du premier amoureux venu offrant un concert à sa belle.

Wagner pousse plus loin encore, et le rôle prépondérant qu'il donne à la symphonie va jusqu'à menacer l'équilibre des éléments. Il s'en faut de bien peu que l'orchestre n'absorbe le chanteur, et on prévoit ce que deviendra l'idée, lorsque des sectateurs inintelligents s'en empareront.

« L'orchestre, dit Wagner, sera, avec le drame tel que je le conçois, dans un rapport à peu près analogue à celui du chœur tragique des Grecs avec l'action dramatique. Le chœur était toujours présent, les motifs de l'action qui s'accomplissait se déroulaient sous ses yeux; il cherchait à sonder ces motifs et à se former par eux un jugement sur l'action. Seulement le chœur ne prenait généralement part au drame que par ses réflexions; il restait étranger à l'action comme aux motifs qui la produisaient. L'orchestre du symphoniste moderne, au contraire, est mêlé aux motifs de l'action par une participation intime. Car si, d'une part, comme corps d'harmonie, il rend seule possible l'expression précise de la mélodie, d'autre part il entretient le cours ininterrompu de la mélodie elle-même, en sorte que toujours les motifs se font comprendre au cœur avec une énergie irrésistible. . .

. . . .

« En face de l'orchestre, de l'importance qu'il a prise, le chœur, auquel l'opéra, d'ailleurs, a fait déjà une place sur la scène, n'a plus rien de la signification du chœur antique, cela va de soi. Il ne pourra plus être admis qu'à titre de personnage actif, et, partout où il n'est pas nécessaire avec un tel rôle, il ne peut plus devenir qu'un embarras et une superfluité. Car sa participation idéale à l'action est passée tout entière à l'orchestre et s'y manifeste sous une forme toujours présente et qui n'embarrasse jamais. »

Les attributions de l'orchestre sont nettement définies dans ces quelques lignes. La voix humaine récitera le vers avec les intonations, les accentuations musicales qui lui conviennent, tandis que les instruments renforceront l'expression de la phrase, commenteront le sens, mettront pour ainsi dire à découvert toute la pensée du compositeur. L'organe du chanteur se fondra dans la masse symphonique, il n'y aura plus aucune ligne de démarcation entre la scène et la partie du théâtre réservée aux violons, aux flûtes, aux cors, etc.., et c'est ainsi que « dans le lit du drame musical, se précipitera le riche torrent de la musique allemande, telle que Beethoven l'a faite ».

Les tendances musicales de Wagner se résument, en dernière analyse, dans cette combinaison des deux éléments vocal et instrumental; il est inutile de les chercher ailleurs.

A l'appui de sa thèse, le réformateur s'est imposé la tâche d'écrire lui-même les poèmes de ses opéras, en puisant dans le recueil des vieilles légendes populaires le thème habituel de ses inspirations. C'était déjà une preuve d'adresse que d'évoquer ces souvenirs du moyen âge chers au cœur de tout bon Allemand, et d'attacher la fortune d'une carrière artistique au prestige qu'exercent sur les imaginations d'outre-Rhin ces types chevaleresques et essentiellement nationaux de Henri Tannhæuser, de Wolfram d'Eschenbach, de Lohengrin, de Hans Sachs, etc., etc. Mais il y a là plus qu'un calcul. Dans une œuvre toute de convention, comme l'opéra, n'est-il pas juste d'écarter les situations rigoureusement historiques, les figures nettement accusées, les personnages ayant vécu à une époque peu éloignée de la nôtre, et dont le caractère apparaît forcément défiguré?

En outre, et c'est la principale raison qui a guidé Wagner dans l'adoption définitive du mythe, la donnée même de ces fabliaux assure à l'exécution un avantage indiscutable. Car la simplicité de la donnée, sa marche dont l'œil embrasse toute la suite, permettent de ne pas s'arrêter à l'explication des accidents intérieurs, et de consacrer la plus grande partie du poème à développer les motifs intérieurs de l'action. C'est donc le souci de l'unité de composition qui semble plus que toute autre raison exiger le choix d'un fait aussi peu compliqué que possible, et permettant de courir au dénouement sans trop s'attarder aux épisodes.

L'œuvre de Wagner, on le voit, est complexe. Celui qui essayerait de la juger en ne s'arrêtant qu'aux dissonances peu préparées de certains accords, ou aux sonorités excessives de certaines phrases, tomberait dans l'erreur des critiques qui ont vu seulement dans la peinture de Delacroix des anatomies discutables ou des étrangetés de coloris. La poésie romantique ne consiste pas dans l'abus des enjambements, pas plus que le naturalisme n'a d'autre objectif que d'accumuler dans la littérature les expressions dégoûtantes. Ce sont là des défauts qui tiennent au *procédé*, défauts voulus, la plupart du temps, et dont le but est de détourner violemment l'opinion des exagérations contraires.

D'ailleurs, en ce qui concerne le reproche fait à Wagner d'abuser des instruments de cuivre, je mets en fait qu'il y a moins de bruit dans tout le *Tannhæuser* que dans la plus petite opérette d'Offenbach; et ces accords bizarres qui blessent si fort les oreilles chatouilleuses ont été employés, bien avant le maître de Munich, par Bach, par Beethoven, par Weber, par Schumann, par Berlioz.

***

Et maintenant peut-on affirmer qu'il y a une théorie wagnérienne? Nous ne le croyons point, si par théorie on n'entend pas seulement un résumé d'observations spéculatives, mais encore un ensemble de préceptes proposés à l'étude et à l'application. Or remontez à la source des innovations de R. Wagner; tâchez de réduire l'exposé du système à ses données essentielles; cherchez l'idée primitive de ce vaste programme qui embrasse toutes les formes de l'art; et après avoir ainsi condensé la doctrine en un petit nombre de questions primordiales, vous n'aurez plus qu'une édition revue, commentée, mais exacte au fond, des principes exposés dans l'épître dédicatoire d'*Alceste*. Gluck a tracé le chemin à suivre; son étude approfondie des ressources artistiques exigées par l'opéra a tout embrassé, tout réglé, tout prévu; et passé les bornes qu'il indique, on oublie la définition même du genre, on fait de la symphonie, du mélodrame, mais plus du tout de la tragédie lyrique.

Il est vrai qu'à côté du révolutionnaire, du théoricien impitoyable ou, pour parler plus exactement, du « restaurateur » habile, il y a dans Wagner le musicien d'un incontestable talent, l'artiste doué d'une conception vigoureuse, qui, aux moyens proposés par ses devanciers en matière de composition musicale, a su ajouter des effets inconnus et entièrement personnels. Aussi admettons-nous qu'il se trouve des admirateurs de ses ouvrages, et nous nous faisons honneur d'être de ceux-là, mais des imitateurs de sa manière, des disciples de ses théories, voilà qui paraît difficile.

Ne l'oublions pas, c'est seulement à partir de *Tristan et Iseult* que le maître passe hardiment de la spéculation à la pratique. Tout le reste, de son aveu même, est écrit plus ou moins sous l'influence des anciennes idées musicales, et même dans *Lohengrin* le fameux système ne reçoit qu'une application restreinte. Désormais plus de solution de continuité entre les différents épisodes du drame; plus d'ensemble, plus de récitatifs soutenus, ni de mélodies absolues. Les voix chantent isolément d'un bout à l'autre de la pièce, tandis que l'orchestre explique les situations; et la mélodie infinie va se développant au gré de l'inspiration poétique, n'acceptant aucune cadence, aucune carrure qui ne soit impérieusement réclamée par le sentiment de la phrase versifiée. Où trouver une organisation assez puissante, un

caractère assez dédaigneux du public et de la mode pour s'engager dans une pareille voie? Rencontrerons-nous beaucoup de compositeurs possédant au degré voulu la hardiesse de la conception, le génie poétique, la science musicale, l'esprit philosophique qui doivent donner à l'ouvrage une forme achevée? On pourra, il est vrai, emprunter au musicien son tour mélodique, quelques-uns de ses procédés, et par ce moyen, on arrivera peut-être à élargir le cadre de l'opéra. Mais là s'arrêteront les efforts des plus audacieux.

Il est même facile de se convaincre, en étudiant attentivement les phases du mouvement wagnérien, que les sectateurs le plus hautement déclarés du maître préfèrent au drame lyrique cette admirable forme de la symphonie instrumentale qui sut consoler Beethoven, Mendelsohnn, Schumann, Berlioz des insuccès de *Fidelio*, des *Noces de Gamache*, de *Geneviève* et des *Troyens*.

Quoi qu'il en soit, gardons-nous de ces préférences exclusives qui retardent les progrès de l'art en enfermant l'idée du beau dans un cercle étroit de règles et de formules. Nul n'a été, nul ne sera jamais autorisé à planter les colonnes d'Hercule de la musique et à engager le sentiment de la postérité. Toute œuvre qui porte en soi la manifestation d'une conviction sincère appelle un examen attentif, et le théâtre doit être considéré comme un musée où l'on juxtapose, sans que le goût s'en offense, des productions d'un genre différent et accusant même des tendances absolument contraires.

Eugène de Bricqueville.

FIN.

SEMAINE THÉATRALE

Encore un peu et l'*Africaine* allait reparaître aussi devant la rampe avec une vraie *distribution d'été*. Fort heureusement le dévouement du baryton Lassalle, accouru de Pornichet pour tenir la place de Melchissédec pris à la gorge, a dispensé l'Opéra de chercher un troisième Nélusko dans les bas-fonds de son personnel. N'importe, l'incident prouve une fois de plus qu'il devient indispensable, en France, de s'habituer à entendre nos grandes œuvres lyriques pour elles-mêmes et non pour leur interprétation. Le temps est passé où le seul nom de Duprez sur l'affiche faisait affluer tout Paris à l'Opéra, tout comme celui de Patti suffisait à remplir la salle Ventadour. Au point de vue de l'art, était-ce un bien? Nous n'oserions l'affirmer. L'interprétation de nos préférences sera toujours celle où plusieurs chanteurs de premier ordre se trouveront réunis pour la plus grande gloire des chefs-d'œuvre lyriques. Mais cette bonne fortune devient plus rare de jour en jour, et pour un ouvrage suffisamment bien monté que de pénibles lendemains à subir! Il ne reste donc au dilettante qu'une ressource, celle de s'attacher moins à l'interprétation, et davantage à l'œuvre elle-même. C'est ce que l'on fait en Allemagne. Il est vrai qu'à Vienne, plus encore qu'à Berlin, l'affiche se renouvelle incessamment et que l'intérêt du public est soutenu par la variété des spectacles. A Paris, la question du transport des décors est, paraît-il, la grosse entrave à la variété si désirable de notre grand répertoire. On sait que, par mesure de prudence, on éloigne les décors au lieu de les remiser à l'Opéra même. L'incendie de la salle de la rue Le Peletier donne à réfléchir et M. Charles Garnier défend son Palais avec acharnement, cela se comprend.

D'ailleurs comment fait-on à l'Opéra-Comique, où chaque jour il faut rapporter place Louvois les décors de la veille et les remplacer par ceux du soir? Les dimanches et jours de fête, cette double opération se renouvelle même deux fois en raison des matinées. Grosse affaire de camionnage et d'équipe. Et si les décors de l'Opéra ont une autre importance que les décors de la salle Favart, le personnel des machinistes de notre première scène lyrique n'est-il pas aussi tout autre? On dit qu'une commission est instituée à l'effet d'étudier cette intéressante question. Notre humble opinion est que l'Opéra et l'Opéra-Comique feront bien de ne point abandonner à la légère leurs magasins de la rue Richer et de la place Louvois.

Mais revenons à l'*Africaine*, la partition posthume de l'auteur de *Robert*, des *Huguenots* et du *Prophète*.

Plus d'une fois cette œuvre posthume a été discutée et le sera peut-être encore longtemps. L'unité n'y paraît pas avec le même éclat que dans *les Huguenots* et *le Prophète*, et cela tient évidemment à ce que l'auteur n'a pu présider en personne à l'enfantement de sa partition. Mais ce qu'il nous en est venu est encore assez beau, assez grand pour ajouter à la gloire de Meyerbeer, bien loin de la diminuer. Et nous devons la plus grande reconnaissance à M. Émile Perrin pour avoir su assurer à la France le dernier chef-d'œuvre français de Meyerbeer.

Empruntons à ce sujet d'intéressantes lignes à la chronique musicale de *la Revue des Deux-Mondes*, signées Lagenevais, mais dont l'auteur, chacun le sait, est Henry Blaze de Bury. Après avoir disserté à plaisir sur Félicien David et sa *Perle du Brésil*, sur *Carmen* et Georges Bizet, sur *Lakmé* et Léo Delibes, il termine par le curieux souvenir de *l'Africaine* que voici :

« ..... Aussitôt après la mort de Meyerbeer, M. Émile Perrin, directeur de l'Opéra, était parti pour Berlin à sa conquête de la Toison d'or. Il s'agissait d'enlever *l'Africaine* et il l'enleva, plus heureux que d'autres à qui l'avare Achéron refusa de rendre sa proie. M. Léo Delibes remplissait alors les fonctions de chef du chant ou des chœurs. A peine de retour, M. Perrin le fit venir dans son cabinet de la rue Drouot et, la porte hermétiquement close, plaçant sur le pupitre du piano le précieux manuscrit : « Mon cher Delibes, lui dit-il, préparez-vous à l'une des plus grandes émotions de votre vie d'artiste et lisez-moi cela. »

» C'était la partition orchestre du chef-d'œuvre.

» — Diable ! fit le jeune musicien, interrogeant, palpant le gros volume et comme pris d'épouvante sacrée en présence d'un tel défi porté à brûle-pourpoint. — Et vous pensez que je vais pouvoir, moi, déchiffrer, d'un bout à l'autre cet hiéroglyphe et, séance tenante, vous en révéler le sens caché?

» — Parbleu! est-ce que je ne vous vois pas tous les jours à l'œuvre?

» — A vos ordres, monsieur le directeur, répondit intrépidement Léo Delibes. — Épreuve formidable qui dura quatre heures et dont il sortit moins brisé de fatigue qu'ébloui de tout ce qu'il venait de découvrir en naviguant à travers mille écueils sur cet océan de merveilles!

» Nous-même, il nous ressouvient à ce propos d'avoir été témoin d'un pareil tour de force à l'occasion d'une œuvre posthume en cinq actes d'Halévy, son *Noé*. Était-ce seulement un manuscrit? Non, pas même; c'était un brouillon, un fouillis de pattes de mouches, mais le lecteur aborda ce texte à livre ouvert et, jusqu'à la fin, ne s'arrêta plus; aujourd'hui, cela s'appellerait de l'intuition, de la « pénétration » ; pour Bizet, c'était la chose la plus simple du monde : une lecture! »

Un autre jour nous emprunterons à M. Blaze de Bury son étincelant portrait de Félicien David. C'est un précieux document dont la place semble indiquée dans un journal de musique.

***

Passons au Théâtre-Italien dont la résurrection sera laborieuse, malgré le zèle et l'habileté de MM. Corti et Maurel. Ils ont eu la bonne fortune de prendre au vol Mme Fidès-Devriès, dont la place était indiquée à l'Opéra, mais, partout ailleurs, ils ont à lutter contre des prétentions excessives ou des impossibilités radicales, la saison italienne de Paris ayant été décidée trop tardivement.

Ainsi, d'après les dernières nouvelles de Milan, le célèbre chef d'orchestre Faccio n'aurait pu arriver à recouvrer entièrement sa liberté d'action, et il ne viendrait à Paris que pour conduire les quatre premières représentations de *Simon Boccanegra*, qui demeure la pièce d'inauguration.

MM. Corti et Maurel redoublent d'efforts pour décrocher quelques astres chanteurs au profit de Paris, et, si nous n'en disons pas davantage aujourd'hui, c'est afin de ne point compromettre les négociations en cours. Chose curieuse à noter : les chanteurs dits Italiens demandent à MM. Corti le double de ce qu'ils accepteraient sur la scène française de l'Opéra, — étant donnée, il est vrai, la création d'un grand ouvrage inédit auquel s'attacheraient leurs noms. Ceci est un bon symptôme artistique: l'amour des roubles, des guinées et dollars ne suffirait donc plus à nos chanteurs nomades.

Pendant que MM. Corti et Maurel courent après les astres de première grandeur, le Conservatoire, ainsi que chaque année à pareille

époque, va modestement ouvrir sa volière d'oiseaux chanteurs. Et il ne faut pas médire de ces oiseaux qui naissent à la vie musicale! L'Opéra et l'Opéra-Comique leur ont dû et leur doivent nombre de leurs illustrations; nos théâtres des départements en vivent et que de scènes étrangères les appellent à elles. Que d'oiseaux français devenus italiens! Maurel, lui-même, qui vient restaurer le théâtre Italien à Paris, n'est-il pas sorti des classes de la rue Bergère?

Cette année, paraît-il, les concours d'opéra et d'opéra comique, de comédie et de tragédie, ne manqueront pas d'intérêt. On peut juger de leur importance par le simple programme d'opéra comique suivant:

1. M. Gandubert, élève de M. Ponchard, concourra dans *l'Éclair*.
2. Mlle Pernin (Mocker), *le Songe d'une nuit d'été*.
3. Mlle Simonnet (Ponchard), *Mireille*.
4. Mlle Narbonnet (Mocker), *Mignon*.
5. M. Isnardon (Ponchard), *la Chanteuse voilée*.
6. M. Dulin (Ponchard), *le Val d'Andorre*.
7. M. Jouhannet (Mocker), *Galatée*.
8. Mlle Terestri (Ponchard), *le Songe d'une nuit d'été*.
9. Mlle Castagné (Mocker), *les Dragons de Villars*.
10. Mlle Vuillaume (Ponchard), *le Barbier de Séville*.
11. M. Montariol (Ponchard), *Zampa*.
12. M. Poirier (Mocker), *le Pardon de Ploërmel*.
13. Mlle Herman (Ponchard), *l'Irato*.
14. M. Mauguières (Mocker), *Carmen*.
15. Mlle Vial (Ponchard), *les Noces de Jeannette*.
16. Mlle Lantelme (Ponchard), *Galatée*.
17. Mlle Salambiani (Mocker), *l'Étoile du Nord*.
18. Mlle Bribes (Ponchard), *le Tableau parlant*.
19. Mlle Bérangier (Mocker), *le Pardon de Ploërmel*.
20. M. Muratet (Ponchard), *les Mousquetaires de la Reine*.
21. M. Deteneuille (Ponchard), *le Maître de Chapelle*.

Les autres programmes lyriques et dramatiques sont à l'avenant.

Que le soleil leur soit clément!

H. Moreno.

P. S. — Une bonne nouvelle: le théâtre du Château-d'Eau passe bien décidément du drame à la musique. En attendant l'Opéra Populaire, voilà donc enfin une scène lyrique en plus. Que M. Lagrenée annexe bien vite une école de chœurs et de chant à son théâtre et il en tirera les meilleurs résultats. Nous y reviendrons.

Le Vercingétorix de M. Kowalski ne sera décidément pas représenté au théâtre du Château-d'Eau, M. de Lagrenée fermant sont théâtre vers le 15 août, pour le rouvrir au mois d'octobre avec *Roland à Roncevaux*, de Mermet. M. Kowalski, ne voulant pas être représenté quelques jours seulement, en plein mois d'août, a retiré son opéra.

Cette semaine, la Chambre des députés a voté une augmentation de crédit de 10,000 francs au chapitre du budget ordinaire, destinés à la caisse des pensions de l'Opéra, qui avait perdu cette somme dans la conversion de la rente 5 0/0.

Dernières nouvelles: La question des magasins des décors de l'Opéra serait résolue. A la suite des dernières conférences entre le directeur de l'Opéra, le rapporteur du budget des beaux-arts, le directeur des bâtiments civils, voici le projet qui a été mis en avant:

Les magasins de décors de l'Opéra et de l'Opéra-Comique, situés, l'un rue Richer, l'autre place Louvois, seraient vendus.

La ville de Paris offre d'acquérir à un prix élevé celui de la place Louvois pour y établir une école. Quant à celui de la rue Richer, il serait également vendu très cher.

Les deux magasins seraient installés loin du centre de la ville, de manière à écarter les causes d'incendie. En particulier, le magasin de l'Opéra serait établi dans le haut de la rue Lafayette. Les décors seraient transportés au théâtre sur des voitures roulant sur des rails de tramways, comme cela se pratique déjà en plusieurs capitales étrangères.

Avec le produit de l'aliénation des immeubles de la rue Richer et de la place Louvois, l'État achèterait la maison du boulevard des Italiens adossée à l'Opéra-Comique, de façon à agrandir les services intérieurs de ce théâtre, qui sont trop à l'étroit, et d'y pratiquer des dégagments indispensables; car, en cas d'incendie, les artistes ne pourraient qu'avec peine s'échapper de leurs loges.

MON CARNET

LES IGNORÉS

Charles Read. — Edmond Roche. — Wagner devant la Douane; le traducteur du *Tannhœuser*.

Parmi les intéressants feuillets du « Carnet » de M. Georges Duval de l'*Événement*, nous remarquons de curieuses et touchantes lignes sur Edmond Roche, le traducteur du *Tannhœuser*, — un poète resté ignoré, tout comme le pauvre Charles Read, mort à vingt ans... nous laissant ses premières et dernières poésies, que François Coppée a fait précéder d'une merveilleuse préface.

M. Albert Delpit a consacré aussi l'une de ses chroniques du *Figaro* aux poésies posthumes de Charles Read; celles d'Edmond Roche viennent à leur tour d'inspirer M. Georges Duval. Qu'il nous permette de lui emprunter tout son récit d'ailleurs aussi musical que littéraire:

* * *

« Edmond Roche a laissé, lui aussi, des *Poésies posthumes*, publiées chez Michel Lévy, en 1863, avec une notice de Victorien Sardou et des eaux-fortes de Corot. Edmond Roche était né à Calais. A quatorze ans, il entre au Conservatoire dans la classe d'Habeneck, ce qui le mène à l'orchestre... de la Porte Saint-Martin! C'est alors qu'il écrivit les premiers vers de sa tragédie gauloise la *Velléda*. « J'étais chef d'attaque, racontait-il à Sardou, et j'avais fini, à force » d'habitude, par ne plus entendre de toute une pièce que les ré- » pliques du violon. J'écrivais dans les intervalles. Le drame, que » j'avais vu cent fois, ne me préoccupait plus guère; j'étais tout » entier à mes bardes et à mes druides; tout à coup venait la ré- » plique, mon oreille exercée la saisissait au passage: vite à mon » poste, et j'attaquais!... Et jamais, ajoutait-il, je ne manquais la » réplique. »

» Jusqu'à quatre heures, Edmond Roche travaillait à l'administration des douanes, en attendant que la réputation arrivât. Un jour, un voyageur se dispute à propos d'une formalité à remplir. Roche intervient et demande le nom du voyageur, qui lui répond Wagner! Notre poète se met aussitôt à sa disposition. Wagner, enchanté, lui demande où il lui serait possible de le revoir. On prend rendez-vous. Wagner cherchait un traducteur pour le *Tannhœuser*. Roche s'offre. La collaboration est établie.

» A sept heures, raconte-t-il, nous étions à la besogne, et ainsi jusqu'à midi, sans répit, sans repos, moi courbé, écrivant, raturant et cherchant la fameuse note, sans cesser néanmoins d'avoir le sens commun; lui, debout, allant, venant, l'œil ardent, le geste furieux, tapant sur son piano au passage, chantant, criant et me disant toujours: *Allez! allez!*

» A midi, une heure quelquefois, et souvent deux heures, épuisé, mourant de faim, je laissais tomber ma plume et me sentais sur le point de m'évanouir.

» — Qu'avez-vous? me disait Wagner, tout surpris.

» — Hélas! j'ai faim!

» — Oh! c'est juste; je n'y songeais pas. Eh bien! mangeons un morceau, vite, et continuons.

» On mangeait donc un morceau, vite, et le soir venait et nous surprenait encore, moi anéanti, abruti, la tête en feu, la fièvre aux tempes, à moitié fou de cette poursuite insensée à la recherche des syllabes les plus baroques... et lui, toujours debout, aussi frais qu'à la première heure, allant, venant, tapotant son infernal piano, et finissant par m'épouvanter de cette grande ombre crochue qui dansait autour de moi aux reflets fantastiques de la lampe, et qui me criait, comme un personnage d'Hoffmann: « *Allez toujours, allez!* », en me cornant aux oreilles des mots cabalistiques de l'autre monde.

» On sait ce qui advint du *Tannhœuser*, à Paris. Edmond Roche ne survécut pas à la chute d'une œuvre dont les bénéfices devaient lui fournir un moyen de s'éditer. Il eut un flot de sang et mourut. C'est alors que Victorien Sardou recueillit d'une main pieuse les feuillets épars du poète ignoré, et les rassembla en un volume que je recommande à mon tour à Delpit.

Il y lira ceci:

LE JARDIN

Dans ce jardin si frais où tout semble sourire,
Où le rêve se berce au sein de rameaux verts,
Sous les grands marronniers où la brise soupire,
Pour vous fêter ce soir, j'ai composé ces vers.

C'était dans la chaumière aux volets entr'ouverts
Où l'esprit fatigué se retrempe et s'inspire;
Les horizons sans fin auxquels mon âme aspire
S'amoindrissaient devant cet intime univers.

C'est que dans cet asile, à l'abri de ce chaume,
L'étude recueillie a fondé son royaume,
Petit dès à présent, mais grand dans l'avenir.

C'est que, pour embaumer mon cœur et ma pensée,
Sur le bord du sentier, d'une main empressée,
L'amitié m'a cueilli la fleur du souvenir.

Et cela encore :

Le matin, dès que je te quitte,
Songeant aux longs ennuis du jour,
Je dis au soir : « Oh! reviens vite!
Et ramène-moi mon amour! »

Et, pendant toute la journée,
Ton dernier mot d'adieu me suit,
Et dans mon âme abandonnée
J'entends ce mystérieux bruit,

Bruit d'adieu que mon cœur sonore
Sent à ses parois attaché,
Comme un cristal qui vibre encore
Longtemps après qu'on l'a touché.

« Il y a dans toutes les académies une chaire vacante pour les vérités inconnues. Il devrait y avoir dans tous les pays un piédestal pour les poètes obscurs, comme il existait à Athènes un autel pour les dieux ignorés. »

GEORGES DUVAL.

CORRESPONDANCE DE LONDRES

N-i-ni c'est fini, absolument fini. Pas de concerts à signaler, si ce n'est celui de deux ravissantes Américaines, Mlles Huntington, dont l'une possède une voix vibrante et une méthode des plus sympathiques jointes aux plus charmants dehors, tandis que sa sœur, également jolie et élégante, touche du piano, mais ne charme pas l'oreille autant que la vue. Le concert d'adieux de Sainton lui a rapporté vingt mille francs. Il est question de demander pour lui la croix de la Légion d'honneur, et bon nombre de signatures des membres les plus éminents de la presse musicale de Londres soutiennent cette demande.

Concert-Garden, si je suis bien renseigné, n'a pas fait de trop brillantes affaires. Il n'y a eu comme nouveauté dans toute la saison que *Gioconda*, qui n'a pas été un succès foudroyant. Pas d'artistes nouveaux non plus. Les belles recettes ont été dues, comme toujours, à la Patti. La diva part décidément pour l'Amérique avec Mapleson, qui ne la paye que 25,000 francs par soirée, ce qui est, paraît-il, fort bon marché. Aussi lui a-t-il fait construire un train spécial, avec une locomotive argentée à l'électricité, et un wagon avec cuisine, cabinet de lecture, bains chaud et froid. Les Américains voulaient à toute force y ajouter une chapelle! Mais Mapleson, qui sait que les divas se laissent volontiers adorer, mais n'adorent pas elles-mêmes, a fait transformer la chapelle en serre-chaude avec les fleurs les plus rares.

M. Mapleson fait en ce moment terminer le théâtre de l'Embeukment aux bords de la Tamise. Les 1,500,000 francs nécessaires sont souscrits. L'architecte (M. Fowler) s'est engagé à livrer la construction le 20 novembre toute prête, décorée, dorée, de façon à ouvrir le 6 mai. Je n'ose ni ne dois vous dire les noms de la prima donna et du premier ténor (qui se contentent de 50,000 francs par mois). Mme Scalchi y est engagée et l'on jouera trois mois l'opéra italien, deux mois des ouvrages français avec des interprètes français, deux mois l'opéra allemand, et deux mois des concerts-promenade. Reste une petite lacune à remplir, la direction ménage une surprise pour les trois derniers mois; elle n'a pas voulu nous la dévoiler.

Cela vous étonnera-t-il beaucoup que la Patti, à la seconde de la *Gazza ladra*, ait eu un de ces succès, comme elle en a seule, et que la soirée « Gala » de son « bénéfice » ait été une longue ovation? Elle n'en fait jamais d'autres.

Mme Trebelli part pour l'Amérique le 2 octobre pour chanter avec Mme Nilsson et partager ses triomphes à l'Opéra Abbey. Mme Valleria appartient au même théâtre. Elle partira le 13 octobre, attendu qu'elle chante au festival de Leeds jusqu'au 12. La Société Philharmonique, — ayant perdu son chef d'orchestre, M. Cusins, qui a donné sa démission, — a fait appel à six maestri nouveaux qui dirigeront chacun un concert. Et maintenant — adieu paniers!...

L. E.

LA DÉLÉGATION HONGROISE A PARIS

La délégation des écrivains et artistes hongrois a offert lundi dernier un banquet d'adieux à la presse parisienne, dans la salle des fêtes du Grand Hôtel, en remercîment de la réception cordiale qui lui avait été faite à Paris.

M. le général Lecointe avait prêté pour cette fête, comme pour celle de l'Hôtel Continental, la musique du 24e de ligne, qui a accueilli par les hymnes nationaux français et hongrois l'entrée des invités dans la salle du banquet, présidé par M. Ferdinand de Lesseps.

La soirée s'est trouvée comme divisée en deux parties bien distinctes: celle des toasts, puis celle du joli concert improvisé rue Drouot par *Le Figaro* en l'honneur de nos hôtes étrangers. Parmi les toasts nombreux qui ont été portés de part et d'autre, nous résumerons seulement celui de M. de Lesseps, déclarant que la France et la Hongrie ont été de tous temps les deux avant-gardes de la civilisation du monde, et terminant son allocution par ce mot curieux et peu connu de Berlioz: Quel est le plus beau moment de votre vie? demandait-il à l'auteur des *Troyens*, à l'époque où il écrivit la *Marche hongroise*. — C'est le jour où je me suis senti Hongrois! répondit Berlioz.

La soirée du *Figaro* nous ménageait une surprise artistique intéressante: celle d'entendre en langue hongroise la grande scène d'Ophélie d'*Hamlet*, d'Ambroise Thomas, très bien interprétée du reste par Mme Maleczky, de l'Opéra de Pesth. M. A. Talazac a chanté de sa superbe voix les belles stances patriotiques de *Jean de Nivelle*, la cantilène si poétique de *Lakmé* et enfin le *Sonnet de Pétrarque* de Paladilhe; son succès a été très grand. Quant à M. Léo Delibes, qui avait tenu à honneur d'accompagner au piano son précieux interprète, il a retrouvé, ce soir-là, un écho fidèle de l'accueil enthousiaste qu'il a reçu maintes fois à Buda-Pest. En face de la belle ovation qui lui était si spontanément faite, M. Delibes a fait entendre sa czardas de *Coppélia*, avec une telle maestria que l'assistance en était tout électrisée.

Puis sont venus tour à tour: Mlles Dudley, avec une pièce de circonstance, composée par Henri de Bornier; Bartet, avec la *Mise en liberté* de Victor Hugo; Hamman, avec l'air des *Saisons* de Victor Massé; M. Plançon, avec l'air du chasseur du *Pardon de Ploërmel*; Mme Judic, qui a ravi l'auditoire avec ses chansons les plus exquises. M. Mounet-Sully a dit avec une vérité terrifiante la *Curée* d'Auguste Barbier et M. Coquelin cadet a égayé tout le monde par sa verve entraînante et si comique avec deux monologues, dont l'un de Philippe Gille, l'*Amateur de Peinture*; enfin, les frères Lionnet, M. Bigno, de l'Opéra de Vienne, et M. Vidor, du théâtre populaire de Buda-Pest, ont également remporté leur bonne part de succès.

En somme une fort belle soirée qui s'est terminée fort avant dans la nuit, et dont le souvenir ne pourra que cimenter les liens artistiques qui existent depuis longtemps déjà entre la France et la Hongrie.

MAYET.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

En attendant les correspondances et nouvelles directes que doit nous envoyer de Bayreuth notre excellent collaborateur Victor Wilder, qui s'y est rendu en compagnie de M. Ch. Lamoureux, résumons les quelques renseignements particuliers qui nous arrivent d'autre part sur les représentations de *Parsifal*. Il paraîtrait que l'accueil fait à l'œuvre de Richard Wagner est sensiblement plus froid que l'année dernière, et les recettes plus que maigres, à ce point que les artistes n'ont pas jugé à propos de reparaître à la fin de la représentation. Heureusement, la cassette du roi de Bavière est là pour parer à tout. On commente beaucoup l'absence de Franz Liszt et on en cherche les motifs. — Plusieurs architectes sont arrivés à Bayreuth avec mission du roi de Bavière d'étudier la possibilité de transporter à Munich le théâtre construit par et pour Wagner. — La nouvelle que l'orchestre — formé, sous la direction d'Anton Seidl, pour parcourir les grandes villes de l'Allemagne avec les œuvres de Wagner, — a dû se dissoudre presque aussitôt faute de recettes, ne contribue pas peu à jeter le désarroi dans le camp des wagnériens. Voilà les bruits qui arrivent jusqu'à nous; attendons maintenant les informations et appréciations de notre collaborateur Wilder.

— La grosse nouvelle artistique du jour à Berlin est la cession à l'Intendance générale des théâtres royaux par M. Angelo Neumann du droit de représentation du Cycle des *Niebelungen*, de Richard Wagner, pour la somme de 25,000 francs. Resterait pourtant à obtenir la ratification du traité par les héritiers, disposés à y souscrire, mais sans renoncer pour cela aux droits d'auteur sur chaque représentation.

— Changement de front : Ce n'est plus Berlin, mais bien Vienne, qui aurait la primeur de la nouvelle opérette de Joh. Strauss. On parle, en effet, d'un triumvirat directorial formé de MM. Jauner, Pollini et Amber qui commencerait une campagne au Carltheater Viennois avec les *Nuits vénitiennes*. Mme Geistinger en serait la principale interprète.

— La *Société allemande des auteurs et compositeurs de musique* a tenu le 15 courant une assemblée générale à Leipzig. L'état de la société est florissant. Elle compte déjà 233 sociétaires.

— Verdi est de retour à Sant' Agata, venant des bains de Montecatini.

— Au moment où il est question de la reprise, au Théâtre-Italien de Paris, du *Don Carlos* de Verdi, revu et corrigé par l'auteur, il n'est peut-être pas sans intérêt de connaître les modifications apportées par l'illustre maestro à sa partition, que le public parisien n'avait pas trop bien accueillie en 1867: Verdi a supprimé tout le premier acte, suivant ainsi les conseils du maestro Costa qui, dans une reproduction de *Don Carlos* à Londres, avait commencé le spectacle par le deuxième acte. — Le duo du premier acte dont la phrase se répète plusieurs fois dans les actes suivants, et qui était considéré comme un des meilleurs morceaux de la partition, n'a pas obtenu grâce. — La romance du ténor a été plus heureuse, et n'a subi qu'un déplacement, elle est passée au deuxième acte.— Le duo entre le marquis et Philippe a été entièrement refait. Aux phrases larges et mélodieuses Verdi a substitué une espèce de *recitativo*. — L'ancien troisième acte, devenu deuxième, a été enrichi d'une ouverture, à laquelle la phrase de la romance du ténor sert de thème. — Le maestro a supprimé dans cet acte toutes les danses et a laissé intacts la marche et le finale. — Le troisième acte de la nouvelle partition a été à peine retouché. Par-ci par-là, quelques coupures aux *recitativi*, et à la scène de la révolte qui suivait la mort du marquis. — Au quatrième et dernier acte, la dernière scène a fait place à un finale très court, mais que l'on dit du plus grand effet. — Verdi compte beaucoup sur ce *Don Carlos* renouvelé, dont il a tâché aussi de rajeunir l'orchestration.

— Nouveaux opéras italiens en perspective pour la saison prochaine chez nos voisins d'au delà les Alpes : 1° *le Roi Lear*, livret de Ghislanzoni, musique de Cagnoni, un maestro que le grand succès de *Don Bucefalo* a popularisé dans toute la péninsule. On dit beaucoup de bien de cette nouvelle partition destinée à l'inauguration du nouveau théâtre de Novare. 2° *Edmée*, livret du même Ghislanzoni, musique du jeune maestro catanais Giuseppe Auteri, déjà favorablement connu par son opéra *Stella* et de belles compositions de musique de chambre ; 3° *Salambo*, livret de A. Zanardini, musique de Nicolo Massa ; 4° *Baldassare*, nouvel opéra du maestro Villate, l'auteur de *Zilia* et de *la Czarine*.

— Le parlement italien a voté la loi pour la vente d'un terrain domanial à une *Société Romaine*, qui se dispose à y faire construire au plus vite un nouveau théâtre.

— M. Pasolini Zanelli vient de publier à Faenza, chez l'éditeur Conti, un petit livre charmant qu'il fait paraître sous ce simple titre : *G. Sarti, musicista del secolo XVIII*. Sarti fut, on le sait, un des compositeurs dramatiques les plus remarquables de l'école italienne au siècle dernier, et à sa gloire personnelle se joint celle d'avoir été le maître de Cherubini, qui ressentait pour lui une affection filiale et un dévouement sans bornes. Le petit volume de M. Pasolini Zanelli, édité avec un luxe typographique du meilleur goût, et accompagné d'un portrait de Sarti, fera connaître aux amateurs et aux érudits un musicien trop et injustement oublié aujourd'hui.

— On prépare pour le mois d'octobre, à la Scala de Milan, sous la direction du maestro Faccio, une exécution du *Lucifer*, de Peter Benoît, cette œuvre que les Parisiens ont eu occasion d'entendre cet hiver, avec une traduction de notre collaborateur Victor Wilder. C'est M. de Thémines, le critique musical autorisé de *la Patrie*, qui est chargé de la traduction italienne. Puisque nous parlons de M. Peter Benoît, annonçons qu'un comité vient de se former en vue d'offrir son buste en bronze au duc de Campo Felice, comme marque de remerciement pour la protection que ce dernier ne cesse d'accorder aux artistes belges et à Benoît en particulier. Le baron de Limmander, l'auteur des *Monténégrins*, a accepté la présidence de ce comité. C'est le sculpteur Van de Kerckhove-Nelson qui est chargé de l'exécution du buste.

— MM. Gevaert, Samuel et Radoux ont été désignés par la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique pour faire partie du jury du grand concours de Composition musicale qui équivaut à notre prix de Rome.

— On signale à Harlem un jeune baryton du nom d'Ivar Lindquist, qui se serait tout à fait distingué au concert donné par la « Société de Bach » dans le vaste édifice de la cathédrale. Il a chanté Handel avec une grande maestria, et tous les journaux du cru, à leur tour, chantent sa gloire et ses mérites avec un rare ensemble.

— La pianiste Sophie Menter vient d'être élue membre d'honneur de la Société philharmonique de Londres, en remplacement de Richard Wagner. C'est la première fois que pareille distinction est accordée à une artiste du sexe faible.

— A Londres, très intéressante matinée musicale donnée dans le merveilleux hôtel de M. R. Sassoon par les jeunes pianistes Louise et Jeanne Doust, qui ne sont plus des phénomènes enfantins, mais sont devenues des artistes sérieuses et de grand talent. Elles font honneur à leur professeur M. Breitner. Plusieurs artistes connus avaient prêté leur concours aux deux intéressantes bénéficiaires; citons Mme Engally, Mlle Brindeau, MM. Scovello et de Munk, qui ont contribué pour une large part au succès de cette brillante matinée. J. A. A.

— A une vente aux enchères publiques qui vient d'avoir lieu à Londres, un violon d'Antoine Stradivarius, daté de 1687 et connu sous le nom de Stradivarius espagnol, a été adjugé pour 12,400 francs ; deux autres violons de Joseph Guarnerius, datés de 1738 et de 1739, ont atteint, l'un 7,250 francs, l'autre 6,125 francs, et une basse de viole de Francesco Rugerius, ayant appartenu au roi de Hanovre Georges IV, est montée jusqu'à 8,250 francs.

— Jusqu'à ce jour l'Intendance des théâtres de la cour de Suède était l'apanage de la noblesse du pays. Rompant avec cette tradition, le roi Oscar vient d'en confier la direction à un homme du métier, à M. Anders Willmann, artiste très estimé de l'Opéra de Stockholm.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Cette fois encore, la musique et les musiciens ont été sacrifiés à l'occasion du 14 juillet. Toutes les décorations sont allées aux peintres, aux sculpteurs, avec un souvenir à l'architecture et à la gravure. Le théâtre a été honoré en la personne de M. de La Rounat, directeur de l'Odéon, promu officier; mais pour la musique, pour les musiciens, rien, si ce n'est, jusqu'ici, les palmes académiques décernées aux frères Lionnet. — Serait-ce qu'il manque de musiciens dignes d'être nommés chevaliers et officiers de la Légion d'honneur? Evidemment non. Pourquoi alors cet oubli systématique ? On se le demande sans y rien comprendre, et pourtant M. le Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts passe pour un dilettante de vieille date.

— Ne quittons pas le Ministère de l'Instruction publique sans envoyer nos vives félicitations aux deux nouveaux officiers de la Légion d'honneur: le poète Leconte de Lisle et l'inspecteur général de l'Enseignement Eugène Manuel, l'auteur des *Ouvriers* et de remarquables poésies qui ont plus d'une fois inspiré nos musiciens.

— A l'occasion de l'anniversaire de la mort de Béranger, ses vieux amis et ses admirateurs se sont rendus, lundi dernier 16 juillet, sur sa tombe au Père-Lachaise. Rappelons à ce propos qu'une liste de souscription, due à l'initiative de Victor Hugo et de feu Emile de Girardin, est ouverte dans le but d'ériger une statue en bronze, dans le square du Temple, à Béranger, le chansonnier populaire. Parmi les membres du comité, citons MM. Claretie, Henri Martin, About, Mignet, Legouvé, Muller, etc.

— L'inauguration du monument d'Alexandre Dumas, qui devait avoir lieu le 26 juillet, est ajournée au 15 septembre.

— Du monument d'Hector Berlioz, rien de précis à dire, si ce n'est que les souscriptions, recueillies par le comité Berlioz, arrivent à un chiffre des plus honorables et que le grand symphoniste français est d'ores et déjà assuré d'un monument digne de lui. Que ne pouvons-nous en dire autant du monument élevé à la mémoire de Félicien David, resté inachevé faute de subsides complémentaires! Il faudra bien que l'hiver prochain le comité Félicien David achève son œuvre.

— Non seulement les concours à huis clos du Conservatoire sont terminés, mais dès hier samedi ont commencé les concours publics par ceux de piano, hommes et femmes, de neuf heures du matin à cinq heures.

Demain lundi 23, midi, chant (hommes).
Mardi 24, midi, chant (femmes).
Mercredi 25, neuf heures, tragédie, comédie.
Jeudi 26, midi, opéra comique.
Vendredi 27, neuf heures, violoncelle, violon.
Samedi 28, midi, opéra.
Lundi 30, neuf heures, instruments à vent.

La distribution des prix suivra de près les concours, après quoi professeurs et élèves prendront la clé des champs.

— Notre grand chanteur Faure, de retour de sa saison à Pougues, vient de passer par Paris, se dirigeant sur sa villa d'Etretat, où il va mettre la dernière main à plusieurs mélodies destinées à paraître l'automne prochain. On sait que les mélodies de Faure font aujourd'hui partie de tous les répertoires de nos artistes de concert, non seulement en France, mais à l'étranger. Voici les titres de ses trois nouvelles productions, qui paraîtront dès le mois de septembre : *Le Grillon*, sur des paroles de Georges Boyer; *Hymne à la paix*; *Riez, Chantez*, sur des paroles de J. Bertrand.

— Mme Nilsson vient de passer par Paris, venant du Mont-Dore et se rendant à Schwalbach pour y faire une saison.

— M. et Mme Stengel-Sembrich ont dû quitter précipitamment le Mont-Dore, appelés à Dresde par la perte cruelle d'un frère âgé de trente-deux ans!... Au moment où Mme Sembrich partait du Mont-Dore, Mlle Van Zandt y rejoignait Mme Nilsson. Mme Marie Roze s'y faisait entendre... à l'église avec un grand succès, — nous écrit le ténor Stéphane. — On attend maintenant Mme Heilbron au Mont-Dore qui devient le rendez-vous de toutes les cantatrices en renom. Aussi les impresarii Mapleson et Strakosch, grands chasseurs d'étoiles devant Dieu, se sont-ils empressés de s'y rendre, toujours sur la piste et en arrêt.

— M. Vaucorbeil, atteint depuis assez longtemgs d'une affection laryngée, qui a pris, ces temps derniers, un caractère assez sérieux, s'est trouvé dans la nécessité d'aller faire un traitement spécial dans une ville d'eaux.

— Mme Marie Roze Mapleson, de retour du Mont-Dore, vient de passer par Paris, se rendant à Londres, où l'appelle un engagement de dix mois dans la troupe anglaise de Carl Rosa. Elle va donc interpréter dans la langue de Shakespeare *Mignon*, *Carmen* et *Fidelio*.

— C'est le maestro Gialdini, qui prendra le bâton de chef d'orchestre au Théâtre-Italien de Paris, après les quelques représentations de *Simon Boccanegra*, dirigées par Faccio. Il vient de signer avec les frères Corti à de très belles conditions.

— Les palmes d'officier d'académie viennent d'être conférées aux frères Lionnet, à Anatole et à Hippolyte tout à la fois; on sait que l'un ne marche pas sans l'autre. Nos compliments aux deux excellents artistes.

— *Le Bulletin de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique* contient, dans son dernier numéro le rapport annuel de M. Baillet, secrétaire, sur les affaires générales de la société, et le rapport de M. Le Bailly, président de la commission des comptes. Il résulte du rapport de M. Baillet que les recettes se sont élevées, pour l'exercice 1881-82, à la somme de 841,540 fr. 86 c. L'exercice précédent n'avait produit que 812,678 fr. 02 c. D'où il résulte pour l'exercice 1881-82 une augmentation de 28,862 fr. 84 c. Nous trouvons dans ce bulletin la liste des sociétaires n'ayant pas émargé depuis cinq années et au delà. Le plus important créancier de la caisse est l'auteur de *Lakmé*, Léo Delibes, qui a 1,986 fr. 47 c. à toucher.

La liste de ces sociétaires négligents est trop longue pour figurer à cette place; contentons-nous de citer les noms de ceux qui ont les comptes les plus considérables à l'agence Souchon:

Le kapellmeister J. Kaulich (de Vienne) 712 fr. 50 c; A. Kœnnemann, l'auteur du *Fremersberg*, 287 fr. 80 c.; Eugène Labiche, 334 fr. 29 c.; Alfred Jaëll et sa femme Marie Jaëll, 213 fr. 15 c.; Jules Bénédict (de Londres), 56 fr. 50 c.; Paul Dalloz, 693 fr. 80 c.; Victor Capoul, 60 fr. 60 c.; Fabio Campana, le maestro italien, 98 fr. 50 c.; Paul Giorza (de Londres), 185 fr. Auguste Petit, 757 fr. 70 c.; Romain Bussine, 604 fr. 06 c.; Antoine Belanger, 549 fr. 12 c.; Cyprien Pichon, 544 fr. 01 c.; Eugène Prévost, 503 fr. 64; Mme Valérie, 231 fr. 67 c.; Alfred Valette, 293 fr. 82 c.; Chabrillat, 157 fr. 81 c.; Vogt, 109 fr. 13 c.; Vannier, 180 fr. 32 c; Eugène Petit, 110 fr. 55 c.; Moniot 170 fr.; Charles Thénos, 131 fr. 88 c.; Valentin, 106 fr. 96 c.; Lambert, 151 fr. 50 c.; Létrange, 102 fr. 45 c.; Maurin, 106 fr. 87 c., etc., etc.

Faisons remarquer, en finissant, à l'agent général de la Société que MM. Alfred Jaëll, Eugène Prévost, Fabio Campana et Paul Giorza sont décédés depuis assez longtemps déjà et que c'est sans doute la raison majeure qui les empêche de venir toucher leurs droits. Il faudrait aviser les héritiers.

— Les concours de chant choral des écoles de la Ville de Paris ont donné les résultats suivants:

Écoles de garçons (155 écoles):

9 premiers prix. — 20 seconds prix. — 27 premiers accessits — 28 deuxièmes accessits.

Écoles de filles (169 écoles):

1 prix d'excellence. — 16 premiers prix. — 17 seconds prix. — 30 premiers accessits. — 25 deuxièmes accessits.

Cours d'adultes (hommes), sur 28 cours:

2 prix d'excellence. — 4 premiers prix. — 10 seconds prix. — 2 premiers accessits. — 8 deuxièmes accessits.

Cours d'adultes (femmes), sur 7 cours:

1 premier prix. — 2 seconds prix. — 2 premiers accessits.

Les cours d'adultes-femmes, ainsi que l'enseignement dans les écoles de filles par des professeurs-femmes, sont des créations récentes, aussi philanthropiques qu'utiles, dues à l'initiative de l'Inspecteur principal, M. Danhauser, qui dirige tout ce service. — Une autre création, qui ne date que de deux ans et demi, et qui est destinée à relever sensiblement le niveau de l'enseignement, est celle des classes élémentaires de chant.

— Parmi les orchestres improvisés qui se dressaient dans chaque quartier, chargés d'égayer les fêtes du 14 juillet, un de ceux qui se sont le plus distingués par leur entrain et leur verve est certainement celui que conduisait M. Désiré Petit aux Halles. Le jeune chef d'orchestre s'était abouché avec vingt-cinq musiciens de choix et il s'en est donné toute la nuit avec le répertoire étincelant de Fahrbach et de Strobl, à ce point que les porteurs et les commères de la halle en tournent encore. Grand succès particulièrement pour le quadrille de *Mam'zelle Nitouche*, le quadrille populaire du moment.

— On nous écrit de Caen: « L'orgue du chœur de l'église Saint-Etienne a été l'objet d'une excellente restauration, accomplie par M. Cavaillé-Coll avec la conscience et la perfection qu'il apporte à tous ses travaux. Jeudi a eu lieu la réception de l'orgue restauré, et la bénédiction liturgique lui a été donnée par Monseigneur l'évêque de Bayeux. A cette occasion, M. Marie, organiste de Saint-Étienne, et plusieurs artistes distingués, ont pu constater l'excellence de cette restauration et rendre hommage au mérite du célèbre facteur. Nous espérons que le grand orgue de la Basilique Saint-Étienne, auquel on travaille en ce moment, sortira de ses mains aussi accompli et aussi achevé. »

— Après une escarmouche d'opérette, M. Bias vient d'offrir l'opéra de *Faust* aux baigneurs de Dieppe. Excellente interprétation: Mlle Rabany, une élève de Duprez, remarquée dans Marguerite; le ténor Mauras engagé par M. Carvalho, très goûté au double point de vue de la voix et du talent. Nombreux applaudissements à l'adresse de M. Bacquié, Méphistophélès. Ce n'est pas tout, un ballet de 75 danseuses italiennes manœuvrait sur une petite scène grande comme une périssoire. Il n'y a que Dieppe et le chorégraphe Rossi pour réaliser de pareils miracles.

— A l'occasion de l'inauguration du Casino et du Grand Hôtel de Paramé, le feu est aux poudres de Saint-Malo à Saint-Servan et Dinard. Les musiciens sont arrivés au pas de course de toutes les plages environnantes sous la direction de MM. Niermann et Lucas. Ajoutons que M. Célestin Bourdeau, ex-chef du Casino d'Enghien, vient de signer un engagement avec le Casino de Paramé et qu'il va transporter là le répertoire des Strauss, des Gung'l, des Fahrbach, des Strobl et *tutti quanti*. Que va devenir le traditionnel biniou de Bretagne? M. Bourdeau y a pensé: il lui fera jouer les airs de *la Korrigane*, de Widor.

— M. Bertringer, l'habile organiste de l'église de Chaillot, a eu l'heureuse idée de faire une tournée en compagnie de M. Edouard Nadaud, l'excellent violoniste, Mlle L. Gentil, Mlle Pinson, MM. Achard, Mayer et Peutal, artistes de l'Odéon. Ces artistes se sont fait entendre avec le plus grand succès à Epernay, Châlons-sur-Marne, Troyes, Auxerre, Orléans, etc. La virtuosité du violoniste Nadaud et de Mlle Gentil a été très appréciée dans différents solos et surtout dans le beau duo de *Jean de Nivelle* de Ch. Dancla.

— Rouzat-les-Bains était en fête la semaine dernière. On y célébrait, au milieu d'amis accourus de toutes parts, le mariage de la jeune cantatrice, Gabrielle Cambardi, avec M. Pierre Loyer, de Nemours. Mme Loyer n'en continuera pas moins, sous son nom artistique de Gabrielle Cambardi, la carrière artistique qui lui a valu déjà des succès.

— Aujourd'hui dimanche sera donnée, dans la salle des fêtes du palais du Trocadéro, une grande matinée au profit de l'Orphelinat enfantin d'Auteuil, avec le concours de MM. Caron, Lamarche et Dulaurens (de l'Opéra), Mounet-Sully et Silvain (de la Comédie-Française), Marais, Guilmant, Kowalski, Bouvet, Dailly, Guillot, etc., de Mmes Janvier (de l'Opéra), Dudley et Durand (de la Comédie-Française), Caron, Marie Tayau, C. Lefort, etc.

NÉCROLOGIE

M. le Rév. Scotson Clark, organiste anglais d'un réel mérite, qui s'était fait entendre au Trocadéro avec beaucoup de succès lors de l'Exposition de 1878, vient de mourir à Londres, où il avait fondé une école de musique d'orgue; il était encore jeune et rien ne pouvait faire prévoir cette fin prématurée. A. G.

— Aux obsèques du regretté Adrien Boieldieu, deux discours ont été prononcés, l'un par M. Victorin Joncières, que tous les journaux ont plus ou moins reproduit (nous n'osons donc pas le servir comme nouveauté à nos lecteurs), l'autre par M. Laurent de Rillé, qui est resté à peu près inédit. Nous sommes heureux d'en donner à nos abonnés la quasi-primeur:

« Au nom de la Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique, au nom des orphéons et des sociétés chorales, je viens rendre un suprême hommage à la mémoire de l'ami que nous regrettons.

» Artiste fin, consciencieux, souvent inspiré, Adrien Boieldieu aurait conquis la renommée, s'il ne l'avait trouvée assise dans son berceau.

» Mais, ainsi que la fortune, la renommée a des ailes et il est plus difficile encore de la fixer que de la saisir.

» Quelque ardue qu'ait été la tâche, Adrien Boieldieu sut porter le lourd héritage de gloire, que lui avait légué son père, avec cette distinction qui caractérisa ses œuvres comme sa personne.

» Ses œuvres, elles sont nombreuses. Elles portent toutes un cachet exquis de grâce, de délicatesse et de sentiment.

» Ce mélodiste élégant n'a pas dédaigné d'écrire pour les sociétés orphéoniques; il lui a été donné d'ajouter une corde émue à la lyre populaire. Invité dans les fêtes chorales, Boieldieu apportait à tous le concours de son esprit conciliant, l'appui de sa sympathie, le charme de sa bienveillance. Tous ceux qui l'ont connu l'ont aimé, et c'est au vide profond qu'il nous laisse que nous reconnaissons aujourd'hui combien il nous était cher.

» Sa perte a rempli notre cœur d'une amertume que seules peuvent adoucir cette pensée, cette croyance, cette foi, que les séparations ne sont pas éternelles. »

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

PARIS
HEUGEL ET FILS
ÉDITEURS

MUSIQUE DE VIOLON
DUOS, TRIOS, QUATUORS

PARIS
AU MÉNESTREL
2 bis, RUE VIVIENNE

MÉTHODES ET ÉTUDES

BAILLOT (P.). L'Art du Violon, méthode dédiée à ses élèves. Net. 25 »
BAILLOT, RODE et KREUTZER. Méthode de violon adoptée par le Conservatoire de Paris pour servir aux études dans cet établissement. Prix net . . . . . 18 »
La même méthode en espagnol. Net. 18 »
C. DE BERIOT. Méthode d'accompagnement. Exercices chantants en forme de duettini. . . . . . . 15 »
FONTAINE (A.). Méthode complète nouvelle théorie de l'Archet . . 18 »
MARTINN. Petite Méthode pour les Commençants 4 50
Nouvelle Méthode, augmentée de vingt Duos par Fontaine. . . . 10 »
NELDY (A.). Op. 18. Dix études faciles et concertantes pr violon et piano 10 »
ROY. Petite Méthode 4 50

VIOLON ET PIANO

ALARD (D.). Op. 40. Fantaisie sur Un Ballo in Maschera, de VERDI. 9 »
ANSCHUTZ (J. A.). Gavotte de Mignon 5 »
Romance de Mignon . . . . . . 5 »
BAILLOT (P.). Douze caprices. . . 12 »
Op. 21. Andante avec sourdines 3 »
BEETHOVEN. Œuvres concertantes édition modèle, soigneusement revue, doigtée et accentuée, par MM. ALARD, FRANCHOMME ET DIÉMER :
Op. 5 n° 1 Sonate en fa. . . . 12 »
Op. 5 n° 2 — en sol mineur. 12 »
Op. 12 n° 1 — en ré majeur. 9 »
Op. 12 n° 2 — en la majeur. 9 »
Op. 12 n° 3 — en mi bémol. 9 »
Op. 17 — en fa 7 50
Op. 23 — en la mineur. 9 »
Op. 24 — en fa. . . . 9 »
Op. 30 n° 1 — en la majeur. 9 »
Op. 30 n° 2 — en ut mineur. 10 »
Op. 30 n° 3 — en sol. . . . 9 »
Op. 47 — en la KREUTZER 12 »
Op. 69 — en la majeur. 12 »
Op. 96 — en sol. . . . 10 »
Op. 102 n° 1 — en ut . . . 9 »
Op. 102 n° 2 — en ré majeur. 9 »
Les 16 sonates en recueil. . Net. 50 »
Rondo posthume en sol majeur. 5 »
Op. 66 Sept variations sur le duo de la Flûte enchantée 7 50
12 variations sur des couplets de la Flûte enchantée. 7 50
12 variations (Se vuol ballare) . 9 »
12 — (Judas Machabée). 9 »
Les quatre morceaux variés et le rondo, en recueil. . . . Net. 10 »
DE BERIOT. 12 Mélodies italiennes. 15 »
Les mêmes en 3 livrais., chacune 6 »
Fantaisie sur Le Caïd. . . . . . 9 »
BOURGAULT-DUCOUDRAY. 4e mél. 6 »
5e mélodie. . . . . 6 »
CHAINE. Un Ballo in maschera, transcription mélodique. . . . 6 »
DANCLA (CH.) Jean de Nivelle, fantaisie brillante . . . . 9 »
DENEUX (J.). Valse de Venzano. . 7 50
DEPAS et LEDUC. Où vas-tu petit oiseau, fantaisie (rom. D'AMAT.) 6 »
DUBOIS (CH.). Air varié. 7 50
FARGUES (CH.). Fleurs des Alpes, tyrolienne de WEKERLIN variée. 7 50
FRANCHOMME. Thème de Hændel, varié pour violon et piano. . . 9 »
Scènes d'Orphée, de GLUCK. . . 9 »
GHYS (J.). Op. 31 Dixième air varié. 7 50
Op. 32. Première fantaisie sur le Panier fleuri. 7 50
Op. 33. Deuxième fantaisie sur le Naufrage de la Méduse. . 9 »
Op. 34. Grand caprice sur le Naufrage de la Méduse. . . 7 50
Op. 40. Grand morceau de Concert. 10 »
GOUNOD (CH.) Méditation sur le 1er prélude de S. BACH, av. orgue, ad lib. 7 50
GUMBERT (F.). Mignon, pot-pourri. 6 »
Hamlet, pot-pourri . . . . . . 6 »
GUNG'L. Valses pour violon et piano :
Op. 117. Le souffle du Zéphyr.
Op. 143. Souvenir de Gratz.
Op. 151. La ronde des Elfes.
Op. 154. Les gens de Grafenberg.
Op. 155. Chansons de printemps.
Op. 161. Les amourettes.
Op. 171. Songe d'une nuit d'été.
Op. 183. Les Chants du soldat.
Op. 204. Sur la terre et sur l'onde.
Op. 211. Chants de la terrasse.
Op. 213. La Jeunesse dorée.
Op. 218. Légendes du Rhin.
Op. 222. Visions.
Op. 236. Les Adieux.
Op. 237. Kaufmanns-Casino.
Op. 250. Mon plus beau jour.
Op. 262. Le charme du foyer.
Op. 299. Valse des fiançailles.
Op. 300. Refrains du pays de Wendes.
Op. 311. Roses des Alpes.
Op. 344. Les premières hirondelles.
Chaque valse. 7 50
A.-F. HABENECK (aîné), 3 caprices. 9 »

HAYDN. Œuvres concertantes édit. modèle, soigneusement revue, doigtée et accentuée par MM. ALARD, FRANCHOMME et DIÉMER :
1re sonate en ré. . . . . 6 »
2e — en sol. 7 50
3e — en mi bémol . . . . 6 »
4e — en ut. 7 50
5e — en ut mineur. . . . 9 »
6e — en ut dièse mineur . . 6 »
7e — en sol mineur. . . . 6 »
8e — en mi bémol . . . . 9 »
9e — en la bémol . . . . 9 »
10e — en sol . . . . 6 »
11e — en mi bémol 7 50
12e — en fa . . . . 9 »
13e — en la 7 50
14e — en mi . . . . 6 »
15e — en si mineur 7 50
16e — en si bémol. . . . . 6 »
17e — en ré. . . . . 9 »
18e — en si bémol. . . . . 6 »
19e — en sol 7 50
20e — en ut. . . . . 5 »
21e — en sol 7 50
22e — en ré. . . . . 6 »
23e — en mi bémol . . . . 6 »
24e — en la. . . . . 5 »
Les 24 sonates en recueil. Net. 50 »
HERMAN (Ad.). Soirées du jeune violoniste, fantaisies de moyenne force sur les opéras en vogue :
1. Mignon, fantaisie poétique. . 9 »
2. Sylvia, valse chantante. . . . 9 »
3. Le Caïd, fantaisie gracieuse . 9 »
4. Ballo in Maschera, cantilène. 9 »
5. Songe d'une nuit d'été, staac. 9 »
6. Le Désert, fantaisie arabe. . 9 »
7. Hamlet, fantaisie dramatique. 9 »
8. Jean de Nivelle, fant.-ballade. 9 »
9. La Perle du Brésil, orientale. 9 »
10. Françoise de Rimini, caprice 9 »
11. La Korrigane, fantaisie-ballet 9 »
12. Chanson de Fortunio, idylle. 9 »
13. Lakmé, fantaisie indienne . . 9 »
14. Psyché, fantaisie antique. . . 9 »
15. La Source, fantaisie-mazurka. 9 »
16. La Farandole, provençale . . 9 »
17. Le Roi l'a dit, sérénade. . . 9 »
18. La Tzigane, fantaisie viennoise 9 »
Op. 1. Première fantaisie originale 8 »
Op. 2. Deuxième fantaisie brillante 9 »
Op. 11. Grande Fantaisie sur le Songe d'une Nuit d'Été. . . 9 »
Op. 15. La Clochette. . . . . . 9 »
Op. 17. Tarentelle de la Tonelli . 7 »
Op. 24. La Moissonneuse, divert. 9 »
Stella, valse de J. FAURE . . . . 9 »
(Avec LACOMBE). Fantaisie sur les Puritains. . . . . 9 »
(Avec KETTERER) Gd Duo concertant sur Un Ballo in Maschera . . 9 »
HERVÉ. Ouvert.-valse du Petit Faust 7 50
HERZ ET LAFONT. Op. 75. Duo sur un thème favori de Gustave. . 9 »
HERWYN. Malbrough s'en va t'en guerre, variations à la Paganini 5 »
LECIEUX. Op. 10. Grande Fantaisie de concert . . . . 9 »
Op. 11. Fantaisie aérienne . . . 9 »
Op. 12. Fantaisie sur Sémiramis 9 »
LÉVÊQUE. Valse de Mignon (facile) 6 »
N. LOUIS. Mélodie de Bellini, fantaisie sur l'op. 122 de H. Herz. 7 50
Op. 147. 14e sérénade sur des motifs de L. PUGET. . . . . . 9 »
Op. 151. Sérénade sur Cagliostro. 9 »
Op. 194. Fantaisie sur le Caïd . 9 »
Op. 223. Fantaisie sur la Perle du Brésil. (DAVID) 7 50
MARSICK (M.). Sylvia, 2 airs de ballet :
N° 1. Valse lente 7 50
2. Pizzicati . . . . 6 »
La Korrigane, 2 airs de ballet :
N° 1. La Sabotière . . . . 6 »
2. Valse lente . . . . 6 »
Françoise de Rimini, airs de bal :
N° 1. Adagio et Capriccio. . . . 6 »
2. Pastorale, scherzo, habanera. 7 50
Op. 8. Trois pièces caractéristiques :
N° 1. Romance. . . . . 5 »
2. Berceuse . . . . 6 »
3. Capriccioso. . . . . 9 »
MAYSEDER. Souvenirs des Pyrénées, sur des airs montagnards . . . 7 50
A. MÉREAUX. Op. 106. 1er nocturne 6 »
Op. 102. 2e nocturne. 7 50
E. MEUMANN. Op. 16. Sonate. . . 18 »
MIALHE. Fantaisie facile sur Mignon 9 »
MOLBERG. Les larmes de joie, gde valse brillante . . . . 6 »
MOZART. Œuvres concertantes édition modèle soigneusement revue, doigtée et accentuée par MM. ALARD, FRANCHOMME et DIÉMER.
1re sonate en fa. . . . . . . 9 »
2e — en ut. . . . . . . 9 »
3e — en fa. . . . . . . 9 »
4e — en si bémol. . . . 9 »
5e — en sol mineur. . . 7 50
6e — en mi bémol . . . 9 »
7e — en la majeur . . . 6 »
8e — en la maj. (gr. son.) 10 »
9e — en si bémol. . . . 10 »
10e — en mi bémol . . . 9 »

MOZART. 11e Sonate en si bémol. . . 9 »
12e — en la majeur . . 7 50
13e — en ut. . . . . . 6 »
14e — en ré majeur . . 10 »
15e — en mi mineur. . 6 »
16e — en mi bémol . . 7 50
17e — en sol . . . . . 6 »
18e — en fa. . . . . . 9 »
19e — en mi mineur. . 9 »
20e — en la majeur . . 7 50
Thème varié en sol majeur. 7 50
Thème varié en sol mineur. 6 »
Les 20 sonates et les 2 thèmes variés en recueil, Net . . 50 »
OFFENBACH (JULES). Six divertissements sur des opérettes de Jacques OFFENBACH :
1. Mr Choufleuri. . . . . 6 »
2. Jeanne qui pleure . . . . . 6 »
3. Barbe-bleue . . . . 6 »
4. Le Pont des Soupirs . . . . 6 »
5. La Belle Hélène . . . . . . 6 »
6. Monsieur et Madame Denis. 6 »
PÉNAVAIRE. Santa Lucia, rondo de concert de J. BRAGA 7 50
E. PÉRIER. Hamlet, fantaisie . . . 9 »
Fantaisie sur la Belle Hélène. 7 50
Fantaisie sur Barbe-bleue . . 7 50
ED. RÉMÉNYI. Nouvelle école du violon, transcriptions concertantes des œuvres célèbres des grands maîtres :

PREMIÈRE SÉRIE
1. CHOPIN. Nocturne, op. 9, n° 2 5 »
2. SCHUBERT. Sérénade. . . . . 6 »
3. CHOPIN. Mazurka, op. 7, n° 1. 5 »
4. FIELD. Nocturne, n° 4. . . . 7 50
5. CHOPIN. Valse, op. 64, n. 1 . 6 »
6. MENDELSSOHN. Romance sans paroles. (N° 1 du 3e recueil). 6 »

DEUXIÈME SÉRIE
7. CHOPIN. Impromptu, op. 29. 7 50
8. SCHUBERT. Barcarolle. . . . 7 50
9. CHOPIN. Mazurka, op. 17, n° 1 5 »
10. FIELD. Nocturne, n° 5 . . . 5 »
11. CHOPIN. Polonaise 7 50
12. MENDELSSOHN. Romance sans paroles. (N° 2 du 3e recueil). 5 »

TROISIÈME SÉRIE
13. MENDELSSOHN. Chanson du printemps. . . . . 5 »
14. MOZART. La Violette, mélodie 5 »
15. RAMEAU. Le Tambourin. . . 5 »
16. MENDELSSOHN, barcarolle. . . 5 »
17. J. FIELD. 1er Nocturne . . . 6 »
18. CHOPIN. Valse, op. 64, n° 2. 6 »

QUATRIÈME SÉRIE
19. MENDELSSOHN. Volkslied . . 5 »
20. BACH. 2 gavottes favorites. . 6 »
21. F. SCHUBERT. Au bord de la mer 5 »
22. MENDELSSOHN. Romance, op. 30 5 »
23. J. FIELD. 2e Nocturne . . . 5 »
24. F. CHOPIN. Valse, op. 34, n° 1 7 50
Chaque série net. 10 »

TROIS MORCEAUX HONGROIS :
1. Mélodie héroïque . . . . . . 6 »
2. Alla marcia 7 50
3. Mélodie pastorale . . . . . 9 »
RUBINSTEIN (A). Op. 103. Le bal costumé, cinq pièces :
1. Berger et Bergère . . . . . 5 »
2. Napolitain et Napolitaine. . . 7 50
3. Toréador et Andalouse. . . . 5 »
4. Polonais et Polonaise. . . . 7 50
5. Pacha et Almée . . . . . . 6 »
SARASATE. Romance et entr'acte-gavotte de Mignon, trans. variée 7 50
(Avec Louis DIÉMER.) Hommage à Rossini, grand duo de concert, souvenirs du Barbier, de Moïse et d'Othello . . . . . . 9 »
J. SCHAD. Op. 65. Reviens ! Mélodie 9 »
SINGELÉE (J.-B.). Op. 114, fantaisie concertante sur Mignon. . . . 9 »
Op. 132. Fantaisie sur Hamlet . 9 »
SIVORI (CAMILLO). Op. 19. Fantaisie sur Un Ballo in Maschera . . 9 »
Op. 21. Tarentelle. . . . . . . 9 »
Op. 22. Fleur de Naples. . . . 9 »
SPOHR. Fantaisie sur La Flûte enchantée . . . . 6 »
STRAUSS (J.). Valses pr violon et piano :
Op. 273. Le Premier article.
Op. 279. Les Feuilles du matin.
Op. 285. Les Joyeux étudiants.
Op. 292. L'Écho des montagnes.
Op. 298. Les Bals de la cour.
Op. 300. Feuilles volantes.
Op. 307. Les Bonbons de Vienne.
Op. 312. Les Contes de fées.
Op. 314. Le Beau Danube bleu.
Op. 315. La Vie d'artiste.
Op. 318. Télégramme.
Op. 321. La Renommée.
Op. 325. Légendes de la forêt.
Op. 331. Illustrations
Op. 333. Aimer, boire, chanter.
Op. 340. Les Joies de la vie.
Op. 342. La Nouvelle Vienne.
Op. 346. Les Mille et une Nuits.
Op. 354. Le Sang viennois.
Op. 364. Bella Italia.
Op. 367. Dis-moi tu, Dis-moi toi.
Op. 370. Cagliostro.
Op. 375. Joli printemps.
Chaque valse. 7 50

STRAUSS (J.) Pizzicato-polka. . . . 6 »
Op. 214. Les Cancans, galop. . 6 »
Op. 291. Hommage à Vienne polka 6 »
Op. 310. Plaisanterie, mazurka. 6 »
Op. 313. Feu-Follet, polka . . . 6 »
Op. 315. Hommage aux Dames, mazurka . . . . 6 »
J. TEN BRINK. Fantaisie de concert sur Françoise de Rimini. . . 9 »
A.-E. VAUCORBEIL. Trois Sonates :
N° 1. Sonate en ré. . . . . . . 10 »
N° 2. Sonate en mi b. . . . . . 10 »
N° 3. Sonate en mi b. . . . . . 10 »
VIEUXTEMPS et WOLFF (ÉD.) Duo sur Raymond, d'A. THOMAS. . 9 »
VIZENTINI et L. DELAHAYE. Duo sur la Flûte enchantée . . . . 9 »
J. WHITE. Mélodie-Arpége 7 50

TRIOS ET QUATUORS

BAILLOT (P.). Op. 5. Deux Airs variés pour violon, avec accompagnement de 2e violon, basse ou piano 6 »
Op. 19. Je suis Lindor, air de Paesiello, varié pour violon, avec accompag. de 2e violon et piano. 6 »
Op. 20, n° 2. Trois Airs russes pour violon, avec accompagnement de 2e violon, alto et basse. 4 50
Op. 23. Romance et Air russe pour violon, avec accompagnement de 2e violon, alto et basse. 7 50
BATTA (A.). Résignation. pr violon, violoncelle, piano, orgue (ad lib.) 9 »
BEETHOVEN. Tous ses trios et quatuors, Op. 16, Édition modèle. ALARD-FRANCHOMME-DIÉMER. . . . » »
A. DELOFFRE. Scène d'Orphée, transcription pour violon ou violoncelle, piano et orgue (ad. lib.). 9 »
GODEFROID (F.). Prière des Bardes, méditation pour piano, orgue et violon. . . . . 9 »
GOUNOD (Ch.). La Jeune Religieuse, de SCHUBERT, transcription pour violon, violoncelle (ad. lib.), piano et orgue . . . . 9 »
Méditation sur le 1er Prélude de BACH, pr piano, violon et orgue. 7 50
GASSE. Airs de Gustave pr 2 violons, alto et basse, en 2 suites. Chaque. 12 »
Ouverture de Gustave, d'AUBER pour 2 violons, alto et basse . 6 »
GRANDVAL (de) Offertoire pour violon, violoncelle, piano et orgue. 9 »
2e Trio pour piano, violon et violoncelle . . . . 18 »
E. de HARTOG. Pensée de Crépuscule, méditation pour violon, violoncelle, orgue et piano . . 9 »
Souvenir de Pergolèse, andante religioso pour violon, violoncelle, orgue et piano. 7 50
HAYDN (J.). Ses 31 trios. Édition modèle ALARD - FRANCHOMME-DIÉMER, séparés et réunis. . . » »
LEBOUC (Ch.). Ballet de Prométhée (Beethoven), pour piano, violon, violoncelle. 7 50
LEFÉBURE-WÉLY. Air de Stradella pour piano, violon et orgue . . 7 50
Hymne à la Vierge, méditation religieuse pr orgue, violon, violoncelle et piano (ad. lib.) 7 50
Romance de Mignon, transcrite pour piano, violon et orgue. . 7 50
MATHIAS (G.). 4e Trio pour piano, violon, violoncelle. . . . . . 18 »
MOZART. Tous ses trios et quatuors. Édition modèle ALARD-FRANCHOMME-DIÉMER. . . . . . . » »
MÉREAUX. Mon Cœur soupire, des Noces de Figaro, piano, violon et orgue. . . . . 6 »
Batti-batti de Don Juan, piano, violon, violoncelle et contrebasse 7 50
Andantino de la Grande symphonie en mi bémol, d'HAYDN, piano, violon, orgue. . . . . 9 »
Sérénade de Don Juan MOZART, pour piano, violon, violoncelle et orgue. . . . . 5 »
Andante de la 51e Symphonie d'Haydn, pr piano, violon et orgue 9 »
Andante con variazoni du grand septuor de BEETHOVEN, pour piano, violon et orgue . . . . 9 »
La ci darem la mano du Don Juan de MOZART pour piano, violon, violoncelle et orgue . . 6 »
ED. MEMBRÉE. Aux champs et à la ville, six trios de genre pr piano, violon et violoncelle :
1er livre : L'Amour à la ville, — l'Amour aux champs. . . . . 15 »
2e livre : Chansons des villes, — Chansons des champs . . 15 »
3e livre : Louanges de Dieu à la ville, — Une Journée aux champs . . . . 15 »
ORTIGUE (Joseph d'). Messe sans paroles, pour violon, violoncelle et piano ou orgue. Partition et parties séparées. Net . . . . . 5 »
THALBERG (S.). Op. 69. 1er trio pour piano, violon et violoncelle 15 »

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2734 — 49me ANNÉE — N° 35. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 29 Juillet 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

LE BERCEAU

pièce pour piano de PHILIPPE SCHARWENKA. — Suivra immédiatement : *l'Enfant en vacances*, pièce pour piano de A. THURNER.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : la Chanson provençale de J.-B. WEKERLIN. — Suivra immédiatement : *A tes pieds*, rondo de GUISEPPE SARTI, extrait de la collection des *Gloires d'Italie*, de F. GEVAERT, traduction française de VICTOR WILDER.

PARSIFAL

LE MÉNESTREL A BAYREUTH

Dans un siècle de scepticisme comme le nôtre, dans un temps où le théâtre semble renoncer à sa mission civilisatrice pour se livrer aux mains des spéculateurs, il faut avoir une foi robuste dans son art, une confiance étonnante en son génie, pour oser édifier un temple à la musique sur la colline déserte d'une petite ville d'Allemagne.

Cette entreprise audacieuse ressemble fort à un défi, et, maintenant que Wagner n'est plus là pour le soutenir, on peut douter que le théâtre de Bayreuth lui survive longtemps, malgré les efforts de ses fidèles pour protéger la création du maître et la perpétuer, en l'honneur de sa mémoire.

Ce n'est pas, comme on l'a dit, que leur enthousiasme se refroidisse; bien au contraire ! Mais n'est-ce pas leur demander trop de sacrifices que de les obliger à ce pèlerinage fatigant et dispendieux, à travers les solitudes de la Franconie? *Non licet omnibus adire Corinthum* : tout le monde ne peut pas aller à Corinthe, comme on dit en latin, et ceux qui seraient le plus désireux de faire le voyage n'ont souvent pas les ressources nécessaires pour l'entreprendre. Il est vrai que, si l'on réussit à surmonter les obstacles, on est amplement payé de ses peines, car il n'est pas de jouissance plus pure, pour une âme d'artiste, que celle qu'on rencontre au bout de ce laborieux effort.

Quelle joie comparable, en effet, à celle d'assister à l'une des manifestations les plus nobles et les plus grandioses de la pensée humaine, de sentir son cœur s'éveiller à des sensations inconnues, de contempler l'épanouissement d'un art absolument nouveau!

Tout, dans le théâtre de Bayreuth, contribue à corrober ces impressions, produites par l'œuvre du poète-musicien : la disposition particulière de la salle, souvent décrite, l'obscurité qui enveloppe les spectateurs et les défend contre toute distraction, la manœuvre ingénieuse du rideau, qui s'écarte des deux côtés du théâtre et va se draper contre le manteau d'arlequin, au lieu de monter lourdement dans les frises, l'aspect illusionnant de la scène, qui se présente au regard tout d'une pièce, avec la soudaineté d'une apparition fantastique, la distribution savante et l'habile gradation des lumières, la sonorité mystérieuse de l'orchestre, caché sous le *proscenium*, et, par-dessus tout, le jeu simple et naturel des acteurs.

Ce n'est pas que les interprètes de l'œuvre de Wagner soient des artistes hors ligne. A l'exception de Mme Materna et de M. Scaria, ils ne dépassent pas une honnête médiocrité; mais la conviction profonde dont on les sent animés, leur renoncement généreux à tout effet personnel, leur soumission respectueuse aux intentions du maître, les rehaussent et les grandissent outre mesure. Cette abnégation, qui leur paraît toute naturelle, produit un effet d'ensemble dont on se fait difficilement une idée. Tel un orchestre composé d'artistes ordinaires, mais dirigé par un chef intelligent et ferme, se montrera supérieur à une troupe d'instrumentistes d'élite, dont chaque membre aurait la préoccupation de faire valoir son talent personnel.

Je n'ai pas l'intention de donner une analyse détaillée de *Parsifal* : le livret est connu et, quant à la partition, pour en parler avec la chance d'être compris, il faudrait

supposer qu'elle est sous les yeux de tous mes lecteurs. Je me bornerai donc à quelques indications d'ensemble.

Le premier acte, d'un caractère fortement mystique, n'est, à vrai dire, qu'un *Oratorio* en action et mis au point pour l'effet scénique. Il se divise en deux tableaux : l'un tout d'exposition et d'un mouvement purement théâtral, l'autre d'un effet plus musical et qu'on peut, à la rigueur, détacher de l'œuvre pour le transporter sur l'estrade du concert.

Ce morceau de longue haleine commence avec ce qu'on appelle la *Verwandlungsscene*, à l'instant même où la décoration se met en marche, en glissant de gauche à droite, pour nous conduire, avec Parsifal et son guide Gurnemanz, sous la coupole du temple du Graal. Le début en est bâti sur une basse contrainte de quatre notes, descendant par quartes, que font sonner les cloches. Ce motif passe par une série de modulations correspondant aux variations du paysage, qui se déroule sous les yeux du spectateur. Lorsque Gurnemanz et son compagnon arrivent sous la coupole, six trombones, placés sur le théâtre, entonnent le motif de la Cène, connu de tous ceux qui ont entendu exécuter le prélude de *Parsifal* dans les concerts symphoniques parisiens ; puis les cloches reprennent encore une fois leur *basso ostinato : ut sol la mi*, et les chœurs, divisés en trois groupes distincts (le premier sur le théâtre, le deuxième à mi-hauteur de la coupole, le troisième au sommet même de l'édifice) se répondent en chants alternés, jusqu'à ce qu'Amfortas, le roi coupable, se soulève sur son lit de souffrances pour exhaler sa douleur et ses lamentations tragiques. Toute cette page est d'une magnificence émouvante, dont je tenterais vainement de faire comprendre la grandeur et la puissance.

Le deuxième acte est d'une couleur absolument différente. Il comprend également deux tableaux : le premier nous introduit dans la tour enchantée de Klingsor, le second nous transporte dans les nouveaux jardins d'Armide où Parsifal, triomphant des artifices amoureux de Kundry, reconquiert la lance sacrée, ravie par la ruse aux gardiens du Graal.

Je ne dirai rien du premier tableau, qui mériterait de nous arrêter longtemps, pour esquisser en quelques mots les situations du second.

Au moment où le décor change, Parsifal se dresse sur les murs du jardin enchanté, contemplant d'un regard étonné le spectacle éblouissant qui se déroule devant ses yeux. Au milieu de la végétation des Tropiques, parmi les fleurs multicolores et le réseau verdoyant des lianes, il voit s'agiter tout un essaim de jeunes filles, dans tout l'éclat de leur beauté. Effarouchées d'abord, elles se rassurent devant sa grâce et viennent se ranger autour de lui en groupes séduisants et pittoresques. Tandis que les unes l'interrogent, les autres s'envolent derrière les buissons et reviennent bientôt parées de feuillage et de fleurs. Toutes alors l'enlacent et l'environnent, dans les poses rythmées d'une ronde, dont il a peine à rompre la chaîne fleurie et parfumée.

Cette scène est exécutée avec une finesse de touche exquise. On dirait le rêve vaporeux d'un poète, réalisé dans l'inspiration mélodieuse d'un musicien.

Ces merveilles sont dépassées peut-être par les beautés de la scène entre Kundry et Parsifal. A la lecture de la partition ce morceau m'avait semblé d'une longueur démesurée et, malgré l'étude attentive que j'en avais faite, il ne m'avait pas révélé tout son effet. Au théâtre, sauf quelques réserves, il est véritablement admirable. On y trouve un élan et une passion, qu'on ne peut rencontrer au même degré que dans la partition de *Tristan*.

Comme les précédents, le troisième acte se divise en deux parties distinctes.

Au premier tableau, il faut signaler surtout la scène du baptême ou du sacre. Au moment où Gurnemanz pose les mains sur le front de Parsifal victorieux, pour le sacrer roi du Graal, les trompettes, les cors et les trombones attaquent le motif qui, durant toute la pièce, caractérise le héros, dans le ton éclatant de *si* majeur. La phrase reçoit ici son développement complet et s'allonge en une période pleine de magnificence, qui conclut et se ferme majestueusement sur le thème du Graal, entonné par tout l'orchestre. Après s'être balancés lentement sur les accords de tonique et de dominante (*si* et *fa* dièse) les instruments ramènent le motif du baptême, tandis que Parsifal verse l'eau lustrale sur le front de Kundry repentante et pardonnée.

Alors, comme si les larmes de la pécheresse étaient une rosée bienfaisante, la nature s'épanouit sous le soleil de midi et l'enivrant parfum des fleurs se répand en sons mélodieux dans l'orchestre. Sur le murmure des cordes, tempéré par les sourdines, le hautbois dessine, d'une pointe légère, une mélodie douce et pénétrante, où vient se poser, comme un sylphe sur la rose, le souffle discret de la flûte. Ce merveilleux hymne à la nature prend une couleur nouvelle, vers le milieu de la période, lorsqu'il passe dans le timbre voilé de la clarinette, en même temps que le hautbois s'élève et plane en longues tenues sur l'ensemble. Ce morceau d'un effet incomparable est connu sous le nom de miracle du vendredi saint : *Charfreitagszauber*.

Un jeu de décorations analogue à celui du premier acte nous ramène ensuite avec Parsifal, Gurnemanz et Kundry, sous la coupole du temple. La similitude des situations semble au premier abord appeler purement et simplement la reprise de la marche dont nous avons déjà parlé. Mais Wagner a voulu traiter cette scène dans un esprit différent. Il est vrai que le morceau, comme son pendant, est bâti sur une basse contrainte et que le motif des cloches qui la figure, fait sonner exactement les mêmes notes qu'au premier acte : *ut, sol, la, mi*. Mais elles forment ici le sixième degré, la médiante, la sous-dominante et la tonique du ton de *mi* mineur, tandis qu'au premier acte, elles représentent la tonique, la dominante, le sixième degré et la médiante du ton d'*ut* majeur, ce qui naturellement leur donne une signification et un aspect tout à fait dissemblables.

Toute la première partie de la scène dans le temple garde la couleur sombre de ce début : les chants alternés des chevaliers et le *lamento* tragique dans lequel le malheureux Amfortas appelle en vain le trépas. C'est seulement à partir de l'entrée de Parsifal, rapportant la lance sacrée, que nous voyons revenir les thèmes consolateurs du prélude. Une dernière fois, le maître les évoque et les présente sous leurs différents aspects, et tandis que les voix d'enfants descendent de la voûte du Temple et du sommet de la coupole, pour venir se mêler à l'hymme de grâces des chevaliers, le rideau tombe sur le dénouement du drame, laissant le spectateur sous l'impression d'un sentiment, dont il a peine à mesurer l'intensité, à sonder la profondeur.

Si grande, si élevée qu'elle soit, l'œuvre de Wagner ne laisse pas que de prêter matière à la critique. En se plaçant à son point de vue même, et sans discuter ses principes, on pourrait découvrir dans sa lumineuse partition des taches, qui trahissent l'imperfection inhérente à toute œuvre humaine. Mais ces défauts, on ne les sent qu'à la réflexion, lorsqu'on a repris son sang-froid et qu'on n'est plus dans le cercle magique où cet enchanteur vous enferme. Son art a cette particularité curieuse : on lui reste hostile et rebelle ou il vous prend tout entier. A la première audition, si l'on n'est pas cuirassé d'indifférence, on semble abdiquer sa raison, pour se laisser dominer par le seul sentiment ; tout esprit de critique s'évanouit devant l'inattendu du spectacle et l'étonnante nouveauté de l'œuvre.

Je viens de le dire pour la seconde fois, le théâtre de Wagner est absolument nouveau, absolument distinct de celui que les grands maîtres du passé nous ont appris à connaître et à aimer. Si paradoxale que puisse sembler cette assertion, elle est rigoureusement exacte.

On a pu croire, en écoutant les ouvrages de sa première manière, et moi-même je me le suis imaginé pendant longtemps, que sa réforme n'était rien de plus qu'une sorte de rénovation du système de Gluck. C'est une erreur profonde.

Il est bien vrai que l'auteur de *Parsifal* a trouvé chez le chantre d'*Armide* la langue qu'il fait parler à ses personnages. Son texte vocal, alors même qu'il prend la forme mélodique, n'est autre chose qu'une déclamation rhytmée, suivant l'accent de la parole avec une fidélité qu'on ne peut se lasser d'admirer, lorsqu'on a l'avantage de comprendre l'idiome dont il s'est servi; mais cette déclamation n'est qu'un des éléments de son système, elle n'en est pas l'âme, le principe vivifiant comme chez Gluck. L'idée neuve de Wagner, l'idée féconde, l'idée géniale, c'est le mariage de la symphonie avec le drame littéraire. Cette union de deux arts différents est tellement étroite, cette fusion est si complète qu'après avoir constaté l'effet de leur action commune, on n'en peut plus concevoir le divorce. En d'autres termes, la symphonie pénètre si bien dans le tissu littéraire et suit les moindres péripéties du drame, avec une telle souplesse expressive, qu'elle en fait partie intégrante et devient, en quelque sorte, le drame lui-même.

Je sens très bien ce que ces explications peuvent avoir d'obscur; mais comment exposer avec clarté une conception si hardie, si étrangère à toutes nos idées sur le théâtre musical? Pour y porter un peu de lumière, il faudrait tenir sous la main l'œuvre vivante et la commenter, à mesure que le drame se déroule. Je me flatte pourtant d'avoir fait comprendre que l'orchestre en est le facteur principal, ou pour mieux dire le facteur unique; ce qui se passe sur la scène n'est, à proprement parler, que la représentation matérielle et tangible d'une action que la symphonie traduit dans un langage merveilleusement idéal.

On voit dès lors la distance qui sépare le théâtre de Wagner des œuvres qui alimentent le répertoire de nos scènes lyriques. Mais, en raison même de cette divergence, je ne puis m'expliquer cet esprit d'exclusivisme qui voudrait anéantir le passé au profit de l'avenir, ou, dans un ordre d'idées inverses, étouffer les maîtres nouveaux sous la gloire des anciens. En nous apportant une forme nouvelle, Wagner nous donne en quelque sorte un sens de plus, comme l'étude d'une langue étrangère nous ouvre les trésors de toute une littérature. Est-ce une raison pour dédaigner les chefs-d'œuvre écrits dans l'idiome maternel? Je ne le crois pas et jamais on ne me persuadera qu'il est nécessaire de cracher sur Mozart ou Beethoven, pour être un digne adepte de la religion nouvelle. En fait d'art je suis païen et j'admets la pluralité des Dieux.

Victor Wilder.

SEMAINE THÉATRALE

Un peu plus la reprise d'été de *l'Africaine* devenait une vraie reprise d'hiver, grâce au dévouement spontané de M. Lassalle, à la prise de possession du rôle de Dona Inès par Mlle Lureau et aux progrès, chaque soir plus marqués, du ténor Dereims. Décidément ce ténor prend pied à l'Opéra et le public se montre infiniment plus équitable envers lui. C'est un Vasco de Gama qui n'est pas à dédaigner, tant s'en faut. Et maintenant que son talent de chanteur s'est remarquablement amélioré, qu'il soigne davantage la mimique de ses rôles et ses jeux de physionomie; qu'il se défie surtout du sourire permanent.

Mlle Lureau a eu le succès de prima donna de la soirée. Le rôle brillant et dramatique d'Inès a trouvé en elle une interprète de premier ordre. Voilà une élève du Conservatoire qui fait vite son chemin. Elle est devenue indispensable à l'Opéra. Les sympathiques bravos de l'assistance le lui ont dit mieux que toutes les paroles.

Arrivons à Mlle Dufrane aux prises avec le rôle vraiment écrasant de Sélika, peu écrit pour sa voix. On le savait et elle aussi, bien certainement. En acceptant la périlleuse mission de chanter Sélika, Mlle Dufrane a redoublé d'efforts et de soins pour arriver à se distinguer au quatrième acte, qui a été le moins défavorable à sa voix. En somme, Mlle Dufrane a dépassé ce qu'on pouvait attendre d'elle dans cette dangereuse entreprise.

Sans nous arrêter aux rôles de second plan, — bien qu'importants dans *l'Africaine*, — portons Nélusko à l'ordre du jour. Le baryton Lassalle y a récolté un de ces succès qui paient largement un acte de dévouement. Sa voix déjà si retentissante semble avoir pris plus d'éclat encore sur la plage de Pornichet.

Un mot encore : l'orchestre de M. Altès a eu sa part des succès de la soirée et il n'est que trop juste de le consigner ici.

Lundi prochain, M. Melchissédec, complètement rétabli, reprendra le rôle de Nelusko, qu'un enrouement l'avait forcé d'abandonner provisoirement.

Comme impression générale il nous a paru que la partition de *l'Africaine* restait classée à son numéro de naissance, dans le fameux quadrilatère lyrique de Meyerbeer, c'est-à-dire en quatrième rang. *Les Huguenots* et *le Prophète* se disputent le premier et *Robert* n'arrive plus qu'au troisième, dans l'opinion des musiciens.

A propos de *l'Africaine*, nous avons rapporté, dimanche dernier, comment, à la mort de Meyerbeer, M. Emile Perrin alla revendiquer ce chef-d'œuvre à Berlin. Il s'agissait, — disions-nous, d'après M. Blaze de Bury, — d'enlever *l'Africaine* et il l'enleva, *plus heureux que d'autres à qui l'avare Achéron refusa de rendre sa proie.*

On nous demande à quelle œuvre, restée inédite, de l'auteur de *l'Africaine*, M. Blaze de Bury a voulu faire allusion?

Ce passage se rapporte évidemment à la partition de *la Jeunesse de Gœthe*, que la famille de Meyerbeer refusa en effet de livrer, alléguant pour raison que *l'Africaine* était *seule* mentionnée sur le testament.

L'histoire de ce chef-d'œuvre et de ses vicissitudes sera nécessairement un jour ou l'autre écrite par M. Blaze de Bury, l'auteur du drame, et, le cas échéant, nous espérons qu'il voudra bien gratifier *le Ménestrel* de ce curieux et important chapitre de l'histoire musicale de notre temps.

***

La commission du budget s'est occupée hier du budget des beaux-arts. Elle a commencé à entendre un intéressant exposé oral du rapporteur, M. Antonin Proust, au sujet duquel M. Louis Besson de *l'Événement* publie le renseignement suivant :

« La question des théâtres subventionnés a donné lieu à quelques observations. Toutes les subventions ont été maintenues au chiffre actuel. En ce qui concerne le Théâtre-Français, M. Silhol avait proposé de ramener la subvention à 300,000 fr. au lieu de 340,000 fr., qui est le chiffre d'aujourd'hui. M. Proust a fait observer que les subventions ne pouvaient être mesurées aux bénéfices réalisés et que, si l'on avait des plaintes à formuler sur la direction du Théâtre-Français, c'était au ministre qu'il fallait les adresser, puisque M. Émile Perrin n'est que l'administrateur délégué.

» A propos de l'Opéra, quelques observations intéressantes ont été engagées, notamment au sujet d'une modification au cahier des charges, qui autorise le ministre à remplacer un ouvrage nouveau par un ouvrage ancien repris à nouveau. On a fait observer que cette clause ne pouvait s'appliquer à la reprise de l'ouvrage ancien d'un compositeur vivant. Cette observation visait l'opéra de *Sapho*, de M. Gounod, une œuvre ancienne qu'il s'agit de remettre à la scène aujourd'hui, en lui faisant subir quelques changements. A l'appui de cette observation, on a fait remarquer que M. Vaucorbeil n'était pas soumis, comme son prédécesseur, au partage des bénéfices avec l'État.

» Enfin, en ce qui concerne l'Opéra-Comique, le rapporteur a insisté sur les efforts faits par la direction actuelle pour restaurer le développement artistique de ce théâtre, en montant avec éclat des œuvres remarquables. »

Nous en dirons davantage lorsque le rapport sera arrivé à nous. On annonce du reste que la commission du budget aurait approuvé tous les chiffres de M. Antonin Proust, rapporteur autorisé s'il en fût. Une seule réduction serait demandée sur le chapitre des pauvres maîtrises; mais, comme il s'agit en l'espèce d'une allocation touchant l'enseignement de la musique bien plus que les maîtrises mêmes, M. Antonin Proust espère encore avoir gain de cause devant la Chambre.

Sur les autres chapitres du budget des beaux-arts, il y a peu de détails à signaler. On a repoussé une augmentation qui était démandée par M. Logerotte, pour élever de mille francs la pension annuelle attribuée à chaque pensionnaire de l'Académie de France à Rome.

H. Moreno.

P. S. — Au Théatre du Chatelet très belle reprise de la Féerie *Peau d'âne*, qui va faire certainement recourir tout Paris, comme au beau temps de la direction Harmant à la Gaîté. On a ajouté à l'ancienne édition une pantomime plaisante et extraordinaire, interprétée par la famille Lauri de Londres, des clowns d'une dislocation tout à fait étrange. De nouveaux ballets ont été aussi composés par M. Justament; celui des Forges infernales est éblouissant avec des effets nouveaux non copiés, mais certainement inspirés d'*Excelsior*. Gobin et Tauffenberger, chargés des rôles de Cocambo et du prince Bel-Azor, sont fort amusants, Mmes d'Orange et Savenay ont avenantes.

LES ORIGINES DU CONSERVATOIRE DE MUSIQUE (1)

La foudation du Conservatoire de musique remonte à l'année 1795 : ce fut l'œuvre de la Convention nationale.

Sans doute il y eut en France, bien avant cette époque, des écoles de chant ou de déclamation ; plusieurs même ont laissé des souvenirs que l'historien ne saurait oublier. Néanmoins, il faut le reconnaître, c'est en pleine période révolutionnaire, pendant les jours de calme relatif qui ont suivi le 9 thermidor, que l'on voulut créer, au-dessus des passions et des déchaînements politiques, comme un champ de conciliation où devaient se rencontrer dans une douce fraternité tous les sentiments élevés et nobles, ceux que font naître l'amour de l'art et le culte du beau.

Ce paradis de la terre, cet éden toujours poursuivi et jamais atteint, la grande assemblée de 1792 s'imagina qu'il suffirait d'une loi pour nous en faire goûter les jouissances ; et, semblable à ces esclaves enivrés par une heure de triomphe et d'orgie qui avaient décrété l'âge d'or, elle se flatta d'obtenir de tous les hommes qu'ils vécussent unis par les liens d'une fraternité universelle et choisit pour symbole de cette religion nouvelle la communion morale des sentiments. Inspirer à tous l'adoration de la patrie par l'entremise de ces mélodies éthérées dont aucune langue humaine n'a dépassé l'éloquence, apprendre aux adversaires de la veille à s'estimer, à se tendre la main, à s'aimer, n'était-ce pas la plus belle offrande qu'un tribun pût rêver de faire à son pays.

Dans la pensée des membres de la Convention, le Conservatoire était destiné à devenir un rouage politique ayant à remplir une fonction dans l'Etat ; il devait, par son concours, augmenter l'éclat, ajouter à la splendeur des solennités patriotiques. C'était avant tout une école civique et l'on espérait que ses élèves, « répandus au mi- » lieu des camps, animeraient de leurs accords l'intrépide courage » de nos armées et iraient, jusques à l'étranger, sous les tentes de » l'ennemi, troubler le repos des despotes ligués contre la Ré- » publique. »

En ces temps d'agitation fébrile où les plus réfléchis se payaient facilement de mots, où les paroles sonores retentissaient au fond des cœurs parce qu'on les savait sincères, ce langage pompeux, ce style déclamatoire obtenaient l'assentiment unanime. Ne reprochons pas à nos pères leur exaltation passagère ; notre scepticisme n'aurait peut-être pas enfanté le Conservatoire.

Dès le 17 brumaire an II, les musiciens de la garde nationale parisienne avaient su intéresser à leur sort les représentants de la nation. Pendant cette journée, la salle des séances de la Convention présenta un singulier spectacle. Ces artistes (?), munis des engins de leur profession, ayant été admis à la barre, deux orateurs parlèrent successivement.

Le premier, soutenu par J. Chénier, obtint de l'Assemblée l'engagement d'établir à bref délai un Institut musical. Le second convia les députés à venir au siège de la corporation, « le jour du repos de la troisième décade, entendre vingt-quatre solos d'instruments à vent. » Il s'efforça, en outre, de prouver que ses confrères aussi bien que lui-même étaient d'irréprochables sans-culottes. De plus, il raconta, à l'appui de son dire, la petite anecdote suivante : « En montant la garde aux Tuileries, on nous demandait des airs » qui satisfissent l'aristocratie : La Fayette, se promenant avec le » ci-devant roi, nous demanda de jouer l'air : *Où peut-on être* » *mieux*.... ; les musiciens s'y refusèrent et jouèrent le *Ça ira*. » La démonstration parut sans réplique aux graves législateurs, car, sans conserver de rancune pour les vingt-quatre solos, ils accueillirent par de véhémentes acclamations cette histoire instructive. Ils eurent même la complaisance d'écouter « un hymne mis en musique par le citoyen Gossec, le Tyrtée de la révolution. » Le citoyen si avantageusement qualifié, présent à la cérémonie, reçut en plein visage cet encens dont la fumée dut lui sembler un peu épaisse.

Cette scène eut des conséquences. La question de l'Institut musical, sérieusement élaborée, fut définitivement tranchée par la loi du 16 thermidor an III qui constitua le Conservatoire.

L'idée à laquelle s'étaient ralliés les représentants de la France est assez nettement formulée dans le discours prononcé à cette occasion par J. Chénier.

« Peut-être, il était courageux, disait-il, de venir plaider ici la » cause des arts consolateurs de la vie, quand l'ignorance orgueil- » leuse et cruelle, ne pouvant dominer que par des moyens tyran- » niques.... traitait d'objet frivole tout ce qui pouvait adoucir les » mœurs d'un peuple qu'on voulait rendre esclave soumis, en com- » mençant par le rendre despote féroce.... Malheur au politique » imprudent qui ne sait pas que les arts sont essentiellement mo- » raux... Nos fêtes nationales seraient inexécutables, les corps de » musique de nos armées ne se renouvelleraient plus, les musiciens » découragés quitteraient nos contrées ingrates si votre sage pré- » voyance ne remédiait à ces inconvénients. »

L'orateur insistait ensuite sur le pouvoir que possède l'harmonie d'adoucir les mœurs; il confondait dans un amalgame indigeste les noms d'Amphion, d'Orphée, d'Arion, de Socrate, de Platon avec ceux d'Ossian, de J.-J. Rousseau; il affirmait la supériorité artistique de la France sur l'Allemagne et sur l'*orgueilleuse* Italie.

Cela vous paraît incroyable et cependant rien n'est plus vrai : ces lieux communs de rhétoricien émancipé, ce lyrisme nébuleux d'un poète incapable de rien préciser ne provoquèrent pas l'hilarité de l'auditoire. Nos ancêtres étaient, avouons-le, d'une impassibilité antique et plus romains assurément que le vieux Crassus, lequel, au rapport de Cicéron, rit une seule fois dans toute sa vie.

Quoi qu'il en soit, J. Chénier ne réussit pas à compromettre la cause confiée à ses soins. Il fit adopter ses conclusions sans difficultés. Elles forment les principaux articles de la loi du 16 thermidor. Nous les reproduisons ici :

Art. Ier. — Le Conservatoire créé sous le nom d'Institut national, par décret du 18 brumaire an II, est établi dans la Commune de Paris pour exécuter et enseigner la musique.

Art. II. — Sous le rapport de l'exécution, il est employé à célébrer les fêtes nationales; sous le rapport de l'enseignement, il est chargé de former des élèves dans toutes les parties de l'art musical.

Art. III. — Six cents élèves des deux sexes reçoivent gratuitement l'instruction dans le Conservatoire...

Il importe de remarquer que les conventionnels mêlaient la politique à toutes leurs discussions. Pour eux, rien ne mérite de nous occuper qui n'ait avec la vie publique une attache quelconque. Ils ont fait du Conservatoire, dans leurs mains et sous leur surveillance, un intermédiaire chargé de multiplier les rapports des différentes catégories sociales, un ferment sur lequel ils comptaient pour réaliser leurs projets utopiques.

Les attributions dévolues à l'établissement comprenaient en effet deux branches distinctes : l'enseignement et l'exécution dans les fêtes publiques. Ses membres, limités à 115, se dédoublaient pour ainsi dire afin de remplir successivement le rôle de professeur et celui d'instrumentiste. Cela ressort de l'état détaillé des emplois que nous transcrivons :

Enseignement — Professeurs.	
Solfège	14
Clarinette	19
Flûte	6
Hautbois	4
Basson	12
Cor premier	6
Cor deuxième	6
Trompette	2
Trombone	1
Serpent	4
Buccini / Tubæ corvæ	1
Timbalier	1
Violon	8
A reporter.....	84

Exécution.	
Compositeurs dirigeant l'exécution	5
Chef d'orchestre exécutant	1
Clarinettes	30
Flûtes	10
Cors premiers	6
Cors deuxièmes	6
Bassons	18
Serpents	8
Trombones	3
Trompettes	4
Tubæ corvæ	2
Buccini	2
Timbaliers	2
A reporter.....	97

(1) Au moment où notre Conservatoire clôt sa 89e année d'existence, il nous a paru d'actualité de mettre sous les yeux de nos lecteurs les origines quelque peu politiques de notre grande école de musique et de déclamation. Nous devons ces intéressantes recherches à M. A. Boutarel, critique musical de *la Jeune France*.

Report.....	84
Basse	4
Contre-basse	1
Clavecin	6
Orgue	1
Vocalisation	3
Chant simple	4
Chant déclamé	2
Accompagnement	3
Composition	7
Total	115

Report.....	97
Cymbaliers	2
Tambours turcs	2
Triangles	2
Grosse caisse	2
Non exécutants employés à diriger les élèves chantant ou exécutants dans les fêtes publiques	10
Total	115

Il est facile de comprendre, à l'inspection de ce tableau, que le même individu était appelé à faire preuve d'aptitudes variées. Par exemple, un professeur de contrebasse, d'orgue ou de clavecin pouvait se trouver forcé de prendre, à l'orchestre, une partie de basson, de trompette ou de serpent. D'autre part, ceux qui enseignaient le chant, la composition ou le solfège avaient à tenir, dans la bande militaire, les emplois de cymbalier, de timbalier ou de clarinettiste.

Au lendemain de sa fondation le Conservatoire prit une part active à la fête commémorative du 10 août (23 thermidor an III). Elle fut célébrée dans l'enceinte même où la Convention tenait ses séances.

Une foule immense remplissait les tribunes. Les députés siégeaient en costumes. Les artistes du Conservatoire occupaient un amphithéâtre spécial.

Sur l'invitation du président, ils attaquèrent un hymne à la Liberté, de Rigel père, un autre de Langlé et enfin le *Chant du 10 Août*, de Cherubini. Les appels du tocsin imités dans ce dernier ouvrage firent naître une impression de recueillement à laquelle succédèrent de vives acclamations.

Quelques morceaux furent encore entendus avec intérêt, puis le président Daunou, prenant place à la tribune, s'exprima en ces termes:

« Les pays libres sont les seuls temples des véritables fêtes » nationales. Sous le gouvernement que vous avez renversé dans » la mémorable journée du 10 août, sous ce gouvernement vil au- » tant qu'absurde, où les jeux comme les lois établissaient le hon- » teux système de la grandeur d'un seul et de la nullité de tous; » où un peuple nombreux ne semblait occupé que de la desti- » née de ses oppresseurs, la joie aussi devait être esclave et » hypocrite. »

Suivaient de longues considérations sur l'utilité des réjouissances populaires et sur la chute de la royauté.

Revenu à son banc, Daunou invita les musiciens à exécuter l'hymne national : *Allons enfants de la patrie*, *le Réveil du peuple* et *le Chant du départ*.

« Après chacun de ces airs, les bravos recommençaient, mais rien ne peut donner une idée de la sensation causée par le couplet : *Amour sacré de la patrie*. Un mouvement rapide et spontané se communiquant au même instant à l'auditoire, on vit cette foule houleuse, dans laquelle toutes les couches sociales étaient représentées, se découvrir à cette invocation religieuse et guerrière. Le souffle patriotique débordant de la strophe avait passé dans tous les cœurs. »

Ces élans de fraternité, aussi sincères que momentanés, ont-ils procuré à la République les avantages qu'elle en attendait? Je l'ignore. Quant à l'organisation intérieure de l'école, elle parut si défectueuse que l'on dut charger un commissaire spécial d'entreprendre, sur des bases nouvelles, une réforme radicale. Désigné pour remplir cette tâche, Sarrette y apporta des vues larges, une énergie soutenue, une intelligence remarquable. Le 1er brumaire an V, jour de l'ouverture officielle de l'établissement, il prononça une allocution de circonstance où nous pouvons puiser d'excellents préceptes :

« Le règlement ne doit pas se borner, disait-il, à organiser les » institutions indispensables à l'étude de la théorie de la musique; » il faut aussi qu'il communique à la pratique les moyens de » transmettre les leçons utiles de l'expérience. » Sarrette revenait ensuite avec une certaine complaisance sur le côté politique du Conservatoire.

A partir de l'an V jusqu'en 1814, l'établissement se maintint dans une situation à peu près satisfaisante, malgré la modicité de ses ressources. Il eut, en 1806, l'insigne honneur d'être reçu par Napoléon. Celui-ci, admirateur passionné des ariettes de Paesiello, accueillit ses délégués avec la plus grande bienveillance. Pouvait-il manquer de s'ériger en protecteur éclairé des arts, à l'exemple de Louis XIV ?

Malheureusement, le souverain qui lui succéda n'eut pas vis-à-vis du Conservatoire les bons procédés de l'Empereur. Louis XVIII, à peine affermi sur le trône, s'empressa de récompenser les services de Sarrette en le remerciant et en supprimant bientôt après le Conservatoire. C'était la contre-partie du *Ça ira* de La Fayette.

Cette mesure toute politique avait pour mobile le désir d'anéantir jusqu'au dernier vestige de l'œuvre de la Convention et de frapper celui qui s'était inspiré de ses vues.

Du reste, cette regrettable décision n'aboutit qu'à un simple changement d'étiquette. Le Roi s'aperçut promptement qu'il ne suffit pas de supprimer certains fonctionnaires pour en finir avec les institutions utiles.

Désireux toutefois de sauvegarder les apparences, il débaptisa l'établissement. Une *École royale de musique*, ouverte en son lieu et place, au mois d'avril 1816, se traîna péniblement sous l'autorité d'un inspecteur général. M. Perne, promu à cette dignité, ne fit rien pour marquer honorablement son passage.

Enfin, d'heureuses innovations, réalisées en 1822, grâce à l'initiative de Cherubini, permirent d'espérer que le Conservatoire, auquel on restitua son nom primitif, deviendrait un auxiliaire précieux de l'art musical. Depuis, il s'est complètement désintéressé de la politique. Il ne glorifie plus ni la monarchie, ni la République; il ne chante plus ni le *Ça ira*, ni *Vive Henri IV*. Sa mission, limitée à l'enseignement, lui assure une indépendance nécessaire.

A. Boutarel.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Dans sa réunion du 15 juillet à Leipzig, la réunion des auteurs et compositeurs allemands, présidée par le docteur von Gottschall, a porté quelques modifications à ses statuts. Elle a procédé ensuite à la nomination de plusieurs membres de sa commission, laquelle se trouve aujourd'hui composée de MM. Reinecke capellmeister, Hans Marbach, Frédéric Hofmann, Wichert et Eckstein. Le conseiller von Gottschall reste président et M. Gunther von den Grœber, administrateur de la Société.

— L'anniversaire de la mort de Raff a été solennisé le 24 de ce mois à Francfort, par l'exécution de plusieurs de ses compositions. Les élèves du Conservatoire, que dirigea longtemps le maître regretté, avaient organisé cette commémoration touchante.

— Un musicien instrumentiste, M. Otto Brucks, qui récemment encore faisait sa partie dans la troupe symphonique de l'Opéra de Vienne, vient de sauter de l'orchestre sur la scène et a débuté avec succès, comme baryton, au théâtre de Dresde.

— L'opéra posthume de Flotow, le *Comte de Saint-Mégrin*, dont *le Ménestrel* a eu déjà l'occasion de parler tout dernièrement, sera joué, au mois de décembre prochain, sur le théâtre de Cologne. L'affiche portera : *Der Graf von Saint-Mégrin*. On sait, du reste, que le livret de cet opéra n'est autre que le drame d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa Cour*, arrangé à la façon allemande. Notons à ce propos qu'un journal allemand assure que cet ouvrage a déjà été joué à Paris en 1840 sous le titre de *la Duchesse de Guise*.

— Voici en quels termes, assure-t-on, *le Berliner Tagblatt* aurait annoncé l'engagement à l'Opéra d'une Mlle Thuringer, étoile absolument inconnue jusqu'ici :

« Une artiste allemande, Mlle Thuringer, vient d'être engagée à des conditions très avantageuses à l'Opéra de Paris. La colonie alsacienne, à la tête de laquelle se trouve M. Kœchlin-Schwartz, se prépare à organiser une manifestation imposante pour les débuts de la jeune artiste. Deux autres artistes allemands, Mlle Reichemberg et M. Worms, occupent déjà une place très importante à la Comédie-Française. » Ce trait final, s'il n'est pas apocryphe, est vraiment d'une naïveté merveilleuse!

— Nous empruntons au *Guide musical* les lignes suivantes :

Bismark, Wagner et Rodbertus, tel est le titre curieux d'un livre qu'un économiste allemand, M. Maurice Wirth, vient de faire paraître à Leipzig, chez Oswald Mutze. Ce livre est appelé sans doute à faire quelque bruit en Allemagne et au dehors. Nous sommes en mesure d'en donner, les premiers, un résumé à nos lecteurs. L'auteur commence par l'appréciation de l'œuvre capitale de M. *de Bismark* : l'unification de l'Allemagne et la fondation du nouvel empire allemand. Comme le chancelier de l'Empire dans la politique, *Richard Wagner* a fondé, selon l'auteur, l'art allemand, en lui érigeant un monument impérissable : son drame musical, conception originale absolument propre à son pays. Mais l'unification politique aussi bien que les nouvelles créations d'art de Wagner, continue-t-il, ont besoin d'une base solide, la consolidation économique de l'Allemagne ; et c'est seulement par la réalisation des théories de

Rodbertus, le plus grand économiste conservateur-socialiste allemand, mort en 1876, dont les doctrines gagnent de jour en jour plus de terrain, que l'œuvre de Bismark comme celle de Wagner pourront avoir de la durée. Voilà la thèse développée par M. Wirth : tout cela est très spécieux et plus ingénieusement agencé que solidement pensé. Le livre n'en est pas moins intéressant à parcourir.

— La petite ville de Messkirch, dans le duché de Bade, vient d'élever une statue à Conradin Kreutzer, l'auteur de l'opéra romantique : *Une Nuit à Grenade*, et le compositeur des chœurs populaires : *Die Kapelle* et *Der Tag des Herrn*. Conradin Kreutzer, qui est mort à Riga le 14 décembre 1849, était né à Messkirch, le 22 novembre 1780.

— Copenhague comme Berlin aura sa saison italienne. L'impresario Merelli y trausportera sa troupe dès le 15 août. Les représentations auront lieu au théâtre du Casino de Copenhague. Celles de Berlin seront données au théâtre Victoria du 15 septembre au 30 octobre. Les artistes déjà engagés sont Mme Borelli, soprano dramatique, les ténors Bertini et Giamini, le baryton Brogi, la basse Salmaso et le buffo Carbometti. Le maestro Bimboni dirigera le répertoire composé d'*Ernani*, *Ebrea*, *Ballo in maschera*, *Don Giovanni*, *Lucrezia Borgia*, *la Traviata* et... *Amleto*... si l'on trouve une Ofelia.

— Nouvelles de Varsovie : La dernière représentation donnée par Mlle Joséphine de Reszké a été une ovation indescriptible. On l'a comblée de bijoux, de bouquets et de couronnes, puis on a dételé sa voiture et on l'a reconduite chez elle. Là, on lui a offert une aubade, et, bon gré mal gré, il a fallu que la diva parût à son balcon pour saluer et remercier la foule enthousiaste. Ce triomphe artistique était mérité, non seulement à cause du talent déployé par la cantatrice dans les neuf grands ouvrages qu'elle a interprétés, mais aussi par l'intention charitable qui présidait à cette série de représentations. Joséphine de Reszké chantait pour les pauvres, et les pauvres de Varsovie n'ont pas touché, grâce à elle, moins de *trente-cinq mille roubles*. C'est, croyons-nous, le premier exemple donné par une grande artiste, d'une saison entière consacrée à la charité.

— Le très distingué pianiste Fritz Blumer, dont *le Ménestrel* a déjà eu occasion de parler avec les éloges qu'il mérite, est en ce moment à Londres où son succès a de suite été très vif, s'il faut en croire le *Musical Standard* et autres journaux d'outre-Manche qui font tous de cet artiste le plus grand cas.

— M. Friend, entrepreneur des représentations d'opéra donnée au *Crystal Palace* de Londres, va commencer une tournée italienne dans les provinces anglaises avec Mlle Julia Gaylord pour étoile. Elle chanterait, entre autres rôles, celui de *Mignon* qui lui a valu un si grand succès, en anglais, dans la compagnie Carl Rosa.

— Aux noms de MM. Gevaert, Théodore Radoux et Samuel, désignés par l'Académie des beaux-arts de Belgique pour juger le concours de composition musicale de 1883, un arrêté royal vient de joindre ceux de MM. Benoît, directeur du Conservatoire de musique d'Anvers; Van den Eeden, directeur du Conservatoire de musique de Mons ; Mathieu, directeur de l'école de musique de Louvain ; Huberti, compositeur de musique.

— On parle d'une courte saison d'un mois à Pise. Mlle Novak l'une des nouvelles étoile de l'école Marchesi, y chanterait *I Puritani* avec le célèbre ténor Stagno.

— La semaine dernière a eu lieu, à Milan, la distribution des prix aux élèves du Conservatoire. Cette solennité était précédée d'un concert dont les œuvres des élèves faisaient tous les frais. Les élèves de la classe de composition sortis de l'école avec leur diplôme de capacité sont MM. Alignani, Seppilli, Bertini, Ponzilacqua et Puccini.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La distribution des prix au Conservatoire de musique et de déclamation est fixée au samedi 4 août, si rien n'y vient mettre obstacle du côté de l'administration des Beaux-Arts. Comme tous les ans, dans son prochain numéro, *le Ménestrel* donnera, avec le compte rendu de la distribution, la liste exacte et complète de tous les lauréats.

— Une bonne nouvelle pour nos théâtres, bien que visant spécialement la peinture et la sculpture : La Chambre vient d'être saisie du rapport de M. Antonin Proust sur le projet de loi portant ouverture au ministre des beaux-arts d'un crédit extraordinaire de 100,000 francs pour l'exposition nationale des ouvrages des artistes vivants. On sait que l'ouverture de l'exposition triennale des œuvres des artistes vivants doit avoir lieu au mois de septembre prochain. Or, l'on sait aussi que les expositions des beaux-arts amènent toujours beaucoup d'étrangers à Paris. Donc nos théâtres en profiteront indirectement.

— Nous sommes heureux d'apprendre que M. Camille Doucet, l'honorable Président de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, est aujourd'hui tout à fait remis de l'indisposition qui l'avait obligé à s'éloigner de Paris pendant quelque temps et à interrompre ses travaux de secrétaire perpétuel de l'Académie française.

— M. Léo Delibes est parti vendredi dernier pour la Suisse, où il va chercher une retraite au bord du lac de Genève, pour y achever, dans la paix et le silence, les récits de *Lakmé* en vue des scènes étrangères qui se disposent à monter son dernier opéra.

— M. Georges Boyer a su décider Mlle Van Zandt à venir chanter au concert des courses de Deauville. Un télégramme du Mont-Dore lui a appris cette bonne nouvelle. On s'inscrit déjà à Trouville. Du Havre même on fait retenir ses places.

— M. Edouard Philippe vient d'offrir au musée de l'Opéra un bas-relief encadré, sorte de terre cuite, reproduisant quinze têtes, portraits d'artistes de l'époque de Duprez. Cette œuvre, rarissime aujourd'hui, est de Dantan jeune et va trouver à l'Opéra sa vraie place. Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts a adressé au donateur une lettre de remerciements. Il y a quelques années, Edouard Philippe avait déjà offert à la bibliothèque du Conservatoire une pièce manuscrite unique : la partition d'orchestre complète du *Faust* de Spohr.

— On annonce que Mme Caron, l'excellente cantatrice qui nous a été révélée cet hiver dans les concerts parisiens, vient d'être engagée au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, pour y tenir l'emploi des falcon. C'est elle qui créerait le principal rôle du *Sigurd* de M. Reyer. On avait fait courir aussi le bruit de l'engagement au même théâtre et dans le même but de Mlle Figuet, l'élève du Conservatoire qui a si malheureusement manqué son premier prix cette année. Le fait est démenti par une lettre de Mlle Figuet adressée à M. Louis Besson, de *l'Evénement*.

— Les concours de l'Ecole de musique religieuse de Niedermeyer, dirigée par M. Gustave Lefèvre, ont pris fin cette semaine. Ils ont été très brillants, notamment pour les classes de plain-chant, de composition, d'harmonie et d'orgue. La distribution des prix a eu lieu vendredi dernier.

— M. Victorin Joncières, parlant de la nouvelle édition des *Saisons*, que vient de publier M. Victor Massé, nous donne sur les changements apportés à cette partition par le compositeur les détails suivants : « Victor Massé a refait et ajouté plusieurs morceaux, entre autres l'ouverture, qui est une sorte de description des quatre saisons et qui résume tout l'ouvrage dans ce style clair et élevé qui caractérise la manière de l'éminent compositeur. Il y a là un sentiment intense de la nature qui est rendu avec une sincérité et une justesse de touche saisissantes. Il semble que, de sa petite chambre de malade, le pauvre artiste ait revu par la pensée les grands bois, tout pleins de senteurs printanières, les champs ensoleillés, où serpente un frais ruisseau ; qu'il ait entendu dans son rêve ces chants d'oiseaux, ces battements d'ailes, ces tintements lointains de clochettes, ces sons étouffés du cor, ces mille bruits mystérieux de la campagne qui chantent ensemble la gloire du créateur. » Et, après avoir analysé l'œuvre entière, le critique émet cette proposition qui n'est peut-être pas tant déraisonnable : « Il faudrait créer un *Théâtre d'appel* pour les ouvrages qui, n'étant pas venus à l'heure propice, ont échoué malgré leur mérite. Il y a peut-être, après *Sapho* et les *Saisons*, des partitions qui, devançant leur époque, n'ont pas été comprises du public, et qui seraient aujourd'hui susceptibles de passionner la foule. Ce qui s'est produit au concert, pour la *Damnation de Faust*, de Berlioz, pourrait bien aussi se renouveler, au théâtre, pour des opéras injustement condamnés jadis. »

— Les Frères Hillemacher, grand prix de Rome et qui ont obtenu récemment le prix du concours de la Ville de Paris, écriraient en ce moment la musique d'un opéra dont le livret est tiré de l'*Henri III* d'Alexandre Dumas. M. Alexandre Dumas fils leur aurait donné son autorisation.

— C'est à tort qu'on a fait courir le bruit de la retraite de M. Petitpa, l'excellent professeur de danse de l'Opéra et du Conservatoire. La nouvelle de cette retraite prématurée, que nous sommes heureux de démentir, avait causé un vif émoi dans les classes de notre Académie nationale. Heureusement, M. Petitpa songe si peu à se retirer qu'il prépare en ce moment, avec son zèle ordinaire, les examens d'avancement des classes de danse, fixées, comme on sait, au mois d'août.

— Une partition égarée en wagon, station de Chatou, par l'auteur des paroles, M. Verconsin, demeurant à Paris, 6, rue des Capucines. Titre de la partition : *La Prêtresse*, opéra en trois actes, musique de M. Besancenet. Récompense honnête à qui la rapportera : une bonne stalle à la première représentation de l'ouvrage.

— Comme tous les ans, la matinée musicale et littéraire du lycée Louis-le-Grand a été des plus intéressantes. M. et Mme Worms, Mlle Reichemberg, les deux Coquelin, M. Silvain, Mlle Ploux, le baryton Lauwers, le hautboïste Lalliet et un orchestre choisi, sous la direction de M. Altès, s'étaient chargés de défrayer le programme. Les artistes de la Comédie-Française ont eu naturellement les honneurs de la journée ; cependant le baryton Lauwers s'est taillé un succès personnel, avec la belle mélodie de Faure : *Je crois !* qui lui a valu un bis formidable. Entre autres morceaux l'orchestre de M. Altès a fait grand plaisir avec l'originale *Sabotière* du ballet de *la Korrigane* de Widor ; beaucoup d'applaudissements aussi pour un joli Scherzo, composé par M. Altès lui-même.

— Messe en musique organisée dimanche dernier à l'église de Maisons-Laffitte. Nous avons entendu un duo d'Oberthur pour harpe et violon, l'air de *Gallia* : « Les tribus plaintives », et l'*Ave Maria* de Gounod, chantés par Mlle Ploux, très bien secondée en la circonstance par sa jeune sœur, Mme Ploux-Bonjean et par MM. Nadaud et Boussagol, dont le violon et la harpe ont charmé l'auditoire. Les chœurs, sous la direction de M. Henry Bonjean, ont interprété le *Sanctus* de Beethoven et le *Laudate* de Gounod. L'orgue était tenu par M. E. Boussagol, maître de chapelle de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, et M. Goujet, organiste de Maisons-Laffitte.

— Aussitôt après la représentation du 14 juillet salle Favart, représentation qui a été pour lui l'occasion de tout un succès personnel, M. Danbé est reparti pour Néris reprendre la direction de sa troupe miniature d'opéra et d'opéra-comique. On y joue *Faust*, *Mignon*, *le Val d'Andorre* et Mlle Haussmann s'y distingue en compagnie de MM. Sujol père et fils, de MM. Giraud et Chambéry. De plus M. Danbé a organisé des concerts où se font applaudir d'habiles instrumentistes.

— Le petit orchestre de M. Placet fait merveille au Tréport. C'est qu'il est composé d'artistes de choix et presque tous solistes distingués. Citons entre autres : le violoncelliste Van Gelder, comme violoniste Mlle Boulanger, 1er prix du Conservatoire, le hautboïste Boullard (de l'Opéra-Comique, également 1er prix du Conservatoire), le clarinettiste Boin, le piston Gobin, un des plus brillants élèves d'Arban, etc. Ajoutez à cela des programmes bien compris et toujours artistiques, composés de petites pièces symphoniques, coupés par les danses viennoises de Strauss, Gung'l et Fahrbach, et on comprendra la vogue toujours croissante de cette petite phalange orchestrale.

— Les journaux de Limoges nous apportent le compte rendu d'un incident quasi-musical qui a ému la population tout entière. Voici comment *l'Événement* raconte la chose :

« Le général Désandré aurait, d'après les journaux du département, infligé quinze jours d'arrêts au chef de musique Sibillot, du 63e de ligne, pour avoir fait exécuter sans ordre la *Marseillaise*. En réalité, il existe une circulaire, en date de 1875, qui prescrit aux chefs de musique de ne pas faire jouer le chant national à moins d'ordre spécial ; mais il y a longtemps que cette circulaire est tombée en désuétude. Le ministre de la guerre a prescrit, par dépêche, au général de Galliffet, commandant le 12e corps d'armée, d'ouvrir une enquête et de lever, si les faits ont été exactement présentés la punition injustement infligée au chef de musique. Le ministre de la guerre se réserve d'ailleurs de prononcer lui-même une punition disciplinaire, si réellement un abus de pouvoir a été commis. »

Nous demandons au ministre de la guerre, ajoute *l'Événement*, de donner au général l'ordre de conduire lui-même la musique du 63e, qui jouera *Partant pour la Syrie*. Le *Gaulois* va plus loin : pourquoi le chef de musique ne serait-il pas nommé général, et le général Désandré chef de musique, parce que l'un a violé une prescription ministérielle et que l'autre l'a appliquée ?

— La troupe du Grand-Théâtre de Lyon commence à prendre tournure. Nous y remarquons le fort ténor Lamarche, l'excellent baryton Berardi, les basses Bacquié et Queyrel, et, comme chanteuses légères, Mlles Félicie Arnaud et Jacob. Voilà qui promet de bons ensembles et de bonnes exécutions.

— A Toulouse aussi, le nouveau directeur du Capitole, M. Roudil, l'excellent baryton que l'on sait, prépare une saison des plus artistiques. Il vient de faire un coup de maître en engageant comme chef d'orchestre Charles Constantin qui dirigea plusieurs années à Paris, et en musicien des plus distingués, les orchestres de l'Opéra-Comique et du Théâtre-Lyrique. Et comme M. Roudil se propose de monter *Lakmé*, et qu'il veut en faire la grande nouveauté de sa saison, les destinées de cet opéra seront en bonnes mains. M. Roudil va profiter aussi de la présence de M. Charles Constantin pour organiser à Toulouse des concerts populaires de musique classique.

NÉCROLOGIE

M. Ernest Mocker, professeur au Conservatoire de musique, vient d'avoir la douleur de perdre son frère. M. Antoine Mocker, ancien professeur de piano fort estimé, est mort avant-hier, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Ses obsèques ont eu lieu hier, en l'église Saint-Vincent-de-Paul.

— On annonce la mort de M. Antoine Lavastre, peintre décorateur de l'Opéra, décédé dans sa cinquante-sixième année. M. Antoine Lavastre, artiste d'un grand talent, était l'associé de M. Carpezat.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

L'Heure du berger, l'amusant vaudeville de M. Ordonneau, représenté récemment au théâtre du Palais-Royal, vient de paraître chez Tresse.

— La Société Chorale de Bayonne (Basses-Pyrénées) demande un directeur. Adresser les offres avec références et détails sur emplois déjà tenus à M. Gillet, avoué, président de la Société Chorale, rue Bourgneuf, à Bayonne.

— Revue Britannique. Sommaire des matières de la livraison de juillet 1883 : I. La Persécution des Juifs. — II. La Duchesse d'Abrantès. — III. Le 14 mai, nouvelle russe. — IV. L'Élection du maréchal Bernadotte au trône de Suède. — V. La Gaspilleuse, roman espagnol. — VI. Le Tonkin, la Chine et l'Angleterre. — VII. Etablissements français des côtes de Guinée. — VIII. Les nouvelles conventions entre l'État et les grandes compagnies. — IX. Poésie. — X. Correspondances d'Orient, d'Amérique, d'Italie, d'Allemagne, de Londres. — XI. Chronique et bulletin bibliographique.

Paris, AU MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, HEUGEL & FILS, Éditeurs

MUSIQUE D'ORCHESTRE

OUVERTURES, SUITES, FANTAISIES, MARCHES, DANSES, PIÈCES DIVERSES

ARDITI (L.). L'Ingénue, gavotte.
Parties séparées, net. . . . . 0 »
Chaque partie supplément. net » 50

AUBER. Gustave, ouverture.
Partition d'orchestre, net. . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75

— La Fiancée du roi de Garbe, Ouverture.
Partition d'orchestre, net. . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75

BOURGAULT-DUCOUDRAY (L.-A.). deuxième Gavotte.
Partition d'orchestre, net. . . 6 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

DAVID (F.). La Perle du Brésil : Ouverture.
Partition d'orchestre, net. . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75
Entr'acte (*Le rêve*).
Partition d'orchestre, net. . . 6 »
Parties séparées, net . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

— Le Désert, fantaisie arabe et Danse des Almées.
Partition d'orchestre, net. . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75

DELAHAYE. Colombine, menuet.
Partition d'orchestre, net . . . 6 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

— Arlequin, scherzo.
Partition d'orchestre, net . . 6 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

DELIBES (Léo). Sylvia, suite d'orchestre :
1. Les chasseresses.
2. Valse lente.
3. Pizzicati.
4. Cortège de Bacchus.
Partition d'orchestre, net. . . 25 »
Parties séparées, net. . . . . 25 »
Chaque partie supplément. net 2 »

— La *Valse lente* seule.
Partition d'orchestre, net. . . 4 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net 1 »

— Les *Pizzicati* seuls.
Partition d'orchestre, net, . . 3 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net 1 »

— Le Roi s'amuse, airs de danse dans le style ancien (petit orchestre) :
1. Gaillarde.
2. Pavane.
3. Scène du bouquet.
4. Lesquercarde.
5. Madrigal.
6. Passepied.
7. Chanson (mandoline).
Partition d'orchestre, net . . 12 »
Parties séparées, net. . . . . 15 »
Chaque partie supplément. net 1 50

— Le *Passepied* seul.
Partition d'orchestre, net . . 5 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

— Lakmé :
1er *entr'acte* : Les fifres.
2e *entr'acte* : La cabane.
Chaque entr'acte :
Partition d'orchestre, net . . 5 »
Parties séparées, net. . . . . 5 »
Chaque partie supplément. net » 50

DELIBES. Lakmé, airs de danse :
1. Terâna. 2. Rektah.
3. Persian. 4. Coda.
Partition d'orchestre, net . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75

— Le Roi l'a dit, ouverture.
Partition d'orchestre, net . . 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. . . » 75

— Jean de Nivelle, marche-entr'acte.
Partition d'orchestre, net. . . 5 »
Parties séparées, net. . . . . 5 »
Chaque partie supplément. net » 50

— La Source, suite d'orchestre (en préparation).

DUBOIS (Théod.). La Farandole, suite d'orchestre.
Partition d'orchestre, net. . . 25 »
Parties séparées, net. . . . . 25 »
Chaque partie supplément. net 2 »

FAHRBACH (Ph.). *Marche persane.*
Adieux à la Hongrie, mar.
Széchényi marche hong.
Au revoir, marche.
Chaque en parties séparées, net 1 »
Chaque partie supplément. net » 15

— Danses diverses (catal. spécial)

FOUQUE (O.). Variations symphon. sur un Air Béarnais.
1. Introd. et thème.
2. Andantino, pizzicato.
3. Danse rustique.
4. Adagio interm. et mar.
5. Andante finale.
Partition d'orchestre, net. . . 12 »
Parties séparées, net. . . . . 15 »
Chaque partie supplément. net 1 50

GOUNOD (Ch.). Méditation sur le premier prélude de Bach, avec violon princ. ad. lib.
Parties séparées, net. . . . . 12 »
Chaque partie supplément. net » 50

GUNG'L (J.). Célèbres Csardas :
1. Le dernier amour.
2. Élisabeth.
3. Danse des bergers hongrois.
4. Chants de victoire.
Chaque en parties séparées, net 2 »
Chaque partie supplément. net » 20

— *Perpetuum mobile*, morc. hurl.
Parties séparées, net. . . . . 2 »
Chaque partie supplément. net » 20

— Marche hongroise.
— Divertissement militaire.
— Marche des conscrits.
— Marche de Rodolphe.
— Marche des vagabonds.
— Marche des oies.
— Gamerra marche.
Parties séparées, net. . . . . 1 »
Chaque partie supplément. net » 15

— Danses diverses (catal. spécial)

HOFMANN (H.). Scènes du Nord.
1. Hymne-marche.
2. Lied.
3. La fileuse
Partition d'orchestre, net . . 12 »
Parties séparées, net. . . . . 15 »
Chaque partie supplément. net 1 50

KŒNNEMANN. Le Fremersberg, grande scène instrum.
Parties d'orchestre, net . . . 20 »
Chaque partie supplément. net 2 »
(Le piano est disposé pour la conduite de l'orchestre).

MOZART. La Flute enchantée, ouverture.
Parties d'orchestre, net . . . 8 »
Chaque partie supplément. net 2 »
(Piano disposé pour la conduite de l'orchestre).

RITTER (Th.). La Zamacueca, souvenir de Valparaiso.
Partit. et parties d'orch. net. 5 »
Chaque partie supplément. net » 50

ROSTAND (A.). Pastel.
Partition d'orchestre, net. . . 3 »
Parties séparées, net . . . . 3 »
Chaque partie supplément. net » 50

RUBINSTEIN (A.). Bal costumé, suite d'orchestre.
1. Introduction.
2. Berger et bergère.
3. Napolit. et Napolitaine.
4. Toréador et Andalouse.
5. Le Pèlerin.
6. Royal-tambour.
Partition d'orchestre, net. . . 20
Parties séparées, net. . . . . 35 »
Chaque partie supplément. net 3 »
(Orchestration d'Erdsmanndörfer, approuvée par l'auteur).

STRAUSS (Johann). Marche égyptienne.
Parties d'orchestre, net . . . 5 »
Chaque partie supplément. net. » 50
Marche persane.
Parties séparées, net. . . . . 1 »
Pizzicato (éd. de concert)
Parties séparées, net. . . . .

— Valses (catalogue spécial).

THOMAS (A.). Mignon, ouverture.
— Raymond, ouverture.
— Le Songe d'une nuit d'été, ouverture.
— Le Caïd, ouverture.
— La Tonelli, ouverture.
Chaque partition d'orch. net. 8 »
Parties séparées, net. . . . . 8 »
Chaque partie supplément. net » 75

— Mignon, Entr'acte-gavotte.
Partition d'orchestre, net. . . 5 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

— Hamlet, ballet : La fête du printemps
1. Danse villageoise
2. Pas des chasseurs.
3. Pantomime.
4. Valze-Mazurka.
5. Scène du bouquet.
6. Strette finale.
Partition d'orchestre, net . . 25
Parties séparées, net. . . . . 30 »
Chaque partie supplément. net 2 »

— Hamlet, marche danoise.
Partition d'orchestre, net. . . 5 »
Parties séparées, net, ... 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

— Françoise de Rimini, ballet :
1. Barcarolle.
2. Valse.
3. Adagio.
4. Scherzo.
5. Capriccio.
6. Pas de six.
7. Habanera.
8. Saltarelle et Sevillana.
Partition d'orchestre, net, . . 20 »
Parties séparées, net. . . . . 25 »
Chaque partie séparée. net . . 2 »

THOMÉ (F.). Badinage.
Partition d'orchestre, net. . . 5 »
Parties séparées, net. . . . . 6 »
Chaque partie supplément. net » 50

WIDOR (Ch.-M.). La Korrigane, suite d'orchestre.
1. Prélude alla marcia
2. Mazurka (La Sabotière)
3. Adagio.
4. Scherzando.
5. Valse lente.
6. Finale.
Partition d'orchestre, net . . 25 »
Parties séparées, net. . . . . 25 »
Chaque partie supplément. net 2 »

En vente au MÉNESTREL, 2bis, rue Vivienne, HEUGEL & FILS, Éditeurs

PARTITIONS ET RECUEILS PIANO ET CHANT (in 8°)

OPÉRAS, OPÉRAS COMIQUES, OPÉRETTES (Oratorios, Messes et volumes de Mélodies)

Prix net.

ADAM (A.). *Cagliostro* (3 actes) . . . 12
— *Richard en Palestine* (3 actes) . . . 12
AUBER. *Gustave III* (5 actes) 20
— *La Fiancée du roi de Garbe* (3 a.). 18
BEETHOVEN. *Les Ruines d'Athènes* et *le Roi Estienne* réunis. 6
BOIELDIEU. *Le Calife de Bagdad* (1 a.). 6
— *Jean de Paris* (2 actes) 8
— *Ma Tante Aurore* (2 actes) 8
Nouv. éditions avec indications d'orchestre.
CHERUBINI. *Les Deux Journées* (3 a.). 10
— *Élisa ou le Voyage au Mont St-Bernard* 10
— *Lodoïska* (3 actes). 10
— Messe à 3 voix de Sainte-Cécile . . 10
COSTÉ (J.). *Les Charbonniers* (1 acte). 5
DAVID (F.). *Le Désert*, ode-symphonie. 7
— *La Perle du Brésil* (3 actes), avec récitatifs, par. françaises et italiennes. 20
DELIBES (Léo), *Jean de Nivelle* (3 a.). 20
— Le même, avec récitatifs, paroles françaises et italiennes 20
— *Lackmé* (3 actes) 15
— *Le Roi l'a dit* (3 actes) 15
— *Six Demoiselles à marier* (1 acte) . 5
DUPRATO. *La Fiancée de Corinthe* (1 a.) 8
DUPREZ (G.). *Joanita* (3 actes) . . . 12
FAURE (J.). 25 mélodies, 1er volume. 10
— 20 mélodies, 2e volume 10
— 20 mélodies, 3e volume 10
GLUCK. *Alceste* (édition de l'Opéra). . 10
— *Orphée* (édition du Théâtre-Lyrique). 10
GODEFROID (F.). *A deux pas du bonheur* (1 acte). 6
GRANDVAL (de). Messe avec soli et ch. 12
GRÉTRY. *Richard Cœur-de-Lion* (3 a.) 10
(Édition Adolphe Adam.)
GRISART (Ch.) *La Quenouille de verre* (3 a) 12
HÆNDEL. *La Fête d'Alexandre*, ode. 5
— La même, petite édition populaire. 2
— *Judas Machabée*, oratorio 3
— *Le Messie*, oratorio 3
(Éditions Lamoureux, traductions Wilder.)
HARTOG (Ed.). *L'Amour et son Hôte* (1 a.) 7
HAYDN. *Les Saisons*, ode, édition du Conservatoire, traduc. de G. Roger. 12
— La même, édition populaire 3
HÉQUET. *Marinette et Gros-René* (1 a.). 5
HERVÉ. *Le Petit Faust* (3 actes). . . 12
— Le même, petite édition, chant seul. 3
— *Les Turcs* (3 actes). 12
JONAS (E.). *Les Petits Prodiges* (1 a.). 5
LAFARGUE (G.). *Suzanne au bain* (1 a.). 5
LAFORESTERIE. *Simonne* (1 a.). . . 5
LÉPINE (E.). *Croquignole XXXVI* (1 a.) 5
LIMNANDER (A.) *Les Monténégrins* (3 a.). 12
— *Le Château de la Barbe-Bleue* (3 a.) 12

LHUILLIER. *M. et Mme Jean*, saynète pastorale 3
MARÉCHAL (H.). *L'Étoile* (1 acte). . . 5
MÉHUL, *Joseph* (Édition de l'Op.-com.) 10
MEMBRÉE. 20 mélodies. 10
MONSIGNY. *Le Déserteur* (3 actes). . 7
(Édition Adolphe Adam.)
MOZART (W.). *Don Juan*, texte italien et français, avec les récits; éd. modèle. 20
— *La Flûte enchantée* (4 a.), seule éd. du Th.-Lyrique et de l'Op.-Com. 15
— La même éd. populaire, chant seul. 4
— *L'Oie du Caire* (2 a.) op. bouffe. . 10
NADAUD (G.) *Le Docteur Vieuxtemps* (1a.) 7
— *Porte et Fenêtre* (1 acte). 5
— *La Volière* (1 acte) 8
— 250 chansons en deux forts volumes. 50
— Chansons légères, un volume . . . 8
NIEDERMEYER. Deux messes brèves, à quatre voix, chaque. 12
OFFENBACH (J.). *Apothicaire et Perruquier* (1 acte). 4
— *Barbe-Bleue* (3 actes) 12
— La même, chant seul, éd. populaire 3
— *La Belle Hélène* (3 actes) 12
— La même, chant seul, éd. populaire 3
— *La Bonne d'enfants* (1 acte). . . . 5
— *La Chanson de Fortunio* (1 acte) . 7
— *Le Château à Toto* (3 actes). . . . 12
— *La Chatte métamorphosée* (1 acte) . 5
— *M. Choufleuri restera chez lui* (1 a.) 5
— *Croquefer* (1 acte). 5
— *La Demoiselle en loterie* (1 acte). . 5
— *M. et Mme Denis* (1 acte) 7
— *Dragonette* (1 acte) 5
— *Le Fifre enchanté* (1 acte) 6
— *Le Financier et le Savetier* (1 acte). 5
— *Geneviève de Brabant* (3 actes). . . 12
— Supp. de *Geneviève* (chan. Thérésa). 5
— *Jeanne qui pleure, Jean qui rit* . . 6
— *La Leçon de chant* (gr. scène) . . . 3
— *Le Mariage aux Lanternes* (1 acte). 5
— *La Permission de dix heures* (1 a.) 7
— *Le Pont des Soupirs* (3 actes) . . . 12
— *Orphée aux Enfers* (4 actes) 15
— Le même, chant seul, éd. populaire 3
— *Orphée*, ancienne édition (3 actes) . 10
— *Le 66* (1 acte) 5
— *Les Trois Baisers du Diable* (1 acte) 5
— *Le Voyage de Dunanan* (3 actes). . 7
— *Un Mari à la porte* (1 acte). . . . 5
ORTOLAN (E.). *Tobie*, poème lyrique . 7
PAISIELLO. *Le Barbier de Séville* (traduction Wilder). 10
PEDROTTI. *Fiorina* (2 a.), part. ital . 12
PLANQUETTE (R.). *La Confession de Rosette* (1 acte) 4

PLANQUETTE. *On demande une femme de chambre* (1 acte). 4
PUGET (Loïsa). *La Veilleuse* (1 acte) . 6
PUGNO (Raoul). *Ninetta* (3 actes) . . 12
REY (E.). *Au Port* (1 acte). 5
RICCI (F.). *Le Docteur Rose* (3 actes) . 15
ROSSINI (G.). *Le Barbier de Séville*, avec récits, texte ital. et franç., éd. mod. 20
— *Bruschino*, opéra bouffe (2 actes) . 8
— *Othello* (traduction de l'Opéra) . . 10
— *Sémiramis* (trad. de l'Op.), paroles franç. et ital. 20
SAINT-RÉMY. *Le Mari sans le vouloir* (1 a) 5
SCHAWB (F.). Messe pour chœur mixte, à 4 parties et soli. 7
STRAUSS (J.). *La Reine Indigo* (3 a.). 12
— *La Tzigane* (3 actes) 12
THOMAS (A.). *Le Caïd* (2 actes) . . . 15
— *Le Caïd*, édit. populaire, chant seul 3
— *Françoise de Rimini* (5 actes). . . 20
— — édition popul., chant seul 4
— — édition italienne 20
— *Hamlet*, grand opéra (5 actes). . . 20
— — édition pop., chant seul . 4
— — édition italienne 20
— — édition allemande 20
— — édition pour ténor. . . . 20
— *Mignon*, opéra comique (3 actes) . 15
— — édition pop., chant seul . 4
— — édition franco-italienne. . 20
— — édition allemande 20
— — édition anglaise 15
— *Le Panier fleuri* (1 acte). 7
— *Psyché* (3 actes) première partition. 15
— — nouv. partit. avec récits. . 20
— *Raymond* ou *le Secret de la Reine* . 15
— *Le Songe d'une nuit d'été* (3 actes). 15
— — édit. populaire, chant seul. 4
— *La Tonelli* (2 actes). 12
THYS (P.). *La Pomme de Turquie* (1 a.). 5
VARNEY (A.). *La Polka des Sabots* (1 a.). 5
VAUCORBEIL (A.-E.). Mélodies, 1 vol. 10
VERDI (G.). *Un Ballo in Maschera* part. ital. 12
— *Le Bal Masqué*, partition française. 20
— — éd. pop. ch. seul. 4
— *Hymne des Nations*, cantate. . . . 3
— La même, en italien 3
— Mélodies, 1 volume 10
VOGEL (A.). *La Moissonneuse* (4 a.) . 15
WEBER (Ch.-M.). 30 Mélodies et duetti 8
WEKERLIN (J.-B.). *L'Organiste* (1 a.). 7
— *L'Inde*, ode-symphonie 10
— *La Laitière de Trianon* (1 acte). . 6
— *Tout est bien qui finit bien* (1 acte). 6
— 30 Tyroliennes, 1 volume. 10
— 25 Styriennes, 1 volume. 8
YRADIER, 25 chansons espagnoles . . 12

PARTITIONS, BALLETS ET RECUEILS PIANO SOLO

Prix net.

BEETHOVEN. Œuvres choisies pr piano, en 4 vol., édit. Marmontel; ch. vol. 7
CAGNONI. *Don Bucefalo* (3 actes). . 10
CHOPIN (F.). Œuvres choisies pr piano, en 4 vol., éd. Marmontel; ch. vol. 7
CLEMENTI. Œuvres choisies pr piano, en 2 vol., éd. Marmontel, ch. vol. 7
DAVID (F.). *Le Désert*, ode-symphonie 10
— *La Perle du Brésil* (3 actes). . . 10
DELIBES. *Jean de Nivelle* (3 actes). . 12
— *Lackmé* (3 actes) 10
— *Le Roi l'a dit* (3 actes). 12
— *Sylvia*, ballet (2 actes). 10
— *La Source*, ballet (3 a.), avec *Minkous* 10
DUBOIS (Th.). *La Farandole*, bal. (2 a.) 10
FAHRBACH (Ph.). *Les Soirées de Pesth*, 30 danses choisies, 1er volume. . 10
— *Les Soirées parisiennes* 2e volume. 10
— *Les Soirées viennoises*, 3e volume. . 10
GRÉTRY. *Richard Cœur-de-Lion*. . . 7
GUNG'L (J.). *Chants de Printemps*, 20 danses choisies, 1er volume. . 10

GUNG'L. *Chants d'Été*, 2e volume. . 10
— *Chants d'Automne*, 3e volume . . . 10
HAYDN. Œuvres choisies pour piano, en 2 vol., éd. Marmontel; ch. vol. 7
HERVÉ. *Le Petit Faust* (3 actes). . . 7
— *Les Turcs* (3 actes) 7
HUMMEL. Œuvres choisies pr piano, en 2 vol., éd. Marmontel, ch. vol. 7
KAULICH (J.). *Les Brises du Danube*. 7
30 danses choisies, 1 volume . . 10
MOZART (W.). *Don Juan* (par G. Bizet). 8
— *La Flûte enchantée* (par G. Mathias). 8
— *L'Oie du Caire* (par G. Bizet). . . 7
— *Les Petits Riens*, ballet inédit. . . 5
OFFENBACH. *Apothicaire et Perruquier* 5
— *Barbe-bleue* (3 actes). 7
— *La Belle Hélène* (3 actes). 7
— *La Chanson de Fortunio* (1 acte). . 5
— *Le Château à Toto* (3 actes). . . . 6
— *M. Choufleuri* (1 acte). 5
— *Le Fifre enchanté* (1 acte). . . . 6
— *Geneviève de Brabant* (3 actes). . 8

OFFENBACH. *Jeanne qui pleure* (1 a.). 6
— *Le Mariage aux lanternes* (1 acte). 5
— *Le Pont des soupirs* (3 actes) . . . 6
— *Orphée aux enfers* (3 actes). . . . 7
ROSSINI (G.). Œuvres posthumes p. piano :
— 1er *Recueil*. Les Riens (10 pièces) . 15
— 2e *Recueil*. Les Riens (10 pièces) . 15
— 3e *Recueil*. Pièces diverses (10 p.) . 20
STRAUSS (Johann). *La Reine Indigo* (3 a.). 8
— *La Tzigane* (3 actes) 8
— Célèbres danses, 4 vol., chaque vol., 20 danses. 10
STROBL (H.). *Les Heures de loisir*, 30 danses choisies, un volume . . . 10
THOMAS (A.). *Le Caïd* (par Bazille). 8
— *Françoise de Rimini* (par Delahaye). 12
— *Mignon* (par G. Bizet) 10
— *Mignon* (par Bazille) plus facile. . 10
— *Hamlet* (par G. Bizet) 12
— *Psyché* (par Bazille) 12
— *Le Songe d'une nuit d'été*. 10
VERDI (G.). *Un Ballo in Maschera*. . 10
WIDOR (Ch.-M.). *La Korrigane*, ballet. 10

PARTITIONS POUR PIANO A QUATRE MAINS (Grand Format)

Prix net.

A. THOMAS. *Françoise de Rimini* . . 25
— *Hamlet*. 25
— *Mignon* 20

F. DAVID. *Le Désert*. 15
— *La Perle du Brésil* 20
VERDI. *Un Ballo in Maschera*. . . . 20

MOZART. *La Flûte enchantée*. . . . 15
— *Les Petits Riens*, ballet 10
RUBINSTEIN. *Bal costumé* (20 pièces). 30

2735 — 49me ANNÉE — N° 36. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 5 Août 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour, une

CHANSON PROVENÇALE

de J.-B. WEKERLIN. — Suivra immédiatement : *A tes pieds*, rondo de GIUSEPPE SARTI, extrait de la collection des *Gloires d'Italie*, de F. GEVAERT, traduction française de VICTOR WILDER.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *l'Enfant en vacances*, pièce de A. THURNER. — Suivra immédiatement : *A l'absente*, mazurka de J. KAULICH.

CONSERVATOIRE NATIONAL
DE
MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Distribution des Prix : Année scolaire 1882-83

SAMEDI 4 AOUT 1883

Cette année 1883, la distribution des prix du Conservatoire se trouvant avoir lieu un samedi et à l'heure même où *le Ménestrel* est mis sous presse, force nous est de renvoyer au prochain numéro le compte-rendu de la séance ainsi que le discours officiel. Pour aujourd'hui nous nous contenterons de publier *in-extenso*, selon notre habitude, la liste complète des récompenses décernées aux lauréats de notre grande école de musique et de déclamation, en mentionnant, à côté du nom des élèves couronnés, les noms de leurs professeurs et la composition du jury de chaque classe.

Contrepoint et Fugue.

(Séance du lundi 9 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président ; Aug. Bazille, Danhauser, Th. Dubois, C. Franck, Fissot, G. Mathias, Paladilhe, Taudou.

(11 concurrents.)

1ers prix : MM. Grand, Jany, Ferroni, élèves de M. Massenet.
2e prix : Missa, élève de M. Massenet.
1er accessit : M. Kaiser, élève de M. Massenet.
2e accessit : M. Schvartz (Emile), élève de M. Massenet.

Harmonie.

CLASSE DES ÉLÈVES HOMMES

(Séance du lundi 16 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président ; Massenet, Guiraud, Léo Delibes, Barthe, Fissot, Le Couppey, Lenepveu et Paladilhe.

(22 concurrents.)

1er prix : M. Savard, élève de M. Taudou.
2ds prix : MM. Souquet-Basiège, Féry (Aimé), élèves de M. Taudou.
1ers accessits : MM. Emmanuel, élève de M. Th. Dubois ; Mesquita, élève de M. Taudou.
2es accessits : MM. Le Tourneux, élève de M. Th. Dubois ; Ray, élève de M. Pessard.

Harmonie.

CLASSE DES ÉLÈVES FEMMES

(Séance du mardi 10 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président ; Léo Delibes, Guiraud, Th. Dubois, Fissot, Ch. Lefebvre, Salvayre, Hector Salomon, Salomé.

(10 concurrentes.)

1er prix : Mlle Lefrançois, élève de M. Ch. Lenepveu.
2d prix : Mlle Gonthier, élève de M. Ch. Lenepveu.
1er accessit : Mlle Coppée, élève de M. Ch. Lenepveu.
2es accessits : Mlles Ramat (Marie), élève de M. Barthe ; Jaëger, élève de M. Ch. Lenepveu.

Accompagnement au piano.

(Séance du vendredi 13 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président ; Guiraud, Delibes, Delahaye, Fissot, Jonas, Lavignac, Pessard et Hector Salomon.

Professeur : M. Aug. Bazille.

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

(4 concurrents.)

Pas de premier prix.
2d prix : M. Landry.
1ers accessits : MM. Bachelet, Jeannin.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

(3 concurrentes.)

1er prix : Mlle Gonthier.
Pas de 2d prix ni de 1er accessit.
2e accessit : Mlle Jaëger.

Solfège (instrumentistes.)

(Séances du mercredi 4 et du jeudi 5 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Adolphe Blanc, Heyberger, Ed. Mangin, Mouzin, Georges Pfeiffer, Salomé, Sieg et André Wormser.

HOMMES

(28 concurrents.)

1res médailles : MM. Cuignache, élève de M. Lavignac; Barthélemy et Besnier, élèves de M. N. Alkan.
2es médailles : MM. Bloch (André) et Pillard, élèves de M. Rougnon; Lévadé, élève de M. Lavignac.
3es médailles : MM. Lautemann, élève de M. Rougnon; Veyret, Catherine, Jacquet et Lachaume, élèves de M. Lavignac.

CLASSES DES ÉLÈVES FEMMES

(60 concurrentes.)

1res médailles : Mlles Massin et Séveno, élèves de Mme Donne; Lecour et Galliano, élèves de Mme Doumic; Hardy et Parisot, élèves de Mme Donne.
2es médailles : Mlles Dufourcq, élève de Mme Leblanc; Deldicq, élève de Mlle Donne; Dieudonné, élève de Mlle Hardouin; Lévy (Berthe), élève de Mlle Papot; Desbordes, élève de Mlle Donne; Gaudry-Masset, élève de Mlle Papot; Naumbourg, élève de Mlle Donne.
3es médailles : Mlles Champier, élève de Mme Doumic; Houdry, élève de Mme Leblanc; Pècher et Huon, élèves de Mme Doumic; Lhote (Louise), élève de Mlle Donne; Spencer, élève de Mme Devrainne; Jozin, élève de Mlle Donne.

Solfège (classes spéciales pour les chanteurs.)

(Séances du lundi 2 et du mardi 3 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Oscar Comettant, Croharé, Gastinel, Guillot de Sainbris, Marmontel fils, Prumier, Vervoitte et Weckerlin.

CLASSES DES ÉLÈVES HOMMES

(24 concurrents.)

1res médailles : MM. Mauguière, élève de M. Danhauser; Dulin et Jouhanet, élèves de M. Heyberger.
2es médailles : MM. Duquesnes, élève de M. Danhauser; Soum et Claverie, élèves de M. Heyberger.
3es médailles : MM. Thual, élève de M. Heyberger; Desmet, élève de M. Danhauser; Isnardon et Leclerc, élèves de M. Heyberger.

CLASSES DES ÉLÈVES FEMMES

(25 concurrentes.)

1res médailles : Mlles Kara et Melodia, élèves de M. Mouzin.
2es médailles : Mlles Jacquemont, Brouchette et Simonnet, élèves de M. Mangin; Salambiani, élève de M. Mouzin.
3es médailles : Mlles Noiret-Balleroy, élève de M. Mangin; Vaillant (Pauline), élève de M. Mouzin; Vidal, élève de M. Mangin.

Chant.

CONCOURS DES ÉLÈVES HOMMES

(Séance du lundi 23 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Massenet, des Chapelles, Delibes, Jules Cohen, Bouhy, Gailhard, Talazac et Weckerlin.

(20 concurrents.)

1ers prix : MM. Muratet, élève de M. Archainbaud; Escalaïs, élève de M. Crosti.
2d prix : M. Fournets, élève de M. Boulanger.
1ers accessits : MM. Gandubert, Montariol, élèves de M. Saint-Yves Bax.
2es accessits : MM. Dulin, élève de M. Bussine; Desmet, élève de M. Masset; Cambot, élève de M. Boulanger; Déteneuille, élève de M. Bonnehée.

Chant.

CONCOURS DES ÉLÈVES FEMMES

(Séance du mardi 24 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Mme Carvalho, Mme Viardot, MM. Massenet, Léo Delibes, Achard, Guillot de Sainbris, Semet et Van den Heuvel.

(21 concurrents.)

Pas de premier prix.
2ds prix : Mlles Simonnet, élève de M. Bax; Castagné, élève de M. Bonnehée.
1ers accessits : Mlles Terestri, élève de M. Archainbaud; Bérengier, élève de M. Crosti.
2es accessits : MM. Vuillaume, élève de M. Barbot; Lantelme et Salambiani, élèves de M. Bax.

Orgue.

(Séance du mercredi 11 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Aug. Bazille, Dallier, Duprato, Fissot, Gigout, Pugno et Salomon.

Professeur : M. C. Franck.

(3 concurrents.)

1er prix : M. Grand Jany.
2d prix : M. Kaiser.

Piano.

(Séance du samedi 21 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; J. Massenet, Henri Herz, Léo Delibes, de Bériot, Diémer, Henri Fissot, Georges Pfeiffer et Pugno.

CLASSES DES ÉLÈVES HOMMES

(14 concurrents.)

Rondo capriccioso op. 14 de Mendelssohn.

1ers prix : MM. Philipp, élève de M. G. Mathias; Chansarel, élève de M. Marmontel.
2d prix : M. Kaiser, élève de M. G. Mathias.
1ers accessits : MM. Falcke, élève de M. G. Mathias; Jemain, élève de M. Marmontel.
2es accessits : MM. Bondon, élève de M. Marmontel; Frémaux, élève de M. G. Mathias.

CLASSES DES ÉLÈVES FEMMES

(39 concurrentes.)

Concerto en sol *mineur de M. C. Saint-Saëns.*

1ers prix : Mlles Guillot, élève de M. Delaborde; Luziani, Mesnage, Boutet de Monvel, Adolphi, Lacour, élèves de Mme Massart.
2ds prix : Mlles de la Mora, Ramat, élèves de Mme Massart; Krzyzanowska, élève de M. Lecouppey.
1ers accessits : Mlles Texte, élève de M. Delaborde; Stokvis, élève de Mme Massart; Duranton, élève de M. Lecouppey.
2es accessits : Mlles Millochau, Soupe, Mascart, élèves de Mme Massart; Berthelot, élève de M. Delaborde; Mulnier, élève de M. Lecouppey.

Piano.

Classes préparatoires.

(Séance du jeudi 12 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Marmontel, Mathias, Th. Dubois, Fissot, Heyberger, Ed. Mangin, Georges Pfeiffer, Pugno.

CLASSES DES ÉLÈVES HOMMES

(13 concurrents.)

3e Concerto de M. Henri Herz.

1res médailles : MM. Pinchback, élève de M. Decombes; Tariot, élève de M. Anthiome.
2es médailles : MM. Barthélemy, élève de M. Anthiome, Flesch, Libert, élèves de M. Decombes.
3es médailles : MM. Galand, élève de M. Decombes; Veyret, élève de M. Anthiome; Lamart, élève de M. Decombes.

CLASSES DES ÉLÈVES FEMMES

(40 concurrentes.)

4e Concerto de Kalkbrenner.

1res médailles : Mlles Koch, élève de Mme Chéné; Villalobos, élève de Mme Tarpet; Membré, Satgé, Demasur, Viseur, Marais, élèves de Mme E. Rety; Guillois, élève de Mme Tarpet; Champier, Galliano, élèves de Mme Chéné; Séveno, élève de Mme Tarpet; Hurez, élève de Mme Chéné.

2es médailles : Mlles François (Alice), Lefèvre, élèves de Mme Rety; Barat, élève de Mme Tarpet; Weyler, Paroche, élèves de Mme Chéné; Ador, élève de Mme Rety.

3es médailles : Mlles Duval, Gaudry-Masset, Sarcey, élèves de Mme E. Rety; Lévy (Berthe), élève de Mme Tarpet; Dufourcq, Rumeau, Perrissoud, élèves de Mme Rety; Houdry, élève de Mme Tarpet; Pêcher, Arnold, élèves de Mme Chéné.

Harpe.

(Séance du mercredi 11 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Bazille, Dallier, Duprato, Fissot, Gigout, Pugno et Salomé.

Professeur : M. C. Prumier.

(6 concurrents, 2 hommes, 4 femmes.)

Concerto op. 98 de Parish Alvars.

1er prix : M. Lefebvre (Gaston).
2d prix : Mlle Guiot du Repaire.
1ers accessits : Mlles Celmer, Delacour.

Violon.

(Séance du vendredi 27 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Ernest Altès, Armingaud, Lamoureux, Pasdeloup, Delsart, B. Godard, Lebouc et Léon Reynier.

(26 concurrents.)

18e concerto de Kreutzer.

1ers prix : MM. Geloso, Hayot, élèves de M. Massart; Carembat, élève de M. Sauzay.

2ds prix : MM. Mache, élève de M. Maurin; Sinay, élève de M. Massart.

1ers accessits : Mlles Carpenter, Letourneux, élèves de M. Ch. Dancla; M. Rosetti, élève de M. Massart.

2es accessits : M. Leclère, élève de M. Ch. Dancla; Mlles Pavare, Pellisson, élèves de M. Massart; M. Oestreicher, élève de M. Sauzay.

Violon.

CLASSES PRÉPARATOIRES

(Séance du vendredi 6 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Altès, Baillot, Adolphe Blanc, Diaz-Albertini, Gastinel, Madier de Montjau et Taudou.

(14 concurrents.)

13e concerto de Kreutzer.

1re médaille : M. Besnier, élève de M. Garcin.
2es médailles : M. Paulus, Mlle Boutin, élèves de M. Garcin.
3es médailles : Mlle Maggini, élève de M. Bérou; M. Lammers, élève de M. Garcin.

Violoncelle.

(Séance du vendredi 27 juillet)

(Même jury que pour le violon.)

(14 concurrents.)

Concerto de M. Franchomme.

1ers prix : MM. Salmon, élève de M. Franchomme; Van Goens, élève de M. Jacquard.

2ds prix : MM. Dressen, Gauthier, élèves de M. Jacquard; Magdanel, élève de M. Franchomme.

1er accessit : M. Einbrodt, élève de M. Jacquard.

2es accessits : MM. Gruet, Fritsch, élèves de M. Franchomme.

Contrebasse.

(Séance du samedi 7 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Ernest Altès, Baillot, Franchomme, Jacquard, Debailly, Lebouc, Rabaud et Tubeuf.

Professeur : M. Verrimst.

(6 concurrents.)

Morceau de concours op. 127 Verrimst.

Pas de premier prix.
2ds prix : MM. Soyer, Martin.
1er accessit : M. Lebrun.
2e accessit : M. Mante.

Instruments à vent.

(Séance du lundi 30 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Baillot, Emile Jonas, Pasdeloup, Pessard, Dupont, Gastinel, Madier de Montjau et Taffanel.

Flûte.

Professeur : M. H. Altès.

(7 concurrents.)

4e Solo de Tulou.

1er prix : M. Jacquet.
2es prix : MM. Gennaro, Blémant.
1er accessit : M. Carme.

Hautbois.

Professeur : M. G. Gillet.

(6 concurrents.)

1er Solo de M. G. Guilhaud.

Pas de premier prix.
2e prix : M. Bertain.
1ers accessits : MM. Gundstœtt, Lalande.
2e accessit : M. Bas.

Clarinette.

Professeur : M. Rose.

(5 concurrents.)

Grand Duo concertant pour piano et clarinette de Weber.

1ers prix : MM. Mayeur, Hiver.
2e prix : M. Bonnifleau.
1er accessit : M. Boin.
2e accessit : M. Jourdan.

Basson.

Professeur : M. Eugène Jancourt.

(3 concurrents.)

1er Solo de Jancourt.

Pas de prix.
1er accessit : M. Simon.
2e accessit : M. Valleray.

Cor.

Professeur : M. J. Mohr.

(5 concurrents.)

Solo de Mohr.

Pas de premier prix.
2e prix : M. Lambert (Émile).
1er accessit : M. Mingre.

Cornet à pistons.

Professeur M. Arban.

(6 concurrents.)

Fantaisie de Tulou arrangée par Arban.

1er prix : M. Fauthoux.
Pas de second prix.
1er accessit : M. Sabathier.
2e accessit : M. Daulin.

Trompette.

Professeur : M. Cerclier.

(8 concurrents.)

Solo de M. Cerclier.

Pas de premier prix.
2ds prix : MM. Bédouin, Legris.
1er accessit : M. Koch.
2es accessits : MM. Bernard, Mougne.

Trombone.

Professeur : M. Delisse.

(3 concurrents.)

3e Solo de Demersseman

1er prix : M. Mondou.
2d prix : MM. Vasseur, M. Lauga.

DÉCLAMATION LYRIQUE

Opéra.

(Séance du Samedi 28 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Massenet, Des Chapelles, Jules Barbier, Duprato, Joncières, Gailhard, Lassalle et Régnier.

(13 concurrents. — 7 hommes — 6 femmes.)
(10 scènes.)
Professeur : M. Obin.

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

Pas de premier prix.
2ds prix : MM. Claverie, Fournets, Escalaïs.
Pas de premier accessit.
2es accessit : MM. Ceste, Desmet.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

1er prix : Mlle Figuet.
2d prix : Mlle Rocher.
1er accessit : Mlle Mounier.

Opéra comique.

(Séance du Jeudi 26 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Massenet, Des Chapelles, Carvalho, Léo Delibes, Jules Barbier, Gondinet, Achard et Taskin.

(21 concurrents. — 9 hommes — 12 femmes.)
(21 scènes.)

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

Pas de premier prix.
2ds prix : M. Isnardon, élève de M. Ponchard : M. Muratet, élève de M. Pouchard; M. Dulin, élève de M. Mocker.
1er accessit : M. Mauguière, élève de M. Mocker; M. Poirier, élève de M. Mocker.
2e accessit : M. Déteneuille élève de M. Ponchard.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

1er prix : Mlle Castagné, élève M. Mocker; Mlle Bérengier, élève de M. Mocker.
2d prix : Mlle Vial, élève de M. Ponchard.
1ers accessits : Mlle Terestri, élève de M. Ponchard; Mlle Simonnet, élève de M. Ponchard.
2es accessits : Mlle Narbonnet, élève de M. Mocker; Mlle Lantelme, élève de M. Ponchard.

Déclamation dramatique.

(Séance du Mercredi 25 juillet)

Jury : MM. Ambroise Thomas, directeur-président; Camille Doucet, Alexandre Dumas, Des Chapelles, Émile Perrin, Ed. Thierry, Jules Barbier, Regnier, de la Rounat.

Tragédie.

(6 hommes. — 6 femmes.)
(12 scènes.)

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

1er Prix : M. Lambert (Albert); élève de M. Delaunay.
2d prix : M. Marquet, élève de M. Got.
1er accessit : M. Guibout, élève de M. Maubant.
2es accessits : M. Plan, élève de M. Maubant; M. Colin, élève de M. Worms.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

1er prix : Mlle Caristie-Martel, élève de M. Got.
2d prix : Mlle Lefebvre, élève de M. Maubant.
1er accessit : Mlle Barthélemy, élève de M. Worms.
2es accessits : Mlle Bruck, élève de M. Maubant; Mlle Lemonté, élève de M. Maubant.

Comédie.

(21 concurrents. — 10 hommes — 11 femmes.)

PRIX DES ÉLÈVES HOMMES

1er prix : M. Samary, élève de M. Delaunay.
2d prix : M. Hattier, élève de M. Worms.
1ers accessits : MM. Marquet, élève de M. Got; Pety, élève de M. Delaunay.
2e accessit : M. Colin, élève de M. Worms.

PRIX DES ÉLÈVES FEMMES

1ers prix : Mlles Marsy, élève de M. Delaunay; Brandès, élève de M. Worms; Bruck, élève de M. Maubant.
2d prix : Mlle Boyer, élève de M. Got.
1ers accessits : Mlles Vrignault; Vallette, élèves de M. Maubant; Barety, élève de M. Delaunay.
2es accessits : Mlles Berthe de Choudens, élève de M. Worms; Darlaud, élève de M. Delaunay.

RÉCAPITULATION

1ers prix	36
2ds prix	42
1res médailles	29
1ers accessits	42
2es médailles	28
2es accessits	45
3es médailles	34
Total	256

LEGS ET DONS, ATTRIBUÉS, CHAQUE ANNÉE, AUX ÉLÈVES LES PLUS MÉRITANTS DU CONSERVATOIRE

LEGS NICODAMI : 500 francs.

Attribué à MM. Mauguière, Dulin, Jouhanet; Mlles Kara et Mélodia, qui ont obtenu la première médaille de solfège (classe spéciale pour les chanteurs).

PRIX GUÈRINEAU : 300 francs.

M. Escalaïs, premier prix de chant, et Mlle Figuet, premier prix d'opéra.

PRIX GEORGE HAINL : 1,000 francs.

MM. Salmon et Van Goens, premiers prix de violoncelle.

PRIX POPELIN : 1,200 francs.

Partagé entre Mlles Guillot, Luziani, Mesnage, Boutet de Monvel, Adolphi et Lacour, premiers prix de piano.

DON ÉRARD : deux pianos à queue.

M. Philipp et Mlle Guillot, premiers prix de piano.

(De plus, la maison Pleyel-Wolff et la maison Gand-Bernardel, attribuent aux autres principaux lauréats de piano, de violon et de violoncelle, des instruments de choix sortant de leurs ateliers.)

* * *

Voici maintenant le programme du concert, dont nous aurons à reparler dimanche prochain :

1° Fragment du premier morceau du concerto en *sol* mineur, pour piano, de M. C. Saint-Saëns, exécuté par Mlle Guillot.

2° Air de *Lucie de Lammermoor*, chanté par M. Muratet.

3° Fantaisie *appassionata*, pour violon, de Vieuxtemps, exécutée par M. Geloso.

4° Scène du 5e acte de *Marion Delorme*, de M. V. Hugo.

Marion	Mlle Caristie Martel
Didier	MM. Marquet
Un geôlier	Laugier

5° Scène du 1er acte du *Menteur*, de Corneille :

Dorante	M. Samary
Clarisse	Mlles Marsy
Isabelle	Darlaud
Alcippe	MM. Pety
Cliton	Chantard
Philiste	Laugier

6° Scène du 3e acte du *Misanthrope*, de Molière :

Célimène	Mlles Marsy
Arsinoé	Barety

7° Scène du 2e acte de *Carmen*, de G. Bizet :

Carmen	Mlle Castagné
Don José	M. Mauguière

8° Scène du 4e acte d'*Aïda*, de M. Verdi :

Amnéris	Mlle Figuet
Radamès	MM. Escalaïs
Ramfis	Fournets

La séance commencera à une heure précise.

* * *

Enfin, nous sommes heureux d'annoncer la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M.

Théodore Dubois

l'éminent professeur d'harmonie au Conservatoire et de plus le musicien de haut mérite que son prochain ballet à l'Opéra : *la Farandole,* achèvera de mettre tout à fait en lumière. Cette nomination sera des mieux accueillies dans le monde des musiciens, où le caractère si droit de M. Dubois ne lui a fait que des amis.

Sont de plus nommés Officiers d'Académie :

M. Archainbaud, professeur de chant;
M. Barthe, professeur d'harmonie ;
M. Petipa, professeur de maintien.

A dimanche prochain tous détails sur cette intéressante cérémonie.

H. Moreno.

SEMAINE THÉATRALE

Un nouveau coup de maître à l'actif de la direction italienne Corti-Maurel. Le ténor Masini est engagé pour un nombre de représentations. De plus, le frère du *basso* Edouard de Reszké, jeune ténor-comédien, de vrai mérite, s'essayera définitivement à Paris dans *l'Hérodiade* de Massenet, dont on donne déjà la belle distribution suivante :

Salomé	Mmes	Fidès Devriès
Hérodiade		Tremelli
Jean	MM.	Jean de Reszké
Hérode		Maurel
Phanuel		Edouard de Reszké
Vitellius		Villani

Devant cette distribution on se demande même pourquoi la partition d'*Hérodiade* ne serait pas chantée en français. C'est une œuvre si essentiellement française qu'elle a peu réussi en Italie. Voyons, Messieurs Corti-Maurel, laissez les vieux préjugés des scènes italiennes de Paris, Londres et Pétersbourg. Faites chanter en français les œuvres françaises, surtout quand la distribution y prête. Seule, dans cette distribution, Mlle Tremelli laisserait peut-être à désirer comme accent ou prononciation, mais son admirable contralto saura triompher de tous les obstacles. D'ailleurs, n'a-t-elle pas dû entrer à l'Opéra, il y a deux ans? Donc cela ne l'effrayait pas autrement de chanter en français. Quant à MM. de Reszké, ils parlent notre langue comme de vrais Parisiens. Encore une fois, Messieurs Corti-Maurel, faites de votre théâtre italien un véritable théâtre international.

Avant de quitter le Théâtre-Italien, annonçons que l'administration de cette scène vient de choisir pour secrétaire général, M. Maurice Lefèvre, un de nos jeunes confrères. M. Maurice Lefèvre est entré immédiatement en fonctions, et il se tiendra tous les jours, de une à quatre heures, au théâtre des Nations, où toutes communications pourront lui être adressées.

A l'Opéra, le baryton Melchissédec a pris possession du rôle de Nelusko et M. Lassalle a obtenu dix jours de congé d'hiver en échange des trois belles représentations d'été de *l'Africaine* qu'il vient de nous donner. Il ira passer ces dix jours en représentations à Monte-Carlo. Gare à la roulette !

Une grave nouvelle pour la jeune école française :

On annonce (et nous reproduisons sous toutes réserves), que la sous-commission du budget des beaux-arts aurait admis en principe, sauf ratification de la Chambre, une modification au cahier des charges de l'Académie nationale de musique. A l'avenir, l'administration aurait la faculté de reprendre des ouvrages anciens, faute de grands opéras nouveaux.

Le cas des anciens ouvrages était déjà prévu, mais avec une sage mesure dans le cahier des charges de l'Opéra. Pourquoi y modifierait-on quoi que ce soit? Cette nouvelle mérite confirmation. Si elle devenait officielle, l'Opéra-Comique ne manquerait pas de faire valoir des arguments analogues, ne fût-ce que pour obtenir de pouvoir continuer à représenter comme *ouvrages nouveaux* les anciens opéras qu'il emprunte au répertoire de l'ancien Théâtre-Lyrique, faculté qui lui est absolument interdite à partir de la saison 1883-84.

C'est par le *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet, que le théâtre du Château-d'Eau compte inaugurer sa saison lyrique 1883-84. Puisse cet ouvrage retrouver un regain populaire.

Du reste, ni répertoire ni artistes ne feront défaut à M. Lagrenée, et la Ville, comme le ministère des Beaux-Arts, ne pourront manquer de lui donner des marques de sollicitude. En fait, c'est le troisième Théâtre-Lyrique qui renaît sans subvention. Qu'au moins les encouragements lui soient prodigués. Espérons que l'on viendra en aide à M. Lagrenée, à chaque ouvrage nouveau monté par lui sur la scène du Château-d'Eau. Ne serait-il pas aussi de toute justice, qu'après l'Opéra et l'Opéra-Comique, le Château-d'Eau eût le droit d'engager les lauréats du Conservatoire, avant de les voir passer à l'ennemi, c'est-à-dire à l'Opérette.

Cette année, il y a fort belle moisson d'artistes à faire au Conservatoire. L'Opéra ne manquera pas d'y cueillir Mlle Figuet qui ne serait que prêtée à Bruxelles, par M. Vaucorbeil, pour créer *Sigurd*, de M. Ernest Reyer. La place du ténor Escalais est également indiquée sur notre première scène lyrique, mais pour Dieu! qu'on ne lui fasse pas chanter *Robert le Diable !* De pareils rôles ne devraient être imposés qu'à des artistes éprouvés. De son côté, l'Opéra-Comique récoltera à pleines mains au Conservatoire. Il n'aura que l'embarras du choix. Donc, il resterait encore quelques sujets pour le Château-d'Eau.

Un mot pour finir sur le ténor Muratet, du Conservatoire de Toulouse, proclamé 1er prix dès cette année à notre Conservatoire. M. Carvalho l'avait pensionné afin de lui faciliter le séjour à Paris et il lui paie maintenant son volontariat, afin de sauver à ce jeune ténor d'avenir, les cinq années du service réglementaire. A la bonne heure, voilà de la bonne administration artistique.

H. Moreno.



NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Nous ne savons pas encore quel est le résultat financier des solennités de Bayreuth ; il est permis d'augurer qu'il n'est pas brillant ; mais il n'y a là aucun esprit de spéculation, et les fidèles de Wagner ne sont pas gens à reculer devant un déficit de quelques milliers de marks. Les délégués des *Wagner-vereine* de Vienne, Berlin, Munich, Mannheim, Trieste, Prague, Nuremberg, Leipzig et autres villes, au nombre de cent cinquante environ, se sont donc réunis à Bayreuth même, sous la présidence du baron Ostini, à l'effet de prendre les mesures nécessaires pour consolider l'avenir du théâtre. Les représentations pour 1884 sont dès à présent assurées, grâce au désintéressement des artistes, qui ont résolu de former une Société, dont la présidence sera offerte à Frantz Liszt. Il y a là une résolution vraiment noble et touchante. Il faut songer, en effet, que les honoraires touchés par ces artistes, pour le dur labeur qu'ils s'imposent, n'est rien de plus qu'une simple indemnité. Or, pour accomplir ce devoir pieux, quelques-uns d'entre eux, Mme Materna et M. Scaria, par exemple, renoncent spontanément à toute la saison d'été, qu'ils pourraient employer d'une manière beaucoup plus fructueuse. N'y a-t-il pas là un témoignage évident de l'enthousiasme que l'auteur de *Parsifal* a dû faire éclore dans le cœur de ses interprètes ?

— Les journaux allemands annoncent la prochaine retraite de Ferdinand Hiller, qui abandonnerait la direction du Conservatoire et celle des concerts Gürzenich. Cette nouvelle est peut-être prématurée, et nous ne l'acceptons qu'en faisant nos réserves. Il est vrai toutefois que l'éminent musicien est souffrant depuis quelque temps et se sent fatigué, ce qui ne surprendra pas ceux qui ont suivi sa longue et laborieuse carrière.

— L'impresario Merelli aurait trouvé son Ophélie pour Berlin. Mlle de Vère, qui a étudié ce rôle important à l'Opéra de Paris, le chanterait l'automne prochain à Berlin.

— C'est M. F. Gumbert, le compositeur bien connu et littérateur à ses heures, qui traduit en allemand la *Lakmé* de MM. Delibes, Gondinet et Gille. C'est par M. Gumbert qu'avait été également traduit la *Mignon* de MM. Ambroise Thomas, Jules Barbier et Michel Carré, représentée sur toutes les scènes allemandes. Il en sera de même de *Lakmé*, déjà demandée par les meilleurs théâtres d'outre-Rhin.

— Mlle Louise Viardot, la fille aînée de notre grande cantatrice dramatique, vient d'être attachée au Conservatoire de Francfort en qualité de professeur de chant.

— Le grand concours biennal de composition musicale, dit « Concours de Rome », a commencé, à Bruxelles, par les épreuves préparatoires de rigueur. La véritable épreuve — le travail en loge — a commencé mer-

credi. Voici les noms des concurrents qui se sont présentés pour subir l'épreuve préparatoire à l'entrée en loge : MM. Léon Dubois (deuxième prix en 1881), Soubre (mention honorable en 1879), Heckers, De Coninck et Berghs. Le jury chargé de juger le concours ouvert pour le meilleur poème lyrique ou dramatique devant servir à être mis en musique par les concurrents du prix de Rome, a décerné le prix, soit une somme de 300 francs, à la cantate française *les Aïssa-Wahs*, de M. Lucien Solvay, et à la cantate flamande *Daphné*, de M. Van Hoey. Après une longue délibération, dit le *Guide musical*, le jury composé de MM. Gevaert, Radoux, Samuel, Mathieu, Van den Eeden, a décidé que le poème de M. Van Hoey servirait de cantate imposée pour le grand concours biennal de composition musicale. Les vers de M. Solvay avaient été traduits en flamand par M. Hiel ; ceux de M. Van Hoey, en français par M. Antheunissen, le gendre d'Henri Conscience. Une soixantaine de poèmes français et flamands avaient été envoyés au concours.

— Le directeur Van Hamme vient de lancer son manifeste aux abonnés pour la saison 1883-1884 du Théâtre Royal Français de La Haye. En fait de nouveautés il annonce *Lakmé*, « le grand succès de Léo Delibes ». Le grand opéra tiendra, cette année, plus de place que jamais dans le répertoire de La Haye, le cahier des charges ayant annulé les représentations de comédie et de vaudeville au profit du grand opéra rendu obligatoire. Aussi M. Van Hamme a-t-il engagé une forte troupe, en tête de laquelle nous remarquons Mme Leslino, la dramatique falcon. C'est Mlle Blanche d'Ervilly qui tiendra les rôles de première chanteuse légère d'opéra-comique et traductions.

— Toujours la décentralisation. MM. Détroyat et Silvestre viennent de faire recevoir, au théâtre d'Anvers, un opéra intitulé : *l'Alcade de Zalaméa*. Cet ouvrage dont la partition est due à M. Benjamin Godard et non à M. Guiraud, comme on l'a dit par erreur, sera représenté l'hiver prochain.

— Le directeur du Théâtre-Royal d'Anvers, M. Coulon, prépare une très belle saison, avec une très belle troupe d'artistes, à la tête de laquelle se trouvent des artistes comme Warot et la belle Mlle Poissenot. La grande nouveauté de la saison sera *Françoise de Rimini*, magnifiquement montée aux frais mêmes de la Ville, qui veut faire de ces représentations toute une manifestation en l'honneur d'Ambroise Thomas. On donnera aussi, comme opéra de demi-caractère, les *Contes d'Hoffmann*, et probablement encore *Lakmé*, si on arrive à découvrir une bonne artiste pour le rôle si remarquablement créé par Mlle Van Zandt ; — tout cela aux portes mêmes de Bruxelles. MM. Stoumon et Calabresi n'ont qu'à bien se tenir. Rome n'est plus dans Rome.

— Voici maintenant que c'est bien Mlle Figuet, le premier prix d'opéra du Conservatoire, qui créera, à la Monnaie de Bruxelles, le *Sigurd* de M. Reyer, malgré la lettre de protestation qu'elle avait adressée aux journaux. Effectivement, elle n'a pas signé de traité avec MM. Stoumon et Calabresi, mais M. Vaucorbeil, le directeur de l'Opéra, qui vient de l'engager, la prête obligeamment à MM. Stoumon et Calabresi. C'est bien à peu près la même chose; on appelle cela jouer sur les mots. Par suite, Mme Caron resterait chargée seulement de défrayer le répertoire de la Monnaie.

— M. Louis Cattreux, agent-correspondant de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, à Bruxelles, vient de publier une intéressante *Etude sur le droit de propriété des œuvres dramatiques et musicales*, dont nous recommandons la lecture à tous ceux qui écrivent pour le théâtre. On sait que M. Louis Cattreux a courageusement lutté pour soutenir les revendications des auteurs en Belgique. Il a recueilli dans son ouvrage tous les décrets et traités sur la matière, et, à l'aide de ces documents, il a écrit un brillant plaidoyer, qui établit victorieusement nos droits chez nos voisins.

— Depuis longtemps nos auteurs se plaignent des *adaptateurs* anglais et des *spéculateurs* qui, jusqu'à ce jour, se sont enrichis à leurs dépens et à ceux des directeurs de Londres. MM. Pierre Elzéar et Melbourne, en ce moment à Londres, dans le but d'établir des relations directes avec les écrivains et directeurs anglais, ont trouvé un accueil sympathique chez les principaux journalistes.

— Au moment où s'est produite l'épouvantable catastrophe d'Ischia, dont toute la presse retentit en ce moment, les spectateurs réunis au théâtre des Bains, à Casamicciola, ont été jetés par terre et ont entendu comme un train passant à toute vitesse sur un pont de fer; puis ils ont senti osciller comme une mer agitée et le feu a pris dans la salle. Ça été un sauve-qui-peut général. Public et artistes s'efforçaient de fuir dans toutes les directions. Mais hélas! que de victimes et quelle navrante page à ajouter à l'histoire de nos théâtres incendiés !

— Le Politeama d'Asti, qui avait été édifié sur les restes d'un ancien couvent, vient d'être racheté par une corporation religieuse, pour être rendu au culte.

— Dans quelques jours, on doit inaugurer un nouveau théâtre à Spello, dans l'Ombrie.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Voici la liste complète des lauréats du Conservatoire qui viennent d'être engagés dans les théâtres subventionnés. Cette liste est aujourd'hui définitive, car le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts a ratifié les demandes qui lui avaient été adressées par les directeurs de ces théâtres, à la suite des derniers concours :

A l'Opéra : Mlle Figuet et M. Escalaïs ; au Théâtre-Français : Mlles Marsy et Bruck, M. Samary ; à l'Opéra-Comique : Mlles Castagné, Bérengier, Vidal et M. Dulin ; M. Muratet était déjà engagé depuis un an. A l'Odéon : Mlles Caristie-Martel, Boyer, Barety et M. Albert Lambert.

— L'importante distribution de palmes académiques qui a lieu tous les ans à la fin des cours scolaires est commencée. Parmi les noms des officiers d'Académie appartenant à la catégorie des Beaux-Arts, nous relevons les suivants : MM. Bourgeat, secrétaire du théâtre de l'Odéon ; Emile Abraham, auteur dramatique, secrétaire du Gymnase ; Jacques de Biez, critique d'art ; Ben-Tayou, compositeur de musique ; Bosquin, Verguet, artistes lyriques ; Dumaine, artiste dramatique ; Mme Fuchs, l'amateur, d'un talent si distingué dont *le Ménestrel* a si souvent l'occasion de parler ; Mlle Venot d'Auteroche, peintre et professeur de dessin des écoles de la Ville de Paris ; Charles Woog, compositeur de musique, qui écrit spécialement pour les musiques militaires.

— Mme Pauline Thys, l'auteur de la partition de *Judith* et de celle du *Mariage de Tabarin* qui sous son titre italien : *La Congiura di Chevreuse* a été représentée l'an dernier en Italie, vient de recevoir les palmes académiques.

— L'Académie française vient d'arrêter la liste des prix accordés par elle aux ouvrages utiles aux mœurs et qui seront proclamés dans la séance publique annuelle, qui aura lieu cette année au mois de novembre prochain. Sur la somme de 18,000 francs de cette importante fondation, faite par M. de Montyon, l'Académie a décerné entre autres prix : 2,000 francs à M. Auguste Vitu pour son intéressant ouvrage intitulé : *la Maison mortuaire de Molière* et 1,000 francs à M. Stéphen Liégard pour son recueil de remarquables poésies : *les Grands cœurs*. L'Académie a décerné, par ailleurs, une médaille d'or, de la valeur de mille francs, à M. Jules Comte, directeur de la Bibliothèque de l'enseignement des beaux-arts, pour récompenser et encourager cette intéressante publication.

— M. Ambroise Thomas se rend en Bretagne pour se remettre de la laborieuse série des concours de fin d'année du Conservatoire. De son côté, M. Emile Réty va faire un séjour prolongé à la campagne. La rentrée n'aura lieu que le lundi 8 octobre.

— On se rappelle qu'au lendemain de la première représentation d'*Henri VIII*, à l'Opéra, M. Camille Saint-Saëns partit pour l'Algérie et la Tunisie, où il fit un séjour assez prolongé. En rentrant à Paris, le compositeur fut pris d'accès de fièvre, assez violents pour alarmer ses amis. M. Camille Saint-Saëns, après s'être reposé plus d'un mois dans un établissement hydrothérapique d'Auteuil, vient de partir pour Cauterets, où il va achever sa convalescence.

— La souscription ouverte en France pour élever un monument à la mémoire de Berlioz sera sûrement couverte. La seule somme recueillie par le sous-comité de Marseille n'a pas atteint moins de 3,620 francs. En remerciant le président, M. Alexis Rostand, d'un tel résultat, M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, l'informe qu'il ne manquera pas de porter à la connaissance du comité, dès la prochaine séance, le vœu unanime exprimé par le sous-comité de Marseille de « voir consacrer le montant de la souscription non à un monument perdu dans un cimetière et éloigné des regards de la foule, mais à une statue érigée au cœur même de Paris, au centre d'une place ou au devant d'un grand édifice artistique. »

— Notre grand chanteur-professeur Duprez s'est rendu à Dieppe pour y patronner les débuts de Mlle Alice Rabany, son élève. Grande nature d'artiste où les défauts le disputent aux qualités, mais une artiste enfin.

— Nous avons le profond regret d'apprendre que l'état de santé du compositeur Cœdès, qui s'était amélioré depuis quelque temps, inspire aujourd'hui de vives inquiétudes.

— Le violoniste Planel épouse Mme veuve d'Assonville, née Mary-Louise d'Amboise.

— Plusieurs éditeurs, membres de l'Association, ont fait saisir, à Lille, une feuille de chansons intitulée : *Les Joyeux Refrains* et en ont poursuivi les vendeurs. Perdu en première instance, le procès est venu en appel à Douai, et le 26 juin, la Cour a donné raison aux éditeurs. Cet arrêt autorise désormais à poursuivre non seulement les imprimeurs et éditeurs, mais aussi les vendeurs de contrefaçons.

— Les concours de fin d'année à *l'Ecole de musique religieuse*, fondée par Louis Niedermeyer, dont le directeur actuel, M. Gustave Lefèvre, continue les glorieuses traditions, ont été fort brillants. En voici les résultats principaux pour les classes supérieures : SOLFÈGE, professeur le directeur. (1re division). Prix : Alfred Marichelle ; accessit : Alfonse Marré. — HARMONIE, professeur, le directeur. (2e division), Prix : Eugène Stœrkel ; 1er accessit : Marichelle. — CONTREPOINT. (1re division). Professeur M. Gigout.

1er prix: Henri Pinot; 2e prix ex æquo: Camille Andrès et Charles Collin; 1er accessit: Henri Lutz; 2e accessit: Georges Savoye. — FUGUE, professeur M. Gigout. Prix à l'unanimité avec félicitations: Auguste Binet. — COMPOSITION MUSICALE, professeur le directeur. 1er prix fondé par le Ministère de la Justice et des cultes: Auguste Binet; 2e prix: Georges Savoye. — HISTOIRE DE LA MUSIQUE, professeur le directeur. Prix: Henri Yung. — PIANO (1re division). Professeur, M. Gigout. 1er prix à l'unanimité: H. Pinot; 2e prix: Ch. Collin; 1er accessit: Jacques Chanaud; 2e accessit: P. Rosticher. Rappel des 1ers prix de 1882, à l'unanimité: Auguste Binet, Henri Lutz. — PLAIN-CHANT, professeur M. Gigout. 1er prix fondé par le Ministère de la Justice et des Cultes: ex æquo: Joseph Vinot et A. Binet; 2e prix ex æquo: C. Andrès et H. Pinet; accessit: Rosticher. — ORGUE, professeur M. C. Loret (1re division). 1er prix fondé par le Ministère de la Justice et des Cultes: Henri Pinot; 2e prix: Ch. Collin; 1er accessit: A. Binet; 2e accessit: Savoye; mention honorable: Rosticher. Rappel du 1er prix de 1882 à l'unanimité: Henry Lutz. — Prix d'honneur: Auguste Binet.

— Jeudi dernier, le concours général de chant entre les élèves des écoles du département de la Seine a eu lieu sous la présidence de M. Roux, sous-directeur des affaires départementales. Les prix offerts par M. le ministre de l'Instruction publique et par M. le préfet de la Seine, ont été décernés aux écoles de Romainville, de Vanves et de Vanves-ès-Malakoff. Après le concours les élèves de toutes les écoles réunies ont exécuté, sans répétition préalable, un chœur de Laurent de Rillé *la Chasse*, qui a produit un grand effet.

— Les concerts populaires effectueront leur réouverture le 21 octobre, toujours sous la direction de M. Pasdeloup. M. Collongues, chef des deuxièmes violons à ces concerts depuis 22 ans, vient à ce titre de recevoir les palmes d'officier d'Académie, sur la demande de M. Pasdeloup.

— Ainsi qu'aux concours des années précédentes, nous avons pu constater que les classes du *Conservatoire de Lille* ont conservé le niveau élevé qu'elles ont atteint depuis que M. Lavainne dirige cet important établissement. Les classes de piano surtout ont été satisfaisantes et ont mérité une ample moisson de récompenses; nous en félicitons les professeurs M. Delarroqua et Mme Monneret. M. Lefebvre-Muller mérite certainement aussi une mention spéciale pour sa classe d'orgue, qu'il dirige avec grand talent. Ses élèves, MM. Deckers et Vandenberghe ont joué d'une façon vraiment remarquable la *Passacaglia* de J.-S. Bach, morceau très difficile; aussi le jury leur a-t-il décerné à tous deux un premier prix. M. Lefebvre-Muller a reçu les félicitations du jury. Les classes de chant ont été toutes deux (hommes et femmes) fort convenables, bien qu'il n'y ait pas eu, dans la classe des demoiselles, d'élève assez avancée cette année pour mériter un premier prix. Les instruments à archets, qui forment la partie essentielle de nos orchestres, qui en sont l'âme, fixent surtout pendant le concours l'attention des musiciens qui déplorent la faiblesse ordinaire de ces mêmes orchestres, faute d'un nombre suffisant de violonistes capables de tenir convenablement les parties de premier, second violon et alto. Sous ce rapport encore, les concours du Conservatoire de Lille ont été, sinon très brillants, du moins fort satisfaisants. *(Semaine musicale.)*

— A Lyon et à Marseille, les concours de fin d'année du Conservatoire ont marché aussi de façon satisfaisante. A Lyon surtout on a remarqué un progrès marqué dans les classes de chant, qui avaient été si faibles l'an dernier. Cette fois on y compte jusqu'à trois sujets d'avenir: Mlle Fanelly Pelosse, premier prix à l'unanimité, qui s'est fort distinguée dans l'air de la Reine des *Huguenots*; M. Beyle, qui a fait montre de qualités dans l'air si difficile du *Siège de Corinthe*, et enfin M. Desflache, ténor à la voix vibrante, auquel le jury n'a cependant décerné qu'un second prix, sans doute pour le garder au Conservatoire encore une année. N'oublions pas M. Cottet, auquel on a donné un premier prix; mais n'est-ce pas un peu à l'ancienneté? Le concours de déclamation a révélé un jeune premier de talent, M. Léon Cerf, et une charmante ingénue, Mlle Tiphaine. Donc, cette fois, l'année n'a pas été mauvaise.

— A Toulouse, les concours se sont surtout distingués par une grande animosité entre les professeurs, animosité qui se manifeste trop bruyamment et trop publiquement. Glissons sur ce triste sujet.

— La série des représentations théâtrales s'est ouverte à Deauville par un très beau concert, auquel ont pris part M. Kowalski et Mlle Deschamps, du théâtre de la Monnaie. Voici pendant la période des courses un aperçu des plaisirs qui attendent les abonnés du Casino: *Lundi 6 août*. — Grand concert instrumental. L'orchestre sous la direction de M. H. Quinzard. — *Mardi 7*. — Soirée dansante. — *Mercredi 8*. — Dans la journée, grand bal d'enfants, dit bal des courses (prestidigitation, pantomime et ombres chinoises, tombola, etc. — *Jeudi 9*. — Francis Planté. — *Vendredi 10*. — Mme Carlotta Patti, MM. Luigi Parisotti, Ernest de Munck. — *Samedi 11*. — Grand bal des abonnés. — *Dimanche 12*. — MM. Vergnet, Tamarelle, Mme Caron. — *Lundi 13*. — Berthelier, Louis Derivis, Mlles Juliette Darcours et Ronza. — *Mardi 14*. — Soirée dansante. — *Mercredi 15*. — Mlle Marie Van Zandt. — *Jeudi 16*. — Représentation donnée par la Comédie-Française (MM. Thiron, Coquelin cadet, Prud'hon, Mmes Reichemberg, Kalb, Persoons). — *Vendredi 17*. — Mlle Jeanne Granier. — *Samedi 18*. — Grand bal des courses. Jamais Casino, si ce n'est celui de Monaco, n'aura réuni autant d'artistes de cette valeur.

— Deux événements à Aix-les-Bains: Arrivée de M. Emile Perrin, administrateur de la Comédie-Française, et première représentation du ténor Talazac dans *Faust*. Ovations toute la soirée.

— L'excellent orchestre de Bagnères-de-Bigorre, habilement dirigé par M. Haring (de Bordeaux), vient d'exécuter et de placer dans son répertoire *le Pastel*, d'Alexis Restaud. L'œuvre charmante du jeune maître a été rendue avec beaucoup de délicatesse et a eu le plus grand succès. Elle a été particulièrement appréciée par les musiciens très compétents qui se trouvent en ce moment à la station thermale de Bagnères. L. M.

— On nous écrit de Nemours pour nous signaler la réussite de la Messe en musique organisée par le Comité de l'Association des artistes musiciens au profit de sa caisse de secours, solennité qui a eu lieu le dimanche 29 juillet dans l'église Saint-Jean que M. le curé-doyen Degrave avait gracieusement mise à la disposition du Comité. La société de Nemours a répondu à l'appel des artistes parisiens avec beaucoup d'empressement; il n'est peut-être pas de localité en France où les artistes soient mieux accueillis qu'à Nemours, aussi beaucoup d'entre eux ont choisi cette jolie ville comme lieu de retraite ou de villégiature; nous citerons Geoffroy, Chollet, Bressant, Dupuis et Hermann-Léon. Le programme de cette Messe organisée par M. Guillot de Sainbris était défrayé par Hermann-Léon, l'excellent baryton et par deux dames amateurs de Fontainebleau douées de voix magnifiques; M. Gillet, le célèbre hautboïste, le violoniste Lebrun et le violoncelliste Lebouc, membres du Conservatoire, se sont fait entendre dans des solos et des accompagnements de motets. On a remarqué, entre autres morceaux, un Lamento pour hautbois, de Mme de Grandval qui est venue de Fontainebleau pour accompagner ce morceau ainsi qu'un duo de sa messe. La quête a été faite par sept charmantes dames de Nemours et des environs qui ont recueilli une somme inespérée pour la Caisse de secours de l'Association.

— Grande fête de bienfaisance, dimanche dernier, au casino de Chatel-Guyon. M. Bertringer, directeur, avait su organiser une fête populaire et artistique à la fois qui comptera dans les annales de cette charmante et pittoresque station thermale. Parmi les artistes qui avaient prêté leur gracieux concours, nous citerons MM. Valdi et G. David qui ont chanté avec ampleur le *Crucifix* de Faure, Bourdin, flûtiste de l'Opéra-Comique, Nadaud, le violoniste tant applaudi dans les concerts de Paris, Mlle L. Gentil, pianiste des plus distinguées, premier prix du Conservatoire, et Mme Gabrielle Cambardi, fort applaudie dans l'air du *Pré aux Clercs* et la *Chanson de Fortunio*. La société lyrique de Riom, sous l'habile direction de M. Renard, a exécuté les meilleurs morceaux de son répertoire. La tombola et la vente de charité n'ont pas été une des moindres surprises de la fête.

— Un grand salut de charité organisé par M. Alexandre Guilmant a eu lieu dimanche dernier à Meudon. Mmes Vicini-Terrier et Risarelli, MM. Auguez et A. de Vroye avaient apporté leur concours à cette fête artistique. M. Guilmant tenait l'orgue. Parmi la foule des auditeurs on remarquait bon nombre de notabilités et la quête a dépassé 4,000 francs!

— Nous apprenons que M. L. Valdec, le baryton distingué que l'on sait si apprécié de nos Sociétés philharmoniques de province, se propose de fonder une *Agence de Concerts et Soirées* à Paris, dès l'ouverture de la saison prochaine. En conséquence, les artistes qui désireraient entrer en relations avec M. Valdec sont priés de lui faire parvenir leur adresse et leur répertoire, 4, rue Bochard-de-Saron (avenue Trudaine).

NÉCROLOGIE

On annonce de Vienne la mort de Franz Doppler, l'un des capellmeister de l'Opéra impérial de Vienne. Doppler était né à Lemberg en 1822; il s'était acquis de bonne heure une belle renommée de virtuose flûtiste et de compositeur. Il laisse plusieurs opéras qui ont eu grand succès dans leur temps et deux ou trois ballets, tels que *Mélusine*, qui comptent parmi les meilleurs du répertoire viennois.

— M. A. Cot, le peintre bien connu, est mort jeudi subitement dans son atelier de la rue Carnot. Ses obsèques auront lieu lundi à midi. On se réunira 1, quai d'Orsay. La cérémonie religieuse aura lieu à Sainte-Clotilde; le corps sera déposé provisoirement dans le caveau de la famille Duret, au Père-Lachaise. Car M. Cot était le gendre de Mme Duret, elle-même petite-fille de Cherubini.

— On annonce la mort à Bloogmington (Illinois), de Maria Van Elsner, qui débuta à Paris au Théâtre-Ventadour, direction Escudier, sous le nom de Maria Litta, et non sans un certain succès. C'était une élève de Mme Lagrange. Morte à 27 ans!

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

Ouvrages classiques adoptés au CONSERVATOIRE : Méthodes, — Exercices, — Solfèges, — Vocalises, — Études à l'usage des Cours élémentaires et progressifs de Piano. 1er degré : **Adam, F. Cazot**, Méthodes élémentaires ; — **H. Valiquet**, Études du premier âge, Berquin des pianistes ; — **J. Weiss**, le Jeune pianiste classique ; — **Czerny**, Art du chant à 2 et 4 mains ; Exercices journaliers ; — **Marmontel**, l'Art de déchiffrer, à 2 et à 4 mains ; — Son école de mécanisme. — Ses grands exercices modulés dans tous les tons majeurs et mineurs. — École classique du piano. — Édition Marmontel. — **Clavecinistes-Méreaux**, de 1637 à 1698 (Appendice aux **Classiques-Marmontel**). — *Le Pianiste lecteur.*

Deux MÉDAILLES de Première Classe à l'Exposition Universelle de 1867
SECTION DE L'ENSEIGNEMENT, CLASSE, 8.

Paris, en vente AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne. — HEUGEL et Fils, Éditeurs

SOLFÉGES DU CONSERVATOIRE

PAR

CHERUBINI, CATEL, GOSSEC, MÉHUL, LANGLÉ, ETC.

NOUVELLE ÉDITION

Rendue plus progressive, avec doubles Notes. Leçons transposées et accompagnement de PIANO ou ORGUE d'après la basse chiffrée

PAR ÉDOUARD BATISTE

Professeur de Solfége individuel et collectif au Conservatoire, Organiste du grand Orgue de Saint-Eustache.

Ier LIVRE. — INTRODUCTION AUX 80 SOLFÉGES DU CONSERVATOIRE

PETIT SOLFÉGE MÉLODIQUE, THÉORIQUE ET PRATIQUE

PAR ÉDOUARD BATISTE

Renfermant 100 leçons mélodiques et progressives, précédées des principes de musique et accompagnées de 50 tableaux-types résumant toutes les difficultés vocales et rhythmiques de la lecture musicale.

Petit Solfége in-8°, avec acc^t Piano ou Orgue, net.. 6 fr.
1re Édition populaire in-8° (grosses notes), sans accompagnement, net.... 3
2e Édition populaire (petites notes), en trois livres, comprenant le petit solfége et les Tableaux de lecture musicale, à l'usage des Orphéons, Lycées et Séminaires, chaque livre, in-8° oblong, net...... 1

Les 50 tableaux de lecture musicale, avec acc^t, grand format in-4° oblong (grosses notes) pour les classes de six à dix élèves, net .... 5 fr.
Édition populaire des 50 tableaux, sans acc^t, in-8° oblong (petites notes) ; net 2 50
Reproduction géante des 50 tableaux, pour les classes des orphéons, lycées, séminaires ; net..... 70 fr.

Étude Élémentaire des Clefs ; SOLFÉGE POSTHUME d'ÉDOUARD BATISTE, étude préparatoire de transposition, Net : 7 fr. — 140 exercices et leçons mélodiques sur les clefs de SOL, de FA et d'UT, 1re et 4me ligne. — Net : 7 fr.

SOLFÉGES DU CONSERVATOIRE par CHERUBINI, CATEL, MÉHUL, GOSSEC, LANGLÉ, etc., avec acc^t de Piano ou Orgue par Édouard BATISTE

2e LIVRE
EXERCICES ET LEÇONS
ÉLÉMENTAIRES. PREMIER DEGRÉ
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 8 fr.
In 8°, Édit. populaire s. acc net : 2 fr.
Grand format, basse chiffrée, net : 5 fr.

3e LIVRE
SOLFÉGES PROGRESSIFS
DANS TOUS LES TONS
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 fr.
In-8°, Édition populaire, s. acc. net. 3 fr.
Grand format, basse chiffrée, net : 10 fr.

4e LIVRE
SOLFÉGES D'ARTISTE
D'UNE DIFFICULTÉ PROGRESSIVE
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 fr.
In-8°, Édition populaire, s. acc. net : 3 fr.
Grand format, basse chiffrée, net : 10 fr.

5e LIVRE
SOLFÉGES D'ENSEMBLE
A DEUX, TROIS ET QUATRE VOIX
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 fr.
Grand format, basse chiffrée, net : 10 fr.

6e LIVRE
LEÇONS ET SOLFÉGES
DES PRÉCÉDENTS LIVRES SUR TOUTES LES CLEFS
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 fr.
Édition populaire, sans acc^t, net : 3 fr.

7e ET 8e LIVRES
SOLFÉGES DE CHERUBINI
SUR TOUTES CLEFS ET A CHANGEMENTS DE CLEF.
In-8°, avec Piano ou Orgue, ch., net : 10 fr.
Grand format, basse chiffrée, ch., net : 10 fr.

9e LIVRE.
SOLFÉGES POUR BASSE
(BARYTON OU CONTRALTO)
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 fr.
Édition populaire, sans acc^t, net : 3 fr.

10e LIVRE.
SOLFÉGES DE CHERUBINI
POUR SOPRANO OU TÉNOR
Leçons célèbres transcrites, clef de *sol*,
In-8°, avec Piano ou Orgue, net : 10 francs.

11e ET 12e LIVRES.
SOLFÉGES D'ITALIE
AVEC PIANO OU ORGUE, PAR ÉD. BATISTE
1er vol. in-8°, baryt. ou contralto, net : 5 fr.
2e vol. in-8°, ténor ou soprano, net : 5 fr.

— INTRODUCTION AUX GRANDS SOLFÉGES D'ENSEMBLE ET AUX TRAITÉS D'HARMONIE DU CONSERVATOIRE. —

PETIT SOLFÉGE HARMONIQUE EN TROIS LIVRES, PAR ÉD. BATISTE.

1er LIVRE.
85 exemples d'harmonie, avec leur théorie. 50 Exercices-Leçons, à 2, 3 et 4 voix, sur les différents accords et tous les premiers éléments de l'harmonie.
Prix net : 6 fr.

2e LIVRE.
30 Leçons, à 2 et à 3 voix égales, sur tous les intervalles, majeurs et mineurs, et leurs diverses modifications employées diatoniquement et chromatiquement.
Prix net : 5 fr.

3e LIVRE.
25 Leçons (avec résumé), à 2 voix égales dans tous les tons, majeurs et mineurs, et toutes les mesures, simples et composées, usitées dans la musique moderne.
Prix net : 5 fr.

(Les 2e et 3e livres, sans accompagnement, édition populaire, net : 2 fr.)

ÉDITION PANSERON, **SOLFÉGE RODOLPHE**, avec accompagnement de piano ou orgue, par **ÉD. BATISTE**. Un volume in-8°, avec accompagnement, net : 8 fr. — Grand format, édition-typographique Duverger, avec basse chiffrée, net : 5 francs.

GRANDE MÉTHODE DE CHANT DU CONSERVATOIRE

Contenant les Principes du chant, des Exercices pour la voix, des Solféges tirés des meilleurs ouvrages anciens et modernes, par CHERUBINI, GARAT, GOSSEC, MÉHUL, MENGOZZI, PLANTADE, etc. — En deux volumes in-8°, chacun, net : 12 francs

PETITE MÉTHODE DE CHANT
In-8°. Net : 8 fr.
DÉVELOPPEMENT PROGRESSIF DE LA VOIX)

ÉCRITES PAR
Mme CINTI-DAMOREAU
POUR SES CLASSES DE CHANT DU CONSERVATOIRE (1).

GRANDE MÉTHODE D'ARTISTE
In-4° jésus. Net : 20 fr.
(PERFECTIONNEMENT DE L'ART DU CHANT

CATEL
TRAITÉ D'HARMONIE
Complété par LEBORNE
Net : 10 fr.

CHERUBINI
TRAITÉ pratique d'HARMONIE
MARCHES D'HARMONIE
Net : 12 fr.

DOURLEN
TRAITÉ D'ACCOMPAGNEMENT
PRATIQUE
Net : 10 fr.

CHERUBINI
GRAND TRAITÉ DE FUGUE
ET DE CONTRE-POINT
Net : 20 fr.

J. CATRUFO, Traité des voix et des instruments, Net : 5 Fr. — G. KASTNER, Cours d'instrumentation et Suppl^t-Sax, Net : 15 fr

(1) *N. B.* Sont également publiées au *Ménestrel* les méthodes et vocalises de DUPREZ, BRONI, BANDERALI, CONSOL, GARCIA, DAMBI, MAZZI, PAOLIN, VALENTI ; les études et collections classiques du PIANO et les méthodes instrumentales du Conservatoire

MÉDAILLE D'OR à l'Exposition Universelle de 1878
BIBLIOTHÈQUE D'ENSEIGNEMENT MUSICAL, CLASSE 7.

Paris, en vente AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne. — HEUGEL et Cie, Éditeurs.

MÉTHODES ET VOCALISES

PAR

BANDERALI, CRESCENTINI, CINTI-DAMOREAU, G. DUPREZ, GARCIA, PAULIN-LESPINASSE, ETC.

POUR L'ÉTUDE COMPLÈTE DU CHANT

G. DUPREZ

L'ART DU CHANT

1er livre. — *Style large et d'expression*, contenant la théorie des exercices et les études ainsi que les morceaux d'expression propres à ces différents styles. Prix net : 10 francs.

2e livre. — *Style de grâce et d'agilité*, renfermant les études, les exercices, tableaux, morceaux et thèmes variés du genre. Net : 8 francs.

3e livre. — *Diction lyrique*, résumant la théorie du grand art du chant dramatique et contenant les fragments mélodiques des œuvres des maîtres, les traits et points d'orgue des grands chanteurs et célèbres cantatrices. Net : 12 fr.

L'ouvrage complet, net : 25 francs.

LA MÉLODIE

Études complémentaires vocales et dramatiques de l'art du chant. Enseignement supérieur.

1er livre. — Quatre grandes études vocales, huit études avec paroles françaises et huit morceaux de concert et de salon, volume illustré du portrait de l'auteur, d'après un dessin de CAROLUS DURAN, d'une étude biographique d'après nature par Théophile Silvestre, et de vingt *fac-simile* de lettres adressées à Duprez par nos plus grandes illustrations. Net : 18 francs.

2e livre. — *Classiques du chant de 1225 à 1800*. Œuvres des célèbres maîtres, avec double texte français et italien. Net : 12 francs.

L'ouvrage complet, net : 25 francs.

Les **Classiques du chant** *de* G. DUPREZ se vendent séparément, par morceaux détachés, et formeront plusieurs collections qui paraîtront successivement chez les éditeurs du *Ménestrel*.

MANUEL GARCIA (père)

340 exercices, thèmes variés et vocalises ; 4e édition, volume in-8°, revue et rectifiée d'après l'original, avec basses chiffrées, transcrites pour piano par E. VAUTHROT, professeur au Conservatoire et chef de chant à l'Opéra. Net : 8 francs. (Double texte français et italien.)

CRESCENTINI

Célèbres *Exercices et vocalises*, avec double texte français et italien. Nouvelle édition entièrement regravée, avec accompagnement de piano par ÉDOUARD BATISTE, pour soprano ou ténor, baryton ou mezzo-soprano (au moyen de doubles notes). 1 vol. in-8°. Net : 8 francs.

MANUEL GARCIA (fils)

Nouveau traité de *l'Art du Chant*, 6e édition, contenant la description de l'appareil vocal, une analyse des diverses espèces de sons vocaux, la formation des registres, des leçons et exercices sur les sons tenus, sur le port de voix, sur la vocalisation portée, liée, marquée, piquée, etc., les gammes diatoniques et chromatiques, les appogiatures, mordants, trilles, redoublés, etc., et traitant de la parole unie à la musique, de l'articulation dans le chant, de la formation de la phrase, de la respiration, des inflexions, des accents, des changements, points d'orgue, de l'expression, des styles divers et du récitatif. Net : 12 francs.

BANDERALI

Vingt-quatre vocalises élémentaires et graduées pour mezzo-soprano ou baryton, en deux livres. Chacun : 15 francs. (Adoptées au Conservatoire.)

F. MAZZI

L'indispensable du chanteur, *Solfége-Méthode de chant*, adopté par Banderali et Bordogni pour précéder leurs vocalises. Prix marqué : 20 fr.

PAULIN-LESPINASSE

Enseignement complet de l'art du chant, avec texte français et anglais. Principes pratiques de la voix et conseils sur la manière de travailler avec fruit l'art du chant. — 80 exercices progressifs conduisant l'élève aux plus grandes difficultés du mécanisme de la voix. — 20 vocalises des grands maîtres de l'ancienne école italienne, tels que HASSE, LÉO, JOMELLI, SCARLATTI, PORPORA, etc.

Méthode à l'usage des voix aiguës. Net. . . . . 15 »
Méthode à l'usage des voix graves. Net. . . . . 18 »
Méthode à l'usage des voix du médium. Net. . . . . . 18 »

CINTI-DAMOREAU. — Petite et grande méthode de chant du *Conservatoire* (net : 8 et 20 fr.)

Les Gloires de l'Italie. — Chefs-d'œuvre anciens et inédits de la musique vocale italienne aux XVIIe et XVIIIe siècles, recueillis, annotés et transcrits, pour piano et chant, par F.-A. GEVAERT, d'après les manuscrits originaux et éditions primitives, avec basse chiffrée. — Paroles italiennes originales, et traduction française de VICTOR WILDER.
Deux volumes de 30 morceaux chacun. Net : 25 francs. — Vente séparée des 60 morceaux.

C. Stamaty, École classique et moderne ; Rhythme des doigts ; Transcriptions du Conservatoire ; Études concertantes à 4 mains. — **G. Bizet**, le Pianiste chanteur. **F. Godefroid**, l'École chantante du piano. — **L. Diémer**, Transcriptions symphoniques. — **S. Thalberg**, l'Art du chant appliqué au piano. — **F. Chopin**, Études.

ÉTUDES : Bergson, P. Bernard, Cramer, Chopin, Czerny, F. Godefroid, Goria, J. Grégoir, Hiller, G. Mathias, Marmontel et **C. Stamaty.**
ENSEIGNEMENT CONCERTANT : Classiques Alard-Franchomme ; — Transcriptions-Méreaux ; — École concertante 4 mains. **Lefébure** et **R. de Vilbac.**

AUX CONSERVATOIRES DE FRANCE ET DE BELGIQUE. — **Ch. Duvois**, ENSEIGNEMENT SIMULTANÉ DU PIANO ET DE L'HARMONIE, ou le mécanisme du Piano appliqué à l'Harmonie. — Cours complet d'exercices suivi de préceptes et d'exemples mélodiques sur l'ART DE PHRASER, précédé des principes de la musique appliqués au Piano. — Ouvrage complet (net : 25 fr.) ou divisé en huit cahiers [illegible]

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2736 — 49me ANNÉE — N° 37. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 12 Août 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉÂTRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour:

L'ENFANT EN VACANCES

pièce de A. THURNER. — Suivra immédiatement: *A l'absente*, mazurka de J. KAULICH.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT: *A tes pieds*, rondo de GIUSEPPE SARTI, extrait de la collection des *Gloires d'Italie*, de F. GEVAERT, traduction française de VICTOR WILDER. — Suivra immédiatement: *Au golfe Juan*, mélodie nouvelle de D. TAGLIAFICO.

DISTRIBUTION DES PRIX

DU CONSERVATOIRE

ANNÉE SCOLAIRE 1882-1883

Ainsi que nous l'avions annoncé dimanche dernier, la distribution des prix aux élèves du Conservatoire de musique et de déclamation a eu lieu le samedi 4 août, sous la présidence de M. Kaempfen, directeur des beaux arts, assisté de MM. Ambroise Thomas, directeur du Conservatoire; des Chapelles, chef du bureau des théâtres; Poulin, directeur des bâtiments civils et des palais nationaux; Réty, chef du secrétariat du Conservatoire; de la Rounat, directeur de l'Odéon; de tous les professeurs, etc., etc.

M. le directeur des beaux-arts, représentant M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts, empêché, a prononcé le discours suivant, fréquemment interrompu par les applaudissements du brillant auditoire qui se pressait à cette solennité scolaire :

Mesdames, Messieurs,

C'est une voix plus haute, plus éloquente aussi que vous espériez entendre aujourd'hui; croyez bien que M. le président du conseil ne m'a pas confié sans quelque regret la mission de présider cette fête. C'eût été un bonheur pour lui que de féliciter les lauréats des derniers concours; de remercier, ceux dont les leçons les ont formés, de leur zèle et de leur dévouement; de parler de l'art et de sa grandeur dans cette petite et modeste salle qui en est un des plus illustres sanctuaires. Ce bonheur, il lui a fallu s'en priver; soyez certains qu'il ne s'y est pas aisément résigné.

Il lui eût été d'autant plus doux d'occuper ici la place qui était tout naturellement sienne, que les sujets d'éloges ne lui auraient pas manqué.

C'est qu'en effet rarement les épreuves publiques auxquelles s'attache tant de curiosité ont été aussi brillantes, rarement elles ont permis de concevoir d'aussi belles espérances. Les concours d'instruments ont montré chez beaucoup d'entre ceux qui se sont présentés devant le jury non seulement une habileté surprenante, mais ce qui vaut mieux, un goût pur et l'intelligence des maîtres; ceux d'opéra, de comédie et d'opéra comique ont révélé des talents qui promettent à notre répertoire classique et aux œuvres contemporaines des interprètes d'élite.

Nous les entendrons tout à l'heure ces jeunes virtuoses, ces comédiens et ces comédiennes qui n'ont pas vingt ans encore, et nous les applaudirons, heureux du plaisir qu'ils nous donneront déjà, heureux des nobles et délicates jouissances que nous leur devrons plus tard.

Mais, presque toujours une tristesse se mêle aux joies de cette journée : plusieurs ne sont plus là qu'on y voudrait voir, souriant aux succès d'efforts inspirés, encouragés, ou tout au moins suivis par eux avec un intérêt paternel. Cette fois, c'est Octave Fouque, musicien, poète et critique, mort à trente-huit ans, à qui M. Ambroise Thomas avait appris la composition au Conservatoire, l'auteur des *Variations symphoniques sur un air béarnais*, de *l'Histoire du théâtre Ventadour* et d'études sur Lesueur, sur Berlioz et sur Glinka; c'est Louis Monrose, l'excellent professeur, qui possédait à fond la science du comédien, et qui, n'ayant pas lui-même la gaieté expan-

sive qui se communique à tout un auditoire, sut pourtant l'enseigner à ses élèves. Donnons des regrets mérités à ces modestes et utiles serviteurs de l'art.

Tout récemment, le nom d'un autre mort était évoqué, dont la mémoire sera toujours chère à cette maison qu'il a remplie de son infatigable activité, animée de sa vie durant de longues années. C'était au milieu d'acclamations enthousiastes : Caen inaugurait la statue d'Auber, et le Gouvernement de la République, les représentants de la ville natale du grand et charmant musicien, le Conservatoire, par la voix tremblante d'émotion de son vénéré directeur, l'Opéra et l'Opéra-Comique saluaient l'image, taillée dans le marbre, de celui qui fut une des gloires de la France contemporaine, et qui eut au plus haut degré ces qualités éminemment françaises : la grâce, la souplesse, la verve, la clarté; de l'auteur du *Philtre*, de *la Muette*, des *Diamants de la Couronne*, d'*Haydée*, de *la Sirène*, du *Domino noir*.

Auber n'est plus; mais la musique n'est pas morte avec lui dans notre pays; jamais on ne l'a tant aimée, d'un amour plus vrai et plus large; jamais on ne l'a mieux comprise. Et que d'éclatants démentis à ceux qui prétendaient que si le nombre s'est accru des âmes et des intelligences qu'elle a conquises, elles sont rares les œuvres nouvelles dignes d'être admirées et de vivre! Cette année même, pour ne parler que du théâtre, n'avons-nous pas eu, en quelques semaines, et ce bel opéra d'*Henry VIII*, où la tendresse, la passion, la mélancolie, la colère tour à tour chantent leur ivresse, soupirent leurs plaintes, jettent leur cri, et qui est si bien fait pour convaincre les plus sceptiques qu'on peut, aux dons du symphoniste, unir ceux du compositeur dramatique; et cette douce et poétique *Lakmé*, qui, dès le premier soir, a séduit tout le monde, et qui est aimée ici plus qu'ailleurs encore : le succès de M. Delibes n'est-il pas, en effet, pour le Conservatoire, comme un bonheur de famille?

J'en dirai autant de la distinction dont M. Delaunay a été récemment l'objet. Peut-être quelques-uns ont-ils trouvé que l'incomparable amoureux de la Comédie-Française était un peu jeune pour être décoré; mais quoi! si l'on eût attendu qu'il vieillît pour lui donner la croix, il risquait de ne l'avoir jamais, et il l'avait si bien gagnée!

Et maintenant, je m'adresse plus particulièrement à vous, jeunes gens, à vous, Mesdemoiselles, qui venez chercher dans cette école, célèbre entre toutes, des conseils et des leçons. Plusieurs, qui croient avoir reçu la faculté créatrice, ont l'ambition de mettre au jour des œuvres dans lesquelles ils essaieront de réaliser leur idéal. D'autres, — c'est le plus grand nombre, — ne songent qu'à traduire fidèlement, respectueusement les inspirations des maîtres. A tous, je dirai: Ayez le courage, la patience, la persévérance; ne vous laissez rebuter ni par les difficultés, ni par les tâches ingrates. A ce prix vous acquerrez ce qui est la partie matérielle de l'art, indispensable à qui veut être un artiste accompli. Mais ce n'en est pas la partie supérieure. Ce n'est pas par là qu'on touche, qu'on émeut, qu'on ravit, qu'on entraîne, qu'on s'empare des âmes, qu'on en dispose à son gré, qu'on les tient asservies et charmées. Ce pouvoir admirable, le plus enviable de tous, qui le donne? L'intelligence et l'amour du beau.

Oui, voulez-vous posséder l'âme des autres, élevez votre âme vers le beau; remplissez-la de sa divine contemplation. Cherchez-le partout : dans les spectacles de la nature, sur le visage humain, dans les merveilles du génie; non-seulement dans les symphonies de Beethoven, dans les opéras de Gluck, de Rossini, de Meyerbeer, mais aussi dans l'harmonie des lignes du Parthénon ou de la colonnade du Louvre, dans la Vénus de Milo et dans les nymphes de Jean Goujon, dans les fresques de Masaccio, de Raphaël, de Michel Ange et dans les tableaux du Titien, du Corrège, de Rembrandt, du Poussin, dans les poèmes d'*Homère*, dans *Horace*, dans *Athalie*, dans *le Misanthrope*, dans *Othello*, dans les *Méditations* de Lamartine et dans *la Légende des Siècles*.

Vous ne voulez être, je le sais, ni des poètes, ni des peintres, ni des statuaires, ni des architectes; n'importe, le beau est un, et son rayonnement est toujours fécond, de quelque foyer qu'il jaillisse. Qui donc oserait affirmer que le *Don Juan* de Mozart serait le chef-d'œuvre qu'il est sans l'*Ecole d'Athènes*, ou la *Transfiguration*; le plafond de la *Chapelle Sixtine*, sans la *Divine Comédie ?*

Pénétrez tous les secrets de l'art que vous avez choisi ; mais pour y exceller, ne pensez pas encore que cela suffise, et songez à donner à votre esprit une culture nécessaire. Les heures que vous accorderez à la lecture ne seront pas des heures perdues.

Combien cela est vrai, surtout pour ceux et pour celles d'entre vous qui se destinent à la scène ! Peut-être s'imaginent-ils qu'il n'est besoin pour jouer parfaitement un rôle que de rendre avec un soin scrupuleux toutes les nuances du texte, et d'accompagner les paroles de gestes et d'expressions de physionomie qui soient d'accord avec elles; eh bien, non! c'est assez pour un comédien qui sait le métier, ce n'est pas assez pour être un grand comédien.

Il y faut autre chose de plus intime et de plus profond. C'est dans l'observation, c'est aussi dans le commerce habituel avec les écrivains qui ont surtout étudié les mouvements de l'âme humaine, le choc des passions, la logique des caractères, que vous le trouverez.

Et puis, un personnage dramatique, qu'il soit l'incarnation d'un type ou qu'il soit une figure historique, parle ou se meut dans un certain temps, dans un certain milieu; comment lui donnerez-vous toute sa valeur, tout son relief? En pénétrant dans les mœurs de ce temps, dans l'atmosphère de ce milieu; c'est-à-dire en étudiant l'histoire. Et si ce personnage qu'il s'agit de représenter n'est point imaginaire, s'il a existé, n'est-ce pas ce que l'histoire vous apprendra de lui, les détails qu'elle pourra vous fournir sur son être moral, sur son tempérament, sur son aspect extérieur, sur ses façons d'être, qui vous permettront de le ressusciter et de le montrer vivant au public ? »

C'est beaucoup de travail, je le sais; mais vous prétendez au nom d'artiste, ayez donc le courage de faire ce qu'il faut pour le mériter. Ces études, dont vous comprendrez, j'en suis sûr, la nécessité, à chaque instant une création nouvelle les impose à l'acteur consciencieux. Ce n'est donc pas seulement à ceux qui sont encore des élèves que je parle, c'est à ceux qui l'étaient encore hier et qui affronteront demain la périlleuse lumière de la scène.

Elle va rester quelque temps silencieuse et déserte, toute triste de votre absence, cette noble maison du Conservatoire, pleine naguère de bruit, de gaieté, de jeunesse, d'espérances! Tout cela y rentrera bientôt. Vous tous, qui, les vacances finies, en reprendrez le chemin, que ce soit avec un joyeux empressement, sachant le cordial accueil que vous y réservent l'illustre artiste chargé de ses destinées, dont l'autorité s'y exerce avec tant de douceur et de bonté, et des maîtres habiles, prodigues pour vous de leur talent, de leur expérience, de leur affectueuse sollicitude.

Revenez-y animés d'une ardeur vaillante et dites-vous que c'est à l'art, à qui vous avez voué votre vie, à l'art, grâce et parure des États, que la France doit une partie de sa gloire et de sa grandeur, et qu'il ne faut pas la laisser déchoir, cette chère France, de sa renommée dans le monde !

***

Après son discours, M. le directeur des beaux-arts a remis de la part de M. le président du Conseil, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, les insignes d'officier d'Académie à MM. Archainbaud, Barthe et Petitpa, professeurs au Conservatoire, et ceux de chevalier de la Légion d'honneur à M. Théodore Dubois. Cette haute récompense accordée à l'un des professeurs auxquels le Conservatoire doit les fortes études d'harmonie, où se préparent la plupart de

nos grands prix de Rome avant d'aborder les classes de composition, a été accueillie avec une faveur marquée par tout l'auditoire et par les professeurs eux-mêmes, heureux de voir le vrai mérite ainsi reconnu et récompensé en la personne d'un de leurs collègues des plus justement estimé.

La distribution des prix, médailles, legs dont *le Ménestrel* a publié, dimanche dernier, la liste complète, a été suivie du concert et des intermèdes indiqués dans le programme, également publié par nous, à la suite de l'état officiel des récompenses.

Nous n'avons donc aujourd'hui qu'à constater l'excellente exécution de ce programme par de jeunes élèves qui sont déjà de véritables artistes, et la meilleure preuve, qu'on en puisse donner, c'est que nos théâtres subventionnés se sont empressés de les engager.

Ainsi appartiennent déjà à l'Opéra : Mlle Figuet et M. Escalaïs.

Au Théâtre-Français : Mlles Marsy et Bruck; M. Samary.

A l'Opéra-Comique : Mlles Castagné, Bérengier, Vial et M. Dulin.

(M. Muratet était déjà engagé depuis un an.)

A l'Odéon : Mlles Caristie-Martel, Boyer, Barety et M. Albert Lambert.

Et ce n'est pas tout :

Le Gymnase a pris MM. Hattier et Colin, deux jeunes premiers ; Mlle Darland, une ingénuité qui rappelle Mlle Barretta à ses débuts à la Comédie-Française.

Le Vaudeville : Mlle Brandès.

D'autres lauréats iront briller à l'étranger ou dans les départements.

Après une pareille moisson de jeunes artistes en une seule année scolaire, que l'on médise encore de notre grande École nationale de musique et de déclamation. Les faits parlent plus haut que les plus belles théories. Et notons qu'il ne s'agit ici que du côté théâtral de l'École. Par ailleurs que de jeunes symphonistes formés pour nos orchestres, que de virtuoses d'avenir pour nos concerts, que de futurs candidats au prix de Rome !

Allons, allons, notre Conservatoire de musique et de déclamation n'est pas tant à dédaigner, quoi qu'en puissent dire certains esprits moroses ou dénigrants de profession. C'est encore là qu'il faut aller étudier si l'on veut devenir artiste.

H. Moreno.

SEMAINE THÉATRALE

Tous les théâtres encore ouverts se disposent à prendre part à la double grande fête de jour et de nuit que la Presse parisienne organise pour le 26 août au profit des malheureuses victimes d'Ischia. Tous dissentiments politiques se sont tus devant une pareille calamité, et l'on voit les journaux de toutes nuances se réunir dans un commun élan d'irrésistible fraternité, en vue de secourir les survivants de cette épouvantable catastrophe.

La double fête projetée partira de la barrière de l'Étoile pour se centraliser dans le jardin des Tuileries. Tout ce que l'imagination des membres du comité de la Presse aura pu inventer en fait de plaisir public, sera réalisé le dimanche 26 août au profit de cette grande bonne œuvre franco-italienne. Puisse-t-elle resserrer des liens internationaux trop faciles à se détendre et prouver aux Italiens qu'en fait d'humanité, tout au moins, la France et l'Italie sont nées pour s'entendre et se secourir.

La résurrection du Théâtre-Italien de Paris, à laquelle tout le grand monde s'est associé si spontanément, n'est-elle pas aussi un symptôme d'indéniable confraternité, au point de vue de l'art lyrique ? On aura beau dire ou beau faire, les dissentiments politiques ne pourront être également que passagers entre deux peuples si bien faits pour s'entendre.

A propos du Théâtre-Italien et du projet d'y représenter *l'Hérodiade* de Massenet, M. Louis Besson partage notre humble opinion de voir cette œuvre française interprétée en français sur la scène italienne de Paris; et nous le remercions de son assistance. Toute la Presse devrait nous aider à saper le vieux préjugé qui consiste à faire chanter en italien par des artistes français, viennois, russes ou polonais, des ouvrages essentiellement français et devant un public parisien, c'est-à-dire cosmopolite par excellence. A Londres et à Pétersbourg, même situation : les dilettantes anglais ou russes parlent mieux le français que l'italien, et ils seraient fort heureux d'entendre les chefs-d'œuvre lyriques français dans la langue où ils ont été écrits. Les meilleures traductions laissent toujours à désirer, elles enlèvent à la musique une notable partie de son accent et de sa prosodie native, surtout quand ces traductions sont chantées par des italiens de Paris, de Londres, de Vienne ou de Varsovie, fort embarrassés eux-mêmes de donner à la langue italienne son véritable accent.

Cela est si vrai, que notre grand chanteur Faure, sollicité bien des fois d'aller interpréter *Amleto* à la Scala de Milan, s'y est toujours refusé. Et quand on le pressait, en lui donnant pour argument qu'il chantait bien le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas au théâtre italien de Londres, il répondait avec beaucoup de logique : à Londres comme à Paris et comme à Pétersbourg, le public n'est pas italien; il se contente des à peu près que nous lui offrons. Mais en Italie, on me demandera une vraie diction italienne, et ce qui fait la meilleure part de mon style dans le chant français, m'échappera devant un public réellement italien. Pourquoi m'exposer à perdre la moitié de mes avantages au delà des Alpes ?

Et de fait, l'exemple de l'infortuné Adolphe Nourrit lui donnait raison. Un chanteur français ne devient chanteur italien qu'après bien des années passées en Italie, ce qu'a fait Maurel et avant lui Duprez. Il est peut-être encore plus difficile de transformer un chanteur italien en chanteur français; Mario n'a jamais pu s'y faire, malgré les excellentes leçons de Ponchard père. Aussi nous garderons-nous de demander à entendre chanter en français le ténor Masini. Il faut qu'il interprète Verdi en italien, sous peine de nous faire perdre d'ailleurs une partie du caractère dramatique de cette musique si colorée. Entendre autant que possible les chefs-d'œuvre lyriques dans la langue où ils ont été écrits, voilà quel serait l'idéal.

En attendant qu'on y arrive, faisons une petite station à notre grand Opéra Français où l'on annonce le très prochain retour de M. Vaucorbeil, complètement remis de son affection de larynx. MM. Pessard et Ferrier sont prêts à lui faire entendre leur *Tabarin*, opéra en deux actes, destiné à faire affiche avec *la Farandole*, le ballet de MM. Théodore Dubois, Gille, Mortier et Mérante pour Rosita Mauri. Ces deux ouvrages ne tarderont pas à entrer en actives répétitions. *La Sapho*, de Gounod, ne viendra qu'après. Entre temps nous aurons les débuts de Mlle Isaac dans le rôle d'Ophélie d'*Hamlet* qu'elle a répété avec M. Ambroise Thomas, avant de se rendre en Suisse.

On dit que la grosse question des décors de l'Opéra et de l'Opéra-Comique est plus que jamais à l'ordre du jour et que l'on serait tombé d'accord sur la vente définitive des magasins de la rue Richer et de la place Louvois, dont le prix serait converti, d'une part, en immenses ateliers pour l'Opéra, à l'extrémité de la rue Lafayette, de l'autre à l'acquisition de la maison tenant à la salle Favart et faisant face au boulevard des Italiens. On ajoute que les coulisses de notre Académie nationale de musique seraient élargies et agrandies de manière à faciliter le remisage et le transport des décors, et que la salle Favart trouverait dans l'acquisition de la maison du boulevard des Italiens tous les dégagements nécessaires. Attendons les renseignements officiels pour reparler de cette grosse affaire.

A l'Opéra-Comique les chœurs ont repris leurs travaux quotidiens tout comme si l'on jouait le soir, de sorte que le 1er septembre venu, ils seront aussi prêts qu'ils l'étaient à la fermeture le 30 juin. La réouverture se fera par *la Perle du Brésil* avec Mlle Nevada, MM. Cobalet et Mouliérat. Les représentations de *Lakmé* ne reprendront que le 15 septembre avec Marie Van Zandt, MM. Talazac, Cobalet et Barré. La première nouveauté mise en répétitions sera *le Joli Gille*, de MM. Poise et Monselet ; après quoi *la Manon*, de MM. Massenet, Meilhac et Gille, prendra possession de la scène.

Dernière petite nouvelle touchant aux engagements des élèves du Conservatoire. M. Carvalho selon son droit, ayant réclamé Mlle Bérengier, prématurément engagée à la Renaissance, M. Okolowicz a

voulu prendre sa revanche. Il a signé avec Mme Thuillier-Leloir qui se trouvait libre, aux appointements de 3,000 francs par mois. Excellente acquisition.

Au Château d'Eau, nous l'avons dit, la réouverture se fera, — car ce théâtre vient de fermer, — par le *Roland à Roncevaux*, de M. Mermet.

Quant aux théâtres d'opérettes et autres, ils préparent presque tous de nouveaux ouvrages en vue de la saison d'automne. La Renaissance annonce *le Vertigo*, les Nouveautés-Brasseur, *le Diable à quatre*, les Bouffes, *Madame Boniface*, les Folies-Dramatiques, *François les bas bleus*, le Palais-Royal donnera d'abord les deux actes de M. Maurice Desvallières, puis la nouvelle pièce de MM. Meilhac et Gille : *Ma camarade*.

Le Gymnase annonce : *Autour du mariage*, de Mme de Martel et de M. Hector Crémieux; le Vaudeville : *Le Vertige*, de MM. Gondinet et Véron; enfin l'Odéon : *Où peut-on être mieux*, de M. Laurencin et la Comédie-Française, le drame *Maucroix*, de M. Albert Delpit.

Terminons cette revue de la semaine théâtrale par la curieuse innovation que voici, due à la nouvelle direction de la Renaissance.

« A partir de la prochaine campagne, les journalistes y trouveront, à côté du foyer du public, deux bureaux ornés de tout ce qu'il faut pour écrire. Là, les soirs de *première* ils pourront se réunir autour de la même table et commencer, pendant les entr'actes, une besogne qu'il faut ordinairement faire au journal, passé minuit. Ce n'est pas tout : deux chasseurs, ayant chacun une voiture à leur disposition, se tiendront aux ordres des critiques et des soiréistes, pour porter immédiatement la « copie » aux bureaux des journaux. »

Il n'y manquera que le souper fin. Cela viendra.

H. Moreno.

DU RYTHME MUSICAL

A propos d'un nouveau Livre de M. MATHIS LUSSY (1)

Peu nombreux jusqu'à présent, les livres traitant des questions de théorie, d'histoire ou d'esthétique musicales, commencent à se multiplier en France et à trouver des lecteurs. Nous sommes encore loin de l'abondante production des Allemands, mais au moins faisons-nous d'heureux efforts pour leur enlever le monopole, dont ils ont joui pendant longtemps. Ce qui est rare, chez eux comme chez nous, ce sont les livres vraiment originaux, abordant un domaine encore inexploré, ou jetant une lumière inattendue sur des questions que l'on croyait épuisées, sur des problèmes que l'on tenait pour résolus.

Ce caractère d'originalité appartient incontestablement au *Traité de l'expression musicale*, de M. Mathis Lussy, et le titre seul du livre en dénonce assez l'audacieuse nouveauté. Cette enseigne si hardie, ce pavillon si fièrement arboré sur sa marchandise, valut à M. de Lussy des admonestations sévères et des mercuriales irritées.

Eh quoi, s'écriait-on, vous affichez la prétention de gouverner l'inspiration de l'artiste? vous osez le toucher de votre férule de pédant, à l'heure où la muse l'ombrage de ses ailes? Mais vous ne savez donc pas que *l'expression* « c'est l'insaisissable, l'éthéré, le céleste de la musique; c'est le sourire de l'ange (je cite textuellement), le frisson de la fleur et mille autres choses plus impalpables les unes que les autres ». Donner des lois à l'expression! Sachez qu'elle n'en aura jamais d'autres que celles du caprice et de la fantaisie.

Certes, voilà des doléances qui dénotent un esprit peu philosophique. Comment! c'est à l'heure où la physiologie surprend les plus délicates fonctions de l'organisme, c'est au moment où le psychologue se pique de saisir les mouvements les plus secrets de l'âme, qu'on voudrait nous empêcher d'appliquer l'analyse à des phénomènes sonores, purement matériels, après tout, sinon dans leur cause du moins dans leurs effets! Et pourquoi donc échapperaient-ils à l'empire de la règle? Parce que le musicien n'a pas la conscience des lois qui les dominent et qu'il les applique à son insu, uniquement guidé par son instinct d'artiste? N'en est-il pas ainsi d'une foule de phénomènes? Le sang s'arrête-t-il dans les veines et les artères, parce que notre esprit aveuglé n'en suit pas le flux et le reflux? notre pensée va-t-elle se figer dans le cerveau, parce que nous négligeons d'en observer le mécanisme? Pour s'accomplir dans l'ombre, ces manifestations essentielles de la vie n'en suivent pas moins des lois immuables et certaines, qu'il nous est possible de découvrir et de formuler.

Mais un plaidoyer en faveur du *Traité de l'expression* est désormais inutile; le livre date déjà de quelques années et commence à faire son chemin. Celui que je veux examiner aujourd'hui est un ouvrage encore inédit du même auteur : *le Rythme musical; son origine, ses fonctions, son accentuation.* Il doit paraître dans quelques jours, et si j'en puis parler d'avance, c'est que j'ai eu la fortune d'en lire les épreuves.

Ce nouvel ouvrage n'est pas, comme son aîné, le résultat d'une sorte de génération spontanée, je veux dire qu'il n'est pas le fruit de ce travail tout intérieur, qui s'alimente par l'observation personnelle et n'emprunte rien à la lecture ou à la discussion; il a été engendré, au contraire, ou motivé, si l'on veut, par la belle et curieuse étude de Rudolph Westphal : *Allgemeine Theorie der musikalischen Rythmik, auf grundlage der Antiken*. On y sent même, çà et là, une tendance polémique, dont les lecteurs étrangers au livre du savant Allemand, ne comprendront pas toujours l'opportunité et ne saisiront pas l'à-propos. Mais tout en s'appuyant sur les recherches de Westphal, l'étude de M. Lussy garde la marque de son esprit et le cachet de sa personnalité.

Conformément aux promesses de son titre, M. Lussy s'applique d'abord à rechercher l'origine du rythme.

« Quelle est la *mesure*, quel est le terme de comparaison au moyen duquel l'homme peut mesurer, diviser le temps? En d'autres termes, quelle est l'origine du rythme? Evidemment, cette origine ne peut résider que dans un phénomène dont les mouvements réguliers offrent l'alternance de force et de faiblesse, le retour périodique de deux en deux, de trois en trois, d'un choc, d'un son, d'une syllabe, dont la force plus grande impressionne plus particulièrement le sentiment et lui apporte la sensation de repos, d'arrêt. Or, la respiration seule possède cette particularité. Donc, c'est la *respiration* qui est le prototype de la mesure musicale et le générateur du rythme. C'est dans la respiration que réside la faculté, la puissance de fournir à notre âme la sensation de repos, d'arrêt dans le temps. En effet, la respiration se compose de deux instants physiologiques, de deux mouvements : *l'inspiration* et *l'expiration*. L'inspiration personnifie l'action, l'expiration représente le repos, le temps d'arrêt. L'expiration est symbolisée par le *temps fort* de la mesure, la *thésis*, le *frappé;* l'aspiration correspond au *temps faible*, à l'*arsis* de la mesure, au *levé*. »

En développant ces déductions, M. Lussy conclut que la respiration engendre la mesure à deux temps, par le rythme qu'elle fournit à l'état de veille, et la mesure à trois temps, par le rythme qu'elle prend pendant le sommeil; une personne qui dort paisiblement, dit-il, respire à trois temps; le temps qui s'écoule entre l'expiration et l'aspiration est deux fois plus long que celui qui s'écoule entre l'aspiration et l'expiration.

Au premier abord, cette théorie m'avait paru plus ingénieuse que fondée; en y réfléchissant, je serais tenté de m'y rallier. En effet, il paraît d'autant plus naturel de chercher l'origine du rythme dans la respiration, qu'elle est déjà le véhicule naturel de la voix ou du chant. Elle contiendrait ainsi les deux éléments que les Grecs regardaient comme constitutifs de toute musique : le *rhythmos* et le *melos*.

Quoi qu'il en soit, ce point est d'importance secondaire, et les questions que M. Lussy traite ensuite paraîtront d'un intérêt théorique et pratique beaucoup plus grave.

Tout d'abord il essaye de classer les principaux rythmes en les distinguant d'après la place occupée par leur *ictus* initial et leur *ictus* final. Il en profite pour relever les analogies curieuses qui rapprochent les constructions rythmiques des différents styles de l'architecture. Ces similitudes sont d'ailleurs naturelles; on sait que dans la classification des Grecs la musique formait le pendant exact de l'architecture : les deux arts étant purement objectifs, l'un de

(1) Au moment où les éditeurs du *Ménestrel* vont mettre en vente le nouveau livre de M. Mathis Lussy sur *le Rythme musical*, dont nous avons déjà publié ici même la curieuse et savante préface, il nous a paru intéressant de reproduire aussi l'étude que notre collaborateur Victor Wilder vient de consacrer à ce volume dans *le Parlement*. Les livres de M. Mathis Lussy, ce chercheur infatigable et cet observateur sagace, auquel nous devons comme une science nouvelle dans la musique, ne sont pas de ceux qui doivent passer inaperçus, et *le Rythme musical* ne le cédera en rien, comme intérêt et nouveauté, à *l'Expression musicale*, à *l'Histoire de la notation* ou au *Traité d'exercices*.

l'ordre dynamique (arts dans le temps), l'autre de l'ordre statique (arts dans l'espace).

Cet examen nous conduit tout droit aux rythmes *anacrousiques*, que M. Lussy propose d'appeler *prothétiques*, sous prétexte que le mot *anacrousis* est d'importation savante et ne se rencontre dans aucun dictionnaire de musique. M. Lussy fait erreur; il le trouvera dans le *Musikalisches Lexicon* d'Hermann Mendel et même dans le dictionnaire de Riemann, où il assure l'avoir cherché vainement. Mais ce détail n'a pas la moindre importance; il suffit de s'entendre sur les mots et de savoir que les rythmes anacrousiques ou prothétiques sont ceux qui ne commencent pas sur le temps fort, et dont l'*ictus* initial est précédé d'une ou de plusieurs notes.

D'après M. Lussy, il y a trois sortes d'*anacrouses :*

1° Des *anacrouses intégrantes* qui font corps avec le rythme et qui, si on les enlevait, dénatureraient complètement l'*essence* même, la *nature* du rythme ;

2° Des *anacrouses motrices*, dont la suppression ne ferait que changer le *caractère* esthétique, expressif du rythme ;

3° Des *anacrouses accessoires*, qui peuvent être supprimées, enlevées, sans changer en quoi que ce soit la *nature* ni le *caractère* du rythme.

Comme exemple d'une *anacrouse intégrante*, M. Lussy cite l'air de baryton d'*Il Trovatore : Il balen del suo sorriso*. Si l'on enlevait les deux premières notes de ce morceau, le rythme commencerait sur le temps fort et deviendrait thétique. Mais il est clair que cette opération ne pourrait se faire qu'en dénaturant absolument l'idée mélodique. Il ne faut pas s'imaginer d'ailleurs que cette hypothèse est purement gratuite et que ces mutilations barbares soient impossibles. Si M. Lussy cite cet exemple, c'est parce qu'il l'a rencontré, *sans anacrouse*, dans une fantaisie de piano sur *le Trouvère*, signée par un auteur très connu, très en vogue.

Passons maintenant à l'*anacrouse motrice*, dont les premières mesures de la *Marseillaise* vont nous fournir le modèle. Comme il est aisé de le constater, cette anacrouse est ici formée de trois notes, l'*ictus* initial ne tombant que sur la syllabe finale du mot *enfants*.

Essayons de les supprimer successivement et nous allons nous rendre compte de la physionomie que prendra l'idée musicale.

Enlevons la première d'abord et, modifiant légèrement le vers de Rouget de l'Isle, chantons carrément : *Défenseurs de la patrie.....* Il est évident que la pensée musicale n'a rien perdu de son énergie et de son entrain. Tout ce que nous pourrons constater, c'est une légère surprise de l'oreille, imputable au changement du texte poétique, bien plus qu'à la modification légère de la musique.

Enlevons une note de plus et chantons : *Enfants de la patrie.....* On pourra trouver que le mouvement du morceau a perdu quelque chose de sa vigueur, qu'il s'est un peu refroidi peut-être, mais on ne prétendra certainement pas qu'il est altéré jusque dans son essence.

Enfin, supprimons la dernière des trois notes anacrousiques et chantons : *Fils de la patrie.....* en partant sur le temps fort ; le refroidissement sera plus sensible, mais encore une fois le morceau n'aura pas reçu d'atteinte incurable.

En résumé, la suppression successive des trois notes anacrousiques enlève à la *Marseillaise* une partie de son éclat et de son caractère expressif; mais elle n'en détruit pas le sens musical, et elle ne ruine pas l'idée mélodique.

L'anacrouse de troisième espèce est celle que notre auteur appelle *anacrouse accessoire*.

« Les *prothésis* ou appoggiatures rythmiques pouvant être enlevées, sans changer ni la nature, ni le caractère expressif du rythme, sont très fréquentes, dit M. Lussy. Mozart, Beethoven, Chopin les emploient à chaque instant. Nous oserions presque dire qu'ils se sont servis capricieusement de l'appoggiature rythmique. Aussi serait-il imprudent, selon nous, d'accorder trop d'importance à cette sorte de note et de croire qu'une appoggiature rythmique initiale entraîne forcément, logiquement, une appoggiature analogue, durant toute la période, sur l'endroit de la mesure qui correspond à celui qu'occupe la première appoggiature. »

M. Lussy a raison de soutenir que la suppression de *l'anacrouse accessoire* ne touche à la nature ni au caractère de l'idée mélodique, et le nom d'*appoggiature rythmique* qu'il lui donne me semble heureusement trouvé, car tout aussi bien que l'*appoggiature harmonique*, elle devrait pouvoir s'exécuter ou se supprimer à la volonté de l'interprète.

Je suis encore de son avis, lorsqu'il prétend que cette sorte de *portamento* ne doit pas régler souverainement la division rythmique de la phrase et n'entraîne pas nécessairement des anacrouses semblables aux incises correspondantes, bien que je ne puisse accepter toutes les critiques qu'il fait des analyses rythmiques de Westphal. Je crois d'ailleurs que M. Lussy se trompe aussi bien que Westphal, lorsqu'il s'imagine qu'une anacrouse, au début d'une phrase, commande fatalement une appoggiature analogue à toutes les incises. Mais je ne pourrais rendre mon idée sensible qu'en ayant recours à la notation musicale, et je n'insisterai pas davantage sur ce détail.

M. Lussy donne le nom de notes de soudure à ce qu'on pourrait appeler des anacrouses apparentes. Il en distingue deux espèces :

Les *soudures de rythmes* employées surtout dans les compositions d'un mouvement vif. « Dans ce cas, dit-il, ces soudures produisent l'effet de féminisation de rythmes masculins et jouent, entre les limites des rythmes, le même rôle que les notes de passage *mélodiques*. Elles ne modifient en rien le mouvement, pas plus que le caractère esthétique de l'œuvre. »

La deuxième espèce de soudures, que M. Lussy appelle *soudures de périodes*, comprend les *soudures mélodiques* « qui s'enchaînent généralement à la note finale, sans interruption, c'est-à-dire sans que cette note soit suivie d'un silence », et les *notes de remplissage* « qui sont généralement précédées d'un silence et employées, soit pour compléter la mesure finale des périodes, terminées par un rythme masculin, soit pour compléter le vide qui résulte de la transposition à la quarte, à la quinte, à l'octave aiguë ou grave de la nouvelle phrase, dont la note initiale forme, avec l'*ictus* final de la période précédente, un grand intervalle. »

Tout ce chapitre n'est pas moins intéressant que le précédent. Je ferai seulement observer à M. Lussy qu'il emploie le terme de *période* dans un sens qui n'est pas rigoureusement scientifique. Westphal s'est élevé avec raison contre la fausse interprétation de ce mot, que l'autorité d'Antoine Reicha a fait prévaloir, bien à tort, car elle ne s'accorde nullement avec la terminologie des anciens.

Je ne crois pas utile d'entrer plus avant dans l'analyse du travail de M. Lussy. Le chapitre sur l'accentuation rythmique n'est que la reproduction de celui qui se trouve dans le *Traité de l'expression musicale*, et je suppose que beaucoup de mes lecteurs le connaissent déjà.

Pour ceux qui ne l'auraient pas lu, je dirai que c'est un exposé savant et lumineux des lois qui régissent la matière, lois que M. Lussy a eu l'insigne honneur de formuler le premier. C'est un traité méthodique où le musicien de profession, comme l'amateur, pourra puiser des leçons fécondes et se familiariser avec des questions de la plus haute importance et, malheureusement, encore peu connues.

Les Grecs, nos maîtres en tout ce qui touche aux arts, regardaient le rythme comme l'élément principal, l'élément vivificateur, l'élément masculin de la musique. Pour eux, la mélodie n'était qu'une substance brute que le rythme animait de son souffle. « *Le melos*, sans rythme, dit Aristide Quintilien, ne diffère guère de ce qu'est la matière vis-à-vis de l'esprit créateur. »

« Sans connaissances rythmiques, dit à son tour M. Lussy, la musique ne pénètre pas dans le concept; l'accentuation rationnelle, intelligente d'une œuvre musicale est impossible. Sans connaissances rythmiques, on accentue, on exécute comme certaines personnes lisent le latin ou une langue quelconque, dont ils ne comprennent pas le sens......

» Chez nous, la science du rythme est aujourd'hui non seulement négligée, mais entièrement délaissée, sans qu'elle ait pourtant rien perdu de son importance, bien au contraire. La musique moderne, avec sa riche instrumentation, a plus besoin que jamais d'une trame puissante qui donne unité et cohésion à ses différents facteurs, et c'est le rythme seul qui possède cette puissance, cette énergie de pouvoir les rallier.

» La connaissance de la science du rythme est donc d'une nécessité indispensable, absolue, surtout à notre époque. Et néanmoins il n'existe aucun Conservatoire de musique où une classe spéciale soit consacrée au rythme, où sa théorie soit exposée, où ses lois soient formulées.

» Comment s'étonner, après cela, que les plus grands compositeurs commettent journellement des fautes de rythmes et de prosodie ? Comment s'étonner que presque tous ne fassent usage que d'un petit nombre de formules ou de dessins rythmiques usés, rebattus, quand ils ont à leur disposition une richesse infinie de forme, une variété kaléidoscopique de moules rythmiques, exprimant chacun une émotion, symbolisant chacun d'une manière merveilleuse tel ou tel mouvement de la nature ?

» Aussi qu'arrive-t-il ? C'est que faute d'avoir étudié le rythme, les compositeurs, afin de jeter de la variété, de l'originalité dans leurs œuvres, poussent l'élément mélodique (ou *mélique*) et harmonique jusqu'à une exagération qui frise la démence, jusqu'à la destruction même de la tonalité et de la modalité. »

Ces idées répondent parfaitement à celles que nous avons tant de fois exposées ici même. Nous l'avons dit et redit : pour les musiciens modernes, la science du rythme est encore lettre morte et l'art qui y répond n'est pas sorti de l'enfance. Le jour où un homme de génie saura s'emparer des éléments rythmiques que la nature lui présente, il accomplira certainement une révolution plus féconde que toutes celles que nous avons vues s'accomplir depuis la naissance de la musique moderne.

VICTOR WILDER.

TOMBOLA D'ISCHIA

Le directeur du *Ménestrel*, — éloigné de Paris pour cause de santé, depuis le 1er juillet dernier, — n'a pu prendre part jusqu'ici, à son grand regret, au noble élan de toute la presse parisienne en faveur des victimes de l'épouvantable catastrophe d'Ischia. Mais MM. Heugel et fils, éditeurs du *Ménestrel*, s'empressent dès aujourd'hui de s'inscrire pour un don de *cent partitions* ou volumes de chant et piano, qu'ils feront tenir au comité de la Presse, 100, rue Richelieu, chez Lemardelay. Ils mettent de plus à l'entière disposition du comité les bureaux du *Ménestrel* pour le placement des billets concernant la grande fête du 26 août, actuellement en préparation au profit des victimes d'Ischia.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Nous recevons de Leipzig la correspondance enthousiaste qui suit, et nous l'insérons sans commentaires, en laissant toute la responsabilité au signataire, une artiste de grande valeur qui a assurément tous les droits d'exprimer librement sa pensée :

« Le *Benvenuto Cellini*, l'œuvre dramatique capitale de Berlioz a provoqué à sa première exécution à Leipzig, vendredi le 3 août, un enthousiasme indescriptible. Cette œuvre prodigieuse, étonne, charme, séduit. Dès le lever du rideau on est captivé par la nouveauté absolue de tout ce qu'on entend. Certes en résumant toutes les œuvres de Berlioz connues à Paris, on n'arriverait pas à se faire une idée du génie déployé par lui dans sa partition de *Benvenuto Cellini*, où il y a une profusion de beautés, d'invention, de verve qui tient du prodige. Mélange étonnant de *nouveauté hardie* et de noblesse, le *Benvenuto Cellini* est un opéra comme il n'en existe pas un second au monde.

» Il y a là des chœurs d'un coloris inouï, d'une bouffonnerie irrésistible dans lesquels le comique s'élève au sublime. Berlioz déploie dans cette partition, une science inconnue ailleurs des demi-teintes dans les ensembles d'un mouvement frénétique, d'une allure endiablée, et en tire des effets nouveaux, inimaginables. Parfois l'on croit vraiment être sous le coup d'un ensorcellement. On arrive à douter si ce qu'on entend est possible, si c'est vrai, et l'on finit par conclure que Berlioz, dans son *Benvenuto Cellini*, est autant magicien que musicien. Voici donc une des gloires de l'art français consacrée par un succès immense à l'étranger ! Quand le sera-t-elle en France? Pour que rien ne manquât à cette solennité musicale, Liszt, venu exprès de Weimar pour donner un nouveau témoignage de son admiration pour cette œuvre de génie, assistait à la représentation.

» L'exécution était en tout point excellente. Le ténor Schott qui créa le rôle de Cellini, sous la direction de Hans de Bulow, à Hanovre, a remporté de droit la plus grande part du succès. Quant au jeune chef d'orchestre Viennois, M. Nikisch, il a été comblé de lauriers et d'applaudissements et a dû reparaître, à différentes reprises, sur la scène aux acclamations enthousiastes du public. Quand on montera le *Cellini* à l'Opéra-Comique on rendra un grand service à l'art français, et alors seulement on connaîtra en France le génie merveilleux de Berlioz, auquel chacun aujourd'hui tient à rendre hommage. MARIE JAELL. »

— La nouvelle salle de concert de Leipzig, qui doit remplacer l'antique Gewandhaus est presqu'achevée. La façade est ornée des statues de Beethoven et de Mozart. Ces deux maîtres ont du reste donné leurs noms aux rues adjacentes. Sur les façades latérales on a placé les statues de Bach, de Hændel, de Haydn et de Schubert. Les statues de Mendelssohn et de Schumann sont réservées pour le foyer.

— La nouvelle de la retraite de Ferdinand Hiller, que nous n'avions enregistrée que sous réserve, était heureusement controuvée. Voici en quels termes le vaillant directeur du Conservatoire de Cologne et des concerts Gurzenich nous en informe. « Je vous remercie d'avoir parlé de ma retraite d'une manière si aimable. Ce ne sont pas mes amis qui ont mis ces bruits en circulation; ils me connaissent mieux. Je ne cesserai de travailler que huit jours après mort; avant , cela m'ennuierait trop. »

— Les théâtres allemands préparent leur prochaine réouverture. L'Opéra de Berlin inaugurera la saison par *Ondine* de Lortzing, il y est question aussi de *Lakmé*; à Cologne on annonce comme nouveautés *Esmeralda* du compositeur anglais Thomas et *Lakmé* de Léo Delibes ; le théâtre de Hambourg va mettre à l'étude *la Sulamite* de Rubinstein et *Colomba* de Mackensie ; à Francfort, à Dresde, à Munich, à Leipzig, à Prague, on prépare *Lakmé;* à Brême on va monter *Mignon*, enfin à Vienne on est tout à *Tristan*, qui doit passer au début de la saison , puis on s'occupera sans doute de *Lakmé* et de *la Korrigane*.

— Il ne faut jurer de rien, disent les *Wiener signale :* Johann Strauss, brouillé à mort avec le théâtre *An der Wien*, pour des raisons... extra-musicales, revient au berceau de ses anciens succès; il a signé la paix avec M. Steiner. Ce facétieux directeur qui, sous prétexte de jouer *la Joyeuse guerre*, de Strauss, la lui avait faite sur le terrain conjugal, hérite de la nouvelle partition du maître, *Une nuit à Venise*, dont on dit le plus grand bien. Elle sera donnée dès les premiers jours du mois d'octobre et M. Steiner compte qu'elle relèvera la fortune de son théâtre, qui paraissait assez compromise. On voit que Strauss n'a pas la moindre rancune.

— C'est à tort, dit le correspondant Allemand de M. Maurice Ordonneau du *Gaulois*, qu'on a fait courir le bruit que le théâtre de Bayreuth allait être transféré à Munich; nous tenons de source quasi-officielle qu'il n'en est rien « Le roi de Bavière, d'accord avec tous les fidèles du maître, veut que le théâtre Wagner reste là où il a été édifié. Le théâtre de Munich fera sa réouverture le 4 août; on nous promet des représentations wagnériennes; mais le programme n'en est pas encore arrêté. »

— Le compositeur alsacien, Victor Nessler, l'auteur du *Rattenfaenger Von Hameln* et du *Wilde Jaeger*, deux opéras qui ont été représentés sur différentes scènes d'Allemagne, est en ce moment en Alsace. Victor Nessler va profiter du séjour de quelques semaines qu'il compte faire dans son pays natal, avant de retourner à Leipzig, pour achever son nouvel opéra: *Jung Werner, der Trompeter von Säckingen*, dont le libretto est tiré de Scheffel. *Jung Werner* sera créé à Leipzig au mois de novembre pour être joué ensuite au théâtre de Strasbourg.

— On a donné ces jours derniers une nouvelle opérette au *Ronacher-Theater* de Vienne. La pièce est de M. Victor Léon et la musique de M. Carl Stix. Titre: *O ces Dieux!*

— Au théâtre royal de Varsovie, — comme au théâtre impérial de Vienne et au théâtre national de Pesth, — on se dispose à représenter le charmant ballet de la *Korrigane*, de MM. Widor, Coppée et Mérante.

— *La Tribune de Genève* nous apprend que la direction de l'Église luthérienne à Genève se prépare à célébrer solennellement le 400e anniversaire de la naissance du célèbre réformateur, et que l'audition de l'oratorio *Luther à Worms* formera une partie très importante de cette fête commémorative. L'œuvre remarquable de Meinardus, écrite il y a quatorze ans déjà, sera, à l'occasion de cet anniversaire, exécutée à peu près dans toutes les villes protestantes. C'est M. A. Köckert qui a bien voulu accepter la charge de la traduction en français.

— L'*Alhambra* de Londres est à peine reconstruit qu'un nouvel établissement, la *Pandora*, situé tout à côté, se dispose à lui faire concurrence. Pas contents les directeurs de l'*Alhambra*.

— M. Johnson, correspondant du *Figaro*, annonce que le colonel Mapleson a définitivement trouvé les fonds pour achever le nouvel Opéra. Avant peu les travaux seront repris et une armée d'ouvriers va se mettre à l'œuvre; tout sera prêt pour le premier mai et c'est par la saison italienne que M. Mapleson inaugurera sa nouvelle direction. Une des grandes modifications apportées par l'habile entrepreneur, c'est l'abaissement du prix des places. Les fauteuils d'orchestre ne seront plus cotés qu'à 12 fr. 50 ; il est certain que le tarif de Covent-Garden est, en certains jours, beaucoup trop élevé. — Dans notre opinion la meilleure innovation serait de faire interpréter les ouvrages français en français, les ouvrages italiens en italien, les ouvrages allemands en allemand. C'est le seul moyen de faire revivre à Londres ce que l'on appelle « le *Théâtre Italien* » qu'il faudrait pouvoir appeler le *Théâtre International*.

— Le nouveau règlement intérieur des théâtres de Bruxelles, élaboré par le Conseil communal, interdit désormais l'usage des petits bancs aux fauteuils d'orchestre et au parquet (pas galant pour les dames!). Il défend aussi de placer des chaises dans les couloirs. Ces petites mesures prohibitives sont prises pour le cas d'incendie.

— Le compositeur Tschaïkowsky vient d'achever un nouvel opéra intitulé *Mazeppa*, qui sera donné, dans le courant de la saison, au Théâtre-Russe de Pétersbourg. Quant au *Néron* d'Antoine Rubinstein il sera joué au théâtre Italien, par Mmes Durand et Repetto, le ténor Sylva et le baryton Cotogni.

— Le correspondant napolitain de la *Gazzetta musicale* de Milan, nous apporte la liste des artistes qui ont péri dans la catastrophe de Casamicciola. Voici les noms de ces infortunées victimes: Lisa et Teresa Tupputi, deux cantatrices amateurs, le chevalier Giovanni de Monte, violoncelliste de talent, amateur également, Eugenio Cestarelli, contralto, Luigi Gravina, compositeur de musique et le pianiste anglais, que l'on a trouvé foudroyé devant son instrument.

— Nous apprenons que Mme Villa Nova, première chanteuse du théâtre de Toulouse, ancienne lauréate du Conservatoire, vient de signer un engagement à la Nouvelle-Orléans, où elle chantera l'opéra pendant la saison d'hiver. Nous avons eu récemment l'occasion d'entendre à Paris cette artiste qui possède une voix bien timbrée et d'une grande étendue : sa place nous semblait indiquée à Paris.

En attendant que nous puissions publier la liste complète des récompenses accordées à la musique et aux instruments de musique à l'Exposition d'Amsterdam, faisons immédiatement part à nos lecteurs de la bonne nouvelle qu'un diplôme d'honneur a été décerné aux belles éditions classiques des éditeurs du *Ménestrel*, éditions qui leur avaient déjà valu la médaille d'or et deux médailles d'argent à l'Exposition universelle de 1878 à Paris. On sait qu'à Melbourne et à Milan ces mêmes publications ont également mérité les premières récompenses.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

On annonce que M. Emile Perrin, l'habile administrateur du Théâtre-Français, prépare une petite première fort intéressante... à l'Institut. Dans la séance publique annuelle des cinq Académies, fixées au 25 octobre, M. Emile Perrin lirait une étude sur les portraits de Molière.

— On vient de placer sur la façade du n° 202 de la rue Saint-Honoré une plaque portant l'inscription suivante:

Ici s'élevait le théâtre
Érigé par Le Vau
En 1641
Occupé par la troupe
de Molière
Et par l'Académie royale de Musique
1673-1781

— J'ai déjà nommé, dit M. Jules Prével, du *Figaro*, de retour des Pyrénées, l'étoile de première grandeur — Fidès Devriès — qui sera le principal attrait, l'hiver prochain, de la saison théâtrale italienne à Monte-Carlo. Cette saison durera du 15 janvier au 20 mars 1884. Voici, dès maintenant, le tableau exact et complet de la troupe que M. Jules Cohen a réussi à engager. *Soprani:* Mmes Fidès Devriès, Caroline Salla, Mansour. *Contralti:* Mmes Novelli, Carlotta Desvignes. *Ténors:* MM. Mierzwinsky, Vergnet. *Barytons:* MM. Pandolfini, Bouhy, Hettich, Pasquale. *Basses:* MM. Castelmary, Soto, Raguer.

Nous publierons dans quelques jours la liste des ouvrages qui seront représentés et l'interprétation qu'ils auront. Il y aura des surprises!

— A Nice aussi, il y aura des surprises, l'hiver prochain, pendant l'exposition. L'impresario Taddei est entré en négociation avec M. Jarret, représentant de Mlle Van Zandt, pour des représentations italiennes de *Lakmé*, le grand succès de MM. Delibes, Gondinet et Gille.

De plus, M. Taddei a encore engagé une jeune italienne : Mlle Félicina Tancini, dont on dit grand bien. A citer encore parmi ses artistes: Mlles de Ginti, Violetti, Ricci et Paddi, toutes artistes distinguées, paraît-il.

— Le baryton Padilla et sa femme Mme Padilla-Artot viennent de traverser Paris se rendant au Mont-Dore. Appelée à Pyrmont chez le prince de Waldeck, pour chanter devant le roi et la reine de Hollande. Sa Majesté a conféré à Mme Padilla, la grande médaille d'or pour *le Mérite* avec diplôme; avec les ordres de Saxe, de Cobourg, du roi de Roumanie, c'est la quatrième distinction de ce genre obtenue par l'éminente artiste.

— Le *Journal d'Italie* nous apprend que l'un des deux chefs d'orchestre engagés à l'Opéra-Italien de Paris, est M. Arnaldo Conti. Le maestro Conti a fait ses études à Parme, sa ville natale, et les a perfectionnées à Milan. Bien que n'ayant pas encore trente ans, il est considéré comme un des meilleurs chefs d'orchestre de l'Italie.

— Les concours du Conservatoire de Nantes ont duré du 22 juillet jusqu'au 3 août; ils ont été très satisfaisants pour l'ensemble et fort brillants pour certaines classes : les cours d'harmonie, violon, piano, chant. flûte et clarinette se sont particulièrement distingués. Aussi, le jury, bien qu'ayant montré une sévérité que justifiait le grand nombre et le mérite des concurrents, a-t-il pu décerner 27 premiers prix, 30 seconds prix, 22 premiers accessits et 13 deuxièmes accessits. Nous croyons savoir que la municipalité nantaise songe sérieusement à accroître le nombre des cours existants, et à donner satisfaction aux demandes formulées depuis plusieurs années par le directeur et le Comité d'enseignement, demandes justifiées par le chiffre toujours croissant des élèves, qui a dépassé 500 pour cette année scolaire. D.

— On nous écrit de Lille : La distribution des prix aux élèves de notre Conservatoire a été suivie d'un concert, qui a mis en relief l'importance de cet établissement, et les progrès accomplis depuis que la direction en a été confiée à M. Ferdinand Lavainne, aussi habile administrateur que compositeur distingué. On a pu se convaincre encore cette année, combien l'orchestre et les chœurs avaient fait un chemin considérable en interprétant les œuvres de nos grands maîtres, avec une puissance et un ensemble que l'on n'avait pu atteindre jusqu'à présent. Dans la prière de *Moïse*, et le finale des *Ruines d'Athènes* de Beethoven, les nuances et les intentions ont été rendues de la manière la plus satisfaisante. L'ouverture du *Roi Étienne* de Beethoven, qui ouvrait la séance, a surtout fait remarquer combien la phalange symphoniqee du Conservatoire de Lille avait progressé, sous la haute impulsion de M. Victor Delannoy, son chef d'orchestre, musicien aussi consciencieux que distingué, dont la valeur artistique est particulièrement appréciée dans le monde musical de notre ville. Signalons, avant de terminer, quelques jeunes solistes, chanteurs et instrumentistes, qui se sont fait entendre dans ce concert. Nous citerons d'abord, Mlle Berthe Leclercq, qui a chanté un air d'*Othello* de Rossini; cette jeune fille possède une excellente voix et un bon sentiment musical, mais elle a besoin de beaucoup travailler encore. M. Bernard, dans l'air de *Zaïre*, de Mercadante, a fait preuve de goût et de distinction, la voix n'est pas forte, mais il la dirige bien et vocalise correctement. Mlle Saintex, jeune pianiste, fait honneur à son professeur, M. Delarroqua. Un solo de clarinette de Klosé, exécuté par M. Laignel, nous a fait apprécier une bonne qualité de son et une grande aisance dans les difficultés. Le jeune Querrion a exécuté une fantaisie de Servais pour le violoncelle, intitulée *le Désir*. Ce jeune homme, qui a déjà de grandes qualités, la justesse principalement, promet beaucoup, et peut devenir un excellent violoncelliste. Résumons-nous en constatant les excellents résultats obtenus cette année à la succursale de Lille. F.

— Voici comment s'exprime sur la distribution des prix au Conservatoire de Marseille M. J. Pradelle, le critique autorisé du *Sémaphore :*

« La distribution des prix pour l'année scolaire 1882-1883 de notre Conservatoire municipal a eu lieu, dimanche à la salle Beauvau, avec une solennité inaccoutumée. Les prix ont été moins abondamment délivrés que par le passé. Le programme de la séance a été composé avec un sens très judicieux. La proclamation des lauréats a été dite en bon français. La discipline n'a cessé de régner pendant toute la soirée. Enfin, cette petite fête artistique a témoigné d'un progrès réel dans l'enseignement, dans la tenue et dans l'esprit du personnel scolaire de notre école de musique et de déclamation. Comme toujours, les classes de solfège ont remporté le plus de couronnes et de prix. L'œuvre du regretté professeur Martin lui survit. Pendant longtemps encore, ces classes conserveront cette efficace et puissante instruction qui leur assure le premier rang dans l'école. Après, la supériorité est acquise aux classes de diction et de déclamation, à celles de violon et de piano; les autres instruments viennent ensuite. — L'œuvre substantielle du concert de dimanche a été l'exécution de la première partie du *Paradis et la Peri*, de Schumann. Nous avons été frappés de la couleur mythique du prélude, de sa trame subtile et tenue dans la spiritualité du rêve, de la beauté du récitatif et de son appropriation à l'esprit légendaire du scénario. Le caractère de la pensée générale ne s'élève pas au-dessus d'une certaine sentimentalité allemande qui jure un peu avec l'idéal harmonieux et fin du mythe persan. La mélodie lyrique du *Paradis et la Peri* rappelle la fantaisie des jolis papillons qui voltigent dans la délicieuse partition de *Cosi fan Tutte* de Mozart. Mais son orchestration est plus personnelle, plus originale et en même temps plus soucieuse du coloris. En somme, son Orient est un Orient de convention, propre à son esprit métaphysique si ingénieusement subtil, tout à fait relatif, comme il devait l'être dans un cerveau si absolument germain. Deux ou trois mélodies persanes de Rubinstein vous transportent sans effort dans la féerie intense de la lumière asiatique. Avec la partition de Schumann, nous ne quittons pas le rêve, mais c'est un rêve sans parfum, éclos dans la griserie mélancolique d'un ciel détrempé dans les brouillards du Nord, une mélancolie triste, quelque peu pédante et monotone. » Après cette analyse très juste et très délicate du *Paradis et la Peri*, M. J. Pradelle entre dans le détail des autres numéros du programme; le manque d'espace ne nous permet pas de l'y suivre; mais nous reproduisons encore sa péroraison : « La mairie. par l'organe d'un de ses adjoints, M. Amigon, a fait, en excellents termes, la part qui revenait à chacun dans le relèvement sensible qui se manifeste au Conservatoire. Nous ne chicanerons pas M. l'adjoint sur la prodigalité de ses éloges. Il a fait bonne mesure. En somme, la situation de notre école communale de musique et de déclamation s'améliore. Elle était désespérée, elle ne l'est plus. Si la mairie veut laisser faire les musiciens, et ne plus mettre les pieds dans le plat, il y a des chances pour que notre Conservatoire sorte de l'ornière et que les éloges de M. Amigon deviennent mérités. »

— A Dijon, les concours du Conservatoire ont pris fin le mercredi 1er août et la distribution des prix a eu lieu le dimanche 5. au Grand-Théâtre. Les concours ont été très brillants pour quelques instruments, le piano en tête, avec ses trois premiers prix : Mlles Baesecké, Jétot et Jusseaume, toutes trois élèves de M. Dietrich. D'autres cours ont également donné d'excellents résultats : dans celui de violon (professeur M. Lévêque, le sympathique Directeur du Conservatoire), Mlle Lesterlin a remporté le 1er prix, haut la main; c'est également elle qui a eu le prix d'excellence. Les cours de clarinette (1er prix M. Pons) et de basson (1er

prix M. Garaudet) font le plus grand honneur à M. Guertimont; il en est de même du cours de violoncelle: 1er prix M. Ligné, professeur M. Hernoud. Les classes de solfège donnent aussi les meilleurs résultats, mais malheureusement il n'en est pas ainsi des classes de chant où les sujets font presque absolument défaut; mentionnons cependant dans la classe des hommes la jolie voix de ténor de M. Theurot qui a remporté un 2e prix. Au concert qui a suivi la distribution des prix, l'orchestre a exécuté brillamment l'ouverture de *la Muette* et les chœurs ont chanté la Farandole de *Roland à Roncevaux*.

— C'est à la mairie de la rue Drouot, que M. François Coppée a présidé la distribution des prix de la Société de diction et de déclamation. Le sympathique poète a fait aux lauréats une courte mais toute cordiale allocution.

— On nous écrit de Fécamp: Le grand orgue de l'Abbaye, construit par la maison A. Cavaillé-Coll, de Paris, a été inauguré solennellement mercredi dernier par M. Guilmant, le célèbre organiste de la Trinité, de Paris, sous la présidence de M. l'abbé Marguerite, vicaire général du diocèse. Les vastes nefs du grand édifice étaient presque insuffisantes à contenir la nombreuse assistance accourue à cette fête. Pendant la cérémonie, une allocution a été prononcée par M. l'abbé Lecœur, directeur de l'institution Join-Lambert, qui, dans un langage élevé et plein d'à-propos, a fait ressortir le rôle des orgues et de la musique dans l'église catholique. La maîtrise de la cathédrale de Rouen, sous l'habile direction de M. l'abbé Bourdon, avait aussi prêté son concours. « L'orgue de l'Abbaye construit par M. Cavaillé-Coll, se compose de 34 jeux complets, distribués sur 3 claviers et un pédalier, de 12 pédales de combinaison, et comprend 2.216 tuyaux. La commission d'expertise, chargée de la réception des travaux, a fait le plus complet éloge de cet instrument, qu'elle considère comme étant un nouveau chef-d'œuvre du célèbre facteur. »

— Encore un nouveau palmé et non le moins méritant : M. Adolphe Deslandres, musicien des plus distingués, l'auteur de plusieurs œuvres qui n'ont pas passées inaperçues, vient en effet de recevoir les insignes d'officier d'académie.

— A destination du prochain salon triennal on cite déjà de M. Barrias une statuette en plâtre : *Mozart enfant accordant son violon*, qui est une merveille d'art et d'habileté. Les amateurs vont s'arracher ce petit chef-d'œuvre.

— Les directeurs de théâtres obtenaient jadis de la préfecture de police l'autorisation de placer toute la journée près de leur bureau de location, et moyennant redevance de 2 francs, un gardien de la paix chargé de contenir la foule et d'éloigner les marchands de billets. A dater d'hier, cette autorisation leur a été retirée. Pourquoi?

— On annonce l'engagement de M. Louyrette, basse, à l'Opéra-Comique ; M. Carvalho a l'intention de faire débuter cet artiste dans *la Flûte enchantée*. M. Louyrette est un des bons élèves de M. E. Baumann.

— On avait fait courir les bruits les plus alarmants sur M. Bernard Ulmann, le fameux impresario austro-anglo-américain qui, depuis quarante ans, a rempli le monde des théâtres de sa personnalité. M. Ulmann n'est pas mort, heureusement, mais il est atteint d'une paralysie de la langue et des mains, qui l'empêche de donner toute suite, pour le moment du moins, à ses exploitations de tournées en France et à l'étranger.

— Lundi dernier, 6 août, grand concert au Casino de Boulogne-sur-Mer, très nombreuse et brillante société, pour entendre trois artistes distingués venus de Paris: Mme Caron, MM. Giraudet et A. de Vroye. M. Th. Dubois, qui était venu diriger une œuvre symphonique pour orchestre de sa composition, y a été fort applaudi.

— On prépare à Aix-les-Bains une fête de bienfaisance pour les victimes de Casamicciola. Mlle Nevada, le charmant Mysoli de l'Opéra-Comique, lui donnera son précieux concours, ainsi que l'excellent baryton Cobalet. Ils feront entendre le duo d'*Hamlet*; Mlle Nevada chantera seule son air de *la Perle du Brésil*, et Cobalet les stances de *Lakmé* et la mélodie de *Jean de Nivelle*: « Il est jeune, il est amoureux. »

— Dimanche dernier, la Société de musique de Bar-le-Duc donnait une soirée musicale au parc de l'Hôtel-de-Ville. Nous devons d'abord signaler l'orchestre dirigé par M. Trusson, qui nous a fait entendre l'ouverture de *Lestocq* d'Auber et l'allegro de la 4e Symphonie de Beethoven, et quelques compositions de M. Fischer, professeur de musique au collège Rollin. Puis M. Mathiot, violoniste de talent, a interprété une fantaisie d'Alard sur *le Trouvère*. Il était accompagné sur le piano par notre maestro Alfred Yung, qui a rempli son rôle avec toute l'habileté qu'on lui connaît. N'oublions pas la chorale Ste-Cécile qui, sous l'habile direction de son chef, M. Edouard Thomas, a fort bien chanté deux chœurs *les Sorciers* et *France!* ni l'Harmonie municipale qui a bien mérité aussi de Bar-le-Duc.

— Sur la demande de M. le directeur du collège Rollin, M. Charles Magner maître de chapelle et professeur au collège, avait organisé ces jours derniers une séance musicale à l'occasion de la distribution des prix des Arts d'agrément. Pendant 1 heure 1/4 les élèves avec leurs familles et les professeurs de la maison ont applaudi un programme des plus variés. Une sonate pour piano et violon de Beethoven, une symphonie réduite à 4 mains de M. Mouzin, professeur au conservatoire et au collège, deux œuvres sérieuses exécutées par des professeurs du collège: MM. d'Hack Ducor et Magner, ont eu autant de succès que la cythare de M. Fischer, *la Méditation* de M. C. Magner, pour violon, violoncelle, piano, orgue (M. Salomé), harpe (M. Boussagol); et que *la Marche vers l'avenir*, de J. Faure avec accompagnement de violon, violoncelle, orgue, harpe et piano ajouté par M. Magner. La note gaie était donnée par M. Perrier, le spirituel diseur à la mode, qui a eu son succès habituel.

— Le 19 août à Borck aura lieu un grand concert pour la construction d'une église. Mlle Juliette Conneau, MM. A. de Vroye, Lavignac, Nollet, Mohr et des artistes du Théâtre-Français, ont promis leur concours.

— A la grande fête musicale qu'organise le Casino de Rosendael-Dunkerque, Mme Judic interprétera, entre autres morceaux, sa nouvelle chanson à si grand succès. *Le Péché*, d'Amélie Perronnet.

— Mlle Hortense Parent vient de réunir en brochure le compte-rendu des travaux de *l'École préparatoire au professorat du piano* qu'elle a fondée l'année dernière. Cette création a pour but d'élever le niveau de l'enseignement élémentaire en procurant à prix très réduits l'instruction professionnelle aux jeunes aspirantes maîtresses qui s'improvisent professeurs sans préparation suffisante. Dans le remarquable rapport lu par elle aux membres du comité de patronage de l'École, Mlle Parent a exposé son système d'enseignement avec une clarté parfaite. Les cours ont lieu une fois par semaine. Chaque leçon comprend l'analyse d'un morceau au point de vue spécial de l'enseignement. Mlle Parent le joue d'abord, puis elle l'explique, en fait remarquer toutes les difficultés et indique les procédés par lesquels on peut les vaincre. Comme l'achat de la musique est une forte dépense et qu'aucun abonnement ne fournit les ouvrages spéciaux d'enseignement, Mlle Parent a formé (au moyen de la souscription ouverte l'an dernier sous les auspices du comité présidé par Mme Erard et M. Le Couppey) une bibliothèque *circulante* qui est mise *gratuitement* à la disposition des élèves de l'école. Cette bibliothèque compte déjà 400 volumes reliés comprenant presque toute l'œuvre des maîtres classiques du piano et une grande partie des ouvrages contemporains sur l'enseignement. Les cours reprendront le 19 octobre 1883, rue des Beaux-Arts, n° 2.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2737 — 49me ANNÉE — N° 38. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 19 Août 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

A TES PIEDS

rondo de GIUSEPPE SARTI, extrait de la collection des *Gloires d'Italie*, de F. GEVAERT, traduction française de VICTOR WILDER. — Suivra immédiatement : *Au golfe Juan*, mélodie nouvelle de D. TAGLIAFICO.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *A l'absente*, mazurka de J. KAULICH. — Suivra immédiatement : *Pastel*, petite pièce pour piano d'ALEXIS ROSTAND.

FÉLICIEN DAVID (1)

Chez Félicien David, l'évolution fut plus interne ; jamais l'ombre de théorie, aucune information de ce qui réussissait au dehors ; c'était un innocent, un mystique, le saint François d'Assise de la musique : « Petits oiseaux mes frères, roses mes sœurs, idées, ma vie et ma lumière : *omnis beatitudo nostra!* » Tel nous l'avons connu, affectueux, attendri, sympathique aux choses d'art, de science et d'humanité, la plus belle âme qui se puisse voir et toute pleine de résonances divines qui, vaguement, vous rappelaient Mozart, de même que son inconscience générale vous faisait penser au saint de la légende. Méhul cultivait les tulipes; lui c'étaient les roses. Il en avait un jardinet éblouissant, et comme je passais alors mes étés à Montmorency, je lui portais des greffes que je prenais chez mon voisin, un célèbre horticulteur de ce temps-là, qui s'appelait Duval. Nous déjeunions ensemble; après quoi, il se mettait à son piano et me jouait *les Hirondelles, la Rêverie, la Mélodie-valse* pour piano, vendues jadis en bloc à un éditeur de Lyon pour la somme de 75 francs, soit 25 francs par ouvrage, ce qui naturellement l'amenait à me raconter les premières années de sa vie d'artiste.

Celui-là pouvait parler de la misère pour l'avoir connue et surmontée avec courage. Resté de bonne heure orphelin et sans fortune, il s'était mis en campagne sur la foi d'une vocation qui s'annonçait par d'heureuses facultés, courant la Provence et ses maîtrises, enfant de chœur à Aix aussi longtemps que sa jolie voix de soprano le lui permit, et bientôt, la mue étant venue, s'acheminant d'étape en étape vers le Conservatoire, où Cherubini le fit entrer. Étudier la composition et l'art du clavier sous des professeurs éminents est certes un grand avantage; mais la question du pain quotidien, comment la résoudre? « Moi! s'écriait-il plus tard, je soutiens que la misère tue l'imagination. » La misère ne tua point chez lui le don de créer, mais elle avait fini par l'induire en réflexions philosophiques sur l'état des sociétés; de telle sorte que le saint-simonisme arrivant le trouva tout préparé. « A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. » Cette doctrine le tenta, et, pour décider l'impulsion, il lui suffit de reconnaître quelques-uns de ses amis parmi les propagateurs de la foi nouvelle.

Quelques amis! c'était déjà un auditoire dans le présent et, dans l'avenir, quelle gloire d'avoir inventé le type liturgique d'une religion, d'être le saint Ambroise, le saint Grégoire, le Palestrina et le Luther des psaumes du saint-simonisme! Reportez-vous aux temps, songez à cette tête de méridional en proie aux hallucinations du jeûne, aux amertumes d'un long et douloureux apprentissage, et vous comprendrez cette escapade au pays de l'idéal, même dans ce qu'elle eut de folie picaresque. Car, il n'y a pas à dire, il y eut prise d'habit : la toque, la tunique bleue, le plastron blanc, servant de gilet, et le large pantalon retenu par une ceinture. La ceinture était l'emblême de l'apôtre voyageur; le plastron, qui se bouton-

(1) Fragments empruntés à la revue musicale de la *Revue des Deux Mondes*, Livraison de juillet 1883.

nait sur le dos, était l'emblème de la fraternité, parce qu'on ne pouvait le vêtir sans le secours d'une main amie. Paris, qui ricane de tout, s'amusait de cette mascarade. Je me souviens qu'à Bourbon, au sortir de classe, dès que nous apercevions un saint-simonien, la consigne était de courir sus, ce qui ne nous empêchait pas de nous faire endoctriner par Buchez, qui tenait boutique de palingénésie humanitaire rue Chabanais, tandis que les autres, logés d'abord rue Monsigny, avaient construit leur temple à Ménilmontant, où pontifiait Enfantin, revêtu du titre de père suprême et costumé selon le rite, cela va sans dire. Buchez, au contraire, officiait bourgeoisement, en redingote, mais le symbolisme n'y perdait rien. C'est à son cours que j'aperçus, pour la première fois, Alfred de Vigny, que la petite église s'efforçait de racoler, et qui répondit à ses avances par l'épisode d'*André Chénier* dans sa *Consultation du docteur noir*. Plus exemplaire et plus consolante fut la conduite de Félicien David; il soutint son apostolat musical comme il eût été désirable pour Buchez et sa doctrine que l'auteur de *Stello* eût rempli sa mission poétique. On le vit, à Ménilmontant, composer des chœurs religieux pour les divers exercices de la foi; que dis-je, composer? Il fit un bien autre miracle, il enseigna ces chœurs aux *frères*, il fit chanter d'ensemble des mathématiciens, des ingénieurs et des économistes qui n'avaient jamais appris la musique.

Après un tel effort, qu'était-ce qu'une expédition en Orient? On quitta l'ingrate patrie, où les persécutions avaient commencé devant la police correctionnelle, et, sur l'ordre du père, on se dispersa, le sac au dos, le bâton de pèlerin à la main, pour aller porter la vie et la fécondité à l'antique terre des Pharaons: le barrage du Nil, le canal de Suez, les télégraphes, autant de projets dont la pensée remonte à cette époque (1). Félicien David fut le musicien de cette caravane, et Dieu sait au prix de quelles tribulations tragiques et comiques; menacé, honni, chassé de partout, tantôt par la police des pachas, tantôt par la colère des moines, qui refusaient d'admettre dans leurs établissements hospitaliers le missionnaire de Belzébuth. Au Caire, on lui proposa un emploi, enseigner l'art du piano aux épouses du vice-roi, et, quand il se présenta au palais, il trouva trois eunuques apostés là pour recevoir la leçon et la transmettre aux dames invisibles du harem, ses élèves par procuration! N'importe, cette joie immense lui fut donnée de percevoir l'Orient et d'en pénétrer les secrets dans les conditions spéciales de son art. Ces perceptions immédiates de la couleur, des bruits, de l'atmosphère, ces confidences que les peintres seuls et les poètes avaient eues jusqu'alors, il les reçut à son tour en musicien. On se le figure à Smyrne, au moment de la brise du soir, faisant monter son piano de voyage sur la terrasse, et là, dans le profond silence de la ville orientale, improvisant de la voix et des doigts des préludes, des cantilènes, des fantaisies de toute sorte. Ainsi naîtra et se formera d'elle-même l'*ode-symphonie*. Cette mélodie, en célébrant les délices de la fraîcheur du soir au sein de l'oasis, après une journée de marche dans les sables brûlants du désert, combien de fois le musicien-poète n'avait-il pas dû se la répéter, et, la réflexion aidant, comment, d'un pareil germe, l'œuvre entière ne se serait-elle pas dégagée dans son étendue et sa consistance? L'oasis implique le désert; le désert, la caravane; la caravane avec ses alternatives d'agitation et de repos, c'est-à-dire une suite de tableaux pris sur la nature, tout un poème.

* * *

Le Désert terminé, Félicien David eut à compter avec les difficultés de l'exécution. « Les petits anicrochements sont cachés sous le pot aux roses. » Sage sentence d'un ancien que tout moderne auteur appréciera. Trop pauvre pour subvenir aux frais de copie, il s'imposa cette aride et accablante besogne de transcrire lui-même les parties de chant et d'orchestre. Puis commencèrent les démarches, où l'on vit pourtant déjà poindre la notoire influence du saint-simonisme, qui depuis ne l'abandonna plus dans sa carrière. En attendant les bons offices que MM. Émile et Isaac Pereire lui prêtèrent, il obtint la salle du Conservatoire par l'intervention de M. Michel Chevalier. Malgré tout, cependant, les frais devaient s'élever à 2,000 francs, et, en cas d'insuccès, il avait résolu de vendre son piano pour payer ses musiciens. Ici se place un détail navrant. Quelques jours avant le concert, un de ses amis le rencontre: « Prenez donc une loge pour mon concert, lui dit Félicien David. — Une loge, répond celui-ci, c'est trop cher pour ma bourse, et je suis à mon grand regret forcé de me contenter d'une stalle.— Mais il ne s'agit pas de bourse, réplique alors l'infortuné compositeur. Si je vous offre cette loge, croyez-vous donc que ce soit pour vous la faire payer? J'ai besoin de remplir ma salle et surtout d'être écouté par des gens intelligents. » Et il se mit en devoir de fouiller dans une de ses poches dont il ne parvenait pas à tirer un énorme paquet. « Bonté divine! que pouvez-vous avoir dans cette poche? — Mon bureau de location, » répondit Félicien David avec un sourire triste et doux.

Affreuse période de misère, noblement traversée, sans révoltes à la Berlioz, ni cris de paon, et que la matinée du 8 décembre 1844 vint à la fois clore et venger. Tout le monde aujourd'hui connaît cette description du silence dans l'immensité qui sert d'introduction à la symphonie du *Désert*. Dès les premières mesures, on pressentit l'œuvre d'un maître.; presque aussitôt la marche de la caravane enleva les applaudissements, qui se changèrent en acclamations pendant la danse des almées, et, quand le tableau du soleil levant se déploya, l'enthousiasme devint du délire. Rien ne nous serait plus facile que de remettre en cause cette musique, sans doute un peu démodée, quoiqu'elle se défende encore et que nous la voyions chaque hiver faire assez bonne contenance chez Colonne et chez Pasdeloup; mais ces sortes de discussions ne convertissent personne, et c'est d'ailleurs un sot métier que de vouloir prouver aux gens qu'ils ont tort d'aimer ce qu'ils aiment. A la critique de dénigrement du passé au profit de l'heure présente, mieux vaudrait en opposer une autre, plus généreuse et plus féconde, celle qui revise et qui relève.

Au *Désert* succéda l'ode-symphonie de *Christophe Colomb*, conception inclinant davantage vers le théâtre. Tout musicien a cet objectif; Félicien David n'y faillit point: préludant par un intermède dramatique qui devait être représenté sur la scène d'un jardin public qu'on appelait le Château-des-Fleurs, — quelque chose dans le genre de l'Éden-Théâtre d'aujourd'hui, la pièce elle-même était intitulée: *l'Éden*, — mais l'entreprise tourna mal; le château des Fleurs s'écroula et *l'Éden* disparut sous ses ruines.

En 1850, *la Perle du Brésil* fut présentée à M. Perrin, qui la reçut et ne la joua pas, ce qui le distingue une fois de plus de M. Carvalho, qui ne l'avait jamais reçue et la joue.....

... Pauvre Félicien David! lorsqu'il naquit, à Cadenet, dans sa Provence, aucune étoile ne dansait au firmament, ce qui n'a pas empêché sa musique de vivre et ne l'empêchera pas de survivre à bien de prétendus chefs-d'œuvre; *la Perle du Brésil*, *Lalla Roukh*, se joueront encore que telle

(1) Un volume de la collection Heugel, publié en 1863, contient de curieux détails sur la marche et les aventures de l'expédition. L'auteur, Alexis Azevedo, était un original bien connu des promeneurs du boulevard des Italiens. On l'y rencontrait tous les jours de quatre à six heures, philosophant *de omni re scibili* et quelquefois en homme ayant de certaines clartés, mais négligé, cynique, exubérant, embrouillant tous les sujets. En musique, il n'avait que deux admirations, Rossini et Félicien David, deux enthousiasmes qu'il promenait partout avec le zèle aveugle d'un fakir broyant le pauvre monde sous les roues du char de son idole; et notez que ce pauvre monde, c'était Beethoven, Schumann, Mendelssohn, Halévy et Meyerbeer!

grosse partition ne sera plus que de l'humus historique. Eh! mon Dieu! le côté faible de cette musique n'est pas un secret; il lui manque la fièvre de l'inconnu, ce *Nitimur in vetitum* qui tourmente et désespère les générations tardives. Félicien David n'a cure d'innover. La langue d'Haydn, de Mozart, de Méhul, qu'il a reçue par tradition, suffit à l'expression de ses idées, et il n'en sort pas. « Avoir des idées c'est la grande affaire, » nous disait un jour Verdi, et il aurait pu ajouter, pour compléter sa pensée : « Si l'on savait combien le reste est peu de chose ! » Dire qu'au temps où nous sommes, ce peu de chose-là doit compter pour tout ! De ce que la musique de *la Perle du Brésil* est faite à coups d'idées, on aurait tort de conclure que le contrepoint en soit relâché : la mélodie y plane à chaque instant au-dessus des harmonies les plus charmantes, et d'ailleurs cette rare distinction du travail symphonique général atténuerait beaucoup, si elle ne les supprime, les critiques adressées aux accompagnements. J'allais oublier une autre querelle d'Allemand qu'il plait aux algébristes de l'école de Bayreuth d'intenter à cette musique. On lui reproche d'avoir conservé les anciennes formes. Un opéra comique qui renferme des airs, des duos, des quatuors, des romances, des couplets et des chœurs, voyez-vous pas le beau scandale! Il est vrai qu'il y a moyen de se tirer d'affaire comme M. Saint-Saëns, qui naguère, dans son *Henry VIII*, rayant les mots, gardait la chose. Somme toute, les amis de Félicien David n'ont rien à craindre pour sa gloire, sa partition de *la Perle du Brésil*, triomphant à la fois du plus absurde des poèmes et de la malveillance des théoriciens, doit nous rassurer là-dessus.

C'est un virgilien, il vivra par son religieux sentiment de la nature : les batailles sont pour les charlatans et les imbéciles, l'art veut des inspirés. Ayez une note, mais qui vous soit propre; l'auteur du *Désert* a la sienne : l'Orient. « Pour lui la nature s'était enrichie d'horizons nouveaux; à quelques sites vulgaires et voisins des villes, le peintre voyageur substituait l'Océan, l'Amérique, l'Italie, la Grèce, l'Égypte, la Judée, tous les grands points de vue de la terre et de l'histoire : cette solitude, artificiellement rêvée par Rousseau, il la faisait entrer dans la poésie et l'ajoutait comme une nouvelle scène au drame inépuisable du cœur. » Ces paroles de Villemain sur Chateaubriand seraient ici presque de circonstance. Ne creusons pas davantage l'analogie, mais constatons que cette nécessité où l'on se trouve, pour définir le coloriste, d'aller chercher des termes de comparaison parmi nos écrivains et nos peintres, prouve qu'avant Félicien David, cette note absolument pittoresque n'existait pas dans la musique. Nommer Rousseau, Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand ne suffit pas, il me faudrait aussi nommer Delacroix, Decamps et Marilhat, et quand j'aurais ainsi fait appel à tous ces interprètes merveilleux des pays du soleil, je n'aurais pas tout dit, tant qu'il me resterait à citer cet admirable livre d'*Eothen*, résumé de l'impressionnisme moderne et dont la symphonie du *Désert*, avec son abondance et son intensité de rythmes, de mélodies, de psalmodies, de dessins d'orchestre et de couleurs, vous apparait comme la traduction la plus exacte. Auber, qui volontiers éludait les questions par un mot d'esprit, répondait à quelqu'un qui, dès le lendemain du succès, l'interrogeait sur l'avenir du compositeur : « Patience! nous verrons cela plus tard, quand il descendra de son chameau. » Le malheur eût été justement qu'il en descendît; ce qu'il n'a jamais fait, grâce à Dieu, car ce chameau symbolique, c'était l'Orient, le génie même de sa musique, l'Orient, sa conquête et sa raison d'être, et dont la note inspirée se reproduit partout dans son théâtre comme dans ses symphonies.

(*Revue des Deux-Mondes.*) LAGENEVAIS.

SEMAINE THÉATRALE

La question de mise en scène est plus que jamais à l'ordre du jour. Après l'intéressante étude de M. Émile Perrin, voici venir une longue lettre, trop courte à lire pourtant, adressée par M. Alexandre Dumas à M. Sarcey, du *Temps*. Toute la presse a reproduit cette spirituelle et logique boutade qui prend surtout à partie les exhibitions de toilettes Worth et Cie sur nos scènes théâtrales. Cette exposition de toilettes insensées ne peut en effet que desservir le véritable art dramatique et l'auteur de *la Dame aux Camélias*, en s'excusant d'avoir été des premiers à propager cette funeste mode, se condamne en terme aussi vifs qu'éloquents. Il prouve qu'artistes et auteurs ne peuvent y trouver que de bien tristes éléments de succès et ses arguments sont irréfutables. Les décors à tentures trouvent aussi un ennemi irréconciliable en M. Alexandre Dumas qui en fait le procès en homme de goût et en metteur en scène des plus pratiques. Bref, d'après lui, et c'est notre humble opinion, on se donne beaucoup de mal aujourd'hui pour faire sortir la mise en scène de son véritable domaine et c'est chose regrettable à bien des titres.

La féerie proprement dite explique seule les hautes fantaisies de mise en scène; aussi décorateurs et dessinateurs de costumes ne tendent-ils dans l'espèce à rien moins qu'au partage des droits d'auteurs. Ils pensent, non sans raison, que leur talent prime celui des auteurs de la pauvre pièce qu'ils ont été chargés d'illustrer.

Gardons-nous d'en arriver là sur nos scènes de comédie, de drame, et surtout sur nos scènes lyriques où depuis quelques années on sacrifie bien trop aux décors et aux costumes. La première objection contre ces dépenses excessives de mise en scène, au point de vue de nos opéras, c'est qu'elles servent d'argument à MM. les directeurs pour ne monter qu'un très petit nombre d'ouvrages nouveaux. C'est la ruine, disent-ils! Et qui vous oblige à un pareil luxe! Que d'opéras ont fait le tour du monde, malgré la modeste mise en scène qui les vit naître. Est-il admissible qu'un grand opéra coûte aujourd'hui 250,000 francs de mise en scène! Ne vaudrait-il pas mieux en pouvoir monter deux pour le même prix? Public, auteurs et artistes s'en trouveraient infiniment mieux. C'est de ce côté qu'il faut diriger les améliorations que l'État est en droit d'exiger de ses théâtres subventionnés : moins de luxe, mais un plus grand nombre d'ouvrages nouveaux. Quand un directeur n'aura pas de grosses sommes à risquer sur l'œuvre d'un jeune compositeur, tenez pour certain qu'il se montrera plus clément à son égard. Or, de jeunes compositeurs il en faut bien. La jeunesse! comment ne pas passer par ce joli défaut pour arriver à la maturité? Les maîtres vénérés d'aujourd'hui ont débuté « jeunes ». S'ils n'avaient pas trouvé de directeurs, où en serait aujourd'hui l'art lyrique français. Nos théâtres subventionnés ont donc charge d'âme; qu'ils s'exécutent en ne s'abritant pas derrière des mises en scène ruineuses qu'il faut ramener à de plus justes proportions.

Ceci dit, arrivons aux nouvelles de la semaine, peu abondantes, du reste. Auteurs et artistes sont encore au loin et c'est à peine si la réouverture du 1er septembre ramènera la vie dans le monde théâtral parisien. Et pourtant, l'Exposition triennale de peinture et de sculpture va amener toute la France aux Champs-Élysées. Nos théâtres vont donc être appelés à faire de bonnes recettes. Allons, heureux directeurs, ployez vos tentes et accourez bien vite. Le Pactole va couler à nouveau au seuil de vos maisons. Et puis, cette mémorable fête de bienfaisance du 26 août, au profit des survivants de la catastrophe d'Ischia! Il faut renoncer à dire toutes les merveilles de jour et de nuit qu'elle offrira aux étrangers, qui préparent déjà leurs malles pour le voyage de Paris. La Presse et la population parisienne ont multiplié les efforts pour rendre cette fête absolument exceptionnelle. Il est vraiment regrettable que le prix d'entrée n'en soit que d'un franc et qu'un simple billet donne droit à la tombola qui s'enrichit chaque jour de nouveaux dons précieux. Il est vrai qu'il est loisible à chacun d'élever le prix du billet à 500 francs. L'exemple a été donné par M. Heine et il aura des imitateurs.

Toujours est-il, pour en revenir à nos théâtres, qu'à partir du 25 de ce mois la foule des provinciaux et des étrangers va courir sur Paris et que les Parisiens eux-mêmes commenceront à y rentrer. L'automne s'annonce comme devant être des plus fructueux pour nos théâtres

Pendant qu'à l'Opéra le ténor Sellier fait une brillante rentrée, — célibataire comme ci-devant, quoi qu'on ait dit et écrit, — le théâtre lyrique du Château-d'Eau annonce la découverte d'un oiseau rare en la personne de M. Rouvière. Ce nouveau ténor, entendu par M. Mermet, aurait été accepté d'emblée pour chanter le rôle de Roland. Et l'on dit qu'il n'y a plus de ténors! M. Carvalho n'en compte pas moins de sept, Talazac en tête, pour sa prochaine campagne.

H. Moreno.

P.-S. — La première chambre du tribunal civil de la Seine vient de rendre son jugement dans le procès de contrefaçon littéraire, intenté par M. Mario Uchard contre M. Sardou.

Voici les termes même de ce jugement. C'est là un document à consulter et qui ne peut manquer d'intéresser les auteurs dramatiques et leurs éditeurs :

Attendu que Mario Uchard, en écrivant la *Fiammina*, et Sardou, en composant *Odette*, ont emprunté leur sujet au fond commun des sentiments et des passions qui agitent le cœur humain ;

Que Mario Uchard, lorsqu'il a renfermé ce sujet dans une action dramatique, n'a pu se l'approprier de telle sorte que nul autre ne fût en droit de l'aborder après lui ;

Que depuis lors, l'idée qui forme la donnée de son procès est demeurée, comme auparavant, à la disposition de tous, et qu'il était loisible de la traiter à sa suite, sous la condition de produire une œuvre personnelle qui ne fût pas la contrefaçon de la sienne;

Attendu que, dans une œuvre destinée à la représentation, le sujet ne saurait être arbitrairement séparé des autres éléments dont la réunion constitue un ouvrage dramatique tels que la conduite de l'action, le développement des caractères, l'agencement des scènes, le dialogue et jusqu'aux épisodes ;

Que, d'autre part, deux pièces de théâtre reposant sur une même donnée comportent nécessairement des personnages semblables et des situations analogues ;

Qu'il appartient au juge d'apprécier si, malgré des différences destinées à masquer son usurpation, l'écrivain qui est venu en second lieu a simplement emprunté l'œuvre de son devancier, ou si, malgré des ressemblances inévitables, il a conçu et exécuté une œuvre véritablement personnelle,

Attendu qu'avec les rapprochements inhérents à la communauté du sujet, la pièce de Sardou se différencie de la pièce de Mario Uchard par des points essentiels qui suffisent à constituer une œuvre nouvelle :

Que, notamment, le caractère d'Odette, l'éclat de sa faute, le scandale de sa vie après la chute, le cynisme de son attitude en face de son mari, l'audace de ses revendications à l'égard de son enfant, donnent au personnage une physionomie qui lui est entièrement propre et qui réagit sur le drame entier, depuis l'exposition jusqu'au dénouement ;

Que de même l'ignorance où Bérangère est maintenue jusqu'à la fin touchant l'existence de sa mère et l'intérêt puissant que son erreur communique à leur entretien, au sacrifice qu'il détermine et au dénouement qui le suit, constituent des ressorts dramatiques, que l'auteur a tirés de son propre fonds ;

Qu'enfin, les épisodes, au milieu desquels l'action se poursuit et qui s'y rattachent entièrement, en accusant l'état d'abjection où l'héroïne est tombée, sont incontestablement l'œuvre exclusive de Sardou et prêtent à sa pièce une actualité qui la distingue encore de la pièce de Mario Uchard ;

Attendu, dès lors, que le reproche de contrefaçon, relevé par Mario Uchard contre Sardou, n'est pas justifié et que sa réclamation ne saurait être accueillie ;

Par ces motifs,

Déclare Mario Uchard mal fondé dans sa demande, l'en déboute et le condamne aux dépens.

***

Les théâtres commencent à entrebailler leurs portes en attendant qu'ils les ouvrent toutes grandes. Les Variétés donnent l'exemple ; on annonce pour vendredi la rentrée de *Mademoiselle Nitouche* dans sa bonne ville de Paris. Le lundi suivant ce sera le tour du Gymnase, en attendant la réouverture de l'Opéra-Comique annoncée pour le samedi 1er septembre. Le Théâtre-Italien n'en est pas encore là, mais il fait ses préparatifs. C'est ainsi que M. Maurel vient d'engager Mme Pantaléoni un contralto dramatique en grande réputation sur les scènes italiennes.

EXPOSITION D'AMSTERDAM

Classe des instruments et éditions de musique

Nous avons maintenant la liste complète des récompenses accordées aux exposants français dans la classe des instruments et éditions de musique. Le jury international était composé comme suit :

MM. Wolff, de la maison Pleyel Wolff et Cie, à Paris, président.
Ernest Kaps, de Dresde, vice-président.
V. Mahillon, de Bruxelles, rapporteur.
Daniel de Lange, professeur de musique, à Amsterdam.
Eugène de Vries, professeur de musique, à Amsterdam.
H. Rahr, marchand de pianos à Utrecht.
Eugène Gand, luthier, à Paris.

***

Voici maintenant la liste des récompenses :

France

Hors concours

Pleyel Wolff et Cie, à Paris.

Diplômes d'honneur

Heugel et fils, éditeurs de musique, à Paris.
Gaveau (J.-G.), facteur de pianos, à Paris.
Herburger Schwandu, facteur de mécaniques, à Paris.
Besson, instruments à vent, à Paris.
Grus (Léon), éditeur de musique, à Paris.

Médailles d'or

Herz (Philippe) neveu, facteur de pianos, à Paris.
Ruch, facteur de pianos, à Paris.
Thibout (Amédée), facteur de pianos, à Paris.
Gavioli et Cie, orchestrions, à Paris.

Médailles d'argent

Aubert (A.), facteur de pianos, à Paris.
Bord (A.), facteur de pianos, à Paris.
Gervex (F.), facteur de pianos, à Paris.
Gautrot aîné et Cie, instruments à vent, à Paris.
Association des ouvriers, instruments à vent, à Paris.
Bing (O.), instruments à vent, à Paris.
Lantez, instruments divers, à Paris.

Médailles de bronze

Focké fils aîné, facteur de pianos, à Paris.
Lacape, facteur de pianos, à Paris.

Mentions honorables

Winter (Nathaniel), facteur de pianos, à Paris.
Baudre (H.), instruments de facture ancienne, à Paris.

A remarquer dans cette classe l'envahissement tout-à-fait prédominant des facteurs de pianos allemands. Ils y sont au nombre de 53 avec 115 pianos droits et 21 pianos à queue, tandis que les facteurs Français n'y sont que 11 seulement, avec 31 pianos droits et 11 pianos à queue. Il y a 6 exposants Belges avec 19 pianos droits et 3 pianos à queue, puis un Russe, un Anglais, 2 Hollandais et 2 Américains qui ne sont pas spécialement facteurs de pianos, puisqu'ils fabriquent surtout des harmoniums.

Les Erard et Henri Herz, de Paris, les Steinway et Chickering, de New-York, se sont abstenus ; dans ces conditions l'intérêt des études comparatives diminue beaucoup et on ne saurait conclure lorsque de tels maîtres sont absents

Toutefois l'exposition de la maison Pleyel-Wolff a été fort admirée et a suffi pour maintenir la supériorité incontestée de la fabrication française dans l'industrie des pianos, malgré les progrès accomplis par les Allemands, progrès qu'il serait injuste de ne pas reconnaître.



LA MUSIQUE A TABLE

I

On se persuade généralement que les anciens, en appelant la musique à rehausser la somptuosité de leurs banquets déjà si splendides, n'obéissaient qu'à un sybaritisme raffiné, ajoutant aux jouissances du goût et de l'odorat les délices plus délicates de l'ouïe.

Il y a là, croyons-nous, une erreur.

Encore que le désir de doubler leurs plaisirs les guidât en cette circonstance, comme en bien d'autres, une pensée plus haute, plus philosophique et d'une portée moins matérielle les inspirait.

C'est ce que nous allons d'abord tenter d'établir.

Il ne s'agit pas dans ce travail, simples notes sans prétention, de refaire l'histoire des *Chansons de table:* il serait du dernier ridicule d'entreprendre cette tâche après l'œuvre de Wekerlin et Champfleury, après du Méril *(Histoire des poésies latines)*, et surtout après Nisard (*les Chansons populaires*), ces érudits n'ont même pas laissé à glaner dans les champs où ils ont si largement et si fructueusement moissonné; nous avons voulu tout simplement préciser sous une forme sommaire l'origine, le but, les effets et l'emploi de la musique à table.

***

M. Charles Nisard, dans son savant et curieux ouvrage sur les chansons populaires, estime que les Hébreux n'ont pas connu les chansons de table, pas plus que les chansons d'amour, et voici ce qu'il dit à ce propos :

« Les Hébreux ne paraissent pas avoir connu les chansons de table, pas plus que les chansons d'amour; il n'est du moins fait mention nulle part, que je sache, des unes ni des autres. Les premières sans doute étaient incompatibles avec leurs habitudes frugales, les secondes avec leur gravité et leur tendresse jalouse pour les femmes. »

Le premier argument invoqué par le docte Nisard est presque concluant en faveur de sa thèse; en effet il est difficile d'admettre que, s'il eût existé des documents sur la matière ils eussent échappé à l'infatigable érudit; cependant de respectueuses réserves sont permises. Quant au second argument, il est moins solide.

La gravité des Hébreux n'empêchait pas David de danser devant l'arche et les festins des derniers rois de Judée ne sont pas cités comme des modèles de frugalité: *comedamus et bibamus, cras enim moriamur*, dit Isaïe, en manière de reproche aux Juifs.

D'autre part les Hébreux cultivaient la musique; ils l'employaient pour chanter les gloires du Seigneur, pour guider les troupes au combat, pour augmenter les pompes royales.

De plus, à toutes les époques de leur histoire, les Juifs avaient des relations trop fréquentes avec leurs voisins d'Assyrie et d'Égypte pour qu'ils n'eussent pas subi l'influence de ces peuples si profondément imbus du sentiment de l'art.

Or les Égyptiens appelaient les musiciens à leurs banquets.

Que les Hébreux n'aient pas eu la chanson bachique proprement dite, on peut très facilement l'admettre; mais, qu'au temps de Salomon, par exemple, les musiciens aient été proscrits de la salle du festin, nous nous permettrons d'émettre des doutes sérieux sur ce point.

II

Si les Hébreux n'avaient ni chansons ni musique de table, il n'en fut pas de même pour les Grecs. Les *scolies* servaient à célébrer les louanges des dieux et des héros; tantôt la scolie était récitée par un homme seul, tantôt elle était chantée en chœur; tantôt chaque convive chantait à son tour en se passant de main en main une branche de myrte appelée *ésacus*.

Un peu plus tard on porta une lyre à la ronde et ceux qui en savaient jouer chantaient et s'accompagnaient de cet instrument, ceux qui ne savaient pas, refusaient la lyre (1).

Dans les temps anciens, nous dit Quintilien, la musique était tellement cultivée et en si haute vénération que l'on confondait, sous le même nom, les musiciens, les poètes et les sages (2).

(1) Nisard, *les Chansons populaires*, T. 1.
(2) Quintilien T. I, Liv. 1.

Le célèbre rhéteur dit encore :

« Timagène avance que de tous les arts d'imagination la musique est le plus ancien, et son témoignage se trouve confirmé par les poètes les plus célèbres, qui ne manquèrent jamais de faire chanter sur la lyre, à la table des rois, les louanges des dieux et des héros. »

Ecoutons maintenant Homère donnant la description du festin offert par Alcinoüs à Ulysse. « Le héraut arrive conduisant le divin chantre Démodocos (1). Il le place au milieu des convives et l'appuie contre une haute colonne... Alors Ulysse s'adressant au héraut et lui mettant entre les mains la meilleure partie du dos d'un porc qu'on lui avait servi, il lui dit :

« Héraut, prenez cette partie de la portion dont on m'a honoré, et donnez-la de ma part à Démodocos, l'assurant que, quelqu'affligé que je sois, je l'admire et je l'honore parfaitement. Les chantres comme lui doivent être honorés et respectés de tous les hommes, parce que c'est la Muse elle-même qui leur a appris leurs chansons, et qu'elle les aime et les favorise....

» .... Divin chantre, je vous admire et je vous loue plus que tous les autres mortels, car ce sont les Muses, filles du grand Jupiter, qui vous ont enseigné, ou plutôt c'est Apollon lui-même... » (2).

Comme on le voit une idée religieuse se dégage tout d'abord de l'usage solennel qu'avaient les anciens d'ouvrir ou de terminer les banquets par des chants.

Cette vérité est encore plus saisissante si, se reportant aux siècles les plus reculés, aux temps fabuleux de la Grèce, par exemple, on examine les rapports, les analogies que les anciens établissaient entre la musique et « l'astronomie sa sœur », pour nous servir de l'expression des Pythagoriciens.

« Comme les yeux ont été faits pour l'astronomie, les oreilles ont été faites pour les mouvements harmoniques » et de fait, comme le dit encore Quintilien en rappelant deux vers que Virgile met dans la bouche d'Iopas : « la musique était jadis inséparable de la connaissance des mouvements célestes. »

***

Selon l'expression harmonieuse de Lamartine : « Est-ce que la musique est autre chose que ce soupir, ce gémissement, ce cri mélodieux qui commence sur nos lèvres juste où l'inexprimable par les mots commence (3).

Comme, lorsqu'il s'adresse aux dieux, l'homme est surtout inhabile à exprimer sa pensée, c'est à l'aide du chant, « le langage le plus élevé, le plus puissant, que l'homme possède » (4), qu'il cherche à la rendre.

L'emploi de la musique dans les festins prend donc son origine dans une pensée des plus élevées : l'hommage conscient ou inconscient à la divinité. On peut dire que les chants qui ouvraient et fermaient les banquets étaient comme le *Benedicite* et les *Grâces* qui ouvrent et qui ferment les repas chez les catholiques pratiquants.

(A suivre) E. M. de Lyden.

L'ASSOCIATION LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE INTERNATIONALE

CONFÉRENCE DE BERNE

Une association internationale digne de tous les respects est certainement celle qui a pour but d'unifier en tous pays les conditions d'existence de la propriété littéraire et artistique. Déjà la vieille Europe en est arrivée à conclure nombre de conventions internationales qui ont fait faire un pas immense à cette palpitante question. Elle va être portée de nouveau à l'ordre du jour d'une conférence toute spéciale qui se tiendra à Berne le 10 septembre prochain. Puisse l'Amérique y envoyer des délégués et se joindre à nous pour l'unification de la propriété littéraire et artistique universelle.

Voici ce qu'on lit au sujet de la prochaine conférence de Berne dans le *Journal de Genève* :

L'Association littéraire internationale, dont une conférence préparatoire

(1) Démodocos ou Démodocus était aveugle.
(2) *Odyssée*, chant VIII.
(3) Entretien 30.
(4) Rambosson. *Les Harmonies du son*, p. 2.

au congrès international d'Amsterdam doit avoir lieu à Berne, a été fondée en 1878, à Paris, et elle s'est réunie depuis lors chaque année dans des centres différents : à Londres en 1879, à Lisbonne en 1880, à Vienne en 1881 et à Rome en 1882.

L'Association, dont la présidence d'honneur a été dévolue à Victor Hugo, compte parmi ses membre un nombre considérable de littérateurs, d'auteurs dramatiques, de journalistes, d'écrivains distingués de tous les pays, des têtes couronnées, comme la reine de Roumanie, le prince de Galles, le roi de Portugal. Elle cherche en premier lieu à poser les bases d'une Union de la propriété littéraire universelle, analogue aux Unions postales ou monétaires.

Ce fut au congrès de Rome que la résolution fut prise de convoquer à Berne, dans le courant de septembre, une conférence composée de délégués des sociétés diverses, académies, associations, cercles de littérateurs appartenant aux diverses nations; une commission internationale, dont M. Torrès Caïcedo, ministre plénipotentiaire du Salvador à Paris, avait la présidence, fut chargée de l'exécution de cette décision et du soin des démarches à faire auprès du Conseil fédéral.

Le projet de convention littéraire universelle porte à l'article premier que les auteurs d'œuvres littéraires et artistiques publiées ou représentées dans l'un des Etats contractants jouiront, sans aucune formalité, quelle que soit d'ailleurs leur nationalité, dans les autres États contractants, des droits des nationaux.

L'expression « œuvres littéraires et artistiques » comprend les livres, brochures ou tous autres écrits, les œuvres dramatiques, les compositions musicales et les arrangements de musique, les œuvres de dessin, de peinture, de sculpture, de gravure, de lithographie et les illustrations, les cartes géographiques, les plans, les croquis scientifiques, etc.; en général toute production quelconque du domaine littéraire ou artistique qui pourrait être publiée par un procédé quelconque d'impression ou de reproduction.

L'article 2 concerne le droit exclusif de traduction réservé à tous les auteurs des pays contractants. La publication d'une traduction non autorisée constituera une contrelaçon.

En cas de contravention, dit l'article 3, aux dispositions qui précèdent, les tribunaux appliqueront les peines édictées par les législations respectives, comme si l'infraction avait été commise au préjudice d'un ouvrage ou d'une production d'un auteur national.

Suivant l'article 4, la cession d'une œuvre d'art n'entraîne pas *ipso facto* celle du droit de reproduction; il en est ainsi même dans le cas de cession d'une œuvre à l'État. Toutefois, le droit de reproduction se trouvera cédé avec l'objet d'art lorsqu'il s'agira du portrait ou de la statue de l'acquéreur ou d'un membre de sa famille.

Enfin l'article 5 et dernier concerne le siège central de l'Union. « Il sera, dit-il, établi un bureau central et international auquel seront déposés, par les soins des gouvernements des États contractants, les lois, décrets et règlements déjà promulgués ou qui le seraient ultérieurement, concernant la propriété artistique et littéraire. Ce bureau les réunira et publiera une feuille périodique, rédigée en langue française, où seront contenus tous les documents utiles aux intéressés. »

Le Conseil fédéral a promis un accueil cordial au comité de l'Association. La conférence s'ouvrira le 10 septembre, dans l'une des salles du palais fédéral, par une allocution aux hôtes étrangers de M. le conseiller fédéral Droz, qui est sympathique à l'Association et qui a été chargé par le Conseil fédéral de le représenter dans cette circonstance.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Les vacances de l'Opéra de Berlin sont finies; le théâtre a fait sa réouverture le 14 par *le Freischütz*.

— Les représentations de *Parsifal* annoncées, pour l'année prochaine à Bayreuth, n'auront pas lieu cette fois au mois de juillet, mais au mois d'août. En attendant, le roi Louis de Bavière se fera donner à Munich une représentation de l'œuvre de son ami, pour lui tout seul, dans le courant du mois de mai.

— Il y aura le 31 de ce mois tout juste cinquante ans que *Robert le Diable* a été joué pour la première fois à Vienne. L'œuvre de Meyerbeer y a atteint le chiffre de 403 représentations. Celle qu'on donnera le jour anniversaire sur la scène de l'Opéra impérial, sera donc la 404e.

— François Liszt se trouve en ce moment à Weimar, où il travaille ardemment, en dépit de ses soixante-douze ans, à un nouvel oratorio, *Saint Stanislas*, dont il s'occupait d'ailleurs depuis longtemps. Il vient de terminer une valse de *Méphistophélès*, la troisième qu'il ait composée, ainsi que deux pages musicales à ajouter à son recueil des *Valses oubliées*.

— M. Hans de Bulow, qui souffrait depuis quelque temps d'une maladie nerveuse, est aujourd'hui complètement rétabli et va rentrer dans ses fonctions d'intendant général de la musique à la cour de Meiningen. Il compte aussi reprendre l'hiver prochain sa carrière interrompue de virtuose-pianiste et de chef d'orchestre.

— La catastrophe d'Ischia a provoqué partout un mouvement de généreuse sympathie. A Vienne, Johann Strauss a pris l'initiative d'une souscription, qu'il a ouverte en s'y inscrivant pour une somme de 500 lires. Il est question aussi d'organiser une grande fête de bienfaisance.

— Il y a en ce moment à Vienne un petit prodige, un tzigane de cinq ans, Joska Balogh qui joue en virtuose du cymbalon. Le petit bonhomme, qui porte l'uniforme des musiciens hongrois : le pantalon rouge à soutaches, la veste bleue avec ornements d'argent et le kanarz kalop, est recherché dans les salons les plus aristocratiques. Cette vogue est justifiée d'ailleurs, par un talent vraiment étonnant, pour un musicien de cette taille.

— Le baryton Lhérie, de retour à Paris, est entré en négociation avec le théâtre communal de Bologne pour la création d'*Amleto* sur cette grande scène italienne, mais on n'a pu jusqu'ici s'entendre sur les conditions.

— Mme Galli-Marié est redemandée en Italie. Elle chantera *Mignon* au théâtre Manzoni de Milan, l'automne prochain.

— La maison Guidi, de Florence, continue la publication de ses jolies partitions d'orchestre en petit format, dont l'ensemble forme déjà une collection pleine d'intérêt et qui comprend des œuvres d'une véritable valeur. Elle vient de faire paraître ainsi une *Marcia di nozze* de M. Ettore Pinelli, qui a obtenu un grand succès à Rome lorsqu'elle y a été exécutée par la Société orchestrale romaine. Cette marche est une composition fort distinguée, brillante et colorée, écrite avec élégance, et qui ne peut que donner une fort bonne opinion de son auteur. L'édition qu'en a faite la maison Guidi, semblable en tout point aux précédentes, ne laisse rien à désirer. A. P.

— M. Louis Besson, de *l'Événement*, nous donne des détails sur *l'Alcade de Zalamea* ou plutôt *Don Pedro de Zalamea*, l'opéra de MM. Silvestre, Detroyat et Benjamin Godard, dont le théâtre d'Anvers doit avoir la primeur. « M. Benjamin Godard a déjà écrit à peu près les deux premiers actes de son ouvrage. Le premier acte a une allure des plus vives. L'entrée du deuxième acte a produit grand effet. Il y a aussi une sérénade chantée par une cantinière et un page qui deviendra bien vite populaire. Au milieu de l'ouverture, le rideau se lèvera quelques instants seulement pour laisser entendre, dans le fond, un chœur de jeunes filles d'un couvent de Madrid se rendant à la chapelle. »

— *L'Indépendance belge* nous apporte des nouvelles du festival Massenet, donné au Kursaal d'Ostende, sous la direction du jeune maître français. « Les orchestres du casino, dit *l'Indépendance*, ne sont destinés ordinairement qu'à faire passer une heure ou deux à un public élégant. Ces publics-là ne demandent que des distractions et non des émotions. Mais Ostende s'est piqué d'honneur depuis quelques années. Et on y peut entendre un véritable orchestre, qu'un artiste excellent, M. Perrier, dirige avec autant de sûreté que de goût. M. Perrier a parfaitement discipliné ses musiciens, et il a été à même de leur faire exécuter des œuvres originales, d'une complication intéressante ou d'un détail fin. »

— On bâtit un théâtre d'opéra à Kauakee, dans l'Illinois. Il renfermera environ 600 places et coûtera la somme de 100,000 dollars.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

M. Ambroise Thomas est toujours assez souffrant. Le dernier courrier pourtant nous signale une amélioration dans l'état de l'illustre directeur du Conservatoire.

— Meilleures nouvelles de M. Camille Saint-Saens, actuellement à Cauterets où il a pu prendre part au concert de Mme Roger-Miclos. Signalé également à Cauterets le baryton J. Diaz de Soria, Mmes Favart, Worms, Duvernoy, Engally, Théo, Saint-Germain et grand nombre de personnages politiques, rendus au repos par la fermeture des Chambres.

— Dans un de nos derniers numéros, nous avons signalé la plaque que l'édilité parisienne venait de faire apposer au no 202 de la rue Saint-Honoré :

ICI
S'ÉLEVAIT LE THÉATRE
DU PALAIS CARDINAL
ÉRIGÉ PAR LE VAU
EN 1641
OCCUPÉ PAR LA TROUPE
DE MOLIÈRE
1661-1673
ET PAR L'ACADÉMIE ROYALE
DE MUSIQUE
1673-1781

Dans un article très développé et fort savant, auquel nous renvoyons nos lecteurs, M. Auguste Vitu, du *Figaro*, prouve que tout est faux dans cette inscription : 1° Le théâtre du Palais-Cardinal, non plus que le Palais-Cardinal lui-même, n'a jamais occupé une parcelle de l'emplacement sur lequel s'élève la maison no 202 de la rue Saint-Honoré; — 2° Ni le théâtre du Palais-Cardinal, ni le Palais-Cardinal n'ont été érigés par Le Vau;

— 3° Le théâtre qui s'ouvrit en 1770 sur l'emplacement du n° 202 pour le service de l'Académie royale de musique n'a jamais servi ni pu servir à la troupe de Molière.

Et les preuves données par M. Vitu sont aussi abondantes que concluantes.

Il conclut ainsi: La plaque municipale est donc à détruire. La seule inscription qu'elle pût recevoir, pour ne pas offenser la vérité archéologique la mieux établie, se bornerait à ce simple fait:

ICI
S'ÉLEVAIT LA SALLE DE L'ACADÉMIE
ROYALE DE MUSIQUE
ÉRIGÉE PAR MOREAU
1770-1781

Tout le reste est faux, imaginaire ou dénaturé.

— Les élèves de M. Rubé, dit M. Ordonneau du *Gaulois*, travaillent en ce moment, dans les ateliers du palais de l'Industrie, au décor de *la Farandole*, le ballet de M. Théodore Dubois, qui sera la première nouveauté de la saison à l'Opéra. La toile que nous avons vu brosser représente un site de la Provence, inondé de lumière. A gauche, le puits enchanté, lieu de rendez-vous des gars et des fillettes; à droite une ferme mi-cachée sous la vigne vierge et la clématite; au fond, les arènes d'Arles. — C'est-à-dire une toile ravissante qui sera d'un grand effet décoratif.

— Décidément M. Vaucorbeil ne prêtera pas Mlle Figuet à ses confrères de Bruxelles, qui voulaient lui faire créer le *Sigurd* d'Ernest Reyer; la jeune artiste fera prochainement ses débuts à l'Opéra et sera présentée dans quelques jours à la critique parisienne. Elle fera probablement l'essai de sa belle voix, au palais Garnier, dans le rôle de Léonore de *la Favorite*.

— M. Fallesen, directeur du Théâtre Royal de Copenhague, pendant son séjour à Paris, a renouvelé pour quatre années le traité de *Mignon* et ouvert les négociations avec les éditeurs de *Lakmé*, pour les représentations de cet ouvrage à Copenhague. M. Fallesen désirerait traiter avec Mlle Van Zandt pour la création de Lakmé en Danemark.

— M. Louis Besson, de *l'Événement*, annonce le prochain départ pour la Russie de Mme Judic. Elle a signé avec M. Schurmann un traité fort important aux termes duquel elle s'engage, après avoir repris *Mlle Nitouche* aux Variétés, du 28 août au 1er novembre, à partir pour la Russie, en s'arrêtant à Vienne, et à y jouer *Lili*, *la Femme à papa*, *Niniche* et *les Charbonniers*. *Mlle Nitouche* sera gardée spécialement pour une autre tournée.

Les frais à la charge de M. Schurmann seraient environ de 7,000 francs par jour. Mme Judic, pour sa part, gagnera environ de quoi payer son hôtel de la rue Nouvelle, qui sera prêt, et qu'elle inaugurera à son retour avant de créer la pièce nouvelle de cet hiver aux Variétés.

— A l'Opéra, les examens de la danse auront lieu le 21 de ce mois. Mais comme, en tête du jury, Mlles Sangalli et Mauri sont aux eaux, les avancements qu'on avait promis aux dames du ballet n'auront lieu qu'à l'examen de décembre.

— Les artistes, qui font partie de la troupe d'opérette que M. Maurice Grau emmène en Amérique, ont quitté Paris pour le Havre vendredi. C'est le paquebot *la Normandie* qui les transporte à New-York. Puissent-ils nous revenir avec une ample moisson de dollars à destination des auteurs français, dont les intérêts sont si négligés en Amérique.

— M. Paul de Wit, directeur du journal de *la Facture instrumentale* à Leipzig, est venu passer quelques jours à Paris. Notre jeune confrère, qui est un chercheur, a trouvé sur le grenier d'un vieil instituteur allemand un instrument démonté et en plusieurs pièces qui éveilla sa curiosité. Il fit porter le tout chez un habile luthier, M. Sieffert, qui quelque temps après lui rendait une très belle basse de viole, digne de figurer dans les vitrines les plus célèbres et que l'on peut attribuer à l'École Italienne. Mais le chercheur devint amoureux de sa trouvaille et, nouveau Pygmalion, voulut la faire parler. Il se mit à l'œuvre, parvint à reconstituer le doigté de cet instrument à six cordes et lui rendit ainsi la vie. Il fallut retrouver la musique écrite pour cette basse de viole dont on ne joue plus depuis longtemps, mais qui faisait les délices de la Cour de Louis XIV. On découvrit les œuvres de *Marin Marais, gambier de la Cour*, au temps où le roi Soleil dansait le menuet avec Mlle de La Vallière. C'est pour voir cet instrument et entendre cette musique que M. de Wit nous avait conviés dans les salons de M. Mangeot, en compagnie de quelques autres dilettanti. Nous avons entendu une pièce de Bach, un air de Lotti, un nocturne de Chopin et deux pièces de Marais, l'une toute remplie de l'élégance qu'on trouvait alors à Versailles, l'autre plus spécialement écrite pour faire ressortir les qualités spéciales de la gambe. Nous avons été frappés de la belle sonorité de l'instrument et de la virtuosité de l'exécutant qui se fait un jeu du doigté nécessaire pour faire vibrer ces six cordes, qui sont le *ré* grave, *sol*, *do*, *mi*, *la*, *ré*. L'archet est un peu moins long que celui du violoncelle mais plus arqué, en raison même des six cordes. Nous remercions M. de Wit de nous avoir mis à même de juger de ce bel instrument, et nous espérons qu'il voudra bien revenir nous voir dans une saison plus propice où il ne manquera pas de dilettanti et amateurs pour venir l'applaudir.

— Le dernier numéro de *La Nouvelle Revue* contient, entre autres articles intéressants, un travail très curieux de notre ami et collaborateur Arthur Pougin, sous ce titre : *Jean-Baptiste Lully*; c'est une étude très substantielle, très fouillée, très serrée, abondante en documents et en renseignements de toutes sortes, et dans laquelle il a retracé, de la façon la plus heureuse et la plus complète, la physionomie artistique du maître florentin qui appartient à la France par l'éducation musicale qu'il y a reçue et par la carrière qu'il y a fournie. Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas oublié l'important travail que M. Pougin a consacré ici-même, il y a quelques années, à Perrin et Cambert et aux *vrais créateurs de l'opéra français*, liront avec plaisir et profit cette étude sur Lully, qui en est comme la suite et le complément naturel.

— La pluie de rubans violets n'est pas encore terminée ; enregistrons donc la nomination au grade d'officier d'académie, de M. Goût, chef de pupitre des seconds violons à l'Opéra.

— M. Édouard Broustet, chef d'orchestre du Casino de Luchon, se propose d'organiser pour l'hiver prochain une série de grands Concerts symphoniques. Ces Concerts auront lieu à l'Hôtel Continental le jeudi (jour de relâche de l'Opéra), tous les quinze jours à 8 heures et demie du soir. La série entière comprendra de douze à quinze Concerts. « Fidèle à la ligne de conduite que je m'étais tracée quand je dirigeais la Société des grands Concerts du Cirque des Champs Élysées, nous dit M. Broustet, dans une circulaire que nous avons sous les yeux, la plus large part sera faite aux jeunes compositeurs de talent et d'avenir. »

— Nous avons assisté l'autre jour, dans la salle Kriegelstein, de la rue Charras, à une petite solennité des plus intéressantes : la distribution des prix aux élèves de Mlle Regnaudin, une des institutrices les plus justement réputées du neuvième arrondissement. Ce qui nous a frappé dans les exercices qui ont procédé la lecture du palmarès, c'est que l'éducation artistique, chez Mlle Regnaudin, marche de pair avec l'éducation littéraire. Plusieurs élèves parmi lesquelles il y a déjà de charmantes jeunes filles, se sont fait entendre avec succès dans des morceaux de chant et de piano. Citons parmi les plus applaudis une fantaisie sur *le Songe d'une nuit d'été* et une autre sur *Galatée*. Un joli chœur d'Edouard Lassen, *Chante encore*, a également fait le plus grand plaisir. Enfin, les élèves de Mlle Regnaudin ont encore interprété avec beaucoup d'intelligence une petite pièce en deux actes, écrite tout exprès pour ces mignonnes comédiennes, par un auteur pour de bon, qui nous a défendu de le nommer. Avant la proclamation des prix, M. l'abbé de Manas a prononcé une allocution pleine d'esprit et de bonhomie.

— Les dépêches de Deauville annoncent le triomphe obtenu par Mlle Van Zandt au concert du Casino. Programme de choix et public d'élite. Lire à ce sujet la spirituelle correspondance de Robert Milton dans *le Figaro*.

— On nous écrit d'Aix-les-Bains que la fête de bienfaisance que nous avions annoncée dimanche dernier a été fort belle. Le succès artistique a été des plus brillants et la recette s'est montée à la jolie somme de treize mille francs! Rien d'étonnant, du reste, puisque les honneurs du programme étaient faits par Mlle Nevada et Mme Bilbaut-Vauchelet, deux cantatrice de primo cartello, assistées du baryton Cobalet et du ténor Bertin. Il va sans dire que Félicien David et Léo Délibes étaient de la fête et l'on a applaudi à Aix tout comme à Paris, les belles stances de *Lakmé*, que M. Cobalet chante avec tant de largeur, et *la Chanson du Mysoli* que Mlle Nevada dit à la fois avec tant de délicatesse et d'audace vocale. Mlle Nevada et M. Cobalet ont aussi marié leurs voix dans le duo d'*Hamlet*, qui terminait le programme, auquel le baryton Boyer, le violoniste Ferni et le violoncelliste Oudshoorn, avaient également apporté leur concours. Quant à l'orchestre il était placé sous la direction de deux maîtres, MM. Colonne et Momas.

— A Dieppe, nouveau succès de Mlle Rabany dans *la Traviata*, rôle qui lui convient entre tous. Le ténor Maurois très goûté aussi. C'est l'un des sept premiers ténors de M. Carvalho pour la saison Favart de 1883-84.

— On nous écrit de Perpignan : « A l'occasion de la distribution des prix du Conservatoire de musique, un concert a été donné au Théâtre municipal, et plusieurs lauréats s'y sont fait entendre avec un véritable succès. Une fois de plus on a pu constater le zèle et l'habileté avec lesquels le directeur, M. Gabriel Baille, s'acquitte de sa tâche et le dévouement des professeurs qui n'épargnent ni leur temps ni leurs soins pour former de bons élèves. Dans cette intéressante soirée, l'élément choral était dignement représenté par l'orphéon qui, entre autres morceaux très applaudis, a interprété remarquablement « Nos Pères » de Bourgault-Ducoudray. Rappelons que l' « Hymme à la Patrie » du même compositeur, avait été exécuté le 14 juillet dernier à Perpignan dans des conditions exceptionnelles. Une véritable armée d'exécutants, composée des élèves du Conservatoire, de l'école normale, des écoles laïques, de l'orphéon et de la musique du 12e de ligne, avait fait merveille et produit, sous la direction de M. G. Baille, l'effet le plus imposant. De pareils résultats prouvent que la musique est en grand honneur à Perpignan et qu'il n'est pas de sacrifices que la ville ne s'impose pour en développer le goût. »

— *L'Impartial de Boulogne-sur-Mer* nous apprend que M. Vervoitte, inspecteur général de la musique dans les écoles normales de France, a présidé lundi dernier le jury d'examen de l'Académie de musique bolonaise. A cette occasion, les compatriotes de M. Vervoitte lui ont ménagé la surprise d'une sérénade, chantée par *la chorale de Boulogne*, sous la direction de M. Taranne. M. Vervoitte a répondu à cette politesse par une allocution pleine de cœur et d'esprit.

— M. Gigout, installé en Vendée pour le temps des vacances, vient de se rendre à Plombières où il a inauguré, avec un grand succès, l'orgue de tribune construit par MM. Jacquot-Jean-Pierre et Didier, facteurs vosgiens très estimés. Trente-deux jeux distribués sur trois claviers manuels et un pédalier de trente notes disent assez le parti qu'un organiste peut tirer d'un instrument de cette importance dont la facture a été soignée. Un baigneur nous écrit au sujet de cette solennité musicale : « Dans les deux séances qu'a données l'éminent organiste de Saint-Augustin, qui s'est surpassé comme improvisateur dans le *Magnificat*, le programme était extrêmement bien composé. M. Gigout a conquis un auditoire particulièrement choisi, qui a su apprécier des œuvres élevées comme la magnifique sonate en *la* de Mendelssohn et des pièces de Bach et de Schumann. Plusieurs compositions de M. Gigout ont été également très goûtées, notamment le *Grand chœur dialogué* et la *Marche religieuse*. Nous avions eu le plaisir d'entendre la veille la marche du synode d'*Henry VIII* (transcrite par M. Bœllmann), qui produit un fort bel effet à l'orgue. Ces deux remarquables séances, auxquelles ont pris part M. Farges, l'intelligent organiste titulaire, M. Hekking, violoncelliste de talent et des baigneuses de distinction, nous ont consolé des trop fréquentes insignifiances musicales du Casino. »

— Les télégrammes d'Aulus annoncent le grand succès de Mme Grisier-Montbazon dans *l'Ami d'Oscar*. Duo trissé et deux morceaux bissés. Effets de fou rire. Les auteurs, MM. Boucheron et Martinet, ont été rappelés.

— Le beau théâtre de Tours qui ne datait que de 1872 est devenu la proie des flammes, dans la nuit du mardi à mercredi dernier. Le feu ne s'est déclaré qu'à une heure avancée, l'on ne sait trop comment, car les pompiers avaient fait leur ronde habituelle après le spectacle, et n'avaient rien découvert de suspect. Le désastre est purement matériel, mais assez considérable.

NÉCROLOGIE

Il vient de s'éteindre subitement dans sa 78e année, un homme bien sympathique et dévoué entre tous à l'Association des artistes musiciens dont il fut l'un des fondateurs. Nous avons nommé M. Charles Thomas, frère de l'illustre compositeur directeur du Conservatoire et beau-père de M. Auguste Wolff, le digne chef de la maison Pleyel-Wolff. Par une douloureuse coïncidence au moment où son frère expirait subitement à Paris, M. Ambroise Thomas se trouvait alité en Bretagne et dans l'impossibilité absolue de venir lui rendre les derniers devoirs. On a même dû lui cacher sa mort pendant quelques jours. Les obsèques de M. Charles Thomas ont été célébrées en l'église de Sainte-Marie des Batignolles, sa paroisse, et l'inhumation a eu lieu au cimetière Montmartre.

— Charles Gounod vient aussi d'être douloureusement affecté par la mort de son beau-frère le peintre Édouard Dubuffe dont les obsèques ont été célébrées en l'église Notre-Dame de Versailles, au milieu des regrets universels.

— Enregistrons enfin la mort de M. Victor Massart professeur honoraire au Conservatoire de Liège et frère de M. Jean Lambert Massart l'éminent professeur du Conservatoire de Paris.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2738 — 49me ANNÉE — No 39. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 26 Août 1883.
(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour:

A L'ABSENTE

mazurka de J. KAULICH. — Suivra immédiatement : *Pastel*, petite pièce pour piano d'ALEXIS ROSTAND.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Au Golfe Juan*, mélodie nouvelle de D. TAGLIAFICO. — Suivra immédiatement: *L'Amour est trop plein d'amertume*, sonnet de RAYMOND DE MONTFORT, mis en musique par J. DUPRATO.

UN COMPOSITEUR OUBLIÉ DU XVIIe SIÈCLE

HENRI DESMARETS

(1662-1741)

I

L'Académie royale de musique, fondée en 1669 par Perrin et Cambert, n'avait pas tardé à passer en d'autres mains; le plus ambitieux, le plus entreprenant des musiciens, Jean-Baptiste de Lully, dont le caractère est loin d'égaler le talent, réussit en 1671 à se faire accorder par le Roi les lettres patentes brusquement retirées aux deux Français qui les avaient d'abord reçues.

Jusqu'à sa mort, arrivée en 1687, Lully fut le véritable maître de la musique française; favori de Louis XIV, il déploya toute son habileté pour conserver sans partage les bonnes grâces du roi, et comme le plus sûr moyen était de n'avoir point de rivaux, il ferma soigneusement les portes de son théâtre à toute autre musique que la sienne.

Lully avait cependant besoin, pour sa troupe ou son orchestre, de musiciens instruits; il les attirait près de lui, et leur donnait volontiers les conseils et les exemples d'un chef d'école. Mais, si leur éducation était complète, il n'entendait pas pour cela les employer autrement que comme de modestes subalternes.

Poussés par le désir légitime de se produire comme compositeurs, ces jeunes maîtres voyaient peu d'issues ouvertes pour les productions de leur talent; le théâtre leur étant fermé, ils se jetaient dans la musique religieuse, qui, pour être sublime, belle et élevée, ne peut cependant pas répondre aux aspirations diverses de tous les tempéraments artistiques.

Ce fut comme compositeur religieux, et dans une circonstance particulièrement importante, que débuta Henri Desmarets, le musicien français auquel nous consacrons cette notice.

L'éclat et l'intérêt que Lully avait donnés aux représentations musicales de la cour et à celles de l'Académie royale, firent naître dans l'esprit du Roi le dessein d'introduire des réformes considérables dans la partie musicale de sa chapelle. Pour atteindre au degré de majesté pompeuse dont Louis XIV aimait à s'entourer, les offices religieux auxquels il assistait journellement devaient être rehaussés d'un vif prestige artistique : or, ce prestige leur manquait absolument. Depuis le commencement du siècle, c'est-à-dire depuis le règne de Henri IV, l'organisation de la chapelle royale, en ce qui concernait la musique, n'avait pas été modifiée; cinquante « officiers », servant par semestre, y faisaient entendre des motets accompagnés de la basse continue, et cette sobre harmonie commençait à paraître mesquine et surannée. Le Roi résolut donc, « malgré le préjugé du temps, qui semblait repousser l'usage des violons dans les églises, » d'ajouter à ce chœur un orchestre complet.

Pour l'exécution des réformes qu'il s'était promis d'accomplir, Louis XIV s'adressa tout naturellement au maître et aux sous-maîtres de sa chapelle; le maître était, depuis 1665, Charles-Maurice Le Tellier, archevêque de Reims; les

deux sous maîtres, servant par semestre, et chargés à la fois de composer les motets et de les faire exécuter, étaient deux vétérans de la musique française : Robert et Dumont. Ils se trouvaient bien vieux pour se plier à des réformes aussi importantes, pour se charger de l'organisation d'un orchestre de chapelle, et pour introduire dans leur manière d'écrire des éléments si nouveaux.

Aussi, lorsque Dumont fut prié de se conformer aux désirs du Roi, il se mit en quête d'arguments qui pussent le délivrer d'une tâche au-dessus de ses forces, et il affecta de se retrancher derrière les décisions du concile de Trente, qui, au temps de Palestrina, avait interdit l'usage de la musique mondaine dans les églises. De son côté, Louis XIV, ne voulant pas enfreindre ouvertement les lois de la sainte assemblée, s'appuya de l'avis d'une grande autorité ecclésiastique ; l'archevêque de Paris, de Harlay, consulté dans ce différend, le trancha en faveur du Roi, en déclarant que le concile n'avait nullement proscrit des temples la musique instrumentale, mais seulement les abus de cette musique.

Fort de cette décision, le roi voulut faire l'essai du genre de composition qu'il avait le dessein d'introduire dans sa chapelle, et que, du reste, Carissimi et quelques contemporains avaient déjà cultivé en Italie ; Lully se prêta avec empressement aux désirs du maître, et dans un *Te Deum* avec orchestre, exécuté solennellement devant toute la cour au mois d'octobre 1677, il sembla poser le modèle des nouveaux ouvrages religieux.

Robert et Dumont n'avaient plus qu'à se résigner, et à suivre, s'il leur était possible, cette voie nouvelle. Robert, dit-on, avoua simplement son impuissance, et consentit à faire orchestrer ses motets par Lully ; du reste, l'auteur de *Cadmus* ne se borna pas à composer un *Te Deum* : il donna coup sur coup plusieurs autres modèles ; Dumont les imitait tant bien que mal. Mais tout cela ne marchait ni facilement, ni brillamment, et le roi finit par se résoudre à des réformes plus radicales.

En 1683, Louis XIV accorda à ses deux sous-maîtres leur retraite avec la pension ; et pour les remplacer, il voulut choisir quatre musiciens, devant servir par quartier. Ce fut l'occasion d'un concours solennel, auquel tous les compositeurs religieux du royaume furent admis à prendre part (1).

Trente-cinq musiciens se présentèrent. Parmi leurs noms, qui tous nous ont été conservés, on reconnaît plus d'un maître justement réputé. Nous ne parlerons ici que de l'artiste dont nous nous proposons d'écrire la biographie.

Henri Desmarets, né à Paris en 1662, était sans doute un des plus jeunes entre tous les candidats ; il avait fait son éducation de compositeur dans le corps des pages de la musique du roi, sous la direction de Robert et de Dumont ; l'on doit croire que ses progrès avaient été rapides, puisque, âgé de vingt-et-un ans à peine, il se sentait déjà capable de disputer à des artistes blanchis sous le harnais des maîtrises, une des places si enviées de sous-maître de la chapelle royale.

Louis XIV lui-même fut juge du concours ; chacun des trente-cinq candidats fit exécuter à son tour un motet à la messe du roi. Quinze d'entre eux furent choisis pour subir une seconde épreuve ; on les *enferma*, avec le texte du psaume *Beati quorum remissæ sunt iniquitates ;* Desmarets était au nombre de ces quinze musiciens.

Les artistes, pensant que leur seul talent ne les servirait pas d'une manière assez efficace, n'avaient pas tardé à faire agir leurs protecteurs ; et l'on dit, que sur les quatre compositeurs qui sortirent vainqueurs du concours, un seul dut sa place à son mérite : ce fut La Lande. Des trois autres, l'abbé Goupillier, venant de Meaux, avait été recommandé par Bossuet à la Dauphine ; l'abbé Minoret s'était fait appuyer par l'archevêque de Reims, maître de la chapelle du roi ; et Colasse devait sa nomination à l'influence de Lully.

La manière brillante dont Desmarets s'était tiré des épreuves, avait attiré sur lui l'attention du souverain. On dit que Louis XIV songea un moment à lui donner une des quatre charges, et qu'il ne fut arrêté que par l'âge trop peu respectable du jeune candidat. Pour le dédommager, le roi lui accorda, à titre de pension, les appointements de la charge qu'il ne lui accordait point ; ces appointements s'élevaient à la somme de neuf cents livres.

Amoureux de son art, et rempli du désir de perfectionner ses talents, Desmarets voulut profiter de cette largesse pour se rendre en Italie, où il comptait se remettre à l'école de quelque maître célèbre ; déjà il avait obtenu l'assentiment du Roi : mais il avait compté sans Lully.

Lully n'entendait pas qu'aucun de ses jeunes émules essayât de s'affranchir de sa tutelle ; de plus, il se souvenait que Charpentier, l'un de ses ennemis, avait longtemps suivi à Rome les leçons de Carissimi ; il persuada donc à Louis XIV que Desmarets avait un *excellent goût* pour la musique française, et qu'il ne pouvait manquer de le perdre, s'il allait en Italie. Ce que voyant, le Roi défendit à son nouveau pensionnaire aucun voyage à l'étranger.

Racontant plus tard ce fait à Destouches, — lors d'une représentation d'*Issé* à Fontainebleau en 1699, — Louis XIV ajoutait que lui-même n'avait de goût que pour la musique française, « dont les chants sont naturels, nobles, gracieux et bien variés (1) ».

II

Desmarets se résigna et tenta de profiter des rares occasions dans lesquelles un musicien français pouvait en ce temps-là se faire connaître du public. Ses biographes lui attribuent dès 1682 la composition d'une *Idylle* sur la naissance du duc de Bourgogne ; mais ils laissent ignorer le genre de cet ouvrage et son titre, aussi bien que le lieu et la date de son exécution.

Ses deux motets de concours lui avaient valu les plus beaux éloges ; mais, ne faisant partie d'aucune maîtrise, il ne pouvait nulle part en produire de nouveaux ; quoique la pension du roi fût fort belle, elle n'était pas une fortune qui lui permît de vivre sans rien faire. Ces deux motifs poussèrent Desmarets à accepter un arrangement mystérieux avec l'un des quatre nouveaux sous-maîtres de la Chapelle du roi, l'abbé Goupillier, celui-là même qui s'était fait si chaudement recommander par Bossuet, son évêque, à la Dauphine et au Roi. La place que l'abbé-musicien avait obtenue par faveur commençait à l'embarrasser : obligé trois mois de suite de faire chanter quotidiennement à la messe du Roi, et chargé par surcroît de la moitié des fêtes solennelles (Louis XIV ayant décidé qu'à ces jours-là il était *plus décent* de voir sa Chapelle dirigée par des prêtres), il se trouvait déjà surmené, et sa veine musicale, assez pauvre de sa nature, s'épuisait rapidement. C'est alors qu'il offrit à Desmarets un marché par lequel le jeune artiste lui fournirait, pour un prix fixé à l'avance, des motets qu'il ferait ensuite exécuter sous son nom. De cette manière et pendant plusieurs années, Goupillier « vécut dans son emploi glorieux et estimé », tandis que Desmarets restait « gueux et inconnu ».

Pensionnaire du Roi, protégé de quelques seigneurs, notre artiste avait ses entrées à la Cour. On raconte à son endroit une amusante anecdote, que nous reproduisons sans l'altérer :

Il arriva un jour que Desmarets étant à la Chapelle du Roi pour y entendre l'exécution d'un motet qu'il avait donné secrètement à

(1) Voir *le Mercure galant*, avril 1683, p. 310, et mai 1683, p. 230. — Abbé Oroux, *Histoire ecclésiastique de la cour de France*. Paris, 1776 ; tome II, p. 519. — La Borde, *Essais sur la musique ancienne et moderne*. Paris, 1780, tome III, p. 432. — Par suite le récit de Castil-Blaze serait inexact : *Chapelle musique des rois de France*. Paris, 1835.

(1) Titon du Tillet, *le Parnasse françois*. Supplément, 1743.

l'abbé Goupillier, un seigneur qui voulait se piquer d'être connaisseur en musique et donner devant le Roi des marques de sa capacité, lui dit: Marchez-moi doucement sur le pied aux plus beaux endroits pour y applaudir à propos. Ce jeune musicien qui avait composé le motet, comme on vient de dire, ne manqua pas au premier coup d'archet de la symphonie d'appuyer assez vivement son pied sur le sien, et ne discontinua pas pendant tout le motet, ce qui impatienta fort ce seigneur, qui lui dit à la fin d'un ton de colère: ah! parbleu, Monsieur, vous m'en apprenez trop pour la première fois, je n'en veux pas savoir davantage (1).

Pourtant la fraude finit par être découverte. Un beau jour, Desmarets, soit méchanceté, soit désir de rompre un arrangement sans avantage pour sa gloire, soit enfin qu'il eût besoin d'argent, Desmarets dévoila son traité, en se plaignant hautement de n'être pas payé. La chose était peut-être vraie, et Goupillier, à force de faire jouer sous son nom les motets, avait probablement fini par s'en croire non seulement le propriétaire, mais l'auteur. L'aventure fit grand bruit, et Goupillier dut quitter à la fois sa charge et la Cour, où le Roi lui fit défendre de paraître; par égard pour son titre d'abbé, Louis XIV, en le congédiant, lui donna un canonicat, et lui laissa ses apppointements à titre de pension. La collaboration clandestine des deux musiciens avait duré plusieurs années, dix ou douze même, si l'on en croit un auteur du temps (2).

Dans cette intervalle, Desmarets avait fini par rencontrer une position lui permettant de produire ses œuvres d'une manière plus honorable. Il était devenu successivement maître de musique à la Chapelle du collège des Jésuites, et ensuite à l'église de leur maison professe.

C'était là un champ magnifique pour un jeune artiste en quête de célébrité. Les membres de la Compagnie de Jésus donnaient dans leurs offices religieux une grande part à la musique; aux jours de fête, le public le plus aristocratique se pressait dans leurs chapelles, où l'on entendait fréquemment des chanteurs et des cantatrices de l'Académie royale de musique. Le seigneur de Fresneuse, dans sa *Comparaison*, fait entendre assez malicieusement que ceux qui, par dévotion, s'abstenaient du spectacle de l'Opéra, s'en consolaient en allant assister aux brillantes cérémonies des Jésuites.

Mais, on le sait, les Jésuites avaient encore d'autres ressources pour attirer chez eux le monde élégant: dans leurs maisons d'éducation, et sous prétexte de moraliser et d'instruire la jeunesse, ils donnaient deux fois par an, à époques à peu près fixes (février et août), des représentations dramatiques, qui étaient excessivement courues. On s'y rendait par invitations, et plusieurs fois Louis XIV les honora de sa présence. Les acteurs étaient essentiellement les élèves, et le répertoire reposait sur un fonds soporifique de tragédies latines dûment versifiées par les pères: mais aux élèves se mêlaient souvent des acteurs en renom, et avec les tragédies on représentait chaque fois une pièce ou un ballet en musique.

On ne connait pas aujourd'hui pour chacune de ces pièces le nom du compositeur qui les mit en musique, et parmi les artistes qui nous sont cités, on ne remarque pas Desmarets (3). Cependant, s'il resta quelque dix ou douze ans au service des Jésuites, il y a tout lieu de croire qu'il fournit à leur théâtre son contingent d'airs à chanter et à danser. Ce serait donc sur cette étroite scène qu'il aurait débuté dans la carrière de musicien dramatique.

A coup sûr, si Desmarest ne travailla point pour les représentations des Jésuites, il travailla pour leur chapelle, et il consolida chez eux sa réputation de compositeur religieux. Peu de motets nous sont restés sous son nom; mais l'on se fait une idée avantageuse de son talent en ce genre, en lisant les psaumes avec orchestre dont la bibliothèque du Conservatoire possède des copies. Ce sont, sous le titre de motets, des ouvrages très importants, très développés, et comprenant plusieurs mouvements, des récits, de beaux chœurs et doubles chœurs avec orchestre. Sans doute le style de ces morceaux n'est pas fort différent de celui des opéras du temps: mais son allure pompeuse convenait parfaitement aux cérémonies religieuses de la cour du *Roi soleil.*

(A suivre.) MICHEL BRENET.

(1) TITON DU TILLET, *le Parnasse françois.*

(2) TITON DU TILLET, *le Parnasse françois*, supplément, 1743, p. 754 et suiv. — BOURDELOT, *Histoire de la musique*, 3e édition augmentée de la *Comparaison de la musique française avec la musique italienne*, par LE CERF DE LA VIÉVILLE DE FRESNEUSE; La Haye, 1743, 4 vol. in-12, tome IV, p. 127. — C'est bien à Goupillier que Louis XIV défendit de reparaître à la Cour, et non à Desmarets, comme le dit FÉTIS *(Biographie des musiciens,* aux articles concernant ces deux compositeurs). Mais il est inexact que Louis XIV ait donné à Desmarets la place de Goupillier, comme l'écrit MARPURG *(Historische kritische Beiträge zur Aufnahme der Musik;* Berlin 1754-1760, tome II, p. 237).

(3) Voir ERNEST BOYSSE, *le Théâtre des Jésuites;* Paris 1880.

SEMAINE THÉATRALE

Notre collaborateur Moreno, qui est resté sur la brèche toute cette année, s'est senti cette semaine un peu fatigué et, à la dernière heure nous demande de lui faire crédit pour quelque temps. C'est un petit congé qu'il a bien mérité et nous le lui accordons de grand cœur, avec des félicitations pour sa campagne d'hiver et d'été, et des remerciements pour les renseignements précieux, les nouvelles et les primeurs qu'il n'a cessé de servir à nos lecteurs depuis si longtemps.

Et pris un peu au dépourvu, nous allons cette fois glaner les nouvelles de la semaine chez nos confrères de tout format. Ils ne nous en voudront pas, puisqu'eux-mêmes si puisent souvent à pleines mains dans nos colonnes.

Elles sont rares d'ailleurs les nouvelles, comme il convient à une saison d'été des plus avancées déjà. Nous n'avons pas encore à parler à nos lecteurs de spectacles réalisés, mais simplement de projets et d'espérances.

Pourtant l'OPÉRA a risqué une reprise du *Fandango*, le ballet de M. Salvayre, où la gentille ballerine Mlle Subra a été fêtée comme toujours; elle est plus en grâce et en charme que jamais. Suivant la déplorable habitude implantée de longue date à l'Opéra, on n'a pas osé demander une répétition préalable aux musiciens de l'orchestre; et dame, il en est résulté çà et là quelques défaillances qu'on ne devrait pas tolérer sur une scène musicale qui a la prétention d'être la première du monde.

Le même soir, rentrée de Mlle Richard dans *la Favorite*, Léonore remarquable à tous les points de vue.

L'OPÉRA-COMIQUE se prépare à force à sa réouverture toujours fixée au 1er septembre. Comme nous l'avons annoncé, elle se fera avec *la Perle du Brésil.* Le gentil mysoli Nevada est déjà de retour à Paris; elle a abandonné Aix-les-Bains, a repris tout doucement ses études, polit sa voix, lisse ses plumes, aiguise son bec rose, met de l'ordre dans son écrin de perles vocales, attise son feu d'étoile et dispose tout enfin pour une brillante rentrée.

Lakmé suivra de près avec miss Fauvette; c'est ainsi qu'Etincelle du *Figaro* baptise Mlle Van Zandt. Mysoli et fauvette, quel joli duo d'oiseaux! Heureuse la cage qui a pu les réunir et les faire vivre en bonne harmonie.

Carmen viendra plus tard. Il faut d'abord se mettre d'accord sur une nouvelle distribution, puisque Mlle Isaac est passée avec armes et bagages au grand Opéra et que le ténor Stéphane s'est dirigé sur l'Italie, où il entend prendre résidence, tant il prend goût aux fleurs d'oranger!

Au THÉATRE-FRANÇAIS, on déploie aussi beaucoup d'activité. M. Emile Perrin est de retour d'Aix-les-Bains et a repris le fauteuil directorial.

La première nouveauté de la saison, rue Richelieu, sera, nous l'avons dit, la *Matinée de contrat*, un acte de M. Maurice Desvallières.

La nouvelle pièce en trois actes de M. Albert Delpit passera vers le milieu d'octobre, et aura définitivement pour titre : *Maucroix.*

Un bon exemple à ce théâtre : M. Got, doyen de la Comédie-Française, qui avait droit à un congé d'un mois, n'a pas voulu en profiter et, esclave de son devoir, a continué son service sans interruption. L'administration lui a accordé aussitôt une indemnité de six mille francs. Bien agi de part et d'autre.

Le théâtre des VARIÉTÉS, fort effrayé des chaleurs accablantes de ces derniers jours, a reculé sa réouverture et c'est seulement mardi prochain que *Mam'zelle Nitouche* brillera à nouveau sur l'affiche. L'attrait de cette reprise consistera surtout dans une nouvelle chanson composée pour Mme Judic : *La Cuirasse*, fort plaisante et emmusiquée par Hervé avec sa verve des meilleurs jours. Elle deviendra vite populaire.

A la Renaissance, il paraît qu'on répète jour et soir, sur la scène, aux deux foyers, voire dans le futur salon réservé aux journalistes, le *Vertigo*, de l'infatigable Hervé, et le *Roi Chopine* de Sellenick. Les décors du *Vertigo* et du *Roi Chopine*, confiés au peintre Capelli, sont presque terminés. Les costumes, qui sont de l'époque de la Renaissance — naturellement — ont été dessinés par deux jeunes artistes de talent : ceux des hommes, par M. Delahaye, peintre médaillé à l'avant-dernier Salon. Ceux des femmes, par Mlle Mesnil, une artiste dont le crayon serait une véritable révélation. On pense ouvrir vers le 20 septembre.

Enfin on prête à M. Gravière l'intention de prendre la direction des BOUFFES-PARISIENS, en société avec M. Cantin et Grau. Il s'en défend comme un beau diable et il y a de quoi. Mais il finira bien par succomber : « Viens avec nous dans la trappe, » lui crient, chacun de leur côté, le diabolique Cantin et le satanique Grau (de New-York). L'abîme est là béant et le vertige finira bien par entraîner la pauvre victime.

INTÉRIM.

P. S. — Rappelons à nos lecteurs qu'aujourd'hui dimanche a lieu au jardin des Tuileries la superbe fête organisée par le comité de la Presse Française au profit des survivants de la castatrophe d'Ischia. A ceux que la douloureuse mort du comte de Chambord éloignerait de toute fête, même de bienfaisance, nous rappelons que la tombola d'Ischia leur reste ouverte et reçoit chaque jour avec reconnaissance soit de nouveaux dons, soit de nouvelles offrandes.

REVUE MUSICALE DU « SIÈCLE »

La distribution des prix du Conservatoire a été le signal d'une envolée générale des professeurs de l'École, qui n'attendaient que la clôture des études pour boucler leur malle et prendre, après les clefs d'*ut*, de *sol* et de *fa*, l'enviable clé des champs.

M. Ambroise Thomas est allé se jucher sur son rocher breton, où l'Océan lui fait un rempart de ses eaux pendant la marée haute. Léo Delibes est en Suisse, au bord du lac de Genève, où il se distrait à écrire les récitatifs de *Lakmé* en vue des scènes étrangères. Massenet et Théodore Dubois sont allés respirer l'air de la mer. Marmontel explore, le bâton ferré à la main, les grandes altitudes pyrénéennes après une promenade au bord du lac de Constance, à Romanshorn, en Suisse.

En dehors du Conservatoire, nous voyons que Charles Gounod, Saint-Saëns, Reyer, Godard, Danbé, tous nos compositeurs en renom, tous nos illustres virtuoses et presque tous nos chanteurs ont déserté Paris. Il est convenu qu'on ne saurait, sans se déconsidérer aux yeux des représentants du high-life, passer le mois d'août à Paris quand on est Parisien. On irait plutôt en villégiature dans sa cave que de s'exposer à être vu dans la capitale pendant la période caniculaire.

Donc, nos compositeurs, nos instrumentistes et nos chanteurs sont à cette heure un peu partout, excepté à Paris où les rares musiciens que la capitale possède encore, comptent philosophiquement des pauses.

Voilà, pensez-vous peut-être, de mauvaises conditions pour écrire une revue musicale. Je n'en disconviens pas; aussi, ai-je considéré comme une bonne fortune pour mes lecteurs et pour moi-même, l'arrivée, pas plus tard qu'hier, d'une lettre intime et très musicale de Marmontel qui, on le sait, joint à ses talents de compositeur et de professeur, l'esprit critique et le savoir d'un musicographe des plus distingués. L'auteur des *Virtuoses contemporains* et des *Symphonistes virtuoses*, deux volumes détachés, bien pensés, bien écrits, tout remplis d'appréciations intéressantes sur les musiciens et les choses de l'art, m'écrit ce qui suit :

« Mon bien cher ami,

« Me voici arrivé pour cinq semaines dans ce joli village de Saint-Sauveur, que nous avons traversé ensemble il y a vingt-cinq ans, en revenant de Gavarnie. Ce souvenir est une date heureuse dans mon existence. Mais que d'événements accomplis, que d'impressions douces et cruelles se sont succédé depuis cette excursion à travers le Vignemale et le gigantesque Balleitous ! Et pourtant la vie s'est écoulée avec une telle rapidité, que ces événements me semblent accomplis d'hier...

« En quittant Paris... et la pluie, je me suis arrêté deux jours à Toulouse, où j'ai trouvé un soleil radieux et une chaleur excessive. Les habitants restent clos dans leurs logis, mais les Parisiens, désireux de tout voir, courent la ville, si riche en églises romanes du plus beau style, et en délicieux spécimens de la Renaissance. Mais j'avais hâte de revoir mes chères montagnes pyrénéennes, et j'ai quitté Toulouse et ses beaux monuments pour mon doux et paisible village de Saint-Sauveur. Le temps est au beau fixe, et je vais reprendre mes habitudes montagnardes. Armé du bâton ferré, je gagnerai Cauterets par la montagne.

» A cette station, j'espère rencontrer Saint-Saëns qui, dans le repos absolu prescrit par les médecins, attend le retour de la santé, qu'il n'a pu recouvrer entièrement en Algérie. Si, comme tout le fait espérer, le grand artiste se trouve bien des eaux de Cauterets et que sa force productrice lui revienne, nous aurons certainement l'occasion d'applaudir cet hiver des œuvres symphoniques de grand style.

» La vue des hautes cimes, des vastes horizons, les splendides couchers et levers de soleil, les sublimes harmonies de la nature lui inspireront, on ne saurait en douter, quelque œuvre nouvelle dans le genre descriptif, œuvre caractéristique et de superbe envergure, qui ne sera ni l'Océan dans son calme majestueux, ni la tempête dans ses déchaînements terribles, ni la forêt mystérieuse, ni la plaine placide, mais les monts. Cette fois, la montagne en travail d'enfantement n'accouchera pas d'une souris, mais d'une partition grandiose comme sait les écrire l'auteur d'*Henri VIII*, de *Samson et Dalila*, d'*Etienne Marcel*, etc.

» Et à ce propos, mon cher ami, il faut que je vous fasse en passant ma profession de foi. Je vous dirai que si je ne crois pas à la puissance et à la vérité absolue de la musique plastique, je pense, et vous serez de mon avis, qu'un compositeur habile et inspiré, possédant comme Saint-Saëns, tous les secrets, toute la mise en œuvre de son art, pourra traduire par des accents grandiosement émus, les impressions poétiques et musicales des paysages splendides dont les Pyrénées sont comme superbement pétries. Si le compositeur fait précéder son œuvre, comme David dans le *Désert*, d'une note explicative en beaux vers ou même en simple prose, l'effet sera d'autant plus certain et d'autant plus vif aussi. Il serait beau de voir traduire dans la langue musicale que sait parler Saint-Saëns, les impressions d'un artiste à la vue des cimes alpestres au matin, au crépuscule, par une nuit calme et étoilée ou dans le fracas d'un orage montagnard, dont les orages dans la plaine ne peuvent donner qu'une idée imparfaite et très amoindrie.

» Oui, les impressions plastiques peuvent être traduites en musique, non point d'une façon servilement imitative, ce qui serait ridicule, mais par des tableaux symphoniques parlant à l'imagination sans cesser d'intéresser le cœur; de ces tableaux comme ont su en concevoir Gluck, Haydn, Beethoven, Weber, Berlioz, Mendelssohn, Schumann, Rubinstein, Saint-Saëns lui-même, avec Joncières, Benjamin Godard, Mlle Holmès, etc... Je m'arrête et je vous demande pardon d'avoir si maladroitement donné à ma lettre le ton d'une conférence. »

Je vous le pardonne, cher maître, et je vous remercie, en pensant que ces extraits d'une esthétique musicale honnête et savamment pensée, seront le joyau de la présente revue, Il se trouvera par heureuse aventure, que je l'aurai signée et que c'est vous qui l'aurez écrite.

***

A propos de Marmontel, veut-on savoir en quelle estime ses illustres élèves tiennent leur ancien maître? Je prendrai parmi eux l'un des plus célèbres, l'un de ceux qui font le plus d'honneur à

notre école de musique, l'auteur de *Carmen*, premier prix de la classe Marmontel qui, étant prix de Rome, écrivait à son professeur de piano la lettre qu'on va lire :

« 11 janvier 1859.

» ... Si je suis absent de fait, mon cœur est tout entier avec vous. Pour cette année, mon cher maître, je vous souhaite un succès semblable à celui de l'année dernière... Voilà, je crois, pour vous, et par conséquent pour moi, les souhaits les plus affectueux que l'on puisse faire.

» Chez vous, on apprend autre chose que le piano; on devient musicien. Plus je vais et plus je comprends la grande part qui vous revient du peu que je sais. Votre mode d'enseignement me suggère bien des réflexions que je vous développerai à mon retour... *Faust* va bientôt passer. Dites-moi ce que vous en pensez et *ce qui est*. Ce sera un chef-d'œuvre, j'en suis certain. Sera-ce un succès. »

Le futur auteur des *Pêcheurs de perles*, de *la Jolie fille de Perth*, de *l'Arlésienne* et de *Carmen* avait cette prescience, cette intuition prophétique que donne souvent le génie. Il avait senti que la nature de Gounod, aux prises avec ce sujet si humain à la fois et si poétique de *Faust*, allait produire un chef-d'œuvre; mais quelque chose l'avertissait que le public serait d'abord réfractaire aux inspirations que devait faire naître dans le cœur voluptueusement chaste du compositeur, l'amour naïf et fatal de Marguerite. Infortuné Bizet! Mort à trente-six ans et quelques semaines seulement, après la première représentation de *Carmen*, de cette *Carmen* dont le poème était peu fait, il faut en convenir, pour le public de Favart, mais dont la musique d'une si pénétrante poésie devait porter dans le monde entier le nom du jeune compositeur!... Il sut par lui-même qu'on peut écrire une œuvre d'art exquise et se voir tout d'abord refuser le succès. »

Puisque le hasard de cette causerie musicale, en l'absence de tout concert et de toute nouveauté dans nos théâtres, m'a conduit à vous parler de Marmontel et de son cher glorieux élève Georges Bizet, je terminerai par cette appréciation de Marmontel du talent de Bizet comme pianiste. Je la trouve dans *les Symphonistes virtuoses* :

« Georges Bizet excellait dans l'art de moduler le son, de le rendre fluide sous la pression délicate ou intense des doigts. Il savait en virtuose consommé faire saillir le chant et le mettre bien en lumière, tout en lui laissant l'enveloppe d'une harmonie transparente dont le rythme ondulé ou cadencé se mariait, s'identifiait avec la partie récitante. On subissait sans résistance la séduction de ce toucher suave et persuasif, semblable au charme en quelque sorte magnétique de Gounod, chantant ses adorables mélodies et remplaçant la voix par un écho de son âme. »

Gounod et Bizet, quels noms! En les écrivant après ce qu'en a dit Marmontel, il me revient à l'esprit cette pensée de Owen Meredith: « Le génie fait ce qu'il doit, le talent fait ce qu'il peut. »

OSCAR COMETTANT.

LA MUSIQUE A TABLE

(Suite)

III

Comme il faut toujours que la *bête* reprenne son pouvoir sur l'esprit, après avoir emprunté à la musique les mélodies mystérieuses pour honorer la divinité avant le repas, les anciens reconnaissaient que la musique avait une influence des plus caractéristiques sur les aliments ou plutôt sur l'alimentation.

Que les convives soient dans des dispositions joyeuses au moment de se mettre à table, et, pendant toute la durée du repas, la gaîté, devenant communicative, progressera sans cesse, et pour ainsi parler avec chaque service, pour arriver à son apogée au dessert. La première conséquence de cet état permanent de béatitude sera une digestion facile.

Au contraire que le repas commence sous une impression d'ennui ou de chagrin, si aucun dérivatif ne se produit, le dîner deviendra lugubre et la digestion forcément laborieuse.

De là voyons-nous, chez les anciens, les joueurs d'instruments tenir un rôle important dans les repas; et c'est pour répondre à cet ordre de raisonnement, basé sur l'hygiène, que nous voyons, non seulement les musiciens, mais aussi les bouffons et les fous prendre leur place dans les salles du festin, afin d'exciter le rire.

Les plus anciens monuments de l'antiquité, retrouvés après des siècles et des siècles encore, nous montrent des bas-reliefs où sont représentés des musiciens exécutant un concert pendant la durée des festins royaux.

« L'emploi de la musique dans les festins des rois et des grands personnages de l'Etat, dit Fétis, existait en Assyrie comme dans la Babylonie. »

A son tour, P. Christian, dans son étude critique sur Ossian s'exprime ainsi :

« Dans les fêtes que l'on donnait aux étrangers, les bardes touchaient leurs harpes; souvent ils représentaient quelque événement mémorable. »

* * *

« La musique agit sur notre organisme comme les topiques matériels, elle est hygiénique et même médicale; mais elle grise encore et devient dangereuse autant que l'absinthe et l'opium, quand elle est violente, passionnée, ou même tendre et voluptueuse.

Ainsi s'exprime la marquise de Blocqueville dans ses *Soirées de la villa des Jasmins* (T. III, page 155).

De son côté, M. Rambosson, dans son livre remarquable *les Harmonies du son et les Instruments de musique*, traitant de la musique au point de vue de l'hygiène, émet l'avis suivant :

« C'est principalement par son influence sur le système nerveux, comme instrument de l'âme, que la musique et l'alimentation doivent fixer l'attention de l'hygiéniste, du médecin et même du moraliste; car si l'alimentation et la musique, suivant leur caractère, peuvent agir spécialement sur chaque faculté de l'âme, ils agiront de même sur les organes matériels qui servent ces facultés. »

Il ne faut rien exagérer en matière de démonstration, mais sans vouloir établir une assimilation complète entre les effets de la musique sur le moral et ceux des aliments sur le physique, il est permis de dire que ces effets ne sont pas sans analogie et que, comme il est des aliments qui agissent sur le système nerveux, il est des sons, des airs, des motifs qui produisent les mêmes effets.

Il est certaine musique qui a la propriété d'attendrir les cœurs les plus durs, comme il existe des aliments aphrodisiaques. Les deux faits n'ont pas besoin d'être démontrés, croyons-nous; et comme dans un repas bien ordonné tout doit concourir à la satisfaction des convives, il serait ridicule au premier chef, et contraire à toutes les règles de l'harmonie et du goût, de servir bisques d'écrevisses, truffes au champagne en même temps qu'un orchestre exécuterait le *Stabat* de Pergolèse ou le finale du *Trouvère*, bien qu'il soit le dernier soupir de l'amour. Nous engageons fort les organisateurs de *concerts-dîners*, actuellement à la mode, à régler le programme sur le menu.

* * *

Ce n'est pas, croyons-nous, sortir de notre sujet que de rappeler les faits ingénieux suivants :

Le père Castel, supposant que les sept couleurs prismatiques se rapportaient exactement aux sept sons de la musique, construisit un clavecin oculaire dont chaque note répondait à une nuance, la gamme était complète, savoir :

Ut répondait au bleu; — *ut* dièze au céladon; — *ré* au vert gai; — *ré* dièze au vert olive; — *mi* au jaune; — *fa* à l'aurore; — *fa* dièze à l'oranger; — *sol* au rouge; — *sol* dièze au cramoisi; — *la* au violet; — *la* dièze au violet bleu; — *si* au bleu d'iris; — *ut* au bleu et ainsi de suite, d'octave en octave, dans le même ordre de couleur, mais de plus en plus clair.

Un autre savant, M. Piesse, parfumeur-chimiste, a construit la gamme des odeurs en clef de *sol* et en clef de *fa*. La première est établie sur trois octaves et demie, la seconde sur trois octaves, et c'est très sérieusement qu'il compose des bouquets selon les lois de l'harmonie, c'est-à-dire dans un ton donné (1).

A son tour, l'abbé Poncelet, qui vivait au même temps que le Père Castel imagina le clavecin des saveurs. Voici la description qu'en donne M. Rambosson :

« Ce singulier instrument, semblable pour la forme à un buffet d'orgue portatif, donnait un courant d'air continu, produit par l'action de deux soufflets, et dirigé, par un conducteur, sur une rangée de deux tuyaux. Vis-à-vis de ces tuyaux était disposé un pareil nombre de flacons remplis de liqueurs qui représentaient

(1) Bouquet accord de *do* : Basse : *do* santal, *do* géranium, *mi* accacia;
Dessus : *sol* fleur d'orange, *do* camphre.
Des odeurs, des parfums, par M. Piesse.

les saveurs primitives; ces saveurs répondaient aux tons de la musique : l'acide à l'*ut*, le fade au *ré*, le doux au *mi*, l'amer au *fa*, l'aigre-doux au *sol*, l'austère au *la* et le piquant au *si*. »

On voit qu'il était difficile d'omettre cette fantaisie gastro-musicale dans une esquisse sur la *Musique à table.*

IV

Revenons aux anciens. Bientôt, par la pente naturelle des choses, les scolies cessèrent peu à peu d'être consacrées aux dieux, aux héros et aux récits de batailles: elles célébrèrent le vin et l'amour, ce qui était très logique puisque la bonne chère est un puissant aiguillon.

Les scolies d'Alcée étaient consacrées particulièrement au vin, nous allions dire à l'ivresse. Anacréon vint ensuite plus poétique et plus retenu.

De quel caractère était, musicalement parlant, la scolie? Évidemment il s'agissait d'une mélopée rythmée avec plus ou moins de vigueur, selon le sentiment exprimé par les paroles.

Le chant de la scolie avait lieu avant de commencer le repas, quand tous les mets étaient dressés sur table, les convives à demi-couchés sur les lits.

« Par où je pense, dit M. Nisard, on apprenait aux convives affamés à calmer l'impatience de leur estomac et l'on donnait à ceux qui n'avaient pas faim le temps d'entrer en appétit. »

Il ne nous est rien parvenu des chansons de table des Romains; car on ne saurait voir des chansons dans les odes d'Horace; cependant bien avant Caton, les festins s'ouvraient par des chansons historiques, comme chez les Grecs; et comme chez les Grecs aussi les chansons joyeuses, les chansons à boire succédèrent aux chansons historiques.

***

Ce besoin de chanter au milieu des festins était si puissant alors, que, pour varier leurs émotions, les Romains y célébraient jusqu'à la mort.

Pétrone, racontant la fameuse orgie de Trimalcion, s'exprime ainsi :

« On versait le vin à grands flots: on buvait de même; quand parut un esclave avec un squelette d'argent qu'il posa sur la table. Tandis que l'esclave en faisait jouer les ressorts et nous *enchantait* par la variété des mouvements et des attitudes qu'il savait lui donner, Trimalcion chantait les vers: « Hélas! Hélas! que l'homme est peu de chose! un souffle léger suffit pour emporter notre vie fragile! Nous serons tous ainsi quand Pluton aura saisi sa proie; vivons donc puisque nous pouvons encore jouir d'une existence agréable. »

C'était de la morale épicurienne, morale dont nous retrouvons les préceptes chez les Égyptiens et chez les Grecs qui, eux aussi, chantaient la mort dans leurs festins, ainsi qu'en témoignent plusieurs monuments que l'on trouve encore dans les musées.

Comment concilier cet usage bizarre avec la crainte de la mort si fortement ancrée chez les Grecs et chez les Romains, sinon, en invoquant l'irrésistible besoin de braver tout, de se moquer de tout qui s'empare de ceux que l'ivresse a saisis.

***

Pendant la période de la décadence romaine, la chanson de table devint grossière, licencieuse, et malgré tout le luxe qui présidait aux festins, aux raffinements apportés dans le service, l'emploi de la musique à table poussait les convives plus à l'orgie qu'à la gaieté.

Parmi les plus illustres chanteurs de table il faut citer qui... Néron! oui, Néron le despote, le sanguinaire, adorait le chant. Il avait même des prétentions à l'artiste ; on sait qu'il se donnait souvent en spectacle au cirque, disputant les couronnes aux gladiateurs, aux belluaires, aux acteurs tragiques : on le vit plus d'une fois la lyre en main chanter devant la foule. On rapporte qu'en un seul jour il se fit décerner dix-huit cents couronnes. Fait curieux à signaler : alors qu'il exilait et faisait même mettre à mort les Romains qui dans les festins se permettaient la chanson satyrique, lui-même couronné de roses chantait des hymnes à boire qu'il composait en personne, célébrait les dieux ses ancêtres et ne se gênait guère pour railler Jupiter lui même. Néron convive joyeux, voilà de quoi étonner ceux qui ne connaissent le fils d'Aggrippine que comme parricide, comme meurtrier et incendiaire.

Sous les Césars, la musique continua donc de jouer un rôle important à table; seulement les convives ayant pris l'habitude de consacrer leurs chansons à une critique mordante de la conduite des maîtres de Rome, ceux-ci jugèrent bon de mettre un frein à cette verve railleuse et même insolente... Alors « ne pouvant chanter à table les fastes de la République et les vertus de ses grands hommes, les sujets de Néron et de Domitien se dédommageaient en chantant des fragments de *l'Illiade* et de *l'Enéide,* le bouillant Achille ou le pieux Enée (1). »

Nous n'avons du reste aucun monument qui nous puisse renseigner sûrement à cet égard et l'on est réduit à raisonner par hypothèse et par déductions.

Ce n'est que lorsque nous arrivons au moyen âge que nous trouvons des pièces probantes.

(A suivre) E. M. de Lyden.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le départ du ténor Schott, attendu à Berlin, a fait suspendre, au théâtre de Leipzig, les représentations du *Benvenuto Cellini*, de Berlioz. L'ouvrage n'a été donné que quatre fois, mais on a l'intention de le reprendre et de le fixer au répertoire.

— Wachtel, le célèbre ténor allemand, fait souche de chanteurs. Son fils aîné, Auguste, vient de débuter, avec succès, au théâtre Kroll de Berlin. Le cadet, Ferdinand, est déjà dans la carrière depuis quelques mois. On ne dit pas s'ils ont hérité du talent dont leur père faisait preuve dans *le Postillon de Lonjumeau*. On sait qu'il jouait du fouet en véritable virtuose.

— Le théâtre royal de Dresde vient de reprendre ses représentations, interrompues par les vacances. La réouverture s'est faite par *Fidelio*, avec Mme Malten, dans le rôle principal. Mme Malten qui, à Bayreuth, chantait le rôle de Kundry, alternativement avec Mme Materna, est une artiste de mérite, douée d'un talent remarquable et d'une très jolie voix.

— Le Kur-Verein d'Aix-la-Chapelle a organisé un concours international d'orphéons et de fanfares qui a dû commencer hier samedi et se prolongera pendant quatre jours. Cette fête musicale dont nous tenons entre les mains le programme détaillé, rédigé en allemand et en français, sera l'une des plus belles qu'on ait encore données.

— On vient d'installer la lumière électrique au grand théâtre de Pesth. Deux machines à vapeur, de la force de 80 chevaux chacune, ont été placées dans une bâtisse souterraine, ménagée sur les derrières du théâtre.

— Le théâtre de la Monnaie de Bruxelles se prépare à faire sa réouverture du premier au cinq septembre prochain. M. Joseph Dupont, l'excellent chef d'orchestre, est revenu de Londres, depuis quelques jours, et a pris la direction des études. La troupe de MM. Stoumon et Calabresi compte au nombre de ses ténors, MM. Jourdain, Massart, Rodier et Delaquerrière. Les principales cantatrices sont Mmes Griswold, Caron, Blanche Deschamps, Hamakers, Bosman et Angèle Legault; les premiers barytons MM. Maurice Devriès et Soulacroix, les basses MM. Gresse et Lorrain. On ouvrira selon toute apparence avec *Robert-le-Diable*, pour les débuts de la nouvelle Alice, Mme Caron.

— La compagnie d'opéra anglais dirigée par M. Carl Rosa a commencé le 20 de ce mois sa campagne annuelle à travers les provinces britanniques. La première étape était Dublin. M. Carl Rosa emporte dans son répertoire des partitions nouvelles de Mackenzie et Villiers Stanford.

— Le grand festival de Leeds, qui durera du 10 au 13 octobre, sera dirigé par sir Arthur Sullivan. Au programme figurent l'oratorio de Raff, *la Fin du monde* qui est encore une nouveauté pour l'Angleterre, *l'Elie*, de Mendelssohn, et le *Stabat mater*, de Rossini et un oratorio de Macfarren : *King David.*

— Encore quelques renseignements sur *l'Opéra national* qui s'élève à Londres, et sur lequel *le Ménestrel* a donné déjà à ses lecteurs tous les premiers détails. C'est la grosse question artistique du moment, de l'autre côté du détroit. M. Mapleson, après quelques dissentiments avec le conseil d'administration de la Société de l'Opéra italien de Covent-Garden, a donné sa démission de codirecteur, laissant toutes les responsabilités de la direction à M. Gye. Comme par son traité avec la Société il s'était engagé à ne pas s'occuper d'opéra italien en Angleterre pendant dix ans, il se tourne aujourd'hui du côté de son ancien projet d'opéra anglais. Comme nous l'avons annoncé, le théâtre est déjà commencé depuis longtemps sur le quai Victoria et peut être terminé dans un laps de temps relativement court. Les entrepreneurs, MM. Perry et Ce, vont se remettre

(1) Nisard. *Les chansons populaires.*

à l'œuvre, et nul doute qu'avec le goût artistique et la grande activité de M. Mapleson, Londres ne soit doté, à bref délai, d'un Opéra-National, ouvert toute l'année. Ce sera une œuvre bien utile au développement du goût musical en Angleterre, qui fait de grands progrès depuis quelques années.

— On lit dans le *Daily Telegraph* : « Un concert royal, donné à Ascot pour l'achèvement de l'église Sainte-Anne, à Bagshot, a offert l'occasion à un public d'amateurs distingués d'apprécier entre autres le grand talent de la princesse Christian qui a fait entendre avec M. Parratt un choix de morceaux pour piano de Chopin et Saint-Saëns et celui de la duchesse de Connaught, qui a interprété des romances de Cowen et d'Alary. »

— Notre ami Marchesi qui est en villégiature au Lido près Venise, nous envoie quelques détails sur le petit théâtre de cette ravissante plage. On y donne en ce moment des scènes en costume. La première chanteuse est la signora Zucchini qui n'a rien de commun que le nom avec le *buffo* célèbre. Elle a une jolie voix et un bon sentiment, mais l'éducation artistique laisse à désirer. Le primo tenore de la troupe est ... la signora Barlanidini, qui en poussant les notes de poitrine de son beau mezzo-soprano a fini par changer de sexe ... vocalement, bien entendu. Elle chante le *Miserere* du *Trovatore* et le duo final de *la Favorite* en donnant des *ut* de poitrine dont Duprez aurait été jaloux, au temps de sa splendeur. La voix n'a pas, naturellement, la rondeur et la puissance d'un organe masculin, mais la signora Barlanidini chante avec tant de brio et joue avec une telle verve que par moment l'illusion est complète et qu'on croirait avoir retrouvé un Rubini ou un Tamberlick en jupons.

— Nous allons avoir probablement la visite de la musique royale de S. M. Kalakaua. Elle donne en ce moment des concerts à San Francisco et se prépare à passer l'Atlantique. La musique de Kalakaua comprend quarante exécutants, indigènes d'Honololu, mais le chef qui les a formés et stylés est un Allemand, Henri Berger, autrefois hautboïste dans un régiment de la garde prusienne.

— Parmi les curiosités de l'exposition d'Amsterdam, on remarque une troupe de naturels de Java et de Sumatra, qui ont amené avec eux un orchestre de leur pays. Le correspondant de *l'Indépendance belge* les a vus de près et a fait de fréquentes visites à leurs *Gamelangs*, ou concerts dansés. Voici ce qu'il en raconte.

« Au pays natal, dans cette résidence de Preanger, où des volcans autrefois sans repos, aujourd'hui éteints, servent désormais d'abreuvoir aux bêtes fauves, les concerts du gamelang se donnent dans des salons préparés par la nature, c'est-à-dire sous d'énormes arbres, dont l'épais feuillage forme enclos autour de l'orchestre et de l'auditoire. A Amsterdam, les musiciens sont installés dans un vaste kiosque faisant vis-à-vis à une véritable maison de planteur hollandais, avec son mobilier en bambou, ses parquets en briques recouverts de nattes de rotin, et sa large verandah, réservée au public. Les uns sont debout, armés de gongs ou de violons en peau de serpent, les autres assis à la turque devant des canapés de bois sur lesquels des sortes de cloches, aussi symétriquement disposées que les touches d'un clavier, offrent leurs têtes de cuivre au contact des cymbales d'étain ou des bâtonnets de bois qui s'agitent dans les mains des exécutants. N'écoutez pas les calomniateurs qui, sur le seuil, recommanderont à vos oreilles de se préparer à un infernal vacarme. C'est plutôt l'absence de bruit qui caractérise le gamelang. Les Javanais sont évidemment encore à cent lieues de se douter du parti qu'on peut tirer d'une masse orchestrale. Des mélodistes, s'il vous plaît, des mélodistes jusqu'à l'exagération, professant un dédain profond pour les chœurs instrumentaux, coupant leurs symphonies en une infinité de fragments que chaque instrument exécute à son tour, hachant une composition d'ensemble de façon à en faire une succession de petits solos, faisant, en un mot, de la mosaïque plutôt que de la musique, ou, si l'on veut, traitant la musique comme Billoir et Mestdag traitèrent leurs femmes. Et que de tranquillité dans le rythme, avec quelle paresseuse lenteur le thème musical se promène du violon au gong, se traine du gong aux cloches de cuivre, rampe des cloches au tam-tam. Avez-vous jamais, un lundi matin, visité un atelier où, dans le silence et la solitude de ce jour de chômage, quelques rares ouvriers travaillaient le fer ou le bois, faisant alterner le lent grincement d'une scie avec la plainte de l'enclume, battue de temps à autre par le marteau ? Si oui, vous pouvez sans peine vous faire une idée du gamelang. Est-ce à dire que le caractère ou le charme lui fassent absolument défaut ? Question de goût. Certaines oreilles se délectent du sifflet d'une locomotive; d'autres découvrent de la poésie et de l'harmonie dans le cliquetis de vieilles ferrailles; il est certain que les bayadères javanaises puisent dans le gamelang des sensations que Mlle Sangalli ne trouve pas dans la musique du plus beau ballet de Delibes. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

M. Ambroise Thomas, l'éminent directeur du Conservatoire, est en pleine convalescence. Le beau temps aidant, il a pu reprendre ses promenades sur les rochers de Saint-Gildas. La santé et les forces lui reviennent chaque jour, et déjà il parle de son prochain retour à Paris.

— On sait que M. Ritt a jusqu'au 15 octobre pour présenter au conseil municipal les plans et devis du futur Opéra-Populaire. Si, à cette date, l'honorable directeur s'exécute, l'affaire lui appartient sans conteste.

Si, au contraire, comme c'est possible, il abandonne son projet, la Ville reprendra sa liberté à cette date, et nous tenons de source sûre, dit M. Louis Besson de *l'Evénement* « qu'une nouvelle proposition, déjà agréée par une partie des membres du conseil, *au cas où M. Ritt se retirerait*, sera présentée immédiatement. Nous ne pouvons en dire plus long pour le moment, mais si nous parlons de la nouvelle entreprise, c'est qu'elle sera très sérieusement établie. »

— La Bibliothèque et le Musée de l'Opéra viennent d'être rouverts au public. Les demandes de cartes doivent être adressées par les lecteurs à M. Charles Nuitter, l'archiviste de l'Opéra.

— On vient de placer dans les couloirs de l'orchestre de l'Opéra un buste en marbre blanc de Taglioni. Cet hommage était bien dû à la reine de la danse.

— Mme Nivet-Grenier, va quitter prochainement l'Opéra. Elle aura pour successeur Mlle Vidal, qui passe de la salle Favart à la salle de Charles Garnier.

— Le compte rendu de l'assemblée annuelle de l'Association philanthropique des artistes de l'Opéra vient d'être livré à la publicité. Cette Association, fondée en 1835, et qui comprend la caisse des pensions, la caisse des réserves et enfin la caisse de secours, possède aujourd'hui un avoir total de 313,894 fr. Les recettes générales, depuis sa fondation jusqu'à ce jour, se sont élevées à la somme de 873,407 fr. Et tous les membres de cette intéressante association rivalisent de zèle pour augmenter le capital social.

— Il paraît que dans la dernière séance de l'Académie de médecine, M. le docteur Moura a lu un mémoire qui intéresse particulièrement les artistes des théâtres lyriques et les professeurs de chant. D'après la théorie du docteur, l'organe de la voix chez l'homme serait un instrument analogue au *basson*. On trouverait dans l'instrument humain : bocal, anche, lèvres de l'anche, etc., etc., en un mot les pièces qui constituent le basson.

— Grande nouvelle ! M. Ludovic Halévy serait nommé conseiller municipal au Pecq. Le premier sur la liste, il aurait refusé les fonctions de maire. M. Cardinal le blâmera.

— M. Victorin Joncières est en vacance sur la plage d'Etretat, d'où il date son dernier feuilleton de *la Liberté*.

— Notre collaborateur Paul Collin vient de terminer l'adaptation en opéra comique (un acte), de la comédie de Dufresny *l'Esprit de contradiction*, qui date de l'an 1700. Dans un de ses derniers feuilletons des *Débats*, M. Jules Weiss parle justement de cette comédie comme d'un chef-d'œuvre dont il souhaitait une reprise au Théâtre-Français. M. Paul Collin vient également de remettre à M. Sylvain Dupuis (neveu de l'amusant Dupuis des Variétés et grand prix de Rome de Belgique), un poème dramatique mais nullement théâtral, inspiré d'Ossian et intitulé *Moïna*. On en entendra probablement des fragments cet hiver. L'ouvrage comprendra deux parties avec soli, chœurs et orchestre.—Pour paraître aussi prochainement, un nouveau volume de poésies de M. Collin, où les musiciens trouveront comme dans les précédents recueils du même auteur, beaucoup à glaner et de quoi inspirer largement leur muse. Nous aurons à en reparler. On voit que M. Paul Collin a bien employé le temps de ses vacances.

— Petit courrier de Trouville adressé à M. Jules Prével du *Figaro* : « C'est de Trouville que nous vient l'actualité théâtrale. Samedi a été donnée, au Grand-Salon, la première représentation de *Mam'zelle Irma*, paroles de M. Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger. Nous sommes encore forcés de recourir à la formule connue : « grand succès ». La pièce s'explique en quelques mots : Mlle Irma est une institutrice laïque bien malheureuse... elle n'a pas une élève ! Le bruit court qu'il y en a plusieurs dans le même cas. Mais elle trouve dans le maire de sa circonscription un soutien et un amoureux. C'est avec joie que celui-ci abandonne sa maison pour faire avec elle le bésigue de l'amitié en buvant l'anisette du sous-préfet. L'arrivée de l'inspectrice trouble cette quiétude Comment faire? pas une élève!... Le maire se dévoue : c'est lui qui, revêtu d'un cotillon d'occasion, passera l'examen. Il se passe si bien, l'examen, qu'après une épreuve des plus amusantes, l'inspectrice part enchantée. Mlle Irma passera de 1re classe — comme le pharmacien. Les mots spirituels abondent dans le dialogue de M. Fabrice Carré ; quant à la musique de M. Victor Roger, nous ne pouvons faire son éloge qu'en disant que chaque morceau a été chaleureusement applaudi. *L'Anisette du sous-préfet*, *J' n'étais pas v'nu pour ça* et *la Marseillaise du dépeuplement de la France* sont des morceaux qui deviendront bien vite populaires. Du reste, le public parisien jugera bientôt en dernier ressort, car, dès le commencement de cet hiver, il aura le plaisir d'entendre la pièce aux Variétés, et de retrouver avec elle Mme Judic, l'inimitable diseuse qui, dans cette excellente création, n'aura pas à se repentir d'avoir pris sous le patronage de son grand talent deux jeunes auteurs dont nous aurons plus d'une fois à enregistrer les succès. On retrouvera également près d'elle l'amusant Christian, le plus désopilant des maires au théâtre, car on sait qu'à la

ville... Mme Grivot, une bien spirituelle et bien fine inspectrice. Le spectacle de samedi comprenait en outre deux chansonnettes du répertoire de Mme Judic, et un monologue inédit : *Joséphine*, de notre collaborateur Albert Millaud, musique de M. Louis Varney, aussi bien accueilli que *Mam'zelle Irma*. Inutile de dire que la salle du Casino était bondée et que les rappels et les fleurs n'ont pas manqué à la diva. »

— Si la bienfaisance était bannie du reste de la terre, on la retrouverait certainement dans le cœur des artistes. Talazac vient d'abandonner le dernier cachet de deux mille francs qu'il a touché à Aix-les-Bains. Il a versé 1,500 fr. pour les victimes d'Ischia et 500 fr. à la caisse des Artistes dramatiques.

— *Le Gil Blas* nous apprend que la soirée musicale et dramatique donnée à Etretat par Mme Masson a été des plus brillantes et des plus réussies. Une foule de jeunes et jolies femmes assistaient à cette fête, qui n'a rien laissé à désirer. Parmi les plus remarquées, citons : la vicomtesse de Barthe, Mlle de Segur d'Aguesseau, S. A. la comtesse de Trani, la princesse Lubomirska, qu'il ne faut pas confondre avec Mme Boyer, Mme Delmasse, Mmes Le Thorel, d'Alsace, Mathyssens, la baronne de Thuret, Mlles Stumpt, Thorallier, la baronne de Lindenfels, la comtesse de Saint-Félix, la baronne de Ménasse, Mmes Lecomte de Nouy, Haquette, de Longperrier, etc. Sur le programme de cette soirée figuraient les noms des meilleurs artistes; aussi presque tous ont-ils été applaudis et bissés. C'était justice, du reste, car rarement nous avons entendu d'aussi bonne musique : MM. André Gresse, Lefort et Taffanel se sont réellement surpassés. Mme Masson, qui possède une superbe voix de contralto, a chanté avec un talent vraiment remarquable l'air des *Saisons*. MM. Mounet-Sully et Baillet, de la Comédie-Française, ont eu dans cette soirée une large part de succès, ainsi que Mlle Brandès, une artiste-amateur, qui a dit d'une manière charmante une poésie de M. Th. de Banville.

— Dimanche dernier, 19 août, il y a eu messe en musique à l'église Saint-Pierre de Nemours, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance. On y a entendu MM. Hermann Léon et Georges Lamothe, dont le mérite a été vivement apprécié. Parmi les morceaux les plus applaudis, citons *l'Agnus* de Chollet (actuellement retiré à Nemours) et une méditation intitulée : *le Réveil des Anges* exécutée par l'auteur Georges Lamothe.

— La fête de charité donnée à Marseille les 18 et 19 août marque le grand progrès accompli en France, par les sociétés orphéoniques. Le concours international de musique a été excessivement brillant à tous égards. 90 sociétés étaient inscrites, les meilleures sont celles de Menton, Aix et Narbonne. On les a très chaudement et très justement acclamées. Six mille exécutants ont pris part au festival du Château Borely. Après l'audition du chœur d'Ambroise Thomas : *Salut aux Chanteurs*, l'émotion était à son comble et l'enthousiasme indescriptible. M. Laurent de Rillé a répondu au maire de Marseille par une improvisation qui a soulevé des approbations unanimes. Il a conduit les chœurs et M. Arban, secondé par les chefs de musique qui avaient prêté leur concours, a fait bisser un morceau très rythmé. — Alphonse Mathieu, membre du jury.

— *La France théâtrale*, tel est le titre d'un nouveau journal hebdomadaire dont le premier numéro vient deparaître et qui a pour directeur-rédacteur en chef M. Albert Ginel et pour secrétaire de la rédaction M. Alfred Hamm.

— La fête organisée à Vittel, au profit des victimes d'Ischia, a produit une somme de 710 francs. Les frais ayant été insignifiants, cette somme à peu près complète sera adressée au Comité.

— Un grand concert a été donné le 19 au casino de Berk, une plage nouvelle qui deviendra promptement à la mode. On a particulièrement applaudi Mme Conneau, dont la magnifique voix de mezzo soprano et le talent plein de ressources a lutté de souplesse et de charme avec le virtuose flûtiste A. de Vroye. MM. Mohr, Lavignac et Duchosal ont eu une large part des bravos, que le public enchanté n'a pas ménagés.

— A l'occasion de l'exposition internationale de Nice, qui doit s'ouvrir au mois de décembre, M. Félix Garnier, directeur de l'office général de représentation à l'exposition de Nice, vient de fonder un journal illustré qui paraîtra tous les dimanches.

— Aujourd'hui dimanche, pendant que la grande fête au profit des victimes d'Ischia se déroulera dans le Jardin des Tuileries, un festival populaire, au bénéfice des mêmes malheureux, aura lieu à deux heures, au Trocadéro. En voici le programme : Ouverture du *Freischütz*; air de *la Reine de Saba*, chanté par M. Dereims; air d'*Hérodiade*, par Mlle Duvivier; Symphonie en *ut* mineur (Beethoven); *Concertino*, solo de violon (Ernst), exécuté par M. Carlo Nicosia; *Prélude et Tarentelle*, solo de piano (Gabriella Ferrari), par l'auteur; *Larghetto*, du Quintette (Mozart); *Scènes napolitaines* (Massenet); *l'Invitation à la valse* (Weber); air de *la Reine de Saba*, par Mlle Duvivier; Marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été* (Mendelssohn).

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

— Manuscrit de Béranger à vendre aux enchères, en l'étude de Me Pierre notaire à Châteauneuf-en-Thimerais (Eure-et-Loir),

Le dimanche 23 septembre 1883, à une heure,

Un manuscrit de Béranger contenant 68 chansons, dont plusieurs inédites.

S'adresser pour visiter le manuscrit à Me Lelong, avoué à Dreux, qui en restera dépositaire jusqu'au jour de la vente.

— *L'Agence musicale du Nord*, fondée et dirigée par M. Druesne, nous informe qu'elle vient de transférer son siège rue de Paris, 94, à Douai.

— Revue britannique. — Sommaire des matières contenues dans la livraison d'août : I. Les Chinois en Annam.— II. Les deux mariages d'une indienne. — III. L'homme et ses points de ressemblance avec les animaux inférieurs. — IV. Les dogaresses de Venise. — V. La Gaspilleuse, roman espagnol. — VI. L'époux de la djinn, — VII. Les pionniers de l'Europe et le Yunnan.— VIII. La décadence de la politesse française.— IX. Chronique scientifique. — X. Pensées diverses. — XI. Poésies. — XII. Correspondances d'Orient, de Belgique, d'Allemagne, d'Italie, d'Amérique, de Londres. — XIII. Chronique et bulletin bibliographiques.

— Sous le titre d'*Excursions Hamilton*, il se donne tous les soirs, 3, rue du Château-d'Eau (salle projetée de l'Opéra-Populaire), des représentations fort curieuses. Cet extrait du prospectus en fera bien comprendre la nouveauté à nos lecteurs : « C'est un véritable voyage à travers le monde, illustré au moyen d'énormes toiles animées par des effets de lumière et de mécanisme, brossées par les premiers peintres de l'Angleterre et des États-Unis, d'après croquis relevés sur les lieux mêmes par des artistes compétents envoyés par l'administration à cet effet aux quatre coins du globe. Trois mille mètres de toiles ! Musique, danses, chants et divertissements des divers pays de l'univers, par un personnel artistique d'indigènes spécialement choisis. » La foule se presse à ce curieux et magnifique spectacle; c'est la grande vogue du moment. Les jeudis et dimanches deux représentations.

— La Société du Bain Royal recevra jusqu'au 10 septembre les propositions pour la location et l'exploitation du Théâtre des Nouveautés, 62, rue de l'Enseignement, à Bruxelles.

Écrire à la direction du Bain Royal, rue du Moniteur, 10, à Bruxelles.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2739 — 49me ANNÉE — N° 40. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 2 Septembre 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

AU GOLFE JUAN

mélodie nouvelle de D. TAGLIAFICO. — Suivra immédiatement : *L'Amour est trop plein d'amertume*, sonnet de RAYMOND DE MONTFORT, mis en musique par J. DUPRATO.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Pastel*, petite pièce pour piano d'ALEXIS ROSTAND. — Suivra immédiatement : *Széchényi*, marche Hongroise de PHILIPPE FAHRBACH.

UN COMPOSITEUR OUBLIÉ DU XVIIe SIÈCLE

HENRI DESMARETS

(1662-1741

(Suite)

III

Vers 1688, Desmarets avait épousé « la demoiselle des Prés » dont il eut une fille, et qu'il perdit au bout de cinq où six ans. Son talent lui servit à rendre hommage à sa défunte épouse, et l'on cite un *Miserere* qu'il fit entendre chez les Pères de la Merci, en 1694 ou 1695, le jour anniversaire de la mort de sa femme.

A la même époque où un si grave événement attristait sa vie de famille, un grand changement s'accomplissait dans sa carrière artistique : de musicien d'église, Desmarets devenait musicien de théâtre. Depuis le décès de Lully (1687), l'Académie de musique, administrée par Francine, avait ouvert ses portes à tous venants, et les jeunes membres de l'école française s'y présentaient avec empressement.

Desmarets y débuta, le 11 septembre 1693, par un ouvrage important qui du premier coup le plaça haut dans l'estime des connaisseurs ; *Didon*, tragédie lyrique en cinq actes, avec prologue, paroles de Mme Gillot de Sainctonge, fut présentée au public de la manière la plus favorable. Les acteurs étaient Marthe Le Rochois (Didon), la demoiselle Moreau (Anne), la demoiselle Maupin (la Magicienne), Dumesnil (Enée), Dun et Moreau.

Dans le prologue, Mars, Vénus, la Renommée, répétaient à l'envi des vers à la louange de Louis XIV :

> Publiez les exploits nouveaux
> Du vainqueur de la terre.
> Plus d'ennemis lui déclarent la guerre,
> Et plus ses triomphes sont beaux.

Dans le prologue comme dans la tragédie, le musicien avait placé des récits déclamés avec franchise et vigueur, des chœurs d'une harmonie claire et pleine, des airs de ballet gracieux.

Au deuxième acte, nous avons remarqué un air de Jarbe, empreint d'une véritable grandeur; il vient d'apprendre l'hymen de Didon, et il exhale à la fois son farouche amour, son désespoir et sa colère :

> Forêts, rochers inaccessibles,
> Fier torrent que l'hiver n'a jamais arrêté...

Puis il invoque son père Jupiter; le maître des dieux apparaît et lui promet satisfaction ; mais il le voit dans un état si violent d'exaltation, que pour le calmer il lui prépare une fête de dryades et de faunes. Ici ressort le ridicule de cet ancien usage qui voulait dans chaque acte un ballet. Sur un doux air de flûtes, les dryades entrent avec les nymphes forestières; les faunes et les nymphes dansent ensemble ou séparément, et deux d'entre eux vantent à Jarbe, assez mal à propos, le bonheur des amants.

Au troisième acte, ce sont les démons et les furies, convoqués par la magicienne, qui dansent devant Didon, en chantant des tirades philosophiques sur les chagrins de l'amour :

> Nous sommes moins misérables
> Qu'un cœur dans l'empire amoureux.

Le troisième acte se termine par un large et beau monologue de Didon. Dans le quatrième, nous distinguerons le récit de Didon menaçant Enée de sa vengeance, le ballet des plaisirs et la tempête qui accompagne l'apparition de Mercure. Au cinquième acte, nouveau ballet, gracieux, délicat, mais fort déplacé dans l'action. Après le récit d'Anne, annonçant à Didon le départ d'Enée, l'élément dramatique reprend le dessus ; la tragédie s'achève par un dernier et fort intéressant monologue de Didon. La colère est le premier sentiment qu'elle exprime ; dans une nouvelle tempête, l'ombre de Sichée vient lui rappeler des serments oubliés ; la colère, le remords, l'amour, le désespoir se combattent dans son cœur et s'exhalent en élans passionnés, vigoureusement déclamés par le compositeur. Enfin, Didon se tue en proférant ces mémorables paroles qui, fort heureusement, n'ont pas paralysé l'inspiration de Desmarets :

L'ingrat qui trahit mon ardeur
Vient d'échapper à ma rage.
Déchirons ce funeste gage
D'un amant parjure et trompeur!
Perçons au moins son image,
Puisqu'elle est encor dans mon cœur.

N'insistons pas davantage sur les côtés ridicules de ces anciennes mœurs théâtrales ; car sommes-nous aujourd'hui sans reproche, et nos ballets modernes sont-ils toujours si bien placés au milieu des pathétiques développements de l'action tragique? De tous temps, sur notre première scène, le plaisir des yeux a su se faire large place, et souvent aux dépens des émotions plus nobles de la musique et de la poésie. D'ailleurs, au XVIIe siècle, le principal fauteur de toutes ces mièvres tirades, de tous ces langoureux ballets de nymphes, de démons, de plaisirs, c'était Louis XIV, qui cherchait à l'Opéra le double éloge de ses deux passions dominantes : la gloire et l'amour (1).

Qu'il nous suffise donc de savoir si Desmarets, dans l'opéra de *Didon*, sut bien remplir sa tâche et se montrer à la fois musicien gracieux dans les ballets, et compositeur dramatique dans les scènes capitales du drame. L'examen de sa partition permet de répondre affirmativement à cette question. Artiste déjà rompu à son métier, il sut, dans son premier opéra, tirer bon parti des forces musicales qui lui étaient soumises ; disciple fervent de Lully, qui, même après sa mort, était encore le chef de l'école française, Desmarets suivait fidèlement les principes de sa belle et dramatique déclamation, et il savait trouver des accents pleins d'énergie pour exprimer les angoisses, la fureur, le désespoir de Jarbe et de Didon. Il se montrait en même temps gracieux et élégant dans les chœurs amoureux et les airs de danse. En un mot, Desmarets, dans *Didon*, se plaçait certainement d'une manière très honorable au rang de ces artistes qui, sans augmenter par de nouvelles trouvailles le domaine de l'art, se servent en maîtres habiles des forces rassemblées par leurs plus grands contemporains (2).

IV

Treize mois après la première représentation de *Didon*, Desmarets reparut à l'Académie royale avec un nouvel ouvrage de mêmes dimensions, *Circé*, tragédie lyrique, paroles de Mme Gillot de Sainctonge, qui fut exécuté pour la première fois le 1er octobre 1694. Comme le précédent, cet opéra fut publié chez Christophe Ballard, « seul imprimeur du Roy pour la musique, rue Saint-Jean-de-Beauvais, au Mont-Parnasse. » Nous en reproduisons la dédicace :

AU ROY

SIRE

La protection que VOSTRE MAJESTÉ *a toujours donnée aux beaux-arts, et le succès de l'opéra de* Didon, *me fait prendre la liberté de vous présenter celuy de* Circé ; *je me flatte qu'Elle recevra cet ouvrage avec la bonté qui luy est si naturelle, et dont j'ay ressenti les effets dès ma plus tendre enfance: Je vous dois,* SIRE, *toutes les productions de mon génie, puisque ce sont vos bien-faits continuels qui m'ont mis en estat de cultiver un art qui a eu quelquefois le bonheur de divertir* VOSTRE MAJESTÉ. *Je m'applique encore avec la mesme ardeur, qui m'animoit quand Elle prenoit plaisir à mes chants, et je me fais une étude malgré l'envie d'entrer dans le goût d'un homme qui a esté le plus habile et le plus célèbre de son temps, et que* VOSTRE MAJESTÉ *a honoré de son approbation. Que je serais heureux,* SIRE, *si je pouvois faire chanter aussi dignement que luy les actions si éclatantes du plus grand et du plus sage de tous les Roys. Peut-être que la forte passion que j'ay d'estre agréable à* VOSTRE MAJESTÉ *pourra m'élever au-dessus de mon génie, e qu'elle m'aydera à lui donner des marques de la reconnaissance, du zèle, et du profond respect avec lequel je suis,* SIRE

DE VOSTRE MAJESTÉ

Le très humble, très obéissant et très fidèle serviteur et sujet

Henry DESMARETS.

Mme Gillot de Sainctonge, qui s'attaquait bravement aux plus beaux textes antiques, fut moins heureuse avec Homère qu'elle ne l'avait été avec Virgile; elle eut, d'ailleurs, la maladresse d'ajouter au récit de l'*Odyssée* de longues et ennuyeuses scènes épisodiques peu faites pour inspirer un musicien.

Dans le fameux *ballet comique de la reine*, représenté devant Henri III le 15 octobre 1581, Circé paraissait dans un jardin magnifique, éblouissant de lumière, et elle était entourée d'un cortège de bêtes fauves et de pourceaux. En 1694, on n'eût pas osé présenter à Louis XIV ces animaux immondes: aussi, le poète, modifiant le texte d'Homère, mettait dans la bouche de Circé ces paroles pleines de majesté, adressées aux compagnons d'Ulysse:

Eprouvez, malheureux, si je sais me venger:
Transformez-vous en des monstres horribles
Et servez d'exemples terribles
A qui m'ose outrager.

Dans la partition de *Circé* nous distinguerons la scène III du second acte, renfermant un bel air de Circé et un dialogue remarquable avec Ulysse; celle du sommeil d'Ulysse (sc. II du troisième acte) pour laquelle Desmarets s'inspira évidemment du sommeil de Renaud, dans l'*Armide* de Lully. Il put compléter et faire ressortir davantage le charme de cette peinture musicale, par le contraste des *Songes funestes*, succédant aux *Songes heureux*. L'évocation magique de Circé, au quatrième acte, est empreinte d'une grande énergie.

Les vers de cette tragédie sont en général pitoyables, et le poète ne s'y est guère distingué. En revanche il n'a pas ménagé les grands moyens, les apparitions de l'Amour, de Minerve, de l'ombre d'Elphénor, de Mercure, les ballets d'Euménides, de Furies, de Démons et d'Aquilons. Circé, abandonnée par Ulysse, termine l'opéra par ces imprécations puissamment déclamées par le musicien :

Que le ciel en courroux s'arme contre la terre,
Que tous les éléments se déclarent la guerre!
Servez, arbres, rochers, mes transports furieux,
Précipitez-vous dans l'onde.
En un affreux chaos changez ce triste bord!
Rendez pour jamais ce port·
Inaccessible à tout le monde.

Théagène et Chariclée, tragédie en 5 actes avec prologue, qui fut donnée à l'Académie le 3 février 1695, n'était plus de Mme Gillot de Sainctonge, mais de Duché, et n'en valait pas mieux pour cela. Il fallut du courage à Desmarets pour mettre en musique cette lourde tragédie, où le poète n'avait disposé pour le compositeur que d'interminables récits s'enchaînant éternellement les uns aux autres, sans intérêt, sans passion et sans charme.

On en peut dire à peu près autant des *Amours de Momus*, trois actes représentés le 25 mai 1695, et dont les paroles

(1) Voir CHOUQUET, *Histoire de la musique dramatique en France*, Paris, 1873.

(2) Les poèmes des opéras de Desmarest sont insérés dans l'ordre suivant, dans le *Recueil général des opéras*, publié par Ballard : *Didon*, tome IV. — *Circé, Théagène et Chariclée*, tome V. — *Vénus et Adonis, les Fêtes galantes*, tome VI. — *Iphigénie en Tauride*, tome VIII. — *Renaud*, tome XIII.

sont aussi de Duché. Le ton léger de cet ouvrage, qui se rapproche davantage de la comédie, sied moins bien à Desmarets que les accents pathétiques de *Didon* et de *Circé*. Cependant il montre beaucoup de grâce et d'élégance dans la composition des fêtes, qui sont plus nombreuses encore que de coutume dans les *Amours de Momus*. La partition de ce dernier ouvrage fut encore offerte au Roi ; en voici la dédicace :

SIRE,

J'offre à VOSTRE MAJESTÉ ces nouveaux chants, que je puis dire n'avoir composés que pour Elle. L'approbation dont Elle m'a souvent honoré, et les grâces qu'elle continue de répandre sur moy, me font un devoir de la hardiesse que je prends de lui consacrer tous mes ouvrages; mais quelque loy que m'imposent les bienfaits et les louanges de VOSTRE MAJESTÉ, j'ose l'assurer que les concerts que je luy offre sont encore plus une expression de mon zèle, qu'un faible témoignage de ma reconnaissance. Quel bonheur pour moy, SIRE, si VOSTRE MAJESTÉ daigne les entendre! et quelle gloire, si elle les trouve dignes de contribuer à ses plaisirs? C'est où je borne toute mon ambition, et ce que souhaite avec le plus d'ardeur,

SIRE,

De VOSTRE MAJESTÉ,

Le très humble, très obéissant et très zélé serviteur et sujet,

HENRI DESMARETS.

Desmarets essaya d'un nouveau poète pour son cinquième ouvrage dramatique : ce fut Jean-Baptiste Rousseau qui lui fournit le poème de *Vénus et Adonis*, tragédie lyrique en cinq actes, avec prologue, représentée en mars ou avril 1697 (1). Cet opéra n'obtint pas le succès qu'avait sans doute espéré Desmarets; un auteur du temps en attribue la chute à une cabale sur laquelle il ne donne aucun détail :

« J'ai été témoin que *Vénus et Adonis*, opéra nouveau des meilleurs, et qu'on a depuis rejoué et qu'on rejouera, fut peu applaudi, et ne fut pas joué douze fois. Comment cela, c'est que l'intrigue de quelques gens vient aisément à bout chez nous de séduire ou d'aveugler la multitude, d'enchaîner ou de suspendre le goût de la nature, qui règne en elle (2). »

L'opéra de *Vénus et Adonis* avait pour interprètes Dun, Hardouin et les demoiselles Le Rochois et Desmâtins.

Un an plus tard, le 10 mai 1698, Desmarets donna à l'Opéra un ballet en trois entrées, *les Fêtes galantes*, paroles de Duché. « L'auteur des paroles, nous dit un contemporain, avait eu intention de donner à ce ballet le titre de *l'Europe galante*, deux ans avant que le hasard eût fait tomber les mêmes caractères dans l'esprit de deux personnes, qui pour lors ne se connaissaient même pas (3). »

L'Europe galante, ballet de Campra, paroles de Houdar de la Motte, fut représenté à l'Académie royale le 24 octobre 1697, et nuisit beaucoup, sans aucun doute, au succès de l'ouvrage trop analogue donné six mois après par Duché et Desmarets.

Cinquante ans plus tard, le poème des *Fêtes galantes*, de Duché, fut traduit en italien, remis en musique par Henri Graun (l'auteur de *la Mort de Jésus*, le compositeur favori de Frédéric II), et représenté à Berlin en 1747.

(A suivre.) MICHEL BRENET.

SEMAINE THÉATRALE

Le THÉATRE-ITALIEN vient de lancer son grand manifeste pour la saison prochaine, manifeste qui tient plusieurs colonnes de tous les journaux de la semaine.

Le Ménestrel se doit de le résumer, au moins comme document, et aussi de l'annoter çà et là.

Voici d'abord la belle composition de la troupe du directeur Corti :

SOPRANI. — Mmes Fidès Devriès, Madeleine Mariani, Romilda Pantaleoni, Litwinoff, Zina Dalty, Vautiery.

CONTRALTI. — Mmes Guglielmina Tremelli, Flora Mariani.

TÉNORS. — MM. Angelo Masini, Luigi Ravelli, Ottavio Nouvelli, Giovanni de Reszké, Edoardo Scovello, Giovanni Paroli.

BARYTONS. — MM. Victor Maurel, Francesco Pandolfini, Augusto Broggi, Giovanni Villani.

BASSES. — MM. Edoardo de Reszké, Vittorio Salmassi, Antonucci.

CHEFS D'ORCHESTRE. — MM. Franco Faccio (pour quelques représentations seulement), Gialdino Cialdini, Luigi Conti.

CHEFS DE CHŒURS. — MM. Cairati, Lombardi.

SOUFFLEUR. — M. Canzio Gilard.

A ces noms, il faudra ajouter probablement ceux de la Donadio, du ténor Gayarré, dont l'engagement va être signé ces jours-ci, et de la basse bouffe Baldeli.

Voici maintenant la liste des ouvrages qu'on interprétera au cours de la saison :

OUVRAGES NOUVEAUX POUR PARIS

Simon Boccanegra, Verdi ; *Erodiade*, Massenet; *Gioconda*, Ponchielli.

RÉPERTOIRE COURANT

Rigoletto, Ballo in maschera, Ernani, Puritoni, Martha, Barbiere, Messe de Requiem, Nabucco, Don Juan, Luisa Miller, Linda di Chamounix, Saffo, Lucrezia Borgia, Semiramis, Poliuto, Maria di Rohan, Lucia, Anna Bolena, Cenerentola, etc., etc.

N'y a-t-il pas là de quoi faire évanouir de terreur tous les Wagnériens de la terre? Sans doute certains de ces ouvrages un peu bien poncifs nous seront épargnés et ne figurent sur la liste que pour faire nombre. C'est notre secret espoir.

Voici maintenant la distribution des trois ouvrages nouveaux qui seront représentés au cours de l'hiver 83-84 :

SIMON BOCCANEGRA

Amélia	Mme Fidès Devriès
Simon Boccanegra	MM. Victor Maurel.
Gabriel Adorno	Ravelli ou Nouvelli
Un hérault d'armes	Giovanni Paroli
Fieschi	Giovanni Villani
Piétro	Antonini

Simon Boccanegra est un ancien ouvrage de Verdi, qui remonte à l'année 1856 et fut donné pour la première fois à Venise, sans aucun succès d'ailleurs. L'ouvrage n'eut pas meilleure fortune à l'origine dans les autres villes d'Italie, ce qu'il faut attribuer probablement au style adopté par l'auteur. C'était la première fois qu'il tentait de changer sa manière, faisant une sorte d'essai de musique allemande, et le public en fut complètement dérouté.

Depuis, le goût musical a fait des progrès un peu partout, le maître a repris son œuvre, l'a remaniée, repétrie et a pu la produire, avec réussite cette fois, à la Scala de Milan, il y a deux années. Maurel s'y tailla un succès personnel dans le beau rôle du Doge de Venise, qu'il dessina magistralement. Certaines parties de l'ouvrage parurent fort belles ; nous allons pouvoir en juger à Paris avec une distribution remarquable. Ce sera le spectacle d'inauguration, et on compte que Verdi voudra bien conduire l'orchestre.

ERODIADE

Salomé	Mmes Fidès Devriès
Erodiade	Tremelli
Jean	MM. Giovanni de Reszké
Erode	Maurel
Phannel	Edoardo de Reszké
Vitellius	Giovanni Villani

Nous exprimerons encore le regret que l'opéra de M. Massenet ne soit pas interprété en français, comme il a été écrit, ce qui eût été facile.

Il garderait ainsi toute sa saveur et son accentuation, qui lui valurent à Bruxelles le grand succès que l'on sait, tandis que, traduit en italien, il ne retrouva pas à Milan la même bonne fortune.

L'interprétation nous promet, en tous cas, une soirée bien intéressante et nous laissera sans doute un regret encore plus vif de ne pas entendre sur la scène du Grand Opéra français une cantatrice française de premier ordre comme Mme Devriès et un artiste de la taille de Maurel. Ce sont là des vœux, nous l'avons dit, qu'il eût été facile à M. Vaucorbeil de réaliser. *Sua culpa, sua culpa !*

Il sera curieux aussi d'apprécier la transformation en ténor du

(1) Le 17 mars, suivant LA VALLIÈRE (*Ballets, opéras et autres ouvrages lyriques*, Paris, 1760); en avril suivant les frères PARFAICT (*Dictionnaire des théâtres de Paris*, Paris, 1756).

(2) BOURDELOT, *Histoire de la Musique*, tome III, p. 290.

(3) MAUPOINT, *Bibliothèque des théâtres*, Paris, 1733.

jeune baryton Jean de Reszké. C'était, il nous en souvient, un charmant cavalier, de race, de distinction et de vive intelligence, avec cela fort musicien et comédien alerte. S'il a pu réellement ténoriser sa voix, on peut prédire que ce sera un artiste accompli.

Donc soirée intéressante à tous les égards.

GIOCONDA

Gioconda	Mmes Madeleine Mariani
Ciecca	Tremelli
Laura	Flora Mariani
Euza	Ravelli
Barnaba	Broggi

La *Gioconda* de Ponchielli est un opéra dans la manière de Verdi, une sorte de pastiche qui eut des fortunes diverses partout où on l'a représenté, tombant ici pour se relever là. Une cantatrice de haute valeur, Mme Durand, l'a fait réussir brillamment, l'hiver dernier, à Saint-Pétersbourg, tandis que, cet été, à Londres, il n'a plu qu'à moitié, contesté surtout par les musiciens, plus encore que par le public. C'est dans *Gioconda* que débuteront à Paris les sœurs Mariani, que l'on dit avoir hérité en Italie du grand renom musical des sœurs Marchisio.

C'est dans *Rigoletto*, *le Barbier* et autres rôles du répertoire que M. Masini donnera ses représentations. L'éloge du célèbre ténor n'est plus à faire. Le public parisien, qui l'a tant applaudi dans sa création du rôle de Rhadamès d'*Aïda*, sera heureux de l'entendre de nouveau.

Mme Zina Dalti fera ses débuts sur la scène du Théâtre-Italien, en même temps que M. Masini. Sa réapparition sera une heureuse surprise pour les Parisiens qui l'ont perdue de vue depuis ses débuts à l'Opéra-Comique.

Terminons par quelques renseignements d'organisation intérieure.

Ballet. — Vingt-quatre danseuses, choisies parmi les meilleures élèves de l'Ecole de Milan, sous la direction d'un des plus habiles chorégraphes italiens.

Orchestre. — Il sera composé de soixante-dix musiciens choisis parmi les meilleurs instrumentistes des concerts symphoniques de Paris.

Chœurs. — Les masses chorales, composées de 75 exécutants, viennent en droite ligne de l'Ecole de Milan, conduites par leur directeur le maestro Cairati, chef des chœurs de la Scala. Depuis deux mois, les ouvrages qui seront représentés cet hiver sont déjà à l'étude.

Décors. — Les décors sont peints par le cavalier Magnani, qui a déjà monté les mêmes ouvrages à la Scala et qui est venu lui-même prendre les mesures sur la scène même du théâtre des Nations. Les décors sur toile seront absolument les mêmes que ceux du genre français.

Costumes. — M. Zamperoni, costumier de la Scala de Milan, est venu s'installer dans le théâtre même. S'inspirant de sa longue expérience comme fournisseur des grandes scènes de l'étranger et des études toutes particulières qu'il a faites sur le genre français, M. Zamperoni tiendra à cœur de faire honneur à la mission qu'il a acceptée en vue de la reconstitution du Théâtre-Italien, non pas comme il avait été malheureusement pratiqué jusqu'à ces dernières années, mais bien au contraire en tenant un compte sérieux des nouvelles exigences d'époque, de style et de forme de la nouvelle phase dans laquelle est entré le drame lyrique.

Sans pouvoir encore préciser toutes les modifications qui vont être apportées à l'embellissement et à l'aménagement de la salle, nous pouvons annoncer comme certain le rétablissement du couloir au milieu des fauteuils d'orchestre, ainsi qu'il existait à la salle Ventadour.

Voilà certes un beau programme et de belles promesses. Son meilleur côté sera encore de stimuler et d'exciter l'émulation de nos théâtres subventionnés.

***

La véritable saison musicale s'ouvre à peine que déjà les indispositions se mettent de la partie. C'est Mlle Richard qui ouvre la liste. Par suite, l'Opéra a dû changer son spectacle de vendredi. Au lieu du *Prophète*, il a fallu donner *Guillaume Tell*; par suite encore la reprise des représentations en dehors de l'abonnement annoncée pour le 1er septembre est remise au samedi 8 septembre. Mercredi prochain, Mlle Duvivier continuera ses débuts dans *l'Africaine*.

Mlle Isaac, qui est allée passer ses vacances à Schinznach-les-Bains, sera à Paris au commencement de la semaine prochaine. Son arrivée coïncidera avec celle de M. Ambroise Thomas qui revient tout exprès pour faire travailler sa nouvelle Ophélie.

Mlle Isaac débutera dans la deuxième quinzaine de septembre dans le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas; elle aura pour partenaires M. Lassalle et Mlle Richard, d'autres disent Mlle Figuet, qui effectuerait ainsi ses débuts dans le rôle de la Reine d'*Hamlet*. Mais nous ne pensons pas que l'administration de l'Opéra veuille risquer deux débuts le même soir. Ce n'est pas l'usage.

Le baryton Lassalle fera sa rentrée le 17 septembre dans *l'Africaine*.

***

Hier samedi, l'Opéra-Comique a rouvert ses portes avec *le Pré aux Clercs* (Mme Bilbaut-Vauchelet), et *le Portrait*, l'amusante pièce de M. Lajarte.

Aujourd'hui dimanche, *la Dame blanche*; lundi, *la Perle du Brésil*, avec Mlle Nevada, MM. Cobalet et Mouliérat. L'affiche porte encore : Prochainement *Lakmé*, Mlle Van Zandt, MM. Talazac, Cobalet et Barré.

Aux Variétés, reprise des plus heureuses de *Mam'zelle Nitouche*; succès plus vif que jamais, gaieté folle sur la scène et dans la salle. Bien sûrs d'eux-mêmes et de leur public, Baron et Christian se livrent aux fantaisies les plus exhilarantes. Judic reste la grâce et la finesse de cette amusante pochade. On lui a fait trisser les jolis couplets de *Babet et Cadet*, qui deviennent tout un délicieux poème sur ses lèvres roses, trisser aussi la nouvelle *Chanson de la Cuirasse*, qui va devenir populaire.

Elle a, à côté de cela, des scènes de véritable comédie, par exemple celle de la rencontre avec Cooper au deuxième acte, qu'elle détaille comme une sociétaire de la Comédie-Française. Qu'en résulte-t-il ? Des recettes maximum, et des chalands refusés chaque soir à la porte. *Mam'zelle Nitouche* ne verra pas la fin de sa vogue.

Le Gymnase a eu l'heureuse idée, pour sa réouverture (jeudi dernier), de reprendre une pièce fort amusante, qui vit le jour, il y a quelques années, aux Menus-Plaisirs : *Le petit Ludovic*, de MM. Crisafulli et Bernard. C'est de la bonne gaieté sans prétention, avec un grain d'esprit et même d'observation. La transplantation au boulevard Bonne-Nouvelle a donc été des plus heureuses, surtout avec une réunion d'artistes comme Saint-Germain, Guillemot, Noblet et Mme Desclauzas, qui effectuait ses débuts dans la comédie avec ce petit Ludovic et qui a conquis d'emblée ses lettres de grande naturalisation. On n'a pas plus d'esprit ni de verve. Mlle Darland, un modeste accessit du Conservatoire, avait bien de l'émotion, cela se comprend; nous aurons donc pour elle beaucoup d'indulgence.

Hier samedi, 1er septembre, réouverture de l'Odéon avec *le Bel Armand*, comédie nouvelle en 3 actes, de M. Jannet; du Vaudeville, avec une reprise de *la Vie facile*; du Palais-Royal, avec *l'Heure du Berger*, l'amusant vaudeville de M. Maurice Ordonneau.

Le 3 septembre, à la Gaité, première représentation de *Kéraban le Têtu*, pièce à grand spectacle.

Vers le 15 septembre, à la Renaissance : *le Vertigo*, l'opérette d'Hervé.

Le théâtre des Nouveautés n'effectuerait sa réouverture que dans les premiers jours d'octobre.

Intérim.

LA MUSIQUE A TABLE

(Suite)

V

L'usage de l'emploi de la musique et du chant, pendant ou après le festin fut naturellement apporté dans les Gaules par les Romains.

Au ve siècle, nous voyons dans les festins d'apparat les chœurs, sous la direction d'un maître de chant, exécuter des morceaux d'ensemble.

Les instrumentistes jouent de la flûte, battent du tambour, entrechoquent les cymbales, pincent la cithare à trois cordes, font vibrer la grande lyre, le barbiton avec le plectrum de bois d'ivoire, et l'orgue hydraulique laisse tomber goutte à goutte sa molle harmonie.

Les Goths, les Huns, les Visigoths, et tous les peuples qui envahirent la Gaule, imitaient les Grecs dans la célébration de leurs ancêtres avant de commencer leurs festins; ils s'accompagnaient de la cithare; mais leur mélopée, destinée surtout à exciter l'ardeur guerrière, bien plus que les plaisirs de l'amour, était violente et ne contribuait pas peu à amener ces rixes sanglantes qui terminaient souvent les repas transformés en orgie.

Attila avait ses poètes et ses chanteurs : on cite parmi les plus célèbres un certain Manillus, poète calabrais, qu'il menaça de brûler vif, au dire de Priscus (1) pour le punir d'avoir été trop flatteur! Cette susceptibilité de la part du farouche envahisseur nous semble bien étrange, et nous nous permettons de révoquer la légende en doute.

***

Aux VIIe, VIIIe, IXe et Xe siècles les *Thymelici*, ainsi nommés parce qu'ils posaient leurs cahiers sur un pupitre, faisaient entendre à la fin des repas, dit *la Chronique du moine de Saint-Gall*, « des accords capables d'amollir les cœurs les plus durs ».

Les instruments étaient restés les mêmes : cithare, lyre, cymbales, harpes, *tintinnabulum*, psaltérion, composé d'une caisse de bois carrée emmanchée au bout d'un bâton et sur laquelle dix cordes étaient disposées. On distinguait les consonances en tons, demi-tons, tierces majeures et dièses, au moyen du *monocorde*, fil de boyau ou de métal tendu sur une règle de bois et soulevé par un chevalet mobile (2).

Odon de Cluny rapporte que Giraud, comte d'Aurillac, écoutait en dînant les pieuses lectures d'un clerc; « que son exemple, ajoute-t-il, instruise ceux qui égayent leurs banquets avec la lyre et la cithare! Ils prennent plaisir à en entendre les sons ainsi que ceux de l'orgue. Ils dédaignent les bonnes œuvres, car le bruit des instruments empêche la voix du pauvre de parvenir jusqu'à eux. »

Nous retrouvons les chanteurs de table, les musiciens de festin très en faveur chez les Hongrois. Arpad, duc de Hongrie, qui mourut en 907, et qui fut la tige de la dynastie madgyare des Arpades, faisait asseoir ses chanteurs à sa table et ceux-ci, à la fin du repas, réjouissaient les convives de leurs symphonies élogieuses.

Mais ce n'était pas seulement le chanteur de profession qui célébrait à table les exploits des ancêtres; tout le monde, petits et grands, soldats, princes et sujets, tenait à honneur de rappeler la gloire du pays ou celle de ses parents, voire la sienne propre.

Les scaldes, chez les Scandinaves, véritables bardes, tout à la fois conseillers, poètes, chanteurs et prêtres, prenaient place à côté des princes dans les festins pour célébrer par leurs chants les faits de guerre dont ils avaient été témoins, — car ils accompagnaient les rois dans leurs expéditions belliqueuses — ou ceux dont le récit était venu jusqu'à eux.

Leur musique, leurs poésies, étaient d'une énergie peu commune. Le rythme de ces chansons était si sonore que l'on a voulu rattacher le nom de Scalde à celui de *Skholl* qui veut dire son.

Donc à côté de l'idée religieuse se dégage le sentiment patriotique qui vient anoblir jusqu'aux excès.

VI

Les chansons de table de cette époque étaient composées en latin, et, comme elles s'élaboraient en partie dans les monastères, les cantiques religieux en fournissaient le rythme et la musique.

M. du Méril et après lui M. Nisard en citent plusieurs, mais la plus ancienne daterait du XIe siècle, c'est celle de l'éloge du vin, calquée ou parodiée sur un cantique de la vierge.

Verbum, bonum et suave
Personemus illud ave
Per quod Christi fit conclave
Vergo, mater, filia.

Voici la parodie de cette strophe :

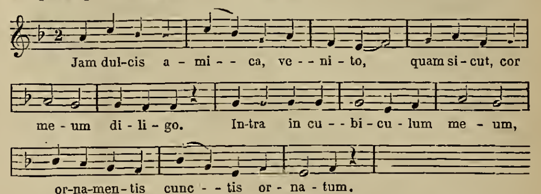
Vinum bonum et suave
Bonis bonum, pravis prave
Cunctis dulcis sopor, ave
Mandana Lœticia.

Cette chanson se chantait-elle dans les festins ? cela est probable; dans tous les cas, le *Salut au bon vin* est loin d'être la plus ancienne chanson de table que nous ait léguée le moyen âge.

(1) Priscus : historien du Ve siècle.

(2) *In tonis ac semitonis, detonis quoque ac diezibus* : Richer, livre III, chapitre 19.

L'excellent ouvrage de M. de Coussemaker, *Histoire de l'Harmonie au moyen âge*, en contient une qui remonte au Xe siècle. Notre érudit chercheur l'a découverte à la Bibliothèque nationale; il la donne à propos de son étude sur les neumes. Mais, à côté du *fac simile* du manuscrit, il offre la traduction en notation moderne, et nous croyons intéressant de reproduire ici la première des sept strophes qui composent l'œuvre entière.



Cette chanson, que M. Coussemaker classe parmi les chansons à boire, est surtout, ce nous semble, une chanson de festin de noces. L'amour y tient une part bien plus grande que le vin; ce n'est pas un buveur, mais un amoureux, un époux du matin qui débute ainsi :

« Viens, ô ma douce amie, toi que j'aime autant que moi-même! Entre dans ma chambre décorée de tous les ornements.

VII

Les festins de gala du XIIIe siècle se signalaient particulièrement par des concerts où se mariaient les instruments dont la multiplicité atteste les immenses progrès de la musique (1).

Je demande à citer à l'appui de ce dire quelques vers des vieux poèmes ou romans.

Li Juglar comensan leur faula
Un instrumen mena e toca
L'un et l'austre canta de hoca (2).

Les nappes sont ottées : quand vint après mangier,
Ménestrel s'apareillent pour faire leur mestier;
Trois ménestrels y ot qui moult font a proisier.
Li uns fut viellères, on l'appelait Gautier
Et l'autre fut harp, ot mestre Garnier.
L'autre fut fleuères, moult s'en sot bien aidier (3).

L'us mena giga, l'autre rote,
L'us mena arpes, l'autre viola,
L'us flautella, l'autre siula,
L'us manduro, l'autre accorda.
Lo sauteri ot manicorda
Carscuns des le miel que sabia,
Per la rumor des violadors
Ha por bruq d'actaus cantalors.
Ha grave murmur per la sala. (4)

Cantent et soaent lors vieles,
Muses, harpes et orcanons,
Timpanes et salterions
Guigues, estives et frestiaus
Et buisines et calemiaus. (5)

VIII

Nous devons dire que les chansons débitées après le festin par les ménestrels, les troubadours et si l'on exempte les *chansons de gestes*, commençaient à ne plus guère parler qu'aux sens; il s'agissait de procurer aux convives une digestion facile et d'exciter leurs désirs.

Au XIIIe siècle ce fut bien pis! les trouvères devinrent obscènes et les chansons de table se ressentaient singulièrement de la poésie plus que licencieuse des fabliaux, aussi les festins se terminaient-ils souvent par des scènes qui rappelaient les bacchanales et les priapées.

(1) Convivia nonne per se satis insaniunt, nisi carminibus excitentur? cithara et lyra et tympanum in conviviis vestris. (J. Salis b. Polycraticus).

(2) *Flamenca*, roman provençal, XIIe siècle.

(3) *Berte aux grands piés.*

(4) Roman de la *Flamenca.*

(5) Roman de *l'Art peullma.*

***

Au quinzième siècle la musique des festins semble se régénérer. Elle reprend un caractère plus solennel, espèce de rénovation qui correspond avec le commencement de l'épuration des mœurs publiques, sous l'influence des publications incessantes de l'église.

Il existe à la Bibliothèque nationale un manuscrit enluminé où se remarque une miniature représentant un festin d'apparat.

Huit convives sont assis devant une table. Deux servantes apportent des mets que reçoit un page. Ces servantes sont précédées et suivies de deux musiciens, ceux de devant jouent d'instruments à cordes, ceux de derrière sonnent de la trompette.

Le sérieux des attitudes, la gravité du maintien indiquent, selon nous, le caractère quelque peu solennel du cérémonial.

***

Nous croyons devoir clore ici cette notice. A partir de la seconde moitié du xve siècle, l'emploi de la musique à table n'est plus guère qu'accidentel; et bien que les princes commençassent à avoir des corps de musique attachés à leur service, surtout en Italie, ce n'est que dans les grandes occasions que la musique, et encore plus rarement le chant, vient compléter le plaisir des convives.

Ce n'est pas à dire que l'on ne chantait plus à table, mais la chanson descendait. Les vaux-de-vire prenaient possession de la France satirique, en même temps que les mystères accaparaient le public; puis la renaissance des lettres, marchant de front avec le développement de l'art musical, ce fut vers d'autres horizons artistiques que se portèrent ces aspirations.

Sans compter que le sinistre rebec de Macabre, conduisant partout la danse des morts, devait singulièrement contribuer à assombrir les idées. Les ballets, les opéras vinrent successivement et achevèrent de chasser la musique des festins. Sans doute au xviie et au xviiie siècle on vit entrer la musique dans la salle à manger de princes ou de financiers, mais c'était là un régal tout exceptionnel; partout ailleurs, la chanson de table, la chanson à boire avait chassé la musique.

Les chansons satiriques n'avaient rien dont les festins pussent s'accommoder. Elles étaient faites pour la place publique.

Autres disciples d'Epicure, les chansonniers des xviiie et xixe siècles, en égayant la fin des repas privés ou les festins de noces, ne sauraient être assimilés en aucune façon aux bardes, aux ménestrels, aux trouvères, attendu que la mission de ceux-ci consistait — qu'on nous passe l'expression — à servir d'apéritif aux convives, tandis que celle de ceux-là consiste à fournir aux convives le moyen de témoigner leur satisfaction, l'état de béatitude dans lequel se trouvent leur estomac et leur cerveau.

On chantait autrefois pour s'exciter à bien vivre, à bien boire, à bien manger.

On chante aujourd'hui quand on a bien mangé et bien bu.

E. M. de Lyden.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le *Tristan* de Wagner sera monté à l'Opéra impérial de Vienne avec une double distribution; c'est une mesure de prudence quand il s'agit d'un ouvrage si difficile et si fatigant. Le rôle de Tristan est confié à MM. Winckelmann et Broulik; celui d'Yseult à Mmes Materna et Kupfer, celui de Marke à MM. Scaria et Wiegand. Le rôle de Kourwenal sera tenu par MM. Beck et Horwitz, enfin celui de Brangaine par Mmes Dillinger et Papier.

— On va monter, à l'Opéra-Royal de Berlin, l'*Anneau de Nibelung*, de Wagner, que l'on n'avait donné jusqu'ici qu'au théâtre Victoria. On monte également *Cosi fan tutte*, de Mozart. Voilà de l'éclectisme bien compris.

— Mme Pauline Lucca doit donner, à l'Opéra de Berlin, une série de représentations dans le courant du mois de décembre.

— Le ténor Schott, qui est en représentation au théâtre Kroll, de Berlin, vient d'obtenir un succès éclatant dans *Joseph*. On sait d'ailleurs que l'œuvre de Méhul tient une place d'honneur au répertoire des théâtres allemands.

— A Stockholm brillante réussite de *Mam'zelle Nitouche*, traduite en suédois. Véritable succès populaire. On refuse du monde tous les soirs. Une artiste de l'endroit, dont malheureusement on ne nous donne pas le nom, a remporté tout un triomphe dans le rôle de Judic.

— On nous écrit de Londres que Mme Albani Gye n'ira pas en Amérique cet hiver. Mme Albani n'attendra pas l'ouverture de Covent-Garden, pour se faire applaudir à Londres, car M. Hallé vient de l'engager pour une série de six concerts. Elle est aussi engagée au festival de Leeds, pour y chanter *le Messie*, de Handel.

— La Société internationale de musique de Milan a donné la semaine dernière un grand concert vocal et instrumental, au théâtre de la Scala, au profit des victimes d'Ischia. Les chœurs comprenaient 350 artistes. Nous disons artistes et non choristes, car tous ceux qui faisaient partie de cette imposante troupe vocale étaient des solistes capables de tenir leur emploi dans les grands et petits théâtres de l'Italie. Il y avait 100 ténors, 60 barytons, 50 basses et 100 femmes, cantatrices légères ou fortes chanteuses. L'orchestre, sous la direction du maestro Kuon, comptait 100 *professori*. Malgré l'attrait de cette séance extraordinaire, la recette a été assez modeste et n'a pas dépassé 7,000 francs.

— A Madrid on a donné deux opérettes ou zarzuelas nouvelles : *Arte de Birlibirloque* du compositeur Roig et la *Mulata y la niña* des maestri Rubio et Espino.

— Il se fonde à Cordoue un Conservatoire. La direction en a été confiée au violoniste Van Mark, élève de de Bériot et de Léonard.

— Une messe en musique a été organisée à l'église de Saint-Gervais-Village, par les soins de Mme H. Fuchs. Des amateurs ont exécuté différents morceaux et deux chœurs de *Rédemption* de Ch. Gounod; les soli en ont été remarquablement chantés par Mme H. Fuchs, qu'une collecte abondante pour les pauvres a largement récompensée de son dévouement à l'art et à la charité.

— Le titre du nouvel opéra de Tschaikowsky, qui sera représenté dans le courant de la saison au théâtre russe de Saint-Pétersbourg, est *Mazeppa*. Voilà un sujet vraiment national.

— D'après une statistique donnée par les journaux américains, il y a aux États-Unis 9,600 musiques d'harmonie ou de fanfare. Que de pas redoublés et de pots-pourris!

— Voici la composition de la troupe du Théâtre Métropolitain de New-York: Directeur, M. Abbey; chef d'orchestre, M. A. Vianesi.

Mmes Cristina Nilsson, Marcella Sembrich, Fursch-Nadi, Alvina Valleria, soprani; Sofia Scalchi-Loli, Guglielmina Tremelli, Lablache, mère et fille, mezzo-soprani, MM. Roberto Stagno, Vittorio Capoul et Italo Campanini, ténors; Giuseppe Kaschmann, Del Puente et Guadagnini, barytons; Ormondo Maini, Franco Novara et Giuseppe Mirabella, basses; Luigi Danesi, chorégraphe.— Quelques aperçus, sur les appointements : Christine Nilsson gagnera 10,000 francs par représentation et chantera dix fois par mois ; Marcella Sembrich, même nombre de représentations à 7,500 francs chaque; Sofia Scalchi-Lolli, 25,000 francs par mois; la Tremelli, 30,000 francs par mois, et Alvina Valleria, 20,000 francs, par mois; le ténor Roberto Stagno, 60,000 francs par mois pour neuf représentations, de sorte qu'avec les autres artistes, les seconds rôles, les chœurs et l'orchestre, ce budget atteindra le chiffre fabuleux de 500,000 francs par mois.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Voici quelques détails sur la situation actuelle du monument destiné au baron Taylor. On sait que le caveau et le soubassement en granit sont terminés depuis un an. Le piédestal de la statue à venir et l'enceinte du tombeau sont prêts chez le marbrier. La statue en marbre, d'après le modèle en plâtre exposé au dernier Salon, est aux mains des praticiens. M. Guillaume, architecte des Tuileries et du Louvre, annonce qu'elle sera terminée dans le courant de l'année prochaine. C'est donc en 1884 que l'inauguration pourra en avoir lieu au Père-Lachaise.

— M. Vaucorbeil vient de recevoir un opéra en quatre actes de MM. Paul Milliet et W. Busnach, tiré du *Don Juan de Marana*, d'Alexandre Dumas père. Les auteurs compteraient sur la présence à Paris de Verdi, qui viendra prochainement, pour le décider à écrire la partition de cet ouvrage qu'il connaît et qui lui plaît beaucoup.

— Christine Nilsson est de retour de Schwalbach. Elle passera quelques jours à Paris, après quoi elle fera de nouveau la traversée de l'Atlantique. Elle est attendue à New-York pour les représentations d'ouverture du nouvel Opéra.

— La renommée cantatrice américaine, Minnie Hauk, est arrivée à Paris. Elle vient de Bayreuth où elle a fait une pieuse visite au tombeau de Richard Wagner. Pendant son séjour en Allemagne, les organisateurs du concours international d'Aix-la-Chapelle l'avaient invitée à prendre part à cette fête, en qualité de... membre du jury. Très galants ces Allemands et très malins. La charmante artiste n'a pourtant pas accepté; en revanche elle a envoyé au concours une superbe médaille, laurée d'or et destinée à la Société qui chanterait le mieux un chœur de Hændel. Mme Minnie Hauk ne restera que quelques jours à Paris. Comme l'année dernière elle doit faire une grande campagne à travers l'Amérique.

— A lire dans un des derniers numéros du *Temps*, la fine et spirituelle étude d'Ernest Legouvé sur la mise en scène.

— Aujourd'hui dimanche, 2 septembre, à deux heures, au palais du Trocadéro, deuxième festival populaire au profit du monument d'Hector Berlioz. Exécution des principaux chefs-d'œuvre symphoniques du maître. Poésie de Ch. Grandmougin, dite par Mounet-Sully, du Théâtre-Français ; conférence sur la vie et l'œuvre de Berlioz, par notre confrère Ed. Hippeau. Les premiers artistes lyriques apportent leur concours à cette solennité, notamment une grande cantatrice française, malgré son nom italien, Mme Sabini. Elle débute à Paris dans l'interprétation des principales mélodies du grand maître.

— Nous apprenons que M. Maurel est en pourparlers avec le célèbre tragédien anglais Irving pour l'amener à Paris cet hiver et lui faire organiser au théâtre des Nations, au lendemain des représentations lyriques italiennes, une série de représentations dramatiques anglaises.

— Les archives du théâtre sont quelquefois bien curieuses à consulter, dit M. Victor Roger de *la France*. Voici ce que nous relevons sur le livre de dépenses d'un directeur de province en 1825:

Dépenses occasionnées par le voyage d'un acteur de Paris, venu en représentation à M... :

Indemnité de route, pour 120 lieues à raison de 25 centimes par lieue . . . . Fr.	30 »
Douze représentations à raison de 3 fr. 50 par soirée	42 »
Frais de séjour	37 50
Retour et indemnité de route	32 »
Total Fr.	141 50

Aujourd'hui voilà comment le compte s'établit pour une étoile en renom, la Patti, par exemple:

Train spécial pour 120 lieues . . . . Fr.	4.000
Douze représentations à raison de 15,000 francs par soirée . .	180.000
Frais de séjour pour la diva et sa suite ; 500 francs par jour .	6.000
Retour et indemnité	4.500
Total Fr.	194.500

Comme on le voit, tout augmente.

— La gentille Mlle Mendès, mezzo-soprano distingué et comédienne intelligente, premier prix du Conservatoire, qui a déjà remporté de vrais succès dans nos théâtres de province, va embrasser, elle aussi, la carrière italienne, faute de trouver sa place à Paris. *Mignon* et *Carmen* sont les deux rôles qu'elle compte interpréter dans la péninsule.

— Mme Angélique Arnaud, auteur d'un volume sur François del Sarte et ses découvertes esthétiques, vient de recevoir les palmes académiques.

— Les dépêches de Biarritz annoncent les succès, aux concerts du Casino, de Mme Heilbron, la future *Manon*, et du baryton Lauwers.

— On nous écrit de Trouville : Je viens de passer quelques jours ici, est-ce le contraste avec les paisibles herbages de mon petit castel normand, où l'écho ne répète que les plaintifs mugissements de nos bœufs qui prévoient l'abattoir à courte échéance? Est-ce l'excellence absolue de la musique du Casino de Trouville? Je ne sais, mais j'ai été enchanté des deux ou trois séances musicales auxquelles j'ai assisté. Il est vrai que j'ai eu la chance de tomber sur Talazac dans *Faust*. Rare bonne fortune que les habitués de Monaco et d'Aix ont eue seuls jusqu'ici, je crois. Trouville est plus près. On a chanté tout l'acte du Jardin et la scène de la Prison. Talazac est admirable dans l'air « Salut, demeure chaste et pure », vous vous en doutez bien. La phrase du duo « Laisse-moi contempler », soupirée en douceur, contraste très heureusement avec l'extraordinaire puissance dont il fait preuve dans le finale de la Prison. C'est réellement une soirée à garder dans son souvenir. Mme Lacombe Duprez a été justement applaudie dans Marguerite (rôle dans lequel Paris ne l'a pas entendue). Mlle Rémy tenait la partie de Siebel, Mlle Pierron faisait une dame Marthe beaucoup trop jeune et beaucoup trop gaie — deux défauts, mais de si jolis défauts! — Troy chantait Méphistophélès. Vous le voyez, on aurait pu se croire à l'Opéra-Comique, ou peu s'en faut.

Dans la journée je m'y étais déjà cru en applaudissant au concert une fort jolie fantaisie sur *Jean de Nivelle*, à côté de fragments de *Sylvia*. L'orchestre, sous la direction de Borelli, est composé de bon nombre d'excellents artistes des concerts Pasdeloup et Colonne, que nous allons bientôt retrouver à leurs pupitres parisiens. J'ai reconnu par les yeux et par les oreilles MM. Grisez, Rémy, Bertram, Gillet (violoncelliste). Et à propos de ce dernier, on joue de lui des morceaux fort appréciés, spécialement un petit *entr'acte* charmant. PAUL COLLIN.

— Très beau concert mardi dernier au casino des Sables-d'Olonne, avec le concours de Charles Dancla. Le virtuose compositeur a été acclamé avec sa *Fantaisie*, sa *Berceuse*, sa *Gavotte* et le *Concerto* de Mendelssohn. Dancla a été très bien secondé par Mme Henricet, professeur de piano, dans le beau duo sur *Jean de Nivelle*, et par M. Gianini, violon solo du Casino, dans sa *Symphonie concertante*. L'orchestre du Casino, dirigé par M. Gustave Lelong, a parfaitement exécuté, au concert du lendemain, *l'Air de Danse* et *la Clochette* pour orchestre de Charles Dancla. La plage des Sables est une des plus belles de France; aussi, grâce au soleil resplendissant dont le mois d'août a été favorisé, le nombre de baigneurs a-t-il été considérable cette année.

— On nous écrit de Saint-Valéry-en-Caux : Samedi dernier, concert au bénéfice de Ph. Stutz, le pianiste chef d'orchestre du Casino. Des artistes, des amateurs de talent et les musiciens de l'orchestre formaient un ensemble très satisfaisant. Mme Terrier-Viccini a chanté en cantatrice de bonne école l'arioso du *Prophète*, et le brindisi de *Lucrezia Borgia*; M. H. Perrot a surtout fort bien chanté *la Serenata*, de Braga, et M. Bucquet, quoique fort enroué, a laissé deviner les belles notes de sa voix dans une romance de *la Traviata*. Deux petites piécettes de vers finement dites par François, de l'Odéon, ont jeté la note gaie dans ce concert de musique sérieuse. Enfin parmi les musiciens, qui ont su se mettre à la hauteur de leur entourage, nous mentionnerons MM. Brousse, le piston, et Lacroix, la flûte, et nous félicitons tout particulièrement Ph. Stutz, dont la nouvelle valse *Alice*, a produit, dès cette première audition, un effet marqué et mérité. N'allons pas oublier le jeune premier violon de l'Opéra-Comique, Laforge, qui a charmé son auditoire dans *la Fantaisie Appasionata*, de Vieuxtemps, et par son accompagnement de *la Serenata*, de Braga. PAUL CHEVALIER.

— On nous écrit d'Arcachon: La matinée de bienfaisance, donnée lundi dernier dans la charmante salle du théâtre dont M. Deganne a si généreusement doté notre ville, a eu le plus grand succès, grâce d'abord au zèle infatigable de nos dames patronnesses en tête desquelles il faut citer Mmes Augé et Vidal. Le programme, du reste, ne manquait pas d'attraits, et nous devons signaler en première ligne le gracieux concours de Mme Marie Gautier, femme du monde et artiste des plus distinguées, qui, dit-on, renoncerait au séjour de Nice où nous l'avons vue si recherchée et si admirée, pour venir se fixer parmi nous. Elle a chanté l'air de *Philémon et Baucis* avec un charme puissant, un goût et un sentiment exquis, une maestria qui ont captivé, et à la fin enthousiasmé l'auditoire. Quant à son partenaire, dans les duos de *Don Juan* et de *Mireille*, M. Versillier, quoique bien jeune encore, on peut lui prédire un brillant avenir. Sa voix est charmante, bien timbrée ; il dit juste et fort bien. Puis nous avons eu le violon de M. Bouic, un amateur de premier ordre, qui, à deux reprises, est venu faire diversion à un programme exclusivement vocal, et enfin la petite fête s'est terminée par la charmante comédie de Gozlan: *La pluie et le beau temps*, fort spirituellement jouée par Mmes Gautier et Augé déjà nommées, le colonel et son fils M. Emile Gautier. N'oublions pas un des éléments les plus puissants du succès de cette bonne œuvre : le buffet, tenu pendant les intermèdes par les dames du Comité. Un Américain, M. W..., s'est mis à offrir du champagne à tous ses amis et connaissances. Or, il faisait terriblement chaud, M. W... connaît toute la ville, et le champagne se payait un louis le verre! *Go a head!*

— On sait qu'un incendie très violent vient de détruire plusieurs fermes au Pornichet. Le baryton Lassalle organise une représentation au bénéfice des malheureux si cruellement éprouvés. Cette représentation aura lieu au Casino de Pornichet, le 3 septembre. L'excellent baryton de l'Opéra fait appel à ses camarades des autres théâtres de Paris, qui seront libres en ce moment-là, pour se joindre à lui, afin de composer un programme des plus intéressants.

— A Angers on a remis la destinée de la saison théâtrale entre les mains de l'*Association artistique des Concerts populaires* de cette ville, ce qui promet aux Angevins des soirées tout à fait intéressantes. On sait en effet quels gentilshommes dilettantes sont à la tête de cette association : « La ville d'Angers, écrit l'un d'eux, nous a imposé la direction du théâtre. Nous voilà donc directeurs malgré nous. Dans cette situation, que faire, sinon essayer de rehausser le niveau de notre scène, en un mot faire de l'art au théâtre comme nous en faisons au concert depuis sept ans. » Voilà un beau programme. On cite déjà, parmi les artistes engagés Mlle Garcin, une chanteuse légère de talent et un jeune ténor découvert à Bordeaux et dont on attend beaucoup. Un autre ténor, qui fut longtemps à l'Opéra-Comique de Paris, M. Leroy, fait aussi partie de la nouvelle troupe. Les chœurs sont considérablement renforcés en nombre et en qualité. L'orchestre, celui de l'Association, est de tous points remarquable, sous la conduite de son digne chef, M. Gustave Lelong. Comme grande nouveauté de saison on pense à *Lakmé* et l'on convierait le maestro Delibes à conduire lui-même la première représentation.

— Mlle Harkness, l'élégante et gracieuse violoniste, vient de traiter avec M. Hermann Wolf, pour une grande tournée à travers la Scandinavie et l'Allemagne. Le talent sérieux de la jeune artiste et sa virtuosité remarquable lui promettent d'avance les plus brillants succès. Mlle Harkness partira le 1er octobre, son absence durera six mois. Auparavant, elle ira se faire entendre à Dresde où elle est engagée pour deux concerts.

— Le chanteur comique Cléetès a parcouru cet été toutes les plages normandes, en compagnie de Mlle Cécile Bernier des Variétés. Partout ces aimables artistes se sont fait applaudir en interprétant les programmes les plus variés. La grande scène de Lhuillier : *Né pour être avocat* a surtout valu tout un succès à M. Cléetès, tandis que sa gentille partner se faisait applaudir avec rage dans les couplets de *Mam'zelle Nitouche*.

NÉCROLOGIE

Mme Laborde, l'éminent professeur de chant, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Mme Vuillaume, dont les obsèques ont été célébrées cette semaine, en l'église Saint-Philippe-du-Roule, au milieu d'une foule des plus sympathiques.

— On annonce de Brunswick la mort du violoniste et maître de chapelle Carl Zabel. Il était né à Berlin en 1822.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

MUSIQUE D'HARMONIE

L. ANDREAU. .	*Célèbre valse* de VENZANO (en parties séparées avec conducteur) net . .	4 »
C. BONNOT. .	*Les Murmures du Bal*, valse de STRAUSS (en partition) net	6 »
—	. *Schottisch des Guides* de STRAUSS (en partition) net.	3 »
BOUÉ. . . .	. *Le Savetier et le Financier* d'OFFENBACH, petit morc. avec var. (en p[on].) net.	9 »
CHIC (LÉON). .	. *Orphée aux enfers* d'OFFENBACH, petite fantaisie (en partition) net . . .	3 »
—	*Styrienne du Fremersberg* de KOENNEMANN (en partition) net.	4 50
—	*Ezza*, grande valse d'ARMAND GOUZIEN (en partition) net	9 »
CRESSONNOIS.	*Messe sans paroles* de J. D'ORTIGUE (en partition) net	15 »
DOUARD	Marche des Chasseurs d'*Hamlet* de A. THOMAS, pas redoublé (en part.) net.	3 »
F. DUNKLER . .	*Les Petits prodiges* d'E. JONAS, grande fantaisie (en partition) net . . .	15 »
A. FESSY. . . .	*Le Désert* de FÉLICIEN DAVID, 2 fantaisies (en partition) :	
	1. — Marche de la Caravane, net.	9 »
	2. — Hymne à la nuit et Rêverie du soir, net	9 »
—	*Le Royal-tambour*, grand pas redoublé (en parties séparées) net. . . .	3 »
* —	*Le Père Lamourette*, quadrille de MUSARD (en parties séparées) net. . .	3 »
—	*Le Déserteur*, quadrille de MUSARD (en parties séparées) net.	3 »
—	*Les Bohémiens de Paris*, pas redoublé (en parties séparées) net	3 »
L. GIRARD. . .	*Sylvia* de LÉO DELIBES, *Marche et Cortège de Bacchus* (en part. sép.) net.	6 »
*C. LABRO. . . .	*Les Monténégrins* de LIMNANDER, deux pas redoublés (en part. séparées) :	
	1. — Hymne des Monténégrins et air de la Gitana net	3 »
	2. — Couplets du Baiser et trio final, net	3 »
F. LEROUX. . .	*Le Petit Faust* d'HERVÉ, fantaisie (en partition) net	10 »
L. PUCHOT. . .	*Welcome*, polka d'ARBAN (en parties séparées) net	3 »
C. RENAULT . .	*Hamlet* d'AMBROISE THOMAS, fantaisie (en partition) net.	12 »
—	*Mignon* d'AMBROISE THOMAS, 2 fantaisies (en partition) :	
	1. — Danse, Sextuor et Forlane, net.	12 »
	2. — Chœur, Entr'acte, Cantabile et Valse, net.	12 »
A. SELLENICK .	Marche funèbre d'*Hamlet* d'AMBROISE THOMAS (en partition) net	3 »
H. SOHIER. . .	*Orphée aux enfers*, célèbre quadrille de STRAUSS (en partition) net . .	6 »

HARMONIE OU FANFARE

Morceaux en parties séparées pouvant servir pour **Harmonie** ou **Fanfare** (ad libitum)

L. GIRARD. . .	*Orphée aux enfers* d'OFFENBACH, petite fantaisie, net	3 »
—	*La Chanson de Fortunio* — — net.	3 »
—	*Le Mariage aux lanternes* — — net.	3 »
—	*Croquefer* — — net.	3 »
—	*Le 66* — — net.	3 »

FANFARE

L. ALEXANDRE.	*Orphée aux enfers*, mosaïque (en partition) net.	7 50
*A. FESSY. . . .	*Les Marocaines*, 3 fanfares (en parties séparées) :	
	1. Kadoudja. — 2. Scheriffa. — 3. Zaïda, chaque net	3 »
L. PUCHOT . .	*Welcome*, polka d'ARBAN (en parties séparées) net	2 »

NOTA. — Les planches des morceaux précédés d'un * sont fondues. Il n'en reste que quelques exemplaires à la disposition des demandeurs.

En vente à Paris, AU MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, HEUGEL & FILS, éditeurs

LES MAITRES VIENNOIS

CÉLÈBRES DANSES

ARRANGÉES POUR

HARMONIE OU FANFARE

PAR

L. GIRARD

G. WITTMANN ET J. JACOB

1. — *Le Beau Danube bleu*, valse.	JOHANN STRAUSS	27. — *Les Amourettes*, valse . . .	JOSEPH GUNG'L
2. — *Polka des masques*	—	28. — *Jolie Suzon*, polka	—
3. — *Les Feuilles du matin*, valse.	—	29. — *Chants du soldat*, valse. . .	—
4. — *Ville et Campagne*, mazurka.	—	30. — *Marche des Conscrits*. . . .	
5. — *La Vie d'artiste*, valse . . .	—	31. — *Roses de Pentecôte*, valse. .	—
6. — *Marche persane*	—	32. — *La Violette bleue*, mazurka.	—
7. — *Les Mille et une nuits*, valse.	—	33. — *Le Dernier amour*, csardas.	—
8. — *Vif-argent*, galop.	—	34. — *Divertissement militaire* . .	—
9. — *Aimer, Boire, Chanter*, valse.	—	35. — *Souvenir de Gratz*, valse. .	—
10. — *Hommage à Vienne*, polka .	—	36. — *Marietta*, polka	—
11. — *Le Sang viennois*, valse. . .	—	37. — *Marche de Rodolphe*	—
12. — *Hommage aux Dames*, maz.	—	38. — *Chanteurs des bois*, valse. .	PH. FAHRBACH
13. — *Cagliostro*, valse.	—	39. — *Tout à la joie*, polka. . . .	—
14. — *Marche Egyptienne*.	—	40. — *Mes adieux à la Hongrie*, mar.	—
15. — *Dis-moi tu*, valse.	—	41. — *La Dame de cœur*, polka. .	—
16. — *Fantaisie de poète*, polka. .	—	42. — *Souvenir à Joseph Strauss*, v.	—
17. — *Joli printemps*, valse. . . .	—	43. — *Le Verre en main*, polka. .	—
18. — *Le Cœur des femmes*, mazur.	JOSEPH STRAUSS	44. — *Les Jolis yeux noirs*, mazur.	—
19. — *Les Hirondelles de Village*, v.	—	45. — *Souvenirs du pays*, marche.	—
20. — *Elle et Lui*, polka	H. STROBL	46. — *Pour les Bambins*, polka . .	—
21. — *Dépêche télégraphique*, valse.	—	47. — *Les Belles parisiennes*, valse.	—
22. — *Machine volante*, galop. . .	—	48. — *Polka des Officiers*	—
23. — *David-marche*	—	49. — *En congé*, galop	—
24. — *Gloire aux Femmes!* mazur.	—	50. — *Marche persane*	—
25. — *Le Bal masqué*, polka . . .	A. SEIFERT	51. — *Sur la Montagne*, valse. . .	J. KAULICH
26. — *Le Retour du printemps*, pol.	SCHINDLER	52. — *Colibri*, polka	ZIEHRER

CHAQUE VALSE POUR HARMONIE
(En parties séparées avec conducteur)
Prix net : 4 Francs

CHAQUE VALSE POUR FANFARE
(En parties séparées avec conducteur)
Prix net : 3 Francs

Toute autre danse pour **Harmonie** ou **Fanfare**, net : **2** francs
Chaque partie supplémentaire, net : **15** centimes

Souscription aux 52 numéros { pour **Harmonie** . . . . net : **100 francs**
pour **Fanfare** . . . . net : **80 francs** }

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20 PARIS.

2740 — 49me ANNÉE — N° 41. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 9 Septembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉÂTRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour:

PASTEL

petite pièce pour piano d'ALEXIS ROSTAND. — Suivra immédiatement : *Széchényi*, marche Hongroise de PHILIPPE FAHRBACH.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *L'Amour est trop plein d'amertume*, sonnet de RAYMOND DE MONTFORT, mis en musique par J. DUPRATO. — Suivra immédiatement la *Deuxième Sérénade*, d'ANTONIN MARMONTEL.

UN COMPOSITEUR OUBLIÉ DU XVIIe SIÈCLE

HENRI DESMARETS

(1662-1741)

(Suite)

V

Desmarets avait sa réputation faite; pensionnaire du roi, admis à la cour, auteur estimé de musique religieuse, de musique de chambre (1), de musique dramatique, il voyait ouvert devant lui le plus bel avenir, lorsqu'un grave événement vint bouleverser toute son existence.

Vers 1700, Desmarets partit avec le compositeur Gervais, son ami, pour passer quelques jours à Senlis. Il y fit la connaissance de Mlle de Saint-Gobert, fille du président de l'élection, et s'en éprit; porteur d'un nom déjà célèbre, façonné aux manières de la cour, et à cette époque dans toute la force de l'âge et du talent, lui-même était sous beaucoup de rapports fait pour plaire. Il eut donc le bonheur de voir son amour partagé par la jeune fille et encouragé par la mère. Mais le père, homme de robe et de lignée, rêvait sans doute pour son enfant un tout autre mariage. Peut-être n'aimait-il pas les artistes et les gens de théâtre : en tout cas, un juriste capable de lui succéder dans sa charge eût fait bien mieux son affaire. Le musicien et la jeune fille pensaient autrement et les menaces du président n'étaient pas de nature à les effrayer; soutenus par Mme de Saint-Gobert, ils finirent par se marier secrètement, espérant peut-être forcer ainsi le consentement du père. Ils avaient mal compté. Poussé par ce mariage aux dernières limites de la colère, le magistrat n'hésita pas à porter plainte en justice contre Desmarets, qu'il accusa de séduction et de rapt; habitué aux détours de la législation, il sut conduire habilement son procès et réussit à faire condamner son gendre à mort par le Châtelet.

L'artiste n'eut que le temps de passer la frontière et de conduire sa jeune femme à Bruxelles. Bientôt d'autres préoccupations l'assaillirent. Ce n'était pas tout d'avoir la vie sauve, il fallait pourvoir aux besoins du ménage et de l'enfant qui lui était resté de sa première union. Desmarets voyait se dresser devant lui la question financière; il n'avait plus à compter sur Paris, sur l'Académie de musique, sur la munificence royale, sur les appointements de maître de chapelle des Jésuites. S'il s'effrayait de l'avenir en tant que père et que mari, il pouvait bien, en tant que musicien, regretter dans le passé ses succès et ses travaux. Mais son

(1) C'est du moins ce qu'on peut conclure de ce passage de Bourdelot : « ... Et pour les concerts, pour chanter en compagnie, ou pour s'occuper soi-même, n'avons-nous pas déjà de la *musique particulière* au delà du nécessaire? Quelle bibliothèque de musique française formerait celui qui ramasserait tous les airs *particuliers* de Claudin, du vieux Guedron, de Boesset, de Cambefort, de Meulinié, de Camus, de Perdigal, de Cambert, de Bacilly, de Dumont, de Mollier, de Lambert, de Lulli, de Colasse, de M. Destouches, de Campra, de *Desmarets*, de Marais, de la Barre, de Bouvard, de Gilier et que sçai-je?... » (*Histoire de la Musique*, tome III, p. 265.)

— Le teme XXV de la collection Philidor, tome aujourd'hui perdu, contenait des compositions de Desmarets, dont le genre ne nous est point connu. (Voir le catalogue de la collection Philidor, publié par M. Weckerlin dans le tome IV de *la Chronique musicale*.)

talent était précisément la base sur laquelle il comptait établir sa fortune future.

L'auteur de *Didon* avait parmi ses rivaux des amis sûrs et dévoués, dont plusieurs occupaient à la cour des fonctions musicales. L'un d'eux, Matho, maître de musique au service du duc de Bourgogne, s'occupa avec une grande activité du sort de notre musicien et finit par obtenir de son maître, pour son ami, une lettre de recommandation adressée au duc d'Anjou, qui avait été proclamé roi d'Espagne le 24 novembre 1700, sous le nom de Philippe V, et qui avait fait son entrée solennelle à Madrid le 21 avril suivant.

Desmarets fut nommé surintendant de la musique du nouveau roi d'Espagne ; il partit pour Madrid avec empressement: mais, s'il s'était attendu à trouver dans ses fonctions à la cour et dans sa résidence nouvelle de grands attraits et de fréquentes occasions de se produire, il dut être singulièrement déçu.

Les premières années du règne de Philippe V se passèrent en guerres perpétuelles et souvent malheureuses, qui commencèrent en Italie, où Philippe était allé se faire couronner roi de Naples, en 1702; en 1703, le Portugal se joignit aux ennemis de la maison de Bourbon ; l'Espagne fut envahie en 1704; le roi fit campagne comme un simple officier, mais perdit Gibraltar; en 1705, une armée anglaise occupa la Catalogne et l'Aragon ; en 1706, Philippe V assiégeait Barcelone, lorsqu'une escadre anglaise et un corps de paysans insurgés ayant ravitaillé la ville, le forcèrent à s'enfuir jusqu'en Roussillon; en 1707, les Portugais entrèrent à Madrid.

Il n'y avait pas dans tout cela beaucoup de place pour les fêtes de cour et les représentations musicales. Aussi Desmarets ne laissa pas beaucoup de traces de son séjour en Espagne, et M. Soriano Fuertes ne cite pas une fois son nom dans sa volumineuse histoire (1).

Cette inaction forcée devait peser d'autant plus à notre musicien, que les échos de succès pour ainsi dire posthumes lui parvenaient dans son exil. En 1704, le talent de Desmarets paraissait dans tout son éclat à l'Académie royale de musique; non seulement on y reprenait *Didon*, non seulement on y entendait des fragments de *Circé* (introduits par Campra dans le pastiche intitulé *Télémaque ou les fragments des modernes*), mais encore on y donnait la première représentation d'une nouvelle tragédie lyrique, *Iphigénie en Tauride*, que Desmarets, en partant subitement pour Bruxelles, avait laissée inachevée. Campra, son rival et son ami, s'était chargé de la terminer.

Le poème d'*Iphigénie en Tauride* avait été fourni à Desmarets par Duché, l'auteur des livrets de *Théagène et Chariclée*, des *Amours de Momus* et des *Fêtes galantes*. Chose singulière, ni le musicien, ni le poète ne devaient mener eux-mêmes leur ouvrage à bonne fin: Desmarets, exilé, était forcé de s'en remettre à Campra, et Duché, ayant tout récemment promis à des personnes pieuses de ne plus travailler pour le théâtre, permettait à Danchet de le remplacer pour les derniers remaniements nécessités par la représentation.

Iphigénie en Tauride parut sur la scène de l'Académie de musique le 6 mai 1704. Nous reproduisons la distribution des rôles et des acteurs, parmi lesquels on reconnaîtra plus d'un nom justement célèbre :

PROLOGUE

L'ordonnateur des jeux de Diane et d'Apollon.	Le sieur Hardouin.
Diane.	La d^lle^ Maupin.
Deux habitantes de Délos.	Les d^lles^ Duperey et Bataille.
Un habitant de Délos.	Le sieur Boutelou.

TRAGÉDIE

Iphigénie, grande prêtresse de Diane, sœur d'Oreste et d'Electre.	La d^lle^ Desmatins.
Oreste.	Le sieur Thévenard.
Electre.	La d^lle^ Armand.
Pylade, ami d'Oreste.	Le sieur Poussin.
Thoas, roi de la Tauride, amant d'Electre.	Le sieur Dun.
Isménide, confidente d'Iphigénie.	La d^lle^ Bataille.
Diane.	La d^lle^ Maupin.
Deux nymphes.	Les d^lles^ Duperey et d'Humé.
L'Océan.	Le sieur Hardouin.
Le dieu Triton.	Le sieur Chopelet.
Le grand sacrificateur.	Le sieur Mantienne.
Deux prêtresses.	Les d^lles^ Duperey et Basset.

La tâche de Danchet fut d'écrire un prologue et une scène finale; celle de Campra fut plus longue : en outre de la composition du prologue entier, il écrivit plusieurs récits, quelques airs de ballet, les trois dernières scènes du cinquième acte, et un grand nombre de *raccords* dans le courant de l'ouvrage. La part respective de chacun des deux musiciens est soigneusement indiquée dans la partition imprimée par Ballard.

Nous n'avons point à nous arrêter ici sur Campra, dont la vie et les œuvres ont fait tout récemment l'objet d'un remarquable travail de M. Arthur Pougin (1). Mais la part de Desmarets dans la composition d'*Iphigénie en Tauride* vaut bien qu'on l'examine. Parmi les plus belles pages appartenant à notre musicien dans cette partition, nous citerons au premier acte la marche des Scythes, qu'il est curieux de comparer avec le fameux morceau de Gluck, écrit soixante-quinze ans plus tard ; le chœur :

Chantons un roi couvert de gloire,
Que sa grandeur dure à jamais.

Au second acte, les récits d'Electre et la scène de la fureur d'Oreste, trop longue, mais où l'on remarque une grande recherche et de fort beaux effets; au troisième acte, l'invocation de Thoas à l'Océan et le chœur :

Quittez le vaste sein de l'onde ;

plusieurs airs de ballet. Enfin, au quatrième acte de beaux récits.

VI

Deux ou trois ans après la première représentation *d'Iphigénie en Tauride*, à Paris, Desmarets, décidément lassé de l'Espagne, et désespérant de s'y faire jamais une position brillante, s'adressait de nouveau à son ami Matho, et, prétextant l'influence nuisible du climat de la péninsule sur la santé de sa femme, quittait la cour de Philippe V.

C'est vers la Lorraine qu'il se dirigeait, pour occuper la place de surintendant de la musique de S. A. R. le Duc Léopold, place que des amis aussi dévoués que puissants venaient de lui procurer, et qui le fixa en Lorraine pour le reste de sa longue carrière (2).

Pour en finir immédiatement avec la partie la plus aride de notre récit, nous relèverons d'abord deux erreurs commises par Titon du Tillet et les auteurs qui l'ont copié (3). D'après leurs écrits, Desmarets serait resté quatorze ans en Espagne ; ensuite, engagé par le duc de Lorraine à raison de mille livres par an, il aurait vu son traitement élevé dès l'année suivante à six mille livres.

Si Desmarets, surintendant de Philippe V, partit pour l'Espagne dès la première année du règne de ce souverain, c'est-à-dire en 1700, il n'y resta que sept ans, car en 1708 il figure déjà aux archives de Lorraine comme surintendant

(1) Soriano Fuertes, *Storia de la musica espanola.* Madrid, 1855, 4 vol. in 8°.

(1) Voir *le Ménestrel*, année 1880-81.

(2) Un voyage à Nancy nous a permis de recueillir, pour le reste de ce récit, des documents authentiques. Ils nous ont été obligeamment communiqués par M. Ballon, conservateur de la bibliothèque de la ville de Nancy, et par M. Lepage, conservateur des archives départementales de Meurthe-et-Moselle.

(3) Titon du Tillet, *le Parnasse français.* — Durey de Noinville, *Histoire du théâtre de l'Académie de musique.* — Marpurg, *Historische Kritische Beiträge zur Aufnahme der Musik.* — De la Borde, *Essais sur la musique ancienne et moderne.* — Dom Calmet, *Bibliothèque lorraine* (Nancy, 1751, in-folio).

de la musique du duc Léopold. A cette date, son traitement annuel est de deux mille livres; de sorte que s'il se fût engagé aux appointements de mille livres et augmenté au bout d'un an, la date de son engagement doit être reportée à 1707. En second lieu, son traitement ne fut donc pas sextuplé, mais doublé, et à deux mille livres il pouvait déjà passer pour fort beau, puisque le sieur Royer, surintendant des plaisirs de la même cour, ne touchait annuellement que le quart de cette somme, c'est-à-dire 500 livres.

Léopold Ier, né en 1679, duc régnant depuis 1690, aimait la musique et lui accordait une grande place dans les fêtes nombreuses de sa petite, mais brillante cour. Le nom de Desmarets est souvent cité dans les relations de ces réjouissances. Dès 1708, il dut se trouver mêlé aux fêtes de la naissance du Prince François-Etienne; en 1709, il y eut des représentations en l'honneur de la Duchesse de Lorraine; on joua *les Fêtes de l'Amour et de Bacchus, Amadis de Gaule*, tous deux ouvrages de Lully, et, le 9 novembre, un divertissement intitulé *le Temple d'Astrée*, paroles de M. du Tremblay, musique de Desmarets (1). L'année suivante, un opéra d'*Armide* fut représenté en grande pompe sur le nouveau et magnifique théâtre de Nancy; M. Jacquot en attribue la musique à Desmarets; nous inclinons à croire qu'il s'agit ici de l'*Armide* de Lully, et que Desmarets, l'un des disciples de ce grand maître, y avait simplement ajouté le prologue, dont la scène était placée sur les bords de la Vezouse, aux environs de Lunéville. On pourrait supposer aussi que cette *Armide* était la partition de Desmarets intitulée exactement *Renaud ou la suite d'Armide*, dont nous nous occuperons plus loin.

(A suivre.) MICHEL BRENET.

(1) ALBERT JACQUOT, *la Musique Lorraine*, p. 132.

SEMAINE THÉATRALE

Dimanche dernier, c'était l'hiver dans toute son horreur. L'ouragan était déchaîné, les vents mugissaient terribles et la rafale pliait les grands arbres jusqu'à terre. Luttant péniblement contre la tempête, nous étions cependant parvenu tant bien que mal jusqu'à la terrasse de l'Orangerie aux Tuileries, aveuglé par la poussière, retenant avec héroïsme une coiffure inconstante qui s'obstinait à vouloir nous abandonner. Et nous réfléchissions à la dureté des temps pour le pauvre chroniqueur, qu'une fête de charité attirait jusque-là, nous songions à un système de blindage à l'usage des critiques musicaux pour triompher de toutes les intempéries, quand il nous sembla que les rafales devenaient tout à coup harmonieuses et qu'il pleuvait des notes tendres et mélancoliques. C'était quelque chose comme la plainte d'Ophélie.

C'était elle, en effet. Courir et pousser une porte furent l'affaire d'une minute. Et nous vîmes la blonde Nilsson, assise au piano et soupirant ces touchantes mélodies populaires de la Suède, où elle fait passer comme l'âme de la patrie absente. Instant trop court de poésie inoubliable et de sensations éthéréennes, qui nous reportaient à une époque de splendeur pour l'Opéra, qu'il n'a plus retrouvée depuis : la radieuse création d'*Hamlet*, Nilsson, Faure ! On put oublier la tempête qui grondait au dehors ; dans cette petite salle où se poussaient des auditeurs attendris, c'était la fête du printemps, avec ses fleurs et ses douces poésies.

Elle passait par Paris ; on l'avait sollicitée pour les pauvres. Le soir même elle repartait pour le pays des dollars. Une apparition, un rêve !

***

.....Et l'Opéra donnait cette semaine *Guillaume Tell, la Favorite, l'Africaine* et *les Huguenots*, sans grand incident, si ce n'est que Mlle Richard se blessait au genou en se laissant choir malheureusement sur les fragments de « l'épée avilie », que Fernand Doreims venait de briser à ses jolis pieds.

On y prépare aussi tout doucement *la Farandole* de Théodore Dubois, *le Tabarin* de M. Pessard, et plus loin, dans les limbes encore, la grande nouveauté de la saison: *la Sapho* de M. Gounod, nouveauté qui remonte déjà à l'année 1851, mais à laquelle on veut donner comme une seconde jeunesse, un Été de la Saint-Martin. Et à ce propos les journaux rappellent la première distribution de cet opéra; donnons-la aussi à titre de curiosité:

Sapho,	Mmes	Pauline Viardot
Glycère		Poinsot
Phaon,	MM.	Gueymard
Phytéas,		Brémond
Alcée,		Marié
Le pâtre,		Aymès.

***

A l'OPÉRA-COMIQUE, on ne se plaindra pas de la variété des affiches. En sept jours, sept spectacles différents, et avec des distributions de choix.

Samedi réouverture avec *le Pré-aux-Clercs* (Mme Bilbaut-Vauchelet) et *le Portrait*, l'amusante pièce de M. Lajarte; dimanche *la Dame Blanche* et *les Noces de Jeannette*; lundi, *le Portrait* et *la Perle du Brésil* (Mlle Nevada, MM. Cobalet et Mouliérat); mardi, *les Diamants de la couronne* (Mme Bilbaut-Vauchelet); mercredi, *Fra Diavolo* et *Philémon et Baucis* (Mlle Merguillier et M. Taskin); jeudi, *Richard Cœur-de-lion* et *Joseph* (Mme Bilbaut-Vauchelet, MM. Talazac et Cobalet); vendredi *Giralda*, ou du moins on devait donner cet opéra qu'il a fallu ajourner au dernier moment pour une question de bottes, M. Taskin ayant déclaré qu'il ne pourrait chausser celles du roi Alphonse, par suite d'une légère entorse.

Donc, en sept jours, dix ouvrages divers! C'est à se croire à Vienne ou à Berlin, dont les théâtres privilégiés offrent à leurs abonnés jusqu'à cinquante ou soixante opéras variés par saison. On ne saurait trop féliciter M. Carvalho de ce résultat.

La rentrée de Mlle Nevada dans *la Perle du Brésil* a été tout un triomphe pour la jeune cantatrice, si vite adoptée par le public parisien. On lui a fait de véritables ovations après *la Ballade du grand esprit* et l'air célèbre du Mysoli. C'est là une artiste d'école et de style, qui sait colorer son chant et lui donner un charme infini. Précieuse acquisition pour le théâtre Favart, un des plus beaux joyaux de sa couronne d'étoiles. — Cobalet est resté le superbe amiral que l'on sait; il est revenu de ses vacances avec une voix reposée qui sonne supérieurement. Mouliérat, de son côté, s'est fait vivement applaudir après sa jolie romance du premier acte.

Brillante rentrée de Talazac dans *Joseph*, la si belle partition de Méhul. L'ouvrage a gardé sa remarquable distribution, qui fit, lors de la reprise, une véritable sensation. Cobalet y paraît toujours sous la barbe blanche de Jacob, et Mme Bilbaut-Vauchelet sous la tunique de Benjamin. Les plus petits rôles (et l'on sait si la famille du vertueux Joseph est nombreuse !) continuent à y être tenus par des artistes de réel mérite.

Le rôle de *Carmen*, dont la reprise est prochaine, paraît devoir échoir définitivement à Mlle Castagné, une élève du Conservatoire qui fut très remarquée, lors des derniers concours, précisément dans une scène de cet ouvrage. Elle s'y montra très crâne et fort en dehors. Un ténor du nom de Mauras débutera dans le personnage de Don José.

Mme Engally ferait sa rentrée dans le petit rôle du pâtre du *Pardon de Ploërmel*, puis elle chanterait le Pygmalion de *Galatée*. Elle prendra ensuite le rôle de Mallika dans *Lakmé*, y succédant à Mlle Frandin. Elle s'est mise gracieusement à la disposition des auteurs, MM. Delibes, Gondinet et Gille, en souvenir du beau succès qu'elle leur devait avec la création de Simonne dans *Jean de Nivelle*.

***

Aux BOUFFES-PARISIENS, lecture de *Madame Boniface*, opérette de MM. Charles Clairville et Ernest Depré, dont M. Lacome a écrit la musique. C'est un compositeur, on le sait, qui a nos sympathies, et toutes ses tentatives, même dans un genre qui n'est pas le sien, méritent l'attention. Il sait toujours bien laisser passer le bout de l'oreille d'un parfait musicien.

C'est la gracieuse Théo qui créera le rôle principal de *Madame Boniface*. Depuis quelques années, elle fait une navette constante entre la France et l'Amérique. Espérons que le roulis, si bienfaisant au petit vin de Bordeaux, aura eu aussi une action reconstituante sur l'organe un peu chancelant de la divette du passage Choiseul.

Changement de front au THÉATRE DES NOUVEAUTÉS : *le Diable à quatre* ne pouvant être prêt pour la réouverture, c'est par une re-

prise du *Jour et la Nuit,* que M. Brasseur inaugurera la saison théâtrale pour la rentrée de Mlle Marguerite Ugalde.

Après *le Jour et la Nuit,* apparition de Mme Vaillant-Couturier, dans le *Roi de carreau,* opéra comique, en trois actes, de MM. Leterrier et Vanloo, musique de M. Théodore de Lajarte. Puis reviendra le tour de Mlle Ugalde et du *Diable à quatre.*

Le Palais-Royal annonce pour lundi prochain la première représentation de *Prête-moi ta femme,* deux petits actes de M. Maurice Desvallières, qui seront escortés sur l'affiche par *le Huis Clos* et *l'Affaire de la rue de Lourcine.*

MM. Edmond Gondinet et Pierre Véron ont lu cette semaine aux artistes du Vaudeville la comédie en quatre actes qui devait d'abord s'appeler *Gogo* et qui aura pour titre définitif *les Affolés.*

Interprètes : MM. Dupuis, Parade, Berton, Francès, Volny, Boisselot, A. Michel, Carré, Peutat (début), Mmes Legault, Lesage, Grassot, Chassang, Vrignault (début), Depoix, Scellier et Arnaud.

La pièce doit passer vers la fin du mois, et, avec deux pères aussi spirituels, il est à croire qu'elle sera une agréable et amusante enfant.

INTÉRIM.

MADAME DU BOCCAGE

ET SES

LETTRES DE VOYAGE

Mme de Fiquet du Boccage, née à Rouen le 22 octobre 1710 (1), morte à Paris le 8 août 1802, était un de ces beaux esprits féminins, assez nombreux dans la société française du dix-huitième siècle, lesquels, non contents de briller sous les lambris dorés des salons à la mode, prenaient soin de transmettre à la postérité les fruits de leur pensée, vers ou prose.

La langue des dieux était celle qu'affectionnait surtout Mme du Boccage; ses œuvres poétiques furent éditées à diverses reprises à Lyon, et formaient jusqu'à trois volumes. Elles firent pleuvoir sur l'auteur les honneurs académiques : tour à tour les académies de Padoue, Bologne, Rome, Lyon et Rouen inscrivirent Mme du Boccage sur la liste de leur personnel. Elle aborda aussi le genre dramatique, et fit représenter à la Comédie-Française sa tragédie *les Amazones.*

Cette dame aimait la musique. Une de ses poésies, une ode, publiée à part (2), a pour titre : *l'Opéra.* Je ne la connais point, et n'en ai que peu de regret, ces sortes de pièces n'offrant, en général, qu'un intérêt médiocre, au point de vue de l'art que le poète s'est proposé de chanter.

Du reste, le bagage poétique tout entier de Mme du Boccage est moins intéressant que les lettres de voyage qu'elle nous a laissées. Ces lettres qu'elle écrivait à sa sœur, avec tout le naturel et la simplicité d'une correspondance intime, furent ajoutées à ses œuvres en vers par un éditeur intelligent. Elles concernent successivement l'Angleterre, la Hollande et l'Italie. Là, du moins, nous trouvons à glaner pour les musiciens quelques renseignements instructifs.

C'est à l'époque où Hændel florissait dans toute sa gloire que Mme du Boccage visita l'Angleterre. Elle assista aux grandes exécutions musicales qui passionnaient la société de Londres; elle vit le maître diriger ses oratorios ; elle l'entendit jouer ses concertos d'orgue avec accompagnement d'orchestre. Voici le croquis qu'en deux traits de plume elle nous donne de ces mémorables concerts :

« L'oratorio, ou concert pieux, nous plaît beaucoup. Les paroles anglaises y sont chantées par des Italiens et accompagnées d'une multitude d'instruments. Hændel en est l'âme : il y paraît précédé de deux flambeaux qu'on pose sur son orgue. Mille mains l'applaudissent; il s'assied, aussitôt le coup d'archet le plus précis se fait entendre. Dans les intermèdes il joue seul, on joint à l'orchestre des concertos de sa composition, admirables par l'harmonie et l'exécution » (3).

Ces concertos que vante Mme du Boccage, ce sont ceux que, récemment encore, M. Alexandre Guilmant faisait entendre à ses auditeurs du Trocadéro, et l'on sait avec quel succès. Les œuvres du génie, seules, ont le privilège de paraître sans rides, alors même que leur résurrection les trouve âgées de quelque cent cinquante ans.

(1) Son nom de demoiselle était : Marie-Anne Le Page.
(2) 1750, in-12.
(3) *Lettres sur l'Angleterre,* 3e lettre, 15 avril 1750.

Il en serait tout autrement, on n'en saurait douter, des ouvrages dramatiques que Mme du Boccage eut aussi l'occasion de voir représenter à Londres, et à propos desquels elle écrivait, à la suite des lignes précédentes :

« L'opéra italien, en trois actes, nous amuse moins. La longueur du récitatif déclamé fait trop acheter quelques jolis airs qui le terminent. »

Ailleurs, elle va revenir sur ce sujet, elle va nous communiquer ses remarques sur le théâtre en Italie et les impressions qu'elle a ressenties à l'audition de la musique et des chanteurs ultramontains. Laissons de côté les *Lettres sur la Hollande,* vides de tout intérêt musical, et suivons notre voyageuse dans la péninsule ausonienne. La lettre qu'elle écrit de Rome, le 17 janvier 1758, mérite d'être reproduite en grande partie :

« La société brillante qui, l'été, se retrouve ici chaque soir aux assemblées, depuis le 2 du mois que le carnaval est ouvert, se réunit deux heures après la fin du jour, à l'Opéra. Notre ambassadeur n'est point encore arrivé : ainsi j'ai souvent sa loge. Chacun a la sienne, y reçoit ses visites, écoute les spectateurs qui l'entretiennent, et guère les acteurs. Moi qui ai besoin d'attention pour suivre les paroles, je ferais volontiers trêve à la conversation ; mais la politesse demande que, pour répondre à celle dont on m'honore, je renonce aux charmes de la mélodie. L'homme aime surtout la variété; ce spectacle de six semaines ne tombe point dans l'insipidité du nôtre, perpétuel. Les acteurs de comédie changent aussi chaque hiver, ce qui leur donne un grand prix, et aux canevas de leurs pièces, dont le remplissage change avec eux.

» On renouvelle sans cesse la musique des opéras sur les mêmes paroles. La symphonie, ni les airs, ne se mettent point sous presse; le compositeur en vend seulement quelques copies manuscrites, le plus cher qu'il peut; mais le poëme s'imprime, et l'auteur ne manque pas de mettre à la tête cette protestation : *Le voci : fato, deità, destino, e simili che per entro questo dramma troverai, son messe per ischerzo poetico, e non per sentimento vero, credendo sempre in tutto quello che crede e commanda la santa Madre Chiesa* (1).

» Dans ce spectacle, le silence ne règne que quand il n'y a rien à entendre, c'est-à-dire dans les pantomimes qui remplissent les entr'actes. La danse des grâces terre à terre en est presque bannie; mais la légèreté, la précision y brillent. Les théâtres bien coupés, en favorisant le beau dessin et les charmantes décorations, en augmentent l'illusion. L'étendue de la salle fait qu'on est moins choqué de voir figurer des hommes habillés en femmes dans le ballet et dans la pièce. Ils sont jeunes, bien ajustés, et beaucoup moins ridicules que vous ne l'imaginez. Cette métamorphose, non usitée dans le reste de l'Italie, n'empêcherait point l'intérêt si les opéras étaient moins longs, l'ariette finale des scènes plus variée, les ballets moins répétés, plus liés au sujet, et les beaux récitatifs obligés, plus fréquents.

» Je ne sais si je demande des choses possibles; mais pourquoi les drames de Métastase, bien composés, souvent très intéressants à lire, cessent-ils de l'être en musique ? Serait-ce parce que chaque compositeur en retranche à son gré et oblige le poète, pour se prêter à l'harmonie, de trop couper ses couplets ? Le langage des passions y manquerait-il de la mesure nécessaire pour attendrir ? Le coryphée, privé du feu qui les fait naître et chagrin de son état, n'a peut-être pas des sensations assez vives pour en inspirer, ou penserait-on que des tragédies chantées ne pussent arracher des larmes ?

» Que les ultramontains déclament donc leurs meilleures pièces en ce genre, et composent des espèces de pastorales avec des danses et des paroles comme les nôtres, sur la mélodie italienne (car la nôtre est d'une langueur à mourir). Nous avons l'avantage de pleurer quelquefois, me direz-vous, à nos grands opéras, plus attendrissants apparemment que les leurs ? Non : mais le chant de nos scènes bien faites, si nos acteurs criaient moins, va mieux au cœur que leur récitatif. Les gens de goût des deux nations disent qu'on pourrait, de l'un et de l'autre opéra, en former un plus propre à se faire écouter que celui d'Italie, et moins ennuyeux que le Français.... » (2).

(1) Les mots : *destin, divinité, destinée,* et autres semblables que tu trouveras dans ce drame y sont mis par badinage poétique, et non par sentiment vrai, l'auteur n'ayant pas cessé de croire à tout ce que croit et commande notre mère la Sainte Église.
(2) *Lettres sur l'Italie,* 33e lettre.

L'extrait suivant d'une autre lettre, également datée de Rome, complète celle que je viens de citer ; on y trouve un détail assez piquant :

« Nous avions ici huit spectacles à la fois, deux opéras-bouffes, où le joli Batistini, déguisé en soubrette, avait tant de grâce dans son air et ses attitudes, que le Cardinal vicaire, chargé de l'inspection des acteurs, lui défendit de jouer sans gants, ou de raccourcir ses jupes. Cinq comédies ou farces occupaient les autres salles, dont plusieurs ont cinq à six rangs de loges. Ordinairement, deux grands opéras règnent l'hiver; cette année n'en a qu'un à cause de la santé chancelante du Pape » (1).

On connaît l'anecdote relative à Mozart et au fameux *Miserere* d'Allegri. Chacun sait que le jeune maître transcrivit de mémoire ce morceau, qu'il venait d'entendre chanter à la Chapelle Sixtine, bravant par ce fait audacieux les foudres de l'Église. Ce que l'on sait moins, c'est que d'autres avant lui avaient trouvé moyen d'enfreindre l'ordonnance pontificale qui s'opposait sévèrement à la divulgation de ce *Miserere*. C'est en avril 1770 que Mozart en prenait copie ; or, voici ce que Mme du Boccage écrivait à la date du 27 mai 1758 :

« Le cardinal Passionei nous fit la faveur de nous donner à dîner avec notre ambassadeur, nouvellement arrivé, et les prince et princesse Galitzin, au Vatican, pour nous mettre plus à portée du célèbre *Miserere* de la chapelle Sixtine, où les voix imitent si bien l'harmonie des orgues, flûtes et bassons, qu'on a peine à se persuader que ces chants soient sans nul accompagnement. Une bulle de je ne sais quel pape excommunie quiconque tirera ou donnera copie de ce chef-d'œuvre de musique. Malgré ces menaces jadis on le vola, et on l'essaya en France, où il réussit moins bien, par l'ignorance des musiciens du temps, comparée à l'étude profonde qu'on fait ici, de père en fils, de ce chant d'église » (2).

Profitons de l'occasion pour signaler la bévue commise par Stendhal, lequel racontant le tour de force accompli par Mozart, dit naïvement : « Cette anecdote fit sensation dans la ville. Les Romains, doutant un peu de la chose, engagèrent l'enfant *à chanter ce* Miserere *dans un concert. Il s'en acquitta à ravir* » (3). On voit d'ici Mozart chantant à lui tout seul les cinq parties du premier chœur, puis les quatre parties du second, et enfin les neuf parties réelles que forment les deux chœurs, lorsqu'ils se réunissent au verset final. Voilà qui eût été bien autrement prodigieux que le fait de retenir par cœur un contrepoint d'une vingtaine de mesures. Malheureusement, tout cela n'a existé que dans l'imagination de Stendhal.

Nous terminerons par ce dernier extrait des lettres de Mme du Boccage. A Reggio, elle s'étonne de voir un opéra si bien monté pour une ville de peu d'importance. On lui répond : « Les entrepreneurs perdent en six semaines 60,000 livres et plus sur l'opéra, et en gagnent 100,000 sur les joueurs que la magnificence du spectacle attire » (4).

N'est-ce pas là une ingénieuse application du proverbe : La fin justifie les moyens ?

JULES CARLEZ.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Nous avons donné déjà le tableau de la troupe italienne de Saint-Pétersbourg, complétons ces renseignements par quelques détails sur les nouveautés de la saison, qui s'ouvrira le 1er octobre pour clôturer le 2 mars 1884. La première de ces nouveautés est d'origine française, c'est *le Riccardo III* de MM. Blavet et Salvayre. La partition du jeune maître sera chantée par Mmes Maria Durand et de Bulichoff, assistées de Mlles Stahl, Zanon et Velmi et par MM. Menotti, Marconi et Pinto. La première aura lieu très probablement vers la fin de novembre et M. Salvayre en personne ira la diriger. Après *Riccardo III* viendra *le Néron* de Jules Barbier et Antoine Rubinstein. On sait que cette partition, qui est remarquable, dit-on, a été donnée d'abord en allemand, au théâtre d'Hambourg, bien qu'elle ait été écrite sur un livret français. Voilà maintenant qu'on va l'exécuter devant un public russe avec une traduction italienne de M. de Lauzières. *Habent sua fata ...libretti*, c'est le cas de le dire. Après ces deux grands ouvrages on compte monter encore un opéra bouffe italien : *la Moglie rapita* du maestro Drigo et *Aldona* de Ponchielli, autrement dit *I Lituani* ; mais nous pensons que l'on s'en tiendra à *Néron* et à *Riccardo*, deux grands opéras dans une saison de six mois c'est déjà bien joli et nous n'en demanderions pas davantage à notre grand Opéra de Paris.

(1) *Lettres sur l'Italie*, 34e lettre, 10 février 1758.
(2) Id. 35e lettre.
(3) De Stendhal, *Vie de Mozart*.
(4) *Lettres sur l'Italie*, 37e lettre.

— L'Opéra de Berlin, qui va donner la tétralogie de *l'Anneau du Nibelung*, commence par monter *la Walkyrie*. C'est le ténor Niemann qui chantera Siegmund ; Mme Sachse-Hofmeister tiendra le rôle de Sieglinde et Mme von Voggenhuber celui de Brunehilde. Le baryton Betz chantera Wotan et M. Fricke Hunding. On cherche une cantatrice pour le personnage difficile de Fricka, la Junon Scandinave, dont le rôle, au deuxième acte, est très important.

— Les représentants de la troupe italienne au théâtre Victoria de Berlin commenceront le 16 de ce mois avec *l'Ernani* de Verdi. Le rôle d'Elvira sera tenu par Mme Medea Borelli. M. Gianini chantera Ernani, M. Brogi don Carlos et M. Salmasi Ruy Gomez.

— Un accident assez sérieux est arrivé à Mme Vogel, l'éminente cantatrice du théâtre de Munich, qu'un certain nombre de Parisiens connaissent par sa belle interprétation du rôle d'Yseult. Mme Vogel répétait le rôle de Brunehilde du *Crépuscule des Dieux*; au dernier tableau lorsque la Walkyrie, montée sur Grane, son cheval, doit se jeter dans le bûcher de Siegfried, Mme Vogel a fait, avec sa monture, une chute assez grave, qui va la condamner, tout au moins, à quelques jours de repos.

— On monte à l'Opéra de Vienne un grand ballet intitulé *Sakountala* dont la musique est écrite par un compositeur du crû, M. Bachrich. Rappelons qu'un ballet du même nom a été donné il y a une vingtaine d'années, à l'opéra de Paris. Il était de Théophile Gautier et d'Ernest Reyer.

— La plus jolie salle de concert de Vienne, connue sous le nom de *Bœsendorfer-Saal*, renonce au gaz pour s'éclairer à la lumière électrique.

— Nous n'avons pas à parler naturellement de la manifestation qui s'est faite aux obsèques du comte de Chambord, mais la musique est des grands deuils comme des fêtes, et nous ne pouvons passer sous silence ce qui touche à l'art de notre prédilection. Voici donc le programme musical de la cérémonie célébrée à Goritz : Messe avec orchestre dirigée par M. Grisy de l'Opéra, maître de chapelle de l'église de la Trinité, qui a chanté un *Pie Jesu* de sa composition. M. Boussagol, harpiste de l'Opéra, a fait entendre une élégie de Godefroid. Après les cinq absoutes données par les évêques, M. Grisy a chanté un *Libera* de Stradella et M. Boussagol a joué *les Adieux*, qui ont produit une vive émotion.

— Les correspondances de Bruxelles annoncent le succès de Mme Caron, qui vient de débuter à la Monnaie dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable*. Dès le premier acte l'impression produite sur le public paraissait décisive. Après le 3e acte, M. Gevaert, dit-on, est allé lui présenter ses félicitations. Mme Caron qui a fait ses études à notre Conservatoire de Paris, avait travaillé ces derniers temps avec Mme Marie Sasse, qui assistait au triomphe de son élève.

— On nous écrit d'Ostende que le festival organisé au kursaal par M. E. Périer, l'excellent chef d'orchestre, pour l'audition des œuvres d'orchestre de Francis Thomé, a parfaitement réussi : l'immense salle du kursaal était comble. Plus de 6,000 personnes assistaient à cette petite solennité. L'orchestre a été merveilleux d'ensemble et de finesse, sous l'habile direction de son vaillant chef. Citons parmi les morceaux les plus applaudis : un *Andante religioso*, exécuté supérieurement par tous les premiers violons en *solo*; *Badinage*, morceau très finement orchestré et que le public voulait faire redire, et le *Ballet des Noces d'Arlequin*. A la fin du concert Francis Thomé a été, de la part de l'orchestre et du public, l'objet d'une véritable ovation.

— M. Théodore Radoux, le sympathique directeur du Conservatoire de Liège, publie dans *le Guide musical* une intéressante étude sur un de ses prédécesseurs : Joseph Daussoigne Mehul. Ce travail avait paru d'abord dans l'*Annuaire de l'Académie de Belgique*.

— On sait que sir Julius Benedict a écrit une grande cantate dramatique intitulée : *Graziella*. Le vieux maître vient de faire à son œuvre des modifications importantes qui la rendent propre à être représentée sur la scène. Sous cette forme nouvelle l'ouvrage sera joué, dit-on, cette année même sur un des théâtres de Londres.

— Les compositeurs américains ne se sont pas distingués jusqu'à présent par l'abondance de leurs productions dramatiques. Il paraît cependant que les musiciens du nouveau monde ont l'intention de se mettre au pas de la vieille Europe, car voici que *l'Art Journal* annonce toute une fournée (soit dit sans mauvaise intention), d'opéras écrits par des compositeurs Yankees : *Zenobia*, de Pratt; *la Vallière*, de Bartlett ; *All about*, de Stœpel, *The Salem Wich*, de Stahl, et *Onkel Tom's Hütte*, de Harrison Millard. Ce dernier nom est de bon augure et promet au moins un succès d'argent.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Ambroise Thomas va quitter sa retraite de Bretagne pour rentrer au Conservatoire. Il sera de retour mardi prochain, complètement remis de l'indisposition assez sérieuse que lui avaient causée les travaux fatigants et prolongés des examens.

— L'inauguration du monument élevé, au Père-Lachaise, à la mémoire du baron Taylor n'est pas aussi proche qu'on l'avait supposé ; cette cérémonie ne pourra avoir lieu qu'en 1884.

— M. Maurice Hageman, le directeur si distingué du Conservatoire de Leeuwarden (Hollande), vient de passer par Paris, pour s'y rendre compte des méthodes d'enseignement de notre Conservatoire. Les grands tableaux-

géants d'Edouard Batiste, qu'il avait déjà remarqués à l'exposition d'Amsterdam, section de la musique, où ils ont remporté un diplôme d'honneur, ont surtout attiré son attention. Il en a fort admiré l'ordonnance, l'ingéniosité, la commodité, et se propose d'en faire la base de l'enseignement du solfège dans tous les conservatoires et écoles normales de Hollande. Il commencera par appliquer ce mode d'enseignement à Amsterdam, où l'on se dispose à fonder une grande école musicale. Il paraît qu'en Hollande aussi, on commence à revenir sur les illusions qu'on avait sur la musique en chiffres ; on a reconnu que ce système ne pouvait pas conduire les élèves au delà d'un degré tout à fait élémentaire et qu'il fallait désespérer d'en faire, par ce moyen, des musiciens complets et sérieux. Mieux vaut tard que jamais.

— A propos de la fête de bienfaisance, donnée dimanche dernier aux Tuileries pour les pauvres de Paris, notre collaborateur Intérim, emporté par son rêve, ne parle dans son bulletin théâtral (voir plus haut) que de l'apparition subite et imprévue de Mme Christine Nilsson. Il serait injuste pourtant d'oublier les autres artistes qui ont aussi prêté leur concours au concert de l'Orangerie, et Mlle Hammann, de l'Opéra, et Mlle Bartet, de la Comédie-Française, et de joyeux compères comme Daubray, Christian, Berthelier, Vauthier, et la gracieuse Montbazon et surtout la vaillante Judic, toujours sur la brèche, qui a dit à ravir la nouvelle chanson : *Le Péché*, d'Amélie Perronnet. N'oublions pas Edouard Mangin, le parfait musicien, qui est resté solide, du matin au soir, au piano d'accompagnement.

— La liquidation Peragallo est à peu près terminée. La somme due à l'ancien agent des auteurs dramatiques dépasse 100,000 fr. C'est M. Maréchal, le caissier de M. Debry, qui s'est chargée d'arranger les affaires. Les comptes sont encore bien embrouillés. Les auteurs ne pouvaient prévoir la catastrophe, ils n'ont pas tous retiré leurs *bons* et se trouvent aujourd'hui forcés de payer le double de ce qu'ils doivent.

— Qui s'en doutait? Il existe encore une fille de Garat. Cette jeune personne a quatre-vingt-quatre ans et habite une petite ville du Midi. M. Victor Roger, qui la connaît, assure qu'elle est aussi spirituelle que l'était son père. Entre autres reliques, elle possède le piano de Garat, un Erard s'il vous plaît et même, dit-on, le premier instrument qui sortit des ateliers de Sébastien Erard, le fondateur de l'illustre maison qui porte son nom. Cet instrument auquel s'attache une double curiosité ira sans nul doute au Conservatoire, car sa vénérable propriétaire l'a légué à M. Edouard Philippe et l'on sait que l'auteur du *Casque de fer* est le petit Manteau Bleu de nos musées.

— Tout en se livrant aux occupations multiples que lui donne le poste élevé qu'il occupe au Théâtre-Italien de Saint-Pétersbourg, M. Albert Vizentini n'oublie pas qu'il est musicien et nous promettait un compositeur avant qu'il ne se lançât dans la carrière directoriale. Il vient de publier un recueil de mélodies où l'on trouvera des pages vraiment charmantes.

— Un compositeur russe, dont le nom ne figure dans aucune des biographies récentes : allemandes, anglaises ou françaises, mais qui paraît jouir d'une certaine réputation dans son pays, M. Boris Scheel, vient d'arriver à Paris avec l'intention de nous faire entendre quelques-unes de ses compositions. Il est, dit-on, auteur de plusieurs opéras: *Mazeppa*, *le Démon*, *Don Juan de Marana*, ainsi que d'un grand nombre de compositions orchestrales. Dans les concerts qu'il doit organiser, il compte nous faire entendre des fragments d'un opéra nouveau: *Judith*, écrit sur des paroles françaises. Nous lui souhaitons la bienvenue.

— Tous les journaux ont raconté l'accident arrivé à la charmante Mlle Richard, pendant une représentation de *la Favorite*. En glissant sur un des tronçons d'épée que Fernand jette aux pieds du roi Alphonse, elle s'est blessée au genou. Avec un courage, dont il faut la féliciter, la vaillante artiste n'en a pas moins continué à chanter et la représentation a pu s'achever sans encombre

— Jennius de *la Liberté* rend compte du second festival du Trocadéro, donné au profit du monument Berlioz. « Le programme, composé avec un grand soin artistique, dit-il, nous a donné l'occasion de réentendre des fragments de *la Damnation de Faust* et des *Troyens* fort bien exécutés. M. Edmond Hippeau, dans une trop courte allocution, a retracé l'existence douloureuse d'Hector Berlioz. Quelques défections regrettables ont troublé cette touchante solennité. M. Mounet-Sully, qui devait dire une poésie de M. Charles Grandmougin, a fait défaut au dernier moment. Et c'est le poète lui-même qui est venu adresser à la mémoire de Berlioz les strophes inspirées de son poétique hommage. L'auteur et l'interprète, qui ne faisaient qu'un, ont été chaleureusement applaudis. Mme Sabini, appelée à nous chanter *la Captive*, a fait défaut également. »

— M. Louis Besson de *l'Événement* raconte un pendant de la légende de « Paganini et du violoniste mendiant ». Hier matin, dit-il, dans une cour de la rue du Sentier, une pauvre mendiante cherchait à se faire jeter quelques sous et quelques morceaux de pain en chantant d'une voix enrouée une complainte faubourienne. Mais la nuit avait été fraîche... La pauvre femme avait faim et froid... Elle ressentait une forte douleur au gosier et, menacée d'une angine, se trouvait mal subitement sur le pavé de la cour. Au même instant, une jeune fille du Conservatoire, Mlle Anna Dronsart — pourquoi ne pas dire son nom? — descendait l'escalier de la maison et apercevait la malheureuse. Elle la releva, lui prodigua des soins et lui donna quelque argent. Mais, comme elle n'est pas très riche elle-même, elle eut l'idée de se substituer pendant un moment à elle. Et les habitants de la maison furent très surpris tout à coup en entendant une voix de soprano fraîche et belle chanter, sans accompagnement, l'*Ave Maria* de Gounod et la berceuse de *l'Africaine*. Tout le monde se mit aux fenêtres, comme vous pensez bien; des pièces d'argent tombèrent, et la pauvre femme put rentrer chez elle avec une somme de quatre-vingt-cinq francs, que lui remit gracieusement, après l'avoir gaiement ramassée, Mlle Dronsart.

— A voir dans les vitrines de l'éditeur Girod un fusain-crayon fort réussi représentant M. Alphonse Thibaud, l'un des plus brillants élèves de l'Ecole Marmontel. C'est l'œuvre de Mme Marie Marshall, une cantatrice de talent, dont nous avons eu plus d'une fois l'occasion de parler. Mme Marshall cumule donc tous les genres de talent!

— La seconde partie de la saison estivale à Luchon a été marquée par un redoublement d'activité artistique. L'intelligent et dévoué chef d'orchestre du Casino, Edouard Broustet, prélude par des auditions répétées aux auditions qu'il doit donner cet hiver à Paris, à l'Hôtel Continental. Des pièces de caractères très divers passent sur ses programmes. Mme Sarah-Bernhardt, Mme Favart, Berton, ont joué tour à tour sur la scène du Casino les chefs-d'œuvre les plus émouvants de leur répertoire; le festival des sociétés chorales Toulousaines, dirigé par M. Omer-Guiraud, et divers concerts leur ont succédé. Parmi ces concerts, il faut accorder une mention particulière à celui dans lequel se sont fait entendre Mlle Caroline Brun et M. Weingaertner, le violoniste Nantais. Dans les airs de la *Reine de Saba* et de *Psyché*, dans le *Mariage des Roses* de Franck, Mlle Caroline Brun a fait chaleureusement applaudir, sinon une voix puissante et une grande largeur de style, du moins un art de chant consommé, un rare souci des nuances, des détails, de l'interprétation poétique et fidèle des œuvres des maîtres. Il faut louer aussi le talent d'accompagnement de Mme Weintgaertner, pianiste, de M. Omer-Guiraud, et la jolie voix, pas encore bien posée, d'un jeune ténor, M. Cazeneuve, lauréat du Conservatoire de Toulouse. A. R.

— On nous écrit de Saint-Valéry-en-Caux : « Nous avons été à même, dimanche dernier, d'apprécier une seconde fois le beau talent de Mme Terrier-Viccini, à la fête donnée au bénéfice des marins de Saint-Valéry. Elle nous a produit la meilleure impression et fait le plus grand plaisir dans l'air de la *Reine de Saba*, dans l'air du *Barbier* et dans l'*Ave Maria* de Gounod. Sa large voix de contralto remplissait à merveille la salle du Casino, et les applaudissements ont dû lui dire, mieux que nous ne pourrions le faire ici, combien chacun admire et son organe et sa méthode. Elle était d'ailleurs fort bien assistée par Mlle Magdeleine Godard, dont le violon chante avec tant d'âme et de grâce, par MM. Perrot, François, dont le succès n'a pas été moindre qu'à la soirée qui avait précédé. Nommons encore un jeune compositeur, M. Wiernsberger, doué d'un talent original, plein de promesses et tous nos compliments aussi à l'orchestre de Philippe Stutz. Paul Chevalier.

— Aujourd'hui dimanche, au Trocadéro, à 2 heures précises, 3e festiva populaire avec le concours du violoniste Carlo Nicosia, de M. Alexandre Guilmant, de Mme Louise Sabini et autres artistes distingués.

NÉCROLOGIE

Nous avons le bien vif regret d'enregistrer la mort d'un de nos plus anciens collaborateurs, M. Léon Halévy, père de M. Ludovic Halévy et frère du célèbre auteur de *la Juive*, dont jadis il avait raconté la vie aux lecteurs du *Ménestrel*, dans un travail très remarqué. M. Halévy était, on sait, un auteur dramatique des plus distingués. On lui, doit entre autres pièces : *Le Duel* (1826), au Français; *le Czar Démétrius*, tragédie en cinq actes; *l'Espion*, drame en cinq actes, à l'Odéon; le *Dilettante d'Avignon*, un acte, musique de son frère Fromenthal Halévy, joué à Feydeau en 1829; *Beaumarchais à Madrid*, drame en trois actes, à la Porte Saint-Martin; *Indiana*, d'après G. Sand, à la Gaîté; *la Rose jaune*, *Leone Leoni*, *le Chevreuil*, *Un mari S. V. P.*, *le Balai d'or*, *Ce que fille veut*, *Un Fait-Paris* (en collaboration avec son fils), enfin *Electre*, tragédie en quatre actes qui fut jouée à l'Odéon en 1864. Léon Halévy était arrivé à l'âge de 81 ans; il est mort à Saint-Germain-en-Laye, près de son fils. Ses restes ont été ramenés à Paris pour être déposés au cimetière Montmartre, à côté de ceux de son illustre frère. Une foule de notabilités lui a fait la dernière conduite.

— Parmi les morts célèbres de cette semaine, il faut citer en première ligne, M. Ivan Tourguéneff, le célèbre littérateur russe, qu'une affection fraternelle unissait depuis de longues années à la famille Viardot. Un regret aussi à Mme Samson, la veuve du célèbre comédien, comédienne de mérite elle-même. Mme Samson est morte à Passy dans les bras de ses deux filles, à l'âge de 86 ans.

— L'un des comédiens les plus fins et les plus spirituels de ce temps, Geoffroy, vient de mourir. On a célébré ses obsèques hier samedi. Le nom de cet artiste hors ligne, qui jouait avec un naturel si parfait, reste indissolublement uni à l'histoire du théâtre contemporain. Au Gymnase et au Palais-Royal, les deux théâtres qui ont su se l'attacher tour à tour, il a fait une série de créations qui laissent toutes dans la mémoire le souvenir de types inoubliables. Geoffroy, d'après une date donnée par M. Jules Prével, était né en 1813. Il n'y avait guère plus d'une année qu'il s'était retiré du théâtre.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.

ALBUM DE LA GRAND'MAMAN

TABLE ANALYTIQUE ET HISTORIQUE

Pages

I. **AU BORD D'UNE FONTAINE**, mélodie d'Albanèse. 2

Albanèse, 1729-1800, né dans la petite ville d'Albano (États ecclésiastiques), d'où lui est venu son nom, avait dix-sept ou dix-huit ans quand il arriva à Paris. Il fut l'un des chanteurs en renom des anciens *Concerts spirituels*, et composa une assez grande quantité de romances, qui eurent leur moment de vogue. Le refrain de celle que nous donnons : *Félicité passée* est de Bertaut (1552-1611). Ce poète célèbre était aumônier de Marie de Médicis et évêque de Séez; le refrain de sa charmante pièce *Félicité passée* lui a été emprunté par beaucoup de poètes.

II. **L'AMOUR EST UN ENFANT TROMPEUR**, romance de Martini, poésie du Chevalier de Boufflers 4

Le Chevalier de Boufflers n'était pas un poète de cour, mais un brillant colonel de hussards, plus tard maréchal de camp, et gouverneur du Sénégal en 1785. Homme du monde, son esprit et ses poésies le firent rechercher dans les belles réunions de son temps; il devint même académicien en 1788.

Jean-Paul-Egide Martini était d'origine allemande. Successivement attaché au duc de Choiseul et au comte d'Artois, il se fit connaître non seulement par une douzaine d'opéras comiques, entr'autres l'*Amoureux de quinze ans* et le *Droit du Seigneur*, mais aussi par une suite de gracieuses mélodies, parmi lesquelles nous ne citerons que le célèbre *Plaisir d'amour*. Martini fit partie des professeurs du Conservatoire de Paris, lors de sa fondation.

III. **TOUJOURS LUI PLAIRE !** brunette (Auteur inconnu). 6

Ce qu'on a chanté les bergers et les bergères, à partir du règne de Louis XV, est incalculable; les chansonniers manuscrits en sont pleins. Ce succès, partagé par les chansons à boire, s'est prolongé jusqu'à la Révolution, qui a balayé les bergères et les chansons à boire avec bien d'autres choses.

La brunette que nous donnons ici, est tirée d'un manuscrit pouvant porter la date de 1760 ou 1770 tout au plus.

IV. **MON PETIT CŒUR SOUPIRE**, air (Auteur inconnu). 9

La clé du Caveau renvoie, pour cet air, au vaudeville de Pūs et Barré : *Les Amours d'été*. Mais cette pièce n'en donne pas l'origine; on n'y trouve qu'un couplet des paroles seules, avec cette indication : « Sur l'air *Mon petit cœur*. » Nous reproduisons cette cantilène naïve et gracieuse d'après une feuille volante du siècle dernier; on y trouve le chant avec un accompagnement de guitare et cette mention : « Chez le sieur de la Fosse, éditeur de musique, rue Saint-Étienne, à la Ville-Neuve, à Paris. »

V. **LE BOUQUET DE ROMARIN**, ariette (Auteur inconnu) 12

Pour ce morceau, les renseignements sont encore plus rares que pour le précédent, car il n'y a pas même de nom d'éditeur sur la pièce imprimée; le titre porte simplement : *Ariette de M****, ce qui est un peu court et sommaire.

Nos pères, surtout nos grands-pères, chantaient volontiers ce que nous appelons maintenant des *Chansons gauloises*, c'est-à-dire des textes beaucoup plus osés que ceux d'à présent; mais on n'y voyait pas de mal alors.

Dans cette pièce, il a fallu épurer un ou deux vers et surtout en laisser quelques-uns de côté. Boufflers a aussi écrit des couplets sur ce même air.

Cette poésie est très probablement l'une des premières productions de Mme Desbordes-Valmore, non encore mariée alors. Elle commençait sa carrière et Albanèse terminait la sienne, car il est mort en 1800.
Fétis dit qu'Albanèse est l'auteur de *Que ne suis-je la fougère*. Nous n'avons pas trouvé cette romance populaire parmi ses œuvres ; de même que *J'attends le soir*, elle a pu paraître en feuille séparée. Albanèse était poète à ses heures; une de ses pièces porte en titre : « L'auteur fit ces vers chez Mme la marquise de Montalembert, le jour de la publication de la Paix ».
Albanèse a mis aussi en musique *O ma tendre musette*, mais ce n'est pas son air qui est resté populaire; il est possible que ceci ait induit M. Fétis en erreur.

Cette romance eut son heure de célébrité; elle est de Henri-Jean Rigel, le même qui fit partie de l'Institut scientifique que Napoléon Ier emmena en Egypte. Quant au poète, l'exemplaire avec accompagnement de guitare, qui se trouve à la bibliothèque du Conservatoire, porte en toutes lettres : *Balzac*, tandis qu'un catalogue manuscrit, préparé dans le temps pour la clé du Caveau, indique : *de La Hante*.
La réédition de cette jolie romance fera sans doute bien plaisir à un vénérable curé de province, qui nous suppliait de la faire paraître de nouveau, comme moyen ingénieux de bannir de l'église cet air qui, sous forme de cantique, se chante à tous les mois de Marie, dans tous les diocèses de France et de Navarre.

On voit que les grands seigneurs *poétisaient* au siècle dernier; nous avons trouvé cette pièce sur deux feuilles volantes, publiées à des époques différentes : l'une des éditions a été faite par Bignon, *A l'accord parfait*, avec le nom de M. de Noailles; l'autre chez de la Fosse, maître de guitare. Cette dernière impression a pour titre : *Couplets faits à la campagne sur le retour du Printemps*, sans nom d'auteur. Le thème de ce menuet est sans doute tiré d'un ancien opéra, ou peut-être même est-ce une production d'un maître de danse : ces messieurs composaient quelquefois eux-mêmes les airs qu'ils faisaient danser.

Cette romance est probablement la moins ancienne de tout le recueil, elle indique l'époque de Garat, mais à coup sûr elle n'est pas de lui; le célèbre chanteur, professeur de Ponchard père, avait soin d'inscrire son nom sur ses compositions. Or, celle-ci a pour titre : *Mon pauvre cœur, console-toi, romance, paroles et musique de M. L****. Ce monsieur, poète et musicien, était probablement un amateur; nous n'avons pu découvrir son nom, malgré nos recherches dans tous les dictionnaires d'anonymes. Il y a dans cette romance une expression simple qui n'est pas dénuée de charme.

La princesse d'Elide, comédie-ballet de Molière, avec musique de Lully, fut donnée en 1664. La partition n'en a pas été gravée; ce n'est qu'en 1702 que Christophe Ballard en publia trois pièces dans les *Fragments de monsieur de Lully*, espèce de ballet pot-pourri. C'est de là que l'ariette suivante est tirée, elle forme le cinquième intermède de *la Princesse d'Elide*.

Nous avons presqu'un demi-renseignement sur cette *brunette*, — c'était le nom qu'on donnait anciennement aux chansons tendres. — Sur l'une des deux anciennes éditions, que nous possédons, on lit : *Par Mr M. F. B. de Saintes*. Mais, en examinant les choses de plus près, on s'aperçoit que le poète de Saintes n'a fait qu'appliquer de nouveaux couplets sur l'ancienne chanson; et ce n'était pas la peine, les anciens sont préférables. Le musicien nous est inconnu.

Cette pièce est tirée d'un volume entièrement gravé, et contenant les airs notés d'un bout à l'autre; il a pour titre : *5e Suite des nouveautés, ou Aventures de Cythère, recueillies avec soin, à Paris, aux adresses ordinaires*... Il faut bien y renvoyer les curieux, à défaut d'autres renseignements, car le volume, gravé d'une façon remarquable, n'a même pas de date.

On a écrit infiniment d'anecdotes sur *la Belle Bourbonnaise*. Les uns ont regardé cette chanson comme une satire contre la duchesse Du Barry; d'autres ont soutenu que la chanson est antérieure à l'arrivée à la Cour de Mme Du Barry; et c'est à peu près tout ce qu'on sait. Toujours est-il que dans son charmant opéra comique de *Manon Lescaut*, M. Auber n'a pas dédaigné d'y intercaler cette chanson populaire.

Brunette de la seconde moitié du dix-huitième siècle; en 1819, elle a servi de patron à la chanson populaire de *Fanfan la Tulipe*; mais cet emprunt a forcé l'auteur des paroles (Emile Debraux) à travestir complètement le mouvement et le rythme de ce reste des bergeries du temps de Louis XV.

Cette chanson est tirée du *Recueil complet de vaudevilles et airs choisis qui ont été chantés à la Comédie française depuis 1659 jusqu'à 1753*. Grandval, d'après Fétis, était attaché, comme maître de musique, à une troupe de comédiens ambulants, pour laquelle écrivait des divertissements dont il composait la musique. Il finit par être organiste dans une des paroisses de Paris, où il mourut en 1753.

Gilliers, violon du Théâtre-Français, était le fournisseur ordinaire des airs de musique que ce théâtre consommait, et l'on y chantait bien un peu de temps en temps. Jean-Claude Gilliers est mort en 1737, après avoir produit beaucoup plus d'œuvres que Fétis n'en indique à l'article biographique de ce musicien ; on peut en voir la liste passablement augmentée dans le *Supplément* de M. A. Pougin. La chanson que nous donnons était chantée dans le vaudeville : *Les Trois Cousines*.

Par extraordinaire, cette pièce porte une date, sur notre feuille volante : *novembre* 1777; comme titre, on y lit simplement : *Air de M. Dorat*, mais il n'est pas probable que ce poète, qui fut célèbre, ait fait autre chose que les paroles; on ne connaît du moins rien de lui comme musicien. Savait-il seulement la musique?
Dans l'imprimé cette chanson est accompagnée par une partie de guitare de M. Vallin.

Duni, originaire du royaume de Naples, a composé une vingtaine d'opéras-comiques français, qui, pour la plupart, ont eu du succès en leur temps; de ce nombre fut *la Fée Urgèle*, jouée en 1765.
Duni est mort à Paris, en 1775.

Cette chanson populaire, d'une allure originale, a été imprimée, paroles et musique, dans *le Chansonnier impérial* de 1807, mais son âge est certainement antérieur à cette date.

Chanson donnée d'après un recueil manuscrit de 1780; elle pourrait bien remonter vers 1750 comme époque de sa naissance.

J.-B. WEKERLIN.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2741 — 49me ANNÉE — N° 42. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 16 Septembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

L'AMOUR EST TROP PLEIN D'AMERTUME

sonnet de RAYMOND DE MONTFORT, mis en musique par J. DUPRATO. — Suivra immédiatement la *Deuxième Sérénade*, d'ANTONIN MARMONTEL.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Széchényi*, marche hongroise de PHILIPPE FAHRBACH. — Suivront immédiatement : *les Célèbres variations de Rode*, transcrites pour piano par CHARLES NEUSTEDT.

UN COMPOSITEUR OUBLIÉ DU XVIIe SIÈCLE

HENRI DESMARETS

(1662-1741)

VI

(Suite)

En 1721, nouvelles fêtes en l'honneur du mariage du Chevalier de Lorraine, Jacques-Henri Prince de Lixheim, Marquis d'Ambleville, Grand maître de la maison de S. A. R. le duc Léopold, avec Marguerite de Beauvau, ci-devant Chanoinesse de Maubeuge, fille de Marc de Beauvau, Marquis de Craon. La célébration du mariage religieux eut lieu le 19 août 1721.

... Elle fut suivie de festins somptueux pendant plusieurs jours, entremelez de ballets, de danses pastorales, de musique de symphonie, de comédie, d'illuminations et de feux d'artifice. Jamais la cour de Lunéville ne fut plus nombreuse ni plus brillante. Parmi ces différents plaisirs, on représenta sur le théâtre de Lunéville une nouvelle pièce pastorale, mise en musique par le sieur Desmaretz, surintendant de la musique de Leurs Altesses Royales. Pour donner une juste idée de la munificence et de la noblesse qui éclata ce jour-là sur ce théâtre, il suffira de dire que Mgr le Prince François, Mgr le Prince Charles, Mme la Princesse aînée et Mme la Princesse Charlotte, enfants de Lorraine, y parurent et y dansèrent dans les entrées du prologue en habits de bergères; comme aussi divers pages de Leurs Altesses Royales et les filles d'honneur de Madame Royale, de même que plusieurs jeunes seigneurs et demoiselles les plus qualifiés de la cour (1).

Le chroniqueur qui nous a laissé ce récit ne donne point le titre de cette pastorale, dont le livret fut cependant imprimé à Nancy, chez Cusson. La décoration du prologue représentait une place publique au fond de laquelle on jetait les fondements d'un palais magnifique : le château de Lunéville. Sur la scène, Euterpe et le Temps chantaient un prologue louangeur calqué sur les modèles français :

EUTERPE, *s'adressant au Temps.*

Qu'à jamais ce palais rappelle la mémoire
Du souverain qui l'élève à nos yeux.
Vous qui détruisez tout, conservez-en la gloire,
Vous suivrez le désir des dieux.

LE TEMPS.

Qu'un prince digne de vos vœux
Vive sans cesse dans l'histoire
Et dans le cœur de ses derniers neveux.

Quelques mois auparavant, d'autres réjouissances avaient eu lieu à l'occasion de la majorité du Prince Léopold-Clément (20 avril 1721). Un *Te Deum* en musique avait été chanté à l'église des Cordeliers, à Nancy; ensuite on avait eu des festins, des bals; la fête avait pris en même temps un caractère populaire : « Les trompettes, timbales, hautbois, tambours, violons et autres instruments régalaient d'une agréable symphonie la multitude du peuple dont la place devant le palais et les rues circonvoisines étaient remplies. »

La musique du Duc Léopold était nombreuse; nous ne transcrirons pas les noms des symphonistes et des chanteurs attachés au service du Prince, non plus que des facteurs d'instruments qui s'établissaient en Lorraine. Ces listes, fort nombreuses, ont été reproduites d'après les documents

(1) SCHMIT, *Gazette de Lorraine, du règne de Léopold.* Manuscrit de la bibliothèque de Nancy.

originaux par M. Albert Jacquot, dans son beau livre sur *la Musique en Lorraine*; en nous bornant à la biographie de Desmarets, dont il est fort peu parlé dans cet ouvrage, nous ne marchons pas sur les brisées de l'érudit auteur lorrain.

Léopold Ier mourut le 27 mars 1729; dans la pompeuse cérémonie de ses funérailles, la musique n'eut point de place; le service religieux fut chanté en plain-chant, et le cortège funèbre ne fut accompagné que de la troupe des « trompettes et timbales des plaisirs », et de celle des « hérauts et sonneurs de clochettes » (1).

Desmarets conserva, sous le règne du Duc François III, les fonctions qu'il occupait à la cour de Léopold. Il était déjà fort âgé, lorsque de nouvelles fêtes lui procurèrent encore une occasion brillante de se produire comme compositeur. La Princesse Elisabeth-Thérèse, sœur du Duc régnant, épousa par procuration le Roi de Sardaigne Charles-Emmanuel III, le 6 mars 1737, dans la chapelle du château de Lunéville; le Prince de Carignan représentait le Roi de Sardaigne.

Les fêtes durèrent plusieurs jours; le dimanche 3 mars, il est fait mention d'une très belle musique, exécutée pendant une messe à laquelle assistait la cour. Le même jour, à la fin des vêpres, « on chanta un motet, composé par le fameux Desmarets, exécuté sous ses ordres par les demoiselles David et Mercier, premières musiciennes du concert de Nancy. » A 6 heures, il y eut comédie : la Princesse Charlotte et « d'autres dames et cavaliers de la cour » jouèrent *la Fausse Agnès*. Le lendemain, lundi 4 mars, il y eut musique pendant le dîner; à 4 heures, on exécuta une cantate dont le sujet allégorique était le mariage du Roi et de la Princesse; la musique en fut très applaudie; mais le chroniqueur a oublié de citer le nom du compositeur, qui était probablement Desmarets. Enfin, le 5 mars, pendant la messe de mariage « on entonna le *Te Deum* en musique de la composition de M. Desmarets, qui fut parfaitement exécuté » (2).

VII

Pendant que l'auteur de *Didon* remportait ainsi dans une cour brillante autant qu'éclairée des succès propres à le consoler de son exil, sa situation en France s'était bien modifiée.

En octobre 1712, profitant d'un voyage de Louis XIV à Rambouillet, chez le comte de Toulouse, Matho, l'ami fidèle de Desmarets, fit exécuter aux messes quotidiennes des motets de l'auteur de *Circé*, mais sans en prévenir le Roi. « Quoiqu'il y eût près de vingt ans que ce prince ne les eût entendus, il les reconnut et en fit l'éloge. Les princes et les seigneurs saisirent cette occasion pour lui demander la grâce de Desmarets; il leur répondit que personne n'y perdait plus que lui, mais qu'il avait juré de ne point accorder de grâce pour le crime dont il était accusé et il les refusa. » Dix ans plus tard, en 1722, sous la Régence, Desmarets obtint de faire reviser son procès au Parlement, l'assemblée, cassant le jugement du Châtelet, déclara valable le mariage du musicien, qui fut réhabilité.

Il ne profita cependant pas de la liberté qui lui était rendue de séjourner en France, et c'est en Lorraine qu'il termina sa carrière, non sans avoir joui encore des succès qu'obtenaient à Paris les fruits de son talent. En 1711, *Iphigénie en Tauride*, remise à la scène et supérieurement exécutée, obtenait plus de vogue qu'à l'origine; elle était reprise en 1719, en 1720, en 1734, et même elle survécut de vingt ans à son auteur, puisqu'on la revit en 1762, chantée par Larrivée et Mlle Chevalier (3). Avant de disparaître du répertoire, cette belle partition subit l'outrage d'un remaniement : Berton, l'infatigable arrangeur, se chargea de la *raccommoder en entier*, et il y inséra, entre autres morceaux de son crû, une chaconne qui eut l'honneur d'être dansée par Vestris et Gardel, dans l'opéra de *Sylvie*, où Berton la fit entrer en 1767 (1).

En 1717, c'était *Vénus et Adonis*, que l'administration de l'Opéra faisait reparaître; et, en 1722, on donnait la première représentation de *Renaud, ou la suite d'Armide*, tragédie lyrique en cinq actes, paroles de l'abbé Pellegrin, sous le nom de son frère, musique de Desmarets.

Cet ouvrage, qui n'eut que sept représentations, était sinon terminé, du moins commencé depuis longtemps, car pendant le séjour de notre artiste en Espagne, des répétitions de *Renaud* furent données en 1705 au Palais-Royal, chez le Duc d'Orléans. A travers l'emphase littéraire du rédacteur du *Mercure*, on démêle assez clairement que le futur Régent était pour quelque chose dans la composition de cet opéra; ce serait là l'explication de la faveur que le Régent fit à Desmarets, lorsqu'il lui augmenta sa pension en 1722. Les neuf cents livres de pension que Louis XIV avait accordée au musicien en 1683 lui avaient, paraît-il, été conservées; en 1722 le Duc d'Orléans porta cette pension à 1,500 livres, lesquelles, « jointes aux bienfaits que Desmarets recevait de la cour de Lorraine, le mirent en état de jouir d'une vie aisée et tranquille. »

Renaud, qui d'après le compte de Maupoint (2) fut le centième opéra représenté à l'Académie royale de musique, avait pour interprètes Mlles Eremans, Antiers, Le Maure, les sieurs Le Mire, Thévenard, Tribou, Dubourg, Dun, Chassé, etc. Malgré l'attrait d'une telle exécution, malgré des ballets multipliés de bergers et de bergères, pastres et pastourelles, matelots et matelottes, peuples d'Ascalon, Sarrasins, démons et génies transformés, le dernier opéra de Desmarets n'obtint aucun succès.

La première représentation, dit *le Mercure*, a été des plus tumultueuses : la seconde obtint beaucoup plus d'attention et quelques applaudissements, cela faisait espérer que cette pièce se relèverait comme tant d'autres dont les commencements ont été aussi équivoques; mais les fêtes qu'on a célébrées au sujet de l'heureuse arrivée de l'Infante d'Espagne, ayant fait diversion à tous les autres spectacles, les représentations de *Renaud* se sont mal soutenues jusqu'à la clôture du théâtre. Le Roy et l'Infante ont honoré cet opéra nouveau de leur présence; honneur qui a été suivi d'une gratification de mille écus que S. M. a donnée à l'auteur de la musique.... Tout le monde convient qu'il y a d'excellents morceaux de la part du musicien et du poète. Tels sont un songe et une chaconne chantante dans le second acte, un monologue dans le quatrième, et une passacaille dans le cinquième.

Le *Mercure* cite quelques vers du songe :

ARMIDE.

Aux charmes du sommeil je me livrais à peine
Quand du fond des Enfers j'ai vu sortir la haine,
L'air sombre, l'œil farouche, elle traîne après soi
L'horreur, le carnage et l'effroy.
Suy moy, m'a-t-elle dit, ta vengeance est certaine;
Mon flambeau brille devant toy:
Elle part, je la suis; j'aperçois *mon perfide*:
D'une main que ma rage guide,
Je lance un trait fatal armé contre ses jours;
Mais hélas! ô faiblesse extrême!
Plus rapide que le trait même,
Tout mon cœur vole à son secours.

« On peut juger par ce morceau de poësie, — dit le *Mercure* sans se compromettre par une appréciation directe, — si l'ouvrage est bien ou mal écrit, puisque c'est à peu près le même style qui règne partout. Ce songe a été parfaitement bien exprimé par le musicien, et excellemment chanté par la demoiselle Antier.

(1) ALLIOT, *Relation de la pompe funèbre de Léopold*, Nancy, 1730, in-4°.
(2) *Gazette de Lorraine, du règne de François III*. Manuscrit de la bibliothèque de Nancy.
(3) TH. DE LAJARTE, *Catalogue de la bibliothèque musicale de l'Opéra.*

(1) *Les spectacles de Paris*, calendrier théâtral pour l'année 1768; le même pour 1772, p. 157; — *le Mercure de France*, janvier 1767, premier volume, p. 176.
(2) MAUPOINT, *Bibliothèque des théâtres*, Paris, 1733. — Pour la distribution complète des rôles de *Renaud*, voy. frères Parfaict, Dictionnaires des théâtres de Paris.

Nous touchons à la fin de notre tâche, et il ne nous reste plus que quelques mots à dire sur les dernières années de Desmarets.

On sait comment le duc de Lorraine, François III, époux de Marie-Thérèse d'Autriche depuis le 12 février 1736, quitta en 1737 ses états héréditaires, qui passèrent en la possession viagère du roi de Pologne, Stanislas Leczinski, pour être bientôt réunis à la France. Stanislas fit son entrée à Lunéville le 3 avril 1737. D'après M. Jacquot, Desmarets conserva sous son règne les fonctions de surintendant de la musique. Il y a lieu de croire que ce n'était plus pour lui qu'un titre honorifique. Agé à cette époque de soixante-quinze ans, il avait probablement renoncé à la vie active pour se reposer dans sa famille. Il avait eu, comme nous l'avons dit, de son premier mariage, une fille, qui mourut à Lunéville un an après lui, le 19 août 1742; de son second mariage avec Mlle de Saint-Gobert, il eut plusieurs enfants, dont deux seulement sont nommés par ses biographes : Léopold Desmarets, lieutenant de cavalerie au régiment d'Heudicourt, et qui mourut en 1750, après avoir été l'un des hôtes les plus assidus de Madame du Châtelet à Cirey; François-Antoine Desmarets, qui fut président à l'élection de Senlis après la mort de son grand-père maternel, M. de Saint-Gobert. Outre ces deux fils, les archives de la paroisse Notre-Dame, à Nancy, en mentionnent un troisième : « Paroisse Notre-Dame, année 1716, 26 avril. Charles-Ignace, fils du sieur Henry Desmarets, surintendant de la musique de S. A. R., et de dame Marie-Marguerite de Saint-Gobert; parrain, messire Charles-Ignace baron de Mahuet, conseiller secrétaire d'état de S. A. R. » — Enfin, il se pourrait que Jean-Joseph-Louis Desmarets, qui se faisait inscrire pour suivre les cours de la Faculté de droit de Nancy, dans les années 1744 à 1746, fût encore un enfant de notre musicien (1).

C'est à Lunéville que l'auteur de *Didon* termina sa longue carrière, le 7 septembre 1741. Il était âgé de 79 ans, et fixé en Lorraine depuis trente-quatre années, qui ne furent certainement pas les moins fécondes de sa vie d'artiste. Cependant ses compositions de la cour de Lorraine sont perdues sans doute à tout jamais, et l'on peut en partie en imputer la faute à ses fils; François-Antoine, le président de Senlis, possédait une grande partie de la musique manuscrite de son père, et son frère Léopold, qui était bon musicien et virtuose sur le clavecin, devait sans aucun doute y attacher du prix. Aucune de ces œuvres mondaines ou religieuses ne fut imprimée.

L'artiste dont nous venons de retracer l'histoire ne fut pas sans doute un de ces hommes de génie qui personnifient une époque et sur lesquels la postérité, émue d'admiration, se montre avide de détails; mais dans une période d'interrègne et de transition, il fut un des artistes qui portèrent le plus haut le drapeau de notre art national, et à ce titre, il nous a semblé que ses œuvres nombreuses et intéressantes méritaient un souvenir. Si, tout en faisant connaître quelques détails curieux de l'histoire de la musique française, nous avons attiré l'intérêt de nos lecteurs sur un artiste dont la vie fut à la fois laborieuse et agitée, nous pourrons considérer notre tâche comme suffisamment remplie.

(*Fin.*) MICHEL BRENET.

SEMAINE THÉATRALE

Toujours bien peu de Parisiens à Paris. Mais on y coudoie quantité de provinciaux et d'étrangers de toute provenance, dont le nombre va s'augmenter encore par suite de l'ouverture de l'Exposition triennale. Cela suffit sinon à faire la fortune de nos théâtres, du moins à leur permettre d'attendre patiemment des jours plus dorés.

A l'OPÉRA, Mlle Duvivier aurait effectué son deuxième début dans l'*Africaine*, mais la presse n'y a pas été convoquée. Il est à espérer que, plus aguerrie et moins en proie à l'émotion, la nouvelle Selika aura rencontré meilleure fortune que dans le terrible rôle de Valentine des *Huguenots*.

Les représentations du samedi ont recommencé. C'est Mlle Lureau qui les a inaugurées avec *Faust*. Le succès de la brillante élève du Conservatoire grandit toujours et le public lui fait fête comme à une étoile de première grandeur qui coûterait cent mille francs à son directeur. M. Vaucorbeil a donc fait là une excellente opération, et il va la renouveler probablement avec une autre lauréate du Conservatoire, Mlle Figuet, qui débutera prochainement dans le rôle d'Amneris d'*Aïda* et dont on est en droit d'attendre beaucoup. Double acquisition précieuse et dans les prix les plus doux, ceux fixés par l'État, six ou sept mille francs à l'année, croyons-nous. Et cependant nous connaissons nombre de journalistes, d'amateurs éclairés (?) et même des directeurs, en tirant profit personnellement, qui contestent les mérites du Conservatoire et son utilité.

La prochaine reprise d'*Hamlet*, fixée au lundi 24 septembre, s'annonce comme devant être fort brillante. Mlle Isaac étudie le rôle d'Ophélie avec M. Ambroise Thomas lui-même et tout fait présager qu'elle y sera remarquable. C'est, en effet, de tout le répertoire de l'Opéra, le rôle le mieux fait pour son talent. Elle aura à côté d'elle, pour la soutenir, Lassalle, dont le congé expire demain lundi, et Mlle Richard, la superbe reine. Belle représentation en perspective.

Mlle Sangalli effectuera sa rentrée le 1er octobre, dans *Sylvia*, le délicieux ballet de maître Delibes, tandis que Mlle Mauri répétera celui de M. Théodore Dubois, *la Farandole*, à propos duquel les gazetiers se livrent déjà aux indiscrétions les plus vives. On pense si *le Ménestrel* pourrait faire sa partie dans ce concert de révélations. Mais il s'en gardera bien. C'est œuvre essentiellement légère et fragile qu'un ballet, quelque chose comme l'aile du papillon. Pourquoi lui ôter à l'avance sa fleur et ses plus brillantes couleurs? Nous pouvons dire cependant que nous croyons au succès de la partition de M. Théodore Dubois. Vivement colorée et abondante en idées mélodiques, elle séduira le public autant qu'elle intéressera les musiciens.

On a beaucoup parlé aussi, cette semaine, d'une prétendue sédition dans les chœurs de l'Opéra. Peut-être bien y a-t-il eu quelques velléités de réclamations intempestives ; mais il a suffi que Jupiter-Vaucorbeil, qui s'est toujours montré d'une bienveillance excessive pour les masses de son théâtre, lançât son *quos ego*, pour que tout rentrât dans l'ordre aussitôt.

***

A L'OPÉRA-COMIQUE toujours grande variété de programmes et grande activité.

Mardi excellente reprise de *la Flûte enchantée* ; Talazac, qui est revenu de ses vacances avec une voix plus belle que jamais, a merveilleusement chanté le rôle de Tamino. Mme Bilbaut-Vauchelet, la touchante Pamina, et Fugère, le joyeux oiseleur, ont partagé son succès.

Le lendemain, encore une fort belle représentation avec *la Perle du Brésil* ; salle absolument garnie du haut en bas. On y remarquait le Gouverneur de l'Algérie, M. Tirman et sa famille, en compagnie du docteur Proust. Mlle Nevada, qui décidément conquiert toutes les faveurs et les sympathies publiques, a été l'objet d'ovations enthousiastes. L'amiral Cobalet et le lieutenant Mouliérat ont eu aussi leur bonne part d'applaudissements. L'orchestre, sous la conduite de M. Danbé, et les chœurs, sous celle de M. Carré, ne méritent que des éloges.

Avec cette interprétation supérieure, *la Perle du Brésil* prend place définitive au répertoire de l'Opéra-Comique.

Entre-temps, Mlle Nevada répète *Mignon*, où elle effectuera son deuxième début. M. Mouliérat prendrait en même temps possession du rôle de Wilhem Meister. Demain lundi *le Pardon de Ploërmel* avec Mlle Merguillier dans le rôle de Dinorah, et Mme Eugally dans celui du pâtre Loïc; M. Carroul chantera Hoël et M. Bertin, Corentin.

Hier samedi on avait affiché *Lakmé*, dont la reprise est si impatiemment attendue. Elle n'a pu avoir lieu. Pour quelles raisons ? Le sujet est délicat. Mais, comme tous les journaux se sont déjà emparés de ce petit événement, il faut bien que *le Ménestrel* en touche deux mots à ses lecteurs.

Depuis une semaine environ, Mlle Van Zandt télégraphie à son directeur qu'elle est sérieusement indisposée à Hombourg et qu'en

---

(1) H. LEPAGE, *Inventaire des archives départementales de Meurthe-et-Moselle. Inventaire des archives de Nancy.*

conséquence il lui sera impossible d'effectuer sa rentrée au jour dit. M. Carvalho, habitué de longue date aux caprices de sa gentille pensionnaire, répond qu'il ne croit que médiocrement à cette indisposition et qu'il continue à afficher *Lakmé* pour samedi, aux risques et périls de la gracieuse artiste, lui laissant toute la responsabilité de ce qui pourra survenir. Mais Mlle Van Zandt, probablement cette fois sérieusement empêchée (un médecin de Hombourg l'atteste), persiste à ne point arriver.

Voilà toute l'affaire. Elle rappelle ce berger de la fable, qui, pour le malin plaisir de déranger ses voisins, s'amusait sans cesse à crier au loup. Un jour le loup vint réellement, le berger cria, mais personne ne se porta à son secours et ses moutons furent mangés. La mignonne Lakmé fera bien de méditer cette fable. Et M. Léo Delibes pourra la lui mettre en musique.

***

Jennius de *la Liberté*, qui est proche parent du compositeur Victorin Joncières, membre de la Commission nommée par feu Herold pour étudier la fondation d'un Opéra-Populaire, donne des renseignements évidemment exacts sur le point où en est cette affaire:

« C'est le 15 octobre prochain, dit-il, que M. Ritt devait ouvrir l'Opéra-Populaire, subventionné par le conseil municipal.

» On se rappelle que l'émission lancée par des banquiers belges, pour transformer en théâtre le Panorama de Belfort n'a pas réussi. M. Ritt cherche depuis plusieurs mois un autre local, pour y installer l'Opéra-Populaire.

» Il doit présenter au conseil municipal plusieurs projets et demander un sursis, pour remettre à l'année prochaine l'ouverture de l'Opéra-Populaire.

» D'un autre côté, M. de Lagrené, qui vient de prendre définitivement possession du théâtre du Château-d'Eau, pour y jouer l'opéra et l'opéra comique, a l'intention de solliciter la subvention ou une partie de la subvention votée par le conseil municipal.

» Nous avons soutenu trop chaleureusement M. Ritt, pour le combattre aujourd'hui, alors que des circonstances imprévues sont venues entraver les grands projets qu'il avait formés, et qu'il espère toujours réaliser.

» L'entreprise de M. de Lagrené mérite cependant nos sympathies. Il est animé des meilleures intentions vis-à-vis des jeunes compositeurs, et il a déjà donné des preuves de son activité et de son désir de bien faire.

» Le mieux est d'attendre la décision que prendra le conseil municipal, lorsque viendra le 15 octobre, date fixée primitivement pour l'ouverture de l'Opéra-Populaire.

» A notre avis, le préfet de la Seine devrait, avant cette échéance, réunir la commission de l'Opéra-Populaire, nommée jadis par M. Herold, pour prendre son avis sur la question.

» Les compositeurs qui font partie de cette commission pourraient être de bon conseil sur beaucoup de points, qui demandent des connaissances spéciales, étrangères à la plupart de nos conseillers municipaux. »

Bien parlé, Jennius; mais pourquoi n'être pas gourmand jusqu'au bout et ne pas soutenir à la fois Ritt et Lagrené, l'Opéra-Populaire et le Château-d'Eau. Nous avons en France assez de musiciens de talent pour alimenter ces deux scènes. Le rêve est trop beau peut-être, et on n'a pas l'habitude de gâter ainsi les pauvres compositeurs.

***

Dans les théâtres purement de comédie, la semaine est aux jeunes. Tandis qu'à l'Odéon M. Victor Jannet, avec *le Bel Armand*, se révèle déjà comme un auteur consommé, en voici surgir au Palais-Royal un plus jeune encore, avec un vaudeville amusant: *Prête-moi ta femme*, qui contient déjà, avec ces quelques gaucheries du jeune âge qui ne sont pas sans charme, des saillies heureuses, des scènes de véritable comédie, et une contexture de pièce suffisante. Il y a certainement dans ce premier essai l'étoffe d'un écrivain dramatique de talent. M. Maurice Devallières a d'ailleurs de qui tenir, étant le petit-fils de M. Ernest Legouvé. Il a toujours vécu dans un frottement académique, qui n'a pu que lui profiter. Nous le retrouverons prochainement avec une œuvre plus sérieuse à la Comédie-Française: *la Matinée de contrat*. Tout cela à vingt et quelques années ! N'est-ce pas d'un bel avenir ?

Pour en revenir à *Prête-moi ta femme*, nous ne trouvons guère à signaler dans l'interprétation que M. Milher, qui esquisse avec beaucoup de verve et de finesse un rôle de Marseillais. M. Raymond a aussi des qualités de naturel, mais qui ne sont pas encore dans leur complet épanouissement. M. Numa est encore plus réservé. Mlle L. Caron qui vient de l'Odéon, pourra rendre des services à MM. Briet et Delcroix dans un emploi qui n'était pas tenu à leur théâtre; à défaut de beauté, elle a de la distinction et connaît son métier de comédienne.

***

Au théâtre des Variétés, le succès de *Mam'zelle Nitouche* est inépuisable. Avec la reprise, voici les recettes parties de plus belle, tous les soirs on dépasse cinq mille francs. En voilà donc jusqu'au 10 novembre, époque du congé de Mme Judic, et tous projets de reprise de *la Vie parisienne* ou de spectacle coupé ont dû être abandonnés.

MM. Henri Meilhac et Albert Millaud vont lire cette semaine leur nouvelle grande pièce pour l'hiver 1884 : *La Cosaque*, encore une folie russe sur laquelle nous pourrions nous livrer à des indiscrétions sans nombre. Quel dommage pour nos lecteurs que nous ayons promis le secret ! C'est un imbroglio vraiment très gai, avec une pointe de sentiment vers la fin. Principaux interprètes : Mme Judic, MM. Dupuis, Baron, Christian, Léonce et Cooper. Quel bouquet !

A la Renaissance les répétitions d'orchestre du *Vertigo* sont commencées.

Celles du *Fou Chopine* vont suivre de près. Pour ce second ouvrage, M. Selleuick, qui, on le sait, désirait diriger l'exécution de la première représentation de son petit acte, vient de demander au ministère de la guerre l'autorisation de paraître au pupitre, autorisation qui lui a été accordée. Comme Gounod et Verdi alors !

Cette semaine, aux Nouveautés, MM. Leterrier et Vanloo ont lu aux artistes leur nouvel opéra comique, *le Roi de Carreau*, et M. Théodore de Lajarte, qui a écrit la musique de cet ouvrage, a fait entendre sa partition.

Voici la distribution de la pièce :

La Roche Trumeau	MM.	Brasseur.
Tirechappe		Berthelier.
Agénor de la Cerisaie		Vauthier.
Mistigris		Albert Brasseur.
Le duc de la Cerisaie		Bonnet.
Malbranchu		Scipion.
Benvenuta	Mmes	Vaillant-Couturier.
Lucinde		Mily Meyer.

Et tout le petit bataillon féminin du théâtre des Nouveautés.

Bref dans tous nos théâtres grand branle-bas de combat et le feu ne tardera pas à s'ouvrir sur toute la ligne. Auteurs, à vos pièces, et nous critiques, à nos plumes.

Intérim.

LA MUSIQUE EXPRESSIVE

ÉTUDIÉE DANS L'ŒUVRE DE BERLIOZ

Nous n'admettons pas facilement que l'on s'écarte de la voie commune. Notre vanité répugne à reconnaître une supériorité quelconque à l'homme que nous voyons errer chaque jour avec nous dans les ténèbres, participer à nos misères, subir comme nous l'adversité. Il manque pour ainsi dire à celui qui vit au milieu de nous, qui nous coudoie à toute heure, le prestige de l'éloignement, auréole nébuleuse qui couvre de ses rayons ce qu'il y a d'inférieur dans la nature humaine et voile à nos regards la matière pour ne leur laisser contempler que l'esprit. Voilà pourquoi tant de poètes ont éprouvé les rigueurs de la pauvreté, pourquoi la neuvième symphonie n'a pu mettre Beethoven à l'abri du besoin, pourquoi Schubert vécut dans l'indigence et pourquoi Berlioz incrimina si souvent son siècle. Avant la résurrection glorieuse, il y a le Golgotha; avant l'apothéose, il y a le sépulcre. La Gloire aime à planer au-dessus des tombeaux.

Depuis environ vingt ans, grâce à l'initiative des chefs d'orchestre de nos concerts du dimanche, le nombre des œuvres musicales inconnues ou méconnues a singulièrement diminué. De regrettables erreurs ont été réparées, des jugements hâtifs ont dû être réformés, des ouvrages presque oubliés ont reparu à la lumière et nous nous sommes étonnés de les avoir si longtemps dédaignés.

Cependant, parmi les productions d'une incontestable valeur, il s'en rencontre encore quelques-unes dont nous n'avons pas su deviner la portée. Nous les écoutons avec surprise, presque sans plaisir, et l'impression qu'elles nous procurent, d'ailleurs superficielle et fugitive, est absolument perdue pour notre perfectionnement artistique. L'auteur a manqué son but. Y a-t-il eu impuissance de sa part ou bien inattention de notre côté? Voilà le point qu'il s'agirait d'éclaircir.

La faveur qui s'est attachée au nom de Berlioz, aussitôt après que cet artiste fut descendu dans la tombe, a permis à nos sociétés symphoniques d'accueillir, pendant un espace de temps relativement fort court, et de grouper, en quelque sorte sous nos yeux les plus belles créations de son génie. Cette circonstance a donné carrière à d'ingénieux parallèles en facilitant l'analyse comparative de plusieurs passages qui se complètent mutuellement. Elle a mis en relief les préférences de la foule pour tout ce qui marque une étroite parenté avec le répertoire que les théâtres ont rendu familier, son indifférence pour ce qui s'en écarte et particulièrement sa réprobation plus ou moins respectueuse pour ce qui de près ou de loin se rattache à cette catégorie d'œuvres musicales que les écrivains ont désignée sous le nom de *musique expressive.*

Pourtant, la plupart des ouvrages de ce genre dénotent une vigueur intellectuelle bien rare, un travail consciencieux, une intuition poétique excessivement délicate. Ils ouvrent en outre une route nouvelle à l'art moderne en étendant presque à l'infini ses horizons. La froideur du public à leur égard nous paraît un fait regrettable dont il ne sera pas inutile de rechercher l'explication; car enfin, pourquoi un auditeur capable de goûter les beautés de la *Damnation de Faust* demeurerait-il frappé de mutisme en présence d'une symphonie beaucoup moins compliquée, d'une ouverture ou même d'une simple mélodie? La raison en est facile à saisir: il s'est placé au point de vue exclusivement musical pour apprécier des conceptions grandioses, où la musique proprement dite ne remplit qu'un rôle secondaire; il n'a donc pu ni comprendre ce qu'il entendait, ni même en pressentir la signification. C'était à lui d'animer l'ondulation sonore par un souffle émané de son propre fonds, à lui de tirer du néant un monde nouveau, à lui de vivifier le chaos par l'idée. Si l'insuffisance de son éducation ou son inexpérience lui ont rendu cette tâche impossible, si ses forces sont restées au-dessous de la haute collaboration que lui avait réservée le génie, assurément lui seul doit en être rendu responsable.

On applique le terme générique de *musique expressive* à une classe particulière de compositions où les procédés indiqués par la théorie sont mis en usage beaucoup plus dans le but d'évoquer le souvenir d'une scène dramatique accomplie ou supposée que dans celui de créer des formules mélodiques ou rythmiques.

Cette propension à tout dépeindre, au moyen des affinités secrètes de nos sentiments et de nos idées avec les combinaisons variées de l'harmonie, de la mélodie ou de l'instrumentation, ne constitue pas précisément une nouveauté.

Au XVIIe siècle, Jean Kuhnau se rendit célèbre par ses *Histoires bibliques*. C'était un recueil de cinq pièces ayant pour objet de rappeler la consternation des fils de Jacob au moment de la mort de leur père, le chagrin qu'ils en avaient ressenti, leur voyage au pays de Chanaan, l'inhumation du patriarche et l'espoir des survivants.

Un peu plus tard, Sébastien Bach racontait musicalement les péripéties d'un petit drame intime dont il avait été l'un des acteurs lors du départ de son frère en qualité d'hautboïste des armées du roi de Suède Charles XII. Les prières de la famille, ses plaintes, sa tristesse rendues dans un désolant *lamento*, les adieux, l'arrivée du postillon et la séparation indiquée par une fugue *all imitazione della cornetta di postiglione*, tels sont les épisodes curieux de ce spécimen bizarre de musique expressive.

Beethoven à son tour fut amené sans préméditation à exploiter cette veine féconde. Il avait trop conscience de son individualité pour qu'aucune barrière conventionnelle pût avoir raison de sa sauvage indépendance et gêner les expansions de son talent; il poursuivait son idéal avec un acharnement que rien ne pouvait maîtriser, étant de ces êtres prédestinés qu'une intuition géniale dirige souvent mieux que les règles. Est-il surprenant après cela qu'il se soit avisé parfois de secouer les entraves de l'école et qu'il ait éprouvé le désir de rajeunir les vieux clichés? Si son audace a besoin d'excuse, il suffit de nommer la 6e, la 7e et la 9e symphonie, les sonates pour piano en *ut dièze* mineur et en *mi bémol*, op. 81, les derniers quatuors et le mélodrame d'*Egmont*. Les novateurs contemporains sont partis de là, Berlioz à leur tête.

Nul n'a cru plus que Berlioz à la puissance expressive du son. Il ne considérait pas la musique comme une vibration harmonieuse ayant pour objet de nous pénétrer d'une douce sérénité; il n'a pas vu seulement en elle un intermédiaire capable de transmettre à d'autres les sentiments et les passions qui l'agitaient: il a pensé qu'elle pouvait, par ses seules ressources, représenter une action. De là sa préoccupation constante de dramatiser la symphonie.

L'application de son système a donné naissance à d'étranges productions. Une des plus extraordinaires est, sans contredit, *la Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet*, extraite de l'œuvre 18 intitulé *Tristia*.

En tête de la partition instrumentale, on lit cette épigraphe d'Ovide:

« Qui viderit illas
» De lacrimis factas, sentiet esse meis. »

Berlioz n'a jamais exprimé dans un langage plus profondément pathétique la tristesse intense qui débordait de son cœur. Admirateur presque aveugle de Shakespeare, il n'a voulu modifier en rien l'économie de sa tragédie et s'est borné à y adjoindre un épilogue musical.

Au moment de la catastrophe, le poète, écrasé sous le poids de la situation, se dérobe. Alors la musique apporte son contingent de larmes et dessine à grands traits ce que la poésie était inhabile à décrire.

Vous venez d'assister à la représentation d'*Hamlet*. Le jeune roi Fortimbras vous a laissé sous l'impression de cette phrase d'une poignante simplicité:

« Que quatre capitaines portent Hamlet sur l'estrade comme on » fait pour les soldats, car il est vraisemblable que si le destin » l'eût mis à l'épreuve, il se fût montré grand roi. Que la musique » guerrière et les marques du respect militaire l'accompagnent sur » son passage. Enlevez le corps; un spectacle pareil orne un champ » de bataille, mais offre ici un aspect lugubre. Allez, ordonnez » aux soldats de faire feu. *(Marche funèbre. Ils sortent emportant le » corps, après quoi on entend une décharge d'artillerie.)* »

A cet instant, un son vague traverse le théâtre demeuré désert et silencieux. Est-ce le soupir d'une poitrine humaine ou bien le frémissement de l'air à travers les cyprès du cimetière qui va recevoir la dépouille d'Hamlet? On ne sait? Écoutez pourtant... Ne serait-ce pas le murmure d'une foule recueillie? Oui, ce sont les fils du Danemark. Ils sont venus offrir à leur prince, mort avant l'âge, le tribut de leurs regrets.

Un bruit saccadé de pas annonce l'arrivée du convoi qui entre dans l'enceinte, pendant que le canon d'Elseneur tonne sourdement au loin comme un adieu formidable de la patrie à son héros. Un tressaillement douloureux s'empare de tous les assistants à la vue de ce lugubre appareil; des sanglots éclatent de toutes parts; chacun se sent frappé dans ses espérances, dans son orgueil national, le deuil de la patrie a retenti dans tous les cœurs. Enfin, pendant que la fosse se referme sur le cadavre, les soldats déchargent leurs armes et la cérémonie s'achève au milieu d'une stupeur générale.

Voilà comment Berlioz a rempli le programme tracé par le poète anglais. Nous ne dirons rien de la structure technique de son œuvre, ni de l'inspiration dont elle est remplie: il suffit d'en avoir marqué le caractère original. Berlioz ne fut pas un révolutionnaire de parti pris; il se laissait entraîner par son sujet, le traitait selon son tempérament, c'est-à-dire sans reculer devant les conséquences les plus excentriques du plan qu'il avait adopté. Envisagée sous cet aspect, *la Marche funèbre pour la dernière scène d'Hamlet* nous apparaît comme le résultat d'une tentative isolée qui n'a d'équivalent ni dans le passé ni dans le présent.

A. BOUTAREL.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

— On nous écrit de Bruxelles que le jury du grand concours de Composition musicale composé de MM. Benoit, directeur du Conservatoire d'Anvers; Radoux, directeur du Conservatoire de Liége; Samuel, directeur du Conservatoire de Gand; Vanden-Eeden, directeur du Conservatoire de Mons; Emile Mathieu et Huberti, réuni sous la présidence de M. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles, a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner de grand prix cette année. Un second prix a été attribué à M. Heckers de Gand et à M. Soubre de Liége.

— Les nouvelles de Bruxelles annoncent le début de miss Grisswold, au théâtre de la Monnaie. La cantatrice américaine se présentait au public bruxellois dans le rôle de Mireille, qui lui permettait de faire valoir les qualités de grâce et de charme qu'on avait remarquées à l'Opéra, lors de son début dans Ophélie. A côté de miss Griswold on a beaucoup applaudi la charmante Angèle Legault, qui fait des progrès rapides et considérables. Elle a donné une physionomie très caractéristique à la sorcière Taven. M. Lorrain débutait aussi dans *Mireille* par le rôle de Ramon.

— M. Pollini, le directeur du théâtre de Hambourg, vient de mettre la main sur un ténor di primo cartello : M. Gustave Memmler de Mayence. Il a débuté par le rôle de Tristan où le ténor Winckelmann avait laissé de grands souvenirs. Voilà ce qui s'appelle attaquer le taureau par les cornes. Mais on connaît le dicton latin : la fortune sourit aux audacieux, et M. Memmler a pu vérifier une fois de plus la justesse de cet adage.

— Johannès Brahms a quitté Vienne où il séjourna de longues années et va se fixer à Wiesbaden.

— Une cantatrice allemande, Mlle Laura Friedmann, qui était venue se perfectionner dans son art, à l'école de Mme Viardot, sera cette année l'étoile du théâtre de Dresde.

— Les journaux allemands nous apprennent que le ténor Prévost est en ce moment au théâtre de Prague, où il fait florès.

— La jeune et gracieuse virtuose Teresina Tua est engagée au deuxième concert du Gewandhaus de Leipzig, où elle doit se faire entendre avec son compagnon de voyage, le pianiste Robert Fischhof de Vienne.

— Très malins les bourgeois de Bernburg. Ils avaient un théâtre qui tombait en ruines et ne servait plus depuis plusieurs années. Ne sachant comment en tirer parti, ils ont eu l'idée d'en faire présent au duc d'Anhalt. Comme c'était à prévoir, le prince s'est piqué d'honneur et a fait réparer l'édifice à ses frais. La facture s'est soldée par la jolie somme de 130,000 marcs, mais les bourgeois de Bernburg possèdent maintenant une salle charmante et très coquettement décorée. Pour ne pas faire les choses à demi, le duc y fait donner des représentations par une troupe à sa solde.

— Une panique, provoquée par une fausse alarme, a failli causer au théâtre de Carlsbad un véritable désastre. Au premier signal d'alarme, le public s'est précipité vers les issues qui se trouvèrent fermées. Beaucoup de spectateurs se sont échappés par les fenêtres et par le toit. Il y a un certain nombre de personnes blessées, mais heureusement il n'est pas question de morts.

— Nous apprenons avec plaisir que MM. Edmond Weber, le pianiste-compositeur strasbourgeois, et Stennebruggen, professeur au Conservatoire de Strasbourg, ont été nommés officiers d'académie à l'occasion du concours qu'ils ont prêté aux fêtes musicales qui viennent d'avoir lieu à Saint-Dié.

— De passage à Genève, le pianiste-compositeur Adolphe David en a profité pour donner à l'hôtel des Bergues une soirée musicale où il a fait entendre quelques-unes de ses compositions pour le piano, entr'autres *la Fleur et l'Oiseau*, *Fantasca*, *la Pluie*, *Nuit d'Orient*, etc., toutes pièces de genres variés, qui ont bien exposé sous toutes ses faces le talent de l'artiste parisien.

— Au théâtre communal de Bologne, *Hamlet* est en pleines répétitions, avec le baryton Lhérie qui remporte partout de si grands succès avec ce rôle qu'il interprète en artiste et comédien consommé. La gracieuse Mlle Lodi chantera Ophélie.

— Le maestro Ponchielli écrit une nouvelle partition sur un livret intitulé *Marion Delorme*. Inutile d'ajouter que la pièce est empruntée au théâtre français. Après *Marion Delorme*, M. Ponchielli, qui est un homme de précaution, se mettra à la composition d'un nouveau livret intitulé *Janko*.

— On vient de donner au Politeama de Plaisance un nouvel opéra comique intitulé *Donna Ines*. La musique est du jeune maestro Luigi Ricci, fils de l'aîné des frères qui ont écrit en collaboration *Crispino e la Comare*.

— La Scala de Milan va prochainement être éclairée à la lumière électrique. Le gaz est déjà banni d'une partie du théâtre.

— Le théâtre Goldoni de Venise, complètement restauré, va rouvrir ses portes. En revanche le théâtre Rossini de la même ville restera fermé jusqu'à l'année prochaine.

— On a inauguré à Ancône une nouvelle salle de spectacle, bâtie sur les terrains de l'établissement balnéaire. Très jolie salle, dit-on, élégante et commode.

— L'orchestre américain de M. Thomas vient de terminer la tournée de concerts qu'il avait entreprise à travers l'Amérique, par une séance donnée à Chicago. Ce sont les piquantes et fines compositions de Johann Strauss qui ont fait les honneurs des derniers programmes.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La célèbre cantatrice Marcella Sembrich vient séjourner quinze jours à Paris, avant son départ pour l'Amérique. Elle prend les conseils d'Ambroise Thomas pour le rôle d'Ophélie d'*Hamlet*, et ceux de Léo Delibes pour *Lakmé*, deux opéras qu'elle compte interpréter là-bas et dont elle veut faire les deux joyaux de son nouveau répertoire.

— Mme Marchesi, l'éminent professeur de chant, est de retour à Paris, après une excursion aux bains de Carlsbad et aux lagunes de Venise. Elle vient de rouvrir son école cosmopolite de la rue de Phalsbourg, où, dès son premier appel, tous les jolis oiseaux chanteurs, qu'elle élève à la brochette, se sont empressés d'accourir des quatre coins du monde.

— Mme Caron, dont nous avons signalé, dimanche dernier, l'heureux début au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, a été longtemps l'élève de M. J. Masset, le professeur distingué du Conservatoire, avant de prendre les précieux conseils de Mme Marie Sasse. Elle avait même obtenu dans la classe de M. Masset d'abord un accessit, puis un second prix. Il n'est que juste de le rappeler.

— Mme Christine Nilsson, veuve de M. Auguste Rouzaud, est créancière de la succession de son mari d'une somme de 247,761 francs. Pour avoir paiement de cette somme, elle a formé opposition entre les mains de M. Moulusson, agent de change, sur toutes les sommes et valeurs qu'il pouvait devoir à la succession de M. Rouzaud et qui semblent s'élever à 145,000 francs environ. M. Auguste Rouzaud a laissé des héritiers qui contestent les prétentions de sa veuve et soutiennent que la somme dont M. Moulusson est détenteur était litigieuse, et qu'il était de l'intérêt de toutes les parties de ne point la laisser improductive entre les mains du tiers saisi. Les héritiers de M. Rouzaud, au nombre de quatre, ont assigné Mme veuve Nilsson-Rouzaud en référé pour faire nommer un séquestre chargé de déposer à la caisse des consignations la somme dont M. Moulusson est dépositaire. Après avoir entendu les observations de M. Marin, avoué des héritiers, et de Me Chéramy, avoué de Mme Nilsson-Rouzaud, M. le président a ordonné que la somme de 145,000 francs serait déposée à la Caisse des consignations par l'agent de change, lui-même à la charge des oppositions qui peuvent frapper cette somme.

— Il n'y pas de touriste plus vagabond que le bibliothécaire du Conservatoire, M. Wekerlin. A l'époque des vacances il se repose des rudes labeurs de l'hiver par une course folle aux quatre coins de la France. On le voit partout à la fois, au midi et au nord, d'abord à Etretat, dont il reste, on le sait, *la dernière vareuse*, puis, après une pointe dans les pays chauds, en plein Calvados, à Vire. Le voici maintenant en Bretagne, près d'Auray, où il arpente à sa guise les deux mille hectares d'un superbe château ami ; il fait du canotage et se livre à la pêche des anguilles et des carpes, corrige par instant les épreuves de son histoire de *la Chanson populaire en Alsace* et compose de temps à autre, quand l'inspiration le taquine. Nouveau Juif errant et avec des façons de Don César de Bazan, auquel il a emprunté son célèbre manteau, il rentrera bientôt dans sa bonne ville de Paris, peut-être avec cinq sols dans sa poche. Mais c'est le moindre de ses soucis. Figure d'artiste originale.

— A l'occasion de la catastrophe d'Ischia, dans une réunion composée de 40 sociétés instrumentales représentées par leurs directeurs ou présidents, il a été nommé une commission provisoire, ayant pour objet d'étudier la constitution d'un syndicat des Sociétés orphéoniques de France. Ce comité invite MM. les présidents et directeurs de toutes les Sociétés, chorales, fanfares, harmonies et symphonies de Paris, à se réunir le 17 courant, à neuf heures très précises du soir, au Grand-Café-Central, place de la République, au coin du boulevard Saint-Martin, dans le but de leur faire connaître le programme que le Comité provisoire se propose d'étudier et de lui adjoindre, en même temps, un nombre égal de directeurs des Sociétés chorales.

— On sait que le maestro Marenco et le chorégraphe Manzotti se sont associés pour la confection des ballets et leur exportation à l'étranger; *Excelsior* est le premier fruit de cette collaboration, dans laquelle il signor Manzotti entend se réserver tous les avantages. C'est lui qui touche les droits d'auteur et récolte les lauriers. Quant au maestro, on lui jette de temps en temps un os à ronger, et, s'il s'avise de grogner, on le bourre de coups. Ce régime a fini par lasser l'infortuné compositeur. Pour être musicien, on n'en est pas moins homme! Il s'est révolté une première fois lorsqu'*Excelsior* a été transporté à Paris, et a réclamé une part qu'il a bien fallu lui accorder. Voici qu'il se fâche de nouveau et intente un procès à son collaborateur à propos de *Sieba*, le nouveau ballet en répétition à l'Eden de la rue Boudreau. M. Marenco se plaint que son collaborateur a taillé et rogné dans sa partition comme un simple vivisecteur. Il aurait poussé le sans-gêne jusqu'à larder la partition de morceaux étrangers. Ce sont là, en effet, des façons qui ne sont pas de mise chez nous et nul doute que la justice ne se prononce en faveur des droits artistiques et pécuniaires du compositeur.

— Le chroniqueur du *Temps*, M. Jules Claretie, signale l'arrivée à Paris d'une artiste anglaise qui serait tout simplement l'une des plus merveilleuses beautés de l'Europe : « mistress Langtry, qu'on appelle le *lis de Jersey*, et qui est, en effet, née à Jersey. Elle est fille du *digne* de l'île, — le *digne* venant immédiatement au-dessous de l'évêque. Elle était encore, il n'y a pas longtemps, une femme du monde et du grand monde, qui brillait seulement dans les ventes de charité et les *fancy fairs*. Elle y faisait du reste sensation. On se ruinait pour lui acheter, au profit des pauvres, une broderie ou un bout de tapisserie. Elle était si belle qu'elle eut l'idée, tout à fait anglaise, de mettre en valeur sa beauté : elle entra au théâtre. — D'études aucunes, de diction aucune, de talent, je le répète, aucun. Et pourtant, en Angleterre, mistress Langtry est aussi célèbre que peut l'être, en France, Sarah Bernhardt. Lorsqu'elle joue, ou plutôt lorsqu'elle se montre, on augmente le prix des places. Une stalle vaut au moins quatre livres, cent francs au bas mot. — La photographie de mistress Langtry, qui, d'ailleurs, ne donne point, paraît-il, une idée suffisante de la beauté du *lis de Jersey*, figure partout, à côté de celle du prince de Galles et de la charmante princesse Alexandra. A Londres, à New-York, c'est une fureur : on se bat pour admirer mistress Langtry. *The Jersey Liliy* réalise avec ses beaux yeux seuls une fortune considérable. » Il paraîtrait que cette belle personne aurait l'intention de débuter à Paris et qu'elle ne doute pas que tous les directeurs ne soient aussitôt à ses pieds mignons : « Elle se trompe, ajoute M. Jules Claretie, nous ne sommes point chez les Yankees et on ne joue pas seulement la comédie pour les lorgnettes. L'exhibition de mistress Langtry attirerait évidemment des curieux, mais elle ne les retiendrait pas longtemps. C'est la différence des goûts et des races. On peut être laide ou pire comme une Derval et passionner le public en France. On ne saurait le séduire si l'on n'est que belle et si le seul art qu'on pratique est l'art de se faire admirer. » — Mais il restera toujours à mistress Langtry la ressource des féeries et des rôles plastiques. Préparons donc nos lorgnettes.

— M. Lindheim, qui tint longtemps le bâton de chef d'orchestre au théâtre des Variétés, a été choisi pour diriger la petite troupe instrumentale du théâtre de le Renaissance.

— M. Louis Mayeur, l'habile chef d'orchestre des concerts du jardin d'acclimatation, écrit en ce moment la musique d'un opéra comique en trois actes qu'il destine à l'un de nos théâtres de genre. On sait que M. Mayeur a composé de charmante musique légère et notamment plusieurs ballets qui ont été fort bien reçus du public et de la presse.

— Une élève de Mme Vincent-Carol, dont on dit beaucoup de bien, vient d'être engagée à l'Opéra-Comique. On l'appelle Mlle Espigat.

— Au troisième festival populaire du Trocadéro, M. Guilmant a exécuté magistralement deux superbes pièces pour grand orgue. M. Nicosia, qui prend rang parmi les plus renommés violonistes, s'est encore affirmé comme un virtuose hors ligne. Mlle Marie Joubert et le baryton Maire ont été très applaudis, ainsi que les éminents solistes des grands concerts : MM. Bour, Mimart, Schubert, etc. La partie littéraire, avec Mmes Cécile Bernier et Danielle Davyle, MM. Belleval et Cléetès, a eu un succès complet. Dimanche 16 septembre, quatrième et dernière matinée avec les mêmes artistes ; concert d'orgue et d'orchestre, sous la direction de M. Émile Schwartz.

— Le quatrième festival populaire du Trocadéro, qui aura lieu aujourd'hui dimanche, à deux heures, nous offrira plusieurs nouveautés. On y exécutera une suite d'orchestre de M. Pallu, contenant une rêverie et une danse bohémienne. On entendra également une prière inédite, tirée d'une suite d'orchestre de V. Ferroni. Mlle Lefour, premier prix de piano du Conservatoire ; M. Guilmant, l'éminent organiste ; M. et Mme Falchieri, de l'Opéra-Comique ; M. Dupont-Vernon, de la Comédie-Française ; Mlle Duguéret, de l'Odéon, et M. Galipaux, du Palais-Royal, prennent part à cette matinée.

— Dans la dernière séance du Conseil municipal de Marseille, le cahier des charges du théâtre du Gymnase a été modifié de telle façon que le directeur devra désormais monter trois pièces nouvelles dont deux en un acte et une plus importante, due à la plume de poètes marseillais. Voilà la décentralisation qui s'accuse.

— Partout en ce moment des fêtes de bienfaisance. Lundi dernier, dit M. Ordonneau, le grand concert au Palais-Biarritz, au bénéfice des naufragés de la baie de Bigorne et de Posoges, en Espagne, réunissait les noms d'Elena Sanz, Olivier Métra, Lauwers et Vasquez. Mme Elena Sanz, la grande cantatrice espagnole, a été l'objet d'une véritable ovation. Grand succès aussi pour Lauwers et le maestro Vasquez, de Madrid, et Olivier Métra, qui ont conduit l'orchestre tour à tour.

— On nous écrit de Lyon que le théâtre des Célestins vient de faire sa réouverture avec une troupe de drame et de comédie ; l'opérette, jusqu'à nouvel ordre a reçu congé. La Grand-Théâtre n'ouvrira ses portes que le 1er octobre. Quant au théâtre Bellecour, il est question de le transformer en Eden !

— Lundi dernier, brillant concert avec orchestre au casino de Royan, sous l'habile direction de M. Constantin, avec le concours de Mlle Isabelle Levallois, violoniste. L'auditoire très nombreux a fait à la jeune virtuose un accueil chaleureux et l'a rappelée après la rapsodie hongroise d'Hauser, le nocturne de Chopin et une danse espagnole de Sarasate qu'elle a exécutée en perfection. Le concert, commencé par l'ouverture de *Freischütz*, s'est terminé par celle de *Sémiramis*, remarquablement interprétée.

— Concert très remarqué au Casino de Dieppe, avec les charmantes pianistes Louise et Jeanne Douste et le remarquable violoncelliste, M. Hohlmann. Deux artistes du théâtre s'y sont fait également applaudir, Mlle Rabany et M. Bacquié.

— *L'Art musical* nous apprend que le violoniste Johannès Wolff a terminé la saison de villégiature qu'il vient de faire au Crotoy, par un acte de bienfaisance dont les indigents de cette pauvre localité conserveront le souvenir. Avant son départ du Crotoy il a organisé, au bénéfice des pauvres, un grand concert pour lequel il avait obtenu le concours de MM. Bahier, de l'Odéon, et Garraud, de l'Ambigu.

— L'éditeur Lemoine vient de publier *le Portrait*, l'amusant ouvrage de MM. Laurencin, Jules Adenis et Théodore de Lajarte, qui en ce moment même tient l'affiche de l'Opéra-Comique.

NÉCROLOGIE

On a célébré mardi dernier, en l'église Sainte-Marie-des-Batignolles, les obsèques de Siraudin, qui produisit, en collaboration avec les vaudevillistes les plus réputés, nombre de joyeuses pièces jouées au Palais-Royal et aux Variétés. Il est connu parmi les musiciens pour sa collaboration au livret de *la Fille de Madame Angot*. Une centaine d'amis et de confrères de Siraudin l'ont accompagné à sa dernière demeure, où M. Paul Ferrier avait été chargé par la Société des auteurs dramatiques de prononcer sur sa tombe le dernier adieu.

J.-L. Heugel, *directeur-gerant.*

En vente au MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, HEUGEL et FILS, Éditeurs pour tous Pays.

Partition pour Chant et Piano — PRIX NET : 15 Fr.

LAKMÉ

Partition pour Piano-Solo — PRIX NET : 10 Fr.

Opéra en 3 actes de MM. Edmond GONDINET et Philippe GILLE

MUSIQUE DE

LÉO DELIBES

N. B. — Les théâtres de la Province et de l'Étranger peuvent s'adresser immédiatement au *Ménestrel*, 2 *bis*, rue Vivienne, à Paris, à MM. HEUGEL et FILS, seuls éditeurs en tous Pays de l'opéra de *LAKMÉ*, pour traiter de la représentation de cet ouvrage en Français, en Italien, en Allemand, en Anglais et toutes autres traductions.

DISTRIBUTION DES ROLES

Lakmé (1er soprano)	Mlles VAN ZANDT	Gérald (1er ténor)	MM. TALAZAC
Mallika (mezzo-soprano ou contralto)	ENGALLY	Nilakantha (le Brahmane) (Baryton d'opéra ou 1re basse chantante)	COBALET
Ellen (1re dugazon)	RÉMY	Frédéric (baryton)	BARRÉ
Rose (2e soprano)	MOLÉ	Hadji (2e ténor)	CHENNEVIÈRE
Mistress Bentson (mezzo-soprano)	PIERRON		

Un Domben (diseur de bonne aventure). M. TESTE | Un Marchand chinois. M. DAVOUST | Un Kouravar (bohémien). M. BERNARD

Divertissement-Ballet de Mlle MARQUET

Hommes et Femmes hindous, Dames anglaises, Officiers et Matelots, Brahmanes et Bayadères, Marchands chinois, Fakirs, Jongleurs, Charmeurs de Serpents, etc., etc.

MORCEAUX DÉTACHÉS avec accompagnement de Piano par AUGUSTE BAZILLE

1.	**Prière** : *Blanche Dourga*, chantée par Mlle Van Zandt	3 »
1 *bis*.	La même pour mezzo-soprano	3 »
2.	**Duettino** : *Sous le dôme épais*, chanté par Mlles Van Zandt et Engally	6 »
2 *bis*.	Le même pour une seule voix (soprano)	5 »
2 *ter*.	Le même pour une seule voix (mezzo-soprano)	5 »
4.	**Air** : *Fantaisie aux divins mensonges*, chanté par M. Talazac	6 »
4 *bis*.	Le même pour 2e ténor (en *sol*)	6 »
4 *ter*.	Le même pour baryton (en *fa*)	6 »
5.	**Strophes** : *Pourquoi dans les grands bois*, chantées par Mlle Van Zandt	5 »
5 *bis*.	Le même pour mezzo-soprano	5 »
5 *ter*.	Les mêmes pour contralto	5 »
6.	**Duo** : *D'où viens-tu*, chanté par Mlle Van Zandt et M. Talazac	7 50
9.	**Stances** : *Lakmé, ton doux regard se voile*, chantées par M. Cobalet	5 »
9 *bis*.	Les mêmes pour ténor	5 »
10.	**Légende** : *Où va la jeune Indoue ?* chantée par Mlle Van Zandt	7 50
10 *bis*.	La même, un demi-ton plus bas	7 50
10 *ter*.	La même pour mezzo-soprano	7 50
13.	**Duo** : *Lakmé ! c'est toi !* chanté par M. Talazac et Mlle Van Zandt	7 50
13 *bis*.	**Mélodie** extraite du duo : *Dans la forêt, près de nous*, chantée par Mlle Van Zandt	3 »
13 *ter*.	La même pour mezzo-soprano	3 »
15.	**Berceuse** : *Sous le ciel tout étoilé*, chantée par Mlle Van Zandt	5 »
15 *bis*.	La même pour mezzo-soprano	5 »
16.	**Cantilène** : *Ah ! viens dans cette paix profonde*, chantée par M. Talazac	5 »
16 *bis*.	La même pour mezzo-soprano	5 »
19.	**Duo** : *Ils allaient deux à deux*, chanté par Mlle Van Zandt et M. Talazac	10 »
19 *bis*	**Mélodie** extraite du duo : *Tu m'as donné le plus doux rêve*, chantée par Mlle Van Zandt	3 »
19 *ter*.	La même pour mezzo-soprano	3 »

TRANSCRIPTIONS POUR PIANO SEUL

1. **1er entr'acte** : Les fifres	3 »	
2. **2e entr'acte** : La cabane	3 »	
3. **Airs de ballet** : Terâna et Rektah	5 »	
4. **Airs de ballet** : Persian et Coda	6 »	
5. **Duetto** : Sous le dôme épais	5 »	
6. **Rêverie** : Pourquoi ?	3 »	
7. **Berceuse** : Sous le Ciel étoilé	3 »	
8. **Mélodie** : Le plus doux rêve	5 »	

J.-A. ANSCHUTZ.	Deux bouquets de mélodie, ch.	7 50
ARBAN.	Quadrille brillant	5 »
P. BARBOT.	Op. 130. Souvenirs	9 »
J.-L. BATTMANN.	Petite fantaisie facile	6 »
A. CROISEZ.	Fantaisie mignonne	6 »
CH. DELIOUX.	Op. 100. Grande fantaisie	9 »
—	La Forêt, transc. extraite	6 »
PH. FAHRBACH.	Suite de valses	6 »
—	La même à 4 mains	9 »
AD. HERMAN.	Fant. pour violon et piano	9 »
G. LAMOTHE.	Caprice-Valse	9 »
J. LEYBACH.	Op. 257. Fantaisie brillante	9 »
CH. NEUSTEDT.	Idylle, transcription	5 »
R. DE VILBAC.	Trois suites concertantes, à 4 mains, chacune	10 »

Pour paraître prochainement au MÉNESTREL, 2 bis, rue Vivienne, HEUGEL et FILS, éditeurs-propriétaires pour tous pays.

THÉODORE RITTER

Le Recueil, net 8 fr. — Le Recueil, net 8 fr.

IMPRESSIONS POÉTIQUES

POUR PIANO

1. **Harmonies d'automne**, allegretto	5 »
2. **Souvenirs !** allegro agitato	4 »
3. **Le Jet d'eau**, presto	6 »
4. **Bretagne**, allegreto cantabile	5 »
5. **Invocation**, andante dramatico	3 »
6. **Été** (chanson des mouches), allegro	7 50

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2742 — 49me ANNÉE — N° 43. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 23 Septembre 1883.
(Les Bureaux; 2 bis; rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour:

SZÉCHÉNYI

marche hongroise de PHILIPPE FAHRBACH. — Suivront immédiatement : *les Célèbres variations de Rode*, transcrites pour piano par CHARLES NEUSTEDT.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : la *Deuxième Sérénade*, d'ANTONIN MARMONTEL. — Suivra immédiatement *Mona*, légende bretonne d'EMILE CICILE, mise en musique par HENRI MARÉCHAL.

UN CRITIQUE MUSICAL
AU SIÈCLE DERNIER

La deuxième moitié du XVIIIe siècle n'a pas été marquée seulement par des bouleversements dans le système politique et économique de la nation française. Plusieurs autres révolutions se sont produites, qui, dans un ordre inférieur, n'eurent pas de moindres conséquences. Les sciences, les arts reçoivent, à cette époque, une impulsion extraordinaire, grâce aux magnifiques découvertes de quelques hommes de génie, assez osés pour porter la main sur l'arche sainte des anciennes classifications et des doctrines surannées. La musique théâtrale, en particulier, subit une transformation complète.

En parlant de l'opéra, dans son étude sur *les Ouvrages de l'Esprit*, l'immortel écrivain des *Caractères* ne pouvait dissimuler l'ennui que lui causait ce genre de divertissement. La cause en était principalement dans le manque d'unité de la pièce fournie par le librettiste et dans la désespérante monotonie du concert. Rameau, le premier, entrevit le parti qu'on pouvait tirer du sentiment dramatique appliqué à l'expression musicale ; mais il n'eut pas l'audace et l'énergie nécessaires pour mettre à bas l'édifice élevé par Lully et Quinault, et il se borna à faire entrevoir dans certains morceaux de *Dardanus* l'application d'une idée réformatrice que l'esprit routinier de ses contemporains ne lui permettait pas d'accentuer davantage.

Il était réservé à un Allemand de détruire les vieilles doctrines musicales et d'assurer le triomphe d'un ensemble de règles basées sur la conformité de la phrase mélodique avec le sentiment particulier à la phrase versifiée ; et les moyens pour atteindre à ce but, il les trouvait dans la multiplicité des effets, des timbres de l'orchestre, non moins que dans l'obligation imposée aux exécutants de se plier à toutes les exigences de l'action scénique. Ces différentes idées prirent un corps dans l'épître-dédicace d'*Alceste* adressée au grand duc de Toscane.

Cet écrit souleva des tempêtes. Même aux jours les plus bruyants de la *Guerre des Coins* on n'avait assisté à rien de pareil. Il s'agissait, en effet, non plus de disputer sur des questions de préférences personnelles, mais de décider si l'ancien opéra devait subsister, ou s'il fallait qu'il cédât la place à la véritable tragédie lyrique. On pourrait donc, en appliquant aux deux querelles musicales qui se sont élevées au siècle dernier un mot historique, appeler la première une émeute et la seconde une révolution.

Dieu nous garde de pousser plus loin le parallèle, car la dispute qui nous occupe eut une issue autrement pacifique que la lutte engagée, soixante ans plus tard, entre deux grands partis politiques. Les Gluckistes et les Piccinistes ne s'envoyèrent à la tête que des épigrammes et des pamphlets, l'encre seule coula à flot, et les blessures échangées se réduisirent, heureusement, à quelques coups d'épingles.

***

En tête du bataillon sacré qui, dès l'apparition d'*Iphigénie en Aulide*, s'était attaché à la fortune de Gluck, marchait un abbé doué d'un remarquable tempérament de polémiste ou, comme on dirait aujourd'hui, d'agitateur, et dont l'ardeur à défendre les théories nouvelles était secondée par une

connaissance approfondie des questions engagées. On le voyait, les soirs de premières représentations, conduire le parti gluckiste à la victoire. C'est à lui qu'était réservé l'honneur d'entonner le chant de triomphe ou le soin de réparer les défaites. Il se montrait, à la fois, le commandant, le porte-étendard et le trompette de la faction turbulente dont Suard, Guinguené, Corrancez servaient en sous-ordre les intérêts. Ses bons mots faisaient fureur; on s'arrachait ses brochures, et, grâce à sa collaboration, *le Journal de Paris* atteignait parfois 10,000 exemplaires, chiffre extraordinaire pour l'époque. Enfin on le connaissait à la cour sous le titre de l'abbé de Grandchamp, ses compatriotes ne l'appelaient que le Grand Arnaud, le *Mercure de France* l'avait sacré Souverain Pontife des Gluckistes, enfin, quand parut la *Polymnie* de Marmontel, tout Paris le reconnut derrière le pseudonyme de *Trigaut*.

Né à Aubignan, en Venaissin, le 27 juillet 1721, François Arnaud quitta de bonne heure le pays natal. Son père, assez bon virtuose, voulant se créer quelques ressources, vint à Carpentras donner des leçons de violon, et l'enfant, dès lors, se trouva dans un milieu particulièrement intelligent et artiste où ses heureuses dispositions pour la musique ne pouvaient que se développer.

On sait que le clergé italien, aux trois derniers siècles, mettait un point d'honneur à propager le culte des beaux-arts et à encourager les artistes. Presque tous les cardinaux avaient dans leurs palais une salle réservée aux représentations de « pièces entremêlées de chants », avant même que des théâtres publics se fussent ouverts aux compositeurs de musique récitative. C'est ainsi que le président de Brosses entendit pour la première fois l'*Armide* de Lully, dans la salle construite pour l'agrément de Mgr Ottoboni. En ce temps-là la plupart des maëstri en renom appartenaient à l'Église, et Castil-Blaze affirme (1) que le pape Clément IX s'exerçait, non sans quelque bonheur, dans le genre que devaient illustrer un jour Quinault, Sedaine et Eugène Scribe.

Ces traditions devaient nécessairement s'étendre aux petites cours épiscopales du Comtat, regardé comme un des plus beaux fleurons de la couronne de saint Pierre. A la suite des prélats italiens attirés par l'importance des prébendes d'Avignon, de Carpentras, d'Apt, bon nombre de compositeurs, de chanteurs et de joueurs d'instrument avaient passé la mer, pour jouir dans ces coins charmants de terre papale d'une hospitalité magnifique où les profits ne manquaient pas. A chaque paroisse était adjointe une maîtrise, sorte de Conservatoire où les jeunes gens se formaient à l'exécution des œuvres de grands maîtres sous la direction d'un maître de chapelle appelé « hebdomadier ». De là le goût de la musique se propageait dans la haute et la moyenne classe, si bien qu'en 1719 on entreprit de fonder à Carpentras une Académie de musique à l'instar de celles qui fonctionnaient déjà en Italie et en France. Le projet ne fut point mis à exécution, car la peste qui sévit sur les entrefaites détourna les esprits vers des préoccupations plus graves; mais le règlement qui fut élaboré et dont nous avons pu prendre connaissance témoigne de quelle faveur les arts, et en particulier la musique, jouissaient à cette époque dans la capitale du Comtat.

Doué d'une imagination ardente, Arnaud ne tarda pas à s'éprendre d'un art qu'il voyait aussi dignement cultivé et entouré à si haut point d'honneurs et de considération. Toutefois l'instabilité était dès ce moment le signe distinctif de son caractère. Très prompte à s'éveiller, son attention était incapable de se fixer longtemps sur un objet déterminé, et elle abandonnait volontiers l'étude commencée, pour entreprendre un nouveau travail, plus séduisant que celui qui l'occupait quelques instants auparavant. Aussi le futur auteur de *la Soirée perdue* n'eut-il pas de peine, au collège des Jésuites où on l'avait placé, à sacrifier la musique à la littérature latine. Ce fut bien autre chose lorsqu'une traduction de *l'Iliade* tomba par hasard entre ses mains. L'admiration qu'il avait vouée à Horace, à Virgile, à Ovide fit place à un goût exclusif pour la poésie grecque, et il n'eut plus d'autre souci que de lire les chefs-d'œuvre d'Homère, d'Euripide, d'Eschyle, dans le texte original. C'est dans ce commerce assidu avec les anciens maîtres en l'art d'écrire que son style acquérait ces qualités brillantes dont il ne se départit jamais. Même au point de vue des luttes spéciales qu'il allait soutenir au nom de la musique révolutionnaire, on ne saurait nier que l'étude approfondie du théâtre grec lui fût d'un merveilleux secours. « Quand il s'agit des beaux-arts, écrivait-il un jour au comte de Caylus, on n'a jamais consulté les anciens sans succès. » Et, de fait, la réforme proposée par Gluck n'avait d'autre objet, nous l'avons dit, que d'appliquer le sentiment dramatique à l'expression musicale. Or, ne sait-on pas que la tragédie antique était un composé de vers et de chant si intimement unis, que la poésie, seulement prononcée, faisait sentir précisement la même chose que lorsqu'on l'avait mise en musique. La création de l'opéra, vers la fin du XVIe siècle, ne fut autre chose qu'une restauration de l'art de Sophocle, et Gluck le premier reconnut que le théâtre d'Athènes réalisait son idéal mieux que tout autre spectacle d'invention moderne. « J'ai observé — dit-il un jour à Corrancez pendant une répétition d'*Alceste* — que les poètes grecs qui ont composé des hymnes pour les temples se sont assujettis à faire dominer dans leurs odes un certain mètre. J'ai pensé que ce mètre avait apparemment en soi quelque chose de religieux, et j'ai composé ma marche (du 2e tableau) en observant la même succession de brèves et de longues ». Et il ajoutait, en frappant sur l'épaule de son interlocuteur: « Avouez, Corrancez, que c'étaient de fameux hommes que ces Grecs ! »

Les nouvelles études auxquelles s'adonnait Arnaud n'étaient, par conséquent, nullement étrangères au genre de travail qu'il allait bientôt entreprendre, et nous verrons tout à l'heure quel profit il en tira pour la glorification des doctrines gluckistes.

Je passe rapidement sur les détails biographiques qui remplissent les trente premières années de notre savant musicographe. Du collège des Jésuites, il passa au petit séminaire de Viviers, et de là il entra dans les Ordres, moins poussé, on peut le croire, par une vocation déclarée, que désireux de choisir un état qui devait lui laisser de nombreux loisirs. Aussi Grimm, dans ses *Lettres*, et Garat, dans ses *Mémoires*, appellent-ils toujours Arnaud « la paresse incarnée ». Nous préférons le mot de M. Dacier : « c'était un paresseux aimable. »

Nous retrouvons bientôt le jeune prêtre à Carpentras, où son talent de musicien, le charme de sa conversation, ses manières distinguées lui ouvrent tous les salons. L'évêque l'honore de son amitié, les compositeurs les plus en renom soumettent leurs motets et leurs sonates à son appréciation, et le soir il se délasse des labeurs de la journée en dirigeant au milieu de la promenade où s'assemble la bonne société un orchestre d'amateurs. On raconte qu'un chanoine, plus scrupuleux qu'éclairé, témoigna à Mgr l'évêque son étonnement de voir un ecclésiastique se livrer à une pareille récréation. Et le sage prélat lui répondit : « Monsieur, quand vous passerez les journées dans ma bibliothèque, je vous laisserai les nuits pour vos délassements. »

Quelqu'agréable que puisse paraître une telle existence, nous devons avouer qu'elle lassa bien vite l'humeur aventureuse, inquiète, fantasque de notre musicien. Il fallait à son activité intermittente un théâtre plus vaste ; et, un beau matin du mois de mai 1752, nous le voyons s'arracher des bras de ses nombreux amis et prendre la route de la capitale, muni de chaudes recommandations pour divers personnages importants.

(*A suivre*) EUG. DE BRICQUEVILLE.

(1) Prélude du *Molière musicien*.

SEMAINE THÉATRALE

L'Opéra-Comique a repris mercredi le Pardon de Ploermel. Mlle Merguillier, qui prend sa bonne place à la salle Favart, chantait Dinorah. On ne peut lui reprocher que d'être un peu plantureuse et d'avoir la mine trop fraîche pour une jeune personne qui se promène depuis un an dans les bois, en se nourrissant de racines et de châtaignes. Mais que de virtuosité, dans les traits innombrables d'un rôle écrit expressément pour Marie Cabel, l'une des plus étonnantes équilibristes vocales dont on ait gardé le souvenir. On lui a fait une ovation méritée dans la valse du deuxième acte. Encore une cantatrice sortie de cette grande école de la rue Bergère, dont on voudrait contester vainement la fécondité.

M. Carroul, lui aussi, sort du Conservatoire, et il le prouve par l'habileté avec laquelle il se tire d'un des rôles les plus difficiles du répertoire. M. Carroul, jusqu'à présent, était resté au second plan; il a l'ambition de passer au premier, et tenez pour certain qu'il y réussira.

M. Bertin rend le rôle de Corentin avec plus de charme que de verve comique; il suit la tradition de Gardoni plutôt que celle de Sainte-Foy. Les deux manières sont acceptables, puisque Meyerbeer les avait approuvées.

Mme Engally a fait une rentrée brillante dans le petit rôle du pâtre Loïc. Sa belle voix a fait merveille dans l'air du 2e acte, qui n'est pourtant pas un des meilleurs de la partition. On lui en a redemandé la strette.

Succès aussi pour le ténor Chennevière dans l'air du faucheur, et pour M. Belhomme, qui a fait bisser l'air du chasseur, dont il enlève les stridentes fanfares, avec une grande *maestria* vocale. Encore et toujours le Conservatoire!

Ne le retrouvons-nous pas aussi au pupitre du chef d'orchestre et dans l'orchestre même, dont la plupart des virtuoses ont été formés à notre grande école de musique? Aussi quel ensemble et quelle interprétation magistrale de l'ouverture, une des plus belles pages symphoniques que l'on ait écrites pour le théâtre!

Bref, tout le monde a rivalisé de zèle et de talent; il n'y a que la chèvre qui mériterait une verte admonestation de la critique. Dinorah a vainement tenté de la faire rentrer dans le devoir; avec l'obstination particulière à ces animaux, elle s'est refusée péremptoirement à franchir le pont. Quand l'esprit de révolte est entré dans l'âme des artistes, on ne sait comment s'y prendre pour l'en chasser. Mais le directeur de l'Opéra-Comique n'a pas deux poids et deux mesures; à l'heure qu'il est, Bellah doit figurer au tableau des amendes et être réduite à la portion congrue. Ce n'est pas à M. Carvalho qu'on tire des carottes!

Il est probable à présent que la semaine ne se passera pas, salle Favart, sans deux reprises importantes;

1° Celle de *Lakmé*. Car elle revient, cela est certain, toute confuse et toute triste miss Fauvette. Tous les journaux l'ont dit, le directeur du *Ménestrel* a reçu d'elle une gentille missive qui lui annonce son retour sur Paris « à petites journées ». Car, il faut bien qu'on le sache, elle a été sérieusement indisposée, elle ne sait pas ce que c'est qu'un caprice. Est-ce qu'elle est à l'abri de ces choses-là? Est-ce qu'on la croit en fer, elle si délicate et si frêle? Et comment le public va-t-il l'accueillir à présent? Et patati et patata; il y en a quatre pages de ce joli gazouillement.

Revenez vite, Mademoiselle, et que tout soit oublié. Un regard, un sourire, une note, c'en est assez, nous voilà à vos pieds. Mais n'abusez plus de votre empire, et soyez-nous plus clémente ou nous nous mettrons en république, une république artistique sans étoiles et... sans gros appointements, entendez-vous bien?

2° Une reprise de *Mignon*. Ce sera bien la vingt-cinquième de cet opéra si populaire, mais elle prendra un attrait tout particulier à la présence de Mlle Nevada, encore une charmeuse, remarquable dans ce rôle, qui lui a valu déjà de grands succès sur les scènes italiennes. Il y a dans cette partition certaines pages qu'elle interprète à sa façon, avec une poésie et une émotion communicative qui ne manqueront certes pas d'impressionner vivement. Le ténor Mouliérat abordera pour la première fois le rôle de Wilhem Meister, tout à fait dans ses moyens et dans ses cordes. Cobalet, un superbe Lothario, Mlle Mézeray, une séduisante Philine, Barré, un Laerte plein de verve, et Barnolt, un amusant Frédéric, compléteront une distribution fort belle, qui va assurer au chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas une nouvelle et respectable série de représentations.

Outre le répertoire courant, M. Carvalho prépare les nouveautés de l'hiver. Les répétitions de *Manon*, de M. Massenet, sont activement poussées, et la première représentation aura lieu dans le courant du mois de décembre.

« Dans cet ouvrage, dit M. Victorin Joncières de *la Liberté*, M. Massenet a tenté de rajeunir la forme de l'opéra comique, en mêlant les mélodrames aux morceaux proprement dits. Qu'on chante ou qu'on parle, l'orchestre ne se tait jamais. Lorsque la situation devient lyrique, les personnages abandonnent le langage parlé pour le chant, de telle sorte que l'orchestre amène le morceau, sans transition brusque, comme cela se pratique ordinairement dans l'opéra comique. Il y a là une conception très artistique, qui, mise en œuvre par un musicien de la valeur de M. Massenet, ne peut manquer d'exciter un vif intérêt. »

Nous ne pouvons quitter la salle Favart sans annoncer que M. Carvalho a enfin trouvé l'artiste nécessaire, qui assurera la fortune de la reprise de *Carmen*. Ce n'est ni Mlle Castagné, dont les jolies épaules de débutante eussent pu faiblir sous le poids, ni la puissante Engally, dont on pouvait craindre l'exubérance. C'est celle que tout désignait dès le premier jour.

Elle est brune, petite et cambrée, comédienne intéressante plus encore que cantatrice; son regard velouté peut se prêter à volonté aux audaces de l'aventurière espagnole ou aux poésies de la touchante Mignon. Quand elle s'est emparée d'un rôle, ce rôle est à elle; elle le marque d'une empreinte ineffaçable. On peut le reprendre après elle, mais on ne la fait pas oublier. Elle est Carmen, elle est Mignon. C'est Galli-Marié.

***

C'est demain que Mlle Isaac jo[illegible] destinées à l'Opéra, dans le rôle d'Ophélie d'*Hamlet*, dont ce sera la 201e représentation. C'est donc elle qui inaugure, avec Lassalle et Mlle Richard, la troisième série de cent représentations de la belle partition d'Ambroise Thomas. Puisse ce remarquable trio d'artistes la conduire à bonne fin!

Comme les peuples heureux, l'Opéra a peu d'histoire en ce moment. Il n'a qu'à ouvrir ses coffres-forts, où provinciaux et étrangers s'empressent de verser leur obole, sans trop s'inquiéter de la qualité. Signalons pourtant la rentrée du baryton Lassalle dans *Guillaume Tell*.

On se souvient qu'aux noces du compositeur Salvayre, M. Vaucorbeil avait galamment mis dans la corbeille des jeunes mariés le don le plus précieux qu'il pût leur faire; ce n'était pourtant qu'un simple morceau de papier, mais il portait ces mots magiques bien doux au cœur d'un musicien: *Bon pour un Opéra*. Oui, les terribles grilles de la grande scène allaient s'ouvrir toutes grandes devant M. Salvayre, encore à la fleur de son âge, et il lui suffirait de montrer le vélin enchanté, pour écarter de son chemin les cerbères et vaincre tous les obstacles.

Aujourd'hui le directeur de l'Opéra a tenu toutes ses promesses et l'auteur du *Bravo* se trouve en possession, sinon d'un poème tout confectionné, au moins d'un scenario complètement établi. Il s'agit de mettre en musique l'*Egmont*, de Gœthe, dont les deux Albert du *Figaro*, Wolff et Millaud, ont tiré un fort beau drame musical.

Le sujet avait déjà tenté le grand Beethoven, mais il ne l'avait entrepris qu'au point de vue mélodramatique. M. Salvayre va se mettre de suite au travail et a promis d'avoir tout fini avant le 1er juillet. On est vif dans le Midi. Ce sera la première grande nouveauté de l'Opéra, avant même *le Cid* de M. Massenet qui ne passerait qu'en 1885.

Mais que va penser de tout cela M. Paladilhe qui, depuis plusieurs années déjà, travaille à un grand opéra sur un sujet à peu près identique, du moins de même époque, de même pays et de mêmes personnages: *Patrie!* de Victorien Sardou? Le premier acte en est complètement achevé. Est-ce que l'homme du Midi ne lui coupe pas un peu l'herbe sous le pied? Nous croyons savoir que MM. Paladilhe et Victorien Sardou s'en sont émus et doivent faire une démarche, toute platonique d'ailleurs, près de M. Vaucorbeil.

***

M. de Lagrenée, directeur du Théâtre-Lyrique-Populaire, vient d'adresser la lettre qui suit à M. le préfet de la Seine et à MM. le président et les membres du conseil municipal de Paris.

« Messieurs,

» Par une délibération en date du 12 décembre 1882, insérée au *Bulletin municipal officiel* de la Ville de Paris des 25 et 26 décembre de la même année, le conseil municipal a émis le vœu qu'un Opéra-Populaire soit créé à Paris.

» Par cette même délibération, le Conseil a accordé la concession de cet Opéra-Populaire à M. Ritt, à charge par lui de se conformer aux obligations énoncées dans un cahier des charges qui y était annexé.

» Aux termes d'une de ces clauses, M. Ritt est tenu d'ouvrir le 15 octobre prochain le théâtre projeté. L'état actuel des choses permettant de supposer qu'à cette date M. Ritt ne sera pas en mesure, et la délibération du 12 novembre prévoyant le cas où il pourrait surgir une nouvelle candidature, j'ai l'honneur d'appeler votre bienveillante attention sur mon entreprise, qui, fonctionnant depuis quatre mois, me semble remplir les conditions requises.

» Ce n'est pas, en effet, comme mes devanciers, un simple projet que je viens vous soumettre, c'est une organisation existante pour laquelle je sollicite votre haute consécration.

» Pendant la saison d'été, avec mes ressources personnelles, sans demander aucune subvention, j'ai donné quatre-vingt-dix-sept représentations consécutives d'opéra et d'opéra comique, au cours desquelles ont été joués : *la Norma, le Trouvère, Lucie de Lammermoor, le Barbier de Séville, le Voyage en Chine, Si j'étais roi! les Rendez-vous bourgeois*, et un ballet, *les Diablotins*.

» Après avoir organisé, malgré le prix modique de nos places, une soirée à moitié tarif et avoir envoyé aux écoles des divers arrondissements de Paris plus de cinq cents billets gratuits, j'ai clôturé ma saison par une représentation absolument gratuite, offerte à la population parisienne.

» Je suis actuellement concessionnaire, pour une période de six années, du bail du théâtre du Château-d'Eau, qui devient définitivement un théâtre lyrique populaire; la salle dans laquelle je viens de faire exécuter tous les travaux prescrits par la préfecture de police, contient plus de 2,000 places. J'y fais également apporter les nombreuses améliorations nécessitées par le nouveau genre du théâtre.

» Outre les conditions du cahier des charges en ce qui a trait à l'orchestre et aux chœurs, j'ai constitué une troupe plus complète que celle exigée et un corps de ballet qui n'était que facultatif.

» Dès à présent et par traité, j'ai reçu sept actes complètement inédits qui, je l'espère, permettront à de jeunes compositeurs de se produire dans d'honorables conditions devant le public.

» Vous apprécierez favorablement, j'en suis sûr, messieurs, les efforts que j'ai faits et vais faire pour atteindre le but que recherche le conseil municipal, dans la création d'un Opéra Populaire, et si, le 15 octobre, M. Ritt n'est pas en mesure d'ouvrir le théâtre projeté, vous voudrez bien, j'ose l'espérer, m'accorder la subvention votée.

» Je me tiens d'ailleurs à votre disposition pour fournir tous renseignements complémentaires.

» En vous remerciant d'avance de ce que votre sollicitude éclairée fera en faveur de l'œuvre de vulgarisation musicale à laquelle je me suis voué, je vous prie d'agréer, messieurs, l'hommage de mon respectueux dévouement.

» *Signé :* G. de Lagrené,

» *Directeur du Théâtre-Lyrique-Populaire.* »

Mais il paraît que M. Ritt n'a pas du tout abandonné la partie et qu'il est en instances sérieuses pour obtenir la direction d'un théâtre de genre, où il installerait le fameux Opéra Populaire tant attendu. C'est du théâtre de la Gaîté qu'il s'agirait. Attendons la fin de cette lutte courtoise, d'où il ne pourra sortir que profit pour l'art musical.

***

Parmi les ouvrages déjà reçus par M. de Lagrené, on cite un opéra comique en trois actes intitulé *Simonne*, paroles de M. Pierre Barbier (le fils de Jules Barbier), musique de Cottier, un jeune compositeur mort récemment et qui donnait de très grandes espérances. Mlle Costia (*Alias* Mlle Bressolles), une jeune artiste qui a eu de brillants succès en Italie, doit débuter au Théâtre-Lyrique-Populaire dans le rôle de Simonne.

Il est également question à ce théâtre d'un opéra comique en trois actes, de M. Eugène Anthiome, d'un acte de Mme Pauline Thys, et d'un autre opéra de Mme de la Hodde (Vergoni en religion musicale). On voit qu'en galant paladin, M. de Lagrené n'oubliera pas les dames compositeurs et qu'il leur fera la part belle.

Intérim.

M. Heugel père envoie tous ses remerciements aux nombreux amis, qui viennent prendre au *Ménestrel* des nouvelles de sa santé dont l'état est aujourd'hui satisfaisant. Il a pourtant le double regret de ne pouvoir recevoir ou correspondre, — le repos le plus absolu lui étant ordonné. — Prière de vouloir bien l'excuser.

LA MUSIQUE EXPRESSIVE

ÉTUDIÉE DANS L'ŒUVRE DE BERLIOZ

(Suite)

La Symphonie fantastique et celle d'*Harold en Italie* sont loin de dénoter des tendances aussi audacieuses. Elles procèdent directement de Beethoven, sinon par le style, du moins par la contexture générale. Le fonds où les deux maîtres ont puisé est à peu près le même, seulement nous devons constater entre eux une différence assez sensible. Beethoven plane au-dessus des passions humaines, les idéalise ; Berlioz au contraire s'y livre avec une véritable fureur. Beethoven se concentre en lui-même; si sa pensée répond à une réalité concrète, ce qui arrive fréquemment, il n'a garde d'en prévenir l'auditeur. Berlioz se prodigue, s'abandonne entièrement. Chez lui, l'idée a quelque chose de plus positif, de plus arrêté, de plus objectif. Il éprouve le besoin de spécifier. Aussi, dans *la Scène aux Champs* de *la Symphonie fantastique* il nous transporte au centre d'un paysage brûlé par le soleil d'une accablante journée d'été. Dites à plusieurs personnes d'en tirer le croquis après avoir entendu la musique ; sans doute, les dessins ne se ressembleront guère; vous verrez néanmoins que tous renfermeront des coteaux dénudés, des roches arides, des plaines de sable s'étendant à l'infini sous une atmosphère lourde et orageuse ; au surplus ni verdure, ni ruisseaux limpides, ni fraîcheur, ni bosquets de feuillage.

A l'inverse, *la Marche des pèlerins* respire une ineffable tranquillité. Cette invocation du soir, partie du sommet des Alpes, sous un ciel d'un calme parfait, monte aussi pure que l'accord des harpes éoliennes effleurées par la brise au crépuscule. Cela rivalise de suavité avec *l'Allegretto* en *la*.

La Sérénade d'un paysan des Abbruzzes à sa maîtresse comprend trois thèmes entrelacés dont l'un, ramené constamment, pose en quelque sorte le décor dans lequel, en écoutant les autres, nous verrons se mouvoir tour à tour le Don Juan villageois sous les fenêtres de sa belle et le poète témoin de cette équipée champêtre, Berlioz ou Byron.

L'Orgie des brigands et *le Sabbat*, malgré l'éclat du coloris qui les distingue, nous plaisent moins. Ces fantaisies d'un romantique épris de la difformité n'intéressent guère qu'à titre de curiosité, comme la langue infernale du Pandœmonium de *la Damnation*. Un *Dies iræ* burlesque, dansé en rond par une cohue de diables et de sorcières grimaçants aura toujours quelque chose de repoussant. On met peu d'empressement à regarder en face ces figures-là. D'ailleurs, notre scepticisme n'a-t-il pas éteint les feux de l'enfer et supprimé du même coup le Sabbat ? Restent les brigands. Par malheur, ils sont devenus très prosaïques depuis qu'ils opèrent sur les places publiques, assiègent rarement les diligences et ne se conduisent plus vis-à-vis des comtesses en galants troubadours.

Combien nous préférons à ces divagations tourmentées l'ordonnance à la fois simple et savante du tableau apocalyptique du Jugement dernier, dans le *Requiem !*

Les sonneries qui s'entrecroisent aux quatre coins de l'orchestre, tantôt accouplées entre elles, tantôt alternées avec les chœurs, produisent ici une véritable commotion. Jamais la prose liturgique, si souvent mise à contribution, n'a inspiré une œuvre aussi terrifiante.

Jusqu'à présent nous avons vu la musique mettre en relief avec une admirable diversité de moyens les éléments à l'aide desquels notre imagination peut arriver sans difficultés à reconstituer une action dramatique. Nous allons la voir assumer une tâche plus scabreuse, celle de remplacer fictivement un personnage.

Il va être question, on le devine, de *la Symphonie funèbre et triomphale*. Berlioz lui a consacré un chapitre de ses mémoires. « En 1840, écrivait-il, le gouvernement français voulut célébrer par » de pompeuses cérémonies le dixième anniversaire de la révolution de 1830 et la translation des victimes plus ou moins héroïques » des trois journées, dans le monument qui venait de leur être » élevé sur la place de la Bastille... Je voulus rappeler d'abord » les combats des trois journées fameuses au milieu des accents » de deuil d'une marche à la fois terrible et désolée...; *faire » entendre une sorte d'oraison funèbre ou d'adieu* adressé aux morts » illustres au moment de la descente du corps dans le tombeau » monumental et enfin chanter un hymne de gloire, l'apothéose, » quand, la pierre funéraire scellée, le peuple n'aurait plus devant » les yeux que la haute colonne surmontée de la Liberté aux ailes » étendues et s'élançant vers le ciel comme l'âme de ceux qui » moururent pour elle. »

Cet extrait d'un livre des plus attachants justifie le fracas réitéré des engins de cuivre et de bronze qui choque parfois dans le début. Il fixe la signification du motif dominant lorsqu'il revient scandé par le timbre frémissant des cymbales et celle du magnifique passage en *la bémol*, exposé par les clarinettes.

Poursuivons, car, étant donnés les antécédents de Berlioz, il n'y a pas là autre chose que l'application logique de son principe et nous avons hâte de constater la présence de nouvelles sources d'expression. Nous les découvrirons facilement dans *l'Oraison funèbre*.

D'abord, quel était le but à atteindre ? Il fallait produire sur des milliers de spectateurs accourus autour du mausolée de la Bastille une impression analogue à celle qu'aurait pu leur faire éprouver le discours d'un orateur s'ils avaient pu l'entendre. Berlioz obtint ce résultat en confiant à une voix instrumentale, à la voix épique du trombone, le rôle de récitant.

Au commencement, la mélodie s'interrompt fréquemment comme ferait une personne succombant sous le poids d'anciennes douleurs ravivées tout à coup. Elle est à peine mesurée et la symétrie en paraît absente. De longs accords qui produisent l'effet d'un silence pénible en séparent les différentes parties. Ensuite, l'oppression première se dissipe; par degrés, le chant s'affermit, prend plus de régularité, revêt une mâle vigueur, affecte enfin une carrure encore plus serrée. Toute hésitation a cessé, les larmes ne sont plus de saison; la gloire a payé ceux qui ont sacrifié leur vie; loin de plaindre leur sort, nous devons envier leur trépas. Ici les fanfares éclatantes de l'apothéose, émergeant avec énergie, montent en progression lente jusqu'à la note aiguë sur laquelle doit débuter le thème de l'éblouissant finale avec lequel nous sortons du domaine de la musique expressive. Mille particularités y seraient à signaler, entre autres, l'aisance incroyable des transitions et surtout la façon dont les parties vocales sont engagées progressivement dans la mêlée générale. Mais ceci sort du cercle que nous nous sommes imposé : on ne peut explorer à la fois toutes les plages.

Il reste à examiner une dernière modalité de la musique expressive qui résulte de son alliance avec l'opéra. Berlioz nous en offre un merveilleux exemple au 2e acte des *Troyens à Carthage* où il ne se chante pas une seule parole articulée; la décoration, la chorégraphie et la symphonie pure s'y partageant seules l'intérêt. Le scénario retrace les divers incidents d'une chasse royale offerte par la reine Didon à Enée quand, jeté par la tempête sur la côte libyenne, il a dû abriter ses vaisseaux dans le port de Carthage.

« A l'aurore, dans une forêt vierge de l'Afrique, au bord d'un lac, des naïades se livrent à de charmants jeux, l'onde transparente les attire, elles s'y plongent, nagent d'un bord à l'autre, se rient de la fraîcheur aux rayons du soleil. Tout à coup, elles se dressent, écoutent, regardent au loin... Ce sont des chasseurs qui parcourent les bois. L'essaim des baigneuses se disperse. Cependant des nuages assombrissent la nue, un orage se prépare. Les piqueurs se répondent à son de trompe. La pluie commence à tomber. Didon et le héros troyen, surpris par la tempête, vont se réfugier sous un rocher, dans une grotte naturelle. Là, pendant que l'ouragan sévit au dehors, que les fanfares se croisent, que les divinités champêtres se livrent à leurs ébats désordonnés, pendant que l'écho répète et renvoie du nord au midi ces exclamations prophétiques : *Italie! Italie!* que les faunes vocifèrent en dansant, la reine africaine ayant pour lit un banc de mousse, la foudre pour flambeau, pour voile des nuages épais, se laisse tomber sous les baisers de son amant.

« Ille dies primus leti, primusque malorum
Causa fuit..... »

Au cinquième acte du même opéra, un effet saisissant est emprunté à des procédés similaires. Nous assistons à l'expiation annoncée par le passage cité de l'*Enéide*. Au lieu même où l'on a vu s'éloigner les navires troyens, un autel de feuillage se dresse comme pour un sacrifice; des prêtres scandent lentement leurs invocations aux dieux infernaux, un chant lugubre et froid leur répond. C'est au milieu de cette pompe funèbre, sous les regards de son peuple que Didon a voulu mourir et lorsque agonisante elle s'efforce en vain de retenir son dernier souffle afin de dévoiler à ses sujets le sort que les destins réservent au royaume qu'ils viennent de fonder, ses lèvres glacées ne lui permettant pas d'achever, on voit le Capitole romain resplendir sur un nuage embrasé. La prophétie devient claire: Carthage périra, Rome sera maîtresse du monde.

En faut-il davantage pour montrer de quelle manière doit s'effectuer l'alliance de la musique expressive, du drame et de la décoration? Chacun de ces trois éléments absorbe tour à tour l'attention, repose l'esprit, varie les sensations. Ils se combinent entre eux quand celui qui les emploie veut faire usage à la fois de toutes ses ressources. En ce cas, la mélodie, aidée par le talent du peintre, devient un fulgurant interprète qui répand partout son lyrisme exalté.

(A suivre.) A. BOUTAREL.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'année sera bonne en Italie pour le maestro Ambroise Thomas. Nous avons dit qu'on était sur le point de représenter *Hamlet* au théâtre Comunale de Bologne, avec Lhérie, Mmes Lodi et Mei; chef d'orchestre, le célèbre Luigi Mancinelli. Voici maintenant que notre Galli-Marié va donner des représentations de *Mignon* à Milan, puis plus tard à Rome. Cet ouvrage va aussi être repris à Naples, où il jouit d'une grande popularité. A Naples et à Rome, il est également question d'*Hamlet*. *Va bene.*

— Le théâtre dal Verme, de Milan, donnera, dans le cours de la saison, deux opéras nouveaux : *Amazilia*, du maestro Palmintieri, et *Fernando della Cauz*, du maestro Sansone. Rien du sinistre auteur des *Mémoires*.

— Le ténor Durot continue à se faire applaudir en Italie. Après son succès à Forli, il vient d'en remporter un second et plus grand encore à Alessandria. M. Corti, le directeur du Théâtre-Italien, qui est allé l'entendre, a immédiatement offert à M. Muzio, qui l'a formé à son école, un engagement pour son élève. C'est dans le rôle de Manrico d'*Il Trovatore*, ou par Egardo de *Lucie* que M. Muzio eût consenti à le faire entendre à Paris; le directeur insistait sur *Gioconda*; l'accord n'a pas pu se faire. Mais ce n'est que partie remise.

— Les compositeurs italiens ne doutent de rien. L'un deux, M. Dell' Argine, si nos souvenirs sont fidèles, a refait le *Barbier de Séville*, après Rossini, qui avait repris lui-même le sujet illustré par Paisiello. De son côté, Luigi Ricci, l'un des auteurs de *Crispino*, a écrit une nouvelle partition sur le livret des *Nozze di Figaro*, que Mozart avait pourtant traité d'une manière assez satisfaisante. Voici maintenant qu'un certain M. Achille Graffigna vient de refaire *Il Matrimonio segreto*, dont Cimarosa ne s'était pas trop mal tiré non plus. M. Graffigna excusera peut être son audace en s'autorisant de l'exemple de Rossini. S'il a son génie, rien de mieux; mais, quand on risque de pareilles aventures, il faut en sortir à son honneur. Or, s'il faut en juger par l'accueil fait au nouveau *Matrimonio* par les spectateurs du théâtre Salvini de Florence, Cimarosa peut dormir en paix dans son linceul d'immortel. Ce n'est pas encore M. Graffigna qui fera oublier son chef-d'œuvre.

— Les représentants de l'Union littéraire internationale, dont nous avons annoncé le congrès à Berne, se sont réunis le 11 septembre, dans la salle du Conseil des États. Les délégués étaient au nombre de trente, représentant la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne et la Suisse. Cette Union internationale, fondée à Rome en 1878 et qui eut son congrès l'an dernier à Rome, a pour but, nous l'avons dit, de soumettre aux divers États un projet de convention internationale destinée à protéger la propriété littéraire et artistique dans tous les pays qui auraient adhéré à la convention. — M. le conseiller fédéral Droz avait été chargé par le Conseil fédéral de souhaiter la bienvenue aux délégués. M. Louis Ulbach a répondu au nom des délégués. — L'assemblée a ensuite constitué son bureau. M. L. Ulbach a été élu président; M. Blanchard-Jerode, vice-président, et M. Lermina, secrétaire général. — Les travaux du Congrès se sont terminés le 13. En résumé, voici la teneur des articles adoptés : Le droit de propriété est garanti dans les États qui ont adhéré à la convention internationale, aux auteurs d'œuvres de littérature et d'art comprenant les livres, brochures et autres publications, œuvres dramatiques, compositions musicales ou autres, dessins, peintures, sculpture, gravures, lithographies, illustrations, cartes géographiques, plans, etc., et en général de toute production du domaine littéraire et d'arts, pouvant être reproduits par impression ou tout autre procédé. La justice du pays où le délit a été commis statue sur le cas. La traduction non autorisée d'une œuvre littéraire est considérée comme une imitation. La vente d'une œuvre d'art n'implique pas le droit de reproduction, même s'il s'agit de l'acquisition par l'État. L'article 5 a trait à la création d'un bureau international, avec siège à Berne, et publication d'un organe spécial rédigé en français. Ce journal périodique publierait les lois, décrets, règlements concernant la question de propriété littéraire. *(Guide musical.)*

— Le succès de Mme Caron au théâtre de la Monnaie s'accentue. La nouvelle Falcon s'est fait vivement applaudir dans Marguerite de *Faust*. M. Gevaert, qui doit la guetter pour les concerts du Conservatoire, est allé diplomatiquement complimenter la débutante dans sa loge. Très vif succès aussi pour la gentille Mlle Legault, le meilleur Siebel qu'on ait vu et entendu à Bruxelles.

— Nous recevons les meilleures nouvelles du théâtre d'Anvers. M. Coulon a eu l'habileté de recruter une troupe hors ligne; elle est de « premier

ordre », dit *le Précurseur*. Les débuts des artistes de grand opéra se sont faits par *la Juive* et *les Huguenots*. Ce dernier ouvrage a valu de brillantes ovations à M. Warot, qui est très aimé à Anvers et qui mérite de l'être, à Mlle Poissenot, une Falcon de *primo cartello*, à la basse Guillabert, très remarquable dans Marcel, et à Mlle Oster, la nouvelle chanteuse légère de grand opéra, qui s'est imposée tout de suite. Le baryton M. Bonnefond paraît également avoir fait la meilleure impression. Mais il est difficile de le juger dans un rôle d'importance secondaire, comme celui de Nevers. Voilà donc M. Coulon en possession de donner suite à ses grands projets et nul doute qu'avant peu le théâtre d'Anvers ne fasse parler de lui.

— Nous apprenons, dit *la Fédération artistique*, que M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire royal de Gand, écrit en ce moment un opéra en quatre actes dont le livret, emprunté à l'histoire de Lacédémone, est dû à son fils Eugène et à M. Gustave Lagye.

— *Le Guide musical* nous apprend que le théâtre de la Renaissance de Bruxelles prépare pour cette saison de nombreuses nouveautés. Dans les premiers jours d'octobre passera une opérette en deux actes, *les Filles du Diable*, interprétée par des artistes de Paris. Puis viendront plusieurs opéras comiques, opérettes et vaudevilles d'auteurs belges. Parmi les ouvrages qui seront montés tout d'abord, on cite un opéra comique de M. Lucien Solvay, musique de M. Mathieu ; un opéra bouffe de M. Théodore Hannon, musique de M. Lanciani, et une opérette de M. Felix Coveliers, musique de M. Mathieu.

— Antoine Rubinstein doit partir ces jours-ci pour l'Allemagne. Il y fera un assez long séjour, car, d'une part, il compte s'occuper des *Macchabées* que l'on monte à Hambourg et qui doivent passer le 28 octobre; de l'autre, il a promis de diriger les répétitions de *la Sulamite* dont la première, donnée au même théâtre, est fixée au 8 novembre.

— Les amis et les élèves de Théodore Kullak viennent de lui élever un monument au cimetière de Berlin où reposent ses restes mortels. L'inauguration de cet ouvrage d'art, dû au ciseau du sculpteur Pohlmann, a eu lieu le 12 de ce mois.

— La virtuose russe Annette Essipoff, après quelques semaines de villégiature, vient de rentrer à Vienne où elle prépare une nouvelle tournée artistique pour la saison d'hiver et compte nous faire à Paris sa visite habituelle.

— La représentation de *Benvenuto Cellini* de Berlioz, donné le 12, à l'Opéra de Leipzig sur la demande et en présence du roi de Saxe, a renouvelé le grand succès que cette œuvre avait obtenu à son apparition sur cette scène allemande. Le public a fait à l'œuvre et à ses interprètes un accueil enthousiaste. Le roi de Saxe était l'un des premiers à applaudir. Franz Liszt, qui était arrivé de Weimar, assistait au spectacle. A propos de *Benvenuto*, les journaux allemands annoncent que MM. Choudens de Paris, auxquels appartient la partition, vont racheter, si ce n'est déjà fait, à l'intelligent directeur du théâtre de Leipzig, M. Staegeman, ses décors et la mise en scène de son régisseur M. Jendersky. Ils auraient l'intention de monter l'ouvrage cet hiver à Paris. Mais à quel théâtre? c'est ce qu'on ne dit pas. Nous reproduisons du reste ce bruit sous toute réserve. On avait aussi parlé de mettre *Benvenuto* à l'étude à Munich. Mais l'intendance des théâtres royaux de Bavière n'aurait pu s'entendre avec les éditeurs. C'est donc un projet ajourné.

— A Vienne on parle d'organiser à l'Opéra impérial, une grande manifestation wagnérienne. Il serait question de donner dans le courant de cette saison, la série complète des œuvres du maître de Bayreuth, depuis *Rienzi* jusqu'à *Parsifal*, cette dernière exceptée toutefois, puisque le théâtre Wagner de Bayreuth en conserve jusqu'à nouvel ordre le monopole. Le cycle de représentations s'étendrait sur une période d'une vingtaine de jours, de manière à laisser quatre ou cinq jours entre chaque ouvrage, afin de permettre aux artistes du chant de se reposer. Le ténor Winkelmann aurait à lui seul à remplir les rôles suivants : Rienzi, Tannhauser, Walter de Stolzing (*Maîtres Chanteurs*), Tristan, Siegmund et Siegfried.

— Le procès intenté par les héritiers de R. Wagner à la ville de Leipzig, qui exploite elle-même, on le sait, le théâtre de l'Opéra, vient de se terminer en première instance au détriment des demandeurs. Les héritiers Wagner réclamaient des droits d'auteur pour la représentation, non autorisée, prétendaient-ils, de certains ouvrages du maître de Bayreuth. Le *Landesgericht* saxon a débouté les héritiers de leur demande.

— On avait annoncé l'année dernière une grande solennité en l'honneur de Liszt, qui devait avoir lieu au théâtre de Cologne. Jusqu'à présent elle n'a pas eu lieu, mais ce n'est, paraît-il, que partie remise et cette fête aura lieu sans nouvel ajournement dans le courant de cette saison. Il s'agit d'une exécution *théâtrale* de l'oratorio *la Légende de Sainte-Élisabeth*. Un essai de ce genre avait déjà été fait, il y a quelque temps, à Weimar.

— On fait à Hambourg de grands préparatifs pour célébrer le second centenaire de l'anniversaire de Hændel. Il y aura à cette occasion un grand festival, pendant lequel on exécutera plusieurs des principales œuvres du maître.

— Le Walhalla de Berlin, transformé en théâtre d'opérette, vient de faire son ouverture avec *la Fille du tambour major*. Les journaux berlinois louent beaucoup l'élégance et le confortable de la salle nouvelle.

— A propos du récent concours orphéonique d'Aix-la-Chapelle, *le Guide musical* reçoit d'un de ses abonnés la lettre qui suit et que nous reproduisons parce qu'elle renferme des considérations qui peuvent également s'appliquer à la France : « Je ne suis pas partisan des concours; la défaite quand elle arrive, et elle arrive toujours, est par trop poignante, elle engendre des découragements et souvent des inimitiés entre les sociétés d'un même pays. Puis le *travail* que les sociétés chorales font pour l'étude de ces chœurs casse-cou est peu attrayant, peu instructif, peu digne d'amateurs sérieux de musique, car c'est souvent le crincrin du violon, l'instrument qu'on emploie pour les *choristes de théâtre*, qui fait ici office de répétiteur. Dans ces conditions, le métier de choriste, comme on l'a dit, est un chien de métier. Une autre objection, c'est le peu de sincérité de la plupart des concours; il est admis aujourd'hui dans presque toutes les sociétés qu'en vue d'un concours on peut recruter l'élément étranger, c'est-à-dire des chanteurs de profession, qu'on nomme pour la circonstance membres agrégés ou membres d'honneur. Les sociétés chorales allant à un concours changent ainsi de caractère; on forme de cette manière une *nouvelle* société renfermant les meilleurs chanteurs de *toute* une ville! Le concours terminé, elle en est réduite à ses ressources ordinaires. C'est le plus souvent le jour et la nuit. Le succès a été factice, la victoire de la veille n'existe plus le lendemain. — Les sociétés allemandes *de premier ordre* ont, depuis trente ans et plus, renoncé à ces batailles chorales dites pacifiques. Au lieu de faire des concours, elles ont formé entre elles des *fédérations* de huit à dix sociétés qui se réunissent *chaque* année en une fête fédérale dans l'une ou l'autre ville de la fédération et font alors du chant choral pour hommes (6 à 800 chanteurs) soit *avec*, soit *sans* orchestre. Notons qu'on réserve toujours une place d'honneur pour l'une des sociétés fédérées qui, désignée d'avance, doit se produire seule, en exécutant deux chœurs à son choix. Parfois on ajoute au programme de ces fêtes l'audition de quelque artiste d'élite ; puis l'orchestre exécute une ou deux grandes pages symphoniques. Dans ces assemblées fédérales il règne beaucoup d'entrain, une bonne et franche amitié s'établit entre les sociétés chorales, et cela est de beaucoup préférable à faire des concours qui font naître jalousie et envie. Nous recommandons donc vivement à nos sociétés belges l'institution de telles fédérations chorales : il en résulterait une *voie nouvelle* pour les compositeurs et les exécutants. Ce genre de fêtes s'établirait peut-être en Belgique aussi bien qu'en Allemagne et avec d'autant plus de facilité que la période des concours a fait son temps. Plus d'une de nos bonnes sociétés est morte à la peine. » Il nous paraît évident qu'il y a quelque chose à tenter dans cette voie.

— Johann Strauss vient de partir pour Berlin, où il a l'intention de séjourner quelque temps. Il va présider aux répétitions de son nouvel opéra comique : *les Nuits de Venise*, au théâtre Frédéric-Wilhelmstadt.

— On a fait, le 11 septembre, l'inauguration d'un nouveau théâtre à Edimbourg. La nouvelle salle, qui s'appellera *le Lyceum*, peut contenir 3,000 spectateurs.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Dans la liste des exposants français à l'Exposition d'Amsterdam, nommés ou promus dans la Légion d'honneur, nous remarquons les noms suivants, qui touchent à l'art au moins par quelque côté. Parmi les nouveaux officiers : M. Lauth, directeur de la manufacture de Sèvres; M. Harpignies, peintre-paysagiste. Parmi les chevaliers : M. Riou, peintre-dessinateur, un des collaborateurs artistiques de l'*Univers illustré*; M. Morot, peintre, ancien prix de Rome; M. Albert Maignan, peintre, ancien prix de Rome; M. Jacquet, graveur; M. Danguin, graveur; M. Hetzel, éditeur; M. Quantin, imprimeur; M. A. Bord, fabricant de pianos.

— Une cantatrice célèbre dans les deux mondes, Mme Gerster-Gardini, qu'on a entrevue et applaudie vivement à Paris au dernier festival Pasdeloup, vient d'arriver à Paris pour y étudier spécialement avec Léo Delibes le rôle de *Lakmé*. Elle désire s'en faire l'interprète sur tous les théâtres où elle chantera. Avec la Sembrich et la Donadio, voilà donc *Lakmé* à la tête de trois grandes étoiles, qui vont faire sa fortune sur toutes les scènes étrangères.

— Mme Montigny-Rémaury est de retour de Weimar où elle avait été prendre les conseils de Franz Liszt. Elle y a reçu cet accueil hospitalier et bienveillant qui est de tradition dans la maison du grand maestro; notre virtuose française a travaillé pendant son séjour *la Légende de Saint-François de Paule*, *les Chants polonais*, *Valse-Impromptu* et *la Fantaisie hongroise* qu'elle va jouer prochainement à Baden. Mme Montigny est revenue complètement fascinée par le charme et la bonté du maître; il a joué pour elle la veille de son départ et elle a pu emporter ce souvenir ineffaçable dans la vie d'une artiste.

— M. Jules Claretie, du *Temps*, très compétent en la matière, traite avec beaucoup de justesse le point de droit suivant, touchant les intérêts de nos auteurs dramatiques à l'étranger : La Suisse — ou plutôt Genève — n'entend point, que nos pièces de théâtre soient représentées pour rien, mais elle vient de prendre une décision extraordinaire, et elle assimile les œuvres dramatiques des auteurs français aux œuvres dramatiques des auteurs suisses. Rien à dire à cela. Les divers congrès littéraires tenus çà et là, — et hier encore à Berne — ne réclament qu'une chose (assez imprudemment), c'est que l'œuvre littéraire soit traitée dans le pays d'adoption, c'est-à-dire de traduction, comme si elle était née dans ce pays même et jouisse des mêmes droits. Or, la Suisse — ou Genève — accorde deux pour cent de droits d'auteur à ses écrivains dramatiques. Donc, les écrivains français ne devraient avoir en Suisse que deux pour cent.

Or, deux pour cent, cela est mince, et jusqu'ici leurs droits étaient beaucoup plus considérables. « — Mais vous ne pouvez exiger plus que ne demandent les auteurs genevois! — Mais la question est là : Où sont les auteurs dramatiques genevois ? »

— Dans sa dernière séance, la commission des auteurs et compositeurs dramatiques a décidé qu'elle allait envoyer une circulaire à tous les membres de la Société pour les prier de faire connaître 1° leur âge; 2° la date de leur admission comme sociétaires votants. Cette mesure a pour but d'éviter des réclamations qui se produisent à l'occasion de la délivrance des pensions.

— La Société des Nouveaux-Concerts, dirigée par M. Charles Lamoureux, annonce la réouverture de ses concerts hebdomadaires pour le dimanche 4 novembre, à 2 heures, dans le théâtre du Château-d'Eau. Nous savons que M. Ch. Lamoureux a de grands projets sur lesquels nous reviendrons prochainement; pour aujourd'hui nous pouvons annoncer l'engagement de plusieurs artistes *di primo cartello* qui interpréteront des œuvres à sensation et inconnues à Paris.

— Mme Montalba vient de signer un brillant engagement pour Bucharest où elle doit donner une série de représentations en novembre et décembre prochains. La charmante et sympathique cantatrice nous reviendra en janvier pour participer aux grands concerts projetés par M. Ch. Lamoureux et au profit desquels elle a décliné les offres séduisantes qui lui ont été faites par le théâtre de la Scala de Milan.

— M. Charles Lamoureux qui, la saison dernière, avait fait une excursion à Lille, avec son remarquable orchestre, fera probablement, cette année, une nouvelle visite à la vieille cité flamande. Ce sont deux artistes lillois, de très haute réputation en province, Mme Français et M. Delarroqua, qui le sollicitent de venir prêter son concours à un grand festival, qu'ils se proposent d'organiser pour la fin de janvier. Cette solennité musicale durera deux jours; le premier serait plus spécialement consacré à la musique instrumentale, le second serait à la fois symphonique et choral. Mme Français et M. Delarroqua, les organisateurs de cette belle fête, s'y feraient entendre chacun dans un Concerto de piano. Ils comptent également interpréter, avec le concours de M. Koszul de Roubaix, le Concerto à trois pianos de Bach. Parmi les autres morceaux qui figurent au programme, nous trouvons la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, un Concerto pour orchestre de Hændel, et d'importants fragments du *Vaisseau fantôme* et de *Lohengrin*. Voilà une grande et belle fête qui se prépare ; elle ne peut manquer d'attirer tous les amateurs sérieux des départements septentrionaux et de la Belgique.

— Mme Minnie Hauk vient de s'embarquer au Havre, sur le paquebot *France*, à destination du Nouveau-Monde.

— A propos de l'entrefilet concernant MM. Manzotti et Marenco, que nous avons publié dimanche dernier et que *le Figaro* avait reproduit d'après nous, M. Jules Prével a reçu la lettre suivante, qui ne conteste aucun des faits avancés par nous, et qui les explique seulement :

» On me communique l'article paru dans *le Figaro* du 17 et dans lequel il est question d'un différend survenu entre M. Marenco et moi.

» Vous appréciez les choses au point de vue français. Il faudrait vous placer au point de vue italien, car *Excelsior* et *Sieba* sont des ballets italiens. Or, en Italie, les musiciens sont, vis-à-vis des chorégraphes, dans la même situation que les librettistes vis-à-vis des compositeurs. Le compositeur achète un livret, de même que le chorégraphe achète une partition. Ce sont là des coutumes qui peuvent vous surprendre, mais qui font loi pour tout le monde chez nous.

» Je ne me suis donc pas associé avec M. Marenco pour la confection et l'exploitation de mes ballets.

» Cela ne s'est jamais fait, en Italie, entre chorégraphe et musicien.

» J'ai engagé M. Marenco pour qu'il écrivît, pour ainsi dire, sous ma dictée, de la musique dont je lui donnais les rythmes, les temps, la durée. Ce travail lui a été payé à forfait suivant l'usage, et beaucoup plus largement que cela ne se fait d'habitude.

» *Excelsior* ayant eu un grand succès à Milan, on me l'a demandé pour Paris. J'ai, à cette occasion, payé une seconde fois M. Marenco, pour mettre nos situations bien en règle.

» Après *Excelsior*, la direction de l'Eden m'a demandé *Sieba*, mais elle désirait que ce ballet fût remanié, de façon à lui donner une importance supérieure à celle d'*Excelsior*. Il s'agissait d'ajouter plusieurs tableaux nouveaux. Je me suis adressé à M. Marenco pour lui faire écrire la musique nouvelle nécessitée par ces changements.

» Tout semblait d'accord, et j'ai une lettre de lui dans laquelle il me dit qu'il accepte de faire ce travail aux conditions ordinaires, lorsque, changeant d'idée, il m'opposa des fins de non-recevoir, déclarant à diverses personnes, dont j'ai le témoignage, qu'il ne voulait plus rien écrire pour moi. J'ai dû m'adresser à M. Venanzi, qui, du reste, a réussi au delà même de mes désirs.

» M. Marenco prétendait qu'un autre compositeur ne pouvait ajouter de la musique dans la partition de *Sieba*.

» Il a lui-même porté la question devant la Société des auteurs d'Italie, qui a conclu en ma faveur, déclarant que j'avais le droit d'introduire de la musique nouvelle dans la partition, à la condition de ne pas remanier celle déjà existante et de nommer les deux auteurs.

» J'ai fait vérifier le travail de M. Venanzi par M. Ricordi, une des plus grandes autorités musicales de l'Italie, et j'ai sa déclaration constatant que les prescriptions de la Société des auteurs ont été scrupuleusement respectées.

» M. Marenco a fait des opéras, il a donc acheté des libretti comme je lui ai acheté des partitions. Que dirait-il si l'une de ses œuvres lyriques avait eu du succès et que le librettiste eût voulu en profiter contre lui ? » L. Manzotti.

Nous ne contestons pas que ce ne soient là les mœurs italiennes en fait de ballets; nous les connaissions depuis longtemps. Mais elles auront du mal à s'acclimater en France, où on n'est pas habitué à un tel ravalement de la musique, fût-elle de Marenco, et où on se fera toujours difficilement à l'idée de la mettre sous les pieds d'un chorégraphe, fût-il Manzotti lui-même.

— On parle de monter au Grand-Théâtre de Lyon le *Lohengrin* de Richard Wagner. Ce serait la première ville de province, si nous ne faisons erreur, où l'on jouerait un des ouvrages du maître allemand.

— Il paraît qu'Angers ne s'endort pas sur ses lauriers des années précédentes. On y prépare une saison musicale qui fera parler d'elle. M. Jules Bordier a su ajouter à son excellent orchestre une imposante masse chorale grâce à laquelle on pourra, cet hiver, exécuter sans mutilations de grands ouvrages de MM. Massenet, Saint-Saëns, Théodore Dubois, Arthur Coquard, etc. Il y aura sûrement plus d'une séance qui vaudra le voyage. Ne quittons pas Angers sans souhaiter au théâtre la reprise du *Trésor*, cette charmante partition que M. Ch. Lefebvre a écrite sur la pièce de Coppée et dont nous avons constaté au printemps le légitime succès.

— A Cayeux-sur-Mer, sous les auspices d'un ancien magistrat, M. Dufour, qui s'est fait l'infatigable organisateur des fêtes du Casino, un concert a été donné, dont le profit, résultat d'une quête fructueuse, était pour les pauvres. Dans ce concert, se sont fait entendre Mlles Blanche et Laurence Barre du Conservatoire : l'une a chanté l'air des *Saisons*, de Massé; l'autre, le grand air de *la Reine de Saba*. De nombreux applaudissements ont également accueilli M. Saint-Jean, lauréat du Conservatoire, dont la basse profonde a su donner à la cavatine de *la Juive* un véritable accent de grandeur religieuse. N'oublions pas un pianiste, de beaucoup de talent, dont la place nous semble déjà marquée dans les concerts parisiens, M. Fernand Rivière. Des vers de circonstance sur Cayeux, composés et débités par M. Desboves, professeur de mathématiques, quelques morceaux de musique chantés ou exécutés par des amateurs ont su encore se faire écouter avec plaisir. Enfin, des jeunes gens de bonne volonté, MM. Vignat et de Perdussin et Mlle Jeanne Andrée ont joué avec beaucoup de naturel et de verve une petite pièce en un acte, du répertoire de l'Odéon, *le Rival pour rire*, de Grenet-Dancourt. A l'issue de la soirée, bal et souper aux huîtres et au champagne ! On le voit, rien ne manquait à la fête.

— On nous écrit de Château-Gontier : L'inauguration des orgues que la maison A. Cavaillé Coll de Paris vient de placer dans l'église Saint-Jean a donné lieu, mardi 11 septembre, à une véritable solennité musicale. Le nom de M. Widor, le célèbre organiste de Saint-Sulpice, qui était chargé de tenir l'orgue, et celui d'une cantatrice-amateur, Mme la vicomtesse de T..., qui a prêté le concours de son gracieux talent à cette solennité, avaient attiré dans l'église Saint-Jean toute l'aristocratie de la ville et des châteaux voisins. Les journaux du pays font le plus grand éloge de l'orgue et de l'organiste, non moins que de la charmante cantatrice. Le dimanche précédent semblable cérémonie avait eu lieu dans l'église du Lion-d'Angers. Ici, Mme la vicomtesse de T... faisait les honneurs de la fête. Elle avait prié Mgr Freppel, évêque d'Angers, de présider la cérémonie, et M. Widor de tenir l'orgue qu'elle venait de donner à l'Eglise. Cette solennité a été le prélude de celle qui devait avoir lieu avec les mêmes artistes le surlendemain à Château-Gontier, et qui a été couronnée d'un plein succès.

— M. Léonce Valdec, le baryton bien connu, nous prie d'annoncer qu'il reprend ses leçons de chant et de diction, 4, rue Bochard de Saron (avenue Trudaine).

— Mme Laurent Vachot, la femme de l'ancien directeur du théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, va donner cet hiver des leçons de chant. C'est elle qui a formé le talent de sa fille, Mlle Marie Vachot, dont nous avons eu plusieurs fois à enregistrer les succès, tant à Paris que sur les scènes départementales. Mme Vachot offre de faire gratuitement l'éducation artistique d'une jeune personne, dont la voix et les aptitudes lui paraîtraient de nature à produire un sujet pour l'avenir. On peut s'inscrire dès à présent, 17, rue Laval.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2743 — 49me ANNÉE — N° 44. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 30 Septembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉÂTRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour la

DEUXIÈME SÉRÉNADE

d'ANTONIN MARMONTEL. — Suivra immédiatement *Mona*, légende bretonne d'EMILE CICILE, mise en musique par HENRI MARÉCHAL.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: *les Célèbres variations de Rode*, transcrites pour piano par CHARLES NEUSTEDT. — Suivront immédiatement: *les Glissades*, polka de salon de PAUL WACHS.

UN CRITIQUE MUSICAL

AU SIÈCLE DERNIER

(Suite)

II

De tous les salons célèbres, au XVIIIe siècle, il en était peu qui fussent aussi fréquentés que celui de Mme Geoffrin — de *Maman* Geoffrin, comme l'appelait le roi de Pologne.

Tout ce qui portait un nom dans les lettres et les arts s'y réunissait sous la présidence de Fontenelle, le plus charmant des vieillards, lequel avait installé là son domicile depuis le jour où la mort lui avait fermé la maison de Mme de Tencin. On y voyait, parmi les fidèles, Diderot, le causeur étincelant ; l'abbé Reynal, tout frais échappé de sa chaire de Pézenas ; Trublet, le bon abbé Trublet, « un sot frotté d'esprit », disait la maîtresse du logis, et enragé compilateur que les sarcasmes de Voltaire ne détournaient point de son travail favori ; Suard, un anglomane que des aventures passablement curieuses avaient mis en relief ; Gerbier, le fameux avocat ; Thomas, l'auteur de *l'Essai sur les Eloges*, et bien d'autres encore, célèbres à des titres divers.

Dès son arrivée à Paris, l'abbé Arnaud fut introduit dans ce cénacle, et, loin de se montrer intimidé par une réunion de personnalités aussi éclatantes, il mit tant de grâce dans sa conversation, tant d'esprit dans ses réparties, tant de sagacité dans ses jugements, que dès ce jour une place lui fut réservée au nombre des beaux-esprits le plus en renom.

Les familiers de la maison s'empressèrent auprès de lui et de ce nombre fut Suard. La première fois que ces deux écrivains se virent, ils éprouvèrent l'un pour l'autre une telle sympathie qu'ils prirent aussitôt parti de vivre ensemble ; et le soir même ils allaient s'installer chez un ami d'Arnaud, l'avocat Gerbier, célèbre dans toute la France par le procès qu'il venait de soutenir au nom du clergé national contre l'ordre des Bénédictins.

Pendant vingt ans et plus, cette amitié ne se démentit en aucune circonstance. Outre l'avantage qui résultait pour trois hommes de lettres voués à des genres différents d'échanger constamment leurs idées et leurs lumières, on ne saurait nier que la communauté ainsi entendue devait leur être d'un grand secours au point de vue purement matériel. Le premier profit que tira Gerbier de la faveur dont il jouissait auprès de l'évêque d'Orléans, fut de solliciter pour Arnaud l'abbaye de Grandchamp, et plus tard ce dernier associa aux bénéfices de ses travaux Suard dont la situation de fortune était des plus modestes.

Le musée de Carpentras possède un portrait de l'abbé Arnaud peint, à cette époque, par Duplessis peintre du roy, qui le donna à l'abbé d'Olivet. Le modèle est représenté à mi-corps, vêtu du petit collet et du manteau court, la tête fièrement relevée. La main gauche repose sur le dossier d'un fauteuil, et la droite trace sur un parchemin ces deux vers de l'*Hercule furieux* d'Euripide :

Οὐ παύσομαι τὰς Χάριτας
Μούσαις συγκαταμιγνύς (1)

(1) Je ne cesserai pas d'unir les Grâces aux Muses. (Vers 671-73.)

dont le sens s'applique très heureusement au caractère et au style de l'érudit musicologue.

On remarque que ce portrait, tant par la pose que par certains détails de physionomie, rappelle d'une manière frappante une autre toile de ce même Duplessis représentant Gluck. La gravure de Mijer l'a popularisée.

Si attrayant que pût être le séjour de la capitale, l'abbé ne tarda pas à en être fatigué, et déjà il songeait à retourner en Provence, quand un événement imprévu vint lui faire heureusement oublier son projet.

A l'époque où nous nous trouvons (novembre 1753) l'émotion soulevée par l'arrivée des bouffons italiens à Paris paraissait calmée, quand tout à coup Rousseau publia sa *Lettre sur la Musique française*. L'apparition de ce factum, vrai coup de tonnerre dans un ciel sans nuage, réveilla toutes les rancunes, la dispute recommença de plus belle et prit en peu de temps un caractère de violence inouï. Fréron ouvrit le feu, et réfuta les assertions du musicien de Genève dans une brochure qui porte exactement le même titre que celle de son antagoniste. Cazotte, Thévenol, La Morlière, le P. Castel saisirent aussi la plume et se coalisèrent contre cette imprudente lettre que son auteur, hâtons-nous de le constater, était à peu près seul à défendre. Arnaud ne pouvait guère assister en spectateur impassible à cette conflagration générale et le premier écrit qu'il fit paraître, sans traiter absolument de la question soulevée par Rousseau, s'y rattache cependant assez pour qu'on l'ait comprise dans la liste des ouvrages inspirés par la *Lettre sur la Musique française*. Quelque temps après il livrait cette belle *Lettre au comte de Caylus*, qui est peut-être, de toute son œuvre de critique, le morceau le plus éloquent et le mieux pensé. Depuis longtemps notre musicien méditait le plan d'un monument grandiose à élever à la gloire de la musique. Les loisirs qu'il trouvait dans son nouvel état lui donnèrent le temps d'écrire un prospectus très détaillé, dont le comte de Caylus, ami éclairé des arts, voulut bien agréer l'hommage. « J'offre aux musiciens, y était-il dit, une rhétorique de leur art, voilà mon principal objet ; je dis mon principal objet, parce que je traiterai au long de la musique des anciens et de tout ce qui y a rapport. J'avoue même que c'est l'étude que j'en ai faite, ainsi que de leur poésie, que je dois l'idée de mon ouvrage et les meilleurs moyens de l'exécuter. Je n'envisage la musique que comme un art imitatif, je cherche et j'indique les moyens dont elle se sert pour faire son imitation. Afin de procéder le plus méthodiquement qu'il me sera possible dans la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire, je décomposerai la musique, et j'en examinerai séparément les parties principales qui sont le rythme, la mélodie et l'harmonie. »

Après avoir tracé à grandes lignes le plan de son étude, et désigné d'avance les points sur lesquels il insistera particulièrement, l'auteur termine ainsi : « Voilà, Monsieur, une légère esquisse d'un ouvrage que je méditai au fond de la province, dans les ombres du cabinet et dans le silence de la réflexion. Mais si, d'un côté, le zèle du progrès des arts m'animait et me faisait oublier pour quelques instants ma faiblesse, de l'autre l'étendue et la difficulté de l'entreprise m'épouvantaient et le peu de ressources que j'avais pour la remplir avec succès achevait de me décourager et me bornait à des regrets stériles. Depuis que je vous ai communiqué mon projet et que vous avez bien voulu m'encourager, toute mon ardeur s'est réveillée ; votre suffrage a fait disparaître les obstacles qui m'avaient arrêté jusqu'à présent, et dès que je puis me flatter que vous soutiendrez mes efforts et que vous m'aiderez de vos lumières, il n'est rien que je n'ose et que je n'entreprenne. »

Hélas ! l'ouvrage si pompeusement annoncé ne parut jamais ; soit, comme l'a dit Dacier, que de nouveaux obstacles se fussent opposés à la réalisation du projet, soit que l'enthousiasme d'Arnaud se fût subitement refroidi. Et cette hypothèse est la plus vraisemblable si l'on se rappelle quel était le trait distinctif du caractère de l'auteur.

Quoi qu'il en soit, ces quelques pages firent grand bruit dans le monde des lettres, et La Borde écrivait peu de temps après leur publication :

« M. l'abbé Arnaud est un des hommes de notre siècle qui a le plus d'esprit et qui s'énonce avec le plus d'éloquence. Nous ne craindrons pas de dire que sa *Lettre* est un chef-d'œuvre, et que, si l'ouvrage qu'elle annonce eût été exécuté, nous n'aurions pas hasardé le nôtre (1). »

* * *

De 1754 à 1774, Arnaud publia un certain nombre d'écrits sur la linguistique, la littérature ancienne, la philosophie, l'esthétique, etc. Nous retiendrons, comme se rapportant plus spécialement à l'art qui nous occupe, un *Mémoire* sur les danses chinoises; une *Dissertation* sur un livre de Ly-Koang-Ti, traitant de la musique chinoise à ses origines, et des réflexions sur *Il teatro alla moda*, une fort curieuse brochure de Benedetto Marcello, que l'abbé avait traduite à l'intention des abonnés du *Journal étranger*.

La première de ces études fut inspirée à notre savant critique par une traduction manuscrite d'un livre de Confucius. Elle contient, en manière d'avant-propos, un historique très complet de l'art de la saltation chez les Hébreux, les Ethiopiens, les Grecs, etc. On y voit ce qu'étaient la *danse simple*, consistant dans les seuls mouvements des membres, et la *danse composée*, où l'auteur ajoutait différents tours d'adresse en maniant des corbeilles, des roues, des thyrses, des lances ou des épées. Vient ensuite la description des danses militaires, gymnopédique et énoplienne, cette dernière dansée par des jeunes gens armés de pied en cap et simulant, au son des flûtes, le mouvement de l'attaque et de la défense.

Passant aux Spartiates et aux Athéniens, l'auteur explique les différentes parties de la danse sacrée instituée par Lycurgue, et de celle que Thésée composa à son retour de Crète. Il en vient enfin à la danse de Ou-Ouang, qui a pour objet de représenter les différentes phases de l'antique épopée chinoise. Ce mémoire, et celui qui suivit, sur la musique du Céleste Empire, furent lus à l'Académie des inscriptions et valurent des compliments sans fin à l'érudit musicologue.

Quant au *Teatro alla moda*, c'est le pamphlet le plus spirituel, le plus mordant qui ait été écrit sur l'opéra italien. On devine avec quelle joie notre ardent révolutionnaire s'empara de cette brochure où toutes les trivialités de la musique à roulades, tous les ridicules des faiseurs de *concetti*, toutes les mesquineries des *impresarii* sont flagellés de main de maître. Il est certain que bien avant Gluck et son école, les erreurs et les inconséquences de l'art italien avaient frappé l'attention des Italiens eux-mêmes. On commençait à avoir assez des hymnes en l'honneur du soleil, des trilles, des cadences interminables, vraies *sonatine di gula*, — selon l'expression du P. Martini, — et il n'était pas besoin du manifeste de l'auteur d'*Alceste* pour que le bon goût souhaitât un spectacle où le naturel et les convenances seraient mieux observées. Toutefois, Marcello allait un peu trop loin dans sa philippique, et Arnaud qui n'était point homme, comme il l'avoue lui-même, à admirer jusqu'aux défauts de sa maîtresse, a soin de nous le faire remarquer.

En effet, au moment où la brochure paraissait, Capece avait écrit son *Ptolémée*, son *Achille*, et ses deux *Iphigénies* ; Manfredi sa *Daphnis* ; Moniglia, Lemene, Apostolo Zeno, Métastase avaient su donner à leurs *libretti* une existence et un intérêt presque indépendants des charmes de la musique ; Vinci et Pergolèse venaient de faire connaître leurs plus

(1) *Essai sur la musique*. Tome III.

ravissantes productions. Et l'abbé conclut : « Quand il s'agit des opéras italiens, il faut en critiquer les abus et les vices. Si j'avais à parler des nôtres, j'en déplorerais les défauts. Les Italiens ont passé le but, nous ne l'avons pas encore atteint. Il y a quant au *faire*, quant aux procédés, quant à la hardiesse et à la vivacité des figures entre cette musique et la nôtre, la même différence que les anciens rhéteurs ont observée entre la prose et le vers. »

(*A suivre*) EUG. DE BRICQUEVILLE.

SEMAINE THÉATRALE

Trois reprises importantes, trois cantatrices en vue se sont partagé l'intérêt de la semaine lyrique.

A L'OPÉRA

HAMLET.

Un peu hâve, d'une maigreur nerveuse, fiévreux et tourmenté, comme rongé par les luttes intérieures, le regard sombre et le teint flétri du penseur, simulant une folie où il entrait bien aussi de la réalité, effrayé et effrayant, tel Shakespeare avait conçu Hamlet. En France, Rouvière, avec son contour anguleux et les soubresauts de son talent, en fut une personnification remarquable. Taillade jeune, alors que les années si lourdes ne l'avaient pas encore empâté, avec son profil de Bonaparte et son œil clair de sphinx, l'eût bien représenté aussi.

Blonde et pâle, à la manière d'une rose sur laquelle il aurait neigé, diaphane et transparente comme les lacs scandinaves dont son regard a gardé le reflet bleu, frêle comme leurs roseaux, semblant tombée du ciel sur notre terre de douleurs, telle le poète avait rêvé Ophélie. Il y a quelques printemps, Sarah Bernhardt, en estompant et adoucissant le caractère judaïque un peu dur de sa physionomie, eût pu nous la faire entrevoir. Dans l'ordre lyrique, Christine Nilsson en fut une image presque complète ; elle en avait surtout le regard étrange et captivant.

Il faut avouer que les interprètes actuels de l'*Hamlet* de notre Opéra s'écartent, dans leur contexture physique, de la conception shakespearienne. Nous n'y appuierons pas autrement et nous ne pouvons leur en vouloir plus longtemps de ce que la nature les ait dotés d'une santé vigoureuse. D'ailleurs le puissant tragédien italien Rossi, d'apparence fort replète, avait commencé déjà à transformer la tradition.

Nous n'avons pas à parler du baryton Lassalle, dont la voix si généreuse s'est imposée dès longtemps dans ce beau rôle et qui y a retrouvé tout son succès, non plus que de Mlle Richard, qui reste une reine vraiment superbe.

Nous avons hâte d'arriver à la nouvelle Ophélie, Mlle Isaac. Dans ses débuts sur la grande scène de l'Opéra se concentrait surtout l'intérêt de la soirée. Constatons avant tout qu'elle est sortie victorieuse d'une épreuve très difficile. C'est un talent merveilleux de précision, un art du chant consommé.

Avez-vous visité parfois l'immense ruche laborieuse d'une de nos grandes imprimeries? Avez-vous suivi le travail du typographe habile, penché sur un grimoire indéchiffrable? Sa main leste voltige sur le casier alphabétique, choisit avec dextérité et sans hésitation les caractères qu'il faut, et vous voyez se dérouler sous vos yeux et comme par enchantement le manuscrit rendu clair, intelligible, net et sans ratures; il n'y manque pas un point, pas une virgule. D'aucuns sans doute préféreront l'original, l'autographe, qui conserve plus de vie, plus de chaleur, où la pensée de l'auteur semble prise sur le fait. Mais il n'en faut pas moins admirer cet ingénieux procédé de vulgarisation.

Le talent de Mlle Isaac a plus d'un rapport avec ce travail de composition typographique. Elle aussi sait fouiller dans son gosier et y chercher les notes voulues, puis les ranger avec ordre et symétrie. Chaque son vient à sa place pour constituer une merveilleuse mosaïque musicale. Les traits sont perlés, les vocalises étincelantes comme des fusées, les gammes tombent en cascades savantes, la mesure est observée, le rythme scrupuleusement respecté, enfin, nous le répétons, il y a là un art consommé, correct, sage, impeccable. C'est la Minerve du chant. Il est vrai que Pâris décerna la pomme à Vénus la passionnée; mais Minerve n'en resta pas moins déesse.

Ce sera donc le sort enviable de Mlle Isaac; déesse elle sera et va prendre place en tête des chanteuses légères de notre Académie de musique. Les prochaines représentations ne manqueront pas de lui être encore plus favorables, car il a fallu compter, ce premier soir, avec la terrible émotion d'une si grosse partie, ce qui a un peu paralysé les moyens de la cantatrice, surtout dans les passages de force, au beau trio du 3e acte et à la fin de la grande scène de folie. Mais Mlle Isaac n'a paru succomber que sous le poids des applaudissements. L'allegro de l'air du 2e acte : « Les serments ont des ailes », a été enlevé avec une crânerie superbe; le duo : « Doute de la lumière », très bien rendu.

C'est la mignonne ballerine Subra, qui faisait les honneurs du ballet; d'autres peut-être ont plus de talent, des pointes plus hardies, une élévation plus audacieuse, une vitesse plus grande, mais aucune n'a plus de grâce ni plus de charme, aucune n'est meilleure à regarder. Et ce sera toujours là pour nous les qualités prédominantes chez une danseuse.

L'orchestre a eu quelques tendances à ralentir les mouvements; de plus il ne nuance, ni ne colore assez la trame musicale.

Quant à l'œuvre d'Ambroise Thomas, si décriée à son début, elle s'impose de plus en plus dans les faveurs du public et passe à bon droit pour une des plus intéressantes du répertoire. On lui trouve généralement de la noblesse, de la poésie où il en faut, et de la profondeur souvent. Ses détracteurs sont devenus bien rares aujourd'hui ; on en compte à peine trois ou quatre, esprits de ténèbres et de brouillards, que la lumière offusque, à l'égal des sombres oiseaux de nuit.

***

A L'OPÉRA-COMIQUE

LAKMÉ.

Nous retrouvons *Lakmé* au point où nous l'avions laissée, c'est-à-dire en plein succès.

On ne peut résister décidément à cette petite Van Zandt, quoi qu'on en ait. De loin, on maudit souvent ses caprices, on arrive tout menaçant, avec de mauvaises dispositions, et, devant elle, on ne trouve plus que de l'enchantement. Une fière dompteuse d'hommes est logée dans cette toute mignonne enfant ; « elle a la baguette des charmeuses », ainsi qu'elle le chante si bien.

Sur plus d'un point elle se rapproche de ce délicieux type de femme imaginée par Charles Dickens dans son *David Copperfield* : la femme-oiseau. C'était une adorable créature, qui ne connaissait rien de la vie sérieuse et de ses obligations. Le pauvre David, quand il rentrait chez lui après une journée laborieuse, ne trouvait pas souvent la table mise, tout allait de mal en pis dans son ménage et le gaspillage prenait les proportions de la ruine. N'importe, il ne trouvait pas le courage de se plaindre et de gronder; une mutinerie, un sourire, une grâce de sa femme-oiseau, et il oubliait sa faim, il était aux anges. Ne vous paraît-il pas que Mlle Van Zandt traite un peu le théâtre de l'Opéra-Comique comme la maison de David Copperfield? Et cependant le public fasciné ne lui tient pas rancune.

Jamais elle n'a été plus séduisante, plus irrésistible que l'autre soir. Sa voix reposée et pleine avait des clartés lumineuses; il semblait qu'il y passât des bouffées de cet air si pur de Hombourg, qu'elle paraît tant affectionner. Oui, c'est bien là l'oiseau, l'oiseau-mouche aux vives couleurs : elle effleure, elle ne pose nulle part; tout est léger chez elle, tout est plume.

Et quel partner puissant et ému elle a trouvé dans Talazac! Superbe d'énergie dans les grandes phrases enlevées : *C'est l'amour endormi* ou *Qu'autour de moi tout sombre*, souple et plein de tendresses dans sa cantilène : *L'aile de l'amour a passé* ou dans son air : *Fantaisie aux ailes d'or*, — il n'a cessé d'être l'objet des plus chaudes manifestations.

Cobalet était fortement enroué et a failli ne pas chanter. Il lui a fallu des prodiges d'habileté pour aller jusqu'au bout, et cependant le public ne s'est aperçu de rien. Bien des barytons se contenteraient, pour leurs plus beaux jours, de l'enrouement de Cobalet.

Mme Engally s'est trouvée trop puissante pour le petit rôle de Mallika, qui ne comporte que le gracieux duetto du 1er acte, une sorte de susurrement poétique peu fait pour les mâles qualités dramatiques de la chanteuse. C'était à craindre. Elle a fait craquer le cadre et emporté la toile.

Barré s'est montré, à son habitude, comédien plein de verve et chanteur de style dans le beau récitatif ajouté par Delibes au 3e acte de son ouvrage, pour y remplacer la scène dialoguée, qui venait si mal à propos en interrompre la trame musicale.

Mlles Pierron, Rémy et Molé, trio gracieux de jolies femmes qui repose l'œil agréablement. La première se montre pleine de tact et de mesure dans un rôle qui eût pu verser facilement dans la charge.

L'orchestre-Danbé et les chœurs-Carré parfaits, pleins de zèle et de soin artistique.

La partition reste adorable, inspirée et tout à fait de premier ordre; pleine de tendresses et de griseries, elle cherche et trouve des formes nouvelles, évitant avec soin les sentiers trop battus. C'est une œuvre maîtresse.

***

Encore à l'Opéra-Comique.

MIGNON

Avec Mlle Nevada, nous voici en présence de la troisième figure du brelan de cantatrices, qui a occupé Paris cette semaine. Celle-ci chante avec son cœur et il en résulte une sincérité d'émotion qui ne manque pas de s'imposer à toute une salle. On pense quelle somme considérable de talent il faut à la jeune artiste pour faire oublier les incorrections et les bizarreries étranges de sa prononciation. C'est une lutte perpétuelle contre une langue rebelle, qui s'obstine à ne pas s'assimiler avec sa gentille personne. Et néanmoins elle demeure si attachante que personne ne pense même à en sourire. Elle excite tant de sympathie qu'on en souffre plus pour elle que pour soi.

A part quelques exagérations dans les scènes du boudoir, elle a joué tout le rôle avec une intelligence supérieure; elle a su rendre avec un merveilleux naturel les effrois de Mignon devant Jarno, et les élans de tendresse ingénue qui la poussent vers Meister ; elle a eu la grâce et la mutinerie gauche qui convient devant le miroir de Philine, le désespoir poignant, la passion jalouse et sauvage dans la scène qui précède l'incendie, la douceur et la poésie au dernier acte. Quelle artiste complète nous aurons là, quand elle aura dépouillé complètement cet excès d'arome étranger qui vient obscurcir tant de belles qualités.

Pour la chanteuse, le point culminant de la soirée a été la grande scène : *Il l'aime!* où elle a déployé une véritable grandeur de style et de passion. C'est déjà une petite Krauss que cette enfant! Elle s'est jouée naturellement de toutes les difficultés de la styrienne avec une aisance stupéfiante ; son mécanisme est d'une sûreté surprenante ; on avait pu déjà s'en apercevoir dans *la Perle du Brésil.* Elle a dit avec charme la célèbre romance : *Connais-tu le pays?* avec simplicité, la prière qui s'encadre dans le beau trio du troisième acte.

En résumé, on ne saurait trop louer l'intelligence avec laquelle elle a su composer tout le rôle, tant au point de vue dramatique qu'au point de vue vocal.

Le tenorino Mouliérat, qui pour la première fois prenait possession du rôle de Wilhem Meister, s'y est fait justement applaudir dans les passages de douceur et de grâce, comme par exemple la romance : *Adieu Mignon*, ou encore celle du troisième acte : *Elle ne croyait pas.* Dans les passages de force, il a le tort de trop pousser sa voix. Comme comédien, il manque de naturel; c'est trop l'ancienne façon méthodique de jouer l'opéra, où chaque pas était compté, chaque geste réglé à l'avance. Il faut aujourd'hui plus d'aisance et de désinvolture personnelle.

Cobalet a continué, comme la veille dans *Lakmé*, à se tirer superbement d'un enrouement obstiné. Mlle Cécile Mézeray s'est montrée, à son ordinaire, une Philine habile et brillante, Barré un Laerte charmant et Barnolt un Frédéric des plus plaisants.

Intérim.

P.-S. — Vendredi à l'Opéra très belle deuxième représentation d'*Hamlet*. Cette soirée n'a été qu'une longue suite d'ovations pour M. Lassalle et Mlle Richard. Mlle Isaac a vu se confirmer son grand succès de la première; elle a été rappelée deux fois, par la salle entière, à la fin du quatrième acte. Mme Krauss, de retour à Paris, est venue se mettre à la disposition de l'administration. Elle fera sa rentrée vendredi prochain dans *les Huguenots.*

Dimanche prochain, nous rendrons compte du *Fou Chopine* (musique de M. Sellenick) et du *Vertigo* (musique d'Hervé), deux nouveautés représentées hier samedi au théâtre de La Renaissance pour l'inauguration de la nouvelle direction.

LA MUSIQUE EXPRESSIVE

ÉTUDIÉE DANS L'ŒUVRE DE BERLIOZ

(Suite)

Après avoir suivi Berlioz dans ses excursions si instructives sur le terrain de la musique expressive, il ne sera pas sans intérêt d'examiner si le genre cultivé par lui avec une prédilection marquée repose sur une base rationnelle.

La musique, art d'émouvoir par des combinaisons de sons, se présente à nous sous deux aspects distincts : ou bien elle agit sur le sens de l'ouïe à la façon des couleurs sur les organes visuels, des aliments sur le palais, des parfums sur l'odorat; ou bien, assumant une mission plus noble, elle s'adresse à l'âme qu'elle cherche à captiver, considère l'oreille comme un simple agent de transmission et s'efforce de diriger nos pensées vers un objet déterminé. C'est la musique expressive.

Cette dernière peut se définir : une langue phonétique destinée à transmettre à ceux qui nous entourent nos aspirations idéalistes. Cette définition va nous permettre, en étudiant les points de contact de la musique expressive avec la langue articulée, de limiter sûrement l'étendue de sa compétence et de fixer la ligne de démarcation qu'elle ne saurait dépasser sans sortir de la logique pour tomber dans l'incompréhensible, dans l'absurde.

De même que le langage parlé emploie les syllabes afin de parvenir jusqu'à l'intelligence, la langue musicale ou phonétique utilise les sons pour transmettre à nos âmes une émotion communicative.

Les sons, pris isolément ou considérés en tant qu'unités, ont pour équivalent la syllabe. Ils constituent, par leurs combinaisons diverses, des agrégations analogues aux mots, qui, rapprochées les unes des autres, forment la période musicale ou la phrase.

Ceci posé, il est clair que, parmi les mots usités dans la langue syllabique, il y en a qui, par eux-mêmes n'ayant aucun sens déterminé, peuvent exprimer aussi bien l'étonnement que la terreur, le plaisir ou toute autre modification animique, tandis que d'autres, dont l'euphonie correspond à une sorte d'instinct inné ou cultivé par l'habitude, ne sauraient convenir indistinctement à tous les objets. Ainsi, dans chaque idiome il y a des termes expressifs par eux-mêmes qui ont donné naissance à l'harmonie imitative.

Jamais une suite de duretés dont la succession blesserait la délicatesse de notre goût littéraire et produirait un bruit semblable au grincement d'une lime mordant sur le fer ne pourra, sans un ridicule contre-sens, servir à exprimer les langoureuses ardeurs d'une déclaration d'amour. Jamais un concours de syllabes offensantes, telles qu'en renferme ce vers fameux de Virgile:

Tum ferri rigor atque argutæ lamina serræ

ne se traduira dans aucun dialecte par cette agréable fadaise de notre grand comique: « Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

Les groupements sonores, qui, dans la langue musicale, tiennent la place des mots, comportent des distinctions tout à fait identiques. Les uns, d'une invincible indécision tant qu'ils n'ont pas été fécondés par la parole (déclamation, chant, lecture), par le décor ou par la figuration, s'accommodent indifféremment à plusieurs sujets ; les autres, doués d'une expression individuelle plus ou moins appréciable, répugnent aux accouplements de hasard. *L'Adeste fideles*, par exemple, dont les premières mesures se retrouvent note pour note dans le chœur des soldats du *Faust* de Gounod, deviendrait, adapté sur cet air, une inepte parodie. Au contraire, rien ne s'oppose, dans la strette du duo des *Huguenots*, à la substitution de ce vers : « O transport, ô fureur, d'où me vient cet outrage? » à celui de Scribe: « Plus d'amour, plus d'ivresse, au remords qui m'oppresse. » Meyerbeer n'a-t-il pas placé sur le même allegro la réponse de Valentine: « Et pourquoi, et pourquoi, repousser ma tendresse? »

Il ressort de tout ceci que la musique pure (et j'appelle ainsi celle qui non seulement n'a recours à aucun commentaire, chanté, lu ou déclamé, mais encore n'emprunte aucun éclaircissement au décor ou à la mimique de l'acteur), que la musique pure, dis-je, est incompétente pour distinguer les nuances un peu subtiles de nos sentiments. Elle peut affecter une allure pesante ou dégagée, revêtir une teinte aérienne ou chevaleresque, différencier vaguement les mouvements de l'âme, être douce ou bruyante, vive ou languissante, joyeuse ou extatique; mais, lui demander autre chose, c'est lui supposer un pouvoir qu'elle n'a point et qu'elle ne saurait acquérir

qu'au moyen d'une explication présentée au public sous forme de programme. Toutefois, ici encore, il faudra éviter de l'attarder inutilement en la laissant s'égarer dans des détails oiseux qui nécessiteraient l'usage de l'imitation, artifice qui, presque toujours, dégénère en un puéril enfantillage.

Au reste, il est évident que, si nous appelons la parole ou la reproduction picturale à notre aide, nous sortons de la sphère où doit se mouvoir la musique pure, et le résultat obtenu ne doit plus, dans cette hypothèse lui être attribué exclusivement. La poésie et l'art plastique en peuvent revendiquer une part. Et c'est précisément faute d'avoir voulu admettre la possibilité de cette union entre les diverses branches de l'art que la critique s'est souvent montrée hostile aux tentatives de Berlioz et que Scudo a pu écrire avec quelque apparence de raison: « Selon moi, ce que fait Berlioz ne rentre pas dans l'art que j'ai coutume de considérer comme de la musique ».

Quelles sont donc les barrières qu'une saine notion du pouvoir expressif de la musique défend au musicien de franchir? Maintenant il nous sera facile de répondre.

Isolée de tout secours étranger, réduite à utiliser les vagues euphonies de ses formules ou mots, elle demeure à peu près incapable d'inspirer autre chose qu'un sentiment plus ou moins indécis. Lui demander plus que des analogies éloignées, c'est réclamer l'impossible. Par conséquent, des essais de ce genre de la part des compositeurs ne sauraient aboutir qu'à créer des énigmes indéchiffrables et rebutantes. Les maîtres ont su s'en abstenir.

Ils retrouvent intact leur droit d'oser ce qui leur plaît s'ils consentent à préciser leur pensée par un titre, par un programme ou par une exhibition scénique. A cette condition, la carrière s'agrandit devant eux, ils ont le droit de nous dire ce que le peintre inscrit au bas de son tableau : « Cette page vous représente la première nuit d'amour de Roméo ; celle-ci, les funérailles d'Hamlet; cette autre, la cavalcade tourbillonnante du Carnaval romain. » Et, à ceux qui leur reprocheraient la hardiesse de leurs spéculations, ils répondront : « Lisez Shakespeare, allez entendre *Benvenuto Cellini* ; dussiez-vous pour cela traverser l'Europe, vous ne regretterez, ni votre labeur,. ni vos fatigues. »

Malheureusement peu de personnes ont le loisir ou la volonté de suivre ce conseil. Se préparer à l'audition d'un chef-d'œuvre par la méditation, le commerce des poètes ou les sensations de la scène est, jusqu'à présent, au-dessus des forces de la majorité d'entre nous. Voilà pourquoi les ouvrages de Berlioz sont enveloppés d'un épais brouillard. Rien ne se répand avec une lenteur plus grande que l'enthousiasme en matière d'art. Il nous a fallu cinquante ans pour apprécier Beethoven ; Schumann est un hiéroglyphe que les érudits seuls savent déchiffrer, et ce qu'il y a de plus avancé dans l'œuvre de Berlioz, sa musique expressive, ses drames lyriques et son prodigieux *Te Deum* sont encore pour nous lettre morte.

Néanmoins on peut prévoir qu'un jour viendra où ces conceptions si complexes, dont les moindres détails ont pour les initiés tant d'attraits, soulèveront les mêmes acclamations que la *Damnation de Faust*. Il faut si peu de chose pour ranimer le foyer presque éteint ou communiquer le souffle vital à l'argile de Prométhée !

Un écrivain, qui occupe une place distinguée dans la littérature contemporaine, m'a raconté une scène touchante à laquelle il avait assisté il y a près de vingt ans. C'était au Cirque d'hiver, on donnait le septuor des *Troyens*. Quand les derniers accords de la sublime mélodie s'éteignant peu à peu eurent cessé de vibrer, une indescriptible tempête s'éleva de toutes les parties de l'amphithéâtre ; les battements de mains, les cris, les trépignements ne parvenaient pas à rassasier l'admiration. Cela dura plusieurs minutes. Bientôt un nom vole de bouche en bouche, on se lève, on regarde vers les gradins élevés et les manifestations reprennent avec plus d'insistance. Quelques jeunes gens désignaient à la foule Berlioz qu'ils avaient reconnu.

Lui, semblait succomber sous la violence de son émotion. En proie à une sorte de paroxysme nerveux, il voulait sourire, remercier tous ces amis qu'il sentait auprès de lui, mais, ne pouvant y parvenir, il pencha en avant la tête, se couvrit le visage de ses mains et demeura immobile, les paupières inondées de pleurs. Beaucoup l'imitèrent et parmi eux des gens dont la profession et les habitudes journalières avaient dû émousser la sensibilité.

Hélas, cet instant d'ivresse n'eut pas de lendemain. Berlioz mourut sans avoir pu seulement pressentir la revanche glorieuse des *Troyens*, imminente aujourd'hui.

On a vu souvent une belle romance, moins que cela, un beau décor assurer le succès d'un opéra. Le septuor, le duo et la chasse fantastique feront-ils moins pour *les Troyens ?*

A l'heure où nos théâtres lyriques s'efforcent de renaître, un directeur avisé devrait se placer sous le patronage de Berlioz. La reprise des *Troyens* serait une victoire importante pour la musique expressive et un acte de réparation nécessaire ; car, si nous ne faisons diligence, Leipsick qui exécutait hier *Benvenuto Cellini* jouera demain *les Troyens* et nous serons encore devancés.

Aujourd'hui, « l'expression musicale », objet de laborieuses investigations, tend de plus en plus à devenir une science. Le savant traité d'orchestration de Berlioz et celui tout spécial de M. Mathis Lussy en ont fixé le côté mécanique. Les partisans de la liberté illimitée s'en indignent. « Eh quoi, s'écrient-ils, vous voulez rencontrer sous la pointe de votre scalpel l'insaisissable, l'éthéré, le céleste de la musique ! Craignez que votre contact profane ne ternisse l'aile du papillon, ne dépouille l'étamine de sa pulpe légère, et ne vienne secouer brutalement la goutte de rosée qu'un baiser de l'aurore a laissée sur le pétale odorant de la rose. »

Que signifie cette puérile susceptibilité ? Les prérogatives du génie éprouveront-elles quelque atteinte parce qu'il plaît à notre critique de s'appuyer sur des préceptes scientifiquement démontrés?

Qui donc oblige l'artiste à refroidir par un raisonnement rigoureux sa flamme intérieure ? Qui l'empêche de chevaucher au gré de son caprice ? Aurait-il la prétention d'enchaîner chez ses juges la liberté qu'il réclame si impérieusement ? Pense-t-il pouvoir substituer au criterium de la raison je ne sais quelle sentimentalité flottante qui aboutirait à ressusciter la théorie vermoulue de l'art pour l'art ?

Notre époque positive refuse de se payer de mots. Elle a introduit partout la méthode philosophique. Nous croyons que, loin de réagir contre ce courant de l'opinion, il importe de renverser les préjugés qui en viennent à chaque instant suspendre les progrès.

Fortement pénétré de cette vérité, nous avons voulu indiquer les singularités expressives de l'œuvre de Berlioz, laissant à une plume plus autorisée que la nôtre le soin d'établir la classification scientifique des innombrables sources d'expression musicale.

A. Boutarel.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

A l'Opéra de Munich, la musique de Richard Wagner est chez elle ; on ne sera donc pas surpris d'apprendre qu'on va prochainement modifier l'orchestre de ce théâtre, conformément aux plans adoptés par la salle de Bayreuth. Le théâtre de Munich donnera d'ailleurs au mois de juillet de l'année nouvelle des représentations modèles de la *Tétralogie des Nibelungen*, qui se termineront au moment précis où l'on doit donner *Parsifal* à Bayreuth.

— Les habitants d'Eutin, ville natale de Charles-Marie de Weber, vont élever un monument à leur illustre compatriote. On voudrait pouvoir l'inaugurer le 18 décembre 1886, le jour même du centenaire de l'auteur de *Freischütz* et d'*Obéron*.

— Le dixième festival du Rhin-moyen est dès à présent fixé aux 5, 6 et 7 juillet 1884. Il sera donné cette année à Mayence, dans la belle et spacieuse salle de concert que l'on vient d'y construire et que nous avons pu admirer dernièrement. Au programme, entre autres œuvres, le *Triumphlied* de Brahms, une symphonie de Schumann, la Faust-ouverture de Wagner et le *Messie* de Hændel. Le festival sera dirigé par M. Frédéric Lux.

— Les sociétaires du *Nouveau théâtre Allemand* de Berlin viennent de supprimer de la manière la plus rigoureuse les rappels. Ils ne seront plus autorisés qu'exceptionnellement les jours de première et aux représentations à bénéfice. Cette mesure est fortement appuyée par toute la presse allemande et peut-être ne ferions-nous pas mal d'en provoquer l'application dans les théâtres parisiens. Qu'on rappelle les artistes à la fin d'une pièce, nous n'y voyons aucun inconvénient, bien au contraire, et sous ce rapport nous trouvons le puritanisme de nos voisins quelque peu excessif, mais qu'on renonce, au moins, à ces rappels qui se font dans le courant d'une pièce, détruisent l'illusion et interrompent l'œuvre d'une manière vraiment ridicule.

— Le renommé violoncelliste David Popper va faire une tournée artistique à travers la Russie et la Suède, en compagnie du pianiste francfortois, Car Stasny.

— Le virtuose-violoniste Wilhelmj, que sa longue absence d'Europe avait fait un peu oublier, entreprendra, dans le courant de cet hiver, une tournée artistique en compagnie du pianiste Rodolphe Niemann.

— Le *Walhalla*, nouveau théâtre d'opérette qui vient de s'ouvrir à Berlin, comme nous l'avons dit dimanche dernier, monte une pièce nouvelle de M. Richard Genée, intitulée *Nanon*. M. Richard Genée est à la fois librettiste et compositeur. En cette dernière qualité il n'est guère connu en France, mais on se rappelle sans doute qu'à Bruxelles on a joué de lui *le Cadet de Marine*.

— Les répétitions du *Sigurd*, de M. Reyer, vont commencer le mois prochain au théâtre de la Monnaie de Bruxelles. L'ouvrage sera prêt dans le courant du mois de janvier. Il ne faudra donc que trois mois pour monter cet opéra, qui est de cinq actes. « L'*Hérodiade*, de M. Massenet, dit à ce propos Jennius de *la Liberté*, ne demanda pas plus de temps pour être représentée sur la même scène. Les Belges, qu'on accuse souvent de contrefaçon, se gardent bien d'imiter la lenteur avec laquelle sont montées chez nous les grandes œuvres lyriques. Nous devrions bien, à cet égard, prendre exemple sur eux; ce serait l'occasion de faire à notre tour de la contrefaçon intelligente. »

— Les journaux bruxellois ont tous constaté les mérites de Mlle Griswold, à qui l'on ne reproche guère que son accent exotique, ce qui prouve, entre parenthèses, que nos voisins de Belgique ont l'oreille assez susceptible. La jeune et intéressante cantatrice ne restera pourtant pas à la Monnaie et compte reprendre la carrière italienne (en quoi nous l'approuvons pleinement). Mlle Griswold a des qualités rares de cantatrice, ses succès légitimes au Conservatoire le démontrent, et son début à l'Opéra en a fourni une preuve concluante. Elle est appelée, croyons-nous, à faire une belle carrière, soit qu'elle s'en tienne à chanter l'italien, soit qu'elle réforme son accent et poursuive ses succès sur les scènes françaises.

— Obligés par la retraite spontanée de Mlle Griswold de se pourvoir d'une chanteuse légère, les directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles ont engagé Mlle Arnaud, dont la réputation en province est solidement établie et qui ne peut manquer de recevoir le meilleur accueil de nos voisins les Belges.

— Les journaux de La Haye, en rendant compte des débuts de Mlle Leslino, au théâtre Royal, constatent que depuis bien des années les rôles de Valentine, des *Huguenots*, d'Alice de *Robert*, et Rachel de *la Juive*, n'avaient été interprétés et chantés aussi magistralement. Les applaudissements enthousiastes du public avaient consacré le vote des abonnés, qui a donné l'unanimité à l'excellente artiste. A Amsterdam, Mlle Leslino a également reçu du nombreux public attiré par les fêtes de l'Exposition, un accueil exceptionnel.

— *The Manchester Guardian* rend compte d'une expérience téléphonique, faite avec l'agrément de M. Carl Rosa, le directeur de la troupe chantante qui fait en ce moment son tour d'Angleterre. L'organisateur de cette audition habite Victoria Park à deux milles du théâtre. Homme profond et plein de sagacité, il avait eu la bonne idée d'inviter ses expérimentateurs à dîner et leur avait servi un menu confortable et plantureux. Mais chaque couvert était flanqué d'un double cornet téléphonique que les invités quittaient tour à tour pour donner un coup de fourchette, vider un gobelet de porter ou un verre de champagne. Ces joyeux convives ont entendu de la sorte toute *la Bohémienne* de Balfe et ont pu mêler les observations acoustiques et gastronomiques les plus curieuses; les mâchoires travaillant en même temps que les oreilles : *Time is money*.

— Deux grands théâtres italiens, *la Fenice* de Venise et le *Carlo Felice* de Gênes, qui étaient restés fermés pendant longtemps, vont faire prochainement leur réouverture. L'impresario du premier est M. Bartoli, qui va exploiter la Fenice à ses risques et périls, le Carlo Felice sera dirigé par M. Tati, qui reçoit une subvention de 125,000 francs.

— Mlle Léontine Mendès, le gentil mezzo-soprano dont nous avons parlé, vient d'être engagée à Milan pour y interpréter *les Dragons de Villars*.

— Une nouvelle Zarzuela au théâtre *Recoletos* de Madrid. Elle est du maestro Reig et est intitulée *Un lio en el ropere*.

— La population chinoise de New-York va se faire bâtir un théâtre national dans la grande cité américaine.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La rentrée des cours du Conservatoire de musique aura lieu le lundi 8 octobre prochain. L'administration vient de fixer comme suit les dates des examens des aspirants : *Chant*. — Hommes : jeudi 18 octobre, à dix heures du matin; Femmes : vendredi 19 octobre, à dix heures du matin. *Violoncelle et violon*. — Mercredi 24 octobre, à dix heures du matin. *Déclamation dramatique*. — Hommes : lundi 29 octobre à midi; Femmes : mardi 30 octobre, à midi. *Piano*. — Femmes : mardi et mercredi 6 et 7 novembre, à midi; Hommes : vendredi 9 novembre, à une heure. Les inscriptions seront reçues, à partir du lundi 8 octobre, au secrétariat du Conservatoire et au bureau de surveillance.

— On ne parle dans les journaux du boulevard que de la rentrée de Mlle Van Zandt dans sa bonne ville de Paris. A ce propos M. Mariott nous donne dans *Parisiens et Parisiennes* un croquis biographique de la jeune diva. « Marie Van Zandt est née dans le Far-West, le 9 octobre 1861, à trois heures du matin. Son père possédait une grande propriété dans la forêt du Texas. Sa fillette fut élevée au milieu des Indiens aux corps tatoués, des bisons sauvages et des petits chiens chinois. A l'âge de quatre ans, elle suivait son père à la chasse, montée en croupe derrière lui; ou bien, enfourchant un grand cheval, elle allait toute seule visiter les campements indiens. Les « squaws » (femmes de ces derniers) en raffolaient, et, lorsqu'elle ne revenait pas le soir, on était sûr de la retrouver en train de partager le frugal repas de ses hôtes! » Pourvu qu'il ne prenne pas la fantaisie à l'enfant gâtée des Parisiens d'aller retrouver ces joies pures de son enfance!

— Le Théâtre-Italien entre, au point de vue de l'organisation intérieure, dans la période active. MM. Maurel et Corti sont arrivés avant-hier à Paris, où ils se fixent définitivement. On sait que la nouvelle administration prendra possession de la salle le 1er octobre. Depuis un mois, les architectes et les entrepreneurs ont préparé tout leur travail pour que, le jour même de la prise de possession, les ouvriers s'emparent du théâtre et commencent les réparations et les embellissements qui ont été décidés, afin de redonner à l'ancienne salle du Théâtre-Lyrique son éclat d'autrefois et de rappeler les brillantes et inoubliables soirées de la salle Ventadour. L'autre soir, ces messieurs ont étudié l'éclairage de la salle des Nations, qui pourra subir certaines modifications dont nous reparlerons en temps et lieu.

— Mme Gerster-Gardini, la célèbre cantatrice, quittera Paris demain dimanche, pour se rendre en Amérique, où l'appelle un engagement avec M. Mapleson. Elle a étudié en détail avec M. Léo Delibes le rôle de *Lakmé*, traduit dans la langue du Dante. Elle est enthousiaste de cette partition, et le compositeur est dans l'enchantement de sa nouvelle interprète, qui assistait hier à la représentation de l'Opéra-Comique pour applaudir la mignonne Van Zandt.

— A la demande des actionnaires, qui s'imposent, en cette circonstance, de grands sacrifices, M. Campocasso, ancien directeur de la Monnaie de Bruxelles, du Grand-Théâtre de Marseille et des théâtres municipaux de Lyon, a été substitué à M. Gautier dans la gérance de la Société qui exploite la scène de la rue de Bondy. M. Campocasso prendra la place de M. Gautier à partir du 1er novembre.

— Tamberlick, l'homme à l'*ut dièse*, vient d'arriver à Paris, de retour d'une tournée en Espagne. Il a donné toute une série de représentations à Carthagène, Séville, Malaga, Cadix, Vigo, La Corogne, où il a obtenu un très grand succès pendant la représentation de gala offerte au roi d'Espagne. Tamberlick vient se reposer quelque temps parmi nous. Il l'a bien gagné.

— On sait que M. Vaucorbeil vient d'établir à l'Opéra des abonnements pour les représentations du samedi. Annonçons à ce propos que les demandes d'abonnement, pour ces représentations, sont reçues au bureau de la comptabilité générale (service de l'abonnement).

— La direction de la Renaissance, dit M. Louis Besson de l'*Événement*, intente un procès à Mlle Jeanne Granier, en exécution ou en résiliation de traité. On sait que Mlle Jeanne Granier avait contracté, l'an dernier, avec M. Gravière, directeur de la société de la Renaissance (société présidée par M. Bertrand, des Variétés), un engagement de trois ans, aux appointements de cinq cents francs par soirée, avec cent cinquante représentations assurées par an. M. Gravière se réservait même le droit de prêter sa pensionnaire aux Variétés. Cette année, M. Gravière étant parti, Mlle Jeanne Granier se considère comme libre d'engagement et refuse d'entrer en pourparlers avec un nouveau directeur. Mais la direction nouvelle répond que, légalement, la Société présidée par M. Bertrand existe toujours et que le théâtre est toujours régi pour le compte de ladite société, — ce qui est légalement exact, — et elle actionne Mlle Jeanne Granier en paiement de 200,000 francs d'indemnité. Mlle Jeanne Granier va sortir de nouveaux arguments, qui seront évidemment excellents, et la direction répliquera par d'autres encore qui seront sans doute probants... Et les juges prononceront.

— On annonce pour aujourd'hui dimanche une matinée extraordinaire à l'Eldorado. L'attrait de cette fête est dans le concours de Mme Judic, qui retourne momentanément au premier théâtre de ses succès pour lui donner la primeur d'un monologue inédit : *Joséphine*, paroles de M. Albert Millaud, musique de M. Louis Varney.

— Tous les journaux de Boulogne-sur-Mer parlent du brillant concert donné ces jours derniers au Casino. La partie vocale était tenue par M. Talazac et Mme Juliette Conneau. On voit que les Boulonais n'étaient pas à plaindre. Talazac a dit l'air de *Joseph* avec cette voix vibrante et cette ampleur de style que l'on connaît. Mme Conneau s'est fait vivement applaudir dans la chanson bohémienne de *Fior d'Aliza*, *la Sérénade* de Braga et avec Talazac dans le délicieux duo de Rossini : *Mira la bianca luna*. La musique instrumentale était représentée par le violoncelliste Hollman, un artiste d'un talent sérieux et classique, et par deux jeunes pianistes, M. et Mme O'Kelly, qui se sont fait entendre avec un plein succès dans des

pièces à deux pianos. « Ils ont enlevé, dit *la Colonne de Boulogne-sur-Mer*, avec une maestria superbe le grand duo de *Don Juan*, de Lysberg, et surtout le grand duo de *Norma*. Doigté souple, nuances, expression dans l'exécution, rien ne manque chez ces deux jeunes et remarquables artistes ; l'ensemble était parfait, on ne saurait évidemment rencontrer plus d'harmonie. »

— Le comité de l'Orphelinat prépare pour les premiers jours d'octobre une grande fête de charité, qui sera donnée au Trocadéro. Le programme n'est pas encore complètement arrêté, mais nous pouvons citer dès aujourd'hui une pantomime inédite jouée par la Comédie Française et des tableaux vivants représentés par les principaux chanteurs et comédiens de Paris. Il va sans dire du reste que tous les artistes de marque se feront un plaisir et un devoir de prêter leur concours à cette fête qui aura lieu le soir. Pour la première fois l'immense et superbe salle sera éclairée à la lumière électrique. Ceci seul serait déjà une attraction suffisante pour faire courir tout Paris. On va se disputer les billets à prix d'or.

— Grâce à l'initiative de M. Hippeau, croyons-nous, une société internationale de dix compositeurs français et de dix compositeurs étrangers est en voie de formation, pour donner au printemps prochain de grandes séances d'audition, avec chœurs et orchestre, dans la salle du Trocadéro. M. Ernest Reyer, membre de l'Institut, a accepté la présidence de cette société.

— Fuyant les brouillards de la Manche, Mme Ernest Masson s'est réfugiée à Biarritz où le Casino s'est empressé de lui faire accueil. Comme partout d'ailleurs, la cantatrice distinguée y a rencontré le meilleur succès. On l'a vivement applaudie dans l'air des *Saisons* de Victor Massé, dans celui de *la Reine de Saba* de Gounod et dans le *Sancta Maria* de Faure, finement accompagné par M. Mauhin.

— Nous apprenons que M. André Simiot, compositeur de musique, auteur d'un opéra intitulé *l'Africain* (rien de Meyerbeer), s'est cassé le bras et la jambe dans une chute malheureuse qu'il a faite rue de Charonne.

— La ville de Lille vient de donner un bon exemple. A l'ancien mode de débuts par acclamation et sifflets la municipalité vient de substituer une Commission composée de musiciens et d'abonnés, qui décide de l'admission ou du rejet des artistes. Le procédé n'est peut-être pas sans inconvénient, mais du moins il supprime une coutume peu digne de nos traditions d'urbanité et, tranchons le mot, réellement barbare.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

Mme Rosine Laborde, l'excellent professeur de chant, reprend ses cours dans ses salons de la rue de Ponthieu, 66, à partir du 1er octobre prochain.

— L'excellent pianiste L. Breitner, ouvrira un cours de piano chez lui, 10, rue de Thann, à partir du 1er novembre prochain.

— Annonçons la réouverture des cours de piano, de musique d'ensemble et d'harmonie de Mlle Thuillier, 24, rue Le Peletier. L'enseignement de cette méritante artiste procède directement de l'école Marmontel; et le succès de ces cours s'affirme chaque année par des examens et des auditions publiques qui prouvent la virtuosité des élèves et le savoir-faire des professeurs.

— Mlle Jeanne Teilliet, élève de Marmontel, reprendra ses leçons de piano à partir du 1er octobre, 1, rue de la Bourse.

— M. Kœnig, de l'Opéra, reprendra ses leçons de chant le lundi 1er octobre, en son domicile, 9, rue Rodier, faubourg Montmartre.

— *Revue Britannique.* — Sommaire des matières contenues dans la livraison de septembre : I. Les races de la Russie d'Europe. — II. La vie de Shelley. — III. L'exposition universelle des Pêcheries. — IV. Les pionniers de l'Europe et le Yunnan. — V. Jalouse après la mort, nouvelle suédoise. VI. Le Clair de lune de Rivarol et son groupe. — VII. Correspondances d'Orient, d'Allemagne, d'Amérique, d'Italie, de Londres. — VIII. Chronique et bulletin bibliographique.

— Pour paraître prochainement au *Ménestrel : Éléments d'esthétique musicale* et *Considérations sur le Beau dans les arts*, par A. Marmontel.

En vente au MENESTREL, 2 bis, rue Vivienne, Paris, HEUGEL & FILS, éditeurs

LE RECUEIL BROCHÉ NET : 20 FR. — CHAQUE SÉRIE NET : 6 FR.

MINIATURES

LE RECUEIL RELIÉ NET : 25 FR. — CHAQUE NUMÉRO : 3 FR

COLLECTION DE PETITES TRANSCRIPTIONS POUR PIANO, TRÈS FACILES ET SANS OCTAVES

SUR LES

OPÉRAS EN VOGUE, MÉLODIES ET DANSES CÉLÈBRES, CLASSIQUES, ETC.

1re Série. — OPÉRAS

1 **Jean de Nivelle** : Ballade de la mandragore	L. Delibes.
2 **Mignon** : Connais-tu le pays ?	A. Thomas.
3 **La Perle du Brésil** : Le Mysoli	F. David.
4 **Hamlet** : Ballade d'Ophélie	A. Thomas.
5 **Sylvia** : Pizzicati	L. Delibes.
6 **Jean de Nivelle** : Mélodie et Marche des Archers	L. Delibes.
7 **Mignon** : Styrienne	A. Thomas.
8 **Flûte enchantée** : Duo et Thème des Clochettes	W. Mozart.
9 **Psyché** : O toi qu'on dit plus belle	A. Thomas.
10 **La Tzigane** : valse	J. Strauss.

2e Série. — OPÉRAS

11 **Françoise de Rimini** : Chœur des pages	A. Thomas.
12 **Françoise de Rimini** : Chanson d'Ascanio	A. Thomas.
13 **Un Ballo in Maschera** : Ballet et Mazurka	G. Verdi.
14 **Le Roi l'a dit** : Sérénade	L. Delibes.
15 **Songe d'une nuit d'été** : Les Garde-chasse	A. Thomas.
16 **Gustave** : Galop favori	D. Auber.
17 **Mignon** : Entr'acte-gavotte	A. Thomas.
18 **Sylvia** : Valse lente	L. Delibes.
19 **Chanson de Fortunio** : Valse et chanson	J. Offenbach.
20 **La Reine Indigo** : Valse	J. Strauss.

3e Série. — OPÉRAS

21 **Un Ballo in Maschera** : Barcarolle	G. Verdi.
22 **Hamlet** : Air de ballet	A. Thomas.
23 **La Source** : Mazurka	L. Delibes.
24 **Le Caïd** : Le Tambour-Major	A. Thomas.
25 **Le Désert** : Marche et Rêverie du Soir	F. David.
26 **Mignon** : Elle ne croyait pas	A. Thomas.
27 **La Korrigane** : La Sabotière	Ch. M. Widor.
28 **Le Songe d'une Nuit d'été** : Cavatine	A. Thomas.
29 **Le Roi l'a dit** : La Chaise à porteurs	L. Delibes.
0 **Le Mariage aux lanternes** : Angelus et Chanson	J. Offenbach.

4e Série. — OPÉRAS

31 **Joseph** : Romances de Joseph et de Benjamin	Méhul.
32 **Richard Cœur-de-Lion** : Une fièvre brûlante	Grétry.
33 **Freischutz** : Chœur des Chasseurs	Ch.-M. Weber.
34 **Les Noces de Figaro** : Mon cœur soupire	W.-A. Mozart.
35 **Orphée** : J'ai perdu mon Eurydice	Gluck.
36 **Le Barbier de Séville** : Valse	G. Rossini.
37 **Obéron** : Chœur des Nymphes	Ch.-M. Weber.
38 **Don Juan** : Sérénade	W.-A. Mozart.
39 **Othello** : Romance du Saule	G. Rossini.
40 **Norma** : Casta diva	D. Bellini.

5e Série. — MÉLODIES

41 **Ave Maria**, Mélodie religieuse	Ch. Gounod.
42 **Ay Chiquita**, Chanson espagnole	Yradier.
43 **Fleur des Alpes**, Tyrolienne	J. Weckerlin.
44 **Oiseaux légers**, Mélodie	F. Gumbert.
45 **Alleluia**, Mélodie	J. Faure.
46 **Valse des Adieux**, Chanson	G. Nadaud.
47 **Le Fremersberg**, Styrienne	Kœnnemann.
48 **Airs suédois** : Jeunesse et Les Roses	Ch. Nilsson.
49 **Santa Lucia**, Chanson napolitaine	G. Braga.
50 **Célèbre valse**, chantée par Mme Gassier	L. Venzano.

6e Série. — DANSES

51 **Les Bonbons de Vienne**, Valse	J. Strauss.
52 **Polka des Officiers**	Ph. Fahrbach.
53 **Carte postale**, Polka-Mazurka	H. Strobl.
54 **Amoretten**, Valse	J. Gung'l.
55 **La belle Hélène**, Quadrille	J. Offenbach.
56 **Chanteurs des bois**, Valse	Ph. Fahrbach.
57 **Elle et Lui**, Polka	H. Strobl.
58 **Jolis yeux noirs**, Polka-Mazurka	Ph. Fahrbach.
59 **Polka des Clochettes**	J. Gung'l.
60 **Vif argent**, Galop	J. Strauss.

7e Série. — CLASSIQUES

61 **Marche turque**	W.-A. Mozart.
62 **Chanson du Printemps**, Romance sans paroles	Mendelssohn.
63 **Célèbre Menuet** (Quintette nº 11)	Boccherini.
64 **Menuet du Bœuf**	J. Haydn.
65 **Marche des Ruines d'Athènes**	Beethoven.
66 **L'Invitation à la valse**	Ch.-M. Weber
67 **Mazurka** (Op. 7, nº 1)	F. Chopin.
68 **La Poste**, Mélodie	F. Schubert.
69 **Tambourin**	J. Rameau.
70 **Gavotte**	J.-B. Martini.

Morceaux soigneusement transcrits, doigtés et accentués

PAR

A. TROJELLI

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2744 — 49me ANNÉE — N° 45. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 7 Octobre 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour les

CÉLÈBRES VARIATIONS DE RODE

transcrites pour piano par CHARLES NEUSTEDT. — Suivront immédiatement: *les Glissades*, polka de salon de PAUL WACHS.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT: *Mona*, légende bretonne d'EMILE CICILE, mise en musique par HENRI MARÉCHAL. — Suivra immédiatement : *le Grillon*, nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de GEORGES BOYER.

UN CRITIQUE MUSICAL

AU SIÈCLE DERNIER

(Suite)

Entre temps, Arnaud avait pris la direction du *Journal étranger* « destiné, disait le prospectus, à faciliter le croisement des esprits, tout aussi fécond en résultats pour le bien des lettres que le croisement des races en matière d'économie sociale.» Ce recueil, où l'on trouvait des morceaux traduits des meilleurs écrivains d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, d'Espagne, jouit pendant un certain temps de la faveur du public. Mais il était bientôt abandonné, à la sollicitation de Mme de Tessé qui faisait accorder à Arnaud et à Suard le privilége de *la Gazette littéraire*.

Mme de Tessé, que MM. de Goncourt ont appelée quelque part « la plus grande minaudière du siècle », présidait, dans son palais de Chaville, à une réunion de beaux esprits et d'amateurs de fine chère. Elle avait rencontré Arnaud chez Mme Necker et s'était prise pour lui, du premier coup, d'une vive sympathie. Son rêve était de secouer la paresse légendaire de notre abbé et de le pousser à la situation que son mérite le rendait digne d'occuper dans la république des lettres. Elle le recommanda donc à la duchesse de Grammont, toute-puissante à la cour depuis l'élévation de son frère, le duc de Choiseul, à la dignité de ministre des affaires étrangères, et obtint pour lui les bureaux de la *Gazette de France*. Il était alloué au nouvel administrateur le logement, un secrétaire, le feu et vingt mille livres par an. Arnaud accepta, sous la condition expresse que Suard se chargerait de tous les détails de la rédaction, moyennant quoi il partagerait les émoluments. Mais les deux amis ne jouirent pas longtemps de cette situation lucrative. Le duc d'Aiguillon succéda au duc de Choiseul, et celui-ci entraina dans sa chute les protégés de Mme de Tessé. La conduite des deux écrivains, en cette circonstance, mérita tous les éloges. La question d'intérêt les préoccupa fort peu, et ils montrèrent que la disgrâce du ministre leur était autrement sensible que la perte de leur position.

Quelque souci qu'eût Arnaud d'éviter les honneurs, il ne put refuser, en 1762, de faire partie de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Les fonctions de bibliothécaire de MONSIEUR lui furent confiées peu de temps après. Les chevaliers de Saint-Lazare le chargèrent d'écrire l'histoire de leur ordre; enfin, le 18 avril 1771, il était appelé à occuper à l'Académie française le siège laissé libre par la mort de M. de Mairan.

Ce choix fut ratifié par l'opinion publique. Seul, Bachaumont s'éleva contre ce qui lui parut « une nomination ridicule ». Voici la note qu'il consacre, dans ses *Mémoires*, à cet événement : « M. l'abbé Arnaud, espèce de charlatan littéraire, plus connu par ses intrigues que par ses ouvrages, avait entrepris de substituer au *Journal étranger*, ouvrage essentiel et qui pouvait être excellent, une *Gazette littéraire*; et il a si bien fait qu'en un an il a enterré l'un et l'autre. Tels sont les titres à la place qu'il vient d'obtenir (16 mai). »

Autant de mots autant d'inexactitudes. Loin d'être un intrigant, l'abbé rechercha constamment l'obscurité qui seyait si bien à ses habitudes de « paresseux aimable ».

L'amitié étroite qui le liait à de grands seigneurs tels que les comtes de Caylus, de Lauraguais, de Creutz et surtout l'empressement que mettait la comtesse du Barry à lui faire sentir les effets de sa bonne grâce, auraient suffi, à la vérité, pour lui faire obtenir les plus hauts emplois. Mais il fallait bien mal connaître notre musicien pour le supposer capable de courir les antichambres et de faire à ses intérêts le sacrifice de ses goûts. Il est vraisemblable que la bonne Mme Doublet avait réservé à un de ses « paroissiens » le fauteuil de M. de Mairan, et cela suffisait pour que M. de Bachaumont partît en guerre contre un écrivain apprécié de tous ceux qui le connaissaient et dont les plus marquants d'entre les académiciens avaient chaudement appuyé la candidature.

De ce nombre était l'abbé Morellet, — l'abbé *Mords-les*, disait Voltaire, — dont la petite maison de campagne réunissait, l'été, les plus célèbres artistes, musiciens, peintres, littérateurs qui fussent en la capitale. Chaque dimanche après la messe chantée dans la chapelle particulière du Pavillon, les convives s'asseyaient à une table aussi somptueusement servie que pouvait l'être celle de la maréchale de Luxembourg ou de Grimod de la Reynière. Puis chacun demeurait libre de passer son temps comme il l'entendait : Philidor discutait un coup d'échec avec Diderot; Duni vantait à d'Alembert le charme de la musique italienne; Mellico chantait les romances nouvelles; l'abbé Delille lisait des fragments de sa traduction des Georgiques; on écoutait la jolie voix de la *Philomèle de Turin*, cette ravissante Christine Someris, dont Carle Van Loo venait de faire sa femme; Suard s'occupait de la préparation du café et du punch, ou bien — c'est Mme Necker qui consigne le fait dans une de ses lettres, — il s'amusait à attraper des mouches avec une dextérité qui excitait l'admiration des assistants; enfin, Arnaud tenait tête à tout le monde, parlant musique à Grétry, peinture à Van Loo, sculpture à Wassé.

Van Loo disait de lui : « En l'écoutant je fais mieux et plus vite » ; Wassé lui écrivait : « Venez m'aider à achever ma Psyché. J'ai besoin de vous entendre ; mon ciseau se retrempe au feu de votre imagination ». L'auteur des *Mariages samnites* constate, à son tour, que « un Diderot, un abbé Arnaud, par la force de leur éloquence, communiquent à chacun la noble envie d'écrire, de peindre ou de composer de la musique. (*Mémoires*.)

Témoignages bien flatteurs et qui font oublier les vilaines incriminations de Bachaumont.

C'est dans ce cercle choisi de dilettanti et d'artistes que Gluck fut introduit lors de son premier voyage à Paris. *Orphée* venait d'obtenir à Vienne un éclatant succès, et, en même temps que l'illustre musicien expliquait à ses hôtes les points principaux de la théorie dont il entendait doter le drame lyrique, ses doigts erraient sur le clavier; il disait la plainte d'Orphée, le chœur des ombres dans les champs élyséens et les soupirs d'Eurydice; ou bien de formidables accords traduisaient la colère des esprits infernaux surpris dans leur retraite, opposant leur *No!* terrible aux tendres supplications de l'époux fidèle, puis s'attendrissant peu à peu, et, vaincus enfin par le charme de cette voix divine, laissant le fils d'Œagre pénétrer jusqu'au mystérieux tribunal.

On se figure l'admiration qu'excitait une pareille musique parmi des hommes aussi merveilleusement portés à comprendre et à apprécier le beau. Arnaud se faisait remarquer par son enthousiasme. Peu lui importait, à présent, de n'avoir trouvé dans aucune bibliothèque la notation des chants de l'Orphée mythologique. Le véritable dieu de la musique était là, devant lui, et ses mélodies d'une facture toute nouvelle, si différentes des mélogryphes de Rameau et de la psalmodie de Lully, le consolaient de n'avoir pu entendre ni les odes d'Amphion ni les hymnes de Tyrtée.

Encouragé par l'accueil qu'il avait reçu chez Morellet, le chevalier Gluck, de retour à Vienne, décida le bailli du Roullet, diplomate bel esprit, à arranger en libretto l'*Iphigénie* de Racine. Du Roullet se tira convenablement de cette tâche délicate, et, l'adaptation terminée, il vint proposer l'ouvrage à Dauvergne, celui des trois directeurs de l'Opéra qu'il jugeait le mieux disposé en sa faveur. Dauvergne répondit : « Si M. le chevalier Gluck veut s'engager à donner six opéras à l'Académie royale de musique, on jouera d'abord celui qu'il présente ; autrement on ne le jouera pas; car un tel ouvrage rendrait impossible tout le répertoire actuel. » Gluck écrivit alors pour remercier les directeurs et *Iphigénie* entra en répétitions. On sait le reste. L'œuvre représentée le 19 avril 1774 excita des transports d'enthousiasme. Au moment où Calchas achevait sa magnifique phrase du premier acte :

Au faîte des grandeurs, mortels impérieux

Arnaud s'écria: « Avec un pareil air, on fonderait une religion ».

Le lendemain il rédigeait le premier bulletin de victoire, et l'adressait sous forme de *Lettre* à Mme d'Augny, femme du fermier général de ce nom. C'est un long hosannah entonné à la gloire de Gluck, un hymne triomphal, avec cet envoi madrigalesque en manière de *finale*: « Ces vues, Madame, auraient besoin d'être développées; mais il me sera plus commode et surtout plus agréable de les discuter dans la conversation que dans cette lettre déjà si longue. D'ailleurs ma tête se lasse ; je sens que mes idées s'éteignent et qu'il n'y a que votre présence qui puisse les ranimer ! »

Le dithyrambe finit en bouquet à Chloris, un air de flûte succède aux accords de la lyre, Chaulieu se substitue à Therpandre.

Cet essai de critique, d'où l'ardeur de l'enthousiasme n'excluait pas une observation très judicieuse des procédés employés par le musicien, eut l'approbation générale ; et l'auteur du *Lycée*, bien que déjà gagné à la partie adverse, lui rendit justice : « On reconnaît dans cet écrit, dit-il, le son et le style d'un homme d'esprit passionné pour tous les arts, qui à cette sensibilité précieuse sans laquelle on ne peut juger sainement de leurs productions, joint ces connaissances approfondies qui étendent et assurent le goût et cette chaleur d'imagination qui anime, colore l'expression de la pensée et fait passer dans les âmes sensibles l'impression qu'elle a reçue. » —

A ce langage entortillé
Qui ne reconnaîtrait La Harpe !

Marmontel, seul, s'avisa de tourner en ridicule un passage de la lettre où l'abbé, toujours préoccupé de l'influence des anciens sur les productions du goût moderne, avait parlé de *l'anapeste* à propos de l'ouverture d'*Iphigénie*. Ce mot suffit pour plonger l'auteur des *Incas* dans une gaieté que, par malheur, il communiqua à quelques amis. Arnaud le sut, et, de ce jour, il dirigea contre le railleur ses plaisanteries les plus mordantes.

D'autre part, tout en reconnaissant le mérite de l'Orphée allemand, La Harpe s'était permis de trouver ridicule qu'on fît chanter ensemble deux héros tels qu'Agamemnon et Achille. Cette opinion avait déjà été émise par Grimm à propos *d'Omphale* et réfutée par Rousseau. Cette fois ce fut Suard qui se chargea de répondre, et la *Petite lettre* qu'il fit paraître rendit du premier coup célèbre la signature dont il l'avait revêtue: l'*Anonyme de Vaugirard*. La lutte commença, par conséquent, entre Arnaud et Marmontel pour se poursuivre entre Suard et La Harpe.

Il n'entre pas dans le cadre de ce travail de faire l'historique d'un débat qui passionna au plus haut point l'opinion publique. Nous n'en retracerons que quelques épisodes, afin de bien mettre en évidence le rôle prépondérant qu'y joua notre savant abbé.

(*A suivre*) EUG. DE BRICQUEVILLE.

SEMAINE THÉATRALE

Peu de faits saillants cette semaine dans nos théâtres lyriques ; et nous n'avons guère à y récolter que des bruits et des promesses.

A l'Opéra, Mlle Isaac a continué très heureusement ses débuts dans l'Ophélie d'*Hamlet*, en présence d'un public nombreux qui lui fait fête et l'applaudit avec énergie. Après la grande scène de la Folie, on la rappelle chaque soir deux fois à l'avant-scène. C'est donc une partie gagnée. Entre temps, la brillante virtuose étudie la Marguerite de *Faust* et la reine des *Huguenots*, sans compter un autre projet intéressant qu'elle roule dans sa tête et dont nous aurons occasion de reparler s'il doit aboutir.

Mme Krauss a effectué sa rentrée vendredi dans *les Huguenots*. Elle est toujours la Valentine incomparable qu'on sait, et la puissante tragédienne lyrique qu'on ne se lasse pas d'admirer. On s'attendait à la voir reparaître d'abord dans *Henry VIII*, renouant ainsi sans interruption la chaîne des représentations de cette œuvre intéressante, arrêtées seulement par les vacances. Nous pensons qu'elle aura voulu avant tout se montrer dans le rôle qui met le mieux en relief ses qualités dramatiques, et que nous la reverrons ensuite, comme il est juste, dans l'opéra de Saint-Saëns ; nous ne nous arrêterons pas davantage aux bruits courants qu'elle serait désireuse d'abandonner cet ouvrage et d'y céder la place à Mlle Dufrane. Mme Krauss est une vaillante : « J'y suis, j'y reste ». Voilà sa fière devise. Elle ne démissionne pas.

On n'a pas encore commencé les études de *Sapho*, mais le rôle du beau Phaon vient d'être confié définitivement à M. Dereims, qui prend chaque jour une place plus considérable à l'Opéra et est en passe d'en devenir le premier ténor, si ce n'est déjà fait. Mmes Krauss, Richard et M. Dereims seront donc chargés de soutenir les destinées de l'œuvre remaniée de M. Gounod.

Les études du nouveau ballet *la Farandole* sont poussées avec la calme solennité habituelle à notre grande scène. De temps en temps, le violon du répétiteur racle quelques mesures de la jolie partition de M. Dubois, et les danseuses se décident à esquisser quelques ronds de jambes, sous l'œil paternel de l'excellent M. Mérante. On espère pourtant arriver avant la fin de l'année.

Le petit incident soulevé par la quasi-similitude des poèmes d'*Egmont* et de *Patrie*, dont nous avons eu occasion de parler dernièrement, s'est dénoué, comme nous l'avions fait pressentir, de la façon la plus courtoise. M. Victorien Sardou, après avoir tenté de faire remplacer dans le libretto de MM. Albert Wolf et Albert Millaud le personnage du duc d'Albe par celui de son second, Don Pedro de Vargas, a renoncé à jouer plus longtemps les Mario Uchard et a passé condamnation. Nous ne voulons retenir de ce petit débat que le point le plus intéressant. M. Vaucorbeil, au cours de la conversation, ayant paru regretter qu'il ne lui ait pas été parlé plus tôt de *Patrie*, assurant qu'une œuvre de M. Sardou serait toujours reçue d'avance à son théâtre, on en peut conclure que, dans un avenir plus ou moins rapproché, l'opéra de MM. Victorien Sardou et Paladilhe verra son tour arriver. Très épris de ce beau poème *Patrie*, le musicien s'y donne corps et âme, et de cette collaboration inespérée pour lui, il sortira à coup sûr une œuvre intéressante, peut-être davantage.

Pour en revenir à *Egmont*, nous pouvons annoncer que le 1er acte du livret a déjà été remis au musicien, complètement écrit et parachevé en moins de huit jours, ce qui fait honneur à la plume facile de MM. Wolff et Millaud.

A l'Opéra-Comique, *Lakmé* continue à attirer la foule. Les recettes dépassent chaque soir 8,000 francs ; et Mlle Van Zandt, MM. Talazac et Cobalet se couvrent toujours de gloire dans l'œuvre si émue et si touchante de Léo Delibes.

De son côté, Mlle Nevada se montre tout à fait remarquable dans *Mignon*. Elle a composé ce type d'une façon bien intelligente, bien attachante ; moins préoccupée de toutes choses que le premier soir, elle se donne davantage. Son accent lui-même, qu'elle observe avec soin, est moins saillant. Le ténor Mouliérat, tout à fait en possession de ses moyens lui aussi, apporte plus d'aisance au rôle de Wilhem Meister et s'y fait applaudir justement. Belhomme a succédé à Cobalet, et sa grande et belle voix fait oublier l'exiguïté de sa taille.

Au théâtre du Chateau-d'Eau, les temps sont proches et l'on parle déjà pour la semaine prochaine de la reprise de *Roland à Roncevaux* l'ancien ouvrage de M. Mermet, dont on époussète les doubles croches et remet à neuf les finales. Voici quelle en sera la distribution :

Roland	MM. Rouvière
Gannelon	Quirot
L'archevêque	Hourdin
L'émir	Charles Romieux
Le pâtre	Cot
Alde	Mmes Boidin-Puisais
Zaïda	Marg. Charmette.

M. Rouvière, ténor encore inconnu du public parisien, fut au Conservatoire le disciple de Talazac. C'est le professeur Wartel qui acheva ses études. Il eut à l'Opéra une audition restée sans résultat, mais M. Mermet le déclare remarquable.

Mme Boidin-Puisais est aussi élève de notre Conservatoire, où elle remporta un premier prix ; après une courte apparition au Théâtre-Lyrique, direction Vizentini, elle se rendit en Italie, où elle défraya le répertoire sur les principales scènes et non sans succès.

On fonde aussi des espérances sur la basse Romieux, jeune artiste doué d'une fort belle voix, dit-on.

Pour les lendemains de *Roland*, on répète *la Traviata* qui servira de débuts à une jeune cantatrice italienne, Mlle Costia.

A la Comédie-Française, jeudi, première représentation des *Maucroix*, comédie en trois actes de M. Albert Delpit. L'auteur y continue ses études sur la bâtardise, déjà si brillamment commencées avec *le Fils de Coralie* et *le Père de Martial*. Les *Maucroix* indiquent chez leur auteur des qualités dramatiques de premier ordre, un feu et une audace généreuse, qui ne demanderaient qu'à être plus contenus, plus réglés. Mais il y a là un tempérament dont on ne peut nier la puissance. Et, à côté de belles scènes tragiques, M. Delpit a su esquisser un type d'ingénue vraiment ravissant de fraîcheur et de charme. Mlle Reichemberg, qui en est l'interprète, l'a rendu à ravir avec son grand talent ; c'est elle qui a eu les honneurs de la soirée. MM. Worms, Le Bargy, Coquelin cadet, Mmes Emilie Broisat et Dudlay complètent un ensemble d'interprétation des plus satisfaisants.

L'Odéon a eu aussi sa première représentation : *La famille d'Armelles* ; drame de M. Jean Marras. Nous avions dépêché vers ces parages lointains notre jeune collaborateur Paul Chevalier, ayant frété à son intention un sleeping-car des plus confortables. Voici le bulletin télégraphique qu'il nous adresse : « Thèse de *la famille d'Armelles* déjà souvent mise à la scène : Droits de l'époux sur femme adultère. Mari peut tuer femme coupable ; mais a-t-il droit de priver enfant de sa mère ? Auteur soutient vigoureusement la négative. Œuvre heurtée et puissante en quelques endroits, gâtée par un peu de faconde sonore et de préciosité dans le dialogue. Interprétation : Chelles et Mme Tessandier remarquables ; Cosset estimable ; les autres convenables. Vu Sarcey. Prochain retour. » « Paul Chevalier. »

A la Renaissance, autre première : *Le Vertigo*, de MM. Crisafulli et Henri Bocage, musique d'Hervé.

C'était l'inauguration de la nouvelle direction. Vous savez ce que c'est qu'un emménagement. Tout le monde perd la tête. Rien n'est à sa place, c'est un fouillis d'objets sans nom. Dans leur précipitation, auteurs et directeurs se sont livrés à la même besogne, et leur travail d'improvisation n'a pas été précisément heureux.

Il règne un grand désordre dans ce libretto, qui conserve tout le vague du rêve qu'il est censé représenter. Il ne serait pas commode à raconter, par le menu. On y voit un ancien militaire qui serre sa langue dans une tabatière, une pipe à musique, et un grand chat blanc qui joue des cymbales au haut d'une tour. Parole d'honneur !

La musique d'Hervé reste souvent gracieuse, malgré la hâte apportée à sa confection. Citerons-nous la romance de *l'Amour et l'Amitié*, les couplets de *la Fleur de jeunesse*, la ronde de *Rose et Lubin*, et dans un autre ordre d'idées, *la chanson de la pipe*, sans compter d'élégants ensembles ? Pourquoi pas ? Le maestrino a su tirer de cette aventure sa lyre presque intacte.

Malgré tout, le comique si fin de l'acteur Jolly est parvenu souvent à dérider le public ; on a regretté de voir le talent si distingué de Mme Thuillier-Leloir égaré dans cette bagarre. Le petit minois de Mlle Tusini n'est pas tant désagréable à regarder, et on appréciera une autre fois la voix solide de Mlle Cécile Lefort.

Que la revanche soit prompte et éclatante !

Le Vertigo était précédé d'un petit acte, *le Fou Chopine*, dû à la collaboration de MM. Erckmann-Chatrian et de M. Sellenick, le chef distingué de la musique de la Garde républicaine. Sur un sujet

quelque peu métaphysique, le mariage de la vigne et du houblon, le compositeur a su écrire une partition d'un tour souvent distingué et élégant, qui n'est pas toujours à sa place au théâtre de la Renaissance. Mlle Caylus et M. Alexandre en ont été les excellents interprètes. M. Sellenick conduisait lui-même l'orchestre, comme M. Hervé d'ailleurs l'a fait aussi pour *le Vertigo*.

INTÉRIM.

P. S. Cette semaine LE PALAIS-ROYAL et LE VAUDEVILLE nous offriront deux premières représentations : *Ma Camarade* de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille ; *les Affolés* de MM. Edmond Gondinet et Pierre Véron. La première de ces pièces passera sûrement mardi, le jour de la seconde n'est pas absolument fixé, mais on croit que ce sera pour lundi.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

Les jours orageux et sombres de la Révolution furent une époque de splendeur et de gloire pour nos théâtres, qui jamais n'avaient été tout ensemble si nombreux ni si brillants. L'Assemblée nationale, en décrétant en 1791 la liberté absolue des théâtres, avait amené la création d'une foule d'établissements dramatiques, dont quelques-uns très importants et fort intelligemment dirigés, et il en résultait que les grandes scènes parisiennes, stimulées par une concurrence qui pouvait devenir redoutable pour elles, faisaient tous leurs efforts pour se maintenir à la hauteur de leur passé glorieux et conserver une supériorité qui, sans ces efforts, aurait pu leur échapper. Nos vieux théâtres, ceux qui étaient connus et aimés du public : Opéra, Comédie-Française, Comédie-Italienne, Feydeau, avaient à lutter contre l'ardeur et l'activité des nouveaux venus : théâtre Montansier, théâtre du Marais, théâtre Molière, théâtre Louvois et autres qui, pour la plupart réunissant tous les genres : opéra, tragédie, comédie, vaudeville, n'en avaient pas moins des troupes excellentes et faisaient naître des comparaisons parfois dangereuses. A cette époque, d'ailleurs, où il semblerait que la nation dût être singulièrement distraite de ses plaisirs par de plus graves préoccupations, le peuple parisien se montrait, au contraire, plus que jamais affolé de spectacles, et l'on peut dire qu'il n'y avait jamais couru avec autant de fureur. Aussi est-ce le temps où l'on vit, sur les grands comme sur les petits théâtres, éclater de formidables succès, avec des ouvrages dont les titres sont restés, depuis tantôt un siècle, gravés dans toutes les mémoires : *la Mort d'Abel*, *Robert, chef de brigands*, *la Mère coupable*, *le Club des bonnes gens*, *Nicodème dans la lune*, *Madame Angot*, *les Visitandines*, *la Caverne*, *Lodoïska*, *Ariodant*, *Montano et Stéphanie*, etc.

Tous ces ouvrages étaient joués ou chantés par des comédiens d'un mérite supérieur, et il n'est que juste de dire qu'il serait bien difficile aujourd'hui de rencontrer l'équivalent des grands artistes qui brillaient alors sur nos scènes importantes. Pour s'en tenir à l'élément féminin, il suffirait de signaler à l'Opéra, Mmes Rousselois, Chéron, Maillard ; à la Comédie-Française, Mlles Contat, Raucourt, Sainval, Devienne, Joly, Mézeray ; à Feydeau, Mmes Scio, Rolandeau ; à Favart (Comédie-Italienne), Mmes Dugazon, Gontier, Carline, Desbrosses, Rose Renaud, Crétu, Saint-Aubin, Gavaudan, sans compter celles que j'oublie. On voit si tous ces noms sont restés célèbres, et l'on pense s'ils furent chers au public.

C'est pourtant de cet essaim de femmes charmantes, qui toutes étaient des artistes hors ligne, qu'on voit surgir une créature adorable, dont le souvenir s'est perdu parce que sa carrière fut courte, mais qui obtint alors des succès retentissants, et qui par sa grâce, par sa beauté, par ses talents, par ses facultés multiples et prodigieuses, méritait mieux que l'injuste oubli dans lequel son nom est resté enveloppé.

Tout fut étrange dans la destinée de cette Julie Candeille, dont je veux ici parler, qui se produisit au théâtre dès l'âge de onze ans, qui brilla comme cantatrice à l'Opéra, comme comédienne au Théâtre-Français, comme virtuose au Concert spirituel, qui fut tour à tour ou tout à la fois chanteuse, actrice, claveciniste, harpiste, auteur et compositeur dramatique, poète, romancière, institutrice, qui faisait admirer une beauté pleine de charme et d'élégance, qui fit tourner toutes les têtes et vit un instant tout Paris à ses pieds, qui était l'amie de Girodet, de Méhul, de Vergniaud, de Fabre d'Églantine, de Garat, qui fut détestée de Napoléon Ier, protégée par Louis XVIII, qui eut trois maris dont l'un est resté inconnu, dont un autre mourut fou, dont le troisième l'épousa à l'âge de cinquante ans passés, et qui mourut enfin au seuil de la vieillesse, pauvre, délaissée, malheureuse, mais toujours active, toujours intelligente, toujours travaillant, ayant conservé toutes les illusions de la jeunesse et ne cessant de courir sinon après la gloire, du moins après cette renommée qu'elle avait connue dans son printemps et qui s'était détachée d'elle en dépit de ses efforts, de sa constance, de son énergie et de ses très réelles facultés.

Fille d'un musicien dont le nom est resté obscur, mais qui n'était pas sans quelque talent, Amélie-Julie Candeille était née à Paris le 31 juillet 1767. Son père, d'abord choriste, puis chef du chant à l'Opéra, où il fit représenter quelques ouvrages (1), prit soin de son éducation musicale. L'enfant était bien douée, et ses progrès furent si rapides que dès 1782, à peine âgée de quinze ans, elle débutait à l'Opéra, et que l'année suivante elle faisait sensation au Concert spirituel en s'y produisant comme pianiste et comme compositeur. Mais il faut ajouter que quatre ans avant de paraître à l'Opéra elle se montrait sur un théâtre secondaire, et préludait par un premier succès à ses succès futurs.

En dehors des trois scènes privilégiées que fréquentaient le grand monde et les lettrés : l'Opéra, la Comédie-Française et la Comédie-Italienne, Paris ne possédait alors d'autres théâtres que ceux qui étaient installés aux foires Saint-Germain et Saint-Laurent pendant environ cinq mois de l'année, c'est-à-dire pendant la durée de ces foires. C'était d'une part les Grands Danseurs du roi, dirigés par Nicolet, son rival l'Ambigu-Comique, fondé depuis quelques années par Audinot ; de l'autre, quelques spectacles d'ordre inférieur, quelques loges de bateleurs et de saltimbanques, dans lesquelles on représentait parfois des pantomimes à fracas et à déploiement scénique assez considérable. Mais on était au moment où commençait la grande vogue du boulevard du Temple, dont les plantations étaient achevées depuis peu ; on trouvait là de frais ombrages, des sites agrestes, le charme de la campagne à deux pas de la fiévreuse activité de la ville, et bientôt tous les Parisiens se portèrent de ce côté, qui devint le rendez-vous des promeneurs, des désœuvrés, des oisifs de la grand'ville, de tous ceux qui vont pour voir aussi bien que pour être vus. Quand la foule se porte en un lieu public, elle y est rapidement suivie par tous ceux que leur intérêt pousse à lui faire escorte et à l'accompagner. C'est ainsi que le boulevard du Temple se peupla bientôt de cafés, de glaciers, de guinguettes, de baraques foraines, de baladins, de charlatans, de marchands de toutes sortes, qui donnaient à ce nouveau coin du Paris élégant une vie, un mouvement, une animation extraordinaires. Il va sans dire que les théâtres ne tardèrent pas à venir y prendre place à leur tour. Ce furent d'abord les Grands Danseurs du roi, puis l'Ambigu-Comique. Mais on songea aussi à élever en cet endroit un établissement nouveau, qui pût piquer la curiosité des amateurs de spectacle et dont on pouvait croire le succès certain. A cet effet, un entrepreneur nommé Texier demanda et obtint, puissamment protégé qu'il était sans doute, le privilège d'un théâtre nouveau ; il s'associa pour cette affaire avec un danseur de l'Opéra, Abraham, et, des capitaux ayant été réunis, on commença la construction d'une salle à l'extrémité du boulevard du Temple, en face la rue Charlot. Cette salle, très riche, très bien décorée, fort élégante, ne coûta pas moins, dit-on, de 600,000 livres, ce qui constituait un assez joli denier.

Le théâtre devait prendre, et prit en effet le titre de Théâtre des Élèves de la danse pour l'Opéra. Il comptait jouer principalement de grands ballets, des actions scéniques accompagnées de musique et dans lesquelles les jeunes élèves de l'école de danse de l'Opéra trouveraient l'occasion d'acquérir l'expérience et la pratique de la scène avant de monter sur les planches de notre grand théâtre lyrique. Mais il va sans dire que le chant se trouvait, au moins accessoirement, mêlé à la danse, et c'est pourquoi deux jeunes filles, deux enfants encore, qui devaient briller plus tard à l'Opéra, Mlle Maillard et Mlle Julie Candeille furent appelées à affronter pour la première fois sur ce nouveau théâtre les regards d'un public forcément et naturellement indulgent.

(A suivre.) ARTHUR POUGIN.

(1) Entre autres : *Laure et Pétrarque*, *Pizarre* ou *la Conquête du Pérou* et *Castor et Pollux*. « Dans tous ses ouvrages, dit Fétis, Candeille ne se montre pas un compositeur de génie ; il n'y a pas de création véritable dans sa musique, mais on y trouve un sentiment juste de la scène, de la force dramatique et de beaux effets de masses. Ces qualités suffisent pour lui assurer un rang honorable parmi les musiciens français du XVIIIe siècle. »

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

L'Opéra de Vienne a fait la semaine dernière une brillante reprise d'*Hamlet*. C'est toujours le baryton Beck qui joue et chante avec son talent plein d'autorité le tragique prince danois, et Mlle Bianca Bianchi qui incarne la *sweet Ophelia*. Ce rôle suavement poétique est l'un des meilleurs de cette remarquable cantatrice et elle y obtient un succès extraordinaire. Après la scène de la folie, on lui a envoyé des tombereaux de fleurs. A côté de ces deux éminents artistes, il faut enregistrer le succès de Mme Dillinger, qui donne à la reine Gertrude une grande allure dramatique. MM. Rokitansky et Wiegand complétaient cette belle distribution d'un ouvrage, fixé désormais au répertoire de la grande scène viennoise, comme il l'est sur celle de notre Académie nationale de musique.

— Les cantatrices de valeur deviennent de plus en plus rares; en Allemagne, notamment, on paraît ne plus avoir de contraltos. A ce sujet, le Grand-Opéra de Berlin se trouve, en ce moment, dans un singulier embarras. L'intendance avait résilié l'année dernière l'engagement de Mme Luger, qui tenait l'emploi avec honneur, pour s'attacher Mme Reicher-Kindermann. Cette artiste, qui donnait de si belles promesses, étant morte d'une manière inopinée, on songea tout d'abord à retenir Mme Luger, mais il était trop tard. Mme Luger était engagée à Leipzig. Il fallut donc se pourvoir ailleurs; or, en dépit de toutes les recherches, on ne trouva pas de contralto libre et digne d'une scène de premier ordre. Il a fallu donc en arriver à un compromis qui va gêner singulièrement la marche du répertoire : Mme Luger desservira à la fois l'Opéra de Berlin et le théâtre de Leipzig, jusqu'au mois d'avril, puis la saison prochaine elle fera sa rentrée définitive sur la scène dont on avait songé d'abord à l'écarter, et dont on est trop heureux maintenant de pouvoir lui rouvrir les portes.

— Il est question d'élever un monument à Beethoven sur une des places publiques de Berlin. Il nous semble, en effet, que la capitale du jeune empire allemand doit bien cet hommage à l'auteur de la neuvième symphonie.

— A l'Opéra de Berlin on a repris, samedi 29 septembre, les concerts symphoniques qu'on y donne pendant une partie de la saison, sous la direction du capellmeister Radecke. Une suite instrumentale du compositeur Keughardt a été reçue avec des démonstrations très flatteuses. *La nouvelle Gazette musicale* de Berlin parle avec grand éloge de cette nouvelle composition de l'auteur de *Gudrun*.

— Le nouveau théâtre Frédéric-Wilhelmstadt de Berlin s'est ouvert mardi dernier, avec *la Nuit à Venise*, la nouvelle partition de Johann Strauss. Grand succès pour le maître, dont la verve mélodique est inépuisable. Le livret a reçu moins bon accueil, non qu'il soit mauvais, mais parce qu'on s'accorde à le trouver trop leste. Ce livret, d'ailleurs, est emprunté au répertoire français, comme la plupart des opérettes allemandes; c'est une imitation du *Château-Trompette*, de MM. Cormon et Carré, joué il y a une quinzaine d'années à l'Opéra-Comique.

— On nous écrit de Bade : « Mme Montigny-Rémaury, qui l'année dernière a eu tant de succès, a été réengagée cette année, et cette fois pour le concert extraordinaire donné pour fêter le jour de naissance de l'impératrice. Ce jour-là réunit ordinairement toute la famille impériale ici, et on pourrait presque dire, comme autrefois au théâtre de Versailles, qu'il y avait un parterre de rois. Mme Montigny, déjà à la répétition, avec l'exécution du concertstück de Weber, avait excité l'enthousiasme de l'orchestre et des artistes présents. Le soir toute la salle a éclaté en applaudissements chaleureux, dans lesquels l'empereur lui-même, le grand duc de Bade, des princes et des princesses faisaient leur partie comme de simples mortels. Après un tel succès, nous pouvons dire en toute assurance à Mme Montigny : Au revoir ! »

— La distribution de *Sigurd*, le grand ouvrage de MM. Reyer, Dulocle et Blau, qui doit être joué à la Monnaie de Bruxelles, est aujourd'hui définitivement arrêtée. Le rôle de Brunehilde sera confié à Mme Caron, celui de Hilda à Mme Bosman et celui de la Sibylle à Mme Deschamps. Sigurd sera chanté par M. Jourdain, Gunther par le baryton Devriès et Hagen par la basse Gresse. Deux autres rôles moins importants seront tenus par MM. Schmitt et Renot. L'œuvre de M. Reyer comprend quatre actes : le premier se passe dans l'antique royaume des Burgondes, le deuxième en Islande et les deux derniers à la cour du roi Gunther sur les bords du Rhin. Ces simples indications suffiront à ceux qui sont familiarisés avec l'œuvre de Richard Wagner, pour leur montrer l'analogie poétique qui existe entre *Sigurd* (le Siegfried de la Saga allemande) et la tétralogie de *l'Anneau du Nibelung*. Les deux ouvrages sont, en effet, puisés au même fond de légendes.

— Le nouveau théâtre de l'Alhambra, de Londres, fera sa réouverture à la fin du mois, avec un opéra féerie intitulé : *la Reine Blanche*, musique de M. Clay.

— La prochaine saison théâtrale à Rome ne semble pas s'annoncer sous de très heureux auspices. Les théâtres littéraires ne promettent aucune nouveauté et les grands théâtres lyriques semblent devoir rester portes closes. Le Costanzi pourtant annonce une courte saison pour le mois prochain avec la Donadio pour étoile. Elle chantera *le Barbier*, *la Somnambule*, *le Pardon* et *l'Elixir d'Amour* de Donizetti. On ne sait rien touchant le théâtre Apollo, et il est douteux même qu'il s'ouvre. Le Conseil municipal a voté contre la subvention et, sans cette subvention, il est impossible, à n'importe quel *impresario*, de former une troupe d'artistes digne du premier théâtre de la capitale. Une polémique très vive a été engagée il y a quelques semaines dans la presse romaine à propos de cette subvention. Les uns trouvaient que le Conseil municipal avait fait son devoir en la supprimant : les autres, au contraire, criaient fort contre cette mesure. « Quant à nous, dit *l'Italie*, sans avoir l'intention de nous mêler à cette polémique, nous nous bornons à constater que la subvention payée depuis 1870 n'a pas donné les résultats qu'on avait le droit d'en attendre. On a dépensé, depuis cette époque, à peu près un million et demi, ce qui est un chiffre assez rond, et on n'a eu que très rarement des spectacles possibles. »

— A Milan, brillant succès de Galli-Marié dans *Carmen*. Rappels et ovations après tous les actes. C'est d'un bon augure pour les prochaines représentations de Paris. Mlle Novak, la charmante élève de Mme Marchesi, a tenu le rôle de Micaela à la satisfaction générale. Prochainement *Mignon*, qu'on répète déjà à force; Galli-Marié chantera dix fois en quinze jours, notamment les 13, 14 et 15 sans s'arrêter, elle voyagera le 16 et nous arrivera le 17 fraîche et bien portante, comme si de rien n'était, pour prendre son service à l'Opéra-Comique.

— Le maestro Bimboni vient de partir pour Bucharest où il est appelé à diriger l'orchestre du théâtre Royal. Pendant son séjour dans la capitale roumaine, il montera un opéra de sa composition, *l'Aidouck*, dont le sujet est puisé dans un sujet national. La saison de Bucharest finissant au milieu de février, le maestro Bimboni sera libre, juste à temps, pour aller prendre la direction de l'orchestre de la troupe italienne qui doit débuter à l'Opéra impérial de Vienne le 15 mars 1884.

— La piraterie américaine exerce déjà ses ravages sur *Lakmé*. En effet, la partition avec traduction anglaise, livret et musique, vient de paraître à Boston, chez les éditeurs Ditson et Cie. Nous ne félicitons pas nos confrères américains de ce facile moyen de s'enrichir aux dépens d'autrui, en admettant même que les lois américaines les y autorisent. Si un honnête homme était autorisé à prendre le mouchoir de son voisin, la conscience suffirait pour l'en empêcher. — De même un impresario américain sans vergogne a eu le courage de faire orchestrer l'œuvre si fine de Léo Delibes par le premier manœuvre musical venu et va la promener à travers toutes les Amériques avec une troupe de rencontre. Nous devons prévenir les dilettantes américains qu'ils ne se trouveront nullement en présence de l'œuvre même du compositeur français et qu'on va leur servir une espèce d'arrangement fantaisiste qui n'a plus rien d'artistique et nullement conforme aux représentations de Paris. Il s'y trouve même des scènes et jusqu'à des morceaux très développés qui n'y ont jamais figuré. En revanche il en est d'autres importants qu'on a supprimés. Quelle triste cuisine ! Pour bien juger l'œuvre, il faudra donc attendre en Amérique les représentations que veulent en donner les deux théâtres italiens de New-York avec Mmes Sembrich et Gerster, ou la tournée anglaise que va entreprendre aussi M. Maurice Strakosch, avec une distribution de choix et conforme à la version originale, la seule que le compositeur, M. Delibes, reconnaisse comme sienne.

— Notre correspondant de Vienne, qui vient de faire un voyage à travers l'Amérique du Nord, nous écrit de New-York : « Les Cercles artistiques et la Société de New-York attendent avec impatience l'ouverture du nouvel Opéra. A cet événement s'attache non seulement un grand et légitime intérêt artistique, mais aussi une vive curiosité pour la lutte que M. Abbey et M. Mapleson, deux formidables concurrents, vont engager sous peu. Le public américain assiste toujours avec beaucoup de plaisir à ces rivalités qui tournent naturellement à son profit, comme l'exemple des chemins de fer *(fighting railways)* l'a suffisamment prouvé, et c'est la première fois, en Amérique, que deux grandes entreprises lyriques vont entrer en lice. L'observateur européen est surtout surpris de la rapidité avec laquelle le nouvel Opéra a été construit. On y travaille jour et nuit en se servant de la lumière électrique, et l'ingénieur — c'est à dessein que j'évite le mot architecte — a trouvé un moyen original d'assurer l'ouverture de la salle avant que le bâtiment ne soit fini. Il a commencé par construire la salle, la scène et les dégagements qui sont absolument nécessaires pour rendre le théâtre praticable; les autres parties de l'édifice n'existent encore que sur plan. L'aspect que l'Opéra présente actuellement et qu'il présentera pendant toute la première saison est très curieux. Quand on arrive à la façade principale qui donne sur le Broadway, la grande rue de New-York qui traverse toute la ville, on ne voit que la partie centrale de la façade qui n'est pas bien imposante; les ailes manquent complètement et ne seront commencées qu'au printemps de l'année suivante. Comme architecture, cette façade principale n'a rien de remarquable. L'édifice est construit en fer et en briques; sa devanture est couverte de briques jaunâtres et luisantes; toutes les ornementations, fort maigres d'ailleurs, sont également

en céramique. Même les médaillons de Richard Wagner et d'un autre compositeur que je ne saurais nommer, car la tête qu'on lui a faite rappelle autant Beethoven que Rubinstein, Thomas, Gounod ou Verdi, sont en terre cuite. Les cinq grandes portes d'entrée, les fenêtres entrecoupées, les minces pilastres et l'attique — tout est d'une allure bourgeoise et sans aucun charme artistique. Pour les façades latérales aucune préoccupation artistique n'a existé non plus. On promet monts et merveilles pour la décoration de la salle qui sera assez vaste. Vous savez que le nouvel Opéra de New-York est la propriété d'une société anonyme, et à une certaine époque les actionnaires ne demandaient pas mieux que de se défaire de leurs actions; mais maintenant ils sont pleins de confiance et on offre même une petite prime à ceux qui vendent leur part dans la Société. » O. B.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Après l'accomplissement des formalités légales, l'Académie des beaux-arts vient d'être autorisée à accepter un legs de 50,000 francs fait par Mme Ardouin et destiné à fonder un prix annuel en faveur de jeunes filles pauvres se destinant à la carrière des arts.

— La question de la création d'un théâtre lyrique populaire occupe toujours vivement les esprits. On sait que M. Lagrenée sollicite la subvention du Conseil municipal. Mais, en attendant une solution, il est déterminé à ouvrir la semaine prochaine la saison lyrique au théâtre du Château-d'Eau. Quant à M. Ritt, dont les projets ont été fatalement ajournés, il va demander au Conseil municipal de prolonger pour un an encore la convention qui lui concède le privilège d'un Opéra populaire. Si ce délai lui est accordé, il aurait l'intention de traiter avec le directeur du théâtre de la Gaîté, où le Théâtre-Lyrique avait une première fois déjà trouvé asile, sous le consulat d'Albert Vizentini. Quoi qu'il en soit, l'affaire ne sera pas résolue si promptement, car le Conseil municipal ne se réunit que le 20 octobre, et il n'est guère probable que la question de l'Opéra populaire soit portée sur les premiers ordres du jour.

— Deux nouvelles concernant le Théâtre-Italien:

D'une part : MM. Lheureux et Morel, architectes de la Ville, s'occupent activement des modifications à faire à la salle. Ils ont remis à la direction leurs plans et les devis des travaux à exécuter. D'autre part, une nouvelle liste d'abonnements vient de s'ouvrir, 15, avenue Victoria, d'une heure et demie à quatre heures, pour les places suivantes : Secondes loges découvertes de face ; loges de côté à salon ; baignoires nouvelles. Les personnes qui se sont fait inscrire pour ces places recevront dès demain une circulaire les priant de venir régulariser leur abonnement. Encore deux modifications importantes à noter. La première : devant l'affluence des demandes de dames qui se font inscrire pour les fauteuils d'orchestre, la direction a décidé de les admettre à ces places en costume de soirée. La seconde : tous les fauteuils de la corbeille seront complètement changés et rendus aussi confortables que les fauteuils d'orchestre. Ces places, qu'on n'avait songé à utiliser que pour la location journalière, sont dès aujourd'hui mises en abonnement à l'année, au prix de 10 francs par représentation, soit 240 francs pour la saison à un jour par semaine.

— On annonce la rentrée à Paris de M. Camille Saint-Saëns, qui a été souffrant tout cet été. Il nous arrive de Cauterets, dont les eaux lui avaient été prescrites par la Faculté.

— A l'occasion du mariage de Mlle Marie-Rose Branicka avec le prince Georges Radziwill, le prince et la princesse Constantin Radziwill ont donné, cette semaine, une magnifique fête musicale en leur hôtel de l'avenue de la Tour-Maubourg. Faure, Mmes Salla et Vergnet s'y sont surpassés dans le trio de *Faust* et le quatuor de *Rigoletto*. Faure s'est montré comme toujours l'admirable chanteur que l'on sait dans plusieurs grands soli et quelques-unes de ses plus gracieuses mélodies. Mme Caroline Salla a eu de beaux éclats dramatiques.

— M. Pasdeloup annonce la prochaine réouverture des concerts populaires. Il donnera dans le cours de la saison plusieurs séances exclusivement consacrées à l'école russe et à l'école italienne ; mais il n'entend pas abandonner la voie qu'il a suivie jusqu'ici. « La musique classique, nous écrit-il, formera comme d'habitude la base de mes programmes. Dans l'œuvre si considérable de Mozart, on trouve vingt-sept concertos pour piano ; à peine deux ou trois sont-ils connus, et particulièrement celui en *ré* mineur. Il nous a paru très intéressant de faire un choix dans ces vingt-sept concertos et de les faire entendre pendant le courant de la saison. Nous avons confié cette tâche, pour laquelle il faut non seulement un virtuose, mais encore un vrai musicien, à notre ami Théodore Ritter. » Voilà un beau projet, auquel nous souhaitons de grand cœur, la meilleure réussite.

— La première répétition des concerts populaires aura lieu le jeudi 11 octobre. Un concours pour des places de violons et violoncelles aura lieu le samedi suivant, à 10 heures du matin, dans le local ordinaire des répétitions.

— L'Association artistique, dirigée par M. Colonne, reprendra la série de ses grands concerts le dimanche 28 octobre, au théâtre du Châtelet. La série des concerts d'abonnement sera précédée d'une audition *extraordinaire* de *la Damnation de Faust*, qui aura lieu le dimanche 21 octobre et dont le produit est destiné à la souscription du monument Berlioz. Bien que cette audition soit exceptionnelle, l'administration tiendra à la disposition de ses abonnés et au prix de l'abonnement les places dont ils sont titulaires. Les coupons pour ce concert devront être retirés au bureau de location du mardi 9 au samedi 13 octobre.

— Un fervent admirateur de Mozart et de Rossini, le marquis de Colbert-Chabanais, vient de mourir à l'âge de 78 ans. Très bien doué, sous tous les rapports, il éprouva, de bonne heure, une préférence marquée pour l'art musical et il n'eut qu'à obéir au penchant qui l'entraînait pour composer, presque d'instinct, de nombreuses pièces fugitives d'un tour mélodique fort distingué. Bientôt il voulut s'attaquer à des travaux plus considérables, et, s'appuyant des conseils de M. Nicou Choron, il n'écrivit pas moins de six opéras, dont les principaux, *les Deux Jeanne* et *les Oies de Frère Philippe*, pourraient risquer l'épreuve publique. Par l'aménité de son caractère et l'affabilité de ses manières, ce noble amateur s'était attiré la sympathie des nombreux artistes qui avaient eu l'occasion de le connaître.

— L'école de musique religieuse, fondée par Niedermeyer, fait sa rentrée cette semaine. Les cours vont reprendre immédiatement et se continueront sans interruption jusqu'au premier examen trimestriel qui aura lieu à la fin de décembre.

— Hier, à la distribution des prix de l'Orphelinat des Arts, nous avons entendu une enfant de 10 ans vraiment remarquablement douée, Mlle Laure Josset ; elle n'étudie le piano que depuis 18 mois et une heure seulement par jour ; cela est merveilleux et les applaudissements du public qui l'écoutait l'ont bien prouvé. Les élèves de la classe de solfège ont chanté deux chœurs à deux parties avec une justesse et un ensemble parfaits. Mme Claire Lebrun, le professeur de toutes ces petites musiciennes, a dû être bien satisfaite de leur succès.

— Une des élèves de M. Marcel, notre confrère de *Méphisto-Théâtre*, Mlle Marie Hallary, vient d'être engagée au Théâtre-Italien de Paris.

— L'année dernière les artistes de l'Opéra-Comique ont fondé un dîner mensuel, qui chôme naturellement pendant les vacances. Demain lundi, sous la présidence de Talazac, les agapes recommencent. Voilà une reprise intéressante, bien qu'on n'en fasse pas mention sur l'affiche.

— On nous envoie des détails sur la belle séance musicale donnée le mois dernier par Francis Planté, au Casino de Biarritz. « Comme toujours le virtuose charmeur s'est prodigué avec une générosité qui n'a fait qu'accroître l'enthousiasme de son auditoire. Il a successivement interprété Beethoven, Gluck, Mendelssohn, Chopin, Liszt, Brahms, Berlioz, Gottschalk, avec une perfection admirable. La virtuosité transcendante de cet éminent artiste, la manière dont il module à l'infini la sonorité de son instrument, son style pur, élevé, qui, tout en gardant le cachet individuel, ne s'écarte jamais des grandes traditions classiques, justifient et au delà son éclatante renommée. Une fois de plus, Planté s'est montré dans ce concert à la hauteur de cette renommée si glorieuse pour l'école Marmontel; aussi, lorsqu'après avoir joué quatorze œuvres remarquables, il s'est remis au piano pour exécuter avec l'orchestre la scintillante tarentelle de Gottschalk, l'enthousiasme du public, ne connaissant plus de bornes, le grand virtuose a été salué par des bravos multipliés dont l'éclat semblait vouloir lutter avec la voix puissante de l'océan. Ajoutons que l'excellent orchestre du Casino, sous la conduite de son vaillant chef, qui s'était déjà distingué dans d'autres parties du programme, a remarquablement accompagné le brillant virtuose dans le premier concerto de Chopin. B.-D.

— L'église de Romilly, près Troyes, était tout en fête dimanche dernier à l'occasion de l'inauguration solennelle de son orgue de tribune construit par M. Férat, l'habile collaborateur du regretté Barker. L'instrument a fait grand effet sous les doigts de M. Eugène Gigout, appelé à le faire entendre. M. Robfritsch, organiste titulaire, a exécuté avec goût une prière de Niedermeyer, dont il fut l'élève.

— On nous envoie de Nouvion-en-Ponthieu des détails sur un intéressant concert au profit des pauvres, organisé par M. Leroy, président de la Fanfare, avec le concours de Mmes Hedwige Brazowska, comtesse de Méjan, une pianiste qui n'a pas moins de talent que de charité, et de plusieurs autres artistes de mérite, tels que le violoniste Goudroy, un des bons élèves de Léonard. Parmi les morceaux les plus applaudis, citons le septuor de *Lucie*, transcrit par Liszt, une valse de concert de M. Antoine de Koutski, enlevée avec éclat par Mme la comtesse de Méjan. Ce concert, dont nous avons le copieux programme sous les yeux, a duré quatre heures, et personne, nous écrit notre correspondant, n'a quitté la salle avant le dernier accord. Voilà qui fait tout à la fois l'éloge des artistes et du public.

— Dans les concerts organisés au Casino de Villers-sur-Mer par l'habile et éminent professeur de chant, M. Stanislas Ronzi, on a pu apprécier et applaudir une fois de plus le talent de sa toute charmante fille, Mlle Peppina Ronzi, artiste et professeur de chant des plus distingués, autour de laquelle se groupaient plusieurs artistes de talent, tels que MM. Lopez, Louis Dérivis, Soto, le virtuose Francesco Ferraris, ainsi que des amateurs comme Mme Ameline, pianiste, et M. Pomey, baryton. La saison musicale a donc été fort brillante.

— La solennité musicale de dimanche donnée à Maisons-Laffitte, et organisée par M. Henry Bonjean, pour l'achat des cloches de la nouvelle église, avait attiré un nombreux auditoire désireux de faire honneur aux artistes de talent qui avaient bien voulu prêter leur concours à cette cérémonie. Mlle Jeanne Nadaud a fort bien dit un *Ave Maria* de M. Ch. Dancla, et deux autres morceaux du même auteur ont été merveilleusement exécutés par l'excellent professeur et son élève, M. Edouard Nadaud, dont la valeur grandit chaque jour. En chantant *les Rameaux* de Faure, M. Henry Bonjean a prouvé une fois de plus qu'il possédait les précieuses traditions du maître. Une autre composition de Faure, *Sancta Maria*, a eu un bon interprète dans M. Girard de l'Opéra. La société d'amateurs de Maisons-Laffitte a remarquablement exécuté le *Kyrie* et le *Sanctus* de la messe en *ut* mineur de Gounod et le chœur triomphal du *Judas Machabée* de Haendel. L'orgue était tenu par M. Karren, un musicien qui a fait ses preuves.

— Les poésies de M. Paul Collin sont une mine féconde d'où les musiciens ont déjà bien souvent tiré le texte de leurs inspirations. C'est pourquoi nous avons plaisir à signaler l'apparition chez Hachette d'un nouveau recueil de notre collaborateur, intitulé : *les Heures paisibles*. Les compositeurs trouveront encore là beaucoup de pièces faites pour eux. Toute une partie du volume est, en effet, consacrée à des *mélodies*. Il y en a de tous les genres sauf l'ennuyeux, et nous dirions presque dans tous les tons, sauf le mauvais. Nous nous occupons de l'ouvrage spécialement au point de vue musical. Autrement, il nous faudrait aussi louer toutes les autres parties du livre qui sont également remarquables : *Stances et sonnets, chansons enfantines, et petits poèmes lyriques* dont plusieurs compositeurs ont su déjà s'emparer avant la publication. On retrouve, en résumé, dans *les Heures paisibles* toutes les aimables qualités ordinaires de l'auteur : la clarté, le naturel, l'élégance, la malice parfois, le charme et la grâce toujours.

— M. Adolphe Badin vient de réunir en un volume les souvenirs de Séchan, l'un des plus célèbres décorateurs de l'Opéra. Séchan, Feuchères, Dieterle et Despléchin ont renouvelé l'art de la décoration vers 1830. C'est à eux que l'on doit toutes les grandes toiles qui forment le cadre du répertoire de l'Opéra.

J.-L. Heugel, *directeur-gerant*.

M., Mme et Mlle Ronzi, de retour à Paris depuis quelques jours, reprendront le cours de leurs leçons de chant collectives et particulières en leur appartement, 110, rue de la Boétie et au besoin au domicile de l'élève.

— Le compositeur-professeur Ch. Neustedt vient de rentrer à Paris et nous annonce la reprise de ses cours et leçons, 4, rue Treilhard.

— Mme Andrée Lacombe, le remarquable professeur, a repris ses cours et leçons particulières, 4, rue Mondovi.

— Réouverture des cours de Mlle Donne, professeur au Conservatoire, le 11 octobre, 50, rue de Paradis.

— Réouverture des cours de chant, dirigés par l'excellent professeur Mme Augustine Warambon, 29, rue de Douai. Les cours ont lieu les lundis et jeudis. Leçons particulières.

— Cours de piano, dirigé par M. Breitner, maison Erard, 13, rue du Mail. Les cours auront lieu les mercredis et les samedis, ils sont divisés en deux sections: 1° cours moyen, 2° cours de perfection qui comprend l'étude des styles classique et romantique.

— Réouverture des cours de Mlle Marie Simon, 41, rue des Martyrs. Cours de déchiffrage à 2 et à 4 mains; cours de solfège par les méthodes du Conservatoire.

— La réouverture des cours de l'École normale de musique de M. Thurner (6 *bis*, rue Lavoisier) est fixée au 15 octobre.

— La réouverture des cours de piano de Mme Steiger aura lieu le 15 octobre prochain, 39, rue de Moscou. Cours supérieur : M. Th. Ritter. Harmonie : M. Th. Dubois (professeur au Conservatoire). Chant : Mlle Jeanne Nadaud.

— Recommandons tout spécialement les cours complets d'éducation pour jeunes filles, dirigés par Mlles Bernard, 48, rue Caumartin. La réouverture est fixée au jeudi 11 octobre.

— Mme Ducray (née Léoni), 46, rue Lamartine, reprendra ses leçons de piano et de chant à partir du 8 octobre.

— Mlle Caroline Guion, élève de M. Théodore Ritter, reprendra ses leçons et cours de piano à partir du 8 octobre, 87, rue Rochechouart.

— La réouverture des cours de piano de Mlle Louise Aubry, sous la direction de Théodore Ritter, aura lieu le lundi 15 octobre à midi, 18, rue des Saints-Pères.

— Cette semaine paraîtront au *Ménestrel* : *les Impressions poétiques* de Théodore Ritter, une suite de pièces pour piano, tout à fait charmantes.

MEDAILLE D'OR
EXPOSITION UNIVERSELLE
PARIS 1878

ENSEIGNEMENT ÉLEMENTAIRE ET PROGRESSIF DU PIANO

MÉTHODES — TRAITÉS — ÉTUDES — EXERCICES — OUVRAGES DIDACTIQUES, ETC.

HEUGEL ET FILS
ÉDITEURS POUR TOUS PAYS
2 bis, Rue Vivienne

L. Adam (père). GRANDE MÉTHODE du Conservatoire. Net............... 20 »

LA MÊME, avec texte espagnol. Net 20 »

J.-L. Battmann. PREMIÈRES ÉTUDES avec préludes pour les petites mains.. 9 »

Op. 67. *Vingt-quatre études mélodiques* pour les petites mains, approuvées par MM. Marmontel et Le Couppey, en deux livres, chacun. 9 »

C. de Bériot et C.-V. de Bériot fils. MÉTHODE D'ACCOMPAGNEMENT pour piano et violon, exercices chantants en forme de duettino............ 15 »

L'ART DE L'ACCOMPAGNEMENT appliqué au piano, méthode pour apprendre aux chanteurs à s'accompagner.... 15 »

Paul Bernard. SIX ÉTUDES DE GENRE... 6 »

— Op. 56. *Style et mécanisme*, 12 études caractéristiques, divisées en 4 suites. Chaque suite.................... 7 50
Le recueil complet................ 20 »

Félix Cazot. MÉTHODE DE PIANO :

1re PARTIE. *Les cinq doigts* : exercices chantants et gammes doigtées pour les petites mains.................... 12 »

2e PARTIE. *Extension des doigts* : Exercices-types et études pratiques de style et de perfectionnement. 18 »
Les deux parties réunies............ 25 »

Catel. TRAITÉ D'HARMONIE, complété par LEBORNE, à l'usage des pianistes. Net.................................... 10 »

Cherubini. TRAITÉ PRATIQUE D'HARMONIE : Marches d'harmonie, avec la réduction piano ou orgue, par ELWART. Net.................................... 12 »

F. Chopin. GRANDES ÉTUDES, deux livres, chaque.............................. 18 »
24 préludes, 2 livres, chaque....... 9 »
Trois études....................... 7 50

J.-B. Cramer. ÉTUDES POUR LE PIANO, 2e livre........................... 20 »

Ch. Czerny. Op. 137. EXERCICES JOURNALIERS, pour atteindre et conserver le plus haut degré de perfection sur le piano, 40 études........... 12 »
En deux suites, chacune............ 7 50

F. Dolmetsch. 12 PETITES ÉTUDES RÉCRÉATIVES.............................. 6 »
12 nouvelles Études récréatives..... 10 »

V. Dourlen. TRAITÉ D'ACCOMPAGNEMENT PRATIQUE de la basse chiffrée et de la partition, à l'usage des pianistes, ouvrage adopté par le Conservatoire et l'Institut......... .... 24 »

Ch. Duvois. *Enseignement simultané du piano et de l'harmonie.* LE MÉCANISME DU PIANO APPLIQUÉ A L'ÉTUDE DE L'HARMONIE, cours complet d'exercices, suivi de préceptes et d'exemples mélodiques sur *l'Art de phraser* :

INTRODUCTION. Principes théoriques et pratiques de la musique appliqués au piano. 1 vol, in-8°, net....... 3 »

1er CAHIER. *Exercices de mécanisme* pour un, deux, trois, quatre et cinq doigts, sans déplacement de main. Net.......................... 3 »

Ch. Duvois. 2e CAHIER. *Progressions mélodiques.* Exercices pour la progression de la main Net................. 3 »

3e CAHIER. *Les gammes*, d'après une notation qui en facilite l'étude. Net 3 »

4e CAHIER. *Harmonie.* Théorie et pratique des accords et arpèges appliqués au piano. Net........... 5 »

5e CAHIER. *Études des doubles notes.* Jeu lié, jeu du poignet, tierces, sixtes, octaves et accords. Net..... 4 »

6e CAHIER. *Marches d'harmonie.* Exemple pris des grands maîtres. Net.. 4 »

7e CAHIER. *Appendice à l'étude de l'harmonie*, complément. Net... ... ... 3 »

8e CAHIER. *L'Art de phraser*, exemples d'œuvres mélodiques appliqués au piano. Net.................... 4 »
L'ouvrage complet, net............. 25 »

Benjamin Godard. Op. 42. DOUZE ÉTUDES ARTISTIQUES. Net..................... 15 »

F. Godefroid. ÉCOLE CHANTANTE DU PIANO.
1er livre. MÉTHODE de chant appliquée au piano, texte et musique....... 25 »
2e livre. Quinze Études mélodiques pour les petites mains........... 12 »
3e livre. Douze Études caractéristiques (plus difficiles).................. 12 »

A. Goria. Op. 72. LE PIANISTE MODERNE. Douze études de style et de mécanisme, avec préludes et annotations, en deux séries. Chacune.......... 20 »
Op. 63. Six grandes études artistiques de style et de mécanisme.... 25 »

F. Hiller. Op. 15. VINGT-CINQ GRANDES ÉTUDES, dédiées à Meyerbeer...... 24 »

Kessler. ÉTUDES POUR LE PIANO......... 24 »

L. Lacombe. Op. 10. SIX ÉTUDES DE STYLE ET DE MÉCANISME, approuvées et adoptées pour les classes du Conservatoire.......................... 9 »
— Préludes et fugues de S. BACH, doigtés............................ 9 »

Ch. Lebouc-Nourrit (Mme). *Petit manuel de mesure et d'intonation à l'usage des jeunes enfants* : 60 TABLEAUX-CALQUES (grosses notes), à reproduire et à compléter au crayon, précédés des principes élémentaires de la musique. Ouvrage divisé en 5 cahiers de 12 tableaux. Chaque cahier. Net............. 2 »

Mathis Lussy. EXERCICES DE PIANO dans tous les tons majeurs et mineurs, *à composer et à écrire par l'élève*, précédés de la théorie des gammes, des modulations, du doigté, de la gamme harmonique, etc., etc. et de nombreux exercices théoriques. Ouvrage nouveau utile aux élèves, aux professeurs et aux mères de famille. Nouvelle édition, prix net 4 »

TRAITÉ DE L'EXPRESSION MUSICALE, accents, nuances et mouvements dans la musique vocale et instrumentale. Un vol. grand in-8°, 3e édition revue et corrigée, net..... 10 »
Édition populaire, net.............. 6 »
PUPITRE-EXERCICES du pianiste. Net. 3 »

G. Mathias. ÉTUDES SPÉCIALES de style et de mécanisme, approuvées par le Conservatoire, en deux livres. Chacun.......................... 15 »
Op. 58. DOUZE PIÈCES SYMPHONIQUES, net.............................. 10 »

A. Marmontel. Op. 60. L'ART DE DÉCHIFFRER à deux mains, 100 petites Études de lecture musicale, appliquées au piano, en 2 livres.. 12 et 18 »

Op. 111. L'ART DE DÉCHIFFRER, A QUATRE MAINS, cinquante études mélodiques et rythmiques de lecture musicale. En deux livres. Cheque livre... .... 15 »

Op. 80. PETITES ÉTUDES DE MÉCANISME MÉLODIQUES (*précédées d'exercices-préludes*), pour faire suite à ses leçons de *l'Art de déchiffrer*. Prix... 18 »

Op. 85. GRANDES ÉTUDES DE STYLE ET DE BRAVOURE, dédiées à ses élèves-professeurs. Prix net........... 12 »

Op. 108. CINQUANTE ÉTUDES DE SALON de moyenne force et progressives.............................. 15 »

LE MÉCANISME DU PIANO, six grands exercices modulés, résumant toutes les difficultés usuelles du piano, depuis les exercices élémentaires jusqu'aux formules transcendantes de mécanisme, et assurant à l'élève une prompte indépendance des doigts :

1. — *Les cinq doigts.*
2. — *Le passage du pouce.*
3. — *L'extension des doigts.*
4. — *Les traits diatoniques.*
5. — *Nouvelle étude journalière*
6. — *Difficultés spéciales.*

Chaque exercice modulé, prix .... 9 »
Les exercices élémentaires réunis, net. 7 »
Les 3 exercices supérieurs réunis, net 7 »
Les 6 exercices réunis, net......... 12 »

CONSEILS D'UN PROFESSEUR SUR L'ENSEIGNEMENT TECHNIQUE ET L'ESTHÉTIQUE DU PIANO, suivis du VADE-MECUM DU PROFESSEUR DE PIANO, catalogue gradué et raisonné des meilleures méthodes, études et œuvres choisies des maîtres anciens et contemporains :

1er VOLUME. CONSEILS D'UN PROFESSEUR, prix net.................. 3 »
2e VOLUME. VADE-MECUM, net....... 3 »
Les deux volumes réunis, net....... 5 »

Ed. Mouzin. PRÉLUDES ET FUGUES, introduction à l'Étude des fugues de J.-S. BACH, en deux livres. Chacun.............................. 9 »

Ch. Moyroud. TRAITÉ DE THÉORIE MUSICALE. Ouvrage illustré de 117 gravures sur bois et de 9 planches hors texte. Net................ 15 »

Ch. Neustedt. 20 Études progressives et chantantes.......................... 12 »

Henri Rosellen. (Nouvelle édition.) Méthode élémentaire, revue, simplifiée et divisée en deux parties, complète.............................. 25 »
1re partie élémentaire.............. 12 »
2e partie, secondaire............... 12 »

MANUEL DU PIANISTE, recueil d'exercices journaliers, gammes et arpèges de tout genre, précédés de la description anatomique de la main............................... 12 »

A. Schmidt. ÉTUDES ET EXERCICES, premier livre.......................... 9 »

Géza Zichy (Cte). SIX ÉTUDES POUR LA MAIN GAUCHE SEULE, dédiées à Franz Liszt, avec lettres autographes de Liszt et de l'auteur : Net. 10 »

C. Stamaty. LE RYTHME DES DOIGTS, exercices-types à l'aide du métronome, pouvant servir à l'étude la plus élémentaire comme au perfectionnement le plus complet du mécanisme du piano......................... 15 »

Abrégé du RYTHME DES DOIGTS...... 10 »

CHANT ET MÉCANISME :

1er livre. Op. 37. Vingt-cinq études pour les petites mains........... 12 »
2e livre. Op. 38. Vingt études de moyenne difficulté................ 12 »
3e livre. Op. 39. Vingt-quatre études de perfectionnement......... 18 »
Six études caractéristiques sur *Oberon*............................... 20 »

LES CONCERTANTES. Vingt-quatre études spéciales et progressives, à quatre mains. En deux livres.... 15 et 18 »
Op. 17. Douze esquisses............ 18 »
Op. 21. Douze études pittoresques... 20 »

François Stœpel. Méthode complète 2e édition......................... 24 »
Ouvrage complet pour les cours de piano, renfermant l'enseignement mutuel et concertant pour plusieurs pianos; en trois livres. Chacun, net.................................. 5 »

Valiquet. LA MÈRE DE FAMILLE, alphabet des jeunes pianistes, les trente premières leçons du piano par demandes et réponses. In-8°, net..... 3 »

LE PREMIER AGE OU LE BERQUIN DES JEUNES PIANISTES, études et récréations enfantines dédiées aux mères de famille :

1. Op. 21. *Le premier pas*, quinze études très faciles pour les petites mains.............................. 9 »
2. Op. 17. *Les Grains de sable*, six petits morceaux sur les cinq notes. Le recueil.......................... 7 50
3. Op. 22. *Le Progrès*, quinze études faciles pour les petites mains..... 9 »
4. Op. 18. *Contes de Fées*, six petits morceaux favoris. Le recueil..... 9 »
5. Op. 23. *Le Succès*, quinze études progressives pour les petites mains. 10 »
6. Op. 19. *Les Soirées de famille*, six petits morceaux brillants. Le recueil.............................. 12 »

Les Brins d'herbe, six petits morceaux pour faire suite aux *Grains de sable*. Le recueil.......................... 7 50
Exercices rythmiques et mélodiques du premier âge................... 12 »

Viguerie. Nouvelle édition, augmentée d'airs nouveaux et d'exercices par A. PILATI et SCHMIDT, 1re et 2e parties réunies........................ 15 »
Chaque partie séparée.............. 9 »
1re partie pour les enfants, augmentée de Douze récréations très faciles par A. THYS......................... 9 »

A. Villoing. ÉCOLE PRATIQUE DU PIANO, basée sur la théorie de la musique d'après une méthode nouvelle s'appuyant sur l'étude approfondie des intervalles appliqués au piano. Ouvrage célèbre adopté par les Conservatoires de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Reproduction française des éditions russe et allemande. Prix net.......................... 20 »

Divers. LE PIANISTE-LECTEUR, 4 recueils progressifs de manuscrits autographiés des auteurs en vogue. Chaque recueil, net........ .... 1 »

2745 — 49me ANNÉE — N° 46. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 14 Octobre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉÂTRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

MONA

légende bretonne d'EMILE CICILE, mise en musique par HENRI MARÉCHAL.— Suivra immédiatement: *le Grillon*, nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de GEORGES BOYER.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: *les Glissades*, polka de salon de PAUL WACHS. — Suivra immédiatement: *Dans la Forêt*, transcription par CHARLES DELIOUX d'une mélodie de *Lakmé*, le nouvel opéra de LÉO DELIBES.

UN CRITIQUE MUSICAL

AU SIÈCLE DERNIER

(Suite)

Dès les premières soirées d'*Iphigénie*, la victoire parut acquise aux partisans de la nouvelle musique. J.-J. Rousseau s'était hautement déclaré en sa faveur, et la présence seule de l'antipathique La Harpe dans le camp opposé gagnait des voix au musicien réformateur. Cependant *Alceste*, qui suivit, n'eut presque aucun succès. Le troisième acte avait détruit l'impression favorable produite par les deux premiers, et la pièce s'acheva au milieu d'une indifférence à peu près générale. Déjà le découragement gagnait le petit bataillon gluckiste, et Gluck lui-même augurait très mal de l'issue défavorable de cette représentation, quand il aperçut, dans un couloir de l'Opéra, Arnaud gesticulant et soutenant contre tous le mérite de l'ouvrage. « Hélas! mon pauvre ami, dit-il en lui prenant les mains, *Alceste* est tombée ! » « Tombée du ciel! voulez-vous dire », riposta l'abbé; et, sans plus tarder, il écrivit *la Soirée perdue*.

De toutes les brochures qui virent le jour à l'occasion de la grande querelle, aucune ne fit autant de bruit, et ne souleva plus de discussions. L'auteur s'y met tout d'abord en scène.

« On donnait *Alceste* pour la cinquième fois, et je voyais pour la cinquième fois *Alceste*. L'opéra ne faisait que de commencer, lorsqu'un de mes voisins m'adressant la parole : Voilà, dit-il, une triste musique. — Vous voulez dire une musique triste. — A la bonne heure! — Mais les paroles vous semblent-elles plus gaies ? — Qu'importe! c'est un mal de plus. — Sans doute monsieur n'aime pas la tragédie?— Belle raison! la tragédie a-t-elle jamais été chantée ? — Elle l'était chez les Grecs. — Bah ! les Grecs étaient des Grecs. — Oui, monsieur, et tout ce qui n'était pas eux était barbare —..... Oh! dit un autre, c'est un drôle d'opéra que celui-ci; on m'a assuré qu'il n'y avait point de danses. — Eh ! monsieur, en voilà une, et sur un air si noble, si touchant, si religieux ; sur un air qui devrait vous transporter au milieu des temples, vous mettre au pied des autels et vous inspirer le plus profond recueillement. — Voilà un chœur agréable, dit un troisième, mais il est pillé d'un opéra de *Golconde*. — Attendez, monsieur, il y a, à la fin du second acte, un des plus beaux airs qu'on ait jamais entendus sur aucun théâtre lyrique, et, dans cet air, l'inflexion la plus pathétique et la plus heureuse que l'art ait encore empruntée à la nature; eh bien, ce même accent, ce même trait se rencontrent dans un air de *l'Olympiade* de M. Sacchini. Mais il faut que vous sachiez que longtemps avant la naissance et de *l'Olympiade* de M. Sacchini, et de la *Golconde*, celui d'*Alceste* avait vu le jour, et le grand jour, c'est-à-dire qu'il avait été représenté, publié, gravé, etc., etc. »

Et ainsi va le dialogue, les Lullistes attaquant au nom des vieilles doctrines, l'abbé ripostant au nom du bon sens, discutant pied à pied l'opinion de ses adversaires, provoquant la controverse, analysant dans l'œuvre et le fond et la forme, passant en revue l'ouverture, les chœurs, les airs, le ballet, le poème et la musique, l'orchestration et l'harmonie des

voix, citant le Genevois Rousseau et l'Anglais Burney, le Napolitain Planelli (1) et l'Allemand Wieland, puis, quand il ne reste plus un argument à rétorquer, plus une beauté à mettre en lumière, il prend en ces termes congé de ses interlocuteurs : « Adieu, Messieurs, vous m'avez privé d'un grand plaisir. Si l'on donne trente représentations d'*Alceste*, je ne l'aurai bien vue que vingt-neuf fois : vous m'aurez fait *perdre une soirée;* mais, si j'ai détruit vos préjugés, je m'en console et je vous pardonne. »

A *Alceste* succéda *Orphée* remanié dans le goût français. Cet ouvrage réussit pleinement. Il n'en fut pas de même pour *Cythère assiégée*, ce qui n'étonna nullement l'abbé Arnaud. « Il est évident, dit-il, qu'Hercule maniait mieux la massue que les fuseaux. » Le mâle génie de Gluck ne pouvait s'accommoder du style madrigalesque et de l'inspiration légère d'un pareil libretto.

C'est alors que les partisans de l'ancienne musique songèrent à opposer un rival au maître allemand, dans la personne de Nicolas Piccini, compositeur de grand talent et déjà célèbre de l'autre côté des Alpes. Les négociations furent menées par le marquis Caraccioli, ambassadeur de Naples, et Piccini arriva à Paris vers la fin de décembre 1776. On lui confiait en même temps le livret d'opéra *Roland* arrangé par Marmontel, d'après la tragédie de Quinault. Sitôt que Gluck apprit cela, il entra dans une grande colère, car lui-même travaillait sur un sujet identique. Mais Arnaud, que n'épouvantait point l'idée de voir les deux rivaux entrer en lice, annonça qu'on allait voir bientôt l'*Orlando* et l'*Orlandino*. Ce mot plaisant fit la joie des Gluckistes. Néanmoins l'*Orlandino* eut un grand succès, et l'*Orlando* resta dans les cartons.

A partir de ce moment la guerre entre les partisans de Gluck et ceux de Piccini prend un caractère inouï de violence. Chaque jour *le Journal de Paris* exalte le mérite du compositeur allemand, tandis que *la Gazette de littérature* porte aux nues le génie du maître italien. Des raisons on en vient aux injures et des injures aux coups. On se croirait encore à l'époque où les déchanteurs échangeaient toute sorte d'insultes à propos de la nouvelle solmisation.

Arnaud était trop adroit pour s'inscrire en faux contre le succès de *Roland*. Mais, ne pouvant rabaisser le musicien, il se rabattit sur le librettiste, et une parole assez imprudente de ce dernier lui inspira l'épigramme suivante :

Ce Marmontel si long, si lent, si lourd,
Qui ne parle pas, mais qui beugle,
Juge la peinture en aveugle
Et la musique comme un sourd.
Ce pédant à si triste mine
Et de ridicule bardé
Dit qu'il a le secret des beaux vers de Racine :
Jamais secret ne fut si bien gardé.

Ce pauvre Marmontel n'avait vraiment pas de chance. Arnaud l'avait appelé un jour : « savetier de Quinault, » et dans un billet adressé à Mme du Deffand, Voltaire donnait presque raison à cette peu galante appellation :

De ce *Roland* que l'on vous vante
Je ne puis avec vous aller, ô du Deffand,
Savourer la musique et douce et ravissante.
Si Tronchin (2) le permet, Quinault me le défend.

Un soir que Mlle Levasseur chantait ce passage du rôle d'Alceste :

« Il (cet effort) me déchire et m'arrache le cœur, » où les notes élevées ne manquent pas, certain plaisant du parterre cria à l'artiste : « Et vous, mademoiselle, vous m'arrachez les oreilles ! » « Plût au ciel, répondit aussi Arnaud, que ce fût pour vous en donner d'autres. » Et toute la salle d'applaudir.

(1) Auteur d'un ouvrage intitulé *Dell'opera in musica,* dans lequel il compare Gluck à Raphaël.

(2) Médecin de Voltaire.

Dans ce même temps, Mme Riccoboni mandait à l'acteur Garrick : « On s'arrache les yeux, ici, pour ou contre Gluck. » « Et tout cela pour des chansons, ajoutait mélancoliquement Suard, entraîné bien malgré lui dans la bagarre ! » (1)

La guerre dura ainsi plusieurs années, pendant lesquelles on ne s'occupa en France que d'une chose : à savoir si, comme l'affirmait Arnaud, « Gluck avait retrouvé la véritable expression de l'antique. » C'est à peine si de part et d'autre on eût pu trouver trois ou quatre champions en état de s'expliquer clairement sur les termes qui faisaient l'objet de la discussion. Aussi, on devine avec quelle joie les partisans du nouveau système virent se mettre à leur tête un homme tel que l'abbé, rompu à toutes les difficultés de la science musicale, polémiste ardent, écrivain d'un talent incontesté, infatigable à l'attaque, prompt à la riposte, et trouvant toujours un biais pour pallier une faute ou faire excuser un insuccès. L'histoire d'Arnaud est l'histoire même de la grande querelle. Nous le voyons constamment distribuer le mot d'ordre, enlever la position, rendre compte des représentations dans un style qui lui vaut les éloges de ses adversaires les plus acharnés ; spirituel sans méchanceté, disert sans pédantisme, enthousiaste sans parti pris.

C'est aussi sur lui que tombent les coups les plus furieux. En vain le prince de Beauvau essaye-t-il de mettre d'accord les deux chefs de partis. Marmontel promet de brûler sa satire de *Polymnie*, où l'abbé est fort malmené, et l'abbé, de son côté, s'engage à ménager Marmontel. Mais la paix dure trois jours à peine et la bataille recommence plus terrible que jamais.

Un matin on lit sur l'affiche de l'Opéra, au-dessous du nom de Gluck, ces mots : *Logé rue des Grands-Hurleurs*. Le lendemain Arnaud fait suivre le nom de Piccini de la mention suivante : *S'adresser rue des Petits-Champs*.

Il est le porte-voix du parti. C'est lui qui rédige le *Credo* de la foi nouvelle et qui en expédie à La Harpe les vingt-cinq articles qui tous commencent par ces mots : « Je dis, Monsieur, et je crois..., etc. » ; éloquente profession de foi dont Berlioz semble s'être inspiré quatre-vingts ans plus tard, dans son compte rendu du concert Wagner au théâtre Ventadour. — Il entre en correspondance avec Condorcet qui, du fond de son ermitage de Sénart, suit avec intérêt les péripéties du combat; avec le P. Martini, le musicien le plus savant de son époque, qui désire être fixé sur le caractère de la réforme gluckiste. Et autant il a été incisif, mordant pour le rédacteur de la *Gazette de littérature*, autant il se montre plein d'une respectueuse déférence pour l'éminent religieux de Saint-François.

Il n'est pas, en somme, un seul épisode de cette mémorable révolution auquel son nom ne se trouve mêlé, et ses pires ennemis lui rendront cette justice qu'il n'a jamais, dans ses attaques, dépassé les bornes de la politesse et des convenances. Car nous remarquerons, en passant, que si les gluckistes laissèrent intacte la personne de Piccini, leurs adversaires n'imitèrent pas cette sage modération et puisèrent trop souvent leurs arguments dans les mesquineries de la vie privée de Gluck. Arnaud se garda bien de tomber dans un pareil excès, et l'on comprit que l'amour du beau, le culte de la musique lui avaient seuls tracé sa ligne de conduite.

On sait quelle fut l'issue de la lutte. Gluck, qui s'était retiré à Vienne après la mort de sa petite-nièce, cette gentille Marie-Anne qu'Arnaud avait baptisée *la petite Muse*, Gluck apprit que De Visme, nommé administrateur de l'Opéra en remplacement de Berton (avril 1778), venait de confier à Piccini la direction d'une troupe italienne dont les représentations alterneraient avec celle de l'Académie royale de musique. Furieux de voir l'attention publique se porter de nouveau sur son ancien rival, l'auteur d'*Armide* écrivit aussitôt à Arnaud de tout préparer pour une rentrée triomphale.

(1) IIe PETITE LETTRE.

Le débat, toutefois, ne pouvait s'éterniser. On eut l'idée d'y mettre fin, en imposant aux deux concurrents un livret unique sur lequel chacun appliquerait ses procédés personnels. L'épreuve fut décisive ; et quand on eut entendu l'*Iphigénie en Tauride* de Gluck, il ne resta plus à Piccini qu'à faire jouer sa partition... pour la forme.

Arnaud avait dit de la première qu'elle ne renfermait qu'un seul morceau remarquable : à savoir l'opéra tout entier... Le public ratifia cette appréciation originale.

Le plus grand compositeur dramatique du XVIIIe siècle mourut le 25 novembre 1787. Son fidèle ami, son vaillant défenseur, l'avait précédé de trois ans dans la tombe. Au commencement de l'automne de 1784, la santé d'Arnaud subit une altération très sensible. Bientôt les premiers symptômes d'une affection scorbutique se déclarèrent, et, le 2 décembre de la même année, l'auteur de *la Soirée perdue*, de la *Lettre sur Iphigénie*, de la *Profession de foi* et de vingt autres petits chefs-d'œuvre d'esprit et de style s'éteignait dans les bras de Suard dont il n'avait cessé, pendant vingt ans, de partager la bonne et la mauvaise fortune.

Dacier prononça son éloge à l'Académie des Inscriptions. Il se résumait dans cette phrase : « L'abbé Arnaud n'a jamais déserté la cause du bon goût. » Le *Journal de Paris* à son tour consacra un long article à la mémoire de l'écrivain dont le talent avait fait sa prospérité. On en lira avec intérêt le dernier passage : « L'abbé Arnaud avait étudié les arts en philosophe ; il en sentait toutes les beautés en homme passionné. Vivement frappé de tout ce qui était grand, simple et vrai, il louait les artistes vraiment dignes de ce nom avec un enthousiame qu'il faisait partager. Il leur plaisait surtout, parce qu'il parlait plutôt des effets que des moyens de leur art. Son âme était ouverte à tous les sentiments, hors à celui de la haine, et il n'a jamais eu à se reprocher d'avoir fait à personne un mal volontaire.

» Il était à la fois très aimable et très digne d'être aimé. »

Nous n'ajouterons rien à un pareil éloge. Il suffit à recommander l'écrivain éminent, le critique érudit, l'homme de grand cœur, qui mit les plus brillantes ressources de son intelligence au service de ses amitiés et de ses convictions artistiques. Musicien, poète, archéologue, journaliste, esthéticien, linguiste, philosophe, polémiste, l'abbé Arnaud est une des physionomies les plus originales du siècle dernier ; son imagination ardente, son amour passionné du beau, son dévouement à toutes les nobles causes lui avaient fait prendre pour devise ce mot de Pline à Lupercus : « Dans la carrière des lettres comme dans le métier des armes, c'est à s'exposer au danger que consiste la gloire. »

On peut dire qu'il y resta fidèle toute sa vie.

EUGÈNE DE BRICQUEVILLE.

FIN.

SEMAINE THÉATRALE

Encore la semaine des sept vaches maigres. Grande pénurie d'événements et de nouvelles pour le pauvre chroniqueur musical.

Quand nous aurons dit :

Que vendredi le ténor Escalaïs a effectué ses débuts à l'Opéra dans le rôle d'Arnold de *Guillaume Tell* et que le succès très franc, très marqué qu'il y a obtenu est une preuve nouvelle de l'excellence de l'enseignement au Conservatoire ;

Que ce ténor de petite taille — (Duprez n'était pas un géant non plus) — possède la grande voix que l'on cherchait depuis longtemps, sans la trouver ;

Que le nouvel Arnold se sert de son organe tonitruant pour lancer des *ut* de poitrine aux échos étonnés de l'Opéra ;

Que, malgré cette exubérance de voix, le jeune ténor phrase déjà avec un certain goût et qu'il a dit notamment l'andante de l'air du quatrième acte de manière à vivement impressionner les auditeurs ;

Quand nous aurons ajouté que M. Vaucorbeil avait mis l'élite de sa troupe sous les armes, pour fêter l'entrée de son nouveau pensionnaire ;

Quand nous aurons constaté enfin qu'hier samedi a dû avoir lieu avec *Roland à Roncevaux* l'ouverture du théâtre lyrique populaire du Château-d'Eau ;

Nous aurons tout dit.

Ce dernier fait, toutefois, est des plus intéressants et mérite qu'on s'y arrête. Malheureusement, à l'heure où Roland sonnait du cor, *le Ménestrel* était déjà sous presse et il nous faut bien remettre à huitaine l'historique de ses prouesses, ainsi que celles de *la Traviata* qui sera représentée mardi sur la même scène.

Nous sommes heureux de l'inauguration de cette troisième scène, et tous les musiciens ne peuvent que former des vœux pour sa réussite. C'est pour eux une question vitale. Il faut donc soutenir de toutes ses forces l'entreprise de M. de Lagrené, alors même que ses premiers pas seraient hésitants. La réalité, si mince qu'elle puisse être, vaut mieux que l'illusion de rêves décevants, et, en tous les cas, le théâtre du Château-d'Eau ne ferme la route à personne ; il laisse le champ libre aux espérances et il a l'avantage, comme dit le proverbe, d'être le *bon tient* qui vaut mieux que *deux tu l'auras*.

C'est encore au même titre que nous applaudissons à la prochaine ouverture du Théâtre-Italien, qui sera un nouveau débouché pour la musique. La saison d'abonnement ne commencera que le 1er décembre, mais le 26 novembre une soirée de gala sera offerte à la presse et aux notabilités artistiques. On leur servira la primeur de *Simon Boccanegra*. Bien que les masses chorales ne soient pas encore arrivées d'Italie, les artistes étudient leurs rôles tous les jours au piano, sous la direction de M. Raoul Pugno, le musicien si distingué que les directeurs Corti ont eu la bonne idée de s'attacher. Maurel qui connaît la partition dans tous ses détails, pour l'avoir interprétée souvent en Italie, prodigue aussi à tous ses précieux conseils. De ce côté donc, tout s'annonce à merveille.

***

Le Ménestrel a commis, dimanche dernier une petite erreur au sujet des recettes de *Lakmé*. Il a parlé de 8,000 fr., ce qui paraissait déjà éblouissant au pauvre Intérim ; eh ! bien, c'est 8,800 et même quelquefois 9,000 qu'il aurait fallu dire. Ce n'est pas Moreno qui eût commis cette bévue. Enfin, voilà un point d'histoire rétabli.

Heureux théâtre ! heureux auteurs !

Pas si complètement heureux que cela. Ah ! ce n'est pas une sinécure que la position d'un compositeur à succès ! Demandez au maestro Delibes. Il semblerait qu'après l'apparition si heureuse d'un ouvrage comme *Lakmé*, il n'y a plus, pour l'auteur, qu'à se croiser les bras, à récolter des lauriers et à ouvrir ses coffres-forts. Erreur. Le bruit du succès ne s'est pas plus tôt répandu que toutes les volières exotiques laissent échapper leurs jolis oiseaux-chanteurs, que toutes les étoiles préparent leur valise et quittent le firmament pour venir s'abattre en masse lumineuse rue de Rivoli, où le compositeur fortuné, mollement étendu sur des divans moelleux, couronné de roses et la coupe à la main, commençait à goûter les douceurs d'une glorieuse sieste :

— Toc ! toc ! ouvrez.

— Qui va là ?

— C'est moi, Marcella.

— Tu Marcella eris, dit notre auteur qui se pique de belles-lettres.

— Non, pas Eris, Marcella Sembrich, reprend notre étoile qui s'en pique moins. J'ai beaucoup parcouru le monde ; j'ai vu Londres, Madrid et Saint-Pétersbourg à mes pieds.

Autres visites, autres dialogues :

— C'est moi, Etelka Gerster, la diva des Yankees, j'ai épuisé leurs beaux dollars et j'ai tari jusqu'aux rivières qui charrient l'or en Californie.

— C'est moi Bianca Donadio ; je brille au ciel napolitain.

— C'est moi Maria Adler, la petite Adler, la coqueluche des Romains, bien connue du Quirinal au Colisée. Haute comme une botte, un froufrou de soie et de dentelles, un charme, deux yeux et puis c'est tout.

Et le chœur de s'écrier : Vite, vite, cher maître, au piano, faites résonner l'ivoire. Enseignez-nous, initiez-nous. Nous porterons votre gloire aux quatre coins du monde.

Et fauvettes de gazouiller dans tous les idiomes les plus étrangers, et les astres-chanteurs de lancer leurs plus beaux feux ; et maître Delibes de rester enchanté, ébloui, fasciné et... anéanti.

Il ne peut plus mettre le nez à la fenêtre sans voir à l'horizon comme une voie lactée, un sillon diamanté qui se dirige de son côté ; déjà avec une longue-vue il peut distinguer les noms des corps lumineux qui sont le plus rapprochés :

PATTI, ALBANI, BIANCHI, SCHRŒDER, HAUK, PROSKA ... ...

Enfin, il ne peut plus se mettre à table sans s'exclamer à chaque instant, comme dans les féeries : « Allons ! bon, encore une étoile dans mon assiette ! »

***

M. Mathis Lussy, dont les curieux et intéressants travaux sur la musique excitent partout l'intérêt des musiciens et des savants, vient de recevoir de M. Hans de Bulow, le célèbre maître allemand, une lettre importante, à propos de son dernier ouvrage : *Le Rythme musical*. Nous sommes heureux d'en donner la primeur à nos lecteurs, d'autant qu'elle contient dans sa dernière partie des aveux intéressants sur la musique moderne de l'Allemagne. Ils sont bons à recueillir, venant d'une plume aussi autorisée (1).

« Meiningen, 5 octobre 1883.

» In principio erat numerus. »

» Monsieur,

» Vos aimables lignes d'avant-hier me mettent enfin à même de vous exprimer mes très vifs remercîments de l'envoi de votre théorie du rythme, ouvrage par lequel vous vous êtes acquis un droit imprescriptible à l'admiration de la république des lettres et sons. Agréez l'hommage du respect qu'un berlioziste de la veille offre à l'un des exécuteurs testamentaires de ce grand maître, dont les tourments terrestres dérivaient pour la plupart de ce monstrueux chaos, père de tous les non-sens, de toutes les difformités et défectuosités de l'exécution musicale (que votre humble serviteur s'efforce, pour sa part, de combattre dans la pratique depuis plus d'un quart de siècle), le musiquement sans connaissance, ni conscience du rythme, ce dieu-père de la trinité musicale.

» Que la devise que vous avez placée au frontispice de votre traité est juste ! Et comme vous avez réussi à éclaircir les gros nuages qui obscurcissaient l'horizon musical du commun des mortels ! Tout ce que vous exposez et prouvez est clair, logique, va droit au but, saisit le taureau par les cornes ; tandis que le fouillis archéologique du trop érudit M. Westphal, loin d'apporter la moindre utilité à l'enseignement, ne me paraît qu'apte à augmenter le chaos, à mettre encore plus de confusion dans les esprits « miveillés » (excusez ce teutonisme) ou « souches. »

» J'ai été bien aise de recevoir votre livre à une époque où, voué aux soins d'une longue convalescence, après une année de souffrances, mes loisirs n'étaient nullement entravés par mes études pratiques de pianiste et de chef d'orchestre.

» Je crains de devoir ajourner l'étude de votre *Traité de l'expression musicale*, que vous avez l'insigne bonté de vouloir m'envoyer également, vu que mes diverses obligations pendant la saison des concerts ne me laisseront que peu de répit. En attendant, soyez certain, Monsieur, que je ne manquerai aucune occasion, *aucune*, de faire la propagande des bienfaits que votre excellente œuvre sur le rythme pourra et devra répandre sur le monde des artistes. Une traduction en allemand me semblerait extrêmement désirable. Oserai-je vous conseiller, en vue de cette traduction, de bien vouloir reviser et purger les exemples que vous donnez et les citations ? Des auteurs comme MM. X, Y, Z (2), et tutti quanti *minimorum* seraient très avantageusement remplacés par des Berlioz, Brahms et autres *majorum*. Ensuite, quoique je sois très disposé à approuver vos rectifications du mode de notation dans quelques exemples de Mendelssohn, il serait peut-être prudent (en vue des lecteurs allemands) de choisir plutôt des exemples chez un auteur moins impeccable, comme Schumann entre autres, lequel, par sa manie des syncopes poussées jusqu'à l'absurde (je ne citerai que cet exemple d'une double négation que tout le monde connaît : le deuxième alternativo du trop fameux quintette pour piano), a largement contribué à la déplorable tendance antirythmique dont nous souffrons surtout en Allemagne et qui nous force trop souvent de recourir à des contrepoisons cueillis dans la musique slave.

» En me hâtant de vous remercier, Monsieur, je suis devenu trop prolixe ; je vous écris entre deux répétitions d'orchestre. Excusez l'allure quelque peu antirythmique de mes paroles et agréez l'assurance de ma très haute considération et de mon dévouement admiratif.

» HANS DE BULOW. »

Ainsi donc, cet éminent musicien, Hans de Bulow, qui fut un des plus chauds partisans de la musique dite de l'avenir, semble reconnaître aujourd'hui qu'elle va un peu loin dans l'enchevêtrement inextricable de ses rythmes amoncelés. C'est une thèse que *le Ménestrel* soutient depuis trop longtemps, pour ne pas enregistrer avec plaisir l'opinion du grand ami de Richard Wagner et de Franz Liszt. *Habemus confitentem reum.*

***

Pour sortir du domaine musical, nous signalerons les deux grands succès remportés cette semaine par les théâtres du VAUDEVILLE et du PALAIS-ROYAL.

Au VAUDEVILLE, c'est Gondinet et Pierre Véron qui triomphent avec *les Affolés*, une étude bien amusante des mœurs financières du jour. De l'esprit, on pense avec quelle prodigalité les deux auteurs l'ont répandu tout le long de leur pièce. Gondinet doublé de Pierre Véron ! On se demande où ce dernier, qui chaque semaine, chaque jour, dépense sans compter sa verve étincelante dans toutes les feuilles parisiennes, peut encore trouver le temps d'écrire des comédies. C'est un esprit qui « mène à quatre », comme on dirait en termes de sport. — Et dans *les Affolés*, il y a plus encore que des mots et des fusées, il y a de l'émotion et de la passion. Mlle Legault a été l'interprète très remarquable de cette intéressante comédie, et on voit avec plaisir tourbillonner autour d'elle d'aussi jolis minois que ceux de Mlles Depoix, Vrignault, Chassang et Scellier. Berton a de la chaleur, mais il semble que le chevrottement de sa voix a encore augmenté. N'oublions pas Parade, Francès et Michel, un trio d'agioteurs des plus amusants.

Au PALAIS-ROYAL, les beaux jours de *Divorçons* vont revenir. *Ma Camarade* a brillamment réussi. C'est d'ailleurs une heureuse collaboration que celle de Meilhac et de Gille, deux esprits parisiens par excellence. Il y a longtemps qu'on n'avait ri d'aussi bon cœur. Et quelle fine observation des choses et des hommes ! L'acte chez la tireuse de cartes, et la nuit d'insommie de Cotentin sont de purs chefs-d'œuvre de drôlerie finement exprimée. Daubray a trouvé là un de ses meilleurs rôles, et Mlle Réjane, dont c'était le début au Palais-Royal, s'est trouvée chez elle du premier coup ; c'est bien là le cadre qui convient à cette petite figure chiffonnée et spirituelle. Raimond, Numa, Hyacinthe, Mlle Lavigne, Mme Mathilde sont aussi fort plaisants ; et les jolies femmes ne manquent pas non plus pour l'agrément des yeux.

INTÉRIM.

P. S. — A la dernière heure, nous apprenons que les directeurs du Théâtre-Italien vont signer aujourd'hui un nouvel et important engagement, celui de Mlle Bianca Donadio, la grande cantatrice qui a remporté depuis plusieurs années de si beaux succès sur les scènes italiennes et espagnoles. Mlle Donadio donnera une série de représentations du *Barbier* et des *Puritains*, au regret que les coutumes parisiennes en matière théâtrale et les privilèges exclusifs accordés à nos théâtres subventionnés ne lui permettent pas de se faire entendre dans les grands rôles de *Mignon* et d'*Hamlet*, et aussi dans celui de *Lakmé*, pour lequel elle s'est prise d'une véritable affection.

La commission de l'Opéra-Populaire doit se réunir mercredi prochain au conseil municipal pour statuer sur la demande de M. de Lagrené. M. Ritt, devant les difficultés qu'il a rencontrées, se retire complètement.

Dernières nouvelles de l'Opéra empruntées à M. Louis Besson de *l'Événement* :

Le poème remanié de *Sapho* a été lu vendredi aux artistes de l'Opéra, dans le cabinet du directeur. M. Emile Augier a passé le manuscrit aux mains de M. Gounod, en le priant d'en faire la lecture, et le compositeur s'est acquitté de sa tâche de lecteur avec l'admirable talent d'interprétation qu'on lui connaît. L'impression

(1) Cette lettre porte en tête un superbe médaillon lithographique représentant le portrait de notre grand Berlioz. Hans de Bulow ne cache pas, on le voit, ses sympathies.

(2) Ici nous croyons devoir supprimer trois noms de « compositeurs d'eau douce, » comme les appelle Franz Liszt, afin d'éviter toute personnalité et de ne pas froisser d'aimables gens.

produite a été des plus vives, et chaque artiste a remercié les auteurs du rôle qui lui était donné dans ce bel ouvrage, dont voici la nouvelle distribution complète :

Sapho,	Mmes Krauss.
Glycère,	Richard.
Phaon,	MM. Dereims.
Pythéas,	Gailhard.
Alcée,	Melchissédec.
Pittacus,	Plançon.

Les répétitions générales de *la Farandole* vont commencer. Le premier acte et la moitié du second sont absolument prêts. — Il ne reste donc plus que le troisième tableau à mettre en scène, et ce troisième tableau dure dix minutes à peine.

Mlle Isaac va continuer, on le sait, ses débuts, l'autre semaine, dans *Faust*, et Mlle Lureau, à son tour, va jouer prochainement Ophélie d'*Hamlet*. Mais M. Vaucorbeil va profiter de l'engagement de Mlle Isaac pour réaliser le projet qu'il avait depuis longtemps formé de monter *le Barbier de Séville*. C'était une Rosine qui lui manquait. — Il l'a désormais. — Avec Dereims, Melchissédec, Boudouresque et Gailhard, voilà la pièce montée.

Auparavant Mlle Isaac chantera Zerline, de *Don Juan*, et la reine, des *Huguenots*.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

C'est le jeudi 7 janvier 1779 que le Théâtre des Élèves de la danse pour l'Opéra fit son inauguration solennelle par une « tragédie-pantomime » en quatre actes, *la Jérusalem délivrée*, montée avec un luxe inouï et qui fit courir tout Paris au boulevard. Trois semaines après, le 27 janvier, il donnait la première représentation de *l'Amour enchaîné par Diane*, « mélodrame-pantomime et ballet héroïque » en un acte et en vers, de Moline, musique du chevalier Lenoir-Duplessis, avec danses réglées par Deshayes, maître des ballets de la Comédie-Française. C'est dans ce dernier ouvrage que l'on vit débuter la jeune Julie Candeille, et je trouve la preuve de ce fait, resté jusqu'ici inconnu de tous les biographes, dans la distribution des rôles qui se trouve ainsi établie en tête de la pièce imprimée :

Diane	Mlle Candeille.
L'Amour	Mlle Bonnet.
Endymion.	M. Bithmer.
Une Nymphe de Diane. .	Mlle de Perez.

J'ignore quel fut le sort de ce petit ouvrage, et je ne sais pas davantage pendant combien de temps la jeune Candeille resta attachée au théâtre sur lequel elle avait fait ses premiers pas. J'ai lieu de croire, pourtant, que son séjour n'y fut pas de longue durée, et peut-être le rôle de Diane est-il le seul dont elle s'y soit trouvée chargée. Toujours est-il que je ne vois plus qu'il soit question d'elle en aucune façon jusqu'en 1782, époque de ses débuts à l'Opéra. Cette fois, elle entrait hardiment dans la carrière ; hardiment, c'est le mot, car, quoique âgée seulement alors de quinze ans, elle ne craignait pas d'aborder, pour cette épreuve redoutable, l'un des rôles les plus écrasants du répertoire, celui d'Iphigénie, dans l'un des chefs-d'œuvre de Gluck, *Iphigénie en Aulide*. Néanmoins, l'audace de la jeune artiste fut couronnée de succès, ainsi qu'on peut le voir par les éloges que lui adressait le *Mercure* au sujet de son début : — « Le vendredi 27 (décembre 1782), Mlle Candeille, fille du sieur Candeille, musicien de l'Opéra et compositeur connu par quelques ouvrages, a débuté dans le rôle d'*Iphigénie en Aulide*. Une figure agréable et intéressante, une taille avantageuse, une voix douce et sensible, une grande connaissance de la musique et une action pleine d'âme et d'intelligence, quoiqu'elle soit très jeune et qu'elle n'eût jamais monté sur aucun théâtre (1), rendront ce sujet précieux à l'Opéra, si l'usage et la confiance peuvent donner à sa voix la force et la sûreté nécessaires pour les rôles auxquels sa figure et ses talents semblent la destiner. L'embarras et la timidité, inséparables d'un premier début, ne lui ont pas permis de déployer tous ses moyens, il faut la voir et l'entendre encore pour juger ce qu'on peut en attendre (2). » On voit que ceci était encourageant. Un autre recueil, tout à fait spécial, *l'Almanach musical*, n'était pas moins élogieux dans son appréciation du talent de Mlle Candeille. — « On lui a trouvé, disait-il, une figure très intéressante, une taille très bien prise et très avantageuse, une voix agréable, peu étendue, mais pleine de douceur et de sensibilité, une articulation très distincte, une prononciation très nette, une intelligence très vive, une âme pleine d'action et de mouvement, un maintien assez distingué. Sa manière de chanter a paru guidée par une excellente méthode et par une étude très réfléchie de la musique. Mlle Candeille s'est présentée au théâtre avec trop d'avantages pour n'y pas obtenir un accueil très encourageant... »

Une seconde épreuve, dont le *Mercure* rendait compte en ces termes, n'était pas moins heureuse : — « Mlle Candeille, qui avait débuté, il y a six mois, par le rôle d'Iphigénie, a chanté celui de Sangaride dans *Atys*; elle y a été vue avec plaisir. Nous invitons encore cette jeune débutante, à qui la nature a donné une taille et une figure avantageuses, à laisser acquérir à sa voix une confiance que son âge ne lui permet peut-être pas d'avoir encore, et de se préparer par là des succès décidés que son talent doit nécessairement lui mériter un jour (1). »

Le *Mercure* trouvait, dans ce même numéro, l'occasion de parler une seconde fois de Mlle Candeille ; car, tandis qu'elle se faisait applaudir à l'Opéra comme cantatrice dramatique, elle n'obtenait pas moins de succès, comme claveciniste, auprès des auditeurs difficiles du Concert spirituel; le fait est assez rare pour être remarqué, surtout lorsqu'il s'agit d'une artiste d'un âge aussi tendre : — « La seule nouveauté qu'ait offerte le concert du 16 août, disait le *Mercure*, est un concerto de M. Clementi, exécuté sur le forté-piano organisé par Mlle Candeille, de l'Académie royale de musique. Cette jeune virtuose est extrêmement bonne musicienne ; elle a la main très brillante, l'exécution perlée, beaucoup de goût et de précision ; elle a été fort applaudie, quoique cet instrument fasse, en général, peu d'effet au concert. » Le *Journal de Paris*, plus chaleureux encore, disait, dans son numéro du 17 août: — « On a entendu *avec enthousiasme* Mlle Candeille ; cette jeune personne a touché un concerto de forté-piano, dans lequel elle a développé l'exécution la plus brillante et la plus sûre ; on lui a demandé des petits airs, qu'elle a joués avec tout l'agrément possible (2). »

Cependant, malgré le bon accueil qu'elle avait reçu à l'Opéra, Mlle Candeille ne resta guère que deux années à ce théâtre. Sa jolie voix était un peu frêle pour un cadre aussi vaste, et peut-être, malgré sa jeunesse, l'ambition et le désir du succès l'empêchèrent-ils d'accepter au second rang une place honorable. Or, il faut remarquer que le premier était occupé alors par trois artistes dont l'une, la Saint-Huberty, était admirable, et dont les deux autres, Mlles Duplant et Levasseur, étaient des cantatrices dramatiques de premier ordre. Un peu trop impatiente sans doute, Mlle Candeille songea à modifier sa carrière et tourna ses vues du côté de la Comédie-Française. C'est alors, dit-on, qu'elle prit des leçons de Molé, et qu'elle conçut le projet d'aborder, sur notre grande scène littéraire, l'emploi des jeunes princesses de tragédie. Après une année d'études elle fut admise à débuter, et elle se montra tout d'abord, le 19 septembre 1785, dans l'*Andromaque* de Racine, où elle remplissait le rôle d'Hermione, après quoi elle joua Roxane de *Bajazet*, Aménaïde de *Tancrède*, puis *Alzire* et *Ariane*.

A cette époque, et quoiqu'elle fût à peine âgée de dix-huit ans, Mlle Candeille était dans tout l'éclat d'une beauté rayonnante et majestueuse. La grâce en elle s'alliait à la noblesse, toute sa personne était empreinte d'un charme séduisant, et l'on vantait sa taille à la fois élevée et bien prise, sa tournure pleine d'élégance, sa physionomie expressive et intéressante, les traits délicats de son visage, son col merveilleusement attaché, son front d'une rare pureté, le regard limpide de ses yeux bleus pleins de douceur, sa bouche

(1) Ainsi qu'on l'a vu plus haut, ceci est une erreur.

(2) *Mercure*, janvier 1783.

(1) *Mercure*, août 1783.

(2) Les succès de Mlle Candeille au Concert spirituel se prolongèrent pendant plusieurs années, et non-seulement comme virtuose, mais aussi comme compositeur. Le 8 décembre 1783, elle exécute un concerto de Chobert; le 29 mai 1784, elle fait entendre un concerto de sa composition, que le *Mercure* trouve d' « une tournure charmante », en ajoutant qu' « on ne saurait trop l'encourager à cultiver un art dans lequel elle s'annonce si bien ». Elle se produit de nouveau le 1er novembre 1785, et, le 2 février suivant, elle exécute avec Soler, Ozi et Lebrun, une symphonie concertante écrite par elle pour piano, clarinette, basson et cor, tandis que son père fait entendre un hymne, *le Bonheur du Juste*, composé par lui sur des paroles de sa fille. Enfin le 8 décembre 1789, Mlle Candeille exécute encore un concerto de piano de sa composition. En ce moment elle venait de publier (1788) trois sonates pour clavecin avec accompagnement de violon.

mignonne et fine, son teint d'une fraîcheur et d'un éclat sans pareils, son opulente chevelure blonde, enfin des bras qui, bien qu'un peu longs peut-être, paraissaient sculptés dans le marbre le plus pur. De telles qualités physiques semblaient convenir à merveille à l'emploi que M[lle] Candeille s'était choisi : aussi, sa beauté produisit-elle sur les spectateurs une impression profonde. Quant à son talent, qui n'était évidemment pas formé encore, il fut l'objet d'éloges et de critiques qui semblent avoir été également justifiés. En rendant compte des débuts de la jeune artiste, le *Mercure* s'exprimait ainsi : « ..... On ne lui a pas trouvé un jeu réglé et soutenu, ce qu'il seroit injuste d'exiger d'une aussi jeune actrice qu'elle est ; mais on lui a trouvé souvent de l'énergie, de la sensibilité, des momens d'abandon intéressants, des intentions justes ; en un mot, tout ce qui annonce les plus heureuses dispositions, et elle a obtenu les plus vifs encouragemens. M[lle] Candeille est l'élève de M. Molé, cet acteur qui, depuis plus de vingt ans, a fixé l'inconstance de notre nation par la supériorité de ses talens, et sûrement elle ne pouvoit tomber en de meilleures mains : personne ne peut donner des principes plus sûrs que lui ; mais il faut que M[lle] Candeille travaille aujourd'hui d'après ses propres réflexions, qu'elle se fasse un jeu qui lui appartienne. On lui donne beaucoup d'esprit, et la tâche par conséquent n'est pas difficile ; elle verra la différence entre un rôle qu'on nous fait sentir ou que nous apprenons à bien connoître ; d'ailleurs, avec quelle énergie on conçoit, avec quelle froideur on reçoit la leçon ! Point de traits sublimes dans le jeu d'une écolière, point d'originalité si l'on ne joue d'après soi (1). » Grimm, toujours grincheux et pédant, était plus sévère que le *Mercure*, et parlait ainsi du début de M[lle] Candeille : — « ..... On peut soupçonner, à la manière de jouer de M[lle] Candeille, qu'elle ne manque pas d'intelligence, et l'on sait d'ailleurs qu'elle a de l'esprit et de l'instruction ; mais il est aisé de s'apercevoir que les principes de son maître, quelque talent qu'il ait d'ailleurs lui-même, l'ont souvent égarée ; et fût-elle douée du sentiment le plus juste, eût-elle les meilleures directions du monde, il serait encore permis de douter qu'elle puisse jamais suppléer aux défauts essentiels de sa voix (2). »

(*A suivre.*) Arthur Pougin.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Les dépêches de tous les journaux milanais nous apportent l'écho du grand succès qu'*Hamlet* vient d'obtenir à Bologne. Au premier rang des interprètes on cite Lhérie, qui s'est remarquablement approprié ce grand rôle de baryton. A côté de lui, on nomme M[lle] Ritter, qui n'a pas craint d'aborder le rôle d'Ophélie après une seule répétition, — suppléant au pied levé M[lle] Lodi, indisposée, — et qui a vu couronner son audace par une complète réussite. M[me] Mei est une reine Gertrude magnifique, et les autres rôles sont en très bonnes mains : nommons la basse Bedogni et le ténor Massenet. L'honneur de cette belle interprétation revient avant tout au maestro Mancinelli, qui n'a rien négligé pour donner à la grande partition d'Ambroise Thomas toute sa valeur et toute sa poésie. Sous sa direction, l'orchestre et les chœurs ont vraiment fait merveille. Voilà une belle victoire, nous écrit notre correspondant, et décidément *Hamlet* prend partout sa belle place au répertoire des grandes scènes de la Péninsule. Vous verrez, ajoute-t-il, que le chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas finira par être apprécié en Italie et placé plus haut encore qu'en France.

— La réouverture du Costanzi de Rome est définitivement fixée au 5 novembre avec la *Dinorah*.

— Si l'Apollo reste fermé pendant le carnaval, dit *l'Italie*, on donnera au théâtre de la rue Nationale un cours de représentations d'opéras, pour lequel la troupe serait presque déjà formée. Dans ce cas, nous n'aurions, cette année-ci, que six ou sept *veglioni* seulement, au lieu de dix-huit, comme par le passé.

— Très réussie la légende de la dernière caricature d'*il Trovatore*. Le dessin de Dalsani représente la loge d'une prima dona. Deux interlocutrices : — « J'ai un engagement pour Madrid, mais je ne connais pas le public espagnol et je ne suis pas rassurée sur l'accueil qu'il pourra me faire». — « Veux-tu te préparer une réception enthousiaste? fais-toi d'abord siffler à Paris ; rien ne te sera plus facile. »

(1) *Mercure*, 29 octobre 1785.
(2) *Correspondance*, octobre 1785.

— Comme on l'avait annoncé plusieurs mois à l'avance, la première représentation de *Tristan et Yseult* à l'Opéra de Berlin a eu lieu, à jour fixe, le 4 octobre. Les *Signale* de Vienne disent que l'œuvre a obtenu un succès grandiose *(einen grossartigen Erfolg)*. Il faut dire pourtant qu'un grand nombre de journalistes viennois, adversaires déterminés et de vieille date de l'auteur de *Tristan*, n'ont pas encore désarmé, mais leur opposition, qui s'est fait jour dans la presse, n'a pas trouvé d'écho dans le public. L'interprétation de cette œuvre difficile est généralement bonne, disent encore les *Signale*. Les honneurs de la soirée reviennent à M[me] Materna et à l'orchestre dirigé par M. Hans Richter. Le rôle de Tristan est malheureusement un peu bas pour le ténor Winckelmann. Les *Signale* qui ne parlent pas de M. Scaria, le remarquable baryton, chargé de chanter le roi Marke, ni de M[lle] Papier, qui chantait Brangaine, remettent à leur prochain numéro les détails sur le reste de l'interprétation.

— D'un autre côté, le *Musikalisches Wochenblatt* nous apporte une protestation énergique contre les coupures qui ont été faites à l'œuvre, coupures qui ne comprendraient pas moins du cinquième de la partition. « Ce vandalisme est d'autant plus déplorable, dit le *Musikalisches Wochenblatt*, qu'il s'est pratiqué sous la garantie d'un artiste que l'on regardait généralement comme un des plus dignes de sauvegarder la pensée du maître et de maintenir les traditions qu'il avait reçues de ses mains. »

— On monte à Berlin un oratorio nouveau : *Marie Magdelaine*, de M. Martin Rœder, un compositeur allemand qui a séjourné à Milan pendant de longues années.

— L'année prochaine ramènera le deux centième anniversaire de la naissance de Jean-Sébastien Bach. A cette occasion, on doit ériger, à Eisenach, une statue colossale du maître, dont l'exécution a été confiée au statuaire Donndorf de Stuttgardt. L'artiste vient d'en achever le modèle qui se trouve exposé en ce moment dans les ateliers de la fonderie Howaldt.

— La violoniste Teresina Tua, qui continue les tournées artistiques que lui organise l'impresario Alfred Fischhof, a obtenu mardi dernier un joli succès au théâtre de Strasbourg où elle a donné un concert avec le concours de l'orchestre dirigé par M. Louis Saar. Rappels doubles et triples ont souligné chacun des morceaux de la brillante virtuose. En quittant Strasbourg, Teresina Tua s'est dirigée sur Munich. De là elle retournera en Russie.

— Notre correspondant anglais habituel nous écrit de Leeds : Je vais tâcher de vous dire en peu de mots ce qui se passe ici, car en ce pays on n'a jamais le temps de rien faire, encore moins à Leeds qu'à Londres, car, depuis aujourd'hui mercredi jusqu'à samedi soir, il y aura tous les jours et tous les soirs un concert d'à peu près cinq heures, c'est-à-dire quarante heures de musique, au bas mot, en quatre jours, puis ce sera fini pour trois ans. Je ne vous parlerai de l'ensemble du festival que la semaine prochaine ; toutefois les immenses masses chorales et orchestrales, sous la direction de sir Arthur Sullivan, ont produit un tel effet dès le premier concert, que l'on peut être à peu près sûr du résultat final. — A Londres on a donné *la Vie parisienne*, et quoique l'on ait mis sur l'affiche les noms des auteurs et le nom d'Offenbach comme compositeur, on ne s'est pas gêné pour ôter et ajouter, pour changer le texte et pour mettre des ballades anglaises au milieu de la musique que l'on attribue à Offenbach. On a enfin pris toutes les libertés possibles et impossibles. Nous sommes menacés d'une véritable avalanche de concerts. Entre autres nouvelles, je trouve dans *le Ménestrel* que M[lle] Griswold reprend la carrière italienne. De la meilleure source possible je puis vous annoncer que M[lle] Griswold est arrivée à Londres et qu'elle peut y faire, et à coup sûr elle le fera, si elle mérite sa réputation, une grande carrière de concerts. — M. Mapleson, directeur de l'un des deux opéras italiens de New-York, est parti avec son chef d'orchestre Arditi et il a assuré à un ami, avant de partir, que sa célèbre pensionnaire Adelina Patti le suivrait le 22 de ce mois. Telle était, en effet, l'intention de la diva. Mais une dépêche que j'ai reçue ce matin m'annonce qu'elle a promis de chanter le 26 dans un concert à Liverpool. Elle ne partira donc pas à la date fixée d'abord, et ne débutera pas, comme on l'avait annoncé, le 4 novembre. On se demande souvent comment un directeur peut payer le prix fabuleux que reçoivent les cantatrices en Amérique, car il est impossible qu'elles rapportent ce qu'elles coûtent, sans parler même de bénéfices. L'affaire est bien simple. Les noms de Mapleson et de Abbey couvrent deux partis d'actionnaires opulents qui se font la guerre. M. Vanderbilt, *trois cents* fois millionnaire, a construit un quartier de New-York, qu'il désire rendre fashionable. Comment faire? Il y a bâti un théâtre et il a demandé à M. Abbey d'engager à quelque prix que ce soit tout ce qu'il peut trouver de célébrités, Patti, Nilsson, Trebelli, Valleria, Scalchi, tout. Que lui importe d'y perdre un million? Il s'agit de créer une nouvelle ville. Voyant le danger, les actionnaires de l'Académie (Mapleson) ont souscrit un supplément de 250,000 francs rien que pour la Patti. Que leur importe à eux qu'on n'y gagne pas, ils ne veulent pas se laisser battre par un rival. Voilà le mot de l'énigme, il est bien simple. — Le bruit court que le produit d'une souscription ouverte pour offrir à sir Michaël Costa un gage d'estime et de reconnaissance pour les grands services qu'il a rendus à la musique, en Angleterre, lui serait remis en argent comptant, dont il aurait, dit-on, le plus grand besoin. Cette nouvelle me surprend beaucoup et je me

permets d'en douter. Je connais sir Michaël Costa depuis vingt-six ans, et je lui ai toujours vu le train d'un homme à son aise. Il a fait des recettes considérables et deux beaux héritages, et ses dépenses ne dépassaient certainement pas son revenu; quoi qu'il en soit, je m'informerai et je vous instruirai de ce que j'aurai appris à ce sujet. L. E.

— On nous écrit de Saint-Pétersbourg: C'est Verdi avec son *Aïda*, et Meyerbeer avec son *Africaine*, qui ont inauguré la saison d'opéra italien. On sait que Meyerbeer a dû bien longtemps chercher sa Selika. Aujourd'hui certainement il ne se trouverait pas dans un embarras pareil et il serait bien heureux d'entendre une Selika comme Mme Durand. Elle nous est revenue avec toutes ses belles qualités de chanteuse et de comédienne, avec sa voix sonore et chaude, son accent pénétrant, et le public l'a accueillie avec enthousiasme.

Avant de continuer, il faut que je dise quelques mots sur la composition de la troupe. Nos étoiles se sont envolées vers le pays des dollars, où on les couvre d'or en les traitant en vraies reines..... Pouvons-nous entrer en concurrence avec nos roubles en papier? Impossible; donc Patti, Nilsson, Sembrich et tutti quanti, même Masini, nous ont abandonnés. Malgré cela, M. Albert Vizentini, cet administrateur adroit et heureux, a pu réunir de simples mortels, si vous voulez, mais assurément des artistes de premier ordre, il a su en un mot composer un ensemble digne de Saint-Pétersbourg et par une exécution magistrale de grandes œuvres, secondé par notre habile maëstro Bevignani, prouver aux nombreux amateurs de l'opéra italien qu'il y a toujours moyen de se tirer d'embarras... D'avance on peut augurer que la saison sera brillante. Durand, chanteuse dramatique exceptionnelle; Repetto, chanteuse légère, artiste très estimée, malgré ses moyens vocaux limités; Boulitscheff notre compatriote, chanteuse lyrique de premier ordre; Stahl, excellent contralto, etc., etc., et puis Mierzwinsky, le ténor polonais acclamé; Marconi, ténor destiné à faire bonne carrière; Valéro, un ténor tout jeune, très agréable; l'incomparable Cotogni; Dufriche, Menotti (tous les deux barytons distingués); Uetam. Comme vous voyez Vizentini a bien fait les choses, aussi l'interprétation des opéras ne laisse rien à désirer. La mise en scène est très soignée, l'orchestre et les chœurs irréprochables. — Avec les trois ténors susnommés et M. Sylva assez artiste pour faire oublier la fatigue de sa voix jadis belle, aujourd'hui altérée, l'absence de Masini n'est pas, je suppose, trop sensible. Marconi a fait des progrès remarquables. Il a obtenu un joli succès dans le rôle de Radamez. M. Valero a débuté dans *Rigoletto*, rôle du duc; je ne me prononce pas encore, mais, en tout cas, c'est une bonne acquisition, il a de l'avenir. M. Menotti, baryton, bon artiste (*Rigoletto*), et M. Dufriche dans l'interprétation de *Nelusko*, a fait valoir des qualités d'artiste sérieux: bel organe, malheureusement un peu lourd; il a su donner au rôle un cachet original, mais nous l'entendrons demain dans *Guillaume Tell*, après quoi je pourrai me prononcer plus catégoriquement. C'est demain aussi que le début de Mierzwinsky aura lieu (Arnold). On est en train de monter les nouveaux ouvrages, vous l'avez annoncé déjà; *Néron* de Rubinstein ne passera qu'au mois de janvier, il paraît que la direction est décidée à faire les choses largement, la mise en scène sera splendide. Mlle Boulitscheff a fait son apparition dans *Faust* (Marguerite), elle possède une voix de soprano très étendue, surtout belle dans son médium, d'un timbre très agréable (les notes aiguës seulement un peu criardes), en général, bonne, même excellente école, et surtout, une manière de phraser distinguée; il faudrait encore un peu égaliser les registres et en Mlle Boulitscheff nous pourrons saluer une prima donna accomplie, d'autant plus qu'elle est aussi bonne comédienne. — A notre scène lyrique nationale, on étudie *Mazeppa* de Tchajkowski et on prépare la reprise du *Marchand Kalaschnikoff*, de Rubinstein. — Les concerts symphoniques de la Société musicale russe seront dirigés par M. Auer. Plusieurs célébrités européennes s'y feront entendre, on est en pourparlers avec M. Saint-Saëns. MAURICE RAPPAPORT.

— *Kalaschnikoff le marchand*, l'opéra de Rubinstein, représenté l'année dernière à Saint-Petersbourg, avait disparu de l'affiche, après la première, par ordre de l'autorité. Cette mesure de rigueur vient d'être rapportée et *Kalaschnikoff* sera joué cette année, non seulement à Petersbourg, mais encore à Moscou. Tout est bien qui finit bien.

— On se plaint parfois de la cherté des places dans les théâtres parisiens. Sait-on qu'à l'opéra de New-York, les fauteuils par abonnement reviennent à 40 francs, et les loges, — pour la série de seize représentations — à 4.000 francs. Toujours par abonnement!

— Les dépêches du Japon nous ont apporté cette semaine la nouvelle d'un affreux désastre: l'incendie du théâtre de Katamotomura, qui a fait de nombreuses victimes.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

La séance publique et annuelle de l'Institut aura lieu samedi au palais Mazarin. La solennité commencera par l'exécution d'une ouverture, envoi de M. Rousseau. Puis, après une allocution du Président et la lecture d'une notice sur Lehmann, par M. le vicomte Delaborde, on procédera à l'exécution de la cantate, qui a valu cette année, à M. Vidal, le grand prix de l'Institut. Cette cantate, intitulée *le Gladiateur*, est écrite sur un poème de M. Moreau. Elle sera interprétée par Mlle Lureau, MM. Muratet et Giraudet et par l'orchestre de l'Opéra, sous la direction de M. Altès.

— Les anciens élèves du Conservatoire qui ont quitté l'école, cette année, avant d'avoir rempli leurs engagements vis-à-vis du ministère, c'est à-dire avant d'avoir suivi les cours pendant le temps exigé par les règlements, étaient dans les transes ces jours derniers. « En effet, dit M. Besson de *l'Événement*, le ministère a le droit de réclamer des dédits stipulés sur les engagements, dédits qui s'élèvent à 15,000, à 10,000 ou à 5,000 fr. Or, cette année, le nombre des élèves de comédie qui se sont mis en contravention est considérable. A la rentrée des classes, lundi dernier, on a dressé procès-verbal contre les absents, et le ministre a été appelé à statuer. Encore qu'une décision officielle n'ait pas été prise pour tous les manquants, il paraît probable que le ministre se montrera clément, surtout vis-à-vis des élèves qu'aucun directeur subventionné n'aura déclaré vouloir engager, et vis-à-vis de ceux qui seront réputés par leurs professeurs prêts à prendre le théâtre. »

— Il y a environ six semaines, dit *la Liberté*, on dressait, dans une des cours du Grand-Opéra, dite « cour du Pavillon des abonnés », un échafaudage fixe et un monte-charge indiquant que l'on allait exécuter de nouveaux travaux dans ce splendide palais. Ces travaux, aujourd'hui en cours d'exécution, ont pour but d'aménager définitivement la galerie de droite, ainsi que la rotonde à laquelle aboutit cette galerie. Tous ceux qui connaissent le Grand-Opéra savent que de chaque côté du foyer s'élève une cheminée monumentale, dont les cariatides ont été modelées par MM. Carrier-Belleuse et Cordier. Du côté gauche, le grand foyer aboutit à la galerie du fumoir, qui, elle-même, devait s'étendre jusqu'au quartier dit « de l'Empereur ». Les travaux artistiques à exécuter dans ce quartier devaient avoir une grande importance et dépasser par leur richesse et leur bon goût tout ce qu'on a fait de plus luxueux depuis nombre d'années. Forcément interrompus par suite de la chute de l'Empire, il ne reste d'autre souvenir du projet primitif que les huit superbes colonnes en marbre Compan qui devaient occuper le grand salon de la rotonde. Du côté opposé, c'est-à-dire à droite du grand foyer, la galerie qui s'étend jusqu'à la rotonde et la rotonde elle-même étaient restées à l'état de gros œuvre. On voyait partout la pierre brute; c'est à peine si le ravalement des murs avait été terminé. C'est ce coin du Grand-Opéra qui est aujourd'hui livré aux artistes et aux ouvriers décorateurs. Ici, tout est à faire sous le rapport artistique: plafonds à caissons et à voussures, panneaux en bois sculpté destinés à recevoir des peintures allégoriques ou des glaces dont la commande vient d'être faite à Saint-Gobain, dallage en mosaïque italienne dans la galerie latérale, etc.; tels sont les travaux que l'on vient de commencer. Ce quartier du théâtre, connu de tous les habitués de l'Opéra et des amateurs des bals masqués, restera affecté, selon sa destination première, au glacier, dont le grand salon sera orné de paysages de MM. Thomas et Harpignies. Un dernier détail en terminant: Pour mener à bonne fin tous les travaux artistiques et autres et terminer l'ameublement et l'aménagement du Grand-Opéra, il faudra dépenser encore au moins 7 millions de francs.

— Nous avons annoncé il y a quelque temps déjà que Charles Gounod écrivait un grand oratorio, intitolé *Mors et Vita* (la Vie et la Mort), qui sera exécuté pour la première fois au prochain festival musical de Birmingham. Ce travail avait été nécessairement interrompu par les remaniements considérables que le maître a dû faire à sa partition de *Sapho*. Aujourd'hui que Gounod a retrouvé sa liberté, il songe à reprendre l'œuvre interrompue qu'il espère mener promptement à bon terme.

— Une gentille petite cantatrice de beaucoup de talent est en ce moment à Paris: Mlle Adler, « La petite Adler, » comme on a l'habitude de l'appeler à Rome, dont elle est l'enfant gâtée, quelque chose comme une Van Zandt, moins les caprices. Elle étudie d'une part le rôle d'Ophélie avec Ambroise Thomas et de l'autre celui de Lakmé avec Léo Delibes. Et les deux maestri sont ravis de leur mignonne interprète. C'est un talent plein de charme, une voix très chaude sans grandes proportions, un goût sûr, une méthode parfaite et vingt printemps! Quel bel avenir s'ouvre devant cette jeune artiste!

— Le ténor Nouvelli, que nous entendrons cet hiver au Théâtre-Italien, vient de débuter... par un acte de dévouement. M. Nouvelli passait dans la rue Jouffroy, où il demeure. Des cris d'enfant, paraissant sortir d'une masure perdue dans un terrain vague, frappent tout à coup son oreille. Il s'élance dans le terrain: la maisonnette était en flammes. Impossible d'y pénétrer autrement que par la fenêtre. M. Nouvelli n'hésite pas. Arrivé en haut, il trouve deux pauvres fillettes blotties dans le coin d'une chambre et cernées de toutes parts par l'incendie. Grâce, enfin, à son sang-froid et à son énergie, il parvint à descendre les deux fillettes à terre, toutes deux saines et sauves. Moins heureux, M. Nouvelli avait été atteint par les flammes, il a eu l'épaule assez grièvement brûlée. Quelques jours de repos et de soins suffiront toutefois à le remettre sur pied.

— De retour d'une longue et brillante tournée de concerts en Allemagne et en Russie, Paul Viardot se propose de passer la saison d'hiver à Paris et de s'y tenir à la disposition des sociétés musicales de la province. Il donnera en outre dans la salle Pleyel une série de séances musicales d'un caractère particulier et qui ne pourront qu'affirmer ses grandes qualités et son remarquable talent.

— Décidément, M. Campocasso ne sera pas directeur des Folies-Dramatiques. D'après une clause du bail, le successeur de M. Gauthier devait être agréé par M. Cantin. Ce dernier, ayant exigé du nouveau directeur le remboursement de 25.000 fr. d'actions, que M. Blandin avait prises dans la société Gauthier, M. Martin (du Gard), conseil de M. Campocasso a engagé son client à se retirer. « Voilà donc M. Cantin redevenu de fait directeur des Folies-Dramatiques » dit Jennius de la *Liberté*. Nous ne pensons pas, du reste, qu'il veuille diriger à la fois les Bouffes, l'Eden et les Folies. Selon toutes probabilités, les négociations avec M. Rochard vont reprendre. M. Rochard aurait l'intention d'exploiter seul le théâtre et de désintéresser les actionnaires, possesseurs de l'entreprise.

— Annonçons le retour à Paris de l'excellent et sympathique violoncelliste Philippe Lamoury, venant de Biarritz. Le succès de cet artiste a été des plus grands dans cette station balnéaire, et à tel point, que la direction du Casino, désireuse de le conserver toute la saison, l'a empêché de se rendre à l'Exposition internationale d'Amsterdam où l'appelait un très brillant engagement.

— C'est M. Léon Nunès qui succède à M. Edouard Philippe au secrétariat de la Renaissance.

— Notre confrère Edmond Hippeau vient de publier en volume la remarquable étude sur Berlioz, qu'il avait écrite pour *la Renaissance*. Le livre de M. Hippeau, intitulé *Berlioz intime*, est orné d'un superbe portrait du maître, d'après le tableau de Courbet.

— Aujourd'hui dimanche, au palais du Trocadéro, matinée solennelle, avec chœurs, orchestre et grand orgue, en faveur d'une œuvre de bienfaisance. Le concours des artistes nommés ci-après en assure à l'avance le succès. Mlle Dudlay et M. Prud'hon, de la Comédie française ; M. Saint-Germain et Mlle Persoons, du Gymnase ; la petite Daubray, de la Porte-Saint-Martin ; Mlle Rosine Bloch et M. Auguez, de l'Opéra ; M. Plet, du Palais-Royal ; M. Derevis et Mlle Salambiaui ; enfin, Mlle Marie Deschamps, la reine de l'harmonium, et M. Guilmant, le célèbre organiste des grandes orgues. Les chœurs de 200 exécutants seront dirigés par M. Armand Chevé, et l'orchestre par M. Herpin. La salle sera éclairée à la lumière électrique.

— Voici le programme de la première séance du *Concert Populaire* dont la réouverture reste fixée au dimanche 21 octobre. 1° Symphonie en *ut* majeur de Schumann ; 2° Sérénade de Beethoven par tous les premiers violons altos et violoncelles ; 3° Andante symphonique, 1re audition de M. L. Husson ; 4° Concerto en *si bémol* pour piano, de Mozart, interprété par M. Théodore Ritter ; 5° Ouverture du *Carnaval Romain* de Berlioz. Le concert sera dirigé par M. J. Pasdeloup.

— Dimanche dernier, il y avait foule et des plus distinguées dans la charmante petite église de Chatou. Quelques artistes en villégiature avaient généreusement offert leur concours pour les pauvres et s'étaient réunis pour composer un attrayant programme de musique religieuse. Talazac dans l'*Ave Maria* de Gounod et l'*Ave Verum* d'Albert Renaud ; Mlle Dupuis, dans l'*O salutaris* de Lefebure-Wély ; Paul Viardot dans l'accompagnement des deux morceaux chantés par Talazac et la romance de Raff ont fait merveille. Quand nous aurons ajouté que l'orgue était tenu par Albert Renaud, qui a fait entendre deux pièces de sa composition du plus charmant effet et *la Fanfare* de Lemmens à la sortie, on comprendra facilement que l'église était trop petite pour contenir la foule des dilettanti ; aussi la quête pour les pauvres a-t-elle été des plus fructueuses.

— C'est aujourd'hui dimanche que reprennent à Angers les concerts symphoniques de l'association artistique, sous la direction de M. Gustave Lelong.

— La belle troupe d'opéra du théâtre des Arts à Rouen a effectué ses débuts dans *les Huguenots* et naturellement a retrouvé tout son succès de l'an dernier. Mmes Baux et Vachot, MM. Devilliers, Manoury et Ponsard constituent en effet un ensemble de talents sérieux, tous bien connus à Paris, et comme il serait difficile de trouver l'équivalent sur aucune de nos grandes scènes de province. Avec de pareils interprètes, les prochaines représentations de *Françoise de Rimini* s'annoncent donc sous les meilleurs auspices. Les dilettantes rouennais auront la primeur de plusieurs modifications apportées par Ambroise Thomas à son œuvre en vue d'une prochaine reprise à l'Opéra de Paris. Il y a notamment au troisième acte tout un nouveau duo des plus dramatiques entre Françoise et Malatesta. — C'est ainsi qu'à Anvers on se dispose également à représenter l'ouvrage.

— A Lyon, l'ouverture du grand théâtre a été satisfaisante. Une forte chanteuse, Mme Briard, paraît avoir réussi, ainsi que le ténor Lamarche, le baryton Berardi et la basse Queyrel. La chanteuse légère, Mlle Redouté, une artiste de talent, n'était pas en possession de tous ses moyens et on n'a pu encore la juger. La première dugazon, Mlle Arnaud, a été bien accueillie. Le ténor Montbert et la contralto Mme Sbolgi semblent avoir été moins heureux. Le chef d'orchestre si distingué, Alexandre Luigini, a très bien conduit les masses, instrumentistes et choristes.

— L'ouverture du grand théâtre de Marseille s'est passée très heureusement et sans tapage, ce qui n'est pas ordinaire chez nos bouillants compatriotes : « Il y a longtemps, longtemps, dit M. J. Pradelle dans son feuilleton du *Sémaphore*, que l'ouverture de la saison lyrique ne s'était effectuée d'une façon plus gracieuse pour les artistes et pour le public. C'est à l'opéra comique qu'il faut rendre grâce d'une si extraordinaire et si agréable surprise. Le ban et l'arrière-ban du parterre, les purs, les farouches, ceux qui crient d'une voix de stentor : « A la porte ! Silence au contrôle ! Plus fort ! » les dilettanti féroces, ceux qui ont porté à bras tendu les Ismaël et les Merly, qui font frémir les régisseurs, qui donnent des suées aux commissaires de service, ceux-là n'étaient pas au théâtre lundi soir. Ce dilettantisme hurleur et quinteux ne fait son entrée qu'avec les artistes du grand opéra. Il faut à l'ogre du parterre *les Huguenots*, les *Guillaume Tell*, *la Juive*, des cinq actes à broyer, des ténors, des barytons, des basses profondes, des plats de fort calibre, du gros gibier. Demain soir, peut-être vous l'entendrez mugir. Pour le moment il dort. Que lui importe l'opéra comique, les Athénaïs de Solange, les Olivier d'Entragues, les Berthe de Simiane ! Il lui faut le grand drame lyrique : Robert, Arnold, Eléazar et, quand il entend se démener sur la scène tous ces fauves de la passion lyrique, comme Tartarin, le grand Tartarin de Tarascon, il les suit d'une oreille et d'un œil fiévreux, et il se dit, à part lui : « Ça, oui, c'est une chasse ! » Le grand succès de la soirée a été pour Mlle Julia Potel, une virtuose accomplie ; une dugazon, Mlle de Villeroi, et un jeune ténor, M. Barbe, se sont fait également applaudir. L'excellent chef d'orchestre M. Hasselmans a régénéré l'orchestre. — La trêve signalée par M. Pradelle n'a pas été de longue durée. « Demain peut-être vous l'entendrez mugir », disait le sagace critique en parlant de ce terrible parterre de Marseille, si justement redouté des artistes. La représentation des *Huguenots* a servi de prétexte, en effet, à l'un de ces tapages dont les dilettanti de la Cannebière ont le secret et heureusement aussi le monopole.

— Brillante soirée cette semaine à Saumur dans les grands salons de l'hôtel de la Paix qui avaient été fort bien décorés pour la circonstance. Comme il était à penser, les amateurs de musique ont répondu à l'appel du violoncelliste distingué, M. Nathan ; Mlle Gabrielle de Bienville, qui lui prêtait son concours, a été charmante et pleine d'entrain, malgré un léger rhume. Mme Mercier Ficher s'est bien acquittée aussi de sa tâche au piano d'accompagnement.

— Mlle Welsch, élève de M. Laborde et qui a obtenu son premier prix de piano l'année dernière, vient de donner un concert à Gérardmer où elle a obtenu le plus grand succès. Mme la comtesse Ney avait bien voulu prêter son gracieux concours à la jeune artiste et elle s'est attiré tous les suffrages par le charme séduisant avec lequel elle a interprété l'*Alleluia d'amour* de Faure. Nous ajouterons de plus que le comte Ney a non seulement déployé toutes les qualités d'un excellent chanteur, mais qu'il a également contribué par ses efforts multipliés à assurer le côté financier de ce concert spécialement donné au profit de l'Orphelinat de la localité.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2746 — 49me ANNÉE — N° 47. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 21 Octobre 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

LES GLISSADES

polka de salon de PAUL WACHS. — Suivra immédiatement: *Dans la Forêt,* transcription par CHARLES DELIOUX d'une mélodie de *Lakmé,* le nouvel opéra de LÉO DELIBES.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT: *le Grillon,* nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de GEORGES BOYER. — Suivra immédiatement du même auteur : *Priez, chantez,* poésie de JULES BERTRAND.

RICHARD WAGNER

ESQUISSE AUTOBIOGRAPHIQUE

(1813-1842)

Les écrits littéraires de Richard Wagner sont aussi nombreux que ses compositions musicales. Il y a quelques années déjà qu'un éditeur de Leipzig, M. Fritzsch, a eu l'idée de les réunir et de les offrir au public par ordre chronologique sous le titre de *Gesammelte Schriften und Dichtungen*. La publication complète formait neuf grands volumes in-8°, auxquels on vient tout récemment d'ajouter un Xe volume, que nous n'avons pas encore sous la main.

Dans cette vaste collection de brochures, tout n'est pas d'égale valeur, il est aisé de se le figurer; quelques morceaux de polémique notamment, écrits sous l'inspiration de circonstances particulières, n'ont pas grand intérêt pour la généralité des lecteurs; mais il en est d'autres, et en assez grand nombre, qu'il serait utile de faire connaître en France et que nous serions heureux de voir traduire.

Cette opinion est aussi celle d'un littérateur-musicien, M. Camille Benoit, très au courant des idées de Wagner et familiarisé, de longue date, avec la langue allemande. Après avoir sollicité et obtenu l'autorisation de la famille de Wagner ainsi que celle de son éditeur, il s'est mis résolument à la besogne. Ce sont les prémices de ce travail que nous offrons aujourd'hui aux lecteurs du *Ménestrel*.

Avant d'en commencer la publication, il ne sera pas inutile de jeter un coup d'œil rapide sur le contenu des *Gesammelte Schriften*.

Le tome Ier est presque exclusivement composé d'une série de fantaisies et de nouvelles que Wagner écrivit en 1840 et 1841, lors de son premier séjour à Paris, pour *la Revue et Gazette musicale*.

Dans le tome II, nous trouvons une intéressante étude sur les légendes des *Niebelungen*, travail littéraire préparatoire à la composition de la célèbre tétralogie.

Le tome III nous apporte les premiers écrits théoriques du maître, *Kunst und Revolution* (l'Art et la Révolution) et *das Kunstwerk der Zukunft* (l'œuvre d'art de l'avenir). Remarquons en passant que le titre de cette dernière brochure a donné naissance au sobriquet de *musique de l'avenir*, dont un mauvais plaisant s'avisa d'affubler la muse de Wagner et qui lui est resté attaché comme la tunique de Nessus aux épaules d'Hercule.

Le tome IV nous apporte les deux dernières parties d'*Oper und Drama* (opéra et drame) dont la première se trouve déjà dans le tome III. Cette étude très développée est une œuvre capitale et il paraît difficile que l'on saisisse clairement les idées réformatrices de Wagner, si on ne les a préalablement approfondies par une lecture attentive de ce savant et curieux travail.

Parmi les morceaux les plus remarquables, recueillis dans les volumes suivants, nous citerons encore *das Judenthum in der Musik (le Sémitisme dans la musique)*, une brochure qui fit un joli bruit dans son temps, bien qu'elle soit infiniment moins agressive que le réquisitoire contre les Israélites compositeurs, que Liszt a publié dans son volume sur *les Bohémiens;*

une étude sur l'art de diriger l'orchestre *(Ueber das Dirigiren)*; une étude sur Beethoven et la neuvième symphonie, enfin plusieurs travaux de courte haleine, sur Spontini, Rossini et Auber, sur la symphonie héroïque, sur les ouvertures de *Tannhæuser, Lohengrin*, etc., dont quelques-uns ont été publiés par *le Ménestrel*.

Les *Gesammelte Schriften* s'ouvrent par une autobiographie de Wagner, qui en forme en quelque sorte la préface. C'est ce morceau que nous avons choisi d'abord pour en faire hommage à nos lecteurs.

Ceci dit, nous passons la parole à M. Camille Benoit.

V. W.

* * *

Je me nomme Guillaume Richard Wagner, et je suis né le 22 mai 1813 à Leipzig. Mon père était greffier de la police et mourut six mois après ma naissance. Mon beau-père, Ludwig Geyer, était acteur et peintre; il a écrit aussi quelques comédies, parmi lesquelles celle intitulée *Le Massacre des Innocents* eut du succès; avec lui ma famille se retira à Dresde. Il voulait que je devinsse peintre; mais j'étais très maladroit au dessin. Mon beau-père, lui aussi, mourut de bonne heure..... je n'avais que sept ans. Peu de temps avant sa mort, j'avais appris à jouer au piano *Sois toujours loyal et fidèle*, et *la Couronne virginale*, alors dans toute sa fraîcheur : la veille de sa mort, je dus lui jouer les deux morceaux dans la pièce voisine; je l'entendis alors dire à ma mère d'une voix faible : « Aurait-il par hasard des dispositions pour la musique ? » Le lendemain, de bon matin, comme il était mort, notre mère entra dans la chambre des enfants, dit quelques mots à chacun de nous, et m'adressa ces paroles : « Il voulait faire quelque chose de toi. » J'ai ressouvenir de m'être longtemps imaginé que je ferais quelque chose.

A neuf ans, j'entrai à la *Kreuzschule* de Dresde; j'allais faire mes études; de musique il n'était pas question; deux de mes sœurs apprenaient à bien jouer du piano, et je les écoutais, sans recevoir moi-même d'instruction instrumentale. Rien ne me plaisait autant que *le Freischütz* : souvent je vis *Weber* passer devant chez nous, quand il revenait des répétitions; je le considérai toujours avec un effroi sacré. Un répétiteur à domicile, qui m'expliquait Cornelius Nepos, dut finir par me donner aussi des leçons de piano; à peine eus-je dépassé les premiers exercices des doigts, que j'appris secrètement pour mon compte, sans partition tout d'abord, l'ouverture du *Freischütz*; mon professeur entendit un jour la chose et dit qu'on ne ferait rien de moi. Il avait raison : je n'ai de ma vie appris à jouer du piano.

A cette époque je ne jouais encore que pour moi; les *ouvertures* étaient mon fort, et j'y employais les plus épouvantables doigtés. Il m'était impossible de jouer une gamme proprement, aussi j'en conçus pour tout ce qui était *trait* une grande aversion. De Mozart je n'aimais que l'ouverture de *la Flûte enchantée*; *Don Juan* me déplaisait pour être écrit sur un texte italien, et qui me semblait si fade.

Mais ces occupations musicales n'étaient que fort accessoires : le grec, le latin, la mythologie, l'histoire ancienne, étaient l'essentiel. Je faisais aussi des vers. Un de nos camarades vint à mourir, et nos maîtres nous imposèrent la tâche d'écrire une poésie sur sa mort; la meilleure devait être imprimée....., ce fut la mienne, mais seulement après que j'en eus fait disparaître l'excessive enflure. En ce temps-là j'avais onze ans. Je voulus alors être poète : j'ébauchai des drames d'après le type grec, poussé par la connaissance que je fis des tragédies d'Apel (1) *Polyidas, les Etoliens*, etc.; je passais d'ailleurs dans le collège pour une forte tête *en littérature* : en troisième j'avais déjà traduit les douze premiers livres de l'Odyssée. Un beau jour j'appris aussi l'anglais, simplement, à vrai dire, pour connaître Shakespeare bien à fond : je traduisis, en imitant le mètre, le monologue de *Roméo*. L'anglais bientôt fut aussi délaissé; mais Shakespeare resta mon modèle; je projetai un grand drame, à peu près composé d'*Hamlet* et du *Roi Lear*; le plan était extrêmement grandiose : quarante-deux personnages mouraient au cours de la pièce, et je me vis forcé, au moment de la réalisation, de faire réapparaître la plupart d'entre eux sous forme de fantômes, sans quoi, dans les derniers actes, il ne restait plus personne. Cette pièce m'occupa pendant deux ans. Là-dessus je quittai Dresde et la *Kreuzschule*, et je vins à Leipzig. Dans cette ville on me mit en *troisième* au collège Nicolaï, alors qu'à Dresde j'avais déjà pris place sur les bancs de la classe de *seconde*; cette circonstance m'exaspéra si fort, que désormais toute ardeur pour les études philologiques m'abandonna. Je devins paresseux et négligent; seul, mon grand drame me tenait encore au cœur. Pendant que je l'achevais, j'apprenais pour la première fois à connaître la musique de Beethoven dans les concerts de la Halle aux Draps (Gewandhaus) de Leipzig; son impression sur moi fut toute-puissante. Je me familiarisai aussi avec Mozart, surtout avec son *Requiem*. La musique de Beethoven pour *Egmont* m'enthousiasma tellement, que pour tout au monde je n'aurais laissé mon drame, cette fois terminé, sortir du chantier autrement que muni d'une musique de ce genre. Je me crus capable, sans plus de réflexion, d'écrire moi-même cette musique si indispensable; pourtant je trouvai bon de me mettre d'abord au courant de quelques règles essentielles de la *basse générale* (1). Afin de faire la chose à la volée, j'empruntai pour huit jours la méthode de *basse générale* de Logier (2) et je l'étudiai avec ardeur. Mais cette étude ne porta pas des fruits aussi rapides que je l'avais pensé; les difficultés qu'elle présentait me stimulèrent et m'attachèrent; je résolus de devenir musicien.

Cependant mon grand drame avait été découvert par ma famille : elle tomba dans une vive affliction, car il fut manifeste que pour cela j'avais radicalement négligé mes études classiques, et je n'en fus que plus rigoureusement tenu de les poursuivre avec assiduité. Dans de telles circonstances, je gardai pour moi l'intime conviction que j'avais acquise de ma vocation musicale, mais je n'en composai pas moins, dans le plus grand secret, une sonate, un quatuor et un air. Quand je me sentis suffisamment avancé dans mes études musicales personnelles, je m'enhardis enfin à les révéler. Naturellement j'eus alors de rudes assauts à soutenir, étant donné que les miens devaient regarder mon penchant pour la musique comme un simple caprice, d'autant plus qu'il n'était justifié par aucune étude préalable, et surtout par aucune habileté déjà quelque peu acquise sur un instrument.

J'étais alors dans ma seizième année, et porté, principalement par la lecture d'Hoffmann, au mysticisme le plus extravagant : pendant le jour, en un demi-sommeil, j'avais des visions, dans lesquelles la *Fondamentale*, la *Tierce* et la *Quinte* m'apparaissaient en personne, et me dévoilaient leur importante signification : les notes que je rédigeais là-dessus étaient un tissu d'absurdités. On me fit enfin donner des leçons par un bon musicien : le pauvre homme eut grand mal avec moi; il dut m'expliquer que ce que je prenais pour des êtres surnaturels et des puissances étranges était des *intervalles* et des *accords*. Que pouvait-il y avoir de plus affligeant pour les miens, sinon d'apprendre que dans cette étude même je me montrais négligent et irrégulier ? Mon professeur secouait la tête, et les choses se passaient en apparence comme si, même en cette matière, on ne pouvait tirer de moi rien de bon. Mon goût pour l'étude faiblit de plus en plus; je préférais composer des ou-

(1) *Apel* (Jean-Auguste), de Leipzig (1771-1816), écrivain dramatique. — « Plus profondément encore que le philosophe *G. A. F. Ast*, auteur d'une étude dans la manière antique, *Crésus* (1804), il pénétra l'esprit et la forme de la tragédie grecque. Outre *Polyidos* (Leipzig, 1805), *les Étoliens* (ibid., 1806), et *Callirhoé* (ibid., 1807), il écrivit aussi un *Kunz de Kaufungen* (Dresde, 1809) et un *Faust*. » (*Histoire de la littérature allemande*, Heinrich Kurz, Leipzig, chez B. G. Teubner, 1865; 3e volume, 4e édition).

(1) En Allemagne, dans le langage technique, le mot *Generalbass* répond à ce que nous entendons par : *études d'harmonie et de contrepoint*.

(2) *Logier* : voir au tome 5e de *la Biographie universelle des Musiciens*, par F.-J. Fétis, une notice très détaillée sur cet inventeur d'un système d'enseignement musical, sur sa méthode d'étude du piano à l'aide du *chiroplaste*, sur son long séjour à Londres, sa vogue, ses luttes, sur l'essai fait à Paris par le Munichois F. Stœpel pour répandre son invention, sur ses compositions, ses ouvrages didactiques, leurs traductions françaises et les analyses et critiques qu'en fit Fétis dans *la Revue musicale*.

Logier (Jean-Bernard) descendait d'une famille française réfugiée en Allemagne après la révocation de l'édit de Nantes; il naquit en 1780 à Kaiserslautern, dans le Palatinat, où son grand-père et son père avaient été organistes; il mourut à Dublin, le 27 juillet 1846, à l'âge de soixante-cinq ans.

Outre les écrits d'organistes, pianistes et critiques allemands, tels que Girschner, F. Stœpel, C.-F. Müller, C.-G. Wehner, sur le système de Logier, on trouve aussi de longs articles analytiques sur le même système dans le *Quaterly musical Magazine and Review* (t. 1, pages 111 à 139), et dans *la Gazette musicale*, de Leipzig (t. 23 et 24).

vertures pour grand orchestre, dont l'une fut jouée un jour au théâtre de Leipzig. Cette ouverture fut le point culminant de mes absurdités : pour mieux aider à l'intelligence de la partition, j'avais eu positivement l'idée de l'écrire avec trois encres différentes, les *cordes* en rouge, les *bois* en vert, les *cuivres* en noir. La neuvième symphonie de Beethoven semblerait une sonate de Pleyel auprès de cette ouverture aux combinaisons étonnantes. A l'exécution, ce qui surtout me fit du tort fut un roulement de timbales *fortissimo*, lequel revenait régulièrement toutes les quatre mesures, tout le long du morceau : la surprise qu'éprouva d'abord le public devant l'entêtement du timbalier se changea en une mauvaise humeur non dissimulée, puis en une gaieté qui m'affligea fort. Cette première exécution d'un morceau par moi composé me laissa sous le coup d'une vive impression.

Vint alors la révolution de Juillet : du coup me voici révolutionnaire, et parvenu à la conviction que tout homme tant soit peu ambitieux ne devait s'occuper exclusivement que de *politique*. Je ne me plaisais plus qu'en la compagnie d'écrivains *politiques*; j'entrepris aussi une ouverture sur un thème *politique*. C'est dans ces circonstances que je quittai le collège et que j'entrai à l'Université, non plus pour me vouer à une étude de Faculté (car on me destinait encore à la musique), mais pour suivre les cours d'esthétique et de philosophie. Je profitai aussi peu que possible de cette occasion de m'instruire; en revanche, je m'abandonnai à tous les écarts de la vie d'étudiant, et je le fis, à vrai dire, avec tant d'étourderie et si peu de retenue, que j'en fus bientôt dégoûté. Ma famille, à cette époque, eut beaucoup de mal avec moi ; j'avais laissé ma musique presque entièrement de côté. Mais je ne tardai pas à revenir à la raison ; je sentis la nécessité d'une étude de la musique entreprise à nouveau, rigoureusement réglée, et la Providence me fit trouver l'homme qu'il fallait pour m'inspirer une ardeur nouvelle, et m'éclaircir la chose par l'enseignement le plus approfondi.

(A suivre.) CAMILLE BENOIT.

SEMAINE THÉATRALE

Un homme de cœur et d'énergie s'est rencontré pour prendre en main, avec ses seules ressources, la cause de l'Opéra populaire et lui sacrifier ses forces et une fortune personnelle, qui eût pu lui assurer des loisirs dorés. On ne peut pousser plus loin l'abnégation artistique et l'amour de l'art.

Nous demandons aujourd'hui au Conseil municipal de soutenir vigoureusement de ses deniers M. de Lagrené et de lui accorder enfin la subvention promise au fondateur de l'Opéra populaire. Car, sans qu'ils paraissent s'en douter et quoi qu'ils en aient, tandis que nos édiles cherchent encore à droite et à gauche avec la lanterne de Diogène le hardi directeur qui doit jeter les assises solides de l'institution musicale rêvée par eux, l'Opéra populaire se trouve fondé *ipso facto* à leur nez et à leur barbe, par la soirée du 13 octobre. Il n'y a plus qu'à s'exécuter et à dénouer les cordons de la bourse.

M. de Lagrené s'était donné le malin plaisir à cette occasion de convoquer quelques-uns des membres les plus éclatants de la Commission municipale et les nobles invités ont pu se convaincre ainsi que le Théâtre du Château-d'Eau remplissait bien toutes les qualités démocratiques désirées, que les fauteuils y sont peu rembourrés, les décorations sommaires, les couloirs nus et les courants d'air comme chez eux sous cette nef immense. Tous leurs instincts rudes de Spartiates ont dû être satisfaits, et si quelqu'un d'entre eux a pu y gagner quelque coryza bienfaisant, nul doute que la docte compagnie ne s'empresse d'allouer à M. de Lagrené les fonds nécessaires, ne fût-ce que pour l'aider à chauffer ce vaste hémicycle.

Il faut avouer aussi que le spectacle d'ouverture était singulièrement bien choisi et que *Roland à Roncevaux* est un opéra éminemment populaire et par son sujet lui-même et par sa musique pompeuse et retentissante. Il célèbre les plus nobles vertus qu'on puisse inculquer aux masses : le courage et l'amour de la patrie. C'est une Marseillaise presque continue. Tout serait donc parfait, n'était à la dernière scène l'apparition brusque de Charlemagne, qui a dû bien contrarier le Conseil municipal, près duquel le grand monarque n'est pas en bonne odeur. Il n'y a pas bien longtemps encore qu'on lui refusa toute statue, dont notre époque pourtant se montre si prodigue. L'affaire fit même du bruit. Pourvu que cette évocation (et à cheval encore !) n'aille pas gâter les affaires de M. de Lagrené !

La partition de M. Mermet n'est pas d'un raffiné ni d'un perfectionné dans son art. Mais, même en 1883, on peut comprendre encore le succès qui l'accueillit en 1864. Elle n'est pas d'une technique bien sérieuse et qui puisse supporter la discussion, mais elle a une sincérité d'émotion et parfois une grandeur de conviction qui peuvent lui faire pardonner bien des défaillances.

On ne peut nier que le finale du premier acte : *Superbes Pyrénées*, n'ait de l'ampleur et que tout le troisième acte n'ait conservé une certaine allure, depuis le duo, qui contient la belle phrase : Je suis *Durandal*, jusqu'au grand air de guerre : *En avant! Montjoye et Charlemagne!* en passant par la gracieuse farandole qui est devenue presque classique.

Nous n'avons pas la prétention d'entrer dans le vif d'une partition trop connue, et qui d'ailleurs se déroberait sous une analyse un peu fouillée. Nous ne pouvons mieux faire que de conseiller aux vieux collectionneurs du *Ménestrel*, de remonter le cours des temps et de se reporter à notre numéro du 9 octobre 1864, qui contient sur *Roland à Roncevaux* une étude vraiment remarquable de notre regretté collaborateur Prosper Pascal.

Nous serons brefs aussi sur les interprètes. La troupe formée, ou plutôt improvisée par M. de Lagrené, est, sinon très brillante, du moins des plus convenables. Avec ses seules ressources, le directeur eût perdu son temps à courir après les étoiles et d'ailleurs ce n'était pas le but du théâtre qu'il fondait. Nous avons vu défiler ce premier soir un ténor du nom de Rouvière, ancien élève malheureux du Conservatoire, qui a fait montre d'une certaine énergie et excité à plusieurs reprises l'enthousiasme des hautes galeries ; une chanteuse douée d'une fort bonne voix, Mme Boidin-Puisais, ancien prix du même Conservatoire, et qui s'est bien tirée d'un rôle particulièrement ingrat ; une bonne basse profonde qui chante juste, M. Hourdin ; un baryton estimable, M. Quirot ; une chanteuse légère un peu trop minaudière, Mlle Charmette ; des chœurs très suffisants et un orchestre de soixante-dix musiciens fort bien mené par leur chef M. Lévy.

En somme, d'excellents éléments, qui ne tarderont pas à se compléter et à s'améliorer encore.

Comme lendemain à *Roland à Roncevaux*, M. de Lagrené a eu de nouveau la main heureuse en choisissant *la Traviata*, dont les mélodies facilement inspirées sont parfaitement à leur place dans un théâtre populaire.

C'est Mlle Julia Costia, le ténor Maury et le baryton Paravey qui sont chargés de les lancer à la foule en délire. Des trois, M. Paravey, qui fit une courte apparition à l'Opéra-Comique et remporta de beaux succès sur les scènes de province, est assurément le mieux doué et le plus complet. On lui a fait de chaudes ovations parfaitement justifiées. Il sait conduire avec sûreté et intelligence un organe un peu clair, mais dont l'art du chanteur sait tirer bon parti.

Mlle Costia nous était connue dès longtemps sous le nom de Bressolles. Elle a paru quelques soirs au théâtre de la Renaissance, dans un genre qui n'était pas le sien, puis elle disparut pour s'essayer sur les scènes italiennes. Sa voix s'y est beaucoup développée ; elle a une certaine chaleur, du brio et se dépense sans compter ; en résumé beaucoup de qualités, qui ne demandent qu'à être réglées avec plus de sévérité. Nous lui conseillerons aussi un moins grand abus de gestes, de marches et contre-marches.

Le jeune ténor Maury mérite des encouragements. Sa voix est d'un timbre agréable, mais le plus souvent bien faible et bien voilée. Il semblerait qu'il veuille intervertir les rôles et que ce soit lui qui doive expirer au dénouement. Pourquoi aussi, après l'avoir présenté au premier acte en costume Louis XV, l'affubler au second d'une redingote Directoire? C'est marcher un peu vite.

Et nous n'avons plus qu'à souhaiter longues années et prospérité à l'intéressante entreprise de M. de Lagrené, qui, d'après les derniers bruits, aurait enfin décroché la timbale et obtenu la fameuse subvention, sans cesse présentée comme appât et sans cesse aussi retiré. Cette fois M. de Lagrené aurait enlevé le morceau. (*Voir* les nouvelles diverses.)

* * *

A l'OPÉRA, à chaque représentation de *Guillaume Tell*, le vaillant ténor Escalaïs voit doubler son succès, si bien que M. Vaucorbeil

a doublé spontanément ses appointements. Vendredi Mlle Isaac a effectué dans *Faust* son second début; nouveau succès. Elle a su rendre avec un merveilleux talent toutes les phases multiples de ce difficile rôle de Marguerite. Il n'est pas jusqu'au grand trio de la prison, où elle n'ait déployé une ampleur et une énergie inattendues. Mlle Isaac prend décidément sa belle et bonne place à l'Opéra. — La reprise d'*Henry VIII* est annoncée pour le 29.

A l'Opéra-Comique continuation des beaux jours de *Lakmé*, de *Mignon* et du *Pardon de Ploërmel*. Préparation de *Carmen* avec rentrée de Mme Galli-Marié, début du ténor Mauras, et prise de possession du rôle de Micaëla par Mme Bilbaut-Vauchelet. Soirée d'attraction en perspective.

Au Théâtre-Italien, l'engagement de Mlle Donadio, que nous avons annoncé dimanche dernier, était bien signé le samedi 13 octobre dans la journée, mais le soir même il était déchiré pour des points de détails. Tout est mal qui finit mal.

***

L'Odéon a repris mardi dernier *Formosa*. Le beau drame de Vacquerie a retrouvé son succès de l'an passé. Mlle Tessandier visiblement indisposée a pu supporter néanmoins, le premier soir, en vaillante artiste les fatigues d'un rôle écrasant. Mais le lendemain elle a dû être remplacée par Mlle Malvau qui a su d'ailleurs se bien faire accueillir du public. La charmante Mlle Élise Petit, ainsi que MM. Chelles et Paul Mounet, complètent un bon ensemble.

Vendredi au Gymnase, première représentation d'*Autour du mariage*. comédie tirée par M. Hector Crémieux des jolies scènes réunies en volume sous ce même titre par Gyp, volume qui a été l'un des plus grands succès de librairie de ces temps derniers et à bien juste titre.

Nous ne dirons pas que le feu un peu brutal de la rampe n'ait nui à toutes ces choses délicates et ne leur ait enlevé de leurs vives couleurs. Toutefois il faut louer l'expérience de M. Crémieux, qui a su bien choisir dans le livre les chapitres qui se prêtent le mieux à la scène et les envelopper d'une sorte d'action dramatique, qui n'a que le tort de faire verser à la fin le caractère de Paulette dans le sentimental et l'attendrissement, ce qui nous gâte légèrement ce type si original et si fantaisiste. Une Paulette qui finit par aimer son mari, c'est bien immoral.

Paulette, c'est Mlle Jane Hading, qui effectuait son entrée dans la comédie par cette figure pittoresque. On ne peut rêver une Paulette plus délicieuse, mieux en point et plus malicieuse. Son succès de jolie femme et de charmante actrice a été très justement mérité, et ses toilettes, qui jouent un grand rôle dans la pièce, trouvées toutes plus exquises les unes que les autres.

Des comédiens comme Saint-Germain, Landrol, Noblet et la piquante Desclauzas l'entourent et rayonnent autour d'elle, mais sans l'effacer. C'est le meilleur éloge qu'on puisse faire de l'heureux début de Mlle Jane Hading.

Hier samedi, on a dû donner aux Bouffes-Parisiens pour la première fois la nouvelle opérette de Lacome : *Madame Boniface*. Nous en remettons le compte rendu à huitaine.

Intérim.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

Il est certain toutefois que Mlle Candeille reçut du public un accueil très sympathique ; mais il paraît aussi certain que le genre tragique ne convenait pas à la nature de son talent et de ses facultés. Sur les conseils de Préville et de Molé, elle résolut de se consacrer à la comédie, et l'on est en droit de croire qu'elle y eût réussi alors comme elle y réussit quelques années plus tard, si elle n'avait eu à lutter contre la jalousie et les mauvais procédés, contre d'incessantes intrigues de coulisses, contre les menées, les cabales de quelques-unes de ses camarades, qui voyaient en elle une rivale redoutable. Presque aussitôt après ses débuts, Mlle Candeille avait été reçue sociétaire à quart de part, et l'on assure que la protection du baron de Breteuil, ministre de la maison du roi, que l'intervention de Louis XVI lui-même, qui l'avait vue jouer *Arione* à la cour, ne furent pas étrangères à ce résultat. Il y avait là de quoi exciter certains dépits jaloux : si l'on ajoute à cela les succès que Mlle Candeille avait obtenus déjà dans des genres divers, les facultés remarquables dont elle avait fait preuve à un âge où d'ordinaire on entre à peine dans la carrière, sa beauté resplendissante, son esprit délicat et fin, on comprendra sans peine les sentiments fâcheux qui s'ameutaient contre elle, la ligue qui s'organisa bientôt pour lui fermer le passage, l'empêcher de profiter de la situation qu'elle avait acquise, et rendre ses efforts inutiles. Il est fâcheux d'être obligé de constater qu'une grande artiste telle que Mlle Contat, qui n'avait certainement à craindre aucune rivalité, fut une des premières à se mettre résolument en travers du chemin de la jeune actrice et à lui créer toutes sortes de difficultés. Ce qui est avéré, ce qui est de notoriété, c'est que, pendant les cinq années qu'elle passa à la Comédie-Française, Mlle Candeille fut en butte à toutes les jalousies, à toutes les inimitiés, uniquement réduite à doubler ses chefs d'emploi et ses rivales, et condamnée à ne jouer que des rôles insignifiants, dans lesquels il était impossible à son talent de se faire jour et de prendre son essor. On comprend la douleur que devait éprouver d'une telle situation une jeune femme aussi bien douée sous tous les rapports, qui avait certainement la conscience de sa valeur et qui, par conséquent, devait être animée d'une ambition naturelle et légitime.

Elle cherchait à se consoler de ses déboires par une étude toujours plus assidue de la musique, qu'elle aimait avec passion, et les succès qu'elle ne cessait d'obtenir au Concert spirituel lui étaient du moins une compensation aux ennuis trop nombreux qu'elle éprouvait d'autre part. Ces succès étaient tels que le rédacteur des *Mémoires secrets*, peu enclin généralement à l'enthousiasme, en parlait en ces termes: — « Le concert spirituel d'hier [2 février 1786] a attiré beaucoup de monde. Mlle Candeille y a déployé de nouveaux talens. On y a d'abord exécuté une symphonie concertante de sa composition, avec forté-piano, clarinettes, bassons et cors obligés; ce morceau a paru d'une expression forte et vigoureuse dans le genre des symphonies allemandes, surtout de celles du célèbre Haydn : l'*andante* en variations a enlevé tous les suffrages. L'exécution y a parfaitement répondu et a été très brillante. Mlle Candeille tenoit le forté-piano; c'est une superbe créature : elle enchantoit à la fois les yeux et les oreilles ; elle a été applaudie à tout rompre (1). » Mlle Candeille faisait aussi d'assez fréquents voyages en province, où elle employait à donner des représentations les loisirs trop prolongés que lui laissait la Comédie-Française. C'est au cours d'un de ses voyages, et tandis qu'elle était à Lille, que le grand comédien Monvel, le père de Mlle Mars, revenant de Suède pour la seconde fois, eut l'occasion de la voir, et sut apprécier ses qualités. C'était en 1790, et justement à l'époque où les nouveaux directeurs des Variétés-Amusantes du Palais-Royal, Gaillard et Dorfeuille, songeant à une transformation de ce théâtre dans le genre sérieux, rêvaient une sorte de concurrence à la Comédie-Française, alors établie à l'hôtel de Condé, sur l'emplacement actuel de l'Odéon. Ils traitèrent précisément avec Monvel, qui. après plusieurs années d'absence, ne demandait qu'à se représenter au public parisien; lui donnèrent une grande autorité sur la direction artistique de leur entreprise, et le premier soin de celui-ci fut d'y attacher Mlle Candeille, en lui faisant attribuer des appointements équivalant au double de ce que lui rapportait son quart de part à la Comédie.

C'est le 15 mai 1790 que s'opérait, par les débuts de la nouvelle troupe, la transformation des Variétés-Amusantes, qui prenaient le titre de théâtre du Palais-Royal, pour adopter bientôt celui de Théâtre-Français de la rue de Richelieu, et un peu plus tard celui de théâtre de la République, après l'adjonction dans le personnel de Talma, Dugazon, Michot, Grandmesnil, Mme Vestris et Mlle Desgarcins, tous transfuges de la Comédie-Française. Le spectacle d'inauguration se composait du prologue obligé, dans lequel Mlle Candeille se montrait sous les traits de Thalie, du *Médecin malgré tout le monde*, de Dumaniant, et du *Pessimiste*, de Lebrun, où elle remplissait le rôle d'Amélie. Mise intelligemment en lumière et en évidence par une administration qui avait compris son talent et à qui elle avait su inspirer confiance, elle fut reçue avec la plus grande faveur, et son succès ne fut pas un instant douteux (2). Ce succès

(1) *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la République des Lettres*, à la date du 3 février 1786.

(2) « Mlle Candeille a débuté dans *le Pessimiste* par le rôle d'Amélie. Cette actrice, peu goûtée jadis au Théâtre-Français, fait maintenant les délices du nôtre. Mlle Candeille unit les grâces aux talens. Avec de telles armes, peut-on n'être pas sûre de plaire? » — (*Almanach du théâtre du Palais-Royal*, 1791.)

ne fit que croître par la suite, soit qu'on lui vît jouer diverses pièces de Marivaux ou de Destouches, soit qu'elle se produisît dans des ouvrages plus récents ou tout à fait nouveaux. Elle se fit particulièrement applaudir dans quelques rôles qui convenaient surtout à la nature de son talent, tels que Lise des *Défauts supposés*, la rieuse de *l'Amant bourru* (Monvel), et la comtesse des *Deux Figaros* (Richaud-Martelly). Elle créa aussi d'une façon remarquable le personnage principal de *la Jeune Hôtesse*, comédie médiocre de Carbon de Flins, sauvant avec beaucoup d'art certaines situations fausses et inconvenantes, et chantant avec goût des couplets dont elle avait écrit la musique (1).

Mlle Candeille devint en peu de temps la favorite d'un public qui pouvait à bon droit passer pour l'un des plus difficiles et des plus connaisseurs de Paris, et la situation qu'elle avait su conquérir au théâtre de la rue Richelieu la vengeait suffisamment des dédains dont elle avait été l'objet à la Comédie-Française. Mais bientôt elle allait remporter à ce théâtre, comme femme, comme actrice, comme auteur, comme compositeur, comme virtuose, le succès le plus éclatant qui ait signalé sa carrière, un succès sans précédent par la nature et la réunion des éléments qui le provoquèrent, et qui, sous ce rapport, n'aura peut-être jamais son pareil. Le 27 décembre 1792, pour ses débuts d'écrivain dramatique, elle faisait représenter une jolie comédie en trois actes et en prose, *Catherine* ou *la Belle Fermière*, dont elle remplissait le principal rôle et dans laquelle elle chantait, en s'accompagnant elle-même, quelques morceaux dont elle avait écrit aussi la musique.

L'apparition de cet ouvrage produisit dans Paris une véritable sensation, et le caractère simple et touchant de la pièce, l'intérêt qui y était répandu, joints à ce côté piquant qu'elle était l'œuvre d'une jeune femme de vingt-cinq ans, belle comme le jour, qui en remplissait le principal rôle avec une supériorité rare et qui, non contente de tous ces avantages, y faisait apprécier encore son talent de chanteuse et de compositeur, tout cela fit pendant plusieurs mois affluer la foule au théâtre de la République, procura à *la Belle Fermière* une série ininterrompue de cent cinquante-quatre représentations et la maintint ensuite au répertoire pendant de longues années (2). La première soirée, toutefois, ne passa pas sans quelque embarras, et quelques longueurs qui déparaient le premier acte, une exposition un peu lente, faillirent tout d'abord compromettre le succès ; mais l'émotion qui se dégageait des deux autres actes, conduits avec une véritable habileté, plusieurs scènes d'un sentiment touchant, couronnées par un dénouement très heureux, enfin la beauté, le charme et le talent déployés par la principale interprète, ramenèrent bientôt le succès, qui prit toutes les proportions d'un triomphe. On en jugera par ce compte rendu du *Journal de Paris*: — « *Catherine* ou *la Belle Fermière*, donnée avant-hier pour la première fois, est de Mlle Candeille. Elle a réussi. Ce succès doit flatter l'auteur : il appartient tout entier au mérite de l'ouvrage. On l'a jugé sans indulgence, et même avec sévérité. Le premier acte a excité de fréquens murmures, qui ont fait supposer que la pièce ne se soutiendroit pas jusqu'à la fin. Elle s'est relevée au second acte. Le succès du troisième a été complet. Il réunit tout ce que l'on peut désirer dans une bonne comédie, la gaieté, l'intérêt, un heureux dénouement. Chaque rôle a un caractère qui lui est propre, et ils font entre eux un agréable contraste. Ils sont tous très bien joués. Le rôle de la belle Fermière appartenoit à tous égards à Mlle Candeille, et le jeu de l'actrice n'a pas reçu moins d'applaudissemens que le talent de l'auteur; des couplets tournés avec art ont terminé la pièce. La Fermière a invité les spectateurs à venir la revoir; elle peut s'attendre à de fréquentes visites, si le sujet s'explique plus clairement, si quelques scènes sont abrégées, surtout si elle prend au premier acte un ton moins élevé et moins sententieux. » Le *Mercure* faisait les mêmes réflexions et terminait ainsi son article: « — Catherine a développé de nouveau des talens déjà chers au public, et comme actrice, et comme musicienne; mais elle n'a en cela d'autre mérite que celui du courage, puisqu'elle est en même tems l'auteur de cette charmante pièce et des morceaux de musique qui y sont joints. Cette actrice, cette musicienne, cet auteur, est l'estimable et belle Candeille, qui est venue recevoir des applaudissemens bien mérités. » Et quatre mois plus tard, sur l'impression froide et raisonnée de la lecture de la pièce, qui venait d'être imprimée, le même *Mercure* publiait encore les éloges suivants: — « Cet ouvrage se joue depuis quatre mois avec un succès qui ne s'est pas démenti un moment : on pourra sans doute mettre une partie d'un si brillant succès sur le compte des accessoires particuliers de la représentation de cette pièce, et qui véritablement ajoutent quelque chose à l'agrément et à l'effet du spectacle ; mais si la musique, le chant, l'organe, le talent de l'exécution sur un instrument le plus séduisant de tous entre les mains d'une belle femme (1) sont des avantages étrangers en eux-mêmes au mérite dramatique, s'ils n'appartiennent pas à l'ouvrage de Mlle Candeille, ils appartiennent du moins à l'auteur, et il est aussi glorieux que rare de n'avoir besoin que de soi-même pour joindre à une pièce de théâtre tant d'ornemens qui la font valoir, parce qu'ils y sont placés de manière à faire partie de l'action. On peut dire, avec vérité, que Mlle Candeille pouvoit seule embellir ainsi son ouvrage : elle y offre la réunion de tous les talens, ils ont enchanté le public sur la scène, mais à la lecture, tous ces moyens de séduction disparoissent, l'ouvrage est seul et ne peut plus se soutenir que par le mérite dramatique; et heureusement encore, ce mérite se retrouve ici, très-indépendant de la représentation, et l'on n'est point tenté, en lisant la pièce, de se reprocher le plaisir qu'on a eu à la voir (2). »

(*A suivre.*) ARTHUR POUGIN.

(1) Un jour, pourtant, il arriva à Mlle Candeille ce qui, à cette époque, arrivait à beaucoup d'artistes — et aux plus grands : un coup de sifflet lui fut lancé, mais qui provoqua aussitôt une manifestation générale en sa faveur. Voici ce qu'on lisait à ce sujet dans le *Journal des Spectacles* du 5 brumaire an III:

« Impromptu fait il y a quelque temps au théâtre de la République, à l'occasion d'un coup de sifflet que la citoyenne Candeille reçut, en jouant dans *Nanine*, et dont le public la vengea sur-le-champ par des applaudissemens unanimes et plusieurs fois répétés:

Du jugement que prononce un Midas,
Candeille, tu le vois, le parterre te venge.
Parmi les noms qui ne périront pas,
Sous un double rapport son suffrage te range.
Apprends à dédaigner les efforts des méchans;
La censure d'un sot honore les talens.
(Par le citoyen Lebrun-Tossa.) »

(2) On en fit de nombreuses et incessantes reprises, qui étaient toujours bien accueillies, et en 1826 la Comédie-Française jouait encore *la Belle Fermière*, dont le rôle principal, qui avait passé successivement aux mains de Mlle Contat et de Mlle Georges, était tenu alors par Mlle Leverd. A la création, les autres personnages étaient représentés par Michot, Baptiste, Devigny, Fusil, Mlles Giverne, Simon Després et Duinant.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Londres : Je vous ai écrit déjà quelques mots de Leeds sur le premier jour du festival, et je vais maintenant vous rendre compte de ce qui s'y est passé. La quantité de musique que l'on est obligé d'avaler dans une semaine, c'est-à-dire une moyenne de neuf heures par jour, rend tous ceux qui ne viennent pas « pour leur plaisir », mais par devoir, fort peu disposés à supporter avec calme cette indigestion forcée. Pour vous parler des points principaux du festival, des œuvres nouvelles et des exécutants, procédons un peu par ordre.

Inutile de s'appesantir sur les vieux oratorio de Mendelssohn, Hændel et Bach, ni même sur la messe en *ré* de Beethoven dont l'immense difficulté pour les voix et pour les instruments vous est bien connue.

Comme ouvrages nouveaux, nous avons eu *The Lord is King*, de Barnby, *le Roi David*, de Mac Farren, et *l'Élégie de Gray*, par Cellier. La dernière de ces compositions, gracieuse, distinguée, pleine de mélodie, a, pour un festival, le défaut de n'être pas assez sérieuse et sacrée moins encore. L'auteur l'a si bien senti qu'il s'est empressé de mettre à la fin une fugue qui n'a que faire au milieu de cette musique simple et presque idyllique, ce qui n'a pas empêché d'applaudir et de rappeler vigoureusement le compositeur.

Le psaume de Barnby est une composition de toute beauté, simple, mélodique, chaude, sérieuse sans être ennuyeuse, pleine de grâce sans

(1) Mlle Candeille, au second acte de *la Belle Fermière*, chantait une romance en s'accompagnant elle-même sur la harpe.

(2) Dans ce même numéro (4 mai 1793) le *Mercure*, après avoir annoncé de cette façon la publication de la pièce, annonçait ainsi la publication de la musique : — « Les partisans de *la Belle Fermière* (et ils sont nombreux) aimeront sans doute à retrouver d'agréables souvenirs en chantant les jolis airs, et surtout la touchante romance de Catherine. Julie Candeille, auteur des paroles et de la musique, vient de les faire paroître arrangés pour la harpe et le piano, de manière à faire tomber toutes les ridicules contrefaçons qu'on s'étoit empressé d'en faire. On les trouvera chez elle, rue Saint-Lazare, vis-à-vis la rue de la Rochefoucauld, n° 53, et aux adresses ordinaires de musique. On trouve aussi, aux mêmes adresses, la partition de ces airs et de l'ouverture. »

être frivole. Le succès a été tel qu'à l'instant même on a demandé à l'auteur un nouvel ouvrage pour le prochain festival.

L'oratorio *le Roi David*, une partition volumineuse, est une œuvre savante assurément, mais où l'inspiration fait quelque peu défaut. Il faut tenir compte à l'auteur de ses soixante et onze ans. C'est un maître en contrepoint comme il y en a peu ; malheureusement étant aveugle, il ne peut écrire sa partition lui-même et se trouve forcé de la dicter mesure par mesure, instrument par instrument, un vrai tour de force de mémoire, mais qui nécessairement détruit toute ombre de spontanéité, toute inspiration du moment et rend, pour ainsi dire, inévitable la nécessité de coller les unes sur les autres les notes et les mesures avec une réflexion et un calme désespérants.

Sir Arthur Sullivan, qui a dirigé en grand musicien tout le festival dans lequel on entendait aussi *la Fin du monde*, de Raff, s'est couvert de gloire et a mené en grand capitaine ses armées vocales et orchestrales à l'assaut et au triomphe.

Cette *Fin du monde* est une œuvre très réjouissante. Oyez plutôt. La famine, la peste, la guerre et la mort font le sujet de la première partie, traitée avec toute la suavité et tout le charme que comporte un thème si enchanteur. L'œuvre, bruyante, vulgaire en certains endroits, est néanmoins la composition remarquable d'un des musiciens importants de la nouvelle école allemande, qui ne rêve plus qu'orgie d'accords de septièmes diminuées, de gammes chromatiques à trois parties à vous déchirer le tympan, et de cuivres, de façon à pouvoir se faire entendre même à Paris, quand l'exécution a lieu en Angleterre. Je dois avouer que le public a médiocrement goûté cette œuvre et qu'il s'en est donné à cœur joie d'applaudir ensuite *le Stabat* de Rossini, merveilleusement interprété par Mmes Valleria et Patry, MM. Maas et Santley.

Les chœurs ont été superbes. Ayant commencé les répétitions lundi matin à raison de 9 heures et demie par jour et donnant deux concerts quotidiennement du mercredi au samedi, ils ont chanté, néanmoins, le dernier soir comme le premier. C'est inouï ! Et rien que des amateurs ! Et l'on dit que la nation anglaise n'est pas musicienne !

Parmi les solistes, c'est surtout Mme Valleria qui a enlevé les honneurs du festival, chantant la musique sacrée pour la première fois et en grande virtuose.

La Nilsson, la Trebelli, la Scalchi sont parties pour l'Amérique, la Patti part le 27, elle chante encore le 26 à Liverpool. La Tremelli n'y va pas, elle appartient à l'Opéra-Italien de Paris du 1er décembre au 15 avril, après quoi, elle reviendra ici.

L. E.

— Les journaux allemands nous apprennent que Franz Liszt travaille en ce moment à un nouveau concerto de piano. Disons, à ce propos, que ce vaillant et infatigable musicien célébrera le 22 de ce mois le 74e anniversaire de sa naissance. Puisque nous parlons éphémérides, mentionnons aussi que, depuis le 9 de ce mois, le maëstro Verdi est entré dans sa soixante-dixième année.

— On a donné, il y a peu de jours, au théâtre de Hambourg, la première d'un opéra comique intitulé *le Château de l'Orme*. La musique de cet ouvrage est de M. Richard Kleinmichel, capellmeister à Dantzig. C'est une partition aimable, dit-on, mais sans grande personnalité.

— On monte à Breslau un opéra nouveau de Mohr, capellmeister du *Thalia theater* de Hambourg. Le sujet et le titre en sont empruntés à la légende de *Loreley*, qui a déjà séduit plus de compositeurs qu'elle n'a fait de victimes sur son rocher du Rhin.

— Au mois de janvier prochain, M. Hans de Bulow fera une tournée avec son orchestre de Meiningen à travers les villes de l'Allemagne du sud.

— On nous écrit de Bade que Mme Montigny, après le grand succès obtenu dans le concert organisé par le *Curcomité*, a encore donné elle-même une soirée musicale où son talent si varié, qui se prête à toutes les écoles, à la musique classique autant qu'à la musique moderne, a surpris et ravi tout le monde. Les Novelettes de Schumann, Variations de Beethoven, Préludes et Valses de Chopin, la Lutte intérieure de Rosenhain, Barcarolle de Rubinstein, etc., etc , tous ces morceaux d'un style si différent ont également charmé le public nombreux et élégant. L'empereur, le grand duc et la grande duchesse de Bade, avec un cortège nombreux, ont honoré de leur présence la grande artiste française.

— Sarasate doit partir au mois de novembre pour la Russie, où il compte passer presque toute la saison d'hiver. Vers le mois de mars, les poches bien garnies de roubles, il nous reviendra à Paris, mais dès les premiers jours d'avril il passera la Manche, avec l'intention formelle de faire exécuter aux guinées anglaises une sarabande échevelée.

— La virtuose pianiste Annette Essipoff se rend en Russie, où elle donnera une série de concerts qui la retiendront dans sa patrie jusqu'à la fin de décembre.

— La Guitare n'est pas morte. La preuve c'est qu'il vient de naître en Allemagne un journal rédigé en deux langues (français et allemand) intitulé *La Gazette de la Guitare* (Guitare Zeitung). En même temps, il s'est fondé une Société internationale de guitaristes ! Le piano n'a qu'à bien se tenir.

— Rubinstein a écrit un opéra-comique en un acte, et intitulé *Entre voleurs*. Ce petit ouvrage sera donné au théâtre de Hambourg, le 8 novembre.

— On vient d'ouvrir à Copenhague une nouvelle salle de concerts. Le capellmeister Philippe Fahrbach a été convié à en faire l'inauguration avec son piquant répertoire de danses. Il s'est engagé à diriger les douze premiers concerts. A ces mêmes séances on applaudit la jeune violoniste Anna Harkners, qui, on ne sait à quel propos, s'est avisée de retourner son nom et a pris le pseudonyme peu harmonieux de Srenkrah !

— Le 28 septembre a eu lieu à Smolensk la pose solennelle de la première pierre du monument que la ville natale de Glinka a décidé d'élever au plus illustre de ses enfants.

— Nous apprenons de Bruxelles que *le Chatterton* de M. Jules Bordier sera exécuté, le 27 courant, au premier concert de l'*Association des artistes musiciens*. Nos félicitations au sympathique fondateur des Concerts d'Angers. Quand, comme lui, on passe sa vie à se dévouer aux autres, on mérite, ce me semble, de ne pas être complètement oublié.

— Donnons à nos lecteurs la primeur des quatre opéras que Mme Fidès Devriès, la grande cantatrice, interprétera à Monte-Carlo pendant la saison prochaine : *Hamlet, Faust, Rigoletto, Aïda*. En tout huit représentations ; coût : cent mille francs. Mme Devriès travaille tous ces rôles en italien avec le maestro Olivieri, dont les conseils excellents lui sont particulièrement précieux.

— Au théâtre d'Opéra de Lisbonne on a donné pour spectacle d'ouverture *Robert le Diable*, de Meyerbeer, avec Mme Borghi-Mamo, le ténor Ortisi et M. Castelmary.

— De Barcelone on envoie à M. Louis Besson de *l'Evénement* la composition de la troupe lyrique du grand théâtre du Liceo qui doit ouvrir ses portes le 27 courant.

Voici cette liste :

1er chef d'orchestre : M. Marino Mancinelli ; 2e chef d'orchestre : M. Gioachino Vehils. — *Prime donne assolute :* Mmes Teresina Singer, Giuseppina Vitali Agusti (ces deux en représentation), Bonni Granville, Fanny Torressella. — *Prime donne mezzo soprani :* Mmes Giulia Novelli, Ebe Treves. — *Tenori :* Sig. Cavaliere Enrico Barbaccini, M. Émile Engel, sig. G. Moretti. — *Baritoni:* Francisco Pandolfini, Lorenzo Lalloni, Giovanni Gallocci. — *Bassi :* Sig. Giovanni Ordinas, M. Antoine Vidal. — *Maestri dei cori :* Domenico Acerbi, direttore de la banda. Luigi Bressonnier. — *Direttore di scena* : Sig. Marino Daniele. 80 professori de orchestra, 74 coristi, etc., etc. Les ouvrages annoncés pour la saison sont *l'Africana, Amleto. Aïda, Mignon, il Profeta, Faust, Dinorah, l'Ebrea, Lohengrin, la Favorita, Mefistofele* et *Fra Diavolo*.

— On vient d'exécuter *le Roi de Lahore* au théâtre de Trévise. Le ténor Durot, notre compatriote, y a obtenu un franc succès avec sa belle voix chaude et pénétrante. On l'attend pour l'hiver à Vérone et Venise.

— Le théâtre dal Verme de Milan a donné, samedi dernier, la première d'*Arnazilla*, opéra nouveau du maestro sicilien Palmioteri. Le livret emprunté aux chroniques espagnoles et qui a naturellement de l'analogie avec *Fernand Cortez*, comme le nom de la principale héroïne de Spontini peut le faire supposer, est de M. Zanardini, l'élégant et habile traducteur de *Lakmé*. La musique du maestro Palminteri ne paraît avoir obtenu qu'un succès médiocre. « M. Palminteri, dit l'*Italie*, a été jugé comme un jeune compositeur de talent, et le public a tenu à se montrer très bienveillant envers lui, car il a applaudi quelques morceaux ; mais même les meilleures pages de cette œuvre sont déplacées dans un opéra, car elles ne sont autre chose que de la musique de salon. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

C'est hier samedi qu'a eu lieu la séance publique annuelle de l'Académie des Beaux-Arts, sous la présidence de M. Charles Gounod. La séance a commencé par une ouverture de M. Rousseau, pensionnaire. Après une allocution de M. le Président, on a procédé à la proclamation des prix décernés en vertu de diverses fondations, puis a eu lieu la distribution des grands prix de peinture, de sculpture, d'architecture et de composition musicale. M. le vicomte Delaborde, secrétaire perpétuel, a donné lecture alors d'une notice sur la vie et les ouvrages d'Henri Lehmann. Enfin Mlle Lureau, MM. Muratet, et Giraudet, assistés des instrumentistes de l'Opéra, ont procédé à l'exécution de la cantate couronnée *le Gladiateur*, paroles de M. Moreau, musique de M. Vidal (élève de M. Massenet).

— M. Jules Prével du *Figaro* raconte un incident piquant qui s'est produit vendredi à la répétition de la cantate de M. Vidal. « Pendant l'exécution, M. Massenet, professeur de M. Vidal, interrompit pour faire recommencer un passage dont l'interprétation lui paraissait devoir être modifiée. Mais, dit M. Altès, qui dirigeait l'orchestre, c'est le compositeur qui demande que ce passage soit exécuté ainsi. « Le compositeur se trompe, réplique M. Massenet ; pardonnez-moi si je parle en ce moment comme les directeurs de théâtre, mais ils en savent plus long que nous !.. » Et tous les assistants de rire. »

— Le comité supérieur d'enseignement vient de procéder, au Conservatoire, à l'examen des jeunes gens des deux sexes qui se présentaient pour entrer dans les classes de chant. Cet examen a été laborieux, il est aisé de le croire, car il ne s'est pas offert moins de 116 aspirants hommes et de 127 aspirantes femmes. Sans rencontrer de sujets exceptionnellement doués, on a trouvé un certain nombre de sujets sur lesquels on peut fonder quelques espérances. Mais le nombre des élus n'est guère en rapport avec celui des appelés et l'on n'a définitivement admis que 16 élèves hommes et 19 élèves femmes. Beaucoup de ténors!

— Le grand concours musical institué par la Ville de Paris n'aura pas lieu cette année, par suite de modifications apportées au programme. Tel est du moins le bruit qui court et nous nous en faisons l'écho sans en garantir l'exactitude.

— La commission municipale de l'Opéra-Populaire s'est réunie mercredi à l'Hôtel de Ville, sous la présidence de M. Alphand. Les compositeurs de musique, nommés jadis de cette commission lorsqu'elle fut constituée, n'avaient pas été convoqués à cette réunion. On peut, paraît-il, dit Jennius de *la Liberté*, se passer aujourd'hui de leurs lumières. M. de Lagrené a été reçu par nos édiles avec une bienveillance du meilleur augure. Bref, il doit déposer cette semaine le cautionnement de cinquante mille francs. On peut donc considérer l'affaire comme terminée, et il est à peu près certain que la subvention sera accordée à M. de Lagrené, dont la courageuse initiative aura doté Paris d'une nouvelle scène musicale.

— D'après les journaux allemands, la harpe de la reine Marie Antoinette se trouverait aujourd'hui à Berlin. Fleury, le valet de chambre de la reine, emporta, dit-on, l'instrument comme un précieux souvenir, lorsqu'il se réfugia en Allemagne. La misère le contraignit à la vendre, et la harpe royale passa ainsi en la possession d'une dame de Brunswick qui aimait passionnément la musique. Elle devint ensuite la propriété d'un employé supérieur qui la légua à sa fille. Celle-ci conserva religieusement cette intéressante relique jusqu'à sa vieillesse, et à sa mort l'instrument passa aux mains de l'éditeur Gottschall à Berlin, qui l'expose en ce moment à sa vitrine. Ce n'est pas seulement par les circonstances historiques qui s'y rattachent que cet instrument a de la valeur. C'est un spécimen rare de la fabrication des célèbres luthiers de Paris, Cousineau père et fils. Il est d'une élégance parfaite. La caisse est ornée d'incrustations en ivoire se détachant sur un fond uniforme de la laque la plus fine.

— Le ténor Masini vient de passer par Paris, se rendant à Madrid. Il a naturellement fait une visite au nouveau Théâtre-Italien où nous l'entendrons cet hiver. M. Maurel lui en a fait les honneurs.

— Si les travaux de restauration du nouveau Théâtre-Italien, de la place du Châtelet, empêchent les choristes de travailler, il ne faut pas croire pour cela qu'on les laisse dormir sur leurs lauriers. Ils repassent en ce moment le répertoire, au théâtre Cannobiana de Milan, sous la direction du maestro Cairati. Cette troupe chorale de trente-cinq dames et quarante-cinq hommes (total 80 choristes) s'apprête à passer les Alpes, et nous arrivera toute formée du pays où fleurit le citronnier.

— Aujourd'hui dimanche ouverture du Concert populaire et du Concert du Châtelet :

Au cirque d'Hiver : 1° Symphonie en *ut* majeur, R. Schumann; 2° *Sérénade* pour violon, alto et violoncelle, Beethoven; 3° Première audition d'un *Andante symphonique* de Léon Husson; 4° Concerto en *si* bémol, pour piano, Mozart, exécuté par M. Théodore Ritter; 5° Ouverture du *Carnaval romain*, Berlioz. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au Châtelet, concert au profit de la souscription au monument de Berlioz, la *Damnation de Faust*, avec soli par M. Vergnet (Faust), Mlle Caroline Brun (Marguerite), M. Lauwers (Méphistophélès) et M. Fournets (Brander). Le concert sera dirigé par M. Colonne. Entre la première et la deuxième partie de *la Damnation de Faust*, Mlle Dudlay, de la Comédie-Française, dira une poésie de M. Grandmougin, composée pour la circonstance, et dont le titre est *l'Immortalité*.

— Mme Engally vient de perdre son mari. Depuis quelques années déjà on avait été contraint de le conduire dans une maison de santé.

— La matinée du Trocadéro au bénéfice de l'Orphelinat des Arts n'a pas donné les résultats qu'elle promettait. Beaucoup d'artistes ont fait défection. Il n'en faut remercier que plus chaudement Mmes Krauss, Ugalde, Madeleine Godard, MM. Plançon, Coquelin cadet, Duchesne, qui se sont multipliés pour faire face aux lacunes du programme. Ils ont bien mérité les bravos dont on a honoré leur zèle et leurs talents.

— On parle d'exécuter à Saint-Eustache, pour la prochaine fête de Sainte-Cécile, *la Messe du Sacre* de Méhul. A peu près inconnue en France, quoiqu'elle remonte à l'année 1804, cette œuvre religieuse, la seule importante, croyons-nous, de l'auteur de *Joseph*, est depuis longtemps au répertoire de quelques chapelles en Allemagne. C'est à Presbourg que M. l'abbé Neyrat, maître de chapelle de la Primatiale de Lyon, en a fait prendre copie. Elle a été éditée à Paris par les soins de M. Gigout.

— On nous transmet les meilleures nouvelles de la représentation donnée au théâtre de Saint-Cloud. MM. Vergnet et Auguez, de l'Opéra, ont enlevé avec une verve étonnante le grand duo de *la Muette* et deux jolies romances, accompagnées par l'auteur, M. Bellenot. Les élèves du Conservatoire ont joué *le Demi-Monde* en véritables comédiens.

— Une dame du monde, une princesse italienne, ne vous déplaise, dit *l'Art musical*, a débuté lundi au prosaïque concert de la Scala. Le début a été si bruyant que les sergents de ville ont dû faire leur partie dans un ensemble peu harmonieux et expulser quelques dissidents.

— On annonce le mariage de la fille de M. Nathan, un des vétérans de l'Opéra-Comique, avec M. Désiré Salomon. La bénédiction nuptiale sera donnée aux jeunes époux dimanche prochain à une heure précise, au temple israélite de la rue de la Victoire.

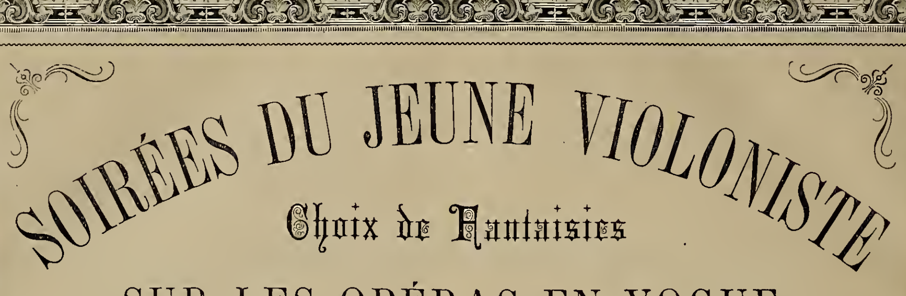
— Un nouveau théâtre d'opérettes s'est fondé à Toulouse, sous la direction de M. Fage, qui dirigea, il y a quelque temps, le théâtre du Capitole dans la même ville. M. Fage s'est installé en plein cœur de la ville, à l'ancien Cirque, il a eu la bonne idée de s'assurer tout d'abord de l'excellent orchestre du Capitole, ce qui lui a permis d'aborder avec un plein succès les charmantes opérettes de Johann Strauss. Il a commencé par *la Reine Indigo*, qui a été tout un triomphe. Les feuilles de Toulouse ne tarissent pas d'éloges sur cette musique pimpante et toujours si distinguée qui les sort enfin des platitudes à la mode. Aussi M. Fage s'empresse-t-il de mettre immédiatement sur le chantier *la Tzigane*, du même auteur, une véritable perle, dont le succès ne peut manquer d'être plus vif encore que celui de *la Reine Indigo*. Profitant des ressources que lui apporte son remarquable orchestre, M. Fage a de plus l'intention de donner une série de concerts populaires de musique symphonique.

— Le Mans est la première ville de province qui aura monté *Mam'zelle Nitouche*, et on nous télégraphie que le succès a été des plus grands. La troupe du directeur Montel s'est tout particulièrement signalée en cette occasion. Citons surtout Mme Marie Soll, MM. Delaife, Damy et Leblond. On a compté quatre rappels et trois morceaux bissés. Cela est d'un bon augure pour les nombreuses villes qui ont déjà traité pour cette amusante opérette.

— On nous écrit d'Angers : « Notre théâtre vient de commencer brillamment sa saison d'hiver. La troupe réunie par les soins de l'Association artistique est remarquable. Mlle Marie Garcin a eu dans *la Traviata* et *Lucie* un succès des plus chaleureux; M. Grandville, un jeune ténor que M. Jules Bordier a découvert à Bordeaux, possède une voix ravissante, qui lui a immédiatement gagné la sympathie générale. MM. Solve, Gustave Le Roy et Poitevin complètent ce bel ensemble. Les chœurs, considérablement renforcés, sont très remarquables. Quant à l'orchestre, c'est celui des Concerts populaires, c'est-à-dire le premier orchestre de province. Dimanche dernier avait lieu le 173e concert populaire de l'Association artistique, premier de la septième année. Véritable triomphe pour l'orchestre et son excellent chef, M. Gustave Lelong. Les Angevins devraient se trouver très heureux de posséder dans leurs murs des hommes disposés à dépenser leur temps, leur intelligence et leur argent pour faire entendre les chefs-d'œuvre de la musique dignement interprétés. Il n'en est pas ainsi, pourtant, et nous voyons une feuille locale occupée à dénigrer une institution qui fait l'envie de toutes les villes de France. »

— Nous avons annoncé que Mme Laurent-Vachot s'offrait pour faire gratuitement l'éducation musicale, au point de vue du chant, d'une jeune fille se destinant au théâtre; nous apprenons aujourd'hui que l'élève quelle a choisie est Mlle Clarisse Lévy, une jeune et charmante enfant douée d'une jolie voix de soprano aigu. Outre les leçons de chant particulières que donnera Mme Laurent-Vachot, les auditions continuent pour les cours de chant qu'elle ouvre chez elle, rue Laval, 17.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant*.



SUR LES OPÉRAS EN VOGUE

(MOYENNE FORCE)

POUR

VIOLON ET PIANO

Première Série

1. MIGNON, Fantaisie poétique . . . . A. THOMAS.
2. SYLVIA, Valse chantante . . . . L. DELIBES.
3. LE CAÏD, Fantaisie gracieuse . . . . A. THOMAS.
4. UN BALLO IN MASCHERA, Fantaisie-cantilène. G. VERDI.
5. SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, Fantaisie-stances. A. THOMAS.
6. LE DÉSERT, Fantaisie arabe . . . . F. DAVID.

Deuxième Série

7. HAMLET, Fantaisie dramatique . . . . A. THOMAS.
8. JEAN DE NIVELLE, Fantaisie-ballade . . . L. DELIBES.
9. LA PERLE DU BRÉSIL, Fantaisie orientale. F. DAVID.
10. FRANÇOISE DE RIMINI, Fantaisie-caprice. A. THOMAS.
11. LA KORRIGANE, Fantaisie-ballet . . . . . CH. M. WIDOR.
12. CHANSON DE FORTUNIO, Fantaisie-idylle. J. OFFENBACH.

(en préparation) Troisième Série *(en préparation)*

13. LAKMÉ Fantaisie indienne . . . . L. DELIBES.
14. PSYCHÉ, Fantaisie antique . . . . A. THOMAS.
15. LA SOURCE, Fantaisie-mazurka . . . . L. DELIBES.
16. LA FARANDOLE, Fantaisie provençale . . . . TH. DUBOIS.
17. LE ROI L'A DIT, Fantaisie-Sérénade . . . L. DELIBES.
18. LA TZIGANE, Fantaisie viennoise . . . . . J. STRAUSS.

PAR

Chaque numéro 9 fr. **AD. HERMAN** *Chaque Numéro* 9 fr.

ŒUVRES POUR VIOLON ET PIANO DU MÊME AUTEUR

STELLA, valse de J. Faure, transcrite pour Violon et Piano ou Flûte et Piano

Op. 1. PREMIÈRE FANTAISIE ORIGINALE — Op. 2. 2e FANTAISIE BRILLANTE — Op. 15. LA CLOCHETTE

Op. 11. Grande Fantaisie sur LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ, d'Ambroise Thomas

Op. 17. Tarentelle de LA TONELLI, d'Ambroise Thomas

Op. 24. Divertissement brillant sur LA MOISSONNEUSE, de Vogel

(Avec Ketterer). — Duo concertant sur UN BALLO IN MASCHERA, de Verdi

(Avec Lacombe). — Fantaisie sur LES PURITAINS

PARIS, AU MÉNESTREL, 2bis, rue Vivienne, HEUGEL & FILS

Éditeurs-propriétaires pour tous pays

2747 — 49me ANNÉE — N° 48. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 28 Octobre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

LE GRILLON

nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de GEORGES BOYER. — Suivra immédiatement du même auteur: *Priez, chantez*, poésie de JULES BERTRAND.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: *Dans la Forêt*, transcription par CHARLES DELIOUX d'une mélodie de *Lakmé*, le nouvel opéra de LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement: *Bretagne*, n° 4 des *Impressions poétiques* de THÉODORE RITTER.

RICHARD WAGNER

ESQUISSE AUTOBIOGRAPHIQUE

(1813-1842)

Cet homme était *Théodore Weinlig* (1), *Cantor* à la *Thomasschule* de Leipzig. Déjà je m'étais exercé à la *fugue*; pourtant ce ne fut qu'avec lui que je commençai l'étude approfondie du *contrepoint*, étude qu'il avait l'heureux don de rendre attrayante comme un jeu. J'appris seulement à cette époque à connaître et à aimer profondément Mozart. Je composai une sonate dans laquelle je me dégageai de toute enflure, et m'abandonnai à un élan naturel et sans contrainte. Ce travail extrêmement simple et modeste fut gravé et publié chez Breitkopf et Hærtel. Eu moins de six mois, j'eus terminé mes études avec Weinlig; il me dispensa lui-même de continuer, après m'avoir poussé assez loin pour me mettre en état de résoudre aisément les problèmes les plus difficiles du contrepoint. « Ce que vous avez gagné par cette étude aride, me dit-il, c'est *l'indépendance*. » Pendant ces mêmes six mois, je composai aussi une ouverture sur le modèle de celles de Beethoven, alors un peu mieux comprises par moi; ce morceau, joué dans un des concerts du *Gewandhaus* à Leipzig, obtint un accueil encourageant. Après plusieurs autres travaux, je me mis à une symphonie : à mon modèle principal, Beethoven, se joignit Mozart, surtout avec sa grande symphonie en *ut* majeur. La clarté et la vigueur, à côté de mainte étrange aberration, étaient l'objet de mes efforts. La symphonie terminée, je me mis en route pour Vienne, pendant l'été de 1832, sans autre but que de faire une connaissance rapide avec cette cité musicale, autrefois si vantée. Ce que je vis et entendis là m'édifia peu; partout où j'allais, c'était *Zampa* et des *pots-pourris* de Strauss sur Zampa, deux choses qui, surtout alors, m'étaient en abomination. En revenant, je m'arrêtai quelque temps à Prague où je fis la connaissance de Dionys Weber (1) et de Tomaschek (2); le premier fit jouer au Conservatoire plusieurs de mes compositions, parmi lesquelles la symphonie. J'écrivis aussi dans cette ville un poème

(1) *Weinlig* (Christian-Théodore), neveu de *Chrétien-Ehregott Weinlig* (organiste et compositeur d'*oratorios*), et né comme lui à Dresde, le 25 juillet 1780, fit ses études musicales sous la direction de son oncle; plus tard, il étudia à Bologne avec Mattei. Revenu en Allemagne, il succéda à Schicht, le 10 juillet 1823, dans la place de *cantor* à l'école Saint-Thomas de Leipzig. Il occupa cette place pendant dix-huit ans, et mourut à Leipzig le 7 mars 1842. Différents ouvrages techniques pour le chant, et de la musique sacrée, ont été publiés de lui.

(1) Frédéric-Dionys *Weber*, né en 1771 à Welchau (Bohême). Après des études musicales et universitaires très complètes, il devint le maître de musique le plus occupé chez la noblesse de Prague; une cantate en deux parties : *La délivrance de la Bohême*, exécutée au théâtre de Prague par 350 musiciens (chiffre à remarquer pour l'époque), à l'occasion de l'anniversaire de la naissance de l'empereur, le fit connaître comme compositeur (1797). Un autre ouvrage, *la Perle trouvée*, destiné au théâtre *allemand* de Prague, ne put être donné à cause du fâcheux état de ce théâtre avant que *Charles-Marie de Weber* le réorganisât. Chose amusante, ce sévère théoricien, prédécesseur de Lanner et de Strauss, écrivit un grand nombre de danses qui obtinrent un brillant succès, et rajeunit les formes de ce genre de musique. Il existe plusieurs recueils de ses *quadrilles*, gravés à Prague et à Vienne. En 1810, quelques magnats constitués en société fondèrent *le Conservatoire* de Prague; Dionys Weber fut appelé à le diriger. Ce fut alors que la rivalité qui existait entre lui et *Tomaschek* (voir ci-dessous) dégénéra en une vive inimitié, perpétuée par d'imprudents amis de ces deux artistes. Dionys Weber fit preuve de talent dans sa direction, sous laquelle se sont formés entre autres, *Moschelès*, *Kalliwoda*, *Joseph Dessauer*; mort à Prague, le 25 décembre 1842, il laisse deux ouvrages théoriques importants. On trouve, dans le catalogue de ses compositions, un *sextuor* pour SIX TROMBONES!

(2) *Tomaschek* (Jean-Wenceslas), né à Skatsch (Bohême), le 17 avril 1774, mort à Prague, le 3 avril 1850. — Fétis, dans une notice qu'il faut lire (*Biographie universelle*, etc., précédemment citée), après avoir parlé de sa

d'opéra dans le genre tragique : *la Noce*. Je ne sais plus où j'avais trouvé ce sujet moyen âge : un homme fou d'amour escalade la fenêtre de la chambre nuptiale où la fiancée de son ami attend son fiancé; celle-ci lutte avec l'insensé, et le rejette sur le pavé où il se brise et rend l'âme; à l'office mortuaire, la fiancée, avec un cri, s'affaisse inanimée sur le cadavre. — De retour à Leipzig, je composai aussitôt le premier numéro de cet opéra; il y avait là-dedans un grand *sextuor* qui faisait le bonheur de Weinlig. Le *livret* déplut à ma sœur; je le détruisis sans qu'il en restât trace. — En janvier 1833, ma symphonie, exécutée aux concerts du Gewandhaus, y reçut un très engageant accueil. C'est alors que je fis la connaissance de Laube (1).

Pour aller voir un de mes frères, je fis le voyage de Wurzbourg et j'y restai toute l'année 1833 ; mon frère, en sa qualité de chanteur expérimenté, avait pour moi quelque importance. Je composai cette année-là un opéra romantique en trois actes, *les Fées*, dont je m'étais fabriqué le texte moi-même d'après *la Femme serpent* de Gozzi (2). Beethoven et Weber étaient mes modèles : dans les *ensembles* il y avait plus d'une chose réussie : le *finale* du deuxième acte surtout promettait de faire grand effet. Tout ce que je fis entendre de cet opéra dans les concerts à Wurzbourg fit plaisir. Animé des meilleures espérances au sujet de mon œuvre terminée, je revins à Leipzig, au commencement de 1834, et je la présentai au directeur du théâtre de cette ville. Malgré sa bonne volonté tout d'abord déclarée de se prêter à mon désir, je dus bientôt faire l'expérience d'une chose que tout compositeur allemand a l'occasion d'apprendre aujourd'hui : par suite du succès des auteurs français et italiens, nous avons perdu tout crédit sur notre scène nationale, et l'exécution de nos opéras est une faveur qu'il faut mendier. L'exécution de mes *Fées* fut traînée en longueur. Pendant ce temps, j'entendis la Devrient (3) chanter dans le *Roméo et Juliette* de Bellini : je fus étonné de voir réaliser une interprétation aussi extraordinaire d'une musique aussi complètement insignifiante. J'en vins à douter du choix des moyens qui peuvent conduire aux grands succès : j'étais fort loin de reconnaître à Bellini une grande valeur ; mais les éléments de sa musique me paraissaient toutefois plus heureusement appropriés à répandre chaleur et vie, que la pénible et laborieuse conscience avec laquelle, nous autres Allemands, nous ne pouvons guère arriver qu'à produire un semblant de vérité tourmentée. L'art flasque et sans caractère de l'Italie actuelle, aussi bien que l'esprit léger et frivole de la France contemporaine (4), me semblaient exiger des graves et consciencieux Allemands qu'ils se rendissent maîtres des procédés plus heureusement choisis et perfectionnés de leurs rivaux, afin d'arriver à l'emporter décidément sur eux par la production de vraies œuvres d'art.

J'avais alors vingt et un ans ; j'étais disposé à prendre plaisir à la vie, à trouver satisfaction au spectacle des choses ; *Ardinghello* et *la Jeune Europe* (1) me mettaient le diable au corps: l'Allemagne ne m'apparaissait que comme une infime portion du monde. J'étais sorti du mysticisme abstrait, et j'apprenais à aimer la réalité. La beauté de la matière, l'esprit et le génie, étaient pour moi de magnifiques choses ; en ce qui concernait mon art, je trouvais tout cela chez les Italiens et les Français. Je renonçai à mon modèle, Beethoven ; sa dernière symphonie, conclusion d'une grande époque artistique, me parut être la clef d'une voûte au-dessus de laquelle personne ne pouvait s'élever, et à l'abri de laquelle personne ne pouvait obtenir l'indépendance. C'est ce que Mendelssohn me sembla avoir senti, quand, laissant de côté la grande forme arrêtée de la symphonie beethovenienne, il se fit remarquer par des compositions orchestrales plus restreintes ; il me parut qu'il voulait, en débutant par une forme plus restreinte et entièrement indépendante, s'en créer lui-même une plus grande.

Tout, autour de moi, me semblait en fermentation: me laisser gagner par cette fermentation me parut la chose du monde la plus naturelle. Dans un beau voyage d'été aux eaux de la Bohême, j'esquissai le plan d'un nouvel opéra, *l'Interdiction d'aimer*, dont j'empruntai le sujet au drame de Shakespeare, *Mesure pour mesure*, avec la seule différence que j'en supprimai le ton sérieux prédominant, et le façonnai si bien dans le sens de *la Jeune Europe*, que la libre et franche sensualité, par sa seule et unique puissance, l'emportait sur le puritanisme hypocrite.

C'est aussi pendant l'été de cette même année 1834 que j'acceptai la place de *Musikdirector* au théâtre de Magdebourg. L'application pratique de mes connaissances musicales, dans les fonctions de chef d'orchestre, me causa bientôt un vif plaisir; les relations insolites avec les chanteurs et les chanteuses, dans les coulisses et aux feux de la rampe, répondaient tout à fait à mon goût pour des distractions variées. La composition de mon *Interdiction d'aimer* était commencée. J'exécutai dans un concert l'ouverture de mes *Fées* : elle plut beaucoup. Néanmoins je me dégoûtai de cet opéra, et, ne pouvant surtout continuer à poursuivre en personne mes intérêts à Leipzig, je résolus bientôt de ne plus m'inquiéter de cette œuvre, ce qui revenait à y renoncer. A l'occasion d'un festival pour la nouvelle année 1835, je composai à la volée une musique qui intéressa généralement. De tels succès, facilement obtenus, me confirmaient fort dans l'opinion qu'il n'était nullement besoin, pour plaire, d'apporter dans le choix des moyens un soin par trop scrupuleux. C'est dans cet esprit que je poursuivis la composition de mon *Interdiction d'aimer*; je ne me donnai pas la moindre peine pour éviter les réminiscences françaises et italiennes. Interrompu dans mon travail pendant quelque temps, je le repris dans l'hiver de 1835 à 1836, et je l'achevai peu de temps avant que la troupe du théâtre de Magdebourg se dispersât. Il ne me restait plus que douze jours jusqu'au départ des premiers sujets; il fallait que, dans cet intervalle, non seulement mon opéra fût appris, mais encore représenté par eux. Avec plus d'étourderie que de réflexion, je laissai passer à la scène, après une étude de dix jours, un opéra qui contenait de très forts rôles ; je me fiais au souffleur et à mon bâton de chef d'orchestre. Malgré cela, je ne pus empêcher que les chanteurs ne sussent leurs rôles qu'à moitié tout au plus. Pour tout le monde, la représentation fut comme un rêve; personne ne put se faire une idée de la chose; ce qui marcha à moitié bien n'en fut pas moins dûment applaudi. La deuxième représentation, pour divers motifs, ne put avoir lieu.

(A suivre.) CAMILLE BENOIT.

---

jeune voix de *contralto*, de ses études universitaires poussées très loin, de ses lectures des théoriciens allemands (Marpurg, Mattheson, Kirnberger, Vogler, etc.), dit que les voyages de Mozart à Prague, et les œuvres qu'il y écrivit décidèrent de la vocation de Tomaschek pour la composition; que cependant il se destinait *au barreau*, et ne songeait à cultiver la musique qu'en *amateur*, quand un certain comte de Bucquoy, ayant entendu sa *Lenore* (ballade de *Bürger*) qui obtint un très grand succès, lui créa une position indépendante en lui confiant la direction de sa musique. Tomaschek, peu connu en France, a joui, paraît-il, en Bohême et même en Allemagne, d'une grande réputation. Il a formé Schulhoff.

(1) *Laube* (Heinrich), littérateur et écrivain politique, né en 1806, à Sprottau, en Silésie (voir *le Dictionnaire des contemporains* de Vapereau, et *le Grand Dictionnaire* de Larousse). — A cette époque, Laube fit un chaleureux éloge de la symphonie de Wagner, dans sa *Gazette du monde élégant*.

(2) *Gozzi* (le comte Carlo), né à Venise en 1718, mort vers 1801, composa un grand nombre de pièces-féeries : *le Roi cerf*, *le Monstre bleu turquoise*, *le Petit oiseau d'un beau vert*, *l'Amour des trois oranges*, etc.; fut revendiqué par l'école romantique.

(3) *Schrœder-Devrient* (Wilhelmine), née à Hambourg (6 octobre 1805), morte à Cobourg (26 janvier 1860); fille de l'actrice célèbre Sophie Schrœder; débuta à Vienne dans la tragédie (*Phèdre* de Racine, rôle d'Aricie; drames de Schiller); puis, ayant étudié le chant, aborda la scène lyrique le 20 janvier 1820 (rôle de Pamina, *Flûte enchantée*), avec un succès éclatant.... à *quinze ans*, s'il faut en croire ces dates de Fétis; continua avec *Fidelio*, *Euryanthe*, *Obéron*, *Don Juan*; épousa à Berlin (1823) l'acteur Devrient (Charles-Auguste), engagé peu après à Dresde avec elle. — Wagner, qui la cite très souvent dans ses écrits avec une admiration profonde, l'entendit pour la première fois à Leipzig en 1834, ainsi qu'il le dit ici; mais il ne fit vraiment connaissance avec elle qu'après être revenu de Paris, pendant le deuxième séjour qu'elle fit à Dresde, et qui dura de 1837 à 1847. Elle chanta dans *Rienzi* sous la direction de l'auteur.

(4) Ne pas oublier la date déjà éloignée à laquelle fut écrite cette esquisse.

(1) *La Jeune Europe*. Dans l'énumération des ouvrages les plus connus du littérateur Heinrich *Laube*, dont il est question plus haut, figure le titre suivant: *La Jeune Europe* (1833-1837), 4 volumes (Mannheim). — *Ardinghello* est un roman de *Heinse* (Joh. Jak. Wilh.), né en 1749, à Langewiesen (Thuringe); étudia le droit à Iéna et les belles-lettres à Erfurt sous la direction de Wieland; se rendit, en 1776, à Dusseldorf, où il collabora avec Jacobi à la rédaction du journal *l'Iris*, visita l'Italie de 1780 à 1783, puis obtint l'emploi de bibliothécaire de l'électeur de Mayence; mourut en 1803. On loue dans *Ardinghello* (1787) un style d'une énergie admirable et d'un coloris brillant, mais on y blâme une trop grande licence. On cite de lui un autre roman, *Hildegard de Hohenthal* (1795), des *Epigrammes*, une traduction de *Pétrone*, *Laïdion ou les Mystères d'Eleusis* (1773), *Anastasie ou Lettres sur l'Italie* (1803), une *Correspondance*, publiée à Zurich (1808), enfin, des lettres à Gleim, sortes de *Salons*, où il rend compte et fait la critique des galeries de tableaux de Düsseldorf. Ses ouvrages se font remarquer, paraît-il, par un mélange d'images et de considérations artistiques, par une sensualité très ardente, qui le rapproche de notre *Diderot*. Ses œuvres complètes ont été éditées à Leipzig en 1838 (10 vol.), *par les soins de Laube*.

SEMAINE THÉATRALE

LAKMÉ A CHICAGO

Tandis que la douce *Lakmé* filait à Paris des jours de soie et d'or, entourée de tous les soins artistiques, de toutes les précautions minutieuses qui font la santé d'un opéra, on la vivisectait cruellement en Amérique. Il n'y a pas bien longtemps que *le Ménestrel* jetait le cri d'alarme et protestait vigoureusement contre l'acte de piraterie qu'on préparait dans l'ombre. Aujourd'hui c'est un fait accompli. Un sieur Duff, contrebandier théâtral de son état, a pris la partition si délicate du maestro Delibes, l'a accommodée et maltraitée à sa guise, puis l'a exposée toute pantelante aux regards du public.

Heureusement, la presse américaine, indignée du procédé, s'élève avec ensemble contre le sinistre malfaiteur, et sa criminelle entreprise va du même coup se trouver étouffée dans l'œuf.

Nous croyons devoir reproduire ici quelques fragments du principal journal de Chicago : *The Tribune*. Ils nous paraissent intéressants à plus d'un égard ;

« Lorsqu'il y a quelque quinze ans, la spéculation s'empara de la chromo-lithographie et transforma en un objet de commerce ce qui à l'origine était un art presque égal à la peinture et en tous les cas similaire de la gravure, elle détruisit, sous le prétexte avoué de mettre les œuvres d'art à la portée de tous, les vieux principes artistiques. Il arriva qu'un peintre poursuivit en justice un fabricant de chromo-lithographies, pour avoir reproduit par ce procédé un de ses tableaux et en avoir débité un grand nombre d'exemplaires à son détriment. Pour seul argument, l'avocat de la partie poursuivie se contenta d'exposer aux yeux des juges les chromo-lithographies incriminées et demanda s'il était possible de confondre d'aussi mauvaises copies avec l'original peint si admirablement par le plaignant. Il eut gain de cause.

» Il est probable que M. Léo Delibes renouvellerait la même expérience, s'il intentait un procès à M. Duff, pour avoir produit son opéra *Lakmé* sans son autorisation. L'avocat de M. Duff n'aurait pour sa défense qu'à faire assister le jury impartial à une représentation.

» M. Duff semble ne s'être attaché qu'aux points secondaires de l'entreprise. Les décorations sont somptueuses, les costumes de la plus grande richesse, tous les effets scéniques admirablement rendus. Mais le côté artistique, il l'a entièrement négligé.

» Nous n'avons pas eu le tableau, conclut *The Tribune Chicago*, nous n'en avons eu qu'une mauvaise photographie. »

On sait quel rôle important joue l'orchestration dans les opéras modernes, le principal à coup sûr. Eh bien, M. Duff, pour ne pas payer aux auteurs la modeste rétribution qui leur était légitimement due, avait fait réorchestrer l'ouvrage à nouveau, d'après la partition au piano, sans doute par le premier joueur de flûte qui passait dans la rue !

Le journal américain a donc bien raison de crier : Au meurtre ! à l'assassinat ! et de s'apitoyer sur les malheurs de la pauvre *Lakmé* ainsi mise à mal.

« Charmante figure, ajoute-t-il, qui ne peut manquer de devenir très populaire, chaque fois qu'elle rencontrera une interprétation convenable. L'œuvre est des plus intéressantes, habilement construite, et contient de telles beautés que le massacre même d'hier n'a pu entièrement les détruire. »

Terminons nos extraits sur ce bel éloge ; nous retrouverons *Lakmé* à New-York avec les belles exécutions qu'on préparent d'une part M. Abbey avec Mme Sembrich, et de l'autre M. Mapleson avec Mme Gerster. C'est là que nous donnons rendez-vous aux dilettantes américains.

***

A l'Opéra, la reprise d'*Henry VIII* est très prochaine et avec tous les interprètes de la création : Mmes Krauss et Richard, MM. Lassalle et Dereims. Toutes les coupures qu'on annonçait devoir être faites par le compositeur M. Saint-Saëns se bornent à quelques mesures de récitatif dans les scènes du synode.

Le ballet du Houblon, qu'on disait notamment devoir être fort raccourci, reste absolument intact. Réjouissez-vous, lorgnettes des abonnés.

On continue à répéter aussi avec ardeur le joli ballet de M. Théodore Dubois, qui s'annonce sous les meilleurs auspices.

A l'autre Opéra, le populaire, grande allégresse ; on y prépare les plus joyeuses illuminations. Car M. de Lagrené, de par le Conseil municipal, serait enfin en possession de la fameuse subvention de 300,000 francs.

C'est un joli denier.

Le directeur va donc pouvoir se lancer dans de sérieuses entreprises artistiques. Nous l'attendons à l'œuvre avec une ferme confiance. En avant les jeunes ! Donnez votre poussée, les portes sont ouvertes.

***

Hier, samedi, l'Opéra-Comique a dû effectuer la véritable reprise de *Carmen* avec Galli-Marié, qui en fut la si remarquable créatrice. Elle doit nous rendre ce type haut en couleur tel qu'elle l'avait conçu à l'origine, tout en relief, et nullement à l'eau de rose comme on avait essayé de le transformer.

Jeudi prochain, nous aurons au même théâtre une soirée intéressante : le défilé de tous les élèves du Conservatoire engagés cette année par la direction. Un spectacle, composé de *la Fille du Régiment*, des *Noces de Jeannette* et du second acte de *Richard-Cœur-de-Lion*, exposera à la vive lumière les qualités et les défauts de toutes ces jeunes recrues. Que la critique leur soit indulgente ! Il y aura là Mlles Vialet Bérangier, le ténor Bolly la basse Dulin, d'autres encore dont les noms nous échappent ; toute une fournée enfin.

Les répétitions en scène de *Manon Lescaut* vont commencer et l'on espérerait livrer la grande bataille vers la fin de décembre. Ce serait marcher bien vite et en dehors de toutes les habitudes de nos théâtres lyriques subventionnés, où l'on aime à apporter tant de soins artistiques aux exécutions, et à ne rien laisser au hasard. Nous savons bien que M. Jules Massenet est un « ardent » entre tous et qu'il ne boude pas à la besogne ; mais il faut compter avec les incertitudes, les découragements, les transformations de la dernière heure, et, au risque d'enlever au cher maëstro ses plus chères illusions, nous ne croyons pas nous avancer beaucoup en reportant à fin janvier l'apparition de *Manon Lescaut*, et encore nous aurions à le vivement féliciter de ce résultat.

***

MADAME BONIFACE

Nous pouvons, sous l'égide du compositeur M. Lacome, passer sans transition brusque et tout naturellement de l'Opéra-Comique aux Bouffes-Parisiens, où l'on vient d'exécuter avec grand succès une partition finement écrite par ce musicien, sur un livret suffisamment machiné et intrigué de deux jeunes auteurs, MM. Depré et Clairville.

Madame Boniface est assurément petite cousine de *la Jolie Parfumeuse*, notre ancienne connaissance du boulevard Saint-Martin, et on pourrait sans inconvénient l'appeler *la Jolie Confiseuse*. L'une débitait des parfums, moins parfumés qu'elle-même ; celle-ci vend des bonbons et des sucreries, mais c'est elle surtout qu'on aimerait à croquer.

Tel est l'avis de tout le quartier, qui assiège en foule sa boutique sous le prétexte fallacieux d'acheter des cornets de sucre candi ou des boîtes de dragées, mais en réalité pour la contempler à l'aise, jouir de son sourire et se mirer dans ses yeux bleus. Grands et vilains, seigneurs et varlets lui font cour assidu. C'est la fortune du bienheureux Boniface, son mari ; c'est aussi son tourment et ses inquiétudes.

Mais le hasard veut que Mme Boniface soit vertueuse et ait la faiblesse d'aimer son mari, un lourdaud qui cependant, sous les traits peu séduisants de l'interprète M. Maugé, semble bien mal mériter son bonheur.

Donc Mme Boniface sait résister à toutes les tentations, même à des enlèvements habilement combinés, même aux apparences d'infidélité de son mari qu'on essaye d'exploiter près d'elle.

Bref, après bien des incidents et des quiproquos que nous renonçons à narrer ou à dénouer, la vertu de Mme Boniface reste invincible, et c'est elle qui finit par marier les autres. C'est sa seule vengeance, mais avouez qu'elle est terrible.

Sur cette donnée assez gracieuse et menée rondement par les jeunes auteurs, qui n'y ont pas ménagé la verve et la gaîté, M. Lacome, réduisant autant que possible ses aspirations musicales et se faisant petit à plaisir pour la circonstance, a fait œuvre pourtant d'excellent musicien et écrit une partition qu'on peut mettre à côté de son aînée si charmante *Jeanne, Jeannette, Jeanneton*. Rien de trivial durant ces trois actes. Le cygne des Bouffes-Parisiens garde sa plume blanche intacte et ne tombe pas dans les boues de la farce et de la folie.

Le *trio des Cornets* n'a-t-il pas bien de la grâce et de la fraîcheur, et la valse du premier finale de l'entrain et de la morbidesse tout à la fois ? Les couplets à trois voix qui ouvrent le second acte sont

d'une heureuse poussée mélodique, et ceux du comte Annibal tout pleins de désinvolture et d'un tour exquis. Le second finale est très enlevé, dans la manière offenbachienne. Par exemple la chanson auvergnate n'a rien du terroir ; elle a au contraire un fort fumet espagnol. Il n'y aurait qu'à y remplacer les Fouchtra par des Caramba et tout serait dit. Fort épris des boléros et habaneras, dont il a rempli déjà de fort jolis recueils, le compositeur, suivant ses préférences, s'est trompé de route et s'en est allé puiser son inspiration sur les bords du Guadalquivir, au lieu de se diriger vers le Puy-de-Dôme, aux lourdes chansons. Nous ne lui en voulons pas, au contraire.

Des interprètes, trois sujets sortent hors pair : Mme Théo, MM. Piccaluga et Lamy. Ces trois artistes, bien faits pour marcher les uns à côté des autres, constituent un ensemble charmant. On dirait de petites statuettes en Saxe, aux couleurs tendres, bien élégantes, bien attifées, un peu maniérées comme il convient. Dans une pièce où la bonbonnerie joue un grand rôle, cela est parfaitement à sa place. Mais, gare le prochain orage ! Comme tout cela fondrait vite et ne présenterait plus à l'œil que l'inconsistance d'un verre d'eau sucrée.

Depuis bien longtemps Mme Théo n'avait autant ravi son auditoire. C'est comme la reconstitution de son talent d'antan ; les conseils et les talents de Lacome lui ont fait une seconde virginité et le public y a trouvé son compte. La femme demeure délicieuse de tous points ; elle est le plus joli bonbon de sa boutique.

M. Piccaluga, l'ancien élève du Conservatoire, l'ancien pensionnaire de l'Opéra-Comique, a effectué dans le rôle d'Annibal un début des plus heureux. Ses couplets, qu'on lui a presque tous bissés. vont le mettre au premier rang des barytons d'opérette.

Avec son petit filet de voix, qui sort de ses escarpins coquets ou des frimas de sa perruque poudrée, je ne sais au juste, le tenorino Lamy arrive à des effets de diction incontestables. C'est un artiste habile et des plus consciencieux.

Une débutante, Mlle Levasseur, a suffisamment d'ingénuité pour le passage Choiseul; trop deviendrait un défaut. Le comique Maugé a du naturel et de la rondeur. Mlles J. Becker et Lydie Borel sont de bien belles personnes.

En résumé, la *Mascotte* n'a qu'à bien se tenir. *Madame Boniface* pourrait lui tailler de sérieuses croupières et retarder de longtemps sa nouvelle apparition sur l'affiche des Bouffes, accident qui ne lui est pas habituel.

LE ROI DE CARREAU

Vendredi au Théâtre des Nouveautés autre première représentation, autre opérette... pardon, autre opéra comique. L'opérette n'est plus de mise, personne n'en veut plus faire.

On sait les circonstances qui présidèrent à la naissance de ce nouvel ouvrage. La direction du théâtre des Nouveautés se trouvait fort empêchée par le retrait subit de sa pièce d'ouverture reconnue insuffisante aux cours des répétitions. Il fallut aviser au plus vite pour sauver une situation critique.

Le Roi de Carreau fut commandé, écrit, composé, répété et représenté, en moins de trois mois. Il n'y a qu'à Paris que de tels tours de force soient possibles et il faut trouver pour cela chez les auteurs une singulière facilité et une habileté de main remarquable.

Le Roi de Carreau a donc toutes les qualités d'une heureuse improvisation, et aussi quelques défauts inévitables dans un travail aussi rapidement troussé. C'est une pièce terre-neuve, et il convient avant tout d'attacher sur le dos de la partition une médaille de sauvetage.

Le livret de MM. Leterrier et Vanloo nous porte en plein moyen âge, sous le règne de Charles IX, au milieu du vieux Paris et d'un monde de truands et de ribaudes fort pittoresque et très coloré.

Benvenuta est l'enfant du mystère; elle a été recueillie sous le porche d'une vieille église par un brave homme de saltimbanque, qui d'un poing vigoureux cassait des pavés sur les places publiques. Comme papiers de famille: la moitié d'un roi de carreau trouvé sous ses langes. Tirechape, ainsi s'appelle le saltimbanque, a elevé l'enfant paternellement et n'a pas tardé à en faire l'étoile de sa troupe. C'est un rossignol que cette petite Benvenuta et l'escarcelle de Tirechape s'emplit allègrement chaque fois qu'elle fait entendre sa voix argentine.

Mais depuis quelque temps Benvenuta est triste, songeuse; elle est tombée amoureuse d'un beau gentilhomme qui passait, le comte Agénor. Nouvelle Bradamante, elle lui a même sauvé la vie, une nuit qu'il allait succomber sous les coups de quelques coupeurs de bourse.

Tirechape est ému des chagrins amoureux de sa fille adoptive. Elle épousera son galant ou il consent à perdre sa couronne de roi des truands, et voici le tour qu'il imagine : le comte Agénor attend une fiancée inconnue qu'on lui destine et qui doit arriver d'Auxerre. Mariage de raison et de contre-cœur. Tirechape enlève en route la fiancée et lui substitue Benvenuta. C'est bien simple.

Le mariage va se consommer, lorsqu'au dernier moment Benvenuta, prise de scrupule, comprend qu'elle n'a pas le droit d'usurper la place et le titre d'une autre. Elle avoue tout. Grande consternation dans la noble famille du comte Agénor.

Heureusement, vous vous en doutez bien, l'autre moitié du roi de carreau est retrouvée. Benvenuta est aussi de noble souche, elle est de plus richement dotée ; rien ne s'oppose donc à une tendre union.

Voilà, racontée sèchement et brièvement, le fonds de la pièce, qui rappelle par plus d'un point *la Princesse de Trébizonde*; nous avons dû passer sous silence les détails souvent charmants et les scènes réjouissantes qui font la vie et la chaleur de ce livret.

M. de Lajarte, l'heureux auteur du *Portrait*, qui a obtenu à l'Opéra-Comique un très gentil succès, s'était chargé d'emmusiquer le tout, et il ne fallait rien moins que sa plume très facile pour venir à bout d'un pareil travail en si peu de temps. Certes, si on lui en avait laissé le loisir, il y a bien des points de sa partition qu'il aurait revus et caressés davantage; mais on lui a demandé une production à jet continu et il a dû laisser la bride sur le col à son imagination. Tant mieux lorsqu'elle rencontre sur sa route des fleurs aimables, tant pis s'il lui arrive quelquefois de verser dans l'ornière.

Nous nous en tiendrons aux fleurs : après un chœur de truands d'une bonne sonorité, un duo trop longuet qui contient pourtant quelques phrases mélodiques assez heureuses, une parade de saltimbanques qui rappelle une des plus jolies polkas de Johann Strauss (*Sængerlust*), nous trouvons, ce qui est pour nous la perle de la partition, la brunette : *On a construit un navire*; il y a certainement là-dedans un grain de couleur, d'originalité et même de poésie inappréciable, malheureusement gâté par un trait final infiniment trop développé et qui n'est plus dans le style du morceau. Dans la gamme comique, le petit terzetto : *Sur la terre étrangère* est également très réussi; on l'a fait trisser pour la plus grande joie de la salle entière.

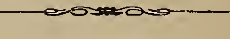
Le second acte n'est pas le mieux partagé; il atteste certainement la main d'un musicien, mais il n'offre rien de bien saillant.

Au troisième, nous trouvons un autre *clou* comique, la romance bouffe: *Quand vient le dimanche*; encore trissée par acclamation. Nous ne parlerons pas de plusieurs morceaux d'ensemble généralement bien traités, mais qui ne nous ont pas laissé un vif souvenir.

Enveloppons rapidement dans un même tribut d'éloges la brillante interprétation du *Roi de Carreau*: la blonde Mme Vaillant-Couturier, qui possède peut-être une voix trop solide pour le genre de l'opérette, où il faut plus de légèreté et d'esprit que de puissance et d'accent ; l'originale Mily-Meyer; Brasseur père, qui a composé avec finesse un type de vieille ganache; Brasseur fils, qui est fort plaisant, Berthelier, le précieux brûleur de planches; et Vauthier, qui a su modérer cette fois l'exubérance de son talent.

Intérim.

P. S. Mlle Van Zandt, sérieusement souffrante, a été dans l'impossibilité de chanter *Lakmé* hier soir. Il a fallu rembourser, en partie, une location importante et remplacer l'opéra de Delibes par le *Domino noir*. Dans la soirée, la jeune diva allait déjà mieux; on peut espérer qu'elle sera tout à fait rétablie mardi prochain.



UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

Tout Paris voulut voir *la Belle Fermière* et l'artiste charmante qui, après l'avoir enfantée, la personnifiait elle-même avec tant de grâce, de talent et d'esprit. Elle devait payer bien cher ce succès, qui ne fit qu'envenimer des haines et des jalousies dont, je l'avoue, je n'ai pu percer la cause secrète, et plus le jour de ce succès fut éclatant, plus le lendemain fut amer et plein de tristesses. Je ne sais pas où

quelques biographes ont pu puiser ce renseignement que Mlle Candeille avait d'abord donné sa pièce sous le couvert de l'anonyme; mais il n'y a qu'à consulter les journaux du temps pour se rendre compte de l'inexactitude de cette assertion, puisque tous proclament à l'envi le nom de l'auteur en le couvrant d'éloges. D'autres écrivains, ne voulant pas lui laisser l'honneur de son œuvre, ont prétendu qu'elle s'était fait au moins aider par quelque collaborateur discret, et, à ce sujet, on a été jusqu'à prononcer un nom que d'aucuns pourraient trouver singulièrement choisi pour la circonstance, celui de Vergniaud.

Il est vrai qu'à ce moment, disait-on, un tendre sentiment unissait au cœur de la belle Julie celui du plus fougueux des Girondins. Qu'y a-t-il de fondé dans ce bruit, enregistré par les historiens à la suite de quelques contemporains? C'est ce que je ne saurais dire. Il est bien possible que la tendresse de ces deux êtres si bien doués l'un et l'autre ait eu plus de conséquences que celle qui semblait rapprocher Buzot de Mme Roland. Je ne sache pas pourtant qu'on en ait eu aucune preuve. Ce qui n'a pas empêché M. Hamel de dire, dans son *Histoire de Robespierre* : « La plupart des historiens... ont porté aux nues l'éloquent *amant* de Mlle Candeille. » Un autre biographe se borne à constater les ravages que faisait dans le cœur de Vergniaud sa passion pour cette enchanteresse : « Durant sa jeunesse, dit celui-ci en parlant d'elle, elle avait été pleine de grâce, pleine de charme, ravissante, et plus d'un amoureux avait soupiré pour elle. Le plus illustre d'entre eux, ce fut Vergniaud. Vergniaud, ce génie planant sur les hauteurs, cet homme de fer, ce cœur de bronze, s'était laissé fasciner par le doux regard de la muse, il s'était laissé enivrer par les accords harmonieux de sa harpe, endormir par le son divin de sa voix. A l'Assemblée, on le surprenait quelquefois distrait, rêveur, et l'on disait que *son âme était ailleurs*. Non, son âme n'errait pas, mais elle était bien loin du bruit qui se faisait autour de Vergniaud, elle était avec une autre âme, celle de Julie Candeille ; elle se confondait avec elle. »

Quoi qu'il en soit, le nom de Vergniaud, je le répète, me paraît avoir été assez singulièrement choisi pour l'accoler à celui de l'auteur avoué de *la Belle Fermière*, en ce qui concerne la paternité de cette pièce. Mais le titre même de celle-ci me rappelle une autre chicane qui a été cherchée à Mlle Candeille. On lui reprocha ce titre comme trop prétentieux, étant donné qu'elle-même s'était réservé l'avantage de personnifier le personnage principal et de se présenter sous les traits de cette « belle » Fermière. On ignorait, ou l'on feignait d'ignorer, que ce titre n'avait pas été choisi par elle, que sa pièce portait dans l'origine celui de *la Fermière de qualité*, et qu'elle ne l'avait modifié que sur la demande de ses camarades du théâtre de la République, qui le trouvaient dangereux en un moment où tout ce qui pouvait rappeler la noblesse ou les grandeurs était rigoureusement proscrit et de nature à faire naître de véritables dangers. Elle s'en défend elle-même, du ton le plus naturel, dans la préface placée en tête de l'édition de l'ouvrage, préface qui est ainsi conçue : — « Sans mon respect pour les décisions du public, qui a daigné accueillir cette bagatelle sous le titre qui lui a été offert, j'aurais désiré qu'on l'imprimât sous celui de *la Fermière de qualité*, qui est son titre originaire ; il annonçait mieux le personnage, et me sauvait l'apparence d'un ridicule. La faute en est tout entière à l'amitié de mes camarades, qui n'ont pas craint de rendre mon visage responsable de la vérité de l'annonce. Je le leur pardonne. Ils ont si bien deviné toutes mes autres intentions, leur zèle et leur talent ont prêté un tel charme à la pauvre Catherine, qu'il ne me reste de crainte que celle de le voir cesser à la lecture. Mais enfin un ouvrage qui ne parle que de ce que tout le monde sent a naturellement droit à l'indulgence de tout le monde; et l'ardeur de mériter un jour les encouragemens qu'on m'a prodigués d'avance peut me faire courir bien d'autres risques (1). »

Le résultat heureux de ce premier début de Mlle Candeille comme auteur dramatique était de nature à l'encourager. Dès le 16 septembre 1793 elle offrait aux spectateurs du théâtre de la République un nouvel ouvrage, *Bathilde* ou *le Duo*, comédie en un acte dont elle remplissait encore le principal rôle, et dans laquelle elle avait peut-être eu tort de vouloir faire montre encore de son habileté de virtuose, car elle y exécutait en scène un duo de piano avec Baptiste aîné, excellent musicien aussi. Ce qui est certain, c'est que *Bathilde* n'eut que peu de succès, et disparut de l'affiche après cinq représentations. L'auteur put trouver une consolation dans ce fait que presque aussitôt, le 11 octobre, le théâtre fit une première reprise de *Catherine* ou *la Belle Fermière*.

Je crois bien que cette fois la mince valeur de l'ouvrage fut seule cause de sa maigre réussite. Mais on verra plus loin que des haines restées inexpliquées s'attachèrent à Mlle Candeille et entravèrent injustement sa carrière d'écrivain théâtral. Ces étranges inimitiés ne reculèrent pas devant la calomnie pour chercher à flétrir sa conduite privée, et pour diffamer d'une façon indigne une femme qui paraît n'avoir eu d'autre tort que de posséder de véritables talents et de savoir qu'elle était jolie. C'est ainsi que plusieurs écrivains lui reprochèrent, les uns après les autres, d'avoir, aux plus mauvais jours de la Terreur, consenti à prendre une part active à certaines saturnales politiques auxquelles pourtant elle resta complètement étrangère. « Au mois de novembre 1793, dit à ce sujet un de ses biographes, furent célébrées des fêtes républicaines dans quelques églises qu'on avait transformées en *temples de la Raison*. Mercier, dans son *Nouveau Tableau de Paris*, prétend que Mlle Candeille y avait figuré avec d'autres actrices que la beauté de leurs formes fit choisir comme elle pour représenter les déesses de la Liberté, de la Raison, etc. Ce fait, répété sans examen dans l'*Histoire du théâtre Français* par M. Étienne, qui s'en est justifié, et par Martainville, et depuis dans la *Biographie des hommes vivants*, qui s'est rétractée dans son supplément, Mlle Candeille l'a toujours démenti comme contraire à ses principes et à la vérité. Il ne paraît pas que d'autres femmes que l'épouse de Momoro et des figurantes de l'Opéra se soient montrées sur des chars, en divinités allégoriques. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'à cette époque désastreuse, Mlle Candeille, ainsi que tout ce qui composait le personnel des théâtres de la République, Favart, Feydeau, Louvois et Montansier, fit partie du cortège d'une fête funèbre en l'honneur de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau. Mais, loin de leur reprocher cet acte d'obéissance passive et forcée au terrible gouvernement qui existait alors, il faudrait plutôt les plaindre de ce que leur profession les soumettait à l'influence des agents de la tyrannie révolutionnaire. »

C'est la *Biographie Michaud* qui parle ainsi dans sa seconde édition. Or, c'est précisément l'article sur Mlle Candeille inséré dans la première édition de cette *Biographie*, qui avait amené celle-ci à protester publiquement contre la calomnie dont, après vingt ans, cet article se faisait l'écho. Elle le fit dans une brochure intitulée : *Réponse à un article de biographie* (1817, in-8°), et, dans son supplément, la *Biographie Michaud* se vit obligée de publier une rétractation. C'est le même ouvrage qui nous fait connaître, avec le plus de précision, les détails relatifs au premier mariage de Mlle Candeille : « Décente dans sa conduite ou du moins dans ses amours, dit-il, Mlle Candeille avait toujours visé au mariage. Trois mois après la Terreur (3 novembre 1794), elle épousa civilement un jeune médecin qui vit encore, et dont elle n'a jamais porté le nom. Cette union ne fut pas heureuse, et un divorce juridique la rompit le 13 février 1797, par consentement mutuel. Mlle Candeille a pris grand soin de laisser ignorer au public cet épisode qu'elle regardait comme le plus triste de sa vie, qu'elle aurait voulu oublier elle-même, et dont elle ne se proposait de parler que dans des mémoires qui ne devaient paraître qu'après sa mort; mais, comme elle n'a pas eu le temps d'écrire ces mémoires, et qu'elle n'a pas laissé d'enfants de ce mariage ni des deux unions qu'elle contracta depuis, son secret ne doit plus être gardé (1). »

(*A suivre.*) ARTHUR POUGIN.

(1) En ce qui concerne le grief articulé contre Mlle Candeille, qui avait eu l'audace de représenter elle-même un personnage annoncé sous le nom de *la Belle Fermière*, on pourrait se rappeler qu'à la même époque son ennemie intime, Mlle Contat, n'hésita pas à se charger du rôle principal d'une pièce intitulée *la Matinée d'une jolie femme*, lequel rôle n'était autre que celui de « la jolie femme. » Je ne sache pas pourtant que personne lui en ait fait un crime — au contraire.

(1) Le nom de ce premier époux de Mlle Candeille est resté inconnu. Un amateur d'autographes, M. H*** (Hervey), croyait pouvoir l'appeler *Laroche*, car c'est sous ce nom qu'il est désigné dans le catalogue de sa collection, publié en 1854 (Paris, Lefebvre, in-8°), à propos d'une lettre de Julie Candeille : « Candeille (Mlle Julie), *femme Laroche*, puis femme Simons, et, en troisièmes noces, femme Périé.... » Mais j'ai lieu de croire que l'amateur en question s'est trompé dans cette désignation, car, ainsi qu'on va le voir tout à l'heure, Mlle Candeille, deux mois après son mariage, faisait suivre une lettre destinée à la publicité de cette signature : « *Julie Candeille, femme de R.*, » ce qui, sans nous éclairer davantage il est vrai, infirme néanmoins le précédent renseignement.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le problème de la transmission du son à distance vient de faire un pas de plus par l'invention d'un appareil nouveau : le phonophore. Cet appareil, dû au docteur Wreden de Petersbourg et décrit par *la Nouvelle Presse libre de Vienne*, paraît avoir de notables avantages sur le téléphone, car non seulement il transmet le son à travers tous les milieux, mais il est perçu au point d'arrivée, avec une netteté parfaite, par tous les auditeurs rassemblés dans la pièce où aboutit l'appareil, et cela sans qu'il soit besoin d'appliquer l'oreille sur un cornet. Le son le plus léger se transmet aussi facilement que le plus intense et pour ainsi dire sans déperdition. On s'occupe en ce moment d'installer le phonophore dans la rotonde de l'exposition d'électricité de Vienne.

— M. Johannes Brahms, qui s'est fixé pour quelque temps à Wiesbaden, vient d'y terminer sa troisième symphonie, dont la première audition aura lieu au Gorhaus, sous la direction personnelle de l'auteur.

— On monte, au théâtre de Wurzbourg, un nouvel opéra : *Der Pomposaner*, texte et musique de M. Leythæuser, un compositeur dont le nom nous était inconnu jusqu'ici.

— Mme Montigny-Rémaury est de retour de Baden où elle a joué trois fois : la dernière au château, chez la grande-duchesse ; notre pianiste française a été accueillie et choyée par les hôtes illustres et l'entourage princier qui assistait à cette fête brillante. La grande-duchesse, voulant donner un témoignage de sympathie à Mme Montigny, lui a remis un magnifique bracelet orné de perles et de diamants. Notre compatriote est engagée, en décembre, pour cinq concerts en Angleterre, et le 13 janvier elle doit jouer à Vienne au Concert philharmonique.

— Liszt va se décider à publier la grande méthode de piano à laquelle il a travaillé pendant toute sa vie. On en annonce la prochaine publication à Leipzig. L'ouvrage complet comprend trois gros volumes.

— Mlle Marie Wieck, la pianiste renommée dont nous avons plusieurs fois annoncé le succès, vient de se faire entendre à Dresde, au profit d'une fondation de bienfaisance établie par son père, Frédéric Wieck, qui fut, comme on le sait, le maître de Robert Schumann.

— On vient de poser à Vienne une pierre commémorative sur la maison où est né Strauss 1er, le père de Johann, Joseph et Edouard Strauss.

— On nous écrit de Genève : Le 400e anniversaire de la naissance de Luther, qui tombe le 10 novembre prochain et sera célébré dans plus de cinquante villes de la Suisse et de l'Allemagne, va l'être notamment à Genève et d'une façon non moins digne et non moins artistique. On exécutera à cette occasion l'oratorio de L. Meinardus, intitulé : *Luther à Worms*. Outre l'orchestre de la ville de Genève, dirigé par le capellmeister Hugo de Senger, cette œuvre importante réunira environ 250 choristes. Les soli en seront chantés par Mme Blonitzky, un soprano dont on dit grand bien; Mme Sillem (alto); M. Lépold Ketten (ténor); M. Quirot; le baryton du Th. du Château-d'Eau, et la basse Friedlander, de Francfort. Nous ne manquerons pas de rendre compte de cette importante solennité. — Les concerts de musique classique donnés chaque hiver, avec un succès toujours croissant, par l'orchestre de la ville de Genève vont reprendre sous peu de jours : le premier est annoncé pour le 17 novembre prochain. Parmi les solistes déjà engagés et que nous aurons le plaisir d'entendre cette saison, nous pouvons citer Mme Montigny-Rémaury, l'éminente pianiste; M. A Duvernoy, pianiste de grand talent; pour le violon, M. Eugène Ysaye; pour le chant, Mme Duvernoy-Viardot, Mme Dyna Beumer et Mme Blonitzky. L. MALET.

— Notre correspondant spécial nous télégraphie de Milan que *Mignon* vient d'y obtenir un succès sans précédent. C'est la plus belle exécution vocale et instrumentale, nous dit-il, que l'œuvre d'Ambroise Thomas ait encore obtenue en Italie. Grand succès pour Mlle Frandin, une jeune cantatrice française qui s'est italianisée avec beaucoup de bonheur; pour le ténor Debassini, qui chantait Wilhelm-Meister, et pour la basse Buti.

— Le journal *l'Italie* annonce la prochaine ouverture du théâtre Argentina à Rome avec un spectacle d'opéra. L'œuvre choisie pour l'ouverture est *Mignon*, d'Ambroise Thomas. Ensuite on aurait l'intention de monter un opéra d'Halévy. Pour la saison de carnaval on aura à ce même théâtre une série de représentations d'opéra pour lesquelles les artistes sont déjà engagés depuis longtemps. Parmi les œuvres qu'on a l'intention de donner, notons *Lakmé*, de Delibes; *Carmen*, de Bizet, qui est une nouveauté pour Rome; *la Reine de Chypre*, d'Halévy; *Tito Vezio*, du maestro Giovannini, et un nouvel opéra *Il Conte di Gleichen*, de M. Auteri, l'heureux auteur de *Dolores*, un grand succès pour Mme Galletti. Quant aux artistes, on nomme Mme Steinbach et Mme Galli-Marié, qui vient de remporter un grand succès au Dal Verme, de Milan, les ténors Vincentelli et De Bassini, les barytons De Anna et Villani, et les basses Tanzini et Probizzi. Pour le *Conte di Gleichen* l'impresa paraît nourrir quelque espoir d'obtenir M. Gayarre. Les répétitions de *Mignon* vont commencer bientôt.

— Le théâtre de Padoue change de nom et se met sous la protection de l'auteur d'*Aïda* : il s'appellera dorénavant théâtre Verdi.

— La jeune cantatrice française, Mlle Léontine Mendès, en ce moment au théâtre Carcano de Milan, s'italianise sans peine, à ce que disent les journaux de la péninsule. Son début dans le rôle de Rose Friquet, des *Dragons de Villars*, lui a été tout à fait favorable. « Mlle Mendès, dit *il Secolo*, n'avait jamais chanté dans notre langue, mais la soirée d'hier lui vaut des lettres de naturalisation. La charmante artiste nous a fait apprécier, du reste, un talent de cantatrice peu commun et une voix des plus expressives. » Voilà qui promet de beaux succès, à la gentille transfuge, dans la patrie du *bel canto*.

— Mlle Boulicheff, une jeune Russe, élève de Mme Marchesi, après une brillante carrière de trois ans en Italie, vient de débuter avec un grand succès au Théâtre-Italien de Petersbourg dans le rôle de Marguerite de *Faust*. Disons à ce propos que les journaux de Florence parlent dans les termes les plus élogieux du talent d'une jeune Américaine, Mlle Adams, sortie de la même école, l'été dernier. Mlle Adams chante en ce moment la *Sonnambula* au théâtre Nicolini de Florence, et l'accueil qu'elle reçoit est à ce point chaleureux qu'elle est obligée de répéter tous les soirs le rondeau final de l'ouvrage.

— Une dépêche de New-York nous apprend le grand effet produit à l'Opéra italien par Mme Gerster-Gardini, dans le rôle d'Amina de *la Somnambule*. Ovations enthousiastes et pluie de fleurs.

— Le correspondant italien du *Figaro* nous donne des détails sur l'inauguration du metropolitan Opera-House de New-York, dont l'ouverture s'est faite avec *Faust* :

« A son entrée, dit-il, des applaudissements frénétiques accueillent Vianesi, l'âme artistique de ce temple de la musique dont la Nilsson est la grande-prêtresse; le maëstro donne le signal, et les premiers accents du prélude de *Faust* résonnent admirablement comme une musique inconnue, semblant avoir gardé pour cette inauguration la virginité impérissable des immortels chefs-d'œuvre ! L'exécution a été ce qu'elle devait être avec des artistes tels que Campanini, Del Puente, la Nilsson et la Scalchi, qui ont fait une rentrée éclatante dans ce pays, où ils ne comptent que des admirateurs. M. Novarra a été très remarqué dans le rôle de Méphistophélès. Le triomphe de la soirée a été pour cette admirable Nilsson qui a été littéralement ensevelie sous les fleurs. Décors, costumes, exécution orchestrale, tout a été parfait, et la série des grandes représentations de gala va maintenant continuer avec Stagno, un ténor d'une réputation universelle, qui doit débuter dans le *Trovatore*, à côté du baryton Kaschmann, une autre gloire du chant, avec la Sembrich, une étoile de première grandeur, et notre compatriote Capoul, très connu et très apprécié en Amérique, dont la rentrée dans la *Traviata* avec la Nilsson est dès aujourd'hui annoncée. La recette de cette première splendide soirée a été de 85,000 fr. »

— D'un autre côté, une dépêche adressée à M. L. Besson de *l'Evénement* annonce que « *Lucie de Lammermoor* a été représenté mercredi au nouvel opéra de New-York. Mme Sembrich a été accueillie avec un enthousiasme indescriptible. C'était la première fois qu'elle se faisait entendre en Amérique. »

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Depuis quelques années on grave en petites partitions les cantates des lauréats du prix de Rome. C'est une excellente idée. Quel dommage qu'on ne l'ait pas eue toujours! Plusieurs de ces ouvrages seront d'un grand intérêt quand leurs auteurs auront atteint le but vers lequel, au sortir du Conservatoire, ils s'élancent avec tant d'ardeur et de si généreuses espérances. Il y a de ces espérances-là qui deviendront bel et bien des réalités, je le souhaite pour les intéressés comme pour nous tous. J'ai eu beaucoup de plaisir à lire *le Gladiateur*, cantate exécutée l'autre jour à l'Institut et qui a donné le passeport vers la villa Médicis à M. Paul Vidal, un brillant élève de M. Massenet. Je n'abuserai pas des colonnes du *Ménestrel* pour une analyse de détail, mais je veux dire un mot de cet ouvrage qui est plus et mieux qu'une promesse. Naturellement je ne demande pas aux concurrents la personnalité. J'aime mieux, à cet âge, les sentir encore un peu élèves et les voir marcher d'un pas ferme, sans doute, mais avec un sage respect et sans trop de velléités d'indépendance, sur la route, où ils suivent *le panache blanc* des maîtres qu'on est sûr de trouver toujours au chemin de la gloire. Ce qu'il me faut dans ces débutants, c'est le don mélodique qui est indispensable et qui ne s'acquiert pas, et le sentiment dramatique qui est aussi inné. Quant à la science, tout le monde sait qu'elle ne leur fait jamais défaut (ne fait-elle pas quelquefois leur défaut?). La lecture de la cantate de M. Vidal me donne en lui pleine confiance. Les récits sont tous justes et ne manquent pas d'ampleur. L'air du ténor est d'une déclamation large. Le duo, qui est presque toujours la partie la mieux réussie de ces petites scènes, est à signaler en entier. C'est un morceau déjà mûr pour la scène. La phrase principale a une grâce voluptueuse tout à fait charmante. Le trio final obligé doit être et est moins séduisant. Mais il termine d'une manière suffisamment vigoureuse cette cantate dont l'ensemble mérite de fixer l'attention des musiciens. Un compliment maintenant à M. Émile Moreau le poète. Il est beaucoup plus difficile qu'on ne le croit d'écrire d'une façon intéressante ces petits drames en dix minutes. Le moule tout fait dans lequel il faut enfermer sa pensée et surtout l'absence de chœurs doivent gêner singulièrement l'inspiration. Il n'est que juste de louer l'habileté dont le librettiste a fait preuve, et, si son dévouement rappelle un peu celui d'*Hernani*, ce n'est pas un mal, au contraire.

PAUL COLLIN.

— A la dernière séance de l'Académie des Beaux-Arts, on même temps qu'on décernait les prix de Rome, on a distribué les nombreux legs et fondations, comme il est d'habitude chaque année. Voici ceux se rapportant spécialement à la musique : PRIX TRÉMONT : *2,000 francs* à M. Boisselot, compositeur de musique, en partage avec M. Turcan, statuaire. — PRIX MONBINNE : *3,000 francs* à MM. Poise, auteur de *l'Amour médecin*, et Maréchal, auteur de *la Taverne des Trabans*, chacun 1,500 francs. — PRIX CHARTIER : *500 francs* à M. de Boisdeffre, compositeur de musique. — PRIX ROSSINI : — *3,000 francs* à M. Georges Boyer.

— Annonçons aux concurrents du prix Rossini, que le délai fixé pour le dépôt des partitions est prolongé jusqu'au 20 novembre prochain.

— Jennius de *la Liberté*, qui est en mesure d'être bien informé sur les faits et gestes de la commission municipale de l'Opéra populaire, nous donne des détails sur la dernière séance qui a eu lieu à l'Hôtel-de-Ville, sous la présidence de M. Alphand. « La commission, dit-il, a été d'abord saisie, par un membre du conseil municipal, d'une nouvelle candidature, celle de M. Nivet, le mari de Mme Grenier-Nivet, ex-artiste de l'Opéra. Puis la discussion s'est engagée sur la candidature de M. de Lagrené. Il a été décidé, en fin de compte, qu'il y avait lieu d'attribuer à M. de Lagrené la subvention de 300,000 francs, à la condition qu'il améliorerait sa troupe. M. de Lagrené sera convoqué à la prochaine séance, mardi prochain, pour s'entendre à ce sujet avec la commission. On nommerait une sous-commission de réception des artistes de l'Opéra-Populaire, comme cela se pratique dans bon nombre de villes, où la municipalité, qui accorde la subvention, se réserve le droit d'accepter ou de refuser les sujets que lui présente le directeur. La sous-commission, dont il s'agit serait formée des membres les plus compétents de la commission de l'Opéra-Populaire. Des compositeurs de musique, adjoints aux conseillers municipaux, en feraient nécessairement partie. Quant au projet dont parle un de nos confrères, de partager la subvention de 300,000 francs entre M. de Lagrené et de M. Vaucorbeil, à charge par ce dernier de donner des représentations populaires, il n'en a été nullement question. »

— Le comité formé pour élever un monument à Berlioz vient de décider d'organiser plusieurs concerts dont les billets donneront droit au tirage d'une tombola. Le principal lot de cette tombola sera un tableau qui a été commandé à Yvon, et qui rappellera la scène qui se passa entre Berlioz et Paganini le 16 décembre 1838. Berlioz venait de diriger une de ses grandes compositions instrumentales. Paganini en était si émerveillé, qu'il se mit à genoux devant lui sur l'estrade de la salle de concert et lui baisa la main. Le lendemain, il lui fit envoyer 20,000 fr.

— Les matinées ont repris à peu près dans tous les théâtres parisiens qui ont pris l'habitude depuis quelques années de donner le dimanche deux représentations par jour. Pour ne citer que les théâtres de musique, on donnera aujourd'hui le *Pardon de Ploërmel* à l'Opéra-Comique, *Madame Boniface* aux Bouffes-Parisiens et les *Cloches de Corneville* aux Folies-Dramatiques. Tout cela n'empêche pas les dilettantes de se porter en foule à nos grands concerts symphoniques.

— Le théâtre des Folies-Dramatiques est toujours sans direction. Beaucoup de candidats. On cite M. de la Chaussée, ex-chef d'orchestre au théâtre ; M. Humbert, l'ancien directeur des Fantaisies-Parisiennes de Bruxelles, et M. Ockolowicz qui vient de quitter la Renaissance. A qui la promise ?

— La Société des Concerts Populaires de Lille vient de faire sa réouverture par une brillante séance. Cette excellente Société, placée sous la direction de M. Paul Martin, mérite assurément la faveur du public lillois et l'appui de tous ceux qui s'intéressent à la diffusion de l'art. L'administration des Concerts Populaires fait d'ailleurs les efforts les plus méritoires pour que la saison prochaine soit exceptionnellement brillante, comme le témoigne une lettre signée de M. Paul Martin, et reproduite par toute la presse de Lille. « La Société, dit ce document, se propose d'inaugurer avec éclat sa septième année d'existence. M. Léo Delibes, le jeune maître dont le nom est inséparable du succès, l'auteur tant applaudi de *Lakmé*, de *Sylvia*, de *Jean de Nivelle*, a consenti à venir diriger lui-même le festival qu'on donnera en son honneur le 18 novembre prochain. La Société s'est assurée, pour cette solennité musicale, du concours de M. Vergnet, de l'Opéra, et de Mlle Cécile Simonnet, notre compatriote, lauréate du Conservatoire de Paris. »

— Cette année, comme l'année dernière, Faure ira se faire entendre à Moulins, sa ville natale, au profit des pauvres. Le concert est fixé au samedi 17 novembre et les Moulinois préparent à leur compatriote une réception triomphale. Voilà qui est très bien; ce qui serait mieux encore, c'est que Faure, après avoir chanté pour les pauvres de Moulins, voulût bien chanter pour les pauvres... dilettantes de Paris.

— Il est aujourd'hui certain que, si le Casino municipal de Nice est prêt pour le 1er janvier, Mlle Rita Sangalli ira en faire l'ouverture, avec quelques-uns des sujets de la danse de l'Opéra, qui seraient en congé. C'est M. Moreau-Sainti, l'ancien directeur des Folies et de l'Ambigu, qui est chargé de la direction artistique de l'entreprise.

— Les journaux annoncent le départ de Mme Montalba pour Bucharest. Ajoutons que la belle et brillante cantatrice nous reviendra aux premiers jours de janvier; ainsi que nous l'avons déjà dit, elle doit se faire entendre dans une série de concerts chez M. Lamoureux.

— Mme Judic quittera Paris le 13 novembre au soir et se mettra en route pour la grande tournée qu'elle va faire en Autriche-Hongrie et en Russie. La troupe engagée par l'impresario Schurman pour donner la réplique à la diva est composée de : MM. Emmanuel, Worms, Edouard-Georges, Dorsay, Belot, Billaud, Lamy, Gatinais; Mmes Rosine Maurel, Lucie Chassaing, Véran, Ellen-Andrée, Maria Luthès et Lucy Léo. Chef d'orchestre : M. Désiré Iogelbrecht; régisseur général : M. Pollard ; second régisseur: M. César; souffleur, M. Paul. Répertoire : *Niniche, Lili, la Femme à papa, la Petite baronne*, plus un spectacle coupé composé de plusieurs pièces en un acte et de monologues du répertoire de Mme Judic. La tournée durera six semaines. Mme Judic rentrera à Paris le 1er janvier 1884.

— M. Broustet, de retour à Paris, va commencer immédiatement ses répétitions pour les concerts de l'Hôtel Continental.

— Le compositeur-pianiste Raoul Pugno et le violoncelliste Holman sont de retour de la tournée qu'ils viennent de faire à travers la Hollande. Double succès pour les deux voyageurs, car on a applaudi leurs compositions tout autant que leur virtuosité. La *Valse lente* et la *Farandole* de M. Pugno ont été fêtées à Maëstricht et à Ruremonde, tout comme Paris. A Maëstricht M. Holman a fait entendre pour la dernière fois un concerto pour violoncelle, qu'il venait de terminer. Bref, nos deux voyageurs sont revenus enchantés de leur excursion artistique.

— La charmante pianiste Mlle Klara Gürtler Krauss, la nièce de la grande chanteuse, est de retour à Paris. On se souvient de son très vif succès de l'an dernier aux concerts Colonne. Aussi la demande-t-on déjà de tous côtés dans les soirées et les concerts. Bonne chance à la jeune artiste!

— *Le Vertigo* va prochainement céder la scène de la Renaissance à *la Clairon*. Les dernières représentations de l'opérette de M. Hervé ont subi quelques modifications quant aux interprètes. Ainsi Mlle Jeanne Caylus a repris le rôle d'Alfred, créé par Mme Lefort, et s'y est montrée charmante comme jeu et comme chant. La voix est jolie et solide, parfaitement juste. La comédienne est en progrès. Mlle Caylus nous semble mûre maintenant pour qu'on lui confie une création importante.

— *Excelsior* n'aura plus que quelques représentations à l'Eden-Théâtre. *Sieba*, le nouveau ballet de MM. Manzotti et Marenco, sera donné dans le courant de la semaine prochaine.

— Le bibliothécaire de la Société des nouveaux concerts, M. Paul Sardou, est mort jeudi matin, frappé d'une attaque d'apoplexie sur le palier même de la porte de M. Lamoureux, au moment même où il se rendait à son ouvrage. M. Sardou était un ancien lauréat de notre Conservatoire et avait fait en province et à l'étranger une carrière de chanteur qui ne fut pas sans éclat. Lorsque l'heure de la retraite sonna, M. Sardou se fit chef de copie et souffleur au Théâtre-Italien. Il occupa ce poste jusqu'à la transformation de Ventadour en maison de banque et passa ensuite au service de M. Lamoureux, qui l'estimait fort pour son assiduité laborieuse et son impeccable probité. M. Sardou sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu.

— Au train dont vont les choses au grand théâtre de Lyon, il n'est pas probable que les débuts seront terminés avant un certain temps encore. Trois artistes, devançant le jugement du public, ont résilié leur engagement; ce sont : Mlle Redouté, chanteuse légère de grand opéra; MM. Boret, ténor d'opéra-comique, et Idrac, ténor léger de grand opéra. Il n'a pas encore été pourvu à leur remplacement. MM. Monbert et Bérardi ont fait leurs seconds débuts dans *Guillaume*. Bien que déconcertés par l'accueil du public, qui tournait en plaisanteries les faits et incidents qui y prêtaient le moins, tous deux, mais surtout M. Bérardi, ont su se faire applaudir et, s'il est encore possible que le troisième début de M. Monbert lui réserve une surprise désagréable, du moins l'admission de M. Bérardi est-elle d'ores et déjà largement assurée. Il en est de même de M. Lamarche dont la voix fraîche, sympathique, sans défaillance aucune, a déjà conquis le public. Il a fait cette semaine, avec M. Queyrel, basse noble, son troisième début dans *Robert le diable*.

— Dimanche dernier, a eu lieu au Cirque d'hiver la réouverture annuelle des concerts dirigés depuis plus de vingt ans par M. Pasdeloup, en présence d'un public fort nombreux, qui a fait au vaillant fondateur des Concerts populaires l'accueil le plus sympathique. Disons tout d'abord que l'attrait principal du concert reposait cette fois sur un classique, un vrai celui-là, sur Mozart. En effet, M. Ritter devait commencer la série des concertos de ce maître, encore presque inconnus de la majorité du public. Inutile de dire que M. Théodore Ritter s'est tiré de cette tâche délicate en virtuose consommé ; à en juger par le grand succès qu'il a remporté avec sa remarquable exécution de ce concerto n° 15 (en *si bémol*), il est évident que M. Ritter va apporter à M. Pasdeloup un sérieux élément de succès pour sa saison d'hiver. — Quant à l'*Andante symphonique* de M. Léon Husson, dont M. Pasdeloup nous donnait une première audition, il est d'une facture moins archaïque. On voit que M. Husson s'est bien pénétré des procédés des maîtres modernes. Sa pièce symphonique est bien orchestrée ; cependant nous trouvons le titre d'*Andante* bien modeste, à notre avis ce serait plutôt une ouverture. — L'orchestre a également remporté sa part légi-

time des bravos avec la *Symphonie* de Schumann, l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz et la *Sérénade* de Beethoven qu'il lui a fallu bisser.

J. MAYET.

— Le concert du Châtelet a donné dimanche dernier une nouvelle audition de *la Damnation de Faust*, au profit de la souscription au monument de Berlioz. Nous ne reviendrons pas sur cette œuvre dont *le Ménestrel* a entretenu ses lecteurs à plusieurs reprises. Constatons une fois de plus le grand succès remporté par M. Ed. Colonne et ses vaillants artistes. L'orchestre a interprété avec beaucoup de verve la magnifique Marche Hongroise et a rendu avec une grande délicatesse l'adorable ballet des Sylphes. A l'exception de M. Lauwers, resté en possession du rôle de Méphistophélès, l'interprétation était toute nouvelle. Mlle Caroline Brun a tenu avec talent le rôle de Marguerite et le ténor Vergnet a chanté avec un goût parfait le rôle difficile de *Faust*. A différentes reprises, des applaudissements chaleureux ont prouvé à ce vaillant artiste, qu'on regrette de ne plus entendre à l'Opéra, combien son talent et le charme de sa voix sont appréciés des connaisseurs.

CONCERTS ANNONCÉS

Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche, 28 octobre :

Au Cirque d'Hiver : 1° Symphonie écossaise de Mendelssohn; 2° *La Jeunesse d'Hercule*, poëme symphonique de M. Camille Saint-Saëns; 3° Air de ballet de *Prométhée*, de Beethoven; 4° Concerto en *mi* bémol, interprété par M. Théodore Ritter; 5° Ouverture d'*Obéron*, de Weber. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au *Châtelet* : trente-huitième et dernière audition de *la Damnation de Faust*, légende dramatique en quatre parties, d'Hector Berlioz, interprétée par Mlle Caroline Brun, MM. Vergnet, Lauwers et Fournets. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— Les concerts Lamoureux au théâtre du Château-d'Eau ouvriront dimanche prochain, comme nous l'avons annoncé. Au programme de la première séance nous remarquons : l'ouverture de *Jessonda* de Spohr, des fragments du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn, la symphonie en *Ut mineur* de Beethoven et une nouveauté : *España* de M. Emmanuel Chabrier, un des jeunes musiciens de la nouvelle école les plus richement doués, mais qui n'a pas encore eu souvent l'occasion de se faire entendre.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2748 — 49me ANNÉE — N° 49. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 4 Novembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour :

DANS LA FORÊT

transcription par CHARLES DELIOUX d'une mélodie de *Lakmé*, le nouvel opéra de LÉO DELIBES. — Suivra immédiatement : *Bretagne*, n° 4 des *Impressions poétiques* de THÉODORE RITTER.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT : *Priez, chantez*, nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de JULES BERTRAND. — Suivront immédiatement : *Petits oiseaux*, ancienne mélodie de H. RIGEL, poésie de BALZAC, extraite de l'*Album de la Grand'maman* de J.-B. WEKERLIN.

PRIMES DU MÉNESTREL 1883-1884

Voir à la huitième page de ce numéro le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre prochain, date de la 50e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1883-1884.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1883 à fin novembre 1884 (50e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne ; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH, STROBL et KAULICH de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes ; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1883-1884.

RICHARD WAGNER

ESQUISSE AUTOBIOGRAPHIQUE

(1813-1842)

(Suite)

Pendant ce temps, la rigueur de la vie avait frappé à ma porte : la rapide prise de possession de mon indépendance extérieure m'avait induit à toute espèce de folies ; j'étais à bout d'argent, criblé de dettes. Je m'avisai de risquer n'importe quel moyen exceptionnel pour ne pas glisser dans l'ornière banale de la misère. Sans la moindre perspective, je me rendis à Berlin, et je présentai mon *Interdiction d'aimer* au directeur du théâtre royal-municipal. Accueilli dès l'abord par les meilleures promesses, je dus reconnaître, après une longue attente, qu'aucune d'elles n'avait été loyalement faite. Je quittai Berlin dans la plus fâcheuse situation, et je me rendis à Kœnigsberg en Prusse, pour solliciter la place de *Musikdirector* au théâtre de cette ville, place que je réussis à obtenir plus tard. De plus, je m'y mariai pendant l'automne de 1836, et, pour tout dire, dans une situation des plus hasardeuses. L'année que je passai à Kœnigsberg, au milieu des soucis les plus mesquins, fut entièrement perdue pour mon art. Je n'écrivis qu'une ouverture : *Rule Britannia*.

Pendant l'été de 1837, je fis un court séjour à Dresde. J'y fus ramené, par la lecture du roman de Bulwer, *Rienzi*, à l'idée, déjà couvée et caressée, de faire du dernier tribun romain le héros d'un grand opéra tragique. J'en fus empêché par des circonstances extérieures contraires, et je cessai d'ébaucher des projets. Pendant l'automne de cette même année, je me rendis à Riga, pour entrer en fonction comme premier *Musikdirector* dans le théâtre récemment inauguré sous la direction d'Holtei. Je trouvai réunies là d'excellentes ressources pour l'exécution de l'opéra, et je me mis à les employer avec beaucoup d'ardeur. C'est alors que je composai au service particulier de chaque chanteur plusieurs morceaux à intercaler dans des opéras. Je fis aussi le texte d'un opéra-comique en deux actes, *l'Heureuse famille des ours*, dont j'empruntai le sujet à un conte des *Mille et une nuits*. J'en avais déjà composé deux numéros, quand je m'aperçus avec dégoût que j'étais encore en train de faire de la musique *à la Adam* (1) ; mon sens le plus intime se trouva inconsolablement blessé par cette découverte. J'abandonnai mon travail avec horreur. La mise à l'étude et la direction quoti-

(1) En français dans le texte.

dienne de la musique d'Adam, d'Auber et de Bellini avaient donc fini par produire leur effet, en me gâtant bientôt à fond l'insouciant plaisir que j'y prenais. La complète incapacité du public de théâtre de nos villes provinciales, en ce qui concerne un premier jugement à porter sur une œuvre nouvelle (habitué qu'il est à ne voir représenter que des œuvres déjà appréciées et accréditées à l'étranger), me suggéra la résolution de ne faire représenter pour la première fois dans des théâtres inférieurs, à aucun prix, une œuvre de quelque importance. C'est pourquoi, ayant éprouvé de nouveau le besoin d'entreprendre une œuvre de la sorte, je renonçai complètement à sa prompte et prochaine exécution; je supposai qu'il y avait quelque part un théâtre d'importance qui la jouerait quelque jour, et m'embarrassai peu de savoir quand et où la chose se passerait. C'est dans ces dispositions que je conçus le projet d'un grand opéra tragique en cinq actes : *Rienzi, le dernier des tribuns;* le plan, *a priori*, était si considérable, qu'il devenait impossible, au moins pour la première fois, de faire représenter cet opéra sur un petit théâtre. De plus, le despotique sujet n'admettait rien en dehors de lui, et dans ma conduite, la prévoyance cédait plutôt le pas à la nécessité. Je traitai le sujet pendant l'été de 1838. A cette époque, je faisais étudier à notre personnel d'opéra, avec beaucoup d'ardeur et d'enthousiasme, *Jacob et ses fils* (1), de Méhul.

Quand je me mis, en automne, à la composition musicale de mon *Rienzi*, je ne m'assujettis à rien autre qu'au but unique de répondre à mon sujet; je ne me proposai pas de modèle, mais je m'abandonnai exclusivement au sentiment qui me consumait, au sentiment que j'avais d'être maintenant assez avancé pour exiger du développement de mes facultés artistiques quelque chose qui marquât, et pour ne rien en attendre d'insignifiant. La pensée d'être sciemment plat ou trivial, ne fût-ce qu'une seule mesure, m'était insupportable. Plein d'enthousiasme, je continuai à composer pendant l'hiver, si bien qu'au printemps de 1839, j'avais terminé les deux grands premiers actes. A ce moment, mon engagement avec le directeur du théâtre prenait fin, et des circonstances spéciales me dégoûtaient de rester plus longtemps à Riga. Déjà, depuis deux ans, je nourrissais le dessein d'aller à Paris; dans ce but, j'avais déjà envoyé à Scribe, de Kœnigsberg, l'esquisse d'un sujet d'opéra, avec la proposition de le traiter pour son compte au cas où il lui plairait, et de me procurer la commande d'en faire un opéra pour Paris. Naturellement, Scribe n'en avait fait aucun cas. Néanmoins, je n'abandonnai pas mes projets; bien plus, dans l'été de 1839, je les repris activement; bref, je décidai ma femme à s'embarquer avec moi à bord d'un voilier qui devait nous conduire jusqu'à Londres. Cette traversée restera pour moi éternellement inoubliable; elle dura trois semaines et demie, et fut féconde en accidents. Trois fois nous eûmes à subir la plus violente tempête, et dans un des cas, le capitaine se vit forcé de se réfugier dans un port norwégien. Le passage à travers les brisants des côtes norwégiennes produisit sur mon imagination une impression merveilleuse. La légende du Hollandais errant, telle que j'en reçus confirmation par la bouche des matelots, revêtit en moi une couleur tranchée, spéciale, que purent seules lui prêter les aventures par moi courues.

Pour nous remettre de ce voyage extrêmement fatigant, nous nous arrêtâmes huit jours à Londres; rien ne m'intéressa autant que la ville même et les deux Chambres; quant aux théâtres, je n'y mis pas les pieds. A Boulogne-sur-Mer, je restai quatre semaines : là, j'entrai pour la première fois en relations avec Meyerbeer, et je lui fis connaître les deux actes terminés de mon *Rienzi*; il me promit son appui à Paris le plus amicalement du monde. Avec fort peu d'argent, mais force espérances, j'entrai donc à Paris. Je n'avais absolument pas d'autres recommandations que l'unique adresse de Meyerbeer; celui-ci parut s'employer, avec les attentions les plus marquées, à tout ce qui pouvait servir à mes fins, et je me croyais certain d'atteindre bientôt le but désiré, sans la malchance qui voulut que, pendant presque tout le temps de mon séjour à Paris, Meyerbeer, le plus souvent, et même à peu près constamment, en fût éloigné. Il est vrai qu'il eut l'intention de m'être utile même de loin; mais, d'après ses propres prédictions, des démarches par lettres ne pouvaient être suivies d'aucun résultat, dans des cas où c'était surtout une insistance personnelle sans relâche qui devait être de quelque effet. J'entrai d'abord en rapport avec le théâtre *de la Renaissance* (2), qui donnait alors à la fois des drames et des opéras. La partition de mon *Interdiction d'aimer* me sembla tout à fait appropriée à ce théâtre; je me disais même que le sujet tant soit peu léger serait bon à arranger pour la scène française. J'étais si chaudement recommandé par Meyerbeer au directeur du théâtre, qu'il ne pouvait faire autrement que de me donner les meilleures assurances. En conséquence, un des dramaturges parisiens les plus féconds, Dumersan (1), s'offrit à moi pour entreprendre l'arrangement du sujet. Trois morceaux, destinés à une audition, furent traduits par lui avec un si grand bonheur, que ma musique avait l'air de mieux s'adapter au nouveau texte français qu'elle ne marchait sur les vers allemands primitifs; c'était même de la musique telle que les Français ont le moins de peine à la comprendre, et tout me promettait le meilleur succès, quand, sur ces entrefaites, le théâtre de *la Renaissance* fit faillite. Tous mes efforts, tous mes espoirs étaient donc vains. Pendant cette même saison d'hiver de 1839 à 1840, je composai, outre une ouverture pour la première partie du *Faust* de Gœthe, plusieurs *mélodies* françaises, parmi lesquelles une traduction française faite pour moi des *Deux Grenadiers* d'Henri Heine. Quant à la possibilité de réaliser une exécution de mon *Rienzi* à Paris, je n'y ai jamais songé; je prévoyais avec certitude qu'il me faudrait attendre au moins cinq ou six ans, avant qu'un tel plan, même dans le cas le plus heureux, pût devenir exécutable; la traduction de cet opéra, déjà à moitié achevé, aurait même créé d'insurmontables obstacles.

(A suivre.) CAMILLE BENOIT.

(1) Il s'agit de *Joseph*. En Allemagne, on aime à changer les titres; c'est ainsi que *Faust* devient *Marguerite*).

(2) En français dans le texte allemand.

(1) *Dumersan*. S'agit-il de Théophile Dumersan (1780-1849), vaudevilliste, et numismate?...... Ce Dumersan collabora avec Désaugiers, Bouffé, Scribe, etc. (Voir Larousse, *Grand dictionnaire universel du XIX*e *siècle*.)

SEMAINE THÉATRALE

Comme nous l'avions bien prévu, la reprise de *Carmen* a été cette fois particulièrement brillante et on a pu voir de quel poids pèse dans une œuvre une artiste bien appropriée au rôle qu'elle interprète, s'y adaptant et s'identifiant étroitement avec lui.

Cette artiste-là, Mme Galli-Marié, nous l'a montrée l'autre soir. Elle a merveilleusement mis en saillie le caractère osé et cynique de Carmen, sans chercher à l'adoucir, sans vouloir lui attirer des sympathies impossibles. Tout serait à noter dans cette intelligente compréhension du rôle, depuis l'entrée de la Carmen insouciante, une fleur à la bouche, jusqu'à sa mort foudroyante, cette scène où elle essaye d'échapper au poignard de Don José et qu'elle rend d'une façon si dramatique que nous en étions tout haletants et terrifiés. Entre temps nous avions vu Carmen s'irritant de l'indifférence d'un soldat, le provoquant et lui jetant une rose à la face, le séduisant ensuite d'une voix caressante pour recouvrer sa liberté, puis s'en amourachant sérieusement, lui donnant rendez-vous dans une posada interlope où elle danse pour lui les fandangos les plus passionnés de l'Andalousie, l'égarant enfin jusqu'à la folie, jusqu'à le faire déserter et prendre rang dans une troupe de contrebandiers, puis le torturant de tous les tourments de la jalousie, et le laissant un beau jour pour le beau toréador Escamillo. C'est là qu'arrive l'expiation finale. Elle tombe sous le couteau de Don José.

Voilà Carmen; et vous perdrez votre temps à vouloir la rendre intéressante et à exciter la pitié sur elle. Certes le sujet est un peu brutal et en dehors des habitudes de l'opéra comique, un peu effrayant peut-être pour la clientèle du théâtre. Mais, du moment où vous l'adoptez, il faut le rendre comme il est, avec toutes ses hardiesses et son cynisme. Vous aurez du moins fait œuvre artistique et franche.

C'est à l'avoir ainsi compris, que Galli-Marié doit son grand succès. N'est-ce pas en effet une artiste vraiment géniale que celle qui, après avoir créé ce type inoubliable de douceur et de poésie, la tendre *Mignon*, a pu le lendemain sans transition nous représenter dans toute sa crudité l'insolente *Carmen?* Elle avait été aussi l'accorte et pétulante *Servante maîtresse* de Pergolèse, la Colombine précieuse et enrubannée des *Surprises de l'Amour*, le sauvage Kaled de *Lara*. Que dire de cette souplesse si extraordinaire de talent!

La voix n'a jamais été forte ni bien développée, mais l'artiste s'en sert avec goût et avec adresse; elle a su la conserver intacte

jusqu'au bout en ne la forçant pas, en ne lui demandant jamais plus qu'elle ne pouvait donner.

A côté de Galli-Marié, nous avons eu les débuts d'un nouveau ténor, M. Mauras, qui va rendre de grands services à l'Opéra-Comique. Grand, bien découplé, comédien déjà intelligent, l'homme se présente bien ; le chanteur, encore que la voix soit un peu claire et non suffisamment timbrée, a déjà beaucoup d'expérience et d'acquis. On l'a beaucoup fêté et c'était justice.

Nous supposons que Mme Bilbaut-Vauchelet a dû se faire beaucoup prier pour accepter le petit rôle de Micaëla ; elle ne serait pas chanteuse sans cela. Et cependant elle vient d'y trouver un de ses plus beaux succès. Elle n'a rien laissé dans l'ombre ; la voix était excellente, le goût exquis, le charme grand, c'était parfait.

Taskin fait aujourd'hui un superbe toréador ; il est bien maintenant en possession de son rôle, plein de rondeur élégante et de désinvolture. Plus rien à reprendre ; il ne reste qu'à applaudir des deux mains.

N'oublions pas l'orchestre, qui s'est signalé tout particulièrement sous la conduite de son excellent chef, M. Danbé, ce qui lui a valu une lettre flatteuse des auteurs du livret, MM. Meilhac et Halévy. De quel cœur s'y serait joint le pauvre Bizet, auquel il n'a pas été donné de voir la si grande réussite de son œuvre de prédilection.

Voilà donc en résumé une soirée à sensation, qui sera suivie de bien d'autres.

***

Complètement remise d'une petite indisposition, qui heureusement n'a pas eu de suite, Mlle Van Zandt de son côté a pu reprendre dès mardi les représentations de *Lakmé* et y retrouver, avec Talazac et Cobalet, devant une salle absolument remplie du haut en bas, un succès plus vif que jamais. Cela a été pour les trois remarquables artistes une ovation presque continue. Devant ce succès persistant (281,192 francs en 33 représentations), on négocie pour prolonger le séjour à Paris de Mlle Van Zandt et pousser au moins ses représentations jusqu'au 15 janvier, et les reprendre ensuite en avril.

Pour le moment la mignonne artiste est toute à l'apparition qu'elle doit faire à la représentation de retraite de Mlle Fargueil, organisée au Vaudeville par *le Figaro*, et où elle doit se trouver à côté de Faure et de Mme Fidès-Devriès, voisinage de géants qui n'est pas sans l'inquiéter un peu, elle si frêle et si délicate. Aussi a-t-elle résolu de se faire toute petite, pour n'être pas écrasée. Son programme ? *Les Enfants*, de Massenet, une petite mélodie de diction, un susurrement du bout des lèvres, qui n'exige ni déploiement de voix, ni fusées de vocaliste. Son costume ? Tout blanc et tout simple, avec une large ceinture de satin, demi-décolletage en rond, des fleurs au corsage, du jais blanc répandu sur la jupe, pas un bijou au cou, ni aux oreilles. Miss Fauvette, vous serez charmante, le plus délicieux des *Enfants* que vous allez chanter si bien, enfant terrible quelquefois.

Puisque nous parlons de cette belle représentation de retraite de Mlle Fargueil, fixée au jeudi 8 novembre, nos lecteurs nous en voudraient de ne pas leur en donner le programme complet. Le voici :

Pour commencer, le joli petit acte de M. Fabrice Carré, la *Nuit de noces de P. L. M.*, qui a eu tant de succès aux Variétés, joué par Mlle Réjane et M. Christian.

Viendra ensuite la délicieuse comédie de MM. Meilhac et Halévy, les *Brebis de Panurge*, avec les interprètes de la création qui sont Mmes Fargueil, Blanche Pierson et M. Febvre.

Puis le second acte du *Mariage de Figaro* par les artistes de la Comédie-Française et un Chérubin inédit, un Chérubin charmant, Mlle Jeanne Granier.

Au *Mariage de Figaro* succédera l'intermède musical, dans lequel on entendra : Mmes Sarah Bernhardt, Fidès-Devriès, Marie Van Zandt et Anna Judic ; MM. Faure, Delaunay, Coquelin aîné, Talazac et Coquelin cadet.

Signalons dans cet intermède :

La grande scène de *Macbeth* (traduction Jules Lacroix), jouée par Sarah Bernhardt.

La scène de Célimène et d'Arsinoé du *Misanthrope* par Sarah Bernhardt et Fargueil.

Le trio de *Faust* par Fidès-Devriès, Faure et Talazac.

Les Enfants (déjà nommés), par Van Zandt.

Les Ecrevisses et *Pi-ouit!* par Anna Judic.

La Vie aux champs de Victor Hugo, par Delaunay.

Un monologue inédit, les *Plaisirs du ménage*, par Coquelin.

Un autre monologue, par Coquelin cadet.

Le Crucifix par Faure et Talazac.

Le duo de *Mireille* par Van Zandt et Faure.

Pour terminer la représentation, ce petit chef-d'œuvre de gaîté qu'on appelle :

CHOUFLEURY RESTERA CHEZ LUI LE...

Avec la distribution absolument exceptionnelle que voici :

Choufleury	MM.	Daubray.
Petermann		Raymond.
Babylas		Noblet.
Mme Balandard		Léonce.
Balandard		Scipion.
	et	
Ernestine	Mlle	Jeanne Granier.

Invités et Invitées : les artistes des principaux théâtres de Paris.

Orchestre conduit par M. Gaston Serpette.

(On trouve des billets au *Figaro*.)

***

Henry VIII a repris sa place au répertoire de l'Opéra. L'intéressante partition de M. Camille Saint-Saëns ne pouvait que gagner à cette nouvelle audition. Les belles pages que l'on avait remarquées dès le début semblent avoir pris plus d'éclat, et beaucoup d'autres, passées inaperçues d'abord, sont maintenant appréciées à leur valeur. C'est le sort ordinaire des œuvres consciencieusement écrites et méditées à loisir. Leur mérite s'impose peu à peu.

Les interprètes de la reprise sont ceux de la création, à l'exception de M. Plançon qui a hérité du petit rôle de Norfolk, chanté à l'origine par M. Lorrain, qui nous a quittés pour aller s'échouer à Bruxelles, et de M. Dubulle qui a repris le rôle écourté du légat. Il serait difficile du reste de remplacer MM. Lassalle, Mme Krauss et Mlle Richard, dans les grands rôles, sur lesquels ils ont mis leur marque. De pareils artistes ne sont pas aisés à doubler et ce n'est que plus tard, lorsque l'œuvre sera définitivement incorporée au répertoire, qu'on pourra songer à y produire de nouveaux venus.

Est-il nécessaire d'ajouter que ces grands interprètes, auxquels il convient d'associer le ténor Dereims, ont partagé la fortune de l'œuvre ?

A diverses reprises ils se sont fait applaudir et rappeler dans le cours de la soirée, jusqu'à ce qu'enfin, dans la scène si dramatique du quatrième acte, on ait pu les associer dans le même triomphe.

Succès très vif aussi pour Mlle Subra, plus gracieuse et plus aérienne que jamais.

Les chœurs de M. Cohen se sont conduits avec vaillance et l'orchestre, placé sous la direction de M. Altès, s'est acquitté de sa tâche délicate avec beaucoup de tact et de discrétion. Ce sont là des vertus de première nécessité dans une partition où l'élément instrumental joue un rôle si considérable. Sans cette réserve on risquerait d'étouffer les voix et de tourner le drame à la symphonie.

***

Cette semaine, la Commission de l'Opéra-Populaire a voté à l'unanimité l'attribution de la subvention de 300,000 francs, pour l'exercice courant 83-84, à M. Georges de Lagrené, à la condition qu'il engagera, avant le 1er janvier 1884, six premiers sujets, soumis préalablement à l'appréciation d'une sous-commission déléguée à cet effet par le Conseil municipal.

La subvention lui sera payée mensuellement, à partir du moment où il aura achevé de constituer sa troupe.

Reste maintenant au Conseil municipal à ratifier le vote de la Commission de l'Opéra-Populaire.

La difficulté consistera à trouver six sujets de talent, à cette époque de l'année où tous les artistes se trouvent liés par des engagements.

***

Pour finir, quelques nouvelles concernant les théâtres d'opérette, empruntées à M. Jules Prével du *Figaro* :

Un théâtre à la fois heureux et malheureux, c'est celui des Variétés, obligé d'interrompre *Mam'zelle Nitouche* en plein succès, à cause des traités qui lient Mme Judic aux théâtres de Vienne, Buda-Pesth, Moscou et Pétersbourg.

Pendant le mois d'octobre, *Nitouche* a réalisé une recette de 162,584 francs, pour 31 jours. Hier, à la 200e, la pièce avait atteint le chiffre total de 1,114,429 francs, soit plus de 5,570 francs de

moyenne par représentation, et c'est en présence de ces formidables résultats qu'il faut afficher les huit dernières de la pièce.

Nitouche ne sera donc plus jouée que jusqu'à vendredi 9, Mme Judic devant partir irrévocablement le lundi suivant.

Deux théâtres, les Folies et la Renaissance, nous donneront leurs nouvelles opérettes la semaine prochaine.

François les Bas-bleus est promis pour mardi.

Quant à *la Clairon*, son jour n'est pas encore fixé.

Intérim.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

Ce sont là les seuls détails que nous possédions sur cette première union de Mlle Candeille, au sujet de laquelle rien autre chose n'a jamais transpiré. Le mariage ne paraît pas d'ailleurs avoir changé le cours de son existence artistique, car nous la voyons continuer d'appartenir au théâtre de la République et poursuivre ses travaux littéraires. Un incident qui émut un instant tout Paris, au plus fort de la Révolution, lui donna le prétexte et l'occasion d'écrire un nouvel ouvrage dramatique. On ne s'entretenait alors que de la généreuse conduite d'un brave homme du peuple nommé Cange, qui, installé à la porte de la prison de Saint-Lazare, exerçait la profession de commissionnaire. Un écrivain racontait en ces termes le trait qui l'avait rendu fameux: — « En 1793, touché de la détresse de la famille d'un détenu, Cange se rend chez la femme de celui-ci, lui remet cinquante francs, lui dit que son mari, dans les fers, a reçu d'un ami une somme plus forte et qu'il la partage avec elle. De retour à la maison d'arrêt, il remet aussi à l'infortuné prisonnier cinquante autres francs, qu'il suppose avoir été prêtés à sa femme par une de ses voisines. Peu de jours après, la révolution du 9 thermidor brise les fers du détenu, qui vole dans les bras de sa famille; les deux époux s'interrogent réciproquement sur ce qui leur est arrivé; leurs explications rendent leur aventure plus connue ; ils s'adressent à Cange, qui veut d'abord éviter leurs questions ; mais, pressé vivement, il est obligé d'avouer sa générosité. Ce trait fut transmis à la Convention nationale, et Cange, admis aux honneurs de la séance, reçut l'accolade du président, et un décret lui assura des secours. »

Dès qu'elle fut connue, tous les théâtres s'emparèrent de cette histoire touchante et la transportèrent à la scène, chacun de leur côté. Marsollier et Dalayrac, entre autres, en firent le sujet d'un joli petit opéra comique représenté à Favart sous ce titre : *Cange ou le Commissionnaire de Lazare* (car les saints n'avaient pas encore repris leur place). Mlle Candeille, elle aussi, voulut tirer parti de ce petit événement, et il lui fournit l'action d'une petite comédie en deux actes, intitulée *le Commissionnaire*, qui fut jouée non pas au théâtre de la rue Richelieu, mais à la Comédie-Française, qui fut baptisée alors du nom de théâtre de l'Égalité, le 7 frimaire an III (27 novembre 1794). Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que la représentation de cette pièce fut une surprise pour elle, et qu'elle eut lieu sans qu'elle s'en fût en rien mêlée, ainsi que nous l'apprend cette *note* placée en tête de l'édition :

« Cette anecdote touchante, racontée en deux actes, composée et transcrite en trois jours, n'a pourtant été représentée qu'au bout de six semaines. La pièce accueillie à un autre théâtre, et retirée pour des raisons personnelles; ravie à l'auteur par un homme qui a quelques droits à sa confiance — son mari; — remise à un ami qui la porte à la Comédie-Française, qui y sollicite une distribution avantageuse, qui l'obtient à la faveur de l'anonyme ; et enfin annoncée, jouée et applaudie, au grand étonnement de Julie Candeille, qui avoit ri et pleuré, la veille, au petit chef-d'œuvre de d'Aleyrac et de Marsollier.

« Mais si les bons rôles font les bons acteurs, combien aussi le talent de ces derniers ne fait-il pas valoir un ouvrage médiocre ? *Le Commissionnaire* a donné la preuve de cette vérité. Toute la pièce, soutenue par le jeu piquant et vrai de Dazincourt, l'attitude simple de Caumont, la diction épurée de Saint-Fal, la grâce naïve de la citoyenne Devienne, et le zèle de tous ceux qui ont contribué à l'ensemble; le succès du second acte, dû presque en entier au charme créateur que la citoyenne Contat imprime à ses moindres rôles, a procuré à l'auteur un des plus doux momens qu'elle ait passés de sa vie. Elle en remercie ses anciens camarades, particulièrement la citoyenne Contat, qui alors ne savoit pas son nom. »

La « citoyenne » Contat ne lui donna pas lieu de prolonger sa reconnaissance, car on assure que dès qu'elle connut le nom de l'auteur du *Commissionnaire*, que tout le monde au théâtre ignorait avant la représentation, elle se refusa d'une façon absolue à conserver le rôle qu'elle avait accepté dans l'ouvrage. Il en résulta que celui-ci, malgré le bon accueil qu'il avait reçu du public, disparut presque aussitôt de l'affiche et du répertoire (1).

Ce premier déboire ne fut que le commencement des malheurs qui attendaient Mlle Candeille dans la suite de sa carrière d'écrivain dramatique. Au moment même où l'on représentait son *Commissionnaire*, elle mettait la dernière main à une production beaucoup plus importante, qu'elle destinait au théâtre de la République, et dont, comme dans *la Belle Fermière*, elle se réservait le principal rôle. Il s'agissait cette fois d'une comédie en cinq actes et en vers, intitulée *la Bayadère*, qui tomba lourdement et dont la représentation, offerte au public le 5 pluviôse an III (24 janvier 1795), donna lieu à toute une série d'orages. La chute fut si éclatante que la plupart des journaux se dispensèrent même de l'enregistrer. Entre autres, *le Moniteur universel* et *la Gazette nationale de France* ne soufflent mot de cette soirée tumultueuse; quant au *Journal de Paris*, voici en quoi consiste son compte rendu : — « L'auteur de *la Belle Fermière* vient d'éprouver qu'au théâtre le premier succès, quand il a été aussi brillant que le sien, rend les autres très difficiles à obtenir, et que le public exige beaucoup de ceux qui lui ont beaucoup donné. *La Bayadère* a été reçue avec un tel mélange d'applaudissements et de murmures qu'il nous serait impossible de rendre un compte exact de cette pièce. Nous attendrons pour la faire connoître les représentations suivantes. Nous prévenons seulement qu'en tirant son sujet du livre de l'*Histoire philosophique des deux Indes*, de Thomas Raynal, l'auteur de la pièce n'en a pris que le nom, et qu'elle n'a point fait de sa *Bayadère* une courtisane; qu'elle s'est proposé en la mettant sur le théâtre de nous présenter la vertu embellie par les talens et les grâces. »

Il paraît avéré que la chute de cet ouvrage fut surtout le fruit d'une cabale, car voici comme en parlait un autre écrivain : — « *La Bayadère* ou *le Français à Surate*, comédie en 5 actes, en vers, fut impitoyablement sifflée, *sans avoir été entendue*, sans égards pour l'auteur, qui représentait le principal personnage; et pourtant cet ouvrage annonçait de l'imagination, du sentiment, le talent d'écrire; mais les mots indiens trop prodigués sans être expliqués y jetaient de l'obscurité. D'ailleurs, le public était prévenu contre la pièce et contre l'auteur, parce qu'on pardonne difficilement des prétentions mises trop à découvert. Une bayadère, belle, spirituelle, brillante de grâce et de talent, bonne, sensible, et qui plus est, malgré son état de danseuse, fière, chaste et vertueuse, parut un personnage invraisemblable, fantastique, et l'on trouva mauvais que l'actrice-auteur s'attribuât dans ce rôle tous ces genres de gloire, quand même elle y aurait eu des droits incontestables. Les fades éloges qu'elle s'y faisait prodiguer ne trouvèrent pas la même indulgence que ceux qu'on avait applaudis dans *la Belle Fermière*, et la pièce tombée n'a jamais revu le jour (2) ».

Il faut avouer que Mlle Candeille expiait cruellement, en cette circonstance, l'enivrement où l'avait pu jeter son premier succès. On en aura la preuve par cette lettre désolée qu'elle adressait au *Journal de Paris*, et que celui-ci publiait dans son numéro du 11 pluviôse (30 janvier) :

« Paris, le 9 pluviôse.

» Citoyen,

» Quand la persécution me poursuit, quand l'injustice et la calomnie s'attachent à ma ruine, je dois à mes défenseurs, je me dois à moi-même de repousser les insinuations perfides de ceux qui voudroient encore me ravir l'estime du public après avoir trompé tous les efforts que j'ai faits pour lui plaire.

» Jamais un *orgueil* insensé, jamais une *prétention* arrogante ne dirigèrent mes pas dans la carrière des arts. La soumission et la nécessité me mirent au théâtre; l'habitude et l'amour du travail m'ont enhardie à écrire. Ces deux ressources réunies sont mes seuls moyens d'existence ; ma famille à soutenir, d'autres charges plus onéreuses, mes besoins actuels et surtout l'inquiétude de l'avenir, voilà mes motifs pour les faire valoir; j'ose croire que, s'ils eussent

(1) « On attribua d'abord la pièce à M. de Ségur; mais, quand on en connut le véritable auteur, Mlle Contat, qui depuis a réparé ses torts envers une personne dont elle avait été jalouse, arrêta le cours des représentations. » *(Biographie universelle et portative des Contemporains.)*

(2) *Biographie des hommes vivants.*

été connus, mes détracteurs eux-mêmes n'auroient pu se déterminer à me rendre l'objet du ridicule et de l'aversion quand je devois être celui de l'indulgence et de l'encouragement.

» Ne refusez pas à mon malheur, citoyen, le dédommagement que je sollicite de votre bienveillance. Ce ne sera pas la première ni la plus foible obligation que je vous aurai eue sans vous connoître.

» *Julie Candeille, femme de R.* »

(*A suivre.*) ARTHUR POUGIN.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

On nous écrit de Saint-Pétersbourg : Vous connaissez bien M. Mierzwinsky, c'est à Paris qu'il a fait ses premières armes — je n'ai donc qu'à constater son succès chez nous. Il a débuté dans le rôle d'Arnold (*Guillaume Tell*). Sa voix puissante et sa belle prestance ont fait merveille. Si vous désirez mon opinion personnelle, je vous avoue que j'ai trouvé dans ce talent du pour et du contre. Je n'ai rien à dire contre l'organe, qui est un don de Dieu ; — mais ce que j'aurais à reprocher à M. Mierzwinsky — c'est qu'il a suivi la marche générale adoptée par les chanteurs d'aujourd'hui, marche à la vapeur, qui empêche toute étude sérieuse. M. Mierzwinsky possède tout ce qu'il faut pour devenir un grand artiste et pourtant l'inégalité de son exécution prouve qu'il lui manque ce fini qui fait les véritables chanteurs. Tantôt il étonne par la facilité de son émission, il émeut par son énergie — tantôt sa respiration lourde paralyse l'impression première — le son est trop ouvert — il souligne trop ses phrases. Le manque d'école se fait sentir. Malgré cela il a produit beaucoup d'effet. M. Dufriche nous a paru plus versé dans son art. Belle voix de baryton, surtout dans les notes basses ; manière de phraser artistique — beaucoup de sentiment — belle physionomie. Ce qu'il devrait éviter, c'est parfois un peu d'affectation ; parfois aussi, mais cela ne dépend pas de lui, le timbre de la voix reste sourd. Mme Repetto (Mathilde) vocalise bien et elle a parfois des tours de force à la Patti qui surprennent. Permettez-moi de signaler à votre attention un tout jeune ténor, élève de Mme Everardi : M. Derossi, qui se rend à Milan pour tenter la fortune. Belle voix — sonore — une agilité déjà remarquable — peut-être un futur Calzolari... Nous manquons tant de ténors de grâce que ce serait une bonne fortune pour les impresarii. Mais c'est Paris qu'il faut pour consacrer un jeune talent. Je pense donc que M. Derossi prendra bientôt la bonne voie, je le lui conseille — c'est à Paris encore que les belles traditions du chant se conservent le mieux. MAURICE RAPPAPORT.

— C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Mendelssohn, décédé le 4 novembre 1847. Le théâtre de Leipzig donne à cette occasion une représentation du plus haut intérêt, composée des œuvres du maître. Elle comprend : 1° *le Retour de l'étranger*, charmant ouvrage en deux actes, joué jadis au Théâtre-Lyrique de Paris, sous le titre de *Lisbeth* ; 2° la *Première nuit de Sabbat*, la belle cantate dramatique de Mendelssohn, que l'on a montée et mise en scène comme une composition théâtrale ; 3° enfin le finale de *Loreley*, le seul morceau achevé d'un grand opéra, dont Mendelssohn avait commencé la composition. Voilà qui promet une belle soirée et décidément les Allemands savent honorer intelligemment leurs morts illustres.

— La *Berliner Bærsenzeitung* annonce que Mme Lucca se rend à Moscou où elle est engagée pour quatre semaines à raison de 40,000 roubles. Le 11 décembre elle doit être à Berlin pour y donner une série de représentations, après lesquelles elle se rendra à Vienne pour faire sa rentrée à l'Opéra impérial le 25 octobre. Au mois de mai et de juin elle doit chanter à Londres où elle est engagée par MM. Gye à raison de 100,000 fr. Il est douteux que dans la saison d'hiver de 1884-85 on l'entende en Europe, car elle est à peu près décidée à accepter les offres qu'on lui fait en Amérique : 500,000 francs pour six mois.

— Il n'y a pas que les cantatrices à qui l'on propose de gros appointements pour passer l'Atlantique ; M. Pollini vient d'offrir 500,000 marks (625,000 francs) à Antoine Rubinstein pour une série de 100 concerts à donner chez les Yankees. Rubinstein n'a pas encore pu se décider.

— Liszt, en ce moment à Weimar, y restera jusqu'au 16 novembre, après quoi il se rendra comme de coutume à Buda-Pest.

— Le théâtre de Francfort vient de donner à ses habitués *les Macchabées* d'Antoine Rubinstein. L'ouvrage a réussi brillamment et les ovations n'ont pas manqué au maître qui dirigeait en personne l'interprétation de sa partition. Il n'est pas douteux que *les Macchabées* ne se fixent au répertoire du théâtre de Francfort et ne conquièrent leur place sur toutes les grandes scènes de l'Allemagne. L'œuvre, pleine d'idées originales et de vigueur dramatique, est certainement le meilleur ouvrage que Rubinstein ait composé pour le théâtre.

— On monte un nouveau ballet à l'Opéra de Vienne ; titre : *les Assassins* ; auteur : l'archiduc Johann.

— Les journaux de Berlin parlent avec éloges d'un nouveau *Concerto* pour violon de M. Wilhelm Jacoby, que le jeune violoniste Dengremont travaille en ce moment et se propose de faire entendre.

— On nous écrit de Londres : La saison d'hiver est commencée, bien commencée, car les brouillards obscurcissent l'air et nous forcent d'écrire toute la sainte journée au gaz. Nous avons, en fait de concerts, trois concerts d'automne annoncés par le célèbre chef d'orchestre Hans Richter ; le premier a été donné lundi, le second aura lieu samedi. De ces deux concerts, les programmes consistent en une symphonie de Beethoven et diverses compositions de Richard Wagner. Les concerts du Palais de Cristal ont aussi commencé. Ceux-ci ont lieu le samedi après midi et l'on a pu entendre la dernière fois une ouverture ravissante de Sterndale Bennette qui, quoique anglais, est bien connu des dilettantes français, et une symphonie de sir George Macfarren. Les Concerts populaires commenceront lundi prochain. Là, le succès est certain, car on ne se départit pas d'un type de programme qui est infaillible ; la meilleure musique des grands maîtres consacrés avec les meilleurs exécutants que l'on puisse trouver. Mme Néruda, cette incomparable violoniste se trouve à la tête du quatuor pour la première moitié des concerts, de novembre à février, et Joachim pour la seconde série, de février à avril. Deux concerts pourtant sont réservés à M. Heerman. — Nous avons encore les Concerts-promenades où l'on entend, quand on le peut, les vocalistes du jour ; mais une conversation des plus animées, les sodas qu'on ouvre avec fracas, des discussions à haute voix, font de ces assemblées d'hommes et de femmes des promenades de concerts plutôt que des Concerts-promenades. Dans le beau théâtre Covent-Garden, il y a la Floral-Hall que M. Gye père a fait construire pour y donner ses magnifiques concerts, avec l'élite de ses chanteurs Patti, Lucca, etc., etc. Cette même salle est remplie aujourd'hui de tables, de verres de bière, de spiritueux de toute sorte. De la musique on n'entend pas le moindre accord et l'on appelle ça des concerts ! L. E.

— Le capellmeister Hans Richter donnera mercredi prochain un grand concert à Manchester, exclusivement composé d'œuvres de Beethoven et de Richard Wagner.

— Au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, *Faust* est l'opéra des souverains et des princes. On l'a servi l'autre mois au roi d'Espagne. On vient de l'offrir au duc de Bragance, prince héritier du Portugal.

— Depuis plusieurs années déjà l'Académie des beaux-arts de Belgique avait mis au concours une étude critique sur la vie et les ouvrages de Grétry. Les mémoires envoyés avaient paru insuffisants jusqu'ici, mais cette année on a été plus heureux. Dans sa séance dernière, la classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique, adoptant les conclusions des rapports de ses commissaires, a décerné une médaille d'or d'une valeur de 800 francs à notre collaborateur Michel Brenet.

— On nous écrit de Bruxelles : « Samedi dernier a eu lieu le premier concert de l'*Association des Artistes musiciens*. Le succès a été complet. Trois solistes figuraient au programme : Mme Delaquerrière de Miramont, MM. Heuschling, baryton, et Thomson, le brillant violoniste. Le *Chatterton*, de Jules Bordier, a été très chaudement accueilli. L'auteur, présent dans la salle et connu par les musiciens, a dû saluer le public, qui l'a longuement applaudi. »

— Nouvelles des théâtres de Madrid : A l'Apollo on a donné un nouvel opéra du maestro Marquet, *La Cruz de fuego*, qui ne paraît pas avoir réussi ; on y monte en toute hâte un autre ouvrage inédit du même compositeur : *San Francisco de Sena*. Au théâtre Eslava, une opérette ou Zarzuela du maestro Rubio : *Dos exentricos*, a eu la meilleure fortune.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les concours d'admission au Conservatoire, commencés le 16 octobre, sont aujourd'hui terminés. Nous avons déjà parlé des nombreux candidats qui se sont présentés aux classes de chant ; ceux qui ambitionnaient d'entrer dans les classes instrumentales étaient relativement plus rares. Il est juste d'ajouter que leur éducation musicale était généralement plus avancée. Bref, le recrutement des nouveaux élèves s'est opéré dans les meilleures conditions et tout fait prévoir que cette nouvelle année scolaire, comme les précédentes, donnera les meilleurs résultats.

Nous avons reçu, cette semaine, le quatrième fascicule de l'Annuaire de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques. Nous lui empruntons le tableau des recettes faites dans les théâtres pendant l'exercice 1881-82 et l'exercice 1882-83. Ces exercices commencent le 1er mars et se terminent à la fin de février. Voici d'abord les théâtres dont la recette est en augmentation :

Opéra-Comique : recette totale . . .	1.832.279	25
Augmentation sur 1881-82 . . .	75.672	30
Odéon : recette totale	316.505	75
Augmentation.	28.828	»
Vaudeville : recette totale	1.395.906	»
Augmentation	434.262	»
Variétés : total	1.543.915	»
Augmentation	376.493	»

Gymnase : total	1.036.517 »
Augmentation	206.503 45
Porte Saint-Martin : total	1.058.792 25
Augmentation	53.048 35
Renaissance : total	712.043 50
Augmentation	37.739 50
Folies-Dramatiques : total	702.634 85
Augmentation	100.828 »
Athénée-Comique : total	187.517 »
Augmentation	13.232 05

Voici maintenant ceux qui ont subi une diminution :

Opéra : total	3.066.348 77
Diminution sur 1881-82	101.139 56
Théâtre-Français : total	2.026.665 21
Diminution	113.926 63
Palais-Royal : total	740.158 50
Diminution	367.841 »
Nouveautés : total	734.125 50
Diminution	15.667 50
Gaîté : total	714.884 80
Diminution	2.344 45
Ambigu : total	513.699 25
Diminution	29.907 50
Nations : total	302.417 15
Diminution	578.591 25
Cluny : total	173.301 75
Diminution	43.459 85
Château-d'Eau : total	306.718 75
Diminution	1.378 85
Bouffes-Parisiens : total	597.329 »
Diminution	287.966 50
Comédie-Parisienne : total	286.408 20
Diminution	22.740 30

Ajoutons que, par suite de cette diminution dans les recettes de 1882-83, comparées à celles de 1881-82, les auteurs ont touché, comme droits, 104,804 francs de moins que dans l'exercice précédent.

— Plusieurs journaux avaient annoncé que la question des magasins de décors de l'Opéra était tranchée. L'administration avait résolu de garder ou laisser subsister l'installation de la rue Richer, et l'on devait établir sur la scène même de l'Opéra un magasin pour lequel on aurait utilisé le grand espace qui se trouve entre la toile du fond et le foyer de la danse. La première partie de cette nouvelle était seule exacte. Rien n'est encore décidé en ce qui concerne le magasin des décors à établir sur la scène même du théâtre.

— Le *Richard III* de MM. Emile Blavet et Gaston Salvayre sera représenté aux premiers jours du mois prochain au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg. M. Salvayre se dispose à partir dans quelques jours pour diriger les dernières répétitions de son œuvre. « Plusieurs membres de la presse parisienne, dit M. Besson de *l'Evénement*, devaient être conviés à cette solennité artistique par le ministère des beaux-arts de Russie; mais, au dernier moment, l'administration a changé d'idée; personne n'est invité, pas même l'auteur du livret. M. Salvayre a reçu seul une invitation officielle. » Pour notre part nous ne nous en plaindrons pas. En supposant qu'on nous eût fait l'honneur de nous inviter, il est douteux, malgré tout l'intérêt que nous portons aux auteurs de *Richard III*, que nous nous fussions décidés facilement à faire le voyage de Pétersbourg, au mois de décembre. Le métier de critique est déjà bien assez dur.

— Les examens d'admission pour les élèves aspirants à entrer à l'École Française Populaire de musique et de déclamation auront lieu au Palace-Théâtre, 15, rue Blanche, et sont fixés ainsi qu'il suit : 8 novembre à 9 heures du matin, jeudi, chant (hommes) et chant (femmes); 9 vendredi, contre-basse, alto, violoncelle et violon; 10 samedi, déclamation (hommes), déclamation (femmes); 11 dimanche, comme facilité pour les personnes qui auraient des dispositions et qui désireraient entrer à cette école, soit pour la musique, déclamation, danse, escrime, et qui ne peuvent, ainsi que les ouvriers et les enfants qui sont dans les écoles, s'absenter pendant la semaine dans la journée, il y aura des cours le soir ; un jury spécial siégera le dimanche 11 novembre depuis le matin 9 heures jusqu'à 6 heures. Le 12 novembre lundi, flûte, hautbois, clarinette, basson; 13 mardi, timbales, harpe, danse, escrime, chant (*classe Italienne*); 14 mercredi, composition, harmonie, solfège (hommes et femmes); 15 jeudi, piano (hommes), pianos (femmes).

— Notre jeune et sympathique confrère, Georges Boyer, vient de prendre possession des fonctions de secrétaire général du théâtre de la Porte-Saint-Martin.

— M. Léon Roques, le compositeur bien connu, marie sa fille. Le mariage de Mlle Jeanne Roques avec M. Charles Spake-Nye sera célébré mardi prochain, en l'église Saint-Pierre de Chaillot.

— A la suite des incidents qui se sont produits au théâtre de Marseille, le maire de cette ville vient de prendre un arrêté qui défend toutes manifestations bruyantes à l'adresse des artistes qui débutent au théâtre. Ce n'est qu'à la fin du spectacle, après la chute du rideau et à l'instant où le régisseur prononcera les noms des artistes qui auront débuté, que le public sera appelé à se prononcer. Voilà qui est bien : mais il ne suffit pas de prendre des arrêtés, il faut encore les faire respecter. Avec un public aussi turbulent que celui de Marseille, sera-t-il possible d'y tenir la main? Nous le souhaitons sans trop oser l'espérer.

— Tandis qu'au théâtre de Marseille les débuts s'effectuent au milieu de scènes regrettables, les concerts populaires de la ville ont fait leur réouverture dimanche dernier, avec le plus grand calme. M. Cisvenne de la *Gazette du Midi* nous donne d'intéressants détails sur cette utile institution qui a de grands projets pour cette année et vient d'adjoindre un orphéon à ses chants féminins, ce qui lui permettra de donner des grandes compositions instrumentales et vocales. « On nous fera entendre, dit M. Cisvenne, les symphonies de Beethoven, de la 1re à la 9me et dans leur ordre chronologique, en faisant, pour ainsi dire, assister le public au développement progressif de ce génie qui a commencé par s'inspirer de Haydn et de Mozart, mais qui est bientôt devenu lui-même, et dont les dernières compositions trahissent l'effort qu'il faisait pour s'élever toujours vers des horizons nouveaux où, même aujourd'hui et après plus d'un demi-siècle d'immense progrès, l'esprit humain a peine à le suivre ! Enfin, nous entendrons aussi des œuvres de compositeurs modernes et que nous ne connaissons pas encore, telles que de grandes pages symphoniques de Liszt, de Wagner, des oratorios de Hændel, Mendelssohn, Gounod, et l'on peut voir, par ce qui a été fait déjà comme par ce qui sera fait encore, que les Concerts Populaires classiques de Marseille ne le cèdent à aucune autre institution de ce genre .»

— La *Société symphonique lyonnaise* fera prochainement l'ouverture de la saison par une brillante solennité. Cette excellente Société, qui est due à la création d'un Lyonnais, C. Bigel, mérite assurément qu'on s'y intéresse. Ce n'est qu'au prix de luttes incessantes, d'un travail laborieux et de privations de toutes sortes qu'elle est parvenue à d'excellents résultats. L'orchestre en est vaillamment dirigé par M. Laussel. M. Bigel a tout fait pour agrandir les relations de cette Association, qui possède à Paris de nombreux membres correspondants et représente à Lyon l'Association départementale créée par M. Emile Pessard. La Société symphonique est placée sous le patronage de Ch. Gounod. M. Bigel, porteur d'une adresse contenant plus de 300 signatures de notabilités artistiques, a eu ces jours-ci une entrevue avec l'auteur de *Faust*. Une solennité sera donnée en son honneur le 25 novembre prochain. Le programme est composé exclusivement d'œuvres du Maître. M. Lauwers, le baryton si applaudi chez Pasdeloup et Colonne, et Paul Viardot, le remarquable violoniste, viennent tout exprès de Paris pour cette grande fête.

— Solennité musicale jeudi dernier à l'église Saint-Symphorien, à Versailles ; il s'agissait de l'inauguration d'un nouvel orgue construit par la maison Abbey. L'instrument possède une sonorité ample dans son ensemble, et les jeux de détail sont très variés. Il a été joué par M. Alexandre Guilmant, qui en a fait ressortir toutes les richesses en interprétant tour à tour du Bach, du Couperin, et quelques-unes de ses nouvelles compositions. MM. Maurin, Loys et Lauwers, avec le talent qu'on leur connaît, ont beaucoup contribué aussi au succès de cette belle fête musicale. M. Deschamps, organiste titulaire, a joué avec beaucoup de talent le premier morceau de la troisième sonate de M. Guilmant.

— Dimanche dernier, salut dans la chapelle des Passionnistes anglais, de l'avenue Hoche. On y a entendu un lied pour violon et orgue de M. Clément, joué avec un style excellent par M. Debruille, premier violon à l'Opéra, et un motet chanté avec violon concertant par Mme la marquise de Granville, dont la voix a charmé l'auditoire.

CONCERTS

Grande affluence, dimanche dernier, au second concert populaire du Cirque d'Hiver, dirigé par M. Pasdeloup.

La *Symphonie écossaise* de Mendelssohn a eu un véritable succès d'enthousiasme. L'air du ballet de *Prométhée* (Beethoven), que l'on joue souvent dans les concerts, n'ajoute pas beaucoup à la gloire du grand compositeur ; il y a même dans la partition de *Prométhée* des pages qui lui sont supérieures ; c'est néanmoins un morceau agréable et qui fait toujours plaisir, bien exécuté, comme il l'a été, avec le concours de MM. Vandergucht (violoncelliste) et Hasselmans (harpiste). L'ouverture d'*Obéron* (Weber) a été enlevée et, comme toujours, a produit son effet irrésistible. La *Jeunesse d'Hercule* appartient à l'école descriptive : l'ode symphonique de M. Saint-Saëns dépeint, paraît-il, Hercule entre le vice et la vertu, hésitant quelque temps entre les deux voies qui lui sont ouvertes, se décidant enfin pour la meilleure, après l'exécution d'un petit ballet qui fait ressortir alternativement les avantages du plaisir et ceux de l'austérité. Il y a beaucoup d'effort dans cette composition symbolique, qui aurait pu, aussi bien, représenter autre chose : il eût suffi de changer la légende. Notons néanmoins, dans la première partie, une sorte de marche d'une fort belle allure, qui se reproduit dans la conclusion et qui a paru vaincre la froideur du public. Le grand succès du concert a été pour le *Concerto en mi ♭*, de Mozart, qui est vraiment admirable et a été merveilleusement interprété par M. Ritter. L'andante et le finale de ce morceau sont tout à fait remarquables. Le finale, où l'on retrouve tout entier l'immortel auteur de *Don Juan*, a provoqué une explosion d'enthousiasme.

H. B.

— Dire qu'on a exécuté la *Damnation de Faust*, au Châtelet, dimanche dernier, c'est faire comprendre que la salle était comble, le public fort attentif, et le succès, en somme, complet. On a bissé, selon l'usage, la danse des Sylphes, la sérénade et l'invocation à la nature, que le ténor Vergnet a interprétée avec beaucoup de talent. Comme de coutume c'était M. Lauwers qui faisait Méphistophélès; M. Fournets chantait la partie de Brander, enfin Mlle Brun mettait au service du personnage de Margarita une voix toujours appréciée. Et cependant, M. Colonne affirme que c'est là la 38e et *dernière* audition de l'œuvre de Berlioz. Voilà une annonce qui causera bien des regrets et bien des déceptions. E. DE B.

— Rappelons à nos lecteurs que c'est aujourd'hui que reprennent les belles séances de la *Société des nouveaux Concerts*, sous la direction de M. Charles Lamoureux. Les deux premiers concerts donnés avec le même programme pour la double série d'abonnés seront exclusivement consacrés à des œuvres symphoniques; mais, après cette entrée en campagne, commencera le défilé des grandes œuvres instrumentales, que M. Lamoureux nous a promises dans son programme général de la saison. C'est ainsi que nous entendrons au troisième concert, avec la neuvième symphonie de Beethoven, *le Défi de Phébus et de Pan*, l'une des œuvres les plus curieuses et les plus originales de Jean-Sébastien Bach.

— Voici les programmes des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche.

Au *Cirque d'Hiver* : 1° Symphonie pastorale de Beethoven; 2° Fragments symphoniques d'*Orphée* de Gluck; 3° Scène de bal du *Roi s'amuse* de Léo Delibes; 4° Concerto de piano en *ut mineur* de Mozart, interprété par M. Théodore Ritter; 5° Ouverture du *Tannhœuser* de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au *Châtelet* : 1° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven; 2° Rapsodie norvégienne de Lalo; 3° Danses hongroises de Brahms; 4° Les *Erinnyes* de Massenet. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Château-d'Eau* : 1° Ouverture de *Jessonda* de L. Spohr; 2° Symphonie en *ut mineur* de Beethoven; 3° *España* de M. Emmanuel Chabrier; 4° Fragments symphoniques du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn; 5° Ouverture du *Carnaval Romain* de Berlioz. Le concert sera dirigé par M. Charles Lamoureux.

— On nous écrit de Strasbourg :

Au premier concert d'abonnement de l'orchestre municipal de Strasbourg M. Bernhard Scholz, directeur du Conservatoire de Francfort, a fait entendre deux de ses compositions. Son ouverture d'*Iphigénie en Tauride*, qui est une œuvre de mérite et que l'orchestre a brillamment enlevée, a été favorablement accueillie par le public strasbourgeois. Comme pianiste exécutant son concerto op. 57 en *si* majeur, M. Scholz a été moins apprécié; cette œuvre fort soignée, il est vrai, manque de réelle inspiration, et, malgré le brio d'exécution du pianiste, l'auditoire est resté froid. Le grand succès de la soirée a été pour Mlle Herminie Spies, cantatrice de Wiesbaden. On lui a redemandé entre autres un lied de J. Brahms : *Vergebliches Ständchen*, spirituel feuillet qu'elle a finement détaillé. Ne quittons point l'Alsace sans mentionner l'éclatant succès remporté à Colmar par le quatuor des dames autrichiennes, composé des trois sœurs Tschampa et de Mlle Gallowitsch, ni sans signaler l'excellent accueil fait à cette même soirée, au violoniste Florian Isaïe, professeur au Conservatoire de Strasbourg et qui récemment s'était fait applaudir aussi à Bade, à cette séance où la grande pianiste parisienne, Mme Montigny, a remporté un si éclatant triomphe.

NÉCROLOGIE

On annonce, de Pesth, la mort de Robert Volkmann, un des compositeurs de musique les plus justement réputés. Robert Volkmann était né le 6 avril 1815 à Lommatsch, en Saxe. Depuis quarante ans environ il s'était fixé à Pesth et depuis huit ans il était attaché comme professeur à l'Académie de musique de cette ville. L'esprit de Volkmann est apparenté avec celui de Schumann, c'est assez dire que sa musique a un caractère tout moderne. Parmi ses compositions les plus estimées, on peut citer le trio en *si* bémol mineur, deux quatuors, l'un en *sol*, l'autre en *la* mineur, deux symphonies dont la plus connue est en *ré* mineur. En somme, c'est un musicien de marque qui disparaît et une sérieuse perte pour l'art allemand.

J.-L. HEUGEL, *directeur-gérant*.

— La *Société des symphonistes* va reprendre ses séances d'études tous les mercredis soir, à 8 heures 1/2, rue d'Argenteuil, n° 11, près l'avenue de l'Opéra, à partir du 1er novembre. MM. les amateurs instrumentistes retrouveront sans doute avec plaisir l'occasion de travailler les symphonies anciennes et modernes sous la direction de M. Délédicque.

— La réouverture des cours complets de piano et solfège, de l'excellent professeur Mlle J.-M. de Lalanne aura lieu le 30 octobre, dans son nouvel appartement, 57, rue du Faubourg-Montmartre.

— Cours de chant, par Mlle Coyon-Hervix, sous le patronage de M. Saint-Yves Bax, professeur au Conservatoire. On s'inscrit chez M. Blondel, facteur de pianos, 53, rue de l'Échiquier, en face le Conservatoire.— Ouverture le 30 juillet prochain.

— Mlle Élisa Bertucat, de retour à Paris, vient de reprendre ses cours de chant. — On s'inscrit 6, rue Bleue.

— Les cours de piano de Mmes Mangeot s'ouvriront dans leurs salons, 21, avenue de l'Opéra, le jeudi 8 novembre à trois heures. Ces cours de tous les degrés où les meilleures études et les plus belles œuvres classiques et modernes seront exécutées à huit et à seize mains, paraissent appelés à un grand succès. Le talent délicat de Mlle Louise Mangeot, qui s'inspire des conseils de M. Francis Planté, assurera d'avance la réussite de cet intelligent enseignement.

— Réouverture du cours de solfège, chant, piano et harmonie de M. A. Brody, 5, rue de Lancry. M. A. Brody a obtenu, pour ses ouvrages didactiques, à l'Exposition d'Amsterdam, la médaille de bronze.

— La librairie Delarue vient de publier un traité théorique et pratique de la Danse, du professeur Desrat. — Ouvrage intéressant et utile, dans lequel on retrouve toute l'expérience du professeur.

— REVUE BRITANNIQUE. — Sommaire des matières contenues dans la livraison d'octobre : I. Don Juan d'Autriche. Fragments de l'histoire du XVIe siècle. — II. Les chemins de fer d'intérêt local. — III. Madame Delphine, par George W. Cable. — IV. Les pionniers de l'Europe et le Yunnam. — V. Les vins célèbres de l'antiquité. — VI. Le destin d'une hirondelle, nouvelle suédoise, par Daniel Fallstrom. — VII. Poésies, pensées diverses. — VIII. Chronique scientifique. — XI. Correspondances d'Allemagne, de Russie, d'Orient, d'Amérique, d'Italie, de Londres. — X. Chronique et bulletin bibliographique.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2749 — 49me ANNÉE — N° 50. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 11 Novembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour:

PRIEZ, CHANTEZ

nouvelle mélodie de J. FAURE, poésie de JULES BERTRAND. — Suivront immédiatement : *Petits oiseaux*, ancienne mélodie de H. RIGEL, poésie de BALZAC, extraite de l'*Album de la Grand'maman* de J.-B. WEKERLIN.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO: *Bretagne*, n° 4 des *Impressions poétiques* de THÉODORE RITTER. — Suivra immédiatement: *Toréador et Andalouse*, pièce caractéristique extraite du *Bal costumé* d'ANT. RUBINSTEIN.

PRIMES DU MÉNESTREL 1883-1884

Voir à la huitième page de ce numéro le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre prochain, date de la 50e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1883-1884.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1883 à fin novembre 1884 (50e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne ; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH, STROBL et KAULICH de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes ; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1883-1884.

RICHARD WAGNER

ESQUISSE AUTOBIOGRAPHIQUE

(1813-1842)

(Suite)

C'est ainsi que j'entrai dans l'été de 1840, complètement dénué de toute perspective prochaine ; mes relations avec Habeneck, Halévy, Berlioz, etc., ne pouvaient nullement contribuer à m'en ouvrir quelqu'une : à Paris, il n'existe pas d'artiste qui ait le temps de lier amitié avec un autre, chacun se démène et s'agite pour son propre compte. Halévy, comme tous les compositeurs parisiens de notre époque, n'a été enflammé d'enthousiasme pour son art que juste le temps qu'il fallut avant d'arriver à obtenir un grand succès : à peine celui-ci remporté, et l'auteur rangé dans la catégorie privilégiée des *lions* (1) de la musique, qu'il n'eut en tête qu'une chose, faire des opéras et en tirer argent. La *renommée* (2) est tout à Paris, elle fait le bonheur et la perte des artistes. — Berlioz, en dépit de son caractère déplaisant, m'attira beaucoup plus : il y a entre lui et ses collègues parisiens cette immense différence qu'il ne fait pas sa musique pour gagner de l'argent. Mais il ne peut écrire pour l'art pur, le sens du beau lui manque. Il reste complètement isolé dans sa tendance : il n'a personne à ses côtés qu'une troupe d'adorateurs, qui, platement et sans le moindre jugement, saluent en lui le créateur d'un système de musique tout battant neuf, et lui ont complètement tourné la tête ; en dehors d'eux, tout le monde l'évite comme un fou.

Mes opinions prématurées et inconsidérées sur les procédés musicaux reçurent le coup de grâce... des Italiens. Ces héros du chant si vantés, Rubini en tête, m'ont complètement dégoûté de leur musique. Le public qui les écoute a contribué pour sa part à cet effet. Le *Grand Opéra* me laissa tout à fait mécontent par l'absence de tout esprit supérieur dans ses interprétations : je trouvai tout commun et médiocre. La *mise en scène* (3) et les décors, je le dis franchement, sont ce que je préfère dans toute l'*Académie royale de Musique* (4). L'*Opéra-Comique* (5) aurait été bien plutôt en état de me satisfaire ; il possède les premiers talents, et ses représentations offrent quelque chose de complet et d'original, que nous ignorons en Allemagne. Mais ce qu'on écrit actuellement pour ce théâtre appartient aux plus détestables productions qui aient jamais paru aux époques de dé-

(1) (2) En français dans le texte.

(3) (4) (5) En français.

génération artistique. Où s'est enfuie la grâce de Méhul, d'Isouard (1), de Boieldieu et du *jeune* Auber, devant les ignobles rythmes de quadrille qui, à l'heure qu'il est, remplissent ce théâtre de leur fracas?

La seule chose, digne de remarque pour le musicien, que renferme Paris, c'est l'orchestre du *Conservatoire*. Les exécutions des œuvres symphoniques allemandes dans ces concerts ont produit sur moi une impression profonde, et m'ont initié de nouveau aux merveilleux mystères de l'art véritable. Qui veut apprendre à connaître à fond la neuvième Symphonie de Beethoven, doit l'entendre jouer par l'orchestre du Conservatoire de Paris..... Mais ces concerts sont complètement isolés, rien ne s'y rattache.

Je ne frayais presque pas du tout avec des musiciens : des lettrés, des peintres, formaient ma société; j'ai fait à Paris plus d'une belle expérience d'amitié.

Me trouvant ainsi dans cette ville sans la moindre perspective en vue, je repris la composition de mon *Rienzi;* je le destinai maintenant à Dresde, d'abord parce que je savais qu'à ce théâtre on avait sous la main les meilleurs interprètes, la Devrient, Tichatschek (2), etc., ensuite parce que je pouvais espérer, avec l'aide de mes relations de jeunesse, y trouver accès du premier coup. Je renonçai donc à peu près entièrement à mon *Interdiction d'aimer*; je sentis que son auteur n'avait plus droit à mon estime. Je n'en fus que plus indépendant pour me conformer à ma vraie foi artistique pendant l'achèvement de mon *Rienzi*. Des soucis de diverse sorte, une misère noire, tourmentèrent ma vie à cette époque. Soudain Meyerbeer reparut pour quelque temps à Paris ; il s'informa avec le plus aimable intérêt de l'état de mes affaires, et voulut me venir en aide. Il me mit alors en relations avec le directeur du Grand Opéra, Léon Pillet : à cette occasion, il fut question d'un opéra en deux ou trois actes dont on me confierait la composition pour ce théâtre. Dans cette éventualité, je m'étais déjà pourvu d'un canevas de sujet. *Le Hollandais errant*, dont j'avais fait sur mer la connaissance intime, avait persisté à captiver mon imagination ; de plus, j'eus connaissance de l'emploi caractéristique qu'avait fait Henri Heine de cette légende dans une partie de son *Salon* (3). En particulier, le mode de rédemption de cet Ahasvérus de l'Océan, emprunté par Heine à une pièce hollandaise du même titre, acheva de me mettre en main tous les moyens propres à faire de cette légende un sujet d'opéra. Je m'entendis là-dessus avec Heine lui-même, je composai le canevas, et je le transmis à M. Léon Pillet, avec la proposition de faire faire d'après lui un livret français. Les choses en étaient arrivées là, quand Meyerbeer quitta encore Paris, et dut abandonner au destin l'accomplissement de mes vœux. Bientôt, j'appris avec stupéfaction que l'esquisse présentée à M. Pillet lui plaisait tellement, qu'il désirait que je la lui cédasse. Il se disait obligé, par une ancienne promesse, de confier un livret à un autre compositeur le plus tôt possible; l'esquisse par moi imaginée lui semblait parfaitement appropriée à ce but; il pensait que je n'hésiterais pas à consentir à la cession demandée, si je réfléchissais qu'il m'était impossible d'espérer obtenir avant un laps de quatre ans la commande immédiate d'un opéra, vu qu'il avait d'abord à remplir les promesses faites à plusieurs candidats ; naturellement il me semblerait trop long, en attendant cette époque, d'aller colportant mon sujet; j'en inventerai un nouveau, et je me consolerai certainement d'avoir fait ce sacrifice. Je combattis opiniâtrément cette prétention, sans pouvoir obtenir autre chose que l'ajournement provisoire de la question. Je comptais sur un prompt retour de Meyerbeer, et je gardai le silence.

Pendant ce temps, je fus engagé par Schlesinger à écrire dans sa *Gazette musicale* (4): je fournis plusieurs articles développés : *Sur la musique allemande*, etc. On goûta surtout vivement une petite nouvelle intitulée : *Une visite à Beethoven*. Ces travaux ne m'ont pas peu aidé à être connu et estimé à Paris. Au mois de novembre de cette année, j'avais complètement terminé la partition de mon *Rienzi*, et je l'envoyai sans retard à Dresde. Ce fut le point culminant de ma situation absolument déplorable : j'écrivis pour la *Gazette musicale* une petite nouvelle, *La fin d'un musicien allemand à Paris*, dans laquelle je faisais mourir l'infortuné héros avec la profession de foi suivante : « Je crois en Dieu, en Mozart, et en Beethoven ». Il était heureux que mon opéra fût terminé; car je me vis forcé de renoncer pour longtemps à l'exercice de tout ce qui était art; je dus entreprendre, au service de Schlesinger, des *arrangements* (1) pour tous les instruments du monde, même pour *cornet à pistons* (2); à ce prix, je trouvai à ma situation un léger adoucissement. Je passai donc l'hiver de 1841 de la façon la moins glorieuse. Au printemps, je me retirai à la campagne, à Meudon; la chaude approche de l'été me fit soupirer de nouveau après un travail intellectuel; l'occasion devait s'en présenter plus tôt que je ne le pensais. J'appris positivement que mon projet de texte pour le *Hollandais errant* avait été déjà communiqué à un poète, Paul Fouché (3), et je vis que si je ne finissais pas par me déclarer prêt à m'en dessaisir, j'en serais entièrement frustré sous n'importe quel prétexte; je finis par consentir, pour une certaine somme, à céder ce canevas. Je n'eus alors rien de plus pressé que de traiter mon sujet moi-même en vers allemands. Pour me mettre à l'œuvre, j'avais besoin d'un piano; car, après avoir interrompu pendant neuf mois toute production musicale, je dus chercher d'abord à me replacer dans une atmosphère musicale : je louai un piano. L'instrument arrivé, je tournai autour, pris d'une véritable angoisse : je tremblais maintenant d'avoir à découvrir que je n'étais plus du tout musicien. Je commençai d'abord par le chœur des matelots et la chanson des fileuses; en un clin d'œil tout marcha à souhait, et je poussai de bruyants cris de joie à cette constatation, profondément ressentie, que j'étais encore musicien. En sept semaines, l'opéra entier fut composé. Mais, à la fin de ce laps de temps, les plus vulgaires soucis matériels m'accablèrent : il fallut deux grands mois avant que je pusse parvenir à écrire l'ouverture de l'opéra terminé, bien que je la portasse à peu près achevée dans ma tête. Naturellement je n'eus rien de plus à cœur que de chercher à faire promptement représenter cet opéra en Allemagne : de Munich et de Leipzig on me répondit par cette formule de refus, que l'œuvre ne convenait pas à l'Allemagne. Naïf que j'étais, j'avais cru qu'elle ne convenait qu'à l'Allemagne, parce qu'elle touchait des cordes qui ne sont en état de vibrer que chez l'Allemand.

Je finis par envoyer mon nouveau travail à Meyerbeer à Berlin, en le priant de le faire recevoir au théâtre royal de cette ville. La chose fut faite assez vite. Mon *Rienzi* étant déjà reçu au théâtre royal de Dresde, j'envisageai la représentation de deux de mes œuvres sur les premières scènes allemandes, et je fus involontairement obsédé de cette pensée, que par une fortune singulière Paris m'avait été du plus grand secours pour l'Allemagne. Quant à Paris même, je n'y avais maintenant plus rien en perspective de quelques années : je le quittai donc au printemps de 1842. Pour la première fois je vis le Rhin....., les yeux mouillés de claires larmes; je jurai, pauvre musicien, une fidélité éternelle à ma patrie allemande.

Camille Benoit.

FIN

(1) Nicolo *Isouard* (ou Isoard), l'auteur de *Joconde*.

(2) *Tichatschek* (Joseph Aloys), ténor allemand célèbre, né en Bohême (11 juillet 1807), étudiait en 1827 la médecine à Vienne, quand la beauté remarquée de sa voix lui fit conseiller de renoncer à cette carrière, et le décida à entrer au théâtre d'opéra. Berlioz dans ses Mémoires parle de lui à plusieurs reprises. Avant d'aller à Dresde (1838), où il devait passer de longues années, il débuta comme premier ténor à Grætz (1834) et à Vienne. En 1839, il fit le voyage de Londres pour y chanter l'opéra allemand pendant la saison; il y retourna les deux années suivantes. Naturellement, ce fut à Dresde que Wagner le connut. Fétis dit l'avoir entendu chanter en 1850 au théâtre de cette ville, et le perd de vue à partir de cette époque. Tichatschek, s'il vit encore, a donc 76 ans, âge que doit rarement atteindre un premier ténor *célèbre*.

(3) En français.

(4) En français.

(1) (2) En français.

(3) *Paul Fouché*. — Dans une *Étude* publiée par *le Ménestrel* en 1866, sous ce titre : *La Nouvelle Allemagne musicale, Richard Wagner*, par A. de Gasperini, on lit à la page 29 : « *Le Vaisseau-Fantôme*, malgré les vers élégants de M. Paul Foucher et l'honnête musique de Dietsch, sombra après quelques représentations. »

SEMAINE THÉATRALE

Dimanche dernier, sur la place Malesherbes, on a célébré l'inauguration du monument élevé à la gloire d'Alexandre Dumas. C'est pour nous l'événement qui domine toute la semaine. Un littérateur glorifié, non pas même un poète, mais un simple romancier, un faiseur de comédies et de drames, pas le premier venu, il est vrai, une imagination hantée par le génie! comme cela nous repose des aigles politiques et avocassiers de province, pour lesquels, tous ces temps derniers, les statues semblaient pousser à l'instar des champignons!

Et quel artiste avait-on choisi pour couler dans le bronze l'effigie du grand improvisateur? Un autre improvisateur lui-même : Gustave Doré. Le ciseau de l'un semblait fait en effet pour célébrer la plume de l'autre. C'étaient deux cerveaux puissants dans leur facilité. Doré n'a pas survécu à son œuvre. Comme l'a dit excellemment dans une belle strophe le poète Fabre des Essarts :

Tout ce qu'avait son cœur d'énergie et de flamme,
Son culte, son amour, son art, sa foi, son âme,
Qui de l'éternité déjà portait le sceau,
Il fondit tout cela, voulant l'œuvre parfaite;
La mort, qui l'attendait, sitôt qu'elle fut faite,
Brisa l'artiste et le ciseau

Grande était l'affluence autour du monument. Six discours ont été prononcés, dans l'ordre suivant :

M. de Leuven, au nom et comme président du comité de la souscription nationale;

M. Albert Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, au nom du gouvernement;

M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel de l'Académie française;

M. Jules Claretie, au nom de la Société des auteurs dramatiques;

M. Edmond About, au nom de la Société des gens de lettres, dont il est président;

M. Halanzier, au nom de l'Association des artistes dramatiques, dont il est président.

Nous ne pouvons résister au désir de reproduire ici *in extenso* celui de M. Edmond About, tout pétillant et plein de verve, comme aux plus beaux jours de Compiègne :

Messieurs,

Cette statue qui serait d'or massif si tous les lecteurs de Dumas s'étaient cotisés d'un centime, cette statue, messieurs, est celle d'un grand fou qui dans sa belle humeur et son étourdissante gaieté logeait plus de bon sens et de véritable sagesse que nous n'en possédons entre nous tous. C'est l'image d'un irrégulier qui a donné tort à la règle, d'un homme de plaisir qui pourrait servir de modèle à tous les hommes de travail, d'un coureur d'aventures galantes, politiques et guerrières, qui a plus étudié à lui seul que trois couvents de bénédictins. C'est le portrait d'un prodigue qui, après avoir gaspillé des millions en libéralités de toute sorte, a laissé, sans le savoir, un héritage de roi. Cette figure rayonnante est celle d'un égoïste qui s'est dévoué toute la vie à sa mère, à ses enfants, à ses amis, à sa patrie; d'un père faible et débonnaire qui jeta la bride sur le cou de son fils, et qui pourtant a eu la rare fortune de se voir continué tout vivant par un des hommes les plus illustres et les meilleurs que la France ait jamais applaudis.

Le comité qui a pris l'initiative de cette réunion littéraire et patriotique a bien fait d'y convier la Société des gens de lettres. Je craignais encore, il y a quelques jours, qu'il ne nous eût oubliés et je ne m'en consolais pas facilement, car Dumas, qui fut un de nos fondateurs avec Hugo, Balzac, les grands romanciers du siècle, nous appartient au moins autant qu'à nos honorables amis les auteurs dramatiques.

Ses livres seront lus plus longtemps que ses comédies et ses drames ne seront représentés. Durant un siècle et plus, ces beaux récits où l'action ne languit jamais, où le style est limpide et brillant comme le cristal d'une eau de source, où le dialogue pétille comme du bois vert sur le feu, feront la joie des jeunes gens, la distraction des vieillards, le repos des travailleurs, la consolation des malades, les délices de tous. J'ai vu des hommes d'un certain âge, et passablement occupés, moi, par exemple, s'oublier une nuit entière en compagnie du *Chevalier de Maison-Rouge* ou des *Mohicans de Paris*. J'entends encore quelquefois mes enfants se quereller amicalement parce que l'un n'a pas encore fini le second volume de *Monte-Cristo* quand l'autre, qui attend son tour, est arrivé au bout du premier. J'en conclus que ce bon Dumas n'a rien perdu de sa fraîcheur depuis le temps, hélas! un peu lointain où il faillit causer la mort d'un de nos camarades. C'était un petit Espagnol, interne à la pension Massin; il avait perdu l'appétit et le sommeil, et se consumait lentement comme tous ceux qui ont le mal du pays. Sarcey, qui était dans sa classe et qui l'avait pris en amitié, lui dit un jour :

— C'est ta mère que tu voudrais voir?

— Non, répondit l'enfant, elle est morte.

— Ton père, alors?

— Il me battait.

— Tes frères et sœurs?

— Je n'en ai pas.

— Mais pourquoi donc es-tu si pressé de retourner en Espagne?

— Pour achever un livre que j'ai commencé aux vacances.

— Et qui s'appelle?

— *Los Tres Mosqueteros.*

Le pauvre enfant, messieurs, avait la nostalgie des *Trois Mousquetaires*. Il ne fut pas difficile à guérir.

Ce n'est pas seulement par son incomparable génie de conteur que Dumas appartient à notre vieille et fraternelle Société; c'est aussi par son caractère, par ses mœurs, ses qualités, ses défauts, ses erreurs même.

Nous avons eu parmi nous d'aussi grands écrivains, jamais un type d'homme de lettres aussi parfaitement accompli. Il a fait bien des choses en dehors de son état, par exemple la Révolution de 1830 et la conquête des Deux-Siciles; mais on peut dire sans exagération qu'il n'a vécu que pour écrire.

Lorsqu'il se plongeait dans l'histoire, c'était comme un pêcheur de perles, pour en rapporter un roman. Lorsqu'il voyageait en Afrique, au Caucase, en Syrie, en Suisse, en Italie, c'était pour raconter ses voyages. La rencontre la plus vulgaire, la conversation la plus insipide, lui fournissaient au moins une page intéressante. Il a nourri des animaux, chiens, chats, singes, tortues, grenouilles et même un ours si j'ai bonne mémoire, c'était pour leur prêter de l'esprit.

Les femmes ont pris beaucoup de son cœur et fort peu de son temps; je doute que la plus aimée ait eu assez d'empire sur lui pour le détourner du travail, car il n'a cessé de produire que lorsqu'il a cessé de vivre. Et que fût-il advenu, bonté du ciel! si la manne que tout un peuple attendait bouche béante avait fait défaut un seul jour? Rappelez-vous ce temps, cet heureux temps où les grands journaux politiques se disputaient la clientèle à coups de feuilleton, où le premier-Paris n'était plus pour ainsi dire qu'un hors-d'œuvre, car la France s'intéressait plus vivement à d'Artagnan ou à Edmond Dantès qu'à MM. Duvergier de Hauranne et Guizot.

C'était l'âge d'or du roman, le règne de Dumas Ier qui fut d'ailleurs un bon roi; car il n'abusa du pouvoir que contre les libraires et les éditeurs de journaux au grand profit de tous ses confrères. En faisant admettre l'esprit à la cote des valeurs mobilières, il servit le prochain autant et plus que lui-même et il améliora largement la condition de l'écrivain. Il la relevait en même temps aux yeux des sots, cette imposante majorité du genre humain, par la magnificence de sa vie et ses largesses sans exemple. Assez longtemps les grands seigneurs avaient humilié les grands talents : Dumas se mit en tête de venger le pauvre Colletet crotté jusqu'à l'échine et tous ceux qui, depuis deux siècles, ont accepté l'aumône dédaigneuse des princes, des financiers ou des gouvernements. Il fit merveille dans cette voie; peut-être même y poussa-t-il un peu trop loin, car son inexpérience des chiffres le livra quelque temps aux créanciers, aux usuriers et aux huissiers.

Mais Dumas n'était pas homme à se troubler pour si peu. Lorsqu'il fut bien certain d'avoir des dettes, il travailla pour ses créanciers, comme il avait travaillé pour ses amis, ses maîtresses et ses parasites. Cela ne le changeait pas beaucoup, car il n'avait pas de besoins personnels, sauf l'encre et le papier. Je me trompe : il lui fallait encore des collaborateurs, et il en a fait une large consommation. Il ne s'en est jamais caché, et d'ailleurs le simple bon sens dit assez qu'un seul homme était incapable d'écrire plus de cent volumes par an. Les envieux et les impuissants lui ont fait un crime de cette nécessité. Les Mirecourt du temps ont pleuré des larmes de crocodile sur ces victimes de la gloire et du talent. Il me paraît difficile de plaindre les collaborateurs de Dumas quand je regarde ceux qui ont survécu. Le maître ne leur a pris ni leur argent, car ils sont riches; ni leur gloire, car ils sont célèbres; ni leur talent, car ils en ont encore et beaucoup.

D'ailleurs, ils ne se sont jamais plaints, tout au contraire. Les plus fiers s'applaudissent, je crois, d'avoir été à si bonne école, et c'est avec une véritable piété que le plus illustre de tous, M. Auguste Maquet, parle toujours de son grand ami. Je ne sais pas dans quelle proportion l'on partageait les fruits du travail commun; d'un côté, le crédit de son nom et la supériorité de son style permettaient à Dumas de se faire la part du lion; mais l'empressement qu'on mettait à rechercher son patronage atteste que ce puissant génie était un génie équitable. Quant à la somme de travail qu'il apportait à la masse, je puis dire avec une sorte de précision ce qu'elle était, car un heureux concours de circonstances m'a permis de surprendre ce grand producteur en pleine collaboration.

C'était au mois de mars 1858, à Marseille. J'allais en Italie, ou du moins je croyais y aller et prendre le bateau de Civita-Vecchia le soir même. Mais, en mettant les pieds sur le quai de la gare, je me sentis soulevé de terre par un colosse superbe et bienveillant qui m'embrassait. Il était venu au-devant d'une femme adorée qu'il n'aimait plus depuis la veille, car il venait tout justement de lui donner une rivale dans son impatience de la revoir. Il l'accueillit d'ailleurs avec la plus exquise galanterie; puis revenant à moi : « Je te garde, dit-il, tu vas descendre à mon hôtel; nous dînerons ensemble et je te ferai moi-même une bouillabaisse dont tu te lècheras les doigts; tu viendras ensuite au Gymnase applaudir la première d'un drame qu'ils m'ont forcé d'écrire en trois jours; Clarisse et Jenneval y sont étonnants, et ma petite ingénue un amour. Mais n'en dis rien devant la dame de Paris.

Je lui obéis avec joie, comme on obéissait toujours à cet irrésistible. Sa bouillabaisse fut délicieuse; son drame, intitulé les *Gardes forestiers*, alla aux nues; on offrit sur la scène une couronne d'or à l'auteur; l'orchestre du théâtre vint lui donner une aubade sous les fenêtres de l'hôtel, aux applaudissements du public; il parut au balcon, remercia les musiciens, et harangua le peuple; on se rendit ensuite au meilleur restaurant de la ville où les directeurs du théâtre (M. Halanzier devait en être) avaient commandé le souper. La fête se prolongea jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Nous rentrons, je dormais debout. Lui, le géant, était frais et

dispos comme un homme qui sort du lit. Il me fit entrer dans sa chambre, alluma devant moi deux bougies neuves sous un réflecteur et me dit :

« Repose-toi, vieillard ; moi qui n'ai que cinquante-cinq ans, je vais écrire trois feuilletons qui partiront demain, c'est-à-dire aujourd'hui, par le courrier. Si par hasard il me restait un peu de temps, je bâclerais pour Montigny un petit acte dont l'idée me trotte par la tête. »

Je crus qu'il se moquait ; mais, en m'éveillant, je trouvai dans la chambre ouverte, où il chantait en faisant sa barbe, trois grands plis adressés à *la Patrie*, au *Journal pour tous* et à je ne sais quelle autre feuille de Paris; un rouleau de papier à l'adresse de Montigny renfermait le petit acte annoncé, qui était tout simplement un chef-d'œuvre : *l'Invitation à la valse.*

Il est manifestement impossible à l'homme le mieux doué d'abattre une telle besogne en quelques heures si sa tâche n'a pas été sérieusement préparée soit par lui-même, soit par un autre. Dumas écrivait ses romans de sa main, d'une belle et lumineuse écriture, sur un grand papier azuré et satiné. Il en improvisait la broderie sur un fond qui n'était nullement improvisé et d'après une ébauche mise au point par son collaborateur. Je vois encore sur notre table d'hôtel la première version des *Compagnons de Jéhu.* C'était un fort dossier de papier écolier, coupé en quatre et couvert d'une petite écriture très lisible. Bon travail au demeurant; action lestement conduite par Dumas ; style très suffisant pour supporter la lecture; en résumé, joli roman auquel il ne manquait que d'être écrit par Dumas. Il ne restait donc à Dumas qu'à le récrire d'un bout à l'autre pour le faire tout à fait sien.

Il copiait à sa manière, c'est-à-dire en y semant l'esprit à pleines mains, chaque petite feuille de papier blanc sur une grande feuille de papier bleu.

Il faisait ainsi pour lui-même ce qu'un autre Dumas fit plus tard pour Mme Sand avec un désintéressement absolu, en saupoudrant le *Marquis de Villemer.*

L'esprit du fils et l'esprit du père seront peut-être un jour le thème d'un parallèle à la Plutarque que je n'entreprendrai point, et pour cause : il y faudrait un demi-siècle de reculée et le savoir d'un lapidaire assez expert pour opposer le Régent au Sancy. J'ai vu des Parisiennes qui savaient leur état tenter une comparaison entre ces grands virtuoses; mais c'est en vain qu'on les faisait asseoir à la même table; ils s'éteignaient réciproquement et cachaient leur esprit à qui mieux mieux, parce que chacun d'eux avait peur d'en montrer plus que l'autre et qu'ils s'aimaient l'un et l'autre jusqu'à l'abnégation.

Dans notre précieuse et trop courte intimité de Marseille, Dumas père m'a dit un jour : « Tu as bien raison d'aimer Alexandre : c'est un être profondément humain, il a le cœur aussi grand que la tête. Laissez faire : si ce garçon va bien, ce garçon-là sera Dieu le fils. » L'excellent homme savait-il, en parlant ainsi, qu'il s'intitulait Dieu le père ? Peut-être ; mais chez Dumas le moi n'était jamais haïssable, parce qu'il était toujours naïf et bon. La bonté entre au moins pour les trois quarts dans le composé riche, étrange et fumeux de son génie. Sous le bon écrivain qui ne tardera pas à devenir classique, grâce à la limpidité de son style, on trouve partout le bonhomme et le bon Français. Il aima son pays par-dessus tout, dans le présent et dans le passé, sans rien sacrifier à l'esprit de parti, sans tomber dans les déplorables iniquités de la politique.

Nul n'a parlé de Louis XIV avec plus de respect, de Marie-Antoinette avec plus de pitié, de Napoléon Ier avec plus d'admiration que ce républicain déclaré et convaincu. Il fut ainsi, concurremment avec Michelet, avec Henri Martin, avec les plus ardents, avec les plus austères, un vulgarisateur de notre histoire. C'est ainsi qu'il a mérité cette rude faveur du destin qui l'a fait mourir à la fin de l'année terrible, qui l'a retranché de la France en même temps que l'Alsace et la Lorraine, et qui l'a enseveli comme un soldat vaincu dans le drapeau national en deuil.

Sa gloire littéraire est surtout, avant tout, une gloire patriotique ; aussi voyons-nous sa statue, la première qu'un simple romancier ait obtenue en France, rassembler autour d'elle l'élite de tous les partis.

Le libre-penseur, qui était d'ailleurs un spiritualiste convaincu, respectait religieusement la foi d'autrui ; ce bon vivant, ce joyeux compagnon n'a propagé que les bons principes, il n'a prêché que la saine morale : aussi voyons-nous les fidèles de toutes les communions, les philosophes de toutes les écoles, absoudre unanimement les écarts véniels de sa vie et de sa plume.

Enfin, cet écrivain fougueux, puissant, irrésistible comme un torrent débordé, ne fit jamais œuvre de haine ou de vengeance; il fut clément et généreux envers ses pires ennemis, aussi n'a-t-il laissé ici-bas que des amis. Le champ de l'avenir est le patrimoine des bons. Telle est, messieurs, la moralité de cette cérémonie.

***

Tous les mousquetaires ne sont pas morts avec Alexandre Dumas. Il s'en est trouvé trois encore, cette semaine, pour organiser une campagne contre les moulins, à la façon de Don Quichotte. Ce sont trois musiciens, trois chefs d'orchestre qui ne sont pas, il est vrai, au premier plan dans leur partie.

Ces trois illustres, que nous ne nommons pas pour ménager leur modestie, se sont offusqués qu'il y eût encore un coin à Paris où, quatre fois l'an, il fût permis aux amateurs de se régaler de fine musique de danse, c'est-à-dire au foyer des bals de l'Opéra, quand un Johann Strauss ou un Fahrbach veulent bien y tenir la baguette.

Certes, ce journal n'est pas suspect; il a pris toujours en main, et vigoureusement, les intérêts de l'art français, souvent même avec exagération; nous ne le regrettons pas et nous recommencerons demain, à l'occasion. Mais, il faut bien nous l'avouer, l'école de musique de danse viennoise, est de beaucoup supérieure à la nôtre, qui ne vit, depuis près de vingt ans, que sur trois ou quatre valses d'Olivier Métra. Est-ce suffisant? Il semblerait donc que ceux de nos compositeurs qui s'adonnent à ce genre de musique devraient se féliciter d'avoir tous les ans quelqu'un de ces kapellmeisters si bien doués, afin d'étudier leurs procédés et d'apprendre à dérouler une valse sans trop de banalité ou à trousser de verve une polka.

Eh ! bien, il n'en a pas été ainsi. Ces messieurs se sont réunis en corps pour protester et adresser une pétition au directeur de notre Opéra, à l'effet « d'obtenir que la conduite du petit orchestre du foyer, pendant les bals, ne soit plus confiée à un chef étranger » !

Commencez par avoir du talent, chers maestros ; et nous n'aurons plus à aller chercher vos maîtres à Vienne.

Il est vrai qu'au dernier moment les conjurés ont cru devoir renoncer à leur pétition, en sentant sans doute tout le ridicule et le peu de courtoisie. Que diraient-ils si on accueillait ainsi leurs chefs de file, Arban ou Métra, quand ils se transportent avec leurs bandes orchestrales chez nos voisins de droite ou de gauche ? Ils n'y rencontrent pourtant jamais que bienvenue et cordialité.

De là à proscrire prochainement, sur la scène même de l'Opéra, les chefs-d'œuvre de Rossini, de Meyerbeer ou de Verdi, il n'y a qu'un pas.

Allons, messieurs, mettons tout cela sur le compte d'un peu de dépit et de jalousie, et qu'il n'en soit plus question. Pour cette fois on vous donnera l'absolution.

***

Voici un document qui pourra servir à l'histoire de l'Opéra-Populaire; c'est le projet d'engagement que le préfet de la Seine propose au Conseil municipal de soumettre à M. Georges de Lagrené, directeur de ce théâtre.

Entre les soussignés,

Le préfet de la Seine, agissant au nom de la ville de Paris, en vertu d'une délibération du Conseil municipal de Paris, d'une part;

Et M. Georges de Lagrené, directeur du Théâtre-Lyrique populaire, rue de Malte, n° 50, d'autre part ;

Il a été convenu ce qui suit :

M. de Lagrené s'engage,

1° A accepter, sous réserve des quelques observations de détail mentionnées dans sa lettre du 29 courant, toutes les clauses du cahier des charges telles qu'elles se trouvent formulées dans la délibération du Conseil municipal de Paris, en date du 31 janvier 1883 et notamment à verser dans un délai de 10 jours, dès qu'il y aura été invité, le cautionnement de 50,000 francs exigible aux termes de l'article 4 dudit cahier des charges ;

2° A se mettre en mesure, d'ici au mois de janvier prochain, au plus tard, d'améliorer sa troupe et de produire des premiers sujets (ténor d'opéra, ténor léger, basse profonde, baryton, forte soprano et chanteuse légère), qui devront être reçus, après débuts ou au moins pour la minorité, après audition par une commission désignée à cet effet par le Conseil municipal.

M. le préfet de la Seine s'engage au nom de la ville de Paris, sous la réserve des conditions ordinaires insérées au cahier des charges et des conditions spéciales mentionnées ci-dessus, à payer à M. Georges de Lagrené, pour l'année théâtrale expirant fin juillet 1884, la subvention de 300,000 francs votée par le Conseil municipal dans les formes indiquées par le cahier des charges, sauf que, cette année étant de dix mois, ladite subvention sera payable par dixième et non par douzième.

Toutefois aucun versement ne sera fait à M. de Lagrené avant la réception, par la commission, des artistes indiqués ci-dessus et l'avis favorable de cette commission sur la convenance générale de l'exécution. Aussitôt après que la commission se sera prononcée, M. de Lagrené touchera le montant des dixièmes échus de la subvention, à la condition toutefois que la commission aura été mise par lui dans la possibilité de statuer avant le 1er janvier prochain comme dernière limite.

Si cette condition n'était pas remplie, la Ville reprendrait sa liberté d'action et M. de Lagrené n'aurait plus droit à la subvention mentionnée ci-dessus, mais seulement à la restitution de son cautionnement de garantie.

***

Le Théâtre-Italien vogue à toutes voiles vers sa réouverture, toujours fixée à la fin du mois, avec *Simon Boccanegra*, dont voici la distribution complète et définitive :

Prologue :

Simon Boccanegra, corsaire au service de la République de Gênes	MM.	Victor Maurel.
Jacopo Fiesco, noble génois		Edouard de Reszké.
Paolo Albiani, fileur d'or		Giovanni Villani.
Pietro, homme du peuple		Pietro Mignoni

Drame :

Simon Boccanegra, premier doge de Gênes	M.	Victor Maurel.
Maria Boccanegra, sa fille, sous le nom d'Amélia Grimaldi	Mme	Fidès Devriès.
Jacopo Fiesco, sous le nom d'Andréa	MM.	Edouard de Reszké.
Gabriele Adorno, gentilhomme génois		Ottavio Nouvelli.
Paolo Albiani, favori du Doge		Giovanni Villani.
Pietro, autre courtisan		Pietro Mignoni.
Un capitaine d'armes		Luigi Paroli.
Une suivante d'Amélia	Mme	Maria Poli.

Soyons les premiers à faire connaître qu'à l'occasion de cette apparition de son œuvre à Paris, le maestro Verdi a composé pour Mme Fidès Devriès un grand air tout neuf et qui n'a pas encore servi. En acceptant un rôle qui n'est pas au premier plan dans l'ouvrage, la célèbre cantatrice méritait bien cette extrême faveur de la part du compositeur.

***

A la Comédie-Française, nous avons eu les intéressants débuts de Mlle Jeanne Brindeau dans *Mademoiselle de Belle-Isle*. C'était une partie un peu scabreuse à jouer, Mlle Brindeau ne paraissant pas, d'après sa performance du Gymnase, suffisamment préparée pour aborder ainsi à l'improviste notre première scène. M. Emile Perrin, en habile rhéteur, a plaidé sa cause un peu à la façon de l'avocat de Phryné devant l'aréopage. Quand on a vu sa nouvelle pensionnaire si belle, de mine si altière, de regard si profond, de taille si majestueuse, on l'a tant regardée qu'on ne l'écoutait plus.

***

Parlerons-nous de *la Clairon* qu'on vient de représenter à la Renaissance ?

Nous avons des amis compromis dans l'affaire et le lecteur voudra sans doute bien nous épargner une pénible besogne.

Nous prions les auteurs de croire que nous aurions souhaité vivement que cette *Clairon* sonnât pour eux les fanfares du succès.

Intérim.

Le défaut de place nous oblige à remettre au numéro prochain l'intéressante étude de notre collaborateur Arthur Pougin, sur Julie Candeille.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

A Rome, le théâtre de l'Argentina vient d'ouvrir ses portes sous les meilleurs auspices, avec *Mignon*, qui y a remporté, comme à Milan, un véritable succès d'enthousiasme. Notre compatriote, Mlle Frandin, et le ténor de Bassini ont été vigoureusement applaudis et rappelés plusieurs fois après chaque acte. Orchestre excellent sous la direction du maestro Mascheroni; l'ouverture a été bissée. Il entre aussi dans les projets de la direction de monter à brève échéance *Lakmé*, et d'être ainsi la première à produire en Italie l'œuvre charmante de Léo Delibes, avec une distribution de choix. On voudrait donner à Rome une sorte de représentation modèle, qui servirait ensuite de patron pour toutes les autres villes de l'Italie, et il se pourrait que pour cela toute la troupe actuelle se transportât du théâtre de l'Argentina à celui de l'Apollo, pendant la saison de carnaval et de carême. On négocie à ce sujet. A cette occasion, Rome aura encore la primeur d'un nouvel opéra, *le comte de Gleichen*, du maestro Auteri Manzocchi, l'heureux auteur de *Dolorès*.

— On vient d'installer au théâtre Argentina, le rideau métallique, système Moleschott, destiné en cas d'incendie à isoler complètement la scène du reste de la salle. Ce rideau est composé de deux pièces : l'une, supérieure, est fixe; la seconde, beaucoup plus grande, se meut entre deux rainures verticales; elle est si bien équilibrée que, malgré son poids énorme, un enfant peut la soulever en une minute et demie au moyen du mécanisme de mouvement. La descente de la partie mobile se fait automatiquement en quinze secondes, d'un mouvement doux et régulier accompagné de coups de sonnette pour avertir ceux qui pourraient se trouver dessous de se garer. On peut baisser le rideau, soit de l'avant-scène, soit d'une loge réservée, au moyen d'une simple pression sur une poire élastique agissant pneumatiquement sur le frein du mécanisme. Quand le rideau est baissé, le parterre est hermétiquement séparé de la scène moyennant du sable et des tubes flexibles qui sont gonflés automatiquement par l'eau. Espérons que l'occasion ne se présentera pas de faire usage du rideau métallique; mais, en tous cas, le public de l'Argentina saura qu'il est toujours sous l'égide de ce vaste bouclier d'acier. Espérons aussi que le rideau protecteur sera bientôt installé à tous les autres théâtres de Rome et de l'Italie. A l'Apollo, il n'est pas encore terminé, mais il le sera prochainementt.

— Petite fête à l'Opéra de Berlin, le 2 de ce mois. C'était la 400e à ce théâtre de la *Flûte enchantée*. On voit que Mozart n'est pas plus démodé en Allemagne qu'en France.

— Le *Wiener Signale* nous apprend qu'on répète activement à l'Opéra de Francfort la *Lakmé* de Léo Delibes. Le rôle principal est confié à Mme Schrœder, une cantatrice dont Paris a gardé le meilleur souvenir.

— Le *Templier et la Juive*, l'un des meilleurs opéras de Marschner, avait disparu depuis vingt ans du répertoire de l'Opéra de Vienne. La direction s'est avisée de le remonter avec soin et elle en a été récompensée par un succès véritable. La musique du célèbre épigone de Weber n'a pas perdu son action sur le public, et le livret emprunté, comme on sait, à l'*Ivanhoé* de Walter Scott, garde encore tout son intérêt.

— On vient de découvrir à Copenhague un ténor possédant une voix extraordinaire. Ce jeune phénomène, répondant au nom de Torsler, se dérobait modestement dans une fabrique de chocolat. On s'occupe en ce moment de le dégrossir, — le ténor, bien entendu, — aux frais d'un entrepreneur, qui veut s'en faire des rentes.

— Nous recevons l'*Illustreret Tidende*, journal illustré de Copenhague. Nous y trouvons le portrait du kapellmeister Philippe Fahrbach, dont les polkas piquantes et les valses mélodieuses viennent d'éveiller les premiers échos de la nouvelle salle de concert de Copenhague. Cette salle est d'un aspect très riche et très luxueux, à en juger par le grand dessin de l'*Illustreret Tidende*.

— On nous écrit de Saint-Pétersbourg : Je viens d'assister à la seconde représentation de la reprise de *Mefistofele* de Boïto. Soirée vraiment exceptionnelle : les interprètes, l'orchestre, les chœurs sous la direction habile du maëstro Bevignani, se sont surpassés. La mise en scène, grâce à l'excellent Vizentini, ne laisse rien à désirer. La musique plaît aux Petersbourgeois. J'ai parlé déjà de cet ouvrage qui manifeste de louables ambitions et qui par certains côtés est vraiment réussi. Mais, indépendamment des mérites de sa partition, M. Boïto doit le grand effet produit par son ouvrage, à l'ensemble hors ligne d'exécutants qui l'interprètent ici. En première ligne il faut citer Mme Durand (Marguerite et Hélena). Notre diva a parfaitement saisi ces deux types différents et les a rendus avec un sentiment très artistique. Elle est vraiment touchante dans la scène de la mort de Marguerite. Uetam est le Méfisto rêvé, jouant sans charge, et entrant fidèlement dans l'esprit de Gœthe. Marconi (Faust) a obtenu un grand succès. Ce jeune ténor avec son bel organe fait des progrès incessants et, certes, un avenir brillant l'attend. N'oublions pas Mme Stahl (Marta et Pantalis) qui a beaucoup contribué à l'effet d'ensemble. En ce moment on répète à toute vapeur le *Richard III* du maestro Salvayre. Suivra *Néron* de Rubinstein. A l'Opéra national russe on étudie *Mazeppa* de Tchaykowski.

Maurice Rappaport.

— La saison des concerts est ouverte à Bruxelles comme à Paris. « De toutes parts l'on annonce des matinées, des soirées, dit le *Guide musical*, les affiches-programmes commencent à barioler les murs de la ville de multicolores et tapageuses réclames. Malheureusement, rien n'est encore décidé en ce qui concerne les Concerts populaires. M. J. Dupont cherche une salle, il est toujours en pourparlers avec la ville et les directeurs du théâtre de la Monnaie, mais on n'a pu s'entendre jusqu'ici. L'Association des Artistes musiciens, comme nous l'avons déjà annoncé, prépare plusieurs grands concerts auxquels seront invités des artistes célèbres du pays et de l'étranger. Il y aura notamment un Concert-Benoit, sous la direction du maître d'Anvers. Le premier de ces grands concerts sera consacré à M. Camille Saint-Saëns, qui y prendra part comme pianiste, compositeur et chef d'orchestre. »

— M. Franz Servais termine en ce moment l'orchestration de son grand ouvrage dramatique l'*Apollonide*, dont il est question depuis longtemps et auquel l'artiste a consacré de longues méditations et un travail opiniâtre de plusieurs années. On parle de le donner l'année prochaine au théâtre de la Monnaie. En attendant, M. Fr. Servais en fera entendre des fragments dans un concert à orchestre, au bénéfice d'une œuvre charitable.

— Nous lisons dans *le Guide musical* : « Les derniers ouvrages d'Edouard de Hartog, le compositeur néerlandais bien connu, ont un grand succès en Allemagne. Sa *Suite* en *ré* mineur pour deux violons, alto et violoncelle, après avoir reçu un accueil si favorable au dernier festival du *Tonkünstler Verein* à Leipzig, va être jouée l'hiver prochain à Wiesbaden, Weimar, Leipzig et Iena. Ses *Esquisses caractéristiques* pour orchestre, *Marche Scandinave — Sevilliana — Pensée de minuit et Carnaval*, vont être exécutées au concert d'Euterpe à Leipzig, au *Kunstler concert* à Wiesbaden, au concert Bilse à Berlin et probablement aussi à Dresde et à Weimar. *L'Amour et son hôte*, un opéra comique représenté à Bruxelles il y a une dizaine d'années, va être traduit pour la scène allemande, et un autre opéra comique en trois actes vient d'y être demandé à M. de Hartog.

— On annonce la mort de M. François De Mol, directeur de l'Académie de musique d'Ostende, décédé dans cette ville à l'âge de trente-neuf ans. Ancien lauréat du Conservatoire de Bruxelles, M. De Mol fit représenter avec sucès, il y a deux ans, au théâtre de la Monnaie, un opéra-comique : *le Chanteur de Médine*.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Fête des plus brillantes, jeudi dernier, au théâtre du Vaudeville, en l'honneur de Mlle Anaïs Fargueil, l'émouvante comédienne qui fait ses adieux au théâtre, où elle a obtenu tant de triomphes. L'élite des artistes parisiens avait tenu à honneur de figurer dans cette matinée. Le programme détaillé de la séance, que nous avons publié, nous dispense de revenir sur les attractions multiples offertes au public privilégié de cette fête. L'intermède musical seul constituait un concert digne d'un parterre de rois. Pour le grand art, Faure et Talazac, Mme Fidès Devriès et Van Zandt; pour le petit art, qui n'est pas à la portée des petits artistes pourtant, la charmeuse Judic et la séduisante Granier. Tous les numéros du programme ont porté, comme on dit, et nous avons vu le moment où on allait tous les redemander. Citons d'abord *les Enfants* de Georges Boyer et Massenet, que la fauvette Van Zandt a gazouillés avec un charme exquis; on ne l'a pas moins regardée qu'écoutée la mignonne virtuose, car son plumage valait son ramage. Citons ensuite le duo de Mireille qu'elle a dit avec Faure, puis encore le trio de *Faust*, par Mme Fidès Devriès, Faure et Talazac, puis enfin *le Crucifix* de Faure, chanté par l'auteur assisté de Talazac. « Le célèbre baryton n'avait jamais paru plus en voix, dit M. Auguste Vitu, on ne savait qui préférer du chanteur ou du virtuose; on s'est tiré d'embarras en applaudissant d'enthousiasme le compositeur, car le duo du *Crucifix*, dont M. Faure est l'auteur, est vraiment une page magistrale. Interprétée par la superbe et généreuse voix de ténor de M. Talazac, et par l'impeccable basse de M. Faure, c'est un concert divin. » Que pourrions-nous ajouter à un pareil éloge? Rien. Si fait pourtant, un petit détail : on a fait une recette de près de 40,000 francs.

— Il est question d'introduire des modifications dans le règlement du grand concours musical de la ville de Paris dont la cinquième commission du conseil municipal s'occupe actuellement de préparer le programme. Si les modifications proposées sont admises, le concours, au lieu d'avoir lieu tous les deux ans, deviendrait triennal, et le dépôt des manuscrits s'effectuerait dans les derniers mois de 1884. Voilà, somme toute, une assez mauvaise nouvelle et nous ne voyons pas trop la nécessité de changer une institution à peine fondée et qui jusqu'à présent n'a donné que de bons résultats.

— A ce sujet reproduisons d'après M. Victor Roger de *la France* les détails qui suivent : « La cinquième commission du conseil municipal s'occupe actuellement de préparer le programme du concours musical à ouvrir en 1884, et très vraisemblablement le nouveau règlement sera porté, d'ici à la fin de l'année, à la connaissance des compositeurs de musique. Sur certains points, le projet à l'étude diffère sensiblement des programmes précédents; tout d'abord le concours, au lieu d'avoir lieu tous les deux ans, deviendrait triennal, et le dépôt des manuscrits s'effectuerait dans les derniers mois de 1884. En second lieu le voile si transparent de l'anonyme dont les concours précédents étaient enveloppés pourrait cette fois-ci être soulevé au gré des concurrents, qui resteraient libres de signer leurs partitions ou de conserver un incognito plus apparent que réel. Enfin, le mode d'examen des partitions serait tout autre que dans les derniers concours, où c'était le jury qui confiait à des musiciens pris dans son sein la mission d'interpréter les œuvres des concurrents déjà triés dans un premier travail d'élimination. Cette fois-ci ces derniers pourraient, s'ils le désirent, interpréter eux-mêmes leurs symphonies devant le jury ou bien les faire jouer par un pianiste de leur choix. Il est aussi question de demander au conseil d'allouer à l'artiste dont la partition paraîtrait au jury nécessiter une mention honorable, une prime en argent qui l'aiderait à faire jouer son œuvre en public. Ce serait une excellente mesure. On peut voir par ce qui précède que le nouveau programme, s'il est approuvé tel quel par le conseil, renfermera des modifications très importantes. Nous croyons bon de les indiquer par avance, ne fût-ce que pour calmer les inquiétudes des compositeurs qui, ne voyant rien venir depuis une année, peuvent craindre la suppression d'un concours auquel ils attachent à juste raison un très grand prix. » Ce qui frappera surtout les musiciens dans les modifications annoncées, c'est que le concours devienne triennal au lieu de biennal. C'est là pour leurs intérêts une restriction importante et que nous ne pouvons que déplorer avec eux

— M. Bourgault-Ducoudray ouvrira ses cours d'histoire de la musique, au Conservatoire, le jeudi 22 novembre, à 4 heures, et continuera les jeudis suivants. Cette année-ci (qui est la sixième année de son enseignement), le professeur se propose d'étudier l'histoire de l'*école italienne* depuis ses origines jusqu'à la fin du siècle dernier.

— Nous avons parlé déjà des travaux que l'on doit faire à l'Opéra pour la décoration de la galerie destinée au glacier et de la rotonde à laquelle elle aboutit. Ces travaux sont aujourd'hui en cours d'exécution. On compte que le gros œuvre sera terminé vers la fin de ce mois. On pourra commencer alors le travail artistique, qui prendra un temps assez considérable, comme on le pense, temps qu'il serait difficile de limiter même approximativement.

— Voici à peu près la façon dont Mlle Van Zandt, la mignonne *Lakmé* de l'Opéra-Comique, compte employer son congé du 15 décembre au 1er avril : D'abord elle serait disposée à prolonger d'un mois son séjour à l'Opéra-Comique, pour ne pas interrompre aussi vite le succès si vif de l'opéra de Delibes. Dans la seconde quinzaine de janvier, elle se rendrait ensuite au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, pour y donner quatre représentations de *Mignon* et du *Pardon de Ploërmel* ; de là elle se dirigera vers le Théâtre-Italien de Nice, où l'on monte *Lakmé* à son intention, grande attraction pour la saison d'Exposition. Puis probablement quelques représentations également de *Lakmé* dans les principales villes de France. Pour finir, repos d'un bon mois, avant sa rentrée à l'Opéra-Comique, toujours avec *Lakmé*.

— Comme complément à l'intéressante étude publiée dans nos colonnes par M. E. de Bricqueville sur l'abbé Arnaud, nous donnons volontiers l'hospitalité à la lettre suivante que nous adresse de Montpellier un des lecteurs du *Ménestrel* : « J'ai lu avec le plus vif intérêt la série d'articles récemment publiés par *le Ménestrel* sur l'abbé Arnaud, qui prit une si vive part à la lutte où l'avait entraîné son amitié pour Gluck. L'abbé Arnaud portait en effet au plus haut degré toutes les affections sociales et même à l'excès le besoin de plaire à tout le monde. Cet esprit enchanteur aimait ou croyait aimer tous ceux qui lui présentaient un visage ami. Il n'était pourtant pas banal, car ses affections ne se démentirent jamais et il sut inspirer et pratiquer les amitiés les plus constantes et les plus dévouées, c'était un cœur d'or, qui se donnait tout entier et qui se fût précipité entre les bras de son plus mortel ennemi, si celui-ci lui eût tendu les mains. Il n'entre pas dans mon esprit d'écrire à nouveau sur le compte de cet excellent abbé, mais vous me permettrez de vous citer un trait, qui honore sa mémoire et qui est rapporté, dans le discours prononcé à l'Académie française, le 1er novembre 1785, par Target, qui lui succéda dans le fauteuil nº 27, actuellement occupé par M. Désiré Nisard. Lorsqu'il fut, en 1765, mis en possession de l'abbaye de Grandchamp, au diocèse d'Orléans, un curé lui réclama la portion congrue. L'abbé voulut d'abord se défendre, mais ayant connu l'extrême indigence de ce curé, non seulement il ne résista pas à la demande qui lui était faite, mais il s'engagea à soulager ce curé pendant sa vie ; et, craignant même qu'après son décès, son bienfait vînt à s'éteindre, il se mit à chercher des titres contre lui-même, parvint à les trouver, les remit à son adversaire, et fit établir les droits litigieux du pauvre nécessiteux. Combien la pratique, d'un aussi rare et aussi parfait désintéressement, et l'estime de ses amis et de ceux qui l'approchaient devait consoler ce bon abbé des attaques injustes dont il fut victime et des inqualifiables injures dont ses adversaires l'ont abreuvé. En terminant, laissez-moi vous citer une épigramme à son sujet, que j'ai recueillie dans son pays natal et que j'aurais communiquée à M. de Bricqueville, si j'avais pu parvenir jusqu'à lui :

L'abbé Fatras
de Carpentras
demande un bénéfice ;
il l'obtiendra
car l'opéra
lui tient lieu d'office

» Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués. » GEORGE PÉGAT. »

— L'Association des artistes musiciens, fondée par le baron Taylor, célébrera la fête annuelle de Sainte-Cécile le jeudi 22 novembre, à 11 heures, en l'église Saint-Eustache. La messe choisie est celle du célèbre compositeur Méhul, qui n'a jamais été entendue à Paris. On exécutera aussi d'importants fragments du motet *Quam dilecta tabernacula* d'un autre compositeur français, l'illustre Rameau. On se rappelle que, le 8 septembre dernier, la Société des compositeurs de musique a fait placer à Saint-Eustache une plaque commémorative en l'honneur de Rameau, inhumé dans cette église en 1764. Le Comité de l'Association des artistes musiciens a pensé qu'il fallait célébrer à la fois et le souvenir de Rameau et la fête de Sainte-

Cécile. MM. Talazac et Taskin chanteront les *Soli*; M. Danbé dirigera ces merveilleuses masses instrumentales et vocales que l'Association des artistes musiciens seule a le pouvoir de rassembler. Selon l'usage, le produit de la quête et de l'entrée aux enceintes réservées est destiné à la caisse de secours de l'Association. On trouvera des lettres aux enceintes réservées près de la chaisière de Saint-Eustache et au siège de l'Association des artistes musiciennes, rue Bergère, 11.

— Le jour de la Toussaint, l'Ecole de musique religieuse a exécuté remarquablement la *Messe solennelle* de Niedermeyer à la chapelle de la Providence.

— On nous écrit de Lyon : Les débuts sont enfin à peu près terminés au théâtre pour les artistes de grand opéra, et la troupe, à part le second ténor et la chanteuse légère, est constituée. Mme Briard, MM. Lamarche et Queyrel ont été reçus par acclamations après la représentation de *Robert*. Quant à M. Montbert, second fort ténor, il a dû affronter une opposition très sérieuse: de fait, après la représentation des *Huguenots* on n'aurait pas compris un refus. Comment veut-on qu'un artiste, si sûr de lui qu'il puisse être, donne la mesure de ses moyens quand la malveillance du public se traduit, du premier au cinquième acte, par des murmures, des cris, et un tapage assourdissant: et tout cela de parti pris. M. Montbert a su s'imposer et assurément le public n'aura pas à s'en repentir. — Quant à la troupe d'opéra-comique il y a encore bien des vides. Mlle Jacob, et Mlle Arnaud, notre dugazon, ont été accueillies avec grande faveur, et on a eu bien raison. M. Bacquié, la basse, a trouvé dans Méphistophélès un de ses meilleurs rôles : le public d'ailleurs, fort épris de la voix et du talent de ce chanteur, ne lui ménage pas ses applaudissements. Ont débuté, M. Hury, baryton, dans *Si j'étais roi* et dans *le Barbier*, et M. Marris, ténor léger, dans ce dernier opéra. Bien fin qui devinerait le résultat des trois épreuves qui, pendant un mois et demi encombrent notre scène lyrique et s'opposent à ce qu'on monte rien de nouveau. On parle cependant beaucoup de *Lohengrin*.

— Nous recevons un numéro spécimen du nouveau journal *Cœcilia*, organe de la Société alsacienne de musique religieuse, qui paraîtra prochainement à Colmar. Souhaitons-lui la bienvenue, car ses tendances sont excellentes et méritent un bon encouragement.

— Dans la correspondance de Strasbourg que nous avons publiée nous avons confondu le nom du violoniste Isaïe avec celui de M. Zazic, virtuose Bohême appartenant à l'école de Prague. M. Zasic a l'intention de se faire entendre à Paris.

— Lundi dernier a eu lieu, au foyer du théâtre du Château-d'Eau, l'assemblée générale de l'association des machinistes et employés des théâtres et des concerts. Ces intéressants travailleurs forment aujourd'hui une Société fondée sur le modèle des associations à la fondation desquelles le baron Taylor a pour jamais attaché son nom vénéré.

CONCERTS

L'orchestre de M. Lamoureux est à ce point remarquable, qu'il peut sembler singulier de parler de ses progrès. Il est incontestable cependant que, depuis l'année dernière, il s'est encore perfectionné. La chose paraîtra moins étonnante si l'on veut bien réfléchir que la plupart des membres de cette belle troupe instrumentale sont des jeunes gens, dont la virtuosité doit nécessairement se développer avec l'étude et qui ne peuvent que gagner à travailler de concert, sous la direction d'un maître aussi habile que le fondateur des *Nouveaux Concerts*. La séance de réouverture a été extrêmement brillante. L'admirable interprétation de la symphonie en *Ut mineur* de Beethoven et des fragments symphoniques du *Songe d'une Nuit d'Été* ont valu à M. Lamoureux des ovations interminables. Tout en cultivant l'art classique avec une prédilection, qui se justifie d'elle-même, M. Lamoureux a tenu, dès la première séance, à présenter à son public un compositeur encore peu connu, mais qui saura se faire une belle place dans la pléiade des jeunes talents, dont s'honore notre école française. Nous voulons parler de M. Emmanuel Chabrier et de sa fantaisie instrumentale intitulée *España*. Cette composition, écrite sur des motifs populaires de *jotas* et de *malagueñas*, est un tableau musical qui nous promet un maître coloriste. M. Chabrier manie l'orchestre avec une habileté étonnante et personne ne s'entend mieux que lui à en faire jaillir les effets d'ombre et de lumière. Il y a dans ce morceau une dépense de verve réellement extraordinaire, qui éblouit les oreilles et fait revivre, par la seule puissance des sons, l'Espagne musicale tout entière. Le concert de M. Lamoureux, qui avait commencé par l'ouverture de *Jessonda* de Spohr, s'est terminé par celle du *Carnaval Romain*, l'une des compositions les plus colorées et les plus pittoresques de Berlioz. V. W.

— Le dernier concert du Cirque a été signalé par une innovation : les premiers violons, les seconds et les altos qui jusqu'à présent s'étalaient commodément sur leur chaise, ont joué debout, l'arme au bras, comme des soldats en campagne. Il est incontestable que la sonorité gagne à cette disposition, adoptée d'ailleurs en d'autres pays et en d'autres temps. Voilà donc un moyen économique d'augmenter la puissance des cordes, à la portée de tous les directeurs de concerts. Indépendamment de cette innovation, la séance de M. Pasdeloup a offert un intérêt sérieux. Bonne exécution de *la Pastorale* et brillant succès pour l'infatigable virtuose Ritter, qui a interprété le concerto en *ut mineur* de Mozart avec sa verve habituelle. La piquante nouveauté du programme, c'était la première audition de la musique écrite par Léo Delibes pour *le Roi s'amuse*. On pouvait craindre que ces pages délicates ne perdissent leur éclat et leur parfum sous la vaste coupole du Cirque; il n'en a rien été. Tout a porté parfaitement, si bien même que le *Passepied* a été salué de *bis* et que M. Claverie, un jeune baryton à la voix chaude, et M. Albertini, l'habile mandoliniste, ont dû faire réentendre la chanson, d'un style si archaïque et pourtant d'un sentiment mélodique si moderne. La séance s'est terminée par une brillante exécution de l'ouverture du *Tannhæuser*.

— Le deuxième concert du *Châtelet*, sous la direction de M. Colonne, a eu un succès grand et mérité; il débutait par une exécution remarquable de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven. Il n'y a plus rien à dire sur cette œuvre merveilleuse qui écrase tout ce qui l'approche, cette musique colossale qui, selon une parole de Gœthe adressée au jeune Mendelssohn, *fait tout éclater autour d'elle*; après l'audition de tels chefs-d'œuvre, on ne se sent plus libre pour apprécier les œuvres même les plus admirables de notre temps. La *Rapsodie Norwégienne* de M. Lalo a été bien accueillie du public qui a bissé cette page originale. Les *Danses Hongroises* de Brahms sont pleines de verve et n'affichent pas d'autre prétention que celle d'être des airs de danse. Elles gagneraient à être dites par les orchestres Tsiganes que nous avons entendus à Paris et dont les procédés déroutent un peu nos habitudes musicales françaises. La seconde partie du concert était toute entière consacrée aux *Erinnyes* de M. Massenet. Plus nous entendons cette partition, plus nous restons convaincu que c'est une des œuvres les plus distinguées de M. J. Massenet. Il fera aussi bien, mais il ne fera jamais mieux. La forme en est concise, sobre, ainsi qu'il convient à un drame antique, sa mélodie large et souvent pénétrante, l'instrumentation très soignée. Que M. Colonne donne une autre audition des *Erinnyes*, il rencontrera sans doute un succès plus accentué encore. H. B.

— M. Lebouc a commencé lundi dernier la première série de ses douze matinées de musique de chambre et, selon son habitude, il a donné à ses invités une très intéressante séance qui commençait par un brillant quatuor de Kulhau, ouvrage peu connu dont Mme Gœdès-Mougin a fait valoir les beautés par une exécution irréprochable. MM. Nadaud, Chavy, Prioré et Lebouc ont très bien joué le sixième quatuor de Beethoven dont le finale intitulé *la Mélancolie* est si remarquable. Deux poétiques fragments du trio en *fa* de Schumann, des solos de pianos et une charmante valse à quatre mains d'Ad. Blanc exécutée par Mme Gœdès et M. Zemain, complétaient le programme instrumental. Les intermèdes vocaux étaient confiés au jeune baryton Dérivis dont on a constaté les remarquables progrès ; il a dit avec un excellent sentiment la romance de *Jean de Nivelle* de Léo Delibes : *Il est jeune, il est amoureux*.

— Les concerts populaires de Marseille viennent d'aborder leur quatrième exercice. Les deux premiers concerts ont été consacrés surtout aux maîtres romantiques; R. Wagner était représenté par *le Feu enchanté* de la Walkyrie et la *Marche des Fiançailles* de Lohengrin ; Liszt par les *Préludes* d'après Lamartine, H. Berlioz par l'*Harold en Italie*, où M. Miraue a fait ressortir le caractère pathétique et rêveur des *soli* d'alto. Les 3e et 4e concerts ont pu donner au public une idée du point exact où en est en ce moment en France l'art de jouer du piano : Francis Planté les a remplis à peu près à lui seul. Il est impossible de mentionner tous les morceaux que ce « poète du piano » a fait entendre dans ces deux belles séances. Il faut se borner à signaler : — parmi ceux qui ont eu le plus d'action sur la masse des auditeurs, le *concerto* en *sol mineur* de Mendelssohn, le *concerto* en *mi mineur* de Chopin, la 8e *Polonaise* de Chopin, une *Mélodie* de Rubinstein, la transcription de la *Sérénade de Méphisto* dans la Damnation de Faust, celle du *Menuet de Boccherini*, la *Rapsodie* et la *Mélodie hongroise* de Liszt ; — parmi ceux dont la valeur d'interprétation a été plus particulièrement sentie par les artistes, les délicats, le finale de la sonate en *ré* de Weber, le *Caprice* en *mi mineur*, op. 16, de Mendelssohn, et l'étude en *ut mineur*, no 12, de Chopin. Jamais peut-être Planté n'a été en plus complète possession de lui-même; jamais il n'a mieux retrouvé sous ses doigts ces couleurs de son qui donnent à l'oreille la sensation des timbres variés de l'orchestre, ce phrasé simple et pourtant expressif qui rappelle le style des grands chanteurs de la grande époque, ces gradations sobres et pourtant saisissantes d'effets, ces nuances extrêmes brusquement opposées entre elles, ces mille nuances intermédiaires possibles seulement à un virtuose du premier ordre et dont le judicieux emploi n'est possible qu'à un musicien dont l'habileté technique est éclairée par la culture affinée de l'esprit, enfin cette pureté, cette sûreté d'exécution qui ne se démentent jamais, même au bout d'un programme écrasant, strictement accompli dans un vaisseau qui exige une rare dépense de forces. De cet ensemble de qualités exquises qui caractérisent la manière de Planté, s'est dégagé, comme toujours, le *charme*, qui gagne peu à peu les plus insensibles. Les 4,000 personnes qui bondaient le théâtre des Nations ont acclamé Francis Planté après presque tous ses morceaux et lui ont fait une magnifique ovation, en le rappelant jusqu'à trois fois à la fin de chacun des deux concerts. A.-R.

— Nous avons dit déjà qu'on préparait à Lille, pour le 18 novembre, un grand festival en l'honneur de Léo Delibes. C'est M. Martin, l'intelligent directeur des Concerts populaires de cette ville, qui en a pris l'initiative. Voici celles des œuvres du jeune maître qui seront exécutées sous sa propre direction :

Première partie : 1° Ouverture de *le Roi l'a dit* ; 2° *La mort d'Orphée*, scène lyrique, *a*, air d'Orphée, *b*, chœur des Ménades, *c*, scène et chœur. Orphée, M. Vergnet ; une Ménade, Mlle Simonnet ; deuxième Ménade, Mlle X. ; 3° Airs de ballet de *Lakmé*, *a*, Terana, *b*, Rektah, *c*, Persian, *d*, Coda ; 4° Récit, strophes et duo de *Lakmé*. Lakmé, Mlle Simonnet ; Gérald, M. Vergnet.

Deuxième partie : 5° Suite d'orchestre de *Sylvia*, *a*, les chasseresses, *b*, intermezzo et valse lente, *c*, pizzicati, *d*, cortège de Bacchus ; 6° Stances de la bannière *(Jean de Nivelle)*, M. Vergnet ; 7° Marche entr'acte *(Jean de Nivelle)*, Passepied *(le Roi s'amuse)* ; 8° deux mélodies, *Myrto*, *les Filles de Cadix*, Mlle Simonnet ; 9° Entr'acte de *Lakmé* (la forêt), *Czarda de Coppélia*.

N'est-ce pas là un programme bien attrayant ? Et Lille n'est pas si loin que plus d'un Parisien ne fasse le voyage.

— La *Semaine musicale* de Lille nous adresse des nouvelles du grand festival Lamoureux, organisé par Mme François et M. Delarroqua : « Environ 150 chanteurs lillois, dit la *Semaine*, ont répondu à l'appel des organisateurs et nous promettent, avec les 100 artistes de M. Lamoureux, un ensemble des plus imposants pour l'exécution de la *Damnation de Faust*, de Berlioz, du chœur des *Fileuses*, du *Vaisseau Fantôme*, et du chœur des *Fiançailles de Lohengrin*, de Richard Wagner. Le Festival est définitivement fixé au samedi 29 décembre, à huit heures du soir, et au dimanche 30, à trois heures de l'après-midi. Dans quelques jours, des brochures spéciales seront mises en vente dans tous les kiosques, magasins de musique et librairies. Ces brochures donneront en détail le programme des deux journées, les noms des artistes chanteurs engagés à Paris, et les notices explicatives affectées à chacune des œuvres qui seront exécutées et parmi lesquelles figurera, croyons-nous, une des principales compositions de M. Peter Benoit, l'éminent maître belge, qui a porté si loin la renommée musicale de son pays. »

— Programme des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche.

Au *Cirque d'hiver* : 1° ouverture de *Ruy-Blas* de Mendelssohn ; Symphonie en *ut* mineur de Haydn ; 3° Adagio du 10e quatuor et fugue du 9e quatuor de Beethoven ; 4° première audition de la *Symphonie gothique* de B. Godard, sous la direction de l'auteur ; 5° Concerto en *ut* majeur, pour violon de Vieuxtemps, exécuté par M. Paul Viardot ; 6° Rapsodie de Liszt. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au *Châtelet* : 1° deuxième et dernière audition des *Erinnyes* de Massenet ; 2° *Songe d'une nuit d'été* de Mendelsshonn, avec soli par MM. Cantié, Pénable, Mlles Ph. Lévy et Jeanne Huré ; 3° *Sérenade* (Beethoven). Le concert sera dirigé par M. Colonne.

Au *Château-d'Eau* : *Jessonda-ouverture*, de Spohr ; 2° Symphonie en *ut* mineur de Beethoven ; 3° *España* (Emmanuel Chabrier) ; fragments symphoniques du *Songe d'une nuit d'été*, Mendelssohn ; 3° ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz. Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

— Le premier concert de l'Hôtel Continental est annoncé pour jeudi 22 novembre courant à 9 heures du soir. Orchestre et chœurs sous la direction de M. Edouard Broustet.

J.-L. Heugel, *directeur-gérant.*

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2750 — 49me ANNÉE — N° 51. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 18 Novembre 1883.

(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)

(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE

MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES

J.-L. HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL

H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. J.-L. HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE PIANO

Nos abonnés à la musique de PIANO recevront, avec le numéro de ce jour:

BRETAGNE

n° 4 des *Impressions poétiques* de THÉODORE RITTER. — Suivra immédiatement: *Toréador et Andalouse*, pièce caractéristique extraite du *Bal costumé* d'ANT. RUBINSTEIN.

CHANT

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de CHANT: *Petits oiseaux*, ancienne mélodie de H. RIGEL, poésie de BALZAC, extraite de l'*Album de la Grand'maman* de J.-B. WEKERLIN. — Suivra immédiatement: *Claudinette*, nouvelle mélodie de LOUIS DIÉMER, poésie d'ALBERT GRIMAULT.

PRIMES DU MÉNESTREL 1883-1884

Voir à la huitième page de ce numéro le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à la disposition de nos abonnés à partir du 1er décembre prochain, date de la 50e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1883-1884.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1883 à fin novembre 1884 (50e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. J.-L. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés, dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH, STROBL et KAULICH de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1883-1884.

J.-L. HEUGEL

A ceux de nos lecteurs qui pourraient encore l'ignorer, la sombre livrée dont notre journal est aujourd'hui revêtu va révéler du premier coup d'œil le malheur irréparable qui nous frappe.

M. J.-L. Heugel, notre bien-aimé directeur, notre maître vénéré, nous a quittés pour jamais, nous enlevant par sa fin rapide les faibles illusions que nous laissaient encore nos espérances. Cette intelligence lumineuse s'est éteinte, ce grand cœur a cessé de battre lundi dernier 12 novembre.

A l'heure même où *le Ménestrel* se préparait à célébrer le cinquantième anniversaire de sa fondation, l'homme, qui en fut l'âme et la vie, disparait brusquement, nous laissant la lourde tâche de continuer son œuvre. Par une inéluctable fatalité, par un jeu cruel du destin, ce jour de fête devient un jour de deuil.

Nos lecteurs savent avec quelle largeur d'idées et quel esprit supérieur M. Heugel dirigeait cette publication, qu'il avait en quelque sorte créée et qui était l'objet constant de ses soins. Il en avait fait une tribune indépendante, ouverte à tous les talents, au service de toutes les œuvres de marque, sans acception d'école ou de système,

Grâce à ces vues généreuses, il avait élevé ce journal bien au-dessus du but dans lequel il avait été fondé. Entre ses mains habiles, *le Ménestrel* était devenu l'organe accrédité du monde musical, jugeant toutes les œuvres, traitant toutes les questions avec une liberté sympathique, et n'ayant plus d'autre ambition que de servir les intérêts de l'art.

Mais si ceux qui nous font l'honneur de nous lire ont pu apprécier la haute intelligence de notre maître, combien en est-il qui ont connu l'exquise bonté de son cœur? Il n'est guère que ses amis intimes et ses collaborateurs de tous les jours qui aient vu le fond de cette âme, tant il mettait à faire le bien de délicatesse et de discrétion.

Il y eut pourtant une circonstance où sa charité ne put se dérober sous ce voile de pudeur dont il aimait à l'envelopper. Ce fut au temps lamentable de nos désastres, lorsque nos hôpitaux étaient encombrés de malades et de blessés. Son

inépuisable bienfaisance dut se manifester alors au grand jour et le zèle patriotique dont il fit preuve, à l'ambulance du Palais-Royal, est resté dans l'esprit de ceux qui en ont été les témoins. D'ailleurs le souvenir en a été perpétué dans un document historique, où ses titres de gloire sont inscrits à chaque page (1).

Ce serait presque faire injure à la chère mémoire de notre maître que d'insister sur son impeccable loyauté. Nul homme, en cette matière, n'a été de relations plus sûres et n'a montré de scrupules plus délicats. C'est par là surtout qu'il avait conquis cette estime universelle, qui s'est manifestée avec tant d'éclat à ses funérailles.

A ce simple homme de bien, on a fait des obsèques comme la reconnaissance des peuples en réserve à l'élite de ses enfants. Un cortège imposant, où se mêlait tout ce que la littérature et l'art comptent d'illustrations, a voulu l'escorter jusqu'à sa dernière demeure.

L'église Saint-Roch était trop petite pour abriter la foule qui se pressait derrière le convoi, et beaucoup de personnes n'ont pu pénétrer dans la nef, pour assister à la touchante cérémonie préparée par l'amitié.

Dans le chœur, autour du catafalque, s'était rangé un groupe d'artistes éminents dont la voix et le talent, pendant toute la durée de l'office, ont tenu tous les cœurs sous l'empire d'une émotion profonde.

Voici le programme de la messe chantée par Faure, Talazac et Auguez avec l'assistance de la maîtrise. Nous le reproduisons sans commentaire.

De profundis, chanté par MM. Talazac, Faure et la maîtrise de Saint-Roch, sous la direction de M. Darnault.

Kyrie de Gounod, chanté par la maîtrise.

Sanctus de Verdi, chanté par la maîtrise.

Pie jesu de Faure, chanté par l'auteur.

Agnus dei de Stradella, chanté par Talazac.

Libera de Théodore Dubois, chanté par M. Auguez et la maîtrise.

Marche de saul de Hændel, exécutée sur le grand orgue par M. Gigout.

Après les dernières prières, dites par M. le curé de Saint-Roch, assisté de tout le clergé de la paroise, le char funèbre, suivi d'un grand cortège d'amis, s'est dirigé vers le cimetière de Passy. D'après le désir formel de la famille, aucun discours n'a été prononcé et les restes chéris de notre maître ont été descendus silencieusement dans un caveau provisoire, où sont venus s'entasser des gerbes de fleurs et des monceaux de couronnes. C'est là, sur la haute colline dominant la Seine, que dort celui dont nous conserverons pieusement le souvenir et dont la haute raison continuera à nous diriger dans la continuation de son œuvre.

Et maintenant, en terminant cette courte relation de la cérémonie funèbre, nous voudrions pouvoir remercier, comme ils le méritent, tous les amis connus et inconnus, dont le cœur a battu à l'unisson du nôtre, pendant ces heures d'amertume et d'angoisse. Mais comment leur exprimer la profonde gratitude dont nous sommes pénétrés ? Nous ne trouverions pas de paroles, qui seraient à la hauteur de nos sentiments et, d'ailleurs, ce n'est pas avec des phrases qu'on peut payer une pareille dette de reconnaissance.

Que les plus humbles comme les plus illustres, que les artistes dévoués qui ont rendu un dernier et touchant hommage à la mémoire de notre maître, que nos confrères de la presse veuillent bien excuser notre émotion! Qu'ils sachent seulement que rien ne pouvait être plus précieux que le témoignage de leur sympathie et que le souvenir en restera gravé dans le fond de nos cœurs.

La Rédaction.

(1) Voir la brochure intitulée : *Ambulance municipale du Palais-Royal*, du 12 septembre 1870 au 27 février 1871. Paris, Henri Plon. 1871.

SEMAINE THÉATRALE

Notre métier de journaliste a des exigences cruelles. Coûte que coûte il faut fournir le labeur périodique et les plus douloureux événements de la vie ne nous dispensent pas de faire de la copie. C'est le cœur en deuil, que nous allons résumer aujourd'hui les petits événements de la semaine. Heureusement, la besogne ne sera pas longue.

L'Opéra est tout aux dernières études de *la Farandole*, le ballet symphonique de M. Théodore Dubois, destiné à mettre en belle lumière un compositeur de grand mérite, qui attend son heure depuis trop longtemps.

En attendant le moment de jouer cette importante partie, M. Vaucorbeil se prépare à faire débuter Mlle Figuet, un beau premier prix de ce Conservatoire, qui continue à verser des torrents de lumière sur ses obscurs blasphémateurs. C'est dans le rôle d'Amnéris d'*Aïda* que Mlle Figuet doit faire ses premiers pas sur la scène de notre Académie nationale de musique. Nous aurons probablement à rédiger un bulletin de victoire dans notre prochain numéro, car, si rien n'y fait obstacle, c'est demain lundi que la presse sera convoquée pour applaudir la nouvelle cantatrice.

Le Théâtre-Italien est décidément entré dans la période active. Les répétitions vont grand train, sous la direction du maestro Franco-Faccio, qui se montre très satisfait de son entrée en campagne.

Dans les intervalles que lui laissent ses laborieuses fonctions, le maestro en profite pour faire plus intime connaissance avec le public. C'est ainsi que nous l'avons rencontré dimanche au concert de M. Lamoureux, où il applaudissait, à tour de bras, en attendant qu'on l'acclame à son tour, ce qui ne peut tarder, car la voici arrivée, la caravane cosmopolite qui compose aujourd'hui une compagnie italienne. L'ancien Théâtre-Lyrique est devenu une petite Babel où se mêlent et se croisent tous les dialectes de l'Europe. C'est pour le coup que la scène de M. Ballande est devenue le théâtre des Nations.

A l'Opéra-Comique, le thermomètre reste toujours au beau fixe. D'une part *Lakmé* avec Mlle Van Zandt, MM. Talazac et Cobalet; de l'autre *Carmen* avec Mme Galli-Marié, le nouveau ténor Mauras et le baryton Taskin, suffisent amplement à faire la salle comble. Aussi ne presse-t-on pas plus qu'il ne convient les études de *Manon*, que M. Carvalho compte nous donner pour nos étrennes, aux premiers jours de janvier. Ce sera tout un petit événement, car la partition de M. Massenet est charmante, dit-on, ce qui ne surprendra personne, et de plus elle est écrite dans une forme nouvelle. Si le dialogue y alterne avec les morceaux de chant, selon les traditions de l'Opéra-Comique, du moins la musique symphonique ne s'arrête jamais et les instruments continuent à babiller discrètement, alors même que la prose courante succède à la langue rythmée des vers.

La question de la subvention à allouer au théâtre du Chateau-d'Eau est toujours en suspens. Il est probable qu'elle sera résolue dans un sens favorable aux vœux de M. de Lagrené, qui a pourtant commis une grande imprudence, cette semaine, en nous donnant *le Trouvère* avec une interprétation absolument insuffisante. Il est vrai de dire que les artistes de valeur disponibles en ce moment sont rares, pour ne pas dire introuvables. C'est l'excuse de M. de Lagrené, qui aurait fait beaucoup mieux certainement, si le Conseil municipal lui eût assuré la subvention, à la fin de la saison dernière.

Rien de nouveau dans les petits théâtres de musique. Les Bouffes ont trouvé avec *Madame Boniface* un de ces succès légendaires dont ils ont le monopole : les Nouveautés tiennent un gros atout avec *le Roi de carreau* ; seule la Renaissance a dû abandonner *la Clairon* pour revenir provisoirement au *Vertigo*. Désarçonné, un moment, par l'insuccès, M. Hecquard avait songé à changer de genre, mais M. Serpette est venu lui apporter *Fanfreluche* et l'opérette a repris tous les avantages que le vaudeville à couplets menaçait de lui faire perdre. Donc à bientôt *Fanfreluche* que l'on va monter à la vapeur et qui prendra l'affiche avant la fin de l'année.

Au moment où la Renaissance méditait de faire volte-face et de tourner le dos à la musique, les Variétés y revenaient provisoirement avec *la Vie parisienne*, une des meilleures partitions d'Offenbach. Si la pièce n'a plus toute la saveur d'actualité, qui la rendait si piquante autrefois, elle est du moins restée franchement amusante, comme au temps jadis. Quant à la musique elle est plus fraîche et plus pimpante que jamais. Offenbach garde son prestige, et le

roi de la musique bouffe n'est pas près de perdre sa couronne de clinquant et la marotte enrubannée qui lui sert de sceptre. C'est du moins ce que nous assure l'ami compétent qui ce soir-là s'est prélassé dans notre fauteuil d'orchestre, car le cœur nous a manqué d'y aller voir par nous-même. Cet aveu suffira sans doute à nous dispenser de parler plus au long de cette reprise et de rendre aux interprètes la justice à laquelle ils auraient droit.

INTÉRIM.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

A la première représentation de *la Bayadère* se rattache un de ces incidents curieux, typiques, qui nous paraîtraient aujourd'hui singulièrement étranges, mais qui, à l'époque de la Révolution, se produisaient presque chaque jour dans nos théâtres et qui concourent à caractériser cette époque. Bien que celui-ci soit complètement étranger à Mlle Candeille et à son œuvre, il ne me paraît pas sans intérêt de le rappeler en peu de mots.

La Bayadère venait de finir au milieu du tumulte et des cris, le rideau, à la grande joie de tous, se baissait sur le dernier acte, lorsqu'un papier, lancé du haut de la salle sur le théâtre, vient tomber sur l'avant-scène. Ce papier est ouvert et on annonce au public qu'il contient une pièce de vers signée DAVOUS et ayant pour titre le *Réveil du peuple.* Les spectateurs, rendus déjà nerveux et impressionnables par le commencement de cette soirée agitée, demandent aussitôt la lecture à grands cris et exigent qu'elle soit faite par l'acteur Fusil, que l'on savait jouer dans la dernière pièce. Pour comprendre la portée de cette exigence, il faut se rappeler qu'on était au lendemain de la Terreur, dans le premier enivrement de la victoire des thermidoriens, et il faut savoir que Fusil, quelques mois auparavant, avait été président du tribunal révolutionnaire de Lyon où, paraît-il, il s'était un peu trop distingué. Le public prétendait donc lui infliger un châtiment en lui faisant lire une poésie que l'on pensait bien inspirée par la haine des doctrines terroristes, dont il s'était montré le trop ardent champion. Aux cris: *Fusil! Fusil!* Fusil est bien obligé de se présenter sur la scène et de se rendre aux instances des spectateurs, qui se faisaient un plaisir de souligner sa lecture à chaque vers par des interruptions et des allusions outrageantes. Ce n'est pas assez pourtant de faire subir ce supplice à Fusil, bientôt on réclame Dugazon, qui, lui aussi, était connu pour ses penchants révolutionnaires, et jusqu'à Gaillard, l'un des deux directeurs du théâtre. Fort heureusement pour eux, Gaillard et Dugazon étaient absents. Talma vient l'annoncer et se présente pour les suppléer. Il est accueilli par une salve unanime d'applaudissements, qui, selon un chroniqueur, « rendent justice à son patriotisme. » Puis, après avoir refusé son offre, on accepte pourtant qu'il recommence la lecture entière, à la condition que Fusil l'éclairera à l'aide d'un flambeau; et alors, au cours de cette nouvelle lecture, les apostrophes, les quolibets, les injures pleuvent de toutes parts sur l'infortuné porteur de flambeau. « C'étoit, dit la *Gazette nationale de France,* c'étoit un spectacle remarquable que celui de voir un des acteurs de la tyrannie de Robespierre, en habit de Crispin, dans la posture d'un coupable qui fait amende honorable, et forcé de prêter serment au régime nouveau de la justice et de la liberté. » Enfin, quand Talma arrive à ces vers, à la strophe adressée aux mânes des innocents, suivie du serment de la vengeance :

> Oui, jurons, jurons sur leur tombe,
> Par notre pays malheureux,
> De ne faire qu'une hécatombe
> De ces cannibales affreux!

la salle entière part d'une immense acclamation, répète le serment, et éclate en un cri formidable de *Vive la Convention! Vive la République!* (1).

Je reviens à Mlle Candeille pour constater que la chute de sa *Bayadère* la fit renoncer pour jamais au théâtre en tant que comédienne. Peu de temps après, en effet, elle quitta le théâtre de la rue Richelieu et, depuis lors, elle ne reparut plus en public, si ce n'est dans quelques rares concerts. Elle fit seulement, en 1796, une grande tournée en Belgique et en Hollande, mais ensuite elle dit pour toujours adieu à la scène. On assure, il est vrai, que cette carrière n'avait jamais été de son goût, et qu'elle ne l'avait embrassée que pour obéir à sa famille d'abord, à la nécessité ensuite. C'est, dit-on, pour se soumettre aux volontés de son père, qui était pauvre, qu'elle était entrée à l'Opéra; c'est pour lui venir en aide, alors qu'il venait de perdre son emploi à ce théâtre, que, n'y voulant pas rester elle-même, elle débuta à la Comédie-Française; c'est encore pour soutenir son père, devenu vieux et qui s'était remarié, que plus tard elle se fit courageusement institutrice, et quand son père fut mort, elle servit régulièrement, sur le fruit de son travail, une pension à sa belle-mère, restée sans ressources. Si Mlle Candeille avait quelque vanité, et il est permis de le croire, on peut affirmer aussi qu'elle avait du cœur, qu'elle fut une fille tendre et dévouée, et qu'elle s'oubliait volontiers pour les siens.

On a vu que son premier mariage n'avait pas été heureux, et qu'il s'était terminé par un divorce dès les premiers jours de l'année 1797. A ce moment Mlle Candeille était déjà, je crois, séparée de fait de son mari. Ce qui est certain, c'est qu'en 1796 elle entreprit une grande tournée artistique en Belgique et en Hollande, où elle donna des représentations et des concerts, et où elle paraît avoir obtenu de véritables succès. A Bruxelles elle joua sept fois *la Belle Fermière* au théâtre de la Monnaie (du 1er au 26 août), et c'est aussi à ce théâtre qu'eurent lieu ses concerts, dans l'un desquels le célèbre chanteur Garat se fit entendre avec elle (le 14 novembre). C'est à Bruxelles qu'elle se trouva entrer en relations avec un industriel puissant, Jean Simons, chef d'une fabrique de voitures dont les produits étaient célèbres et recherchés par toute l'Europe. Simons s'éprit vivement de Mlle Candeille et, étant venu à Paris l'année suivante, il sut se faire agréer par elle et l'épousa le 11 février 1798, le jour même où son fils aîné, Jean Simons, épousait lui-même Mlle Lange, actrice charmante qui avait été au théâtre de la République la camarade de la femme distinguée dont elle devenait ainsi la belle-fille.

Par malheur, cette nouvelle union ne fut pas plus fortunée que la première, et amena des résultats déplorables. Mme Simons-Candeille avait suivi son mari à Bruxelles, où elle ne tarda pas à s'apercevoir que sa situation était beaucoup moins brillante en réalité qu'en apparence. Des pertes considérables, toute une série de faillites causées par l'émigration, avaient ébranlé la solidité de sa maison, qui bientôt fut complètement ruinée. Pour comble d'infortune, Simons, accablé par la fatalité qui le poursuivait et ne pouvant résister à la tourmente, fut frappé d'aliénation mentale. On voit quelle était la situation dramatique de la pauvre femme qu'il avait épousée. « Forcée, dit un de ses biographes, de renoncer à un établissement dont elle ne pouvait empêcher la décadence, elle fut obligée de se prêter à un acte de séparation volontaire qui eut lieu en 1802. Abandonnant aux fils et aux créanciers de son mari son douaire, ses reprises, et ne se réservant que ses modestes deniers dotaux, elle revint à Paris auprès de son père, qui était devenu veuf, et avait perdu sa place et l'espoir d'obtenir une pension à l'Opéra. Pour le soutenir, on vit Mme Simons-Candeille, à trente-six ans, se faire institutrice pendant dix ans (1). »

Elle avait du courage, et fit face au malheur. Par disgrâce, les efforts qu'elle fit bientôt pour ressaisir le succès qui avait accueilli ses débuts d'écrivain dramatique ne lui furent pas favorables, et elle ne put retrouver l'heureuse veine de *la Belle Fermière.* La situation de son père la préoccupait toujours. Dès 1797 elle avait tenté une démarche auprès de Barras pour obtenir qu'on lui rendît un emploi à l'Opéra, où il était resté attaché pendant trente ans et où il avait fait représenter plusieurs ouvrages (2). D'autres tentatives étant comme celle-ci restées vaines, elle résolut de lui venir en aide d'une autre façon. Elle écrivit les paroles et la musique d'un

---

(1) Dans ses *Souvenirs d'une actrice,* Mme Louise Fusil, veuve alors du comédien dont il est ici question, s'est élevée avec énergie contre le rôle révolutionnaire qu'on a attribué à son mari, et a fait en sorte de le disculper. En chroniqueur impartial et désintéressé, j'enregistre sa protestation, sans prendre parti dans la question.

(1) Cette situation dura même beaucoup plus de dix ans, car voici l'annonce qu'on lisait dans les *Annales de la musique* de 1819 : « Mme Simons-Candeille, professeur de piano, rue Caumartin, n° 59, prévient les personnes qui lui ont accordé leur confiance, qu'elle a repris son cours d'enseignement du piano. Deux fois la semaine Mme Simons donne leçon, chez elle, aux jeunes personnes. Selon la convenance des parens et les arrangemens avec Mme Simons, elle joint à ses leçons de piano des principes de déclamation et quelques élémens d'histoire et de littérature. »

(2) V. Catalogue des autographes de M. Durner (Paris, J. Charavay, 1869, in-8).

opéra comique en deux actes, *Ida* ou *l'Orpheline de Berlin*, dont elle avait tiré le sujet d'une nouvelle de Mme de Genlis, fit recevoir cet ouvrage à l'Opéra-Comique, et obtint que la première représentation en serait donnée au bénéfice de son père. Cette représentation eut lieu le 15 mai 1807, mais le succès fut loin de couronner les efforts de l'artiste : » Tout parlait, dit le *Journal de l'Empire*, en faveur d'*Ida* à l'Opéra-Comique; le sexe de l'auteur, sa piété filiale, son double talent de poète et de musicien. Il est si rare qu'une femme compose une pièce de théâtre, même médiocre; qu'elle la compose par un motif de vertu, et non de vanité; qu'elle en fasse à la fois la musique et les paroles! Ce sont trois miracles qui méritaient quelque attention. Le public n'a voulu voir que la médiocrité de l'ouvrage en lui-même, sans égard pour le mérite des accessoires (1). Le *Journal de Paris* disait de son côté : — « Cette pièce n'a obtenu qu'un succès équivoque. Le ton larmoyant d'une scène épisodique premier acte, et la lenteur extrême de l'action dans le dernier, ont paru déplaire au public, qui n'a pas trouvé dans le reste une compensation suffisante. Le dialogue offre cependant des traits agréables, de l'esprit, de la bonne morale; et si l'on en excepte les morceaux de facture, qui sont presque tous pénibles et insignifiants, la musique n'est pas sans mérite (2) ». La vérité est que l'ouvrage n'obtint aucun succès, quoiqu'il fût fort bien joué par Mme Gavaudan, qui personnifiait Ida, par Solié, Gavaudan, Mmes Gontier, Desbrosses et Crétu. Des sifflets se mêlèrent le premier soir non sans quelque vigueur aux applaudissements, et *Ida* ne put aller au delà de sa cinquième représentation.

Ce fut bien pis encore, l'année suivante, lorsque Mme Simons-Candeille voulut reparaître à la Comédie-Française avec une œuvre importante. *La Réconciliation*, comédie en cinq actes et en prose, qu'elle donna à ce théâtre le 14 décembre 1808, fut représentée au milieu d'un tapage infernal, que certains biographes attribuent à une cabale de l'École polytechnique, en ajoutant qu'à partir de ce jour il fut interdit aux élèves de cette école d'assister aux premières représentations. Quels motifs de haine les polytechniciens de 1808 pouvaient-ils donc bien avoir contre l'auteur de *la Belle Fermière?* C'est ce qu'il serait, sans doute, bien difficile d'expliquer. Toujours est-il que malgré une interprétation hors ligne, confiée d'une part à Damas, Armand, Devigny, Michot, Baptiste cadet, Desprez, Varennes, Thénard, Marchand, de l'autre à Mlle Mars, à Mme Talma, à Mlles Devienne et Desbrosses, c'est-à-dire à la fleur des artistes de la Comédie-Française, *la Réconciliation* subit une telle chute que sa première représentation fut aussi la dernière, et que jamais plus il n'en fut question.

A partir de ce moment, Mme Simons-Candeille renonça pour toujours au théâtre. On eut à moins été découragé. Elle s'essaya dans un autre genre, celui du roman, et sut y rencontrer le succès. Elle publia d'abord un petit roman de mœurs, *Lydie* ou *les Mariages manqués* (1809), qui reçut du public un accueil favorable, et qu'elle fit suivre de *Bathilde, reine des Francs* (1814), roman historique pour lequel son ami Girodet lui avait dessiné deux vignettes qui ne sauraient compter parmi les meilleures œuvres de ce peintre remarquable. Sa situation pourtant était toujours précaire. « Ses journées employées aux devoirs d'institutrice et ses veilles consacrées aux travaux littéraires suffisaient à peine à son existence et à celle de son père. Elle avait réclamé des secours. Touché de ses efforts et de ses infortunes, Cretet, ministre de l'intérieur, sollicita pour elle, dans un rapport à l'empereur, une pension de 1,500 francs. Napoléon, qui accordait peu aux vieillards, avait oublié l'auteur de *Castor et Pollux*; et, comme il se piquait de connaître mieux qu'un préfet de police l'intérieur des familles, il déchira la feuille et allégua, pour raison morale de son refus, qu'*il ne fallait pas autoriser les femmes à se passer de leurs maris*. Peu satisfaite de Napoléon, Mme Simons accueillit la Restauration ; mais un écrit politique, qu'elle était au moment de publier, en mars 1815, l'ayant obligée d'aller en Angleterre pendant les Cent jours, elle donna à Londres des soirées littéraires et musicales auxquelles prirent part plusieurs artistes distingués, Cramer, Viotti, Lafont, etc. (3). » C'est à Londres, paraît-il, que Mme Simons-Candeille reçut, pour elle et pour son père, du gouvernement de la Restauration, le brevet d'une pension de 1,200 francs destinée à récompenser les services que tous deux avaient rendus au théâtre, et à son retour à Paris, vers le milieu de 1816, le roi lui-même lui en accorda une de 2,000 francs. Elle exprima sa reconnaissance pour ce double bienfait dans une pièce de vers *Sur la bonté*, adressée à Louis XVIII et insérée dans l'*Almanach des Muses* de 1818. Le premier usage qu'elle fit des libéralités du souverain fut d'ailleurs de venir en aide à son mari, tombé dans une détresse profonde et pour lequel un de ses neveux était venu l'implorer ; elle lui envoya aussitôt une somme assez considérable, et lui servit, à partir de ce jour, une pension qu'il reçut jusqu'à sa mort.

Mme Simons-Candeille avait rapporté d'Angleterre les éléments d'un livre qu'elle publia bientôt sous ce titre : *Souvenirs de Brighton, de Londres et de Paris* (1818). C'est un volume de mélanges, entremêlé de vers et de prose, d'un intérêt secondaire, mais dans lequel on trouve de la grâce et de la facilité. Tout en reprenant sa vie et ses occupations d'institutrice, elle publia encore, en 1821, un nouveau roman historique, *Agnès de France* ou *le Douzième Siècle*, dans lequel elle avait cherché à peindre cette période dramatique de notre histoire qui comprend le règne de Philippe-Auguste, son double mariage, et la mise en interdit du royaume de France par le Saint-Siège, à la suite de la répudiation de sa première femme, Ingeburge de Danemarck. Un journal littéraire resté fameux après soixante ans, *le Miroir*, terminait ainsi son compte rendu de cet ouvrage, qui obtint un assez vif succès : — « Nous regrettons que les bornes de cette feuille ne nous permettent pas de faire des citations qui justifieraient à la fois nos critiques et nos éloges ; cet ouvrage est digne d'être remarqué, et s'élève au-dessus des romans ordinaires, où les écrivains laissent courir leur plume sans jamais se proposer un but utile, et ressemblent, comme l'a dit Voltaire, à un sot qui croit avoir de l'imagination. L'ouvrage que nous annonçons a dû coûter de grandes recherches, l'érudition qu'il renferme est toujours présentée avec autant d'art que d'esprit; il est utile sans vaines citations, instructif sans pédanterie, intéressant sans aller au delà du vraisemblable ; le style en est toujours élégant et correct. On pourrait cependant quelquefois le rendre moins prétentieux, surtout dans les deux premiers volumes ; le troisième nous paraît, dans toutes ses parties, digne d'éloges sans restriction, et le nouveau roman de Mme Simons-Candeille ne peut qu'ajouter à la réputation de l'auteur de *la Belle Fermière.* » De la part d'un journal qui se respectait autant qu'il respectait ses lecteurs, un tel jugement était pour donner une idée avantageuse du talent de l'écrivain.

C'est en cette année 1821 que la mort de Simons, le second mari de Mme Candeille, vient mettre un terme à la situation si douloureuse pour elle qui s'était prolongée pendant plus de vingt ans. Qui le croirait pourtant? Parvenue à un âge où d'ordinaire on est bien désabusé, où la dure expérience de la vie vous enseigne la prudence et doit unir la sagesse à la raison, celle qui avait été « la belle » Julie Candeille n'hésita pas à contracter une troisième union, et, ce qui est plus extraordinaire encore, elle prit, à cinquante-quatre ans passés, un mari qui en avait à peine quarante-deux !

Il ne paraît pas cependant que ce mariage ait été aussi fâcheux que les deux précédents, et Mme Candeille semble n'avoir eu qu'à se louer de son nouvel époux. Celui-ci, qui s'appelait Henri Périé (Périé de Senovert), descendait d'une ancienne famille de robe que la révolution et la dépréciation des assignats avaient totalement ruinée. Livré de bonne heure à lui-même, il s'était attaché à l'étude des beaux-arts et surtout de la peinture, qui lui avait valu quelques succès. Toutefois, pour assurer son existence, il avait accepté, dans l'administration des jeux, un emploi qui était loin d'être de son goût, mais qui lui valait un traitement de dix mille francs et dans lequel il avait su, en dépit de tout, conserver, avec une parfaite honorabilité, un ton excellent et des manières pleines de distinction. Périé était veuf lui-même lorsqu'il épousa, en 1822, Mme Candeille, qui regrettait, ainsi que lui, de le voir dans une situation si peu convenable à son caractère. Grâce à ses relations, elle put lui faire obtenir une position plus digne de son talent et de lui-même, et en 1825 Périé se voyait nommer directeur du Musée de Nîmes.

Par ce mariage, la situation matérielle de Mme Périé-Candeille était assurément améliorée. Elle renonça sans doute à donner des leçons, mais elle ne discontinua pas ses travaux littéraires. En 1822, elle publiait un aimable récit intitulé *Geneviève* ou *le Hameau*, histoire de huit journées (1); en 1824, elle livrait au public un

(1) *Journal de l'Empire*, 23 mai 1807.
(2) *Journal de Paris*, 20 mai 1807.
(3) *Biographie Michaud*.

(1) « Cet ouvrage — disait la *Biographie universelle et portative des Contemporains* — cet ouvrage, dont personne n'a parlé, sans doute parce que l'auteur s'est caché sous les initiales de son nom, est une de ses plus agréables productions : c'est un fragment de voyage très intéressant. »

troisième roman historique: *Blanche d'Évreux* ou *le Prisonnier de Gisors*, histoire du temps de Philippe de Valois; et, en 1829, elle sollicitait de nouveau l'attention avec un ouvrage qui portait ce titre: *Essai sur les félicités humaines* ou *Dictionnaire du bonheur*, dédié aux enfants de tous les âges. Ce dernier ouvrage était orné d'un très-curieux portrait de l'auteur, où Mme Candeille est représentée dans le costume du temps: robe à manches vastes, col large et flottant en forme de pèlerine, écharpe négligemment jetée sur l'épaule, et pour coiffure un de ces turbans étoffés qui formaient bandeau sur le front, ne laissant voir que quelques boucles de cheveux sur les tempes. On a dit que Mme Candeille avait conservé sa beauté jusqu'à ses derniers jours; je le croirais volontiers, car, si ce portrait est ressemblant, il est aisé de voir, sous ce costume un peu étrange, combien elle avait dû être séduisante, combien l'ovale du visage était pur, le sourire plein de grâce, le regard plein de finesse et de douceur. Et à cette époque elle était âgée de soixante-deux ans!

(*A suivre.*) ARTHUR POUGIN.

CORRESPONDANCES ÉTRANGÈRES

Du MÉNESTREL

On nous écrit de Madrid :

Je suis un peu en retard pour rendre compte aux lecteurs du *Ménestrel* des nouvelles musicales de notre saison. Le Théâtre-Royal marche tant bien que mal. *Aïda, Poliuto, Rigoletto, Dinorah*, l'*Africana*, voilà le bilan du répertoire qui n'est pas, en général, fameux. Mlle Theodorini, un jeune soprano dramatique qui chante en maîtresse et joue en artiste de cœur et d'esprit, tient tous les premiers rôles et se fait toujours applaudir, voire acclamer. Elle est et sera le soutien de la saison. Elle a chanté Aïda et Sélika; deux triomphes.

Mlle Gargano, soprano léger de la bonne école dont le style et la voix font merveille, est entrée d'emblée dans les sympathies du public. Encore une artiste sur laquelle il faut compter, ainsi que sur Mme Orsini-Mazzoli, mezzo-soprano excellent dont les charmes extérieurs, tranchons le mot, dont le côté plastique ajoute aux beautés de la voix. M. Masini est l'artiste toujours applaudi qui a su empoigner le public par les génialités de son style fantaisiste et fait merveille dans les opéras *di mezzo carattere*. Un jeune baryton, M. Battistini, de belle prestance et doué d'un organe étendu et sympathique, se tient à côté de M. Masini et partage avec lui le succès. Le ténor Bulterini n'a pas plu. On parle de sa résiliation. Des chœurs et de l'orchestre on ne peut dire que du bien. Jamais le fini des détails et la perfection de l'ensemble n'avaient été à ce point appréciés, depuis feu Bonetti. L'éminent maestro Goula, à qui ce résultat est dû, tient la première place à notre Théâtre-Royal où il est acclamé chaque soir.

Pas plus tard que hier, il s'est produit un incident digne d'être signalé. On chantait pour la quatrième fois *Dinorah* dont l'exécution, sauf pourtant Mlle Gargano, était des plus médiocres. Les abonnés se sont mis en colère et il s'est produit un vacarme épouvantable. La direction a été obligée de suspendre le spectacle et voici en quels termes, à peu près, l'événement a été annoncé par un employé *ad hoc* :

— Messieurs et mesdames: le spectacle est suspendu. Les spectateurs qui désirent s'en aller peuvent le faire. L'argent leur sera rendu au guichet, et, s'ils veulent conserver leurs billets, ils seront valables pour la représentation de demain. Mais comme les voitures de MM. les abonnés n'arrivent qu'à minuit, et qu'il est 10 heures, on va leur jouer quelques symphonies et ils pourront de la sorte attendre agréablement l'arrivée de leurs équipages.

Ce qui a été dit a été fait et... je passe à d'autres sujets beaucoup plus agréables.

La musique espagnole vient de remporter un triomphe éclatant. L'illustre directeur de notre Conservatoire, le maître Don Emilio Arrieta, l'auteur populaire de *Marina*, *le Domino bleu* et *le Mousse*, a écrit à l'âge de soixante-deux ans un pur et simple chef-d'œuvre, *San Franco de Sena*, qui a été accueilli avec un enthousiasme tout à fait méridional. Je déteste les analyses, je me contenterai donc de dire que le maître a marqué la véritable voie du drame lyrique espagnol et que son sentiment dramatique et sa fraîcheur mélodique ont tout l'attrait d'une œuvre printanière. C'est tout simplement exquis. Les ovations pleuvent sur notre éminent musicien. Le Cercle des Beaux-Arts lui a offert un banquet et prépare un buste en marbre de l'auteur de *San Franco de Sena*. Les professeurs et les élèves du Conservatoire veulent, à leur tour, honorer le génie de leur chef. Il lui sera fait cadeau d'une plume d'or ornée de pierreries.

La Société des gens de lettres prépare aussi un dîner de gala et une manifestation au théâtre d'Apolo, enfin, le public en général, couvre de signatures et d'argent une souscription pour offrir au maître une couronne en or et un album avec les signatures de tous les donnants. C'est, je vous assure, un spectacle émouvant et Arrieta n'a qu'à bien se tenir pour résister à tous les hommages de l'enthousiasme populaire. Son éditeur est tout occupé de la publication de la partition de *San Franco de Sena*, qui en est à sa dix-huitième représentation, et on est obligé tous les jours de refuser du monde.

Le mot de la fin est l'énorme succès du *Demi-Monde* joué supérieurement en espagnol par les artistes de la Comédie.

A. PEÑA Y GOÑI.

***

Notre correspondant de Bruxelles nous envoie quelques notes sur la distribution des prix du Conservatoire qui a eu lieu dimanche dernier. « Le discours d'ouverture a été fait par le prince de Caraman-Chimay, qui a signalé la haute position et les développements incessants de cette grande école de musique. Aux applaudissements de la salle entière il a fait juste part d'éloges à tous ceux qui ont apporté leur concours à cette grande œuvre artistique : la commission de surveillance, les professeurs et — avant tout — l'homme qui peu à peu mène à ce degré de perfection l'établissement placé sous sa direction. Le public a souligné de ses applaudissements ce témoignage rendu à M. Gevaert, à la vaste érudition du musicien, à l'expérience, à l'habileté de l'artiste. Les applaudissements ont redoublé quand l'orateur, avec infiniment de tact, a remercié la Reine de la haute bienveillance qu'elle témoigne, en toute occasion, au Conservatoire de Bruxelles. La salle entière s'est levée, dans un élan spontané; et ce mouvement de vive et respectueuse sympathie a visiblement impressionné Sa Majesté qui, d'un salut gracieux, a remercié le public.

Après la lecture du Palmarès, faite par M. Guilliaume, secrétaire du Conservatoire, on a donné le petit concert traditionnel, qui est en quelque sorte le prélude des quatre grandes séances de musique que le Conservatoire donne dans le cours de la saison. Il est bon de le faire remarquer, l'orchestre qui a montré sous la direction de MM. Colyns et Jéhin, de si précieuses qualités de discipline musicale, de correction et de souplesse, ce n'est pas l'orchestre des grandes fêtes du Conservatoire, mais bien le petit orchestre (presque aussi nombreux que l'autre), formé exclusivement par les élèves du cours d'Ensemble instrumental. L'ouverture de l'*Hôtellerie portugaise* de Chérubini, une de ces fantaisies où le maître symphoniste aimait à répandre à pleines mains sa science orchestrale et tous les raffinements de la facture, deux des beaux Airs du Ballet de l'*Orphée* de Gluck ont montré toute la valeur de cette féconde école d'instrumentistes d'orchestre. La part de succès réservée à la classe d'Ensemble vocal, dirigée par MM. Henry Warnots et Léon Jouret, n'a pas été moins belle. C'est une œuvre d'un caractère et d'un sentiment élégiaques profonds que la *Mort d'Ophélie*, de Berlioz, une sorte de plainte, de « déploration » chantée par les compagnes de la triste amante d'Hamlet. Cette page de l'œuvre de Berlioz est peu connue: seize belles voix de soprano lui ont donné l'accent et la couleur qu'elle demande. Autre couleur, autre accent, dans les « Chansons militaires » du quinzième siècle : couleur vive, accent cavalier d'une crânerie charmante. Il y avait là, en quatuor quadruplé, hommes et jeunes filles, une éclatante sonorité, une résonance superbe de timbres qui nous promet, cet hiver, d'excellents chefs d'attaque. Et, après un « récit » de François Coppée, dit et dramatisé par Mlle Miette avec autant de puissance d'expression que de discrète sobriété, le concert s'est terminé par l'hymne triomphal du *Judas Macchabée* de Hændel, une de ces explosions sonores, voix, orchestre et orgue, dont rien ne peut dire la saisissante et profonde impression. TH.-J.

***

On nous écrit de Londres: Hans Richter, le fameux chef d'orchestre, nous a donné trois concerts d'hiver; selon son habitude, il a joué surtout du Wagner et un peu Beethoven. Il annonce neuf concerts d'été, du mois de mai au commencement de juillet. Il est très aimé ici et soutenu surtout par la population allemande qui remplit ses concerts et le porte aux nues. Bien qu'il soit un peu trop exclusivement porté pour Wagner, c'est un *conductor* génial, qui réunit les nombreuses et rares qualités qui en font — ne fût-ce que dans sa spécialité — un grand et intéressant artiste. Les Concerts-Populaires ont commencé la semaine passée, ainsi que les Concerts de la Albert-Hall. Les Concerts-Populaires, ayant pour but immuable de propager la musique classique exécutée par les meilleurs artistes de l'Europe entière, ne sortent point de leur cercle et nous donnent les grands maîtres connus. Le quatuor est représenté par MM. Norman-Néruda, le fameux violon, Kies un second violon, Strauss viole et Piatti, l'incomparable Piatti, un violoncelle. Norman-Néruda continuera comme chef de pupitre jusqu'au 25 février. Alors il cédera l'archet à Joachim, qui le tiendra jusqu'à la fin de la saison. Il y aura pourtant deux concerts où le premier violon sera M. Heerman.

A la Albert-Hall on a donné avec beaucoup d'éclat le *Faust* de Berlioz: chœur et orchestre superbes sous la direction de M. Barnby. L'originalité et l'audace de cette œuvre magistrale trouvent beaucoup d'admirateurs ici. Mme Albani a fait ressortir les chants de Marguerite, quoique son style théâtral ne soit pas tout à fait ce qu'il faut à la pure et grande simplicité de cette Marguerite idéalisée par Berlioz, car, qu'on le sache bien, c'était une simple fille du peuple que la Marguerite de Gœthe, dont le cachemire bleu d'Ary Scheffer a fait une demoiselle poétique, toute différente de l'héroïne du poète et de celle de Berlioz.

D'Amérique, on m'envoie des nouvelles des plus triomphales. Il faut

parler en première ligne du succès de votre Christine Nilsson, je dis votre comme elle est notre, car elle appartient au monde entier, quoiqu'elle ne veuille être qu'à la France qui a vu son éducation première et ses premiers triomphes. Il paraît qu'autant comme Marguerite que comme Mignon, elle a de nouveau électrisé le public. C'est ce dernier opéra surtout qui paraît avoir excité l'enthousiasme des Américains. Mme Valleria, au même théâtre (le Metropolitan), a su conquérir les faveurs du public, comme Léonora dans le *Trovatore* et Filina dans *Mignon*. Mme Trebelli, à ce qu'on dit, a fait un début des plus brillants dans Azucena. Pour Mme Scalchi, les opinions sont divisées. Tout le monde rend justice à sa belle voix; quant au reste, on n'est pas absolument d'accord. Stagno, le fameux propriétaire de l'*ut* de poitrine, a fait sensation par cette note, mais là s'arrête l'admiration.

Ovide Musin est annoncé pour les concerts du Dr Damrosch le 16 et le 17 novembre. De Cologne, on me mande le grand succès d'*Esmeralda* de Goring Thomas, élève de votre Conservatoire. L'opéra est déjà annoncé pour trois représentations d'avance, signe certain d'enthousiasme chez les Allemands. L. E.

P. S. — Il est question de deux compagnies allemandes pour la saison 1884. L'une peu sérieuse, l'autre au contraire qui a de grandes chances de succès. A la première de ces deux entreprises, il ne manque que deux bagatelles : la compagnie et un théâtre.— La seconde ne serait rien moins que la compagnie du fameux directeur Angelo Hermann, et devinez où? A Covent-Garden. Pourtant, rien n'est absolument fixé pour le moment.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Nous avons annoncé dernièrement qu'on projetait d'élever une statue à Beethoven sur une des places publiques de Berlin. Cette idée a pris corps et va se réaliser. Les premiers fonds seront fournis par une gigantesque fête musicale qui durera plusieurs jours. Elle sera organisée par un comité spécial représentant trois grandes associations berlinoises: le *Tonkünstler*, le *Musiklehrer* et l'*Organisten Verein*.

— Liszt n'ira pas cette année à Rome, comme il en avait l'habitude. En quittant Weimar, il se rendra directement à Buda-Pest.

— Le théâtre de Hambourg vient de donner la première de *la Sulamite*, opéra biblique d'Antoine Rubinstein. L'ouvrage paraît avoir brillamment réussi et le compositeur qui dirigeait en personne l'exécution a été l'objet de flatteuses ovations. Un opéra-comique en un acte du même maître, intitulé : *Entre Voleurs*, n'a pas obtenu moins de succès que le grand ouvrage qui l'avait précédé. C'est une petite partition pleine d'*humour* et de couleur, dit-on, où l'on a surtout applaudi de ravissantes danses espagnoles.

— Un musicographe allemand, M. Schletterer, va faire paraître ces jours-ci à Berlin une histoire de la musique française. Le premier volume, qui est sous presse, contiendra l'histoire de la chapelle, — musique des rois de France.

— Au théâtre de Copenhague on a donné la première d'un opéra comique intitulé : *les Etudiants Espagnols*. Cet ouvrage dont la musique est d'un compositeur danois, M. Lange-Müller, a été accueilli avec des marques non équivoques de satisfaction. On parle avec éloges de l'interprétation dirigée par le kapellmeister Svendsen, qui est lui-même un compositeur de beaucoup de talent.

— Un de nos confrères raconte que Johann Strauss vient de l'échapper belle! Il aurait été intoxiqué par des cigares trop forts. Les dernières nouvelles que ses amis ont reçues sont plus rassurantes, dit-on, et les médecins répondent maintenant de lui. Johann Strauss est, en effet, un fumeur enragé, mais il n'aime que les tabacs légers, il est donc probable que cette intoxication, si elle est réelle, a une autre cause que celle qu'on lui assigne.

— L'*Italie* nous donne d'assez mauvaises nouvelles du théâtre Apolo de Rome qui restera fermé cette année, selon toutes les apparences. La commission, composée de trois conseillers municipaux qui devaient examiner les propositions présentées par plusieurs *impresarii*, a renoncé à son mandat, car, à l'heure qu'il est, elle a été d'avis que cet examen serait inutile sans un vote du conseil, en faveur de l'Apolo. D'un autre côté, le conseil estime qu'il serait difficile maintenant de trouver des artistes dignes de ce théâtre.

— La diva française, Douadio, vient de faire une brillante rentrée à Rome avec la *Dinorah* de Meyerbeer. C'est au théâtre Costanzi que l'éminente artiste se fait entendre en compagnie du ténor Clodio et du baryton français Lhérie, qui vient d'ajouter le rôle d'Hoël à son répertoire et le chante avec la même autorité qu'*Hamlet*.

— *Le Guide musical* nous apprend que l'entente vient de se faire entre MM. Stoumon et Calabrési d'une part, et la Société des Concerts-Populaires d'autre part, au sujet de quatre concerts de la saison, qui auront lieu au théâtre de la Monnaie. Des sacrifices ont dû être faits de part et d'autre pour arriver à l'arrangement conclu qui va donner un essor nouveau à l'œuvre des Concerts-Populaires, en la dotant d'une salle de tous points convenable pour ses grandes exécutions musicales.

— *Le Présomptif*, opérette en trois actes de MM. Hennequin et Valabrègue, est entré en répétition au théâtre des Galeries-Saint-Hubert de Bruxelles. La musique de cet ouvrage est de M. Gregh, qui s'est fait connaître déjà par nombre d'aimables compositions.

— Le *Journal de Bruxelles* nous apprend que M. le chevalier van Elewyck vient d'inaugurer la saison musicale en faisant entendre plusieurs compositions de son fils, M. Arnold van Elewyck. « Point de recherche ni de confusion dans les idées du jeune compositeur, dit le *Journal de Bruxelles*, elles se déroulent, faciles et claires, avec l'abondance qui se rencontre chez les natures vraiment douées. On a successivement applaudi une marche pleine de vigueur (1re exécution), une *Berceuse* charmante, qui du reste est en train de faire son tour d'Europe, puis deux gracieuses fantaisies, *Clochettes de mai* et *Petite histoire*. Citons encore comme un des grands effets de la soirée la belle invocation (texte latin) du chevalier Xavier van Elewyck, fort bien rendue par le quatuor des dames autrichiennes. »

— Le Grand-Théâtre de Liége va monter, cet hiver, *le Capitaine Noir* de Joseph Mertens, un des compositeurs les plus justement estimés de la Belgique. Cet ouvrage remporta un grand succès à La Haye et à Anvers et des auditions privées, à Bruxelles et à Paris ont permis à quelques amateurs d'en apprécier les qualités.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

Les concours d'admission aux classes de violon et de piano au Conservatoire viennent de se terminer. Sur 70 aspirants pour le violon, 12 ont été admis dans les classes supérieures et 6 dans les classes préparatoires. Pour le piano, il s'est présenté 42 candidats hommes et 210 femmes; on a admis 12 hommes et 15 femmes dans les classes supérieures, 10 hommes et 17 femmes dans les classes préparatoires.

— Nous avons annoncé dans notre dernier numéro la réouverture des cours d'histoire de la musique, que M. Bourgault-Ducoudray donne au Conservatoire. L'ouverture du cours d'histoire et de littérature dramatiques donné par M. Henri de Lapommeraye est fixé au mercredi 28 novembre. Quant à la classe d'orchestre de M. Deldevez, elle s'ouvrira demain lundi 19 novembre. Le cours d'ensemble vocal de M. Jules Cohen est ouvert depuis mardi dernier.

— La commission municipale des beaux-arts a été saisie des propositions de la commission administrative de l'Opéra-Populaire, relativement à la demande de M. de Lagrené. Elle a désigné M. de Bouteiller comme rapporteur. M. de Bouteiller a promis de terminer son travail avant la fin de ce mois, de manière que la question en litige puisse être vidée avant le mois de janvier.

— Voici l'ordre des représentations d'opéra qui seront données cet hiver à Monte-Carlo :

Samedi 19 janvier: *Un ballo in maschera*, avec Mmes Salla, Novelli, Mansour, MM. Pandolfini, Vergnet, Castelmary. — Mardi 22: *Un ballo in maschera*. — Samedi 26: *Fra Diavolo*, avec Mmes Salla, Novelli, MM. Vergnet, Tecchi, Castelmary, Raguer, Hettich, Pasquale. — Mardi 29: *Fra Diavolo*. — Jeudi 31: Grand concert avec le concours de MM. Bouhy, Tecchi, et de Mmes Mansour, Novelli et Carlotta Desvignes. — Samedi 2 février: *La Favorita*, avec Mmes Salla, Carlotta Desvignes, MM. Vergnet, Bouhy, Castelmary, Tecchi. — Mardi 5: *La Favorita*. — Jeudi 7: Grand concert avec le concours de Mmes Mansour et Desvignes, de MM. Bouhy, Tecchi, Hettich, Pasquale. — Samedi 9: *Il Trovatore*, aves Mmes Salla, Novelli, Desvignes, MM. Bouhy, Vergnet, Castelmary. — Mardi 12: *Il Trovatore*, avec Mmes Salla, Novelli, MM. Mierzwinski, Castelmary. — Samedi 16: *Amleto*, avec Mmes Fidès Devriès, Salla, MM. Pandolfini, Vergnet, Castelmary, Raguer. — Mardi 19: *Amleto*. — Samedi 23: *Fausto*, avec Mmes Devriès, Mansour, Carlotta Desvignes, MM. Mierzwinski, Pandolfini, Castelmary. — Mardi gras, 26: Relâche. — Jeudi 28: Grand concert avec le concours de MM. Mierzwinski, Hettich, Pasquale, Vergnet, Mlle Novelli. — Samedi 1er mars: *Fausto*. — Mardi 4: *Rigoletto*, avec Mmes Devriès, Novelli, MM. Mierzwinski, Pandolfini, Castelmary, Raguer. — Jeudi 6: Grand concert avec le concours de Mmes Mansour, Desvignes, MM. Mierzwinski, Pasquale, Tecchi. — Samedi 8: *Rigoletto*. — Mardi 11: *Aïda*, avec Mmes Devriès, Novelli, Mansour, MM. Mierzwinski, Pandolfini, Castelmary, Raguer. — Samedi 15: *Aïda*. — Mardi 18 (clôture): *Amleto* (4e acte), *Rigoletto* (4e acte), *Fausto* (5e acte).

— Faure est parti hier pour Moulins, sa ville natale, où il doit donner un concert au bénéfice des pauvres, comme nous l'avons annoncé. Il est accompagné de Mlle Marimon, de M. Blum, ténor, de M. Lefort, violoniste, et de M. E. Mangin, pianiste.

— M. Victorin Joncières est en ce moment à Angers, l'association artistique donnant aujourd'hui même un concert en son honneur. Il doit y diriger en personne sa belle ode symphonie *la Mer*, dont les soli seront chantés par Mlle Edith Ploux, son piquant chœur chinois: *Li-Tsin*, et deux airs de ballet du *Chevalier Jean*, le nouveau grand ouvrage qu'il termine en ce moment.

— Antoine Rubinstein nous promet sa visite pour cet hiver. Il donnera une série de concerts à la salle Erard, dans le courant de février.

— On vient de placer au square Parmentier la statue de Sedaine, l'auteur du poème du *Déserteur* et de *Richard Cœur-de-Lion*, et d'une foule d'autres dont s'inspirèrent jadis Monsigny, Dalayrac, Philidor et Grétry.

— Il y aura de la musique dans les *Rois en exil*, d'Alphonse Daudet; les directeurs du Vaudeville, d'accord avec l'auteur, en ont confié la composition à M. Raoul Pugno. On ne pouvait faire un meilleur choix.

— M. Louis Besson de *l'Evénement* raconte que l'autre soir, pendant la répétition de *Simon Boccanegra*, au Théâtre-Italien, le ténor Nouvelli, qui chante dans l'opéra de Verdi le rôle de Gabriele Adorno, a reçu une missive de l'Union centrale des sauveteurs. Cette missive annonçait au jeune et déjà célèbre artiste que le conseil supérieur venait de lui décerner une médaille d'honneur, en l'invitant à venir recevoir cette récompense de son dévouement à l'humanité le 25 novembre, en séance solennelle, à la mairie du quatrième arrondissement. On se rappelle que M. Nouvelli a récemment exposé sa vie en sauvant deux enfants qui allaient périr dans un incendie de la rue Jouffroy.

— M. Charles Neustedt, l'habile professeur, le compositeur distingué, marie sa fille. Mlle Berthe Neustedt épouse M. Constant Maho, l'éditeur de musique aujourd'hui retiré des affaires. Nos compliments aux jeunes époux.

— Dimanche dernier a été célébré au temple de la rue de la Victoire le mariage de Mlle Emilie Jonas, la fille du compositeur estimé, avec M. Rueff. Pendant la cérémonie, les chœurs de tous les temples de Paris ont exécuté, avec un ensemble des plus remarquables, plusieurs morceaux de circonstance composés par M. Emile Jonas, sur des paroles en langue hébraïque. Une cantate à deux voix, pour basse et ténor, a surtout produit un grand effet. Les soli étaient chantés par MM. Félix Lévy et Fournets qu'on aurait applaudis n'eût été la sainteté du lieu.

— La messe de Méhul, qui doit être chantée à Paris pour la fête de Sainte-Cécile, a été exécutée avec plein succès pour la première fois en France, le jour de Pâques 1882, à la métropole de Toulouse. Une seconde audition en a été donnée également le jour de Pâques 1883.

— Les directeurs des bals de Paris viennent d'adresser aux conseillers municipaux une pétition tendant à ce que le droit des pauvres que l'Assistance publique prélève sur leurs recettes soit abaissé dans des proportions de 15 0/0 à 9 0/0. Nous ne voyons pas grand inconvénient à ce qu'on accueille leur requête, à condition pourtant que l'on commence par abaisser les droits que l'Assistance publique perçoit sur la recette des théâtres.

— Les relâches pour les répétitions générales de *Sieba*, le grand ballet nouveau de Manzotti, ont commencé à l'Éden-Théâtre. La Succhi, danseuse mime, célèbre en Italie, débutera par le rôle de Sieba. La Cornalba alternera avec elle. Il va naître ainsi, entre les deux virtuoses du ballabile une lutte des plus intéressantes dont le nouveau ballet ne peut certainement que profiter. La première représentation de *Sieba* aura lieu dans les premiers jours de la semaine.

CONCERTS

Le deuxième concert de M. Lamoureux, au Château-d'Eau, était la seconde édition du premier; même exécution parfaite de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, et des fragments du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn. Même succès et mêmes *bis* enthousiastes. Le public continue à accueillir très favorablement l'*España* de M. Emmanuel Chabrier. Il me semble que cette œuvre intéressante gagnerait à ne pas être intercalée entre Beethoven et Mendelssohn et serait tout à fait à sa place dans un ballet. L'attrait de la danse, ajouté à celui de la musique, composerait un délicieux ensemble. L'ouverture célèbre de Spohr, *Jessonda*, est chantante et ne fatigue pas par cette manière tendue, pleine d'efforts et de complications qui dépare souvent les œuvres de ce maître. L'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz est trop connue pour qu'il y ait quoi que ce soit à en redire. La première partie est très mélodique. Mais, n'en déplaise aux admirateurs du grand compositeur français, le fond de la mélodie, chez Berlioz, est souvent vulgaire, et ce n'est que par des merveilles d'instrumentation qu'elle se relève au point de produire un grand effet.

H. B.

— Un musicographe des plus autorisés, un savant professeur dont on reconnaîtra aisément le nom à travers ses initiales transparentes, nous communique une note intéressante inspirée par les derniers concerts de M. Lamoureux. Nous l'insérons avec grand plaisir.

« A une certaine époque, l'artiste qui voulait exprimer dans une œuvre musicale le caractère d'un pays devait se contenter de lire les impressions des voyageurs et écrire de la musique de son *cru*, sous la dictée de son imagination échauffée par ces récits. Aujourd'hui, où il n'y a plus de distances, le compositeur qui a le goût des voyages peut aller recueillir les chants populaires sur le terrain même où la tradition les a conservés et prendre pour thème de ses compositions ces mélodies spontanées qui reflètent si fidèlement la physionomie et le caractère d'une race.

M. Emmanuel Chabrier, dont la fantaisie pour orchestre « España » vient d'obtenir aux *Nouveaux Concerts* un si franc et si légitime succès appartient à cette école de musiciens explorateurs qui peignent d'après nature et se préoccupent avant tout de faire *vrai*. En entendant son « España », on sent qu'il a été profondément impressionné par les chants et les danses populaires de l'Espagne.

Les deux premiers thèmes exposés dans sa composition sont des motifs de *jota* (à $\frac{3}{8}$) que l'auteur a recueillis à Saragosse. Le motif du *milieu* (entonné la première fois en *ré bémol* par les trombones) est une sorte d'*Habanera libre* : il renferme un mélange de rythme *binaire* et *ternaire* qui donne à la mélodie un accent d'une profondeur et d'une sincérité d'impression incomparables.

Les développements que M. Chabrier a donnés à ces motifs sortis de l'inspiration populaire rendent bien à la fois le caractère vif et impétueux, babillard et entraînant, ou l'impression de langueur voluptueuse propres au chant espagnol. L'auteur a su les parer du riche vêtement de l'instrumentation moderne, sans rien leur faire perdre de leur couleur primitive et de leur accent populaire.

La sonorité de son orchestre est brillante et colorée, sans tomber dans la recherche ni dans l'abus. Avant de quitter l'Espagne, M. Chabrier a eu le bon esprit de faire une provision de soleil qu'il a dû être heureux au retour de retrouver sur sa palette de compositeur. Il serait injuste d'omettre qu'une part dans le succès revient à l'excellent orchestre dirigé par M. Lamoureux, qui a enlevé « España » avec une verve et un entrain irrésistibles.

B. D.

— M. Colonne nous annonçait, il y a quinze jours, la dernière audition de *la Damnation de Faust*. Dimanche, c'étaient *les Erynnies* qui quittaient à leur tour l'affiche. Cela a presque l'air d'une liquidation. Dieu nous garde de penser, toutefois, que la musique de Berlioz et celle de Massenet aient cessé de plaire! Les applaudissements répétés du public qui se pressait au Châtelet en sont le meilleur témoignage. *Le Songe d'une nuit d'été*, avec l'élégante traduction de V. Wilder, et *la Sérénade* de Beethoven, complétaient le programme; grand succès pour les deux œuvres, dont on a fait bisser jusqu'à cinq morceaux. Deux jeunes cantatrices, Mlles Ph. Lévy et J. Huré, ont dit avec beaucoup de charme les soli du chœur des fées, une des pages les plus gracieuses et les plus goûtées de la partition de Mendelssohn.

F. DE B.

— Nous avons constaté une sensible amélioration de l'orchestre des Concerts-Populaires ; il est plus sonore et plus d'aplomb que l'année dernière; d'un autre côté, M. Pasdeloup sait tenir en éveil la curiosité du public par l'heureuse composition de ses programmes, aussi le dernier concert avait-il attiré une foule plus nombreuse que jamais. L'ouverture de *Ruy Blas* a été interprétée avec beaucoup de précision et de style. La symphonie en *mi mineur* de Haydn, une des plus belles pages du maître, a été exécutée avec tout le respect dû à un pareil chef-d'œuvre. Mais c'est encore à Beethoven que le public a fait le plus brillant accueil, surtout à la *fugue* du 9e quatuor, qui a été bissée avec enthousiasme. Une grande part du succès revient à Benjamin Godard, qui a magistralement dirigé sa *Symphonie gothique* aux allures fières et élégantes et d'une habileté technique remarquable. Le concerto en *mi majeur* de Vieuxtemps, dont les moindres beautés ont été mises en relief par le talent de M. Viardot, a fait le plus grand plaisir. *La Rapsodie hongroise* de Liszt terminait le concert.

GASTON DUBREUILH.

CONCERTS ANNONCÉS

Programmes des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche :

AU CIRQUE D'HIVER. — 1° Ouverture de *Sigurd* de Reyer ; 2° Symphonie en *ut* mineur de Beethoven; 3° Scène et air du *Freischütz* de Weber, chantés par Mme Marguerite Mauvernay; 4° Prélude de *Tristan et Iseult* de Wagner; 5° Concerto pour piano de Mozart, exécuté par M. Théodore Ritter ; 6° *Danse persane* de Guiraud. Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

AU CHATELET. — 1° Le *Songe d'une Nuit d'été* (Mendelssohn), avec soli par Mlles Ph. Lévy, Jane Huré, MM. Cantié et Pénable; 2° Symphonie avec chœurs de Beethoven, avec soli par Mlles Lévy, Huré, MM. Malzabert et Fournets ; 3° *Sérénade* de Beethoven. Le concert sera dirigé par M. Colonne.

AU CHATEAU - D'EAU. — 1° Symphonie italienne de Mendelssohn ; 2° *Le Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns ; 3° Concerto en *ut* mineur pour piano de Beethoven, avec cadence de Moschelès, exécuté par Mlle Clotilde Kleeberg ; 4° Fragments de *Manfred* de Schumann ; 5° Fragments des *Maîtres chanteurs* de Wagner. Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

— Voici le programme du concert qui sera donné jeudi 22 novembre, dans les salons de l'Hôtel Continental, sous la direction de M. Broustet : 1° Ouverture de *Sigurd*, d'Ernest Reyer; 2° Suite sur *l'Arlésienne* de Bizet; 3° Concerto de violon de Beethoven, exécuté par M. Johannès Wolff; 4° Premier tableau de *Gloria Victis*, légende dramatique de M. Eugène Rostand, mise en musique par M. Alexis Rostand, les soli par Mme Masson et M. Vergnet; 5° Scènes fantaisistes pour orchestre de M. Broustet, 6° Scène finale de *Ruth*, oratorio de M. Alexis Rostand, chantée par Mmes Masson et Bossy, MM. Vergnet et Couturier; 7° Marche nuptiale du *Songe d'une nuit d'été* de Mendelssohn.

NÉCROLOGIE

Nous avons le vif regret d'annoncer la mort de M. Jules Costé, un aimable musicien amateur, qui a signé plusieurs partitions au nombre desquelles nous trouvons un gros succès, *les Charbonniers*. M. Costé, qui était homme du meilleur monde, sera vivement regretté de tous ceux qui l'ont connu.

— On nous apprend de Rouen la mort d'un brave et vaillant artiste, M. Momas, chef d'orchestre du théâtre des Arts de Rouen. Depuis quelques semaines déjà M. Momas avait dû renoncer à ses fonctions et s'était fait remplacer par M. Luigini. M. Momas avait une grande réputation en province. Il avait successivement dirigé les orchestres de Nîmes, de Marseille et de la Nouvelle-Orléans. Appelé à Paris par M. Martinet, il conduisit l'orchestre de l'Opéra-Populaire, à la Gaîté, où il monta *Guido et Ginevra* et *Pétrarque*.

H. Heugel, *directeur-gérant.*

Mardi dernier, M. Mathis Lussy a repris son cours de piano, à l'Institut dirigé par M. Rudy, 7, rue Royale-Saint-Honoré.

— Mlle Hortense Parent annonce la réouverture de son *école préparatoire au professorat du piano* (2e année). Mlle Parent a créé cette école dans un double but: « Venir en aide aux aspirantes-maîtresses en leur offrant, à prix très réduit, les leçons nécessaires; élever le niveau de l'enregistrement élémentaire (auquel on n'attache peut-être pas assez d'importance) en instituant un enseignement professionnel pour la musique au moyen des *cours de pédagogie.* » Les cours ont lieu le vendredi, 2, rue des Beaux-Arts.

— Ouverture du Cours d'éducation de jeunes filles, dirigé par Mme Kernovah, 1, rue Saint-Thomas-d'Aquin, près le boulevard Saint-Germain. Les cours de piano, de solfège, de chant, seront faits par M. A. Trojelli, l'auteur de plusieurs ouvrages didactiques estimés et de la collection déjà si populaire des *Miniatures,* publiées récemment au *Ménestrel.*

— Réouverture du cours de chant (musique d'ensemble) de Mme Cartelier, le mercredi 14 novembre, de 4 à 6 heures, 17, rue de Berlin.

— Enseignement complet de la musique, dirigé par M. Eug. Schneider, avec le concours de professeurs distingués. 11, rue Andrieux.

— Mme Claire Lebrun, professeur de musique à l'Orphelinat des Arts, va, d'après de nombreuses instances, ouvrir chez elle, rue Notre-Dame-des-Victoires, 32, un cours exactement semblable à celui qu'elle dirige avec tant de succès depuis 3 années. Ce cours a l'honneur d'être patronné par Mmes Krauss et Viardot, MM. Alexandre Guilmant, Benjamin Godard, E. Colonne et Bourgault-Ducoudray. Parmi les professeurs, citons Mlles E. Richard, Magdeleine Godard. Le cours ouvrira le 4 décembre 1883.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER. — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.

2751 — 49me ANNÉE — N° 52. PARAIT TOUS LES DIMANCHES Dimanche 25 Novembre 1883.
(Les Bureaux, 2 bis, rue Vivienne)
(Les manuscrits doivent être adressés *franco* au journal, et, publiés ou non, ils ne sont pas rendus aux auteurs.)

LE
MÉNESTREL

MUSIQUE ET THÉATRES
HENRI HEUGEL, Directeur

COLLABORATEURS DU JOURNAL
H. BARBEDETTE, BOURGAULT-DUCOUDRAY, F. CLÉMENT, OSCAR COMETTANT, J. CARLEZ
G. CHOUQUET, MAURICE CRISTAL, PAUL COLLIN, E. DAVID, V. DOLMETSCH, G. DUPREZ, A. GALLI
F. GEVAERT, E. GIGOUT, N. GUILLE, HERZOG, B. JOUVIN, TH. JOURET, P. LACOME
TH. DE LAJARTE, DE LAUZIÈRES, E. LEGOUVÉ, DE LYDEN, MARMONTEL, H. MORENO
CH. NUITTER, A. PEÑA Y GOÑI, CH. POISOT, A. DE PONTMARTIN, ARTHUR POUGIN, DE RETZ
M. RAPPAPORT, A. ROSTAND, J.-B. WEKERLIN & VICTOR WILDER

Adresser FRANCO à M. HENRI HEUGEL, directeur du MÉNESTREL, 2 *bis*, rue Vivienne, les Manuscrits, Lettres et Bons-poste d'abonnement.
Un an, Texte seul : 10 francs, Paris et Province. — Texte et Musique de Chant, 20 fr.; Texte et Musique de Piano, 20 fr., Paris et Province.
Abonnement complet d'un an, Texte, musique de Chant et de Piano, 30 fr., Paris et Province. — Pour l'Étranger, les frais de poste en sus.

SOMMAIRE-TEXTE

MUSIQUE DE CHANT

Nos abonnés à la musique de CHANT recevront, avec le numéro de ce jour :

PETITS OISEAUX

ancienne mélodie de H. RIGEL, poésie de BALZAC, extraite de l'*Album de la Grand'maman* de J.-B. WEKERLIN. — Suivra immédiatement : *Claudinette*, nouvelle mélodie de LOUIS DIÉMER, poésie d'ALBERT GRIMAULT.

PIANO

Nous publierons dimanche prochain, pour nos abonnés à la musique de PIANO : *Toréador et Andalouse*, pièce caractéristique extraite du *Bal costumé* d'ANT. RUBINSTEIN. — Suivra immédiatement : l'*Ancien Noël provençal* de FRANZ LISZT.

PRIMES DU MÉNESTREL 1883-1884

Voir à la quatrième page de la TABLE DES MATIÈRES (année 1882-1883), que nos abonnés recevront avec ce numéro, le catalogue complet des primes PIANO et CHANT, mises à leur disposition à partir du 1er décembre prochain, date de la 50e année d'existence du *Ménestrel*. Ces primes sont délivrées à tout ancien ou nouvel abonné sur la présentation de la quittance d'abonnement au *Ménestrel* pour l'année 1883-1884.

Toute demande de renouvellement d'abonnement, ou tout abonnement nouveau, du 1er décembre 1883 à fin novembre 1884 (50e année), devra être accompagnée d'un mandat-poste sur Paris, adressé *franco* à M. H. HEUGEL, directeur du *Ménestrel*. — Les abonnés au texte seul n'ont pas droit aux primes de musique. — On ne s'abonne pas pour moins d'un an. — Pour tous détails, voir la dernière page de ce numéro.

Les primes du *Ménestrel* ne sont pas envoyées à domicile, mais seulement tenues à la disposition de nos abonnés. dans nos bureaux, 2 *bis*, rue Vivienne ; ceux de nos souscripteurs de province qui désireraient les recevoir par *la Poste* sont priés de joindre à la demande de renouvellement un mandat-poste sur Paris du prix de l'abonnement, en y ajoutant un supplément d'*un franc* pour l'affranchissement de la prime simple, piano ou chant, et de *deux francs* pour les primes doubles. (Pour l'étranger, l'affranchissement des primes se traite selon les tarifs de la poste.)

N. B. — En réponse à plusieurs demandes de nos abonnés, nous leur faisons savoir que les volumes classiques de MARMONTEL, et les volumes de musique de danse de STRAUSS, GUNG'L, FAHRBACH, STROBL et KAULICH de Vienne, peuvent être délivrés en primes, cette année, comme les précédentes ; mais nous ne saurions répondre de même aux lettres concernant des opéras — autres que ceux annoncés à notre huitième page pour les primes de 1883-1884.

HISTOIRE D'UNE SYMPHONIE

La lettre suivante, adressée par Richard Wagner à l'éditeur de ses œuvres littéraires, E.-W. Fritzsch de Leipzig, il y a moins d'un an, fait partie d'un volume de *Souvenirs* du même auteur, traduits par Camille Benoit, et destinés à paraître prochainement chez Charavay frères. Elle se rattache tout particulièrement à un passage de *l'Esquisse autobiographique* publiée par *le Ménestrel*.

***

..... En remerciement de tous vos bons offices, écoutez aujourd'hui ce récit, fort mystérieux en vérité.

A la Noël dernière, nous étions à Venise ; je célébrais en famille le jubilé de la première exécution qui eut lieu, il y a cinquante ans, d'une symphonie de moi ; cette symphonie, écrite à dix-neuf ans de *ma propre main*, fut jouée, cette fois-ci, d'après une partition *d'une autre main que la mienne*, par un orchestre composé de professeurs et d'élèves du lycée Saint-Marcello, sous ma direction, et en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de ma femme.

J'insiste sur ce fait que la partition n'était pas écrite *de ma main :* à ceci se rattache une histoire qui transporte la chose dans les régions du mystère..... aussi ne sera-t-elle connue que de vous.

Et d'abord, permettez-moi d'établir les faits historiques.

En l'ère chrétienne de Leipzig (est-il quelqu'un de mes concitoyens qui ait gardé souvenir de tout cela ?), ce qu'on appelle le *Gewandhaus-Concert* était accessible même aux débutants de ma *tendance*, l'admission d'œuvres nouvelles dépendant en dernier ressort, à cette époque, d'un digne vieillard, le conseiller aulique Rochlitz, qui présidait le comité, et faisait les choses avec beaucoup de soin et de conscience. Ma symphonie lui ayant été soumise, je dus en conséquence lui rendre mes devoirs.

Quand je me présentai en personne, cet homme imposant assujettit ses lunettes, et s'écria : « Qu'est-ce à dire ? Vous êtes un tout jeune homme ! Je m'attendais à un compositeur bien plus âgé, à en juger par sa grande expérience ! » La chose

allait au mieux ; la symphonie fut acceptée ; mais on exprima le désir de la faire exécuter d'abord par *l'Euterpe* en guise d'essai.

Rien n'était plus aisé : j'étais en bons termes avec cet orchestre d'ordre inférieur, qui avait déjà exécuté une mienne ouverture passablement *contrapontique* à l'ancienne *Schützenhaus* (1), en dehors de la Porte Pierre. — A cette époque, toutefois, (Noël 1832), ces musiciens avaient transporté leurs quartiers au *Logis des Tailleurs*, près de la Porte Thomas.... détails que je mets volontiers à la disposition de nos débitants d'esprit à bon marché. — Je me souviens que nous fûmes considérablement gênés par l'éclairage défectueux de la salle ; nous nous arrangeâmes toutefois de façon à voir suffisamment pour sabrer ma symphonie après une répétition, et encore cette répétition devait-elle servir pour le programme d'un concert entier.

Pour moi, je ne pris guère plaisir à mon œuvre, car je trouvais qu'elle ne *sonnait* pas bien. Mais voyez l'avantage d'avoir la foi ! Heinrich Laube, qui vivait alors à Leipzig avec la réputation d'un *littérateur* (2) distingué, et qui était parfaitement indifférent à la façon dont une œuvre *sonnait*, m'avait pris sous sa protection ; il loua chaudement ma symphonie dans sa *Gazette du beau monde*, et, huit jours après, ma mère bien-aimée put voir mon œuvre passer avec avancement du *Logis des Tailleurs* à la *Gewandhaus*, où elle fut donnée une fois dans des circonstances pareilles à celles déjà décrites. — En ce temps-là, on me témoignait de la bienveillance à Leipzig ; grâce au léger étonnement qu'excita mon œuvre, et à l'approbation suffisante qu'elle reçut, je pus me sentir à mon aise pendant quelque temps.

Ce bon temps ne dura pas toujours, et plus tard les choses prirent une tout autre tournure. Je m'adonnai à l'opéra ; à la Gewandhaus, quelques années après, un nouvel état de choses, moins commode et moins agréable, commença avec la direction de Mendelssohn. Émerveillé des talents du jeune maître, j'essayai de l'approcher pendant le séjour que je fis alors à Leipzig (1834 ou 1835). A cette occasion, je ne sais quel singulier sentiment me poussa à lui présenter, ou plutôt à lui imposer le manuscrit de ma symphonie, en le priant, non de l'examiner, mais seulement de le conserver. « Après tout, pensai-je, peut-être y jettera-t-il les yeux, et m'en dira-t-il quelque chose. » Mais il n'en fut rien. — Les années passèrent, et les hasards de ma profession me rapprochèrent fréquemment de Mendelssohn ; nous nous rencontrâmes, nous dînâmes ensemble, une fois, à Leipzig, nous fîmes de la musique ; il assista à la première représentation de mon *Hollandais errant* à Berlin, et fut d'avis qu'elle n'avait pas été un *four* complet, et que je pouvais être satisfait du succès ; à l'occasion d'une représentation de *Tannhœuser* à Dresde, il déclara qu'une entrée en forme de *canon*, dans *l'Adagio* du second *finale*, lui plaisait fort : mais, quant à la symphonie et au manuscrit, jamais il ne m'en souffla mot ; c'était pour moi, bien entendu, une raison suffisante de ne pas m'informer de sa destinée.

Le temps passa : il y avait longtemps déjà que mon célèbre et discret protecteur avait cessé de vivre, quand des amis à moi eurent l'idée de rechercher cette symphonie. L'un d'eux connaissait le fils de Mendelssohn, et entreprit de s'adresser à lui en sa qualité d'héritier du maître ; mais cette démarche et d'autres restèrent sans résultat : le manuscrit était perdu, ou du moins on n'en voyait pas trace.

A la fin, un vieil ami m'avisa de Dresde qu'on avait trouvé là une valise remplie de musique ; je l'y avais oubliée au temps de mes jours troublés. Parmi cette musique, on avait découvert les parties d'orchestre de ma symphonie, copiées à mes frais par un copiste de Prague. Ces parties furent remises en ma possession, et mon jeune ami Antoine Seidl s'en servit pour composer une partition nouvelle.

(1) Maison de Tir.
(2) En français.

En lisant alors cette partition tout à mon aise après un demi-siècle, je devais songer une fois de plus à la disparition du manuscrit, et aux motifs de cette disparition, très-probablement les plus naturels du monde. Comme je savais bien que le recouvrement de ce manuscrit ne pouvait avoir d'importance, sinon celle de donner satisfaction à une affectueuse coutume de famille, je résolus de laisser mon œuvre résonner une fois encore, mais seulement dans l'intimité familiale.

Ce projet vient de s'accomplir de la manière la plus heureuse, à Venise, il y a quelques jours, et je puis vous faire part en quelques mots des impressions que j'éprouvai à cette occasion.

Permettez-moi, tout d'abord, d'affirmer que l'interprétation de l'orchestre du Lycée me satisfit grandement ; ce résultat, sans doute, était dû au nombre suffisant des répétitions (chose qui jadis m'avait été refusée à Leipzig). — Les dons naturels des musiciens italiens pour l'accent et l'expression pourraient se développer excellemment, si le goût italien voulait s'intéresser à la musique instrumentale allemande.

Ma symphonie parut véritablement faire plaisir. — Pour moi, ce travail de jeunesse avait un intérêt particulier, au point de vue de la direction typique suivie par tout génie *musical*, dans son acheminement à la véritable indépendance. — Pour ce qui est des grands poètes, Gœthe et Schiller par exemple, nous savons que leurs œuvres de jeunesse font prévoir avec une grande netteté le caractère dominant de toute leur vie de production : *Werther*, *Gœtz de Berlichingen*, *Egmont*, *Faust*, furent tous écrits, ou tout au moins clairement conçus par Gœthe, au début même de sa carrière. — Il n'en va pas de même des musiciens. Qui devinerait dans leurs œuvres de débutants le vrai Mozart, le pur Beethoven, avec autant de certitude qu'il reconnaîtrait le Gœthe complet ou le Schiller véritable dans leurs productions de jeunesse, qui causèrent une émotion universelle ?

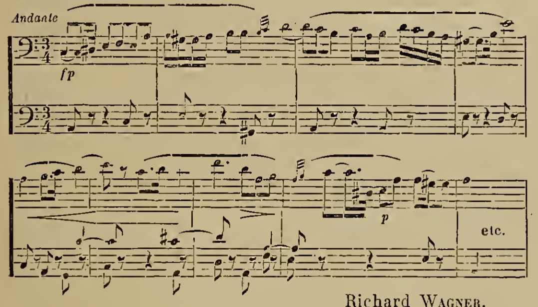
Je n'ai pas l'intention d'entrer dans une discussion approfondie au sujet de la différence extraordinaire entre le poète, qui contemple le monde, et le musicien, qui en tire émotion. Qu'il me soit permis, toutefois, d'établir la distinction suivante : la musique est un art essentiellement *artificiel*, dont il faut apprendre les règles, et où l'on n'arrive à la maîtrise (c'est-à-dire à pouvoir s'exprimer d'une façon originale et personnelle), qu'en apprenant une nouvelle langue ; au lieu que le poète, du premier coup, peut exprimer dans sa langue maternelle ce qui frappe réellement sa vue. Le jeune musicien, après s'être escrimé pendant un temps suffisant à ce qu'on est convenu d'appeler la production *mélodique*, finit par s'apercevoir, à sa grande confusion, qu'il n'a fait que bégayer les œuvres de ses modèles préférés ; il soupire après l'indépendance, et sa liberté date du jour où il s'est rendu parfaitement maître de la forme. C'est ainsi que le *mélodiste* anticipé devient *contrapontiste ;* il ne se soucie plus de *mélodies*, mais seulement de *thèmes* et de la façon de les traiter ; il se délecte dans les *strettes* de fugue, dans la combinaison de deux ou trois motifs ; il fait des orgies de contrepoint, il épuise tous les artifices imaginables. — Ce furent tous les progrès faits par moi dans ce sens (sans renoncer toutefois à mes grands modèles symphoniques, Mozart et surtout Beethoven), qui étonnèrent l'excellent Rochlitz, quand il découvrit que l'auteur de la symphonie était un jeune homme de dix-neuf ans.

Pour moi, la résurrection de cette œuvre précoce me fit tâcher de me préciser à moi-même les vraies raisons pour lesquelles je cessai d'écrire des symphonies. — L'audition devait causer de la surprise à ma femme, et je pensai qu'il valait mieux lui ôter à l'avance tout espoir de trouver dans ma symphonie quelque trace de sentiment ; si l'œuvre portait la marque de Richard Wagner, tout au plus serait-ce cette confiance illimitée en lui-même, qui, dès cette époque, l'empêchait de douter de rien, et le mettait complètement à l'abri de cette mesquine humilité dont on ne tarda pas à

voir naître et se développer, chez les Allemands, la toute-puissante influence. Cette confiance en moi-même, je ne la tirais pas seulement de ma sûreté de main comme contrapontiste (qualité qui, dans la suite, me fut contestée plus que toute autre par un musicien de la Cour à Munich, Strauss), mais aussi d'un grand avantage que j'avais sur Beethoven. En effet, tout en m'arrêtant au point de vue de sa deuxième symphonie, j'étais alors complètement familiarisé avec *l'Héroïque*, avec celles en *ut* mineur et en *la* majeur, toutes œuvres dont le maître n'avait nulle idée ou tout au moins n'avait qu'une idée fort vague, quand il écrivit sa deuxième symphonie. A quel point cette heureuse circonstance ajouta à la valeur de mon œuvre, c'est là une chose qui n'échappa ni à moi-même, ni à mon cher Franz Liszt, admis avec la famille à l'audition du Lycée, en sa qualité de beau-père.

Eu dépit de thèmes principaux dans le goût de celui-ci,

fort bien appropriés au contrepoint, mais fort peu expressifs, ma symphonie fut applaudie en tant qu'*œuvre de jeunesse*, désignation à laquelle, malheureusement, je dus ajouter l'épithète de *surannée*...... Malgré ceci, pour vous donner une idée des progrès que j'avais déjà faits, il y a cinquante ans, dans le mode *élégiaque*, je vous transcris ici le *thème*... non! disons plutôt la *mélodie*..... du deuxième morceau (Andante) : bien que ce motif n'eût assurément jamais vu le jour sans l'Andante de la symphonie en *ut* mineur et l'Allegretto de la symphonie en *la* majeur de Beethoven, il me plaisait tellement, en ce temps-là, qu'à l'occasion de la fête du nouvel an à Magdebourg, je m'en servis pour accompagner les adieux mélancoliques à l'année écoulée. Permettez-moi d'en faire *aujourd'hui* le même usage, en prenant congé de vous.



Richard Wagner.

Venise, Saint-Sylvestre, veille du nouvel an, 1882.

(Traduit par Camille Benoit.)

SEMAINE THÉATRALE

Dans quelques jours la Chambre va discuter le budget des Beaux-Arts. Comme tous les ans, quelques députés grincheux grogneront pour la forme contre l'administration trop peu républicaine de nos théâtres subventionnés et quelques *purs* demanderont qu'on laisse l'art libre et abandonné à lui-même. Comme tous les ans aussi, après une courte discussion, le budget sera voté et nos directeurs pourront respirer à l'aise toute une année et reprendre le cours de leurs ébats musico-dramatiques.

C'est M. Antonin Proust, l'ancien ministre des Arts sous Gambetta, qui est chargé cette année du rapport sur ledit budget et on ne peut nier qu'il n'ait toute la compétence nécessaire pour éclairer la situation. Nous aurions donc voulu offrir à nos lecteurs dans son intégrité ce document qui ne peut manquer d'être instructif sur bien des points. Malheureusement, l'impression et la distribution de ce rapport ont subi quelques retards et il nous arrive trop tard pour que nous ayons le temps de le faire composer. Force nous est donc de ne reproduire ici que les fragments qui ont déjà paru dans plusieurs journaux, nous réservant d'y revenir d'une façon plus complète, s'il y a lieu.

OPÉRA

Aux termes de son cahier des charges, le directeur de l'Opéra est tenu de faire jouer chaque année deux ouvrages nouveaux représentant un minimum de six actes, dont au moins quatre actes d'opéra. Au cours de l'année qui vient de s'écouler, M. Vaucorbeil a mis à la scène un opéra en cinq actes, *Henry VIII*, de M. Saint-Saëns, et il donnera avant la fin de décembre 1883 *la Farandole*, ballet en trois actes, de M. Théodore Dubois.

M. Vaucorbeil annonce, pour 1884, *Sapho*, de Gounod, qui n'a pas été représentée depuis vingt-cinq ans, et à laquelle seront ajoutés un acte nouveau et un ballet. M. Vaucorbeil annonce également pour 1884 : *Tabarin*, ouvrage en deux actes de M. Émile Pessard, et pour 1885 : *Egmont*, de M. Salvayre, et *le Cid*, de M. Massenet.

Les recettes de l'Opéra ont été, dans l'année 1882-83, de 3,066,348 fr. 77 c., en diminution de 101,139 fr. 86 c. sur l'année 1881-82.

Le rapport de M. Proust fait connaître le chiffre des dépenses qu'ont coûtées les opéras montés depuis l'installation du théâtre dans le monument de M. Garnier.

Vingt-huit ouvrages ont été montés depuis que le nouvel Opéra fonctionne. Quinze l'ont été aux frais de l'État, pour la somme de 2,526,031 fr. Six ont été montés par la direction Halanzier pour la somme de 1,086,775 fr., et sept par la direction Vaucorbeil, pour la somme de 1,029,357 francs.

OPÉRA-COMIQUE

Au cours de l'année 1882-83, l'Opéra-Comique a donné sept ouvrages nouveaux et trois reprises.

Le même théâtre a donné dix représentations populaires, qui ont produit 25,553 fr., soit en moyenne 2,500 fr. par soirée, les frais d'une soirée étant en moyenne de 5,000 francs.

L'exercice 1882-83 a donné 68.567 francs de bénéfice. Les dépenses ont été de 2,103,331 francs, et les recettes de 2,171,898 francs.

THÉATRE-FRANÇAIS

Du 1er septembre 1882 au 31 octobre 1883, le Théâtre-Français a donné vingt-sept pièces du répertoire ancien, jouées cent soixante-dix-huit fois, et quarante-deux pièces du répertoire moderne, jouées six cent cinquante fois.

Il y a eu dans cet intervalle six premières représentations, qui forment quatorze actes nouveaux, en y comprenant *le Roi s'amuse*, et deux reprises : *les Effrontés* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*.

Le rapporteur donne le tableau du nombre des représentations de chaque pièce dans l'année. Les pièces qui ont eu le plus grand nombre de représentations sont :

Le Roi s'amuse, 48 ; *les Effrontés* et *les Demoiselles de Saint-Cyr*, 41 ; *Ruy Blas*, 23 ; *l'Aventurière*, 18 ; *le Demi-Monde*, 16 ; *Mlle de la Seiglière*, 21 ; *le Monde où l'on s'ennuie*, 31, etc.

La troupe comprend 25 sociétaires et 32 pensionnaires, soit 57 artistes.

Les sociétaires à part entière sont : MM. Got, Delaunay, Maubant, Coquelin aîné, Febvre, Thiron, Mounet-Sully et Worms ; les autres sociétaires touchent la fraction suivante de part entière : Laroche et Barré, 8 douzièmes et demi ; Coquelin cadet, 6 douzièmes ; Prudhon 5 douzièmes, et Sylvain, 4 douzièmes.

Du côté des sociétaires femmes, Mmes Madeleine Brohan et Jouassain ont la part entière ; les autres touchent les fractions suivantes : Mlles Reichemberg et Baretta, 10 douzièmes ; Mlle Bartet, 9 douzièmes ; Mmes Edile Riquier et Samary, 8 douzièmes ; Mme Broisat, 7 douzièmes et demi ; Mmes Lloyd et Tholer, 5 douzièmes ; Mmes Pauline Granger et Dudlay, 4 douzièmes.

La part de sociétaire représentera 30,000 francs cette année. Dans les dix années précédentes, elle a été de :

16.000	francs en	1872	42.000	francs en	1878
15.000	—	1873	24.000	—	1879
18.000	—	1874	30.000	—	1880
18.000	—	1875	40.000	—	1881
20.000	—	1876	40.000	-	1882
20.000	—	1877			

ODÉON

Dans sa dernière campagne, du 5 septembre 1882 au 31 mai 1883 (9 mois d'exercices), l'Odéon a donné neuf pièces nouvelles, comprenant vingt-cinq actes, dont quatre grandes pièces : *Formosa*, d'Auguste Vacquerie ; *Amhra*, *le Nom* et *le Mariage d'André*. L'Odéon a également repris sept pièces modernes comprenant vingt et un actes.

Il a eu outre joué vingt-sept pièces du vieux répertoire, formant quatre-vingt-huit actes.

L'Odéon a donné trente-cinq soirées et vingt-six matinées populaires à prix réduits.

Les recettes annuelles de l'Odéon ont été de 475,000 francs, y compris 100,000 francs de subvention. Les dépenses s'élèvent au minimum à 515,000 francs et au maximum à 565,000 francs. Le personnel coûte à lui seul 168,210 francs.

Les représentations de *Cromwell* nécessiteront l'engagement de Lafontaine, d'un certain nombre d'artistes supplémentaires et d'une nombreuse figuration. Les dépenses du personnel dépasseront 195,000 francs.

Le rapporteur de la commission du budget constate que la direction de l'Odéon « fait de grands efforts » et que la situation de ce théâtre est « particulièrement intéressante ».

* * *

Sortons maintenant de l'officiel et de l'administratif pour reprendre le cours d'histoire abrégé que nous faisons chaque semaine sur les faits et gestes de nos principaux théâtres.

A l'Opéra nous avons eu les intéressants débuts de Mlle Figuet, le brillant premier prix des derniers concours du Conservatoire.

Mlle Figuet n'a pas déçu les espérances que l'on avait fondées sur son jeune talent et sur sa belle voix. Le rôle d'Amnéris n'est pourtant pas très favorable aux débutantes, car il manque de relief jusqu'à la scène dramatique du quatrième acte. C'est là seulement que Mlle Figuet a pu montrer ses qualités de cantatrice et de comédienne et elle l'a fait avec une verve et une chaleur qui lui ont valu un double rappel. Sans contredit, il y a dans cette belle jeune fille, déjà si sûre d'elle-même et si d'aplomb sur la scène, l'étoffe d'une remarquable tragédienne lyrique.

Nous avons trop de fois rendu hommage aux autres artistes pour avoir besoin d'en parler aujourd'hui ; nous nous reprocherions pourtant de ne pas constater le grand succès obtenu à cette représentation par Gabrielle Krauss. La grande artiste était en voix et en verve. Jamais elle n'avait été plus belle et plus pathétique.

Jeudi dernier, l'orchestre de l'Opéra a fait une deuxième lecture du ballet de M. Théodore Dubois : *la Farandole*, sans la danse. On ne peut ôter aux musiciens du palais Garnier la qualité d'être d'admirables lecteurs, et c'était merveille de les voir se tirer à leur avantage, presqu'à première vue, d'une partition où les jolis détails abondent et qui ne cesse d'être symphonique d'un bout à l'autre. Nous croyons que le 2e tableau de *la Farandole*, où le fantastique se trouve traité à la façon de Weber ou de Mendelssohn, sera un vrai régal pour les musiciens. Pourvu que les attraits du spectacle n'aillent pas détourner leur attention de la musique et les empêcher d'écouter de véritables pages de maître !

On parle toujours du 7 décembre pour la première représentation. Mais on sait que c'est surtout en matière théâtrale qu'il ne faut jurer de rien.

* * *

A l'Opéra-Comique toujours *Lakmé*, *Carmen* et *Mignon*, toujours le ciel bleu et les recettes maximum. On pense tout doucement à une reprise de *Mireille* avec Mlle Nevada, le nouveau ténor Mauras (Vincent), Cobalet (Ourias) et Mlle Pierron (Taven). Et comme le dialogue n'est pas le côté fort de la remarquable disciple de Mme Marchesi, pour la première fois en France on entendrait *Mireille* avec les récits que le compositeur avait écrits autrefois pour les représentations de son opéra à Londres. Cette reprise aurait donc bien des attraits.

Il serait question aussi à l'Opéra-Comique, pour l'hiver 1885, d'une partition de M. Edmond Audran, l'auteur de *la Mascotte*. Du moins c'est un journal du matin qui l'annonce, et avec une précision de détails telle que le fait après tout pourrait bien être véridique.

« M. Edmond Audran, dit notre confrère, doit livrer, le 1er septembre 1884, la partition d'un opéra-comique en trois actes, de MM. Dennery et Ferrier, intitulé *les Têtes rondes*, et dont le sujet est emprunté à l'histoire d'Angleterre. Le scenario a été accepté par M. Carvalho, et M. Audran est reparti hier pour Antibes, où il va préparer la pièce, en compagnie de M. Carvalho, qui ne tardera pas à le rejoindre.

» *Les Têtes rondes* serviront de début à M. Bouvet, dans le rôle de Charles II. Le ténor sera M. Mauras et la chanteuse probablement Mme Bilbaut-Vauchelet.

» L'action se passe un peu avant l'avènement du lord protecteur Cromwell. La pièce est assez comique, puisqu'on y intercalera même « un duo de bègues ». Mais les situations dramatiques sont également nombreuses.

» Il sera intéressant de juger M. Audran comme compositeur de musique sérieuse. Mais ses amis savent bien qu'il doit réussir dans ce genre, puisqu'il a déjà donné un oratorio, *la Sulamite*, à la salle Herz, avec l'orchestre Pasdeloup, il y a quelque dix ans, et plusieurs messes à Saint-Eustache. »

Pourvu que le jeune auteur en vogue de nos scènes d'opérette n'aille pas risquer un mauvais pas sur la scène Favart, où il est si facile de glisser. Le pauvre Offenbach, qui avait un talent si personnel et si original, dut y subir trois ou quatre campagnes désastreuses avant de rencontrer *les Contes d'Hoffmann*.

Ne laissons pas l'Opéra-Comique sans annoncer l'adoption prochaine d'une mesure réclamée depuis bien longtemps : l'admission des dames aux fauteuils d'orchestre. Nous estimons à plusieurs centaines de francs, par soir, le résultat financier de cette mesure.

* * *

Au Théâtre-Italien la soirée d'inauguration est définitivement fixée au mardi 27 novembre. La répétition générale de *Simon Boccanegra* aura lieu aujourd'hui dimanche à huis clos, puis la critique sera convoquée à la représentation de gala du 27 et encore à la première représentation du jeudi 29. On voit comme étaient peu fondés les bruits courant que la presse ne serait pas conviée au grand gala, dont M. Jules Grévy a promis d'accepter la présidence. Bien au contraire, le service de la critique sera fait dans la plus large mesure.

Rappelons qu'au Théâtre-Italien les dames seront admises en tout temps aux fauteuils d'orchestre, mais que la toilette de soirée y sera de rigueur.

* * *

L'Odéon mérite bien les félicitations que lui octroie encore cette année le rapporteur du budget des Beaux-Arts. Après le beau drame de M. Vacquerie, *Formosa*, il vient de nous donner une œuvre remarquable de François Coppée, *Severo Torelli*. Ce sont là de grandes batailles littéraires courageusement livrées et superbement gagnées. Nous sommes heureux de cette victoire pour le poète de tant de talent et de tant de modestie, qui a les sympathies de tous. On peut dire que celui-là aura forcé à coup de génie les portes de l'Académie et qu'il n'y sera pas entré par la fenêtre, comme beaucoup d'autres. Mlle Tessandier, MM. Raphaël Duclos et Lambert, (encore un prix des derniers concours du Conservatoire), ont bien rendu l'œuvre puissante de François Coppée.

Il se prépare encore au *Vaudeville* une autre soirée littéraire qui ne manquera pas non plus de marquer : on va très prochainement y représenter *les Rois en exil* d'Alphonse Daudet et Paul Delair. Les bruits qui nous arrivent des répétitions font présager une soirée à sensation.

Le charmant musicien Raoul Pugno a été chargé par M. Alphonse Daudet d'écrire la musique de scène pour le troisième acte, qui se passe dans les salons du duc de Rosen, pendant une grande fête. Ce sera une sorte de petite suite d'orchestre très pittoresque et haute en couleur, où le musicien a cherché à introduire un peu du parfum des pays dalmates, où se déroule l'action. Elle comporte quatre numéros :

1° Une mazurka, très fantaisiste, langoureuse et brusque tour à tour, dans la manière de Chopin ;

2° Une petite valse expressive ;

3° Un hymne dalmate, très crâne et très enlevé, traité à la façon de la marche de Rackozy ;

4° Musique de scène, servant de finale.

Tout l'orchestre sera dans la coulisse, comme pour *le Roi s'amuse*, au Théâtre-Français. Très léger, d'ailleurs cet orchestre et se rapprochant un peu dans sa composition de celui des tziganes : un quatuor, une clarinette, une harpe, des timbres, un triangle, de petites cymbales et c'est tout. Mais Pugno saura en tirer bon parti.

* * *

Cela ne suffirait pas au signor Marenco qui vient de nous assourdir et assassiner les oreilles à l'Eden-Théâtre avec sa tapageuse partition de *Sieba*. Que de cuivres, mon Dieu, et de trombones ! On en a mis partout, dans l'orchestre, sur la scène, dans les frises, parmi les spectateurs, jusque dans le trou du souffleur ! Et c'est dommage, car ce compositeur à vacarme a parfois d'assez jolies idées qui gagneraient à être mises en œuvre plus discrètement.

L'Eden est toujours un merveilleux champ de manœuvres, l'exercice s'y fait avec une précision mathématique. Têtes, bras, jambes, tout se lève, se baisse, s'incline avec un ensemble incomparable. Des bataillons entiers s'agitent sur un fond d'un pourpre éclatant, ou d'un pâle clair de lune, au milieu de nuées d'étincelles d'or et d'argent, aux sons d'une musique infernale.

Excelsior nous avait habitués à ces effets, auxquels la vaste scène de l'Eden se prête si bien; *Sieba* renouvelle les mêmes procédés, et avec le même succès; cependant, il faut ajouter que la donnée du ballet se rapproche bien plus que celle d'*Excelsior* de ce que nous avons l'habitude de voir sur nos scènes françaises. Nous ne raconterons pas les longues aventures du roi Harold et de la Walkyrie Sieba; mais c'est un poème qui diffère totalement de la lutte entre l'obscurantisme et la lampe Edison.

Il est difficile de rendre compte d'un tel spectacle. Citons cependant particulièrement le premier tableau, qui est celui du Paradis, et aussi le tableau de l'Enfer, tous deux ont fait grande impression. La danse est ce qu'elle est toujours à l'Eden correcte, active et gracieuse. Au 9e tableau on a redemandé la Marinesca, danse exécutée par une douzaine de jeunes matelots.

Tous les interprètes s'acquittent d'ailleurs admirablement de leur tâche. Entre tous, Mlle Zucchi-Sieba mérite d'être citée non seulement comme danseuse, mais aussi comme actrice; elle a eu des moments de pantomime si expressive, si dramatique, qu'on lui a fait des ovations méritées.

On sait que le rôle de Sieba sera tenu à tour de rôle par Miles Zucchi, Cornalba et Betesti.

H. Moreno.

UNE CHARMEUSE

JULIE CANDEILLE

(Suite)

L'*Essai sur les félicités humaines* fut la dernière publication de Mme Périé-Candeille. Le 27 avril 1827 elle avait perdu son père, fort âgé; elle-même entrait dans la période de la vieillesse, et après une existence si active, si laborieuse, si agitée, elle devait éprouver le besoin de repos. Elle venait pourtant de terminer un nouvel ouvrage, lorsqu'un ébranlement subit de sa santé la mit aux portes du tombeau; à partir de ce moment, elle ne fit que languir. « Mme Périé-Candeille, dit Fétis, suivit son mari à Nîmes en 1827. Frappée d'une attaque d'apoplexie en 1831, au moment où elle allait faire la lecture d'un ouvrage achevé depuis peu de jours, elle ne se rétablit qu'avec peine; mais la mort imprévue de son mari, en 1833, lui causa une rechute qui ne laissa plus d'espoir. Transportée à Paris, où elle arriva au mois de décembre, elle languit quelque temps et mourut le 4 février 1834, dans la maison de santé de M. Marjolin. Ainsi finit la carrière agitée d'une femme qui, par ses talents, aurait pu en espérer une plus heureuse. »

Rarement, en effet, femme fut mieux douée, sous tous les rapports, que celle dont je viens d'essayer de retracer la vie singulière et tourmentée. Joignant la grâce la plus séduisante à la beauté la plus accomplie, l'esprit le plus vif à l'intelligence la mieux cultivée, en possession des talents les plus divers et les plus remarquables, avec cela bonne, compatissante, généreuse, dévouée sans réserve à ceux qu'elle aimait, excitant la sympathie comme elle savait l'éprouver elle-même, ayant surtout le don de plaire et de charmer, on se demande par quelle injustice du sort son existence se vit troublée par des déboires cruels, des malheurs incessants et immérités, et l'on cherche ce qui pouvait lui manquer pour fixer auprès d'elle ce bonheur dont sa plume a essayé de décrire les conditions essentielles. Cette âme généreuse enfermait-elle des ardeurs qui ne pouvaient trouver à se satisfaire, ressentait-elle quelqu'un de ces désirs qui semblent au-dessus de la perception humaine et dont la poursuite est comme un défi jeté à la nature? Ou bien y avait-il, dans cette réunion de facultés rares, dans l'ensemble des dons heureux qui constituaient cette personnalité si pleine de charme et de séductions, un manque secret d'équilibre, un défaut de mesure et d'égalité qui suffisait à en neutraliser les effets, sinon même à les détruire? Qui sait si la vanité féminine, une ambition disproportionnée, le trop grand désir de briller n'ont pas été pour beaucoup dans les amertumes, dans les troubles, dans les déchirements de cette vie pourtant si laborieuse, si intelligente, si véritablement honorable?

Quoi qu'il en soit, si Mlle Candeille n'a pas été une femme de génie — et ce mot est peut-être bien gros pour pouvoir jamais être appliqué à une femme — elle était certainement une femme supérieure et extrêmement distinguée. Mme de Genlis, qui n'était pas très tendre à l'ordinaire envers les personnes de son sexe, en parle ainsi dans ses *Mémoires* : — « Cette personne intéressante a expié par trente ans de vertu l'erreur de ses parents, qui la placèrent, dans sa première jeunesse, dans une carrière bien dangereuse et bien peu digne d'elle. Mme Simons-Candeille joint à l'art séducteur de la déclamation dans un grand genre le talent d'écrire qu'elle n'a jamais profané, car tous ses ouvrages expriment avec charme une morale pure et de nobles sentiments ; elle est excellente musicienne, elle joue supérieurement du piano, et l'on connoît d'elle plusieurs morceaux qui feroient honneur à un grand compositeur. » D'ailleurs, Mlle Candeille sut s'attirer des amitiés dévouées, se créer d'ardentes sympathies, et les plus grands artistes, dans tous les genres, ressentaient pour sa personne et pour ses talents l'estime la plus sincère. Monvel et Molé, ces deux comédiens admirables, la considéraient comme une actrice extrêmement distinguée. Elle fut l'intime amie de Girodet, et entretint pendant plusieurs années, avec ce grand peintre, une correspondance que l'on dit pleine d'intérêt, qui devait être publiée après la mort de ce dernier, et dont on doit regretter la disparition. Enfin, Méhul et Garat faisaient l'un et l'autre le plus grand cas de ses talents pour la musique ; c'est pour elle que Garat écrivit la musique de la chanson *Je t'aime tant* ! dont, pour elle aussi, Fabre d'Eglantine avait écrit les paroles. Quant à Méhul, on a mis à sa charge un fait aussi absurde qu'inexact, et qui aurait amené, dit-on, une brouille entre lui et Mlle Candeille. Quelques biographes ont affirmé sérieusement que, jaloux des succès que Mme Gail obtenait au théâtre, le grand homme aurait proposé à Mlle Candeille de faire représenter sous son nom un opéra que lui, Méhul, aurait composé, et ils ajoutaient que Mlle Candeille aurait refusé. Or, sans vouloir entamer une discussion au sujet d'une assertion ridicule que le noble caractère de Méhul et sa probité bien connue mettent suffisamment à néant, on peut se demander quel avantage personnel il eût pu conquérir en offrant ainsi à Mlle Candeille l'occasion de remporter un succès plus ou moins considérable. Ceci est tout simplement burlesque, et si réellement il s'est brouillé avec cette femme aimable, ce que j'ignore, la cause de la rupture dut être assurément tout autre que celle qu'on a si sottement indiquée.

Toujours est-il que la mort de Mlle Candeille passa presque inaperçue, et que cette femme qui pendant dix ans avait occupé Paris de sa personne, de sa beauté, de ses talents et de ses œuvres, disparut sans que Paris lui accordât un souvenir. C'est à peine si quelques journaux — je dis : *quelques* — annoncèrent sa mort en deux ou trois lignes bien froides et bien sèches. Voici, par exemple, comment *le Moniteur universel* faisait connaître cette nouvelle à ses lecteurs : — « Mme Simons-Candeille, en dernier lieu Mme Périé, auteur de *la Belle Fermière*, de plusieurs autres pièces de théâtre et de quelques romans, vient de mourir ; elle avait débuté à la Comédie-Française vers 1790. » Et ce fut tout! Et l'on ignore même, aujourd'hui, où reposent les restes de celle qui fut « la belle » Julie Candeille ! Et personne, depuis lors, n'a songé à évoquer son souvenir et à retracer les traits de cette physionomie aimable et souriante, intelligente et fine, qui semblait à elle seule réunir toutes les séductions et tous les enchantements !

C'est là précisément ce que j'ai voulu essayer, n'ayant d'autre but que de rappeler un peu d'affection et de sympathie sur le nom d'une femme remarquable à plus d'un égard, qui fut un être charmant, bien doué, sous tous les rapports digne d'estime, et joignant à de grandes facultés intellectuelles des qualités morales peu communes qui en rehaussaient la valeur. Julie Candeille fut sinon une grande artiste, du moins une artiste vraiment distinguée, sinon le modèle de toutes les vertus, du moins un exemple d'honnêteté tranquille et douce, fière et courageuse, sinon un prodige, du moins une nature rare et dont le mérite, pour ne pas être exagéré, doit aussi n'être pas amoindri. C'est à ces divers titres que je l'ai crue digne d'un modeste souvenir.

Cette esquisse resterait inachevée si je ne faisais en sorte, après avoir énuméré les productions théâtrales et les œuvres littéraires de Julie Candeille, de dresser la liste de ses compositions musicales. Malheureusement, mes recherches en ce sens n'ont abouti qu'à me faire connaître une partie seulement des œuvres publiées par elle. Ce petit catalogue sera donc forcément incomplet, mais j'ai tâché que les renseignements qu'il contient soient aussi précis et aussi exacts que possible.

Musique de Piano

— *Trois sonates pour le forte piano ou clavecin*, avec accompagnement de violon à volonté, dédiées à Son Altesse sérénissime Madame la princesse de Lamballe, surintendante et chef du conseil de la maison de la Reine, composées par Emilie Candeille, pensionnaire du roi (1). Œuvre 1er. — Paris, l'auteur, in-folio.

Voici la dédicace qui accompagne ce recueil (signalé par quelques biographes sous le titre inexact de *Trios pour piano et violon*):

« Madame,

» L'accueil indulgent dont vous honorez cet ouvrage ajoute encore à mon amour pour les talents: il me fait espérer que le public, voyant à la tête de mon œuvre un nom aussi chéri que celui de son Altesse Sérénissime, favorisera les premiers fruits de mes travaux: puissent les encouragements qu'il m'accordera justifier la bienveillance et la protection dont son Altesse Sérénissime a daigné déjà me donner tant de preuves! Elle met aujourd'hui le comble à ses bontés en me permettant de lui rendre publiquement l'hommage du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

» Madame,

» De Votre Altesse Sérénissime,

» La très humble et très obéissante servante

» Emilie Candeille

» *Pensionnaire du Roi* ».

— *Concerto pour le forte piano ou clavecin*, à grand orchestre, dédié à Mlle de Matignon, composé par Emilie Caudeille, pensionnaire du Roi, exécutée deux fois par l'auteur au Concert spirituel. Œuvre 2e. — Paris, l'auteur, in-folio.

— *Grande sonate pour le forte piano*, composée et dédiée à Hélène Mont Geroult, par Julie Candeille-Simons. Œuvre 5e (2).

— *Deux grandes Sonates pour clavecin ou forte piano*, composées et dédiées à Isabelle Oguiska, par Julie C.- Simons. Œuvre 8e. — Paris, Naderman, in-folio.

— *Nouvelle Fantaisie* facile et brillante, pour le piano, sur une jolie romance de MM. Hoffman et feu Solié, par Mme Simons-Candeille. Œuvre 13e. — Paris, l'auteur, in-folio.

— *Duo* (en *la* majeur) *pour deux pianos*, par Amélie-Julie Simons-Candeille. — Paris, Boyer, in-folio.

— *Sonate pour deux pianos*, op. 3. — Paris, Cousineau. (Ainsi mentionnée par Fétis.)

— *Deux Sonates pour piano seul*, op. 4. — Paris, Mme Joly. *(Idem.)*

— *L'enfant fidèle*, petite fantaisie pour les élèves. — Paris, Pacini. *(Idem.)*

— *Grande Sonate pour piano seul*, op. 6. — Paris, Momigny. *(Idem)*.

— *Variations sur un thème portugais*. — Paris, Pacini. *(Idem.)*

— *Grande Fantaisie*, suivie de Variations sur l'air: *Trempe ton pain*. — Paris, Pacini. *(Idem.)*

Musique de Chant.

— *Rose d'amour, le Chant nocturne* et quatre autres romances nouvelles pour piano, composées et dédiées à Pauline Duchambge, par Julie Cand^lle Simons. Œuvre 10e. — Paris, Imbault, Pleyel et Naderman.

(Avec cette note: *C'est une Rose d'amour dédiée à une autre. Puissent mes essais en avoir la fraîcheur!* — Voici le détail de ce recueil: 1. *Rose d'amour*; — 2. Romance; — 3. *Le printemps*; — 4. *Le petit Nègre*; — 5. *Le Chant nocturne*, extrait du roman de *Louise*; — 6. Romance.)

— *Arsenne* ou *l'Épître dédicatoire*, trois romances et une chansonnette avec accompagnement de piano, composées, musique et paroles, et dédiées à S. A. I^le Mme la princesse Louis, par Julie Candeille-Simons. Recueil IV. Œuvre XI. — Paris, Imbault, Pleyel et Naderman.

(Ce recueil comprend: 1. *Arsenne*; — 2. « Du sein de ma solitude; » — 3. *La Veille et le lendemain*; — 4. « L'entendez-vous l'épouse infortunée; » — 5. « Chanter l'amour ne m'est plus si facile »

L'*Encyclopédie des gens du monde* assure que « en 1813 Mlle Candeille composa un morceau de musique funèbre en l'honneur de Grétry, et en 1814 une pièce intitulée: *Cantique des Parisiens*, canon à plusieurs voix ».

Enfin on me signale un numéro d'un journal de guitare, *le Troubadour ambulant*, publié chez Pacini en 1821, et qui contenait: N° 1. *Le Lac*, musique de Louis Balocchi; — N° 2. *Chant d'Elvire*, suite du *Lac*, musique de Mme Simons-Candeille. Je n'ai pu avoir autrement connaissance de cette publication.

FIN

Arthur Pougin.

(1) Comme on le voit, les premières compositions de Mlle Candeille portent son premier prénom d'Emilie; ce n'est qu'un peu plus tard qu'elle adopta le second, celui de Julie. — Comme on le voit aussi, la jeune artiste jouissait, avant la révolution, d'une pension sur la cassette royale. Il est certain qu'elle se produisit plus d'une fois à la cour, soit comme virtuose, soit comme actrice. Un de ses biographes affirme même que dès l'âge de sept ans elle y fit apprécier son talent sur le clavecin.

(2) Ainsi annoncée dans le *Tableau historique, littéraire et politique de l'an VI*, par Cécil. Mme de Montgeroult, l'amie intime du grand violoniste Viotti, était une pianiste extrêmement remarquable.

LE FESTIVAL LÉO DELIBES A LILLE

M. Martin, l'intelligent et zélé directeur des Concerts Populaires de Lille, vient d'inaugurer sa saison par un coup de maître. Il avait fait appel, pour son premier concert, à M. Léo Delibes et puisé dans les œuvres charmantes du jeune maître tout un programme de haut goût.

Voici dans quels termes s'exprime sur ce concert le grand journal l'*Écho du Nord*, qui fait chorus avec ses plus petits confrères de Lille:

« Ainsi qu'on pouvait facilement le prévoir, le festival Léo Delibes n'a été qu'une longue suite de triomphes pour l'auteur, les interprètes et les exécutants. Le talent sympathique du jeune maître avait attiré à l'Hippodrome une nombreuse chambrée, qui est arrivée dimanche à un degré d'enthousiasme peu ordinaire. Et ce n'était que justice! La musique de M. Léo Delibes, tout en étant extrêmement savante au point de vue de l'harmonie, sait rester vive et spirituelle, mélodieuse et tendre; en un mot, l'esprit la saisit facilement, et les amateurs peuvent, sans être obligés d'avoir fait des études spéciales, y goûter autre chose que les mystères de la fugue et du contre-point.

» Après une brillante exécution de l'ouverture *Le Roi l'a dit*, l'orchestre a attaqué *la Mort d'Orphée*, qui est, à mon avis, une des productions les plus complètes et les mieux inspirées du maître.

» M. Vergnet, doué d'un organe admirable et arrivé jeune encore à une grande science du chant, a merveilleusement dit le récitatif et l'air d'Orphée, regrettant Eurydice.

» Le fougueux chœur des Ménades, ainsi que les plaintes des Nymphes et des Faunes pleurant la mort d'Orphée, ont été parfaitement rendus par les demoiselles du Conservatoire et l'Orphéon de Fives. Le public ne sait pas assez les difficultés sans nombre que la Société des Concerts populaires rencontre sur sa route lorsqu'il s'agit de monter une œuvre avec chœurs.

» Grâce à la bienveillance du directeur du Conservatoire, une partie de ces obstacles a été levée en ce qui concerne les chœurs de femmes. Mais, fait presque incroyable, la difficulté subsistait au sujet des chœurs d'hommes. De ces belles sociétés chorales, autrefois si florissantes, l'une est en désarroi, l'autre, mue par un sentiment d'orgueil exagéré, en ce jour surtout, demande, en échange de son concours, une somme qui ne peut que provoquer le sourire. Il faut en savoir d'autant plus de gré à la jeune société l'Orphéon de Fives, qui s'est d'ailleurs parfaitement tirée d'affaire et a montré à tous égards une complaisance illimitée. Mais passons... Les airs du ballet de *Lakmé* ont produit le meilleur effet et ont favorablement disposé les auditeurs à écouter les strophes et le duo du même opéra. Le duo surtout a été merveilleusement enlevé par Mlle Simonnet et M. Vergnet; la grande et large phrase: « C'est le Dieu de la jeunesse », a soulevé dans toute la salle une émotion indescriptible, et c'est au milieu d'un enthousiasme délirant que les artistes ont dû recommencer ce passage.

« Mlle Simonnet a reçu de ses compatriotes un chaleureux accueil que, j'en suis sûr, elle n'oubliera jamais. Sa voix jeune et fraîche, d'une pureté et d'une justesse irréprochables, sa diction très fine, sa prononciation claire ont gagné dès le premier moment la sympathie de tous les auditeurs. Cette sympathie n'a fait que s'accroître encore après *Myrto* et *les Filles de Cadix*, détaillées avec un grand talent: aussi a-t-on prié la gracieuse cantatrice de redire cette dernière mélodie.

» La suite d'orchestre de *Sylvia* a obtenu son succès habituel: inutile, par conséquent, de dire qu'on a bissé les *Pizzicati*.

» Les stances de la bannière de *Jean de Nivelle*, admirablement interprétées par M. Vergnet, ont été également bissées.

» La marche entr'acte de *Jean de Nivelle*, le passepied du *Roi s'amuse*, l'entr'acte de la forêt de *Lakmé* sont autant de bijoux dont l'orchestre a su faire ressortir toutes les finesses et les ciselures. De l'aveu unanime, l'orchestre s'est surpassé dans cette grande solennité musicale, et je ne puis mieux terminer qu'en citant les paroles mêmes de M. Léo Delibes : « L'orchestre des Concerts-Populaires lillois est de premier ordre, et la plupart de ses chefs de pupitre sont des artistes hors de pair, dignes de ceux qu'on rencontre dans les meilleurs orchestres de Paris. » B.

NOUVELLES DIVERSES

ÉTRANGER

Le journal *l'Italie* nous donne des nouvelles des théâtres de Rome. En ce qui concerne l'Apollo, le Conseil municipal a confirmé dans sa dernière séance la suppression de la subvention pour la saison courante. Quant au Costanzi, où l'on joue en ce moment *le Barbier* avec la Donadio, le Conseil municipal a décidé qu'il y aurait spectacle d'opéra à ce théâtre, pendant la saison de carnaval. On aurait l'intention d'y monter *Hamlet*, avec le baryton Lhéric. Enfin, à l'Argentina, on vient de donner avec succès *la Bella fanciulla di Perth*, de Bizet. Les rôles étaient ainsi distribués : le duc de Rothsay, M. Campi Cellai ; Enrico Smith, M. Brasi ; Ralf, M. Tanzini ; Glover, M. Spreafico ; Catherina, Mme Di Monale ; Mab, Mme Tellini.

— On nous écrit de Bucharest : La saison théâtrale s'est ouverte avec *Rigoletto* chanté par Mmes Lodi et Meli, le ténor Trocacci et le baryton Sparapani. A cet ouvrage a succédé *Aïda*, où nous avons eu l'occasion de faire connaissance avec Mme Montalba, qui s'y montre tout simplement admirable. Cette éminente artiste reçoit ici un accueil enthousiaste, justifié par la magnificence de sa grande voix, par son talent exceptionnel de cantatrice et de comédienne. A côté d'elle il faut citer Mme Mei qui chante Amnéris, le baryton Sparapani qui tient avec autorité le rôle d'Amonasro et le ténor Prevost, dont les Parisiens connaissent la belle voix, et qui est en train de devenir un véritable chanteur. Tous ces artistes, placés sous l'intelligente et ferme direction du maëstro Bimboni, forment un ensemble absolument digne d'une grande capitale.

— Le 18 de ce mois on a inauguré le nouveau théâtre national de Prague avec *Libussa*, grand opéra du compositeur bohême Smetana. Salle très pittoresque, où l'on remarquait dans leur costume national des députations moraves, ruthènes et polonaises.

— Le bruit court à l'Opéra de Vienne que Mme Materna, le ténor Winckelmann et le baryton Scaria se sont laissé tenter par un impresario américain, qui les aurait engagés pour la saison d'hiver 1885. Si cela continue, il n'y en aura bientôt plus que pour les Yankees.

— Une dépêche de Vienne annonce que Mme Judic et sa troupe ont débuté vendredi dans *Niniche*. Salle comble : trois archiducs et toute l'aristocratie viennoise. Mme Judic a eu, à chaque acte, des rappels enthousiastes. Dès la fin du second acte, fleurs, bouquets, couronnes. Succès immense. Le théâtre est entièrement loué pour toutes les représentations.

— On nous apprend de Londres le vif succès obtenu par miss Griswold, aux concerts du Palais de Cristal. La jeune et remarquable cantatrice s'y est fait entendre dans une ballade et dans l'air du livre d'*Hamlet*, qui lui a valu de longs et chaleureux applaudissements. Miss Griswold est engagée pour le 4 décembre au premier concert de *la Choral-Union* de Glascow, où elle se propose de faire entendre, entre autres morceaux de son répertoire, les strophes du 1er acte de *Lakmé*. Disons, à ce sujet, que des propositions d'engagement arrivent de tous côtés à miss Griswold, qui pourrait bien avoir trouvé son véritable terrain artistique sur le sol de la Grande-Bretagne.

— Mme Caron, la brillante élève de notre Conservatoire parisien et de Mme Marie Sasse, a décidément toute la faveur du public bruxellois. Après avoir chanté avec succès Alice de *Robert*, Marguerite de *Faust* et Hérodiade, elle vient de remporter une nouvelle victoire avec la Valentine des *Huguenots*.

— Capoul est à New-York. Il se fait applaudir au Metropolitan-New-Opera House, dans le rôle de Wilhem Meister de *Mignon*. Quant à l'héroïne du chef-d'œuvre d'Ambroise Thomas, c'est tout simplement Christine Nilsson. « Fureur et fanatisme », disent les dépêches. Quel malheur qu'elles n'annoncent pas en même temps que les impresarii du Metropolitan se sont décidés à reconnaître les droits des auteurs et du compositeur de *Mignon*. Il nous semble pourtant qu'ils sont bien pour quelque chose dans le succès.

— A San Juan della Plata, on bâtit un nouveau théâtre qui portera le nom de *Teatro los Andes*.

— On annonce la destruction par le feu du théâtre de Darlington. Rien que des pertes matérielles heureusement.

PARIS ET DÉPARTEMENTS

A la dernière séance de l'Académie des beaux-arts, M. Camille Saint-Saëns a fait un rapport très curieux sur quatorze dessins d'instruments trouvés dans un manuscrit de la bibliothèque d'Angers. C'est M. Desjardins, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui a découvert ces dessins. Après les avoir fait reproduire, il les a adressés à l'Académie des beaux-arts, qui a chargé M. C. Saint-Saëns de faire un rapport. M. C. Saint-Saëns a recherché l'origine de ces instruments. Ils remontent pour la plupart au temps de Charlemagne et sont absolument inconnus aujourd'hui. Il est probable que M. Kaempfen, directeur des Beaux-Arts, va faire publier ces curieux dessins qui seront accompagnés de notes explicatives données par M. Saint-Saëns.

— *Le Journal officiel* a publié cette semaine le rapport de M. Delaborde sur les envois de l'école de Rome en 1882. Voici ce qu'il dit des envois des musiciens : « M. Broutin, élève de troisième année, envoie une suite d'orchestre en quatre parties, dont le premier morceau est très élégant. M. Georges Hue, élève de troisième année, envoie le premier acte d'un opéra en trois actes intitulé *le Csarewitch*. M. Lucien Hillemacher, élève de deuxième année, envoie *la Cinquantaine*, suite d'orchestre. Ce travail, dit le rapport, se recommande par une grande habileté de main que dépareent trop souvent des témérités poussées jusqu'à l'étrangeté inutile et dangereuse. On doit cependant reconnaître dans l'œuvre de M. Hillemacher l'expression d'un sentiment distingué, délicat et parfois touchant. »

— Aujourd'hui, au Théâtre-Bellecour de Lyon, doit avoir lieu une grande fête en l'honneur de Ch. Gounod. La Société symphonique lyonnaise, qui organise cette fête, a voulu lui donner tout l'éclat dû au grand compositeur actuellement président de l'Institut.

— Une intéressante nouvelle musicale : on va donner à Angers un opéra en deux actes d'Arthur Coquard, *l'Épée du Roi*, dont Armand Silvestre a fait le livret. Nous disons opéra, et non opéra comique, en raison de la vieille distinction établie : il n'y a point de dialogue parlé.

— Darasz Misrka est à Paris avec ses musiciens tziganes. L'autre jour, il est allé à l'Opéra donner une audition, au foyer du public, à MM. Vaucorbeil, Meyer et Darcel. Aurait-on l'intention de l'engager pour les bals de l'Opéra ?

— Conformément à un usage établi depuis 1847, l'Association des Artistes musiciens a célébré jeudi dernier la fête de sainte Cécile, par l'exécution d'une messe en musique, à l'église de Saint-Eustache. Beaucoup de monde aux places réservées, beaucoup de monde aussi aux portes de l'église, où les amateurs de musique gratuite se sont morfondus sans profit, car une consigne sévère, trop sévère peut-être, les reléguait sous le parvis. Au surplus, l'exécution de la belle messe de Méhul et du motet de Rameau a été remarquable. Les chœurs et l'orchestre, placés sous la direction de M. Danbé, assisté des maîtres de chapelle des différentes églises parisiennes, ont donné vaillamment. Les soli étaient chantés par Talazac et Taskin, deux artistes qu'il suffit de nommer pour évoquer l'idée du succès. Le grand orgue était tenu par M. Dallier, organiste de Saint-Eustache. Ajoutons que la quête a été fructueuse. Le produit en sera versé, comme on le sait, dans la caisse de secours de l'Association.

— Mercredi a eu lieu, à Saint-Vincent-de-Paul, le mariage de Mlle Wolff, l'une des filles de l'honorable directeur de la maison Pleyel-Wolff, avec M. Lyon. Parmi les témoins de la mariée, citons M. Ambroise Thomas. Une foule considérable assistait à la cérémonie, à laquelle on a entendu M. Archainbaud, professeur au Conservatoire, et M. Muratet, lauréat des derniers concours de chant. Le grand orgue était tenu par M. H. Fissot, et l'orgue du chœur, par M. L. Boellmann.

— Le comité des écoles chrétiennes libres fera exécuter le 27 novembre prochain, sous la direction de M. Leblond, maître de chapelle dans l'église de Notre-Dame de Grâce de l'Annonciation, la messe solennelle de Ch. Gounod, composée en l'honneur de sainte Cécile ; les solos seront chantés par des artistes de l'Opéra et les chœurs par la maîtrise de la paroisse ; l'orchestre, composé de différents artistes de l'Opéra-Comique, exécutera la marche religieuse et l'hymne de sainte Cécile ; le grand orgue sera tenu par M. Deshayes, organiste de la paroisse.

— L'un des petits-fils de Philidor, l'auteur de *Tom Jones*, du *Sorcier*, du *Maréchal-ferrant* et d'autres partitions trop oubliées de nos jours, vient de mourir à Lille. M. André Danican Philidor, le descendant du célèbre musicien, était receveur principal des douanes à Lille.

CONCERTS ET SOIRÉES

M. Colonne a simplifié la tâche de la critique, en imprimant sur son programme, à côté de la 9e symphonie de Beethoven, l'analyse remarquable que Berlioz fit de cette magistrale partition. Nous nous bornerons donc à dire que l'exécution de *la symphonie avec chœurs* a été absolument satisfaisante et qu'elle témoigne, de la part des artistes de l'Association, d'une étude très consciencieuse et d'une entente parfaite. Une nouvelle audition en est annoncée pour dimanche prochain et, cette fois, les légères faiblesses que le public avait d'abord remarquées auront tout à fait disparu. Nous citerons, par exemple, le dernier quatuor vocal (en *si*) qui, en raison même de son extrême difficulté, exige une interprétation irréprochable. Ajoutons que la version de notre collaborateur Wilder,

inaugurée l'an dernier au Concert-Lamoureux, a définitivement écarté celle de Crevel-Charlemagne, et que le mot : *liberté* s'y substitue constamment au mot : *joie*. A cette matinée, *le Songe d'une nuit d'été* et *la Sérénade* de Beethoven ont eu leur succès accoutumé ; après quoi, M. Colonne les a envoyés rejoindre *la Damnation* et *les Erynnies* dans le carton des œuvres momentanément retirées de l'affiche, et dont nous saluerons avec plaisir une prochaine résurrection. E. DE B.

— Nous ne devrions plus parler désormais de l'interprétation aux concerts Lamoureux. Il est entendu que les moindres œuvres y sont rendues avec toute la perfection possible. *La symphonie italienne* de Mendelssohn et *le Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns commençaient le dernier concert; puis Mlle Clotilde Kleeberg, une ravissante jeune fille, aussi gracieuse qu'excellente pianiste, a interprété le concerto en *ut mineur* de Beethoven. Sous son doigté souple et facile, les sublimes inspirations du maître ont enthousiasmé la salle, et Mlle Clotilde Kleeberg a obtenu le plus brillant succès. La musique de *Manfred* de Schumann gagnerait à ne pas être séparée du cadre, de l'action auxquels elle s'applique ; elle n'a pas pour but d'exprimer à elle seule les divers sentiments et situations du drame, mais seulement d'y ajouter sa force d'expression particulière. Le concert se terminait par des fragments *des Maîtres chanteurs* de Wagner; ces pages symphoniques, où la plus étonnante habileté de facture disparaît sous l'abondance des idées, ont vivement enthousiasmé l'auditoire qui les a saluées par des bravos et des applaudissements prolongés.

GASTON DUBREUILH.

— L'orchestre de M. Pasdeloup a exécuté, dimanche dernier, avec une verve des plus remarquables, l'ouverture de M. E. Reyer, *Sigurd* : il y a, dans cette belle œuvre, beaucoup de Weber, un peu de Wagner, mais pas plus qu'il n'en faut. C'est une page symphonique qui comptera au nombre des meilleures productions de notre temps. La symphonie en *ut mineur*, de Beethoven, fait partie, depuis quelque temps, de tous les programmes. On peut juger ainsi du mérite relatif des diverses interprétations. Il nous a semblé que le mouvement imprimé par l'éminent chef d'orchestre au scherzo et au finale était un peu plus lent qu'il n'eût fallu. Une cantatrice, Mme Mauvernay, a dit, avec une bonne méthode et un bon sentiment, l'air si difficile de *Freischütz*, qu'on a tort de transporter au concert et qui demande absolument le prestige de la scène. Nous voudrions être courtois pour le prélude de *Tristan et Iseult*, de Wagner. Mais comment taire que le prélude a causé un incommensurable ennui, et la légende, quel chef-d'œuvre que cette légende ! « L'amour réciproque de Tristan et d'Iseult, le philtre, la passion grandissante, dévorante, désordonnée », tout cela dans le tableau musical. Substituez à cette légende une autre conçue en ces termes : « Tristan, à la suite d'une digestion difficile, éprouve de violentes crises d'estomac. Iseult, par sympathie, les ressent aussi, le mal devient intense, désordonné... » Qui pourrait y redire et qui ne verrait ces choses dans le même tableau! Qu'on nous ramène bien vite au bon sens musical, à la clarté, à la lumière: c'est ce qu'on a fait en nous offrant le concerto en *ut majeur*, de Mozart, remarquablement interprété par M. Ritter. Nous engageons ce vaillant artiste à donner un soin plus particulier à ses *cadences*. Il ne suffit pas d'emprunter les motifs du maître, il faut les traiter dans *son style*, sans quoi il y a disparate. M. Ritter a été très applaudi, et c'était justice. *La Danse persane*, de Guiraud, est une charmante conclusion de concert. Et maintenant, l'orchestre de M. Pasdeloup a-t-il raison de jouer debout plutôt qu'assis : *adhuc sub judice lis est !* H. BARBEDETTE.

— Fort intéressante soirée musicale, l'autre semaine, à la salle Kriegelstein, à l'occasion du mariage de Mlle de Valcourt. Faure, un ami de la famille, y a chanté les joyaux de son répertoire, *les Myrtes*, le *Credo*, *le Soir*, de Gounod, ainsi que le duo de *Mireille* avec Mme Conneau, qui a fait entendre plusieurs mélodies de Massenet. Du reste, une soirée musicale complète et du meilleur goût. M. Colonne y dirigeait un quatuor de violons, et un petit chœur de seize jolies voix a fait entendre plusieurs morceaux d'ensemble, tels que le chœur des vagues tiré des *Poëmes de la mer*, d'Audran, et mis en musique par J.-B. Wekerlin; comme toujours, ce beau morceau a produit une profonde sensation. Citons encore une Barcarolle, chantée avec un peu trop de voix par M. Gandubert, enfin, l'*Inflammatus*, de Rossini, dont le solo confié à une jeune élève du Conservatoire, Mlle Terestri, a été fort applaudi.

— Gustave Nadaud est allé faire visite à son pays natal, et naturellement il en a profité pour faire entendre à ses concitoyens quelques-unes de ses chansons les plus piquantes, je n'ose dire les plus spirituelles, car elles le sont toutes. Avec le concours du *choral Nadaud*, de Roubaix, dirigé par M. Minssart, et de plusieurs artistes de marque tels que M. Koszul, Nadaud a pu donner une séance du plus vif intérêt musical. Le *Journal de Roubaix*, qui en fait le compte rendu détaillé, ne tarit pas d'éloges sur le mérite des artistes qui ont pris part à la séance.

— M. Lebouc a donné lundi dernier sa deuxième matinée, qui a été tout aussi intéressante que la première dont nous avons rendu compte. Mlle Clotilde Kleeberg, la jeune et charmante pianiste, s'y est fait justement applaudir dans des morceaux d'ensemble de Schumann et de Mendelssohn et dans la brillante sonate pour piano seul de Beethoven (op. 53). MM. Nadaud, Prioré et Lebouc ont fort bien joué le deuxième trio en *sol* de Beethoven pour instruments à cordes. Mlle Nadaud, accompagnée par son frère, le brillant violoniste, a rendu avec charme un air peu connu du *Roi Pasteur*, de Mozart, avec accompagnement de violon, et la charmante mélodie de *la Fauvette*, de Diémer, qui a obtenu les honneurs du *bis*; le piano était tenu par l'auteur.

—On nous écrit d'Angers : Nos deux derniers concerts ont été remarquables : il y a huit jours, grand succès pour *Pologne*, le beau et viril poème symphonique de Mlle Holmès, dont Angers a eu la primeur. Dimanche dernier, Joncières a eu les honneurs de la journée avec *la Mer* et le chœur *Li-Tsin*, dont les soli ont été remarquablement chantés par Mlle Ploux, et deux airs de ballet inédits. Veuillez remarquer tous les avantages que présente cette nouvelle et heureuse combinaison de la réunion, dans une même main, des concerts et du théâtre. L'adjonction des chœurs nous permet d'organiser ces grandes et belles séances à faire envie aux Parisiens. C'est ainsi qu'après le festival Joncières, nous aurons en décembre *le Déluge*, de Saint-Saëns, et en janvier la *Jeanne d'Arc*, d'A. Coquard.

CONCERTS ANNONCÉS

Programmes des concerts symphoniques qui seront donnés aujourd'hui dimanche :

Au CIRQUE D'HIVER : 1° Ouverture de *Lénor*, de Raff. 2° Fragments de *Castor et Pollux*, de Rameau. 3° Fragments du *Comte d'Egmont*, de Beethoven (soli par Mme Mauvernay). 4° Concerto en *ré* majeur, de Mozart, par Ritter. 5° Ouverture de *Freischütz*, de Weber. — Le concert sera dirigé par M. Pasdeloup.

Au CHATEAU-D'EAU : 1° Symphonie italienne, de Mendelssohn. 2° *Le Rouet d'Omphale*, de Saint-Saëns. 3° Concerto en *sol* majeur, de Beethoven, exécuté par Mme Berthe Marx. 4° Fragments de *Manfred*, de Schumann. 5° Fragments des *Maîtres chanteurs*, de R. Wagner. — Le concert sera dirigé par M. Lamoureux.

Au CHATELET : 1° Symphonie avec chœurs, de Beethoven. 2° Fragments de *Henry VIII*, de Saint-Saëns. 3° *Le Désert*, de Félicien David, par Mlle Rousseil et M. Bosquin. — Le concert sera dirigé par M. Colonne.

— C'est ce soir à 8 heures qu'aura lieu dans les salons de l'Hôtel-Continental le grand concert symphonique, dirigé par M. Broustet, qui était annoncé pour jeudi dernier et dont nous avons donné le programme.

NÉCROLOGIE

Nous avons le regret d'annoncer la mort de M. Dominique Rubini, ancien maître de chapelle de l'empereur de Russie et professeur de chant des plus distingués. M. Rubini est décédé dans sa 77e année, à Rueil, où ses obsèques seront célébrées aujourd'hui même.

— On annonce la mort de Mme Louise Rouvroy, qui débuta jadis au Théâtre-Lyrique, où elle a créé *la Poupée de Nuremberg*. Après une brillante carrière en province, Mme Rouvroy s'était établie à Paris, où elle donnait des leçons de chant. C'était une artiste de mérite et une femme charmante qui sera vivement regrettée de tous ceux qui l'ont connue.

HENRI HEUGEL, *directeur-gérant*.

IMPRIMERIE CENTRALE DES CHEMINS DE FER — IMPRIMERIE CHAIX. — RUE BERGÈRE, 20, PARIS.


BOSTON PUBLIC LIBRARY
3 9999 06607 685 0

